

The Library
of the
University of North Carolina



Endowed by The Dialectic
and
Philanthropic Societies

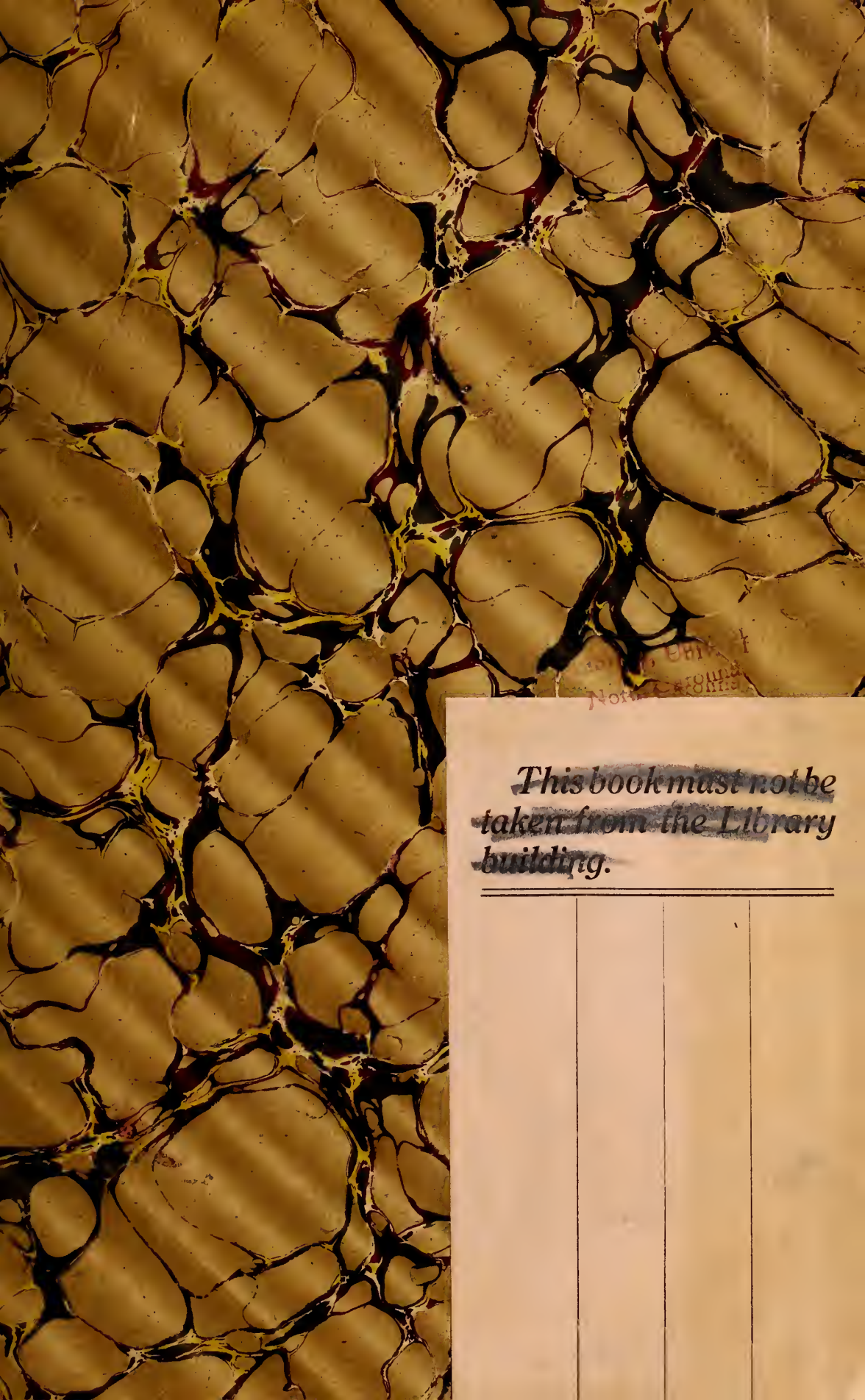
THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

BUILDING USE ONLY

CT143
.M5
t.17,c.2



*This book must not be
taken from the Library
building.*

--	--	--	--

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XVII.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,

LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. MICHAUD,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE.)

TOME DIX-SEPTIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DE VERNEUIL, 52,

ET CHEZ M. MICHAUD, RUE DE LA PLAINE, 42, AUX TERNES.

—
1857

Library, Univ. of
North Carolina

Digitized by the Internet Archive
in 2014

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

G

GOADBY (ROBERT), imprimeur et libraire anglais très-instruit, naquit à Sherborne, dans le Dorsetshire, en 1721; il se distingua par la manière dont il exerçait son état et par ses connaissances profondes dans les langues savantes. Il mourut à Sherborne le 12 août 1778. Parmi les ouvrages écrits en anglais, dont Goadby est l'auteur, son *Explication de l'Écriture sainte*, en 5 gros volumes in-folio, mérite une mention particulière. Avant la publication de ce travail, aucun commentaire anglais des livres saints n'avait osé attaquer de front les systèmes des trithéistes et des calvinistes : aussi ces sectaires en furent-ils très-alarmés; ni leurs menaces ni leurs invectives ne purent empêcher Goadby d'en continuer l'impression; mais il manifesta son amour pour la vérité en recueillant avec un grand soin, dans les éditions postérieures, toutes les remarques qui pouvaient servir à rectifier quelques erreurs qui lui étaient échappées. Il composa ensuite et imprima un *Extrait de la Bible*, sous le titre d'*Instructeur ou Manuel des chrétiens*. Cet ouvrage, fortement recommandé par l'évêque Sherlock, fut très-bien accueilli du public; mais l'auteur, par le mauvais état de sa santé, ne put l'achever : il en a publié seulement l'ancien Testament. Goadby donna en 1777, au sujet de l'exécution du docteur Dodd, un petit écrit dans lequel il prouva que les crimes commis par un ecclésiastique doivent être punis plus sévèrement que les autres. Dans le journal hebdomadaire intitulé *le Mercure de Sherborn*, dont il fut l'éditeur, il se montra constamment un défenseur ardent de la liberté politique et religieuse. Partageant l'opinion du célèbre Hume, que « la liberté de la presse » et la liberté nationale augmentent ou diminuent « ensemble, » il n'hésita jamais à défendre énergiquement la constitution de son pays contre les attaques du parti opposé.

B—H—D.

GOAR (JACQUES), savant dominicain, né à Paris en 1601, fit ses premières études avec beaucoup de succès, prit l'habit religieux en 1619, et après avoir terminé ses cours de philosophie et de théologie, fut chargé d'enseigner ces deux sciences dans différentes maisons de son ordre. L'application qu'il avait donnée à la langue grecque, lui inspira le désir de visiter l'Orient, où il espérait découvrir des restes précieux d'antiquité, échappés

aux autres voyageurs. Il partit en 1631; et ayant été nommé prieur du couvent de St-Sébastien dans l'île de Chio, il y passa huit années uniquement occupé de satisfaire sa curiosité par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Sa récolte en manuscrits anciens ne fut pas aussi abondante qu'il se l'était promis; mais en revanche il amassa une grande quantité de matériaux sur la croyance et les coutumes des Grecs modernes. De retour à Rome en 1640, on voulut l'y retenir en le nommant prieur du couvent de St-Sixte; mais le désir de revoir sa patrie l'emporta sur les avantages que lui offrait un plus long séjour dans la capitale du monde chrétien, et il revint à Paris en 1642. Dès l'année suivante, les intérêts de son ordre l'obligèrent encore d'aller à Rome; ce voyage fut court, puisqu'on le voit déjà à Paris en 1644 travailler à son *Eucologe*. Élu en 1652 vicaire général de l'ordre, les soins qu'exigeait cet emploi ne le détournèrent pas de ses études accoutumées; mais il ne put résister à tant de fatigues. Sa santé s'altéra, et une fièvre lente le conduisit au tombeau le 25 septembre 1655, à l'âge de 52 ans. Le P. Goar était lié d'une étroite amitié avec Léon Allatius, Ducange et plusieurs autres savants distingués. On a de lui : *Euchologion sive Rituale Græcorum, complectens ritus et ordines divinæ liturgiæ, officiorum sacramentorum, consecrationum, benedictionum, funerum, orationum, etc., juxta usum orientalis Ecclesiæ*, Paris, 1647, in-fol. Cet ouvrage, fort recherché, même des protestants, dit Richard Simon, est devenu rare, quoique réimprimé à Venise en 1750. Il suffirait seul à la réputation de son auteur, dont il prouve la vaste érudition et l'infatigable patience. On y trouve un grand nombre de pièces inédites, tirées de la bibliothèque du roi, de celle du Vatican et de plusieurs autres dépôts d'Italie et d'Allemagne. Le P. Goar a été l'un des plus laborieux collaborateurs du précieux recueil connu sous le nom d'*Histoire byzantine*. On lui doit les éditions de George Cédrenus et de Jean Scylitzes, Paris, imprimerie royale, 1647; de Codin Curopalates, *ibid.*, 1648; et du Syncelle, *ibid.*, 1652; la traduction latine et une partie des notes qui accompagnent l'édition de Théophanes, *ibid.*, 1655, publiée par le P. Combefis; il s'était occupé

de revoir la traduction de Zonare par Jérôme Wolf. Son travail passa au P. Combefis, et ensuite à Ducange, qui en a fait usage dans la belle édition qu'il a publiée de cet historien, *ibid.*, 1683. On trouve dans le traité de Léon Allatius, *De Ecclesie occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, un écrit du P. Goar, intitulé *Attestatio de communione orientalium sub specie unica*. Enfin il a laissé en manuscrit des traductions latines de la *Collectio elementaris omnium sacris et divinis canonibus contentorum*, par Mathieu Blastare, et de l'*Histoire du Synode de Florence*, par Sylvestre Syropulo. Ces deux ouvrages existaient au couvent des Dominicains de la rue St-Honoré, d'où ils auront sans doute été transportés à la bibliothèque de Paris. On peut consulter les *Scriptor. ordinis prædicator.* du P. Échard, t. 2, p. 374 ; les *Mémoires* de Nicéron, t. 19, et l'*Histoire des hommes illustres des Dominicains* par le P. Tournon, t. 5, p. 489. W—s.

GOBEL (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), évêque de Lydda et suffragant de Bâle, puis évêque constitutionnel de Paris, naquit à Thann, dans la haute Alsace, le 1^{er} septembre 1727. Il fut élevé à Rome au collège germanique, où il se distingua par son travail et par sa conduite. L'évêque de Porentrui se l'attacha et le nomma chanoine de son chapitre. Ses principes erronés commencèrent alors à se développer ; les hommes clairvoyants aperçurent en lui une ambition démesurée, et l'orgueil qui l'entraîna plus tard à l'apostasie. Le 27 janvier 1772 il fut fait évêque de Lydda, *in partibus infidelium*, et suffragant de l'évêque de Bâle, pour la partie française de son diocèse. Il résidait en France en cette qualité ; et en 1789 il fut nommé député du clergé de Belfort aux états généraux. Lors de la prestation du serment à la constitution civile du clergé, il y opposa d'abord quelques restrictions, qu'il se hâta de rétracter sur la dénonciation d'un de ses collègues. On l'en récompensa en le nommant à la fois à trois des nouveaux évêchés, savoir à ceux du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de Paris. Il opta pour ce dernier siège ; et le 25 février 1791, il fut un des deux prélats assistant au sacre des premiers évêques constitutionnels. On dit qu'il s'adressa successivement, pour avoir l'institution canonique, à l'archevêque de Sens et à l'évêque d'Orléans, qui la refusèrent quoiqu'ils se fussent attachés au nouvel ordre de choses. Le tribunal du district de Paris le renvoya par-devant l'évêque d'Autun, et le nouveau métropolitain fut installé en cette qualité le 27 mars 1791. On répandit dans le temps une lettre du prince évêque de Bâle, qui donnait une idée peu avantageuse du caractère de Gobel. Les évêques constitutionnels faisaient tous paltrare, à cette époque, des mandements en prenant possession de leurs sièges. Gobel, dans une lettre pastorale du 21 avril 1791, s'efforça de prouver la légitimité de sa mission ; et le 18 septembre suivant il publia un long mandement sur la fin de la session de

l'assemblée constituante et sur l'acceptation de l'acte constitutionnel par le roi. Nous ne connaissons pas de lui d'autre écrit de ce genre. Ce faible évêque flottait encore entre sa conscience et la peur : il écrivait au pape et n'avait pas la force de suivre les conseils qu'il paraissait solliciter. MM. Noël et de Laplace disent dans leurs *Éphémérides* qu'en 1792 Gobel se présenta chez le marquis Spinola, ambassadeur de Gênes en France, et le pria de demander pour lui au pape une somme de cent mille écus, promettant de rétracter son serment. Le marquis déclina cette étrange commission, et Gobel se laissa entraîner au torrent. Lié avec d'ardents révolutionnaires, il ne parut plus occupé qu'à servir leurs vues, et mérita les reproches des constitutionnels qui étaient encore attachés à la religion. On se plaignait qu'il tolérât les plus honteux scandales, qu'il laissât par exemple en place un curé de la capitale qui avait publié un écrit irréligieux du ton le plus déclamatoire et le plus insultant. On était indigné qu'il permit à des prêtres mariés de continuer les fonctions sacerdotales. Gobel fit plus : le jour de la fête de l'Ascension en 1793, il installa, comme curé de St-Augustin ou des Petits-Pères, un prêtre marié nommé Aubert, dont la femme assistait à la cérémonie. Deux curés, Beaulieu et Brugières, réclamèrent contre ce scandale ; leur évêque leur en réservait d'autres. Enfoncé dans le jacobinisme, il ne fréquentait plus que Chaumette, Hébert, Anacharsis Clootz et autres fougueux démagogues. Ce furent, dit-on, Anacharsis Clootz et Péreira qui l'entraînèrent à la Convention le 7 novembre 1793. Il y parut accompagné de treize de ses vicaires. Voici comment son discours est rapporté dans le *Moniteur* : « Aujourd'hui que la « révolution marche à grands pas vers une fin « heureuse.... Aujourd'hui qu'il ne doit plus y « avoir d'autre culte public et national que celui « de la liberté et de la sainte égalité, puisque le « souverain le veut ainsi ; conséquent à mes principes ; je me soumetts à sa volonté, et je viens « vous déclarer ici hautement, que dès aujourd'hui je renonce à exercer mes fonctions de « ministre du culte catholique. En conséquence « nous vous remettons tous nos titres. » Le président le félicita de sacrifier ces hochets gothiques de la superstition et d'abjurer l'erreur. On rendit de grands honneurs à Gobel, qui déposa sa croix et son anneau, et s'affubla du bonnet rouge. Ce fut le signal des apostasies et des profanations qui remplirent cette séance et les suivantes. Gobel survécut peu à sa honte : dominé par d'indignes amis, il passait ses journées dans les clubs et dans le tumulte des factions lorsqu'il tomba dans la disgrâce de Robespierre. Il fut arrêté avec Chaumette, le comédien Grammont et d'autres révolutionnaires. Son procès, qui commença le 8 avril 1794, attesta encore sa faiblesse dans ce dernier moment, où, prévoyant qu'il ne pourrait échapper au supplice, il aurait dû s'efforcer au moins de

réparer ses torts passés. Il affectait encore au contraire le langage des patriotes de ce temps-là. On lui reprocha sa mission à Porentrui, où il avait pillé les meubles de l'évêque de Bâle, et s'était enrichi lui et les siens. On alla jusqu'à l'accuser d'athéisme : il fut condamné et exécuté le 15 avril, avec Chaumette et plusieurs autres. M. Lothringer, un de ses vicaires, rapporte dans une lettre du 11 mars 1797, insérée dans les *Annales catholiques*, t. 5, p. 466, que Gobel enfermé à la Conciergerie, et ne voulant voir aucun prêtre, lui envoya par un inconnu sa confession écrite avec ce billet : « Mon cher abbé, je suis à la veille de ma mort ; « je vous envoie ma confession par écrit. Dans peu « de jours je vais expier, par la miséricorde de « Dieu, tous mes crimes et mes scandales contre « sa sainte religion. J'ai toujours applaudi dans « mon cœur à vos principes. Pardon, cher abbé, « si je vous ai induit en erreur. Je vous prie de « ne me point refuser les derniers secours de « votre ministère en vous transportant à la porte « de la Conciergerie sans vous compromettre, et « à ma sortie de me donner l'absolution de mes « péchés, sans oublier le préambule, *ab omni vin- culo excommunicationis*. Adieu, mon cher abbé ; « priez Dieu pour mon âme, à ce qu'elle trouve « miséricorde devant lui. J.-B.-J., évêque de « Lydda. » Telle fut la fin de cet évêque, que l'ambition, la faiblesse et la peur avaient fait tomber dans de grands écarts, mais qui paraît les avoir reconnus avant de mourir. On lui doit un *Recueil de quelques particularités sur la vie et la mort de Voltaire*, 1781, in-8°. P—c—r.

GOBERT (le baron NAPOLEON), fils du général de ce nom, qui s'était distingué dans l'expédition de St-Domingue en 1805, puis dans l'invasion de l'Espagne, fut un des dix ou douze enfants de maréchaux et de généraux qui furent baptisés ensemble avec le fils du roi de Hollande, et à qui Napoléon servit de parrain. Il était encore en bas âge quand son père mourut des fatigues de la guerre en Espagne. Sa mère, qui était de la famille des Berthois, lui fit faire ses études dans un collège de Paris, puis à la faculté de droit. Immédiatement après l'achèvement de ses cours, le jeune Gobert entreprit un voyage en Espagne pour visiter la tombe de son père. Pendant son absence il perdit sa mère, et à peine majeur il se trouva possesseur d'une fortune considérable. Dans les fameuses journées de juillet 1830 il combattit avec les Parisiens ; et après l'installation du gouvernement de Louis-Philippe, il fut attaché à l'ambassade française en Angleterre. Environ deux ans plus tard il revint dans sa patrie. Quelques conseils que lui insinua sa famille relativement aux dispositions futures de sa fortune, et qui lui parurent intéressés, furent la cause d'une brouille à la suite de laquelle il partit pour l'Égypte, où s'étant baigné avec trop peu de précaution dans le Nil, il fut saisi d'une fièvre qui devint mortelle. Ne pouvant se dissimuler son état, il disposa de

sa fortune au préjudice de ses parents. Il destina deux cent mille francs aux frais de l'érection d'un monument en l'honneur de son père ; il fit don de ses fermes en Bretagne aux fermiers qui les tenaient, et sans leur imposer d'autre charge que celle de faire apprendre à lire et à écrire à leurs enfants. Après quelques autres legs, il réserva les revenus du reste de sa fortune à deux académies de l'Institut de France, sous la condition que l'Académie des inscriptions accorderait la rente des neuf dixièmes de sa part à l'auteur de l'ouvrage *le plus savant ou le plus profond* sur l'histoire de France, et l'en ferait jouir jusqu'à ce qu'un autre fit un ouvrage supérieur. Celui qui en approcherait le plus devait avoir l'autre dixième. L'Académie française devait accorder une rente semblable, et sous la même restriction, à l'auteur du *morceau le plus éloquent d'histoire de France*. Jamais legs semblables et une munificence pareille n'étaient venus doter les historiens. Gobert mourut peu de temps après en 1855. La famille attaqua le testament devant les tribunaux, mais elle perdit son procès. L'Institut composa avec elle, et les legs qui lui avaient été faits furent réduits ensemble à vingt mille francs de rente. Ils ont été proclamés pour la première fois en août 1838, dans les séances publiques de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française. La première désirait modifier l'application de la somme qui lui est destinée ; mais le conseil d'État pensa qu'il fallait s'en tenir à la lettre du testament. Il est à regretter que le baron Gobert n'ait pas consulté quelques hommes doués d'expérience sur l'emploi le plus convenable des fonds dont il voulait gratifier les études historiques dans sa patrie. D—c.

GOBET (NICOLAS), connu surtout comme éditeur des *Anciens minéralogistes de la France*, était né vers 1755 d'une famille originaire d'Auvergne. Il acheva ses études à Paris, où il suivit avec beaucoup de zèle les cours de chimie de Rouelle, et ceux de minéralogie. Il accompagna Jars (*voy. ce nom*) dans sa visite des fabriques de fer en 1762, et profita de la circonstance pour faire avec lui diverses excursions minéralogiques. Son goût pour les sciences naturelles n'était pas tellement exclusif qu'il ne s'appliquât dans le même temps à l'étude de l'histoire. Dans un voyage qu'il fit vers 1767 à Toulousc, le marquis de Belestat (*voy. ce nom*), l'une des victimes de la malignité de Voltaire, lui permit de prendre une copie des *Mémoires du cardinal de la Valette*, dont il possédait le manuscrit original ; et Gobet, de retour à Paris, les fit imprimer en 1772 (*voy. VALETTE*). L'année précédente il avait acquis la charge de garde des archives de Monsieur ; et quelque temps après il y joignit celle de secrétaire du conseil du comte d'Artois. Ces deux places à peu près honorifiques ne ralentirent point ses goûts studieux ; et l'on peut conjecturer que les ouvrages qu'il a publiés comme auteur et comme éditeur n'étaient que le prélude de ceux qu'il préparait ; mais il fut en-

levé par une mort prématurée à la fin de 1781 ou dans les premiers mois de 1782, année où son nom cesse de figurer dans l'*Almanach royal*, parmi les officiers de la maison du comte d'Artois. On a de Gobet : 1° *Réflexions sur l'histoire d'Auvergne*, Riom, 1771, in-4° de 14 pages ; 2° *Lettre sur la garde des églises*, (principalement de celles d'Auvergne), ibid., 1777, in-4° de 9 pages ; 3° *Lettres critiques sur l'histoire de Flandre et sur les droits du roi sur la ville d'Hesdin* ; 4° *Examen d'une dissertation sur les comtes d'Hesdin*. On ignore si cet ouvrage et le précédent sont imprimés. 5° *Sacre et couronnement de Louis XVI*, précédé de recherches sur les sacres des rois de France depuis Clovis, et suivi d'un journal historique de ce qui s'est passé dans cette brillante cérémonie, Paris, 1775, grand in-8°, fig., volume rare. Gobet eut pour coopérateur dans ce travail l'abbé Pichon (voy. ce nom). On lui doit encore les éditions avec notes des *Essais sur l'étain et le plomb*, par J. Rey, des *Œuvres de Palissy* (voy. ce nom), des *Anciens minéralogistes de France*, Paris, 1775, 2 vol. in-8° ; et des *Observations de Pallas sur la formation des montagnes*, ibid., 1782, in-12. Faujas de St-Fond, son ami, lui fournit des notes pour l'édition de Palissy. Les *Anciens minéralogistes*, ou plutôt les *Anciens métallurgistes*, comme on l'a déjà remarqué, sont précédés de recherches historiques sur la police des mines en France, et d'une notice des surintendants des mines, depuis la création de cette charge jusqu'à sa suppression. Le choix des différentes pièces qui composent ce recueil pourrait être meilleur, car quelques-unes n'ont d'autre mérite que celui d'être très-rares ; mais il en est d'autres qui seront utilement consultées, si ce n'est par les métallurgistes, du moins par les personnes qui aimeront à connaître l'origine et les progrès des sciences. On a fait à Gobet le reproche de n'avoir nommé qu'une seule fois dans ses notes Monnet (voy. ce nom), dont il a copié l'*Exposition des mines* ; encore n'est-ce que pour le rabaisser et le mettre fort au-dessous de Sage, le professeur de docimastique. (Voy. le *Journal encyclopédique*, 1775, t. 4, p. 25.) W—s.

GOBET (DENIS), bibliographe, né vers 1740 à Paris, fils du suisse de madame de Langeac, montra dans sa jeunesse le goût le plus vif pour les livres. Ayant obtenu l'entrée de toutes les bibliothèques, lié avec tous les conservateurs, ainsi qu'avec les bibliophiles les plus distingués, il acquit assez rapidement des connaissances très-étendues dans une branche de la littérature moins cultivée alors qu'elle ne l'a été depuis. Plus tard commis de Didot jeune, il continua de fréquenter les ventes de livres, qui lui fournissaient presque toujours l'occasion de quelques nouvelles remarques. L'*Esprit des journaux*, de 1780 (février, p. 425), contient l'annonce des *Recherches de Gobet sur les livres imprimés sur velin, depuis l'origine de l'imprimerie*. Il avait à cette époque décrit plus de mille ouvrages ; mais, atteint d'une maladie de

langueur qui ne lui permit pas de pousser plus loin ce travail, il mourut en 1781, léguant ses notes à Théophile Barrois, son ami. Elles sont restées inédites ; mais le *Catalogue des livres sur velin*, par Van-Praët (voy. ce nom), rend désormais inutile celui que préparait son modeste devancier. Gobet avait réuni des livres rares et des manuscrits dont le *Catalogue* fut imprimé après sa mort, in-8° de 92 pages. On y distinguait une *Collection* de lettres, au nombre de 656, écrites par divers savants contemporains aux deux Spon, père et fils (voy. ces noms). Elle fut acquise par le docteur de Villiers, qui en a donné la notice dans le *Journal de médecine* (année 1786), t. 69, p. 568. W—s.

GOBET (PIERRE-CÉSAIRE-JOSEPH), littérateur, né vers 1760, fut marchand de fer, puis avocat et enfin juge à Paris. Il exerçait les fonctions de juge d'instruction lorsqu'il mourut dans cette ville le 26 juillet 1852, du choléra, qu'il redoutait par-dessus tout, et dont il avait fait tous ses efforts pour se garantir. On a de lui : 1° *Fables nouvelles*, Paris, 1786, in-8° ; 2° *Contes et épigrammes par le citoyen ****, Paris, vendémiaire an 8 (1800), in-8° ; 3° *Contes, fables et épigrammes*, ibid., 1801, in-8° ; 4° *la Gageure*, ou *Lettre du rédacteur de l'article SPECTACLES dans le fameux feuilleton à M****, ibid., 1805, in-8° ; 5° *M. Feuilleton*, ou *Scène additionnelle* (en vers libres) à la comédie du *Mercurie galant de Boursault*, ibid., 1804, in-8°. Gobet a encore laissé beaucoup de poésies inédites. Z.

GOBIEN (LE). Voyez LEGOBIEU.

GOBIN (ROBERT), prêtre, avocat et doyen de Lagny sur Marne, fit paraître en 1505 un ouvrage intitulé *les Loups ravissants*. C'est une satire dirigée contre toutes les classes de la société et principalement contre les moines et les gens d'église. Dans un prologue de l'auteur, c'est-à-dire de l'auteur, Gobin suppose que le 1^{er} janvier 1505 il allait s'ébattre à la campagne, lorsqu'il vit dans un grand champ un troupeau de loups, petits et grands, et au milieu d'eux un grand loup, qui s'appelait *Archilupus* ; de l'autre côté était une belle pucelle pastourelle, nommée *Ste-Doctrine*. Le grand loup, s'adressant à ses louveteaux, leur enseigne les doctrines les plus antisociales, et fait la peinture et l'éloge de tous les vices. *Ste-Doctrine*, dans des discours où elle cite sans cesse l'Écriture et les docteurs de l'Église, réfute victorieusement *Archilupus*. Celui-ci emprunte souvent le costume des divers ordres religieux qui existaient alors. C'est ainsi que, vêtu en moine de St-Benoît, il prêche le matérialisme dans les termes les plus grossiers ; que, sous l'habit de bernardin, il fait l'éloge de l'avarice. L'ouvrage est divisé en douze chapitres, dont chacun commence avec un mois de l'année. Au milieu des discussions qui se succèdent sans cesse, Gobin explique les règles du rudiment. Enfin *Archilupus* s'avoue vaincu, confesse ses crimes et fait son testament. L'auteur apprend alors à ses lecteurs

qu'Archilopus représente le diable d'enfer ; les louveteaux, les pécheurs, et Ste-Doctrine, la sainte Église. Gobin a aussitôt une seconde vision. C'est la mort qui lui apparaît avec un personnage nommé *Accident*. Viennent aussi les trois chambrières de la mort, *Guerre, Famine et Mortalité*. Ces êtres allégoriques prononcent tous des discours où ils attaquent sans ménagement les différents états de la société. Gobin met ensuite en scène une foule d'illustres personnages, tant de l'histoire ancienne que de l'histoire moderne. Ils racontent les diverses aventures de leur vie, et expriment les regrets qu'ils ressentent de leur conduite passée. C'est dans cette dernière partie que Gobin attaque vivement les papes Jean XXII et Boniface VIII ; enfin, après un dernier discours prononcé par la Mort, la terre s'entr'ouvre et engloutit les divers objets que l'auteur a vus. Celui-ci alors s'éveille et écrit tout ce dont il a été le témoin. Cette satire, mêlée de prose et de vers, peut avoir en tout huit cents pages. Au milieu des idées bizarres qui y règnent, et qui sont noyées dans un style lourd et prolixe, on rencontre cependant quelques expressions aussi neuves qu'originales. On connaît deux éditions de ce livre singulier : elles sont in-8°, gothiques, sans date ; l'une parut chez Antoine Vêrard ; l'autre porte la marque de Philippe Lenoir. Robert Gobin fit encore paraître en 1506 une confession générale en rimées, appelée *l'Advertissement de conscience*, imprimée à Paris, chez Lenoir, sans date, in-4°, gothique. ST. P.—R.

GOBINET (CHARLES), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à St-Quentin l'an 1613, fit ses études d'une manière brillante à l'université de Paris. Il s'était tellement distingué dans son cours de licence, que plusieurs évêques désirèrent se l'attacher en qualité de grand vicaire pour s'en aider dans le gouvernement de leur diocèse ; mais les circonstances décidèrent d'une autre manière du sort de sa vie et de l'emploi de ses talents. Le cardinal de Richelieu, après avoir pour ainsi dire adopté la Sorbonne, dont il était *proviseur*, et en avoir fait reconstruire les bâtiments avec une magnificence royale, y réunit le collège du Plessis, qu'il avait aussi fait restaurer, et en donna l'administration à cette maison. Elle jeta les yeux sur Gobinet, comme devant être le premier principal. Aucun choix ne convenait mieux ; il y fit un bien incroyable par le soin qu'il prit d'y établir un bon plan d'instruction, par les solides et fréquentes leçons qu'il donnait lui-même aux élèves, par ses bons exemples et par une excellente économie des revenus qui lui fournit les moyens d'étendre et d'augmenter les bâtiments de ce collège. Il le gouverna pendant quarante-trois ans, et y mourut le 9 mars 1690. Rollin, son collègue, a célébré dans un beau poëme latin ses vertus et ses longs et utiles services. Gobinet avait fondé dans le collège du Plessis deux bourses pour y élever deux jeunes étudiants tirés de sa ville natale, et en avait donné la nomination à l'aîné de sa fa-

mille. On a de lui les ouvrages suivants, tous de piété, et propres à en entretenir ou à en inspirer les sentiments : 1° *Instruction de la jeunesse en la piété chrétienne, tirée de l'Écriture sainte et des saints Pères*, Paris, 1655, 1 vol. in-12. De tous les livres de Gobinet, c'est celui qui a eu le plus de vogue. On s'en servait autrefois dans les écoles pour y apprendre à lire. Aussi a-t-il eu tant d'éditions qu'il serait impossible d'en fixer le nombre. Un ecclésiastique, nommé Mortier, s'avisait en 1705 d'en détacher le quatrième chapitre, sur la *Correction fraternelle*, et y ajouta ses propres réflexions, dont quelques-unes autorisaient, conseillaient même les délations. L'ouvrage fut publié ; mais, ayant paru dangereux, il fut supprimé, et l'auteur fut admonesté. Il existe une *Critique de la Correction fraternelle*, Bâle, 1707, in-42 de 167 pages. L'anonyme contredit avec énergie Gobinet lui-même, qui, si on l'en croit, a ouvert la voie aux folies de Mortier. 2° *Instruction sur la pénitence et la sainte communion*, Paris, 1667, 1 vol. in-12, réimprimé pour la huitième fois en 1725 ; 3° *Instruction sur la vérité du Saint-Sacrement*, Paris, 1677, 1691, in-12 ; 4° *Instruction sur la religion*, Paris, 1687, 1753, in-12 ; 5° *Addition à l'instruction de la jeunesse*, contenant cinq traités, Paris, 1689, 1714, in-12 ; 6° *Instruction sur la manière de bien étudier*, Paris, 1689, 1690, 1746, in-12 ; 7° *Instruction chrétienne des jeunes filles*, Paris, 1682, 1709, in-12 ; 1820, in-8°. Tous ces ouvrages ont vieilli pour le langage ; mais la morale en est si pure et si substantielle, ils peuvent si bien contribuer à inspirer l'amour des vertus chrétiennes, qu'ils mériteraient que quelque main habile prit la peine d'en retoucher le style, pour ôter tout prétexte de les écarter de l'éducation, où ils ont été et peuvent être encore si utiles. — JEAN GOBINET, docteur de Sorbonne, et neveu du précédent, lui succéda comme principal du collège du Plessis, où il continua de faire le même bien. Il quitta cet emploi pour être grand chantre de l'église de Chartres, où il mourut en 1724.

L.—V.

GOBRYAS, l'un des sept qui conspirèrent contre les mages, était de l'une des principales familles de la Perse. Otane s'étant assuré qu'un mage nommé Smerdis avait profité de sa ressemblance avec le fils de Cyrus, du même nom, pour usurper le trône, fit part de sa découverte à Gobryas et à Aspathinès. Ils s'associèrent Intapherne, Mégabyze, Hydarne et Darius, et résolurent en commun de délivrer la Perse d'un joug aussi honteux. Le rang élevé qu'ils tenaient dans l'État leur donna la facilité de pénétrer dans la première enceinte du palais. Les eunuques voulant les empêcher d'aller plus avant, les conjurés les tuèrent et fondirent sur Smerdis et Patizithès son frère. Les mages se mirent en défense ; deux des conjurés furent blessés : mais Patizithès fut tué sur la place, et Smerdis s'enfuit dans une autre chambre, où il fut poursuivi par Gobryas et Darius. Gobryas le saisit ; et voyant que Darius craignait

de le blesser à cause de l'obscurité, il lui dit de frapper hardiment, dût-il le tuer lui-même. Darius fut assez heureux pour ne percer que le mage. Gobryas jouit du plus grand crédit sous le règne de Darius, dont il avait épousé la sœur, sans doute avant qu'il fût roi, et qui épousa lui-même dans la suite une des filles de Gobryas. Le célèbre Mardonius était fils de Gobryas et de la sœur de Darius.

C—R.

GOCKEL (EBERHARD), médecin très-estimé en Allemagne vers la fin du 17^e siècle, naquit à Ulm en 1656. Il pratiqua d'abord à Giengen, et fut ensuite nommé médecin du duc de Wurtemberg et membre de l'Académie des Curieux de la nature. Il passait pour un des meilleurs praticiens de son temps. Ses écrits, conjointement avec ceux de Henri Screta de Schaffhouse et de Rosinus Lentilius de Nordlingen, ont, suivant Sprengel, fait prévaloir en Allemagne le système chimico-médical. Ce médecin a publié en allemand et en latin : 1^o *Consiliorum et observationum medicinalium decades sex collectæ, et per experientiam confirmatæ*, Augsburg, 1682. Gockel a continué le même ouvrage sous ce titre : *Gallicinium medico-practicum, sive consiliorum, observationum et curationum medicinalium novarum centuriæ duæ, cum dimidia*, 1702, in-4^o. Ses observations y sont classées selon l'ordre du temps où elles ont été faites ; et il a indiqué avec soin le nom et les qualités des malades, leur âge, leur tempérament, l'histoire des maladies, leurs symptômes, les remèdes qu'il a employés pour les guérir, et les succès qu'ils ont obtenus. 2^o *Le coq ovipare ; du prétendu œuf de coq, ou du basilic, avec un appendix, dans lequel on traite de toutes sortes d'œufs rares*, Ulm, 1697, in-8^o ; 3^o *des Vins frelatés au moyen de la litharge*, ibid., 1697, in-8^o ; 4^o *De venenis, annexus est Enchiridion de peste*, Augsburg, 1669, in-8^o. On ignore l'époque de la mort de ce médecin. B—H—D.

GOCKINGA (CAMPEGIUS-HERMAN), né à Groningue le 15 février 1748, d'une des plus anciennes familles de cette province, fit de bonnes études dans sa ville natale, et y reçut le grade de docteur en droit, après avoir soutenu une dissertation sur les cas où il convient de mitiger les peines (*de mitigatione panarum*). Il y exerça ensuite la profession d'avocat jusqu'en 1777, époque à laquelle il fut nommé secrétaire de la ville de Groningue. Il conserva cette place pendant vingt ans, et fut en 1797, député aux états par sa province. Ses connaissances en matière de législation le firent choisir pour membre de la commission chargée de rédiger un projet de code civil et criminel pour toute la république batave, régie jusqu'alors par une jurisprudence différente dans chaque province, et qu'il était urgent de rendre uniforme pour toutes les parties de la république, qui avait cessé d'être fédérative. En 1801 il fut nommé membre du directoire exécutif, et après la suppression de cette autorité en 1803, lorsque le pouvoir exécutif passa dans les mains d'un grand

pensionnaire, Gockinga rentra dans l'administration de sa province en qualité de membre des états provinciaux. Le roi Louis-Napoléon le nomma conseiller d'État et chevalier de l'Union, titre qui fut changé plus tard en celui de chevalier de l'ordre de la Réunion. Sous la domination française, Gockinga fut membre du conseil départemental. Après les événements de 1815, il fut du nombre des notables qui votèrent sur la constitution de 1814, et le prince souverain Guillaume 1^{er} le nomma membre des états généraux des Pays-Bas réunis. Comme la première session de cette assemblée à la Haye ne fut pas publique, il n'est venu à notre connaissance aucune opinion de Gockinga sur les objets qui y furent traités ; mais à en juger par les discours qu'il prononça dans les sessions des états généraux des Pays-Bas de 1813 à 1818, nous sommes fondés à croire qu'il ne s'y distingua pas moins que dans celles-ci. Au commencement de la première session tenue à la Haye en 1813, il s'opposa avec énergie à la proposition d'un des membres de cette assemblée, M. Van Lynden Van Hoevelaken, qui avait pour objet de détruire le droit de pétition, garanti par l'article 161 de la loi fondamentale. Gockinga s'opposa encore en 1816 à l'établissement du nouveau système de douanes, et prononça dans les sessions suivantes deux discours remarquables et pleins d'aperçus profonds contre les budgets de 1817 et 1818. Ces discours, dont le dernier n'a été publié par aucune gazette, ont été réunis en un volume et imprimés à Groningue en 1818, sous ce titre : *Examen du système actuel des impositions dans le royaume des Pays-Bas, et indication des moyens d'en établir un meilleur*, par C.-H. Gockinga, membre des états généraux. L'orateur y ajouta des notes curieuses sur la valeur des terres et la manière dont elles s'acquieèrent. Dans la session de 1818, il vota encore en faveur de la loi sur l'incorporation de l'armée de ligne dans la milice nationale. Son discours sur le budget pour l'année 1819 présentait des aperçus de beaucoup de sagacité. Il fit partie de la série sortante en 1819, et vécut ensuite dans la retraite où il est mort.

Z.

GOCLÉNIUS (RODOLPHE), naquit à Wittemberg en 1572. Il alla étudier à Marbourg, où il prit en 1601 le grade de docteur en médecine. En 1608 il fut nommé professeur de physique, et en 1612 de mathématiques, dans l'université de la même ville. Cet écrivain crédule, enthousiaste et surtout trop fécond, mourut en 1621. Il a laissé les ouvrages suivants : 1^o *Physiologia crepitus ventris ; item risus et ridiculi, et elogium nihili*, Francfort, 1607, in-12 ; insérés dans l'*Amphitheatrum* de Dornau. J.-C. Becman, dans le catalogue de la bibliothèque de Francfort sur l'Oder, attribue ces deux plaisanteries à Goclénus le père ; 2^o *De peste, febrisque pestilentialis causis, subjecto, differentiis, signis*, Marbourg, 1607, in-12 ; 3^o *De vita proroganda, id est animi et corporis vigore conservando et salubriter producendo*, Francfort et

Mayence, 1608, in-12; 4° *Uranoscopia, chirosopia, metoposcopia, ophtalmoscopia*, 1605, in-8°; Francfort, 1608, in-12; 5° *Tractatus de magnetica curatione vulnerum, citra ullum dolorem et remedii applicationem*, Marbourg, 1608, in-8°; 1609, in-12; Francfort, 1613, in-12; Nuremberg, 1662, in-4°, avec d'autres ouvrages. Dans l'écrit principal, ou celui qui est placé en tête de ce recueil, Goclénus adopte, à l'exemple de Paracelse et de Basile Valentin, un magnétisme propre à l'économie animale, tel à peu près que Mesmer l'a reproduit vers la fin du siècle qui vient de s'écouler, et comme un principe de physique générale, et comme un agent spécial et curatif. Goclénus mêlait à ses procédés physiques des enchantements et des exorcismes, qui avaient principalement pour but d'agir sur l'imagination. Cette doctrine, qui eut beaucoup de partisans, trouva en débutant dans le monde de redoutables adversaires, à la tête desquels il faut placer le jésuite Roberti, qui publia à cette occasion un écrit intitulé : *Anatome curationis magneticae Goclenii*. 6° *Tractatus de portiosis, luxuriosis et monstrosis nostri sæculi conviviis*, Marbourg, 1609, in-12; déclamation contre un abus qui est allé en croissant. 7° *Enchiridion remedium facile parabilem*, Francfort, 1610, in-8°; 8° *Loemographia et quid in specie in peste Marpurgensi anni 1611 evenerit*, Francfort, 1615, in-8°. Cet ouvrage est, de tous ceux de Goclénus, celui qui renferme le plus de choses utiles; en effet, l'auteur traite avec sagesse plusieurs points intéressants de la doctrine de la contagion, considérée en général. Il expose, comme un témoin fidèle, les caractères, la marche et la terminaison heureuse ou fatale de la peste. Il indique aussi fort judicieusement l'emploi de moyens énergiques et efficaces, tels que les vésicatoires. En voyant que Goclénus possédait les talents d'un bon observateur, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il se soit si souvent livré aux écarts d'une imagination déréglée. 9° *Synarthrosis magnetica*, Marbourg, 1617, in-8°. Apologie de la doctrine magnétique énoncée ci-dessus. Roberti publia, à cette occasion, en 1618 une nouvelle réfutation ayant pour titre : *Goclenius Heautontimorumenos, id est curationis magneticae ruina*. Goclénus répliqua par un écrit intitulé *Morosophia Roberti jésuite in refutatione Synarthroseos Goclenianæ*, Francfort, 1619; 10° *Acroteleutia astrologicum*, Marbourg, 1618, in-4°; 11° *Assertio medicinae universalis, adversus universalem vulgo jactatam*, Francfort, 1620, in-4°; 12° *Tractatus physicus et medicus de sanorum dieta*, ibid., 1621 et 1645; 13° *Aphorismi chiromantici*, 1597, in-8°; 14° *Chiromantia et physiognomica specialis*, Marbourg, 1621; Hambourg, 1661; 15° *Apogeticus pro astromantia discursus*, Marbourg, 1611, in-4°; 16° *Mirabilium naturæ liber, sive defensio magneticae curationis vulnerum*, Francfort, 1623, 1645, in-fol. Dernier effort de Goclénus pour défendre la plus erronée de ses doctrines.

Son obstination fut vaine, et le champ de bataille resta à Roberti, qui l'avait accablé sous le double poids d'une meilleure physique et d'une dialectique plus sévère. — Son père, nommé aussi Rodolphe Goclenius, né en 1547 à Corbach, dans le comté de Waldeck, fut longtemps professeur de logique à Marbourg; il survécut à son fils et mourut le 8 juin 1628, après avoir dans sa longue carrière conféré le doctorat ou la maîtrise à plus de six cents élèves formés par ses soins, et publié un grand nombre d'ouvrages. Voici les principaux : 1° *Spongia errorum Heiz. Buscheri*, Francfort, 1589, in-8°; 2° *Adversaria ad exotericas aliquot exercitationes Scaligeri*, Marbourg, 1594, in-8°. Cet ouvrage de J.-C. Scaliger était le livre favori de Goclénus le père, et il l'appelait sa Bible. 3° *Quæstiones et disputationes de ordine et methodo didascalica*, ibid., 1594, in-4°; 4° *Philosophia practica Mauritiana*, Cassel, 1604, in-8°; 5° *Physicæ completæ speculum*, Francfort, 1604, in-8°; 6° *Miscellanea philosophico-theologica*, Marbourg, 1607-1609, 5 vol. in-8°; 7° *Conciliator philosophicus*, Cassel, 1609, in-4°; Francfort, 1619, 1625, in-4°; 8° *Observationes lingue latinæ*, Francfort, 1609, in-8°; 9° *Idea philosophiæ Platoniciæ*, Marbourg, 1612, in-8°; 10° *Lexicon philosophicum*, Francfort, 1615, in-4°. Nous avons donné cette bibliographie avec quelque détail, parce que l'identité de prénom a souvent fait confondre les ouvrages du père avec ceux du fils. D—G—s.

GODARD (JACQUES), curé de Chastre en Berry, a donné un *Petit traité en vers*, contenant la déploration de toutes les prises de Rome depuis la fondation et constitution d'icelle, faite par Romulus, jusques à la dernière prinse des Espagnols qui a esté la plus cruelle de toutes les autres, 1528, in-8°. — Jean GODARD, né à Paris le 15 septembre 1564, était lieutenant général au bailliage de Ribemont. Il fut amoureux d'une demoiselle qu'il a célébrée dans ses vers sous le nom de Lucrèce; et il mourut après 1624. On a de lui : 1° *les Triomphes de Henri IV*, Paris, 1594, in-8°; imprimés aussi sous ce titre : *les Trophées de Henri IV*, Lyon, 1594, in-8°. C'est une réunion de trente-quatre sonnets. 2° *OEuvres*, Lyon, 1594, 2 vol. in-8°, dédiées à Henri IV. On y trouve la *Franciade*, tragédie en cinq actes, et les *Déguisés*, comédie en cinq actes et en vers de huit syllabes, sujet tiré de la pièce de l'Arioste, intitulée *I suppositi*. Godard donna une seconde édition de ses œuvres en 1624. 3° *La Nouvelle muse, ou les Loisirs de J. Godard*, Lyon, 1618, in-8°; 4° *la Langue française, première partie*, Lyon, 1620, in-8°. A. B—r.

GODARD D'AUCOUR, né à Langres au commencement du 18^e siècle, fut fermier général, et mourut en 1775. Il s'était occupé de littérature. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Mémoires turcs avec l'histoire galante de leur séjour en France*, Amsterdam (Paris), 1745, 2 vol. in-12. « Ouvrage « trop libre, dit M. l'abbé Sabatier, mais plein

« d'intérêt, et dont la seconde partie renferme « une excellente critique de nos mœurs. Le style « en est vif, élégant et facile. On en a donné de- « puis une nouvelle édition à laquelle l'auteur a « ajouté une épître dédicatoire à mademoiselle « D. T. (Duthé, courtisane célèbre de Paris, alors « existante), où, sous le voile d'une ironie pi- « quante et bien soutenue, il fait la critique du « luxe impertinent des Laïs de la capitale. » L'é- « dition dédiée à mademoiselle Duthé, est la sixième; « elle est en 2 volumes in-12, et porte la date de « 1776; la dernière édition est de 1825, Paris, 2 vol. « in-18. 2° *Le Berceau de la France*, la Haye (Paris), « 1744, in-12; Bruxelles et Paris, 1788, 5 parties « in-12; 3° *Louis XV*, poème, Paris, 1744, in-12; « 4° *le Bien-aimé*, allégorie, 1744, in-12, contenant « une critique des écrits qui parurent sur la con- « valescence de Louis XV; 5° *Histoire et aventures « de ****, par lettres, 1744, in-12; 6° *Naissance de « Clinquant et de sa fille Mérope*, conte allégorique « et critique, 1744, in-12; 7° *Themidore*, la Haye, « 1745, 1776, in-12; Paris, 1797, 2 vol. in-12; roman « licencieux; 8° *Académie militaire, ou les Héros « subalternes*, par un auteur suivant l'armée, Paris, « 1745, 6 parties in-12. Il y en a plusieurs réim- « pressions en 2 volumes in-12. 9° *La Parisiade, ou « Paris dans les Gaules*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°; « 10° quelques pièces de théâtre, savoir (avec Villa- « ret et Bret) : *le Quartier d'hiver*, comédie, jouée « au Théâtre-Français en 1744, imprimée à Paris, « in-8°, en 1745; et seul, au Théâtre-Italien, *la Dé- « route des deux Pamélas* (celle de Lachaussée et celle « de Boissy), 1745, imprimée à Paris, in-8°, en 1744, « et *l'Amour second*, 1745, resté inédit. A. B.—T.

GODARD D'AUCOUR. Voyez SAINT-JUST.

GODART (Roch), général français, né à Arras le 19 mars 1761, de parents obscurs, s'enrôla fort jeune dans le régiment d'Orléans-infanterie, où il devint caporal et finit un engagement de huit ans. Il était rentré dans sa famille lorsque la révolution commença. Il en embrassa la cause avec zèle, et s'enrôla en 1792 dans un bataillon de volontaires du Pas-de-Calais, où il fut bientôt capitaine, puis chef de bataillon. Il fit avec ce corps les campagnes de la Belgique sous Dumouriez, et celles du Nord et du Rhin sous Jourdan et Moreau. Devenu chef de brigade en 1796, il passa en Italie et fut envoyé à Corfou, dont il eut le commandement pendant deux ans. Obligé de rendre cette place aux Turcs et aux Russes réunis en 1799, il rentra en France par suite de la capitulation, et vint à Paris, d'où son régiment alla combattre les royalistes de l'Ouest, sous Brune et Bernadotte, et passa en 1805 au camp de Bayonne, commandé par Augereau. Devenu colonel du 79^e régiment, Godart se rendit en 1805 à l'armée d'Italie et s'y distingua à la sanglante bataille de Caldiero, gagnée par Masséna. Il fit ensuite partie de plusieurs expéditions en Dalmatie et Croatic. Enfin il concourut à la victoire de Wagram, et il obtint le 11 septembre 1809 le grade de général de brigade pour

la valeur qu'il y avait déployée. Il passa en 1810 aux armées d'Espagne et de Portugal, où il servit avec la même distinction jusqu'en 1812. A cette époque il eut pendant quelques mois le commandement du Tarn, d'où il fut appelé à la grande armée qui allait faire l'invasion de la Russie. Nommé dès le commencement gouverneur de Wilna, il échappa aux désastres de cette expédition. Ayant eu le commandement d'une brigade dans la campagne de Saxe, il y donna des preuves d'une grande valeur, et fut blessé d'un coup de feu devant Dresde. Resté malade dans cette ville, il fut fait prisonnier, conduit en Hongrie et n'en revint qu'après la conclusion de la paix de 1814. Il reçut alors la croix de Saint-Louis des mains de Louis XVIII, et fut mis à la retraite en 1815. Ce général mourut en 1854 à Rennes, où il s'était retiré. M—D J.

GODART (JEAN-BAPTISTE), naturaliste, né à Origny-Ste-Benoite (Aisne) le 23 novembre 1775, fut longtemps maître d'études, puis sous-directeur au collège de Louis-le-Grand, où il avait fait ses humanités. Plus tard il fut envoyé à Bonn, ville qui appartenait alors à la France, pour y remplir par *intérim* la place de proviseur du lycée, dont il devint bientôt titulaire. Il y resta jusqu'à la fin de 1815, époque où les alliés envahirent le pays. Le général Sébastiani, qui commandait les troupes françaises sur les bords du Rhin, l'ayant prévenu qu'elles allaient effectuer leur retraite, Godart fit en toute hâte ses préparatifs de départ, et emmena avec lui un très-grand nombre de ses élèves. Après une marche longue, pénible et qui n'était pas sans danger, ils arrivèrent à Douai. Le proviseur rendit ses comptes à l'université et fut nommé censeur des études au lycée de Nancy, où il exerça momentanément les fonctions de proviseur. Pendant les cent jours il signa l'acte additionnel, et porta ses élèves à souscrire une forte somme en faveur de Napoléon. En 1816 il fut mis à la retraite, et consacra ses loisirs à l'étude de l'entomologie, qui avait pour lui beaucoup d'attrait. Au milieu de ses occupations collégiales il s'était plu à former, pendant vingt ans, une magnifique collection de papillons qu'il avait emportée à Bonn; mais, lorsqu'il fut forcé de quitter cette ville, il la laissa à un naturaliste du pays. Depuis son retour à Paris, Godart, encouragé par M. Latreille, rédigea l'article *Papillon*, un des plus remarquables du dictionnaire d'histoire naturelle de l'*Encyclopédie méthodique*. Il fut chargé ensuite de continuer l'*Histoire naturelle des lépidoptères de France*, dont les trois premières livraisons étaient déjà publiées. Entravé par le plan de l'ouvrage, qui n'embrassait que les lépidoptères des environs de Paris, il ne put d'abord donner à son travail toute l'extension qu'il aurait désiré; mais, arrivé à la seizième livraison, il crut devoir prendre plus de latitude, et traita successivement de tous les lépidoptères de France. Il la fit précéder d'un tableau méthodique destiné à rattacher les premières livraisons

aux dernières avec lesquelles elles n'étaient plus en harmonie. Le zèle qu'il mettait à s'acquitter de la tâche qu'il avait acceptée causa sa mort. Dans le but d'avoir sous les yeux un grand nombre d'espèces vivantes, pour en vérifier lui-même les caractères généraux et particuliers, il faisait fréquemment des excursions à la campagne pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Ces courses pénibles développèrent chez lui une maladie inflammatoire à laquelle il succomba le 27 juillet 1825. Godart a rédigé l'*Histoire naturelle des lépidoptères de France* jusqu'à la soixante et onzième livraison, ce qui forme 5 volumes in-8°, fig., Paris, 1820 et années suivantes. A la clarté du style ce travail joint le mérite d'une rare exactitude dans la description des diverses espèces de papillons. M. Duponchel, qui a terminé l'ouvrage, actuellement en 8 volumes, a donné sur son prédécesseur une *Notice* en tête du sixième. Godart était membre de la société linnéenne, et l'on trouve de lui, dans les *Annales* de cette société, un *Mémoire sur plusieurs espèces nouvelles de lépidoptères diurnes exotiques*. Fort bon latiniste, il fut d'un grand secours à M. Latreille pour la rédaction de son *Genera crustaceorum et insectorum*. P—RT.

GODDARD (JONATHAN), physicien et chimiste anglais, naquit à Greenwich en 1617. Il fut reçu docteur en 1642 à l'université de Cambridge, et fut nommé depuis médecin en chef de l'armée anglaise. En cette qualité il accompagna Cromwell, d'abord en Irlande et ensuite en Écosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Goddard avait été nommé, la même année, principal du collège de Merton, et avait été également agrégé comme docteur en médecine à l'université d'Oxford, dont Cromwell était chancelier. Quand ce dernier retourna en Écosse, l'année suivante, pour réunir ce royaume à l'Angleterre, il nomma, par un arrêté du 16 octobre 1652, Goddard et quatre autres ses délégués pour toutes les concessions et dispenses qui exigeaient son consentement. Lorsqu'en 1665 le parlement fut dissous par Cromwell et remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université et conseiller d'État la même année. Quoique les honneurs dont il avait été comblé par le protecteur l'eussent mis en défaveur auprès de Charles II, ce physicien ne laissa pas de jouir d'une grande considération par les services utiles qu'il rendit à la société royale de Londres. Il enseigna aussi la médecine au collège de Gresham, et publia différents écrits. Il mourut le 24 mars 1674. Le souvenir de son nom s'est conservé par l'invention qui lui est due de différentes drogues, aujourd'hui hors d'usage, et qu'on trouve indiquées dans Sprat : *History of the royal society*, p. 193, 290. Mais il mérite surtout d'être cité, parce que si l'on en croit Seth Ward, évêque de Salisbury, dans son *Inquisitio brevis sur l'Astron. philolaïca fundamenta* de Bouilliau, Oxford, 1655, in-4°, Goddard est le premier Anglais qui ait con-

struit un télescope. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés en latin et en anglais : 1° *Arcana Goddardiana*, qui ont été réimprimés dans la *Pharmacopeia Batava*; 2° *De l'abus des remèdes*; 3° *De la malheureuse situation où se trouve la pratique de la médecine à Londres*, 1669, in-4°. Les *Transactions philosophiques* et l'*Histoire de la société royale*, par Birch, indiquent encore nombre d'autres écrits de ce médecin, mais qui de nos jours n'ont plus d'importance. B—H—D.

GODEAU (ANTOINE), évêque de Grasse et de Venée, né à Dreux en 1605, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Il s'adonna de bonne heure à la poésie; et, de sa province, il envoyait sans aucune prétention ses premiers essais poétiques à Conrart, son parent, chez lequel il logeait lorsqu'il venait à Paris. Ces productions d'un jeune homme furent tellement goûtées par les personnes auxquelles Conrart les montra, que celui-ci conçut l'idée de rassembler dans sa maison quelques gens de lettres pour leur en faire la lecture. Ces assemblées furent pour ainsi dire le berceau de l'Académie française, et ce furent elles qui commencèrent la réputation de Godeau. Conrart engagea le jeune poète à se fixer à Paris. Il y fut accueilli par tout ce que les sociétés de la capitale offraient de plus aimable et de plus distingué, soit en beaux-esprits, soit en précieuses, pour nous servir de l'expression de ce temps-là. Mademoiselle de Rambouillet, Julie d'Angennes, dit dans une de ses lettres à Voiture : « Il y a ici un homme plus petit que vous d'une coudée, et, je vous jure, mille fois plus galant. » Et Godeau fut appelé le *nain de Julie*. Il se fit une sorte de renommée de ce qu'on était convenu d'entendre par galanterie, dans un siècle où l'exemple de quelques écrivains à la mode avait appris à raffiner sur tout. Voiture, qui peut-être avait conçu quelque jalousie de la prédilection que sa noble correspondante, la dispensatrice des réputations du jour, affectait pour Godeau, adressa quelque temps après à ce dernier le rondeau :

Comme un galant et brave chevalier,

qui se termine ainsi :

Quittez l'amour, ce n'est votre métier;
Faites des vers, traduisez le psautier;
Votre façon d'écrire est fort jolie;
Mais gardez-vous de faire de folie,
Ou je saurais, ma foi, vous châtier
Comme un galant.

Du galant de l'hôtel de Rambouillet il y a loin à l'évêque de Grasse et de Venée. Par quel enchantement a pu s'opérer une telle métamorphose? Godeau vivait dans un temps où l'humble petit-eollet était presque toujours comblé des faveurs de la fortune : Godeau fut abbé. Ayant composé en vers français une paraphrase du cantique *Benedicite*, il en fit hommage au cardinal de Richelieu, protecteur des lettres. Le ministre reçut avec

bonté le présent, et dit, du ton le plus gracieux, à celui qui le lui offrait : « Monsieur l'abbé, vous « me donnez *Benedicite*, et moi je vous donnerai « *Grasse*. » Peu de jours après, Antoine Godeau s'appela monseigneur de Grasse. Si, dans cette occasion, le cardinal dit un bon mot, il fit en même temps un digne prélat : Godeau ne cessa de se faire remarquer par ses vertus chrétiennes, sa haute piété et sa scrupuleuse exactitude à remplir tous les devoirs de son pieux ministère. Si nous voulons maintenant le considérer comme écrivain, nous serons forcés de convenir que Despréaux a raison ; Antoine Godeau fut un pauvre poète. Il était loin de manquer d'esprit ; mais il n'avait tenu compte du précepte d'Horace :

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus.

Son talent était au-dessous du genre qu'il avait adopté. Ce n'est pas qu'on ne trouve parfois dans ses odes des pensées dignes des grands poètes, par exemple ces vers :

... Leur gloire tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité....

que Corneille n'a pas dédaigné de s'approprier dans Polycucte. En général les productions de Godeau prouvent la fécondité de son esprit : il écrivait avec une abondante facilité que l'on ne confondra jamais avec la verve. L'évêque de Grasse fut député des états de Provence, sous la régence d'Anne d'Autriche ; on remarqua dans sa harangue qu'il dit, en parlant de cette province et pour donner une idée de sa pauvreté, que, comme elle ne portait que des jasmins et des orangers, on la pouvait appeler une gueuse parfumée. Godeau partagea le sort du grand nombre d'écrivains médiocres dont la gloire usurpée s'évanouit le lendemain du jour où leurs productions ont fait naître un fol enthousiasme. Le nom de Godeau cependant, plus heureux que ses vers, a sur eux cet avantage qu'il est encore assez connu, lorsque depuis longtemps personne ne lit ses faibles écrits. On pourrait douter qu'il eût donné la mesure de son talent, s'il avait restreint ses moyens dans l'enceinte de la carrière poétique ; mais il parcourut un plus vaste champ, et l'histoire et la biographie ont tour à tour occupé sa plume. L'*Histoire de l'Eglise depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 8^e siècle*, Paris, 1655-1678, 5 vol. in-fol. ; la *Vie de St-Paul*, ibid., 1647, in-4^o ; celle de *St-Augustin*, ibid., 1652, in-4^o ; Lyon, 1685, in-8^o ; celle de *M. de Cordes, conseiller au Châtelet*, ibid., 1645, in-12 (anonyme) ; les *Eloges des évêques qui, dans tous les siècles, ont fleuri en doctrine et en sainteté*, Paris, 1665, in-4^o ; les *Eloges historiques des empereurs*, etc., ibid., 1667, in-4^o, fixèrent l'opinion qu'on devait concevoir de son mérite comme prosateur et comme écrivain. La *Version expliquée du Nouveau Testament*, Paris,

1668, 2 vol. in-8^o ; 1672, in-12 ; la *Morale chrétienne*, ibid., 1705, 3 vol. in-12, et 1709 ; la *Vie de St-Charles Borromée*, ibid., 1657, in-8^o ; 1747, 2 vol. in-12 (voy. BORROMÉE) ; l'*Eloge de St-François de Sales*, Paris, 1665, in-12, et le *Panégyrique de St-Augustin*, ibid., 1653, in-12, ceux de ses nombreux ouvrages qui, pour leur importance et leur mérite, furent le plus recherchés dans le temps qu'ils parurent, ne feront ressusciter ni la grande célébrité de son nom ni l'éclat de sa gloire passée. Nous nous abstenons de parler de la *Paraphrase sur les épîtres de St-Paul*, Paris, 1641, in-12 ; de celle des *Epîtres canoniques*, ibid., 1640, in-12, ainsi que des *Fastes de l'Eglise*, ibid., 1674, in-12, poème de plus de 15,000 vers. Ces volumineuses compositions, non plus que les *Eglogues chrétiennes*, le poème de l'*Assomption*, celui de la *Madeleine*, celui de *St-Eustache*, ne trouveront contre les outrages du temps aucune défense dans la sollicitude de la postérité. Quelques vers de la *Paraphrase des Psaumes de David*, Paris, 1648, in-4^o, et du poème de *St-Paul*, ibid., 1654, in-12, et quelques-unes de ses lettres, sont peut-être les seuls vestiges qui resteront parmi tant d'écrits (1). Ses *Psaumes* ont été mis en chant et quelquefois substitués à ceux de Marot dans les temples ; mais la musique de Gobert n'a pu réchauffer la froide prolixité des vers de Godeau, et elle est elle-même oubliée. Un homme d'esprit rendait raison du délaissement où sont restées ces poésies, souvent parsemées de beaux vers, en disant « qu'elles ont la simplicité, mais non la « force ; » ce qui fait souvenir du mot de Boileau sur ce poète qu'il appelle *toujours à jeun*. On a cité mille fois une anecdote qui fait beaucoup d'honneur à Godeau. Venant les derniers, nous n'offrirons au lecteur que le mérite de l'exactitude, en la transcrivant d'un recueil contemporain : « Lorsque l'*Histoire ecclésiastique* de M. Godeau, déjà évêque, commença à paraître, le « P. le Cointe, de l'Oratoire, se trouva chez un « libraire avec quelques savants. M. Godeau y était « aussi. Il avait eu soin de cacher toutes les marques de sa dignité qui auraient pu le faire « reconnaître. La conversation roula sur cette « nouvelle histoire, et, suivant la coutume assez « ordinaire aux savants, on en parla avec beaucoup de liberté. Le P. le Cointe convint qu'il y « avait beaucoup de choses excellentes dans cet « ouvrage, qu'on ne pouvait rien lire de plus judicieux que ses réflexions ; mais il ajouta qu'il « aurait souhaité plus d'exactitude dans les faits « et plus de critique. Il fit ensuite remarquer « quelques endroits qui l'avaient le plus frappé.

(1) La plupart d'entre eux n'ont pas été tout à fait inutiles à l'Eglise, et l'histoire ne dédaigne pas de les consulter encore quelquefois, témoin la réimpression que M. Jauffret, depuis évêque de Metz, a donnée des *Eloges des évêques*, 1802, in-8^o. Ce volume, dont les additions forment à peu près la cinquième partie, est enrichi d'une Vie de Godeau, qui se trouve à son rang parmi celles des évêques. Nous n'avons donc pas eu la prétention de juger les ouvrages de Godeau autrement que sous le rapport littéraire.

« M. Godeau écoutait sans rien dire. Après le « départ de ce Père, il eut grand soin de savoir « son nom et sa demeure. Le même jour il se « rendit à l'Oratoire, et se fit annoncer; on peut « s'imaginer quelle fut la surprise du P. le Cointe « lorsqu'il le vit : il lui fit des excuses de son in- « discrétion. Le prélat le remercia au contraire « de sa sincérité, le pria de continuer ce qu'il « avait commencé le matin, et lui fit cette prière « avec tant d'instance qu'il ne put lui refuser sa « demande. Ils lurent ensemble cette histoire, sur « laquelle le P. le Cointe fit d'amples remarques. « Le prélat, après l'avoir remercié, en profita « dans une nouvelle édition. Depuis ce temps, il « honora le P. le Cointe de son amitié. » Ce res- « pectable prélat mourut à Vence le 21 avril 1672. Comme la bibliographie de ses nombreux ouvrages est fort étendue, nous renvoyons, pour la compléter, aux *Bibliothèques* de Dupin et du P. le Long, aux *Mémoires* de Nicéron, t. 48 et 20, et surtout à l'*Histoire de l'Académie française*, 1745, t. 1^{er}, p. 12, 93, 314 et 396. Ce dernier ouvrage fournira des détails curieux et plus étendus sur la personne de Godeau. Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cet article qu'en appelant l'attention sur une des productions de cet écrivain, dont les bibliographes ont généralement négligé de donner l'indication précise : c'est un *Discours sur les œuvres de Malherbe*, le premier ouvrage en prose de Godeau, qui n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il le publia, Paris, 1629, in-4^o; reproduit à la tête de l'édition des *Ouvrages de Malherbe*, par Ménage, 1722, 3 vol. in-12. Ce discours est remarquable par la sagesse des idées et la pureté du style (1). G. F—R.

GODEAU (MICHEL), né vers 1636, professait la rhétorique au collège des Grassins en 1684, et fut recteur en 1714. Il fut aussi curé de St-Côme. Se trouvant impliqué dans les affaires du jansénisme et dans l'opposition de la faculté des arts à la bulle *Unigenitus*, il fut en 1736 exilé à Corbeil, quoiqu'il eût alors quatre-vingts ans; et il mourut le 23 mars de la même année. Il est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Abrégé des maximes de la vie spirituelle, recueilli des sentiments des Pères et traduit du latin de D. Barthélemy des Martyrs*, Paris, 1699, in-12. Dans l'*Histoire de l'Académie française* par Pélisson, cette traduction est attribuée à M. Godcau, évêque de Vence. Il n'y a de ce prélat dans l'ouvrage que l'éloge de dom Barthélemy des Martyrs. 2^o *De l'amour de Dieu, traité de St-Bonaventure*, Paris, 1712, in-12; 3^o une grande partie des *poésies de Boileau*, mises en vers latins et réunies en un recueil sous le titre :

Perillustris viri Nicolai Boileau Despréaux opera e gallicis numeris in latinis translata, Paris, 1757, in-12. Les pièces traduites sont le *Discours au roi*, les *douze satires*, les *douze épîtres*, les *quatre chants de l'Art poétique*. Il avait aussi, dit-on, traduit le *Lutrin*, mais cette traduction ne fait pas partie du recueil. Si l'on en croyait l'auteur de l'approbation, Boileau se serait reconnu dans cette version et aurait même trouvé que l'expression latine rendait quelquefois mieux sa pensée. D'autres sont d'un sentiment bien opposé. Ils disent que Godeau a moins traduit Boileau qu'il ne l'a travesti; et suivant eux, « le Virgile de « Scarron approche plus de l'Enéide, que la traduction de Godeau de son original (1); » jugement qu'on peut croire également exagéré des deux côtés. On trouve dans le même recueil la traduction latine de deux *pièces en vers français*, de l'abbé de Villiers, et à la tête un petit poème de l'abbé de Lavarde, en vers hendécasyllabes, intitulé *Umbra Godelli ad suum librum*. 4^o *Traduction en vers saphiques de l'ode de M. Roi sur l'étude*, et quelques autres pièces de poésie, les unes imprimées, les autres restées manuscrites et aujourd'hui sans intérêt. L—Y.

GODEBERT, roi des Lombards en 661 et 662. Aribert appela en mourant ses deux fils, Godebert et Pertharite, à lui succéder. Godebert s'établit à Pavie, et Pertharite à Milan; cependant celui-ci, qui était l'aîné, voyait avec jalousie son frère égalé à lui. Des disputes survinrent relativement aux limites des deux apanages; Godebert fit demander des secours à Grimoald, duc de Bénévent, le plus puissant feudataire lombard; et Grimoald accourut avec une nombreuse armée, dans l'intention de profiter de la discorde des deux frères pour s'emparer lui-même de la couronne. Il fut reçu à Pavie et logé dans le palais comme un ami fidèle; mais Godebert, ayant conçu quelque défiance, mit une cuirasse sous ses habits à sa première entrevue avec Grimoald. Le duc de Bénévent, en embrassant son souverain, sentit cette cuirasse; il feignit de la prendre pour l'indice d'un projet hostile ou d'une trahison; il fit massacrer Godebert et s'empara de son palais. Pertharite, attaqué à son tour, chercha son salut dans la fuite; et Grimoald, quinze mois après le couronnement des deux frères, fut couronné roi des Lombards en 662. S. S—I.

GODECHARLES (GUILLAUME), sculpteur-statuaire, vit le jour à Bruxelles le 30 décembre 1750. Il puisa les premières connaissances de son art dans les leçons de Laurent Delvaux, né à Gand en 1693, et non pas à Nivelles, ainsi que l'avance l'auteur des *Voyages pittoresques de la Flandre et du Brabant*. En 1770, Godecharles se rendit à Paris, où il suivit le cours de l'Académie; de là il partit pour Rome et y obtint en 1773 le grand prix de sculpture. Il parcourut ensuite les autres

(1) Les bibliophiles auraient droit de nous reprocher d'avoir négligé cette occasion de faire connaître à nos lecteurs un ouvrage de Godeau qui paraît n'avoir pas été connu des historiens de l'Académie française, d'ailleurs fort exacts pour le temps. C'est un livre intitulé *Prières et méditations*, par Antoine Godeau, Paris, 1643, qui n'a jamais été tiré qu'à six exemplaires, et qui fut imprimé pour l'usage de la reine de France Anne d'Autriche.

(1) *Les Trois siècles de la littérature française*.

États d'Italie, l'Allemagne, la Prusse et l'Angleterre. De retour à Bruxelles, après dix ans d'absence, il fut successivement nommé sculpteur du prince Charles de Lorraine, du duc Albert de Saxe-Teschen et de Napoléon. Godecharles fit en 1785 le grand bas-relief qui orne aujourd'hui le palais des deux chambres à Bruxelles; ce morceau fut fortement endommagé par l'incendie du 27 décembre 1820, mais l'auteur le répara lui-même. Il a exécuté pour le château de Laken un autre fronton, une statue de *Minerve*, une *Victoire* et plusieurs bas-reliefs. Il a également sculpté plusieurs pièces remarquables pour M. Hope, à Amsterdam, pour le pavillon de Harlem, pour MM. Bertrand et Van Huerne, à Bruges, M. de Coloma, près de Malines, M. de Walkiers, au *Mont-Plaisir*, près de Laken, etc. Mais c'est dans les magnifiques jardins de Wespelaer, entre Louvain et Malines, que l'on trouve un plus grand nombre de ses ouvrages. MM. Verlat, Artois et Plasschaert l'occupèrent pendant vingt-cinq ans à décorer cette terre, achetée en 1795 au comte de Walkiers-Gammarache, qui avait succédé aux Proli. Outre plusieurs copies de l'antique, tous les bustes de l'*Élysée* sont de lui. Godecharles semblait pétrir le marbre; son ciseau était plein de vigueur, mais il ne cherchait pas assez la pureté des formes; en un mot cet artiste avait plus de facilité que de goût, plus de force que de grâce : sa main valait mieux que sa tête. Quelqu'un qui l'avait beaucoup connu nous disait de lui ce trait caractéristique : « Il y a une trentaine d'années, disait-il, qu'étant allé chez Godecharles, à Bruxelles, je vis en entrant environ trente personnes à genoux et récitant les *Litanies de la Vierge*; femmes, enfants, voisins, ouvriers, tous faisaient chorus. On n'entendait que le retour du grave et religieux *bied voor ons* (priez pour nous). Je crus qu'il y avait là un agonisant et je voulais me retirer. — Restez, me dit-on, cela va finir. Le maître est au moment d'entamer un bloc de marbre, et l'on prie pour qu'il n'y rencontre ni mauvaise veine ni coquille. — Le bonhomme s'apprêtait à sculpter une Vénus aux belles fesses, et conjurait la Vierge d'empêcher que rien ne troublât cette opération. » Godecharles était sculpteur du roi des Pays-Bas, membre de l'Institut d'Amsterdam et professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles. Il mourut au mois de février 1833. On lui a consacré une *Notice*, pages 91-95 des *Annales du salon de Gand*, 1823, in-8°. R—f—g.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine, et premier roi chrétien de Jérusalem, naquit au village de Bézy, près de Nivelles, dans un château dont on montrait encore les restes à la fin du dernier siècle. Son père était Eustache II, comte de Boulogne, et sa mère, Ide, fille de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, qui comptait Charlemagne parmi ses ancêtres. Godefroi le Bossu, frère de Ide, ayant adopté Godefroi de Bouillon,

l'aîné de ses neveux, lui transmit le duché de Lorraine. Henri IV, empereur d'Allemagne, animé d'une haine invétérée contre les ducs, et espérant que la jeunesse du nouveau prince servirait ses vues ambitieuses, voulut contrarier cette disposition, sous le prétexte que le droit d'élire les ducs de Lorraine était une des prérogatives de la couronne impériale. Godefroi de Bouillon eut donc à se défendre contre Théodoric, évêque de Verdun, et Albert, comte de Verdun, ennemis que lui suscitait la politique de Henri; et il lutta contre eux, sinon avec succès, du moins avec une grande valeur. Dans la suite, la guerre ayant éclaté entre le pape et l'empereur, Godefroi prit parti pour celui-ci, et entra le premier dans Rome avec les armées impériales : une maladie grave l'ayant frappé après cette guerre, il la regarda comme un châtiment envoyé du ciel, pour le punir d'avoir porté les armes contre le Saint-Siège, et fit le vœu de se rendre à Jérusalem, non comme pèlerin, mais comme défenseur des chrétiens. Godefroi donna encore de nouvelles preuves de courage dans la révolte des Saxons, qui voulaient élever au trône Raoul, duc de Souabe; et ayant rencontré ce prince dans la mêlée, il l'étendit à ses pieds. Vers ce temps, l'Occident animé par les prédications de Pierre l'Ermite, et saisi d'un pieux enthousiasme, se levait en armes pour marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Godefroi, lié par son vœu, prit la croix; et pour subvenir aux frais de la croisade, il permit aux habitants de Metz, dont il était le suzerain, de racheter leur ville, vendit la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun, et céda ses droits sur le duché de Bouillon à l'évêque de Liège. Sa renommée et son exemple attirèrent sous ses drapeaux ce que la noblesse avait de plus distingué en pieux chevaliers : il partit pour Constantinople le 15 août 1096. Godefroi établit dans ses troupes une discipline sévère, et s'efforça d'effacer la mauvaise impression qu'avait laissée le passage des premiers croisés : bien qu'il ne fût revêtu d'aucun commandement absolu, chaque chef conduisant un corps d'armée soumis à ses ordres particuliers, néanmoins il jouissait d'une influence acquise par sa renommée. Lorsqu'on approchait de Constantinople, on apprit que Hugues le Grand, frère du roi de France, qui avait été pris par des corsaires, avec quelques autres seigneurs, languissait dans les fers de l'empereur : Godefroi l'ayant réclamé, et ayant éprouvé un refus, livra la campagne au pillage : tout le peuple prit la fuite vers Constantinople, et y jeta la terreur. L'armée des croisés, continuant sa marche, vint camper devant la capitale; alors Alexis intimidé mit les captifs en liberté : Hugues le Grand, Dreux de Nesle, Guillaume Charpentier, et Clerembault de Verdeuil, durent leur délivrance à Godefroi. Pendant leur séjour sur les terres de Constantinople, les croisés eurent à se garantir de la perfidie et des embûches des Grecs : la sagesse et la fermeté du duc

triomphèrent de ces obstacles, et forcèrent l'empereur à changer de politique. Non-seulement il traita les chefs de l'expédition avec la plus grande distinction, mais même, dans une audience solennelle, il fit revêtir Godefroi du manteau impérial, le fit placer à ses côtés, l'adopta pour son fils, et mit l'empire sous sa protection. Outre de riches présents qu'il lui offrit en draps d'or, d'argent et de soie, en perles, pierreries et vases de toute espèce, il ordonna que depuis la fête des Rois jusqu'à l'Ascension, le trésor impérial lui donnerait chaque semaine autant d'or et de pierreries que deux hommes pourraient en porter, et neuf boisseaux de monnaie blanche : tous les princes croisés furent traités avec la même munificence. Mais on convint que les conquêtes qui auraient précédemment fait partie de l'empire seraient remises à Alexis, et que pour les autres on lui rendrait hommage. Godefroi quitta donc l'empereur avec des démonstrations de l'amitié la plus franche, et prit la route de Nicée. Pendant le mémorable siège de cette ville, il donna une preuve d'adresse qui mérite d'être rapportée : un soldat sarrasin, d'une force extraordinaire, se tenait sur le haut d'une tour, d'où il bravait les croisés, parmi lesquels il jetait la terreur et la mort. Ses coups étaient certains, tandis qu'aucun trait ne pouvait l'atteindre. Godefroi survint, saisit une arbalète, et dirigeant l'œil et la flèche vers le terrible sarrasin, il le frappe dans la poitrine, et l'étend sans vie. Après un assez long siège et un combat très-acharné, au moment où les chrétiens allaient livrer un dernier assaut, l'étendard d'Alexis flotta sur les tours et les remparts de la ville, dans laquelle il entretenait des intelligences à l'insu de ses alliés. Néanmoins Godefroi voulut prendre la nouvelle conquête au nom de l'empereur, lui envoya la femme et les enfants de l'émir qui y commandait, et répondit à un trait de perfidie en gardant fidèlement la foi due aux serments. L'armée des croisés, divisée en plusieurs corps, reprit sa route : une partie, attaquée à peu de distance de Nicée par des forces supérieures, allait succomber et fuyait déjà en désordre; Godefroi survint, rétablit le combat, et arracha la victoire aux Sarrasins. Depuis ce moment, les chrétiens marchèrent ensemble. Dans la grande disette d'eau qu'éprouva l'armée, en traversant le pays de *Sauria* (l'Isaurie), on vit le duc de Lorraine se priver de ses propres provisions pour les distribuer aux femmes qui suivaient l'armée. Au sortir de cette terre de douleur, on entra dans une plaine fertile, couverte de bois, et coupée de plusieurs ruisseaux. Godefroi, suivi de quelques seigneurs de Pisidie, profita du séjour que l'armée fit à Antioche, pour prendre le plaisir de la chasse. S'étant écarté de sa troupe, il entendit des cris qui marquaient l'effroi, courut vers l'endroit d'où ils partaient, et trouva un soldat chargé de bois, que poursuivait un ours affamé. A cette vue, il saisit son

épée, et vole à la défense du soldat : l'ours quitte aussitôt sa proie, et se jette sur lui; au même moment, le cheval du duc s'abat, et renverse son cavalier : Godefroi conserve son sang-froid, se relève avec la rapidité de l'éclair, et porte un coup d'épée au terrible adversaire. L'ours, se sentant blessé, se précipite sur lui et le foule à ses pieds; Godefroi, d'un bras, serre le corps de l'animal, et lui plongeant de l'autre son épée dans les entrailles, il l'étend sur la place. Blessé grièvement à la cuisse, affaibli par une perte de sang considérable, il fut reconduit au camp par le soldat qui lui devait la vie, au milieu des acclamations de toute l'armée. Au fameux siège d'Antioche, lorsqu'il était à peine guéri de sa blessure, il se signala dans une mêlée par une nouvelle prouesse : un Sarrasin, d'une taille extraordinaire, l'attaque, et du premier coup fait voler son bouclier en éclats. Godefroi se dresse sur ses étriers, s'élance sur son adversaire, et lui assène sur l'épaule un coup si terrible, qu'il partage son corps en deux parties, dont l'une tomba à terre, et l'autre resta sur le cheval, qui la porta dans la ville, où cet aspect hideux sema la terreur. Après la prise d'Antioche, les chrétiens étaient devenus assiégés, d'assiégeants qu'ils étaient; ils eurent à supporter une horrible famine et tous les maux qui la suivent : plusieurs chefs renommés, trop faibles pour en supporter le poids, quittèrent l'armée; la défection devenait de plus en plus nombreuse. Le fanatisme et la superstition détournèrent le danger d'un aussi funeste exemple, qui aurait entraîné la multitude. Les révélations, les prophéties, les miracles se multiplièrent; le courage se ranima : Tancred, invité par Godefroi et plusieurs autres chefs illustres, jura qu'il ne renoncerait jamais à délivrer Jérusalem, tant qu'il compterait soixante compagnons pour combattre. Dans cette entrefaite, St-André apparut à un prêtre marseillais, pour lui annoncer que la lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur était enfouie près de l'autel de l'église d'Antioche, et qu'elle serait retrouvée le troisième jour après cette révélation. Les chefs, et l'armée à leur exemple, reçurent cette nouvelle avec la plus vive joie; et en effet, la terre ayant été creusée au lieu et le jour indiqués, en présence des personnages les plus respectables d'entre le clergé et les chevaliers, le prêtre marseillais s'élança dans la fosse, et en ressortit tenant en sa main la lance destinée à produire des merveilles. A cette vue, tous les croisés poussèrent des cris d'allégresse; et, certains désormais d'être invincibles, ils marchèrent contre l'armée de Korboga, émir sarrasin, qui les tenait assiégés. La sainte lance était portée dans les rangs, où elle excitait l'ardeur la plus vive : les soldats exténués par la famine, les malades même, rassemblaient le peu de forces qui leur restaient, soutenus par l'espoir de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ; et tel fut le miracle opéré par l'influence de cette lance,

que les Sarrasins furent mis dans une pleine déroute et taillés en pièces, quoique très-supérieurs aux chrétiens en nombre, et pleins de confiance dans leur courage et l'avantage de leur position. « Au lieu que les hommes, dit un historien du « temps, avaient accoutumé d'être ensevelis sous « la terre, la terre fut elle-même ensevelie sous « les hommes et les chevaux, tant le nombre en « était grand. » Parmi les prodiges de cette mémorable journée, on rapporte que trois hommes d'une grandeur extraordinaire, montés sur des chevaux blancs, apparurent à toute l'armée, précédant les cohortes chrétiennes, et jetant partout l'épouvante et la mort : c'étaient St-Démétrius, St-George et St-Théodore. Godefroi commandait l'aile droite au commencement du combat ; il enfonça l'ennemi qui lui était opposé, et fit des prodiges de valeur. Telle était la détresse où l'avait réduit sa générosité envers ses compagnons, que ce jour-là il fut obligé, pour combattre, d'emprunter un cheval au comte de Toulouse. Enfin l'armée arriva devant Jérusalem : l'honneur de monter les premiers à la brèche, d'entrer dans la ville sainte, était réservé à Godefroi, à Eustache son frère, et à un petit nombre de braves (*voy. ESTOURMEL*) ; et il n'en fallait pas davantage pour satisfaire toute l'ambition du pieux héros. Le duc de Lorraine s'élança donc sur les murs, pénétra dans l'intérieur de la ville, s'empara de la porte St-Étienne, et l'ouvrit aux chrétiens, qui poursuivirent les musulmans dans les rues, renversant les barricades derrière lesquelles ils cherchaient un dernier asile. Godefroi, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, laissa ses compagnons livrés à l'excès de leur joie, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et nu-pieds dans l'église du St-Sépulcre. Cet acte de dévotion édifia toute l'armée, et lui rappela les devoirs de la piété : aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent ; les croisés se dépouillent de leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection. Dix jours après la prise de Jérusalem, on s'occupa d'en rétablir le royaume, et de lui donner un chef qui pût défendre et conserver une aussi précieuse conquête. Quatre personnages également illustres, Godefroi, Raymond, Robert, duc de Normandie, et Tancrede, pouvaient prétendre à la couronne ; et les opinions des croisés se partageaient entre ces candidats. Dix chrétiens, choisis parmi les personnes les plus recommandables du clergé et de l'armée, furent appelés à élire le roi de Jérusalem. Guillaume de Tyr rapporte à ce sujet que les dix arbitres, voulant s'éclairer de tous les moyens propres à les conduire à un bon choix, questionnèrent les familiers et les domestiques des prétendants : à chacun d'eux on reprocha quelque défaut ; les amis et les gens du seul Godefroi ne mêlèrent aucune restriction

au témoignage unanime qu'ils rendirent des vertus de ce grand personnage. Les électeurs proclamèrent donc le nom de Godefroi ; et l'armée reçut cette décision avec la joie la plus vive. On conduisit le duc en triomphe à l'église du St-Sépulcre ; et là il fit le serment de respecter les lois de l'honneur et de la bonne foi. La cérémonie de son inauguration se borna à l'exécution de cette formalité ; car Godefroi refusa le diadème et les marques de la royauté, disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur avait été couronné d'épines : il se contenta du titre modeste de baron et défenseur du St-Sépulcre. Était-ce par humilité, ou par un sage ménagement pour l'orgueil des autres chefs, que Godefroi en agit ainsi ? Cette conduite, quel qu'en fût le motif, n'en est pas moins digne d'admiration. Les musulmans, consternés par la prise de Jérusalem, firent de nouveaux efforts, et rassemblèrent des troupes de toutes les parties de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte ; leur nombreuse armée s'avança vers Jérusalem. Godefroi, suivi de tous les croisés en état de porter les armes, la rencontra dans les plaines d'Ascalon, et eut encore à bénir le ciel d'une nouvelle victoire. Ce fut là le dernier des exploits de la première croisade : l'armée chrétienne entra dans Jérusalem, chargée des dépouilles des Sarrasins. Godefroi s'occupa de reculer les bornes de son royaume, de le mettre à l'abri des invasions ; enfin de donner à ce peuple nouveau, composé de nations diverses, un code de lois propres à comprimer les ambitions particulières, à concilier et à favoriser les intérêts de tous, en sorte que le gouvernement et la justice prissent une marche régulière. Dans cette vue, Godefroi, après avoir accompagné les princes croisés à Jéricho, réunit dans sa capitale des hommes éclairés et pieux, qui formèrent les *états* ou *assises* du royaume. Cette assemblée solennelle sanctionna un certain nombre de lois qui réglaient les droits des seigneurs envers leurs vassaux, et des vassaux envers leurs suzerains ; les devoirs et les engagements des princes à l'égard du roi, etc. : ces lois furent déposées en grande pompe dans l'église du St-Sépulcre, et reçurent le nom d'*Assises de Jérusalem*, ou *Lettres du St-Sépulcre* (1). Ainsi Godefroi, après s'être attiré l'admiration des chrétiens par sa bravoure et ses vertus, s'acquiesça des droits à leur reconnaissance, en jetant les fondements de l'ordre et de la félicité publique. A peine Tancrede était-il retourné dans sa principauté, que le sultan de Damas l'attaqua avec toutes ses forces : Godefroi marcha à son secours, et vainquit les Sarrasins. Au retour de cette expédition, l'émir de Césarée vint à sa rencontre, et lui présenta des fruits de la Palestine : Godefroi accepta une pomme de cèdre, et peu de temps après il tomba malade ; on

(1) Le code de ces mêmes lois a été imprimé à Bourges en 1690 sous le titre de *Livre des assises et des bons usages du royaume de Jérusalem*.

supposa qu'il avait été empoisonné. Il revint avec peine dans sa capitale, où il mourut le 18 juillet 1100. Son corps fut déposé dans l'enceinte du Calvaire, près du tombeau de Jésus-Christ, qu'il avait si vaillamment défendu. Godefroi avait une physionomie imposante, et qui annonçait en même temps la douceur et la sensibilité de son âme : son corps et ses membres étaient dans une juste proportion ; à une taille élevée, il joignait une force extraordinaire. On rapporte à ce sujet qu'un émir arabe étant venu à son camp, et ayant ouï parler souvent de son adresse et de la vigueur de son bras, voulut se convaincre de la vérité de ces récits ; il présenta à Godefroi un chameau sur lequel il le pria d'essayer sa force. Godefroi lui abattit la tête d'un seul coup de sabre. L'Arabe attribua ce prodige à la qualité du glaive de Godefroi ; et ayant remis son sabre au prince chrétien, il l'invita à recommencer : la tête du second chameau fut séparée du corps avec la même rapidité que la première fois. Alors l'émir avoua que les récits qu'on lui avait faits étaient encore au-dessous de la vérité. Nous placerons ici un trait de la pieuse simplicité de Godefroi. Des ambassadeurs d'une peuplade du Liban, ayant été introduits auprès de lui, le trouvèrent assis sur un sac de paille : eux qui s'attendaient à le voir environné du luxe des princes orientaux, témoignèrent toute leur surprise ; Godefroi leur répondit : « La terre doit être le siège temporel des hommes pendant leur vie, puisqu'elle leur sert de sépulture après la mort. » Les religieux de St-François conservaient précieusement à Jérusalem l'épée de Godefroi, et la ceignaient aux voyageurs ou aux pèlerins qui visitaient le St-Sépulcre. On sait que le Tasse a fait de la conquête de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, le sujet de son beau poème si connu sous le titre de *la Jérusalem délivrée*. Qu'il nous soit permis de terminer cet article par le passage suivant, emprunté à notre *Histoire des croisades* : « La mort de Godefroi fut pleurée par les chrétiens, dont il était le père et l'appui, et par les musulmans, qui avaient plusieurs fois éprouvé sa justice et sa clémence. L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas Machabée. Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple ; semblable à un géant, il se revêtait de ses armes dans les combats, et son épée était la protection de tout le camp. Godefroi de Bouillon surpassa tous les capitaines de son siècle par son habileté dans la guerre : s'il eût régné plus longtemps, on l'aurait placé parmi les grands rois. Dans le royaume qu'il avait fondé, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers. Son nom rappelle encore aujourd'hui les vertus des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes aussi longtemps que le souvenir des croisades. » M-D.

GODEFROI, surnommé *de Viterbe*, du lieu de sa naissance, fut successivement chapelain et secrétaire des empereurs Conrad III, Frédéric I^{er} et

Henri IV. Après avoir employé quarante ans à voyager dans les différentes parties de l'Europe pour recueillir les matériaux dont il avait besoin, il rédigea une chronique universelle en vingt parties, qui commence à Adam et finit à l'année 1186. Cet ouvrage, qu'il intitula *Panthéon*, quoique la plupart des princes dont il y trace l'histoire n'aient été rien moins que des dieux, est dédié à Urbain III, qui occupait alors le trône pontifical. Il est écrit en prose mêlée de vers, et le style se ressent de la barbarie du siècle. L'auteur se montre d'ailleurs entièrement dépourvu de cet esprit de critique, si nécessaire pour démêler la vérité, même dans les récits contemporains ; mais on ne peut lui refuser beaucoup de bonne foi, de la franchise et une érudition très-vaste pour le temps où il a vécu. Jean Hérold publia le premier le *Chronicon universale*, Bâle, 1569, in-fol. (1). Jean Pistorius l'inséra ensuite dans les *Scriptorum rerum Germanicarum*, Francfort, 1584 ; Hanau, 1615 ; et Bur. Gotth. Struvius, qui donna une nouvelle édition de ce recueil, Ratisbonne, 1726, ajouta à l'ouvrage de Godefroi des variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Nuremberg ; Muratori en a inséré, dans le tome 7 de son *Thes. script. Italiae*, les cinq dernières parties, corrigées et complétées d'après une chronique manuscrite de la bibliothèque d'Este, dont l'auteur anonyme convient s'être beaucoup servi de l'ouvrage de Godefroi. On conserve à la bibliothèque de Vienne un manuscrit de Godefroi intitulé *Speculum regum*. C'est une liste chronologique des rois et empereurs, depuis le déluge jusqu'à Henri IV, à qui elle est dédiée, composée d'après Bède, Eusèbe et St-Ambroise. On peut consulter à ce sujet le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque par Lambécus, t. 2, p. 775. W—s.

GODEFROI. Voyez GEOFFROI.

GODEFROY (DENIS), célèbre jurisconsulte, naquit à Paris en 1549, de parents alliés aux familles les plus distinguées de la robe, et qui remplissaient eux-mêmes d'honorables emplois. Après avoir terminé ses études classiques, il s'appliqua à celle du droit et suivit les leçons des fameux professeurs qui enseignaient alors dans les universités de Louvain, de Cologne et de Heidelberg. De retour en France, les troubles civils qui éclatèrent de toutes parts l'obligèrent bientôt de chercher un asile dans les pays étrangers. Il se retira à Genève, où il espérait trouver le calme nécessaire à ses projets. Il y fut accueilli avec beaucoup de distinction, et nommé à une chaire de droit en 1580. Henri IV le fit bailli de Gex en 1589 ; mais cette ville ayant été prise l'année suivante par le duc de Savoie, sa maison fut pillée et il ne lui resta d'autres ressources que de passer en Allemagne. Retenu à Strasbourg il y enseigna les Pandectes depuis 1591 jusqu'en 1600,

(1) L'édition de Francfort, 1558, citée par Lenglet Dufresnoy, n'a point été connue de Fabricius, et pourrait bien être imaginaire.

que l'électeur palatin le fit venir à Heidelberg. Les mauvais procédés de ses confrères l'engagèrent à retourner six mois après à Strasbourg, où il demeura encore trois années, au bout desquelles il consentit à revenir prendre sa place à Heidelberg, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il n'aurait plus rien à redouter de la jalousie des autres professeurs. Ce fut seulement alors qu'on s'aperçut de la faute qu'on avait faite de ne pas chercher à retenir en France un homme d'un si haut mérite; et on lui offrit la chaire que Cujas avait laissée vacante à Bourges; mais il la refusa, alléguant son âge qui ne lui permettait pas de tenter un nouvel établissement. Cette excuse fut celle qu'il opposa à toutes les instances qui lui furent faites pour l'attirer à Angers, à Valence et dans d'autres universités de France et d'Allemagne. Il fut député en 1618, par l'électeur palatin, près du roi Louis XIII, qui le reçut avec bonté (1) et le sollicita de demeurer à Paris; mais Godefroy se plaisait à Heidelberg, où il jouissait de toute la considération due à ses talents, et il souhaitait d'y terminer ses jours. Cette attente fut déçue. La guerre qui embrasa le palatinat l'obligea de revenir une troisième fois à Strasbourg; et accablé de chagrin et d'infirmités il y mourut le 7 septembre 1622, à 75 ans. Math. Bernegger, son ami, prononça son oraison funèbre; elle est imprimée dans les *Opusculæ* de Loisel. De tous les ouvrages de Godefroy, celui qui lui fait le plus d'honneur et qui lui assure à jamais un rang distingué parmi les jurisconsultes, est son édition du corps du droit romain (*Corpus juris civilis*). La publication en fait époque dans l'histoire de la science. Son texte, dit Camus, est celui qu'on a adopté pour leçon commune dans les universités et au barreau, et les notes sont fort estimées (2). Ce corps de droit a eu une foule d'éditions. La première est de Lyon, 1585, in-4°. Les plus recherchées sont celles de Paris, Vitre, 1628, 2 vol. in-fol.; et Amsterdam, Elzevier, 1665, 2 vol. in-fol., par les soins de Simon Van Leeven. Parmi les autres ouvrages de Godefroy on citera : 1° *Notæ in Ciceronem*, Lyon, 1588 et 1591, in-4°; 2° *Antiquæ historiæ ex XXVII auctoribus contextæ libri sex*, Bâle, 1590, in-8°; Lyon, 1591, 2 vol. in-42. On lui reproche d'avoir fait entrer dans ce recueil les ouvrages apocryphes publiés par Annii de Viterbe. 3° *Conjecturæ, variorum lectiones et loci communes in Seneca*, imprimées à la suite des œuvres de Sénèque. Jean Gruter attaquait différentes remarques de Godefroy. Ce-

lui-ci lui répondit par un livre (Francfort, 1591, in-8°) qui termina la dispute. 4° *Authores latine lingue in unum redacti corpus, adjectis notis*, St-Gervais (Genève), 1595, 1602 ou 1622; in-4°. Ce volume contient différents traités d'anciens grammairiens latins, avec les notes de Godefroy sur Varron, Festus, Nonius et Isidore de Séville. On doit joindre ce recueil aux *Authores grammaticæ* de Putschius, parce que ces deux collections sont entièrement différentes. 5° *Maintenue et défense des princes souverains et églises chrétiennes contre les attentats et excommunications des papes de Rome*, 1594, in-8°; réimprimée avec quelque changement dans le titre, 1607, in-8°, et insérée dans les *Mémoires de la Ligue*, t. 4. Cet ouvrage fut composé à l'occasion des *Lettres monitoriales* publiées par Grégoire XIV contre Henri IV; et l'on y démontre que le pape n'a jamais eu et ne peut avoir aucune autorité sur le gouvernement temporel de la France. 6° *Dissertatio de nobilitate*, Spire, 1611, in-4°; 7° *Statuta Gallia juxta Francorum, Burgundionum, Gothorum et Anglorum in ea dominantium consuetudines*, Francfort, 1611, in-fol. C'est à tort qu'on lui a attribué *Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur*, Paris, 1611, in-8°, puisque l'auteur prend le titre d'avocat, ci-devant procureur du roi aux monnaies. W—s.

GODEFROY (THÉODORE), fils du précédent, né à Genève le 17 juillet 1580, fit ses études à Strasbourg, où son père occupait une chaire de droit; après les avoir terminées il vint à Paris en 1602, abandonna la religion protestante, dans laquelle il avait été élevé, et se fit recevoir avocat au parlement. Il parut cependant très-rarement au barreau; son goût le portait vers les recherches historiques, et il s'y appliqua avec ardeur. Doué d'une patience infatigable et d'une grande sagacité, personne n'était plus propre à débrouiller nos anciennes annales; et l'on convient généralement que ses travaux en ce genre ont été très-utiles aux historiens qui sont venus après lui. Un *Mémoire*, dans lequel il établit la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne, lui mérita une pension qui fut augmentée successivement. Nommé historiographe en 1652, il fut envoyé deux ans après en Lorraine avec le titre de conseiller souverain de cette province. Il dressa l'inventaire des pièces que renfermaient les archives de Nancy, et en envoya les plus importantes à Paris. Il accompagna le cardinal de Lyon au congrès de Cologne, le suivit à Munster, où la paix fut enfin conclue en 1648, et demeura dans cette ville comme chargé des affaires de France. Il était déjà revêtu de la dignité de conseiller d'État et privé. Il mourut à Munster le 5 octobre 1649, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 17, et dans la *Bibliothèque historique de France*. Les principaux sont : 1° le *Mémoire* dont on a déjà parlé, *concernant la préséance des*

(1) Ce prince lui fit présent de son portrait et d'une médaille d'or.

(2) Ces notes sont très-souvent relatives au rapprochement des antinomies ou lois qui paraissent contradictoires. G.-A. Struve a recueilli les notes de ce genre, en y joignant les solutions de ces difficultés, sous ce titre : *Dion. Gothofredi Immo h. e. conciliatio legum in speciem pugnantium quas in notis ad Pandectas D. Gothofredus verbum immo usurpando indicare atque arguere, omissa plerumque solutione assueverat: discussis contrariorum tenebris, evoluit et in concordiam adduxit G.-A. Struvius*, Francfort, 1695, in-4°.

rois de France sur les rois d'Espagne, Paris, 1613, 1618, in-4°. On trouve à la suite différentes pièces curieuses, dont la plupart paraissaient pour la première fois. 2° *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, ibid., 1624, in-4°. Il y réfute l'opinion qui la faisait descendre de Mérovée, et prouve que Werner III, comte de Habsbourg, en est le véritable chef. 3° *Généalogie des ducs de Lorraine*, ibid., 1624, in-4°. Il en préparait une nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de pièces originales; mais ce projet n'a pas eu de suite. 4° *Traité touchant les droits du roi très-chrétien sur plusieurs États et seigneuries possédés par plusieurs princes voisins*, Paris, 1633, et Rouen, 1670, in-fol. Cet ouvrage a paru sous le nom seul de P. Dupuy; mais on sait que Godefroy en a rédigé la plus grande partie. 5° *Vie de Guillaume Marescot, conseiller d'État*, dans les *Opuscles* de Loisel. On lui doit encore les premières éditions de l'*Histoire de Charles VI*, par Jean Juvénal des Ursins; de *Charles VIII*, par Guillaume de Juligny et d'autres auteurs contemporains; de *Louis XII*, par Cl. de Seyssel, Jean d'Authon, Jean de St-Gelais, etc.; du *maréchal Boucicault*; d'*Artus III, comte de Richemont*; des *additions à l'histoire de Bayard*. Il a publié la première édition du *Cérémonial de France*, Paris, 1619, in-4°, ouvrage important auquel il a travaillé plus de trente années; enfin il a laissé en manuscrit 88 volumes in-fol. sur différents objets, conservés à la bibliothèque de Paris.

W.—s.

GODEFROY (JACQUES), frère du précédent, ne se rendit pas moins célèbre que son père, soit comme jurisconsulte, soit comme éditeur. Né à Genève en 1387, il fut nommé en 1619 professeur de droit dans sa ville natale, entra dans le conseil dix ans après, fut fait secrétaire d'État et élu cinq fois syndic de la république. La confiance de ses concitoyens l'appela aussi à diverses missions diplomatiques en France, en Piémont, en Allemagne et en Suisse. Ces voyages le mirent en relation avec les gens de lettres les plus distingués; et l'université de Leyde voulut l'avoir pour remplacer le savant P. Cunæus, mort en 1638. Il passait dans sa communion pour un excellent théologien, et ne s'appliqua pas avec moins de succès à l'histoire de sa patrie. Il avait formé le projet de l'écrire, et l'on en a trouvé le plan parmi ses papiers. Les recherches qu'il a laissées sur les antiquités de Genève formaient trois volumes in-4°. Ce n'était guère qu'une compilation de pièces relatives, pour la plupart, à l'histoire du moyen âge, et qu'il avait le projet de publier sous le titre de *Genève Bourguignotte*. Il paraît qu'il ne s'en est pas conservé de copie dans la bibliothèque publique de Genève; au moins Senebier n'en fait point mention dans le catalogue qu'il a donné des manuscrits de cette bibliothèque; mais Spon, qui en a fait usage et qui les cite souvent, dit qu'il en avait eu communication par Nic. Chorier, et que ces mémoires allaient

XVII.

jusqu'à l'an 1627. Jacques Godefroy mourut dans sa patrie le 24 juin 1632. Son tombeau fut orné d'une épitaphe qu'il avait composée lui-même, et qu'on peut voir dans Nicéron (t. 17), avec une liste de ses ouvrages plus exacte que celle qu'on trouve dans Senebier. Ils sont au nombre de vingt et un; nous n'indiquerons ici que les principaux, en corrigeant en même temps les erreurs échappées à ces bibliographes. 1° *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipsick, Voegel, 1616, in-4°. Cette dissertation est relative au titre 10 du livre 16 du code Théodosien. 2° *Fragmenta duodecim Tabularum, suis nunc primum tabulis restituta, probationibus, notis et indice munita*, Heidelberg, 1616, in-4°; chef-d'œuvre d'érudition, qui a servi de base aux éditions plus complètes qu'on a données depuis (voy. BOUCHAUD). Godefroy le réimprima avec d'autres fragments de l'ancien droit romain, sous ce titre: *Foutes IV juris civilis*, etc., Genève, 1638, in-4°; ibid., 1633, in-4°; 3° *Conjectura de suburbicariis regionibus et ecclesiis, seu de episcopi urbis Romæ diocesi*, Francfort, 1617, in-4°. On attribua quelque temps ce livre à Saumaise parce que ce fut lui qui répondit à la critique du P. Sirmond, lequel en 1618 avait censuré cet ouvrage anonyme, qui a aussi été réfuté par M. A. Capelli (voy. le *Journal des savants* de 1724). 4° *Vetus orbis descriptio græci scriptoris*, Genève, 1618, in-4°, grec-latin. Il ne restait de cette ancienne géographie, composée originairement en grec vers l'an 347, et attribuée mal à propos à Alypius, favori de Julien l'Apostat, qu'une traduction latine tout à fait barbare. Au moyen de cette version, hérissée d'hellénismes, et par conséquent à peu près littérale, Godefroy rétablit le texte grec et l'accompagna d'une bonne version latine avec de savantes notes. Jacq. Gronovius a publié de nouveau cette ancienne traduction latine, réunie à Scylax et à d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4°, et en 1700 dans le tome 5 des *Petits géographes* d'Hudson; mais cette édition ne renferme ni le grec ni les notes de Godefroy. 5° *Opuscula historica, politica, juridica*, Genève, 1644, in-4°. Ce recueil contient l'ouvrage précédent; les cinq discours de Libanius, dont Godefroy avait donné la première édition en 1631; *Orationes politicæ tres (Ulpianus, Julianus et Achaïca)*, qu'il avait déjà publiées en 1634; les deux livres de Tertullien, *ad nationes*, dont il avait donné la première édition avec des notes, Genève (*Aurelianopoli*), 1623, in-4°; et quatre autres opuscles qui avaient déjà paru séparément. 6° *Dissertatiuncula duæ de tutela et cura*, ibid., 1623, in-4°; 7° *Philostorgi Cappadocis ecclesiastica historia*, grec-latin, ibid., 1642, in-4°, avec deux dissertations qu'on y joint par forme d'appendice. Cette édition *princeps* des extraits de Philostorge, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bongars, a été éclipsée par celle qu'a donnée H. de Valois à la suite de Théodoret, etc., Paris, 1673, in-fol. C'est dans

ses notes sur eet ancien historien que Godefroy prétendit le premier démontrer la fausseté de la vision de Constantin; mais il a été solidement réfuté par l'abbé Duvoisin (*voy. CONSTANTIN*). 8° *Opuscula varia*, Genève, 1634, in-4°, avec le portrait de l'auteur. C'est un recueil de huit dissertations juridiques, historiques et critiques déjà publiées séparément. 9° *Codex Theodosianus, opus posthumum*, Lyon, 1665, 6 vol. in-fol.; Leipsick, 1756-1745, 6 vol. in-fol. C'est le plus important des ouvrages de Jacques Godefroy, qui s'en était occupé trente ans. Sa bibliothèque ayant été achetée par Ant. Marville, professeur à Valence, ce dernier y trouva ce manuscrit et en fut l'éditeur. Le code Théodosien, ce précieux monument si intéressant pour l'histoire civile et ecclésiastique de l'empire romain, jusqu'au 5^e siècle (*voy. THÉODOSE le jeune*), avait déjà été publié, mais d'une manière imparfaite, par Sichard en 1528, et par Tilius en 1549. Cujas en avait donné une édition plus complète, Lyon, 1566, in-fol.; Genève, 1586, in-4°. Mais l'édition, beaucoup plus soignée, de Jacques Godefroy est accompagnée de nombreuses tables chronologiques et géographiques, de notes historiques et d'autres pièces (1) qui en font un ouvrage absolument neuf et qui peut servir de modèle en son genre. Morhof regrette vivement qu'on n'ait pas encore fait sur les Pandectes un pareil travail, qui serait de la plus grande utilité. 10° *Tractatus practicus de salario*, ouvrage posthume, publié par Isaïe Colladon, Genève, 1656, in-4°; *ibid.*, 1666, in-4°; 11° *le Mercure jésuite, ou Recueil de pièces concernant les progrès des jésuites, leurs écrits et différends*, etc., *ibid.*, 1626, 1650, 2 vol. in-8°; *id.*, revu et augmenté, *ibid.*, 1651, 2 vol. in-8°. Plusieurs des opusculs de Godefroy ont été recueillis dans le *Thesaurus juris civilis*, d'Everard Otton, Utrecht, 1755-1756. C.-II. Trotzius en a publié vingt-sept, sous le titre d'*Opera juridica minora*, Leyde, 1755, in-fol., avec la vie et le portrait de l'auteur. Philippe Mestrezat, recteur de l'Académie de Genève, a composé un programme sur la mort de Jacques Godefroy; et Paul Freher en donne l'extrait dans son *Theatrum virorum doctorum*; voyez aussi J.-G. Joch, *Programma de meritis jurisconsultorum, specialim Jacobo Gothofredi in historiam ecclesiasticam*, Erfurt, 1702, in-4° de 40 pages. — Jacques GODEFROY, sieur de la Commune, avocat en la vicomté de Carentan, mort en 1624, est l'auteur des *Commentaires sur la coutume réformée du pays et duché de Normandie*, Rouen, David du Petit-Val, 1626, 2 vol. in-fol., publiés par J. Godefroy, avocat en la cour du parlement et neveu de l'auteur. C. M. P.

GODEFROY (DENIS II), fils de Théodore, né à Paris, le 24 août 1615, suivit les traces de son

père, et se montra digne de lui succéder. Il n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il obtint la survivance de sa place d'historiographe. Louis XIV augmenta son traitement de deux mille livres, et en 1668 après la prise de Lille, le nomma garde des archives de la chambre des comptes de Flandre; en 1678, Godefroy fut chargé de dresser l'inventaire des titres conservés au château de Gand. Après s'être acquitté de sa commission il revint à Lille, où il mourut le 9 juin 1681, dans sa 66^e année. On lui doit : 1° une nouvelle édition du *Cérémonial français*, Paris, 1649, 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus étendu de l'ordre tenu dans les cérémonies qui se sont faites en France. Cet ouvrage éprouva tant de critiques, que Godefroy renonça à mettre au jour deux autres volumes qu'il annonçait, et qui auraient complété cette intéressante collection; l'on est donc obligé de recourir à la première édition pour la partie des *pompes funèbres*, qui n'a pas été réimprimée. 2° *Histoire du roi Charles VII, qui contient les choses mémorables advenues depuis 1422 à 1461*, Paris, 1661, in-fol. Il a réuni dans ce volume les mémoires de Jean Chartier, Jacques Bouvier, dit Berry, Mathieu de Coucy, etc., et y a joint toutes les pièces justificatives. 3° *Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et affaires concernant les droits du roi*, Paris, 1663, in-fol.; Amsterdam, 1665, in-12; Paris, 1689, in-12. Il les avait composés par ordre du chancelier Seguier, qu'on en crut l'auteur, parce que le manuscrit fut trouvé dans sa bibliothèque. On doit encore à Denis Godefroy des éditions, de *Comines* (*voy. COMINES*); de l'*Histoire de Charles VI*, par Juvénal des Ursins; et de *Charles VIII*, par G. de Jaligny, plus amples que celles qu'avait données son père; et enfin de l'*Histoire des connétables, chanceliers, gardes des sceaux*, par Jean Leféron. Il avait le projet de continuer le *Recueil des historiens de France*, commencé par Duchesne; mais ses autres occupations ne lui permirent pas de l'exécuter. Il eut de son mariage avec Geneviève Desjardins, sept enfants, entre autres Denis III et Jean, dont on parlera ci-après. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires de Nicéron*, tome 17, et la *Bibliothèque historique de France*, t. 3. W—s.

GODEFROY (DENIS III), né à Paris en 1655, prit ses degrés en droit, fut reçu avocat au parlement, et nommé garde des archives de la chambre des comptes. Il mourut à Paris le 6 juillet 1719, âgé de 66 ans. On a de lui : 1° *Abrégé des trois états, du clergé, de la noblesse et du tiers état*, Paris, 1682, in-12; 2° une nouvelle édition de la *satire Ménippée*, avec les notes de Dupuy et de Duchat, auxquelles il en ajouta quelques-unes, Ratisbonne (Rouen), 1711, 3 vol. in-8°; 3° des *Remarques sur l'addition à l'histoire de Louis XI*, par Gabriel Naudé, dans le *Supplément aux Mémoires de Comines*, Bruxelles, 1715. Il fut chargé par le duc d'Orléans, régent, de revoir la *Description histo-*

(1) On y remarque *Gallicanæ historiæ annales centum annorum, ex constitutionibus codicis Theodosiani ab anno 312, t. 6, p. 425 de l'édition de Lyon.*

rique de la France, de l'abbé de Longuerue. — Jean GODEFROY, frère du précédent, né à Paris vers 1660, accompagna son père en Flandre, fut nommé procureur du roi au bureau des finances de cette province, obtint la survivance d'archiviste de la chambre des comptes de Lille, et mourut en cette ville au mois de février 1752, âgé d'environ 72 ans. C'était un homme savant, laborieux et d'une grande probité. On lui doit de bonnes éditions des *Mémoires de Comines*, des *Lettres de Rabelais*, des *Mémoires de Marguerite de Valois*, de la satire *Ménippée*, des *Mémoires de l'Estoile*, de la *Véritable fatalité de St-Cloud* (voy. GUYARD), de l'*Histoire des templiers*, par P. Dupuy; des *Mémoires de Castelnau*, et enfin un *Supplément à l'histoire des guerres de Flandre*, par Strada, contenant les procès criminels des comtes d'Egmont et de Horn. On a en outre de lui : 1° des *Notes sur la confession de Sancy* (voy. AUBIGNÉ); 2° *Inventaire des titres du pays et comté de Hainaut*, 2 vol. in-fol., manuscrit; 5° *Inventaire des titres de la chambre des comptes de Lille*, in-fol., mss. W—s.

GODEFROY DE ROCHETAILLÉE, parent de St-Bernard, et qui naquit probablement près de Langres, au village de Rochetaillée, dont son père était seigneur, fut l'un des trente jeunes gens qui entrèrent en même temps que St-Bernard à l'abbaye de Clairvaux. Il suivit ensuite cet illustre abbé à Clairvaux, et était prieur de cette abbaye lorsque le clergé de Langres le choisit pour évêque en 1138. St-Bernard écrivit alors au roi qu'on lui avait enlevé son bras droit, la lumière de ses yeux, le bâton qui lui servait d'appui. Lorsque Louis VII, voulant expier le massacre de Vitry, convoqua à Bourges l'assemblée dans laquelle il annonça qu'il avait formé le projet de partir pour la terre sainte, Godefroy, qui assistait à cette assemblée applaudit au zèle du roi et, dans un discours pathétique, déplora la captivité d'Édesse, les dangers et les souffrances des chrétiens d'Orient, et émut tous les auditeurs par son éloquence. L'année suivante il assista aussi à la réunion de Vézelay, où la croisade fut décidée, et, après que le roi, la reine et les comtes de Champagne, de Flandre, de Tonnerre, de Toulouse eurent reçu la croix des mains de St-Bernard, l'évêque de Langres se jeta aux pieds de l'abbé de Clairvaux en faisant le serment de combattre les infidèles. Godefroy de Rochetaillée fut nommé légat du pape pour la croisade, et partit avec le roi en 1147, après avoir vendu, pour fournir aux frais de l'expédition, non-seulement tous les biens qu'il possédait, mais même les vases sacrés et les châsses qui renfermaient les reliques de sa cathédrale. Quand l'armée des croisés approcha de Constantinople, l'empereur de Constantinople envoyait chaque jour à Louis VII des ambassadeurs qui se prosternaient devant lui et lui prodiguaient les louanges les plus exagérées. Godefroy, que ces pompeuses paroles ne trompaient point, et qui prévoyait qu'elles ne devaient servir qu'à cacher

la fourberie de l'empereur, interrompit un jour les ambassadeurs par ces mots : « *Frères, ne parlez pas si souvent de la gloire, de la majesté, de la sagesse et de la religion du roi; il se connaît et nous le connaissons; dites brièvement et sans détour ce que vous voulez.* » Lorsque, après l'arrivée des croisés français à Constantinople, l'empereur Manuel demanda aux barons qu'ils lui prêtassent foi et hommage et qu'ils remissent entre ses mains les villes grecques qui seraient conquises par leurs armes, Godefroy proposa dans le conseil de Louis VII de s'emparer de Constantinople. « Vous avez entendu, dit-il, les Grecs qui vous proposent de reconnaître leur empire et de vous soumettre à leurs lois; ainsi donc la faiblesse doit commander à la force, la lâcheté à la bravoure. » Puis il rappela les embûches que les Grecs leur avaient tendues, et dit que les croisés avaient eu plus à souffrir de leurs perfides amis que de leurs ennemis déclarés. Il ajouta que Constantinople était la clef de l'Asie, et que par la faiblesse des Grecs elle deviendrait bientôt la proie des Turcs et des barbares, auxquels elle ouvrirait un jour les barrières de l'Occident. Il accusa les empereurs de Byzance de ne savoir ni défendre leurs provinces ni souffrir qu'on les défendit, montra l'empereur Manuel prêt à livrer les armées chrétiennes aux Sarrasins, et signala encore les dangers auxquels on s'exposait en laissant derrière soi une ville préparée à la trahison; puis il ajouta, en terminant : « Si les Grecs accomplissent leurs perfides desseins, c'est à vous que l'Occident redemandera un jour ses armées. La nécessité, la patrie, la religion vous ordonnent de faire ce que je vous propose. » Quoique l'évêque de Langres eût produit une grande impression sur l'assemblée, son avis ne fut point adopté, parce qu'il parut plus politique que religieux. Mais plus tard, lorsque les croisés, déjà épuisés par la guerre, se virent sans défense contre la famine et la perfidie des Grecs, ils regrettèrent leur résolution et reprochèrent à Louis VII de n'avoir point suivi les conseils de Godefroy, et d'avoir pardonné à des ennemis plus cruels que les musulmans. Après la malheureuse expédition qu'il avait le premier prêchée, et dans laquelle il s'était fait remarquer par son courage et par la sagesse de ses conseils, Godefroy revint à Langres, à la fin de l'année 1148. Il s'occupa alors avec beaucoup de zèle de l'administration de son diocèse, et fit construire ou réparer sur les routes des environs de Langres un grand nombre d'hospices pour loger les pauvres et les voyageurs. Il assista en 1152 à l'assemblée tenue à Beaugency pour faire casser le mariage du roi avec Éléonore de Guyenne, et prononça la sentence de séparation. Mais ayant été témoin de la mort de St-Bernard, il en fut si frappé qu'il demanda au pape la permission d'abdiquer sa dignité épiscopale et de se retirer à Clairvaux, où il se fit bâtir une cellule près de celle qu'avait habitée St-Bernard, et y mourut

le 8 novembre 1164 (1). Son tombeau se voyait avant 1790 dans l'église de l'abbaye de Clairvaux.

T.-P. F.

GODEGISILE est le premier roi vandale dont l'histoire fasse mention. Selon Procope, les Vandales, nation gothique, qui en 406 entrèrent dans les Gaules sous la conduite de Godégisile, venaient de la Dacie et des environs du Palus-Méotide. Ils étaient restés longtemps dans l'inaction, lorsqu'à cette même époque, la 12^e année du règne d'Honorius, ils firent, à l'instigation de Stilicon, une irruption dans les Gaules avec les Alains et les Suèves. Mais Godégisile, ayant voulu passer le Rhin avec son armée, fut attaqué par les Francs, qui lui tuèrent vingt mille hommes. Godégisile lui-même périt dans ce combat, et eut pour successeur Gonderic (*voy. ce nom*). Cependant les Alains et les Suèves arrivèrent bientôt au secours des Vandales; ils obligèrent les Francs à se retirer; et ces barbares réunis passèrent ensuite le Rhin sans opposition dans les derniers jours de l'année 406. Procope ajoute que les Vandales qui entreprirent cette expédition avaient été contraints par la famine d'abandonner leurs anciennes demeures, mais que cependant la plus grande partie de la nation ne s'éloigna pas du Danube.

B—P.

GODEGISILE. *Voyez GONDEGISILE.*

GODEHARD (SAINT), né d'une famille distinguée de Bavière, vers la fin du 10^e siècle, se livra à l'étude de la littérature contre le vœu de ses parents, qui apparemment ne le destinaient point à l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Hildesheim en 1023. Constamment appliqué, dit son historien, à dissiper les ténèbres de l'ignorance qui couvraient son diocèse, il bâtit près de son palais un monastère de bénédictins, où il réunit les jeunes gens qui annonçaient le plus de talents, et où il les fit instruire notamment dans l'écriture et dans la peinture (2). Le rapprochement de ces deux mots, l'écriture et la peinture, pourrait faire croire qu'il ne s'agissait, quant à l'art de peindre, que de miniatures propres à orner les manuscrits; mais les résultats prouvent le contraire. Godehard orna son église non-seulement de livres (*libris*), et de vêtements pontificaux ou de tentures en soie (*sericis*), mais encore de véritables peintures (*picturis*), c'est-à-dire, de fresques et de tableaux. Il voulait que les élèves se rendissent utiles dans les différentes manières d'écrire et de peindre, *in diverso studio sculpturae et picturae rationabiliter utiles*. L'exemple de Bernward, son prédécesseur immédiat dans le même évêché, prouve d'ailleurs qu'on pratiquait dans

cette école tous les genres de peinture. Bernward, né vers l'an 963, petit-fils, par sa mère, d'Athalbéron, comte palatin, et neveu de Falemar, évêque d'Utrecht, fit ses études dans le séminaire de Hildesheim. En 987 l'impératrice Théophane le choisit pour être un des précepteurs du jeune Othon III, alors âgé de sept ans, et en 993 il fut élu évêque de cette même ville de Hildesheim, où il avait reçu l'instruction par laquelle il se distinguait. Passionné pour tous les arts, soit mécaniques, soit libéraux, il les exerçait tous lui-même, et il les fit enseigner dans la principale école de son diocèse. Peintre, architecte, modeleur, fondeur, metteur en œuvre, il passait habituellement une partie de ses journées dans les ateliers qu'il avait établis près de son évêché; et il y travaillait de ses propres mains à tous les ouvrages d'orfèvrerie et de joaillerie dont il ornait ses églises (1). Il excella particulièrement dans la peinture : *Picturam etiam limatè exercuit*. Il peignit des fresques sur les murs et sur les plafonds de son église principale : *Exquisita ac lucida pictura tam parietes quam laque aria exornabat*. Il exécuta même une mosaïque sur le sol : *Musivum in pavimentis*. On voit dans une observation faite à ce sujet par son historien, qui avait été son contemporain, qu'on n'enseignait point l'art de la mosaïque à l'école de Hildesheim; Bernward l'avait apprise par une autre voie; il produisit cet ouvrage, dit l'écrivain naïf, sans avoir eu de maître : *Propria industria, nullo monstrante*. Guidé par son goût naturel, Bernward recherchait avidement les beaux vases de tous les genres; il en faisait acheter partout. Il avait soin, *afin que rien de beau ou d'élégant ne lui échappât*, de se faire accompagner dans ses voyages par plusieurs de ses élèves, qui dessinaient sous ses yeux ce qu'il rencontrait de plus digne de son attention. Il alla à Rome, auprès d'Othon, en l'an 1000, dans l'espoir de contribuer à rendre la paix à l'Italie; il assista au siège de Tibur, apaisa la colère de l'empereur, qui voulait détruire cette ville antique, et revint à Pavie avec ce prince, qui lui témoignait constamment la plus grande confiance. Cet homme éclairé et bienfaisant, qui fonda le monastère de St-Michel à Hildesheim, mourut le 20 novembre 1022, et fut mis au rang des saints en 1195. Godehard justifia, par sa conduite libérale et par son zèle pour l'instruction, le choix qui fut fait de lui pour remplacer Bernward. Il mourut le 4 mai 1038, et fut canonisé en 1131. On a de lui plusieurs lettres sur des sujets de piété; elles ont été publiées dans le *Codex historico-epistolaris* de dom Pez. — Godehard cut au nombre de ses successeurs un autre Bernward, d'abord maître des écoles à Hildesheim, ensuite évêque de la même ville, et qui mourut en 1153, après vingt-trois ans d'épiscopat. Ce Bernward II orna de peintures le couvent où étaient placées les écoles : *Monasterium nostrum picturis adorna-*

(1) Michaud a commis une erreur, en disant dans son *Histoire des croisades* que Godelroy se retira à Clairvaux aussitôt après son retour de la croisade et avant la mort de St-Bernard, pour y pleurer, au milieu des austérités de la pénitence, la part qu'il avait prise à la croisade. Les chartes de l'évêché de Langres prouvent que Godelroy occupa encore le siège de Langres pendant plusieurs années après qu'il fut revenu dans son diocèse.

(2) *Chron. Episc. Hildeshem*, apud Leibnitz, *Script. rer. Brunsw.*, t. 1, et *Vita S. God.*, ibid.

(1) *Vita S. Bernardi*, ibid.

vi. Des faits si positifs contribueront à prouver que la peinture ne fut nullement oubliée dans l'Occident aux 10^e, 11^e, et 12^e siècles. E—c D—d.

GODELIN. Voyez GODELIN (Pierre).

GODESCALCH, duc de Bénévent, s'empara de ce duché vers l'année 738, à la mort de Grégoire, neveu du roi Luitprand, sans attendre l'investiture de ce roi. Il fit alliance avec ses ennemis, le pape Grégoire III et Frasmond, duc de Spolète. Ce dernier ayant été chassé de ses États par le roi des Lombards, Godescalch l'aïda en 740 à recouvrer son duché. Mais Luitprand revint, l'année suivante, attaquer ces deux feudataires avec une armée plus formidable; il fit en 741 la conquête du duché de Spolète; au printemps suivant, il se mit en marche vers Bénévent. Godescalch n'osa pas l'attendre; il fit charger son trésor et les meubles les plus précieux de son palais sur un vaisseau, pour se réfugier en Grèce avec sa femme. Les Bénéventins, qui ne l'aimaient pas, l'arrêtèrent dans sa retraite, et le massacrèrent. Luitprand lui donna pour successeur Gisolf II. S. S.-i.

GODESCARD (JEAN-FRANÇOIS), savant et laborieux ecclésiastique, né en 1728 à Rocquemont, diocèse de Rouen, fut, sous MM. de Beaumont et de Juigné, secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de Bon-Repos près Versailles, chanoine de Saint-Louis du Louvre, et ensuite de Saint-Honoré à Paris. Il aimait les livres et l'étude; il se forma une bibliothèque nombreuse et choisie, et s'en servit pour la composition d'ouvrages utiles, presque tous relatifs à la religion. Son étude de la langue anglaise l'avait mis à portée de traduire de bons ouvrages écrits en cette langue. L'Académie des belles-lettres et arts de Rouen lui donna place parmi ses membres. Privé à la révolution, comme les autres ecclésiastiques, de ses bénéfices et moyens de subsistance, il vécut de son travail, qui, dans ces moments de désastre, n'offrait pas de grandes ressources. Il s'était retiré au séminaire des Anglais, où il passait son temps au milieu de ses livres, rangés avec ordre, malgré l'exiguité de son logement, qui l'avait forcé à les entasser pour ainsi dire les uns sur les autres. L'abbé Godescard manquait presque du nécessaire, à cette époque, et supportait ses privations sans se plaindre; il était réduit à corriger des épreuves pour le compte d'un imprimeur; il se consolait en travaillant. Il eût pu tirer de la vente de sa bibliothèque les moyens de jeter un peu plus d'aisance sur ses dernières années, et ses amis l'en pressaient; il ne put jamais s'y résoudre. Il mourut à Paris le 21 août 1809, justement regretté de tous ceux qui le connaissaient. On a de lui 1^o *Vies des Pères, des martyrs, et des autres principaux saints, traduites de l'anglais d'Alban Butler*, Villefranche de Rouergue, 1763 et suiv., 12 vol. in-8^o; nouvelle édition augmentée, Paris, Barbou, 1784, 12 vol. in-8^o; réimprimée à Maestricht en 1794; à Toulouse et à Versailles en 1811. On y a joint un

13^e volume contenant les fêtes mobiles, traduit de l'anglais du même auteur par M. Nagot, ancien directeur du séminaire de St-Sulpice. L'ouvrage de Butler était estimé; il avait été reçu favorablement en Angleterre, même par les protestants. L'abbé Godescard, et l'abbé Marie, professeur de mathématiques au collège Mazarin, et depuis sous-précepteur de M. le duc d'Angoulême, crurent faire une chose utile en en donnant une traduction. Ils ne s'astreignirent point à la faire littérale; non-seulement ils s'écartèrent quelquefois du texte, mais ils se permirent de refondre, d'ajouter, de retrancher, toutes les fois que cela leur parut nécessaire; ce qui, dit-on, ne fut pas toujours du goût de l'auteur (*voy. BUTLER*). Ils assurent pourtant qu'ils lui communiquèrent leur traduction; qu'il prit la peine de la lire, et qu'il approuva les libertés qu'ils avaient prises. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage n'a certainement rien perdu sous leur plume. Ils nous ont enrichis d'un livre édifiant et instructif, d'une bonne *Vie des saints*, écrite d'une manière convenable et dégagée des anecdotes apocryphes et des historiettes qui communément déshonorent ces sortes de compositions. Butler avait chargé ses *Vies* de notes curieuses; les traducteurs les ont conservées, et en ont même augmenté le nombre. Cette partie est celle principalement dont s'est occupé l'abbé Marie; elle est pleine d'érudition. Ils ont aussi suppléé à l'omission de plusieurs saints français. 2^o *H. Holden analysis fidei*, Paris, 1767, in-12; nouvelle édition, avec la vie de l'auteur, 1786, in-12; 3^o *De controversiis fidei tractatus per Adrian. et Petr. de Valembergh.*, nouvelle édition, avec la vie des auteurs, ibid., 1768, in-12; 4^o *De la mort des persécuteurs, par Lactance, avec des notes historiques*, nouvelle traduction, Paris, 1797, in-8^o; 5^o *Réflexions sur le duel*, opuscule traduit de l'anglais, publié après la mort du traducteur par M. Boulard, Paris, 1801, in-8^o; 6^o *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissements pieux en Angleterre*, traduits de l'anglais (de Dodd, dans son *Histoire de l'Eglise*), 1791; 7^o *Éloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros* (dans les *Annales catholiques*); 8^o *Abrégé de la vie des saints*, Paris, 1802, 4 vol. in-12; plusieurs fois réimprimé. C'est l'abrégé du grand ouvrage, il n'était qu'au 18 juillet, lorsque l'abbé Godescard mourut. L'abbé Bourdier-Depuits, ex-jésuite, mort en 1814, le continua et le termina. L'abbé Godescard avait laissé en manuscrit une traduction de la *Vie du cardinal Polus*, par Philips; des *Fondements de la religion chrétienne*, par Challoner; des *Sermons* de Sherlock; de l'*Histoire du sacrilège*, de Spelmans; une *Table alphabétique des Mémoires de Trévoux*, jusqu'en 1740, etc. L.-v.

GODET DES MARAIS (PAUL), évêque de Chartres, était né en 1647. Pourvu de bonne heure de l'abbaye d'Igny, dans le diocèse de Reims, il fit ses études à Paris, au séminaire de St-Sulpice, où il fut le disciple et l'ami du respectable Tronson.

Reçu docteur de Sorbonne en 1677, il devint supérieur du séminaire des Trente-trois; et il occupait cette place lorsque madame de Maintenon le choisit pour son directeur, à la mort de l'abbé Gobelin. On eut peine à vaincre la répugnance de l'abbé des Marais pour un emploi qui eût tenté un homme moins modeste; et il fallut que M. Tronson, pour lequel il avait beaucoup de déférence, le pressât d'accepter. Son extérieur n'était pas apparemment ce qui avait séduit madame de Maintenon. Il avait l'air froid et austère; mais tout ce qu'elle avait vu de lui, dans ses rapports avec St-Cyr (il avait été consulté pour les règlements de cette maison), faisait paraître tant de sagesse, de vertus, de modération et de piété, qu'elle se décida, ainsi qu'elle le dit elle-même, à lui donner sa confiance. En 1690 l'abbé des Marais fut nommé à l'évêché de Chartres. Les différends entre Rome et la France n'étaient pas encore apaisés. On a lieu de croire que l'abbé des Marais fut du nombre de ceux qui administrèrent en vertu des pouvoirs du chapitre. Il ne fut sacré que le 31 août 1692, et l'année suivante, il abandonna tous les revenus de son évêché aux pauvres, qui souffraient de la disette. Quoique fort appliqué à ses devoirs, ou plutôt par cela même qu'il en connaissait l'étendue, il fut le premier d'avis que l'on partageât son diocèse en deux pour ériger l'évêché de Blois. Lors des disputes sur le quietisme, l'évêque de Chartres eut à cœur d'éloigner madame Guyon de St-Cyr, qui était dans son diocèse, et de prémunir les religieuses de cette maison contre la doctrine de cette femme extraordinaire. Par une ordonnance du 21 novembre 1695 il condamna plusieurs propositions extraites de ses ouvrages et de ceux du P. Lacombe. Il aurait voulu amener Fénelon à un désaveu; et quoique celui-ci n'ait pas suivi ses conseils, il rendit cependant toujours justice à la droiture, à la piété, et à la pureté de vues qui animaient l'évêque. Chargé d'examiner le livre de Fénelon, Godet des Marais le pressa fortement de faire une démarche qu'il croyait nécessaire. Il signa le 6 août 1697, avec le cardinal de Noailles et Bossuet, une déclaration de leurs sentiments sur le livre des *Maximes des saints*, déclaration qui fut envoyée à Rome; et, l'année suivante, il publia une instruction pastorale contre ce même livre : mais, après la décision, il fut le premier à féliciter Fénelon sur sa soumission, et il le fit solliciter de renouer leur ancienne amitié. A un zèle sincère pour l'Eglise, ce prélat joignait un esprit de douceur et de conciliation. Quoique déclaré contre le jansénisme, il n'a jamais été accusé de provoquer des mesures de rigueur. Il condamna le *Cas de conscience*, et blâma la conduite du cardinal de Noailles; mais il ne s'efforça de le ramener que par les insinuations les plus douces. Il n'eut point cette consolation, et mourut dans son diocèse le 26 septembre 1709. On lui doit la fondation de quatre séminaires, et d'écoles pour l'instruction de la

jeunesse. Simple, modeste, ami du bien, plein de l'esprit de son état, et en même temps de sagesse, de discrétion et de mesure, ce vertueux prélat refusa, dit-on, une place de conseiller d'Etat, et la nomination du roi à un chapeau de cardinal. Ses fonctions auprès de madame de Maintenon lui donnaient un crédit dont il n'abusa jamais. Renfermé dans les devoirs de son ministère, il n'excita ni plainte ni jalousie. Le duc de St-Simon, quelque difficile qu'il fût, lui a néanmoins rendu en général assez de justice dans ses mémoires : *Ses mœurs, dit-il, sa doctrine, ses devoirs épiscopaux, tout était irréprochable. Il ne faisait à Paris que des voyages courts et rares, logeait à St-Sulpice, et se montrait encore plus rarement à la cour. Il était fort savant, avait de l'esprit, de la douceur, de la fermeté, de la finesse, dont il ne se servait jamais sans vrai besoin. Son désintéressement, sa piété, sa rare probité étaient son seul lustre. M. de Bausset, dans son Histoire de Fénelon, a mieux fait connaître encore les qualités de l'évêque de Chartres : En 1693, dit M. l'évêque d'Alais, il abandonna tous les revenus de son évêché aux pauvres de son diocèse, qui souffraient beaucoup de la disette des grains. Toute sa vaisselle d'argent consistait en une cuillère et une fourchette, et il les vendit. Il prêchait souvent et ne plaisait pas; mais il convertissait. Ses lettres à Louis XIV, au pape, au roi d'Espagne, étaient dignes des premiers siècles de l'Eglise. On a imprimé longtemps après sa mort ses lettres de direction à madame de Maintenon; et on admire la sagesse, la mesure, l'habileté, la profonde science du monde avec laquelle ce prélat, qui n'avait jamais vu le monde, conduisit madame de Maintenon dans tous les détails de sa singulière position. Godet des Marais eut beaucoup de part à la fondation et à la direction de St-Cyr, et eut la satisfaction, en mourant, de laisser à son diocèse, dans la personne de son neveu et coadjuteur (Demoustiers de Méruville), un successeur, héritier de sa piété, de son désintéressement, de sa charité et de son zèle pour tous les devoirs de l'épiscopat.* P—c—t.

GODETS. Voyez DESGODETS.

GODI (ANTOINE), historien, né à Vicence, florissait dans cette ville vers le milieu ou au commencement du 15^e siècle (1). Il a composé en latin une chronique des événements les plus mémorables arrivés dans le Vicentin, depuis l'année 1194 jusqu'à 1260. Elle a été publiée pour la première fois avec l'*Istoria augusta* d'Albertino Mussato, Venise, 1636, in-fol. On la trouve encore dans le *Thesaur. antiquitat. Italiæ* de Grævius, t. 6, avec un supplément de Sigonius; et dans le tome 8 des *Rerum italicar. scriptor.* de Muratori, avec une préface de Jos.-Ant. Saxi, et des notes de Félix Osi. W—s.

GODIN, ou GODDIN (NICOLAS), médecin de la

(1) J.-B. Pajarini, Vossius et Tiraboschi, placent Ant. Godi à l'année 1413; ainsi les continuateurs de Moréri ont commis une grave erreur en fixant sa mort à l'année 1545.

ville d'Arras, où il paraît être né, vivait au commencement du 16^e siècle. Il a publié : 1^o *la Chirurgie pratique de maître Jean de Vigo, divisée en deux parties, avec les aphorismes et les canons de la chirurgie*, Paris, 1551; Lyon, 1557, in-8^o; 2^o *De chirurgia militari* : ce petit ouvrage, traduit en français par Jean Blondel, de Lille, sous ce titre : *la Chirurgie militaire très-utile à tous chirurgiens*, etc., Gand, 1553, in-12; Anvers, 1558, in-8^o, traite des plaies d'armes à feu, de la peste, de la dyssenterie, etc., mais d'une manière très-générale, et d'après les principes de Galien. L'auteur y a consacré un chapitre aux erreurs que commettent les chirurgiens dans le traitement des maladies : il se plaint beaucoup de l'audace des charlatans et des empiriques de son siècle, non moins coupables et presque aussi impudents que ceux de nos jours; mais il substitue à leurs pratiques dangereuses des moyens qui ne sont pas toujours sans inconvénients. CH—T.

GODIN (Louis), membre de l'Académie royale des sciences, né à Paris le 28 février 1704, fit ses premières études avec succès, et, après avoir terminé sa philosophie, s'appliqua entièrement à l'astronomie, malgré les remontrances de son père, qui aurait désiré lui voir embrasser une profession plus lucrative. Il se mit sous la direction du célèbre Jos.-Nicol. Delisle, et ses progrès, sous cet habile maître, furent si remarquables, que l'Académie lui ouvrit ses portes en 1723 : il était alors âgé de vingt et un ans; et, dès l'année suivante, il lut dans une séance publique des observations sur l'aurore boréale dont l'apparition effrayait un grand nombre de personnes. L'explication qu'il donna de ce phénomène était fautive; mais elle n'en contribua pas moins à rassurer le public. Fontenelle avait laissé imparfaite l'histoire de l'Académie avant son renouvellement; Godin fut chargé de la terminer, et il se montra digne de la confiance qu'on lui avait accordée. La question de la figure de la terre, qui s'éleva parmi les savants, fixa son attention; et ce fut sur son rapport que le ministère résolut d'envoyer des astronomes à l'équateur et au pôle, pour déterminer la mesure de la terre d'une manière précise. (voy. BOUGUER et MAUPERTUIS). Il fut choisi avec Bouguer et la Condamine pour aller au Pérou; mais, avant d'entreprendre ce voyage, il se rendit à Londres pour prendre les instructions de Halley. Enfin, il partit de la Rochelle le 16 mai 1735, et, après avoir séjourné quelques mois à St-Domingue, il arriva à Quito, où les académiciens commencèrent leurs observations. Lorsqu'elles furent terminées, le vice-roi de Lima refusa de les laisser partir, à moins que Godin ne consentît à enseigner quelque temps les mathématiques dans cette ville. Il fut témoin de l'affreux tremblement de terre qui détruisit en 1746 la plus grande partie de Lima; et il indiqua, pour sa reconstruction, des procédés qui rendirent les maisons moins susceptibles, en pareil cas, d'ac-

cidents fâcheux. Ce ne fut qu'en 1751 qu'il lui fut permis de revoir enfin sa patrie : mais pendant son absence on avait nommé à sa place d'académicien pensionnaire, et il se vit obligé de repartir presque aussitôt pour l'Espagne, où on lui offrait la direction de l'école des gardes-marines, à Cadix. Cette ville fut ébranlée par le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755; et Godin eut la plus grande part aux mesures qu'on prit pour diminuer le danger et réparer le dégât causé par ce terrible phénomène. On eût dit, ajoute Fouchy, que la Providence le conduisait, comme par la main, partout où ses talents pouvaient être utiles. Il fit un voyage à Paris en 1756, et eut le plaisir de se voir rétablir dans sa place d'académicien pensionnaire. Il retourna encore une fois à Cadix, pour y régler ses affaires; mais il tomba malade presque en y arrivant : le chagrin qu'il eut de la perte de sa fille acheva d'épuiser ses forces, et il mourut le 11 septembre 1760, d'une attaque d'apoplexie, sans avoir pu goûter la consolation de revenir se fixer dans sa patrie, à laquelle il était toujours resté attaché. Godin était lié de la plus étroite amitié avec Mairan et Fouchy, qui prononça son éloge. Il était membre des sociétés royales de Londres, de Berlin et de Stockholm. Outre plusieurs mémoires épars dans le recueil de l'Académie des sciences, on a de lui : 1^o *l'Histoire de cette savante compagnie depuis 1680 à 1699*, 11 vol. in-4^o; 2^o *la Table alphabétique des matières contenues dans l'Histoire de l'Académie, depuis son établissement jusqu'en 1750*, 4 vol. in-4^o (1); 3^o un *Appendix aux tables astronomiques de Lahire*, dans l'édition de 1727, in-4^o; 4^o *la Connaissance des temps*, années 1750, 1751, 1752 et 1755. 5^o Il a aussi eu part au *Recueil des machines approuvées par l'Académie des sciences*, publié par Gallon, 6 vol. in-4^o. Il travaillait, lorsqu'il mourut, à un *cours de mathématiques* à l'usage de ses élèves. On peut consulter, pour plus de détails, son *Éloge*, par Fouchy, dans *l'Histoire de l'Académie*, 1760. W—s.

GODIN DES ODONAIS (Madame ISABELLE), dont le nom rappelle, avec le plus extraordinaire voyage qu'ait jamais accompli une femme, des souffrances inouïes et telles que le récit en semble emprunté à un roman, est née vers 1728, dans la vice-royauté du Pérou, à Rio-Bamba ou dans un village voisin de cette ville, d'un père espagnol, don Pedro Emmanuel de Grandmaison, et d'une mère créole, doña Josefa Pardo y Figueroa. Emmanuel de Grandmaison avait été officier général dans les armées d'Espagne; fixé en Amérique par son mariage, il y était corrégidor de la province d'Otabalo lorsque naquit sa fille, entourée ainsi dès sa naissance de toutes les douceurs d'une vie opulente, au sein d'une des villes principales de la vice-royauté du Pérou. Sous la direction éclair-

(1) Elle a été continuée par Demours et Cotte jusqu'en 1790, 10 vol. in-4^o.

ré de son père, Isabelle de Grandmaison, que la nature avait douée d'une vive intelligence, reçut une instruction rare parmi les créoles, à cette époque surtout : elle parlait le castillan, le français et même le *quichua* ou langue des Incas. « Il y a mieux encore, » dit M. Ferdinand Denis, auquel nous avons emprunté tous les faits qui précèdent (1); « un document tombé fortuitement entre nos mains nous prouve qu'elle avait dirigé son attention sur les secrets confiés à un genre d'hieroglyphe national, qui aujourd'hui se trouve environné de si profonds mystères qu'on en néglige tout à fait l'interprétation. Elle déchiffrait, en un mot, quelques-uns de ces *quippos*, auxquels un roman de madame de Graf signy a seul conservé parmi nous une sorte de renommée. » Telle était Isabelle de Grandmaison, qui n'avait pas encore quinze ans lorsqu'elle épousa Godin des Odonais, parent de l'astronome Louis Godin (*voy.* la notice précédente), et attaché comme aspirant ingénieur à la commission scientifique dont ce savant académicien était membre avec Bouguer et la Condamine. La dot considérable que madame Godin avait apportée à son mari ayant été perdue en partie dans des spéculations hasardeuses, celui-ci eut la funeste pensée d'aller refaire sa fortune à la Guyane, et il partit en mars 1749, laissant au Pérou sa femme et ses enfants. Descendant vers l'Amazonie par le Napo, il parvint heureusement au Para, et atteignit Cayenne en avril 1750. Se décidant alors à s'établir sur les rives de l'Oyapok, il s'occupa tout de suite d'obtenir de la cour de Portugal des passeports, qu'il ne reçut que plusieurs années après, pour aller chercher sa femme et ses enfants, remonter le fleuve et les amener par la même voie. Ce voyage de quinze cents lieues lui fournit l'occasion d'envoyer au cabinet du roi, à Paris, plusieurs morceaux d'histoire naturelle, et de faire hommage à M. de Buffon d'une grammaire de la langue des Incas, imprimée à Lima. Enfin en 1763 M. Godin vit arriver à Cayenne une galiotte pontée avec un équipage de trente rameurs, commandée par un capitaine portugais, qui devait lui faire remonter le fleuve jusqu'au premier établissement espagnol, attendre là son retour, et le ramener à Cayenne avec sa famille, le tout aux frais de Sa Majesté Très-Fidèle. Malheureusement il tomba malade à Oyapok, et, ne pouvant s'embarquer, il se trouva dans la nécessité de donner sa confiance

à un nommé Tristan d'Orcasaval, qui s'en montra peu digne; car, au lieu d'aller chercher madame Godin et de mettre à sa disposition les moyens de transport fournis par la cour de Portugal, il resta dans les missions portugaises à faire le commerce pour son compte. Cependant un bruit vague, répandu dans la province de Quito, parvint aux oreilles de madame Godin. Indécise sur le parti qu'elle devait prendre, elle envoya aux missions un nègre d'une fidélité éprouvée. Après bien des obstacles, ce serviteur zélé arrive à Loreto, où il trouve Tristan, et s'assure par lui-même que l'armement du roi de Portugal est destiné pour ramener madame Godin à Cayenne. Alors cette dame brusque ses préparatifs, abandonne une partie de ses effets, et se met en route pour Canelos, petite ville située sur une rivière qui se jette dans l'Amazonie; c'était là que devait se faire l'embarquement; mais ce ne fut qu'avec des peines inouïes qu'elle parvint en ce lieu, où de nouveaux chagrins l'attendaient. La petite vérole, récemment apportée dans ces climats par les Européens, avait fait désertir tous les habitants de Canelos. Les trente Indiens, qui au moment du départ composaient l'escorte de madame Godin, l'avaient successivement abandonnée en route; elle restait seule avec son fils, ses deux frères et quelques domestiques : en tout huit personnes. Deux Indiens, revenus dans la bourgade, promirent à madame Godin de construire un canot et de la conduire dans la mission d'Andoas, distante d'environ cent cinquante lieues; de là elle aurait joint l'armement. Le canot achevé, on part de Canelos, on navigue deux jours, on s'arrête pour passer la nuit, et les deux Indiens, qui avaient reçu leur salaire, disparaissent. La troupe infortunée se rembarque sans guide, et rencontre un canot arrêté dans un petit port. Un Indien convalescent consent à se joindre aux voyageurs et à tenir le gouvernail : le troisième jour cet Indien tombe dans l'eau et se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail : tout le monde est forcé de prendre terre. On détache quelqu'un de la troupe à Andoas, en lui faisant promettre qu'avant quinze jours il enverra un canot et des Indiens. Vingt-cinq jours se passent sans qu'on entende parler de rien. Les voyageurs, réduits à la plus affreuse situation dans ce désert, perdent toute espérance. Dans cette extrémité ils se décident à suivre à pied les bords de la rivière; mais, s'étant engagés trop avant dans les bois, ils s'y égarent. C'est là qu'épuisés par la marche et par la faim ils sont réduits à la dernière extrémité. Au bout de trois jours, tous expirent successivement; et madame Godin reste seule, étendue auprès du cadavre de ses frères et de ses domestiques : pendant quarante-huit heures elle est comme anéantie; enfin, pressée par une soif ardente, elle se traîne jusqu'aux bords de la rivière. Elle erre ensuite pendant plusieurs semaines dans un bois embarrassé de ronces et de lianes, toujours en danger d'être

(1) M. Ferdinand Denis, qui avait fait déjà un récit si plein d'intérêt des voyages et des souffrances de madame Godin des Odonais (*voy.* le *Voyage dans les forêts de la Guyane* par Malouet, in-18) a reçu récemment de la famille de cette infortunée et héroïque femme des documents pleins d'intérêts, à l'aide desquels sa vie peut être retracée d'une manière plus complète et plus exacte. M. Ferdinand Denis a résumé ces documents nouveaux dans le *Magasin pittoresque*, année 1854, p. 371 et 398. Il a fait graver dans le même recueil le portrait de madame Godin des Odonais, d'après une peinture à l'huile conservée dans la famille. — L'article consacré à madame Godin dans la première édition de cette Biographie est exact, mais incomplet : nous le reproduisons donc, mais en remplissant les nombreuses lacunes qu'on regrettrait d'y trouver. Z.

dévorée par les bêtes féroces ; à peine couverte de mauvais lambeaux, épuisée de fatigue et de faim, elle se trouve sur les bords du Bobonasa, rivière qui tombe dans l'Amazone. Un matin, au lever de l'aurore, elle entend du bruit à environ deux cents pas d'elle ; elle s'approche, et voit deux Indiens qui poussaient un canot à l'eau : elle les conjure de la conduire à Andoas ; ils le promettent, et tiennent parole. Arrivée à Laguna, elle est reçue à bras ouvert par le supérieur des missions ; mais ce fut en vain qu'on essaya de faire venir Tristan : jamais elle ne put profiter de l'armement qui avait été fait pour elle. Après un long espace de temps et beaucoup de souffrances, on parvint cependant à lui procurer le moyen d'entreprendre ce voyage, qui était au moins de mille lieues. Au bout de plusieurs années d'absence, de traverses et de malheurs réciproques, M. et madame Godin se virent enfin réunis à Oyapok, où le premier était toujours resté à attendre sa femme. Les deux époux remontèrent à Corupa, et se rendirent de là à Cayenne, d'où ils s'embarquèrent, et arrivèrent à la Rochelle le 26 mai 1775, après soixante-cinq jours de traversée : ils se rendirent ensuite à St-Amand dans le Berry, où ils possédaient une terre. C'est là que madame Godin des Odonais passa les dernières années de sa vie, entourée des soins les plus tendres de son mari, qui a ainsi résumé lui-même les souffrances de sa femme, dans une lettre adressée à la Condamine en 1775 : « Si « vous lisiez dans un roman qu'une femme déli-
« cate, accoutumée à jouir de toutes les commo-
« dités de la vie, précipitée dans une rivière, à
« demi noyée, s'enfoncé dans un bois, elle hui-
« tième, sans route, et y marche plusieurs se-
« maines, se perd, souffre la faim, la soif, la
« fatigue, jusqu'à l'épuisement, voit expirer ses
« deux frères, et tout cela sans succomber elle-
« même ! vous accuseriez l'auteur de manquer de
« vraisemblance. » On ignore en quelle année eut lieu la mort de madame Godin des Odonais ; mais longtemps après on montrait encore à St-Amand une robe de coton que lui avaient donnée les Indiennes de l'Amazone, et des chaussures déchirées qu'elle avait enlevées au cadavre d'un de ses malheureux compagnons, et avec lesquelles elle avait achevé son voyage. Le souvenir des aventures de madame Godin, qu'elle n'eut, dit-on, qu'une seule fois la force de raconter elle-même, a été conservé par la Condamine, par les missionnaires, et surtout par une lettre de Godin, imprimée en 1775 à la suite de la *Relation* de la Condamine. Un naturaliste illustre, le prince Charles Bonaparte, a voulu en perpétuer le souvenir en dédiant à madame Godin des Odonais une espèce remarquable d'oiseaux récemment découverte dans l'Amérique du Sud : *Chamæpelia Godinæ*, consacrée, dit le prince, « à la mémoire qui ne sera
« jamais trop honorée, d'Isabelle Godin des Odo-
« nais qui, seule et abandonnée, traversa si coura-
« geusement dans sa plus grande largeur le con-
XVII.

« tinent américain, soutenue par sa grandeur
« d'âme, et martyre de ses devoirs. » B—y et Z.

GODINEZ (BLASCO), capitaine espagnol, accompagna Pizarre en 1552, se distingua dans toutes les guerres du Pérou, et se mit en 1551 à la tête des mécontents qui s'opposèrent à main armée à l'exécution de l'édit relatif à la liberté des Indiens. Les rebelles l'ayant nommé gouverneur de Cuzco, tout le haut Pérou lui obéit. Ne pouvant le réduire par la force des armes, la cour royale de Lima employa l'artifice. Elle déclara Godinez général de toute l'armée, et le fit assassiner en 1552 par Alphonse d'Alvarado, que Godinez avait reçu comme un ami dans son camp. Ses complices furent recherchés et punis sévèrement. B—p.

GODINHO (MANUEL), né en 1650 à Montalvan en Portugal, entra à l'âge de quinze ans chez les jésuites de Coïmbre. Étant passé dans l'Inde, il fut renvoyé en Portugal par un ordre du vice-roi. Il s'embarqua à Baçaim le 15 décembre 1662 ; et arrivé en Perse, il alla par terre jusqu'à Alep. Un vaisseau le transporta des côtes de Syrie à Marseille, d'où un autre vaisseau le ramena en Portugal. Il y arriva le 25 octobre 1665, après un voyage de dix mois. Il en a publié la relation sous ce titre : *Relaçam do novo caminho*, etc., Lisbonne, 1665, in-4°. On a encore de lui : 1° *Noticias singulares*, etc., c'est-à-dire *Nouvelles singulières de ce qui est arrivé à Constantinople après la défaite de l'armée ottomane sous les murs de Vienne, envoyées de Constantinople à un chevalier de Malte*, Lisbonne, 1684 ; 2° *Vida*, etc., c'est-à-dire *la Vie, les vertus et la mort du Fr. Antoine das Chagas*, Lisbonne, 1687 ; réimprimée en 1728 (*voy.* FONSECA SOARES). Nous omettons quelques ouvrages ascétiques qui nous semblent sans intérêt. Godinho quitta les jésuites, et eut différents bénéfices ecclésiastiques. Il mourut en 1712. — GODINHO CARDOZO (Manuel), de Lisbonne, s'embarqua le 10 avril 1585 sur le vaisseau le *Sant-Iago*, capitaine Fernand de Mendocça. Le 15 août de la même année, ce vaisseau fit naufrage. Godinho, échappé à ce malheur, publia à Lisbonne en 1601 l'ouvrage suivant : *Relaçam*, etc., c'est-à-dire *Relations du naufrage du vaisseau le Sant-Iago, et voyage des naufragés qui purent se sauver*. — GODINHO DE SEINAS (Manuel) naquit à Santarem le 15 août 1678. Dans une traversée de Lisbonne au royaume d'Algarve, il fut pris par les Algériens le 25 juin 1725. Revenu à Lisbonne le 19 octobre 1751, après cinq ans de captivité, il se fit prêtre, et donna des leçons de littérature. Il a publié en 1750 des vers sur la mort du roi Jean V. Nous ne pouvons dire si une épitre en vers et en prose, où il faisait l'histoire de sa vie et de son voyage, a été imprimée ; elle ne l'était pas encore en 1759, temps où écrivait Barbosa, qui nous donne ces détails. B—ss.

GODINOT (JEAN), docteur en théologie et chanoine de la métropole de Reims, naquit dans cette ville en 1661, et y mourut le 15 avril 1749, âgé de 88 ans. Ne respirer que pour adoucir l'infor-

tune, faire le bien pour le seul plaisir de le faire, et se refuser le superflu pour procurer aux autres le nécessaire, voilà en peu de mots le portrait du respectable Godinot. Persuadé que les richesses ne rendent les hommes heureux que par le bon usage qu'ils en font, il crut pouvoir unir le commerce des vins aux paisibles fonctions de son ministère : la fortune qu'il y acquit lui fournit les moyens de suivre son noble penchant à la bienfaisance. Après avoir rendu le double de son patrimoine à sa famille, il employa, dit-on, plus de cinq cent mille livres tant à établir des fontaines publiques et à faire payer et dessécher des égoûts qui répandaient une infection dangereuse, qu'à fonder des hôpitaux pour les malades, augmenter le nombre des écoles chrétiennes et embellir le chœur de l'église métropolitaine. Ces monuments ont mérité à Godinot les titres de père et de bienfaiteur de sa patrie. Son opposition à la bulle *Unigenitus* lui attira la censure de quelques-uns de ses compatriotes ; les chanoines, ses confrères, étaient sur le point de lui refuser la sépulture ecclésiastique ; mais la réclamation générale de ses concitoyens obtint qu'il serait inhumé avec tous les honneurs qui lui étaient dus. La ville de Reims, qui doit au généreux Godinot de si utiles établissements, conservera un éternel souvenir de ses bienfaits. C'est d'après les *Mémoires* de Godinot que Pluche a inséré dans le tome 2^e du *Spectacle de la nature* le détail des procédés de la culture de la vigne et de la manière de faire le vin de Champagne. J—B.

GODIVE, femme de Léoffric, duc de Mercie, vivait en Angleterre au 11^e siècle, sous le règne d'Édouard le Confesseur. Un trait de dévouement d'une singularité remarquable a préservé son nom de l'oubli. Ne pouvant obtenir par ses prières la remise d'une forte amende que son époux avait imposée aux habitants de Coventry, en punition de quelque délit grave, elle résolut, pour les en libérer, de remplir la condition bizarre sous laquelle le duc promettait de leur pardonner ; ce fut d'aller à cheval, toute nue, d'un bout de la ville à l'autre. Après avoir défendu aux habitants, sous peine de mort, de paraître dans les rues ou aux fenêtres, elle parcourut effectivement la ville sans autre voile que ses longs cheveux. Mais, malgré la sévérité du châtimement, un homme (c'était un boulanger) fut assez téméraire pour s'y exposer, et la duchesse assez cruelle pour venger, aux dépens des jours de ce malheureux, sa pudeur offensée. Pour conserver la mémoire de cet événement, on institua une fête solennelle où la statue de Godive, ornée de fleurs, était chaque année portée en procession au milieu d'une foule de peuple ; et l'on voyait la statue du boulanger à la même fenêtre où l'attira sa fatale curiosité. La rigueur que Godive déploya dans cette occasion aurait bien dû tempérer les louanges excessives qui lui ont été prodiguées par quelques historiens anglais. N—E.

GODOLIN. Voyez GOUDELIN (Picrre).

GODOLPHIN (JEAN), jurisconsulte anglais, né en 1617 à Godolphin, dans les îles Sorlingues, se fit connaître, vers 1650 et 1651, par quelques ouvrages de théologie écrits dans les principes des puritains ; mais il s'était particulièrement attaché à l'étude des lois, et il prit le degré de docteur en droit en 1645. Étant venu ensuite à Londres, il se rangea dans le parti antimonarchique, et fut constitué en 1655 l'un des juges de l'amirauté. La faveur dont il avait joui sous Cromwell devait lui faire appréhender la restauration ; mais Charles II, aimant mieux s'aider de ses lumières que de perdre ce jurisconsulte, le nomma avocat de la couronne. Il mourut le 4 avril 1678, après avoir publié, entre autres ouvrages estimés : 1^o *Tableau de la juridiction d'un amiral*, 1661, in-8^o ; 2^o *le Legs d'un orphelin* (relatif aux testaments), 1674, in-4^o ; 3^o *Repertorium canonicum*, 1678, in-4^o, où il soutient la suprématie royale. X—S.

GODOLPHIN (SIDNEY, comte DE), grand trésorier d'Angleterre, issu d'une famille distinguée du comté de Cornwall, naquit vers le milieu du 17^e siècle. Il entra dans sa jeunesse au service de Charles II, qui, lorsqu'il fut rétabli sur le trône de ses pères, le nomma l'un de ses valets de chambre. En 1678 Godolphin fit deux voyages en Hollande, chargé de missions d'une haute importance. L'année suivante il fut nommé commissaire de la trésorerie et membre du conseil privé. Mais ces faveurs de la cour ne l'empêchèrent pas de voter dans la chambre des communes contre le duc d'York, que le parti populaire voulait alors exclure de la couronne. En 1684 il fut créé baron de Rialton, et obtint la place de premier commissaire de la trésorerie, après avoir résigné celle de secrétaire d'État qui lui avait été conférée peu de temps auparavant. Jusqu'alors il avait siégé dans la chambre basse comme représentant des communes de Helston et de St-Mawes. A l'avènement de Jacques II au trône, il fut nommé chambellan de la reine, et remplaça à la trésorerie le comte de Rochester, qui fut destitué. Lorsque le prince d'Orange vint à la tête d'une armée attaquer son beau-père, ce fut Godolphin qui, conjointement avec Halifax et Nottingham, fut chargé d'aller au camp du prince hollandais pour entrer en négociation avec lui. Il s'acquitta de cette mission délicate avec autant d'adresse que de prudence. Jacques s'étant enfui dans les États de Louis XIV, le parlement mit en délibération si le trône serait déclaré vacant. Godolphin, sans ouvrir d'avis sur la branche qui devait être appelée à succéder, opina pour la régence. Il fut admis en 1689 dans le conseil privé du roi Guillaume, et entra de nouveau à la trésorerie, dont il fut nommé premier lord en 1690. En 1693 il fut l'un des sept commissaires chargés du gouvernement en l'absence du roi. Il fut réintégré dans cette place en 1701, aussi bien que dans celle de premier lord de la trésore-

rie, dont il avait été destitué en 1697. A peine la reine Anne eut-elle été proclamée, qu'elle s'empressa de nommer Godolphin grand trésorier d'Angleterre. Mais, assez modeste pour croire cette charge au-dessus de ses forces, il refusa longtemps de céder aux vœux de la princesse. Il ne se rendit qu'aux pressantes sollicitations de Marlborough, qui déclara ne pouvoir prendre le commandement de l'armée si le département des finances n'était remis en des mains aussi habiles. Par une sage administration, Godolphin sut ranimer la confiance et relever le crédit public. Les succès de la guerre furent dus en partie à l'exactitude qu'il mit à effectuer les payements de l'armée. A son instigation, la reine contribua d'une somme de cent mille livres sterling, prise sur sa liste civile, aux frais de ces glorieuses campagnes. Il fut l'un de ceux qui se prononcèrent avec le plus de force dans le conseil contre la vénalité des offices dans la maison royale, vénalité qu'il regardait comme aussi indigne de la majesté souveraine que décourageante pour le vrai mérite. Lorsque la faveur de madame Masham eut détruit dans l'esprit de la reine le crédit des whigs, le renvoi de Godolphin fut bientôt décidé. Il perdit sa place de grand trésorier le 18 août 1710. Il avait été créé en 1706 chevalier de la Jarretière, comte de Godolphin et vicomte de Rialton. L'opinion publique, qui se prononça hautement contre sa destitution, et le zèle des employés de la trésorerie ne purent mettre un terme à sa disgrâce. Il mourut à St-Albans le 25 septembre 1712, sans avoir été rappelé. Ses restes furent inhumés dans l'abbaye de Westminster. Il laissa un fils qui épousa la fille de Marlborough, et à la mort duquel s'éteignit le titre de comte de Godolphin. Si l'on en croit Burnet, le grand trésorier était grave, taciturne et modeste, qualités qui se rencontrent rarement dans un homme élevé à la cour. Quoique attaché par inclination au parti du prince, il jouit constamment de l'estime populaire, estime dont il ne fut redevable qu'à son incorruptible probité. Il ne souffrit jamais qu'aucun de ses serviteurs s'enrichît aux dépens du public; et lui-même n'avait pas augmenté son patrimoine de plus de quatre mille livres sterling, après trente ans passés à la tête de l'administration de la trésorerie, dont neuf comme grand trésorier. Dans une place où il est si difficile de ne pas froisser beaucoup d'intérêts, jamais homme n'eut plus d'amis et moins d'ennemis. Godolphin vivait avec la plus grande frugalité; son jugement était sûr, quoique un peu lent; sa conception claire; son caractère franc et loyal. A ces qualités si recommandables, d'autres historiens ajoutent qu'il connut parfaitement la constitution de son pays, le caractère de ses compatriotes, et que ses talents l'ont placé au premier rang parmi les ministres de la Grande-Bretagne; quelques écrivains anglais, et Swift en particulier, ont présenté le caractère de Godolphin sous un jour moins favorable. Mais nous

avons pensé qu'un homme qui a réuni un grand nombre de suffrages imposants ne devait pas être jugé sur des allégations sans preuve ou sur les imputations de quelques tories.

N—E.

GODOMAR. Voyez CONDEMAR.

GODONESCHE (NICOLAS), graveur, né à Paris vers la fin du 17^e siècle, fut mis à la Bastille en 1731, pour avoir gravé les estampes d'un ouvrage de l'abbé Boursier, fameux appelant, intitulé *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, in-12. La suppression de cette brochure la fit rechercher par les curieux, et peut même lui donner, encore à présent, quelque prix, quoique les traits satiriques qu'elle renferme n'aient plus rien de piquant. Godonesche resta peu de temps enfermé; mais il perdit sa place de garde des médailles du cabinet du roi, place qui était à peu près sa seule ressource. Il avait publié les *Médailles du règne de Louis XV*, 1727, in-fol.; et il en donna en 1736 une seconde édition qui contient cinquante-quatre planches. Ce recueil a été continué par Fleurimont jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748; et cette dernière édition renferme soixante-dix-huit planches ou médailles. Le duc de la Vallière possédait un manuscrit sur vélin, exécuté par Godonesche, et contenant : *Idée du cabinet du Roi pour les médailles; têtes des douze Césars, dessinées sur l'antique; pierres antiques du cabinet du Roi*. Cet artiste mourut à Paris le 29 janvier 1761.

W—s.

GODOUIN (JEAN), né à Paris, y fit ses études à l'université. Il s'attacha lui-même à ce corps; et, après avoir professé pendant longtemps au collège du cardinal Lemoine, il fut vers 1660 nommé professeur d'hébreu au collège de France, et mourut le 8 octobre 1700. Il avait composé une *Grammaire hébraïque*, qui n'a pas été imprimée. Ce fut lui qui fut chargé de donner les Commentaires de César, *ad usum Delphini*, 1678, in-4^o. Parmi les opuscules qu'il a publiés, nous citerons : 1^o *In secundum rectoratum Petri Lalemant, extemporale et subitaneum carmen*, 1635, in-4^o; 2^o *Ad Pomponium Believræum, supremi Galliæ senatus principem, postquam ad hoc munus evectus est, carmen* (1657), in-4^o; 3^o *les Épitres familières de Cicéron, nouvellement traduites, avec le latin*, 1665, 2 vol. in-8^o, imprimées sur deux colonnes (voy. P. DUYER); traduction effacée par celles qu'on a publiées depuis. Dans ces trois ouvrages l'auteur prend les noms de Godouin et Godovin. Goujet dit cependant (*Mém. hist. et litt. sur le collège royal de France*, t. 1^{er}, p. 356), que l'auteur s'appelait « Goudouin et non Godouin; » ce qui nous porte à croire que l'auteur écrivait son nom de ces deux manières.

A. B—t.

GODOUNOF ou GUDENOF (Boris), czar de Russie, dont le règne fut un des plus remarquables de ceux qui précédèrent l'époque de Pierre le Grand, était d'origine tatare : il avait une sœur nommée Irène, qui devint l'épouse du czar Fédor Iwanowitch, parvenu au trône en 1584. Cette al-

liance donna à l'ambitieux Tatare l'occasion de prendre de l'influence et d'usurper le pouvoir. Il fit exiler ou périr tous les conseillers du czar. Le frère de ce prince, le jeune Dmitri, dernier rejeton de la race de Rurik, fut assassiné dans la petite ville d'Uglitch, où il avait été relégué. Quelque temps après, en 1598, le czar Fédor mourut d'une maladie de langueur, dont on attribua l'origine à son beau-frère, qui était devenu en même temps son premier ministre. La dynastie qui avait régné jusqu'alors se trouvant éteinte, on jeta les yeux sur Boris Godounof, dont les grands talents pour l'administration contrebalançaient les inclinations sanguinaires. Il fut élu en 1598, et l'année suivante son couronnement eut lieu avec la plus grande magnificence. Il fit aussitôt de grandes largesses aux églises et aux monastères, et fit fondre une cloche du poids de 480,000 livres, qu'il ordonna de placer dans une tour construite pour cet objet au milieu du Kremlin. En 1600, le sort conduisit en Russie un prince suédois, Gustave, fils d'Éric XIV et de Catherine Mansdoter. Son père ayant été détrôné par Jean III, il s'était vu forcé de s'expatrier; et dénué de ressources, il cherchait un asile et les moyens de subsister. Boris conçut le projet de lui faire embrasser la religion grecque, de lui donner en mariage sa fille Axinia ou Alexia, et de l'engager à former des prétentions aux dépens de la Suède sur la Finlande et l'Estonie. Mais le jeune Gustave, digne du nom qu'il portait, et ne voulant trahir ni sa religion ni sa patrie, refusa d'entrer dans les vues du czar, et mourut dans l'obscurité à Uglitch six ans après. Une autre alliance tenta ensuite l'ambition de Boris. En 1601 il envoya deux ambassadeurs à Christian IV, roi de Danemark, pour négocier le mariage d'Alexia avec Jean II, frère de Christian. Le roi accepta la proposition pour se procurer à l'est de la Baltique un allié puissant contre la Suède, dont il craignait les projets ambitieux. Il rappela son frère, qui était au siège d'Ostende, et l'envoya en Russie, escorté d'une flotte qui le conduisit jusqu'à Narwa avec trois sénateurs et une suite brillante. Le jeune prince passa ensuite à Moscou, où il fut reçu magnifiquement; mais une fièvre violente l'emporta avant que le mariage fût consommé, quarante jours après son arrivée. Dans ce même temps une grande famine désola la Russie; Moscou et ses environs en éprouvèrent surtout les ravages: ce fléau amena des maladies contagieuses, une très-grande mortalité et les plus affreux brigandages. Boris eut occasion de déployer son activité et son courage; il prit des mesures aussi sages que fermes, et son autorité se maintint. Il craignait cependant et haïssait les grands. La famille Romanof, une des plus considérées, était surtout l'objet de sa jalousie. Fédor Romanof fut relégué dans un monastère près d'Archangel, et obligé d'y prendre le froc sous le nom de Philète. Sa femme, Axénie, fut envoyée dans un

couvent sur les bords du lac Onéga. Elle emmena avec elle son fils Michel, encore enfant, qui commença ainsi sous des auspices malheureux une carrière qu'il était destiné à continuer et à finir sur le trône, en devenant la tige de l'illustre dynastie des Romanof. Cette grande révolution se prépara dès lors par l'apparition subite de Grégoire Otrepief (*voy.* DÉMÉTRIUS), diacre d'un couvent à Moscou, qui se fit passer pour le jeune Dmitri ou Démétrius, assassiné à Uglitch douze ans auparavant. Grégoire, ou le faux Démétrius, eut des partisans: Boris Godounof marcha contre lui; mais il s'aperçut que ses soldats secoudaient mal ses efforts. Au sortir d'un repas, il mourut d'un colique violente. On ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné; et plusieurs écrivains ont rapporté qu'il avait pris du poison lui-même. Il termina ses jours en 1605, après avoir régné sept ans. Quoiqu'il eût souillé sa carrière de plusieurs crimes, il s'était montré digne de porter le sceptre. Il prit des mesures pour répandre en Russie les lumières et les arts de la civilisation. Il y attira des médecins et des pharmaciens; il envoya des jeunes gens en Suède et en Allemagne pour s'y livrer à l'étude. Dans le dessein de favoriser le commerce, il entretint des relations étroites avec les villes hanséatiques, et surtout avec Lubeck, qui lui envoya une ambassade brillante. On a prétendu que Boris, pour empêcher les émigrations du peuple, avait attaché les paysans à la glèbe; mais cette opinion ne saurait être appuyée de preuves suffisantes; et il y a lieu de croire que l'origine du servage en Russie remonte à une époque plus ancienne, et qu'il a été renforcé par d'autres causes dans des temps postérieurs. Boris Godounof continua les travaux commencés par Iwan Wasiiewitch, pour la culture et la civilisation de la Russie, travaux qui furent repris ensuite après l'extinction des faux Démétrius, sous les princes de la maison de Romanof, arrivée au trône en 1613 par l'élection de Michel Fédorowitch (*voy.* MICHEL FÉDOROWITCH). C—AU.

GODOY (DON EMMANUEL), prince de la Paix, duc de l'Alcudia, comte d'Évora-Monte, grand d'Espagne de première classe, premier ministre, généralissime, grand amiral, chevalier de la Toison d'or, grand-croix de l'ordre de Charles III, commandeur de l'ordre de Malte, etc., etc., naquit à Badajoz, capitale de l'Estramadure espagnole, le 12 mai 1767, d'une famille noble, mais sans lustre et sans biens (1). Il ne fréquenta point les universités, entra à dix-sept ans dans les gardes du corps, et y végéta obscurément jusqu'à la mort de Charles III. Son ignorance, sa frivolité, ses mœurs licencieuses, lui permettaient à peine d'aspirer en vieillissant à quelque grade subalterne. Mais, avec tous ses vices, il était beau cavalier, et

(1) On lui fabriqua, au temps de sa puissance, une généalogie qui le faisait descendre de l'empereur Montezuma, ce qui étonna fort son bonhomme de père qui n'avait rien vu de pareil dans ses papiers.

homme à tirer parti de cet avantage. Une chanson qu'il chanta devant la reine décida de sa fortune, et en grande partie, de celle de l'Espagne. Admis dans l'intimité de cette voluptueuse princesse, il ne rougit pas d'afficher, dès le lendemain, un luxe d'habits et de chevaux, qu'on ne peut mieux comparer qu'à celui des courtisanes. Après avoir reçu de l'argent des mains de la reine, il lui demanda des grades, puis des honneurs, puis des titres. Il prit sur elle, en peu de temps, le même empire qu'elle exerçait sur son aveugle époux. Marie-Louise entra alors dans la maturité de l'âge; elle avait trente-cinq ans, vingt ans et plus de mariage et des enfants. Godoy n'avait que vingt-deux ans. Elle lui fit, dit-on, une sorte d'éducation dont il avait grand besoin; elle l'initia, au sein des plaisirs, aux affaires et aux intrigues, choses en ce pays-là inséparables; elle lui apprit l'art de plaire au roi, l'aïda à s'insinuer dans ses bonnes grâces, et le fit passer, en moins de deux ans, du corps de garde où elle l'avait pris, sur les bancs du conseil d'État et à la tête du régiment des gardes. Quant à lui, au lieu de chercher dans le travail quelque moyen de justifier son avancement, il n'en devint que plus dissipé et plus avide. Il avait ce genre d'émulation qu'éveille dans les âmes vaines la facilité de parvenir. Quand il fut conseiller d'État, il s'imagina qu'il ferait au ministère aussi bonne figure que personne. Et, dans le fait, il est si facile d'exercer, même avec applaudissement, le pouvoir absolu, une fois qu'une nation s'y est résignée, qu'il y a des temps où la plus basse intelligence, unie à quelques instincts pervers, y peut suffire. Mais l'heure était mal choisie; l'Espagne commençait à changer. La révolution française y avait soulevé, là comme ailleurs, des sympathies et des haines dont l'expression annonçait le réveil des esprits. La situation, difficile au dedans, l'était bien plus au dehors. La convention siégeait aux Tuileries; toute l'Europe était en armes. Il n'était guère possible que le cabinet de Madrid ne se mêlât point d'une lutte dans laquelle étaient engagés, avec les intérêts particuliers de la maison de Bourbon, tous les intérêts européens. Deux systèmes divisaient la cour. Les uns conseillaient au roi de soutenir Louis XVI, et dans la personne de Louis XVI, non-seulement un parent, non-seulement le chef auguste de la maison de Bourbon, mais le principe même de l'autorité royale; les autres pensaient qu'il valait mieux ménager la révolution, et rester dans l'alliance de la France, quelque forme de gouvernement qu'il lui plût d'adopter. S'il fallait faire la guerre, ce n'était pas, à leur avis, une guerre de principes, mais une guerre d'intérêts. Le premier parti, très-sympathique au roi et au clergé, très-populaire, ne fut que timidement embrassé par la reine, et tout à coup abandonné au mois de février 1792. Le comte d'Aranda, appelé à inaugurer l'autre système, s'empessa de conclure avec le gouvernement

français un traité d'alliance qui, en assurant à ce gouvernement la neutralité de l'Espagne, permettait à la révolution de déployer toutes ses forces vers le Nord. Mais cette nouvelle politique ne dura que huit mois. Elle fut délaissée au moment où Louis XVI avait déjà un pied sur l'échafaud. C'est alors que Godoy eut la présomption de se charger du gouvernement de l'Espagne. Le roi l'avait pris en amitié. C'était un prince faible et incapable, qui ne se connaissait ni en affaires, ni en hommes. Godoy fut d'abord nommé secrétaire d'État, et peu de jours après, le 12 novembre 1792, duc de l'Alcudia et premier ministre. Il ne sut pas s'attacher à l'un des deux systèmes qui partageaient, comme nous l'avons dit, les hommes éclairés de la péninsule. S'attacher à l'un ou à l'autre système, cela supposait des vues lointaines, une force de raisonnement, une persévérance, une activité, une fermeté d'âme, dont il était dépourvu. Sans aimer la révolution ni la France, il n'aimait pas davantage les Anglais, et son but, s'il en eut un, fut tout simplement de ne pas s'attirer de grandes affaires, de se tenir à égale distance des Français et des Anglais, d'isoler politiquement l'Espagne. Cependant, comme il n'était pas tolérable que la cour d'Espagne laissât immoler Louis XVI sans faire au moins quelque tentative pour le sauver, et que d'un autre côté la guerre entreprise par l'Autriche et la Prusse ne faisait en France qu'exaspérer les clubs et les rendre plus implacables, Godoy essaya du rôle de pacificateur. Il offrit à la convention la médiation de son maître près des puissances alliées. La convention, sur la proposition de Thuriot, rejeta ses ouvertures. Le favori crut alors pouvoir arriver à ses fins par des moyens occultes. Quelques millions, mis à la disposition de l'ambassadeur Ocariez, furent offerts dans l'ombre à différents membres de la convention et de la commune de Paris, à qui l'on supposait assez d'influence pour empêcher la condamnation du roi, ou tout au moins pour favoriser son évasion. Mais la révolution avait déchainé en France des passions plus puissantes que la cupidité. Louis XVI fut sacrifié. La cour d'Espagne prit le deuil, fit avancer quelques régiments du côté de la frontière, et tout peut-être en serait resté là si la convention, informée de ces apparences d'hostilité, ne se fût empressée de déclarer la guerre à Charles IV, le 8 mars 1795. Godoy en prit son parti; la guerre agréait au roi, encore sous l'émotion du 21 janvier; elle était populaire; elle ne pouvait, par conséquent, nuire aux intérêts du favori. Un traité d'alliance fut conclu avec l'Angleterre, et la guerre commença sous d'heureux auspices. Le comte de Ricardos Carillo, qui s'était signalé dans les guerres du temps de Charles III, prit le commandement de l'armée de Catalogne et pénétra dans le Roussillon. Il prit la ville de Céret, fit capituler le fort des Bains après quarante-trois jours de blocus, entra dans Bellegarde, et en

répara les défenses à demi-ruinées par un bombardement d'un mois, s'empara de Villefranche et de Mont-Louis, fut repoussé devant Salces, mais se releva glorieusement à l'affaire de Trouillas. Ces premiers succès, dus au mérite et à l'activité du général, passèrent un moment pour l'œuvre du ministre. Le comte d'Aranda et ses amis firent de vains efforts en faveur de la paix. Le duc de l'Alcudia ne voulut rien entendre. Trompé lui-même par des victoires qui lui avaient si peu coûté, et n'avaient dérangé aucun de ses plaisirs, il se crut en état de relever le trône de France. La campagne suivante (1794) le tira de ce rêve. Le comte de Ricardos était mort, et Alexandre O'Reilly, qu'on lui avait donné pour successeur, était mort aussi avant d'avoir rejoint l'armée. La perte de ces deux hommes mit à nu l'insuffisance de Godoy. Le général Dugommier enleva, en moins de six mois, toutes les places du Roussillon et de la Cerdagne, occupées par les Espagnols. Il ne rencontra de vive résistance que devant Bellegarde, dont le siège dura trois mois. La guerre continua sur le sol espagnol. Godoy entra alors en négociation avec la république. Il offrit d'adhérer au traité de Bâle, mais à une condition, c'est que la France se montrerait juste et généreuse envers les orphelins du Temple. Ce n'était pas beaucoup exiger, et un roi d'Espagne, de la maison de Bourbon, ne pouvait guère demander moins. Cette condition qui, toute vague qu'elle était, couvrait l'honneur du roi, la convention la trouva inacceptable et refusa d'en entendre parler. Godoy n'en parla plus, et non moins coulant sur tout le reste, il céda à la France, moyennant l'évacuation du territoire espagnol, la partie orientale de l'île de St-Domingue. C'est à l'occasion de ce traité, qui fut signé à Bâle, le 22 juillet 1793, que Godoy fut nommé chevalier de la Toison d'or, grand d'Espagne de première classe, et décoré du titre fastueux de prince de la Paix. On ajouta à tous ces honneurs une dotation en biens fonds de soixante mille piastres de revenu. S'il eût dicté la paix en conquérant, et une paix durable, eût-on fait plus? Au lieu de mettre à profit ces jours de trêve, d'étudier les ressources de l'Espagne, d'augmenter ses forces, Godoy laissa périr dans ses mains celles qui lui restaient. Il ne s'occupa que d'enrichir sa famille, de payer des flatteurs, de parer ses maîtresses. La neutralité de l'Espagne, qu'il se flattait de maintenir, contrariait vivement l'Angleterre, et la France elle-même s'en inquiétait. Pressé de donner des gages à l'une ou à l'autre puissance, Godoy signa à St-Ildefonse un traité d'alliance avec le directoire (août 1796). Dès que ce traité fut signé, l'Angleterre donna la chasse au pavillon espagnol. Godoy, après maint affront, déclara enfin la guerre aux Anglais (le 7 octobre 1796). Cette guerre dura plusieurs années, toujours agressive de la part des Anglais, purement défensive de la part de l'Espagne. Défensive, c'est presque trop

dire, car l'Espagne ne se défendit même pas. Ce sont des Français qui la défendirent en Amérique. Les colonies manquaient de troupes, d'armes, de munitions. Godoy les abandonnait à elles-mêmes. L'île de la Trinité fut enlevée; la marine marchande capturée, coulée, balayée sur toutes les mers; le commerce anéanti. S'il y eut çà et là quelques résistances, elles furent toutes locales et toutes spontanées. La main du gouvernement ne se fit sentir nulle part. Rien ne saurait donner une idée de l'incurie de ce gouvernement. La marine de guerre, encore si belle sous Charles III, était réduite de moitié et pourrissait, faute d'entretien. Les arsenaux, gaspillés et vides, tombaient en ruines. Les ports s'envasaient. Les équipages mal payés désertaient. L'armée de terre comptait plus de cent mille hommes sur le papier, et la moitié à peine de ce nombre était en état de combattre. A l'exception de quelques corps d'élite, tout était en guenilles, mal exercé, mal monté, mal armé. Avec cela, un état-major ruineux. Point de finances; point d'industrie; une administration sans unité et sans force, paresseuse, vénale, ignorante. Le mal empirait d'année en année, de jour en jour. Mais c'étaient là des détails dont le premier ministre ne daignait pas s'informer, et auxquels personne à la cour ne songeait pour lui. Sa grande affaire était de se maintenir en crédit près du roi, de le bercer par des mensonges, et d'écarter de sa personne quiconque aurait pu l'éclairer. La reine, qui l'y aidait, se dégradait de plus en plus par cette honteuse complicité. Si elle n'avait qu'un favori, elle avait plus d'un amant. Godoy les choisissait et quelquefois, dit-on, les exilait, s'ils avaient le malheur d'inspirer à la reine un goût trop vif. Il avait, de son côté, plus d'une maîtresse; mais il en avait une qui était connue de tout Madrid. Elle se nommait Josefa Tudo, et le bruit courait qu'il l'avait secrètement épousée. Mariés ou non, ils avaient des enfants et ne s'en cachaient pas. Les parents de Josefa Tudo, père, mère, sœurs, ne quittaient pas le logis de la dame. C'est là que le ministre donnait ses audiences. Tous les solliciteurs y venaient. On y trafiquait à bureau ouvert des emplois, des sièges de justice, des bénéfices ecclésiastiques.—Il y avait en ce temps-là, dans la famille royale, une princesse de quinze ans, non moins remarquable par sa piété que par sa beauté précoce et sa naissance. Elle était fille de l'infant don Luyz, sœur du cardinal de Bourbon, archevêque de Tolède, cousine-germaine du roi. Godoy osa lever les yeux sur elle, et, toutes les passions lui parlant à la fois, il s'en ouvrit à la reine. La reine entra dans ses vues et se chargea sans hésiter de négocier un tel mariage. Elle n'eut pas de peine à obtenir l'agrément du roi. Il n'y avait personne de plus facile à tromper que ce malheureux prince. L'affaire fut menée très-vite. On en informa le conseil de Castille, qui reçut cette communication avec stu-

peur, mais sans mot dire. Il n'y eut quelque elameur que dans le clergé. On eut de la peine à trouver un évêque qui consentit à bénir les époux : cette union leur paraissait aussi contraire aux bienséances morales qu'aux lois de l'Eglise. Les relations de Godoy avec la reine et la vie dissolue du favori n'étaient malheureusement un secret pour personne. Josefa Tudo avait d'ailleurs fait entendre des plaintes jusque dans le palais de l'Eseurial, et l'on était si généralement convaincu de ses droits, que le cardinal Lorenzo, et après lui le cardinal Despuig, aimèrent mieux se faire exiler que de prêter leur ministère à une union qui leur semblait sacrilège. Le patriarche des Indes eut moins de courage ou moins de scrupules. Il fit la cérémonie dans la chapelle du palais, devant la famille royale. Ce fut une triste et lugubre cérémonie. De tous les grands d'Espagne qu'on y avait convoqués, quatre seulement y parurent; et sur ces quatre, il y en avait deux qui étaient étrangers. Le prince de la Paix, devenu par cette alliance cousin du roi, fut autorisé à porter le titre d'altesse sérénissime, et fut nommé colonel général de l'infanterie suisse. Sa faveur semblait étroite avec son impudence et son immoralité. Il négligea bientôt la jeune infante son épouse, se réconcilia avec Josefa Tudo, vécut avec elle sur le même pied qu'auparavant, la fit nommer comtesse de Castillo-Fiel, et obtint une grandesse pour un de ses bâtards. La reine se lia avec la nouvelle comtesse et en fit une de ses dames. La guerre cependant continuait, et Godoy n'en prenait pas plus de souci. L'amiral Truguet, ambassadeur du directoire à la cour de Madrid, cherchait en vain à stimuler sa paresse. Il eut voulu, conformément aux intentions de son gouvernement, entraîner l'Espagne dans une expédition contre le Portugal. C'était alors pour la France le seul moyen de tirer quelque parti de l'alliance de l'Espagne, et c'était pour l'Espagne elle-même le seul moyen d'inquiéter l'Angleterre. Godoy fit la sourde oreille. Il y avait sans doute des objections à faire contre une expédition qui, entre autres inconvénients, pouvait attirer une armée française dans la péninsule. Mais si l'on se méfiait de la France révolutionnaire, pourquoi s'allier à la France? Irrité des faux-fuyants qu'on lui opposait, plein de mépris d'ailleurs pour ce vil et lâche personnage qui ne savait voir, dans tous les partis qu'on lui offrait, que des raisons à l'appui de son indolence, l'amiral Truguet s'unit à ceux qui conspiraient sa chute. C'était à peu près toute l'Espagne. Sans parler de sa détestable administration, l'indignité de sa vie offusquait tout le monde. Il s'était formé contre lui à la cour une cabale si puissante, que la reine crut devoir céder. Elle engagea Godoy à donner sa démission de ministre et de major des gardes. Il se retira, en effet, le 28 mars 1798; mais il conserva dans sa disgrâce ses honneurs et ses appointements,

et, quoiqu'il s'abstint de paraître à la cour, il y avait encore ses entrées. Il correspondait même avec le roi, et le gouvernait de loin comme de près. Aussi fut-il rappelé au conseil peu après le départ de l'amiral Truguet, nommé ministre à la Haye. Il y entra sans portefeuille, mais avec la haute main sur tous les ministères. C'était au commencement du consulat. L'énergique volonté de Bonaparte se fit bientôt sentir jusqu'à Madrid. Le projet d'expédition contre le Portugal fut remis sur le tapis, et, bon gré mal gré, il fallut s'y résoudre. L'Angleterre n'avait pas alors en Portugal beaucoup de forces, et l'armée portugaise n'était pas en état de faire une bien vive résistance. On laissa donc aux Espagnols l'honneur d'entrer en campagne les premiers, et en même temps on fit filer en Espagne des régiments français destinés à seconder leurs opérations. Godoy s'était fait nommer à cette occasion généralissime. Il passa presque sans coup férir la frontière portugaise; l'armée qui la gardait se retira à son approche, et le prince régent s'empressa de demander la paix. Godoy ne se le fit pas dire deux fois, et, sans consulter ses alliés, il se hâta d'ordonner la retraite. La paix fut signée à Badajoz, sur les bases de l'ultimatum notifié avant la guerre. Le premier consul, en apprenant ces nouvelles, entra dans une violente colère, et n'eut pas de peine à entrevoir en cette affaire quelque ignoble tripotage. Il refusa d'abord de ratifier le traité, et, quoique ce traité fût revêtu de la signature de son frère Lucien, alors ambassadeur en Espagne, il menaça de recommencer les hostilités. On se mit à négocier, et un nouveau traité fut signé à Madrid le 20 septembre 1801, traité par lequel le Portugal s'obligea à payer à la France des contributions de guerre, et céda à l'Espagne le petit territoire d'Olivenga. Le prince régent de Portugal n'en fut pas moins reconnaissant envers le prince de la Paix. On ne lui marchandait point le prix de ses services : l'argent promis lui fut compté, et on lui accorda, par-dessus le marché, le titre portugais de comte d'Evora-Monte. Le roi d'Espagne, de son côté, ébloui de ses talents militaires, lui conserva le titre et les fonctions de généralissime. Cependant, en échange du fragile royaume d'Etrurie, constitué par le traité de Lunéville au profit d'un roi enfant, petit-fils de Charles IV, l'Espagne avait cédé à la France ses possessions de la Louisiane. Elle abandonna à l'Angleterre, par le traité d'Amiens, l'île de la Trinité (27 mars 1802). Elle se laissait dépouiller à la fois par ses amis et par ses ennemis, et chaque degré d'élévation de Godoy marquait pour elle un degré d'abaissement. La paix d'Amiens ne dura guère plus d'un an. Bonaparte, qui n'oubliait rien, mit ce temps à profit pour faire exécuter par l'Espagne quelques-unes des stipulations secrètes du traité de Bâle, jusqu'à demeurées à l'état de lettre morte. Il fallut qu'on lui envoyât mille brebis de race léonaise,

cent bœufs, et trois cents chevaux d'Andalousie, étalons et juments. Quant à Godoy, qui avait tant à réparer, et qui aurait pu, lui aussi, rendre ces jours de paix profitables à son pays, il ne fit rien. Des millions qui arrivèrent du Mexique, pendant cette courte trêve, pas un maravedis ne fut utilement employé. Rien pour la flotte, rien pour les arsenaux, rien pour les routes. A peine quelques rachats d'un papier-monnaie avili, insuffisants pour en relever le cours. Mais des fêtes sans fin et de folles largesses à l'occasion du double mariage de Ferdinand, prince des Asturies, avec une princesse de Naples, et de l'héritier de Naples avec une infante. La reprise des hostilités mit Godoy dans un véritable embarras. Il eût bien voulu rester neutre; mais qu'avait-il fait pour mettre l'Espagne en état de défendre sa neutralité? Elle ne pouvait plus même faire marchander son alliance, et l'on obtenait tout d'elle par la peur. Le pis est qu'elle craignait également les deux puissances belligérantes. L'Angleterre pouvait lui fermer le chemin des Indes et s'emparer de ses colonies, ou y fomenteur l'insurrection. La France, puissante encore par ses vaisseaux, maîtresse sur le continent, n'était pas moins redoutable. Si l'on était séparé d'elle par bien des points, on avait avec elle des intérêts communs, et, d'ailleurs, on était lié par le traité toujours subsistant de St-Ildefonse. Dans sa perplexité, le prince de la Paix n'avait garde de rompre ouvertement avec la France; mais, pour plaire aux Anglais, il sacrifiait le plus possible à leur commerce les intérêts du nôtre. Il faisait saisir nos marchandises, sous prétexte de contrebande, tandis que la contrebande anglaise ne rencontrait nul obstacle. Il laissait capturer nos bâtiments par la marine britannique, dans les eaux mêmes de l'Espagne et sous le feu de ses canons. Tous ces petits méfaits, souvent renouvelés et sous mille formes, exaspéraient Bonaparte comme des coups d'épingle. Il voulut en finir et fit demander par le général Beurnonville, son ambassadeur à Madrid, le redressement de tous ces griefs. Il exigea en outre de l'Espagne un nouveau traité de commerce, et l'obligea à s'associer, par un subside annuel de 72 millions, à la guerre qu'il faisait aux Anglais. Il pouvait, en vertu du traité de 1796, demander des hommes et des vaisseaux; mais dédaigner les forces de l'Espagne et lui demander un tribut en argent, c'était la lier et l'humilier tout ensemble; et cela convenait mieux à la colère de Bonaparte, peut-être aussi à ses desseins. Beurnonville fut donc chargé de notifier cet ultimatum à Godoy, avec menace de révéler au roi et à l'Espagne tous les scandales de sa vie, si tout n'était réglé et signé à bref délai. L'impudent généralissime balbutia, pleura, chercha à gagner du temps. Il prétendit qu'il n'était pas ministre des affaires étrangères et n'avait pas qualité pour régler de pareilles affaires. Le lendemain, le roi et la reine reçurent Beurnonville, et lui an-

noncèrent que d'Azara, leur envoyé à Paris, avait ordre de tout arranger au gré du premier consul. Ils accordaient tout en effet, et ne marchandèrent que sur le chiffre du subside. Un secrétaire d'ambassade apporta de Paris la réponse du consul. C'était une lettre dans laquelle Bonaparte lui-même dénonçait à Charles IV les turpitudes du favori, et ajoutait à son *ultimatum* une nouvelle condition, qui était de congédier Godoy dans les vingt-quatre heures. La lettre, en effet, fut remise au roi en audience solennelle; mais le pauvre homme, prévenu par la reine et par le favori, la reçut sans vouloir l'ouvrir, de peur d'y trouver, comme on le lui avait insinué, des offenses personnelles. « Je vous la rendrai, dit-il » à l'ambassadeur, elle était inutile. Tout va être réglé à Paris comme le premier consul le désire, » et lui-même alors serait fâché que je l'eusse lue. » On voit par cette scène de comédie quel était le genre de talent de Godoy; diplomate risible, général à souffleter, mais un vrai Mascarille, effronté et fertile en ressources pour duper son maître. Le résultat de tout ceci fut que le roi ne sut rien de ce qu'il avait tant d'intérêt à apprendre. D'Azara avait en effet reçu plein pouvoir de traiter l'affaire à Paris et d'en passer partout où l'on voudrait. On accorda le subside et le reste. Seulement il fut convenu qu'on cesserait de payer le subside si l'on était un jour forcé de prendre une part active à la guerre, et qu'à la paix on redemanderait aux Anglais la Trinité et Gibraltar. Bonaparte ne poussa pas plus loin ses exigences, et Godoy, tout ému du péril auquel il venait d'échapper, dissimula sa rancune et s'efforça par mille platitudes de s'attirer les bonnes grâces de l'homme qui lui avait montré tant de mépris. Mais ce danger passé, un autre survint. La chute du ministère anglais ayant ramené Pitt aux affaires, ordre fut donné aux escadres de Sa Majesté Britannique d'attaquer le pavillon espagnol sur toutes les mers, et de couler bas sans miséricorde ses bâtiments de toute grandeur, même au-dessous de cent tonneaux. Quatre frégates revenant du Mexique, chargées d'or, furent capturées à l'entrée du port de Cadix le 5 octobre 1804. C'était la réponse de l'Angleterre au traité de Paris. L'Angleterre frappait sans crier gare, se considérant comme attaquée la première par un traité où l'Espagne s'engageait à subventionner son ennemi. Les hostilités étant ainsi commencées, Godoy crut devoir déclarer officiellement la guerre aux Anglais (le 14 décembre 1804), et adressa à cette occasion un superbe manifeste au peuple espagnol. Après cela il se serait volontiers reposé. Mais le moyen de se reposer avec un allié tel que Bonaparte! Il fallut équiper tant bien que mal et lui livrer ce qu'on put de bâtiments de guerre. La flotte espagnole, unie à la flotte française, fit un voyage assez heureux aux Antilles. Au retour de cette expédition et après s'être réparée dans le port de Cadix, elle se re-

mit en mer. C'était le 19 octobre 1805; le 21, dans l'après-midi, les escadres alliées furent attaquées et mises en déroute près du cap Trafalgar. On trouvera les détails de cette funeste journée dans les articles consacrés aux amiraux Nelson, Villeneuve, Gravina, etc. Ce fut une perte immense pour la France et surtout pour l'Espagne, qui avait alors d'immenses colonies et n'avait pas, pour se consoler d'un tel échec, l'éclat de cent triomphes en terre ferme. Cependant Godoy ne fit qu'en rire. Il avait, par paresse plutôt que par prudence, blâmé cette expédition, et s'en faisait un mérite; et, moitié vanité, moitié haine, il oubliait les malheurs de son pays pour se réjouir des nôtres. Ces mauvaises dispositions, habilement exploitées par le ministre de Russie et les agents secrets de l'Angleterre, ne firent qu'augmenter après l'invasion du royaume de Naples et le renversement de la dynastie espagnole. La cour de Madrid ne vivait pas en bonne intelligence avec celle de Naples. Mais enfin le roi de Naples n'eût-il pas été le frère de Charles IV, il était impossible que Charles IV, tout borné qu'il fût, et sa femme plus habile, vissent sans inquiétude tous les anciens royaumes de la maison de Bourbon s'accumuler dans la famille Bonaparte. Godoy était donc aux aguets, prêt à se tourner contre l'empereur à la première occasion favorable qui se présenterait. Cette occasion ne se fit pas attendre. Une quatrième coalition se formait entre l'Angleterre et les puissances du Nord. Le baron Strogonoff, ambassadeur de Russie à Madrid, décida le prince de la Paix à entrer dans cette coalition, conjointement avec le Portugal. La convention resta secrète, et l'on attendit pour agir que Bonaparte fût engagé avec ses armées dans le nord de l'Europe. Le 6 octobre 1806 parut enfin à Madrid une proclamation du prince de la Paix. Dans cette proclamation très-inattendue le généralisme annonçait au peuple espagnol une guerre prochaine, mais sans lui désigner l'ennemi qu'on allait combattre. Il faisait appel au dévouement de tous, demandant des chevaux, des hommes, de l'argent. Il envoya ensuite une circulaire aux intendants et aux corrégidors pour stimuler leur zèle et hâter les levées. Il sollicita près des évêques le concours du clergé. Au milieu de ces préparatifs on reçut la nouvelle de la double victoire d'Iéna et d'Auerstadt. La Prusse était soumise. Cela suffit à éteindre les ardeurs guerrières du prince de la Paix. Tandis que d'autres puissances se relevaient après leurs défaites et combattaient encore de leurs mains mutilées, l'Espagne, sans avoir combattu, s'humiliait plus bas que les vaincus. C'est à Berlin que Napoléon lut la proclamation de Godoy. Il en devina aisément la portée; mais il ajourna son ressentiment et parut se contenter des explications embarrassées qu'on s'empressa de lui donner. On lui parla de mesures défensives contre une expédition anglaise, puis d'un projet de descente chez

l'empereur de Maroc. On lui envoya des ambassadeurs à Berlin et de nouveaux ambassadeurs à Paris pour le féliciter de ses victoires; on se mit à ses pieds. Mais déjà l'idée de s'emparer de l'Espagne germait dans l'esprit de l'empereur. Il exigea deux choses de Godoy. Il lui demanda un corps de 14,000 hommes, qu'il envoya à Hambourg, et une partie de la flotte espagnole, qu'il occupa à Toulon et dans la mer Ionienne. Il lui demanda aussi de coopérer avec lui à la conquête du Portugal, qui hésitait à embrasser jusqu'en ses dernières conséquences le système du blocus continental. Mais cette fois il voulut que l'expédition fût dirigée par un général français, et que l'armée espagnole agit sous ses ordres comme simple auxiliaire. Pour entraîner l'Espagne dans cette dangereuse entreprise, il lui offrit de partager avec elle les provinces portugaises; Yzquierdo, un des affidés de Godoy, suggéra lui-même à l'empereur un plan de partage. Il s'agissait, entre autres points, de créer au favori une principauté souveraine. L'empereur n'eut garde de repousser cette idée. Il en fit au contraire une des bases ou plutôt un des leures du traité. Il fut convenu que Charles IV prendrait le titre de roi des Espagnes et d'empereur des Amériques, et qu'il aurait un droit de suzeraineté sur les nouveaux États qu'on allait créer dans la péninsule. Oporto allait devenir la capitale d'un petit royaume qu'on donnait à la reine d'Etrurie, à titre d'échange, et qui s'appellerait la Lusitanie septentrionale. Godoy devenait prince des Algarves avec 400,000 sujets. Le reste du Portugal était tenu en réserve pour servir d'apanage à quelque membre de la famille Bonaparte. A ces conditions, une armée auxiliaire d'environ 50,000 Espagnols, divisée en différents corps, devait entrer en Portugal avec l'armée française. Ce traité, fort peu honorable pour les deux parties contractantes, autant pour celle qui s'en faisait un jeu que pour celle qui le prenait au sérieux, fut signé à Fontainebleau le 27 octobre 1807. Le même jour éclatait à l'Escorial une scène étrange. Le prince des Asturies était arrêté comme auteur d'un complot contre la vie de sa mère et l'autorité du roi. Pour bien comprendre ce nouvel épisode, il faut savoir que le prince des Asturies ne supportait qu'avec peine l'ignoble joug que le favori faisait peser sur lui comme sur toute l'Espagne. Instruit de bonne heure du secret de sa puissance, il voyait dans Godoy un homme qui faisait à la fois la honte de sa famille et le malheur de son pays. Sa conduite envers lui et envers sa mère s'en était ressentie. Ceux-ci s'en alarmèrent. Après la mort de la princesse des Asturies, ils formèrent le projet de marier Ferdinand à Marie-Thérèse de Bourbon, comtesse de Chincon, seconde fille de don Luyz, et par conséquent belle-sœur de Godoy. Ferdinand repoussa avec mépris l'idée d'une telle alliance. Une maladie que fit le roi vint redoubler les inquiétudes

de la reine et du ministre. Ils ne virent alors d'autre moyen de garder leur influence à la cour que de changer l'ordre de succession à la couronne, et d'y appeler un enfant mineur. A tous les pouvoirs dont Godoy était déjà investi, le faible roi en ajouta d'autres. Il le nomma grand amiral, avec tous les droits et honneurs attachés à ce titre lorsqu'il était porté par don Juan d'Autriche et par don Philippe, frère de Charles III. Généralissime des armées de terre et de mer, et maître de toutes les forces vives du pays, ayant un palais pour demeure, une garde pour sa personne, Godoy fut en outre nommé colonel général de la maison militaire du roi, ce qui plaçait en quelque sorte sous sa tutelle toute la famille royale. Il rappelait, par l'étendue de ses pouvoirs, les anciens maires du palais des rois mérovingiens. Il commença par réorganiser la garde, dont il se méfiait. Il en écarta les officiers les plus dévoués et les plus instruits, et entre autres les émigrés français, et mit à leur place ses créatures. Il fit un de ses frères grand d'Espagne et colonel d'un des deux régiments de la nouvelle garde. Cela fait, il commença à laisser pressentir ses projets. Ses agents semèrent dans l'armée des bruits calomnieux contre le prince des Asturies. Il chercha lui-même à corrompre les membres du conseil de Castille et du conseil des Indes. Le prince des Asturies, informé de ces machinations, dont le but n'était que trop facile à deviner, se concerta avec le duc de San-Carlos, son ancien gouverneur, et le peu d'amis qui l'approchaient, pour déjouer les trames du favori. Ce conseil n'imagina rien de plus prudent que de placer les intérêts de Ferdinand sous la protection de Napoléon. Le chanoine Escoiquiz, ancien précepteur du prince, se mit secrètement en rapport avec l'ambassadeur de France, qui était alors le comte de Beuharnais, parent de l'impératrice Joséphine. Il lui peignit d'une manière touchante la situation du jeune héritier de la couronne, en danger d'être dépouillé de ses droits par une mère dénaturée et un méprisable favori, dont le pouvoir n'était peut-être pas moins malaisant pour la France que pour l'Espagne. Il alla jusqu'à lui exprimer le désir qu'éprouvait le prince de s'allier par un mariage à la famille impériale, afin de resserrer par là, dans l'avenir, les liens qui unissaient les deux pays. Beuharnais reçut de Paris l'ordre d'encourager ces espérances, mais sans trop s'engager. Tout cela se passait pendant l'été de 1807; mais les intrigues de Godoy pour changer l'ordre de succession dataient de l'année précédente. Le 11 octobre 1807, Escoiquiz remit à l'ambassadeur de France une lettre autographe de Ferdinand à l'empereur, lettre par laquelle le prince des Asturies sollicitait l'honneur de son alliance. Malheureusement ce projet n'était pas le seul qui eût été agité dans le conseil de ce prince. On avait songé un moment à instruire le roi lui-même de tous les crimes du favori, et une lettre dans ce

sens avait été rédigée par le chanoine Escoiquiz. On n'avait fait aucun usage de cette pièce; mais on avait oublié de la détruire. Seulement on avait cru devoir prendre quelques précautions pour le cas où le roi viendrait à mourir subitement. Dans cette occurrence, le duc de l'Infantado devait prendre, au nom de Ferdinand, le commandement militaire de Madrid et de la Nouvelle-Castille. Les choses en étaient là, et le traité de Fontainebleau n'était pas encore signé, quand les troupes françaises, sous la conduite de Junot, entrèrent en Espagne pour envahir le Portugal. Trompés par les espérances qu'on leur avait données, et enhardis par le voisinage des armées de Napoléon, Ferdinand et ses amis ne surent pas assez dissimuler leur joie. Peut-être leur échappa-t-il quelques paroles indiscrettes. Peut-être furent-ils trahis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, le 27 octobre, au moment où Yzquierdo signait à Fontainebleau le traité de démembrement du Portugal, Godoy, retenu dans son lit par une maladie honteuse, fut mandé secrètement à l'Escurial et informé par la reine des bruits, vagues encore, qu'on avait recueillis sur les projets de Ferdinand. On persuada au roi qu'il s'agissait d'un complot; le roi pleura sur l'ingratitude de son fils, et l'abandonna à ses ennemis. Godoy s'en retourna clandestinement chez lui, et le soir même on pénétra dans la chambre du prince des Asturies, où l'on saisit tous les papiers dont nous avons parlé. On les porta chez la reine. Elle les lut avec avidité, et quand elle en vint à la lettre où sa propre inconduite était dénoncée comme inséparablement liée à celle de Godoy, elle ne fut plus maîtresse de sa fureur. Elle vit dans tous les documents, même les plus offensifs, les preuves d'un complot qui, en réalité, n'existait pas, et ne respira plus que la vengeance. Ferdinand remit son épée à son père, et resta prisonnier dans ses appartements. Ses amis, qu'il eut la faiblesse de dénoncer lui-même, furent arrêtés et enveloppés avec lui dans un procès de lèse-majesté. Le roi l'annonça lui-même à son peuple dans une proclamation qu'on se hâta d'expédier dans toutes les provinces. Et cela se passait dans un moment où la monarchie était en péril, sous les yeux de l'étranger, qui avait déjà un pied en Espagne. Le peuple cependant refusa de croire à l'existence du crime dont on accusait Ferdinand et ses amis. Il ne vit dans tout cela qu'une machination de Godoy, et l'en détesta davantage. Il ne connaissait pas encore Ferdinand, et s'intéressait à lui comme à une victime de la reine et de son odieux amant. Il faisait reposer sur lui toutes les espérances qu'il avait d'un meilleur avenir. Il prit donc son parti, et si haut que Godoy en fut alarmé. Il communiqua ses craintes à la reine, et la décida, malgré ses répugnances, à arrêter les poursuites commencées contre Ferdinand. On savait d'ailleurs que ce prince avait écrit à l'empereur, et l'on ne voulait pas s'exposer à mécontenter l'homme puissant

sous la protection duquel il s'était placé. Godoy prit donc le rôle de conciliateur ; il alla trouver le prince captif, et lui promit sa délivrance s'il consentait à s'avouer coupable et à en demander pardon au roi et à la reine. Ferdinand, qui se mourait de peur, ne vit pas qu'en s'avouant coupable, non-seulement il faisait un mensonge, mais encore il compromettait ses amis et se déshonorait deux fois. Il accepta comme une grâce la nouvelle humiliation que lui infligeait le favori, et le 5 novembre une nouvelle proclamation annonça au peuple que le roi lui avait pardonné. Mais la procédure fut continuée contre ses amis. On eut soin seulement de dégager de l'instruction les faits relatifs à l'ambassadeur Beauharnais et aux agents secrets de l'empereur, qui semblent avoir joué un rôle assez actif et assez peu avouable dans toutes ces intrigues. M. Thiers, qui a jeté tant de jour sur cette affaire, et l'a racontée avec tant de clarté, d'intérêt et d'éloquence (*Histoire du consulat et de l'empire*, tome 8), M. Thiers nie l'intervention de Napoléon dans ce procès aussi bien que dans les événements qui l'ont provoqué. Mais ne trouve-t-on pas la preuve de cette intervention dans la lettre de Godoy à Murat, citée par M. Thiers lui-même ? « On a eu soin, dit Godoy, de ne faire la « moindre mention d'aucun des sujets de Sa Ma- « jesté Impériale et Royale, par égard à ce qu'elle « a fait signifier. » Ce passage ne s'accorde guère avec les assertions ordinairement si exactes de l'illustre historien. Il en résulte clairement que plus d'un agent français se trouvait compromis par les révélations de Ferdinand ou par les papiers saisis chez lui. Quoi qu'il en soit, Beauharnais continua, même pendant le procès, à entretenir les illusions du prince des Asturies. L'empereur, qui lui en avait donné l'ordre, assemblait en même temps, sous différents prétextes, de nouvelles armées sur la frontière. Cependant Godoy, de plus en plus inquiet de la popularité de Ferdinand, que rien n'avait pu ébranler, pas même ses propres bassesses, s'attachait avec ardeur à l'espérance d'une principauté dans les Algarves. Il trouverait là un refuge assuré contre les rancunes de Ferdinand, et y vivrait en souverain. Il lui venait bien de temps en temps quelques doutes. La famille de Bragance avait quitté Lisbonne, et s'était enfuie sur ses vaisseaux. Junot était maître du Portugal. On ne se pressait pas cependant d'exécuter le traité de Fontainebleau. Non-seulement il n'était pas question de l'exécuter, mais encore on se refusait à le publier. On voyait en même temps s'amonceler au pied des Pyrénées, et entrer en Espagne, sans permission ni avis, des régiments, des corps d'armée. La terreur commençait à remplacer le doute dans l'âme du favori. Il passait ses matinées chez la reine. On y débattait toute sorte de projets, excepté celui de la résistance. En présence des malheurs qu'ils avaient attirés sur la maison royale et sur leur pays, ils ne pensaient qu'à de misérables vengeances contre

les conseillers de Ferdinand, et après cela ne parlaient que de fuite ou d'une abjecte soumission aux volontés de l'empereur. Ils avaient déjà décidé le roi à faire une démarche auprès de Napoléon, et à lui demander officiellement la main d'une de ses parentes pour le prince des Asturies. La lettre était demeurée longtemps sans réponse, et la réponse, quand elle arriva, n'avait fait qu'accroître leurs frayeurs. Elle ne disait ni oui ni non. Elle était vague et pleine d'arrière-pensées. C'est chez Josefa Tudo que Godoy allait oublier ses soucis. Il y allait tous les soirs, selon son habitude, attiré surtout par la beauté d'une jeune fille, qui n'était autre que la sœur cadette de la comtesse de Castillo-Fiel. La curiosité plutôt que l'intérêt réunissait encore en ce sérail nombreuse compagnie. On s'entretenait des bruits du jour, de l'agitation des esprits, du mystère qui accompagnait la marche des armées françaises. Godoy affectait une sécurité qu'il n'avait plus, et tâchait de s'en faire accroire. On parlait à l'oreille des curieux du traité secret de Fontainebleau et de la principauté des Algarves. Quant aux nouvelles troupes qui entraient en Espagne, Godoy, disait-on, en devait prendre le commandement et les conduire sous les murs de Gibraltar. Et tandis que ces vanteries couraient la ville, Godoy faisait avec ses favorites ses préparatifs de départ. L'hiver s'écoula dans ces trances. Au mois de mars, tout le nord de l'Espagne était occupé par l'armée française, qui, pour mieux s'y asseoir, s'était emparée par ruse des forts de Pampelune, de Barcelone et de St-Sébastien. Cette armée ne savait guère à quoi on l'employait ; l'ambassadeur à Madrid ne le savait pas davantage. Nul ne le savait. L'empereur lui-même, s'il faut en croire M. Thiers, ne le savait pas très-bien. S'il était déjà fixé sur le but qu'il poursuivait, il ne l'était pas sur les moyens à mettre en œuvre pour l'atteindre, et comptait beaucoup sur l'imprévu. En attendant, il trompait, par de fausses déclarations, le sénat, l'armée, les ambassadeurs, et surtout le peuple espagnol. On se présentait à ce peuple malheureux comme ami et comme allié, et si l'on déployait tant de forces sur son territoire, c'était uniquement pour mieux assurer son indépendance ; on voulait, lui disait-on, reprendre Gibraltar aux Anglais, le rendre au roi et rien de plus. En même temps Junot recevait à Lisbonne l'ordre d'éloigner les corps espagnols de la frontière de leur pays, de manière à leur couper au besoin la retraite, et Murat marchait sur Madrid. La cour, quand il se mit en route, était à Aranjuez. Toutes les illusions du favori et de la reine étaient évanouies. Ils étaient enfin résolus à s'embarquer pour le Mexique. Mais la fuite n'était pas facile. Le roi répugnait à cet exil, Ferdinand s'y opposait, le conseil de Castille s'y opposait aussi, disant qu'il fallait recevoir les Français en bons alliés, comme ils se présentaient, ou les repousser à coups de fusil en cas que l'on fût sûr de leurs mauvais

desseins. Le peuple, de son côté, se voyant menacé du sort des Portugais, accusait le roi de lâcheté, les ministres de trahison. Godoy désespéré dit qu'il enlèverait de force le roi et les princes plutôt que de les laisser à Aranjuez. Quant au peuple, il essaya de lui persuader qu'on ne songeait pas à l'abandonner; qu'on voulait, il est vrai, se retirer en Andalousie, mais que c'était pour y organiser la résistance. Personne n'en crut rien. Outre les préparatifs de voyage qui avaient lieu en plein jour, on en faisait de clandestins. On voyait depuis longtemps déjà des mulets pesamment chargés sortir pendant la nuit du palais de Godoy et de l'hôtel Tudo. Ces précautions de l'avarice et cette fuite honteuse, après tant de scandales, mirent le comble à la colère du peuple. Mais les peuples, dans leurs plus justes colères, font rarement les révolutions; seulement il arrive un jour où ils sont tellement dégoûtés et détachés du pouvoir qui les gouverne que les mains les plus viles peuvent le renverser. C'est ce qui arriva en Espagne. Depuis trois jours la populace de Madrid était à Aranjuez, décidée à empêcher le départ de ses maîtres. Des paysans du voisinage, un tas de laquais oisifs, des soldats indisciplinés, quelques intrigants de plus haut parage, mais sans considération personnelle, se mêlaient à la multitude. Un certain comte de Montijo se faisait remarquer, dans cette valetaille, parmi les plus remuants. Il est vrai que Godoy ne méritait guère de tomber devant de plus nobles ennemis. Le 16 mars 1808, effrayé des cris qui retentissaient sous les fenêtres du palais, il fit, au moment du départ, dételer les voitures de la cour, et engagea le roi à rassurer le peuple par une proclamation. La proclamation aussitôt faite fut saluée des cris de *Vive le roi! mort à Godoy!* Le tumulte continua jusqu'à la nuit et ne fit qu'augmenter le lendemain. Le 17, vers minuit, on vit une femme et un cavalier sortir de la demeure de Godoy; on voulut les arrêter; on crut que c'était lui et la Tudo qui cherchaient à s'enfuir. Une lutte s'engagea. Des coups de feu partirent. La garde, qui faisait cause commune avec le peuple, courut aux armes. On se précipita sur le palais du favori; on en força les portes; on le cherchait de chambre en chambre; mais on ne le trouva point. On ne trouva chez lui que sa malheureuse femme, la princesse Marie, à qui l'on fit grâce, parce qu'on savait bien qu'elle était sa victime et non pas sa complice. On la conduisit près du roi, et l'on passa le reste de la nuit à lacérer, à briser, à détruire, à jeter dans la rue les meubles, les tableaux, les vases, les tentures qui garnissaient son palais. Le roi crut apaiser la révolte en destituant de tous ses grades et emplois le ministre abhorré. Une joie plus sinistre encore que les fureurs de la nuit accueillit au matin cette nouvelle. On se mit à chanter et à danser dans le village et jusque dans le palais. Il fallut que le roi et la reine, pour se faire respecter, som-

massent leur fils Ferdinand d'user de l'influence qu'il paraissait avoir sur cette populace en délire. Cependant on cherchait Godoy, quelques-uns pour le sauver, les autres pour le perdre. Il était blotti sous une natte de jonc, dans les combles de son palais. Il y resta trente-six heures sans boire ni manger. La faim l'en fit sortir. Reconnu à la porte de sa maison, il fut aussitôt arrêté et n'essaya point de se défendre, quoiqu'il fût armé de deux pistolets. Il se contentait d'offrir de l'argent aux misérables qui l'accablaient d'insultes et de coups. Les gardes du corps, ses anciens camarades, le mirent au milieu de leurs chevaux et l'emmenèrent à pied, pâle et sanglant, jusqu'aux écuries de la caserne, qu'on lui donna d'abord pour prison. C'est là que Ferdinand lui rendit la visite qu'il avait reçue de lui peu de mois auparavant, quand il était lui-même prisonnier. Le roi voulut faire transporter le blessé à Grenade, le peuple s'y opposa et brisa la voiture qui devait l'emporter. Il n'y avait plus de roi; Charles le sentit; il parla d'abdiquer. Nul ne l'en détourna, pas même la reine. L'acte d'abdication fut rédigé séance tenante et publié. Ce fut dans toute l'Espagne un jour de fête que celui où on apprit la chute de cette cour déshonorée et l'avènement du nouveau roi. Mais à Madrid quelques désordres souillèrent la joie publique. La maison de Godoy y fut saccagée comme l'avait été son palais d'Aranjuez, et après sa maison, celle de son frère, celle de la Tudo, celles de ses amis. Sa famille ne trouva un refuge que chez l'ambassadeur de France. Cependant Murat était aux portes de Madrid, à la tête d'une armée de 30,000 hommes. Ferdinand l'y laissa entrer. Quoiqu'il ne fût pas sans méfiance, il ne pouvait s'imaginer qu'on songeât à détrôner un prince allié, complaisant, soumis, et entouré d'ailleurs, comme il l'était, de l'amour de son peuple. Murat n'avait que des instructions fort bornées. Il pressentait obscurément les intentions de l'empereur; mais en des conjonctures si nouvelles et si imprévues il aurait eu besoin d'en savoir davantage. Il prit pourtant sur lui de ne pas reconnaître la royauté de Ferdinand, quelque légitime qu'elle fût aux yeux des Espagnols. Averti de l'isolement où était tombé en peu de jours le vieux roi, de sa tristesse, de ses regrets, de ses plaintes, il fit luire à ses yeux l'espoir de ressaisir la couronne, l'engagea à se confier à l'empereur, qui venait, dit-il, en Espagne, et lui envoya même un modèle de protestation contre les événements d'Aranjuez. Grâce à cette manœuvre, il attisait les haines de la famille royale, mettait en compétition de droit le père et le fils, et les détruisait l'un par l'autre. Ce plan détestable était justement celui que Napoléon lui-même avait conçu, en apprenant la révolution d'Aranjuez. Nous sortirions de notre sujet, si nous disions par quelle série de ruses, de perfidies, de mensonges, la famille royale tout entière fut attirée à Bayonne. Revenons à Godoy.

Nous l'avons laissé à Aranjuez, sur la paille d'une écurie. Il y resta quelques jours; après quoi on voulut le transférer à Madrid pour lui faire son procès. Murat, son ami (ils étaient naguère en correspondance affectueuse et échangeaient des flatteries et des présents), Murat, qui logeait à Madrid dans le palais dévasté du favori, ne permit pas qu'on l'aménât dans les prisons de la capitale. Il fit arrêter l'escorte à Pinto. De Pinto, le captif fut conduit à Villa-Viciosa, toujours chargé de fers et gardé à vue. Les dangers de la patrie ne faisaient que raviver la haine dont il était l'objet. On informait contre lui avec une sévérité qui n'avait pas sa source dans les plus nobles passions. On voulait déshonorer avec lui la reine Marie-Louise et le roi Charles IV, dont les prétentions inquiétaient. Heureusement pour Godoy, Napoléon crut qu'il était de son intérêt de lui sauver la vie, et de le faire venir à Bayonne avec ses maîtres. Murat reçut l'ordre de délivrer à tout prix son ancien ami. Il fallut employer la menace pour l'arracher des mains des gardes du corps. On l'amena enfin au camp de Murat. Il était dans un état pitoyable, sale, barbu, demi-nu, ses blessures à peine cicatrisées. On l'habilla et on l'envoie à Bayonne sous bonne escorte. A peine arrivé à Bayonne, Napoléon le voulut voir. Il avait besoin de son concours. Il le flatta jusque dans ses rancunes, et lui promit, s'il se prêtait à ses desseins, de le venger de Ferdinand. Il s'agissait de consommer l'œuvre de discorde qu'il avait commencée, de pousser le vieux roi à réclamer impérieusement les droits qu'il avait abdiqués, puis à se dépouiller lui-même, et sa postérité avec lui, en faveur d'un étranger. On offrait, en retour, au roi et à la reine, et par conséquent au favori, une retraite opulente, des châteaux, des parcs et des millions à dépenser. Godoy accepta cette mission bien digne de lui. Il rédigea et fit signer par Charles IV (le 1^{er} mai 1808) un acte par lequel le vieux roi, reprenant possession du pouvoir, nommait Murat son lieutenant en Espagne. Il prépara la scène du 3 mai, si honteuse pour la famille royale, et le soir même, au château de Marac, il rédigea et signa avec Duroc, l'un des signataires du traité de Fontainebleau, l'acte d'abdication de Charles IV en faveur de Napoléon. Charles cédait intégralement toutes ses possessions à l'empereur, moyennant la jouissance du château de Compiègne pendant sa vie, la possession de Chambord, une pension annuelle de sept millions cinq cent mille francs, et des avantages proportionnels à chacun des membres de sa famille. On avait tout prévu dans ce traité, excepté la résistance des Espagnols. Ferdinand eut, pour sa part, le château de Navarre et un million de rentes, et en attendant qu'on pût l'envoyer à Navarre, on lui donna pour résidence le château de Valençay. Napoléon écrivit de Bayonne à M. de Talleyrand de venir l'y recevoir. « Vous pourriez, » lui dit-il, y amener madame de Talleyrand avec

« quatre ou cinq dames. Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme, cela n'aurait aucun inconvénient, surtout si l'on en « était sûr. » Quelle politique! quelle lettre! et quel métier que celui de M. et madame de Talleyrand! Dans cette malheureuse histoire, du commencement à la fin, tout se ressemble. Amis et ennemis, grands et petits, princes, généraux, ambassadeurs, ministres, esprits supérieurs, esprits bas et bornés, ce n'est partout, en haut et en bas, ici et là, que corruption, fourberie, avidité, immoralité. On ne sait qui aimer et qui haïr. Il semble que Dieu, en mettant un jour aux prises Napoléon et Godoy, ait voulu se servir du génie de l'un et de l'ineptie de l'autre, pour faire ressortir de toutes les manières, aux yeux des peuples, le danger du pouvoir absolu, et la nécessité d'institutions publiques assez fortes pour modérer, quand il le faut, les convoitises d'un grand homme, ou faire rentrer à temps dans leur néant les imbéciles favoris. Le reste de la vie de Godoy s'écoula dans l'obscurité et mérite à peine qu'on en parle. Il demeura attaché au service de Charles et de Marie-Louise et fut l'intendant de leur maison. Il les suivit en Italie, et la Tudo l'y suivit avec ses enfants; sa vertueuse femme, la princesse de Bourbon s'était renfermée dans un couvent. Elle mourut avant lui. Après sa mort, il épousa publiquement la Tudo. Mais elle le quitta quelque temps après et s'en retourna en Espagne. Le roi était mort et la reine ne lui avait survécu que de peu de jours. Godoy mena ensuite une existence misérable. De tant de pouvoir, de tant de richesses, de tant d'amis qu'il avait eus, il ne lui restait rien. Après la révolution de 1850, il vint à Paris où il obtint, par pitié, du gouvernement nouveau une pension qui l'empêcha de mourir de faim. Il s'éteignit dans un grenier en 1851, âgé de 83 ans. Il a laissé des *Mémoires*. Cet ouvrage écrit en espagnol par un moine, son compagnon d'exil, a été traduit en français et publié par le colonel J.-G. d'Esménard, Paris, 1836-1838, 4 vol. in-8°. C'est une apologie qui mérite peu de confiance. Godoy avait eu une fille de la princesse de Bourbon, la duchesse d'Alcudia, et deux fils de la Tudo, légitimés par son second mariage. Il paraît qu'ils ont réussi à rentrer en possession d'une partie des biens de leur père. C—ET.

GODWIN (le comte), seigneur anglais, dont la puissance fit trembler les rois, après avoir longtemps régné sous le nom de quelques princes faibles ou dégradés que ses intrigues avaient placés sur le trône, transmet en mourant, à l'aîné de ses fils, les moyens d'usurper la dignité royale. Il vécut dans la première moitié du 11^e siècle. Il était fils d'Ulnoth ou Wolnoth, comte de Sussex, qui, sous le règne d'Éthelred II, obligé de s'expatrier pour se soustraire aux persécutions d'Édrice Stréon, entraîna dans sa fuite un grand nombre de vaisseaux, avec lesquels il revint ensuite ravager les côtes d'Angleterre et

détruire la flotte équipée pour repousser les Danois (*voy. ÉTHELRED II*). Godwin jouissait déjà d'un crédit extraordinaire parmi ses compatriotes, lorsque Canut le Grand s'empara des États d'Edmond Côte de fer. Ce fut cette considération qui lui fit obtenir le commandement du corps d'élite anglais que le nouveau monarque conduisit en Danemarck contre les Vandales (1019). Dès l'ouverture de la campagne, une entreprise audacieuse, mais couronnée du plus heureux succès, lui mérita toute la confiance de ce prince. Les deux armées étaient campées à peu de distance l'une de l'autre, et tout annonçait un combat prochain. Vers le milieu d'une nuit obscure, Godwin, profitant de l'épaisseur des ténèbres, se déroba furtivement du camp avec sa troupe, fond à l'improviste sur les Vandales, les met dans une déroute complète, et, les poursuivant avec vigueur, achève de les écraser avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Canut, qui à son réveil avait appris le brusque départ des Anglais et ne doutait pas qu'ils n'eussent passé à l'ennemi, réfléchissait avec inquiétude aux moyens de surmonter les difficultés que lui suscitait cette défection inattendue, lorsqu'il aperçut tout à coup Godwin, qui venait à toute bride lui porter lui-même la nouvelle de sa victoire. Enchanté d'une preuve si éclatante de courage, le prince danois le nomma sur-le-champ comte de Kent, et lui fit épouser la sœur d'Ulphon, son beau-frère. Ces distinctions ne firent qu'accroître l'influence de Godwin en Angleterre. A la mort de Canut 1^{er}, arrivée en 1036, de violentes divisions s'élevèrent entre les grands sur le choix du successeur de ce monarque. Godwin, tout puissant dans les provinces situées au sud de la Tamise, se déclara pour Hardi-Canut, et le fit proclamer roi de Wessex. Comme le nouveau monarque se trouvait alors absent du royaume, Emma, sa mère, obtint le titre de régente, et Godwin fut mis à la tête de l'administration. Mais Harold Pied de lièvre, que le crédit des Danois avait élevé sur le trône de Mercie, se voyant privé des provinces méridionales par les seules cabales du comte de Kent, fit tous ses efforts pour engager ce seigneur dans ses intérêts, et il parvint à le gagner par la grandeur de ses promesses. Godwin s'occupa dès lors du soin de créer un parti en faveur de ce prince. Emma, qui n'ignorait point les complots de son perfide ministre, crut faire une démarche politique en appelant auprès d'elle ses enfants du premier lit, Alfred et Édouard, se flattant de réchauffer par leur présence l'amour des Anglais pour le sang d'Edmond : elle ne fit que creuser un précipice sous leurs pas. Par les conseils de Godwin, Harold invita les deux princes à se rendre à sa cour. Emma, voulant éviter une rupture ouverte, mais craignant quelques embûches de la part de ses ennemis, jugea prudent de n'envoyer qu'un de ses fils et de retenir l'autre. Alfred fut arrêté à Guilford, comme il se

rendait à Londres : sa suite fut massacrée, et lui-même, après avoir eu les yeux arrachés, fut conduit au monastère d'Ély, où la mort termina bientôt sa malheureuse existence. La voix publique accusa Godwin de ce crime affreux. On dit même que le prince ne fut attaqué que lorsqu'il eut rejeté avec mépris les conditions auxquelles l'ambitieux et cruel ministre lui offrait de le faire monter sur le trône. Quoi qu'il en soit, Emma et Édouard, à la nouvelle de cet horrible attentat, s'enfuirent sur le continent pour mettre leurs jours à l'abri du fer des assassins. Alors Godwin, profitant habilement de l'absence de la régente, publia que Hardi-Canut, ayant négligé de venir en personne gouverner ses États, était déchu de ses droits, et Harold se trouva proclamé roi de toute l'Angleterre, avant que les partisans de son rival eussent pu concerter aucun plan de résistance. Pour prix de sa trahison, le comte de Kent vit augmenter ses biens et sa puissance, et le titre de grand trésorier de la couronne fut ajouté à ses autres dignités. Mais Harold ne jouit pas longtemps de son usurpation. A peine eut-il fermé les yeux, que toute la noblesse s'empressa de reconnaître Hardi-Canut pour roi légitime; et Godwin, courtisan aussi lâche qu'impudent, fut le premier à lui rendre ses hommages. Cet homme abject poussa même la bassesse jusqu'à se faire l'instrument des odieuses vengeances que le nouveau roi exerça contre la ville de Worcester et sur le cadavre de son frère (*voy. CANUT II*). Mais ces complaisances serviles ne pouvaient effacer du cœur de Hardi-Canut le souvenir des perfidies qui lui avaient naguère ôté la couronne. Édouard, son frère utérin, s'étant rendu à sa cour, lui demanda la punition du meurtrier d'Alfred, et l'archevêque de Cantorbéry ayant nommé Godwin, le roi ordonna à ce seigneur de comparaître en jugement. Le coupable semblait à la veille de recevoir le juste châtimement de ses forfaits; mais la cupidité du monarque sauva des jours réclamés par la vindicte publique. Avant l'époque fixée pour la sentence, Godwin demanda et obtint la permission d'offrir à Hardi-Canut une galère dont la poupe était dorée, et montée par quatre-vingts soldats, qui avaient chacun un bracelet d'or pesant seize onces, avec un casque, un cimenterre et une lance ornés d'or et d'argent. En faveur d'un présent si magnifique, le comte, sur son simple serment, fut renvoyé absous du crime qu'on lui imputait. La mort de Hardi-Canut, qui suivit de près l'issue scandaleuse de ce procès, mit dans la plus grande évidence le pouvoir sans bornes qu'avait usurpé Godwin. La noblesse, indécise entre les princes danois et saxons, ne savait à laquelle des deux dynasties déferer le sceptre de l'Angleterre. Édouard, qui venait de montrer tant d'acharnement contre le comte de Kent, mit alors tout en œuvre pour s'attirer sa bienveillance. Non-seulement il lui promit l'entier oubli du passé et la principale administration

des affaires, mais encore il s'obligea de prendre sa fille Édith en mariage, s'il faisait pencher la balance de son côté. A ces conditions, Godwin crut pouvoir s'engager à lui faire obtenir la couronne. Ce qui donnait à ce seigneur une autorité si exorbitante, c'étaient des richesses immenses, le gouvernement de neuf provinces qu'il possédait par lui ou ses fils, les premières dignités du royaume, et de grandes alliances, tant au dedans qu'au dehors de l'Angleterre; car il était, par sa seconde femme, beau-frère du dernier roi, et beau-père de la fille de Baudouin, comte de Flandre. Lorsque l'assemblée de la nation se fut réunie à Gillingham (1041), Godwin disposa les esprits avec tant d'adresse, que tous les suffrages se réunirent en faveur d'Édouard, qui fut aussitôt reconnu roi d'Angleterre. Tous les vœux du comte paraissaient alors exaucés. Au faite des honneurs, il voyait encore sa fille partager le trône d'un roi qu'il gouvernait avec un empire absolu. Mais l'orgueilleux ministre voulait des faveurs exclusives, et le prince montrait la plus grande prédilection pour les Normands, dans la patrie desquels sa jeunesse avait trouvé un généreux asile. Les Normands furent donc en butte à la haine de l'implacable Godwin. Un accident imprévu la fit bientôt éclater avec violence. Sommé par le roi de sévir contre les habitants de Douvres, qui avaient maltraité le comte de Boulogne, Godwin répondit avec arrogance que ce n'était pas la coutume en Angleterre de punir les gens sans les entendre, et que les sujets avaient des privilèges qu'il fallait respecter. Puis il ajouta fièrement qu'étant comte de Kent, c'était à lui de protéger les peuples de son gouvernement contre les violences des étrangers. Édouard se sentit extrêmement offensé d'une réponse si audacieuse et qui ajoutait à la désobéissance le reproche sanglant de sa partialité pour les étrangers. En vain chercha-t-il à faire respecter l'autorité royale par la force des armes; un sujet osa la braver, et contraignit son souverain de souscrire aux conditions qu'il voulait imposer (*voy. Édouard le Confesseur*). Mais la mort vint mettre un terme aux entreprises de cet homme ambitieux : Godwin mourut subitement, tandis qu'il était à table avec le roi, en 1054. Il avait eu de Thyra, sa première femme, un fils qui périt dans la Tamise, où il fut emporté par un cheval fougueux; et de Githe, sa seconde femme, une fille qui épousa Édouard, et cinq fils, dont l'aîné monta sur le trône (*voy. Harold II*), et un autre (Swein), après avoir longtemps mené une vie scandaleuse avec une abbesse qu'il avait enlevée, désola les côtes d'Angleterre par ses pirateries, égorga de sa propre main le comte Béorn son parent, qui, à la sollicitation de Godwin, avait cherché à le réconcilier avec le roi, et mourut dans un pèlerinage à Jérusalem, entrepris pour expier ses crimes. N—E.

GODWIN (FRANÇOIS), savant prélat anglais, fils d'un évêque de Bath et Wells, naquit en 1561 à

Ilavington, dans le comté de Northampton. Il partagea le goût de Camden pour les recherches relatives aux antiquités de son pays, et l'accompagna dans ses excursions au pays de Galles en 1590; mais il restreignit ensuite ses recherches aux hommes d'Eglise, et il publia le résultat de ses travaux en 1601, in-4°, sous le titre de *Catalogue des évêques anglais, depuis le premier établissement de la religion chrétienne dans cette île, avec un précis historique de leurs vies et actions mémorables*. Cet ouvrage, joint au crédit du lord Buckhurst, dont l'auteur était chapelain, lui valut l'évêché de Lambeth; il en donna une autre édition en 1615, avec beaucoup d'additions; et l'année suivante, en faveur des étrangers, mais plus encore, à ce qu'on présume, pour faire sa cour à Jacques I^{er}, dont il connaissait le faible pour la réputation de latiniste, il traduisit lui-même son ouvrage en latin, et le fit imprimer sous ce titre : *De præsulibus Angliæ commentarius*, Londres, 1616, in-4°, réimprimé avec des additions de Guill. Richardson, Cambridge, 1743, in-fol. La traduction était dédiée à Jacques I^{er}, qui récompensa l'auteur en le transférant en 1617 à l'évêché de Hereford. Godwin publia en 1629, in-8°, *Nuncius inanimatus Utopiæ*, où il expose mystérieusement les avantages d'une méthode secrète de son invention, pour correspondre par signaux avec bien plus de célérité que par la voie ordinaire des lettres. Les biographes anglais pensent que c'est dans ce livre qu'on a pris l'idée des télégraphes établis dans la Grande-Bretagne. On a aussi de lui : 1^o les *Annales des règnes d'Henri VIII, d'Édouard VI et de la reine Marie* (en latin), réimprimées pour la troisième fois en 1650, in-4°, ainsi que la traduction de l'ouvrage en anglais par son fils Morgan Godwin; un sieur de Loigny les traduisit en français, Paris, 1647, in-4°; 2^o le *Calcul de la valeur du sesterce romain et du talent attique*, 1650; et 3^o l'*Homme dans la lune, ou Relation d'un voyage à cet astre par Domingo Gonzales*, production ingénieuse de la jeunesse de l'auteur, mais qui, contrariant quelques idées reçues de son temps, ne fut imprimée qu'après sa mort, en 1658, in-8°; elle a été traduite en français par Baudouin, Paris, 1666, in-12. François Godwin mourut en 1655. X—s.

GODWIN (THOMAS), savant maître d'école anglais, né en 1587 au comté de Somerset, fut nommé en 1609 chef de l'école gratuite d'Abingdon, dans le comté de Berks; école qu'il mit en réputation par les élèves distingués qu'il y forma. Étant entré ensuite dans les ordres, et ayant obtenu vers 1617 la cure de Brighthwell, il résigna sa place d'instituteur, dont il paraissait être extrêmement fatigué. Il mourut en 1645. On a de lui entre autres ouvrages : 1^o *Romanæ historiæ anthologia*, explication anglaise des antiquités romaines, Oxford, 1613, in-4°; et 1625, avec beaucoup d'additions; 2^o *Florilegium phrasicon*, ou *Vue de la langue latine*; 3^o *Synopsis antiquitatum hebraica-*

rum, 1616, in-4°; 4° *Moïse et Aaron*, etc., 1625, in-4°; réimprimé à Utrecht en 1698, avec des notes de Reitz. X—s.

GODWIN (WILLIAM), écrivain anglais qui a conservé quelque célébrité, surtout comme romancier, naquit à Wisbeach (comté de Cambridge) le 5 mars 1756. Son grand-père et son père étaient ministres presbytériens. Ce dernier alla s'établir en 1760, avec sa famille, dans un village aux environs de Norwich, où il présida une congrégation de ses coreligionnaires. Le jeune William mis en pension à Norwich en 1767, pour y recevoir une éducation classique, y fit de rapides progrès. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra au collège des dissidents de Hoxton en 1775. Elevé dans les doctrines de Calvin, il repoussa d'abord avec beaucoup de chaleur les principes unitaires professés dans cette école; mais bientôt il renonça à Calvin et devint déiste pur. De 1778 à 1785 il fut ministre d'une congrégation non conformiste dans le voisinage de Londres; mais la hardiesse avec laquelle il modifiait les opinions de ses cosecétaires déplut; il résigna, et vint résider dans la capitale, décidé à suivre la carrière des lettres. Ce plan, très-conforme à ses goûts, était d'ailleurs le seul qui pût lui donner des moyens d'existence. Ses premiers pas dans cette route épineuse furent pénibles. Ses *Esquisses historiques*, qu'il publia sous la forme de sermons, ne rencontrèrent qu'un accueil tiède, et plus d'une fois il se vit réduit au désespoir. Ayant pourtant réussi à se faire connaître de quelques personnes distinguées, et admettre dans des cercles où brillaient Fox, Sheridan et d'autres chefs du parti de l'opposition, il reprit courage et trouva dans ce monde nouveau des amis et des appréciateurs. Lié avec les whigs, il avait adopté leurs idées de réforme parlementaire; mais entraîné vers des doctrines plus radicales, il voyait dans cette réforme un moyen et non un but. Le but, selon lui, c'était une régénération sociale qui rendit la population britannique meilleure et plus heureuse. La révolution qui éclata en France en 1789 vint donner en Angleterre une nouvelle impulsion aux discussions politiques, déjà si animées par la guerre de l'indépendance américaine. C'est sous l'influence de ce mouvement prolongé jusqu'en 1793, que Godwin donna à cette date des *Recherches sur la justice sociale*, ouvrage qui fit beaucoup de bruit et qui parut fort dangereux. Il suffit, pour en caractériser l'esprit, de dire que l'institution du mariage est l'une des tyrannies sociales contre lesquelles l'auteur dirige ses arguments avec le plus de véhémence et d'étendue. Il eut regret plus tard de cette extravagance. Une autre proposition de ces théories avancées, est celle-ci : « Tout gouvernement est un mal nécessaire; mais espérons qu'un jour il n'en existera plus. » Et il regarde ce jour comme le plus beau pour l'espèce humaine. La vogue de cet ouvrage fut telle dans une certaine classe qu'on vit des ouvriers se coti-

ser pour l'acheter et le lire en commun. Cependant l'auteur lui-même parut reculer devant ses doctrines, et à l'aide de cartons il donna une sorte de seconde édition très-modifiée. L'imagination de Godwin devait lui procurer un succès plus durable dans un ouvrage de pure fiction. Il donna l'année suivante son remarquable roman intitulé les *Aventures de Caleb Williams*, roman sans amour, empreint de terreur, fondé sur une situation prolongée, le danger d'un pauvre serviteur que poursuit un homme puissant intéressé à sa perte, afin de détruire l'unique témoin d'un crime ignoré du public. Colman a transporté sur la scène avec succès la conception de Godwin, sous le titre du *Coffre de fer* (*the Iron chest*), et ce sujet a fourni au Théâtre-Français en 1797, un drame intéressant de l'académicien Laya. On se souvient encore de la vive impression qu'y produisait Talma dans le rôle de Falkland. Vers la fin de 1794, Godwin acquit de nouveaux droits à l'estime de l'opposition, par la défense des fameux agitateurs Horne Tooke, Thelwal, Hardy et Holcroft, fondateurs de la société constitutionnelle de Londres, et de celle dite de correspondance. Dès que l'acte d'accusation fut connu, il en composa une réfutation très-énergique, qui fut aussitôt insérée dans le *Morning chronicle*, rédigé par son ami Perry. Cette réfutation fut lue avec empressement, et contribua à l'acquiescement des accusés. Dès ce temps-là, Godwin jouit d'un peu plus d'aisance; il se livra à des travaux littéraires, et fréquenta avec plus d'assiduité la société de lord Lauderdale, de Fox et de Sheridan. En 1797 il publia l'*Investigateur* (*the Enquirer*), suite d'essais où il développa ses doctrines de justice sociale. Au commencement de la même année, en dépit de son système sur le mariage, il épousa la célèbre Marie Wollstonecraft, qui, à des facultés d'esprit et de cœur peu communes joignait une indépendance d'idées, une liberté de conduite qu'on ne pardonne point aux femmes (*voy.* l'article suivant). Godwin la perdit au mois de septembre suivant, et la regretta amèrement. Il avait eu d'elle une fille (depuis mistress Shelley). En 1799 il publia *Saint-Léon*, autre roman qui, bien qu'inférieur à *Caleb Williams*, fut très-bien accueilli. Le souvenir des hautes qualités de sa femme lui avait fourni les principaux traits de son héroïne. En 1800 il visita l'Irlande, et s'y lia avec Curran, Grattan et d'autres patriotes irlandais. En 1801 il épousa en secondes noces une veuve dont il n'eut qu'un fils, qui est mort du choléra en 1852. La même année parut une *Vie de Chaucer*, remarquable par la finesse des observations, l'étendue et l'exactitude des recherches historiques, et la peinture animée de l'époque. En 1805, il donna *Fleetwood*, roman plein d'intérêt et d'un style élégant et nerveux, quoique inférieur même à *Saint-Léon*. La gêne pécuniaire à laquelle, malgré sa renommée il était toujours en butte, le déterminait à former une librairie d'éducation, et il

composa lui-même, sous le pseudonyme de Baldwin, plusieurs des ouvrages que sa femme y vendait. Ces petits livres, qui sont restés utiles, et ont eu plusieurs éditions, sont, entre autres, une *Mythologie*, une *Histoire grecque*, une *Histoire romaine* et une *Histoire d'Angleterre*. En 1808 il publia son *Essai sur les sépultures*. En 1816, il visita Édimbourg, où il se lia avec Walter Scott et d'autres écrivains. Il fit un arrangement avec le libraire Constable, pour la composition d'un nouveau roman, qui fut publié en 1817, sous le titre de *Mandeville*. C'est une forte conception, mais il y manque la verve et le naturel. Bientôt la mort de Curran lui causa un vif chagrin. En 1820 il publia une réfutation de la doctrine de Malthus, sur la population. Mécontent de voir les opinions de cet écrivain accueillies dans le monde politique comme des vérités démontrées, il les soumit à un rigoureux examen, et se flatta de les avoir complètement réfutées. Son ami Booth lui fournit un chapitre dans lequel il crut prouver la futilité de l'étalage mathématique au moyen duquel Malthus cherche à étayer ses raisonnements. Loin que la population tende à s'accroître en progression géométrique tous les vingt-cinq ans, en dépit de la famine, de la guerre et des maladies épidémiques, comme l'affirme Malthus, l'auteur allègue que, depuis les époques les plus reculées, elle n'a augmenté que lentement, et nulle part on ne l'a vue avec une progression quelconque se maintenir pendant plusieurs siècles. L'ouvrage ne fit que peu de sensation. Godwin s'occupa ensuite de réunir des matériaux pour son *Histoire de la république d'Angleterre*, ouvrage en quatre volumes, qui parurent de 1824 à 1828. Cette histoire, bien qu'écrite un peu trop dans le sens démocratique, offre un tableau souvent fidèle des choses et des hommes, et présente une foule de vues neuves sur des points obscurs. Le quatrième volume tout entier, consacré à la dictature de Cromwell, est très-remarquable. Personne, avant Godwin, n'avait si bien approfondi le caractère et les motifs de cet homme extraordinaire qui, comme le dit l'historien, ayant eu à lutter contre l'opinion de tous les partis politiques et religieux qui divisaient l'Angleterre, parvint à les dominer tous, en élevant la puissance de la nation à un degré inconnu jusqu'à lui. En 1830 Godwin fit encore paraître un roman intitulé *Cloudesley*, où il se complut à peindre en vives et séduisantes couleurs tout ce que la vertu a d'aimable, et toutes les jouissances d'un cœur sensible et bienveillant, qui l'emportent sans nul doute sur les plaisirs sensuels et les calculs du froid égoïsme. Le même esprit dicta l'écrit qu'il publia ensuite sous le titre de *Pensées sur l'homme*. Cet ouvrage est plein de vues philosophiques, exprimées dans un style pur, vigoureux et élégant. En 1833 le ministère whig accorda à Godwin une place à laquelle était attaché un modique traitement, qui améliora beau-

coup sa position. Il publia un dernier roman intitulé *Deloraine*, et les *Vies des nécromanciens*, et mourut le 7 avril 1836, d'un catarrhe épidémique qui régnait alors; il ne laissa point de fortune, le produit de ses ouvrages ayant à peine suffi au strict nécessaire. A travers les écarts du radicalisme, le caractère de Godwin se recommandait par un véritable esprit d'indépendance et de désintéressement. Il dédaigna les faveurs que son talent eût pu lui attirer de la part du pouvoir, aux dépens de son parti et de ses doctrines hasardées. Les écrits avoués par Godwin (si l'on en excepte une foule d'articles anonymes publiés dans les journaux, et quelques productions de sa jeunesse qu'il n'a pas jugées dignes de son nom, par exemple les *Esquisses historiques de ses sermons*, une *Vie de lord Chatam*, enfin deux tragédies jouées sans succès à Drury-Lane), sont 1^o *Recherches sur la justice sociale, et son influence sur la morale et le bonheur* (*Enquiry concerning political justice and its influence on morals and happiness*), Londres, 1793, 2 vol. in-8^o. La troisième édition, corrigée, a paru en 1798. 2^o *Caleb Williams*, *ibid.*, 1794, 5 vol. in-12; réimprimé plusieurs fois, et en 1851 en un seul volume in-12. Cet ouvrage a été traduit en français par Germain Garnier (*voy. ce nom*), Paris, 1794 (et non 1804, comme on l'a écrit par erreur typographique), 2 vol. in-8^o, ou 1815, 5 vol. in-12; par Samuel Constant de Rebecque, Genève, 1793, 3 vol. in-12; par *des gens de la campagne*, Lausanne, 1796, 5 vol. in-12, et Paris, 1797, 4 vol. in-18; par Amédée Pichot, Paris, 1846, 5 vol. in-16; 3^o *l'Investigateur*, collection d'essais politiques, 1797, 1 vol. in-8^o; 1825, in-12; 4^o *Saint-Léon*, roman, 1799, 4 vol. in-12; 5^e édition, 1816; 5^o *Vie de Chaucer*, 1805, 2 vol. in-4^o; 2^e édition, 1804, 4 vol. in-8^o; 6^o *Fleetwood*, roman, 1805, 5 vol. in-12; 7^o *Essai sur les sépultures*, 1808, in-8^o; 8^o *Mandeville*, roman, 1817, 5 vol. in-12; 9^o *Recherches sur la population et sur la faculté d'accroissement de l'espèce humaine, contenant une réfutation des doctrines de Malthus sur cette matière*, 1820, 1 vol. in-8^o. Cet ouvrage a été traduit en français par l'un des auteurs de cet article, Paris, 1821, 2 vol. in-8^o; 10^o *Histoire de la république d'Angleterre, depuis le commencement jusqu'à la restauration de Charles II*, 1824, 1826, 1827 et 1828, 4 vol. in-8^o; 11^o *Cloudesley*, roman, 1830, 5 vol. in-12; 12^o *Pensées sur l'homme, sa nature, ses productions et découvertes*, même année, 1 vol. in-8^o; 13^o *Deloraine*, roman, 1832, 5 vol. in-12; 14^o *Vies des nécromanciens*, 1834, 1 vol. in-8^o; 15^o *Vies d'Edouard et de John Philips*, neveux et élèves de Milton. La plupart de ses romans ont été traduits (1).

C—O ET Z.

(1) *St-Léon*, *histoire du 16^e siècle*, a été traduit en français, Paris, 1799, 3 vol. in-12, avec figures. L'auteur s'est peint, ainsi que sa femme, dans ce roman; ce qui a donné lieu à une parodie qui parut en 1800, sous ce titre : *St-Godwin, par le comte Reginald de St-Léon*. Au reste, *St-Léon* est un roman dans le genre merveilleux. Le comte, qui raconte lui-même son

GODWIN (MISTRISS MARIE WOLLSTONECRAFT), femme du précédent, Anglaise célèbre par ses talents littéraires, ses opinions et ses malheurs, naquit en 1759 à Londres ou aux environs ; elle montra de bonne heure une disposition aux sentiments exaltés. Sa première éducation fut très-négligée ; mais elle y suppléa par la lecture, et, après la mort de sa mère, qui la laissa sans fortune, elle se trouva suffisamment instruite pour tenir, conjointement avec ses sœurs, une école qui lui procura les moyens de subsister. Elle vécut ainsi, d'abord à Islington et ensuite à Newingtongreen, où elle s'attira la bienveillance du docteur Brice. En 1785, une femme pour qui elle avait conçu une amitié très-vive étant tombée dangereusement malade à Lisbonne, Marie n'hésita point d'abandonner son école pour aller lui rendre les plus tendres soins ; mais elle n'arriva guère auprès d'elle que pour recevoir ses derniers adieux. A son retour en Angleterre elle entra, comme gouvernante d'enfants, dans la maison du lord vicomte de Kingsborough, lord lieutenant d'Irlande. En 1786 elle vint résider à Londres et commença, dès l'année suivante, à se faire connaître comme auteur en publiant des *Pensées sur l'éducation des filles*, in-12. Elle continua de mettre au jour divers ouvrages, dont les plus connus sont une *Défense des droits de l'homme*, une *Lettre à Edmond Burke, à l'occasion de ses réflexions sur la révolution française*, 1790, in-8°, et la *Défense des droits des femmes, avec des réflexions sur des sujets poli-*

tiques et moraux, 1792, in-8°. Dans ce dernier ouvrage miss Wollstonecraft prétend que la femme est appelée par la nature à partager avec l'homme toutes ces fonctions élevées que celui-ci s'est arrogées exclusivement ; que l'homme n'a d'autre supériorité que celle de la force musculaire ; et que c'est par l'empire tyrannique de l'amour que son sexe est tombé dans l'état de dégradation où elle le suppose. Ce système avait déjà été présenté par mistress Macaulay dans son *Traité sur l'éducation* ; mais Marie Wollstonecraft lui a donné plus de développements, et lui a prêté l'éloquence qui distingue presque toutes ses productions. On trouve quelquefois un peu d'enflure et plus souvent de l'inection dans cet ouvrage ; ce qui n'étonne pas quand on sait qu'elle le composa dans l'espace de six semaines. Ce fut quelque temps après qu'elle fit la connaissance de M. Fuesli, peintre estimé, pour qui elle conçut un sentiment très-tendre, qu'elle ne put céder, mais que cet artiste, qui était marié, ne pouvait encourager. Elle passa en France en 1792, dans la vue, écrivait-elle, de perdre au sein du bonheur public l'idée de ses malheurs privés. Ses espérances furent déçues. Son enthousiasme pour la liberté l'avait abusée ; le bonheur public avait quitté la France, et d'autres malheurs personnels y attendaient mistress Wollstonecraft. Elle se lia intimement avec plusieurs républicains du parti des Girondins, dont elle vit périr les chefs les plus fameux. A Paris un négociant américain, nommé Imlay, lui inspira une passion tendre qui fut d'abord payée de retour ; car elle joignait une figure agréable et intéressante aux dons de l'esprit et de la sensibilité. Imlay, après l'avoir rendue mère, finit par la sacrifier à son inconstance. Retournée en Angleterre et réduite au désespoir, elle chercha deux fois à s'ôter la vie, malgré l'affection qu'elle portait à sa fille. A quelque temps de là elle eut occasion de se lier particulièrement avec Godwin. Ils s'étaient vus autrefois, mais s'étaient quittés peu satisfaits l'un de l'autre. Un ami commun, en les rapprochant dans une visite, les mit à portée de se mieux apprécier. Il se plurent, habitèrent ensemble, et s'unirent au bout de quelques mois, malgré le mépris que tous deux avaient pour l'institution du mariage. Cette union fut heureuse, mais courte ; mistress Godwin mourut d'un accouchement pénible le 10 septembre 1797. Une éducation négligée et une imagination ardente avaient causé ses erreurs et ses infortunes. Elle n'avait, au rapport de son mari, d'autre religion que celle qu'elle s'était créée. Elle était d'ailleurs obligeante, généreuse et simple dans ses manières. Ses principes n'ont pas dû manquer de partisans pendant la révolution. On a vu en Amérique, à Salem, près de Boston, une espèce d'académie où l'on s'attachait à former, d'après les instructions de mistress Godwin, ce qu'on a appelé des femmes sans sexe ; mais ces principes ont aussi heureusement pro-

histoire, est en possession de deux grands secrets : faire de l'or et ne pas mourir. Godwin, dans la préface, va au-devant du reproche d'inconséquence qui pouvait lui être adressé pour avoir, dans cette nouvelle production de sa plume, exalté le bonheur du lien conjugal, dont il avait parlé si sévèrement dans la *Recherche sur la justice politique* : il déclare ici que, depuis plus de quatre ans, il désirait avoir l'occasion et le loisir de modifier quelques-uns des premiers chapitres de cet ouvrage, et il rappelle à ce sujet ce qu'il a dit dans une brochure publiée en 1795 et intitulée *Mémoires sur l'auteur d'une défense des droits de la femme* (p. 90, 2^e édition). Godwin a continué de parler du mariage avec le plus grand respect dans plusieurs des ouvrages qu'il a mis au jour depuis, notamment dans *Fleetwood, ou le nouvel homme sensible* (the new Man of feeling). Ce roman a été traduit en français par A.-L. Villetterque (Paris, 1805, 3 vol. in-12). Ayant comparé cette traduction au texte anglais, nous avons reconnu que le traducteur avait omis beaucoup de détails ; mais nous ne prétendons pas lui en faire un reproche. M. J. Cohen, qui a traduit *Mandeville, histoire anglaise du 17^e siècle* (Paris, 1813, 4 vol. in-12), y a fait également quelques suppressions, en les justifiant dans l'avant-propos ; mais on trouve dans cette version des obscurités et des expressions impropres qui font assez voir que le traducteur n'écrivait pas dans sa langue maternelle. Du reste, il a judicieusement consacré quelques notes à réfuter l'auteur sur des points de religion et de morale. Godwin, qui ne croyait pas avoir suffisamment abjuré l'opinion que dans sa jeunesse il avait énoncée sur l'institution du mariage, s'exprime ainsi dans *Mandeville* : « De toutes les fêtes qui égayent la scène variée de la vie, le mariage est la plus vraie. Là tout est simple et sans artifice. Cette union est le type de ce que la terre et le ciel ont de plus admirable. » — Madame Collet a traduit, comme étant de Godwin, *Isabelle Hastings* (Paris, 1823, 4 vol. in-12). *Cloudesley*, son dernier roman, a été traduit en 1830, 4 vol. in-12. La *Revue britannique* a donné, à neuf années de distance, deux articles sur cet écrivain célèbre : en juin 1827 et en avril 1836. Les malheurs domestiques ne lui manquèrent pas plus que les injustices et les persécutions littéraires. Son fils William, qui s'était fait connaître comme écrivain spirituel par des essais insérés dans les recueils périodiques, et qui a été un des rédacteurs des séances parlementaires dans le *Morning Chronicle*, n'avait que 29 ans lorsqu'il fut enlevé par le choléra, le 8 septembre 1832. L.

voqué l'éloquente indignation de plusieurs écrivains amis de l'ordre, de la morale et de la religion. (Voir les *Mémoires* sur sa vie, rédigés par son mari et mentionnés à l'article précédent et ci-après). Ces *Mémoires* ont été traduits en français, 1802, 1 vol. in-12, avec portrait. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages qui n'ont pas été cités ci-dessus : 1° *Histoire originale de la vie réelle*, à l'usage des enfants ; 2° *Abrégé du nouveau Grandisson*, traduit du hollandais ; 3° *Le Lecteur féminin* ; 4° *Importance des opinions religieuses*, traduit de M. Necker ; 5° *Physiologie de Lavater*, abrégé du français ; 6° *Éléments de morale*, traduits de l'allemand de Salzmann, Schnepfenthal, 1796, 3 vol. in-12. Salzmann, en reconnaissance, traduisit en allemand la *Défense des droits de la femme* ; 7° *Lettres écrites pendant un court séjour en Suède, en Norwège et en Danemarck*, 1796, in-8° ; 8° *Marie*, 1797, roman où elle a retracé d'une manière intéressante son sentiment pour cette amie de sa jeunesse qu'elle avait vue mourir à Lisbonne ; 9° *Vue historique et morale de l'origine et des progrès de la révolution française, et de l'effet qu'elle a produit en Europe*, 1794, in-8° ; le premier volume seul a paru ; 10° *les Maux de la femme* (*The wrongs of woman*), roman imprimé après la mort de l'auteur, et qui a été traduit en français par B. Ducos, sous le titre de *Maria, ou le malheur d'être femme*, Paris, 1798, in-12 ; et par M. Cés. Gardeton, sous le titre : *les Droits des femmes et l'injustice des hommes*, Paris, 1826, in-18 ; 11° des articles dans la *Revue analytique*, ouvrage périodique. Godwin a publié les *Œuvres posthumes* de sa femme, composées de mélanges, de lettres et de fragments, et précédées de l'histoire de sa vie, Londres, 1798, 4 vol. in-8°. L.

GODY (DOM SIMPLICIEN), bénédictin, né à Orlans au commencement du 17^e siècle, prit en 1618 l'habit religieux à l'abbaye St-Vincent de Besançon, et fut chargé par ses supérieurs d'enseigner les belles-lettres aux novices, emploi dont il s'acquitta avec succès. Il passa ensuite de la congrégation de St-Vannes à celle de Cluny, et fut envoyé à Paris, où il professa la philosophie pendant plusieurs années ; de retour dans sa province, il fut mis à la tête du collège de St-Jérôme à Dole et chercha à y maintenir le goût des bonnes études. En 1639, les congrégations de St-Vannes et de Cluny ayant été réunies pour la seconde fois, il fut élu prieur de Cluny ; mais l'année suivante il revint à Besançon, et il y mourut le 13 août 1662. On a de lui : 1° *Odes sacrées pour entretenir la dévotion des personnes de piété*, St-Nicolas (en Lorraine), 1629, in-12 ; 2° *les Honnêtes poésies de Placidus-Philemon Gody, divisées en cinq livres*, Nancy, 1654 ; (1) Paris, 1652, in-8°. Ces

poésies, dit Goujet, respirent une grande piété et c'est à peu près tout leur mérite. 3° *Humbertus, tragædia, data Parisiis in collegio Cluniacensium benedictino*, Paris, 1652, in-4°. Le sujet de cette pièce est la conversion d'Humbert, comte de Beaujeu. 4° *Genethliacon, sive principia ordinis Benedictini*, ibid., 1653, in-12 ; 5° *Elegia sanctorum illustrium, cum aliis nonnullis*, ibid., 1647, in-12. C'est un recueil d'hymnes à la louange des saints de l'ordre de St-Benoît. 6° *Ad eloquentiam christianam via*, ibid., 1648, in-12. Gibert parle avec éloge de ce traité sur l'éloquence de la chaire. 7° *Conduite intérieure pour madame de Combalet*, ibid., 1648, in-12 ; 8° *les Sacrifices du chrétien dans l'accomplissement de ses devoirs*, ibid., 1648, in-12. Cette édition est la seconde. 9° *Histoire de l'antiquité et des miracles de N.-D. de Mont-Roland*, Dole, 1631, in-12 ; Besançon, 1710, in-8°. Il attribue au monastère de Mont-Roland une origine fabuleuse, en s'appuyant sur un titre évidemment fabriqué dans des temps d'ignorance. 10° *Pratique de l'oraison mentale*, Dole, 1658, in-4°, deux parties. Cet ouvrage fut censuré par un chanoine de Besançon ; dom Gody lui répondit par l'ouvrage suivant : 11° *Spongia censura D. Valet, canonici ecclesiæ Bisuntinæ*, in-4° ; 12° *Musa contemplatrix*, Lyon, 1660, in-16 ; recueil de vers pieux ; 13° quelques ouvrages ascétiques peu importants. W-s.

GOEBEL (JEAN-GUILLAUME DE), juriconsulte et publiciste allemand, naquit le 25 mars 1685 à Höxter en Westphalie. Élevé par les jésuites il s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie ; mais après avoir été nommé maître en cette faculté, à l'âge de dix-sept ans, il se livra exclusivement à la jurisprudence, qu'il étudia dans les universités de Copenhague, Königsberg, Rinteln et Helmstadt ; il accompagna ensuite deux jeunes gentilhommes allemands dans leurs voyages en Hollande, en France et en Allemagne. Au retour de ce voyage, Leibnitz, qui s'occupait alors de son nouveau *Corpus juris* et de son *Histoire du duché de Brunswick*, voulut associer Gœbel à ses travaux ; mais celui-ci accepta de préférence la place de professeur de droit à Helmstadt. Ses leçons et ses écrits en latin, en allemand et en français, qui traitent pour la plupart des questions de droit public, sont très-estimés. L'empereur Charles VI lui donna en 1750 des lettres de noblesse ; et, peu de temps après, Gœbel fut nommé conseiller de la cour de Brunswick. Il mourut le 6 mars 1745. Le professeur Breithaupt a publié en 1748 la vie de ce publiciste en latin. Voici la liste de quelques-uns des nombreux ouvrages que Gœbel a mis au jour : 1° *Comment. de archiofficio Imperii R. Germ. origine et archithesaurario*, Hanovre,

prieur de St-Thomas et de Mont-St-Martin. L'édition de Paris, qui est également imprimée en lettres italiques, porte au frontispice le nom de Jean Guillemot, imprimeur ; elle est dédiée à madame de Combalet par une épître signée P. P. (*Placidus Philemon*) ; la Journée dévote forme le troisième livre ; le quatrième contient la Muse funèbre, et le cinquième le Voyage de Polidor à Mont-Chéry.

(1) D. Calmet cite l'édition de Nancy, dans la *Bibliothèque de Lorraine*, et dit qu'elle a été imprimée en caractères italiques par Sébastien Philippe. Il ajoute que le premier livre contient le Voyage d'amour ; le second, des élégies ; le troisième, des sonnets ; le quatrième, la Journée dévote ; le cinquième, la Muse funèbre, et que l'ouvrage est dédié à M. de Mercy,

1740, in-8°; Leipsick, 1753, in-4°; 2° *Notæ ad instrumentum pacis Westphalicæ*; 3° *les Loisirs de Helmstadt*, en 6 vol., en allemand; 4° *Réponse à la lettre de M. de B., touchant la question, si un prince peut en recevoir et protéger un autre chassé par ses ennemis sans violer la neutralité*; 5° *Recherche des causes de la présente guerre entre S. M. l'impératrice de la Grande-Russie et la Porte Ottomane*; 6° *l'Ordonnance de Charles-Quint relative aux monnaies, avec des notes* (en allemand); 7° *Lettre d'un Français de Paris à son ami, touchant l'élection d'un nouvel empereur*; 8° *Réflexions sur la liaison qui existe entre l'empire et les pays de Florence, de Parme, de Plaisance et de Milan*; 9° *De l'origine de la dignité électoral dans la maison de Bavière, et de l'acquisition du haut Palatinat et du comté de Cham*; 10° *S'il est permis d'arrêter un ambassadeur qui traverse sans passeport les États du souverain avec lequel son maître est en guerre*; 11° *Discours sur l'utilité du commerce*. Outre ces écrits publiés en français, Gœbel a composé un grand nombre de dissertations politiques : *De idea principis virtuosæ*; *De origine juris venandi*; *De origine et progressu litterarum obligationum*; *De jurebus procerum imper. majestaticis*, Helmstadt, 1748, in-4°; *De statu nobilitatis germanicæ*, etc. Ce publiciste est aussi l'éditeur des *OEuvres de Conring*, en 7 volumes in-fol. (voy. CONRING). — Jean-Henri-David GOEBEL, historien allemand, né en 1747 à Neustadt sur l'Aisch, dans le haut Bourgraviat, étudia la théologie à Altdorf, et fut ensuite instituteur et ministre protestant à Venise; mais il abandonna dans la suite le ministère ecclésiastique et accepta la place de secrétaire du baron de Senkenberg, conseiller aulique à Vienne. Après la mort de son patron il passa dans la maison du conseiller aulique Gaertner en qualité d'instituteur et de bibliothécaire; il mourut le 5 avril 1771. Gœbel a publié : 1° *Marquardi Freheri, de secretis judiciis olim in Westphalia, alisque Germaniæ partibus usitatis, postea abolitis, commentariolus; cui accedit Joannis de Francofordia contra Feymeros tractatus, et Henrici Christiani L. B. de Senkenberg collectanea manuscripta*; edit et præfationem de scriptoribus horum judiciorum, necnon de vita scriptisque Freheri, adjecit Ratisbonne, 1762, in-4°; 2° *Mémoires pour servir à l'histoire politique de l'Europe sous l'empereur Charles-Quint, extraits de notices imprimées et manuscrites, avec une préface du baron de Senkenberg* (en allemand), Lemgo, 1767, in-4°. — Jean-Henri-Erdmann GOEBEL, philologue allemand, né à Lauban le 10 octobre 1752, se livra pendant soixante-deux ans, dans le lycée de cette ville, comme co-recteur, et dans la suite comme recteur, aux fonctions de l'enseignement, et termina sa carrière laborieuse le 7 août 1795. Il a publié environ soixante dissertations et programmes en latin et en allemand sur différentes matières historiques, philologiques et philosophiques. Nous nous bornerons à en citer : 1° *De la première cul-*

ture de la contrée de Lauban, Lauban, 1763, in-4°; 2° *Des premiers événements de la ville de Lauban*, ibid., 1763, in-4°; 3° *Histoire de la ville de Lauban, depuis 1756 jusqu'en 1766*, ibid., 1766, in-4°; 4° *L'Epizootie parmi les hommes, où l'on combat la Vie et les opinions de Sebald. Nothanker et les Passions du jeune Werther*, ibid., 1773, in-4°. B-H-D.

GOEBLER (JUSTIN), jurisconsulte et historien, né à St-Goar, dans la Hesse, vers le commencement du 16^e siècle, s'établit à Francfort, où il exerça la profession d'avocat avec succès; il mourut dans cette ville en avril 1567. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : 1° *Prosopographiæ libri IV, in quibus personarum illustrium descriptiones aliquot seu imagines ex optimis quibusdam auctoribus selectæ continentur*, Mayence, 1557, in-8°; 2° *De gravatura militum non toleranda*, Francfort, 1564, in-4°; 3° *Narratio de bello Hildeshemensi inter Ericum D. Brunsv. et episcopum Hildeshem., anno 1549, durante interregno gesto*, insérée dans le tome 2 des *Scriptor. rerum German.* de Schard; 4° *Chronicon historicum ducum Brunsvicensium*, Francfort, 1564, in-fol.; 5° *L'Histoire de l'empereur Maximilien I^{er}* (en allemand), ibid., 1566, in-fol.; 6° *L'Histoire de Brandebourg, depuis l'année 768 jusqu'en 1279*, ibid., 1566, in-fol. en vers allemands; 7° *les Vies* (en latin) d'Ulrich Fabricius, jurisconsulte, et de Pierre Shade, plus connu sous le nom de *Mosellanus*; la dernière est insérée dans les *Vitæ viro-rum qui superiore nostroque sæculo.... illustres fuerunt* (voy. FICHARD). Goebler a traduit du grec en latin la *Harangue* de Démosthènes sur la paix, et celle de Lycurgue contre Léocrate. Il a également traduit en latin les *Ordonnances* de Charles-Quint touchant l'administration de la justice, et les a publiées avec des notes; la *Chronique* de Lubeck par Hermann Boner. On a en outre de lui : les *Institutes* et les *Novelles* de Justinien, traduites en allemand, quelques ouvrages de droit peu importants, quatre livres de vers latins et d'autres opuscules. On conserve à la bibliothèque du Vatican un manuscrit original de Goebler, intitulé *Historia de quadam filia regis Franciæ, quam ipse pater uxorem habere optabat, ab eo flagitio divinitus servata, e germanicis rythmis Buheleri in latinam linguam conversa ad Philippum Caroli Quinti filium*, in-fol. On ignore à quel roi de France se rapporte cette anecdote, qui paraît mériter peu de confiance. W—s.

GOECHHAUSEN (ERNEST-AUGUSTE-ANTOINE), littérateur, né le 12 juin 1740 à Weimar, entra dans les pages du prince Henri de Prusse, et prit ensuite du service dans l'armée. En quittant la carrière des armes en 1769, avec le grade de capitaine, il fut nommé assesseur au conseil administratif d'Eisenach. Il en devint directeur en 1802. En 1809 il fut nommé conseiller privé et capitaine commandant de la citadelle d'Eisenach. Il mourut le 25 mars 1824. Il était décoré de l'ordre du Faucon. Esprit original, pénétrant, observateur,

enjoué, il s'opposa fortement dans ses écrits aux fausses tendances de l'époque, surtout à la sentimentalité exagérée et maladroite. Ses *Voyages*, base principale de sa réputation, contiennent plusieurs particularités intéressantes sur sa vie, et renferment plus qu'aucun autre de ses ouvrages les vœux qui lui étaient personnelles. Il prit pour modèle de son *Antoinette* le *Diogène de Synope* de Wieland. La plupart de ses écrits sont anonymes; en voici la liste : 1° *M... U... (Mes voyages)*, 1^{re} partie, 1775; 5^e édition, 1776; 2^e partie, 1798; nouvelle édition en deux parties, Leipsick, 1807; 2° *Développement du système d'une république universelle*, Rom., 1786; 3° *Antoinette, ou conte de l'autre monde*, Leipsick, 1776; 4° *la Fièvre à la Werther*, Leipsick, 1776; 5° *Éclaircissement sur le système de la république universelle*. Leipsick, 1787; 6° *Fragment de l'histoire et des opinions d'un fils de l'homme*, Eisenach, 1787; 7° *Matériaux pour l'histoire du socratisme*, Eisenach, 1788; 8° *Dialogues sur le gallicisme et le germanisme*, Erfurt, 1790; 9° *Promenade sur les bords du Rhin et du Mein*, Francfort-sur-Mein, 1795. W. T.

GOECKINGK (LÉOPOLD-FRÉDÉRIC GONTHER), poète allemand, né le 13 juillet 1748 au village de Grœningen, dans le pays d'Halberstadt, avait occupé divers emplois dans les finances sous le règne de Frédéric II. Pendant la guerre de sept ans il fut directeur de chancellerie à Ellrich, dans le comté de Hohenstein, et en 1786 conseiller des domaines à Magdebourg; enfin en 1788 landrath ou conseiller pour l'administration et les impôts à Wernigerode. Frédéric-Guillaume II l'avait anobli en 1789; quatre ans plus tard Gœckingk fut appelé au conseil des finances à Berlin, et chargé de la direction de la province de Posen ou Pologne prussienne, ce qui le força de séjourner quelques années dans ce pays. Le duc de Courlande le choisit pour son chargé d'affaires dans la capitale. Le roi de Prusse l'avait nommé aussi membre de la commission de législation, et en 1799 il lui confia la direction de la police de Berlin. Le plan de réforme que Gœckingk fit pour cette police fut approuvé et mis à exécution. En 1802, quand le prince d'Orange obtint les abbayes princières sécularisées de Fulde et du Corvey, Gœckingk fut chargé d'organiser l'administration de la nouvelle principauté. Il avait été camarade d'étude de Bürger au lycée (*pædagogium*) de Halle. Les deux poètes restèrent toujours amis, et lorsque Bürger fut l'éditeur de l'*Almanach des muses* de Gœttingue, Gœckingk y contribua, ainsi qu'à l'*Almanach des muses* de Hambourg. Il se fit connaître par des épitres dans le genre didactique, où il exposait dans des vers bien faits une philosophie douce et pratique comme celle de Socrate. Ses *Chants de deux amants* sont très-estimés, et on les compte parmi les meilleures productions lyriques de l'Allemagne. On a de Gœckingk beaucoup d'épigrammes ainsi que des *essais* sati-

riques en prose, dans le genre de Rabener, qui firent peu de sensation. Il composa encore divers morceaux de poésie dans un âge plus avancé, mais il ne marqua plus dans les lettres. Étant lié d'amitié avec madame de la Recke, sœur de la duchesse de Courlande, il avait été chargé en 1800 par cette dernière, devenue veuve, de la tutelle des jeunes princesses ses filles, ce qui le força de faire valoir dans leurs intérêts des réclamations à St-Petersbourg, où il eut un plein succès. Il habitait en 1806 l'hôtel de Courlande à Berlin, et il fut obligé de faire les honneurs de la maison à l'état-major français qui vint l'occuper. Il se retira ensuite en Silésie, dans la terre de sa dernière pupille, la duchesse de Dino, dont il avait encore l'administration. En 1815, le pays ayant été frappé d'une contribution, et ne pouvant la fournir sur-le-champ, Gœckingk fut arrêté par un détachement de soldats français et transporté à Grunberg pour y rester en prison jusqu'à ce que la contribution fût payée. Mais un riche négociant répondit pour lui et avança la somme requise. Quand la Prusse fut délivrée des armées étrangères, Gœckingk se retira du service prussien, et il vécut d'une pension que lui faisait le gouvernement; les calamités de la guerre l'avaient forcé de vendre un bien de campagne; fruit de dix-neuf années d'économie; il perdit son fils cadet, qui servait dans l'armée westphalienne, à la retraite de la Russie en 1812; et, quatorze ans après, son fils aîné, major prussien, mourut subitement. Il était veuf pour la seconde fois, ayant épousé successivement deux sœurs. Accablé alors de chagrin et souffrant de ses infirmités il abandonna Berlin pour se retirer au sein de sa famille, à Wartenberg, et il y acheva ses jours le 18 février 1828. Gœckingk était très-sévère pour ses enfants, et beaucoup plus amical dans sa correspondance que dans la conversation. Sa conduite dans l'affaire du *Journal pour l'Allemagne* le fit estimer comme un homme d'honneur. Chargé de la rédaction de ce journal il y avait inséré un article envoyé de Mayence par un employé, pour signaler des abus qui se commettaient dans cette ville. Les autorités mayenaises portèrent plainte au gouvernement prussien, et celui-ci enjoignit à Gœckingk de faire sur-le-champ connaître l'auteur de l'article, sous peine d'être enfermé dans une forteresse. Gœckingk, pour ne pas causer la ruine d'un employé, père de famille, eut la fermeté de refuser; et déjà on se disposait à le jeter dans les cachots lorsque l'intervention du ministre Herzberg arrangea l'affaire, moyennant l'abandon que Gœckingk fut obligé de faire de la rédaction du journal. Nous allons résumer ses travaux littéraires : 1° *Lieder zweyer Liebenden*, chants de deux amants, 1777; 2° édition, 1779. Voici l'origine de ces poésies. Gœckingk, en faisant la cour à mademoiselle Fernande Vopel, qui devint sa première femme, lui adressa des épîtres amoureuses, auxquelles la jeune personne répondit

par des lettres pleines d'un sentiment naïf et tendre. Dans la suite il eut l'idée de tourner ces lettres en vers et de les publier avec ses épîtres, en changeant les deux noms en ceux d'Amarant et Nantchen. Les lettres de sa femme ne furent pas trouvées inférieures aux siennes, quoique d'un style différent, et Wieland donne à Fernande le titre de la Sapho allemande. Elle mourut en 1781, n'ayant survécu que de quelques mois à un de ses deux fils. Peu de temps après Gœckingk épousa la sœur cadette, Amalie. 2^o *Journal de et pour l'Allemagne*, 1783-1784, 12 cahiers et un supplément. Ce journal fut continué par Bibra. 3^o *Gedichte*, poésies, Francfort, 1780-1782, 5 vol. in-18; 2^e édition, 1818, 4 vol. in-8^o. Le dernier comprend les *Essais satiriques*. On trouve dans ce recueil, outre les Chants des deux amants, un poème narratif, *Adlerkant et Nettchen*, en 5 parties, dont l'action se passe dans une famille bourgeoise d'Allemagne. Ses épîtres, épigrammes et pièces de circonstances font aussi partie du recueil. 4^o *Prosaische Schriften*, écrits en prose, Francfort, 1784, t. 1^{er}. Faute de succès ce recueil n'a pas été continué. On y trouve une composition badine, *l'Élection d'un bourgmestre*, en 4 parties appelées chants. 5^o *Vie de Nicolaï*, Berlin, 1819, in-8^o. C'est la biographie du fameux libraire de Berlin qui, étant très-instruit, avait fait partie du cercle littéraire auquel appartenait aussi Gœckingk. 6^o *Vie de dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe*, Berlin, 1820, 2 vol. in-12. C'est un extrait des mémoires publiés en France. Il fut aussi éditeur des voyages et des œuvres posthumes de Bretschneider. Comme poète, Gœckingk appartient à l'ancienne école allemande, celle des Wieland, Bürger et Hœlty. Correct, simple, naturel et aimable, il manque de verve et devient souvent prosaïque. Ses pièces de vers ont été longtemps une bonne fortune pour les éditeurs d'*Almanachs des muses*. Le poète Tiedge, son ami, a donné une notice sur sa vie et ses écrits dans les *Zeitgenossen*, 5^e série, t. 1^{er}. D—C.

GOEDART (JEAN), naturaliste et peintre hollandais, né à Middelbourg en 1620, mort en 1668, a été l'un des meilleurs observateurs de la nature et des propriétés des insectes, et le premier qui ait bien observé et décrit leurs métamorphoses. Dans son ouvrage, il a non-seulement indiqué tout ce qu'il avait remarqué de nouveau sur les insectes, mais, comme il était peintre, il a eu soin d'enrichir ses descriptions de dessins coloriés, très-exacts. Son livre a paru en hollandais, sous ce titre : *Description de l'origine, de l'espèce, des qualités et des métamorphoses des vers, chenilles, etc.*, Middelbourg, 5 part. in-8^o, avec 135 planches coloriées. Le titre de cette édition n'indique pas la date de l'impression; mais la dédicace est de l'année 1662. Le texte fut aussi imprimé en latin et en français. La traduction latine fut publiée sous ce titre : *Metamorphosis et historia*

naturalis insectorum, cum commentario Jo. de Mey et duplici ejusd. appendice, una de hemerobiis, altera de natura cometarum, Middelbourg, 1662-1667. Le deuxième volume de cette édition renferme un mémoire de Paul Voezaerdt sur l'origine et l'utilité des insectes. Mart. Lister, qui en a donné une traduction anglaise, mise en ordre et enrichie de notes, York, 1682, in-4^o, en a fait paraître aussi une seconde édition latine, totalement refondue, selon un ordre méthodique et une classification qui lui est propre, sous ce titre : *Joh. Goedartius de insectis, in methodum redactus*, Londres, 1683, in-8^o, avec 14 pl. Il y a joint une nouvelle édition de l'*Appendix* à son *Historia animalium Angliæ*, et quatre nouvelles planches de scarabées, etc., sans texte explicatif (voy. LISTER). L'édition française est intitulée : *Métamorphoses naturelles, ou l'Histoire des insectes, etc.*, Amsterdam, 1700, 5 vol. in-12. Goedart a observé jusqu'à cent cinquante espèces différentes de chenilles et d'autres insectes. Sans doute les travaux des entomologistes modernes ont répandu de nos jours plus de lumière sur cette partie de l'histoire naturelle; mais on a lieu d'admirer la patience avec laquelle Goedart a cherché à connaître le caractère et jusqu'aux passions de ces petits animaux (1). B—H—D.

GOEDIALS. Voyez GAND (HENRI DE).

GOELIKE (ANDRÉ-OTTOMAR), médecin allemand, né à Nienburg sur la Saale le 2 février 1671, étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Halle, où il enseigna en 1709 les sciences médicales. Nommé en 1713 professeur à l'université de Duisburg, il se fit remarquer par ses leçons et par différents ouvrages qu'il publia. Il enseigna dans la suite à l'université de Francfort, et fut aussi médecin du cercle de Lebus; mais il renonça bientôt à ce dernier emploi, qui était trop fatigant pour son âge. Il mourut le 12 juin 1744. Goelike était un des défenseurs les moins habiles de la doctrine de Stahl; et il publia beaucoup d'ouvrages qui furent vigoureusement attaqués. Nous en citerons les principaux : 1^o *Epist. de damnis purgantium in diathesi hectico-phthisico-hydopica*, Leipsick, 1708, in-4^o; 2^o *De revellentibus ac derivantibus veterum, eorumque rationali explicatione*, Halle, 1709, in-4^o; 3^o *De veritate practica diversionis veterum per revellentia ac derivantia, eorumque operandi ratione*, ibid., 1712, in-4^o; 4^o *De diversione humorum per revulsionem ac derivationem eorum*, Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4^o; 5^o *Historia anatomiae nova æque ac antiqua*, Halle, 1713, in-8^o; 6^o *Historia chirurgiæ antiqua*, ibid., 1713, in-8^o; 7^o *Historia chirurgiæ recentior*, ibid., 1713, in-8^o. Eidous a traduit en français ces trois derniers ouvrages. 8^o *Historia medicinae universalis qua celebriorum quorumcumque medicorum qui a primis artis natalibus ad nostra usque tempora inclaruerunt, vitæ, nomina, dogmata singularia, ratiocinia, hypotheses, sec-*

(1) Voyez les *Mémoires de Trévoux*, juillet, 1701, p. 85-98.

læ, etc., *accurate pertractantur*, ibid., 1717-1720, 3 vol. in-8°. Goelike a divisé son histoire en six époques. La première donne l'histoire de la médecine dès avant le déluge : il y traite d'une manière très-étendue de la médecine des Hébreux. La deuxième comprend celle des Phéniciens, des Babyloniens, des Assyriens, des Indiens, et surtout celle des Égyptiens. La troisième époque traite de la médecine des Grecs, depuis Esculape jusqu'à la guerre de Troie. La quatrième commence à la destruction de Troie, et s'étend jusqu'à Hippocrate. La cinquième période est entièrement consacrée à la doctrine d'Hippocrate. La sixième enfin traite des successeurs de ce célèbre médecin, et finit à l'époque où l'art de la médecine a été partagé en trois professions différentes. 9° *Spiritus animalis e foro medico relegatus*, ibid., 1723, in-4°. L'auteur prétend, dans cette dissertation, que les nerfs vibrent comme des cordes aussitôt que l'âme exerce sur eux son influence. Ce système n'est qu'une répétition de celui de Carl, de Bidloo et d'autres qui avant Goelike ont rejeté les esprits vitaux. 10° *Institutiones medicæ, secundum principia mechanico-organica reformatæ*, Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-4°. L'auteur n'admet point, dans ces institutions, le mécanisme comme cause principale des changements du corps ; il le rejette au contraire ; il s'empporte sans raison contre les médecins mécanistes ; mais on chercherait en vain, dans son ouvrage, des preuves démonstratives en faveur du premier principe de la doctrine de Stahl, celui de l'influence de l'âme sur toutes les fonctions du corps : il n'y est aussi nullement question de la doctrine de la génération. Goelike a publié encore un grand nombre de dissertations : *De corticis Chinæ usu noxiò, licet recto in febribus* ; *De emeticorum usu et abusu* ; *De onopordo carcinomatis averrunco* ; *De lue contagiosa bovillum genus depopulante*, etc. B—H—D.

GOELIS (LÉOPOLD-ANTOINE), professeur de médecine à l'université de Vienne, né en 1765, s'est fait une réputation par son habileté dans le traitement des maladies des enfants. Il fut pendant plusieurs années directeur et médecin de l'hôpital des enfants malades, à Vienne. Il mourut en 1827. Ses écrits sont : 1° *Traité pratiques sur les principales maladies des enfants* (en allemand), Vienne, 1815, t. 1^{er} ; 1818, t. 2. Le premier volume de cet ouvrage contient un traité sur l'hydrocéphale aiguë, avec une histoire de l'hôpital des enfants de Vienne, et un tableau des maladies qu'on y a observées depuis vingt ans. Le deuxième volume traite de l'hydrocéphale chronique. 2° *Tractatus de rite cognoscenda et sananda angina membranacea*, Vienne, 1817, in-8°. Cet ouvrage fut envoyé au concours sur le croup, ouvert par l'empereur Napoléon en 1811. Il n'obtint aucune mention. 3° *Avis sur la manière d'améliorer l'éducation corporelle des enfants, avec des avertissements sur les maladies insidieuses et promptement mortelles, et sur diverses coutumes nuisibles* (en allemand),

Vienne, 1811, in-8° ; 2° édit., ibid., 1825, in-8°. On trouve dans le journal de médecine d'Hufeland (année 1823) un article assez étendu sur les méthodes employées par Goelis dans les principales maladies des enfants. Cet article a pour auteur le docteur Brosius, qui avait suivi pendant six mois la pratique du médecin de Vienne, dans son hôpital. Il en existe une traduction française dans la *Gazette médicale de Paris*, année 1834, p. 675, et année 1853, p. 63. G—T—R.

GOELNITZ (ABRAHAM), en latin *Golnitiùs*, géographe, né à Dantzic dans le 17^e siècle, a publié plusieurs ouvrages estimables, mais qui ont été surpassés depuis. Il avait parcouru dans sa jeunesse la plus grande partie de l'Europe, non en simple curieux, mais en voyageur qui veut s'instruire par ses propres observations. On sait qu'il habitait Copenhague en 1642 ; mais on ignore l'époque de sa mort. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1° *Ulysses Gallico-Belgicus, per Belgiam, Hispaniam, regnum Gallie, ducatum Sabaudie, Taurinum usque Pedemontis metropolim*, Leyde, 1651 ; Amsterdam, 1653, in-12 ; traduit en français par Louis Coulon, sous ce titre : *l'Ulysse français*, Paris, 1645, in-12. Quoique suranné à beaucoup d'égards, et fourmillant de fautes dans les noms propres, ce livre peut encore être consulté avec fruit pour quelques objets peu connus : on y trouve par exemple le texte des statuts et privilèges de la nation germanique à l'université d'Orléans (voy. GIFFEN). 2° *Compendium geographicum succincta methodo adornatum*, Amsterdam, 1645, 1649, in-12 ; et avec des augmentations, Wittemberg, 1671, 1678, in-12. Cet abrégé est intéressant, surtout pour ce qui concerne l'Espagne : l'auteur le composa pour l'éducation du fils de Christian Thomaeus, chancelier de Danemarck ; et dans l'épître dédicatoire, il lui promet de travailler en sa faveur à une *Prosopographie* qui contiendra les généalogies des principales familles. 3° *Princeps ex Corn. Tacito, curata opera deformatus*, Leyde, 1656, in-12 ; 4° une édition augmentée de la *Politique chrétienne*, de Lambert Daneau, Leyde, 1659, in-12. W—S.

GOEMOERY (DAVID), médecin, né à Rosnau, en Hongrie, l'an 1708. Il fit ses études à Léna, s'établit à son retour dans la ville de Raab, et fut élevé au rang de noble hongrois. Il vivait encore en 1778, et avait publié : *Disput. de syllogismo*, Léna, 1752 ; *De peripneumonia*, ibid., 1753 ; *Praxis medica usui apothecæ manualis pharmaceuticæ accommodatæ*, sans année ni lieu d'impression, in-fol. ; *Traité de la guérison de la peste*, en langue hongroise, Raab, 1759. Voy. *Wesziprem, Biogr. medic. Ungar. cent.* 2. C—AU.

GOENNER (NICOLAS THADDEÛ DE), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Bamberg le 18 décembre 1764, étudia à Göttingue. Dès son retour dans sa ville natale, il fut nommé, en 1790, conseiller de cour et de gouvernement, et adjoint à une commission chargée de rédiger un code pénal.

En 1792 il fut nommé professeur de Pandectes, et chargé ensuite de l'enseignement du droit public. En 1796 il fut envoyé à Nuremberg en qualité de commissaire du prince évêque de Bamberg, et plénipotentiaire pour arranger un démêlé datant de soixante-dix ans avec la couronne de Prusse. — A son retour il devint, en 1797, second conseiller de la chambre du prince. Il fut appelé en 1799 comme professeur de droit public à l'université d'Ingolstadt, d'où il fut transféré avec l'université elle-même à Landshut en 1800. Il fut recteur perpétuel de cette université en 1804. Plus tard il s'adonna de préférence à la pratique de la jurisprudence. En 1811 on l'appela à Munich, pour concourir à la rédaction d'un nouveau code bavarois. En 1815 il reçut des lettres de noblesse, et en 1815 devint référendaire privé de justice; en 1817 conseiller privé, et enfin conseiller d'État. — Il se montra très-actif à la diète de 1819 et à celle qui la suivit. — Comme fondateur de l'école de droit philosophique, il se chargea à l'université de Munich du cours de jurisprudence philosophique. — Il mourut dans cette ville le 18 avril 1827. — Les plus remarquables de ses travaux sont un *Choix de cas de jurisprudence*, Landshut, 1801-1805, 4 vol.; *Manuel de procédure commune*, Erlangen, 1804-1805, 4 vol.; *Droit public allemand*, Landshut, 1804; *Archives pour la législation et la réforme de l'étude du droit*, Landshut, 1808-1814, 4 vol. D'autres ouvrages non moins précieux furent pour la plupart provoqués par ses propres travaux législatifs, tels que : *Projet d'un code sur la procédure juridique en matière de droit civil*, 3 parties, Erlangen, 1815-1817; *Commentaire sur le code hypothécaire pour la Bavière*, Munich, 1825-1824, 2 vol.; et, en compagnie avec Schmidtlein, *Annales de la législation et de la jurisprudence dans le royaume de Bavière*, Erlangen, 1818-1820, 3 vol.

Z.

GOENS (RYKLOF VAN), Frison d'origine, mais né à Rees, dans le duché de Clèves, en 1619, d'un père qui était au service des états généraux, passa dans l'Inde à l'âge de neuf ans avec ses parents, dont il se vit orphelin deux ans après. Il s'engagea au service de la compagnie des Indes hollandaises en 1634; et, de grade en grade, il parvint, par sa bonne conduite, à être nommé gouverneur de Ceylan en 1660, directeur général à Batavia en 1675, et gouverneur général en 1678. Dès 1652 il avait rempli avec un grand succès une ambassade auprès de l'empereur de Java, et il avait commandé une flotte de retour en 1655. Il fut renvoyé à Batavia deux ans après. Van Goens est peut-être, de tous les Hollandais, celui qui, de sa tête, de son épée et de sa plume, a le mieux servi sa patrie dans l'Inde. La compagnie lui a été redevable de Tuticorin, de Manaâr, et de la pêche des perles à la côte de Coromandel; du royaume de Jaffanapatnam, de Cranganor, Coulan et Cochîn, à la côte de Malabar. Il gagna plusieurs batailles sur les Portugais. Il se permit

en 1672 une chose bien hardie, et peut-être sans exemple : de son chef, il commença dans l'Inde la guerre contre la France. Voici ce que raconte à ce sujet Guillaume Van Haren, dans ses notes sur son poème des *Gueux*, t. 2, p. 547, édition de 1785 : « Dès 1670 Louis XIV avait résolu d'attaquer la Hollande sur tous les points; il fit « passer une flotte dans l'Inde, sous le commandement de la Haye, afin d'y commencer les « hostilités aussitôt qu'il aurait reçu la nouvelle « de la rupture en Europe. Celle-ci n'eut lieu « qu'au printemps de 1672. Au mois de mars de « la même année, la flotte de la Haye, forte de « treize vaisseaux de ligne, se présenta sur les « côtes de Ceylan. Celui-ci n'ayant pas encore « d'avis de ce qui se passait en Europe, laissa « passer librement, en vue de son escadre, une « flotte marchande hollandaise, composée de treize « bâtiments, se rendant de Batavia à Ceylan, et « commandée par Roothaas; mais à peine cette « flotte fut-elle arrivée à Colombo, capitale de « Ceylan, que le gouverneur Van Goens la fit armer en guerre, et qu'en ayant pris le commandement, il attaqua l'escadre de la Haye, et « s'empara de tous les bâtiments qu'il trouva « isolés, le tout de son autorité privée, et sans « information possible : car je trouve dans le « journal d'un officier français, pris à bord du « *Phénix*, capitaine Lamellinière, que ce vaisseau « fut pris le 31 mai 1672, et l'*Europe*, capitaine Desprez, également de l'escadre de la Haye, « le 15 juin suivant. Or la guerre contre la Hollande ne fut déclarée à Paris que le 6 avril. Van Goens n'en a donc pu être avisé aux époques en question. La singularité de cet événement ne paraît pas avoir été remarquée par les historiens. » Van Goens, ayant reçu un honorable congé de la compagnie, vint pour goûter le repos dans sa patrie en 1682; mais il mourut à Amsterdam peu de temps après son arrivée, le 14 novembre.

M—ON.

GOENS (RYKLOF-MICHEL VAN), arrière-petit-fils du précédent, né à Utrecht, de Daniel-François Van Goens, membre distingué de la magistrature de cette ville, docteur en philosophie et en droit, mérite d'être placé au nombre des bons philologues de la Hollande. Imbu, dès l'âge le plus tendre, des lettres grecques et latines, il se trouva à onze ans en état d'écrire pendant ses vacances : 1° une savante dissertation intitulée *de Cepotaphiis*, ou *sur les Sépultures dans les jardins*. Diverses circonstances en retardèrent la publication de quelques mois; mais elle parut à Utrecht vers la fin de 1765, in-8°. Elle avait eu l'approbation du maître de l'auteur, le professeur Wesseling, et il la dédia à son père. 2° Dès l'année suivante, il soutint, en forme de thèse, sous les auspices de Wesseling : *Observationes miscellaneæ, philologici potissimum argumenti*. Utrecht, 1764, in-4°; 3° la même année encore, il ajouta une *Epistola critica* aux *Conjecturæ criticæ* d'Antoine de Rooy, ibid.;

in-8°; 4° *Porphyrus de antro nympharum*, en grec et en latin, suivi d'une *Dissertatio Homerica* et d'*Animadversiones*, Utrecht, 1763, in-4°. Cet ouvrage ayant beaucoup ajouté à la réputation de ce précoce érudit, les curateurs de l'Académie d'Utrecht le nommèrent en conséquence professeur extraordinaire de littérature ancienne en 1766, place dont il prit possession par une harangue latine. 5° *De incrementis quæ humaniores litteræ, historiarum imprimis et græcæ linguæ studium sæculo XVIII^o ceperunt*. 6° Il eut une discussion avec Duker, *De Simonide Ceo, poeta et philosopho*, Utrecht, 1768, in-4°; 7° il enrichit de deux excellentes préfaces, aux tomes 1 et 6, la traduction hollandaise du voyage de *Volckmann* en Italie, Utrecht, 1775 et 1774, 6 vol. in-8°; 8° il traduisit également de l'allemand en hollandais, le traité de Moses Mendelssohn *sur le sublime et le naïf*, ibid., 1770, et y ajouta quelques observations; 9° des théologiens zélés de Rotterdam l'ayant attaqué à ce sujet, dans un ouvrage périodique, il publia un avis (*Berigt*) sur cette querelle en 1773 : il paraît néanmoins que ces misérables tracasseries le décidèrent l'année suivante à résigner sa chaire de professeur, et à entrer dans la magistrature de la ville d'Utrecht; nouvelle carrière où il fut loin de trouver le repos. Il semble avoir perdu le goût des lettres en changeant de situation; car il vendit en 1776 sa riche bibliothèque, dont il donna le catalogue en français, sous ce titre : 10° *Catalogue fait sur un plan nouveau, systématique et raisonné, d'une bibliothèque de littérature*, Utrecht, 2 vol. in-8°. Les troubles politiques de la Hollande ne tardèrent pas à l'occuper tout entier : il se montra partisan à outrance du système stathoudérien, dont le discrédit prolongé entraîna enfin son émigration en Allemagne ou en Suisse. Il s'était signalé dans la polémique révolutionnaire par un *Mémoire politique sur le vrai système de la ville d'Amsterdam*, in-fol. (en hollandais). M—ON.

GOERÉE (HUGUES-GUILLAUME), né à Middelbourg, mort vers 1645, réunissait deux états qui vont assez rarement ensemble aujourd'hui, ceux de théologien et de médecin. Il a traduit du latin en hollandais le *Traité de la république des Hébreux*, de Pierre Cunæus, et y a fait successivement trois continuations. Le tout a paru en français, Amsterdam, 1703, 5 vol. in-8° (*voy. CUNÆUS*). — *Guillaume Goerée*, fils du précédent, né à Middelbourg en 1653, vit ses premières études interrompues par la mort prématurée de son père; et, forcé de prendre une autre profession, il choisit celle de libraire, comme plus analogue à son goût pour les sciences et les lettres. Il s'établit à Amsterdam, où il mourut en 1741, laissant un assez grand nombre d'ouvrages qui font honneur à ses connaissances et à son application. Quelques-uns ont pour objet les arts du dessin, surtout la peinture et l'architecture; mais les principaux sont : 1° *Introduction à la science biblique et à l'Histoire sainte*, XVII.

tirée des plus anciens monuments des Hébreux, des Chaldéens, des Babyloniens, des Égyptiens, des Syriens, des Grecs et des Romains, 2 vol. in-fol. d'une exécution typographique soignée, et enrichis d'estampes, Utrecht, 1700 et 1716; 2° *Histoire de l'Église judaïque*, ouvrage dans le genre du précédent, 4 vol. in-fol., qui ne conduisent l'histoire du peuple juif que jusqu'à son entrée dans la terre promise; Amsterdam, 1700. Tous ces ouvrages sont en hollandais. — *Jean Goerée*, fils du précédent, né à Middelbourg en 1670, mort à Amsterdam en 1751, s'est fait connaître comme poète et comme dessinateur. Il a composé les dessins de plusieurs tableaux qui ornent l'hôtel de ville d'Amsterdam : il gravait aussi à l'eau-forte, et les amateurs recherchent ses ouvrages en ce genre, qui ne sont pas communs. Ses *Poésies mêlées* ont paru à Amsterdam, 1754, 1 vol. in-8°. On y regrette l'absence du goût plutôt que celle de la verve et de l'esprit. Il a traduit en hollandais l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*. M—ON.

GOERRES (JACQUES-JOSEPH DE), professeur, célèbre principalement par ses écrits politiques, œuvres d'un patriotisme et d'un talent véhément, consacrées aux intérêts nationaux et religieux de son pays, notamment de sa province catholique. Il naquit à Coblenz le 25 janvier 1776. D'ardentes sympathies pour les idées révolutionnaires françaises se manifestèrent en lui dès sa dix-huitième année, en même temps que les mouvements guerriers de 1793 interrompaient le cours régulier de ses études par l'envahissement des rives du Rhin. Il se signalait déjà dans les clubs, dans un journal dit *la Feuille rouge*, qu'il vit supprimer d'abord sur la plainte du gouvernement hessois, mais qu'il reproduisit pendant quelque temps sous le titre de *Contes à couverture bleue* (Rübezahl mit blauem Gewand). Impatient, à cette époque, de devenir citoyen français, le jeune Goerres venait à Paris en 1799, avec quelques-uns de ses compatriotes, demander au directoire la réunion à la France des contrées riveraines du Rhin, dont la destinée était alors fort précaire; mais cette députation sans caractère politique suffisant trouvait la scène changée par le 18 brumaire, et s'en retournait après avoir présenté un mémoire, mais sans avoir eu d'audience du premier consul. Goerres s'était retiré de cette mission avant ses collègues, alléguant qu'il avait su reconnaître dans le nouveau pouvoir, dès les premiers instants, les caractères de la tyrannie. De retour, il occupa une chaire de physique et d'histoire naturelle à l'école secondaire de Coblenz. De 1802 à 1806 il publia divers essais rapides sur l'art, sur les lois et la théorie des organes, sur la physiologie, enfin sur la science et la foi. Grâce à l'éclat de sa parole, des cours qu'il fit à Heidelberg obtinrent du succès; il se lia avec des hommes d'esprit et d'imagination comme lui, tels que Brentano et Arnim, avec lesquels il donna un petit écrit périodique, le *Journal des Solitaires*. La passion politique de ses pre-

mières années semble sommeiller jusqu'en 1815, et dans cet intervalle, revenu à Coblenz, il s'adonna à des publications de vieux récits en langue allemande; d'études sur *l'Histoire de la mythologie orientale*, où il se montre versé dans la connaissance des textes persans, Heidelberg, 1810, 2 vol.; enfin d'une reproduction avec ingénieux commentaires, de *Lohengrin*, vieux poème du moyen âge teutonique, 1815. Les revers du maître de l'Europe vinrent alors enflammer son enthousiasme, d'abord pour l'indépendance de l'Allemagne et en même temps pour l'organisation et les libertés de la patrie commune. Son nom, avec ceux du docteur Arndt et du professeur Jahn, fut un de ceux qui alors personnifièrent avec le plus d'éclat cette grande cause si aventureuse. Le *Mercur du Rhin*, qu'il fonda en 1814, fut lu avec avidité par la nation allemande, mais les appréhensions de la politique conservatrice firent suspendre ce recueil en 1816. Les trois premiers volumes de ses *Oeuvres politiques* reproduisent les nombreux articles qu'il y inséra sur toutes les questions du jour. Il publiait l'année suivante, à Francfort, des chants nationaux populaires et d'ancienne école : on sait qu'alors l'esprit public associait aux nouvelles idées le goût généreux et même la manie des vieux souvenirs germaniques. Les talents, la popularité de Goerres, joints à un caractère qui s'était montré constamment exalté, mais pur et généreux comme sa manière d'écrire, engagèrent le gouvernement prussien à lui donner dans la province du Rhin la place de directeur de l'instruction publique; mais les hardiesses de son patriotisme ne tardèrent pas à ruiner sa fortune officielle : une adresse au ministère rédigée par lui en 1818, fut reçue avec déplaisir par le chancelier de Hardenberg; deux ans après, sa brochure *l'Allemagne et la Révolution*(1), dont le roi et le prince royal se trouverent offensés, quoiqu'il leur en eût fait l'envoi respectueux, fut frappée d'une saisie rigoureuse et faillit le faire enfermer dans une forteresse. Il s'enfuit à Strasbourg avec sa famille; il y trouva un accueil indulgent de la part de l'autorité française, à condition de s'abstenir de sa polémique, et passa en Suisse quelque temps après. Ses papiers avaient été saisis et transportés à Berlin sur un ordre signé du roi Frédéric-Guillaume; vainement il demandait à se présenter devant les juges, pourvu qu'on le dispensât de la prison préalable : le sauf-conduit lui fut refusé. Toutefois il fit paraître à Berlin une traduction de *l'Epopée d'Iran*, extraite du *Schah-Nameh* de Ferdoucy (roy. ce nom), 2 vol. Puis vinrent d'autres pamphlets politiques : *l'Europe et la Révolution*; une *Défense de sa conduite personnelle et des intérêts politiques de la province du Rhin*; la *sainte alliance et les peuples au congrès de Vérone*, 1822. En 1827 il fut appelé comme professeur de littérature générale à l'université de

Munich, récemment fondée. Le roi Louis de Bavière tenait à joindre, dans l'intérêt de la nouvelle école, cette renommée à celles de Schelling, d'Oken, de Schubart, de Baader, etc. L'ancien procès politique intenté contre Goerres n'était pas encore vidé : on obtint, par une négociation spéciale auprès du gouvernement prussien, le sacrifice de cette rancune, et il put prendre possession de sa chaire, pourvue d'une dotation convenable. Il donnait en même temps une *Etude sur le théosophe Swedenborg, ses visions et ses rapports avec l'Eglise*, Spire. Dix ans après, lors des agitations de l'Eglise catholique à Cologne et de ses démêlés avec le gouvernement, dont l'esprit exclusivement protestant forçait à l'exil l'archevêque, M. de Droste (voy. DROSTE DE VISCHERING), Goerres intervint dans le débat par un éloquent écrit intitulé *Athanase*, qui émut puissamment l'opinion et fut plusieurs fois réimprimé. Le parti protestant irrité lui reprocha son zèle pour l'Eglise, en contradiction avec la violence des idées toutes contraires de sa jeunesse. Toutefois il persista avec ardeur dans cette voie, et soutint les intérêts de la catholicité allemande, ou plus spécialement ceux de la province de Cologne, en les séparant des vues de quelques autres écoles voisines plus ultramontaines ou plus asservies à la tradition. De là des travaux qui absorbèrent presque entièrement l'activité de ses dernières années : les *Feuilles historico-politiques*, fondées en 1858, recueil qui dut son influence à de nombreux articles de Goerres; un écrit polémique sur les *théologiens de Trèves*, Leo, Mareinhecke et Ch. Bruno; la *Mystique chrétienne*, Ratisbonne, 1856-1862, 4 vol.; *l'Eglise et l'Etat depuis les affaires de Cologne*, 1842; les *Cathédrales de Cologne et de Strasbourg*, dans l'intérêt de la souscription pour l'achèvement du premier de ces monuments. Un de ses derniers écrits sur le *pèlerinage à Trèves*, 1845, touchait à des circonstances déjà fort graves comme prélude de cette révolution imminente qu'il ne devait point voir, sa mort étant survenue le 29 janvier 1848. Il appartenait depuis 1845 à l'Académie royale de Munich, et avait donné en cette qualité deux *Mémoires* d'archéologie et d'histoire, l'un sur les *Iapétides et l'Arménie séjour de cette race*, l'autre sur les *trois races primitives de la famille celtique dans la Gaule*. En général, l'autorité de la critique de Goerres et de ses vues politiques est affaiblie par l'illusion enthousiaste qui domine dans ses appréciations des époques anciennes, à travers lesquelles il envisage les temps actuels. Dans sa polémique on admirait la vigueur d'un style spirituel et nerveux, et particulièrement une intarissable ironie contre la pédanterie formaliste des traditions officielles en Allemagne. Sa famille est restée chargée de donner une édition générale de ses *Oeuvres*, dont jusqu'ici quatre volumes ont paru à Munich (1854-1856), formant seulement la moitié de la section de ses travaux politiques. — GOERRES (*Guido de*), son fils, né à

(1) Traduit en français par C.-A. Scheffer, Paris, 1819, in-8°.

Coblentz le 28 mai 1805, mort en 1852, continua la direction des *Feuilles historico-politiques*, et publia un grand nombre de petits livres légendaires, poétiques et amusants destinés à l'enfance catholique. Ses petits poèmes édifiants sur le *pèlerinage de Trèves* furent très-répandus. On lui doit un *Livre de famille allemand*, avec illustrations, 2 vol., etc. Sa mort prématurée l'a empêché de préparer pour l'édition des *OEuvres* de son père une biographie dont l'absence est à regretter. Sa sœur Maria de Goerres dirige la publication du recueil. Plusieurs des livres de Guido de Goerres destinés à une société de propagande catholique en Bavière, furent mis à contribution et traduits en France par une association du même genre, notamment : son *Histoire de Jeanne d'Arc*, d'après les chroniques contemporaines, traduite par Léon Boré, Paris, 1843, in-8°, histoire traitée dans un esprit exclusivement mystique ; le *grand réformateur du 16^e siècle opposé au prétendu réformateur* (c'est Ignace de Loyola opposé à Luther), Paris, 1844, in-8° de 16 pages, extrait des *Feuilles historico-politiques* ; le *Bienheureux Nicolas de Flüe*, traduit par M. Nève, Paris, in-12 ; enfin l'*Histoire de l'Extatique de Caldern*, suivie de la *Petite comédienne* et de l'*Histoire d'un gentilhomme*, Clermont-Ferrand, 1844, in-32.

V—G—R.

GOERTZ (GEORGE-HENRI, baron DE SCHLITZ, nommé DE), ministre de Charles XII, était d'une famille de Franconie, et entra d'abord au service de la cour de Holstein-Gottorp. Ayant écarté les anciens ministres, il déploya une grande activité dans toutes les affaires relatives à la situation politique du nord de l'Allemagne. On a même rapporté qu'il traita avec Pierre 1^{er} pour dépouiller du trône de Suède Charles XII, qui était alors retenu à Bender. Ce prince, après son retour de Turquie, s'arrêta quelque temps à Stralsund ; et parmi ceux qui se présentèrent pour s'entretenir avec lui fut le baron de Goertz. Soit que la négociation avec Pierre 1^{er} n'eût pas eu lieu, soit que Charles l'ignorât, il fit un accueil favorable au ministre de Holstein ; et la conformité de caractère qui existait entre ces deux hommes extraordinaires les rapprocha bientôt. Goertz fut invité à se rendre en Suède, et passa dans ce pays quelques jours avant Charles. Il s'occupa aussitôt d'un plan de finances pour procurer les moyens de continuer la guerre. La plupart des ressources étaient épuisées, et un financier suédois venait de faire mettre en circulation une monnaie de très-bas aloi, qui fut nommée la monnaie de détresse. Le plan de Goertz était d'émettre des obligations d'État, ayant pour hypothèque tout le capital existant dans le royaume et les profits que donneraient les exportations. Il fit approuver ce plan par le roi, et prit pour l'exécuter plusieurs mesures arbitraires qui mécontentèrent la nation. On l'accusa de despotisme, de témérité et d'injustice ; mais il ne se laissa point intimider, et poursuivit ses opérations avec une constance iné-

branlable. Cependant les finances n'étaient pas le seul objet dont s'occupât son esprit actif et hardi. Il entreprit des voyages en Hollande, en France, en Russie, négociant dans ces différents pays en faveur de Charles. Il voulait que ce prince fit la paix avec le czar, que la Norvège devint une possession de la Suède, et que Charles et Pierre envoyassent des troupes en Écosse pour rétablir le prétendant. Alberoni était, dit-on, instruit de ce projet, et se proposait de l'appuyer des ressources de l'Espagne. Mais la cour de Londres en ayant été informée par le régent de France, alors attaché à ses intérêts, se hâta d'en prévenir les suites. En 1714 Goertz fut arrêté à la Haye, et le comte de Gyllenborg, ministre de Suède en Angleterre, eut le même sort : on s'empara de leurs papiers, qui furent rendus publics, et leur détention dura plusieurs mois. Remis en liberté, ils retournèrent en Suède ; et Goertz, après s'être occupé pendant quelque temps de l'administration des finances, fut nommé plénipotentiaire en 1718 au congrès qui eut lieu à l'île d'Aland pour négocier la paix avec le czar. Il avait eu le talent de persuader ce monarque, qui se montra disposé à favoriser les plans de Charles. Il fut encore question de la Norvège et d'une invasion en Écosse ; en même temps Pierre s'engageait à faire recouvrer à la Suède ses possessions en Allemagne, et à rétablir Stanislas sur le trône de Pologne, à condition que l'Ingrie, l'Estonie et la Livonie seraient cédées à la Russie. Goertz, parti d'Aland pour porter les préliminaires à Charles, qui avait entrepris le siège de Frédérickshall en Norvège, était sur le point d'arriver au quartier général lorsqu'il apprit que le roi avait cessé de vivre, et que lui-même était prisonnier d'État. On le conduisit à Stockholm, où il fut traduit devant un tribunal extraordinaire, et condamné à avoir la tête tranchée. Il demanda à se justifier ; mais il ne put l'obtenir, et la sentence fut exécutée le 2 mars 1719. Les motifs allégués par les juges furent qu'il avait semé la discorde entre le roi et ses sujets, qu'il s'était emparé des trésors de l'État, et qu'il avait contribué à la prolongation de la guerre. Lorsqu'on discuta dans les divers ordres de la diète si Goertz serait admis à se justifier, les paysans, les bourgeois et le clergé opinèrent pour l'admission ; mais la noblesse refusa son assentiment. Il est hors de doute que la jalousie de plusieurs personnages marquants et l'esprit de parti, qui s'était ranimé même avant la mort de Charles XII, aggravèrent le sort du baron de Goertz. Ce ministre, venu de l'étranger, avait effacé le crédit des ministres suédois ; il avait favorisé les plans d'un monarque peu aimé de la plupart des grandes familles, et il était le plus solide appui de la maison de Holstein, qu'on voulait écarter du trône.

C—AU.

GOERTZ (le comte JEAN-EUSTACHE DE), homme d'État prussien, naquit en 1757 dans la seigneurie de Schlitz en Franconie, appartenant à ses parents dont il était le treizième et dernier enfant,

ce qui réduisait sa légitime à peu de chose, et ne lui laissait d'autre ressource que d'entrer au service de quelque puissance d'Allemagne, soit comme militaire, soit comme diplomate. Après avoir passé deux ans au collège de Brunswick, il suivit à l'université de Leyde en Hollande les cours de droit public du professeur Weiss, puis à Strasbourg ceux de Schoepflin. A l'âge de dix-neuf ans il entra dans l'administration publique à Weimar, sous la direction du comte Bunau; mais, ne trouvant à son goût ni ce chef ni la petite cour de ce pays, il passa en 1756 au service du gouvernement de Gotha, quoique d'abord réduit à un titre, celui de conseiller de régence, sans appointements, et n'ayant pour subsister qu'une rente de sa famille de quinze cents florins. Cependant cinq ans après, la duchesse douairière de Weimar, Amalie, le chargea de l'éducation de ses deux fils, dont l'aîné n'avait encore que quatre ans; l'instituteur en avait vingt-deux. Cette éducation a fait honneur à Gœrtz, qui attira le célèbre Wieland à Weimar pour le seconder. L'aîné de ses élèves, Charles-Auguste, a régné dans la suite avec un grand éclat, et c'est sous ce règne que Weimar a mérité le nom de l'*Athènes allemande*. Avec les deux princes, Gœrtz élevait deux neveux. Vers la fin de l'éducation il séjourna auprès des princes à l'université d'Iéna, et fit ensuite avec l'un d'eux un voyage en Allemagne et en France. En 1775, l'aîné étant majeur, Gœrtz cessa ses fonctions; il reçut une pension de quinze cents thalers, à laquelle les états du grand-duché joignirent un présent de vingt mille thalers. En 1778, étant encore à Weimar, où il venait d'exercer pendant quelque temps les fonctions de grand maître de la maison de la jeune grande-duchesse, épouse de son ancien élève, il reçut par son frère, général au service de Prusse, des propositions inattendues de Frédéric II. Ce monarque, ayant eu occasion de voir Gœrtz à Weimar, puis à Brunswick, l'avait jugé favorablement, et lui avait dit la dernière fois : « Nous nous reverrons. » Lors des affaires de la succession de Bavière en 1778, où il s'agissait d'empêcher cette cour de consentir aux projets d'invasion conçus par l'Autriche, Frédéric pensa qu'un homme discret et habile, qui était sans fonctions publiques, n'excitant aucun soupçon, pouvait lui servir. En conséquence il le chargea, par une lettre non signée et sans lui accorder ni titre, ni appointements, de sonder les intentions de la maison de Bavière. Il était évident que le roi se ménageait en secret la faculté de désavouer son agent, s'il le jugeait à propos. D'autres auraient refusé une mission aussi équivoque; mais, soit espoir d'avancer, soit désir d'être utile à sa famille, Gœrtz ne dédaigna pas d'être l'agent secret et gratuit du roi de Prusse. Déjà les Autrichiens, d'accord avec une cour faible et pusillanime, étaient entrés en Bavière. Après avoir obtenu, non sans difficulté, une lettre de créance du roi de Prusse, Gœrtz entama enfin des négocia-

tions secrètes avec l'électeur palatin Charles-Théodore, héritier présomptif du dernier électeur de Bavière, et il eut beaucoup de peine à déterminer ce faible prince à se jeter dans les bras du roi de Prusse. Ce fut pour ainsi dire sous les yeux des Autrichiens que Gœrtz réussit à terminer cette négociation diplomatique, son début dans une carrière qu'il ne quitta plus. Pendant qu'il était encore à Deux-Ponts, il fut récompensé par Frédéric, qui le nomma ministre d'État, et lui donna de plus la singulière place de grand maître de sa garde-robe. S'étant en conséquence rendu à Berlin, il entra formellement au service de Frédéric. Dès l'année suivante, 1779, ce roi lui annonça qu'il lui destinait le poste important de ministre plénipotentiaire à la cour de St-Petersbourg, et il le prépara à ces fonctions par de longs entretiens continués pendant plusieurs semaines. Puis, étant avec lui dans le jardin de Sans-Souci, il le congédia en faisant trois fois le signe de la croix et disant d'un ton burlesque : « Je vous donne l'absolution, comme archevêque de Magdebourg, de tous les mensonges que vous direz en mon nom. Adieu. » Mais avec ces pasquinades Frédéric ne donna à son ambassadeur que dix mille thalers de traitement, en sorte que Gœrtz ne put même emmener sa famille, et fut forcé de vivre très-économiquement dans un poste où l'éclat et la représentation étaient indispensables. Son influence à la cour de Russie fut nulle : il ne put lutter contre les Ségur, les Fitz-Herbert, les Cobentzl, qui étaient admis dans l'intimité de Catherine, et la charmaient par les agréments de leur conversation. Cependant on rendait justice à son caractère et à son esprit. « Le ministre de Prusse, plus sérieux mais peut-être encore plus vif que l'ambassadeur d'Autriche, dit le comte de Ségur » (*Mémoires*, t. 2, p. 257), se faisait estimer et aimer par sa franchise et par une candeur qui empêchait sa profonde instruction de paraître pédante. Ses entretiens animés intéressaient toujours et ne languissaient jamais. » Cependant il fut délaissé, ce qui le rendit inquiet et ombrageux : aussi le roi de Prusse lui reprochait d'adopter sans examen les fausses nouvelles répandues par les frondeurs et les mécontents. Il refusait de faire cause commune avec l'ambassadeur de France, qui pourtant avait en partie les mêmes vues que celui de Prusse. L'un ne voyait pas avec plus de plaisir que l'autre les desseins ambitieux de Catherine et de son favori Potemkin. Gœrtz instruisit fort en détail son maître de ce qu'il voyait à la cour de l'impératrice, qui depuis la naissance du grand-duc Constantin ne rêvait que le rétablissement de l'empire grec, et s'entendait avec l'empereur Joseph II pour faire la guerre aux Turcs. Ni les négociations de Gœrtz, ni le voyage du prince royal de Prusse ne changèrent les sentiments de Catherine, et ne purent faire accepter à la cour de Russie le projet d'une alliance que Frédéric II désirait pour s'opposer à l'ambition de

Joseph II, lequel ne renonçait pas à l'idée de s'emparer de la Bavière. Gœrtz reçut de son maître, devenu vieux et morose, des dépêches conçues en termes très-durs; sur quoi le comte de Herzberg le consolait en lui disant que le roi ne traitait pas mieux son ministre. Dédaigné par la cour de Russie, réprimandé par Frédéric, gêné même dans ses finances, Gœrtz insistait vivement sur son rappel; ce ne fut pourtant qu'en 1786 qu'il lui fut permis de quitter l'ambassade et de revenir à Berlin. Les dépêches qu'il avait écrites à Frédéric, pendant les huit ans de son séjour à St-Petersbourg, doivent contenir des détails intéressants; mais ce ne sont pas des pièces de ce genre qu'en Allemagne on ose livrer à la publicité, même lorsqu'elles n'ont plus qu'un intérêt historique. A la vérité, Dohm, dans le deuxième volume de ses *Mémoires*, a inséré une instruction que Gœrtz avait rédigée pour mettre le prince royal, prêt à partir pour St-Petersbourg, au courant des affaires de la Russie; mais cette instruction n'est qu'un sommaire. A son arrivée à Postdam, Gœrtz trouva le roi presque mourant. Frédéric II expira en effet dans la même année, et son successeur, Frédéric-Guillaume, eut bientôt occasion de remettre le diplomate en activité: ce fut au sujet de l'insurrection qui éclata en Hollande contre le stathouder et des efforts faits par un parti considérable pour restreindre son pouvoir. La cour de Prusse, peu habituée alors à consulter l'opinion publique, chargea Gœrtz de se rendre en Hollande et de travailler avec les autres puissances, surtout avec la France, à remettre tout sur l'ancien pied, c'est-à-dire à réintégrer le stathouder et sa femme, sœur du roi, dans la plénitude de leur pouvoir, ce qui n'était pas du tout la volonté des Hollandais ni même celle de la France. Les talents des ambassadeurs étrangers échouèrent contre les agitations politiques des Hollandais, auxquelles Gœrtz et les autres diplomates ne comprirent pas grand'chose. L'ambassadeur prussien, après avoir intrigué tant auprès des orangistes qu'auprès des démocrates qu'il s'imaginait pouvoir gagner, insistait si vivement dans les dépêches adressées à son maître sur l'emploi de la force, que Frédéric-Guillaume fut obligé de réprimer cet excès de zèle pour la cause orangiste, et qu'il répondit à l'une des dépêches de son ministre: « Si le prince « d'Orange ne change pas bientôt de conduite, il « se cassera sûrement le cou. » Rayneval et Gœrtz, voyant que leur présence était inutile, prirent le parti de retourner dans leur pays (1); après quoi la Prusse, ayant appris l'insulte faite par les patriotes à la princesse d'Orange, sœur du roi, vou-

lut soutenir le stathouder par la force des armes, ce qui exaspéra encore davantage les Hollandais. En 1788 Frédéric-Guillaume donna au diplomate le poste facile de ministre plénipotentiaire de Prusse à la diète de Ratisbonne, et Gœrtz, ayant occupé cette place jusqu'à la dissolution de la diète en 1806, fut ainsi le dernier ministre prussien près de ce corps, que Frédéric II, dans ses *Œuvres posthumes*, appelle une assemblée de publicistes plus attachés aux formes qu'aux choses. Le calme de ses fonctions, qui consistaient surtout à entraver les projets d'agrandissement médités par l'Autriche, ne fut interrompu que par le congrès de Rastadt, où Gœrtz fut envoyé, comme principal négociateur, de la part du roi Frédéric-Guillaume III, et pour l'exécution du traité de Lunéville, exécution dont les bases furent arrêtées à Ratisbonne, et auxquelles il prit également part au nom de la Prusse ou plutôt du Brandebourg. Quand le vieil empire germanique eut été enfin désorganisé, Gœrtz prit sa retraite. Vinrent ensuite le traité de Tilsitt et les embarras financiers de la Prusse, qui le déterminèrent à faire le sacrifice de sa pension de retraite: aussi reçut-il du roi une belle lettre de remerciement. Il lui restait des pensions de Saxe-Weimar et de Bade, et il avait touché longtemps une pension de la maison d'Orange, en récompense de tous les mouvements qu'il s'était donnés pour elle. Ayant fait un si long séjour à Ratisbonne, il continua d'y demeurer, et c'est là qu'il mourut le 7 août 1821. Ses écrits publiés sont: 1° *Lettres d'un gouverneur de princes sur le plan d'éducation de Basedow, et principalement sur son Agathocrotor*, Heilbronn, 1774, in-8° (en allemand); 2° *Les rapports entre la morale et la politique*, par Charles, baron de Dalberg, traduits de l'allemand, Berlin, 1787, in-8°; 3° *Mémoire, ou Précis historique sur la neutralité armée, et de son origine, suivi de pièces justificatives*, Bâle, 1801, in-8°; Paris, 1805, in-8°; 4° *Mémoires et actes authentiques relatifs aux négociations qui ont précédé le partage de la Pologne, tirés du portefeuille d'un ancien ministre du 18^e siècle*, Weimar, 1810, in-8°; 5° *Mémoire historique de la négociation, en 1778, pour la succession de la Bavière*, confiée par le roi de Prusse au comte Eustache de Gœrtz, Francfort et Paris, 1812, in-8°. En 1827 et 1828 parurent à Stuttgart des *Mémoires historiques et politiques* de Gœrtz, tirés de ses papiers (*Historische und politische Denkwürdigkeiten*), en 2 volumes in-8°, qui ne contiennent guère plus que ce que l'on savait déjà par les *Mémoires* publiés de son vivant. Une notice biographique sur ce ministre, ou plutôt son panégyrique, par Arnouldi, a été insérée dans le tome 2 du recueil des *Zeitgenossen*.

D—G.

GOES (DAMIAN DE), historiographe portugais, naquit à Alenquer en 1501, d'une famille illustre. Dès l'âge de neuf ans, il fut attaché à la cour du roi dom Emanuel, où, sous d'habiles professeurs, il fit des progrès rapides dans les sciences et les

(1) Voyez le *Mémoire sur la révolution de Hollande*, par Caillard, qui caractérise Gœrtz ainsi: « Le comte de Gœrtz, « négociateur expérimenté, homme d'une imagination trop « ardente peut-être, mais irréprochable dans ses mœurs, noble « dans son caractère, vertueux par principe et scrupuleusement « attaché à ses devoirs. » H. Tollius a inséré dans le tome 2 de ses *Mémoires politiques* (*Staatskundige Gendeelschriften*, la Haye, 1815) les pièces authentiques relatives à la négociation confiée au comte de Gœrtz et à M. de Rayneval.

lettres. Ayant ensuite fréquenté pendant quatre ans l'université de Padoue, il fut employé de bonne heure par le roi dans des missions importantes auprès de plusieurs cours, et notamment de celles de Suède, de Pologne et de Danemarck. Il parcourut les principales villes de l'Europe, où il se concilia l'estime de tous les savants et des souverains près desquels l'appelaient souvent les intérêts de son maître et de son pays. Le pape Paul III surtout l'honorait de toute sa bienveillance. Goes s'était retiré à Louvain pour se livrer à l'étude et ne s'occuper que de la rédaction de ses ouvrages, lorsque cette ville fut assiégée en 1542 par Martin de Rossum, maréchal de Gueldre, alors au service du roi de France. Goes s'étant mis à la tête des étudiants de l'université, prolongea longtemps la défense de la place. Mais à la fin, voyant qu'elle ne pouvait tenir davantage, les Français demandèrent deux cent vingt mille écus d'or et toutes les munitions de guerre pour la sauver du pillage. Goes parvint à obtenir une trêve; et étant allé conférer avec le général Longeval, il l'avait amené à des demandes plus modérées, lorsque, on ne sait pas trop comment, le canon de la place tira sur les Français au moment où Goes se retirait de leur camp. Longeval, considérant ce procédé comme une infraction de la trêve, fit arrêter Goes, et l'envoya dans le Vermandois. Goes ne fut relâché qu'aux instances du roi de Portugal et moyennant une rançon de deux mille ducats. De retour en Portugal, le roi Jean III le nomma historiographe du royaume et garde-major de la tour de Tombo, qui est une des premières charges de l'État. Il lui offrit ensuite des places plus lucratives; mais Goes eut la noble générosité de les refuser. Il donna une preuve non équivoque de ce désintéressement et de son patriotisme lors de la disette générale qui affligeait le Portugal (1556). Il fournit à ses propres frais la capitale d'une quantité considérable de blé qu'il fit venir de la Sicile et des côtes de l'Afrique. Après une vie tranquille, il mourut des suites d'un accident, à un âge peu avancé, en décembre 1560. Goes était très-versé dans le grec, le latin, l'arabe et l'éthiopien: il parlait et écrivait les langues modernes avec une étonnante facilité. Il était excellent musicien, jouait de plusieurs instruments, et faisait des vers avec grâce et élégance. Ce savant a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont: 1° *Deploratio Lappianæ gentis*, Genève, 1520, in-12; Paris, 1541, in-12; 2° *Legatio magni Indorum imperatoris presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniam regem, anno 1545. Item de Indorum fide, ceremoniis, religione, etc.*, Louvain, 1552, in-8°. 3° *Fides, religio, moresque Æthiopum sub imperio pretiosi Joannis, etc., quem vulgo presbyterum Joannem vocant*, Paris, 1541, in-8°; Cologne, 1574, in-8°; Anvers, 1614, in-12. Cet ouvrage, que l'auteur dédia au pape Paul III, doit être considéré comme la suite du précédent; et l'un et l'autre sont recommandables autant par

l'élégance du style que par l'exactitude des notices qu'ils présentent. 4° *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem Lusitanis anno 1538*, Louvain, 1559, in-4°. C'est une relation du premier siège de Diu, dédiée au cardinal Bembo. 5° *De bello Cambaico ultimo commentarii tres*, ibid., 1547, in-4°. Nicolas Antonio se trompe lorsqu'il dit que ces deux ouvrages n'en font qu'un avec des titres différents; puisque ce dernier donne l'histoire du deuxième siège de Diu soutenu par les Portugais en 1546. 6° *De rebus et imperio Lusitanorum, etc.*, Louvain, 1554, in-4°. Ce livre contient des détails intéressants concernant l'histoire du Portugal. 7° *Hispania*, ou Défense des Espagnols contre les calomnies débitées contre eux par Sébastien Munster dans sa *Cosmographie*, Louvain, 1542, in-4°. Ce livre est remarquable en ce que c'est un Portugais qui entreprend de défendre les Espagnols. Il paraît qu'il a été traduit en plusieurs langues. 8° *Chronica de dom Manoel*, en quatre parties, Lisbonne, 1566 et 1567, in-fol. J.-B. Lavanha en a donné en 1619 une nouvelle édition, réimprimée en 1749; 9° *Chronica do principe dom Joan* (depuis Jean II), Lisbonne, 1567, in-8°; 1724, in-8°; 10° *Urbis Olisiponensis descriptio, in qua obiter tractantur nonnulla de indicâ navigatione per Græcos et Panos et Lusitanos diversis temporibus inculcata*, Cologne, 1602, in-8°; ouvrage curieux écrit avec une louable impartialité; 11° *Nobiliario de las familias de Portugal*, écrit en portugais, et conservé en manuscrit dans le cabinet de dom Jérôme de Mascarenhas, évêque de Ségovie, et dans d'autres bibliothèques. — *Manoel* de Goes, jésuite portugais, né à Portel, diocèse d'Evora, en 1542, enseigna la philosophie pendant dix ans dans l'université de Coimbre, et mourut dans cette ville en 1695. On a de lui plusieurs commentaires sur Aristote, qui eurent différentes éditions. Celui qui lui fit le plus d'honneur, est intitulé *Commentarii collegii Conimbrensis in octo libros physicorum Aristotelis*, Lyon, 1594, in-4°. B.-s.

GOES (Benoît de), jésuite portugais, naquit dans l'île de St-Michel, une des Açores en 1562. Il passa très-jeune dans les Indes, suivit d'abord la profession des armes, et mena une vie très-dissipée. Dégouté du monde, il fit en 1588 profession dans la compagnie de Jésus à Goa. Les heureuses dispositions qu'il montrait le firent choisir pour la mission du Mogol. Il y gagna si bien la confiance de l'empereur Akbar, que ce prince l'adjoignit aux ambassadeurs qu'il envoyait au vice-roi des Indes. Tandis que Goes était à Goa avec cette qualité, le visiteur des Indes jeta les yeux sur lui pour aller poser les fondements de la nouvelle mission qu'il voulait établir au Cathay. Le P. Mathieu Ricci, qui résidait alors à Pékin, mandait que le Cathay était le même pays que la Chine; mais cet avis ne s'accordant pas avec le témoignage des jésuites de Lahor, le visiteur résolut d'éclaircir ses doutes et d'ouvrir du moins une voie plus courte pour le voyage de la Chine. Au mois de

février 1602, Goes se rendit à Agra, où le Grand Mogol, approuvant son dessein, lui donna non-seulement des lettres pour divers petits rois, ses amis ou ses tributaires, mais aussi une somme d'argent pour les frais de son voyage. Goes entendait parfaitement la langue persane, et connaissait les usages des mahométans ; ce qui le rendait très-propre à la mission qu'on lui confiait. A Lahor, où il arriva le 15 décembre, il se réunit à une caravane de marchands persans qui partaient tous les cinq ans pour la Chine, avec la qualité d'ambassadeurs de leur souverain, afin d'avoir plus de facilité pour le commerce. Il se vêtit en marchand arménien, et prit le nom d'Abdallah, auquel il joignit celui d'Isaïe, pour marquer qu'il était chrétien : ce déguisement lui était nécessaire pour obtenir la liberté du passage, qu'on ne lui eût pas accordée s'il eût été reconnu pour Portugais. Il avait déjà acheté diverses marchandises de l'Inde pour se procurer par des échanges tout ce qui lui serait nécessaire dans sa route. On lui donna pour compagnons deux Grecs, l'un prêtre et l'autre marchand ; il laissa quatre mahométans convertis qu'on avait déterminés à le suivre, prit à leur place un Arménien nommé Isaac, et partit de Lahor en 1605. Ayant, après cinq mois de marche, rencontré à Caboul une princesse, sœur du roi de Kaschgar, qui revenait du pèlerinage de la Mecque, et qui commençait à manquer d'argent, il ne fit pas difficulté de lui en prêter, en refusant d'en tirer le moindre intérêt : elle ne fut pas ingrate ; car elle l'appuya plusieurs fois de sa recommandation, et le remboursa en pièces de marbre, marchandise la plus précieuse que l'on pût porter au Cathay. Les deux Grecs le quittèrent. La caravane fut attaquée par des brigands. Isaac manqua de se noyer ; Goes perdit six chevaux dans un chemin périlleux ; enfin on entra dans Hiarkan, capitale du Kaschgar, au mois de novembre 1605. Goes fut présenté au roi, qui lui donna des lettres de protection ; et après un séjour de près d'un an dans cette ville, il en sortit avec une nouvelle caravane composée d'habitants du pays, dont on lui avait bien recommandé de se défier. A Chalis, ville dépendante du khan de Kaschgar, et gouvernée par un de ses fils, il vit arriver une caravane qui revenait du Cathay. Les marchands racontèrent à Goes que s'étant, suivant leur usage, attribué la qualité d'ambassadeurs, ils avaient pénétré jusqu'à la capitale, et avaient habité pendant trois mois avec le P. Ricci et les autres missionnaires jésuites. Goes apprit enfin par ce récit que le Cathay était la Chine, et que Cambalu était Pékin. Comme le bacha de la caravane s'obstinait à vouloir rester à Chalis, pour que le nombre des voyageurs s'accrût, Goes obtint du vice-roi la permission de partir, ainsi que des lettres de protection, et se mit en route avec Isaac et un petit nombre d'autres voyageurs. Les chemins étaient infestés de brigands : souvent on ne mar-

chait que la nuit pour les éviter. Dans une de ces marches nocturnes, Goes étant tombé de cheval, ses compagnons arrivèrent au gîte sans lui. Isaac retourna heureusement sur ses pas, et trouva son maître dans un état très-dangereux. Enfin on atteignit un fort de la grande muraille de la Chine. Après avoir attendu vingt-cinq jours la permission du gouverneur de la province de Chen-si pour entrer dans l'empire, on arriva dans un jour à Socheou ; c'était vers la fin de 1605. Goes se trouvait riche des fruits de son commerce, durant une si longue route. Il écrivit au P. Ricci pour lui annoncer son arrivée. Mais l'adresse de ses lettres était en caractères européens, et les Chinois qui s'en chargèrent, ne connaissant ni les noms chinois des jésuites, ni leur logement à Pékin, ne purent les remettre. L'année suivante, Goes écrivit encore : cette fois, ses lettres, confiées à un mahométan, parvinrent à Pékin au mois de novembre. Les missionnaires, qui l'attendaient depuis longtemps, lui expédièrent un Chinois chrétien nommé Ferdinand. Celui-ci fut volé en route et abandonné par son valet. Il eut bien de la peine à se trainer jusqu'à Socheou, où il trouva Goes mourant. Cet infortuné missionnaire reçut quelque consolation des lettres de ses confrères ; mais onze jours après l'arrivée de Ferdinand, il succomba à ses chagrins et à ses fatigues le 18 mars 1606. On soupçonna les mahométans de l'avoir empoisonné, surtout quand on les vit, aussitôt après sa mort, mettre la main sur tout ce qu'il avait laissé. Ils firent même emprisonner Isaac. Ferdinand ne se laissa pas décourager par les mauvais traitements. Il vendit jusqu'à ses habits pour soutenir un procès qui dura six mois ; enfin on lui restitua les effets de Goes : mais il ne s'en retrouva qu'une petite partie ; la plupart des papiers furent perdus. Ferdinand et Isaac arrivèrent heureusement à Pékin. Après un séjour d'un mois, ce dernier fut envoyé à Macao. Il s'y embarqua pour l'Inde, fut pris et dépouillé par les Hollandais. Les Portugais de Malacca le rachetèrent. La nouvelle de la mort de sa femme lui fit perdre le désir de retourner dans le Mogol ; il s'établit à Chaul. Il y vivait encore lorsque le P. Trigault écrivit son *Histoire de la Chine*. Isaac avait remis au P. Ricci ce qui restait des papiers de Goes, et lui avait raconté les particularités du long et pénible voyage de ce zélé missionnaire. Ce fut sur ces renseignements que le P. Ricci en écrivit la relation. On conçoit qu'elle doit être très-fautive sur tous les points ; ce qui fait vivement regretter la perte du journal de Goes, puisqu'il avait parcouru des pays que depuis lui aucun voyageur européen n'a visités. Néanmoins les détails informes de ce voyage si long et si périlleux attachent par leur singularité. Ils donnent l'idée la plus avantageuse du caractère de Goes, et contiennent des notions intéressantes sur plusieurs peuplades et sur divers lieux de la grande Tartarie. Ce curieux ouvrage se trouve dans les *Com-*

mentaires de Ricci, traduits en latin par Trigault, dans le tome 5 du *Recueil de Purchas*, et en abrégé dans la *Chine illustrée* de Kircher. E—s.

GOES (GUILLAUME VAN DER), en latin *Goesius*, seigneur de Bouckhorst, né à Leyde en 1611, mort à la Haye le 15 octobre 1686, mérite d'être compté parmi les bons jurisconsultes et philologues hollandais. Employé d'abord à des fonctions de magistrature dans sa ville natale, il fut ensuite conseiller de la haute cour de justice à la Haye. Ses loisirs ont été tous consacrés à la culture des lettres. Marié à une fille de Daniel Heinsius, il la perdit en 1662. Son beau-frère Nicolas Heinsius mourut chez lui en 1681. Goesius a laissé : 1° (sous le nom de *Lucius Verus*) *Specimen controversiæ quæ est de mutui alienatione inter jurisconsultos et quosdam grammatico-sophistas*, avec des *Vindiciæ* à la suite, Leyde, 1646, in-8°; 2° *Animadversiones in quædam loca capituli I et II Speciminis Salmasiani, quibus varii viri docti ab ejus calumniis vindicantur*, la Haye, 1657, in-8°. Il paraît, par ces deux ouvrages, que Goesius avait hérité de l'inimitié de Daniel et de Nicolas Heinsius pour leur savant antagoniste Claude Saumaise. 3° *Pilatus judex*, ibid., 1681, in-4°. L'auteur s'attache à répandre un nouveau jour sur l'histoire de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, au moyen de ses connaissances en matière de jurisprudence et d'antiquités romaines. Ce traité curieux, adressé au célèbre Constantin Huyghens, est suivi d'une espèce d'apologie qui fait voir que Goesius était passablement chatouilleux sur le chapitre de la contradiction. 4° *Scriptores rei agrariæ, cum antiquitatibus et legibus agrariis*, Amsterdam, 1674, in-4°; 5° *Des notes sur Pétrone*, dans l'édition de Burmann, Utrecht, 1709; Amsterdam, 1745, in-4°; et sur *Suétone*, 1578 (1678), in-4°; et dans l'édition de Grævius, 1691 et 1705, in-4°. — Son fils aîné, Jean VAN DER GOES D'ABSMADÉ, cultivait aussi avec distinction la littérature ancienne. Théodore Ryckius lui a dédié sa savante dissertation *De primis Italie colonis et Aeneæ adventu*, qui se trouve à la suite des *Notæ et castigationes in Steph. Byzant.* de Lucas Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. — Le nom de Van der Goes a encore été illustré en Hollande par deux hommes d'État, qui ont laissé l'un et l'autre des mémoires précieux pour l'histoire de leur patrie, Aart VAN DER GOES et son fils Adrien, tous les deux grands pensionnaires de Hollande dans le courant du 16^e siècle; le premier mort en 1545, le second en 1560. M—on.

GOESCHEN (GEORGES-JOACHIM), libraire distingué, né à Brême le 22 décembre 1752, se forma au commerce de la librairie dans la maison Cramer, et ensuite dans celle de Crusius à Leipsick, et fut directeur pendant trois ans de la librairie savante à Dessau. En 1784 il créa sa maison à Leipsick, et lui fit acquérir une grande importance par ses relations avec les plus célèbres écrivains du temps. Ce fut par ses soins que parurent les œuvres de Goëthe, 8 volumes jusqu'en 1790; de Klopstock,

de Schiller, de Wieland, d'Iffland, de Stolberg, de Müllner, de Houwald, etc. Dans un établissement qu'il avait à Grimma, ses publications étaient ou brochées ou reliées avec beaucoup de goût. On a remarqué particulièrement sa riche édition des œuvres complètes de Wieland, en 56 volumes, 1794-1802; suppléments 6 vol., 1798, avec gravures; son *Homère* de Heine et le *Nouveau Testament* de Griesbach. Il sut aussi diriger avec succès des publications scientifiques telles que les œuvres de Hufeland, de Charpentier, Gottfried Schütz, Frédéric-Auguste Wolf, Griesbach, etc. Lui-même, il écrivit, indépendamment de plusieurs articles de journaux, une comédie intitulée : *Mourir deux fois n'est pas permis*, Leipsick, 1800. Il rédigea un journal hebdomadaire, les *Heures du Dimanche*, Leipsick, 1815, et une compilation : *l'Amérique représentée par elle-même*, Leipsick, 1818-1820, 5 vol. Il mourut le 5 avril 1828 dans sa terre près de Grimma. Sa maison, continuée par ses fils, a été finalement acquise en 1858 par la librairie Cotta de Stuttgart. Z—D.

GOESCHEN (JEAN-FRÉDÉRIC-LOUIS), un des plus profonds commentateurs du droit romain, né à Königsberg le 16 février 1778, commença son éducation à Magdebourg et l'acheva successivement à Königsberg et à Göttingue. Séduit pendant quelque temps par les études des sciences naturelles, il abandonna l'université pour s'adonner à la chimie et à la physique en rattachant ces sciences à l'économie agricole. Ces travaux le retinrent quelque temps dans un domaine du comte de Veltheim, près de la ville d'Helmstedt. Ensuite il acheta dans son pays une propriété qui ne réussit point entre ses mains, malgré des travaux assidus. Ramené par la suite à Berlin, il s'attacha avec un vif intérêt aux leçons de Hugo, de Savigny et de Niebuhr. Ce dernier le dirigea particulièrement vers la recherche des principes du droit romain; le premier titre de docteur qui fut donné dans l'université de Berlin nouvellement fondée, ce fut Gœschen qui l'obtint, et il passa dans la même année aux honneurs du professorat. En 1816, sur la proposition de Savigny, l'Académie royale de Berlin l'envoya avec Bekker à Vérone pour y faire le dépouillement des trésors scientifiques découverts dans cette ville par Niebuhr. C'est à ce voyage qu'on doit l'édition des *Institutes* de Gaius, Berlin, 1820, et Berlin, 1825, édition considérablement améliorée, signée de Gœschen. En 1822, il fut appelé avec le titre de conseiller de cour, comme professeur de droit à Göttingue, et il y établit avec beaucoup d'autorité une forte méthode d'enseignement du droit romain. En général, ses ouvrages se rapportent exclusivement à ses travaux comme professeur, et à l'usage de ses auditeurs, tels que son *Plan d'un cours de Pandectes*, ses *Leçons sur le droit civil commun*; on y trouve des vues profondes et une grande clarté. Toutefois nous avons de lui des travaux d'une portée plus générale, tels que ses *Dissertations sur le Magasin de droit civil de Hugo*,

et ses articles dans le *Recueil* donné par lui en compagnie avec Savigny et plus tard avec Kleuze, intitulé *Journal de jurisprudence historique*. Il s'occupait de la troisième édition de Gaius pour le *Corpus juris ante Justinianei*, lorsqu'il mourut le 24 septembre 1857. Cette publication fut donnée par Bœcking, Bonn, 1844. Z—D.

GOESEKEN (HENRI), pasteur luthérien et philologue instruit, naquit à Hanovre en 1612. Après avoir achevé ses études à Rostock, il passa en Suède; il était instituteur à Stockholm en 1654; ayant ensuite été envoyé sur les frontières de la Russie, à Reval, qui appartenait alors à la Suède, il s'y appliqua à l'étude de la langue du pays (l'esthonien, dialecte du slavons), exerça le ministère du St-Evangile à Harrien et à Goldenbeck, et fut enfin nommé assesseur du consistoire à Reval, où il mourut le 24 novembre 1681. Voici les ouvrages dont il est auteur : 1° *Livre des chants d'église*, en langue esthonienne; 2° *Manuductio ad linguam æstthonicam*, Reval, 1660, in-8°. L'auteur a joint à cette grammaire un dictionnaire assez étendu. Goeseken a aussi traduit en langue esthonienne l'Écriture sainte; mais cette traduction, qui forme deux gros volumes in-folio, n'a pas été publiée. B—H—D.

GOETHE (JEAN-WOLFGANG DE), le grand poète de l'Allemagne, la première puissance intellectuelle de notre âge, est un de ces hommes rares qui créent un mouvement, et qui, toute haute qu'est leur œuvre ou leur parole, valent moins par elle que par l'ébranlement qu'ils impriment. Tels furent Platon et Aristote dans l'antiquité, Leibnitz au 17^e siècle et Voltaire au 18^e. Le sceptique de Ferney avait encore près de trente ans à régner sur les esprits, quand Goethe vint au monde le 28 août 1749 à Francfort sur le Mein. Il ne naquit point, comme Byron, dans les splendeurs de l'aristocratie. Son bis-aïeul avait été maréchal-ferrant non loin d'Augsbourg; son aïeul, tailleur, puis maître d'auberge à Weidenbusch. Son père, après avoir plaidé, géré des affaires, donné des consultations, avait pris place parmi les notabilités de Francfort, et joignait à quelques richesses le titre de conseiller impérial : illustration locale, toute fraîche éclosée et de peu d'étendue; noble cependant, en ce qu'elle n'avait jamais rétrogradé d'un pas, et qu'à chaque génération elle se réalisait en types plus hauts, l'artisan, le bourgeois, le légiste ou fonctionnaire! un quatrième, l'artiste, devait se superposer aux autres et rendre la gloire des Goethe européenne. Cette médiocrité de position fut-elle un mal pour Goethe? Au contraire. Son organisation cérébrale était si riche, que même né grand seigneur il eût été un grand homme; mais peut-être, s'il n'eût aperçu dans l'apprentissage de la vie que la face commode et brillante des objets, il n'eût pas été cet homme multiple, aux mille facettes, apte à tout saisir et à tout rendre, que nous saluons en lui; il n'eût pas été en même

temps art et science, idéal et vérité, enthousiasme et ironie, poésie et prose, féerie et raison; il n'eût pas été supérieur à lui-même comme aux autres; car cette supériorité tient à ce qu'il sait se dédaigner, à ce qu'il réagit contre l'envahissement de l'idée qu'il a mise en circulation, à ce qu'il n'est point idolâtre de la forme qu'il vient de couler en bronze, et qu'il en crée bien vite une autre qu'il ne proclame pas non plus l'unique, l'exclusive beauté, et à laquelle bientôt il donnera de nouvelles rivales. Il fallait, pour être un si magique, un si rapide Protée, appartenir en quelque sorte à deux mondes, naître sur les limites du prolétariat et de la noblesse, avoir tout frais encore par les traditions de famille les souvenirs de l'atelier, et voir à peu de distance de soi les croix, les simarres, les broderies, les mille et un brillants prestiges, auréole des heureux. Or, telle était la situation de Goethe : l'esquisse généalogique qui précède en fait foi. Vingt autres détails autour de lui présentaient les mêmes antinomies; il respirait comme une atmosphère de dualisme. Son père, bien qu'ami des arts, était grave et positif; contrairement à ce réalisme sec, la barbe blanche et les divinations de son bon vieil aïeul, les belles marionnettes de sa mère-grand, toutes raretés qu'on ne voyait que le dimanche, mais dont on rêvait la semaine entière, éveillaient au cœur de l'enfant l'instinct poétique et le besoin du merveilleux. On parlait sans cesse autour de lui du couronnement assez récent encore de François de Lorraine et de Marie-Thérèse, on racontait en sens divers la guerre de la succession d'Autriche, et l'on devisait à perte de vue sur l'équilibre européen; mais aux pompes modernes du couronnement se mêlaient d'innombrables vestiges des vieux siècles, pittoresques et captivantes énigmes dont on aime à chercher le mot; mais de la guerre de la succession on passait aux rudes joutes de la féodalité, on comparait les armes aux armes, les hommes aux hommes. Francfort n'a pas encore complètement secoué sa rouille de moyen âge : la maison du père de Goethe était comme une ruine dans cette ruine. Un de ses amusements les plus vifs était de visiter de point en point toutes les antiquités de la ville, et par suite d'apprendre tout ce qui s'y rattache. Nul mieux que lui ne connaissait les détails de l'église, de l'hôtel de ville, les colonnettes, les ogives, les rosaces, les vitraux, le beffroi, les costumes, les armures, les armoiries, la salle impériale, l'escalier impérial, les tombeaux impériaux ou quasi-impériaux; nul plus que lui ne se passionnait pour les grands phénomènes et les grandes aventures des temps passés, la chevalerie, les croisades, les tournois, les miraculeuses ordalies, les brusques sentences wehmiques, les pastilles et les poignards d'Alamouth; nul ne ressuscitait plus constamment autour de lui les héros des vieilles légendes, et ne se promenait mieux environné des fières ombres de Conrad le

Salique et de Welf d'Altorf, de Frédéric le Louche et de Louis le Sauter. Un jour il fut admis à visiter la bulle d'or, le souvenir l'en poursuivait six mois. Les vieilles gravures sur bois l'enivraient d'une admiration sans fin, parce qu'elles étaient la mise en scène des vieilles chroniques. Et pourtant il se connaissait en peinture autant que peut s'y connaître un enfant. De belles vues de Rome tapissaient les appartements de son père, et sous ses auspices il esquissait beaucoup. La musique aussi figurait parmi ses études et ses délassements. Le tout sans que la grammaire, sans que le latin, sans que les langues modernes restassent en arrière ! Comment ne pas désirer lire les superbes éditions *variorum* de la bibliothèque paternelle ? Il y joignait les premières notions d'histoire naturelle ; car quoi de plus simple, en effeuillant les corolles dans le jardin botanique de son père, que de compter les pétales, les étamines ? Nul doute qu'en tout ceci doivent être placés très-haut les soins d'un père qui, froissé d'un passe-droit, s'était à peu près retiré des affaires publiques, et ne vivait plus que pour l'éducation de ses enfants ; mais reconnaissons qu'ici les soins étaient surtout de multiplier en silence les objets d'observation et de méditation autour du jeune homme, de créer un milieu dans lequel il se développât comme de lui-même, puis à le laisser aller, et qu'effectivement cette tactique du père n'éclipse ni l'initiative ni la spontanéité du fils, qui court d'impressions en impressions, libre comme Émile, et cueille partout le miel sur des fleurs de son choix. L'enfance de Goethe fut torturée par de cruelles maladies ; les jours d'angoisse et de silence, ou plutôt les longues heures de sa convalescence le familiarisèrent avec la solitude, et, en lui révélant qu'il portait en lui-même un monde d'idées au milieu duquel il pouvait voyager sans ennui, provoquèrent en lui le penchant au soliloque et à la mélancolie. Et qu'on ne croie pas qu'ici nous parlions de Goethe jeune homme ou adolescent ! À peine âgé de six ou sept ans il donnait déjà ces signes de puissance intellectuelle ; et ses parents, n'ignorant pas qu'une trop vive précocité est funeste, se fussent à juste titre épouvantés si les occupations de Goethe n'eussent été toujours des amusements ; si la variété, le mouvement physique, n'eussent atténué les dangers de l'activité du cerveau ; si les formes enfantines de ses idées et de ses sensations n'eussent achevé de rassurer sur son compte en montrant qu'il était un enfant de génie sans doute, mais un enfant. Sur ces entrefaites tonna le canon de Lowositz, et la guerre de sept ans s'ouvrit. Le père de Goethe était Prussien de cœur ; il devait sa nomination de conseiller à Charles VII de Bavière ; son aïeul, au contraire, en sa qualité de sénateur de Francfort, avait porté la couronne de François I^{er} le jour du couronnement, et reçu de Marie-Thérèse une chaîne d'or et son portrait ; à ses yeux l'usurpateur de la Silésie était un

monstre, un félon à mettre au ban de l'empire, un fou qui ne savait ni jouer de la flûte ni composer des vers français, ni même faire la guerre ; et les deux filles et les deux gendres du vieillard enchérissaient. Goethe allait partout, prêtait l'oreille à tout, et, respectant également l'aïeul et le père, la mère et les tantes, s'habituaient pendant les nombreuses péripéties du drame, sinon à douter de tout, du moins à n'être tranchant et surtout à n'être prophète sur rien. Bien des fois les ennemis de Frédéric avaient prédit son anéantissement complet, et Frédéric finit par donner un démenti à tous. De là sans doute cette indifférence qu'on a reprochée à Goethe, mais qu'on a mal interprétée, et dans laquelle nous ne voyons, nous, qu'une preuve de sa haute sagesse. Son éducation avait toujours marché pendant ce temps, bien qu'avec des interruptions et des irrégularités, suite de la guerre. Des troupes françaises étaient venues en aide à l'impératrice-reine. Le lieutenant comte de Thorane, logé dans la maison de Goethe, était un amateur de tableaux. Il occupait pour lui presque tous les peintres de Francfort et Seekatz de Darmstadt. Goethe était présent aux conférences du riche Français avec les artistes, à la livraison des tableaux : avis, critiques, discussions, rectifications, il voyait ou entendait tout. Il s'avisait de rédiger un programme de douze tableaux pour représenter l'histoire entière de Moïse, en indiquant les situations, les personnages, l'expression, le paysage, mille autres détails comme un peintre consommé : quelques-uns de ces tableaux furent exécutés. Ses fréquentes visites à M. de Thorane lui faisaient une nécessité de parler le français ; il le bégayait déjà un peu, il s'y perfectionna bien vite. D'ailleurs, il allait souvent au théâtre français de Francfort. On y jouait tout : la tragédie, la comédie, l'opéra, variété heureuse pour qui, voulant apprendre un idiome, avait besoin de se rendre familières les trois ou quatre langues diverses dont l'ensemble le compose, la langue comique, proverbiale et badine, la langue noble, la langue usuelle ! Le génie dramatique de Goethe se développa de prime abord au contact du théâtre ; bientôt il fut père d'une pièce allégorique et à fracas, écrite en français, sur laquelle il consulta un sien ami de coulisses, très-fort sur l'escrime et sur la poétique d'Aristote, et avec lequel un jour, après avoir livré bataille à coups de syllogismes, peu s'en fallut qu'il n'argumentât à coups d'épée. Ce grave aristarque, qui pouvait avoir seize ans, lui déclara qu'il était un barbare, qu'il avait méconnu les préceptes de Batteux, que les trois unités gémissaient de son drame. Le père de Goethe, au contraire, fut fort content de cet essai. Il lui donna quelque latitude ; le jeune homme en profita pour paraître lui-même sur le théâtre, et il joua Néron avec assez de succès. Il se familiarisa ainsi avec les chefs-d'œuvre de la

scène française, mais sans sympathiser très-vivement avec le système suivant lequel ils sont conçus. Il dessinait aussi beaucoup, et il trouvait quelques heures fugitives pour la musique, cet art inné à l'Allemagne plus encore que la peinture à l'Italie et la plastique à la Grèce antique; puis, brusque transition, il se donnait à l'hébreu. Il venait de former le plan d'un second ouvrage : c'eût été un recueil de lettres de jeunes étudiants de nations diverses qui, parcourant chacun à part une des régions de l'Europe, se rendraient mutuellement compte de leurs aventures, de leurs travaux, de leurs impressions : chacun aurait écrit dans sa langue. Dans ce projet de correspondance polyglotte, Goethe plaçait un juif : les mœurs, le costume de ces parias d'Europe l'avaient toujours frappé; il connaissait à fond leur quartier à Francfort, il voulut connaître aussi leur langue; puis l'hébreu moderne le conduisit à l'hébreu ancien. Il ne poussa pas cette étude bien loin, il est vrai, mais il en apprit assez pour lire dans l'original la Genèse, pour prendre la plus haute idée de cette simplicité naïve et sublime avec laquelle le narrateur sacré déroule les légendes patriarcales des anciens jours, et pour garder un souvenir éternel des beautés de la poésie et du conte de l'Orient. Ce souvenir, qui sait si ce n'est pas lui qui, se reproduisant tout frais à son imagination septuagénaire, nous a valu le *Divan oriental*? Mais au temps de son apprentissage ès hébreu, ce ne sont pas les jets lyriques de l'Arabie et de l'Iran, c'est l'histoire de Joseph qui captivait toutes les facultés admiratrices de Goethe. C'est elle qu'il rêvait détaillée en douze tableaux dont il formulait le programme; il la rêvait aussi épopée naïve comme l'Odyssée, brillante comme l'Iliade, et il se chargeait de la transfigurer. Ce projet fut réalisé à quelque chose près, car il ne poussa pas l'imitation au point d'écrire en vers, et sans vers il n'est pas de haute épopée. En revanche, si Goethe esquivait la difficulté matérielle de la versification, il s'en imposait d'immenses, ne fût-ce que celle de représenter avec la dernière fidélité la physionomie locale, les mœurs, les coutumes, la civilisation du temps; rude joute en 1762, puisqu'elle n'est pas encore facile maintenant. C'est ainsi que Goethe parvint à sa quatorzième année. Son père, qui jusque-là semblait n'avoir pensé qu'à le faire courir sur toutes les sortes de routes ouvertes à l'intelligence, voulut alors qu'il s'appliquât spécialement au droit. Il lui mit la *Caroline*, les *Institutes* entre les mains, et le chargea de quelques-unes des affaires qu'il avait à conduire. Et Goethe se mit gaiement au droit, même à la procédure; il entra sans peine en rapport avec les clients. Poète, il ne s'épouvanta pas de l'aridité de la chicane; sous l'enveloppe ossue qui la recouvre il trouva des fibres et des nerfs : les hommes ne gardent pas longtemps le masque dans l'autre de Thémis, et les fils qui font jouer les marionnettes n'y restent

pas toujours dans l'ombre. Goethe apprit ainsi les hommes et les choses, les événements et les ressorts; autant en a fait plus tard le greffier d'Édimbourg! Du reste, tout en défrichant consciencieusement sa jurisprudence, le novice légiste continuait sa primitive éducation, cultivait les sciences naturelles, étudiait la mécanique, surveillait les artistes qu'employait son père, rendait visite aux énigmes du quartier des juifs, jouait la comédie avec sa sœur, et passait de Brinnicus au roi Canut, de Racine à Schlegel, à Reinecke et à Oelenschläger. Ces deux derniers se trouvaient à Francfort et souvent parlaient avec le père de la carrière que devait choisir le fils. Tandis que Griesbach, que Schlosser tendaient à le pousser dans la lice académique, tandis que Huisgen opinait pour la jurisprudence, Oelenschläger voulait en faire un homme de cour, Reinecke un diplomate. Mais rien de tout cela ne correspondait à la pensée de Goethe. Cette pensée pour lui était encore un mystère; seulement il sentait qu'il lui fallait quelque chose d'extraordinaire, quelque résurrection du moyen âge, quelque pèlerinage plus loin que ceux de Marc-Paul ou de Colomb, la tribune de Rienzi, la couronne de Pétrarque. Cet amour de l'insolite dans une ville calme et régulière, s'il en fut, le jeta dans des sociétés assez mauvaises. Quelques membres de cette camaraderie honteuse furent impliqués dans des affaires d'escroquerie, et Goethe lui-même eut à se justifier. Son apologie fut prompte et complète; mais il lui resta le double regret d'avoir compté de tels amis, et de passer aux yeux de quelques personnes pour avoir rendu plus graves les charges qui pesaient sur eux. Cette mésaventure le corrigea des engouements. Il eut encore un autre chagrin. Il s'était passionné pour une jeune fille qui, plus âgée que lui de deux ou trois ans, tolérât sa pantomime amoureuse comme un jeu, et le laissait grossir son cortège d'adorateurs. Interrogée par les juges sur le compte de Goethe, Marguerite (c'était le nom de cette jeune personne) laissa tomber entre autres réponses, qui toutes allaient à sa justification, ce mot : « Je l'ai toujours regardé comme un enfant. » Ce mot fut un coup de poignard pour Goethe! lui traité d'enfant dans une pièce officielle, et par la personne auprès de laquelle il croyait avoir le plus dépouillé le caractère de l'enfance! Une sombre mélancolie le prit au cœur, car il aimait la moqueuse profondément pour un adolescent de quinze ans; et sa passion, nuancée de spiritualisme, comme toutes les premières passions d'une âme pure, n'en était que plus vive : la preuve c'est qu'il en a partout semé les traces; personne n'ignore en Allemagne que la délicieuse figure de Claire dans *Egmont* c'est Marguerite; que la ravissante Marguerite de *Faust* c'est encore Marguerite, dont cette fois il n'a pas même voulu déguiser le nom. C'est sous ces auspices peu joyeux que Goethe quitta Francfort pour

achever ses études à l'université de Leipsick. Livré à lui-même, il eût fait choix de Göttingue, où l'attirait Michaëlis. Son père, qui commençait à craindre pour lui qu'il ne s'adonnât trop exclusivement à la poésie, crut opposer un contre-poids à cette tendance en l'envoyant à l'université saxonne. Là régnait le colosse littéraire de l'époque, l'érudit, le glacial, le tranchant Gottsched, qui se regardait comme infaillible en matière de goût, et qui était venu à bout de faire prendre sa férule pour un sceptre. On devine combien semblable lieu devait être antipathique à Goëthe ; tout ce qu'il approuvait d'instinct était anathématisé de par Bonhours et Batteux ; tout ce qu'il regardait comme pitoyable avait l'estime de Gottsched, Boehmer et Gellert ne pouvaient le consoler que médiocrement, et la philosophie, telle qu'on la professait, n'était à ses yeux que palabres et palabres : la logique surtout, en le forçant à décomposer, recomposer, décomposer encore toutes les opérations auxquelles depuis l'enfance il était habitué, lui semblait la science la plus oiseuse, la plus vaine que jamais pédagogue en chaire ait voulu transmettre à des niais sur des bancs. Par bonheur il avisa un palliatif. On commençait à s'occuper de l'histoire de la philosophie : c'est cette branche de la science que Goëthe choisit pour objet de ses méditations. Abandonnant le dogmatisme, il lut Brucker et passa en revue toutes les opinions qui ont été en leurs temps reines dans les écoles. Cette perlustration rapide acheva de lui faire croire qu'au fond toute opinion en vaut une autre, que toute raison prétendue irrésistible peut être battue en brèche à son tour, qu'en théologie et en métaphysique, hélas ! et en poésie peut-être, il n'est point de vérité de l'ordre de celles qu'enseigne Euclide : nouvelle route pour arriver à l'indifférence, au scepticisme, et, bien que Montaigne déclare le scepticisme un si doux oreiller, nouveau moyen pour retomber dans le spleen et les idées sombres ! Goëthe cherchait la solitude, il fuyait le monde ; et nous ne savons en vérité quel eût été le dénouement, si sa vigoureuse intelligence n'eût donné le change à la mélancolie en parcourant comme simultanément les deux lignes parallèles, les deux mondes ouverts par deux manières de voir contraires, en ayant dès lors doubles richesses à exploiter, et une immensité de rapports à saisir. Ajoutons que solitaire il n'était pas seul et que ses crayons l'accompagnaient. C'est sans doute en revenant à la vie, grâce à ses fidèles amis, qu'il disait : « L'homme parle trop, il devrait dessiner davantage. » Le résultat de ses promenades occupées fut un portefeuille pittoresque dont chaque page était pour lui un souvenir, et qui ne l'a jamais quitté. Il voulut aussi graver, et il poussa ce talent fort loin : mais le temps énorme que demandent les travaux chalcographiques et les exhalaisons délétères de l'eau-forte le firent renoncer à

l'exercice de ce talent. Nous devons anticiper ici d'un an ou deux. Au milieu de sa furie de dessin les problèmes littéraires venaient toujours le ressaisir à la gorge. Mécontent des docteurs de Leipsick, mécontent de sa solution à lui-même, il reprenait la question et la secouait sous toutes les faces. Sa première solution n'était rien moins qu'une rébellion contre le principe de l'autorité en matière littéraire. Mais graduellement cette solution tendait à prendre une forme nouvelle. « S'il n'est point, en fait de goût, de règle fixe, « de lois vraies comme les lois de Képler ; en « d'autres termes, si tout système, si toute œuvre « littéraire est attaquant et soutenable, qui « s'oppose donc à ce que l'on prenne pour règle « unique et pour type de l'œuvre littéraire, soi, « sa pensée, son émotion ? Me voici mes crayons « à la main, je dessine ; — quand ? lorsqu'un site, « un détail, un ensemble m'émotionne ; — et « comment ? comme je le sens. Pourquoi n'en pas « faire autant en poésie ? c'est-à-dire pourquoi ne « pas peindre tout ce qui m'inspire de l'émotion ? « et pourquoi dans cette peinture ne pas prendre « pour guide unique mon inspiration ? » Certes, cette idée n'est que le remaniement du principe anarchique ou sceptique poussé plus haut, mais cette idée ne pouvait manquer de le détrôner bientôt ; sous pen on devait se dire, et Goëthe se dit : « Mais cette méthode est conforme à la nature des choses, à la nôtre, à celle de l'art ! elle « est vraie comme la loi de Képler et les théorèmes d'Euclide ! elle seule est vraie ! c'est « le reste qui est faux ! Le principe anarchique « lui-même n'est au fond qu'un mensonge et un « principe de mort pour les arts ! Il n'est point « indifférent de chercher des modèles dans Virgile ou dans la nature. On peut bien vite avoir « tort de copier Virgile, on n'a jamais tort de calquer la nature. » Goëthe n'en était pas là lorsque, dévoré par le besoin de s'exhaler dans quelque œuvre littéraire, il fit un peu trêve aux paysages sur lesquels il s'était jeté autant par désespoir de ne savoir comment s'orienter sur l'océan poétique que par goût pour le dessin. L'école française, qui avait le verbe si haut à Potsdam sous Frédéric, et dont beaucoup s'enrouaient encore à prôner les principes, était en baisse depuis que Haller, Wieland, Klopstock, Lessing s'étaient dressés contre elle et n'avait jamais produit que des monuments d'une déplorable insignifiance. L'école anglaise, qui visait à remplacer le genre français, n'en était à vrai dire qu'une variété ; elle ne se recommandait que par plus de concision, de fini, et quelques images britanniques ; sa vogue, si vogue il y avait, ne pouvait durer. Les imitations de l'italien, de l'espagnol étaient encore moins viables. Adopter soit l'une, soit l'autre bannière, c'était revêtir des haillons surannés, c'était manquer la belle place qu'il y avait à prendre en Allemagne si l'on achevait de libérer, comme le demandait Klopstock, la

muse allemande de son double vasselage à l'étranger pour la doter d'un art, d'une littérature indigènes. On l'attendait, on l'appelait à grands cris, ce régénérateur de l'art. Déjà de grands travaux préliminaires avaient frayé la voie. Les coups portés aux systèmes exotiques, aux friperies d'importation avaient un peu déblayé le sol. Il fallait et achever le déblaiement et bâtir sur le sol déblayé, le tout ensemble ; car les vieilles masures ne pouvaient complètement rentrer en terre que quand le splendide palais rêvé par tant de désirs serait debout ! Mais que d'incertitudes avant de le voir surgir ! on n'avait aucune idée précise de ses formes, de ses proportions, de sa portée ! on n'en avait pas même esquissé les *Propylées* ! tout ce que l'on voulait c'est qu'on pût inscrire sur son fronton *Germania* ! en d'autres termes, tout ce que l'on savait de l'art nouveau qu'on appelait de ses vœux, c'est que l'on ne voulait point ce que l'on avait, et qu'on ne voulait plus d'importation de l'étranger. De là, comme personne n'avait posé le vrai problème sous sa forme la plus haute, mille discussions sur les questions secondaires et sur des œuvres qui les unes n'avaient de valeur que comme négation ou déviation des anciens types, les autres n'exprimaient que des désirs ou des hypothèses, ou bien encore, comme le chef-d'œuvre de Winckelmann, la marche et les phases d'un passé. Gœthe était souvent tenté de se décourager au milieu de ce chaos ; mais la poésie et l'art étaient son essence, il y revenait toujours : lors même qu'il croyait les abandonner, il y faisait des progrès, grâce à cette haute faculté comparative qui lui révélait partout des rapports, et il les reprenait avec des clartés nouvelles ; sans cesse il écoutait, il lisait, il feuilletait les collections de Huber, de Richter, de Kreisshauf, comme il méditait les théories de Winckelmann, la critique de Lessing ; il essayait de les réaliser, il discutait l'œuvre de réalisation, en appréciait les insuffisances et tâchait d'en saisir les vraies causes. Il fit ainsi beaucoup de plans d'ouvrages divers et en exécuta même quelques-uns. Ces tâtonnements solitaires ne devaient pas voir le jour à moins qu'il n'en fût satisfait. A ses yeux c'étaient des études qu'il fallait dissimuler au public et par lesquelles il se préparait à paraître devant lui, non avec de la bonne volonté, mais avec la certitude d'éveiller un écho dans toutes les âmes et d'être de prime abord en harmonie avec les masses : aussi plus tard Gœthe fit-il un holocauste général de tous ces essais de son jeune âge. Deux pièces seulement échappèrent à l'auto-da-fé. Ce sont les *Caprices d'un amant* et les *Complices*. Ces compositions laissent apercevoir en effet les efforts du jeune poète pour discerner la ligne à suivre dans l'espace illimité qu'on sillonnait, tantôt selon la routine, tantôt au hasard. Il s'en faut de beaucoup que Gœthe reste sur cette ligne ou même la trouve ; il dépasse le but ou reste en deçà ; il

effraye à force d'être hardi, ou, pour mieux dire, il ne sauve pas les dissonances de sa hardiesse. Un court voyage à Rome, un nouvel amour à Leipsick avaient pendant ce temps avivé son génie poétique et achevé de le rendre peu assidu aux cours de droit, motif pourtant de son séjour à Leipsick. L'objet de cette nouvelle flamme était la fille de son hôte. Une maladie et plus encore son retour à Francfort (fin de 1768) donnèrent le change à cette nouvelle passion, qui semble avoir eu la pureté, mais non l'ardeur de la première, et qu'il ne renoua pas lorsque, après les vacances, son père l'envoya finir son droit et prendre le bonnet de docteur ès lois à Strasbourg. Il est vrai que, dans le laps de temps passé au sein de sa ville natale, ses facultés aimantes avaient été jetées dans une sphère tout autre, le mysticisme. La jeune personne dont le spiritualisme en même temps pieux et tendre opéra en lui cette conversion laissa aussi des souvenirs impérissables dans son cœur ; et les *Confessions d'une belle âme*, dans Wilhelm Meister, reproduisirent fidèlement les impressions, les paroles mêmes de cette Krudner de vingt ans. Loin d'elle, car nous venons de dire qu'il prit bientôt la route de Strasbourg, il forma le projet de se créer une religion, et il la créa : des lambeaux de mysticisme, de platonisme, d'hermétisme en fournirent les éléments. Cœthe renouvelait la théosophie du néoplatonisme et préludait aux théophilanthropes. Aussi, parmi les études de son choix, à cette époque, compte-t-on l'alchimie et les sciences occultes, lesquelles au reste le ramenaient au moyen âge, cet objet de ses premières admirations. Toutefois son haut bon sens l'avertit qu'on trouverait extravagante son excursion dans l'alchimie. Comme si cette rénovation de l'art si fort souhaitée en Allemagne n'eût pas été, aussi elle, le grand œuvre ! Comme si les Lessing, les Klopstock, dans leurs efforts pour transmuer le plomb et le fer de la fausse poésie en or pur, n'eussent pas vraiment été en quête de la pierre philosophale ! Et il ne dit mot de ses expériences et de ses lectures cabalistiques ! Herder lui-même, dont à cette époque il adorait la conversation et recherchait les critiques, Herder, tout en lui rendant d'inappréciables services, en l'initiant plus profondément aux mystères de la sublimité hébraïque, aux beautés de l'art italien, au grandiose des conceptions égyptiennes et hindoues, en évoquant pour lui du fond des tombeaux les divers génies des peuples, portait l'antipathie pour certaines circonstances de l'histoire au point de les nier, ou de nier que jamais d'autres sympathisassent avec elles. Ces figures que Gœthe a rendues si éminemment populaires, *Gœtz de Berlichingen*, *Faust*, Herder les eût proclamées anti-théâtrales, et l'idée de les mettre sur la scène eût été pour lui le texte de sarcasmes inextinguibles. Gœthe, que l'alchimie et les merveilles architectoniques de Strasbourg, et le progrès de ses idées

avaient ramené à l'étude du moyen âge, couvait déjà ces deux sujets, mais silencieusement. Bientôt sans doute, s'il n'eût fallu songer au docteur, il se fût mis à l'une et l'autre œuvre, et l'une ou l'autre y eût perdu, car sans un long travail point d'œuvre profonde. Reçu le 6 août 1771, il fit encore un court séjour en Alsace, alla visiter à Manheim la belle salle d'antiques, qui depuis s'est transformée en superbe galerie, et revint à Francfort, non pas bien sûr encore de ce qu'il allait faire, mais moins loin enfin de voir clair dans ses idées, sachant ce qu'il ne fallait pas faire, et plus plein que jamais d'antipathie pour l'école française; car, chose remarquable, c'est en France qu'il acheva de prendre en pitié, sinon en horreur, le goût de la France. La lecture de Shakspeare, tant de fois traité de monstre, de barbare, y fut aussi pour quelque chose peut-être. Goethe lut le grand tragique anglais dans la traduction de Wieland. Il le plaça dès lors très-haut parmi les poètes, et nul doute qu'il ne l'ait profondément étudié et qu'il n'ait dû beaucoup à ce maître de la scène. Quand Goethe revint à Francfort, Herder avait été placé à Blankenburg. Goethe le voyait fréquemment : dans sa ville natale il s'était posé le centre d'un cercle d'amis travaillés des mêmes besoins que lui; il y continuait ses conversations de Leipsick et de Strasbourg, il y donnait et recevait des idées, il y lisait les vers qu'ensuite il envoyait aux almanachs et aux journaux. Ces publications étaient à peu près les premières, si toutefois l'on en excepte *les Caprices d'un amant*, édités vers 1769, et quelques bluettes dont ni Goethe ni le public ne gardèrent mémoire. En 1775 enfin parut son *Götz de Berlichingen*, qu'il avait élaboré si mystérieusement pendant son séjour à Strasbourg, et que toute l'Allemagne salua d'un cri d'admiration. Dès lors s'ouvrit pour lui cette vie de gloire et d'applaudissements que troublèrent peu les inimitiés venimeuses de la critique et de l'envie; il eut mieux que la couronne du Tasse, car l'Allemagne recommençait son couronnement tous les jours, et rois et peuples s'unissaient dans l'adoration de son génie. Mais si les tourmentes ordinaires lui furent épargnées, il n'en fut ou ne s'en jugea pas plus heureux. Amoureux, et en vain amoureux, de la femme d'un de ses amis, il retomba dans cette noire mélancolie qui quelque temps avait pesé sur ses pensées; cette exubérance de vie qu'il avait déployée en s'appliquant à tous les objets se repleya sur elle-même : il fut, dit-il, un instant sur le point de se tuer. La vue de la lame qui devait le délivrer des misères de cette vie et des vanités de la gloire le fit venir à résipiscence; tel est du moins le récit vulgaire. Nous inclinierions plutôt à croire que c'est au récit du suicide du jeune Jérusalem que Goethe dut sa guérison. Il trouva sans doute indigne de lui de périr *comme* ce jeune homme et *après* ce jeune homme, n'ayant pas même l'hon-

neur de l'originalité dans sa folie. Nous ne croyons point à la réalité du désir de suicide de Goethe. Qu'il ait souvent songé à ce parti extrême, qu'il se soit dit : « Si je me tuais ! » qu'il ait tenu le poignard, nous ne le nions pas. Mais tel commence le soliloque d'Hamlet, qui ne le termine pas ! De la conception d'un grand acte à la résolution de l'accomplir il y a loin ! Quoi que l'on en pense, un fait reste, c'est que Goethe dans cette crise de sa vie dut être bien à plaindre, car il n'a jamais dépeint que ses impressions, et si celles qu'il prête à Werther sont celles qu'il a senties, à peine un barbare les souhaiterait à son ennemi. Ainsi les chefs-d'œuvre des grands hommes leur ont souvent coûté le martyre ! Disons qu'en revanche Goethe semble être sorti de cette épreuve invulnérable désormais à tous les traits, guéri des passions délirantes et qui mènent au suicide lent ou brusque, physique ou moral, et voisin autant qu'un homme peut l'être de cet état d'ataxie ou d'impassibilité porté aux nues par quelques anciens et réalisé en France par Fontenelle. Goethe n'employa que quatre semaines à écrire Werther; il avait sous les yeux la lettre tracée par le jeune Jérusalem peu d'instants avant sa catastrophe. L'ouvrage parut à Leipsick en 1774, sous le voile de l'anonyme. L'étincelle qui tombe sur une mine chargée à poudre n'est pas plus brusque dans ses effets. Le livre fut lu, relu, dévoré, appris par cœur d'un bout à l'autre de l'Allemagne : les femmes se croyaient toutes des Lolottes, les jeunes gens se posaient en Werther, en capacités méconnues, en génies persécutés de la fortune et ne trouvant la paix qu'au fond de la tombe. Ces bouffées de burlesque vanité ne s'en tinrent point là. A force de dire :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs . . .

aucuns se dirent : « Mourons, » et moururent; puis les imitateurs vinrent : il s'en trouve partout. Jamais monarque, général ou plénipotentiaire sauveur d'un peuple n'avait été divinisé avec autant d'enthousiasme que l'on en mettait à louer Werther, à plaindre Werther, à se modeler sur Werther. Comme si le héros dont les infortunes font couler vos pleurs était, par cela même que vous vous intéressez à lui, un modèle à suivre ! C'est ainsi qu'au temps où tous juraient par la *Bible*, les âmes pieuses voyaient dans chaque événement que raconte l'écrivain sacré d'abord un article de foi, et ensuite un exemple. Des hommes graves s'y méprirent de même; mais, antagonistes des folies prétentieuses et des exagérations de la jeunesse, ils crièrent contre le suicide, proclamèrent Goethe un incendiaire, et mirent son livre à l'index comme subversif et désorganisateur. L'Allemagne se partagea en deux camps, les têtes froides et les âmes sensibles; on fit assaut de jargon sentimentalesque et d'homélies. Ces extravagances, qui

prouvent que Goethe n'avait point été compris, ajoutaient à sa célébrité que l'anonyme ne voilait plus. Mais il ne s'endormait point au murmure des acclamations. Poursuivant de nouveaux types, il avait repris d'abord son beau sujet de Faust, mais il l'ajourna pour le mieux mûrir, et se remit à composer de petites poésies, de petits drames qu'il lisait à son cercle, coulant ainsi en vers, en scènes et en actes, ses impressions, à mesure qu'elles se produisaient, se demandant si grâce à lui son auditoire les ressentait aussi. Parmi ces légers ouvrages, qui sont la plupart des jets satiriques sans intérêt général et dont ses amis seuls avaient le mot, on vante surtout *les Fêtes de la Foire*, et *la Vision du docteur Bardil*. Tout à coup on annonce avec fracas un drame nouveau, *l'Infanticide*, par un sien ami, Wagner. Quelle est sa surprise d'y retrouver les situations, le caractère de son Faust ! Il avait souvent parlé de Faust devant Wagner, Wagner l'avait volé. Goethe revendiqua son sujet, protesta contre la supercherie dont il se trouvait victime, et s'engagea par cela même à ne présenter ce chef-d'œuvre tant promis que porté par des méditations perpétuelles à la plus haute beauté. Bien qu'il se refusât en partie aux empresses flatteurs de la foule, Goethe vit le nombre de ses amis aller croissant de jour en jour. A la tête de ses nouveaux camarades se placent Lavater et Basedow, avec lesquels il entreprit plusieurs voyages, dont un jusqu'aux frontières de Suisse. Lavater avait prétendu le convertir, et même s'était donné beaucoup de mouvements, avait fait jouer beaucoup de machines à cet effet. En revenant seul de la frontière suisse, où l'avaient quitté les deux inséparables, Goethe réfléchissait aux moyens souvent mondains, mesquins, peu nobles, auxquels amène l'esprit de prosélytisme, et il en vint à tracer le scénario détaillé d'un grand drame de *Mahomet*. Au même temps se réfère son *Prométhée*, monument inachevé, gigantesque comme les conceptions d'Eschyle, et dont quelques morceaux échappés à sa plume font amèrement regretter qu'il soit resté en route. Mais un autre sujet l'avait séduit. Tout opposé que Goethe était à l'école française, il ne poussait pas son antipathie jusqu'à l'injustice. L'étincelante originalité de Beaumarchais le saisit ; à ses yeux les Mémoires de ce hardi faiseur de factums étaient des drames bien autrement pathétiques, vifs, vrais et palpitants que les pièces les plus vantées du répertoire. D'un de ces mémoires, le *Voyage en Espagne*, Goethe fit *Clavijo*, qu'il imprima en 1774, et contre lequel Wieland décocha un article assez acerbe. La réponse ne se fit point attendre. Ce fut le mordant pamphlet qui a pour titre : *les Dieux, les Héros et Wieland*. Goethe ce jour-là trempa sa plume dans l'écrivoire de Beaumarchais. C'est en ce moment que le prince héréditaire de Saxe-Weimar passant par Francfort voulut le voir. Le gouverneur de son frère, de Knebel, le lui présenta. La conversation de Goethe

tint tout ce qu'avaient promis ses ouvrages. Le prince charmé pria le poète de le suivre à Mayence, et là se serrèrent les premiers nœuds d'une amitié qui bientôt devait donner à Goethe pour résidence et pour seconde patrie la cour de Weimar. Revenu de ce voyage que n'avait point approuvé son père, Goethe fit paraître l'opéra d'*Erwin et Elmire*, 1774, et prépara une édition de ses *OEuvres*, 1775. Il l'achevait à peine que Charles-Auguste (c'était le nom du prince héréditaire de Saxe-Weimar) monta sur le trône. Il voulut inaugurer son règne en fixant le grand poète auprès de lui. Weimar, dès lors une des résidences les plus délicieuses de l'Europe, devint ainsi la métropole des lettres et de l'art, et fut saluée du nom « d'Athènes de l'Allemagne. » Goethe était un aimant autour duquel venaient se grouper naturellement des artistes et des penseurs du premier ordre. Ces hommes d'élite lui formaient comme une cour, et, bien que brillants par eux-mêmes, s'effaçaient presque dans les rayons de ce soleil, que chaque jour rendait plus éblouissant. Aussi était-ce plutôt le prince qui courtisait le poète, afin de le garder, que le poète qui courtisait le prince ; ou, pour exprimer plus sincèrement la vérité, le poète et le prince, de plus en plus pénétrés de leur valeur réciproque, se donnaient mutuellement des preuves de haute considération et d'amitié. En 1776, en dépit des petites jalousies locales qui osaient regarder son élévation comme un passe-droit et faire valoir l'ancienneté en présence du génie, Goethe fut nommé conseiller de légation avec droit de séance et voix au conseil privé. Le duc, comme s'il eût prévu ces objections, daigna motiver sa nomination dans l'acte qui l'exprimait ; on y trouve ces paroles remarquables émanées du prince lui-même : « Des hommes dont la vue a la plus haute portée n'envient la possession du docteur Goethe. Sa capacité, son génie ne sont des mystères pour personne. Employer un talent supérieur dans d'autres postes que ceux où ses éminentes qualités rendront d'éminents services, c'est en « mésuser... Qu'on m'improove de le placer de prime abord dans le plus important conseil du « duché de Saxe-Weimar, sans qu'il ait fait un « noviciât dans des charges inférieures, cela ne « change rien à la nature des choses. Le monde « juge sur des préjugés ; mon guide à moi, ce « n'est pas l'opinion, c'est la certitude devant « Dieu et ma conscience d'avoir bien fait. » C'est qu'effectivement Goethe ne regardait point sa dignité nouvelle comme une sinécure. Il s'occupait de l'administration comme si là eût été sa gloire, et il menait de front avec la littérature ces soins que d'autres eussent trouvés arides. La cour de Weimar habitait à cette époque le ravissant château de Tiefurth. Goethe ne se contenta pas d'être l'âme du théâtre d'amateurs et des autres distractions artistiques ou littéraires qui varièrent cette année la monotonie des divertis-

sements de cour; il eut aussi la plus grande part à la réouverture des mines d'Ilmenau, et il eut soin que les fréquentes visites du prince animassent la reprise des travaux, qui fut du reste solennellement inaugurée par un discours du grand poète. *Claudine de Villabella* (Berlin, 1776), *Stella* (Berlin, 1776), *Proserpine* (dans la *Gazette littéraire et théâtrale* de 1778), parurent à cette époque ainsi que divers morceaux en vers et en prose (dans le *Mercur allemand* de 1776), et quelques lettres. Aussi la deuxième édition de ses *Oeuvres* qu'il donna en 1777, à Berlin, est-elle de trois volumes, et celle que quelque temps après on publia sans sa participation (Berlin, 1779), en a-t-elle quatre. Cette année 1779 lui valut de l'avancement; il devint membre titulaire du conseil privé, et Charles-Auguste, dont il obtenait de plus en plus l'estime et la haute confiance, voulut visiter la Suisse avec lui. C'est la seconde fois que Goëthe la voyait, mais il ne l'avait, à vrai dire, qu'entrevue (lorsqu'il reconduisit Lavater et Basedow); et qui peut regretter de voir deux fois ces aiguilles, ces glaciers, ces profonds vallons, ces escarpements qu'habitent seuls le chamois et l'isard, ces avalanches, ces torrents, ce berceau du Rhône et du Rhin, cette inépuisable mine de *bell' orrido* où l'art puise si largement l'inspiration, la séve et les riches couleurs? En 1782, le duc nomma son cicerone président de la chambre des finances, et lui fit cadeau de lettres de noblesse. Diverses poésies soit dans la *Gazette littéraire et théâtrale*, soit dans les *Éphémérides de la littérature et du théâtre*, de petits drames et opéras, comme *Lila*, *Elphénor*, *Badinage*, *Ruse et Vengeance*, le *Frère et la Sœur*, *Jéri* et *Bœteli*, témoignaient de temps à autre que Goëthe vivait toujours pour l'art, mais nul ouvrage de premier ordre ne venait s'ajouter à *Werther* et à *Götz*. La cause de cette somnolence du génie de Goëthe, c'est qu'il aspirait à une nouvelle manière. Il avait fait faire un pas immense à l'art, on l'imitait; mais il ne pouvait souffrir l'idée de s'imiter et d'être son singe à lui-même, sauf en des bagatelles pour lui de minime conséquence; il voulait ne se développer par un grand effort devant le public que pour paraître sous une autre face et se poser dans une sphère plus haute. Or, dans les principes de Goëthe, pour paraître, le plus court c'est d'être. Il fallait donc pour qu'il atteignît son but qu'un autre Goëthe remplaçât le Goëthe de *Götz* et de *Werther*; il fallait qu'il portât en lui d'autres impressions, il fallait qu'il allât les acquérir dans un autre milieu. Depuis longtemps l'Italie était son vœu. Déjà, tandis qu'il étudiait en droit à Strasbourg, il rêvait un voyage, un long séjour sur cette terre des beaux-arts. Sa position lui permettait enfin de songer sérieusement à ce rêve de sa jeunesse. Il se mit en route, toujours avec le prince, 1786, parcourant rapidement la Lombardie orientale et la côte tyrrhénienne de la péninsule, s'arrêta dans quelques villes principales, Venise, Florence, Rome, Naples, visita

même la Sicile, qui, ne fût-ce que comme patrie de Cagliostro (ou Balsamo), intéressait un ancien amateur de sciences occultes. Était-ce l'effet des monuments de l'Italie? est-ce qu'éloigné du théâtre de ses premiers essais, plus libre, n'ayant plus rien qui l'empêchât de se transfigurer, il dit tout haut et formulât sincèrement ce qu'il pensait depuis longtemps en silence? Le fait est que ses formes excentriques, ses prédilections de moyen âge disparurent. Il écrivait cette délicieuse *Iphigénie en Aulide*, chef-d'œuvre de style et de pure poésie; il retraçait, à quelques traits près, dans *Torquato Tasso*, son histoire et sa position à Weimar; il étonnait son admiratrice candide, la blonde Allemagne, en bafouant les hyperboliques admirateurs et imitateurs de Werther. Son *Triomphe du sentiment* (Leipsick, 1787) déverse les mêmes flots de ridicule sur les furibonds et les larmoyants, ces deux sectes des werthériens de salon, et semble presque une protestation contre son ouvrage. A vrai dire, Goëthe ne proteste que contre les interprétations absurdes données à sa pensée, contre le travestissement déplacé du héros de roman en héros, de l'homme faible en modèle, contre la manie de se poser victime. De retour en Allemagne il n'y resta que peu de temps; mais c'est lors de cette courte apparition qu'il vit pour la première fois Schiller, bien jeune alors, et dont le talent était encore loin de la maturité. Goëthe l'apprécia, bien que le génie fébrile du poète souabe formât un parfait contraste avec l'imperturbable calme du Franconien; et là se tressèrent les premiers nœuds d'une amitié qui ne se termina qu'avec la vie, et dont Schiller surtout eut à se féliciter. Le deuxième voyage de Goëthe en Italie tombe dans les années 1789 et 90. Il interrogea derechef, avec l'enthousiasme d'un artiste, avec l'avidité curiosité de l'homme qui cherche la pierre philosophale, les merveilles de l'art moderne et antique dont fourmille l'Italie, et qui s'harmonient si puissamment avec son ciel toujours le même, avec ses nationalités si diverses. Mais de deux choses l'une, ou ses interrogations n'obtinrent point de réponses à l'instant intelligibles, ou il en ajourna la publication; et l'Allemagne le vit avec surprise pendant ce deuxième pèlerinage, dont on attendait tant, ne lui dépeindre que le *Carnaval de Rome* (Weimar et Gotha, 1789), puis s'aventurer dans le domaine des sciences naturelles en publiant son *Essai sur la métamorphose des plantes* (Gotha, 1790). Décidément il semblait que Goëthe eût fait le pari de désorienter toujours son siècle; auteur de *Götz de Berlichingen*, original, partisan du moyen âge, il s'est pris de belle passion pour cette époque antique qu'il avait abandonnée comme surannée et pour le sujet le plus usé que présentent les annales du théâtre! Après avoir tant fait verser de larmes sur Werther, il poursuit d'un impitoyable rire les admirateurs de Werther! Il semble avoir voué sa vie à l'art, et le voilà qui

déserte la science, qui fait leçon de physiologie végétale ! Ce dont s'étonnaient les Allemands n'est pas pour nous aussi bizarre, car nous nous souvenons que tout jeune il s'occupait souvent d'histoire naturelle, et que pour lui la science et l'art étaient en connexion intime ; mais l'instant où il se dévoilait au public comme naturaliste n'en est pas moins remarquable : ce puissant génie se montre ici dans sa souplesse et sa complexité ; ses vues, en histoire naturelle d'abord, se lient à ses idées sur l'art ; les évolutions de l'organisme végétal ont leurs analogues chez l'homme et dans chaque faculté de l'homme, en particulier dans l'imagination, foyer fécond des œuvres d'art. Voilà ce que ne savaient point les impatients lecteurs de Goethe en 1790 ; mais ils ne tardèrent point à s'apercevoir que la vue de l'Italie n'avait pas été stérile pour leur poète : témoin les *Allégories* qu'il publia dans la *Revue mensuelle germanique* (*Deutsche Monatschrift*) et ses *poèmes* dans l'*Uranie* d'Éwald, et quelques autres *pièces fugitives*, le tout en 1791. Toutes ces productions décelaient une autre source d'inspiration ; un autre soleil avait fait naître ces fleurs ; un souffle plus éthéré avait passé par là. La même année le vit accepter la direction du théâtre de la cour, qui, entre ses mains, rendit les plus grands services à l'art et en fit avancer la théorie et la pratique à pas de géant. La même année enfin parurent des *Fragments optiques* (Weimar, 1791), deuxième excursion qu'il fit dans la sphère scientifique, et par laquelle il préludait au grand ouvrage de sa vieillesse. Pendant ce temps, la France, si timide en poétique, innovait audacieusement en politique ; la coalition des rois était sur le point de commencer ses opérations. Goethe crut sans doute que les Français dans cette crise valaient la peine d'être examinés, et il accompagna le duc de Saxe-Weimar à l'armée prussienne. On sait comment finit la campagne. Goethe ne put guère observer les Français ; et, comme l'Europe entière, sauf peut-être une quinzaine de personnes, il ne comprit rien aux événements qui sont expliqués à l'article Dumouriez (*voy.* ce nom). C'est du moins ce qui résulte bien clairement de la lecture de son *Voyage en France* en août et septembre 1792. Quant aux suppositions qu'on serait tenté de faire sur un rôle diplomatique ou semi-diplomatique rempli par Goethe dans ces circonstances, rien ne les appuie. Il suivit encore quelque temps l'armée prussienne et fut présent au siège de Mayence. C'est alors qu'il ébaucha sa *Théorie des couleurs*, renfermée plusieurs années dans son portefeuille. (Elle ne parut qu'en 1810, à Tubingue). Les années suivantes furent signalées par l'apparition du *Grand Cophte* (Berlin, 1792), du *Citoyen général* (Berlin, 1795), des *Révoltés*, trois pièces dont le sujet seul prouve à quel point Goethe était préoccupé de la France, bien que nous n'oublions point que Cagliostro était depuis longtemps une de ces figures que

L'auteur éprouvait le besoin de mettre en scène. *Reinecke Fuchs* suivit de près (Berlin, 1794). Mais tous ces jets poétiques, même le dernier, n'étaient pour Goethe qu'un délassement. Leur éclat pâlit bientôt devant *Wilhelm Meister* (Berlin, 1794-96, 4 vol.), remarquable sous tant de rapports, mais principalement comme code d'esthétique appliquée aux arts, et devant le beau poème d'*Hermann et Dorothee* (Berlin, 1797), qu'il faut ajouter à la liste des ouvrages de Goethe dont la France a fourni l'occasion, car c'est après avoir déploré la misère et admiré la résignation d'émigrés français que notre poète traça les tableaux si purs et si calmes de cette sublime idylle. Toutefois il y foudit beaucoup de traits inspirés par de vieilles relations des infortunes de tant d'émigrés protestants chassés vers 1752 de l'évêché de Saltzbourg. Dans l'intervalle qui sépare *Meister* d'avec *Hermann et Dorothee* nous trouvons, entre autres menus chefs-d'œuvre émanés de Goethe, quelques *Élégies* (dans les *Heures* de Schiller, 1793), et des poésies (1^o dans l'*Almanach des Muses* de Voss pour 1796 ; 2^o dans l'*Almanach des Muses* de Schiller, même année). La gloire de Goethe semblait alors à son apogée ; mais elle devait s'accroître beaucoup encore. *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (tel est le titre exact du roman nommé plus haut) n'étaient que le prélude d'une série d'ouvrages où sont posés, traités, coulés à fond beaucoup de hauts problèmes d'esthétique : *les Propylées* (1798-1800, 3 vol.), *Winckelmann et son siècle* (1805), *les Idées sur la formation organique* (1807), *les Affinités électives* (Tubingue, 1809, 2 vol.), *les Mémoires* (Stuttgart et Tubingue, 1811-21, 5 vol.), lesquels ne vont pourtant que jusqu'à son second voyage en Italie, l'*Art et l'antiquité dans la région rhénane et dans celle du Mein*, 1816. Au milieu de ces grandes révélations de sa pensée s'intercalent des ouvrages de toute sorte : la participation de l'auteur dans les *Heures* (Tubingue, 1805, 8 vol.) ; des traductions de l'*Essai sur la poésie* de madame de Staël (dans les *Heures*, 1797), et de cet ouvrage longtemps inédit de Diderot, le *Neveu de Rameau* (Brunswick, 1792-1801, 5 vol.), chef-d'œuvre sur lequel il eut le mérite d'appeler l'attention, et qui ne parut pour la première fois qu'en 1825, dans l'édition des *Oeuvres complètes de Diderot* par Brière ; celle des *Mémoires de Benvenuto Cellini*, avec des notes et autres suppléments ; plusieurs morceaux scientifiques, principalement sur la minéralogie et la géologie, beaucoup de nouvelles *odes*, *élégies*, *épigrammes*, etc. ; le *Retour de Pandore* (Vienne, 1810) ; *Philippe Hackert* (Tubingue, 1811) ; le *Réveil d'Épiménide* (Berlin, 1815) ; deux tragédies ou ébauches de tragédies, *Tancrède* (Tubingue, 1802), *Mahomet* (1802), et la partie du drame de *Faust* après lequel il fut universellement salué le roi de la sphère intellectuelle. Napoléon, en 1807, pendant son séjour à Erfurt, voulut voir cet homme célèbre. Il fut content de lui, et les Alle-

mands auraient peut-être gagné à suivre l'exemple de Goëthe, et à ne pas hâter de leurs vœux et plus tard de leurs armes la chute de la grande puissance occidentale, protectrice de la civilisation et des arts de l'Europe. Goëthe n'était pourtant pas un partisan de Napoléon, bien que ce monarque l'eût nommé grand-croix de la Légion d'honneur, en même temps qu'Alexandre de Russie lui conférait l'ordre de Saint-Alexandre-Neviski. Poëte et penseur, Goëthe regardait de bien haut ces transferts de couronnes, ces élévations subites, ces chutes mortelles, ces révolutions dynastiques ou autres qui mettaient en question jusqu'à l'existence des États. Pendant la lutte sourde, puis patente, que le patriotisme allemand soutint contre Napoléon, il fut neutre et se tint à l'écart. On lui reprocha cette indifférence pour les dangers de sa patrie. Il crut à propos de justifier ses principes. Au fond pourtant ses accusateurs avaient raison sur le fait. En revanche ils étaient en faute lorsqu'ils s'imaginaient que Goëthe était secrètement catholique, et que, de concert avec Schiller, il voulait abolir le protestantisme pour y substituer le culte romain. Goëthe, en sa qualité d'explorateur des temps passés, d'admirateur de tout ce qui était grand, beau, énergique, Goëthe, disons-nous, a pu louer le catholicisme dans quelques passages. C'est dans la partie de ses *Mémoires* consacrée au voyage d'Italie que l'on voit pour la première fois poindre cette propension, sur laquelle on s'est plu à prendre le change. Ceux qui répandaient ces bruits savaient sans doute ce qu'ils faisaient et aspiraient à le brouiller avec le duc de Saxe-Weimar. Ils n'en curent pas moins le chagrin de voir ce prince, en 1817, choisir Goëthe pour son premier ministre, lorsque celui-ci, à la suite d'un démêlé désagréable avec le baron d'Edeling, venait de se démettre de la direction du théâtre de Weimar. Grâce à son assiduité au travail, à son égalité d'humeur, aux vives clartés qu'il faisait jaillir sur tout, Goëthe se maintint inamovible dans le poste où l'avait porté la confiance de son maître, comme, grâce à la multiplicité toujours croissante de ses œuvres, à l'activité de sa correspondance, au retentissement de sa conversation, et surtout à ses travaux scientifiques, il vit grandir sans cesse la vénération de l'Europe. On lui dressait déjà des statues. Tous les poëtes, même les têtes couronnées, l'enviaient à l'envi. Ce n'était plus seulement le roi, c'était le dieu de la poésie. Peu d'hommes célèbres échappent à cette perfidie de notre espèce, qui, lorsqu'elle est forcée de reconnaître une supériorité, se dépêche de l'écraser sous des louanges pour en finir, et lui fait sa part afin de n'en plus parler; Goëthe la déjoua par l'art avec lequel, au bout d'un intervalle de repos, où l'on peut dire qu'il faisait le mort, il ressuscitait transfiguré, parlant toujours ses anciennes langues et en ayant appris une nouvelle. Ce n'était point assez que, septuagé-

naire, il publiât le *Divan oriental* (Weimar, 1819), délicieux recueil où soufflent les tièdes haleines du Sud, et que parfument les aromes de l'Orient; les *Années de voyages de Wilhelm Meister* (Weimar, 1821, 1^{re} partie), chef-d'œuvre inachevé qui fait suite aux *Années d'apprentissage* et qu'auraient dû suivre les *Années de maîtrise* et une foule de morceaux secondaires en vers et en prose; il suivait encore avec la plus grande attention les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire et ses démêlés avec Cuvier, et il se livrait à l'histoire naturelle avec l'ardeur d'un jeune élève. Cependant, il faut le dire, cette face de sa jeunesse n'était pas sa jeunesse; et au fond sa jeunesse, tout en admirant les efforts de Goëthe pour devenir sans cesse un type nouveau, se trouvait monotone: c'était à chaque instant un autre lui-même, mais pourtant c'était un lui-même; le protégé ne remplissait que moitié du programme; sous l'altérité (que l'on nous permette ce terme technique du néoplatonisme) persistait trop l'identité. Le moi n'était pas mort. Et comment eût-il pu l'être: est-il de génie sans force, et toute force n'implique-t-elle pas sa force égoïfante (l'*ahankara*, comme disent les hindous)? Subir (nous parlons toujours la langue du vanaprastha et du yogi) la puissance de sa mahāmāyā (la grande illusion) en s'abusant jusqu'à la fin sur la jeunesse de leur poëte! Il en est une surtout qui s'y trompa, qui s'illustra en s'y trompant, qui jeta en s'illustrant par un enthousiasme tout de fantaisie ses dernières fleurs et ses derniers parfums sur les dernières stations de la route à parcourir par le vieillard: tout le monde a reconnu la jeune fille que l'Allemagne nomma du nom élaboré par le poëte Bettina, la Sechalis, la Béatrice et la Laure d'un sannyasi de l'intelligence et de l'art imperméable désormais aux émotions si puissantes sur le cœur du jeune homme, et se laissant adorer comme le Jupiter Olympien au front serein et sublime, mais de marbre. Pendant ce temps les amis de sa jeunesse continuaient à sombrer chacun à son tour dans la tombe, de plus jeunes que lui avaient été ravis à sa paternelle affection, la génération qui le divinisait était la troisième dont il recevait les hommages. Tout l'avertissait qu'il fallait se préparer à quitter et la vie et le ministère et la spacieuse maison, cadeau du vieux duc son ami, quand le donateur mourut, après un règne de plus de cinquante ans. Peu de temps après, la perte d'un fils unique qui périt à Rome en 1830 acheva de l'isoler. Un vieillard, de tout jeunes enfants, voilà le tableau qu'offrait sa maison naguère animée. Il présidait à l'éducation de ces tendres orphelins; et, malgré le poids de l'âge, il s'occupait encore d'art, de médailles, s'enquérant des nouvelles littéraires et scientifiques, et passait de douces heures à relire Plutarque. Il s'éteignit le 22 mars 1832. Ses obsèques furent magnifiques: sa cendre repose près de celles de Charles-Auguste et de Schiller. Un mo-

nument lui fut érigé à Francfort. Plusieurs souscriptions à la fois s'ouvrirent et furent soudain couvertes de signatures pour lui dresser sa statue, et plusieurs cités en même temps les devancèrent. Weimar célébra un de ses anniversaires par une fête magnifique où se réunirent l'élite et la fleur de l'Allemagne. Une société fut fondée à Berlin pour recueillir et conserver ses œuvres. Goethe avait été un bel homme, et il fut un beau vieillard. Il exerçait un charme extrême sur tous ceux qui l'environnaient. Les hommes d'élite qui formaient son cercle à Weimar, ou qui rendaient visite à cette grande renommée, éprouvaient tous plus ou moins cette séduction. Ses yeux rayonnaient. Son front comme celui de Jupiter était le trône de la pensée, sa figure solennelle et grave exprimait ce calme qui naît du jeu facile des facultés et de l'harmonie parfaite de tous les détails qui composent un ensemble. Tout son extérieur révélait et l'homme de cour, de cabinet, de salon, et l'homme de haute intelligence qui domine également et les autres et lui-même. Comme chez tous les hommes d'un grand génie, la puissance de travail chez Goethe était énorme ; toutefois il dormait souvent beaucoup, le sommeil est la suspension de l'activité cérébrale : le sien était de plus de sept heures la nuit (de neuf heures du soir à près de cinq du matin), et il reposait encore d'une heure à deux pendant la journée. Il est vrai que, lorsqu'il était vivement préoccupé d'un sujet, il se relevait ou composait dans son lit pendant la nuit. Rarement il écrivait : dicter était sa manière favorite ; la composition pour lui n'était alors que la conversation, conversation brillante, facile, originale, sans qu'il courût le moins du monde après l'originalité. En dictant il marchait : ce mouvement physique donnait le branle à l'effluve de ses idées. Il compensait aussi par là le peu de fréquence de ses promenades, et le tort qu'il avait de ne point aérer ses appartements ; car, chose étrange, il s'accommodait à merveille de l'air chaud, lourd et non renouvelé des pièces qu'on n'ouvre point. C'était étendre bien loin la prédilection qu'il affichait pour les hautes températures, ainsi que pour la forte lumière. Cependant il ne méprisait point les recommandations de l'hygiène, et prenait grand soin de sa santé. Ce désir d'une longévité, qui est peut-être au nombre des conditions essentielles à l'homme qui veut régner sur son siècle par la pensée, fut une des grandes causes qui déterminèrent dans Goethe un changement d'extériorité. Pendant les premières années de sa jeunesse, nous le voyons s'abandonner à son impressionnabilité, se passionner pour ce que le hasard jette sous ses pas, et identifier si fortement à son amour le sensualisme, le mysticisme, le sentiment des déceptions et des misères de la vie, l'antipathie pour les abus et les non-sens, qu'on craint de voir son énergie torrentieuse déborder en appel aux révolutions, ou bien s'amortir

dans les étreintes convulsives du plaisir. Ainsi Byron s'éparpilla longtemps dans cette vie furibonde, orgiastique et hachée, qu'Antoine jadis avec sa Cléopâtre ennobissait du nom de *vie inimitable*, et que tant de médiocrités imitent ; puis, lorsqu'il voulut se réhabiliter, il ne sut que changer de frénésie, et verser stérilement son sang pour une cause légitime peut-être, mais née de l'insurrection et souillée à chaque pas par des atrocités. La haute raison de Goethe le préserva de ce double écueil : il se débarrassa des liens du reptile sur le point de l'enlacer ; il devint calme, solennel, inaccessible aux folles passions, aux vaines chimères. La puissance d'intelligence qu'il eût déployée à la piste du plaisir, ou sous les drapeaux d'une rébellion patriotique, il la fit briller plus haute encore dans l'exercice ininterrompu de la sagesse. Nous l'avons dit, Goethe alla toujours s'agrandissant ; mais nous ne le disions que de l'intelligence, il faut le dire aussi du caractère. Primitivement il avait des éléments de grandeur, il était grand par une face : plus tard il fut grand sans restriction. Il comprenait qu'au milieu des dissidences, et grâce à elles, fleurit l'unité, — que des oscillations se compensant les unes les autres, résulte l'équilibre, — que l'inégalité des intervalles est la condition de l'harmonie, la dissonance, un charme qui rompt la monotonie et qui appelle invinciblement à sa suite l'accord parfait. A l'intelligence qui plane dans de si hautes régions il faut l'ordre dans la diversité, la simplicité dans le luxe, facilité, spontanéité dans le développement le plus riche et le plus complexe. De là, dans la sphère de l'art, le soin avec lequel Goethe se préserve de la vaine lutte des forts de l'école, et s'occupe uniquement ou de formuler les principes éternels, universels du beau, ou de les réaliser par le perfectionnement de ses œuvres anciennes, par la création de chefs-d'œuvre nouveaux. Et dans l'ordre politique, de là son aversion pour les discussions orageuses qui soulèvent les tempêtes, et plus encore pour les révolutions opérées par les masses, c'est-à-dire par l'anarchie, l'ignorance et la passion. Ce n'est point qu'il haït les innovations, qu'il méconnût les progrès, qu'il en eût peur, et suspectât leur validité, s'ils étaient brusques ; mais il exigeait que les innovations ne fissent pas plus de mal pour s'établir qu'elles n'effectueraient de bien après leur établissement ; il voulait que le progrès rendit heureux et améliorât ; il croyait qu'une fois admis le mouvement et un but fixe au mouvement, la rapidité l'emporte cent fois sur la lenteur, mais à la condition d'avoir un guide sûr, c'est-à-dire clairvoyant et vigoureux, et de connaître à fond la route. Pour lui, il l'avait touché ce but ! il souhaitait que l'humanité entière en vint là, que l'Allemagne du moins fit quelques pas dans cette voie, et qu'elle les fit en ligne droite. Mais tout en souhaitant, il savait que les hommes ne marchent que par des courbes, regimbent souvent et n'avancent que

sous le fouet. Il faut au guide de l'humanité de bons yeux et la force du poignet. Les yeux, il croyait les avoir ; le reste, non ! Il n'avait jamais manié le sceptre du roi, l'épée du général. Dès lors, pourquoi s'enrouer à prêcher en robe de chambre ce qu'il faut ordonner en bottes et avec des éperons ? Pourquoi seconder au contraire en pure perte un mouvement qu'il ne pouvait diriger ? Pourquoi faire naïvement sa pâture des mille pamphlets politiques et religieux si creux, si vains, dont l'Allemagne s'éjouissait alors ? Pourquoi pousser soit à l'anéantissement, soit à la conservation du grand empire napoléonien, quand l'un et l'autre lui semblaient également funestes : l'un parce que l'Allemagne ne gagnerait rien, ni liberté ni sûreté à la chute du moderne Charlemagne ; l'autre, parce que Napoléon n'était pas pur d'oppression à l'égard de l'Allemagne, et qu'il escomptait sévèrement au présent les bienfaits de l'avenir ? Que ces fautes fussent nécessaires, qu'elles pussent frayer la route au bien, il l'espérait ; mais en attendant il se tenait à l'écart, et ne préconisait point la violence ou l'injustice aujourd'hui, sous prétexte que l'âge d'or viendra demain. Il voyait aussi combien, à côté des hommes de cœur et de conviction qui veulent brusquer les améliorations, se trouvent d'hypocrisies et d'ambitions ; enfin, il avait été personnellement atteint par les révolutions, et il savait ce qu'elles entraînent après elles. Que, profitant de ces circonstances, qu'il ne nia jamais, ou que s'appuyant sur son poste élevé à la cour, des libellistes aient fait pleuvoir sur sa tête les accusations de personnalité, d'égoïsme, de servilisme, cela n'a rien que de simple, et il est simple aussi que nous, nous ne nous arrêtions point à les réfuter ; nous suivons l'exemple de Goethe, qui de bonne heure laissa japper les Zoïles, trouvant les uns trop absurdes pour mériter les honneurs de sa réfutation, les autres trop indignes pour qu'il rompît une lance avec eux. Sa vie n'était-elle pas indépendante ? S'il aimait, s'il estimait les princes, n'est-ce pas que les princes estimaient son génie, appréciaient son caractère, et que nul ne passait par Weimar sans lui rendre des visites, qu'il ne payait jamais pourtant en panégyriques ? Dans le duc régnant de Saxe-Weimar, n'avait-il pas un intime et non un maître ? Bien que consulté encore sur toutes les affaires d'importance, n'avait-il point acquis sans ostentation aucune le droit de ne paraître à la cour et de ne sacrifier à l'étiquette que comme il le voudrait ? Enfin, sa présence à la cour n'a-t-elle pas donné à Charles-Auguste des vertus qu'il n'avait pas ? Son avènement au conseil, puis au ministère, n'a-t-il pas été le signal de perfectionnements et d'institutions de tout genre ? Le grand-duché de Saxe-Weimar, un des moindres Etats de l'Allemagne, n'a-t-il pas vu surgir sous son ministère de nouvelles écoles primaires et supérieures, de bons hospices, des chaussées solides, vingt sociétés libres de bienfaisance, d'agriculture, d'amélioration pour

le pauvre, de régénération pour les prisonniers ? Et quelle opposition frondeuse eût pu jamais en faire autant ? L'illustre Cuvier, qui par son crédit auprès de trois ou quatre gouvernements accéléra les progrès des sciences presque autant que par son génie, était sur ce point de l'avis de Goethe et se plaisait à répéter ces arguments auxquels l'histoire de leur vie ne laisse rien à répondre. Goethe offrait encore d'autres ressemblances avec cet homme célèbre. Protestant de naissance comme lui, mais comme lui impartial et sachant dégager des diversités religieuses leur élément commun, comme lui il fut soupçonné de pencher vers le catholicisme. Comme lui aussi il possédait au suprême degré l'art de profiter des instants et de saisir au passage ces fugitives minutes que perd le vulgaire, car pas une goutte d'eau ne doit couler à la mer sans avoir été utilisée en route, et pas une parcelle du temps ne doit tomber dans l'éternité sans avoir été remplie. Comme lui, il entretenait une correspondance immense avec l'élite de l'Europe (le comte de Steinberg, à Prague ; les deux Humboldt ; Zelter et Rauch, à Berlin ; Rochlitz, à Leipsick ; Quandt, à Dresde ; J. Boisseree, à Stuttgart ; Carlisle, Scott, Byron, en Angleterre ; Geoffroy Saint-Hilaire et nos jeunes poètes modernes, à Paris ; Manzoni, en Italie, etc., etc.). Comme lui il se tenait au courant de tout ce qui se publiait d'essentiel dans sa spécialité ; et l'envie, l'étroitesse d'esprit, n'exerçaient jamais la moindre influence sur ses appréciations. Comme lui, enfin, il réunissait dans sa riche bibliothèque ou dans son salon, à côté de spirituels habitués, des notabilités de tous les genres ; il y parlait également l'anglais, le français, l'italien ; et quelle que fût la langue dont il se servait, il charmait toujours : c'était la parole de Nestor, « un fleuve, et plus doux que le miel. » Contrairement à tant d'autres, qui répètent dans la conversation ce qu'ils ont écrit, Goethe préludait à ce qu'il allait écrire par sa conversation. Cet art de causer était peut-être le premier de ses moyens de souveraineté. L'écriture persuade moins, enseigne moins que la parole : il n'y a pas entre le lecteur et l'auteur cet échange de regards qui fait du premier un croyant, un disciple, parfois un apôtre ! Toutes les révolutions politiques ou artistiques se sont faites à l'aide de foyers oraux, un forum, une cathédrale, un club, un salon. Ferney, Weimar, seront à jamais célèbres comme tels. C'est grâce au foyer oral que Goethe se saisit de la dictature de la pensée, et, comme César, fut dictateur à perpétuité. En effet, son existence intelligente se divise en trois périodes, qui répondent à sa jeunesse, à son âge mûr, à ses vieux ans : 1^o celle de formation ; 2^o celle de création idéale et politique ; 3^o celle d'universalisation, d'abstraction et de vérification dans la sphère scientifique. La première va jusqu'à *Goetz* et à *Faust* ; la deuxième, qui commence par un laps de douze ans, pendant lequel Goethe

ne produit rien de comparable aux deux chefs-d'œuvre de l'époque précédente, présente ensuite *Iphigénie* et le *Tasse*, *Hermann* et *Faust* ; la troisième est caractérisée par la formation des *Propylées*, à son début ; du *Chaos*, lorsqu'elle va finir ; par les écrits esthétiques et scientifiques ; par les traductions du français et par le *Divan oriental*, par la suite de *Faust* et de *Wilhelm Meister*. Pendant la première, Goëthe ouvre des routes inconnues et renouvelle la poésie usée. Lors de la seconde, il réagit contre les hyperboles et les fausses interprétations qu'avait fait naître sa tendance ; et généralisant en même temps que précisant ses idées originaires, il en vient à dire de l'art ce qu'il a dit d'une de ses formes (la littérature), et à poser le grand principe de l'inspiration harmonique. Ce principe, d'un bout à l'autre de la troisième partie, il en recueille les preuves, il en déduit les corollaires, il en expose les formes diverses, il en discute les circonstances et les propriétés ; il les suit dans les phases les plus variées de l'histoire du développement humanitaire ; puis, comme afin de prouver que, s'il se lance dans les hauteurs de la théorie, ce n'est pas qu'il ait perdu la faculté de créer, il reprend et *Faust* et *Wilhelm Meister*, qu'il place dans d'autres milieux, et dont il transforme l'extériorité en gardant invariablement le même fond ; puis enfin il se voue à l'histoire naturelle, soit parce qu'il y a moins de variabilité chez les animaux et les plantes et les pierres que chez l'homme, soit parce qu'il aspire à montrer que la nature, elle aussi, est artiste, que le monde est une œuvre d'art. Pythagore l'avait presque dit : « L'univers, c'est l'ordre (τὸ πᾶν κόσμος). » Dès que la nature réussit, l'être, par cela même qu'il existe, est beau : manque-t-elle son œuvre, l'être n'existera que peu de temps ; il sera laid, monstrueux ; car le monstrueux, c'est ce qui n'est point né viable, ce dont les diverses parties impliquent contradiction. Cet axiome, incontestable en physiologie, l'est aussi en poésie et en beaux-arts ; il démontre et couronne le système artistique de Goëthe : le beau, le durable, l'harmonieux, trois faces d'une même idée. Tout sujet (sauf ces anomalies dites monstruosité et tant qu'on ne les masque pas) peut être traité harmonieusement : grec, persan, anglo-saxon ou indigène, tout est à la discrétion du poëte ; il peut choisir à l'aise ; mais une fois le choix fait, il n'est plus libre sur le choix des détails. Tous doivent être en harmonie avec le sujet de l'ouvrage, et comme beaucoup de détails se présentent qui ne satisfont pas à cette condition, il faut que l'artiste les rejette. Une seule règle donc contient toute la poétique et l'esthétique : « Artistes, harmoniez ! » Pour harmonier, il faut être plein de tous les détails qui médiatement ou immédiatement se rapportent au sujet ; en d'autres termes, il faut savoir à fond l'époque, les lieux, les habitudes, les mœurs, et puiser là des inspirations. En Chine, soyez Chinois ; en Améri-

que, Américain. La scène a-t-elle lieu aux temps mythologiques et héroïques de la Grèce, ayez cette simplicité naïve et bonne qui caractérise la civilisation enfant. Le burlesque même et le trivial seront de mise dans la tragédie, si vous parvenez à harmonier sur le théâtre ce que la nature harmonie à chaque instant, le rire et les pleurs, le sublime et le grotesque, l'admirable et le risible. Ce principe si simple, si riche en applications, si contraire à l'anarchie et à la monstruosité, si philosophique et si haut, puisqu'il définit l'art, comme le monde, « une harmonie, » est la base de toute la littérature et de l'art romantique. A Goëthe, à Goëthe seul la gloire d'y avoir le premier obéi dans ses œuvres, en ayant déjà le pressentiment, de l'avoir dégagé de l'histoire de l'art et de la critique des ouvrages, de l'avoir formulé, démontré, intronisé. Aussi serait-ce rapetisser Goëthe que de montrer en lui le plus grand poëte de l'Allemagne, ou même le régénérateur de la littérature allemande : il est plus que cela. Dans la sphère littéraire, l'école romantique tout entière, en Grande-Bretagne et en France, comme en Allemagne, est fille de Goëthe ; et ce n'est pas la littérature seule, c'est l'art qui lui doit en grande partie sa rénovation, et qui reconnaît en lui son plus profond théoricien. On a dit que la régénération de l'art par Goëthe consiste peut-être plus dans la forme que dans le fond. C'est une question de mots. L'homme ne peut jamais atteindre que des formes ; mais les formes sont plus ou moins profondes, et celle de Goëthe l'est au plus haut point. Ce qui d'ailleurs rend Goëthe prodigieux, c'est moins encore l'éclatant, le grandiose, le fini, le spontané, l'inattendu des formes, que leur multiplicité. Inépuisable comme la nature, son modèle et son foyer, Goëthe a coulé son génie dans tous les moules, et donné sans cesse le change à ses admirateurs. Il imaginait des formes nouvelles, et rendait à la vie des formes anciennes (par exemple, la forme tragique d'Eschyle dans *Prométhée*, d'Euripide dans *Iphigénie en Tauride*, la forme bourgeoise allemande dans ses imitations de *Hans Sachs*). Il est vrai qu'il historiait, christianisait ou poétisait, selon le besoin, ces vieilles formes, et jetait sur elles le reflet d'un autre siècle, réussissant pourtant à ne point en altérer l'essence, et faisant saisir la vraie couleur sous le reflet ; nous appellerions ces résurrections de formes antiques au souffle moderne *novations*, tandis que les formes entièrement de la création de Goëthe constituent des *innovations*. Dans les unes et les autres il se montre également original ; car créer, c'est disposer des éléments donnés en ensembles organiques qui vivent, sentent et se meuvent ; être le premier à créer ou à recréer, c'est être original. Où Goëthe semble le moins original, c'est dans ses tragédies de forme antique : là même, pourtant, c'est à tort qu'on lui contesterait l'originalité : 1^o il accide et enrichit beaucoup la forme an-

tique, il fait flotter de riches broderies sur le nu antique, sans nuire en rien au nu ; 2° il comprend admirablement la société antique, la vie des cours, la vie bourgeoise, la vie de l'artiste, la vie réelle, la vie de féerie et d'illusion ; tout lui a fourni des diamants, ou bruts ou taillés. Son œuvre est un panorama ; et de cet ensemble de peintures variées résulte, non plus comme théorie, mais comme expérience, un fait, le fait par excellence dans l'esthétique, que toute forme peut être bonne, que tout peut être l'objet d'une œuvre d'art. Or, il ne l'eût point prouvé s'il eût toujours étroitement circonscrit son talent à une forme, s'il eût été idolâtre d'une époque, d'une nuance, d'un style, au lieu de sentir la beauté de tous, en d'autres termes, s'il n'eût été cosmopolite et universel. Ce n'est pas dire à tous : « Soyez vous-mêmes universels ; » c'est dire : « L'art doit être universel ; l'art a plus d'une manière, l'art est souple et multiforme comme la nature ; il est un, mais il est varié. Tout est beau et tout est bien en son lieu. La littérature du siècle de Louis XIV est une des belles formes que l'art ait pu prendre ; mais, 1° ce n'en est qu'une, et, 2° elle n'est belle qu'autant qu'elle est harmonique à elle-même, à son fond et au siècle. N'usez que d'une manière, vous, si vous voulez, mais ne prétendez pas que celle-là soit la seule bonne. Et même, si vous voulez réussir dans la vôtre, connaissez celles qui en diffèrent ; rendez justice à leur beauté, sentez le fond caché sous ces formes qui vous semblent étranges, vous sentirez mieux ce qu'il y a au fond des chefs-d'œuvre que vous imitez ; vous verrez la nature en même temps que le modèle, et vous n'en reproduirez que mieux le modèle. » Dans sa première époque et au commencement de sa seconde, Goethe ne rendait peut-être pas cet hommage, limité d'ailleurs, à la pure littérature du grand siècle de la France. Comme cette littérature est celle dont la spontanéité cesse le plus vite, et celle qui, lorsqu'elle cesse d'être spontanée, frappe le plus complètement de stérilité l'esprit poétique, témoin les la Motte, les Dorat, les la Harpe, les Lemierre, il avait d'abord senti pour elle une vive aversion. Il était antifrançais. C'est qu'il ne faisait que de naître à son propre système. A cette époque, la base de la poésie, pour lui, c'était le *naïf* (or, rien de moins naïf, en un sens, que la littérature de cour de Louis XIV, ambrée, poudrée et mise en manchettes de dentelle sous Louis XV) ; puis il n'avait encore glané le naïf que dans quelques bruyères presque inexplorées ; mais en avançant comme le géant dont chaque pas est sept lieues, en montant sans cesse comme l'aigle que nous perdons de vue, nous, mais qui voit toujours jusqu'à la fourmi dans son brin d'herbe, le naïf, pour lui, fit place à l'idéal, la poésie à l'art, et il s'aperçut que chaque point de l'espace et chaque seconde de la durée avaient en eux des éléments de beauté que l'art pouvait

en faire jaillir ; mais que la beauté de l'une n'était point celle de l'autre. De là, réhabilitation de la forme de Louis XIV, mais réhabilitation aussi de celle d'Aristophane, de Dante, de Ferdousi, de Hans Sachs, des mystères et soties, et proclamation de ce grand principe : « Puisque nulle époque n'est pleinement la contre-épreuve d'une autre époque, nul lieu l'adéquante d'un autre lieu, ne copiez point les littératures étrangères, étudiez-les seulement ; sachez à fond les procédés à l'aide desquels elles réalisèrent au temps de leur spontanéité ce qu'elles sentirent ; puis inspirez-vous des circonstances de ce que vous voulez peindre pour trouver des procédés analogues, aussi sincères, aussi harmoniques, aussi aptes à produire chez les autres l'impression par vous sentie. » En résumé donc, Goethe a eu la double gloire de ce beau programme, si simple et si vaste, qui contient toutes les littératures, tout l'art, et d'en réaliser, non quelque partie, mais la totalité. Peu d'auteurs ont écrit plus que lui, nul n'a fait autant sentir, et surtout nul n'a fait sentir plus vrai : merveille due à l'inimaginable souplesse, à la cohésion, à l'harmonie de ses hautes facultés, à la limpidité, à la paix tant calomniée de son âme. — Les œuvres de Goethe ne sont pas encore complètes. On retrouvera de lui des fragments, des lettres, comme de Voltaire. En attendant, on peut ranger ses ouvrages sous les quinze divisions suivantes : 1° Romans. Ils sont au nombre de trois ou quatre : 1. *les Souffrances du jeune Werther* (die Leiden des jungen Werthers), Leipsick, 1774, très-souvent réimprimées et traduites en toutes les langues littéraires de l'Europe : en français dès 1776, par de Seckendorf ; en 1777, par Aubry (ou plutôt le comte de Schmettau) ; en 1784, par Deyverduin ; en 1801, par un anonyme (probablement Déjaure) ; en 1804, par de la Bédoyère, puis par Sevelinges (revues sur la dernière édition de Goethe, et augmentées de douze lettres, avec le portrait de Werther) ; 2. *l'Apprentissage de Wilh. Meister* (Wilh. Meisters Lehrjahre), Berlin, 1794-96, 4 vol. ; traduit en français par Sevelinges, 1802, 3 vol. in-12 ; par Th. Toussenel, 1829, 4 vol. in-12. La première traduction est une imitation trop libre et où Goethe disparaît presque entièrement ; la deuxième est fidèle en même temps qu'élégante. Il a paru deux volumes d'une troisième traduction (qui devait en avoir huit), Andernach ou Coblenz, 1800. 3. *Le Tour du monde de Wilhelm Meister* (Wilh. Meisters Wandersjahre), Stuttgart, 1821, 1^{re} partie, traduite en français par Th. Toussenel, 1831 ; 4. *les Affinités électives* (die Wahlverwandschaften), Tubingue, 1809, 2 vol. ; traduites en français par Raymond, Serieys, Godailh, Manget et Depping, 1810, 3 vol. in-12. 2° Tragédies et grands drames : 1. *Götz de Berlichingen*, ou *Götz à la main de fer*, Hambourg, 1773 ; 2. *Clavijo*, Leipsick, 1774 ; imité de très-près par Mesville et représenté avec succès sur un des théâtres de la

capitale ; 5. *Stella*, Berlin, 1776 ; 4. *Iphigénie en Tauride*, Berlin, 1786 ; 5. *le Tasse* ; 6. *d'Égmont*, Leipsick, 1788 ; 7. *Faust*, dont la première partie donnée au public attendit la deuxième jusqu'en 1823. Il faut y joindre le fragment dit *Elpénor*, l'acte en prose de *Stella* non terminé par l'auteur, et quelques lambeaux d'un *Prométhée* inachevé comme les précédents. Il en existe de nombreuses imitations incomplètes en prose et en vers, et une traduction complète, fidèle, de Blaze, qui fait partie de la bibliothèque Charpentier. L'Angleterre en possède deux au moins, l'une en prose par Boozey, l'autre en vers par Fr. Lewison Gower (Lond., 1825, 2 vol.). Toutes les langues européennes qui comptent en ont également des traductions. 5^e Comédies : 1. *les Caprices d'un amant*, 1769 ; 2. *les Complices* ; 5. *le Grand Copte*, Berlin, 1792 ; 4. *la Fille naturelle* ; 5. *le Citoyen général*, Berlin, 1793 ; 6. *les Rebelles* ; 7. *la Manie du sentiment*. 4^e Opéras : 1. *Claudine de Villabella*, Berlin, 1776 ; 2. *Erwin et Elmire*, Francfort, 1775 ; 5. *le Frère et la sœur*, Leipsick, 1787 ; 4. *Ieri et Bætyl*, Leipsick, 1790 ; 5. *Lila* ; 6. *la Pêcheuse* ; 7. *Badinage, ruse et vengeance* ; 8. la deuxième partie de *la Flûte enchantée* ; 9. *Paléophron et Néoterpe* ; 10. *Notre quote-part* (was wir bringen), publiée en deux parties, la première à Lauchstädt, la deuxième à Halle, le tout à Tubingue, 1802 ; plus divers prologues, épilogues et autres morceaux de circonstance pour le théâtre. Quelques-unes seulement des œuvres dramatiques de Gœthe avaient paru en français dès le 18^e siècle dans le *Nouveau théâtre allemand* de Benneville et Friedel, Paris, 1782. Elles ont été données à peu près complètes : 1^o par de Guizard, Ch. de Rémusat, le comte de Saint-Aulaire, de Staël, etc., dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* publiés par Ladvocat, dont elles forment 4 volumes ; 2^o par MM. Stapfer, Cavagnac, Margueré, Paris, 1821-25, 4 vol. ; 2^e édit. (prétendue), 1828. Cette traduction est la plus complète et la plus fidèle. De plus, *Faust* a été traduit en prose et en vers par Gérard, 1827, in-18. 5^o Poèmes de longue haleine : 1. *Hermann et Dorothee*, Berlin, 1797, donné d'abord comme *Almanach* pour l'année 1797, traduit en anglais par Holcroft et en français par Bitaubé, qui a trouvé moyen de lui ôter son charme et son élégance (1801, in-8^o) ; 2. *l'Achilléide*, qui n'est point achevée et qui n'a qu'un chant ; 5. *Reinecke le Renard*, en 12 chants que tout le monde aujourd'hui en Allemagne, en Belgique, en France, connaît, qui, comme il faut, qui médiocrement ; mais très-peu de personnes, antérieurement au coup de fouet donné par Gœthe au sommeil des curieux et des critiques, connaissaient ou savaient apprécier le vieux poème que le poète sympathique à tous les souffles poétiques a, nous ne dirons pas rajeuni, mais ressuscité. 6^o Odes, ballades et autres morceaux lyriques, en très-grande quantité ; épars dans les éditions de ses œuvres de 1775, 1787-90, 1800. Un choix de ces poésies et de celles de la 7^e sec-

tion a été traduit par madame Panckoucke, Paris, 1825, in-52. Latouche et A. Stapfer, dans une notice de plus de 200 pages sur Gœthe, en ont imité en vers un assez bon nombre. 7^o Élégies, épigrammes, et autres poésies fugitives ; 8^o le *Divan oriental*, Stuttgart, 1819 ; 9^o Autobiographies : 1. *Fragments ou Extraits de l'histoire de ma vie, ou Poésie et Vérité* (Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit), Stuttgart et Tubingue, 1811, 5 vol. ; trad. par Aubert de Vitry, Paris, 1825, 2 vol. in-8^o, sous le titre appétissant de *Mémoires de Gœthe*, avec une introduction utile alors et des croquis de notices biographiques sur les écrivains que mentionnent ses mémoires ; 2. *Voyage en Italie* ; 5. *Campagne de France en 1792* ; 4. *Voyage dans les régions du Rhin et du Mein*. 10^o Ouvrages scientifiques : 1. *Théorie des couleurs*, Tubingue, 1810, 2 vol., où il combat l'hypothèse de Newton sur la nature de la lumière ; 2. *Essai sur la métamorphose des plantes* ; 5. *Considérations sur les sciences naturelles* (Zur Naturalwissenschaft überhaupt) ; 4. *Fragments d'optique* ; 5. *Hauteurs de l'ancien et du nouveau monde*, Tubingue, 1815. On a publié à Paris en 1857 : *Œuvres d'histoire naturelle de Gœthe*, comprenant divers mémoires d'anatomie comparée, de botanique et de géologie, traduits et annotés par Ch.-Fr. Martins, 1 vol. in-8^o avec un atlas in-fol. contenant les planches originales de l'auteur, et enrichi de trois dessins et d'un traité explicatif sur la métamorphose des plantes, par P.-J.-L. Turpin, membre de l'Institut. 11^o Ouvrages théoriques tant sur l'esthétique que sur la littérature : par exemple, *Winckelmann et son siècle* ; de *l'Art et de la littérature dans les contrées du Rhin et du Mein*, Stuttgart, 1816. 12^o Morceaux divers et simples articles de journaux, revues sur les mêmes sujets. Il y en a immensément. 15^o Morceaux divers en prose, brochures, mélanges, etc., où l'esthétique et la littérature ne sont traitées qu'occasionnellement. Les principaux sont : 1. *les Dieux, les Héros et Wieland*, 1774 ; 2. *le Carnaval de Rome*, Weimar et Gotha, 1789. Ces morceaux, ainsi que ceux qui forment notre douzième section des ouvrages de Gœthe, sont épars dans les *Propylées*, les *Heures*, le *Chaos*, la *Gazette universelle et littéraire*, 1802, la *Gazette du monde élégant*, 1810 et 12, les *Curiosités de Vulpius*, t. 2, les *Ephém. univ. de géogr.*, t. 51, etc., etc. 14^o Correspondance : 1. *Lettres de Gœthe à Schiller*, et *Réponses de Schiller* (Briefwechsel von Schiller und Gœthe), Stuttgart, 1827, 6 vol. ; 2. *Lettres à Bettina*, etc., plus curieuses et plus charmantes encore (voy. plus haut) ; 5. *Lettres à Lavater* (Leipsick, 1855) ; 4. les *Lettres de Gœthe, de sa femme (mademoiselle Vulpius) et de leur fils Auguste au Docteur Nicolas Meyer de Minden* (autrefois de Weimar), lettres postérieures de plus de vingt ans à la mort de Gœthe, et qui le font connaître à fond lui et sa famille. 15^o Traductions ou imitations libres du français : 1. *l'Essai sur la poésie* de madame de Staël, 1797 ; 2. deux des

tragédies de Voltaire, *Tancrède*, puis *Mahomet*, l'une et l'autre, Tubingue, 1802; 5. le *Neveu de Rameau* de Diderot, Leipsick, 1805; 4. les *Mémoires de Benvenuto Cellini*, Brunswick, 1798-1801, 5 vol., puis dans les *OEuvres*, et enfin à Tubingue, 1805, 2 vol. L'édition la plus complète des œuvres de Goëthe jusqu'ici est celle dont lui-même commença la publication chez Cotta, Stuttgart, 1827-51, 40 vol. in-8°, et qu'a grossie de 15 volumes un supplément édité en 1852 et années suivantes. Il faut y joindre la *Lettre à Lavater*, 1855. On a donné en France une réimpression complète des *OEuvres de Goëthe*, Paris, 1855-57, 4 vol. gr. in-8° compacte. Il est à propos d'y joindre comme appendice indispensable la publication du major Best (Londres, 1824), intitulée *Lettres écrites de Wetzlar*, et la *Correspondance inédite* relative à Werther, publiée en 1855 par un petit-fils de madame de Kästner (la Charlotte du célèbre roman), et qu'a traduite en français M. Poley en 1854; dans l'une et l'autre de ces publications, mais surtout dans la seconde, éclatent au grand jour les particularités authentiques sur lesquelles est fondée la fable de Werther. — Un mot à présent des principaux ouvrages de Goëthe, en commençant par les romans, et surtout par Werther. Ce que le vulgaire admire en *Werther* est admirable certes. Ce style simple, puis sublime, tendre, puis amer, palpite, halète, souffre, a la fièvre comme le héros; les descriptions sont vraies, vives, saisissantes, quelques-unes vous pénètrent comme un fer aigu. La peinture des passions est, comme la lave à quelque distance du volcan, plus incandescente à l'intérieur qu'à la surface; sauf quelques vers de Phèdre, quelques pages d'Héloïse et la suite de l'Émile, il n'est rien que l'on puisse comparer à l'accentuation profonde de Goëthe, quand Werther sans dire le mot amour l'exhale par tout son être, par tous ses actes. Mais là n'est pas le mérite transcendant du livre. Il n'est pas même dans la minutieuse analyse des angoisses de l'infortuné qui va périr, dans le décompte de ses plaies, dans le tableau de son rôle et de son agonie. Il est surtout dans cette pensée si puissamment rendue que Werther n'a d'autre bourreau que lui-même; s'il se tord sous les douleurs, c'est sous les douleurs qu'il a cherchées et qu'il ne cesse de chercher; lui-même il rive ses fers! lui-même il verse l'acide sur ses blessures! lui-même, afin de crier à l'empoisonnement, il empoisonne l'eau limpide offerte à ses lèvres! il se crucifie lui-même! Ne dites pas, quand arrive le coup de pistolet final, qu'il se tue! non, il achève son suicide, il se suicidait depuis trois mois. Est-ce à dire que Goëthe blâme Werther? Il ne blâme ni n'approuve: il peint, il conte, il explique, il fait plaindre et fait comprendre son malade. Ce n'est plus une de ces magnifiques déclamations de Saint-Preux ou de milord Édouard; le rhéteur a fait place au philosophe, le masque à l'homme. On se demande si le suicide est dans la nature.

Goëthe fait bien mieux que répondre, il vous fournit la réponse. Oui sans doute il est dans la nature, mais dans la nature exceptionnelle, souffreteuse, malade, malade par votre faute, vous qui êtes tentés de recourir au trop héroïque remède, vous dont nous avons pitié, mais rien que pitié, tandis que vous croyez avoir droit à de l'estime; car la cause de tous vos maux, c'est vous. La source à laquelle vous voulez boire est close, vous déclarez que toutes sont closes, que la Providence veut vous faire périr de soif, que la vie est une déception amère. C'est qu'il est commode à votre paresse de ne pas chercher ailleurs, et doux à votre orgueil de vous proclamer un grand homme incompris. Impatience ou impuissance, voilà votre caractère; mais vous ne vous l'avouez pas. Le déficit de vos facultés, vous le rejetez sur la nature en disant :

L'air manquait, j'ai fermé mes ailes.

Oh! si du moins vous étiez en présence d'irrésistibles obstacles! si, comme Caton, après de longs efforts, vaincu sur tous les champs de bataille, désespérant de ranimer l'étincelle patriotique au cadavre de Rome, sentant que César est invulnérable désormais, sauf à l'assassinat, et ne voulant point assassiner, vous disiez au monde par votre suicide : « Que nul n'espère résister à César! » ou si votre Lolotte était une femme comme il n'en est pas deux au monde, qu'il faut ou ne pas voir ou posséder ou mourir! Mais non! Lolotte est comme vous assez remarquable, tolérable, médiocre pourtant. Point de ville de troisième ou quatrième classe qui n'ait une centaine d'individus de votre valeur à tous deux. C'est vous qui défiez la très-simple mortelle. — Mais, dites-vous, d'autres en font bien autant. — Sans doute, et j'ajoute que d'autres même, après avoir fait comme vous l'apothéose de Charlotte, iront comme vous du désappointement au désenchantement amer de toutes choses, du désenchantement au dégoût, du dégoût au désespoir, du désespoir au suicide. C'est que tous vous êtes riches en impressionnabilité, d'accord, mais du reste bien pauvrement organisés. Si bien d'autres vous ressemblent, vous ressemblez à bien d'autres. Dès lors, où est l'originalité? où est la supériorité? la grandeur? Si un de vous, êtres éminemment impressionnables et fiers de l'être, brisait la chaîne qui vous courbe, est-ce qu'il ne serait pas plus fort que vous? Si donc vous visez à la force, rompez vos fers, faites rebrousser ce courant électrique qui vous mène à l'abîme. Vous ne pouvez ou vous ne voulez? — Eh bien! paix même aux hommes de mauvaise volonté,... paix! mais non gloire! Une impossibilité est une impuissance; et quand ce que vous ne pouvez, un autre le peut, je vous plaindrai plus que lui, mais je l'admirerai plus que vous. Posez-vous comme victime, soit, mais comme modèle, jamais! Voilà ce qui ressort de l'œuvre de Goëthe pour quiconque sait voir au fond des choses. Que

Werther soit la théorie du suicide, on peut le dire, mais il n'en est point l'apologie, le panégyrique encore moins. Et c'est en cela qu'il faut louer cette mesure parfaite que Goëthe concilie toujours avec l'audace. Quel romancier moderne, sauf un, n'eût cédé à la tentation de verser sur Charlotte tous les dons les plus précieux des fées, sur Werther le triple prestige du génie, de la naissance, de la fortune? Il semble qu'alors l'idolâtrie du héros pour celle qu'il aime est toute simple, et que sa frénésie, son dégoût de l'existence lorsqu'il désespère de son amour, se conçoivent sans peine. Oui! mais alors plus de moralité, de semonce sévère, de flétrissure imprimée par l'artiste à ceux qui désertent le poste de la vie. Werther n'est plus un pauvre insensé, un malade imaginaire, un homme comme il y en a des milliers et comme il est utile d'en faire voir aux hommes pour leur épargner des malheurs. Le nouveau roman sera l'histoire d'un suicide, mais non l'histoire du suicide; et surtout il ne démontrera pas que généralement le suicide procède de faiblesse, faiblesse de cœur, de tête ou de volonté, il n'importe. Dès lors la pensée en sera moins haute, l'ouvrage aussi. De Werther à *l'Apprentissage de Wilhelm*, il y a bien loin. L'auteur de Werther était un jeune homme épris au fond des joies de la vie, et n'y voyant que misère et déception, parce qu'il ne peut les atteindre; celui de Wilhelm est homme fait, est artiste. Tout pour lui se subordonne à l'art; au fond de tous les événements, il y a pour lui ou une question d'art ou un épisode fort peu glorieux parfois de la vie artistique. Aussi la superbe *Quarterly Review* a-t-elle, du haut de sa grandeur, anathématisé le froid, l'absurde, le trivial Wilhelm, ne lui faisant grâce que sur quelques détails et à propos d'une spirituelle et mordante caractéristique de Racine et de la langue française. Wilhelm Meister, en effet, eût eu fort mauvaise grâce à se présenter au club d'Almack. Cela n'empêche pas que Scott n'ait trouvé fort bien de s'approprier la ravissante figure de Mignon qu'il a baptisée Fenella, et que cette danseuse en plein vent, cette aventurière ou peu s'en faut, non-seulement n'ait trouvé accueil au palais de St-James et près de sa gracieuse majesté Charles II, mais n'excite au plus haut degré la sympathie de tous les lecteurs. Or, comme il s'en faut de beaucoup que Fenella soit un embellissement de Mignon, on peut d'avance présumer que la trivialité de Mignon n'est point un obstacle à ce qu'elle intéresse: on peut même soupçonner que Mignon n'est pas triviale, que l'Aristarque britannique a pris ici la familiarité pour de la bassesse, et qu'il aurait bien pu se méprendre de même pour tout l'ouvrage. Reste à décider si c'est un tort bien grave, si c'est un soufflet au bon sens et à la vérité, que d'avoir donné à son artiste un entourage un peu commun, que de l'avoir montré lui-même très-peu brillant dans les commencements. Nous qui croyons trou-

XVII.

ver souvent de la poésie au milieu de détails qui semblent antipoétiques, nous pensons que la puissance de l'art éclate surtout lorsqu'il s'insinue ainsi au lieu où l'on ne s'attend point à le rencontrer et où certes ceux qui en font ne courent point après lui, car presque toujours ils ignorent jusqu'à son nom. Examiné sous un autre point de vue, Wilhelm Meister est une série de tableaux d'après nature, de caractères et de portraits d'une fidélité parfaite, les uns strictement réels, les autres (Mignon, par exemple), délicieusement idéalisés, d'aventures qui mettent dans tout leur jour et les déboires et les enchantements, les uns nobles, les autres vulgaires et méprisables, de l'existence artistique. Quoi de plus comique que le caractère de Laërte, demi-acteur, demi-maitre d'armes! Quoi de plus impartialement vrai que la peinture de Philine, l'actrice courtisane, en même temps attrayante et repoussante, généreuse et vile! Quoi de plus grotesque que la caricature de la vieille, vrai type de mère d'actrice! Quoi de plus habilement nuancé que la passion muette et dévouée de Mignon auprès de Wilhelm! Et l'arrivée des comédiens en un château, restant trois heures à la pluie et au vent dans une cour, en attendant qu'un vieux galetas à fenêtres disjointes leur serve d'abri, tandis que M. le baron, qui les a mandés, devise avec sa compagnie! Et cette foule d'épisodes qui se croisent en tous sens! et tant de beautés de détail, de dialogues spirituels, de morceaux de haute critique, de vers même. C'est dans Wilhelm Meister que se trouve la célèbre ballade :

La connais-tu, cette heureuse contrée?

On a dit que *l'Apprentissage de Wilhelm Meister* a de l'analogie avec le *Roman comique* de Scarron. Cette analogie n'est que superficielle. Jamais l'idée d'art ne s'est offerte à Scarron, ce vrai bouffe des rues; il songe à faire rire, rien de plus, et les scènes, les aventures qu'il agence sont complètement dépourvues de portée; souvent d'ailleurs ses caricatures grimacent, et c'est bien là ce que l'on appelle le trivial! On a dit aussi qu'au fond de Wilhelm règne la pensée du fatalisme, et que tout l'ouvrage a été composé pour elle. Le fatalisme y est bien, mais il n'y est qu'épisodiquement, et il n'y règne pas; Goëthe l'a rencontré chemin faisant et ne s'est pas refusé à cette idée, car elle donne une teinte touchante à la destinée de Mignon, qu'on souhaiterait heureuse et douce, et qui ne l'est pas, justement peut-être parce que Mignon est, de toutes les héroïnes du roman, celle qui mériterait le mieux. *Le Tour du monde de Wilhelm Meister* est la suite de *l'Apprentissage*, et certes, en quelque lieu qu'il plût à Goëthe de nous conduire, nous suivrions ses traces avec transport. Pourquoi faut-il qu'il se soit si vite lassé en route, et qu'il ait laissé son voyage inachevé? Bien qu'incomplet, *le Tour du monde* est très-lu en Allemagne, et on le lirait aussi en France si nous en

10

avions une traduction. Nous n'en disons point tout à fait autant des *Affinités électives*. On les a traduites, mais on ne les lit guère. La science chimique compte peu d'adeptes parmi les clients des cabinets littéraires; et quoiqu'il y ait dans les *Affinités* bien d'autres choses encore que de la chimie, le livre ressemble un peu trop aux *Éléments* de Fourcroy pour que le vulgaire ait pu y mordre vivement. Aucuns aussi en ont trouvé la tendance morale répréhensible : cette double affinité de A pour D, de B pour C, de laquelle résulte la métamorphose des composés binaires A+B, C+D en A+D, C+B, a semblé une justification trop commode de tous les ménages dépareillés. Nous n'en regardons pas moins l'idée de Goethe comme fort remarquable, et elle nous laisse bien apercevoir sa tendance à traduire les faits moraux en faits physiques, et réciproquement, comme si les uns étaient la contre-épreuve ou la répercussion des autres, ou comme si tous deux émanaient d'un même principe se localisant dans deux sphères différentes. On pourrait dire, en comparant les trois romans de Goethe (car on peut regarder *L'Apprentissage* et *le Tour du monde* comme n'en faisant qu'un seul) que la passion, l'imagination, la science ont tour à tour conduit sa plume; et ces trois modifications du romancier se rapportent à la triple phase que nous avons signalée dans son génie : formation, idéalisation par l'art, universalisation et démonstration par la science. Même phénomène, même évolution de l'intelligence artistique dans le poète dramatique. *Götz* comme *Werther* décèle bien l'époque de formation : la réalité sévère domine l'œuvre; et bien rares sont les scènes où l'idéal a quelque place. Dans *Iphigénie en Tauride* au contraire, et plus encore dans *le Tasse*, se manifeste à tout instant l'idée de l'art. A *Faust* la science : d'un bout à l'autre de l'ouvrage, « science, science, » est le mot cabalistique, sacramentel, bien que le savant déplore sans cesse l'inanité de la science et blasphème contre elle comme contre la Providence. Au reste il y a progrès dans toutes ces phases, non-seulement parce que l'art est plus que la simple poésie, l'idéalisation plus que la vérité, et parce que la science vaut mieux que l'idéalisation, mais parce que Goethe, artiste et idéalisateur, ne cesse pas d'être plastique et réel, et parce que, savant, il ne cesse pas d'être artiste. S'il y a une réalité dans *Götz*, il y a une réalité et idéal dans *Tasse*, et il y a une réalité, idéal et science dans *Faust*. Toutefois ceci ne doit s'entendre que des systèmes, des hautes idées génératrices sous l'influence desquelles Goethe composait ces grands drames : à les examiner en eux-mêmes et abstraction faite de ces idées fondamentales, *Tasse* reste au-dessous des deux chefs-d'œuvre que nous pouvons regarder comme le début et l'adieu de Goethe. Aucun de ses grands drames n'a les conditions scéniques qui passent pour essentielles au théâtre. Les uns sont trop chargés, les autres trop vides

d'événements : ici de trop larges développements sur les hauts problèmes de l'art, de la science; là des conversations à perte de vue, des épisodes bons comme études pour l'artiste, mais sans intérêt, mais nuls pour la masse. *Götz* même, qu'on serait tenté de croire composé dans l'espérance d'un grand succès théâtral, n'était, aux yeux de Goethe, point fait pour être joué : effectivement on ne le joua qu'en 1804, et après des changements considérables qu'effectua l'auteur lui-même : il est vrai qu'il fut alors salué par des bravos unanimes. Ce favorable accueil fut dû à l'inimitable vérité des tableaux, à l'irréprochable harmonie de tous les détails, à la grandeur, à la variété, au jeu facile des caractères, à la finesse des nuances, à la fierté de la touche, à la vigueur du coloris, à la puissance avec laquelle tout un siècle, toute une période de l'humanité (la période féodale) se résume dans l'histoire de quelques hommes, et avec laquelle l'artiste nous fait voir que cette antique forme de la société agonise et va mourir : LES BARONS S'EN VONT, voilà la sentence de mort qui plane sur toutes les scènes de *Götz*, comme la main de plomb de la fatalité planait sur les pièces d'Eschyle. *Götz* est le dernier de ces barons hardés de fer. Quel vif tableau des iniquités juridiques de cette époque de transition ! et comme aux récits de tous ces tours de gibecière de la Thémis du temps, on comprend bien l'exclamation du vieux Selbitz : « *Götz* et nous, sommes des « brigands ! » Quelle épouvantable vérité dans ces scènes de pillage et de justice sommaire, représentées hideuses auxquelles se livre la jacquerie triomphante ! et quelle leçon que cette stupide ivresse des serfs qui, libres d'hier, tuent aujourd'hui avec les débris de leurs chaînes, pour se laisser remuseler demain ! Quelle caricature plus plaisante que les détails du dîner chez l'évêque de Bamberg, et quoi de plus minutieusement calqué pourtant sur le réel ! Que de fraîcheur, de finesse et de force dans les amours d'Adélaïde et du page, naïf enfant qu'enlace et dévore la corruption de la grande dame ! et comme ensuite, transporté à la séance du tribunal wehmique, on se prend à réhabiliter involontairement cette mystérieuse justice, compensation et complément d'une époque de désordres ! C'est tout un monde que cette tragédie de *Götz*, on y taillerait vingt tableaux. Aussi le style en est-il excessivement concis : peu de développements, sauf au cinquième acte; ailleurs de simples traits, des esquisses, le coup de crayon qui révèle la main du maître. Sous ce point de vue, rien de moins semblable à *Götz* que *Faust* : *Faust* semble tout en développements. Mais ces développements eux-mêmes sont au fond des résumés, car Goethe embrasse dans cette pièce l'univers, êtres et abstractions, phénomènes et substance, causes et résultats, réalités et chimères, le possible et l'impossible. Ce n'est plus un monde comme *Götz*, c'est le monde entier. *Faust* est l'œuvre typique par excellence. Le docteur,

ce n'est point un savant, c'est la science même, c'est l'humanité, c'est la totalité des espèces pensantes dans l'univers. Analyser cette composition gigantesque nous entraînerait trop loin. Disons pourtant que Goethe semble avoir voulu y réunir tous les genres de beautés, sublimes images, brillantes couleurs, élans lyriques, heureux choix et variété de mètres, vigueur, élégance, abandon, harmonie, sublimité, naïveté. Indiquons, entre autres passages de l'ordre le plus élevé, les stances des quatre archanges dans le prologue qui a lieu au ciel; le fameux monologue du docteur au milieu des in-folio, des astrolabes et des cornues; son dialogue véritablement satanique avec le diable; puis, après un long évanouissement, son retour à la vie, au moment où l'alleluia de Pâques remplit les airs; sa promenade au jardin de Marthe, l'entretien avec Marguerite, les premières scènes où Faust, par une soudaine métamorphose, déploie la froide aménité, la politesse, l'aplomb, l'astuce du grand monde; et le beau morceau de l'échelle des êtres dans la scène du breuvage. Quelque fantastiques que soient toutes ces scènes, et quelque peu dramatiques qu'on soit tenté de les proclamer d'abord, la puissance poétique de Goethe les a vivifiées à tel point que sur les grands théâtres de l'Europe Faust a reçu le plus brillant accueil : l'aristocratie et les classes inférieures l'ont compris; et que d'imitations secrètes ou franches écloses au souffle de ce type admirable! La seule restriction qu'il faille peut-être admettre ici aux louanges, c'est que Goethe n'est point le créateur du type de Faust. De temps immémorial, le docteur Faust fut un nom populaire en Allemagne; et souvent on l'avait représenté sur le théâtre de la foire, accompagné de Wagner, son fidèle Achate. Lessing en avait fait deux tragédies dont nous ne possédons qu'un court fragment; et Klinger avait donné un roman philosophique intitulé *Faust, sa vie, ses actions et son voyage en enfer*. Il y a plus : la légende avait franchi les limites de l'Allemagne, et Marlow, un des contemporains de Shakspeare, poète s'il en fut, mais désordonné dans ses ouvrages et sa conduite, avait tiré de cette tradition une tragédie étincelante de beautés. Mais qu'importe à qui l'idée première, lorsqu'il s'agit d'ouvrages semblables? La mise en scène, le style, la richesse, la variété, la profondeur qu'on déploie en exploitant la fable donnée, voilà ce qui distingue l'œuvre et lui donne sa physionomie. Quelles fables plus rebattues qu'Iphigénie en Tauride, que Prométhée sur le Caucase? quelle histoire mieux connue que les amours et la prison du Tasse, que la mort d'Egmont? et au 18^e siècle, quelle aventure plus publique que celle de la sœur de Beaumarchais? quel scandale plus complet que le collier? Eh bien, voilà les sujets dont Goethe s'empare; et il leur donne à tous une individualité sienne, tout en restant fidèle aux temps, aux lieux. *Iphigénie* n'est pas une imitation, encore moins une copie;

c'est une réminiscence embellie du théâtre grec. Rusé, poli, audacieux, Pylade est là le type grec dans la perfection. Les Grecs eux-mêmes ne se sont jamais peints si complets. Iphigénie a de la pureté idéale du Nord. Thoas, malgré sa physiologie barbare, a bien de la délicatesse pour un Scythe, et l'on voit poindre ce que les Euripides ne savaient point encore, que les barbares, en quelques occasions du moins, révéraient la femme presque comme une divinité. Une impression générale de terrible plane sur l'ensemble, grâce à ces gigantesques figures de Tantale et des Titans, que ramènent sans cesse sur l'arrière-scène les paroles des chœurs. Nous ne savons s'il existe au monde de plus superbes morceaux lyriques que le récit des infortunes des Pélopidés, et le chant des Parques sur Tantale. On peut citer aussi la belle scène où Iphigénie questionne Pylade sur lui, sur Troie, sur Agamemnon et sa famille, et le dialogue entre Iphigénie et Oreste, qui finit par dévoiler son nom et son crime à sa sœur inconnue. Nul doute que Goethe n'eût eu le double caractère antique et moderne, s'il eût traité cet autre beau sujet de l'antiquité, *Prométhée*, le civilisateur, le persécuté. Ce mythe sublime, déjà sublime chez Eschyle, convenait admirablement au génie de Goethe. Il n'a malheureusement laissé qu'un plan et un monologue superbe, qu'il place dans la bouche de Prométhée, et qui eût ouvert la scène. *Le Comte d'Egmont* nous ramène aux faits de l'histoire réelle. Moins haut, moins vaste que Prométhée, ce sujet présentait des difficultés. Il fallait intéresser au peuple belge, ou plutôt aux nombreuses nationalités que renfermaient les dix-sept provinces du cercle de Bourgogne; mais rarement on s'intéresse à des masses : une collection pour le vulgaire est une abstraction. Goethe a fort habilement tourné la difficulté : il a réuni dans d'Egmont les divers caractères qui distinguent le Flamand, le Brabançon, le Hollandais, le Frison, en les harmonisant en un fonds commun. Du reste, d'Egmont est, comme Goetz, une admirable étude d'histoire. Jamais on n'a mieux rendu les mœurs locales, les idées en vogue, les formes, tout ce qui donne à un siècle, à un pays, sa physionomie. On sent dans toute la pièce une odeur de potence. La fidélité aux faits est moins stricte. Le fils du duc d'Albe ne manque pas de ressemblance, mais la gouvernante duchesse de Parme est peinte trop en beau; et nous ne savons pas qu'à ses derniers moments, d'Egmont ait eu maîtresse près de lui. Ces chicanes de détail pâlisent bien devant les magnifiques effets que Goethe a fait jaillir de toutes les parties du poème, devant les belles scènes où d'Egmont se laisse entraîner par le prince d'Orange à conspirer, devant son dialogue avec le duc d'Albe, puis avec son fils, surtout devant cet adorable caractère de Claire! Claire, la naïve bourgeoise de Bruxelles, qui par la grandeur de sa passion et de son dévouement, par la haute dignité de l'innocence, et par une mélancolie qui

est chez elle un instinct prophétique, se pose si naturellement l'égalité d'Egmont; Claire est de la même famille que Mignon et Marguerite. Nés d'une forte et primitive émotion, ces caractères excitent chez les autres de ces émotions que l'on n'oublie jamais. *Tasse* est un chef-d'œuvre d'un autre genre. Goethe, ici, ne daigne plus chercher des incidents dramatiques ou romanesques, nouer des intrigues, cumuler des situations : il étale largement ses eaux, comme le Rhône se transformant en lac Léman, et il coule si doucement qu'il semble stagner. Shakspeare, ici, s'est fait Racine. Le style de Goethe est toujours éminemment classique; mais, cette fois, il s'est surpassé. C'est bien là le langage des dieux, la parole harmonie! Partout les plus suaves mélodies, pensées délicates et profondes, analyses intimes, images gracieuses et fortes, caractères variés et soutenus. *Tasse* est la Bérénice de Goethe, mais cette Bérénice-là vaut Phèdre. Nous ne pouvons en dire autant de *Stella*, où trop souvent le sophisme et une éloquence boursoufflée usurpent la place de la raison et de la naïveté : d'ailleurs, quel est le but du drame? Fernando a quitté Cécile, sa femme, et l'a laissée dans l'indigence pour vivre avec Stella, que bientôt il quitte de même : Cécile entre comme femme de chambre chez Stella; bientôt Stella devine, Cécile avoue; Fernando revient, pour peu de temps, on le voit trop; qui l'aura? Les deux rivales s'accordent au mieux, et conviennent de partager! Mais, comme il est évident que Fernando n'est point homme à limiter sa brillante carrière, il n'y a pas de raison, en supposant qu'on se range à la leçon de Goethe, qu'un jour ou l'autre ces dames ne soient vingt-cinq ou plus à partager. *Clavijo* vaut mieux de tout point, quoique peut-être, soit précipitation, soit imitation de Beaumarchais, Goethe n'y évite point le ton hyperbolique et fébrile. Beaucoup de scènes sont empruntées au *Voyage en Espagne*, et Goethe en a même copié des passages; mais une belle création décèle la main du maître : c'est le rôle de Carlos, ce Yago de Clavijo! C'est une scène terrible et poignante que celle où, voyant Clavijo déterminé à se marier, Carlos, avec un art diabolique, ébranle, puis détruit sa résolution. Le désespoir et la rage de Beaumarchais, à cette nouvelle, qui est pour lui un coup de foudre, sont admirablement rendus. Le dénouement, emprunté à une ballade anglaise, est terrible. Ces accents déchirants se retrouvent aussi de temps à autre dans *la Fille naturelle*, et quelques scènes, quelques caractères heureux, celui de la jeune fille, celui de sa gouvernante, tirent cet ouvrage de la foule des drames. *Le Grand Copte*, *le Citoyen général*, *les Rebelles*, ne sont au fond que des pièces de circonstance et d'un genre fort secondaire. Le héros de la première est ce trop célèbre Balsamo Cagliostro, dont Goethe alla visiter la famille à Palerme; et le nœud de la pièce est l'escroquerie du collier, contée suivant le bulletin of-

ficiel : au total, on la lit avec plaisir. *Les Rebelles* offrent des détails de mœurs curieux : le poète a bien senti et fait sentir que leur mobile vrai, c'était l'amour du droit; la profession de foi, qui ouvre le troisième acte, émane, sinon d'un champion de l'égalité, au moins d'un ennemi des privilèges. La comédie des *Coupables* vaut mieux; et, si l'on songe que cette pièce est le point de départ et la première conception dramatique de Goethe, on s'inclinera devant son génie. Quelle épouvantable leçon que le sort de ce mari joueur, ruinant son beau-père, volant son voisin pour réparer la perte de la veille, et, à force de mauvais procédés, réduisant sa femme à chercher asile aux bras du jeune homme qu'il a dépouillé! Le dénouement, il est vrai, n'est pas complet, l'auteur imite trop servilement Molière; mais bon nombre de traits n'appartiennent qu'à lui : la scène où l'aubergiste et sa fille se croient chacun coupables du vol, et s'offrent mutuellement de faire une restitution secrète, puis s'expliquent et s'emportent l'un contre l'autre, est digne de notre grand comique : le dialogue est vif, le style chaud; le ton est celui de la haute comédie, les entrées et les sorties sont habilement ménagées; enfin, le mélange et souvent la simultanéité du drame et de la farce en un même instant, décèlent un vrai talent scénique. *Le Caprice d'un amant* n'est qu'une gracieuse idylle en neuf scènes : il faut la lire. L'opéra d'*Erwin et Elvire* n'est de même qu'une élégante et naïve ballade mise en vers : tout le monde en Allemagne la sait par cœur. Mais qu'est-ce chez Goethe que des opéras? *Hermann et Dorothee*, en neuf chants, tient aussi de l'idylle et de la ballade. C'est peut-être le chef-d'œuvre de la littérature allemande, comme calme et suavité. On croit se sentir sur quelque cime élevée, ou dans le voisinage du ciel; ces hexamètres si diaphanes ont quelque chose d'éthéré. Jamais la morale patriarcale ne parla langage plus pur et plus persuasif. *Reinecke le Renard* est une satire dramatique fort piquante; et l'impartialité dont Goethe y fait preuve, en bafouant son cher moyen âge, est un trait dont il faut lui savoir gré : ce baron détestable et détesté de tous, après avoir échappé à mille périls, finit par être vainqueur en une ordalie, et réduit ainsi d'un coup tous ses ennemis au silence, au néant. Il y a là quelque chose de la touche de Voltaire et de la Fontaine. Quant aux innombrables poésies légères, odes, élégies, épigrammes, etc., qui complètent la série des œuvres poétiques de Goethe, bien qu'elles soient un des éléments caractéristiques de son génie, nous ne pouvons que renvoyer à la division générale que nous en avons faite, et rappeler l'attention sur quelques-unes des plus célèbres, peut-être, mais non plus belles que les autres; par exemple, *la Bayadère*, et *la Fiancée de Corinthe*, si connues depuis que madame de Staël nous les a révélées; *le Paria*, *la Trilogie de la passion*, *la Harpe d'Éole*, *le Pêcheur*, *Dieu et le monde*, etc.

Les *Élégies à la manière de Properce*, les *Xénies* ou vers d'envoi avec des cadeaux, les *Paraboles*, ne déposent pas moins de la prodigieuse facilité, de l'esprit, de la délicatesse de l'auteur. Nous trouverions simple que, pour Goëthe comme pour Voltaire, on prétendit que la plus belle partie de son œuvre c'est la collection de ses pièces fugitives. Le *Divan oriental* mérite la même louange; et bien qu'il doive en revenir beaucoup aux poètes orientaux qu'imité Goëthe, on peut dire que ses imitations sont quelquefois des remaniements, nous dirions presque des créations nouvelles. Les *Mélanges en prose* nous arrêteront encore moins. Qu'il nous suffise de dire que Goëthe y traite de toutes les questions d'art, et sur tous les tons, et de signaler : 1° ses articles sur diverses poésies populaires, comme les *Chants serbes*, les *Poésies bohémiennes*, la *Saga de Frithold*; 2° sa restauration de la tragédie de *Phaëton*, d'Euripide. La *Théorie des couleurs* se divise en deux parties : 1° l'exposé même de la théorie avec ses preuves; 2° l'histoire de cette théorie : toutes deux, mais principalement la seconde, contiennent beaucoup d'observations sagaces ou de faits curieux. C'est aussi le caractère de tout ce qu'il a écrit sur la science. Parmi ses derniers morceaux scientifiques doivent être surtout placées au premier rang ses *Considérations sur la tendance de la végétation à se développer en spirale*, et divers mémoires, soit sur la géologie, soit sur la zoologie comparée. Dans ces derniers, il se montre adhérent décidé du système de l'unité de composition. Les admirateurs de Goëthe veulent même qu'à lui revienne l'honneur d'avoir le premier reconnu ou soupçonné ce principe fécond, et disent que, se promenant un jour au Lido, à Venise, et y examinant des fragments ostéologiques épars sur le rivage, il s'écria : « La tête est une vertèbre ! » Le fait est qu'habitué à varier les formes, et dérivant pourtant ces formes si diverses d'un même principe, Goëthe, qui de longue main avait herborisé et disséqué, transporta dans les sciences naturelles ce qu'il voyait dans l'art. La nature lui sembla constante et une au milieu de ses métamorphoses, et il fut le premier à dire ce mot, unité de composition. Pendant longtemps encore on n'en tint compte. Les naturalistes étaient bien plus frappés de la diversité des espèces, et s'empressaient de multiplier les descriptions, les caractéristiques; mais enfin, les progrès de l'anatomie comparée et des idées générales dans toutes les branches d'études, amenèrent les naturalistes au point de vue de Goëthe. Les Oken, les Geoffroy Saint-Hilaire arrivèrent d'eux-mêmes dans cette voie où Goëthe les avait précédés; et, bien qu'il n'eût pas publié ses travaux en histoire naturelle, quelques hommes éminents en avaient connaissance et savaient son principe fondamental. Il est vrai que la formule qu'il adopta pour exprimer ce principe n'est pas irréprochable. Suivant lui, toutes les formes que produit la nature le sont

d'après un type qui contient en quelque sorte toutes les formes et que conçoit notre imagination. Un type semblable n'existe ni dans la réalité, c'est clair, ni dans l'imagination (comme l'idéal du sculpteur et du peintre) : ce qui donne à l'infinie variété de la nature l'unité, c'est la loi de développement : les types sont alors réels. La nature, dans la série des temps, procède par additions qui entraînent des modifications; et nous, dans notre manière de concevoir, partant de l'espèce supérieure, nous procédons par soustractions pour arriver aux espèces plus bas placées sur l'échelle animale, l'espèce supérieure est type : le type du règne animal dans l'état actuel des choses, c'est l'homme. Au reste, il s'en faut bien que tout soit dit sur cette abstruse question de l'unité de composition. Incontestablement Goëthe a la double gloire d'avoir le premier réveillé cette question et de lui avoir fait faire des progrès : c'est beaucoup. Qu'on ne croie pas non plus que Goëthe, comme naturaliste, n'avait que quelques idées générales et ne connaissait point le positif, les faits; il savait au contraire immensément, il savait non-seulement par les livres, mais par l'observation, et il a fait des recherches spéciales, des découvertes de détail. C'est lui qui, se posant l'antagoniste de Camper, a prouvé l'existence de l'os intermaxillaire chez l'homme. On a dit que Bonaparte, s'il n'eût manié l'épée, le sceptre, aurait été un grand poète. Nous ne savons; mais il nous semble certain que Goëthe, s'il n'eût été un grand poète, aurait été le premier des naturalistes.

P—OT.

GOETTEN (HENRI-LOUIS), théologien protestant, naquit à Brunswick en 1677, fut nommé en 1706 pasteur à Wahlsdorf et six mois après à Magdebourg, où il mourut le 5 août 1757. Cet auteur a publié en allemand : 1° *Notice des journaux*, Gardelegen, 1718-1724, 5 vol. in-8°; 2° *Description de la ville de Sudenburg*, in-4°, et un grand nombre de sermons. — Gabriel-Guillaume GOETTEN, fils du précédent, théologien et bibliographe, naquit à Hanovre le 4 décembre 1708, fut depuis 1752 successivement pasteur à Hildesheim, à Zelle et à Lunebourg, et depuis 1746 surintendant, prédicateur de la cour et conseiller du consistoire à Hanovre, où il mourut en août 1781. Outre un grand nombre de dissertations et d'articles littéraires insérés dans plusieurs journaux et recueils périodiques, Goetten a publié vingt ouvrages tant théologiques que littéraires. Nous nous bornons à citer : 1° *La Vérité de la religion chrétienne prouvée d'une manière démonstrative par la résurrection de Jésus-Christ*, traduit de l'anglais d'Humfrey Ditton, Hildesheim, 1752, in-8°; 5° édition, Brunswick, 1764, in-8°; 2° *L'Europe littéraire vivante, ou Notices biographiques et littéraires sur les savants qui vivent en Europe*, Brunswick et Hildesheim, 1755-57, in-8°. Les deux dernières parties du troisième volume ont été rédigées par E. L. Rathlef qui a continué

cet ouvrage sous ce titre : *Histoire des littérateurs actuellement vivants*. Goetten est aussi l'éditeur en français des *Pensées choisies de M. Trublet sur l'incrédulité*, Celle, 1757, in-8°. B—H—D.

GOETTLING (JEAN-FRÉDÉRIC-AUGUSTE), chimiste laborieux, naquit à Bernburg en Allemagne, le 5 janvier 1755. La mort prématurée de son père l'exposa à l'indigence ; mais grâce aux bienfaits du poète Gleim, il put achever son éducation et profita si bien des leçons de Wiegleb, habile chimiste, que très-jeune encore il fut placé comme proviseur à la tête de la première pharmacie de Weimar. Ayant ensuite étudié la médecine à Göttingue, où il se lia d'amitié avec le célèbre Lichtenberg, et après avoir voyagé en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, il fut nommé en 1789 professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Iéna ; il y enseigna la chimie et la technologie avec un grand succès. Les travaux littéraires de ce professeur sont très-considérables, et ont tous été très-bien accueillis. Par la clarté et la méthode qu'il a su mettre dans ses leçons et ses ouvrages il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne les principes de la nouvelle chimie et à faire connaître les nombreuses découvertes dont cette science s'enrichissait en France. Il est mort le 1^{er} septembre 1809. Ses écrits sont en si grand nombre que nous nous contenterons d'en citer ici les principaux : 1^o *Introduction à la chimie pharmaceutique pour les apprentis*, Altenburg, 1778, in-8° ; 2^o *Des avantages et des améliorations pratiques de différentes opérations chimiques des pharmaciens*, Weimar, 1783, 2 vol. in-8° ; ibid., 1801, in-8° ; 3^o *Principes élémentaires de la docimasia*, Leipsick, 1794, in-8° ; 4^o *Aperçu systématique de technologie*, Iéna, 1797, in-8° ; 5^o *Manuel de chimie théorique et pratique*, ibid., 1799-1800, 5 vol. in-8° ; 6^o *Instruction pratique de l'art d'essayer et d'analyser en chimie*, ibid., 1802, in-8° ; 7^o *L'Ami de la maison*, écrit périodique sur la physique et la chimie, ibid., 1804-1807, 5 vol. in-8° ; 8^o *Encyclopédie physico-chimique*, ibid., 1805-1807, 5 vol. in-8°. Goetling a été pendant vingt-neuf ans le rédacteur en chef de l'*Annuaire pour les chimistes et les pharmaciens*, depuis 1780 jusqu'en 1809. Ce recueil périodique n'est pas moins estimé dans les autres pays qu'en Allemagne. Plusieurs autres journaux allemands qui s'occupent des sciences physiques ont aussi été enrichis d'articles intéressants par cet auteur. B—H—D.

GOETZ ou GOEZ (ZACHARIE), numismate allemand, né à Mülhausen en 1662, étudia à Iéna et à Leipsick, et remplit diverses fonctions académiques à Lemgo, à Lippstadt et à Osnabrück. On croit qu'il mourut à Brunswick en 1705. Ce laborieux philologue a publié plusieurs ouvrages en allemand et en latin : 1^o *Disp. de hierarchiis angelorum*, Lemgo, 1687, in-4° ; 2^o *Elementa philosophica*, Osnabrück, 1699, in-8° ; 3^o *Des notes sur l'histoire de l'Eglise et des hérétiques, publiée*

par Arnold, ibid., 1701, in-12 ; 4^o *Schediasma quo præcipue ea quæ ad virum solide doctum spectant traduntur*, 1705, in-4°, en sept programmes ; 5^o vingt dissertations *De numis*, Wittemberg, 1716, in-8°, et sous le titre d'*Amenitates numismaticæ*, ibid., 1754, in-8° ; 6^o *Celeberrimorum virorum epistolæ de re numismatica ; ad eum accessit Museum Goetzianum*, ibid., 1716, in-8°. B—H—D.

GOETZ ou GOEZ (4) (ANDRÉ), philologue allemand, naquit à Nuremberg le 25 novembre 1698. Après avoir achevé ses études il fut nommé instituteur à l'école de St-Sebald, dans sa ville natale, et y mourut le 21 avril 1780. Ce laborieux littérateur avait contracté des relations intimes avec le cardinal Quirini, avec l'acciolati et surtout avec le docteur Heumann. Nous nous bornerons à citer ses principaux ouvrages : 1^o *Introductio in geographiam antiquam in X tabb. geogr.* Nuremberg, 1729, in-8°. Cet ouvrage a été aussi publié en allemand, ibid., eod., in-8° ; 2^o *Index puræ et impuræ latinitatis, ex præstantissimis opusculis collectus*, ibid., 1750, in-8° ; 3^o *Antiquitates romanæ* (en allemand), ibid., 1750, in-8°, fig. ; 4^o *Orthographia romana*, ibid., 1759, in-fol. ; 5^o *Nomenclature de tous les lieux indiqués sur la carte du cercle de Franconie*, ibid., 1740, in-fol. ; 6^o *Vita G. M. Raidelii*, ibid., 1741, in-4° ; 7^o *Brevis historia de vita, fatis ac morte Euphrosinæ virginis Alexandrinæ*, ibid., 1753, in-4°, fig. ; 8^o une quantité prodigieuse d'épigrammes latines sur toutes sortes de sujets : il les distribuait à ses amis ; et le professeur Will en a recueilli un assez grand nombre dans sa *Biblioth. Nor.* On doit au zèle de Goetz quelques bonnes éditions d'auteurs latins ; il a publié avec une préface : *J.-F. Christii super signis, e quibus manus agnoscantur antiquæ in gemmis possunt, annotatio* J.-D. Kæleri *brevis historia sculptis opere antiquo historia, sermone theotisco*, Schwabach, 1760, in-8° ; *Georgii Pasoris Lexicon græco-latinum in Novum Testamentum*, Leipsick, 1728, in-12 ; la 6^e édition est de 1774 ; *Eutropius*, Altorf, 1740, in-12 ; *Rutilii itinerarium*, ibid., 1741, in-8° ; *Censorinus de die natali*, ibid., eod., in-8° ; et ibid., 1744, in-8° ; *Cresconii Corippi, de laudibus Justinii Augusti*, ibid., 1742, in-8°. — Emmanuel-Godcfroi Götz ou Göz, médecin, né dans le Wurtemberg, pratiqua son art à Schlaitdorf, près Tubingen, et y mourut le 14 décembre 1799. Il a publié : *Geographia academica*, Nuremberg, 1789, in-8°. B—H—D.

GOETZ (JEAN-NICOLAS), poète allemand, naquit à Worms le 9 juillet 1721, et perdit son père, pasteur dans cette ville, étant encore très-jeune. S'étant rendu en 1759 à l'université de Halle pour étudier la théologie, il y forma des relations d'amitié avec Uz et Gleim, et se livra surtout avec le premier de ces poètes à des travaux littéraires. Le baron de Kalkreuter, com-

(1) Les Allemands écrivent Götz ou Güz.

mandant prussien à Emden, dans l'Ostfrise, proposa en 1742 à Goetz, qui venait d'achever ses études, d'être à la fois son secrétaire, gouverneur de ses enfants et aumônier de sa maison : Goetz accepta ; mais ne pouvant supporter le climat de l'Ostfrise, il quitta ces places au bout de l'année et retourna dans sa patrie après avoir visité les villes principales de la Hollande. Il fut en 1744 chargé par la comtesse douairière de Strahlenheim de l'éducation de ses neveux, et nommé en même temps chapelain au château de Forbach en Lorraine. Ses élèves étant officiers dans un régiment français dont leur oncle, le comte de Sparre, était propriétaire, Goetz les accompagna dans leurs garnisons à Sarrelouis, Metz et Strasbourg ; et il prit alors une grande prévention en faveur de la littérature française. Il suivit ses deux élèves en 1746 à l'académie de Lunéville et devint l'année suivante aumônier du régiment Royal-Allemand. Il fit en cette qualité les campagnes dans le Brabant ; et étant revenu en Alsace après la conclusion de la paix, il fut appelé successivement en 1749 à la place de pasteur à Hornbach, petite ville dans le pays de Deux-Ponts, en 1754 à celle de principal pasteur et inspecteur à Meisenheim ; en 1761 à Winterburg dans le comté de Sponheim, aux mêmes fonctions, et comme assesseur du consistoire de Deux-Ponts ; et en 1766 il fut nommé surintendant des églises et écoles luthériennes à Kirchberg, Winterburg et Sprendlingen, dans le pays de Bade-Durlach. Goetz mourut le 4 novembre 1781. Cet écrivain est un des poètes allemands les plus agréables et les plus gracieux des temps modernes ; ses poésies badines et sentimentales se distinguent surtout par la délicatesse des images, par des expressions touchantes, par une légèreté naturelle et par une versification harmonieuse ; ses élégies, ses idylles et ses contes, dans lesquels on croit retrouver l'esprit des poètes de la Grèce et même la mollesse du dialecte ionique, ont puissamment encouragé les auteurs contemporains à s'occuper davantage, dans leurs écrits, de l'harmonie de la langue allemande. Frédéric II, si peu disposé à estimer les productions de la muse germanique, ne pouvait s'empêcher d'accorder la palme à Goetz. *L'Isle des jeunes filles* (*die Maedcheninsel*), pièce séduisante par les grâces de l'imagination et qui a conservé le titre de reine des élégies allemandes, obtint les éloges de ce souverain. Un homme jeté par la tempête dans une île déserte la peuple de jeunes filles ; tel est le sujet du poème. Cette élégie et presque tous les petits poèmes du même auteur ont été insérés dans des recueils de poésies allemandes publiés par C.-H. Schmid et par Ramler. Voici la liste des ouvrages de Goetz : 1^o *les Poésies d'Anacréon et les odes de Sapho, traduites du grec, avec des notes*, Francfort, 1746, in-8^o ; Carlsruhe, 1760, in-8^o. Goetz et Uz ont travaillé en commun à cette traduction ; mais les

notes qui développent les beautés de ces poésies, alors peu connues même en Allemagne, appartiennent exclusivement à Goetz. Quelques essais poétiques ajoutés à la première édition ont été retranchés dans la seconde parce que l'auteur sentit combien ces productions de sa jeunesse figuraient mal à côté des modèles qu'il avait traduits. 2^o *Paperle*, Carlsruhe, 1752, in-8^o. C'est une traduction en vers du *Ververt* de Gresset. 3^o *Le Temple de Gnide, traduit en prose du français de Montesquieu*, Carlsruhe, 1748, ibid., 1759, in-8^o. Selon les dernières volontés de Goetz, toute sa succession poétique fut envoyée par son fils au professeur Ramler, pour choisir et pour corriger les morceaux dignes d'être publiés ; le recueil en fut imprimé sous ce titre : *Poésies diverses de Jean-Nicolas Goetz, publiées par C.-W. Ramler*, Manheim, 1785, 5 vol. in-8^o. A la tête de cet ouvrage se trouvent le portrait de l'auteur et sa vie écrite par lui-même. On ne peut guère juger ce poète par ce recueil, parce que son éditeur avait l'habitude de substituer fréquemment ses propres idées à celles de ses amis : les productions de Goetz recueillies dans l'*Anthologie des Allemands*, publiée par Schmid, sont plus propres à faire apprécier son mérite. Sa vie se trouve aussi dans le second volume du *Nécrologe* de C.-H. Schmid.

B—H—D.

GOETZ. Voyez EGLIN.

GOETZ (FRANÇOIS-IGNACE), médecin inoculateur, né à Guebbersweir, près de Colmar, le 26 décembre 1728, pratiquait son art avec un grand succès lorsqu'il fut appelé en 1780 pour inoculer madame Élisabeth de France. Il le fut en 1782 et les deux années suivantes en Piémont pour donner les mêmes soins aux princes et princesses de la cour de Turin ; et ce ne fut qu'après vingt-deux ans de la pratique la plus heureuse (1) qu'il donna sur son art en 1790 un *Traité complet* qui mit le sceau à sa réputation. Le docteur Goetz est mort à Paris le 28 juin 1815, emportant les regrets des pauvres de son quartier, dont il était le père, et auxquels il prodiguait généreusement les secours de son art. Il était décoré de l'ordre de St-Michel et correspondant de l'Académie des sciences de Turin. Il a publié : 1^o *Traité complet de la petite vérole et de l'inoculation*, Paris, 1790, in-12, avec le portrait de l'auteur. La méthode de Goetz est au fond celle de Sutton, ou plutôt de Vieussieux avec quelques perfectionnements. Il insiste particulièrement sur les avantages de l'air frais et pur, et des purgatifs pendant l'inoculation. Les faits nombreux dont cet ouvrage est le dépôt le feront toujours consulter avec fruit, malgré quelques opinions de théorie qui n'ont pas été adoptées. 2^o *De l'inutilité et des dangers de la vaccine prouvés par les faits*, Paris,

(1) Le docteur Vaume, son ami, l'ayant un jour interpellé en présence du comité de la vaccine de déclarer combien il croyait avoir inoculé d'individus, « Trente-quatre à trente-cinq mille, répondit-il, sans en avoir perdu un seul. »

an 11, in-8°; 5° *la Vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, ou *Traduct. de trois ouvrages anglais* (de Rowley, Moseley et Squirrel), avec deux gravures coloriées, Paris, 1807, in-8°. Ces deux figures représentant de hideuses difformités attribuées à la vaccine, la police en fit défendre la publication; ce qui a quelque temps fait rechercher, comme curiosités bibliographiques, les exemplaires où elles se trouvent encore. D'ailleurs la plupart des faits allégués dans ce livre ont été démentis à Londres même, où les ouvrages originaux ont été réfutés. Z.

GOETZE (GEORGE-HENRI), ministre luthérien, né à Leipsick le 11 août 1667, fréquenta les cours des universités de Wittemberg et de Iéna, et, ayant terminé ses études, fut envoyé à Burg près de Magdebourg et ensuite à Kemnitz, où il exerça le saint ministère pendant plusieurs années. De là il passa à Dresde, où il fut quelque temps attaché à l'église de Ste-Sophie : nommé en 1697 surintendant des églises d'Anneberg, il fut appelé en 1705 à Lubeck, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 25 mars 1729, ou selon Jöcher le 25 avril 1728. C'était un homme très-laborieux et grand amateur d'anecdotes littéraires, dont il a publié plusieurs recueils; mais il s'attachait plus à multiplier les ouvrages qu'à leur donner toute la perfection dont ils étaient susceptibles. Struvius lui reproche de manquer de goût et de critique; et l'on jugera par le nombre de ses productions qu'il était difficile qu'il possédât ces deux qualités. Nicéron a cité, dans le tome 25 de ses *Mémoires*, les titres de cent cinquante-deux ouvrages de Goetz; et encore convient-il qu'il ne les a pas tous connus. Ce sont, pour la plupart, des thèses, des programmes et d'autres écrits fort courts, mais qui traitent presque tous d'objets singuliers. On se bornera ici à indiquer les principaux : 1° *De scriptoribus hæreseologicis disputationes duæ*, Wittemberg, 1697, in-4°; 2° *De claris Schmidii oratio synodalis*, Leipsick, 1699, in-4°. Il parle dans ce discours des écrivains qui ont porté le nom de Schmid en allemand, *Smüth* en anglais, *Lefèvre* en français, et *Faber* en latin. 3° *De theologis pseudo-mediceis*, ibid., 1700, in-4°. C'est une diatribe contre les ecclésiastiques qui exercent la médecine. 4° *De imperatoribus Romano-Germanicis qui fidem Lutheranam evangelicam morte confirmarunt*, Dresde, 1701, in-4°. On sera bien surpris de trouver parmi les disciples de Luther Charlemagne, Maximilien, Charles-Quint, etc.; et le motif qui a déterminé Goetze à les y placer est la confiance de ces princes aux mérites de Jésus-Christ. 5° *De Lutheranismi D. Bernardi*, Dresde et Leipsick, 1701, in-4° de 63 pages. C'est encore un développement du même raisonnement appliqué à St-Bernard. On peut voir l'extrait de cette dissertation dans les *Mémoires* de Trévoux (juin 1705, p. 1045). 6° *De eruditiss hortorum cultoribus dissertatio*, Lubeck, 1706, in-4°. C'est la liste des savants qui ont ha-

bité la campagne. 7° *Meletemata Annæbergensia varii argumenti*, ibid., 1707, in-8°; 1709, 5 vol. in-12. Ce recueil contient vingt dissertations qu'il composa pendant son séjour à Anneberg, et qu'il avait déjà publiées séparément. On y retrouve les numéros 2, 3 et 4 ci-dessus (voy. sur ce recueil les *Mémoires* de Trévoux, de juillet 1710, p. 1211). 8° *Elogia præcocium eruditorum aliorumque virorum doctorum*, ibid., 1708, in-8°. Ce volume forme la dixième décade du recueil de Witten, intitulé *Memoriæ philosophorum*, etc., et renferme les tables des neuf précédentes. 9° *Selecta ex historia litteraria*, ibid., 1709, in-4°. C'est le recueil de cinq biographies spéciales qui avaient déjà paru séparément : 1. *De mercatoribus eruditiss*; 2. *De rusticis eruditiss* (1); 3. *De sutoribus eruditiss*; 4. *De sartoribus eruditiss*; 5. *De viris eruditiss ab opificiis ad litterarum studia revocatis*. La troisième a été traduite en allemand, Iéna, 1729, in-8°. 10° *De eruditiss qui vel aquis perierunt, vel divinitus liberati fuerunt*, ibid., 1715, in-4°; 11° *De cæcis eruditiss*, ibid., 1715, in-4°; 12° *Princeps græce doctus, sive de principibus viris et faminis græce doctis*, Leipsick, 1704, in-4°. Dans cette dissertation, dont on peut voir l'extrait dans les *Nova litter. Germ.*, mars 1704, l'auteur passe en revue non-seulement les princes, etc., qui ont cultivé la littérature grecque, mais encore ceux qui en ont favorisé ou encouragé l'étude. Il y signale surtout l'empereur Othon II, qui *beneficio græce linguæ ex hostium manibus liberatus fuit*; et parmi les savantes hellénistes il compte une dame de Fontevraut, sœur de madame de Montespan. 13° *Elogia Germanorum quorundam theologorum sæculi XVI et XVII*, Lubeck, 1708-1709, 3 vol. in-8°; 14° *Bibliotheca anti-pontificia presbyterii Lubecensis*, ibid., 1717, in-4°; 15° *Biblioth. anti-pontificia clarior. Lubecensium specimen*, ibid., 1717, in-4°; 16° *Biblioth. anti-calviniana presbyterii Lubecensis*, ibid., 1720, in-4°; 17° *Biblioth. anti-fanatica Lubecensis*, ibid., 1721, in-4°; 18° *Oratio scholastica de hymnis et hymnopoësis Lubecensibus continuo auctororum syllabo*, ibid., 1721, in-8°; 19° *De odio pontificiorum in hymnis ecclesiæ lutheranæ*, Leipsick, 1705. Il s'y plaint que les catholiques d'Allemagne ont corrompu le texte des hymnes de Luther; mais le savant Reimmann, dans son *Catalogus bibliothecæ theologicæ*, p. 856, fait voir que ces altérations n'existent que dans quelques éditions. 20° *De bibliotheca scholæ Annæbergensis*, morceau inséré dans les *Nova litteraria Germaniæ* de décembre 1705, p. 448-460. L'auteur y publie dix lettres originales ou autres morceaux inédits, tirés des manuscrits peu nombreux de cette bibliothèque dont il fait l'histoire et la description abrégée, en exprimant le regret que le défaut de fonds ne permette pas de la rendre

(1) Cette dissertation, qui avait déjà paru à Lubeck, 1707, in-4° de 24 pages, est un supplément à celle que J. N. Hausmann, de Hanovre, avait publiée à Iéna la même année (*Nova lit. Germ.*, juin 1707, p. 201).

plus complète, quoique depuis 1636 l'usage se fût introduit à Anneberg de faire une quête pour cet objet dans les repas de noces les plus brillants, lorsqu'on voyait les convives en gaieté (1). — *Godefroy-Christophe GOETZE*, frère du précédent, conseiller et juge de la ville de Leipsick, où il mourut en 1724, a publié un *Programme* en latin sur l'origine et les accroissements de la bibliothèque du sénat de cette ville, dont il était conservateur, Leipsick, 1711, in-4°. W—s.

GOETZE (JEAN-CHRISTIAN), théologien et bibliographe allemand, né en 1692 à Hoburg, près de Wurtzen, où son père était ministre protestant, était maître en philosophie à l'université de Leipsick, lorsqu'il fut converti à la foi catholique; il alla continuer ses études à Vienne et à Rome, où il fut reçu docteur en théologie au collège de la Sapience, ordonné prêtre, fait chanoine de Breslau et en 1717 premier chapelain du roi de Pologne, électeur de Saxe, qui le nomma en 1724 conservateur de la bibliothèque royale de Dresde. Outre plusieurs ouvrages théologiques qu'il a composés en allemand ou traduits de l'italien, il a publié en allemand: *Memorabilia bibliothecæ regię Dresdensis*, 1745 et années suivantes, dix-huit cahiers qui se relient en 5 volumes in-4°. Cet ouvrage est rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude. La préface contient l'histoire de cette célèbre bibliothèque, fondée en 1588 par l'électeur Auguste de Saxe. Goetze mourut le 5 juin 1749, avant d'avoir terminé son ouvrage, que Struvius désirait vivement de voir continuer. Il avait fait quatre voyages en Italie, et en avait rapporté un grand nombre de manuscrits précieux dont il enrichit la bibliothèque confiée à ses soins. W—s.

GOETZE (JEAN-MELCHIOR), savant bibliographe allemand et fameux théologien controversiste protestant, naquit à Halberstadt le 16 octobre 1717; il étudia la théologie, d'abord à Iéna et ensuite à Halle, sous Sigismond Baumgarten, le plus docte théologien protestant de cette époque. Après avoir exercé à Aschersleben, pendant neuf ans, les fonctions d'adjoint au ministère de la chaire, il obtint un meilleur emploi dans une des églises de Magdebourg. Il fut nommé en 1753 par le sénat et par le consistoire de Hambourg premier pasteur à l'église Ste-Catherine. Il mourut dans cette dernière ville le 19 mai 1786, après avoir, pendant quarante-cinq ans, défendu en chaire et par ses écrits les dogmes luthériens avec un zèle qui le faisait appeler le *pape de Hambourg*. Son humeur agressive, toujours prête à combattre tout auteur qui s'écartait le moins du monde de la doctrine des livres symboliques, et l'érudition profonde que déployait Goetze dans la dispute, lui suscitèrent de nombreux ennemis. Ce cham-

pion infatigable a publié plus de soixante ouvrages théologiques plus ou moins volumineux, plus ou moins véhéments, mais pleins d'érudition. Il ouvrit cette carrière polémique par la défense de la réalité de la résurrection de la fille de Jaire et de l'apparition divine de l'astre qui servit de guide aux mages. Mais ses guerres littéraires contre Ramler, Basedow, Alberti, Büsching, Gœthe, Ephraïm Lessing, Winckler et contre son propre frère le naturaliste, prouvent quel mauvais emploi Goetze fit de son profond savoir: plusieurs de ces discussions haineuses ne se terminèrent que par la mort de ses antagonistes. Il fit un livre contre le fameux Basedow, au sujet des prières des muets, et lâcha contre lui trois ou quatre brochures dans lesquelles il l'accusait de socinianisme et de naturalisme. Il tonna contre le théâtre, qui, sous ses yeux, se perfectionnait à Hambourg très-rapidement. Il publia contre Gœthe un écrit à l'occasion des *Passions du jeune Werther*; il attaqua Semler, professeur très-érudit, au sujet d'une traduction de la Bible; il accusa le savant Lessing, qui d'ailleurs estimait beaucoup l'érudition de Goetze, d'être un littérateur dangereux pour la religion chrétienne, et il maltraita si fort, dans ses écrits, Alberti et Winckler, ses collègues, que cette querelle les conduisit tous deux au tombeau. Pour connaître les nombreux ouvrages de ce savant et fougueux théologien, nous renvoyons au *Dictionnaire des auteurs allemands de Meusel*, 4^e volume, p. 265-274, Leipsick, 1804, in-8°. En parcourant cette liste dans l'ordre des dates, on voit, par les attaques du zélé Goetze, quels progrès la philosophie et la liberté de penser ont faits en Allemagne depuis la paix de Hubertsbourg, qui termina la guerre de sept ans. Nous n'indiquerons ici que ses principaux écrits, et surtout ceux qui sont bibliographiques: 1^o *Exercitatio hist.-theologica de patrum primitivæ Ecclesiæ feliciori successu, tam in profliganda gentium superstitione, quam in confirmanda doctrina christiana*, Halle, 1758, in-4°; 2^o *Reflexions salutaires sur la mort et sur l'éternité*, Breslau et Leipsick, 1755, 2 vol. in-8°; *ibid.*, 1756; *ibid.*, 1765. L'ouvrage fut traduit en hollandais par J.-J. Rhenanus, sous la direction de L.-G. Cordes, Zütphen, 1775, in-4°. 3^o *Preuve de la vérité que Jésus a ressuscité la fille de Jaire d'une mort réelle et non pas d'une défaillance*, Magdebourg, 1765, in-8°; 4^o *Preuve de la divinité du phénomène qui, lors de la naissance de Jésus, a apparu aux mages de l'Orient*, *ibid.*, 1764, in-8°; 5^o *Défense de la polyglotte d'Alcala, surtout du Nouveau Testament, contre les doutes sur son authenticité, élevés par Wetstein et Semler, dans lequel on donne la description d'une édition extrêmement rare de la traduction du Nouveau Testament, par Luther, publiée en bas saxon à Hambourg, 1525, in-8°*, Hambourg, 1765, in-8°; 6^o *Avis nécessaire sur l'écrit de M. Büsching, intitulé: Observations générales sur les ouvrages symboliques de l'Eglise luthérienne*, *ibid.*, 1770, in-8°; traduit en hollandais

(1) Sed de Annæbergensibus meis scias velim in nuptiis solennioribus a convivis, cum animo paulo liberiore soleant esse præditi, nummos quosdam erogari eosque asservari, quo libri.... in scholæ civiumque usum parari queant, quem colligendi modum anno 1615 primum introductum fuisse deprehendi.

par A.-F. Van Klenke, Amsterdam, 1774, in-8°. Un supplément à cet écrit a été publié par Goetze, Hambourg, 1774, in-8°. 7° *Avis succinct, mais nécessaire, sur les Passions du jeune Werther*, ibid., 1775, in-8°; 8° *Essai d'une histoire des Bibles imprimées dans la basse Saxe, depuis 1621 jusqu'en 1740*, Halle, 1775, in-4°; 9° *Catalogue de la collection formée par Goetze des Bibles rares en différentes langues, avec des observations critiques et littéraires*, ibid., 1777, in-4°; 10° *Comparaison exacte et très-soignée entre les éditions originales de la traduction de la Bible par Mart. Luther, de 1517 à 1545*, etc., Hambourg et Leipsick, 1777-1779, 2 parties in-4°; Dessau, 1782; 11° *Découvertes récentes et importantes concernant la critique et l'histoire des traductions de la Bible par Luther*, Hambourg, 1777, in-4°; 12° *Nouvelles découvertes sur le même objet*, ibid., 1782, in-4°. Ce laborieux bibliographe a été aussi l'éditeur de *l'Histoire de la traduction allemande de la Bible par Luther, depuis 1517 jusqu'à 1534*, par J.-G. Palm, Halle, 1772, in-4°. Les ouvrages périodiques publiés de son temps en Allemagne contiennent un grand nombre de dissertations et d'articles littéraires qui attestent l'érudition de Goetze. Les *Amusements numismatiques* de Koler renferment de lui un *Mémoire sur le fameux écu de Mansfeld, auquel la superstition attribuait toutes sortes de prodiges*. Dans les *Annonces littéraires de Hambourg*, on trouve de lui un *Mémoire fort curieux sur l'histoire de l'imprimerie à Hambourg avant l'an 1525*; et dans le *Mercur littéraire d'Altona*, une *Lettre sur les marques principales qui distinguent d'une manière positive les deux premières éditions de la traduction du Nouveau Testament par Luther*. Une *Notice* sur la vie de cet infatigable écrivain polémique a été publiée à Hambourg, 1786, in-8°.

B—H—D.

GOETZE (JEAN-AUGUSTE-ÉPHRAÏM), célèbre naturaliste, frère du précédent, naquit le 28 mai 1751 à Aschersleben, où son père était premier pasteur. Goetze étudia la théologie à l'université de Halle, et malgré sa prédilection pour l'histoire naturelle et la physique, il s'appliqua avec zèle aux sciences théologiques. Après avoir achevé son cours académique, il refusa plusieurs places d'instituteur qui lui furent offertes, et resta, par attachement filial, auprès de son père malade, qu'il remplaça souvent avec succès dans le ministère de la chaire. Il avait à peine vingt-quatre ans quand il fut appelé aux fonctions de ministre protestant à Quedlinbourg. Peu de temps après avoir accepté cette place, il eut le chagrin de perdre son beau-frère et son collègue, qu'il aimait tendrement : cette perte fit prendre à Goetze la résolution de ne pas se marier avant que ses neveux fussent élevés et placés ; en effet, il ne se maria qu'à l'âge de quarante ans. Jusqu'à cette époque la théologie l'avait occupé exclusivement ; il était surtout profondément versé dans l'histoire de la réformation ; mais les disputes qui s'élevèrent alors entre les théologiens protestants sur la critique et l'interprétation

de quelques versets du Nouveau Testament, relatifs au dogme de la Trinité, et que Goetze ne regardait pas comme authentiques, mais que son frère, pasteur à Hambourg, défendait avec chaleur, contribuèrent, par le refroidissement qu'elles firent naître entre les deux frères, à diriger l'activité de son esprit vers des études moins épineuses ; et l'acquisition d'un excellent microscope d'Hofmann, de Leipsick, déterminait son goût pour l'histoire naturelle. Il fit avec cet instrument des observations très-importantes sur les polypes d'eau douce. Avec le secours d'une mémoire excellente, un esprit judicieux et beaucoup de pénétration, Goetze apprit et sut s'approprier en très-peu de temps les arides nomenclatures de la science. Ses *Mémoires entomologiques*, en 4 volumes, prouvent jusqu'à quel point il possédait tout le système de Linné. Il devint bientôt un des premiers entomologistes de son temps. Son *Essai sur l'histoire naturelle des vers engendrés dans le corps humain* aurait seul suffi pour lui assigner une place honorable parmi les naturalistes qui ont agrandi le domaine des connaissances physiques. Goetze possédait une riche collection de vers conservés dans de l'esprit-de-vin. L'empereur Joseph II la lui acheta pour mille écus, et l'envoya à l'université de Pavie. Ce prince avait fait une bonne acquisition ; car, quelques jours après la conclusion du marché, le célèbre anatomiste Hunter offrit mille huit cents écus de cette collection. Goetze a aussi publié un grand nombre d'ouvrages destinés à détruire les erreurs populaires, et à donner aux enfants des idées justes et le goût de l'étude des sciences naturelles ; ils ont eu un grand succès en Allemagne. Depuis 1756 jusqu'en 1787, Goetze exerça le ministère de la chaire avec un zèle infatigable. Lorsqu'en 1786 la sœur de Frédéric le Grand, Anne-Amélie, abbesse de Quedlinbourg, visita le cabinet d'histoire naturelle de ce célèbre entomologiste, cette princesse le pressa de lui désigner un emploi qu'il désirât d'obtenir ; il se contenta de solliciter une place moins fatigante que la sienne, et il fut alors nommé premier diacre de la cour. Goetze, dans ce nouvel emploi, vécut encore quelques années en cultivant sa science favorite ; mais une application trop constante avait affaibli sa constitution physique. Il mourut le 27 juin 1793. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Mémoires entomologiques pour servir de supplément à la douzième édition du système de Linné*, Leipsick, 1777-1781, 4 vol. in-8°; 2° *la Vie du célèbre naturaliste Martini*, Berlin, 1779, in-4°; 3° *Essai d'une histoire naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux*, Dessau et Blankenbourg, 1782, in-4°, avec 44 planches. Goetze a fait à cet ouvrage un premier supplément, que J.-G.-H. Zeder a publié avec des notes, Leipsick, 1800, in-4°, avec 6 planches. 4° *Passe-temps et enseignement des enfants de l'âge de trois ans jusqu'à dix, en petites histoires, dialogues et lettres*, 1785-1788, 3 vol. in-8°; ibid.,

1788-1796, in-8°; 5° *Dissertation pour prouver que la ladrerie des porcs n'est pas une maladie des glandes, mais que ces boutons sont de véritables hydatides*, Halle, 1784, in-8°; 6° *Les environs du Harz, voyage de trois jours, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, Leipsick, 1785; deuxième, troisième et quatrième voyage, *ibid.*, 1786; cinquième voyage, *ibid.*, 1787; sixième voyage, *ibid.*, 1788, in-8°; 7° *Mélanges instructifs, tirés de la nature et de la vie commune pour toutes sortes de lecteurs*, *ibid.*, 1785, 1788, 6 vol. in-8°; *ibid.*, 1788, 3 vol. in-8°; 8° *Sur la prétendue corne de licorne trouvée près de Quedlinbourg*, Quedlinbourg, 1787, in-8°; 9° *La nature, la vie de l'homme et la Providence, lecture pour toutes sortes de personnes*, *ibid.*, 1789-1792, 6 vol. in-8°. Ce recueil est une continuation des *Mélanges instructifs*, etc. 10° *Cornélius, lecture pour le peuple qui veut craindre Dieu et faire ce qui est juste*, *ibid.*, 1789, 1792, 3 vol. in-8°. L'auteur attaque, dans cet ouvrage, la masse des superstitions et des préjugés qui s'opposent à la pratique de la véritable religion. Goetze a bien mérité de son siècle sous plusieurs rapports; mais son *Cornélius* passe pour le meilleur de ses ouvrages en ce genre. 11° *Description d'une lampe d'étude économique*, *ibid.*, 1791, in-8°; 12° *Faune européenne, ou Histoire naturelle des animaux d'Europe mise en récits et narrations amusantes, pour toutes sortes de lecteurs et principalement pour la jeunesse*, *ibid.*, 1791-1803, 9 vol. in-8°. Cet ouvrage met à la portée de toutes les classes de la société une multitude de connaissances en histoire naturelle qui avant Goetze n'avaient pas encore été enseignées d'une manière aussi généralement intelligible. 13° *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Goetze, surtout des objets du règne animal, pour la plupart conservés dans l'esprit-de-vin, avec des notes et l'indication du système et des meilleurs dessins qui les représentent*, *ibid.*, 1792, in-8°; 14° *Instructions sur des objets de la nature et de la vie commune, servant de supplément au livre intitulé: la Nature, la vie des hommes et la Providence; publié après la mort de l'auteur par J.-A. Doundorf*, *ibid.*, 1794, in-8°; 15° *Dictionnaire des homonymes de la langue allemande, pour servir à apprendre l'orthographe*, *ibid.*, 1794, in-8°. Ce laborieux et zélé instituteur de la nation allemande a encore enrichi la littérature de l'histoire naturelle d'une multitude de traductions d'ouvrages de Bonnet, de Geer, de Trembley, de Fermin et de Crèvecoeur. Les années 1770 à 1775 des *Variétés*, publiées à Berlin, l'*Observateur de la nature* et d'autres ouvrages périodiques renferment de lui plusieurs dissertations. Il est aussi l'éditeur de l'*Histoire des araignées par Lister, traduite en allemand par Martini*, Quedlinbourg, 1778, in-8°; *ibid.*, 1792. La vie de ce savant a été publiée par H.-M.-A. Cramer, Leipsick, 1795, in-8°, et son portrait se trouve à la tête du cent deuxième volume de la *Bibliothèque allemande universelle*.

B—H—D.

GOEZ. Voyez GOES.

GOEZMANN. Voyez BEAUMARCHAIS.

GOFF (THOMAS), auteur anglais, né dans le comté d'Essex en 1592, obtint en 1623 la cure d'East-Clandon, dans le comté de Surrey, et mourut le 27 juillet 1627, âgé seulement de 35 ans. Le caractère et la langue insupportable de sa femme, espèce de Xantippe, au rapport de Langbaine, ne contribuèrent pas peu à abrégier ses jours. Il n'est pas donné à tous les hommes d'être philosophes à la manière de Socrate. On a de lui divers ouvrages, entre autres des sermons et cinq tragédies, qui furent publiés quelques années après sa mort.

X—S.

GOFFAUX (FRANÇOIS-JOSEPH), professeur, naquit dans les environs d'Angers, en 1735. Après avoir fait avec succès ses études au collège Louis le Grand, il se livra au commerce et à l'industrie, et dirigeait une manufacture auprès d'Angers, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en adopta les principes avec une modération qu'il ne démentit dans aucune circonstance de sa vie. Nommé en 1790 administrateur du département de Maine-et-Loire, il fut élu à l'assemblée législative. Malgré ses connaissances positives et pratiques en diverses branches d'économie politique, il prit autant de soin pour s'effacer que d'autres, avec de moindres talents, en mettaient alors à se faire remarquer. Les excès qui signalèrent la fin de la session législative l'affligèrent profondément, et il résolut de passer en Angleterre. Arrivé à Londres, ses antécédents et son mérite lui procurèrent des relations distinguées; et il fut employé à l'éducation de plusieurs jeunes gens appartenant aux premières familles de ce pays. Le rétablissement de l'ordre le décida à revenir en France. Nommé professeur de troisième au Prytanée français, aujourd'hui collège Louis le Grand, il concourut, avec Luce, Champagne, Castel, Dupont, etc., à la restauration des bonnes études dans la nouvelle université. Goffaux se renferma désormais dans le cercle de ses modestes fonctions, et semblait oublier qu'il avait joué une sorte de rôle politique; il se plaisait à le laisser ignorer même aux personnes qui eurent alors les relations les plus intimes avec lui (1). Dans son enseignement, il se distinguait par sa manière claire et méthodique. On ne saurait exprimer l'attachement et la vénération qu'il inspirait à ses élèves. Non content de les instruire, il savait mêler à ses leçons littéraires les préceptes de conduite pratique qui constituent la bonne éducation. Vers 1815, Goffaux, se jugeant lui-même plus sévèrement que tout autre, demanda que M. Cousin, alors bien jeune, lui fût adjoint pour enseigner à ses élèves la poésie latine. « Il ne se sentait » plus, disait-il, assez de feu pour professer

(1) Il est à remarquer que Castel, l'auteur du poème des *Plantes*, qui, après avoir été comme Goffaux membre de l'assemblée législative, fut vers la même époque nommé professeur de rhétorique au Prytanée français, mit le même soin et réussit de même à cacher cet honorable antécédent, pour se concentrer dans l'exercice de son modeste emploi.

« convenablement cette faculté. » En 1813, il demanda et obtint sa retraite; ses économies, fruit de son travail et d'une conduite réglée, le mettaient d'ailleurs en état de vivre dans l'aisance. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée le 10 juin 1836, Goffaux partageait son temps entre l'étude et la culture d'un jardin qu'il avait loué dans les environs de la barrière du Mont-Parnasse. Décoré de la Légion d'honneur, en 1832, à la demande de M. Cousin, qui s'est fait honneur par cette preuve de souvenir envers son ancien professeur, Goffaux était du petit nombre des humanistes qui n'attachent pas moins de prix aux connaissances historiques qu'à la culture des langues anciennes. On peut en juger par la liste de ses ouvrages : 1^o *Tableau chronométrique des époques principales de l'histoire, depuis la prise de Troie jusqu'à nos jours*, Paris, 1803, in-fol.; souvent réimprimé; nouvelle édition revue et augmentée, Paris, 1842, 1 vol. in-8^o; 2^o *Époques principales de l'histoire, pour servir de précis explicatif au tableau chronométrique*, Paris, 1803, in-8^o, avec tableau colorié; 3^e édition, 1826; 3^o *Robinson Crusœus*, 1807. Cet ouvrage, traduit de l'allemand de Campe, a eu un grand nombre d'éditions. C'est une idée heureuse d'avoir fait de l'ouvrage le plus chéri de l'enfance un livre classique élémentaire; l'exécution répond à ce but. La traduction de Goffaux est très-fidèle, et sa latinité a la simplicité convenable, sans cesser d'être élégante. 4^o *Narrationes servato temporum ordine dispositæ*, Paris, 1804; publication faite avec Dumouchel, ancien recteur de l'université, ami particulier de Goffaux, et à qui celui-ci devait sa chaire au Prytanée français; 5^o *Conseils pour faire une version*, 1811, in-8^o; 6^o *Conseils pour faire un thème*, 1812, in-8^o. Ces deux opuscules, réimprimés plusieurs fois, ont contribué à répandre dans les collèges un excellent système de traduction; 7^o *Tableaux séculaires chronométriques de l'histoire de France*, Paris, 1823, 1 vol. in-8^o, avec tableaux et la carte de France. L'auteur a donné depuis un abrégé de cet ouvrage. 8^o *Themata anglo-latina, ad usum juventutis in studio linguæ latinæ jam profectoris; ex probatissimis anglis et gallicis scriptoribus*, Paris, 1823, in-8^o (latin-français); 9^o *Devoirs d'humanité*, thèmes ou versions avec leurs corrigés, divisés en quatre parties : 1^o religion et morale; 2^o histoire ancienne; 3^o histoire naturelle; 4^o histoire des arts (latin-français), Paris, 1826, in-8^o. Goffaux a encore publié, sous le voile de l'anonyme, la traduction d'un roman anglais, très-moral, intitulé *Les malheurs de la famille d'Ortemberg*, 1801, 5 vol. in-12. Il avait eu part à la traduction de la grande *Histoire universelle*, composée en anglais (1779-1789). Goffaux n'était pas seulement un habile humaniste; il était versé dans toutes les connaissances usuelles et politiques, et il se distinguait par une grande aménité de mœurs; enfin, heureux et environné de l'estime publique, il fut, sans en avoir la pré-

tention, ce qu'on peut appeler un philosophe pratique.

D—R—R.

GOFRIDY. Voyez GAUFRIDY.

GOGOL (1) (NIKOLAÏ WASSILJEWICZ), poète dramatique russe, naquit en 1808 à Wassiljewka, bourg de l'Ukraine, compris dans le gouvernement de Pultawa. Son père, homme de condition moyenne, et plutôt pauvre que riche, ne manquait, dit-on, ni d'esprit ni d'une certaine instruction. Il avait rassemblé quelques livres et principalement des pièces de théâtre, genre de littérature pour lequel il avait un goût si vif, qu'il apprenait par cœur non-seulement des monologues de comédie, mais des scènes dialoguées, et les récitait au coin du feu, donnant ainsi, à peu de frais, à sa famille, l'idée des spectacles et des plaisirs délicats des grandes villes. Nicolas Gogol, encore enfant, se passionna pour ces exercices; il apprit certains rôles du répertoire assez borné de son père, et quand le bonhomme se mettait à déclamer, il lui donnait la réplique. Ils jouaient à eux deux, faute d'auxiliaires, tout un acte, toute une pièce, quittant un rôle pour en prendre un autre, et s'efforçant de prendre le ton, le geste et les airs des différents personnages qu'ils représentaient tour à tour. Nicolas Gogol n'était pas d'un âge à pouvoir mettre dans ses rôles une grande vérité d'imitation; il n'était jamais sorti de son village et n'avait, comme on dit, vu le monde que par un trou. Beaucoup de sentiments et beaucoup de passions lui étaient, Dieu merci, encore inconnus; mais quand il se trompait, son père le reprenait, et, pour mieux appuyer ses leçons et lui faire toucher du doigt la différence que l'âge, le rang, le caractère, les inclinations, les habitudes, mettent entre les hommes, il prenait pour exemple ses voisins. « Regarde un tel, » comme il marche, lui disait-il; écoute un tel, » comme il parle. » Nicolas Gogol regardait, écoutait, observait; et pour apprendre à jouer la comédie, il apprenait naïvement et sans s'en douter à la faire. Après avoir fini ses classes, il courut à St-Petersbourg et se fit recevoir dans une troupe de comédiens. C'était là, suivant lui, sa vocation, et il ne doutait pas du succès. Mais, soit injustice de la part des spectateurs, soit qu'il ne fût pas, en effet, l'acteur qu'il croyait être, ses débuts ne furent pas heureux. Il en eut tant de honte et tant de déplaisir, qu'il fit à la hâte son paquet et s'enfuit de son pays. Il ne s'arrêta qu'à Ham-bourg. Là, il regarda sa bourse et commença à réfléchir sur la difficulté de voyager sans argent en pays étranger. C'était, malgré son étourderie, un garçon de bon sens. Il refit son paquet et rebroussa chemin. Revenu à St-Petersbourg, il y mena, dit-on, pendant quelque temps une vie oisive et besogneuse, manquant de tout et ne sachant que faire. Il obtint enfin un obscur emploi, qui le tira à peu près de la misère, mais

(1) Prononcez *Gogle*, en mouillant légèrement le *gl*.

dont il fut bientôt las. Il y renonça, comme il avait renoncé au théâtre, et retomba sur le pavé. C'est là que Pletnew le ramassa. Pletnew le fit causer, lui trouva de l'esprit, de l'instruction, s'intéressa à lui, et le fit entrer comme professeur d'histoire dans un établissement d'instruction publique dont il avait l'inspection. Ce brave homme lui procura, en outre, quelques leçons particulières dans de grandes familles, entre autres chez le prince Wassilitschikoff et chez le prince Balabine. Content de sa situation nouvelle, Gogol devint, à ce qu'il paraît, un excellent professeur. Il occupait à vingt-six ans la chaire d'histoire générale à l'université de St-Petersbourg. Ses premiers ouvrages, déjà imprimés à cette époque, avaient eu du succès. Mais le travail de cabinet, les fatigues de la chaire, les mauvais jours qu'il avait traversés, d'autres causes peut-être encore avaient affaibli sa santé. En 1836 il obtint un congé. Il alla se reposer en Italie et y passa plusieurs années. Il s'embarqua ensuite, et visita l'Égypte et la Palestine. Mais au milieu de ces beaux pays, il avait toujours la Russie devant les yeux, ne peignait qu'elle dans les ouvrages qu'il composait à l'étranger, et n'écrivait que pour elle. On n'aperçoit du moins dans ce que nous connaissons de lui aucune trace de ses voyages. Gogol mourut à Moscou le 21 février 1852, à peine âgé de 44 ans. Les détails biographiques dans lesquels nous venons d'entrer nous ont été fournis en partie par une revue anglaise; car la vie de Gogol est peu connue en France, et plusieurs de ses ouvrages n'y ont pas encore pénétré. M. Mérimée, qui entend le russe et qui a écrit sur Gogol un excellent article dans la *Revue des Deux-Mondes*, ne nous a rien appris sur la vie de cet écrivain. M. Louis Viardot, qui a mis en français quelques-uns des récits du *Mirgorod*, ne nous en apprend pas davantage. Il nous avoue même dans sa préface qu'il ne sait pas le russe, et que la traduction estimée qui porte son nom n'est pas de lui. « Je n'ai fait, dit-il, qu'en re- » toucher les mots et les phrases. » Il ne nous est donc pas facile de nous former une idée juste et complète de Nicolas Gogol et de ses œuvres. Nous n'entendons pas mieux le russe que M. Viardot, et nous ne connaissons Gogol que par des traductions. Nous ne parlerons donc pas de son style : c'est un genre de mérite qu'on ne saurait faire passer d'une langue dans une autre. On ne traduit que les faits, les sentiments, les pensées. Et là encore, faute d'équivalents dans les mots et dans les tours, que de nuances qui s'effacent ! que de grâces qui s'évanouissent ! que de pensées qui s'altèrent ! C'est un bon signe pour un auteur que de plaie encore à travers une traduction. Gogol est de ceux qui résistent le mieux à cette épreuve. Il a composé : 1° deux recueils de *nouvelles* qui, imprimés ensemble, forment trois volumes in-8°, édition de St-Petersbourg, 1842. Nous en reparlerons tout à l'heure. 2° Un recueil

de *Lettres* sur des sujets philosophiques. Nous n'en connaissons rien. 3° Des *comédies*. Dans la plupart de ces ouvrages (nous mettons, bien entendu, les *Lettres* de côté) on ne remarque pas une grande science de composition. Comédies ou romans, le thème en est insignifiant, la fable vulgaire, et mal conduite. Le dernier de nos vau-devillistes s'entend mieux que Gogol à nouer et dénouer une intrigue. Et pourtant un intérêt irrésistible vous attache à ces pièces singulières ; cet intérêt ne sort ni de la complication des événements, ni de l'imprévu des situations. Ces artifices sont presque inconnus à l'auteur, et il s'en sert mal quand il s'en mêle. Les gens qu'il met en scène sont d'ailleurs d'assez tristes compagnons, des sots, des fainéants, des gourmands, des fripons. Mais ce sont des hommes, et non pas hommes imaginaires, mais des particuliers en chair et en os, des Russes tout vivants. On éprouve en les considérant la même impression qu'à l'aspect des portraits d'Holbein et de quelques Flamands. Sans avoir vu l'original, on crie à la ressemblance. On en est sûr ; la nature a été là prise sur le fait. Cela n'est pas beau dans le sens idéal ; mais cela est vrai et vous charme par là. Gogol vous montre des hommes, voilà son but ; le reste n'est pour lui qu'un accessoire, et l'action va comme elle peut. Et parmi les hommes il choisit les plus ridicules, les plus vains, les plus méprisables, et va les chercher, non pas dans les salons de la capitale, les salons de l'Europe se ressemblent tous, mais dans les châteaux éloignés, dans les bureaux de l'administration, dans les casernes, dans les villages, au fond des provinces. C'est un moraliste à sa façon : il ne raisonne pas ; il peint, et sur le vif. Ses personnages ne viennent ni d'Athènes ni de Paris ; ils sont Russes depuis la peau jusqu'à la moelle des os. Ces employés, ces paysans, ces hobereaux qu'il observait jadis, pour les contrefaire sur le théâtre, il les fait respirer et agir dans ses livres. Le portrait va parfois à la caricature, le comique au bouffon ; mais, le plus souvent, le trait est fidèle et le comique de bon aloi. Les *Soirées à la brasserie* sont, dit-on, son premier ouvrage. Le *Mirgorod* a été publié plus tard. Ce sont deux recueils de *nouvelles*. Le volume publié par M. Viardot, sous le titre de *Nouvelles russes* (Paris, Paulin, 1843), est un choix fait dans les deux recueils. Nous ne parlerons que des *nouvelles* qu'on peut lire dans cette traduction. Il y en a cinq, savoir : *Tarass Boulba*, les *Mémoires d'un fou*, *Un ménage d'autrefois*, la *Calèche*, le *Roi des gnômes*. La plus longue, *Tarass Boulba*, est tirée du *Mirgorod*. C'est un tableau de la vie et des mœurs des Cosaques zaporogues au 16^e siècle. M. Mérimée a cru y voir une imitation de Walter Scott. Autant qu'il nous est permis d'en juger, l'imitation, si elle existe, s'arrête au choix du sujet. Gogol a tiré le sien des traditions de l'Ukraine ; Walter Scott aimait à mettre en œuvre celles de son pays. Voilà,

selon nous, la ressemblance; tout le reste diffère, la manière de conter, de peindre, de parler. Dans *Tarass Boulba*, point de longues préparations, point de calme dans le récit, point d'art dans le développement des scènes; tout est rapide, violent, décousu; rien qui rappelle le *faire* de l'auteur écossais et trahisse l'envie de l'imiter. Où Gogol se rapproche de lui, mais sans le chercher, c'est dans les premières pages du récit et par le don qu'il a d'animer et de faire vivre ses personnages. Tarass Boulba, sa femme et ses fils vous restent dans la mémoire, comme si on les avait connus. La fin de l'histoire tourne un peu au mélodrame. Le plan, du reste, n'en vaut rien. On voit, par le *Roi des gnômes*, que Gogol s'est exercé aussi dans le genre fantastique, et, par les *Mémoires d'un fou*, qu'il entendait assez bien cette espèce de badinage où l'esprit, la grâce et la sensibilité se mêlent à la plaisanterie. Mais quelque talent qu'il montre dans ces divers essais, il a bien fait d'y renoncer. Il est plus à son aise dans la réalité que dans la fantaisie, et avec les vivants qu'avec les morts. Des contes publiés par M. Viardot, le meilleur est celui qui a pour titre : *Un ménage d'autrefois*. M. Mérimée, qui s'y connaît, dit que c'est un chef-d'œuvre. Un autre chef-d'œuvre, au témoignage des Russes, c'est un roman de Gogol intitulé *les Ames mortes* (*Mertvya douchi*), et les fragments que nous en avons lus ne démentent pas ce témoignage. La donnée en est des plus simples. On dit en Russie, d'un propriétaire de serfs, qu'il a tant d'âmes sur son domaine. Ce nombre d'âmes désigne le nombre des serfs, non compris cependant les enfants et les femmes. Le recensement en est fait par le gouvernement, qui tire du seigneur un impôt proportionné à la quantité d'âmes qu'il a sur sa terre. Mais ce recensement n'a lieu que de loin en loin; et dans l'intervalle, s'il meurt des serfs, il faut, jusqu'au nouveau recensement, que le maître continue à payer pour eux la capitation, comme s'ils étaient vivants. Ces serfs enterrés, qui ne travaillent plus, qui ne rapportent rien, c'est ce qu'on nomme les *âmes mortes*. Ajoutez que les serfs sont en Russie une marchandise qui se vend, qui s'achète, et sur laquelle on prête, moyennant le dépôt d'un titre. Mais on n'achète d'ordinaire que les âmes, ou plutôt les bras des vivants. Dans le roman de Gogol, au contraire, un homme se met en route pour acheter les âmes mortes. Il les achète par lots de dix, de vingt, de cent âmes, au grand étonnement de ceux qui les lui vendent. Que veut-il en faire? c'est son secret. Le contrat de vente mentionne le nom des morts, sans dire pourtant qu'ils soient morts, et constitue ainsi entre les mains de l'acheteur un titre de propriété sur lequel on peut emprunter, quoique la propriété soit purement fictive. Tel est le canevas du roman. Là, comme ailleurs, l'action n'est rien; elle a mille défauts : elle est invraisemblable, elle est uniforme; mais Gogol

en sauve l'uniformité par l'infinie variété des détails, unie à la plus étonnante vérité. Cette action n'est pour lui qu'un moyen de frapper aux portes, d'entrer dans les maisons, de s'installer dans les ménages, de suivre les gens à table, au jeu, à la chasse, au marché, dans leur chambre à coucher; de dessiner des caractères, de mettre à nu les ridicules, les mesquineries et les vices de la vie de province. La seconde partie de ce roman a été composée en Italie et pendant les voyages de l'auteur. On ne s'en douterait guère; aucune couleur étrangère ne s'y mêle. Mœurs, descriptions, conversations, caractères, tout a été copié sur place et l'on dirait à l'instant même, tant l'image est naturelle et vraie. *L'Inspecteur* (Revisor) est une comédie, mais une comédie sans déclamation, sans bel esprit, sans fadeurs, sans intrigue embrouillée, une comédie aussi simple que celles de Molière, et plus hardie encore. On attend dans une ville de province un inspecteur général. Un voyageur descend à l'hôtel-lerie : on s' imagine que c'est lui, et qu'avant de se faire connaître il veut se mettre en rapport avec les habitants et tout observer par ses yeux. Aussitôt on entoure l'arrivant, on le flagorne, on le fête, on lui donne à diner, on se pâme à tout ce qu'il dit. Il a mauvais ton; il est fat, impudent, menteur. Il emprunte de l'argent; il reçoit des présents. Cela complète l'illusion. Un tel homme, à coup sûr, est un grand personnage. Cependant ce n'est qu'un drôle qui se prête au rôle qu'on lui fait jouer, et exploite à son profit la bassesse des employés et jusqu'aux misères des habitants. Nous ne pouvons donner ici, on le sent bien, qu'une faible idée de la pièce et des scènes variées, piquantes, amusantes, dont elle abonde. Le comique y est souvent amer et un peu triste, mais sans sortir du naturel. Point de phrases, nulle recherche; chacun parle naïvement selon son caractère, sa situation et son intérêt. L'auteur n'y met rien du sien. Si ces gens-là sont niais, stupides, risibles, odieux, ce n'est pas sa faute. Il n'invente pas, il copie. Ce gouverneur pillard, ce juge qui vend la justice, ce directeur des postes qui décachète les lettres, ce géolier qui spéculé sur la ration des prisonniers, ce directeur d'hôpital qui trafique des remèdes, tous ces fonctionnaires rapaces, lâches, cyniques, insolents, sont des figures connues ailleurs encore qu'en Russie; mais ce n'est guère que dans les provinces à demi barbares de la Russie qu'on les surprend sans masque. Gogol a fait là une véritable et excellente comédie, qui tient de Molière par la généralité des caractères, la vérité de l'observation, la franchise du dialogue, et d'Aristophane par le choix du sujet. C'est une satire politique, comme en faisait Aristophane, mais sans personnalité; une satire de mœurs, comme en faisait Molière, mais qui ne s'arrête pas aux ridicules de la ville et de la cour, et touche à des plaies plus vives. Une telle comédie est impossible

en France. Elle a des défauts que nos auteurs, gens d'un goût difficile, ont grand soin d'éviter. Elle roule sur un quiproquo; la belle invention que voilà! Mais à côté de ces défauts, elle a des qualités de premier ordre qu'on ne retrouve plus sur notre théâtre épuisé. Et si par hasard un auteur avait ce naturel, cette verve, ce talent d'observer et de peindre, qu'en ferait-il? A moins d'aller à St-Petersbourg, où ferait-il jouer sa comédie? Car, cela est bon à dire en finissant, le *Revisor* a été joué en Russie, et il s'y joue encore, aux grands applaudissements de l'empereur, et de la cour, et du public. C—E—T.

GOGUÉ aîné (N.), jeune homme du pays nantais, se rendit à St-Domingue avant la révolution, dans l'espoir d'y faire fortune. Ayant abandonné cette colonie au moment des troubles, il arriva en France à l'époque de la levée de boucliers de la Vendée, prit part à cette insurrection, et s'y fit bientôt remarquer. Il passa la Loire, et, revenu de cette expédition avec Sapinaud, ils rassemblèrent tous deux quelques anciens soldats, dans l'intention de se réunir à Charette, qui, s'étant avancé jusqu'à Chauché pour les recevoir, les trouva poursuivis par des forces supérieures, qu'il repoussa. Alors Gogué et son frère s'attachèrent à l'armée de Charette et à la division du Loroux. Mais s'étant brouillés avec Prudhomme, qui commandait cette division, une réconciliation eut lieu, et son résultat fut de détacher la division du Loroux de l'armée de Charette, pour la joindre à celle de Stofflet. Depuis, les frères Gogué furent encore insoumis à ce dernier général, et retournèrent à Charette; car, au moment de la pacification de la Jaunais, ils commandaient les camps de la Loué et de St-Julien, et ils adhèrent à tout ce qu'avait fait ce chef de la basse Vendée. Peu après la nomination du général Hoche au commandement de l'armée républicaine de l'Ouest, l'adjudant général Boussard, qui occupait Mortagne, voulut faire une reconnaissance générale, et sortit avec la plus grande partie de sa garnison. Il trouva les habitants du pays occupés aux travaux de l'agriculture; mais la sécurité dans laquelle ils paraissaient vivre n'était pas réelle, attendu que Charette avait prié Sapinaud de faire une diversion, pensant qu'il entraînerait ainsi Stofflet à reprendre les armes. Aussi, dès que les républicains furent à quelques lieues de Mortagne, les royalistes, réunis en armes sous le commandement des frères Gogué, surprirent la place en question, et égorgèrent les troupes qui s'y trouvaient. L'adjudant général Boussard, qui croyait à la sincérité de la paix, revint avec précipitation sur la nouvelle de l'occupation de Mortagne par les Vendéens; mais, à la première attaque, il tomba frappé de deux coups de fusil, et sa troupe fut mise en déroute. Pour se venger de cet échec, Hoche fit parcourir le territoire de l'armée du centre par le général Villot, qui enleva tous les bestiaux du pays. — Gogué aîné figura en-

core d'une manière assez marquante dans d'autres faits d'armes, et il devint en 1799 chef de la division de la Chapelle-Basse-Mer. Ayant fait sa soumission à Bonaparte lorsque celui-ci se fut emparé du pouvoir, Gogué se fixa à Boussais-sur-Sèvre, près de Nantes, et parut se livrer à des entreprises commerciales. Mais il ne s'agissait en réalité que de préluder à une nouvelle insurrection. La conspiration dite des poudres fut découverte; Gogué aîné y figurait au premier rang. Ayant été arrêté et traduit à la commission militaire établie à Nantes, il fut condamné à mort vers 1803, et exécuté sur-le-champ. F—T—E.

GOGUELAT (le baron FRANÇOIS DE), officier français, destiné à rester obscur, mais que la part qu'il eut en 1791 aux déplorables résultats du voyage de Varennes a rendu célèbre, était né à Château-Chinon dans le Nivernais en 1746, d'une famille noble, mais sans fortune. Voué dès l'enfance à la carrière des armes, il reçut une éducation toute militaire, et servit d'abord dans l'arme du génie, puis dans la cavalerie, où il devint capitaine de dragons, et enfin dans l'état-major de l'armée. Employé dans le Hainaut, où commandait le comte d'Esterhazy, il fut remarqué par ce général, et recommandé à la reine, qui eut bientôt en lui une grande confiance, et l'employa, au commencement de la révolution, dans des missions importantes. Poussant jusqu'à l'exaltation son dévouement pour la famille royale, ce fut lui qui insulta et provoqua un jour de la manière la plus outrageante le duc d'Orléans, venu aux Tuileries avec l'intention de demander pardon à Louis XVI et de se réconcilier. C'est quelque temps après cette scène fâcheuse que le baron de Goguelat fut admis dans tous les secrets du départ mystérieux de Louis XVI pour Montmédy. Il fit pour cela plusieurs voyages à Metz, et fut chargé par M. de Bouillé de reconnaître la route, et de marquer les stations des relais et des troupes qui devaient attendre et escorter la voiture du roi. Au moment de l'exécution il eut à conduire à Pont-Sommeville au-dessus de Châlons quarante hussards, dont M. de Choiseul dut prendre le commandement, pour attendre la famille royale et protéger son passage. On sait que, par plusieurs circonstances imprévues, la marche des augustes voyageurs ayant été retardée de quelques heures, M. de Choiseul manqua de patience; que quelques minutes avant leur arrivée à Pont-Sommeville il quitta avec ses hussards le poste où il devait rester, et que le baron de Goguelat commit la faute grave de le suivre. Il était, il est vrai, son subalterne, et par les lois militaires il lui devait obéissance; mais d'un autre côté il avait reçu du général en chef Bouillé l'ordre de revenir par Ste-Menehould et Clermont, dès qu'il verrait le premier courrier du roi, et d'avertir tous les postes échelonnés sur la route. Le tort qu'il eut de ne pas exécuter rigoureusement cet ordre fut suivi des conséquences les plus graves; car, lorsqu'il arriva à Varennes avec M. de Choiseul

et ses hussards, après avoir fait un long détour par des chemins de traverse, la famille royale y était arrivée depuis deux heures; et elle y avait été retenue, d'abord par des prières, ensuite par des violences manifestes, dans la maison d'un municipal (*voy. MARIE-ANTOINETTE*). Avec un peu de présence d'esprit et quelque courage, tout le mal pouvait encore être réparé. A peine quelques paysans mal armés s'étaient-ils réunis pour s'opposer au départ de la royale voiture. Quelques démonstrations énergiques les eussent promptement dispersés; mais il fallait que le roi en donnât l'ordre, et ce fut en vain qu'on le lui demanda. Par le motif banal et si souvent funeste à ce malheureux prince d'éviter l'effusion du sang, il resta immobile et prisonnier en présence d'une émeute de paysans. Ce fut inutilement que Goguelat épuisa les sollicitations, et que, désespéré de ses refus, il essaya de rallier les hussards et d'atteler les chevaux à la voiture. Menacé, poursuivi par la populace qu'avait ameutée Drouet (*voy. ce nom*), il essuya plusieurs coups de fusil, et, s'il ne réussit pas dans ses honorables efforts, il eut du moins la gloire d'être blessé grièvement dans une occasion où tant d'autres auraient dû se faire tuer. Arrêté ainsi que MM. de Choiseul et de Damas (1), il fut transféré de prison en prison jusqu'à Mézières, puis traduit à la haute cour nationale d'Orléans, d'où l'acceptation de la constitution par Louis XVI le fit sortir quelques mois après. Rendu à la liberté et guéri de ses blessures, le baron de Goguelat vint dans la capitale, où il reçut de la famille royale les témoignages d'intérêt les plus honorables. Ainsi c'est bien à tort que madame Campan a dit dans ses *Mémoires* que la reine lui attribuait tous les malheurs du voyage de Varennes. Son zèle pour la monarchie lui fit courir encore de très-grands dangers dans plusieurs occasions, notamment au 20 juin et au 10 août 1792. Dans cette dernière journée il fut un de ceux qui suivirent la famille royale à l'assemblée nationale, et il ne s'en sépara que lorsqu'un décret ordonna son emprisonnement à la tour du Temple. Forcé alors de se réfugier à l'étranger, Goguelat alla se ranger sous les drapeaux des princes émigrés, et il fit les premières campagnes de cette époque comme lieutenant-colonel des hussards de Bercheny. Il entra plus tard au service d'Autriche, et y devint général-major. Ce fut dans cette position que le trouva la restauration des Bourbons en 1814. Il revint alors en France, et y fut nommé par Louis XVIII maréchal de camp, puis lieutenant général et

commandeur de St-Louis. Son grand âge ne lui permettant plus d'être employé activement, il vécut dans la retraite; et c'est là que, toujours poursuivi par les souvenirs du malheureux événement de Varennes, il chercha, comme tous ceux qui y avaient eu part, à se justifier par un mémoire qu'il publia sous ce titre : *Mémoire de M. le baron de Goguelat, lieutenant général, sur les événements relatifs au voyage de Louis XVI à Varennes, suivi d'un précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la reine à la captivité du Temple*, etc., Paris, 1825, in-8°. Le baron de Goguelat mourut à Paris le 5 février 1831. C'était un homme plein d'honneur sans doute, un militaire très-brave, mais de peu de capacité, et qui offre une des preuves trop nombreuses que Louis XVI ne possédait pas le premier talent d'un roi, celui d'apprécier les hommes et de mettre chacun à sa place. M—d j.

GOGUET (ANTOINE-YVES), conseiller au parlement, naquit à Paris le 18 janvier 1716. La plus tendre amitié l'unit dès son enfance avec Fugère (*voy. FUGÈRE*), et il n'exista peut-être jamais une telle conformité de goûts, d'humeur, de caractère, entre deux amis. Ils firent ensemble leur philosophie au collège d'Harcourt, et après avoir terminé leurs études, l'un et l'autre sentirent la nécessité de les recommencer. Ils se livrèrent à un projet aussi louable avec une ardeur qui fut couronnée du même succès. Fugère avait l'esprit plus vif et plus pénétrant; Goguet était capable d'une application plus forte et plus soutenue. Le premier travaillait presque sans autre but que celui de s'instruire; le second avait un plan auquel il rapportait tout. Lorsque Goguet eut entrepris son grand ouvrage de *l'Origine des lois*, etc., Fugère l'aïda de ses conseils et de ses critiques, et lui fournit un grand nombre de matériaux. Le succès de cet ouvrage fut brillant et mérité; et Fugère, qui n'avait pas voulu que son nom parût dans la préface, fut celui des deux amis que ce succès flatta davantage. Une santé robuste semblait promettre à Goguet de longs jours; et il se livrait à de nouveaux travaux lorsqu'il fut atteint de la petite vérole, maladie qu'il avait toujours redoutée, sans pouvoir se décider à recourir à l'inoculation. Il pressentit qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre, demanda les secours spirituels, et mourut le 2 mai 1758 à l'âge de 42 ans et trois mois. Il légua, par son testament, sa bibliothèque à son ami; mais Fugère, affaibli par le chagrin, tomba malade, et ne lui survécut que de trois jours. L'ouvrage de Goguet est intitulé *De l'origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 5 vol. in-4°, fig.; *ibid.*, 1759, 6 vol. in-12; 1778, 6 vol. in-12; 1809, 5 vol. in-8°; 1820, 5 vol. in-8°; et la Haye, 1758, 6 vol. in-12; traduit en anglais sous ce titre : *Origin of laws, arts and sciences, translated from the french of the president de Goguet*, 1775, 5 vol. in-8°. La première édition est la

(1) Dans l'article sur le duc Charles de Damas, nous avons dit que cet officier manqua dans cette occasion d'énergie et de présence d'esprit; mais, après avoir examiné avec plus de soin toutes les circonstances de ce mémorable événement, après avoir lu tout ce qui a été écrit sur cette époque, et particulièrement les *Mémoires* de Bouillé, nous devons à la vérité de reconnaître que M. de Damas fut dans cette occasion le seul officier auquel on n'eût à faire aucun reproche fondé; qu'il se conforma strictement aux ordres du général en chef, et qu'aucun pouvoir, aucune prévoyance humaine n'aurait pu empêcher la défection des dragons et ses funestes résultats.

meilleure : celle de 1809 est accompagnée d'une table alphabétique ; mais elle est peu recherchée, parce que les planches ne sont que de mauvaises épreuves, les cuivres étant tout à fait usés. L'auteur parcourt les temps qui se sont écoulés depuis le commencement des sociétés jusqu'au règne de Cyrus. Son ouvrage est divisé en trois parties, et chaque partie en six livres, qui traitent séparément du gouvernement, des arts et métiers, des sciences, du commerce et de la navigation, de l'art militaire, et enfin des mœurs et des usages. L'état de chacun de ces objets à différentes époques est présenté d'une manière complète ; des faits discutés avec autant d'érudition que de bonne foi servent toujours de base aux raisonnements. Le style est agréable, sans être exempt de mauvais goût. A la fin de chaque volume se trouvent présentés, dans de savantes dissertations, les points dont l'examen détaillé n'eût pu entrer aisément dans le corps de l'ouvrage ; et le dernier volume est terminé par des *Extraits des historiens chinois* (voy. DESHAUTERAYES). Goguet se proposait d'écrire l'*Histoire des progrès des lois, des arts et des sciences en France depuis l'établissement de la monarchie* ; et l'on doit regretter qu'il n'ait pas pu terminer cet ouvrage précieux pour nous, et qu'il était en état de rendre très-intéressant. L'*Eloge* de Goguet a été imprimé dans l'*Année littéraire*, 1738, t. 4, et dans le *Journal des savants*, supplément au mois de juillet, même année. W—s.

GOHIER (LOUIS-JÉRÔME), membre du directoire exécutif de la république française, né en 1746 à Semblançay, fit ses études chez les jésuites de Tours et son droit à Rennes, dont il devint un des avocats les plus distingués. Sa plaidoirie pour le comte Desgrées, qui attaquait en calomnie le duc de Duras, jeta les fondements de la brillante réputation dont il jouit au barreau breton. Cette affaire, où un maréchal de France s'accusait lui-même d'avoir corrompu un ancien président de la noblesse de Bretagne, ne présentait qu'incertitude ; et selon la remarque de Linguet dans ses *Annales*, il n'y eut de décidé que le talent de l'avocat du comte Desgrées. Gohier ne s'occupait pas seulement de son état, il cultivait aussi les lettres. A l'occasion de l'avènement de Louis XVI et du renvoi du parlement Maupeou, il composa une pièce de théâtre intitulée *le Couronnement d'un roi*, essai allégorique en un acte et en prose. Ce petit drame, représenté à Rennes pendant la tenue des états de 1775, fut défendu à la seconde représentation. L'auteur le fit imprimer clandestinement sous le nom d'un avocat de Rennes, et avec cette épigraphe : *Redeunt Saturnia regna*. A travers beaucoup de détails hasardés et du plus mauvais goût on y trouvait un tour d'imagination bizarre, et des utopies politiques exposées avec une candeur admirable. Cette pièce, malgré de grands éloges prodigués au jeune roi Louis XVI sous le voile de l'allégorie, avait déplu aux ministres et aux courtisans par des allusions sans

XVII.

glantes à l'abbé Terray sous l'image du luxe, au duc de la Vrillière, St-Florentin, sous l'emblème de la flatterie, au duc d'Aiguillon sous celui du despotisme, le vieil esclave qui présentait la volupté au roi était le duc de Richelieu, enfin le fantôme sans nom et sans suite représentait le chancelier Maupeou et son parlement. Depuis cinquante ans *le Couronnement d'un roi* était oublié et méritait de l'être, comme tant d'autres pamphlets de l'époque, lorsque son auteur crut faire merveille en le rééditant en 1823, à l'occasion du couronnement de Charles X. Dans un *avis de l'éditeur* il présentait les réflexions suivantes : « On demandera peut-être de quel intérêt sont pour les « lecteurs actuels ces allégories sur des person- « nages oubliés depuis longtemps. Nous prions « ceux qui seraient tentés de faire cette question « de ne pas oublier que souvent le passé est le « miroir du présent, et nous les invitons à regarder autour d'eux ; peut-être l'abbé Terray n'est « pas si loin qu'on pense. » Cette malice d'un vieillard épris de son passé, dirigée contre M. de Villèle, aurait été inaperçue sans le zèle de certains journaux d'alors à enregistrer les moindres productions des hommes de leur parti ; mais ici il faut rétrograder d'un demi-siècle et reprendre l'ordre des temps. Depuis l'affaire du comte Desgrées il se plaida peu de causes importantes au parlement de Rennes sans que Gohier y prît part. Chargé par les états de Bretagne de défendre un de leurs droits les plus précieux, la liberté des élections de leurs députés à la cour, il établit, dans un mémoire qui eut le plus grand succès, que le droit d'élire supposait nécessairement l'affranchissement absolu des recommandations d'un gouverneur de province et de toute influence ministérielle. En 1786 Gohier reçut du tiers état de Bretagne la procuration pour réclamer contre l'imposition arbitraire connue sous le nom de *fouage extraordinaire*. Il prouva par ses mémoires que la levée des fouages, exigée sous le titre dérisoire d'emprunt, constituait les ordres privilégiés débiteurs envers le tiers état d'une somme de trois cents millions. Lorsque le ministre Brienne entreprit d'établir sa *cour plénière*, la commission intermédiaire des états de Bretagne adressa au roi des réclamations dont Gohier fut le rédacteur, et qui eurent du retentissement en France, à cette époque d'imprévoyance où l'opinion publique accueillait avec enthousiasme tout ce qui ressemblait à de l'opposition. En 1789 Gohier fut adjoint par la ville de Rennes au corps électoral pour la nomination des députés aux états généraux. Après la suppression des parlements il fut nommé membre de la cour supérieure provisoire de Bretagne, et il en exerça les fonctions pendant la durée de l'assemblée constituante. Elu député à l'assemblée législative, les opinions qu'il y émit ne démentirent point les sentiments exaltés qui l'y avaient fait nommer, mais ajoutèrent peu à l'idée qu'on s'était faite de ses ta-

lents. Le 21 novembre 1791 il prit la parole dans la discussion du projet de loi relatif à la répression des prêtres réfractaires, et insista pour que le serment civique fût imposé aux ecclésiastiques. Le 7 février 1792 il demanda que les biens des émigrés fussent mis en séquestre, et s'éleva contre la proposition de les soumettre à une triple contribution. « Ce n'est pas, dit-il, une contribution « patriotique qu'il faut exiger des émigrés re- « belles, ce n'est pas même une amende qu'il « s'agit de leur imposer, mais bien une peine infa- « mante qu'il faut leur infliger. » Gohier, n'ayant pu parvenir à la tribune dans la discussion relative à la situation politique de la France à l'égard de l'empereur, fit imprimer dans le *Moniteur* du 21 février 1792 son discours, sous ce titre : *Opinion sur l'office de l'empereur*. Il s'y prononçait sur la nécessité de la guerre contre Léopold, et constatait les faits qui, selon lui, indiquaient les infractions commises par ce prince à tous les traités. Enfin il interprétait la constitution dans le sens le plus large pour attribuer au corps législatif le droit de paix et de guerre. Le 24 mars il fit lecture à l'assemblée d'une lettre de Lemoine, accusateur public du département d'Ille-et-Vilaine, qui dénonçait à l'assemblée l'envoi fait aux sous-officiers du 48^e régiment (ci-devant d'Artois) d'une adresse des émigrés à l'armée française, avec cette épigraphe : *Français, écoutez la voix de l'honneur*. Gohier lut ensuite une adresse des soldats de ce même régiment, qui protestaient à l'assemblée de leur mépris pour ces lâches et rebelles instigateurs, et de leur dévouement inviolable pour la constitution. Le 5 mai il demanda que le ministre de la justice remit au comité de législation les pièces relatives aux troubles d'Avignon. « Si véritablement, dit-il, la liberté ne « règne pas à Avignon, les élections ne peuvent « s'y faire ; mais ce n'est pas sur une déclaration « verbale de M. le ministre de la justice que vous « pouvez prendre une décision. » Le 24 mai il vota pour que les prêtres insermentés fussent admis, non pas au serment civique, mais à un simple serment d'obéissance aux lois, et que la déportation punit leur refus. Ce fut lui qui, dans la discussion d'un projet sur l'état civil (19 juin), demanda que l'autorité paternelle cessât dès que les enfants auraient atteint l'âge de vingt ans. Il termina ses fonctions législatives par un rapport sur les papiers inventoriés dans les bureaux de la liste civile, qui fut lu le 16 septembre 1792. « Je « viens, dit-il, vous offrir ce travail, qu'on pour- « rait intituler *la Nécessité de la journée du 10 août, « vérifiée par les titres mêmes inventoriés par les « principaux agents de la contre-révolution*. » Le reste du rapport était digne de cet exorde ; en effet, on voit la perfide argutie d'un avocat s'y mêler à la fureur d'un démagogue. « Le voile « est enfin déchiré ! s'écria-t-il. Les manœuvres « des agents du pouvoir exécutif sont mises au « grand jour. L'on sait maintenant par qui les

« ennemis intérieurs étaient protégés, et qui « secondait leurs efforts ; on sait qui entretenait « des intelligences avec les ennemis extérieurs, « et qui encourageait leurs coupables espérances ; « parce que sans doute les Français ne se venge- « ront point par des crimes sur la tête du plus « criminel des rois. La convention nationale « seule décidera de son sort. Louis XVI n'a à « redouter que le glaive des lois. Mais si les odieuses « espérances de ce roi parjure pouvaient se réali- « ser ; s'il était possible que la liberté succombât « sous les efforts des puissances ennemies, que « Louis XVI ne s'attende pas à lui survivre ; sous « ses débris Louis XVI se trouverait enseveli avec « le dernier de nous (1). Ce serait ainsi de la main « même de ses frères qu'il recevrait la peine due à « ses trahisons. Les princes français ses frères, « les seuls assassins de la liberté, seraient les « siens. » Ce discours fut vivement applaudi par l'assemblée législative, qui en ordonna l'impression ; mais, qui le croirait ? malgré les gages que Gohier venait de donner aux plus impatients révolutionnaires par tant d'insultes et de menaces déversées sur la tête du roi, le parti qui dominait alors lui sut mauvais gré d'avoir laissé échapper quelques paroles conciliatrices entre les modérés et les démocrates. A propos des manœuvres employées pour diviser les patriotes il avait dit : « Ainsi un grand empire, après s'être « purgé du monachisme, après s'être délivré de « toutes les excroissances parasites qui grevaient « et défiguraient l'arbre antique de la société, « semblait en quelque sorte lui-même tout en- « tier divisé sous deux noms également proscrits « par l'acte constitutionnel ! C'est lorsqu'il n'y « avait plus de moines jacobins, c'est lorsqu'il « n'y avait plus de moines feuillants en France, « que tous les Français se qualifiaient également « de *feuillants* ou de *jacobins*, qu'ils étaient prêts « à s'entrégorger sous cette qualification indé- « cente et monacale ! » Les partis exagérés ne pardonnent point : aussi Gohier, qui, par cette violente diatribe contre le roi et la royauté, croyait avoir assuré son élection à la convention nationale, n'y fut point appelé, et perdit l'occasion de voter la mort de cet infortuné prince, dont il avait pour ainsi dire creusé la tombe par son cruel rapport. Gohier, que madame Rolland, dans ses *Mémoires*, représente comme un homme très-médiocre, manquant de caractère, mais doué de beaucoup d'ambition, ne trouva pas son compte à cette inactivité. Il parvint à se faire nommer secrétaire général du ministère de la justice (octobre 1792), et le 20 mars 1793 il remplaça Garat dans le même ministère. Madame Rolland dit encore que lorsque ce dernier quitta ce département « qui convenait, dit-elle, à ses

(1) On doit remarquer que dans le même temps on forçait Louis XVI d'écrire lui-même au roi de Prusse que, si ce prince faisait un pas de plus sur le territoire français, ce pas serait un arrêt de mort pour le monarque prisonnier.

« moyens, il ne fit que céder à l'impatience de « Gohier, qui voulait lui succéder. » Quoi qu'il en soit, l'ambitieux Breton tint le portefeuille jusqu'au 4 brumaire an 4, époque à laquelle il fut remplacé par Merlin (de Douai). Mais les comités de la convention s'étant emparés en ce temps-là de la plénitude du pouvoir, le rôle des ministres devint de plus en plus insignifiant, et le nom de Gohier, pas plus que celui d'aucun de ses collègues, n'est resté attaché aux actes et aux souvenirs de cette terrible époque. Toutefois ce fut lui qui annonça le 29 mars, à la convention, l'installation du tribunal révolutionnaire et l'incendie officiel de soixante-sept registres de la chancellerie « con- » tenant, disait-il, les titres des hommes dévorés « du désir d'être grands, et qui étaient en effet « si petits. » Du reste, les communications qu'il eut avec la convention se bornèrent le plus souvent à annoncer des arrestations : un ministre de la justice était alors moins un magistrat qu'un chef de geôliers. Mais, ami de la table, des plaisirs faciles et de la représentation, Gohier, richement rétribué, trouvait à satisfaire ses goûts épicuriens dans la position qu'il s'était faite. En quittant le ministère il devint président du tribunal civil, puis du tribunal criminel de Paris, et enfin président du tribunal de cassation. Cependant, depuis la création du directoire exécutif, il avait été porté sur toutes les listes de candidats à cet apogée des dignités révolutionnaires; enfin, après la journée du 30 prairial an 7 (18 juin 1799), il fut élu membre du directoire exécutif à la place de Treilhard. Il fut installé le lendemain dans ses nouvelles fonctions, par Merlin (de Douai), président du directoire, lequel se vit éliminé quelques jours après avec Larévellière l'Époux; en sorte qu'à l'exception de Barras, le directoire était entièrement renouvelé, et se composait alors de Sieyès, Roger Ducos, Moulins, Gohier et Barras. Dans les circonstances critiques où se trouvait la république, il était difficile de rencontrer un sujet plus complètement étranger que Gohier à la science de l'homme d'État. Tout annonçait la chute prochaine du directoire; tous la préoyaient, beaucoup la désiraient, et personne ne paraissait disposé à soutenir ce pouvoir chancelant. Le directeur Sieyès, dans le premier entretien qu'il eut avec Gohier, ne lui cacha point ses prévisions à cet égard; puis il ajouta, comme pour le sonder : « Quand la glace se rompt, des pilotes habiles savent toujours échapper à la débâcle; un gouvernement qui succombe n'entraîne pas toujours « dans sa perte ceux qui se trouvent à sa tête. » Gohier était trop préoccupé de l'importance qu'il attachait à sa nouvelle dignité pour profiter de cette ouverture. Son premier acte prouva combien il entendait peu la première science d'un gouvernant, qui consiste à savoir bien choisir ses agents immédiats : ce fut sur son indication que l'honnête président Bourguignon fut nommé ministre de la police générale. Les autres choix

auxquels concourut personnellement Gohier tombèrent sur des républicains connus, tels que Bernadotte pour le portefeuille de la guerre et Robert Lindet pour celui des finances. Pendant que Gohier était président du tribunal de cassation, il se serait chargé, si ses fonctions le lui eussent permis, de la défense de Championnet, traduit devant un conseil de guerre. Dès son entrée au directoire il fit rapporter l'arrêté dirigé contre ce général, qui fut mis en liberté. Il concourut aussi avec Talleyrand à faire rayer de la liste des émigrés l'amiral Truguet. Gohier, comme directeur, contribua au maintien de l'arrangement fait entre les gouvernements français et anglais, lequel consistait à nourrir réciproquement leurs prisonniers dans le pays ennemi au moyen d'une solde. Bonaparte en détruisant cet arrangement, qu'il appelait une grande sottise, parce que nous avions peu d'Anglais chez nous et qu'ils tenaient beaucoup de Français chez eux, fit sans doute une économie; mais il donna lieu aux Anglais d'établir pour les prisonniers français l'horrible usage des pontons, du moment que le gouvernement consulaire eut refusé de se charger de la nourriture des prisonniers français. Ce fut à cette époque que le directoire, de l'avis de Gohier, nomma des commissaires pour tenter de recouvrer St-Domingue, et l'on sait trop que Bonaparte, en s'écartant de cette marche pacifique, amena la perte de cette colonie. Comme il est dans la nature de l'homme de se rallier à la puissance qui, quelque faible qu'elle soit, a foi en elle-même, c'était autour du directeur Gohier que se groupaient les hommes qui voulaient maintenir le directoire et la constitution d'alors. Lui-même raconte dans ses *Mémoires* que, prêt à partir pour l'Italie, le général Joubert vint lui ouvrir son cœur sur les périls qui menaçaient la république. « C'eût été naturellement, dit-il à Gohier, « au président du directoire seul que ces observations auraient dû être présentées; mais à la « manière dont votre collègue Sieyès s'est exprimé « avec moi sur notre constitution, j'ai vu qu'il « n'était pas fait pour m'entendre... Cependant, « ajoutait Joubert, il reste encore assez de ressources pour sauver la république si l'énergie « républicaine, au lieu d'être comprimée, se « trouve soutenue par ceux à qui le 30 prairial a « remis les rênes du gouvernement. » Gohier eut une grande part à la mesure prise alors par les conseils et le directoire, pour suppléer à l'épuisement des finances. Ce fut chez lui que se tint la première assemblée des banquiers, convoquée pour assurer l'exécution d'un emprunt, qui ne fut peut-être pas aussi impopulaire que l'ont prétendu les apologistes du 18 brumaire. Sous la protection de ce directeur une société toute républicaine, qui se réunissait alors rue du Bac, reprenait force et confiance. Sieyès lui en fit des plaintes, ajoutant que le général Marbot, commandant la 17^e division militaire, et le ministre

de la guerre, Bernadotte, n'étaient point étrangers à cette société. « Tant mieux, repartit Gohier ; loin d'être épouvanté de la grande découverte que vous venez de faire, je voudrais qu'il prit envie à tous nos ministres, au grave Cambacérès lui-même, de s'y faire admettre. » C'est en y introduisant des têtes froides qu'on neutraliserait plus facilement quelques têtes chaudes qui s'y trouvent ; c'est par la présence d'hommes sages, de vrais républicains, qu'on imposerait plus sûrement à une douzaine de fous, dont les extravagantes déclamations feraient plus de pitié que de peur, si quelques membres du gouvernement n'en paraissaient eux-mêmes effrayés. » Malgré ce langage d'utopiste, Gohier ne put empêcher la destitution de Marbot par la majorité du directoire, la fermeture de la société des jacobins, et la suspension des séances de la réunion populaire de la rue du Bac. Ce fut également malgré lui qu'un arrêté du directoire supprima plusieurs journaux ; et dans cette occasion il répéta à ses collègues la profession de foi que, dès les premiers jours de la révolution, il avait adressée aux nobles bretons qui se plaignaient de la licence des écrits publiés contre leurs privilèges : « Qu'on m'apporte le libelle dans lequel je suis le plus indigne-ment traité ; et, au bas de l'outrageant écrit, je me féliciterai de ce que la presse n'est plus employée seulement à nous transmettre des idées servilement convenues et arrêtées entre un homme de la police et le malheureux soumis à sa férule ; de ce que la voix de l'humanité et de la philosophie pourra librement se faire entendre ; de ce que le génie enfin n'aura d'autre censeur que la raison. » Un fonctionnaire si élevé, qui discutait les affaires d'État dans un langage aussi déclamatoire, devait rarement convaincre ses collègues : aussi, quoiqu'il eût démêlé les intentions perfides de Sieyès pour détruire la constitution, il ne put ou n'osa point s'opposer à la marche tortueuse de ce prêtre ambitieux et cupide. Il avait même la bonhomie de vouloir le convertir. Lorsque, le 27 fructidor an 7, le député Jourdan monta à la tribune pour proposer de déclarer la patrie en danger, Sieyès sonda son collègue Gohier au sujet d'une mesure tendant à déporter la majorité du conseil des cinq cents. Gohier, au lieu de dénoncer les ténébreux desseins de Sieyès, s'évertua pour lui persuader « de se rallier franchement à ces républicains dont l'exaltation vous effraye, lui disait-il, et qu'on peut calmer plus facilement que vous ne l'imaginez. » Puis il ajoutait : « Un coup d'État appelle infailliblement un coup d'État. Après avoir déporté les représentants du peuple, on attente à la liberté des élections pour n'avoir pas de députés qu'il faille déporter encore ; et en marchant ainsi de coup d'État en coup d'État on parvient à déconsidérer le gouvernement... Laissons tous ces moyens que la tyran-

« nie seule peut employer ; sans les craindre, » poursuivons les factions, mais que le glaive de la justice seul en fasse raison. » A de pareils discours, Sieyès, opposant un vrai subterfuge d'écolier, essaya de faire croire à celui qui le régénait ainsi qu'il n'avait parlé de la sorte que pour s'assurer de ses principes, et qu'il était enchanté de voir Gohier partager l'horreur que la déportation lui inspirait à lui-même. Si dans ces circonstances, au lieu de garder un silence pusillanime, Gohier eût dénoncé les manœuvres secrètes de Sieyès, les choses eussent pris sans doute une tournure différente ; l'agent le plus actif du 18 brumaire eût été écarté, et Bonaparte, trouvant à la place de Sieyès un directeur franchement attaché à la constitution, n'eût pas osé poursuivre ses projets. « Mais, dit Gohier lui-même dans ses *Mémoires*, ennemi des coups d'État, abhorrant le rôle de dénonciateur, je ne pensai pas que je dusse révéler un entretien particulier... ; et ce gouvernement, prétendu anarchique, n'a sucombé que parce qu'un des membres qui le composaient n'a voulu employer que des mesures d'accord avec l'honneur et la constitution. » Il en résulta que la proposition de Jourdan, isolée des documents que Gohier pouvait seul fournir, ne servit qu'à diviser les membres du conseil des cinq cents, qui jusqu'alors s'étaient toujours réunis lorsqu'il avait fallu prendre de grandes mesures. Sieyès ne tarda pas à abuser de la molle facilité de son collègue pour former avec Barras et Roger Ducos une majorité qui entraînait les résolutions du directoire. Ainsi, profitant de l'absence de Gohier et de Moulins, il renvoya Bernadotte. Gohier, après avoir vivement réclamé dans le sein du directoire, voyant qu'il n'y avait plus aucun espoir de revenir sur cet arrêté, se leva ainsi que Moulins en disant à Sieyès : « Vous n'avez pas besoin de nous pour délibérer, et nous avons de grands devoirs à remplir. » Puis les deux directeurs en costume, escortés de leur garde d'honneur, se rendirent chez le ministre disgracié. « J'espère, dit le lendemain Gohier à Sieyès, que vous ne nous mettrez plus dans le cas de faire de pareilles visites. » Mais qu'importaient à Sieyès ces protestations sans résultat ? il n'en allait pas moins son chemin. Le moment vint cependant où Gohier eut à son tour la présidence du directoire et les sceaux de l'État (1^{er} vendémiaire an 8). Il faut voir comme dans ses *Mémoires* il se pavane dans sa petite cour (1), *parva se jactat in aula* ; avec quelle complaisance il remémore les moindres détails de la fête de l'anniversaire de la république, célébrée sous sa présidence. Un autel avait été élevé à la Concorde au milieu du Champ de Mars, avec cette inscription : *Paix à l'homme juste, à l'observateur fidèle*

(1) C'est à propos de Gohier que Bonaparte à Ste-Hélène a dit : « Cela formait cinq petites cours bourgeoises, placées à côté l'une de l'autre et agitées par les passions des femmes, des enfants et des valets. »

des lois. Dans son discours, empreint de ce ton emphatique qui était à l'ordre du jour, il développait le sens moral de cette inscription, qui n'était autre chose qu'une attaque indirecte contre Sieyès et les ennemis secrets de la constitution de l'an 3. « Les forces de la république, » disait-il, sont dans la réunion des républicains. « S'il y a du péril, il n'est pas dans le nombre de « ses ennemis, mais dans les passions qui divisent « ses amis ; il n'est pas à nos frontières, il est au « milieu de nous !... Marchons vers l'autel de la « Concorde..., c'est là que nous devons porter le « dernier coup à ceux qui voudraient nous asservir. » Au moment où le directoire se mettait en marche pour se rendre au Champ de Mars, Gohier avait reçu de Brune, général en chef de l'armée gallo-batave, la nouvelle de la victoire de Bergen, remportée sur l'armée anglo-russe, et ce fut à lui qu'on présenta les drapeaux conquis dans cette journée. Sur sa proposition ces trophées furent partagés entre les deux républiques française et batave. La victoire de Bergen fut suivie de celle de Castricum, dont le résultat fut l'évacuation de la Hollande par les Anglais. Bientôt Gohier reçut aussi les drapeaux conquis sur l'armée austro-russe à la journée de Zurich. « Je l'avouerai, » dit-il dans ses *Mémoires*, le plus beau moment « de ma vie est celui où ces nombreux trophées « de la valeur républicaine furent présentés au « directoire, où j'eus l'honneur de les recevoir !... « Je crus la république sauvée !... » Gohier ignorait que tant de victoires n'empêcheraient pas le héros du 18 brumaire de reprocher au directoire ses défaites. Dès le 17 vendémiaire une dépêche télégraphique avait annoncé que Bonaparte, déserteur de l'armée d'Égypte, était débarqué à Fréjus. En ce moment-là même, madame Bonaparte dînait chez Gohier. S'apercevant que cette nouvelle causait à celui-ci plus d'étonnement que de joie : « Président, lui dit-elle, ne craignez pas « que Bonaparte vienne avec des intentions fatales « à la liberté ; mais il faudra nous réunir pour « empêcher que des misérables ne s'en emparent. » Le 24 vendémiaire, Bonaparte se rendit, presque immédiatement après son arrivée, chez le président du directoire avec Monge. « Que je « suis aise, mon cher président, dit Monge en embrassant Gohier, de trouver la république triomphante ! — Je m'en réjouis également, dit « Bonaparte avec un certain embarras. Les nouvelles qui nous sont parvenues en Égypte « étaient tellement alarmantes que je n'ai pas « balancé à quitter mon armée pour venir partager vos périls. — Général, répondit Gohier, ils « étaient grands, mais nous en sommes glorieusement sortis. Vous arrivez à propos pour célébrer avec nous les nombreux triomphes de vos « compagnons d'armes ; et nous consoler de la « perte d'un jeune guerrier (Joubert), qui près « de vous apprit à combattre et à vaincre. » La visite fut courte. Le lendemain Bonaparte fut

reçu au directoire en séance particulière. Après avoir rendu compte de la campagne d'Égypte et cherché à justifier sa désertion : « Citoyens directeurs, s'écria-t-il en mettant la main sur le « pommeau de son épée, je jure qu'elle ne sera « jamais tirée que pour la défense de la république et celle de son gouvernement. » Gohier ne laissa pas de lui témoigner la surprise qu'avait causée au directoire son retour inopiné. « Les « ennemis de votre gloire, que nous regarderons « toujours comme les nôtres, lui dit-il, pourraient « seuls donner une interprétation contraire aux « motifs patriotiques qui vous ont déterminé à « quitter momentanément vos drapeaux... Elles « sont aussi flatteuses que méritées les acclamations qui se sont fait entendre sur votre passage. C'est au cri de *Vive la république !* que Bonaparte a été et devait être reçu. » Le directeur termina ses éloges embarrassés en disant au général que le vainqueur de l'Italie allait bientôt y remplacer Joubert. Quelques jours après, Bonaparte dina chez Gohier avec des membres de l'Institut qu'il l'avait prié d'inviter. Celui-ci crut ne pouvoir se dispenser d'engager Sieyès, qui en était aussi. « Qu'avez-vous fait ! dit à Gohier madame Bonaparte ; Sieyès est l'homme que Bonaparte déteste le plus ; c'est sa bête noire ! » En effet Bonaparte ne lui dit pas un mot, il affecta même de ne pas le regarder. Sieyès, en se levant de table, sortit furieux. « Avez-vous remarqué, » dit-il à Gohier, la conduite de ce petit insolent « envers le membre d'une autorité qui aurait dû « le faire fusiller ? » En effet Sieyès et Bonaparte, qui quelques jours plus tard devaient être complices d'une conspiration si importante, étaient encore ennemis déclarés. Bonaparte, voyant que ce directeur, suspect à tous les partis, avait armé contre lui toutes les haines, forma le projet d'en débarrasser le directoire et de se faire nommer à sa place. Il pressentit à cet égard Gohier ; celui-ci lui opposa péremptoirement l'article de la constitution qui exigeait impérieusement l'âge de quarante ans pour entrer au directoire. Le directeur Moulins, qui ne voyait que par les yeux de Gohier, fit la même réponse. Alors Bonaparte résolut d'accomplir sans eux ce qu'il avait d'abord songé à faire avec leur concours. Après avoir vainement reproché à ce directeur de s'attacher puérilement, en fait de constitution, à la lettre qu'il prit son parti, et malgré ses répugnances personnelles se tourna vers Sieyès, qui, n'ayant jamais été retenu par ses scrupules ni lié par son serment à la constitution, n'était occupé que de lui substituer un gouvernement de sa façon. Cependant, tandis qu'il préparait avec ce directeur le 18 brumaire, Bonaparte ne cessait de voir Gohier et Moulins, qu'il amusait par des caresses et de fausses protestations républicaines. Et Gohier, toujours dupe de ses préoccupations, se mettait à régenter Bonaparte contre l'esprit militaire, comme il avait voulu endoctriner Sieyès

contre les réactions. Un jour qu'il l'avait fatigué plus que de coutume par ses patriotiques déclamations, Bonaparte dit à Monge avec humeur : « Je « croyais Gohier plus homme d'État. » Voyant que Bonaparte ne se rendait point aux invitations individuelles des directeurs, qui l'engageaient à se mettre à la tête d'une des armées de l'extérieur, Gohier pensa qu'il était urgent de lui adresser officiellement ces invitations, et Bonaparte fut mandé au directoire. A peine introduit, sans attendre qu'on lui adresse la parole, il se plaint brusquement de ce qu'on l'avait accusé dans le sein du directoire d'avoir assez bien fait ses affaires en Italie pour n'avoir pas besoin d'y retourner. Ce propos était de Barras, et tout porte à croire que Sieyès l'avait révélé au mépris du secret des délibérations. A cette incartade du général, Gohier répondit assez vertement : « Per- « sonne ici n'incrimine votre conduite en Italie; « mais je dois faire observer que, commandant au « nom de la république et pour la république, « vous ne pouviez conquérir qu'en son nom et « que pour elle; que les effets précieux renfer- « més dans les caissons du général en chef ne lui « appartiennent pas plus que la poule dans le sac « du malheureux soldat qu'il fait fusiller. Si vous « aviez réellement fait fortune en Italie, ce ne « pourrait être qu'aux dépens de la république.— « Ma prétendue fortune, répliqua Bonaparte, est « une fable que ne peuvent croire ceux mêmes qui « l'ont inventée. — Le directoire, répondit Go- « hier, est bien persuadé que les lauriers dont « vous vous êtes couvert sont les plus précieux « trésors que vous avez rapportés d'Italie; et c'est « pour vous offrir de nouvelles occasions de gloire « qu'il a désiré vous entretenir. Un général tel « que vous ne peut rester inactif quand de toutes « parts les armées de la république combattent et « triomphent. Votre personne plus longtemps à « Paris serait tout à la fois un sujet d'inquiétude « et de mécontentement pour les amis de la répu- « blique, qui ne se sont réjouis de votre retour « que dans l'espoir de vous revoir à la tête de ses « défenseurs... Le directoire vous laisse le choix « de l'armée dont il a arrêté de vous donner le « commandement. » Bonaparte répondit froide- ment à ces instances, demanda quelque temps pour rétablir sa santé, et se retira pour ne plus reparaitre aux séances du directoire. On sent tout l'embarras de ce gouvernement, qui avait la conscience de sa faiblesse; car tous ces beaux discours dont se targue Gohier, et qu'il rapporte avec complaisance dans ses mémoires, n'étaient en définitive que d'imprudentes tracasseries, qui engageaient Bonaparte à ne plus rien ménager, puisqu'elles ne pouvaient être suivies d'aucune mesure coercitive. Dès ce moment la conspiration marcha à grands pas, au directoire, chez Sieyès, dans les deux conseils, et chez Fouché, ministre de la police. Plus les fils du complot s'étendaient, plus on prenait de précautions pour les dérober aux

regards d'ailleurs si peu clairvoyants de Gohier et de son acolyte Moulins. Barras était paralysé par la crainte que lui inspirait Bonaparte. Roger Ducos marchait à la suite de Sieyès. Qui d'ailleurs aurait pu instruire Gohier, puisque Fouché et Réal, les chefs de la police, étaient à la tête du complot? Et pour mieux endormir le président dans sa fatale confiance, Bonaparte s'engage à dîner chez lui avec sa famille le 18 brumaire (1)! Cependant le 17 au soir, ce directeur reçoit de madame Bonaparte une invitation d'aller déjeuner chez elle avec sa femme, le même jour, à huit heures du matin, pour causer sur des choses très-intéressantes. L'heure indue qui lui est assignée fait enfin tomber de ses yeux le voile épais qui les couvre. Il reste chez lui, sa femme seule se rend à l'invitation. Bonaparte la presse d'écrire à son mari pour le faire venir; mais celle-ci, qui partage tous les sentiments de Gohier, lui écrit ces mots : « Tu as bien fait de ne pas venir, mon « ami. Tout ce qui se passe ici m'annonce que « l'invitation était un piège. Je ne tarderai pas à « te rejoindre. » En effet, à peine madame Bonaparte lui a-t-elle exprimé que son mari avait l'intention d'offrir au président du directoire une place dans le gouvernement qu'il se propose d'établir... « Ma présence est de trop ici, répond « madame Gohier, je vais aller rejoindre mon « mari (2). » Cependant, celui-ci venait de recevoir de Fouché le décret du conseil des anciens qui transférait à Saint-Cloud les séances du corps législatif. « Par quel étrange événement, lui dit « Gohier, un ministre du directoire se trouve-t-il « transformé en un messenger du conseil des an- « ciens? — J'ai cru, répondit le ministre, qu'il « était de mon devoir de vous faire connaître une « résolution aussi importante, et de venir prendre « vos ordres. — Votre devoir, ministre, était de « prévenir cette résolution, qui n'est, sans doute, « que le prélude de celles arrêtées dans les con- « ciliabules que votre police ne devait pas nous « laisser ignorer. Si le directoire a des ordres à « donner, il les adressera à des hommes dignes de « sa confiance. Vous pouvez retourner vers ceux « qui vous envoient, » ajouta-t-il en lui tournant le dos. Cependant Gohier convoque tous les mem- bres du directoire; mais Sieyès et Roger Ducos s'étaient rendus à la commission des inspecteurs

(1) « J'ai pris l'engagement de dîner demain chez Gohier, « disait le 17 brumaire Bonaparte en parlant à Bourrienne; « vous croyez bien que je n'en ferai rien. Je n'en suis pas moins « fâché de son entêtement. Pour le rassurer encore davantage, « ma femme va l'inviter à déjeuner pour demain. Il n'est pas « possible qu'il se doute de quelque chose. » (*Mémoires de Bourrienne*, t. 3.)

(2) « Gohier n'est pas venu, tant pis pour lui », dit Bona- parte à Bourrienne comme il montait à cheval pour mettre à exécution le complot. Quelques instants après, Joséphine, causant seule avec le même Bourrienne, exprima la plus vive sollicitude pour Gohier : « Je suis fâchée, dit-elle à Bourrienne, « que vous ne soyez pas lié avec lui, je vous aurais prié de lui « écrire pour l'engager à ne pas faire d'éclat, et à imiter Sieyès « et Roger, qui vont donner leur démission volontairement, et « à ne pas s'accoler à Barras, qui probablement donne dans ce « moment la sienne forcément. Bonaparte m'a dit qu'il ferait « tout alors pour Gohier. » (*Mém. de Bourrienne*, *ibid.*)

du conseil des anciens, laquelle était le foyer de la conspiration. Barras demeura confiné chez lui. Gohier et Moulins, seuls dans la salle des séances du directoire, attendirent vainement le troisième collègue sans la présence duquel ils ne pouvaient délibérer. A l'invitation de Cornet, président de la commission, qui engageait le directoire à venir délibérer avec elle sur les mesures de sûreté dont elle s'occupait, Gohier répondit que, suivant la constitution (art. 103), aucun des membres des deux conseils ne pouvait délibérer à Paris, puisque le lieu des séances avait été transporté ailleurs ; mais que, jaloux de s'entourer des lumières des membres qui composaient la commission, le directoire les invitait à se transporter eux-mêmes dans la salle de ses séances. Il ordonna ensuite au général Lefebvre, qui commandait la dix-septième division, de venir rendre compte au directoire des mesures qu'il avait dû prendre dans ces moments de crise pour assurer la tranquillité de Paris. Lefebvre répondit que le décret des anciens ayant été notifié, il avait donné sa démission (1). Ainsi abandonnés par les autorités, paralysés par la constitution, qui leur ôtait le pouvoir de délibérer à deux, Gohier et Moulins furent dans l'impuissance de se défendre (2). Bientôt instruits de la défection de Barras, ils se décident à se rendre aux Tuileries. « Les deux membres qui nous ont abandonnés, dit Gohier à son collègue, seraient capables de nous compromettre : hâtons-nous d'aller à la poursuite des deux déserteurs, mais la constitution à la main. Portons-leur la promulgation que nous ne pouvons, aux termes de la constitution, nous dispenser de publier. » Arrivés aux Tuileries, ils apprennent qu'on ne les a pas attendus pour cette promulgation. Bonaparte survient : une discussion s'engage entre le général et les deux directeurs ; enfin, Bonaparte ose dire : « Il n'y a plus de directoire. — Il n'y a plus de directoire ! reprend Gohier... Vous vous trompez, général, et vous savez que c'est chez son président que vous avez pris l'engagement de dîner aujourd'hui. Serait-ce pour mieux cacher des projets hostiles que vous avez accepté cette invitation, que vous en avez vous-même fixé le jour ? » Ces reproches, si naturels dans la bouche de Gohier, avaient cependant un côté plaisant, que la malignité ne manqua pas de saisir ; et le comte Cornet, dans sa *Notice* sur le 18 brumaire,

affectant de prendre ces reproches sanglants pour des instances réelles, a dit que le directeur Gohier apportait dans cette discussion une telle bonhomie qu'il voulait toujours que Bonaparte vint dîner chez lui, *quoiqu'il fût détrôné*. « Il avait, ajoute-t-il, fait quelques jours auparavant des invitations officielles pour ce dîner au général Bonaparte et à sa suite ; mais l'amphitryon et ses convives n'étaient plus du même aloi. » A peine Gohier et Moulins furent-ils de retour au Luxembourg que leur garde leur fut enlevée. Pour suppléer à cette défection, ils appelèrent autour d'eux un bataillon de garde nationale ; mais déjà le palais directorial était livré à la force armée, et les deux directeurs furent gardés à vue : le général Moreau s'était chargé d'être leur geôlier. Ils protestèrent par le message suivant, adressé aux deux conseils : « Un grand attentat vient d'être commis, et ce n'est sans doute que le prélude d'attentats plus grands encore. Le palais directorial est livré à la force armée ; les magistrats du peuple, à qui vous avez confié la puissance exécutive, sont en ce moment-ci gardés à vue par ceux-là mêmes que seuls ils ont le droit de commander. Leur crime est d'avoir constamment persisté dans l'inébranlable résolution de remplir les devoirs sacrés que leur impose votre confiance, d'avoir rejeté avec indignation la proposition d'abandonner les rênes de l'État, qu'on veut arracher de leurs mains, d'avoir refusé de donner leur démission. C'est aujourd'hui, représentants du peuple, qu'il faut proclamer la république en danger, qu'il faut la défendre. Quel que soit le sort que ses ennemis nous réservent, nous lui jurons fidélité, fidélité à la constitution de l'an 3, à la représentation nationale dans son intégrité, etc. » Les conspirateurs du 18 brumaire n'eurent certainement pas tort d'empêcher ce virulent message d'arriver à sa destination. Sa lecture dans les conseils eût inévitablement arrêté l'exécution du projet de Bonaparte, en indiquant aux républicains un point de ralliement. Quelques députés voulurent pénétrer auprès de Gohier ou de son collègue : ils furent repoussés. Dans la suite, ce directeur fit reproche à Moreau du rôle qu'il avait joué dans cette circonstance. « Vous connaissiez bien peu mes intentions, lui répondit celui-ci ; en acceptant votre message aux conseils, je vous ai sauvé de la déportation, qui était résolue si votre opposition s'était manifestée par un seul acte. Que vous connaissiez peu les hommes qui vous tenaient en charte privée ! — Que vous nous connaissiez peu vous-même, général ! lui répliqua Gohier. Auriez-vous su gré à l'homme officieux qui, le jour d'une bataille décisive pour le salut de votre pays, vous aurait sauvé du péril en compromettant votre honneur ? » Croyez-vous que le courage civil soit au-dessous du courage militaire ? » En effet, tout était prévu, non-seulement pour neutraliser la résis-

(1) Stanislas de Girardin, dans ses *Souvenirs*, raconte ainsi cette particularité : « Moulins fit venir Lefebvre et lui donna l'ordre d'arrêter le vainqueur d'Aboukir. Il n'est plus temps, » répondit Lefebvre, ni vous ni moi ne sommes plus rien ; et si vous m'en croyez, vous profiterez de l'heure qui vous est accordée par Moreau pour vous retirer tranquillement à votre campagne, ainsi que votre compère Gohier. »

(2) « Ce fut, dit Bourrienne, une circonstance singulière qui empêcha les deux directeurs Gohier et Moulins de défendre leur constitution chérie. Ce fut par respect pour elle qu'ils la laissèrent mourir, attendu que pour la sauver il aurait fallu violer l'article 40. C'est ainsi qu'un roi de Castille fut brûlé, parce qu'il n'y avait pas dans sa chambre une personne d'un rang assez élevé pour que l'étiquette lui permit de toucher la personne du roi. » (*Mémoires*, t. 3, p. 110.)

tance des deux directeurs, mais pour la laisser ignorer au public. Durant la séance du conseil des cinq cents, tenue le 19 brumaire à Saint-Cloud, une lettre signée par le secrétaire du directoire annonça mensongèrement la démission de quatre directeurs; il n'y avait de vrai que celles de Sieyès et de Roger Ducos. Trois directeurs, formant la majorité légale, étaient toujours en exercice, et déjà nombre de députés parlaient de se rallier à eux, lorsque la démission, enfin arrachée à Barras, vint changer l'état des choses. Toutefois, le conseil des cinq cents hésitait, et la discussion allait prendre une tournure contraire aux desseins des conjurés, quand Bonaparte parut dans la salle, suivi de ses grenadiers..., et que son frère Lucien refusa de prononcer le décret de mise hors la loi. Dès lors, la révolution fut accomplie. Le 20 au matin, les nouveaux consuls firent retirer les troupes qui tenaient Gohier prisonnier. En lui annonçant qu'il était libre, Louis Bonaparte notifia à l'ex-président qu'il eût à profiter du premier instant de sa liberté pour céder ses appartements aux membres du nouveau gouvernement. Parcourant des yeux l'ameublement, Louis Bonaparte les arrêta sur un superbe buste de son frère. « Je l'ai reçu, lui dit Gohier, d'un « artiste qui m'en a fait hommage, en croyant « m'offrir le portrait d'un défenseur de la république. Ce buste appartenait au président du « directoire, et il m'était cher; celui du consul « appartient à sa famille, et je le lui laisse sans « regret. » Après son expulsion du palais du Luxembourg, Gohier fut prévenu que Sieyès insistait pour le faire comprendre dans la liste des déportés, et que la police de Fouché surveillait toutes ses démarches. Voulant se soustraire à cette inspection inquisitoriale, il se retira à Antony, chez un ami, jusqu'au moment où il fit l'acquisition de la retraite modeste qu'il habita presque toujours depuis, à Eaubonne, dans la vallée de Montmorency. Là, il passait son temps à cultiver les muses et son jardin, « qui n'est pas aussi ingrat « qu'elles », dit-il dans ses *Mémoires* (1). Toutefois Bonaparte, qui, pour avoir indignement joué Gohier, n'en conservait pas moins pour lui des sentiments d'estime et même d'affection, l'engagea, et le fit souvent presser par Joséphine d'accepter une place éminente. Tant que dura l'humeur de l'ex-directeur, il fut inébranlable, et la médiocrité de sa fortune, après sept années de fonctions ministérielles ou directoriales, atteste au moins son désintéressement. A la fin, mandé par le premier consul au mois de messidor an 10,

(1) En attendant la mort, qui se fit encore attendre longtemps, Gohier prépara son épitaphe : *Amici, parentes, filii, conjux, nec dolor, nec lacrymæ: liber tandem quiesco.*

Tendre épouse, parents, amis, fille chérie,
Vous tous à qui je dois le bonheur de ma vie,
Autour de ces cyprès voyez croître les fleurs,
Jetez sur mon tombeau quelques feuilles de rose;
Gardez-vous d'arroser ma cendre de vos pleurs!
Mon ombre en gémirait. Libre enfin je repose.

il sortit de sa retraite; on lui laissait le choix d'une place. Gohier répondit avec franchise que la place qui convenait le mieux à sa position était une mission à l'étranger. Il fut aussitôt envoyé en Hollande, en qualité de commissaire général des relations commerciales, titre qui, lors de la création de l'empire, fut changé en celui de consul général (1). Il accepta aussi la croix de la Légion d'honneur. Gohier remplit ses fonctions en Hollande jusqu'à l'époque de la réunion de ce pays à l'empire français. Il fut alors nommé consul général aux États-Unis; mais sa santé, qui avait souffert du climat d'Amsterdam, ne lui permit pas d'accepter cette dernière mission. Il revint se confiner de nouveau dans la vallée de Montmorency, qu'il ne quitta que pour venir terminer sa longue carrière à Paris, le 29 mai 1830. D'après ses vœux, son corps n'a point été présenté à l'église. M. Bernard de Rennes prononça un discours sur son cercueil (2). En 1824, il avait publié ses *Mémoires* sous ce titre : *Mémoires de Louis-Jérôme Gohier*, 2 vol. in-8°; ils font partie de la collection des *Mémoires des contemporains*, publiés par le libraire Bossange. « De tous les « anciens républicains que la France a le droit « d'interroger sur les événements qui ont précédé « la monarchie constitutionnelle, dit-il dans sa « Préface, il n'en est point sans doute qui soient « plus obligés de lui répondre que ceux qui étaient « la tête du directoire exécutif lors de l'usurpation de Bonaparte. Si tout fonctionnaire public « doit compte de sa gestion à ceux qui lui ont « confié leurs plus chers intérêts, c'est surtout à « l'un des chefs d'un gouvernement qui a péri « dans ses mains qu'est imposé cet indispensable « devoir, également difficile à remplir, soit que « l'on ait de grands reproches à se faire, soit que « l'on ait de grands crimes à révéler. Président « du directoire lors du trop fameux 18 brumaire, « j'ai dû me taire à une époque où la vérité n'eût « pas été entendue; mais aujourd'hui qui pourrait me justifier aux yeux de mes concitoyens, « qui m'ont honoré de leur confiance, si je m'obstinais à garder le silence, lorsque chaque minute m'avertit que je n'ai pas un moment à « perdre? Agé de soixante-dix-sept ans révolus,

(1) Pendant sa mission à Amsterdam, il fit arrêter les voleurs qui avaient enlevé des antiquités à la Bibliothèque nationale. Dans le nombre se trouvait la couronne des rois lombards dite de *fer*, mais qui n'en était pas moins d'or. Les voleurs l'avaient fait fondre, et Gohier ne put en adresser au ministre que les lingots. — Stanislas de Girardin, dans ses *Souvenirs*, raconte que durant un voyage qu'il fit à Amsterdam il dina chez Gohier. « C'est, dit-il, un roi détroné et très-consolé. Sa femme est une bonne petite ménagère, et lui un homme très-content de son sort actuel : il jouit à bon droit d'une grande « considération. »

(2) Plusieurs autres discours ayant été prononcés outre celui de M. Bernard de Rennes, M. Villenave s'est borné à faire insérer dans la *Revue encyclopédique* du mois de mai 1830 son hommage nécrologique. On y apprend que Gohier composait dans ses derniers jours un poème sur les quatre âges. Il a paru au mois de juillet 1830 une *Notice nécrologique sur L.-J. Gohier, dernier président du directoire exécutif de la république française*, etc., in-8°. Cette notice avait été imprimée dans le *Cabinet de lecture*, nos des 19 et 24 juin 1830.

« sur le bord de ma tombe, dont je sonde sans effroi la profondeur, la postérité aurait droit de m'accuser un jour, si j'y descendais sans avoir fait mon testament politique, si j'y ensevelissais avec moi les vérités qu'elle a droit d'attendre d'un homme qui présidait le gouvernement français quand les destinées de la France ont été livrées à la discrétion d'un soldat heureux. » Plus loin, il ajoute que, « glorieux de ce que le principal auteur du 18 brumaire l'avait trop bien jugé pour l'associer à ses complots, fier d'avoir, par le refus constant de donner sa démission, entravé autant qu'il était en lui la marche des conjurés, » il aurait toujours gardé le silence, si les prétendues révélations du comte Cornet sur cette journée n'avaient présenté sous un faux jour et sa conduite et son caractère. « S'il faut, continue-t-il, qu'au grand jour des révélations politiques... chacun paraisse dans son rôle, des mémoires sur le 18 brumaire sont devenus une nécessité de ma position. Entreprendre de les publier aujourd'hui (1824), c'est rendre au gouvernement actuel un hommage de confiance qu'il ne repoussera pas. Il ne s'étonnera pas qu'en rendant compte des fonctions que j'ai exercées, magistrat d'une république dont l'existence ne sera pas mise en doute, j'en aie eu le langage, et que je l'aie consigné dans cet écrit. » L'emphase de ces paroles peint Gohier tout entier ; aussi neuf en politique au bout d'un demi-siècle d'expérience que lorsqu'à propos du *Couronnement d'un roi*, Grimm, dans sa correspondance, disait que ce début littéraire de Gohier dénotait « une candeur et surtout une naïveté dignes de ce neveu de mademoiselle Kerkabon, que M. de Voltaire a rendu si célèbre, sous le nom d'*Hercule ingénu*. » Au surplus, les *Mémoires* de Gohier ne sont heureusement pas écrits dans le style emphatique de sa préface ; ils offrent des traits curieux et peu connus et la réfutation victorieuse de certains faits allégués par les complices du 18 brumaire. Enfin l'auteur prouve que, dans leur plan de charger le directoire de tout ce qu'il y eut de fâcheux dans la révolution, et de faire honneur à Bonaparte de tout ce qu'il y eut de grand, ses panégyristes, faute de renseignements exacts, lui ont attribué des mesures louables qui ne sont dues qu'au directoire. Les *Mémoires* de Gohier furent suivis d'un petit écrit de sa façon intitulé *Un mot sur le procès intenté par la famille de la Chalotais contre le journal l'Étoile*. Pendant le temps de la terreur, le discours contre-révolutionnaire d'Antoine, dans la *Mort de César*, scandalisait les oreilles républicaines des frères et amis, qui composaient le parterre. Gohier alors révolutionna Voltaire (1). Cette pitoyable tentative a été de nos jours renouvelée dans un autre sens par

madame de Genlis, sur Voltaire et sur Rousseau. Gohier avait conservé non-seulement la verdeur de son esprit, mais même toutes ses facultés à un degré d'autant plus extraordinaire que, jusqu'à ses derniers jours, il fut ami des plaisirs ordinairement refusés à la vieillesse. Sa conversation avait toujours été vive, enjouée, piquante. Ses *Mémoires* offrent plus d'une preuve qu'il n'avait point pardonné à Bonaparte d'avoir renversé le directoire ; mais celui-ci, à Sainte-Hélène, jugeait plus favorablement son vieil adversaire. « Gohier, » dit-il, « était un avocat de réputation, d'un patriotisme exalté, jurisconsulte distingué, homme intègre et franc. »

D—R—R.

GOHIER (JEAN-BAPTISTE), savant vétérinaire, naquit en 1776 à Branges (département de l'Aisne). Son père avait longtemps servi en qualité de maréchal ferrant dans un corps de cavalerie, et il était rentré dans son village avec un double chevron et une petite pension de retraite. Le jeune Gohier fut destiné à la profession de son père. Le curé de Branges, lui ayant reconnu des dispositions pour l'étude, lui donna quelques leçons. Il obtint en 1795 une place gratuite d'élève à l'école d'Alfort. L'ardeur de la science peut suppléer chez un jeune homme éminemment laborieux à une éducation première ; aussi vit-on à Alfort Gohier remporter des prix, obtenir la place de répétiteur, et la remplir avec distinction. En 1799 ses études furent terminées, et au lieu d'aller exercer son art, il fut jeté par la conscription dans un corps d'infanterie. Heureusement il ne tarda pas à être réclaté par le colonel du 20^e de chasseurs à cheval, qui l'attacha à son régiment comme vétérinaire, et conçut pour lui une estime toute particulière. Gohier s'en était rendu digne par beaucoup de zèle et d'assiduité. Pendant trois ans qu'il resta dans ce corps, il recueillit des observations de clinique, dont il publia dans la suite les résultats. Il vint en 1802 à l'école vétérinaire de Lyon, pour y disputer la chaire nouvellement créée de maréchalerie et de jurisprudence vétérinaire. Le concours, ouvert dans cette ville, se termina à Paris, et Gohier en revint avec le titre de professeur. Depuis longues années, les cours théoriques de maréchalerie étaient tombés en désuétude à l'école de Lyon. Gohier eut le mérite de les restaurer ; on n'y avait jamais enseigné par principes la jurisprudence vétérinaire ; Gohier y institua cette partie d'enseignement. Après l'avoir professée pendant sept ans, il demanda et obtint la chaire de J.-M. Hénon, que la mort venait de ravir, et il se montra digne d'un tel prédécesseur. En sollicitant cette place, pouvait-il prévoir qu'il succomberait lui-même un jour à une affection semblable ? Hénon avait été conduit au tombeau par une lésion organique de l'estomac, suite d'un accident éprouvé dans l'exercice de ses fonctions ; Gohier contracta la même maladie par l'effet d'un opiniâtre travail de cabinet. Peu d'hommes furent plus laborieux : tout entier à l'art difficile auquel

(1) Voyez le *Dictionnaire des grands hommes du jour*, par une société de très-petits individus, Paris, floréal an 8 (1800), in-12.

il avait voué son existence, il ne connut ni les plaisirs, ni les délassements de la société; le temps que lui laissaient les fonctions de sa chaire, il l'employait à recueillir des observations cliniques, à suivre des expériences physiologiques ou de pathologie, à faire des extraits de tous les ouvrages vétérinaires qu'il pouvait découvrir, à rédiger un assez grand nombre de mémoires, qu'il a publiés, à entretenir de longues correspondances avec une foule de vétérinaires qui lui adressaient des observations et lui demandaient des conseils. Communiqués aux compagnies savantes, plusieurs de ses ouvrages ont été justement appréciés; c'est ainsi qu'il reçut de la société royale et centrale d'agriculture deux médailles d'or et le titre de correspondant, et que d'autres sociétés lui adressèrent des diplômes d'association. Il n'a fait connaître au public que la moindre partie de ses travaux, laissant quarante volumes in-4^e de mémoires, de notes, de documents, tous écrits de sa main. C'est un vaste arsenal de matériaux pour un traité complet de médecine vétérinaire pratique, dont il avait conçu le plan. Sentant sa fin approcher, il conjura l'inspecteur général des écoles vétérinaires, M. Huzard, de se charger de ses manuscrits, du soin de sa mémoire et de la destinée de ses enfants. Il cessa de vivre le 1^{er} octobre 1819. Un premier hommage fut rendu à sa mémoire par M. Rainard, dans la solennité de la distribution des prix à l'école de Lyon. M. Huzard, depuis inspecteur général honoraire des écoles vétérinaires, fit son éloge dans la séance tenue à Alfort pour le même objet. Le ministre de l'intérieur a voulu que le nom de Gohier fût placé à la suite des noms de Bourgelat, Chabert, Flandrin, Bredin, Gilbert, Hénou, qui furent l'honneur et l'appui des écoles vétérinaires. Les principaux ouvrages que l'on doit à J.-B. Gohier sont : 1^o *des Effets des pailles rouillées*, ou *Exposé des rapports, recherches et expériences sur les pailles affectées de rouille, délivrées, pendant le dernier trimestre de l'an 9, aux chevaux du 20^e régiment de chasseurs*, Lyon et Paris, 1805, in-8^o; 2^o *Mémoire sur une épizootie qui se manifesta, dans le mois de germinal an 8, sur les chevaux du dépôt du 21^e de chasseurs, en garnison à Metz, suivi d'un aperçu de celle qui a régné en thermidor an 11, sur les bêtes à cornes de la commune de Tramois*, ibid., 1805, in-8^o; 3^o *Tableaux synoptiques des différentes ferrures le plus souvent pratiquées aux pieds des animaux monodactyles ou solipèdes*, ibid., 1805, in-fol., avec fig.; 4^o *Mémoire sur les causes qui, dans la cavalerie, donnent lieu à la perte d'une grande quantité de chevaux*, ibid., 1804, in-8^o; 5^o *Mémoires et observations sur la chirurgie et la médecine vétérinaire*, ouvrage couronné en grande partie par la société d'agriculture du département de la Seine, ibid., 1815-1816, 2 vol. in-8^o, fig.; 6^o *Mémoire sur la maladie épizootique qui règne en ce moment (1814) sur les bêtes à cornes dans le département du Rhône et ail-*

leurs, ibid., 1814, in-8^o, avec un tableau synoptique; 7^o *Tableau synoptique des coutumes suivies dans la plupart des ci-devant provinces de France à l'égard des cas rédhitoires des animaux*, ibid., 1814, in-fol. A. P.

GOHL. Voyez GOLUS.

GOHORRY (JACQUES), traducteur, poète, historien et alchimiste, né à Paris dans le 16^e siècle, était proche parent de Perrot, conseiller au parlement, et du président Fauchet; cependant il n'était pas riche, puisqu'il fut obligé de donner des leçons de mathématiques, et que, cette ressource ne lui suffisant pas, il se mit aux gages des libraires. Il avait peu d'érudition, et encore moins de critique; mais il écrivait facilement, et possédait l'italien et l'espagnol, deux langues qui avaient déjà produit de bons ouvrages. Il mourut à Paris le 13 mars 1576. Il a pris quelquefois à la tête de ses ouvrages le nom de *Leo Suavius*, ou celui de *Solitarius*, ou le *Solitaire*, prieur de Marsilly; d'autres fois il ne s'est désigné que par les initiales J. G. P., ou par cette espèce de jeu de mots, *Envie en vie*, qui signifie que l'envie s'attache aux écrivains principalement pendant leur vie. Gohorry a traduit du latin en français les deux premiers livres de la première décade de *Tite-Live*, Lyon, 1555, in-8^o, et les *Occultes merveilles et secrets de nature*, de Levin Lemnius, Paris, 1567, 1574, in-8^o; de l'italien, les *Discours sur Tite-Live*, le *Prince*, et l'*Art de la guerre*, de Machiavel; l'*Histoire de la terre neuve du Pérou*, Paris, 1555, in-8^o; et enfin, de l'espagnol, les 10^e, 11^e, 15^e et 14^e livres d'*Amadis de Gaule*, Paris, 1568 et 1565. On a en outre de lui : 1^o *le Devis sur la vigne, vin et vendanges, auquel la façon ancienne de plant, labour et garde est découverte et réduite au présent usage*, Paris, 1549, 1575, in-8^o. Gohorry, dit M. de Musset (*Bibliographie agricole*), est le premier des œnologues modernes, si l'on excepte Charles Estienne, qui avait publié en 1556 son *Vinetum*, inséré depuis dans la *Maison rustique*, de Liébault; 2^o *De usu et mysteriis notarum liber, in quo vetusta litterarum et numerorum et divinorum ex sibylla nominum ratio explicatur*, ibid., 1550, in-8^o; 3^o *Instruction de la cognoissance des vertus et propriétés de l'herbe nommée petum, appelée en France l'herbe à la roine ou Médicée, ensemble la racine mechoacam*, Paris, 1572; Rome, 1588, in-8^o. L'herbe (1) *petum* est le tabac, nouvellement connu en France, où il était nommé l'herbe à la reine, par honneur pour la reine Catherine de Médicis. 4^o *Commentaire sur le livre de la fontaine périlleuse, avec la charte d'Amours, œuvre très-excellente de poésie antique, contenant la stéganographie des mystères secrets de la science minérale*, Paris, 1572, in-8^o. Gohorry n'a fait que commenter cet ouvrage, dont l'auteur, qui est in-

(1) L'édition de Rouen est intitulée *Description de l'herbe Nicoliane*, et *Traité de la racine Méchoacan blâsonnée la rhubarbe des Indes*, traduit de l'espagnol en français par J. G. P.

connu, vivait après Alain Chartier. 5^o *Discours responsif à celui d'Alexandre de la Tourette sur les secrets de l'art chimique et confection de l'or potable fait en la défense de la philosophie et médecine antiques contre la nouvelle paracelsique*, ibid., 1573, in-8^o; 6^o *Sequana ad Vistulam, exhilaratio solitarii*, Paris, Buon, 1574, in-4^o; poésie de circonstance composée en l'honneur du duc d'Anjou, depuis Henri III, lorsqu'il fut appelé au trône de Pologne. Gohorry est encore l'auteur des *Explications* qui sont au bas des estampes représentant l'histoire de Jason et son expédition de la toison d'or, gravées par René Boyvin, Paris, 1565, in-fol. (voy. René Boyvin). On conserve à la bibliothèque de Paris deux de ses ouvrages en manuscrit; ce sont *les Vies*, en latin, de Charles VIII et de Louis XII, formant la continuation de l'histoire de Paul Émile, *De rebus gestis Francorum* (voy. FLAMEL). W—s.

GOIBAUD. Voyez DUBOIS.

GOIFFON (JEAN-BAPTISTE), médecin, né en 1638 à Cerdon, dans le Bugey, fit ses études à Lyon, et se rendit ensuite à Montpellier, où il suivit les cours de l'université avec beaucoup de succès. Il s'appliquait en même temps à la botanique; et si, comme on l'assure, ce fut Goiffon qui inspira le goût de cette science au célèbre Jussieu, ce n'est pas le moindre service qu'il lui ait rendu. Après avoir pris ses grades, il retourna dans sa patrie. Quelque temps après, il fut appelé à Lyon pour soigner le marquis de Rougemont, blessé dangereusement. Le malade guérit; et cette cure, regardée comme très-difficile, mit Goiffon en réputation. Nommé médecin à l'armée d'Italie, il se fit distinguer par le maréchal de Catinat, qui l'honora de sa confiance, et lui donna des preuves multipliées de son affection. A la paix, il revint à Lyon, se maria en 1695, et commença à exercer sa profession dans cette ville avec un grand succès. En 1705, le maréchal de Tessé l'emmena avec lui en Espagne; il y reçut l'accueil le plus flatteur de la reine, qui lui offrit la place de son premier médecin. Il refusa cet emploi honorable par attachement pour sa famille; et il s'empressa de revenir à Lyon aussitôt que son devoir le lui permit. Nommé échevin en 1717, il contribua à préserver cette ville de la contagion, proposa et fit adopter plusieurs règlements utiles aux pauvres malades: il mourut d'une apoplexie foudroyante le 30 septembre 1750. On a de lui: 1^o *Réponse aux observations de Chicoineau, Verny et Soutlier, sur la nature, les événements et le traitement de la peste à Marseille*, Lyon, 1721, in-12, à la suite de l'ouvrage réfuté; 2^o *Relation et dissertation sur la peste du Gévaudan*, ibid., 1722, in-8^o; 3^o *Index plantarum quæ circa Lugdunum nascuntur*. Il existait une copie de cet index, mais incomplète, dans la bibliothèque de Jussieu. Goiffon a laissé d'autres ouvrages en manuscrit, dont on n'a pu tirer aucun parti, parce qu'ils étaient indéchiffrables. — GOIFFON, petit-fils du précédent, profes-

seur à l'école vétérinaire d'Alfort, mort vers 1779, a publié en société avec M. Vincent: *Mémoire artificielle, contenant l'exposé des principes relatifs à la fidèle représentation des animaux, tant en peinture qu'en sculpture*, 1777, petit in-fol., fig. W—s.

GOIFFON (JOSEPH), de la même famille que le précédent, né à Cerdon, dans le Bugey, vers la fin du 17^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique; il entra dans la carrière de l'enseignement, et devint principal du collège de Thoissey en Dombes. Le duc du Maine le nomma son aumônier. Il était associé de l'Académie des sciences pour la classe d'astronomie. D'Alembert ayant eu une dispute assez vive avec le P. Tolomas, Goiffon prit le parti du philosophe, et fut un des membres de l'Académie de Lyon qui donnèrent leur démission parce que cette compagnie refusa d'exclure le jésuite. Il mourut en 1751. On a de lui: 1^o un *Discours latin sur la naissance du Dauphin*, intitulé *Felix syderum situs nascente serenissimo Delphino*, 1751, in-4^o; et avec une traduction française, Paris, 1758, in-4^o; 2^o *Harmonie des deux sphères céleste et terrestre, ou la Correspondance des étoiles aux parties de la terre*, Paris, 1751, in-12; 1759, in-4^o. Cet ouvrage, dit Lalande, contient des éléments d'astronomie et de géographie, et principalement la comparaison des déclinaisons des étoiles sous les latitudes terrestres. L'auteur fut un exemple assez rare du goût pour l'astronomie dans une province éloignée de la capitale. W—s.

GOIGOUX (JEAN-DANIEL), né vers 1773, entra fort jeune à l'administration de la poste aux lettres, et y devint sous-chef de bureau. Très-laborieux, il s'occupait en même temps de littérature et soigna une nouvelle édition du *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine, qui parut en 30 volumes in-8^o de 1821 à 1825. On sent de quelle fatigue Goigoux dut être accablé pour faire imprimer en si peu de temps un aussi grand nombre de volumes. Cette édition, on doit en convenir, est cependant moins fautive que celle que Prudhomme venait de faire (voy. PRUDHOMME); mais Goigoux ne put y suffire, et il mourut à la peine le 11 juin 1825, au moment où les derniers volumes paraissaient. On a encore de lui: 1^o *Vocabulaire de l'Académie française*, Paris, 1821, in-8^o; 2^o *Dictionnaire géographique, ou Description géographique de toutes les parties du monde par Vosgien*, nouvelle édition entièrement refondue, Paris, 1821, in-8^o. M—j.

GOIS (ÉTIENNE-PIERRE-ADRIEN), statuaire, était professeur à l'école royale des beaux-arts et membre de l'Institut. Né à Paris en 1751, fils d'un commis au greffe du parlement, il mourut dans cette ville le 5 février 1825, à l'âge de 92 ans. Ses obsèques eurent lieu dans l'église St-Germain des Prés, en présence d'un grand nombre d'amis et d'une députation de l'Institut. Peu d'artistes ont fourni une carrière aussi longue. Cinquante années de professorat et une multitude de compositions sont des titres incon-

testables au souvenir de l'histoire. Elève de Michel-Ange Slodtz, il remporta à l'âge de dix-sept ans le grand prix de sculpture, et fit ensuite le voyage de Rome. A son retour, il obtint un atelier au Louvre, et fut reçu académicien en 1770, sur une statue représentant *Aristée* pleurant la mort de ses abeilles. Il continua d'être professeur pendant la révolution, et fut nommé académicien libre par ordonnance du 10 avril 1816. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Le chancelier de l'Hôpital*, statue en marbre sur le grand escalier des Tuileries; 2° *le président Molé*, statue dans une des salles de l'Institut; 3° *St-Vincent*, statue en marbre dans le chœur de l'église St-Germain l'Auxerrois; 4° quelques statues en plâtre et des bas-reliefs à l'église St-Philippe du Roule. — Gois, son fils, s'est illustré dans la même carrière. Il est mort à Taverny en 1836. Ses principaux ouvrages sont : 1° un groupe de la *Descente de croix* qu'on a vu au salon de 1819, et qui est placé aujourd'hui dans l'église St-Gervais; 2° un *Mausolée* en l'honneur du duc de Berry, pour la ville de Lille; 3° une *Jeanne d'Arc*, pour la ville d'Orléans. Les proportions de cette statue ne répondent pas à la grandeur de la place où elle est érigée.

Z.

GOLBÉRY (SYLVAIN-MEINRAD-XAVIER DE), né à Colmar le 24 septembre 1742, suivit la carrière militaire dans l'arme du génie, où il devint officier supérieur et obtint la croix de St-Louis. Il entra en 1818, avec le grade de lieutenant-colonel, à l'hôtel des Invalides, dont il fut nommé bibliothécaire en 1820. C'est là qu'il mourut, presque octogénaire, le 13 juin 1822. Il s'était livré spécialement à des travaux de géographie et de statistique. On a de lui : 1° *Lettres sur l'Afrique*, Paris, 1791, in-8°; 2° *Fragment d'un voyage en Afrique, fait pendant les années 1783, 1786 et 1787, dans les contrées de ce continent comprises entre le cap Blanc et le cap des Palmes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°, fig. Il en existe deux traductions en anglais : l'une par Fr.-W. Blagdon, 1802, 2 vol. in-18; l'autre par W. Madfort, 1803, 2 vol. in-12; et une traduction en allemand, Leipsick, 1804, 2 vol. in-8°. Ce voyage avait été entrepris par l'ordre de Louis XVI; Golbéry avait rassemblé des matériaux pour en publier une seconde édition; mais elle n'a point paru. 3° *Considérations sur le département de la Roër, suivies de la notice d'Aix-la-Chapelle et de Borcette, ouvrage composé d'après les recherches de l'auteur et les documents réunis dans les archives de la préfecture*, Aix-la-Chapelle, 1811, in-8°. P—RT.

GOLBÉRY (MARIE-PHILIPPE-AIMÉ DE), neveu du précédent, naquit le 1^{er} mai 1786 à Colmar, alors capitale de la haute Alsace et siège du conseil souverain. Son père passait pour un des membres les plus éclairés de ce conseil, dont les attributions étaient à peu près les mêmes que celles des parlements de nos anciennes provinces. Pendant la révolution, Aimé de Golbéry, encore enfant,

fut envoyé au delà du Rhin. Il y fréquenta les universités et y puisa de bonne heure, avec un savoir solide et varié, cet amour des textes obscurs, cette curiosité patiente et infatigable, ces habitudes et ces passions d'érudit qui faisaient de lui, à Paris, un véritable docteur allemand. Revenu en France sous le consulat, il étudia le droit et entra dans la magistrature. On le nomma d'abord, malgré son extrême jeunesse, procureur impérial dans une ville de Hollande, d'où on l'envoya ensuite dans un tribunal du Hanovre. C'était, dans les pays conquis, un homme précieux que Golbéry. Il en savait la langue et les coutumes et n'y avait pas l'air d'un étranger. Il ne fit pas cependant un chemin très-rapide, car il n'était encore à la fin de l'empire que procureur impérial, dirigeant en cette qualité le parquet de Colmar. En 1815 il quitta son siège et se fit inscrire sur le tableau des avocats. Mais sa carrière publique ne fut qu'un moment interrompue. Il fut nommé, sous le ministère de M. de Serre, conseiller à la cour royale de Colmar, et conserva ses fonctions après la révolution de 1830. Le crédit qu'elles lui donnaient, l'influence déjà ancienne de sa famille dans ces contrées, et sans doute aussi son propre mérite, le firent élire député par le département du Haut-Rhin. Il alla siéger à la chambre dans ce parti nouveau, très-mêlé, très-divers, qu'on appelait le parti conservateur, et sans y jouer un rôle brillant, il y afficha néanmoins une certaine indépendance d'opinions qui de temps en temps le rapprochait du centre gauche. C'est ainsi qu'il vota contre les lois de septembre, qui lui semblaient trop sévères, bien qu'elles laissassent à la presse une liberté de discussion dont on n'a pas encore perdu la mémoire. C'est ainsi que, dans une autre circonstance, il vota pour l'abrogation de la loi qui retenait en exil la famille Bonaparte. Votes généreux sans doute, mais peut-être un peu contradictoires, et qui n'annonçaient pas chez l'honorable député un sens politique bien juste et bien ferme. Quoi qu'il en soit, le gouvernement de Louis-Philippe ne lui tint pas rancune de ces votes et le nomma procureur général près la cour royale de Besançon. Ce qu'il devint après la révolution de 1848, s'il servit la république et, après la république, l'empire, nous ne saurions le dire, et nous aimons presque autant l'ignorer que le savoir. Golbéry n'était plus jeune; il avait déjà prêté plus d'un serment; il pouvait, sans manquer à aucun devoir, croire que le temps de la retraite avait sonné pour lui. Dans tous les cas, peu importe. Il a moins marqué dans sa vie comme magistrat que comme philologue, érudit et antiquaire. Ses collègues seuls pourraient dire s'il était, oui ou non, un bon jurisconsulte. Le public l'ignore. Il a laissé en ce genre si peu de traces que, sans ses autres travaux, nous n'aurions pas à parler de lui. Mais il était, comme nous l'avons dit, très-lettré, excellent humaniste, grand amateur aussi de vieux textes et de vieilles

ruines, laborieux d'ailleurs, et trouvant, au milieu de ses fonctions judiciaires, assez de loisirs pour voyager, bouquiner, traduire, compiler, annoter, s'occuper tour à tour des Celtes et des Teutons, des guerres de César et des amours de Tibulle. C'est par là seulement qu'il échappera à l'oubli, si toutefois il y échappe. Il a, en effet, beaucoup écrit et beaucoup publié, comme on le verra tout à l'heure, et la seule liste de ses ouvrages témoigne de la diversité de ses connaissances et de l'activité de sa plume. Il y a dans quelques-unes de ses notices archéologiques non-seulement du savoir, mais encore des vues ingénieuses et une critique parfois assez sûre. Mais ces notices roulent sur des questions dont l'importance n'est pas généralement reconnue, et sur ces questions mêmes il n'a pas dit le dernier mot. Ses ouvrages de longue haleine (son *Histoire et description de la Suisse*, par exemple) sont inférieurs à ses opuscules. Ce sont là des livres d'images qui n'ont rien à démêler avec la science ni avec la philosophie, des guides pittoresques, bons à feuilleter dans une diligence ou dans une auberge, mais déplacés dans une bibliothèque. Golbéry déchiffrait assez bien un passage douteux des auteurs anciens, dissertait passablement sur un point nébuleux de l'histoire, écrivait avec facilité en français, en latin, en allemand; mais il n'était pour cela ni un historien ni un écrivain; ses traductions sont, à tout prendre, ce qu'il a fait de plus utile pour sa mémoire. Voici la nomenclature de ses œuvres : 1° *Les villes de la Gaule rasées par J.-A. Dulaure et rebâties par P.-A. de Golbéry*, Strasbourg, Levraut, 1821, in-8°. Cet ouvrage, publié d'abord en français, a été mis en latin par l'auteur et inséré dans l'édition des *Commentaires de César de la Bibliothèque classique* de Lemaire. 2° *Mémoire sur les anciennes fortifications des Vosges, où l'on examine la question de savoir quel peuple, au temps de Jules César, était établi dans la haute Alsace*. Golbéry prétend établir dans cet ouvrage que la haute Alsace faisait jadis partie de la Séquanie, et qu'elle fut donnée par ces peuples au chef teuton Arioviste, leur allié; que les forteresses des Vosges, constructions toutes celtiques, marquent la limite qui séparait les Séquaniens de cette portion de leurs domaines où, depuis Arioviste, on parle allemand. Ce travail, assez bien fait, a été inséré dans les *Mémoires de la société royale des antiquaires de France*, tome 3, 1822. 3° *Divers Mémoires adressés à l'Institut*, un entre autres sur *les voies romaines du département du Haut-Rhin*; 4° en collaboration avec Schweighœser : *Antiquités de l'Alsace, ou Châteaux, églises et autres monuments des départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin*, avec un texte historique et descriptif, imprimerie de Levraut, lithographies d'Engelman, Strasbourg, Mulhouse et Paris, 1825, 1 vol. in-fol., 80 pl. La partie de cet ouvrage consacrée au département du Haut-Rhin est de Golbéry; l'autre

partie, de son collaborateur. 5° *Antiquités romaines de Mandeure, du pays de Porrentruy et de quelques contrées voisines*, Paris, Engelman, 1828, 4 pl. in-fol. avec texte explicatif. Cette publication valut à l'auteur une médaille de l'Institut. 5° *Défense de Tibulle contre quelques savants qui veulent le vieillir de quinze ans*, brochure in-8°, Paris, Fain, 1826; 6° *Histoire romaine*, traduite de Niebuhr (voy. ce nom), Paris, 1829 et années suivantes, 3 vol. in-8°; 7° *Mémoires sur l'état de la Gaule avant l'entrée des Romains*, sujet mis au concours par l'Académie de Toulouse en 1826. L'ouvrage de Golbéry remporta le prix. 8° *Histoire de l'antiquité*, traduction de l'ouvrage allemand de Frédéric-Chrétien Schlosser, Paris et Strasbourg, 1828, 3 vol. in-8°. Ces trois volumes ne renferment que la première partie de l'ouvrage de Schlosser, laquelle embrasse les temps antérieurs à la domination romaine, et forme un tout complet. 9° *Lettres sur le Tyrol écrites pendant un voyage fait en 1829*, Strasbourg, Levraut, 1831, 24 pages in-fol.; 10° *Lettres sur la Suisse, accompagnées de vues dessinées d'après nature et lithographiées par Villeneuve*, Paris, Engelman, 1852, 1 vol. in-fol.; 11° *Coup d'œil rapide sur l'histoire et les antiquités du département du Haut-Rhin*, 1853, Mulhouse, Rissler, in-4°; 12° *Notice sur Suétone*, Paris, Panckoucke, 1833, brochure in-8°; 13° *Notice sur la vie et les ouvrages de B.-G. Niebuhr*, Strasbourg, Levraut, 1834, in-8°; 14° *Notice sur Cicéron*, Paris, Panckoucke, 1833, brochure in-8°. Cette notice fait partie, ainsi que celle de Suétone, de la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke; mais on en a tiré à part un certain nombre d'exemplaires. Ajoutons que de Golbéry a traduit pour ce même recueil les *Œuvres de Suétone* et quelques parties des *Œuvres de Cicéron*. 15° *Réponse pertinente à quelques impertinences*, 1831, in-8°; 16° *Suisse et Tyrol*, Paris, F. Didot, 1839, in-8°, avec gravures. Cet ouvrage fait partie de l'*Univers pittoresque*. 17° *Mémoire sur Argentovaria, ville celtique*, Strasbourg et Paris, Levraut, 1829, in-8°; 18° *Mémoire sur l'époque à laquelle vécut l'obscur Lycophron*, traduit de Niebuhr, 1826; et un autre *Mémoire sur la guerre chrémonidienne*, également traduit du même auteur; 19° *Tibulli de vita et carminibus*, Parisiis, Dondey-Dupré, 1825, in-8°; 20° une édition des *Œuvres de Tibulle*, avec des notes et des commentaires en latin, 1826. Cet ouvrage fait partie de la collection des classiques de Lemaire. *La vie de Tibulle*, mentionnée dans l'article 19 comme ayant été, en effet, tirée à part, a été écrite pour cette édition. Est-ce tout? Non; Golbéry a donné en outre des articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*, au *Moniteur universel*, au *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, à la *Revue étrangère de législation et d'économie politique*, et même à des journaux allemands. Ce laborieux écrivain mourut en 1854. Il était chevalier de la Légion d'honneur, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,

membre de l'Académie de Toulouse, de la société royale des antiquaires de France, de la société des antiquaires de Normandie, des sociétés archéologiques de Saxe, de Thuringe et autres lieux. Il tenait à ces titres et nous allions les oublier.

C—ET.

GOLDAST DE HEIMINSFELD (MELCHIOR), historien, naquit le 6 janvier 1576 à Espéri, près de Bischoffzell en Suisse, d'une famille noble, mais si pauvre que, dans le temps qu'il faisait ses études à Altdorf, ses parents ne pouvaient pas acquitter le prix de sa modique pension. Il se chargea d'abord d'enseigner le latin à quelques jeunes gens; il se mit aussi à publier différents recueils d'ouvrages qu'il avait tirés de la bibliothèque de St-Gall, et il en adressait des exemplaires aux personnes riches, avec des lettres où il leur peignait sa situation dans les termes les plus touchants. On ne saurait nier que Goldast ne fût très-érudit et que ses recueils n'eussent leur utilité. Cependant son sort ne s'améliora point, et il passa presque toute sa vie dans la misère. Si l'on voulait en chercher la cause, on la trouverait peut-être dans l'inconstance de son caractère, qui le fit errer longtemps de ville en ville sans pouvoir se fixer nulle part. On le voit successivement, dans l'espace de quelques années, à St-Gall, à Genève, à Lausanne, à Francfort, puis à Bischoffzell, où il ne put demeurer parce qu'il avait embrassé la religion réformée, ce qui le rendait odieux à ses parents. Il retourna à Francfort en 1606, s'y maria et se livra avec plus d'ardeur encore à la publication de ses recueils historiques. Il prend à la tête des derniers les titres de conseiller du duc de Saxe-Weimar et de comte de Hohnstein-Schwartzbouurg; mais ces titres étaient purement honorifiques et ne faisaient que flatter sa vanité. Goldast eut beaucoup d'ennemis, entre autres Scioppius, qui publia qu'il avait été roué à Strasbourg pour assassinat; mais comme cette calomnie était trop facile à réfuter, Scioppius se rétracta en disant qu'il avait été trompé par la ressemblance des noms (1). Il eut aussi avec Gretser, qui avait été son professeur, et avec Juste Lipse, de violentes disputes au sujet desquelles Bayle satisfera les curieux. Goldast mourut à Bremen le 11 août 1655, à 59 ans. On trouve la liste de ses ouvrages dans le tome 29 des *Mémoires de Nicéron*; ainsi, nous nous contenterons de citer les principaux : 1° *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, Francfort, 1605, in-4°; édition très-rare, mais moins belle que celle qu'a donnée Daniel Bartholome, Ulm, 1727, in-fol.; 2° *Alamanicarum rerum scriptores aliquot vetusti, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, 3 tomes in-fol.; troisième édition, ibid., 1730, in-fol.; celle-ci a été revue avec beaucoup de soin par H.-C. Senckenberg, qui l'a enrichie d'une préface et d'une *Vie de Gol-*

ast. Ce recueil est surtout important pour l'histoire ecclésiastique d'Allemagne. 3° *Sibylla francica seu de admirabili puella Johanna scriptores aliquot*, Altdorf, 1606, in-4°; volume rare et recherché; 4° *De cryptica veterum philosophorum disciplina epistola*, imprimée avec la *Clavis philosophiæ* d'Octavien Ferrari, Francfort, 1606, in-8°; 5° *Monarchia S. Romani imperii; sive tractatus de jurisdictione imperiali seu regia et pontificia sacerdotali*, Hanau, 1611, premier volume; Francfort, 1613, deuxième volume, et 1614, troisième volume, in-fol.; 6° *Politica imperialia sive discursus politici, acta publica et tractatus generales de imperatoris, regis Romanorum, pontificis romani, electorum, etc., juribus, privilegiis et dignitatibus*, Francfort, 1614, in-fol.; 7° *Constitutionum imperialium collectio*, ibid., 1713, 4 vol. in-fol.; cette édition, qui est la plus récente, est aussi la seule recherchée. Lenglet reproche à Goldast d'avoir fait usage de plusieurs faux diplômes. 8° *Commentarii de regni Bohemiæ, incorporatarumque provinciarum juribus ac privilegiis, etc.*, Francfort, 1627, in-4°; Jean-Herlin, Schminck en a donné une bonne édition, ibid., 1719, 2 vol. in-fol.; 9° *Carolus Allobrox de superuentu Allobrogum in urbem Genevam historia*, 1605, in-4° de 55 pages. Cette relation de l'escalade de Genève, publiée sous le nom de Sallustius Pharamundus, a été mal à propos attribuée à J.-Guill. Stuck. 10° *Catholicon rei monetariæ, sive leges monarchicæ generales de rebus nummariis et pecuniariis in ordinem redactæ; accessit Chronologia autorum qui de re monetaria tractatus instituerunt, a Christo nato ad ann. 1620*, Francfort, 1620, in-4°. Parmi les ouvrages dont Goldast a été l'éditeur, nous indiquerons la *Legatio Moscovitica, sive Hodeporicon Ruthenicum*, de Jac. Ulfeld, ambassadeur de Danemark en Russie, Francfort, 1608, in-4°, et *Roderici episcopi Zamorensis speculum omnium statuum orbis, et Macabri speculum morticinum*, Hanau, 1613, in-4° (voy. HOLBEIN). On a publié à Francfort en 1641 un *Catalogus bibliothecæ Goldastianæ*, dans lequel on trouve la liste des collections inédites et des manuscrits laissés par Goldast. Quelques-uns de ces derniers ont passé dans les bibliothèques de Bremen et de Copenhague. W—s.

GOLDFUSS (GEORGES-AUGUSTE), professeur de zoologie et de minéralogie à l'université de Bonn, naquit le 18 avril 1782 à Thurnau, près Baireuth. Il fit ses études à Berlin et à Erlangen. Appelé à Bonn en 1818, il fut particulièrement chargé de la surveillance du musée zoologique, de la collection des pétrifications et de la direction de l'établissement normal pour les sciences naturelles. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages; nous signalerons : 1° *Enumeratio insectorum eleutheratorum*, Erlangen, 1805; 2° *Description des environs et des cavernes de Muggendorf*, ibid., 1810; 3° *Description du Fichtelgebirg*, composée en commun avec Bischoff, Nuremberg,

(1) C'était un de ses frères qui avait commis le crime et qui en reçut la punition. On verra, à l'art. SCIOPIUS, la cause de la haine qu'il portait à Goldast.

1816, 2 vol.; 4° *Sur les développements du règne animal*, ibid., 1816, traité dans lequel il expose ses idées de méthode zoologique; 5° *Manuel de zoologie*, ibid., 1821, deux parties. Il développa dans ce manuel les mêmes principes qu'il avait exposés dans l'ouvrage précédent; mais la critique se prononça contre les théories qu'il soutenait. Goldfuss lui-même en sentit l'imperfection, ainsi que l'atteste la seconde édition entièrement refondue de son livre, sous le titre de *Théorie élémentaire de la zoologie*, ibid., 1826. 6° Une continuation de l'*Histoire naturelle des sucs* de Schreber, Erlangen, 1821 et années suivantes; ouvrage fort estimé; 7° *Atlas d'histoire naturelle*, Dusseldorf, 1824-1844, 25 livraisons; ouvrage également estimé; 8° *Description et planches des pétrifications de l'Allemagne*, ibid., 1827-1844, 8 livraisons. C'est là son principal ouvrage. Il est justement apprécié des savants. Goldfuss est mort le 2 octobre 1848. Z—D.

GOLDHAGEN (HERMANN), savant philologue, né à Mayence en 1718, entra dans l'ordre des jésuites, y enseigna la théologie, fut ensuite nommé conseiller ecclésiastique, et résida en cette qualité à Mayence et à Munich, où il mourut le 22 avril 1794. D'un grand nombre d'ouvrages en allemand et en latin qu'on doit à ce laborieux écrivain, nous nous bornons à citer : 1° *Oratio historico-panegyrica de gloria Moguntia ab episcopis, archiepiscopis et electoribus ducta*, Mayence, 1745, in-fol.; 2° *Rhetorica explicata et adplicata ad eloquentiam civilem et ecclesiasticam*, Mayence et Francfort, 1755, 1760, in-8°; Bamberg, 1772, in-8°; 3° une édition du *Nouveau Testament grec*, enrichie de variantes, Mayence, 1755, 2 vol. in-8°; 4° *Lexicon græco-latinum, recensens græca themata, necnon potiora Novi Testamenti græci vocabula*, ibid., 1755, in-8°; 5° *Progymnasmata sacra in linguam græcam secundum veritates catholicas e solo Dei verbo probatas*, Mannheim, 1756, in-8°; 6° *Metema biblico-philologicum de religione Hebræorum sub lege naturali*, Mayence, 1759, in-8°. Goldhagen est l'auteur de beaucoup d'ouvrages classiques à l'usage des écoles et de dissertations estimées sur les langues anciennes, sur l'histoire et l'Écriture sainte. — Jean-Eustache GOLDHAGEN, philologue estimé, naquit à Nordhausen en 1701, devint recteur du gymnase de cette ville en 1744, et de celui du chapitre de Magdebourg en 1755. Il y mourut le 7 octobre 1772. Ce littérateur a publié beaucoup d'ouvrages religieux ou biographiques, mais surtout de bonnes traductions allemandes d'Hérodote, de Xénophon et de Pausanias. Nous citerons de ses autres productions littéraires : 1° la *Vie de Jean Claius, philologue allemand*, Nordhausen, 1751, in-4°; 2° la *Vie d'Apollens Wigand, savant de Nordhausen*, ibid., 1752, in-4°; 3° *Description détaillée d'une espèce de lumachelle découverte près de Rudolstadt en Allemagne*, ibid., 1752, in-4°; 4° *Anthologie de traductions allemandes du grec et du latin*, Brandebourg, 1767, 2 vol.

in-8°. — Jean-Frédéric-Théophile GOLDHAGEN, fils du précédent, médecin et physicien distingué, naquit à Nordhausen en 1742, enseigna comme professeur ordinaire, plus tard, la philosophie et l'histoire naturelle à l'université de Halle, et aussi, plus tard, les sciences médicales. Il mourut le 10 janvier 1778, après avoir été nommé dans l'année précédente, par le roi de Prusse, conseiller des mines. Il a publié : 1° *Dubitaciones de quadam motus muscularis explicatione*, Halle, 1763, in-4°; 2° *De sympathia partium corporis humani*, ibid., 1767, in-4°; 3° *De tensione nervorum*, ibid., 1769, in-4°. Le *Journal de Brunswick*, 1789, n° 1, renferme aussi un *Mémoire* de cet auteur. B—H—D.

GOLDMAYER (ANDRÉ), astrologue allemand, naquit à Gunzenhausen, dans le pays d'Anspach, en 1605. Il étudia d'abord la médecine à l'université d'Altorf; mais il quitta bientôt cette étude pour se livrer exclusivement à celle des mathématiques. Daniel Schwenter, son professeur, bon mathématicien d'ailleurs, avait l'habitude de fixer l'attention de ses auditeurs plutôt sur la partie amusante et merveilleuse de la science que sur son application à des objets d'une utilité générale; et Goldmayer, ayant reçu de la nature une imagination ardente, appliqua le calcul à l'astrologie, genre de folie assez accrédité à cette époque, et auquel son esprit faible se livra de bonne foi. Goldmayer fut, dit-on, prophète de bonne heure : dès 1632, après avoir quitté l'université, il prédit à Strasbourg que Gustave-Adolphe, roi de Suède, périrait sous peu à Lutzen, d'une mort violente. Cette prédiction lui attira alors la haine des habitants de Strasbourg; mais il soutint constamment qu'il avait lu cet événement dans les astres : il fut chassé de la ville, et se réfugia à Tübingue. Enfin, quand la mort du héros suédois arriva réellement, le 6 novembre de la même année, le crédit des prédictions de Goldmayer devint assuré; il retourna à Strasbourg, et y resta pendant plusieurs années, où il continuait à prédire et à rédiger des almanachs. Cependant l'événement n'ayant pas justifié aussi heureusement quelques autres de ses prophéties, il vint à Nuremberg exercer son métier d'astrologue. L'empereur Ferdinand III le nomma comte palatin impérial, titre que les empereurs d'Allemagne distribuaient alors avec profusion. Le sénat de Nuremberg, de son côté, le nomma rédacteur du calendrier de la ville, et lui assigna un petit traitement. Quand la diète de Ratisbonne, en 1654, s'occupa de la réforme du calendrier, Goldmayer publia aussi ses idées sur cet objet. Ballotté entre le mépris et la vénération, honoré d'un grand titre, et luttant toujours contre une misère affreuse, cet astrologue termina sa carrière en 1664, dans l'hôpital de Nuremberg. Goldmayer a publié en allemand vingt et un ouvrages, tous également extravagants, dont on peut voir la notice exacte dans l'*Histoire de la folie humaine*, par Adelung. Nous

ne citerons que les suivants : 1° *Avertissement nécessaire et abrégé du grand massacre qui aura lieu les 2, 3 et 4 novembre de 1631, calculé d'après le cours de la comète qu'on a vue en automne 1618*. On ne sait pas dans quelle année cet écrit a été publié; mais l'annuaire de 1631 ne fait mention d'aucun massacre à l'époque fixée par l'astrologue. 2° *La Chronique de Strasbourg écrite astrologiquement*, Strasbourg, 1636, in-4°. C'était un scandale pour Goldmayer de voir que les historiens avaient constamment négligé, dans leurs récits, d'indiquer sous quels astres tel ou tel événement était arrivé; il voulut, par sa chronique, donner aux savants un exemple à suivre : effectivement il indique, au moyen de l'astrologie, l'heure et même la minute dans laquelle la ville de Strasbourg a été bâtie; c'est en 2683 après la création du monde, le 14 juin, un mercredi, à une heure quarante minutes de l'après-midi. 3° *Extrait en abrégé de la chronique de la Bible, depuis la création du monde jusqu'à la destruction de Jérusalem*, Nuremberg, 1635, ouvrage de la même force que le précédent. L'histoire des villes d'Augsbourg, Bamberg, Würzburg, Leipsick et Marbourg, a été aussi écrite par cet historien astrologue. 4° *Computus creationis astronomicus*, c'est-à-dire *Calcul astronomique*, où l'on détermine avec précision la véritable époque de la création de toutes les planètes et étoiles fixes, d'Adam et Ève, etc. Ces ouvrages que nous venons d'indiquer suffiront pour faire apprécier Goldmayer comme littérateur.

B—H—D.

GOLDONI (CHARLES), le plus célèbre poète comique de l'Italie dans le 18^e siècle, fut nommé dans sa patrie le *Molière italien*, et se montra, sous beaucoup de rapports, digne de ce surnom. Il mérite de notre part une attention particulière, tant par la révolution qu'il a faite dans un art dont il a pris chez nous le modèle, que parce qu'il a passé à Paris, au milieu de nous, les trente dernières années de sa vie, qu'il nous a consacré ses derniers travaux, et qu'il a regardé comme le comble de sa gloire de les avoir vus couronnés en France par le succès. Charles Goldoni naquit à Venise en 1707; son père y était né lui-même; mais son grand-père était de Modène; celui-ci, en allant s'établir à Venise, après avoir fait ses études à Parme, y porta un goût décidé pour les plaisirs, les fêtes, les spectacles, dont le séjour de cette ville n'était pas propre à le guérir. Marié deux fois, il tenait un état qui annonçait l'aisance, surtout à une maison de campagne qu'il avait louée à six lieues de Venise. Il y donnait la comédie et l'opéra; on s'y rendait en foule de plusieurs lieues aux environs. C'est dans ce joyeux fracas que naquit son petit-fils; et cela peut avoir contribué au goût qu'il eut toujours pour les spectacles, pour les plaisirs du monde, les fêtes, les amusements, à son insouciance et à sa gaieté. On observa qu'en naissant il n'avait jeté aucun cri; on en tira pour la douceur de son caractère un

bon augure qui n'a pas été démenti. Son père fit bâtir chez lui un théâtre de marionnettes, et il les faisait mouvoir lui-même pour l'amuser. La mort imprévue du grand-père de Charles Goldoni en 1712, et de sa grand-mère peu de temps après, amena un changement fâcheux dans la fortune de la famille. Son père se trouva dans des embarras dont il ne sut pas se dégager : ennemi des affaires contentieuses, il fit pour s'en distraire un voyage à Rome, laissant à la tête de sa maison sa femme, qui venait de lui donner un second fils. Elle mit le plus jeune de ses enfants en pension, et donna un précepteur à l'aîné, qui annonçait les dispositions les plus heureuses. Dans les moments de loisir que lui laissaient ses études, Goldoni lisait surtout des comédies, dont la petite bibliothèque de son père contenait un assez grand nombre. Il lisait avec prédilection celles du Florentin *Cicognini*, qui sont dans un goût romanesque, et qui étaient alors à la mode. Il crayonna lui-même une espèce de comédie dans ce genre, lorsqu'il n'avait que huit ans. Ce croquis fut envoyé à son père, que des protecteurs puissants, qu'il s'était acquis à Rome, avaient engagé à se faire médecin, et qui exerçait alors cette profession à Pérouse. Charmé des dispositions de son fils, il l'appela auprès de lui et lui fit recommencer toutes ses études chez les jésuites. Dès la première année, pour remplir agréablement ses vacances, ce bon père fit bâtir un petit théâtre dans l'hôtel d'Antinori, qu'il habitait; il rassembla de jeunes acteurs, les exerça lui-même, et leur fit jouer la comédie. Dans les États du pape, il n'était pas permis aux femmes de monter sur le théâtre : Charles n'avait que treize ans, il était d'une figure agréable; il fut chargé d'un rôle de femme dans la *Sorellina di don Pilone*, comédie de *Gigli*, dont nous avons parlé (*voy. GIGLI*). Ses humanités finies, il fit sa philosophie à Rimini, ville qui était alors renommée pour ce genre d'études. Son professeur, thomiste savant et entêté, l'ennuyait; il chercha une autre philosophie dans Aristophane, Plaute et Térence. Une troupe de comédiens jouait à Rimini; le jeune Goldoni se passionna pour ce spectacle, quelque médiocre qu'il fût. La troupe, presque toute composée de Vénitiens et de Vénitiennes, partit pour Venise, et devait s'arrêter quinze jours à Chiozza. Sa mère y était en ce moment; il prit ce prétexte, quitta brusquement Rimini, les personnes à qui il était confié, son collège et son professeur, s'embarqua dans la gondole des comédiens et surprit agréablement sa mère, qui lui pardonna cette équipée en faveur du prétexte dont il s'était servi. Mais son père arriva, et fut plus difficile. Tout s'arrangea cependant : le père exerça son état de médecin à Chiozza, alla à la comédie et y conduisit son fils. Il le destinait à la médecine, et le mena aussi dans ses visites. Les comédiens partirent; Chiozza et la médecine devinrent insupportables à Charles. Sa mère obtint qu'il suivrait la

carrière du barreau à Venise, et qu'elle le conduirait elle-même dans cette ville. Pendant ce temps-là, un marquis Goldoni, leur parent, établi à Milan, avait obtenu pour lui une bourse à Pavie dans le collège du pape : cette bourse vint à vaquer. Charles était à peine installé à Venise dans une étude, que son père la lui fit quitter, le conduisit à Milan près du marquis, remplit toutes les formalités d'usage, entre autres lui fit prendre le petit collet et la tonsure, alla l'installer à Pavie (1725), et reprit le chemin de Venise. Dans ce collège du pape, il n'y avait guère que de jeunes abbés dissipés et coquets : Goldoni n'avait que seize ans; il le fut comme les autres. Il y prit peu de leçons de droit civil et de droit canon; mais il apprit à faire des armes, la danse, la musique, le dessin et tous les jeux de commerce et de hasard. Il alla passer les vacances à Chiozza, près de ses parents. Ce qu'elles eurent de plus remarquable, c'est qu'il y lut pour la première fois la *Mandragore* de Machiavel, et qu'il la relut dix fois de suite. Ces lueurs de goût comique sont toutes à observer dans le restaurateur de la comédie italienne. La seconde année, il fut moins dissipé, et il étudia davantage; mais aux vacances il descendit le Tésin, et ensuite le Pô, dans une barque remplie de gens de plaisir et de bonne chère, qui ne firent que rire, chanter, jouer de dix à douze instruments; il improvisa des couplets, mit en vers le récit du voyage, qui fut tout entier une espèce d'orgie lyrique. Arrivé à Chiozza, ce fut un sermon qu'il lui fallut faire pour un jeune abbé que sa mère protégeait. Le sermon eut un brillant succès. L'auteur en était connu; il rentra au collège de Pavie avec une réputation d'éloquence. Par malheur, il s'en fit bientôt une autre, celle d'un satirique mordant et scandaleux. De faux amis lui tendirent ce piège, lui promirent le plus profond secret, et le trahirent. Il n'avait péché que par étourderie; il fut puni avec la dernière rigueur, honteusement chassé du collège, et même de la ville, où il n'eût pas été en sûreté. Déchu de toutes ses espérances, il n'osait plus reparaitre dans sa famille; il entreprit d'aller à Rome. Il n'avait point assez d'argent; un moine s'empara de lui, l'engagea au repentir, à la confession, reçut pour le distribuer aux pauvres le peu d'argent qui restait au jeune voyageur, et le conduisit à Chiozza, où ses parents, irrités d'abord, finirent par lui pardonner. Son père l'emmena avec lui dans le Frioul. Tandis qu'il exerçait à Udine son état de médecin, son fils y reprenait ses études de droit plus sérieusement qu'à Pavie; ce qui ne le garantit pas de quelques étourderies de jeunesse. Après divers déplacements, où il importe peu de le suivre, son père obtint pour lui une place d'adjoint au coadjuteur du chancelier criminel de Chiozza; peu de temps après, ce chancelier, qui passait à Feltre avec le même titre, lui proposa la place de coadjuteur en chef, s'il voulait l'y suivre : il accepta.

XVII.

Installé à Feltre à vingt-deux ans, il montra beaucoup d'ardeur à remplir ses devoirs, et n'eut d'autre amusement que le théâtre, où jouait une assez bonne troupe. Bientôt il eut une jouissance plus vive. Il y avait une petite salle de spectacle dans le palais du gouverneur; une société d'amateurs résolut d'y jouer la comédie et même la tragédie. Goldoni en fut nommé directeur. Il arrangea en tragédies, déclamées sans musique, la *Didon* et le *Siroë*, de Métastase. Il composa deux petites comédies, *le Bon père* et *la Cantatrice*; il y jouait deux rôles à caractère; ses pièces et son jeu réussirent parfaitement. Mais en attendant que sa propre inconstance le fit souvent changer de carrière et de séjour, il était pour ainsi dire à la merci de celle de son père : celui-ci venait d'accepter une place de médecin avec des honoraires fixes, à Bagnacavallo, dans la légation de Ravenne, et ne fut content que lorsqu'il y eut fait venir son fils. Il mourut un an après, d'une fièvre maligne, laissant sa femme et son fils avec une fortune médiocre et dans la plus profonde douleur. Dès que Goldoni put s'occuper de lui-même, il résolut définitivement de se faire recevoir avocat. Il alla soutenir son examen et prendre la licence à Padoue, et de là se rendit à Venise pour y suivre le barreau. Il y fut reçu, en 1732, dans le corps des avocats, et présenté au palais avec toutes les cérémonies d'usage. Les clients vinrent lentement : le jeune avocat, tout en étudiant son métier, avait besoin de distractions; il fit des almanachs : il en fit un qui avait pour titre : *Expérience du passé, astrologue de l'avenir*, etc., avec plusieurs morceaux sérieux et plaisants, en vers et en prose, qui réussit dans le public et l'amusa beaucoup lui-même; il revint à ses projets de travaux dramatiques; mais ayant besoin d'un produit qui fût plus prompt et plus fort que ne l'était celui des pièces comiques, il se mit à travailler à un opéra d'*Amalasonte*. Cependant, une cause de quelque importance, mêlée de civil et de criminel, se présente : il la plaide contre le premier avocat du barreau vénitien, et il la gagne. Au milieu de ce premier triomphe, une intrigue d'amour, où il s'était engagé malgré lui, tourne mal; un mariage, qu'il allait contracter pour se venger autant que par inclination, est rompu par le mauvais état de sa fortune : il prend le parti de quitter Venise et de se rendre à Milan, ayant avec lui pour tout trésor son opéra d'*Amalasonte*. Bien accueilli dans cette capitale, il croit pouvoir lire son opéra chez la directrice du théâtre, devant le premier chanteur *Gaffarelli* et devant d'autres virtuoses; les grands airs de ces messieurs, les difficultés qu'ils lui font, l'arrêtent dès le début de sa lecture. Il trouve plus d'honnêteté dans l'un des principaux directeurs, qui écoute avec attention sa pièce tout entière, mais qui lui prouve par de bonnes raisons qu'elle n'est pas faite pour la musique, et qu'elle ne peut être présentée à aucun compositeur. Il brûle sa pièce,

14

et amuse le résident de Venise du récit de cette scène comique : ce ministre se l'attache en qualité de gentilhomme, le loge commodément, ne l'occupe que de commissions agréables, et lui laisse la disposition libre de son temps. Goldoni n'en profita que pour composer un intermède en musique, intitulé *le Gondolier vénitien*, qui eut tout le succès que pouvaient avoir alors ces petites compositions. C'est le premier ouvrage qu'il ait livré au public; circonstance qui y donne seule quelque intérêt. Les événements de la guerre de 1735, qui fit perdre l'Italie à la maison d'Autriche, interrompirent d'autres travaux que Goldoni avait commencés, entre autres, une tragédie de *Bélisaire*, et le chassèrent successivement de Milan, de Crème, de Pizzighitone et de Parme : il quitta son résident, dont il était devenu secrétaire général. Il éprouva en route des accidents communs dans ces temps de guerre (1); le plus fâcheux fut d'être volé, argent, hardes, effets de toute espèce, par une bande de déserteurs. Arrivé à Vérone, il y trouva heureusement des comédiens dont le chef avait de l'amitié pour lui. Malgré tout ce qu'il avait souffert, il était parvenu à terminer son *Bélisaire*. Les comédiens reçurent cette pièce par acclamation : ils partirent tous pour Venise; et *Bélisaire* y fut joué pour la première fois le 24 novembre 1734 avec le plus grand succès. Il se soutint jusqu'à la fin de cette saison théâtrale : ayant été repris la saison suivante, avec une petite comédie fort gaie du même auteur, on n'en voulut point d'autre jusqu'à la clôture. Goldoni ne se dissimulait pas pour cela les défauts de sa tragédie; ils lui ont toujours paru si grands, qu'il n'a laissé paraître cette pièce dans aucune édition de ses œuvres. Une seconde tragédie, *Rosimonde*, ne réussit point, et il fallut revenir à *Bélisaire*. L'auteur suivit à Padoue une autre troupe à laquelle il s'était attaché, et qui n'y joua presque d'autres pièces que les siennes. On ne voit plus dans Goldoni, pendant quelques années, qu'un jeune poète lié d'intérêts avec des comédiens, écrivant pour eux, vivant avec eux et prenant des intrigues de coulisses pour des affaires de cœur. Il avait toujours sa mère, qui conservait pour lui la même tendresse. Elle regrettait qu'il eût quitté la carrière du barreau; mais il finit par lui persuader que celle du théâtre n'était ni moins lucrative, ni moins honorable, et elle le laissa faire ce qu'il voulut. En 1736, un heureux hasard le retira de cette espèce de désordre, et lui fit rencontrer à Gênes un honnête notaire, dont il épousa la fille. Depuis ce moment, et pendant tout le cours de sa vie, il vécut constamment avec elle dans l'union la plus parfaite. De retour à Venise, il continua de travailler pour le théâtre, mais sans s'être encore fixé au genre qui devait faire sa réputation.

C'étaient des tragédies et des comédies moins mauvaises que celles auxquelles le public s'était accoutumé, des sujets anciennement traités, et dont il savait corriger les défauts les plus grossiers : mais il n'était nullement né pour la tragédie; et la comédie de caractère et de mœurs ne s'était encore présentée à lui que vaguement. Il avait fait un grand pas vers l'amélioration de l'art, puisqu'il regardait Molière comme le plus grand des poètes comiques anciens et modernes; mais il n'avait point encore essayé de l'imiter, ou du moins d'introduire sur le théâtre de son pays les réformes compatibles avec des usages dramatiques que rien ne lui paraissait pouvoir changer. Tels étaient, par exemple, les acteurs à masques et la comédie presque tout improvisée où ils étaient accoutumés à se faire applaudir. La troupe de l'excellent arlequin *Sacchi*, alors fixée à Venise, n'était pas favorable aux essais qui auraient eu pour but la suppression des scènes improvisées et des masques. Il fallut donc que Goldoni se prêtât d'abord à ces données incommodes, et ne hasardât de sa réforme que ce qu'elles en pouvaient admettre. Un changement avantageux dans son état vint le distraire pour quelque temps de ses études et de ses projets. Le consul de Gênes à Venise mourut en 1739; la famille de sa femme demanda pour lui cette place, et l'obtint. Celle de secrétaire général du résident, qu'il avait précédemment remplie, l'avait suffisamment habitué aux affaires, qui au fond, malgré le préjugé contraire, ne sont rien pour un homme de lettres, quand il veut y apporter quelque application. Comme dans le pays des arts il n'y a point de mur de séparation entre ces deux carrières, dès qu'il se fut mis au courant des fonctions de son consulat, il reprit ses travaux dramatiques, où il trouvait le plus noble et le plus doux des délassements. Des accidents et des embarras imprévus le forcèrent, dès 1741, de se faire substituer quelqu'un dans sa place, qui, au reste, était honorable, mais sans émoluments; d'aller chercher des ressources ailleurs qu'à Venise, et de se transporter d'abord à Bologne avec sa femme, qui supportait ce changement de fortune avec patience et fermeté. Il voulait gagner Gênes; mais la guerre de 1741 remettait l'Italie dans le même état où il l'avait déjà vue, et lui coupait tous les chemins. Obligé d'aller à Modène et à Rimini, les comédiens qu'il y trouvait, et ses pièces qu'ils s'empressaient de lui demander, le firent vivre commodément; mais il put se croire ruiné sans ressource quand des hussards autrichiens eurent enlevé la barque qui conduisait à Pesaro tous ses effets et ceux de sa femme, les coffres, les portemanteaux, les boîtes, les cartons remplis de hardes, de linge, d'ajustements, de bijoux. Cependant il ne se découragea point. Le quartier général autrichien était à dix milles de distance; il se détermine à y aller réclamer ses effets. Sa femme n'hésite point à l'y suivre. Ils partent d'a-

(1) Il fut présent à la bataille de Parme, de laquelle il donne une description intéressante dans ses *Mémoires*.

bord en calèche ; mais comme ils étaient descendus pour un moment avant la moitié du chemin, le postillon tourne bride, retourne au galop à Pesaro, et les laisse sur la route, à pied, sans secours et sans espérance d'en trouver. Ils poursuivent intrépidement leur marche. Deux torrents qui leur barrent le passage ne les arrêtent pas ; le mari les traverse, ayant sa femme sur ses épaules. Ils arrivaient, lorsqu'un troisième torrent, plus large et plus profond, se présente encore ; ils en suivent le bord jusqu'à la mer, se mettent dans une barque de pêcheur, qui les descend à l'autre bord, et le remontent jusqu'au but de leur voyage : Goldoni se fait annoncer au commandant autrichien, qui, trouvant en lui l'auteur de *Bélisaire*, du *Cortesan venezian* et d'autres comédies charmantes, lui fait rendre tous ses effets, et ne lui impose d'autre condition que de ne pas retourner à Pesaro. Les deux époux, bien contents et remis de leurs fatigues, vont joindre à Rimini des amis qu'ils y avaient laissés. Bientôt ils y éprouvèrent un heureux changement de fortune. Le prince Lobkowitz, général en chef de l'armée impériale, était à Rimini avec son état-major ; tout y était en divertissements et en fêtes. Goldoni fut chargé de composer une cantate ; on lui confia ensuite la direction des spectacles : il gagna beaucoup d'argent en s'amusant beaucoup. Il se démit alors tout à fait du consulat gratuit de Gênes, et ne quitta Rimini, quand les Autrichiens le quittèrent eux-mêmes, que pour passer en Toscane, terre classique des lettres et du langage, qu'il sentait depuis longtemps le besoin de visiter. Pendant quatre mois de séjour à Florence en 1742, il se lia d'amitié avec le médecin philosophe Cocchi, le célèbre antiquaire Gori, le savant abbé Lami et plusieurs autres hommes illustres. A Sienne, il entendit avec admiration le fameux improvisateur Perfetti, qui avait été couronné au Capitole, et qui, dans un âge fort avancé, improvisait encore. En parcourant les autres villes de la Toscane, le hasard le fit assister à Pise à une réunion de la colonie arcadienne. Placé parmi les étrangers, après avoir applaudi le bon et le mauvais, il demanda et obtint la permission d'exprimer lui-même en vers le plaisir que lui avaient fait éprouver cette assemblée et ces lectures. Il retourna un vieux sonnet qu'il avait fait pour une occasion à peu près pareille ; et l'ayant débité avec toute l'emphase poétique, il fut couvert d'applaudissements, et devint l'objet de la curiosité générale : de là une foule de nouvelles connaissances ; mais c'étaient des gens la plupart d'un caractère grave, qui, lorsqu'ils eurent appris de lui sa première profession et ses aventures, le décidèrent à quitter la comédie pour le barreau. Bientôt une nombreuse clientèle, son application au travail, des causes d'éclat qu'il gagne, le mettent dans une situation aussi heureuse qu'honorable : mais au plus fort de ce succès, l'excellent comédien Sacchi, son ami, de retour à Venise,

s'informe de lui, le découvre, lui écrit à Pise, et l'engage de nouveau à travailler pour son théâtre. Il ne le fit d'abord qu'en secret ; sa femme seule était dans la confiance. Son cabinet d'avocat n'en souffrit pas ; il ne travaillait à sa comédie que la nuit. La pièce finie, il l'envoya, toujours secrètement, à Venise ; elle alla aux nues, et Sacchi ne manqua pas de lui en demander une autre. Il lui avait donné le sujet de la première ; il le laissa maître de celui de la seconde : Goldoni choisit *L'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*, pièce à canevas, comme toutes celles que jouait la troupe de Sacchi, mais dont le succès eut ensuite la plus grande et la plus heureuse influence sur la carrière de l'auteur, puisqu'elle fut l'occasion de son établissement en France. Pendant qu'il était applaudi à Venise comme poète comique, et fortement occupé à Pise comme avocat, les Arcadiens, ses amis, obtinrent pour lui à Rome le titre d'académicien, et lui en offrirent le diplôme, où il était décoré du nom de *Polisseno Fegeio*. Cela n'empêcha pas qu'à Pise même on ne lui fit un passe-droit, qui le dégoûta des Pisans et de la profession qu'il exerçait au milieu d'eux. La mort d'un vieil avocat laissa vacantes plusieurs clientèles de communautés religieuses, de corps d'arts et métiers et d'autres établissements publics, dont il était le défenseur appointé ; Goldoni demanda toutes ces places pour en obtenir une ou quelques-unes : des Pisans les eurent toutes, et il n'y eut rien pour lui. Dans ce temps-là même il fut recherché par le chef d'une bonne troupe de comédiens, qui jouait à Livourne, et qui allait partir pour Mantoue. Des conditions avantageuses le décidèrent à l'y suivre et à travailler pour lui. Il eut six mois pour quitter Pise, en laissant tout en ordre après lui, et partit pour Mantoue au mois d'avril 1747. Trois mois après, il était à Venise avec sa troupe, de retour enfin, après cinq ans, au sein de sa famille, de ses amis, d'un public témoin de ses premiers succès. Ce fut alors qu'il résolut d'exécuter complètement la réforme qu'il méditait depuis longtemps et dont il n'avait encore fait que de faibles essais. Venise avait trois théâtres comiques ; celui de St-Ange, auquel il était attaché, était le moins grand et le moins en crédit : mais des pièces d'un genre nouveau, très-bien jouées, le maintinrent d'abord dans une sorte d'égalité, et finirent par lui donner la supériorité sur les deux autres. C'est du carnaval de 1748 que date l'établissement de Goldoni à ce théâtre, et par conséquent la révolution dramatique qu'il a faite dans sa patrie. Ce fut alors aussi que des partis et des cabales se formèrent contre lui et contre ses comédiens ; les critiques, les parodies, les satires se succédaient comme ses pièces : mais il n'en tenait aucun compte ; sa fécondité fatiguait l'envie. Il prit avec le public, en finissant sa première année théâtrale, l'engagement de donner seize nouveautés dans le cours de l'année suivante ; et seize pièces en trois actes, remplis-

sant chacune deux heures et demie de spectacle, furent, à l'exception de deux ou trois tout au plus, couronnées par autant de succès. Mais ce travail excessif et vraiment extraordinaire nuisit beaucoup à sa santé. Il tomba malade; le chagrin, et un chagrin très-juste, aggrava son mal. C'était pour une somme fixe par année qu'il avait fait ses conventions avec le directeur. N'eût-il donné que quatre pièces, une à chaque saison, ce directeur n'avait rien à lui dire : il en avait donné douze de plus, qui avaient prodigieusement augmenté la recette; et l'on s'en tint strictement aux engagements pris avec lui : pas la plus légère gratification ne lui fut offerte. Il espérait au moins s'indemniser par l'impression de ses pièces; l'inflexible directeur lui en contesta la propriété : c'était pour lui que Goldoni les avait faites, pour le prix convenu de tant par an; elles appartenaient à celui qui les avait payées. Ces prétentions injustes, et même absurdes, furent cependant soutenues par des protecteurs puissants; et le pauvre auteur obtint avec peine la permission de faire imprimer tous les ans un volume de son théâtre. Le premier volume parut à Venise en 1751. La troupe se déplaça au printemps pour aller à Turin et à Gènes. Goldoni la suivit. Ses pièces furent applaudies à Turin; mais il entendait toujours répéter qu'elles ne valaient pas celles de Molière. Il en était plus persuadé que personne : cependant ce reproche lui devint importun; et pour prouver aux Piémontais qu'il connaissait mieux qu'eux Molière, il fit sur-le-champ, et en peu de jours, la comédie dont ce grand poète comique est le sujet; elle vainquit les préventions et enleva les suffrages. On la connaît en France par la traduction de L.-S. Mercier. Après son retour à Venise, il continua de remplir ses engagements; mais dès que les cinq ans qui en étaient le terme furent expirés, il quitta le théâtre de St-Ange pour celui de St-Luc, dirigé par un patricien de Venise, propriétaire de la salle. Goldoni n'eut de rapports qu'avec lui seul : ses conditions furent plus honorables, plus libres et plus lucratives. Ses pièces lui restaient en propre. Il déconcerta l'avidité de l'autre directeur et du libraire vénitien, en annonçant, par souscription, une nouvelle édition de ses œuvres, qui paraîtrait à Florence, en dix volumes, avec des changements et des corrections. Il mit sous presse le premier volume en mai 1755 : la souscription fut toute remplie avant la publication du sixième : il eut à Venise même plus de cinq cents souscripteurs; et ces deux hommes cupides s'efforcèrent inutilement d'en empêcher l'introduction sur le territoire vénitien. Cette époque est celle de ses meilleurs ouvrages et de ses plus grands succès. Ses pièces étaient jouées sur la plupart des théâtres de l'Italie, et y réussissaient comme à Venise. Ce fut aussi le temps où ses ennemis redoublèrent d'efforts contre lui et contre sa réforme : mais il eut des défenseurs zélés; il les nomme par recon-

naissance, et la réputation littéraire de plusieurs d'entre eux fait croire que c'est aussi par amour-propre. Il ne nomma aucun de ses antagonistes, pas même le comte Charles Gozzi, qui lui déclara une guerre ouverte, dressa un théâtre rival dusien, le poursuivit tous les jours par des épigrammes et des sonnets satiriques, et dirigea contre lui les sarcasmes d'une académie entière, composée de la fleur des beaux esprits de Venise, et qui s'était armée du fouet de la critique, surtout en faveur de la pureté du langage (*voy.* Charles Gozzi). Ce qui rend ce silence plus remarquable c'est qu'il parle de Gaspard Gozzi, frère de Charles, qu'il met, un peu gratuitement, au nombre de ses défenseurs. Cette réforme, qui avait pour but de remplacer les farces par de bonnes comédies, les pièces à canevas par des pièces écrites, et les masques de l'ancien théâtre par des acteurs jouant à visage découvert, éprouvait surtout des difficultés dans les villes où des raisons particulières attachaient au vieux système. Bologne, patrie du personnage masqué qu'on appelait *le Docteur*, malgré son goût pour les sciences, en avait aussi un très-vif pour la comédie improvisée, s'en amusait plus que toute autre ville, et se plaignait qu'un Italien voulût détruire un genre dans lequel l'Italie excellait, et qu'aucune nation n'avait pu imiter. Il fallut que Goldoni transigeât. Il se soumit à produire quelques pièces à canevas, sans cesser de donner ses comédies de caractère. « Je fis travailler, dit-il, les masques dans les « premières; j'employai le comique noble et in- « téressant dans les autres : chacun prenait sa « part de plaisir; et avec le temps et de la pa- « tience je les mis tous d'accord, et j'eus la satis- « faction de me voir autorisé à suivre mon goût, « qui devint au bout de quelques années le goût « le plus général et le plus suivi en Italie. » Sa réputation le faisait désirer dans les cours où il n'était encore connu que par les représentations de ses pièces. Il fut appelé en 1756 à Parme par l'infant don Philippe, qui voulut avoir de lui trois opéras-comiques. L'un des trois fut *la Bonne fille*, alors médiocrement mise en musique par Duni, mais qui le fut parfaitement à Rome en 1760 par Piccini. Il est à remarquer que l'auteur du poème et les deux compositeurs qui le mirent successivement en musique sont venus finir en France leur carrière dramatique et leur vie. Goldoni fut récompensé par des lettres patentes de poète du duc de Parme et par une pension annuelle, qui lui fut toujours conservée depuis. Un autre voyage qu'il fit à Rome, où il demeura pendant six mois, lui fut moins lucratif, mais non moins agréable; son goût pour les plaisirs de la société, sa gaieté douce, sa bonhomie, lui gagnaient partout des amis, comme ses productions lui suscitaient des admirateurs. Le voyage qu'il aurait mieux aimé faire et auquel il songeait depuis longtemps était celui de France : l'occasion s'en présenta enfin. Les comédiens italiens établis à

Paris jouèrent sa pièce à canevas intitulée *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé* ; le succès qu'elle eut donna aux premiers gentilshommes de la chambre du roi l'idée de faire venir l'auteur pour alimenter de nouveautés ce spectacle. Ils lui firent proposer un engagement pour deux ans, avec des appointements honorables ; il accepta et partit avec sa femme et tout son bagage, aussitôt qu'il put obtenir l'agrément du duc de Parme, dont il était pensionnaire, et celui du sénateur propriétaire du théâtre pour lequel il était engagé. Il ne se pressa pas d'arriver ; retardé d'abord à Bologne par une forte maladie, il voulut ensuite voir à loisir les belles parties de la France qu'il avait à traverser. Parti de Venise en avril 1761, il ne fut à Paris qu'environ cinq mois après. Il avait alors composé cent vingt pièces de différents genres, tant dans l'ancien système que dans le nouveau, qui était le sien. Son engagement à Paris le rejetait dans un genre qu'il n'aimait pas. Mais c'était surtout Paris qu'il voulait voir, la société parisienne qu'il désirait connaître, les gens de lettres et les artistes célèbres dont il ambitionnait les suffrages et l'amitié. Il y réussit bientôt comme il l'avait fait en Italie. Il s'attachait à Paris de plus en plus et voyait avec regret approcher le terme de ses deux années, lorsqu'un heureux hasard lui procura dans la lectrice de madame la Dauphine une protectrice utile. Cette princesse désira le fixer en France ; et n'ayant point de place à lui donner dans sa maison, elle parvint à l'attacher au service de Mesdames, filles du roi, en qualité de lecteur et de maître de langue italienne. Il dit adieu à la comédie et se livra tout entier aux devoirs et aux agréments de son emploi. Logé à Versailles dans le château, il était de tous les voyages, à Marly, à Compiègne, à Fontainebleau ; pour quelques leçons assez courtes qu'il donnait seulement à madame Adélaïde, il jouissait de tous les spectacles, de tous les amusements de la cour, de toutes les fêtes. Celles de Fontainebleau furent cruellement troublées à la fin de 1763 : le Dauphin y mourut. On revint tristement à Versailles ; peu de temps après la Dauphine suivit son époux ; et la mort du roi de Pologne, beau-père du roi, ajouta encore à ces pertes douloureuses et à ces deuils de cour. Pendant ce temps où Goldoni resta sans fonctions, son logement lui fut ôté ; il ne lui avait pas été dit un mot d'appointements ; il n'avait été payé qu'en marques de bonté et en espérances. On put enfin s'occuper de lui ; une gratification de cent louis et la promesse d'une place, dont la création éprouva des obstacles, furent encore tout ce qu'on put faire pour lui. Il vécut tant bien que mal du peu qu'il recevait d'Italie et de sommes empruntées à quelques amis. Il continua de servir sans rien demander, sans se plaindre ; au bout de trois ans les princesses écolières obtinrent enfin pour lui, du ministre de la maison du roi, un traitement ou pension an-

nuelle de quatre mille livres, réduit à trois mille six cents par la retenue du dixième. C'était peu, mais les grâces infinies dont Mesdames accompagnèrent ce demi-acte de justice le rendirent aussi content que si c'eût été justice entière. Le dernier trait de délicatesse dont Mesdames usèrent avec lui fut de lui déclarer qu'elles savaient suffisamment l'italien, qu'elles avaient à suivre d'autres études, et de lui assurer son titre auprès d'elles et son traitement, en le dispensant de tout service. Il revint alors se fixer à Paris, et garda seulement un pied-à-terre à Versailles. Pendant quelques années il ne travailla que pour n'en pas perdre tout à fait l'habitude, il fit quelques canevas à machines pour la troupe de Paris, trois ou quatre comédies écrites pour Venise, où elles n'eurent plus le même succès que lorsqu'il dirigeait lui-même ses acteurs. Il s'en mettait peu en peine et continuait de jouir d'une vie douce et indépendante. Il obtint du duc de Choiseul, pour son neveu, qu'il avait amené en France avec lui, et qu'il aimait comme son fils, une place de professeur d'italien de l'école royale militaire, et quelque temps après, encore une autre place dans les bureaux de la guerre. Tant de faveurs et d'agréments, qu'il ne pouvait espérer ailleurs, le décidèrent. On le demandait en Portugal, à Londres ; on le redemandait à Venise ; il résolut définitivement de rester à Paris. Il était impatient d'obtenir, par une pièce française, les suffrages du public français. L'émulation générale qu'exita parmi les auteurs le mariage de la nouvelle Dauphine fut un nouvel aiguillon pour son génie. Il conçut le plan, traça l'action, dessina les caractères du *Bourru bienfaisant* ; cette pièce, en trois actes et en prose, restée depuis au théâtre, y parut pour la première fois le 4 novembre 1771 à Paris ; le lendemain à Fontainebleau avec un égal succès. Il en attribue modestement une grande partie au jeu des acteurs ; et en effet, quelque grand que soit le mérite de la pièce, quels soutiens pour elle que l'inimitable Prévillo, Bellecour, Molé, madame Prévillo, mademoiselle Doligny, madame Bellecour, jouant ensemble et d'affection une comédie dont les rôles semblaient créés exprès pour chacun d'eux ! On est charmé d'entendre ce bon vieillard dire naïvement, quinze ou seize ans après, dans ses *Mémoires* : « J'eus « une gratification du roi de cent cinquante louis ; « le droit d'auteur me valut beaucoup à Paris ; « mon libraire me traita fort honnêtement ; je « me vis comblé d'honneurs, de plaisir, de joie : « je dis la vérité, je ne cache rien ; la fausse mo- « destie me paraît aussi odieuse que la vanité. » Il eut en 1773 une autre inspiration ; mais elle ne fut pas si heureuse. *L'Avare fastueux*, comédie en cinq actes, fut joué sans aucun succès à Fontainebleau ; l'auteur retira sa pièce et ne voulut ni la donner à Paris, ni la faire imprimer. Ce caractère était pourtant digne du théâtre ; le sujet était bien conçu : mais l'exécution était apparem-

ment trop faible ; l'âge de l'auteur s'y faisait trop sentir ; d'ailleurs, il paraît qu'il s'était trompé sur l'effet comique d'un de ses principaux personnages. C'est un homme qui a le tic de ne jamais finir ses phrases, et d'y intercaler à tout propos des mots parasites, comme *voilà qui est bien*. On en trouve plusieurs de ce genre dans les comédies italiennes de Goldoni ; ce qui fait croire qu'on les aimait beaucoup en Italie. Préville se chargea de ce rôle ; mais Préville lui-même ne pouvait faire prendre en France, et surtout à la cour, un tic pour un caractère. Le mariage de madame Clotilde avec le prince de Piémont, en 1775, fournait à Goldoni la dernière occasion de faire un service à la cour. Il fut appelé six ou sept mois auparavant pour donner à la princesse des leçons de langue et de littérature italienne. Il les donna très-assidûment et avec fruit pour son auguste écolière ; il n'avait été question pour lui ni d'honoraires ni même de remboursement de dépenses ; on croyait que sa pension l'obligeait au service de toute la famille royale. Il attendit longtemps après le départ de la princesse, conservant pour tout avantage son appartement à Versailles : enfin, ayant aussi été chargé de l'éducation italienne de madame Elisabeth, lorsqu'il y eut donné pendant quelque temps tous ses soins, il obtint de se faire remplacer par son neveu : le roi lui accorda une gratification extraordinaire de six mille livres et un traitement annuel de douze cents livres sur la tête de ce neveu. Alors il revint à Paris jouir de son indépendance et d'une aisance qui suffisait à la modération de ses désirs. Le dernier travail qu'il entreprit était de longue haleine ; c'étaient des *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre* (1). Il y travailla pendant trois ans et les termina en 1787, année où il atteignit ses quatre-vingts ans. Le livre parut cette année-là même, en 5 volumes in-8° (2) ; il réussit : les souscriptions acquittées d'avance montaient à plus de sept cents exemplaires. Le portrait fort bien gravé qui l'accompagne est d'une ressemblance parfaite ; il y a peu de figures octogénaires plus heureuses, disons même plus agréables que celle de ce bon Goldoni ; et ceux qui l'ont connu y retrouvent ses traits, comme ils retrouvent son caractère et son tour d'esprit dans ses *Mémoires* : c'est la source d'où nous avons tiré la plupart des faits contenus dans cet article. On a seulement consulté de plus les préfaces que Goldoni a mises à chaque volume de son édition de Venise. Il vécut encore quelques années, et

aurait joui jusqu'à la fin, sans trouble, sans infirmités douloureuses et sans altération d'humeur, de sa gloire littéraire et de ce qu'il prisait avec raison beaucoup plus, des douceurs de la vie et de la société, si les effets de la révolution ne l'eussent atteint. Sa pension de quatre mille francs avait été mise sur la liste civile. Au 10 août cette liste cessa d'exister et les pensions furent supprimées. Goldoni resta dans un dénûment absolu. Il tomba malade ; et ce ne fut que lorsqu'il était à ses derniers moments que la convention, trop tard instruite, décréta le 7 janvier 1793, sur le rapport de Chénier, que sa pension lui serait payée à l'avenir par la trésorerie nationale, et que l'arriéré depuis le mois de juillet 1792 serait acquitté sur-le-champ. Goldoni mourut le lendemain de ce décret. Le même rapporteur en fit rendre un second, qui faisait à sa veuve, âgée de soixante-seize ans, une pension de douze cents francs, et lui accordait de même le paiement de l'arriéré. L'extrait que Goldoni a donné dans ses *Mémoires* de presque toutes ses pièces, dans tous les genres, et quel qu'en eût été le bon ou le mauvais succès, fut sans doute la partie de cette composition qui lui donna le plus de peine, c'est aussi celle qui satisfait le plus le lecteur : c'est une galerie d'environ cent cinquante tableaux d'une variété piquante. On admire la souplesse du génie de l'auteur autant que sa fécondité. Les éditions de son théâtre sont presque sans nombre ; et l'on ne cesse de les multiplier, parce que, malgré les vicissitudes du goût du public et les nouveaux genres qui ont successivement pris faveur, le fond de la bibliothèque comique de l'Italie est toujours Goldoni. L'édition de Venise, chez Pascali, en 17 volumes grand in-8°, avec des gravures à chaque pièce, suivie de deux volumes de poésies diverses, conserve son prix. L'auteur en dirigea lui-même les commencements en 1760, et continua d'y fournir des pièces et d'y présider, en quelque sorte, depuis son arrivée en France. Mais il a paru d'autres éditions plus commodes et plus complètes, parmi lesquelles on en compte surtout deux, données à Lucques, l'une en 1788, 52 vol. petit in-8°, l'autre plus complète et plus jolie, 1809, 26 vol. in-18 (1). On cite encore la *Scelta di tutte le migliori commedie di Carlo Goldoni*, donnée par Montucci à Leipsick en 1828. Sans vouloir

(1) Les *Mémoires* de Goldoni ont été traduits en allemand par Georg Schatz, Leipsick, 1788-89, 3 vol. in-8° ; en français, Paris, 1797, 3 vol. in-8° ; Londres, 1814, 2 vol. in-8° ; précédés d'une notice sur la comédie italienne au 16^e siècle et sur Goldoni par M. Moreau, Paris, 1823, 2 vol. in-8° ; en anglais par John Black, d'après la traduction française, Londres, 1815, 2 vol. in-8°. E. D.—s.

(2) Il en existe trois autres éditions italiennes : Padoue, 1811, 2 vol. in-8° ; Prato, 1822, 3 vol. in-8° ; Venise, 1823, 4 vol. in-8°. E. D.—s.

(1) Quelques pièces de Goldoni ont été traduites en français. *Le Père de famille* et *le véritable Ami* l'ont été par Deleyre en 1758 (voy. DELEYRE) ; *la Veuve rusée* l'a été par D. B. D. V. (De Bonnet du Valguier), 1761, in-8°. *La Suivante généreuse*, *la Domestique généreuse* et *les Mécontents*, traduits par Sablier, parurent d'abord sous le titre d'*Oeuvres de M****, Londres (Paris), 1761, in-12, et ensuite sous celui de *Théâtre d'un inconnu*, Paris, 1765, in-12. On a encore *Paméla* (trad. par Bonnet du Valguier), 1759, in-8° ; *Paméla mariée*, par Des Riaux, et par Pelletier-Volmeranges et Cubières ; elle a aussi été imitée par M. Amar du Rivier, et jouée à Lyon. *Le Valet à deux maîtres* a été traduit en français, 1763, in-12. *Le Triomphe de la probité* (voy. madame BENOÎT), et *l'Avocat* de M. Roger, sont imités de l'*Avvocato veneziano*. Les *Caquets* de Riccoboni, *la jeune Hôtesse* (voy. FLINS), *le Conseil imprudent*, etc., etc., sont encore des imitations de Goldoni. Enfin, la première

en rien rabaisser la gloire d'un auteur qui a tant contribué à celle de sa patrie, on peut dire que dans cette volumineuse collection non-seulement tout n'est pas bon, mais que même dans ce qui est bon il se rencontre des inégalités, des tributs payés aux vieilles habitudes, et les vices particuliers introduits jusque dans la réforme par la faute du réformateur; enfin, en lui accordant le titre glorieux du Molière de l'Italie, on est obligé de convenir que si celui de France, qui n'eût point de modèle dans ce qui constitue véritablement la révolution qu'il a faite, n'avait pas existé, Goldoni n'aurait vraisemblablement pas fait la sienne. L'un des reproches les plus fondés, et qui lui ont été faits le plus généralement en Italie, c'est d'avoir blessé la langue et d'en avoir même, à ce qu'il semble, ignoré la pureté, l'élégance et la propriété. On ne trouve d'aisance, de tours originaux et, si l'on peut parler ainsi, de pureté de style, que dans ses comédies écrites en dialecte vénitien, qui était sa langue naturelle. Ces pièces sont reconnues supérieures à toutes les autres. L'un des défauts que pourraient lui reprocher dans tous les pays ceux qui n'aiment pas le comique larmoyant, c'est de l'avoir souvent employé dans ses grandes comédies, et d'avoir passé trop brusquement de la farce, dont il désabusa ses compatriotes, à ce genre bâtarde nommé *drame*, dont on n'a point encore pu déguster tout à fait les nôtres. Quelquefois il emploie avec trop peu de scrupule des moyens auxquels le public s'est habitué en Italie, et qui y sont de tristes preuves d'une grande corruption de mœurs. Un projet d'empoisonnement presque exécuté dans la famille de *l'Homme prudent*, et dont il est lui-même l'objet, se trame sur le théâtre entre sa seconde femme, qui veut se défaire de lui, et son propre fils d'un premier lit, qui n'est pas moins scélérat qu'elle. Le poison est jeté dans un potage. Un accident découvre le crime; les coupables sont dénoncés à la justice; mais *l'Homme prudent* est parvenu à cacher le corps du délit et se rend lui-même le défenseur des accusés. Les preuves contre eux manquent; son éloquence pathétique fait le reste: les deux criminels sont absous. Ce trait de bonté les ramène à lui; il leur pardonne un si grand crime comme s'ils n'eussent commis qu'une faute, et sa prudence sauve l'honneur de sa famille. Mais voici quelque chose de bien plus fort. Dans une autre comédie qui suivit immédiatement, le poison est non-seulement préparé, il est pris; l'homme empoisonné meurt, et c'est en excitant parmi les spectateurs de bruyants éclats de rire. La pièce est intitulée *les Deux jumeaux vénitiens*; ce sont les Ménéchmes de Plaute arrangés à la vénitienne. L'un des

deux frères, nommé *Zanetto*, est un parfait imbécile. Il vient pour épouser une jeune personne qu'un madré coquin, nommé Pancrace, veut lui enlever. Celui-ci persuade à Zanetto, qui n'a pu encore se faire aimer d'aucune femme, qu'elles sont toutes, sans exception, ce qu'il y a de plus dangereux au monde. Mais la nature parle pour elles; comment réussir à s'en défendre? Le scélérat lui indique pour remède une poudre dont il consent à se défaire en sa faveur; le pauvre diable l'avale et s'empoisonne. Resté seul, il ne tarde pas à sentir les effets du poison. Il crie, il se plaint; « mais ce n'est rien, dit-il ensuite, « il faut bien que la poudre opère. » Il fait un mélange ridicule des promesses de Pancrace et des plaintes que la douleur lui arrache. Il ne peut plus se tenir debout; il tombe en criant: « Je « me meurs. » Colombine sort de la maison et lui demande ce qu'il a. « Voyez, dit le pauvre « empoisonné, si Pancrace n'avait pas raison, « les femmes courent après moi! — O diable! « s'écrie Colombine, il a l'écume à la bouche. « Au secours, au secours! — Zanetto, entendez- « vous comme elle est amoureuse de moi? elle « est réduite au désespoir... Mais moi... ferme... « ferme... Ah!... Le cœur me manque; je « meurs... je meurs. » Il se tord les membres; et, après plusieurs passages convulsifs de la joie d'être vainqueur des femmes aux angoisses de la mort, il a une dernière convulsion et meurt. Se figure-t-on le public français témoin d'un pareil spectacle, et croit-on qu'il l'eût souffert jusqu'au bout? Cette pièce, et particulièrement cette scène, eurent cependant à Venise le plus grand succès. Lorsqu'elle fut imprimée, l'éditeur, dans un avis qui la précède, trouve tout cela fort bouffon. Il dit: « L'un des jumeaux meurt sur le théâtre; « mais sa mort n'a rien de triste: la sottise qu'il « montre tandis qu'il se meurt vous divertit; « c'est un des morceaux les plus risibles et les « plus neufs de toutes nos comédies. » C'est en effet une chose fort divertissante qu'un malheureux empoisonné, qui *ha la schiuma alla bocca*, *si va torcendo sul teatro e muore*. Le traître avoue son crime à la fin de la pièce, et s'empoisonne lui-même pour rendre le divertissement complet. Mais ce qui met le comble à l'étonnement, c'est que Goldoni, dans sa vieillesse et en écrivant ses *Mémoires*, n'était point encore revenu de l'illusion que le succès de cette comédie lui avait faite. S'il se reconnaît un tort, c'est d'avoir employé du poison dans deux pièces consécutives. « Il « savait, dit-il, comme un autre, que ces moyens « n'étaient pas ceux de la bonne compagnie; mais « la réforme n'était encore que dans son berceau. « D'ailleurs, quelle différence entre les effets du « poison dans la première et ceux qui en dérivent « dans la seconde! Le crime dans *l'Homme pru- « dent* fournit du pathétique qui intéresse et « touche; celui des *Deux jumeaux* produit, mal- « gré son horreur, des incidents amusants et d'un

livraison des *Chefs-d'œuvre dramatiques de Charles Goldoni*, traduits pour la première fois en français (avec le texte italien) par M. A. A. D. R. (Amar du Rivier), formant 3 volumes in-8°, fut publiée à Lyon en l'an 9 (1801); mais cette entreprise n'a pas été continuée.

« *vrai comique*. Il n'est rien de plus plaisant que la « folie de ce nigaud qui, croyant se venger de « la perfidie des femmes par le mépris, souffre et « s'égayé en même temps ! » O Molière ! Molière ! Mais des traits aussi marqués et aussi forts sont rares ; et ceux de bon et vrai comique sont, au contraire, très-communs, même dans les moindres pièces de l'auteur. Il a presque partout ce qui distingue le véritable poète comique : c'est le talent d'observer et de peindre les caractères et les mœurs. L'extrême variété de ses sujets lui a fourni l'occasion de mettre en scène toutes les classes d'hommes, depuis les gens de cour jusqu'au peuple ; et en se les représentant tels qu'ils étaient dans son pays et de son temps, on trouve ses tableaux d'une vérité frappante. L'homme, en général, y est aussi peint fidèlement dans ses affections, ses habitudes, ses ridicules et ses vices. Nous avons parlé de la variété de ses sujets ; elle est réellement surprenante. Tantôt ce sont des scènes domestiques, des familles peintes dans l'intérieur, comme *il Padre di famiglia*, *il Padre per amore*, *la Buona madre*, *la Madre amorosa* (ce qui signifie la tendre mère et non pas la mère amoureuse) ; tantôt des états de la société et des hommes publics représentés dans leurs fonctions, tels entre autres que *l'Avvocato veneziano* ; et tantôt des caractères particuliers, soit d'hommes, soit de femmes, dans des situations qui les font ressortir : ce sont les pièces les plus nombreuses, la comédie de caractère étant le fond de sa réforme et le principal objet de ses travaux. On y trouve *l'Adulatore*, *il Bugiardo*, *il Giuocatore*, *l'Avaro geloso*, *il Vecchio bizzarro* (ce qui ne veut pas dire bizarre, mais gai, jovial, aimable), *il Cavaliere di buon gusto*, *la Donna volubile*, *la Vedova scaltra*, *la Donna di garbo*, *la Donna di testa debole* (c'est-à-dire à tête légère), *le Donne di casa soa* (les femmes maîtresses chez elles), etc. Ici ce sont des usages nationaux, des habitudes sociales, et les petits événements qu'elles fournissent, comme *il Cavaliere et la Dama*, *o i Cicisbei*, *la Villeggiatura*, *le Smanie della villeggiatura*, *le Avventure della villeggiatura*, *il Ritorno della villeggiatura*. Là, le théâtre même et les lieux publics lui fournissent des scènes pleines de mouvement et de vérité, comme *il Teatro comico*, *la Bottega del caffè*, *il Campiello* (le carrefour). Au comique noble succèdent des intérêts et des personnages populaires, comme dans *I Rusteghi* (les rustres), *le Massere* (les femmes de services, les servantes, etc.), où l'on peut même accuser l'auteur d'être descendu quelques rangs trop bas. Quelquefois c'est un homme célèbre dans les lettres mis personnellement en action, avec les traits généraux qui peuvent convenir à tous les hommes de cette classe, et les passions auxquelles ils sont sujets eux-mêmes, et celles qu'ils excitent ordinairement autour d'eux, et avec les traits particuliers du caractère et de la vie du grand homme représenté : telles sont les trois pièces remarquables

et que l'auteur affectionnait particulièrement : *Terenzio*, *Molière* et *Torquato Tasso*. Quelquefois, enfin, Goldoni se jette dans l'idéal et dans des peintures de mœurs qui n'ont peut-être de vrai que ce qu'elles ont de romanesque, comme dans *la Sposa persiana*, *Ircana in Iulfa*, *Ircana in Ispaan*, *la Peruviana*, *la Bella selvaggia* ; ou ce sont même des romans connus mis en action et en scène, tels que *Pamela* et *Pamela maritata*. Quoique Goldoni, trop modestement peut-être, ne reconnût point en lui les attributs du génie, on ne peut nier du moins qu'il n'eût à un rare degré le don de l'invention, qu'il n'y joignit celui d'observer finement et avec justesse, et le talent d'imiter et de mettre en jeu les passions, les ridicules, les qualités bonnes et mauvaises des hommes qui avaient été l'objet de ses observations ; et il faut avouer que cette réunion de dons et de talents forme la plus grande partie du génie comique, quoiqu'elle ne le constitue pas tout entier (1).

G—É.

GOLDSMITH (OLIVIER), célèbre écrivain anglais, né le 29 novembre 1728 à Pallas, paroisse de Forney, dans le comté de Longford en Irlande, devait le jour à un ecclésiastique peu favorisé de la fortune et père de neuf enfants. Olivier fut destiné au commerce et placé dans une école voisine où l'on n'enseignait que la lecture, l'écriture et les plus simples règles d'arithmétique. Son maître était un ancien militaire, qui aimait à raconter ses exploits et les aventures de ses voyages ; il trouva dans le jeune disciple un auditeur avide, et cette circonstance influa sans doute beaucoup sur les goûts et sur la destinée de son élève. Olivier était habituellement d'une humeur grave, mais quelquefois aussi d'une gaieté sans mesure ; il montrait de l'esprit naturel et faisait dès l'âge de sept à huit ans des vers qu'il communiquait à ses camarades, et dont il brûlait ensuite les manuscrits. Sa mère, voyant ses heureuses dispositions et le peu de penchant et surtout d'aptitude qu'il avait pour le commerce, se décida, aidée de l'appui de quelques parents généreux, à lui faire donner une éducation classique. A quinze ans il fut reçu à l'université de Dublin, où malheureusement son instituteur immédiat se trouva être un homme d'un caractère austère et violent, qui ne fit que gâter un assez bon naturel. Olivier, qui était d'une humeur extrêmement liante, à peine arrivé à Dublin, avait déjà formé des relations avec des jeunes gens des deux sexes : il s'avisait un jour de les inviter à un souper, suivi d'un bal donné dans sa chambre, en l'absence de son argus ; mais au milieu de la fête, celui-ci, informé de ce qui se passait, entre comme un furieux, s'emporte en injures et finit par appliquer au pauvre Olivier quelques coups ;

(1) On peut consulter au sujet de Goldoni les *Essais* (en italien), de Carrer, sur la vie et les ouvrages de Goldoni, Venise, 1824, 3 vol. in-8°, l'*Étude sur la vie de Goldoni et sur ses comédies* (également en italien) de Gavi, Milan, 1826, in-12, et celle de Meneghezzi, Milan, 1827, in-16. E. D—s.

ils lui furent d'autant plus sensibles, qu'ils venaient à la suite de l'ivresse du plaisir et qu'ils étaient reçus devant des dames. Il prit la résolution de quitter le collège et d'aller cacher sa honte loin de sa société. Il vendit ses livres, ses hardes, et se mit à parcourir pendant plusieurs jours les rues de la ville; cela dura jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus qu'un schelling, qui le fit vivre encore trois jours, après lesquels, ayant vendu une partie des vêtements qui le couvraient, et n'osant retourner dans la maison paternelle, il fit instruire son frère de sa situation. Par cette entremise, une réconciliation fut opérée entre son précepteur et lui, mais elle ne fut qu'apparente : il y avait trop d'opposition dans leurs caractères. Un pareil instituteur n'était pas propre à lui faire aimer l'instruction qu'il lui donnait, et ses progrès répondirent mal aux promesses de son enfance. On le trouvait souvent oisif à la porte du collège; vers 1747, on le vit figurer dans une sédition des étudiants, où il y eut du sang répandu, et qui ne tendait pas à moins qu'à délivrer par la violence les malfaiteurs renfermés dans Newgate. Un aveu sincère de sa faute lui en obtint le pardon. Quelque peu de suite qu'il eût mis à ses études, on le jugea capable de diriger l'éducation d'un jeune homme d'une bonne famille; mais, dès qu'au bout d'une année il eut amassé une petite somme d'argent, tourmenté du désir de voyager, il acheta un cheval et partit de l'aveu de ses parents. Arrivé à Cork, il commença à payer son passage pour l'Amérique sur un bâtiment que les vents contrairens retinrent plusieurs semaines dans le port. Olivier, en attendant, passa son temps à visiter les curiosités de la ville et des environs, et il arriva un jour sur le port dans le moment où le capitaine, profitant d'un vent favorable, venait de partir, emportant son argent. Olivier en avait dépensé beaucoup aussi dans ses excursions, avait vendu son cheval, et sa bourse était tout à fait à sec lorsqu'il fit connaissance avec un riche particulier, qui, charmé de son esprit et de la simplicité de son caractère, l'accueillit avec intérêt et, après l'avoir fêté pendant plusieurs jours, lui prêta quelques guinées pour retourner dans sa famille. A son retour, il raconta ses infortunes avec une bonhomie qui aurait désarmé la colère de son père, s'il eût vécu; mais sa mère ne savait pas même gronder, et lui avait donné pour tuteur son oncle, M. Contarini, homme d'un esprit éclairé et d'un cœur généreux et indulgent. Le jeune homme, qui avait été élevé sans succès pour la carrière du commerce et ensuite pour celle de l'Église, fut envoyé étudier la jurisprudence à l'école du Temple à Londres. Arrivé à Dublin, un escroc lui enleva au jeu tout l'argent dont on l'avait pourvu, et il fut obligé de retourner sur ses pas. Il prétendit alors avoir une vocation véritable pour la médecine, et obtint en conséquence d'aller en 1752 à l'université d'Édimbourg. Des liaisons avec quelques jeunes gens

XVII.

livrés à la dissipation lui firent cependant négliger ses nouvelles études, et s'étant rendu caution pour un de ses camarades du paiement d'une somme considérable que ni l'un ni l'autre ne purent remplir, il jugea prudent de quitter l'Écosse et s'embarqua pour la Hollande. Il suivit à Leyde le cours d'anatomie d'Albinus et les leçons de chimie de Gaubius; il fréquenta plus assidûment encore les lieux de divertissements et certaines sociétés subalternes, dont il observait les mœurs et les ridicules, qu'il a peints d'une manière fort originale dans quelques lettres qui ont été imprimées; mais une passion déplorable, celle du jeu, entravait surtout l'usage de ses facultés et absorbait la plus grande partie de son temps, quoiqu'il fût presque toujours dupe. On aura peine à croire que, presque dépourvu d'argent par une suite de pertes de ce genre, ayant eu occasion de voir des fleurs qu'il savait que son frère aimait beaucoup, il s'empressa d'en acheter pour lui en faire présent, et on sait à quel prix se vendent les belles fleurs en Hollande. S'étant mis par là dans la nécessité de recourir aux expédients pour rester à Leyde, ou de partir sans argent, il imagina de se faire une ressource de quelque talent qu'il avait à jouer de la flûte. Ce fut en effet son gagne-pain. Quand il avait marché toute la journée, il s'arrêtait sur le soir à l'entrée d'un village, et attirait par sa musique un rassemblement de paysans émerveillés, qui le récompensaient ordinairement en lui offrant un asile pour la nuit et de quoi vivre le lendemain. Aussi a-t-il toujours préféré la société des habitants de la campagne à celle des grands. Il ne voyait rien de plus aimable au monde que l'innocente fille d'un fermier. C'est de cette manière qu'il parcourut la Flandre, le midi de la France, la Suisse, où il jeta sur le papier la première ébauche de son joli poème du *Voyageur*. A Genève, un jeune Anglais sorti récemment de l'étude d'un procureur et enrichi par un héritage imprévu lui proposa d'être son gouverneur, en lui intimant toutefois qu'il voulait se gouverner lui-même. Olivier accepta; mais ce jeune homme étant d'une économie portée à un excès peu ordinaire à dix-neuf ans, ils ne tardèrent pas à se brouiller, et se séparèrent à Marseille, après avoir parcouru ensemble une partie de l'Italie. On présume que c'est à Padoue que Goldsmith prit le degré de docteur en médecine. Il retourna en Angleterre vers 1756, et arriva à Londres dénué de tout, si ce n'est de santé, de courage et de philosophie. « Peu m'importe, disait-il souvent, d'être « né sans fortune; en quelque lieu du monde que « je me trouve, j'aurai ma part des dons de la « terre, et il en faut si peu à l'homme! » Heureuse philosophie! Des chefs de maison d'éducation, des apothicaires auxquels il offrit ses services le rebutèrent avec dureté. Sa figure, qui n'était rien moins que belle et que la petite vérole avait encore gâtée, l'accent irlandais qu'il ne perdit jamais, sa tournure et son costume grotesque,

45

n'étaient pas propres à prévenir en sa faveur. Un chimiste, voyant qu'il avait des connaissances en médecine, l'admit dans son laboratoire. C'est apparemment vers la même époque qu'il fut sous-instituteur dans une école à Peckham. Enfin il s'établit médecin à Londres; mais il y eut peu de succès. Il écrivait alors : « Vous pouvez « vous imaginer les obstacles que je rencontrais, « dépourvu, comme je l'étais, d'amis, de recommandation, d'argent ou d'impudence, et « cela dans une ville où il suffisait que je fusse « Irlandais pour rester sans emploi. » Des travaux littéraires, auxquels son peu de vogue comme médecin lui permettait de se livrer à loisir, lui furent plus profitables. Il trouva les libraires généreux à son égard, et les regarda toujours comme ses bienfaiteurs. Cependant l'idée d'aller visiter des pays lointains pour en rapporter, à ce qu'il croyait, des arts inconnus à l'Europe, le tourmentait depuis longtemps. Il demanda et obtint en 1758 la place de médecin de l'une des factoreries anglaises, sur la côte de Coromandel, et ce fut pour subvenir aux frais du voyage qu'il se proposa de publier son *Essai sur l'état actuel de la littérature en Europe*. Mais une aurore de prospérité lui fit abandonner ses projets : il ne partit point, et se vit bientôt surchargé de travaux littéraires que les libraires lui commandaient. Son *Essai sur l'état de la littérature* parut en 1759, in-12, chez Dodsley. Devenu plus à son aise, il quitta le chétif logement qu'il habitait, loua un bel appartement, où, par l'effet de sa conduite imprudente, il se vit bientôt confiné à la requête d'un créancier. C'est là qu'il composa le *Vicaire de Wakefield*. Cet ouvrage est, du moins en France, le plus célèbre des ouvrages de Goldsmith; il a placé son auteur, comme romancier, immédiatement après Richardson et Fielding. On ne peut présenter un tableau plus vrai et plus attachant d'un véritable philosophe que celui du bon vicaire, et les caractères de ceux qui l'entourent ne sont pas moins originaux, moins heureusement peints. Le docteur Johnson, qui estimait beaucoup les talents de Goldsmith, prit sur lui de traiter d'avance de la vente du manuscrit avec un libraire, qui vint délivrer l'auteur prisonnier. Il fut quelque temps correcteur d'épreuves chez Samuel Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, et coopéra en même temps à plusieurs ouvrages périodiques. Une suite de lettres, supposées écrites par un Chinois, qu'il inséra alors dans le *Public ledger*, furent imprimées séparément en 1762, 2 vol. in-12, sous le titre du *Citoyen du monde*, ou *Lettres d'un philosophe chinois résidant à Londres à ses amis en Asie*, réimprimées en 1776, suivies du *Voyageur*. Une méprise étrange lui fit perdre une occasion bien favorable d'avancer ses affaires. Le duc de Northumberland, récemment nommé lord lieutenant en Irlande, ayant témoigné le désir de voir un auteur dont les productions lui avaient plu, Goldsmith, après avoir préparé un compli-

ment, s'annonce chez Sa Seigneurie; obligé d'attendre quelques minutes dans l'antichambre, et voyant sortir d'un appartement un jeune homme très-bien mis, il croit que c'est le duc, et lui adresse son compliment. Ce n'est que lorsqu'il l'a achevé qu'il apprend que ce n'est qu'un simple officier de la maison. Le duc lui-même se présente, et Goldsmith, confus, ne sait plus que dire. Invité à faire une demande, il se borne à recommander l'avancement de son frère, ecclésiastique résidant en Irlande. Cependant ses affaires prenaient une tournure plus favorable; en 1764, il occupait un appartement brillant, et recevait à sa table les hommes de lettres les plus distingués. Il fut un des premiers membres du fameux club littéraire. Son premier essai dramatique, la comédie de *L'Homme bon* (the Good natured man), fut représenté sur le théâtre de Covent-Garden en 1768, et eut un succès médiocre, malgré son mérite; mais le goût du genre sentimental dominait alors en Angleterre. Lorsqu'il eut achevé son poème du *Village abandonné*, un libraire lui donna pour le manuscrit un billet de cent guinées. Un de ses amis, à qui l'auteur parla de ce marché, trouva que c'était beaucoup pour un ouvrage d'aussi peu d'étendue. « Je le trouve aussi, dit Goldsmith, et « depuis que j'ai reçu ce billet je n'ai pas eu un « moment de tranquillité; je suis résolu de ne « pas le garder. » En effet, il força le libraire à le reprendre, ne consentant à être payé qu'à raison du débit de l'ouvrage, qui heureusement fut considérable; ce poème parut en 1769. La prospérité de Goldsmith était toujours très-passagère, par suite de son imprévoyante libéralité, dont abusaient une foule d'écrivains parasites, en quelque sorte à la piste des auteurs heureux. Aussitôt que le succès d'un nouvel écrit faisait supposer que ses finances étaient dans un état florissant, il se voyait accablé d'importuns de cette espèce, qu'il s'était fait une loi de ne renvoyer jamais sans leur donner un écu (*halfcrown*), dût-il aller l'emprunter. Souvent il vit dissipé ainsi tout le produit d'un ouvrage avant même qu'il fût publié. Lorsque le besoin d'argent le forçait à se livrer à un travail extraordinaire, il allait se loger dans une ferme voisine de Londres, ignorée de ses meilleurs amis, et s'occupait pendant des semaines, sans presque bouger de sa chaise, à des compilations qu'il rédigeait avec une facilité et une rapidité surprenantes. Il composa des *Lettres sur l'histoire d'Angleterre*, supposées écrites par un grand seigneur à son fils, qui ont le mérite de l'impartialité, d'une grande concision et du degré d'éloquence qui convient à l'histoire. Elles ont eu plusieurs éditions en 2 volumes in-12 et in-8°, et ont été attribuées au lord Lyttelton, au lord Orrery, etc. Il compila une *Histoire romaine*, en 2 volumes in-8°, principalement tirée de Tite-Live; une *Histoire d'Angleterre*, en 4 volumes in-8°, et des abrégés de ces deux ouvrages pour l'usage des écoles. Il écrivit, pour les ouvrages

d'autres auteurs, des préfaces et des introductions qui d'ordinaire valaient mieux que les ouvrages eux-mêmes; on en cite pour exemple la préface dont il a enrichi le *Système d'histoire naturelle* du docteur Brooks, 1765, 6 vol. in-12. Le succès de cet opuscule l'engagea à entreprendre une *Histoire naturelle de la terre et de la nature animée*, qui fut un travail de quelques années, et fut publiée en 1774 en 8 volumes in-8°. On en a donné une nouvelle édition, avec des additions et corrections par W. Turton et 115 planches gravées, Londres, 1816, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage est écrit avec élégance et intérêt; mais il n'y faut chercher ni une grande exactitude ni des vues et des faits nouveaux. C'est une production purement agréable, mais qu'on ne lit plus aujourd'hui. Johnson disait à ce sujet : « Goldsmith est maintenant occupé d'une histoire naturelle qu'il « rendra aussi amusante qu'un conte persan. » Lorsque son manuscrit était terminé, ou assez avancé pour l'autoriser à réclamer quelque argent des libraires, il quittait son habitation champêtre et venait à Londres, où il dissipait en quelques mois tout le produit de sa plume. Sa comédie intitulée *les Méprises d'une nuit*, etc. (*the Mistakes of a night or She stoops to conquer*), pièce d'un excellent comique au jugement de ses compatriotes, et jouée pour la première fois en 1775, à Covent-Garden, fut généralement applaudie et valut à l'auteur des profits très-considérables. Aussi fut-il plus que jamais accablé des importunités et des compliments, en prose et en vers, de tous les *pauvres diables* de la capitale, qui ne le laissaient en repos que lorsqu'il était sans argent. Goldsmith n'était pas guéri de sa passion pour le jeu; les pertes qu'il y faisait le réduisirent au plus absolu dénûment; dans sa détresse, il s'adressa encore aux libraires et même aux directeurs de théâtres, qui se hasardèrent à lui avancer des sommes assez fortes sur des promesses d'ouvrages qui n'étaient pas même commencés, et que sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter. Il était dans un de ces moments de détresse lorsque, à la formation de l'Académie royale de peinture, Reynolds lui fit donner le titre de professeur d'histoire, place sans fonctions, mais sans traitement; ce qui ne faisait pas son compte. « Les honneurs, disait-il à cette occasion, sont pour moi ce que seraient des « manchettes à un homme qui n'aurait pas de « chemise. » Il avait conçu le plan d'un *Dictionnaire des sciences et des arts*, auquel Johnson, Garrick et Reynolds lui avaient promis de coopérer; mais les libraires se montrèrent peu empressés à l'encourager dans cette entreprise, et cet abandon fut un des chagrins qui attristèrent ses dernières années. Une strangurie, fruit de la vie extrêmement sédentaire qu'il avait menée depuis quelque temps, vint aggraver ses maux. Enfin, attaqué en 1774 d'une fièvre nerveuse, contre laquelle, malgré l'opposition de deux habiles médecins, il ne voulut employer que la poudre du

docteur James, qui lui avait réussi en d'autres occasions, il mourut le 4 avril 1774, à l'âge de 48 ans; ses obsèques furent faites sans éclat, mais on lui éleva un monument en marbre dans l'abbaye de Westminster, avec une élégante inscription latine, composée par le docteur Johnson. Ce moraliste célèbre, qui lui adressait souvent de dures, mais d'utiles vérités, disait que c'était le plus sage des hommes la plume à la main, et sans sa plume, le plus sot. Goldsmith manqua en effet toujours de ce don de l'à-propos qui fait briller dans le monde, et ce défaut devait ressortir davantage encore dans la société qu'il fréquentait habituellement. Ses bons mots étaient préparés, il disposait ses auditeurs à les applaudir, il les débitait en éclatant de rire, et si personne ne riait après lui, il en était désolé. Il se laissait aller quelquefois à des mouvements de colère, que ses domestiques, lorsqu'il en eut, s'attachaient, dit-on, à provoquer contre eux, assurés qu'ils étaient d'être dédommagés ensuite par lui des gronderies qu'ils essuyaient. Le soin extérieur de sa personne était ce qui l'occupait le moins. Il paraît qu'il s'autorisait en cela de l'exemple de Johnson, qui, en étant instruit, et ayant été un jour invité à dîner chez Goldsmith avec plusieurs autres gens de lettres, se présenta après avoir fait une toilette recherchée, afin de lui offrir, dit-il, un meilleur exemple. Ces deux hommes, si distingués par leurs talents, se rendaient une justice réciproque. Johnson citait la prose de Goldsmith comme un modèle d'élégance et de naturel. Goldsmith admirait la pompe du style de son ami, et essayait quelquefois de l'imiter; lorsqu'il avait agencé laborieusement une période longue et sonore, il disait : *Voilà du vrai Johnson*. Nous citons fréquemment Johnson à son sujet; c'est en effet l'homme qui était le plus à portée de le connaître et le plus en état de le juger. Et quelle leçon de morale et de goût aurait pu devenir la vie d'Olivier Goldsmith sous la plume qui retraça les malheurs de Savage! Dans quelques-unes des lettres de Goldsmith qui ont été conservées, on trouve un portrait de sa figure et de son caractère qui ne le flattait sûrement pas, et qui prouve qu'il connaissait sa faiblesse. A l'âge de trente ans il écrivait à son frère : « Souvent « avec les plus médiocres moyens, en exerçant la « charité jusqu'à l'excès, j'oubliais les règles de « la justice, et me plaçais dans la situation même « du malheureux qui me remerciait de ma géné- « rosité. » Il aimait surtout à servir, soit de sa bourse, soit de sa faible recommandation, les hommes de son pays; mais sa crédulité et son indolence l'empêchaient d'examiner les sujets qu'il recommandait. C'est ainsi qu'il procura une condition à un domestique irlandais qui vola ses maîtres et disparut. Une autre fois il confia à un écrivain ignorant l'exécution d'une *Description de la Chine* qu'un libraire lui avait demandée : quand l'ouvrage fut achevé, Goldsmith, sans y

jeter peut-être un coup d'œil, l'envoya à l'impression; et ce ne fut que lorsqu'elle était déjà assez avancée qu'on s'aperçut de l'ignorance du compilateur, qui avait placé l'Inde entre la Chine et le Japon, et fait de l'empereur de la Chine un mahométan. Nous citerons encore un trait de sa crédulité. Un nommé Carteret Pilkington, écrivain obscur, vint un matin pour lui annoncer qu'il avait en sa possession deux charmantes souris blanches qui pouvaient faire sa fortune : il se proposait, disait-il, de les offrir à la duchesse de Marlborough, qui en raffolait; mais il manquait d'un habit propre pour se présenter devant Sa Seigneurie. Goldsmith n'avait guère d'habit propre à prêter; il manquait même d'argent ce jour-là. Pilkington, qui connaissait l'homme à qui il avait affaire, aperçoit sur la cheminée une montre en or; il propose à Goldsmith de la lui confier pour la mettre en gage, et obtenir par là l'argent dont il a besoin. Goldsmith y consent : Pilkington part avec la montre; il ne reparut plus. Goldsmith a retracé dans *le Vicaire de Wakefield*, sous le nom du philosophe vagabond, une partie des aventures de ses voyages. Le prédicateur de village, dans *le Village abandonné*, était le portrait de son père. Cet épisode a été imité par Delille dans *l'Homme des champs*. La lecture des ouvrages de Goldsmith est recommandable par la morale qu'elle respire, et très-attachante par une sensibilité vraie, par l'heureux choix des sujets, et par un style facile, élégant et pur, qui lui a mérité une place au rang des meilleurs écrivains anglais. Mais c'est surtout à ses ouvrages en vers qu'il a donné tous ses soins; et plusieurs ont été si souvent corrigés par lui, que c'étaient en quelque sorte de nouvelles compositions. On publia sous son nom, après sa mort, un *Tableau de la philosophie expérimentale*, en 3 volumes in-8°; ouvrage qui n'est pas digne de lui. Ses productions ont été réimprimées fréquemment, soit séparément, soit dans des recueils ou réunies ensemble. Ses *Œuvres poétiques et dramatiques* ont été imprimées en 2 volumes in-12, Londres, 1786; et ses *Œuvres mêlées*, 1792, Edimbourg, en 4 volumes in-12; mais on en a donné une édition supérieure et bien plus complète en 1802, Londres, 4 vol. in-8°, avec son portrait d'après Reynolds, et une notice nouvelle sur sa vie plus exacte et plus intéressante, et où les détails sur ses premières années ont été fournis au biographe par la sœur même de Goldsmith. On distingue dans cette édition, entre autres écrits dont nous n'avons pas encore parlé : 1° *l'Ermite*, ballade (ou romance) charmante, tirée du *Vicaire de Wakefield*, et dont nous connaissons au moins quatre imitations françaises, dont l'une, par Léonard, est intitulée *Angéline et Raymond*; 2° *la Revanche* (Retaliation), petit poème où l'auteur prend en effet sa revanche d'une suite d'épithètes que ses collègues du club littéraire s'étaient amusés à composer sur lui, et dans lesquelles les

ridicules de sa personne, son accent et son pays, n'avaient pas été épargnés. L'auteur de *la Revanche* suppose une réunion bachique qui se termine par une ivresse générale des convives, tombés ivres morts sous la table aux pieds de Goldsmith, qui composa pour chacun d'eux une épithète pleine de sel, de vérité et d'énergie. 3° Une *Vie de Parnell*, où l'on s'aperçoit à peine de la stérilité du fond; 4° une *Vie du lord Bolingbroke*, etc. Il avait publié une *Vie de Voltaire*, que l'on n'a pas cru devoir ressusciter. Les *Essais sur les hommes et les mœurs*, par O. Goldsmith, ont été réimprimés en 1808 ou 1809, précédés d'une vie de l'auteur et d'un essai critique sur son génie et ses ouvrages, par William Mudford, jolie édition avec gravures. Plusieurs des ouvrages de Goldsmith ont été traduits en français. *L'Histoire romaine* l'a été par M. C. G., 2 vol. in-8°, ornés de 4 gravures et d'autant de cartes géographiques, d'après Danville, Paris, 1803; *L'Histoire de la Grèce* l'a été par P.-F. Aubin, 1802, 2 vol. in-8°; *l'Abrégé de l'Histoire romaine* l'a été par M. V.-D. Musset Pathay, an 9, in-12; et *l'Abrégé de l'Histoire grecque*, par le même, sur la 12^e édition anglaise, an 10, in-12. On a aussi une traduction française du *Citoyen du monde*, par Poivre, 1765, 3 vol. in-12. *Le Vicaire de Wakefield* a été traduit, pour la sixième fois, par M. Aignan, 1805, 1 vol. in-12, (voy. aussi GIN et MONTES-SON); les *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre* ont été traduites par madame Brissot sous le titre de *Lettres philosophiques et politiques*, etc., 1786, 2 vol. in-8°. Le prince Boris de Galitzin a traduit des *Essais* de Goldsmith plusieurs morceaux qui ont paru dans *l'Année littéraire* et dans le *Mercur* de 1787, et qui ont aussi été imprimés séparément sous le titre de *Contes moraux de Goldsmith*, Paris, 1803, in-8°. Ceux qui veulent prendre en quelques pages une idée de l'esprit naïf et jovial de Goldsmith doivent lire son histoire d'un pauvre diable et celle d'un vieux matelot invalide, le plus plaisant optimiste qu'on puisse imaginer. Les *Essais* ont aussi été traduits en français par M. Castera, 1788; par M. Dampmartin en 1803; et de nouveau par un anonyme en 1808, sous le titre, fort mal appliqué, d'*Essais d'éducation et de morale à l'usage de la jeunesse*. C'est bien plutôt une suite de modèles d'une philosophie insouciant que des leçons de morale à recommander. Cette traduction est d'ailleurs remplie de contre-sens. *Le Village abandonné* a été souvent mis en français, tant en prose qu'en vers. Parmi les dernières traductions il y en a une paraphrasée par le chevalier de Rudlidge en deux chants et intitulée *le Retour du philosophe*, ou *le Village abandonné*, 1772, in-8°, pour laquelle Goldsmith lui adressa des remerciements; on en cite une imitation par Léonard, en forme d'idylle, intitulée *le Village détruit*. M. Monvel fils en a publié une autre imitation. M. P. A. L. a donné en 1805 une traduction complète du *Village aban-*

donné, avec celle des chants de Selma et d'Oithona, d'Ossian, in-12 de 72 pages. Cette traduction est médiocre. La muse touchante de Léonard semblait plus propre à rendre le caractère du poème anglais. Le recueil de madame de la Borde intitulé *Divers poèmes imités de l'anglais*, Didot, 1785, contient des traductions en prose du *Village abandonné* et du *Voyageur*. Il y a une belle édition des poésies de Goldsmith, imprimée par Bulmer avec des gravures en bois par Berville (1).

GOLIATH, géant philistin, dont il est parlé au livre 1^{er} des Rois, chapitre 17^e, verset 1^{er} et suivants, était natif de Geth et de la race des anciens Raphaïm. Les Hébreux et les Philistins s'étant déclaré la guerre, leurs armées se trouvaient en présence, lorsqu'un homme d'une grandeur démesurée sortit du camp des Philistins. Sa taille était de six coudées et une palme. Il avait en tête un casque d'airain et était revêtu d'une cuirasse à écailles pesant cinq mille sicles. Il portait une lance dont le fer pesait six cents sicles; le reste de son armure était en proportion. Cet homme était Goliath. Pendant quarante jours de suite il proposa un combat singulier dont la condition était que le peuple dont le champion serait vaincu deviendrait l'esclave du vainqueur. Il accompagnait cette proposition des discours les plus insultants. Cependant les Hébreux, saisis de frayeur, n'osaient se présenter pour combattre Goliath. David, jeune encore, et qui n'était venu à l'armée que pour apporter des vivres à ses frères, ayant entendu les provocations de Goliath, alla trouver Saül et obtint de lui la permission de se mesurer avec le géant philistin. Le roi le revêtit de ses armes, lui mit un casque d'airain sur la tête et l'arma d'une cuirasse; mais David, qui n'était pas accoutumé au poids d'une pareille armure, se présenta au combat avec une fronde et un simple bâton qu'il avait toujours à la main. Goliath, considérant sa jeunesse, lui dit avec dédain : « Suis-je un chien pour que tu viennes à moi avec un bâton? » et ayant maudit David en jurant par ses dieux, il ajouta : « Viens à moi, et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. » Mais David, ayant armé sa fronde, lança avec force une pierre contre le front du géant et le terrassa. Saisissant alors l'épée de Goliath il acheva de lui ôter la vie. Quelques

écrivains ont exagéré la grandeur de la taille de Goliath ainsi que le poids de ses armes; mais Fréret, dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (t. 24, p. 452), a dressé plusieurs tables de comparaison des mesures hébraïques, d'après lesquelles Goliath devait avoir dix pieds six pouces, en estimant la coudée à vingt pouces six lignes et le palme, qui est la sixième partie de la coudée, à quarante et une lignes. Si l'on s'en rapporte à l'évaluation de Pauton, la taille de Goliath se trouverait réduite à sept pieds et moins d'un pouce, Pauton ayant identifié la coudée hébraïque avec le pygon ou pied de Drusus, auquel il ne donne que douze pouces et quatre-vingt-quatre centièmes. Pour réduire le poids de l'armure de Goliath, c'est encore cet auteur qui nous a servi de guide. D'après lui la cuirasse de Goliath, qui pesait cinq mille sicles, forme quatre-vingt-quinze livres deux onces; et les six cents sicles du fer de sa lance font onze livres six onces. — GOLIATH, frère du précédent, ou d'une taille absolument semblable à la sienne, fut tué par Elchenan, un des braves de David, dans une guerre postérieure qui eut lieu entre les Philistins et les Hébreux. (Livre 2 des Rois, chapitre 21, verset 22.) ST. P.-R.

GOLIKOF (IWAN), négociant russe, né dans la ville de Kursk, retiré ensuite dans un village près d'Iwanogorod, où il est mort, a écrit un ouvrage en russe intitulé *les Actions de Pierre le Grand, le sage réformateur de Russie, recueillies de sources authentiques, et rédigées d'après l'ordre des années*. Il parut 12 volumes in-8° de cet ouvrage à Moscou, en 1788. De 1790 à 1797 il en a paru dans la même ville une continuation en dix-huit volumes. Comme l'auteur n'était point lettré et ne savait d'autre langue que le russe, son livre est fait sans critique et sans discernement. Il renferme néanmoins plusieurs traits remarquables et des anecdotes auparavant inconnues. On en a donné un extrait en allemand sous le titre d'*Anecdotes nouvelles de Pierre le Grand, recueillies par J. Golikow*, Riga et Leipsick, 1802, in-8°. M. de Halem a tiré parti de cet extrait et de plusieurs autres mémoires importants dans son *Histoire de Pierre le Grand*, qui a paru en allemand à Munster et Leipsick, de 1803 à 1807, en 3 volumes in-8°. Il en est résulté que cette nouvelle production historique sur le créateur de l'empire russe est plus exacte et plus complète que les ouvrages de Voltaire et des autres écrivains qui avaient traité le même sujet.

C—AU.

GOLIUS (JACQUES), orientaliste célèbre, naquit à la Haye en 1596, d'une famille ancienne et distinguée. Doué d'une capacité extraordinaire et d'une grande inclination pour les lettres, il étudia successivement les langues anciennes, la philosophie, les antiquités grecques et romaines, la théologie, la médecine et les mathématiques. A l'âge de vingt ans, il quitta l'université de Leyde pour habiter la campagne et y perfectionner ses

(1) Les ouvrages de Goldsmith ont joui dans ces derniers temps d'une grande vogue en France. Ils ont été pour la plupart imprimés en anglais, et traduits plusieurs fois. Le *Vicaire de Wakefield* y est devenu classique. Voyez la *France littéraire* de Quérard, t. 3, p. 401 et suiv., et la *Littérature française contemporaine*, par M. Bourquelot, t. 4, p. 122 et suiv. Une biographie intéressante de Goldsmith a été donnée par Washington Irving, Londres, 1849, in-12. Le même avait donné précédemment à Paris en 1825 les *Miscellaneous works* de Goldsmith en 4 volumes. Enfin parut à Londres en 1848 *The life and adventures of Oliver Goldsmith*, biographie dans laquelle Forster a mis habilement en œuvre les riches matériaux rassemblés par Prior dans la compilation intitulée *Life of Oliver Goldsmith*, Londres, 1837, 2 vol.; seconde édition, 1848, in-8°.

brillantes études dans le silence de la retraite. L'excès du travail lui causa une grave maladie. Après son rétablissement, il accompagna la duchesse de la Trémoille en France, et alla professer le grec à la Rochelle, où il avait été appelé. Golius n'exerça point longtemps cet emploi. Les guerres de religion qui agitaient alors la France lui inspirèrent le désir de retourner en Hollande; et il quitta la Rochelle plusieurs années avant la soumission de cette ville, qui n'eut lieu qu'en 1628. C'était particulièrement sous le célèbre Erpenius qu'il s'était livré à l'étude de l'arabe. Les Provinces-Unies ayant envoyé un ambassadeur au roi de Maroc en 1622, Golius l'accompagna : son but était de se perfectionner dans la connaissance de l'arabe. Erpenius, qui sentait par sa propre expérience combien il eût retiré de fruit d'un séjour de quelques années dans les pays où l'arabe est parlé, recommanda particulièrement à son disciple l'observation de tout ce qui tient aux mœurs, aux habitudes, aux usages, aux préjugés, aux proverbes, en un mot de tout ce que l'étude des livres ne saurait apprendre ou n'apprend que très-imparfaitement. Golius, ayant présenté au roi de Maroc un Atlas et le Nouveau Testament en arabe publié par Erpenius, reçut de ce prince plusieurs marques de bienveillance. Cependant l'ambassade n'obtenait aucune réponse à ses demandes : Golius les renouvela dans une requête qu'il composa en arabe. Le roi de Maroc, charmé du style de cette pièce, voulut que l'auteur lui fût présenté. Golius ne put soutenir une conversation en arabe; mais il se servit de l'espagnol, langue que ce prince parlait, et les états obtinrent l'objet de leurs sollicitations. Pendant son séjour en Barbarie, Golius acheta plusieurs manuscrits, réunit des matériaux pour l'histoire des chérifs, et leva un plan de la ville de Fez, qu'on peut voir dans le *Journey to Mequinez* de Vindus, 1721, in-8°. Erpenius, attaqué peu après le retour de Golius d'une maladie contagieuse qui le mit au tombeau, et pendant laquelle il reçut de son élève les soins les plus tendres, le recommanda en mourant aux états comme le seul de ses élèves qui pût dignement le remplacer. Ce vœu fut exaucé, et Golius obtint la chaire de son maître. Vers 1623 il partit pour le Levant, toujours animé du désir de se perfectionner dans les langues orientales et de visiter le pays, objet favori de ses études. Au bout d'un an et demi de séjour à Alep, il fit quelques courses dans l'Arabie, la Mésopotamie, et revint par terre à Constantinople. Là son savoir et sa bonne conduite lui firent de nombreux amis, même parmi les Turcs, et facilitèrent puissamment ses recherches littéraires en lui ouvrant l'entrée des bibliothèques. Enfin, riche de connaissances acquises sur les lieux mêmes et de manuscrits en diverses langues de l'Asie, il revint à Leyde en 1629. Pendant son absence il avait été nommé à la chaire de mathématiques, vacante en l'université de cette ville par la mort de Snellius.

Depuis son retour, tous ses moments furent consacrés soit à l'enseignement public, soit à la composition d'ouvrages, dont plusieurs sont malheureusement restés imparfaits. Il mourut le 28 septembre 1667, quoique son heureuse et forte constitution semblât lui promettre une plus longue vie. On a de ce savant : 1° *Chadzrat-aladab min kelam alarab*, h. e. *Proverbia quædam Alis imperatoris muslemici, et Carmen Tograi poetæ doctiss.*; *necnon dissertatio quædam Aben-Synæ*, Leyde, 1629, in-8°. Ce volume, purement arabe, ne porte point de nom d'éditeur; mais on sait que Golius le fit imprimer pour l'usage de ses auditeurs. Math. Ancheron, qui professa dans la suite la philosophie à Copenhague, ayant eu entre les mains la version latine du poème de Tograi faite par Golius, et restée manuscrite, la publia à Utrecht en 1707, in-8°, en y joignant le texte et des notes. H. van der Slooz a donné une nouvelle édition du même poème et de cette traduction à Franeker, en 1769, in-4° (voy. TOGRAI). 2° *Lexicon arabico-latinum, contextum ex probatioribus Orientis lexicographis : accedit index copiosissimus, qui lexici latino-arabici vicem explere possit*, Lëyde, 1635, in-fol. Giggei s'était attaché au *Camous*, ou lexique arabe de Firouzabadi : Golius, au contraire, prit pour guide principal le *Sihah* de Djehéri; mais il consulta un grand nombre de dictionnaires et d'autres ouvrages en tout genre. Il suivit aussi dans la rédaction de son ouvrage un ordre systématique que Giggei, imitant en cela les lexicographes arabes, avait tout à fait négligé. Un autre avantage du dictionnaire de Golius, c'est le soin qu'il a pris de s'assurer de la vraie signification des termes arabes employés par les auteurs originaux pour expliquer les mots de la même langue. Giggei s'est souvent laissé tromper, ou par de mauvaises leçons, ou par l'équivoque des termes qui sont susceptibles de diverses acceptions; d'où il suit qu'on ne doit faire usage de son dictionnaire qu'avec une sage critique. Ajoutons que, quoique le dictionnaire arabe de Castell, qui fait partie de son *Lexicon heptaglotton*, soit plus riche que celui de Golius, ce dernier a l'avantage d'être d'un usage plus commode. Zeltner dit sans fondement que Dav. Clodius en corrigea les épreuves; car ce savant, né en 1644, avait à peine neuf ans lorsque le *Lexicon* de Golius parut. Dès 1634 l'auteur s'occupait d'en préparer une nouvelle édition, ainsi qu'on l'apprend par une de ses lettres adressée à Pococke. C'est sans doute cette lettre qui a fait attacher longtemps un grand prix à un exemplaire du *Lexicon* chargé de notes manuscrites de Golius, et qu'on regardait comme renfermant les matériaux de l'édition projetée; mais un examen attentif a convaincu que cet exemplaire offrait simplement le recueil des épreuves sur lesquelles Golius indiquait les corrections ou additions à faire à son travail; et en effet ces notes ou corrections se trouvent fondues, soit dans le cours du dictionnaire, soit dans l'appen-

dix. Au surplus cet exemplaire se conserve aujourd'hui dans la bibliothèque royale de Stuttgart (voy. Schnurrer, *Bibl. arabica*). 5° *Muhammedis fil. Keliri Ferganensis, qui vulgo Alfraganus dicitur, elementa astronomica, arabice et latine, cum notis ad res exoticas sive orientales, quæ in iis occurrunt*, Amsterdam, 1669, in-4°. Golius mourut avant d'avoir mis la dernière main à cet ouvrage. Ses notes s'arrêtent au neuvième chapitre, qui traite des principales villes du monde selon l'ordre des sept climats. On ne peut trop regretter que Golius n'ait pas terminé ce travail, qui est une mine féconde d'érudition orientale (voy. ALFEGAN). 4° *Ahmedis Arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timuri qui vulgo Tamerlanes dicitur, historia*, Leyde, 1656, in-4°. Cette édition, purement arabe, d'une histoire très-célèbre en Orient, est peu correcte. Golius promettait dans sa préface d'en donner dans un second volume la traduction latine accompagnée de notes; mais, quoiqu'il ait survécu trente ans à la publication du texte, sa traduction n'a pas vu le jour. Elle n'était certainement point faite lorsque le premier volume parut; car il n'aurait pu le traduire sans reconnaître combien le texte était fautif et avait besoin de nombreuses corrections. Il manque aussi dans l'édition arabe de Golius le long morceau que l'auteur a intitulé *Khat imah*, ou *Épilogue*. Gronovius assure dans l'éloge de Golius que sa traduction de l'*Histoire de Tamerlan* était sur le point d'être imprimée lorsque la mort le frappa. Le manuscrit autographe, chargé de corrections et accompagné de notes, a passé dans la bibliothèque Bodléienne avec les autres manuscrits de l'auteur. Il paraît au surplus qu'il a été fait plusieurs copies de cette traduction (voy. Schnurrer, *Bibl. arabica*, et l'article ARAB-CHAN). 5° On doit à Golius l'édition de la grammaire arabe d'Erpenius, Leyde, 1656, in-4°. C'est une réimpression de l'édition de 1656, à laquelle Golius a fait les additions suivantes : 1. *Adagiorum arab. centuriæ III*; 2. *Poëtarum sententiæ LIX*; 3. *Concessus I Hariri*; 4. *Carmen Abul-Olæ*; 5° *Patriarchæ Antioch. Eliæ III, qui floruit circa A. Chr. 1180, homelia de nativ. Christi*. Cette homélie avait déjà été imprimée à part, et vraisemblablement en 1629, de format in-8°. Elle se trouve jointe ordinairement à l'ouvrage précédemment indiqué sous le n° 1. Hottinger assure que la traduction latine avait aussi paru séparément. A tous ces morceaux sont jointes des scolies et une traduction latine. Les pièces suivantes sont en arabe seulement : *Arabum sent. CCXXXII, aliæ solutis, aliæ ligatis verbis*; — *Korani cap. XXXII*; — *Abul-Olæ carmen aliud*. 6° *Dictionarium persico-latinum*. Selon Gronovius, Golius se livra sérieusement à l'étude du persan à l'âge de cinquante-quatre ans. Cependant ce dictionnaire, fruit de ses travaux, était déjà prêt à être imprimé lorsqu'il publia son dictionnaire arabe, ainsi qu'il l'assure dans la préface de ce dernier. A sa mort on trouva le *Diction-*

naire persan parmi ses manuscrits. Edm. Castell y a fait des additions considérables, et l'a publié dans son *Lexicon heptaglotton*. La connaissance de la langue chinoise n'était point étrangère à Golius, ainsi qu'on en peut juger par l'*Atlas sinicum* du P. Martini, où il a donné sous le titre d'*Additamentum* une petite dissertation, *De regno Calayo*, dans laquelle il cherche à établir que le Cathai des Orientaux est la contrée connue sous le nom de Chine, en rapprochant des noms de mois donnés en langue du Cathai par Nassir-Eddin les mêmes noms en langue chinoise. Outre les ouvrages que nous venons d'indiquer, il en est d'autres qui n'ont point vu le jour, ou bien auxquels il a seulement contribué. Le catalogue des manuscrits des bibliothèques d'Angleterre et d'Irlande fait mention : 1° d'une traduction latine du *Vocabulaire persan-turc* de Mohammed-Ibn-Hadja-Elia : ouvrage qui a peut-être servi de base au *Dictionnaire persan* de Golius; 2° d'une version latine du petit poëme turc intitulé *Chah wê Kêda (le Roi et le Pauvre)*; 3° et de plusieurs fragments de l'*Histoire de Timur*, extraits et traduits de Mirkhond, et destinés à entrer dans les notes qui devaient accompagner la traduction de l'historien Arab-Chah. C'est aux soins de Golius qu'est due l'édition du *Nouveau Testament* en grec vulgaire, Genève, Chouet, 1658, in-4° (voy. Lelong, *Biblioth. sacra*, p. 227). Il avait aussi traduit en arabe la confession des réformés, leur catéchisme et leur liturgie. Golius employa à cette traduction, qui n'a point été imprimée, un Arménien qu'il garda auprès de lui pendant deux ans, et auquel il fit ensuite obtenir une pension des états. C'est sans doute le même personnage nommé Hackwirdi qu'il cite souvent dans son *Dictionnaire* sous l'abréviation *Hackw.* Hyde, dans ses *notes* sur l'*Itinéraire* de Peritsol, reproche à Golius, et suivant toute apparence avec raison, d'avoir ajouté souvent trop de foi aux assertions de cet étranger, qu'il qualifie de *mendacissimus homo persa*, et d'avoir inséré dans son *Dictionnaire persan*, sur la seule autorité de Hackwirdi, beaucoup de choses hasardées. Enfin il sera peut-être honorable pour la mémoire de Golius de dire qu'il entretenait des correspondances avec la plupart des hommes célèbres de son temps, et entre autres avec Descartes.

S. D. S.—Y.

GOLIUS (PIERRE), frère aîné du précédent, entra de bonne heure dans l'ordre des carmes déchaussés, et y prit le nom de Célestin de Ste-Li-divine. Comme son frère il se livra à l'étude des langues orientales, les enseigna même dans le couvent de son ordre à Rome; et, embrassant la carrière des missions, il passa en Syrie, où il devint supérieur des carmes de son ordre au monastère de Mar-Elia dans le mont Liban. Ce fut là, vers 1645, qu'il fit connaissance avec le fameux solitaire Galaup de Chasteuil (voy. GALAUP). Le P. Elie ayant été élevé à l'archevêché d'Eden, M. de Chasteuil, entraîné par les sollicitations du P. Célestin, vint habiter à Mar-Elia et y mourut.

Le P. Célestin prononça son oraison funèbre en arabe; on lui attribue aussi l'épithaphe mise sur le tombeau de ce solitaire, qu'on lit dans le *Voyage au Liban* de la Roque. Ses connaissances dans les langues orientales le firent choisir par Sergius Risius, archevêque de Damas, pour travailler à la Bible arabe que ce prélat commença, et qui fut imprimée à Rome en 1671. Le général de son ordre l'ayant fait visiteur des missions, il partit pour les grandes Indes, et mourut à Surate dans le cours de ses visites. On ignore l'époque de sa mort. On doit au P. Célestin de Ste-Liduvine : 1° une *Traduction arabe de l'Imitation de Jésus-Christ*, imprimée à Rome à la Propagande en 1663, in-8°, et réimprimée par les soins de Calenberg, Halle, 1738-1739, 4 parties in-8°. Étienne-Évode Assemani a trouvé dans la bibliothèque palatine des Médecis une traduction manuscrite arabe de l'*Imitation*, faite par le P. Ignace d'Orléans, capucin, à Alep en 1658, vingt-cinq ans avant que la traduction du P. Célestin eût paru; et comme il l'a reconnue conforme à celle du carme déchaussé, Assemani pense que ce dernier doit être appelé plagiaire plutôt que traducteur. Comme nous ne connaissons point la version du P. Ignace, nous suspendrons notre jugement. 2° *Vie de Ste-Thérèse*, traduite de l'espagnol en arabe. 3° Autre traduction de cette langue en latin de *Sentences* et de *Paraboles* recueillies de divers auteurs. La Bibliothèque des écrivains de son ordre lui attribue encore divers autres ouvrages ou traductions. Voyez *Bibl. Carmelitana* du P. Cosme de Villiers. J—N.

GOLLETI et non GOLÉTY (ANTOINE), natif d'Attignat en Bresse, vers 1607, entra chez les jésuites de Lyon en 1627, et professa successivement dans leur collège la rhétorique, la philosophie et la théologie morale. On a de lui : 1° *Musæ attinacenses, sive carminum libri VI...* Lugduni, Ant. Molin, 1657, in-12. M. Depéry (aujourd'hui évêque de Gap) a reproduit dans la *Biographie de l'Ain*, t. 1, p. 111 à 113, plusieurs épigrammes extraites de ce recueil. 2° *Selecta Martialis epigrammata quæ Ant. Golleti exemit ex impudiciæ cæno...* Lugd., Ant. Thomas, 1675, in-12. La seconde partie de ce volume contient quatre livres d'épigrammes de la composition du P. Golleti, les deux premiers en latin et les deux autres en français; la suivante mérite peut-être que nous la citions :

Quand Pilate voulut accorder la requête
Qui portait à la mort le sauveur des humains,
Au lieu de lui laver les mains,
Il lui fallait laver la tête.

Nous ferons observer qu'avant le P. Golleti, Maxime de Turin avait dit dans une de ses homélies que Pilate, bien qu'il se soit lavé les mains, ne se lava jamais de son crime. 3° *Symposii poetæ veteris ænigmata quibus Ant. Golleti notas breves adjecit*, Lugduni, Ant. Thomas, 1675, in-12. Cette édition a été inconnue à Lemaire et à

Schweiger. 4° *Horatii puriores ode cum observationibus*, Lugduni, A. Thomas, 1676, in-12; 5° *les Remèdes choisis de l'herboriste d'Attigna* (sic), Lyon, Matth. Desmares, 1690, in-12; 6° *les Œuvres médicales de l'herboriste d'Attigna...* Lyon, Jean Thioly et Ant. Boudet, 3 vol. petit in-12. Il est à remarquer que le rédacteur du catalogue Falconet a pris le nom d'Attigna pour celui de l'auteur de ce livre. Le P. Golleti a laissé en manuscrit : 1° un *Commentaire latin sur les satires de Juvénal*, conservé dans la bibliothèque de la ville de Lyon; 2° une vie des saints de la maison royale de France, écrite en latin et intitulée *Paradisus li-liorum*. M. Jules Baux, archiviste du département de l'Ain, en possède le manuscrit autographe. La date de la mort du P. Golleti nous est inconnue. A. P.

GOLLUT (Louis), historien, né dans le 16^e siècle à Pesmes, petite ville du comté de Bourgogne, fit ses études à l'université de Dôle, alors très-florissante. Il trouva un protecteur plein de zèle dans Claude de la Baume, son condisciple, qui l'emmena avec lui en Italie, où il demeura plusieurs années. De retour dans sa patrie, il prit ses degrés en droit, et commença à exercer la profession d'avocat. En 1570 le roi d'Espagne Philippe II ayant créé dans l'université de Dôle une chaire de littérature latine, Gollut en fut pourvu le premier, et la remplit avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1595. Il était alors âgé d'environ 60 ans. On a de lui : 1° *Gymnæsii Dolani grammatica latina*, Lyon, 1572, in-8°. Il dédia cette grammaire à Cl. de la Baume, alors archevêque de Besançon. 2° *Paroles mémorables de quelques grands personnages, entre lesquelles sont plusieurs mots joyeux et rustiques*, Dôle, 1589, in-12. Ce petit ouvrage est devenu très-rare. 3° *Les Mémoires historiques de la république séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*, ibid., 1592, in-fol. Les exemplaires avec le titre de Dijon, 1647, ne diffèrent des premiers que par le changement de frontispice (1). « Cet ouvrage, dit « M. Grappin, est excellent pour la connaissance « des événements qui regardent la province; et « l'on peut même, en ce qui concerne les évé- « nements liés à l'histoire générale, mettre Gollut de « niveau avec beaucoup d'écrivains de son temps. » Cependant on lui reproche avec raison de ne pas être toujours impartial, et de ne pas citer les sources où il a puisé. Les gouverneurs de Besançon, irrités de ce qu'il disputait à cette ville le titre de capitale du comté de Bourgogne, firent brûler publiquement son ouvrage, et en prohibèrent la vente dans l'étendue de leur juridiction,

(1) M. Duvernoy, membre de l'Académie de Besançon, a donné en 1844-46, une nouvelle édition des *Mémoires historiques de la république séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*, Arbois, 1 vol. gr. in-8° à 2 colonnes. M. Duvernoy a enrichi de notes et d'éclaircissements historiques cette édition, corrigée sur les documents contemporains et soumise à une révision sévère. Elle est de plus accompagnée de tables méthodiques par M. Bousson de Mairet. E. D—s.

sous peine d'amende. Gollut se défendit par un *Mémoire*, cité dans le catalogue des manuscrits du président Chifflet. Gollut annonçait une *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, qui n'a point paru; et il avait composé pour l'éducation de son fils : 1^o *Dictionnaire des personnes et choses nommées dans l'histoire depuis cinq cents ans*; 2^o *De veterum philosophorum familiis, successionibus et regulis*; 3^o *Syntagmata et institutiones œconomiae litterariae, rerumque politicarum et militarium*; 4^o des *Commentaires sur Pomponius Mela*, etc. Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu. W—s.

GOLNIEWSKI (CHRYSOSTOME), poète polonais du 17^e siècle, a composé dans la langue de son pays un poème sur la victoire de Kirchholin, que Chodkiewicz, un des plus fameux généraux polonais, remporta en 1603 sur les Suédois, commandés par Charles, duc de Sudermanie, depuis roi de Suède. Le poème de Goliniewski fut imprimé à Vilna, en 1605, in-4^o. C—AU.

GOLOVNIN (VASSILI ou BASILE), navigateur russe, entra de bonne heure au service, et se distingua par sa bravoure et son habileté. En 1807, l'empereur Alexandre, voulant faire relever avec soin les côtes de son vaste empire baignées par le grand Océan septentrional, chargea Golovnin de cette mission. Il partit de Cronstadt, sur la corvette la *Diane*, et arriva en 1809 au Kamtchatka. En 1810 il en partit pour explorer la côte nord-ouest de l'Amérique, où les Russes ont des établissements. De retour au Kamtchatka, Golovnin reçut, le 11 avril 1811, l'ordre de reconnaître avec la plus grande exactitude les Kouriles méridionales, les îles Chantar, situées dans la mer d'Okhotsk, et toute la côte depuis les 55° 58' de latitude nord jusqu'au port d'Okhotsk. Le 4 mai il put sortir de la baie d'Avatcha; le 17 juin il avait déjà effectué la reconnaissance des Kouriles soumises à la Russie, et il arriva devant Itouroup, île occupée par les Japonais. Après quelques pourparlers sur le motif de sa venue à terre avec le commandant de l'île, auquel il répondit que c'était pour s'approvisionner de bois et d'eau, et que ses intentions étaient pacifiques, le Japonais lui parla des dévastations commises peu d'années auparavant sur des terres voisines par des Russes. Golovnin s'efforça de lui démontrer que des navires marchands avaient pu seuls se rendre coupables de ces excès. Le Japonais parut satisfait de ces raisons; on se fit mutuellement des présents, et Golovnin, muni d'une lettre de recommandation adressée au commandant d'Ourbitch, fit voile pour cette île. Les vents contraires l'ayant empêché d'y aborder, il se dirigea vers Kounachir, où il arriva le 4 juillet. Il y fut reçu à coups de canon; mais il ne voulut pas tirer vengeance de ces démonstrations hostiles. Enfin le 10 on lui fit connaître par des signaux qu'il pouvait débarquer. « Je n'avais plus besoin des » Japonais, dit-il; ma corvette était bien appro- » visionnée d'eau, de bois et de vivres pour plus

« de deux mois : mais l'espoir d'être utile à ma » patrie, en devenant l'intermédiaire d'une ré- » conciliation entre les deux pays, et le désir de » faire oublier tout ce qui s'était passé, me déci- » dèrent à descendre à terre. » Il y alla le lende- main avec deux de ses officiers, quatre matelots russes et un interprète kourilien. On leur fit un accueil très-amical; mais à la fin du repas, tous furent arrêtés et garrottés, dépouillés de tout ce qu'ils avaient dans leurs poches, puis emprisonnés dans le fort. Le 15 on les conduisit au détroit qui sépare Kounachir d'Ileso; le 16 ils continuèrent leur route par terre dans cette dernière île, et entrèrent le 8 août dans une grande prison bâtie pour eux près de Khakodade. Là, on leur fit subir de longs et minutieux interrogatoires, et le 27 septembre ils furent transférés à Matzmai, capitale de l'île. Malgré la rigueur de leur captivité, ils n'avaient pas à se plaindre du traitement qu'ils éprouvaient. En 1812 on leur permit même de faire des promenades sous la surveillance d'une escorte. Ils en profitèrent pour observer les environs de leur prison, et choisir d'avance la route qu'ils prendraient quand ils pourraient s'enfuir. Le 25 avril, à minuit, ils effectuèrent ce projet et parvinrent près du bord de la mer. Arrêtés alors, ils furent ramenés à Matzmai le 5 mai, et on ne les traita pas plus mal. Le 6 septembre Golovnin, mandé au château, apprit que M. Ricord, son lieutenant, avait entamé des négociations pour qu'il fût mis en liberté avec ses compagnons d'infortune; elles ne furent terminées que l'année suivante, quand il eut été constaté que le gouvernement russe n'avait pas ordonné les hostilités commises par Khvostof, et le 7 octobre ils furent conduits, dans une chaloupe japonaise, à bord de la *Diane*. Tous leurs effets leur furent rendus; on leur fit des présents, et on les combla de toute sorte d'égards. La corvette aborda heureusement au Kamtchatka; le 2 novembre Golovnin partit pour St-Petersbourg, où il arriva le 22 juillet 1814. Il obtint, ainsi que ses officiers, de l'avancement dans la marine, et de plus des marques de la munificence impériale. Les matelots reçurent leur congé avec une pension, et l'interprète kourilien fut également récompensé. En 1817 une nouvelle mission fut confiée à Golovnin pour explorer le grand Océan dans toute son étendue; il la remplit d'une manière satisfaisante sur la corvette le *Kamtchatka*. Il visita de nouveau le pays de ce nom, et fut de retour à St-Petersbourg le 15 novembre 1818. Il mourut dans cette ville en 1852, victime du choléra. On a de lui, en russe : *Voyage de M. Golovnin, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie, contenant le récit de sa captivité chez les Japonais*, pendant les années 1811, 1812, 1813, et ses *Observations sur l'empire du Japon*, St-Petersbourg, 1816, 2 vol. in-8°, avec carte et figures. Il en parut en 1817 une traduction allemande, par C.-J. Schultz,

Leipsick, 1817, 2 vol. in-8°. C'est sur cette version que l'auteur de cet article en a publié une traduction française, Paris, 1818, 2 vol. in-8°, carte et fig. La relation du capitaine Ricord est insérée dans le deuxième volume. Le récit des aventures de Golovnin excite un intérêt d'autant plus vif que, malgré tout ce qu'il eut à souffrir, jamais il ne montre la moindre animosité contre les Japonais. Racontant avec une modération exemplaire tous les événements de sa captivité, il rend une justice éclatante à leurs bonnes qualités. Les renseignements qu'il donne sur cette nation sont extrêmement précieux; car, bien que captif, il avait les plus grandes facilités pour observer tout ce qui l'entourait, et il a pu recueillir de la bouche d'officiers, de fonctionnaires publics et de savants, des particularités que d'autres voyageurs n'ont pas eu l'occasion de connaître. Golovnin est un observateur exact et consciencieux, et sa relation est une des plus intéressantes que l'on puisse lire. Les traductions française et allemande ont un avantage sur l'original imprimé en Russie, parce que celui-ci avait, par ménagement pour quelques personnages tenant à la compagnie russe d'Amérique, subi des modifications dans certains passages que les deux versions reproduisent tels qu'ils avaient été écrits. On trouve un extrait de la relation de Golovnin dans le tome 4 de l'ouvrage intitulé *le Japon*, par M. Breton, Paris, 1818, 4 vol. in-16, fig. Le même auteur a publié : *le Japon, ou Voyage de Paul Ricord aux îles du Japon en 1811, 1812, 1813, pour la délivrance du capitaine Golovnin*, Paris, 1822, 2 vol. in-16, fig. Ce livre contient encore les *Observations* de Golovnin sur les mœurs des Japonais. E—s.

GOLOWIN (IWAN MICHAELOWITCH) était issu d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Russie. Pierre le Grand l'éleva aux premières dignités, et lui témoigna toujours une grande confiance. Dans une circonstance particulière, on vit d'une manière frappante l'ascendant que cet homme vertueux et intègre avait pris sur un maître d'ailleurs si jaloux de son pouvoir. En 1710 le czar fit le projet d'assiéger Wiborg, capitale de la Carélie, et l'une des clefs du territoire suédois du côté de la Baltique. Mentchikow eut l'ordre d'approvisionner la flotte; il présenta cet ordre au sénat, qui, d'une voix unanime, résolut que les approvisionnements seraient fournis par les cultivateurs du gouvernement de Nowgorod, le plus voisin de Wiborg. Cette résolution fut soumise à Pierre quand il parut dans le sénat. Il n'y aperçut point la signature de Golowin, qui était absent, et qui fut aussitôt appelé. Celui-ci lut le papier et le déchira. Pendant que les autres sénateurs éprouvaient les agitations de la crainte, et que l'empereur se livrait à la colère, Golowin traça ces mots avec le plus grand sang-froid : « Il est injuste d'imposer de nouveaux fardeaux au peuple déjà accablé. Les sénateurs qui possè-

« dent des villages entiers aux environs de St-Pétersbourg peuvent aisément fournir de leurs greniers les provisions nécessaires. Je m'inscris pour dix mille mesures (*tchetwerts*) de seigle. » Il donna le papier à son voisin, et aucun des sénateurs n'osa refuser sa signature. Le monarque irrité fut apaisé aussitôt, et rendit justice à Golowin. Il appréciait tellement ses vertus et les services qu'il avait rendus à l'État, qu'il fit frapper en l'honneur de ce magistrat une médaille ayant pour inscription ces mots : *Consilio et robore*; elle se trouve dans le recueil de *Tiregale*, p. 63. C—AU.

GOLOWIN (FÉDOR-ALEXIEWITCH), de la même famille que le précédent, parvint à la dignité de grand chancelier de Russie sous le règne de Pierre le Grand. Il fut aussi quelque temps gouverneur de Sibérie. Il s'était distingué, dès l'année 1689, dans les négociations avec la Chine, et avait signé un traité de paix perpétuelle entre cet empire et la Russie. Lorsque Pierre entreprit son premier voyage dans l'étranger, Golowin fut du nombre de ceux qui l'accompagnèrent. Les étrangers furent frappés de sa politesse et de ses connaissances. Il aimait les arts et les protégeait. Le séjour qu'il fit en Sibérie comme gouverneur de cette province fut une époque heureuse pour les habitants; et le souvenir n'en est pas encore effacé. — Son fils, le comte *Nicolas Golowin*, né en 1694, fut employé dans la carrière diplomatique, et passa plusieurs années en Suède en qualité de ministre de la cour de Russie. Il devint ensuite président du collège de l'amirauté. Lorsqu'en 1741 l'impératrice Élisabeth se rendit à Moscou, elle remit l'administration générale au comte Nicolas Golowin, dont elle connaissait le zèle et les talents. C—AU.

GOLTZ (GEORGE-CONRAD, baron DE), général prussien d'un grand mérite, naquit en 1704 à Parsow en Poméranie, d'une famille qui, depuis le commencement du 12^e siècle, s'était constamment distinguée dans la carrière des armes. Le baron de Goltz reçut sa première éducation chez les jésuites à Thorn; mais sa famille le destinant à la carrière diplomatique, son oncle, le comte de Manteufel, alors ministre du roi de Pologne, électeur de Saxe, le fit entrer au service de son souverain après que le jeune Goltz eut terminé ses études à l'université de Halle. En 1727, il accompagna, comme conseiller de légation, le comte de Hoym dans son ambassade à Paris; mais rappelé deux ans après, il fut nommé chambellan et conseiller de légation effectif. Les intrigues qui agitaient alors la cour de Pologne, la disgrâce de son protecteur et de quelques autres personnages généralement estimés, lui inspirèrent du dégoût pour la vie de courtisan. Il donna sa démission, et passa en 1729 au service militaire du roi de Prusse. Nommé officier, il se fit bientôt distinguer par une grande exactitude, et plus encore par ses connaissances multipliées. Le roi

Frédéric-Guillaume l'envoya en 1733 à Varsovie, avec la mission d'y observer et d'influencer les mouvements des partis agités par les puissances étrangères, à l'occasion de la mort du roi Auguste et d'une nouvelle élection au trône de Pologne. Le baron de Goltz pénétra leurs projets et en rendit compte à son souverain, qui, content de sa conduite, l'avança assez rapidement dans l'armée. Quand Frédéric II monta sur le trône, en 1740, il attacha cet officier à sa personne et le nomma son adjudant-général. En cette qualité il servit son souverain d'une manière brillante, non-seulement comme officier, mais comme négociateur et comme administrateur dans les deux premières guerres de la Silésie. Après la paix il s'occupa de différents objets d'économie publique. Il présenta au roi des mémoires sur les moyens de fertiliser des terres incultes, d'établir de nouveaux villages, de distribuer convenablement les impositions, dessécher des marais, etc. On lui doit aussi l'invention d'une nouvelle espèce de fourgons, de nouveaux fours pour l'armée, et d'une espèce de bateaux très-commodes pour le transport des vivres. Frédéric II affectionnait tellement ce fidèle compagnon de ses dangers et de sa gloire, que la mort prématurée du baron de Goltz, arrivée le 4 août 1747, l'ailligea beaucoup; et il composa lui-même l'éloge de ce général, qui fut lu à l'Académie des sciences à Berlin, et qu'on trouve dans les œuvres du roi de Prusse.

B—H—D.

GOLTZ (le baron BERNARD-GUILLAUME DE), diplomate prussien, né vers 1750, d'une ancienne famille, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes, et y déploya quelque valeur sous les yeux du grand Frédéric, qui le distingua et le nomma son aide de camp, avec le grade de général-major. Il l'envoya ensuite, comme son ministre plénipotentiaire, à la cour de Versailles (1772), et l'y chargea des négociations les plus difficiles. Le baron de Goltz s'en acquitta toujours avec habileté. Il était encore auprès de cette cour à l'avènement de Frédéric-Guillaume, et il contribua beaucoup à rendre plus amicales les relations des deux puissances, qui s'étaient un peu refroidies depuis quelques années. Dans les premiers temps de la révolution de France, le baron de Goltz rendit encore de grands services à sa cour. Un long séjour dans ce pays, beaucoup de tact et de finesse, lui avaient fait parfaitement connaître les hommes et les choses; et sans dépenser beaucoup d'argent, suivant l'usage des Prussiens, il sut plus d'une fois se procurer des renseignements utiles. Ce fut lui qui, au commencement de 1792, fit connaître à Berlin les instructions qu'on venait de donner à M. de Ségur, et qui par là prépara à l'ambassadeur français un accueil très-fâcheux pour lui. Le baron de Goltz quitta la France au mois de mai de cette année, dès que la guerre fut déclarée à l'Autriche, et il retourna dans sa patrie, où il cessa d'être employé, si ce

n'est à des négociations secrètes et dans ses fonctions de chambellan. A la fin de 1794, Frédéric-Guillaume le chargea de l'importante et difficile mission d'aller négocier la paix à Bâle avec les envoyés de la république française. Il partit de Berlin avec le titre de comte et des instructions données par Haugwitz, qui lui prescrivaient surtout de ne pas se laisser entraîner à Paris. Il résista donc avec beaucoup de force à la proposition de ce voyage, qui lui fut faite par le ministre de France Barthélemy; et le comité de salut public fut obligé de se contenter de l'envoyé subalterne Harnier. Les premières ouvertures se firent avec quelque réserve, et les Français trouvèrent que le comte de Goltz était difficile et minutieux. Ils commençaient à craindre pour l'issue de cette grande affaire, lorsque le diplomate prussien mourut presque subitement, le 6 février 1795. Il fut inhumé à Bâle avec de grands honneurs, auxquels concoururent également les Français et les Allemands de toutes les nations. Le comte de Hardenberg le remplaça à Bâle, et ce fut lui qui eut l'honneur de signer le traité de paix. — Le comte *Alexandre DE GOLTZ*, de la même famille, fit toutes les guerres de Frédéric II, et fut envoyé par ce prince auprès du khan des Tartares, en 1761, afin d'exciter ces peuples à faire une diversion contre la Russie en faveur de la Prusse. Il alla ensuite faire la guerre en Portugal, y devint feld-maréchal, et passa de là au service du Danemarck, où il est mort, après avoir obtenu le grade de général d'infanterie, en novembre 1818.

M—D J.

GOLTZ (AUGUSTE-FRÉDÉRIC-FERDINAND, comte VON DER), homme d'État prussien, naquit à Dresde le 20 juillet 1763, d'une ancienne famille noble établie dans la Prusse occidentale, et encore aujourd'hui divisée en plusieurs branches. Après avoir fait ses études à Leipzig et à Francfort sur l'Oder, il passa en 1787 au service public de Prusse, devint l'année suivante conseiller privé de légation à Varsovie, en 1791 envoyé à Copenhague, en 1793 dans la même qualité à Mayence. Rappelé en 1797, il reçut une mission pour Stockholm. A partir de 1802 il représenta la Prusse à St-Petersbourg, suivit l'empereur Alexandre à son quartier général en 1807; et comme Napoléon, dans les conférences de Tilsitt, refusait d'admettre la coopération du ministre de Hardenberg, de Goltz accepta le portefeuille des affaires étrangères, et prit une part active aux arrangements de 1812 entre la France et la Prusse. Au commencement de la guerre de l'indépendance allemande, il resta à Berlin en qualité de président de la commission de gouvernement. Le prince de Hardenberg ayant repris la direction des affaires étrangères après la première paix de Paris, de Goltz devint grand maréchal de la cour. En 1816 il fut envoyé à la diète germanique, et nommé en 1817 conseiller d'Etat. Son poste de grand maréchal lui fut rendu à son

rappel de la diète en 1824. Il mourut le 17 janvier 1852. Z.

GOLTZIUS (HUBERT) naquit le 30 octobre 1526, à Venloo, dans le duché de Gueldre. Son père, Roger, né à Würtzbourg, était peintre, et lui donna les premières leçons de son art. Hubert entra ensuite dans l'école de Lambert Lombard, peintre liégeois : il annonça de bonne heure son goût ou plutôt sa passion pour les arts, les lettres et surtout les antiquités. Il demeura douze ans à Anvers, occupé de ces études, et il publia en 1557 son premier ouvrage sur les médailles des empereurs, depuis Jules César jusqu'à Ferdinand, père de Charles-Quint, ouvrage qui a été traduit dans la même année (1660) en espagnol, et réimprimé en 1661 à Anvers, avec des explications françaises. Il y avait en 1558 à Bruges deux frères aussi distingués par leur savoir que par leur naissance : ils invitèrent Goltzius à venir dans leur ville, et il y commença plusieurs ouvrages qu'il donna ensuite au public. Goltzius sentait bien que les voyages étaient nécessaires pour acquérir un certain degré d'instruction dans les sciences auxquelles il se livrait. Après avoir passé quatre mois à Bruges, il partit vers la fin de la même année, et parcourut pendant deux ans l'Allemagne, l'Italie et la France, où sa réputation l'avait devancé. Il y reçut un accueil très-flatteur, et les cabinets de tous les curieux lui furent ouverts. Il revint à Bruges en 1560, chargé d'une abondante moisson, et il s'appliqua avec ardeur à expliquer les médailles qu'il avait vues dans ses voyages ou qui ornaient le riche cabinet de son généreux protecteur Marc Laurin. Celui-ci avait libéralement contribué aux frais de ses courses savantes, et il n'épargnait rien pour le mettre en état de donner des productions qui fussent dignes du suffrage des gens instruits. C'est en effet depuis cette époque que Goltzius a fait paraître tous ses ouvrages, dont il dessinait et gravait les planches, et qu'il faisait imprimer sous ses yeux, dans sa maison. Pour que rien ne manquât à l'exactitude et à la beauté de l'exécution, il avait fait venir de Courtrai un graveur, nommé Joseph Gietleoghen, qui exécutait en bois la gravure de ses médailles; mais afin d'être plus sûr de leur exactitude, Goltzius les traçait lui-même, soit sur le bois, soit sur le cuivre. Papillon dit qu'il en avait gravé entièrement un grand nombre lui-même, en bois et en camaïeu. Il gravait le trait de ses estampes à l'eau-forte, et les rentrées sur des planches de bois, manière qui a été suivie par quelques artistes, mais qui rend le trait maigre et égratigné. Marié deux fois, Goltzius eut de sa première femme plusieurs enfants, auxquels; par enthousiasme pour l'antiquité, il donna des noms romains, tels que Marcellus, Julius, etc. Quant à sa seconde femme, qui était fille de l'antiquaire Martin Smeet (*Smetius*), elle était d'un si mauvais caractère, et elle lui donna tant de chagrin, qu'il en mourut à

Bruges, le 24 mars 1583, à 57 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Icones imperatorum romanorum e prisctis numismatibus ad vivum delineatæ et brevi historica enarratione illustratæ*, Anvers, 1557, in-fol. (*voy.* GÉVARTIUS). Goltzius dédia cet ouvrage à Philippe II, ce qui lui valut les titres d'historien et de peintre de ce prince. 2^o *Thesaurus rei antiquariæ huberrimus*, in-fol., Anvers, Plantin, 1579, in-4^o; 1618, idem, et 1644, in-fol., par les soins de Jacques de Bye. Cet ouvrage contient les noms des dieux, des empereurs, des césars, des impératrices, des colonies, des municipes, etc., d'après les médailles et les inscriptions. 3^o *Fasti magistratuum et triumphorum romanorum ab V. C. ad Augusti obitum ex antiquis tam numismatum quam marmorum monumentis restituti*, Anvers, 1566, in-fol.; ibid., 1617, 1620 et 1645. 4^o *Sicilia et magna Græcia*, 1576, in-fol.; réimprimé en 1580, et avec les notes d'André Schott, Anvers, 1618, 1644 et 1708, in-fol. 5^o *Des Traités particuliers sur les médailles de la Grèce*, 1576, in-fol.; sur les médailles de la Grèce et de ses îles, Anvers, 1618, 1620 et 1708; sur celles de Jules César, Bruges, 1563, in-fol.; d'Auguste et de Tibère, avec leur vie extraite de Suétone, 1576, 1620 et 1644. M. de Boze possédait un manuscrit de la main même de Goltzius sur les médailles des empereurs, depuis Jules César jusqu'à Justinien (*voy.* son catalogue, p. 595). Il a passé dans la bibliothèque de M. Van Dam, et il doit être à présent en Hollande. Les écrits de Goltzius ont été tous réunis en 4 ou 5 volumes in-fol., sous le titre de *Huberti Goltzii opera omnia*, Anvers, 1645, réimprimés en 1708. Ses ouvrages eurent d'abord beaucoup de succès et un grand crédit dans l'Europe; et sa célébrité s'accrut au point que le sénat de Rome lui décerna, en 1567, des lettres de citoyen romain. Il fut longtemps regardé comme le prince de la numismatique; et plusieurs savants, pour appuyer des faits singuliers, se sont autorisés des médailles qu'il a publiées. Cependant le cardinal Noris, Patin, Morell, Florès, Havercamp, reconnurent que plusieurs médailles que Goltzius disait avoir vues ne se trouvaient dans aucune collection, et on l'a hautement accusé de les avoir supposées. On a, il est vrai, retrouvé depuis et reconnu comme authentiques quelques médailles qu'on avait regardées comme suspectes, et on en a conclu que toutes celles dont parle Goltzius et qui ne se trouvent plus ont péri. Cependant il y avait encore des doutes sur la confiance due à cet antiquaire, quand le plus grand connaisseur en numismatique, le célèbre Eckhel, est venu détruire tout à fait cette indécision. Il a d'abord établi son opinion dans la préface de sa belle *Dissertation sur les médailles d'Antioche* (*voy.* ECKHEL). Il a fait un travail considérable pour soumettre à un nouvel examen les médailles de Goltzius, et il en a publié le résultat dans les préliminaires de sa *Doctrina numorum*. Il fait voir

que, si une grande partie des médailles gravées par Goltzius est authentique et souvent rare, le nombre des médailles suspectes est pourtant plus considérable; principalement dans la suite des familles romaines, surtout dans le grand recueil qu'il a intitulé *Thesaurus huberrimus*, et qu'on appelle communément le *Trésor de Goltzius*; enfin que plusieurs des médailles qu'il cite existent, mais qu'il en a singulièrement altéré la signification, en substituant des légendes fausses, en donnant des inscriptions à celles qui n'en avaient pas, et en fabriquant aussi des noms de villes et de peuples qui n'ont existé que dans son imagination. Les accusations d'Eckhel sont appuyées de preuves si incontestables, qu'il est impossible de ne pas les adopter. Il en résulte qu'il faut une grande érudition, une sage critique pour être en état de faire un usage utile des médailles publiées par Goltzius. Quoiqu'il ait eu quelque réputation comme peintre, on ne connaît que très-peu de ses ouvrages en ce genre. Sa *Conquête de la toison d'or*, composée pour la maison d'Autriche, était d'une exécution assez hardie. Il avait peint à Bruges un certain frère Cornille, dont il suivait les prédications; Carle Van-Mander, qui avait vu ce portrait, en parle avec éloge. A. L. M.

GOLTZIUS ou GOLTZ (HENRI), peintre, graveur et dessinateur, naquit en 1558 à Mulbrrecht, dans le duché de Juliers. Fils d'un peintre sur verre, son père lui enseigna les premiers éléments du dessin, et Coornbert ceux de la gravure; le nom de ce dernier n'a passé à la postérité qu'à la faveur de celui de son élève. Le désir de faire des progrès dans son art, joint à quelques chagrins domestiques, qui avaient altéré sa santé, le détermina d'abord à voyager en Allemagne. Il parcourut cette contrée, déguisé sous l'habit de son valet; afin de recueillir les observations des artistes, et savoir véritablement ce qu'on pensait de ses ouvrages. Dirigeant ensuite ses pas vers l'Italie, il séjourna à Naples et à Rome, s'appliqua à l'étude de l'antique, copia les ouvrages de Raphaël, et surtout ceux de Michel-Ange, pour lesquels il eut toujours une grande prédilection. De retour dans sa patrie, Goltzius alla s'établir à Harlem, où il épousa une veuve, la mère de Jean Matham. Il est étonnant qu'ayant étudié sous le beau ciel d'Italie tant d'ouvrages remplis de grâces, il ait toujours conservé un style sauvage. Quoique savants, ses contours, en général, sont trop cahotés; le mouvement de ses figures n'a pas cette noble simplicité qu'on admire dans les maîtres qui ont été l'objet constant de ses études. Goltzius a peint plusieurs tableaux d'histoire, ainsi que quelques portraits d'une couleur assez vraie; en général, ses compositions sont riches. On connaît de lui plusieurs dessins à la plume dont les figures sont grandes comme nature. M. Lévêque, qui en a vu un dans les salles de l'Académie des beaux-arts de St-Petersbourg, dit que le trait de plume en est large et moelleux; et qu'ils n'ont point la finesse

de manière dont ce procédé est susceptible. Cet artiste avait quarante-deux ans lorsqu'il commença à peindre: à le considérer comme graveur, on trouvera sans doute de la bizarrerie dans ses travaux, une affectation de hardiesse, de tours de force même qui sentent la manière, peu d'harmonie dans ses effets, et peu de connaissance du clair-obscur: mais malgré ces défauts, qui tiennent à son pays et à son siècle, on peut regarder ce maître comme celui qui a enseigné la vraie route aux graveurs au burin. Ses ouvrages sont encore aujourd'hui les premiers qu'on présente pour modèles aux jeunes gens qui débudent dans la carrière. Assez varié dans ses travaux, ses tailles sont en général bien prises pour envelopper les formes suivant les règles de la perspective; ses têtes sont touchées avec esprit, et ont de l'expression et du caractère. On sait avec quelle adresse il imitait la manière de faire des autres artistes, tant pour la composition que pour la gravure, ce qui est une preuve de sa grande facilité. Nous citerons à l'appui de cette observation les six estampes connues sous le nom de chefs-d'œuvre de Goltzius; savoir: *l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Circoncision, l'Adoration des rois et la sainte Famille*, exécutées à l'imitation de Raphaël, du Parmesan, du Baroque, du Bassan, d'Albert Durer et de Lucas de Leyde. La manière de graver des deux derniers y est imitée si parfaitement, qu'une épreuve de la planche, dans le style de Durer, qui avait été enfumée, fut achetée très-cher par un amateur, qui l'avait prise pour un ouvrage de ce maître, inconnu jusqu'alors. Indépendamment des planches que Goltzius a gravées d'après ses dessins, et dont le nombre est considérable, il a gravé aussi, d'après différents maîtres, tels que Polydore de Caravage, Stradan, Raphaël, Paul Véronèse, le Palmc, etc. Parmi celles de sa composition, on remarque particulièrement un enfant montant sur un chien; les poils de cet animal sont rendus avec un goût et une vérité extraordinaires. Goltzius a gravé aussi un nombre de portraits assez considérable. Son œuvre monte à près de cinq cents sujets différents, parmi lesquels on distingue plusieurs pièces en bois et en clair-obscur ou en camaïeu; ces pièces sont d'un assez bon effet. Goltzius est mort à Harlem en 1617. Parmi ses nombreux élèves, on remarque Muller, Matham, Saenredam, de Ghein et Swanenburg. On connaît quelques faibles productions de trois autres Goltzius, Jules, Conrad et Jacob, que l'on dit être fils ou neveux de Henri. P—E.

GOMAR (FRANÇOIS), célèbre ministre protestant, et chef de secte; naquit à Bruges le 30 janvier 1565, de parents attachés à la religion réformée, et qui, pour la professer plus librement; s'étaient retirés dans le Palatinat. Il étudia dans les plus célèbres écoles protestantes d'Allemagne, à Strasbourg, à Neustadt, à Heidelberg, et fréquenta aussi les universités d'Angleterre: il suivit à Ox-

ford les leçons de Jean Raynold, à Cambridge celles de Guillaume Wtaker, et prit dans cette dernière université le degré de bachelier en juin 1584. De retour à Heidelberg, il passa deux ans à se perfectionner dans le grec et l'hébreu : en 1587, l'église flamande de Francfort le prit pour pasteur, et il y exerça le ministère évangélique jusqu'en 1593. L'année suivante, on lui offrit une chaire de théologie à Leyde : il l'accepta ; mais avant d'en prendre possession il alla à Heidelberg recevoir le doctorat. Il remplissait déjà depuis plusieurs années les fonctions de professeur à Leyde, lorsqu'en 1603 François de Jon, son collègue, y mourut. Jacques Arminius, ministre d'Amsterdam, fut choisi pour lui succéder. Ce théologien avait voulu mitiger la doctrine rigide de Calvin sur la prédestination, et s'était fait des disciples. Comme il arrive presque toujours, en voulant éviter un excès, il était tombé dans un autre : Calvin détruisait le libre arbitre ; Arminius lui accorda trop. Il apportait dans l'école de Leyde ces sentiments nouveaux. Gomar, calviniste zélé, s'opposa à leur introduction, attaqua Arminius, et cria au pélagianisme : la lutte commença par des disputes entre les deux professeurs ; mais les collèges des villes et les églises prenant parti pour ou contre, l'animosité s'en mêla. Ces divisions amenèrent des mouvements qui alarmèrent les états généraux. Ils ordonnèrent des discussions publiques ; elles eurent lieu sans être suivies d'aucun résultat. Ils prescrivirent le silence, et on ne leur obéit point. Sur ces entrefaites, Arminius mourut en 1609, et l'on croit que le chagrin abrégé ses jours. Sa mort ne mit pas fin aux troubles. Ses disciples, dès l'année suivante, présentèrent aux états, sous le titre de *remonstrance*, une requête qui contenait le précis de la doctrine de leur maître, ce qui les fit appeler *remonstrants*. Cependant on avait donné à Arminius pour successeur dans sa chaire Vorstius, qui soutenait les mêmes principes. Gomar avait fait tout ce qu'il avait pu pour l'écarter. Fâché de n'y avoir pas réussi, et ne voulant point siéger avec un pareil collègue, il quitta Leyde, et se retira à Middelbourg en 1611 ; il y fut ministre, et y donna des leçons de théologie. Quatre ans après il passa à Groningue, où il occupa la première chaire de théologie, et se chargea d'enseigner l'hébreu : il assista en 1618 au synode de Dordrecht, où il ne contribua pas peu à faire condamner la doctrine d'Arminius ; mais quoique cette assemblée l'ait déclarée contraire à l'Écriture, et en opposition avec ce qu'avaient enseigné les premiers réformateurs, quoiqu'on ait alors usé de beaucoup de rigueur à l'égard de ceux qui la professaient, la secte des Arminiens ne laissa pas de subsister et même de s'étendre : elle est aujourd'hui tolérée. Les adversaires des Arminiens sont connus sous le nom de *contre-remonstrants* ou de *Gomaristes*, du nom de leur chef. Gomar s'était marié trois fois, et avait laissé de sa seconde femme un fils et deux

filles. Il était généralement regardé comme un homme très-habile et profondément versé dans les langues orientales, mais trop entier dans son sentiment. Il mourut à Groningue le 16 janvier 1641. Ses œuvres ont été imprimées à Amsterdam en 1645 (*voy.* ARMINIUS, BARNEVELDT et BERTIUS).

L—Y.

GOMARA (FRANÇOIS-LOPEZ DE), ou *Gomora*, selon Nicolas Antonio, né en 1510, à Séville, d'une famille distinguée, étudia les lettres humaines à Alcalá, et y reçut le grade de docteur dans les deux facultés. Ses parents l'avaient destiné au service militaire ; mais l'amour de l'étude et de la retraite lui fit préférer l'état ecclésiastique. Il occupa plusieurs années la chaire de rhétorique à Alcalá, et se distingua autant par ses lumières que par son éloquence. Gomara était versé dans l'histoire ancienne et moderne, et surtout dans celle de son pays. Désirant donner une relation complète de la conquête des Indes, il passa en Amérique, où il demeura quatre ans ; et à son retour en Espagne, il publia sa *Primera, segunda, y tercera parte de la historia general de las Indias con la conquista del Mexico y de la Nueva España*, Medina, 1558, in-fol. ; Anvers, 1554, in-8°. Jusqu'alors on n'avait lu que des relations très-incomplètes de la conquête des Indes, et notamment du Mexique ; l'histoire de Gomara ne pouvait donc manquer de faire beaucoup de sensation : aussi fut-elle traduite en italien par Cravalis, Rome, 1556, in-4° ; par Lucio Mauro, Venise, 1566 ; et en français par Fumée, Paris, 1606, in-8°. Le style de Gomara est pur ; et il y a peu d'écrivains de sa nation qui aient possédé comme lui le talent d'intéresser par une diction toujours claire, énergique et soutenue : mais, par malheur, cet historien avait travaillé sur des mémoires peu exacts, et l'on s'aperçoit aisément que bien des fois son imagination fertile a suppléé au manque de faits positifs. Une nouvelle histoire de la conquête de la nouvelle Espagne, écrite par un témoin oculaire (*voy.* CASTILLO), et publiée par Alonzo Ramon, Madrid, 1632, in-fol., fit évanouir tout à fait une réputation peu méritée. Diaz réfute presque entièrement les faits avancés par Gomara ; et l'ouvrage de ce dernier n'est plus qu'une espèce de roman assez agréable à lire. Mais Diaz, tout en triomphant de son émule, tombe dans un excès que Gomara n'a su éviter que par un excès opposé. Celui-ci, croyant garder une impartialité scrupuleuse, donne souvent aux conquérants de l'Amérique des torts qu'ils n'ont pas ; et l'autre, n'écoulant que son patriotisme, leur prodigue des éloges, lors même que leur conduite est inexcusable. L'ouvrage de Gomara n'a pu que perdre encore davantage de sa vogue par la publication de celui de Solís, mis au jour en 1684. On trouvait à Madrid, dans la bibliothèque du roi, deux manuscrits du même auteur, savoir : l'*Histoire de Barberousse, roi d'Alger*, et les *Annales de l'empereur Charles-Quint*,

in-fol., ouvrages très-estimés, mais dont on n'a pas permis l'impression, parce que, dit-on, Gomara y a peint l'empereur sous des couleurs peu favorables. B—s.

GOMBAULD (JEAN-OGIER DE) naquit à St-Just de Lussac, en Saintonge, et mourut nonagénaire en 1666. *Homme de condition*, favori de l'hôtel de Rambouillet, le délicieux *réduit* de toutes les personnes de qualité et de mérite qui fussent alors, pour conformer nos expressions aux idées contemporaines, on dit que le rôle de *bel esprit* et de *galant homme* fut son partage; vanté dans cette *cour abrégée et choisie*, moins nombreuse mais *plus exquise* que celle du Louvre, dans ce *temple de l'honneur*, où la vertu était révéree sous le nom de l'*incomparable Arténice*; admis aux *cercles* brillants de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche pendant la régence de ces deux princesses, auteur courtisan sous la domination libérale du cardinal de Richelieu, Gombauld fut choisi par ce ministre pour faire partie de l'Académie qui s'élevait sous ses auspices. Sa réputation était encore toute fraîche, lorsqu'un célèbre écrivain a dit de lui : « Gombauld n'était point un rimeur ou un rimailleur » ou un versificateur, c'était un poète excellent et « qui s'était fait estimer dans le grand monde. » Il vit trois cours; et trois monarques différents l'honorèrent de leur bienveillance : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Disciple de Malherbe, il pleura dans un *beau sonnet* la mort du premier de ces princes : ce fut la source de sa faveur et le commencement d'une fortune qu'il eut l'adresse de conserver assez longtemps. Gombauld fut témoin de l'*âge d'or de l'Académie française*; car il était, avec Conrart et Godeau, l'un des fondateurs de la réunion qui, dans la suite, a donné, pour ainsi dire, naissance à cette société célèbre. Lorsque Chapelain présenta le plan d'un dictionnaire à l'Académie française, Gombauld fut chargé de revoir ce projet important. Il reçut une commission semblable au sujet des statuts de l'Académie. En 1655, année de la fondation, Gombauld fut admis à prononcer, à l'Académie française, un discours sur le *je ne sais quoi*. Ce fut lui qui revit en dernier ressort le jugement de l'Académie sur le Cid. La reine Marie de Médicis le gratifia d'une pension de douze cents écus, somme assez considérable pour le temps, et qui lui donnait moyen, dit Conrart, de *paraître en fort bon équipage à la cour, soit à Paris ou dans les voyages, qui étaient fréquents en ce temps-là*. Il obtint l'agrément d'une place de gentilhomme ordinaire du roi; et quant à sa gloire littéraire, elle devait lui paraître grande : ses écrits, *délices des ruelles*, faisaient le charme de tous les honnêtes gens; mais tant de prospérité devait enfin avoir un terme. Les guerres civiles survinrent; et Gombauld, réduit d'abord au tiers de sa pension, vit bientôt sa généreuse bienfaitrice hors d'état de continuer à tenir envers lui cette faible partie de ses engagements. Dès lors il ne vécut que des secours précaires ar-

rachés par sa muse indigente à la protection dédaigneuse de quelques grands seigneurs qui l'avaient connu dans l'aisance, et qui depuis ne l'avaient point tout à fait effacé de leur souvenir. Ce fut à cette époque qu'il écrivit sa belle épitaphe de Malherbe, la seule de ses productions qui suivra dans la postérité celui dont elle a consacré l'éloge. *Il est mort pauvre*, dit-il, *et moi je vis comme il est mort !* Qu'il est triste de voir le mérite condamné si souvent à faire pitié ! Gombauld cependant ne mourut pas de faim; le chancelier Séguier lui fit obtenir une petite pension sur le sceau. Ces modiques secours l'aiderent à prolonger sa carrière l'espace de près d'un siècle. Mais il n'est pas moins déplorable d'être obligé de convenir qu'il mourut *pensionnaire jubilé et plus que jubilé*. Voici les titres de ses ouvrages : 1^o *Endymion*, roman, espèce de poème en prose, Paris, 1624, 1626, in-8^o; 2^o *Amarante*, pastorale, Paris, 1631, in-8^o; ouvrage marqué au coin de l'afféterie, et qui semble avoir été écrit dans une ruelle de l'*incomparable Arténice* ou de *Sapho* (mademoiselle de Scudéry); 3^o *Poésies*, ibid., 1646, in-4^o; 4^o *Lettres*, ibid., 1647, in-8^o; 5^o *Sonnets*, ibid., 1649, in-4^o; 6^o *Épigrammes*, ibid., 1657, in-12, volume rare et recherché; 7^o *les Danaïdes*, tragédie, ibid., 1658, in-12; 8^o *Traité et lettres touchant la religion*, Amsterdam, 1669, 1678, in-12; ouvrage posthume. Nous ne parlerons point des autres qui sont inédits et de peu d'importance. Celui-ci mérite plus d'attention. Conrart est l'auteur de la préface qui se trouve en tête de la première édition. Cette préface est bien faite, et c'est peut-être la pièce la plus remarquable du volume. Le reste a trait à des matières de controverse. Cet ouvrage éclaircit un point de la biographie de son auteur, en ce qu'il nous apprend que ce favori d'un prince de l'Église était calviniste. On cite de Gombauld l'anecdote suivante, que nous rapportons sans oser prononcer sur le degré de confiance qu'elle mérite. Il présentait un jour au cardinal de Richelieu des vers de sa composition. Le cardinal, en les lisant, dit : « Voilà des choses que je ne comprends pas. » Gombauld répondit aussitôt : « Ce n'est pas ma faute. » On reconnaît bien ici le poète..... Mais le courtisan !..... G. F—R.

GOMBERVILLE (MARIN LE ROI DE), l'un des premiers membres de l'Académie française, naquit en 1600, à Paris, ou peut-être à Étampes, où sa famille subsiste encore aujourd'hui. Son père était boursier de la chambre des comptes. Il eut pour compagnon d'études l'abbé de Marolles, qui le cite d'une manière honorable dans ses mémoires. A quatorze ans, il fit paraître un volume de poésies, composé de cent dix quatrains fort médiocres, mais dont le sujet annonce une maturité de jugement bien extraordinaire dans un enfant de cet âge. C'est le tableau du bonheur de la vieillesse opposé aux agitations de la jeunesse. Il composa ensuite des romans pleins de sentiments élevés et

d'aventures imaginaires attribuées à des personnages réels. C'était le goût du siècle; et ceux de Gomberville eurent un succès tel, qu'à la formation de l'Académie, le cardinal de Richelieu l'en désigna un des premiers membres. Il y prononça un discours dans lequel il établit que tout héros a trouvé des personnes capables de le louer. Lorsque l'Académie eut décidé qu'elle s'occuperait de la critique des odes de Malherbe, il en témoigna son mécontentement, et prit la défense de plusieurs expressions qu'elle avait censurées. Dans cette circonstance il fut inspiré plutôt par le respect pour la mémoire de ce grand poète que par aucune espèce d'attachement pour les expressions condamnées. Il s'était au contraire prononcé pour expulser de la langue tous les mots surannés; il portait même à cet égard le zèle trop loin, puisqu'il en voulut bannir la particule *car*, qui n'y a point d'équivalent. Gomberville passait une partie de l'année dans sa terre, située dans le voisinage de Port-Royal; et il avait de fréquents entretiens avec les pieux et savants solitaires qui habitaient alors cette abbaye. Leurs conseils le déterminèrent à renoncer au genre de littérature qu'il avait cultivé avec le plus de succès. Il résolut d'écrire l'histoire des rois de France de la maison de Valois, et il en composa effectivement quelques fragments; mais son penchant naturel l'emporta à la fin, et il abandonna l'histoire pour revenir à ces fictions romanesques qui avaient pour lui tant de charmes. Il mourut à Paris le 14 juin 1674. On croit que c'est pour lui qu'il avait fait l'épithaphe modeste, mais pleine de sens qu'on trouve dans ses poésies, et qui finit ainsi :

Ma naissance fut fort obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

Il joignait à une raison droite et éclairée un esprit noble et élevé; la douceur de ses mœurs, ses vertus chrétiennes et morales, le rendaient cher à la société de ses amis. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire, avec un traité de l'origine des François*, Paris, 1620, in-4°, très-rare. Je n'ai pas vu, dit Lenglet Dufresnoy, de livre où il y ait plus à profiter que dans celui-ci, qui est plein de réflexions judicieuses et de traits curieux. 2° *La Caritie, roman contenant, sous des temps, des provinces et des noms supposés, plusieurs rares et véritables histoires de notre temps*, ibid., 1622, in-8°; 3° *Polexandre*, ibid., 1652 et 1659, 4 vol. in-4°; 1658 et 1641, 5 vol. in-8°. Ce roman, qu'on ne lit presque plus, est le plus intrigué que nous ayons en notre langue; mais les intrigues en sont si abondantes, si liées les unes aux autres, qu'il est très-difficile de suivre ce fil tortueux. L'auteur, profitant de toute la liberté accordée à la fiction, semble avoir pris plaisir à affecter de l'inconstance dans les différentes éditions; car la conduite du roman, les épisodes, et surtout le dénouement, offrent une

variété constante d'une édition à l'autre : l'ouvrage est cependant estimable par l'invention et par la texture. Comme l'auteur n'aimait pas à se servir du mot *car*, il se vanta un jour de ne l'avoir jamais employé dans cet immense roman. On eut la patience de l'y chercher, et on le trouva en trois endroits. Cette puérilité fut le sujet d'une des plus agréables lettres de Voiture, qui commence ainsi : « Mademoiselle, *car* étant d'une si « grande considération dans notre langue, etc. » 5° *La jeune Alcidiade*, 1651, in-8°, est une continuation non finie de *Polexandre* (voy. Madel. Ang. GOMEZ). 4° *La Cythérée*, en 4 volumes dans la première édition (1640-1642), en eut jusqu'à neuf dans les suivantes, selon l'abbé Lenglet; ce qu'on a de la peine à croire, parce que la fiction paraît terminée au 4° volume; 5° *la Doctrine des mœurs, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent discours*, ibid., 1646, in-fol.; 1688, in-12. Les gravures, qui sont d'après Otho Vænius, font tout le prix de cet ouvrage, dont l'édition in-fol. est encore recherchée. 6° Des *Poésies* éparses dans les recueils du temps. On y remarque des sonnets qui ont reçu de grands éloges; quelques auteurs ont même voulu donner comme le chef-d'œuvre de ce genre de composition celui qu'il composa sur le *Saint-Sacrement*, et commençant par ce vers,

Tel qu'aux jours de ta chair tu parus sur la terre;

il n'est pas besoin d'en citer davantage pour savoir à quoi s'en tenir. C'est Gomberville qui a publié : 1° les *Poésies de Maynard*, avec une préface; 2° les *Poésies latines* attribuées mal à propos au comte de Brienne, puisque l'auteur s'y désigne sous le nom de *Thalassius Basilides* (traduction grecque des mots *Marin le Roi*); 3° les *Mémoires du duc de Nevers*. Ces mémoires vont depuis 1514 jusqu'en 1595. Il y a ajouté des pièces qui les continuent jusqu'en 1610, et un abrégé de la vie du duc d'Alençon, rempli de particularités curieuses. La préface de tout l'ouvrage est écrite avec feu, quoique longue; on y remarque du goût, du jugement et une bonne critique. Il y a inséré le plan de son *Histoire de la maison de Valois*. 4° *La Relation de la rivière des Amazones*, par Chr. d'A Cunha, traduite de l'espagnol (voy. ACUNHA). Il y a joint une *Dissertation* sur cette rivière, qui a été réimprimée à la suite des *Voyages* de Woods Rogers, Amsterdam, 1716. On peut consulter l'*Histoire de l'Académie française*, les *Mémoires* de Nicéron, t. 58, l'*Histoire critique des journaux* par Camusat, et le *Parnasse français* de Titon du Tillet.

W—s.

GOMERSAL (ROBERT), ecclésiastique et poète anglais, né à Londres en 1600, mort en 1646, a laissé des sermons estimés de son temps, Londres, 1654; une tragédie intitulée *Ludovic Sforce, duc de Milan*, in-12, 1652, et quelques ouvrages de poésie, particulièrement la *Vengeance du Léviéte*, ou *Méditations en vers sur les 19^e et 20^e chapitres*

tres des Juges. La tragédie et le poëme furent réimprimés en 1633, in-12, et de nouveau en 1638. L.

GOMÈS (FERDINAND), gentilhomme espagnol, né à Tolède vers l'an 1438, suivit la carrière des armes, et se distingua dans les guerres contre les Maures, et dans celle que Ferdinand II, roi de Léon et régent de Castille, entreprit contre les Portugais. Dans une bataille décisive, Gomès fut un des guerriers qui eurent l'honneur de faire prisonnier Alphonse Henriquez, fils de Henri de Bourgogne et premier roi de Portugal. Entraîné ensuite dans la route du vice, Gomès se fit remarquer par ses désordres autant qu'il l'avait fait par sa valeur. Il commit de tels excès, que Ferdinand se vit obligé de l'éloigner et de sa personne et de ses armées. Il paraît qu'un accident extraordinaire le fit revenir de ses égarements. Il se trouvait un jour (à ce que racontent les histoires du temps) avec plusieurs de ses camarades au milieu d'une vaste campagne, lorsqu'ils furent surpris par un grand nombre de Maures qui allaient les faire prisonniers (1). Gomès, élevant son âme à Dieu, promit de changer de vie s'il pouvait échapper, lui et ses compagnons; au danger qui les menaçait. Se trouvant tous sans armes, ils arrachèrent les branches d'un poirier, le seul arbre qui se trouvât à leur portée, à l'aide desquelles, et surtout avec le courage que le désespoir leur inspirait, ils parvinrent à mettre en fuite les Maures, après en avoir tué un grand nombre. Rendu à la vertu par cette délivrance, qu'il crut réellement miraculeuse, Gomès fonda un ordre qu'il appela du *Poirier* (del Peral). Ferdinand présida à cette institution, qui eut lieu en 1470; il l'en nomma grand maître, et tous ses compagnons de péril en furent chevaliers. Après avoir rendu de grands services à l'État et mené une vie exemplaire, Gomès mourut en 1522, âgé de 72 ans. L'ordre qu'il avait institué, subsista avec la même dénomination jusqu'au commencement du 14^e siècle, lorsque les chevaliers de Calatrava, auxquels on avait confié la ville d'Alcantara (en Estremadoure), ayant déclaré qu'ils ne se croyaient pas assez forts pour défendre cette place contre les Maures, les chevaliers du *Poirier* se chargèrent de cette défense, et résistèrent courageusement aux attaques réitérées des ennemis. Ce fut alors qu'ils prirent le nom de la ville qu'ils avaient défendue, s'appelèrent chevaliers d'*Alcantara*, et adoptèrent pour décoration une croix verte fleurdelisée. Ces différents ordres militaires, devenus très-puissants, ayant inspiré de l'inquiétude au monarque même, Ferdinand le Catholique réunit leurs maîtrises à la couronne. Les chevaliers d'Alcantara étaient d'abord soumis à la règle de St-Benoît; mais ils obtinrent, dans la suite, la permission de se marier.

B—s.

GOMÈS (FRANÇOIS DIAS). Voyez DIAS-GOMÈS.

GOMES (BERNARDINO-ANTONIO), médecin portugais, naquit au village d'Arcos, dans la province de Minho, en 1769. Fils d'un médecin et destiné à suivre la même carrière, on l'envoya faire ses études à l'université de Coimbre. Doué de beaucoup de pénétration, avide de savoir et infatigable dans ses travaux, il obtint d'éclatants succès; et, après avoir remporté de nombreux prix, il fut reçu docteur en 1793, et vint à Lisbonne afin d'y exercer sa profession. Nommé médecin de la marine royale en 1797, il s'embarqua sur un vaisseau de guerre qui se rendait au Brésil. Pendant son séjour dans ce pays, Gomès écrivit un mémoire sur l'ipécacuanha gris, et plusieurs autres sur des plantes peu connues de cette contrée, donnant leurs caractères botaniques et un aperçu de leurs propriétés médicales. Il écrivit également à cette époque un mémoire sur le *frambesia* (*boubas* en portugais, *yaws* en anglais), publié dans le 4^e volume, partie 1^{re}, des *Mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne*, et réimprimé séparément en 1815. De retour en Portugal en 1801, le gouvernement l'envoya à Gibraltar pour y traiter une épidémie typhoïde qui régnait à bord de l'escadre portugaise. Il combattit cette maladie avec succès, au moyen du traitement par les aspersion d'eau froide, suivant la méthode de Currie. En 1803 il fut nommé médecin de l'hôpital de la maison royale. Fixé à Lisbonne, il y exerça la médecine, se livra à des recherches de chimie végétale, et réussit à obtenir en état de pureté le principe que le docteur Duncan jeune avait reconnu dans le quinquina, et auquel il avait donné le nom de *cinchonin*. En 1810 le docteur Gomès eut de nouveau l'occasion de mettre en usage le traitement du typhus par l'eau froide sur quatre cent cinquante-cinq malades atteints de cette maladie et venus de Gibraltar. Il proposa à l'Académie de Lisbonne l'établissement d'une institution publique pour l'inoculation de la vaccine : ses vœux furent remplis, et le bienfait de cette découverte se répandit dans tout le Portugal et dans ses possessions d'outre-mer. En 1815 il fut nommé membre du conseil de santé et publia un mémoire sur les moyens de désinfecter les lettres et autres objets. En 1817 il sollicita et obtint de traiter gratuitement les malades de l'hôpital de St-Lazare, et se livra à des recherches sur l'éléphantiasis, dont il constata les affreux progrès en Portugal par suite de l'incurie du gouvernement. Dans le courant de la même année il fut envoyé à Livourne, chargé d'accompagner au Brésil la princesse Léopoldine d'Autriche. Ayant rempli cette honorable mission, il revint à Lisbonne, où il se livra avec ardeur aux devoirs de sa profession et entreprit de nouvelles recherches sur les maladies cutanées. En 1820 il publia sa *Dermosographie*, et en 1821 il offrit aux cortès son mémoire sur les moyens d'arrêter les progrès de l'éléphantiasis en Portugal, et de per-

(1) On attribue un fait à peu près semblable à plusieurs gentilshommes de la maison de Vargas y Machuca.

fectionner le traitement des maladies cutanées. Il fit aussi connaître, dans un autre mémoire, l'efficacité de l'écorce de la racine du grenadier dans le traitement des vers intestinaux et surtout du ténia ou ver solitaire (1). Il mourut à Lisbonne le 13 janvier 1823. Gomès était membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, médecin de la chambre du roi, et il avait, comme médecin de la marine, le grade de capitaine de frégate. Il était d'une constitution nerveuse et mélancolique qui, jointe à des contrariétés et des chagrins domestiques, aigrit son humeur, troubla sa tranquillité dans les dernières années de sa vie, et le força plus d'une fois à interrompre ses utiles travaux. La plupart de ses mémoires ont été insérés dans ceux de l'Académie des sciences de Lisbonne; et en donnant la liste de ses ouvrages nous nous bornerons à indiquer les plus importants, tous écrits en portugais : 1^o *Mémoire sur l'ipécacuanha gris du Brésil, ou le cipó de nos pharmaciens*, Lisbonne, 1801, in-8°. La description botanique de cette plante est du docteur Brotero, professeur de botanique à l'université de Coïmbre, et écrite en latin; il la désigne sous le nom de *calicocca ipécacuanha*. Ce mémoire est accompagné de deux planches. 2^o *Méthode de traiter le typhus, ou les fièvres malignes contagieuses par l'effusion de l'eau froide, suivie de la théorie du typhus d'après les principes de la zoonomie, et l'explication de la manière d'agir de l'effusion froide, et d'une lettre au docteur James Currie, contenant des observations et des réflexions sur cette méthode*, Lisbonne, 1806, 1 vol. in-12; 3^o *Essai dermosographique, ou Description succincte et systématique des maladies cutanées, d'après les principes et les observations des docteurs Willan et Bateman, renfermant l'indication des médicaments recommandés dans ces maladies par ces célèbres auteurs et par plusieurs autres*, Lisbonne, 1820, 1 vol. in-8°, avec deux planches coloriées, gravées à Paris sous la direction du docteur Constancio, compatriote et ami de l'auteur. Cet ouvrage renferme plusieurs notes intéressantes, entre autres, sur les albinos (*assas* en portugais). 4^o *Mémoire sur les moyens de diminuer l'éléphantiasis en Portugal, et de perfectionner la connaissance et la guérison des maladies cutanées, offert aux cortès de Portugal de 1821*, Lisbonne, 1821, in-8°. D'après des renseignements officiels quoique incomplets, il porte au nombre de huit cents les malades atteints d'éléphantiasis dans tout le royaume. 5^o *Lettre aux médecins portugais sur l'éléphantiasis, dans laquelle on leur annonce un nouveau remède pour guérir cette maladie*, Lisbonne, 1821, brochure in-8°. Ce remède est le muriate de chaux. Le docteur Gomès avait fait paraître, avant la publication de son ouvrage sur le traitement du typhus, un mémoire justificatif du traitement d'un de ses malades qui avait suc-

(1) Quelques charlatans ont ensuite tiré parti de ce moyen, qu'ils ont donné comme une découverte faite par eux.

combé, en réponse aux insinuations d'un confrère. Gomès se justifia pleinement et sa réputation ne fit que s'accroître. Il adressa au cortès de 1821 un mémoire justificatif sur la réclusion de sa femme dans le couvent de Ste-Anne, dont nous n'aurions pas fait mention si l'auteur ne l'eût pas fait imprimer. C—o.

GOMES DE OLIVEIRA (ANTOINE) est compté parmi les bons poètes portugais. On a de lui *Idyllios maritimos*, Lisbonne, 1617, et beaucoup de sonnets et de vers de circonstance en l'honneur du roi Jean IV. Il avait composé deux poèmes épiques : l'un, sur les travaux d'Hercule, était intitulé *l'Herculéide*; dans l'autre il chantait les exploits du roi Jean I. S'il les eût publiés, sa réputation poétique aurait sans doute des fondements plus solides. Qui sait cependant s'il ne lui serait pas arrivé ce qui arriva à Chapelain : *l'Herculéide* aurait peut-être été pour l'un ce que *la Pucelle* fut pour l'autre. On peut douter qu'à cette époque une bonne épopée pût sortir du Portugal. Les *seicentistes* portugais n'avaient pas un goût plus sûr que les *seicentistes* italiens. B—ss.

GOMEZ (LOUIS), célèbre jurisculte espagnol, né à Orihuela en 1484, embrassa l'état ecclésiastique, passa à Rome (sous le pontificat de Jules II), fixa depuis lors son domicile dans cette capitale, et sut se concilier l'estime de Léon X et d'Adrien, son successeur, qui l'employèrent dans des missions importantes. Il occupa avec honneur les principaux emplois dans la chancellerie de Rome, et Paul III le nomma évêque de Fano, où il mourut le 22 mai 1545, regretté autant pour sa piété que pour sa bienfaisance. Ce digne prélat a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de jurisprudence; parmi ces derniers le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Variarum resolutionum juris civilis communis*. Ce livre a eu quinze éditions, dont les meilleures sont celle de Francfort, 1579, in-fol., avec les notes de Soarez-Ribera; et celle de Lyon, 1755, in-fol. B—s.

GOMEZ (ÉTIENNE), pilote espagnol, après avoir navigué aux Indes orientales, demanda à l'empereur Charles-Quint une petite flotte dont il aurait le commandement pour aller chercher des épices aux Moluques et faire de nouvelles découvertes. Il était sur le point d'obtenir ce qu'il sollicitait, lorsque l'arrivée de Magellan, qui vint faire la proposition d'aller aux Moluques par l'ouest, changea les bonnes dispositions qu'on lui témoignait. Gomez n'eut que l'emploi de pilote du navire *le St-Antoine*, dans la flotte de Magellan; il en conçut une haine violente contre ce navigateur. Ce qui l'irritait encore plus était de se trouver sous les ordres d'un Portugais; aussi, lorsque la flotte eut été engagée dans le détroit nouvellement découvert, Magellan, qui aperçut des ouvertures de différents côtés, envoya le 24 octobre 1520 le *St-Antoine* et un autre bâtiment pour reconnaître si un de ces canaux

aboutissait à une mer ouverte. Gomez saisit l'occasion, et fit force de voiles afin de profiter de l'obscurité de la nuit pour rebrousser chemin ; il s'était, à cet effet, concerté avec les autres Espagnols ; ils mirent aux fers le capitaine du vaisseau, Alvar de Mesquita, cousin germain du capitaine général, et le conduisirent ainsi en Espagne. Il paraît que Gomez avait des amis puissants qui empêchèrent qu'on ne le punit de cet acte d'insubordination. En 1524 il fut un des pilotes nommés pour éclairer de leurs avis le congrès assemblé à Badajoz, afin de décider sur les différends, survenus entre l'Espagne et le Portugal relativement à la ligne de démarcation pour leurs domaines d'outre-mer. Cette discussion lui fit naître l'idée de chercher par le nord un passage aux Moluques, et l'empereur lui confia une caravelle. Il partit la même année et se dirigea vers la Floride. Il côtoya le pays en remontant très-haut vers le nord, mais ne découvrit pas de passage. Alors il prit à bord autant d'Indiens que le navire en put contenir ; ce qui était contre la volonté du roi. A son retour, en 1525, il alla trouver à Tolède Charles-Quint, qui lui témoigna son mécontentement ; et, selon Gomara, ceux qui avaient favorisé Gomez pour faire ce voyage rougirent alors de honte. Une ancienne carte manuscrite, dressée en 1529 par Diégo Ribero, cosmographe espagnol, a conservé le souvenir du voyage de Gomez : on y lit, au-dessous de l'emplacement occupé par les États de New-York, de Connecticut et de Rhode-Island, *Terre d'Étienne Gomez*, qu'il découvrit en 1525, par l'ordre de Sa Majesté. *Il y a beaucoup d'arbres, beaucoup de rodoballos, de saumons et de soles ; on n'y trouve pas d'or.* — Fernand Gomez était un négociant de Lisbonne à qui Alphonse, roi de Portugal, occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, et à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie, vendit en 1469 le privilège du commerce des nègres à la côte d'Afrique, moyennant cinq cents ducats et à la condition de pousser les découvertes cinq cents lieues au delà de Sierra-Léone. Les gênes de ce monopole ralentirent l'ardeur des découvertes ; Gomez s'enrichit, et ses profits énormes le mirent à même de faire renouveler son traité. Il remplit les conditions qu'il lui imposait ; car ce fut par ses soins que Juan de Santarem et Pedro de Escobar ouvrirent le commerce de l'or à la Mina, qui a conservé le nom de ce métal à cette partie de la côte, et qu'ils la reconnurent ensuite en 1471 jusqu'au cap Ste-Catherine, sous le deuxième degré et demi de latitude australe. E-s.

GOMEZ (SÉBASTIEN), peintre espagnol, naquit à Séville vers l'an 1616. Il était fils d'un nègre esclave et servait le fameux Murillo, d'où lui vint le surnom de *mulâtre de Murillo*. Gomez avait pour la peinture une inclination et un talent particuliers : aussi tous les moments de loisir que lui laissait son service il les employait à profiter des leçons que Murillo donnait à ses élèves, à

observer ceux-ci et son maître quand ils travaillaient. S'étant exercé pendant quelque temps (d'après ce qu'il avait entendu et observé) à manier le crayon et la plume, il parvint, à force d'application et d'assiduité, à peindre une figure sur un petit tableau. Ce tableau tomba par hasard entre les mains de Murillo, qui, ne pouvant se persuader que ce fût l'ouvrage de son esclave, ordonna à ce dernier de copier en sa présence une Vierge d'une exécution difficile. Gomez remplit sa tâche avec tant de facilité et d'exactitude, que Murillo, charmé de cette découverte, lui donna sa liberté, l'admit au nombre de ses élèves, et Gomez devint un des bons peintres dont s'honore l'Espagne. Murillo fit naturaliser son nouvel élève, le maria et lui laissa un legs par son testament. Gomez survécut de quelques années à son maître, et mourut à Séville en mai 1678. On conserve dans cette ville, chez plusieurs particuliers, différents ouvrages de Gomez qui sont très-estimés. On admire encore, dans les églises de Séville, sa *Notre-Dame avec l'enfant Jésus dans ses bras* ; une *Ste-Anne, St-Joseph*, et un *Christ attaché à la colonne*, ayant à ses pieds St-Pierre qui semble implorer son pardon. De tous les élèves de Murillo, Gomez est celui qui est parvenu à le mieux imiter. Il a comme son maître un coloris onctueux, un pinceau flou et agréable, des carnations de la plus belle fraîcheur, une manière vraie et une grande intelligence du clair-obscur. — *Philippe Gomez de Valencia*, né à Grenade en 1634, et mort en 1694, était élève de Cieza et imita avec succès le style d'Alfonse Cano. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on vante, dans l'église des Carmes de Grenade, un *Christ dans le linceul* et un grand tableau représentant plusieurs Maures qui viennent livrer au roi Ferdinand III les clefs de Séville, qu'on aperçoit dans le lointain. Ce tableau n'est pas moins estimé pour la composition que pour l'expression des figures. — Il y a eu plusieurs autres artistes du nom de Gomez ; parmi les peintres il faut distinguer *Jean*, attaché au service de Philippe II en 1695 ; un sculpteur du même nom, bénéficiaire de la cathédrale de Séville, est mort en 1646. B-s.

GOMEZ (MADELEINE-ANGÉLIQUE POISSON, Madame DE), fille du comédien Paul Poisson, naquit à Paris le 22 novembre 1684. Douée des plus heureuses dispositions pour les lettres, elle ne les avait d'abord cultivées que par amusement ; mais, ayant épousé un homme qu'elle croyait riche et qui était accablé de dettes (D. Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol), elle se vit obligée de chercher une ressource contre l'indigence ; et c'est sans doute à cette triste nécessité d'écrire pour vivre qu'il faut attribuer la quantité prodigieuse et l'inégalité de ses productions. Ses *Cent nouvelles nouvelles* et ses *Journées amusantes* obtinrent dans le temps beaucoup de succès, ainsi que sa tragédie d'*Habis*, qui eut vingt-cinq

représentations en 1714, et qui fut reprise en 1752 ; mais tout le reste de sa volumineuse collection est aujourd'hui tombé dans l'oubli. En général sa manière de narrer est facile, claire et naturelle. On lira toujours avec intérêt celle de ses *Nouvelles* qui renferme les aventures romanesques des *Deux cousines*. L'intrigue de ce petit ouvrage est bien conçue ; on y trouve des surprises ménagées avec art, des sentiments vifs et délicats ; mais ses autres contes ou romans sont loin d'avoir le même degré de mérite. La finesse des pensées et l'intérêt des situations y sont comme noyés dans la prolixité monotone du style ; et le ton de galanterie qui y règne d'un bout à l'autre dégénère presque toujours en fadeur. Le succès brillant, et trop brillant sans doute, de la tragédie d'*Habis*, ayant excité la jalousie des poètes contemporains, donna lieu à un grand nombre d'épigrammes contre l'auteur ; et l'on ne manqua pas de prétendre dans le monde que cette dame avait emprunté la plume de quelques hommes de lettres qu'on ne craignit point de nommer. Indignée de cette méchanceté, madame de Gomez fit imprimer sa pièce avec une préface pleine d'humeur, où elle donna aux calomniateurs le démenti le plus formel : ceux-ci se tinrent pour battus ; et en effet il ne paraît pas que l'auteur ait jamais employé le secours d'un teinturier ; mais ce que madame de Gomez se garda bien de dire, et ce que sa délicatesse aurait peut-être dû l'empêcher de tenir caché, c'est qu'elle avait trouvé le sujet, le plan, les caractères, et jusqu'au dénouement très-pathétique de sa pièce, dans une nouvelle de madame de la Roche-Guilhem, intitulée *Habis*, de même que la tragédie. Les vers de madame de Gomez sont à peu près comme sa prose, quelquefois délicats et spirituels, plus souvent faibles et sans couleur. On compte environ cinquante volumes de cette dame ; ses ouvrages les plus connus sont : 1^o *les Journées amusantes*, Paris, 1723, 8 vol. in-12. C'est un recueil d'historiettes renfermées dans une sorte de cadre banal, à l'imitation des *Nouvelles de la reine de Navarre*, ou du *Voyage de campagne de madame de Murat*. Des personnes ennuyées du séjour de la ville font la partie d'aller se réunir dans une maison champêtre ; et là elles se racontent mutuellement des histoires, ou bien elles dissertent sur des sujets galants. *Les Journées amusantes* ont été traduites en plusieurs langues. 2^o *Anecdotes persanes*, Paris, 1727, 2 vol. in-12 ; 3^o *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, ibid., 1725, 1 vol. in-12 ; 4^o *Histoire du comte d'Oxford* avec celle d'*Eustache de St-Pierre au siège de Calais*, Paris, 1757, 1 vol. in-12 ; 5^o *la Jeune Alcidiiane*, ibid., 1733, 3 vol. in-12 ; c'est la continuation de la fin du roman de Gomberville qui porte le même titre (*voy. GOMBERVILLE*) ; 6^o *les Cent nouvelles nouvelles*, Paris, 1755, 8 vol. in-12 ; 7^o *Oeuvres mêlées*, contenant les tragédies de madame de Gomez, savoir :

Habis, 1714 ; *Sémiramis*, 1716 ; *Cléarque, tyran d'Héraclée*, 1717 ; *Marsidie, reine des Cimbres*, 1724 ; *les Épreuves*, comédie non représentée, mais imprimée en 1724 ; et d'autres pièces en prose et en vers. Madame de Gomez, mariée en secondes noces à un sieur Bonhomme, a cela de commun avec madame de Villedicu, qu'elle a toujours conservé en littérature le nom de son premier mari. Elle mourut à St-Germain en Laye le 28 décembre 1770, âgée de 86 ans. F. P.-T.

GOMEZ DE CASTRO (ALVAREZ) naquit à Ste-Olalla, près de Tolède, en 1515. Il étudia à l'université d'Alcala, fit de rapides progrès dans les sciences, se distingua surtout par sa profonde connaissance dans le latin et le grec, et reçut le bonnet de docteur en 1553. Pierre-Ponce de Léon, archevêque de Placencia, ayant entendu parler du talent aussi rare que précoce du jeune Gomez, désira le connaître ; et ayant admiré la pénétration de son esprit et son éloquence, il lui accorda sa protection, et fit instituer pour lui à Tolède une chaire de grec et de latin, que Gomez remplit avec honneur pendant plusieurs années. Toujours plus charmé du savoir et de la sage conduite de son protégé, ce même prélat en parla avec chaleur à Philippe II, qui accorda à Gomez une pension, et lui ordonna de travailler à une édition des œuvres de St-Isidore de Séville. Gomez commença son travail par les livres des *Origines*, et s'aïda souvent des conseils du savant Pierre Chacon, qui se trouvait alors à Rome. Il fut dans la suite attiré à la cour de Philippe ; mais il n'y demeura que fort peu de temps. Sans ambition et ami de la tranquillité et de la retraite, il refusa constamment les places honorifiques où son mérite l'appelait. De retour à Tolède, il y mena une vie paisible, partagée entre l'étude et l'exercice des vertus, et mourut le 30 novembre 1580, âgé de 65 ans. On a de cet auteur : 1^o *In sancti Isidori origines*, imprimé dans le temps et inséré ensuite par Grialdo dans les *Oeuvres complètes de St-Isidore*, que cet éditeur publia à Madrid, 1778, 2 vol. in-fol. ; 2^o *Antiguedades de la nobleza de Toledo* ; cet ouvrage est demeuré inédit : mais il est cité par Gonsalve Argote Molina, qui en a souvent fait usage ; 3^o *La genealogia de san Isidoro con la declaracion del grado de consanguinidad que con los reyes de España tiene*, autre traité inédit, conservé à la bibliothèque de l'Escurial ; 4^o *Edillia aliquot sive poematia, scilicet Crux de Christi Domini nece ; Alcon sive de Joannis Vergara morte ; Epigrammata quedam*, etc., Lyon, 1558, in-8^o. Ces poésies et celles qui concernent la mort de Vergara, qui était un ami de l'auteur, sont estimées. 5^o *De rebus gestis Francisci Ximenii S. R. E. cardinalis, archiepiscopi Toletani*, Alcala, 1567, in-fol. ; Francfort, 1581, id. Cet ouvrage, composé par ordre de l'université d'Alcala, qui fournit tous les mémoires, est celui qui fit le plus d'honneur à Gomez. En effet, on y trouve réunies

toutes les qualités qu'exige la composition historique : plan sage, exactitude dans les faits, précision, pureté et élégance dans le style. On a seulement reproché à l'auteur d'avoir prodigué les éloges à son héros. Gomez a écrit plusieurs autres ouvrages en prose et en vers castillans qui eurent assez de vogue dans le temps. Il existe de lui, entre autres, un recueil de poésies sacrées, en différents mètres, qui ne manquent ni d'élégance ni de goût. Ce volume in-8° est sans date ni lieu d'impression.

B—s.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (FERDINAND), ainsi appelé de la ville où il prit naissance en 1388, obtint le grade de bachelier en médecine à Alcalá et fit beaucoup de progrès dans les sciences. La simplicité des moyens avec lesquels il opérait les cures les plus difficiles lui fit bientôt une réputation. Appelé à la cour de Jean II, ce monarque le nomma son médecin. La Castille dans ce moment se trouvait déchirée par les guerres civiles. Malgré la lutte terrible qui s'était établie entre le souverain et les grands du royaume, qui voulaient tout dominer, Gomez sut mériter la confiance de son maître et l'amitié des principaux seigneurs. L'estime générale dont il jouissait le mit souvent à portée d'offrir avec succès sa médiation dans ces différends. Jean II, pour se distraire des soucis cruels que lui causaient les troubles de ses États, s'était formé une cour de littérateurs, les seuls hommes qui fussent ses véritables amis ; et c'était Gomez qui lui avait fait connaître les sujets les plus distingués, comme le marquis de Villena, celui de Santillane, Mendoza et Jean de Mena ; il était spécialement chargé de lire au roi les ouvrages de ce dernier. Il resta attaché à la cour jusqu'à la mort de Jean II, arrivée en 1455 (voy. JEAN II) ; et malgré la faveur dont il avait joui auprès de ce monarque, il se retira pauvre dans sa patrie, où il mourut en décembre 1457. Gomez a écrit plusieurs ouvrages de médecine, presque oubliés de nos jours, et un livre qui a pour titre : *Centon circulaire du bachelier Ferdin. Gomez, médecin du très-puissant et sublime roi Jean II*. Ce recueil, qui contient cent cinq lettres, a eu plusieurs éditions au 15^e et au 16^e siècle ; mais, étant devenu très-rare, il a été réimprimé à Madrid en 1763, corrigé et augmenté par Eugène de Plaguno et Mirola. On peut regarder cet ouvrage, un des plus curieux de son genre, comme l'histoire secrète du règne de Jean II. Gomez avait fait une étude approfondie du cœur humain : aussi peint-il de main de maître les principaux personnages qui ont brillé sous ce règne orageux. Il n'oublie aucun des événements qui le rendirent célèbre, et donne un détail assez intéressant sur la littérature espagnole de son siècle. Le style en est pur et correct ; c'est, en un mot, l'ouvrage d'un philosophe et d'un politique impartial. Gomez laissa aussi quelques compositions poétiques, fort applaudies de son temps, mais qui ne sont pas arrivées jusqu'à nous.

B—s.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (ALVAREZ), poète latin et espagnol, naquit à Guadalajara en 1488. Sa famille, quoique pauvre, était une des plus illustres de sa province : aussi fut-il placé auprès de l'archiduc Charles (depuis Charles-Quint) en qualité de *menin* ou d'enfant d'honneur. Dès l'âge le plus tendre, Gomez manifesta une inclination décidée pour l'étude ; et la nature l'ayant doué d'une excellente mémoire, il fit dans les lettres de si étonnants progrès, qu'à dix-huit ans il était déjà gradué dans les deux facultés, passait pour un des hommes les plus éclairés de l'Espagne, et pour un habile helléniste ; il excellait surtout dans la composition des vers latins. C'est dans ce genre qu'on pourrait encore le compter parmi le petit nombre de ceux qui sont parvenus à imiter avec succès la force de pensée, la pureté, l'élégance et la précision des anciens. Il était si pénétré de leur lecture qu'on lui présentait souvent deux ou trois pages en espagnol, l'invitant à les traduire dans le latin de Salluste, de Tite-Live ou de Cicéron ; ce que Gomez exécutait avec autant de facilité que d'exactitude. Ses talents lui méritèrent la bienveillance de Ferdinand le Catholique, et ensuite de Charles-Quint ; et l'un et l'autre monarque le gratifièrent d'une pension. Cependant sa naissance l'obligeait parfois à interrompre ses études pour suivre la carrière des armes ; ils se distingua par une valeur à toute épreuve aux guerres de Naples (1506), à celle de Florence (1512) et à la bataille de Pavie (1523), où il reçut plusieurs blessures. Gomez se maria en 1514 avec une fille naturelle du duc de l'Infantado, que ce seigneur venait de légitimer. Il était intimement lié avec le duc, et ils crurent se donner par ce mariage une preuve d'amitié réciproque. Les talents, les services et la naissance du premier l'auraient dû porter aux emplois les plus élevés ; mais il paraît que Gomez n'occupa jamais aucun poste éminent, et que Charles-Quint, monté sur le trône en 1516, se contenta de lui laisser sa pension. Gomez, désabusé de toute espérance de fortune, se retira avec son épouse dans son pays natal, où, après avoir vécu plusieurs années dans la retraite du sage, la mort l'enleva le 24 juillet 1538, lorsqu'il était à peine âgé de 50 ans. On a de lui : 1^o *Thalia christiana, carmine heroico*, Alcalá, 1522, in-4^o. Cet ouvrage, partagé en vingt-cinq livres, comprend tous les mystères de notre religion. Antoine de Lebrixa (*Nebrissensis*) assure que les littérateurs les plus distingués, et notamment François Pic de la Mirandola, attendaient avec impatience cette production, espérant pouvoir la comparer avec ce que Virgile avait produit de plus parfait. Si l'auteur ne parvint pas à égaler le chantre immortel de *l'Énéide*, ses compatriotes prétendent, du moins, que dans plusieurs passages il en approche en effet d'assez près, et qu'on admira dans ce livre une sublimité soutenue qui ne s'écarte jamais ni de l'élégance ni de

la correction. 2^o *Musa Paulina*, Alcalá, 1529, in-4^o. Ce sont les Epîtres de St-Paul mises en vers élégiaques. Quoique le sujet de cet ouvrage (d'auteurs très-étendu) soit tout à fait sacré, les amis de l'auteur crurent y retrouver toutes les grâces d'Ovide. Gomez le dédia au pape Clément VII. 3^o *Proverbia Salomonis ac septem psalmi pœnitentiales*, Bâle, 1558, in-8^o, mis en vers latins avec sa facilité et son élégance accoutumées; 4^o *De militia principis Burgundi, quam Velleris aurei vocant, ad Carolum Cæsarem ejusdem militiæ principem*, Tolède, 1540, in-8^o. Gomez a déployé dans ce poème sur la Toison d'or toute la finesse de son goût, toute la force de son génie; et cet ouvrage est considéré avec justice comme le chef-d'œuvre de sa muse latine. L'auteur semble avoir voulu se surpasser lui-même; et jamais son imagination n'avait été aussi féconde, son style plus élevé et ses images plus vraies et plus brillantes. Il n'est donc pas étonnant que, dans l'enthousiasme que cette composition excita, l'on ait donné à l'auteur le surnom de Virgile espagnol. Les passages les plus obscurs de ce poème, dont Érasme fait beaucoup d'éloges, ont été éclaircis par Alexis Vanegas; et Bruno dans la suite l'a traduit en espagnol, Tolède, 1546. 5^o *Theologica descriptio de los mysterios sagrados*, Tolède, 1541, in-4^o. Ce poème, partagé en douze chants, quoiqu'il roule presque sur le même sujet qui a servi de base à la *Thalie chrétienne*, est bien différent de ce dernier ouvrage par le plan, les pensées et l'ordre des matières. Il est écrit en vers héroïques de douze syllabes, appelés *De arte mayor*. 6^o *La Traslacion de los triumphos del Petrarca*, Bâle, 1551. On estime encore cette fidèle traduction des chefs-d'œuvre du classique italien, dans laquelle le traducteur conserve toute l'énergie du style et les beautés de l'original. 7^o *Satiras morales contra los siete vicios*. On les trouve dans le *Tesoro de varias poesias*, compilé par Villalobos, imprimé à Madrid, 1604, in-8^o. Ces trois ouvrages, écrits en espagnol, ne sont pas indignes de la plume de Gomez; le style en est pur, les vers harmonieux. Cependant on n'y rencontre pas cette heureuse facilité, cette énergie et cette inspiration qu'on admire dans ses poésies latines. Malgré cela on ne balança point de placer Gomez parmi les bons poètes castillans de son temps. Contemporain de Boscan et Garcilaso, il jouit avec eux des mêmes titres de gloire. Les premiers, en réformant les anciennes erreurs et en introduisant le bon goût, prouvèrent de combien de beautés la poésie espagnole était susceptible; le second, méprisant le galimatias des rhéteurs, rendit à la poésie latine cette grâce, cette force et cette sublimité qui la caractérisent. On a reproché à Gomez, peut-être non sans raison, d'avoir mêlé des divinités païennes dans les sujets sacrés qu'il a traités; il s'était laissé entraîner à cette inconvenance par le mauvais goût de son siècle; mauvais goût que le Tasse lui-même ne sut pas

dans la suite éviter. Mais il est résulté de ce défaut tant de beautés originales qu'elles peuvent aisément adoucir la plus sévère critique. B-s.

GOMEZ-FERREIRA (Louis), minéralogiste portugais, naquit à St-Pedro de Rates, dans la province du Minho, en 1680. Il étudia la médecine et la chirurgie à Lisbonne, où il exerça pendant quelques années cette dernière profession. Mais ayant beaucoup de goût pour la minéralogie, il s'y appliqua exclusivement, et fit de tels progrès dans cette science, qu'en 1720 il fut nommé inspecteur et directeur des mines de l'Amérique portugaise, où il demeura vingt ans. Il y introduisit de nouveaux procédés aussi faciles qu'économiques pour l'exploitation des mines. Ayant formé en Amérique plusieurs élèves, des raisons de santé l'obligèrent de retourner à Lisbonne, où il mourut en 1741. Il a laissé : *Erario mineral dividido en doce tratados*, Lisbonne, 1735, in-fol. Cet ouvrage, qu'on estime encore et le plus complet qui eût paru jusqu'alors, peut être consulté avec fruit, malgré les progrès qu'a faits de nos jours la science minéralogique. B—s.

GOMEZ DE VASCONCELLE (LOUISE-GENEVIÈVE DE) était fille et nièce de deux hommes qui avaient beaucoup contribué à faire monter sur le trône dom Antoine de Portugal. Les malheurs de ce prince eurent une grande influence sur la destinée de madame Gillot de Beaucour, puisqu'ils furent cause que son père, dom Gomez de Vasconcelle, s'expatria et vint s'établir en France. Là, tout occupé de sa fille, il voulut la dédommager des torts de la fortune, non-seulement en l'élevant avec beaucoup de soin, mais en lui faisant donner une instruction peu commune. On ne sait trop à quelle époque cette dame, qui n'est connue que par les ouvrages qu'elle a publiés, épousa M. Gillot de Beaucour; mais il paraît qu'avant ce mariage elle s'était déjà fait remarquer par quelques productions littéraires. La principale est un abrégé en français du poème de l'Arioste, offert à Louis XIV, et dont on prétend que l'opéra de *Roland*, par Quinault, représenté en 1685, lui donna l'idée. Le but de madame de Beaucour en faisant ce travail a été de rendre l'*Orlando* propre à être lu par les femmes et par les jeunes personnes. Partout elle a adouci ou même entièrement supprimé les endroits trop libres, et particulièrement ceux qui ont quelque rapport à la religion. Nous nous abstenons de prononcer sur le mérite littéraire d'une pareille révision : il semble que cet abrégé devait surtout réussir à la cour, pendant la vieillesse de Louis XIV. L'*Arioste moderne*, ou *Roland le furieux*, a été imprimé à Paris en 1685, et réimprimé en 1720. Cet ouvrage porte les nom et prénoms de madame Gomez, tels que nous venons de les donner. Cependant l'abbé Goujet (*Bibliothèque française*, tomes 7 et 8) attribue le même ouvrage à Madeleine Poisson, femme de M. Vasconcelle Gomez de Fugaredo. Il est probable que le nom de Gomez, qui est

celui de la famille, et non pas celui du mari de madame Gillot de Beaucour, aura induit Goujet en erreur. Guyonnet de Vertron assure que les romans suivans sont de madame Gillot de Beaucour, bien qu'ils n'aient pas été imprimés sous son nom : 1^o *le Courrier d'amour*, 1679, in-12; 2^o *les Caprices de l'amour*, 1681, in-12. Ces deux romans ont aussi été attribués à M. Gillot de Beaucour. 3^o *Le Mari jaloux*, 1688, in-12; 4^o *le Galant nouvelliste*, 1695, in-12; 5^o *les Égaréments des passions*; 6^o *les Mémoires de Roversaut*. Madame Gillot mourut en 1718; elle fut mère de madame de Saintonge, qui s'est aussi distinguée dans ce genre de composition (*voy. SAINTONGE*). B—Y.

GOMICOURT (AUGUSTIN-PIERRE DAMIENS DE), littérateur, était né le 7 mars 1723, dans la capitale de la Picardie, d'une famille honorable du commerce connue depuis le 14^e siècle (1). Un goût très-vif pour les lettres lui fit abandonner la carrière de ses ancêtres, et dès sa première jeunesse il s'appliqua tout entier à l'étude des langues et de l'histoire. Admis à l'Académie d'Amiens dès sa création, en 1750, il y lut successivement un assez grand nombre de dissertations qui furent imprimées séparément, et dont il recueillit les plus importantes sous le titre de *Mélanges historiques et critiques*. Il inséra dans le second volume un mémoire de Colbert à Louis XIV, qu'il avait copié sur l'original, et l'accompagna de notes. Celle qu'on lit à la page 231 est ainsi conçue : « On pourrait sans inconvénient détruire la chambre des comptes, tout ce que fait cette cour pour être fait par deux ou trois personnes du parlement. » Blessée de cette observation, la chambre des comptes, par arrêt du 25 novembre 1768, condamna le *Recueil* de Gomicourt comme renfermant des propositions injurieuses à la magistrature; mais le parlement vit un empiétement sur ses droits dans cet acte; et, le 3 février 1769, il déclara l'arrêt de la chambre des comptes rendu sans pouvoir et juridiction, et supprima d'ailleurs les *Mélanges*, qui durent à cet incident une vogue passagère. Gomicourt, ayant conçu l'idée de ses *Lettres sur l'Angleterre*, ouvrage destiné à faire connaître l'état de ce pays, sous le rapport du commerce, de l'administration, des sciences et des arts, vint alors habiter Paris, où il devait trouver les secours nécessaires au succès de son entreprise. Il fut nommé vers le même temps, par le duc de Charost, secrétaire général du gouvernement de Picardie et Artois. Suivant le P. Daire

(*Histoire littéraire d'Amiens*, p. 384), il aurait joint à cette place celle de commissaire des guerres des cheveu-légers; mais l'*Almanach royal* indique La-croix comme titulaire de cette charge jusqu'à sa suppression en 1782. On n'a pu découvrir la date de la mort de Gomicourt; mais il paraît qu'il ne vivait plus en 1789. Tous ses ouvrages sont anonymes ou pseudonymes. En voici la liste : 1^o *Dorval*, ou *Manuscrit pour servir à l'histoire des mœurs du 18^e siècle*, Paris, 1767, 4 vol. in-12; roman oublié; 2^o *Mélanges historiques et critiques*, contenant diverses pièces relatives à l'histoire de France, Amsterdam et Paris, 1768, 2 vol. in-12. Le tome 1^{er} contient : *Dissertation historique et critique pour servir à l'histoire des premiers temps de la monarchie*. C'est une réfutation du système de Boulainvilliers sur les *maires du palais* des rois mérovingiens. — *Dissertation sur Ursin*, auteur de la vie de St-Léger, évêque d'Autun (*voy. LÉGER* (saint)). — *Conjectures* sur la véritable cause de la suppression de la dignité de connétable. Gomicourt l'attribue à la jalousie du cardinal de Richelieu, qui, ne pouvant pas en être revêtu lui-même, ne put souffrir qu'un autre le fût, et détermina le roi à la supprimer après la mort du duc de Lesdiguières. — *Observations* sur la nature des biens ecclésiastiques. Suivant lui, ces biens appartenant au roi, il est toujours le maître de les imposer quand il le juge convenable. Tome 2 : *Histoire de la surprise de la ville d'Amiens par les Espagnols*, le 11 mars 1597, et de la reprise de cette ville par Henri IV, le 25 novembre de la même année, avec les pièces justificatives. — *Mémoire de Colbert*, envoyé à Louis XIV le 22 octobre 1664, et copié sur l'original écrit de la main de Colbert, avec des observations de l'éditeur. — *Discours historique et politique* sur l'histoire d'Angleterre, traduit de l'anglais, de Hume. — *Dissertation sur la dignité de connétable*. 3^o *L'Observateur français à Londres*, ou lettres sur l'état présent de l'Angleterre, 1769-72, 32 vol. in-12. Il en paraissait huit par an. On reproche à Gomicourt la bizarrerie de son orthographe dans les *Mémoires secrets*, 22 octobre 1769; 4^o *Essai sur la poésie lyri-comique*, 1771, in-8^o, sous le nom de Jérôme Carré, que l'adoption de Voltaire rendait difficile à porter. C'est un éloge ironique des auteurs alors en vogue au théâtre italien, Anseaume, Favart, Sedaine, Poinsinet, etc. 5^o *Esprit des philosophes et des écrivains célèbres de ce siècle*, 1772, in-12; 6^o les *Commentaires* de Blackstone sur les lois d'Angleterre, Bruxelles, 1774-76, 6 vol. in-8^o. Cette traduction, tirée en partie de l'*Observateur*, a été effacée par celle de Chompré. 7^o *Traité analytique, étymologique et raisonné de l'accent et de la prononciation de la langue anglaise*, 1778, in-8^o; 8^o *L'Observateur français à Amsterdam*, ou lettres sur la Hollande, avec des notes, Amsterdam, 1779, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru. W—s.

GONDAHAIRE, ou, suivant quelques auteurs, GONDICAIRE, premier roi de Bourgogne, passa le

(1) Ses ancêtres avaient pris le nom de la ville siège de leur commerce. Ce fut en 1757 qu'il quitta le nom de *Damiens* pour celui de *Gomicourt*. Barbier, *Table du dictionnaire des anonymes*, 2^e édition, dit que plus tard Damiens prit le nom de *Gomicourt de Durival*, et lui attribue en conséquence la révision de la traduction française de l'*Histoire de l'Amérique* par Robertson, Rotterdam, 1779, 4 vol. in-12; mais c'est une méprise; J. Durival (*voy. ce nom*), traducteur de Watson, était à cette époque ministre de France en Hollande, et il paraît que Gomicourt, qui fit lui-même un voyage dans ce pays, se l'associa pour la révision de Robertson.

Rhin vers 407, à la tête d'une armée considérable, et s'empara du pays qui s'étend de ce fleuve aux Alpes. Les Romains, sans cesse occupés à repousser les incursions des barbares, consentirent à l'établissement de Gondahaire, sous la condition qu'il se reconnaîtrait dépendant de l'empire. Il souscrivit à ce traité; mais il ne négligea rien pour se mettre à même de l'enfreindre impunément. Lorsqu'il se crut en état de secouer le joug des Romains, il leva une armée, pénétra dans la Gaule Belgique, et s'en rendit maître : mais Aëtius, patrice des Gaules, le défît en bataille rangée, et le força de demander la paix. Elle lui fut accordée à des conditions modérées; et dès lors il se montra le fidèle allié des Romains. Attila, roi des Huns, vint attaquer les Bourguignons, vers 436 : ils se défendirent avec intrépidité; mais le nombre l'emporta. Ils furent défaits dans une bataille générale donnée non loin du Rhin. Gondahaire y périt avec 20,000 de ses plus braves soldats. Il laissa trois fils, Conderic, Gondioc et Chilpéric. L'aîné rassembla les débris de l'armée bourguignonne, et se joignit aux Romains pour combattre les Huns. Il fut tué en 431, à la fameuse journée de Méry sur Seine. Gondioc et Chilpéric, après la mort de leur frère, se partagèrent le royaume de Bourgogne. Les États de Gondioc furent composés de la Séquanie et de la province Lyonnaise. Chilpéric eut le pays situé entre le Jura et les Alpes, et choisit Genève pour sa capitale. Il embrassa la religion chrétienne à la persuasion de son épouse, fit construire une église à Genève, qu'il dédia à St-Victor, l'un des martyrs de la religion thébéenne, et dota richement le monastère fondé par St-Lupicin dans le lieu où est maintenant situé St-Claude. Chilpéric fut honoré du titre de patrice des Gaules; il s'opposa avec succès aux incursions des Suèves en 436, et mourut sans postérité. Gondioc avait épousé la sœur du comte Ricimer, patrice d'Italie; et cette alliance lui fut très-avantageuse. Nommé maître de la milice romaine dans les Gaules, il rendit de grands services à l'empire en repoussant les attaques continuelles des barbares, et fut récompensé par la réunion à ses États de plusieurs nouvelles provinces. Il mourut en 476, laissant de son mariage quatre fils, Gondebaud, Gondegisile, Chilpéric et Gondemar. A la mort de ce prince, le royaume de Bourgogne comprenait une partie de la Suisse et de l'Alsace, la Franche-Comté, la Bourgogne et la Bresse, le Dauphiné, le Nivernais et une partie de la Provence. W—s.

GONDEBAUD, roi de Bourgogne, fils aîné de Gondioc, fut honoré du patriciat des Gaules pendant la vie de son père, et contribua beaucoup, dit-on, à l'élection de l'empereur Flavius Glycérius, en 473. Les États de Gondioc ayant été divisés entre ses quatre fils, Gondebaud eut pour sa part les pays qui formaient la première Lyonnaise, et retint le titre de roi de Bourgogne, qui lui laissait quelque autorité sur les provinces pos-

sédées par ses frères. Chilpéric et Gondemar, à peine en possession de leurs États, s'unirent contre le nouveau roi, dont ils redoutaient les vues ambitieuses, et, ayant rassemblé une armée considérable, ravagèrent la Bourgogne. Gondebaud, les ayant poursuivis, leur livra bataille sous les murs d'Autun; mais la victoire s'étant déclarée pour ses frères, il s'enfuit secrètement, et fit répandre le bruit qu'il avait péri dans le combat. Cependant il instruisit de sa retraite les seigneurs qui lui étaient restés fidèles; et avec leur secours étant parvenu à lever de nouvelles troupes, il parut tout à coup à leur tête, et marcha sur Vienne, où étaient alors ses deux frères, avec une telle diligence qu'ils ne purent pas songer à se défendre. Gondemar refusa de se rendre, et fut brûlé dans le palais où il s'était enfermé : Chilpéric eut la tête tranchée, et sa femme Agrip-pine, accusée de l'avoir excité à la révolte, fut noyée dans le Rhône. Des quatre enfants de ce malheureux prince, Clotilde seule trouva grâce aux yeux du farouche vainqueur; et il l'emmena à sa cour, où il fit élever avec le plus grand soin cette princesse, dont les fils devaient un jour venger la mort de leur aïeul. La victoire de Gondebaud lui assurait le premier rang dans les Gaules. Rien ne lui aurait été plus facile que de dépouiller de ses États Gondegisile, son troisième frère; et l'on doit remarquer à son honneur que la bonne intelligence qui régnait entre eux n'éprouva pas alors la moindre altération. Ils unirent leurs armes pour forcer Odoacre, roi d'Italie, à respecter les conditions des traités, passèrent les Alpes en 493, et s'emparèrent presque sans obstacle de plusieurs provinces, dont ils ramenèrent un immense butin. Théodoric, successeur d'Odoacre, demanda la paix au roi bourguignon, et donna sa fille Ostrogothe en mariage à Sigismond, fils de Gondebaud. Cependant Clovis, roi des Francs, devenu l'époux de Clotilde, continuait de faire des incursions dans la Bourgogne. La religion était le prétexte dont Clovis couvrait son ambition. Gondebaud avait embrassé l'erreur de l'arianisme, et il y persistait par politique. Sa lettre à Avitus, archevêque de Vienne, en est la preuve : « Si « votre croyance est véritable, lui dit-il, pourquoi « les évêques de votre communion n'empêchent- « ils pas le roi des Francs de me faire la guerre « et de se liguier avec mes ennemis pour me per- « dre? Comment conciliez-vous la vraie religion « avec l'ambition insatiable qui le dévore? Qu'il « nous prouve sa foi par ses œuvres. » La mésintelligence des deux rois parut à Gondegisile une occasion favorable d'agrandir son pouvoir aux dépens de son frère. Il rechercha l'amitié de Clovis, et s'engagea par serment à se reconnaître son tributaire s'il le rendait maître du royaume de Bourgogne. Gondebaud, informé des préparatifs de guerre que faisait Clovis, et ne soupçonnant pas la perfidie de son frère, l'invita à réunir leurs forces contre un ennemi qui paraissait les mena-

cer également. Gondegisile crut devoir dissimuler, et marcha avec lui contre Clovis, qu'ils rencontrèrent près de la rivière d'Ouche. Pendant le combat, il se retira avec ses soldats, et les ramenant sur les derrières, enveloppa l'armée de Gondebaud, qui fut taillée en pièces. Ce prince échappa cependant à tous les dangers, et se réfugia dans Avignon, dont Clovis vint faire le siège. Désespérant de s'emparer de cette ville, Clovis consentit à retourner dans ses États moyennant quelques sacrifices. Gondebaud, délivré de ce puissant ennemi, poursuit à son tour Gondegisile, enfermé dans Vienne. Il y pénétra à la faveur d'un aqueduc souterrain, et fait massacrer tous les soldats de Gondegisile, qui est égorgé lui-même dans une église. Cét événement rendit Gondebaud maître de tout le royaume de Bourgogne. Il chercha alors à se réconcilier avec Clovis, et s'engagea par un nouveau traité à l'aider en cas de guerre (*voy. CLOVIS*); mais il soupçonnait justement la bonne foi de ce prince, et il fut toujours en garde contre lui. Il parvint ainsi à maintenir la paix dans son royaume, s'appliqua à y faire fleurir l'agriculture et les lois, et mourut en 516, laissant le trône à son fils Sigismond, qu'il avait fait reconnaître roi par les grands de l'État, afin d'éviter les divisions entre ses enfants. C'est du nom de ce prince que le code des Bourguignons a été appelé la *loi Gombette*. On y remarque, suivant dom Rivet (*Histoire littéraire de la France*, t. 3), un grand fonds d'équité, beaucoup de pénétration d'esprit, une attention singulière à prévenir les moindres différends, une science peu commune en ces temps-là dans la politique, enfin une sagesse digne d'un prince chrétien. Ce code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Herold, Bâle, 1557; dans le *Codex legum antiquarum* de Frédéric Lindenbrog, et dans le *Corpus juris Germanici antiqui* (*voy. GEORGISCH*). Schoepflin a donné des détails curieux sur la loi Gombette, dans la *Dissertatio historica de Burgundia cis-et-transjurana*, Strasbourg, 1741, in-4^o.

W—s.

GONDEBAUD ou GONDEVALD, surnommé *Bal-lomer*, était né d'un commerce amoureux du roi Clotaire I^{er} avec une dame dont Grégoire de Tours n'indique ni le nom ni la condition. Elle le fit élever avec beaucoup de soin et le présenta à Clotaire, qui refusa de le reconnaître. Alors elle le conduisit à Childeberr, roi de Paris, et ce prince, qui n'avait point d'enfants, le reçut comme son neveu. Mais Clotaire, craignant que ce jeune homme ne réussît à se faire des partisans, le réclama, et Childeberr le lui ayant livré, il lui fit couper les cheveux et lui ordonna de sortir de France. On ignore ce que devint alors le malheureux Gondebaud. Quelques écrivains prétendent qu'il fut réduit pour subsister à peindre les murs des églises et des oratoires. Enfin Charibert, étant monté sur le trône, le fit revenir à sa cour et eut pour lui les mêmes égards qu'il aurait

XVII.

eus pour son frère. Sigebert, roi d'Austrasie, craignit de voir échapper à ses enfants la succession de Charibert; il lui demanda Gondebaud, et ce prince n'ayant pas osé le lui refuser, il lui fit couper les cheveux une seconde fois et l'envoya prisonnier à Cologne. Gondebaud parvint à s'échapper et se réfugia près de Narsès, qui commandait alors en Italie pour l'empereur Justinien. Il se maria, et après la mort de son épouse, le séjour de l'Italie lui étant devenu odieux, il se retira vers 565 à Constantinople, avec ses deux enfants. Il y fut reçu avec les honneurs dus à son rang et y vécut quinze années, paraissant oublier et sa naissance et ses malheurs. Vers 580, le duc Boson, que l'histoire représente comme un homme très-artificieux, arrive à Constantinople, envoyé par les seigneurs mécontents de Gontran, roi de Bourgogne; il offre en leur nom la couronne à Gondebaud et décide ce malheureux prince à l'accompagner. Gondebaud arrive à Marseille, où il est accueilli avec enthousiasme, et se rend ensuite à Avignon, dont le patrice Mummol lui ouvre les portes; mais la division se met bientôt entre ses partisans, et trahi par Boson, qui lui enlève une partie des trésors qu'il avait apportés, il est réduit à chercher un asile dans une île de la Méditerranée. La mort de Chilpéric, roi d'Austrasie (584), ranime ses espérances et le détermine à quitter sa retraite. Appuyé par les grands du royaume, toujours opposés à Gontran, le fils de Clotaire réclame les droits de sa naissance. Le Dauphiné, la Provence, tout le pays depuis le Poitou et l'Auvergne jusqu'aux Pyrénées, se déclarent en sa faveur. Il est élevé sur le bouclier et salué roi à Brives-la-Gaillarde. Mais Gontran, qui a senti la nécessité de s'opposer à ses progrès, se réconcilie avec son neveu Childeberr, et marche à la rencontre de Gondebaud, qui s'avancait lui-même vers Poitiers. A la nouvelle de l'approche des Bourguignons, Gondebaud se replie sur Bordeaux; mais craignant d'y être enfermé, il se retire avec Mummol dans Comminges, ville très-forte et bien approvisionnée. Cependant Mummol entre en négociation avec Gontran, et promet de livrer Gondebaud si on lui assure son pardon. D'après l'assurance qu'il en reçoit, il déclare à Gondebaud qu'une plus longue résistance serait inutile et l'engage à aller trouver Gontran pour traiter des conditions de la paix. Il le conduisit ensuite à l'une des portes de la ville, et le remit entre les mains de Boson et d'Ollon, comte de Bourges. Gondebaud, en apercevant Boson, jugea bien que sa perte avait été résolue; il fit le signe de la croix et se prépara à la mort. A quelque distance de la ville, Ollon le saisit par les cheveux, le jeta par terre et chercha à le percer de sa lance. Sa cotte de mailles l'ayant garanti, il se releva et voulut s'enfuir; mais Boson l'atteignit d'une pierre à la tête, il tomba et les soldats le tuèrent. On lui arracha les cheveux et la barbe, et son corps fut traîné par tout

18

le camp (mai 585). Le lendemain les soldats entrèrent dans la ville, qui fut livrée au pillage, et dont tous les habitants furent massacrés. Elle ne fut rebâtie qu'au 12^e siècle par St-Bertrand, dont elle prit le nom. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de Gondevald, prétendu fils de Clotaire*, par Bonamy, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 20. W—s.

GONDEGISILE, *Godegisile* ou *Godegisèle*, quatrième fils de Gondioc, roi de Bourgogne, eut en partage, après la mort de son père, le pays qui forme aujourd'hui le diocèse de Besançon. Les commencements de son règne furent assez tranquilles; il ne prit aucune part aux divisions de ses frères, soit qu'il craignit la vengeance de Gondebaud, soit, comme le pensent quelques historiens, qu'il eût fait un traité secret avec lui. En effet, lorsque Gondebaud se fut mis en possession des États de ses autres frères, il en détacha la ville de Genève, dont il augmenta l'apanage de Gondegisile. Cependant ce prince ne put voir sans jalousie s'accroître la puissance de Gondebaud; mais il dissimula en attendant un moment favorable à l'exécution de ses projets. Il s'unit secrètement avec Clovis, roi des Francs, et contribua par sa défection à la victoire que ce prince remporta sur les Bourguignons près de la rivière d'Ouche (*voy.* GONDEBAUD); mais Gondebaud vint l'assiéger l'année suivante (500) dans Vienne, où il s'était enfermé avec 5,000 soldats, et la ville ayant été prise par ruse, il fut massacré dans une église où il s'était réfugié comme dans un asile inviolable. W—s.

GONDEMAR ou GODOMAR, roi de Bourgogne, second fils de Gondebaud, succéda en 523 à Sigismond, son frère, assassiné avec ses enfants par Clodomir, roi d'Orléans. Il rallia ses troupes affaiblies par des défaites successives, chercha à captiver la bienveillance de ses grands vassaux, et avec leur secours parvint à chasser les Francs de son royaume. Il s'occupa ensuite des moyens de discipliner et d'aguerrir ses soldats, et mit son armée en état de repousser une nouvelle agression. Cependant Clodomir rentre en Bourgogne et marche contre Gondemar, qui l'attendait dans la plaine de Véseronce. Il s'y livra une bataille dont le succès fut longtemps indécis; mais enfin, Clodomir ayant été tué d'un coup de lance, les Bourguignons lui coupèrent la tête et la placèrent au bout d'une pique pour l'exposer aux regards des Francs; spectacle, disent nos anciens auteurs, qui redoubla leur furie et contribua à les rendre victorieux; mais qui, suivant Agathias, dont le récit nous paraît plus fidèle, ébranla leur courage et les détermina à accepter sur-le-champ les propositions que leur fit Gondemar. Après cette victoire mémorable (524), ce prince resta quelques années possesseur tranquille du royaume de Bourgogne. Il regardait la paix comme le premier besoin des peuples, et il l'acheta de Théodoric, roi d'Italie, par la cession

de quelques villes. La situation du royaume de Bourgogne entre des États également puissants en retardait la ruine; mais enfin les Wisigoths ayant été défaites par les Francs, le patrimoine de Gondemar se trouva exposé à l'ambition des fils de Clovis. Ils se réunirent contre lui, l'attaquèrent près d'Autun en 534 et, l'ayant fait prisonnier, l'enfermèrent dans un château fortifié où il demeura jusqu'à sa mort (541). Ainsi finit le premier royaume de Bourgogne, après avoir duré cent vingt-deux ans. Les provinces dont il était composé restèrent unies à la France pendant trois siècles; mais elles en furent détachées sous les faibles successeurs de Charlemagne: d'une partie se forma le royaume d'Arles et de Bourgogne (*voy.* BOSON), et de l'autre le royaume de la Bourgogne Transjurane (*voy.* RODOLPHE I^{er}), qui prit le nom de comté de Bourgogne vers le milieu du 10^e siècle, après la mort de Rodolphe III, dernier roi. W—s.

GONDEMAR (FLAVIUS), roi des Wisigoths, était entré dans la conjuration des grands de l'État contre Witeric, que sa tyrannie avait rendu odieux. Il paraît même qu'avant l'assassinat de ce prince il avait fait un traité secret avec les rois francs, qui devaient appuyer ses prétentions au trône. Son expérience et ses talents peuvent servir à justifier son ambition. Il fut élu roi (610) le lendemain de la mort de Witeric. Il s'occupa d'abord de réprimer l'audace des Vascons, qui faisaient de fréquentes incursions sur ses terres; il pénétra dans leur pays à la tête d'une puissante armée, le ravagea, prit et brûla leurs villes, et rentra dans la capitale chargé d'un immense butin. Il assembla un concile à Tolède, dans lequel il fut décidé que cette ville n'avait jamais cessé d'être la métropole de la province de Carthagène, décision confirmée par un second concile plus nombreux, assemblé l'année suivante. Il s'opposa avec succès aux entreprises des Romains contre ses États, et mourut au commencement de 612, après un règne d'environ deux années. Gondemar, que les historiens représentent comme un prince juste et pieux, fut regretté de ses peuples. Il eut pour successeur Sisebut. W—s.

GONDEVILLE DE MONTIMBRÉ (A.) était sous-chef au ministère de la guerre sous le gouvernement impérial, et se montra dans toutes les occasions l'un des plus zélés partisans de Napoléon. Lieutenant dans la 10^e légion de la garde nationale parisienne, il fit très-courageusement, le 30 mars 1814, à la tête de quelques hommes de sa compagnie, une sortie contre les alliés qui assiégeaient la capitale. Lors du retour de Bonaparte en 1815, il se déclara en sa faveur avec le même zèle, et publia une pièce de vers intitulée *A l'empereur, à l'armée, aux amis de la patrie et de la gloire*. Le 1^{er} juillet suivant, il adressa à la chambre des représentants une lettre qui fut lue en séance publique, et par laquelle il demandait que la garde nationale de Paris eût à garder plu-

sieurs des postes extérieurs, en présence de l'ennemi. Après le second retour de Louis XVIII, Gondeville perdit son emploi au ministère de la guerre et il cessa de faire partie de la garde nationale. Il mourut le 14 septembre 1821. Gondeville était gendre du fameux acteur Brunet. Ses ouvrages imprimés sont : 1^o *la Conquête de la Prusse*, poëme pouvant servir de continuation à la *Napoléide jusqu'à la prise de Berlin*, imprimé à la suite de la *Napoléide*, par M. de G. (Menegaut de Gentilly), 1806, in-8^o; 2^o *Cantate pour la naissance du roi de Rome*, 1811, in-8^o (et dans les *Hommages poétiques*); 3^o *Égisthe et Clytemnestre*, 1813, in-8^o; 4^o *Épître à Carnot*, 1815, in-8^o. On croit que ce dernier écrit fut cause de la destitution de Gondeville. 5^o *Épître à ma femme*, 1819, in-8^o; 6^o *Elfride*, tragédie qui n'a été ni jouée ni imprimée. M—D j.

GONDI (PHILIPPE-EMMANUEL DE), général des galères, prêtre de l'Oratoire, né à Limoges en 1581, était le second fils d'Albert de Gondi, maréchal de Retz, et de la baronne de Retz, dame de Dampierre, renommée parmi les beaux-esprits de son temps. Sa belle prestance, son adresse dans tous les exercices du corps, son caractère liant et aimable, le firent distinguer à la cour de Henri IV, qui l'honora de sa bienveillance. Corbinelli dit qu'il brilla sur la scène et sur le Parnasse; mais il ne nous donne aucun détail de ses talents en ce genre. Après la mort du marquis de Belle-Isle, son frère aîné, il lui succéda dans la charge de général des galères, et dès la même année, 1519, il sortit de Marseille avec sept galères pour donner la chasse aux corsaires barbaresques qui infestaient les côtes de Provence et de Languedoc, leur prit quatre vaisseaux, en brûla un, et força Soliman Rais, leur chef, de s'échouer avec le sixième, armé de quarante canons, et d'y mettre le feu. M. de Gondi se signala dans plusieurs autres expéditions navales. Il eut ordre, en 1621, de sortir de la Méditerranée avec dix galères, pour aller se réunir, sur les côtes de Bretagne, au duc de Guise, qui commandait la flotte destinée à bloquer la Rochelle par mer, tandis qu'on en ferait le siège par terre. Les deux flottes se trouvèrent en présence à la hauteur de St-Martin, de l'île de Rhé. Celle des Rochellais était forte de soixante vaisseaux bien armés, bien équipés, remplis de matières combustibles, dans le dessein d'incendier la flotte du roi au fort de la mêlée. Les gros vaisseaux de celle-ci étant retenus par le calme, M. de Gondi s'avança audacieusement avec ses galères, attaqua l'ennemi, mit le désordre dans son escadre, et donna le temps au duc de Guise d'arriver, à la faveur d'une bonne brise. Le combat devint alors général, et dura depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. La victoire se déclara pour la flotte du roi. Les Rochellais y perdirent six de leurs gros vaisseaux, 2,000 hommes tués, et ils eurent un bien plus grand nombre de blessés. Le général des galères

qui, par sa bravoure et son intelligence, avait préservé la flotte royale de l'incendie, et était parvenu à éteindre le feu que l'ennemi avait déjà mis à l'amiral, poursuivit la flotte rochellaise dans sa retraite, qu'elle ne fit qu'à la faveur de la nuit. Cet événement, dont il eut la principale gloire, est du 26 octobre 1622. Les deux jours suivants, il alla braver la flotte vaincue, qui s'était retirée sous la protection de ses batteries de terre, dans le dessein de l'attirer à un nouveau combat. Sa tentative fut inutile; mais il lui causa de grandes pertes, et lui enleva deux de ses vaisseaux, dont l'un était le vice-amiral. Ce récit est tiré d'une relation manuscrite de Guillaume de Montolieu, capitaine d'une des galères de M. de Gondi. Ce général, touché du triste spectacle des misères de toute espèce auxquelles les forçats étaient en proie, s'occupa de les soulager en leur procurant une mission à la tête de laquelle fut mis M. Vincent de Paul, précepteur de son fils, en qualité d'aumônier royal des galères, et en y joignant les secours temporels les plus propres à adoucir leur sort. Instruit que les criminels condamnés aux galères croupissaient longtemps dans les prisons de la Conciergerie de Paris, exposés à toutes sortes de privations, en attendant qu'on les mit à la chaîne, il obtint du gouvernement qu'ils fussent transférés dans un local plus commode et plus sain, près de l'église de St-Roch, où ils recevraient tous les secours de l'âme et du corps convenables à leur état. Cet utile établissement, entrepris par les conseils de M. Vincent, fut depuis transféré vers la porte St-Bernard, où il a subsisté jusqu'à la révolution. Dans le même temps, sa digne épouse, Marguerite de Silly, appelait dans ses terres de Montmirail et de Folleville le même M. Vincent pour y faire des catéchismes et des missions aux gens de la campagne, sur lesquels elle répandait elle-même d'abondantes aumônes, qui ne contribuèrent pas peu à rendre efficaces les instructions du zélé missionnaire. Les bénédictions que le ciel versa sur les travaux apostoliques de M. Vincent firent concevoir à M. et à madame de Gondi le dessein de perpétuer cette bonne œuvre et de la rendre plus générale; ils obtinrent de l'archevêque de Paris, leur frère, la place de principal du collège des Bons-Enfants pour M. Vincent, et y attachèrent en 1625 une dotation de quarante mille livres, dont le revenu devait servir à l'entretien d'une société de prêtres chargés d'aller, sous la direction de leur vénérable chef, faire des missions dans les campagnes, et de fournir des aumôniers aux galères. Telle fut l'origine de l'utile et respectable congrégation des prêtres de la mission de France. Cette même année, M. de Gondi, ayant perdu sa jeune et vertueuse épouse, se retira dans la maison de St-Magloire, d'où, au bout de deux ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, après s'être démis de toutes ses charges en faveur du duc de Retz, son fils aîné.

A la mort du cardinal de Bérulle, il fut question de le lui donner pour successeur dans la place de général de l'Oratoire, et la cour de Rome pensait à faire passer sur sa tête le chapeau que ce cardinal laissait vacant. Mais l'animosité du cardinal de Richelieu contre la maison de Gondî, dévouée aux intérêts de la reine mère, fit échouer ce double projet. M. de Gondî fut même, en 1644, exilé à Lyon, d'où il ne revint qu'à la mort de Richelieu. Après celle de Louis XIII, Marie de Médicis lui fit proposer la place de premier ministre, qui fut donnée, sur son refus, au cardinal Mazarin. Quoique le père de Gondî n'eût pris aucune part aux intrigues et aux cabales du cardinal de Retz, son fils, qu'il les eût même hautement désapprouvées, il n'en fut pas moins enveloppé dans la disgrâce de ce célèbre factieux. Mazarin le fit reléguer en 1653 à sa terre de Villepreux, d'où il fut enlevé l'année suivante pour être transporté à Clermont en Auvergne, sans aucun égard pour son âge, son innocence, ses vertus et ses anciens services. Il demeura dans cet exil rigoureux pendant cinq ans, et n'en fut rappelé que lorsque le coadjuteur fit sa paix avec la cour. Le père de Gondî se retira dans sa terre de Joigny, pour s'y consacrer entièrement, dans l'oubli du monde, à la prière, à la pénitence, et s'y préparer à la mort, qui arriva le 29 juin 1662. Son corps fut transporté à St-Magloire, et enterré sous le chœur de cette église. On a reproché au père de Gondî, lorsqu'il était encore dans le monde, d'avoir fait entrer son fils, le coadjuteur, dans l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait point de vocation, et dont il se montra si peu digne. Voici l'apologie que ce fils fait de son père à ce sujet, dans ses mémoires : « Je ne crois pas qu'il y eût au monde un meilleur cœur que celui de mon père, et je puis dire que sa trempe était celle de la vertu. Cependant et mes duels et mes galanteries ne l'empêchèrent pas de faire tous ses efforts pour attacher à l'Eglise l'âme la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers. La prédilection pour son fils aîné et la vue de l'archevêché de Paris, qui était depuis près d'un siècle dans sa maison, produisirent cet effet-là. Il ne le crut pas, et ne le sentit pas lui-même. Je jurerais qu'il aurait lui-même juré, dans le plus intérieur de son cœur, qu'il n'avait en cela d'autre mouvement que celui qui lui était inspiré par l'appréhension des périls auxquels la profession contraire aurait exposé mon âme » (voy. RETZ et VINCENT DE PAUL). T-D.

GONDICAIRE. Voyez GONDAHAIRE.

GONDOLA (GIOVANNI DI FRANCESCO), d'une famille qui a fourni à Raguse des hommes d'Etat distingués et les plus grands poètes qu'il y ait eus dans la littérature illyrienne, fut le plus célèbre d'entre eux; il naquit à Raguse, en 1388, y occupa divers emplois, et y mourut en 1638, âgé de 50 ans. On ne connaît aucun événement remarquable de sa vie, qui paraît avoir été partagée

entre les fonctions paisibles de sa place et la culture des lettres. Comme poète, son nom est en vénération chez tous les Illyriens. Ce peuple a aussi son poème épique; et c'est à Gondola qu'il en est redevable. Le poète ragusain a pris dans des événements voisins de son temps le sujet de son épopée. Le sultan Osman en est le héros. Gondola ne le fait pas plus grand qu'il ne l'est dans l'histoire; mais il rend les malheurs de ce prince plus intéressants par les incidents qu'il y a ajoutés; et ce sont surtout les épisodes qui animent son tableau. Ils transportent le lecteur dans des contrées où les mœurs demi-barbares des habitants sont en harmonie avec les beautés sauvages de la nature. Ces épisodes sont extraordinaires et romanesques comme les aiment les peuples demi-civilisés; cependant ils renferment aussi des traits d'un intérêt touchant ou d'une beauté mâle et fière. Ils paraissent trop multipliés aux yeux des gens de goût : les Illyriens au contraire regardent cette variété d'incidents comme une des plus grandes beautés du poème de l'*Osmanide*. Le héros et toute la marche du poème perdent beaucoup par cette multitude de ressorts; mais, pris à part, ces épisodes, où l'on trouve d'ailleurs une peinture vive et fidèle des hommes et des lieux, sont d'un très-grand intérêt. De ce nombre sont, l'histoire de l'amour conjugal de Kunoslava, qui, à la nouvelle de la captivité de son mari Koreuski, seigneur polonais, pris par les Turcs, brave tous les dangers pour aller partager son sort, et obtient d'Osman pour prix de sa fidélité la liberté de Koreuski; les prouesses de Sokoliza, héroïne turque, qui livre un combat singulier à cette tendre et fidèle Kunoslava, lorsque celle-ci va rejoindre son époux captif, et qui, à la tête de douze amazones, toutes égales en audace, surprend des seigneurs polonais au moment où ils célèbrent l'anniversaire de leur victoire sur les Turcs, et les enlève, mais qui est enlevée à son tour par le roi de Pologne Vladislav, amené sur les lieux par le plaisir de la chasse; enfin l'expédition de Kaslar-Aga, qui, pour repeupler le harem de son maître, parcourt les campagnes, enlève les jeunes filles nobles, et arrive dans une vallée solitaire, où un vieux pasteur, descendant des anciens rois serviens, célèbre des fêtes dignes de l'âge d'or. Les mœurs pastorales de ce vieillard et de sa fille, la belle Suncianizza, si piquantes par leur contraste avec le caractère rude et débauché des Turcs, ne forment pas une des moindres beautés de l'*Osmanide*. Le féroce Kaslar-Aga, fidèle à sa mission, ne craint pas de violer l'hospitalité, et de troubler la paix de cette vallée en enlevant la chaste Suncianizza. A la première vue de cette jeune fille modeste, Osman devient insensible aux charmes de toutes les beautés dont Kaslar-Aga a orné son harem. Il ne respire que pour Suncianizza : mais les larmes de la jeune bergère touchent son cœur. Il lui fait le sacrifice de son amour, et la rend à son père. L'ambassade

d'Ali-Pacha à la cour du roi de Pologne, où il va traiter de la paix, fournit au poète une occasion de peindre d'autres mœurs et d'autres hommes, et de traiter des sujets d'un genre plus élevé. La fin tragique d'Osman, victime de l'insubordination des janissaires, détrôné par Mustapha, et étranglé dans les Sept-Tours, termine ce poème, qui est divisé en vingt chants; il n'en subsiste plus que dix-huit. On dit que le quatorzième et le quinzième chant, contenant probablement des allusions peu honorables pour les Turcs, ont été mal vus par le gouvernement de Raguse, qui craignait de mécontenter des voisins aussi puissants, et que c'est ce qui en a occasionné la rareté ou la perte. Comme ce motif n'existe plus aujourd'hui, M. le comte de Sörgo, qui a aussi traduit une partie de l'*Osmanide* en vers italiens, a rempli les lacunes du poème, en composant de nouveau, en illyrien, un quatorzième et un quinzième chant. C'est avec ce supplément que M. Volanti, vice-secrétaire de Raguse, se proposait, au commencement de ce siècle, de publier l'*Osmanide*, encore inédite. Ce projet, renouvelé par M. le comte Guaragnin, gouverneur de cette province, n'a point été exécuté. (Voy. *Appendini storia e letteratura de' Ragusei*, 1804, t. 2.) Gondola ne parcourut pas avec moins de succès la carrière dramatique, et il montra aux Illyriens ce que devait être leur théâtre, qui jusqu'alors se ressentait un peu trop de la rudesse de leurs mœurs. Il puisa dans l'histoire ancienne les sujets de treize pièces appelées *dramas* selon l'usage du temps, quoique plusieurs soient en effet des tragédies. Il n'en reste plus que deux, *Proserpine* et *Ariadne*; celle-ci a été imprimée à Ancône en 1633. Les autres, toutes manuscrites, ont été anéanties dans un tremblement de terre et dans l'incendie qui en fut la suite. Sa traduction en vers illyriens de la *Jérusalem délivrée* et d'autres productions de son génie poétique éprouvèrent le même sort. Dans ses pièces de théâtre, ainsi que dans son *Osmanide*, Gondola ne s'est servi que du petit vers au lieu de l'alexandrin, plus convenable par sa majesté aux sujets imposants. Peut-être voulait-il être appris par cœur d'un peuple qui retient toujours mieux les petits vers, parce qu'ils sont plus propres au chant; aussi ses successeurs ont suivi son exemple, quoique blâmé par les gens de goût de leur nation. Les autres ouvrages de Gondola sont moins recherchés; et quoique imprimés, ils sont moins connus que les précédents. C'est d'abord une traduction libre en vers illyriens des sept psaumes de la pénitence, Venise, 1620, 1630, in-16; puis le poème de l'*Enfant prodigue*, en deux chants, publié également à Venise, et réimprimé plusieurs fois sous ce titre; *Suse sina rasmetnoga*. Enfin le P. Cerva fait mention d'un poème de Gondola sur les mystères de la théologie, imprimé en 1621. Son talent poétique fut héréditaire dans sa famille. — Son fils, *Sigismond Gondola*, recteur de la république de Raguse,

fut très-habile poète; et son petit-fils Giovanni est auteur de plusieurs drames, idylles et chansons, qui circulent encore en manuscrit chez les Illyriens. Palmotta, autre poète illyrien très-estimé, était cousin de Gondola, et fut son rival tant sur la scène que dans la carrière épique. D-g.

GONDOUIN (JACQUES), architecte, né le 7 juin 1737, à St-Ouen sur Seine, était fils du créateur des beaux jardins de Choisy-le-Roi. Ayant suivi les leçons de J.-H. Blondel, il remporta le second prix d'architecture; et le souvenir des services de son père lui fit obtenir une place de pensionnaire à l'Académie de France, à Rome, où il passa quatre années. A son retour à Paris, la protection de la Martinière, premier chirurgien du roi, lui valut la préférence sur d'anciens architectes, pour la construction des écoles de médecine. Ce monument, qui fut en quelque sorte son coup d'essai, puisqu'il n'avait pas trente-six ans lorsqu'il le termina, suffirait pour lui assurer une réputation durable. D'autres travaux, tant publics que particuliers, ayant accru sa fortune, il fit un second voyage en Italie, d'où il ne revint que peu de temps avant la révolution. Pendant son séjour à Rome, il avait formé le projet de travailler à la restauration de la maison de l'empereur Adrien, à Tivoli; mais à son départ il donna ses cartons à son ami Piranesi, qui s'occupait alors de semblables travaux. Gondouin passa tout le temps de la tourmente révolutionnaire dans sa campagne, à Vives-Eaux, près de Melun, qu'il embellit et orna de jardins délicieux. Depuis 1774, il était membre de l'Académie d'architecture; en 1795 il fut admis à l'Institut dans la classe des beaux-arts, et appelé par le ministre de l'intérieur au conseil des bâtiments. Ce fut à lui que le gouvernement confia la construction en pierre de la colonne de la place Vendôme; « ou-
« vrage, dit son panégyriste, dans lequel il n'eut
« d'autre mérite que d'y transporter avec une
« fidélité scrupuleuse les formes, les détails et
« les proportions de la colonne triomphale de
« Trajan, à Rome. » Depuis, il exécuta la fontaine de la place de l'École de médecine. Il avait soixante-dix-sept ans quand il se maria, pour la seconde fois, avec la fille d'un de ses amis (M. Perrin, de l'ancienne Académie de peinture), qui n'en avait que dix-sept. Malgré la disproportion d'âge, cette union fut heureuse. Sa femme lui donna un fils, et mourut des suites de sa couche. Inconsolable de sa perte, il ne fit plus que languir; et une maladie violente, pendant laquelle il refusa tous les secours de l'art, même des mains de l'amitié, l'enleva le 29 décembre 1818, à l'âge de 81 ans. M. Quatremère de Quincy prononça son *Éloge*, le 6 octobre 1821, dans une séance publique de l'Institut, où Gondouin avait été remplacé par M. Hurtault. On a de lui une *Description des écoles de chirurgie*, Paris, 1780, grand in-fol., avec des plans, ouvrage estimé. W-s.

GONDOUYN (GILBERT DE), poète français, né à

Romans, en Dauphiné, vers le milieu du 16^e siècle. On a de lui : *Quatrains extraits des divines sentences du très-sage roy Salomon...* à Genève, par Élie Viollier, 1586, petit in-8^o de 102 pages. Parmi les pièces liminaires de ce livre se trouve un sixain en vers latins, d'Innocent Gentillet, suivi de trois quatrains en français, de Joseph Duchesne, d'Antoine des Sables et de Loys Giraud. Voici un échantillon de ce rimeur, qui était calviniste :

Ne va pas au-devant de la femme paillarda
Fuy ses yeux affetés, fuy son lubrique sein,
De peur que sa parolle accorte et papardera
Ne te fasse tomber à son sale dessein.

Guy Allard, qui a donné place à Gondouyn dans sa *Bibliothèque du Dauphiné*, l'appelle *Gondoin*, et il ajoute que Guillaume Colletet « a fait son éloge « parmi les poètes françois. » A. P.

GONDRAIN (LOUIS-HENRI DE), cent cinquième archevêque de Sens, fils d'Antoine-Arnauld de Gondrin, marquis de Montespau et d'Antin, de la noble famille de Pardaillan, naquit au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, et fut mis au collège de la Flèche pour y faire ses études. Les ayant achevées, il vint, très-jeune encore, recommencer sa philosophie dans l'université de Paris, et, comme il se destinait à l'état ecclésiastique, faire ses études de théologie en Sorbonne. Il était, par sa mère, proche parent d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, prélat distingué par ses connaissances dans les antiquités ecclésiastiques. Octave, en 1644, lorsque Gondrain était prêt à prendre ses degrés, le demanda pour coadjuteur à la reine régente, et l'obtint. Il ne pouvait faire un meilleur choix. Octave étant mort en 1646, Gondrain prit possession de l'archevêché de Sens le 16 août de la même année. Lié avec les écrivains de Port-Royal les plus distingués, et attaché à la doctrine de St-Augustin, il partagea d'abord les opinions de ceux qui depuis furent appelés *jansénistes*, et fut un des onze évêques qui, n'ayant pas signé la lettre écrite par leurs collègues à Innocent X, pour le prier de faire cesser par un jugement solennel les querelles qui commençaient à diviser l'Église, supplièrent ce pontife, par une lettre particulière, de ne point prononcer : mais Innocent ayant donné le 31 mai sa bulle *cum occasione*, par laquelle il condamnait les cinq propositions de Jansénius, avec une note appliquée à chacune d'elles, et cette constitution ayant été reçue en France, Gondrain signa le 28 mai 1654 la lettre de l'assemblée du clergé à ce pape, et celle de la même assemblée aux autres évêques, dans lesquelles il était reconnu que les cinq propositions étaient de Jansénius, et que cela ne pouvait être l'objet du moindre doute. Il réitéra sa signature au commencement du pontificat d'Alexandre VII, après quelques difficultés, dit-on, mais qui furent si bien éclaircies qu'il avoua se croire obligé en conscience de signer. Il tint en 1658 un synode, où il souscrivit et fit

souscrire le formulaire. En 1661, les vicaires généraux du diocèse de Paris, en l'absence du cardinal de Retz, ayant rendu une ordonnance où ils disaient que du temps d'Innocent X il ne s'agissait à Rome que de savoir si les cinq propositions déferées étaient catholiques ou hérétiques, sans exiger autre chose que la croyance pour le point de foi, et le respect pour la question de fait; et l'assemblée du clergé ayant approuvé l'ordonnance, Gondrain déclara expressément que les cinq propositions étaient condamnées comme *hérétiques*, au sens de l'auteur. Quoiqu'il ait incliné pour qu'il fût trouvé quelque moyen d'accommodement, et souhaité qu'on pût faire certaines concessions à des hommes qu'il estimait; qu'il ait eu du regret de ce qu'on n'était pas parvenu à rapprocher les esprits, et de ce que le projet de M. l'évêque de Cominges pour opérer une réunion avait échoué (*voy.* Claude GIRARD); qu'il ait même travaillé avec ardeur à obtenir l'arrangement connu sous le nom de *paix de Clément XI*, on ne peut, ce semble, lorsque d'un autre côté on le voit donner l'exemple de la soumission aux décisions du chef de l'Église, trouver en cela rien que de conforme à l'esprit de l'Évangile, dont le caractère est *union et charité*, et appeler cela des *variations*. Se permettre contre un prélat aussi recommandable des qualifications odieuses (1), c'est, nous osons le dire, manquer également à la justice et à la décence. Gondrain eut différents démêlés avec les réguliers de son diocèse, et particulièrement avec les capucins et les jésuites, qui se refusaient à l'exécution de ses ordonnances. Il défendit à ses diocésains de se confesser à eux, sous peine d'excommunication. Il interdit les jésuites, et ces pères n'ayant point voulu céder, l'interdit dura tant qu'il fut évêque. Il avait assisté à plusieurs assemblées du clergé, et avait présidé celle de 1665. Il parut dans toutes avec éclat, y soutint les droits de l'épiscopat, et y parla toujours dans l'intérêt de la religion et de l'Église. Il gouvernait son diocèse avec sagesse, tenait exactement ses synodes, en faisait exécuter les règlements et maintenait la discipline. Il avait établi des conférences ecclésiastiques. Ces soins qu'il n'avait jamais négligés, même pendant qu'il était chargé d'affaires importantes, devinrent son unique occupation dans les six ou sept dernières années de sa vie. Une honorable disgrâce l'avait entièrement éloigné de la cour, où il avait eu le courage de laisser apercevoir que le rang qu'y tenait madame de Montespau, sa nièce, et le genre de faveur dont elle y jouissait ne pouvaient plaire à un évêque (2), ami de la religion et des mœurs.

(1) Voyez le *Dictionnaire des livres jansénistes*, et l'*Histoire de l'Église*, par l'abbé Bérault.

(2) Louis XIV l'exila dans sa ville épiscopale, pour avoir donné un soufflet à madame de Montespau. L'exilé assembla un synode, et demanda si un évêque exilé dans sa ville épiscopale peut être empêché de faire la visite de son diocèse. La réponse unanime fut pour la négative. Le cour va à Fontainebleau; le prélat s'y rend, prêche, confesse, exerce toutes les fonctions de son ministère, et dit que, si le roi le force de retourner à Sens,

Gondrin mourut dans de grands sentiments de piété à l'abbaye de Chaumes, dont il était titulaire, le 20 septembre 1674 : il était âgé de 54 ans. On ne peut refuser à ce prélat de grandes qualités ; il joignait à la science des choses de son état du zèle, de la fermeté, une grande expérience des affaires, l'activité nécessaire pour les suivre, et le talent de les amener à une heureuse issue. Il ne se laissait point rebuter par les difficultés : il était fécond en expédients pour les vaincre ; et quand il s'agissait de faire le bien, il n'épargnait ni son temps, ni ses peines, ni sa santé. Attaché aux vrais principes, il s'éleva avec force contre la morale relâchée, et fut un des premiers à censurer *l'Apologie des casuistes*. C'est sous lui que le siège de Paris, érigé en archevêché, fut enlevé à la métropole de Sens, dont jusque-là il avait été suffragant. Gondrin demanda en compensation l'union à perpétuité de la mense abbatiale de l'abbaye du Mont-St-Martin, ordre de Prémontré, à son siège ; arrangement auquel se prêta Louis XIV, et que Clément IX confirma. On a de Gondrin : 1° des *Lettres* ; 2° des *Mandements et ordonnances pastorales* ; 3° un recueil de passages de St-Augustin, intitulé *Augustinus docens catholicos et convincens Pelagianos* ; 4° on lui attribue la *Traduction des lettres choisies de St-Grégoire le Grand*, publiées par Jacques Boileau. L—v.

GONDRIN (LOUIS-ANTOINE DE PARDAILLAN DE), connu aussi sous le nom de duc d'Antin, né en 1663, se distingua, dit Voltaire, par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses, mais d'en faire. Louis XIV va coucher à Petit-Bourg ; il y critique une grande allée d'arbres qui cachait la vue de la rivière. Le duc d'Antin la fait abattre pendant la nuit. Le roi, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres : « C'est, répond le duc, parce que Votre Majesté les a condamnés, qu'elle ne les voit plus. » Le duc d'Antin avait la charge de surintendant des bâtiments de la couronne. Le roi, dans un voyage à Fontainebleau, témoigna le désir qu'on abattît un petit bois. L'ingénieux courtisan en fit scier tous les arbres, et posta derrière des hommes prêts à les abattre au premier signal. Le jour suivant, le roi, étant allé se promener de ce côté avec toute la cour, ne manqua pas de répéter combien ce bois lui déplaisait : « Sire, dit le duc, il sera abattu dès que Votre Majesté l'aura ordonné. — Vraiment, répondit le roi, je voudrais déjà bien « en être défait. » Au moment partit un coup de sifflet, et on vit tomber la forêt comme par enchantement. Dans sa surprise, la duchesse de Bourgogne s'écria : « Ah ! mesdames, si le roi « avait demandé nos têtes, M. d'Antin les ferait « tomber de même. » Le duc d'Antin mourut à Paris le 2 décembre 1736, à l'âge de 74 ans. Il était lieutenant général et gouverneur de la pro-

vince d'Alsace. Sa postérité a fini dans la personne de Louis de Gondrin, duc d'Antin, maréchal de camp et gouverneur de l'Orléanais, mort à Bre-men en 1757, dans sa 31^e année. W—s.

GONDULFE, évêque de Rochester, naquit en 1023 dans un village du diocèse de Rouen. Guidé par son penchant, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se distingua dans cette carrière par une piété fervente, qui ne se démentit jamais. Peu de temps après avoir reçu les ordres, il entreprit un pèlerinage à Jérusalem, où les fatigues et les dangers auxquels il fut exposé pensèrent plus d'une fois lui coûter la vie. Un jour, se trouvant accablé de lassitude, et dans un état de défaillance qui ne lui permettait plus de marcher, il fut abandonné par ses compagnons de voyage dans un lieu aride et solitaire ; et il allait infailliblement succomber à la douleur et au désespoir, lorsqu'un des pèlerins, se rappelant la situation déplorable de celui qu'ils avaient délaissé d'une manière si cruelle, revint sur ses pas, et l'ayant chargé sur ses épaules, le ramena ainsi vers la troupe. S'étant depuis embarqué pour retourner en France, il vit son vaisseau assailli d'une tempête si furieuse, que pour éloigner le péril dont il était menacé il fit vœu de consacrer le reste de son existence à servir Dieu dans un cloître. Fidèle à sa promesse, à peine fut-il arrivé en Normandie, qu'il se retira dans l'abbaye du Bec, où il ne tarda pas à prendre l'habit de St-Benoit. Son exactitude à suivre tous les exercices du monastère lui fit bientôt obtenir le titre de sacristain et la confiance de ses supérieurs, entre autres celle du célèbre Lanfranc, qui l'honora toujours d'une estime particulière. Gondulfe se lia également d'une étroite amitié avec Anselme, alors simple bénédictin, et qui depuis fut élevé au siège archiepiscopal de Cantorbéry par Guillaume le Roux. L'affection que Gondulfe avait inspirée à Lanfranc déterminait celui-ci à l'attacher à sa personne. Il l'emmena successivement à l'abbaye de St-Étienne de Caen, dont il fut nommé le premier abbé, et ensuite en Angleterre, où, étant revêtu des dignités d'archevêque de Cantorbéry et de principal ministre de Guillaume le Conquérant, il remit entre les mains du bénédictin l'administration de ses affaires personnelles : car le prélat avait remarqué que, pour être d'une dévotion minutieuse, Gondulfe n'en avait pas moins un grand esprit d'ordre et d'économie. En 1076, le siège de Rochester étant devenu vacant, et le successeur de l'évêque décédé, suivant un usage pratiqué de temps immémorial, devant être nécessairement choisi dans le clergé régulier, Lanfranc profita de cette circonstance pour faire donner à son intendant l'anneau pastoral. Gondulfe ne démentit point dans ce poste élevé le caractère pieux et modeste qu'il avait montré dans les cloîtres. Il sut constamment faire respecter par les princes normands les prérogatives de son siège. Malgré l'avidité de Guillaume

il l'excommuniera, ainsi que madame de Montespan. « Il le « ferait comme il le dit, » dit Louis XIV. On le laissa tranquille.

le Roux pour les bénéfices ecclésiastiques, il eut l'adresse d'en obtenir, pour lui et ses successeurs, les fiefs de Hædreha et de Lambeth. Appelé à la cour de Henri I^{er}, il plut tellement à ce monarque, qu'il fut choisi pour baptiser une princesse que la reine Mathilde mit au monde vers cette époque. Gondulfe ne se servit de la faveur dont il jouit sous ces différents règnes que pour se procurer les sommes nécessaires pour rebâtir la cathédrale de son diocèse, et fonder deux couvents. A une époque où le clergé était continuellement en butte aux persécutions de la cour, l'évêque de Rochester eut le bonheur de rester en paix avec les deux partis; et ce calme, il ne le dut qu'à la modération de son caractère. La révolte d'Odon, évêque de Bayeux, l'exposa quelque temps à un assez grand danger; mais, quoique les insurgés se fussent emparés de Rochester, et que l'armée royale les y eût assiégés, Gondulfe montra tant de délicatesse et de prudence dans la neutralité qu'il crut devoir observer en cette circonstance, que la cour et les rebelles ne cessèrent de lui témoigner la plus haute considération. Ce prélat faisait d'abondantes aumônes, mais sans anticiper sur ses revenus. Il disait régulièrement deux messes par jour, et priaït habituellement avec tant de componction, que ses joues étaient toujours arrosées de larmes lorsqu'on le voyait au pied des autels. Il mourut en 1108, après une vieillesse languissante et accablée d'infirmités. Tous ces détails sont extraits d'une *Vie de Gondulfe*, écrite par un moine de Rochester, son contemporain, et que l'on trouve insérée dans le tome 2, page 271, de l'*Anglia sacra*.

N—E.

GONFREY (MICHEL), né à St-Lô, vers 1635, fit ses études à Caen. Il annonça dans sa jeunesse de grandes dispositions pour la littérature, et particulièrement pour la poésie : ses vers latins sont très-estimés; on en trouve dans les recueils du *Palinod* de Caen, institution littéraire semblable à celle des jeux floraux, et qui contribua beaucoup à développer ses talents, comme ceux de Malfilâtre et d'une foule d'autres poètes normands. Mais, obligé de consulter plutôt la raison que son goût, Gonfrey se porta vers l'étude des lois, dans laquelle il eut également des succès. Le parlement de Rouen, par un arrêt du 7 septembre 1638, lui adjugea, sur de nombreux concurrents, une chaire de droit dans l'université de Caen. Il en devint recteur à l'âge de trente ans. La jurisprudence ne lui fit jamais abandonner les belles-lettres, qui avaient fait ses premières et ses plus agréables occupations. Il était cousin germain de l'abbé de St-Martin, homme singulier qui, dans son temps, se rendit fameux par ses ridicules (*voy. ST-MARTIN*). Gonfrey fut un de ceux qui contribuèrent le plus à le mystifier. Il mourut le 26 février 1696, âgé de 63 ans.

L—R.

GONGORA Y ARGOTE (Louis), poète espagnol, naquit à Cordoue en 1561 d'une famille

illustre, mais pauvre. A l'âge de quinze ans il se rendit à l'université de Salamanque. Ses parents le destinaient au barreau, se flattant de trouver dans son travail un soulagement à leur mauvaise fortune; mais Gongora était né poète, et entraîné par un penchant irrésistible, à peine eut-il fini ses cours qu'il se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres. Ses premières compositions furent reçues avec applaudissement; elles le méritaient en effet : doué de beaucoup d'esprit, d'érudition et de goût, il ne s'était pas encore écarté de la bonne route, et suivait fidèlement les traces de Garcilaso et de Boscan. Cependant, malgré le succès de ses études et de ses compositions, Gongora ne put obtenir aucun emploi et vivait presque dans la misère. Un voyage qu'il fit à Madrid ne lui fut d'aucune utilité; cette contrariété du sort, en exaspérant son caractère, naturellement affable et doux, lui prêta cette âcreté, ce mordant que l'on remarque dans ses satires, la plupart dirigées contre les meilleurs écrivains de son temps, tels que les deux Argensola, Villegas, Lope de Vega et Quevedo; et tandis que ces beaux-esprits, justes appréciateurs du talent les uns des autres, offraient le rare exemple de l'harmonie la plus parfaite, Gongora, les attaquant tous ensemble, et chacun en particulier, ne se contentait pas de critiquer amèrement leurs écrits; il les insultait même par des personnalités offensantes. Cependant ces satires, ainsi que ses sonnets et ses chansons (productions de sa jeunesse), pourraient servir encore comme modèles de correction et de bon goût. On y trouve de la précision, de la facilité, de l'élégance; et le sel et le piquant qui y dominent partout ne donnaient pas lieu de soupçonner que l'auteur, pour acquérir le titre vain de novateur, adopterait un jour un style aussi faux qu'inintelligible et affecté. Parmi ces compositions appelées *Burlescas* et *Amatorias* (galantes), on distingue un sonnet assez piquant sur la vie de Madrid, et deux *Romances* (chansons) assez étendues, où, en plaisantant très-gaïement sur les amours de Léandre et Héro, ainsi que sur ceux de Pyrame et Thisbé, il tourne en ridicule le ton sentimental des anciens romanciers espagnols. Vers ce temps Gongora eut une maladie qui le mit à deux doigts du tombeau. Pendant trois jours on le crut mort; et ce ne fut qu'au moment de le déposer dans la bière qu'on s'aperçut qu'il respirait encore. Rétabli de sa maladie, il crut améliorer son sort en embrassant l'état ecclésiastique (il avait alors quarante-cinq ans); mais n'ayant pu obtenir qu'une mince prébende dans la cathédrale de Cordoue, il passa pour la seconde fois à Madrid, où, par la protection du duc de Lerme et du marquis de Siete-Iglesias, il fut nommé aumônier honoraire de Philippe III. Pour rendre justice à la mémoire de Gongora, il faut avouer qu'aussitôt qu'il eut changé d'état, il changea de sentiment et de langage. Il désavoua plusieurs des compo-

sitions de sa jeunesse, où régnait quelque licence, et s'empessa de combler d'éloges ces mêmes écrivains qu'il n'avait cessé de déprimer; mais ce fut alors, quand un âge mûr semblait devoir fortifier sa raison et épurer son goût, que Gongora, en détruisant l'édifice que Boscan et Garcilaso avaient heureusement élevé, entreprit de former une nouvelle époque littéraire, et conçut le projet de créer pour la poésie sérieuse un style plus sublime, qu'il appela *estilo culto*, c'est-à-dire style soigné, poli. Dans cette vue il se créa un langage particulier, obscur, bizarre, rempli de figures et de transpositions vicieuses; il introduisit dans cette nouvelle langue les constructions et les inversions les plus hardies du grec et du latin. Il s'efforça de donner non-seulement à la diction en général, mais encore à chaque mot une plus grande dignité et une intention plus profonde; et afin de perfectionner ce style singulier, il le surechargea d'une érudition mythologique aussi fastueuse que déplacée. Ayant ainsi défiguré la langue, il la publia comme premier fruit de son travail ses *Soledades* (Solitudes), Madrid, 1622, dont le seul titre était déjà une innovation; car Gongora employait le mot *solitude* pour signifier *forêts*, c'est-à-dire dans une acception que les Espagnols ne lui donnaient pas. C'est dans la dédicace de cet ouvrage (rempli d'images empruntées et de fictions sans goût) qu'il offre pompeusement au public le *premier essai de son nouvel art*. Il l'avait dédié au duc de Béjar, qui dit en le parcourant qu'il avait de la peine à deviner qu'il lisait de l'espagnol. La simple traduction de quelques vers suffira pour faire connaître toute la bizarrerie de ce poème, qu'il partage en forêts, chacune contenant une fiction mythologique :

Era del año la estacion florida
En que el mentido robador de Europa, etc.

« C'était la saison fleurie de l'année, dans laquelle
« le ravisseur déguisé d'Europe (portant sur son
« front, pour armes, une demi-lune et tous les
« rayons du soleil répandus sur son poil); ce ra-
« visseur tout-puissant, qui, honneur brillant du
« ciel, ne se repaît que d'étoiles parsemées sur des
« champs de saphir, etc. » Malgré l'absurdité
pompeuse de ces expressions, l'ouvrage de Gongora fut reçu avec enthousiasme. Cet enthousiasme ne fit qu'augmenter lorsqu'il publia son poème de *Polyphème et Galatée*, Madrid, 1623, composé seulement de soixante-trois octaves, et qui a servi de modèle à quinze autres poèmes sur le même sujet, qu'on rencontre dans la littérature espagnole et portugaise. Dans le portrait que Gongora fait de Polyphème il faut pourtant avouer que, à travers mille phrases bizarres, comme celles où il dit que l'œil du cyclope éclairait l'univers de son front, où il appelle ses cheveux noirs des *imitateurs tortueux des ondes obscures du Léthé*, et sa barbe un *torrent impétueux*; au

XVII.

travers de ce labyrinthe on remarque des images heureuses et des traits de pinceau dignes des plus grands maîtres : ce sont des diamants qui de temps en temps brillent au milieu du fumier d'Ennius. Le *nouvel art* n'améliora pas la fortune de Gongora, qui mourut pauvre en 1627; mais il eut la satisfaction de voir propager sa manière par une foule d'imitateurs. C'est en vain que des gens éclairés, et notamment les frères Argensola, firent tous leurs efforts pour venger la mémoire de Boscan et de Garcilaso. On n'avait garde de déférer à leurs sages remontrances, et ils étaient traités d'esprits obscurs et bornés. Lope de Vega lui-même fit en *estilo culto*, un sonnet (*cediendo à mi descredito anhelante*), qui n'était qu'une critique aussi spirituelle que juste pour en montrer l'absurdité. Les barrières du bon goût une fois franchies, le *nouvel art* se répandit comme un torrent, non-seulement en Espagne et en Portugal, mais jusques en Amérique. De son vivant Gongora vit parmi ses plus fidèles imitateurs un Alonso de Ledesma (mort en 1623); un Félix Artéaga, prédicateur à la cour en 1618; la sœur Violante de Ceo en Portugal (1604); et au Mexique, Alonso Castillo de Solorzano, qui imprima ses ouvrages dans cette ville en 1623. Mais les partisans de Gongora, qui n'avaient ni la fécondité de sa verve, ni les grâces de son esprit, le surpassèrent bientôt en affectation et en extravagances. Ils se partagèrent dans la suite en deux écoles, qui avaient pourtant quelque chose de commun entre elles. Les uns ne conservèrent que la pédanterie de leur maître; les autres, se débarrassant même de la précision que Gongora avait gardée jusque dans ses plus grands écarts, ne recherchaient que les pensées, les antithèses, les expressions les plus singulières. On appela ces derniers, par dérision, *conceptistas*, nom que les Italiens avaient donné aux imitateurs de Marini (*concettisti*, faiseurs de *concetti*). Les premiers furent nommés *cultoristas*, à cause de l'*estilo culto* (le style cultivé) qu'ils cherchaient à propager. Ce furent ces *cultoristas* qui prirent à tâche de commenter les ouvrages de leur maître, en en donnant des explications d'autant plus volumineuses que les ouvrages étaient moins intelligibles. De ce nombre sont les commentaires de Salcedo Coronel sur le *Polyphème* et les *Solitudes*, publiés avec ces poèmes à Madrid, 1621, 1636, in-4^o, les *Leçons solennelles* de Pellicer de Salas, mises à la tête des œuvres complètes de Gongora et publiées à Madrid, 1630, et les *Illustrations* de Salazar Mardones, ibid., 1638, in-4^o. Ces mêmes ouvrages furent réimprimés à Madrid et à Bruxelles, 1659, in-4^o. Ils comprennent les *Satires*, les *Chansons burlesques*, les *Sonnets*, écrits lorsque Gongora n'avait pas encore l'ambition d'être novateur; ses poèmes (déjà cités), un *Panegyrique* du duc de Lerme, et deux comédies peu estimées, la *Constante Isabelle* et le *Docteur Carlin*. Il y a en outre un très-bon choix des meil-

19

leurs ouvrages de Gongora (*Poesias de don Luis de Gongora*), publié par don Ramon Fernandez, Madrid, 1787, et qui mérite des éloges sous plusieurs rapports. Gongora avait beaucoup d'esprit, une vaste érudition, une imagination féconde et brillante : il ne tenait qu'à lui de devenir un des premiers poètes de sa nation ; mais, par une recherche *prétentieuse*, par un vain désir d'innovation, il travailla pendant douze ans à détruire lui-même son propre mérite. Par bonheur pour la littérature espagnole, malgré tous les efforts des *conceptistes* et des *cultoristes*, depuis les Argensola, Quevedo et Étienne Villegas jusqu'à Yriarte, Mélendez et Quintana, la bonne école s'est toujours maintenue. Les rêveries de Gongora ne sont guère partagées que par un petit nombre de poètes andalous, sur lesquels un climat brûlant exerce parfois la même influence qu'il exerçait jadis sur leurs compatriotes Sénèque et Lucain.

B—s.

GONNELIEU (JÉRÔME DE), habile prédicateur, né à Soissons en 1640, entra chez les jésuites en 1637, et, après les épreuves ordinaires, y enseigna comme c'était l'usage, et y remplit ensuite divers emplois. Il prononça ses derniers vœux en 1674, et s'adonna alors tout entier au ministère de la chaire et à la direction des consciences. Plein d'onction, d'une piété parfaite, nourri des maximes de la spiritualité, il se fit dans l'une et l'autre carrière un nom qui a échappé à l'oubli, et le fait ranger dans la classe des ouvriers évangéliques qui de son temps ont montré le plus de zèle et rendu le plus de services. Il mourut à Paris dans la maison professe de son institut, âgé de 75 ans. Les ouvrages suivants sont le fruit de ses pieux travaux : 1^o *Exercices de la vie spirituelle*, Paris, 1701, in-42 ; nouvelle édition, Marseille, 1827, in-42 ; 2^o *De la présence de Dieu, qui renferme tous les principes de la vie intérieure*, 1705 et 1709, in-42 ; nouvelle édition, 1827, in-42 ; 3^o *Méthode de bien prier*, Paris, 1710, 1769, in-42 ; 4^o *Pratique de la vie intérieure, avec les devoirs de piété que tout chrétien doit rendre à Dieu pour mener une vie chrétienne et se sauver dans le monde*, Paris, 1710, in-42 ; 5^o *Instruction sur la confession et la communion*, Paris, 1710, in-42 ; imprimée avec l'ouvrage précédent, Paris, 1715 ; 6^o *le Sermon de Notre-Seigneur à ses apôtres après la cène, avec des réflexions*, Paris, 1712, in-42 ; 7^o *Nouvelle retraite de huit jours à l'usage des personnes du monde et du cloître*, Paris, 1756, in-42. A cette liste des ouvrages du P. de Gonnellieu, presque tous les bibliographes joignent une *Traduction de l'Imitation* ; et en effet il en est une qui, sans cesse réimprimée en concurrence avec la plus en vogue, a été constamment attribuée à Gonnellieu. Le vrai néanmoins est qu'elle ne lui appartient point, mais à Jean-Baptiste Cusson fils, et originairement à Jean Cusson, imprimeur à Paris et avocat au parlement, dont la version publiée en

1675 avec les lettres initiales de ses nom et qualités, eut douze à quinze éditions ; l'auteur s'était beaucoup aidé de la célèbre traduction de Sacy. Jean-Baptiste Cusson fils, imprimeur comme son père, et renommé dans son art, homme d'ailleurs d'un esprit cultivé et versé dans les lettres, retoucha et même refondit cette version en la rapprochant plus littéralement du texte vulgaire ; et, étant allé s'établir à Nancy, il la publia dans cette ville en 1742, en y ajoutant, dit-il dans sa dédicace à la duchesse de Lorraine, des prières et des pratiques *sorties d'une plume qu'elle connaît et honore de son estime*. C'était celle du P. de Gonnellieu, nommé dans l'approbation et le privilège. Dom Calmet, que la proximité des lieux mettait à portée de bien connaître cette édition, dit formellement, dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, p. 518, que « la traduction « est de Jean-Baptiste Cusson, et le reste du « P. Gonnellieu. » Dès 1715, néanmoins, le *Journal des savants* attribuait cette traduction à Gonnellieu, tandis que les *Mémoires de Trévoux* lui contestaient les prières ; et, ce qui est plus singulier, l'approbation du livre par le P. Petit-Didier, jésuite, en date du 25 août 1712, sortie des presses de Cusson fils, semblait donner à entendre que Gonnellieu en était l'auteur. Les jésuites le laissèrent croire, et on ne voit pas que Gonnellieu, qui vivait encore, ait cherché à désabuser le public. Cette opinion s'accrédita tellement que depuis ce temps jusque aujourd'hui cette traduction a toujours été publiée sous le nom de Gonnellieu. Vraisemblablement elle continuerait de l'être sans les doctes remarques qui ont achevé d'éclairer nos bibliographes sur ce point. Gence, auteur d'une *Notice sur les principales traductions françaises* de ce livre, insérée au *Journal des curés* en septembre 1840, a montré que cette version était due à Jean-Baptiste Cusson, qui, dans la réimpression de Nancy en 1726, s'est avoué l'auteur de la même version publiée par lui quatorze ans auparavant, en 1712, avec des pratiques et des prières. Barbier, dans sa *Dissertation sur les traductions françaises de l'Imitation*, Paris, 1812, a fait voir de plus que le fond de cette version avait été revu sur celle de Jean Cusson, père, laquelle en effet paraît lui avoir servi de base, quoiqu'elle offre une analogie plus grande encore avec la traduction de Sacy, d'après la confrontation des divers textes que donne cette même dissertation.

L—y.

GONNELLI (JEAN), sculpteur, surnommé *l'aveugle de Cambassi*, du lieu de sa naissance, bourg voisin de Volterre en Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, qui avait été lui-même disciple de Jean de Bologne, et fit de très-grands progrès sous cet habile maître. Il perdit la vue à l'âge de vingt ans ; et cet accident semblait devoir lui ôter tout moyen de continuer l'exercice de son art : mais, doué d'une résignation et d'une patience admirables, il essaya de modeler des figures en terre

par le seul secours du tact ; et l'abbé de Fontenai rapporte, d'après un auteur moderne, qu'elles étaient aussi finies, aussi correctes que s'il avait joui de la vue. Encouragé par les éloges que recevaient ses ouvrages, il entreprit de sculpter de la même manière des portraits, et il en fit plusieurs qui furent trouvés très-ressemblants. On cite comme les plus parfaits ceux de Cosme I^{er}, grand-duc de Toscane, et du pape Urbain VIII, exécutés d'après des statues. On a vu en France (*Moreri*, édition de 1739) le portrait de M. Hesselin, contrôleur de la chambre aux deniers, par cet artiste ; et il est fâcheux qu'un morceau aussi remarquable ne s'y trouve plus, sans qu'on sache ce qu'il est devenu. Gonnelli mourut à Rome vers 1664 à l'âge de 52 ans. W—s.

GONNEVILLE (BINOT-PAULNIER DE), navigateur français, de Honfleur, fut choisi par des commerçants qui trafiquaient à Lisbonne pour conduire une expédition aux Indes orientales. L'éclat des richesses de l'Orient, qu'ils avaient vues dans la capitale du Portugal, les avait excités à tenter une entreprise qui les ferait entrer en partage de ces trésors. En conséquence, un vaisseau fut équipé à Honfleur, d'où Gonville appareilla au mois de juin 1503. Assailli par des tempêtes affreuses, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il fut poussé hors de sa route vers une terre méridionale. Il y mouilla dans un fleuve dont il a comparé la largeur à celle de l'Orne qui arrose les murs de Caen, radouba son vaisseau, parcourut l'intérieur du pays, dont les habitants l'avaient bien accueilli, et, après un séjour de six mois, en partit le 3 juillet 1504, et reprit la route de France, l'équipage ayant refusé avec obstination de continuer le voyage vers l'Inde. Un roi de cette terre australe, nommé Arosea, confia son fils Essomerie au capitaine, qui promit de le lui ramener dans vingt lunes. Avant de mettre à la voile, les Français élevèrent une croix sur laquelle un homme de l'équipage grava un chronodistique de sa façon, indiquant l'occasion de l'érection de ce monument, que les habitants promirent de conserver. Déjà le navire approchait des côtes de France, lorsqu'il fut pris par un corsaire anglais, qui dépouilla les Français de tout ce qu'ils avaient. Gonville, rendu à la liberté, fit, le 19 juillet 1505, au greffe de l'amirauté d'Honfleur, sa déclaration, qui fut signée des principaux de l'équipage; elle contenait le récit de son accident et de son voyage, qui devait naturellement être très-succinct, puisqu'on ne lui avait pas rendu son journal. Voyant ensuite que le refus de ses associés pour entreprendre un second voyage lui ôtait les moyens de remplir la promesse qu'il avait faite au roi de la terre australe, Gonville institua Essomerie son héritier universel, en lui imposant, par son testament, l'obligation de porter, lui et ses descendants mâles, son nom et ses armes. Essomerie vécut jusqu'en 1585. C'est à l'arrière-petit-fils de cet

Indien que l'on doit la connaissance du voyage de Gonville et un extrait de sa déclaration. Il était chanoine de Lisieux, avait beaucoup d'érudition et une grande connaissance des affaires étrangères; il avait voyagé dans presque toute l'Europe, et avait été chargé de missions diplomatiques. Il fut résident du roi de Danemark en France, et mourut vers 1669. Animé du désir de contribuer à la conversion de la terre australe et à l'établissement d'une colonie dans ce pays, d'où il tirait son origine, il publia l'ouvrage suivant : *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé la terre australe méridionale, antarctique et inconnue, dédiés à N. S. P. le pape Alexandre VII, par un ecclésiastique originaire de cette même terre australe*, Paris, Cramoisy, 1665, in-8°, avec une carte. On reconnaît dans ce livre un homme très-instruit des découvertes géographiques, et l'on y trouve des choses intéressantes que l'on ne rencontre pas ailleurs. Des écrivains qui le eurent ont prouvé qu'ils ne l'avaient pas lu avec beaucoup d'attention. L'auteur dit qu'un historiographe de Sa Majesté Très-Chrétienne des mieux connus n'a pas estimé la déclaration de Gonville indigne de ses recueils et annotations. On ignore de qui il veut parler. Dès 1661, Flacourt en avait donné un précis dans sa *Relation de l'île de Madagascar*. Debrosses a le premier donné un extrait détaillé de ces *Mémoires*, et y a même ajouté des renseignements curieux sur leur auteur. C'est dans son ouvrage qu'ont ensuite puisé tous ceux qui ont parlé de la terre de Gonville. Elle a longtemps figuré dans les livres de géographie et sur les cartes; elle était placée au hasard, puisque dans le seul document authentique qui la concerne il n'est question ni de longitude ni de latitude. Quelques-uns la nommaient terre des Perroquets; Lozier Bouvet la chercha en 1739. Kerguelen reçut ordre, dans les instructions qui lui furent données en 1771, de tout faire pour la retrouver. M. Rochon, de l'Académie des sciences, observe avec raison que ses instructions étaient basées sur un récit tout à fait vague et sur lequel il était impossible au plus habile navigateur d'asseoir une direction de route qui pût faire espérer de retrouver un lieu dont on ne connaissait pas la position. Debrosses le place dans l'Amérique méridionale. Il est plus vraisemblable que Gonville fut porté sur Madagascar. Les découvertes les plus récentes ont fait disparaître l'idée d'un grand pays situé au sud de la Nouvelle-Zélande, comme tant d'autres l'avaient imaginé; et aujourd'hui, si la terre de Gonville se trouve mentionnée dans quelques livres de géographie, c'est par ceux qui, tenant obstinément à tout ce qui a été écrit antérieurement, répugnent à effacer un nom, de crainte de paraître moins savants que leurs devanciers. Au reste, le laps du temps, les guerres civiles et le défaut d'ordre ont causé la perte de l'original de

la déclaration de Gonville. M. de Maurepas fit faire, durant son ministère, des recherches qui ne produisirent rien. Un compilateur ignorant a, dans un dictionnaire historique, coupé en deux le nom du chanoine Paulmier, dont il a fait un article MYER (Paul). La faute est copiée dans l'abrégé de ce dictionnaire. E—s.

GONON (BENOÎT), né à Bourg en Bresse, se fit ecclésiastique dans le couvent de Lyon en 1608, et passa toute sa vie à composer des ouvrages historiques ou ascétiques, tantôt en latin, tantôt en français, dont quelques-uns sont encore recherchés par les bibliophiles, à cause de leur singularité et de leur excessive rareté. Les principaux sont : 1^o *Vitæ et sententiæ Patrum Occidentis, libri VII*, Lugduni, Laur. Durand, 1623, in-fol.; 2^o *Chronicon SS. Deiparæ virginis Mariæ*, Lugd., Joan. Caffin, 1637, in-4^o; 3^o *Histoire et miracles de Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles aux Célestins de Lyon...* ensemble la *Fondation dudit monastère*, Lyon, Guillaume Guyard, 1637, in-12. Un exemplaire peut-être unique de ce livre existe à la bibliothèque Mazarine. 4^o *La Chasteté récompensée*, ou *l'Histoire des sept pucelles*, Bourg en Bresse, 1645, in-8^o; 5^o *Histoires véritables et curieuses où sont représentées les étranges aventures (sic) des personnes illustres*, Lyon, Jacques du Creux, 1644, in-8^o. Les deux principales histoires, tirées de nos annales, sont celle de Jeanne d'Arc et celle d'une jeune fille, la *Judith française*, qui, pour défendre sa pudeur, faillit couper la tête au duc Amalou, du temps du roi Gontran. On ignore la date de la naissance et de la mort de ce fécond écrivain. Voyez *Moréri*, la *Biographie de l'Ain*, par M. Depéry, et *les Célestins de Lyon*, par A. Pericaud, Lyon, 1840, in-8^o. Z.

GONON (PIERRE-MARIE), écrivain polygraphe, né le 23 février 1804 à Lyon, où il est mort sans postérité le 10 août 1850. Son principal ouvrage, fruit de longues et pénibles recherches, est une *Bibliographie historique de la ville de Lyon*, contenant la nomenclature chronologique des ouvrages publiés en France et à l'étranger, relatifs à cette ville, de 1789 au 11 nivôse an 14 de la république française (31 décembre 1805), Lyon, imprimerie de Marle, 1846, in-8^o de 543 pages. Trois mille quarante-quatre ouvrages ou opuscules sont décrits et le plus souvent analysés dans ce volume. On lui doit encore, entre autres publications, des *Documents historiques sur la vie et les mœurs de Louise Labé*, Lyon, imprimerie de Dumoulin, 1844, in-8^o; de nouvelles éditions de plusieurs pamphlets calvinistes plus ou moins rares publiés au 16^e siècle, que l'auteur a réunis dans un volume ayant pour titre : *Mélanges historiques et littéraires...* relatifs à l'histoire de la ville de Lyon et du département du Rhône, Lyon, 1847, in-8^o. Sa dernière publication est intitulée *Lyon affligé par sièges et eschallades*, Lyon, imprimerie de Boursy, 15 vendémiaire an 87 de la fondation de la république française et de son rétablissement

le premier (6 octobre 1848), in-18 de 7 pages; c'est une réimpression de l'édition originale imprimée à Lyon en 1564. Voyez la *Revue du Lyonnais*, t. 1, p. 154 de la nouvelle série. Z.

GONSALVE (FERNAND), comte héréditaire de Castille, le héros de son temps, auquel l'éclat de ses belles actions a fait donner le surnom de *Grand*, devint comte indépendant et héréditaire de toute la Castille vers le milieu du 10^e siècle. Il eut d'abord à combattre les rois de Léon et de Navarre, qui ne cessaient de se liguier pour s'assurer la conquête et le partage de la Castille. Gonsalve repoussa leurs attaques et recula même les bornes de la Castille jusqu'à la rivière de Pisuerga. Il entreprit avec la même intrépidité une guerre contre Sanche Abarca, roi de Navarre, qui faisait de fréquentes incursions sur les terres de la Castille. Gonsalve marcha contre Sanche à la tête des Castillans. Les deux armées se rencontrèrent à Gallanda en 924, et une action générale s'engagea aussitôt; mais la victoire étant demeurée longtemps incertaine, le comte de Castille et le roi de Navarre, également braves, en vinrent à un combat singulier, en présence des deux armées, qui s'étaient séparées à un signal convenu pour laisser combattre leurs chefs. Gonsalve, quoique blessé, resta vainqueur du roi de Navarre, qui tomba frappé mortellement. Les Navarrais, consternés par la perte de leur souverain et assaillis par les Castillans, dont le courage avait redoublé à la vue de leur chef victorieux, furent enfoncés et défaits complètement. Gonsalve s'unit ensuite à Ramire, roi de Léon, contre les Maures, sur lesquels il remporta deux victoires signalées à Ozma et à Simaneas. Cette heureuse union entre Gonsalve et Ramire fut resserrée par le mariage de leurs enfants. Attaqué en 950 par les Maures, Gonsalve les défit de nouveau dans deux batailles, avec ses seules troupes; mais ses exploits, ses victoires, sa prospérité, l'amour que lui vouaient les Castillans, le firent regarder avec des yeux jaloux par les rois ses voisins. La maison de Navarre ne pouvait lui pardonner la mort d'Abarea; elle l'attira par des négociations artificieuses à Pampelune, sous prétexte de conclure un traité et un mariage. Là, contre la foi jurée, contre le droit des gens, il fut mis en arrestation en 960. On le croyait perdu sans ressource, lorsque doña Sancha, sœur du roi de Navarre, touchée des malheurs d'un héros qu'elle aimait, le délivra, le suivit à Burgos, et lui donna sa main. Ce grand homme donna deux fois dans le même piège; la Castille relevait encore du royaume de Léon, et Gonsalve, appelé aux états de ce royaume, y fut arrêté par ordre du roi de Léon, à l'instigation de la cour de Navarre. Il fut de nouveau délivré par doña Sancha. Gonsalve reprit aussitôt ses armes, et affranchit la Castille de toute obéissance envers la couronne de Léon; mais les Maures, profitant de ces dissensions entre les princes de l'Espagne chrétienne, for-

mèrent contre eux une confédération nouvelle. La Castille fut la première puissance attaquée; la prise de Sépulveda, de Gormaz et de plusieurs autres places fortes ouvrit ses frontières à l'ennemi. Peu accoutumé aux revers, Gonsalve en conçut un chagrin violent qui le fit descendre au tombeau. Ses vertus et ses actions éclatantes ont rendu son nom célèbre; il a incontestablement la gloire d'avoir commencé la grandeur de la Castille; ses descendants, affranchis de la domination des autres souverains de l'Espagne, lui succédèrent jusqu'à la troisième génération. Ce fut Elvire, sa petite-fille, qui porta la Castille à Sanche le Grand, roi de Navarre, son époux. La Castille fut laissée par ce même Sanche, avec le titre de royaume, à Ferdinand, son second fils. Tel fut le domaine primitif de l'héritage de la célèbre reine Isabelle. B—P.

GONSALVE (MARTIN), hérésiarque, né à Cuenca en Espagne vers l'an 1525, se distingua d'abord par son application à l'étude et surtout par sa piété; mais Gonsalve avait une imagination ardente qui, échauffée encore par le jeune et la prière, lui fit ensuite adopter la folie la plus étrange. Il commença par communiquer à ses plus intimes amis des rêves qu'il appelait extases, dans lesquels il assurait avoir vu Dieu dans toute sa gloire, qui venait pour lui donner ses ordres suprêmes, comme il avait jadis fait avec Moïse et les prophètes. Quelque temps après, il alla de village en village, une sonnette dans une main et une discipline dans l'autre, annonçant la fin prochaine du monde et exhortant les pécheurs à la pénitence. Il prétendit ensuite être l'ange St-Michel, que Dieu avait mis à la place de Lucifer, afin de pouvoir mieux combattre l'*Antechrist*, qui devait, disait-il, naître incessamment. Cette persuasion où il était, jointe à une éloquence naturelle, donnait à ses prédications une force et un ascendant qui entraînèrent dans l'erreur une foule de gens crédules. En peu de temps il eut un grand nombre de disciples et de prosélytes; parmi les premiers on comptait un prêtre appelé communément *Nicolas le Calabrais*. Gonsalve, au milieu de ses prédications, menait une vie assez austère. Il ne couchait jamais que dans les champs. Tous les jours, au lever de l'aurore, il se plaçait sur un site éminent, où il disait que Dieu allait lui parler. Il ne se nourrissait que d'herbes et de fruits sauvages, et comme il ne mangeait jamais en public, on supposait qu'il était en état de se passer de tout aliment et qu'ainsi il ne pouvait être qu'un esprit divin; mais le clergé de Castille, ne croyant pas à ces prodiges, le fit arrêter, et le tribunal ecclésiastique de Valladolid le condamna au feu en 1574. Il paraît que Gonsalve (avant l'établissement de l'inquisition, en 1480) fut le premier hérésiarque en Espagne qui ait subi ce supplice. Il le souffrit avec constance, et en assurant les spectateurs qu'il renaîtrait de sa cendre, pour venir encore remplir la mission à laquelle

Dieu l'avait destiné. Son disciple Nicolas voulut le faire passer après sa mort pour le fils de Dieu, qui devait sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Mais on ne lui laissa pas le temps d'attendre l'accomplissement de sa prédiction; ce fanatique fut arrêté et subit le même supplice que son maître. B—s.

GONSALVE ou GONZALO (HERNANDEZ Y AGUILAR), DE CORDOUE (1), surnommé le *Grand Capitaine*, naquit à Montilla, petite ville près de Cordoue, le 16 mars 1443. Dès l'âge le plus tendre il fut destiné au métier des armes; et il avait à peine quinze ans qu'il servait déjà sous les ordres du maréchal don Diego de Cordoue, son père, dans la première guerre contre les Maures de Grenade. Le roi Henri IV de Castille, ayant admiré la bravoure et l'intelligence du jeune guerrier, ne tarda pas à lui confier une compagnie de gens d'armes avec lesquels il porta la terreur jusqu'aux portes de Malaga. Ce fut dans la suite cette compagnie qui, la première, enfonça les nombreux bataillons ennemis à la bataille de las Yeguas (1460). L'action de Gonsalve lui mérita l'honneur d'être armé chevalier, par les mains du roi, sur le champ de bataille. Depuis 1458 jusqu'en 1467, il servit toujours avec distinction, soit contre les Maures, soit à la prise de Gibraltar, et dans la guerre de Catalogne. Pendant ce temps, le royaume était déchiré par les guerres civiles auxquelles avait donné lieu la rébellion de l'infant don Alphonse, frère du roi; mais la maison de Cordoue étant constamment restée fidèle à son roi légitime, Gonsalve, dans plusieurs rencontres, combattit les révoltés et aida Henri IV à recouvrer sa capitale. Cependant, à la mort de l'infant (1468), la nation s'étant encore partagée entre les deux héritières présomptives de la couronne, Jeanne, fille de Henri, et Isabelle, sœur de ce monarque, Gonsalve, ainsi que les seigneurs les plus distingués, se rangèrent du parti d'Isabelle et de Ferdinand d'Aragon. Mais à peine ces deux époux furent-ils montés sur le trône de Castille, par la mort d'Henri IV (1474), que le roi de Portugal leur ayant déclaré la guerre, la valeur et les talents de Gonsalve ne contribuèrent pas peu à la célèbre victoire que Ferdinand remporta sur son compétiteur dans les plaines de Toro (1476); et depuis ce moment, il fut comblé de distinctions par le monarque aragonais. Impatient du repos, et se précipitant toujours où l'appelait la gloire, Gonsalve vola au secours de Fontarabie, assiégée par les Français. De retour dans la Castille, après avoir repoussé les Maures des frontières, il parvint à contenir l'archevêque de Tolède et tous ceux qui restaient attachés au parti portugais, jusqu'à ce que les rois catholiques, ayant décidé

(1) Les ancêtres de Gonsalve avaient eu le titre de ducs de Cordoue; et de son temps, sa famille, l'une des plus illustres de l'Andalousie, jouissait encore de grands privilèges dans cette ville.

de chasser les Maures de Grenade, assemblèrent une formidable armée, et donnèrent à Gonsalve le commandement de l'aile droite. Dans les huit années que dura cette guerre terrible, Gonsalve ne démentit jamais la réputation d'habileté et de valeur qu'il s'était acquise. Briguant les postes les plus périlleux et les entreprises les plus difficiles, souvent avec une poignée de soldats il culbuta les plus nombreux bataillons : toujours un des premiers sur la brèche et le dernier à se retirer, il emporta d'assaut plusieurs places importantes, comme Setenil, Conil, Castama, etc. Velez-Malaga, Malaga, Baëza furent témoins de son courage, et dans les plaines de Grenade il demeura toujours vainqueur des Maures les plus vaillants qui osèrent se mesurer avec lui. Mais c'était dans la guerre d'embuscade qu'il se rendait surtout redoutable. La prise d'Illora, dont il s'empara avec une seule compagnie d'archers, ajouta beaucoup à sa gloire. Ferdinand le nomma aussitôt gouverneur de cette place, et lui accorda bientôt de nouvelles distinctions. Après un long siège, Grenade demanda enfin à se rendre (*voy. FERDINAND*). Gonsalve avait eu une grande part à ce triomphe : aussi fut-il nommé pour aller régler les conditions de la capitulation, et lorsque l'armée victorieuse entra dans la place, il eut l'honneur de porter l'étendard de Castille. Mais un plus grand théâtre allait s'ouvrir devant lui. Les Français, sous la conduite de leur roi, s'étaient emparés du royaume de Naples (*voy. CHARLES*) : maîtres de la capitale, ils y commirent tant de violences, que Charles VIII ne fut pas plutôt hors de la ville, où il avait laissé le duc de Montpensier, que les Napolitains appelèrent leur roi (*voy. FERDINAND II*). Ce monarque avait demandé du secours à son cousin Ferdinand le Catholique, qui, n'ayant pu détourner le roi de France de la conquête de Naples, se décida enfin à pourvoir à la défense de ce royaume. Il avait eu le temps d'apprécier Gonsalve et d'admirer sa bravoure et ses talents : ce fut donc lui qu'il choisit pour chef de cette expédition. Mais les pertes que Ferdinand avait essuyées devant Grenade, les villes qu'il avait fallu repeupler, et la guerre qu'il avait à soutenir contre les Français dans le Roussillon, ne lui permirent pas d'envoyer en Italie plus de cinq mille fantassins et six cents chevaux. Gonsalve s'embarqua à Malaga (1495) avec cette petite armée, et arriva à Rijoles au moment où le roi de Naples entra dans cette ville. Les Français qui l'occupaient se retirèrent au château ; mais Gonsalve l'attaqua et obligea les assiégés à capituler. Plusieurs villes se rangèrent alors sous l'obéissance du roi, et notamment Seminara, dont le marquis de Pescaire prit possession, appelé par les habitants. Mais le général d'Aubigny, avec les renforts que lui avaient envoyés son frère Précý et les autres gouverneurs français, vint bientôt assiéger cette place, qui seule pouvait assurer la Calabre, menacée par les Espa-

gnols. Don Ferdinand, averti de la situation critique où se trouvait le marquis de Pescaire, courut à son secours avec son armée, accompagné de Gonsalve et de sa troupe. A peine fut-il à la vue des ennemis, qu'il les attaqua contre l'avis du prudent Espagnol : les Français le reçurent avec tant de bravoure, que ses troupes et celles de Gonsalve furent défaites, et lui-même fut en si grand danger, qu'il ne dut son salut qu'à la valeur de Jean d'Altavilla. Cet échec fut le signal des victoires de Gonsalve. Ayant rallié la cavalerie et l'infanterie, il se jeta avec elles dans Seminara, et alla bientôt se renforcer à Rijoles. Le roi don Ferdinand s'était réfugié en Sicile, où, ayant trouvé une flotte de soixante-dix galères, il partit pour Naples, et, à son arrivée, les habitants lui ouvrirent leurs portes. La Pouille, l'Abruzzi, Capoue, Amalfi, Salerne, se soumirent à leur prince légitime ; et le duc de Montpensier fut contraint de livrer les châteaux de Naples et de se retirer. De son côté, Gonsalve, abandonné du roi Ferdinand, entouré dans la Calabre par un grand nombre d'ennemis, n'avait pas assez de troupes pour tenir la campagne, et fut réduit pendant quelque temps à se borner à cette guerre d'embuscade, qui l'avait rendu si redoutable aux mahométans. Les Français, peu accoutumés à cette espèce de tactique, eurent beaucoup à souffrir, jusque-là même qu'ils n'osaient sortir de leurs quartiers, à moins d'être en grand nombre. Gonsalve, malgré l'infériorité de ses forces, prit cependant Fiumar, et y laissa une garnison. Les Français et les Suisses ayant ensuite assiégé cette forteresse, Gonsalve survint avec ses troupes, défit et tailla en pièces les assiégeants. Il alla immédiatement se présenter devant Calana, qui se soumit malgré tous les efforts des Français. De là il passa à Bagnara, qui se rendit par crainte ; et il s'empara de plusieurs autres places, livrant aux ennemis différents combats, dont il sortit toujours victorieux. Ayant pris ses quartiers d'hiver et trouvant son armée renforcée de cinq cents chevaux, il se disposait à aller joindre le roi de Naples, qui l'attendait devant Atella. Mais avant de parvenir jusqu'à ce monarque, il lui fallut enlever plusieurs forteresses : il s'empara d'abord de Renta, d'Alto-Monte, de Bisignano et de Valdeerato. Grimaldi fit plus de résistance ; mais quoique les troupes de Gonsalve fussent harassées de besoin et de fatigue, il ordonna un assaut, et la ville fut prise, pillée et livrée aux flammes. Ce traitement frappa de terreur les autres places rebelles ; elles prirent presque toutes le parti de la soumission. Gonsalve se porta ensuite contre Murano, qui lui ouvrit ses portes ; mais il rencontra à Layno un corps de 4,000 hommes, résolu à lui disputer le passage. Il les surprit, les tailla en pièces, et fit prisonnier le comte de Nicastro, avec douze barons napolitains du parti français. Enfin il parvint à Gesualdo, d'où il fit savoir au roi le jour

qu'il le rejoindrait à Atela avec sa troupe. C'est ainsi qu'à la tête d'une petite armée de 3,000 hommes de pied et 1,500 chevaux, Gonsalve avait traversé un vaste royaume, pris vingt places et livré douze combats. Quand le roi de Naples apprit (le 26 juin 1496) qu'il était près d'Atela, ce prince, accompagné du marquis de Mantoue et des officiers les plus distingués, sortit de son camp pour aller à sa rencontre. Les soldats des deux nations se mêlèrent alors ensemble, et, d'une voix unanime, ils donnèrent au héros espagnol le surnom de *Grand Capitaine*. Gonsalve se mit bientôt en mesure d'attaquer Atela, où les Français s'étaient enfermés avec le duc de Montpensier, et après quelques entreprises aussi glorieuses que difficiles, il les força de capituler. Le duc de Montpensier, qui avait été remis pour otage, mourut avant la reddition définitive, et le roi Ferdinand mourut dans le même temps, ce qui n'empêcha pas le Grand Capitaine de poursuivre ses succès, en faveur de son successeur Frédéric. En marchant contre Gaëte, il s'arrêta devant Antella pour demander des vivres, dont il avait un besoin extrême. Les habitants, non contents de les lui refuser par trois fois, mirent à mort deux de ses maréchaux des logis. Gonsalve ordonna alors l'escalade de cette ville, et la fit piller et brûler après l'avoir prise d'assaut. Le gouverneur fut pendu par ses ordres. La punition fut sévère; mais elle épargna pour l'avenir, dans une situation pareille, de nouvelles effusions de sang. Il arriva devant Gaëte, où le roi Frédéric le reçut avec les plus grands témoignages d'estime et de joie. Gaëte se rendit le jour suivant; et ce fut ainsi que finit la première guerre de Naples, au succès de laquelle Gonsalve eut tant de part. Le roi Frédéric lui accorda, entre autres bienfaits, le duché de Teranova. Voyant enfin ce monarque tranquille possesseur de son royaume, le grand capitaine se disposait à retourner en Espagne, après avoir pourvu à la sûreté des villes qu'il retenait pour gages des frais de la guerre, lorsque le pape Alexandre VI le pria de lui faire recouvrer Ostie, qui était restée au pouvoir des Français. S'étant réuni aux troupes de Garcilaso de la Vega (père du poète de ce nom), il battit cette place pendant cinq jours avec son artillerie, et s'y introduisit le sixième jour par un côté du rempart qui était resté sans défense. Ce fut dans ce siège que le Grand Capitaine connut un brave guerrier espagnol, nommé Garcia de Paredès (*voy. GARCIA*), qui s'attacha à son armée, et dont la bravoure et l'intelligence lui furent d'une grande utilité. Gonsalve, ayant pris congé du pape, retourna en Espagne, et y fut reçu de la manière la plus honorable. S'étant retiré à Grenade, il n'y jouit de quelque repos que pour se préparer à de nouvelles fatigues. Les Français ayant été chassés du royaume de Naples et ayant souffert plusieurs échecs dans le Roussillon, Charles VIII avait conclu avec Ferdinand une trêve qui

durait encore lorsque l'avènement de Louis XII au trône de France alluma encore une fois la guerre en Italie (*voy. FERDINAND*). Le Grand Capitaine venait de s'emparer de Guéjar, occupée par les Maures révoltés des Alpuxarras, lorsqu'il fut nommé général de la flotte et des troupes de Sicile. Il partit de Malaga, dans le mois de mai 1500, avec vingt-sept vaisseaux et vingt-cinq galères, montés par 4,000 fantassins et 500 chevaux. Il arriva dans le mois de juillet à Messine, d'où il alla, d'après les ordres de son souverain, prendre terre au port de Zante, son armement n'ayant pour but apparent que de secourir les Vénitiens contre les Turcs. Dès qu'il parut, le sultan Amurat I^{er} leva le siège, et repartit pour Constantinople. Benoit Pazarée ayant réuni sa flotte à celle des Espagnols, ils attaquèrent ensemble l'île de Céphalonie, dont ils s'emparèrent après une vive résistance (*voy. GARCIA DE PAREDÈS*). Gonsalve remit l'île aux Vénitiens. Le sénat, pour lui en marquer sa reconnaissance, chargea une députation de lui présenter des vases d'or, des tapisseries et des martres zibelines, avec un parchemin où était écrit en lettres d'or le décret du grand conseil qui le faisait *noble vénitien*. Le Grand Capitaine envoya le tout au roi Ferdinand, à l'exception du titre, qu'il regarda comme une récompense suffisante. Il partit ensuite pour la Sicile, d'où il rendit compte de ses opérations à son souverain, qui le nomma vice-roi et commandant général des Calabres et de la Pouille, lui donnant ordre de pourvoir à l'occupation de tout ce qui était échu en partage à l'Espagne dans le royaume de Naples, d'après le traité conclu avec Louis XII. Le Grand Capitaine envoya alors un gentilhomme au roi de Naples pour le prier de reprendre tous les domaines qu'il en avait reçus en don, parce que, se voyant obligé de lui faire la guerre par ordre du roi son maître, il ne pouvait plus garder ses bienfaits. Ce fut dans ce temps-là que le roi Frédéric, désespérant de pouvoir se défendre contre deux ennemis à la fois, laissa son fils à Tarente et se sauva dans une île avec ses trésors, tandis que les Français, maîtres de son royaume, sous la conduite du duc de Nemours, entraient à Naples, le 8 juillet 1503, et y proclamaient vice-roi leur général. Mais Gonsalve, étant débarqué à Tropea avec une armée de 10,000 hommes, s'empara des Calabres, et envoya un message au duc de Nemours pour l'inviter à observer les articles du traité, en évacuant la Basilicate et la Capitanate (1). Le duc proposa une entrevue, qui ne produisit aucun effet. Le général espagnol marcha ensuite contre Tarente et la serra de si près, que don Ferdinand, duc de Calabre, auquel le roi Frédéric son père

(1) Cette demande, qui fut la cause de la guerre entre la France et l'Espagne, était fondée sur ce que la Capitanate faisait alors partie de la Pouille, et la Basilicate avait été renfermée dans cette province par don Alphonse d'Aragon, premier du nom, roi de Naples; au lieu que les Français prétendaient que l'une et l'autre appartenaient à l'Abruzzo.

avait laissé le commandement de cette place, fut obligé de capituler. Le général espagnol, qui avait toujours traité le duc avec beaucoup de distinction, chercha en vain, par ses promesses, à l'attirer au service du roi catholique. Il avait été plus heureux avec Fabrice et Prosper Colonne et les Orsini, qu'il était venu à bout de détacher du parti de la France. Le Grand Capitaine ne pouvait cependant pas commencer ses opérations sans les secours qu'il attendait de Rome, de Sicile et d'Espagne; mais le duc de Nemours étant venu lui présenter la bataille près de Barletta (1502), il ne put la refuser. La cavalerie espagnole fit plier celle des Français, et ceux-ci s'efforcèrent en vain de se rallier; ils furent poursuivis jusqu'à la rivière d'Ofante. Peu de temps après, il s'empara de Rubas, où il fit prisonnier le seigneur de la Palice. Par la position des armées française et espagnole, le duc de Calabre, don Ferdinand, qui se trouvait toujours à Bari, était à la disposition des Français, qui pouvaient s'emparer facilement de sa personne. Cette considération détermina Gonsalve à le faire transporter en Espagne. Quelques historiens lui ont reproché d'avoir ainsi violé la capitulation de Tarente; mais il est sûr qu'il n'en agit ainsi que par les ordres précis de son maître. La guerre continua avec des résultats variés jusqu'à la fameuse bataille de Seminara (21 août 1503), qui mit les deux Calabres au pouvoir du roi catholique. Les Français y essayèrent une perte assez considérable en prisonniers, parmi lesquels se trouva leur général d'Aubigny. Gonsalve, qui avait reçu un renfort de 2,000 Allemands, résolut de hasarder une action générale, qui pût décider du sort de la campagne. Quoique la nouvelle du traité conclu à Lyon, le 5 avril 1503, entre Louis XII et l'archiduc Philippe, gendre de Ferdinand, commençât à se répandre, Gonsalve, qui avait des ordres secrets du roi son maître, partit de Barletta le 27 du même mois, après avoir pourvu à la défense de Tarente, et se porta sur Cérignole. L'armée espagnole avait supporté les plus grandes fatigues dans cette marche pénible, au milieu d'une campagne déserte et par une excessive chaleur : une partie de son infanterie se trouvant hors d'état d'aller plus loin, le Grand Capitaine avait ordonné à chaque cavalier de prendre en croupe un fantassin, et lui-même en avait donné l'exemple. Les troupes firent halte vis-à-vis de Cérignole, dans un terrain planté de vignes et entouré d'un petit fossé. Gonsalve, frappé des avantages de ce poste, y fit à la hâte élever quelques retranchements, et résolut d'y attendre l'ennemi, qui vint en effet l'y attaquer dès qu'il l'eut aperçu (23 avril 1503). Malgré l'épuisement de ses troupes, Gonsalve fit sur-le-champ des dispositions si bien combinées, que l'avis d'une partie des généraux français fut qu'il n'était pas prudent de l'attaquer dans cette position; mais l'impatience des Français l'emporta,

et d'Aligre y décida le duc de Nemours (*voy. LA PALICE*). L'action était devenue générale, lorsque le magasin à poudre des Espagnols sauta. Les soldats de Gonsalve, consternés, firent un mouvement rétrograde; mais le Grand Capitaine les ramena au combat avec sa fermeté ordinaire : « Courage, mes enfants, dit-il; nous n'avons plus besoin d'artillerie : ce sont des feux de joie qui nous annoncent la victoire. » Électrisés par ce discours, les Espagnols enfoncent la ligne ennemie sur tous les points, et ils poursuivent les Français jusqu'à leur camp, où ils s'enrichissent de leurs dépouilles. On leur prit tous leurs canons, leurs drapeaux, etc.; et leur brave chef y périt en cherchant à les rallier. D'Aligre et les autres généraux français qui échappèrent au carnage se retirèrent les uns à Naples, les autres à Gaète. Le lendemain de cette sanglante bataille, qui rendit les Espagnols maîtres de la campagne, Cérignole se rendit; et les autres villes des environs ayant suivi son exemple, les deux provinces de la Basilicate et de la Capitanate restèrent soumises au roi catholique. L'Abruzzo ne tarda pas non plus à se soumettre, et la Pouille envoya ses députés pour le même objet. Pendant ce temps, le Grand Capitaine dirigeait sa marche vers Naples, et, chemin faisant, il acheva de disperser ce qui restait de troupes françaises. Il entra dans la capitale le 6 mars, au milieu des acclamations d'un peuple nombreux. Les Français tenaient encore les forts de la ville de Naples : il fit assiéger par terre et par mer le château neuf, qui fut emporté après un mois d'une défense opiniâtre (1). Quand il eut pourvu à la sûreté de cette résidence, et qu'il eut envoyé des garnisons aux villes nouvellement conquises, Gonsalve voulut chasser entièrement les ennemis du royaume de Naples; et après s'être encore emparé de quelques forteresses, il alla mettre le siège devant Gaète. Mais tandis que la place était secourue, du côté de la mer, par une flotte ennemie, les Français avaient mis du canon sur la montagne qui domine la ville, d'où ils écrasaient les Espagnols. Le Grand Capitaine s'aperçut bientôt que ce siège serait difficile. Il fit venir don Pierre Navarro, pour y employer les terribles moyens qui avaient renversé les remparts des châteaux de Naples. Louis XII, pendant ce temps, avait formé une nouvelle armée, sous les ordres du brave la Trémouille, chargé de secourir Gaète et de déterminer, dans les intérêts de la France, le choix du successeur d'Alexandre VI, qui venait de mourir. Le duc de Valentinois, renfermé dans le château St-Ange, fit demander des secours au Grand Capitaine, qui lui envoya don Diego de Mendoza avec un corps de troupes qui s'établit à Frascati, vis-à-vis de l'armée française. Celle-ci s'avancait en bon ordre; mais voyant les Espa-

(1) C'est à ce siège que Pierre Navarro fit pour la première fois, avec succès, l'essai du nouvel art de renverser par l'explosion des mines les remparts d'une place (*voy. NAVARRO*).

gnols déterminés à lui disputer le passage, elle rebroussa chemin. Le conclave acheva ses opérations en liberté, et Pie III fut élu. Le duc de Valentinois abandonna alors le parti des Espagnols, pour s'attacher à celui de la France (*voy. BORGIA*); tous les Espagnols qui étaient à son service le quittèrent alors, et vinrent grossir les armées de don Gonsalve de Cordoue. Celui-ci courut attaquer le marquis de Mantoue, général au service de France, qui assiégeait Roca-Seca, et le battit complètement. Dans ces entrefaites, les Français s'étant fortifiés sur la rive gauche du Garillan, le Grand Capitaine vint camper sur la rive opposée, vis-à-vis le pont principal, gardé par les ennemis et défendu par des hauteurs d'où ces derniers foudroyaient les Espagnols. Pendant plusieurs jours, les deux armées restèrent en observation, jetèrent ensuite différents ponts sur la rivière, et se livrèrent divers combats qui n'eurent pas de résultat décisif, aucune des deux armées n'ayant pu effectuer son passage de l'autre côté du Garillan. Cependant la position du Grand Capitaine devenait de jour en jour plus critique : il manquait absolument de vivres, et il n'avait au plus que 8,000 hommes à opposer à une armée de 50,000 soldats. Enfin il se voyait sur le point de perdre en un jour le fruit de tant de victoires; mais le courage qui l'avait conduit à Cérignole le soutint encore dans cette occasion. Il se décida à livrer la bataille, et ce fut l'intrépidité d'un seul homme (1) (*voy. GARCIA DE PAREDES*) qui engagea l'action. L'ennemi était sur le point d'envelopper l'arrière-garde des Espagnols, lorsque le Grand Capitaine donna ordre de l'attaquer (le 8 décembre 1505); ce que les généraux et soldats firent avec tant de résolution que, le pont principal ayant été emporté, les Français, surpris à leur tour, furent taillés en pièces, et la plupart tués ou noyés. Cette déroute fut complète : ceux qui ne purent se sauver se retranchèrent sur une colline, d'où ils virent le Grand Capitaine, avec toutes ses troupes, passer le Garillan sur un pont qu'il y avait fait construire, l'autre ayant été détruit dans le plus fort de la mêlée, entraînant avec lui un grand nombre des Français. Le général espagnol, profitant de sa victoire, se rendit maître de Mola et de quelques autres places moins importantes, et se hâta de reprendre les travaux du siège de Gaète. Il brusqua tellement ses attaques (5 janvier 1504), que

la place demanda bientôt à capituler. D'Aligre, T. Trivulce et A. Baseye en réglèrent les conditions avec le Grand Capitaine : le premier pour les Français, le second pour les Italiens, et le troisième pour les Suisses. D'Aubigny, la Palice et les autres reconvrèrent la liberté. La plupart des Français s'embarquèrent; ceux qui prirent la route de terre, munis de passe-ports, refusèrent l'escorte qu'on leur offrit, et furent presque tous massacrés par les paysans. Le même jour, le Grand Capitaine dépêcha un exprès au roi Ferdinand pour lui donner avis d'un succès qui assurait définitivement la conquête du royaume. Ferdinand lui donna le duché de Sesa, et le nomma vice-roi de Naples, avec des pouvoirs illimités. Le vainqueur retourna dans cette capitale le 4 mars, et son entrée fut un second triomphe. D'un caractère affable, généreux, ami de l'ordre et de la justice, le nouveau vice-roi devint en peu de temps l'idole du peuple. Sa réputation était alors au plus haut degré. Les Gênois, les Médicis, les Pisans, les Arétins, etc., lui firent les propositions les plus avantageuses, afin d'être reçus sous la protection du roi catholique. Cependant la jalousie s'efforçait de ternir sa gloire et d'indisposer Ferdinand contre un sujet aussi dévoué. Mais, quoi qu'en disent quelques historiens, les soupçons de ce monarque n'allèrent jamais jusqu'à craindre que Gonsalve ne voulût s'emparer d'un royaume qu'il gouvernait avec tant de sagesse. Les principales plaintes que ses ennemis portèrent contre lui étaient fondées sur ce qu'il ne réprimait pas assez la licence du soldat; qu'il dissipait les revenus de la couronne, et qu'il montrait du penchant pour l'empereur et l'archiduc son fils (depuis Philippe I^{er}). Quoique Ferdinand ne pût se dissimuler ce qu'il devait au Grand Capitaine, et qu'il l'estimât intérieurement, il céda enfin à ces perfides insinuations, limita l'autorité qu'il lui avait donnée, et fit destituer à Naples plusieurs officiers généraux les plus dévoués au vice-roi. Celui-ci relevait d'une maladie dangereuse, causée par les fatigues de la guerre, lorsqu'il reçut cette nouvelle : il en fut si affecté, qu'il demanda sa démission. La reine Isabelle parvint à le consoler par une lettre très-obligeante, mais dans laquelle elle s'attachait à justifier la conduite du roi. Gonsalve, tranquilisé par une aussi honorable attention, continua de se dévouer aux intérêts de ses maîtres. Il déjoua les projets du duc de Valentinois, qui avait cherché à porter ses soldats à la révolte, afin qu'ils l'aidassent dans ses ambitieux desseins. Le Grand Capitaine fut obligé de s'assurer de sa personne (*voy. BORGIA*), et le fit transporter en Espagne. Ses ennemis cependant ne le laissèrent pas longtemps en repos. La reine Isabelle étant morte (le 26 novembre 1504), la méfiance du roi envers Gonsalve ne fit qu'augmenter; il lui expédia l'ordre de renvoyer en Espagne la plus grande partie de son armée.

(1) Ainsi qu'il est dit dans l'article GARCIA DE PAREDES, ce fut ce guerrier qui, seul, résista sur le pont principal aux efforts d'un corps de Français. On raconte un exploit tout à fait semblable du chevalier Bayard, et qui eut aussi lieu sur le Garillan (*voy. BAYARD*). Il paraît en effet qu'un capitaine espagnol (Pedro de Paz) ayant fait jeter un pont sur cette rivière, et voulant le passer avec 200 lanciers, le chevalier Bayard, seul à son tour, résista pendant quelque temps aux Espagnols, jusqu'à ce que, des troupes françaises étant survenues, les Espagnols furent repoussés. Ces deux faits, arrivés dans la même expédition, mais sur deux points différents, sont rapportés, le premier, par Tamayo del Valgas, historien du guerrier espagnol, et le second, par le *Loyal Serviteur*, historien du chevalier français.

Gonsalve exposa que les intérêts mêmes du roi le mettaient dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, dans un moment où il voyait le roi de France rassembler de nombreuses troupes en Lombardie, et qu'il tâchait d'attirer dans le parti de l'Espagne les républiques de Lucques, de Pise et de Sienne. Cette réponse parut satisfaire le roi; mais les ennemis du Grand Capitaine (et notamment Prosper Colonne, jaloux de sa gloire), étant revenus à la charge, ce prince nomma viceroy de Naples l'archevêque de Saragosse, son fils naturel, et ordonna à Gonsalve de revenir en Espagne, au moment où celui-ci lui envoyait toutes ses troupes disponibles. Son peu d'empressement à obéir déterminait enfin le roi à venir lui-même à Naples avec sa nouvelle épouse, Germaine de Foix. Le Grand Capitaine, accompagné de la principale noblesse, et avec plusieurs vaisseaux, alla au-devant de ses souverains à quelques lieues du port de Gaète. Dans le séjour que Ferdinand fit à Naples, il eut lieu de se convaincre combien ce grand homme y était aimé, et il n'en fallut pas davantage à son ombrageuse politique pour le décider à le ramener en Espagne. Avant de partir, Gonsalve donna un nouveau trait de sa générosité. Par le traité de paix conclu avec la France (1503), on devait rendre tous leurs domaines aux seigneurs napolitains qui avaient suivi le parti de cette dernière puissance. Le Grand Capitaine offrit de restituer sur-le-champ ceux qu'il possédait, et son exemple fut suivi par les principaux officiers de son armée. Il quitta Naples le 4 juin 1507, sept ans après sa seconde expédition en Italie, et au bout de trois ans de vice-royauté. Don Raymond de Cardone lui succéda. Le Grand Capitaine suivit à Burgos le roi Ferdinand, qui le créa grand maître de l'ordre de St-Jacques. Bientôt après, on lui demanda compte des dépenses qu'il avait faites à Naples; mais il s'y refusa constamment, disant avec une noble fierté qu'un nom comme le sien n'était pas fait pour retentir dans les tribunaux, et le roi défendit alors de l'importuner davantage. Il paraît certain qu'étant alors fort irrité du peu d'influence qu'il croyait avoir sur le monarque, il se ligua contre lui avec le connétable de Castille, et que cette province était sur le point de se soulever, sans les prudentes mesures de Ferdinand, qui découvrit le complot. Le Grand Capitaine ne fut cependant pas inquiété pour cette affaire, et ce fut de son propre mouvement qu'il se retira dans ses terres près de Grenade. Là se renouvelèrent ses brouilleries avec le roi d'Aragon. Un de ses neveux, jeune homme vain et emporté, don Pedro de Cordoue, exerçait dans cette ville, en vertu de quelques anciens privilèges de sa famille, une autorité sans bornes, et qui était à charge aux habitants. Pour la faire cesser, le roi dépêcha un alcade à don Pedro, qui, loin d'obéir, fit enchaîner le magistrat et le fit conduire aux prisons de Montilla, petite ville appartenant à la maison de

Cordoue. Ferdinand, justement irrité de sa rébellion, voulait lui infliger une punition exemplaire; mais il se laissa fléchir par les prières du Grand Capitaine. Cependant, malgré ses instances, il fit raser Montilla, que don Gonsalve affectionnait et comme un ancien domaine de ses aïeux, et parce que c'était le lieu de sa naissance. Quoique Ferdinand lui eût presque aussitôt donné Loxa, ville bien plus considérable que la première, ce dédommagement ne put calmer son ressentiment. Le désir de la vengeance le fit entrer dans les intérêts du jeune don Carlos (depuis Charles-Quint); et il se disposait à partir pour la Flandre, afin d'amener ce prince en Castille, où il avait de nombreux partisans. Mais le roi, en ayant été averti, se contenta de défendre à tous les capitaines des ports de donner aucun bâtiment à quelque Espagnol que ce fût sans sa permission, et il fit surveiller en même temps toutes les démarches de Gonsalve. Raccommodé avec son souverain, il avait formé une armée pour l'expédition d'Afrique, par ordre du cardinal Ximenez. En même temps (1514), le roi d'Aragon s'étant lié contre la France avec le pape et les Vénitiens, ces derniers le sollicitaient vivement de leur envoyer le Grand Capitaine, qu'ils appelaient le *nouveau Fulcius*, le *nouveau Camille* de l'Italie. Ferdinand avait accédé à leur demande, et Gonsalve allait se livrer encore à son génie belliqueux, et interrompre ce long repos qui seul avait été cause de son mécontentement envers le roi catholique, lorsqu'il tomba malade à Loxa. Étant passé à Grenade pour y changer d'air, il y mourut le 2 décembre 1515, âgé de 62 ans. Toute la nation fut affligée de cette perte; le deuil fut universel, et l'on ne peut nier que Gonsalve de Cordoue ne méritât ces regrets. Bon et obligeant, il commandait l'estime et l'amitié de ceux-là mêmes qu'il venait de vaincre. Une rare prudence, un coup d'œil sûr et un courage à toute épreuve le mettaient au-dessus de tous les généraux de son siècle. A la bataille du pont du Garillan, quelques-uns de ses capitaines voulant lui montrer le péril qu'il y avait à attaquer les Français : « J'aime mieux, leur dit-il, trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent ans en reculant d'un seul pas. » Doué d'une présence d'esprit et d'un sang-froid admirables il eut toujours un grand empire sur lui-même. Au siège de Tarente, ses troupes manquaient du plus strict nécessaire; le mécontentement devint général : les Allemands surtout, s'étant mutinés, se présentèrent à lui en ordre de bataille pour demander leur solde; un soldat osa même lui présenter la pointe de sa hallebarde. Gonsalve, sans s'étonner, lui dit en souriant : « Prends garde, camarade; car en badinant, tu pourrais bien me blesser. » Un autre porta l'outrage plus loin : « Eh bien ! osa-t-il lui dire, si tu manques d'argent, livre ta fille, et tu auras de quoi nous

« payer. » Comme ces insultes furent prononcées au milieu du tumulte, le général feignit de ne pas les entendre; mais, pendant la nuit, il fit mettre à mort celui qui les avait proférées. Cet acte de juste rigueur raffermist son autorité. Quelques soldats se plaignant, lors de la première entrée dans Naples, de n'avoir pas eu assez de part au butin : « Il faut réparer, dit Gonsalve, « votre mauvaise fortune. Allez dans mon logis; « je vous abandonne tout ce que vous y trouvez. » Très-attaché à l'observation de la discipline, il était en même temps le père et l'ami des soldats, qui finirent par avoir pour lui un respect et un amour presque religieux. C'est par toutes ces qualités que don Gonsalve de Cordoue obtint de si brillants succès, qu'il put avec des forces inférieures (1) soumettre deux fois un royaume, triompher des plus habiles généraux de son temps, et qu'il mérita le nom de grand homme et de *grand capitaine*. Ses exploits sont rapportés par tous les historiens qui ont traité des guerres de Naples, et plus particulièrement dans sa *Chronique*, écrite par Fernandez del Pulgar, Aleala, 1584, in-fol. Gonsalve de Cordoue est le sujet d'un des plus jolis ouvrages de Florian : le caractère du héros y est parfaitement conforme à l'histoire, mais tout le reste n'est qu'une agréable fiction. B—s.

GONTAUT. Voyez BIRON et CAMO.

GONTERY (JEAN), né à Turin en 1562, mort à Paris en 1616, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de vingt-deux ans, et se livra à la prédication et à la controverse. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages écrits en français : 1^o *Correction fraternelle faite à M. du Moulin, ministre du Pont-Charanton, sur le baptême et les limbes*, Paris, 1607, in-12, publiée sous le nom de Philotée; 2^o *La vraie procédure pour terminer le différend en matière de religion*, Caen, 1607, in-12. Cet ouvrage n'est autre chose que des résumés et des extraits, faits par un nommé St-Julien, des sermons de Gontery. 3^o *Réponse à la demande d'un de la religion prétendue réformée, touchant l'usage des images*, Paris, 1603, in-8^o; 4^o *Déclaration de l'erreur de notre temps, etc.*, avec la *Réplique contre du Moulin, ministre*, Rouen, 1609; Paris, 1610, in-8^o; 5^o *Les conséquences auxquelles a été réduite la religion prétendue réformée*, Rouen et Paris, 1610, in-8^o; 6^o *Réplique à la réponse que les ministres ont faite, sous les noms d'Eusèbe Philalèthe, contre le traité des images du P. Gontery*, publiée sous le nom d'Antoine de Banastre, Rouen, 1609, in-12. Antoine Gueroud réfuta cette *Réplique*, Leyde, 1611, in-8^o. 7^o *Sermon funèbre fait en la grande église de Soissons aux cérémonies de la sépulture de Charles de Lorraine, duc de Mayenne*, Paris, 1612, in-8^o; 8^o *Lettres à M. le comte gouverneur de Sedan, avec les réponses*, Sedan, 1615,

in-12. « Il y a, dit Barbier, cinq lettres du P. Gontery, et autant de M. le Comte. Ce sont des lettres de controverse sur l'autorité des papes et « des conciles, sur le pouvoir des papes, sur le « temporel des rois, sur le culte des images et « de la eroix, sur l'eucharistie, sur le célibat des « prêtres et sur les indulgences. » 9^o *Du juge des controverses*, Paris, 1616, in-8^o (voyez Barbier, *Examen critique des dictionnaires historiques*, p. 597-598). Z.

GONTHIER, archevêque de Cologne, élu en 850, montra d'abord beaucoup de zèle pour les droits de son église en s'opposant à l'union des évêchés de Brême et de Hambourg, ses suffragants; mais trois ans après (en 860) son ambition le jeta dans une affaire plus fâcheuse. Se flattant de faire épouser sa sœur (ou selon d'autres sa nièce) à Lothaire, roi de Lorraine, il prononça le divorce de sa sœur avec Thietberge, qui en appela à Rome, où le pape Nicolas 1^{er} déposa le prélat prévaricateur ainsi que l'archevêque de Trèves son complice. Gonthier résista longtemps à sa condamnation, écrivit une lettre encyclique à tous les évêques pour les soulever contre le pape, et eut même l'audace d'en faire déposer une copie sur le tombeau de St-Pierre. Hilduin, son frère, gouverna l'archevêché jusqu'à la mort de Lothaire, arrivée en 869. Depuis lors le siège de Cologne demeura vacant jusqu'à la mort de Gonthier, qui finit ses jours en Italie; il mourut pénitent en août 875. Z.

GONTHIER, l'un des meilleurs poètes du 13^e siècle, était né en Allemagne. Après avoir enseigné quelque temps les belles-lettres, il entra dans l'ordre de Cîteaux, et se retira au monastère de Pairis ou Paris (*Parisiense*), dans le diocèse de Bâle, où il mourut le 11 mars 1223, suivant les continuateurs de Moréri. Son principal ouvrage est un poème en vers hexamètres, intitulé *Ligurinus, sive de rebus a Friderico I gestis*; il est divisé en dix livres, et contient le récit des victoires remportées par Frédéric sur les habitants du Milanais. Vossius, Juste-Lipse et Casaubon en louent le style, qui tient plus de la pureté des anciens que de la barbarie du temps où il a été composé. Cet ouvrage n'est pas moins estimable pour l'exactitude des faits, puisque l'auteur ne parle que d'événements qui lui avaient été rapportés par des témoins oculaires. Conrad Celtes, ayant découvert une copie de ce poème dans le monastère d'Eberaek dans la forêt Noire, l'adressa à Conrad Peutinger, qui le publia à Augsbourg, 1507, in-fol. Jacques Spigel de Schelestadt en donna une nouvelle édition avec des notes, à la suite de l'*Austriados* de Rich. Bartholin, Strasbourg, 1551, in-fol. Il reparut encore avec l'histoire d'*Otton de Freisingen*, et orné d'une préface de Phil. Melanethon, Bâle, 1569, in-fol. Il fut inséré la même année dans les *Script. rerum German.* de Pithou, et ensuite dans le recueil de Just. Reuber. Conrad Ritterhusius le fit imprimer

(1) D'après le calcul le plus exact, il n'eut sous ses ordres que 3,000 hommes au plus dans toutes les batailles qu'il livra.

séparément, d'après un manuscrit plus correct, avec d'excellentes notes et un bon index, Tubingue, 1598, in-8°. Jean-Hildebrand Withoff publia en 1751 le *specimen* d'une meilleure édition de ce poëme; elle n'a pas paru. 2° *Solymarium, sive poema de bello sacro et captis à Godofredo Bullioneo, anno 1099, Hierosolymis*. Gonthier cite ce poëme dans le premier et le dixième livre de son *Ligurinus*, et il en parle comme d'un ouvrage entièrement terminé; cependant il n'en existe de manuscrit dans aucune grande bibliothèque. 3° *Historia Constantinopolitana, anno 1204, ex ore Martini cujusdam abbatis qui rebus gestis interfuit*. Cette histoire est estimée, et Canisius l'a insérée dans ses *Lectiones antiquæ*, 1604, in-4°, t. 5; Amsterdam, 1725, in-fol., à la fin du tome 4. Fabricius ne sait si c'est au même Gonthier qu'il faut attribuer : *De tribus usitatissimis Christianorum actibus, oratione, jejuniis et elemosyna*. Cet ouvrage, divisé en treize livres, dont Conrad Gesner rapporte les arguments dans sa *Bibliothèque*, a été imprimé avec une préface de Conrad Leontorius, Bâle, 1504 et 1507, in-4°. W—s.

GONTHIER (JEAN), médecin célèbre, naquit en 1487 dans la ville d'Andernach, dont il joignait constamment le nom au sien. Privé des dons de la fortune, mais doué d'une grande sagacité, d'une ardeur infatigable pour les travaux de l'esprit et des plus heureuses dispositions, il fit d'excellentes études. Ayant terminé à l'âge de douze ans le cours de ses humanités, il se rendit à Utrecht, où, de concert avec Lambert Hortensius, il cultiva les belles-lettres, et surtout la langue grecque. Soutenu par les bienfaits de quelques protecteurs, il alla étudier la philosophie et la physique à Deventer, puis à Marbourg. Les habitants de Goslar, instruits de son mérite, le nommèrent recteur de leurs écoles publiques; et bientôt après il fut appelé par les magistrats de Louvain pour professer le grec. Parmi ses nombreux auditeurs, il eut l'avantage de compter Vesale et Sturm. Paris était devenu, par les soins et la haute protection de François 1^{er}, le séjour favori des sciences. Tout ce qu'il y avait d'hommes habiles dans les autres parties de l'Europe se réunissait dans la capitale de la France. Gonthier vint en 1525 se mettre sur les banes de la faculté de médecine, qui le reçut bachelier en 1528, et docteur en 1530. Elle accorda même une récompense bien honorable à ses talents distingués, en lui remettant la moitié des frais de la réception. François 1^{er} lui donna en 1535 une place parmi ses médecins; et Gonthier joignit à cet emploi l'exercice public de sa profession, le travail du cabinet et celui de l'enseignement. Il s'appliqua spécialement à l'anatomie, et fit faire des progrès remarquables à cette partie fondamentale de l'art de guérir. Il eut la gloire de guider dans cette carrière Rondelet et Vesale. Mais ce dernier, en qui la reconnaissance n'était pas la vertu dominante, nia constamment les obligations qu'il avait

sous ce rapport à Gonthier; il prétendit ne l'avoir jamais vu disséquer d'autres cadavres que ceux qui sur nos tables servent à notre nourriture. Protégé par le roi de France, estimé de ses confrères, recherché par un grand nombre de malades, Gonthier refusa les offres de Christiern III, roi de Danemark, qui désirait l'attirer à sa cour. Le séjour de Paris était pour lui plein de charmes; mais les troubles religieux firent ce que la bienveillance d'un souverain avait inutilement tenté. Très-attaché à la doctrine de Luther, Gonthier se vit obligé, pour fuir la persécution, de se retirer d'abord à Metz, puis à Strasbourg. Les magistrats de cette ville l'accueillirent très-honorablement; ils lui donnèrent un rang parmi les premiers citoyens, et une chaire de littérature grecque. La médiocrité, toujours envieuse et intrigante, fut offusquée par un mérite aussi transcendant; elle força, sous des frivoles prétextes, le nouveau professeur d'abdiquer un emploi qu'il remplissait avec éclat. La science y perdit; mais la fortune de Gonthier n'en souffrit aucune atteinte. Appelé, consulté de toutes parts, il eut bientôt une pratique nombreuse et brillante. Jaloux de recueillir dans divers climats des observations importantes et comparatives, il parcourut plusieurs contrées de l'Allemagne et de l'Italie. De retour dans la capitale de l'Alsace, il continua de se livrer avec ardeur aux études littéraires et à l'exercice de sa profession. Parvenu à une heureuse vieillesse, il reçut de l'empereur Ferdinand 1^{er} des lettres de noblesse qu'il n'avait point sollicitées. Peu de temps après il fut saisi d'une fièvre ardente chez un seigneur qu'il était allé visiter. Transporté dans sa maison, il mourut le 4 octobre 1574, à l'âge de 87 ans. Ses ouvrages, assez multipliés, ont joui d'une grande réputation, qu'ils n'ont pas entièrement perdue. 1° *Anatomicarum institutionum, secundum Galeni sententiam, libri quatuor*, Paris, 1556, in-8°; Bâle, 1556, in-8°; Venise, 1558, in-8°; Padoue, 1558, in-8°, avec les additions et les corrections de Vesale; 2° *De medicina veteri et nova tum cognoscenda, tum faciunda commentarii duo*, Bâle, 1571, 2 vol. in-fol. Ces deux traités renferment les découvertes anatomiques de Gonthier et son système de médecine théorico-pratique. Partisan zélé et peut-être trop servile de Galien, il a pourtant été quelquefois plus exact et plus complet. Douglas, Hérissant, Eloy, disent qu'il s'est montré meilleur myologiste que ceux qui l'avaient précédé; qu'il a même décrit le premier plusieurs muscles, ceux entre autres qui, attachés aux os du métacarpe, font exécuter à la main tous ses mouvements; il reconnut l'origine et la distribution de la veine humérale; il donna le nom de pancréas à un corps glanduleux situé entre les ramifications des veines, des artères et des nerfs du mésentère. Haller, qui juge très-sévèrement Gonthier, lui enlève ses découvertes, et rappelle qu'il s'est mépris sur la détermination du pancréas. 3° *De victus et medendi ratione, tum alio*,

tum pestilentiae maxime tempore, observanda, Strasbourg, 1542, in-8°; traduit en français par l'auteur, Strasbourg, 1547, in-8°; 4° *Avis, régime et ordonnance pour connaître la peste et les fièvres pestilentiellles régnantes, comme il faut s'y conduire et même s'en garantir, quels remèdes on doit employer pour les guérir*, Strasbourg, 1564, in-4°; ibid., 1610, in-8°. Gonthier s'est beaucoup occupé de la peste, qui sévissait de son temps; mais les moyens qu'il conseillait et mettait en pratique n'étaient pas toujours propres à calmer la violence de ce fléau. A l'exemple d'Hippocrate, il faisait allumer des feux; il imprégnait l'air des effluves de plantes aromatiques; il saignait, purgeait et administrait sans motif très-plausible, comme principal remède, l'oxymel préparé suivant la méthode de Galien. 5° *Commentarius de balneis et aquis medicatis, in tres dialogos distinctus*, Strasbourg, 1565, in-8°. Haller, toujours sévère, et même injuste envers Gonthier, atténue, rabaisse son travail bien au-dessous de sa valeur, sous le frivole prétexte que la chimie n'était point encore connue. On y trouve cependant une doctrine généralement pure, des règles assez judicieuses sur l'administration des sources minérales, et la composition des eaux artificielles propres à remplacer celles que fournit la nature. L'auteur exagère sans doute les avantages des eaux minérales, lorsqu'il leur attribue une prééminence marquée sur les secours tirés des végétaux. 6° *Gynæciorum commentarius, de gravidarum, parturientium, puerperarum et infantium cura: accedit Elenchus auctorum in re medica cluentium qui gynæcia scriptis illustraverunt*, Strasbourg, 1606, in-8°. Jean-George Schenck a été l'éditeur de cet écrit posthume, qui n'est point sans utilité. 7° *Syntaxis græca, nunc recens nata et edita*, Paris, 1527, in-8°. Cette production de la jeunesse de Gonthier atteste qu'il était profondément versé dans la langue d'Homère et d'Hippocrate. Aussi doit-on avoir une confiance entière dans les traductions qu'il a publiées des médecins grecs. Il avait surtout une prédilection bien marquée pour Galien; il proclamait avec enthousiasme son admiration pour ce commentateur d'Hippocrate, qui n'a imité ni la merveilleuse précision, ni l'esprit observateur de son modèle. Parmi les traités du médecin de Pergame, traduits en latin par le médecin de Paris, on distingue : 1° *Introductio seu medicus, et de sectis*, Paris, 1528, in-8°; 2° *De facultatum naturalium substantia; quod animi mores corporis temperaturam sequuntur; de propriorum animi cujusque affectuum agnitione et remedio*, ibid., 1528, in-8°; 3° *De semine libri duo*, ibid., 1528, in-8°; 4° *De diebus decretoriis et morborum temporibus*, ibid., 1529, in-8°; 5° *De atra bile et tumoribus præter naturam*, ibid., 1529, in-8°. 6° *De compositione medicamentorum libri septem*, ibid., 1530, in-fol.; 7° *De anatomicis administrationibus libri novem*, ibid., 1531, in-fol.; 8° *De theriaca, ad Pisonem, liber*, ibid., 1531, in-4°; 9° *De plenitudine libellus*, ibid., 1531, in-8a; ibid., 1539;

10° *De antidotis libri duo, nunc primum latinitate donati*, ibid., 1533, in-fol.; 11° *De Hippocratis et Platonis placitis; opus eruditum, philosophis et medicis utilissimum, novem libris (quorum primus consideratur) comprehensum, nunc primum latinitate donatum*, ibid., 1534, in-fol.; 12° *De ratione mendi, ad Glauconem, libri duo*, ibid., 1536, in-8°. Gonthier a publié des versions latines de quelques autres médecins grecs : 13° *Polybi, De diæta salubri libellus*, ibid., 1528, in-fol.; 14° *Pauli Æginetæ opus de re medica*, ibid., 1532, in-fol.; Cologne, 1534, in-fol.; 15° *Alexandri Tralliani libri medicinales duodecim*, Strasbourg, 1549, in-8°; Bâle, 1536, in-8°. Outre les notices biographiques que l'on trouve sur Gonthier dans les recueils de Melchior Adam, du P. Nicéron, de Jœcher, d'Eloy, ce savant médecin a été loué plus particulièrement en vers par Georges Calaminus (*Rorich*) : *Vita clarissimi doctissimique viri Joannis Guinterii Andernaci, medici celeberrimi, heroico carmine conscripta*, Strasbourg, 1575, in-4°; et en prose par Louis-Antoine Prosper Hérisant : *Éloge historique de Jean Gonthier d'Andernach, médecin ordinaire de François 1^{er}; avec un catalogue raisonné de ses ouvrages; discours qui a remporté le prix proposé par la faculté de médecine*, Paris, 1765, in-12. Cette biographie, digne de servir de modèle, est une source à laquelle l'auteur de cet article a fréquemment puisé. C.

GONTHIER DE GOECKINGK. Voyez GOECKINGK.

GONTRAN, second fils de Clotaire, roi de France (voy. CLOTAIRE 1^{er}), eut en partage les royaumes de Bourgogne et d'Orléans. Il était âgé de trente-six ans lorsqu'il prit les rênes du gouvernement (561) : il choisit pour sa résidence habituelle Chalon sur Saône, à raison de sa situation dans le centre de ses États; convoqua une assemblée des grands et des prêtres pour y aviser aux moyens de soulager les peuples, et décora de la dignité de patrice Celse, savant jurisconsulte, dont il fit son conseil et son ministre, et Mummol, à qui il donna le commandement de l'armée, général habile, et qui sans doute serait resté fidèle à un prince moins irrésolu que Gontran. Caribert, roi de Paris, étant mort sans enfants, son royaume fut partagé entre ses trois frères; mais aucun d'eux n'ayant voulu céder ses droits sur Paris, cette ville resta indivise jusqu'au moment où Clotaire II réunit en sa personne tous les droits des princes français. Gontran, exempt d'ambition, n'était occupé qu'à apaiser les divisions sans cesse renaissantes entre ses frères, et à maintenir ses sujets dans la paix, lorsqu'en 571 les Lombards pénétrèrent en Bourgogne, battent les troupes qu'on leur oppose, et se retirent chargés de butin. Enhardis par ce premier succès, ils rentrent en Bourgogne l'année suivante; mais cette fois Mummol marche lui-même à leur rencontre, les disperse, et fait prisonniers tous ceux qui avaient échappé au carnage. Quatre ans après les Lombards tentent encore de s'emparer de la ville

d'Arles, dont ils dévastent le territoire ; mais, battus de nouveau par Mummol, ils rendent le butin qu'ils avaient fait, et se reconnaissent tributaires de Gontran. Cependant Chilpéric et Sigebert, toujours divisés d'intérêt, semblent se réunir contre Gontran ; il traite avec Sigebert, et Chilpéric court s'enfermer dans Tournai, désespérant d'obtenir son pardon d'un frère qu'il avait si souvent offensé. Sigebert, qui se mit à sa poursuite, est assassiné dans Vitry (575) par les émissaires de Frédégonde ; et Gontran donne un exemple de modération bien rare à cette époque en faisant couronner roi d'Austrasie Childebert, fils unique de ce malheureux prince (*voy. CHILDEBERT*). En 584 Chilpéric est assassiné à Chelles au retour de la chasse, et Gontran, toujours généreux, se déclare le protecteur de son fils, âgé de quatre mois, dont on contestait la légitimité, lui donne au baptême le nom de Clotaire, et le fait couronner roi de Soissons (*voy. CLOTAIRE II*). L'odieuse Frédégonde, accusée du meurtre de Chilpéric, éprouva elle-même les effets de la bonté de Gontran, dont elle avait plus d'une fois tramé la perte ; et lorsque cette princesse fut en son pouvoir, oubliant ses torts envers lui, il ne lui fit aucun mal, et ne voulut pas permettre qu'on lui en fit. Gontran, protecteur de ses neveux, mais par le fait seul roi de France, convoque à Paris une assemblée des grands, dans laquelle il expose différents projets d'une utilité publique. Il déclare la guerre aux Visigoths, maîtres du Languedoc, et la leur fait sans succès. Pendant ce temps-là Waroc, comte de Bretagne, se déclare indépendant ; il est battu, et renouvelle son hommage à Gontran en ces termes : « Nous savons comme vous que les villes armoricaines » (Nantes et Rennes) appartiennent de droit aux « fils de Clotaire, et nous reconnaissons que nous » devons être leurs sujets. » Gontran mourut l'année suivante (593), à 68 ans, dont il en avait passé trente et un sur le trône. C'était un prince supérieur à son siècle par les qualités qui font les bons rois ; il s'occupa constamment de la félicité de ses peuples, diminua leurs charges, et se montra toujours avare de leurs biens et de leur sang. Monarque pieux, il convoqua plusieurs conciles, où furent réglés différents points de discipline, dota richement les églises et les monastères, et fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de St-Mareel, près de Chalon, où il fut inhumé. Il ne laissa qu'une fille, qui prit le voile, et l'héritage de Clovis se trouva partagé entre Childebert, roi d'Austrasie, et le jeune Clotaire II, roi de Paris. Jamais roi ne se trouva dans une position plus heureuse que Gontran pour réunir les Gaules sous sa domination, puisqu'il survécut à ses trois frères, et se trouva l'arbitre du sort de ses neveux ; on aimerait à le louer de sa modération s'il n'avait montré dans toute sa conduite une faiblesse qui prolongea les troubles de la France. Pour expliquer ses irrésolutions continuelles, il est néces-

saire de considérer les circonstances politiques dans lesquelles il se trouvait. Les seigneurs des royaumes de Paris, d'Austrasie, de Soissons, ne voulaient pas d'une réunion qui aurait tourné au profit des seigneurs du royaume de Bourgogne, déjà en possession de la confiance de leur roi ; et ils prenaient l'intérêt des princes mineurs avec une vivacité d'autant plus grande que cette minorité les rendait eux-mêmes plus puissants. Gontran, qui n'avait pas de fils, ne pouvait compter sur la fidélité des grands de sa cour, qui, prévoyant le jour où ils auraient pour monarque le fils de Brunehaut ou de Frédégonde, servaient ces deux princesses selon les avantages qu'elles leur faisaient espérer. Sans doute un roi plus ferme que Gontran se serait élevé au-dessus de ces difficultés ; toute sa politique se borna à tenir la balance entre ses neveux : il se crut sans doute très-habile, et ne fit que multiplier les intrigues autour de lui ; mais les caractères faibles croient toujours avoir assez gagné quand ils parviennent à se faire ménager. Les crimes de la maison royale à cette époque furent si multipliés que l'esprit de cabale, de fausseté, de révolution, s'empara de toute la nation française ; et l'on vit les plus grands personnages de l'État aller choisir jusqu'à Constantinople un fils non reconnu de Clotaire pour l'opposer aux souverains légitimes, en les trompant tous sur le but qu'ils se proposaient (*voy. GONDEBAUD ou GONDEVALD*). C'est Gontran qui est regardé comme le chef du second royaume de Bourgogne, dont la durée fut celle de la puissance des enfants de Charlemagne. Il est le premier roi de France que l'Eglise ait mis au nombre des saints ; ce qui ne signifie pas qu'il fût tout à fait exempt des vices de son siècle et des faiblesses inséparables de l'humanité, mais que la bonté a tant de charmes dans ceux qui gouvernent, qu'elle efface bien des fautes au jugement de la religion comme aux yeux des peuples. W—s et F—e.

GONZAGA (OTTAVIO), marquis de Mantoue, naquit le 15 juillet 1667. Pierre-Marie Gonzaga, habile politique et ministre très en crédit, était son père ; et celui-ci avait épousé Olympia Grimani, noble vénitienne, sœur du cardinal Vincent Grimani, qui mourut vice-roi de Naples. Ottavio fut élevé par les jésuites, et étudia les sciences avec succès ; mais son goût le porta surtout vers la poésie. Le recueil des poèmes *degli Arcadi* contient quelques pièces de lui, sous le nom pastoral d'*Aulideno Melichio*. On en trouve aussi dans la collection des vers qui ont été composés pour les funérailles d'Anne-Isabelle Gonzaga, duchesse de Mantoue, protectrice de l'académie *degli invaghiti*. Ces poésies ne sont pas sans mérite, puisque Muratori, dans son traité *Della perfetta poesia*, les a proposées pour modèle, et cite leur auteur comme un des restaurateurs du bon goût. Il a su contraindre les muses à prêter des charmes aux sévères décisions des lois, en mettant en vers toscans les *Institutes de Justinien*. Le nombre des

vers qui restent de lui est peu nombreux, parce qu'il les déchirait presque tous après les avoir composés; il ne les conservait que dans sa mémoire. Il mourut à Bologne le 9 septembre 1704, âgé de 42 ans, en revenant des eaux de St-Marin. Le P. Tomaso Ceva lui a dédié son livre intitulé *Virtù di Francesco Lemene*, Milan, 1706. Crescimbeni, dans son histoire de la poésie italienne, t. 3, a inséré une courte notice sur Ottavio Gonzaga, par Alexandre Pegolotti. A. L. M.

GONZAGA (THOMAS-ANTONIO COSTA DE), poète brésilien, surnommé l'*Anacréon portugais*, fut aussi célèbre par ses infortunes que par ses talents poétiques. Il naquit au commencement du 18^e siècle, à Villa-Ricca, et mourut à Angola vers 1760. Il avait embrassé la profession du barreau, et fut revêtu, jeune encore, de fonctions importantes dans la magistrature. Ayant conçu un violent amour pour une jeune et belle personne, qui appartenait à l'une des familles les plus considérables du pays, il était sur le point de l'épouser, lorsque, impliqué sans motifs dans une conspiration, il fut arrêté et traîné dans les cachots de Rio-Janciro, d'où il ne sortit que pour être jeté sur les côtes brûlantes de l'Afrique, où, longtemps après, il termina sa carrière au milieu des plus déchirantes angoisses. Voilà tout ce que l'on sait concernant l'existence de ce poète infortuné. C'est pendant les tristes jours de sa captivité, et pour charmer ses douleurs, qu'il composa le second livre de ses ouvrages poétiques, celui qui offre le plus d'intérêt, et par la teinte mélancolique dont il est empreint, et par le choix du sujet. Gonzaga déplore éloquentement ses peines, et il chante en vers harmonieux et tendres l'intéressant objet que son cœur adore. Marilis était le nom de cet objet qu'il ne devait plus revoir. Il est probable qu'elle n'aima pas le poète aussi passionnément qu'elle en était aimée; car, s'étant laissé vaincre par les sollicitations de ses parents, elle accepta un parti qu'ils lui présentèrent. MM. de Monglave et Chalas ont traduit d'une manière digne d'éloges les ouvrages de Gonzaga. Nous empruntons à leur traduction un morceau qui pourra faire connaître le talent du poète brésilien, et où celui-ci, sous le nom de Dirceé, peint avec une naïveté admirable les tourments de son cœur. « Chère Marilis, la tourterelle, à qui l'on a « ravi sa jeune famille, se repose vingt fois sur la « branche qui supportait son nid; accablée de dou- « leur, elle roucoule tristement. Mais bientôt elle « s'envole dans l'épaisseur du bocage, et ne revoit « plus les lieux témoins de sa peine. Quand la « compagne du taureau a perdu sa génisse chérie, « elle s'agite, inquiète et rêveuse, dédaigne le « pâturage, parcourt les chemins les plus fré- « quentés, et fait retentir les échos de ses plain- « tifs gémissements. En peu de jours, elle oublie « l'objet de ses regrets et retourne au pâtu- « rage. Le temps, qui dévore le feu et qui éteint « jusqu'au nom des empires, efface aussi, ô ma

« bien aimée, les plus cruelles angoisses du cœur. « Mais aux maux que j'éprouve, il n'offre aucune « consolation. Ainsi, ma belle, rien ne résiste à « l'action de la flamme; elle dissout le bronze et « fait éclater les rochers les plus durs. L'amiante « seul, de sa fibre vigoureuse, supporte l'action « du feu et ne brûle pas. Ainsi, Marilis, bien que « le suc de l'olivier s'embrase et monte vers la « voûte céleste en langues flamboyantes, on peut « encore l'éteindre à force d'eau. Mais, quand la « pierre noire brûle, toute l'eau qu'on y jette ne « sert qu'à l'enflammer davantage. La douleur que « j'éprouve égale, belle Marilis, l'amour qui dé- « vore mon cœur. Le temps, la mort elle-même, « ne mettront pas un terme au chagrin qui me « consume. » Ce qui distingue le talent de Gon- zaga, c'est la naïveté, la grâce, la douceur, et ce charme puissant qu'exerce sur nos cœurs la fidèle peinture des malheurs véritables. Il faut pourtant reprocher au poète brésilien trop de penchant à puiser ses images dans la mythologie, et à donner à ses productions des couleurs qui ne peignent pas assez la splendeur et la majesté de son pays. Malgré ces défauts, Gonzaga doit être considéré comme un des meilleurs poètes de sa nation, par la pureté du style, l'harmonie des vers et le choix des sujets. Ses poésies ont été recueillies sous le titre de *Marilia de Dirceo*, et traduites en allemand, en anglais; et en français, par MM. de Monglave et Chalas, 1823, in-52, faisant partie de la collection des *Chefs-d'œuvre classiques*. F—A.

GONZAGUE (Louis) fut le fondateur de la puissance de cette maison souveraine d'Italie, qui a régné à Mantoue depuis la chute de la maison Bonacorsi, en 1528. Cette principauté a été érigée en marquisat en sa faveur le 22 septembre 1453, et en duché le 23 mars 1530. La maison de Gonzague hérita aussi en 1533 du marquisat de Montferrat. Elle a été privée de ces deux États en 1707, par une sentence impériale; et le dernier descendant de la branche aînée est mort le 3 juillet 1708. Mais une autre branche de la maison de Gonzague a gouverné après cette époque les duchés de Guastalla et de Sabionetta et la principauté de Bozzolo : elle s'est aussi éteinte le 13 août 1746. Louis Gonzague fut proclamé seigneur de Mantoue le 15 août 1528, après que Passerino Bonacorsi, son beau-frère, eut été assassiné par le fils de Gonzague (*roy. BONACORSI*). Les ancêtres de Louis étaient au nombre des plus riches et des plus considérés parmi les nobles de Mantoue : dès le commencement du 12^e siècle, ils possédaient des fiefs relevant de la comtesse Mathilde. Ils appartenaient au parti gibelin; et les Gonzague demeurèrent constants dans ce parti, qui avait aussi été celui de Bonacorsi. Cependant l'invasion du roi Jean de Bohême mit de la division dans le parti gibelin. Louis de Gonzague acquit au mois de juillet 1533 la ville de Reggio, qui avait appartenu à ce monarque; il s'engagea en-

suite dans une guerre avec Mastino de la Scala, seigneur de Vérone, pour maintenir l'indépendance de cette nouvelle seigneurie. Plus les États sont petits, plus les haines personnelles ont d'influence sur la politique des princes. Mastino de la Scala, voulant se venger de Gonzague, excita contre lui le ressentiment de Luchino Visconti, seigneur de Milan. Il lui révéla les intrigues d'Isabelle de Fiesque, sa femme, qui, sous prétexte d'aller en pèlerinage à Venise, avait passé en 1547 par Mantoue, et s'était fait accompagner par Ugolin de Gonzague, petit-fils de Louis, avec qui elle avait vécu d'une manière déréglée. Luchino Visconti, réunissant ses troupes à celles des seigneurs de Vérone et de Ferrare, entra dans le Mantouan; après en avoir ravagé une partie, il fut défait le 30 septembre par Filippino de Gonzague, fils de Louis : peu après il fut empoisonné par sa femme, et son successeur ne poursuivit pas la guerre. Louis de Gonzague, parvenu à la vieillesse la plus avancée, remit à ses fils tous les soins du gouvernement; mais l'aîné, Filippino, qui s'était distingué dans les guerres du royaume de Naples, et qui s'était acquis l'amour de ses sujets par sa modération et sa sagesse, mourut avant son père, en 1537. Guido et Feltrino, les deux autres, se partagèrent ensuite le gouvernement : le premier administra l'État de Mantoue, et le second celui de Reggio. Tous deux avaient déjà des fils dans toute la force de l'âge et la vigueur des passions; et ils leur donnaient aussi une part au gouvernement. Ugolin, l'aîné des fils de Guido, commanda en 1537 une ligue formée en Lombardie pour résister à la maison Visconti. Trahis par les mercenaires qu'ils avaient employés, les Gonzague voulaient acheter la paix par la cession de Reggio aux Visconti; mais Feltrino, troisième fils de Louis, qui regardait cette ville comme devant former son héritage et celui de ses enfants, s'en empara par surprise en 1538, et en chassa tous les partisans de son frère et de ses neveux. De son côté, Ugolin chassa de Mantoue les partisans de son oncle; en sorte que la maison de Gonzague se trouva, du vivant de son chef, divisée en deux souverainetés ennemies. Le vieux Louis, âgé de 93 ans, mourut enfin en 1561; ses fils et ses petits-fils avaient toujours eu plus d'autorité que lui dans ses États. S. S.—1.

CONZAGUE (Guido), second seigneur de Mantoue, était déjà parvenu à sa soixante-dixième année lorsque son père mourut, en 1561. Trop vieux pour se charger des soins du gouvernement, il mit à sa place l'aîné de ses fils, Ugolin, qui s'était déjà montré digne de sa confiance, et qui, dans la même année 1561, remporta une grande victoire, au mois de septembre, sur l'armée de Bernabò Visconti. Mais les deux plus jeunes frères d'Ugolin, Louis et François, conçurent de la jalousie de l'autorité qu'exerçait leur aîné. Ils s'étaient retirés à Castiglione pendant l'été de 1562, pour éviter la peste qui ravageait alors

l'Italie : à leur retour, le 15 octobre, comme Louis soupait chez Ugolin, François entra tout à coup dans la salle, entouré d'assassins, et frappa Ugolin d'un coup d'épée dans la poitrine : celui-ci se levait pour se défendre; mais son autre frère, Louis, assis à côté de lui, l'acheva à coups de poignard. Les deux frères, que l'ambition avait poussés à ce crime, ne pouvaient plus avoir de confiance l'un dans l'autre. En 1567, en effet, Can della Scala, seigneur de Vérone, avertit Louis de Gonzague que son frère lui avait demandé de le seconder dans une conjuration. François assura de son côté que ce complot avait été inventé par le seigneur de Vérone, pour le brouiller avec son frère, et il confirma cette assertion par les dépositions de l'agent même de Can della Scala. La vérité ne fut jamais bien éclaircie au milieu de ces accusations réciproques : les Gonzague cependant furent attaqués en même temps par les seigneurs de Milan et de Vérone : pour se défendre, ils eurent recours à la protection de l'empereur Charles IV et des Florentins. Sur ces entrefaites, Guido mourut vers l'an 1569; privé de tout pouvoir, et déjà accablé par l'âge, il avait vu périr son fils aîné par les mains de ses frères, et il laissait ceux-ci divisés par une haine violente. S. S.—1.

CONZAGUE (Louis II), fils et successeur de Guido, gouvernait l'État de Mantoue sous le nom de son père depuis l'année 1562 qu'il avait fait périr son frère Ugolin. Lorsque Guido mourut, Louis fit aussi massacrer son autre frère François, qu'il soupçonnait d'avoir conspiré contre lui. Bientôt après, il découvrit une nouvelle conjuration tramée par quelques-uns de ses parents : à cette occasion, il fit périr du dernier supplice deux Gonzague, cinq gentilshommes de Mantoue, et plusieurs citoyens. Malgré tous ces crimes, comme Louis gouvernait les Mantouans avec douceur, et qu'il maintint la paix pendant tout son règne, tandis que les pays limitrophes étaient ravagés par la guerre, il gagna l'affection de ses sujets. Il avait épousé une princesse de la maison d'Este, et il avait marié son fils à une fille de Bernabò Visconti : ces alliances affermirent sa domination. Il mourut en 1582. S. S.—1.

CONZAGUE (François II), quatrième seigneur de Mantoue, fils et successeur de Louis II, régna de 1582 à 1407. Ce prince, qu'on nomma second, quoique son oncle François I^{er} n'eût point régné, était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il succéda à son père. Il employa les grandes richesses que celui-ci avait amassées à protéger le commerce, avançant souvent sans intérêt des capitaux considérables aux marchands. Tandis que sa bonne administration lui gagnait l'affection de ses peuples, son mariage avec une Visconti, fille de Bernabò et belle-sœur de Jean Galeaz, semblait lui assurer l'alliance des seigneurs de Milan. Gonzague, dévoué à cette famille puissante, accompagna en France Valentine Visconti, lorsque cette princesse épousa le duc d'Orléans; et il fournit des troupes

à Jean Galeaz, pour faire la guerre aux deux maisons de la Scala et de Carrare, que le seigneur de Milan dépouilla de leurs États en 1388 et 1389. Mais Jean Galeaz craignit que sa belle-sœur, femme de Gonzague, ne cherchât à venger son père qu'il avait empoisonné, ou son frère qu'il avait dépouillé de ses États; il résolut donc de la perdre dans l'esprit de son mari. Son ambassadeur avertit François de Gonzague que sa femme le trahissait; il l'assura qu'il en trouverait la preuve dans une correspondance criminelle qu'il pourrait saisir dans son appartement : lui-même il avait en effet caché dans le lieu qu'il indiquait des lettres supposées; elles y furent surprises : le secrétaire de la princesse, mis à la torture, avoua tout ce qu'on voulut; et Gonzague, dans un accès de fureur, fit couper la tête à sa femme, dont il avait déjà eu quatre enfants, et fit pendre son secrétaire. Ces choses s'étaient passées en 1391 : mais l'intrigue de Jean Galeaz fut enfin découverte; et Gonzague, tourmenté par ses remords, ne respira plus que vengeance contre celui qui avait conduit son épouse sur l'échafaud. Sous prétexte d'un pèlerinage à Rome, il visita Florence et Bologne, ennemies acharnées de Visconti, et s'engagea dans leur alliance. Avant que la guerre éclatât, Jean Galeaz essaya en 1393 de détourner le Mincio, qui alimente le lac de Mantoue, et de changer ainsi ce lac en un marais pestilentiel. L'effroi de Gonzague et de tout son peuple fut extrême lorsqu'il vit entreprendre ces travaux gigantesques; mais une crue subite de la rivière enleva toutes les digues destinées à la maîtriser. La guerre fut ensuite entreprise par la ligue guelfe : Gonzague, défait le 14 juillet 1397, fut victorieux à son tour le 28 août suivant. Après avoir éprouvé et causé beaucoup de dommages, il reentra enfin en 1399 dans l'alliance de celui qui l'avait si mortellement offensé. François de Gonzague jouit de quelques années de paix, depuis la mort de Jean Galeaz, en 1402, jusqu'à la guerre des Vénitiens contre François de Carrare, en 1403. Il avait fait de Mantoue l'asile de tous ceux que les guerres de Lombardie obligeaient de quitter leurs foyers, et sa principauté était parvenue à un haut degré de prospérité. Il mourut le 17 mars 1407, laissant de Marguerite Malatesti, sa seconde femme, un fils âgé de douze ans, nommé Jean-François, qui lui succéda. S. S—i.

GONZAGUE (JEAN-FRANÇOIS I^{er}), cinquième seigneur et premier marquis de Mantoue, fils et successeur de François II, régna de 1407 à 1444. Lorsque François de Gonzague mourut, Charles Malatesti, seigneur de Rimini, son beau-frère, le seigneur d'Italie qui passait pour avoir le plus de noblesse dans le caractère, le plus de talent et le plus de goût, accourut à Mantoue pour prendre la tutelle du jeune Gonzague. Trois ans après Jean-François épousa Paula Malatesti, et il se lia ainsi davantage avec cette illustre maison. Parvenu à l'âge où la guerre devient souvent une

passion, Gonzague, après avoir combattu les petits tyrans qui s'étaient partagé le duché de Milan, eut le bon esprit d'aller chercher l'occasion de se distinguer dans des guerres qui ne compromettaient point le bonheur de ses peuples; il servit comme condottiere en 1416 sous Charles Malatesti. Mais l'ambition immodérée de Philippe-Marie Visconti força enfin le seigneur de Mantoue à prendre part à la guerre qui s'allumait autour de lui. De concert avec le marquis d'Este, il sollicita les Vénitiens d'entreprendre la défense des Florentins accablés par le duc de Milan. La guerre fut déclarée le 27 mai 1426, et Jean-François de Gonzague, de concert avec Carmagnola, commanda l'armée qui s'empara de Brescia, et qui, par une suite de victoires, força Visconti à demander de nouveau la paix. Les hostilités ne furent pas longtemps suspendues, et pendant tout le règne de Philippe-Marie ses voisins ne purent jamais compter que sur de courtes trêves avec lui. Jean-François de Gonzague, toujours attaché aux Vénitiens, prit le commandement de leurs troupes en 1432, lorsqu'ils firent périr leur général Carmagnola, et il empêcha ses soldats de se débânder ou de venger leur chef. Cependant il s'affligeait lui-même de la mort de Carmagnola, avec lequel il avait servi longtemps, et dès lors il annonça qu'il ne voulait point garder le bâton du commandement. L'empereur Sigismond, reconnaissant des services que lui avait rendus Gonzague pendant son expédition en Italie, érigea pour lui l'État de Mantoue en marquisat le 22 septembre 1453, et il légittima de cette manière la souveraineté de la maison de Gonzague, qui tenait tous ses droits d'une première usurpation. En même temps il maria Louis de Gonzague, fils aîné du nouveau marquis, à Barbara, fille du marquis de Brandebourg. La défiance du sénat de Venise envers les généraux, l'arrogance des providiteurs qui suivaient l'armée et la perfidie avec laquelle les plus grands services étaient souvent récompensés, éloignaient Gonzague de l'alliance des Vénitiens. Il fit passer secrètement son fils Louis au service du duc de Milan, tout en manifestant une grande colère contre ce jeune homme, qu'il accusait de désertion; mais lui-même, à son tour, abandonna les Vénitiens le 5 juillet 1458 pour entrer à la solde du duc. Il combattit dès lors, de concert avec Piccinino, contre François Sforza. C'étaient les deux plus grands capitaines du siècle, et la guerre de Lombardie était la grande école de tous les militaires. Gonzague fit plusieurs conquêtes sur les Vénitiens; d'un autre côté il perdit quelques châteaux, et entre autres celui de Peschiera; mais Visconti, faisant la paix le 20 novembre 1441, contraignit le marquis de Mantoue à rendre ses conquêtes sans lui faire recouvrer ce qu'il avait perdu. Jean-François de Gonzague mourut le 24 septembre 1444, laissant quatre fils qu'il avait fait instruire par Victorin de Feltre dans les lettres grecques et latines, et

qui partagèrent le goût dominant alors parmi les princes pour la littérature et l'érudition. Tous quatre eurent une part à l'héritage paternel ; mais l'aîné, Louis, fut reconnu pour marquis et seigneur de Mantoue. Cécile de Gonzague, fille de Jean-François, tint un rang distingué parmi les poètes et les femmes savantes de son siècle.

S. S—1.

GONZAGUE (Louis III), dit *le Turc*, sixième seigneur et second marquis de Mantoue, fils et successeur de Jean-François I^{er}, régna de 1444 à 1478. Louis III, dès le commencement de son règne, quitta le service du duc de Milan pour s'assurer l'alliance des Vénitiens. Il ne joignit cependant leur armée qu'en 1448, lorsque, après la mort du dernier Visconti, ils s'efforçaient de conquérir le Milanais. Dans le même temps son frère Charles, distingué par sa valeur et par ses manières chevaleresques, s'était attaché à François Sforza. Les deux frères, jaloux l'un de l'autre, cherchaient l'occasion de se combattre sous des noms étrangers ; tous deux changèrent plusieurs fois de parti ; alliés alternativement du nouveau duc de Milan ou des Vénitiens, ils n'étaient fidèles qu'à leur haine mutuelle. Charles, qui avait été quelque temps seigneur de Tortone, mourut enfin en 1457 après avoir acquis une grande réputation par ses talents militaires. Louis, qui de son côté était placé au rang des premiers généraux de l'Italie, se distingua plus encore par son goût pour l'élégance et les arts, et par les faveurs qu'il accorda aux poètes et aux savants dont sa cour était toujours ornée. Une époque brillante pour Mantoue fut le congrès des princes chrétiens, assemblés dans cette ville en 1459 et 1460 par le pape Pie II, pour la défense de la chrétienté contre les Turcs. Dans cette réunion des princes d'Italie avec les ambassadeurs des autres potentats, on adopta les résolutions les plus généreuses ; mais l'on n'en mit jamais aucune à exécution. Louis de Gonzague mourut au mois de juin 1478. Son fils aîné, Frédéric, lui succéda dans le marquisat de Mantoue. François, le second, fut fait cardinal en 1461 par le pape Pie II. Jean-François, le troisième, reçut en apanage, de son père, les principautés de Sabionetta, Bozzolo et St-Martin, qui, divisées et réunies de nouveau, ont passé à ses descendants jusqu'au mois d'avril 1705, où, par la mort de Jean-François II, ces principautés furent réunies au duché de Guastalla, possédé par une autre branche de la maison de Gonzague. Louis de Gonzague laissa encore deux autres fils et trois filles.

S. S—1.

GONZAGUE (Frédéric I^{er}), septième seigneur et troisième marquis de Mantoue, fils et successeur de Louis III, régna de 1478 à 1484. Comme ses aïeux, il apprit le métier des armes en se mettant à la solde de princes étrangers. Il s'engagea en 1478 au service de Bonne de Savoie, mère et tutrice de Jean Galeaz Sforza, duc de Milan ; la même année il ferma l'entrée de l'Italie

aux Suisses, qui y étaient attirés par le pape Sixte IV et par Ferdinand, roi de Naples. En 1479 il fut appelé en Toscane par Laurent de Médicis, pour combattre Alfonse, duc de Calabre. Après avoir exercé ses soldats dans ces expéditions étrangères, il eut à combattre en 1482 pour des intérêts plus directs. Il s'agissait de défendre la maison d'Este contre les attaques du pape Sixte IV et des Vénitiens. Le même sort menaçait les deux maisons d'Este et de Gonzague ; et si l'une succombait victime de l'ambition et de la rapacité de ses voisins, l'autre devait s'attendre à périr bientôt après. Frédéric déploya beaucoup de courage et de talents militaires dans la défense du duc de Ferrare, jusqu'au moment où il mourut de maladie, le 15 juillet 1484. Il laissait de Marguerite de Bourgogne, sa femme, trois fils et trois filles. L'aîné de ces enfants, Jean-François II, lui succéda.

S. S—1.

GONZAGUE (JEAN-FRANÇOIS II), fils du précédent, était né le 9 août 1466 ; il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il succéda à son père. En 1490 il épousa Isabelle d'Este, fille d'Hercule, duc de Ferrare, et sœur de Béatrix, qui épousa Louis Sforza, dit *le Maure*. De même que ses ancêtres, il s'était voué à la carrière des armes, et il voulait assurer la réputation et l'existence de son petit État, en tenant sur pied une armée qu'il conduisait à la solde de princes plus puissants que lui ; mais en même temps il cultivait les lettres avec ardeur et il composa lui-même des poésies ; les poètes les plus renommés du 15^e siècle étaient sans cesse auprès de lui et faisaient l'ornement de sa cour. Isabelle d'Este, sa femme, se distinguait aussi par le goût le plus pur et le plus élégant pour les arts antiques ; son cabinet de statues, de camées et de médailles n'eut longtemps point d'égal en Italie. Cependant lorsque le pape, les Vénitiens, l'empereur, le roi d'Espagne et le duc de Milan se ligèrent le 31 mars 1493 contre Charles VIII, qui les avait effrayés par la rapide conquête du royaume de Naples, tous les potentats italiens choisirent le marquis de Mantoue pour le mettre à la tête de leur armée. Jean-François commandait leurs troupes le 6 juillet 1493 à la bataille de Val-di-Taro ; et si les soldats avaient mieux secondé la bravoure de leur chef, l'armée de Charles VIII était perdue sans ressource ; mais, après avoir mis le désordre dans l'armée française, ils se dispersèrent pour piller, et ils laissèrent aux Français le temps de continuer leur marche. Rodolphe de Gonzague, oncle du marquis, et son maître dans l'art militaire, périt dans cette bataille, où il fut tué après avoir été fait prisonnier. L'année suivante le marquis de Mantoue passa dans le royaume de Naples avec l'armée vénitienne, et il aida le roi Ferdinand à remonter sur le trône. Après la retraite des Français il passa en Toscane en 1498 pour défendre Pise contre les Florentins. En 1505 il se mit à la solde de Louis XII ; mais il

fut tellement rebuté par l'indiscipline et l'orgueil des soldats ultramontains qu'il devait commander, qu'arrivé sur les bords du Garigliano, il déposa le bâton de général et revint à Mantoue. Gonzague prit aussi part aux guerres de Jules II contre ses feudataires, et ensuite contre les Vénitiens avec la ligue de Cambrai. Mais le marquis de Mantoue se laissa surprendre par les derniers le 9 août 1509 dans l'île de la Scala. Il fut retenu en prison à Venise toute une année, et lorsqu'il recouvra la liberté il parut dégoûté de la guerre. Pendant le règne de Léon X il se borna au rôle de conciliateur. Il employa tour à tour sa médiation en faveur d'Alfonse, duc de Ferrare, et de François-Marie de la Rovère, duc d'Urbini, mais toujours inutilement. Le dernier avait cherché un asile à la cour de Mantoue, et, lorsqu'il eut perdu ses États pour la seconde fois, en 1517, il y transporta son artillerie, sa galerie d'antiques et sa bibliothèque, seuls débris qui lui restassent de sa souveraineté. Jean-François de Gonzague mourut le 20 février 1519, après une longue maladie. Il eut pour successeur Frédéric II, son fils aîné. De ses deux autres fils, Hercule fut ensuite cardinal; et don Ferdinand, l'un des capitaines les plus distingués du 16^e siècle, fonda les duchés de Molfetta et de Guastalla. S. S—1.

GONZAGUE (FRÉDÉRIC II), neuvième seigneur, cinquième marquis et premier duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fils et successeur de Jean-François II, régna de 1519 à 1540. Lorsque le nouveau marquis de Mantoue recueillit l'héritage de son père, il se trouva obligé de choisir entre l'alliance de l'empereur et celle du roi de France; ces deux grandes puissances se disputaient alors l'Italie, et aucun des petits souverains de cette contrée ne pouvait se flatter d'y conserver une existence indépendante. Frédéric, après avoir accepté le cordon de St-Michel que lui avait envoyé François I^{er}, le renvoya en 1521 à ce monarque pour s'attacher à Charles-Quint. Léon X, allié de l'empereur, le nomma capitaine général des troupes de l'Église. Dès lors Frédéric de Gonzague servit avec distinction sous les ordres de Pescaire et de Prosper Colonne. Il fut chargé successivement de la défense de Plaisance, de Pavie et de Crémone. Il se détacha, il est vrai, des Impériaux à la fin de l'année 1527, lorsque la captivité de François I^{er} et celle de Clément VII faisaient prévoir l'asservissement prochain de l'Italie; mais la paix de Cambrai, le 5 août 1529, le fit rentrer dans l'alliance de Charles-Quint. Celui-ci, le 25 mars 1530, érigea le marquisat de Mantoue en duché en faveur de la maison de Gonzague. L'année suivante, Boniface Paléologue, marquis de Montferrat, jeune homme plein de courage et de talents, fut renversé de son cheval à la chasse et fut tué par sa chute; son oncle paternel, Jean-George, qui était abbé d'un monastère, déposa l'habit ecclésiastique pour prendre le gouvernement du Montferrat. Mais en même

temps Marguerite, sœur du dernier marquis, épousa le duc de Mantoue. Jean-George épousa le 29 mars 1535 une fille du dernier roi de Naples; mais il mourut subitement un mois après, et Frédéric de Gonzague réclama, au nom de sa femme, la possession du Montferrat comme héritier de la maison Paléologue; le duc de Savoie éleva aussi des prétentions sur cet État, dont les commissaires impériaux se mirent en possession jusqu'à ce que l'empereur eût prononcé entre les deux prétendants. Celui-ci, le 5 novembre 1536, donna gain de cause à Frédéric; en sorte que la maison de Gonzague acquit une nouvelle souveraineté, supérieure en richesse et en puissance à celle de Mantoue. Frédéric de Gonzague mourut le 28 juin 1540, laissant quatre fils, dont l'aîné, François III, lui succéda: Guillaume régna ensuite; Louis forma la branche des ducs de Nevers, et Frédéric fut fait cardinal. S. S—1.

GONZAGUE (FRANÇOIS III), deuxième duc de Mantoue et marquis de Montferrat, fils et successeur de Frédéric II, régna de 1540 à 1560. A la mort de son père, François, étant encore mineur, demeura ainsi que ses frères sous la tutelle du cardinal Hercule, son oncle, et de Marguerite de Montferrat, sa mère. Fidèle à l'alliance de l'Autriche, lorsqu'il fut arrivé à sa dix-septième année il épousa Catherine, fille de Ferdinand, roi des Romains. Dans le même temps Louis, son frère, passa en France, où, s'étant distingué, il épousa, le 4 mars 1563, Henriette de Clèves, sœur et héritière de François II, dernier duc de Nevers et de Rethel. Son fils Charles, dans le siècle suivant, hérita du duché de Mantoue. François de Gonzague, traversant en bateau le lac de Mantoue le 21 février 1550, se laissa tomber dans l'eau et se noya misérablement. Sa femme, dont il n'avait point eu d'enfants, épousa en secondes noces le roi de Pologne. S. S—1.

GONZAGUE (GUILLAUME), troisième duc de Mantoue et premier duc de Montferrat, était frère de François III, auquel il succéda en 1550. Pendant les premières années de son règne, Guillaume demeura sous la tutelle de son oncle Hercule, cardinal de Gonzague. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il parvint à la couronne. Peu d'années après on lui fit épouser Léonore d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand I^{er}. Guillaume avait le goût de la magnificence et plus encore celui des plaisirs. Il ne s'occupa, pendant un règne assez long, que de fêtes et de tournois, de pompes et de cérémonies. Il assista au concile de Trente, où son oncle, le cardinal Hercule, mourut, regretté de l'Église et des Mantouans, le 2 mars 1563. Il assista aussi à la diète de l'empire germanique à Augsbourg. Ces voyages coûteux et le luxe de sa cour, qu'il voulait étaler aux yeux des étrangers, dérangèrent ses finances. Il accabla ses sujets d'impôts; ce qui excita en 1563 une révolte dans le Montferrat; mais le duc, avec l'aide du gouverneur de Milan, vainquit les rebelles et contraignit

la ville de Casal à demander grâce. En 1574 Guillaume obtint de l'empereur Maximilien II que ce même Montferrat fût érigé en duché en sa faveur. Guillaume maria en 1580 son fils unique, don Vincent, à Marguerite Farnèse, fille d'Alexandre, prince de Parme. Mais cette alliance ne fut pas heureuse : la princesse était stérile ; à son tour elle accusa son mari d'impuissance, et un procès ridicule et scandaleux entre les deux cours occupa toute l'Italie. Le cardinal Borromée engagea enfin la princesse Farnèse à se retirer dans un cloître ; le mariage fut dissous en 1585, et Vincent de Gonzague demanda et obtint la main d'Éléonore de Médicis, fille de François, grand-duc de Toscane ; mais on ne lui permit point de contracter ce second mariage sans avoir donné des preuves que l'accusation de sa première femme n'était pas fondée. Avec l'agrément du pape Grégoire XIII et de plusieurs cardinaux employés comme médiateurs dans cette affaire, la ville de Venise, où l'on trouva une femme de l'âge et de la taille d'Éléonore, fut choisie pour le lieu où Vincent de Gonzague devait soutenir une épreuve ridicule et indécente, dont il sortit victorieux. Le mariage fut ensuite célébré à la fin d'avril 1584 avec beaucoup de magnificence. Guillaume Gonzague mourut à Bozzolo le 15 août 1587. — GONZAGUE (Vincent 1^{er}), fils unique et successeur du précédent, avait encore plus que son père le goût des plaisirs, et ses mauvaises mœurs avaient donné quelque apparence de fondement à l'accusation formée contre lui par sa première femme ; mais il unissait du moins le goût des armes à son penchant pour la débauche, et, n'ayant point occasion de faire la guerre en Italie, il alla en 1595 offrir ses services à Rodolphe II contre les Turcs. Vincent ne fut cependant pas heureux dans cette carrière ; dangereusement malade à Comorn en 1595, prisonnier des Turcs à Javarin en 1597, et battu par eux avec l'archiduc Ferdinand en 1601, il montra plus de bonne volonté que de talents. Il avait cependant beaucoup de vivacité et de piquant dans l'esprit ; mais ce qui l'attirait dans les camps, c'était la vie déréglée qu'on y menait, plus que le désir de s'y distinguer. Il aimait avec passion les femmes, le jeu, la danse, le théâtre, et quoique ses revenus fussent considérables, il était toujours sans argent. Il augmentait les impôts sans en consacrer le produit à rien qui fût utile à ses sujets, et toutes les dépenses publiques étaient arriérées, excepté celles qui avaient pour objet le luxe et les plaisirs du souverain. Il mourut le 18 février 1612, laissant trois fils, qui tous trois régnèrent à leur tour. — GONZAGUE (François IV) était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il succéda à son père. Il avait épousé en 1608 Marguerite, fille aînée de Charles-Emmanuel duc de Savoie, et il en avait déjà deux enfants ; mais le fils, Louis, mourut à la fin de cette même année 1612. La fille, Marie, se trouvait avoir des droits à la succession de

Montferrat et non à celle de Mantoue, ce dernier duché étant un fief masculin, lorsque son père mourut, le 22 décembre de la même année. S. S—1.

GONZAGUE (FERDINAND), sixième duc de Mantoue, quatrième de Montferrat, second fils de Vincent 1^{er}, avait été fait cardinal en 1606 par le pape Paul V. Il déposa la pourpre à la fin de l'année 1612 pour succéder à son frère. Cependant Charles-Emmanuel duc de Savoie avait rappelé sa fille, épouse du dernier duc, et il demandait en même temps la tutelle de sa petite-fille Marie, qu'il gardait comme duchesse de Montferrat, au préjudice de ses deux oncles, puisque ce fief était féminin et qu'il était entré par les femmes dans les deux maisons Paléologue et Gonzague. Il fit, en effet, en peu de temps la conquête du Montferrat presque entier, Ferdinand de Gonzague, qui n'avait ni activité ni talents, ne sachant point défendre ses États. Mais les puissances voisines ne voulurent point permettre que le duc de Savoie, dont elles redoutaient l'esprit actif et entreprenant, conservât une conquête aussi importante. Les hostilités recommencèrent à plusieurs reprises, et autant de fois elles furent arrêtées par l'interposition des Français et des Espagnols. Enfin le 6 septembre 1617 la paix fut conclue, et les prétentions opposées des maisons de Savoie et de Gonzague furent renvoyées à la décision de l'empereur. Ferdinand en déposant la pourpre avait épousé sa maîtresse, Camille Casallosca ; mais lorsqu'il ne se sentit plus d'amour pour elle il se repentit d'avoir fait un mariage mal assorti, et il le fit rompre par le pape en 1616. Peu après il épousa Catherine de Médicis, sœur du grand-duc Cosme II, mais il n'eut point d'enfant de l'un ni de l'autre de ces mariages. Au mois de février 1622 sa sœur Éléonore de Gonzague épousa l'empereur Ferdinand II. Ferdinand de Gonzague mourut le 29 octobre 1626. — GONZAGUE (Vincent II), pendant le règne de son frère, avait été nommé cardinal, mais il n'était jamais allé à Rome pour recevoir le chapeau, et avant de succéder à son frère, ayant pris de l'amour pour Isabelle, veuve de Ferdinand de Gonzague, seigneur de Bozzolo, il l'avait épousée secrètement. Lorsque ce mariage fut connu du pape et du duc de Mantoue, tous deux en témoignèrent beaucoup de mécontentement. Cependant Vincent, qui n'avait point eu d'enfants de sa nouvelle épouse, se brouilla bientôt avec elle. En recueillant la succession de son frère le 29 octobre 1626, il sollicita le pape de dissoudre son mariage. Il voulait alors épouser Marie, sa nièce, afin de consolider ses droits sur le Montferrat, qui était un fief féminin ; mais une grave maladie, suite de ses débauches, le fit renoncer à ce projet : il appela à Mantoue Charles duc de Rethel, fils du duc de Nevers, son plus proche parent, et il lui fit épouser Marie le 26 décembre 1627. Le lendemain de cette cérémonie il mourut, après

avoir nommé pour son héritier le duc de Nevers, qui lui succéda. S. S.—1.

GONZAGUE (CHARLES I^{er}), duc de Mantoue, de Montferrat, de Nevers, etc., petit-fils de Frédéric II, régna de 1627 à 1637. Tous les descendants du duc Guillaume étant morts, le duché de Mantoue devait incontestablement passer au fils de son frère Louis. Ce fils, nommé Charles, avait succédé en 1585 aux duchés de Nevers et de Rethel, et par sa femme, Catherine de Lorraine, il était aussi duc de Mayenne. Il avait un fils, nommé Charles comme lui, duc de Rethel, qui, la veille de la mort de Vincent II, avait épousé sa nièce Marie, et qui par elle réunissait les droits des femmes à la succession du Montferrat aux droits de son père sur le duché de Mantoue. Charles, duc de Rethel, se trouvant à Mantoue à la mort de Vincent II, prit paisiblement possession des deux duchés et de leurs forteresses. Son père arriva un mois après, le 27 janvier 1628, et fut reconnu pour souverain par ses nouveaux sujets. Il envoya aussitôt à Vienne l'évêque de Mantoue demander à Ferdinand II l'investiture de ses deux duchés; mais l'empereur était alors au moment le plus brillant de ses victoires pendant la guerre de trente ans; il voyait avec peine un prince français acquérir des États au centre de la Lombardie, et, faisant valoir les prétentions de don Ferdinand, duc de Guastalla, quoiqu'il fût d'un degré plus éloigné que le duc de Nevers, il requit le séquestre entre ses mains des deux duchés, jusqu'à ce qu'il eût prononcé sur les droits respectifs. Il donna ordre en même temps au gouverneur de Milan d'attaquer le duc, et ce gouverneur, secondé par le duc de Savoie, conquit en peu de temps tout le Montferrat, à la réserve de Casal. Louis XIII, ayant forcé le pas de Suze, ravitailla Casal en 1629, mais ne voulut point s'avancer en Lombardie, et le roi de France n'eut pas plutôt repassé les monts, que l'empereur fit entrer en Lombardie le comte de Collalto avec 25,000 hommes de troupes rendues féroces par les guerres de religion en Allemagne. L'État de Mantoue fut envahi par Collalto, et le Montferrat par Antoine Spinola. Les Allemands traitèrent le pays conquis avec une férocité qui glaça d'horreur toute l'Italie; ils apportèrent avec eux la peste, qui se répandit en Lombardie. Les Français portèrent bien une nouvelle armée dans le Montferrat; mais ils ne purent parvenir jusqu'à Mantoue, et le duc, sans autre appui que les Vénitiens, n'en retirait que des secours insuffisants et tardifs. Enfin, Aldringer et Gallas surprirent cette capitale le 18 juillet 1630. Le duc obtint par capitulation la permission de se retirer dans le Ferrarais, avec son fils et sa belle-fille; mais on le laissa dépouillé de tout et réduit à vivre d'emprunt, tandis que Mantoue fut abandonnée à un horrible pillage qui dura trois jours. Les immenses richesses de cette ville furent dissipées; les tableaux, les collections précieuses de la mai-

son de Gonzague furent détruits; la peste se joignit au carnage, et la population de Mantoue, réduite de plus de moitié, ne s'est jamais rétablie. Cependant l'impératrice Léonore de Gonzague, lorsqu'elle apprit le sac et la désolation de sa patrie, fit des efforts tardifs pour réparer les maux causés par son mari. L'invasion de l'Allemagne par Gustave-Adolphe changea tout à coup la situation de Charles Gonzague. Ferdinand II s'empressa de traiter avec celui-ci: le 6 avril 1631 il lui accorda l'investiture de Mantoue et du Montferrat, en détachant une partie de ce dernier duché pour la donner au duc de Savoie. Charles rentra le 20 septembre 1631 en possession de sa capitale; mais six jours auparavant, Charles de Rethel, son fils aîné, était mort à Gaëte; il laissait un fils au berceau, qui fut ensuite Charles II. Ferdinand, duc de Mayenne, autre fils du duc, mourut un mois après à Casal, et la maison de Gonzague n'eut plus qu'un enfant pour appui. Bientôt après, Marie, veuve du duc de Rethel, à la persuasion de Marguerite de Savoie, sa mère, protesta contre tous les actes qu'on pouvait lui avoir fait faire pendant sa minorité, donnant à entendre par là qu'elle prétendait, en son propre chef, à la succession de Mantoue et du Montferrat; mais à cette occasion Marguerite de Savoie fut chassée de Mantoue, et ensuite des États de Modène, et Marie, laissée à elle-même, révoqua bientôt sa protestation. Charles cependant se trouvait réduit à une si grande pauvreté, que, ne pouvant payer les soldats en garnison dans ses forteresses, il fut obligé de confier la garde de celle de Mantoue aux Vénitiens et de celle de Casal aux Français. On dit de lui qu'en France, où il était sujet, il s'était toujours conduit en souverain magnifique, et qu'en Italie, où il était souverain, il n'avait plus que les manières d'un sujet; mais la ruine de son trésor et de ses peuples lui faisait un devoir de la plus sévère économie. Il mourut le 23 septembre 1637. S. S.—1.

GONZAGUE (CHARLES II), neuvième duc de Mantoue, de Montferrat, de Nevers et de Rethel, petit-fils du précédent, n'était âgé que de sept ans lorsqu'il succéda, le 23 septembre 1637, à son grand-père. Sa mère, Marie, qui demeura chargée de la régence, se montra bientôt plus attachée à la maison d'Autriche qu'à la France. On l'accusa d'avoir donné les mains à un complot pour faire assassiner les Français qui occupaient Casal en Montferrat; plusieurs de ses officiers furent à cette occasion punis de mort, et les Français se rendirent maîtres absolus du Montferrat. Charles II, à peine sorti de l'enfance, s'abandonna au libertinage qui déjà avait été si fatal à la branche aînée de sa famille. Il épousa en 1649 Isabelle-Claire d'Autriche, archiduchesse d'Inspruck; mais cette alliance illustre ne le fit point renoncer à ses mauvaises mœurs. Marguerite de la Rovère était sa maîtresse en titre, et il avait en même temps plusieurs autres intrigues. La conduite de

sa femme ne fut pas plus exempte de reproches, et ses amours publiques furent le scandale de l'Italie. L'impératrice mère, Léonore de Gonzague, sœur des trois derniers ducs de la branche aînée, prit à tâche de ramener les ducs de Mantoue au parti autrichien. Elle fit épouser à son fils Ferdinand III Léonore de Gonzague, sœur du duc Charles II. Une autre princesse de Gonzague était reine de Pologne. Mais, pour donner des dots assorties à des mariages si brillants, Charles II fut obligé de vendre tous les fiefs qui lui restaient en France de l'héritage de ses pères. En 1642 il reprit la forteresse de Casal, où les Français avaient jusqu'alors tenu garnison. Dix ans plus tard les Vénitiens lui rendirent aussi celle de Mantoue. Son règne d'ailleurs ne fut marqué que par une guerre de peu de durée avec le duc de Modène, en 1637, dans laquelle il eut du désavantage. Il mourut le 13 septembre 1663, victime de son intempérance, laissant un fils, nommé Charles-Ferdinand, qui lui succéda. S. S—1.

GONZAGUE (CHARLES-FERDINAND), dixième et dernier duc de Mantoue et de Montferrat, était âgé de treize ans à la mort de son père, et demeura sous la tutelle d'Isabelle-Claire d'Autriche, sa mère, qui, lui donnant elle-même l'exemple du libertinage dont la maison de Gonzague avait été victime, contribua de bonne heure à détruire sa santé et à pervertir ses principes. Charles-Ferdinand épousa en 1670 Anne-Isabelle, fille aînée de Ferdinand, duc de Guastalla, et lorsque Ferdinand vint à mourir, en 1679, il prit possession de ce duché, comme lui étant dévolu; mais après de longues contestations, il fut obligé en 1692 de le rendre à Vincent de Gonzague, cousin germain du dernier duc, qui avait été vice-roi de Sicile. Cependant, comme on avait représenté à l'empereur Léopold que la conduite de la duchesse mère de Mantoue faisait déshonneur à la maison d'Autriche, il avait pris quelques mesures pour la réformer, lorsque celle-ci, en étant prévenue, s'enferma tout à coup en 1679 dans le couvent de Ste-Ursule, tandis que son amant, le comte Bulgarini, prit l'habit de moine dans le couvent de St-Dominique. Mais la conduite du duc Charles-Ferdinand était bien autrement déréglée: tout son temps était consacré aux plaisirs les plus criminels; tous les trésors des peuples étaient dissipés dans le luxe et l'intempérance. Quoique pour faire de l'argent il vendit à l'enchère les titres de marquis et de comte, il était toujours ruiné; il amassait, par les expédients les plus honteux, les sommes qu'il dépensait ensuite, au carnaval de Venise, dans la débauche et le jeu. Il voulut cependant aussi faire preuve de bravoure. Dans la guerre de Léopold I^{er} contre les Turcs, il se trouva au siège de Bude en 1686, et il prit part encore à la campagne suivante avec une troupe de ses courtisans; mais il ne laissa en Hongrie qu'une fort mince idée de sa valeur. Sa conduite politique en Italie n'était pas moins faible ou

moins honteuse. Il vendit secrètement en 1681 la forteresse de Casal à Louis XIV; et il punit ensuite ceux qui la lui avaient livrée. Il permit à ses ministres de recevoir des pensions de la France, et il les chassa plus tard, en 1694, lorsque la cour de Vienne l'exigea. Il embrassa, dans la guerre de la succession d'Espagne, le parti de la France; et en recevant garnison française dans Mantoue au commencement d'avril 1701, il attira la guerre autour de sa capitale; mais il ne sut pas servir ses alliés de manière à mériter leur affection, et à la paix il fut abandonné par eux. Le Montferrat fut conquis par Victor-Amédée, et cédé à la maison de Savoie; le duché de Mantoue fut consigné aux Impériaux par les Français, en vertu de la convention du 13 mars 1707. Le duc s'était retiré à Venise, accablé de douleurs et d'inquiétudes; bientôt une sentence impériale le déclara coupable de félonie et confisqua ses fiefs, qui furent réunis à la Lombardie autrichienne. Ses dérèglements et les fréquents assassinats qui avaient été commis par son ordre l'avaient rendu tellement odieux au peuple, que les Mantouans se réjouirent d'un événement qui leur ôtait leur propre souverain et les réduisait au rang de ville de province. Charles-Ferdinand, qui n'avait point eu d'enfants de sa première femme ni de Suzanne-Henriette de Lorraine, qu'il épousa en 1704 en secondes noces, mourut à Padoue le 3 juillet 1708, âgé de 36 ans, et en lui s'éteignit la branche des Gonzague, souverains de Mantoue. S. S—1.

GONZAGUE (FELTRINO), fils de Louis I^{er} et frère de Guido, fut seigneur de Reggio de 1538 à 1571. Il se fit une réputation de perfidie et de mauvaise foi dans un siècle et un pays où les trahisons étaient fréquentes. Il avait eu part en 1528 à la conjuration contre Passerino Bonacorsi, qui procura la souveraineté de Mantoue à sa famille; il s'engagea ensuite gratuitement en 1554 dans la conjuration de Fregnano de la Scala, contre son frère Can Grande, seigneur de Vérone (*voy.* SCALA); mais ce complot ayant échoué, il fut fait prisonnier et ne racheta sa liberté qu'au prix de trente mille florins. Nous avons vu qu'en 1538 il s'empara de la souveraineté de Reggio, et qu'il en chassa les troupes de son père et de ses frères. Quelque ressentiment qu'en eussent conçu les chefs et la branche aînée des Gonzague, ils ne firent point la guerre à Feltrino. Mais celui-ci avait excité la haine de ses sujets par son gouvernement tyrannique, et la défiance de ses voisins par ses intrigues, et il vivait dans une continuelle inquiétude. En 1571 Nicolas II, marquis d'Este, s'empara d'une des portes de Reggio, et Feltrino, effrayé, se réfugia dans la citadelle; mais le condottiere allemand que le marquis d'Este avait employé, au lieu de garder la ville pour son maître, la livra au pillage de ses soldats et la vendit ensuite à Bernabò Visconti, seigneur de Milan. Feltrino, ayant pour ennemi un prince

si puissant, n'espéra plus dès lors recouvrer sa souveraineté; il vendit de son côté à Visconti, le 17 mai 1571, la citadelle de Reggio, se réservant les châteaux de Novellara et de Bagnolo, qu'il a transmis à titre de comté à ses descendants; leur branche a survécu à toutes les autres. S. S—1.

GONZAGUE (FRÉDÉRIC), seigneur de Bozzolo, l'un des bons généraux de l'Italie au commencement du 16^e siècle, était petit-fils de Louis III, marquis de Mantoue; cadet d'une branche cadette, il sentit le besoin de faire sa fortune, et il se consacra de bonne heure aux armes. Il s'attacha au roi François I^{er} et il le servit avec distinction dans les guerres d'Italie, avec Lautrec et Bonnivet. Il fut plusieurs fois appelé à combattre son cousin Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue; enfin il fut fait prisonnier avec François I^{er} à la bataille de Pavie, le 21 février 1525. S. S—1.

GONZAGUE (FERDINAND), premier duc de Molfetta et de Guastalla, général au service de Charles-Quint, vice-roi de Sicile et gouverneur de Milan, né en 1506, était le troisième fils de François II, marquis de Mantoue. Il s'attacha de bonne heure à Charles-Quint, et il acquit bientôt dans ses armées la réputation d'un des meilleurs capitaines d'Italie. Après la mort du prince d'Orange, il commanda l'armée qui assiégeait Florence, et il prit cette ville le 12 août 1550. Il se distingua en 1555 au siège de Tunis, et il fut, en récompense, nommé vice-roi de Sicile par l'empereur. L'année suivante, il accompagna Charles-Quint dans son expédition en Provence, et il remporta un avantage sur les Français à Brignoles; mais à cette époque même il fut accusé d'avoir fait empoisonner le Dauphin fils de François I^{er}. Sébastien Montecuculli, échanson de ce prince, mis à la torture, accusa Antoine de Leva et Ferdinand de Gonzague de l'avoir corrompu pour commettre ce crime. Il est cependant probable que la confession de ce malheureux et l'accusation contre deux généraux célèbres lui furent arrachées par la violence des tourments qu'il subit, sans qu'il eût eu aucune part à la mort de son prince. Ce n'est pas que Ferdinand de Gonzague fût au-dessus du soupçon d'un crime. Il se joua en Sicile de ses serments et des lettres de grâce qu'il avait accordées à de nombreux rebelles, pour s'emparer de leurs personnes et les faire ensuite périr. Substitué en 1546 au marquis de Vasto dans le gouvernement du Milanais, il s'y rendit odieux par ses concussions, sa fausseté, sa dureté, son orgueil et sa négligence. En 1547 il dirigea les conjurés contre Pierre-Louis Farnèse, et il fut le principal artisan de l'assassinat de ce duc de Parme. En 1551 il fit massacrer, au milieu de la paix, tous les soldats de cinq compagnies italiennes que le roi de France faisait passer à la Mirandole et à Parme pour mettre ces villes en état de défense. Philippe II ôta enfin en 1556 le gouvernement du Milanais à Ferdinand de Gonzague; mais celui-ci acheta le duché de Molfetta dans le

royaume de Naples, et la ville de Guastalla, qui fut aussi érigée pour lui en duché dans la Lombardie, et lorsqu'il mourut, à Bruxelles, le 15 novembre 1557, il laissa ces nouveaux États à ses descendants. — Après la mort de Ferdinand I^{er}, duc de Guastalla, en 1557, ce petit État fut gouverné par son fils César et ensuite par cinq autres souverains, jusqu'à Vincent, arrière-petit-fils de César, qui mourut le 28 avril 1714, âgé de 80 ans. Ces petits princes, jaloux d'embellir leur capitale, avaient changé quelques pauvres villages en une riante principauté; ils s'étaient en même temps montrés les protecteurs des gens de lettres, et ils avaient obtenu l'estime universelle. A l'extinction de la branche aînée de la maison de Gonzague en 1708, Vincent, duc de Guastalla, sollicita vainement l'empereur de lui rendre le duché de Mantoue, sur lequel il avait des droits héréditaires incontestables. Il mourut le 28 avril 1744, sans avoir rien pu obtenir. Son fils aîné, Antoine-Ferdinand, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux. Celui-ci étant mort aussi, le 19 avril 1729, d'un accident imprévu, Joseph-Marie, son frère, quoique sujet à des accès fréquents de folie, fut son successeur. Sa femme, Marie-Éléonore de Holstein, gouverna en son nom les duchés de Guastalla et de Sabionetta et la principauté de Bozzolo jusqu'au 15 août 1746, que Joseph-Marie mourut, sans enfants, d'une attaque d'apoplexie. En lui s'éteignit la branche cadette de la maison de Gonzague, et ses États furent occupés par la maison d'Autriche. Deux ans après, ils furent cédés à don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme. S. S—1.

GONZAGUE (SIGISMOND DE), cardinal, fils de Frédéric I^{er}, marquis de Mantoue, suivit d'abord la carrière des armes et se distingua dans plusieurs circonstances. Après avoir embrassé ensuite l'état ecclésiastique, il accepta cependant le commandement des troupes de François II, marquis de Mantoue, son frère, destinées à seconder les projets de l'empereur Maximilien, et sut maintenir parmi ses soldats une telle discipline, que sa réputation militaire s'en accrut encore. Il prit la défense, au concile de Pise, du pape Jules II, qui l'avait fait cardinal. Il réunit la ville de Bologne et son territoire aux États du Saint-Siège, fit construire un palais magnifique à Macerata pour la légation des Marches, et rebâtit l'hôpital de Mantoue. Il mourut en cette ville en 1525, et fut inhumé dans l'église cathédrale. — GONZAGUE (PIERRE DE), frère du précédent, évêque de Mantoue, contribua à délivrer le pape Clément VII, que Charles-Quint retenait en prison, et fut récompensé de ce service par le chapeau de cardinal. Ce prélat aimait les lettres et s'en montra le protecteur. Son cachet représentait Hercule combattant l'hydre de Lerne, avec ces mots au-dessus : *Tu ne cede malis*. Il mourut au mois d'avril 1529. — GONZAGUE (HERCULE DE), neveu des précédents, fut l'un des plus grands ornements de l'Église ro-

maine au 16^e siècle. Il naquit à Mantoue en 1505, fut nommé évêque de cette ville en 1520 et créé cardinal en 1527. Le pape Adrien VI le fit gouverneur de Tivoli, archevêque de Tarragone, et lui confia l'administration de plusieurs autres diocèses pendant la vacance des sièges. Il gouverna avec beaucoup de prudence les États de Mantoue pendant la minorité de ses neveux, fut député près de l'empereur Charles-Quint lorsque ce prince vint se faire couronner à Bologne, et fut envoyé au concile de Trente avec le titre de premier légat du Saint-Siège. Il présida cette assemblée et prononça à son ouverture un discours très-éloquent; mais il ne put prendre aucune part à ses délibérations, étant tombé malade d'une fièvre dont il mourut le 2 mars 1565. Son corps fut transporté à Mantoue et inhumé dans l'église cathédrale, qu'il avait fait reconstruire. Ce prélat fut l'ami de Sadolet et de Bembo; il protégea les gens de lettres, qui lui témoignèrent leur reconnaissance en lui dédiant leurs ouvrages. C'est ainsi que Jérôme Muzio lui présenta son traité contre Ochino intitulé *Mentite Ochiane*, Venise, 1551, in-8°. Il a publié en latin un *Catéchisme* adressé aux curés de son diocèse. On conserve de lui, en manuscrit, un livre *De institutione vitæ christianæ*, et deux volumes de *Lettres*, qui appartiennent à l'année 1559. — GONZAGUE (Frédéric DE), fils posthume de Frédéric II, duc de Mantoue, né en 1540, fit ses études avec distinction à l'université de Bologne, fut créé cardinal en 1565 par Pie IV, et mourut le 21 février 1565, à l'âge de 25 ans. W—s.

GONZAGUE (François DE), fils de Ferdinand-Pierre de Guastalla, s'appliqua dès son enfance, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude des belles-lettres et de la jurisprudence. Le pape Pie IV le créa cardinal en 1561; il fut ensuite nommé légat en Campanie, archevêque de Conza et enfin évêque de Mantoue. Ce prélat, dont les lumières et les vertus faisaient concevoir les plus grandes espérances, mourut le 6 janvier 1566, âgé d'un peu plus de 26 ans. — GONZAGUE (Scipion DE), fils de César, marquis de Guastalla, hérita de l'amour de ses ancêtres pour les lettres et leur accorda la protection la plus éclatante. Il naquit en 1542. Son oncle, le cardinal Hercule de Gonzague, se chargea de sa première éducation et l'envoya ensuite à Padoue, où il se distingua bientôt par la vivacité de son esprit et la rapidité de ses progrès. Il fonda dans cette ville en 1565 une académie, sous le nom des *Elerei*, et en fut nommé le chef. Il vécut avec le Tasse dans une intimité si grande, qu'ils partageaient la même chambre et écrivaient sur la même table. Cet illustre et malheureux poète travaillait alors à son immortel chef-d'œuvre de la *Jérusalem délivrée*, et à mesure qu'il en composait un morceau, il le soumettait à son ami. Lorsque Scipion eut embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé patriarche de Jérusalem. Son zèle pour les intérêts des chevaliers

de l'ordre de St-Jean le brouilla avec son oncle, le duc de Mantoue. Arrêté, sur la demande de celui-ci, par l'ordre du pape Grégoire XIII, il ne recouvra sa liberté qu'à l'avènement de Sixte V au pontificat. Il fut créé cardinal en 1587; mais sa longue détention avait altéré sa santé, il ne fit plus que traîner une vie languissante, et mourut en 1595. Guarini et Muret, qui avaient éprouvé les effets de sa générosité, lui dédièrent, Guarini quelques-unes de ses poésies, et Muret la première partie de ses *Discours*. On conserve dans le musée Mazzuchelli une médaille frappée en son honneur. On a de lui quelques pièces de vers insérées dans le *Recueil de l'Académie des Elerei*, et des *Mémoires* très-élegamment écrits en latin, imprimés pour la première fois à Rome en 1791, par les soins de l'abbé Marotti, professeur d'éloquence au collège romain, avec un supplément et de savantes notes de l'illustre éditeur. Le cardinal Louis-Valentin de Gonzague a fait les frais de cette belle édition. W—s.

GONZAGUE (SAINT-LOUIS DE), en latin *Aloysius*, jésuite, naquit au château de Castiglione, diocèse de Brescia, le 9 mars 1568. Son père, Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, et surtout sa mère, dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne, l'avaient initié aux pratiques de la piété chrétienne. Lorsqu'il eut huit ans, le marquis son père le mena, avec un autre fils puîné nommé Rodolphe, à Florence, pour y commencer leur éducation à la cour de François, duc de Toscane. Deux ans après, ils furent envoyés à Mantoue, à la cour du duc Guillaume, leur parent, qui venait de donner au marquis leur père le gouvernement du Montferrat. Louis continuait ses exercices de piété en même temps que ses études. Un livre de *Méditations* du P. Canisius, quelques lettres écrites d'Orient par des missionnaires jésuites, mais surtout des entretiens qu'il eut, dit-on, avec St-François de Sales, fortifièrent ses dispositions. Convaincu du néant des grandeurs humaines, il forma le dessein de renoncer, en faveur de son frère, au marquisat de Castiglione, dont l'empereur venait de lui donner d'avance l'investiture. Il suivit son père à Casal, où le marquis allait prendre possession de son gouvernement. C'est là qu'il commença à mettre à exécution le plan d'austérité qu'il s'était tracé. En 1581, Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint et veuve de Maximilien II, passant par la Lombardie pour aller en Espagne trouver Philippe II, son frère, le marquis de Castiglione se mit à sa suite et l'accompagna avec ses enfants. Philippe II attacha Louis, en qualité de page, à don Jacques, l'un de ses fils. Le jeune Gonzague n'avait pas encore quatorze ans, et il faisait l'admiration de la cour d'Espagne par sa piété et par sa sagesse. C'est alors qu'il résolut décidément de quitter le monde et d'entrer dans la compagnie de Jésus; il s'en ouvrit à sa mère, qui en fut comblée de

joie; mais son père y montra beaucoup d'opposition, et croyant y voir une sorte de censure de sa conduite, qui n'était pas irrépréhensible sur tous les points, il tâcha de le distraire de cette idée en le faisant voyager. La mort de l'enfant don Jacques ayant rendu à Louis sa liberté, il redoubla ses instances, et son père lui accorda son consentement. Dès que Louis l'eut obtenu, il ratifia la cession qu'il avait faite à son frère de tous ses droits, et partit pour Rome, où, après avoir reçu la bénédiction de Sixte-Quint, il entra au noviciat des jésuites, n'ayant pas encore dix-huit ans. Il fit ses vœux le 2 novembre 1587, et commença aussitôt ses études de philosophie et de théologie, qu'il fut cependant obligé d'interrompre pour aller, de l'ordre de ses supérieurs, concilier les intérêts de Vincent, duc de Mantoue, qui avait succédé à Guillaume, son père, et de Rodolphe, frère de Louis, qui se disputaient la terre de Solfarino. Ce ne fut pas le seul fruit qu'il retira de son voyage : Alphonse de Gonzague, son oncle, était engagé dans un mariage inégal qu'il tenait secret; il en résultait du scandale. Louis fit si bien qu'il le détermina à le déclarer. De retour à Rome en 1594, il voulut partager les soins que les jésuites prenaient des malades dans une épidémie qui ravageait la ville. Il gagna la contagion sans pourtant succomber au mal; mais il lui resta une fièvre lente qui le consuma en peu de temps. Il mourut le 21 juin de la même année, n'étant âgé que de 25 ans. Grégoire XV le béatifia en 1621 et Benoît XIII le canonisa en 1726. Le P. Cepari, jésuite, qui l'avait connu personnellement, et le P. Dorléans, ont écrit sa vie. L—v.

GONZAGUE (CURTIUS). Parmi tous les princes des différentes branches de cette illustre maison qui se distinguèrent dans l'Eglise, dans les armes, dans l'administration de leurs États, quelques-uns dans la carrière des lettres, et presque tous par la protection éclairée qu'ils leur accordèrent, on en trouve un qui jeta moins d'éclat et dont on parle peu, mais qui a cependant des titres particuliers au souvenir de la postérité. Louis de Gonzague, père de Curtius, était issu de la première branche des anciens Gonzague, d'abord capitaine, ensuite marquis et enfin ducs de Mantoue. Louis, marié deux fois, eut de sa seconde femme trois fils, Sylvius, Claude et Curtius. On ignore entièrement ce que devinrent les deux aînés. Curtius, comme la plupart des princes ses aïeux, porta les armes et se fit remarquer par son courage. Il fut attaché au célèbre cardinal Hercule de Gonzague, son parent, frère de Frédéric, premier duc de Mantoue. Lorsque ce cardinal envoya complimenter Charles-Quint au sujet de la paix de 1559, ce fut Curtius qu'il chargea de cette commission, et dans sa lettre de félicitation il engageait l'empereur à écouter favorablement tout ce que cet envoyé lui dirait en son nom. Dès sa jeunesse il avait joint la culture des lettres

aux études que l'état militaire exige. Des poésies lyriques écrites avec goût, une comédie dans le genre des anciens, comme toutes celles de cette époque, et intitulée *Gli inganni* (les Fourberies), lui donnent place dans les rangs, beaucoup trop nombreux, des poètes qui se pressèrent alors sur le Parnasse italien. Il en doit une plus remarquable au titre seul d'une autre de ses productions, c'est son *Fido amante*, poème héroïque en trente-six chants, à la composition duquel il ne consacra que six ou sept ans. Nous avons dit que la place qu'il tient parmi les poètes épiques n'est due qu'au seul titre de son poème; en effet, malgré les éloges que le Tasse eut l'excessive indulgence d'en faire, cet ouvrage vécut encore moins d'années qu'il n'en avait coûté à son auteur. Ce titre n'annonce qu'un roman dont on peut craindre la fadeur; mais ce n'est rien moins que cela. Le poète a prétendu faire un poème héroïque régulier : les aventures plus qu'extraordinaires dont il le remplit sont tissées et conduites suivant toutes les règles de l'art, et le tout n'est qu'un grand échafaudage pour élever encore, par une origine fabuleuse, la gloire de la famille des Gonzague, qui n'avait pas besoin de cette fausse illustration, en lui donnant pour premier auteur un héros descendant des anciens rois de Troie. Heureusement pour les Gonzague, l'histoire les a mieux servis que la fable. Curtius jouit pendant sa vie du double honneur de protéger les lettres et de les cultiver lui-même. Il fut admis à Rome dans cette grave Académie que le saint cardinal Charles Borromée rassemblait dans son palais, sous le nom des *Nuits romaines*; ce qui fait supposer que Curtius réunissait au goût pour la poésie celui des études les plus solides. Son poème fut imprimé à Mantoue en 1582, in-4°. Les éloges que le Tasse en a faits dans plusieurs de ses lettres poétiques ne prouvent que le penchant qu'il avait toujours à louer les productions des autres, et plus encore sa prévention favorable pour tout ce qui appartenait à la maison de Gonzague. On conserve dans les archives de Guastalla, quelques lettres de Curtius, datées de 1595; il paraît qu'il vécut jusque vers la fin du 16^e siècle. G—é.

GONZAGUE (CÉCILE DE), fille du premier marquis de Mantoue et de Paule Malatesta, a mérité d'être mise au nombre des plus vertueuses et des plus savantes personnes du 15^e siècle. Née vers 1424, elle eut pour instituteur le célèbre Victorin de Feltré, et dirigée par cet habile maître, elle fit des progrès très-rapides dans les langues anciennes. Dès l'âge de huit ans, elle possédait le grec, et à dix ans, elle l'écrivait avec tant de pureté, qu'Ambroise le Camaldule dit que l'homme le plus savant n'aurait pas pu désirer de l'écrire mieux. En retranchant ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans cet éloge, on conviendra qu'il n'a pu être donné qu'à une personne très-instruite. Sa mère, dont on s'accorde à louer le savoir et la piété, lui inspira le goût de la retraite. Vainement

son père voulut s'opposer à son dessein d'entrer dans un couvent; elle parvint enfin à lui faire approuver sa résolution : mais, éloignée du monde, elle continua cependant à entretenir des relations avec plusieurs savants. Bayle a cité une lettre que Grég. Corraro écrivait à cette dame, et dans laquelle il lui indique les ouvrages dont la lecture pouvait lui être utile. L'époque de sa mort n'est pas certaine. Quelques biographes la placent vers 1460. — GONZAGUE (Barbe de), fille de Louis III, marquis de Mantoue, fut mariée en 1474 à Eberhard le Barbu, duc de Wurtemberg. Cette princesse inspira à son mari le désir de faire fleurir les sciences dans ses États, et ce fut d'après ses sollicitations qu'il fonda en 1477 l'université de Tubingue, devenue l'une des plus célèbres de l'Allemagne. Elle était en correspondance avec les savants les plus distingués, entre autres Jean Reuchlin, dont elle fut constamment la protectrice. Elle perdit son mari en 1496, continua de gouverner ses sujets avec sagesse, et mourut au mois d'octobre 1505, emportant les regrets des peuples dont elle avait cherché toute sa vie à faire le bonheur. — GONZAGUE (Élisabeth de) (1), fille de Frédéric 1^{er}, marquis de Mantoue, née dans le 15^e siècle, épousa Guidubaldo, duc d'Urbin, prince fort aimable, et dont elle était chérie au dernier point. Une maladie cruelle ayant privé son mari de l'usage de ses membres, elle vécut avec lui pendant quinze années comme si elle avait été veuve, et sans que sa tendresse en fût altérée. Le P. Hilarion de Coste lui a donné avec raison une place dans ses *Dames illustres*; mais il rapporte de sa chasteté des traits trop singuliers pour qu'on puisse y ajouter foi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne voulut jamais consentir à se séparer de son mari, et qu'à sa mort elle donna toutes les marques de l'affliction la plus profonde. Elle maria sa nièce, Éléonore de Gonzague, à François-Marie de la Rovère, héritier du duché d'Urbin, et mourut vers l'année 1512. Balth. Castiglione et Sansovino donnent de grands éloges à cette princesse. Bembo dit qu'elle aimait les savants, et qu'elle parlait et écrivait avec une singulière perfection.

W—s.

GONZAGUE (ISABELLE D'ESTE, princesse de), mariée en 1490 à François II, marquis de Mantoue, se distingua par la protection qu'elle accorda aux lettres et aux arts. On a conservé plusieurs lettres que lui écrivait le comte Balth. Castiglione : elle le chargea, comme son ami, de lui choisir un maître habile pour l'éducation de son fils Hercule, qui fut ensuite cardinal, le même auquel Curtius Gonzague fut attaché. Tiraboschi a publié (*Stor. letterat. d'Ital.*, tome 7, page 1244) une lettre de cette princesse au cardinal Hipp. d'Este, son frère, par laquelle elle le remercie de lui avoir envoyé l'Arioste pour la féliciter sur son heureux accouchement, et où elle ajoute qu'elle

(1) Cette princesse est nommée Isabelle par le P. Coste et ceux qui l'ont copié.

a passé deux jours entiers à parler avec ce grand poète de son *Roland furieux*, dont il était alors occupé. Elle avait formé une collection précieuse de camées, de médailles et d'antiques, qui fut pillée en 1650, à la prise de Mantoue par les Autrichiens. Cette princesse mourut en 1559. — ÉLÉONORE DE GONZAGUE, sa fille, devenue veuve d'Antoine, duc de Montalte, épousa François-Marie de la Rovère, héritier du duché d'Urbin. Ce fut, comme on l'a dit, Élisabeth sa tante qui fit ce mariage. Cette vertueuse princesse était douée d'un caractère ferme qui la rendit supérieure à la mauvaise fortune. Son époux ayant été dépossédé de ses États par le pape Léon X, elle le suivit dans sa retraite, et l'aïda à supporter des malheurs qu'elle consentait à partager. Le duché d'Urbin leur fut rendu en 1520; elle s'appliqua alors particulièrement à honorer les bonnes mœurs, en éloignant de sa personne les dames dont la conduite n'était pas irréprochable. Aussi la cour d'Urbin fut-elle citée dans le 16^e siècle comme la plus régulière de toute l'Italie. Elle eut de ce second mariage trois filles et deux fils. L'aîné succéda à son père, et le second, créé duc de Sora, fut cardinal. — JULIE DE GONZAGUE, arrière-petite-fille de Louis III, marquis de Mantoue, princesse d'une rare beauté, fut mariée à l'âge de quatorze ans à Vespasien Colonne, duc de Trajetto et comte de Fondi. Son époux était vieux et infirme; mais sa tendresse pour lui n'en était pas moins vive. Elle la poussa même si loin, qu'après sa mort elle ne voulut entendre à aucune proposition de mariage, quoique les plus aimables et les plus grands seigneurs de l'Italie se fussent mis sur les rangs. Elle avait choisi pour devise une amarante ou fleur d'amour, avec ces mots : *Non moritura*, pour montrer que son premier attachement serait éternel. Le bruit de sa beauté s'étant répandu jusqu'à Constantinople, l'empereur Soliman désira posséder dans son sérail une personne si accomplie, et donna commission à Khair-Eddyn Barberousse de l'enlever du château de Fondi, où elle vivait retirée. Barberousse arriva pendant la nuit devant Fondi, et donna l'assaut à la ville, qui ne put faire aucune résistance; mais la princesse, éveillée par les cris de ses domestiques, s'habilla à la hâte et s'enfuit dans les montagnes, où elle tomba entre les mains de quelques condottieri, qui, l'ayant reconnue, la conduisirent dans son château après le danger. Cet événement se passa en 1554, et la mémoire en était encore récente lorsqu'on en fit le récit à Brantôme, qui l'a inséré dans ses *Mémoires*, avec des réflexions bien peu convenables : mais comme il ne dit rien de l'assassinat que cette princesse avait, dit-on, ordonné d'un gentilhomme qui l'avait aidée à se sauver, seulement pour le punir de l'avoir vue dans un état peu décent, on doit regarder comme une fable ce qu'Amelot de la Housaye débite à cet égard (*voy. les Mém. historiq. d'Amelot de la Housaye*, t. 5, p. 554).

W—s.

GONZAGUE (LUCRÈCE DE), fille de Pyrrhus, seigneur de Gazzuola, a été l'une des femmes les plus illustres du 16^e siècle. Elle apprit le grec et le latin de Matthieu Bandello; et elle avait beaucoup de goût pour la lecture des poètes anciens, dont elle expliquait les passages les plus obscurs avec une grande facilité. Elle étudia aussi l'astrologie, parce qu'elle vit que les généraux grecs et romains en avaient su tirer parti en différentes occasions; mais elle n'attacha cependant pas autant de prix à cette science futile qu'à la littérature. Elle épousa Jean-Paul Manfroni, général au service de la république de Venise; et, quoique cette union eût été décidée sans son consentement, elle donna dans la suite à son mari des marques d'un grand attachement et d'une rare fidélité. Manfroni eut la faiblesse d'entrer dans une conspiration contre le duc de Ferrare, son souverain. Arrêté par ses ordres, il fut traduit devant un tribunal, et condamné à mort le 1^{er} août 1546. Lucrèce obtint par ses prières que cette peine serait commuée en une détention, et alla habiter la prison où son mari mourut le 9 février 1552. Elle rejeta toutes les propositions qui lui furent faites pour l'engager à un second mariage, et déclara qu'elle n'aurait plus d'autre époux que Jésus-Christ. De quatre enfants qu'elle avait eus, il ne lui restait que deux filles, qu'elle plaça dans un couvent; elle passa le reste de sa vie d'une manière très-édifiante, partageant son temps entre l'étude et les exercices de piété. Elle mourut à Mantoue le 2 février 1576. La plupart des auteurs contemporains lui ont donné de grands éloges. Bandello a composé à sa louange un poème en onze chants : *Del vivo amore, col tempio di pudicitia* (Agen, 1545, in-8°); Scaliger et Ruscelli ont été aussi du nombre de ses panégyristes. Enfin, le Doni publia à Bologne en 1565, in-4°, un recueil des *Rime di diversi autori*, composés à son honneur. Ortensio Landi poussa plus loin encore son admiration pour cette dame : il ne se contenta pas de la louer dans un discours d'apparat; mais il publia sous son nom un volume de *Lettere* en italien, Venise, 1552, in-8°. Bayle ne s'est point aperçu de cette supposition; mais Fontanini, Apostolo Zeno et Tiraboschi s'accordent à dire que ces *Lettrres* sont l'ouvrage de Landi. Le Quadrio attribue à Lucrèce de Gonzague un petit volume de *Rime*, imprimé à Venise; mais si ce recueil existe, il doit être très-rare, puisque Tiraboschi observe que le Quadrio est le seul bibliographe qui en ait parlé. W—s.

GONZAGUE (MARIE-LOUISE DE), reine de Pologne, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue, et de Catherine de Lorraine, naquit vers 1612. Cette princesse joignait à une beauté peu commune un esprit vif et agréable et une raison supérieure. La délicatesse de sa santé et les maladies qu'elle essuya dans sa jeunesse avaient augmenté sa dévotion naturelle, et, vivant au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe,

elle se dérobaient souvent aux fêtes dont elle était l'ornement pour aller dans la retraite se livrer à des exercices de piété. Elle était fort jeune lorsque le roi de Pologne Sigismond la fit demander en mariage pour son fils Vladislas; mais ce ne fut qu'en 1644 que les négociations, longtemps interrompues, furent renouvelées. La bénédiction du mariage se fit à Paris, au mois d'octobre 1643, et la princesse partit ensuite pour Varsovie, où elle fut reçue avec une pompe extraordinaire. Les bruits fâcheux qu'on avait répandus sur ses liaisons avec le duc d'Orléans (Monsieur, frère unique de Louis XIII) et avec son grand écuyer Cinq-Mars, qui avait eu la prétention de l'épouser (1), quelque peu fondés qu'ils fussent, n'avaient pas laissé d'agir sur l'esprit de Vladislas; mais elle obtint bientôt toute sa confiance, et elle le seconda utilement dans son projet de faire la guerre aux Turcs. Vladislas étant mort en 1648 sans laisser de postérité, la reine Marie épousa l'année suivante son beau-frère, Jean-Casimir, qui fut élu en même temps roi de Pologne. La nation, déjà divisée par les prétentions de quelques magnats, vit cette union avec peine; et la reine chercha vainement à se concilier les esprits. Sur ces entrefaites, les Russes et les Suédois pénétrèrent en Pologne, où ils furent favorablement accueillis par les seigneurs opposés à la cour; et le roi fut obligé de chercher avec son épouse un asile dans la Silésie (*voy. CASIMIR V*). A la rentrée de ce prince en Pologne, la reine Marie l'invita à apaiser les mécontents, et l'empêcha tant qu'elle vécut d'abdiquer la couronne, comme il en avait l'intention. Après vingt années de règne, elle mourut d'apoplexie à Varsovie le 10 mai 1667 : elle ne laissa point d'enfants. Pendant son séjour en Pologne, elle ne cessa point d'être en relation avec les religieuses de Port-Royal, et elle les consultait dans les occasions difficiles. Jean le Laboureur a écrit l'*Histoire et relation du voyage de la reine de Pologne Marie de Gonzague, de son mariage avec le roi Vladislas IV*, etc., Paris, 1649, in-4°. Ce livre est rare et curieux. Les mémoires de l'abbé de Marolles contiennent bien des particularités intéressantes sur cette princesse, qui l'honorait de ses bontés, ainsi que Voiture, Saint-Amant et d'autres littérateurs. Son portrait a été gravé par Mellan, Just d'Egmond, Hondius et Nanteuil. W—s.

GONZAGUE (ANNE DE), sœur de la précédente, et plus connue sous le nom de *Princesse palatine*, était née vers 1616. Elle fut dès son enfance, avec sa sœur Bénédicte, confiée, pour leur éducation, à Françoise de la Châtre, abbesse de Fare-Moutier, et envoyée dans ce monastère. L'intention de Charles, leur père, qui avait porté toutes ses affections sur Marie, l'aînée de ses filles, était que les deux autres fussent religieuses, et l'abbesse de Fare-Moutier devait concourir à ce plan, en

(1) Voyez les *Mélanges de littérature* de Vigneul-Marville (Bonnav. d'Argonne), t. 2, et la *Réponse* de Bayle aux *Questions d'un provincial*, t. 4, ch. 4.

inspirant à ces jeunes âmes le goût du cloître. Elle réussit à l'égard de Bénédicte, devenue abbesse d'Avenay presque au sortir de l'enfance. Anne ne fut pas si aisée à persuader. Élevée, comme sa sœur, dans de grands sentiments de piété, peut-être eût-elle suivi son exemple, si elle n'avait pas découvert les desseins secrets qu'on avait sur elle. Toute jeune qu'elle était, elle résolut de ne point se sacrifier à des vues ambitieuses et de prédilection. Le duc de Mantoue, son père, étant mort sur ces entrefaites, elle quitta son couvent, et vint demeurer avec sa sœur Marie. Elle avait de la beauté, beaucoup de charme dans l'esprit, tout ce qui plaît dans une cour galante. Elle parut à celle d'Anne d'Autriche avec éclat, et inspira à Henri de Guise, déjà nommé à l'archevêché de Reims, quoique n'étant point encore dans les ordres, une passion qu'elle partagea. Il lui fit une promesse de mariage, qui, non sans un grand chagrin pour elle, resta sans effet. Peu d'années après, elle fut mariée au prince Édouard, comte palatin du Rhin, fils de Frédéric V, duc de Bavière, appelé au trône de Bohême, mais qui ne put s'y maintenir. Célèbre par son esprit et par un génie également propre aux divertissements, aux fêtes et aux affaires, elle le devint plus encore pendant la régence de la reine et la guerre de la Fronde, en raison de la part qu'elle eut aux événements de ces temps de troubles. « Elle avait, dit madame de Motteville, « de l'adresse, de la capacité pour conduire une « intrigue, et une grande facilité à trouver un « expédient pour parvenir à ce qu'elle entreprenait. Elle se mêla de presque tout ce qui se fit « alors, déterminant l'élargissement des princes, « rendit à la reine mère d'importants services, « et lui donna les moyens de soutenir le cardinal « Mazarin, qui n'en fut pas fort reconnaissant. » Voici le portrait que fait d'elle le cardinal de Retz : « Madame la princesse palatine estimait autant la « galanterie qu'elle en aimait la solide. Je ne crois « pas que la reine Elisabeth d'Angleterre ait eu « plus de capacité pour conduire un État. Je l'ai « vue dans la faction, je l'ai vue dans le cabinet, « et je lui ai trouvé partout de la sincérité. » Elle était surtout habile dans l'art de réunir les partis, parmi lesquels elle avait su s'accréditer, moins encore par sa capacité et le charme de ses paroles, auquel tout cédait, que par sa loyauté et par une réputation de probité et de franchise qui ne s'étaient jamais démenties. Après le mariage de Louis XIV, elle éprouva une sorte de disgrâce qu'elle dut au cardinal Mazarin. Elle avait été pourvue de la charge de surintendante de la maison de la jeune reine; Mazarin mourant, mais toujours ambitieux, et avide de biens et d'honneurs pour les siens, engagea le roi à demander à la princesse palatine la démission de cette charge, pour en faire revêtir la comtesse de Soissons, sa nièce. Ce fut pour Anne un motif de se retirer dans ses terres. Le mariage d'une de ses

filles avec Henri-Jules de Bourbon, depuis prince de Condé, la fit reparaitre à la cour; elle y reprit ses anciennes habitudes d'affaires, de plaisirs et de dissipation. Mais vint un moment marqué par la Providence qui la jeta dans une carrière tout opposée. Un songe, que Bossuet n'a pas dédaigné de rapporter, et qu'il qualifie d'un de ces songes « que Dieu fait venir du ciel par le ministère des « anges, » laissa une impression si profonde dans l'esprit de cette princesse, qu'il la changea entièrement. Son renoncement au monde fut absolu. Avant de quitter la cour, elle eut le courage de s'y montrer avec la simplicité et la modestie dont sa conversion lui faisait un devoir. Non-seulement elle se reforma, mais elle reforma toute sa maison, et renfermée chez elle comme dans un monastère, elle s'y livra à la prière, à la pénitence et aux bonnes œuvres. Elle mourut au palais du Luxembourg, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans. D'après ses dispositions, son corps fut inhumé au Val-de-Grâce, à côté de celui de Bénédicte sa sœur, et son cœur fut porté à l'abbaye de Faremoutier. Bossuet prononça son oraison funèbre, où l'excès de la louange, a dit un écrivain de nos jours, n'est qu'une vérité historique. Il ne faut point confondre cette princesse *palatine* avec une autre dont madame de Sévigné parle sous ce nom dans ses lettres, et qui épousa Monsieur, frère de Louis XIV (*voy. CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE*). Il parut, en 1786, des *Mémoires* sous le nom d'*Anne de Gonzague*, etc., Londres et Paris, in-42. Ils eurent beaucoup de succès, et furent successivement attribués à mademoiselle Sommers, à Rhulière, à M. de Malesherbes, à M. de Montesquiou, à M. l'abbé de Périgord, à M. Necker, au comte de Guibert, à Florian; mais on sut ensuite que c'était l'ouvrage de M. Senac de Meilhan, ancien intendant du Hainaut. Ils ne comprennent que la première partie de la vie de la princesse palatine, et ne vont que jusqu'à l'arrestation du cardinal de Retz. Il en parut en 1789 une nouvelle édition considérablement augmentée (1). On a conservé d'Anne de Gonzague le récit de sa conversion et une lettre insérée dans le recueil des lettres du comte Bussy-Rabutin. L—Y.

GONZALEZ (ANTOINE), navigateur portugais, était un des officiers de l'infant dom Henri. Il partit en 1440 pour aller à la pêche des phoques, au delà du cap Bojador. Ayant débarqué sur la côte d'Afrique, il en vint aux mains avec les habitants, en tua quelques-uns, et en fit d'autres prisonniers. Il continua ensuite sa navigation jusqu'au cap Blanc, qu'il doubla le premier. A son retour à Lisbonne, il présenta au prince ses pri-

(1) Il existe un recueil de lettres très-intéressantes adressées à Anne de Gonzague par la maréchale de Guebriant. Ces lettres faisaient partie des papiers de l'abbé de Choisy. On doit retrouver quelque part des réponses de la Palatine, et un petit traité d'elle sur *l'Art de juger de la vérité des sentiments*. Un anonyme offrit en juin 1786 (dans le *Journal de Paris*), à l'éditeur bien connu des *Mémoires* dont il s'agit ici, de lui donner communication de cette correspondance. L—P—E.

sonniers, qui étaient les premiers Maures occidentaux que l'on eût vus en Portugal. L'enfant voulut que ces prisonniers de guerre fussent ramenés dans leur pays. Gonzalez retourna donc avec eux à la côte d'Afrique, où leurs parents donnèrent pour leur rançon de la poudre d'or et des esclaves nègres. « Lisbonne, dit Barros, vit avec « étonnement les premiers esclaves noirs à che- « veux crépus, et entièrement différents des pri- « sonniers de guerre maures, qui n'étaient que « basanés. » Ce fut cet échange qui donna lieu à la traite des nègres. Dix ans après, une compagnie fut établie à l'île d'Arguin pour faire ce commerce d'une manière régulière. Auparavant, les Portugais enlevaient de force les Africains. L'or qui fut donné à Gonzalez était le premier que ses compatriotes eussent vu dans cette partie de l'Afrique; ce qui fit appeler *Rio do Ouro* un fleuve des environs. Gonzalez avait aussi rapporté à Lisbonne des peaux de buffles et des œufs d'autruche. Toutes ces richesses et ces curiosités augmentèrent l'ardeur pour les découvertes. En 1446, il fut envoyé au Rio de Ouro avec trois caravelles. Les commandants avaient ordre de traiter de la paix avec les habitants du pays, d'établir avec eux des relations de commerce, et même de les engager à se convertir au christianisme. Toutes leurs propositions furent rejetées; mais un Maure consentit à les suivre, et Jean Fernandès, sur la foi de cette espèce d'otage, resta dans le pays (*voy. FERNANDÈS*). En 1447, Gonzalez revint avec trois nouvelles caravelles, fit des prisonniers aux îles d'Arguin; on traita de leur rançon sur un cap peu éloigné, qui en reçut le nom de *cabo del Rescate*. Gonzalez devint ensuite secrétaire de dom Henri; et lorsque Cadamosto vint toucher à la côte de Portugal, en 1482, il alla le trouver de la part du prince (*voy. CADAMOSTO*), et lui fit prendre la résolution de continuer les découvertes commencées le long de la côte d'Afrique. E—s.

GONZALEZ (THYRSE), jésuite espagnol, fut élu professeur de l'université de Salamanque en 1676, et devint général de son ordre. Il doit ce qu'il a de célébrité principalement à un ouvrage qu'il composa sur le *probabilisme*, et dans lequel non-seulement il soutint une opinion contraire à celle de sa compagnie, mais encore où il la disculpa de l'imputation d'avoir introduit cette doctrine, source d'erreur et de relâchement dans la morale. Il avait commencé cet ouvrage en 1671, et l'acheva en trois ans. Son intention était de le dédier au père Jean-Paul Oliva, son général. N'ayant point trouvé pour sa publication les facilités sur lesquelles il comptait, il fit servir le délai auquel il se voyait obligé à l'amélioration de l'ouvrage, le retouchant et y faisant beaucoup d'augmentations. Il y établit qu'avant 1571 la doctrine de la *probabilité* était inconnue; que c'est en 1592, pour la première fois, que Michel Salonijs, religieux de l'ordre de St-Augustin, avança qu'entre deux

opinions probables on peut, jouissant de sa liberté, se déterminer pour celle qui l'est moins, ajoutant que c'est l'opinion de plusieurs docteurs, même de quelques-uns de l'école de Saint-Thomas; ce n'est, selon lui, que l'année suivante que le père Valentia, jésuite, parla de ce sentiment comme d'une opinion reçue; et le premier jésuite qui l'a soutenue est Vazquez, en 1598; enfin depuis elle a été enseignée par des jésuites et par d'autres. Gonzalez en conclut, avec raison ce semble, que ce ne sont pas les jésuites qui l'ont introduite, comme ce n'est point à eux seuls qu'il faut la reprocher. Il prétend, au contraire, que ce sont des jésuites qui les premiers l'ont combattue; et il cite en preuve Ferdinand Rebello, Paul Comitolo, et André Leblanc, sous le nom de *Candidus Philoletès*, lesquels se sont déclarés contre elle avant que personne l'eût attaquée. Il faut croire cependant que ceux qui gouvernaient alors la société n'attachaient point un grand prix à la voir défendue sur cet article; au moins ne mirent-ils pas beaucoup d'empressement à accueillir cette apologie. Gonzalez n'obtint pas de son général la permission de la faire imprimer. On rapporte même que, ayant écrit au pape Innocent IX pour lui faire connaître son travail, et ce pontife, après avoir accueilli favorablement sa lettre, ayant ordonné au père Oliva de ne point empêcher l'impression de l'ouvrage, ce père trouva le moyen d'éluder l'ordre. Il y avait vingt-cinq ans que Gonzalès avait achevé son livre quand il put le faire imprimer; encore fallut-il pour cela qu'il fût élevé à la dignité de général et qu'il n'y eût plus moyen de s'y opposer. L'ouvrage parut sous ce titre : *Fundamentum theologiæ moralis, id est tractatus theologicus de recto usu opinionum probabilium*, Dillingen, 1689; Naples, 1694, in-4°. Les éditions de Rome, de Lyon et d'Anvers, 1694, sont tronquées. On en a donné un abrégé, intitulé *Synopsis tractatus theologici de recto usu opinionum probabilium, concinnata a theologo quodam soc. Jesu : cui accessit logistica probabilitatum*, etc., 5^e édition, Venise, 1696, in-8°. Si l'on en croit un écrivain, un peu suspect il est vrai quand il s'agit de jésuites (1), la publication du livre de Gonzalez excita de la part de ses confrères un soulèvement universel, qui aurait eu pour lui des suites fâcheuses, si le pape et les cardinaux ne fussent intervenus. Gonzalez néanmoins n'avait pas condamné le probabilisme avec toute la rigueur que méritait cette doctrine; il n'obligeait pas ses confrères à cesser de l'enseigner; il déclarait que ce n'était pas en qualité de général, mais seulement comme simple docteur, qu'il professait et soutenait l'opinion contraire. Quelques jésuites ont encore combattu, depuis ce temps, la doctrine du probabilisme (*voy. GIBERT*). Le père Gonzalez mourut le 24 octobre 1715. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui : 1^o un traité

(1) L'abbé Racine, *Hist. ecclési.*, t. 13, p. 479.

contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682, intitulé *De infallibilitate romanæ pontificis in definiendis fidei et morum controversiis extra concilium generale, et non expectato ecclesiæ consensu, contra recentes hujus infallibilitatis impugnatores*, Rome, 1689, in-4°. Ce livre fut imprimé par ordre du pape Innocent XI, qui mourut avant qu'il fût achevé. Son successeur, Alexandre VIII, l'ayant fait examiner de nouveau, craignit que cette publication n'embrouillât les affaires, qui n'étaient déjà que trop embrouillées, et en fit supprimer tous les exemplaires; ce qui l'a rendu extrêmement rare. 2° *Manuductio ad conversionem mahometanorum*, Bilingen, 1689, in-4°; 3° *Veritas religionis catholicæ demonstrata*, 3^e édition, Lille, 1696, in-42. L—V.

GONZALEZ-CABRERA-BUENO (don JOSEPH), né dans l'île de Ténériffe, l'une des Canaries, fut envoyé par la cour de Madrid, vers l'an 1701, aux Philippines, avec la qualité d'amiral. Ses longs services et son activité lui procurèrent des connaissances précieuses sur les mers de l'Inde. Nous avons de lui un traité de navigation qui mériterait d'être traduit en français; il est intitulé *Navegacion espectraliva y practica, con la explicacion de algunos instrumentos que estan mas en uso entre los navegantes, con las reglas necesarias para su verdadero uso: Tabla de las declinaciones del sol, computadas al meridiano de san Bernardino; y modo de navegar por la geometria, el quadrante de reduccion, los senos logaritmicos... con estampas y figuras*, Manille, 1754, in-fol. L—V.

GONZALEZ DE BERCEO (JEAN), le plus ancien poète espagnol qui soit connu, naquit à Avila en Castille l'an 1196. A l'âge de douze ans il entra dans le monastère de St-Millan, ordre de St-Benoît, y fit profession, et se distingua par sa piété, ses connaissances et son talent pour la prédication. Berceo avait aussi beaucoup de goût pour la poésie; et il a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont pas tout à fait dépourvus de mérite. On ne trouve rien de remarquable dans la vie de ce religieux, qui mourut vers l'an 1266. On a de lui neuf poèmes, qui roulent tous sur des sujets sacrés, les seuls à la portée d'un homme qui ne connaissait d'autres mœurs que celles de son cloître. Avant de donner une idée de quelques-uns des poèmes de Berceo, il ne sera pas inutile de nous arrêter un peu sur l'époque où ils parurent. C'était dans l'enfance non-seulement de la poésie castillane, mais de celle de toutes les langues romanes de l'Europe. Parmi celles-ci il paraît que le premier ouvrage poétique appartient aux Espagnols. C'est le poème du *Cid*, dont l'auteur n'est pas connu, et qui parut en 1128, c'est-à-dire vingt-sept ans avant que l'on connût en France le roman du *Brut* (ou des Bretons), écrit en langue d'oïl (1) en 1155, et le premier monu-

ment de poésie romane de cette partie de l'Europe (1). Or ce dernier poème et plusieurs autres écrits dans le 12^e siècle, soit par les trouvères, soit par les troubadours, étant antérieurs aux premières poésies produites par Ciullo, Oddo, Mazzeo et les autres troubadours siciliens, ou tout au plus de la même date, il s'ensuit que le poème du *Cid* est la plus ancienne de toutes ces compositions poétiques. Berceo, qui naquit soixante-huit ans après, était contemporain de Rudel, de Richard (2), de Merveille, de Vidal, de Riquier et de Guillaume de Lorris, auteur du premier fragment du célèbre roman de *la Rose*, qui parut en 1229. Tandis que ces fameux troubadours, dans leurs sirventes et dans leurs tensons, chantaient tantôt les héros de leurs pays, tantôt la beauté de leurs dames, Berceo, tout rempli de la religion qu'il professait, ne savait célébrer que des miracles, auxquels il faut joindre les superstitions de ces siècles reculés; mais il n'en est pas moins poète, et la naïveté de sa diction diffère peu de celle des autres auteurs de son temps. Son premier poème est la *Vie de St-Dominique de Silos*. Le poète célèbre l'enfance du saint lorsqu'au milieu des bergers, gardant lui-même les troupeaux, il ne s'entretenait que d'idées pieuses; sa réception dans le couvent de St-Millan et les différentes épreuves qu'il subit. La seconde partie du poème renferme les miracles du saint pendant sa vie, et la troisième, ceux qu'il opéra après sa mort. Le style de ce poème est pur et quelquefois élégant; son langage est aussi intelligible pour les Espagnols du 19^e siècle qu'il l'était pour ceux du 12^e, différent en cela de celui des troubadours valenciens et catalans, qui, ayant écrit dans leur patois, offrent à la lecture les mêmes difficultés que les premiers poètes normands et provençaux. Ce qu'il y a de plus intéressant dans le poème de Berceo est le récit d'un miracle fait par St-Dominique, lorsqu'il délivre un vaillant guerrier (Sirvan) de la prison où l'avaient jeté les Maures, et où il languissait de faim et de douleur. Le merveilleux excepté, ce récit attache et par les plaintes touchantes du prisonnier et par la chaleur et l'expression avec lesquelles il est écrit. Le second poème de Berceo est la *Vie de St-Millan*, mort en 594. Le sujet du troisième est la bataille de Simancas, gagnée sur

par laquelle le mot d'affirmation était exprimé dans ces différents dialectes.

(1) Il paraît certain (d'après Millot et M. de Ste-Palaye) que les Normands furent les premiers poètes qu'ait pu produire la langue française. Le premier livre écrit en roman-wallon est celui des lois de Guillaume le Conquérant, mort en 1087.

(2) Rudel mourut en 1162. Richard Cœur de lion composa ses *sirventes* vers l'an 1193, lorsqu'il était dans la prison où l'avait jeté l'archiduc d'Autriche. Merveille mourut en 1201, Vidal en 1223, Riquier vers l'an 1300. Lorris vivait en 1227. Ciullo et les autres poètes italiens qui précédèrent le Dante (né en 1265) vivaient dans le 12^e siècle; et on peut les considérer comme nés de l'école des troubadours valenciens et catalans, qui fleurirent sous les règnes des deux Bérenger, rois d'Aragon et comtes de Barcelone et de Provence. Césarotti, dans son *Origine della lingua italiana* (Florence, 1807), prétend que les troubadours siciliens sont antérieurs aux Wallons, aux Provençaux et aux Aragonais, et qu'ils peuvent être considérés comme leurs maîtres.

(1) On sait qu'on nomma le provençal langue d'oc, et le wallon langue d'oïl ou d'oui, de même qu'on appelait l'italien langue de si, et l'allemand langue de ya, d'après la manière

les Maures en 958, et qui, suivant une ancienne tradition, délivra le royaume d'Oviedo d'un tribut de cent jeunes filles, qu'on livrait chaque année aux musulmans (1). S'il en faut croire l'auteur, l'intercession de St-Millan eut une grande part à cette victoire. Quoi qu'il en soit, on trouve çà et là dans cet ouvrage des pensées heureuses, des images vraies et une verve féconde et soutenue. Son quatrième poème commence par ces vers :

Quiero far una prosa (2) en roman paladino
En el qual suele el pueblo fablar á su vecino (3).

« Je vais faire un discours en langue romane, « dans laquelle les gens du peuple se parlent « entre eux, etc. » Il y peint les avantages de la vie monastique et les douceurs de la retraite. Les autres poèmes de Berceo, qui roulent à peu près sur les mêmes sujets, ne sont pas dignes de remarque. Ces poèmes, qui forment ensemble plus de treize mille vers, sont écrits, ainsi que celui du *Cid*, en vers alexandrins; et si le poème d'*Alexandre*, qui donna le nom à cette espèce de vers, ne parut en France qu'en 1210, c'est-à-dire quatre-vingt-deux ans après, l'auteur du *Cid* est vraisemblablement le premier qui employa les vers de cette mesure, quoique souvent avec une certaine irrégularité : il est cependant vrai que chez Berceo ces vers, en forme de quatrains, riment parfois le premier avec le troisième, le second avec le dernier; mais ils sont toujours de quatorze syllabes, et ont leur repos à la septième. Les vers de *arte-mayor*, qui suivent cette liaison, ne sont que de douze syllabes, et ne furent en vogue que sous le règne d'Alphonse le Sage, qui s'en servit dans toutes ses compositions. La manière de les faire rimer par quatre (qui prévalut jusqu'au 15^e siècle) est due à Berceo, qui est considéré comme le législateur de ce genre de poésie. Cependant, si l'on trouve cet écrivain supérieur à l'auteur du *Cid* par la régularité du mètre, la pureté et l'élégance du style, il lui est bien inférieur sous tout autre rapport. L'ouvrage du premier est rempli d'une force, d'un héroïsme, d'un sentiment tendre et délicat, d'une peinture des anciennes mœurs castillanes trop au-dessus des connaissances et des

préjugés d'un moine instruit, mais uniquement pénétré de l'observance de son institut et de lectures pieuses. Néanmoins les Espagnols considéreront toujours Berceo comme le premier écrivain qui ait su polir leur langue, lui donner de la correction et assujettir les vers à une juste mesure, quoique la postérité doive sans doute une grande reconnaissance à l'auteur qui, en écrivant la *chronique du Cid*, a donné à Diamante et à Guillen de Castro l'idée de deux comédies qui, en excitant le génie du grand Corneille, produisirent enfin la véritable tragédie. Don Thomas-Antonio Sanchez a recueilli les ouvrages de Berceo dans la *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, Madrid, 1775-1782-1790, 4 vol. in-8°. B—s.

GONZALO DE DOBLAS (Don) est un de ces hommes utiles dont le nom inconnu à l'Europe doit être préservé de l'oubli, parce qu'il se rattache à l'histoire des Missions du Paraguay, ces établissements célèbres dont il a fait connaître, comme écrivain, la remarquable organisation, après avoir tenté, comme administrateur, de les tirer de l'état de décadence dans lequel ils tombèrent lors de l'expulsion de leurs fondateurs. — Issu d'une ancienne famille de Iznajar, petite ville de la province de Cordoue en Andalousie, où il naquit en 1744, Gonzalo de Doblas embrassa la carrière du commerce, qu'il abandonna bientôt pour suivre celle des emplois publics. En ce temps-là le nouveau monde offrait à l'ambition légitime de la jeunesse castillane des occasions d'avancement et des moyens de fortune devenus rares en Europe; il s'embarqua donc pour Buenos-Ayres (1767) à bord du vaisseau qui portait au gouverneur Bucareli — singulière coïncidence — le décret d'exil de la compagnie dont il était destiné à continuer les travaux dans les Réductions. En 1781 le vice-roi Vertiz, appréciant ses mérites, le nomma lieutenant gouverneur du département de Conception, subdivision importante de la province des Missions guaraniques. Gonzalo de Doblas entreprit la réédification de ces établissements qui déjà ne présentaient plus que des ruines (1). En peu d'années l'œuvre sociale, qui avait coûté deux siècles de soins et de travaux à ses fondateurs, avait été détruite, grâce au nouveau régime imposé de toutes pièces par le cabinet de Madrid. Doblas aborda la tâche, toujours ingrate et difficile, de réformateur, et voulut réprimer les désordres des administrateurs des bourgades indiennes (*pueblos*). Il raconte lui-même les dispositions dans lesquelles il se trouvait en prenant possession de sa charge : « La première chose qui « se présenta à mon examen et attira mon attention fut la misère extrême de ces indigènes, « qui, sous un climat admirable, au milieu de « terrains fertiles, de toutes les commodités de « la vie et des plus grandes facilités pour le com-

(1) Les traditions varient beaucoup sur ce fait. La plupart des chroniques attribuent l'affranchissement du tribut de cent filles au roi Alphonse le Chaste, mort en 842 (voy. ALPHONSE), et font honneur de la victoire de Simancas à l'assistance visible de St-Jacques, dont le nom devint depuis ce temps le cri de guerre des Espagnols.

(2) *Prosa*, dans l'acception que donne ici l'auteur à ce mot, signifie précisément *discours*, et il ne dit nullement, comme le prétend M. Bouterwek (*Littérature espagnole*, t. 1), qu'il veuille écrire une *prose en vers*, expression qui serait un peu trop ridicule; *prosa*, en espagnol, pouvant s'entendre dans deux acceptions.

(3) M. Sismondi trouve le style de Berceo *fade et insignifiant*: aux yeux des Espagnols, c'est la pureté et la simplicité qui forment le principal mérite de ses ouvrages, et on ne trouve guère de différence entre son style et celui de tous les autres poètes de son temps. Les sujets des troubadours français et aragonais étant plus favorables à la poésie, ils sont remplis de peintures plus animées, d'images plus riantes, que ne le permettaient des narrations de miracles et des vies de saints. La bataille de Simancas a inspiré ensuite à Lope de Véga une de ses plus belles tragédies, *Las Doncellas de Simancas*.

(1) De 1768 à 1772, plus de 600,000 têtes de bétail avaient disparu, et la population avait diminué à peu près dans les mêmes proportions.

« merce, se trouvaient réduits à la condition la « plus malheureuse à laquelle puissent descendre « des hommes... » Cet aveu dans la bouche d'un fonctionnaire du gouvernement espagnol ne nous paraît pas suspect. — A l'époque où Gonzalo de Doblas entra en fonctions, Félix de Azara (voy. ce nom), nommé commissaire pour l'exécution du traité conclu avec le Portugal en 1777, débarquait au Rio de la Plata. Obligé de renoncer au mandat qu'il avait reçu par des circonstances que nous n'avons pas à apprécier ici, Azara, qui commençait ses recherches sur la géographie et l'histoire naturelle de ces riches contrées encore inconnues, et qui n'avait pu acquérir en Europe, sur le gouvernement théocratique des jésuites, que des notions imparfaites ou dénaturées par l'esprit frondeur du 18^e siècle, Azara demanda au lieutenant gouverneur un mémoire sur le régime intérieur des Missions, en le priant de signaler en même temps les moyens de leur rendre leur ancienne prospérité. Cet écrit, qui est tout un livre, porte la date du 23 septembre 1783, et a pour titre : *Memoria historica, geografica, politica y economica sobre la provincia de Misiones de Indios guaranis*. Il a paru pour la première fois dans la précieuse collection de Angelis (1), précédé des détails biographiques que nous venons de reproduire. Dans la partie descriptive et critique de son mémoire, Doblas fait preuve d'un esprit observateur et sagace ; c'est un juge sévère mais impartial de l'administration octroyée par l'Espagne à ce que l'on appelait alors le *royaume des Missions* ; mais plus loin il donne prise lui-même à la critique, lorsqu'il propose de substituer au système de *communauté* (*comunidad*), resté en vigueur, celui de *factorerie* (*factorial*), qui paraît n'en être que l'équivalent. Aussi, frappé des objections de Azara, s'empressa-t-il de développer ses vues dans un second travail resté manuscrit à Buenos-Ayres, entre les mains du savant chanoine Saturnino Seguro, sous le titre de *Disertacion que trata del estado decadente en que se hallan los pueblos de Misiones, con los medios convenientes à su reparacion*. — Chargé de présider à la fondation du village de Quilmes, Gonzalo de Doblas alla reconnaître l'île de Apipé dans le Paraná, et quitta la province des Missions avant la seconde invasion des Anglais, contre lesquels il présenta un plan de défense (1807). Il mourut pauvre au commencement de l'année 1809, après avoir reçu du roi le brevet de lieutenant-colonel ; récompense qui semble modeste lorsqu'on place en regard ses longs et éminents services.

A. D—M—Y.

GONZALVE. Voyez GONSALVE.

GONZALVEZ (JACQUES), missionnaire, naquit dans l'île de Divar, à Goa, de parents portugais, en décembre 1672. Il étudia dans le collège des jésuites, et malgré l'opposition de sa famille il

prit l'habit de la compagnie en 1692 : son zèle et ses talents le firent choisir par ses supérieurs pour aller prêcher l'Évangile à Ceylan. Il y demeura pendant trente-trois ans, et opéra un si grand nombre de conversions, que dans le royaume de Jafana (le plus petit des sept royaumes que renferme l'île de Ceylan) on comptait seize mille infidèles baptisés. La renommée de son mérite parvint aux oreilles du souverain de Ceylan, qui voulut le connaître, et lui accorda bientôt toute sa confiance. Les Hollandais étaient alors en guerre avec le roi de Ceylan ; mais par l'intervention de Gonzalvez les deux nations parvinrent à conclure entre elles une paix avantageuse. Pendant ce temps plusieurs ministres calvinistes, ayant passé dans cette île, cherchaient, en répandant leur doctrine, à s'opposer aux rapides progrès des jésuites. Gonzalvez disputa avec eux en présence du roi, sortit victorieux de cette lutte, et les calvinistes furent bannis des sept royaumes comme perturbateurs du repos public. Après avoir établi plusieurs églises et collèges, ce pieux missionnaire, accablé de fatigues, tomba dans une maladie de langueur dont il mourut le 17 juillet 1742. Il a laissé des manuscrits en portugais, en chingalais et en tamoul. Un des plus remarquables est celui qu'il composa en 1737 par ordre du roi de Ceylan, et qui a pour titre : *Principios, etc.*, ou *Principes qui démontrent l'origine de la secte de Budu* (Bouddah), où l'on parle des pays dans lesquels elle fut propagée, et de l'impossibilité de l'observer. On en conservait une copie dans la bibliothèque du collège de Coïmbre.

B—s.

GONZALVEZ DA COSTA (MANUEL), astronome portugais, né en 1603 à Péras-Alvas près de Coïmbre, étudia dans cette université la philosophie et les mathématiques, et embrassa l'état ecclésiastique en 1629. Sa conduite sage et ses connaissances lui méritèrent l'estime de son évêque, sur la recommandation duquel le roi Jean IV le nomma coadjuteur du vicaire de l'évêque de Leiria, et lui promit un canonicat. Mais cette promesse ne s'accomplissant point, Gonzalvez, obligé de pourvoir aux besoins de sa famille, fut réduit à composer pendant vingt-deux ans des almanachs qui eurent beaucoup de vogue ; et il fut regardé comme un des bons astronomes de son temps. Une nuit, tandis qu'il était occupé dans son observatoire à examiner les astres, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut en janvier 1688. On a de lui : 1^o *Noticias, etc.*, ou *Notices astrologiques sur l'influence des étoiles*. Lisbonne, 1639, in-4^o. Cet ouvrage est très-curieux, et l'auteur y soutient avec esprit et profondeur les principes qu'il a adoptés. 2^o *Bravululagia, etc.*, ou *Traité astrologique du soleil, de la lune, des planètes, de leurs différents aspects, des constellations, des éclipses, etc.*, Coïmbre, 1670, in-4^o. Ce livre peut être considéré comme un cours complet d'astronomie, malgré le mot d'*astrologie* qu'il porte abusivement sur son titre. Gonzalvez l'a enrichi de

(1) Coleccion de obras y documentos relativos à la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata, Buenos-Ayres, 1836, 6 vol. in-4^o.

toutes les connaissances qu'il avait acquises par une étude assidue de plusieurs années; et les nouvelles découvertes qu'on a faites depuis dans cette science n'empêchent pas que son ouvrage ne puisse encore être lu avec fruit. Il a laissé manuscrit un *Traité sur les éclipses, avec l'instant de leur arrivée et l'époque de leur durée*, qu'on a conservé, dit-on, dans la bibliothèque de Coïmbre. — **Paul GONZALVES DE ANDRADA**, poète portugais, né à Lisbonne en 1594, mort en 1652, a laissé un recueil de poésies assez estimées (*varias poesias*), Lisbonne, 1629, in-8°; Coïmbre, 1658. On y trouve des odes, des sonnets, des chansons, etc. B-s.

GOOCH (BENJAMIN), chirurgien anglais, mort vers la fin du 18^e siècle, a publié sur les résultats de sa pratique des *Observations* qui ont eu deux éditions de son vivant, et qui après sa mort ont été réimprimées avec des additions considérables et les dernières corrections de l'auteur, sous le titre d'*OEuvres chirurgicales de B. Gooch*, 1792, 3 vol. in-8°. Gooch était un excellent opérateur, et son ouvrage est un des meilleurs qui aient paru en Angleterre sur son art. L.

GOOD (JOHN MASON), médecin et littérateur anglais, naquit en 1764, à Epping, en Essex, où son père était à la tête d'une congrégation de *dissenters*. Sa mère, qui était nièce du révérend John Mason, auteur d'un livre populaire sur *la Connaissance de soi-même*, lui fut enlevée dès l'enfance; mais il retrouva une autre mère, non moins pieuse et non moins instruite, dans la seconde femme de son père. Ses études se firent sous les yeux de celui-ci, qui avait ouvert alors une petite pension religieuse. L'ardeur du jeune Good pour la lecture faillit compromettre sa vie. Il eût désiré ne rester étranger à aucun genre de connaissances, et il les cultiva presque toutes. Destiné à la carrière médicale, il fut placé, vers 1780, à Gosport, auprès d'un chirurgien apothicaire; et là, sans négliger la pharmacie, il trouva du loisir pour d'autres occupations, pour les belles-lettres, pour la musique, composa des poésies, et un livre sur les figures de rhétorique. N'ayant encore que seize ans, il inspirait tant de confiance que son patron étant tombé malade, la responsabilité de l'officine pesa en grande partie sur cet adolescent. Quelque temps après il entra en association à Sudbury avec M. Decks, chirurgien estimé, suivit à Londres les cours de George Fordyce et d'autres professeurs renommés, puis revint en 1784 à Sudbury pratiquer l'art auquel il s'était voué. Son savoir, l'adresse et la sûreté de sa main triomphèrent bientôt de la défiance qui s'attachait à sa jeunesse, et M. Decks ne tarda pas à se reposer entièrement sur lui de toute la besogne. Good venait de perdre par la consommation une jeune femme de dix-neuf ans, après une union de six mois, lorsque, cherchant des consolations dans l'étude, il fit connaissance avec un de ses confrères, qui était en même temps un littérateur distingué, Nathan Drake, au-

teur des *Heures littéraires* et de plusieurs autres ouvrages fort estimés. Leur amitié, fondée sur des sympathies de caractère et sur l'analogie des goûts, n'a cessé que par la mort de l'un d'eux. Good, marié de nouveau après un veuvage de quatre années, et devenu père de plusieurs enfants, eut l'imprudente générosité de se rendre garant, en faveur de quelques amis, du payement d'une somme considérable, et fut victime de son obligeance. Pour réparer cette perte, il eut recours à sa plume, et se mit à composer et à traduire. Cette ressource lui fut d'abord peu profitable, si ce n'est auprès des directeurs de *reviews*, dont plusieurs s'enrichirent de ses articles, pleins d'érudition et élégamment écrits. A la connaissance des langues classiques et des langues modernes de l'Europe, il avait ajouté celle de l'arabe et du syriaque, et pouvait lire les saintes Écritures dans leurs sources. En 1795 une perspective avantageuse parut s'offrir à lui: il s'agissait de s'associer à un chirurgien apothicaire fort en vogue dans Londres, et pour lequel Good eût été une acquisition précieuse; mais, précisément à cause de son mérite, l'association dura peu, car ses succès excitèrent la jalousie de son partenaire, qui descendit, dit-on, aux moyens les plus bas pour miner sa réputation. Good n'était pas d'un caractère à se décourager; il se retourna d'un autre côté. En 1795 il remporta le prix proposé par le docteur Lettsom pour la meilleure dissertation sur cette question: « Quelles sont les maladies les plus fréquentes dans les maisons de travail, dans les asiles pour les pauvres, et autres institutions semblables, et quels sont les meilleurs moyens de les prévenir et d'y remédier? » La dissertation fut imprimée à la requête du conseil, et l'auteur admis dans la société médicale, dont il fut pendant deux ou trois ans un des secrétaires. La clientèle de Good s'étendant chaque jour, la visite de ses malades exigeait des courses multipliées; mais il savait les utiliser au profit de ses travaux littéraires. C'est, à ce qu'il paraît, pendant ces courses qu'il fit, on peut dire dans la rue, une traduction du poème de Lucrèce, laquelle, commencée en 1797, fut terminée deux ans après. Vers 1804, le libraire Kearsley lui proposa de rédiger une portion d'une encyclopédie nouvelle, entreprise par le docteur Olinthus Gregory, et il s'en acquitta avec talent et exactitude. Des lectures faites à l'institution de Surrey sur *la nature du monde matériel*, sur *la nature du monde animé*, sur celle de l'âme (*mind*), occupèrent de 1810 à 1815 quelques-uns de ses loisirs. Jusquelà Good n'avait pas encore eu le titre officiel de médecin. Le diplôme lui en fut donné en 1820 par le collège Mareschal, d'Aberdeen. Il publia à la fin de cette année un *Système physiologique de nosologie*, et en 1822 un ouvrage beaucoup plus étendu, *l'Étude de la médecine*, dont l'objet était d'unir dans un système général les différentes branches de la science médicale, qui d'ordinaire

avaient été traitées séparément. Cette tentative hardie eut un grand succès, et l'auteur reçut à ce sujet les félicitations des hommes les plus capables de prononcer. Ce fut un des derniers ouvrages qu'il lui fut donné de publier. Il mourut à Shepperton en Middlesex, dans la maison de sa fille chérie, mistriss Neale, le 2 janvier 1827. John Mason Good était membre de la société royale de Londres et de plusieurs autres corps savants. Il joignait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Sa conversation était à la fois agréable et substantielle. Avec des facultés du premier ordre, il avait le rare avantage de pouvoir les exercer partout, au milieu du bruit, sans perdre le fil de ses idées. Voici la liste de ses productions: 1^o *Maria*, ode élégiaque, 1789, in-4^o; 2^o *Dissertation sur les maladies des prisons et des asiles pour les pauvres*, 1795, in-12; 3^o *Histoire de la médecine*, en tant qu'elle se rapporte à la profession d'apothicaire, 1795, in-12. Good était alors membre d'une association générale pharmaceutique, dont l'objet principal était de maintenir la distinction entre l'apothicaire et le droguiste. 4^o *Dissertation sur les meilleurs moyens d'employer les pauvres dans les ateliers de paroisse*, 1798, in-8^o; 2^e édit., 1805; 5^o *Seconde adresse aux membres de la corporation des chirurgiens de Londres*, 1800; 6^o *le Triomphe de la Grande-Bretagne*, ode, 1803; 7^o *le Cantique des cantiques*, ou *Idylles sacrées*, trad. de l'hébreu, avec des notes, 1805, in-8^o; 8^o *Mémoires sur la vie et sur les écrits du docteur Alexandre Geddes*, 1805, in-8^o; 9^o *Lucrèce sur la nature des choses*, trad. du latin avec des notes philologiques et explicatives, et le texte original, 1803, 2 vol. in-4^o; 10^o *Essai de technologie médicale*, 1810; 11^o *le Livre de Job*, trad. de l'hébreu, et rendu à l'ordre naturel, avec des notes critiques et illustratives, 1812, in-8^o; 12^o *Système physiologique de nosologie*, avec une nomenclature corrigée et simplifiée, 1820, in-8^o; 13^o *Étude de la médecine*, 1822, 4 vol. in-8^o; 2^e édit., 1823, 5 vol. in-8^o; une quatrième édition a été donnée par Samuel Cooper, Londres, 1856, 4 vol. in-8^o; 14^o *Le livre de la nature*, 1826, 5 vol. in-8^o. C'est le recueil des lectures qu'il avait faites à l'institution de Surrey. 15^o *Récits de la révolution de 1688*; 16^o *Essai sur la Providence* (inséré dans des *Mémoires* que le docteur Olinthus Gregory a publiés, en 1828, sur *Mason Good*, avec portraits); 17^o une partie de la *Pantologia*, ou encyclopédie, dont nous avons parlé; 18^o un grand nombre d'articles dans les recueils périodiques *reviews* et *magazines*, notamment dans la *British Review*; *Examen du système phrénologique des docteurs Gall et Spurzheim*; du caractère de Moïse, par Townsend; de la *Mithridate*, ou *Histoire des langues*, d'Adelung; de la *grammaire chinoise*, du docteur Marsham; de Sismondi, sur la *littérature espagnole*. Good a laissé en manuscrit des traductions des *Psaumes* et du livre des *Proverbes*. Olinthus Gregory a publié en anglais: *Mémoires sur la vie, les écrits et le caractère de Good*, Londres, 1828, in-8^o. L.

GOODALL (GAUTHIER), savant antiquaire écossais, né vers 1706, dans le comté d'Angus, fut nommé en 1753 gardien suppléant de la bibliothèque des avocats d'Édimbourg. Il mourut pauvre dans cette ville, le 28 juillet 1786. On a de lui une introduction en latin à la *Chronique de Fordun*, qu'il publia à la tête d'une édition de cette chronique, et qui fut ensuite traduite en anglais, Londres, 1769; et une justification de la reine Marie d'Écosse, 1751, 2 vol., écrite avec chaleur dans les principes jacobites, et qui n'en fut pas moins bien accueillie du public. Elle est intitulée *Examen des Lettres qu'on prétend avoir été écrites par Marie à Jacques, comte de Botwel*. Il donna aussi, la même année, une édition, avec des notes correctives, de l'ouvrage de sir John Scott, *État chancelant des hommes d'État écossais*. On cite de lui quelques autres écrits de peu d'étendue. L.

GOODWIN (JEAN), théologien anglais, né en 1595, se fit remarquer dans la révolution de 1640 autant par la violence de ses principes républicains que par ses talents dans la controverse. Nommé en 1655 à la cure de St-Étienne Coleman-street à Londres, il en fut expulsé en 1643 pour avoir refusé d'administrer le sacrement indistinctement (*promiscuously*) à ses paroissiens. Il ne craignit pas d'écrire une justification de la mort de Charles I^{er}. A la restauration, cet ouvrage, qui a été réfuté par Neal, fut brûlé par la main du bourreau, et l'auteur fut excepté de l'amnistie générale accordée aux rebelles. Il mourut en 1665. On a de lui de nombreux écrits, la plupart en faveur des opinions arminiennes. L.

GOOL (JEAN VAN), peintre hollandais, né à la Haye en 1685, mort en 1757, fut élève de Simon Van Der Does, et étudia particulièrement la manière de Paul Potter. Ses tableaux sont estimés pour la fermeté de la touche et l'agrément de la composition. Il a écrit en hollandais une *Biographie des peintres flamands et hollandais*, en 2 volumes in-8^o, enrichie de portraits, la Haye, 1750 et 1751; ouvrage assez vide d'instruction et dénué de goût. M—ON.

GORAN, roi d'Écosse, succéda en 501 à son frère Congal. Il fut d'abord un prince pieux et juste. Il persuada aux Pictes de rompre leur alliance avec les Saxons, et de s'unir avec les Écossais et les Bretons contre ce peuple, afin qu'en faisant cause commune on parvint à chasser ces étrangers. Les chroniques rapportent que le roi Arthur dut une partie de ses succès aux secours que lui donna Goran. Ce dernier, sur la fin de son règne, dévia des principes qu'il avait d'abord suivis. Les exactions qu'il permettait à son justicier exaspérèrent tellement ses sujets, qu'il se forma contre lui une conspiration dont il fut la victime en 555. E—S.

GORANI (le comte JOSEPH), littérateur et révolutionnaire italien, était né à Milan en 1744, d'une ancienne et noble famille qui avait donné son nom à la rue qu'elle habitait. Il fit dans cette ville de très-bonnes études; mais, d'un caractère

inquiet et turbulent, il contribua beaucoup dès sa jeunesse à semer dans la Péninsule des germes de révolution et de démocratie. Lié avec des hommes célèbres qui professaient les mêmes opinions, tels que Beccaria, Verri et Frisi, il fut affilié de bonne heure à la fameuse société du *Café*, espèce de club où se composait et se publiait, sous ce titre, un recueil périodique dans lequel étaient discutées avec beaucoup de liberté des questions de morale et de politique. Cette société s'était mise en correspondance avec le parti philosophique, qui semait aussi dans le même temps en France des germes de révolution. Le baron d'Holbach, Diderot, d'Alembert et Voltaire avaient été les promoteurs et les affiliés de la société du *Café*, et ils lui donnaient souvent des instructions et des conseils; mais, de même qu'en France, cette société avait rencontré à Milan un rude adversaire dans le Piémontais Baretto, qui, comme un autre Fréron, publiait périodiquement, sous le titre de *Fouet littéraire* (*Frusta letteraria*), une censure très-vive des opinions et des écrits de la troupe du *Café*, dans les rangs de laquelle Gorani se fit remarquer dès l'année 1770 par la violence de ses discours et de ses attaques contre tous les gouvernements, et surtout par son *Traité du despotisme*, en 2 volumes in-8°, qu'il n'osa pas signer, mais qui fut très-répondant dans les différents États d'Italie, dont il offrait la plus amère censure. Dès que la révolution de France éclata, la société du *Café* en prit hautement la défense, et Gorani se mit en correspondance avec ses principaux chefs, entre autres avec le maire de Paris Bailly, qui demanda pour lui à l'assemblée nationale le titre de *citoyen français*. Ce protecteur avait déjà disparu de la scène politique lorsque Gorani se rendit à Paris au commencement de l'année 1792. Il s'y lia avec tout ce que le parti révolutionnaire avait de plus exalté, et il écrivit dans divers journaux, notamment dans le *Moniteur*, sous le titre de *Lettres adressées à divers souverains*, tels que les rois d'Angleterre, de Sardaigne et le pape, de violentes diatribes contre le malheureux Louis XVI et contre ces souverains eux-mêmes, avec des apologies aussi odieuses que ridicules de tout ce qui se passait alors en France. Il forma ensuite de tout cela un gros volume qui parut en 1795, sous le titre de *Lettres aux souverains sur la révolution française, adressées à son ami Charles Pougens*, Paris, in-8°. Gorani publia encore dans le même temps, sous le titre de *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux États d'Italie* (Paris, 1795, 3 vol. in-8°), une satire très-amère des cours et souverains de la Péninsule. Ce fut alors que la noblesse lombarde le rejeta de son sein, et qu'il fut banni et dépouillé de ses biens par une décision de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan, pour s'être mal conduit à Paris (ce furent les termes de l'arrêt). L'historien Botta rapporte qu'à la même époque un envoyé de Venise, qui se trouvait en

Suisse, mandait au sénat de cette république qu'un certain Gorani, le même qui avait écrit des *Monitoires en forme de lettres à tous les rois de l'Europe*, était destiné par le gouvernement de France à devenir l'instrument d'une révolution en Italie; qu'il était accompagné de six satellites tout prêts à exécuter ses ordres, et pis encore au besoin; que ce Gorani avait déjà soulevé la Pologne et soulèverait aussi l'Italie; que la conjuration de Naples était son ouvrage; qu'il tendait des pièges à tous les gouvernements de la Péninsule; que cet homme était capable des plus grandes entreprises, et qu'il fallait se défier de lui... On ne peut nier qu'à côté de quelques exagérations sur l'importance du rôle que jouait Gorani, le diplomate vénitien n'eût fait à son gouvernement un portrait assez exact du propagandiste lombard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Gorani se rendit alors sur la frontière de Suisse avec une mission secrète du comité de salut public relative à l'Italie, où il s'agissait sans doute de porter la révolution; mais que l'envoyé d'Autriche à Berne, M. de Buols, s'opposa à ce qu'il lui fût permis de traverser la Suisse. La chute de Robespierre changea ensuite complètement la position de Gorani, qui s'était fort attaché à son gouvernement. S'étant retiré à Genève, il y vécut dans une telle obscurité qu'il ne reparut pas même en Italie lorsque les portes de sa patrie lui furent ouvertes par les victoires des Français, et qu'on le crut tout à fait mort; si bien que les auteurs du *Dictionnaire historique* publièrent sa nécrologie en 1804. Il vécut cependant encore longtemps à Genève dans un état misérable, et il y mourut le 12 décembre 1819. Outre les écrits que nous avons cités, Gorani avait publié : 1° *Éloges philosophiques de deux célèbres Florentins, Salluste-Ant. Bandini, archidiacre de Sienne, et le docteur Redi, premier médecin du grand-duc de Toscane*; 2° *Plan d'instruction publique*, 2 vol. in-8°; 3° *Traité de l'impôt*, 1772, in-8°; 4° *Recherches sur la science du gouvernement*, ouvrage traduit en français par Ch. Guilloton-Beaulieu, sur un exemplaire corrigé par l'auteur, Paris, 1792, 2 vol. in-8°; 5° *Lettre d'un citoyen français au duc de Brunswick*, Paris, 1795, in-8°; 6° *Prédiction sur la révolution française*, Londres (Genève), 1795, in-8°. M—D J.

GORCY (PIERRE-CHRISTOPHE), ancien médecin des armées, était né à Pont-à-Mousson le 19 mars 1758, et mourut à Metz le 16 décembre 1826. Entre autres ouvrages, on a de lui : 1° *Mémoire extrait d'un journal d'observations faites pendant l'année 1792 dans les armées françaises du Nord, du Centre et des Ardennes*, Metz, an 8 (1800), in-12; 2° *Recherches historiques et pratiques sur l'hydrophobie*, Paris, 1821, in-8°. Le docteur Chaumas a publié l'*Éloge de Gorcey*, Metz, 1827, in-8°.

Z.
GORDIEN (MARCUS ANTONIUS), surnommé l'Africain, empereur, né à Rome l'an 157, comptait parmi ses aïeux une longue suite de personnages illustres par leurs vertus ou par les dignités im-

portantes dont ils avaient été revêtus. Son père, Metius Marcellus, descendait des Gracques, et sa mère, Ulpia Gordiana, dont il reçut le nom, était de la famille de Trajan. Aux avantages de la naissance il joignait de grandes richesses et d'heureuses dispositions pour les lettres. Dans sa jeunesse il s'appliqua à l'étude avec beaucoup d'ardeur, et composa, entre autres ouvrages, un poème en trente livres intitulé *l'Antoniniade* (1), que Capitolin cite avec éloge. Il fréquentait les écoles publiques, et ne dédaignait pas de prendre part aux discussions qui s'y élevaient. Pendant son édilité, il donna au peuple des spectacles qui surpassèrent par leur nombre et par leur magnificence tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors; il y fit combattre jusqu'à mille gladiateurs à la fois, et il abandonnait ordinairement aux spectateurs les chevaux, les taureaux, les sangliers et les autres animaux qui avaient paru dans l'arène. Gordien fut consul deux fois, la première avec Caracalla, la seconde avec Alexandre Sévère; et sa magnificence, trop resserrée dans l'enceinte de Rome, s'étendit sur toutes les villes d'Italie, où il fit célébrer des fêtes pendant quatre jours, et distribuer au peuple des vivres et de l'argent avec une profusion vraiment extraordinaire. Au sortir de son second consulat, il fut nommé proconsul d'Afrique, et l'empereur Alexandre témoigna au sénat que ce choix lui était agréable par une lettre que Capitolin a conservée. Sa réputation l'avait devancé chez ces peuples, et ils l'accueillirent avec de grandes marques de joie. Il s'appliqua à faire régner la justice, écouta le pauvre avec bienveillance, l'aida dans ses besoins, et se fit bientôt chérir à un tel point que lorsqu'il paraissait en public il était salué par ces acclamations : *Au nouveau, au vrai Scipion!*... Cependant le féroce Maximin avait succédé à Alexandre sur le trône du monde. Son intendant d'Afrique commettait par ses ordres des vexations qui furent poussées si loin, que le peuple se révolta. L'intendant fut massacré dans une émeute, et les auteurs du crime, redoutant la vengeance de Maximin, proclamèrent empereurs Gordien et son fils. Gordien, alors à Thysdrum, ignorait ce qui venait de se passer, lorsque les conjurés entrèrent dans son palais et le saluèrent du nom d'*auguste*. Ce vieillard vénérable, qui n'aspirait qu'au repos, repousse la pourpre qu'on lui présente, se jette par terre et se livre au désespoir; mais la vie de son fils est menacée. Il accepte enfin les marques fatales du souverain pouvoir, et se laisse conduire à Carthage, où ils sont reçus l'un et l'autre comme les sauveurs de la patrie. Cependant il envoie à Rome une députation chargée d'instruire le sénat de son avènement à l'empire. A cette nouvelle, la joie ne fut pas moins grande à Rome qu'elle ne l'avait été dans l'Afrique. Les sta-

tues de Maximin furent renversées, et ceux qu'on soupçonnait de lui conserver quelque attachement devinrent les victimes d'un peuple furieux (*voy. MAXIMIN*). Pendant ce temps-là, Capellien, gouverneur de Numidie, révoqué par Gordien, marche contre Carthage avec tant de précipitation qu'on ne peut assembler des troupes pour les opposer aux siennes. Les habitants qui avaient pris les armes pour Gordien, enfoncés au premier choc, prennent la fuite ou sont égorgés. Le malheureux vieillard, apprenant cette défaite et la mort de son fils, s'étrangla avec sa ceinture pour ne pas tomber vivant entre les mains de son ennemi (257). Telle fut la fin déplorable de Gordien l'ancien, prince digne d'un meilleur sort. Son règne n'avait duré que six semaines. Le sénat le mit au rang des dieux. Capitolin nous en a laissé ce portrait : « Il était d'une taille ordinaire, mais « d'une physionomie agréable, et qui avait quelque chose de majestueux. Ses mœurs étaient si « réglées qu'il ne fit jamais rien qui sentit la « passion, l'indécence ou l'emportement; il était « très-sobre, et faisait cas de la propreté au « point qu'en hiver il se baignait deux fois, et en « été jusqu'à quatre fois par jour; il avait besoin « de sommeil, et il lui arrivait même quelquefois « de s'endormir à table chez ses amis. D'ailleurs « il était laborieux, et donnait chaque jour plusieurs heures à la lecture de Platon, d'Aristote, « de Cicéron et de Virgile, dont les ouvrages lui « étaient familiers. Il avait épousé Fabia Orestilla, « de la famille des Antonins, qu'il aimait uniquement, et dont il eut une fille, mariée au consul « Junius Balbus, et un fils, qui fut tué. » Le président Favre, père de Vaugelas, a composé une tragédie intitulée *les Gordiens et Maximin* (1), en 5 actes et en vers (*voy. FAVRE*). W—s.

GORDIEN (MARCUS ANTONIUS), surnommé *le Jeune*, né vers l'an 191 de J.-C., était d'un naturel si doux que, dans son enfance, il ne pouvait voir infliger de punitions à ses camarades sans verser des larmes. Sa mémoire était excellente, et il avait beaucoup d'aptitude pour les sciences. Son précepteur, Serenus Sammonicus, fils du célèbre médecin de ce nom, lui légua par testament sa bibliothèque, composée de plus de soixante mille volumes, et il n'en fallut pas davantage, ajoute naïvement Capitolin, pour lui donner la réputation de savant. Heureusement on a d'autres preuves du mérite de Gordien, et

(1) Les belles actions d'Antonin Pie et de Marc-Aurèle étaient le sujet de ce poème. Gordien écrivit aussi en prose les *Vies* de tous les Antonins.

(1) Le titre de cette pièce est mal indiqué dans le Catalogue de la Vallière (Nyon), n° 17,240, et l'auteur y est appelé Ant. FAUR. Le même Catalogue commet une erreur bien plus grave en décrivant deux autres ouvrages poétiques du même auteur, dont il donne ainsi les titres : *Entretiens spirituels sur l'amour divin, la pénitence, le saint sacrement de l'eucharistie, et sur le rosaire*, en vers, par Ant. Faure, prés. de Grenoble, auteur du *Code Fabri*, père de Cl. Faure, sieur de Vaugelas, de l'Académie française, Paris, Chevallier, 1602, in-8° (n° 14,255); et *Stances sur la dévotion de Notre-Dame du mont de Vie*, par Ant. Faure, prés. de Grenoble, ibid., 1602, in-8° (n° 14,081). On a traduit mal à propos par prés. de Grenoble l'abréviation P. D. G., qui signifiait *président de Genevois* (*voy. Goujet, Bibliothèque française*, t. 12, p. 498).

chacun sait qu'il était très-instruit, surtout en droit. Cependant l'étude ne l'empêchait pas de se livrer à toutes sortes de plaisirs; il mangeait peu, excepté des viandes froides et des fruits, et il faisait usage d'un vin dans lequel il avait fait infuser des plantes aromatiques. Il aimait les femmes avec excès, et il eut à la fois jusqu'à vingt-deux concubines. Son père, qui le voyait avec peine s'abandonner à des goûts qui devaient abrégier sa vie, lui en faisait de tendres reproches; mais la passion l'emportait sur les sages leçons de son père. Héliogabale le fit questeur; il parvint ensuite à la préture et au consulat, et il devint enfin lieutenant de son père en Afrique. Il commandait les habitants de Carthage, qui marchèrent volontairement contre Capellien; la plupart étaient mal armés et peu aguerris; un orage qui éclata avant le combat mit le désordre dans leurs rangs, ils cédèrent au premier choc. Les soldats de Capellien en firent un horrible massacre, et poursuivirent les fuyards jusque dans les rues de Carthage. Gordien, tué en combattant, fut laissé parmi les morts: il était âgé de quarante-six ans. Le sénat lui décerna, ainsi qu'à son père, le titre d'auguste, et le mit au rang des dieux. On conservait de cet empereur, au temps de Capitolin, des pièces en vers et en prose qui annonçaient, dit-il, plus d'imagination que de goût. W—s.

GORDIEN (MARCUS-ANTONIUS), surnommé le *Pieux*, neveu du précédent, était fils de Metia Faustina et de Junius Balbus, personnage consulaire. Lorsque la nouvelle de la mort de son aïeul et de son oncle parvint à Rome (l'an 257), les sénateurs élurent empereurs Maxime et Balbin, qu'ils crurent capables de s'opposer avec succès aux projets de Maximin; mais le peuple et l'armée, qui avaient en vénération le nom de Gordien, demandèrent à grands cris qu'on leur adjoignît un de ses descendants. Gordien, âgé seulement de douze ans, fut donc créé César et présenté au peuple, qui l'accueillit par de vives acclamations. Quelques jours après, l'emportement de Gallienus contre deux prétoriens qui s'étaient introduits dans le sénat fut le signal d'une violente sédition. Les citoyens s'entr'égorgèrent, et l'autorité de Balbin était méconnue: la présence du jeune Gordien, vêtu de la pourpre et porté sur les épaules d'un homme de haute taille, suffit pour apaiser le tumulte et rétablir le calme, tant était grande l'affection que les Romains conservaient à cette illustre et malheureuse famille. Mais le ressentiment des prétoriens contre le sénat n'était qu'étouffé: le massacre de Balbin et de Maxime (*voy. BALBIN*) en fut la suite funeste. Gordien, par leur mort, se trouva seul empereur en 258, à l'âge de treize ans. Ce jeune prince était doué des qualités les plus propres à le faire aimer. Une figure régulière, de beaux traits, des manières franches et ouvertes, un abord facile et gracieux, le goût des lettres et celui des armes, le rendirent bientôt l'idole

du peuple et des soldats. Dans les commencements de son règne il fut entouré de flatteurs qui lui firent commettre des fautes; mais ayant épousé, à l'âge de seize ans (241), Fabia Sabina Tranquillina, fille de Mysithée, il nomma préfet du prétoire son beau-père, homme instruit et vertueux, et ne se conduisit plus que par ses avis. Cet habile ministre fit respecter les lois en apportant la plus grande sévérité dans le choix des magistrats, rétablit la discipline dans l'armée en renvoyant des légions ceux que l'âge rendait impropres au service, eut soin que les soldats fussent bien armés et bien nourris, et sut à la fois s'en faire craindre et aimer. Pendant ce temps-là Sapor, roi de Perse, entre dans la Mésopotamie, s'empare de Nisibe et de Carrhes, et se dispose à faire le siège d'Antioche. A cette nouvelle, Gordien se prépare à la guerre (1): il part au printemps de l'année 242, chasse les barbares qui s'étaient établis dans la Thrace et dans la Mésie, et marche contre les Perses avec une telle rapidité, que Sapor, effrayé, s'enfuit derrière l'Euphrate. Là, Gordien l'ayant atteint, il l'oblige d'abandonner toutes ses conquêtes. Le sénat lui décerna les honneurs du triomphe pour cette victoire mémorable, la seule qu'il devait remporter. Mysithée, à qui Gordien se plaisait à renvoyer la gloire de ses premiers succès, mourut empoisonné, dit-on, par Julius Philippe, et ce monstre lui succéda dans la place de préfet du prétoire. Philippe (*voy. ce nom*) était aussi ambitieux que perfide, et il ne regarda le rang où il venait de monter que comme un moyen d'arriver au trône. Il s'appliqua à détourner les soldats de la fidélité qu'ils devaient à Gordien, les mécontenta par des marches forcées dans des déserts où il les laissait manquer de vivres, favorisa secrètement leurs plaintes, s'attacha les chefs par des présents, et réussit enfin à se faire nommer empereur. Les amis de Gordien firent de vains efforts pour ramener les soldats à leur devoir; tout ce qu'ils purent obtenir par accommodement, c'est que Philippe serait associé à Gordien comme son collègue et son tuteur. Quelques mois après, ce malheureux prince avait cessé de vivre. Capitolin rapporte que Gordien voulut essayer de ressaisir le pouvoir en haranguant les soldats, mais que, voyant ses reproches et ses plaintes sans effet, il s'abassa jusqu'à demander pardon à Philippe de sa témérité, et que celui-ci ordonna qu'on se saisît de sa personne, et le fit mettre à mort après un court délai. Crévier a remarqué les invraisemblances de ce récit; et d'ailleurs, si Philippe se fût rendu ouvertement coupable d'un si grand crime, comment aurait-il osé écrire au sénat que Gordien était mort de maladie? Il lui fit de magnifiques obsèques, recueillit ses cendres, qu'il envoya à Rome, et permit aux soldats de

(1) C'est la dernière fois que les historiens font mention de l'ouverture du temple de Janus.

lui élever un tombeau de marbre dans le lieu de sa mort, à Guîlthe, près de Circesium (Karkisia), sur les bords de l'Euphrate. Ce prince périt au commencement de mars 244, à l'âge d'environ 20 ans, dont il en avait régné cinq et huit mois. Le sénat le mit au rang des dieux. Capitolin dit que l'avènement de Gordien à l'empire avait été marqué par une éclipse totale de soleil, ce qui fit augurer que son règne serait court. Il ajoute que ses assassins, au nombre de neuf, furent réduits dans la suite à se tuer des mêmes épées dont ils l'avaient percé. On avait dit la même chose des assassins de César. On peut consulter sur l'histoire des Gordien : 1^o Hérodien, auteur contemporain, Capitolin, Tillemont, Crévier, etc.; 2^o l'*Histoire des quatre Gordien*, par l'abbé Dubos (1). On sait que le système de cet écrivain n'a point prévalu (*voy. Dubos*). 3^o *Lettre touchant l'histoire des quatre Gordien*, etc., par Ant. Galland, Paris, 1696, in-12. C'est une réfutation de l'ouvrage précédent. 4^o *Cuper* (Gisb.) *historia trium Gordianorum*, Deventer, 1697, in-8^o. 5^o *Pro quatuor Gordianorum historia vindicia*, Paris, 1700, in-8^o. C'est une réponse de l'abbé Dubos aux critiques dont son ouvrage avait été l'objet. 6^o *Dissertation sur une médaille de Gordien Pie, frappée à Sinope*, par l'abbé de Fontenu, mémoires de l'Académie des inscript., t. 10. 7^o *Sperling* (Otto) *ad nummum Fabie Sabine Tranquilline imperatoris Gordiani tertii uxoris dissertatio*, Amsterdam, 1688, in-8^o (2). W—s.

GORDIEN FULGENCE (FABIUS-CLAUDIUS-GORDIANUS-FULGENTIUS) paraît avoir été un moine obscur du 5^e ou du 6^e siècle. On peut placer sa naissance vers l'an 468, et sa mort vers 555. On ne connaît d'ailleurs aucune circonstance de sa vie; car le peu qu'on en trouve dans quelques auteurs se rapporte à d'autres personnages du même nom. L'éditeur de son ouvrage nous laisse même dans l'incertitude sur l'authenticité du manuscrit qui lui a servi de texte. Il nous apprend seulement qu'il existait dans la bibliothèque de la Sorbonne, et qu'il était attribué au saint évêque de Ruspe, assertion dont la fausseté, prouvée depuis longtemps, ne peut plus laisser aucun doute. Sanderus en connut un autre, incomplet comme le premier, et dans lequel Gordien porte le prénom de Flavius au lieu de Fabius. Les bollandistes, qui cependant ont suivi ce même manuscrit, n'ont

pas tenu compte de cette variante. Cette production bizarre, intitulée, suivant Fabricius, *Opus mirificum sine litteris in libell. XXII distrib.*, fut publiée par J. Hommey, sous ce titre : *Liber absque litteris de ætatibus mundi et hominis absque A, absque B, etc., etc., auctore F. Gordiano*. Poitiers, 1694 (1), in-8^o. Un second titre, dans lequel il n'est point question d'*Opus mirificum*, qui ne se trouve sans doute que dans les manuscrits, annonce que l'ouvrage est divisé en vingt-trois volumes; et dans une note à la fin, on lit vingt-quatre, conformément au nombre des lettres de l'alphabet, qu'il est naturel de supposer que Gordien voulait remplir. Or, de ces vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre livres annoncés et promis, l'édition du P. Hommey n'en renferme que treize, plus un supplément qu'il paraît avoir composé lui-même, ce qui fait en tout quatorze, et comprend tout l'alphabet jusqu'à la lettre O inclusivement. Cet ouvrage n'est pas tout à fait aussi ridicule qu'on pourrait le présumer d'après son titre. Ménage a raison cependant de le juger *fort impertinent, soit pour le style, soit pour les pensées*. S'il reste encore des lecteurs dont la curiosité n'aurait été découragée ni par le titre du livre, ni par le jugement de Ménage, et qui ne seraient effrayés que du nombre des volumes qu'il leur faudra dévorer pour la satisfaire, qu'ils se rassurent; car les plus considérables de ces volumes ont au plus deux ou trois pages d'impression. Il ne nous reste plus à expliquer à ceux qui n'auraient pas compris toute la finesse de cette expression, *absque litteris*, ce qu'il y avait de spirituel dans cet ouvrage aux yeux de son auteur, et ce qui, pour une certaine classe d'amateurs, en fait tout le mérite : c'est que dans chaque livre, volume ou chapitre, une lettre de l'alphabet est progressivement retranchée, selon son ordre numérique. Ainsi le premier chapitre, consacré à Adam, est annoncé comme ne devant point contenir d'A; le second, consacré à Abel, point de B. Qu'on nous demande maintenant pourquoi, dès le titre, l'auteur a fait infraction à la règle qu'il s'était prescrite, nous dirons sans détour que nous n'en savons rien. On voit d'un coup d'œil combien ce travail est ingénieux et surtout utile. Encore si quelque plaisir pouvait consoler de tant de peine perdue! mais il n'en est rien. La triste manie de ces sortes d'ouvrages, que l'on nomme lipogrammatiques, et qu'un écrivain moderne a fort agréablement appelée *l'esprit des sots*, n'est rien moins que neuve. Nous ne nous ferons point scrupule d'emprunter à l'élégant historien de toutes ces savantes folies de l'esprit humain quelques-uns des souvenirs de la science élognastique. On sait que Théocrite s'étudiait quelquefois à donner à ses vers la forme d'un objet matériel : par exemple, celle d'une syrinx,

(1) Cet abbé suppose un quatrième Gordien, fils du jeune Africain, et créé César en même temps que son père et son aïeul furent faits empereurs.

(2) Nous avons des médailles des trois Gordien; mais celles qui appartiennent aux deux premiers sont d'une grande rareté. La courte durée de leur règne n'a pas permis de multiplier ces monuments. On n'en connaît point en or d'authentiques. Ces princes prennent sur leurs médailles d'argent et de bronze le surnom d'*Africain*. Gordien père est décoré, sur celles qui sont frappées en Égypte, du titre de *semmos* (*generabilis*), qui n'est donné sur ces médailles qu'à cet empereur. Les colonies et les villes grecques n'en ont point fait frapper pour les deux Gordien; au moins nous n'en connaissons pas. Celle de Samos, citée par Beauvais, du cabinet d'Ennery, et que nous possédons aujourd'hui, est fautive. Les médailles de Gordien III sont très-communes; l'on en trouve dans tous les métaux. T—s.

(1) C'est la date que donne Fabricius, sans doute d'après un article du *Journal des savants* de la même année; mais l'exemplaire que nous avons sous les yeux est de 1696.

à chaque vers de laquelle il retranchait une lettre désignée. Pindare ne dédaigna pas ce genre ; il avait fait pour s'y exercer une ode sans S, si l'on en croit Eustathe, qui ne mérite pas toujours une confiance entière, surtout lorsqu'il compile Athénée. Lasus d'Hermione, placé par quelques-uns au rang des sept sages de la Grèce, composa une ode intitulée les *Centaures*, et un hymne à Cérès, où l'S ne paraissait jamais, bien différent d'Euripide, dont le *sigmatisme* est devenu proverbe. Nestor, qui naquit à Laranda, ville de Lybie, et vivait du temps de l'empereur Sévère, composa toute une Iliade lipogrammatique. Chacun des vingt-quatre chants excluait tour à tour une des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Tryphiodore, dont il nous reste un petit poème sur la prise de Troie, fit une Odyssée à l'imitation de l'Iliade de Nestor. On ne sera peut-être pas fâché de voir en quels termes le célèbre Addison se moque de cette espèce de maladie d'esprit. Il est question de Tryphiodore : « Ce devait être, dit « le *Spectateur*, une chose plaisante que de voir « ce poète évitant la lettre condamnée avec au- « tant de soin qu'un autre eût évité une faute « de quantité, et, quand il se trouvait trop pressé, « s'échappant à travers les différents dialectes. « L'expression la plus propre, la plus élégante « de toute la langue, était rejetée comme un « diamant taché si la mauvaise lettre s'y mon- « trait. Je crois que si cette Odyssée subsistait « encore, elle serait plus souvent citée par nos « pédants érudits que l'Odyssée d'Homère. Je ne « doute pas qu'on ne l'eût regardée comme un « des plus estimables trésors de la langue grec- « que. » Fulgence Gordien a essayé de remettre en honneur ces extravagances. L'édition que le P. Hommey a donnée du *Merveilleux ouvrage* a fait connaître en même temps un fragment lipogrammatique de Pierre de Riga, chanoine de Reims. C'est le commencement d'un poème en vers élégiaques, qui n'est autre chose qu'une récapitulation fort succincte de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce poème a été publié en entier par Polycarpe Leyser, dans son *Histoire de la poésie du moyen âge*. Nous ne croirions pas cet article complet, si nous négligions d'en indiquer au lecteur trois autres du même genre, qui sont dignes de piquer sa curiosité (voy. CERTON (Salomon), FIDÈLE (Horatio) et CARDONE (Vincent)).

G. F.—R.

GORDON (BERNARD), désigné souvent aussi sous les noms de *Gordonus* et de *Bernardus de Gordonio*, célèbre médecin de la fin du 13^e et du commencement du 14^e siècle, est classé parmi les plus éminents sectateurs des Arabes, quoiqu'il se soit souvent rapproché d'une manière remarquable et avec succès de l'ancienne école grecque. On croit avec quelque fondement que ce médecin était de Gordon, dans le Rouergue, et que, suivant l'usage du temps, il adopta le nom de sa patrie. Au reste, on ignore l'époque précise de sa naissance

et celle de sa mort, ainsi que les détails de sa vie littéraire et privée. Gordon nous apprend cependant lui-même dans la préface de son *Lilium*, etc., qu'il débutait dans l'enseignement de la médecine à Montpellier en 1285, et qu'il y lut le traité dont il s'agit en 1505. Quelques auteurs ont prétendu qu'il mourut dans la même année, et d'autres assurent au contraire qu'il existait en 1518; ce qui paraît beaucoup plus probable, d'après le grand nombre d'écrits de Gordon dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous, et dont voici les titres : 1^o *De medicamentorum gradibus*; 2^o *De marasmo*; 5^o *De theriaca*. Ces trois ouvrages, restés manuscrits, ont été connus dans la suite par une notice que Jean-George Schenck a insérée dans la *Biblia iatrifica* qu'il a publiée à Francfort en 1609. 4^o *De decem ingenijs, seu de indicationibus curandarum morborum*. C'est un traité de thérapeutique qui fut répandu par des copies multipliées et authentiques en 1296. L'auteur avait pris soin d'en fixer lui-même la date avec précision. 5^o *Lilium medicine de morborum prope omnium curatione, septem particulis distributum*. La première édition est de Naples, 1480, in-fol.; il y en a une traduction française, Lyon, 1495, in-4^o (1). Cet ouvrage, le plus étendu, le plus clair et le plus méthodique qui soit sorti de la plume de Gordon, est un traité complet de la manière de guérir toutes les maladies alors connues. Production supérieure à tout ce qui avait paru dans ce genre, elle fut justement admirée, et elle a été réimprimée plusieurs fois. On trouve dans ce traité la composition d'un collyre capable, dit l'auteur, de faire lire à un vieillard le caractère le plus fin sans le secours des lunettes; ce qui porte à croire que l'invention des lunettes remonte à une époque plus ancienne que celle qui lui est communément assignée. Le même traité nous fait connaître des médicaments conservés encore aujourd'hui dans quelques pharmacopées modernes, tels que des trochisques pour l'ulcération des reins et de la vessie, et une poudre antiépiléptique. Mais au lieu de s'en tenir là, Gordon se livre, à l'occasion de l'épilepsie, à toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire, et il donne avec naïveté des formules d'enchantement. Il est cependant difficile de trouver avant Gordon plus de connaissances en chimie, et des applications plus rationnelles à la préparation et à l'emploi des médicaments. 6^o *De victus ratione et pharmacorum usu in morbis acutis*; 7^o *De signis prognosticis*. Une discussion s'est élevée entre plusieurs érudits relativement à cet ouvrage, et il en est résulté que c'est très-probablement le même écrit dont l'objet étendu est mieux désigné sous cet autre titre : *De crisi et criticis diebus, atque prognosticandi ratione*. 8^o *De urinis et cautelis earum*, imprimé avec le *Lilium*, Venise, 1509, in-fol. Gordon manifeste encore ici la crédulité la plus

(1) Cette rare édition est décrite dans l'*Esprit des journaux* de février 1781, p. 281.

vulgaire : on ne saurait même se défendre d'un soupçon peu honorable pour sa mémoire, lorsqu'on le voit raconter les supercheries à employer pour résoudre sans hésiter des questions auxquelles des médecins éclairés et délicats ne savent et ne peuvent répondre. Après ces reproches mérités, on ne peut se dispenser de dire que Gordon montre dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages des sentiments modestes et religieux. 9° *De pulsibus*; commentaire, à ce que l'on pense, des vers latins de Gilles de Corbeil sur le même sujet; 10° *De phlebotomia*. Ce traité fut dicté en 1507. 11° *De floribus diatarum*; 12° *De conservatione vitæ humanæ a die nativitatis usque ad ultimam horam mortis*, imprimé pour la première fois à Leipsick en 1570, par les soins et avec une préface de Joachim Baudis, médecin de Breslau, et réimprimé avec les deux précédents à Lyon en 1580. Parmi les ouvrages de Gordon conservés en manuscrit à la bibliothèque de Paris, nous indiquerons son *Antidotarius* (n° 6966), écrit en 1461, et provenant de la bibliothèque du cardinal Mazarin, et son traité *De sterilitate mulierum*, manuscrit du 15^e siècle, du fonds de Baluze. Plusieurs biographes ont fait mention de Gordon; mais c'est Astruc, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*, qui a parlé de cet écrivain avec le plus d'étendue et d'exactitude.

D—G—s.

GORDON (JACQUES HUNTLEI), jésuite et savant controversiste, était issu d'une des plus illustres familles de l'Écosse, alliée même à la maison royale. Né au moment où l'hérésie de Luther et de Calvin se répandait et commençait à infester sa patrie, il quitta l'Écosse pour suivre en liberté la religion de ses pères. S'étant rendu à Rome en 1565, il entra dans l'institut des jésuites, âgé alors d'environ vingt ans, et y fit d'excellentes études. Il enseigna pendant près de cinquante ans la philosophie, les différentes parties de la théologie, la controverse et même l'hébreu, dans plusieurs villes, et notamment à Pont-à-Mousson, à Paris et à Bordeaux. La cour de Rome l'envoya en Irlande en qualité de nonce, pour y soutenir la religion catholique. Il fit en Écosse et en Angleterre des missions dans un temps fort dangereux, y confessa la foi, et y souffrit la prison et les fers. Rendu presque malgré lui à la liberté, faveur qu'il dut, à ce que l'on croit, à sa haute naissance, il parcourut dans un âge déjà très-avancé, la plupart du temps à pied, le Danemark, l'Allemagne et les autres pays de l'Europe où l'hérésie avait pénétré, toujours animé du même zèle, s'opposant aux progrès de l'erreur, cherchant à ramener à la foi ceux qui s'en étaient écartés, et y raffermissant les autres. Ce pieux et savant religieux, épuisé de fatigue, termina sa longue et laborieuse carrière le 16 avril 1620. Il était âgé de 77 ans. A toutes les vertus de son état, aux lumières les plus étendues, il réunissait une aimable simplicité, une candeur parfaite, et

la politesse d'une éducation soignée. Il ne regretta en mourant que de n'avoir pas, tandis qu'il gémissait sous le poids de la persécution, versé son sang pour la foi. On a de lui un bon traité de controverse en trois parties, intitulé *Controuersiarum fidei epitome*, Cologne, 1620, in-8°. — GORDON (Jacques Lesmore), aussi jésuite écossais, était né à Aberdeen; il prit, comme le précédent, le degré de docteur en théologie, et peut lui être comparé pour la science. Après avoir enseigné longtemps la théologie, il devint successivement recteur des collèges de Toulouse et de Bordeaux, et, dans ses dernières années, confesseur du roi Louis XIII. Il mourut à Paris le 17 novembre 1641, âgé de 88 ans. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Opus chronologicum, annorum seriem, regnorum mutationes, et rerum toto orbe gestarum memorabilium narrationem, a mundi initio ad nostra tempora complectens*, Poitiers, 1615; Cologne, 1614, 2 vol. in-fol., souvent réimprimé; 2° *Opuscula tria, chronologicum, historicum, geographicum*, Cologne, 1656; 3° un *Commentaire sur la Bible*, Paris, 1652, 5 vol. in-fol., et divers ouvrages de théologie.

L—Y.

GORDON (ROBERT), Écossais, né à Stralagh, mort vers le milieu du 17^e siècle, est auteur d'un ouvrage topographique très-estimé, intitulé *Theatrum Scotiae*, imprimé à Amsterdam, et dédié à Olivier Cromwell. On y trouve une description complète de l'Écosse, avec des cartes particulières de chaque comté. On y a ajouté le livre de Buchanan, *De jure regni apud Scotos*.

L.

GORDON (PATRIK), Écossais, qui se rendit en Russie vers la fin du 17^e siècle, fut du nombre des étrangers qui rendirent les services les plus signalés à Pierre 1^{er}; et Voltaire, dans son *Histoire* de ce prince, ne l'a pas assez apprécié. Gordon contribua, de concert avec le fameux Lefort, à former les troupes régulières, et à faire tomber l'ambitieuse Sophie ainsi que son ministre Galitzin. Dans la guerre que le czar entreprit contre les Turcs en 1696, Gordon, créé feld-maréchal, dirigea toutes les opérations, et prit la forteresse d'Asow par l'habileté de sa tactique et les prodiges de son courage. Lorsqu'en 1697 Pierre fit son premier voyage dans l'étranger, il confia le commandement de Moscou à Gordon. L'insurrection des Strelitz éclata pendant l'absence du monarque, et menaça l'empire de la plus terrible catastrophe. La sagesse et la fermeté du commandant prévinrent le danger; et les Strelitz, vaincus, eussent été massacrés tous, sans l'intervention de Gordon, qui recommanda la clémence et remit jusqu'au retour du chef le moment de la punition. Peu après le retour de Pierre, celui qui venait de lui rendre un service si important fut attaqué d'une maladie grave qui devait le conduire au tombeau. Le czar lui rendit de fréquentes visites, et s'entretint surtout avec lui des vaisseaux qu'il faisait construire : « Mais à quoi vous servent les vaisseaux, dit Gordon, si vous n'avez

« point de ports? — Mes vaisseaux trouveront des « ports, » répondit Pierre d'un ton assuré. Gordon mourut vers la fin de 1699. Le czar lui fit faire des obsèques magnifiques, auxquelles il assista lui-même. C—AU.

GORDON (ALEXANDRE D'ACHINTOUL) était parent du précédent, qui le fit venir en Russie l'an 1693, et le présenta lui-même au czar. Le monarque le reçut avec bonté; et ayant appris la fermeté et le courage que le jeune Écossais avait montrés dans une querelle avec quelques Russes jaloux des étrangers, il le nomma major; peu après, il lui donna un régiment. Si, à la bataille de Narwa, on eût suivi ses conseils, Charles XII eût éprouvé une plus grande résistance. Le colonel Gordon fut victime de l'impéritie des généraux, et devint prisonnier des Suédois, qui ne l'échangèrent qu'au bout de huit ans. Après avoir rendu à Pierre de grands services à la bataille de Licsna contre les Suédois, et en divers combats avec les Polonais, il retourna dans sa patrie, où son père venait de mourir. Il mourut lui-même en 1732, à l'âge de 82 ans. Les loisirs des dernières années de sa vie furent consacrés à la rédaction d'une *Histoire de Pierre I^{er}*, en anglais, qu'on publia trois ans après sa mort, à Aberdeen, en 2 volumes in-8°; cet ouvrage est précieux par l'exactitude des faits, dont une grande partie se passa sous les yeux de l'auteur. Ch.-A. Wichmann l'a traduit en allemand (Leipsick, 1763, 2 vol. in-8°). Les observations que le savant historien Müller, professeur à Moscou, fit sur le premier volume, sont restées manuscrites. Elles ont été longtemps entre les mains de Büsching, qui sans doute en aura tiré parti dans ses travaux historiques sur le Nord. Ce fut environ dix ans après la publication de l'ouvrage de Gordon que Voltaire publia son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, qui l'emporte beaucoup par les charmes du style et l'intérêt de la narration, mais qui, sous d'autres rapports, ne satisfait pas l'attente du public. C—AU.

GORDON (ALEXANDRE), antiquaire et artiste écossais du 18^e siècle, fut successivement secrétaire de la société d'encouragement, du club égyptien composé de savants qui avaient été en Égypte, et de la société des antiquaires de Londres : il résigna cette dernière place en 1741, et passa à la Caroline, où il était juge de paix à l'époque de sa mort, vers l'an 1750. Il était surtout estimé pour son talent comme dessinateur et pour la connaissance qu'il avait de la langue grecque. On a de lui : 1^o *Itinerarium septentrionale*, ou *Voyage dans plusieurs parties des comtés de l'Écosse et du nord de l'Angleterre*, en deux parties, avec 66 planches, 1726, in-fol.; 2^o *Supplément à l'itinéraire septentrional*, 1752, in-fol. avec 6 planches. Il a paru en Hollande en 1751 une édition latine de l'*Itinéraire*, avec le supplément. 3^o *Les Vies du pape Alexandre VI et de son fils César Borgia*, 1729, in-fol., contenant les guerres de Charles-VIII et de Louis XII en Italie, de 1492 à 1506; XVII.

traduit en français, Amsterdam, 1752, 5 vol. in-12; 4^o *Histoire complète des anciens amphithéâtres*, traduite de l'italien du marquis Scipion Maffei, 1750, in-8°; réimprimée depuis avec des additions; 5^o *Essai d'explication des figures hiéroglyphiques inscrites sur le cercueil de la momie appartenant au capitaine Lethieullier*, 1757, in-fol., avec des planches; 6^o *Vingt-cinq planches gravées de toutes les momies et autres antiquités égyptiennes qui se voient et existent en Angleterre*, 1759, in-fol. Tous ces ouvrages sont en anglais. L.

GORDON (THOMAS), célèbre écrivain politique du 18^e siècle, né vers la fin du 17^e à Kircudbright, dans la province de Galloway, en Irlande, vint à Londres après avoir fait de bonnes études classiques dont il tira parti en se livrant d'abord à l'enseignement des langues. Deux pamphlets qu'il écrivit en faveur de l'évêque Hoadly, dans la controverse bangorienne, le recommandèrent à Trenchard, poète et écrivain politique, qui l'employa en qualité de secrétaire, et finit par l'associer à ses travaux littéraires. C'est ainsi qu'ils publièrent deux ouvrages périodiques qui eurent beaucoup de vogue, *les Lettres de Caton*, commencées en 1720, et qui forment en tout 4 volumes in-12 dans l'édition de 1757, qui est la quatrième, et *le Whig indépendant*, ou *Défense du christianisme primitif*, 1728, in-8° : tous deux dirigés contre l'administration existante alors, et contre la hiérarchie ecclésiastique. Le dernier est écrit d'un style plus décent, mais avec plus de véhémence encore que le précédent. Gordon le continua seul quelques années après la mort de Trenchard, avec lequel il avait été lié d'une amitié peu commune, et dont il épousa la veuve. Il se mit ensuite aux gages de sir Robert Walpole, et composa quelques pamphlets pour défendre les mesures de ce ministre. Il publia en 1728, en 2 volumes in-fol., une traduction anglaise de *Tacite*, précédée de *Discours politiques*. Quoique la traduction ne reproduise en rien l'esprit de l'historien latin, cette publication, protégée par le ministre, eut beaucoup de succès dans un parti, succès qu'elle dut à l'enthousiasme de liberté ainsi qu'à l'expression d'une haine profonde pour la royauté et pour le sacerdoce, qu'on trouve dans les *Discours politiques*. J. Whiston, dans ses notes manuscrites, prétend que ces discours sont tirés de l'italien de Malvezzi Scipio Ammirati, et de l'espagnol de don Balthazar Alamos Barrientos. On retrouve le même caractère d'animosité dans les *Discours* dont Gordon fit précéder une traduction de *Saluste*, suivie de celle des *Catilinaires* de Cicéron, publiée en 1745, réimprimée en 1769, in-4^o, et qui, ainsi que l'ouvrage précédent, a eu un grand nombre d'éditions en différents formats. Ces commentaires ont été traduits en français (voy. DAUDÉ) : l'édition de 1782, portant sur le titre trad. de l'anglais de Gordon par M. D. S. L.; ces deux traductions furent attribuées à Silhouette. L'ouvrage fut prohibé, mais n'en eut pas moins

d'autres éditions qui se vendaient clandestinement. On n'est pas surpris qu'on en ait donné une nouvelle édition en l'an 2 (Paris, 3 vol. in-8°), dans un moment où l'on employait tous les moyens pour soutenir une république mal assurée. Gordon obtint, probablement par la protection de Robert Walpole, la place de premier commissaire pour les patentes de marchand de vin, place qu'il occupait encore lorsqu'il mourut, le 28 juillet 1750. On voit par ses écrits que sa religion se bornait au pur déisme. Comme écrivain, on lui reproche d'avoir, non-seulement dans ses traductions, mais dans tous ses ouvrages, renvoyé constamment le verbe à la fin de la phrase, conformément à la construction latine; ce qui donne à son style un air de roideur et d'affectation. Sa mort étant arrivée vers le même temps que celle de Middleton, auteur de *la Vie de Cicéron*, lord Bolingbroke dit à ce sujet : *Nous avons donc perdu le meilleur et le plus mauvais écrivain de l'Angleterre*. Quelques écrits de Gordon ont été réimprimés après sa mort, dans des recueils intitulés, l'un, *Cordial pour les esprits abattus*, Londres, 1751, 2 vol. in-12, 2^e édition; l'autre, *Les Colonnes du sacerdoce et de l'orthodoxie ébranlées*, 2 vol.; réimprimé en 1768, 4 vol. in-12. On a aussi une *Collection de traités, par feu Trenchard et Th. Gordon*, Londres, 1751, 2 vol. in-12. L.

GORDON (ANDRÉ), savant bénédictin, descendant de l'ancienne maison des ducs de Gordon, naquit en 1712 à Cofforach, dans le comté d'Angus, situé dans le nord de l'Écosse. Après avoir étudié les belles-lettres à Ratisbonne, il voyagea en Autriche, en Italie et en France. A son retour à Ratisbonne, il prit l'habit de St-Benoît dans le couvent écossais; il s'occupa alors beaucoup de la physique, étudia ensuite le droit à Salzbourg, et accepta en 1757 la place de professeur de philosophie à l'université d'Erfurth. Son zèle pour la philosophie moderne lui suscita beaucoup d'adversaires; mais il se fit connaître avantageusement dans l'Europe savante par ses belles expériences sur l'électricité. Le docteur Priestley, dans son *Histoire de l'électricité*, l'indique comme le premier physicien qui dans l'appareil électrique se soit servi d'un cylindre au lieu d'un globe. Gordon trouva aussi les moyens d'exciter tellement l'électricité d'un chat, qu'au moyen d'une chaîne de fer il enflamma de l'esprit-de-vin par les étincelles qu'il tirait du corps de cet animal. Il était un des correspondants de l'Académie des sciences de Paris. Gordon mourut le 20 août 1751. Nous ne citerons pas de lui une foule de dissertations qui ont figuré dans la guerre entre la philosophie moderne et celle de l'ancienne école. Voici ses ouvrages les plus remarquables : 1^o *Progr. de studiū philosophici dignitate et utilitate*, Erfurth, 1757, in-4°. L'auteur annonça par ce programme ses leçons de philosophie. 2^o *De concordandis mensuris*, ibid., 1742, in-4°; 3^o *Phænomena electricitatis exposita*, ibid., 1744, in-8°. Cet ouvrage a été

publié aussi en allemand, ibid., in-8°. 4^o *Diss. de spectris*, ibid., 1746, in-4°; 5^o *Philosophia utilis et jucunda*, Ratisbonne, 1745, 3 vol. in-8°; 6^o *Varia philosophiæ mutationem spectantia*, Erfurth, 1749, in-4°; 7^o *Physicæ experimentalis elementa*, ibid., 1751-1752, 2 vol. in-8°, avec fig. B-H-D.

GORDON (GUILLAUME), historien anglo-américain, né en 1729 à Hitchin dans le comté de Hereford, en Angleterre, fut élevé dans une école de *dissenters*, à Londres ou bien aux environs, et fut destiné au ministère ecclésiastique. Après avoir été pendant quelques années pasteur d'une congrégation d'indépendants à Ipswich, son inclination le décida à passer en Amérique en 1770, et il fixa sa résidence à Roxbury, près de Boston, dont il fut choisi ministre; il fut nommé en même temps chapelain du congrès provincial de Massachusetts. Au moment où éclata l'insurrection des colonies, Gordon adopta avec ardeur la cause de l'indépendance, se lia avec les hommes qui avaient le plus d'influence, et prit une part active aux affaires publiques. Ce fut, à ce qu'il paraît, en 1776 qu'il conçut le dessein de tracer l'histoire des événements qui se passaient en quelque sorte sous ses yeux. Washington, auquel il fit part de ce projet, l'y encouragea, lui donna de nombreux renseignements et lui communiqua tous ses papiers. Le congrès américain et les États de la Nouvelle-Angleterre lui permirent de prendre communication d'une grande partie de leurs archives. La lecture de la correspondance des généraux Gates, Greene, Lincoln et Otho Williams concourut encore à l'éclairer sur son sujet. Il fit aussi plus tard un usage assez étendu de la partie historique de l'*Annual register*, ouvrage périodique, publié à Londres par Dodsley et dont les relations favorables au parti de l'indépendance étaient très-goûtées en Amérique. Le docteur Ramsay lui confia le manuscrit inédit de son *Histoire de la guerre dans la Caroline*, l'autorisant à en tirer tout ce qui serait à sa convenance. Gordon retourna en Angleterre en 1786, et deux ans après publia son ouvrage par souscription et sous ce titre : *The history of the rise, etc.; Histoire de l'origine, des progrès et de l'établissement de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, contenant un tableau de la dernière guerre et des treize colonies, depuis leur origine jusqu'à cette époque*, Londres, 1788, 4 vol. in-8°. L'ouvrage se compose d'une suite de lettres, supposées écrites depuis l'année 1771 jusqu'à 1784, de Roxbury, Londres, Rotterdam, Paris. Malgré tous les secours dont l'auteur avait pu s'aider, on ne peut regarder ce livre que comme une réunion de documents authentiques très-précieux, et de faits présentés dans l'ordre chronologique avec exactitude, quoique avec un peu de partialité; les réflexions dont il les a accompagnés sont généralement communes, et son style manque de noblesse, d'élégance et même de chaleur; ce qui paraît surprenant quand on

songe à l'enthousiasme qu'il avait montré. Dans sa préface, Gordon prétend attribuer cette sécheresse de style au *respect qu'il a pour la vérité*. Heureusement pour les lecteurs, Hume, Gibbon et d'autres historiens n'ont pas été retenus par ce scrupule. Après son retour dans sa patrie, Gordon fut nommé pasteur d'une congrégation de *dissenters*, à St-Néots, dans le comté de Huntingdon; il revint ensuite vivre à Ipswich. Dans ses dernières années ses facultés intellectuelles éprouvèrent un affaiblissement tel, que les noms de ses plus intimes amis s'étaient entièrement effacés de sa mémoire, même celui de Washington, avec qui il avait été longtemps en liaison et en correspondance. Il mourut à Ipswich en 1807. On cite encore de lui un abrégé du traité de Jonathan Edwards sur *les Affections religieuses*, quelques sermons et deux pamphlets. X—s.

GORDON (GEORGE), à qui l'usage faisait donner le titre de lord, parce qu'il était fils puîné d'un duc, acquit une triste célébrité en Angleterre vers la fin du 18^e siècle. Il naquit à Londres le 19 décembre 1750 de Cosme-George, duc de Gordon, d'une des plus anciennes familles d'Écosse, et eut pour parrain le roi George II. Il servit d'abord dans la marine; mais il la quitta durant la guerre de l'indépendance américaine. Il représentait au parlement le bourg de Ludgershall dans le Wiltshire. Étranger aux deux partis qui divisent la chambre des communes, il blâmait avec la plus grande liberté, et souvent avec beaucoup d'esprit, les propositions qui lui paraissaient répréhensibles, de quelque côté qu'elles vinssent; ce qui fit dire qu'il y avait trois partis dans le parlement, savoir, le ministère, l'opposition et lord George Gordon; mais il oubliait fréquemment la modération convenable, et se permettait des sarcasmes violents, des personnalités et même des injures grossières. Les lois rigoureuses contre les catholiques avaient été adoucies par un acte qui avait passé dans les deux chambres sans opposition en 1778. Des esprits éraintifs prirent l'alarme pour la religion établie. Les démarches indiscrettes de quelques catholiques semblèrent justifier ces craintes. Il se forma donc en plusieurs endroits des associations protestantes qui avaient pour but unique d'essayer d'obtenir par les voies légales des garanties contre les abus que les catholiques pourraient faire de la nouvelle loi. Ces associations adressèrent au parlement des pétitions, dont Gordon était ordinairement l'organe; en les présentant à la chambre des communes, il s'étendait beaucoup sur le mécontentement des vrais protestants contre la loi de tolérance, les peignait comme prêts à se lever pour la combattre, et disposés à mourir pour la défense de leur foi. Dans toutes les discussions il faisait entrer la religion, interrompait les débats pour parler des affaires religieuses, et accusait les ministres d'être les fauteurs du papisme; enfin un jour il fut interrompu

par l'orateur de la chambre pour avoir dit que les Écossais regardaient le roi comme un papiste. Peu lui importait d'être rappelé à l'ordre, il n'en continuait pas moins ses diatribes. Une autre fois il se mit à lire un long pamphlet imprimé; cela ennuya tellement la chambre, que de deux cents membres qui la composaient, il n'en resta bientôt qu'une cinquantaine. Tout cela joint à la singularité de sa mise, de ses manières et même de son langage, n'annonçait pas une tête bien saine; ce qui se passa l'année suivante le démontra encore mieux. L'association protestante de Londres tenait des assemblées auxquelles Gordon assistait régulièrement. Le 29 mai 1780 il représenta vivement les dangers que courait la religion protestante, exhorta à l'union pour s'opposer aux progrès alarmants du papisme, et enfin proposa que le vendredi suivant, 2 juin, à dix heures du matin, toute l'association se trouvât dans une place immense appelée St-George's Field, et située sur la rive droite de la Tamise, pour aller de là tous ensemble à la chambre des communes, où il présenterait la pétition des protestants. Cette motion fut accueillie par les plus vifs applaudissements. Gordon ajouta que, si au jour fixé il y avait moins de vingt mille personnes, il ne présenterait pas la pétition; et en même temps il recommanda expressément de ne pas troubler le bon ordre. Mais les hommes paisibles ne faisaient plus partie de ces assemblées, où ils avaient d'abord formé la majorité. Gordon n'avait donc plus avec lui que des hommes aveuglés par un faux zèle ou poussés par des intentions perverses. Une foule prodigieuse se rassembla dans St-George's Field; on en évalua le nombre à plus de cent mille personnes; elle se sépara en trois corps pour passer la Tamise sur chacun des ponts qui unissent les deux rives de ce fleuve, et arriva vers deux heures et demie au parlement, qu'elle investit aussitôt. Un énorme rouleau de parchemin, qu'un homme avait bien de la peine à porter, contenait la pétition revêtue de toutes les signatures. La foule qui s'était emparée des avenues ne tarda pas à s'abandonner à la plus affreuse licence. Plusieurs pairs et deux membres de la chambre des communes furent outragés, battus ou volés, en se rendant à leur poste; des voitures furent brisées. La populace serait même entrée dans la chambre haute sans la fermeté et la prudence de l'huissier. La chambre basse était en quelque sorte bloquée; car la foule se pressait contre la porte même de la salle d'assemblée: la séance fut remplie des débats relatifs à ce qui se passait. Gordon présenta sa pétition, signée, disait-il, par cent vingt mille protestants qui demandaient le rappel de l'acte passé dans la dernière session en faveur des catholiques, et proposa qu'elle fût aussitôt prise en considération; ce qui n'eut pas lieu, parce que c'était contraire aux usages de la chambre. Dans l'intervalle Gordon fut plusieurs fois requis de disperser sa

troupe ; il l'engagea en effet à se retirer en lui promettant que le mardi suivant on s'occuperait de la pétition, et l'exhortant à se fier aux bonnes intentions du roi ; mais en même temps il indiquait les membres qui s'opposaient à ce que l'on prit la pétition en considération. Dès que la séance fut levée la foule se sépara, et la plupart de ceux que le zèle religieux avait seul ameutés se retirèrent ; les bandits qui s'étaient joints à eux se répandirent dans la ville, où ils brûlèrent et pillèrent trois chapelles catholiques. Un détachement de soldats arriva trop tard pour prévenir le dégât. On prit treize de ces misérables ; les autres s'enfuirent. Le lendemain il ne se passa rien, et déjà les gens sages se réjouissaient de ce que l'ardeur des zéloteurs s'était amortie ; mais ceux qui avaient allumé l'incendie, voyant que l'on ne prenait que de faibles mesures pour empêcher le mal, recommencèrent le dimanche soir à exciter la multitude. Un rassemblement de plusieurs milliers de personnes se forma rapidement dans le Moorfields, et, aux cris de *Point de papistes ! mort au papisme !* se livra à de nouveaux excès, pilla les chapelles catholiques et les maisons de plusieurs particuliers, entre autres celle de sir George Saville, auteur du bill de tolérance ; la foule insulta les détachements de soldats envoyés contre elle, mais finit par se séparer vers neuf heures et demie. Vainement l'association protestante avait fait circuler dans la matinée une résolution pour conjurer tous les vrais protestants de montrer leur attachement à leur religion par une conduite tranquille et conforme aux lois, le désordre fut au comble le mardi, jour fixé pour s'occuper de la pétition. La multitude se rassembla de nouveau autour du parlement, et les scènes du vendredi se répétèrent. La chambre des pairs, malgré l'assurance donnée par un des ministres que toute l'autorité de la constitution avait été mise en usage pour assurer la liberté des délibérations, leva sa séance. La chambre des communes déclara qu'aucun de ses actes ne pouvait avoir de caractère légal tant qu'elle serait ainsi assiégée par une populace furieuse. Un membre demanda qu'aussitôt que le calme serait rétabli on délibérât sur les pétitions des protestants. Alors Gordon s'écria que, si la chambre fixait un jour pour ouvrir la discussion, il ne doutait pas que la foule ne se retirât paisiblement. Le capitaine Herbert, membre de la chambre, voulait que l'on chassât Gordon ; cette demande déplut. Alors Herbert observa que Gordon portait à son chapeau une cocarde bleue, signe de ralliement adopté par la multitude, et dit que, s'il ne l'était pas à l'instant, il allait la lui arracher ; Gordon la mit dans sa poche. A six heures la séance fut levée ; Gordon engagea les mutins à se séparer ; mais une partie d'entre eux détela ses chevaux et traîna sa voiture en triomphe, et l'autre se dispersa à l'apparition d'un corps de troupes à cheval à la tête duquel

était un magistrat. A sept heures l'émeute reprit une nouvelle force : un grand nombre de maisons et des chapelles furent pillées ; la grande prison de Newgate fut forcée, tous les malfaiteurs qu'elle renfermait augmentèrent le nombre des bandits et allèrent ouvrir les autres prisons. Une seule fut sauvée par la fermeté du geôlier. La populace, maîtresse de Londres, de Westminster, signalait sa fureur de toutes les manières. La terreur des citoyens était au comble : toutes les maisons furent illuminées par ordre des mutins pour célébrer leur triomphe. Le mercredi le pillage et l'incendie continuèrent ; on voyait en plus de vingt endroits les flammes étendre leurs ravages sur les prisons et sur les maisons particulières ; les rues étaient remplies d'infortunés qui, chargés de ce qu'ils pouvaient sauver, fendaient l'air de leurs cris ; et d'un autre côté des misérables, ivres de vin et de fureur, couraient, en vomissant les plus horribles imprécations, se joindre aux incendiaires. On frémit encore en songeant à quels maux l'Angleterre eût été livrée si les rebelles eussent commencé par porter leur fureur contre la banque et les établissements publics, dépôt de la fortune et de tous les titres de propriété des citoyens et de l'État. La multitude se dirigeait sur la banque lorsqu'elle fut arrêtée dans sa marche. Dès le lundi le gouvernement avait publié une proclamation qui assurait une récompense de cinq cents livres sterling à quiconque découvrirait un individu coupable des excès commis jusqu'alors. Des mutins arrêtés avaient été interrogés ; mais leurs complices avaient redoublé leur fureur. Le mardi le lord maire était occupé à communiquer au conseil de ville sa correspondance avec les ministres sur les moyens de faire cesser le tumulte. L'incertitude, la peur, semblaient entraver les opérations des ministres et des magistrats. Mais des troupes arrivèrent de différents points, et des compagnies de volontaires se formèrent. Le mercredi le roi autorisa par une proclamation les militaires à disperser les rassemblements par la force, sans attendre les ordres de l'autorité civile. Cet acte de vigueur sauva la banque, la ville de Londres et l'État. On fit feu sur la populace et tout rentra dans l'ordre. Le 19, le premier ministre informa la chambre des communes que le roi avait donné l'ordre d'arrêter Gordon comme coupable de haute trahison. La chambre vota une adresse au monarque pour le remercier de cette communication. Le procès de Gordon commença le 5 février 1781 : cet insensé fut défendu par Erskine. Le jury l'acquitta parce que les débats n'avaient pas prouvé qu'il eût assemblé la foule dans de mauvaises intentions. Lorsque l'on apprit en Écosse qu'il avait été acquitté il y eut de grandes réjouissances, et l'on ouvrit une souscription pour l'indemniser des frais que son procès lui avait occasionnés. Gordon continua de prendre à tout propos la défense de la foi protestante et

de se mêler des affaires publiques, mais le peu de suite qu'il y mit engagea ses amis à le prier de s'en abstenir. Ce fut apparemment pour se conformer à cette exhortation qu'il ne comparut pas comme témoin devant la cour ecclésiastique ; ce qui lui attira une sentence d'excommunication de l'archevêque de Cantorbéry. D'un autre côté, ayant publié un pamphlet incendiaire, et s'étant permis des expressions injurieuses contre la reine de France et contre l'ambassadeur de ce pays, il fut en 1788 traduit devant la cour de justice, où il refusa en prêtant serment de baisser le livre des Évangiles, et proféra des discours si extravagants et si outrageux contre la reine de France et contre l'impératrice de Russie, que le procureur général l'interrompit en lui disant qu'il déshonorait le nom anglais ; il fut condamné comme coupable de libelle. Au lieu de venir entendre prononcer sa sentence, il s'enfuit en Hollande. Il fut renvoyé de ce pays par ordre des bourgmestres d'Amsterdam, et escorté jusqu'au paquebot par un piquet de soldats. Il débarqua au mois de juillet à Harwich, et parvint à aller à Birmingham, où, au mois d'août, il fit profession de la religion juive ; il y fut arrêté le 7 décembre, comme ayant manqué de respect à la cour de justice ; mené à Londres, il y fut enfermé dans la prison de Newgate, où il était condamné à rester cinq ans et dix mois. Au mois de juillet 1789 il adressa une pétition à l'assemblée nationale de France pour réclamer son intervention ; mais lord Grenville informa l'ambassadeur que cette intervention ne serait pas admise. Depuis ce moment Gordon vécut tranquille, et consacra tout son temps à l'étude, notamment à celle de l'histoire. Il mourut le 1^{er} novembre 1793, regretté de ses compagnons d'infortune, à qui il faisait tout le bien que sa situation lui permettait. On a de lui plusieurs pamphlets sur les affaires du temps et sur d'autres sujets, ce qui surprendra peut-être, c'est qu'il y raisonne fort bien ; le style en est correct, vif et animé. E—s.

GORDON (sir ADAM), ecclésiastique écossais, né en 1743, occupa successivement plusieurs cures en Angleterre, et se rendit recommandable par son assiduité à remplir les fonctions de son état, ainsi que par son ardente charité. Il mourut le 2 novembre 1817, en allant de Bristol à Tilbury en Essex. On a de lui, en anglais : 1^o *le Contraste*, ou *Antidote aux principes pernicieux qui sont répandus dans les lettres de lord Chesterfield à son fils*, Londres, 1791, 2 vol. in-12. Ce livre fut très-bien accueilli, parce que l'auteur sut relever avec beaucoup de modération et d'esprit les étranges passages de ces lettres, que tous les hommes sages avaient condamnés depuis longtemps. 2^o Beaucoup de sermons qui furent goûtés. — GORDON (Nicolas-Jacques), également écossais, fut capitaine de vaisseau de la marine royale britannique, où il avait servi avec distinction. Lorsque la paix de 1815 le força de prendre du repos, il voulut

s'en dédommager par un voyage en Afrique, et résolut de remonter le Nil jusqu'aux sources de sa branche principale, nommée *Bahr-el-Abiad* (fleuve Blanc). On savait que Bruce n'avait découvert que les sources de la branche secondaire ou du *Bahr-el-Azrek* (fleuve Bleu). Il débarqua en Égypte en 1820, muni d'instruments astronomiques et de livres. Il prit pour guide un musulman, nommé Mahmoud, qui le servit fidèlement. Arrivé dans le canton de Berber, Gordon renvoya Mahmoud, parce que son dessein était de s'avancer seul au milieu des peuples qu'il voulait visiter. Il était parvenu heureusement jusqu'à Sennaar, sur le Bahr-el-Azrek ; de là il marcha vers l'ouest et gagna Ouelled-Medina pour se rapprocher du Bahr-el-Abiad. Il souffrait déjà d'une fièvre tierce très-forte ; il y succomba au bout de dix jours, au mois de juin 1821. On l'enterra dans le terrain réservé aux chrétiens. Outre ses piastres fortes, tous ses effets, comprenant ses lunettes, ses livres, ses instruments pour observer, tombèrent entre les mains d'un Grec, médecin d'Ismaël-Pacha, fils de Mohammed-Ali, et probablement périrent dans l'incendie dont Ismaël et les personnes de sa suite furent victimes à Chendy, au mois d'octobre 1822. — GORDON (Jean), Écossais comme les précédents, a quelque droit d'être nommé dans la *Biographie* pour la longue durée de sa vie. Les gazettes annoncèrent sa mort en 1857, en ajoutant qu'il était âgé de 152 ans. E-s.

GORE (THOMAS), écrivain anglais, né en 1651, au petit bourg d'Aldrington (ou Alderton), dans le Wiltshire, d'une famille ancienne et considérée, s'occupa toute sa vie de recherches sur les généalogies, le blason et les prérogatives de la noblesse, quoiqu'il n'eût lui-même que le titre d'écuyer. Il étudia quelque temps la jurisprudence à Lincoln's-Inn, et fut même nommé, en 1680, premier chérif du Wiltshire ; mais il passa la plus grande partie de sa vie à suivre ses recherches favorites, et mourut dans sa patrie, le 31 mars 1684, laissant un grand nombre de manuscrits. Parmi ses ouvrages imprimés, nous indiquerons : 1^o *Series alphabetica, latino-anglica, nomina gentiliorum sive cognominum plurimarum familiarum quæ multos per annos in Anglia floruerunt*, Oxford, 1667, in-8^o ; 2^o *Nomenclator geographicus latino-anglicus*, ibid., 1667, in-8^o ; 3^o *Catal. plerorumque omnium authorum qui de re heraldica latine, gallice, italice, hispanice, germanice, anglice scripserunt*, ibid., 1674, in-4^o ; ouvrage très-superficiel, et qui ne se borne pas à la bibliographie du blason, comme le titre semblerait l'indiquer ; car des dix-neuf chapitres qui le composent, le premier seul traite des armoiries, et se borne à nommer cinquante-six auteurs, dont quelques-uns même sont imaginaires, ou cités de la manière la plus vague. Les autres chapitres traitent des généalogies, des pompes et cérémonies publiques, de la chevalerie et de tout ce qui concerne la noblesse. L'ouvrage entier renferme environ six cent qua-

tre-vingts articles ou titres de livres, rangés dans chaque chapitre par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Au reste, on n'y trouve aucun jugement sur les ouvrages indiqués; et cette bibliographie est d'ailleurs si incomplète, qu'elle ne conserve quelque importance que parce qu'elle est à peu près la seule qu'on ait sur l'art héraldique. C. M. P.

GOIRELLI, notaire à Arezzo, descendait, dit-on, de l'ancienne famille des Giri Ghoru ou Goro, connue dans l'Italie dès le 11^e siècle. Il a écrit la chronique de cette ville, *in terza rima*, de 1310 à 1384. Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que l'auteur avait été le témoin de presque tous les événements qu'il rapporte, et qu'il n'existe pas d'autre histoire contemporaine. Il paraît que Goirelli a eu l'intention de former son style sur celui du Dante; mais il est resté infiniment au-dessous de son modèle. Sa *Chronique* a été publiée par Muratori dans les *Rerum italicar. scriptores*, t. 15, sur un manuscrit collationné par Benvenuto.

GORGIAS DE LÉONTE, le plus célèbre des sophistes de son temps, et l'un des rhéteurs les plus fameux de l'antiquité, naquit en Sicile, environ 485 ans avant l'ère vulgaire, et prolongea sa carrière au delà d'un siècle. Disciple d'Empédocle et de Tisias, il fut surnommé le prince des sophistes, dans un temps où cette dénomination, toujours prise en bonne part, désignait le sage emploi et non l'abus du raisonnement et de l'éloquence; mais peut-être a-t-il été dans la destinée de Gorgias d'influer sur l'acception défavorable attachée dans la suite à ce mot. Contemporain de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Parménide, de Protagoras et de Thucydide, il ne parut point indigne du siècle qui le vit naître; nul, après Socrate, ne mérita mieux le titre d'*accoucheur des esprits*, et ne rendit plus de services à la véritable philosophie. Semblable, en quelques points, à l'un des plus grands hommes des siècles modernes, il semait le doute avec finesse, et faisait naître les idées avec un art dont Socrate seul donnait le modèle. Le philosophe se contentait de convaincre et de persuader : Gorgias éblouissait et renversait. Ayant été envoyé par la ville de Léonte, sa patrie, pour implorer le secours des Athéniens, ce fut une belle occasion pour lui de déployer toutes les richesses de sa brillante diction, il obtint l'assistance demandée; et les Athéniens, entraînés par l'enthousiasme qu'excitait son éloquence, le conjurèrent de se fixer parmi eux. Cédant à leurs instances, l'orateur léontin vit bientôt Athènes tout entière accourir lui demander des leçons d'un art qui l'avait tant charmée (1). Après la bataille de Salamine, il se couvrit de gloire en prononçant l'éloge des guerriers morts pour la patrie. Peu de temps auparavant, au milieu des jeux publics de la Grèce, cette voix

flexible qui ne semblait alors destinée qu'à servir aux plaisirs des peuples dont elle faisait les délices, animée par le noble élan du patriotisme, avait appelé l'effort de leurs armes réunies contre l'invasion des barbares. C'est dans cette harangue, appelée l'*Olympique*, et citée par Longin, que se trouve cette belle pensée, trop sévèrement jugée par Aristote : « Vous recueillez dans la « crainte ce que vous avez semé dans la honte. » Enfin, la Grèce assemblée aux jeux pythiques, dans l'ivresse de sa reconnaissance et de son admiration, ne crut pas trop payer Gorgias en lui décernant une statue dans le temple d'Apollon Delphien. Non content d'exercer paisiblement dans Athènes la puissante influence de son talent, Gorgias parcourut la Grèce, traversa la Thessalie, et fut le nouvel Orphée qui rendit cette contrée sauvage sensible au charme ineffable des lettres. Les Thessaliens ne crurent pouvoir mieux exprimer l'idée de l'irrésistible éloquence que par le nom de celui qui leur en avait offert le modèle; et forcés de créer un mot pour exprimer une idée nouvelle, ils appliquèrent le verbe γοργιδέειν à l'expression flatteuse du plaisir que leur faisaient éprouver les beaux mouvements de l'art oratoire. Ce mot fut pris depuis en mauvaise part, comme celui de sophiste; et de là vinrent les figures *gorgiaques*, qui n'étaient, en général, que des antithèses puériles, ou des jeux de mots ridicules. Tel est le fragment de l'orateur Eschine que nous a conservé Philostrate (*Vies des sophistes*). Le rhéteur Troilus, dans ses *Prolégomènes sur la rhétorique d'Hermogène*, rapporte que les Athéniens appelèrent les jours solennisés par l'éloquence de Gorgias *les fêtes*, et ses discours *les flambeaux*; « parce que, dit-il, de même que le feu dissipe « les ténèbres, ainsi les sages discours dissipent « l'ignorance. » Gorgias fut le premier qui, au rapport de Philostrate, parla d'abondance devant le peuple assemblé, et enseigna aux Grecs l'art de bien dire. Mais sa brillante manière, qui bientôt devait être éclipsée par les beautés simples, naturelles et franches de Démosthènes, ne pouvait longtemps résister aux traits ingénieux de Platon, ni soutenir le parallèle avec le bon goût et l'atticisme soutenu qui règnent dans les écrits de ce prince des prosateurs. Mais Platon ne s'est-il pas montré trop rigoureux dans le jugement qu'il a porté de Gorgias? Quelque peu de ressentiment semble percer au milieu de ses plaisanteries; il a l'air de se venger. Aussi Gorgias s'écria-t-il, après avoir lu le *Dialogue de Platon* qui porte son nom, « que l'auteur pourrait bientôt remplacer heureux « sement le poète Archiloque. » Nous ne dirons rien des critiques qui ne tombent que sur le style. Denys d'Halicarnasse, dont le témoignage ne peut être suspect, reproche à Gorgias de l'enflure; il ajoute même que plusieurs de ses phrases ne différaient pas beaucoup du ton des dithyrambes. Le mérite le plus éclatant et le moins contesté n'est pas toujours à l'abri des traits de la critique;

(1) Ceci se passait, suivant Diodore de Sicile, sous l'archontat d'Enclide, c'est-à-dire l'an 427 avant J.-C.

mais où la raillerie passe la mesure, c'est lorsqu'elle attaque les mœurs. Il est difficile en effet d'excuser les ennemis de Gorgias quand ils cherchent à l'avilir en dénaturant ses actions, en jetant de l'odieux sur ce qui n'est tout au plus que ridicule. Ainsi, lorsque Gorgias déclare en plein théâtre qu'il est prêt à parler sur quelque sujet qu'on veuille lui proposer, n'est-ce pas une singularité du talent, ou tout au plus la jactance d'un bel esprit tourmenté de la prétention si souvent attachée au mérite de la difficulté vaincue, plutôt qu'une provocation dirigée contre la morale publique? Et c'est, cependant, d'après ces accusations que l'on a trop souvent jugé le caractère de Gorgias. C'est contre ces imputations, répétées sans raison, qu'un lecteur doit se tenir en garde. Mais, comme le remarque un critique, de même qu'on n'écrit pas l'histoire de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, il ne faut pas arrêter une opinion sur Gorgias d'après les dialogues de Platon. Et dans un autre endroit, le même écrivain, juge éclairé, laisse entrevoir un doute sur la pureté des motifs dont fut animé dans ces dissensions le successeur et l'élève de Socrate. Un certain Hermippus, au rapport d'Athénée, écrivit un livre entier sur Gorgias; gardons-nous bien de l'imiter; passons aux deux ouvrages qui nous restent sous le nom de cet écrivain. Si notre sentiment pouvait être de quelque poids dans la balance des opinions, nous n'hésiterions pas à dire que nous ne les croyons pas du célèbre Gorgias.* Ces misérables déclamations, ainsi que les appelle Belin de Ballu dans son *Histoire de l'éloquence*, où l'on trouve un bon article sur Gorgias, offrent trop peu d'intérêt pour que nous nous arrétions à en discuter l'authenticité. Voici quelles en sont les principales éditions : *L'Éloge d'Hélène* et *l'Apologie de Palamède*, ont été recueillies dans le 8^e volume des *Oratores graeci*, de Reiske, Leipsick, 1775, in-8°. Ils se trouvent dans le *Recueil des discours des rhéteurs grecs*, Henri Estienne, 1515, 1527; avec Isocrate, Alde, 1515, 1534; id. par Guill. Canter, avec Aristide, Bâle, 1566, in-fol.; idem, par Henri Estienne, avec Isocrate, 1595, suivant la version latine de Canter (*voy.* PLATON.) G.F.—R.

GORGIO, fille de Cléomène, roi de Sparte, se distingua par la vivacité de son esprit. Elle était encore enfant lorsque Aristagoras de Milet vint à Sparte pour engager les Lacédémoniens à prendre le parti des Ioniens contre le roi de Perse. Sa demande ayant d'abord été rejetée, il alla trouver Cléomène dans sa maison, et essaya de le gagner en lui promettant dix talents : sur son refus il augmenta successivement son offre et la porta jusqu'à la somme de cinquante talents; alors Gorgio, qui se trouvait présente, s'écria : « Fuyez, mon père, fuyez; cet étranger vous corrompra. » Elle épousa dans la suite Léonidas, roi de Sparte; et ce fut elle qui donna les moyens de lire l'avis que Démocrate faisait passer à sa

patrie. Ce prince, réfugié à la cour de Perse, ne sachant comment avertir les Lacédémoniens des projets de Xerxès, prit des tablettes, en enleva la cire, écrivit sur le bois même ce qu'il voulut leur apprendre; recouvrit cette écriture avec de la cire, et envoya ces tablettes à Sparte. Comme rien ne paraissait écrit, les Lacédémoniens ne pouvaient imaginer ce que cela signifiait. Mais Gorgio devina qu'il fallait enlever la cire. On suivit son conseil; et les Spartiates furent instruits par ce moyen des préparatifs de Xerxès. C.—R.

GORGY, littérateur et romancier, natif du Dauphiné, et mort vers le commencement de ce siècle, a publié : 1^o *Nouveau voyage sentimental*, Paris, 1783; *ibid.*, 5^e édit., 1795, 2 vol. in-18. On y trouve deux pièces en un acte et en prose : l'une intitulée *l'Abailard supposé*, et l'autre *un Bienfait n'est jamais perdu*. 2^o *Blançay*, *ibid.*, 1788, 2 vol. in-18; 3^o *Victorine*, *ibid.*, 1789, 2 vol. in-12; 4^o *Mémoire sur les dépôts de mendicité*, *ibid.*, 1789, in-8°; 5^o *Saint-Alme*, *ibid.*, 1790, 2 vol. in-18; 6^o *Tablettes sentimentales du bon Pamphile pendant les mois d'août, octobre et novembre 1789*, *ibid.*, 1791, in-12; 7^o *Lidorie, ancienne chronique allusive*, *ibid.*, 1792, 2 vol. in-12, avec figures. C'est une imitation du conte de *Griselidis* de Boccace. 8^o *Ann'quin Bredouille, ou le Petit-Cousin de Tristram Shandy*, *ibid.*, 1792, 6 vol. in-18, fig. Tous les ouvrages de Gorgy ont été traduits en allemand et réunis en une collection publiée par J.-F. Junger, Berlin, 1795. Z.

GORI (JEAN-ANTOINE), l'un des hommes qui, dans le dernier siècle, ont le plus travaillé sur toutes les matières de philologie, d'histoire et d'antiquité, naquit à Florence, le 9 décembre 1691. Ses parents reconnurent de bonne heure ses heureuses dispositions et cherchèrent à les seconder. Comme il était destiné à l'état ecclésiastique, il se livra d'abord à la théologie. L'habitude de vivre avec plusieurs de ses proches, qui étaient peintres, lui donna du goût pour les arts. Il étudia la peinture; mais les antiquités faisaient surtout ses délices. Il fut ordonné prêtre en 1717, et attaché en cette qualité au baptistère de St-Jean. Il prononça alors quelques sermons, et composa quelques traités théologiques qui n'ont point été publiés. La réputation de son savoir le fit choisir par le sénateur Ferrante Capponi pour soigner l'éducation de ses fils. Le jeune Gori passait dans les bibliothèques tout le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations. Le célèbre Salvini distingua les talents de Gori, et les conseils de ce grand littérateur lui furent très-utiles pour la direction de ses études. Il exerça d'abord son esprit par la traduction de différents traités d'Aristophane, d'Isocrate, de Lucien et de Longin. Gori fit paraître celle du *Traité du sublime*, de ce dernier auteur, 1755, 1754 et 1757; et il publia, en 1758, la traduction italienne du *Traité de l'élocution*, de Démétrius de Phalère, par Marcello Adriani; et en 1754, celle des *Idylles de Théocrite*, par Salvini.

Philippe Bonarota (voy. BONAROTA) dirigea Gori dans l'étude des monuments et l'art de les interpréter; il le fit connaître de Maffei, de Fontanini, de Bianchi, de Vettori et d'Andreini, qui avaient commencé à éclaircir les antiquités de Florence et de la Toscane. La réputation qu'ils s'étaient acquise excita l'émulation de Gori, et il se livra avec une constance incroyable à ce genre de travail. Il débuta par un *Recueil des inscriptions antiques qui existaient alors dans l'ancienne Étrurie*; et il en fit paraître successivement en 1726, 1734 et 1744, 3 vol. in-fol., avec des notes de Salvini. Cet ouvrage est accompagné d'un grand nombre de planches, représentant les figures et les bas-reliefs qui étaient accompagnés d'inscriptions. Gori ne borna pas ses recherches aux monuments de son pays. On avait découvert à Rome un *columbarium* ou tombeau des affranchis et des esclaves de la maison de Livie. Il en fit paraître aussi en 1726, in-fol., la description, également accompagnée de notes de Salvini. Et comme il aimait les arts et qu'il les connaissait, il donna en 1728 une *Description de la chapelle St-Antonin*, en un volume in-fol. Le recueil des inscriptions de la Toscane avait obtenu les suffrages des savants; mais ce grand ouvrage ne convenait qu'à eux. Le duc Jean Gaston, qui avait nommé Gori professeur d'histoire, le choisit, après la mort de Casotti, pour publier les chefs-d'œuvre du *Musée de Florence*, et en donner l'explication. Ce grand et magnifique ouvrage, dont il parut depuis 1731 jusqu'en 1743 6 volumes in-fol., fixa sur lui l'attention des étrangers. Les travaux qu'exigeait une pareille entreprise n'empêchèrent pas Gori de donner encore, en 1731, l'édition des *Inscriptions* recueillies par Doni, 1731, in-fol. Il mit aussi en ordre l'ouvrage que ce savant avait composé sur la musique et les instruments des anciens, sous le titre de *Lyra Barberina*, parce qu'une lyre de la collection des Barberini en avait inspiré l'idée (voy. DONI). Gori, qui avait joint l'étude de la musique à celle des arts du dessin, possédait toutes les connaissances nécessaires pour ne pas dénaturer les pensées de Doni. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de Gori. Pendant que ce savant publiait la *Description de l'arc élevé par les Anglais à Livourne, pour l'entrée de l'infant don Carlos en 1731* (1732, in-fol.), et une édition du *Traité des mois des Égyptiens* par Averani, avec des notes de Noris (Florence, 1734, in-4°), il méditait encore une grande collection relative aux antiquités de son pays, le *Musée étrusque*, dont il avait fait paraître le prodrome en 1733, et qu'il donna de 1737 à 1743, 3 vol. in-fol. (voy. SCHWEBEL). Cet ouvrage lui suscita de vives contestations, principalement avec Maffei. L'alphabet étrusque et les inscriptions tracées avec ces caractères en furent surtout le sujet. Il faut avouer que cette contestation attira l'attention sur ce genre de monuments; mais il était réservé à Lanzi d'en donner des explications qui pussent contenter les bons esprits. Gori se délas-

sait en publiant les poésies de quelques auteurs florentins, telles que les *Sonnets* et les *Chansons* de Casareggio, 1740, in-8°; sa traduction dupoëme de Sannazar, *De partu Virginis*, 1740, in-4° et in-8°; les *Satires* de Soldani, 1743, in-8°. Assemani était mort sans avoir pu imprimer son savant catalogue des manuscrits orientaux de la Laurentiane. Gori en procura l'édition en 1743, et l'accompagna de quatre *index*. Il a aussi publié, après la mort d'Havercamp, le troisième volume du *Trésor des médailles*, de Morell, en y ajoutant les figures de la colonne Trajane, accompagnées d'une explication. Non content de mettre au jour ses propres découvertes, Gori cherchait également à faire jouir le public de celles des autres; ce fut ce qui l'engagea à faire paraître en 1748, à Florence et à Rome, sous le titre de *Symbolæ litterariæ*, un recueil de dissertations intéressantes sur toutes sortes de sujets de littérature et d'antiquité. Gori avait rassemblé les dessins d'un grand nombre de pierres gravées astrifères, c'est-à-dire où l'on voyait des signes des constellations. Il les publia avec des observations de Passeri, en 1730, sous le titre de *Thesaurus gemmarum astriferarum*. Il avait fait imprimer aussi la lettre du même Passeri sur le fameux dyptique du cardinal Quirini. Il s'occupait d'une collection de monuments de cette espèce, et il en avait donné le prospectus en 1734: cependant cet immense et important recueil n'a paru qu'après sa mort, en 1779, en 5 volumes in-fol., avec des notes et des additions de Passeri. Le premier volume de *la Toscane illustrée*, qui contient un grand nombre de chartes et de monuments, qu'il a fait paraître en 1733, a été le dernier ouvrage qu'il ait publié lui-même. Il en méditait encore un grand nombre d'autres, dont il a donné la liste en 1749; il voulait former un *Recueil de toutes les lois gravées sur le bronze*, rédiger le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Ste-Croix*, qui a passé depuis à la Laurentiane; faire un *Lexique lapidaire*, pour l'intelligence des inscriptions. On regrette surtout qu'il n'ait pas pu donner le second volume de la *Vie de Michel Ange*, par Condivi, qu'il avait fait paraître en 1746, avec des notes intéressantes, et le second volume de sa *Toscane illustrée*. On ne peut dissimuler que Gori a souvent manqué de critique; mais on doit rendre justice à sa prodigieuse activité, et reconnaître les immenses services qu'il a rendus aux lettres, aux arts et aux antiquités. Aussi doit-il être regardé comme un homme extraordinaire. Son nom était considéré chez toutes les nations: il n'y avait point de voyageur qui ne voulût le voir; point de savant qui ne lui adressât ses ouvrages. Les siens sont toujours consultés et cités. Il était de presque toutes les académies de l'Europe. La *società Columbaria* de Florence était celle qu'il affectionnait le plus; elle semblait ne rien faire que par ses avis, et il a composé le discours préliminaire du premier volume de ses mémoires. Les qualités morales de

Gori augmentaient le respect qu'on devait à ses talents, et son amabilité embellissait son savoir. Il joignait à la plus grande pureté de mœurs toutes les vertus qu'exigeait son état. Prêtre religieux, parent libéral, ami fidèle, protecteur zélé des jeunes gens qui annonçaient du mérite, Gori sut encore réunir les dons qui rendent aimable dans la société. Il recevait avec la plus grande affabilité les visites de ceux qui venaient le consulter, montrait aux amateurs et aux étrangers le curieux musée qu'il avait formé. Comment trouvait-il le moyen de suffire à tant de choses? Dans une distribution bien entendue de son temps, dont il ne perdait jamais une heure. La nouvelle de sa mort, qui eut lieu le 20 janvier 1757, répandue par les journaux, fut un sujet de regrets dans toute l'Europe savante. Il fut inhumé à Florence, dans l'église St-Marc, où l'on a placé son buste avec une inscription. Giulianielli en a composé une plus étendue, qu'on lit dans les *Nouvelles de Florence* de février 1757. On trouve aussi dans ce journal, au 5 de juin de la même année, un catalogue chronologique des ouvrages de Gori. L'oraison funèbre prononcée dans une séance de l'Académie du bon goût à Palerme, par Domenico Schiavo, ne parle que de l'utilité qu'on peut tirer des ouvrages de Gori pour l'explication des monuments de la Sicile. L'éloge qui lui a été consacré par Joseph Pelli, dans le *Recueil des illustres Toscans*, t. 4, accompagné de son portrait, offre peu de détails. Aucun hommage n'a manqué à la mémoire de Gori : ses concitoyens lui ont consacré une médaille gravée par Selvi; elle est figurée dans le *Trésor de Mazzuchelli*, t. 2, planche 94. On y voit d'un côté le buste de Gori, et de l'autre l'Etrurie assise auprès du temple de la Gloire; Pallas lui présente un cercle, signe de l'immortalité, et on lit au-dessus : SIC FORTIS ETRURIA CREVIT. A. L. M.

GORING (CHARLES), fils d'un baronnet, naquit en 1743, fit ses études à Charter-House, puis à Oxford, où il devint un des associés du collège d'All-Souh. Après la mort de son père, en 1769, il alla prendre possession du domaine de la famille, en Essex, et continua d'y résider pendant presque toute sa longue carrière, alternativement occupé de devoirs publics, d'agriculture, de travaux de cabinet. Il représenta dans le parlement le bourg de New-Shoreham; et lorsque la milice fut établie sur le pied actuel, il se montra si zélé pour cette nouvelle organisation, qui trouvait beaucoup de résistance, qu'un rassemblement se forma devant sa maison, en menaçant de la démolir. Heureusement on s'en tint à beaucoup de tumulte. La Société d'agriculture lui décerna, en 1801, une médaille d'or promise au meilleur *Essai sur la conversion de la terre labourable en prairie*. Une de ses études favorites était celle des saintes Écritures, et surtout des prophéties. La lecture d'un traité sur la chute de la monarchie française, par Fleming, lui inspira l'idée d'un pamphlet qui fut publié, en 1793,

XVII.

sous ce titre : *l'Ante-Christ* (Anti-Christ) *dans la Convention française*. Cette brochure fut suivie de deux autres : *Recherches sur la seconde venue de Notre-Sauveur*, 1796, et *Remarques sur les prophéties d'Isaïe*, 1827. Goring, très-attaché à l'Église anglicane, ne manque pas d'attribuer la dégradation et la chute des États aux corruptions idolâtriques de l'Église romaine. Du reste, il était bienfaisant et charitable sans ostentation. Il est mort en 1829, âgé de 85 ans. L.

GORINI (JOSEPH-CORIO, marquis DE), poète dramatique, né à Milan vers la fin du 17^e siècle, s'appliqua dès son enfance, avec beaucoup d'ardeur, à la lecture des auteurs anciens. Son éducation étant terminée, il vint à Paris et y passa quelques années dans la société des hommes de lettres les plus distingués; il fréquentait assidûment le théâtre, et se préparait, par une étude approfondie des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, à entrer dans la même carrière. De retour dans sa patrie, il y fit représenter successivement plusieurs pièces, dont quelques-unes eurent un succès brillant, et lui assurèrent un rang honorable sur le Parnasse italien. Le recueil en a été publié plusieurs fois sous ce titre : *Teatro comico e tragico*, Venise, 1732, in-8°; Milan, 1745, 6 vol. in-12. La préface, qui mérite d'être lue, offre un tableau de l'origine et des progrès de l'art dramatique chez les différentes nations. Gorini avoue que les Français l'emportent par le style et par la sagesse des plans; mais il trouve que les Italiens expriment mieux les sentiments naturels. La dernière édition du théâtre de Gorini contient neuf tragédies et cinq comédies. Les tragédies sont : *Hécube*; *la Mort d'Agrippine* : cette pièce offre de nombreuses imitations du *Britannicus* de Racine; *Brutus*; *Jésabel*, le chef-d'œuvre de Gorini : les personnages en sont calqués sur ceux d'*Athalie*, dont il s'est approprié plusieurs scènes; *Mahomet II* : ce conquérant, après avoir tranché lui-même la tête à Irène, dans un transport de jalousie, insulte au père de sa victime, qui est grand vizir. Rien de plus révoltant que cet acte de barbarie, qu'on ne trouve pas d'ailleurs assez motivé; *Astyanax*; *Rosamonde vengée* : c'est le même sujet que l'*Héraclius* de Corneille; le *Duc de Guise* : cette pièce passe pour la plus faible de Gorini; *la Mort d'Annibal*. La plupart des comédies de Gorini sont des imitations des pièces de Molière : le *Baron polonais* est une copie de *Pourceaugnac*, et les deux principaux personnages des cérémonies sont calqués sur la *Comtesse d'Escarbagnas* et sur la *Bélise des Femmes savantes*; le *Gascon*, le *Jaloux vaincu par l'avarice* et le *Fripon français* sont des pièces d'un comique peu relevé. L'édition de Milan ne contient pas les quatre tragédies suivantes : *Isocrate*, *Polydore*, *Narsès*, imprimé séparément, 1738, in-8°, et *Balthazar*, 1740, in-8°. On a encore de Gorini d'autres ouvrages d'un genre très-différent; ce sont : 1° *l'Elpino Arcadia*, Milan, 1720,

in-4°. C'est un recueil de sept églogues en prose, mêlée de vers. 2° *Rime diverse*, ibid., 1724, in-8°; 3° *Politica, diritto e religiose, per ben pensare e scegliere il vero dal falso in queste importantissime materie, con la riposta*, ibid., 1742, 2 vol. in-4°, ouvrage mis à l'Index par décret du 4 juillet 1742. La savante demoiselle Agnesi, chargée par l'archevêque de Milan d'examiner ce livre, y fit des *Observations* qui ont été retrouvées dans ses papiers (voy. son *Éloge*, traduit par M. Boulard, p. 88). 4° *L'Uomo, trattato fisico-morale, diviso in tre libri*, Lucques, 1756, in-4°, traduit en français, sous ce titre : *L'Anthropologie, traité métaphysique*, Lausanne, 1761, in-4°, et 2 vol. in-12. 5° *Via e verità su i fondamenti della morale cristiana, soliloqui*, Milan, 1761, 2 vol. in-12. Le marquis de Gorini mourut peu de temps après la publication de ce dernier ouvrage, dans un âge avancé. W—s.

GORIONIDES, ou BEN GORION (JOSEPH), nommé *Jossiphon* par les juifs, passe parmi eux pour être le même que l'historien Josèphe; quelques hébraïsants ont même soutenu cette opinion. Cependant un examen attentif de l'ouvrage attribué à Gorionides, des nombreuses interpolations, des fables, des noms modernes qu'il contient, doit convaincre que l'auteur est un compilateur, sans goût et sans critique, de l'ancien historien. On place son âge par induction au 8^e ou au 9^e siècle. Quel que soit, au surplus, le rabbin connu sous le nom de Joseph Gorion, il est certain qu'on le donne pour l'auteur d'une chronique dont il existe deux exemplaires ou éditions, l'une entière, l'autre abrégée. Cette dernière est la plus exacte : elle a été imprimée pour la première fois, non pas à Constantinople, mais à Mantoue, antérieurement à 1480, ainsi que l'a démontré M. de Rossi (*Anu. hebr. typogr. sæc. XV*). C'est cette édition qui a servi à Munster pour la réimpression accompagnée d'une traduction latine qu'il en a donnée à Bâle en 1544. L'exemplaire entier offre un nombre beaucoup plus grand d'erreurs et d'interpolations. Il a servi pour les diverses éditions de Constantinople, 1510; Venise, 1544, et aussi pour les textes et les traductions latines publiées à Oxford par Gagnier en 1706, et par Breithaupt à Gotha en 1707. Cette histoire a été traduite en allemand, en anglais et en langage rabbinique d'Allemagne. Munster en a fait un abrégé, qui a paru à Worms en 1529, et à Bâle en 1559. Enfin il s'en trouve un abrégé traduit en arabe, et imprimé à la suite des bibles polyglottes de le Jay et de Walton. Gorionides est encore auteur de quelques autres ouvrages (voy. le *Dizion. degli autori ebrei* de M. de Rossi). J—N.

GORIOUN, historien arménien, surnommé SK'IANTCHEL, ou l'*Admirable*, à cause de l'élégance et de la pureté de son style, naquit vers le commencement du 5^e siècle. Il étudia la philosophie, la théologie et les langues syriaque et

grecque, sous le fameux docteur Mesrob et sous le patriarche Sahag 1^{er} ou Isaac. Ce patriarche l'envoya à Constantinople pour y perfectionner la traduction de la Bible en arménien, qui avait été faite sur la version des Septante, et pour s'y procurer des ouvrages grecs. A son retour en Arménie, il fut récompensé par le patriarche, qui le sacra évêque d'une province limitrophe de la Géorgie; il y mourut fort âgé. Il a laissé une histoire des événements arrivés de son temps en Arménie et un grand nombre de discours et d'homélies qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Ils existent dans le couvent des Arméniens à Venise. S. M—N.

GORLÆUS (ABRAHAM), dont le nom belge était de *Goovle* (1), naquit à Anvers en 1549. On a prétendu qu'il n'avait jamais appris le latin. Peirese avait accrédité cette opinion; mais c'est une erreur, puisque Swert dit que Gorlæus était son compagnon d'études et le camarade d'école d'André Schott. Il se peut cependant que les études de Gorlæus n'aient pas été fortes, et qu'il entendit mieux le latin des ouvrages sur les antiquités que celui des anciens auteurs. Il a prouvé au moins une connaissance profonde de la science qu'il cultivait. En effet, il se rendit célèbre par son goût pour les monuments. Il recherchait surtout les anneaux et les pierres gravées; et il en forma une ample collection, qu'il publia sous ce titre : *Dactyliotheca, seu annulorum sigillorumque e ferro, ære, argento atque auro promptuarium*, enrichie d'une préface de Worstius, Nuremberg, 1600, in-4°. La deuxième partie de l'ouvrage a pour titre : *Variarum gemmarum, quibus antiquitas in signando uti solita, sculptura*. La meilleure édition est celle de 1695, en ce qu'elle est accompagnée de courtes et doctes explications par Gronovius. On pense assez généralement que la préface de cet ouvrage est d'Ælius Everhard Worstius. Il en a paru en 1778 une édition française; mais comme elle a été faite avec les planches de l'ancienne, qui ont été retouchées, il est évident que celle-ci est préférable. Gorlæus a aussi publié en 1664, sous le titre de *Thesaurus numismatum*, in-fol., un recueil de médailles, dans le nombre desquelles Scaliger lui reproche d'en avoir donné beaucoup de suspectes. Gorlæus s'était fixé à Delft, où il paraît, d'après son propre témoignage, qu'on lui confia des charges et des emplois qui absorbaient une grande partie de son temps; mais on ignore quels étaient ces emplois, et pourquoi il quitta la Belgique et alla s'établir en Hollande, où il mourut à Delft en 1609. Son portrait, très-bien gravé en 1601 par D. G. Heyn, se voit en tête de la première édition de la *Dactyliothèque*; il avait alors cinquante-deux ans. Il est représenté devant une table couverte de médailles, de camées et d'anneaux. Il

(1) Et non pas Gorlée, comme on le lit dans la plupart des ouvrages qui parlent de lui.

était naturel que ce célèbre antiquaire reçût aussi les honneurs d'une médaille. Le coin a été gravé par H. de Kayser; elle représente son buste avec ces mots : « A. D. GOORLE, æt. 43. *Virtus nobilitat* »; c'était sa devise. Au revers, sont l'*Honneur* et la *Vertu*, figurés comme sur les médailles de Galba; on y lit : « *Honos et Virtus, anno 1599.* » Ses héritiers vendirent son cabinet au roi Jacques, qui en fit l'acquisition pour l'amusement de son fils le prince de Galles.

A. L. M.

GORLÆUS (ABRAHAM), né à Utrecht, vivait au commencement du 17^e siècle, et se rangea sous la bannière des partisans de la nouvelle philosophie, ce qui lui a valu les invectives du trop célèbre Gisbert Voetius. On a imprimé de lui, après sa mort : *Exercitationes philosophicæ, quibus philosophia theoretica fere universa discutitur, et plurima ac præcipua peripateticorum dogmata evertuntur*, Leyde, 1620, in-8°. Il commence par la philosophie; mais il passe ensuite à la métaphysique et à la logique, et il établit plusieurs principes contraires à la doctrine des péripatéticiens. Il expose ensuite sa physique, dans laquelle il attaque plusieurs hypothèses d'Aristote. D'après la sienne, le ciel n'est qu'une extension de l'air; le mélange des éléments a formé la terre et l'eau. Il exclut le feu du nombre des éléments : ce n'est, selon lui, qu'un simple accident. M—ox.

GORM, ou GORMON, surnommé le *Vieux*, roi de Danemarck, le premier qui soumit le royaume, dans toute son étendue, à un seul sceptre. Il monta sur le trône de Leyre, ou Lethra, en Sélande, l'an 840, selon l'historien Torfæus. Jaloux de la domination des autres princes du pays, il les soumit les uns après les autres. Il étendit même ses conquêtes jusque dans le nord de l'Allemagne, et se rendit redoutable dans la Vandalie et la Basse-Saxe. Selon Adam de Brême, il fut attaqué et repoussé par Henri l'Oïseleur, empereur d'Allemagne, qui, voulant reculer les limites de l'empire et propager le christianisme, établit une marche et un margrave à Sleswig. Gram et d'autres écrivains danois ont révoqué ce fait en doute, et refusent d'ajouter foi au récit d'Adam de Brême. Gorm soutint son ascendant en Danemarck, et régna jusqu'à l'année 935, ayant à sa mort à peu près cent ans, si l'époque de son premier avènement au trône, fixée par Torfæus, est exacte. Au moins paraît-il qu'il parvint à un très-grand âge, et que le surnom de *Vieux* lui fut donné avec raison. Il avait épousé Thyra, fille de Harald, comte de Holstein, que ses vertus et sa beauté firent surnommer l'ornement du Danemarck. Pendant le règne de Gorm, plusieurs missionnaires se répandirent chez les Danois pour y introduire le christianisme : le roi néanmoins était contraire à cette religion, et aucune sollicitation ne put l'engager à l'adopter. Mais son fils, Harald à la Dent-Bleue, selon la plupart des rapports, fut plus docile et se fit baptiser. C'est depuis le règne de Gorm le Vieux

que commence une chronologie claire et certaine dans l'histoire de Danemarck. Les historiens, tant étrangers que danois et islandais, donnent la même suite de rois, et s'accordent sur les événements de leurs règnes : l'établissement du christianisme contribua à répandre une nouvelle lumière sur cette histoire, et acheva de la lier avec celle des autres pays. C—AU.

GORNICKI (LUC), en latin *Gornicius*, staroste de Tykoczyn et de Vasilkow, était chambellan du roi de Pologne Sigismond-Auguste. On a de lui quelques ouvrages importants, et qui ont été réimprimés plusieurs fois. Ses *Acta regni Poloniæ ab anno 1558* furent publiés d'abord par son fils, chanoine de Vilna, en 1657, in-4°, à Cracovie; on en fit une seconde édition en 1654, et une troisième en 1752 : cette dernière, la plus soignée, a été publiée à Varsovie, in-4°. Un autre ouvrage de Gornicki, intitulé *Dialogi de electionis libertate, legibus moribusque Poloniæ*, a eu également trois éditions, dont la dernière parut à Varsovie en 1751. C'est sur cette dernière édition que l'ouvrage a été traduit en allemand, Breslau, 1755; le traducteur y a ajouté des notes et la vie de l'auteur. C—AU.

GORONWY-OWEN, poète gallois, né en 1722, était fils d'un fermier peu aisé. Les dispositions heureuses qu'il montra, étant à l'école de Gwlhelhi, engagèrent M. Lewis Morris à se charger des frais de ses études à l'université d'Oxford, où il entra en 1744. Il reçut les ordres sacrés quatre ans après, se maria, occupa de petits emplois ecclésiastiques, et tint une école à Donnington, ensuite à Walton, puis à Londres, et enfin à North-Holt, dans le comté de Middlesex. Le modique salaire de ces fonctions le laissa presque toujours dans la misère. Il accepta, en 1757, la cure de St-André dans la Virginie, d'un revenu de deux cents livres sterling par an; mais il n'y fut pas heureux, et il y perdit sa femme et ses enfants dans le cours de dix années. Il y mourut lui-même. On ne connaît pas la date de sa mort. Goronwy avait une connaissance approfondie des langues grecque et latine; il savait l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le syriaque, avait suivi avec succès l'étude des antiquités, et faisait des vers latins pleins d'élégance et de pureté : ses poésies galloises sont regardées comme des modèles. On cite particulièrement de lui des odes latines, des odes galloises, morales et religieuses, un poème gallois sur le *Jour du jugement*, un autre sur la *Poursuite du bonheur*, et l'hymne chanté par les étoiles du matin au jour de la création. M. Lewis Morris a fait un grand éloge des talents poétiques de Goronwy-Owen, ainsi que M. Bingley, dans un ouvrage intitulé *Excursions into North-Wales (Excursions dans le nord du pays de Galles)*. L.

GOROPIUS. Voyez BECAN (JEAN).

GOROUCHKIN, jurisconsulte russe, né en 1747, acquit, sans les secours d'un maître, de vastes

connaissances dans la science de la législation, et fut pendant vingt-cinq ans professeur du *droit pratique* à l'université de Moscou, où il mourut en 1821. On a de lui : 1° *Manuel de la législation russe*, Moscou, 1814, 4 vol.; 2° *Description des actes judiciaires, ou moyen facile d'acquiescer des notions nécessaires sur l'exercice des devoirs dans les actes judiciaires*, Moscou, 1812, 5 vol. in-4°. Z.

GORRIS (JEAN DE), en latin *Gorræus*, célèbre médecin du 16^e siècle, s'acquit une grande réputation par une pratique heureuse et par des ouvrages d'érudition médicale. Il naquit à Paris en 1505. Après avoir fait d'excellentes études, Gorris fut reçu docteur de la faculté de Paris vers 1550, puis élu doyen en 1548, et continué l'année suivante. Un jugement exquis lui procura de grands succès dans le traitement des maladies. Ses ouvrages prouvent qu'il possédait à un très-haut degré la connaissance des langues grecque et latine; il avait particulièrement approfondi la doctrine d'Hippocrate. Les qualités d'helléniste et de bon médecin étaient encore rehaussées en lui par un grand désintéressement. Gorris a publié les ouvrages suivants : 1° *Hippocratis iurandum, de arte, de antiqua medicina*, gr. lat. cum scholiis, Paris, 1542, in-4°; 2° *In Hippocratis librum de medico adnotationes et scholia*, ibid., 1545, in-8°; 3° *Hippocratis de genitura et natura pueri*, ibid., 1545, in-4°; 4° *Nicandri theriaca et alexipharmaca, cum scholiis*, gr. lat., ibid., 1549, in-8°; 1557, in-4° : cette dernière édition est fort estimée et peu commune; 5° *Galenî in prognostica Hippocratis libri sex*, Lyon, 1552, in-12; 6° *Definitionum medicarum libri XXIV*, Paris, 1564, in-fol.; Francfort, 1578, 1601, in-fol.; Paris, 1622, in-fol. : c'est l'ouvrage le plus considérable et le plus important de Jean de Gorris; aujourd'hui même il est encore indispensable à l'homme de l'art qui veut entendre et approfondir la doctrine des médecins de l'antiquité, et spécialement d'Hippocrate. Ces *définitions de médecine* sont rangées par ordre alphabétique; chaque mot grec est suivi d'un commentaire latin qui se fait remarquer par une vaste et solide érudition. L'édition de 1622, qui, outre des *définitions*, renferme plusieurs des autres ouvrages que nous avons cités, a été donnée par Jean de Gorris, petit-fils de l'auteur et médecin de Louis XIII. Malgré les augmentations considérables par lesquelles l'éditeur a voulu compléter les vingt-quatre livres des *définitions* de son aïeul, les connaisseurs, à la tête desquels on peut citer l'illustre Haller, préfèrent les éditions antérieures. Un accident déplorable empêcha Gorris de terminer d'autres ouvrages auxquels il travaillait. Il allait un jour à Melun pour donner des soins à Guillaume Viole, évêque de Paris, lorsque tout à coup sa voiture fut arrêtée par une troupe de soldats armés. La frayeur qu'il en éprouva, et qui était assez naturelle dans ces temps désastreux (1561), où les discordes civiles se mêlaient aux guerres de religion, le priva presque

entièrement de ses facultés intellectuelles; et après avoir langué pendant plusieurs années dans ce triste état, il mourut à Paris, en 1577, à l'âge de 72 ans. On a imprimé après sa mort quelques opuscules de peu d'importance. — GORRIS (Pierre DE), père du précédent, était de Bourges; en 1544 il se fit agréger à la faculté de médecine de Paris. Il a publié : 1° *Praxis medicince ad communem usum totius fere Europæ, in gratiam eorum qui se a theoricâ ad practicam conferunt*, Paris, 1553, in-16; 2° *Formula remedium quibus vulgo medici utuntur*, Paris, 1560, in-16; Lyon, 1584, in-8°; Genève, 1612, in-12. Ce dernier ouvrage fait partie de la collection de 1622, citée plus haut. R-D-N.

GORSAS (ANTOINE-JOSEPH), né à Limoges en 1752, vint établir un pensionnat à Versailles, et se montra dès le commencement de la révolution un des plus zélés partisans des idées nouvelles. Il rédigeait, en 1790, un journal intitulé *le Courrier de Versailles*, qui donna le signal de la révolte des 5 et 6 octobre 1789, en rendant compte du fameux repas des gardes du corps, où ces militaires, animés par la présence de la reine, prirent la cocarde blanche et se répandirent en imprécations contre les révolutionnaires de l'assemblée nationale. Aussitôt que le *Courrier de Versailles* eut fait connaître à Paris toutes ces circonstances, la fermentation y fut extrême : des rassemblements se formèrent au Palais-Royal, dans les cafés, dans les places publiques, et le lendemain la populace, dirigée par ses chefs, se porta à Versailles. Gorsas contribua aussi beaucoup aux malheureux événements du 20 juin et du 10 août 1792, tant par ses écrits que par ses discours dans les rassemblements du peuple. Député à la convention nationale par le département de Seine-et-Oise en 1792, il y manifesta des opinions moins violentes qu'on ne l'avait supposé. Ce fut surtout dans le procès de Louis XVI qu'il parut se séparer des démagogues les plus exaltés. Il vota pour la détention et l'appel au peuple en ces termes : « Attendu que la royauté et les rois, les « factieux et les factions ne seront véritablement « et légalement balayés du territoire de la répu- « blique que lorsque le peuple aura prononcé « qu'il ne veut ni rois, ni royauté, ni factieux, ni « factions, ni aucune espèce de tyrannie; attendu « que je regarde comme une injure faite au peuple « l'idée seule que cet appel peut exciter une « guerre civile; attendu que cet appel est au con- « traire une justice et un hommage rendus à sa « souveraineté, que je reconnais, moi, bien « plus que ceux qui l'ont sans cesse à la bouche; « attendu enfin qu'il y a du courage, au milieu « des dangers de l'anarchie, à prononcer un vote « qui contrarie et peut atterrir les anarchistes, je « dis et je dois dire, en attendant que je l'im- « prime, *Oui*. » Gorsas se lia dès lors avec les *Girondins* et le ministre Roland, et il devint l'ennemi très-prononcé de la commune de Paris et du parti de la Montagne. On connaît la lettre qu'il adressa

à son collègue et bon ami Marat, et qu'il avait publiée dans son journal en 1792. Cette petite épitre dérisoire lui avait attiré une foule d'ennemis, et le 8 mars 1793, un rassemblement d'hommes armés, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de dragons de la Liberté, s'introduisit chez lui et brisa ses presses et ses meubles. Ce fut à cette occasion que l'assemblée, d'après la motion de Lacroix, décréta que ceux de ses membres qui faisaient des journaux seraient tenus d'opter entre la qualité de journalistes et celle de représentants du peuple. Le 10 mars 1793, Gorsas fut accusé, pour ses écrits, par la section de Bon-Conseil, qui demanda à la convention qu'il fût mis en arrestation et jugé révolutionnairement. Accusé de nouveau par Chaumette à la commune de Paris, le 14 mai, d'avoir varié dans ses principes politiques, le conseil général arrêta que les premières opinions de Gorsas seraient réimprimées contradictoirement avec ses opinions actuelles, et elles furent affichées sur deux colonnes avec ce double titre : *Le Gorsas d'autrefois et le Gorsas d'aujourd'hui*. Gorsas fut décrété d'accusation aussitôt après la révolution du 31 mai, ou fut renversé le parti modéré de la convention. S'étant réfugié d'abord à Èvreux, ensuite à Caen, où Buzot, Wimpfen, etc., organisaient une force armée qui devait marcher sur Paris, il fut déclaré traître à la patrie et mis hors la loi le 28 juillet. Revenu en secret à Paris après la dissolution de l'armée du Calvados, dans les premiers jours d'octobre, il eut l'imprudence de se montrer en plein jour au Palais-Royal, où sa maîtresse tenait un cabinet de lecture. Arrêté et condamné à mort le 7 octobre 1793 par le tribunal criminel, il entendit son jugement avec sang-froid, et après avoir recommandé sa femme et ses enfants à ceux qui l'entouraient, il déclara qu'il était innocent et que sa mémoire serait vengée. Gorsas est auteur d'un écrit satirique assez plaisant, intitulé *l'Ane promeneur*, ou *Critès promené par son âne*, Paris, 1786, in-8°. M—D J.

GORSSE (JEAN-LOUIS-CHARLES-ANTOINE-RAIMOND), homme de lettres et de finances, médiocre sous les deux rapports, naquit à Alby le 25 février 1770, fils du délégué de l'intendance, et reçut une bonne éducation. Il allait succéder à son père dans une charge aussi honorable que lucrative, lorsque la révolution vint changer tous les projets et toutes les positions. Sa famille, craignant d'être persécutée comme favorable à l'ancien gouvernement, se réfugia à Toulouse, où le jeune Gorse acheva son éducation, spécialement sous le rapport des finances. Mais la réquisition le força bientôt d'entrer dans la carrière militaire; il parvint au grade de capitaine dans un bataillon d'infanterie, et passa ensuite dans l'arme du génie, dont il se dégoûta. Rentré dans sa famille, il se livra à l'étude des langues et de la théorie musicale. Il traduisit même les écrits de St-Augustin sur cette matière, et composa un

ouvrage étendu qui est resté inédit. Il ne fit imprimer alors que quelques poésies fugitives, et un peu plus tard son poème de *Sapho*, en dix chants, accompagné de notes historiques, critiques et littéraires, Paris, 1803, 2 vol. in-8° avec portrait. L'auteur y a introduit des vers de toutes les mesures et des formes inusitées dans la versification française; on y trouve même quelques vers blancs, c'est-à-dire non rimés. Ce poème bizarre n'eut aucun succès, et le nouveau rythme n'a point eu d'imitateurs. Gorse s'en consola en se livrant avec plus de zèle à la carrière des finances. Après avoir rempli pendant deux ans les fonctions de receveur des contributions à Montauban, il fut nommé inspecteur du cadastre, et parcourut la France en cette qualité; il alla même à Rome et en Hollande lorsque ces pays faisaient partie du grand empire. Gorse mourut le 21 décembre 1814. Il avait donné l'article relatif aux mines de chaque département dans la *Statistique générale de la France*. Il fit insérer en 1803 dans les mémoires de l'Académie de Marseille deux notices sur les tombeaux et les médailles trouvés en déblayant le canal d'Arles. M—D J.

GORTER (JEAN DE), médecin hollandais, né à Enckhuysen en 1688, fut disciple de l'illustre Boerhaave, et professa longtemps avec éclat l'art médical à l'université de Harderwick. Nous n'avons aucun détail sur la vie de ce médecin; nous savons seulement que la réputation qu'il s'acquitt par ses nombreux ouvrages lui mérita le titre de médecin d'Élisabeth, impératrice de toutes les Russies. Gorter mourut le 11 septembre 1762, à l'âge de 74 ans. Voici la liste de ses productions : 1° *De perspiratione insensibili*, Leyde, 1723, 1736, in-4°, fig.; Padoue, 1736, 1753, in-4°. On s'aperçoit que dans cet ouvrage, dédié à Boerhaave, le disciple embrasse, comme dans la plupart des œuvres suivantes, la doctrine physico-mécanique de son maître; l'édition de Leyde, de 1736, est enrichie de commentaires assez étendus sur les *Aphorismes* de Sanctorius. 2° *De dirigendo studio in medicinæ praxi, seu de tabulis pro disciplina medica concinnandis*, Harderwick, 1726, in-4°; 3° *De secretionibus humorum et sanguinis, ex solidorum fabrica præcipue et humore indole demonstrata*, Leyde, 1727, 1753, 1761, in-4°; Padoue, 1761. L'auteur croit que les globules rouges du sang sont plus petits dans l'hydropisie que dans l'état de santé : hypothèse gratuite. 4° *Medicinæ compendium in usum exercitationis domesticæ digestum*, Leyde, *pars prima*, 1751; *pars secunda*, 1757, 2 vol. in-4°; Francfort et Leipsick, 1749, 2 vol. in-4°, fig.; Venise, 1751, in-4°; Padoue, 1736, in-4° : la première partie traite des maladies en général, la seconde renferme la thérapeutique. 5° *Morbi epidemici descriptio*, Harderwick, 1755, in-4°; Amsterdam, 1754, in-4° : il s'agit d'une fièvre catarrhale; 6° *Exercitationes medicæ quatuor, de motu vitali, de somno et vigilia, de fame, de siti*, Amsterdam, 1757, in-4°; 7° *Medicina hippocratica*,

exponens aphorismos Hippocratis, Amsterdam, 1759, 1747, in-4°. De Gorter n'a publié que successivement ses commentaires sur les sept livres des aphorismes d'Hippocrate; aussi l'édition suivante, Amsterdam, 1755, 2 vol. in-4°, est plus régulière. 8° *Medicina dogmatica, tres morbos particulares, delirium, vertiginem et tussim exhibens*, Harderwick, 1744, in-4°; 9° *Chirurgia repurgata*, Leyde, 1742, in-4°; Florence, 1745, in-4°; Padoue, 1755, 1765, in-4° : cet ouvrage, qui s'étend peu sur le manuel des opérations chirurgicales, avait été publié en hollandais en 1751; 10° *Exercitatio medica quinta de actione riventium particulari*, Amsterdam, 1748, in-4°; 11° *Praxis medica systema*, Harderwick, 1749, in-8°; Padoue, 1752, 2 vol. in-4°; Francfort et Leipsick, 1755, 2 vol. in-4°; 12° *Oratio de praxis medicæ repurgatæ certitudine*, Francfort et Leipsick, 1749, in-4°; discours que l'auteur avait prononcé publiquement le 14 juin 1729; 13° *Opuscula varia medico-theoretica*, Padoue, 1751, 1755, in-4°; 14° *Formula medicinales, cum indice virium, quo ad inventas indicationes inveniuntur medicamina*, Amsterdam, 1755, in-4°; Francfort et Leipsick, 1760, in-4° : formules trop compliquées d'une foule de médicaments dont les propriétés sont loin d'ailleurs d'être justement appréciées. Le même auteur a encore publié quelques opuscules en hollandais. — **DAVID DE GORTER**, fils du précédent, s'appliqua aussi à l'étude de la médecine, et fut pendant quelque temps médecin de la cour de Russie. Cependant ce fut la botanique qui occupa spécialement ses loisirs, comme le prouvent les ouvrages suivants : 1° *Materia medica, exhibens virium medicamentorum simplicium catalogos*, Amsterdam, 1740, in-4°; Padoue, 1755, in-4°; 2° *Flora Gelro-Zulphanica*, Harderwick, 1745, in-8°; 3° *Flora Ingrica*, St-Petersbourg, 1764, in-8°; 4° *Flora Belgica*, Utrecht, 1767, in-8° (*voy.* GEUNS). Il mourut en 1785. R—D—N.

GOSCIEKI (FRANÇOIS), jésuite polonais du dernier siècle, a composé une relation, en vers polonais, de l'ambassade qu'Auguste II envoya à l'empereur des Turcs Achmet IV en 1712. Cette relation fut imprimée à Léopol, 1752, in-4°. C—AU.

GOSSELINI (JULIEN), l'un des bons écrivains italiens du 16^e siècle, était originaire de la petite ville de Nizza, surnommée *della Paglia*, près d'Alexandrie en Piémont; mais il naquit à Rome le 12 mars 1525. Reconnu dès l'âge de deux ans dans sa patrie, il y fit ses premières études et retourna les achever à Rome lorsqu'il eut atteint quatorze ans. Reçu dans la maison du cardinal de Santa-Fiora, il resta trois années auprès de lui et fit des progrès si remarquables, qu'il fut appelé à dix-sept ans au service de don Fernand de Gonzague, alors vice-roi de Sicile. Il suivit ce prince en 1546 à Milan, lorsqu'il en fut nommé gouverneur; et, le premier secrétaire de don Fernand étant mort quelque temps après, Gossellini fut choisi pour remplir sa place. Il conserva

cet emploi sous le duc d'Albe et le duc de Sessa, qui furent successivement gouverneurs de cet État après la mort de Gonzague. Le duc de Sessa le conduisit avec lui à la cour d'Espagne. Gossellini y montra une prudence et une dextérité dans les affaires qui engagèrent le duc à le charger de la conduite des siennes auprès du roi; et Philippe II lui donna une marque particulière de sa satisfaction, en ajoutant aux appointements ordinaires de sa place, qui étaient de deux cents écus d'or, une gratification de huit cents. Le marquis de Pescara, successeur du duc de Sessa, n'eut pas moins de considération pour Gossellini; mais, sous le gouvernement du duc d'Albuquerque, la fortune lui devint entièrement contraire. La haine de cet homme puissant alla jusqu'à le priver de sa liberté, et menaça même sa vie. Accusé d'avoir attenté à celle d'un nommé Jean-Baptiste Monti, l'un des protégés du duc, il fut jeté dans une obscure prison, où il demeura enfermé tant que vécut son oppresseur. A la mort de celui-ci, Gossellini obtint sans doute la permission de prouver son innocence, et il se justifia si bien, qu'il fut rétabli dans ses fonctions par le nouveau gouverneur, le marquis d'Aimonte, et y fut maintenu ensuite par le duc de Terra-Nuova, second successeur d'Albuquerque. Il mourut dans cet emploi le 15 février 1587, âgé de 62 ans. Les devoirs de sa place, qu'il remplit toujours avec beaucoup d'application et de zèle, ne l'empêchèrent point de publier plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° *La vita di Ferdinando Gonzaga, governatore di Milano*, etc., 1579, in-4°. L'auteur avait été placé commodément pour être instruit des faits; mais peut-être pas aussi bien pour les rapporter sans déguisement et avec impartialité. 2° *La Congiura di Gian-Lodovico Fieschi, contro alla repubblica di Genova*; morceau d'histoire effacé par celui du cardinal de Retz sur le même sujet; 3° *Storia della congiura de' Pazzi e de' Salvati in Firenze*: histoire assez élégamment écrite, mais où ne se trouvent point encore les qualités qu'exigerait un événement où figurent de si grands intérêts et de si grands noms; 4° *Un Recueil de poésies italiennes*, ou *Rime*, Venise, 1588, in-8°. Les nombreuses éditions que l'on en fit du vivant même de l'auteur prouvent qu'elles eurent alors beaucoup de succès. Il a composé lui-même, sur plusieurs de ces pièces lyriques, des commentaires et des notes où il en explique l'artifice et le mérite poétique; ce qui n'empêche pas, selon Tiraboschi, que les pensées n'y soient souvent trop recherchées, que l'on n'y pût désirer plus d'harmonie, de douceur et de pureté dans le style. G—É.

GOSLAVIUS (ADAM DE BABELNO), gentilhomme polonais, se distingua par son savoir dans le 16^e et le 17^e siècle. Il était issu de la famille Supanow, et passa la plus grande partie de sa vie dans les terres qu'il possédait en Pologne. Il s'attacha, ainsi que son frère André, à la secte des sociniens, et publia, pour en défendre les dogmes, quelques

ouvrages en latin qui parurent à Racau en 1607, 1615 et 1620. Le dernier, intitulé *Disputatio de persona*, etc., in-8° de 116 pages, est si rare que Zeltner, dans son *Historia crypto-socinianismi* (p. 250), en a révoqué en doute l'existence; mais Vogt, qui en possédait un exemplaire, le décrit dans son *Catalogus librorum rariorum*. C-AU.

GOSLICIUS (LAURENT GRIMALIUS), savant polonais, d'une ancienne famille de Varsovie, après avoir fait ses études à Cracovie, se rendit à Padoue, où il publia un ouvrage intitulé *De optimo senatore*, 1568, in-4°. Retourné en Pologne, il devint secrétaire du roi Sigismond-Auguste. Sous le règne d'Étienne Bathori, il fut employé aux affaires les plus importantes, et les services qu'il rendit lui firent obtenir successivement les évêchés de Kaminiak, de Chelm et de Posen. Outre son traité *De optimo senatore*, on a de lui un *Discours sur le rétablissement de la dîme du clergé*. C-AU.

GOSLIN ou GOZLIN, quarante-neuvième évêque de Paris, appartenait à la famille carlovingienne. Il était cousin de Charles le Chauve, et non pas son oncle, comme le suppose l'historien de St-Germain des Prés. Il prit l'habit de St-Benoît dans l'abbaye de St-Maur sur Loire, et y embrassa la vie monastique sous Gausbert, son oncle. En 847 ou 848, il succéda à Ébroin, évêque de Poitiers, en qualité d'abbé de St-Germain des Prés. Avec cette abbaye et plusieurs autres, dont il était ou devint titulaire, il possédait à la cour plusieurs grands emplois. Les monuments historiques du temps le qualifient de conseiller, d'archinotaire, d'archichapelain de Charles le Chauve, charges qui lui donnaient beaucoup d'autorité, de grands privilèges, et même la préséance sur les évêques. En 858 les Normands, cantonnés entre Rouen et le Pont-de-l'Arche, ayant remonté la Seine avec un grand nombre de bateaux, ravagèrent tout le pays et pillèrent les monastères et les églises, se saisirent de Goslin et de Louis son frère, abbé de St-Denis, les emmenèrent prisonniers et ne les relâchèrent qu'après en avoir tiré de grosses rançons. Louis, dont nous venons de parler, étant mort, Goslin lui succéda dans la place d'archichancelier, et on trouve le nom des deux frères dans la liste des grands officiers de la couronne. Goslin conserva la même dignité sous Louis le Bègue et Charles le Gros. Après la mort d'Ingolvin, évêque de Paris, vers l'an 883, il fut choisi pour le remplacer. Un de ses premiers soins fut de fortifier la ville pour la mettre à l'abri de l'invasion des Normands, qui continuaient leurs déprédations. L'événement ne tarda pas à justifier la sagesse de cette précaution. Sigefroi, l'un des chefs de ces pirates, après avoir brûlé Pontoise, s'approcha de Paris à la tête d'environ 40,000 hommes et demanda le passage, voulant, disait-il, remonter la rivière au-dessus de la ville. Le comte Eudes, qui en avait le gouvernement, et Goslin lui ayant refusé sa demande, Paris fut investi et vigoureusement attaqué. Eudes, Goslin et Éble, homme d'une

force extraordinaire et neveu du prélat, qui lui avait résigné l'abbaye de St-Germain, défendirent la place avec courage. Goslin était sur la brèche, le casque en tête, un carquois sur le dos, une hache à la main, et combattait à la vue d'une croix qu'il avait fait planter sur la muraille. Le siège fut long; l'ardeur de Goslin ne se ralentit pas : dans un des assauts, Sigefroi ayant donné l'ordre de massacrer les Parisiens faits prisonniers, une flèche partie de la main de l'évêque, témoin et indigné d'une telle barbarie, alla tuer l'exécuteur de cet ordre inhumain. Goslin n'eut pas la satisfaction de voir Paris délivré. Il mourut pendant le siège; le Nécrologe de St-Germain des Prés fixe la date de sa mort au 16^e des calendes de mai (16 avril 886). Paris pleura ce pieux et courageux évêque. Le moine Abbon le qualifie de *pasteur bienfaisant* et de *héros plein de douceur* (*pastor benignus et mitissimus heros*) (voy. Eudes, comte de Paris, et ABBON) (1). L-V.

GOSSE (HENRI-ALBERT), chimiste et naturaliste, né à Genève le 23 mai 1755. Sa famille était originaire de l'Alsace, où un Ulrich Gosse avait figuré comme bourgmestre de Strasbourg. Une branche de cette famille, établie à Sedan et protestante, fut dispersée à la révocation de l'édit de Nantes. Pierre Gosse émigra en Hollande, y épousa une demoiselle Temminck d'Amsterdam, et fonda à la Haye une maison de librairie bien connue dans les fastes littéraires. Ce Pierre Gosse établit plus tard à Genève une succursale de sa maison, dirigée par deux de ses fils. Un de ces derniers, du nom de Jean, marié à une demoiselle Marie Tandon, fille d'un réfugié, est le père de Henri-Albert. — Le jeune Gosse fit ses premières études au collège et dans l'Académie de Genève. Puis il entra comme associé dans l'établissement de son père et de son oncle. Il n'aimait pas beaucoup la profession de ses parents. Plus occupé à lire les ouvrages scientifiques qu'à les enregistrer ou à les vendre, il se dégoûta insensiblement du commerce et résolut de suivre une carrière plus en rapport avec ses inclinations. Il se rendit à Paris. Il fréquenta d'abord les cours d'anatomie, de chirurgie et de physiologie. Cette dernière science lui plaisait infiniment. Il entreprit des expériences sur la digestion qui fixèrent l'attention des savants, et furent publiées par Sénebier dans les *Oeuvres de Spallanzani* (1787, t. 2, p. 378 à 389). Ces expériences importantes, singulièrement favorisées par la faculté qu'avait l'expérimentateur de vomir à volonté, ont servi de point de départ à tous les travaux ultérieurs qui ont été exécutés sur le même sujet. Plus tard Gosse tourna ses études vers la pharmacie. Une

(1) A cet article ABBON, il est dit que le siège de Paris dura depuis le mois d'octobre 886 jusqu'au mois de février 887. Les *Nouvelles Annales de Paris*, par dom Toussaint Duplessis, placent le premier des huit assauts que cette ville eut à soutenir au 25 novembre 885, et le huitième en juillet ou août 886, dates appuyées par celle de la mort de Goslin, que le Nécrologe de St-Germain des Prés place au 16 avril 886. Si le siège de Paris n'avait commencé qu'en octobre 886, Goslin, mort le 16 avril de la même année, n'aurait pu s'y trouver.

infirmité contractée dès son enfance (il était boiteux) le forçait en quelque sorte à choisir une profession très-sédentaire. Comme son esprit, éminemment progressif, le poussait toujours à approfondir les connaissances dont il pouvait avoir besoin, il étudia la chimie, la physique et l'histoire naturelle avec beaucoup d'ardeur. En 1781, il obtint, au collège de pharmacie de Paris, la médaille d'or, fondée par le lieutenant de police Lenoir. L'année suivante, il remporta le prix annuel de l'Académie royale des sciences. La question mise au concours était ainsi conçue : « Déterminer la nature et les causes des maladies « auxquelles sont exposés les doreurs au feu et « sur les métaux, et la meilleure manière de les « préserver de ces maladies, soit par des moyens « physiques, soit par des moyens mécaniques. » Il avait inventé, pour prévenir ces maladies, une espèce de fourneau avec cheminée d'appel. (Le fourneau de d'Arcet, couronné par l'Institut en 1816, est fondé sur des principes analogues.) Gosse eut également le prix de l'Académie des sciences (1787), sur la question suivante : « Déterminer la nature et les causes des maladies des « ouvriers employés dans la fabrication des cha- « peaux, particulièrement de ceux qui secrètent, « et la meilleure manière de les préserver. » Il fit des observations microscopiques sur la structure des poils des divers animaux et sur l'altération qu'ils subissent par le sécrétage. Ce qui lui permit de formuler la théorie de cette opération, et de remplacer le mercure par un métal moins volatil et moins dangereux. — Gosse était lié avec les notabilités scientifiques de l'époque, les Lavoisier, les Fourcroy, les Parmentier, les Vauquelin, les Lacépède... Le 29 août 1789 il avait été nommé correspondant de l'ancienne Académie royale des sciences de Paris. Lors de la création de l'Institut, il fut conservé au nombre des correspondants de cette compagnie, et placé dans la section de physique générale (2 pluviôse an 12). — Pendant les mauvais jours de la révolution, notre jeune savant avait partagé les idées et failli courir les périls du parti girondin. Lors du procès de madame Roland, il accourut de Genève à Paris, et ne craignit pas d'exposer ses jours pour sauver ceux de cette femme courageuse. Tous ses efforts restèrent impuissants. De retour à Genève, Gosse établit une pharmacie et se livra paisiblement à l'exercice d'une profession utile et modeste, dont il connaissait très-bien les détails, l'esprit et les difficultés. Son activité lui permettait, dans ses moments de loisir, de joindre à ses occupations pharmaceutiques une foule de travaux très-variés. Il fut un des fondateurs de la société de physique et d'histoire naturelle de Genève et de la société pour l'avancement des arts, ainsi que du premier journal scientifique publié dans sa ville natale. Gosse appartenait au parti genevois libéral et modéré. Lorsque l'anarchie révolutionnaire devint toute-puissante autour de lui, il osa

affronter publiquement le tribunal de sang, pour lui arracher une de ses victimes les plus honorables. A l'époque où le directoire cherchait à réunir la république de Genève à la France, Gosse fut envoyé officiellement à Paris pour prévenir le malheur qui menaçait sa patrie. Il eut alors des relations particulières avec le général Bonaparte. Dans les premiers temps de l'occupation française, il remplit les fonctions difficiles de maire de Genève, favorisa diverses améliorations municipales, et prépara les voies à la réforme des prisons, à l'extension des études et à l'établissement d'un musée d'histoire naturelle. Rentré dans la vie privée, il donna des cours de botanique, et s'occupa de diverses recherches de chimie appliquée aux arts. Il introduisit plusieurs perfectionnements dans la fabrication des cuirs, dans celle de la faïence, dans celle des tissus imperméables. Lors de la découverte des ballons, il fut un des premiers à proposer l'emploi de l'hydrogène (ce que prouve une lettre de H.-B. de Saussure). Gosse inventa avec Schwepe les *eaux minérales artificielles*, dont l'usage s'est répandu dans le monde entier. Zélé naturaliste, il parcourut les Alpes (*invita claudicatione*) à diverses reprises et forma un herbier considérable, qui, aujourd'hui, fait partie des collections du jardin de botanique de Genève. Il fonda aussi un cabinet d'ornithologie et de géologie. — Dans les dernières années de sa vie, il s'était créé, derrière le mont Salève, un petit ermitage que le poète Delille a immortalisé. Cet ermitage présentait les inventions les plus curieuses : les portes ne s'ouvraient pas comme les portes ordinaires ; les fenêtres se fermaient par un procédé particulier ; quand on était arrivé au premier étage, l'escalier disparaissait ; quand on s'était levé du lit, ce dernier se retirait dans le mur... C'est dans cette bizarre mais jolie retraite que Gosse conçut le plan des *congrès scientifiques nomades*, et qu'eut lieu, le 13 octobre 1815, sous un berceau de verdure, la première assemblée de la *société helvétique des sciences naturelles*. — Gosse fut frappé d'une attaque d'apoplexie sur la route même de son ermitage. Transporté à Genève dans un état hémiplégique, il y termina ses jours avec résignation et confiance le 1^{er} février 1816. — Henri-Albert Gosse avait un esprit singulièrement inventif. Ses idées offraient toujours quelque chose d'original, parfois même d'aventureux. Ses recherches étaient généralement tournées vers le côté utile ; mais il embrassait trop d'études et passait trop facilement d'un sujet à un autre. Aussi a-t-il laissé un grand nombre d'expériences à moitié faites et de manuscrits inachevés, et toutes ses innovations n'ont pas obtenu les conséquences pratiques qui semblaient devoir les couronner. Gosse était honnête jusqu'au rigorisme et désintéressé jusqu'à l'insouciance. Il ne songeait jamais aux avantages que ses découvertes pouvaient lui procurer. Il ne s'embarrassait pas

non plus des frais, souvent considérables, que devaient entraîner ou ses observations, ou ses expériences. Négligent de ses propres affaires, il aurait probablement dissipé son patrimoine, sans l'esprit d'ordre et de conduite de sa femme (Louise Agasse), personne de mérite, digne de lui, mais plus calme, plus retenue, et connaissant mieux les ressources et les exigences du ménage.

A. M.

GOSSE (ÉTIENNE), auteur dramatique, né en 1773 à Bordeaux, était secrétaire de l'arsenal de Nantes au commencement de la révolution, dont il adopta d'abord les principes avec ardeur. Il s'enrôla dans un bataillon de volontaires bretons qui vint à Paris en 1792, et dans lequel il fut fait officier. C'est alors qu'il débuta dans la carrière dramatique par une pièce de circonstance. Simonneau, tanneur à Étampes et maire de cette ville, avait été massacré le 3 mars 1792 par la populace, qui voulait le forcer à diminuer le prix du pain. L'assemblée législative lui vota un monument sur la place publique d'Étampes, et le 3 juin 1792, fit célébrer une fête pour honorer sa mémoire. Gosse prit ce brave citoyen pour le héros d'un drame en un acte et en vers, qui fut représenté sur le théâtre du Marais au commencement de 1793. Peu de temps après il fut envoyé dans la Vendée, où il fit la guerre jusqu'en 1796. Une blessure, par suite de laquelle il resta boiteux, l'engagea à donner sa démission, et il se livra désormais à son goût pour la littérature et pour le théâtre. Les excès commis pendant le règne de la terreur avaient modifié ses opinions. On en voit la preuve dans sa comédie des *Femmes politiques*, en trois actes et en vers, représentée en 1797. « Les « comédiens sans-culottes du théâtre de la République, est-il dit dans le *Dictionnaire des grands hommes du jour* (1), se seraient rendus suspects « aux frères et amis, s'ils avaient eu l'aristocratie « de représenter une pièce aussi contre-révolutionnaire. Alors l'auteur fut forcé de la faire « jouer au théâtre de la rue du Bac (2). » Des vers heureux, des caractères neufs et bien soutenus, et surtout la couleur d'opposition imprimée par l'auteur à cet ouvrage, tout contribua à son succès; mais les représentations en furent arrêtées pendant quelque temps par ordre supérieur, d'après les plaintes de deux ou trois *dames d'honneur* (3) de madame Tallien, qui furent choquées de voir leurs ridicules et leurs vices exposés sur la scène avec tant de vérité. En 1800, Gosse fit preuve des mêmes opinions dans un roman intitulé *les Amants vendéens*, 4 vol. in-12, où il a su reproduire la couleur locale et retracer des événements intéressants. En 1801 il fut du nombre des hommes modérés que le gouvernement consulaire cherchait à s'attacher dans toutes les positions. Nommé en conséquence inspecteur des

remontes, puis receveur de la loterie à Toulon, Gosse conserva cette dernière place jusqu'en 1815. Compris dans les nombreuses destitutions qui avaient lieu alors, il ouvrit à Toulon un établissement de limonadier; c'est ce qui a inspiré à l'auteur du *Martyrologe littéraire* cette réflexion : « Hélas! tel vaudevilliste qui n'a pas son « talent fait demander l'auteur! et serait bien « plus sage de se faire appeler garçon! » Comme il ne réussissait pas dans son officine, Gosse vint à Paris faire de l'opposition libérale, et fut un des copropriétaires rédacteurs du journal intitulé *le Miroir*. Il remit alors au théâtre sa comédie des *Femmes politiques*, réduite en un seul acte. Cette reprise eut peu de succès. *Le Médisant*, comédie en trois actes et en vers, représentée le 25 septembre 1816, est sans contredit son meilleur ouvrage. Le caractère principal est bien tracé; il y a des situations comiques amenées et développées avec art, et un grand nombre de vers piquants et faits pour devenir proverbes. En 1818 il donna un *Recueil de fables*, 1 vol. in-12. Ces apologues, politiques pour la plupart, n'ont pas dû tout leur succès aux circonstances; on y remarque des fictions ingénieuses, entre autres *l'Arbre exotique*, allusion touchante aux malheurs d'un exilé :

Ton écorce n'a plus d'odeur,
Ta feuille, hélas! paraît flétrie;
Bel arbre, d'où vient ta langueur?
« Je ne suis plus dans ma patrie. »

On peut encore citer *le Chien du ministre et le Chat du ministre*. L'année suivante Gosse, qui se livrait beaucoup trop à son extrême facilité, publia des *Proverbes dramatiques*, 2 vol. in-8°. Les journaux libéraux en firent le plus grand éloge; sans doute on y trouve quelques scènes piquantes et des détails ingénieux; mais le ton des personnages mis en action par l'auteur n'est pas celui de la bonne société, et souvent il attaque les principes les plus respectables. Gosse fut un des fondateurs de *la Pandore*, qui remplaça *le Miroir*, et comme tel il eut un procès à soutenir en police correctionnelle. Il est mort subitement à Toulon, le 21 février 1834, des suites d'une altercation qu'il venait d'avoir avec un de ses anciens amis. On a de lui, outre les ouvrages que nous venons de citer : 1° *l'Épreuve par ressemblance*, comédie en un acte et en vers, représentée au théâtre Montansier-Variétés; 2° *l'Auteur dans son ménage*, opéra-comique en un acte, 1799, in-8° : cette bluette, pleine d'esprit et de gaieté, est restée longtemps au répertoire du théâtre Feydeau; 3° *Dorphinte*, ou *le Bienfaisant par intérêt*, comédie en trois actes et en vers, donnée au même théâtre en 1799 : elle eut peu de succès, ainsi que les suivantes; 4° *l'Esclave par amour*, opéra-comique, 1800, in-8°; 5° *le Roman*, opéra-comique en un acte, 1800; 6° *le Nouveau débarqué*, comédie-vaudeville, 1800; 7° *le Maréchal de Saxe*, 1800 : le peu de succès de ces différentes pièces dégoûta probablement leur auteur, qui cessa pendant plusieurs années de s'exposer

(1) Paris, floréal an 8 (mai 1800), 1 vol. in-12.

(2) Théâtre appelé des *Victoires nationales*.

(3) Voyez l'ouvrage cité dans la note 1.

aux sifflets; 8° *Auguste*, ou *l'Enfant abandonné*, drame en trois actes et en prose, 1812, in-8°; 9° *le Nouveau Mentor*, comédie en trois actes et en vers, 1813, in-8° : ces deux pièces, jouées à l'Odéon, n'ont eu qu'un petit nombre de représentations; 10° *le Susceptible par honneur*, comédie en trois actes et en vers, jouée en 1818 au Théâtre-Français : cette pièce, qui offre quelques situations intéressantes et des vers heureux, ne fut pas représentée sous son véritable titre, *la Crainte de l'opinion*, qui fut supprimé par la censure; 11° *Manon Lescaut et le chevalier des Grieux*, mélodrame en cinq actes, 1819, in-8°, qui eut peu de succès à la Gaîté, a le défaut commun à ces sortes d'imitations : d'un roman intéressant Gosse a fait un drame ennuyeux; 12° *le Flatteur*, comédie en cinq actes et en vers, représentée au Théâtre-Français le 6 avril 1820, n'a eu que quelques représentations; 13° *Marino Faliero*, drame historique en cinq actes et en vers : l'autorité arrêta, dit-on, les représentations de cette pièce, qui avait peu réussi. Gosse avait en outre composé en société plusieurs pièces de théâtre : 1° avec Bernard-Valville, *l'Épicière bel-esprit*, comédie en un acte et en prose : cette bluette ayant été sifflée, Gosse se vengea en publiant son *Épître aux garçons épiciers*, qui offre une foule de traits piquants; et l'on peut dire que c'est lui qui a commencé cette guerre qui se poursuivait encore contre ces négociants stupides que, quelle que soit la branche de leur commerce, on est convenu d'appeler *épiciers*; 2° avec Bernard-Valville, Morel et Étienne, *Pygmalion à St-Maur*, comédie-vaudeville (jouée en 1799 au théâtre des Troubadours); 3° avec Morel et Étienne, *Quel est le plus ridicule*, ou *la Gravure en action*, folie-vaudeville, 1801; 4° avec Étienne, *Pont-de-Veyle*, ou *le Bonnet de docteur*, 1802 : cette pièce, ainsi que la précédente, fut jouée au théâtre Montansier-Variétés; 5° avec M. Beauplan, *la Fiancée perdue*, 1820 (théâtre du Vaudeville). Gosse a fait imprimer *les Jésuites*, ou *les autres Tartufes*, comédie en cinq actes et en vers, non représentée. Il a composé quatre autres pièces de théâtre dont la censure ne permit pas la représentation : *Mademoiselle de Tournon*, ou *l'Ancien droit d'aînesse*, comédie en trois actes; *l'Ecole des jeunes gens*, comédie en trois actes et en vers, destinée à faire la contre-partie de *l'Ecole des vieillards* de Casimir Delavigne; *Zadig*, pièce destinée au théâtre de la Porte-St-Martin; enfin, avec M. Bert, *Jane Shore*. On doit encore à la plume féconde de l'auteur du *Médiant* deux autres romans : *Gasparin*, ou *le Héros provençal*, roman érotico-comique, 1800, 2 vol. in-8° (1); *la Petite musicienne*, 1819, 5 vol. in-12, conception commune et sans intérêt, à laquelle l'auteur a attaché l'histoire des événements

(1) L'auteur de *Mes visites du jour de l'an*, brochure critique publiée en 1814, dit à propos de ce roman : « Le père du *Nouveau débarqué*, voyant qu'il ne faisait pas fortune avec ses vaudevilles, a cru mieux faire en écrivant des romans; mais « si ses pièces sont demeurées dans l'oubli, on trouve chez tous « les *épiciers* les feuilles de son *Héros provençal*. »

de Nîmes en 1815. Imitateur de Casti, Gosse a publié *l'Histoire des bêtes parlantes*, depuis 89 jusqu'à 124, ouvrage satirique en vers, qui forme douze livraisons, et qui est rempli de détails fort piquants. Il a encore donné une *Notice sur la vie de Geoffroy*, en tête du recueil des articles de ce célèbre critique, publié en 1819 sous le titre de *Cours de littérature dramatique*. Enfin il est auteur d'une brochure intitulée *Exposition des principes de l'université relativement à l'éducation*. Il a laissé manuscrit un recueil d'épigrammes (1). D—R—R.

GOSSEC (FRANÇOIS), compositeur de musique, né au village de Vergnies dans le Hainaut le 17 janvier 1754, se forma lui-même et n'eut pour maître que la nature. Habile symphoniste, il a regretté, comme Haydn, de n'avoir pu voyager en Italie et visiter les différentes écoles de cette contrée. En 1751 Gossec vint à Paris, où depuis il fixa constamment son séjour. Le fermier général la Popelinière le nomma directeur de son orchestre. Les premières symphonies de Gossec parurent en 1752, la même année où Haydn écrivit la première des siennes. Il devint bientôt après directeur de la musique du prince de Conti. Ses premiers quatuor parurent en 1759, et ils eurent beaucoup de succès. En 1770 il fonda le concert des Amateurs, dont l'orchestre était dirigé par le mulâtre St-Georges. Il écrivit alors sa symphonie de *la Chasse*, qui depuis a servi de modèle à Méhul pour son ouverture du *Jeune Henri*. En 1773 il se chargea de l'entreprise du concert spirituel, en société avec Gaviniés et Leduc l'aîné. Vers la même époque, sous les auspices du baron de Breteuil, il établit l'école royale de chant, d'où sont sortis la plupart des acteurs qui ont brillé sur nos théâtres à la fin du 18° siècle. Parmi ses premiers élèves on distingua surtout Catel, qui concourut avec lui à la composition des morceaux de musique exécutés dans les fêtes nationales depuis la révolution de 1789. Ce sont des hymnes et des chœurs avec des orchestres d'instruments à vent, qui produisaient au champ de Mars un effet prodigieux. En 1795, lors de la fondation du Conservatoire de musique, Gossec, Méhul et Chérubini furent nommés les trois inspecteurs de cet établissement. Catel y professa l'harmonie, et Gossec la composition. Beaucoup d'élèves de ce dernier ont obtenu le grand prix. Les meilleurs sont Androt, mort à Rome âgé de vingt et un ans, Gasse, Chéard, Dourlen et Panseron. Gossec professa avec l'activité d'un jeune homme jusqu'en 1815, époque de la suppression du Conservatoire. Il passa les dernières années de sa vie à Passy, chez M. Anseume, qui avait pour lui les plus tendres soins, et c'est là qu'il rendit le dernier soupir, à plus de 95 ans, le 16 février 1829. Voici la liste de ses ouvrages : 1° Musique de théâtre. A l'Académie royale de musique, en 1773, *Sabinus*; en 1775, *Alexis et*

(1) Par une idée assez bizarre, Gosse prenait le titre de *propriétaire*, et non pas celui d'homme de lettres.

Daphné, Philémon et Baucis, Hylas et Sylvie; en 1778, *la Fête du village*; en 1782, le *Thésée* de Quinault; en 1786, *Rosine*. Depuis 1789, *le Camp de Grandpré, la Reprise de Toulon*, etc. A la Comédie italienne, en 1766, *le Faux lord et les Pécheurs*; en 1767, *le Double déguisement, Toinon et Toinette*. Les opéras de Gossec, à l'exception de *Thésée*, ont eu peu de succès. Sa musique manque de verve et de goût: son génie n'est point au niveau de sa science. 2^o Musique instrumentale. Les premières symphonies de Gossec ont été exécutées au concert spirituel et au concert des Amateurs. Il a parlé à l'auteur de cet article d'une symphonie concertante à onze instruments à vent, qui malheureusement est perdue. On a de lui des quatuor, des trios et des duos pour le violon, seul instrument dont il se servait, et sur lequel il a composé toute sa musique. 3^o Musique d'église. Des motets et des messes. Une messe des morts, en 1760, qui a été gravée, mais dont les planches ont été volées chez le graveur; un *Te Deum* que l'auteur a refait à l'âge de soixante-dix-huit ans; l'*O salutaris hostia*, à trois voix, sans accompagnement. Voici l'anecdote qui a donné lieu à la composition de ce dernier morceau: Lays, Chéron et Rousseau allaient souvent avec Gossec dîner à l'Hay, village près de Sceaux, chez Lasalle, secrétaire de l'Opéra. Le curé de l'endroit, qui s'y trouvait avec eux, les pria un jour de chanter à son église pour en fêter dignement le patron. « De tout mon cœur, dit Lays, si Gossec veut vous donner quelque chose de sa façon. » Gossec demanda aussitôt du papier réglé, et pendant que ces messieurs déjeunaient, il écrivit de verve l'*O salutaris*. Au bout de deux heures il est appris et chanté par les trois chanteurs, à la grande satisfaction du curé et des paroissiens. Peu de jours après il fut couronné d'un plein succès au concert spirituel. La *Messe des morts*, qui passe pour le chef-d'œuvre de Gossec, fut donnée en 1762 avec un orchestre de deux cents musiciens, et n'a été publiée qu'en 1790. Elle a été exécutée en partie aux obsèques de Grétry en 1815. Dans les deux strophes *Tuba mirum* et *Mors stupebit*, on fut effrayé de l'effet des trombones, des trompettes, de quatre cors et de huit bassons cachés dans un endroit élevé de l'église pour annoncer le jugement dernier, tandis que l'orchestre faisait entendre un frémissement sourd de tous les instruments à cordes. A cet effet terrible succédait un effet suave et consolateur, produit par la réunion des flûtes, cors et clarinettes, dans le cantabile *Spera in Deo* de l'offertoire. 4^o Musique à l'usage des fêtes patriotiques. Gossec en a fait une si grande quantité en 1795 qu'on pourrait dire qu'il fut l'Orphée de cette cruelle époque; mais il composait cette musique avec la même impassibilité qu'il eût fait un morceau d'église. 5^o Littérature musicale. Exposition des principes élémentaires de musique dans le solfège du Conservatoire. Rapports lus à l'Institut sur le progrès des études musicales et

sur les élèves pensionnaires à Rome. Divers rapports sur des instruments et des méthodes soumises à l'examen du Conservatoire. Lettre sur l'*Uthal* de Méhal (*Moniteur*, 1806, p. 812). Notice sur l'introduction des cors, des clarinettes et des trombones dans les orchestres français (*Revue musicale de M. Fétis*, t. 5, p. 247). Lettre à M. de la Ferté sur l'école royale de chant, 8 novembre 1786 (*Revue musicale*, t. 5, p. 505). F—LE.

GOSSELIN (JEAN), conservateur de la Bibliothèque du roi, naquit au commencement du 16^e siècle à Vire en Normandie, et non pas à Caen, comme Huet le conjecture. « C'était, dit Lacroix « du Maine, un homme fort docte ès mathématiques, bien versé en la philosophie, ayant con-naissance de beaucoup de langues. » Il mourut d'une manière tragique. Étant resté seul le soir dans sa chambre, il tomba dans le feu, et fut trouvé le lendemain sans vie et demi-brûlé (1). C'était au mois de novembre 1604, et il avait alors près de 100 ans. On voit par quelques-uns de ses ouvrages qu'il s'était appliqué à l'astrologie. On a de lui: 1^o *Ephémérides, ou Almanach du jour et de la nuit pour cent ans*, Paris, 1571, in-4^o; 2^o *la Main harmonique, ou les Principes de musique antique et moderne, et les propriétés que la moderne reçoit des sept planètes*, ibid., 1571, une feuille in-fol.; 3^o *Historia imaginum celestium nostro sæculo accommodata*, ibid., 1577, in-4^o; 4^o *la Signification de l'ancien jeu des cartes pythagoriques*, 1582, in-8^o; 5^o *Table de la réformation de l'an*, ibid., 1582; 6^o *Calendrier grégorien perpétuel*, trad. en français, ibid., 1585, in-4^o; 7^o *Discours de la dignité et excellence des fleurs de lys et des armes des rois de France*, Melun, 1595; Tours, même année, et Nantes, 1615, in-8^o; inséré dans la *Bibliothèque du droit français*, par Bouchel. Quelques personnes attribuent ce discours à Henri Laisné, de Boissy, diocèse d'Évreux. W—s.

GOSSELIN (ANTOINE), né vers 1580 dans un village près d'Amiens, fit ses études à Paris, obtint une chaire à l'université de Poitiers, et en fut même nommé recteur dans une grande jeunesse. En 1605 il fut appelé à Caen pour y professer la rhétorique au collège du Bois, et il s'y rendit avec une lettre de recommandation du célèbre Scévole de Ste-Marthe. Il eut à se plaindre de Jean Tourneroche, qui donnait dans le même temps des leçons de belles-lettres à l'université, et il confondit publiquement son agresseur dans un discours que Huet trouve aigre et vif, mais plein d'érudition. Gosselin avait embrassé l'état ecclésiastique, et il fut nommé curé d'une paroisse de

(1) Casaubon, dans une lettre à Scaliger, rapporte les circonstances de la mort de Gosselin, telles qu'on vient de les répéter; mais l'Estoile, dans son *Journal de Henri IV*, t. 3, p. 244, dit que le feu avait pris dans sa bibliothèque, et qu'il fut trouvé mort dans une chaise, ayant reçu un coup à la tête. Il ajoute qu'on soupçonna son valet, qui avait disparu, de l'avoir assassiné; mais qu'on ne fit aucune poursuite, parce qu'on trouva que Gosselin n'avait point été volé. Le récit de Casaubon nous a paru mériter plus de confiance: mais ce n'est point ici le lieu de développer les motifs de notre opinion.

Caen; ce qui ne l'empêcha pas d'être pourvu de la principalité du collège du Bois en 1631, à la mort de Jacques de Savigny. Il continua d'enseigner la rhétorique, montra un grand zèle pour le progrès des études, et mourut à Caen le 17 mai 1645, étant pour la septième fois recteur de l'université. On a de lui : 1° *Jacobi Savignæi laudatio funebris*, Caen, 1632, in-4° (1). On y apprend bien des détails sur la personne de ce professeur. 2° *Historia veterum Gallorum*, ibid., 1636, in-8°. Cet ouvrage est divisé en trois parties : il traite dans la première des druides et de la religion; dans la seconde, de la cavalerie et de la milice des anciens Gaulois; et dans la troisième, des peuples des Gaules et de leurs mœurs. « Gosselin, » dit Huet, n'avait pas assez creusé cette matière; « il aurait travaillé plus utilement pour sa réputation s'il se fût borné aux antiquités romaines, » dans lesquelles il excellait. » Il fut vivement critiqué par Boehart dans la pièce suivante : *De Ant. Gosselini veter. Gallorum Historia judicium*, ibid., 1638, in-12. 3° *Ob natum Franciæ Delphinum gratulatio*, D. Sequier Franciæ cancellario oblata, ibid., 1640, in-8°. W—s.

GOSSELIN (GUILLAUME), mathématicien, né à Caen, mort vers 1590, a joui dans son temps d'une assez grande réputation. L'abbé Goujet a inséré dans le tome 12 de sa *Bibliothèque française* une pièce de vers qui fut adressée par J. Courtin à Gosselin, pour l'engager à renoncer aux mathématiques et à cultiver la poésie. Il ne paraît pas que celui-ci ait goûté ce conseil. On a de lui : *L'Arithmétique de Nicolas Tartaglia, Bressian, trad. en franç., avec toutes les démonstrations mathématiques et plusieurs inventions du traducteur éparses chacune en son lieu*, Paris, 1578, in-8°. Du Verdier lui attribue encore un ouvrage intitulé *De arte magna*, etc. Mais des biographes plus exacts les mathématiques dans le 16^e siècle, et qui contribuèrent à en répandre le goût en France. On a de lui : *De arte magna, seu de occulta parte numerorum quæ et algebra et almucabala vulgo dicitur libri IV, in quibus explicantur æquationes Diophanti, regulæ quantitatis simplicis et quantitatis surdæ*, Paris, 1577, in-8°. « J'ai idéé, dit Montucla, » d'avoir vu anciennement dans cet ouvrage des « essais assez ingénieux d'application d'algebre à » la géométrie, entre autres à l'invention des deux « moyennes proportionnelles continues. où il se » trompe néanmoins, croyant avoir résolu par » une équation du second degré le problème » qu'Apollonius résolvait au moyen d'une hyperbole (2). » W—s.

GOSSELINI (JULIEN). Voyez GOSSELINI.

(1) Le P. Lelong a cru que cette oraison funèbre était celle de Gosselin, et que Savigny en était l'auteur. Cette méprise se retrouve dans la dernière édition de la *Bibliothèque historique de France*, n° 47,097, quoiqu'elle soit corrigée au n° 46,063.

(2) Plusieurs catalogues citent un ouvrage intitulé *De ratione discende docendæque mathematicæ prælectio*, 1583, in-8°, et

GOSSELLIN (PASCAL-FRANÇOIS-JOSEPH), célèbre géographe qui, pour ses recherches sur la géographie ancienne, s'est astreint à une méthode de critique plus rigoureuse que celles qu'on avait employées avant lui, et qui par elle a obtenu des résultats dont quelques-uns sont contestables, mais dont un grand nombre sont aussi neufs qu'importants. Il naquit à Lille, le 6 décembre 1751, de parents commerçants, qui lui firent donner l'instruction convenable pour pouvoir exercer la profession à laquelle il s'était voué. Quoiqu'il n'eût pas poussé loin ses études classiques, il manifesta de bonne heure ses penchants pour l'érudition et pour l'application du calcul à l'éclaircissement des auteurs anciens. A l'âge de quinze ans, il conçut le plan d'un traité de chronologie, et l'exécuta en partie. Ses parents le firent voyager, afin de lui inspirer le goût du commerce; mais ce furent ces voyages mêmes qui, le conduisant dans les grandes capitales, ou sur les ruines imposantes des événements passés, donnèrent plus de force à ses penchants pour les sciences et pour l'érudition. Quand il put librement disposer de lui-même, il résolut de renoncer à la carrière dans laquelle on l'avait lancé, et de se fixer à Paris; mais l'expérience qu'il avait acquise dans les matières commerciales ne fut point perdue pour lui, ni pour son pays. Il fut député pour la Flandre, le Hainaut et le Cambrésis, au conseil royal de commerce, institution qui datait de près d'un siècle, et où les intérêts de l'État et des principales villes du royaume étaient représentés par quatre magistrats et douze négociants. Gosselin s'acquitta de ces fonctions avec cette conscience et cette exactitude qui furent, dans tout le cours de sa vie, au nombre des qualités distinctives de son caractère. Il n'écrivait rien, pas même un billet, sans que le style fût correct et clair, sans que l'écriture fût nette, admirablement formée, parfaitement alignée et exempte de toute rature. Il composa, pour le conseil dont il faisait partie, des mémoires sur le commerce de Dunkerque, de Lille, de Bordeaux et du port franc de Marseille. Quoique la commission dont il était revêtu fût annuelle, Gosselin y fut constamment appelé par la confiance de ses concitoyens; mais la révolution de 1789, qui détruisit toutes les anciennes institutions, fit disparaître le conseil royal du commerce, qui fut remplacé par l'administration centrale du commerce de France. Gosselin fit aussi partie de cette dernière jusqu'à l'époque de sa suppression, en 1792. Durant le cours des années qu'il fut attaché au conseil royal du commerce, qui lui laissait beaucoup de loisir, il se livra avec ardeur à l'étude. Il se mit de nouveau à voyager en Suisse, en Italie, en Espagne, et il se lia avec tous les hommes de mérite qu'il eut

l'attribuent à Gosselin, surnommé *Issacus*, du lieu de sa naissance, *Issé* ou *Isses* près de Châlons, *Issy* près de Paris, ou *Issé* en Bretagne.

occasion de voir dans ses voyages : avec Muller, l'historien de la Suisse; avec Necker, à Genève; avec d'Hancarville, à Venise; il visita Voltaire à Ferney, et fit copier de la musique à Jean-Jacques Rousseau. Tous les genres de connaissances exactes avaient de l'attrait pour Gossellin, et cet homme qui, de tous les savants de nos jours, a peut-être été le plus exclusif, le plus spécial; qui a restreint tous ses efforts à une seule des branches de la science à laquelle il s'était voué, commença d'abord par se livrer tout à la fois à la chimie, aux mathématiques, à l'histoire naturelle. Il puisa dans la société de Romé-Dezisle du goût pour la cristallographie, et forma même une collection minéralogique. Mais enfin la numismatique et la géographie ancienne l'emportèrent sur tous les autres genres d'étude auxquels il s'adonnait; il jeta les fondements d'un cabinet de médailles, qui devint par la suite l'un des plus remarquables de l'Europe pour le choix et la beauté des pièces, la richesse et l'étendue des suites. Cependant il n'écrivit pas une seule dissertation sur la numismatique, mais il concourut avec l'abbé de Tersan au catalogue des médailles du cabinet de M. d'Ennery, qui parut en 4 volume in-4^o, en 1788. Alors Gossellin s'était déjà depuis longtemps livré à la composition d'une suite de mémoires sur la géographie ancienne; et dès 1777 il en avait écrit deux, l'un sur la Chersonèse d'Or et sur le pays de Sines; mais il n'osa point mettre au jour des ouvrages qui présentaient des idées différentes de celles du célèbre d'Anville. Pendant un séjour qu'il fit à Plombières, pour la santé de sa femme, en lisant le *Mercur* de France il eut connaissance du prix que l'Académie des inscriptions et belles-lettres devait décerner en 1789, et dont le sujet était de comparer ensemble Strabon et Ptolémée, et de marquer l'état où ces deux hommes célèbres avaient trouvé les connaissances géographiques, ainsi que le point où ils les avaient portées. Gossellin concourut, remporta le prix, et dès lors son choix fut fait : il résolut de consacrer tous ses travaux à la géographie ancienne. Le mémoire qu'il avait présenté au concours fut imprimé sous le titre de *Géographie des Grecs analysée*, en 4 volume in-4^o. L'auteur y retraçait les connaissances des Grecs à l'époque où elles furent recueillies pour la première fois par l'école d'Alexandrie. Eratosthènes, Pythéas, Hipparque, Posidonius, Pline, Marin de Tyr, aussi bien que Strabon et Ptolémée, furent analysés et comparés. Dans neuf cartes dessinées avec une netteté, une précision qui égalaient celle de d'Anville, il présenta les systèmes géographiques d'Eratosthènes, de Ptolémée, de Strabon, et en comparant leurs calculs rectifiés avec les erreurs dont eux-mêmes nous indiquent les causes, Gossellin trouve que les anciens avaient connu la valeur du degré terrestre, et par conséquent la grandeur exacte de la circonférence de la terre; que le mot stade exprimait différentes sortes de mesures dont les anciens

eux-mêmes nous avaient donné la valeur, en nous disant le nombre de chaque genre de stades renfermés dans un degré du grand arc de la sphère; qu'il suffisait dans bien des cas de réduire un stade en un autre pour retrouver les distances des lieux parfaitement conformes à celles que nous donnaient nos cartes modernes. Tel est le principe sur lequel Gossellin a basé toutes ses recherches sur la géographie des anciens. Excepté dans son mémoire sur la Sérique, il n'a jamais appliqué cette méthode qu'aux côtes, et à rétablir, si on peut s'exprimer ainsi, l'hydrographie de Ptolémée; mais en même temps Gossellin analysait les travaux de tous les géographes anciens qui avaient précédé le géographe d'Alexandrie, et retraçait l'histoire des aberrations ou des progrès de la géographie. Toutes les mesures dont se sert Gossellin sont, comme celles qu'ont données Eratosthènes et Ptolémée, des mesures en degré et en portion de degré, c'est-à-dire des mesures astronomiques. Pour admettre que ces mesures étaient exactes, il faut supposer que les Grecs avaient fait des observations astronomiques exactes; mais leurs énormes erreurs dans les détails ne permettaient pas une telle supposition. Gossellin se crut donc autorisé à émettre l'opinion que la géographie des Grecs était les débris d'un système exact, que ce peuple avait altéré, et dont un peuple ancien, inconnu, qui avait poussé loin les observations astronomiques, était l'auteur. C'était retomber dans les hypothèses de Bailly, décriées par une saine critique au moment où Gossellin écrivait, et donner gratuitement à ses recherches un air de système qui devait leur nuire. L'exemple de Dezisle qui, par le seul secours des itinéraires anciens, avait rectifié les longitudes des points extrêmes de la Méditerranée de trois cents lieues trop éloignés avant lui; celui de d'Anville qui, par le même moyen, avait déterminé la longitude de Lyon plus exactement que les observations astronomiques imparfaites de son temps, auraient pu enseigner à Gossellin que, pour se rendre compte de l'exactitude de certaines mesures géographiques des anciens, il n'était pas nécessaire de recourir à des suppositions. Les observations de latitudes sont faciles à faire, et pour les longitudes, l'habile combinaison de plusieurs itinéraires mesurés, tels que ceux qu'avait fait dresser Alexandre le Grand dans ses conquêtes, au moyen d'ingénieurs dont Pline et Strabon nous ont transmis les noms, peut expliquer comment les anciens ont formé un système géographique exact dans quelques parties, très-inexact dans d'autres. Mais c'est à tort qu'on s'est prévalu de la conjecture de Gossellin pour prétendre que ses recherches étaient entièrement basées sur des idées systématiques. Lorsque sur une même côte il retrouve le stade qui explique toutes les distances connues, il ne fait pas autre chose que ce que fait tout bon géographe à qui l'on a présenté une carte sans échelle, ou avec une échelle fau-

tive, et qui, par les rapports toujours semblables des distances données d'ailleurs avec certitude, parvient à conclure l'échelle vraie de cette carte, et fixe par elle les distances, non déterminées ailleurs, des lieux intermédiaires. C'est quand il faut justifier des distances isolées données par les anciens que Gossellin, qui ne veut jamais les trouver en faute, a pu se faire illusion sur la facilité qu'il avait à réconcilier ces mesures avec les chiffres que lui indiquaient nos cartes. Le choix de cinq sortes de stades, aussi différents que ceux de 400,000, de 500,000, de 252,000, de 240,000, de 180,000 à la circonférence de la terre, lui laissait à cet égard une grande facilité. Ces différentes évaluations de la mesure du globe, données par les anciens, Gossellin les regarde avec raison, suivant nous, comme la même mesure en stades de différents modules, et il a calculé avec une admirable patience de nombreuses tables numériques pour pouvoir convertir un nombre déterminé de stades dans un autre stade; ou chacun de ces stades, degrés, minutes et secondes d'un grand cercle de la sphère, en milles romains; et pour obtenir pour un nombre déterminé de degrés, minutes et secondes, et de milles romains, le nombre correspondant en stades de différents modules. Dès que, sur une même côte qui présente un grand nombre de distances, on se sert du même stade, quel qu'il soit, comme a toujours fait Gossellin, il n'y a plus d'arbitraire, il n'y a plus de système; la concordance des mesures de la carte ancienne et de la carte moderne est une preuve de l'exactitude du travail du géographe. Aussi cette analyse détaillée des cartes anciennes a-t-elle quelquefois forcé Gossellin de rectifier les conclusions que lui avaient fait prendre des mesures générales et isolées, comme on en voit un exemple remarquable au sujet de la Chersonèse d'Or que, dans la géographie des Grecs analysée, il place dans le Pégou, et qui, dans le troisième volume de ses *Recherches*, se trouve reportée plus à l'Orient, dans la presqu'île de Malacca. Ces explications étaient nécessaires pour comprendre le récit des travaux géographiques de Gossellin, car c'est à ce récit que se bornent désormais les détails de ce qui le concerne. A peine eut-il, lorsqu'il se voua aux progrès de la géographie ancienne, composé quelques dissertations, que vint cette époque d'agitation et de trouble qui bouleversa de fond en comble tout l'édifice social, et remua la vieille société française jusque dans ses entrailles. Durant ces temps de malheurs, Gossellin fut trop heureux de s'adonner à ses profondes méditations sur la géographie ancienne; et, lorsqu'on fit un retour vers la raison et l'humanité, il avait pris une telle habitude de ne se laisser distraire de ses études ni par le monde ni par les plaisirs, qu'il ne sortait de son cabinet que quand des devoirs impérieux l'y forçaient. Il consacra tous ses moments au travail, se levant de grand ma-

tin; se couchant de bonne heure; ne dinant jamais en ville; réglant toutes ses journées de manière qu'aucun moment ne fût perdu; et laissant quelquefois amasser sur sa table les lettres qu'on lui écrivait sans les décacheter, lorsqu'il était occupé de la solution de quelque problème géographique ou qu'il avait à terminer quelque carte déjà commencée. Sa méthode de travailler, pour tous les mémoires qui composent ses quatre volumes de recherches sur la géographie systématique et positive des anciens, fut toujours la même. Il les commençait tous par la fin: c'est-à-dire qu'il refaisait d'après le texte de Ptolémée la carte des côtes du pays dont il voulait éclaircir la géographie ancienne, ne s'en rapportant pas, comme tous les géographes, aux cartes que Mercator a dressées pour cet auteur. Son tracé était double, l'un en noir pour les variantes du texte latin, l'autre en rouge pour les variantes du texte grec. Il comparait les distances données par ce tracé avec celles de la carte moderne, et retrouvait par des essais successifs le stade qui convenait à toute une étendue de côte. S'il y avait perturbation, erreur dans la carte ancienne, il en recherchait les causes et épuisait toutes les combinaisons, toutes les suppositions qui pouvaient en donner l'explication; il choisissait les plus probables, et s'aidait alors de tous les raisonnements, des moindres rapports de noms, pour leur donner plus de force, sans parler aucunement des autres conjectures qui l'avaient souvent occupé longtemps. Après cette concordance établie entre la carte de Ptolémée et la carte moderne, il se livrait à l'étude de tous les géographes antérieurs pour le même pays et les mêmes lieux, et il cherchait à ramener toutes ses explications au travail sur Ptolémée. Puis après avoir remis au net ses tableaux de positions et de mesures, il commençait sa rédaction sur de petits morceaux de papiers moitié grands comme une carte à jouer. Il n'écrivait sur ses papiers que d'un côté et seulement une phrase sur chacun; il mettait ses petits papiers numérotés dans un casier, et chaque fois qu'il faisait sur un d'eux un changement, ne fût-il que d'un seul mot, ajouté ou retranché, il transcrivait la phrase sur un nouveau papier et déchirait l'ancien. Quand il ne trouvait plus de changements ni d'additions à faire à un mémoire ainsi écrit sur ces nombreux morceaux de papier, qu'il avait relus plusieurs fois, il transcrivait tout le mémoire sur un cahier, et tous les feuillets où il y avait rature ou addition étaient recopiés de nouveau. Malgré tous ces soins, il faisait encore des changements à l'impression: comme tous ses mémoires furent imprimés aux frais de l'État, à la grande Imprimerie royale, et qu'il y a dans cet établissement d'excellents correcteurs qui sont de savants grammairiens, il en payait un pour revoir ses épreuves et lui faire toutes les observations grammaticales qu'il croirait utiles. Jamais il ne se ser-

vit d'un secrétaire, ou d'un copiste, ou d'un dessinateur pour ses ouvrages imprimés et pour ses cartes : les tables des matières mêmes de chacun de ses volumes ont été faites par lui avec les mêmes soins et les mêmes précautions que le reste. Nous avons entendu dire à M. de Fontanes que les mémoires géographiques de Gossellin sont, pour la pureté du style et la clarté dans l'exposition des idées, un modèle de rédaction académique, et cet éloge, nous le pensons, donné par un si excellent juge, ne sera jamais démenti. La *Géographie des Grecs analysée* avait paru en 1790, et l'Académie des inscriptions nomma l'auteur au nombre de ses membres en 1791. Dès le 10 mai de cette même année, il lut à cette compagnie ses *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens sur les côtes méridionales de l'Arabie*, qui ont été insérées dans le tome 49 des mémoires de cette académie, p. 750, et réimprimées dans le tome 5 des *Recherches* de l'auteur; le 31 mai de la même année, les *Recherches sur le système géographique de Marin de Tyr*; le 17 avril 1792, les *Recherches sur la Série des anciens et sur les limites de leurs connaissances dans l'intérieur de l'Asie*, qu'il a réimprimées depuis dans le tome 4 de ses mémoires. Ici Gossellin n'était plus aidé par les itinéraires maritimes d'après lesquels Ptolémée ou Marin de Tyr ont dressé leurs cartes : bien des éléments qui doivent entrer dans cette question de la Série ne l'ont pas même été soupçonnés par Gossellin; mais si, d'après notre opinion, il a erré sur les limites des connaissances anciennes de ce côté, comme sur celles le long des côtes orientales d'Afrique, son excellente méthode lui a fait découvrir des aperçus féconds et des vérités de détail qui, lors même qu'on rejetterait la position qu'il donne à la Série, ne doivent pas être négligés. Le 16 novembre 1792, Gossellin lut à l'Académie ses *Recherches sur le système géographique de Ptolémée*, et le 21 juin 1795, celles des *limites des connaissances des anciens sur la côte occidentale d'Afrique*. Pour ceux qui connaissent l'histoire de ce temps (et qui ne la connaît pas?), ces dates sont remarquables. Le 8 août 1793, toutes les académies furent supprimées; Gossellin continua ses recherches avec plus d'ardeur encore. Mais en 1794, il reçut un arrêté du comité de salut public ainsi conçu : « Sur la demande du représentant du « peuple Calon, le comité de salut public met en « réquisition le citoyen Gossellin, érudit en géographie, pour les travaux du département de la « guerre. Signé Cambacérès, Delmas, etc. ; » et, d'après les ordres du comité de salut public, on s'empara des papiers de Gossellin, et on les transporta au dépôt de la guerre; mais ses *Recherches sur le système géographique d'Hipparque, et sur les connaissances géographiques des anciens dans le golfe Arabique, sur les côtes orientales d'Afrique, et sur le tour fait par les anciens de ce continent*, ne pouvaient être d'une grande utilité pour la marche des armées de la république; et le départe-

ment de la guerre, après avoir retenu pendant deux ans les papiers de Gossellin, les remit à la commission d'instruction publique. Il y avait dans cette commission quelques hommes qui valaient mieux que leur temps : ce qui heureusement a lieu à toutes les époques; ceux-ci firent ordonner l'impression, aux frais de l'État, des ouvrages de Gossellin. Ainsi c'est à la spoliation qu'on exerça à son égard que notre géographe dut l'avantage inappréciable de faire imprimer, sans frais, des ouvrages qui n'étaient pas de nature à couvrir les dépenses de l'éditeur, comme sont tous ceux qu'une trop profonde érudition place hors de la portée du vulgaire des lecteurs. Le premier et le deuxième volume des *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens* parut in-4° en l'an 6 de la république (1798). Avant cette époque, les temps de réparation étaient arrivés : l'Institut avait été formé par une loi, afin de remplir le vide que les académies avaient laissé, et Gossellin fut un des premiers élus par cette nouvelle compagnie savante. Il y lut, le 27 janvier 1801, des *Recherches sur les connaissances des anciens dans le golfe Persique*. Il avait été nommé en 1799, en remplacement de l'auteur d'*Anacharsis*, conservateur du cabinet des antiques. En 1801, Napoléon le choisit pour être un des collaborateurs de la traduction de Strabon, et le fit chevalier de la Légion d'honneur en 1804. Le travail sur Strabon ne convenait pas au genre d'étude de Gossellin, parce qu'il était et qu'il voulait rester en quelque sorte étranger à tout sujet qu'il ne se proposait pas d'examiner à fond. Mais il fit pour cet ouvrage, dont le premier volume parut en 1805 et le dernier en 1819, des *Éclaircissements sur la rose des vents des anciens*, et des *Observations sur la manière de considérer les stades itinéraires*; celles-ci depuis ont produit le *Mémoire sur l'évaluation et l'emploi des mesures itinéraires*, lu à l'Institut de France le 29 juillet 1804. Gossellin donnait dans ces écrits la clef de la méthode employée par lui dans ses recherches, et il l'accompagnait de nombreuses tables, toutes numériques, pour en faciliter l'usage. Lorsqu'il eut terminé tous ses travaux, ou qu'il ne se sentit plus la force de les continuer, il crut reconnaître l'existence chez les anciens de trois stades de plus qu'il n'en avait indiqué dans ses *Observations sur les mesures itinéraires*, et il lut à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, le 31 octobre 1817, des *Recherches sur les principes, les bases et l'évaluation des différents systèmes métriques des anciens*. Ces recherches furent insérées dans le cinquième volume de Strabon, et dans le sixième tome des mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Au même sujet se rattachent des *Observations sur la coudée égyptienne découverte récemment à Memphis*, que Gossellin fit insérer dans le *Journal des savants* de décembre 1822. Les annotations sur la géographie de Strabon ne purent arracher Gossellin au plan de tra-

vail qu'il s'était tracé : il ne leur accordait qu'une faible part de son temps ; aussi sont-elles de peu de valeur, et il y a par trop abusé de la facilité que lui fournissaient le nombre et les différences des stades grecs pour expliquer des mesures données par les anciens, dont quelques-unes ne sont pas prises par lui comme les textes anciens le demanderaient. Poursuivant toujours le cours de ses investigations, il lut à l'Institut de France, le 29 novembre 1805, ses *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes de la Gédrosie* ; puis après, ses *Recherches sur les connaissances des anciens le long des côtes de l'Inde*. Enfin, en janvier 1814, il lut à l'Institut ses *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales et septentrionales de l'Europe*, qui contenaient trois mémoires : l'un sur l'Ibérie, le second sur la Gaule, et le troisième sur les îles Britanniques. Il avait prélué au dernier mémoire par une lettre adressée à Pinkerton sur la fausse configuration de l'Écosse dans la carte de Ptolémée, insérée dans la traduction française des *Recherches sur les Scythes* du géographe anglais, imprimée à Paris en 1804. Tous les mémoires de Gossellin lus ou composés depuis la première publication des deux premiers volumes de ses *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens* fournirent la matière de deux nouveaux volumes in-4°, qui furent publiés en 1815 et formèrent les tomes 5 et 4 de ce grand ouvrage. En 1814, peu après le retour en France du roi Louis XVIII, il fut nommé officier de la Légion d'honneur, et en 1816 un des quatre assistants du *Journal des savants*, c'est-à-dire un de ceux qui, en l'absence du garde des sceaux, président les conférences des auteurs de ce journal. Il fit pour le tome 1^{er} de la classe d'histoire et de littérature anciennes un extrait substantiel très-méthodique de toutes ses recherches et de tous ses travaux en géographie ancienne qui parut en 1815, avec une carte dessinée par lui pour cet extrait et intitulée *Orbis veteribus noti veris limitibus circumscripti specimen geographicum*. Cette carte devint la première d'un atlas in-folio qui réunissait toutes les autres cartes classées méthodiquement. Ce volume porte la date de 1814, et a pour titre : *Atlas, ou Recueil de cartes géographiques publiées par P.-F.-J. Gossellin*. L'auteur y prend le titre d'associé étranger de l'Académie de Göttingue, qui venait de lui être conféré par cette savante compagnie. Tels sont tous les travaux de Gossellin qui ont été mis au jour. La *Biographie des hommes vivants* y joint à tort la partie de *géographie ancienne* dans le *Rapport fait par la classe d'histoire de l'Institut*, présenté à l'empereur et roi, en son conseil d'État, le 8 février 1808, et imprimé en 1815, p. 465 à 490. Il est bien vrai que Gossellin fut nommé par la classe pour faire ce rapport, et qu'il est dit par cette raison, dans l'avertissement, qu'il en est l'auteur ; mais un de ses amis se chargea pour

lui de cette tâche. Lorsque cette partie du rapport fut écrite et imprimée, Gossellin fit un court voyage pour sa santé. Ne connaissant aucune langue étrangère, il ne pouvait lire aucune des nombreuses productions d'auteurs étrangers qui sont cités et appréciés dans ce rapport. C'est ce que Gossellin a souvent déclaré lui-même et consigné par écrit, lorsqu'il en a pu trouver l'occasion. Mais il a composé un *Mémoire géographique sur la Corse*, et une *Réfutation d'un mémoire*, manuscrit de Delambre, intitulé *Remarques sur la méthode proposée par M. Gossellin pour évaluer les stades itinéraires des anciens*. Ces deux écrits ont été remis par le savant géographe à l'auteur de cet article, qui se proposait de les publier un jour. Gossellin mourut le 8 février 1850. Il était grand, fort, avait une belle figure, des manières distinguées et polies par l'habitude du grand monde, qu'il avait fréquenté dans sa jeunesse (1). La prudence, la loyauté, la franchise, la constance en amitié, l'égalité d'humeur, une conversation douce et enjouée, formaient les traits distinctifs de son caractère, et il a certainement été un des hommes les plus honorables qui se soient jamais consacrés aux sciences et à l'étude. En 1790, son profil fut gravé sur pierre fine par l'habile artiste Jeuffroy, de l'Institut, et il en a été répandu plusieurs empreintes sur verre, qui ont été distribuées à ses amis. Son éloge fut lu en séance publique dans le mois de juillet 1850, et imprimé dans le tome 9 des mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres de l'Institut de France. Cet éloge est d'Abel Rémusat, qui suppléait alors Dacier, trop âgé et trop malade pour remplir à cette époque ses fonctions de secrétaire perpétuel.

W—R.

GOSSET, médecin d'Amiens, vivait au commencement du 18^e siècle. Il paraît s'être spécialement livré aux chimères de l'alchimie et avoir été un des partisans de Van Helmont et de Paracelse. L'ouvrage qu'il a laissé sous ce titre : *Révélation cabalistiques d'une médecine universelle tirée du vin, avec une manière d'extraire le sel de rosée, et une Dissertation sur les lampes sépulchrales*, est un tissu d'idées extravagantes et de rêveries réellement dignes de la cabale. On y trouve le prétendu procédé que l'auteur dit avoir découvert pour retirer du vin par la distillation, un *arcane végétale* ou remède universel, dont les vertus sont innombrables, selon son expression, pour le traitement de toutes les maladies, soit internes, soit externes. L'extraction du sel de la rosée et les admirables propriétés de cette nouvelle panacée sont encore un secret qui fait partie des révélations de l'auteur. A l'égard des lampes sépulchrales, il ne doute nullement qu'on ne puisse retirer de toutes les substances sublunaires une matière incombustible.

(1) Il était très-lié avec madame Thiroux d'Arconville (voy. ce nom), et c'est dans les mains de Gossellin que passèrent les manuscrits de cette dame, parmi lesquels nous avons remarqué des *Souvenirs* sur sa vie.

tible et perpétuellement lumineuse, comme celle que l'on dit avoir trouvée dans plusieurs tombeaux, et entre autres dans celui de Tullia, fille de Cicéron, quinze cents ans après sa mort. CII—T.

GOSSIN (PIERRE-FRANÇOIS), né à Souilly près Verdun le 20 mars 1744, fils d'un procureur du roi à la cour des monnaies de Metz, était lui-même en 1789 lieutenant général du bailliage de Bar-le-Duc. Élu député du tiers état à l'assemblée constituante, il fut employé dans les comités, notamment dans celui de constitution, et parut assez souvent à la tribune comme rapporteur. Ce fut Gossin qui fit le rapport sur la division du royaume en départements (1). Dans la discussion sur le jury, il combattit l'opinion de ceux qui voulaient l'étendre aux affaires civiles; il prouva sans peine que, pour prononcer sur les intérêts des citoyens, il était nécessaire d'avoir au moins la connaissance des lois qui les régissent. Il fit adopter la division de Paris en quarante-huit sections, et décréter que les titulaires des offices supprimés seraient remboursés intégralement. Il provoqua l'organisation d'archives nationales et celle des tribunaux criminels; enfin, à la suite d'un rapport sur les honneurs (2) qui devaient être rendus à Voltaire, il proposa de faire transporter ses cendres à Ste-Geneviève. Après la session, Gossin fut élu procureur général syndic du département de la Meuse, et ce fut en cette qualité qu'il fit adopter une adresse par le directoire du département contre l'attentat du 20 juin 1792 sur la personne du roi. Lorsque les Prussiens pénétrèrent dans la Lorraine en septembre suivant, Verdun ayant capitulé, Gossin reçut du duc de Brunswick, ainsi que Ternaux, président du département, l'ordre de se rendre dans cette ville pour y prendre, au nom du roi de Prusse, les rênes de l'administration. Tous les deux refusèrent d'obéir à l'injonction du général ennemi; mais, leurs collègues craignant que ce refus n'exposât le département à toutes les rigueurs du régime militaire, ils finirent par céder à leurs instances et, se dévouant au salut de leurs concitoyens, partirent pour Verdun. A leur arrivée, ils furent invités d'apposer leurs signatures sur les réquisitions de vivres et de fourrages dont le département venait d'être frappé pour le service de l'armée prussienne; mais, ni les prières ni les menaces n'ayant pu les y décider, ils furent

retenus prisonniers. Cependant, Gossin rendit compte à l'assemblée législative des motifs qu'ils avaient eus pour obtempérer aux ordres du duc de Brunswick. Cette assemblée, que l'invasion prussienne n'avait fait qu'exaspérer, renvoya sa lettre à l'examen d'une commission extraordinaire, et le même jour (5 septembre 1792), sur le rapport de Gensonné, Gossin et Ternaux, déclarés coupables de trahison, furent décrétés d'arrestation et renvoyés devant la haute cour nationale d'Orléans. Après la retraite des Prussiens, Gossin, détourné par ses amis de se constituer prisonnier, se tint à l'écart en attendant que les esprits, plus calmes, fussent en état d'entendre sa justification. Fatigué de l'espèce de proscription qui pesait sur lui depuis plus de deux ans, il finit par solliciter de la convention, où il comptait quelques amis, l'examen de son affaire. Son innocence était tellement évidente, que Bezard termina le rapport qu'il fit au nom du comité de législation par demander que le décret d'accusation lancé contre Gossin fût annulé. Charlier (*voy. ce nom*) s'éleva seul contre l'avis de la commission, et sur sa demande, Gossin fut renvoyé devant le tribunal révolutionnaire. D'après le conseil de quelques personnes en crédit et qui lui garantissaient qu'il sortirait triomphant de cette épreuve redoutable, il se remit entre les mains de la gendarmerie et fut transféré à Paris. Déposé à la Conciergerie le lendemain de son arrivée, il fut peu de jours après mis en jugement. Plusieurs membres de la convention vinrent déposer en sa faveur. Harmand (*voy. ce nom*), son ami d'enfance, et Mallarmé confirmèrent par leurs déclarations tout ce que le malheureux Gossin avait dit pour sa défense; mais leurs efforts furent inutiles. Gossin fut condamné, non pour le prétendu crime qui l'avait amené devant l'odieux tribunal, mais pour avoir *conspiré dans la prison du Luxembourg*, où jamais il n'avait été détenu. Par l'oubli du greffier, son nom avait été omis sur la liste des victimes; le bourreau refusa de le laisser monter sur la fatale charrette; mais Gossin, dont la tête était égarée, lui dit : « *Et moi aussi je suis condamné, mets-moi sur ta voiture.* » Un des juges, présent à ce débat, vint appuyer sa réclamation; mais, lorsqu'il fut placé dans le tombeau, on l'entendit s'écrier : « *O ma femme, ô mes enfants !* » Gossin périt le 4 thermidor (22 juillet 1794), cinq jours avant la chute de Robespierre. Il n'était âgé que de 40 ans. Le 25 juillet 1795, sur le rapport de Bezard, le décret d'accusation contre Gossin et Ternaux fut révoqué. — Trois de ses fils, qui lui ont survécu, ont embrassé la carrière des armes, et deux autres celle de la magistrature (1). W—s.

GOSSUIN (HENRI-MARIE-JOSEPH), né à Avesnes en 1739, fut en 1790 un des administrateurs du dé-

(1) Ce travail, hérissé de difficultés en raison des prétentions opposées des différentes villes, l'occupa fort longtemps; et ce qui prouve que Gossin avait bien rempli sa tâche, c'est que le résultat de son travail a survécu à tant de révolutions, et qu'il subsiste encore. D—R—R.

(2) Gossin fit aussi une motion sur la nécessité d'organiser les écoles nationales : « Nous avons enfin secoué un joug odieux, dit-il, nous nous sommes rendus libres; nous sommes devenus une nation. Il nous faut donc une éducation nationale; il faut établir des écoles élémentaires, où le principal objet de l'enseignement sera celui de la nouvelle constitution, des droits et des devoirs de l'homme. Là les enfants apprendront à être *religieux*, citoyens, *fidèles* à la loi et au roi, amis de la liberté, *ennemis de la licence*, attachés au gouvernement, *opposés à l'anarchie*, etc. » On voit par cette citation que, si Gossin payait comme tant d'autres son tribut aux idées nouvelles, il ne craignait pas même alors de professer hautement des principes d'ordre et de religion. D—R—R.

(1) L'un d'eux, conseiller à la cour royale de Paris, donna sa démission en 1830, pour ne pas prêter serment. D—R—R.

partement du Nord, puis député à l'assemblée législative, où il fit quelques rapports au nom du comité des douze, et en septembre 1792 à la convention nationale, où il ne vota pas dans le procès de Louis XVI, étant absent par commission. Le 8 octobre de cette année, il proposa de mettre à prix la tête du prince Albert de Saxe-Teschén, parce que ce général autrichien avait bombardé Lille. Le 50 novembre, il fut envoyé à l'armée de Dumouriez. De retour à la convention, il fit plusieurs rapports sur la défection de ce général, et fit suspendre la reconstruction de la maison des demoiselles Fernig, qui avait été ordonnée par un décret. Le 10 mai, il fut nommé de nouveau commissaire près de l'armée du Nord. Vers la fin de cette année et pendant les suivantes, il travailla dans le comité militaire et fit en son nom différents rapports sur les manufactures d'armes, sur la solde des troupes, sur la gendarmerie, sur les indemnités à accorder aux villages de la Flandre maltraités par l'ennemi, etc. Il proposa, le 28 septembre, d'ériger une colonne d'infamie où seraient inscrits ceux qui se seraient déshonorés par quelque lâcheté, et fit décréter qu'aucun déserteur ne serait admis dans les armées. En 1794 il fit donner à la ville de Condé le nom de *Nord-Libre*. Dans la révolution du 9 thermidor, il se prononça fortement contre Robespierre; mais le 20 mai de l'année suivante, lors de l'insurrection des anarchistes contre la convention, il demanda l'accolade fraternelle du président pour l'orateur du premier groupe qui se présentait. Censuré vivement pour cette proposition, il s'en excusa en déclarant qu'il était dans l'erreur sur ce qui se passait. Devenu membre du conseil des cinq-cents après la dissolution de la convention, Gossuin proposa de porter à 15,000 hommes la gendarmerie, qui, sous le nom de maréchaussée, n'était, avant la révolution, composée que de 4,000. Il sortit du conseil en 1797, y fut réélu pour deux ans en 1798, et entra en décembre 1799 au nouveau corps législatif, d'où il sortit en février 1801 pour remplir les fonctions d'administrateur des eaux et forêts, qu'il exerçait encore à l'époque de la restauration. Le département du Nord l'ayant nommé un de ses députés à la chambre des représentants en 1815, il accepta cette mission et perdit son emploi d'administrateur des forêts après le second retour du roi. Nommé en 1818 membre de la chambre des députés par le département du Nord, il y vota d'abord avec le parti ministériel et passa ensuite dans les rangs de l'opposition libérale. Il mourut à Paris en 1827, et fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, où MM. Dumesnil et Toulotte prononcèrent des discours sur sa tombe.

M—D j.

GOT (BERTRAND DE). Voyez CLÉMENT V.

GOTAMA, nom presque inconnu jusqu'à présent et qui doit tenir désormais une grande place dans l'histoire de la philosophie, et même dans

l'histoire de l'esprit humain. Gotama est un philosophe indien qui a fondé, sept ou huit siècles au moins avant l'ère chrétienne, un système de logique qui a joué dans cette partie du monde asiatique le même rôle à peu près que l'Organon d'Aristote a joué dans notre Occident. Ce système de logique s'appelle dans la langue sanscrite le Nyâya, mot qui répond assez bien à celui de méthode, la racine *ni* signifiant *conduire*. Le Nyâya est donc l'art de bien conduire le raisonnement et la discussion, si ce n'est l'esprit lui-même. L'école de Gotama se nomme neiyâyikâ, c'est-à-dire l'école de Nyâya. C'est une des six grandes Darsanâni, ou théories entre lesquelles se partage la philosophie indienne. Comme pour la plupart des personnages indiens, on ne sait rien de précis sur Gotama. Les légendes en parlent comme d'un sage qui est en commerce avec les dieux et qui épouse une fille de Brahma. Les lois de Manou ne citent point le Nyâya, comme l'avait cru William Jones : c'est une simple erreur de traduction. Les lois de Manou emploient (livre 12, sloka 109) le mot de Nyâya pour signifier raisonnement, et non pour désigner l'école de Gotama, à laquelle ce nom s'applique particulièrement. Mais il paraît certain, d'après les livres bouddhiques, qu'à l'époque de Çâkyâ-Mouni, c'est-à-dire dans le sixième siècle avant notre ère, le Nyâya existait déjà à l'état de doctrine, jouissant d'une très-grande autorité. A vrai dire, l'Inde n'a jamais eu d'autre système de logique que celui-là; et à l'heure qu'il est, c'est encore le seul à peu près que l'on cultive dans les écoles brahmaniques restées fidèles aux vieilles études. Dans ces écoles, neuf élèves sur dix au moins, si l'on en croit des témoins dignes de foi, étudient la logique de Gotama, que respectent toutes les sectes et toutes les religions, comme jadis dans l'Occident le paganisme, le christianisme et le mahométisme, les catholiques et les protestants, le moyen âge et les temps modernes, ont tous accepté la domination logique d'Aristote. Le texte du Nyâya en sanscrit a été publié pour la première fois, en 1828, à Calcutta, in-8°, par les soins du comité général d'instruction publique, avec un commentaire de Visvanâtha Bhattâtchârya. Les axiomes ou sôutras du Nyâya y sont au nombre de cinq cent vingt et un, en prose, et répartis pour l'usage des élèves et des commentateurs en cinq lectures (adhyâyas) d'inégale longueur. Sous le rapport de la doctrine, on peut diviser ces cinq lectures en deux parties distinctes : l'une toute dogmatique, qui est renfermée dans la première lecture; et l'autre, toute polémique, qui est contenue dans les quatre lectures suivantes. La première lecture est donc la plus importante de beaucoup; et c'est de celle-là aussi qu'on s'est le plus occupé. C'est la seule dont l'illustre Colcbrooke ait donné l'analyse dans ses *Essais sur la philosophie indienne*. En voici le sujet. Gotama promet d'abord la béatitude éternelle à ceux qui possèdent

ront sa doctrine, et qui sauront parfaitement, sur ses traces, ce que c'est que la preuve, l'objet de la preuve, le doute, le motif, l'exemple, l'assertion, les membres de l'assertion régulière, le raisonnement supplétif, et la conclusion; puis ensuite, l'objection, la controverse, la chieane, le sophisme, la fraude, la réponse futile, et enfin la réduction au silence. C'est là ce qu'on a nommé très-improprement les seize catégories de Gotama, et ce qu'il faut nommer ses seize topiques ou lieux communs de la discussion. La connaissance approfondie de tous ces points de doctrine a pour but et pour résultat la destruction de l'erreur. Le premier topique de Gotama, antérieur et supérieur à tous les autres, c'est la preuve. Avant de discuter et même d'indiquer l'objet sur lequel la discussion portera, il faut spécifier d'abord sur quelle autorité l'on prétend s'appuyer. Il y a quatre sortes de preuves (pramāṇi). On se fie ou à la perception sensible, ou à l'induction logique qu'on a tirée de certaines perceptions, ou à l'analogie, ou enfin au témoignage, que ce témoignage vienne des hommes ou du livre sacré, le Vêda. Gotama définit chacune de ces preuves d'une manière très-brève et très-juste. Il passe ensuite à l'objet de la preuve. Quand on a dit sur quel fondement on doit s'appuyer dans la discussion, on peut dire ensuite quel est l'objet spécial de cette discussion. Les objets de preuve sont au nombre de douze : l'âme, le corps, les organes des sens, les objets des sens, l'intelligence, le sens interne, l'activité, la faute, l'état après la vie, le fruit des œuvres, la peine, et enfin la délivrance ou le salut éternel. Ce sont là, si l'on s'en rapporte à la classification de Gotama, tous les sujets possibles de discussion; et c'est en quelque sorte un résumé et comme un aperçu de l'ensemble des choses. Une fois qu'on a bien fixé l'objet de la preuve, il faut écarter les doutes qu'il pourrait faire naître dans l'esprit de l'interlocuteur, et c'est là l'objet du troisième topique. Il faut ensuite préciser le motif qui fait entreprendre la discussion : c'est le quatrième topique. Grâce à toutes ces précautions préliminaires, on doit voir déjà assez nettement le sujet dont on va traiter. Mais, pour achever de l'éclaircir, il faut prendre un exemple bien notoire auquel on le rapporte et qui le fasse mieux connaître. L'exemple est donc le cinquième topique. Tous ces préparatifs achevés, l'interlocuteur peut poser sa thèse (siddhānta). A la thèse ou assertion complète, succède l'énumération des cinq membres (avāyava) de la thèse; ces cinq membres sont : la proposition, la raison, l'éclaircissement, l'application et la conclusion. Par exemple, soit la thèse : « Cette montagne est un volcan; car elle « fume; ce qui fume brûle comme le foyer de la « cuisine : de même cette montagne fume; donc « elle brûle, et elle est un volcan, puisqu'elle « fume. » Après cette énonciation de la thèse mise en forme régulière vient le raisonnement supplé-

tif, qui confirme la nature propre de l'objet en discussion, en démontrant qu'il n'est pas autre chose que ce qu'on a dit. Après ce huitième topique vient le neuvième, ou la décision (nirṇaya). On pose dans la décision, d'une manière définitive, la pensée qu'on a l'intention de soutenir. C'est donc au nirṇaya ou décision motivée qu'aboutit tout ce labeur dialectique. Ainsi, l'objet de la discussion est désormais parfaitement fixé pour les deux interlocuteurs, et pour celui qui avance la thèse, et pour celui qui l'attaque. C'est alors que le combat s'engage. L'adversaire fait d'abord une objection. L'autre interlocuteur y répond; c'est la controverse, ou onzième topique. L'adversaire embarrassé a successivement recours à la chieane, au sophisme et à la fraude, ou équivoque de mots. Mais, en dépit de ses efforts, il ne fait qu'une réponse futile, où il s'embarrasse lui-même, et il en est enfin réduit à se taire : c'est le seizième et dernier topique (nigraha sthāna). A bout d'arguments, il ne sait plus à quoi se prendre, et, par son silence, il avoue sa défaite. La discussion est alors terminée, et le tournoi dialectique est fini, après un certain nombre de passes plus ou moins habiles. Tel est le système de logique, ou plutôt de dialectique, qui porte le nom de Gotama, et qui remplit la première lecture du Nyāya. Les quatre lectures suivantes sont consacrées à justifier les définitions données dans la première; et, en repoussant les critiques des écoles rivales, Gotama trouve l'occasion de discuter une foule de questions de la plus haute importance, sur le scepticisme, sur l'origine de la parole, sur Dieu, etc. Nous ne croyons pas devoir faire ici l'examen de ces quatre lectures; on en trouvera l'analyse dans un article du *Journal des savants*, juin 1853, pages 369 et suivantes. Mais les quatre dernières lectures du Nyāya, fort curieuses pour le système général de Gotama, ne le sont point pour son système de dialectique. Tout ce que nous avons à rappeler ici, c'est que Gotama est orthodoxe et spiritualiste, tout en comparant la vie future de l'âme à un sommeil qui ne serait troublé par aucun rêve. Le nom de Gotama se rattache surtout au Nyāya, et le Nyāya est particulièrement une théorie de logique. Il est facile de voir, d'après le peu qui vient d'être dit, que la logique indienne est bien loin de celle d'Aristote ou de celle de Kant, auxquelles on l'a plus d'une fois comparée. Pour qui connaît l'Organon et les profondes théories qu'il renferme, depuis les catégories ou éléments de la pensée jusqu'aux Derniers Analytiques ou théorie de la démonstration, le système de Gotama, tout ingénieux qu'il est, doit paraître bien superficiel; et comme l'Inde n'en a jamais connu d'autre, on doit en conclure que l'Inde n'a jamais connu précisément la logique. C'est le génie grec qui a créé cette science, et c'est à lui seul que la gloire doit en revenir. Il faut donner d'autant plus d'attention à ce fait que l'on avait prétendu, durant

quelque temps, qu'Aristote avait trouvé le système qui porte son nom dans la philosophie indienne. Sur la foi de traditions vagues et obscures, on avait avancé qu'il avait reçu de Callisthène, son neveu, des traités de logique, déconvertis sur les bords de l'Indus par les compagnons d'Alexandre; et d'après une autorité aussi insuffisante, on avait cru qu'Aristote pouvait bien n'être qu'un plagiaire. L'examen du Nyāya réfute ces étranges assertions; et en le comparant à l'Organon, on ne voit entre les deux ouvrages aucune espèce de ressemblance. Aristote aurait eu en sa possession le Nyāya, et il aurait pu en comprendre la langue, qu'il n'en aurait absolument rien tiré. On doit donc conserver à jamais au philosophe grec le nom de père de la logique, parce qu'il est démontré qu'il ne l'a empruntée à personne, pas plus aux gymnosophistes de l'Inde qu'à ses prédécesseurs en Grèce. C'est là un point assez important; et l'auteur du présent article a mis cette opinion en pleine lumière dans un travail spécial, qui fait partie des *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*. Quoi qu'il en soit, il est maintenant nécessaire, dans l'histoire de la philosophie, de tenir compte du Nyāya, et ce serait une lacune assez grave de le passer sous silence. Les doctrines qu'il renferme peuvent n'être pas placées très-haut; mais elles ne doivent plus être omises. Le mérite du génie grec, et d'Aristote en particulier, n'en est que d'autant plus relevé. L'Inde n'a pas pu pénétrer dans l'étude de l'intelligence et de la raison jusqu'à ces principes premiers, qui sont le domaine propre de la logique. Gotama restera toujours le premier des logiciens pour le monde brahmanique; mais les brahmanes, malgré la réputation de sagesse qu'on leur a faite, sont fort au-dessous des philosophes grecs. Dans la science du raisonnement, ils n'ont point entrevu les véritables et essentielles questions qui la composent. Les Indiens sont, selon toute apparence, beaucoup plus anciens que les Grecs; mais ils sont beaucoup moins éclairés, et ils auront eu bien moins d'influence sur les développements de l'esprit humain. Aussi ne faut-il plus attribuer aux Indiens, comme on l'a fait trop souvent, ni l'invention du syllogisme, ni celle des catégories. Il serait juste de les laisser à Gotama, s'il en était le légitime auteur. Mais c'est Aristote seul qui peut les revendiquer, et son émule ne peut être mis qu'à une énorme distance après lui. Si du reste, dans ces travaux si anciens et si curieux de la science, les Indiens n'occupent pas le premier rang, ils sont incontestablement au second; c'est Gotama qui les représente, et c'est déjà une gloire assez belle. Pour étudier ce sujet si neuf, voici les principaux ouvrages qu'il faudrait consulter : *A view of history, literature and mythology of the Hindous*, Sérampore, 1818, 2^e édition, p. 405 et suiv., t. 1, par Ward; *Transactions of the asiatic Society of Great Britain and Ireland*,

t. 1, p. 76, 1823, par Colebrooke, et *Miscellaneous Essays*, du même, t. 1, p. 261 et suiv.; *Die Philosophie, im Fortgang der Weltgeschichte, erster Theil*, p. 1904, par C.-J.-M. Windischmann; les *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. 3, p. 241; enfin deux articles du *Journal des savants*, avril et juin 1853. B. S. H.

GOTER (JEAN), missionnaire catholique en Angleterre, était né dans le comté de Southampton, et fut élevé dans la religion anglicane. S'étant fait catholique, il se rendit à Lisbonne, où il y avait un collège anglais pour ceux de cette communion; et après y avoir achevé ses études, il y fut ordonné prêtre et revint exercer les fonctions de missionnaire dans sa patrie. L'état où était alors le catholicisme en Angleterre rendait ce ministère difficile et dangereux. Charles II régnait, et les préventions contre le papisme étaient portées au comble. Le règne de Jacques II sembla promettre aux catholiques des temps plus heureux; mais le calme fut court. Toutefois les missionnaires en profitèrent pour le bien de la foi. Il s'ouvrit plusieurs chapelles à Londres, où Goter résidait ordinairement. Il se fit dans toutes les classes des conversions éclatantes, dont la plupart furent durables et persistèrent après la révolution. Plusieurs ecclésiastiques publièrent de bons ouvrages de controverse, et d'autres se firent honneur dans des conférences avec des docteurs anglicans. Goter en eut une contre Stillingfleet; Pulton, jésuite, en soutint une autre contre Tenison et Giffard; et Godden une contre Patrick et James, en présence du roi lui-même. Mais de tous les controversistes qui parurent à cette époque, les plus distingués furent Serjeant et Goter. Celui-ci montra dans ces disputes autant de talent que de zèle. Voué à une vie laborieuse et retirée, il a laissé de nombreux écrits qui sont encore estimés des catholiques anglais et que l'on peut partager en deux classes : les livres de piété et ceux de controverse. Les premiers sont des instructions pour les fêtes, sur les épîtres et évangiles de tous les dimanches de l'année pour les différentes conditions de la vie; elles forment plus de douze volumes. Parmi les ouvrages de controverse on cite ceux qui ont pour titre : *Raison et autorité*; *la Nuée de témoins*; *la Transsubstantiation défendue*; *le Papiste mal représenté*; *le Guide du chrétien dans le choix d'une religion*. Les adversaires de Goter furent Claggett, Wake, Stratford. Il fut question en 1702 de l'élever à l'épiscopat, et il méritait cette distinction par ses vertus et ses travaux. Il mourut en mer le 2 octobre 1704, en se rendant à Lisbonne pour les affaires du clergé catholique. Nous devons à Dodd de nous avoir conservé quelques détails sur cet homme estimable dans son *Histoire de l'Eglise d'Angleterre* (1), ouvrage curieux et plein de re-

(1) *The church History of England, from the year 1500 to the year 1688, chiefly with regard to catholics*, Bruxelles, 1737, 1739 et 1742, 3 vol. in-fol.

cherches, qui fait connaître l'état et l'histoire des catholiques de ce royaume pendant les 16^e et 17^e siècles, et dont il est à regretter que nous n'ayons pas au moins un abrégé dans notre langue. L'auteur cite vingt-neuf ouvrages différents de Goter, dont dix-sept de controverse.

P—c—r.

GOTESCALC, autrement nommé *Fulgence*, naquit vers l'an 806, dans cette partie de l'Allemagne que Charlemagne avait soumise aux armes françaises. Il vint de bonne heure faire ses études à Paris, et il embrassa la vie monastique à Orbais, abbaye de l'ordre de St-Benoît, dans le diocèse de Soissons. Doué d'une imagination ardente, d'une volonté ferme et d'une ambition démesurée, il se fit bientôt remarquer dans son cloître par ses paradoxes, son amour des nouveautés, son zèle pour la science, ses opinions hardies, et surtout par la chaleur avec laquelle il les soutenait. Dans ce temps-là St-Augustin était le docteur à la mode; c'était celui dont la doctrine, souvent sublime, et quelquefois obscure, offrait le plus de sujets à l'admiration des savants, et plus de matière à leurs controverses. Ses ouvrages étaient la lecture favorite de tous les ecclésiastiques. Les jeunes clercs passaient leur temps à les copier, les professeurs à les expliquer, les vieillards à les recommander. Gotescalc passa la sienne à les approfondir et à s'égarer dans les questions mystérieuses qu'on y rencontre trop souvent. Il voulait tout expliquer, tout entendre, tout pénétrer. Cette ardeur extrême de savoir suppose plus de curiosité que de sens, et est aussi contraire au véritable esprit de la science qu'à l'humilité recommandée par la religion. Il consulta un jour Loup, abbé de Ferrières, sur la question de savoir *si après la résurrection les bienheureux verront Dieu avec les yeux du corps*. « A « quoi bon vous fatiguer l'esprit de ces questions « oiseuses ? lui répondit le saint abbé. Le temps « que vous employez à les étudier ne sert qu'à « augmenter votre inquiétude naturelle et est « perdu pour votre instruction. » Gotescalc ne profita point d'un avis si salutaire ; il ne craignit point d'augmenter son inquiétude naturelle en s'enfonçant de plus en plus dans les profondeurs mystérieuses de la prédestination, qu'il croyait être la doctrine de St-Augustin, son guide et son modèle. Quand il se crut assuré de ses découvertes et suffisamment instruit de ce qui sera éternellement caché aux yeux des hommes, il parcourut le monde ; il alla à Rome, à Césarée, à Alexandrie, à Constantinople, semant partout ses opinions et ne recueillant que des contrariétés. De retour en Italie, en 847, il eut à ce sujet plusieurs conférences avec Nothingue, évêque de Vérone, qui, effrayé plus que de raison de la nouveauté des principes qu'il développa devant lui, crut devoir les combattre avec les armes de la religion, et après lui en avoir inutilement représenté les dangers, les déféra à Raban, arche-

vêque de Mayence. Celui-ci jugea, comme Nothingue, que Gotescalc enseignait un faneste et dangereux prédestinarianisme, c'est-à-dire l'opinion que Dieu avait de toute éternité prédestiné les hommes à leur salut ou à leur damnation : ce qui enlevait à l'homme sa liberté, ce qui détruisait toute idée de bien et de mal, et réduisait la volonté humaine à une espèce d'automatisme animal. Une pareille doctrine en effet eût été fort dangereuse ; mais il est plus que douteux qu'elle ait été celle de Gotescalc. Il est très-probable, au contraire, qu'on n'entendit pas ce qu'il voulait dire, et qu'on exagéra les conséquences de ses principes pour avoir le droit de les condamner. Il est encore très-probable que, dans la chaleur de la dispute, les deux partis outrèrent leur système, et finirent par s'aggraver d'autant plus qu'ils s'entendaient moins. C'est ainsi que les mêmes questions, ayant ramené, vers la fin du 17^e siècle, et les mêmes controverses et les mêmes animosités, donnèrent au monde le spectacle, humiliant pour l'esprit humain, d'un combat à outrance entre deux corps célèbres par leur savoir et avilis par leurs passions. Gotescalc, apprenant que Raban s'était déclaré contre lui, vint le trouver à Mayence dans l'intention de le détromper ou de le convertir : ce fut en vain. Après plusieurs conférences inutiles, ils écrivirent l'un contre l'autre ; et dans un de ses écrits Gotescalc, entraîné par son sujet, ne craignit pas d'accuser son adversaire de semi-pélagianisme. Celui-ci, offensé de cette récrimination, assemble un concile devant lequel il cita Gotescalc ; et oubliant que, puisqu'il était partie au procès, il ne pouvait en être le juge, il le condamna comme hérétique et le renvoya, pour en être fait justice, devant Hincmar, archevêque de Reims, son juge naturel, auquel il écrivit une lettre synodale très-animée et par conséquent très-peu charitable contre l'accusé. Cette lettre était terminée par ces mots : « Nous « vous renvoyons ce moine vagabond, afin que « vous le fassiez renfermer dans son couvent et « que vous l'empêchiez de propager une doctrine « fausse, hérétique et scandaleuse. » Hincmar était un des hommes les plus savants de son siècle, mais aussi l'un des plus vains de son savoir et des plus fougueux. Il fut enchanté de trouver une occasion de faire éclater son talent pour la controverse et son zèle pour l'Eglise. S'étant fait amener devant lui Gotescalc, il l'interrogea, et le trouva inébranlable dans ses principes. Dès lors il devint son irréconciliable ennemi. Il assemble un concile de treize évêques au château de Quiercy, en Picardie, invita Charles le Chauve à s'y trouver, et fit examiner devant ce prince la doctrine de Gotescalc. Celui-ci, condamné d'avance par des adversaires qui étaient tous prévenus contre lui, ne fut point admis à se défendre, ou ne put faire entendre ses moyens ; il fut condamné comme hérétique, déposé du sacerdoce, déclaré incapable d'enseigner et in-

digne de la liberté, fustigé cruellement devant le roi et les évêques, et renfermé pour le reste de ses jours dans l'abbaye de Hautvillers. Un traitement si barbare, loin de ramener l'infortuné Gotescale au sein de l'Église, révolta son âme fière et indépendante, et ne fit que le confirmer dans ses opinions, bonnes ou mauvaises. Il ne voulut entendre parler d'aucune composition avec des hommes si passionnés. Il subit son jugement avec courage, et préféra la mort à une rétractation humiliante. Il mourut dans sa prison en 868. Lorsqu'il fut réduit à l'extrémité, les moines chargés de le garder en avertirent Hinemar, et lui demandèrent quelle conduite ils devaient tenir. Celui-ci eut la cruauté d'envoyer à Gotescale une formule de foi, avec ordre de la souscrire ou bien d'être privé des derniers sacrements et de la sépulture ecclésiastique. Gotescale la rejeta avec indignation, et l'ordre d'Hinemar fut exécuté dans toute sa rigueur. Cependant les traitements qu'il avait essayés trouvèrent des censeurs dans une grande partie du clergé de France. Loup, abbé de Ferrières, St-Fulgence, évêque de Troyes, St-Remi, évêque de Lyon, les désapprouvèrent hautement (*voy. GALINDON*); St-Remi, entre autres, dit et répéta plusieurs fois que *ce n'était pas à coups de verges, mais par des raisons qu'on censurait jadis les hérétiques*. Rabican, moine de Corbie, publia une apologie de Gotescale, et prouva, autant que cela pouvait être prouvé, que la doctrine qu'il avait professée était celle de St-Augustin et avait toujours été celle de l'Église catholique. De son côté, Hinemar ne resta pas sans réponse. Il justifia son opinion par des passages des saints Pères, susceptibles de diverses interprétations, et sa conduite par son dévouement au Saint-Siège. Dans un des mémoires qu'il publia à ce sujet, il accusa Gotescale de n'avoir été toute sa vie qu'un *homme rustique*, un *moine inquiet* et un *savant paradoxal*. C'est sous ces traits, dit-il, qu'on le connaissait dans son cloître. Cependant, si nous en devons croire quelques-uns de ses plus illustres contemporains, cet *hérésiarque* infortuné avait beaucoup d'esprit et de savoir; mais ces qualités furent gâtées par un amour-propre excessif et par une invincible opiniâtreté. Ussérius a publié la vie de Gotescale, Dublin, 1651, in-4° (on a prétendu que c'était le premier livre latin imprimé en Irlande); réimprimée dans la même ville en 1659, in-4°, et à Hanau, 1662, in-8°, et dans l'*Historia Gothescalchi prædestinanti et accurata controversiæ per eum revocate disputatio*, par le P. Cellot, jésuite, Paris, Cramoisy, 1683, in-fol. En 1857 M. C.-H. Gambs a publié : *Vie et doctrine de Godescalc* (thèse), Strasbourg, in-4°. G—s.

GOTH (BERTRAND DE). Voyez CLÉMENT V.

GOTH (BÉRAUD ou BÉARN DE) était fils de Béraud 1^{er} de Goth, seigneur de Villandrault, dans le diocèse de Bordeaux. Il parvint sur le siège épiscopal de Lyon vers la fin de 1288, et succéda

à Pierre d'Aoste, élu par le chapitre l'année précédente, mais qui mourut avant d'avoir reçu ses provisions de Rome. Il est à croire que Béraud fut nommé par le pape, et que le chapitre, qui choisissait le plus souvent son archevêque parmi ses membres, fut étranger à cette élection. Béraud prit possession de son siège au commencement de 1289; il était accompagné de Bertrand de Goth, son frère, dont il fit son vicaire général, et qui plus tard fut pape sous le nom de Clément V (1). En 1286, le comte Amédée de Savoie avait pris pour trois ans les habitants de Lyon sous sa protection; ce délai était à peine expiré lorsque Nicolas IV, par une bulle du 12 juillet 1290, accorda au chapitre de Lyon le pouvoir et l'autorité du glaive spirituel pour porter des censures contre tous ceux qui lui feraient quelque tort ou attenteraient à sa juridiction. Le mois suivant, les citoyens qu'une pareille bulle avait justement alarmés s'assemblèrent au son de la cloche dans l'église de St-Nizier; ils choisirent pour députés deux de leurs plus notables concitoyens, Guillaume Buyer (2) et Rolet Cassan, qui, au sortir de l'assemblée, se rendirent auprès de Béraud, en son château de Pierre-Seise, et lui montrèrent le tort qu'on leur avait fait de les priver de la possession en laquelle ils avaient toujours été, de n'avoir qu'un seul seigneur qui eût à lui seul l'exercice de la justice temporelle de Lyon, lequel seigneur était l'archevêque. C'était, disaient-ils, les remettre dans les désordres et la confusion où ils s'étaient trouvés pendant que le chapitre avait eu part à l'exercice de la justice. Ils se plaignirent aussi de ce que l'archevêque et le chapitre, en établissant à Lyon une *université de droit*, avaient ordonné qu'aucun ultramontain n'y pourrait lire, et que les docteurs récents seraient astreints à jurer qu'ils ne *consulteroient* point contre l'archevêque et le chapitre, ce qui était contraire aux franchises et libertés de la ville de Lyon (3). La démarche des deux députés produisit son effet; l'archevêque reprit la juridiction tout entière; toutefois le chapitre en ayant réclamé une partie, la contestation fut portée à Rome. Le pape commit pour la juger Girard de Parme et Benoît de St-Nicolas; ces deux cardinaux, par une sentence rendue en l'abbaye de St-Germain des Prés le

(1) Qu'il nous soit permis de relever ici une allégation qui se trouve dans la *Biographie* de MM. Didot, à l'article *J.-B. Christophe*, curé de Fontaines sur Saône; on y loue cet abbé, auteur d'une *Histoire de la papauté pendant le 14^e siècle*, publiée en 1853, « d'avoir (dans cet ouvrage) anéanti plusieurs erreurs historiques, entre autres la faulxueuse entrevue de Clément V (lisez Bertrand de Goth) et de Philippe le Bel, dans « les environs de St-Jean d'Angely... » C'est à M. Rabanis (aujourd'hui chef de bureau au ministère de l'instruction publique) qu'appartient l'honneur d'avoir prouvé, pièces en mains, la fausseté de cette entrevue, dans un rapport fait à l'Académie de Bordeaux en 1846. Voy. l'article de M. Rapetti sur les *Frères du temple*, inséré dans le *Moniteur* du 14 février 1854, p. 180, 2^e colonne, note 3.

(2) Un des ancêtres de Barthélemy Buyer, qui introduisit en 1473 l'imprimerie à Lyon (*voy. son article*).

(3) Rubys, *Histoire de Lyon*, p. 292 et 309; Launoy, *De scholis celebrioribus a Carolo Magna instrumentis*, cap. 7; Opp. 4, p. 1.

12 septembre 1290, ordonnèrent que les deux tiers de la juridiction temporelle s'exerceraient au nom de l'archevêque, et l'autre tiers au nom du chapitre. Il est à présumer que les officiers de l'archevêque et ceux du chapitre abusèrent bientôt de leur autorité, car les citoyens ne tardèrent guère à porter leurs plaintes au roi. Philippe le Bel leur offrit de les prendre sous sa sauvegarde, par lettres datées de l'abbaye royale, proche Melun, le dimanche après l'invention de la Ste-Croix (4 mai), l'an 1292. L'acception des Lyonnais ne se fit pas attendre, et ils s'engagèrent à cette considération à donner au roi « par chacun an, « de chaque feu, 10 sols tournois petits des nobles, et des pauvres 12 deniers petits. » L'official de la métropole, en l'absence de l'archevêque, se hâta de protester, et enjoignit aux curés d'admonester les citoyens et de les menacer de l'excommunication s'ils ne rentraient pas sous l'obéissance épiscopale. Les citoyens en appelèrent au pape, et, de leur côté, les prêtres séculiers et les religieux se plaignirent au roi des mauvais traitements qu'on leur faisait éprouver sous son nom. Durant ces démêlés, Béraud sollicita la pourpre romaine et l'obtint de Célestin V, qui le créa cardinal-évêque d'Albano en septembre 1294. Boniface VIII, qui succéda bientôt à Célestin, et qui avait été chanoine de l'église de Lyon, nomma Béraud son légat en France, et lui adjoignit le cardinal Simon de Beaulieu, pour moyenner la paix entre Philippe le Bel et le roi d'Angleterre. Lyon était alors en proie à la plus déplorable anarchie; les lettres que le roi écrivit au gardien de cette ville, pour lui reprocher sa négligence à faire réparer les injures et les torts qu'enduraient les citoyens, témoignent assez de cette triste situation; une bulle de Boniface VIII, adressée à Philippe le Bel et datée de 1297, nous apprend qu'ils étaient sous le poids d'une sentence d'interdit, à cause des différends qui existaient entre eux, le roi et le chapitre. Boniface, dans cette bulle, déclare qu'il suspend provisoirement l'interdit, et commet le ressort et la garde de la ville à Pierre de Mornay, évêque d'Autun, et à Robert II, duc de Bourgogne; il cite l'archevêque et les magistrats municipaux de Lyon à comparaître à Rome par-devant lui; il engage Philippe ainsi que l'archevêque et le chapitre à nommer des commissaires qui se rendront à Rome « pour « le fait du ressort. » Béraud ne vit pas la fin de ces débats, car, à son retour d'Angleterre, où il était allé pour la seconde ou la troisième fois, il fut surpris d'une maladie violente qui le conduisit au tombeau le 12 juillet 1297. *Gallia christ.*, t. 4; Cardella, *Mem. storiche de' cardinali*, t. 2, p. 31; Menestrier, *Hist. cons.*, p. 313; Dutems, *Clergé de France*, t. 4, p. 571, etc.

A. P.

GOTHUS (JONAS PETRI) était évêque de Linköping, en Suède, dans le 17^e siècle. Avant de parvenir à cette dignité ecclésiastique, il avait professé la théologie et les langues savantes. On a de

lui : *Dictionarium latino-sueco-germanicum*, imprimé à Linköping, 1640, in-fol., et réimprimé à Stockholm, 1690, même format. — Un autre savant suédois, André Gornus, contemporain du précédent, publia divers ouvrages en langue suédoise, et fut un des premiers qui écrivit dans cette langue avec succès. Un de ses ouvrages a pour but de faire connaître par des préceptes et des exemples le style épistolaire. C—AU.

GOTTARDI (l'abbé DOMINIQUE), né à Valezio, dans le Véronèse, mort le 21 mai 1794 dans la paroisse de San-Donato, dont il était curé avec titre d'archiprêtre, réunit à l'accomplissement de ses devoirs l'étude des choses sacrées, principalement en ce qui concerne l'antiquité ecclésiastique. Il fit de louables efforts pour parvenir à réformer l'usage où sont les prédicateurs italiens de se livrer à des farces oratoires, et à ces grotesques pantomimes par lesquelles ils avilissent la dignité de leur ministère. Partageant d'ailleurs le goût général des Italiens pour la poésie, il la cultiva avec quelque succès. On a de lui : 1^o un recueil de sermons, imprimés à Brescia en 1790; et 2^o une savante dissertation sur la *Diaconesse Daciana*; cette dissertation a été réimprimée en 1795, avec des additions considérables. G—N.

GOTTER (FRÉDÉRIC-GUILLEUME), poète allemand d'un grand mérite, naquit à Gotha le 5 septembre 1746. Ses parents, qui jouissaient d'une grande considération dans cette ville, regardée dès lors comme le foyer des sciences et du bon goût en Allemagne, prenaient le plus grand soin pour développer les heureuses dispositions par lesquelles la nature semblait avoir voulu compenser dans le jeune Gotter la délicatesse de sa constitution physique. Après avoir été suffisamment préparé par des leçons particulières à fréquenter utilement l'université, il fut envoyé à Göttingue, où il étudia le droit depuis 1763 jusqu'à 1766. Familiarisé avec les littératures latine, anglaise, italienne et française, il s'était surtout appliqué à cette dernière, qu'il aimait toujours avec prédilection; et à l'âge de dix-huit ans, il avait déjà fait en français quelques essais dramatiques assez heureux. L'étude sérieuse des lois ne le détournait pas du culte des muses. Une excellente troupe d'acteurs qui était alors à Göttingue fit naître en lui le goût de la poésie dramatique; et des leçons de langue et de littérature allemande qu'il donna vers cette même époque à un jeune lord contribuèrent surtout à perfectionner son style allemand, dans lequel il s'est montré supérieur à tous ses contemporains. A son retour à Gotha, il fut d'abord placé dans les archives particulières du duc, et ensuite envoyé à Wetzlar comme secrétaire de légation; mais des offres très-avantageuses le déterminèrent à quitter provisoirement cette carrière, et à suivre pendant deux ans deux jeunes gentilshommes dans leurs études à Göttingue. Ce fut alors qu'il se lia d'amitié avec plusieurs savants célèbres, tels que Heyne, Kæstner

et autres. Kästner surtout, qui n'avait pas moins de talent pour la poésie légère que pour les mathématiques, applaudit à l'idée de Gotter et de son ami Boie de faire paraître tous les ans un *Almanach des Muses* pour l'Allemagne, semblable à celui qu'on publiait à Paris depuis 1763; et il y contribua par ses travaux (1). En 1770, Gotter retourna à Wetzlar comme secrétaire de légation. Plusieurs des jeunes gens attachés au corps diplomatique près de la chambre de Wetzlar offraient à la littérature allemande l'espoir d'un brillant avenir : le jeune Jérusalem, Goethe et Gotter s'y appliquaient avec ardeur à suivre la carrière qu'avaient ouverte Klopstock, Gleim, Kleist, Lessing et Wieland. L'imitation que Gotter publia du *Cimelière* de Gray restera toujours sur la première ligne parmi les traductions en vers; mais son *Épître sur la manie de l'esprit fort*, qu'il publia à l'occasion du suicide du jeune Jérusalem, son ami, ne peut être lue sans émotion, et elle jouit d'une grande estime parmi les productions poétiques de l'Allemagne. Sa santé paraissant exiger un changement d'air, il entreprit en 1774 un voyage à Lyon pour cet objet : à son retour par la Suisse, il établit avec Gesner et Lavater des relations qu'il cultiva dans la suite par une correspondance assez suivie. Pendant son séjour en France, il se familiarisa avec la scène française, qui était alors au plus haut point de sa splendeur; et c'est surtout pendant les douze années qui suivirent son retour en Allemagne qu'il composa les meilleurs de ses nombreux ouvrages dramatiques : toutes ses pièces de théâtre portent le type du goût français; il fut aussi puissamment secondé par l'habileté des acteurs de la cour de Gotha. Gotter possédait lui-même le talent de la déclama-tion à un très-haut degré de perfection. Fidèle aux principes dramatiques professés par Lessing, qui le premier en Allemagne soumit la nature aux préceptes de l'art, Gotter avait à lutter contre le mauvais goût que les imitateurs de Shakspeare s'efforçaient de faire prévaloir. Il avait une telle facilité à versifier, qu'il improvisait en vers avec une élégance qu'on rencontre rarement ailleurs que sous le ciel de l'Italie. Quant à ses ouvrages, il mettait le plus grand soin à les rédiger; et souvent il passait des journées entières à faire disparaître des incorrections dans un vers, ou à lui donner plus d'harmonie et de mollesse. Nommé en 1782 secrétaire intime du duc de Gotha, il continua d'enrichir la scène allemande de quelques productions de la littérature étrangère; mais ces travaux ne répondent pas à ceux qu'il avait publiés antérieurement. Sa santé s'affaiblissant de plus en plus, il mourut le 18 mars 1797. Sa plume

s'est exercée avec succès dans tous les genres de poésie. On a de lui des tragédies, des comédies, des opéras, des épîtres, des élégies, des contes et des poésies légères. Voici les ouvrages principaux qu'il a publiés : 1^o *Poésies*, Gotha, 1787, 1788, 2 vol. in-8^o, avec gravures. Gotter a soigné lui-même l'édition de ce recueil. Le premier volume contient des poésies légères, des bouts-rimés, quelques poèmes didactiques, des contes, des épigrammes, des romances et des épîtres. L'abbé Bertola a traduit en italien quelques morceaux de ces poésies; on les trouve dans le tome 2 de son *Idea della bella letteratura alemanna*. Le second volume des poésies de Gotter contient trois tragédies de Voltaire, l'*Oreste*, sous le titre d'*Électre*, *Méropé* et *Alzire*, la première et la dernière traduites en vers alexandrins, et la seconde en iambes; et un mélodrame intitulé *Médée*, qui a été mis en musique par G. Bonda, traduit en français par Berquin, en italien par Bertola, et en danois par P. Schwarz. 2^o *Opéras comiques*, tome 1^{er}, Leipsick, 1778, 1779, in-8^o. Il n'en a pas été publié de second volume : ce sont les meilleures productions que l'Allemagne ait en ce genre. La légèreté et l'harmonie de la versification de Gotter, bien secondées par les compositeurs de la musique, font dans ses pièces oublier combien ce genre dramatique est opposé à la nature. Ce recueil contient la *Foire au village*, *Roméo et Juliette*, et la *Loi tartare*, imitée d'un épisode des *Heureux mendiants*, de Gozzi. 3^o *Drames*, Leipsick, 1793, in-8^o. Les pièces que renferme ce recueil ont été pour la plupart faites pour des théâtres de société. *L'Altière Vasti*, comédie en un acte et en vers, fut composée par Gotter pour peindre les mœurs des différentes cours de ce temps sous un costume oriental. *Esther*, drame en six actes et en vers, est l'histoire travestie de cette princesse. *Les Tantes*, comédie en trois actes et en prose, est une imitation des *Caquets*, par Riccoboni. 4^o *Oeuvres posthumes*, Gotha, 1802, in-8^o. Ce recueil forme aussi le troisième volume des poésies de Gotter : on y trouve une imitation de la *Mélanie*, de la Harpe, sous le titre de *Marianne*, tragédie en trois actes. C'est la meilleure de toutes les pièces composées par cet auteur. *Le Bel Esprit ou le Château poétique*, comédie en cinq actes : le canevas de cette pièce a été pris de la *Fausse Agnès* ou le *Poète campagnard*, de Destouches. *L'Ile des esprits*, opéra en trois actes, est une imitation de Shakspeare. Une cantate dans laquelle l'auteur a voulu exprimer les adieux touchants de la princesse Marie-Thérèse (Madame, duchesse d'Angoulême) à la France, quand elle quitta sa patrie en 1796, est également insérée dans ce volume. On y trouve aussi une vie de Gotter (tirée du nécrologe de Schlichtegroll) et son portrait. Nous ne citerons pas une vingtaine de pièces qui sont sorties de la plume de ce poète, et qu'il composa en partie sur des sujets empruntés de la scène française et italienne; mais nous

(1) Le premier *Almanach des Muses* (allemand) fut publié à Göttingue en 1770, par Gotter et Boie; ensuite Boie s'en chargea seul. Il a paru régulièrement tous les ans depuis cette époque, mais il a souvent changé d'éditeur. Ce premier almanach poétique en a fait naître bien d'autres, rédigés quelquefois par des auteurs du premier mérite, tels que Voss, le traducteur d'Homère.

indiquerons encore de lui un petit ouvrage en prose, écrit avec le plus grand soin, ayant pour titre : 5^o *A la mémoire de madame de Buchwald, avec deux lettres inédites de Voltaire à cette dame*, Gotha, 1790, in-8^o. La biographie de Gotter a encore été écrite par M. de Hof, dans les *Feuilles provinciales saxonnes*, avril 1797; et par Sam. Baur, dans le troisième volume de sa *Galerie des tableaux historiques du 18^e siècle*. Un grand nombre de ces poèmes a été réuni par Ranler et par Mathisson dans des recueils qui renferment les meilleures productions des muses allemandes.

B—H—D.

GOTTHARD (JOSEPH-FRÉDÉRIC), médecin bava-
rois, né à Bamberg le 21 décembre 1757, passa
deux ans chez les jésuites; puis, comme son père,
vu l'exiguïté de sa fortune, ne pouvait le soutenir
au collège, il fut placé dans une boutique pour y
apprendre le commerce; mais il détestait le comp-
toir et n'était qu'un mauvais commis. Sur ces en-
trefaites, un sien beau-frère revint de ses voyages
médicaux, et, touché de la situation où il le trou-
vait, offrit de le loger chez lui. Gotthard reprit
alors à la hâte ses études interrompues; puis,
tout en étudiant la chirurgie sous son beau-frère,
il suivit les cours de l'université de Bamberg et
s'acquitta l'amitié de ses maîtres, les Döllinger, les
Fink, les Joachim. Les éloges de ces professeurs
distingués déterminèrent le prince évêque de Bam-
berg à envoyer le jeune homme perfectionner ses
études médicales dans les pays étrangers, et prin-
cipalement à Vienne, où l'on était alors idolâtre
de Stoll. Il y répondit cinq ans durant, par des
études opiniâtres et des progrès éclatants, à la
généreuse protection de son Mécène de Bamberg;
puis il dirigea ses études sur l'art vétérinaire,
auquel alors venaient s'initier à l'école de Wohl-
stein des élèves arrivés de l'Angleterre, de la
France, de la Hollande, de l'Autriche et des
Pays-Bas. Les services qu'il rendit pendant la
grande épizootie de 1788 en Autriche prouvèrent
combien il avait profité des leçons de ses maîtres,
et lui méritèrent le titre de membre de l'Académie
vétérinaire de Vienne. De cette ville il se rendit,
toujours suivant les désirs de son protecteur, à
Würzburg, où il entendit le célèbre Stebold;
et ensuite à Mayence, où il se partagea entre la
dissection et les leçons du professeur Scemmer-
ring. De retour à Bamberg, Gotthard obtint pres-
que immédiatement (1791) le double titre de pro-
fesseur, tant d'anatomie que d'art vétérinaire, à
l'université de Bamberg, et de vétérinaire en chef
de la cour et du pays. Les premières années de
son professorat et de l'exercice de sa charge de
vétérinaire ne furent guère signalées que par la
publication de quelques ouvrages dont plus bas
nous dirons un mot, et par les allègements qu'il
apporta aux terribles épizooties qui trop souvent
ravageaient tout le territoire bavarois. Mais bien-
tôt les guerres dont la révolution française était
grosse se déchaînèrent avec furie sur l'Allemagne,
XVII.

qui, bon gré, mal gré, y dut prendre part. L'évê-
que de Bamberg n'en fut pas exempt : Gotthard
devint alors véritablement précieux au pays. En
une seule occasion, ses soins bien entendus, ses
habiles opérations sauvèrent cinq cents chevaux,
qu'il aurait fallu de toute nécessité remplacer à
grands frais. Tout en pratiquant ainsi une humble
branche de l'art, il se tenait au courant des per-
fectionnements ou des révolutions que subissait
la médecine tout entière, et des faits neufs dont
chaque jour l'enrichissait; il suivait les hôpitaux,
il lisait les écrits nouveaux, il conversait ou cor-
respondait avec les savants. Il soutint avec éclat
en 1801 une thèse de médecine qui ne portait pas
moins de cinquante-quatre propositions à débat-
tre. Reçu docteur, il ne tarda point à être nommé
assesseur à la faculté de médecine de Bamberg,
avec voix délibérative. L'année suivante, l'évêché
de Bamberg, sécularisé, devint province de l'élec-
torat de Bavière, et l'université se changea en
école provinciale de médecine. Gotthard y resta
en qualité de professeur d'anatomie, d'art vété-
rinaire et de médecine légale. Plus tard il joignit
à cette chaire, qu'il occupa dix-huit ans, celle de
matière médicale, diététique et botanique. Ni
l'une ni l'autre ne l'enrichirent. La plus grande
partie de ses appointements passait en tableaux
synoptiques, grands ouvrages à gravures, instru-
ments, qu'il prêtait de la manière la plus libé-
rale. Il avait d'ailleurs le cœur le plus noble et un
désintéressement plus grand peut-être qu'il ne
faut en montrer aux hommes. Pendant les trois
dernières années de la guerre européenne (1812
à 1814), il remplit gratuitement les fonctions de
médecin des pauvres avec toute l'activité du jeune
homme qui a sa réputation à faire, ou du vieux
praticien qui voit l'or luire. Ce fut donc pour lui
un coup grave que celui qui le mit à la retraite
en 1825, en changeant l'organisation et le nom
de l'école médicale provinciale de Bamberg. Il fut
obligé alors de donner des leçons, soit de bota-
nique, soit de quelque autre branche de l'histoire
naturelle, et de rechercher la clientèle. Il sur-
vécut ainsi dix ans et plus à cet événement, et
mourut le 25 février 1834. On a de lui, en alle-
mand, plusieurs ouvrages remarquables et qui
ont servi de guide pendant longtemps aux élèves
et aux jeunes médecins. Ce sont : 1^o *Guide du mé-
decin pour l'examen du malade et l'exploration de
sa maladie*, Erlangen, 1796; 2^o *Essai d'un système
complet d'enseignement de l'art vétérinaire*, Erlan-
gen, 1796. Composé à la prière du prince Eugène
de Bamberg, ce livre valut à Gotthard la chaire
et la place dont il fut pourvu si tôt par son pro-
tecteur. 3^o *Instruction à mes compatriotes sur la
présente épizootie*, Erlangen, 1796; 4^o *Quels ont
été jusqu'à ce jour et quels sont les empêchements gé-
néraux à la destruction des épizooties*, Bamberg,
1805.

P—OT.

GOTTI (VINCENT-LOUIS), cardinal, naquit à Bo-
logne en 1664. Son père, professeur en droit à

l'université de cette ville, ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation. Après ses premières études il prit l'habit de St-Dominique, à l'âge de seize ans. Ses supérieurs ne tardèrent pas à reconnaître ses heureuses dispositions, et, désirant les faire tourner au profit de l'ordre, ils l'envoyèrent étudier à Salamanque. Il y demeura quatre années, et à son retour fut nommé professeur de philosophie à l'université de Bologne. Plusieurs ouvrages de controverse qu'il publia à cette époque étendirent sa réputation dans toute l'Italie. Le pape Benoît XIII, pour le récompenser des services qu'il rendait à la religion, le créa cardinal en 1728, et peu de temps après le nomma membre de la congrégation chargée de l'examen des évêques. Gotti, chéri de ses confrères et estimé des savants, parvint à une vieillesse paisible; il mourut à Rome le 18 septembre 1742, à 78 ans. On a de lui : 1° *La vera chiesa di Cristo dimostrata*, Bologne, 1719, 3 vol. in-4°; traduite en latin et réimprimée plusieurs fois avec des corrections. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme un traité complet de controverse, avait été entrepris pour réfuter deux écrits de Jacques Picenini, ministre calviniste. 2° *Theologia scholastico-dogmatica juxta mentem D. Thomæ*, Bologne, 16 vol. in-4°; 3° *Colloquia theologico-polemica*, ibid., 1727, in-4°. Ces dialogues sont divisés en trois parties; il y prend la défense de plusieurs dogmes de l'Eglise romaine attaqués par les protestants, entre autres du célibat des prêtres et de l'autorité du pape sur les conciles. 4° *De eligenda inter dissidentes christianos sententia*, Rome, 1734, contre un écrit de Jean Leclerc, qui porte le même titre; 5° *Veritas religionis christianæ contra atheos, polytheos, idololatrias, mahometanos et judeos*, Rome, 1735-1740, 12 vol. in-4°; ouvrage plein d'érudition et cependant peu estimé; 6° un *Commentaire sur la Genèse*, en manuscrit. Le père Thomas Riccini a publié la *Vie* du cardinal Gotti, en latin, Rome, 1742, in-4°. W—s.

GOTTIGNIEZ (GILLES-FRANÇOIS), mathématicien, né à Bruxelles en 1650, fut admis dans la compagnie de Jésus à l'âge de vingt-trois ans, et après avoir passé à Malines le temps de son noviciat, fut envoyé à Rome pour y continuer ses études théologiques. Son goût le portait vers les sciences exactes, et ses supérieurs, s'en étant aperçus, ne voulurent point gêner son inclination. Il fut chargé en 1662 de professer les mathématiques. Le reste de sa vie fut partagé entre l'enseignement et la rédaction de ses ouvrages. Il mourut à Rome le 6 avril 1689, âgé de près de 60 ans. On dit que ce Père n'aimait pas l'algèbre, et qu'il en regardait les partisans comme des visionnaires. On a de lui : 1° *Epistola de difficultatibus circa eclipses in Jove a Medicis plauetis effectas*, Bologne, 1663, in-fol. Cette lettre est adressée à J.-D. Cassini; et on trouve à la suite la réponse qu'y fit ce célèbre astronome, « auquel, dit Montucla, le « P. Gottigniez tenta d'enlever quelques-unes de

« ses découvertes sur Jupiter et Mars. » 2° Une *Lettre*, en italien, touchant les taches nouvellement aperçues dans la planète de Jupiter, Rome, 1666, in-8°; 3° *De figuris cometarum qui annis 1664, 1665 et 1668, apparuerunt, cum brevissimis animadversionibus*, ibid., 1668, in-4°; 4° *Elementa geometriæ planæ*, ibid., 1669, in-12; 5° *Logistica sive scientia circe quamlibet quantitatem demonstrative discurrendi*, etc., Rome, 1674, in-4°; 6° *Arithmetica introductio ad logicam*, ibid., 1676, in-4°; 7° *Idea logicæ*, ibid., 1677, in-4°; 8° *Epistolæ mathematicæ*, ibid., 1678, in-4°; 9° *Clavis logicæ*, ibid., 1679, in-4°; 10° *Logistica universalis*, Naples, 1687, in-fol. W—s.

GOTTLEBER (JEAN-CHRISTOPHE), savant philologue, naquit à Chemnitz en 1755. Il fut d'abord recteur de l'école d'Annaberg, et accepta en 1771 la même place à celle de Meissen, où il mourut le 4^{er} mai 1785. Outre ses *Animadversiones ad Platonis Phædonem et Alcibiadem secundum, cum excurs. in Phædonem*, Leipsick, 1771, in-8°, il a publié, tant en latin qu'en allemand, une trentaine de dissertations et de programmes philologiques qui sont très-estimés. Nous en citerons : 1° *Epistola ad Heynium, profess. eloq. Gotting., de consuetudine veterum laudandi scriptorum loca, de eorumque usu critico*, Annaberg, 1764, in-4°; 2° *De caussis dialectorum variarum in poetis græcis obviarum*, ibid., 1765, in-4°; 3° *Observationes in Platonis Alcibiadem secundum*, Altorf, 1767-1768, 3 parties, in-4°; 4° *De quelques Bibles anciennes et rares conservées dans la bibliothèque d'Annaberg*, ibid., 1768, in-4°; 5° *Observationes in quædam loca Dionysii Halic.*, ibid., 1769-1770, 4 parties in-4°; 6° *De crisi. lege consecutionis temporum in restituendis veterum scriptorum locis depravatis adhibenda*, Meissen, 1771, in-4°; 7° *Specimen animadversionum ad Menæxenum*, Meissen, 1766-78, 6 parties in-8°, et une édition de ce dialogue, auquel il a joint l'oraison funèbre prononcée par Périclès (dans le deuxième livre de Thucydide), Leipsick, 1782, in-8°; ouvrage fort estimable, d'une critique sage et prudente; 8° *Vita Courect. Weissii*, Meissen, 1772, in-fol.; 9° *Animadversiones litterariæ et philologico-criticæ ad Philonis legationem ad Cajum*, ibid., 1773-1774, 4 parties in-4°. Gottleber avait commencé une édition de Thucydide; elle a été continuée par Bauer et achevée par Beck. B-II-D.

GOTTSCHEDE (JEAN), médecin, naquit en 1668 à Königsberg en Prusse, et pratiqua la médecine à Bartenstein, après avoir voyagé en Hollande, en Italie et en Allemagne, pour augmenter ses connaissances. Il enseigna depuis 1694 à Königsberg les sciences médicales, et devint en 1702 membre de la société académique nouvellement fondée à Berlin. Gottsched mourut le 10 avril 1704. Il publia des *Annales météorologiques* pour 1702 et 1703, et la *Flore prussienne* de Loesel, qu'il augmenta de notes, et qui a été imprimée sous ce titre : *Joh. Loeseli Flora prussica; sive plantæ in regno Prussiæ sponte nascentes, nunc edit. cum variis*

additamentis, curante Joh. Gottsched, Königsberg, 1703, in-4^o, avec 83 planches. Il existe aussi de ce médecin un grand nombre de dissertations latines sur des matières de physique et de médecine; nous indiquerons celles : De luce et coloribus; De visus modo fiendi; De anathrepsi sive nutritione eorum qui ob diuturnam inediam emaciati sunt; De æthere et aere eorumque in corpus humanum ejusque humores vi atque operationibus; De æthere et aere sanguinis et chyli; De circulatione humorum ex fundamentis hydraulico-mechanicis; De circulatione sanguinis et chyli; De motu musculorum ex principis physico-mechanicis, etc. B—H—D.

GOTTSCHED (JEAN-CHRISTOPHE), un des patriarches de la littérature allemande, naquit à Juditen-Kirch près de Königsberg en Prusse, le 2 février 1700, et reçut de son père, ministre protestant, les premières instructions dans les langues et les sciences. A l'âge de quatorze ans Gottsched fut assez instruit pour pouvoir suivre avec fruit les cours de l'université de Königsberg. Afin de se conformer aux vœux de ses parents, il s'occupait de l'étude de la théologie; mais celle des langues, de la philosophie et des belles-lettres absorba bientôt toute son application. Il publia alors ses premières productions littéraires, qui se composaient de dissertations philosophiques et de quelques morceaux de poésie. Après avoir pris en 1725 le degré de maître en philosophie, Gottsched fut obligé de fuir les États prussiens, sa grande taille lui laissant peu d'espoir de se soustraire aux enrôlements militaires. Il se réfugia à Leipsick, et le sénat de la ville de Königsberg vint à son secours en lui accordant une bourse. Le célèbre polymathe Jean Burkhard Menke lui ayant confié bientôt après son arrivée à Leipsick l'éducation de ses enfants, Gottsched commença aussi en même temps à ouvrir un cours public de belles-lettres : il y fut d'autant plus applaudi qu'il attaqua avec vigueur le mauvais goût qui dominait alors dans la littérature allemande, et qu'il cita toujours les anciens classiques et les bons écrivains français, leurs successeurs et héritiers, comme des modèles à suivre. La société poétique de Leipsick le nomma son doyen en 1726. Cette époque est célèbre dans les annales de la littérature allemande; car tous les efforts qui en ont avancé les progrès jusqu'à présent ont reçu leur première impulsion de cette société, à laquelle Gottsched donna comme une nouvelle existence en lui faisant prendre l'année suivante le nom de Société allemande de Leipsick. Ce corps littéraire n'a pas sans doute produit des poètes du premier ordre; mais il a provoqué le désir d'écrire avec pureté et avec élégance, il a indiqué les préceptes et les modèles du bon goût. Gottsched abandonna dans la suite cette société, et en fonda une nouvelle sous le nom de Société des arts libéraux. Ses ouvrages sur l'éloquence et sur la critique de la poésie, dont il publia les premières éditions en 1728 et 1729, furent très-bien accueillis; et sa

réputation s'agrandit alors. A cette même époque il entreprit un voyage en Allemagne, se lia avec les savants les plus illustres de son temps, et fit la connaissance de mademoiselle Kulmus, qui dans la suite, devenue son épouse, lui disputa avec succès la palme littéraire. En donnant de bonnes traductions des pièces étrangères, il eut aussi une grande part à l'épuration du goût dramatique en Allemagne, livré jusqu'alors aux mauvais lazzi italiens. Après avoir professé successivement la philosophie et la poésie, Gottsched fut nommé décemvir de l'université, doyen de la faculté philosophique et du grand collège des princes. Il fut aussi membre de plusieurs sociétés savantes. Il eut le chagrin de survivre à la grande réputation qui était le fruit bien mérité de ses premiers travaux, et il mourut le 12 décembre 1766. Peu d'auteurs ont, comme Gottsched, réuni un rare talent à de nombreux défauts; peu d'auteurs ont été l'objet d'autant de louanges et de critiques. Son mérite pour la littérature germanique est cependant incontestable : à une époque où les belles-lettres n'avaient d'autres guides que le *Manuel poétique* de Hübner et le *Parfait orateur* de Uhse, l'apparition des ouvrages élémentaires donnés par Gottsched était un véritable phénomène qui annonçait une révolution littéraire. S'il se fût borné à rappeler à la mémoire de ses compatriotes leurs anciens poètes les plus distingués, comme il l'a fait par l'édition de ce poème du 15^e siècle intitulé *Reineke Fuchs*, de Henri d'Alkmar; s'il n'avait pas eu la manie de vouloir passer pour un grand poète, il aurait du moins conservé sa réputation comme philologue; mais il voulut appuyer ses excellents préceptes sur le bon goût par des exemples de sa façon, et il finit par se couvrir de ridicule. Ce même siècle qui avait applaudi à ses premiers succès et ses propres élèves l'eurent bientôt devancé. Il se fit mépriser non-seulement par son ton de dictateur, mais aussi par de petites persécutions secrètes contre ceux qui le surpassaient. Gottsched est un exemple mémorable du point d'abaissement où un auteur aveuglé par un faux amour-propre et par trop d'entêtement peut tomber dans l'opinion et se déshonorer soi-même. Accablé des traits que ses malins adversaires, Liscow, Bodmer, Breitinger et d'autres firent pleuvoir sur lui, il éprouva dès son vivant tous les ennuis de la défaveur qui s'est attachée à sa mémoire. La bibliographie de Gottsched, auteur, traducteur, éditeur et journaliste, formerait un détail considérable. L'aperçu que nous donnerons de ses productions littéraires se bornera à l'indication des plus importantes : 1^o *Diss. continens dubia circa Monades Leibnitianas*, Königsberg, 1722, in-4^o; 2^o *Notice sur la Société allemande régénérée de Leipsick*, Leipsick, 1727, in-8^o; ibid., 1751, in-8^o; 3^o *Essai de l'art poétique critique pour les Allemands, expliqué par des exemples dans tous les genres de poésie*, Leipsick, 1750, in-8^o; 4^e édition, ibid., 1751, in-8^o. On ne peut contester à

cet ouvrage le mérite d'avoir préparé les succès de la poésie allemande; mais il fut attaqué de plusieurs côtés. Un grand nombre d'écrits démontrèrent l'imperfection de ses principes poétiques, et on lui opposa *l'Art poétique critique* de Breitinger, publié dix ans plus tard à Zurich, 1740. Gottsched ajouta à sa 4^e édition une traduction de *l'Art poétique* d'Horace, qui sert d'introduction à son ouvrage. Il en publia ensuite un extrait à l'usage des écoles, sous ce titre : *Exercices sur la poésie latine et allemande*, Leipsick, 1736, in-8°, dont il existe aussi plusieurs éditions; mais un ouvrage élémentaire sur la poésie, par J.-C. Dommerich, a éclipsé celui de Gottsched. 4^e *L'Eloquence académique, à l'usage des écoles publiques, d'après les préceptes des anciens et les exemples des principaux orateurs allemands*, Hanovre, 1728, 2 vol. in-8°; 5^e édition, 1759, in-8°. Gottsched a placé en tête de cet ouvrage, qui pendant près d'un demi-siècle a servi aux écoles allemandes, la traduction du dialogue : *De claris oratoribus, sive de causis corruptæ eloquentiæ*. Pour servir de modèles et pour l'explication des préceptes de l'art oratoire, il a ajouté au premier volume deux philippiques de Démosthène, deux oraisons de Cicéron et l'éloge funèbre de Turenne par Fléchier. Mais l'ouvrage n'acquies une certaine réputation que quand l'auteur se fut décidé à retrancher les exemples d'éloquence de sa composition, qui se trouvaient répandus avec profusion dans son livre. Il essaya aussi, par la suppression de ses poésies, de relever le crédit de son *Art poétique*; mais il était trop tard pour détruire la prévention établie contre la pureté de son goût. 5^e *Eloge de Martin Opitz*, Leipsick, 1739, in-8°; 6^e *Grammaire allemande*. Gottsched en publia la première édition sous ce titre : *Fondement de l'art grammatical de la langue allemande, d'après les meilleurs auteurs de nos jours et du dernier siècle*, Leipsick, 1748, in-8°. Cette grammaire, qui a été réimprimée tant de fois, qui a été traduite en français, en hollandais, en hongrois, en russe et en latin, et qui de nos jours a perdu sa vogue par l'effet des progrès de la langue allemande et par la rivalité d'un nombre infini d'ouvrages rédigés avec plus de méthode, n'en méritait pas moins, lors de son apparition, le titre imposant d'ouvrage fondamental, etc. Gottsched y a donné aux Allemands les préceptes à suivre pour écrire grammaticalement dans leur langue; préceptes qu'ils n'avaient pas connus jusqu'alors, surtout dans les pays catholiques, où l'introduction des ouvrages des meilleurs écrivains, regardés en Saxe comme classiques, était défendue. Il a banni de la langue écrite la variété produite par la diversité des dialectes, et a mis un frein à la manie de corrompre par des mots empruntés de l'étranger une langue originale qui a des expressions propres pour toutes les idées imaginables. Si l'on considère les difficultés qu'il avait à vaincre, ce premier essai, quelque imparfait qu'il fût, méritera toujours la

reconnaissance des littérateurs allemands. 7^e *De versione Germanica Eneidos, quæ ante 600 annos auct. Henrico de Veldeck edita, in bibliotheca Gothana adservatur*, ibid., 1745, in-4°; 8^e *De rarioribus nonnullis bibliothecæ Paulinæ codicibus*, ibid., 1746, in-4°; 9^e *Recueil des discours de Gottsched*, en 5 parties, Leipsick, 1749. On distingue parmi ces discours les éloges de Copernic, le discours sur l'état brillant de la poésie allemande sous le règne de l'empereur Frédéric 1^{er}, et quelques autres. 10^e *Poésies de Gottsched*, Leipsick, 1756, in-8°; 11^e *Nouvelles poésies de Gottsched, publiées par la Société royale allemande*, Königsberg, 1750, in-8°. Ces productions poétiques n'ont guère trouvé d'autres admirateurs que ses amis. 12^e *Progr. in quo aliquam nuperi itineris litterarii rationem reddit*, Leipsick, 1749, in-4°; 13^e *Histoire de l'établissement de l'ancienne Société des fructifiants*, ibid., 1753, in-4° (*voy. BRUNSWICK*); 14^e *Connaissances nécessaires pour l'histoire de la poésie dramatique allemande, ou Catalogue de toutes les pièces de théâtre en allemand qui ont été imprimées depuis 1450 jusqu'en 1760*, Leipsick, 1737-1763, 2 vol. in-8°. L'auteur a placé à la tête de ce recueil la copie exacte d'une gravure en bois tirée de la plus ancienne traduction allemande de Térence de 1499. Cet ouvrage est encore aujourd'hui d'une grande utilité pour les littérateurs. 15^e *Réflexions sur l'emploi et sur l'abus d'une multitude de mots et d'expressions dans la langue allemande*, Strasbourg et Leipsick, 1758, in-8°; 16^e *Dictionnaire abrégé des belles-lettres et des arts libéraux*, Leipsick, 1760, in-8°. Gottsched comprit dans son *Dictionnaire*, d'après Batteux, tout ce qui peut avoir quelque rapport aux beaux-arts. Les articles sont classés d'après l'ordre alphabétique. Il avait plusieurs collaborateurs. Les articles marqués d'une étoile sont de sa femme. On a publié depuis de meilleurs ouvrages sur le même sujet. 17^e *De solemniori laurea in coronandis poetis usu*, Leipsick, 1752, in-4°. Parmi les traductions dont Gottsched a enrichi la littérature allemande, on distingue celles : 18^e des *OEuvres choisies de Fontenelle*, Leipsick, 1751-1760, in-8°. Ce choix renferme les discours sur la pluralité des mondes, les dialogues des morts et l'histoire des oracles. 19^e De la *Théodicée* de Leibnitz, Hanovre, 1744, in-8°. La traduction de l'*Eloge de Leibnitz* par Fontenelle, qui sert d'introduction à cet ouvrage, a été faite par la femme de Gottsched. 20^e Du *Dictionnaire* de Bayle, Leipsick, 1741-1744, 4 vol. in-fol. Les véritables traducteurs sont de Königslowen, J.-J. Schwabe, J.-C. Müller, H.-A. Ibbeken, K.-Christ. Gaertner et C.-F. Cellert. Gottsched n'était guère que l'éditeur de cette traduction; cependant il existe de lui dans le premier volume un très-long article philosophique; il est aussi l'auteur des préfaces qui se trouvent à la tête de chaque volume et d'un grand nombre de notes. 21^e *Anti-Lucretius, cardinalis..... de Polignac : recensuit, et de poetis philosophis antiquis æque ac*

recentioribus præfatus est J.-C. Gottschedius, ibid., 1748, in-8°; 22° *Le Théâtre allemand d'après les préceptes des Grecs et des Romains*. Leipsick, 1741-1743, 6 vol. in-8°; ibid., 1746-1750, in-8°. La traduction des *Pensées de Fénelon sur la tragédie et la comédie* a été placée par l'auteur à la tête de la dernière édition de ce recueil, qui a beaucoup contribué à épurer le goût de la scène allemande, en faisant connaître au public par des traductions estimées, assez bonnes dans ce premier âge de la littérature, plusieurs des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire. Ces traductions sont en majeure partie l'ouvrage de madame Gottsched. Il en a fait lui-même quelques-unes. Parmi les pièces dont il est l'auteur, nous ne citerons que *la Mort de Caton*, en vers alexandrins, tragédie mauvaise malgré le succès extraordinaire qu'elle a obtenu. Il existe de cette pièce une traduction française dans le *Théâtre allemand*, Amsterdam, 1769, in-8°. 23° *Les femmes raisonnables qui critiquent les mœurs*, feuille hebdomadaire, Halle et Leipsick, 1723-1726, 2 vol. in-8°; Hambourg, 1747, in-8°. Malgré la médiocrité des articles fournis par Gottsched, sa femme et quelques-uns de ses amis, ce journal eut du succès. Il a été continué dans la suite sous ce titre : *l'Honnête homme* (der Biedermann). 24° *Mémoires pour servir à l'histoire critique de la langue, de la poésie et de l'éloquence allemande, publiés par quelques membres de la Société allemande de Leipsick*, Leipsick, 1732-1744, 8 vol. en 52 cahiers in-8°. Cette collection renferme des extraits de quelques ouvrages allemands tant anciens que modernes, des dissertations sur différentes matières qui ont rapport à la littérature germanique, et des notices biographiques sur les principaux littérateurs. C'est un recueil précieux sous un double rapport pour l'histoire littéraire de l'Allemagne, d'abord par la réimpression de quelques morceaux rares du 16^e siècle, et ensuite par les dissertations grammaticales qui s'y trouvent. 25° *Nouvelle Bibliothèque des belles-lettres et des arts libéraux*, Leipsick, 1743-1754, 10 vol. in-8° : recueil intéressant de mémoires historiques et littéraires fournis par différents auteurs. Ils traitent non-seulement des matières relatives aux langues et à la littérature, mais aussi des anciens usages et monuments des peuples du Nord. 26° *Collection de quelques morceaux choisis de la Société des arts libéraux*, Leipsick, 1754-1755, 3 vol. in-8°. Nous ne citerons des mémoires savants qui forment cette collection que les suivants : 1° *Essai de dénominations allemandes pour les termes employés dans l'art de la guerre*, par Engelhard; 2° *Sur l'ancienne opinion que les francs juges en Westphalie ont été institués par Charlemagne*, par Freiesleben, et 3° *la Description d'un calendrier runique*, par Kaestner. 27° *Reineke le Renard* (Reineke der Fuchs), par Henri d'Alkmar; traduit de l'ancien allemand en allemand moderne sur l'édition de 1498, suivi d'une dissertation sur l'auteur, la véritable époque et le

grand mérite de ce poème, Leipsick et Amsterdam, 1752, petit in-fol. avec gravures. Cette traduction en prose est surtout remarquable par les notes d'Alkmar, de Baumann et de Gottsched, et par une réimpression très-exacte du texte original. On a publié contre Gottsched différents écrits, entre autres un petit poème intitulé *Missive du diable à M. G...., critique du théâtre de Leipsick*. Ce petit écrit, réimprimé dans le Journal de Berlin (*Neue Berliner Monaschrief*, 1805, janvier, p. 51), fut présenté à Gottsched pendant un voyage qu'il fit en 1755 à toutes les postes où il passait. Sa vie a été écrite par Léonard Meister dans le second volume des *Caractères des poètes allemands*, où l'on trouve aussi son portrait; par Baur, dans la *Galerie des poètes allemands*, et par beaucoup d'autres : lui-même a placé dans la préface de la première édition de son *Art de la poésie* une esquisse de sa carrière poétique. Un grand nombre d'auteurs allemands ont critiqué le mérite littéraire de Gottsched : les jugements qui nous paraissent les plus équitables sont ceux de Meister dans ses Époques principales de la langue allemande depuis le 8^e siècle, au second volume des *Mémoires de la Société allemande à Mannheim*, et de Herder dans la première partie de ses *Fragmentes sur la littérature allemande moderne*, Riga, 1767.

B—H—D.

GOTTSCHED (LOUISE-ALDEGONDE-VICTOIRE), née Kulmus, femme du précédent, naquit à Dantzic le 11 avril 1715. Elle reçut une excellente éducation de sa mère, femme très-instruite, et de son oncle, professeur de sciences médicales, la mort ayant enlevé de bonne heure son père, qui était médecin du roi de Pologne. Ses études ne s'étaient pas bornées aux langues française, anglaise, italienne et polonaise, qu'elle parlait assez correctement; mais elle avait aussi acquis des connaissances peu communes en philosophie, mathématiques, histoire et poésie. La lecture du *Spectateur* avait surtout contribué à former son esprit et son goût. C'est à la poésie et à la musique qu'elle s'appliqua surtout avec ardeur, sans négliger cependant l'étude des ouvrages les plus profonds dans les sciences sérieuses. Depuis 1729 jusqu'en 1753, époque de son mariage, elle entretenait avec Gottsched une correspondance instructive très-suivie. Elle apprit alors aussi les langues grecque et latine. Malgré ses travaux littéraires, auxquels la portait son goût pour l'érudition, et qui auraient suffi pour l'occuper tout entière, elle remplissait rigoureusement tous les devoirs d'une bonne mère de famille. Mais sa continuelle application à l'étude affaiblit sa constitution; elle mourut à Leipsick le 26 juin 1762. Le caractère de madame Gottsched se composait d'un heureux mélange de la constance, de la fermeté qui caractérisent l'homme, et de la retenue, de la douceur et de la modestie qui sont le plus bel ornement des femmes. Bien loin d'être fière d'une érudition qui, comme femme savante et comme

auteur, lui mérita l'estime de l'Allemagne et de l'étranger, elle ne se prêtait qu'avec répugnance aux desirs des personnes avides de s'instruire dans sa conversation. Son cœur excellent se distingua par une bienveillance générale et une amitié à toute épreuve. Sévère dans le choix de ses amis, elle sacrifia pour ceux qui avaient le bonheur de l'être sa santé et son repos. Polie envers ceux qui lui étaient indifférents, elle ne prenait pas le moindre soin de dissimuler avec les grands. Elle avait prodigieusement lu, et son esprit orné brillait surtout dans la plaisanterie. Ses principaux ouvrages ne sont, à la vérité, que des traductions de l'anglais et du français; mais quelques productions de son imagination, telles que ses lettres, recueillies par madame de Runkel, prouvent qu'elle aurait pu prendre un plus grand essor s'il n'eût été comprimé par le pédantisme de son mari, qu'en général elle surpassait de beaucoup par son goût, son esprit et la pureté de son style. Sa vie a été écrite par Léonard Meister, dans le second volume des *Caractères des poètes allemands*, et par madame de la Roche, dans le journal intitulé *Pomona*, 8^e cahier, 1785. Son portrait se trouve dans l'ouvrage de Meister, que nous venons d'indiquer et Lessing, dans le numéro 26 de sa *Dramaturgie hambourgeoise*, donne un excellent aperçu du mérite littéraire de cette femme célèbre. Ses ouvrages et ses traductions publiés avant et après sa mort sont au nombre de vingt-deux. Nous en citerons ici les principaux : 1^o *Réflexions sur les femmes*, par madame de Lambert; traduit du français, Leipsick, 1731, in-8^o. Madame Gottsched a ajouté à ce volume quelques-unes de ses poésies. 2^o *Le Triomphe de l'éloquence*, traduit du français de madame de Gomez, Leipsick, 1733, in-8^o. On trouve également dans ce volume quelques morceaux de poésie de madame Gottsched; entre autres, une longue tirade de *Zaire*, traduite en vers libres. 3^o *Caton*, tragédie d'Addison, ibid., 1733, in-8^o; ibid., 1733, in-8^o; 4^o une traduction du *Spectateur*, de Steele et Addison, ibid., 1739-1743, 9 vol. in-8^o; ibid., 1737, in-8^o; 5^o *Appel touchant d'Horace, navigateur bien expérimenté, à tous les Volsiens qui voguent sur l'océan du bon sens*, 1740, in-8^o. Cette satire mordante contre les mauvais prédicateurs de ce temps-là est écrite en forme de sermon et a pour texte ce passage d'Horace : *Quo, quo, scelesti, ruitis?* 6^o *La Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, traduite en vers alexandrins, ibid., 1744, in-4^o; 7^o *Nouvelle collection de morceaux choisis de Pope, Echard, Newton et autres*, traduits en allemand, ibid., 1749, in-8^o; 8^o *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris*, traduite du français, avec une préface de Gottsched, Leipsick, 1749-1757, 11 vol. in-8^o, avec gravures. Le 11^e volume renferme des additions et des corrections considérables. Il est d'ailleurs accompagné d'une table des matières rédigée par J.-J. Reiske. 9^o *Mémoire et dissertations*

de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, Leipsick, 1753-1754, 2 vol. in-8^o; 10^o *le Petit Prophète de Böhmischbroda*, ou *Prophétie de Gabriel-Jean-Népomucène François de Paule Waldstorch*, dit *Waldstörchel*, Prague, 1753, in-8^o. Cette satire était dirigée contre l'opéra comique de Weisse intitulé *les Femmes métamorphosées*. C'est moitié une traduction, moitié une imitation du *Petit Prophète de Boehmischbroda*, publié par Grimm à Paris, la même année, contre les promoteurs de la musique française. Sans parler ici de ses autres traductions, nous indiquerons seulement encore les ouvrages de madame Gottsched qui ont été publiés après sa mort. 11^o *Recueil de poésies*, Leipsick, 1763, in-8^o; 12^o *Lettres de madame Gottsched*, Dresde, 1771-1772, in-8^o. Ces lettres sont le véritable fondement de sa réputation littéraire, et son talent en ce genre efface celui qu'elle a montré comme poète et auteur dramatique. Quelques-unes sont d'un genre sérieux et instructif, d'autres peignent sans exaltation la tendresse de son âme; toutes sont riches de pensées nobles et profondes, exprimées avec la légèreté et l'élégance propres à son sexe. Madame Gottsched a laissé en manuscrit une copie très-exacte, accompagnée d'une critique, de la collection très-ancienne de poésies allemandes des 13^e et 14^e siècles, faite par Schobinger, dont l'original se trouve à la bibliothèque de la ville de Brême.

B—H—D.

GOTTSCHLING (GASPARD), philologue et bibliographe allemand, naquit à Lobendau en Silésie le 28 février 1679. Après avoir été pendant quelques temps chargé d'une éducation particulière, il fut en 1705 nommé recteur de l'école des jeunes nobles, nouvellement établie dans la Marche de Brandebourg; mais quelques désagréments qu'on lui avait suscités l'ayant obligé de quitter cet emploi, il vint à Halle, où il fut reçu adjoint de la faculté philosophique, et se fit distinguer par ses leçons; il accepta enfin en 1710 le rectorat et la place de bibliothécaire à l'école de Neu-Brandebourg, et mourut dans cette ville en 1759. Gottschling était très-laborieux; ses travaux littéraires, relatifs pour la plupart à l'histoire et à la géographie, sont nombreux; voici ceux de ses ouvrages qui nous paraissent dignes d'être mentionnés : 1^o *Introduction à la connaissance des livres bons et rares*, Dresde, 1702, in-8^o; réimprimée en 1713; 2^o *Notice abrégée de l'état actuel de la France*, sous le nom de C. de Gaule; 3^o *Introduction à l'art du blason*, Neu-Brandebourg, 1706, in-8^o; 1746, in-8^o; 4^o *Tableaux chronologiques et historiques des 16^e et 17^e siècles*; 5^o *Notice des villes de Halle, de Francfort-sur-le-Mein et de Leipsick*; 6^o *Essai d'une histoire des cartes géographiques*, Halle, 1711, in-8^o de 112 pages; 7^o *Les États de Fez, de Maroc, d'Abyssinie, etc.*; 8^o *Phrases et sententiae ex Plauto*, 1728, in-8^o; 9^o *Recueil de quelques contes divertissants* (en français); 10^o *Description de l'ancienne ville de Brandebourg*; 11^o *Ly-*

cœum, Brandebourg, 1710, in-8°. Cet auteur a publié aussi un grand nombre de dissertations et quelques traductions. — *Godefrroi GOTTSCHLING*, bibliographe allemand, vivait dans la première moitié du 18^e siècle. Il étudia en 1705 la théologie à Leipsick et devint dans la suite ministre protestant à Medzibor. Il a publié : 1^o *De libris hodoeporicis*, Leipsick, 1705, in-4^o; 2^o *Meteorologium sacrum*, Breslau, 1711, in-4^o, et quelques autres opuscules moins importants. B—H—D.

GOTTWALDT (CHRISTOPHE), médecin et savant naturaliste allemand, naquit à Dantzig en 1656. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle, recueillit avec soin les objets qui en font partie, et en réunit une collection nombreuse. Il avait déjà commencé à en écrire la description et à en graver des planches, quand la mort le surprit subitement le 1^{er} janvier 1700. Son fils Jean-Christophe Gottwaldt, aussi médecin à Dantzig, enrichit à la vérité ce cabinet; mais il ne songea point à publier les manuscrits qui se trouvaient dans la succession; il mourut en 1715, et la riche collection de Christophe Gottwaldt fut exposée en vente par les héritiers. L'empereur Pierre le Grand en fit l'acquisition pour l'Académie des sciences de St-Petersbourg au prix de cinq cents ducats, suivant quelques auteurs; d'autres disent que le sénat de Dantzig en fit présent à ce monarque. Dubois, dans son *Histoire littéraire de Pologne*, se montre en tout cas fort mal informé quand il dit que cette collection fut vendue vingt mille roubles. Les manuscrits de Gottwaldt, ses dessins et les planches gravées restèrent à Dantzig; et quoiqu'il y en eût environ mille épreuves de tirées lorsqu'on en fit la vente, le tout fut détruit ou dispersé, ce qui a rendu ces gravures extrêmement rares. On les réunit en deux volumes, dont le premier renferme quarante-neuf planches de conchyliologie, et l'autre soixante-deux d'anatomie comparée; mais le texte, rédigé en latin, n'a pas été imprimé. L'exemplaire de Cobres, le plus complet que l'on connût, ne contenait que quarante et une planches de la première partie et soixante de la seconde. Il est décrit avec détail dans les *Deliciæ Cobresianæ*. Le libraire Raspe, éditeur des principaux grands ouvrages d'histoire naturelle qui ont paru en Allemagne au milieu du 18^e siècle, a publié la première partie en seize planches, sous ce titre : *Musei Gottwaldiani testaceorum, stellarum marinarum et coralliorum, quæ supersunt, tabulæ*; ce titre est ensuite continué en allemand, Nüremberg, 1782, in-fol. J.-S. Schröter y a joint des notes explicatives; et les portraits de Gottwaldt père et fils se voient en tête de l'ouvrage. Les autres ouvrages de Gottwaldt sont des *Observations physiques et anatomiques sur le castor*, traduites du latin, Nüremberg, 1782, in-4^o, avec sept planches; et des *Observations physiques et anatomiques sur les tortues*, traduites du latin, Nüremberg, 1781, in-4^o, avec dix planches. Cet habile naturaliste était

aussi un des membres de la Société des naturalistes impériaux, sous le nom de *Asclepiodotus*. B—H—D.

GOUAN (ANTOINE), célèbre botaniste et zoologiste, professeur à l'ancienne université de Montpellier, directeur de son jardin des plantes, membre de l'Académie des sciences et de la société de médecine pratique de cette ville, correspondant de l'Institut de France, chevalier de la Légion d'honneur. Il naquit à Montpellier le 15 novembre 1735. Il était le second de trois frères. Son père, conseiller à la cour des comptes, aides et finances, ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation. A onze ans il fut envoyé avec ses frères au collège des jésuites de Toulouse. Ce collège était alors dirigé par un homme de lettres devenu plus tard fameux sous le nom d'abbé Raynal. — De retour dans sa ville natale, Antoine Gouan étudia la médecine, et reçut le bonnet doctoral le 25 août 1752, sous la présidence d'Antoine Magnol, fils de l'illustre botaniste qui avait été le maître et le successeur de Tournefort. — L'histoire naturelle convenait parfaitement à l'esprit observateur et pénétrant du jeune Antoine. Il résolut de se consacrer à son étude. Il cultiva d'abord l'entomologie et l'ichthyologie. Le climat de Montpellier et le voisinage de la mer devaient lui fournir de nombreux matériaux d'observation. Mais bientôt la botanique l'absorba presque exclusivement. Il eut pour guide le savant Boissier de Sauvages, dont il devait occuper la chaire quelques années plus tard. Sauvages le mit en relation avec Linné. Ses rapports scientifiques avec le grand naturaliste suédois commencèrent par un envoi considérable d'insectes du bas Languedoc. Linné appelait Gouan son *correspondant le plus cher*. — Le premier ouvrage de notre jeune médecin est son *Hortus regius Monspelienensis* (Lugduni, 1762, in-8^o, avec 3 planches). Il dédia ce livre au vicomte Guignard de St-Priest, intendant du Languedoc, et en même temps, par une bizarrerie inconcevable, directeur du jardin de botanique. L'*Hortus Monspelienensis* présentait deux nouveautés importantes : la classification et la nomenclature linnéennes. L'auteur avait eu l'idée d'ajouter à chaque genre ce qu'il désignait sous le nom de *caractère secondaire*, addition fort approuvée par Linné et par Sauvages. — Trois années après Gouan mit au jour la *Flore de Montpellier* (*Flora Monspelica, sistens plantas n^o 1850, ad sua genera relatas, et hybrida methodo digestas*.... Lugduni, 1765, in-8^o, avec 3 planches). La méthode qu'il appelle *hybride* consiste dans la combinaison des classes de Rivin avec les ordres de Linné, combinaison d'une assez mince importance. Beaucoup trop louée lors de son apparition, cette *Flore* avait été précédée de celles de Magnol, de Linné et de Sauvages. Le *Botanicum Monspelense* du premier de ces auteurs est généralement regardé comme un petit chef-d'œuvre d'exactitude. — Cinq ans plus tard, Gouan publia son *Histoire des poissons*

(*Historia piscium sistens ipsorum anatomen atque genera in classes et ordines redacta, cum iconibus*, Argentorati, 1770, in-4°). C'est une espèce de philosophie ichthyologique, suivie de la description de tous les genres connus à cette époque, avec la traduction française en regard, composée avec beaucoup de détails et de soin (Cuvier). L'auteur a profité habilement des systèmes d'Artédi et de Linné pour rendre plus facile l'étude des poissons. — Parut ensuite son plus bel ouvrage de botanique, sous le titre de *Illustrationes et observationes botanicae, ad specierum historiam facientes* (Tiguri, 1775, in-fol., avec 8 planches). Cet ouvrage fut imprimé par les soins du célèbre Haller, ami de Gouan. — Dans une des séances de l'Académie royale des sciences de Montpellier, notre savant naturaliste lut un mémoire *Sur l'efficacité des huiles introduites dans l'œil pour en dissiper les taches* (imprimé en décembre 1779). Il publia ensuite une *Explication du système botanique du chevalier von Linné*, accompagnée du *Nomenclateur botanique* (Montpellier, 1787, in-8°). — On doit encore à Gouan des *Herborisations aux environs de Montpellier*, ou *Guide botanique des élèves de l'école de santé* (Montpellier, an 4, in-8°, avec une mauvaise carte); un discours pour l'ouverture des cours de l'école de médecine de Montpellier, *Sur les causes du mouvement de la sève des plantes* (Montpellier, an 10, in-4°); un *Traité de botanique et de matière médicale* (Montpellier, an 15, in-8°, avec portrait : cet ouvrage renferme une seconde édition de l'*Explication du système de Linné*); une *Lettre à M. Deleuze, en réponse à l'article Botanique, inséré dans le Moniteur du 27 octobre 1814, sur les renoncules et les valérianees* (Montpellier, 1814, in-8°), et la *Description du ginkgo biloba, dit noyer du Japon* (Montpellier, 1812, in-8° de 42 pages, avec 1 planche). — Gouan avait envoyé plusieurs mémoires à l'Académie des sciences de Paris. Voici les principaux : 1° *Des organes de la génération des limaçons et de leur accouplement*; 2° *Sur un ver marin qui s'attache aux sardines*; 3° *Sur un insecte analogue aux fourmis-lions*. — Le 14 mars 1767, après le décès de Sauvages, Gouan fut chargé de la chaire de botanique et de la direction du jardin de l'université de médecine. Pendant les années 1795 et 1794, il remplit temporairement les fonctions de médecin à l'armée des Pyrénées orientales. En 1802, cédant à ses infirmités, il demanda sa retraite, qui lui fut accordée avec le titre de professeur honoraire. Le 14 octobre 1814, lors du passage du comte d'Artois à Montpellier, Gouan complimenta ce prince, à la tête de la faculté de médecine; il lui dit « qu'il était un des plus anciens professeurs de l'Europe dans une des plus anciennes Facultés du monde. » Ce savant naturaliste est mort le 1^{er} septembre 1821. Amoureux et Roubieu ont fait son éloge. Son buste est au jardin des plantes de Montpellier. Jacquin lui avait dédié un genre de végétaux appartenant à la famille des rhamnées. Ce genre embrasse aujourd'hui

d'hui une vingtaine d'espèces. — Gouan avait peu voyagé. Ses principales herborisations s'étaient bornées aux environs de Montpellier, à la Provence et aux Cévennes (particulièrement à l'Espérou). En 1766 et 1767 il visita les Pyrénées orientales, à l'occasion de la mission qu'on lui avait donnée d'organiser le jardin des plantes de Perpignan. Il parcourut le Canigou et la belle vallée d'Eynes. Dans la première herborisation, il était accompagné de deux botanistes très-zélés, ses amis, le docteur Bourgat et le pharmacien Razoul, auxquels il dédia plus tard l'*Peryngium Bourgati* et l'*Angelica Razoulii*. Dans le second voyage, il avait avec lui Dombey, de Mâcon (roy. ce nom), un de ses meilleurs élèves. — A une autre époque, Gouan se rendit à Barcelone et de là au mont Ferrat; mais il n'a rien publié sur cette herborisation. — Notre savant professeur était lié avec les plus célèbres botanistes de son temps. On a trouvé parmi ses papiers une quarantaine de lettres de Linné et d'autres lettres de Haller, de Jussieu, de Séguier, de Smith, de Thunberg, de Vahl, de Villars, de Willdenow..... Amoureux a publié une analyse détaillée de cette correspondance (*Ann. Soc. Linn. Paris.*, t. 1, p. 685). — Dans un de ses voyages à Paris, Gouan fit la connaissance de Rousseau. Quelques années plus tard, le philosophe de Genève, pour le remercier de plusieurs plantes pyrénéennes qu'il en avait reçues, lui fit présent de l'*Historia Muscorum* de Dillen, ouvrage rare et cher. Gouan se plaisait à raconter qu'une dame lui ayant témoigné un jour le vif désir de voir Rousseau, il avait eu l'idée de la lui présenter comme une de ses parentes. Jean-Jacques, d'un œil pénétrant, observa que la dame n'avait aucun air de famille avec le savant botaniste, ni l'accent, ni le maintien d'une personne de province. Il comprit que c'était une curieuse. En la reconduisant par la main, et la remettant poliment à son introducteur, il dit à ce dernier : « Sachez, monsieur, que je n'aime pas que l'on me trompe, même en me faisant plaisir. » Rousseau écrivit plusieurs fois au botaniste de Montpellier. Amoureux a vu trois de ses lettres. La correspondance et les collections de Gouan sont passées en Angleterre. J.-E. Smith, président de la Société linnéenne de Londres, en fit l'acquisition. — Gouan a été un des derniers représentants de cette école qui semblait faire consister toute la botanique dans l'exposition, l'application et le développement du système sexuel; il regardait la méthode naturelle comme une utopie blâmable, sans valeur et sans avenir, et n'attachait qu'une importance fort secondaire à l'organographie et à la physiologie des végétaux. Sa dissertation *Sur le mouvement de la sève* est un mémoire médiocre de tout point. Son admiration pour l'immortel naturaliste suédois n'était pas toujours bien réfléchie. C'est ainsi qu'il a fait réimprimer le *Clavis medicinae* (Monspeli, 1788, in-4°, editio nova, curantibus Linneanis Monspeliensibus), ouvrage re-

marquable sans doute, mais plus systématique que fondé sur l'observation, plus brillant que solide, et en définitive peu utile aux médecins et aux naturalistes. On peut reprocher encore au professeur de Montpellier de croire trop facilement aux vertus médicinales des plantes ou des produits des plantes (*voy. sa Matière médicale*). — Gouan était doué d'une santé robuste. Maigre, leste et sobre, il pouvait supporter les excursions les plus longues et les plus pénibles. Il marchait vite, comme s'il était toujours pressé. Il avait un front grand et chauve et une vue assez faible. Vers la fin de ses jours, il devint tout à fait aveugle. Il était, du reste, d'une activité remarquable, et possédait une mémoire prodigieuse. Il parlait le latin avec facilité, et l'écrivait avec quelque élégance. Il négligeait peut-être trop sa propre langue. Il avait une conversation animée, agréable, habituellement instructive et variée, parfois ironique. Mais son caractère timide nuisait souvent à la lucidité de son élocution. A. M.

GOUAZ (YVES LE), graveur, né à Brest en 1742, apprit les premiers éléments de son art des frères Ozanne, ingénieurs de la marine, dont par la suite il épousa la sœur. Arrivé à Paris en 1760, il se mit sous la direction de Jacques Aliamet, dont les avis perfectionnèrent son talent. Cet artiste, graveur de l'Académie des sciences pendant plus de vingt ans, a exécuté plus de deux cents sujets de différents genres pour cette compagnie savante. Il est auteur d'une collection de plus de soixante vues des différents ports de France et des colonies françaises des Antilles, exécutées avec beaucoup de soin d'après les dessins de Nicolas Ozanne. Il a gravé aussi plusieurs sujets de marine d'après les tableaux de Vernet et autres. Gouaz, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient, est mort à Paris en janvier 1816. Jeanne-Marie Ozanne, son épouse, et Françoise-Marie Ozanne, sa belle-sœur, ont gravé divers morceaux d'après Vernet et d'autres maîtres. P-E.

GOUDAR (ANGE), né à Montpellier vers 1720, était fils d'un inspecteur du commerce. Venu de bonne heure à Paris, il y fit de médiocres études et publia cependant plusieurs ouvrages d'économie politique. En 1761 il passa en Angleterre, et composa quelques pamphlets relatifs aux démêlés survenus entre le comte de Guercy (*voy. ce nom*), ambassadeur de France, et le chevalier d'Eon. Il s'y maria avec une jeune et jolie veuve, nommée mistriss Sara, sans fortune, mais qui avait de l'instruction. Les deux époux, ayant quitté Londres, parcoururent la Hollande, la France, l'Italie, et arrivèrent à Naples vers 1767. Là, Goudar se fit maître de langues et publia une grammaire française et italienne assez estimée; mais sa femme, plus encore peut-être que sa grammaire, lui procura des élèves d'un rang distingué. Ce n'était pourtant qu'un prélude à de plus hautes faveurs. Pour contre-balancer l'ascendant que la reine Caroline avait pris sur

Ferdinand IV, des courtisans imaginèrent de tirer parti des attraits de madame Goudar; et son mari, plus ambitieux que jaloux, entra parfaitement dans leurs vues. Lorsque le roi allait à la chasse, Sara se trouvait toujours sur son passage; quand il venait au théâtre, elle était dans une loge en face de la sienne; si bien qu'à la fin elle fut remarquée par le prince. Dès lors les époux Goudar menèrent un grand train: ils avaient un palais, une *villa*; mais cette prospérité ne fut qu'éphémère. L'œil investigateur de Caroline avait suivi toute cette intrigue; et un beau jour la favorite et son mari reçurent l'injonction de quitter Naples sous vingt-quatre heures et de sortir du royaume. Pendant son séjour dans ce pays, Goudar avait fait paraître un ouvrage où il proposait diverses réformes administratives; avant son départ il en publia l'apologie dans une lettre adressée au marquis de Tanucci (1775); ce qui n'empêcha pas que son livre ne fût lacéré et brûlé par la main du bourreau. Le couple exilé se rendit successivement à Rome, à Florence, à Lucques, d'où l'esprit réformateur de Goudar le fit successivement expulser; à Venise il faillit être arrêté. Il résida quelque temps à Bologne, où il donna des leçons de langue française; mais en butte, lui et Sara, à une foule d'épigrammes et de railleries, auxquelles l'originalité de son costume prêtait encore, il abandonna l'Italie pour aller en Hollande; c'est là qu'il se sépara de sa femme. Il était à Paris au commencement de la révolution, et publia quelques pamphlets politiques qui n'améliorèrent pas sa position, car il mourut dans la misère en 1791. Ses ouvrages, dont la plupart ont paru sous le voile de l'anonyme, sont: 1^o *Pensées diverses, ou Réflexions sur divers sujets*, Paris, 1748, 1750, in-12; 2^o *Testament politique de M. Louis Mandrin*, Genève, 1755, in-12; 3^e édition, 1756. C'est une satire contre les fermiers généraux. 5^o *Nouveaux motifs pour porter la France à rendre libre le commerce du Levant*, Avignon, 1755, in-12; 4^o *les Intérêts de la France mal entendus dans les branches de l'agriculture, des finances et du commerce*, Amsterdam, 1756, 3 vol. in-12. C'est un des meilleurs ouvrages de Goudar. Grimm en fait l'éloge dans sa *Correspondance* (1^{re} partie, t. 2 et 5). Il a été réimprimé, en 1761, avec les discours politiques de David Hume et autres écrits sur l'économie politique, collection en cinq volumes in-8^o, dont il forme les deux derniers, et traduit en allemand par Alb. Philippi en 1765. 5^o *Relation historique du tremblement de terre survenu à Lisbonne*, etc., la Haye, 1756, in-12; 6^o *Discours politiques sur le commerce des Anglais en Portugal*, Paris, 1756, in-12; 7^o *Journal de la conquête du Port-Mahon*, 1756, in-12; 8^o *la Paix de l'Europe, ou Projet de pacification générale*, etc., Amsterdam, 1757; *ibid.*, 1761, in-12; 9^o *Débats au parlement d'Angleterre au sujet des affaires générales de l'Europe*, traduits de l'anglais, Londres,

1758, in-12; 10° *Lettre à un académicien de Paris sur la nouvelle charrue à semer*, 1758, in-12; 11° *L'Année politique, contenant l'état présent de l'Europe*, Avignon (Paris), 1759, in-12; 12° *l'Anti-Babylone, ou Réponse à la nouvelle Babylone* (la capitale des Gaules) de Monbron, Londres, 1759, in-12; 13° *Observations sur les trois derniers ballets qui ont paru aux Italiens et aux Français*, 1759, in-12; 14° *Mémoires pour servir à l'histoire de Pierre III, empereur de Russie*, Francfort, 1765, in-12; 15° *L'Espion chinois, ou l'Envoyé secret de la cour de Pékin*, Cologne, 1766, 1768, 1774, 6 vol. in-12; 16° *Grammaire française*, à l'usage des Italiens, 1770, in-8°; 17° *Naples : ce qu'il faut faire pour rendre ce pays florissant*, Amsterdam (Venise), 1771, in-8°. C'est cet ouvrage qui fut brûlé (voy. ci-dessus). 18° *Considérations sur les causes de l'ancienne faiblesse de l'empire de Russie, et de sa nouvelle puissance*, Amsterdam, 1772, in-8°; 19° *Plan de réforme proposé aux cinq correcteurs de Venise actuellement en charge, avec un sermon évangélique pour élever la république dans la crainte de Dieu*, Amsterdam (Venise), 1775, in-8°; 20° *De la mort de Ricci, général des jésuites* (en italien), Amsterdam (Venise), 1775, in-8°; 21° *Essai sur les moyens de rétablir l'état temporel de l'Eglise* (en italien), Livourne, 1776, in-4°; 22° *l'Espion français à Londres*, ouvrage destiné à faire suite à *L'Espion chinois*, Londres, 1779, 2 vol. in-8°; ibid., 1780, 2 vol. in-12; 23° *le Brigandage de la musique italienne*, Amsterdam et Paris, 1781, in-12. 24° *L'Histoire des Grecs, ou de ceux qui savent corriger la fortune au jeu*, 1758; réimprimée en 1775, sous le titre d'*Histoire des fripons*, et attribuée à Pierre Rousseau (voy. ce nom), serait de Goudar suivant plusieurs bibliographes. La *Correspondance littéraire secrète* le fait aussi auteur de *l'Autorité royale indépendante des parlements*, 1788, in-8°. — SARA GOUDAR, femme du précédent, après avoir été abandonnée par lui en Hollande, vint à Paris, où se trouvait alors son mari, dont elle resta séparée, et mourut vers 1794. On connaît d'elle : 1° *Remarques sur les anecdotes de madame du Barry* (voy. ce nom), Londres, 1777, in-12; 2° *Œuvres mêlées*, Amsterdam, 1777, 2 vol. in-12. Ce sont des *Lettres* adressées au comte Alexis Orlow sur le carnaval de Naples; à milord Tilney sur les divertissements de l'automne en Toscane, etc.; on y trouve même une lettre à la république de Lucques; enfin, douze autres sur la musique italienne et sur la danse, dont les deux premières avaient paru séparément avec l'initiale du mari, sous ce titre : *Remarques, etc.*, ou *Lettres à milord Pembroke*, 1775, in-8°. P-RT.

GOUDELIN (PIERRE), en latin *Gudelinus*, jurisconsulte estimé du 16° siècle, naquit en 1550 dans la ville d'Ath, en Hainaut. Il consacra la première moitié de sa vie à l'étude des langues savantes, et la seconde à celle du droit, qu'il enseigna d'abord à Malines et en dernier lieu à Louvain, où il avait reçu le bonnet de docteur en

1586. Il mourut le 18 octobre 1619. On lui doit : 1° *De jure novissimo*, Anvers, 1620, in-4°; Arnheim, 1645 et 1661. Cet ouvrage, qui se recommande par une méthode extrêmement lumineuse, n'est d'ailleurs qu'un extrait de la doctrine de Vigelius, dans lequel on a inséré plusieurs coutumes particulières aux Pays-Bas. 2° *De jure feudorum*, Louvain, 1624, in-4°; Cologne, 1641, in-8°. Ce traité, auquel on a joint les *Praelectiones feudales* de Henri Zoësius, ne renferme sur la matière féodale que les principes consacrés par l'ancienne législation de la Belgique et de la France. 3° *De jure paris*, Louvain, 1620, et Lyon, 1641, in-4°; 4° *Syntagma regularum juris*, Anvers, 1640, in-4°; tous ces différents écrits ont été réunis en un seul volume in-fol., Anvers, 1685. On trouve également dans cette édition le traité *De testamentis*, et les autres productions du même auteur sur le droit. N—E.

GOUDELIN (PIERRE), surnommé à juste titre le Prince des poètes languedociens. Les bibliographes ont écrit son nom de quatre manières différentes : *Godolin*, *Goudoulin*, *Godelin* et *Goudelin*. La première orthographe était une des plus usitées. Mais, dans une polémique engagée sur ce sujet à l'occasion de la belle édition de ses œuvres publiée en 1843 à Toulouse par MM. Cayla et Cléobule Paul, M. Noulet a prouvé par documents authentiques qu'il faut écrire *Goudelin*. En idiome languedocien on a toujours rendu ce nom par *Goudouli*. — Ce célèbre poète est né à Toulouse en 1579. Son père était un chirurgien *très-expérimenté* (Lafaille). Le jeune Goudelin avait deux frères; il fut élevé au collège des jésuites, et se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de son esprit et par l'élégance de ses compositions. Il aimait beaucoup Virgile, dont il savait par cœur les principaux ouvrages. Ses parents le destinaient au barreau. Il prit la licence en droit et se fit recevoir avocat au parlement. Les difficultés de sa nouvelle profession rebutèrent bientôt le jeune Goudelin, il abandonna la toge; un penchant irrésistible l'entraînait vers les belles-lettres. Le 5 mai 1609, étant encore *escolier tholozaïn*, il présenta aux anciens jeux floraux un chant royal en vers français; il obtint le *souci d'argent*. Peu de temps après, Goudelin laissa de côté la poésie française pour chanter dans sa langue maternelle, langue si riche, si douce et si flexible. Ses succès furent rapides et brillants, et le placèrent bientôt au rang des premiers troubadours. La poésie languedocienne reflorissait si bien dans ses écrits, que l'on crut un moment voir renaître les plus beaux jours de la poésie romane. — Goudelin publiait ses compositions, qu'il appelait des *fleurs*, d'une manière assez originale. Quand il avait un nombre suffisant de fleurs écloses dans sa corbeille poétique, il les groupait ensemble, les assortissait et les offrait au public sous le nom de *Ramèlèt moundi*, *prumiero flourèto* (*Petit rameau toulousain, première fleurette*). C'était ensuite *Uno secundo*

flourèto qué s'es expandido del broutounèt dé la darrièro impressiu (Une seconde fleurlette qui est sortie du petit bouton de la dernière impression) ; ou bien Lé broutoun noublèt (Le petit bouton nouveau) ; ou bien encore La noubléto flourèto del ramblèt moundi (La nouvelle petite fleur du petit rameau toulousain)..... Ce n'est qu'en 1645 que l'ensemble de toutes les pièces de notre célèbre troubadour a paru sous le nom de *Las obras de Pierré Goudelin (les œuvres de Pierre Goudelin)*. — Goudelin a composé des odes, des sonnets, des idylles, des noëls, des chansons..... Ses odes sont d'un style noble et soutenu. Imitateur habile d'Horace ou de Pindare, il emploie avec bonheur les fictions les plus hardies, les tours les plus concis, les expressions les plus harmonieuses. Ses sonnets offrent de la variété, quelquefois de l'élévation, toujours de l'éclat et de l'originalité. Ses idylles respirent la molle délicatesse, la grâce et l'abandon. Ses noëls se font remarquer par leur simplicité, leur naïveté et une douceur inexprimable. Ses chansons sont pleines de gaieté, d'entrain et de malice. Goudelin connaît tous les tons, et sait les varier merveilleusement suivant qu'il chante le ciel ou la terre, les seigneurs ou les bourgeois, la bergère Lyris ou le bon vin..... sérieux ou enjoué, tendre ou énergique, on distingue toujours en lui le grand poète qui domine son sujet. On admire ses stances sur la mort de Henri IV ; on les regarde comme un chef-d'œuvre de sentiment, de pathétique et d'élégance. Les premières strophes présentent un tableau d'une délicatesse et d'une fraîcheur étonnantes. L'apostrophe à Ravaillac est pleine de verve et de chaleur. L'auteur du *Prædium rusticum* a essayé de traduire ce chant funèbre en vers latins. Sa traduction paraît bien faible quand on connaît l'original. Les poésies de Goudelin, malgré leur perfection de style, renferment quelques taches que ses éditeurs ou ses commentateurs n'ont pas toujours signalées. On trouve dans ses odes des idées par trop pompeuses. Il y a dans ses noëls des images ou des expressions communes, quelquefois même triviales. Cédant à l'esprit de son époque, le poète abuse des allusions affectées ou des jeux de mots de mauvais goût ; plus rarement il brave un peu l'honnêteté. — Goudelin fut l'ami et le protégé du comte de Carmaing et de plusieurs autres grands seigneurs. Lorsque le maréchal de Montmorency venait passer le carnaval à Toulouse, notre troubadour composait pour lui des discours en prose ou prologues satiriques, parfois burlesques, qu'il récitait en masque selon l'usage du temps. Il n'y avait pas une fête, pas une réunion un peu considérable dans la ville, où notre joyeux poète ne jouât un rôle important comme auteur et même comme acteur. « Là où se trouvait Goudelin la joie était plus vive et la conversation « plus animée. » (Lamothe.) Sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans tout le royaume. Elle franchit même les Alpes et les Pyrénées. Plu-

sieurs de ses compositions furent traduites en italien et en espagnol (Poitevin). — Goudelin était un homme bon et généreux. Il avait un caractère aussi facile que son esprit, mais il était un peu enclin à la paresse et beaucoup trop insouciant. Il ne pensait ni à la gloire, ni à la fortune. Il dissipa pièce à pièce son patrimoine, qui consistait en un petit bien dans le village de St-Agne. Il cultivait ce bien avec deux paires de bœufs ou deux charrues. Comme il ne lui restait que le bâtiment et le jardin, on rapporte qu'il écrivit un jour sur la porte en gros caractères : *A vendre une métairie de deux paires*, et au-dessous en petites lettres, *de poulets*. Vers cette époque un de ses amis était venu lui représenter très-gravement combien il avait eu tort de vendre une de ses vignes. Goudelin lui répondit : *la belle vigne en effet, il y pleut comme à la rue!* Goudelin finit comme la Fontaine par *manger son bien avec son revenu*. Il allait tomber dans la misère lorsque, *sur sa demande*, les capitouls de Toulouse, par une délibération spéciale, lui assurèrent une pension viagère. Le chapitre de St-Étienne suivit bientôt ce noble exemple. Goudelin arriva sans infirmités jusqu'à la fin de sa carrière. Agé déjà de soixante-dix ans, il se promenait un jour dans le cloître des grands carmes, au milieu des tombeaux, appuyé lourdement sur sa canne ; un religieux lui dit : « *Vous frappez bien fort sur les dalles ! — Je frappe*, répliqua-t-il, *afin qu'on vienne m'ourrir !* » Il avait dit vrai ; quelques mois après, c'est-à-dire le 16 septembre 1649, Goudelin fut enseveli dans ce cloître à la place même où il avait frappé. Pitaval rapporte qu'à l'heure de sa mort notre poète, ayant assemblé huit notaires, leur déclara qu'il faisait son neveu héritier général, mais qu'il voulait un testament composé d'un seul mot. Les notaires répondirent que les lois et les coutumes exigeaient dans les testaments certaines formalités plus ou moins longues. « *Vous êtes tous des ignorants*, » leur dit-il. Il fit venir son neveu et lui présenta un sac, qui renfermait tout son avoir, en disant : *Té !* (en gascon *tiens*). Cette historiette paraît apocryphe. Goudelin est mort fort pauvre ; il vivait d'une pension de trois cents livres, accordée par la ville (et payée de trois en trois mois), et d'un secours de trente-six écus fourni par le chapitre de St-Étienne. Comment son avoir pouvait-il remplir un sac ? Tout au plus pouvait-il garnir une bourse. D'un autre côté est-il croyable qu'un homme dans sa position eût pu réunir huit notaires ? Il faut regarder aussi comme très-douteuse son épitaphe, composée par lui-même et conservée par le P. Serane, jésuite :

Ayçi l'an trigoussat lé paôure Goudouli,
Perçoqué lé Bougras bouillo pas y bény.

(Ici on l'a traîné par force, le pauvre Goudelin,
Parce que ce grand pendard ne voulait pas y venir.)

On a du reste mal à propos attribué à Goudelin une foule d'anecdotes, de prétendus bons mots,

grossiers, même cyniques, d'un porteur de chaises de Toulouse, auteur de méchants vers, qui prenait dès l'année 1650 le nom de l'illustre poète. Il se nommait *Jean Plagnole*. Il composait des chansons pour les *Fénêtras* (fêtes en l'honneur des morts), et des courre-l'âne très-mal rimés. On publia sur la mort de Goudelin un grand nombre d'odes, d'élégies, d'épithames et de quatrains. Les membres des jeux floraux, lors de l'érection de leur corps littéraire en académie, s'empressèrent de placer son portrait dans la salle de leurs assemblées, en signe d'adoption. On inscrivit son nom parmi ceux des *Mainteneurs*, dans les archives et dans l'histoire de cette illustre compagnie. Un siècle et demi après sa mort (cent cinquante-neuf ans), ses cendres furent transportées avec pompe des grands Carmes dans l'église de la Daurade, où reposaient celles de Clémence Isaure, et où sont bénies chaque année les fleurs d'or et d'argent destinées aux lauréats. Au moment de cette translation, le secrétaire de l'Académie florale prononça l'éloge de notre grand poète. On assure que l'abbé Goudelin et le capitaine Goudelin, ses neveux, avaient composé une notice détaillée sur sa vie. Cette notice est restée inédite. Le buste de Goudelin a été placé dans la galerie du Capitole de Toulouse parmi ceux des hommes illustres du pays. — Voici les principales éditions des poésies de Pierre Goudelin : *le Ramèlet moundi*, Toulouse, petit in-8°, 1617, 1621, 1637, 1638 ; *las Obras de Pierré Goudelin*, Toulouse, in-4°, 1643, 1647, 1648 ; in-12, 1678, 1687, 1693, 1694, 1700, 1713, 1716, 1749, 1774, 1811 (la plupart de ces éditions avec portrait) ; Amsterdam, in-12, 1766, 1811 ; in-8°, 1774 (édition de Cazeneuve) ; Toulouse, format grand Jésus, 1843, avec traduction en regard et trente lithographies (édition de Cayla et Cléobule Paul). — J. Dupin avait annoncé en 1843 une autre édition in-8°, contenant cinquante pièces inédites, un portrait de l'auteur, et sa biographie par ses neveux, l'abbé et le capitaine Goudelin. Cette édition n'a pas paru. — On doit citer aussi : *las Pouésios de Pierré Goudouli et d'autres pouélos de Toulouso*, Toulouse, 1851, in-8°. (Consultez Raynal, *Hist. Toulous.*, 1759, p. 364 ; Sermet, *Mém. Acad. scienc. Toulous.*, 1790, t. 4, p. 223 ; Poitevin, *Mém. hist. jeux flor.*, 1815, t. 2, p. 390 ; *Magas. pittor.*, 1859, p. 402 ; Noulet, *Journ. Toulous.*, 1843, janv., n° 12).

A. M.
GOUDENOF. Voyez GOBOUXOF.

GOUDIMEL (CLAUDE), l'un des plus célèbres musiciens du 16^e siècle, était né à Besançon vers 1520. Il suivit les opinions des réformés, et mit en chant les psaumes de Bèze et de Marot ; mais Bayle remarque, dans son *Dictionnaire* (article Marot), que les protestants ne purent faire aucun usage dans leurs temples de la musique de Goudimel, parce qu'elle était à quatre parties. Il habita longtemps Paris, et l'on conjecture même, de la souscription d'un de ses ouvrages, qu'il

était associé à Nicolas Duchemin pour l'impression des livres de musique. Il se retira à Lyon quelques jours avant l'époque funeste de la St-Barthélemy ; mais il y fut découvert par les assassins et jeté dans le Rhône, vers la fin du mois d'août 1572. Ses talents n'étaient point bornés à la musique : on a de lui des lettres en latin fort bien écrites, dans les *Schediasmata* de Paul Mélissus, son ami ; ce volume contient aussi différentes pièces de vers sur la fin tragique de cet artiste. On connaît de lui : 1^o *Chansons de Marc-Ant. Muret*, au nombre de dix-neuf, mises en musique à quatre parties, Paris, 1533, in-12 ; 2^o *Superioris Q. Horatii Flacci poetæ lyrici odae omnes quotquot carminum generibus differunt ad rhythmos musicos redactæ*, ibid., 1533, in-4° oblong. On lit au frontispice de cet ouvrage : *Ex typogr. Nicol. Duchemin et Claud. Goudimelli*. 3^o *Les Psalmes de David, compris en huit livres, mis en musique à quatre parties, en forme de motets*, Paris, 1565, in-12 ; Genève, 1563, in-12 ; ibid., 1580, in-12 oblong ; 5^o *la Fleur des chansons des deux plus excellents musiciens de notre temps, à savoir : Orlando de Lassus et Cl. Goudimel*, Lyon, 1574 et 1576, in-4°. W—s.

GOUDIN (MATHIEU-BERNARD), mathématicien et astronome, né à Paris le 14 janvier 1754, fit ses études au collège des jésuites. Ce fut là qu'il connut Dionis du Séjour, destiné comme lui à suivre la carrière de la magistrature, et un penchant égal pour les sciences établit entre ces deux condisciples une amitié qui dura autant que leur vie. A peine sortis du collège, ils publièrent ensemble les premiers fruits de leurs travaux, et quoique tout l'honneur en revint à Dionis, l'affection de Goudin pour lui n'en fut point diminuée. Les places que Goudin remplit successivement à la cour des aides, au grand conseil et au parlement, ne purent pas ralentir son ardeur pour les sciences. Doué d'une santé ferme et d'une patience infatigable, il passait les jours et une partie des nuits dans son cabinet, occupé tour à tour de l'examen des affaires qui lui étaient renvoyées et des calculs des plus hautes mathématiques. La révolution le priva de ses emplois et diminua sa fortune ; mais la Providence lui réservait une épreuve plus difficile, puisqu'il devait survivre à Dionis. Après la mort de son ami, le séjour de Paris lui devint insupportable : il se retira dans son château de Torcy en Brie, et y chercha des distractions dans son goût pour l'astronomie. Il est mort à Paris le 9 mai 1817. Goudin a publié en commun avec Dionis le *Traité des courbes algébriques*, Paris, 1756, in-12 ; les *Recherches sur la gnomonique*, etc., Paris, 1761, in-8°, et le *Traité des propriétés communes à toutes les courbes, suivi d'un Mémoire sur les éclipses de soleil*, Paris, 1778, in-8° (voy. DIONIS DU SÉJOUR). Ce dernier ouvrage, dit Montucla, est un chef-d'œuvre de précision et a pour objet de frayer la voie à la transformation des équations algébriques d'une manière plus générale qu'elle n'avait encore été conçue. Le

Mémoire sur les éclipses de soleil est entièrement de Goudin : il avait déjà paru en 1761 ; il reparut ici avec de nouveaux développements, auxquels l'auteur a encore ajouté dans les éditions de Paris, 1788 et 1799, in-4°. Il y a déterminé d'une manière précise toutes les circonstances de l'éclipse de 1847, qui est annoncée comme la plus considérable de ce siècle. On a encore de Goudin : 1° *Mémoire sur les usages de l'ellipse dans la trigonométrie sphérique*, Paris, 1797, in-4° ; 2° différents *Mémoires* dans la *Connaissance des temps*. Ses principaux ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de Goudin*, Paris, 1799, 1805, in-4°. W—s.

GOUDOUIN. Voyez GODOUIN.

GOUDOULI. Voyez GOUDELIN (Pierre).

GOUDT (HENRI), gentilhomme hollandais, peintre et graveur, né à Utrecht en 1585, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude du dessin et de la gravure ; passionné pour les beaux-arts, il fit le voyage de Rome et fut fort assidu à l'Académie de cette ville. Lié d'amitié avec Elsheimer, il devint son élève et son bienfaiteur. Cet artiste ayant été mis en prison pour dettes, Goudt, loin de profiter de son malheur, acheta de lui et lui paya beaucoup au-dessus de leur valeur un grand nombre de petits tableaux qu'il se proposait de graver dans un genre propre à rendre le flou et l'harmonie de la peinture. Ceux qu'il a exécutés, et qui sont fort estimés, sont au nombre de sept, savoir : *Tobie et l'ange portant le poisson*, et *l'Ange et Tobie traînant le poisson* ; *le Lever de l'aurore*, paysage ; *Philémon et Baucis* ; *Cérès cherchant sa fille* ; une *Fuite en Egypte* et la *Décollation de St-Jean*. Après la mort d'Elsheimer, le comte de Goudt étant retourné à Utrecht, un philtre que lui fit prendre une femme qu'il aimait aliéna son esprit et détruisit sa mémoire. Malgré ce funeste accident, il profitait encore de quelques moments lucides pour les consacrer à la peinture et à la gravure. Sa manière, qui consiste dans un arrangement particulier de hachures en général fort serrées, produit un grand effet de clair-obscur. Son œuvre, composé de neuf pièces, y compris deux sujets répétés avec des différences, est assez rare et cher, surtout lorsqu'il est beau d'épreuves. Goudt est mort à Utrecht en 1650. P—E.

GOUFFÉ (ARMAND), vaudevilliste et l'un des plus agréables chansonniers du 19^e siècle, naquit vers 1775. Il s'était déjà distingué par des essais heureux dans la littérature légère, lorsqu'il se joignit à cette réunion de joyeux viveurs qui, après les terribles scènes de la révolution, renouèrent la chaîne de la vieille frivolité française et fondèrent la société des *Diners du Vaudeville* et ensuite celle du *Caveau moderne*. Dans cette gastronomie chantante qui eut tant de succès après 1804, Gouffé brilla aux premiers rangs et il se plaça à côté de Desaugiers, un de nos poètes les plus populaires. Ses couplets ont beaucoup du naturel et de la naïveté bachique de Panard, dont il aimait beaucoup les

productions, et ses admirateurs le saluèrent du nom de *Panard du 19^e siècle*. Parmi les chansons dues à la verve d'Armand Gouffé et dont la vogue universelle n'est pas encore oubliée, nous nous bornerons à rappeler celle qui à la fois a pour titre et pour refrain : *Plus on est de fous, plus on rit*. La gaieté cependant ne devait pas exclure chez lui la gravité, car il vivait d'un emploi fort grave. Jusqu'en 1827 il occupa la place de sous-chef au ministère des finances. Au commencement de cette année il obtint sa retraite, et peu de temps après il alla vivre auprès de sa fille unique mariée à Beaune, où les souvenirs des espiègleries de Piron durent plus d'une fois le faire sourire, en même temps que sa verve semblait devoir se ranimer au centre de tous ces crus bourguignons qu'il avait tant chantés. Cependant, il paraît dès lors s'être commandé un silence qui se prolongea jusqu'à sa mort, survenue à Beaune le 50 octobre 1845. Il a publié : 1° *Cange*, ou le *Commissionnaire bienfaisant*, fait historique en un acte, 1795, in-8°, en collaboration avec Villiers. Le sujet de cette pièce fut traité sur presque tous les théâtres par d'autres auteurs. 2° *Les deux Jocrisses*, ou le *Commerce à l'eau*, vaudeville en un acte, Paris, 1796, in-8° ; 3° *Médard, fils de Gros-Jean*, parodie d'*Oscar, fils d'Ossian*, en deux actes, Paris, 1796, in-8°, en collaboration avec Rouhier Deschamps ; 4° *Nicodème à Paris*, ou la *Décade et le dimanche*, vaudeville en un acte, Paris, 1796, in-8°, en collaboration avec Rouhier Deschamps ; 5° *Coco-Rico*, folie-vaudeville en un acte, Paris, 1797, in-8° ; 6° la *Nouvelle Cacophonie*, ou *Faites donc aussi la paix*, inromptu pacifique en un acte, Paris, 1797, in-8° ; 7° *Tiroli*, ou le *Jardin à la mode*, vaudeville en un acte, Paris, 1797, in-8° ; 8° *Clément Marot*, vaudeville anecdotique en un acte, Paris, 1799, in-8°, en collaboration avec Georges Duval ; 9° *Gilles aéroneute*, ou *l'Amérique n'est pas loin*, comédie-parade en un acte, Paris, 1799, in-8°, en collaboration avec Buhan et Desfougerais ; 10° *le Val de Vire*, ou le *Berceau du vaudeville*, divertissement en un acte et en prose, Paris, 1799, in-8°, en collaboration avec Georges Duval ; 11° *le Directeur dans l'embarras*, prologue, in-8° ; 12° *Garrick*, ou les *Deux auteurs anglais*, comédie en un acte, Paris, 1800, in-8°, en collaboration avec Georges Duval ; 13° *Vadé à la Grenouillère*, folie en un acte, Paris, 1800, in-8° ; 14° *le Chaudronnier de St-Flour*, comédie en un acte qui eut un grand succès, Paris, 1801, in-8°, en collaboration avec Henricque ; 15° *Cri-Cri*, ou le *Mitron de la rue de l'Oursine*, folie en un acte, Paris, 1801, in-8°, en collaboration avec Georges Duval ; 16° *Piron à Beaune*, anecdotique en un acte, Paris, 1801, in-8°, en collaboration avec Georges Duval ; 17° *Ballon d'essai*, ou *Chansons et autres poésies*, Paris, 1802, in-18 ; 18° *Clémence Isaure*, ou les *Jeux floraux*, comédie en un acte, Paris, 1805, in-8°, en collaboration avec Georges Duval ; 19° *Monsieur Seringa*, ou la *Fleur des apothicaires*, parade en un acte, Paris, 1805, in-8°,

en collaboration avec Georges Duval et Tournay; 20° *Ballon perdu*, ou *Chansons et poésies nouvelles faites depuis la publication du Ballon d'essai*, Paris, 1804, in-18; 21° *le Médecin turc*, opéra-bouffon en un acte, Paris, 1804, in-8°, en collaboration avec Villiers; 22° *l'Intrigue dans la hotte*, vaudeville en un acte, Paris, 1806, in-8°; 2° édition, 1809; 25° *Encore un Ballon*, ou *Chansons et poésies nouvelles*, Paris, 1809, in-18; 24° *le Mariage de Charles Collé*, ou *la Tête à perruque*, vaudeville en un acte, Paris, 1807, in-8°, en collaboration avec Brazier et Simonnin; 25° *le Dernier ballon*, ou *Recueil de chansons et autres poésies nouvelles*, Paris, 1815, in-18; 26° *Qui l'aura*, ou *l'Impromptu de village*, divertissement en un acte, Paris, 1815, in-8°; 27° *Monsieur Beldam*, ou *la Femme sans le vouloir*, comédie en un acte, Paris, 1816, in-8°, avec P. Villiers; 28° *le Duel et le déjeuner*, ou *les Comédiens vengés*, comédie anecdotique en un acte, Paris, 1818, in-8°; seconde édition avec des additions, Paris, 1825, in-8°, en collaboration avec P. Ledoux; 29° *Monsieur Mouton*, ou *la Journée mystérieuse*, vaudeville en un acte, Paris, 1818, in-8°, en collaboration avec Paul de Kock; 50° *le Retour à Valenciennes*, ou *Reutrons chez nous*, vaudeville en un acte, Paris, 1818, in-8°, en collaboration avec Belle; 51° *la Tante et la nièce*, ou *C'était moi*, comédie-vaudeville en un acte, Paris, 1824, in-8°, en collaboration avec Belle; 52° *l'Ophicléide*, ou *le Serpent moderne*, chanson dédiée à M. Labbaye, inventeur de cet instrument, Paris, 1827, in-8°; etc.... 53° Armand Gouffé est auteur de bon nombre d'autres pièces qu'il a composées, soit seul, soit en collaboration, et dont la plupart n'ont pas été imprimées; 54° il est l'éditeur des *OEuvres choisies de Panard*, précédées d'une notice sur la vie de cet auteur, Paris, 1808, 5 vol. in-18; 55° beaucoup de ses chansons ont été insérées dans divers recueils lyriques qui se publiaient à Paris, tels que *les Diners du Vaudeville*, *le Caveau moderne*, *le Chansonnier français*, *le Chansonnier des demoiselles*, *l'Almanach littéraire*, *le Nouvel almanach des Muses* et autres. E. D-s.

GOUFFIER. Voyez BOISY et BONNIVET.

GOUFFIER (Louis), comte de Roanez, né en 1648, dans une terre du Périgord appartenant à sa famille, fut amené à Paris à l'âge de sept ans, et présenté par son père à Louis XIV, qui le tint sur les fonts de baptême. Destiné par sa naissance à la profession des armes, il accompagna en 1668 M. de la Feuillade à la défense de Candie, et partagea, dit son panégyriste, la gloire que les Français acquirent dans cette expédition. Il entra dans la marine, obtint la sous-lieutenance d'une galère en 1675, et parvint au grade de capitaine en 1684. Il assista en cette qualité au siège de Nice, puis fut chargé, avec deux galères, de défendre les côtes de Guienne, menacées par les Anglais. Il rentra en 1705 dans la Méditerranée, stationna quelque temps dans le port de Cette pour intercepter les secours qui auraient pu être envoyés

aux révoltés des Cévennes, donna ensuite la chasse aux corsaires qui infestaient la rivière de Gènes, assura le passage d'un convoi destiné à l'armée d'Italie, et, avec quatre galères seulement, fit respecter notre pavillon par les Anglais, qui tenaient la mer avec des bâtiments de haut bord. Il fut employé en 1705 aux sièges des ports du Piémont, et contribua à la réduction du château de Nice. Les services du comte de Roanez furent récompensés en 1716 par la place de chef d'escadre, et en 1725 par celle de lieutenant général des galères. Peu de temps auparavant, il avait reçu le grand cordon de l'ordre de St-Louis : à toutes les qualités guerrières il joignait le goût des lettres, et cultiva toute sa vie la poésie légère avec quelque succès. Nommé membre de l'Académie de Marseille, il en fréquenta les séances avec beaucoup d'assiduité, et en fut élu président en 1755. Il mourut à Marseille le 22 avril 1754, à 86 ans. Chalamont de la Visclède prononça son éloge, qui est imprimé dans le premier recueil de l'Académie. W-s.

GOUGE (JEAN) était originaire de Sens. En 1561, il rassembla quelques gens armés, se mit à leur tête, et se fit proclamer par eux roi de France. Il choisit pour son lieutenant général un gentilhomme anglais, nommé Jean de Vernai, chassé de son pays. Ce nouveau roi de France fit diverses courses dans son royaume, entre autres aux environs du Rhône, où il se livra aux plus grands excès. Son lieutenant général s'empara du fort Codelet, situé auprès d'Avignon; mais ce fut là que se borna le cours de leurs exploits. De Vernai, vaincu par les troupes du roi Jean, devint leur prisonnier; et de son côté, Jean-Mathias Jesualdo, sénéchal de Provence, s'empara de la personne de Gouge. Le roi de France eut recours au pape Innocent VI, et le pria d'interposer son crédit auprès de Louis, roi de Sicile, comte de Provence, afin que son sénéchal ne laissât pas échapper le prisonnier qu'il avait fait. Il paraît cependant que cette révolte n'eut aucune suite fâcheuse pour ses auteurs; car l'histoire ne fournit aucun renseignement à cet égard. Suivant Baluze, qui a rapporté ces faits (1), le bruit courut à cette époque que Robert III, Dauphin d'Auvergne, dit *le Fou*, qui fut arrêté dans le même temps à Villeneuve-lès-Avignon, aurait promis d'aider Gouge dans sa criminelle entreprise; mais Baluze démontre au même endroit que ce bruit fut répandu par Imbault Dupeschin, ennemi de Robert, dont il convoitait les biens, et qui parvint même, ainsi que plusieurs seigneurs de la cour de France, à en obtenir la confiscation après la mort du Dauphin. Le père Daniel a aussi rapporté ces faits dans son *Histoire de France*. Il dit qu'il les a puisés dans une lettre du pape Innocent VI, et que cette lettre se trouve dans le registre manuscrit d'In-

(1) *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, t. 1, p. 222.

nocent VI, qui était en original entre les mains de M. Vorn, conseiller au parlement de Dijon. Il apprend encore à ses lecteurs que c'est l'abbé Baluze, cité plus haut, qui lui a communiqué cette pièce si intéressante.

ST. P.—R.

GOUGE (GUILLAUME), théologien anglais, né en 1575 à Bow, près de Stratford, dans le comté de Middlesex, fut pendant quarante-cinq ans ministre de l'église de Blackfriars, à Londres. Nommé membre de l'assemblée des théologiens installés à Westminster, il prit beaucoup de part à ses travaux, et fut un de ceux qui s'opposèrent au meurtre légal de Charles I^{er}. On le représente comme un modèle de piété, d'humilité et de patience chrétienne : refusant des emplois avantageux qu'on lui offrait, il répétait souvent que sa plus haute ambition était d'*aller de Blackfriars au ciel*. Pendant neuf années consécutives, il ne manqua pas, dit-on, un seul jour d'assister soir et matin aux prières publiques : il lisait chaque jour quinze chapitres de la Bible; aussi était-il profondément versé dans la connaissance des saintes Écritures, comme l'attestent ses ouvrages, dont les principaux sont : 1^o *L'Armure complète de Dieu*; 2^o *Commentaire sur l'épître aux Hébreux*, 1665, in-fol.; 3^o *Exposition de l'oraison dominicale*. Il mourut à Londres le 12 décembre 1635.

— GOUGE (Thomas), fils du précédent, et né à Bowen en 1605, fut pendant vingt-cinq ans ministre du St-Sépulcre à Londres, et se rendit également recommandable par sa bienfaisance et par sa piété : il procurait du travail et des secours à une multitude d'indigents; il établit plus de trois cents écoles dans le pays de Galles, et fit imprimer un grand nombre d'ouvrages religieux dont quelques-uns étaient de sa composition, et qu'il distribuait gratuitement partout où il passait. Il mourut le 29 octobre 1681. On cite parmi ses écrits, qui furent recueillis en un volume in-8^o, 1760, avec son portrait, son oraison funèbre, et sa vie par Tillotson : 1^o *les Principes de la religion expliqués*; 2^o *le Guide du jeune homme dans le désert de ce monde*. L.

GOUGE DE CESSIÈRES (FRANÇOIS-ÉTIENNE), poète médiocre du 18^e siècle, né à Laon le 8 février 1724, suivit d'abord la carrière des armes et se rendit ensuite à Lisbonne, en qualité de gouverneur du duc de Cadaval, près duquel il resta cinq ans. De retour dans sa patrie, il quitta l'épée pour la robe (1), et fut pourvu de la charge d'avocat du roi au siège présidial de Laon. En 1758 il composa un poème intitulé *les Jardins d'ornement ou les Géorgiques françaises*, Paris, in-8^o. Dédaignant de s'occuper de l'agriculture, en tant qu'elle a pour objet « le labourage, les vignobles, les potagers, les étables, etc., parce « que ces matières ont été amplement décrites

« par Hésiode, Virgile, Rapin et Vanière, j'ai « embrassé, dit-il dans sa préface, la partie que « ces grands auteurs ont laissée. » Malheureusement l'écrivain qui s'annonçait avec de si hautes prétentions est resté au-dessous de la tâche qu'il avait entreprise. Impassiblement didactique, il n'a pas su, comme ses modèles, varier la monotonie des préceptes par des digressions épisodiques nées du fond du sujet. Il a mieux réussi dans les détails techniques, qu'il a rendus quelquefois d'une manière heureuse. L'élégance de l'expression y relève le mérite de la difficulté vaincue; mais en général le ton de couleur de l'ouvrage, trop uniforme, accuse un défaut d'imagination qui est mortel pour les compositions poétiques. On conçoit qu'en 1758 l'auteur n'ait pas parlé de la révolution opérée dans l'art des jardins par Kent et ses imitateurs : le genre irrégulier était encore peu connu en France; mais il n'a pas même accordé une mention à Lenotre, le créateur du jardin des Tuileries ! Les grandes espérances qu'il avait fondées sur le succès de son ouvrage ne se réalisèrent pas. En vain publiait-il partout qu'il avait le premier doté notre littérature d'un poème géorgique, il n'obtint aucune récompense du ministère. Aussi fut-il obligé, par quelques revers de fortune, de vendre sa jolie terre de Cessières. Il se plaignit bien amèrement de cette triste nécessité dans une épigramme où il se compare modestement à Virgile :

Quand Virgile aux Romains donna ses Géorgiques,

Il se vit accablé de présents magnifiques;
Auguste lui bâtit un superbe palais,
Et moi qui, le premier, sur semblables matières
Exerçai, jeune encor, mes crayons dans Paris,
..... Je viens de vendre mon Cessières.

A la suite des *Jardins d'ornement*, Gouge a publié, sous le titre de *Poésies philosophiques*, in-8^o de 95 pages, des odes d'un rythme trop uniforme, des épigrammes assez innocentes, et une *Épître sur les ressources du génie, où l'on attaque plusieurs préjugés littéraires*. Il y a quelque facilité dans la versification de cette dernière pièce, mais le sujet n'est qu'effleuré; et en cherchant à détruire ce qu'il appelle des préjugés littéraires, l'auteur émet plus d'une opinion paradoxale. Il a découvert, par exemple, que les ouvrages de Molière et de la Fontaine fourmillent de fautes contre la langue (note, p. 14), et que nous n'avons point de vraies élégies dans notre langue (note, p. 15), oubliant que ce même la Fontaine en avait fait une admirable sur la détention de Fouquet. Il est plus dans le vrai lorsqu'il refuse le titre d'églôgues aux prétendues idylles de madame Deshoulières, imitées du roman de l'*Astrée*, et aux pastorales de Fontenelle, *pures scènes d'opéra*. On doit encore à Gouge de Cessières l'*Éducation*, poème, Paris, 1757, in-8^o, et l'*Art d'aimer*, poème héroïque en quatre chants,

(1) On lit dans ses *Poésies diverses*, p. 95, un rondeau (épigrammatique) contre l'abbé D. F. (Desfontaines), qui avait annoncé faussement dans une de ses feuilles que l'auteur venait de quitter l'épée pour la robe.

Paris, 1743, et Amsterdam, 1748, in-12; Paris, 1757, in-8°, et réimprimé en six chants, Londres, 1759, in-8°, et Avignon, 1787, in-12. Les critiques d'alors trouvèrent ce nouvel *Art d'aimer* plus décent que celui d'Ovide. Que n'en avait-il les grâces et le voluptueux abandon! L'auteur traduisit en vers français le *Remède d'amour*, du poète latin. Quelques mauvais plaisants dirent, comme on l'a dit plus tard de la traduction de Saint-Ange, que c'était un remède contre l'*art d'aimer*. On ne connaît pas la date précise de la mort de Gouge de Cessières : à partir de 1782, on le voit remplacé par un autre titulaire dans sa charge d'avocat du roi au présidial de Laon (1). L—M—X.

GOUGENOT (Louis), conseiller honoraire au grand conseil, associé libre de l'Académie de peinture et sculpture, né à Paris le 15 mars 1719, fut destiné de bonne heure aux fonctions de la magistrature, et y obtint d'abord la place de conseiller au Châtelet. Son goût pour les beaux-arts lui ayant fait étudier le dessin, il entreprit le voyage d'Italie avec Greuze. Revenu de cette belle contrée, si riche en souvenirs, ses instants les plus agréables étaient ceux qu'il passait au milieu des artistes. Il avait étudié à fond la mythologie et l'allégorie, sciences d'un si fréquent usage dans les beaux-arts : aussi ses lumières furent-elles souvent utiles à ses confrères. L'Académie ayant paru désirer qu'il se chargeât d'honorer la mémoire des artistes célèbres que la mort venait successivement lui ravir, l'abbé Gougenot, car il avait pris le petit collet et possédait même quelques bénéfices, consigna dans les registres de cette illustre société les éloges de Galloche, Oudry, le Lorrain, Coustou et Duvivier. Il mourut à Paris le 24 septembre 1767. P—E.

GOUGES (MARIE-OLYMPÉ DE), née à Montauban en 1753, dut le jour, dit-on, à une revendeuse à la toilette. Elle fut amenée à Paris à l'âge de dix-huit ans, y épousa un M. Aubry, dont elle fut bientôt veuve, ou du moins dont elle n'a pris le nom sur aucun de ses ouvrages. Le jugement du tribunal révolutionnaire la qualifie même : *Femme Aubry, se disant veuve Aubry*. Madame de Gouges avait déjà publié quelques opuscules lorsque la révolution éclata. Elle en admira et partagea les principes dans l'origine. Le duc d'Orléans et Mirabeau étaient les objets de son culte. On lui fait même honneur d'avoir institué les sociétés populaires de femmes; cela ne l'empêcha pas, lors du procès de Louis XVI, de se constituer défenseur de cet infortuné monarque. Avec non moins de courage elle se prononça contre le système de la terreur. Arrêtée en juillet 1793, elle fut traduite au tribunal révolutionnaire, condamnée à mort le 14 brumaire an 2 (4 novembre 1793), et exécutée le même jour. Voici la

liste de ses principaux ouvrages : 1° *Le Mariage inattendu de Chérubin*, comédie, 1785, in-8°; 2° *L'Homme généreux*, drame en cinq actes et en prose, 1786, in-8°; 3° *Molière chez Ninon, ou le Siècle des grands hommes*, pièce épisodique, en prose et en cinq actes, 1787, in-8°; 4° *Oeuvres*, 1788, 2 vol. in-8°, contenant les deux premières pièces ci-dessus, le *Philosophe corrigé*, ou le *Cocu supposé*, comédie, et les *Mémoires de madame de Valmont*, roman en lettres; 5° *Lettre au peuple, ou Projet d'une caisse patriotique*, Vienne (Paris), 1788, in-8°; 6° *Mes vœux sont remplis*, ou le *Don patriotique, dédié aux états généraux*, 1789, in-8°; 7° *Discours de l'aveugle aux Français*, 1789, in-8°; 8° *Séance royale : motion de monseigneur le duc d'Orléans, ou les Songes patriotiques*, 1789, in-8°; 9° *Lettre aux représentants de la nation*, 1789, in-8°; 10° *L'Esclavage des nègres, ou l'Heureux naufrage*, drame en trois actes, joué au Théâtre-Français le 28 décembre 1789, in-8°; 11° *Départ de M. Necker et de madame de Gouges, ou les Adieux de madame de Gouges aux Français et à M. Necker*, 1790, in-8°; 12° *Mirabeau aux Champs Élysées*, drame épisodique, joué le 15 avril sur le Théâtre-Italien, 1791, in-8°; 13° *le Couvent, ou les Vœux forcés*, comédie en trois actes, 1792, in-8°; 14° *les Vivandières, ou l'Entrée de Dumouriez à Bruxelles*, pièce en quatre actes, décembre 1792, in-8°; 15° *Olympe de Gouges, défenseur officieux de Louis Capet, au président de la Convention nationale*, 1792, in-8°; 16° *Adresses au roi, à la reine, au prince de Condé, et observations à M. Duveyrier sur sa fameuse ambassade*, sans date, in-8° de 24 pages, opuscule écrit, dit l'auteur, dans les accès d'une fièvre violente; 17° *les Comédiens démasqués, ou Madame de Gouges ruinée par la Comédie française pour se faire jouer*, idem, in-8° de 52 pages; 18° *le Prince philosophe*, conte oriental, 1791, 2 vol. in-12. Cet ouvrage porte pour souscription : *Par l'auteur de la pièce intitulée l'Esclavage des nègres*. 19° *Les Trois Urns, ou le Salut de la patrie*, 1793, in-8°. Ce fut cette brochure qui occasionna son emprisonnement. La liberté de la presse était alors déclarée en principe; mais par une sorte de dérision, à côté de cette déclaration était la loi des suspects. Plusieurs bibliographes attribuent à madame de Gouges des *Remarques patriotiques*. C'est peut-être un recueil de quelques-uns des opuscules mentionnés plus haut. A. B—T.

GOUGH (RICHARD), antiquaire anglais, surnommé le Camden du 18^e siècle, était fils d'un capitaine de vaisseau et membre du parlement. Il naquit à Londres en 1753. Son père, jouissant de quelque opulence, lui donna d'excellents instituteurs, sous lesquels Richard avança si rapidement dans ses études, qu'à l'âge de onze ans il entreprit de traduire du français en anglais une *Histoire de la Bible*. Il n'avait que douze ans et demi quand il acheva cette traduction; et sa mère, enchantée de voir son enfant figurer si

(1) *État de la magistrature en France*, Paris, 1788, in-8°, p. 466.

jeune parmi les auteurs, la fit imprimer en 1747, in-folio, uniquement pour en distribuer les exemplaires à ses amis. Cette traduction fut suivie de celle des *Mœurs des Israélites*, de l'abbé Fleury, qui fut imprimée de même, in-8°; mais un ouvrage plus difficile, et assez bien exécuté par lui, fut une compilation intitulée *Atlas renovatus*, ou *Geography modernized...*, achevée en 1754, in-folio, qui est restée en manuscrit. Ayant été reçu, cette année, membre d'un des collèges de Cambridge, son goût se tourna particulièrement vers l'étude des antiquités de son pays, sans qu'il négligeât cependant ses études classiques et théologiques. Il cultivait alors avec prédilection la langue française, et continua de faire plusieurs traductions d'ouvrages français, lesquelles n'ont pas été imprimées. C'est en 1756, à sa sortie de l'université, qu'il commença à faire, en quelque sorte la plume et le crayon à la main, dans différentes parties de l'Angleterre et de l'Écosse, des excursions qu'il renouvelait chaque année et qu'il ne discontinua que deux ans avant sa mort. Le résultat de ses observations fut la publication d'un grand nombre d'ouvrages utiles, entre autres : *Anecdotes de la topographie britannique*, 1768, in-4°; 1780, 2 vol. in-4°, qui ont dû être suivis d'un troisième; une *Histoire de la Société des antiquaires de Londres*, à la tête du premier volume de l'*Archæologia britannica*, 1770; les *Monuments funèbres de la Grande-Bretagne, appliqués à éclaircir l'histoire des familles, des mœurs, des usages et des arts*, 1^{er} volume, 1786; 2^e, 1796. Il y ajouta en 1799 une *Introduction*, ce qui porta l'ouvrage à 3 volumes in-fol. Cet ouvrage, pour la perfection duquel il n'épargna ni soins ni dépenses, est exécuté avec beaucoup de luxe, et il est le principal titre de la réputation de son auteur. On convient qu'il trouva beaucoup de secours, pour son travail, auprès des savants et des artistes. Il s'occupait depuis longtemps d'une traduction nouvelle, en anglais, de la *Britannia* de Camden, accompagnée de beaucoup de notes et d'éclaircissements. L'édition parut, en 1789, en 5 gros volumes in-folio. Il avait été élu, en 1767, membre de la Société des antiquaires de Londres; en 1771, directeur de la Société du Temple, et en 1775, membre de la Société royale. Ayant été chargé, en 1786, de la rédaction de la partie appelée revue (*review*) dans l'ouvrage périodique *the Gentleman's magazine*, il se montra, dans ses critiques littéraires, très-savant et très-judicieux, et, dans ce qui avait trait à la politique, invariablement attaché à l'ordre établi; aussi, à l'époque de la révolution française, mit-il beaucoup de chaleur à combattre les principes des énergumènes de son pays. Richard Gough est mort le 20 février 1809. Maître d'une fortune assez considérable, il en faisait un usage très-libéral. Pour ne parler ici que de la bienfaisance qu'il exerçait dans sa propre maison, ceux de ses domestiques que leur

XVII.

âge ou leurs infirmités empêchaient de continuer leur service ne cessaient pas pour cela de toucher leurs gages, qu'il convertissait alors en annuités. Un de ses voisins avait légué, en mourant, 100 livres sterling par an, pour être divisées entre dix indigents d'Enfield; mais le fonds qui devait y fournir s'étant trouvé épuisé en 1807, Gough, quoiqu'il n'eût jamais eu de rapports avec le testateur, se chargea de continuer l'annuité de ses propres deniers, et il s'arrangea, en faisant son testament, de manière que chacun des dix individus y participât jusqu'à sa mort. Son humanité s'étendait à ses chevaux et à ses vaches, qui trouvaient dans leur vieillesse une retraite dans des prés fertiles, réservés pour eux. Il était, dans la société, d'un commerce agréable et d'une humeur plus enjouée qu'il n'est ordinaire à un érudit. Son testament présentait plusieurs clauses qui attestaient encore son amour pour les lettres et son humanité. Il a laissé parmi beaucoup d'objets précieux, à l'université d'Oxford, les dessins, les cuivres et tous les matériaux préparés pour une nouvelle édition de ses *Monuments funèbres*, dont la première n'avait été tirée qu'à 250 exemplaires. Voici les titres de plusieurs de ses écrits que nous n'avons pas cités : *Histoire de Carausius*, ou *Examen de ce qui a été avancé sur ce sujet par Genebrier et le docteur Stukeley*, 1762, in-4°; *Notice d'un superbe missel, orné de miniatures, fait vers l'an 1429, et qui fut présenté à Henri VI par la duchesse de Bedford*, Londres, 1794, in-4°, fig.; *Médailles des Seleucides, rois de Syrie*, etc., avec des *Mémoires historiques sur chaque règne*, 1805 ou 1804, in-4°, orné de 24 planches gravées par Bartolozzi; *Histoire et antiquités de Pleshy, dans le comté d'Essex*, 1803, in-4°. Gough fut fort utile, par ses conseils et ses communications, aux auteurs de plusieurs publications savantes, telles que l'*Histoire du comté de Dorset*, par Hutchins; la *Collection des Testaments des rois et des nobles*, et la *Bibliotheca typographica*, de Nichols; les collections du docteur Nash, pour une *Histoire du comté de Leicester*, en 2 volumes in-fol., et l'*Histoire du comté de Leicester*. On a aussi de lui une édition améliorée de l'*Histoire du comté de Thetford*, par Martin, 1780, in-4°, avec des planches gravées d'après les dessins de F. Grose, qui avait été le compagnon de voyage de Gough. On réimprimait les *Anecdotes sur la topographie britannique*, lorsque le dégât causé par un incendie chez l'imprimeur Nichols, en février 1808, obligea d'abandonner cette entreprise, à laquelle la mauvaise santé de l'auteur le força ensuite de renoncer tout à fait.

L.

GOUIN (NICOLAS-LOUIS), né à Germigny-l'Évêque, près de Meaux, en 1743, fut attaché en 1777 au trésor de Madame, femme du comte de Provence (depuis Louis XVIII); obtint par la protection de ce prince, en 1779, la charge d'agent de la ville de Marseille, et fut nommé en 1782 chef de la division du départ à l'administration des postes.

50

Ayant publié en 1792 un mémoire en faveur des directeurs de cette administration, que Clavière, ministre des finances, avait destitués, il perdit lui-même sa place; et, l'année suivante, traduit au tribunal révolutionnaire pour avoir fait dans cet écrit l'éloge de Louis XVI, il fut cependant acquitté. Compromis dans la conspiration royaliste de Brotier (1797), il n'échappa que par la fuite au mandat d'arrêt lancé contre lui. Le 22 mai 1814, Gouin fut présenté à Louis XVIII et lui offrit le mouchoir trouvé sur Louis XVI au moment de sa mort. Il y joignit une pièce de vers et un recueil d'opuscules de sa composition. Il rentra en 1816 dans l'administration des postes, dont il fut nommé en 1821 l'un des cinq administrateurs généraux, reçut la même année la croix de la Légion d'honneur, et mourut le 21 décembre 1825. On a de lui : 1^o *Pétition des chiens à la convention nationale*, 1796; 2^o *Projet d'une pompe funèbre pour le 21 janvier 1797*; 3^o *Procès criminel de la révolution*, 1799; 4^o *Hymne à la Divinité sur le retour du roi*, 1814; 5^o *Réponse à la dénonciation de M. Méhée de la Touche, contre les ministres du roi*, Paris, 1814, in-8^o de 16 pages; 6^o *Essai historique sur l'établissement des postes en France, sur les produits progressifs de ce domaine royal, les changements ou améliorations opérés dans son organisation, depuis l'année 1464 jusqu'au mois d'octobre 1825*, Paris, 1825, in-4^o. On y trouve des détails curieux.

P.—RT.

GOUJET (CLAUDE-PIERRE), chanoine de St-Jacques de l'Hôpital, l'un des écrivains les plus laborieux du 18^e siècle, naquit à Paris le 19 octobre 1697. Il était d'un tempérament délicat, et il essuya pendant sa jeunesse plusieurs maladies assez graves pour mettre sa vie en danger. Ce fut peut-être ce motif qui détermina son père, peu aisé et d'un caractère dur, à lui permettre de suivre le goût qu'il montra de bonne heure pour l'étude. Il fit ses basses classes au collège Mazarin, et sa rhétorique sous les Pères Porée et Sanadon. Le premier fit quelques démarches pour l'engager à entrer chez les jésuites, et l'abbé Goujet, devenu janséniste, « regardait « comme une grâce singulière du ciel de lui avoir « échappé. » Cependant son ardeur pour l'étude et sa faible santé lui inspirèrent de l'éloignement pour le monde. Il prit en 1705 l'habit ecclésiastique, fit son cours de théologie, et osa soutenir dans sa thèse de licence des principes condamnés par la bulle *Unigenitus*. En 1719 il se présenta pour être admis dans la congrégation de l'Oratoire; mais il en sortit au bout d'un an, du contentement des supérieurs, pour prendre possession du canonicat de St-Jacques, dont il avait été pourvu par les collateurs sans aucune sollicitation. L'abbé Goujet ne tarda pas à se signaler parmi les appelants : conférences particulières ou publiques, instructions, lettres, discours, voyages, il mit tout en œuvre pour faire triompher une cause qu'il regardait comme celle de la

vérité. Cette conduite devint un obstacle à sa fortune; mais il s'en consola par l'idée qu'il remplissait son devoir. On lui offrit des cures, des bénéfices; il les refusa tous, parce qu'on aurait exigé de lui une rétractation qui blessait sa conscience. Au milieu de cette vie agitée, son amour pour l'étude, loin de s'affaiblir, semblait prendre une nouvelle force. Il avait traduit, d'après le conseil d'un ami, le traité de Grotius, *De la vérité de la religion*; et cette traduction, accompagnée de notes judicieuses, fut très-bien reçue. Ce premier succès l'encouragea, et il publia plusieurs morceaux intéressants dans les *Nouvelles littéraires* et dans la *Continuation des mémoires de littérature* (voy. DESMOLETS). Il céda ensuite aux sollicitations de quelques personnes qui l'engageaient à se charger de terminer l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Il ne se dissimulait pas toutes les difficultés d'un pareil travail; et pendant l'impression de son *Histoire du concile de Constance*, ayant appris que le P. Fabre avait fait une continuation de l'ouvrage de Fleury, il renonça avec plaisir à la sienne et prit même l'engagement de revoir celle de son rival (voy. FABRE). Depuis il ne se passa pas une seule année sans que l'abbé Goujet donnât au public quelques nouvelles productions. Son attachement aux devoirs de son état et le zèle avec lequel il continuait à les remplir l'obligeaient souvent à prendre sur les heures du sommeil pour se livrer à ses études. L'excès du travail l'échauffait; et la fièvre, en le retenant au lit, le forçait à un repos indispensable; mais à peine rétabli il se hâtait de reprendre un genre de vie si contraire à la santé. Aux retours fréquents de fièvre et de colique se joignirent, en 1753, des douleurs dans la vessie. Le jour où il devait être sondé, s'étant voué au diacre Paris, il rendit sans effort cinq pierres, dont l'une, dit-il, armée de pointes aiguës, était grosse comme le petit doigt d'un enfant de six ou sept ans; il ne manqua pas d'attribuer sa guérison à l'intercession du bienheureux diacre; trait qui suffit pour prouver son entêtement dans les principes du jansénisme, et qui explique aussi sa haine contre ceux qu'il croyait en être les adversaires. Cette haine perce surtout dans ses corrections et suppléments au *Dictionnaire de Moréri*. Les appelants y sont représentés comme des martyrs de la foi, et les théologiens de Port-Royal comme autant de Pères de l'Eglise; tandis que le mérite des écrivains opposés y est sans cesse rabaisé avec cette même mauvaise foi que l'abbé Goujet reprochait à ses ennemis. L'impression du *Supplément* éprouva de grandes difficultés; on demanda à Goujet des corrections qu'il refusa avec aigreur. Le ministre fit saisir les exemplaires qui restaient en magasin; et la vente n'en fut permise qu'avec de nombreux cartons (1),

(1) La manière dont Goujet se vante d'avoir eu ces cartons pour les réfuter avant l'impression prouve qu'il n'était pas très-scrupuleux quand il s'agissait de l'intérêt de son parti. Il ap-

contre lesquels Goujet réclama par une lettre insérée dans le *Journal des savants* (édition de Hollande, septembre 1750). Chargé de pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille, et n'ayant de ressource que son modique bénéfice, c'était la nécessité qui avait déterminé l'abbé Goujet à se charger de refondre le *Dictionnaire de Moréri*. Le même motif lui fit entreprendre de continuer la *Bibliothèque ecclésiastique* de Dupin, dont il donna trois volumes. L'impression du quatrième fut arrêtée par le crédit de ses ennemis. Le comte d'Argenson l'engagea ensuite à s'occuper d'une *Histoire littéraire de France*. Ce fut ce qui lui donna l'idée de la *Bibliothèque française*, ouvrage important, mais dont il ne retira pas les avantages qu'il avait espérés. Son attachement extrême au parti qu'il avait embrassé fut l'unique cause des traverses et des mortifications qu'il éprouva. Le cardinal de Fleury, en rendant justice à son mérite, s'opposa à son admission à l'Académie des belles-lettres et refusa de lui donner une place dans la rédaction du *Journal des savants*. Ses nombreux et utiles travaux avaient presque toujours été sans récompense. Il perdit la vue et fut forcé pour subsister de vendre la bibliothèque qui lui avait coûté tant de soins à former, mais dont il ne pouvait plus faire usage. Le duc de Béthune-Charost, dont on connaît la générosité, s'en rendit acquéreur au prix que le propriétaire y fixa lui-même. Le jour où l'on enleva ses livres, ses amis le trouvèrent accablé au point qu'ils prévirent sa fin prochaine. En effet il fut frappé d'apoplexie le dimanche suivant, 1^{er} février 1767, et mourut quelques heures après. L'abbé Goujet était membre des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre. Il a laissé des *Mémoires historiques et littéraires sur sa vie*, publiés par l'abbé Barral, son ami, la Haye (Paris), 1767, in-12. On y trouve des détails assez intéressants sur ses travaux et quelques anecdotes curieuses; ils sont terminés par le catalogue de ses nombreux ouvrages, divisé en six classes, savoir : 14 traductions; 4 ouvrages de piété; 20 (21) ouvrages historiques; 25 éloges historiques; 25 pièces diverses, et 5 ou 4 autres ouvrages (1). On se contentera de citer ici les principaux : 1^o *les Vies des saints pour tous les jours de l'année, avec l'histoire des mystères de Notre-Seigneur*, Paris, 1750, 7 vol. in-12; 1754, 1740, 2 vol. in-4^o. C'est une compilation assez estimée. Mesenguy a composé les mois de janvier,

de février et une partie de mars; le mois de décembre est de Roussel, professeur émérite de l'université de Paris. 2^o *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, Paris, 1756, 5 vol. in-8^o. C'est une suite de l'ouvrage de Dupin. Les analyses qu'elle renferme sont trop étendues, et le style est négligé. 3^o *Discours sur le renouvellement des études, et principalement des études ecclésiastiques depuis le 14^e siècle*, in-12, et en tête du trente-troisième volume de l'*Histoire ecclésiastique* par le P. Fabre, à qui pour cette raison on l'a attribué. 4^o *Dissertation sur l'état des sciences en France depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, Paris, 1757, in-12. Elle fut couronnée par l'Académie des inscriptions. Les erreurs qui se sont glissées dans l'impression ont été corrigées dans une lettre adressée par Goujet à l'abbé Desfontaines, qui l'a insérée dans ses *Observations sur les écrits modernes*. 5^o *Bibliothèque française*, Paris, 1740 et années suivantes, 18 vol. in-12. Les huit premiers ont été réimprimés avec des corrections et des changements, et l'on trouve dans les suivants des additions pour les volumes qui avaient déjà paru. Cet ouvrage estimable n'a point été terminé, et les tomes 19 et 20, qui existent en manuscrit n'ont pas été publiés. Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer, une histoire de la littérature française. Les grammairiens, les rhéteurs, les traducteurs et les poètes y forment autant de parties séparées. De ce plan défectueux il résulte qu'on n'y voit ni la marche et les progrès de notre littérature, ni l'influence qu'ont exercée sur elle les littératures italienne et espagnole, jusqu'à l'époque où les écrivains du siècle de Louis XIV l'élevèrent au-dessus de toutes les autres. On ne doit y chercher non plus ni esprit philosophique, ni aperçus nouveaux; mais il renferme des analyses exactes de livres peu connus, et il prouve dans son laborieux auteur une lecture immense et une patience infatigable. 6^o *Mémoire historique et littéraire sur le Collège royal de France*, Paris, 1758, in-4^o, ou 5 vol. in-12. Il y a des recherches curieuses dans cet ouvrage, qui fut l'objet d'une discussion assez vive entre l'abbé Goujet et Crevier. 7^o *Histoire du pontificat de Paul V*, Amsterdam (Paris), 1763, 2 vol. in-12. Il la rédigea sur les *Mémoires* manuscrits de M. de Brèves, ambassadeur de France à Rome. L'impression en fut retardée par M. de Maupeou, qui accorda enfin une permission tacite. On citera encore de l'abbé Goujet : 8^o la *Vie d'Ovide*, en tête des *Métamorphoses* traduites par l'abbé Banier; celles de Boileau, de Nicole, de Félix Vialart, évêque de Châlons, de Floriot, etc. 9^o *Les éloges* de Gibert, du cardinal Passionei, du P. Reyneau, de Pierre Lombert, Duguet, Avrillon, Poilly, célèbre graveur, Muratori, Bourgerel, du P. Fabre, Bourgoin de Villefore, Nicéron et Tricalet. Il a fait de nombreuses corrections à l'*Histoire des auteurs sacrés*, par D. Ceillier : il a donné une nouvelle édition du *Dictionnaire de*

prend que le manuscrit en est confié à l'imprimeur Coignard; il va le voir, il dîne avec lui. Laisse seul dans un cabinet après le repas, il entr'ouvre un tiroir, aperçoit les papiers en question, s'en saisit et prend congé un quart d'heure après. Coignard fait courir après lui : l'abbé promet de les rendre le lendemain vers midi; et en effet il les remet à l'heure marquée, à l'exception d'une lettre qu'il conserve pour servir de témoignage. Mercier, abbé de St-Léger, dans les notes manuscrites qu'il a mises en marge de son exemplaire des *Mémoires de Goujet*, p. 93, qualifie nettement de vol cet abus de confiance.
(1) On peut aussi consulter la liste qu'il a fait insérer dans le Moréri de 1759, composée de quatre-vingt-neuf articles. Goujet est le seul personnage vivant auquel on ait donné place dans ce dictionnaire.

Richelet, Lyon, 1758, 3 vol. in-fol., et le *Dictionnaire portatif de la langue française*, extrait de ce grand dictionnaire, Paris, 1756, 1759, in-8°; des *Mémoires de la Ligue*, 1758, 6 vol. in-4°; de l'*Histoire des inquisitions*, 1759, 2 vol. in-12, et enfin des *Mémoires de Marolles* (voy. GROTIUS, HAMON (Nicol.), VALORI, MEERMANN et D. Vinc. THULIER). Il a laissé le *Catalogue raisonné des livres de sa bibliothèque* (au nombre de dix mille), 6 vol. in-fol. Barbier, qui possédait ce précieux manuscrit, en a publié une *Notice* très-intéressante, in-8° de 58 pages. On peut consulter sur cet écrivain : 1° *Essai sur la mort de l'abbé Goujet*, par Dagues de Clairfontaine, à la suite de la *Vie de Nicole*, édition de 1767, in-12; et 2° son *Éloge* dans le *Nécrologe* de 1768. W—s.

GOUJON (JEAN), le restaurateur de la sculpture en France, naquit à Paris dans le 16^e siècle. Il reçut les premiers principes de son art d'un maître habile qui lui inspira le goût de l'antique (1). Sa vie, comme la plupart des hommes doués d'un rare talent, est tout entière dans ses ouvrages. Il fut atteint d'un coup d'arquebuse le jour de la St-Barthélemy (1572), tandis que, placé sur un échafaudage, il travaillait aux décorations du vieux Louvre, et périt ainsi victime du fanatisme religieux, ou peut-être d'une basse jalousie. Henri II l'avait employé à décorer le château d'Anet, devenu si fameux par le séjour de la belle Diane de Poitiers. Il eut pour amis Germ. Pilon et P. Lescot, deux artistes célèbres, et pour élève J. Bullant. Goujon a été surnommé le Phidias français et le Corrège de la sculpture. De tous ses ouvrages le plus connu est la *Fontaine des Innocents*, fondée en 1550 contre une maison de la rue St-Denis, et transportée en 1788 au milieu de la place dont elle fait l'ornement. La composition en est d'une noble simplicité. Des groupes de personnages d'âge et de sexe différents et dans des attitudes gracieuses concourent tout à la fois à l'agrément et à l'effet. Les figures des bas-reliefs ne paraissent nullement appliquées sur un fond : l'œil trompé croit en saisir toute la rondeur; des draperies légères laissent apercevoir le nu qu'elles cachent, et n'y sont adhérentes qu'avec discrétion. L'*hôtel de Carnavalet*, auquel se rattache maintenant le nom de madame de Sévigné, est orné de sculptures de Jean Goujon : la porte principale est décorée de bas-reliefs représentant des lions, des victoires et des renommées; et l'on voit dans la cour une frise très-riche composée d'enfants jouant avec des festons. La sculpture, dit l'abbé de Fontenay, en est parfaite; mais cette composition, vue à quelque distance, paraît trop chargée. La *tribune de la salle des Cent-Suisses* au Louvre est encore de Goujon; elle est soutenue par des cariatides d'une proportion gigantesque,

mais d'un goût exquis et d'un dessin admirable. Aussi le célèbre Sarrazin n'a-t-il cru pouvoir mieux faire que de les copier (voy. Jacq. SARRAZIN). Les bas-reliefs dont Goujon avait orné la porte St-Antoine sont maintenant à la maison Beaumarchais. Plusieurs morceaux de cet artiste célèbre ont été détruits pendant la révolution. M. Alexandre Lenoir en a sauvé quelques-uns en les achetant pour les déposer au Musée des monuments français. Ce sont : 1° un *Bas-relief* « représentant la mort et la résurrection allégoriquement exprimées par une nymphe profondément assoupie; sur le devant de la scène et « près d'elle est placé un génie qui renverse le « flambeau de la vie, tandis que derrière elle on « voit des faunes, des satyres et des dryades, « symbole de la fécondité, de la régénération, « de l'immortalité enfin, former un concert mélodieux de leurs instruments. » 2° Un autre *Bas-relief* en pierre de liais représentant le Christ au tombeau. Il est également précieux par la beauté des formes, la vérité des expressions et la correction du dessin. Les Grecs, dit M. Lenoir, n'ont rien produit de plus parfait. 3° Les *Bronzes* qui décoraient la porte d'entrée du château d'Anet; le plafond en bois et les lambris sculptés de la chambre à coucher de Diane de Poitiers. 4° Enfin un *Groupe* en marbre blanc représentant Diane chasserresse appuyée sur un cerf et accompagnée de ses chiens, Procyon et Syrius. Ce groupe est posé sur une espèce de vaisseau, aussi de marbre, orné d'écrevisses, de crabes, et des chiffres de Diane de Poitiers et de Henri II. Il est supporté par de petites arcades posées sur un socle orné de quatre dauphins en plomb qui jettent de l'eau par les narines. Ce morceau, de la plus grande beauté, a été gravé, ainsi que le Christ au tombeau, par les soins de M. Lenoir. (Voy. le *Musée des monuments français*, t. 5 et 4). On voit au château de la Malmaison une autre *Diane chasserresse* due au même artiste; elle est debout, tenant son arc à la main et dans l'attitude de s'élancer sur un animal; elle est remarquable par la beauté de la pose, la souplesse des membres et la légèreté extraordinaire de la draperie. M. Lenoir a pour jamais associé son nom à celui de J. Goujon en érigeant à la mémoire de ce grand artiste un monument composé de ses propres ouvrages. On en peut voir le dessin et la description dans l'ouvrage déjà cité, t. 3. Le buste en marbre de Goujon, qu'on y voit placé dans un encadrement circulaire, a été modelé par Michallon d'après une médaille du temps. La traduction de Vitruve par J. Martin (Paris, 1547) est enrichie d'un opuscle de J. Goujon, seul écrit connu de ce sculpteur célèbre. (*Magasin encycl.*, 1814, octobre, p. 339; Poleni, *Exercit. Vitruv.*, p. 63.) (1). W—s.

(1) Le temps n'a pas respecté le nom de cet artiste, à qui l'on attribue les belles statues et les bas-reliefs du tombeau de François I^{er}.

(1) L'œuvre de Goujon, gravé au trait d'après les statues et bas-reliefs par M. Revel, et accompagné d'un texte explicatif sur chacun des monuments qu'il a embellis de ses sculptures, a été publié à Paris, 1827-44, grand in-8°.

GOUJON (JEAN-MARIE-CLAUDE-ALEXANDRE), né le 13 avril 1766 à Bourg en Bresse, où son père était directeur de la poste aux lettres, fut membre de la fameuse convention; mais il n'y entra qu'en 1794, longtemps après la mort du roi Louis XVI. Il fit en 1784 le voyage de l'île de France, et il en revint partisan déclaré de la liberté. Il s'éprit de suite d'enthousiasme pour les réformes de la révolution, dont il devint un des plus chauds partisans. Après la journée du 9 thermidor (28 juillet 1794). Fixé aux environs de Versailles, Goujon était devenu en 1795 administrateur du département de Seine-et-Oise, et c'est de là qu'il arriva en qualité de suppléant à la convention. Il fut membre d'une commission appelée *des subsistances* et refusa le ministère de l'intérieur et celui des affaires étrangères que le comité de salut public voulait lui confier. Envoyé en mission à l'armée de la Moselle, il en revint lorsque le parti qui avait triomphé de Robespierre poursuivait les membres de l'ancien comité de salut public, et dévoila les horreurs commises par eux pendant les deux années qui venaient de s'écouler. Goujon se déclara pour ces derniers avec une énergie extraordinaire, et prétendit justifier tous leurs crimes : il défendit même Marat, à qui la convention avait décerné les honneurs du Panthéon, sur le rapport de Chénier; Goujon soutint qu'en votant lui-même pour que ces honneurs extraordinaires lui fussent rendus, il n'avait consulté que l'enthousiasme du peuple; enfin, il ne se passait pas un jour qu'on ne l'entendit pérorer en faveur de ceux qu'il appelait *patriotes*, mais qu'alors on appelait *terroristes*; et tandis qu'il montrait tant de zèle pour les plus ardents révolutionnaires, il se montrait inflexible pour ceux qui avaient commencé à donner quelques preuves de modération : il fut le seul qui s'opposa au retour de ceux de ses collègues qui avaient été dans ce temps-là proscrits par les décrets de la terrible montagne, après le 31 mai 1793. A cette époque (1793) on manquait de pain à Paris : les *terroristes* crurent que cette détresse pouvait leur être favorable; ils vinrent à bout d'organiser une insurrection, la plus effrayante peut-être qu'on eût vue jusqu'alors. Toute la populace des faubourgs s'ameuta et marcha sur la convention avec des piques et des canons. De leur côté les bourgeois, voyant qu'il ne s'agissait de rien moins que du pillage de leurs maisons, prirent également les armes et se disposèrent à défendre la convention, qui les appelait à son secours, les rendant responsables des excès qui allaient se commettre. On s'attendait à un affreux massacre : mais la convention, soutenue par les honnêtes gens, triompha cette fois (*voy. FERRAUD*), et ceux de ses membres qui s'étaient mis à la tête des insurgés furent proscrits le 20 mai 1793. Goujon fut de ce nombre; on le transféra d'abord avec ses complices au château du Taureau; mais bientôt il fut ramené à Paris et livré à une commission militaire, de-

vant laquelle il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit. Après avoir entendu son arrêt de mort, il déposa son portrait sur le bureau, en priant qu'on l'envoyât à sa femme, et se poignarda en descendant l'escalier qui conduisait à la prison. Il avait composé pendant sa détention un hymne de mort que Laïs, acteur de l'Opéra, mit en musique. M. F.-P. Tissot, fils aîné, a publié : *Souvenirs de la journée du 1^{er} prairial an 3, contenant deux écrits de Goujon (Discours sur l'influence de la morale des gouvernements sur celle des peuples, et Damon et Phintias, ou les vertus de la liberté, drame en trois actes et en prose); son Hymne en musique : suivis de sa Défense, de celle de Romme et de Bourbotte, et de deux Lettres de Soubrani*, Paris, Daunier, an 8, in-12, avec musique. B—U.

GOUJON (ALEXANDRE-MARIE), frère cadet du précédent, était né à Dijon vers 1770, et fut un des premiers élèves de l'Ecole polytechnique, d'où il sortit en 1798 pour être lieutenant d'artillerie. Employé d'abord dans l'armée des côtes de l'Océan, il le fut ensuite en Hollande, parvint au grade de capitaine et fit les campagnes d'Autriche et de Prusse, sous les ordres de Napoléon, en 1805, 1806 et 1807. Il reçut la croix d'honneur à Eylau, sur le champ de bataille, fit ensuite toutes les campagnes de l'empire jusqu'en 1815, où il fut licencié avec l'armée de la Loire, dont il faisait partie. S'étant alors fixé dans la capitale, il y suivit la carrière des lettres, se montra fort opposé au gouvernement des Bourbons et composa plusieurs écrits, de concert avec M. Tissot, son beau-père. Il mourut à Paris le 9 avril 1825. On a de lui : 1^o *Manuel des Français sous le régime de la charte, dédié aux auteurs de la Minerve*, Paris, 1818, in-8^o; 2^o *Bulletins officiels de la grande armée*, recueillis et publiés par A. Goujon, 1820-21, 4 vol. in-12; 3^o *Pensée d'un soldat sur la sépulture de Napoléon*, Paris, 1821, in-8^o; 4^o *Hymne à la Vierge d'août*, 1821, in-8^o, deux éditions; 5^o *Tablettes chronologiques de la révolution, depuis le 10 mai 1774, jour de l'avènement de Louis XVI*, Paris, 1823, in-8^o. Il n'en a paru que cinq livraisons. Alexandre Goujon fut un des collaborateurs des *Fastes civils de la France* (*voy. GERMAIN*), notamment du chapitre 3 du tome 1^{er} et du tome 8 tout entier. Il fut aussi l'un des collaborateurs des *Annales des faits et des sciences militaires*, publiées en 1817, in-8^o. Il a composé pour l'édition de Desoër une *Table des œuvres de Voltaire*, 1 vol. in-8^o, qui est très-estimée. On a encore de lui quelques poésies légères. — GOUJON, né à Amiens en 1746, fut député à l'assemblée législative par le département de la Somme. Il a publié : 1^o *Année militaire*, ouvrage périodique, Paris, 1799, in-8^o; 2^o *Annuaire forestier pour l'an XIII*, Paris, 1804; 3^o *Des bois de construction navale, à l'usage des agents forestiers*, 1805, in-12; 4^o *Mémorial forestier*, 1801-03, 2 vol. in-8; 5^o *Essai sur la garantie des propriétés litté-*

raires, 1801, in-8°; 6° *Tableau historique de la jurisprudence romaine*, 1805, in-12; 7° *De l'étude du droit*, 1805, in-8°. — GOUJON, libraire à St-Germain en Laye, a donné : 1° *Histoire de cette ville* (dont le véritable auteur est M. Laumier), St-Germain, 1815, in-8°; 2° *Manuel de l'homme du bon ton*, Paris, 1822, in-12; 3° *Petit manuel de la politesse*, ibid., 1822, in-8°. M—p j.

GOULARD (THOMAS), né à St-Nicolas de la Grave, près de Montauban, était vers le milieu du siècle dernier démonstrateur royal de chirurgie et d'anatomie à Montpellier, et chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville. Il fut nommé maire d'Aleth et conseiller du roi, et il vivait encore en 1784. Il était membre de la Société royale de Montpellier, des académies de Toulouse, de Lyon, etc. On a de lui : 1° *Mémoire sur quelques nouveaux instruments de chirurgie*, dans le recueil de l'Académie des sciences, année 1740; 2° *Mémoire sur les maladies de l'urètre*, 1746, in-8°; 3° *Lettre à M. de la Martinière sur les bougies pour les carnosités*, 1751, in-8°; 4° *Traité des effets des préparations de plomb, et principalement de l'extrait de Saturne, employées sous différentes formes et pour différentes maladies chirurgicales*, Pézénas, 1760; Montpellier, 1766, in-12; traduit en anglais par Arnaud de Ronsil, 1769, 1771, in-8°; 5° *Remarques et observations pratiques sur les maladies vénériennes et de l'urètre, avec la manière de composer les bougies pour ces maladies*, et une deuxième édition des *Maladies de l'urètre*, 1761, in-12; traduit en anglais, 1772, in-8°. Les *Ouvrages de chirurgie* de Goulard ont été réunies en 2 volumes in-12, 1765, 1767; Montpellier, 1770; Liège, 1779, 2 vol. in-8°. Ch.-A. Wichmann les a traduites en allemand, Lübeck, 1767-1772, in-8°. Il y a aussi une traduction allemande de ses œuvres choisies, Francfort, 1781. Les diverses éditions et traductions des ouvrages de Goulard sont une preuve qu'ils étaient estimés dans leur temps. Z.

GOULARD (JEAN-FRANÇOIS-THOMAS), né à Nîmes, fils du précédent, fut administrateur des domaines de la couronne sous le gouvernement impérial, place qu'il conserva sous la restauration. Élu en 1810 membre du corps législatif pour le département de Seine-et-Oise, il adhéra en 1814 à la déchéance de Bonaparte, et continua de siéger à la chambre des députés jusqu'au 20 mars 1815. Il ne fut pas réélu après le second retour de Louis XVIII. Goulard mourut vers 1850. Outre des poésies fugitives et des chansons insérées dans différents recueils, notamment dans celui de la société des *Dîners du Vaudeville*, à laquelle il appartenait, on a de lui : 1° *Agis*, parodie d'Agis, en un acte, Paris, 1782, in-8°; 2° *Cassandre mécanicien, ou le Bateau volant*, ibid., 1785, in-8°; 3° *Florestan, ou la Leçon*, comédie vaudeville en deux actes, ibid., 1799, in-8°. Z.

GOULART (SIMON), l'un des écrivains les plus laborieux du 16^e siècle, naquit à Senlis en 1545.

Il étudia d'abord le droit à Paris, et il est même certain, d'après un passage de ses *Histoires admirables*, qu'il y fréquenta quelque temps le barreau. La lecture des ouvrages des nouveaux réformateurs ayant fait sur lui une vive impression, il se rendit à Genève, et après y avoir terminé son cours de théologie, il fut promu au saint ministère le 20 octobre 1566. Au bout de quelques années, il revint dans sa famille; et l'on sait qu'il allait à Paris, accompagné d'un de ses amis, le jour même du massacre des protestants (24 août 1572) : à la nouvelle de cet affreux événement, il rebroussa chemin, et ne tarda pas à retourner à Genève, où il fut accueilli comme un homme dont on connaissait déjà tout le mérite. Depuis 1574 il avait acquis en cette ville le droit de bourgeoisie; et il fut nommé alors ministre du quartier St-Gervais, emploi qu'il exerça le reste de sa vie avec beaucoup de zèle et de succès; il assistait régulièrement au synode, dont il eut la présidence après la mort de T. de Bèze; il prêchait trois fois chaque semaine et consacrait une partie de son temps à visiter les pauvres et les malades. Cependant il trouvait encore le loisir de se livrer à son goût pour l'étude et laissait passer peu d'années sans donner au public quelques ouvrages. Doué d'une santé robuste, il n'éprouva aucune des infirmités de la vieillesse et mourut à Genève le 5 février 1628, âgé de 85 ans; il n'avait jamais été malade, et il prêcha encore quatorze jours avant sa mort. On trouvera dans le tome 29 des *Mémoires* de Nicéron la liste de trente-trois ouvrages de Goulart; mais elle est loin d'être complète. Les principaux sont : 1° *Trésor d'histoires admirables et mémorables de notre temps*, Paris, 1600, 2 vol. in-12; Genève, 1620, 2 vol. in-8° : cette seconde édition est recherchée; 2° *Quarante tableaux de la mort*, Lyon, 1606, in-12, édition augmentée; la précédente a été traduite en allemand, Cassel, 1605, in-8°; 3° *Recueil contenant les choses les plus mémorables advenues sous la Ligue, tant en France, en Angleterre qu'autres lieux* (sous le nom de Samuel du Lis), Genève, 1587, 2 vol. in-8°, première édition connue sous le nom de *Petits mémoires de la Ligue*, ibid., 1590-99, 6 vol. petit in-8°, bonne édition, plus belle et plus correcte que la réimpression de 1602; Amsterdam (Paris), 1758, 6 vol. in-4° : cette édition, due aux soins de l'abbé Goujet, est augmentée de quelques pièces; 4° *Histoire de la guerre de Genève avec le duc de Savoie*, de l'an 1539, revue par les sieurs Varo, Roset et Lect, Genève, 1580, in-8°; 5° *Relation de l'escalade*, ibid., 1605, in-8°; 6° la *Traduction des dix livres* de Théodoret, touchant la providence de Dieu; de la *Chronique* de Carion; de l'*Histoire du Portugal* de Jérôme Osorio; du *Commentaire* de Gasp. Peucer, sur les différentes sortes de divination; des *Méditations historiques* de Camérarius; du *Traité* de Jean Wier, de l'imposture des diables; des *Icones* de Bèze, et de son *Caton* (en vers français); de la *Franco-Gallia*

d'Hotman; des *Oeuvres* de Xénophon, des *Oeuvres* de Sénèque; 7^o on lui doit des *Éditions des œuvres* de St-Cyprien, de Tertullien, du Plutarque d'Amyot, du *Catalogus testium veritatis* de Flaccus Illyricus (voy. FRANCOVITZ), avec des additions considérables dont le style donne lieu à Scaliger de s'étonner que Goulart, ayant commencé si tard à écrire en latin, y ait aussi bien réussi; de l'*Histoire des martyrs* de Jean Crispin; des *Poésies* de Dubartas, avec d'amples commentaires; du *Grand miroir du monde* (voy. DUCHESNE), et des excellents discours de Lespine, touchant le repos et contentement d'esprit (1); 8^o il a eu part à la version française de la Bible par les pasteurs de Genève, et il a composé plusieurs petits ouvrages ascétiques; enfin on est fondé à le regarder comme l'éditeur du *Recueil des mémoires de l'état de la France sous Charles IX*, Middelbourg, 1576, 3 vol. in-8^o, et 1578, même format, édition préférée à l'originale, parce qu'elle est plus complète, et à la réimpression qui s'en est faite sous la même date, mais avec des caractères plus menus. On peut consulter : 1^o l'*Oraison funèbre* de Goulart, par Th. Tronchin, Genève, 1628, in-4^o; 2^o les *Mémoires de Niceron*, t. 29; 3^o le *Dictionnaire* de Bayle, et surtout les *Remarques critiques* de Jolly, qui a relevé plusieurs erreurs échappées à Bayle et à ceux qui l'ont copié sans examen. — GOULART (Simon), fils du précédent, né à Senlis, ou, suivant Jolly, à Lausanne, mais plus vraisemblablement à Genève, comme le dit Senebier, était en 1613 ministre d'une église wallonne à Amsterdam. Il eut cette même année une dispute très-vive avec Maurois, l'un de ses collègues, et il fut suspendu de ses fonctions pour avoir soutenu que les enfants morts sans baptême ne peuvent être damnés; il refusa en 1619 de souscrire au synode de Dordrecht, et fut banni de Hollande. Il se retira d'abord à Anvers, vint ensuite en France, où il demeura quelque temps dans les environs de Calais, puis passa dans le Holstein, et mourut à Friderikstadt; mais on ignore en quelle année, car ceux qui disent que ce fut en 1628 le confondent avec son père. On a de lui : 1^o un *Traité de la grâce de Dieu*, 1616, in-8^o; 2^o un autre de la Providence de Dieu, 1627, in-8^o; 3^o *Quelques écrits polémiques*; 4^o des *Lettres* insérées dans les *Epistolæ ecclesiasticæ et theologicæ*, Amsterdam, 1684, in-fol. — Jacques GOULART, probablement de la même famille que les précédents, publia en 1609 une carte du lac de Genève, ornée de cinq beaux portraits en médaillon de Calvin, Farel, Viret, Bèze et Simon Goulart; elle est très-circconsciancée et fort supérieure à tout ce que l'on avait sur le même pays, même à celles qui ont paru depuis jusqu'à la carte que Borgonio fit en 1678 pour le *Theatrum Sabaudie*. Leclerc reproduisit celle de Goulart à Paris en 1619, et on la trouve

dans les atlas de Jansson et de Blaeu. On y voit des hameaux qui manquent sur les cartes les plus récentes et les plus détaillées; son exactitude est si remarquable, qu'on a lieu de croire que deux positions fausses (le fort des Alinges et celui de la Cluse ou de l'Écluse) ont été mises telles à dessein, pour que, dans un cas de guerre, cette carte ne pût servir aux ennemis de la république. W—s.

GOULD (THOMAS), né à Cork, en Irlande, l'an 1637, passa en France vers 1678, fit ses études théologiques à Poitiers, y prit les ordres sacrés et se voua entièrement à la conversion des calvinistes, avec le titre de *Missionnaire pour le Poitou*, dont la cour lui donna le brevet. Son zèle lui valut une pension de neuf cents livres et l'abbaye de St-Léon de Thouars; et il paraît que ses travaux, animés par une charité bienfaisante et exempt de fanatisme, eurent des succès. Il mourut en 1754, regretté de toute la province. Les ouvrages qu'il publia pour instruire et ramener les huguenots sont : 1^o *Lettre à un gentilhomme du bas Poitou*, 1703, in-12; nouvelle édition, sous le titre : *la Véritable croyance de l'Église catholique et les preuves de tous les points de sa doctrine*, Paris, 1715, 1717, 1720, in-12; 2^o *les Preuves de la doctrine de l'Église, fondées sur l'Écriture sainte*, pour réfuter un écrit publié contre la lettre précédente, 1720, in-12 : c'est un petit traité des sacrements; 3^o *Traité du sacrifice de la messe*, 1724, in-12; 4^o *Entretiens où l'on explique la doctrine de l'Église catholique par l'Écriture sainte*, 1727, in-12; 5^o *Abrégé des psaumes de David*, sur la conduite qu'un chrétien doit tenir dans le cours de sa vie, 1 vol. in-18; 6^o *Recueil des objections que font les protestants, et les réponses des catholiques*, Paris, 1753, in-12. T—D.

GOULET (NICOLAS), architecte, né à Paris en 1743, mourut dans cette ville en janvier 1820; il était alors adjoint au maire du sixième arrondissement, architecte du cadastre et chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui : 1^o *Sur les moyens d'éviter les incendies et d'économiser le bois dans la construction des bâtiments*; 2^o *Inconvénients des fosses d'aisance, et moyen de les supprimer*, Yverdun et Paris, 1783, in-8^o. C'est dans cet écrit que paraît avoir été puisée l'idée des fosses inodores, exécutées depuis. 3^o *Dissertation sur les murs des quais, sur les trottoirs et les fontaines de Paris*. Ces trois ouvrages ont été réimprimés dans les *Observations sur les embellissements de Paris*, 1808. 4^o *Recueil d'architecture civile, contenant les plans, coupes et élévation des châteaux, maisons de campagne situés aux environs de Paris*, 1806, 1807, vol. in-fol., fig.; 5^o *Description des fêtes à l'occasion du mariage de Napoléon*, Paris, 1810, in-8^o; 6^o Le texte du 3^e volume de la *Description de Paris et de ses édifices*, de Landon, Paris, 1806-1809; 2^e édit., 1818; 7^o Quelques poésies légères éparses dans divers recueils. Z.

GOULIN (JEAN), professeur d'histoire de la mé-

(1) Goulart n'est désigné sur le frontispice de la plupart de ses ouvrages que par les initiales S. G. S. (Simon Goulart Senlisien).

decine à l'école de médecine de Paris, membre de plusieurs académies, naquit à Reims le 10 février 1728, et mourut à Paris le 11 floréal an 7 (30 avril 1799), à l'âge de 71 ans. Goulin, en perdant son père fort jeune, fut abandonné aux soins d'une mère qui, connaissant le prix d'une première éducation bien dirigée, sacrifia tout pour rendre celle de son fils la meilleure possible. Ses soins furent récompensés; le jeune Goulin eut des succès brillants dans ses premières études; son assiduité au travail et son intelligence lui firent obtenir dans ses classes les premières places et des prix. Il eut aussi le bonheur d'étudier sous un maître habile, le savant abbé Battenx, alors professeur d'éloquence au collège de Navarre. Après avoir achevé sa philosophie, il fallut qu'il se déterminât pour le choix d'une profession. Sa mère aurait désiré qu'il embrassât l'état ecclésiastique; mais il ne voulut point y consentir par raison de conscience. Après plusieurs tentatives inutiles pour obtenir quelque place, il entra en qualité de répétiteur chez un maître de pension, avec les modiques appointements de cent francs par an. Il y avait six mois qu'il partageait son temps entre les devoirs de cette place et ses études favorites des auteurs classiques lorsque, réfléchissant sur la profession qu'il devait choisir définitivement, il tourna ses vues du côté de la médecine, qu'il crut pouvoir apprendre dans ses moments de loisir. Cette science ne lui était pas étrangère : il avait déjà composé un vocabulaire grec, latin et français, de tous les termes de médecine qu'il avait rencontrés dans ses lectures. Il employa les hivers de 1753, 1754 et 1755 à l'étude de l'anatomie, dans l'amphithéâtre de Ferrein, aux écoles de la faculté de médecine et au jardin du Roi. Il fréquentait en même temps avec assiduité l'Hôtel-Dieu; malheureusement il y fut attaqué d'une maladie grave, qui lui fit perdre tous ses moyens d'existence. Il retourna dans son pays natal pour se guérir. Revenu à Paris vers la fin de l'année 1755, les soutiens sur lesquels il comptait lui ayant manqué, il fut forcé de vendre sa bibliothèque, composée de cinq à six cents volumes, et ne se réserva que ceux de médecine. Il se défit aussi peu à peu de ses autres meubles et effets. Après le sacrifice de ses livres, rien ne pouvait lui coûter. Il lui fallut renoncer en même temps au projet qu'il avait d'entrer en licence dans la faculté de médecine de Paris. Il est cependant probable qu'il se fit recevoir docteur ensuite dans une autre faculté, puisque dans une lettre sur Hecquet, insérée au *Journal de médecine* de 1762, il prend le titre de docteur en médecine. Enfin, une éducation particulière qu'on lui procura en 1756, avec six cents livres d'honoraires, le tira de la misère. Il donna en même temps des leçons de latin à une personne riche qui le récompensa bien; il aida un homme de lettres dans la révision d'un ouvrage important. Le bénéfice qu'il en retira, joint à ses appointements de précepteur,

fit qu'à la fin de 1760 il était dans une sorte d'aïssance. Rendu à l'indépendance par toutes ces ressources, Goulin commença à travailler en littérature avec ardeur, et avec assez de profit pour être dispensé d'avoir recours à d'autres moyens; ce qui dura jusqu'en 1766, époque à laquelle il se maria. En 1771 Guettard lui fit proposer une place de médecin auprès d'un comte palatin, parent du roi de Pologne : il la refusa. L'année suivante, il perdit sa femme, dont il avait eu deux enfants morts en bas âge. Cette perte lui fut très-sensible; isolé, abandonné de ses parents, il fut réduit à chercher sa consolation dans ses livres et dans son travail. Depuis cette époque, le malheur sembla s'attacher à son existence. Par un enchaînement bizarre de circonstances, il fut obligé de vendre sa bibliothèque, composée de trois mille six cents volumes; on lui fit une rente de six cents livres en viager, qui devint dans la suite son unique ressource. La privation de ses livres l'empêchant de se livrer à ses anciennes études, il en imagina de nouvelles, et voulut apprendre l'arabe, afin de lire en original les auteurs qui ont écrit dans cette langue. En 1783 l'abbé de Fontenay l'associa à la rédaction des affiches de province. Le plus grand avantage qu'il retira de ce travail, et qui le flatta le plus, ce fut d'augmenter sa petite bibliothèque de tous les livres dont il donnait des notices. En février 1795 Goulin apprit qu'au comité d'instruction publique on l'avait proposé pour être porté sur le registre des gratifications, comme homme de lettres : mais le malheur qui le poursuivait le priva de ce bienfait. Dans la même année il demanda une place d'employé dans un dépôt littéraire national : il était alors âgé de soixante-huit ans et dans la plus profonde misère; il entra au dépôt littéraire de la rue St-Antoine. En peu de jours il fit sur des cartes plus de mille cinq cents inscriptions d'ouvrages grecs et latins; enfin une espèce de fortune, suivant sa propre expression, vint le trouver. Il fut appelé le 21 juin 1795 à la place de professeur d'histoire de la médecine dans l'école de Paris. Goulin commença son premier cours le 23 juin 1766. Il en avait fait trois et se disposait à commencer le quatrième qu'il venait de revoir et d'augmenter, lorsque la mort le surprit après une maladie soporeuse qui dura cinq jours. Le savant Capperonnier avait donné à Goulin le nom de bienfaiteur de la bibliothèque nationale, parce qu'il y avait déposé une vingtaine de volumes qui ne s'y trouvaient pas. Il est peu d'hommes de lettres qui aient autant lu et fait autant d'extraits que Goulin. Il en porte lui-même le nombre à plus de mille. Ses manuscrits grecs, latins et français forment à peu près sept volumes in-folio d'écriture très-serrée. Dans sa mise extérieure, comme dans ses manières et son langage, Goulin était très-simple et très-uni. Il semblait formé par la nature pour le genre de vie qu'il avait choisi, et c'est là qu'il se trouvait dans

son véritable élément. Son esprit était tellement rempli des idées analogues à ses occupations littéraires, qu'il se livrait moins qu'un autre aux distractions ordinaires de la vie. Le désordre qui régnait dans la chambre qu'il occupait habituellement, et le mélange d'objets tout à fait disparates, annonçaient qu'il n'y avait d'ordre que dans ses idées et dans ses livres. Lorsqu'il cherchait l'interprétation d'un passage grec ou latin, et qu'il était longtemps sans en trouver une qui lui convint, il se mettait au lit, fût-ce en plein midi; et là, dans un calme parfait, tout entier à la méditation, il passait un, deux et jusqu'à trois jours, excepté les heures du repas et du sommeil, dans un travail d'esprit continu, jusqu'à ce qu'une interprétation convenable s'offrit à sa pensée (1). Les vertus de Goulin furent celles d'un homme paisible, vivant dans la retraite, presque sans communication avec les hommes, qu'il croyait toujours prêts à le tromper. Ses défauts tenaient à l'âpreté de son caractère; on le trouvait aigre dans la dispute, prompt à l'attaque, dur à la réplique, ardent à contredire, tranchant dans la discussion et obstiné dans l'assertion. Si l'on remonte à la source de ces défauts, on verra qu'ils portaient d'un bon principe; il s'indignait de l'injustice des hommes, jusque dans la distribution de la renommée et des récompenses qu'elle attire. D'ailleurs bon, humain, plein de désintéressement, il fut constamment, jusqu'à sa mort, l'ami de plusieurs gens de lettres, qui rendaient justice à ses grandes connaissances en littérature, et dont la plupart, plaignant sa destinée malheureuse, cherchaient par toute sorte de moyens à l'adoucir. Voici la liste de ses principaux ouvrages dans leur ordre chronologique : 1^o traduction de la thèse de Falconnet sur *l'Appareil latéral*, qu'il a faite en 1757, insérée dans le 1^{er} volume de la collection des *Thèses* donnée par Macquart, in-12; 2^o *Annales typographiques* pendant les années 1760, 1761 et 1762, concurremment avec Roux et Darcet; 3^o en 1767, une édition latine de la *Pharsale* de Lucain, avec correction du texte d'après les meilleurs exemplaires; 4^o *Éloge historique de Paris*, célèbre opticien; 5^o en 1768, nouvelle édition du *Traité des fièvres* de Huxham, traduction française, revue et corrigée sur la dernière édition anglaise de l'auteur, in-12; 6^o en 1769, *Lettres à un médecin de province, pour servir à l'histoire de la médecine*, in-8^o; il n'en a paru que six; la septième, quoique imprimée, n'a pas été publiée; 7^o en 1770 et 1773, *Table et Dictionnaire de matière médicale* (voy. GEOFFROY et GARSALT); 8^o le 10^e volume in-4^o de la *Bibliothèque de médecine* (de Planque), formant les tomes 28, 29, 50 et 51 de l'édition in-12; 9^o en 1771, *Vocabulaire français, ou Abrégé du Dictionnaire de l'Académie française*, 2 vol. in-8^o; 10^o *Lettre à M. Fréron, ou Critique de l'Histoire de*

l'anatomie et de la chirurgie de M. Portal, médecin, in-8^o; 11^o en 1775 et 1776, *Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*, 2 vol. in-4^o; ouvrage d'une érudition étendue et variée; 12^o *État de la médecine, chirurgie et pharmacie en Europe, et principalement en France, pour l'année 1777*, in-12, fait en société avec de Horne et de la Servolle; 13^o en 1779, *Dissertation dans laquelle on explique un passage de Cicéron, relatif à la médecine, et dans laquelle on démontre par occasion que Lyso, dont parle cet auteur, ne fut point médecin, bien que Bernier, Leclerc, Éloy et Mathias lui aient donné cette qualité*. Goulin a travaillé à l'Encyclopédie méthodique. Le morceau qui lui fait le plus d'honneur est l'article intitulé *Anciens médecins*, qui a été imprimé en 1791. Mais dans la plupart des autres articles qu'il a fournis à ce grand ouvrage, il n'a fait que copier Éloy, sans en rectifier les dates, les titres d'ouvrages, les fautes grammaticales; sans corriger même les fautes d'impression. On peut consulter, pour avoir de plus grands détails, le *Mémoire historique, littéraire et critique*, sur la vie et les ouvrages de cet écrivain, par P. Sue, imprimé à Paris, an 8 (1800) in-8^o. On y trouve le détail de soixante-huit ouvrages ou opuscules dont Goulin a été l'éditeur ou le collaborateur, quelquefois même le seul auteur, et une *Notice* intéressante sur ses manuscrits. On y remarque le cours d'histoire de la médecine que Goulin avait rédigé pour les leçons qu'il a faites dans cette école, et qui forme 5 volumes in-fol. Pour donner une idée de cet important recueil, Sue en rapporte les passages les plus importants, qu'il partage en deux époques, avant et depuis l'ère chrétienne. Il insiste surtout sur l'objet qui fait le principal mérite de ce grand travail; savoir, la chronologie pour l'histoire de la médecine. Les manuscrits étrangers à l'art de guérir ont principalement pour objet des recherches relatives à l'*Histoire naturelle* de Pline; des interprétations très-curieuses de différents passages d'Hérodote; des détails chronologiques sur la naissance et la vie de Plutarque; des recherches historiques et chronologiques sur les philosophes grecs depuis Thalès; l'explication de quelques passages de Virgile, de Longin et de Lucien, etc. Cette partie du travail de Sue prouve combien de services, encore peu connus, Goulin avait rendus à la médecine et aux lettres, et quels nouveaux titres il aurait à la reconnaissance publique, si les fruits de tant de veilles laborieuses étaient mis au jour et livrés à la méditation des hommes instruits. J.—B.

GOULLIER, grammairien, s'était établi maître de pension à Versailles; mais, dans les dernières années de sa vie, il demeurait à Paris, où il donnait des leçons de langues. Il mourut en 1788. On a de lui : 1^o *Lettre à M. l'abbé *** sur la manière d'étudier les langues*, Paris, 1769, in-12; 2^o *Grammaire latine, avec une dissertation sur la sy-*

(1) Cette singularité n'est pas sans exemple (voy. BRINDLEY). XVII.

taxe, à l'usage des collèges, ibid., 1775, 1787, in-12; 5^o *l'Art de lire et d'orthographier*, ibid., 1782, 1787, in-12. L'auteur dit qu'il a consulté Beauzée sur la méthode d'épellation, et qu'il a profité des conseils de cet académicien. 4^o *Grammaire française, élémentaire et raisonnée*, ibid., 1787, in-12. Les ouvrages de Goullier ne se sont pas fait remarquer dans la foule des livres élémentaires.

P—RT.

GOULSTON, GOULSON ou GULSON (THÉODORE), médecin anglais, natif du comté de Northampton, étudia à Oxford, y exerça la médecine, prit le degré de docteur en 1610, et s'établit ensuite à Londres, où il jouit d'une grande vogue dans sa profession. Il fut membre et ensuite censeur du collège des médecins de cette ville. Il mourut le 4 mai 1652, laissant par son testament deux cents livres pour l'achat d'une rente destinée à payer une leçon de pathologie qui serait donnée chaque année dans le collège des médecins, entre Noël et Pâques, par un des quatre plus jeunes docteurs de la faculté. Cette institution subsiste toujours sous le titre de *Leçon Goulstonienne*; et c'est à elle qu'on doit quelques essais pathologiques très-ingénieux des docteurs Musgrave, Fordyce, Saunders, etc. Goulston était tout à la fois littérateur, théologien et médecin. On a de lui : 1^o *Versio latina et paraphrasis in Aristotelis Rhetoricam*, Londres, 1619, 1625, in-4^o; 2^o *Aristotelis de Poetica liber, latine conversus, et analytica methodo illustratus*, Londres, 1625, in-4^o; 3^o *Versio, variae lectiones et annotationes criticae in opuscula varia Galeni*, publié après la mort de Goulston, Londres, 1640, in-4^o, par son ami Thomas Galtaker.

L.

GOULU (NICOLAS), professeur au collège royal de France, né en 1550, dans un village près de Chartres, était fils d'un vigneron qui, lui voyant d'assez heureuses dispositions, se mit à la gêne pour le soutenir dans les classes. Il s'appliqua à l'étude des langues anciennes et y fit des progrès très-remarquables. Il épousa la fille du poète Dorat (*voy. DORAT*), et succéda à son beau-père, en 1507, dans la chaire de grec du Collège royal. Pendant près de quarante ans qu'il donna des leçons, il y fut si assidu, dit Goujet, que, s'il en eût omis une seule sans une cause indispensable, il aurait cru manquer à un devoir essentiel : l'âge ne ralentit point son zèle. Il tomba en faiblesse en descendant de sa chaire, et fut emporté chez lui, où il mourut, en 1601, à 71 ans. Il laissa deux fils, Jean et Jérôme Goulou, dont on parlera ci-après. On a de lui : 1^o *Oratoriae facultatis breve compendium ex Cicrone et Quintiliano collectum*, Cologne, 1559, in-8^o; 2^o *In Ciceronis doctrinam topicam brevis commentatio ex Aristotele et aliis*, Paris, 1560, in-4^o; 3^o *Epitome in universam Ciceronis philosophiam*, ibid., 1564, in-4^o; 4^o la traduction latine des *Hymnes* de Callimaque, avec des notes, ibid., 1574, in-4^o; celle de douze *Sermons* de St-Grégoire de Nysse, ibid., même an-

née, in-4^o; 5^o un recueil contenant la traduction latine de la *Paraphrase* d'Apollinaire sur les psaumes; la *Paraphrase* en vers grecs du *Magnificat*, du *Cantique de Siméon*, de celui de *Zacharie*; une *Hymne à la gloire de Jésus-Christ*, et une *Préface* en vers grecs sur la *Paraphrase* d'Apollinaire, ibid., 1580, in-4^o; 6^o la traduction latine de la *Dispute de Gregentius*, archevêque de Tapha, avec le *juif Herbanus*, ibid., 1586, in-4^o. Jolly, dans ses *Remarques sur le dictionnaire de Bayle*, dit que Goulou fut en son temps un poète banal, comme son beau-père Dorat, et que l'on ferait un juste volume des vers grecs dont il avait orné les livres de ses amis.

W—S.

GOULU (DOM JEAN), général des feuillants et fils du précédent, naquit en 1576. Il reçut dans la maison paternelle une éducation chrétienne. Fils de professeur et nourri au milieu de personnes dévouées aux lettres, il en prit le goût dès son enfance et apprit le grec à fond. La mort de son père ayant fait vaquer la chaire de grec au Collège royal, elle lui fut offerte. Il la céda à son frère, pour suivre la carrière du barreau, qui lui présentait plus d'attraits. Malheureusement il lui arriva de manquer de mémoire en plaidant une cause, et cet accident le dégoûta de la profession d'avocat. Il avait de la piété, il aimait la retraite; il se décida à embrasser la vie monastique, et choisit la congrégation des feuillants. Il y entra en 1604, âgé de vingt-huit ans, et y prit le nom de Jean de St-François. Déjà connu dans la littérature, assez versé dans l'art oratoire et même dans la poésie latine, il devint en très-peu de temps un théologien habile. Il consacrait à l'étude tous les moments que ne réclamaient pas les offices. Ce grand fonds d'instruction, sa régularité, l'habitude des affaires que sa première profession lui avait fait contracter, le firent employer dans le gouvernement de sa congrégation. Il en posséda toutes les charges et en fut deux fois général. Il était lié avec les personnages les plus éminents de son temps. St-François de Sales parle de lui avec éloge dans plusieurs de ses lettres. Le cardinal Duperron se faisait un plaisir de l'entretenir; et dans un voyage que Goulou fit à Rome pendant son deuxième généralat, il obtint les bonnes grâces d'Urbain VIII, et en fut traité avec une bienveillance particulière. Il mourut à Paris, le 5 janvier 1629, âgé de 54 ans. César de Vendôme et Françoise de Lorraine, en témoignage de l'estime qu'ils avaient conçue pour lui, firent ériger en son honneur une épitaphe dans l'église des Feuillants. Goulou a laissé : 1^o une traduction des ouvrages attribués à St-Denis l'Aréopagite, 1629, in-4^o. Il l'avait entreprise pour se former le style; vingt ans après, il en recommença une autre, mais qui ne fut point achevée. 2^o Une *Vie de St-François de Sales, évêque de Genève*, Paris, 1624, in-4^o; 1725, in-8^o; 3^o *Vindiciae theologiae ibero-politicae*, 1628, in-8^o : Goulou y venge les

droits de la monarchie; 4^e une *Réponse* au livre du ministre du Moulin, *De la révocation des pasteurs*; 5^e les *Propos d'Épictète recueillis par Arrian*, Paris, 1650, in-8^o, traduction qu'il entreprit par ordre de Henri IV; 6^e une traduction des *Oeuvres spirituelles du P. Augustin Manna*, prêtre de l'Oratoire de Rome, 1615, in-16; 7^e une traduction du traité de St-Anselme, *De aeterna beatitudine*; 8^e une traduction des *Homélies* de St-Basile sur l'*Hexameron*; 9^e une *Exhortation au chapitre des feuillants*; 10^e l'*Oraison funèbre*, de Nicolas Lefèvre, évêque de Chartres; 11^e des *Épigrammes* et des *Vers latins*, parmi lesquels on cite une pièce au sujet de l'érection de la statue de Henri IV sur le pont Neuf : Duperron en fait l'éloge; 12^e *Douze livres de lettres de Philarque à Ariste*. Cet ouvrage de Goulu est celui qui fit le plus de bruit : il y attaquait la réputation littéraire de Balzac, laquelle alors était à son comble, et il y critiquait les règles que cet écrivain avait établies sur l'éloquence. Balzac trouva des champions qui le défendirent. Nicolas Bourbon le jeune, le prieur Ogier et la Mothe-Aigron écrivirent en sa faveur. Aux raisons se mêlèrent les injures; et ce débat littéraire dégénéra, de part et d'autre, en personnalités grossières, qui ne faisaient rien à la question et n'honoraient ni les lettres ni ceux qui employaient ces expressions odieuses. C'était le vice du temps, dont plus de civilisation n'a pas corrigé même des hommes distingués, plus rapprochés de notre âge (*voy.* BALZAC, BOURBON, GARASSE). Dom Goulu avait aussi revu l'édition des ouvrages de St-Grégoire de Nysse, et corrigé la traduction que son père avait faite des écrits de ce saint docteur contre Eunomius. A l'époque de sa mort il travaillait, par ordre du pape, du roi et du clergé, à la défense de l'Eglise contre les imputations des calvinistes. L—Y.

GOULU (JÉRÔME), frère puîné de Jean Goulu, général des feuillants, né à Paris en 1581, succéda à son père dans la chaire de langue grecque au Collège royal de France. Il n'avait alors que vingt-deux ans; mais, dit Goujet, le cardinal Duperron, qui connaissait ses talents et qui en fit l'épreuve, décida que le fardeau qu'on lui imposait n'était nullement au-dessus de ses forces. A l'étude des langues savantes il joignit celle de la médecine, fut admis au grade de docteur en 1620, et exerça cette profession avec succès. Il se démit en 1625 de sa chaire de grec, en faveur de Pierre de Montmaur, qui, dit-on, lui avait promis d'épouser sa fille, et refusa de tenir sa parole quand il fut installé. La faiblesse de sa santé avait pu aussi déterminer Goulu à demander sa retraite; car il mourut en 1650, âgé seulement de 49 ans. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé, si l'on en excepte quelques thèses peu importantes. — Son fils, Nicolas Goulu, né à Paris vers 1605, n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Epitaphium in aede San-Benedictina Pa-*

risiis appendendum. Nicolaus Gulonius mortalitatis majorumque memor, piis illorum manibus designabat anno 1650, in-fol. de 22 pages. Ce volume, qui est fort rare, contient les éloges de Jean et de Madelène Dorat; de Henri Monantheuil, mathématicien, beau-père de Dorat; et de Catherine et Charlotte Monantheuil, ses filles; et enfin de Nicolas, Jérôme, Jean et Philippe Goulu. W—s.

GOULY (MARIE-BENOÎT), né à Bourg en Bresse vers 1750, fils d'un chaudronnier, se rendit fort jeune aux colonies orientales, pour y chercher la fortune qu'il n'avait pas dans sa patrie. Il y réussit assez bien et se trouvait à l'île de France, dans une position très-favorable, lorsque la révolution commença. Il en embrassa la cause avec ardeur, fut nommé en 1791 secrétaire de l'Assemblée coloniale, puis député à la convention nationale le 12 mars 1795. S'étant embarqué aussitôt avec son collègue Serre, ils furent pris par les Anglais, dans la traversée, et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Relâchés au bout de trois mois, ils parurent à la convention le 5 octobre même année; et Gouly, portant la parole, déclara que l'arbre de la liberté avait été planté, au milieu de la joie publique, par les onze cantons de l'île de France. Il offrit à la république, de la part de la garde nationale de cette colonie, l'engagement d'armer et d'entretenir un gendarme pendant toute la guerre, avec un don patriotique de six mille francs, de cent cinquante livres d'indigo, et de treize livres pesant de matières d'or et d'argent. Il déposa sur le bureau ce dernier objet, déclarant que le reste avait été pris par les Anglais et que lui-même était sans ressources; ce qui décida la convention, sur la proposition de Merlin de Douai, à lui accorder une indemnité pour frais de voyage. Gouly alla aussitôt se placer sur le sommet de la Montagne, au milieu de nombreux applaudissements. Il ne parla guère d'abord dans cette assemblée que sur des questions d'intérêts coloniaux. Envoyé, dans les premiers jours de 1794, en mission dans les départements de l'Ain et de Saône-et-Loire, il y parut modéré après la tyrannie que venaient d'y exercer Albitte et Javogues (*voy.* ce nom). Cependant il se conforma encore, dans quelques occasions, au système de l'époque, notamment à Beilley, où par un arrêté il traduisit au tribunal révolutionnaire, comme fédéraliste, l'ex-constituant Brillat-Savarin, qui, heureusement pour lui, avait échappé par la fuite à cet arrêt d'une mort inévitable. On doit penser, pour l'honneur de Gouly, qu'il n'ignorait pas cette évasion, et il est juste de dire qu'il sauva ainsi quelques personnes de l'échafaud. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le comité de salut public, à qui ne pouvaient convenir de pareils ménagements, ne tarda pas à le rappeler. Revenu à Paris dans le même temps que son compatriote Gauthier, et pour des motifs à peu près semblables, ils allèrent ensemble aux Jacobins soutenir que c'était à tort qu'on

les avait accusés de modération (*voy.* GAUTHIER DES ORCIÈRES). Cette curieuse justification réussit très-bien, et Gouly fut nommé quelques jours après secrétaire de la société. Cependant il évita de se mettre en évidence jusqu'à la chute de Robespierre; mais, dans cette journée mémorable du 9 thermidor, où ce dernier tomba, Gouly se montra l'un des plus zélés à le combattre, et il poursuivit ensuite avec beaucoup de chaleur les membres des anciens comités, tels que Robert Lindet, Javogues, Collot d'Herbois, etc. Dans les journées des 2 et 3 prairial an 3 (mai 1795), il demanda la mise hors la loi du rassemblement qui se tenait à la maison commune, sous le nom de *Convention nationale du souverain*, et fit traduire sur-le-champ au tribunal révolutionnaire les individus qui avaient été arrêtés. Toujours fort occupé de repousser toute espèce de participation au règne de la terreur, il publia dans le même temps deux éditions d'un *Compte rendu* de ses opérations dans les départements de l'Ain et de Saône-et-Loire, dont il voulut faire payer les frais d'impression par la république; mais cette faveur ne lui fut point accordée, et son collègue Legendre déclara positivement, dans la séance du 7 fructidor an 3, qu'il fallait que Gouly fit lui-même la dépense de ses publications de *Contes bleus*. Lesage lut, à l'appui de cette assertion, comme un échantillon de la modération de Gouly, son arrêté contre Brillat-Savarin. Après la session conventionnelle, il passa au conseil des anciens, d'où il sortit, en 1797, pour se retirer dans une propriété qu'il possédait près de Versailles, et c'est là qu'il est mort le 9 janvier 1825.

M—D j.

GOUPIL (JACQUES), d'une famille honnête des environs de Lyon, fut reçu docteur en médecine de la faculté de Paris en 1548, et succéda sept ans après au savant Jacques Sylvius, professeur de botanique dans cette capitale. La douleur qu'il conçut de voir piller sa bibliothèque, rassemblée avec beaucoup de soin et de dépense pendant les premiers troubles de religion, hâta sa mort, arrivée en 1564. Nous avons de lui : 1^o le traité de Rhazis *De pestilentia*, traduit du syriaque en grec, avec des corrections, joint aux douze livres de médecine d'Alexandre de Tralles, 1548, in-fol.; 2^o Le traité *De actionibus et affectionibus animalis* d'Actuarius, en grec, avec des scolies sur les sept livres de Paul Éginète, *De re medica*, Lyon, 1567, in-8^o; 3^o une version latine de Dioscoride, *De materia medica*, avec des corrections; 4^o des *Observations et des scolies sur la version d'Actuarius*, par Ambroise-Léon de Nole, Paris, 1548, in-8^o; Utrecht, 1670; 5^o la *Sphère du monde* d'Alexandre Piccolomini, Paris, 1580, in-8^o; 6^o une *Lettre* écrite en grec au cardinal Odet de Châtillon; 7^o des *Épigrammes* latines et grecques dans les *Nœmie* de Salmon Macrin et d'autres ouvrages. Il mit le premier au jour le texte grec d'*Arétée*, 1554, in-8^o, chez Turnébc. Toutes ces

productions attestent le grand savoir de Goupil, surtout dans le grec, et son zèle pour les progrès de son art.

T—n.

GOUPIL DE PRÉFELN était, avant la révolution de France, juge au bailliage d'Alençon, sa patrie, il fut député aux états généraux de 1789 par le tiers état de ce bailliage. Quoique d'un âge avancé, ce magistrat se fit remarquer par une vivacité, une énergie de caractère qui ressemblait souvent à de la violence; il paraissait fréquemment à la tribune et s'y exprimait toujours d'un ton animé, même sur les questions qui semblaient ne devoir être discutées qu'avec calme; on l'eût pris pour un des révolutionnaires les plus exaltés. Cependant, au moins dans les premiers temps, il ne fut point du nombre de ceux qui avaient projeté de changer la forme de l'État. C'est ce qu'on vit le 3 septembre 1789, lorsqu'on discuta quelle serait la nature du *veto* que le roi aurait le droit d'opposer aux décrets de l'assemblée. Goupil vota pour que ce *veto* fût absolu. « Nous n'avons pas été envoyés, dit-il, pour « faire une nouvelle constitution, mais pour affer-
« mir l'ancienne; » ce qui était vrai, quoique la majeure partie des députés des trois ordres eussent une opinion différente. Avant le 3 novembre 1789 on pensait assez généralement que Mirabeau était à la tête d'un parti qui voulait changer l'ordre de la succession au trône. Le jardin du Palais-Royal à Paris était le principal foyer de ce complot : c'était de là que les factieux, répandus dans les groupes et dans les cafés, ameutaient le peuple et menaçaient sans cesse de se porter à Versailles pour mettre, disaient-ils, à la raison les prêtres et les nobles. Dans une des séances de l'assemblée nationale, où il fut question d'arrêter ces désordres, Goupil parut à la tribune le visage en feu; il demanda qu'on prit sur-le-champ des mesures contre les séditieux, et indiquant clairement Mirabeau, il s'écria : « Vous délibérez, et « Catilina est aux portes de Rome; il menace le « sénat. » Cette sortie, qui dans la bouche d'un autre aurait produit un grand effet, n'en produisit aucun dans celle de Goupil, qui, paraissant tantôt favoriser un parti, et tantôt en embrasser un autre, avait fini par n'être plus écouté. Il paraissait n'avoir au fond que de bonnes intentions; il ne prit nullement part aux complots qui tendaient au désordre et à la ruine de la patrie. M. de Frondeville était un des antagonistes les plus prononcés de Mirabeau : cependant Goupil dénonça M. de Frondeville dans une circonstance où celui-ci s'était plaint assez vivement par écrit de l'indulgence dont l'assemblée avait usé envers les auteurs présumés des événements des 5 et 6 octobre; et l'on a vu que, peu de mois auparavant, il avait signalé Mirabeau comme le principal agent de la faction indiquée par M. de Frondeville. Goupil fut aussi du nombre de ceux qui attaquèrent imprudemment les réponses du roi à la demande audacieuse qu'on

avait faite à Sa Majesté de sanctionner immédiatement quelques articles de la nouvelle constitution. C'était une intrigue imaginée pour amener la révolution des 5 et 6 octobre, qui eut effectivement lieu aussitôt après : Goupil en fut de cette manière un des agents sans être dans le secret. Il fut pendant la session membre de plusieurs comités, et présida celui des recherches qui servit de type aux autres comités de la convention, appelés de *Salut public* et de *Sûreté générale*. Goupil vota pour la suppression de la noblesse, et demanda qu'on établît des peines contre ceux qui continueraient d'en porter les titres. Il vota également pour la constitution civile du clergé, blâma le départ du roi pour Varennes et demanda le licenciement de ses gardes ; mais il insista avec beaucoup de courage pour que sa personne fût inviolable et sacrée, et se montra toujours fidèle aux principes de la légitimité. Après le règne de la convention ce vieillard fut de nouveau député au conseil des cinq cents par le département de l'Orne : il fit placer dans la salle le buste de Montesquieu, ce qui indiquait quelles étaient ses véritables opinions politiques. Ce fut lui cependant qui, le 6 mai 1796, fit décréter le séquestre des biens des pères et mères des émigrés ; en convenant que la loi était dure, il pensa qu'elle était indispensable, « d'autant mieux, ajouta-t-il » avec une sorte d'ironie bien cruelle, que Fabius, « augure romain, nous apprend que ce qui se » fait pour le salut de la république se fait toujours » sous de bons auspices. » A cela près, Goupil se comporta dans cette assemblée avec assez de modération ; il attaqua même le triumvirat du directoire, qui le fit arrêter dans la journée du 18 fructidor, mais qui lui rendit la liberté peu de temps après en le rayant de la liste des émigrés, où il se trouvait inscrit. Goupil rentra dans l'assemblée, en sortit en 1799, fut nommé en 1800, juge au tribunal de cassation, et mourut à Paris le 18 février 1801. On peut dire que ce magistrat fut un révolutionnaire mixte, d'une imagination exaltée, quoiqu'il eût de la modération dans le caractère.

B—U.

GOUPIL-DESPALLIÈRES (CLAUDE-ANTOINE), médecin et littérateur, fut nommé maire de Nemours et mourut dans cette ville en 1825. Les écrits qu'il a laissés sont : 1° *Dialogue sur la Charte entre le maire d'une petite ville et celui d'un village voisin*, Paris, 1819, in-8° ; 2° *Réflexions de M. Aignan* (publiées dans la *Minerve*) sur le *Dialogue entre le maire*, etc., ouvrage de Goupil, suivies de la réponse de l'auteur, ibid., 1819, in-8° ; 3° *Réflexions sur les doctrines et principes des 18^e et 19^e siècles*, ibid., 1819, in-8° ; 4° *les Hommes du jour*, ou *Coup d'œil sur les caractères et les mœurs de ce siècle*, précédé de *Réflexions critiques sur les sciences productives*, ibid., 1820, in-8° ; 5° *Lettres* (dix) *d'un père à ses fils*, ibid., 1825-24, in-8°. Elles traitent de la morale, de la philosophie et de la religion. Goupil-Despallières devait publier :

la Philosophie du 18^e siècle citée au tribunal de la Raison ; mais cet ouvrage, qu'il annonçait comme étant sous presse, n'a point paru. Z.

GOUPILLEAU (PHILIPPE-CHARLES-AIMÉ), dit de *Montaigu*, notaire dans cette ville et procureur syndic du district, fut député par le département de la Vendée à l'assemblée législative et ensuite à la convention nationale. Le 15 octobre, le 6 novembre 1791 et le 17 avril 1792, il provoqua contre les prêtres, les nobles et les émigrés, des mesures de rigueur. Le 1^{er} novembre 1791 il parla en faveur des soldats du régiment de Châteaueux, qui avaient été condamnés aux galères par suite de l'insurrection de Nancy, et accusa le ministre Montmorin de n'avoir entamé aucune négociation avec les cantons suisses pour obtenir leur grâce. Le 9 janvier 1792 il demanda que le séquestre fût mis sur les biens des émigrés afin qu'ils servissent aux frais de la guerre ; le 17 avril il dénonça de nouveau les prêtres de la Vendée comme *instigateurs de la guerre civile* ; le 6 juin il provoqua l'abolition de la monarchie, et dit « qu'une grande lutte s'était élevée entre les deux » pouvoirs, et qu'il était temps de savoir s'ils devaient être d'accord, ou si l'un devait étouffer » l'autre. » A la séance du 10 août il demanda que le roi se retirât de la salle, parce que sa présence gênait la délibération, et le même jour il fut nommé commissaire pour examiner les papiers saisis au château des Tuileries. Dans le procès du roi, Goupilleau vota pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Envoyé dans la Vendée, il voulut, comme son parent (*voy. l'art. qui suit*), rendre cette guerre moins horrible ; mais ils furent dénoncés l'un et l'autre aux Jacobins. Lachevardière blâma le comité de salut public lui-même de leur avoir donné une mission dans leur pays, prétendant qu'ils ménageaient les propriétés des royalistes pour que les leurs ne fussent pas atteintes. On remarqua que, soit à l'assemblée législative, soit à la convention, Goupilleau s'éleva contre les prêtres avec beaucoup de violence ; il les considérait comme les principaux auteurs de la résistance que les nouvelles lois avaient éprouvées dans son pays ; il attribua aussi cette résistance à ceux des députés constituants qui avaient protesté contre la révolution, et demanda qu'ils fussent arrêtés. Il fut envoyé dans le Midi après le 9 thermidor, et accusé d'avoir persécuté les montagnards d'Avignon ; mais il se disculpa en les dénonçant à son tour, se glorifiant néanmoins d'avoir toujours siégé à la Montagne. Dans ses correspondances du mois de novembre 1794, et à son retour à l'assemblée, il fit une peinture effroyable des crimes commis par son collègue Maignet (*voy. ce nom*), et, par une bizarrerie singulière, il prit le parti de Collot d'Herbois et de Billaud-Varenne, qui étaient les ordonnateurs en chef de ces atrocités. Envoyé une seconde fois dans le département de Vaucluse, il annonça avoir vu le Rhône couvert de cadavres

des terroristes assassinés par les réacteurs. Après le 15 vendémiaire, il demanda que les élections de Paris fussent annulées ; mais sa motion fut rejetée. Il ne réussit pas mieux en demandant l'impression de la liste des émigrés pris à Quiberon, « afin, disait-il, qu'on pût reconnaître « ceux de ces scélérats qui avaient échappé au « supplice. » Goupilleau devint, comme son parent, membre du conseil des anciens, où il continua de professer ses opinions révolutionnaires, de provoquer des mesures tyranniques contre les prêtres, et de dénoncer les royalistes. Ce député fit partie du corps législatif jusqu'au 18 brumaire ; il se montra opposé à cette révolution, et fut exclu de l'assemblée par une ordonnance révoquée bientôt après. C'est lui qui, dans cette journée mémorable, voyant Aréna s'élancer contre Bonaparte, lui avait crié : « Frappe, Aréna, « frappe le tyran. » Il mourut en juillet 1825 à Montaigu, où il était revenu avec une autorisation des ministres de Louis XVIII, après avoir subi quelques mois d'exil comme régicide. Il repoussa dans ses derniers moments tous les secours de la religion, et ne témoigna aucun repentir de sa conduite dans la révolution. B.-U.

GOUPILLEAU DE FONTENAY (JEAN-FRANÇOIS), parent du précédent, fut comme lui un des plus ardents révolutionnaires des départements de l'Ouest. Né le 25 juillet 1755, il s'engagea fort jeune dans un régiment d'infanterie, et y servit plusieurs années comme simple soldat. Il entra ensuite dans la carrière du barreau, embrassa avec beaucoup de zèle la cause de la révolution, et fut élu député de la Vendée à l'assemblée législative en même temps que son cousin. Comme lui, il se montra zélé persécuteur des nobles et des ecclésiastiques. Ne protégeant parmi ces derniers que ceux qui avaient renoncé au célibat, il fit maintenir la pension de tous les prêtres mariés. Dans l'une des premières séances, il demanda la suppression des mots *sire* et *majesté*, comme contraires aux principes de l'égalité. Nommé député à la convention nationale en 1792, il ne s'y montra pas moins l'ennemi des prêtres et des émigrés. Absent, lors du procès de Louis XVI, par une mission à l'armée du Var, il voulut néanmoins concourir au jugement de ce prince et envoya par écrit son vote, qui compta pour la mort. Ainsi que son cousin, il fut ensuite envoyé dans la Vendée ; il y montra aussi quelque modération, et destitua les généraux Westermann et Rossignol comme des pillards et des désorganiseurs : ce qui les fit accuser tous les deux d'avoir épargné un pays où se trouvaient leur famille et leurs biens. Ce fut cette circonstance, sans doute, qui jeta les deux Goupilleau dans l'opposition contre Robespierre. S'étant prononcé avec beaucoup de force dans la journée du 9 thermidor, Jean-François fut nommé aussitôt après membre du comité de sûreté générale, et il fit mettre en liberté un grand nombre de prisonniers. Cepen-

dant, craignant bientôt que la réaction ne l'atteignît lui-même, il appuya le maintien du gouvernement révolutionnaire, et se montra fort indulgent pour les anciens dominateurs de la France. Envoyé plus tard à l'armée des Pyrénées, il rendit compte de plusieurs victoires ; et, lors de son retour, fut adjoint à Barras dans le commandement de l'armée de l'intérieur, chargée de résister à l'insurrection parisienne qui éclata dans la journée du 15 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795). Ainsi il eut part à la victoire de l'armée conventionnelle et concourut aux premiers succès de Bonaparte, que les deux représentants avaient chargé du commandement des troupes. Après la session conventionnelle, Goupilleau de Fontenay passa au conseil des anciens, où vint aussi siéger son cousin. Il y vota pour le directoire ; et, n'ayant pas été réélu en 1797, il fut nommé l'un des administrateurs du Mont-de-Piété, place qu'il conserva jusqu'à la restauration. Obligé de sortir de France en 1816, par la loi contre les régicides, il se réfugia à Bruxelles et y mourut le 11 octobre 1825, dans la même année que son cousin (*voy.* l'art. précédent). M. Charles Dugast-Matifeux a publié en 1848, à Fontenay, in-8°, une *Notice sur Goupilleau de Fontenay*. M—D j.

GOUPILLIER. *Voyez* DESMAREST (Henri).

GOURCY (L'abbé DE), vicaire général de Bordeaux et membre de l'Académie de Nancy, fut un des ecclésiastiques que l'assemblée du clergé de France employa pour écrire contre les nouveaux philosophes, à l'époque où ils inondaient l'Europe de leurs livres antireligieux. Lorsque Gourey consacra sa plume à cette œuvre, il en était déjà sorti plusieurs productions littéraires qui avaient eu du succès ; il ne fut pas moins heureux quand il entreprit la défense de la religion, et son zèle ne fut pas sans fruit. Les ouvrages qu'il a laissés, sont : 1° *Eloge de René Descartes*, 1765, in-8°. Il avait été composé pour le prix de l'Académie française. Le discours de Thomas fut préféré ; mais l'Académie distingua celui de Gourey et le fit imprimer. 2° *Histoire philosophique et politique de la doctrine et des lois de Lycurgue*, Nancy, 1768, brochure in-8° de 108 pages, couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; 3° *Quel fut l'état des personnes en France sous la première et la deuxième race de nos rois ?* 1769, in-12 ; 2° édition, 1789, in-8° ; discours couronné par la même académie. C'est un excellent morceau rempli d'érudition. 4° *Rousseau (J.-B.) vengé, ou Observation sur la critique qu'en a faite M. de la Harpe et en général sur les critiques qu'on fait des grands écrivains*, Paris, 1772, in-12 ; 5° *Essai sur le bonheur*, Paris, 1777, in-12 ; 6° *L'Apologétique et les prescriptions de Tertullien*, nouvelle édition avec la traduction et des remarques, 1780, in-12 ; nouvelle édition avec le texte en regard et des notes, Avignon, 1835, in-12 ; 7° *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne, traduits et analysés* ; ouvrage demandé

par l'assemblée du clergé, 1785, 2 vol. in-8°; 8° *Des droits et des devoirs des citoyens dans les circonstances présentes avec un jugement impartial sur l'ouvrage de Mably*, 1789, in-8°. Le caractère des ouvrages de l'abbé de Gourcy est la méthode et la netteté des idées. Son style est simple et sa critique judicieuse, ses raisonnements sont solides et ses connaissances étendues. L—v.

GOURDAN (SMON), pieux chanoine régulier de l'abbaye de St-Victor de Paris, naquit dans cette ville le 24 mars 1646. Son père était secrétaire du roi. Élevé par sa mère dans l'amour des vertus chrétiennes et des pratiques religieuses, il éprouva dès son enfance le dégoût du monde, entra en 1661 au noviciat de St-Victor, y prononça ses vœux à l'âge de seize ans et y fit avec succès ses études de philosophie et de théologie. Le soin qu'il avait de rechercher les personnes pieuses et instruites le mit en liaison avec le P. Amelote, de l'Oratoire, et quelques-uns de messieurs de Port-Royal; mais, loin de partager leurs sentiments sur les questions alors agitées, on le vit au contraire, docile à la voix du chef de l'Église, donner l'exemple de la soumission. Le régime de St-Victor était originairement très-austère. A l'époque où Gourdan entra dans cette maison, il y avait longtemps que la règle avait été mitigée : quoique ce changement eût reçu la sanction de l'autorité ecclésiastique, le P. Gourdan, aspirant à une vie plus parfaite, résolut de se retirer à la Trappe, où il avait déjà vu aller des religieux de St-Victor, et s'y rendit en 1675; mais n'ayant pas obtenu de quelques mois d'épreuves le fruit qu'il en attendait, il retourna à St-Victor, de l'avis de l'abbé de Rancé, avec la ferme intention d'y suivre la règle de la première institution. Il en prévint son prieur, qui eut de la peine à s'y prêter, mais qui, après avoir pris conseil de personnes éclairées, trouva qu'il n'avait pas droit de s'y opposer. Une vie si pénitente, qui semblait accuser de relâchement la communauté, mécontenta les autres chanoines réguliers, et le P. Gourdan eut plusieurs persécutions à essuyer. Il demeura ferme dans son dessein, s'abstenant de viande, de poisson, de vin, jeûnant rigoureusement, gardant le silence et la retraite, au point qu'il ne sortit qu'une seule fois du monastère pour aller voir un mourant, et que, pendant sa longue carrière, il n'entra jamais dans le jardin. On l'avait blâmé d'abord : on finit par l'admirer. Le bruit de ses vertus se répandit dans le public; beaucoup de personnes se mirent sous sa direction, et Louis XIV lui fit offrir l'abbaye de St-Ruf; le modeste religieux la refusa. En 1717, quatre évêques ayant appelé de la constitution *Unigenitus*, et différents corps ayant adhéré à cet appel, le chapitre de St-Victor crut devoir suivre cet exemple. Le P. Gourdan, après d'inutiles efforts pour en détourner ses confrères, fit jusqu'à quatre protestations contre les arrêtés qu'il n'avait pu empêcher; il agit avec une égale constance au-

près de M. de Noailles, archevêque de Paris, qui s'était joint aux appelants, et il eut, avant de mourir, la consolation de voir ce prélat rétracter son appel. Parvenu à l'âge de 85 ans, sans avoir rien retranché de sa rigoureuse pénitence, il mourut le 10 mai 1729. On a remarqué que, malgré sa soumission à son supérieur, il préféra en mourant de s'abstenir des sacrements, plutôt que de les recevoir d'un religieux dont les sentiments étaient opposés à ceux de l'Église romaine et aux siens. La retraite du P. Gourdan n'avait point été oisive; il a laissé un grand nombre d'ouvrages, tous de piété, dont les principaux sont : 1° des *Hymnes* et des *Proses*, employées dans les chants de l'Église, surtout dans le diocèse de Paris; on y trouve peut-être moins d'élégance et de poésie que dans les hymnes de Santeul, mais il y a plus d'union. 2° Le *Sacrifice perpétuel de foi et d'amour au St-Sacrement de l'autel*, Paris, 1714, in-12; reproduit avec des augmentations par l'auteur et réimprimé environ une vingtaine de fois. Ce livre en forme de prières, plein d'une instruction variée et d'une piété vive, a été revu avec un soin scrupuleux par M. l'abbé Vignier, qui en a donné une édition où, sans altérer le texte, il a fait plus de six mille corrections et améliorations, Paris, 1816, in-12 de plus de 500 pages. 3° *Instruction et pratique pour la dévotion au sacré cœur de Jésus*, 1 vol. in-12; 4° *le Cœur chrétien formé sur le cœur de Jésus*, 1 vol. in-12; 5° *Lettres et protestations au sujet de la constitution Unigenitus*, 1 vol. in-12; 6° *Élévations à Dieu sur les psaumes, disposées pour tous les jours du mois*, 1 vol. in-12: l'approbation est de 1729; la dernière édition est de 1792; 7° *Méditation continuelle de la loi de Dieu, ou Projet de considérations et d'élévations sur tous les livres de l'Écriture sainte*, tome premier, contenant le *Pentateuque*, Paris, Coignard, 1727, in-12, avec une gravure qui représente le P. Gourdan et qui lui donne quatre-vingt-deux ans. Ce volume n'a pas eu de suite ni de seconde édition. 8° *Histoire des hommes illustres de St-Victor*, plusieurs volumes in-folio; ouvrage inédit, exact pour les faits, mais trop chargé de réflexions morales. On a écrit la *Vie du P. Gourdan*, 1755, in-12. On trouve, à la suite, des lettres adressées au cardinal de Noailles, relativement à la bulle, et quelques autres lettres sur le même sujet et sur des matières de piété. Cette vie est attribuée à D. Gervaise. Santeul composa le distique suivant pour mettre sous son portrait, gravé en regard de celui de Gourdan :

Proh! quam dissimiles et vultu et moribus ambo!
Versibus hic sanctos, moribus ille refert.

Le P. de Lagrange, leur confrère, l'a traduit ainsi :

Ah! qu'ils sont différents et d'air et de mérite!
Santeul chante les saints, et Gourdan les imite.

L—v.

GOURDAN (CLAUDE-CHRISTOPHE), membre des

premières assemblées législatives de France, naquit en 1744 à Champlitte, petite ville de Franche-Comté, d'une famille honorable. Après avoir achevé ses cours à l'université de Besançon, il se fit recevoir avocat, et peu de temps après il acquit la charge de lieutenant criminel à Gray. La réputation dont il jouissait lui fit confier en 1788 la rédaction des cahiers de ce bailliage, et l'année suivante il fut député par le tiers aux états généraux qui se déclarèrent assemblée nationale. La conformité de vues et de principes le lia bientôt avec ceux de ses collègues qui siégeaient sur les bancs les plus élevés, dans la partie de la salle que les défenseurs de la cour désignaient par le nom de Palais-Royal ou de camp des Tartares. Il parlait assez rarement; mais, homme de tête, il se chargeait volontiers de diriger les opérations qui demandaient de la fermeté. Ce fut lui qui loua le local et fit les arrangements préliminaires de la fameuse société des Jacobins, dont, ainsi que son compatriote Lapoule (*voy.* ce nom), on peut le regarder comme un des fondateurs. Il contribua beaucoup à faire enlever les statues des nations enchaînées qui décoraient le monument de la place des Victoires. Une de ces statues représentait, comme l'on sait, la Franche-Comté, et les Comtois surent gré à Gourdan du zèle qu'il avait mis à faire disparaître un souvenir humiliant pour leur province. Dans la discussion du projet de loi sur la division du royaume, il fit supprimer l'article qui laissait aux administrations locales la faculté de réclamer en tout temps les nouvelles circonscriptions qu'elles jugeraient nécessaires, et l'article sur la formation des cartes départementales. Quelques membres ayant témoigné le désir que le buste de Louis XVI fût placé sur l'autel de la patrie le jour de la fédération (1790), il fit passer à l'ordre du jour en disant : « Louis XVI est dans nos cœurs; laissons aux courtisans ces flatteuses propositions de lui ériger des statues. » Il s'opposa de tout son pouvoir au départ de Mesdames tantes du roi, convaincu qu'elles emportaient des trésors destinés à soulever les ennemis de la révolution. À la fin de la session, il eut à choisir entre la présidence du tribunal de Versailles et celle de Champlitte : il accepta celle où l'appelait le vœu de ses compatriotes, qui le réélurent en 1792 à la convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans appel et sans sursis, témoignant toutefois le regret que cette peine ne fût pas rayée de nos codes, et il fit imprimer son opinion, qu'il n'avait pu lire à la tribune. Après la journée du 9 thermidor, il rompit le silence qu'il gardait depuis longtemps pour parler en faveur des victimes de la réaction. « Je ne veux point, dit-il, prendre la défense des voleurs et des assassins. Je fuis également la compagnie de Marat et la compagnie de Jésus. » Et, malgré de nombreux opposants, il fit décréter qu'une commission de douze membres, pris dans le sein de la convention,

serait chargée d'examiner les motifs des arrestations pour faits révolutionnaires, afin de mettre en liberté les innocents et d'envoyer les coupables devant les tribunaux. Au 13 vendémiaire (5 octobre 1795), il fut un de ceux qui désignèrent Bonaparte pour lui confier le commandement de l'armée destinée à défendre la convention. Deux jours après, Gourdan fut élu membre du comité de salut public. La session terminée, il entra au conseil des cinq cents, et, à l'expiration de son mandat, il fut nommé par le directoire juge au tribunal de cassation, dont il présida la section civile pendant près d'un an. Réélu par le département de la Haute-Saône au conseil des anciens, il sacrifia ses intérêts à ce qu'il regardait comme le bien public, et rentra dans la carrière législative. Il prononça, en qualité de président, un discours analogue à la cérémonie funéraire qui eut lieu pour les plénipotentiaires français assassinés à Rastadt (juin 1799). Attaché sincèrement au parti républicain, il se signala dans la lutte qui s'était élevée entre les conseils et le directoire, et qui se termina par la démission de Rewbell, de Merlin et de la Reveillère-Lépeaux. Il prit ensuite la défense des clubs, qui commençaient à se rétablir sous le nom de cercles constitutionnels, prétendant que nulle autorité n'a droit d'empêcher les citoyens de se réunir pour parler des affaires publiques. Ce fut avec la même vigueur qu'il se prononça pour la liberté de la presse la plus illimitée. L'un des opposants au 18 brumaire, il fut exclu des conseils. Son dessein était d'ouvrir à Paris un bureau de consultation; mais il reçut du nouveau ministre de la police Fouché l'injonction ou l'avis officiel de se retirer dans sa province. Cependant, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut nommé juge au tribunal de Vesoul; mais il refusa cette place, ne reconnaissant pas comme légitime un gouvernement établi par la force. Il se démit également de celle de premier suppléant du juge de paix de Champlitte, et mourut de chagrin le 10 novembre 1804.

W—s.

GOULDIN (FRANÇOIS-PHILIPPE), antiquaire et littérateur, naquit à Noyon le 8 novembre 1759. Son père, peintre de l'école de Paris, lui mit de bonne heure entre les mains des crayons et un rudiment, persuadé qu'il apprendrait en même temps la grammaire et le dessin, mais il se trompa dans ses calculs. L'enfant quitta le collège en troisième pour se livrer exclusivement à la peinture; puis, comme on s'aperçut qu'il n'y faisait pas des progrès rapides, on lui permit de reprendre ses études classiques, qu'il acheva d'une manière brillante. Ces succès de collège eurent une grande influence sur sa vocation. L'aîné de quinze enfants, sans protecteur et sans fortune, il pensa qu'il trouverait dans un cloître les loisirs devenus nécessaires à ses goûts studieux. Il entra donc dans la congrégation de St-Maur, si célèbre par les savants qu'elle a produits; et, après avoir ter-

miné sa philosophie et sa théologie à l'abbaye de St-Wandrille, il fut désigné en 1769, pour aller professer la rhétorique au collège que la congrégation avait à Beaumont en Auge. Les devoirs que lui imposait cette place ne l'empêchèrent pas de commencer à s'essayer dans différents genres. En 1771 il remporta le prix proposé par l'Académie de Rouen sur ce sujet : *Déterminer, dans les principes du goût, ce qui appartient à la nature et ce qui appartient à l'opinion* (1). Ayant formé le projet de travailler à l'*Histoire Littéraire de Picardie*, il revint en 1773 à Saint-Wandrille, dont la riche bibliothèque devait lui fournir des matériaux pour cet ouvrage. Il en communiqua le plan en 1778 à l'Académie rouennaise, qui l'avait admis au nombre de ses membres; mais il ne l'exécuta jamais, soit parce qu'il fut informé que le P. Daïre (voy. ce nom) s'occupait du même sujet, soit plutôt qu'il en fût détourné par de nouvelles études. Il apprenait alors le grec et l'anglais, se délassait en étudiant la physique, et commençait à réunir des médailles, des inscriptions et des empreintes de pierres gravées. Chaque année il lisait à l'Académie quelques curieuses dissertations; et pourtant il trouvait encore le loisir de préparer d'importants travaux. En 1786 il écrivait à un de ses confrères, D. Grappin (voy. ce nom) : « Je vais donner une nouvelle traduction de l'*Octavius* de Minutius Félix avec beaucoup de notes (2). Je crois, ajoute-t-il, qu'on imprimera dans quelques mois mon petit *Traité de traduction*, et ensuite mes *Observations sur la grammaire générale*, dans lesquelles vous trouverez des choses sûrement neuves et singulières. » — « Cet ouvrage, écrit-il plus tard, quoique assez petit, est celui qui pourra me faire vivre par son utilité. » Domergue l'imprima dans son *Journal de la langue française* (avril 1787), mais sans les notes dont l'auteur l'avait accompagné, « de manière, dit celui-ci, que c'est un corps sans âme. » Quelques jours après il écrivit : « J'ai besoin d'augmenter toutes mes collections pour la perfection d'un petit ouvrage (*sur les pierres gravées*), qui n'aura guère que douze volumes in-4° ou in-8°; le plan vient d'en être adressé, par notre cardinal (M. de la Rochefoucauld), à l'assemblée du clergé. » Je crois que le premier volume me demandera bien deux ans; mais les suivants seront moins lents à se succéder. » Un *Discours* de D. Gourdin sur l'éducation la plus convenable aux ouvriers fut communiqué la même année à l'assemblée provinciale de Normandie; elle lui en témoigna sa satisfaction et le fit engager à compléter cet utile travail en l'étendant aux autres classes de la société. Dans le mois de janvier 1788, il écrivait

à D. Grappin : « Je pourrai par la suite vous envoyer une explication fort simple des *Métamorphoses* d'Ovide, ainsi que de toutes les fables mythologiques, et cela par l'étymologie même des noms... Une besogne à laquelle je donne de temps en temps quelques moments, c'est la traduction de l'explication d'un marbre qui est à Rome. Cette traduction sera accompagnée de notes et de figures; si elle est goûtée, je la donnerai au public. » Ces différents projets ne lui faisaient point perdre de vue ses *Observations sur la grammaire*, qu'il perfectionnait sans cesse : « l'impression au mois de février 1787 n'en était retardée que parce qu'un de ses confrères, l'abbé Lallemand de Maupas (voy. ce nom), devait y joindre de très-longues notes. » Le 10 mars de la même année, il manda : « Je traduis de l'anglais une *Grammaire philosophique* très-estimée à Londres; j'y joindrai la traduction d'un petit traité de l'*Élocution*. » Mais il ne lui était pas donné d'accomplir ses travaux. Banni de son cloître par la révolution, il fut chargé par l'administration départementale de la Seine-Inférieure de recueillir les débris des monuments historiques épars dans la Normandie. En 1793 il fut compris pour une somme de deux mille francs dans les secours accordés aux savants par la convention. La ville de Rouen lui devait l'organisation de sa bibliothèque; il en fut nommé le premier conservateur, et s'occupa d'en dresser le catalogue et de rédiger les notices des principaux manuscrits, parmi lesquels sont au premier rang le *Bénédictionnaire* de la cathédrale et le *Missel* de Jumièges, dont Dibdin a donné la description dans son *Voyage bibliographique* (t. 1, p. 210, de la traduction française). Lors du concordat, D. Gourdin se félicita de pouvoir reprendre le costume et les fonctions ecclésiastiques, que le malheur des temps l'avait forcé d'abandonner. A sa réinstallation, l'Académie de Rouen le nomma son secrétaire perpétuel; mais son grand âge l'obligea de se démettre de cette place en 1810. Une banqueroute lui enleva toutes ses économies; il supporta ce dernier revers avec la résignation d'un philosophe chrétien, et mourut le 11 juillet 1825, à 86 ans. M. Bignon lut à l'Académie, sur ce modeste et laborieux savant, une *Notice* qui peut être considérée comme une sorte d'autobiographie, puisqu'elle est composée en grande partie d'une lettre que D. Gourdin écrivait à Descamps en 1781, dans laquelle il lui rendait compte de tout ce qui lui était arrivé d'important. D. Gourdin était associé des Académies de Lyon, d'Anvers, de Stockholm, et de la Société des antiquaires de Londres. Parmi ses nombreux morceaux imprimés ou mentionnés dans les recueils de l'Académie rouennaise, on distingue des *Dissertations sur les médailles de Licinius le jeune*, sur les médailles satiriques et sur les figures panthées, l'explication d'une peinture de Portici, une *Notice* sur Dambourney, des *Recherches* sur les caractères

(1) On en trouve l'extrait dans les *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, t. 4, p. 245-51.

(2) Tous les extraits que l'on va lire sont tirés de sa correspondance avec D. Grappin, conservée à la bibliothèque de Besançon.

d'écriture dont se servaient les Gaulois au temps de César, etc. Dans sa *Dissertation sur les médailles satiriques*, il réfute l'opinion de Klotzius, qui prétend que les anciens n'en ont point frappé, et prouve que les médailles *spintriennes* qui représentent les débauches de *Tibère* dans l'île de Caprée et quelques-unes de *Maximin*, de *Salonine* et de *Commode* sont de véritables médailles satiriques. Dans ses *Recherches sur l'écriture des Gaulois*, il établit que, sans entendre le grec, les Gaulois employaient les mêmes caractères qu'ils avaient empruntés, comme les Hellènes, à l'ancien hébreu ou samaritain. On doit en outre à D. Gourdin : 1° *Observations d'un théologien sur l'éloge de Fénelon* (par la Harpe), 1771, in-8°, il s'étonne que l'orateur n'ait considéré dans Fénelon que l'homme du monde et le littérateur, mais nullement le grand prélat; 2° *L'Après-dîner à la campagne*, Paris, 1772, in-12, à la suite de *L'Homme sociable* (que Barbier attribue à dom Pernety); 3° *Considération philosophique sur l'action de l'orateur*, précédée de recherches sur la mémoire, Paris, 1772, in-12; 4° *Recueil d'extraits des poètes allemands*, 1775, in-12; 5° *Principes généraux et raisonnés de l'art oratoire*, 1785, in-12; 6° *De la traduction considérée comme moyen d'apprendre une langue et comme moyen de se former le goût*, 1789, in-12; 7° *Dissertation sur cette question : De la conformité entre les hiéroglyphes des Égyptiens et les anciens caractères chinois, doit-on conclure ou que les Chinois soient une colonie égyptienne, ou que les Égyptiens aient commercé avec les Chinois?* *Magasin encyclopédique*, 1801, t. 6, p. 576 (voy. GUIGNES.) W—s.

GOURDON. Voyez GALIOT et GENOUILLAC.

GOURGAUD (le général baron GASPARD) naquit à Versailles le 14 septembre 1785. Son père était un des musiciens de la chapelle du roi Louis XVI; son oncle, Henri Gourgaud, plus connu sous le nom de Dugazon, excellait au théâtre dans les rôles de valets, et sa tante, madame Vestris ou Paco-Vestris, née Gourgaud, ancienne élève de Lekain, jouait passablement la tragédie. La révolution ouvrit au jeune Gourgaud une autre carrière que celle où semblaient l'appeler ses traditions domestiques. Il entra à quinze ans à l'école polytechnique, d'où il passa ensuite à l'école d'artillerie de Châlons. Les études militaires, en ce temps-là, se menaient tambour battant. A dix-sept ans, après deux ans d'apprentissage, Gourgaud était lieutenant d'artillerie et professeur adjoint de fortification à l'école de Metz. Sans être un sujet hors ligne, c'était un sujet intelligent, souple, adroit, très-actif, capable assurément de faire une leçon, mais plus brillant en selle et plus solide que dans une chaire. En 1801, à dix-huit ans, il quitta Metz pour entrer avec son grade dans le 6^e régiment d'artillerie à cheval. Il fit avec ce régiment la campagne de Hanovre. Là il sut attirer l'attention du général d'artillerie Foucher, qui le choisit pour aide de

camp (1805), et bientôt l'emmena bivouaquer avec lui au camp de Boulogne. C'est en 1805, dans la guerre contre l'Autriche, que le jeune officier, il n'avait encore que vingt-deux ans, commença à déployer son courage, qualité assez commune alors, mais utile, et qu'on ne lui a jamais contestée. Il servait dans le corps d'armée du maréchal Lannes, duc de Montebello, qui commandait l'avant-garde. Il se signala au pont de Taber, près de Vienne, et même à Austerlitz, où il fut blessé d'un éclat d'obus. Il n'obtint cependant aucune promotion. Nous le retrouvons en 1806, à l'ouverture de la campagne de Prusse, lieutenant d'artillerie, ayant déjà huit ans de grade, une blessure, plusieurs campagnes. Mais il n'était pas à l'âge où l'on se décourage. Il combattit très-bravement à Saalfeld, et gagna la croix d'honneur à la bataille d'Iéna. L'an d'après, à Friedland (juin 1807), il fut enfin nommé capitaine. C'est en cette qualité qu'il parut sous les murs de Saragosse en 1808. Il y figurait dans le 5^e corps, et son nom fut inscrit au bulletin d'une des plus chaudes journées de ce lamentable siège. Du fond de l'Aragon, il fut rappelé à l'armée du Nord, et prit part, à son rang, aux affaires d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Ebersberg, d'Essling, de Wagram (campagne de 1809). On l'attacha pendant la paix à la manufacture d'armes de Versailles. Quelques perfectionnements à introduire dans la fabrication des lances et des fusils, le voisinage de Paris, l'envie de percer, l'amenaient et le ramenaient souvent dans les bureaux, dans le cabinet, dans les salons du ministre de la guerre. On ne gagne rien à se cacher. Ces visites lui furent plus utiles que ses états de services. Le ministre de la guerre l'envoya à Dantzig, ville prétendue libre, mais où les Français tenaient garnison. Le capitaine Gourgaud avait mission d'étudier avec soin l'état de cette place et les ressources qu'elle pouvait offrir en cas de guerre avec la Russie. Il devait, en outre, mais le plus secrètement possible, faire exécuter dans les arsenaux des ponts volants et des équipages de siège, de manière que tout fût prêt d'avance, au moment imprévu où l'on pourrait en avoir besoin. Il paraît que Gourgaud s'acquitta assez bien de la tâche qu'on lui avait confiée, cela le mit en vue. A son retour, il devint un des officiers d'ordonnance de l'empereur (1811). Il l'accompagna en Hollande, et fut ensuite chargé d'aller inspecter les côtes et les places de l'Aunis et de la Saintonge. Après avoir visité Rochefort et la Rochelle, il parcourut les îles d'Aix, de Ré, d'Oléron, et reconnut par des sondages que la passe de Manussou, jusque-là réputée inabordable aux vaisseaux de guerre, avait besoin d'être gardée. Il poussa la prudence jusqu'à demander qu'on éloignât de ce petit archipel, où ils étaient détenus, les réfractaires bretons, craignant qu'ils ne donnassent la main aux Anglais pour les aider à débarquer. On fit droit à sa requête, et les réfrac-

taires, ramenés sur le continent, furent dispersés dans plusieurs régiments. Le 1^{er} janvier 1812, Gourgaud reçut le titre de chevalier de l'empire, titre auquel était joint un majorat de deux mille francs de rente. Parmi les officiers attachés à la personne de Napoléon, il était déjà un de ceux dont le service était le plus goûté. Aussi eut-il l'honneur très-envié d'accompagner son maître au congrès de Dresde. Il le suivit ensuite en Russie. Là, le meilleur moyen de faire sa cour, c'était de se comporter bravement. Gourgaud fut encore plus brave qu'à l'ordinaire. Rien de ce qu'il faisait n'était perdu. Il n'agissait que par ordre et sous les yeux de l'empereur. Tantôt l'empereur l'envoyait en reconnaissance; tantôt il lui ordonnait d'aller redresser le feu de quelque batterie. Gourgaud allait, venait, se multipliait. Il était au passage du Niémen, il était aux combats d'Ostrowno et de Witebsk; il fut blessé à la prise de Smolensk. Il paya de sa personne à l'affaire de Valentina et à la grande bataille de Borodino (le 7 septembre 1812). A Moscou, il devança l'armée et se rendit au Kremlin, en parlementaire, n'ayant pour escorte qu'un interprète, M. de Noillant. Quelques paysans s'y étaient réfugiés : à la première sommation, ils mirent bas les armes. Quarante cavaliers cosaques étaient là; ils ne songèrent point à se défendre. Gourgaud les envoya, tout montés et tout équipés, au camp de l'empereur. Cependant le comte Rostopchin, gouverneur de Moscou, avait, en s'éloignant, mis le feu en divers endroits de la ville et du Kremlin, lequel est, comme on sait, un immense quartier, plein d'églises et de palais, au centre duquel s'élève la citadelle. Dans un de ces édifices était caché un dépôt de poudre, du poids énorme de quatre cent mille livres : l'incendie, en se propageant, devait allumer cette poudrière, et ensevelir sous les ruines du quartier le conquérant et une partie de son armée. Gourgaud eut le bonheur d'éventer la mine assez tôt pour en empêcher l'explosion. Il fut, en récompense, nommé baron de l'empire. Il rendit d'autres services pendant la retraite. On le vit, par exemple, se jeter à cheval dans les eaux de la Bérésina, et traverser le fleuve, non pour assurer son propre salut, mais pour aller reconnaître sur la rive opposée les endroits où l'on pouvait appuyer les ponts destinés au passage de l'armée. Napoléon, de retour à Paris après cette fatale expédition, nomma Gourgaud son premier officier d'ordonnance, titre nouveau créé pour lui, tous les officiers d'ordonnance ayant servi jusque-là sur un pied d'égalité. Gourgaud le suivit en Saxe. Il était à ses côtés à Lutzen, à Bautzen, à Wurschen (mai 1813). Après l'armistice conclu, le 4 juin, à Plesswitz, en Silésie, il eut à inspecter le matériel d'artillerie, tant celui des forteresses que celui des corps d'armée, et fit exécuter çà et là quelques changements prescrits par l'empereur dans la distribution des bouches à feu. A la re-

prise des hostilités, Napoléon, prêt à marcher sur Königsberg, reçut de Gourgaud (le 24 août) des informations qui le décidèrent inopinément à prendre une autre route. Il se porta sur Dresde, où Moreau arrivait de son côté, pour se mettre à la tête des armées alliées. La bataille fut livrée le 26, et recommença le lendemain. Ce fut une victoire, mais coûteuse, et de celles qui épuisent le vainqueur sans abattre l'ennemi. Gourgaud n'en reçut pas moins, pour l'avis qu'il avait donné, une dotation de six mille francs de rente, avec la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il assistait, peu de temps après (19 octobre), à l'horrible bataille de Leipsick; et pendant que l'armée française effectuait sa retraite, laissant sur le carreau plus de 50,000 des siens, il resta au pont de Freyberg, avec ordre de le détruire à la fin du jour, afin d'arrêter l'ennemi sur l'autre rive. Mais l'ennemi ne se présentant pas, et des blessés, des trainards, arrivant à la file pendant toute la nuit, Gourgaud différa d'heure en heure, jusqu'au lendemain, l'exécution de ses ordres, et sauva ainsi non-seulement quelques fuyards, mais le corps d'armée du maréchal Oudinot, ou du moins tout ce qui en restait. Revenu à Paris, il concourut de son mieux, dans sa sphère, aux préparatifs de la campagne de France. De victoire en victoire, c'est là qu'on en était venu à se battre pour ses propres foyers. Au début de la campagne, Napoléon faillit périr de la main d'un Cosaque. C'était à Brienne, dans la soirée du 29 mars : Gourgaud vit le danger, fit feu sur le Cosaque, et le tua roide. Napoléon lui marqua sa reconnaissance par le don d'une épée; mais c'était de l'épée qu'il portait à Lodi, à Montenotte, à Rivoli, au temps de sa jeunesse et de sa gloire la plus pure. Le 10 février, Gourgaud était encore près de son maître à Champ-Aubert, et le lendemain à Montmirail, où il reçut une blessure. Il remonta bientôt à cheval; et le 17, à Nangis, il était à son poste. A quelques jours de là, le 10 mars, on le retrouve à Laon, et son nom figure au bulletin de la journée. Le 15, devant Reims, c'est lui qui, avec deux bataillons et une batterie d'artillerie, enfonce les portes de la ville, barricadées par les Russes. Cette affaire lui valut le grade de colonel d'artillerie; mais il ne quitta point la personne de l'empereur. Il le suivit à Arcis et à St-Dizier, et de St-Dizier revint en poste avec lui sur la capitale. Ils avaient beau se hâter, les événements marchaient plus vite encore. A quatre lieues de Paris, ils apprirent la bataille de Paris, la capitulation, l'entrée des alliés, la conduite du sénat, la formation d'un gouvernement provisoire. Napoléon, étourdi de ces nouvelles, se retira à Fontainebleau, puis envoya Gourgaud aux informations. Gourgaud lui apprit, à son retour, la convention de Chevilly, entre Marmont et le prince de Schwartzemberg (5 avril 1814). Il n'y avait plus qu'à se résigner. Le même jour s'ouvrirent à Fontainebleau les

conférences relatives à l'abdication. Cet acte ne fut signé que le 11 avril, et Napoléon partit le 20. Gourgaud ne le suivit pas à l'île d'Elbe; il s'empressa au contraire de venir à Paris et d'offrir ses services au gouvernement royal. Si les Bourbons ont fait des fautes en 1814, on ne peut, du moins, sans injustice, les accuser d'avoir repoussé alors les hommes de l'empire. Ils étaient partout; ils avaient dans leurs mains l'administration et l'armée. Gourgaud, un des serviteurs personnels de Napoléon, fut aussi bien accueilli que les autres. On le nomma, pour sa part, chef d'état-major de la première division militaire, et chevalier de St-Louis. Ne sut-il rien des projets de l'île d'Elbe? Fut-il en effet aussi étonné qu'il feignit de l'être à la nouvelle du débarquement de Cannes? Bien des gens en ont douté. Ce qui est certain, c'est qu'il ne tenait pas plus aux institutions de 1814 qu'il n'avait paru tenir à celles de l'empire. A peine Napoléon fut-il de retour aux Tuileries que Gourgaud reprit auprès de lui son service habituel de premier officier d'ordonnance. Il le suivit à l'armée, et fut fait à Fleurus (le 16 juin 1815) général de brigade et aide de camp de l'empereur. Bon soldat, du reste, il soutint de son mieux, à Waterloo, la fortune croulante de l'empire; et quand tout fut désespéré, il partit avec son maître, l'accompagna jusqu'à la Malmaison, et de là à Rochefort. Chargé de porter au prince régent la lettre par laquelle Napoléon lui demandait l'hospitalité sur le sol britannique, il passa sans obstacle à travers la croisière anglaise; mais arrivé à Plymouth, il lui fut interdit de débarquer. On le conduisit à Torbay. C'est là que Napoléon, qui s'était livré à la flotte anglaise, et que la flotte anglaise transportait à Ste-Hélène, c'est là, disons-nous, que Napoléon le retrouva et le choisit pour un des compagnons de son exil. Gourgaud ne resta que deux ans à Ste-Hélène. Il se plaignait du climat; il vivait d'ailleurs en mauvaise intelligence avec quelques-uns des derniers amis de l'empereur. Il revint en Europe en 1817, et s'établit d'abord en Angleterre. Il y publia une *Relation de la bataille de Waterloo*, ouvrage rédigé à Ste-Hélène. L'année suivante, il prit sur lui d'écrire à l'empereur de Russie et à l'empereur d'Autriche, et essaya de les intéresser aux malheurs de Napoléon. Il écrivit dans le même sens à l'archiduchesse de Parme, Marie-Louise, mère du duc de Reischstadt : on ne lui répondit pas. Il fut, quelques temps après, expulsé d'Angleterre, nous ne saurions dire pourquoi. Il a prétendu que le gouvernement anglais le persécutait à cause de l'ouvrage qu'il avait publié, plus d'un an auparavant, sur l'affaire de Waterloo. L'explication est peu vraisemblable. Les Anglais ont leurs défauts, et il est bien permis de ne pas les aimer. Mais ils racontent la bataille de Waterloo à leur manière et nous laissent libres de la raconter autrement. Ils ont des écrivains pour nous répon-

dre, et ils laissent vivre en paix, au milieu d'eux, des gens qui publient des ouvrages beaucoup plus dangereux, à tous égards, qu'un récit de bataille qui, s'il tend à diminuer la gloire de leur triomphe, ne leur en ôte point le profit. Il n'en est pas moins vrai que Gourgaud fut embarqué d'une manière assez brutale et jeté sur le continent, à Cuxhaven, près de Hambourg. Il sollicita la permission de rentrer en France; elle lui fut refusée. Il engagea sa vieille mère à s'adresser à la chambre des députés pour obtenir son rappel. Le baron Pasquier, alors ministre des affaires étrangères, lui envoya enfin un passe-port. Gourgaud rentra en France le 20 mars 1821, environ un mois avant la mort de Napoléon. La restauration n'eut pas pour lui la même considération que pour le général Bertrand. Bertrand, qui avait suivi Napoléon à l'île d'Elbe et lui avait fermé les yeux à Ste-Hélène, fut, après son retour en France, réintégré dans ses grades. Il n'eût tenu qu'à lui de rentrer en activité; il ne le voulut pas, et, dans sa position, il eut raison. Quant à Gourgaud, son nom resta rayé des cadres de l'armée. Nous notons le fait en passant; nous n'avons pas à l'expliquer. Seulement, si l'on prétendait que le gouvernement royal le punissait de sa fidélité à l'empereur, nous dirions qu'on se trompe, et nous n'aurions pour le prouver qu'à rappeler l'exemple de Bertrand. Le baron Gourgaud n'avait pas, il est vrai, la modestie de Bertrand, et faisait assez grand bruit de sa fidélité. Dès 1821 il adressa une pétition à la chambre des députés, pour la prier d'inviter le gouvernement à réclamer de l'Angleterre, au nom de la France, les restes de l'empereur. Le colonel de Briquerville et le colonel Fabvier, tous deux connus par leur attachement à l'empire, signèrent avec lui cette pétition. Gourgaud ne perdait aucune occasion de se mettre en vue et de toutes les manières. Il vivait avec une femme excessivement riche, mais dont le mari était vivant, et son ancien collègue d'antichambre aux Tuileries; il lui faisait, dit-on, des scènes d'Orosmane. Il l'accompagnait à la promenade et au théâtre, toujours armé d'un poignard qu'il avait probablement trouvé dans la défroque de feu sa tante, madame Paco-Vestris. L'honorable général comte Philippe de Ségur, l'un des doyens aujourd'hui de l'Académie française, ayant publié son *Histoire de la campagne de Russie*, Gourgaud se hâta de réclamer dans les journaux contre certains passages de cette histoire, qu'il accusait d'inexactitude. Le comte de Ségur lui répondit. Gourgaud l'appela en duel et le blessa, ce qui ne prouvait rien. Il eut, quelque temps après, un démêlé plus grave encore avec sir Walter Scott, l'illustre romancier écossais. C'était en 1827; Walter Scott venait de publier sa *Vie de Napoléon*, ouvrage partial, si l'on veut, et tout empreint des passions mal éteintes des dernières guerres, mais où l'on trouve aussi des documents neufs et

d'une incontestable valeur historique. Dans cet ouvrage, Walter Scott accusait nettement le baron Gourgaud d'avoir, pendant son séjour à Ste-Hélène, trahi son maître malheureux, en révélant au gouverneur de l'île ou à ses agents les moyens que pouvait avoir Napoléon d'échapper à leur surveillance. Gourgaud crut pouvoir repousser cette imputation, en défiant sir Walter Scott ou toute autre personne de produire une lettre ou seulement, dit-il, une ligne de sa main, qui démentit ses sentiments de fidélité envers « le grand homme qui l'avait honoré de son estime et de sa familiarité, et qui lui avait continué ses bontés au delà du tombeau. » C'était mal se défendre; car on ne l'accusait pas d'avoir communiqué par écrit avec le gouvernement anglais. L'accusation reposait sur les rapports envoyés au ministère par ses propres agents à Ste-Hélène. Les pièces officielles déposées aux archives furent produites et imprimées dans les journaux anglais. Gourgaud y répondit par une brochure dans laquelle il conteste et l'autorité, et la valeur, et le sens des témoignages invoqués contre lui. Les Anglais, à l'en croire, n'ont imaginé cette accusation que pour se disculper, aux yeux du monde, des rigueurs dont ils ont usé envers le prisonnier de Ste-Hélène. Du reste, il ne nie pas quelques-uns des propos qu'on lui prête. Mais, dit-il, tout cela se réduit à des conversations sans portée, et qui ne pouvaient avoir aucun effet. Les agents anglais se sont trompés ou ont trompé sciemment leur gouvernement. Gourgaud ne voit dans leurs rapports que « des phrases tronquées, des bavardages, des absurdités, des mystifications. » Mystifications et bavardages, soit! Nous admettons, pour notre part, avec grand plaisir, ces explications. Gourgaud a voulu rire: il a mal pris son temps; il n'est ni prudent ni convenable de badiner en certains lieux avec certains hommes et sur certains sujets. Il l'avait oublié, c'est là son tort; mais, au moins, il n'a pas trahi son bienfaiteur. Ce qui nous le persuade plus encore que ses propres dénégations, c'est que le roi Louis-Philippe en était lui-même persuadé. Sans cela, il ne l'aurait certainement pas nommé en 1850 général de division et pair de France, et ne l'aurait pas attaché à sa personne en qualité d'aide de camp. Louis-Philippe ignorait sans doute certaines choses; mais un pareil trait d'ingratitude, s'il eût été vrai, il ne l'eût pas ignoré. A nos yeux, cela tranche la question. Gourgaud accompagna en 1840 le prince de Joinville à Ste-Hélène. Après la révolution de 1848 il fut nommé représentant du peuple par le département des Deux-Sèvres, mais non aux premières élections. Il n'a fait partie que de l'assemblée législative, et n'y a joué qu'un rôle obscur et énigmatique. Il votait avec la majorité; mais à quelle fraction de la majorité appartenait-il par ses opinions et ses vœux? Nous ne le savons pas. Il était colonel de la première

légion de la garde nationale de Paris. Il avait épousé en 1822 une fille du comte Rœderer. Il est mort en 1832, à 69 ans. Telle est la vie de cet homme, à qui ses relations personnelles avec l'empereur ont assuré une célébrité fort au-dessus de son mérite réel, à quelque point de vue qu'on l'envisage. Il ne manquait pas d'instruction dans son arme, il avait certainement du courage et du sang-froid; mais il n'a jamais eu l'occasion de déployer sur le champ de bataille d'autres qualités que celles qu'on exige d'un soldat. Sous ce rapport, et sous beaucoup d'autres, on peut le citer comme un échantillon assez fidèle des officiers de son âge. L'amour de la guerre, le besoin d'agir, l'envie de parvenir; un certain dévouement à leur général, qu'ils prenaient pour du patriotisme; pas d'autre conviction politique, et sur tout le reste, nullité presque complète. Gourgaud a attaché son nom à quelques publications que nous allons mentionner, bien qu'elles ne soient pas toutes, comme on le verra, d'une égale importance. On lui doit: 1° une *Relation de la campagne de 1815*, ouvrage apporté de Ste-Hélène, 1817, in-8°; 2° *Pétition à MM. les membres de la chambre des députés pour demander les restes de Napoléon Bonaparte*, 1821, in-8°; 3° *Mémoires pour servir à l'histoire de France, écrits à Ste-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon*, Paris, 1822-23, 8 vol. in-8°. Cette publication a été faite par Gourgaud de compte à demi avec le général Montholon. 4° *Napoléon et la grande armée en Russie, ou Examen critique de l'ouvrage de M. le comte Philippe de Ségur*, 1824, in-8°. La quatrième édition de cet ouvrage est de 1826, en 2 volumes in-18, et renferme des documents qui ne sont pas dans la première. 5° *Lettre de sir Walter Scott, et réponse du général Gourgaud, avec notes et pièces justificatives*, Paris, 1827, in-8°. C—ET.

GOURGEN ou GORIGÉ, fils d'Aschod III, roi des rois d'Arménie de la race des Pagratides, fut le fondateur de la dynastie des Gorigéens, qui régnèrent pendant plus de trois siècles sur une grande partie de l'Arménie orientale. Son frère Sempad II, roi d'Ani, lui céda en 982 les pays de Daschir, de Davousch, de Dsorothed, de Gaïcan, de Gaïdzen, de Khorhagerd, de Pazgerd, et beaucoup d'autres encore. Il y prit le titre de roi, et fixa sa résidence dans la ville de Lorhi. Pendant toute sa vie, Gourgen resta soumis à son frère Sempad, chef des princes pagratides, et ne s'occupa qu'à défendre ses États contre les invasions des musulmans; il mourut en 989. Son fils David lui succéda. S. M—N.

GOURGEN KHATCHIG, prince arménien de la race des Ardzrouni, était le deuxième fils d'Alpousahid Hamazasb, roi du Vasbouragan. Après la mort de ce prince, en 971, ses trois fils partagèrent ses États; et Gourgen eut le pays d'Andsevatshi, situé vers les montagnes des Kurdes, au

midi du lac de Van. Il prit le titre de roi, en reconnaissant toutefois la souveraineté de son frère aîné Sahag Aschod. En l'an 975, Gourgen rassembla ses troupes et marcha avec tous les princes de sa maison, pour se joindre à Aschod III Pagratide, roi des rois de l'Arménie, qui était campé dans le pays de Hark'ha, avec une nombreuse armée, pour résister à l'empereur Jean Zimiscès, qui menaçait de faire une invasion en Arménie. Comme l'empereur consentit à faire la paix et qu'il tourna ses armes contre les musulmans, Gourgen et tous les autres princes arméniens s'en retournèrent dans leurs États sans avoir combattu. En l'an 985, Gourgen succéda à son frère Aschod, qui mourut sans enfants, et il partagea sa souveraineté avec son autre frère Hohannès Senek'herim. L'an 1000, Gourgen et Senek'herim vinrent trouver l'empereur Basile II, qui était alors dans la partie septentrionale de l'Arménie, et se soumirent à sa puissance. L'empereur grec les traita avec distinction, les combla de présents et les renvoya dans leurs États fort contents de lui. Gourgen mourut en 1005, après avoir régné heureusement près de trente-deux ans; il laissa trois enfants en bas âge, nommés Terenig, Kakig et Aschod. Son frère Senek'herim lui succéda et gouverna tout le Vasbouragan.

S. M—N.

GOURGUES (DOMINIQUE DE), gentilhomme français, né dans le 16^e siècle à Mont-de-Marsan, d'une famille qui a fourni des magistrats aux parlements de Paris et de Bordeaux, eut le courage d'entreprendre seul de venger ses compatriotes, lâchement assassinés par les Espagnols dans la Floride (voy. LAUDONNIÈRE et RIBAUT). On assure que de Gourgues, fait prisonnier par les Espagnols durant les guerres d'Italie, avait été envoyé aux galères, et que cette humiliation lui avait inspiré contre eux une haine implacable; mais Gaillard ne parle point de cette circonstance et ne présente la détermination de Gourgues que comme l'effet de son zèle pour les intérêts du roi et l'honneur de son pays. De Gourgues ayant obtenu l'agrément de Montluc, gouverneur de Guienne, pour l'expédition qu'il méditait, vend une partie de son bien, équipe trois petits bâtiments, et s'embarque à Bordeaux le 2 août 1567. Il emmène avec lui cent arquebusiers et quatre-vingts matelots qui, au besoin, pouvaient servir de soldats. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à doubler le cap Finistère; un de ses bâtiments s'était égaré et ne le rejoignit que sur la côte de Barbarie, où avait été donné le rendez-vous. De là il fit voile pour l'Amérique; les vents contraires le forcèrent à relâcher à la Dominique, à Porto-Rico, à St-Domingue et enfin à l'île de Cuba; son journal porte que les Espagnols habitants de cette île lui refusèrent même de l'eau, qu'on prit malgré eux. Ce fut alors que de Gourgues découvrit à sa troupe le véritable but de son expédition, et la harangue qu'il prononça excita tellement l'ardeur des soldats, qu'il fut obligé de chercher

à la modérer. La flottille, à son entrée dans le canal de Bahama, fut saluée de deux coups de canon par le fort Charles, dont le commandant les crut Espagnols. De Gourgues profita de cette erreur, feignit de continuer sa route, et débarqua pendant la nuit à quelque distance du fort. Il trouva les sauvages de la Floride dans les dispositions les plus favorables pour les Français, *qu'ils n'avaient jamais cessé d'aimer pour le bon traitement qu'ils en avaient reçu*. Satorino, l'un de leurs chefs, lui donna tous les renseignements qu'il pouvait désirer sur la situation des Espagnols, lui fournit des vivres, des guides et des hommes pour l'aider dans son dessein. Depuis que par la plus noire trahison les Français avaient perdu la Floride, les Espagnols y avaient construit deux nouveaux forts. Le premier fut enlevé par escalade, et la garnison, étant sortie, fut entourée et taillée en pièces; on y trouva trois pièces d'artillerie et une coulevrine *marquée tout au long des armoiries du feu roi Henri*, dont la vue attendrit les soldats. Ces pièces servirent pour l'attaque du second fort, qui fut pris dans la même journée, veille du dimanche de *Quasimodo*, 1568. Le grand fort, le fort Charles, fut attaqué le lendemain et enlevé en aussi peu de temps que les deux premiers. L'artillerie qu'on y trouva fut transportée sur le champ à bord de la flottille française, et cette précaution la conserva; car le feu ayant été mis aux poudres par l'imprudence d'un sauvage, le fort fut presque entièrement détruit, mais sans grande perte d'hommes. Gourgues fit ensuite conduire les prisonniers à l'endroit où les Français avaient été si lâchement assassinés en pleine paix, et après leur avoir reproché cet odieux attentat, il les fit pendre aux mêmes arbres. Les Espagnols, joignant l'ironie à l'atrocité, avaient attaché aux cadavres cette inscription : *Non comme Français, mais comme hérétiques*. De Gourgues, par représailles, y mit celle-ci : *Non comme Espagnols, mais comme assassins*. Cette expédition terminée, de Gourgues se rembarqua au milieu des bénédictions des sauvages, qui lui firent promettre de revenir bientôt, et arriva à la Rochelle le 6 juin 1568, après avoir souffert beaucoup de privations pendant la traversée, qui avait duré un peu plus d'un mois. Il y fut accueilli *avec tout honneur, toute courtoisie et tout bon traitement des citoyens*; mais la cour ne vit pas favorablement cette expédition : l'ambassadeur d'Espagne demanda sa tête, et, dit Gaillard, on la lui aurait donnée s'il ne s'était pas tenu caché pendant quelque temps. Il vécut ensuite sans emploi et dans un état voisin de la misère; enfin la reine Elisabeth lui offrit, avec le consentement du roi, le commandement de la flotte qu'elle envoyait au secours de dom Antonio, roi de Portugal, et, ses préparatifs terminés, il était en chemin pour se rendre en Angleterre, lorsqu'il mourut à Tours vers 1595. *Le Voyage du capitaine de Gourgues dans la Floride* a été imprimé à la suite de celui du capitaine Laudonnière; le

tout mis en lumière par Bazanier, gentilhomme français et mathématicien, 1586, in-4°, assez rare. La traduction latine en a été insérée dans le recueil connu sous le nom de *Grands voyages* (voy. Théod. de Bry). Ce n'est qu'un extrait des deux manuscrits dont Gaillard, qui en croit de Gourgues le véritable rédacteur, a donné une analyse très-intéressante dans les *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. 4. W—s.

GOURIET (J.-B.), littérateur, né en 1774 à Paris, où il est mort vers 1835, fut d'abord professeur particulier dans une ville du département de l'Yonne. Il y composa plusieurs vaudevilles qui furent joués, mais n'eurent pas l'honneur de l'impression. De retour dans sa ville natale, Gouriet composa un grand nombre d'ouvrages d'un intérêt médiocre et aujourd'hui oubliés ou à peu près : en même temps il prenait part à la rédaction de plusieurs journaux et recueils importants. Nous nous contenterons de donner l'indication bibliographique de ses productions. Ce sont : 1° *Hymne latine au rétablissement de la religion*, avec la traduction en vers français, dédiée à monseigneur le cardinal de Belloy, Paris, 1805, broch. in-8°; 2° *Isidore et sa belle marraine*, Paris, 1805, 2 vol. in-18; 3° *Première églogue française*, précédée d'une épître à Napoléon, Paris, 1804, in-8°, pour célébrer le retour des proscrits frappés par la loi des suspects; 4° *L'Antigastronomie, ou l'homme de ville sortant de table*, poème en 4 chants, pour faire suite à la *Gastronomie*, manuscrit trouvé dans un pûte et augmenté de remarques importantes, Paris, 1806, in-18. Ginguéné a rendu un compte très-favorable de l'*Antigastronomie*, dans le *Mercur de France*; 5° *Personnages célèbres dans les rues de Paris, depuis une haute antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; 6° *les Souterrains de la roche de Baume, ou le Fantôme et les brigands*, Paris, 1811, 5 vol. in-12; 7° *Voyages du capitaine Cook dans la mer du Sud, aux deux pôles et autour du monde*, précédés des relations de Byron, Carteret et Wallis : c'est une édition réduite par Gouriet à la partie historique, accompagnée de notices, de vocabulaires, et présentant l'histoire non interrompue des îles de la mer du Sud pendant un intervalle de quarante ans, Paris, 1811, 6 vol. in-12; 8° *Il est minuit, ou le Mot de ralliement du pont des Arts*, Paris, 1816, in-18; 9° *Dissertation sur les girouettes et les marionnettes, par le bonhomme Thomas, concierge logé dans la lanterne du dôme des Invalides*, Paris, 1817, in-8°; 10° (avec Beaudouin) *Tablettes militaires, étrenues aux braves*, avec un calendrier militaire, Paris, 1818, in-18; 11° *Violette, ou le Conservateur déchiré*, poème politique et anecdotique en 4 chants, Paris, 1819, in-12; réimprimé la même année, même format; 12° *la Chaumière de Clichy, nouvelle historique dédiée aux personnes qui ont souscrit pour son rétablissement*, Paris, 1820, in-12; 13° *Voltaire en un volume*, Paris, 1821, in-12, deux éditions dans la même année. « M. Gouriet, dit M. Qué-

« rard dans la *France littéraire*, a présenté dans « ce volume, dans autant de chapitres que le classement méthodique des ouvrages de Voltaire « l'exige, une série de questions adressées à cet « homme illustre par divers personnages, auxquels « M. Gouriet lui fait répondre par des opinions « extraites de divers ouvrages de Voltaire, et en « citant chaque fois l'endroit d'où elles sont tirées. » 14° *Le Mot cher à Sophie, ou le Juste milieu*, couplets politiques, Paris, 1852, in-8° de quelques pages; 15° *Hymne à juillet; quatrième anniversaire*, Paris, 1854, in-4° de 8 pages; 16° 1715 et 1846, ou *Louis XIV et Louis-Philippe 1^{er}*, dithyrambe suivi de quelques notes, Paris, 1847, in-8°; 17° Gouriet a eu part en 1815 et 1816 à la rédaction du *Mercur de France*, à l'*Ancien Aristarque* et au *Nain rose*; en 1815, à la rédaction de l'*Indépendant*, aujourd'hui le *Constitutionnel*; en 1820, 1821 et 1822, il dirigeait les *Tablettes universelles*, dont la collection forme 7 volumes in-8°; en 1824, les *Lunes parisiennes*, dont il n'existe que deux volumes in-8°, la publication en ayant été supprimée; en 1824, 1825 et 1826, il était le directeur du *Panorama des Nouveautés parisiennes*, et ensuite de la *France nouvelle*, etc.; 18° enfin il a été l'éditeur d'une édition du *Petit Carême* et des *Pensées* de Massillon, et d'une édition latine des *Fables* de Phèdre. E. D—s.

GOURJU (PIERRE), né en 1762, était fils d'un notaire à Morestel, en Dauphiné. A l'âge de quinze ans, il entra à l'institution de l'Oratoire, et fut à dix-sept ans admis dans cette société. Il fut d'abord préfet des classes à Lyon, ensuite professeur à Effiat et dans d'autres maisons; enfin il occupa au collège de Lyon les chaires de physique et de philosophie, qu'il garda jusqu'à la clôture de la maison en 1792; mais il continua de se livrer à l'enseignement jusqu'au moment où les circonstances le contraignirent à se cacher. Après le règne de la terreur, il revint à Lyon et donnait chez lui des leçons de mathématiques, de littérature et de philosophie. La fondation de l'université, en 1810, détruisit son établissement; mais en même temps il fut nommé professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres à l'Académie de Lyon. Il a conservé ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 5 avril 1814. Il a laissé en manuscrit des cahiers de physique, une rhétorique, une logique, et enfin un ouvrage qui a été publié sous ce titre : *la Philosophie du dix-huitième siècle dévoilée par elle-même, ouvrage adressé aux pères de famille et aux instituteurs chrétiens, et suivi d'observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les Pensées de Pascal*, Lyon, 1816, 2 vol. in-8°, avec un portrait (peu ressemblant) de l'auteur. Ce livre fait honneur à la piété de Gourju; mais la fiction de l'apparition de Voltaire à l'auteur du *Citateur* est au moins froide : il en est de même de la prétendue assemblée des philosophes, et l'auteur ne paraît pas en général avoir atteint son but d'y tourner l'impie en ridi-

cule. La gravité de Gourju était peut-être un obstacle à ce qu'il réussit dans le genre ironique : du moins a-t-il fait preuve de talent dans le genre sérieux ; le morceau qu'il a mis à la tête des *Réflexions sur les Pensées de Pascal*, toute cette dissertation sur le sentiment moral, prouve le mérite littéraire non moins que l'élévation du caractère de l'auteur. Z.

GOURLIN (PIERRE-ÉTIENNE), théologien appellant, naquit à Paris le 26 décembre 1695, et fit ses études au collège de Ste-Barbe, où il prit l'esprit qui y régnait alors. Reçu bachelier en théologie en 1718, et ordonné prêtre en 1721, il se consacra quelque temps au ministère ecclésiastique, et fut vicaire à St-Benoît. Mais ayant été interdit à cause de son appel après la mort du cardinal de Noailles, il quitta cette place et n'en devint que plus utile au parti qu'il avait embrassé. Boursier, dont il était l'élève et l'ami, commençait à vieillir ; et ce docteur avait besoin d'un successeur dans le rôle qu'il avait joué si longtemps d'organe et de défenseur des appelants. Il jeta les yeux sur Gourlin pour le remplacer. Le premier ouvrage de celui-ci fut un *Mémoire*, publié en 1752 sous le nom des curés de Sens, contre une instruction pastorale de M. Languet, leur archevêque. C'était alors l'usage d'exciter le second ordre contre les premiers pasteurs. Ce *Mémoire* fut suivi d'un second beaucoup plus étendu, et dont les quatorze articles parurent successivement de 1742 à 1755. Ce *Mémoire* était dirigé contre le catéchisme du prélat, et en général contre son enseignement ; et on l'y traduisait comme un novateur qui bouleversait toute la doctrine de l'Eglise. L'*Instruction pastorale sur la justice chrétienne*, publiée en 1749 sous le nom de M. de Rastignac, archevêque de Tours, était aussi de Gourlin. Nul ouvrage n'a eu plus de vogue dans le parti, et n'a été répandu avec plus de soin. La mort de Boursier, rendant le zèle de son disciple plus nécessaire, le rendit aussi plus actif ; et Gourlin publia successivement les *Additions aux nouvelles ecclésiastiques* pour 1750 et 1755, réimprimées sous ce titre : *Les appelants justifiés*, 1 vol. in-12 ; des *Observations sur la thèse de l'abbé de Prades*, 1 vol. in-12 ; cinq *Lettres d'un théologien aux éditeurs des œuvres posthumes de Petitpied*, 1756, 2 vol. in-12, relatives à une dispute entre ce docteur et les autres appelants ; *Examen des Réflexions sur la foi, adressées à M. l'archevêque de Paris*, 1762, 1 vol. in-12, contre la doctrine de Berruyer ; deux *Lettres à un duc et pair sur l'instruction pastorale de l'archevêque de Paris, en faveur des jésuites*, en 1765, 1 vol. in-12 ; *Lettres d'un théologien à un évêque, député à l'assemblée de 1765* ; *Requête d'un grand nombre de fidèles* contre les actes de cette assemblée, etc., etc. Outre ces écrits, Gourlin en composa beaucoup d'autres pour M. de Fitz-James, évêque de Soissons, dont il était le théologien. Il est auteur du long *Mandement et instruction pastorale* publié par ce prélat

en 1760, en 2 volumes in-4° et 7 volumes in-12, contre la doctrine de Hardouin et de Berruyer, où les erreurs de ces deux jésuites sont réfutées avec une exagération minutieuse. On croit que Gourlin rédigea également les *Instructions sur les dimanches et les fêtes*, 5 vol. in-12, que le même évêque fit paraître avec son catéchisme et son rituel ; et peut-être que Gourlin eut aussi part à ces derniers. C'est lui qui fournit encore à M. de Fitz-James son *Ordonnance et instruction pastorale sur les assertions des jésuites* en 1762. La manière dont il y parlait des jésuites et de quelques autres objets fit beaucoup de bruit, et la démarche de l'évêque fut hautement désapprouvée. Clément XIII s'en plaignit au roi par un bref du 13 avril 1763, accompagné d'un décret de l'inquisition du même jour qui condamnait l'instruction. Mais le parlement se hâta de venir au secours d'un évêque qui entraînait dans ses vues ; et le décret fut supprimé à Paris, à Toulouse, à Rouen et à Rennes. On sévit aussi contre des lettres par lesquelles les évêques de Langres et de St-Pons (de Montmorin et de Guenet) avaient cherché à atténuer le mauvais effet de l'instruction. Un écrit publié dans le même sens par M. de Montesquiou, évêque de Sarlat, ne fut pas mieux traité par les magistrats. En général, les évêques et le clergé se montrèrent fort mécontents de l'éclat qu'avait fait M. de Fitz-James. Ce fut à cette occasion que l'abbé Legros publia son *Mémoire pour prouver que l'évêque de Soissons a passé les bornes de l'enseignement épiscopal*. Le roi, instruit des plaintes et des réclamations du clergé, chargea quatre évêques d'examiner l'instruction. Ces évêques étaient MM. de la Roche-Aymon, de Montazet, Dillon et de Jarente. Gourlin leur adressa, au nom de M. de Fitz-James, deux mémoires en sa faveur. Mais la politique du ministère servit encore mieux le prélat que les arguments de son théologien. On n'avait garde d'inquiéter un ennemi des jésuites, dans le temps où tout était conjuré contre eux. Les quatre examinateurs firent, dit-on, un rapport favorable à l'évêque de Soissons, et le roi le disculpa dans sa réponse au pape. Les détails de cette affaire se trouvent dans un recueil intitulé *Oeuvres posthumes de M. de Fitz-James*, 1769, 2 vol. in-12, dont Gourlin fut l'éditeur ; il y joignit un *Supplément* l'année suivante. La plupart des écrits qui s'y trouvent sont plus de l'éditeur que de l'évêque. L'infatigable Gourlin eut encore le secret de faire adopter ses écrits par un autre prélat, M. de Beaufort, évêque d'Alais. Il composa pour lui une *Ordonnance et instruction pastorale contre les assertions*, qui parut en 1764 ; et il tint la plume dans les différends que cette pièce attira à l'évêque d'Alais, soit de la part de M. de Brancas, archevêque d'Aix, soit de la part de l'assemblée du clergé de 1765 ; car le clergé se déclara encore plus fortement contre M. de Beaufort que contre M. de Fitz-James, et le premier essaya plusieurs mortifications qui

auraient dû être sensibles à un homme jaloux de l'estime et de l'affection de ses collègues. On ne peut s'empêcher de plaindre la faiblesse de ces prélats qui se laissaient entraîner dans de fausses démarches, par une confiance aveugle dans un théologien qui devait leur être fort suspect. Depuis qu'il n'eut plus d'évêques à diriger, Gourlin composa l'*Institution et instruction chrétienne*, dédiée à la reine des Deux-Siciles, Naples, 1776, 3 vol. in-12. Il s'est fait depuis plusieurs éditions de ce livre, et on le connaît sous le nom de *Catéchisme de Naples*. Il y a de bonnes choses dans cet ouvrage, où l'on retrouve cependant les maximes et le langage des appelants sur plusieurs points. Gourlin fut éditeur du *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances*, par Roche, 1759, 2 vol. Il eut part à la plus grande partie des écrits des appelants, pendant les trente dernières années de sa vie. Il était l'oracle de ce parti, et présidait à la rédaction des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il s'y chargeait principalement de ce qui regardait la théologie, et fournit entre autres les feuilles des 25 avril 1770, 10, 17, 24 avril et 1^{er} mai 1771, à l'occasion des *Notes sur un recueil de thèses* (voy. LEGRAND). Gourlin étant tombé malade, les sacrements lui furent refusés; et il ne les reçut qu'en vertu d'un arrêt du parlement. Il mourut à Paris le 15 avril 1775, laissant un testament où il renouvelait son appel, et protestait de sa vénération pour les miracles du diacre Paris. Il y chargeait l'abbé Pelvert de recevoir et de publier un traité de la grâce, qu'il n'avait pas eu le temps d'achever, et qui parut en 1781, sous ce titre : *Tractatus de gratia Christi salvatoris ac prædestinatione sanctorum*, 5 vol. in-4^o d'environ 900 pages chacun. On voit combien Gourlin était fécond. Cette excessive abondance et la nature des sujets qu'il avait embrassés n'ont pas contribué à faire vivre ses écrits. P—C—T.

GOURMELEN (ÉTIENNE), médecin, fit ses premières études dans le pays de Cornouailles, en basse Bretagne, sa patrie. Les succès qu'il y obtint, et surtout un goût fortement prononcé pour les sciences physiques, le déterminèrent à embrasser l'étude de la médecine contre le vœu de ses parents. Malgré les conseils et les représentations de sa famille, dont la modique fortune était peu propre à favoriser une semblable entreprise, le jeune Gourmelen se rendit à Paris avec très-peu d'argent; mais il y apportait une éducation soignée, une extrême ardeur pour l'étude, l'amour du travail et le besoin de se distinguer. Il se livra avec une constance et une assiduité peu communes à l'étude des meilleurs auteurs anciens et modernes; et après avoir paru avec éclat dans tous ses actes, il fut reçu docteur le 5 mars 1561. Devenu professeur en 1567, le grand concours d'auditeurs que ses leçons sur Hippocrate et Galien lui attirèrent dès le début de son professorat lui acquit bientôt beaucoup de réputation. Il fut élu

XVII.

doyen de la faculté en 1574, et fut confirmé dans cette charge en 1575. Le titre de docteur ne l'empêcha pas de s'appliquer à la chirurgie; il fit même une étude spéciale de cet art, alors presque entièrement plongé dans la barbarie, et remplaça Akakia, en 1578, à la chaire de chirurgie du Collège royal. Le zèle et la philanthropie dont il donna des preuves pendant la peste qui ravagea Paris en 1580 lui méritèrent l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens, comme il avait déjà obtenu celles des savants par ses travaux et par ses ouvrages. 1^o Son *Synopsis chirurgiæ libri sex*, Paris, 1566, in-8^o, accueilli avec empressement, fut traduit en français par Malezieux, Paris, 1571, in-8^o; et par Courtin, sous le titre de *Guide des chirurgiens*, Paris, 1654; 2^o *Hippocratis libellus de alimento in latinum versus et commentariis illustratus*, Paris, 1572, in-8^o. Ce livre avait servi de texte aux leçons de l'auteur trois ans auparavant. 3^o *Chirurgiæ artis ex Hippocratis et veterum decretis ad rationis normam reductæ, libri tres*, Paris, 1580, in-8^o. D'après la préface de cet ouvrage, Gourmelen l'aurait composé après avoir comparé tout ce qui avait été écrit sur la chirurgie depuis le milieu du treizième siècle avec ce qu'il avait remarqué sur le même sujet dans les ouvrages d'Aristote, d'Hippocrate et autres anciens. On y trouve plusieurs faits curieux sur l'histoire de la chirurgie de Paris; il forme le 5^e volume de la médecine de Pardoux, Paris, 1659; 4^o *Avertissement et conseils à MM. de Paris, tant pour se préserver de la peste, comme aussi pour nettoyer la ville et les maisons qui ont été infectées*, Paris, 1581, in-8^o. Gourmelen publia ce livre à l'occasion de la peste qui désola Paris en 1581, suivant l'histoire de cette ville, mais que de Thou rapporte à l'année 1575, sous le décanat de l'auteur. Il attribue cette maladie à la colère divine; mais il indique les mesures de police les plus sages pour prévenir et arrêter la contagion, et il expose les règles d'hygiène les plus salutaires sur la manière de vivre et de se conduire pour se préserver de la maladie; 5^o *Réponse à l'Apologie*, qui est contre lui, dans les œuvres d'Amb. Paré (publiée sous le nom d'un de ses élèves, B. Comparat, de Carcassonne). Gourmelen avait entrepris, en outre, un grand ouvrage sur la pharmacie, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque de Paris, sous le n^o 6879; mais sa mort, survenue à Paris en 1594, ou selon Eloy à Melun en 1595, ne lui permit pas de le mettre au jour. CH—T.

GOURMOND (GILLES), célèbre imprimeur, vivait à Paris sur la fin du 15^e siècle. Nous croyons qu'il faut placer l'époque de sa mort vers 1528. C'est à ses presses que la capitale de la France doit ses premières éditions des livres grecs et hébreux (1). Les *Sentences ou Apophthegmes des sept Sages de la Grèce*; les *Vers dorés de Pythagore*; le *Poème moral*

(1) On doit également en faire honneur à François Tissard d'Amboise, qui l'aida de ses fonds et de son industrie.

de *Phorylide* ; les *Vers de la Sibylle d'Érythrée* sur le dernier jour du monde, et différents autres opuscules grecs, précédés d'un alphabet de cette langue, le tout formant un volume in-4^o, parurent en 1507, et commencèrent la réputation de Gourmond ; le succès de cet ouvrage encouragea tellement l'éditeur, qu'il fit paraître successivement la *Grammaire de Chrysoloras*, 1507, in-4^o ; *Hesiodi opera et dies*, 1507, in-4^o ; une *Grammaire hébraïque*, 1508 ; in-4^o. Ces diverses publications, toujours accueillies avec bienveillance de la part du public, furent bientôt suivies des *Idylles de Théocrite* et de quelques ouvrages de Lucien. Parmi les livres classiques sortis des presses de Gourmond, les bibliographes recherchent particulièrement la *Gnomologie* et le *Lexicon d'Alde*, 1512 ; la *Grammaire grecque de Théodore de Gaza*, 1516 ; et la seconde édition de celle de *Chrysoloras*, publiée en 1511. Toutes les éditions de cet imprimeur portent son nom de *Gilles* ou *Egidius Gourmond* ; quelques-unes sont empreintes, au frontispice, de trois couronnes, avec un verset des Psaumes en hébreu. Sa devise ordinaire était :

Tost ou tard, près ou loing,
A le fort du faible besoin.

G. F—R.

GOURNAY (MARIE LE JARS DE), femme célèbre par son esprit, naquit à Paris vers la fin de 1566. Son père était trésorier de la maison du roi et capitaine de plusieurs châteaux. Elle le perdit étant encore fort jeune, et se retira alors avec sa mère au village de Gournay. Obligée de se suffire à elle-même dans cette solitude, elle apprit d'abord le latin sans autre secours que celui de quelques traductions françaises ; mais elle éprouva plus de difficultés à apprendre le grec de la même manière, et finit bientôt par y renoncer tout à fait. A dix-huit ans les *Essais* de Montaigne lui tombèrent entre les mains ; et la lecture de cet ouvrage la transporta « d'une admiration « telle, que peu s'en fallut qu'on ne la regardât « comme une visionnaire. » Quelque temps après elle vit à Paris l'auteur des *Essais* ; et Montaigne conçut à son tour une si vive affection pour mademoiselle de Gournay, qu'il lui offrit le titre de sa *fille d'alliance*, qu'elle accepta avec beaucoup d'empressement. Il en jugeait dès lors très-favorablement. « Si l'adolescence peut donner pré-
« sage, disait-il, cette âme sera quelque jour « capable des plus belles choses. » Depuis cet instant, Montaigne chercha toutes les occasions de voir sa *fille*, et il passa même plusieurs mois avec elle à Gournay. Elle pleura amèrement la mort de ce second père, à qui elle croyait « n'avoir « pas moins d'obligations qu'au premier ; » et en 1594 elle se rendit à Bordeaux, malgré les dangers que courait une personne de son sexe à voyager dans un temps où les chemins étaient couverts de soldats indisciplinés. Son but n'était pas seulement de visiter la veuve et la fille de Montaigne, mais aussi de recueillir les renseigne-

nements nécessaires pour une nouvelle édition des *Essais*. Après la mort de sa mère elle revint à Paris, y vécut dans l'intimité des personnes les plus distinguées par leur esprit ou leur naissance, et s'appliqua à la composition de plusieurs ouvrages. Elle mourut le 15 juillet 1643, à 79 ans, et fut inhumée à St-Eustache. Elle légua par son testament sa bibliothèque à Lamoignon le Vayer ; elle était en commerce de lettres avec un grand nombre de savants français et étrangers, qui l'ont comblée d'éloges. Baudius la nommait la *Sirène française*, la *dixième Muse* : « Cette bonne fille, « dit l'abbé de Marolles, avait l'âme candide et « généreuse ; sa beauté était plus de l'esprit que « du corps, et elle savait force choses qui ne sont « pas ordinaires aux femmes. » Dans sa jeunesse elle s'était occupée de la recherche de la pierre philosophale, et y avait dépensé des sommes assez considérables ; mais on a beaucoup exagéré en disant que cette folie lui avait coûté cinquante mille écus. Elle n'eut jamais qu'une fortune assez médiocre, dont la plus grande partie consistait en rentes assez mal payées ; ce qui l'obligea de vendre une portion de son patrimoine. Dans la suite elle obtint de la cour une petite pension qu'elle ne voulut pas laisser augmenter, parce qu'on y mettait la condition qu'elle aurait un carrosse. Elle prit parti mal à propos dans une querelle pour le P. Coton (1), et les adversaires du jésuite l'en firent repentir. Les principaux membres de l'Académie française s'assemblaient souvent chez elle, et lorsqu'ils eurent annoncé leur projet de retrancher de la langue un grand nombre de mots vieillis, elle en prit la défense avec beaucoup de chaleur, ce qui engagea Ménage à la placer dans sa *Requête des Dictionnaires*. Mademoiselle de Gournay s'était acquittée, depuis 1595, de sa promesse de publier une édition complète des *Essais* de Montaigne ; mais elle en donna une seconde bien supérieure, Paris, Camusat, 1653, in-fol. Cette édition, dédiée au cardinal de Richelieu, est augmentée d'une préface curieuse et de la traduction des passages grecs, latins et italiens, elle avait cherché longtemps un imprimeur qui voulût s'en charger : toutes leurs conditions lui semblaient trop dures, et elle se vit obligée de recourir « à la générosité de quel-
« ques grands seigneurs, qui empêchèrent que son « zèle ne restât inutile » (voy. MONTAIGNE). On a en outre de mademoiselle de Gournay : 1^o le *Promenoir de M. de Montaigne, par sa fille d'alliance*, Paris, 1594, in-12 ; 1599, même format. Elle intitula cet ouvrage le *Promenoir*, parce qu'elle avait raconté à Montaigne, dans une promenade, l'histoire qui y est contenue. On trouve à la suite la *Traduction en vers du second livre de l'Énéide* et

(1) Elle publia, pour le P. Coton, l'*Adieu de l'ami du roi pour la défense des P. jésuites*, Lyon, 1610, in-8^o ; livre si rare qu'il a été également inconnu à Bayle et à Jolly. On lui répondit dans un libelle intitulé *Remerciement des beurrières*, Niort, 1610, et par l'*Anti-Gournay*, dont Baillet n'indique ni la date ni le format.

le Bouquet poétique, ou Mélange de vers; 2^o *Version de quelques pièces de Virgile, Tacite et Salluste*, Paris, 1619, 1625, in-8^o, avec un *Discours* pour la défense de la poésie; 3^o *l'Égalité des hommes et des femmes*, Paris, 1624, in-8^o; 4^o *l'Ombre de la demoiselle de Gournay*, Paris, 1626, in-8^o. C'est le recueil de ses œuvres; elle en donna une édition plus ample sous ce titre : *les Avis et les présents de la demoiselle de Gournay*, Paris, 1655 ou 1641, in-4^o. La première partie renferme quelques morceaux de morale et des pièces sur la langue française, qui n'avaient point encore paru. Dans la préface elle défendit à toute personne de rien changer à son livre, à peine d'être tenu pour violeur d'un sépulcre innocent, et déclara qu'elle supprimait tout ce qu'elle pouvait avoir écrit auparavant, à part la *Préface des Essais*, si elle n'avait le loisir de le corriger avant de mourir. On peut consulter pour plus de détails sa *Vie* écrite par elle-même et imprimée à la fin de ses *Œuvres*; le *Dictionnaire* de Bayle et les *Remarques* de Jolly; les *Mémoires* de Nicéron, t. 16; l'*Histoire littéraire* de l'abbé Lambert, t. 3; le *Parnasse français*, etc. On trouvera dans le *Menagiana* des anecdotes sur mademoiselle de Gournay, mais si peu vraisemblables, qu'on se serait reproché d'en allonger cet article. En 1855, M. L. Feugère a publié une *Étude* sur la vie et les ouvrages de mademoiselle de Gournay, Paris, in-8^o. W—s.

GOURNÉ (PIERRE-MATHIAS DE), géographe, né à Dieppe en 1702, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu du prieuré de Notre-Dame de Taverny, et passa sa vie à rédiger ses ouvrages ou à répondre aux critiques dont ils étaient l'objet. On conjecture qu'il mourut vers 1770. On a de lui : 1^o *Dissertation sur le choix des cartes de géographie*, Paris, 1757, 1740, in-12; 2^o *le Géographe méthodique, ou Introduction à la géographie ancienne et moderne*, ibid., 1741 et 1742, 2 vol. in-12, avec cartes. L'*Essai sur l'histoire de la géographie*, qu'on y trouve joint, est de Querlon. Cet ouvrage fut vivement critiqué par l'abbé Valart, et surtout par Desfontaines. Gourné lui répondit par une *Lettre sur la géographie*, 1745, in-12; et cette pièce ayant fourni au journaliste le sujet de nouvelles plaisanteries, Gourné présenta une *Requête au chancelier* pour demander la suppression de ses feuilles. 3^o *Description géographique des royaumes d'Espagne et de Portugal*, ibid., 1745, in-12; 4^o *Description géographique des provinces intérieures de la France*, ibid., 1744, in-12; 5^o *Table de la France ancienne et moderne*, ibid., 1752, feuille in-fol. Elle a été critiquée dans le *journal de Verdun*, mai 1752. 6^o *Prospectus d'une histoire synoptique du royaume et de la maison de France*, ibid., 1751, in-8^o. On en trouvera un extrait dans le même journal, août 1751. 7^o *Petit atlas stéréographique et géographique*; 8^o *Lettres* (au nombre de trois) *à un seigneur de la cour, ou Observations iréniques sur la science métallique et le style lapidaire, et en particulier sur les deux in-*

scriptions proposées et actuellement tracées sur le plâtre à la place de Louis le Bien-aimé, ibid., 1765, in-8^o. Cet ouvrage, imprimé à un petit nombre d'exemplaires, fut distribué par l'auteur à ses amis. W—s.

GOUROFF (A-JEUDY DUGOUR, plus connu sous le nom de) naquit en 1766 à Clermont-Ferrand. Il fut d'abord professeur au collège de la Flèche, puis libraire; mais n'ayant point réussi à Paris, il sollicita une place en Russie et fut nommé professeur et bibliothécaire à Kharkhoff. En 1812, il fut naturalisé Russe, et il devint conseiller d'État, directeur de l'université de St-Petersbourg. Il est mort vers 1840. Il a publié : 1^o *Histoire publique et secrète de Henri IV, roi de France et de Navarre*, Paris, 1790, in-8^o; 2^o *Coup d'œil sur l'histoire de France, pour servir d'introduction à la géographie de la France*, Paris, 1791, in-8^o; 3^o *Géographie de la France, d'après la nouvelle division en 85 départements*, Paris, 1791, in-8^o; 4^o *Nouvelle rhétorique française à l'usage des jeunes demoiselles*, Angers et Paris, 1792, in-12; 5^o *Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, 1795, 2 vol. in-12; 6^o *Critique et défense de l'histoire, discours prononcé à l'université de Kharkhoff en 1807*, Kharkhoff, 1807, in-4^o; 7^o *Des révolutions opérées dans l'état social au 15^e siècle*, Kharkhoff, 1809, in-4^o; 8^o *De la civilisation des Tartares Nogais dans le midi de la Russie européenne*, Kharkhoff, 1816, in-8^o; 9^o *Mémoire sur l'état actuel de l'hôpital impérial des pauvres malades à St-Petersbourg*, St-Petersbourg, 1817, in-8^o; 10^o *De la direction donnée à l'enseignement dans les universités*, St-Petersbourg, 1825, in-8^o; 11^o *De l'influence des lumières sur la condition des peuples*, St-Petersbourg, 1826, in-8^o; 12^o *Du rapport des lettres avec la morale*, St-Petersbourg, 1828, in-8^o; 13^o *Essai sur l'histoire des enfants trouvés, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, servant d'introduction aux Recherches sur les enfants trouvés et les enfants illégitimes en Russie et dans le reste de l'Europe*, Paris, 1829, in-8^o; 14^o *Recherches sur les enfants trouvés et les enfants illégitimes en Russie, dans le reste de l'Europe, en Asie et en Amérique, précédées d'un Essai sur l'histoire des enfants trouvés depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, 1859, in-8^o. Z.

GOURRAIGNE (HUGUES), médecin, né en Gascogne, reçut le bonnet de docteur à Montpellier, devint professeur à la faculté de médecine de la même ville, et y mourut en 1755. Le grand nombre de dissertations qu'il fit soutenir dans les écoles sur différents points de doctrine fort intéressants lui acquirent pendant sa vie beaucoup de réputation par leur ton piquant et paradoxal; mais sa gloire n'a pas été plus durable que le mérite éphémère des productions sur lesquelles elle était fondée. 1^o Sa dissertation *De respiratione*, Montpellier, 1729, in-4^o, a pour principal objet de prouver que la poitrine se dilate d'une manière passive par l'action de l'air pendant l'inspiration. 2^o *Réponse au Journal des sa-*

rants sur la respiration, *ibid.*, 1730, in-4° : c'est un mémoire dans lequel l'auteur défend contre les critiques les opinions avancées dans la précédente dissertation. 5° *Tractatus de febribus, juxta circulationis leges*, *ibid.*, 1750, 1755, in-12; 4° *Dissertationes medico-chirurgicae, juxta circulationis leges*, *ibid.*, 1751, in-8°. La première de ces dissertations traite des tumeurs en général, de leurs causes, de leur nature et de leurs différences; la seconde et dernière a pour objet les tumeurs en particulier et leur traitement. 5° *De ferri usu et abusu in medicina*, *ibid.*, 1756, in-8°; 6° *De natura et causis fluiditatis naturalis et deperditæ, ubi de diluentibus et emollientibus, de lacticis natura et usibus in medicina*, *ibid.*, 1741, in-4°. La nature du sang, les causes de sa fluidité, les médicaments délayants et émollients, la nature et l'usage médical du lait, sont les objets dont traite cette dissertation; mais on n'y trouve guère que des idées générales, plus ou moins vagues et quelquefois même hypothétiques. 7° *De sanguinis missione*. Peu satisfait des théories de Bellini, Silva, Martin, Trailes, etc., sur la saignée, l'auteur cherche à les combattre par des raisonnements qui ne sont pas toujours solides, et par des hypothèses qui n'ont pas plus de réalité que celles qu'il cherche à renverser. 8° *Pathologiae conspectus*, Nîmes, 1745, in-8°. Gourraigne ne considère, dans cette dissertation, que les maladies internes. 9° *Physiologiae conspectus*, Montpellier, 1745, in-8°; 10° *Questiones medicæ pro regia cathedra vacante Montpelii*. Ces questions, proposées par les plus célèbres médecins de Montpellier, ont pour objet l'influence de l'imagination des mères sur le fœtus. L'auteur soutient qu'elle n'est pas la cause des monstruosités qu'on lui attribue vulgairement.

CH—T.

GOURVILLE (JEAN HÉRAULD, sieur DE), habile financier et homme aimable, qui sut se faire pardonner une grande fortune rapidement acquise, naquit à la Rochefoucauld le 11 juillet 1625. Sa mère, restée veuve de bonne heure, lui fit apprendre à écrire et l'envoya chez un procureur d'Angoulême, où il prit quelque idée des affaires. L'auteur des *Maximes* fut frappé de l'intelligence de ce jeune homme, le prit pour son secrétaire et l'emmena avec lui en Flandre. Pendant la guerre de la Fronde, il fut très-utile au duc de la Rochefoucauld et au prince de Condé, dont il avait épousé les intérêts avec un dévouement qui l'exposa à de grands dangers. On apprend par ses *Mémoires* que tous les moyens lui étaient bons pour procurer de l'argent au prince. Une fois il vola celui d'une recette, et dans une autre occasion il rançonna un directeur des postes. Ces sortes de violences sont assez communes dans les troubles civils, et d'ailleurs il eut soin de réparer les dommages qu'il avait causés. Lorsque le duc de la Rochefoucauld, fatigué d'une vie pleine d'agitations, songea à se réconcilier avec la cour, Gourville fut chargé de

négoier son accommodement; et il montra dans cette affaire délicate tant de prudence et d'habileté, que le cardinal Mazarin jugea que personne ne serait plus propre à déterminer le prince de Conti, maître de Bordeaux, à demander une paix qu'on n'osait pas lui offrir. Le succès de cette nouvelle négociation fit un honneur infini à Gourville. Nommé peu de temps après intendant des vivres à l'armée de Catalogne, il revint à Paris à la fin de la campagne de 1655; mais le cardinal, craignant qu'il n'y eût été envoyé par le prince de Conti pour renouer quelques intrigues, le fit mettre à la Bastille. Il en sortit au bout de six mois et détruisit si bien les préventions qu'on avait données contre lui au cardinal, que le ministre s'employa près du surintendant Fouquet, pour lui faire obtenir la recette générale des tailles en Guyenne. Elle lui valut des bénéfices énormes; et comme il fit en même temps des gains immenses au jeu, il se trouva maître en quelques années d'une fortune de plus de quinze cent mille francs. La disgrâce de Fouquet entraîna celle de tous les traitants (c'est ainsi qu'on nommait les gens de finances); mais Gourville, moins occupé de lui-même que de son bienfaiteur, s'empressa de porter à madame Fouquet cent mille francs « pour gagner quelques juges, si on « pouvait y parvenir; » et, dans la suite, il y joignit le don d'une somme plus considérable, pour aider à l'établissement du fils de cette dame, le comte de Vaux (1). Cependant les amis de Gourville lui ayant fait apercevoir qu'il n'était plus en sûreté à Paris, il mit quelque ordre dans ses affaires (2), puis il s'enfuit secrètement en Hollande et passa ensuite en Angleterre, où il fut très-bien accueilli par St-Évremond, Hamilton, Buckingham et d'autres seigneurs qu'il avait connus à la cour de France. Après un séjour de six semaines à Londres, il revint à Bruxelles, y loua un bel hôtel et donna des fêtes qui attirèrent les personnages les plus distingués. Il se rendit à Bréda, en 1666, pendant la tenue du congrès, et profita de son crédit sur l'esprit des princes de Brunswick et de Hanovre pour les déterminer à se prononcer en faveur de la France. Le roi en fut informé et autorisa son ministre à accréditer Gourville près du duc de Brunswick, dans le temps même que Colbert le faisait condamner comme concussionnaire : « Ainsi, dit-il, voilà mon pro-

(1) Nous avons dit à l'article FOUQUET, d'après des autorités respectables, que le surintendant termina ses jours au château de Pignerol. Cependant Gourville, dans ses *Mémoires*, dit qu'il recouvra sa liberté, et qu'il lui écrivit pour le remercier de la manière dont il en avait usé avec son épouse. Ainsi on ne peut plus douter que Louis XIV n'ait pardonné à son malheureux surintendant; mais il est très-remarquable qu'un fait de cette nature ait été assez peu connu pour devenir le sujet d'un problème historique.

(2) « Tout le monde sait, dit Voltaire, que Gourville ayant « confié une partie de son bien à mademoiselle de Lenclos et « une autre partie à un homme qui passait pour dévot, le dévot « garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu « scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché. » Cette anecdote est le fond de la comédie de Voltaire intitulée *le Dépositaire*.

« cès fait et parfait à Paris, et je me trouve plé-
 « nipotentiaire du roi en Allemagne. » Il justifia
 pleinement la confiance dont on l'avait honoré,
 et demanda, pour toute récompense, son rappel.
 Le roi n'ayant rien voulu décider à cet égard,
 Gourville revint secrètement à Paris en 1668, et,
 par l'entremise du prince de Condé, obtint une
 audience de Colbert, qui le reçut durement et
 fixa le prix de sa grâce à huit cent mille francs,
 mais le réduisit ensuite à six cent mille francs.
 Vainement protesta-t-il qu'il ne possédait pas cette
 somme : le ministre fut inflexible ; et Gourville,
 nommé intendant du prince de Condé, se rendit
 à Madrid pour y réclamer les sommes dues au
 prince. Il réussit dans cette affaire aussi bien
 que les circonstances pouvaient le permettre. A
 son retour, s'étant fait rendre compte de l'état
 des dettes, il en paya une partie avec l'argent
 qu'il avait rapporté, et prit des termes pour le
 reste ; de manière que le prince, débarrassé de
 ses créanciers, put continuer les embellisse-
 ments qu'il projetait à Chantilly, et rien ne pou-
 vait lui être plus agréable. Le voyage de Gour-
 ville en Espagne n'avait pas été non plus inutile
 à la France : en partant il avait reçu des instruc-
 tions de Lyonne, et il les avait suivies si exac-
 tement, que le ministre avoua lui devoir la
 connaissance la plus parfaite de ce royaume.
 En 1681, Louis XIV renvoya Gourville en Alle-
 magne, avec la commission de rompre l'assemblée
 des princes à Humelink ; ce ne fut qu'à son
 retour qu'il obtint enfin des lettres de grâce :
 l'enregistrement ne s'en fit pas sans de grandes
 difficultés ; mais la justice et la bonté du roi
 l'emportèrent. Gourville passa les dernières an-
 nées de sa vie dans une situation tranquille, au
 milieu d'amis dont il faisait les délices, et parmi
 lesquels on comptait Boileau, Guilleragues, mes-
 dames de Sévigné, de Thianges et de Coulanges.
 Madame de Sévigné a peint à sa manière, d'un
 seul trait et avec une délicatesse parfaite, son
 attachement pour le duc de la Rochefoucauld.
 « Jamais homme, dit-elle, n'a été si bien pleuré :
 « Gourville a couronné tous ses fidèles services
 « dans cette occasion ; il est estimable et ado-
 « rable, par ce côté de son cœur, au delà de ce
 « que j'ai jamais vu ; il faut m'en croire. » Re-
 tenu dans sa chambre par une douleur à la jambe,
 il forma le projet de rédiger ses mémoires et
 l'exécuta en quatre mois et demi. Il donne, en
 les terminant, des détails sur sa vie intérieure,
 qui le font bien connaître et qui mettent à même
 d'apprécier sa philosophie douce et humaine.
 « Au commencement de chaque année, dit-il, je
 « souhaite pouvoir manger des fraises ; quand
 « elles sont passées, j'aspire aux pêches, et cela
 « durera autant qu'il plaira à Dieu. » Il mourut à
 Paris en 1705, à l'âge de 78 ans. Il avait fondé,
 à la Rochefoucauld, un hospice pour les malades ;
 et par son testament il légua des sommes consi-
 dérables aux pauvres de cette ville. Ses *Mémoires*,

*contenant les affaires auxquelles il a été employé par
 la cour depuis 1642 jusqu'en 1678*, ont été publiés
 par mademoiselle de la Bussière, Paris, 1724, 1781,
 2 vol. in-12, et reproduits dans la collection de
 Michaud et Poujoulat, 1855, t. 5, 2^e série. Le
 style en est diffus et peu correct ; mais on y
 trouve un grand nombre d'anecdotes curieuses
 et vraies, dont Voltaire a inséré quelques-unes
 dans le *Siècle de Louis XIV*. « Les *Mémoires* de
 « Gourville, dit madame de Sévigné, sont char-
 « mants ; ils sont écrits, non pas avec la dernière
 « politesse, mais avec un naturel admirable.
 « Vous y voyez Gourville pendu en effigie et gou-
 « verner le monde ; les caractères de tous les mi-
 «nistres y sont merveilleux ; l'histoire de ma-
 « dame de St-Loup et de la Croix y est narrée
 « dans le point de la perfection. Gourville y parle
 « de sa naissance avec une sincérité parfaite ; et
 « son neveu n'est pas un assez grand homme
 « pour soutenir une chose aussi estimable à mon
 « gré. » Cette dernière circonstance explique la
 cause du retard qu'a éprouvé la publication de
 ces *Mémoires*. W—s.

GOUSSAINVILLE (1) (PIERRE DE), né dans le dio-
 cèse de Chartres au commencement du 17^e siècle,
 fut vicaire de la Madeleine de Paris, étudia les an-
 tiquités ecclésiastiques, et fut lié avec les savants
 les plus distingués de son époque (*voy. Soucier*),
 dont les lumières lui furent fort secourables. Il
 donna en 1667 une édition de *Pierre de Blois*,
 in-fol., pour laquelle on croit que Nicole avait fait
 une préface latine, préférable à celle qui a paru.
 Il dédia cette édition à Louis de Bassompierre,
 évêque de Saintes, ainsi que celle des *Ouvrages de
 St-Grégoire le Grand*, qu'il publia en 1675, avec
 des leçons diverses et des remarques. Il fit aussi
 une traduction du *Livre des Rois*. Ayant, dans une
 longue dissertation qui la précède, soutenu, mal-
 gré l'avis du fameux Saci et du père Lami de
 l'Oratoire, que St-Grégoire le Grand n'était pas
 l'auteur du commentaire sur cette partie de la
 Bible, le P. Hugues, bénédictin, traduisit, peu
 d'années après que le travail de Goussainville eut
 été imprimé, le commentaire fait par St-Grégoire :
 ce qui le conduisit à réfuter l'opinion de l'érudit
 chartrain dans plusieurs notes qui font partie de
 ses nombreux ouvrages restés manuscrits. Gous-
 sainville mourut à Chartres en 1685, dans une
 extrême pauvreté. L—P—E.

GOUSSAULT (l'abbé), écrivain moraliste de la
 fin du 17^e siècle, fut pendant quelque temps con-
 seiller au parlement. Il a publié : 1^o *Raisonnements
 chrétiens sur ce qui s'est passé dans le commencement
 du monde*, Paris, 1679, in-12 ; 2^o *Poésies et Pen-
 sées chrétiennes*, Paris, 1681, in-12. « Ce sont, dit
 « Barbier, *Examen critique des dictionnaires histo-
 « riques*, p. 405, de belles pensées des Pères de
 « l'Eglise, assez bien exprimées en notre langue,

(1) Son nom fut latinisé suivant l'usage du temps, d'où il est
 résulté que Chaudon et Feller lui ont consacré un petit article
 faisant *Gussanvillan* de *Gussanvillanus*.

« tant en prose qu'en vers. » 3^e *Lettre à un de ses amis sur le mandement de l'évêque de Laon touchant les curés et les prêtres avancés en âge*, 1688, in-4^o; 4^o *Réflexions sur les défauts ordinaires des hommes et sur leurs bonnes qualités*, Paris, 1692, in-12; et Lyon, 1694, anonyme. En 1714 un libraire de Maestricht reproduisit cet ouvrage sous le titre de *Réflexions sur les différents caractères des hommes*, par M. E. F., évêque de N., in-12, et il fut attribué à Fléchier; 5^o *le Portrait d'un honnête homme*, Paris, 1695; Lyon, 1694 et 1700, in-12; traduit en allemand par P.-J. Macperger, 1698, in-12; 6^o *Portrait d'une honnête femme*, Paris, 1694, in-12; 7^o *Conseils d'un père à ses enfants*, Paris, 1695, in-12; traduit en italien en 1745, avec quelques changements; 8^o *Lettres choisies de divers auteurs*, Bruxelles, 1725, in-8^o. Z.

GOUSSET (JACQUES), ministre calviniste et hébraïsant célèbre, naquit à Blois en 1653 d'une famille distinguée. Un goût naturel le porta vers l'étude de l'hébreu; et il acquit une grande habileté dans cette langue sous Capell, à Saumur, où il fit ses études. En 1662 il devint ministre à Poitiers, et ne quitta cet emploi que lorsque la révocation de l'édit de Nantes l'eut obligé de quitter la France. A cette époque il se rendit à Calais, passa en Angleterre et vint se fixer en Hollande. A la recommandation de Salomon Van Til, il obtint la place de ministre des Wallons à Dordrecht; cinq ans après il fut appelé à Groningue pour y remplir la chaire de grec et de théologie, et il mourut dans cette ville le 4 novembre 1704. Gousset avait une érudition très-vaste. On lui doit plusieurs ouvrages, qui ont perdu beaucoup de leur mérite, aujourd'hui que la critique du texte sacré semble épuisée. Voici les principaux : 1^o *Controversiarum adversus Judæos ternio. in specimen operis jam affecti. quo R. Isaaci Chizzuk Emouna confutatur; præmissa prefatione de disputationibus adversus Judæos, et subjuncto monito de Ph. a Limborch, cum judæo collatione*, Dordrecht, 1688, in-8^o. Cet ouvrage, contenant trois discussions critiques de trois passages célèbres du Vieux Testament qui regardent le Messie, n'était que l'essai du suivant. 2^o *Jesus Christi Evangelique veritas salutifera demonstrata in confutatione libri Chizzuk Emouna a R. Isaaco scripti*, Amsterdam, 1712, in-fol. Ce livre, que Gousset entreprend de réfuter parce qu'il jouit d'une grande estime parmi les juifs, se trouve avec une version dans le *Tela ignea Satanæ*, etc., de Wagenseil. 3^o *De viva deque mortua fide doctrina Jacobi apostoli evoluta; adjuncta est dissertatio ostendens cartesianum mundi systema non esse, ut quidam existimant, periculosum; oratio item qua Deum esse ex mundi hujus inferioris harmonia demonstratur*, ibid., 1696, in-4^o; 4^o *Considérations théologiques et critiques sur le projet d'une nouvelle version française de la Bible, publiée l'an 1696, sous le nom de M. Ch. Lecène, dans lesquelles la vérité est défendue par un grand nombre de passages de l'Ecriture sainte*, Amsterdam, 1698, in-12. Gousset

attaque Lecène plutôt en ennemi qu'en critique impartial : « Il serait à souhaiter, dit le P. Nicéron, « que l'auteur de ces considérations se fût moins « abandonné à ses sentiments particuliers, et eût « moins songé à les trouver dans plusieurs textes « de l'Ecriture. » 5^o *Commentarii lingue hebraicæ*, ibid., 1702, in-fol. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme un dictionnaire de la langue hébraïque, a coûté quarante années de travail à l'auteur, et lui a mérité une réputation durable dans la littérature orientale. Clodius en a donné une nouvelle édition à Leipsick en 1745, in-4^o, beaucoup plus exacte et en meilleur ordre que la première. On doit à Schwartz (Jean-Conrad) un *Essai de remarques et de corrections sur les Commentaires de Gousset*, qu'il a fait imprimer à la suite de son *Carmina familiæ cesarææ*, 1715, in-8^o. 6^o *Disputationes in epist. Pauli ad Hebr. et ad Leviticum* xviii, 14, ibid., 1712, in-fol.; 7^o *Causarum prime et secundarum realis operatio*, Leeuwarde, 1716, in-4^o. L'auteur attaque dans cet ouvrage le sentiment du P. Malebranche, et soutient l'activité des causes secondes. J—N.

GOUSSIER (LOUIS-JACQUES, et non pas JEAN-JACQUES), physicien, né à Paris en 1722, s'appliqua dès son enfance avec beaucoup d'ardeur à l'étude des sciences exactes. Il professa d'abord les mathématiques, et fut chargé par la Condamine de mettre en ordre et de publier ses *Mémoires* sur la mesure des trois premiers degrés du méridien. D'Alembert l'engagea ensuite à fournir à l'Encyclopédie quelques articles sur les arts mécaniques. Pour se mettre à même de les rédiger avec plus d'exactitude, il apprit les procédés des arts dont il se proposait de donner les descriptions, tels que l'horlogerie, la serrurerie, la menuiserie, etc., et en perfectionna plusieurs. Ce fut vers l'an 1769 que le baron de Marivetz, amateur éclairé, se l'associa pour la rédaction de son grand ouvrage sur la *physique*; mais, comme si ce travail immense n'eût pas été suffisant pour remplir tous ses moments, Goussier visita à pied les diverses provinces de France, afin d'en connaître les rivières et les canaux; et il établit ensuite d'après ses observations un système complet de navigation intérieure. La révolution interrompit ses travaux et le priva de son protecteur. Roland, nommé en 1792 ministre de l'intérieur, appela Goussier près de lui, le chargea de revoir les articles qu'il fournissait à l'Encyclopédie méthodique, et l'attacha à la division des arts et métiers, place que Goussier conserva dans les temps les plus difficiles. Ce savant estimable mourut à Paris, au mois d'octobre 1799, à l'âge de 77 ans. Il était membre de plusieurs académies. La bonté de son caractère et sa facilité à communiquer le fruit de ses observations lui avaient fait de nombreux amis. Il a exécuté avec beaucoup d'habileté plusieurs machines de son invention, entre autres un moulin à bras portatif pour scier des planches, dont le modèle a été envoyé en Pologne; il est l'inventeur d'un niveau

d'eau en usage parmi les géomètres. Il a publié, en société avec le baron de Marivetz ; 1° *Physique des gens du monde*, 1780 à 1787, 3 vol. in-4° ; 2° *Prospectus d'un traité de géographie physique du royaume de France*, Paris, 1779, in-4° ; 3° *Système général physique et économique des navigations naturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, ibid., 1788-1789, 2 vol. in-8° et atlas in-fol. (Voy., pour des détails sur ces ouvrages, l'art. MARIVETZ.) W-s.

GOUTHIERES (JACQUES), en latin *Guthierius*, savant antiquaire, naquit à Chaumont en Bassigni, dans le 16^e siècle. Après avoir fait de bonnes études, il prit ses degrés en droit et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Sa capacité et son érudition le firent bientôt connaître d'une manière avantageuse, et lui méritèrent d'illustres amis, parmi lesquels on citera Scévole de Ste-Marthe et le père Sirmond. Il publia d'abord un traité, *De veteri jure pontificio urbis Romæ* (1). Cet ouvrage, plein de recherches, eut beaucoup de succès et lui valut le titre de patrice romain. Le père Sirmond avait une si haute idée du savoir de Gouthières, qu'il emprunta le secours de sa plume dans sa dispute avec Richer. Gouthières partagea sa vie entre l'étude des antiquités et le travail du cabinet. Parvenu à un âge avancé, il abandonna le barreau après quarante ans d'exercice, se retira à la campagne pour y jouir de quelque repos, et y mourut en 1658, âgé de 70 ans. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui : 1° *De jure Manium, seu de ritu, more et legibus prisca funeris*, Paris, 1615, in-4° ; Leipsick, 1674, in-8° ; et dans le tome 12 du *Thes. antiq. Roman.* de Grævius. On trouve à la suite un discours de consolation qu'il adresse à Anne Robert sur la mort de son fils, jeune avocat d'une grande espérance. Il est intitulé *Choartius major seu de orbitate toleranda præfatio*. Il avait déjà été imprimé séparément, Paris, 1613, in-8°. 2° *Specula ad J. Leschæserii jurisconsulti observationem de ecclesiis suburbicariis*, ibid., 1618, in-4°. C'est une défense de l'ouvrage de Sirmond. 3° *Tiresias seu de cecitatis et sapientie cognatione*, ibid., 1618, in-8° ; ibid., Cramoisi, 1628, in-4°. C'est un traité de morale. Il a été inséré dans les *Dissertationes ludicæ*, 1658 et 1676, in-12, et dans les *Admir. rerum mirabil. encomia*, Nimègue, 1666, in-12 ; 4° *De officiis domus Augustæ publicæ et privatæ*, Paris, 1628, in-4° ; Leipsick, 1672, in-8° ; et dans le tome 3 du *Thes. antiq. Roman.*, de Sallengre ; 5° *Rupella rupta, carmen ad Em. cardinal. de Richelieu*, Paris, 1623, in-4°. Il y a du feu et de l'expression dans cette pièce. 6° Une *Élégie* sur la mort de Scévole de Ste-Marthe, insérée dans le *Tumulus Sc. Sammarthani* ; et une autre intitulée *Phedrus*, adressée à Loisel et imprimée dans le recueil de ses *Opusculs*. W-s.

GOUTHOEVEN (GAUTIER VAN), en latin *Valerius Gouthovius*, né à Dordrecht en 1577, étudia à

Utrecht, à Louvain, à Cologne et à Dôle ; et de retour dans sa ville natale, il s'y livra avec beaucoup de zèle à des recherches sur l'histoire de sa patrie. On lui doit une nouvelle édition, soigneusement épurée et considérablement enrichie, d'une ancienne *Chronique de Hollande* imprimée pour la première fois en 1561. Il la donna à Dordrecht en 1620. Elle remonte jusqu'à l'an 449, et l'éditeur la conduisit jusqu'à 1620. N. de Klerk l'a continuée jusqu'à 1656, dans une édition qu'il publia la même année à la Haye ; l'une et l'autre sont en un volume in-fol., en hollandais. Gouthoeven mourut à Dordrecht en 1628. Sa mort prématurée empêcha la publication de son *Histoire* de cette ville, qui passe pour être la plus ancienne de la Hollande. M—on.

GOUTTES. Voyez DESGOUTTES.

GOUTTES (JEAN-LOUIS), né à Tulle en 1740, s'engagea de bonne heure dans un régiment de dragons, où il passa plusieurs années, après lesquelles il reprit le cours de ses études, embrassa l'état ecclésiastique, devint curé d'une paroisse des environs de Bordeaux, et ensuite de celle d'Argelliers en Languedoc. Il occupait cette dernière place lorsqu'il fut député aux états généraux de 1789 par le clergé de la sénéchaussée de Béziers. Le curé Gouttes se rangea du parti de la révolution : sans avoir beaucoup de talent, il fit quelque effet dans cette assemblée, où il parut avec un extérieur et une mise très-moderne, parlant toujours d'économie et de réforme, ce qui lui acquit une grande popularité. Le projet des novateurs était surtout d'attaquer les richesses du clergé. Le curé Gouttes se joignit à eux et prétendit que ces richesses avaient fait le plus grand mal à l'Eglise : il appuya donc la proposition émise par l'évêque d'Autun, de mettre ces biens à la disposition de la nation et de les vendre ; demandant néanmoins que les cures fussent dotées en fonds de terre, ce qu'il ne put obtenir. Il fut membre du comité de liquidation ; et se récria en cette qualité contre la multiplicité des pensions dont était grevé le trésor royal. Il vota pour l'établissement du papier-monnaie, et en général pour la plupart des innovations. Il fut aussi membre du tyrannique comité des recherches : cependant il serait injuste de dire qu'il ait été persécuteur. Le rédacteur de cet article, qui a assez constamment observé ce qui se passait alors, n'a jamais appris que ce député soit personnellement allé plus loin que ses opinions : il commit malheureusement l'énorme faute pour un ecclésiastique de voter cette trop fameuse constitution civile du clergé, qui a été si funeste à l'Eglise de France et à la religion catholique dans ce royaume. Nommé par les électeurs de Saône-et-Loire évêque constitutionnel de leur département, en remplacement de M. de Talleyrand de Périgord, qui avait donné sa démission, il fut sacré par M. l'évêque d'Autun. Quoique révolutionnaire, le curé Gouttes, qui avait de l'instruction et du sens, n'imagina jamais

(1) Paris, 1612, in-4°, et dans le tome 5 du *Thes. antiq. Rom.* de Grævius.

que le gouvernement républicain pût convenir à la France; il ne fut même pas assez prudent pour cacher ce qu'il pensait à cet égard. Lorsque ce système fut mis en activité, les jacobins du pays le dénoncèrent comme royaliste, et ensuite comme fanatique, parce qu'il persistait dans l'exercice du saint ministère. Le comité de salut public le fit arrêter et transférer à la Conciergerie de Paris, sans lui laisser même le temps d'emporter ce qui lui était nécessaire pour se vêtir. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire et mis à mort le 26 mars 1794, à l'âge de 54 ans. On a de lui : 1^o *Exposé des principes de la constitution civile du clergé par les évêques députés à l'assemblée nationale*, 1790, in-8^o ; Gouttes fut rédacteur principal de cet ouvrage; 2^o *Discours sur la vente des biens du clergé*, prononcé le 12 avril 1790, in-8^o; 3^o *Discours sur l'établissement du papier-monnaie*, prononcé le 15 avril 1790, in-8^o; 4^o *Théorie de l'intérêt de l'argent, tirée des principes du droit naturel, de la théologie et de la politique, contre l'abus de l'imputation d'usure*, 1780, in-42; 1782, in-42 : le fonds de cet ouvrage est de Rulhié, curé de St-Pierre de Cahors; l'abbé Gouttes le refit, aidé, dit-on, de Turgot. B-u.

GOUVÉA (ANTOINE DE), en latin *Goveanus*, célèbre juriconsulte, naquit à Béja, en Portugal, vers l'an 1505. A une connaissance profonde des lois il réunit le goût des lettres et de la philosophie, et se fit connaître par des poésies élégantes et de savants commentaires. Nous avons peu de détails sur ses premières années. Nous savons seulement qu'il vint en France à l'âge de vingt-deux ans; qu'ayant été reçu docteur ès arts en 1552, il professa pendant cinq années les humanités, tant à Paris qu'à Bordeaux, et qu'ensuite il alla dans les écoles de Toulouse et d'Avignon étudier la jurisprudence. Mais après dix-huit mois de dégoûts, renonçant à une science qui lui semblait trop pénible, il se rendit à Lyon, résolu de se livrer exclusivement à son penchant pour la littérature. Il publia dans cette ville, en 1559, un recueil de poésies latines, érotiques et satiriques, composé de deux livres d'épigrammes et de quelques épitres. L'auteur s'était proposé dans cet ouvrage de lutter contre Ovide, Catulle et Martial. Si comme rival il est resté bien inférieur à ces poètes, il en offre du moins quelquefois d'heureuses imitations. Quoique son style ait en général de la grâce et de la facilité, on peut souvent lui faire le reproche de n'avoir pas toute l'exactitude possible dans le choix des termes. Gouvéa fit à Lyon une connaissance qui influa beaucoup sur son talent : ce fut celle d'Émile Ferret. La société d'un tel juriconsulte lui donna bientôt pour le droit autant de goût qu'il avait jusque-là montré de répugnance pour cette étude. Après avoir passé trois années avec un maître si digne de l'instruire, il revint à Paris, où il enseigna la philosophie jusqu'en 1544. C'est dans ce laps de temps que Pierre Ramus fit paraître ses ouvrages, trop fameux pour son repos, et dans lesquels il attaque

si vivement le philosophe de Stagyre. Gouvéa, que ses talents et son zèle pour la doctrine d'Aristote avaient mis à la tête du péripatétisme, le combattit presque aussitôt par un écrit intitulé *Pro Aristotele responsio adversus Petri Rami calumnias*. Mais les aristotéliens ne se bornèrent pas à une guerre de plume. L'infortuné Ramus fut poursuivi criminellement devant le parlement de Paris pour avoir attenté à la gloire d'un si grand philosophe. Les clameurs toujours croissantes de ses ennemis parvinrent même à faire porter cette affaire devant le roi (François 1^{er}), qui d'abord ne voulait rien moins qu'envoyer le coupable aux galères. Mais ce premier mouvement d'indignation ayant fait place à des sentiments plus modérés, il se contenta de mettre Ramus aux prises avec Gouvéa, ne doutant point qu'un pareil adversaire ne l'eût bientôt réduit au silence. En effet, les débats s'étant ouverts en présence des arbitres qu'ils avaient eu ordre de choisir pour juger leur différend, Gouvéa sortit triomphant de cette lutte. Les arbitres déclarèrent que « Ramus avoit esté « téméraire, arrogant et impudent d'avoir blâmé « et respruvé le train et art de logique reçu de « toutes les nations, que luy mesme ignoroit, et « parce qu'en son livre des *Animadversions* il re- « prenoit Aristote, estoit évidemment connue et « manifestée son ignorance. » Les livres de Ramus furent interdits dans tout le royaume, et il lui fut fait défense d'enseigner la philosophie. Gouvéa commença vers l'an 1548 à professer le droit, d'abord à Toulouse, ensuite à Cahors, à Valence et enfin à Grenoble. Tel fut l'éclat de ses leçons, que Cujas, désespérant d'obtenir quelque gloire après une si grande renommée, fut, de son propre aveu, souvent sur le point d'abandonner l'étude des lois. Les troubles qu'excitèrent en France les innovations de Luther et de Calvin obligèrent Gouvéa, vers 1562, de renoncer à sa patrie adoptive. Il se retira en Savoie, à la cour d'Emmanuel Philibert, qui le nomma maître des requêtes et membre de son conseil secret. Suivant la plupart des biographes, Gouvéa mourut à Turin en 1565. Un de ses contemporains qui l'avait vu à Grenoble en 1557, nous apprend que Gouvéa lisait peu, écrivait rarement, mais réfléchissait beaucoup. Les leçons qu'il devait faire dans sa classe, il les méditait tantôt couché sur son lit, tantôt en se promenant dans un jardin qu'il avait auprès de la ville. Sa chaire lui était fort à charge, parce qu'il regardait une vie tranquille et sans embarras comme le plus grand bien dont il pût jouir dans ce monde. Il était bienfaisant et d'un commerce doux et agréable. Quant à son mérite comme juriconsulte, l'opinion des savants est presque unanime. Le président Favre le compare à Cujas, et lui trouve un génie plus profond. Gravina, qui partage ce sentiment, n'accorde la prééminence à Cujas que par l'immensité de ses travaux. S'il nous était permis d'ajouter au jugement de ces savants illustres, nous dirions que le génie vif et

pénétrant de Gouvéa résout avec une clarté et une précision admirables les questions les plus obscures, et que sa méthode de faire servir l'histoire et la philosophie à l'explication des lois a jeté un grand jour sur des points de jurisprudence qui avaient été mal interprétés avant lui. Ses ouvrages sont : 1^o *Epigrammatum libri duo*, et *Epistolæ quatuor*, Lyon, 1539, in-4^o, et 1540, in-8^o; 2^o *Virgilius, Terentius, pristino splendori restituti*, Lyon, 1541; *Terentius* seul, Lyon, 1541, in-4^o; Louvain, 1552, in-4^o (cette édition est citée par Fabricius comme la première; mais c'est une erreur); Francfort, 1576, 1596, in-16; 3^o *Porphyrii Isagoge in latinum translata*, Lyon, 1541, in-8^o; 4^o *Pro Aristotele responsio adversus Petri Rami calumnias et alia opuscula*, Paris, 1545, in-8^o; 5^o *In Topicam Ciceronis et criticam logices partem*, Paris, 1545, in-8^o, et 1545, in-8^o: cet ouvrage a été réimprimé in-4^o à Paris en 1554, avec les commentaires de Boëtius, Visorius, Latomus, etc. Il est cité avec éloge par l'abbé d'Olivet. 6^o *In priores libros duos Ciceronis ad Atticum, et in lib. ejusdem de Legibus*, Paris, 1545, in-8^o; 7^o *Enarratio in Ciceronis orationem in Vatinius*, Paris, 1545, in-8^o; 8^o *In aliquot Ciceronis orationes*, Bâle, 1555, in-8^o; 9^o *De jure accrescendi liber*, Toulouse, 1549, in-4^o; Iéna, 1596, in-8^o; Worms, 1641, in-12; 10^o *De jurisdictione libri duo*, Toulouse, 1550, in-4^o; 11^o *Ad L. Gallus de lib. et posth., et ad Titulum de vulgari et pupillari substitutione*, Toulouse, 1554, in-4^o; chacun séparément. Tous ces traités de droit ont été recueillis par l'auteur en 1562, à Lyon, en un volume in-fol. qui contient en outre : *In legum tit. 10, ad L. Falcid. libr. 55, ff. interpret.*, *Lectionum variarum juris civilis libri 2*, et *Animadversionum liber unus*. Ce recueil, intitulé *Antonii Goveani jurisconsulti opera juris civilis*, a été réimprimé à Lyon en 1564 et 1599, in-fol. Les deux livres *Variarum lectionum* ont paru aussi séparément à Venise, 1565, et à Cologne, 1575, tous deux in-fol. 12^o La bibliothèque du Vatican possède des commentaires manuscrits de Gouvéa sur Térrence et Cicéron, un discours apologétique et quelques poèmes inédits. Le catalogue de la bibliothèque de Paris fait mention d'un *Orator Ciceronis*, corrigé par lui; au reste, tous les ouvrages publiés par Gouvéa ont été imprimés en 2 volumes in-fol., Rotterdam, 1766. — Antoine de Gouvéa eut deux fils, PIERRE et MAINFROI. Ce dernier seul a laissé des traces de son existence; quelques biographes assurent qu'il naquit à Cahors, patrie de sa mère, et d'autres à Turin; tous s'accordent à dire qu'il mourut en 1615, après avoir été conseiller au sénat de Turin et membre du conseil d'État de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'à l'exemple de son père il cultiva les lettres et la jurisprudence, puisqu'il publia des *Consultations*, des *Commentaires sur Julius Clarus*, une *Oraison funèbre de Philippe II, roi d'Espagne et de Portugal*, etc. On peut, sur les ouvrages de cet auteur, XVII.

consulter le *Teatro di uomini letterati*, de Jérôme Ghilini. N—E.

GOUVÉA (ANDRÉ DE), frère du jurisconsulte, naquit comme lui à Béja, vers la fin du 15^e siècle. Le roi de Portugal, Emmanuel le Grand, qui avait de la bienveillance pour sa famille, lui ayant accordé une pension pour faire ses études en France, Gouvéa se rendit à Paris et entra au collège de Ste-Barbe, dont son oncle Jacques Gouvéa était principal. Martial, son frère aîné, qui l'avait précédé dans cette capitale, s'était déjà fait connaître avantageusement par une *grammaire* et par des *poésies latines*. André, voulant marcher sur ses traces, se livra à l'étude avec ardeur, et mérita d'obtenir, au sortir de ses classes, une chaire de grammaire, et bientôt après celle de philosophie dans le même collège. C'est vers cette époque qu'il fit venir auprès de lui Antoine, le plus jeune de ses frères, et le plus célèbre, à qui il prodigua des soins si tendres, que celui-ci, dans la dédicace de l'un de ses ouvrages, lui donne le titre de père, *beneficiis parenti*. Après avoir remplacé son oncle dans les fonctions de principal de Ste-Barbe, André quitta Paris en 1554 pour aller à Bordeaux exercer le même emploi dans le collège de Guyenne. Sous la direction d'un chef aussi actif, cet établissement vit rapidement accroître sa prospérité. Mais la renommée qu'André s'était acquise dans la carrière de l'enseignement était parvenu jusqu'à Jean III, fils et successeur d'Emmanuel. Ce monarque désira qu'il vint à Coïmbre fonder un collège sur le plan des écoles françaises, et le chargea d'amener un certain nombre de savants. André s'empessa de se rendre aux vœux de son souverain, et partit de Bordeaux en 1547, accompagné de George et Patrice Buchanan, Nicole Grouchi, Élie Vinet, Arnould Fabrice, et de quelques autres gens de lettres. Après s'être appliqué pendant une année, avec un zèle infatigable, à faire fleurir les bonnes études dans sa patrie, il n'eut pas la satisfaction de pouvoir achever des travaux commencés sous d'aussi heureux auspices. Il mourut au mois d'octobre 1548, âgé d'un peu plus de 50 ans; il était prêtre, prédicateur, et même, suivant quelques écrivains, docteur de Sorbonne : il n'a jamais rien fait imprimer. Bêze rapporte qu'on lui avait donné le sobriquet de *Sinapicorus*, c'est-à-dire *Avale-moutarde*. N—E.

GOUVÉA (ANTOINE), parent du jurisconsulte du même nom, naquit vers 1575 à Béja, en Portugal. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des ermites de St-Augustin, et fut envoyé en 1597 à Goa, où il professa quelque temps la théologie. Le vice-roi espagnol le députa en 1602 vers le roi de Perse Schah-Abbas, pour lui demander la permission de former des établissements de commerce dans ses États. Ce prince y consentit, mais sous la condition que les Espagnols l'aideraient à abaisser la puissance des Turcs en Asie. Peu de temps après,

Gouvêa s'embarqua pour l'Espagne avec un ambassadeur du roi de Perse, et il ne négligea rien pour déterminer Philippe III à entrer dans les vues de Schah-Abbas; mais les guerres que l'Espagne soutenait depuis vingt-cinq ans, pour remplacer les Provinces-Unies sous sa dépendance, l'avaient épuisée de soldats, et Gouvêa ne put rien obtenir. En 1612 il reçut l'ordre de retourner en Perse et de renouer les négociations interrompues depuis plusieurs années. Avant son départ, le pape lui conféra le titre d'évêque de Cyrène en Afrique, en récompense des services qu'il avait rendus à la religion. Dès qu'il fut arrivé en Perse, il sollicita une audience de Schah-Abbas; mais ce prince ne voulut agréer aucune des excuses qu'il lui présenta de la part du roi d'Espagne, et le fit mettre en prison. Il parvint à s'échapper au bout de quelques mois, sortit de Perse en suivant des chemins presque impraticables, et s'embarqua à Alexandrette pour revenir une seconde fois en Europe. Les vents contraires forcèrent le bâtiment qu'il montait à relâcher sur les côtes de Sardaigne. Il y fut pris par des pirates et conduit à Alger, où il resta captif jusqu'en 1620; racheté alors par les religieux de la Merci, il se rendit à Madrid, et fut renvoyé aussitôt à Oran, chargé d'une mission importante. Après l'avoir terminée heureusement, il se retira dans un monastère de son ordre, à Mangarès de Membrillo, et y mourut le 18 août 1628, à l'âge de 57 ans. C'était un religieux instruit et pieux, qui fut constamment le modèle de ses confrères. On a de lui : 1^o *Histoire orientale des grands progrès de l'Eglise catholique en la réduction des anciens chrétiens dits de St-Thomas, par les bons devoirs de D. Alexis de Ménézes, archevêque de Goa; plus la messe des anciens chrétiens de St-Thomas* (en portugais), Coïmbre, 1606, in-fol.; traduit en espagnol par le père François Muños; et en français par le père J.-B. de Glen, Anvers, 1609, in-8^o. Cette traduction, rare et recherchée, est moins complète que l'original; elle ne contient ni la *liturgie des Malabares*, ni la *relation du synode* tenu à Diamper en 1599. Michel Geddes s'est beaucoup servi de cet ouvrage pour la rédaction de son *Histoire de l'ancienne église de Malabar*. 2^o *Relations de la Perse et de l'Orient*, Lisbonne, 1609, in-4^o; 3^o *Relations des guerres et victoires du roi de Perse Schah-Abbas contre Mahomet et son fils Achmet*, ibid., 1611; traduit en français, Paris ou Rouen, 1646, in-4^o; 4^o *Le Glorieux triomphe de trois ermites de St-Augustin, dont deux ont souffert le martyre en Perse, et l'autre à Alger*, Madrid, 1623, in-8^o; 5^o *la Vie de St-Jean de Dieu*, Madrid, 1624, in-4^o, avec des additions du père Antoine de Moura, ibid., 1652, 1669, 1674; Cadix, 1647, in-4^o; traduite en italien par le père Bernard Pandolfo, Naples, 1651, in-4^o : elle est écrite avec beaucoup d'unction; 6^o *Abrégé de la vie et des miracles de la B. Claire de Montefalco*, Madrid, 1623, in-4^o. — Antoine de Gouvêa, jésuite portugais, né en 1592

à Casale, dans le diocèse de Viseu, se consacra aux missions de la Chine, y travailla avec un zèle infatigable pendant plus de trente-six ans, dans la province de Fo-Kien, et essuya une captivité de six ans à Canton, d'où il sortit honorablement à la fin de la persécution de 1669. Il traduisit en latin et fit imprimer la relation de cette affaire (par le père Jean-André Labeli) et la sentence rendue en faveur du christianisme, sous ce titre : *Innocentia victrix, sive sententia comitorum Sinici imperii pro innocentia christianæ religionis*, Canton, 1671, in-fol., en chinois et en latin : deux exemplaires de cet ouvrage extrêmement rare furent apportés à Rome en 1674. Le père de Gouvêa avait écrit en portugais une *Histoire chinoise de la compagnie de Jésus*, conservée en manuscrit dans plusieurs bibliothèques du Portugal : l'exemplaire qui est à la bibliothèque royale de Madrid, intitulé *Monarquia de la China*, avec un appendice de la *Monarquia tartarica*, contient l'extrait des livres chinois et portugais et le résultat de vingt années de travail et de recherches faites par l'auteur dans la capitale du Fo-Kien, jusqu'au 20 janvier 1654. Léon Pinelo cite encore de lui une *Asia extrema*, contenant l'histoire des travaux des jésuites pour la propagation de la foi dans l'Asie orientale, dont un manuscrit daté de 1644, sur papier de la Chine, et dédié au roi de Portugal, se conservait dans la bibliothèque de don Joseph Freyre Monterroio Mascareñas (voy. LÉON PINELO, p. 1726). W—s.

GOUEST. Voyez MAUBERT.

GOUVION SAINT-CYR (LAURENT), maréchal de France, né à Toul le 15 avril 1764, de parents obscurs et sans fortune (1), fut cependant élevé avec quelque soin. Se sentant du goût pour les arts et ne voulant pas entrer dans la carrière des armes, alors fermée pour ce qu'on appelait la roture, il apprit à dessiner et trouva bientôt dans le faible talent qu'il y acquit, et qui plus tard devait lui être si utile, des moyens d'existence qui manquaient à sa famille. A peine sorti de ses études, il donna lui-même des leçons de dessin, et quelques dames de Metz et de Toul se souvenaient encore naguère de lui avoir donné des cachets. Ce fut le goût des arts et le besoin de se faire un état qui le conduisirent en 1782 à Rome et en Sicile, où il étudia les monuments sans faire de progrès remarquables. Revenu en France en 1784, il se rendit à Paris et y travailla dans l'atelier du peintre Brenet. Cherchant à se procurer par d'autres moyens les ressources que son art ne pouvait lui offrir, il se lia avec des comédiens, et se croyant quelque vocation pour le théâtre, il commença à jouer dans des sociétés d'amateurs,

(1) Son père était tanneur, après avoir été boucher. Le général Gouvion, qui fut tué à l'armée de Lafayette, dont il commandait l'avant-garde en 1792, était son parent, mais à un degré fort éloigné, de même que L.-J.-B. Gouvion qui est mort pair de France. Au moment où il entra dans la carrière militaire, Laurent Gouvion ajouta à son nom celui de *Saint-Cyr*, que sa mère avait porté.

puis dans la salle Beaumarchais au Marais, où il fut le confident de Baptiste lorsque cet acteur y attira la foule par le rôle de *Robert, chef de brigands*. Mais, bien que doué d'un organe sonore et d'une belle stature, ne pouvant surmonter sa timidité en présence du public, et parlant quelquefois avec tant de difficulté qu'il semblait être bègue, Gouvion n'eut aucun succès dans cette carrière; et on l'a entendu plus tard, lorsqu'il fut général, s'applaudir des sifflets qui l'avaient forcé d'y renoncer. La révolution étant venu lui en offrir une plus brillante, il embrassa avec beaucoup de zèle la cause des novateurs. Après avoir figuré dans les premières scènes d'insurrection qui éclatèrent à Paris, il obtint dans l'état-major de la garde nationale un emploi subalterne, qu'il conserva jusqu'à ce que la catastrophe du 10 août et les massacres de septembre 1792 eussent tout renversé et tout désorganisé. Alors Gouvion s'enrôla dans l'un des bataillons de Paris (celui des *chasseurs républicains*) qui furent envoyés aux frontières. Il y fut aussitôt nommé capitaine, et c'est en cette qualité qu'il fit sa première campagne sous Custine. Après la retraite de Mayence, sa bonne mine l'ayant fait remarquer, il fut appelé à l'état-major général, où il servit comme officier d'ordonnance et où il rendit quelques services par son esprit d'observation et le talent, alors fort rare parmi les officiers, de lever un plan et de dessiner des vues et des positions. On le nomma adjoint aux adjudants généraux, et c'est dans cet emploi subalterne qu'il vit se succéder rapidement dans le commandement les généraux Custine, Beaubarnais, Landremont, Carlin et tant d'autres qu'entraînait le torrent de la révolution. Presque seul il resta immuable dans ses fonctions d'adjoint, obligé souvent de remplacer dans le commandement ceux que l'échafaud ou le fer de l'ennemi en éloignait chaque jour, et de peur de subir le même sort, n'osant pas accepter les grades qui lui étaient offerts. Il faut avoir vu ces temps déplorables pour les comprendre; et souvent il nous arrive à nous-mêmes, qui en avons été les témoins, de ne pouvoir y croire. Gouvion raconte que les commissaires de la convention convoquèrent un jour à Landau tous les chefs de l'armée, qu'ils les reçurent dans une des maisons de la grande place sur laquelle l'instrument de mort était *en permanence*, comme cela se disait, et qu'ils eurent le soin de laisser les croisées ouvertes, afin qu'aucun membre du conseil ne pût se soustraire un instant à cette horrible vue. Ce fut sous de tels auspices que Saint-Cyr se vit successivement contraint d'accepter le titre d'adjudant général, puis celui de général de brigade, et enfin de général de division. Comme le nom seul de Lafayette était alors un motif de suspicion, Gouvion avait cru se tirer d'affaire en disant au représentant Hentz, qui voulait le faire général: « Je suis parent de Gouvion, ami de Lafayette. — N'importe, dit le représentant,

« un coquin dans une famille ne doit pas empêcher les autres de servir la patrie; » et il fut nommé général divisionnaire (5 juin 1794). C'est en cette qualité qu'il eut part à toutes les opérations de l'armée du Rhin, aux combats des lignes de Weissembourg, de Mayence, aux invasions du Palatinat et de l'Alsace, aux combats de Nothweiler, de Kaiserslautern, au déblocquement de Landau, au passage du Rhin, à Neresheim, et surtout à la défense de Kehl, etc. Dans ses mémoires Gouvion a décrit toutes ces opérations avec autant de clarté que d'exactitude. Toujours assez impartial quand il ne parle pas de lui, et peu disposé à la flatterie, il dit tout ce qu'il pense, et signale toutes les fautes, même lorsqu'elles ont été commises par ceux que l'on a considérés comme ses meilleurs amis. De ce nombre étaient Marceau, Kléber et surtout Desaix; il les loue franchement lorsque leurs exploits semblent le mériter; mais il les blâme plus souvent et avec plus de franchise encore, lorsqu'il pense le contraire. Les portraits qu'il fait de Hoche, de Carlin et de quelques autres sont fort piquants, et ceux de Pichegru et de Moreau sont encore moins flattés; mais on voit trop dans ces derniers l'attachement invariable de l'auteur à la cause révolutionnaire et sa haine pour tous ceux qu'il peut accuser de s'en être séparés. Par les mêmes motifs il ne rend pas toujours assez de justice à la valeur de la petite armée du prince de Condé, qu'il eut souvent à combattre, notamment à Nothweiler, à Biberach, et dans toute cette fameuse retraite de Bavière en 1796, qui a fondé la réputation de Moreau, mais où Gouvion trouve cependant que ce général fit de grandes fautes. C'est dans ce temps qu'apparut sur l'horizon de l'Europe le météore qui, dès le premier jour, entraîna et domina tous les événements. Au moment où Moreau se portait au cœur de l'Allemagne, à la tête d'une nombreuse armée, et lorsque Jourdan envahissait cette contrée d'un autre côté avec une armée plus nombreuse encore, Bonaparte fit sa première irruption en Lombardie. Gouvion, fidèle à son plan de donner peu de développements aux récits des faits qui ne se sont pas passés sous ses yeux immédiatement, s'étend peu sur les opérations de l'armée d'Italie; mais il établit avec une extrême sagacité que les combinaisons qui dirigèrent alors les armées de la république furent également fautives et contraires à tous les principes de la stratégie. De cette immense ligne qui menaçait l'Autriche depuis l'Adriatique jusqu'au Zuiderzée, c'était surtout le centre qui devait agir, et c'est de là évidemment que devaient partir les coups décisifs. C'était Moreau qui commandait ce centre, et avec les moyens qui furent d'abord mis sa disposition, il pouvait en une semaine, et par une seule victoire, être aux portes de Vienne et y dicter la paix; mais dans ce cas Bonaparte n'eût pas lui-même signé cette paix à Léoben; il fut resté au second rang, et Moreau eût joué le premier

rôle... Gouvion fait très-bien comprendre que ce général en était incapable, et personne n'a été plus que lui en position de l'apprécier. Il ne cessa pas d'être un de ses lieutenants dans ces mémorables campagnes de 1796 et 1797, et il le seconda très-bien alors. C'est plus tard seulement que le vainqueur d'Hohenlinden eut à se plaindre de lui. Plus lié dès le commencement avec Desaix, Gouvion se montra cependant aussi trop souvent son rival de gloire et d'ambition. D'un caractère tout à fait opposé, ces deux généraux, toujours placés à côté l'un de l'autre aux armées du Rhin et de la Moselle, marchèrent au même but avec le même succès, mais par des moyens tout à fait différents. Desaix était un homme de plaines, conduisant hardiment les grandes charges de cavalerie; Gouvion un homme de montagnes, méthodique, lent, maniant habilement les deux armes les plus importantes, l'infanterie et l'artillerie, mais ne sachant pas se servir de chevaux. Aucun général n'a connu mieux que lui toutes les positions, toutes les gorges et les défilés des Vosges et de la Souabe; personne n'a mieux su tout le parti qu'on pouvait en tirer pour l'attaque et pour la défense. Desaix était moins prévoyant, moins observateur, mais plus véhément, plus ardent pour se jeter au milieu des bataillons ennemis, pour y porter l'effroi et les mettre en fuite. C'est ce qui a fait dire à Moreau qu'avec Desaix il était sûr de gagner des batailles, mais qu'avec Gouvion il ne craignait pas d'en perdre. Cet éloge également flatteur pour tous les deux les caractérise fort bien, et l'on doit en conclure que leur chef les appréciait, les estimait parfaitement l'un et l'autre; d'ailleurs il leur rendit cette justice dans toutes les occasions. On a dit qu'ils ne s'en montrèrent pas fort reconnaissants : ce qu'il y a de sûr, c'est que Gouvion, homme froid et peu communicatif, ne fut jamais affectueux; que, dans toutes les disgrâces que Moreau essuya plus tard, il ne lui témoigna pas le même zèle que la plupart de ses autres compagnons d'armes, et que dans ses écrits historiques il l'a peu ménagé. Après la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797), qui fit perdre à Moreau le commandement de l'armée, Saint-Cyr resta dans la même position, et il eut même plus de crédit et d'influence auprès de Hoche, qui en mourant le désigna pour son successeur. Mais le directoire n'en pensa pas ainsi. D'ailleurs la paix de Campo-Formio, qui suivit de près, porta toute l'attention sur la guerre contre l'Angleterre et sur le vain projet de descente qui fut annoncé avec tant d'éclat. Gouvion fut un instant désigné pour en faire partie; mais il reçut bientôt une mission plus réelle et plus importante : le directoire le nomma général en chef de l'armée de Rome, où la faiblesse de Berthier et les exactions de Masséna avaient fait éclater dans l'armée française une sédition sans exemple, et qui fut près de s'étendre à tous les corps disséminés dans la

Péninsule. Les officiers, dont la solde était arriérée de plusieurs mois, et qui manquaient de tout, n'avaient pu voir sans indignation les dilapidations et les abus dont ils étaient victimes; ils s'étaient ouvertement mis en état de révolte contre leur général, et l'avaient forcé de s'éloigner, après avoir promis et juré de la manière la plus solennelle de se soutenir et de ne jamais s'abandonner dans leur rébellion. Ménageant habilement des esprits si justement irrités, et sachant cependant faire respecter l'autorité, Gouvion parvint en peu de jours, par sa prudence et sa fermeté, à faire tout rentrer dans l'ordre, et pour cela il n'eut pas besoin de recourir à un seul acte de rigueur. Ce qui était encore plus difficile, il vint à bout de faire rendre gorge à quelques dilapidateurs; mais ces vampires avaient des protecteurs : la restitution d'un objet de grand prix (1), qu'il fit opérer malgré les réclamations des spoliateurs, le mit dans une défaveur complète auprès du directoire; il fut rappelé, destitué, et il crut un instant que sa carrière militaire était finie. Déjà il avait vendu ses équipages et il allait rentrer sans bruit dans la vie privée, lorsqu'une nouvelle rupture avec l'Autriche obligea le gouvernement pentarchique à le remettre en activité. Ce fut encore sur le Rhin que l'on eut besoin de sa longue expérience; il alla commander l'aile gauche de Jourdan, qui devait envahir la Souabe et la Bavière en présence d'une armée beaucoup plus nombreuse, commandée par l'archiduc Charles. Saint-Cyr obtint néanmoins d'abord des succès importants, lors même que le centre et la droite essayaient de grandes pertes à Stockach. Il eut à cette occasion, avec le général en chef, quelques différends auxquels l'extrême bonhomie de celui-ci ne donna aucune suite; mais lorsque Jourdan fut remplacé par Masséna, Gouvion demanda avec beaucoup d'instance son changement, qui lui fut accordé. Ayant reçu une commission pour l'armée d'Italie, il y arriva au moment où cette armée se trouvait dans la position la plus fâcheuse, après les défaites de Scherer, et encore une fois il s'y trouva sous les ordres de Moreau, chargé de réparer ces désastreux échecs, puis sous ceux de Joubert, qui vint expier à Novi l'ambition d'un parti dont il devait être l'instrument (*voy. Joubert*). Les détails que Gouvion donne sur la mort de ce jeune guerrier et sur les dernières circonstances qui marquèrent sa vie sont extrêmement curieux. Après l'échec dû à l'imprudence de Joubert, Saint-Cyr concourut très-efficacement avec Moreau à tirer l'armée du mauvais pas où elle se

(1) Cet objet était un ostensor de près de deux millions de valeur, que les nouveaux consuls de Rome avaient confisqué sous prétexte que c'était un ornement d'église, et par conséquent un objet de *superstition*, bien que la famille Doria l'eût en sa possession depuis plus d'un siècle. Le général Gouvion ayant vu lui-même, dans un bal, deux femmes des consuls parées des diamants qui notablement avaient été détachés du magnifique ostensor, en ordonna péremptoirement la restitution, qui déjà avait été vainement demandée par la famille Doria.

trouvait engagée. Il la conduisit ensuite dans l'État de Gènes, où elle obtint à Albaro un succès important, mais qui fut balancé par quelques revers sur d'autres points. Forcé de se renfermer dans Gènes, Gouvion y dirigea les premières opérations de cette défense mémorable que Masséna termina plus tard par une capitulation; et ces opérations, pour avoir été moins vantées que celles qui les suivirent, ne furent pas moins glorieuses. C'est alors que la révolution du 18 brumaire vint encore une fois tout changer en France dans le militaire comme dans le civil. Gouvion ne la vit point avec plaisir. Il était sincèrement attaché au gouvernement républicain, et dès le commencement il ne s'était pas montré admirateur fort enthousiaste de Bonaparte; il raconte dans ses mémoires, avec une sorte de complaisance, que l'on eut alors beaucoup de peine à faire accepter la nouvelle constitution par les troupes de l'armée d'Italie. Cependant, quant à lui, il se trouva assez bien traité par le gouvernement consulaire, dont un des premiers actes fut de lui envoyer un sabre d'honneur et un brevet de premier lieutenant de l'armée. Moreau, qui jouit d'abord d'une sorte de faveur auprès de ce gouvernement, et qui fut aussitôt remis à la tête de l'armée du Rhin, le demanda pour un de ses lieutenants; et, voulant le rattacher au nouveau maître, il lui écrivit qu'il *aurait autant à se louer de ce gouvernement qu'il avait eu à se plaindre des précédents*. Gouvion se rendit à cette armée dans les premiers jours de mars 1800, et il entra aussitôt en conférence avec le général en chef sur les plans de la campagne. Le projet que Moreau avait conçu de conserver, avec le commandement général, la direction spéciale d'un corps particulier, à peu près comme les préfets administrent particulièrement une sous-préfecture, lui parut tout à fait bizarre et de nature à entraîner de graves inconvénients. Il s'en expliqua franchement et avec une vivacité qui déplut. Cette discussion jeta dès le commencement une grande froideur dans ses relations avec Moreau; et celui-ci en laissa percer son mécontentement, même dans ses rapports au gouvernement, où il accusa son lieutenant de ne l'avoir pas secondé comme il aurait pu le faire, dans plusieurs occasions, notamment à Engen. Enfin les choses en vinrent au point qu'après les premières opérations de cette campagne de 1800, Gouvion demanda un congé qui lui fut accordé dès le lendemain 6 juin; et il dit pour toujours adieu à Moreau et à cette armée, où il avait combattu si longtemps. On sait qu'une disgrâce de Moreau ne pouvait être auprès de Bonaparte qu'un titre de faveur. Dès son arrivée dans la capitale, le consul fit Saint-Cyr conseiller d'État, et il voulut le charger d'une expédition contre le Portugal, qu'il s'agissait de mettre à contribution, beaucoup plus que de vaincre par la force des armes (*voy. JEAN VI*). Mais le traité de Badajoz, que Lucien Bonaparte conclut avec tant

de précipitation, ayant mis fin à toutes les démonstrations hostiles de ce côté, Gouvion Saint-Cyr fut nommé ambassadeur à la cour d'Espagne, où il devait être aussi question d'intrigues et de discussions financières beaucoup plus que d'opérations de guerre. C'est pendant cette mission que fut négociée à Madrid la vente de la Louisiane aux Américains, et que fut réduit de quelques millions le tribut annuel que les Espagnols payaient à la France (1). Gouvion était d'un caractère trop grave et trop peu flexible pour de pareilles affaires; il ne put s'entendre longtemps avec le rusé ministre de la diplomatie consulaire, et après quelques inutiles réclamations il demanda un congé que l'on s'empressa de lui accorder. Revenu à Paris, le consul lui offrit une autre ambassade; Gouvion indiqua celle de Berlin, déclarant toutefois qu'il serait peut-être encore mieux pour lui de n'en avoir aucune. « Je crois, dit Bonaparte, « que vous avez raison; ce n'est pas là le métier « qui convient à des militaires. » Gouvion reprit les fonctions de conseiller d'État; mais la mission qu'il reçut peu de temps après (mai 1805), celle de commander l'armée d'occupation dans le royaume de Naples, ressemblait beaucoup, on ne peut le nier, à celle qui avait tant paru lui déplaire en Portugal et en Espagne. Il s'agissait encore cette fois de préparer, par la ruse autant que par la violence, la chute d'une ancienne dynastie, et de lui substituer celle du nouvel empereur. Il s'en acquitta avec prudence et résignation, et il réussit même assez bien à plaire au futur roi Joseph. Ce ne fut pas lui cependant qui installa sur le trône ce frère de Napoléon : cet honneur était réservé à Masséna. Pour Gouvion, il avait un tort qui ne lui a jamais été pardonné. On sait comment à l'époque du couronnement de Napoléon toutes les autorités civiles et militaires avaient été invitées et pressées d'envoyer leur adhésion à ce grand événement; le général en chef de l'armée de Naples fut du petit nombre de ceux qui s'abstinrent. Peu de jours auparavant il s'était cependant empressé de signer une adresse de félicitation sur la découverte de la conspiration en tête de laquelle figuraient ses anciens compagnons d'armes Moreau et Pichegru, et dans toutes les occasions on l'avait vu applaudir aux triomphes de la révolution et de la cause républicaine; mais quand il vit Bonaparte jeter entièrement le masque, il garda le silence. Cette preuve d'opposition était alors la seule que les plus courageux pussent se permettre; elle fut comprise par le maître, et si plus tard il a encore pu se servir de Gouvion, c'est que sans doute il a cru en avoir grand besoin. Pour le moment il l'écarta de la liste des dix-huit maréchaux, dont on n'au-

(1) Ce tribut était sous le directoire de soixante millions de francs. Le gouvernement consulaire ayant consenti à le réduire de douze millions, sa décision ne fut communiquée à la cour de Madrid que six mois après qu'elle eut été rendue, et ce fut le ministre des relations extérieures qui profita de cette allégeance pour six mois.

rait pas pu citer un seul qui y eût des droits plus réels. Il le nomma toutefois colonel général des cuirassiers et grand officier de l'empire ; mais il lui ôta le commandement de l'armée de Naples. Revenu en France sans se plaindre, Gouvion se contenta d'un modeste commandement sur les côtes de l'Océan, où il resta jusqu'à ce que les revers des armées françaises au delà des Pyrénées, en 1809, fissent penser à lui pour y porter remède. Ce fut en Catalogne qu'on l'envoya d'abord, parce que le danger y paraissait plus pressant, et que sa longue expérience de la guerre de positions et de montagnes lui promettait dans cette contrée des succès plus faciles. Parti de Perpignan avec un corps tout entier composé d'Italiens et de recrues françaises, il s'empara d'abord de Roses, défit les Espagnols à Cardelen, à Molino-del-Rey, à Wals, etc. ; enfin il dégagée Duhesme enfermé dans Barcelone, ce qui était le principal but de son expédition. Mais le pen de faveur dont il jouissait à la cour impériale le poursuivit encore dans ce nouvel emploi. Après quelques insinuations calomnieuses et des rapports accusateurs auprès du maître, son commandement fut donné au maréchal Augereau, qui, sachant toutes les difficultés de cette guerre, ne se hâta pas de venir y prendre part. Tandis qu'il restait paisiblement à Perpignan, sous prétexte que sa santé ne lui permettait pas de se mettre en campagne, Gouvion, fatigué d'un commandement et d'une responsabilité qui ne devaient plus peser sur lui, quitta brusquement l'armée en notifiant ce départ à son successeur. A peine était-il parti que d'autres revers frappèrent les Français dans cette contrée. On ne manqua pas de l'en rendre responsable, et il reçut l'ordre de garder les arrêts dans ses terres avec privation d'appointements. Cette disgrâce, contre laquelle il ne daigna pas même réclamer, dura deux ans, et ce ne fut qu'en 1841 que Napoléon le rappela au conseil d'État, avec remise de son traitement arriéré. Cette décision, dictée évidemment par le besoin autant que par la justice, annonçait assez à Gouvion qu'il allait être employé d'une manière active. Dès le commencement de 1812 il fut, en effet, compris sur le tableau de l'armée destinée à envahir l'empire russe. Placé d'abord sous les ordres du maréchal Oudinot, chef du sixième corps, au centre de cette ligne immense qui s'étendait de la Baltique aux bouches du Dnieper, il eut bientôt le commandement de ce corps d'armée, par suite des blessures qui en éloignèrent le maréchal ; et il obtint, par d'habiles manœuvres, sur le comte de Wittgenstein qui lui était opposé, la brillante victoire de Polotsk, qui fut suivie d'une retraite et d'une victoire plus brillante encore dans les murs de cette ville en flammes. L'infériorité du nombre, la fatigue et l'épuisement des troupes, qui eurent à traverser un incendie et un grand fleuve en présence de l'ennemi victorieux, ce mouvement exécuté avec

ordre, précision, sous les yeux du chef, toutes ces circonstances, disons-nous, doivent faire considérer cet exploit comme l'un des plus remarquables de nos guerres. Gouvion avait été blessé dès le commencement ; ne pouvant pas monter à cheval, il se fit traîner au milieu des combattants, à peu près comme Charles XII à Pultawa. Renversé et foulé aux pieds des chevaux des Cosaques, qui ne le reconnurent pas, mais plus heureux et sans doute plus habile que le monarque suédois, il sauva presque tout entière sa petite armée ; et quelques jours plus tard cette armée, réunie au corps du duc de Bellune, et devenue la seule ressource de Napoléon, le sauva du danger le plus imminent, aux bords de la Bérésina (*voy. NAPO-LÉON*). Pour prix de la première de ces victoires, Gouvion avait enfin reçu le bâton de maréchal. Après la seconde, sa blessure le força de s'éloigner par les progrès du mal, que le typhus vint aggraver encore. Il alla passer en France le reste de ce terrible hiver, et ne reparut à l'armée qu'au mois de mai 1815, lorsque Napoléon l'y rappela pour lui donner un commandement. Il était rendu au quartier général peu de temps avant la bataille de Lutzen, et il avait eu avec l'empereur plusieurs conférences dont il était très-satisfait, lorsque, sortant un jour d'y dîner (1), il fut frappé d'apoplexie et se fit en tombant une large blessure à la tête. Le sang qui en sortit le sauva ; mais cet accident l'empêcha de servir jusqu'à la rupture des négociations de Prague. Alors Napoléon lui donna le commandement de son quatorzième corps, presque tout entier composé de recrues fournies par les conscriptions anticipées, et avec lequel il dut couvrir les villes de Dresde et de Pirna, tandis que l'empereur faisait une pointe en Silésie, pour y combattre Blücher, qui échappait toujours par la fuite au moment où il croyait le saisir. C'est alors que la grande armée des alliés, si puissamment renforcée par la réunion des Autrichiens, et conduite par les trois souverains en personne, se présenta devant Dresde et fit, sinon de grands efforts, au moins de grandes démonstrations pour s'emparer de cette importante position. Gouvion à la tête de 20,000 conscrits, appuyés sur de faibles retranchements à peine terminés, se défendit très-bien et donna à l'empereur le temps de revenir avec ses corps d'élite, pour remporter la mémorable victoire des 26 et 27 août 1813, où Moreau fut tué à côté de l'empereur Alexandre, et qui rendit pour un instant aux armes de Napoléon leur ancien éclat. Mais presque aussitôt les défaites de Culm, du Bober et de Dennevitz vinrent renverser toutes les espérances qu'avait fait naître ce triomphe passager. Le maréchal Gouvion n'eut aucune part à ces

(1) C'est dans cette circonstance qu'ayant rencontré chez l'empereur ses anciens camarades de théâtre Talma et Baptiste, il sembla ne pas les reconnaître. Indignés d'une telle fierté, ces comédiens en témoignèrent hautement leur mécontentement ; et lorsqu'ils furent de retour à Paris, ils ménagèrent peu le maréchal dans leurs propos.

revers. Il était resté dans la ville de Dresde, chargé de la défendre jusqu'à ce que l'empereur vint le délivrer; mais les désastres de Leipsick, plus grands encore que tous ceux qui les avaient précédés, mirent celui-ci hors d'état de remplir la promesse qu'il avait faite, et Gouvion ne dut plus songer qu'à tenir dans la place où il se trouvait. Il avait à peine des vivres et des munitions pour quelques jours; et la moitié de sa faible armée était dans les hôpitaux, où tout manquait également, et où elle mourait par centaines du typhus et des privations de tous les genres. Enfin cette garnison, réduite de plus de moitié, avait tout dévoré, ses vivres, ceux des habitants, tous les animaux domestiques, même les objets les plus dégoûtants, lorsque le général autrichien Klenau, chargé de conduire le siège, consentit à une capitulation que rien ne devait faire espérer, et qui était si bien dans les intérêts de la France que les souverains alliés refusèrent de la ratifier dès qu'ils en eurent connaissance. Les troupes de la garnison, qui déjà étaient sorties de la place pour se diriger vers la patrie, où elles avaient promis de rester pendant six mois seulement sans combattre, si elles n'étaient échangées avant ce terme, furent sommées de s'arrêter. On ne leur laissa que le choix de rentrer dans la ville avec les moyens de défense qu'elles y avaient laissés, ou d'être prisonnières à discrétion. Cette alternative n'était évidemment qu'une amère dérision. Les alliés croyaient que pour eux le temps était enfin venu de se venger d'une longue oppression par d'autres abus de la force. Le maréchal protesta avec énergie contre cette violation de la foi publique, mais ce fut en vain; toutes ses troupes furent dispersées prisonnières dans les États autrichiens. Pour lui il n'obtint d'autre faveur que celle d'aller à Carlsbad, où il put enfin donner quelques soins à sa santé. Il n'en sortit qu'après la chute de Bonaparte, et lorsque la paix générale eut rendu la liberté à tous les prisonniers de guerre. Alors Gouvion vint se présenter à Louis XVIII, qui déjà l'avait créé pair de France, et il reçut de lui la croix de St-Louis. Malgré ses répugnances pour tout ce qui tenait à l'ancien régime, il se soumit d'assez bonne grâce, et l'on doit croire qu'en cela il y eut de sa part moins d'affection pour les Bourbons que de répulsion pour Bonaparte, que certainement il n'avait jamais aimé. Quand il le vit en mars 1815 près de recouvrer sa puissance, il alla sans hésitation offrir son épée à Louis XVIII. Témoin de la faiblesse et de l'incurie qui présidaient au conseil de ce prince, il désespéra bientôt du succès; mais décidé à faire son devoir, il accepta un commandement et se rendit à Orléans, où il arriva le 21 mars, quand déjà les troupes se disposaient à venir à Paris pour s'y ranger sous les ordres de Napoléon. Le maréchal les passe en revue, les harangue, leur fait reprendre la cocarde blanche et les maintient pendant cinq jours dans l'obéissance, au milieu

des vociférations de la populace et des instigations de nombreux émissaires envoyés par Bonaparte. Enfin il est assailli jusque dans son logement; les menaces les plus positives lui sont adressées, et il aurait infailliblement péri sans utilité pour la cause qu'il voulait servir, lorsqu'il prit le parti de se retirer à Bourges, qui faisait partie de son commandement, et où de nouveaux cris d'insurrection le forcèrent bientôt à s'éloigner encore. Il ne voulait point sortir de France; mais il ne voulait pas non plus servir Napoléon. Cependant mandé aux Tuileries, il eut avec lui une longue conférence, dans laquelle il ne fut question que d'agriculture. Bonaparte ne lui dit pas un mot des affaires d'Orléans ni d'aucun objet politique. Alors Gouvion retourna paisiblement dans ses terres. Il ne vint à Paris qu'après la bataille de Waterloo, et il assista le 1^{er} juillet à la réunion qui se tint dans le faubourg de la Villette. Il y proposa de profiter du faux mouvement que venait de faire Blücher sur la rive gauche de la Seine, pour obtenir sur lui un triomphe facile. Cette opinion fut combattue par d'autres généraux et surtout par le ministre de la guerre Davoust, lequel fit prévaloir les idées de cette capitulation que les alliés exécutèrent si mal, et dont la France et surtout Paris eurent tant à gémir! Huit jours plus tard le roi était entré dans la capitale; et, sous l'influence des étrangers victorieux, il nommait un ministère composé presque tout entier d'hommes voués à la révolution, tels que Fouché, Talleyrand, etc. Gouvion fut créé ministre de la guerre, et il reçut le portefeuille des mains du duc de Feltre, qui l'avait tenu le dernier au mois de mars, qui l'avait conservé dans l'exil, et qui le rapportait triomphant et entouré de la confiance des royalistes. Le maréchal Gouvion ne se méprit point sur le but d'un pareil changement, et dès le commencement il ne parut occupé dans ce ministère de la guerre, si important à une pareille époque, que de s'opposer aux prétentions des royalistes et de favoriser celles de l'ancienne armée, d'abord par la suppression de cette antique garde ou maison de nos rois, que Louis XVIII avait tenu à rétablir, et que les sarcasmes de l'opposition étaient parvenus à rendre ridicule; ensuite par la suspension de tout avancement, et plus tard en donnant une grande partie de cet avancement à l'ancienneté, ce qui était en même temps diminuer les prérogatives de la couronne et favoriser les officiers de la révolution ou de l'empire. Les projets de Gouvion sur les corps de vétérans et la loi de recrutement furent conçus dans le même système; mais il ne put faire admettre le premier. L'opposition royaliste les combattit l'un et l'autre de tout son pouvoir. Ainsi le ministre Gouvion ne triompha pas toujours, et les phases de son administration eurent aussi leur décroissance. Il reçut du roi le titre de marquis et refusa celui de duc: ce qui le priva de la faveur du cordon bleu que Louis XVIII

donnait alors à tous les ministres. Après le renvoi de Fouché et de Talleyrand, il fut contraint de se réfugier dans le ministère de la marine et il ne revint à celui de la guerre qu'avec M. de Richelieu, lorsque la dissolution de la chambre que Louis XVIII avait crue *introuvable*, prononcée par l'influence du parti révolutionnaire (5 septembre 1816), que favorisait alors le cabinet russe, eut écarté les royalistes du pouvoir. Dans cette seconde période de son administration, Gouvion conserva le portefeuille jusqu'à ce que la catastrophe du duc de Berri vint encore une fois écarter les libéraux. Ce fut peu de temps après cet événement qu'il demanda sa démission, qu'on se hâta de lui envoyer. Après avoir présenté lui-même au roi le général Latour-Maubourg, son successeur, il rentra dans la vie privée pour n'en plus sortir. N'allant que rarement à la chambre des pairs et plus rarement encore à la cour, il ne parut plus occupé que de rétablir sa santé, qui était fort délabrée, et de mettre la dernière main à ses mémoires, pour lesquels il n'avait pas cessé de recueillir des matériaux pendant toute sa longue carrière militaire, et dont une grande partie était déjà soigneusement élaborée. La relation de sa campagne de Catalogne, qu'il avait depuis longtemps préparée, fut publiée en 1821. Ce sont des documents précieux sur la portion de notre histoire militaire la moins connue ; mais l'intérêt n'en est pas le même sans doute que celui des mémoires sur la guerre d'Allemagne, aux armées de la Moselle et du Rhin, où le maréchal fut employé presque sans interruption depuis 1792 jusqu'à l'avènement de Bonaparte à l'empire. Ne parlant avec quelque étendue que des événements qui se sont passés sous ses yeux et auxquels il eut une grande part, ses récits sont des témoignages authentiques et presque toujours irrécusables. Il rapporte tous les faits, explique tous les plans avec une franchise et souvent avec une sévérité qui ont mécontenté quelques-uns des acteurs, mais qui ne peuvent qu'être fort précieuses pour l'histoire. Professant beaucoup de mépris pour les empiriques, les charlatans, qui ont écrit sur la guerre sans l'avoir faite, et qui ont imaginé des théories qu'ils appliquent à tout propos et dans toutes les circonstances, il les désigne si clairement, qu'il est très-facile de les reconnaître sans qu'il les ait nommés une seule fois. Ce grand ouvrage n'était pas terminé lorsque la mort surprit l'auteur et l'on doit regretter que les derniers volumes, qui comprennent les campagnes de 1798 à 1809, aient dû être achevés par une main étrangère, avec les notes qu'il avait laissées. Il avait terminé depuis longtemps les campagnes de 1812 et 1815 ; mais, par des considérations faciles à comprendre, il en ajourna la publication à des temps plus éloignés, de manière que cet ouvrage n'a paru qu'en 1831. Après tant de versions et de commentaires sur la gigantesque expédition de Russie, on y trouve encore des

aperçus neufs et des jugements vrais, mais sévères, et qui doivent contribuer plus que tout ce que l'on avait dit auparavant à mettre le grand homme, le héros du siècle, à sa véritable place. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr mourut le 12 mars 1830 aux îles d'Hyères, où il était allé passer l'hiver pour recouvrer la santé et où ses souffrances ne firent que s'accroître. Son corps transporté à Paris fut présenté avec les plus grands honneurs, et par ordre du roi, dans l'église des Invalides, à côté de ceux de Turenne et du maréchal Lannes, puis transporté au cimetière de l'Est, où plusieurs militaires, entre autres le général Lamarque et le fils du général Richemont, prononcèrent son *Éloge* funèbre. Ses écrits publiés sont : 1° *Journal des opérations de l'armée de Catalogne, en 1808-09, sous le commandement du général Gouvion-Saint-Cyr*, ou *Matériaux pour servir à l'histoire de la guerre d'Espagne*, Paris, 1821, avec cartes, etc. ; 2° *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle de 1792 jusqu'à la paix de Campo-Formio*, Paris, 1829, 4 vol. in-8° avec cartes ; 3° *Campagne de 1812 en Russie*, Paris, 1831, vol. in-8° avec carte ; 4° *Campagne de 1815 en Saxe*, Paris, 1831, vol. in-8° avec cartes ; 5° *Mémoires pour servir à l'Histoire militaire sous le directoire, sous le consulat et l'empire*, Paris, 1829-1831, 4 vol. in-8°. Ces *Mémoires* font suite aux ouvrages précédemment publiés par le maréchal Gouvion-St-Cyr. Ils n'étaient pas terminés lorsque l'auteur fut surpris par la mort. Les derniers volumes ont été rédigés par une main étrangère sur ses notes. On a encore de Gouvion l'*Éloge du général Dessoles*, son ami, qu'il avait prononcé à la chambre des pairs. M—D J.

GOUY-D'ARSY (LOUIS-MARTHE, marquis de), membre de l'assemblée constituante, fut du nombre de ces nobles ambitieux et brouillons qui, appuyés sur une certaine faconde, s'érigèrent des premiers en tribuns du peuple, sans même obtenir l'estime du parti auquel ils s'étaient voués. Issu d'une famille très-noble et très-opulente, il naquit à Paris en 1735, et il eut le Dauphin pour parrain. Son père, qui s'était distingué à Fontenoy, était lieutenant général. Lui-même, chevalier de St-Louis à vingt-sept ans, était colonel des dragons de la reine. D'une imagination très-ardente, il saisit avec avidité toutes les innovations de la révolution. Franc-maçon zélé, grand partisan de Mesmer, puis de Necker et de tous les charlatans qui devaient survenir, il eut cependant quelque peine à se faire élire député aux états généraux ; et après avoir échoué à Melun, où il était président de la noblesse comme grand bailli d'épée, il dut se contenter des pouvoirs assez mal en règle émanés d'une fraction des colons de St-Domingue, où il avait des propriétés par suite de son mariage avec une riche héritière. Le 27 avril 1789, il se présenta à l'assemblée des électeurs du tiers état de Paris pour solliciter l'admission des députés de sa colonie aux états

généraux, et la liberté de former des assemblées particulières, afin de nommer des représentants. « Il n'y avait au monde, dit Montjoye dans son *Histoire de la révolution*, que M. de Gouy-d'Artsy qui pût croire que trois cents membres environ du tiers état de France pussent prononcer sur un objet pour lequel ils n'avaient aucune mission, puisque toute leur fonction se réduisait à nommer des députés aux états généraux. Mais ce gentilhomme voulait se faire connaître, et les électeurs étaient peut-être flattés de voir un noble, une colonie entière, réclamer leur protection. » Ils accueillirent donc la députation. Gouy-d'Artsy parla fort longtemps, déposa ses dépêches sur le bureau et se retira; mais l'assemblée des électeurs ne s'arrêta pas à en prendre connaissance. Les moments étaient précieux, les états généraux devaient s'ouvrir le 4 mai, et les élections de Paris n'étaient pas encore faites. Gouy-d'Artsy et ses onze collègues, les prétendus députés de St-Domingue, ne cessèrent pas, depuis le moment où la chambre du tiers état procéda comme une assemblée indépendante, d'assister à ces réunions, mais sans en avoir le droit. Ainsi l'on peut dire qu'il fut le premier de l'ordre de la noblesse à se réunir officiellement au tiers état. Le 13 juin il demanda que la députation de St-Domingue fût appelée avec les autres bailliages. Cette prétention fut admise, bien que les pouvoirs de Gouy-d'Artsy et de ses collègues fussent de toute nullité, puisque le gouvernement n'avait convoqué aucune assemblée électorale dans la colonie, et qu'il persistait à ne point reconnaître leur élection. « Mais dans un moment où l'on eût voulu faire de tous les Français autant de conjurés, dit l'historien déjà cité, on n'y regarda pas de si près, » et la vérification des pouvoirs fut ordonnée. Dans la fameuse séance du Jeu de Paume (20 juin), l'assemblée vota unanimement l'admission provisoire des douze députés de St-Domingue; et Gouy-d'Artsy, ainsi que ses collègues, prêta serment au milieu des applaudissements et des cris de *Vive le roi!* Il prit ensuite la parole pour mettre la colonie de St-Domingue sous la protection de l'assemblée nationale : ainsi, avant tout le monde, il proclamait le tiers état pour la nation. La discussion s'étant ensuite ouverte sur une adresse au roi, Gouy-d'Artsy présenta aussi son projet. Quelques jours après (27 juin), la validité de ses pouvoirs fut unanimement reconnue par l'assemblée, qui se partagea sur le nombre des députés de St-Domingue. Gouy-d'Artsy voulait qu'ils fussent portés à vingt; on n'en admit que six. Pendant le cours de cette discussion l'assemblée reçut (4 juillet) une pétition des colons de St-Domingue, qui réclamaient contre la nomination de ceux qui s'étaient présentés comme leurs députés (1). Brûlant, ainsi

que tant d'autres, de l'ambition de jouer un rôle dans le renversement de la monarchie, il se jeta en aveugle parmi les factieux, parce que c'était parmi eux qu'il était plus aisé d'acquiescer de la célébrité. Son dévouement aux démagogues lui valut pour tout avantage d'être maire de Moret et commandant de la garde nationale de Fontainebleau. Dans l'assemblée il se donna tant de mouvement, qu'on prit d'abord son empressement pour de la capacité : on le nomma membre du comité des finances, puis de celui des domaines; il était en outre un des commissaires de la salle. « Tels sont, dit un contemporain, les hochets que lui ont valus ses petites déclamations contre le despotisme. » Le 15 juillet 1789, jour du renvoi de Necker, Gouy-d'Artsy déplora cet événement comme une calamité publique, fit d'un ton d'inspiré l'apologie du ministre genevois, et accusa la cour des plus sinistres projets : « L'on entend de tous côtés, dit-il, des cris d'épouvante et d'horreur. Le despotisme rassemble autour de nous des troupes étrangères, comme s'il méditait contre la patrie quelque coup dont les troupes nationales ne voudraient pas se rendre les complices. » Le 25 juillet il excusa les assassinats commis par le peuple, au moment de la prise de la Bastille, et trouva que le sort de l'infortuné Delauney était bien mérité; mais il blâma le meurtre de Foullon et de Bertier, en fit envisager les suites dangereuses, et déclara qu'il existait une liste de proscription de soixante personnes, parmi lesquelles étaient plusieurs députés. Deux jours plus tard, à propos de l'arrestation du comte de Castelnau, il demanda que tous les papiers relatifs aux circonstances fussent communiqués à l'assemblée; il avança ensuite « qu'on pouvait et devait décacheter les lettres dans un temps de troubles; » enfin il pressa la formation d'une commission *ad hoc*, indiquant même les moyens de rendre l'élection secrète. Le 19 septembre il fit une motion pour annoncer le débâtement des finances et la non-réussite de l'emprunt de quatre-vingts millions; puis il voulut présenter son plan pour sauver, disait-il, l'État. L'assemblée, effrayée de la publicité qu'il donnait à la situation désastreuse du trésor public, interrompit l'orateur indiscret. Plusieurs députés (Lavie, d'Aiguillon) prirent la parole pour assurer que ses déclarations étaient exagérées et inexactes. Peu de jours après, il fut nominativement accusé, comme membre du comité des finances, de sa lenteur à faire imprimer la liste des pensions. Le 9 octobre, à l'occasion d'insultes commises envers quelques députés, il demanda pour leur

chacune eut son assemblée. L'une, qui se qualifia d'assemblée générale séante à St-Marc, établit des droits politiques séparés de ceux de la métropole, et prétendit ne reconnaître les décrets de l'assemblée nationale qu'après une révision et après s'être assurée qu'ils n'étaient pas contraires aux intérêts de la colonie; l'autre, assemblée provinciale du Nord, dont Gouy-d'Artsy était le mandataire, reconnaissait en tout la suprématie de l'assemblée nationale de France qui, par un décret du 13 octobre 1790, déclara dissoute l'assemblée de St-Marc.

(1) Pour bien comprendre la situation équivoque de Gouy-d'Artsy, il faut se rappeler que, grâce à l'influence anglaise, les colons de St-Domingue s'étaient divisés en deux factions, dont

sûreté un signe de ralliement extérieur. Le 21 novembre, après avoir combattu le plan de finances présenté par Necker, il reproduisit son projet, qui consistait en une émission de cinq cents millions de billets nationaux. Le 1^{er} décembre il accusa les membres qui s'élevaient contre la légalité de la représentation des colonies, d'être les instruments aveugles d'un ministre détesté dans ces mêmes colonies (la Luzerne), et qui voulait les retenir sous son pouvoir despotique. Rappelé à l'ordre par une partie de l'assemblée, encouragé par l'autre, il ajouta que la députation des colonies se disposait à dénoncer formellement le ministre dont elles ne voulaient plus reconnaître l'autorité; il renouvela le 24 décembre ses déclamations contre la Luzerne, et demanda une séance entière pour développer ses griefs. Ce fut seulement le 24 avril 1790 qu'il put les présenter au nom de l'assemblée provinciale du nord de St-Domingue. Ses inculpations, formant dix-huit chefs principaux, parurent en général vagues. Gouy-d'Arisy proposa (au mois d'août) l'émission de deux milliards d'assignats avec un cours forcé. A cette occasion, il assura qu'il avait découvert un artiste qui par un procédé nouveau promettait de *faire jouir le public, dans l'espace d'un mois, de tous les avantages des petits assignats*. Si Gouy-d'Arisy avait, pour son amour-propre, trouvé son compte dans les caresses du parti révolutionnaire, il ne lui inspirait pas assez de confiance pour préserver ses commettants du coup qu'ils avaient le plus à redouter. Ce fut en vain qu'il tenta de s'opposer au décret qui consacrait les droits des hommes de couleur libres. Lorsque ce coup si désespérant pour les colons « a été frappé, dit un contemporain, « M. de Gouy-d'Arisy a ressemblé à un homme que « le bruit de la foudre éveille en sursaut. Alors on « l'a vu fuir cette assemblée, après laquelle il « courait avant même qu'elle fût formée, et briser « avec dépit tous les liens dont il s'était enlacé « dans la séance du 20 juin. » Pendant les premiers mois de 1791, il s'absenta de l'assemblée; mais il ne cessa pas pour cela de poursuivre avec acharnement la Luzerne. Ayant publié sa dénonciation sous la forme d'une brochure, il l'adressa, au nom de la députation de St-Domingue, à Brissot, l'un des plus violents adversaires des colons; « *Louis-Marthe de Gouy*, lui répondit « celui-ci par une lettre publiée le 6 janvier 1791 « dans le *Patriote français*, avez-vous oublié la « part que la députation de St-Domingue, que « vous-même avez eue à tous les libelles publiés « contre les amis des noirs et surtout contre moi? « et comment avez-vous la bassesse de flatter un « homme que vous avez si injustement outragé? « Ou rendez-moi votre haine, si je suis un homme « odieux; ou confessez votre crime, si vous n'êtes « qu'un calomniateur. Quant à moi, invariable « dans mes principes et dans ma conduite, j'ai « méprisé, je méprise la députation de St-Domingue, qui a constamment violé la vérité,

« l'humanité, la liberté, la constitution, en persécutant les hommes de couleur, en trompant « l'assemblée nationale, les colonies, les négociants et la France entière. Ce n'est pas la liberté que vous demandez, c'est le droit d'être « despotes impunément. » Après avoir établi que les accusations de Gouy-d'Arisy contre le ministre étaient ou sans preuves ou déjà réfutées par celui-ci, Brissot ajoutait : « *Louis-Marthe de Gouy*, reprenez votre estime; elle est un outrage pour « moi. » A une lettre si insultante Gouy-d'Arisy opposa une longue et insignifiante réfutation insérée dans le *Moniteur*. Au 20 juin 1791 l'évasion de Louis XVI lui fournit une occasion de paraître à l'assemblée, et il écrivit au président que « le risque de la chose publique le ramenait dans « son sein, pour communiquer quelques renseignements qu'il avait recueillis sur la fuite du « roi... » A la fin de la session il fut nommé maréchal de camp. Chargé d'aller rétablir l'ordre à Noyon, il s'y conduisit avec une faiblesse qui le rendit ridicule aux yeux de tous les partis. L'assemblée législative ordonna qu'il lui serait rendu compte des instructions qui avaient été données. Le général écrivit lui-même à l'assemblée, et les choses en restèrent là. Le 4 septembre 1792, au moment où l'on massacrait les prisonniers dans Paris, une bande de 800 hommes armés et traînant du canon assiégèrent le château d'Arisy. Gouy n'échappa à ce péril que par l'intervention des habitants. Lié depuis 1789 avec le parti d'Orléans, il ne cessait d'intriguer dans les sections. Le 18 mars 1795, il fut accusé au sein de la convention par Marat et par Duquesnoy d'être le rédacteur d'une pétition présentée par la section du Mont-Blanc et tendant à changer la composition des tribunes de l'assemblée : « Assez « et trop longtemps, disaient les pétitionnaires, « la publicité de vos séances a été concentrée « dans un petit nombre d'individus qui ne sont « pas le public et qui pourraient tenter de vous « dominer, si vous ne réprimiez leur audace. Il « est temps de substituer un nouvel ordre de « choses à ce régime oppresseur; il est temps « que l'honnête artisan, jaloux de voir ses législateurs, ne voie pas son patriotisme repoussé « par une classe de gens soudoyés pour accaparer « les places. » Après la lecture de cette pétition qui fut interrompue par ces mots : *C'est Gouy-d'Arisy qui l'a rédigée; Gouy-d'Arisy a mis le feu dans cette section!* Marat demanda à énoncer des faits contre les pétitionnaires; mais bien qu'on passât à l'ordre du jour et que même ceux-ci fussent admis aux honneurs de la séance, Gouy-d'Arisy put bien prévoir le sort qui l'attendait. Il fut arrêté le 2 avril 1795. Rendu à la liberté, il fut arrêté de nouveau par ordre de Collot-d'Herbois, en mission dans le département de l'Oise, où il s'était retiré, et condamné à mort le 23 juillet 1794 par le tribunal révolutionnaire, qui sembla vouloir faire des motifs de son arrêt une

véritable dérision, en le déclarant complice de toutes les conspirations de Capet et de sa femme contre le peuple, et notamment d'un complot avec l'étranger tendant à ouvrir la prison des Carmes, où il était détenu. L'auteur de la *Galerie des états généraux* le peint comme un homme à petites vues, à petits moyens, actif par tempérament, sachant persécuter, lasser, excéder même pour réussir. « Doué de cet esprit superficiel qu'on acquiert dans les cercles, dit un contemporain, il parle avec facilité et même avec grâce; mais c'est lorsqu'il parle sur des riens. Je l'ai entendu à la tribune entretenir pendant deux heures ses auditeurs d'une misérable tracasserie survenue dans une assemblée primaire... » D—R—R.

GOUYE (THOMAS), astronome, né à Dieppe le 18 septembre 1630, fut admis dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-sept ans, et chargé d'enseigner les mathématiques dans différents collèges. Envoyé à Paris par ses supérieurs, ses talents le firent connaître des gens de lettres les plus distingués; lors du renouvellement de l'Académie des sciences, il en fut nommé membre honoraire, et l'on a remarqué qu'il fut le seul jésuite que cette compagnie savante ait admis dans son sein. Il s'était beaucoup appliqué à l'étude des langues et savait le latin, le grec, l'anglais, l'italien, l'allemand et l'espagnol. Il rendit compte de l'éclipse de lune du 15 mars 1699 et fit plusieurs autres observations. Le P. Gouye mourut à Paris le 24 mars 1725, âgé de 75 ans. C'est lui qui a publié le *Recueil des observations physiques et mathématiques pour servir à la perfection de l'astronomie et de la géographie, envoyées de Siam par les jésuites missionnaires* (les PP. Fontaney, Thomas, Tachard, Noël, etc.), Paris, 1688, in-8°, et 1692, in-4°, et dans le tome 7 des *Mémoires de l'Académie* : le savant éditeur y a joint des notes et des réflexions. Sa modestie a privé le public d'autres ouvrages qu'il avait composés. C'est au P. Gouye que les habitants de Pollet (faubourg de Dieppe) durent la conservation de leurs privilèges, qu'on voulait leur disputer. W—s.

GOUYE DE LONGUEMARE, avocat, de la même famille que le jésuite, né à Dieppe en 1715, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude de l'histoire de France, et contribua par ses recherches à en éclaircir plusieurs points difficiles. Il avait acquis la charge de greffier du bailliage de Versailles, et mourut en cette ville le 11 août 1763. On a de lui : 1° *Dissertation pour servir à l'histoire des enfants de Clovis*, Paris, 1744, in-12; 2° *Dissertation sur l'état du Soissonnais sous les enfants de Clotaire I^{er}*, ibid., 1745, in-12 : elle partagea le prix avec celle de l'abbé Fenel; 3° *Dissertation sur la chronologie des rois mérovingiens, depuis la mort de Dagobert I^{er}*, ibid., 1748, in-12; 1756, même format. Cette pièce avait remporté le prix à l'Académie de Soissons en 1746. On trouve à la suite : 1° une *Lettre* de Longuemare, adressée à l'auteur du *Mercur*, au sujet d'un extrait de

deux dissertations des abbés Fenel et Lebeuf, couronnées en 1745 par la même Académie; 2° une *Lettre* de l'abbé Lebeuf, sur la position de Truccia, où se donna une mémorable bataille en 595, et la *Réponse* de Longuemare : le premier place Truccia à Droissy, et le second à Bruel; 3° *Dissertation sur le roi des ribauds*, dans laquelle Longuemare soutient, contre Dutillet et quelques autres écrivains, que cet officier n'avait pas les mêmes fonctions que le prévôt de l'hôtel, puisqu'ils existaient dans le même temps. L'abbé Lebeuf et un savant qui s'est caché sous le nom de Bonnevie appuyèrent son sentiment par des lettres insérées au *Journal de Verdun*, novembre 1751 et avril 1752. 4° *Lettre à Rémond de Sainte-Albine* (*Mercur*, mai 1746) : c'est une réponse à la critique de la chronologie des rois mérovingiens, par un bénédictin de province; 5° *Lettre importante sur l'histoire de France*, Paris, 1755, in-12 : on y relève des fautes de chronologie de Velly et d'Hénault; 6° *Lettre d'un avocat au parlement sur les entreprises de la juridiction de la prévôté de l'hôtel*, ibid., 1758, in-12 : il y soutient les droits et les privilèges du prévôt. On lui attribue encore, dans la *France littéraire*, une *Dissertation sur le sacerdoce des Grecs*. W—s.

GOUYER (JACQUES). Voyez HIRZEL.

GOUZ (FRANÇOIS DE LA BOULLAYE LE), voyageur français du 17^e siècle, était né à Baugé en Anjou, vers 1610. Il alla en Angleterre, en 1645, offrir ses services au roi Charles I^{er}, se porta ensuite en Irlande, vint à Brest, s'embarqua pour Copenhague, se porta jusqu'à Riga, revint par Königsberg, Thorn, Dantzig, Lubeck et Hambourg, et atterrit au Havre. Quand il fut à Paris, il ne voulut pas retourner dans sa famille, de peur qu'elle ne s'opposât à son projet de parcourir le monde. Il partit pour Marseille et se rendit par mer à Livourne. Entre cette ville et Rome, il fit connaissance avec le prélat Capponi, qui l'accueillit dans cette capitale. Il alla s'embarquer à Venise; et après avoir vu l'Archipel et Constantinople, il gagna Ispahan par la route d'Erzeroum, prit la mer à Bender-Abbassi, débarqua près de Surate à Souali, et, en compagnie avec le P. Zenon, de Baugé, missionnaire capucin son compatriote, alla jusqu'à Goa, puis à Rajepour, où le gouverneur hindou le mit en prison avec son compagnon de voyage. Ce fut, dit-il, à leur retour à Souali que le P. Zenon reçut la nouvelle de l'emprisonnement du P. Éphraïm de Nevers. Tavernier raconte l'événement d'une autre manière et ajoute même que le Gouz avait depuis longtemps sa bourse vide, tandis que celui-ci rapporte qu'il refusa les offres du vice-roi de Goa, qui voulait lui avancer de l'argent. Le Gouz s'embarqua pour Bassorah le 1^{er} mars 1649, traversa le grand désert, vit Alep, Tripoli de Syrie et l'Égypte, et revint en Europe par Livourne. A son arrivée à Rome, il apprit la mort de Capponi, et remit en conséquence lui-même au cardinal,

frère de ce prélat, les lettres que le patriarche des Maronites du mont Liban lui avait confiées pour cette Éminence, qui lui fit des propositions avantageuses pour l'engager à se fixer à Rome comme cosmographe apostolique; mais le Gouz, sur la nouvelle de la mort de son père et les bruits qui couraient de la sienne, se hâta de revenir en France. Son beau-frère s'y était emparé de son patrimoine; le Gouz ne put le recouvrer que par les voies juridiques, qui finirent par l'amener à Paris. Le roi, qui avait entendu parler de lui, voulut le voir sous l'habit persan, qu'il n'avait pas quitté durant ses voyages; il parcourut son journal et l'invita à le publier. Cette relation, que le Gouz n'avait d'abord eu dessein d'écrire que pour le cardinal Capponi, lui acquit de la réputation; car, en 1664, la compagnie des Indes ayant résolu d'envoyer dans ce pays des hommes d'expérience et de capacité pour se concilier la faveur des princes dont les États devaient être le principal théâtre de son commerce, ce voyageur fut un de ceux qu'elle choisit. Le roi l'honora du titre de son envoyé près du Grand Mogol et des autres rois des Indes. Le Gouz partit au mois d'octobre. Il tomba malade à Ispahan, y mourut, et, par ordre du schah, y fut enterré magnifiquement. Sa relation fut publiée sous ce titre : *Voyages et observations du sieur de la Boullaye le Gouz, gentilhomme angevin, où sont décrits les religions, gouvernements et situations des États et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karemanie, Kaldée, Assyrie, Grand Mogol, Bijapour, Indes orientales des Portugais, Arabie, Egypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Danemarck, Pologne, îles et autres lieux de l'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout enrichi de belles figures*, Paris, 1655, 1 vol. in-4°; *ibid.*, 1657, 1 vol. in-4°. Cette dernière édition, quoique inférieure à la première pour la qualité et la dimension du papier, lui est préférable, étant plus complète, et contenant plusieurs particularités qui ne se trouvent pas dans l'autre. La relation est, au reste, assez peu intéressante et n'offre pas des observations bien curieuses ni bien neuves, même pour le temps où cet ouvrage fut publié : il ne dut sans doute la vogue dont il jouit qu'aux détails qu'il donna le premier sur l'Inde, en français. L'auteur montre du penchant pour l'alchimie. Le P. de Rhodes, qui le rencontra, vêtu à la persane, en 1648, près de Schiras, le dépeint comme un homme de mérite, et ajoute qu'ayant conservé beaucoup de prudence dans toutes ses courses, avec la satisfaction d'avoir obtenu partout l'amitié de tous ceux qui l'ont connu, il avait fait voir qu'un bon chrétien et un bon Français peut traverser le monde sans avoir aucun ennemi. Ces deux voyageurs se revirent ensuite à Rome, où le P. de Rhodes dit que le cardinal Capponi marquait à le Gouz une considération particulière. Ils se rejoignirent enfin à Paris; et

dans leurs entretiens sur les pays qu'ils avaient parcourus, ils formèrent le plan d'un nouveau voyage qu'ils devaient faire ensemble, mais qui est demeuré sans exécution. Le Gouz a placé la relation de ses voyages au nord de l'Europe dans un récit qu'il fait à quelques amis, au milieu d'un repas, en passant à Genève; de sorte qu'elle est très-succincte. Les noms propres y sont étrangement défigurés. Il termine son livre par la liste des personnes qu'il a connues dans le cours de ses voyages. Les figures imprimées avec le texte sont grossièrement faites; elles n'ont que le mérite d'avoir été dessinées par l'auteur. Il s'est fait représenter en tête de son livre, avec cette inscription : « Portrait du sieur la Boullaye le Gouz, « en habit levantin, connu en Asie et en Afrique, « sous le nom d'Ibrahim-Bey, et en Europe, sous « celui de Voyageur catholique. » E—s.

GOUZ DE GERLAND (BÉNIGNE DE), historien, né à Dijon, en 1695, d'une ancienne famille de Bourgogne, joignait aux avantages de la naissance et de la fortune un goût très-vif pour les sciences. Après avoir terminé ses études au collège de Clermont à Paris, il visita l'Italie, non en simple curieux, mais en homme capable d'apprécier les chefs-d'œuvre que ce beau pays présente de toutes parts. Il passa ensuite en Angleterre, et y demeura le temps nécessaire pour en étudier les mœurs, les usages et les lois. Il fut accueilli dans ses voyages par les hommes les plus éclairés; et plusieurs restèrent au nombre de ses amis, entre autres le cardinal Passionei et M. Ellis. De retour dans sa patrie, il consacra tous ses moments à y faire fleurir le goût des sciences; ayant été nommé membre honoraire de l'Académie de Dijon, il fit présent à cette compagnie d'un terrain propre à l'établissement d'un jardin botanique, et y joignit bientôt le don de son riche cabinet d'histoire naturelle. Passionné pour la gloire de son pays, il fit exécuter, à ses frais, les bustes, en marbre, des grands hommes de la Bourgogne, et en décora la salle des séances publiques de l'Académie (1). C'est à lui que la ville de Dijon fut redevable d'une école de peinture et de sculpture, honorée depuis du titre d'Académie et de la protection immédiate du roi et des états de la province. Il n'y eut pas, pendant toute la durée de sa vie, un seul projet utile auquel il ne prit part; et il en avait formé plusieurs que la mort l'empêcha de mettre à exécution. Tourmenté depuis longtemps par un tic douloureux, et contre lequel toutes les ressources de l'art avaient échoué, il se soumit à une opération cruelle, dont on lui avait garanti le succès, et qui cependant ne réussit point. Il sentit alors que sa fin n'était pas éloignée, et il s'y prépara en philosophe chrétien. Après avoir

(1) Cette compagnie y avait aussi fait placer le buste de ce respectable bienfaiteur, exécuté en marbre par Attiret; mais la modestie de le Gouz s'en offensa, et ce ne fut pas sans peine qu'il permit enfin de le placer dans le cabinet d'histoire naturelle.

reçu les consolations dernières de la religion, il s'occupait encore avec ses amis de quelques objets d'utilité publique, lorsqu'il expira le 17 mars 1774, à 79 ans, emportant les regrets universels (1). Son éloge fut prononcé par Maret, dans une des séances de l'Académie. On connaît de le Gouz les ouvrages suivants : 1^o *L'Histoire de Laïs*, Paris, 1756, in-12, dont, par une faute d'impression singulière, on a fait, dans un nouveau dictionnaire, l'*Histoire des lois*; 2^o *Essai sur l'histoire des premiers rois de Bourgogne, et sur l'origine des Bourguignons*, Dijon, 1770, in-4^o, avec une carte de l'ancienne Germanie et une de l'ancien royaume de Bourgogne : il y a dans cet ouvrage de l'érudition et des recherches; mais l'auteur s'écarte souvent des opinions généralement adoptées. 3^o *Dissertation sur l'origine de la ville de Dijon, et sur les antiquités découvertes sous les murs bâtis par Aurélien*, ibid., 1771, in-4^o, avec un frontispice gravé, une carte de l'ancien Dijon, et trente-deux planches. Il attribue l'origine de Dijon à un camp de César, et en fait dériver le nom du mot celtique *divis*, qui, suivant Bullet, signifie choix, élection; ou de *diviren*, écoulement, étymologie qui peut avoir également ses partisans, puisque cette ville est située dans un lieu jadis marécageux et au confluent de deux petites rivières, l'Ouche et le Suzon. 4^o *Dissertation sur la cause physique du déluge*; on en trouve un extrait dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, tome 1^{er}. Il attribue cette catastrophe au choc d'une comète. 5^o *Essai sur l'histoire naturelle*, ibid., tome 2. Il a laissé en manuscrit, la *Relation de son voyage en Italie*; des *Lettres sur les Anglais*; un *Parallèle de César et d'Auguste*; une *Histoire de Pompée*; celle de l'*Entrée des Héraclides dans le Péloponèse*, et des *Fragments sur les Maures de Grenade*. On peut consulter, pour plus de détails, son *Éloge*, déjà cité, par le docteur Maret, Dijon, 1774, in-4^o, et dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1775. W—s.

GOVÉA. Voyez GOUVÉA.

GOVÉA DE VICTORIA (PIERRE), jésuite, naquit à Séville vers 1560. Les choses merveilleuses qu'il entendait raconter de l'Amérique et surtout du Pérou, lui inspirèrent dès son enfance un désir ardent de parcourir ces contrées lointaines; mais son père s'opposait constamment à son départ. Aussi à peine Govéa l'eut-il perdu, qu'il parvint, à force de sollicitations, à obtenir le consentement de sa mère; et quoiqu'il n'eût que treize ans, il alla s'embarquer à Cadix. Après avoir parcouru l'océan Atlantique et la mer des Antilles, et pris part à plusieurs combats, il passa par l'isthme de

Panama dans le grand Océan, où la fortune lui fut contraire. Il eut de fréquentes attaques à soutenir de la part des pirates anglais, fut trompé par le capitaine de son navire, maltraité par l'équipage, et finit par faire naufrage sur une côte inhabitée. Après bien des fatigues et des périls, il arriva au Pérou. Dégouté de la passion des voyages et de toutes les vanités mondaines, il fit profession chez les jésuites de Lima, en 1597. L'amour de la patrie le ramena, en 1610, à Séville, où il mourut à l'âge de 70 ans. L'année même de son retour, il publia le récit de ses aventures, sous le titre de *Naufrage et voyage sur la côte du Pérou*, Séville, 1610, in-8^o. Il en fit lui-même la traduction latine, qui n'a pas été imprimée. Ce livre fut ensuite traduit en allemand, et imprimé à Ingolstadt. Mais cette version était si mal faite et tellement remplie de passages intelligibles, que Jean Bissel, jésuite de Souabe, entreprit d'en corriger les fautes, et d'en donner une traduction latine. Il paraît qu'il n'a pas eu sous les yeux l'original espagnol, puisqu'il dit qu'il ne sait pas s'il faut attribuer les choses obscures à l'auteur ou à son traducteur. On reconnaît que le père Bissel s'est principalement attaché à faire étalage d'érudition et de talent pour la poésie. Il n'a, au reste, fait que suivre, en quelque sorte, l'exemple de Govéa, dont l'ouvrage n'offre qu'un bien mince intérêt. Il a cousu ensemble des extraits de livres très-connus sur l'Amérique, y a entremêlé des discours, des déclamations et jusqu'à des prières. Ce qui concerne ses aventures ne pouvait, en effet, tenir que fort peu de place, et il a pris beaucoup de peine pour leur ôter l'attrait que pouvait leur donner la simplicité du récit. La version de Bissel est intitulée *Joannis Bisselii Argonauticon Americanorum, sive historia periculorum Petri de Victoria ac sociorum ejus, libri XV*, Munich, 1647, in-12. Elle fut réimprimée à Amsterdam en 1698. Le frontispice porte Dantzig; mais le nom de Gilles Jansson de Waesberg, célèbre imprimeur d'Amsterdam, prouve qu'elle a été imprimée dans cette ville, ce qui est d'ailleurs confirmé par une lettre de Bayle. E—s.

GOVINDA ou GOBINDA, dixième et dernier *Sât Gouroù*, chef spirituel et suprême des Sykhs, créa la puissance temporelle de cette secte ou nation belliqueuse et redoutable, qui doit son existence à Nānek (*voy.* NANEK). Né à Patnah, capitale du Béhâr, et élevé à *Madra Dés*, dans le Pendj-āb, il succéda en 1671 à Tegh Béhāder, son père, assassiné par l'ordre d'Aureng Zeyb, circonstance qui provoqua la juste indignation de Govinda, et lui fit jurer une haine éternelle aux musulmans. Il avait à peine quatorze ans quand il se trouva, par la mort de son père, à la tête d'un assez fort parti de Sykhs, qu'il conduisit dans les montagnes de Sirinagar : mais le chef de ce canton, cédant aux sollicitations menaçantes de la cour de Dehly, le chassa et l'obligea de se retirer dans les cantons marécageux du Pendj-āb, où il fut mieux

(1) Portant son esprit de bienfaisance au delà du tombeau et voulant empêcher qu'après sa mort des miasmes nuisibles ne s'exhalassent de son corps, il se fit enterrer dans une masse de mortier-loriot, sur laquelle on grava cette épitaphe : « *Benigne le Gouz de Gerland, bienfaiteur de son pays, né à Dijon le 17 septembre 1695, y est mort le 17 mars 1774.* » Voyez le *Mémoire de Maret sur l'usage d'enterrer les morts dans les églises*; seconde édition, 1774.

accueilli. Le nombre de ses sectateurs s'accrut considérablement; il forma des établissements à Anandapour, à Khilou, et dans d'autres villes du Pendj-âb. Ils trouvèrent un puissant protecteur dans un râdjâh, ou prince hindou des Nadou, canton montagneux au nord-ouest de Sirinagar. Le râdjâh et le gôrou opposèrent une vigoureuse résistance aux généraux qu'Aureng-Zeyb envoya contre eux; mais enfin un des fils de ce monarque s'étant mis en campagne, de concert avec le râdjâh de Cahilor, le grand prêtre des Sykhs se retrancha dans une forteresse, qu'il fut obligé ensuite d'abandonner en y laissant sa mère et deux de ses enfants, innocentes victimes sacrifiées bientôt à l'aveugle ressentiment du gouverneur musulman du Serhind. Gôvinda passa de cette forteresse dans une autre, où il fut assiégé et pressé aussi vivement que dans la précédente. Après avoir tué de sa propre main l'un des deux généraux du prince mogol et blessé l'autre, après avoir vu périr son dernier fils d'une mort glorieuse mais prématurée, ce malheureux père, accablé de douleur, cédant à la mauvaise fortune qui semblait s'acharner à le poursuivre, parvint, non sans courir les plus grands dangers, à s'évader de Tchamkoûrt dont la garnison fut indignement mutilée par les vainqueurs. Ce chef fugitif mena depuis une vie errante : on a lieu même de croire que l'excès de la douleur et le dépit de ne pouvoir se venger de ses implacables ennemis, altérèrent sa raison; et nous ne croyons pas qu'il ait été employé par Aureng-Zeyb dans le Dekehan, comme le disent quelques auteurs. Il nous paraît plus certain qu'il termina sa vie aventureuse à Nander, sur les bords du Godâvéry, en 1708. Il ne laissa pas d'enfant mâle. Les Sykhs avaient été dociles et pacifiques jusqu'à l'apparition de Gôvinda, qui eut le talent de leur communiquer une énergie inconnue à la plupart des nations indiennes. Il commença par les exciter à la vengeance, en leur traçant avec indignation le hideux tableau de toutes les vexations, des outrages et des cruautés commises envers eux par le gouvernement mogol. Dans son enthousiasme, il fit jurer à la nation sykhe tout entière, composée d'Hindous et de musulmans apostats et transfuges, haine et guerre aux insolents musulmans; il voua ses soldats à l'acier, comme unique moyen d'obtenir les biens du monde présent et du monde à venir. Son premier soin fut de travailler plus énergiquement encore que ne l'avait fait Nànek, le fondateur des Sykhs, à détruire la distinction des castes indiennes, d'attaquer les prétentions et les privilèges des castes supérieures; enfin, d'établir l'égalité parmi ses sectateurs. Le politique Aureng-Zeyb ne vit pas sans effroi la propagation d'une doctrine capable de détruire les antiques préjugés au moyen desquels les princes étrangers ont constamment trouvé dans les Hindous des sujets résignés et paisibles. Gôvinda enjoignit à tous ses disciples de porter constamment de l'acier avec eux, de se

consacrer au métier des armes, d'être habillés en bleu, de laisser croître leur barbe et leurs cheveux, et d'avoir un mot de ralliement quand ils se rencontreraient : *Vive le gôrou* (le maître ou docteur)! *Victoire pour le pays du gôrou*! Il les autorisa à ajouter à la suite de leur nom le titre de *Singh* (lion), qui, parmi les Hindous, est réservé à la caste guerrière des Râdjapouts : ainsi, tous les Sykhs se trouvèrent anoblis. Il établit aussi une assemblée nationale nommée *Mata gôrou* (réunion des maîtres), à laquelle les chefs de canton ont droit d'assister pour délibérer sur les affaires de la nation. On peut voir dans l'excellent mémoire du général Malcolm sur les Sykhs (*Asiat. researches*, t. 11, p. 200-301, édition de Londres, 1813, in-8°) la constitution et les usages de cette espèce d'assemblée nationale. Nous nous bornerons à observer ici, d'après l'estimable auteur que nous venons de citer, que « cette institution est une nouvelle preuve du génie vaste » et entreprenant de ce réformateur. En donnant « un gouvernement représentatif et fédératif à » une nation indolente et imbuë d'antiques préjugés, il l'a forcée de quitter ses habitudes nonchalantes et routinières, de prendre une part active au gouvernement; enfin, il stimula l'ambition de chaque particulier, qui eut le moyen de parvenir aux dignités et d'intervenir dans les affaires du gouvernement. » C'est ainsi que Gôvinda changea en guerriers actifs et entreprenants, en théistes peu curieux de cérémonies religieuses, les paisibles et pieux sectateurs de Nànek. Voilà pourquoi ceux-ci, tout en conservant le plus profond respect pour leur fondateur, soutiennent que le gôrou Gôvinda a été aussi exalté par la faveur immédiate et par la protection de la divinité. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici la description de la cérémonie instituée par Gôvinda pour rendre un converti *khalsâ*, c'est-à-dire membre de la république des Sykhs. Nous nous bornerons à observer qu'on leur administre une espèce de baptême sur la tête et sur la barbe, et qu'ils promettent de suivre la foi du maître : on leur fait promettre, entre autres choses, de n'avoir aucune relation avec des sectaires nommés *kondi mâr*, qui tuent leurs propres sœurs, usage atroce et commun à la plupart des Râdjepouts. On leur enjoint aussi de tuer un musulman partout où ils le trouveront, de battre et dépouiller les Hindous. Les Sykhs observent très-volontiers et même aussi scrupuleusement qu'ils le peuvent des préceptes conformes à leurs sentiments et à leurs intérêts; préceptes d'un instituteur qu'ils regardent comme la dixième incarnation attendue par les Hindous, qui ceignit la ceinture de la chasteté autour de ses reins, saisit le glaive de la valeur, proféra le mot de la victoire, détruisit les exécrables Turcs (les musulmans), et exalta le nom de Dieu..... qui confondit et convainquit d'erreur et d'ignorance l'islamisme et le brâhminisme, et fonda la religion des *Khalsâ* (ou vrais

Sykhs) sur la pureté, etc. Gouroù Góvinda Singh a composé en langue du Pendj-áb, et principalement d'après les Sasiras, les Pourânas et le Coran, un ouvrage assez considérable, intitulé : *Décama pádcháh ka granth* (le livre des dix rois), réputé sacré parmi les Sykhs. Ce livre contient non-seulement plusieurs traités religieux et théologiques, les fables de la religion indienne adaptées à la croyance de la nouvelle secte, mais encore le récit des batailles où l'auteur s'est trouvé, ses faits d'armes et ceux de ses intrépides compagnons. La valeur guerrière y est représentée comme la première de toutes les vertus. A l'exemple de Mahomet, il y indique le martyr, c'est-à-dire la mort bravée et reçue en combattant pour sa religion, comme le moyen le plus certain d'obtenir la gloire dans ce monde et la félicité éternelle dans l'autre. Il insiste fortement sur la honte inséparable de l'apostasie. Cet ouvrage fut terminé en 1697, c'est-à-dire onze ans avant la mort de l'auteur, qui paraît avoir passé cette dernière partie de sa vie, précédemment si active, dans la plus profonde retraite, et même dans l'anéantissement de ses facultés intellectuelles, dont il avait abusé pour le malheur de ses semblables. Les Sykhs, avant lui si calmes, si paisibles, sont devenus turbulents, sanguinaires et pillards. Cette belliqueuse nation qui prend de rapides accroissements, menace également les princes hindous et musulmans et les établissements anglais dans l'Inde. L—s.

GOVONA (la sœur ROSE), fondatrice du célèbre et utile hospice dit *delle Rosine*, à Turin, naquit à Mondovi en 1716. Dépourvue de biens patrimoniaux, mais riche d'intelligence et de zèle pour le bien public, elle conçut le projet d'établir un hospice, afin d'y recueillir les filles de treize à vingt ans qui aiment le travail, et de les soustraire aux dangers de la société. Rose Govona vivait seule à Mondovi de l'ouvrage de ses mains, lorsqu'un jour vint à elle une orpheline sans moyens d'existence, qui lui demanda des secours : « *Tu vivras avec moi*, » répondit Rose ; *tu coucheras dans mon lit, tu boiras à mon verre ; mais tu devras manger avec le travail de tes mains.* » L'orpheline accepta cette offre ; d'autres filles vinrent entourer la sage et charitable Rose ; toutes pourvoaient par leurs ouvrages à leur nourriture journalière. Cette petite maison de secours fut en butte à la calomnie ; mais la vertu triompha, et la municipalité décida qu'il serait assigné à Rose Govona une habitation convenable. Après avoir lutté plus de neuf années contre les obstacles qu'on opposait à son institution, elle parvint à établir dans sa ville natale une manufacture d'étoffes de laine pour occuper une partie de ses filles, dont le nombre s'élevait déjà à plus de soixante-dix. Désirant étendre son bienfait en Piémont, Rose vint à Turin en 1753 demander un asile, et obtint d'abord quelques chambres ; mais le roi Charles-Emmanuel, sur la proposition du ministre des finances, le comte de Grégory,

assigna à la sœur Rose en 1756 le vaste bâtiment des frères de St-Jean-de-Dieu, qu'on venait de supprimer. Bientôt ce local fut rempli de filles orphelines et abandonnées. Le travail y fut abondant, et le roi approuva le règlement qui avait été donné par la fondatrice. La sœur Rose, pleine de reconnaissance envers le monarque, commença par organiser à Turin un établissement où l'on fabriquait des étoffes ou des draps pour les militaires, ensuite une manufacture de rubans et d'étoffes de bonne qualité : elle porta sa communauté à trois cents personnes qui, sans dot et sans revenus, gagnaient leur vie en travaillant et pourvoaient aux besoins de leur vieillesse. Elle établit des succursales à Novare, à Fossano, à Savigliano, à Saluces, à Chieri et à St-Damien d'Asti, et partout elle fit inscrire en gros caractères sur la porte de l'hospice : *Tu mangerai col lavoro delle tue mani* (tu vivras avec l'ouvrage de tes mains). Si une fille voulait se marier, elle pouvait en sortir ; mais ce cas était fort rare. Rose Govona mourut à Turin en 1775 et fut inhumée dans la chapelle de l'hospice, où l'on mit sur sa tombe l'inscription suivante : *Ci-git Rose Govona de Mondovi, qui dès sa jeunesse se consacra à Dieu, et qui, pour sa sainte gloire, établit, fonda dans sa patrie, à Turin et dans d'autres villes, des hospices pour des filles abandonnées, afin de leur apprendre à servir Dieu, et qui leur donna de bons règlements à suivre dans la piété et le travail. Elle dirigea pendant trente ans et plus ces pieux établissements, et après avoir donné des preuves d'une charité parfaite et d'une constance particulière, elle mourut le 28 février 1775. Ses filles, reconnaissantes envers leur bonne mère, ont posé ce monument.* G—G—V.

GOWER (JEAN), ancien poète anglais issu, suivant Leland, d'une famille du comté d'York, et né vers 1320, fut contemporain de Chaucer. Ce fut dans la société d'Inner-Temple à Londres, où il résidait en qualité de juriconsulte, qu'il eut, pour la première fois, occasion de connaître Chaucer, regardé comme le père de la poésie anglaise. La conformité de leurs caractères, de leur goût pour les muses et de leurs principes politiques ne tarda pas à les unir de la plus intime amitié. Gower se distingua éminemment dans la profession des lois, et fut, dit-on, chef juge de la cour des plaids-communs ; mais cela est au moins douteux. Il était attaché sans doute en qualité de conseiller à Th. Woodstock, duc de Gloucester, l'un des oncles de Richard II : son talent pour la poésie l'avait mis en faveur auprès de ce monarque. Richard, étant un jour en partie de plaisir sur la Tamise, le fit entrer dans son bateau et lui ordonna d'exercer son talent sur quelque sujet neuf. Gower obéit et composa son ouvrage intitulé *Confessio amantis*, espèce de traité de morale en vers, entremêlé de contes moraux, à la fin duquel il prend occasion de donner au roi quelques sages avis sur des matières très-déliées, exprimés avec franchise et avec

dignité ; mais lorsque ce prince eut fait assassiner à Calais son protecteur Woodstock, Gower ne put retenir l'expression de son indignation : il n'épargna dans ses écrits ni le clergé, ni la cour, ni le roi lui-même. La révolution vint le venger en déposant ce monarque et en plaçant Henri IV sur le trône. Il perdit la vue dans la première année du nouveau règne et mourut peu de temps après, en 1402. Il fut enterré dans l'église conventuelle de Ste-Marie-Overie, dans Southwark, à Londres, église qu'il avait fait rebâtir en grande partie à ses frais ; ce qui fait supposer qu'il jouissait de beaucoup d'aisance. La couleur générale de ses ouvrages lui a fait donner le nom de *moral Gower* (1). On cite de lui les suivants : 1° *Speculum meditantis*, traité moral en dix livres sur les devoirs des époux, en vers français : il en existe deux copies dans la bibliothèque Bodléienne. 2° *Vox clamantis*, ou la *Voix de celui qui crie dans le désert*, en vers latins, en sept livres : c'est une chronique en vers élégiaques de l'insurrection des communes sous le règne de Richard II. Ces deux ouvrages n'ont pas été imprimés ; il en existe des manuscrits dans les bibliothèques Cottonienne et Bodléienne, et dans celle du collège d'*All-Souls* à Oxford. 3° *Confessio amantis*, poème anglais en huit livres, relatif à la morale et à la métaphysique de l'amour ; imprimé à Westminster par Caxton, en 1483 (2) ; Londres, 1552, 1544 et 1554, et récemment pour la cinquième fois dans la dernière édition des poètes anglais. Par l'effet de l'ambition, fort commune alors, d'étaler partout le peu d'érudition qu'on avait, les dissertations sur la science hermétique et sur la philosophie d'Aristote sont amalgamées dans ce poème avec des subtilités sentimentales. 4° *De rege Henrico IV*, imprimé, ainsi que quelques autres de ses petits poèmes, dans les œuvres de Chaucer. Thomas Warton, dans son *Histoire de la poésie anglaise*, cite, comme supérieurs à tous les autres ouvrages de Gower, des sonnets contenus dans un volume de la bibliothèque du marquis de Stafford ; et il en rapporte des fragments. Quoique Gower ait joui de son temps d'une grande réputation, on chercherait inutilement aujourd'hui dans ses ouvrages des marques d'un vrai génie ou le sentiment de l'harmonie poétique. Thomas Warton lui reconnaît néanmoins le mérite d'avoir imité avec assez de pureté le style élégiaque d'Ovide. Sur le monument de Gower on voit sa figure en pied et trois Vierges couronnées. La première, la Charité, a pour devise :

En toy qui es fils de Dieu le père,
Sauve soit qui gist sous cest pierre.

(1) Un article inséré dans l'*European Magazine*, décembre 1804, p. 412, insinue cependant que Gower ne put être nommé juge à cause de la licence de ses contes.

(2) Cette édition, extrêmement rare, porte pour date : a thousand cccclxxxiii ; mais Dibdin a fait voir que c'est une faute d'impression et que le livre a été réellement imprimé en 1483.

La deuxième, la Miséricorde (Mercy), a pour devise :

O bone Jésu fait ta mercy
A l'alme, dont le corps gist icy.

La troisième, la Pitié :

Pour ta pite Jesu regarde,
Et met cest alme en sauve-garde.

Voici l'épitaque de Gower :

Armigeri scutum nihil a modo fert sibi tutum
Reddit imolatum morti generale tributum
Spiritus exutum se gaudeat esse solutum
Est ubi virtutum regnum sine labe statutum.

H.-J. Todd a publié à Londres, en 1840, un volume in-8° de 503 pages, *Illustrations of the life*, etc. (Éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Gower et de Chaucer, recueillis d'après des documents authentiques). X—s.

GOWER (RICHARD-HALB), habile constructeur, entraîné par la fougue de son caractère, s'embarqua très-jeune sur un vaisseau de la compagnie des Indes comme élève de la marine. Sa première campagne, quoique longue et pénible, ne le dégoûta pas de la mer. A son retour en Angleterre, il s'appliqua avec une extrême ardeur à l'étude des sciences qui se rattachent à la navigation et s'empessa de se rembarquer. Frappé de l'imperfection des moyens employés pour mesurer le sillage des bâtiments, il imagina un instrument pour lequel un brevet lui fut accordé. Bientôt son esprit inventif le porta sur la construction navale, et il se proposa de résoudre le difficile problème d'unir la supériorité de la marche à la sécurité sous voiles. En 1800 il construisit un bâtiment (*le Transit*), gréé de quatre mâts, et qui, à une marche extraordinaire, joignait l'avantage de tenir le vent parfaitement. Une expérience des plus favorables eut lieu, mais l'envie la rendit infructueuse pour l'inventeur. On trouve le récit de cette expérience dans la troisième édition de son traité sur *la Théorie et la pratique du matelotage* (Seamanship). En 1810, abreuvé de dégoûts par ceux-là même qui lui devaient tous les encouragements, il publia un écrit sur la manière dont le gouvernement anglais entendait favoriser les progrès de l'architecture navale. Son plus important ouvrage, celui où il traite des convois et de la protection du commerce, est intitulé : *Remarks relative on the danger attendant upon convoy, with a proposition for the better protection of commerce*. Nombre d'inventions et de perfectionnements dans la construction et l'installation des vaisseaux sont dus à cet homme remarquable, qui mourut en 1853, laissant une famille nombreuse et sans fortune. CH—v.

GOY (BENOÎT), avocat et littérateur, né à Lyon le 7 août 1704, était fils d'Abraham Goy et de Susanne Trolliet ; il embrassa fort jeune la car-

rière du barreau, dans laquelle son père s'était acquis une réputation justement méritée, et après avoir fait son cours de droit à Paris, il revint dans sa ville natale et ne tarda guère à prendre place parmi les avocats les plus distingués, qui virent toujours en lui un ami plutôt qu'un rival. Reçu membre de l'Académie de Lyon en 1745, il y fit de nombreuses lectures; mais telle était sa modestie que ses écrits, malgré l'intérêt qu'ils offraient, sont restés inédits dans les archives de cette compagnie, qui possède plus de trente mémoires ou dissertations composées par lui sur différents sujets. Voici le titre des plus importantes : 1^o *Discours sur la nécessité de savoir l'histoire de son pays*; 2^o *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Symphorien Champier*; 3^o *Dissertation sur la personne et sur la fin tragique de Barthélemy Aneau*; 4^o *Imitation en vers français du colloque d'Érasme, intitulé Conjugium*; 5^o *Parallèle entre la morale de Cicéron et celle de Sénèque*; 6^o *Recherche sur la vie et les ouvrages du président Brisson*; 7^o *Dissertation sur le style épigrammatique*; 8^o *Essai de traductions en vers français de quelques épigrammes choisies de Martial et de quelques autres poètes latins*; 9^o *Histoire de la mendicité chez les différentes nations et des moyens qu'elles ont employés pour y remédier*; 10^o *Dissertation sur les titres usités chez les Romains*; 11^o *Recherches sur l'origine et l'état des domestiques*. En 1753, Benoit Goy fut nommé recteur de l'aumône générale de Lyon et fit preuve de zèle et de dévouement dans plusieurs bureaux de cet hôpital. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 27 septembre 1784. Dumas s'est trompé quand il a dit, t. 1^{er}, p. 279, de son *Histoire de l'Académie de Lyon*, que Benoit Goy a été échevin; c'est son père Abraham Goy qui l'a été en 1722. A. P.

GOYA Y LUCIENTES (FRANÇOIS), le peintre le plus remarquable de la nouvelle école espagnole, né en Aragon à Fuente-de-Todos le 31 mars 1746, fit les premières études de son art à l'Académie de San-Luis, à Saragosse, et se rendit à Rome. De retour dans son pays peu après, il se fit remarquer d'abord par les peintures dont il fut chargé pour la tapisserie royale. Le célèbre Mengs, sous la direction duquel ces travaux s'accomplissaient, fut frappé du rare talent et de l'étonnante facilité de Goya. Les connaisseurs admirèrent particulièrement la grâce et le naturel de ses scènes populaires espagnoles, genre dans lequel il continua à se distinguer. Les mêmes qualités recommandèrent une multitude de tableaux de chevalet, espèces d'improvisations où il déployait une imagination pleine de feu et d'originalité. Cette première époque de son talent est surtout caractérisée par la simplicité, le naturel de la composition, un clair-obscur plein d'effet et sans recherche, enfin une vérité surprenante. A cette même époque appartiennent son tableau d'autel et son magnifique crucifix à l'entrée du chœur de l'église San-Francisco-al-Grande à XVII.

Madrid. Cet ouvrage le fit entrer à l'Académie de San-Fernando; et il étudia plus particulièrement Velasquez et Rembrandt. Cette étude déterminait la seconde époque de son talent; mais, dès lors, à travers la hardiesse de ses compositions se manifeste une certaine affectation et souvent même une assez grande incorrection de dessin. L'une des œuvres les plus distinguées de cette époque est la *Famille de Charles IV*, grandeur naturelle. Ce tableau lui valut la faveur de la cour, et en 1799 il fut nommé premier peintre royal. Il avait une facilité extraordinaire pour le portrait et atteignait la ressemblance avec une perfection rare. La cour et la ville s'adressaient à lui avec un égal empressement. Mais il s'adonna plus particulièrement à l'étude de la nature, qu'il regardait comme son seul maître. Dès l'âge de quarante-trois ans il était devenu entièrement sourd. Sa santé s'affaiblissant progressivement, il se rendit pour la rétablir à Paris en 1824, et depuis il ne quitta plus la France. Il mourut à Bordeaux le 16 avril 1828. Curieux de s'exercer dans tous les genres, il fit des peintures à fresque, grava un assez grand nombre de planches, soit d'après les tableaux de Velasquez, soit d'après ses propres compositions. On remarque un recueil de *Caprices*, en 80 planches, composé par lui en 1796-97, où brillent l'originalité, l'esprit, la gaieté, la franchise de son imagination. Il donna aussi des lithographies dans le cours de ses dernières années, notamment des combats de taureaux. La couleur nationale et l'esprit populaire caractérisent en général l'œuvre de Goya. Z.

GOYEN. Voyez VAN GOYEN.

GOYERS (JACQUES), né à Malines le 2 avril 1749, était fils de Jacques et de Claire de Bulens; il embrassa l'état ecclésiastique, devint lecteur au séminaire archiépiscopal, puis curé dans le diocèse. L'archidiacre Foppens, avec qui il était lié d'une étroite amitié, lui avait remis avant de mourir, son nouveau travail sur la *Bibliothèque belge*, de Valère André, avec prière de le revoir et d'en soigner l'impression. Goyers se mit en relation avec tous les hommes instruits, tant de la Belgique que de la Hollande; mais les troubles qui agitérent ces contrées, l'empêchèrent de remplir les intentions du défunt. Il fut nommé, en 1793, censeur de livres. L'invasion française l'ayant engagé à quitter sa patrie, il résida quelque temps à Kevelaër, à Munster et à Osnabruck, d'où il revint à Anderlecht, qui l'avait compté autrefois parmi ses chanoines. Fixé en 1798 à Bruxelles, il y mourut à la suite d'une léthargie, le 15 octobre 1809. Il avait légué sa bibliothèque au séminaire de Bois-le-Duc, à Herlaar, et ses propres manuscrits au capucin Jacobs. Homme simple et instruit, il ne faisait point un secret des curiosités littéraires qu'il rassemblait; au contraire, il les communiquait avec obligeance. Le P. Hartzheim reconnaît les nombreux services qu'il lui avait rendus pour sa collection des con-

ciles d'Allemagne (t. 10, p. 856). Goyers fut aussi en relation avec Visser, Kluit et Ghesguière. Il a publié : 1° *Instructio practica confessarii circa errores confitentium*, Bruxelles, 1780, in-8°; 2° *Quæstio theologico-practica...* (sur la nécessité des fiançailles), Malines, 1781, in-12; 3° *Discussio, quo ordine in missa, coram SS. sacramento exposito, dicenda sit oratio pro pace*, etc., Bruxelles, 1784, in-4°; 4° *Continuatio historiæ ducatus Geldriæ*, Bruxelles, 1806, in-4°. Cette continuation de Jean Krippenberg reprend l'histoire de la Gueldre à l'an 1701. Elle est de Krippenberg lui-même, comme il est déclaré dans la préface; mais Goyers y a fait des additions. Le chanoine Van Helmont eut quelque part à ce travail, qui tomba d'abord dans le plus profond oubli. L'éditeur, découragé, envoya au pilon l'édition presque entière, et peu d'exemplaires furent épargnés. La correspondance et les notes de Goyers, relatives à la *Bibliothèque belge*, se trouvent à la bibliothèque royale (de Belgique), fonds Van Hulthem, nos 824-26-27-50-51-52-53-54. La préface, qui devait accompagner le supplément au *Dictionnaire biographique* de Foppens, fait partie de ces recueils. Il y a encore parmi les manuscrits de Goyers, gardés dans le même dépôt : 5° *Additamenta ad Cornelii Van Gestel historiam sacram et profanam archiepiscopatus Mechliniensis* (n° 497); 6° *Documents concernant l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas* (nos 535-54-55); 7° *Clari Mechliniensis* (n° 858). M. l'abbé de Ram, recteur de l'université catholique de Louvain, possédait plusieurs des renseignements envoyés à Goyers pour la révision et le complément de Foppens. F.-V. Goethols a consacré un article à ce théologien dans ses *Lectures*, livre qui, composé de notices curieuses et utiles, mais rédigées avec trop peu de correction et d'ensemble, a le tort de mettre le passé au service des petites animosités du rédacteur.

R—F—G.

GOYNÆUS (JEAN-BAPTISTE), médecin et littérateur, né vers 1520 à Pirano, dans l'Istrie, fit ses études à Padoue, où il trouva un protecteur dans le patricien Marc Orsati, dont il célébra la bienfaisance, dans une églogue (*Egloga piscatoria*) qui fait partie du volume intitulé : *Bucolicorum auctores a Virgilio* (Bâle, 1546, in-8°). Cette pièce est adressée par Goynæus à son compatriote Arnold Arleni, l'un des traducteurs latins des *Œuvres morales* de Plutarque, auquel on doit en outre de bonnes éditions grecques-latines sorties des presses d'Oporin. Goynæus pratiqua son art à Venise avec quelque succès, consacrant ses loisirs à la culture des lettres, et mourut après 1582. On a de lui : 1° *Paradoxum quod latino potius quam vulgari sermone scribendum sit?* 2° *Quod nobiliora sint litterarum studia quam rei militaris peritia?* 3° *Enchiridion ad quotidianam medendi exercitationem*, Venise, 1582, in-8°; 4° *Dialogus quod philosophi et medici dogmatici jurisconsultos dignitate præcedant*, ibid., 1582; 5° *De situ Istriæ*. Cet opuscule a été

réimprimé par Grævius et Burmann, dans le tome 4 du *Thesaurus antiquitatum Italie*. W—s.

GOYON D'ARSAC (le vicomte GUILLAUME-HENRI-CHARLES DE), né à Mézin, en Guienne, vers 1740, fut longtemps conseiller au parlement de Bordeaux. Quelques années avant la révolution, il se retira à Berlin, où il mourut au commencement du 19^e siècle. Il était membre de l'Académie de cette ville, de celles de Montauban et de Châlons-sur-Marne. La plupart de ses ouvrages sont des discours sur des sujets proposés par diverses académies : 1° *la Corruption du cœur est la première source des égarements de l'esprit*, Montauban, 1778, in-12; 2° *le Respect pour la vieillesse contribue au maintien des mœurs publiques*, ibid., 1781, in-8°. Ces deux pièces furent couronnées par l'Académie de Montauban. 3° *Éloge du chancelier Michel de L'Hôpital*, ibid., 1782, in-12; 4° *Éloge du cardinal George d'Amboise*, ibid., 1784, in-12; 5° *l'Âge d'or réalisé, ou les Moyens de soulager le peuple, surtout les habitants de la campagne*; 6° *Quel serait le meilleur code des lois criminelles?* Châlons-sur-Marne, 1780, in-12; 7° *Mémoire sur le meilleur plan d'éducation pour le peuple*, ibid., 1781, in-8°. Cet ouvrage obtint le prix à l'Académie de Châlons-sur-Marne. Il a été réimprimé, suivant Meusel, sous le titre d'*Essai de laopédie*, ibid., 1785; 8° *Quels seraient les moyens d'administrer la justice avec le moins de frais et le plus de célérité?* ibid., 1784, in-12; 9° *Quels seraient les dédommagements dus par la société à un citoyen condamné injustement et dont l'innocence serait reconnue?* 10° *Quel serait le meilleur plan de réforme pour l'éducation des collèges?* Châlons-sur-Marne, 1785, in-12; 11° *la Vertu ennoblit les plus petites choses; le vice dégrade les plus grandes*, Montauban, 1778, in-12; 12° *les Voyages envisagés comme moyens d'éducation sont-ils plus utiles que nuisibles?* 13° *Éloge de Gui du Faur de Pibrac, chancelier de la reine de Navarre*, Toulouse, 1779, in-12; 14° *Éloge de Louis XII, qui a concouru pour le prix à l'Académie française*, 1785; 15° *Quel serait le meilleur plan d'éducation pour les personnes du sexe?* Châlons-sur-Marne, 1789, in-12; 16° *Essai sur ce sujet : La dépravation des mœurs et l'irréligion sont les principales causes de la dissolution des sociétés politiques*, Berlin, 1795, in-8°; 17° *Considérations sur les devoirs et les droits des gens de lettres dans la société civile* (imprimées dans les mémoires de l'Académie de Berlin, 1794-97); 18° quatre mémoires sur *l'Art de se vêtir et sur les vêtements considérés sous leurs divers rapports* (ibid., 1798-1804). On trouve dans le *Journal littéraire de Berlin* des extraits d'un mémoire que Goyon d'Arsac lut à l'Académie de cette ville le 24 septembre 1784, sur cette question : *Quelles sont les causes de l'universalité de la langue française en Europe?* Il y lut plus tard des fragments d'un ouvrage qu'il se proposait de publier sous ce titre : *Tableau historique de l'influence des femmes sur les grands événements de leur siècle et de leur pays*; mais il n'a pas paru.

On a encore de lui quelques poésies et autres productions littéraires insérées dans divers recueils.

P—RT.

GOYON DE LA PLOMBANIE (HENRI DE), économiste, né à Bassac près de Périgueux, mourut dans les environs d'Agen en 1808. On a de lui : 1^o *Vues politiques sur le commerce des denrées*, Amsterdam et Paris, 1759; *ibid.*, 2^e édit., 1766, in-12; 2^o *la France agricole et marchande*, Avignon (Paris), 1762, 2 vol. in-8^o; 3^o *L'Homme en société, ou Nouvelles vues politiques et économiques pour porter la population au plus haut degré en France*, Amsterdam, 1763, 2 vol. in-12; 4^o *L'Unique moyen de soulager le peuple et d'enrichir la nation française*, Paris, 1775, in-8^o. Les ouvrages de Goyon de la Plombanie ont paru sous le voile de l'anonyme. Il était collaborateur du *Journal économique*. Z.

GOZANI (le P.), jésuite, missionnaire à la Chine, écrivit au P. Suarez, son confrère, une lettre datée de Cai-Fong-Fou le 5 novembre 1704, qui renferme des détails intéressants sur l'existence d'une colonie de juifs établie à la Chine (1). Mais le père Gozani ne savait pas l'hébreu, et sa lettre fit désirer que des missionnaires instruits de la langue et de la littérature hébraïques fussent chargés de poursuivre les recherches qu'il avait commencées. La commission en fut donnée aux PP. Gaubil et Domenge, qui ne purent justifier qu'en partie l'espoir des savants, par la difficulté qu'ils éprouvèrent à obtenir la communication des livres sacrés de cette colonie. Cependant Brotier publia un extrait en latin de leurs mémoires sur cet objet, à la fin du troisième volume de sa belle édition de *Tacite*, 1774, et la traduction en parut sous le nom du P. Patouillet, dans le trente et unième volume du *Recueil des lettres édifiantes*. Ces matériaux sont à peu près les seuls qu'ait employés Sylvestre de Sacy pour la rédaction de sa *Notice d'un manuscrit du Pentateuque, conservée dans la synagogue des juifs de Cai-Fong-Fou*, insérée dans le tome 4 des *Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, pages 502 à 626 (voy. KOEGLER). W—S.

GOZLIN. Voyez GOSLIN.

GOZON (DIEUDONNÉ DE), 27^e grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, descendait d'une ancienne famille de Provence ou de Languedoc. N'étant encore que simple chevalier, il délivra l'île de Rhodes d'un monstre qui la désolait, et cet éminent service a attaché à son nom une réputation de courage romanesque que le temps n'a fait qu'affermir. Ce monstre était une espèce de serpent ou de crocodile d'une grandeur énorme; il avait choisi sa retraite dans une caverne à peu de distance de la ville, et il en sortait chaque jour pour enlever les bestiaux, dont il faisait sa nourriture. Plusieurs chevaliers s'étaient déjà présen-

tés pour le combattre; tous avaient échoué dans cette entreprise, et le grand maître leur avait défendu de l'attaquer de nouveau, sous peine d'être privés de l'habit de l'ordre. Gozon, résolu de détruire le monstre, chercha l'occasion de le voir, et ayant satisfait sa curiosité, demanda la permission d'aller pour quelque temps dans ses terres. Il y fit exécuter la figure de cet animal, et accoutuma deux dogues à le saisir par le ventre, seule partie de son corps qui fût dépourvue d'écaillés, tandis qu'il lui portait des coups de lance. Six mois après, il revint à Rhodes, sortit de la ville avec ses dogues et deux domestiques qui devaient rester à une certaine distance; et leur ayant donné ses instructions, il marcha au terrible animal, qui accourait déjà pour le dévorer. Le combat s'engagea aussitôt, et Gozon, après avoir éprouvé qu'il chercherait vainement à entamer de sa lance l'épaisse cuirasse dont le serpent était recouvert, mit pied à terre, et avançant jusqu'au monstre harcelé par les continuelles morsures des chiens, lui enfonça son épée dans le corps jusqu'à la garde. Un sang noir et empesté sortit à grands flots par cette large blessure, et le serpent, en tombant, aurait étouffé Gozon de son poids si ses domestiques ne fussent accourus pour le dégager. Gozon, en rentrant dans la ville, fut accueilli par les acclamations de tout le peuple; mais le grand maître Hélion de Villeneuve, en louant son courage, le blâma de sa désobéissance et le fit conduire en prison: il lui ôta aussi l'habit de l'ordre, qu'il lui rendit quelques jours après avec ses bonnes grâces, et il le fit même son lieutenant général. Villeneuve mourut en 1546, et les chevaliers s'étant assemblés pour élire son successeur, Gozon dit qu'ayant juré de ne proposer que celui qu'il croirait le plus digne de cette grande place, il déclarait franchement qu'après un mûr examen, il n'avait trouvé personne plus capable que lui-même. Cette noble fierté ne déplut point, et Gozon fut élu. Il rétablit le roi de la petite Arménie dans ses États et l'aïda à chasser les Sarrasins de l'Égypte. Il augmenta aussi les fortifications de la ville de Rhodes, et fit des règlements pour le maintien de l'antique discipline parmi les chevaliers. Se sentant avancé en âge, il demanda au pape la permission de faire élire son successeur; mais avant qu'elle fût arrivée, il mourut subitement au mois de décembre 1555. On grava sur son tombeau cette courte inscription : *Draconis extincor* (l'exterminateur du dragon). Plusieurs critiques ont cherché à jeter des doutes sur le combat de Gozon. On peut voir dans le *Dictionnaire de Chaupepié* les raisons qu'on leur oppose, tirées de l'existence de serpents monstrueux, prouvée par l'accord des historiens anciens et par les récits des voyageurs, comme par le témoignage des monuments contemporains, des chroniques de l'ordre de Malte, et enfin d'une tapisserie sur laquelle est représenté le mémorable combat de Gozon.

W—S.

(1) La lettre du P. Gozani a été imprimée dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, tome 7 de l'ancienne édition et tome 18 de la nouvelle.

GOZZADINI (BRANDALIGI), chef de parti à Bologne au 14^e siècle, était d'une famille ancienne et considérée à Bologne. Il avait de grandes richesses, et ses talents le faisaient regarder comme le chef de la faction surnommée *Maltraversa*. Lorsque Bologne fut asservie par le cardinal Bertrand du Poiet, ses compatriotes recoururent à lui pour qu'il les délivrât de la tyrannie qui pesait sur eux. Brandaligi se mit en effet à la tête d'une conjuration formée en 1334 contre le légat. Il parvint le 17 mars à surprendre ses gardes et ses soldats gascons; il l'assiégea dans la citadelle où Bertrand du Poiet s'était retiré, et il le contraignit à signer une capitulation par laquelle la liberté fut rendue à la république de Bologne. S. S.—1.

GOZZI (GASPARD), célèbre littérateur, poète et critique vénitien au 18^e siècle, était d'une famille qui remonte sans lacune au commencement du 14^e siècle. La principale branche, établie à Bergame, y remplit de hauts emplois; deux autres branches, transportées à Venise vers 1500, y furent considérées comme ayant originairement les droits et le titre de citoyens, et y tinrent un état qui annonçait l'opulence. L'un des ancêtres de Gaspard acheta des terres féodales d'un bon rapport dans le Frioul, à cinq lieues de Pordenone; c'est ce qui fit passer dans leur famille le titre de comte, qu'ils ont toujours porté depuis. Son père, Jacques-Antoine Gozzi, fils unique, hérita de trop bonne heure d'un riche patrimoine. Son goût passionné pour le luxe et pour tout ce qui tient du grand seigneur fut secondé par la faiblesse de sa mère; ne voulant s'allier qu'avec une famille patricienne, il épousa une Tiépolo, qui lui apporta pour dot de nouvelles sources de dépense, et qui lui donna onze enfants, dont Gaspard, l'aîné, était né le 20 décembre 1713. Le désordre qui se mit bientôt dans ses affaires ne l'empêcha pas de donner à ses fils les commencements d'une brillante éducation; mais il ne put soutenir ces dépenses, et cette éducation resta imparfaite. Pousant aussi très-loin l'amour qu'on avait alors presque généralement à Venise pour les spectacles, il fit dresser chez lui un théâtre; et ses enfants des deux sexes, qui avaient presque tous du talent pour la comédie, étaient ses acteurs. Bientôt son fils aîné Gaspard, et Charles qui était le troisième, furent en même temps acteurs et poètes. Gaspard, d'un caractère doux, mais abstrait, taciturne et méditatif, se laissant entièrement dominer par les penchants littéraires qui venaient d'éclorre en lui, s'isola de tout ce qui tenait aux affaires et à l'administration économique; son admiration pour Pétrarque et l'habitude d'imiter ses vers l'entraînèrent plus loin; il devint amoureux de Louise Bergalli, femme poète, très-spirituelle et très-aimable, mais qui avait dix ans de plus que lui. Malgré cette disproportion, elle mit tant d'adresse dans sa conduite, qu'il finit par l'épouser du consentement de son père (*voy. BER-*

GALLI, Louise) (1). Ce nouvel élément introduit dans la famille était aussi actif, aussi mobile que la plupart des autres l'étaient peu. Tout y fut bientôt en mouvement; mais les caractères, les volontés, les intérêts, se froissèrent, et du mouvement ne tarda pas à naître la confusion. L'union de Gaspard fut féconde; chacune des premières années augmenta le nombre des enfants et les charges de la maison. Un accident imprévu y mit le comble: le père de tous ces Gozzi fut frappé d'apoplexie; il vécut encore six ans, mais muet, paralytique et sans aucun moyen de manifester ses pensées, quoiqu'il conservât toute sa raison. Gaspard devint par là chef de la famille, ou plutôt, comme il fut impossible de le détourner de ses études et de le faire sortir de son cabinet, sa femme le devint à sa place. La maison que la famille habitait en commun avait été un palais et y ressemblait encore par les décorations extérieures; mais au dedans tout était presque en ruine. On parvint à arranger dans cette maison délabrée un petit appartement assez commode pour Gaspard Gozzi et sa femme, avec un cabinet pour lui; il n'en demanda pas davantage, et ne s'inquiéta de rien de plus. Trois ans écoulés dans cette position en accrurent la gêne et les difficultés. Madame Gozzi, satisfaite de l'espèce d'empire qu'elle exerçait, s'inquiétait peu de l'état critique où la famille était réduite, et mettait tous ses soins à tâcher de n'en paraître point la cause. Elle se laissa circonvenir par des créanciers avides, entre autres par un marchand vénitien, qui proposa d'acheter la maison paternelle, à condition qu'elle serait évacuée sur-le-champ, et qu'on en irait habiter une fort chétive, placée dans un quartier éloigné. On avait obtenu le consentement de toute la famille, même celui du malheureux père, quand Charles Gozzi, le troisième des fils, quitta le service où il était entré depuis trois ans, revint de Dalmatie, s'opposa ouvertement à ce marché honteux, en fit suspendre la conclusion s'il ne put le faire rompre, mais excita contre lui d'implacables ressentiments. Les dissensions ne faisaient qu'ajouter aux embarras et rendaient les remèdes plus difficiles, lorsque Gozzi le père fut enlevé en 1743 par une seconde attaque d'apoplexie; et, ce qui indique en peu de mot l'état où il laissait cette famille autrefois florissante, il fallut qu'un de ses fils (ce même Charles) empruntât, en son propre nom, une somme d'argent pour lui faire des funérailles un peu décentes. Cette mort rompait entièrement le marché de vente de la maison; elle fut aussi l'occasion ou la première cause d'une séparation libre et volontaire des personnes, et d'un partage

(1) Nous renvoyons à cet article pour en corriger les fautes que nous avons reconnues en nous occupant de la famille Gozzi. Son mari n'était point *noble vénitien*, comme il est dit dans l'article, mais seulement *citoyen*, avec le titre de *comte*. Ce ne fut point lui, mais son frère Charles, qui se distingua par des comédies d'un *genre singulier*; enfin la suite de cet article-ci fera voir s'il est vrai que, depuis le mariage de Louise Bergalli, l'éducation de ses enfants fut son premier soin.

à l'amiable des biens. Gaspard Gozzi, sans sortir de son indolence, après la séparation de trois de ses frères, demeura le chef d'une famille aussi agitée et plus obérée qu'auparavant. Sa femme, plus agitée à elle seule que tous les autres, lui fit prendre dans ces circonstances le parti qui convenait le moins : elle l'engagea à se charger de la direction de l'un des trois théâtres de Venise et de Terre-Ferme, celui de Saint-Ange, à signer un traité avec les entrepreneurs, et une foule de traités particuliers avec les acteurs et tous les gens qui y étaient attachés. Ce ne fut au reste pour lui qu'un médiocre sujet de trouble, parce qu'après les premiers moments il ne s'en occupa plus du tout ; et ce fut pour madame Gozzi, malgré de si terribles embarras, un grand sujet de jouissance qu'une direction, une entreprise et une autorité qui pouvaient remplir tous les besoins de son activité et de son amour-propre. Cette activité cependant devint si bruyante et si remuante, le désir du mouvement et du changement fit tant de fois déménager de maison en maison, de quartier en quartier, toute la famille, que Gozzi, qui ne savait résister à rien, mais qui voulait absolument être tranquille, prit, sans se brouiller en aucune façon avec sa femme, un petit logement à part, où il s'établit seul au milieu de ses papiers et de ses livres. Ces troubles intérieurs ne lui ôtaient rien, au dehors, de l'estime et de la considération que lui avaient acquises la régularité de ses mœurs, sa probité, son désintéressement, son caractère toujours égal, son savoir et ses talents. Depuis plus de dix ans il avait publié plusieurs ouvrages, où l'on admirait la solidité des pensées, celle des principes, l'élégance du style et une érudition variée, jointe au goût le plus délicat et le plus sûr. Il s'était d'abord essayé dans la tragédie et la comédie par des pièces presque toutes traduites du français : elles réussirent peu, et il ne s'obstina point dans ce genre, auquel la nature ne l'avait point appelé. Des ouvrages de morale et de critique fondèrent sa réputation, et il ne tarda point à passer pour l'un des meilleurs juges en littérature, en même temps que pour l'un des écrivains les plus soignés et les plus purs. Un de ses ouvrages qui lui fit le plus d'honneur, fut sa défense du Dante contre les légèretés que l'ex-jésuite Bettinelli s'était permises dans ses prétendues *Lettres de Virgile*. Le Dante et les autres auteurs du bon siècle étaient pour Gozzi les objets d'une espèce de culte ; et c'était à leur source qu'il avait puisé ce style vraiment italien, d'autant plus remarquable dans ses écrits et dans ceux de son frère Charles, qu'il commençait à devenir plus rare. Au reste, ils étaient loin d'être les seuls à Venise qui s'opposassent au torrent du mauvais goût. Une société entière d'esprits distingués s'était formée dans cette vue, et employait à la fois les discussions sérieuses et les critiques légères, quelquefois même des satires d'un sel plus âcre, et jusqu'à des facéties d'un burlesque un peu tri-

vial, pour combattre les prétentions et troubler les succès des corrupteurs de la langue et du goût. Cette singulière académie, considérée autrement que sous le point de vue littéraire, offre une preuve des futilités dont la plupart des gouvernements d'Italie, mais particulièrement celui de Venise, aimaient que les hommes du plus grand mérite, livrés aux études les plus graves, parussent occupés. Les saillies de la grosse joie, les gaietés folles, et quelquefois plus que populaires, auxquelles ils se livraient, semblaient une espèce de garantie et faisaient entrer jusqu'aux associations savantes dans le système d'amusements éternels et de joie infatigable que ce gouvernement avait si grand soin d'entretenir. Le titre de cette académie était déjà un ridicule : c'était la société des *Granelleschi*, c'est-à-dire de ceux qui avaient deux *granelli* pour armoiries ou pour emblème. Mais qu'était-ce que ces *granelli* ? Cherchez dans les dictionnaires ; vous y trouverez une acception figurée de ce mot, qui indique, comme elle le fait aussi en français, un sot, un niais, un imbécile. Dans cette académie, enrôlés sous une pareille enseigne, étaient cependant, et en assez grand nombre, des hommes aussi distingués par leur rang, par la gravité de leur caractère, par la profondeur et l'étendue de leurs connaissances, que par leurs talents et par le tour piquant de leur esprit. Tels étaient, entre autres, les deux frères Joseph et Daniel Farsetti, patriciens, riches, amateurs splendides des arts, et dont le second surtout, bailli de l'ordre de Malte, s'était rendu célèbre par des poésies latines et italiennes du meilleur goût (*voy.* FARSETTI, Joseph et Daniel) ; un Crotta, un Balbi, aussi patriciens ; le savant abbé Natale Lastesio ou dalle Laste, l'une des lumières de l'érudition et du vrai savoir, à cette époque, en Italie (*voy.* LASTESIO), les trois frères Marsili, le comte Campo-san-Pietro, le docte Forcellini (*voy.* MARC FORCELLINI), les deux frères Cozzi et plusieurs autres. A chaque réunion de ces esprits supérieurs, ils commençaient par ce qu'on pourrait nommer des bordées de productions les plus ridicules qu'ils pouvaient imaginer, soit en prose, soit en vers, et les plus analogues à leur emblème et à leur titre : leur véritable séance académique s'ouvrait ensuite ; et les lectures qu'ils y faisaient, les principes littéraires qu'ils y développaient, excitaient l'admiration et entretenaient à Venise le feu sacré du goût. Malgré le soin que prenait leur président de ne rien dire d'abord qui n'eût le caractère d'imbécillité qui était conforme aux statuts, il pouvait s'oublier quelquefois ; mais une découverte que fit l'Académie la mit à l'abri de ce danger : on lui fit connaître un homme complètement stupide, et, ce qui achevait de le rendre parfait, ayant de grandes prétentions à la science et aux talents littéraires, remplissant chaque jour des pages de bêtises les plus grossières, les lisant à tout le monde, et prenant pour des signes d'approbation les rires et

les moqueries de ceux qui se faisaient un jeu de son excessive simplicité. Il se nommait Joseph Secchellari ; la société lui envoya une députation, le reçut dans son sein, le nomma, au bruit d'éclats de rire universels et à l'unanimité, prince ou président de l'Académie des *Granelleschi*, dignité déjà instituée auparavant, mais avec le titre d'*Arcigranellone* créé pour lui. On fit avec beaucoup de solennité l'installation du nouveau président ; on lui mit pour couronne une guirlande de prunes ; on lui adressa des discours et des pièces de vers, du sérieux le plus comique, remplis d'éloges ironiques dont il était aussi fier que de sa couronne. Il avait pour trône un fauteuil antique très-élevé, sur lequel, lui, qui était de la taille d'un nain, ne pouvait s'asseoir que par deux ou trois sauts tout à fait burlesques. Là il se pavanait, parce qu'on lui avait dit que ç'avait été le siège du célèbre écrivain et de l'illustre cardinal Pierre Bembo. Le dos du fauteuil était surmonté d'un hibou qui tenait fièrement dans sa griffe droite deux de ces *granelli* dont l'Académie portait le nom. L'*arcigranellone* ne manquait jamais d'ouvrir la séance par une de ces compositions d'un ridicule inimaginable dont il avait peut-être offert le premier modèle. On l'interrompait bien vite à force d'applaudissements ; on arrêtait l'insertion du chef-d'œuvre dans les actes de l'Académie, et il livrait très-gravement son manuscrit au secrétaire. L'existence de l'Académie remontait jusque vers l'an 1740 ; et ces joyeux savants ne s'étaient refroidis ni pour leurs sottises bruyantes et niaisées, ni pour les travaux d'un excellent esprit et d'un excellent style qui sortaient sans cesse de leurs séances et devenaient, par l'impression, des sources de jouissance et d'instruction pour le public. Ils y usaient quelquefois d'une extrême liberté, que leur constance, sur le premier article, n'aidait pas peu à leur faire pardonner. Gaspard Gozzi, d'un esprit plus réservé et plus sage, avait moins souvent besoin de ces pardons que son frère ; il avait obtenu de bonne heure des marques de confiance du gouvernement. Il était réviseur des livres et surintendant des impressions, place dont le médiocre revenu n'était pas à mépriser dans l'état de fortune où il fut longtemps réduit. Les réformateurs de l'université de Padoue lui en offrirent spontanément une plus lucrative et plus honorable : ils lui demandèrent un grand travail sur la réforme de cette célèbre université, sur la refonte de ses constitutions, et sur un nouveau plan d'études que le sénat vénitien projetait d'y établir. On lui assigna pour cette opération importante un traitement annuel de six cents ducats, et l'on y joignit plus d'une fois des gratifications extraordinaires. Il était délivré depuis plusieurs années des embarras où la direction d'une troupe de comédiens l'avait plongé. Ce tourbillon orageux s'était pour ainsi dire dissipé de lui-même par la ruine totale de la troupe, dans laquelle il eut bien de la peine à n'être pas enveloppé : il avait aussi perdu sa

femme, et malgré tous les tourments qu'elle lui avait occasionnés, il l'avait regrettée sincèrement. Il était devenu sujet à des maladies douloureuses qui augmentaient avec l'âge. Son travail pour l'université de Padoue étant achevé, il revint à Venise, où le sénat lui continua la plus grande partie de ses honoraires. Bientôt ses infirmités redoublèrent ; l'air salubre et la vie calme de Padoue l'y rappelèrent. Il éprouva un mieux sensible, mais qui ne dura pas longtemps. Il avait auprès de lui une ancienne amie, nommée madame Cenet, qui lui avait prodigué dans toutes ses maladies les soins les plus assidus et les plus tendres : Gozzi ne vit d'autre moyen de l'en récompenser et de lui assurer une existence après sa mort, que de l'épouser. Il mourut peu de temps après, le 26 décembre 1786, âgé de 73 ans. Dans le grand nombre d'ouvrages et d'opuscules qu'il a laissés, on distingue surtout : 1° *Observatore veneto periodico*. Cet ouvrage ne fut réuni qu'en 1768 en un seul volume in-12 ; mais il avait paru plusieurs années auparavant par feuilles détachées, comme le *Spectateur anglais*, qu'il avait pris pour modèle et dont il imite quelquefois l'art de peindre les mœurs et les caractères, celui de mettre en action les grands principes de la littérature et de la morale, l'enjouement réglé par la décence, et la sagesse assaisonnée d'urbanité. 2° *Lettere famigliari*, Venise, 1753, 2 petits vol. in-8°. Il en parut dès 1756 une seconde édition, aussi en deux volumes, mais dont le second était divisé en deux parties. Rien de plus spirituel, de plus piquant, de plus élégant que ce recueil de lettres familières : l'auteur y propose à ses amis, ou s'y propose à lui-même, des questions auxquelles il répond tantôt sous la forme du dialogue, tantôt sous celle d'une prétendue traduction d'un auteur ancien, et tantôt sous d'autres formes agréables. Le bon goût y est dépouillé de pédantisme, et la raison d'austérité. Presque toute la dernière partie est composée de pièces de vers, d'épîtres, de *capitoli* ou pièces satiriques d'un sel rarement âcre, mais toujours piquant. On reconnaît, dans plusieurs, des lectures faites à l'Académie des *Granelleschi*, et l'auteur donne dans une de ses lettres quelques détails sur l'origine et la nature de cette singulière société. 3° *Giudizio degli antichi poeti sopra la moderna censura di Dante, attribuita ingiustamente a Virgilio, con gli principj di buon gusto*, Venise, 1758, in-4°. C'est peut-être le meilleur et le plus précieux ouvrage de l'auteur. Critique solide sans dureté, vive sans acrimonie ; admiration sans engouement, mais dictée par une appréciation judicieuse et éloquentement exprimée ; développements clairs et naturels des principes fondamentaux de la poésie et de la littérature ; exemples si bien choisis, si variés, si nombreux et si beaux, qu'ils formeraient par eux-mêmes une lecture intéressante ; le tout revêtu du style le plus pur et le plus véritablement toscan dans lequel aucun livre eût été écrit

depuis longtemps, même en Toscane : tel fut le jugement que tous les gens de goût s'accordèrent à en porter. Le censeur du Dante, de Pétrarque et de Boccace, auteur des prétendues lettres de Virgile, l'imprudent Bettinelli, garda le silence; c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. 4^o *Opere in versi e in prosa del conte Gasparo Gozzi*, Venise, 1759, 6 vol. in-8^o. Presque tous les morceaux réunis dans cette édition avaient d'abord paru séparément à diverses époques : ce sont des tragédies et des comédies, la plupart traduites du français. Dans ces traductions comme dans les pièces de l'invention de l'auteur, on ne remarque guère d'autre mérite que l'élégance du style : on y trouve aussi des cantates et d'autres poésies lyriques; des *rimes*, les unes sérieuses et les autres burlesques; des épîtres; enfin, des mélanges dont le mérite principal est la variété. Ce recueil vaut mieux qu'un autre en un seul volume, que Gozzi publia vingt ans après sous ce titre : 5^o *Aleuni componimenti in prosa e in versi*, Venise, 1779. L'auteur s'y laisse aller au sentiment de ses peines; il y entretient trop le public de ses affaires et de ses ressentiments. 6^o *Mondo morale*, Venise, 1760, 5 vol. in-8^o; ouvrage qui respire une philosophie religieuse, telle que le fut toujours celle de l'auteur. Il entreprend d'y démontrer sous des formes corporelles et sensibles comment la nature universelle s'est altérée par degrés, tâche de découvrir les premiers germes des vices et des vertus, et d'enseigner comment on pourrait la ramener dans la bonne voie. 7^o *Il trionfo dell' umiltà, canti 4, pel glorioso ingresso di S. E. il signore cavaliere Rezzonico alla dignità di procurator di S. Marco*, Venise, 1759. Ce poème est un de ceux que l'auteur aimait avec une prédilection particulière : il avait raison quant à la sage distribution des différentes parties du sujet, aux morceaux d'invention dont il s'est appliqué à réchauffer la froideur, au style poétique et d'excellent goût dans lequel il l'a écrit; mais il n'a jamais pu faire que cette froideur inhérente au sujet n'y subsistât pas, que l'entrée en charge d'un procureur de St-Marc ne parût partout ailleurs qu'à Venise un sujet un peu mince pour un poème en cinq chants; et, malgré toutes les perfections et les vertus dont un chevalier Rezzonico présentait en lui l'assemblage, c'était un héros un peu obscur si son parent n'était devenu pape. —É.

GOZZI (le comte CHARLES), frère puîné de Gaspard, né au mois de mars 1722, se voua de bonne heure comme lui à la culture des lettres; mais il eut moins d'éloignement pour les affaires : il y trouva même une sorte d'attrait; il montra plus de vigueur et d'activité d'esprit. L'article précédent a suffisamment fait connaître la famille Gozzi, les troubles dont elle fut agitée et les causes de sa ruine. L'exemple de Gaspard et son propre penchant détournèrent Charles de former en grandissant aucun projet pour le choix d'un état; l'étude et la société des bons livres lui parurent être sa

destination naturelle. Le premier but de ses travaux, des lectures réfléchies et des profondes recherches auxquelles il se livra, fut la connaissance parfaite de l'origine, des progrès, des principes fondamentaux et du génie particulier de la langue toscane. Avant de parvenir au but qu'il s'était proposé, on ne peut imaginer tout ce qu'il se donna de peines pour extraire, analyser, traduire, imiter tous les bons auteurs : Gaspard en faisait à peu près autant de son côté. On s'en aperçut dans la suite à leur style : il n'y a peut-être aucun autre auteur vénitien qui en ait acquis un plus pur, plus élégant, sentant moins le travail, et plus rempli de ces tours libres et originaux de l'idiome florentin. Charles était près de faire usage de tout ce qu'il amassait ainsi depuis plusieurs années. Différents sujets lui roulaient dans la tête : la plupart étaient des poèmes du genre burlesque; car le sérieux qu'avait d'abord annoncé son caractère s'était fort éclairci; il était même devenu rieur, et c'était presque toujours du côté plaisant qu'il s'habitua de plus en plus à regarder les hommes et les choses. Il en était là et n'avait que seize ans lorsque la première attaque d'apoplexie qui frappa son père, et la position de sa famille, le firent entrer dans l'état militaire et partir pour la Dalmatie. Les distractions de cet état écartèrent entièrement de son esprit ses études et ses projets. Quelques poésies lyriques, tantôt satiriques, tantôt galantes, furent ses premiers essais. Il revint au bout de trois ans, mais pour se trouver au milieu d'embarras qu'il n'avait point encore partagés, pour s'y jeter avec la vivacité de son caractère et de son zèle pour le bien commun (*voy.* l'article précédent). Les discussions animées qui suivirent la mort de son père, le peu de cas que l'on fit des avis, à ce qu'il paraît fort sages, qu'il ouvrit pour remettre de l'ordre dans les affaires, amenèrent une séparation amicale. Après que le partage des biens eut été fait de bon accord, Charles prit une maison à part avec deux de ses frères, l'un, son aîné de quelques années; l'autre, beaucoup plus jeune que lui et qui n'avait pas encore fini ses études. Les deux branches de la famille continuèrent de se voir, et le public, autant qu'il fut possible, ne sut rien de tous ces débats. Des discussions d'intérêts sur l'exécution de quelques articles du partage et d'autres motifs encore entraînèrent cependant des procès; Charles les soutint avec calme, mais avec fermeté : il lui fallut ainsi qu'à ses frères appeler des avocats; alors deux choses devinrent difficiles, le secret et la fin de ces discussions : elles ne le détournèrent point de ses études littéraires, de l'exécution lente, mais continue, des plans qu'il s'était faits, ni de la composition rapide de quelques poésies assaisonnées du sel le plus piquant de la critique, et formant un merveilleux contraste avec les pensées habituelles dont il paraissait occupé. Il ne se passait presque aucun jour qu'il ne courût de lui, dans ce genre, quelque petite pièce nouvelle. Il

était de la société savante, joyeuse et bizarre des *Granelleschi*. Rieur déterminé comme il l'était, quoique sa figure habituellement triste et son extrême maigreur annonçassent tout le contraire, il faisait par des lectures vives et piquantes les frais de la plupart des séances de cette Académie. Il s'était fait une querelle personnelle avec le mauvais goût, et il le poursuivait partout à outrance. Les succès dramatiques de l'abbé Chiari excitèrent sa bile, et il l'attaqua sans relâche ce poète flasque et emphatique à la fois (*voy. P. CHIARI*). Ceux de Goldoni ne l'irritèrent pas moins; il ne voulut voir en lui qu'un homme qui attristait la comédie et la rendait lourde et languissante, de vive et légère qu'elle avait toujours été; qui voulait enlever aux Italiens un genre original et en quelque sorte primitif qui leur appartenait en propre, pour leur en donner un qu'il fallait laisser aux étrangers, ses tristes inventeurs; enfin, qui écrivait dans un style trivial, sans élégance et quelquefois presque barbare. Il attaqua de front Goldoni au milieu de sa gloire naissante. Quand celui-ci et l'abbé Chiari, d'abord ennemis, eurent fait la paix pour tâcher de résister ensemble à un si redoutable adversaire, il les attaqua tous deux à la fois et les accabla chaque jour de plaisanteries qui ne leur laissaient aucun repos. Goldoni voulut tenir tête, comme on le voit dans l'un des deux volumes des *Rime* imprimées à la suite de son théâtre; mais il ne put jamais acquiescer cette finesse et cette élégante rapidité du trait qui frappe en riant et en faisant rire. On ne serait pas surpris que cette guerre trop inégale ne fût un des motifs qui engagèrent Goldoni à saisir pour passer en France les premières ouvertures qui lui furent faites; il n'en laisse rien percer dans ses mémoires; mais on y aperçoit bien d'autres réticences, et comme l'époque la plus animée de cette querelle coïncide avec celle de son départ de l'Italie, il est permis de le soupçonner (*voy. GOLDBONI*). Trois ans auparavant avait paru l'une des pièces les plus spirituelles et les plus mordantes de cette guerre entre les *Granelleschi*, dont Gozzi ne se prétendait que l'organe, et les ennemis de la pureté de la langue et du goût, dont il regardait Goldoni comme le représentant et le chef. C'était une satire en deux chants, intitulée : *la Tartana degli influssi per l'anno bissestile 1757, ou la Tartane chargée des influences pour l'année*, etc. Elle eut dans l'Académie un succès d'enthousiasme. Gozzi la dédia à son ami Daniel Farsetti et lui en remit le manuscrit sans en garder même une copie. Farsetti ne voulut point cacher sous le boisseau cette lumière; il envoya imprimer à Paris *la Tartane*, n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires, ménagea cette surprise à l'auteur et répandit dans Venise tout le reste de l'édition. Grand scandale, guerre de journaux pour et contre, de pamphlets, de pièces de vers et de prose. Goldoni crut devoir s'en mêler lui-même, et il eut tort. Dans une lon-

gue pièce en tercets écrite à la louange du patricien Venier, il tomba durement et peu légèrement sur *la Tartane*. Gozzi prétendait que Goldoni, qui avait été avocat, avait conservé dans son style plus des formes du barreau que de celles de la Crusca. Il feignit que cet auteur lui envoyait à examiner ses tercets et sa critique de *la Tartane*, en joignant à cet envoi une lettre dont toutes les expressions semblaient tirées de mémoires ou de plaidoiries d'avocats. Il en vint bientôt à des combats plus sérieux; il conçut un nouveau genre de comédies qui pouvait, à volonté, ou n'être que d'imagination, ou s'armer des traits de la satire. La troupe excellente de comédiens masqués et improvisateurs qui avait pour chef Sacchi, le meilleur Arlequin qu'eût encore eu l'Italie, était ruinée par le goût que le public avait pris aux comédies de Goldoni. Gozzi réunit cette troupe en partie dispersée, l'épousa en quelque sorte en s'attachant à sa cause et à sa fortune, lui donna tous ses soins, ses conseils, et composa gratuitement pour elle, ce qui lui donna des avantages que n'ont jamais un directeur ni un auteur salariés; enfin, sa première pièce, qui n'était qu'un prologue d'ouverture et qui fut jouée dans le carnaval de 1761, eut un succès si éclatant, si joyeux, aux dépens de la troupe rivale, que la comédie régulière parut déjà être en danger. Il serait impossible de donner ici l'aperçu même le plus succinct de ce genre bizarre, qu'on n'aurait jamais cru pouvoir réussir au milieu d'un peuple qui paraissait goûter de plus en plus des spectacles raisonnables et intéressants; mais ils étaient un peu monotones et un peu tristes : celui-ci était d'une variété inépuisable, d'une gaieté qui allait librement jusqu'aux bornes où le public même voulait l'arrêter; enfin, au lieu d'une représentation exacte des scènes domestiques de la vie civile, l'auteur était allé puiser ses sujets dans les contes de fées, dans ces récits naïfs et puérils dont, en Italie comme en France et partout, les nourrices et les bonnes bercent et amusent les enfants. On ne saurait imaginer comment il avait fait du plus trivial de ses contes, intitulé *l'Amour des trois oranges*, le prologue d'ouverture d'un théâtre, et une source intarissable de traits satiriques contre les comédiens, qui n'ont d'esprit que pour débiter celui des autres, contre les auteurs qui n'ont ni invention, ni feu, ni génie, qui veulent toujours écrire, et qui écrivent toujours mal, etc.; et cela pendant trois actes assez longs qui paraissent courts : il n'en reste que le canevas ou l'analyse; mais cette analyse suffit pour faire comprendre un tel succès. On conçoit aussi peu comment le conte du *Corbeau* lui fournit une pièce en cinq actes, écrite presque tout entière et mêlée de scènes sérieuses, touchantes et même pathétiques. *Turandot*, princesse de la Chine, ne réussit pas moins que les deux premières pièces, quoique d'un genre plus romanesque que merveilleux, ou d'un merveilleux moins populaire et moins amu-

sant. La quatrième pièce, intitulée *Il Rè cervo* (*le Roi cerf*), jouée en janvier 1762, remplit mieux toutes les conditions de ce nouveau genre. C'est un sujet extravagant comme ils le sont tous, mais qui fournit aussi des traits de vrai comique et d'autres d'un véritable intérêt. Il avait de plus l'avantage de mettre en jeu, avec toute l'originalité de leur talent, quelques-uns des quatre masques improvisateurs qui faisaient le fond de cette excellente troupe. La pièce n'est écrite qu'en partie; le reste est en canevas. Six autres comédies-féeries ou fables, *fiabe*, comme l'auteur les appelait, se succédèrent la même année et dans les trois années suivantes : *la Dame serpent*; *Zobéide*, qu'il intitule *Tragedia fiabesca*, et dont en effet le sujet et le style s'élèvent quelquefois jusqu'au tragique; *le Monstre bleu turquin*; *les Heureux mendiants*, qui paraîtraient, au titre seul, devoir être de ce comique bas et trivial que l'auteur reprochait à Goldoni; mais ce premier titre est relevé par le second, *fiabu-tragicomica*, et par le transport du lieu de la scène dans la ville de Samarcande; *le Petit oiseau d'un beau vert*, fable philosophique en trois actes, pièce la plus hardie, de son propre aveu, nous dirions, nous, la plus extravagante qui soit sortie de sa plume; et *le Roi des génies*, fable serio-comique en cinq actes. *Le Petit oiseau vert* est si peu philosophique, qu'il est précisément tout le contraire. C'est une imitation folle de quelques pièces françaises dirigées, on sait avec quel succès, contre la philosophie et les philosophes du 18^e siècle. On prétend y montrer les suites des systèmes d'Helvétius, de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire, dans la dépravation la plus effrontée de la morale. Malgré le grand succès que l'auteur prétend avoir obtenu, il est probable qu'en Italie on ne juge pas plus, depuis ce temps-là, Helvétius, Voltaire et Rousseau d'après sa pièce, qu'on ne juge en France ces mêmes philosophes d'après la comédie de Palissot, comédie que d'ailleurs nous ne prétendons nullement comparer avec un monstre dramatique tel que cet *Oiseau vert*. Voilà donc le genre de spectacle que Charles Gozzi voulut opposer à la réforme de Goldoni. Malgré l'esprit, l'imagination, le style pur et piquant qui y brillent, malgré l'essor qu'il y était souvent permis de prendre aux meilleurs comédiens improvisateurs qu'ait eus l'Italie, cela ne pouvait avoir un succès durable; tandis que, malgré les défauts graves qu'on peut reprocher aux comédies de Goldoni, le genre sensé, naturel et vrai qu'il avait introduit ne pouvait que prendre de jour en jour plus de faveur : c'est ce qui, peu d'années après la mort des deux poètes rivaux, arriva même à Venise, où le genre fantastique de Gozzi n'a laissé aucune trace, et où la vraie comédie, traitée comme elle doit l'être, par des poètes aussi bons observateurs et meilleurs écrivains que Goldoni, a pris le dessus, comme dans tout le reste de l'Italie. La composition de ces pièces, le soin de les faire mettre au

XVII.

théâtre, le temps que Gozzi donnait aux affaires et aux petites querelles de la troupe qu'il *protégeait* et qui était presque devenue son unique société, les lectures piquantes et variées qu'il faisait toujours de temps en temps à son Académie, suffisaient à peine à son activité : il suivait encore des procès pour lui et pour ses frères contre des adversaires puissants; il voyait des juges, des avocats, des gens d'affaires; et ses productions littéraires, toujours gaies, vives et brillantes, ne se sentaient nullement des dégoûts, des fatigues, et souvent même des inquiétudes que lui causaient ces interminables affaires. Des troubles s'élevèrent dans la compagnie Sacchi; elle obtint un autre théâtre : la troupe expulsée, pour se venger, lui débaucha des acteurs. Gozzi voulut en vain s'entremettre; il y perdit sa peine. Une nouvelle première actrice, qui en avait plus le titre que le talent, entra dans la troupe en 1771 et s'empara tellement de Gozzi, qu'il la prit sous sa *protection* la plus intime. Il fit pour la signora Ricci de nouveaux efforts; il traduisit des pièces françaises pour qu'elle y eût des rôles tragiques, dans lesquels elle prétendait exceller. Une de ses rivales avait beaucoup réussi dans le rôle de Gabrielle de Vergy, de la tragédie de ce nom, traduite de Debelloy : Gozzi traduisit *le Fayel*, de d'Arnaud, et donna même ce rôle à sa *protégée*. Il lui confia aussi le premier rôle dans la traduction du *Comte d'Essex*, de Thomas Corneille; il ne put lui procurer un véritable succès. Elle en eut un enfin dans *le Gustave Vasa*, de Piron, qu'il traduisit aussi pour elle. Ce triomphe fut suivi d'un autre qu'elle eut en 1772 dans une pièce nouvelle de Gozzi, intitulée *la Princesse philosophe*, tirée du théâtre espagnol; et depuis ce moment elle fut, grâce à la ténacité de son protecteur, en possession du premier emploi dans la troupe et des applaudissements du public. Ce que Gozzi fit de plus utile à sa propre gloire, à cette même époque, ce fut une fort bonne édition de ses œuvres, en 8 volumes in-8°, Venise, chez Columbani, imprimeur de l'Académie des *Granelleschi* (1). Son théâtre remplit les cinq premiers volumes, dont le premier s'ouvre par un long avertissement, où il raconte ce qui lui a donné l'idée de ce théâtre et toutes ses querelles avec les deux auteurs comiques Chiari et Goldoni, détails auxquels il renvoya dans la suite, lorsqu'il écrivit les mémoires de sa vie, au lieu de les y reporter. Outre les comédies ou *fiabe* dont nous avons parlé, on y en trouve d'autres d'un genre plus sérieux et plus intéressant, telles que *le Cavalier amico*, ou *le Triomphe de l'amitié*, tragi-comédie en vers; *Doris*, ou *la Femme résignée*, autre tragi-comédie en vers, dont la scène est à Varsovie; *la Femme vindicative*, tragi-comédie, en partie écrite et en partie improvisée par la troupe Sacchi, en 1767; *la Chute de dona Elvire*,

(1) Réimprimées dans la même ville avec des pièces inédites, 1801, 14 vol. in-8°; autre édition, Bergame, 1825-1829, 20 vol.

reine de Navarre, tragi-comédie en trois actes et en vers, précédée d'un long prologue, toutes quatre imitées de l'espagnol; le *Secret public*, comédie en trois actes, en partie improvisée, et tirée de l'espagnol de Calderon, jouée en 1769; les *Deux nuits pénibles (affannose)*, tragi-comédie tirée du même Calderon, dans laquelle Gozzi, qui la fit jouer en janvier 1774, ajoute aux bizarreries souvent fortes et élevées du poète espagnol celles du genre qu'il avait créé, les arlequinades, les pantalonades et les bégayements bouffons de Tartaglia; enfin les *Deux frères ennemis*, tragi-comédie en trois actes et en vers, tirée de l'espagnol de Moreto, donnée en janvier 1775, toujours par la troupe Sacchi, et toujours par conséquent avec les quatre masques improvisateurs. Le 6^e volume est presque entièrement rempli par une traduction élégante et fidèle, en vers non rimés, de toutes les satires de Boileau, avec des notes, et précédée d'une apologie de l'auteur français et de son traducteur, sous le titre singulier d'*Ululati apologetici*, quoiqu'il y ait dans ce très-bon morceau de littérature de fort bonnes raisons et point de hurlements; mais il faut toujours qu'on reconnaisse à quelque bizarrerie la trempe de cet esprit original. Entre l'apologie et les satires se trouve un poème moral et satirique d'environ sept cents vers, intitulé *Astrazione*. La philosophie de l'auteur y est telle qu'on l'a vue plus haut, c'est-à-dire étrangère ou plutôt opposée à celle du 18^e siècle : il dénonce, pour ainsi dire, à Dieu le goût que les hommes ont pris pour les sciences physiques et métaphysiques, et il fait un crime à la génération alors présente de cette noble passion de tout connaître. Ni lui ni son frère ne voulurent jamais aller plus loin, ni même aussi loin qu'on allait avant eux. Une épopée romanesque occupe tout le 7^e volume : c'est la *Marfisa bizzarra, poema faceto in ottava rima di XII canti*, qu'il avait terminé en 1760; nouvelles folies sur Charlemagne, sa cour, ses paladins Roger, Marfise, etc., sujet toujours tiré du livre antique, qui n'exista jamais, attribué à l'archevêque Turpin. Ce poème, plein des folies les plus étranges et quelquefois les plus gaies, se distingue surtout par la pureté du style et l'élégante facilité de la versification. Le 8^e volume est un mélange de pièces critiques, académiques et satiriques, quelques-unes en prose, mais presque toutes en vers. Il s'ouvre par la réimpression de cette *Tartane* qui avait jeté un tel éclat en 1756; viennent ensuite deux chants d'un poème *in ottava rima*, intitulé *Il ratto delle fanciulle Castellane*, où un sujet assez libre est traité décemment; puis une introduction aux actes de l'Académie des *Granelleschi* pour l'année 1760, morceau piquant, où se montre l'esprit de critique saine, mais maligne et souvent même mordante de cette société armée en faveur du goût. Les diverses pièces satiriques et plaisantes qui suivent sont en plus grande partie dirigées

contre Chiari et Goldoni : il y en a peu qui passent le but, mais beaucoup qui l'atteignent. Enfin un *Essai* de onze nouvelles ou contes en prose, dont les sujets sont, les uns fondés sur des anecdotes alors connues, les autres tirés de l'imagination de l'auteur. Pendant à peu près cinq ou six ans, Charles Gozzi continua de vivre dans la plus grande, mais, a-t-il toujours prétendu, dans la plus honnête intimité, avec la comédienne Ricci. Elle était mariée et vivait avec son mari et ses enfants, et lui avec tous. Elle se lassa peut-être de cette liaison désintéressée, et il en résulta des troubles fâcheux. Gozzi eut en 1775 une maladie très-grave; à sa convalescence, il entreprit pour premier travail l'imitation d'une comédie espagnole, intitulée *les Drogues d'amour*, en cinq actes et en vers. Quand il en eut terminé l'ébauche, il la lut à quelques amis, qui l'engagèrent à y mettre, dès qu'il le pourrait, la dernière main. Il prend date, et avec raison, de cette première lecture, pour se défendre de l'accusation qu'on intenta contre lui, d'après des lectures nouvelles, d'avoir exposé sur le théâtre un fat, un petit maître de cour, qui se nommait Grattarol, et à qui l'on persuada que c'était lui qui jouait dans la pièce de Gozzi le rôle de *don Zefiro*. La Ricci, à qui ce fat rendait des soins, le crut et en parla à Gozzi. Grattarol jeta feu et flammes contre lui. Gozzi ne voulut plus qu'on donnât sa pièce, qui allait être mise au théâtre. La troupe Sacchi, prévoyant du scandale et par conséquent de bonnes recettes, voulut absolument la jouer. On lui arracha son manuscrit et son consentement tacite. Les éclats déplacés de Grattarol firent que le public crut le reconnaître dans des traits qui ne lui ressemblaient nullement. Il fut, contre l'intention et malgré les protestations de Gozzi, couvert des ridicules qu'il avait lui-même accumulés : il se crut obligé de quitter Venise, partit pour Stockholm avec une mission du sénat, publia à Stockholm même une apologie contre Gozzi, et mourut peu de temps après en terre étrangère. Gozzi répondit au mort, toujours sur la question de savoir si *don Zefiro* désignait Grattarol, ou s'il ne le désignait pas. Il a fait imprimer sa pièce, et l'on n'y voit d'autres rapports entre les deux personnages que ceux qui se trouvent inévitablement entre un fat et un autre fat. L'ouvrage d'assez longue haleine que Gozzi entreprit après son édition et sa comédie nouvelle fut la rédaction des mémoires de sa vie. Pour ne se pas démentir dans le titre qu'il leur donna, il les appela *Mémoires inutiles de la vie de Charles Gozzi*. Malheureusement dans plusieurs parties de l'ouvrage il ne justifia peut-être que trop ce titre. Ils sont en général écrits avec une facilité, une grâce soutenue et beaucoup d'abandon. Les premiers détails sur sa famille, sur lui-même, son éducation, les gradations successives de la ruine commune, sont pleins de vérité et d'intérêt; mais lorsqu'il

en vient à sa vie presque domestique avec la troupe de Sacchi, à leurs brouilleries, à leurs raccommodements, aux intrigues de madame Ricci, à la frénésie de Grattarol et à toute l'histoire de sa comédie des *Droques d'amour*, il y a là, dans un volume presque entier, de telles superfluités, que l'ennui gagne et qu'au lieu de n'être qu'inutile, cette lecture devient même nuisible à l'idée que l'on aimait à conserver de l'un des esprits les plus fins, les plus pénétrants, de l'un des écrivains les plus originaux et les plus véritablement italiens de ces derniers temps. Il ne s'arrêta qu'en 1780 dans la composition de ses mémoires; il les reprit en 1797, toujours sous le même titre. Gozzi protégeait depuis vingt-cinq ans les comédiens improvisateurs de Sacchi; mais il vieillissait, Sacchi encore davantage, les autres acteurs en proportion. La troupe finit par se dissoudre. Cependant il avait composé en 1782 un drame tragi-comique en cinq actes et en vers, encore tiré de l'espagnol, et intitulé *Cimene Pardo*, nom d'une famille anciennement illustre au delà des Pyrénées. Il fut longtemps sans pouvoir faire jouer cette pièce, à cause des grandes dépenses qu'exigeaient la richesse des costumes en partie espagnols et en partie musulmans, la magnificence des décorations et leurs changements nombreux, enfin toute la pompe d'une telle représentation. Elle parut avec beaucoup de succès en 1786, sur le théâtre de St-Chrysostome, où venait d'entrer cette Ricci, si longtemps sa protégée. Au carnaval de la même année, il donna sur un autre théâtre la *Fille de l'air*, drame fabuleux et allégorique en trois actes et en vers. Cette fille de l'air est Sémiramis, exposée à sa naissance, nourrie par les colombes de Vénus, élevée dans un antre sauvage jusqu'à quinze ans, déjà imbuë des principes de volupté que Vénus lui a inspirés, mais défendue par Minerve qui a commis Tirésias à la garde de cet antre. L'auteur embrasse dans ses cinq actes toute la partie mythologique de cette fable, laissant les poètes tragiques commencer précisément au même point la partie sombre et terrible, et faisant seulement annoncer par Tirésias, au nom de Minerve, cet obscur et inévitable avenir. Gozzi fit imprimer ces deux pièces, en 1791, en 2 volumes in-8°, avec quelques autres, composées en différents temps, telles que *le Nègre blanc* (*il Moro di corpo bianco*) et *Blanche de Melfi*, sujet tiré de l'histoire des aventuriers normands, et le même, quant au fond, que celui de Blanche et Guiscard. La mort de plusieurs de ses amis, et surtout celle de son frère Gaspard, lui avaient fait perdre cet essor habituel de gaieté qu'il avait conservé jusque dans sa vieillesse; deux maladies dangereuses, presque coup sur coup, le réduisirent au dernier état de faiblesse. Il revint cependant encore, reprit même en partie sa bonne humeur, et se mit à rédiger la fin des *Mémoires inutiles* de sa vie. Il en avait remis à l'imprimeur les premières parties, et s'arrêta quand le 3^e vo-

lume n'attendait plus, pour être mis sous presse, que la dernière feuille de son manuscrit. Ce fut, comme il a soin d'en avertir, le 18 mars 1798. Il y ajouta les *Droques d'amour*, cette comédie en trois actes et en vers, qui avait fait tant de bruit et avait forcé le malheureux Grattarol d'aller mourir de chagrin en Suède. Il est évident que *don Zefiro* n'avait avec lui que de ces rapports généraux dont nous avons parlé; nous n'ajouterons pas qu'il n'y avait donc qu'à en rire au lieu de s'en fâcher : il y a peu de sujet de rire dans toute cette comédie, qui est beaucoup trop longue, où les cours en général, et particulièrement les dames de cour, ne sont pas aussi fidèlement peintes que l'auteur paraît le croire : cette pièce assez forte d'intrigue, mais faiblement traitée, montre les effets moins qu'elle ne les produit; elle est peut-être la moins amusante de cette collection qui, en général, l'est beaucoup. Charles Gozzi survécut de peu d'années à la publication de ses mémoires, car il mourut le 6 avril 1806. Son frère et lui occupent une place très-distinguée dans la littérature vénitienne du 18^e siècle.

G—É.

GRAAF (REGNIER DE), célèbre médecin hollandais, né à Schoonhove en 1644, d'un architecte distingué, mourut à Delft le 17 août 1675. Il fit ses études à l'université de Leyde, et se livra plus particulièrement à la médecine, sous Dubois (de le Boé), plus connu sous le nom de Sylvius, dont il embrassa la doctrine. Ses progrès, sous un aussi habile maître, furent si rapides, qu'il eût été unanimement choisi pour remplir la chaire que la mort de ce dernier, survenue en 1672, laissa vacante à l'université de Leyde, si la religion catholique, à laquelle il fut constamment attaché, n'y avait mis obstacle. Le fameux *Traité sur le suc pancréatique*, qu'il publia dès l'âge de vingt-deux ans, l'avait déjà rendu célèbre et fut le fondement de sa réputation. Quelques années après, il fit un voyage en France, reçut le bonnet de docteur à Angers, et se rendit ensuite à Paris, où il acquit bientôt l'estime de tous les savants. De retour en Hollande et s'étant fixé à Delft, il se maria dans cette ville et s'y livra avec ardeur aux savantes recherches qui l'ont illustré. Haller rapporte que sa mort fut occasionnée par un accès de colère auquel il se laissa emporter dans la chaleur de la dispute contre Swammerdam. Ce dernier, avec lequel il eut de vives discussions, lui disputait la gloire que semblaient lui mériter ses découvertes sur les organes de la génération. Il l'accusa même de plagiat devant la Société royale de Londres; mais de Graaf se justifia de cette accusation, dans un écrit qui le fit sortir victorieux de cette lutte littéraire. Outre plusieurs observations que ce médecin anatomiste a publiées dans les *Mémoires des Curieux de la nature*, sur une violente céphalalgie qu'il attribue à des concrétions de la glande pinéale et à l'ossification des artères; sur un squire monstrueux

de l'utérus, et sur plusieurs autres faits d'anatomie et de pathologie, on lui doit les ouvrages suivants : 1^o *Disputatio medica de natura et usu succi pancreatici*, Leyde, 1664, in-12. Cette dissertation, très-augmentée par la suite, fut réimprimée sous ce titre : *Tractatus anatomico-medicus de succi pancreatici natura et usu ; accessit Epistola de partibus genitalibus mulierum*, ibid., 1671, 1674, in-8^o; traduit en français, Paris, 1666, in-12. Imbu des principes de son maître, de Graaf prétend que le suc pancréatique est acide et que, par son mélange avec la bile dans le duodenum, il s'opère une fermentation ou effervescence de laquelle dépend la perfection du chyle. Il attribue presque toutes les maladies, les fièvres intermittentes surtout, aux altérations diverses de la liqueur pancréatique, et indique les instruments et les procédés qu'il a employés pour obtenir cette liqueur. 2^o *De virorum organis generationi inservientibus ; de clysteribus, et de usu siphonis in anatomia*, Leyde et Rotterdam, 1668, 1670, 1672, in-8^o. Si de Graaf, ainsi que le lui reprochent quelques anatomistes, n'a pas toujours bien vu, ni observé le premier les objets dont il traite dans cet ouvrage, on ne peut lui enlever la gloire d'être l'inventeur de la seringue à injection, qui a donné lieu à plusieurs découvertes anatomiques modernes, et a ainsi ouvert une nouvelle carrière aux recherches des savants. A l'égard des clystères, il traite des différentes espèces de lavements nutritifs, fébrifuges et autres, et parle d'une espèce de canule avec laquelle on peut se donner les lavements soi-même. 3^o *Epistola de nonnullis circa partes genitales novis inventis*, Leyde, 1668, in-12. 4^o *De mulierum organis generationi inservientibus tractatus novus, demonstrans tam homines et animalia cætera omnia quæ vivipara dicuntur, haud minus quam ovipara, ab ovo originem ducere*, ibid., 1672, in-8^o. Cet ouvrage fut vivement critiqué. Duverney blâme l'auteur d'avoir admis la possibilité de deux matrices dans l'espèce humaine; d'attribuer à la liqueur de l'amnios diverses sources, selon les différentes époques de la gestation, et d'avoir pris le fluide visqueux qui se trouve habituellement dans les trompes, pour la liqueur séminale du mâle. Morgagni lui reproche de n'avoir pas connu la glande prostate; de mal déterminer la position des trompes de Fallope; de désigner d'une manière inexacte la véritable attache des ligaments ronds de la matrice; d'avoir mal observé et mal décrit les sinus de cet organe, et d'avoir douté de la possibilité de son renversement. Toutefois, de Graaf a donné dans ce traité une description des organes sexuels de la femme, beaucoup plus complète et infiniment plus exacte qu'on ne l'avait fait avant lui, et sous ce rapport ce livre est un de ses plus beaux titres à la gloire. 5^o *Defensio partium genitalium*, ibid., 1673, in-8^o, écrit dirigé contre Swammerdam. Tous les ouvrages de Graaf ont été réunis sous le titre de *Opera*

omnia, ibid., 1677, in-8^o; 1678, in-8^o; Amsterdam, 1703, in-8^o. Les figures qu'on trouve dans ces différents ouvrages ne sont pas toujours fort exactes. Cu—r.

GRAAF (NICOLAS DE), voyageur hollandais, était chirurgien de profession. Il servit en cette qualité, depuis 1639 jusqu'en 1687, sur des vaisseaux de son pays, et fit un grand nombre de voyages au Nord pour la pêche, dans la mer Baltique, la mer Méditerranée, au Brésil, et surtout aux Indes orientales. Après ces longues courses, il vécut tranquillement à Egmont-op-Zée, dans la North-Hollande, où il exerça les fonctions de bailli, et mourut vers la fin du 17^e siècle. On publia d'après ses manuscrits l'ouvrage suivant en hollandais : *Voyages de Nicolas de Graaf en Asie, Afrique, Amérique et Europe*, etc., Amsterdam, 1701, 1 vol. in-4^o, figures. On conçoit que tant de voyages, pour être compris dans un seul volume assez mince, doivent être racontés succinctement. Souvent on n'y trouve que des noms, et des choses mille fois répétées. L'auteur se montre d'ailleurs assez judicieux, mais ne met pas toujours assez d'ordre dans sa narration. Son troisième voyage aux Indes est le plus curieux. Il est allé dans ses différentes courses à Bassorah, au Bengale, à la Chine, au Japon et aux Moluques. Il ne donne pourtant pas des détails bien amples sur ces divers pays. C'est à Batavia qu'il a séjourné le plus longtemps, et ses observations sur cette ville sont ce qu'il y a de plus utile dans ses journaux : on doit d'autant mieux y ajouter foi, qu'elles n'ont pas été contredites en Hollande. Il y a quelquefois de longs passages intercalés dans sa narration. Le livre a été traduit en français, sous le titre suivant : *Voyages de Nicolas de Graaf aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie, avec une relation curieuse de la ville de Batavia, et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes*, Amsterdam, 1719, 1 vol. in-12, figures. On ne trouve pas dans cette version les voyages aux autres parties du monde, et des figures de l'original on n'a copié que les plans des villes. E—s.

GRAAN. Voyez GRAN.

GRABBE (CHRÉTIEN), poète dramatique, né le 11 décembre 1801 à Detmold, fit de bonnes classes au gymnase de cette ville. Il alla ensuite étudier le droit à Berlin et à Leipsick. A son retour, il fut nommé auditeur dans la principauté de Lippe-Detmold; mais il donna sa démission en 1854 et se retira à Düsseldorf, avec l'intention de s'y adonner tout entier à la poésie. Il n'y resta cependant pas longtemps; il retourna dans son pays natal en 1856, où il mourut le 12 décembre de la même année. Grabbe est sans contredit l'un des meilleurs poètes dramatiques de l'Allemagne dans ces derniers temps. Ses succès ont été croissants, et de plus grands lui étaient sans doute réservés s'il eût vécu davantage. Toutes ses pièces respirent l'enthousiasme, l'ardeur et la fougue de

l'imagination. Il lui manqua en poésie, comme dans la vie, un peu de calme. Toutes ses figures sont grandement conçues, mais elles sont inachevées et un peu obscures, comme l'idée que leur auteur avait du monde. Les œuvres de ce poète sont : 1° *Poésies dramatiques avec un appendice sur la shakespearemanie*, Francfort, 1827 ; 2° *Don Juan et Faust*, tragédie, Francfort, 1827 ; 3° *L'Empereur Frédéric Barberousse*, Francfort, 1829 ; 4° *L'Empereur Henri VI*, Francfort, 1850 ; 5° *Napoléon ou les Cent jours*, Francfort, 1851 ; 6° *Hannibal*, tragédie, Düsseldorf, 1855 ; 7° *Aschenbroedel*, conte dramatique, Düsseldorf, 1855 ; 8° *le Théâtre à Düsseldorf, suivi d'un coup d'œil sur la scène allemande*, Düsseldorf, 1855. W. T.

GRABE (MARTIN-SYLVESTRE), né en 1627 à Weissenée en Thuringe, professa avec distinction, pendant un grand nombre d'années, la théologie et l'histoire à l'université de Königsberg. Il rendit un service important aux lettres, en mettant en ordre les livres destinés par l'électeur Albert l'ancien à former une bibliothèque publique, et qui cependant étaient abandonnés dans un grenier depuis plus d'un siècle. Il plaça cette précieuse collection dans un des bâtiments de l'université, en rédigea le catalogue et se chargea de veiller à sa conservation, ce qu'il fit avec autant de zèle que de désintéressement. Ayant été appelé en 1675 en Poméranie, pour y exercer les fonctions de surintendant du culte protestant, les troubles de Suède le forcèrent, six ans après, de quitter ce poste honorable, et il mourut à Colberg le 25 novembre 1686. Tandis qu'il était recteur de l'université, il fit imprimer quelques *Dissertations théologiques* contre Chr. Sandius, regardé comme le chef des ariens modernes, et on assure que le docteur Mill a beaucoup profité du travail de Grabe, pour la rédaction du traité où il prouve l'authenticité du fameux passage de St-Jean : *Tres qui testimonium perhibent in cælo*, etc. On cite encore de lui : 1° *Tabulæ synopticæ quatuor monarchiarum, regnorumque parallelorum*, 1672 ; 2° le *Catalogue* (en latin) *des livres et des manuscrits donnés à la bibliothèque de Königsberg par le comte Bogislas Radzivil*, ibid., 1675, in-fol. — Martin-Sylvestre GRABE, son second fils, né à Königsberg en 1674, lui succéda dans la place de conservateur de la bibliothèque du château de Königsberg, et fut en même temps conseiller et médecin de la personne du roi. Il mourut le 5 décembre 1727, après avoir publié en 1712 un supplément au *Catalogue* publié par son père, et une *Vie* de son frère Jean Ernest, insérée dans le tome 1^{er} des *Acta Borussica*. W—s.

GRABE (JEAN-ERNEST), savant théologien, fils et frère des précédents, naquit à Königsberg en 1666. La lecture des ouvrages des saints Pères lui ayant inspiré des doutes sur quelques articles de sa croyance, il les exposa dans un mémoire adressé au consistoire de Sambie, et partit avec la résolution de se rendre dans une ville où il

pût faire profession ouverte de la religion catholique. L'électeur de Brandebourg ordonna à trois théologiens d'examiner, chacun en particulier, le mémoire de Grabe ; et les réponses qu'ils y ajoutèrent lui étant parvenues, frappé de leurs raisons, il demanda un sauf-conduit, qui lui fut accordé, et vint à Berlin pour conférer avec Spéner, l'un de ses adversaires. Ils tombèrent d'accord sur quelques points de la dispute ; mais Grabe persistant à soutenir la nécessité de la succession apostolique dans le ministère, et Spéner, désespérant de le ramener, lui conseilla d'aller en Angleterre, où il la trouverait établie. Grabe suivit cet avis, et, arrivé à Londres, se fit ordonner prêtre d'après le rite anglican ; mais il ne put accorder sa croyance avec celle de cette église, et il conserva toujours des sentiments particuliers touchant l'eucharistie et la consécration. Cependant la régularité de sa conduite et ses utiles travaux lui méritèrent des protecteurs. Il obtint quelques bénéfices, et la reine Anne lui accorda une pension dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres le 15 septembre 1711 ; il avait alors 45 ans. Ses ouvrages lui ont donné la réputation d'un homme savant et laborieux, mais d'un critique médiocre. Ce sont : 1° *Spicilegium SS. Patrum et hæreticorum sæculi post Christi natum, primi, secundi, tertii*, Oxford, 1698 et 1699, 2 vol. in-8° ; avec des additions, ibid., 1700, 1724. La dernière édition est la plus recherchée. 2° *S. Irenæi episcopi Lugdunensis adversus hæreses, libri V*, Oxford, 1702, in-fol. Grabe revit le texte et la traduction latine avec assez de soin, et y joignit des notes fort étendues, mais qui n'ont pas toujours de rapport aux passages qu'elles sont destinées à éclaircir. Cette édition fut surpassée par celle que D. Massuet publia en 1710 ; mais on assure que Grabe en préparait une nouvelle, avec des remarques critiques sur le travail de son adversaire. 3° *Vetus Testamentum juxta septuaginta interpretes*, Oxford, t. 1^{er}, 1707 ; t. 2, 1719 ; t. 3, 1720 ; t. 4, 1709, in-fol. Il en parut en même temps une édition en 8 volumes in-8° (1). Grabe s'est servi, pour cette édition, d'un manuscrit connu sous le nom d'*Alexandrin*, parce qu'il fut découvert à Alexandrie par Cyrille Lucar, qui en fit présent au roi d'Angleterre Charles 1^{er}. J.-J. Breitinger l'a copiée dans son édition de la *Bible des Septante*, Zurich, 1750 et année suivante, 4 tomes in-4°. 4° *Liturgia græca*. Grabe l'avait composée pour son usage, et Chr.-Math. Pfaff l'a publiée à la suite de *S. Irenæi fragmenta anecdota*, la Haye, 1715, in-8°. 5° *De forma consecrationis Eucharistiæ ; hoc est defensio Ecclesiæ græcæ contra romanam*, Londres, 1721, in-8°. 6° Des éditions de la *Première apologie* de St-Justin, martyr (*voy. JUSTIN*) ; des *Œuvres* de George Bull, avec une préface et des notes, Lon-

(1) La *Bibl. angl.*, t. 6, donne les raisons qui ont déterminé à intervertir l'ordre de publication des volumes.

dres, 1708, in-fol., et du traité de Ch. Daubuz *Pro testimonio Flavii Josephi de Jes. Chr.*, précédé d'une savante introduction, ibid., 1706, in-8°. 7° *Doutes présentés au consistoire de Sambie*, en allemand; deux écrits en anglais, contre Guill. Whiston, et quelques autres morceaux de polémique peu importants. Illicks a publié l'*Histoire abrégée du docteur Grabe et de ses manuscrits* (en anglais), à la tête de son ouvrage intitulé *Exemples des fautes de M. Whiston*, Londres, 1712, in-8°. On peut encore consulter les *Mémoires de Nicéron*, t. 55, et le *Dictionnaire de Chaufepié*. W—s.

GRABENER (TRÉOPHILE), biographe et philologue estimable, naquit à Zschoppach en Saxe, le 3 novembre 1685, étudia la théologie à l'université de Wittemberg, et enseigna pendant trente-neuf ans, d'abord à Freyberg, et ensuite à l'école de Meissen, dont il fut nommé recteur en 1755. Il mourut le 15 avril 1750. Grabener s'est distingué par la clarté de ses leçons, et par les ouvrages philologiques et biographiques qu'il a publiés en latin et en allemand. Il y en a dix-huit de connus, dont nous citerons ici les principaux : 1° *Diss. de planctu Hadadrimmon ad Zach.*, XII, Wittemberg, 1709, in-4°; 2° *Vita C. E. Lehmanni*, Chemnitz, 1712; 3° *Vita D. J. Lehmanni*, ibid., 1715. Grabener a aussi publié ces deux biographies en vers allemands. 4° *La Vie de C. Lehmann*, Dresde, 1725, in-4°; 5° *Commentatio de iis Lutherani cætus doctoribus qui e scholarum rectoribus antistites sacrorum extiterunt*, 1725; 6° *De Lacedæmoniorum furto non furto*, Meissen, 1758, in-4°; 7° *De falsis artis physiognomicæ principiiis*, ibid., 1740, in-4°. Nous indiquerons encore ici : *De Anshariis duobus*; *De origine prænominis Wolf*; *De theologia Dagoberti*; *De Mediolano, imp. rom. camera*; *Animadversa ad Wachteri Glossarium germanicum*. Il a été aussi l'éditeur de l'*Introduction à la poésie et à l'éloquence latine et allemande* par C. Weissenborn, Dresde, 1751, in-8°; ibid., 1792, in-8°; et de *Jo. Barclaii Icon. animorum, cum animadversionibus Buchneri, Junkeri et Grabeneri*, ibid., 1755, in-8°. La vie de ce laborieux philologue, avec un aperçu de ses ouvrages, a été publiée en latin par son fils C.-G. Grabener, Dresde et Leipsick, 1751, in-4°. — *Chrétien-Godefroi GRABENER*, fils du précédent et philologue aussi studieux que son père, naquit à Freyberg le 15 avril 1714. Il fut élevé avec les poètes Gellert et Rabener à l'école de Meissen; ils étudièrent aussi ensemble à l'université de Leipsick, et ils se lièrent d'une amitié intime, qui dura toute leur vie. Grabener, après avoir achevé ses études, se voua à l'enseignement : il fut d'abord correcteur à l'école de Meissen, ensuite recteur à celle de Dresde; de là il passa comme correcteur à l'école de Pforta, et en fut nommé recteur en 1761. Il mourut le 30 novembre 1778, après avoir consacré à l'enseignement quarante ans de sa vie. Ce philologue a publié une vingtaine de disserta-

tions; nous indiquerons les suivantes : 1° *Dissert. ad Genes.*, XII, 6, 7, Leipsick, 1757, in-4°; 2° *Diss. continens stricturas antiquarias de commentariis actorum veterum in foro litigantium*, ibid., 1758, in-4°; 3° *Epistola de fratribus longis*, Meissen, 1741, in-4°; 4° *De Epimenide, Athenarum lustratore*, ibid., 1742, in-4°; 5° *Diss. I-III de bello Wartenburgensi*, Dresde, in-4°; 6° *Diss. I-VI de libro heroico*, ibid., in-4°. Ces dissertations excitèrent une guerre littéraire fort animée entre leur auteur et le poète Gottsched; 7° *De nomine ac origine protectorum*, ibid., 1751, in-4°; 8° *Oratio de Germania ante CC. annos divinitus pacata*, Naumburg, 1755, in-4°. B—H—D.

GRABERG (OLOF), théologien et philologue suédois, naquit en 1716 à Upsal, où son grand-père et son père avaient successivement rempli les fonctions pastorales. Ayant fait de très-bonnes études à l'université de cette ville, sous les auspices et la direction du savant professeur Jean de Hermansson, le jeune Graberg fut pendant quelques années chargé de l'éducation des enfants de son instituteur. Avant de quitter l'université, il débuta par un travail purement littéraire et publia, en 1742, une thèse *De orthographiæ lingue Suecæ usu simpliciore in præcipuis, de quibus controversitur, casibus*, soutenue sous la présidence du célèbre professeur Jean Ihre. Ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il s'appliqua spécialement aux études théologiques, et dès lors la plupart de ses écrits furent consacrés à cette science. Nommé en 1746 notaire du clergé de Suède, il assista en cette qualité à toutes les diètes ou assemblées des états du royaume jusqu'en 1761. Cette même année il fut nommé pasteur de la paroisse d'Ulrique-Éléonore à Stockholm, et deux ans plus tard membre du comité créé pour la révision du livre des cantiques de l'Église de Suède. Il mourut en 1769. Indépendamment d'un certain nombre d'articles insérés dans les journaux du temps, on lui doit : 1° *Pensées sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, Stockholm, 1754, in-8° (anonyme); 2° *Catéchisme des enfants*, ibid., 1759-1760-1787-1801-1815-1820, etc., in-12, livre d'enseignement encore en usage dans plusieurs écoles primaires; 3° *Instruction pour connaître les degrés prohibés*, ibid., 1761 et 1794, in-8°; 4° *Pensées sur le divorce*, ibid., 1761, in-8°; 5° *Histoire de la passion de Jésus-Christ*, ibid., 1766, in-8°; 6° *Pensées sur la question* : « Si l'ab-solution peut avoir lieu avant que le pardon des « péchés ait été obtenu, » ibid., 1767, in-8°. Tous ces ouvrages sont en suédois. — GRABERG (Christian), frère cadet du précédent, né le 31 juillet 1718, suivit l'étude du droit et la carrière de la magistrature. Ayant rempli d'abord les fonctions de substitut du procureur du roi et de juge dans le corps d'artillerie de l'armée, il fut depuis 1762 jusqu'en 1772 secrétaire du comité secret des états pour la défense du royaume, et dut, en 1768, à son mérite personnel la haute charge

de *lagman*, ou président de la cour de sénéchal dans l'île de Gottland, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1795. Il n'a rien publié; mais il laissa de nombreux manuscrits et une bibliothèque choisie, dont une partie passa à son fils aîné, Jacques GRABERG de Hemsö, né en 1776, longtemps consul de Suède en Italie et en Afrique, plus tard chambellan du grand-duc de Toscane, correspondant de l'Académie des inscriptions de France, et auteur de beaucoup d'écrits en différentes langues sur la géographie, l'histoire et la statistique (*voy. l'art. suivant*). Z.

GRABERG DE HEMSÖ (JACQUES), fils du précédent, naquit le 7 mai 1776 à Gannarfoc de Hemsö dans le Gottland. Son père était sénéchal, c'est-à-dire chef de justice de Gottland; il fit donner à Jacques une éducation très-soignée. Dès sa seizième année Jacques Graberg fit sur un navire marchand un voyage en Angleterre, en Portugal, en Amérique. Il prit ensuite du service dans la marine anglaise et commanda une tartane à la prise du fort de Calvi en Corse. Il entreprit encore plusieurs voyages et parcourut l'Italie, l'Allemagne et la Hongrie. En 1811 il fut nommé vice-consul de Suède à Gênes, et en 1815 envoyé en la même qualité à Tanger. A la suite d'une difficulté qui s'éleva entre lui et le gouvernement de Maroc, au sujet d'une fourniture de canons dont le gouvernement suédois s'était chargé, Graberg de Hemsö quitta Tanger, et en 1823 il fut nommé consul à Tripoli. Il quitta ce poste en 1828 à la faveur d'un congé qu'il alla passer en Italie. Il vécut dès lors à Florence, où il est mort le 29 novembre 1847. Graberg de Hemsö consacrait tous ses loisirs à l'étude de la géographie, de la statistique, de l'histoire, de la numismatique et de la philologie. Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, et grâce à ses relations étendues et à sa fortune, il était parvenu à rassembler une riche collection de médailles, de statues et d'autres antiquités. Sa bibliothèque, composée entièrement d'ouvrages d'élite, contenait plus de quatre cents manuscrits, la plupart orientaux. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, écrits en diverses langues; nous nous contenterons d'indiquer les suivants : 1° *Journal du blocus de Gênes* en 1800, Stockholm, 1801, in-8°; 2° *Annales de géographie et de statistique*, Gênes, 1802, 2 vol. in-8°; 3° *Nouvelle grammaire de poche à l'usage des voyageurs, pour apprendre la langue allemande sans maître*, Vienne, Trieste, Baden, 1806, in-16; 4° *Lettre au R. P. D. Bernard Laviosa sur les plaisirs du séjour-à la campagne*, Gênes, 1810, in-8°; 5° *Notice sur les Annales de géographie et de statistique*, Paris, 1810; 6° *Doutes et conjectures sur les Huns du Nord et sur les Huns franciques*, Florence, 1810, in-8°; 7° *Essai historique sur les skaldes ou poètes des anciens peuples du Nord*, Pise, 1810, in-8°; 8° *Doutes et conjectures sur les Bohémiens et leur première apparition en Europe*, Turin, 1813, in-4°; 9° *Leçons élémentaires de cosmogra-*

phie, de géographie et de statistique, Gênes, 1815, in-12; 10° *Lexique historique et géographique des mots anciens qui se trouvent dans les opuscules de Tacite*; 11° *Vocabulaire des termes de marine*, italien-anglais et anglais-italien, en continuation du *Dictionnaire de Graglia*, Gênes, 1815, 2 vol. in-16; 12° *Dissertation historique sur la fausseté de l'origine scandinave, donnée aux peuples appelés Barbares, qui détruisirent l'empire de Rome*, Pise, 1815, grand in-8°; 13° *De natura et limitibus scientie statisticae, ejusque in Italia hactenus fortuna specimen*, Gênes, 1816; 14° *Discours sur la statistique et sur ses progrès*, Tanger, 1818, in-4°; 15° *Précis de la littérature historique du Mogh-nitel-Aska*, Lyon, 1820, in-8°; 16° *Théorie de la statistique*, Gênes, 1821, in-8°; et en allemand, Aix-la-Chapelle, 1855; 17° *La Scandinavie vengée de l'accusation d'avoir produit les peuples barbares qui détruisirent l'empire de Rome*, Lyon et Paris, 1822, in-8°. Dans cet ouvrage écrit en français l'auteur cherche à démontrer l'existence d'une véritable civilisation des pays septentrionaux à l'époque de la migration générale des peuples; 18° *Lettre sur la peste de Tanger en 1818 et 1819*; 19° un *Essai géographique et statistique sur la régence d'Alger*, Florence, 1850, qui peut être considéré comme l'un des meilleurs travaux à consulter pour la connaissance de ces contrées; 20° *Tableau géographique et statistique de l'empire de Maroc*, Stuttgart, 1855; 21° *Notice sur les œuvres célèbres d'Ibn-Khaldoun*, Florence, 1854; 22° Graberg est de plus auteur d'une grande quantité d'articles qui se trouvent disséminés dans diverses revues italiennes, notamment dans l'*Antologia* de Florence, dans le *Progresso* et dans le *Giornale dei letterati*, ainsi que dans les comptes rendus académiques de plusieurs sociétés savantes. Z—D.

GRACCHUS (TIBÉRIUS SEMPRONIUS), de la famille plébéienne *Sempronia*, famille distinguée par les hommes illustres qu'elle avait produits, naquit vers l'an de Rome 550. Son aïeul et son père, tous deux honorés du consulat, avaient rendu des services importants à la république. Tibérius, nommé préteur en Espagne, soumit les Celtibériens; à son retour, il déposa au trésor public quarante mille livres pesant d'argent, provenant des villes qu'il avait conquises, et il recut les honneurs du triomphe. Élu consul en 576, il triompha une seconde fois pour avoir vaincu les Sardes. Créé de nouveau consul en 594, comme il était en même temps chef du collège des augures, il désigna lui-même ses successeurs; mais s'étant aperçu qu'il avait omis quelques cérémonies, il en fit part au sénat, qui annula l'élection. Il avait passé par toutes les charges et les avait toutes remplies en citoyen zélé pour le bonheur et la gloire de son pays. Pendant son tribunat, quoique ennemi des deux Scipions, il prit leur défense contre ses collègues, et empêcha qu'on ne donnât suite aux accusations intentées contre eux. Cette

conduite généreuse amena sa réconciliation avec Scipion (l'*Africain*), qui lui donna en mariage sa fille Cornélie (voy. CORNÉLIE), dont il eut douze enfants qui moururent presque tous fort jeunes. Plutarque rapporte que, « Tibérius trouva » dans son lit deux serpents, il consulta sur ce « présage les devins, qui lui défendirent de les » laisser échapper, ou de les tuer tous les deux; « lui assurant que s'il faisait mourir le mâle cela » lui apporterait la mort à lui-même, et s'il tuait » la femelle à Cornélie. Tibérius donc, aimant sa » femme, tua le mâle et laissa échapper la femelle; mais (ajoute Plutarque) il mourut aussi » tantôt après. » Cicéron, dans son traité *De natura deor.*, lib. II, cap. IV, dit que Tibérius était un homme très-sage, et peut-être le plus excellent de son temps; et Plutarque, après avoir fait l'énumération de ses titres, des places qu'il avait occupées et de ses triomphes, ajoute « qu'il » avait néanmoins plus de dignités et plus de » gloire à cause de sa vertu seule. » Tel était le père de Tibérius et de Caius Gracchus, que l'histoire représente comme des séditeux, parce qu'ils tentèrent de remettre en vigueur une loi favorable au peuple, mais qu'il serait cependant injuste de confondre avec les hommes pervers qui, pendant vingt-cinq ans, ont rempli de troubles notre malheureuse patrie. W—s.

GRACCHUS (TIBÉRIUS), fameux tribun du peuple, naquit l'an de Rome 591. Sa mère, Cornélie, prit le plus grand soin de son éducation et de celle de Caius; elle leur donna les meilleurs maîtres et ne contribua pas peu elle-même à les former par ses leçons à l'éloquence et à la vertu. Tibérius, à l'âge de seize ans, suivit en Afrique Scipion le jeune, son beau-frère; et quoique proche parent du général, vivant familièrement avec lui et couchant dans la même tente, il donna constamment l'exemple de l'obéissance à ses ordres et du respect pour la discipline. Il se distingua à la prise de Carthage et fut même, suivant Fannius témoin oculaire, le premier qui parvint au-dessus des murailles. Au retour de cette expédition, il fut admis au collège des augures, et ce fut, dit un historien, plutôt pour sa vertu que pour sa noblesse. Quelque temps après Appius Claudius, personnage consulaire, lui offrit en mariage sa fille unique, recherchée de tous les jeunes Romains. Plutarque, voulant donner une idée de la réputation dont jouissait Tibérius, ajoute que Claudius, retournant en son logis annonça à sa femme qu'il venait de conclure le mariage de leur fille et que sa femme étonnée lui dit : « Fallait-il donc tant se » presser? Qu'aurais-tu donc fait si tu lui eusses » trouvé Tibérius Gracchus pour mari (1)? » Élu questeur en 617, il accompagna le consul Caius Mancinus, chargé de continuer la guerre contre les Numantins. Mancinus fut défait dans plusieurs

batailles, et n'osant plus sortir de son camp, il profita de la nuit pour opérer sa retraite; mais atteint dans sa fuite par l'ennemi et resserré dans un défilé d'où il ne pouvait échapper, il fut réduit à demander un accommodement. Les Numantins déclarèrent qu'ils ne traiteraient qu'avec Tibérius, « en partie pour les vertus du jeune homme, à » cause que l'on ne parlait que de lui dans la » dernière guerre, et en partie pour la mémoire » de son père. » Tibérius signa donc un traité qui sauva la vie à plus de vingt mille citoyens romains; mais le sénat le cassa comme indigne de la majesté romaine (1), et sans l'affection que le peuple portait à Tibérius, il aurait été livré avec Mancinus aux Numantins (voy. MANCINUS). Ce fut là, dit-on, la cause de sa haine contre le sénat; mais la vue des maux qui accablaient le peuple dut suffire pour émouvoir un cœur tel que le sien et l'engager à provoquer des réformes qu'il jugeait salutaires. Les Romains avaient coutume de faire deux parts des terres confisquées sur les vaincus. L'une était vendue au profit de l'État pour l'indemniser des frais de la guerre; l'autre était affermée aux citoyens pauvres, moyennant une redevance légère. Les sénateurs, en élevant progressivement le prix de la ferme, étaient parvenus à déposséder les pauvres, dont la condition par là était devenue pire que celle des esclaves. La loi *Licinia* régla que chaque patricien ne pourrait pas posséder plus de cinq cents arpents des terres conquises, et que le surplus serait affermé comme par le passé. Tibérius, élu tribun en 621, demanda le renouvellement de cette loi *agraire*, qui, comme on le voit, n'avait pas pour but d'opérer un nouveau partage des terres. Prévoyant les obstacles que les praticiens mettraient à ses projets, il s'assura d'abord des suffrages de personnes recommandables par leurs lumières et leur probité; et afin de ne laisser à ceux que la loi atteignait aucun motif réel de plainte, il voulut que non-seulement ils ne fussent point tenus de rapporter les sommes qu'ils auraient perçues jusqu'alors, mais encore qu'ils reçussent du trésor public une indemnité pour les pertes qu'ils éprouveraient; il alla même jusqu'à consentir qu'on ne revînt point sur le passé, pourvu qu'on prit des mesures pour l'avenir. Mais rien ne put déterminer les sénateurs à faire un sacrifice que commandaient les circonstances; ils séduisirent par leurs promesses Octavius, son collègue au tribunal, qui s'opposa au projet de loi; ce qui suffisait pour en empêcher l'adoption. Tibérius, après avoir épuisé tous les moyens pour amener Octavius à son sentiment, le fit déposer par le peuple; chose, dit Plutarque, qui n'était ni honnête ni légitime. La loi passa ensuite, mais telle qu'elle avait d'abord été proposée. Tibérius,

(1) Plutarque convient que d'autres historiens, entre autres Tite-Live et Polybe, rapportent ces circonstances au mariage du père de Tibérius avec Cornélie.

(1) Les Pères conscrits, dit Saint-Réal, éloignés des périls et de la disette, jugèrent fort à leur aise qu'il aurait mieux valu les laisser tous mourir de faim que de recevoir des conditions onéreuses.

Claudius, son beau-père, et son frère Caius, furent du nombre des commissaires chargés d'en procurer l'exécution. Sur ces entrefaites, des députés ayant apporté la nouvelle qu'Attale, roi de Pergame, avait institué le peuple romain son héritier, Tibérius demanda que l'argent trouvé dans les trésors d'Attale fût distribué aux citoyens les plus pauvres, qui auraient ainsi le moyen d'acheter des outils de labourage. Rien n'était plus fait pour indisposer encore les sénateurs, et dès ce moment ils jurèrent sa perte. Ils l'accusèrent de tenir caché dans sa maison le diadème d'Attale et d'ambitionner le titre de roi. Cette accusation injuste l'aigrit tellement, qu'il résolut d'abaisser l'autorité du sénat; « plus, dit Plutarque, par opiniâtreté que par jugement que ce fût chose juste et profitable à la chose publique. » Le jour où il devait proposer ses nouvelles lois, ayant vu que ses adversaires étaient les plus nombreux, il rompit l'assemblée et l'ajourna au lendemain. Il y vint l'un des premiers, en habits de deuil, et fit une peinture si vive des dangers qu'il courait, que plusieurs dressèrent des tentes autour de sa maison et y passèrent la nuit. Le matin, de sinistres présages effrayèrent ses amis; cependant il se rendit sur la place, où il fut accueilli par des cris de joie. Tandis qu'il était à la tribune, Fulvius Flaccus vint l'avertir que les principaux sénateurs avaient pris la résolution de l'assassiner : il porta alors les mains à sa tête pour indiquer qu'on en voulait à sa vie; mais ses adversaires, feignant de se tromper sur l'intention de ce geste, s'écrièrent qu'il demandait la couronne. Dans ce moment, les sénateurs étant arrivés avec Scipion Nasica à leur tête, il s'éleva un si grand tumulte que Tibérius, désespérant de ramener le calme, se retira avec ses amis. Cependant les citoyens effrayés fuyaient en désordre : Tibérius, obligé de suivre la foule, tomba embarrassé dans sa robe; et, pendant qu'il faisait des efforts pour se relever, Publius Saturéius, son collègue au tribunat, le frappa à la tête du pied d'une chaise, et Tibérius fut aussitôt assommé à coups de bâton. Plus de trois cents personnes périrent dans cette sédition, la première, dit Plutarque, qui fut décidée à Rome avec meurtre et effusion de sang, depuis l'expulsion des rois. Tibérius était âgé de 50 ans : son corps fut refusé à sa famille, qui le réclamait pour lui rendre les derniers devoirs; on le jeta dans le Tibre avec ceux de ses complices. Un grand nombre de ses amis furent bannis sans avoir été jugés; d'autres moururent dans les tourments. Caius Billius ou Villius, l'un de ceux qui avaient le plus appuyé ses projets, fut enfermé dans un tonneau avec des serpents et des vipères. Cet horrible supplice, s'écrie Marmontel, fut inventé pour punir un homme qui voulait qu'on subvint aux besoins des pauvres. Tous les historiens se sont accordés à louer les qualités de Tibérius, sa grandeur d'âme, sa bravoure, son

éloquence douce et persuasive; mais on ne peut nier non plus qu'il ne fût trop ami des innovations et trop attaché aux résolutions qu'il avait prises, et c'est avec raison qu'on lui reproche d'avoir donné le signal des divisions qui existèrent toujours depuis à Rome, entre le sénat et le peuple, et qui amenèrent enfin la dissolution du gouvernement.

W—s.

GRACCHUS (CAIUS), né l'an de Rome 600, avait neuf ans de moins que son frère; et Plutarque regarde comme la principale cause du peu de succès de Tibérius cette différence d'âge, qui ne leur permit pas d'agir de concert. Il était au siège de Numance lorsqu'il fut chargé de la répartition des terres que la loi *Licinia* faisait rentrer au domaine. La mort de Tibérius lui fit prendre la résolution de renoncer aux affaires publiques, et il passa plusieurs années dans la retraite, uniquement occupé de se perfectionner dans l'art de l'éloquence. Il en possédait si bien tous les secrets, que Cicéron lui-même dit qu'il ne connaît pas un orateur qui l'ait égalé. La première fois qu'il parut à la tribune, ce fut pour défendre Vettius, l'un des amis de son frère. Avant qu'il eût parlé, le peuple témoigna par des applaudissements le plaisir qu'il éprouvait à le voir. Après son discours les applaudissements redoublèrent, son client fut renvoyé absous, et les patriciens, alarmés des témoignages d'affection qu'il recevait de toutes parts, se réunirent pour l'empêcher d'être porté l'année suivante au tribunat. Mais il ne songeait point alors à briguer cette place; il persistait à vivre isolé et loin des affaires, lorsqu'une nuit il crut voir son frère qui lui adressait ces paroles : « Caius, pourquoi diffères-tu si longtemps? Il t'est impossible de te dérober au sort qui t'attend. Une même vie et une même mort nous ont été marquées par le destin : il a dit que nous nous sacrifierions pour le peuple. » Caius accepta la place de questeur en 627 et fut envoyé en Sardaigne. Sa vertu et son courage lui gagnèrent bientôt l'attachement du peuple et des soldats. Le sénat, craignant l'influence qu'il exerçait sur l'esprit des militaires, ordonna que les légions de Sardaigne seraient remplacées. Cet acte illégal irrita Caius, qui revint à Rome sans en attendre l'autorisation. On l'accusa d'avoir manqué à la discipline; mais il se justifia en prouvant qu'il était resté à l'armée plus de temps que la loi ne l'exigeait. Pour se venger de ses ennemis, il demanda le tribunat et fut élu l'an de Rome 650 (124 avant notre ère). Après avoir rappelé au peuple les services de son frère et la mort qui en avait été le prix, il proposa deux lois auxquelles il fit donner un effet rétroactif pour atteindre le tribun Octavius, qui s'était opposé à Tibérius, et Popilius, qui avait banni de Rome ses amis, sans jugement : le premier fut déclaré incapable de remplir jamais aucune fonction, et Popilius se condamna volontairement à l'exil. Gracchus se rendit agréable au

peuple en diminuant le prix du blé et en distribuant de l'argent aux citoyens pauvres. Afin de procurer de l'ouvrage à ceux qui en manquaient, il fit réparer les anciennes routes et en fit construire de nouvelles ; il fut le premier qui indiqua les distances par des colonnes milliaires. Le sénat, dont la crainte augmentait avec la popularité de Caius, commença à lui témoigner plus d'égards. L'audace du tribun s'en accrut, et par une loi il enleva aux sénateurs le droit de juger les procès pour le donner aux chevaliers (1). Caius fut continué dans l'exercice de ses fonctions ; mais Livius Drusus, son collègue, jaloux de sa popularité, ou peut-être seulement en redoutant les effets, se ligua avec les sénateurs pour la lui faire perdre. Caius fut envoyé en Afrique pour la reconstruction de Carthage, qui venait d'être ordonnée. Pendant son absence, Drusus jeta de la défaveur sur ses opérations et sur ses partisans, et fit en même temps au peuple des concessions qui lui étaient agréables, en lui annonçant qu'elles venaient du sénat. Caius, informé de la conduite de Drusus, se hâta de revenir à Rome et sollicita un troisième tribunat ; mais il échoua par la fraude, dit-on, des personnes chargées de recueillir les voix. Le nouveau consul Opimius chercha dès lors à aigrir Caius par toutes sortes d'affronts, afin qu'il lui donnât un prétexte de le bannir. Caius se montra d'abord indifférent aux outrages du consul ; mais enfin excité par ses amis et même, ajoute-t-on, par sa mère Cornélie, il résolut de s'opposer au dessein qu'avait Opimius de faire casser toutes les lois rendues pendant son tribunat. Il rassembla donc ses partisans et se rendit avec eux au Capitole le jour fixé pour l'assemblée. Un des licteurs, nommé Quintus Antillius, en les voyant, laissa échapper une parole insultante. Il en résulta une rixe dans laquelle ce licteur fut tué. Caius témoigna toute la peine qu'il éprouvait de cet événement ; mais le consul Opimius rompit l'assemblée et fit autoriser les patriciens et les chevaliers à s'y rendre le lendemain en armes. Informé des préparatifs de ses ennemis, Caius se contenta de prendre une épée courte, qu'il cacha sous son manteau ; et après avoir dit un dernier adieu à sa femme, qui s'évanouit de douleur, il se rendit près de Fulvius, l'un de ses amis, qui occupait déjà le mont Aventin avec une troupe de paysans armés. De là il envoya porter des paroles de paix au consul ; mais Opimius refusa de rien entendre avant que Caius et ses principaux partisans se fussent rendus ses prisonniers. Le consul s'avança en même temps avec ses soldats, il mit facilement en fuite Fulvius et ses paysans peu aguerris ; et à peine eut-il fait publier une amnistie pour tous ceux qui

abandonneraient le parti de Caius, qu'en un instant celui-ci se trouva presque seul. Caius se retira dans un temple de Diane et de là, non sans peine, dans un bois consacré aux Furies, où il ordonna à un esclave de le tuer. Sa tête fut coupée et portée au bout d'une pique à Opimius, qui avait promis d'en donner le poids en or : elle pesait dix-sept livres et demie, parce que les assassins l'avaient remplie de plomb. Le corps de Caius fut jeté dans le Tibre avec ceux de plus de trois mille citoyens qui avaient péri dans cette journée. Ses amis et ses partisans furent les uns bannis, les autres égorgés, leurs biens confisqués, et on défendit à leurs veuves de porter le deuil (*voy. OPIMUS*). Le peuple ne tarda pas à regretter les Gracques ; on leur éleva des statues, et les lieux où ils étaient morts furent consacrés. Plutarque a comparé Tibérius et Caius à Agis et Cléomène, et il décide que Tibérius a été le plus vertueux des quatre. Le même historien a tracé le portrait des deux frères. Tibérius, dit-il, était doux et posé ; Caius, véhément et colère : le premier était simple dans ses vêtements et d'une sobriété extrême ; le second possédait les mêmes vertus, mais non pas au même degré (1). On

(1) L'antiquité n'est pleine que du bruit de l'éloquence des Gracques ! « Où irai-je ! De quel côté me tournerai-je, malheureux que je suis ! Sera-ce vers le Capitole ! Mais il est encore « teint du sang de mon frère. Retournerai-je dans ma maison, « pour y voir une mère éplorée, au comble de l'affliction et toute « baignée dans ses pleurs ! » Qui ne se rappelle ces mots d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort déplorable de son frère ! « En le prononçant, tout parlait en lui, dit Cicéron, « les yeux, la voix, le geste, de sorte que ses ennemis eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes ; » et le grand orateur a trouvé ce morceau, si vif et si touchant, digne d'être employé dans la péroraison de son plaidoyer pour Muréna. En considérant les Gracques comme orateurs, ne serait-il pas intéressant de remarquer l'influence qu'ils ont exercée sur les progrès de l'art oratoire à Rome. Ils furent, après Caton le Censeur, les premiers qui se montrèrent véritablement éloquents, et les seuls, avec Scipion Emilien, qui se distinguèrent par le charme de la parole dans un temps où la gloire de bien faire paraissait au-dessus du talent de bien dire. Les traditions de l'antiquité nous les représentent doués d'un excellent naturel et d'un merveilleux fond d'esprit ; ils avaient, dit-on, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions ; mais nul art, nulle délicatesse, nulle grâce, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connaissance du nombre et de l'harmonie, n'accompagnaient ces dons naturels. Le caractère de leur éloquence était mâle et vigoureux, mais dénué d'ornements. Leur diction brillait par le nerf et le trait ; mais elle manquait, pour nous servir de l'expression d'un ancien, d'une certaine fleur de style et d'une vivacité de couleurs qui n'étaient point encore en usage. Quintilien a parfaitement défini la manière des Gracques et le genre de talent qui les distinguait : « Les jeunes gens, dit-il en un endroit de son « ouvrage, ont deux grands défauts à éviter. Le premier est une « admiration outrée des anciens qui leur ferait prendre pour « modèles les harangues de Caton et des Gracques : ce serait le « moyen qu'ils se fissent un style sec, dur, âpre, hérissé. » C. Gracchus, cependant, rendait un culte singulier à l'euphonie, puisque c'est lui qui avait toujours à ses côtés un affranchi qui, aux sons de sa flûte, l'avertissait lorsqu'il devait hausser ou baisser le ton de sa voix. Malgré les défauts que le goût éclairé ne pouvait s'empêcher de remarquer dans les harangues des Gracques, elles conservèrent une grande faveur, et la vogue de leur réputation dura jusqu'aux dernières époques de la littérature latine. St-Jérôme, qui écrivait dans les dernières années de sa vie, et qui mourut en 420, veut que les orateurs forment leur éloquence sur celle des Gracques et de Cicéron. Cependant nous avons lieu de croire que ces ouvrages si vantés n'ont pu traverser tant de siècles sans altération ; car Aulu-Gelle nous a conservé deux fragments des discours des Gracques, qui, dans un sujet noble et même imposant, n'offrent qu'une froide élégance opposée au caractère connu de ces orateurs, et qui d'ailleurs présentent trop de recherche et d'esprit dans le style pour qu'on

(1) « Quand les Gracques, dit Montesquieu, privèrent les « sénateurs de la puissance de juger, le sénat ne put plus résister au peuple : ils choquèrent donc la liberté de la constitution pour favoriser la liberté des citoyens ; mais celle-ci se « perdit avec celle-là. »

peut consulter, pour plus de détails, les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque; la *Conjuration des Gracques*, par Saint-Réal; les *Révolutions romaines*, par l'abbé de Vertot, et enfin le *Dictionnaire de Chauffepié*. Guibert avait composé une tragédie de *Gracchus*, restée en manuscrit, et Chénier en a publié une en trois actes, intitulée *Caius Gracchus*, dans laquelle il a inséré les différents morceaux qu'on a conservés des discours de ces deux orateurs.

W—s.

GRACE (THOMAS-FRANÇOIS DE), censeur royal, né en 1714, était fils d'un capitaine au régiment irlandais de Clare, et servit quelque temps dans le même corps; mais n'ayant aucun goût pour l'état militaire, il donna sa démission, vint s'établir à Paris et y ouvrit une école particulière. Fréret connut le jeune de Grace, apprécia son mérite et lui fit obtenir la place de sous-secrétaire de l'Académie des inscriptions. Ce modeste emploi suffisait à un homme aussi simple que laborieux. Après avoir rempli ses devoirs, il partageait ses loisirs entre l'étude et la culture des fleurs, qu'il aimait avec passion. La révolution seule pouvait troubler la tranquillité d'une vie depuis longtemps si paisible; elle le priva de sa place au moment où il allait obtenir la pension de retraite, prix de quarante-quatre années d'assiduité et de zèle dans l'exercice de ses fonctions. Les membres de l'Académie vinrent d'abord à son secours; mais, à l'époque de leur dispersion, il tomba dans l'indigence. Il perdit la vue dans le même temps, et il aurait infailliblement succombé à ce nouveau malheur, si le ministre de l'intérieur, instruit de sa position, ne lui eût fait payer une gratification annuelle à titre d'ancien censeur. Cet homme respectable mourut à Paris le 29 décembre 1799, âgé de 85 ans. On a de lui : 1^o une nouvelle édition de l'*Introduction à l'histoire générale de l'univers* par Puffendorf, continuée jusqu'en 1750, Paris, 1755-59, 8 vol. in-4^o. Aux suppléments de Bruzen de la Martinière, il en a ajouté de nombreux, tirés en grande partie des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* et disposés avec beaucoup d'intelligence; mais, dit avec raison Lenglet-Dufresnoy, il est fâcheux qu'un ouvrage destiné à servir d'introduction à l'histoire ait acquis une étendue qui le rend inutile à cet objet. Cette édition, la seule de l'ouvrage de Puffendorf qu'on recherche encore, est belle, mais déparée par un grand nombre de fautes typographiques. 2^o *Lettre sur l'origine de la monarchie française*, *Mercur* de mai 1763; 3^o *Ecole d'agriculture pratique sur les principes de Sarcey de Sutières*, Paris, 1770, 1799, in-12. Ce n'est pro-

puisse les supposer écrits à une époque où l'esprit n'était pas encore raffiné. Nous nous permettrons de faire un pareil reproche à quelques discours que Vertot, cet élégant historien, met dans la bouche des fils de Cornélie. On dit que c'est aux pieds de cette illustre Romaine que ses deux fils apprirent à bien parler, et l'on a peu de peine à croire qu'un maître aussi délicat ne fût pour quelque chose dans ces discours célèbres qui, s'il faut en juger sur quelques lignes, ne devaient, suivant le grave Rollin, le céder en rien aux discours les plus beaux de Cicéron. G. F.-R.

prement, dit M. de Musset (*Bibliogr. agronomique*), qu'une nouvelle édition de l'*Agriculture pratique* de Sutières; mais de Grace a beaucoup augmenté cet ouvrage. 4^o *L'Almanach du bon jardinier*, commencé par Allet en 1754 et continué par de Grace depuis 1785 jusqu'à 1796, in-12, et ensuite par Mordant Delaunay; 5^o *Tableaux historiques et chronologiques de l'histoire ancienne et du moyen âge, des principaux pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe; avec un précis de la mythologie grecque, expliquée d'après Hésiode, et un tableau des principes généraux de la langue française*, ibid., 1789, in-8^o; ses *Principes de la langue française* furent imprimés la même année, in-12. On lui doit encore les tomes 2 et 3 des *Tables des Mémoires de l'Académie des inscriptions*. Il a fourni un grand nombre de bons articles au *Journal de Verdun* et au *Journal de médecine*, depuis 1769; enfin il a été le principal rédacteur de la *Gazette d'agriculture, commerce, arts et finances*, 1770 et années suivantes, 7 vol. in-4^o.

W—s.

GRACE (DE). Voyez GRASSE.

GRACIAN (JÉRÔME), carme déchaussé, né à Valladolid en 1543, était fils de Diégo Gracian, l'un des secrétaires de l'empereur Charles-Quint et connu par des traductions espagnoles de l'*Histoire grecque* de Xénophon et de différents *Traité*s de Plutarque (1). Après avoir fait ses premières études, il fut envoyé à l'université d'Alcala, où il se distingua par la rapidité de ses progrès, non-seulement dans les lettres, mais encore dans les mathématiques et la médecine. Ses cours terminés, il reçut le bonnet de docteur dans les facultés de philosophie et de théologie; il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et, n'étant encore que diacre, prêcha avec beaucoup de succès. Élevé enfin au sacerdoce, il entra dans l'ordre des carmes de la réforme de Ste-Thérèse, et peu de temps après fut nommé commissaire apostolique pour les royaumes de Castille et d'Andalousie. Il s'occupa d'abord avec beaucoup de zèle du soin d'étendre la règle de Ste-Thérèse dans les provinces dont la direction spirituelle lui était confiée; mais peu à peu il s'écarta de l'esprit de la fondatrice, et il poussa bientôt si loin le goût de l'innovation, qu'il fut admonesté publiquement dans le chapitre de 1583. Loin de se rendre aux avis charitables de ses supérieurs en changeant de conduite, il publia, sous le titre d'*Apologie*, un libelle où les principaux membres de la congrégation n'étaient point ménagés. Cette levée de boucliers augmenta le nombre de ses adversaires; les écrits satiriques se multiplièrent de part et d'autre, et les chefs de l'ordre ne trouvèrent d'autre moyen d'y rétablir la paix que de renvoyer Gracian. Il reconnut alors ses torts et se rendit à Rome en 1592, pour obtenir sa réintégration; ce fut en vain: la cour d'Espagne s'y opposa, et les autres ordres reli-

(1) Il avait aussi traduit le *Traité des offices* de St-Ambroise en langue castillane, sous le titre de *los Officios de S.-Ambrosio*, Léon, 1554, in-12.

gieux ayant refusé d'admettre un homme qui s'était fait connaître par son insubordination, il se vit obligé de se rendre à Naples, et de là en Sicile; mais sa réputation l'y précédait, et surtout il était rebuté. Il s'embarqua pour revenir à Rome; dans le trajet il fut pris par des pirates et conduit à Tunis, où il resta esclave pendant trois années, exposé à toutes sortes de mauvais traitements. Racheté en 1593, il se hâta de revenir à Rome, et parvint enfin, avec l'autorisation du pape, à être reçu dans une maison de son ordre. Il retourna ensuite à Valladolid pour y voir sa mère et passa de là dans les Pays-Bas, où il fut fait confesseur de l'archiduchesse Isabelle. Il mourut à Bruxelles en 1614, laissant la réputation d'un prédicateur éloquent. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart théologiques ou ascétiques. Le P. Martial de St-Jean-Baptiste, dans la *Bibliothèque des carmes déchaussés*, en cite trente-trois imprimés et trente et un manuscrits; Nicol. Antonio, dans sa *Bibl. hispan.*, en indique d'autres qu'il avait composés pendant son séjour en Flandre. On se contentera de citer les principaux : 1° *Tractatus de jubileo et anno sancto*, 1600, in-8°, traduit en italien par Jacques Boni; 2° *Vita et mors patriarchæ Joseph*, Valence, 1602, in-8°; en italien, Venise, 1613, et en français, Paris, 1619; 3° *Vita del alma, libro que trata de la imitacion de Christo*, etc., Bruxelles, 1609, in-4°; traduit en français, Lyon, 1618, in-4°. La plupart des ouvrages ascétiques latins de Gracian ont été traduits en espagnol et recueillis en un volume in-folio. 4° *Tractatus de melancholia*; 5° *Abecedarium quinque linguarum gr., hebr., arabicæ, etc.* C'est à tort que des bibliographes ont attribué à ce bon religieux une traduction espagnole de l'Architecture de Vitruve. L'erreur est venue de ce que cette version, faite par Michel de Urrea, 1602, in-fol., est imprimée à Alcalá, *Compluti, apud Joannem Gratianum*. Une autre traduction espagnole, antérieure à l'an 1546, peut encore moins lui appartenir (1). André de Marmol a écrit la *Vie de Jérôme Gracian* en latin, Valladolid, 1619, in-4°. — Luc GRACIAN, son frère, a composé *El Galateo español*, Valladolid, 1605, in-12, imitée du *Galateo* de J. de la Casa. W—s.

GRACIAN (BALTHASAR), jésuite espagnol et l'un des écrivains les plus distingués de son temps, naquit à Calatayud en mars 1584. Il étudia dans l'université de Huesca, et prit l'habit de la compagnie de Jésus en 1599. Ses connaissances et son talent pour la prédication lui firent bientôt une grande réputation. Ayant été nommé recteur du collège de Tarragone, il y mourut dans un âge assez avancé le 6 décembre 1638. Gracian aurait pu être un excellent écrivain, s'il n'avait pas voulu devenir un écrivain extraordinaire. Doué d'une vaste érudition, d'un esprit fin, d'un talent profond d'observation, il était né pour éclairer son siècle;

mais la vanité de devenir novateur corrompit son goût, en le portant à introduire dans la prose ce langage précieux, ces expressions alambiquées, que Gongora avait introduits dans les vers. Ils cherchèrent l'un et l'autre à se frayer une nouvelle route et à se faire des prosélytes, et si ceux qui s'efforcèrent d'imiter le style de Gongora furent appelés *Gongoristes*, les partisans de Gracian méritent, par la même raison, le surnom de *Gracianistes*. Les premiers, il est vrai, tout en commentant les ouvrages de leur maître, avaient déjà commencé à infecter la prose de *concetti* et de ce qu'ils appelaient *style cultivé* (voy. GONGORA); mais Gracian fut le premier auteur d'un véritable mérite qui établit par ses écrits et par ses préceptes cette école du mauvais goût. Heureusement elle ne fit pas d'aussi rapides progrès que celle de Gongora, grâce à la noble simplicité et à la mâle élégance de Solis, son contemporain, qui put servir comme de digue au torrent. Les ouvrages de Gracian eurent, même de son vivant, une grande vogue et furent traduits dans plusieurs langues. Ils traitent en général de la morale du grand monde, de la poétique et de la rhétorique. Il paraît cependant que l'auteur voulait se dérober à sa réputation littéraire, puisqu'ils portent tous (ceux de dévotion exceptés) le nom de Laurent, son frère, qu'on ne connaît que par cette particularité. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : 1° *El Criticon*, en trois parties, Madrid, 1638, in-8°; il a été traduit en français (la première partie par Maunory), sous le titre de *L'Homme détrompé*, la Haye (Rouen), 1705-17, 5 vol. in-12; Genève, 1725; la Haye, 1754, 5 vol. in-12. C'est un tableau allégorique et moral de la vie humaine, divisé en périodes que l'auteur appelle *crises* ou *saisons*; c'est-à-dire le printemps, l'été, l'automne et l'hiver de l'homme. Indépendamment du style, parfois pur et élégant, mais qui fourmille de locutions affectées, ce livre est d'ailleurs recommandable par l'objet que l'auteur s'y propose, puisqu'il y traite des rapports essentiels de l'homme avec son auteur. On peut donc le considérer, en outre, comme le résultat des longues méditations d'un philosophe éclairé qui connaît toutes les nuances des passions et les plus secrets replis du cœur. 2° *El Heroe*, Huesca, 1637; traduit en français par Gervaise, Paris, 1645; Amsterdam, 1659, in-8°; et par le P. Courbeville, Paris, 1725; Rotterdam, 1729, in-12. C'est dans cet ouvrage que Gracian, donnant le dernier essor à ses expressions recherchées et bizarres, est parvenu à se rendre presque inintelligible au lecteur le plus pénétrant. 3° *Agudeza y arte de ingenios*, etc. (Finesse d'esprit, etc.), Madrid, 1642, in-8°. Ce livre, qui traite de l'art de penser et d'écrire avec esprit, est utile comme document dans l'histoire critique de la littérature; mais l'auteur s'arrête un peu trop sur les distinctions subtiles, sur les antithèses, etc. Il enseigne le style qu'il a adopté, en éclaircissant ses préceptes

(1) Poleni, *Exercitationes Vitruvianæ*, p. 50 et 98.

par autant d'exemples tirés de Marini, de Gonga, de ses sectateurs, etc., et il n'est question dans tout l'ouvrage que de mots extraordinaires, de figures brillantes et de pensées spirituelles (*conceptos*). L'auteur explique ce qu'il entend par *conceptos* et détaille les combinaisons propres à produire de belles pensées de toute espèce, comme pensées sentencieuses, sentimentales, héroïques, etc.; il examine ensuite les figures poétiques l'une après l'autre et établit enfin, d'après les mêmes principes, le style de ce qu'il appelle la véritable éloquence. 4^e *El Discreto* (l'homme avisé et spirituel), Huesca, 1646, in-16; traduit en français par le P. Courbeville, sous le titre de *l'Homme universel*, Paris, 1725, in-12. L'auteur développe dans cet ouvrage sa théorie des facultés intellectuelles, qu'il réduit à deux facultés principales, *el genio* et *l'ingenio*, qui sont, selon lui, les deux axes du véritable mérite et le plus sûr moyen d'acquérir une réputation dans le monde. L'homme étant « un monde en miniature (*microcosmos*), l'âme est son firmament; le « *genio* et *l'ingenio* (1) sont ce qu'étaient dans la « fable Atlas et Alcide, et eux seuls peuvent « donner de l'éclat à tous les autres talents. Pos- « séder l'un sans l'autre, c'est ne pas atteindre « son but. » Malgré une métaphysique minutieuse et alambiquée, on trouve souvent dans ce livre des observations très-justes et exprimées avec élégance et clarté. 5^e *El político don Fernando el Católico*, Saragosse, 1644, in-12; traduit en français par Silhouette, Paris, 1752. L'année suivante, le P. Courbeville en donna aussi une traduction (*voy. COURBEVILLE*). Ce livre renferme des réflexions politiques, souvent justes et profondes, sur les plus grands rois et appliquées spécialement à Ferdinand le Catholique. 6^e *Oraculo manual y arte de prudencia sacada de los aforismos que se discurren en las obras de Lorenzo Gracian*, publié par V.-J. de Lastanosa, Huesca, 1647, in-4^e; traduit par Amelot de la Houssaie, sous le titre de *l'Homme de cour*, Paris, 1684, in-4^e; 1702, in-12; 1808, in-8^e (2); et par le P. Courbeville, sous celui de *Maximes de Gracian*, Paris, 1750, in-12. On lisait beaucoup autrefois cet ouvrage, qui est une espèce de recueil de maximes utiles, mêlées de saine raison et de subtilités sophistiques. L'auteur y étale surtout son grand principe de morale pratique, *Hacerse à todos* (s'accommoder à tout), et sa maxime favorite de *n'être vulgaire en rien* (*no seas vulgar en nada*). Ces ouvrages ont été réunis en deux volumes in-4^e, sous le titre d'*Obras de Lorenzo Gracian*, Madrid, 1664; l'édition de Barcelone, 1700, contient de plus

quatre idylles poétiques (*Selas del año*) sur les quatre saisons. En parlant des ouvrages de cet auteur, l'abbé Desfontaines dit qu'en *cherchant toujours l'énergie et le sublime, il devient outré et se perd dans les nues. Gracian est aux bons moralistes, ce que don Quichotte est aux vrais héros. Ils ont l'un et l'autre un faux air de grandeur qui en impose aux sots et qui fait rire les sages*. Ces derniers mots se ressentent un peu de l'esprit caustique et de l'humeur difficile de ce journaliste, qui, doué d'ailleurs de beaucoup de talent, critiquait parfois des ouvrages qu'il ne connaissait pas et seulement par des *ouï-dire* (*voy. DESFONTAINES*). Sans examiner ici jusqu'à quel point sa critique est juste, on ne doit pas craindre d'accorder à Gracian un mérite peu ordinaire, et quels que soient les défauts dont il s'est plu à corrompre son style, le fonds de la plupart de ses ouvrages décele un esprit sage, juste et observateur. Une seule réflexion, sous ce rapport, fait assez leur éloge : ils furent connus en France, et ils y furent goûtés dans le siècle de Louis XIV. B—s.

GRADENIGO (PIERRE), doge de Venise de 1289 à 1311, est l'auteur de la révolution qui a rendu l'aristocratie héréditaire ou fermé le grand conseil. Lorsque le doge Jean Dandolo mourut en 1289, le peuple de Venise, qui commençait à s'alarmer des usurpations lentes et tacites du grand conseil, se rassembla sur la place St-Marc, et refusa aux quarante et un électeurs désignés par le parti aristocratique le droit de nommer un nouveau doge; il proclama ensuite Jacques, fils de Lorenzo Tiepolo, qui avait été doge de 1272 à 1282; mais Jacques, qui avait acquis une grande popularité par ses vertus privées, ne voulut point en abuser pour violer la constitution. Il dissipa le tumulte excité en sa faveur, et partit secrètement pour Trévise, afin de se dérober au zèle de ses partisans. Les électeurs aristocratiques profitèrent de son éloignement pour proclamer au bout de dix jours Pierre Gradenigo, qui était alors podestat de Capo-d'Istria. C'était un homme passionné et vindicatif, qui avait montré de tout temps son zèle pour l'aristocratie, et en qui ces dispositions étaient confirmées par l'opposition qu'avait rencontrée son élection. Le nouveau doge fut de bonne heure engagé dans une guerre dangereuse contre les Génois, guerre qui de 1293 à 1299 compromit l'existence de la république de Venise. Avant même qu'elle fût terminée, il s'occupa des moyens d'enlever au peuple toutes les prérogatives qui lui restaient. Le dernier jour de février 1297, il porta le décret qui, servant de fondement au pouvoir de l'aristocratie vénitienne, est devenu fameux sous le nom de *Clôture du grand conseil*. Gradenigo par cette loi ravit au peuple le droit de réélection, pour l'attribuer au tribunal criminel, nommé *Quarantie*. Par plusieurs décrets qui se succédèrent pendant les vingt années suivantes, ce droit de réélection fut réduit à une vaine formalité qu'on supprima enfin tout à fait;

(1) Ces deux distinctions sont aussi difficiles à traduire que le mot *esprit* en français. Cependant on pourrait entendre par *genio* un penchant, une aptitude, une disposition organique, et par *ingenio*, le génie, la capacité, le talent.

(2) Amelot, dans sa traduction, au lieu d'éclaircir les passages les plus obscurs de l'original, semble avoir voulu les rendre encore moins intelligibles, et tout en voulant imiter le style de Gracian, il est parvenu à donner au sien un ton encore plus guindé que celui de l'auteur espagnol.

et pour entrer au grand conseil de Venise, il ne fallut plus prouver que la possession héréditaire et l'âge requis de vingt-cinq ans. Mais le peuple de Venise ne se laissa pas patiemment dépouiller de la souveraineté que Gradenigo transférait à la noblesse. Deux conjurations, l'une de Marin Bocconio en 1299, l'autre de Boémond Tiépolo en 1310 (*roy.* Bocconio), mirent deux fois le doge et la noblesse dans le plus extrême danger. Gradenigo montra une grande vigueur et une grande habileté pour défendre son ouvrage; l'aristocratie fut maintenue, mais lui-même demeura l'objet de la haine du peuple. Il mourut au moins d'août de l'année 1311. Marino Giorgi fut son successeur. S. S.—1.

GRADENIGO (BARTHÉLEMI), doge de Venise, succéda le 9 novembre 1339 à François Dandolo; son règne ne fut remarquable que par le soulèvement des Grecs en Candie, à la suite duquel les principaux d'entre eux périrent sur l'échafaud, et par une inondation qui, le 25 février 1340, menaça de submerger Venise. Il mourut le 4 janvier 1343, et eut pour successeur André Dandolo. — Jean GRADENIGO, doge de Venise, succéda le 21 avril 1353 à Marin Falieri; il était âgé de soixante-seize ans, et il passait pour très-versé dans la théologie et les belles-lettres. Sa première occupation fut de punir les complices de son prédécesseur, comme aussi de récompenser Bertrand Vendramino, qui avait révélé sa conjuration; mais celui-ci ayant prétendu à des récompenses exagérées, et ayant donné à entendre que, si on ne les lui accordait pas, il saurait bien les arracher de force, fut condamné à l'exil. Le 1^{er} juin 1353, Venise mit fin à la troisième de ses guerres avec Gênes, par un traité de paix; mais elle se trouvait toujours engagée dans une guerre plus funeste encore avec le roi Louis de Hongrie, qui à la tête d'une immense armée avait envahi la Dalmatie et l'État de Trévise. Jean Gradenigo ne vit point le terme de cette guerre; il mourut le 8 août 1356, et eut pour successeur Jean Dolfino. S. S.—1.

GRADENIGO (JEAN-AUGUSTIN), né à Venise en 1720, était fils du sénateur Jérôme Gradenigo. Une maladie grave l'ayant laissé contrefait, il entra le 19 mars 1744 dans le couvent de St-George le Majeur à Venise, ordre de St-Benoît; et ce fut alors qu'il prit les noms de Jean-Augustin, sous lesquels il est désigné; il avait reçu au baptême celui de Philippe. Il suivit les leçons d'habiles professeurs et s'appliqua sous leur direction à la philosophie, à la théologie et au droit canon. Il y fut nommé professeur de morale en 1749, fut ensuite professeur de philosophie; puis on lui donna la chaire de droit canon à St-Benoît de Mantoue. Gradenigo prit dans ce monastère un goût vif pour la diplomatique; et comme on lui confia la garde des archives et des manuscrits, il put ajouter aisément de nouvelles connaissances à celles qu'il avait déjà acquises. Rappelé à Venise en 1756, il y occupa les mêmes emplois dans la

bibliothèque de St-George le Majeur. Il appliqua son esprit à tous les genres d'érudition; mais comme les sciences sacrées avaient pour lui plus d'intérêt que les autres, il s'y livra plus spécialement et forma en 1762 une *Académie d'histoire ecclésiastique*, composée des hommes les plus savants parmi les différents ordres religieux. Cette institution promettait beaucoup: on attendait d'elle un grand corps d'antiquités sacrées et d'histoire ecclésiastique; mais ces espérances s'évanouirent bientôt, comme cela arrive souvent à ces sortes d'institutions. Les vertus et le savoir de dom Gradenigo lui firent donner, par le sénat de Venise, l'évêché de Chioggia en 1762. Clément XIII avait résolu de l'élever en 1765 à l'archevêché de Corfou, mais ce digne prélat ne voulut pas quitter sa petite église; il y fut pourtant contraint en 1768 par le même pape, qui le transféra à Ceneda. Gradenigo ne put cependant s'y rendre qu'au mois de mars 1770. Il continua de donner l'exemple des vertus sacerdotales, fit de sa maison une académie de savants, forma une grande bibliothèque de livres bien choisis, de rares éditions du 15^e siècle et de curieux manuscrits; il y rassembla une ample collection de médailles d'hommes illustres, de monnaies des villes d'Italie, et surtout de celles de Venise dans le moyen âge; de bulles de plomb, et principalement de celles des papes. Ces richesses ont passé dans le musée du sénateur Jacques Gradenigo, son frère. Ce respectable prélat fut enlevé aux lettres et à sa patrie le 16 mars 1774. Des oraisons funèbres, prononcées dans son église et dans l'Académie des *Anistamici* de Bellune par le chanoine Lucio Doglioni (Bellune, 1774, in-8°), consacrèrent le souvenir de ses talents et de ses vertus. Outre un grand nombre de lettres et de mémoires insérés dans les *Memorie* de Valvasense (1) et la *Raccolta* de Calogera (2), on a encore de Gradenigo: 1^o *Calendario Polironiano del 12^o secolo*, Venise, 1759, in-8°; 2^o *Due lettere nella prima di quelle si prova l'uso de i monasteri doppi in Venezia; nella secunda si dimostra che li conti che dominavano Padova nel 11^o secolo, erano della famiglia Candiana de dogi di Venezia*, Venise, 1760, in-8°; 3^o *Vita del ven. servo di Dio d. Gio. Battista Ram, patritio veneto e monaco bened. Casin. d. S. Giorgio Maggiore*, Venise, 1761, in-fol.; 4^o *Serie di podesta di Chioggia*, Venise, 1767, in-4°; 5^o *Epistolæ pastorales et Sermones familiares ad clerum et populum Clugiensem*, etc., Venise, 1770, in-4°; 6^o *Rime di monsignor Gabriele Fiamma*, Trévise, 1771; il y a joint la vie de l'au-

(1) Ces *Mémoires* sont: sur une monnaie de la principauté de Dombes; sur Auguste d'Udine, surnommé *le Devin*; sur une charte de 1404, relative à Jean Quirini, archidiacre de Torcello; sur quatre monnaies de Vienne en France, de Savone et des comtes de Gazoldo; sur les poètes lauréats; sur les manuscrits du monastère de Polirone; sur les diplômes du monastère de St-George.

(2) *Mémoires* sur l'abbé Jean Coronaro; sur la vie et les écrits d'Arnauld Wion, de Denis Faucher, d'Innocenzo Cesi, bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin; sur les SS. Félix et Fortunat, protecteurs de Chioggia; sur l'église de St-Jean-Baptiste des Camaldules de Casal-Maggiore; sur une lampe antique.

teur. Il a eu part à l'édition de Mantoue du poëme macaronique de Merlin Coccaie (*voy. Théoph. FOLENGO*), 1771, 2 vol. in-4°. A. L. M.

GRADENIGO (JEAN-JÉRÔME), savant prélat italien, naquit à Venise le 19 février 1708; il entra fort jeune dans l'ordre des Théatins, où il remplit les premières chaires avec une grande distinction, dans le séminaire de Brescia. La réputation qu'il s'acquit par sa conduite et ses talents, le fit bientôt élire procureur général de son ordre; et le sénat de Venise lui conféra, le 27 janvier 1766, le titre d'archevêque d'Udine. Il y mérita l'estime générale, et mourut le 30 juin 1786, à 78 ans. Le comte Gaspard de Sbraglio prononça dans cette occasion une belle oraison funèbre, qui a été imprimée à Udine en 1787; et le comte de Belgrado, chanoine de la cathédrale d'Udine, en récita une autre dans son église, aussi imprimée à Udine en 1786. Jérôme Gradenigo a laissé plusieurs savants écrits : 1° *Raggionamenti intorno alla letteratura greco-italiana*, Brescia, 1759, in-8° : il y fait voir que, même dans le moyen âge, l'Italie a possédé des hommes qui connaissaient la langue grecque; ses recherches ne remontent, il est vrai, qu'au 11^e siècle, et finissent au quatorzième. 2° *Brixia sacra*, Brescia, 1755, in-4° : il y donne la série des évêques de Brescia, avec des notices sur leur vie. 3° *Tiara et purpura veneta*, ibid., 1761, in-4° : il y donne la vie de cinq papes et de soixante cardinaux vénitiens, et venge la mémoire des pontifes Grégoire XII et Eugène IV contre les attaques de Fr. de Bruys. 4° *De siclo argenteo Hebraorum, editio altera correctior*, Rome, 1766. 5° Il a aussi pris part à la fameuse controverse littéraire relative aux Cénomans de l'Italie, et il a écrit, dans le journal de Rome de 1752 et de 1755, une lettre sur la belle édition *Delle Memorie storico-critiche dell' antico stato de Cenomani*, donnée par le marquis della Sambuca. Cette lettre est aussi réimprimée dans la *Storia letteraria d'Italia*, t. 9. 6° Avant cette époque il s'était jeté dans la polémique théologique, et il prit la défense de son confrère le père Antonino Diana, dans un écrit intitulé *Lettera istorica critica d'un sacerdote sopra tre punti concernenti la questione del probabilismo e probabiliorismo*, Brescia, 1750, in-4°. 7° Il combattit avec violence Casimir Oudin, qui, dans ses commentaires sur les écrivains et sur les ouvrages ecclésiastiques, avait insulté la mémoire de Grégoire le Grand et dénigré ses écrits. L'ouvrage de Gradenigo est intitulé *S. Gregorius M. Pontifex maximus a criminationibus Casimiri Oudini vindicatus*, Rome, 1755; réimprimé dans le tome 16 de l'édition de Venise des œuvres de St-Grégoire. 8° *Les Cure pastorali di Gio. Girolamo Gradenigo*, Udine, 1756, 2 vol. in-fol., contiennent ses homélies, ses sermons, en italien et en latin; tous ont l'empreinte de l'éloquence grave qui convient si bien à un évêque; ses décisions, ses circulaires qui remplissent le second volume, prouvent ses talents pour l'administration. A. L. M.

GRADI (JEAN) ou de *Gradibus*, professeur en droit civil et canonique, florissait à la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e. Il n'est connu que par les ouvrages qu'il a laissés, et qui sont assez importants pour qu'on ne puisse pas excuser la négligence des biographes contemporains à son égard. Argelati le fait naître, ou du moins exercer sa profession à Milan; mais Prosper Marchand pense qu'il était né Français; et les raisons dont il appuie son sentiment ont paru si convaincantes à Tiraboschi, qu'il n'hésite pas de s'y ranger. On peut présumer que Gradi habitait Lyon, ville qui offrait dès lors beaucoup de ressources aux savants qui, comme lui, aimaient à multiplier les volumes. Voici la liste de ses ouvrages, d'après Marchand : 1° *Opus chronicarum D. Antonini, laboriosa limatione emendatum, necessariusque annotationibus ac aliorum historiograph. concordatiis illustratum*, Bâle, 1491, 3 vol. in-fol.; 2° *Illustrationes in J. Fabri dicti Fabri Gallici super libros Institutionum commentaria*, Lyon, 1501, 1515, in-fol.; 3° *La Somme rurale de J. Bouthiller*, augmentée des plus notables autorités des anciens juriconsultes, ibid., 1505, in-fol. (*voy. BOUTHILLER*); 4° *Biblia latina cum concordantiis Veteris et Novi Testamenti atque juris canonici*, ibid., 1515, in-fol. et in-8°; de cette année à 1527 il s'en fit six autres éditions in-fol. et plusieurs in-8° : elles sont augmentées de concordances tirées des *Antiquités* de Josèphe. Je ne sache pas, dit Marchand, que ces concordances aient été conservées depuis dans aucune autre édition, et cela ne contribue pas peu à rendre celles-ci recommandables. 5° *Les Commentaires de Balde sur le Digeste*, revus et corrigés, 1517 et 1518, 2 vol. in-fol.; 6° les *Consilia* d'Alex. Tartagni, avec des additions et des notes marginales, ibid., 1517, 1518, 6 vol. in-fol.; 7° une édition corrigée du *Commentaire* de Guy de Bays, sur les *Décrétales*; 8° des *Additions aux notes* de Jean de Platea, sur les *trois derniers livres du Code*, ibid., 1528, in-fol.; 9° d'autres *Additions aux commentaires* de Jean d'Imola, à ceux du cardinal Zabarella, de Dominique de San-Geminiano, etc., sur les *Décrétales* et sur les *Clémentines*. On peut consulter, pour plus de détails, l'article plein de recherches que Marchand a consacré à ce jurisconsulte, dans son *Dictionnaire*, sous le nom de Jean des DEGRÉS. W—s.

GRADI (ÉTIENNE), philologue et poëte, né à Raguse, dans le 17^e siècle, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de l'abbaye de St-Côme et St-Damien et succéda à Allacci en 1661 dans la place de conservateur de la bibliothèque du Vatican. C'était un homme très-instruit, d'un caractère doux et affable, et plein de zèle pour le progrès des lettres. Le sénat de Raguse le députa près de Louis XIV, pour lui demander des secours contre les Turcs; mais les jésuites, qui se rappelaient sa dispute contre le père Honoré Fabri, crurent et surent persuader au roi que le but secret de son voyage était de se concerter avec

les chefs du parti janséniste, et il reçut l'ordre de sortir de Paris le jour même qui avait été fixé pour son audience. Gradi mourut à Rome en 1683, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs petits ouvrages, parmi lesquels on citera les suivants : 1^o *Festinatio B. Virginis Elisabetham invisentis*, lat. gr., oratoire ac poétique pertractata, 1631. Deux de ses amis, Octave Cusani et Fr. Marie Rho, de Milan, ont eu quelque part à ce recueil. 2^o *Oratio de eligendo summo pontifice* : il prononça ce discours le 1^{er} juin 1667, devant les cardinaux assemblés pour élire le successeur d'Alexandre VII. 3^o *In funere Caesaris Rasponi cardinalis oratio*, Rome, 1670, in-4^o; 4^o *De laudibus serenissimæ reipublicæ Venetæ et cladibus patriæ suæ carmen*, Venise, 1673, in-4^o. Cinelli dit que la poésie de Gradi a une couleur antique et qu'il n'est pas moins bon orateur que bon poète. 5^o *Disputatio de opinione probabilis cum Hon. Fabro*, Rome, 1678, in-4^o. On a encore de lui une *Vie* d'Allacci manuscrite, et une *Dissertation*, sous le nom de Marino Statilio, touchant un fragment de Pétrone, nouvellement découvert, et dont il s'efforce de prouver l'authenticité. Enfin Ferdinand de Furstemberg, qui l'honorait de son amitié, a recueilli ses poésies latines et les a insérées dans le recueil intitulé *Septem illustr. virorum poemata* (voy. FURSTEMBERG). — On croit que c'est un autre Étienne GRADI ou de *Gradibus* qui a composé : 1^o *Dissertationes physico-mathematicæ quatuor*, Amsterdam, Elzevir, 1680, in-12; 2^o *Dissertatio de directione navis ope gubernaculi, de stellis*, etc., ibid., 1680, in-12. Adelung ne les distingue pas et renvoie, pour plus de détails, à Seb. Dolce, *Fasti Ragusii litterar.*, p. 59. W—s.

GRÆCINUS (JULIUS), philosophe romain, naquit à Fréjus vers le commencement de l'ère chrétienne. Son père était de l'ordre des chevaliers et remplissait l'emploi d'intendant d'une des provinces des Gaules. Il donna à son fils une éducation soignée qui le rendit, suivant Columelle, l'un des hommes les plus instruits et les plus éloquents de son siècle. Græcinus épousa Julia Pro-cilla, femme célèbre par sa vertu; et de ce mariage naquit Julius Agricola, dont Tacite, son gendre, a tracé un portrait si magnifique (voy. AGRICOLA et TACITE). Admis au rang des sénateurs, il releva encore l'éclat de cette dignité par une grandeur d'âme et un désintéressement extraordinaires. Fabius Persicus, personnage consulaire, ayant su que Græcinus manquait d'argent, lui offrit une somme considérable pour subvenir à la solennité des jeux publics; Græcinus la refusa. « Je ne veux pas, » dit-il à ses amis qui le blâmaient, « accepter les bienfaits d'un homme avec lequel je ne voudrais pas me trouver à table. » Caninius Rébilius, autre personnage consulaire, également décrié, lui ayant envoyé une somme encore plus forte : « Vous ignorez donc, » lui dit-il, « que je n'ai rien voulu accepter de Persicus? » On lui demandait un jour à quelle secte

de philosophes appartenait Ariston, qui ne sortait jamais de sa litière : « Je ne puis en rien dire, » répondit-il, « puisque je ne connais pas sa démarche; » mot plaisant et qui prouve que les anciens croyaient aussi que la physionomie est l'indice du caractère. Caligula ayant ordonné à Græcinus de se porter l'accusateur de Marcus Silanus, homme innocent et vertueux, il ne put cacher l'horreur que lui inspirait une telle proposition, et le tyran le fit périr l'an 40 de J.-C. Sénèque donne de grandes louanges à Græcinus (1), « cet homme, » dit-il, « que Caligula fit tuer par la seule raison qu'il avait plus de probité qu'il n'est avantageux aux tyrans d'en trouver dans les citoyens. » Il avait laissé deux livres *sur la manière de cultiver les vignes*, ouvrage, dit-on, supérieur par l'érudition et le style à celui de Cornélius Celsus, qui lui avait servi de modèle, mais dont il ne reste que les fragments conservés par Pline l'Ancien. W—s.

GRÆCUS (MARCUS). Voyez MARCUS.

GRÆFE (CHARLES-FERDINAND DE), l'un des chirurgiens les plus distingués de l'Allemagne, naquit le 8 mars 1787 à Varsovie. En 1800 il fit ses études au collège de Bautzen et plus tard à l'école de la Croix, à Dresde. En 1803 il se rendit à Halle pour y étudier la médecine et obtint en 1807 le diplôme de docteur à Leipsick. A son retour à Halle, Reil lui confia l'hôpital de Glaucha. Dans la même année il fut appelé à une chaire de professeur de chirurgie à Krzeminec; mais il préféra accepter l'offre qui lui fut faite en même temps de se rendre à Ballenstedt en qualité de médecin ordinaire du duc Alexis de Anhalt-Bernbourg. Il y fonda en 1808 un hôpital dont il s'occupait avec beaucoup de zèle et de persévérance; il se créait en même temps des titres sérieux à la reconnaissance de ce pays, en le dotant des bains d'Alexis, dans la vallée de la Selke. Il refusa une chaire de professeur de chirurgie, d'abord à Kœnigsberg, puis à Halle; mais en 1811 il abandonna la sphère d'activité qu'il avait adoptée jusqu'alors, et se rendit à Berlin pour y prendre une chaire de chirurgie et la direction de la clinique chirurgicale. A l'époque du soulèvement de la Prusse contre Napoléon en 1813, il fut d'abord nommé chirurgien général de division, chargé de l'administration des ambulances militaires de Berlin, puis de l'inspection de tout le service des hôpitaux entre la Vistule et le Weser. A ces diverses attributions il ajouta en 1815 la surveillance des hôpitaux jusqu'au Rhin, dans le grand-duché du Bas-Rhin et dans les Pays-Bas. A la fin de la guerre, il rentra à Berlin comme professeur et fut nommé membre de la députation scientifique au ministère de l'instruction publique, membre de la commission supérieure d'examen, médecin en chef de toute l'armée, avec rang de

(1) Voyez le *Traité des bienfaits*, liv. 2, ch. 21, et les lettres 24 et 29. Voyez aussi Tacite, *Vie d'Agricola*.

colonel, et directeur de l'institut Frédéric-Guillaume et de l'Académie de médecine et de chirurgie. Les services qu'il rendit alors à la science étendirent sa réputation au loin et lui attirèrent des élèves de toutes les parties du monde. Il fit en 1853 un voyage en Angleterre et en France : à Londres, il fut reçu comme un hôte royal dans le palais de St-James et au château de Windsor ; à Paris, Dupuytren le pria de se faire entendre dans sa chaire de l'Hôtel-Dieu. Græfe mourut le 4 juillet 1840, presque subitement, dans le Hanovre, où il s'était rendu pour pratiquer une opération des yeux à l'un des princes du sang. On ne peut disconvenir que Græfe présentait des défauts de caractère qui devaient, surtout aux yeux de ceux qui le voyaient de près, affaiblir singulièrement l'éclat de ses services ; mais ce n'est là qu'une ombre, pour ainsi dire, qui disparaît à distance devant sa gloire, et la science le considérera toujours comme une de ses illustrations. Il a inventé plusieurs instruments de chirurgie et découvert plusieurs méthodes opératoires ; il en a perfectionné un grand nombre ; enfin l'enseignement de la chirurgie, très-négligé en Allemagne avant lui, doit à Græfe presque tous ses progrès. Parmi ses écrits les plus importants, nous citerons : 1° *Angiectasie, ou Méthode rationnelle pour la guérison et le diagnostic de la dilatation des vaisseaux*, Leipsick, 1808, in-4° avec 4 planches ; 2° *Sur la source ferrugineuse saline d'Alexisbad à Selke, dans le Hartz*, Leipsick, 1809 ; 3° *Règles pour l'amputation des grands membres*, Berlin, 1812 ; 4° *l'Art de se préserver de la contagion pendant les épidémies*, Berlin, 1815 ; ouvrage qui a eu plusieurs éditions ; 5° *Instruction pour les médecins en chef et les économistes des hôpitaux militaires*, Halberstadt, 1815 ; 6° *Répertoire des formules pour les maladies des yeux*, Berlin, 1817 ; 7° *Rhinoplastie, ou l'Art de remplacer organiquement la perte du nez, d'après les faits les plus récents, et perfectionné par de nouvelles expériences*, Berlin, 1808, in-4° avec 6 planches ; traduit en latin par le docteur Hecker, et en italien par Schœnberg ; 8° *la Blennorrhée des yeux épidémico-contagieuse d'Égypte*, Berlin, 1823, in-fol. ; 9° des Rapports annuels sur l'institut clinique, chirurgical et oculiste de l'université de Berlin, Berlin, 1817-1854 ; 10° il rédigea à partir de 1820, en collaboration avec le professeur Walther, le *Journal de chirurgie et d'ophtalmologie*, Berlin, 1819 à 1828, 10 vol. in-8°. Z.

GRÆFE. Voyez GRÆVIUS.

GRÆFENHAHN (WOLFGANG-LOUIS), philologue laborieux, naquit à Wilhermsdorf, dans la Franconie, le 12 avril 1718. Il étudia d'abord la théologie et ensuite le droit. En 1745 il fut nommé sous-recteur au gymnase de Bayreuth, où il enseigna la philosophie et les mathématiques. La faculté philosophique de l'université d'Erlang lui conféra en 1755 le titre de professeur. Depuis cette époque, Græfenhahn fut successivement

conseiller de la cour, bibliothécaire et conseiller du consistoire. Il mourut le 5 mai 1767. Ce professeur a publié, tant en allemand qu'en latin, une quarantaine d'ouvrages ; la plupart sont des dissertations et des programmes sur différentes matières scientifiques. Voici les titres de quelques-uns : 1° *De mathematicis natione Germanis inter omnes principibus*, Bayreuth, 1744, in-fol. ; 2° *De celebratissimis nominibus Germanorum in optices studio*, ibid., 1745, in-fol. ; 3° *De meritis ac inventis Germanorum in mathesi applicata*, ibid., 1747, in-fol. ; 4° *De immortalitate animæ philosophorum græcorum et latinorum asserta*, ibid., 1754, in-fol. ; 5° *De sideribus Brandenburgicis*, ibid., 1759, in-fol. ; 6° *De Venere sub sole videnda*, ibid., 1760, in-fol. ; 7° *Naturam non facere saltum*, ibid., 1762, in-fol. ; 8° *De Thaletis effato* : Ἀρχὴ τῶν πάντων ὕδωρ, super Diog. Laërt., 1, 27, ibid., 1763, in-fol. ; 9° *De oryctographia burgraviatus Norici superioris*, ibid., 1764-1765, en deux programmes in-fol. Les *Notices historiques de Bayreuth* de 1766, pag. 91-100, en ont publié une traduction en allemand. Le journal périodique intitulé *Essais sur les productions du bon goût*, Erlang, 1747, in-8°, et la feuille hebdomadaire le *Miroir*, renferment aussi beaucoup d'articles de cet auteur. B—n—d.

GRAEFFE (JEAN-FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE), théologien et philosophe, né en 1754 à Göttingue, fut nommé pasteur à l'une des paroisses de cette ville, en 1796, et en 1802 surintendant. Il y termina sa vie en 1816. Outre plusieurs écrits théologiques et pédagogiques, il a publié plusieurs ouvrages de philosophie où il essaye d'expliquer, de justifier, ou d'appliquer la philosophie de Kant. Tels sont : 1° *la Méthode socratique considérée au point de vue catéchétique quant à sa propriété originelle*, Göttingue, 1791, in-8° ; 1794 et 1798. Cet ouvrage forme aussi le tome 2 de son deuxième *Nouveau magasin catéchétique*. 2° *Manuel complet de la catéchétique d'après les principes de Kant*, Göttingue, 1793, in-8° ; 3° *Principes de la catéchétique universelle*, Göttingue, 1796, in-8° ; 4° *Dissertatio qua judiciorum analyticorum et syntheticorum naturam jam longe ante Kantium antiquis scriptoribus non fuisse perspectam contra Schwabium probatur*, Göttingue, 1794, in-8° ; 5° *Dissertatio de miraculorum natura, philosophiæ principis non contradicente*, Helmstadt, 1797, in-8° ; 6° *Défense philosophique des miracles de Jésus et des apôtres*, Göttingue, 1812, in-8° ; 7° *Commentaire sur l'un des passages les plus difficiles des fondements métaphysiques de la science de la nature de Kant, concernant la loi mécanique de la statique*, Celle, 1798, in-8° ; 8° *Essai d'une application morale de la loi de la statique*, ibid., 1801, in-8°. W. T.

GRAES (ORTWIN DE). Voyez GRATIUS.

GRÆTER (FRÉDÉRIC-DAVID), savant prussien, naquit le 22 avril 1768, fut maître en second au gymnase de Halle, en Souabe, puis correcteur

(1795) et recteur (1804) de cet établissement, passa ensuite (1818) à Ulm, toujours en qualité de recteur. Il en remplit les fonctions jusqu'en 1826, époque à laquelle il obtint sa retraite, tout en conservant un autre titre qui constituait une espèce d'activité, et il alla s'établir à Schorndorf, en Wurtemberg. C'est là qu'il mourut le 2 décembre 1850. Il a beaucoup écrit, principalement sur l'ancienne littérature du Nord. Nous indiquons : 1° *Fleurs du Nord*, Leipsick, 1789; 2° *Bragour, magasin littéraire des temps passés, tant en Allemagne que dans le Nord*, Leipsick, 1791-1812, 8 vol. Les cinq derniers volumes ont été aussi donnés à part sous le titre de *Braga et Hermode*, ou *Nouveau magasin pour les antiquités, les arts et les mœurs de l'Allemagne*; 5° *Cunégonde de Habeneck*, Hall de Souabe, 1799; 4° *Musée du gymnase*, 1^{re} partie, Leipsick, 1804; 5° *Poésies lyriques*, Heidelberg, 1809; 6° *Quida Haddingia Scata*, Heidelberg, 1811; 7° *Almanach des Bardes pour l'Allemagne*, Nouveau-Strelitz, 1802; 8° *Idunna et Hermode*, gazette d'antiquités, Breslau, 1812-1816; 9° une traduction en allemand de l'*Histoire des Danois*, de Suhm; 10° beaucoup d'articles soit dans l'*Encyclopédie d'Ersch et Gruber*, soit dans des recueils périodiques, par exemple dans le *Nouveau Mercure allemand* de Wieland (auquel il donna : 1° *Perles de la poésie orientale du moyen âge*; 2° *Sur les sources où a puisé Bürger et sur la manière de les mettre à profit*); dans la *Gazette d'Erlang*, dans la *Gazette universelle de littérature*, dans le *Journal du luxe et des modes* de Bertuch, etc.

P—OT.

GRAEVELL (MAXIMILIEN-CHARLES-GUILLAUME), publiciste, né le 28 août 1781 à Belgard, en Poméranie, où son père était aumônier de régiment, fit ses premières études successivement à Kottbus, à Niederwiese en Silésie, dans l'institution du recteur Engelmann et au gymnase de Züllichau. Après avoir fait son droit à l'université de Halle, il occupa plusieurs emplois subalternes en Prusse et revint à Kottbus pour y exercer la profession d'avocat. Le gouvernement saxon lui conféra des fonctions judiciaires dans cette localité. En 1811, il reprit du service en Prusse, d'abord en qualité d'assesseur au tribunal provincial supérieur, et plus tard au département de la guerre. Il fit les campagnes de 1813 et de 1814 comme capitaine, puis comme adjudant du général en chef, et fut envoyé en mission à Kottbus. Les difficultés qu'il y rencontra déterminèrent le gouvernement à lui donner une autre fonction. Nommé juge à Mersebourg, il y déploya un zèle et une droiture si fermes, qu'il se trouva bientôt dans la nécessité de donner sa démission. Rendu à la vie privée, il habita Mersebourg jusqu'en 1825; depuis lors il a vécu retiré dans ses terres, près Spremberg, où il a terminé ses jours. On retrouve dans tous ses ouvrages un attachement inviolable à la vérité et à la justice. Ils se distinguent aussi par l'indépendance des sentiments, par la pénétration

et la clarté, et méritent le succès qu'ils ont obtenu auprès de tous les esprits cultivés. En voici les titres : 1° *République antiplatonique*, Berlin, 1805 et 1812; 2° *la Levée en masse*, Elbengen, 1815; 3° *Commentaire sur les lois de crédit du royaume de Prusse*, Berlin, 1815-1820, 4 vol.; 4° *Sources du droit public général de l'Allemagne*, Leipsick, 1815-1820; 5° *Résurrection de la Saxe*, Mayence, 1814; 6° *l'Homme, recherche pour des lecteurs instruits*, Berlin, 1815; 5^e édition, 1818, grand in-8°; 7° *De la liberté de la presse et de l'esprit public*, Berlin, 1815; 8° *Besoin d'une constitution pour la Prusse*, Berlin, 1816; 9° *Conduite récente d'un fonctionnaire public en Prusse*, Leipsick, 1818, 2 vol. in-8°; 10° *Ce que ne doit pas être une constitution prussienne*, Leipsick, 1819; 11° *Retour vers la mort*, Leipsick, 1819; 12° *le Régent*, Berlin, 1819, et Stuttgart, 1824, 2 vol.; 13° *Lettres à Émilie, de la permanence des sentiments après la mort*, Leipsick, 1822, in-8°; 14° *Théorie générale des contrats suivant le droit prussien*, Halle, 1821; 15° *l'Impôt foncier et le cadastre*, Leipsick, 1822; 16° *le Bourgeois*, Berlin, 1822; 17° *le Mérite de la mystique*, Mersebourg, 1822; 18° *Commentaire pratique sur l'organisation de la justice pour les États prussiens*, Erfurt, 1825-1828, 2 vol. W. T.

GRÆVIUS (JEAN-GEORGE), dont le véritable nom était GRÆFE, et non pas GREW comme le dit Paquot, naquit à Naumbourg en Saxe le 29 janvier 1652. Il commença ses études dans le gymnase de Pforta, et les acheva à l'université de Leipsick sous Rivinus et sous Strauch, qui professait alors l'histoire et la littérature latine, et se fit depuis un nom célèbre comme jurisconsulte. Grævius était entraîné vers les lettres par son inclination naturelle; et, chaque jour, ses progrès l'y attachaient davantage. Mais son père souhaitait qu'il étudiât le droit; Strauch l'y engageait, et Grævius obéit, quoique avec répugnance. Vers ce temps il arriva que son père eut besoin de l'envoyer dans l'Ost-Frise, pour accélérer le paiement d'une créance assez considérable. Ce voyage fixa la destinée de Grævius. Après avoir heureusement terminé l'affaire qui en était le motif, il eut la curiosité de visiter la Hollande, où brillaient alors Saumaise, Heinsius et Frédéric Gronovius. La conversation de Gronovius lui fit faire une triste découverte : c'est que ses études étaient à peu près manquées, qu'il avait reçu les principes d'une mauvaise école, et n'avait pas de temps à perdre s'il voulait corriger les vices de sa méthode. A cette époque, le goût de la latinité s'était corrompu dans presque toutes les universités allemandes. Juste Lipse avait donné le signal; désespérant d'atteindre à l'élégance classique de Manuce, de Muret et d'un petit nombre d'autres savants de son siècle, il leur avait abandonné leur Cicéron, et s'était jeté dans l'imitation de quelques écrivains d'un ordre inférieur, et qui n'étaient pas de l'âge d'or de la langue latine. Dans un homme du mérite de Juste Lipse, c'était

une témérité, excusée peut-être par d'autres qualités; dans ses imitateurs, c'était absence totale de raison et de goût. On allait chercher dans le *fumier* d'Ennius, parmi les plus durs archaïsmes de Pacuvius, et les plus ignobles trivialités de Plaute, des mots et des phrases que l'on accommodait à tous les sujets, même aux plus graves. On affectait de ridicules pointes, de certaines finesses de pensées par lesquelles toute la vigueur du style était épuisée, et l'on découpait en petites périodes, d'une brièveté recherchée, un langage déjà sec et maigre par lui-même. Grævius, mal dirigé, était entré dans cette mauvaise route. Il pria Gronovius de lui servir désormais de guide; il n'en pouvait choisir un plus habile, et abandonnant la jurisprudence, il passa deux ans à Deventer, suivant assidûment les leçons de son nouveau maître. Il alla ensuite entendre à Amsterdam Alex. Morus et David Blondel, dont les conseils le décidèrent à quitter le luthéranisme pour la secte de Calvin. P. Burmann, son panégyriste, ne veut pas que l'on calomnie ce changement de religion : il assure que les motifs n'en furent pas intéressés, et que le nouveau converti n'écoula que sa conscience. Grævius, dont la réputation commençait à s'étendre, fut en 1656 appelé à l'université de Duisburg. Il y était depuis deux années, surpassant les espérances qu'on avait conçues de ses talents, lorsque Gronovius, qui entra à l'université de Leyde, demanda aux magistrats de Deventer de lui donner Grævius pour successeur. Ils y consentirent; et Grævius, malgré les efforts de l'électeur de Brandebourg, qui pour le retenir lui offrait une augmentation d'honoraires, quitta une université pour un simple gymnase. Il fut séduit peut-être par l'attrait qu'il trouvait à vivre sous un gouvernement libre. Après un séjour de trois ans à Deventer, il céda aux désirs de l'université d'Utrecht, qui lui offrait la chaire d'histoire, vacante par la mort d'Emilius. Content désormais de sa destinée, il se refusa aux vœux des magistrats d'Amsterdam et de Leyde, qui tentèrent deux fois de se l'attacher par des conditions brillantes : l'électeur palatin, qui voulait l'attirer à Heidelberg, ne réussit pas mieux; le roi de Prusse ne fut pas plus heureux; la république de Venise lui offrit une place dans l'université de Padoue, mais avec aussi peu de succès, quoique pour le déterminer elle lui promît, outre des appointements considérables, une pleine liberté à l'égard de la religion, et toutes les immunités nécessaires contre l'importunité des inquisiteurs. Aucune offre ne le put séduire. Cet empressement des étrangers était justifié par la grande réputation que Grævius s'était faite comme professeur. On accourait à ses leçons, non pas de toute la Hollande seulement, mais de toute l'Europe. En Allemagne, particulièrement, presque tous les grands seigneurs lui envoyaient leurs enfants, et il comptait parmi ses auditeurs des fils de princes, même de rois :

car Guillaume III, qui le fit son historiographe, lui avait confié le jeune prince de Nassau. A la réputation de grand professeur, Grævius joignait celle d'écrivain érudit et d'habile critique. Paquet, et avant lui G. Burmann, dans le *Trajectum eruditum*, ont donné la liste complète de ses ouvrages. Les principaux sont : 1^o *Une édition des lettres de Casaubon*, Brunswick, 1655; 2^o *le Soléciste de Lucien*, Amsterdam, 1668, in-8^o. Les notes sont remplies d'érudition grammaticale; elles ont été réimprimées dans le Lucien de Reitz et dans celui de Deux-Ponts. Grævius a encore fourni quelques remarques à l'édition de Lucien, publiée à Amsterdam en 1687. On lui attribue souvent cette édition; mais il est constant qu'elle est l'ouvrage de J. Leclerc. Voici, dit Leclerc en l'annonçant dans sa *Bibliothèque universelle*, « voici la « plus belle édition de Lucien qui ait jamais paru. » La vérité est qu'il n'en a jamais paru de plus mauvaise et de plus incorrecte. 3^o *Hésiode*, avec un recueil d'excellentes observations, sous le titre de *Lectiones Hesiodæ*, reproduites depuis dans l'Hésiode de Leclerc, dans celui de Robinson et celui de Læsner; 4^o *Justin*, 1669; réimprimé en 1683, avec les notes *Variorum*. Les remarques de Grævius se retrouvent dans le *Justin* d'Abr. Gronovius; 5^o *Catulle, Tibulle et Propertius*, avec les notes *Variorum*, Utrecht, 1680. Cette édition est faite avec tant de négligence, qu'il est assez vraisemblable que Grævius n'y a fourni que son nom et la préface. 6^o *Suétone*, 1672. Il y en a, plusieurs réimpressions. 17^o *Florus*, 1680 et autres années. C'est une des meilleures productions de Grævius. La préface est particulièrement remarquable. Il y traite avec goût du style et de la latinité de Florus. Cette préface et les notes de Grævius ont reparu dans le *Florus* de Fischer. 8^o *Les Commentaires de César*; 9^o *les Lettres diverses de Cicéron*, ses *Lettres à Atticus*, son *Traité des Offices*, ses *Discours*, avec les notes *Variorum*. Les remarques de Grævius sur Cicéron sont fort estimées; elles se retrouvent en partie dans le Cicéron complet, donné avec aussi peu de soin que de succès par Verburge. Grævius fut encore éditeur du vaste *Trésor des antiquités romaines*, 12 vol. in-fol.; du *Lexique philologique*, de Martinus; du traité de Junius, *De pictura veterum*; des *Poésies grecques et latines* de Huet, et de plusieurs ouvrages de Meursius. Il avait, de concert avec P. Burmann et Holthen, commencé une réimpression des inscriptions de Gruter. Enfin, c'est lui qui a commencé le vaste *Trésor des antiquités d'Italie et de Sicile*, terminé par le même Burmann, et qui forme 45 volumes in-fol. La mort le surprit au milieu de ce travail, le 11 janvier 1703. Fabricius a publié la collection de ses préfaces et de ses lettres, Burmann celle de ses discours. Huet avait voulu l'associer au travail des éditions *ad usum*, et le charger particulièrement des *Scriptores rei rusticæ*; mais ce projet n'eut pas de suite. Ce savant humaniste eut part aux libéralités de Louis XIV; et il

en a témoigné sa reconnaissance dans les prolégomènes de son édition des *Oraisons de Cicéron*. Après sa mort il a paru sous son nom un livre intitulé : *Cohors Musarum*, mais où il n'y a pas un mot de lui, s'il faut en croire Burmann. Faut-il aussi le croire, quand il dit que, si Grævius était né sous Auguste, il n'aurait pu écrire et parler un meilleur langage? Wieling, cité par Paquot, prétend au contraire que Grævius n'avait jamais pu parler le latin avec facilité. Burmann était, il est vrai, le successeur de Grævius et son admirateur passionné; mais conçoit-on que Grævius, professant en latin, et professant en termes embarrassés, sans élégance, sans facilité, sans grâce, eût jamais pu acquérir tant de réputation et attirer à ses leçons des flots d'auditeurs? Grævius eut dix-huit enfants; son père en avait eu quatorze. Quatre filles seulement lui survécurent. Un de ses fils, nommé Théodore-George, promettait de marcher sur ses traces. Créé en 1691 *lecteur* d'éloquence et d'histoire, il s'occupait d'une édition de Callimaque; mais il mourut avant d'avoir pu la publier. Son père se chargea de ce soin. Bayle dit, dans une de ses lettres, « qu'on ne croit pas que les notes de Théodore Grævius soient d'autre main que de celle de son illustre père, » qui voulait mettre son fils en réputation par ce « tendre stratagème. » Rien n'appuie cette opinion de Bayle; et les notes dont il s'agit n'ont rien de si remarquable, qu'on ne puisse sans vraisemblance les attribuer à un très-jeune homme. B—ss.

GRAF ou GRAFF (Ursus) est l'un de ces anciens maîtres dont les estampes devenues rares font aujourd'hui l'ornement des cabinets les plus précieux, mais sur lesquels les contemporains ne nous ont transmis aucun renseignement. On croit qu'il était né à Bâle vers 1470. Sa manière tient de celle du célèbre Albert Dürer; non qu'il ait été son élève, puisque ces deux artistes étaient du même âge, mais parce qu'ils avaient eu vraisemblablement les mêmes maîtres ou les mêmes modèles. Moins habile que Dürer dans le dessin, Ursus lui est également inférieur dans la composition et dans l'entente des ombres, mais il l'égale pour la taille du bois. Ursus a beaucoup travaillé pour les libraires de Bâle et de Strasbourg, dont les éditions de cette époque sont ornées, la plupart, de lettres historiées, de fleurons, d'arabesques et de vignettes, qui charment les amateurs. Les estampes de Graf sont marquées d'un V et d'un Y gothiques; mais quelquefois il ajoutait à ses initiales un signe que les monogrammatistes ont expliqué de différentes manières. Dans son *Dictionnaire*, p. 307, Christ dit que ce signe est une lampe d'émailleur, d'où il conclut avec assez de vraisemblance que ce graveur exerçait en même temps la profession d'orfèvre (1); mais Papillon a vu dans cette marque

l'outil à souder du bijoutier, et désigne le graveur qui s'en est servi par le nom du maître au Rochoir (*Traité de la gravure en bois*, t. 1^{er}, p. 148). On attribue à Graf une suite de vingt planches en bois, représentant les divers sujets de la *Passion*, qui décorent l'ouvrage de Philéus Ringmann, imprimé par Knoblauch à Strasbourg dans les premières années du 16^e siècle (4). Elles sont en effet marquées des initiales de cet artiste; mais on n'y voit pas la *lampe* ni le *rochoir*. Christ (*ibid.*, p. 281) fait honneur de ces estampes à Van Goar; et les rédacteurs du *Catalogue de la Vallière* (t. 1^{er}, p. 48), à V. Gemberlein ou Gamberlein, artiste non moins inconnu que Van Goar (*voy.* RINGMANN). Les planches en cuivre d'une *Passion*, marquées des initiales A. G., ayant été découvertes en 1629 par Jean-Guill. Frisæus ou Fries, supput et relieur de l'université de Tubingue, il les reproduisit la même année, avec un texte allemand, in-4^o. Dans la dédicace de cet opuscule à la princesse Anne de Wirtemberg, Frisæus attribue ces estampes à notre Graf, expliquant les deux initiales par *Alt Graf*, ce qui veut dire, suivant l'éditeur, le vieux Graf, jadis, ajoute-t-il, élève du célèbre Albert Dürer de Nuremberg. Il y a dans cette explication presque autant d'erreurs que de mots. On ne connaît du vieux Graf aucune planche en cuivre, et ces estampes, dont les anciennes épreuves portent la date de 1510, sont d'Albert Glockerten, graveur de Nuremberg, cité par Huber dans le tome 1^{er} du *Manuel des curieux*, où il décrit la *Passion* et les autres productions de cet artiste. Papillon possédait une estampe du vieux Graf représentant l'assassinat d'Amasa par Joab (*voy. les Rois*, liv. 2, chap. 20). W—s.

GRAF (JEAN-JÉRÔME), professeur de musique, naquit à Salzbach le 19 novembre 1648. Il visita dans sa jeunesse beaucoup d'écoles, tant dans sa patrie que dans l'étranger; il vint ensuite, en 1672, à Leyde, où il étudia la jurisprudence pendant trois ans. Son goût pour la musique lui fit abandonner la science sérieuse du droit, et il fit bientôt dans l'art musical les progrès les plus distingués. Il donna aussi des preuves de valeur: car, lorsqu'en 1672 les Français voulurent surprendre la ville de Leyde, les étudiants de cette université les repoussèrent, et Graf était du nombre des combattants. Les états généraux firent frapper et distribuer une grande médaille d'argent en mémoire de ce trait héroïque, et chaque exemplaire de cette médaille porte le nom de l'étudiant auquel elle a été donnée avec une inscription latine. Après avoir achevé ses études, il fut en 1677 appelé à Brème en qualité de chanteur et collègue d'école au gymnase académique de cette

« Strasbourg et à Bâle à l'occasion des démêlés des jacobins de « Berne, et depuis sur plusieurs autres sujets d'histoire. »

(1) Cet ouvrage de Ringmann fut d'abord imprimé sans date à Strasbourg, par Knoblauch, en latin. Le même imprimeur le reproduisit en 1506, en allemand, avec les mêmes estampes de Graf. On connaît un exemplaire de l'édition allemande dont les figures sont enluminées.

(1) « Je trouve ce monogramme, dit Christ (*Dict.*, p. 307), sur « de très-anciennes gravures en bois, imprimées en 1509 à

ville. Graf y resta pendant trente ans et était fort aimé. Ensuite il obtint la même place à Berlin. Il avait des connaissances très-profondes sur la musique, tant vocale qu'instrumentale; il composait avec facilité et savait jouer de la plupart des instruments. Le roi Frédéric 1^{er} voulut le nommer maître de sa chapelle, mais il refusa cette place et se contenta de faire exécuter ses compositions dans l'église réformée et dans les concerts qu'il donnait chez lui. Graf mourut le 12 mai 1729. Il a publié tant en allemand qu'en latin les ouvrages suivants : 1^o *Description de la trompette marine*, Brème, 1681; 2^o *Chansons spirituelles, à deux dessus, avec B. C.*, ibid., 1683, in-8°; 3^o *Leçons de chant en dialogue*, ibid., 1702, in-8°; 4^o *Rudimenta musicæ practicæ*, ibid., 1683, in-8°.

B—n—d.

GRAF (ANTOINE) naquit à Winterthur en Suisse en 1756, et mourut à Dresde en juin 1815. Un peintre assez médiocre de sa ville natale, Jean Ulric Schellenberg, lui enseigna les éléments de la peinture; mais ses vrais et uniques maîtres furent son génie, son application et les meilleurs ouvrages de l'art, qui excitèrent son émulation. Son talent pour le portrait se développa pendant un séjour de huit ans qu'il fit à Augsbourg. En 1766, il fut appelé à Dresde en qualité de peintre de la cour. Il s'y fixa pour la vie, quoiqu'il séjournât par intervalles à Leipsick et à Berlin, où il épousa la fille de son compatriote, le professeur Sulzer. Il a été regardé longtemps comme le premier peintre en portraits de l'Allemagne; et le nombre des personnes qu'il a peintes, durant sa longue et laborieuse carrière, est immense. Les graveurs de l'Allemagne, Bause, Berger, Geyser, Haid, Sinzenich, Kohl, Haas, etc., ont gravé plus de cent vingt de ses portraits, dont les plus estimés sont ceux que Bause a gravés de 1768 à 1794 et qui offrent une suite des savants les plus distingués parmi ses contemporains en Allemagne. Les traits et la physionomie qui décèlent le caractère de l'individu, se trouvent rendus avec le tact le plus sûr et le plus heureux dans les tableaux de Graf, dont plusieurs sont historiques. On ne citera de ceux-ci que le prince *Henri de Prusse à cheval*, gravé par Berger; l'actrice *Brandes*, dans le rôle d'Ariane à Naxos, gravée par Sinzenich; le professeur *Sulzer entouré de ses petits-fils*, gravé par Rieter. Recommandable par son talent, Graf le fut également par ses vertus, par son esprit très-cultivé, par la solidité de son caractère et par son commerce aimable.

U—i.

GRAF (CHARLES-ANTOINE), peintre de paysages, né à Dresde en 1774, était le deuxième fils du précédent. Il reçut dans la maison paternelle une éducation variée et sous quelques rapports assez profonde. Sulzer, son grand-oncle maternel, l'initia dans la connaissance de la philosophie et par elle développa chez lui l'idée de l'art, dont il lui fit savoir plus complètement la mission et la valeur, les moyens et les formes. Toutefois le

génie de Graf n'avait pas d'ailes qui le portassent à l'héroïque, à l'historique; et son père le jugea bien en le destinant presque exclusivement au paysage: il fut moins heureux lorsqu'il le confia au paysagiste Zingg de Dresde. Zingg sans doute était un artiste exercé: comme peintre et comme graveur il avait acquis assez de réputation, et il la méritait en partie par l'élégance de sa manière. Malheureusement il n'était point fidèle imitateur de la nature, et dans ses leçons comme dans sa peinture il n'en tenait que peu de compte. Bien inspiré par son goût naturel, l'élève quitta le maître; et, en 1801, la Suisse le vit parcourir, album et crayon à la main, les riches sites de ses cantons, principalement ceux de la vallée de Lauterbrunn, et les retracer par des gracieuses et belles esquisses. Il franchit ensuite ces Alpes qui forment la frontière de l'Italie et se rendit à Milan, à Rome et à Naples. Il resta dans la première de ces villes jusqu'en 1807, partageant son temps entre l'étude des monuments et la production de tableaux dont les environs de Rome offraient le sujet. Il est certain que, somme toute, Graf possédait bien d'autres talents que ceux du peintre paysagiste, et l'on peut regretter qu'il se soit jeté dans cette spécialité. De retour dans sa patrie, il continua de se livrer à la culture de son art et finit par prendre rang parmi les habiles artistes de son pays. Toujours sentant le besoin de voir des sites nouveaux, toujours avide d'impressions de voyage, il visitait souvent les lieux remarquables d'alentour, surtout les belles montagnes du Harz, si richement accidentées et que les quatre phases de l'année font apparaître sous des formes si variées. La Suisse aussi le revit. Les bords du Rhin, la Bavière méridionale, furent semblablement les objets de ses pèlerinages. Il mourut le 9 mai 1852. Son portefeuille était rempli d'études de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, toutes parfaitement exécutées, les unes simples esquisses, les autres tableaux à l'huile d'une grande beauté. Beaucoup d'autres avaient été de son vivant vendues à de riches amateurs et placées dans des maisons particulières. En général les ouvrages de Graf se recommandent par la sagesse du plan et la correction du dessin; le coloris n'est point mauvais, souvent même il est vigoureux et chaud.

P—ot.

GRAFFE. Voyez GRAEF.

GRAFFIGNY (FRANÇOISE D'ISSEMBOURG-D'APPONCOURT, dame de) naquit à Nancy en 1694. Son père était de l'ancienne et illustre maison d'Issembourg, et sa mère était petite-nièce du fameux graveur Callot (4). Elle épousa Hugues de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme violent et emporté. Après plusieurs années d'une

(1) Madame de Graffigny racontait elle-même un trait curieux de l'ignorance de sa mère. Ennuyée d'avoir chez elle une quantité de planches de cuivre gravées par Callot, elle fit un jour venir un chaudronnier pour les convertir en une batterie de cuisine. On peut en conclure qu'elle contribua peu à donner à sa fille le goût de l'instruction.

union malheureuse, où elle courut plus d'une fois des dangers pour sa vie, on la sépara juridiquement de cet homme si peu fait pour elle. Les enfants qu'elle avait eus de lui moururent en bas âge, et leur père finit ses jours dans une prison, où sa mauvaise conduite l'avait fait renfermer. Madame de Graffigny suivit à Paris mademoiselle de Guise, qui allait épouser le duc de Richelieu. Ce fut alors seulement que se développa en elle le goût des lettres. Elle débuta dans la carrière par une *Nouvelle* imprimée dans le *Recueil de ces Messieurs*, en 1745. Ce morceau, intitulé *Nouvelle espagnole : Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*, avait, comme on le voit, une fausse maxime pour titre, et un abus de maximes gâtait le cours du récit; quoique mêlée de morceaux où l'on trouvait du sentiment, elle fut critiquée. Madame de Graffigny répondit aux critiques par les *Lettres péruviennes*, qui ont fait sa réputation. L'idée et le cadre de cet ouvrage sont également ingénieux : des sentiments vrais, naïfs, autant que passionnés, des descriptions charmantes, une adresse peu commune à embellir les moindres objets et à tirer parti de la situation bizarre de la jeune Péruvienne Zilia, transportée tout à coup au milieu d'un monde dont les mœurs et les usages lui sont totalement étrangers (adresse qui rajeunit aux yeux du lecteur les objets les plus familiers, par la peinture qu'en fait Zilia et les impressions qu'elle en reçoit) : voilà les avantages qui firent le succès des *Lettres péruviennes* dans le temps, et le leur ont assuré pour toujours. Voici également les critiques qu'essuya madame de Graffigny : le dénoûment ne satisfait pas; l'illusion est parfois détruite par les anachronismes de l'auteur sur des usages qui appartiennent à son temps et qui étaient ignorés dans celui où elle place la Péruvienne en France. Son style élégant et naturel est trop souvent déparé par les traits métaphysiques qu'elle y prodigue; et ce défaut, déjà assez considérable dans un ouvrage tout de sentiment, n'est ni pardonnable à Zilia, que l'auteur fait parler, ni concevable chez un auteur de cinquante-cinq ans : c'est proprement celui du jeune âge. L'expérience et un goût épuré ramènent à la nature. La jeunesse, pleine d'exaltation, a dû chercher au delà de l'expression du vrai un langage qui puisse satisfaire cette exaltation : l'âge mûr ne connaît de beau que le vrai, et le style comme l'esprit y sentent l'homme désabusé. Les taches dont nous venons de parler et quelques méprises de noms et de termes péruviens, pardonnables à une femme, n'empêchèrent pas le public de rendre justice à l'auteur des *Lettres péruviennes* (1). Fréron, lui-même, fut le premier à

rendre cette justice dans l'*Année littéraire*, t. 1^{er}. Madame de Graffigny publia ensuite *Cénie*, comédie en cinq actes et en prose, qui est, ainsi que le dit alors le même Fréron, un modèle dans le genre aimable et pathétique. Cette pièce, qu'on a placée comme drame après *Mélanide* et avec les meilleures de la Chaussée, eut un succès complet : on fit quelques reproches à la fable, sous le rapport de la vraisemblance; la pureté, la grâce du style, la délicatesse de sentiment, qualités soutenues dans les cinq actes de cette jolie pièce, firent oublier ces reproches et celui d'un trop grand rapprochement avec *la Gouvernante* de la Chaussée. Madame de Graffigny donna encore au théâtre *la Fille d'Aristide*, drame en cinq actes et en prose, qui ne réussit nullement. Elle fit jouer chez elle un petit acte de féerie intitulé *Azor*, et composa pour les enfants de l'empereur d'Autriche trois ou quatre pièces en un acte. Elle mourut à Paris le 12 décembre 1758, âgée de près de 64 ans. Née sérieuse, elle montrait peu son esprit dans la conversation : un commerce doux, égal, un jugement solide, un cœur sensible, lui avaient acquis des amis dès sa jeunesse, et souvent sa modestie leur donnait le droit de corriger et de gâter ce qu'elle avait écrit. Elle éprouva aussi, comme toute femme auteur, le désagrément de voir attribuer à d'autres ce qu'elle avait fait de mieux; mais cette opinion ne fut répandue que par quelques critiques obscurs autant qu'injustes. L'Académie de Florence la comptait parmi ses membres. La famille impériale l'honorait d'une protection particulière, et plusieurs princes de l'auguste maison de Lorraine étaient en correspondance de lettres avec elle. Cependant madame de Graffigny, entourée d'appuis au milieu des succès littéraires, éprouva des peines vives et ne fut point heureuse dans la plus grande partie de sa vie. On attribua sa dernière maladie au chagrin que lui causa la chute de *la Fille d'Aristide*. Souvent une chute, un revers, même momentané, blessent le cœur d'une femme (trop sensible pour se livrer aux chances orageuses de la vie littéraire), et lui ôtent plus de bonheur qu'un grand succès ne peut lui en donner. Les ouvrages de madame de Graffigny ont eu de nombreuses éditions; la plus complète est celle de 1788, 4 vol. in-12. *Cénie* fut mise en vers par de Longchamps et traduite en italien par Deodati. Les *Lettres péruviennes* furent traduites en anglais par Robert et imprimées à Londres, Cadell, 1775; mais cette traduction était très-médiocre. W. Mudford en a donné une nouvelle en 1809, Londres, in-12, où se trouvent aussi la traduction de la suite des *Lettres d'Aza* et des notices biographiques sur l'auteur et sur le continuateur. Ces lettres ont été traduites aussi en italien par Deodati, en 2 volumes in-12; cette traduction a été plusieurs fois réimprimée. Elle est élégante, et surtout elle a le mérite d'être un livre classique par suite du soin que l'auteur

(1) Les *Lettres d'Aza* ou *d'un Péruvien*, qu'on a mises à la suite des *Lettres d'une Péruvienne*, sont d'un M. de la Marche-Courmont, ancien chambellan du margrave de Bareith; c'est un roman fort ennuyeux, quoique fort court.

a pris d'y indiquer toutes les nuances de la prosodie italienne. V—z.

GRAFTON (RICHARD), imprimeur et historien anglais, né à Londres, vécut sous les règnes de Henri VIII, d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth. Il publia, en 1548, une deuxième édition de la *Chronique de Hall*, intitulée l'*Union des deux nobles et illustres familles de Lancastre et d'York*, etc.; il l'avait continuée, à ce qu'il paraît, d'après le manuscrit même de Hall, depuis l'an 1552, où s'arrêtait l'édition de 1542, jusqu'à la fin du règne de Henri VIII. Grafton a donné un *Abrégé des chroniques d'Angleterre*, imprimé par R. Tottyl en 1562, réimprimé les deux années suivantes et de nouveau en 1572. Il donna ensuite un abrégé de cet abrégé, sous le titre de *Manuel des affaires d'Angleterre*, en rivalité avec quelques ouvrages du même genre publiés par Stowe. Il fit paraître en 1569 sa *Chronique complète et grande Histoire des affaires d'Angleterre* (*Chronicle at large and meere History of the affairs of England*). Sous le règne de Henri VIII et peu de temps après la mort de lord Cromwell, il fut emprisonné six semaines à la *Fleet*, pour avoir imprimé la *Bible de Matthew's*, et ce qu'on appelait la grande Bible, sans notes. Quelques années après, il fut nommé imprimeur du prince Édouard, et, conjointement avec Whitchurch, fut patenté pour l'impression des livres d'office divin et des livres élémentaires (*primers*) en latin et en anglais. Dès la première année du règne d'Édouard VI, il obtint un privilège exclusif pour imprimer tous les livres de statuts, ou actes du parlement. On ne connaît presque aucun détail exact sur ses dernières années, non plus que la date de sa mort. On sait qu'il eut la jambe cassée par une chute en 1572, et Strype suppose qu'il mourut dans la pauvreté. On lui doit plusieurs des impressions anglaises les plus anciennes, les plus correctes et les plus riches de la Bible. Sa *Chronique* n'a pas conservé toute sa réputation. Cependant on l'a réimprimée en 1809 à Londres, 2 vol. in-4°, suivie de sa table des baillis, sheriffs et maires de la cité de Londres, de l'an 1189 à 1558 inclusivement. L.

GRAFTON (AUGUSTE-HENRI-FITZROY, DUC DE) naquit en 1753 ou 1756 et fit ses études à l'université de Cambridge. Il était à peine âgé de vingt ans lorsque la mort de son aïeul le mit en possession des biens et des honneurs de sa famille. Sa première ou plutôt son unique pensée fut alors de se livrer à toute la dissipation ordinaire aux jeunes gens de sa naissance. Mais plus tard, le goût des plaisirs ayant fait place à l'ambition, le duc de Grafton voulut courir la carrière des emplois publics. Il obtint en 1765 une charge de secrétaire d'État, dont il se démit l'année suivante pour être nommé premier lord de la trésorerie. Mais il ne jouit pas longtemps de cette dernière place. Vivement attaqué dans le parlement par Wilkes, l'idole du peuple, et poursuivi par les redoutables *Lettres de Junius*, il fut obligé d'aban-

donner le ministère au commencement de 1770. Néanmoins, peu de temps après, il accepta la garde du petit sceau, qu'il conserva jusqu'en 1775. A cette époque, s'étant hautement prononcé contre les projets de lord North, qui voulait imposer de nouvelles taxes à l'Amérique anglaise, il reçut l'ordre de résigner sa charge. Dès ce moment il cessa de garder aucune mesure, et pendant tout le cours de la guerre de l'indépendance des États-Unis, de concert avec le parti de l'opposition, il combattit de toutes ses forces un ministère dont les opérations furent si désastreuses pour la Grande-Bretagne. Lorsque l'opposition parlementaire vit enfin ses attaques couronnées du succès, le duc de Grafton fut réintégré dans sa charge de lord du petit sceau. Mais après en avoir exercé quelque temps les fonctions, il résolut de se retirer des affaires et de passer le reste de ses jours dans la plus profonde retraite. Si depuis son amour pour la patrie l'arracha quelquefois aux douceurs de la vie privée pour le ramener au sein de la chambre des pairs, ce ne fut que dans les occasions solennelles où s'agitaient des questions politiques de la plus haute importance. On le compta parmi ceux qui s'opposèrent le plus vigoureusement, en 1803, à la nouvelle guerre contre la France. Le talent et le caractère public de lord Grafton ne paraissent pas avoir été très-remarquables. Il put sans doute posséder des qualités estimables; mais il y joignait des goûts bizarres. On assure qu'il fut amateur passionné des livres rares et curieux, et que dans sa vieillesse il s'engoua tellement de controverse et de théologie, qu'égaré par des arguments trop subtils, il abjura la religion de ses pères pour embrasser les principes des unitaires. Il affectait même, lorsqu'il se trouvait à Londres, d'aller régulièrement entendre l'office divin à la chapelle que ces sectaires avaient dans Essex-street. Dans la vue d'encourager l'étude des saintes Écritures, il fit imprimer à grands frais une édition du Nouveau Testament grec de Griesbach, qu'il répandit avec une extrême profusion. L'université de Cambridge l'avait élu son chancelier quand il était ministre, et cet événement a été célébré par la muse de Gray. Le duc de Grafton mourut le 14 mars 1811, au milieu d'une jeune et nombreuse postérité, dont il aimait à diriger lui-même l'éducation. N—E.

GRAFUNDER (DAVID), théologien et savant orientaliste allemand du 17^e siècle, originaire de la Marche de Brandebourg, fut d'abord recteur à l'école de Custrin; mais la doctrine du syncrétisme, alors vivement agitée, lui attira des persécutions de la part des calvinistes, qui le destituèrent en 1666, parce qu'il ne voulut pas faire chanter par les élèves du gymnase les psaumes de David d'après la version de Lobwasser. Grafunder fut ensuite successivement pasteur à Salgast, à Luckau et à Merseburg, où il mourut de la peste le 24 décembre 1680. Voici la liste

des ouvrages que Grafunder a publiés : 1° *Calligraphia hebraica, seu de eleganti sermone ebr.*, Cologne, 1668, in-8°; 2° *Grammatica syriaca cum syntaxi et lexico brevissimo*, Wittemberg, 1665, in-8°; 3° *Grammatica chaldaica*; 4° *Orationes Isocratis*; 5° *Plutarchus cum notis*; 6° *Ætvarium poeticum græcum*. B—H—D.

GRAHAM (GEORGE), horloger anglais et mécanicien distingué, naquit en 1675 à Horsgills, paroisse de Kirklington, dans le comté de Cumberland. Étant venu à Londres en 1688, il entra comme apprenti chez un horloger, acquit bientôt une si grande habileté et montra un génie si précocé, que Tompion, l'un des plus célèbres horlogers anglais de ce temps, en conçut pour lui un vif intérêt, l'admit dans sa maison, et le traita toujours depuis comme son fils. Graham joignait au don de l'invention un soin scrupuleux dans l'exécution des machines et des instruments, soin qui lui a fait donner à tous ses ouvrages une exactitude et une précision supérieures. Il avait une profonde connaissance de l'astronomie, et c'est surtout au progrès de cette science qu'il a appliqué les divers instruments et méthodes qu'il a imaginés ou perfectionnés. On lui doit, entre autres objets précieux, le superbe mural qu'il exécuta pour le docteur Halley dans l'observatoire de Greenwich, et d'après lequel ont été faits les meilleurs instruments de ce genre : c'est à l'aide d'un secteur inventé et construit par lui que le docteur Bradley découvrit d'abord deux mouvements nouveaux dans les étoiles fixes. Le planétaire qu'il exécuta pour le comte d'Orrery (voy. BOYLE) a longtemps servi de modèle aux machines de ce genre, construites dans le 18^e siècle. Lorsque les académiciens français firent les préparatifs de leur voyage dans le Nord, pour déterminer la figure de la terre, ce fut sur Graham qu'on jeta les yeux pour munir ces voyageurs des instruments qui leur étaient nécessaires, et la manière dont il répondit à cette confiance facilita beaucoup l'objet de l'expédition. L'horlogerie lui est redevable de l'invention de l'échappement à cylindre, qui a fait faire un grand pas à la précision des pendules astronomiques. Il a enrichi les *Transactions philosophiques*, depuis le volume 31^e jusqu'au 42^e, de la communication de plusieurs découvertes ingénieuses et importantes, principalement en physique et en astronomie, telles que celles d'une espèce d'altération horaire de l'aiguille aimantée, d'un pendule de mercure (1), et de plusieurs particularités curieuses, relatives à la véritable longueur du pendule simple, sur lequel il continua de faire des expériences jusque dans la dernière année de sa vie. Il mourut à Londres le 24 novembre 1751, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, dans le même tombeau que Tompion. Sincère, confiant, généreux, il avait

dirigé tous ses efforts vers le progrès de la science et le bonheur de ses semblables. Il était de la Société royale de Londres et de la secte des quakers. L'anecdote suivante pourra donner une idée du degré d'exactitude auquel il portait les ouvrages qui sortaient de ses mains. Un homme qui lui avait commandé une montre, au moment où elle lui fut livrée, lui dit que, devant aller résider près de sept années aux Indes, il désirait savoir jusqu'à quel point il pourrait compter sur la régularité de son mouvement. « Monsieur, » répondit Graham, c'est une montre que j'ai « faite et réglée moi-même : portez-la partout « où vous voudrez. Si au bout de sept ans vous « revenez me voir et pouvez me dire qu'elle a « varié de cinq minutes, je vous rendrai votre « argent. » L'acheteur, après une absence de plus de sept ans, revint en effet chez l'horloger, et, affectant un ton sérieux, lui dit : « Monsieur, je « vous rapporte votre montre... — Je me rappelle « ma condition, répondit Graham ; voyons la « montre... Eh bien, de quoi vous plaignez-vous? « — De quoi je me plains!... de ce que, depuis « sept ans que je l'ai, elle a varié de plus de « cinq minutes. — Vraiment? dans ce cas, monsieur, je vous rends votre argent. — Que voulez-vous donc dire? — Je veux remplir mon « engagement. — Parlez-vous sérieusement? — « Jamais autrement... — Je ne céderais pas ma « montre pour dix fois le prix que je vous l'ai « payée. — Et moi, je ne voudrais pas manquer « à ma parole pour aucune considération. Une « promesse de ma part est une chose sacrée. J'ai « promis, à de certaines conditions, de reprendre la montre : en conséquence de cette promesse vous me l'avez rendue, et aucune puissance sur la terre ne me forcera de renoncer à « mon traité. » Il tint parole, et cette montre, jusqu'à sa mort, lui servit de régulateur. On ajoute qu'il égayait quelquefois ses pratiques en leur racontant ce trait, quoique lui-même ne fût rien moins que plaisant. L.

GRAHAM (JOHN), né vers la fin du 14^e siècle, descendait d'un des membres d'un clan des frontières transporté en Irlande par le roi Jacques 1^{er}. Il fut un des écrivains qui soutinrent le plus activement le parti orangiste en Irlande, et par conséquent l'un des adversaires les plus ardents de la foi catholique. Il était curé de Lifford dans le diocèse de Derry. Il est mort en 1844. Il a publié : 1° *Annales d'Irlande ecclésiastiques, civiles et militaires du 19 mars 1555 au 12 juillet 1691*, 1819, in-8°; ouvrage dédié aux protestants de la Grande-Bretagne. Il se termine par un pamphlet intitulé *Foi des catholiques*. Ce pamphlet fut écrit en réponse à la publication faite en 1815 par MM. Berington et Kirk, prêtres catholiques, d'un volume intitulé *Foi des catholiques confirmée et attestée par les Pères des cinq premiers siècles de l'Eglise*; mais il ne fut publié qu'avec les *Annales*. 2° *Derriana* : c'est l'histoire du siège de Londonderry et de la

(1) Voyez Fontenai, *Dict. des artistes*, t. 1, p. 654.

défense de Enneskillen en 1688 et 1689, accompagnée de poésies historiques et de notes bibliographiques, 1823, in-8°; 3° *la Vision de sir Harcourt*, 1823, poème historique, écrit à la demande de l'*Evening-Herald* de Dublin; 4° *Histoire d'Irlande depuis la levée du siège de Londonderry en 1669, jusqu'à la reddition de Limerich en 1691*, 1839, in-12; 5° plusieurs articles insérés dans le *Gentleman's Magazine*.

E. D.—s.

GRAHAM. Voyez MACAULAY et MONTROSE.

GRAHAME (JACQUES), poète descriptif, né à Glasgow le 22 avril 1765, avait embrassé la carrière du barreau, et exerçait encore en 1806, dans son pays, la profession d'avocat; mais la faiblesse de sa santé et ses goûts paisibles et solitaires l'ayant engagé par la suite à y renoncer, il vint en Angleterre, prit les ordres dans l'Église anglicane, et obtint une cure d'un revenu très-modique aux environs de Durham. La douceur de son caractère et sa disposition à rendre service le firent généralement aimer. Il ne manquait pas d'éloquence, et plusieurs ouvrages qu'il a publiés prouvent un talent assez distingué en poésie. Grahame est mort à Glasgow le 30 novembre 1811. Ses principaux poèmes, tous en vers blancs, sont : 1° le *Dimanche (the Sabbath)*, 1804, in-12, imprimé pour la troisième fois en 1805, in-8°, avec des corrections et des additions, suivi des *Promenades du dimanche*; 2° les *Oiseaux de l'Écosse*, et autres poésies, Édimbourg, 1806, in-8°. Les morceaux qui suivent ce poème sont principalement des *Tableaux* tirés de la Bible; l'ouvrage est accompagné de notes. 3° Les *Géorgiques anglaises*, 1810, in-4°, imprimées avec luxe. Ce poème, qui devrait plutôt avoir pour titre les *Géorgiques écossaises*, est divisé en douze chants, ayant chacun pour sujet un mois de l'année. L'auteur n'a pas réussi à rendre poétiques les préceptes et les procédés d'agriculture qu'il recommande; mais les descriptions qu'il offre des sites et des mœurs de l'Écosse prouvent un esprit original, un observateur attentif et un peintre fidèle : ses épisodes présentent un intérêt touchant; son style, dans ses divers poèmes, est naturel, clair, énergique et concis, plutôt qu'élégant. Le caractère général de ses ouvrages est moral et religieux.

L.

GRAILLARD. Voyez GRAVILLE.

GRAILLY (JEAN DE), connu sous le nom de Capital de Buch, fut un des plus grands capitaines du 14^e siècle. Le titre de *Capital* venait du mot *capitalis*, chef principal; il était affecté, dans l'Aquitain, à quelques-uns des plus illustres seigneurs (voy. le *Glossaire* de du Cange, au mot *Capitalis*). Sous le règne de Charles V, on ne connaissait plus en France que le capital de Buch et le capital de Trente. Le premier commandait en 1363, avec la qualité de lieutenant de Charles le Mauvais, roi de Navarre. L'année suivante, se trouvant en Normandie, à la tête des Navarrais, il osa marcher à la rencontre de l'armée française, com-

XVII.

mandée par du Guesclin. Il est vrai que cette armée ne se composait que de 11 à 1,200 hommes; mais celle du capital n'était guère plus considérable. Du Guesclin était campé près de Cocherel, sur la gauche de l'Eure, et il manquait de vivres. Le capital lui envoya un héraut pour lui offrir du vin et des provisions de bouche. « Gentil héraut, répondit l'intrépide Breton, vous savez « très-bien prescher; aussi pour votre discours « je vous donne un coursier de cent florins. Mais « dites au capital que je veux combattre, et que « s'il ne vient pas à moi, je marcherai à lui. « Avant la fin du jour, je mangerai un quartier « du capital. » Par ces derniers mots, du Guesclin voulait faire entendre qu'il ferait le capital prisonnier, et qu'il aurait le quart de la valeur de ses biens pour sa rançon. Il lui envoya donc un héraut pour lui proposer de descendre dans la plaine et d'accepter la bataille; mais voyant ce héraut revenir sans réponse, il s'avisa d'un stratagème, fait sonner la retraite et feint de décamper. Les Navarrais veulent soudain s'élancer à la poursuite des Français. Vainement le capital cherche à les retenir en s'écriant : « Je « n'ai pas ouï dire que du Guesclin ait jamais « daigné décamper; c'est une ruse de guerre. » Sa voix se perd dans le tumulte, et lui-même est entraîné avec les siens. Aussitôt que du Guesclin les voit dans la plaine : « J'espère, dit-il, « donner le capital au roi, pour étrenne de sa « noble royauté. » Il arrête et change le mouvement de sa troupe : « Pour Dieu, amis, s'écrie-t-il, souvenez-vous que nous avons un nouveau « roi de France (Charles V, qui fut couronné trois « jours après cette bataille); que sa couronne « soit aujourd'hui étrennée par vous ! » Les deux armées font des prodiges; la victoire est longtemps disputée. Mais trente chevaliers gascons, qui ont formé le hardi projet d'enlever le capital, marchent étroitement serrés les uns contre les autres, pénètrent dans le bataillon où combat ce guerrier, ne cherchent que lui, le joignent, l'enlèvent malgré tous les efforts faits pour le délivrer, et les Navarrais sont vaincus. Le capital fut confié à la garde de Roland Bodin, simple écuyer, qui le remit à Charles V; et ce prince l'envoya au marché de Meaux, pour y demeurer prisonnier sur sa parole. En 1365 le capital assista, pour le roi de Navarre, à la conclusion du traité de paix qui fut signé à St-Denis, et dont un des articles portait que le capital de Buch serait libre sans rançon. Charles V, qui désirait attacher ce vaillant capitaine à son service, lui donna la seigneurie de Nemours, et il devint ainsi vassal du roi de France. Mais étant retourné en Guyenne, il ne put résister aux reproches d'Édouard de Galles, dit le prince Noir. Il envoya son écuyer à la cour de France, en le chargeant de remettre au roi l'original de la donation, et de renoncer en son nom à l'hommage qu'il avait fait. En 1371 le duc de Lancastre, qui comman-

40

daît en Guyenne depuis la maladie d'Édouard et son retour en Angleterre, repassa lui-même dans cette île et remit au capital le commandement de la province. Celui-ci, nommé connétable d'Aquitaine, était alors le seul guerrier que les Anglais pussent opposer à du Guesclin, qui venait d'être nommé connétable de France; mais le capital, n'ayant pas des troupes assez nombreuses pour résister aux Français, fut fait une seconde fois prisonnier en 1372, près du château de Soubise, amené à Paris et enfermé au Temple, où il mourut après cinq ans de détention. Charles V avait fait délivrer mille cinq cents livres à l'écuyer qui le fit prisonnier. Il refusa constamment de le rendre au roi d'Angleterre, qui fit pour sa rançon les offres les plus avantageuses. Le monarque français craignait de relâcher un ennemi trop redoutable. Il essaya encore de l'attacher à son service; mais le capital de Buch avait l'âme trop élevée pour acheter sa liberté à ce prix, et il préféra une honorable captivité et une mort prématurée à un élargissement qu'il ne pouvait obtenir qu'en trahissant son devoir et ses serments.

V—VE.

GRAIN. Voyez LEGRAIN.

GRAINDORGE (ANDRÉ), médecin, né à Caen en 1616, après avoir terminé ses cours à l'université de Montpellier, y reçut le bonnet de docteur. M. de Rebé, archevêque de Narbonne, l'appela ensuite dans cette ville, où il demeura vingt années. Il partageait son temps entre l'exercice de son art et l'étude de la philosophie. Épicure et Gassendi étaient les auteurs qu'il goûtait davantage, et il rédigea différents écrits d'après leurs principes. Il fut accueilli, à son retour dans sa patrie, avec beaucoup de distinction, et honoré de plusieurs charges municipales. Il avait au nombre de ses amis le célèbre Huet, évêque d'Avranches, qui lui dédia son livre *De interpretatione*. Quelques mois avant sa mort, il tomba dans une espèce de délire, qui se manifestait la nuit seulement, et avec des circonstances fort singulières; enfin la fièvre se déclara, et il mourut le 15 janvier 1676, à 60 ans. On a de lui : 1° *Animadv. in Figuli exercitationem de principiis fetus*, Narbonne, 1658, in-8°; 2° *Dissertatio de natura ignis, lucis et colorum*, Caen, 1664, in-4°; 3° *Traité de l'origine des macreuses*, mis au jour par Thomas Malouin, Caen, 1680, in-8°; ouvrage rare et curieux, réimprimé avec le *Traité de l'adianton* de P. Formi (voy. FORMI), par les soins de Buchoz, sous ce titre : *Traité très-rare concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12. L'opinion commune était alors que les macreuses naissaient dans des coquilles (nommées pour cela *conques anatifères*) ou étaient produites par du bois pourri. Graindorge réfuta victorieusement cette idée absurde. Il laissa en manuscrit deux ouvrages, l'un intitulé *Statéra aëris*, et l'autre *De origine formarum*; et, dit Huet, il avait de plus grands desseins lorsqu'il mourut. —GRAINDORGE (Jacques), sieur de Prémont, frère

du précédent, né à Caen en 1614, s'appliqua particulièrement à l'étude des médailles et des antiquités romaines; il cultiva aussi la littérature avec succès; les meilleurs ouvrages italiens et espagnols lui étaient familiers, et, dans les dernières années de sa vie, il apprit le grec uniquement pour lire dans l'original les poèmes d'Homère. Huet, son ami, dit qu'il était moins estimable encore par ses connaissances que par la délicatesse de son goût et la solidité de son jugement, qui était telle, que l'on eût pu se fier plus sûrement à la finesse de sa critique qu'à celle de toute une Académie; mais, ajoute-t-il, sa paresse, déguisée en philosophie et en mépris de la réputation, rend tous ses talents inutiles. Graindorge mourut d'hydropisie, maladie dont il avait toujours eu une grande frayeur, en 1659, à l'âge d'environ 43 ans. —GRAINDORGE (Jacques), bénédictin, parent des précédents, avait étudié les principes de l'astronomie sous l'avocat Gilles Macé, et il s'appliqua à cette science avec plus d'ardeur que de succès. S'imaginant avoir trouvé un moyen de déterminer la longitude en mer, il publia un programme dans lequel il annonçait cette précieuse découverte, dont il se réservait pourtant le secret. Il reçut en 1669 l'ordre de se rendre à Paris pour communiquer son secret à l'Académie des sciences; mais on reconnut bientôt que tous ses calculs reposaient sur l'astrologie judiciaire et avaient par conséquent une base chimérique. Il retourna un peu confus à l'abbaye de Fontenai, et y mourut le 23 mai 1680, à 78 ans. Dom Graindorge était prieur de Culey; on connaît de lui un seul ouvrage : *Mercurius invisus, sed tamen prope solem observatus*, Caen, 1674, in-4°. —GRAINDORGE (André), tisserand, né à Caen dans le 16^e siècle, est le premier qui ait imaginé de figurer sur la toile des carreaux et des fleurs. Son fils Richard, très-habile ouvrier, perfectionna cette invention et y dessina non-seulement des oiseaux et des plantes, mais encore des scènes très-compiquées, telles que des fêtes et des combats. Il fut chargé par la ville de Caen de présenter à la reine Marie de Médicis une pièce de toile sur laquelle il avait représenté une des victoires de son auguste époux; et tandis que Henri IV louait la beauté de l'ouvrage, Richard ne cessa de répéter naïvement : *Sire roi, ce sont là pourtant mes œuvres*. Michel, fils de Richard, égala son père dans l'exercice de la même profession et établit en France plusieurs manufactures de toiles de haute lisse, qu'on nomma aussi toiles damassées, à cause de leur ressemblance avec le *damas blanc*.

W—s.

GRAINGER (JACQUES). Voyez GRANGER.

GRAINVILLE (NICOLAS, ou suivant d'autres, PIERRE-JOSEPH DE), jésuite, né à Rouen dans le 17^e siècle, s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude des médailles et parvint à en former une collection très-curieuse. Il était bibliothécaire du collège de son ordre à Rouen, et mourut en cette ville en 1750. On a de lui plusieurs savantes dis-

sertations, dans lesquelles il s'attache surtout à réfuter les opinions paradoxales de son confrère le P. Hardouin, qui tendaient à jeter de l'incertitude sur différents points de l'histoire. On connaît de ce savant et modeste religieux : 1^o *Lettre sur une médaille de Maximin*, Mémoires de Trévoux, mars 1705; en latin, dans les *Electa rei numariae*, de Chr. Woltereck; et en italien, dans le tome 4 de la *Galleria di Minerva*; 2^o *Lettre à M. Moissonnier, sur une médaille de Vitellius, avec l'inscription: ADVENTUS AUGUSTI*, ibid., avril 1705; et en latin, dans les *Electa rei numariae*; 3^o *Remarques sur une dissertation de M. de la Chausse, touchant une colonne (la colonne Antonine) trouvée depuis peu dans le Champ de Mars à Rome*, ibid., septembre 1704; 4^o *Réponse à M. de la Chausse, touchant une médaille de Faustine la mère, et sa consécration avec Antonin le Pieux*, ibid., décembre 1705; 5^o *Lettre sur une médaille de Sévère*, ibid., octobre 1709; 6^o *Réponse à la lettre sur un trésor de médailles, insérée dans les Mémoires de Trévoux*, 1709, ibid., mars 1710; 7^o *Dissertation sur quelques médailles satiriques de Gallien, découvertes depuis peu*, ibid., juin 1712; 8^o *Lettre sur la découverte de plusieurs médailles curieuses*, ibid., juillet 1714; 9^o *Lettre sur l'usage qu'on peut faire des médailles, par rapport à la religion*, ibid., août 1715; *Journal des savants*, mai 1716; 10^o *Explication d'une médaille de Néron*, ibid., novembre 1718; 11^o *Lettres sur les médailles de son cabinet, qui manquent à celui du P. Anselme Banduri, Mercure de France*, juin, octobre et décembre 1725; 12^o *Dissertation sur la vérité de la vision de Constantin*, Mémoires de Trévoux, juin 1724. — Charles-Joseph de LESPINE DE GRAINVILLE, conseiller au parlement de Paris, né en cette ville vers la fin du 17^e siècle, mérita la réputation d'un juge instruit et laborieux, et mourut le 16 décembre 1754. On a de lui : 1^o *Recueil d'arrêts rendus en la quatrième chambre des enquêtes*, Paris, 1750, in-4^o; 2^o *Mémoires sur la vie de Pibrac, avec les pièces justificatives, ses lettres amoureuses et ses quatrains*, Amsterdam (Paris), 1758, 1761, in-12. L'abbé Sépher, connu des amateurs par sa riche bibliothèque, fut l'éditeur de cet ouvrage et y fit des additions. W—s.

GRAINVILLE (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS-XAVIER COUSIN DE) naquit au Havre le 3 avril 1746. Il eut une sœur mariée au frère du célèbre Bernardin de Saint-Pierre, et un frère aîné, qui fut évêque de Cahors. Xavier de Grainville, destiné de même à l'état ecclésiastique, fit des études distinguées, d'abord au collège de Caen, et ensuite à Paris, au collège de Louis-le-Grand. Il fut, avec l'abbé Sieyès, un des élèves les plus marquants du séminaire de St-Sulpice; mais des goûts bien différents portaient l'un aux abstractions de la métaphysique, et l'autre à l'éloquence et aux lettres. Il publia d'abord une *Épître sur les progrès et la décadence de la poésie*, 1762, in-12, qui passa inaperçue. Un discours du jeune Grainville, couronné par l'Académie de Besançon, au sujet de cette ques-

tion : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le 18^e siècle*, le fit connaître avantageusement. C'était l'époque où des discussions qui n'avaient que trop d'intérêt, s'élevaient entre le clergé et les philosophes; où une terrible révolution morale se préparait par l'abus des sciences mathématiques et physiques, qui avaient accoutumé les esprits à soumettre au raisonnement et au calcul tout, jusqu'à la politique et à la religion. Grainville montra, avec plus de justesse que ne l'avait fait Jean-Jacques Rousseau attaquant directement les sciences et les arts, qu'il ne résultait de cette philosophie raisonneuse, qui suppose un ordre moral sans principe religieux, que des erreurs nuisibles et des systèmes dangereux et absurdes. Mais la prose éloquente de Grainville, bien qu'opposée aux sophismes du métaphysicien Sieyès, ne fut pas plus puissante que la muse énergique de Gilbert, pour prévenir la révolution amenée par le philosophisme. L'orateur et le poète furent tous deux persécutés et malheureux (voy. GILBERT). Grainville, du haut de la chaire, dans des sermons restés manuscrits, continua de tonner contre les mœurs et la philosophie du siècle. A un extérieur noble, à un organe touchant et expressif, il joignait un grand fonds de pensées, une manière neuve de les développer, un style lumineux et plein de chaleur : ces qualités, qui ne peuvent que faire désirer maintenant la publication de ses discours, lui attirèrent de vives contradictions, aux approches des troubles révolutionnaires. Il quitta alors cette carrière; et, pour donner le change à ses persécuteurs, il s'essaya dans un genre littéraire bien différent, la carrière dramatique. Le *Jugement de Paris*, entre autres, avait été reçu au Théâtre-Français, et allait être représenté à l'époque de la révolution. Mais, malgré l'attrait de la scène pour une imagination ardente, l'auteur était ramené par son caractère à un genre plus grave. Après la scission du clergé, une organisation nouvelle parut offrir à Grainville les moyens de reprendre utilement son ministère; il vint à la sollicitation de l'évêque d'Amiens dans cette ville, où ses talents oratoires lui procurèrent de nouveaux succès et semblaient promettre quelques fruits heureux, lorsque les désordres de l'anarchie commencèrent à éclater. Ses opinions religieuses, quoique également éloignées du fanatisme et de la superstition, devinrent, pour des esprits prévenus, un prétexte et un titre contre lui. Poursuivi, maltraité, privé de sa liberté, de sa pension, il fut arraché à son état, plutôt qu'il ne le quitta lui-même. Rendu enfin à la société, mais non à des fonctions dont sa position l'écartait, il se vit réduit à s'occuper de l'éducation des enfants; mais les règlements tyranniques qui entravaient l'instruction privée, paralysèrent les soins du maître et lui laissèrent trop peu d'élèves. C'est durant les courts intervalles et au milieu même de ces traverses qu'il composa son *Dernier homme*, ouvrage dont le sujet peut sembler sombre et triste, ou

analogue à la position de l'auteur, mais dont l'invention atteste un génie original, quoique singulier, et l'exécution un talent supérieur, quoique inégal; les défauts qu'on y rencontre tiennent aux circonstances où se trouvait l'écrivain; mais les beautés qu'il renferme sont de tous les temps. Si l'auteur le conçut à seize ans, comme l'avance son éditeur, il n'en eut probablement alors que l'aperçu. On voit, par ce qu'il rapporte, non sans exagération, des grands progrès des sciences et des arts avant la fin des temps, qu'il a écrit son livre après l'invention des aérostats, dont il suppose la direction opérée; on voit même par plusieurs passages, entre autres celui où le dernier homme reconnaît, au milieu des ruines du monde, les débris d'une statue d'un chef trop fameux, que l'auteur composait sa fiction lors de la création de l'empire français. Trop fier pour réclamer l'appui de ce nouveau gouvernement, Grainville n'avait point de places à en attendre. Ayant passé par tous les degrés du malheur, lorsque l'activité de son esprit ne fut plus soutenue par la composition de son livre, il tomba dans une maladie mélancolique, qui fut suivie d'une fièvre avec délire. Mais comme il s'était bien promis dans l'exécution de son travail, ainsi qu'il le dit expressément, de ne jamais désespérer de lui-même, et que d'ailleurs les consolations religieuses et domestiques ne lui manquaient pas, il est très-vraisemblable que ce ne fut pas volontairement, mais dans un de ses accès, que le 1^{er} février 1803, à deux heures du matin, par le vent le plus impétueux et le froid le plus vif, il se précipita dans le canal de la Somme, qui baignait sa maison, et y périt (1). On doit savoir gré aux hommes de lettres qui n'ont pu prévenir son malheureux sort, de s'être empressés du moins de recommander sa mémoire, en contribuant à faire connaître son livre posthume, *le Dernier homme*, imprimé à Paris en 1805, 2 vol. in-12. Ce fut Bernardin de Saint-Pierre qui, frappé des situations qu'offre cet ouvrage, dont l'intérêt pour les imaginations sensibles égale celui du roman le plus attachant, engagea le libraire Déterville à le mettre au jour. Cependant l'édition, restée inconnue aux journalistes et au public, s'écoula aussi lentement qu'obscurément. Un savant Anglais fut le premier qui éveilla l'attention des Français sur l'auteur, en 1810, dans ses *Remarques* sur Horace, à propos de l'ode deuxième du premier livre, où le poète latin exprime si bien la terreur que fait éprouver aux humains l'idée des dernières scènes du monde. L'enthousiasme du chevalier Croft, qui voyait dans cette espèce de poème en prose l'ébauche sublime d'une épopée plus faite, selon lui, pour vivre jusqu'au dernier homme que celle d'Homère ou de Milton, ne fut point l'effet de l'amitié; car, lors-

(1) C'est M. L. Jourdain, d'Amiens, qui nous a procuré la communication de plusieurs faits anecdotiques fournis, pour cette notice, par M. Natalis la Morlière, aussi d'Amiens, qui a beaucoup connu Grainville.

que cet Anglais alla résider à Amiens, la mort venait de frapper Grainville, qu'il regretta de n'avoir pu connaître, parce qu'il l'eût peut-être, dit-il, moyennant quelques misérables guinées, sauvé du désespoir (1). Bientôt parut une deuxième édition du *Dernier homme*, publiée par M. Nodier en 1811, également en 2 volumes in-12. Les journalistes en parlèrent comme d'une grande et étonnante conception; l'*Esprit des journaux* (mai 1811) en donna une analyse détaillée. Le nouvel éditeur avait joint à l'ouvrage des observations préliminaires; on y apprend que l'auteur s'occupait de l'exécution du poème lors de la catastrophe qui a fini ses jours; il avait même mis en vers le premier chant; l'éditeur l'a eu entre les mains, mais il n'en a rien cité. Il pense qu'une sensibilité éclairée ne fixerait peut-être pas la place de l'auteur fort au-dessous de celle de Klopstock. L'exposition du sujet, dans un récit fait par Omégare ou le dernier homme au père de toute sa race, quoiqu'elle comprenne cinq des dix chants qui composent le poème, est certes une belle invention épique. D'un côté, l'éloquence et le pathétique des moyens qu'emploie Adam auprès de son petit-fils pour l'empêcher de perpétuer une race coupable que depuis tant de siècles, relégué dans une île ténébreuse, il est condamné, pour sa complaisance envers Ève, à voir entrer dans les enfers (fiction digne de Michel-Ange et du Dante); les ressorts prodigieux que fait jouer d'un autre côté le Génie de la terre, intéressé à la conservation de ses habitants, dont la destruction doit entraîner celle du globe auquel sa propre existence est attachée; les divers combats qu'éprouve enfin le dernier homme, partagé entre l'amour qui l'unit à Sydérie sous les auspices du Génie terrestre, et le désir de sauver le genre humain et son père, en terminant les malheurs du monde: tels sont principalement le nœud et l'action du poème. Parmi les circonstances secondaires et accessoires, on peut remarquer le contraste de l'état de décadence, opposé au développement des sciences et des arts, que la perfectibilité humaine réalisée a porté au plus haut degré, malgré la supposition de quelques découvertes chimériques, telles que les navigations aériennes et la panacée universelle, dont la substance s'est aussi épuisée. Aux efforts mêmes faits par l'industrie des hommes pour féconder la terre, la stérilité a succédé. Le lit des fleuves a été déplacé pour servir à la culture du sol; idée moins colossale que celle de l'entreprise formée du déplacement des mers. Entre les divers incidents relatifs à la fin des âges, l'extinction de l'astre des nuits, qu'un vaste incendie a consumé, donne lieu à un épisode touchant. Enfin, le phénomène de l'éruption des cendres humaines hors des entrail-

(1) On peut rappeler ici que ce fut aussi le chevalier Croft qui, en donnant dans son livre intitulé *Amour et folie* (*Love and madness*) les premiers détails qu'on ait eus sur le jeune et malheureux Chatterton, signala à l'admiration publique un véritable phénomène littéraire.

les de la terre, et celui d'une résurrection commencée de deux époux, marquent la limite entre le temps et l'éternité; là s'arrête l'histoire ou la vision tracée par l'auteur du poème. Cependant, on ne peut nier qu'à côté du sublime et du prodigieux qu'ont fait naître les grands phénomènes de la nature et de l'intervention de la Divinité, ne se trouve quelquefois le romanesque ou le gigantesque, qui vient de l'impuissance des moyens humains pour produire le merveilleux. En comparant au fond le *Dernier homme* avec la *Messiede* de Klopstock, on n'a pas observé un point capital qui l'en fait différer extrêmement: c'est que l'auteur, dans sa fiction poétique et tout idéale, n'a nommé d'autres personnages des livres saints qu'Adam et Ève, et n'a guère puisé dans la révélation que l'idée de leur faute; qu'il n'a pas désigné une seule fois le *Rédempteur*, et n'a dépeint le jugement dernier, opéré en présence de Dieu par les consciences des hommes, que dans un songe de Sydérie. Il est à regretter qu'il n'ait pas donné à son plan une teinte plus prononcée de christianisme, comme plus d'once à son style. Ce poème, en effet, n'est pas simplement un roman moral: le sujet, dans son principe et dans sa fin, est éminemment religieux; et, d'ailleurs, il n'y manque point de ces traits d'un sentiment pur et d'une expression vraiment antique: telle est, entre autres, la comparaison de l'affliction qu'éprouve Adam à l'aspect de la Terre, alors si changée et jadis si belle, avec la douleur d'un fils « qu'une » longue absence a longtemps séparé de sa mère » jeune encore, et qui, la retrouvant courbée sous » le poids des années, sent à cette vue son cœur se » serrer de tristesse, et l'embrasse en lui cachant » ses pleurs (1). »

G—CE.

GRAINVILLE (JEAN-BAPTISTE-CHRISTOPHE), né à Lisieux le 15 mars 1760, mort dans la même ville le 19 décembre 1805, était avocat au parlement de Rouen, où il exerça peu de temps, et bientôt il se livra exclusivement à la littérature et à la chasse. Il était membre des Académies de Rouen, de Caen, d'Alençon, de Bordeaux et des *Arcades* de Rome. Il joignait à la connaissance du latin et d'un peu de grec celle des langues italienne et espagnole. Le désir de consoler dans les peines du veuvage une mère qu'il aimait tendrement, l'arracha à la capitale en 1790 pour le fixer à Lisieux, où il ne tarda pas à se marier. Devenu veuf peu d'années après, il se livra à l'éducation de ses enfants et partagea son temps entre les travaux littéraires, la chasse et l'exercice d'une fonction municipale. Attaqué jeune encore d'une maladie incurable, il la supporta avec courage et vit approcher avec sérénité sa mort, dont l'idée n'altéra pas un instant la douceur et l'égalité de

son caractère et ne suspendit pas même ses études. Il a laissé en portefeuille, entre les mains de son fils, plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels on remarque : 1° *la Chasse*, poème en prose, en quatre chants ou livres; 2° une traduction de l'*Araucana*, poème espagnol d'Alonso d'Ercilla : on en a imprimé un fragment (*voy. ERCELLA*). 3° *L'Italie délivrée des Goths*, traduit de l'italien du Trissin; 4° *Les Argonautes*, poème traduit du latin de Valérius Flaccus; tous, excepté *la Chasse*, terminés au commencement de la révolution et accompagnés de savantes notes. 5° *Les Héraclides*, opéra, etc. Ses ouvrages imprimés ont été publiés dans l'ordre suivant : 1° *le Carnaval de Paphos*, poème, Paris, 1784, in-12; 2° *Ismène et Tarsis*, roman poétique, suivi de quelques pièces de vers de Métastase, traduits en prose, Londres (Paris), 1785, in-12; 3° *Étrennes du Parnasse*, années 1788 et 1789, in-12; 4° *Aventures d'une jeune sauvage*, traduit de l'italien, Paris, 1789, 5 vol. in-12; 5° *la Fatalité*, roman allégorique, 1791, in-12; 6° *le Vendangeur*, poème traduit de l'italien de Tansillo, Paris, 1792, in-12; 7° *Hymnes de Sapho*, ouvrage pseudonyme, traduit de l'italien, Paris, an 5, in-18; 8° *le Remède d'amour*, traduit d'Ovide, Paris, an 5, 1 vol. in-18; 9° *la Musique*, poème traduit de l'espagnol d'Iriarte, suivi d'un poème sur le même sujet, traduit du latin de Lefèvre, Paris, an 8, 1 vol. in-12. On a prétendu que cette traduction n'était pas exempte de contre-sens; les notes sont de Langlé. Outre ces ouvrages, Grainville avait publié avec S. Mar. (Sylvain Maréchal) *le Panthéon*, ou *les Dieux de la fable*, représentés par de belles figures, Paris, 1790, in-8° et in-4°. Il avait aussi, en 1789, mis au jour les deux premières livraisons des *Monuments inédits*, traduits de l'italien de Winckelman, in-4°, dont la révolution l'empêcha de continuer la publication. Il a ensuite fourni une foule de dissertations, d'articles littéraires, de morceaux traduits, au *Journal encyclopédique*, au *Magasin encyclopédique*, au *Mercur*, au *Journal littéraire* de Clément, au *Courrier des spectacles*, etc. On lui a attribué mal à propos quelques ouvrages qui pourraient bien être de Cousin de Grainville.

D—B—S.

GRAM (JEAN), un des savants qui ont le plus honoré le Danemarck dans le dernier siècle, naquit en 1685 dans un village de Jutland, dont son père était pasteur. Après avoir fait sous lui ses premières études, il vint en 1705 les continuer à l'université de Copenhague. De 1706 à 1710, il publia des dissertations latines sur l'origine de la géométrie chez les Égyptiens; sur l'époque de la vie d'Archytas et le fragment qui porte son nom; des observations d'après les auteurs anciens, et un *spécimen* de remarques sur les *Phénomènes* d'Aratus. Encouragé par le succès de ces travaux, il renonça à la carrière ecclésiastique, à laquelle il était d'abord destiné, et se voua aux études philologiques, auxquelles il asso-

(1) On doit d'autant plus regretter que Grainville n'ait pu mettre la dernière main à son poème, qu'il avait un véritable talent dans l'art des vers, si toutefois il est le Grainville auteur de plusieurs pièces de poésie, entre autres d'une charmante fable allégorique : *le Plaisir, l'Espérance et la Pudeur*, imprimée dans la *Corresp. de Grimm*, 3^e partie, t. 5, p. 93.

cia ensuite celle de l'histoire, qui devint enfin sa principale occupation. Il fut nommé en 1711 correcteur de l'école latine ou collègue de Copenhague, puis en 1714 professeur de langue grecque à l'université, et successivement historiographe du Danemarck, archiviste et bibliothécaire du roi, avec le titre honorifique de conseiller d'État. Il mourut en 1748 sans laisser d'enfants : il avait épousé une veuve, que la mort lui enleva au bout de six mois et qui avait, du premier lit, des enfants auxquels il servit de père. N'ayant pas écrit de grand ouvrage, il est moins connu peut-être qu'il ne le mérite; mais les fruits de son savoir sont répandus dans les livres de plusieurs savants, auxquels il était toujours prêt à communiquer les trésors de sa vaste érudition. C'est ainsi qu'il a fourni à Fabricius plusieurs morceaux précieux de sa *Bibliothèque grecque*, et ce fut en témoignage de reconnaissance que cet illustre philologue lui dédia le troisième volume de sa *Bibliothèque de la moyenne et basse latinité*. Reimarus a donné, dans la *Vie de Fabricius*, des extraits intéressants de la correspondance de ces deux savants. J.-Chrét. Wolf dédia à Gram, par le même motif que Fabricius, ses *Fragments des femmes poètes grecques*. Son frère, J.-Christ. Wolf, Haverkamp, Duker, les éditeurs anglais de l'*Histoire de Thou*, et bien d'autres, reconnurent hautement les obligations de ce genre qu'ils avaient à Gram. Il fut en correspondance avec un grand nombre des hommes les plus distingués dans toutes les parties de l'Europe : il ne voyagea jamais hors du Danemarck, et cependant il connaissait à fond les pays étrangers, savait les principales langues vivantes, en parlait et écrivait quelques-unes avec facilité. Il fut l'éditeur de plusieurs ouvrages importants, ou du moins eut part à leur publication; contribua beaucoup à propager le goût de la littérature ancienne; forma; non-seulement par ses leçons, mais aussi par ses conseils, ses encouragements et des secours de tout genre, des élèves distingués, dont quelques-uns ont été ensuite l'honneur du Danemarck. Rempli de zèle pour le service de son pays, joignant à une grande facilité pour le travail une activité infatigable, il associa son nom à la plupart des établissements utiles ou des améliorations qui se firent de son temps : par exemple, à l'organisation de la Société royale des sciences, fondée en 1743 sous les auspices du comte de Holstein; à la réforme des études dans l'université et dans les écoles. La belle bibliothèque du roi dut à ses soins de nouvelles richesses; il mit de l'ordre dans le dépôt des archives et commença l'exécution d'un grand recueil diplomatique, auquel on a continué de travailler après lui; enfin il s'est immortalisé surtout par les éminents services qu'il a rendus à l'histoire de son pays, dans laquelle il porta le premier le flambeau d'une critique rigoureuse, et ouvrit cette carrière où se sont illustrés après lui et en marchant sur ses traces les Langebeck, les Suhm,

les Schœning, etc. Si l'on ajoute à tant de titres et de services les louanges que les contemporains de Gram s'accordent à donner à son caractère moral, ce qu'ils nous disent de la douceur et de l'honnêteté de ses mœurs, du noble usage qu'il fit de la fortune et du crédit que son mérite lui avait acquis, de sa piété éclairée, on ne s'étonnera pas qu'il ait eu, pendant sa vie, de nombreux amis dans toutes les classes, que sa mort parût un deuil général, et qu'il ait laissé dans son pays une mémoire respectée. La Société des sciences fit frapper, après sa mort, une médaille en son honneur. Mencken l'a appelé le Peireus du Danemarck. Un bon juge, Ruhnkenius, écrivait à Ernesti : « Dans tous les opuscules de Gram qui me « sont parvenus, j'admire le goût, le jugement « et une connaissance exquise de la langue « grecque : envoyez-moi tout ce que vous pourrez « m'en procurer; je voudrais en publier un recueil. » (*Ruhnkenii Epistolæ*, Leipsick, 1812, in-8°.) Suhm estime que le Danemarck n'a point eu de plus grand homme, et « son savoir, dit-il, « était encore au-dessous de ses vertus » (*Samlede Skrifter*, Vte. Deel.). Les principaux ouvrages de Gram sont, outre les opuscules dont nous avons parlé et quelques autres moins importants : 1° *Historia deorum ex Xenophonte; seu Antiquitatum Xenophontearum Prodomus : cui accedit specimen supplementi lexicorum ex Xenophonte*, Copenhague, 1745, in-4°. Il se proposait d'extraire de Xénophon tout ce qui a rapport à la mythologie et aux antiquités : cette première partie fait regretter qu'il n'ait pas rempli ce plan. 2° *Castigationes ad scholia in Thucydidis libros*, ibid., 1721, in-4°; 3° *Disputationes VIII de Veteris Testamenti versionis græcæ in Novo Testamento allegatione*, ibid., 1722-1753, in-4°; 4° *Notitia veterum græcæ linguae scriptorum contractior*, ibid., 1729 et 1752, in-4°, en deux parties; ouvrage resté imparfait. Il écrivit des notes très-étendues sur l'*Histoire du Danemarck* de Meursius, pour l'édition des œuvres de ce dernier, que Lami publia à Florence en 1746. Ces notes sont le chef-d'œuvre de Gram et ont fait, d'un livre peu digne de son auteur, un ouvrage très-important pour l'histoire du Danemarck. Les cinq premiers volumes des *Mémoires de la Société royale des sciences de Copenhague* en renferment seize de Gram, tous pleins d'une érudition choisie et sur toutes sortes de sujets. On trouve quelques morceaux de lui dans d'autres recueils, entre autres : *Commentatio de ficta Henrici Aucupis expeditione Danica*, dans les *Nova miscellanea Lipsiensia*, vol. 2; et *Oratio de origine et statu rei literariæ in Dania et Norvegia, usque ad fundatam universitatem Hafniensem*, dans le *Danische Bibliothek*, t. 7. Parmi les ouvrages dont il a été l'éditeur, nous indiquerons : 1° le *Recueil des lettres d'Olaüs Wormius* (1728, in-8°), qui fut détruit dans l'incendie de Copenhague en 1728, à l'exception de huit exemplaires : on l'a réimprimé en 1751; 2° les poésies de Bording avec

une préface, Copenhague, 1755; 3^e *Nic. Cragii Annatum libri VI*, ibid., 1756, in-fol.; 4^e *Joh. Mollerii Cimbria litterata*, ibid., 1744, in-fol. Les préfaces qu'il a mises à la tête de ces deux ouvrages, et principalement du dernier, font connaître l'esprit qui le guidait dans l'étude de l'histoire et la haute idée qu'il se faisait des devoirs d'un historien. 5^e *L'Histoire de Christian IV*, par Slange, qui parut après la mort de Gram, 1749, in-fol. Il avait préparé une édition du *Knytlings-Saga*, qui ne fut pas publiée. La plupart de ces détails sont tirés d'un très-bon *Mémoire sur la vie et sur les écrits de Gram*, lu à Copenhague devant la Société de littérature scandinave, par J. Möller, professeur de théologie, et imprimé à Copenhague, 1810, in-8^o (en danois). — Jean Gram eut un frère, Laurent GRAM, de qui l'on a quelques opuscules imprimés et une vie de son frère, manuscrite.

M—N—D.

GRAMAYE (JEAN-BAPTISTE), né à Anvers sur la fin du 16^e siècle, mort à Lubeck en 1653, a cultivé avec quelque succès la poésie latine; mais il s'est principalement fait connaître par des recherches historiques relatives à l'histoire de sa patrie. Ayant étudié le droit à Louvain, il l'y enseigna ensuite; il y professa également l'éloquence. Créé historiographe, il fouilla avec soin les anciennes archives. Il avait la passion des voyages: il parcourut la Hollande, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, et fut fait prisonnier par les Barbaresques; ce qui lui fit connaître une partie de l'Afrique. Comblé de distinctions flatteuses à son retour dans sa patrie, il ne résista pas au désir d'aller visiter la Moravie et la Silésie; et il fut attaché par l'évêque d'Olmutz, François de Diétrichstein, au collège de cette ville. Ses affaires l'ayant appelé dans la Belgique, il y fit un voyage au retour duquel il trouva la mort à Lubeck. On lui doit: 1^o des poésies latines, successivement imprimées et dans le nombre desquelles on distingue quelques pièces de théâtre, selon le goût du temps; 2^o quelques recueils de discours, de déclamations académiques, de phrases et épitres; 3^o *Asia, sive historia universalis Asiaticarum gentium*, Cologne, 1591, in-4^o; Anvers, 1604, in-4^o; reproduit sous le titre de *Hypomnemata sive illustrata facta gentium Asiaticarum*, Francfort, avec la date de 1611; les éditions de 1529 et 1640, citées dans quelques catalogues, sont imaginaires. 4^o *Africa illustrata libri X, in quibus Barbaria gentesque ejus ut olim et nunc describuntur*, Tournay, 1622, in-4^o; Cologne, 1625; 5^o *Diarium rerum Argelæ gestarum, ab anno 1619, sive Speculum miseræ servorum Turcicorum*, Ath, 1622, in-8^o; Cologne, 1625, in-8^o; 6^o *Historia Brabantica*, Louvain, 1606, in-8^o; 7^o *Antiquitates ducatus Brabantia*, Bruxelles, 1606, in-4^o; Anvers, 1610, in-4^o; 8^o *Antiquitates comitatus Flandriæ*, Anvers, 1611, in-4^o; 9^o *Namurcum*, en trois parties, Anvers et Louvain, 1607, in-4^o; 10^o *Antiquitates urbis et provincie Mechliniensis*, Bruxelles, 1607, in-4^o;

11^o *Historia et antiquitatum urbis Cameracensis summa capita*, ibid., 1608, in-4^o; 12^o *Antiquitates Bredanæ*, ouvrage posthume, publié à Louvain en 1708. Ces sept derniers ouvrages et quatre autres, concernant également l'histoire des Pays-Bas, ont été réunis en un volume in-folio, à Louvain et à Bruxelles, en 1708, sous le titre de *Antiquitates Belgicæ*, et les éditeurs y ont ajouté l'*Histoire de Mons*, par Nic. de Guise, et celle de *Tenremonde*, par David Van der Linden (*Lindanus*). 13^o *Hasbania illustrata libri X, in quibus ducatus unius, principatum duorum, comitatum XII, etc., id est melioris partis ditionis Leodinae et Brabantia antiquitates, ornamenta, initia, et quicquid locorum archivis per autorem ex fide narratur*, Cologne, Egmont, 1623; 14^o *Thesaurus literarius de literis et linguis universi orbis*, ibid., 1625, in-8^o. Marsden le cite sous le titre de *Specimen litterarum et linguarum universi orbis*, Ath (1622), in-4^o; 15^o *Lexicon Mauricum*. Jöcher, qui cite ce dernier ouvrage, ne dit pas s'il a été imprimé. Outre un style peu correct, on reproche à Gramaye, dans ses ouvrages historiques, un défaut absolu de critique; il adopte sans examen les traditions les plus fabuleuses sur l'origine de quelques villes.

M—on.

GRAMBERG (ANTOINE), poète allemand, naquit en 1772 à Oldenbourg, où son père exerçait la profession de médecin et mêlait à ses études médicales celle de la littérature. Outre quelques pièces de vers auxquelles on ne peut refuser du talent, on a de lui divers morceaux très-intéressants sur la poésie primitive de l'Allemagne. C'est lui qui le premier proclama l'origine germanique de l'épopée des Niebelungen; il popularisa ce grand poème en en arrangeant des extraits un peu trop à la moderne peut-être, mais de façon à le faire goûter et étudier. Antoine Gramberg respira donc dans la maison paternelle une atmosphère littéraire d'autant plus chaude, que son père aimait à parler et le prenait tout naturellement pour auditeur. Cependant ce n'est pas dans le sens de l'enthousiasme et de la sensibilité que se développait l'esprit du jeune homme: il ne se plaisait qu'aux combinaisons grimaçantes, monstrueuses, ridicules; il courait sans cesse après la caricature; ses camarades le redoutaient, le haïssaient, parce qu'ils lui supposaient un mauvais cœur. Ses premières études finies, il se rendit à la haute école de droit d'Erlangen; et, après avoir subi les épreuves accoutumées, il endossa la robe du légiste, fut successivement procureur, juge dans sa ville natale et enfin conseiller à la cour impériale du département des Bouches-de-l'Elbe. Ces occupations sévères et sèches, au milieu desquelles presque constamment on voit l'homme du mauvais côté, sembleraient n'avoir dû que fortifier la tendance sardonique et dénigrante qui caractérisait sa première jeunesse. Chose extraordinaire! sitôt que Gramberg était entré dans le monde, ce génie satirique et mordant, après

avoir jeté une dernière lueur dans son *Chant d'un ramoneur*, avait fait place aux inspirations les plus inoffensives dont poète ait jamais été l'organe. Tout dans ses poésies respire la vie rustique, la vie de l'âge d'or : point d'ambition, sauf celle du *far niente*, point d'amour qui fasse gémir ou trébucher la vertu ; en revanche rien de l'existence réelle, même de celle des champs. Du reste, on éprouve à lire les vers de Gramberg le même charme qu'à la prose de Gessner : seulement un arôme plus profond, plus délicat, parfume le monde imaginaire qu'il nous dévoile, et sa touche a quelque chose de plus intime que celle de Gessner. On a de lui des poésies diverses parmi lesquelles on distingue son *Dialogue avec l'Amour*, des *chansons*, des *idylles* dont quelques-unes sur des sujets tirés de la Bible. Gramberg mourut en 1816 à Oldenbourg. — GRAMBERG (Charles-Pierre-Guillaume), né le 27 novembre 1797 à Seefeldt, dans le duché d'Oldenbourg, fut un littérateur et critique laborieux. Ayant perdu son père à dix ans, il avait été placé à Stœden, puis à Oldenbourg, où il joignit à l'étude des langues classiques celle des idiomes modernes ; et de là, se consacrant à la prédication, il se mit à l'hébreu et aux dialectes orientaux, se fit remarquer des Gesenius, des Wegschneider, approfondit spécialement l'Ancien Testament, et, après avoir été maître à l'école d'Oldenbourg, devint professeur de première classe à l'établissement royal d'instruction de Züllichau (1822). Il mourut le 29 mars 1850, laissant, indépendamment de beaucoup d'articles et d'analyses, soit dans la *Gazette littéraire d'Allemagne*, soit dans la *Gazette universelle des églises et des écoles* : 1^o *Nouvel examen de la Chronique*, c'est-à-dire les deux livres des Paralipomènes, relativement à leur caractère historique et à leur authenticité, Halle, 1825 (en allemand) ; 2^o *Libri Geneseos secundum fontes rite dignoscendos adumbratio nova*, Leipsick, 1828 ; 3^o *Proverbes de Salomon* (traduction nouvelle suivie d'un classement méthodique de remarques pour l'éclaircissement du texte et de comparaisons), Leipsick, 1828 ; 4^o *Histoire critique des idées religieuses de l'Ancien Testament*, deux parties, Berlin, 1829 et 1850 : la première contient la *théocratie et l'esprit prophétique* ; dans la seconde sont développés la *hiérarchie et le culte*. L'auteur se réservait de parcourir de même le *dogme*, puis la *morale*, qui eussent été le sujet d'une troisième et quatrième partie. Il se proposait encore de faire l'exégèse du Pentateuque, et il avait déjà conduit à fin celle de la Genèse.

P—OT.

GRAMBERT (JOSEPH), littérateur, né en 1761 à Villeneuve près de Lons-le-Saulnier, était par sa mère, neveu du médecin Giraud, connu surtout pour son *Épître du diable à Voltaire*. Après avoir terminé ses études il vint à Paris, et son cousin l'abbé Giraud, dont on a quelques jolies pièces de vers dans les *Recueils* du temps, le plaça comme précepteur. Dans ses loisirs il culti-

vait aussi la poésie. Il concourut pour le prix proposé par l'Académie française sur le dévouement héroïque du duc Léopold de Brunswick ; et son *ode*, qu'il fit imprimer, lui valut une mention dans le *Petit almanach* de Rivarol. Comme tant d'autres, ne voyant dans la révolution que la réforme des abus, il en adopta les principes et se fit affilier à la société des jacobins. Mais, effrayé de la marche des événements, sa raison s'égarait. Dans son délire il se persuada que, devenu suspect aux révolutionnaires, il était placé sous la surveillance d'un espion invisible qui ne le quittait ni jour ni nuit et qui lisait même dans sa pensée. Pour échapper à ce surveillant incommode, il ne trouva d'autre parti que de revenir à Lons-le-Saulnier, où il recouvra peu à peu la tranquillité. Plus tard il obtint un emploi dans les bureaux de l'administration départementale, il le quitta pour entrer comme professeur de rhétorique dans un pensionnat, et finit par ouvrir à Lons-le-Saulnier une école de grammaire latine. Il fit paraître au mois de février 1815 un opuscule intitulé *la Voltairiade, ou Aventures de Voltaire dans l'autre monde, occasionnées par un événement arrivé dans celui-ci*, in-8^o de 95 pages. Cet opuscule, en prose mêlée de vers, se ressent de la bizarrerie de l'auteur ; en voici l'analyse : C'est fête aux enfers, les démons sont réunis pour célébrer le décret de la convention qui proscrit en France l'exercice du culte catholique. Voltaire réclame l'honneur d'avoir contribué plus que personne à renverser le christianisme ; Satan lui conseille d'ajouter à sa gloire en détruisant l'Élysée. Le philosophe s'introduit furtivement dans le séjour des âmes heureuses ; mais, reconnu par l'abbé Nonnotte qui l'asperge d'eau bénite, il est forcé de s'éloigner de l'Élysée avec le regret d'y laisser Voisenon, la Beaumelle et Desfontaines. Grambert mourut le 11 janvier 1829, à 68 ans. On a de lui des *Mémoires*, conservés par ses héritiers, mais qui vraisemblablement ne seront jamais imprimés.

W—S.

GRAMMATICO (NICAISE), jésuite, né à Trente vers la fin du 17^e siècle, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'astronomie et fit des observations successivement à Fribourg en Brisgau, à Ingolstadt, à Madrid et dans sa ville natale. Il mourut à Ratisbonne le 28 septembre 1756. On a de lui : 1^o *Methodus nova solis et lunæ eclipsium in plano organice delineandarum*, Fribourg, 1720, in-4^o ; 2^o *Problema geographicum de longitudine locorum terræ per acum nauticam indaganda*, Ingolstadt, 1725, in-4^o. Le P. Schreier, son confrère, a eu part à cet ouvrage. 3^o *Exercitatio de cometa anni 1723*, ibid., 1724, in-4^o ; 4^o *Planetolabium novum pro solis reliquorumque planetarum positu accurate designando*, ibid., 1725, in-fol. ; 5^o *Explicatio et usus planetologiæ novi*, ibid., 1726, in-4^o ; 6^o *Uranophilæ e soc. Jesu tabulæ lunares ex theoria et mensuris Isaaci Newtoni in gratiam cultorum astronomiæ concinnatæ, addito usu tabularum*,

ibid., 1726, in-4°; 7° *Dissertatio astronomica de ratione corrigendi typos et calculos eclipsium solis et lunæ, mapparumque geographicarum constructiones, ab astronomis et geographis hactenus adhibitæ, in hypothesi telluris sphericæ, cum ista reapse sit figuræ spheroidalis*, ibid., 1754, in-4°. L'auteur supposait, avec Cassini, la terre allongée vers les pôles. 8° *De vera epocha conditi et per Christum reparati orbis dissertatio*, ibid., 1754, in-4°; 9° *Dissertatio astronomica de cometa annorum 1729 et 1750*, Tyrnau, 1756, in-12. On doit encore au P. Grammatico une nouvelle édition des *Tables astronomiques* de Lahire, avec des additions, Ingolstadt, 1722, in-4°. W—s.

GRAMMONT ou GRAMOND (GABRIEL DE BARTHÉLEMY, seigneur DE), en latin *Gramundus*, historien, descendait d'une famille du Rouergue connue dans la magistrature depuis le règne de Charles VIII. Destiné à suivre la même carrière, il fut d'abord nommé conseiller au grand conseil, succéda à son père dans la place de président à la chambre des enquêtes du parlement de Toulouse, et obtint enfin le brevet de conseiller d'État. Grammont mourut à Toulouse en 1654. C'était, dit Patin, un bon vieillard, mais d'une âme faible et bigote. Le succès de l'*Histoire* du président de Thou lui inspira le projet de la continuer, et il se flattait d'avoir égalé son modèle; mais personne n'en pensait comme lui: son style est obscur et embarrassé, et d'ailleurs il n'a guère fait que mettre en latin le *Mercur* de Cayet (*voy.* VICT.-PALMA CAYET); il passe de plus pour avoir souvent altéré la vérité, et c'est la principale cause du discrédit dans lequel ses ouvrages sont tombés. On a de lui: 1° *Historia prostrata a Ludovico XIII sectariorum in Gallia rebelliois*, Toulouse, 1625, in-4°. La manière dont il y parle du massacre de la St-Barthélemy est révoltante. Après avoir décrit les apprêts du mariage de Henri IV, que les protestants se disposaient à célébrer avec pompe, « au signal, dit-il, « donné du palais dans la capitale, et de là par « toute la France, les protestants furent massa- « crés, non pas tous, car ils avaient dans chaque « ville des retraites assurées, mais tous ceux qui « tombèrent entre les mains du peuple, lequel, « pour venger les outrages faits à ses rois par « une race perfide, se baignait avec joie dans le « sang. » 2° *Historiarum Gallie ab excessu Henrici IV, lib. XVIII*, ibid., 1645, in-fol. Il en avait publié la première partie deux ans auparavant; cette espèce de *specimen* est fort rare. Cette histoire, dit Lenglet du Fresnoy, est peu exacte et peu judicieuse; elle a cependant son utilité: elle s'arrête à l'année 1628, et l'auteur se proposait de la continuer jusqu'à la mort de Louis XIII; mais le cardinal Mazarin s'y opposa sans qu'on en sache les motifs. L'*Histoire* de Grammont a été imprimée de nouveau à Amsterdam par Louis Elzevir, 1635, in-8°. Cette édition, qui est rare et jolie, a été copiée à Mayence, 1675, in-8°, XVII.

et, suivant quelques bibliographes, à Leipsick, 1674, in-8°. W—s.

GRAMMONT (ANTOINE-PIERRE 1^{er} DE), archevêque de Besançon, était issu d'une illustre maison du comté de Bourgogne, connue dès le 13^e siècle et qui subsiste encore (1). Né en 1615, il embrassa jeune l'état ecclésiastique et fut pourvu successivement de plusieurs bénéfices considérables. Le pape Alexandre VII l'ayant en 1662 nommé haut doyen du chapitre de Besançon, il ne crut pas devoir accepter une dignité dont la collation avait appartenu jusqu'alors aux chanoines, et ceux-ci, reconnaissants de son respect pour leurs privilèges, l'élurent archevêque; mais la cour de Rome, qui contestait au chapitre le droit d'élire son doyen, n'était pas plus disposée à lui reconnaître le droit, bien autrement important, d'élire les archevêques. Le pape refusa donc de confirmer l'élection du nouveau prélat; mais il lui fit offrir des bulles de nomination qu'il accepta sous les réserves de droit et malgré les protestations d'une partie des chanoines (2), de Grammont s'étant fait sacrer dans une chapelle souterraine de l'abbaye St-Vincent par son suffragant (dom Saulnier, évêque d'Andreville), il fut mis en possession de son siège. L'archevêque, sous la domination espagnole, avait une grande part au gouvernement de la province. La double conquête de la Franche-Comté par Louis XIV (1668 et 1674) fournit à Grammont l'occasion de donner des preuves de son courage et de son inébranlable fidélité. Dans la première, l'invasion fut si subite, que les villes seules offrirent quelque résistance. L'archevêque, enfermé dans Besançon, retarda autant qu'il le put la prise de cette ville mal fortifiée, et qui ne comptait pas un assez grand nombre de défenseurs. Il ne voulut pas que les ecclésiastiques fussent exempts du service militaire, et souvent on le vit lui-même aller sur les remparts visiter les citoyens et les encourager à se sacrifier s'il le fallait pour leur patrie. A la seconde conquête il fit également son devoir, mais avec moins d'éclat, prévoyant bien sans doute que le sort de la province était irrévocablement fixé. Aussi, lorsqu'il vint recevoir Louis XIV à la porte de sa cathédrale, il lui dit: « Nous « allons rendre grâce à Dieu de ce que, si sa « providence nous a destinés à vivre sous la do- « mination de votre Majesté, elle nous a donnés « au plus grand des rois. » Le prélat s'occupa de ranimer le goût des études dans son diocèse, dévasté par les guerres depuis plus d'un demi-siècle. Il y rétablit les écoles de théologie. On lui dut de nouvelles éditions plus correctes du *Missel* et du *Bréviaire*. Il fit imprimer les *Liures de chœur*, un *Rituel* pour l'administration des sacrements et

(1) La généalogie de cette famille a été donnée par Dunod, *Histoire du comté de Bourgogne*, t. 2, p. 479.

(2) On peut consulter, sur cette longue discussion entre la cour de Rome et le chapitre de Besançon, Dunod, *Histoire de l'Eglise*, t. 1, p. 339-48.

un *Catéchisme*, que tous ses successeurs ont conservé jusqu'à ce jour, et qui est regardé comme un modèle en ce genre. Il fonda dans sa ville épiscopale un séminaire, l'un des plus beaux et des plus vastes du royaume, établit une maison de missionnaires destinés à seconder les curés dans l'instruction de leurs paroissiens, contribua pour une forte somme à la reconstruction du grand hôpital de St-Jacques, et mourut le 1^{er} mai 1698, laissant une mémoire à jamais vénérée dans son diocèse. Son portrait a été gravé in-folio par de Loisy. — GRAMMONT (François-Joseph de), neveu du précédent et son coadjuteur, sous le titre d'évêque de Philadelphie, lui succéda sur le siège de Besançon. Il reconstruisit le palais archiépiscopal tel qu'on le voit aujourd'hui, donna de nouvelles éditions du *Bréviaire* et du *Rituel*, publia un recueil de *statuts synodaux*, et mourut le 20 août 1715, légua toute sa fortune à son séminaire. On a son portrait in-folio et in-4^o. — GRAMMONT (Antoine-Pierre II de), neveu du précédent, né en 1685, acheva ses études à Paris au collège de Louis-le-Grand, et fut à dix-sept ans choisi pour aide de camp par son oncle le marquis de Grammont, qui commandait alors sur le Rhin. Il fit, comme capitaine de cavalerie, la campagne de 1702, se signala dans plusieurs rencontres, mais, blessé gravement devant Spire, resta prisonnier. Après son échange il rejoignit l'armée, obtint un régiment de dragons de son nom et continua de donner des preuves de sa valeur. En 1709, il eut un cheval tué sous lui à la bataille de Malplaquet. Quand son régiment fut réformé à la paix, il revint dans sa province, et peu de temps après il abandonna la carrière des armes pour embrasser l'état ecclésiastique. Ayant été pourvu par son oncle d'un canonicat du chapitre de Besançon, il parvint bientôt aux premières dignités, et fut en 1753 nommé par Louis XV à un siège illustré déjà par des archevêques de son nom. Le nouveau prélat administra son diocèse avec sagesse, protégea les lettres, et mourut le 7 septembre 1754, directeur de l'Académie de Besançon, où son *éloge* fut prononcé par le secrétaire perpétuel Courbuzon.

W—s.

GRAMMONT (ALEXANDRE-MARIE-FRANÇOIS DE SALES-THÉODORE, marquis de), de la même famille que les précédents, naquit le 26 avril 1765 au château de Dracy-les-Conches. Par son mariage avec mademoiselle de Noailles il devint beau-frère du marquis de la Fayette, qui avait aussi épousé une fille du duc d'Ayen, et cette parenté avec la Fayette eut une grande influence sur la conduite politique du marquis de Grammont. Il adopta avec enthousiasme les principes populaires de 1789, et s'empressa de se mettre sous les ordres de son beau-frère dans la garde nationale de Paris; mais comme il ne voulait point le renversement de la monarchie, il se trouva au 10 août aux Tuileries pour y défendre le roi, et pendant la ter-

reur vécut retiré à la campagne. Fidèle à ses principes de liberté il fut, comme la Fayette, opposé à Napoléon, et lorsque le département de la Haute-Saône élut le marquis de Grammont candidat au sénat, il refusa cette dignité. Pendant l'invasion de la France par les armées alliées, il se prononça, des premiers, pour le rétablissement des Bourbons sur le trône, et s'empressa de se rendre auprès du comte d'Artois, qui s'était avancé jusqu'à Vesoul et avait été arrêté dans cette ville par les puissances coalisées, qui se montraient très-opposées au retour des Bourbons. Nommé député par le département de la Haute-Saône en 1815, le marquis de Grammont fit partie de l'opposition et, depuis lors, siégea presque toujours à la chambre des députés jusqu'en 1839. A cette époque, la maladie à laquelle il succomba deux ans plus tard le força de renoncer à la députation. Pendant sa longue carrière législative le marquis de Grammont parut rarement à la tribune, mais prit souvent la parole dans les bureaux. Sous la restauration il vota toujours avec l'opposition, excepté dans les questions religieuses, fit partie des deux cent vingt et un, approuva la révolution de juillet et monta à la tribune, au mois d'août 1830, pour s'opposer à ce que les abdications de Charles X et de son fils en faveur du duc de Bordeaux fussent déposées aux archives de la chambre. Le gouvernement de juillet ne le compta pas longtemps parmi ses approbateurs, et l'opposition le revit de nouveau dans ses rangs, disposé à regretter, comme son ami Lafitte, la part qu'il avait prise à l'établissement d'un ordre de choses si contraire à ce qu'il avait espéré. Homme religieux et toujours empressé de secourir les malheureux, à quelque parti qu'ils appartenissent; d'un esprit vif, d'un caractère loyal, le marquis de Grammont, avec de bonnes intentions, avait des idées plus théoriques que pratiques, et il était de ces hommes qui savent mieux détruire qu'édifier. Mis en rapport par ses relations de famille avec les hommes de la cour, et par ses opinions politiques, avec les chefs de l'opposition démocratique, il avait la politesse, l'élégante simplicité et la conversation spirituelle des uns, et la hardiesse d'idées, l'esprit frondeur des autres. Il devait à ces doubles relations et à une mémoire extraordinaire de connaître parfaitement les hommes et les choses de son temps, et il en parlait d'une manière spirituelle et piquante. Le marquis de Grammont mourut au château de Villersexel (Haute-Saône) le 20 mai 1841. T.-P. F.

GRAMMONT (NOUBRY, dit), comédien médiocre et grand révolutionnaire, naquit à la Rochelle en 1752. Sous le nom de Roselli, il débuta au Théâtre-Français, le 5 février 1779, par les rôles de Tancrède, de Vendôme, de Gengis, d'Orosmane, de Mahomet, etc., et même par celui du Glorieux, dans lequel il obtint quelque succès. Il avait une belle taille qui lui donnait de la noblesse sur la scène, mais une figure plate et commune

qu'il ne savait pas embellir par son jeu. Sifflé dans Orosmane en 1782, et expulsé de la scène à cause de son insolence, il y reparut un mois après, dans *Pierre le Cruel*, par la protection de la reine Marie-Antoinette, envers laquelle il fut depuis si ingrat. Un jour en disant ces mots dans la tragédie de *Zaïre* : *Que l'infidèle meure !* il donna un coup violent à son confident Corasmin, et fit tomber celui-ci d'un côté, son manteau et sa perruque de l'autre. Grammont lui cria : *Tenez-vous donc sur vos jambes, mâchoire !* Le rôle qu'il jouait le mieux était *Pierre le Cruel*. Ayant renoncé au théâtre en 1792, il se livra à tous les excès de l'époque et devint, l'année suivante, chef d'état-major de l'armée révolutionnaire. C'est en cette qualité qu'il assista au supplice de la reine, le 16 octobre 1793; et son fils, qu'il avait pour aide de camp, étant monté sur l'échafaud, trempa un mouchoir dans le sang de cette princesse. Le 13 avril suivant, le père et le fils furent guillotinisés avec Ronsin, Hébert, Vincent, etc. Grammont n'était âgé que de 42 ans. F—LE.

GRAMONT (GABRIEL DE), cardinal, d'une maison ancienne et illustre de Navarre, était fils de Roger de Grammont, seigneur de Bidache, ambassadeur de France à Rome sous le règne de Louis XII. Destiné à l'état ecclésiastique, Gabriel succéda à l'un de ses frères dans l'évêché de Couserans, et fut pourvu de celui de Tarbes en 1522. Il jouissait à la cour de la réputation d'un habile négociateur, et François 1^{er} le chargea plusieurs fois de commissions délicates, dont il s'acquitta avec beaucoup de dextérité. Envoyé en Espagne, en 1526, pour travailler à la délivrance de ce prince, il y resta après son départ de Madrid pour l'exécution du traité. Mais Charles-Quint, ayant appris que François 1^{er} venait de se liguier contre lui avec Henri VIII, fit arrêter Gramont, qui ne recouvra sa liberté que parce qu'on usa de représailles à l'égard des ambassadeurs espagnols. De retour en France, Gramont fut aussitôt renvoyé en Angleterre. Ses instructions secrètes le chargeaient de profiter de l'éloignement d'Henri VIII pour son épouse Catherine d'Aragon, afin de l'engager à jeter les yeux sur la duchesse d'Alençon. L'évêque de Tarbes proposa donc le divorce, qui eut lieu ; mais Henri épousa Anne de Boulen, dont il était vivement épris; et le prélat français eut la douleur d'avoir conseillé un acte contraire à la discipline ecclésiastique, sans en retirer l'avantage qu'il se promettait. Sa conduite, vivement censurée par des écrivains qui n'en ont point apprécié les motifs, ne le brouilla cependant point avec la cour de Rome, et ne lui fit point perdre l'estime de ses confrères. Son élection à l'archevêché de Bordeaux en 1529 fut, il est vrai, annulée par le pape, comme contraire au concordat; mais le pontife la renouvela aussitôt, et ce fut volontairement que le nouveau prélat abdiqua cinq mois après en faveur de son frère Charles de Gramont (voy. XAUP, Joseph). Le roi le nomma

alors son ambassadeur à Rome, et Clément VII le créa cardinal en 1530. Gramont négocia le mariage du duc d'Orléans (Henri II) avec Catherine de Médicis, nièce du pape, et détermina ce dernier à se rendre à Marseille, où il eut une entrevue avec François 1^{er} au mois d'octobre 1533. L'année précédente, il avait été nommé à l'évêché de Poitiers : ses nouveaux services furent récompensés par l'archevêché de Toulouse, et il vint en prendre possession ; mais l'excès des fatigues lui avait occasionné une fièvre lente, qui épuisa ses forces. Il succomba le 26 mars 1534, dans son château de Balma près de Toulouse. Son corps fut transporté à Bidache, et inhumé dans le tombeau de sa famille. On conserve à la bibliothèque de Paris le *Recueil des lettres* relatives à ses différentes ambassades. W—s.

GRAMONT (ANTOINE duc de), pair et maréchal de France, de la même famille (1) que le précédent, porta les armes, jeune encore, et se signala en 1630 à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne, dans l'année 1635, et les deux années suivantes en Flandre et en Alsace. Il commanda en Piémont sous le cardinal de la Valette, en 1638; il secourut Verceil l'année d'après, et prit part au siège de Chivas en 1639. Sa conduite aux sièges d'Aire, la Bassée et Bapaume, en 1644, acheva de lui mériter le bâton de maréchal de France qu'il obtint la même année. Les Espagnols lui firent éprouver un échec, un an plus tard, près de l'abbaye d'Honnecourt en Flandre, et ce fait lui fut reproché comme pouvant tenir à l'influence de Richelieu qui, disgracié alors par Louis XIII, voulait, en l'effrayant des progrès de la puissance voisine, se rendre, plus que jamais nécessaire. Plus heureux en Allemagne, il concourut avec le grand Condé à la prise de Philisbourg en 1644; mais il fut fait prisonnier à la bataille de Nordlingen en 1643. A son retour, il seconda de nouveau le même prince au siège de Lérida en 1647, et se fit remarquer encore à la bataille de Lens en 1648. Louis XIV l'envoya en 1657, comme ambassadeur extraordinaire, à la diète tenue à Francfort, pour l'élection d'un nouvel empereur. Il le chargea, deux ans après, comme étant, disait-on, le seigneur le plus galant de la cour, d'aller demander en mariage Marie-Thérèse, infante d'Espagne. Le maréchal entra dans Madrid, superbement vêtu en courrier, ainsi que ses deux fils, et avec une nombreuse suite de gentilshommes, de chevaux très-richement harnachés, etc. Il se rendit au galop depuis la porte de la ville jusqu'au palais,

(1) Il faut bien se garder de confondre la famille de *Gramont*, qui vient de la Navarre, avec la famille de *Grammont*, qui vient de la Bourgogne et de la Franche-Comté. Le comte Hamilton lui-même, ayant défiguré le nom de son beau-frère, a trop souvent fait autorité. Entre autres dignités, le maréchal de Gramont fut gouverneur et lieutenant général de Navarre et Béarn.

voulant témoigner par là l'impatience et la passion de son maître. Il fut en 1661 décoré du collier des ordres, et nommé colonel des gardes françaises; enfin il fut reçu, en décembre 1663, duc et pair de France. Le roi eut à pardonner à Gramont, l'année d'après, l'extrême franchise avec laquelle il avait critiqué un mauvais madrigal, dont le monarque poète ne s'était pas d'abord avoué l'auteur. Sachant le maréchal de Gramont malade en 1671, il alla lui rendre une visite. C'est ce seigneur qui, transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue prononcé en présence de *Madame* (1672), s'écria dans un endroit fort touchant : *Mordieu! il a raison*; ce qui amena un éclat de rire de la princesse, et, comme il est aisé de le concevoir, une très-longue interruption. On ne peut trop citer la lettre de madame de Sévigné du 8 décembre 1675, où elle dépeint la douleur du maréchal en apprenant, de la bouche du père Bourdaloue, la mort de son fils aîné, le comte de Guiche (*voy. ce nom*). Il avait suivi Louis XIV dans la campagne de Flandre en 1667, et mourut à Bayonne le 12 juillet 1678, âgé de 74 ans. C'était un des hommes les plus aimables de son temps, distingué par sa politesse et sa magnificence, plaisantant avec grâce et cité pour des mots pleins d'originalité, enfin également propre aux armes et au cabinet. Nous avons des *Mémoires du maréchal de Gramont* en 2 volumes in-12 (1716), publiés par son fils, Antoine duc de Gramont, celui qui mourut en 1720. Ils sont loin d'avoir le piquant et le charme des frivoles mémoires du comte, son frère; mais ils contiennent des détails intéressants sur ses négociations en Allemagne et en Espagne : ils sont essentiellement militaires, et prouvent que la manière dont on faisait la guerre autrefois donnait lieu, à ce qu'on appelle encore la *furia francese*, de se développer avec une force que semblent avoir restreinte les ordonnances symétriques, observées jusqu'en 1792. On est un peu étonné de ce que, entre autres éloges, le fils du maréchal de Gramont le qualifie, dans deux passages de ses mémoires, de *courtisan le plus délié qui fût jamais*.
L—P—E.

GRAMONT (PHILIBERT, comte DE), fils d'Antoine II et frère du précédent, servit de bonne heure, comme volontaire, sous Condé et Turenne. Après avoir assisté à plusieurs batailles et sièges mémorables, notamment à la journée des lignes d'Arras, il prit part à la conquête de la Franche-Comté, ainsi qu'à la guerre de la Hollande. Partout il signala sa bravoure, souvent chevaleresque; mais jamais il ne commanda les armées, et il ne fut point employé dans les négociations. Il devint successivement gouverneur du pays d'Aunis, lieutenant général de Béarn, chevalier des ordres du roi, etc. Connu d'abord comme chevalier de Gramont, c'est de son aïeul, mari de la belle Corisandre d'Andouins, qu'il parle ou qu'il est censé parler à Matta, dans ses mémoires rédigés par

Antoine Hamilton, son beau-frère (*voy. HAMILTON*), lorsqu'il dit : « Moi, je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils d'Henri IV...! » Le roi voulait à toute force le reconnaître, et « jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. » Vois un peu ce que ce serait que les Gramont « sans ce beau travers! Ils auraient le pas devant « les Césars de Vendôme. » On lit dans une lettre de madame de Sévigné qu'il renouela un jour cette plaisanterie chez le grand dauphin, en présence de Louis XIV lui-même, qu'il prenait à témoin des chances que lui, Gramont, avait eues pour appartenir à la maison royale. Ayant osé disputer à ce monarque le cœur de mademoiselle Lamotte Houdancour, il reçut ordre de s'éloigner, et se rendit en Angleterre, deux ans environ après la restauration de Charles II. S'il faut en croire les mémoires déjà cités, la curiosité de connaître Cromwell lui avait fait entreprendre un premier voyage sur les bords de la Tamise, d'où il n'avait remporté que « l'idée du mérite d'un « scélérat et l'admiration de quelques beautés « cachées, qu'il n'avait pas laissé de déterrer. » Il devait plaire et réussir à la cour licencieuse du fils de Charles I^{er}, y apportant une extrême facilité de mœurs, beaucoup de gaieté et d'amour du plaisir, un esprit vif, orné, plein de grâces, la réputation de raconter de la manière la plus aimable, et de dire sans cesse des bons mots; enfin, du bonheur et peut-être encore plus d'adresse au jeu, mais de cette adresse qui ne devrait pas être tolérée dans les cours, et qui l'était pourtant à la même époque dans la cour grande, noble et généreuse de Louis XIV. Saint-Eyremont, qui avait fait de Gramont *son héros*, Bussy-Rabutin, enfin Hamilton, s'accordent à dire que dans ses amours il était encore plus entreprenant qu'heureux, et toujours craint. Cependant, en laissant même de côté l'extrême libéralité qu'il mettait dans ses dépenses, il réunissait bien des moyens de captiver les femmes qui n'exigent pas avant tout les qualités du cœur. Plusieurs Anglaises essayèrent de le fixer; mais, suivant les expressions d'Hamilton, « le chevalier de Gramont, pour le prix d'une constance « qu'il n'a jamais connue avant et qu'il n'a jamais « pratiquée depuis, trouva l'hymen et l'amour « d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur « de mademoiselle Hamilton. » La comtesse de Gramont fut dame du palais de la reine Marie-Thérèse d'Autriche. Elle ne plut pas généralement à la cour de France. Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, la présente même sous un jour très-défavorable. Il est aussi beaucoup question d'elle dans la correspondance de madame de Sévigné avec sa fille. On a souvent comparé l'existence de Gramont, dans le 17^e siècle, et celle du maréchal de Richelieu dans le 18^e. Il est certain qu'ils possédaient les mêmes agréments, le même tour d'esprit, la même légèreté de caractère; que, par des moyens à peu près semblables, ils obtinrent

l'un et l'autre de grands succès ; enfin qu'ils ont , sous deux règnes différents , donné des exemples très-éclatants et très-dangereux d'immoralité. Le comte de Gramont , après avoir prolongé le plus longtemps possible cet épicuréisme dont Saint-Evremont lui avait donné des leçons , et n'avoir que fort peu écouté les conseils pieux de sa femme , eut une maladie grave à l'âge de soixante-quinze ans. Il s'en releva cependant et répondit alors un peu mieux aux efforts qu'on faisait pour le convertir : du moins tel est le témoignage de l'écrivain , de l'ami tout à l'heure cité et aussi de Ninon l'Enclos. Il avait 86 ans quand il mourut , le 10 janvier 1707 , laissant de son mariage deux filles , dont une devint l'épouse de Henri Howard , comte de Strafford , dit milord Hamilton : elle ressemblait à son père du côté de l'esprit , et fut très-liée avec lady Wortley-Montague ; l'autre fut abbesse de Poussay en Lorraine. L—P—E.

GRAMONT (ANTOINE, duc de), petit-fils du maréchal de Gramont (voy. ci-dessus GRAMONT, Antoine, duc de), fut d'abord colonel du régiment d'infanterie de son nom , sur la démission du duc de Gramont , son père. Nommé aide de camp du Dauphin en 1688 , il servit au siège de Philisbourg , et se fit honneur à d'autres sièges et combats jusqu'en 1694 , qu'il fut créé brigadier. On le nomma mestre de camp général des dragons en 1696. Il se démit alors de son régiment d'infanterie. Il fut ensuite employé en Flandre sous les maréchaux de Catinat et de Boufflers , ainsi que sous le duc de Bourgogne. Il devint maréchal de camp en janvier 1702 , et fut pourvu de la charge de colonel général des dragons en 1703 ; il reçut en même temps des provisions de la charge de mestre de camp général de la même arme. Il se signala au combat d'Eckeren dans cette année 1705. Il fut nommé en 1704 lieutenant général et colonel général des gardes françaises. Le roi le choisit , la même année , pour être son ambassadeur en Espagne , à la suite des négociations qui avaient amené la disgrâce de la princesse des Ursins. Louis XIV mettait , on le sait , l'intérêt le plus vif à tout ce qui concernait son petit-fils Philippe V et sa cour. Gramont avait l'esprit délié et ferme , mais trop français , s'il faut en croire le témoignage d'un de ses contemporains ; et quelquefois on le trouvait léger , précipité dans ses jugements. Sa correspondance avec M. de Torci , ministre , est fort intéressante. Souvent déjoué par le caractère du roi d'Espagne et par celui de la reine , il en revenait , disait-il , au dicton de son père : « Quand le bon Dieu fit les « cerveaux , il ne s'obligea point à la garantie. » Ses embarras allaient toujours croissants , et il invoquait sans cesse l'aide du grand monarque son souverain. Il se montrait sévère sur les résultats de l'administration d'Orri , qui avait été appelé pour rétablir les finances dans la péninsule , puis renvoyé ; mais il ne tarda pas à sentir l'utilité d'un agent aussi habile. Il est vrai que

la princesse des Ursins et la faveur secrète dont elle continuait à jouir compliquaient les difficultés de l'ambassadeur , lorsqu'il était consulté par sa propre cour , et qu'en maintes et maintes occasions il conseillait à faux Philippe V et la reine son épouse. Quand le retour de la favorite fut résolu , Gramont sentit que son ambassade ne serait plus pour lui qu'une source de chagrins insupportables. Il demandait sans cesse à se retirer ; son congé lui fut accordé de la manière la plus honorable et sous prétexte que sa santé s'opposait à la continuation de ses services. Philippe V , dont le trésor était souvent en souffrance , voulut lui faire un présent magnifique , qu'il refusa. Ce noble désintéressement fut admiré des Espagnols. Le zèle qui l'avait constamment animé aurait eu plus de succès , s'il y avait toujours joint la prévoyance et la sagesse ; mais il gâta beaucoup de choses en s'imaginant pouvoir gouverner le roi d'Espagne , malgré la reine qui avait un si grand ascendant sur lui. Il mérita même des reproches en parlant de cette princesse avec trop peu de ménagements et en affectant de jeter du ridicule sur Amelot , qui venait le remplacer. La reine s'en plaignit vivement dans une lettre à madame de Maintenon , où elle disait : « Voilà le troisième ambassadeur français « qui échoue par une confiance présomptueuse. » Il revint en France vers le milieu de 1703 , et reprit son service militaire. Il suivit en Flandre , dans l'année de son retour , le maréchal de Villeroy et se trouva au siège d'Huy. Il chargea plusieurs fois les ennemis à la bataille de Ramillies , le 25 mai 1706 , fut blessé dangereusement la veille de la bataille de Malplaquet en 1709 , et prit part en 1713 au siège de Landau et à celui de Fribourg. Il fut appelé aux conseils de régence et de la guerre en 1715. N'ayant été désigné jusque-là que sous les noms de comte de Guiche et de comte de Gramont , il prit le titre de duc en 1720 , à la mort de son père. Louis XV le nomma maréchal de France le 12 février 1724. Le maréchal de Gramont avait épousé en 1687 la fille du duc de Noailles , et il mourut le 16 septembre 1725 , âgé de 54 ans. Il était père du duc de Gramont , qui fut tué à la bataille de Fontenoy. L—P—E.

GRAMONT (SCIPION DE), en latin *de Grandimonte* , sieur de St-Germain , né en Provence dans le 16^e siècle , devint secrétaire du cabinet du roi Louis XIII et fut honoré de la confiance du cardinal de Richelieu , qui le chargea d'écrire l'*Histoire des expéditions qui se sont faites sur mer*. On ne sait s'il s'acquitta de cette commission ; mais du moins son travail ne nous est pas parvenu. Il fit plusieurs voyages en Italie : il était à Venise en 1612 ; il assista en 1637 au service qui fut célébré à Rome pour Peiresc , son compatriote. On le retrouve ensuite à Venise , et on croit qu'il y mourut vers 1638. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1^o *L'Abrégé des artifices* ,

traictant de plusieurs inventions nouvelles, et surtout d'un secret et moyen exquis pour entendre et comprendre quelle langue que ce soit dans un an, même la latine et la grecque, qui sont les plus nécessaires, Aix, 1606, in-12; ouvrage curieux, mais dont la lecture est fatigante, n'y ayant point de divisions ni de titres ou notes en marge, et presque pas d'alinéa. On y trouve un peu de charlatanisme et de crédulité, des anecdotes assez piquantes et des idées très-justes sur la théorie de l'enseignement des langues. L'auteur ne dévoile pas tous ses prétendus secrets; il s'élève surtout contre les grammaires latines en vers latins, abus qui n'existe plus depuis longtemps. 2° *Ser. princ. Marco Ant. Memmo pro felici ejus in Venetiorum ducem inauguratione carmen*, Venise, 1612, in-4°; 3° *la Rationnelle, ou l'Art des conséquences*, Paris, 1614, in-8°; 4° *Relation du grand ballet du roi, dansé en la salle du Louvre, le 22 février 1619, sur l'aventure de Tancrède dans la forêt enchantée*, ibid., in-8°; 5° *Discours du ballet de la reine, tiré de la fable de Psyché (avec les vers)*, ibid., 1619, in-8°; 6° *Epithalamium in nuptiis Cesaris de Cambout de Coislin et Mariæ Sequeriæ*, Paris, 1634, in-4°; 7° *Traité de la nature, des qualités et prérogatives des points où se voient plusieurs belles et admirables curiosités*, ibid., 1649, in-8°. C'est un ouvrage de géométrie. 8° *Le Denier royal, traité curieux de l'or et de l'argent*, ibid., 1620, in-8°. Il est cité avec éloge dans la *Bibliographia politica* de Naudé, chapitre 13. L'auteur cherche à y prouver, contre l'opinion de Malestroit et de quelques autres écrivains, que les denrées n'étaient pas plus chères en France sous Louis XIII qu'à aucune autre époque de la monarchie, puisque la différence apparente des prix n'était que le résultat de la plus grande abondance du numéraire. Il passe ensuite aux impôts; et il prouve que, quoiqu'ils se fussent élevés graduellement, depuis Charles V, de trois cent mille francs à trente-deux millions, ils étaient cependant plutôt diminués qu'augmentés, puisque, sans parler de l'accroissement de l'industrie et du commerce qui rendait plus facile le paiement des charges publiques, il est certain, dit-il, que trois cent mille francs étaient réellement une somme plus forte au milieu du 14^e siècle que trente-deux millions dans le 17^e. 9° *Rupella capta*, ibid., 1628, in-4°, poème dédié au cardinal de Richelieu. On a encore de lui quelques pièces de vers dans le *Sacrifice des Muses* (voy. BOISROBERT); et il doit être regardé comme l'éditeur de deux autres recueils publiés en 1634, l'un intitulé *Palma regiae invictissimo Ludovico XIII*, in-4°, et l'autre *Epinicia Musarum Emin. cardinali* (de Richelieu), in-4°.

W—s.

GRAMONT (BÉATRIX DE CHOISEUL-STAINVILLE, duchesse DE), née à Lunéville en 1750, d'abord chanoinesse de Remiremont, épousa en 1759 le duc de Gramont, qui s'intitulait souverain de Bidache, dans la basse Navarre, et qui était de plus gou-

verneur de la haute et basse Navarre et du Béarn. Elle était sœur du duc de Choiseul, ministre, sur lequel elle avait beaucoup d'ascendant, et du maréchal de Stainville. Quoiqu'elle tint extrêmement à son rang et au crédit que lui donnait l'existence de son frère aîné, personne n'avait plus de noblesse, de désintéressement, n'était plus attaché à ses amis, et plus capable de donner des preuves de son attachement que l'infortunée duchesse de Gramont. Elle fut guillotinée sous Robespierre, et mourut avec un courage, un air de grandeur et un sang-froid étonnants. Amenée avec son amie la duchesse du Chastelet devant l'horrible tribunal de sang, et interrogée par Fouquier-Tinville, elle répondit : « Que ma mort soit dé-
« cidée, cela ne m'étonne pas; j'ai en quelque
« sorte occupé l'attention du public, et quoique
« je ne me sois jamais mêlée d'aucune affaire de-
« puis le commencement de la révolution, mes
« principes et ma manière de penser sont connus;
« mais (disait-elle, en montrant son amie), pour
« cet ange, en quoi vous a-t-elle offensés, elle qui
« n'a jamais fait tort à personne, et dont la vie
« entière n'offre qu'un tableau de vertu et de
« bienfaisance? » Toutes les deux furent conduites du tribunal à l'échafaud le 17 avril 1794. L.-P.-R.

GRAN (OLAUS-ÉTIENNE), missionnaire suédois en Laponie, vivait au 17^e siècle. Le gouvernement le récompensa de ses travaux en le nommant pasteur de la ville de Pitée, en Norlande. On a de cet ecclésiastique quelques ouvrages composés pour l'instruction des Lapons, dans la langue de ce peuple, que Gran avait apprise avec soin. Il rédigea aussi une description de la Laponie en latin, restée manuscrite, mais dont J. Scheffer et d'autres ont tiré parti. — Nicolas GRAN, né également en Suède, devint professeur à Helmstadt, où il publia plusieurs dissertations latines et des discours dans la même langue, dont l'un a pour titre : *Oratio de causis roboris ac indolis bellicose gentium borealium*, Helmstadt, 1615. — Un autre Suédois, Pierre GRAN, est connu par une dissertation sur le renne, intitulée : *Exercitatio de rangifero*, Upsal, 1685, avec figures. C—AU.

GRANBY (JEAN MANNERS, marquis DE), l'aîné des fils du duc de Rutland, naquit le 15 janvier 1721, et mourut le 29 octobre 1770. Lors de la déplorable expédition de Charles-Édouard Stuart dans la Grande-Bretagne en 1745, il signala son zèle pour la maison de Hanovre en levant à ses propres frais un régiment d'infanterie, qu'il mena contre les insurgés. Cette preuve de dévouement lui valut quelques années plus tard le grade de major général et le régiment des gardes à cheval. Vers le milieu de la fameuse guerre de Sept ans, en 1759, il obtint le titre de lieutenant général et le commandement en chef des troupes britanniques aux ordres du prince Ferdinand de Brunswick, à qui dans la même année il présenta la décoration de la Jarretiére, en qualité de premier plénipotentiaire du roi George II. Pendant toute

la durée de son commandement, le général Granby ne se distingua pas moins par sa valeur que par son attention paternelle à pourvoir aux besoins de son armée. Sa table fut constamment ouverte aux officiers anglais, et souvent les soldats furent entretenus et nourris à ses dépens. A son retour en Angleterre, Granby fut nommé membre du conseil privé, et dans l'année 1764 lord lieutenant du comté de Derby. Ce seigneur ne se borna point à la carrière militaire, il voulut aussi partager les honneurs de la représentation nationale. Dans trois divers parlements, il fut élu député de la ville de Grantham, et dans ceux de 1754, 1761 et 1768 il représenta le comté de Cambridge.

N—E.

GRANCOLAS (JEAN), savant et laborieux docteur de Sorbonne, né à Paris, fit ses études dans cette ville. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit ses cours de théologie et fit sa licence d'une manière distinguée. Il prit le bonnet de docteur en 1685, et devint chapelain de Monsieur, frère de Louis XIV, emploi qu'il conserva jusqu'à la mort de ce prince. On a remarqué que, tous les officiers qui composaient cette maison ayant passé au service du duc d'Orléans, fils de Monsieur, Grancolas est le seul qui ne fut point conservé. Il était d'un caractère austère et avait dans ses mœurs une sorte de rudesse qui éloignait de lui même ses confrères. Aux examens pour les actes de théologie et autres épreuves imposées pour parvenir aux grades dans cette faculté, il était d'une sévérité qui le rendait la terreur de tous les aspirants. Vertueux d'ailleurs et zélé, ennemi des nouvelles doctrines qui de son temps affligeaient l'Eglise, remplaçant par des qualités solides les qualités aimables que la nature lui avait refusées, il fit honneur à la Sorbonne par son érudition, et servit utilement la religion par ses écrits. Il s'était particulièrement appliqué à l'étude des antiquités ecclésiastiques et des liturgies, et il a laissé sur cette matière de savants et de bons ouvrages. On dit qu'il parlait très-bien latin et avec beaucoup de facilité dans les assemblées de Sorbonne. Il avait cultivé avec moins de soin sa langue natale, et si les ouvrages qu'il a publiés en français sont recommandables par la profondeur des connaissances, on ne peut pas leur donner le même éloge du côté du style : il serait aussi à souhaiter, dit Dupin, qu'on y trouvât plus d'ordre et de méthode. Grancolas mourut chapelain de St-Benoît le 1^{er} août 1752, dans un âge avancé. On a de lui : 1^o *Traité de l'antiquité des cérémonies des sacrements*, Paris, 1692; 2^o *De l'inction, ou De la coutume de tremper le pain consacré dans le vin*, 1695. C'était l'usage des Grecs vers le 10^e siècle, et l'on communiait le peuple avec une cuiller. 3^o *Le Quietisme contraire à la doctrine des sacrements*, Paris, 1695, in-12. On y trouve une histoire de la vie de Molinos, de sa doctrine, de sa condamnation, avec des particularités curieuses sur sa personne. Grancolas réfute les erreurs de

ce prêtre espagnol, et montre combien ses principes sont contraires à l'Ecriture sainte. 4^o *Instructions sur la religion, tirées de l'Ecriture sainte*, Paris, 1695, in-12; 5^o *la Science des confesseurs, ou la Manière d'administrer le sacrement de la pénitence*, ibid., 1696; 2^e édition, 1700, 2 vol. in-12; 6^o *Histoire de la communion sous une seule espèce, avec un traité de la concomitance, ou De la présence du corps et du sang sous chaque espèce*, ibid., 1696; 7^o *l'Ancienne discipline de l'Eglise sur la confession et sur les pratiques les plus importantes de la pénitence*, ibid., 1697; 8^o *l'Ancien pénitentiel de l'Eglise, ou les Pénitences que l'on imposait autrefois pour chaque péché, et les Devoirs de tous les états prescrits par les Saints-Pères et les conciles*, ibid., 1698; 9^o *des Heures sacrées, ou Exercice du chrétien pour entendre la messe et pour approcher des sacrements, tiré de l'Ecriture sainte*, ibid., 1697; 10^o *la Tradition de l'Eglise sur le péché originel, et sur la réprobation des enfants morts sans baptême*, ibid., 1698; 11^o *Traité des liturgies, ou la Manière dont on a dit la messe dans chaque siècle, dans les églises d'Orient et d'Occident*, ibid., 1697; 12^o *Ancien sacramentaire de l'Eglise, où sont toutes les pratiques qui s'observaient dans l'administration des sacrements chez les Grecs et les Latins*, ibid., 1698 et 1699. Dupin donne de ces deux ouvrages, les plus importants de Grancolas, une ample et exacte analyse : il a fallu pour les composer que ce théologien compulsât les Pères, les canons des conciles, les différents livres de liturgie, les auteurs ecclésiastiques, et une infinité de monuments de tous les siècles. 15^o *Traité de la messe et de l'office divin*, Paris, 1715, in-12; 14^o *Traduction française de toutes les catéchèses de St-Cyrille de Jérusalem*, avec des notes et des dissertations, ibid., 1715, in-4^o; 15^o *Critique abrégée des ouvrages des auteurs ecclésiastiques*, Paris, 1746, 2 vol. in-12; bon ouvrage traduit et imprimé en latin, à Venise, en 1754, in-4^o. C'est une bibliographie des Pères et des principaux écrivains ecclésiastiques, par ordre chronologique, où l'on trouve la liste de leurs ouvrages authentiques, et l'indication raisonnée de ceux qui leur ont été faussement attribués. Quoique superficielles, ces notices sont encore consultées avec fruit par ceux qui n'ont pas les grands ouvrages de D. Ceillier ou de Dupin. 16^o *Commentaire historique sur le bréviaire romain*; 17^o un *Traité de morale en forme d'entretien*, 2 vol. in-12; 18^o *Instructions sur le jubilé*, Paris, 1724, in-12; 19^o *Histoire abrégée de l'église et de l'université de la ville de Paris*, Paris, 1728, 2 vol. in-12; ouvrage supprimé parce que le cardinal de Noailles y était traité avec trop peu de ménagement; 20^o *Oraison funèbre de Philippe de France, frère de Louis XIV*. Elle fut peu goûtée. 21^o *Une Traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, précédée d'une dissertation sur l'auteur de ce livre*, Paris, 1729, in-12. C'est une des plus rares parmi les nombreuses versions françaises du livre de l'*Imitation*. Cette traduction est mal écrite et n'a pas

été réimprimée. Dans la dissertation, qui occupe dix-sept pages, l'auteur discute avec sagacité les diverses opinions de ses prédécesseurs, et semble pencher pour celle qui attribue l'*Imitation* au franciscain Hubertin de Casal. Voici ce qui a pu donner lieu à cette dernière opinion. Dans des conférences (*ad fratres Tolosanens*) attribuées à St-Bonaventure, se trouvent cités un passage de l'*Arbor vite crucifixæ*, d'Hubertin, et un long fragment du 1^{er} livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est ce qui avait d'abord fait imaginer que l'*Imitation* était antérieure au 15^e et même au 14^e siècle. Mais ces conférences, ainsi que l'observe Gence dans ses *Considérations* sur l'auteur de l'*Imitation*, n'ayant paru dans aucun manuscrit avant la mention que la *Chronique* de Marianus Florentin en a faite en 1486, et l'ouvrage d'Hubertin n'ayant été terminé, d'après Hubertin lui-même, qu'en 1505, on a dû penser que les conférences, et conséquemment les citations qu'elles contiennent, étaient postérieures au temps de St-Bonaventure (mort en 1274) et au livre d'Hubertin de Casal. Cependant, comme ce livre est d'un spiritualiste consommé, bien qu'il doive être lu avec précaution, suivant Gerson; comme il présente, sous le rapport mystique, des analogies d'expression avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce qui lui est commun avec St-Bonaventure et d'autres écrivains; comme enfin l'auteur de l'*Imitation* énonce une maxime de St-François, qui n'a rien écrit, quoique au reste St-Bonaventure l'ait citée dans la vie de ce saint, le docteur Grancolas a été porté à croire que l'auteur de l'*Imitation*, si ce n'était St-Bonaventure lui-même, pouvait être Hubertin de Casal, auquel, selon Cave et ses continuateurs, quelques-uns ont attribué les trois premiers livres de cet ouvrage. Nous ne connaissons guère que l'évêque de Vaison, Suarès, réfuté par Papebroch, dans les *Acta sanctorum*, qui ait donné à Hubertin de Casal, d'abord franciscain, puis bénédictin, et enfin chartreux, une partie des livres de l'*Imitation*, revendiqués par différentes sociétés religieuses comme une production de leur ordre (*voy. CASALI*). L—Y.

GRAND (JACQUES LE) ou GRANT, religieux augustin, plus connu sous son nom latin, *Jacobus Magnus* ou *Magni*, naquit vers le milieu du 14^e siècle à Toulouse, comme on l'apprend d'Elsius, bibliothécaire de son ordre; ainsi, c'est sans fondement qu'on a annoncé qu'il était de Tolède. Doué d'heureuses dispositions, il s'appliqua à l'étude avec beaucoup d'ardeur, et acquit bientôt, dans toutes les sciences cultivées alors, des connaissances aussi étendues que le permettaient le peu de ressources offertes aux hommes laborieux. Il alla professer la philosophie et la théologie à Padoue; il y écrivit des *Commentaires sur la philosophie d'Aristote*, et s'y rendit célèbre par ses interprétations de l'Écriture. Sa réputation l'appela à Paris, et il ne tarda pas à se faire connaître à la cour par ses talents pour la chaire.

Le duc d'Orléans, nommé lieutenant général du royaume pendant la maladie de Charles VI, avait vu se former contre lui un parti redoutable; mais appuyé de la reine Isabeau de Bavière, il était parvenu à exclure les autres princes du conseil et gouvernait l'État en maître absolu. Cette conduite augmenta le nombre de ses ennemis, et Grand consentit à servir leurs projets par son éloquence. Il résolut d'attaquer d'abord la reine, qui s'était rendue odieuse par ses exactions, et il choisit, pour l'exécution de son plan, le jour de la fête de l'Ascension 1405, où cette princesse était à l'église avec toute sa suite. Il lui reprocha, sans aucun ménagement, la dissolution de ses mœurs, son goût pour le faste et pour la mollesse; il l'accusa d'employer les sommes qu'elle extorquait au peuple, à corrompre ses officiers, devenus trop délicats pour supporter les fatigues de la guerre, ou trop lâches pour s'exposer au hasard des combats, parce qu'ils couraient le risque d'y recevoir des blessures qui leur feraient perdre quelques agréments. Ce discours produisit tout l'effet qu'on s'en était promis, et peu s'en fallut que la reine ne fût insultée. En s'en retournant, dit Juvénal des Ursins, Grand fut rencontré par des courtisans qui lui dirent qu'ils étaient bien ébahis qu'il eût osé ainsi parler: Et moi encore plus, répondit-il, qu'on ose faire les fautes et péchés que j'ai déclarés. Un des auditeurs, emporté de colère, s'écria qu'on devrait le noyer; à quoi il se contenta de dire: « Il n'en faudrait qu'un autre de telle volonté que tu es, avec « toi, pour faire un grand mal. » Le roi fut informé de la hardiesse du prédicateur, et témoigna le désir de l'entendre. Il se rendit donc à l'église le jour de la Pentecôte suivant, et Grand, qui avait été prévenu, prit pour texte de son discours ces paroles: *Spiritus sanctus docebit vos omnem veritatem*. Il l'expliqua en établissant que, les princes n'étant environnés que de flatteurs, c'était aux ministres de la religion à leur faire entendre la vérité; il traça ensuite un tableau effrayant des désordres de la cour, et termina par une apostrophe au roi, dans laquelle il l'invitait à faire cesser les maux qui accablaient son peuple. Le roi, bien loin de paraître mécontent de la leçon qu'il venait de recevoir, lui fit témoigner sa satisfaction et lui envoya un présent considérable. On assure même qu'il lui offrit l'archevêché de Bordeaux et que Grand refusa par modestie. Peu de temps après, le duc d'Orléans fut assassiné; et le duc de Bourgogne, premier auteur de ce crime, le remplaça près de Charles VI. Le nouveau favori suivit les traces de son prédécesseur et compta bientôt autant d'ennemis. Les princes, ligués contre lui, résolurent de demander des secours à l'Angleterre, et Grand fut chargé de cette négociation. Il s'embarqua à Boulogne, mais avec tant de précipitation, qu'il oublia dans sa chambre des papiers qui éveillèrent l'attention du roi sur un projet aussi cri-

minel. Il fut accueilli à Londres comme l'aurait été un ambassadeur du roi lui-même, et obtint la promesse d'un envoi prochain de troupes (*voy.* CHARLES VI). Charles le retarda en faisant faire à Henri V des propositions très-avantageuses; mais enfin les Anglais profitèrent des troubles qui continuaient pour pénétrer en France et s'emparer de nos plus belles provinces. On ne voit pas que Grand ait pris, depuis ce moment, aucune part active à la guerre civile; mais il n'est pas possible de le justifier entièrement du crime d'avoir préparé les triomphes d'une nation rivale. On ignore la date de sa mort; cependant on croit qu'il vivait encore en 1422; comme il était alors fort avancé en âge, il est présumable qu'il n'a pas survécu longtemps à cette époque. On a de lui : 1° le *Livre des bonnes mœurs*, Chablies, Pierre le Rouge, le premier jour d'avril 1478, in-fol. de 51 feuillets, fort rare; et in-fol. goth., sans date ni lieu d'impression. Cet ouvrage a été traduit en anglais par William Caxton, Westminster, 1487, in-fol. goth., également très-rare. La bibliothèque de Paris en possède neuf manuscrits, dont un porte la signature de Jean, duc de Berry, à qui l'ouvrage est dédié. Ce n'est point, comme on l'a cru, une traduction du *Sophologium*, dont on parlera ci-après, et Christine de Pisan n'en est pas l'auteur, puisque Grand annonce, dans son épître dédicatoire, que le désir d'être utile aux personnes qui veulent vivre chrétiennement l'a engagé à écrire *en langage commun aucuns enseignements*. 2° *Sophologium ex antiquorum poetarum, oratorum atque philosophorum gravibus sententiis collectum*, Paris, M. Crantz, Ulrich Gering et Michel Friburger, 1475, in-fol.; ibid., 1477, in-4° goth. Ces deux éditions sont les plus recherchées des amateurs. Cependant il en existe plusieurs autres du 15^e siècle, dont quelques-unes, sans date, passent pour être antérieures à celles qu'on vient de citer. Le *Sophologium* est dédié à Michel, évêque d'Auxerre, confesseur du roi, et dont *Jacobus Magni* se dit l'humble chapelain. Cette grande collection, divisée en dix livres, est faite avec choix et bien ordonnée; elle a mérité d'être encore citée de nos jours par de doctes philologues, pour des passages d'auteurs peu connus qui s'y trouvent rapportés, tandis que d'autres compilations, le *Summa de exemplis* du dominicain Jean de St-Géminien, avec lequel le *Sophologium* est quelquefois joint, et le *Liber moralitatum* du religieux carme Mathias Farinator, après avoir joui de quelque estime, sont depuis longtemps oubliés. Parmi les maximes morales des écrivains des 15^e et 14^e siècles, le *Sophologium*, non plus que le *Liber moralitatum*, n'en cite aucune de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce qui est une preuve négative des plus fortes que ce livre, si célèbre dès l'origine, n'est point antérieur au 15^e siècle (1). 3° *L'Archiloge Sophie*. Il en existe

un manuscrit dans la bibliothèque de Paris. C'est la traduction d'une partie de l'ouvrage précédent, et Grand l'entreprit à la demande du duc d'Orléans. L'auteur y traite, en douze livres, de toutes les sciences divines et humaines, de toutes les vertus et de tous les états de la vie. Cet écrivain, dit Sallier, n'était pas dépourvu de lumières ni de lecture. On voit qu'il n'ignorait ni les auteurs grecs ni les latins. Ce qu'il débite sur la logique et sur l'arithmétique renferme les mêmes principes que nous lisons dans nos bons livres français d'aujourd'hui. On peut consulter, pour plus de détails sur les ouvrages de le Grand, le curieux *Mémoire* de l'abbé Sallier *sur quelques écrits d'auteurs français qui ont fleuri au 14^e siècle*, t. 10 du *Recueil de l'Académie des inscriptions*. W-s.

GRAND. Voyez LEGRAND.

GRANDAMI (JACQUES), jésuite, né à Nantes en 1588, entra dans la société à l'âge de dix-neuf ans, et après avoir enseigné les belles-lettres, la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, fut nommé successivement recteur des collèges de Bourges, de Rennes, de Tours, de la Flèche, et enfin de Rouen. Sa piété, sa douceur, sa modestie et ses talents le rendirent le modèle de ses confrères, dont il était aussi chéri que respecté. Nommé visiteur général des maisons que la société possédait en France, il n'accepta cette place qu'avec regret, et s'en démit promptement, afin de pouvoir se livrer sans contrainte à son goût pour l'étude. Il s'appliqua plus particulièrement à la physique et à l'astronomie, et eut des succès dans ces deux sciences. Il mourut à Paris le 12 février 1672, âgé de 84 ans, dont il en avait passé soixante-trois en religion. On a de lui : 1° *Nova demonstratio immobilitatis terræ petita ex virtute magnetica*, la Flèche, 1645, in-4°. Cette démonstration, dit Montucla, est aussi mauvaise que celle que Gilbert prétendait donner du sentiment contraire, et qu'il tirait des propriétés magnétiques dont la terre paraît douée. 2° *Tractatus evangelicus de summa Dei gloria in Christo Jesu*, Paris, 1664, in-4°; 3° *Tabule astronomiæ*, ibid., 1665, in-4°; 4° *le Cours de la comète qui a paru sur la fin de l'année 1664, avec un traité de sa nature, de son mouvement et de ses effets*, ibid., 1665, in-4°; 5° *Parallèle de deux comètes qui ont paru les années 1664 et 1665*, deux brochures in-4° accompagnées, la première d'une grande planche et la seconde de deux; 6° *Deux éclipses en l'espace de quinze jours déchiffrées*, ibid., 1666, in-4°; 7° *Dissertatio de eclipsi solis notata a Pachymere*, insérée dans l'édition de Pachymère publiée par le P. Possin,

plusieurs livres de l'*Imitation* et d'autres traités à la suite, transcrits par Mathias Farinator en 1472. Or, comment si celui-ci a copié l'*Imitation* n'en a-t-il pas inséré des maximes dans la compilation qu'il a publiée? C'est que ce théologien, de Vienne en Autriche, n'est pas proprement l'auteur, mais l'éditeur du *Liber moralitatum*, imprimé par Antoine Sorg à Augsbourg, in-folio, en 1477, et appelé originairement *Lumen animæ* par Jean XXII, dénomination qui a fait croire que l'auteur supposé de cet ouvrage mis au jour sous le nom seul de Farinator appartenait au 14^e siècle, et conséquemment que l'*Imitation* lui était antérieure.

G—ce.

(1) D'après un catalogue des livres de la bibliothèque d'Augsbourg, publié en 1633, il y existait un manuscrit contenant XVII.

Rome, 1666, in-fol.; 8° *Ratio supputandarum eclipsium solis*, Paris, 1668, in-4°; 9° *Chronologia christiana; de Christo nato, et rebus gestis ante et post Nativitatem*, ibid., 1668, 5 vol. in-4°. Le *Specimen* de cet ouvrage avait été publié en 1661, in-4°.

W—s.

GRANDCHAMP (DE) était, vers la fin du 17^e siècle, capitaine dans le régiment de Lillemarais, lorsqu'il prit du service comme ingénieur dans l'armée hollandaise, à l'époque où l'Autriche, l'Angleterre et la Hollande étaient coalisées contre la France. Il fit partie des troupes qui en 1702, sous les ordres du duc de Marlborough, s'emparèrent de Liège, occupé par les Français, et fut tué devant la citadelle de cette ville. Après s'être livré longtemps à l'étude des mathématiques et des sciences militaires, il cultiva aussi la littérature. On connaît de lui: 1° *le Télémaque moderne*, ou *les intrigues d'un grand seigneur pendant son exil*, Cologne, 1701, in-12; 2° *la Guerre d'Italie*, ou *Mémoires du comte D****, ouvrage posthume, Cologne, 1702, in-12; ibid., 1707. Cette nouvelle édition fut augmentée par Courtilz de Sandras, auteur de *la Guerre d'Espagne* (voy. COURTILZ), à qui l'on a quelquefois attribué le livre de Grandchamp.

P—RT.

GRANDET (JOSEPH), hagiographe, né à Angers en 1646, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir passé quelques années au séminaire de St-Sulpice à Paris, fut ordonné prêtre par son évêque, Henri Arnauld. Son zèle pour la discipline et sa charité envers les pauvres le rendirent bientôt le modèle de tous ses confrères. Plusieurs d'entre eux offrirent la démission de leurs bénéfices en sa faveur; mais il les refusa tous, et il fallut un ordre exprès d'Arnauld pour le déterminer à accepter la cure de Ste-Croix d'Angers en 1685. Cependant il ne cessa pas d'habiter le séminaire, dont il était déjà supérieur; et malgré les soins que réclamait sa paroisse, il continua toujours de veiller sur un établissement dont il pouvait être regardé comme le second fondateur. Sur la fin de sa vie, il résigna sa cure, et se prépara à la mort en multipliant ses bonnes œuvres. Ce pieux et savant ecclésiastique mourut à Angers, le 1^{er} décembre 1724, dans sa 79^e année. On a de lui: 1° *la Vie de mademoiselle Anne de Meleun* (et non pas Melun), fondatrice des *hospitalières de Bauge*, Paris, 1687, in-8°. Cet ouvrage n'ayant pas plu à la princesse d'Espinoy, il en retira les exemplaires, et le fit réimprimer avec des corrections; la première édition est fort rare. 2° *La Vie d'un solitaire inconnu, qu'on a cru être le comte de Moret*, ibid., 1699, in-12. L'opinion de Grandet sur la personne de ce solitaire, mort le 24 décembre 1691 à l'ermitage des Gardelles, a trouvé des contradicteurs. Le P. Griffet, dans son *Traité des preuves de l'histoire*, discute avec beaucoup de sagacité ce point historique; et sans prétendre résoudre absolument le problème, il résulte de ses recherches une grande vraisemblance en faveur du système

de Grandet, dont le livre est d'ailleurs fort curieux, même sous d'autres rapports. 3° *Vie de Gabriel Dubois de la Ferté, chevalier de Malte*, ibid., 1712, in-12; 4° *Vie de M. Crètey, curé de Baranthon, diocèse d'Avranches*, Rouen, 1722, in-12; 5° *Vie de Louis-Marie Grignon de Montfort, missionnaire apostolique*, Nantes, 1724, in-12; 6° plusieurs ouvrages ascétiques peu importants, dont on trouvera la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. On conservait en manuscrit au séminaire d'Angers les *Mémoires* de Grandet, pour servir à l'histoire ecclésiastique de la province d'Anjou.

W—s.

GRANDFONTAINE (RENÉ-PHILIPPE-LOUIS BINE-TRUX DE), né à Besançon, le 26 août 1725, d'une bonne famille de robe, annonça dès sa jeunesse d'heureuses dispositions pour les lettres. Après avoir terminé le cours de ses études classiques, il apprit l'anglais et l'italien, et se rendit bientôt familiers les meilleurs auteurs qui ont écrit dans ces deux langues. Destiné à suivre la carrière du barreau, il y marqua ses premiers pas par des succès. L'estime dont il jouissait le fit porter à la place de maire, et son élection ayant été confirmée par le roi, il s'appliqua à procurer à ses concitoyens les bienfaits d'une administration paternelle, fit adopter de sages règlements, des projets d'une utilité générale, et en quittant ses fonctions, emporta les regrets des habitants de toutes les classes. Nommé conseiller à la cour des aides, il alla habiter Paris et y demeura jusqu'en 1789, partageant son temps entre ses devoirs et la culture des lettres. Les premiers symptômes de la révolution l'effrayèrent, et il se hâta de revenir dans sa famille, espérant échapper aux maux qu'il prévoyait; mais les lois désastreuses qui signalèrent bientôt cette époque l'atteignirent dans sa retraite: il fut jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'après la journée du 9 thermidor (28 juillet 1794). Depuis ce moment il ne fit plus que languir; une maladie dont il avait contracté le germe pendant sa réclusion ne tarda pas à se développer, et il mourut à Besançon, le 2 décembre 1795, à 72 ans. Il était membre de l'Académie de cette ville depuis sa fondation (1752), et il en fut le secrétaire de 1762 à 1771. Les registres de cette compagnie contiennent de lui un grand nombre de pièces, entre autres les *Éloges* de MM. de Clevans, Titon Dutillet, Yard, mathématicien, du marquis Dumesnil, du président de Courbouzon, et de l'abbé d'Olivet; des *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations d'Ant. Brun*; plusieurs *Discours*, dont un sur *l'émulation*, etc. Les autres manuscrits de l'auteur étaient entre les mains de M. Isabey, son neveu, qui a eu la complaisance de les communiquer au rédacteur de cet article: ce sont des *Dissertations* sur quelques points curieux de l'histoire de la Franche-Comté; sous le titre de *Chiffletiana*, des recherches intéressantes sur la famille Chifflet, qui a fait tant d'honneur à cette province; des *Mémoires* sur différentes parties de

l'administration ; des *Analyses* des principaux ouvrages des philosophes grecs et latins ; et enfin des pièces en vers, la plupart imitées des auteurs anciens. Grandfontaine était en correspondance avec beaucoup de savants, et comptait au nombre de ses amis Fevret de Fontette, à qui il fournit d'utiles matériaux pour la nouvelle édition de la *Bibliothèque de France*, Schœpflin, Querlon, d'Olivet, l'abbé Bullet, Droz et l'abbé Talbert. W—s.

GRANDI (JACQUES), médecin et naturaliste italien, naquit à Gajato, dans le duché de Modène, en 1646. Après avoir fait ses premières études à Bologne, il vint à Venise, où son oncle maternel, Valente Gandolfi, chanoine de l'église de St-Marc, lui enseigna le grec et le latin. Il apprit dans l'université de Padoue les sciences médicales ; et après avoir reçu le titre de docteur, il revint à Venise, où il exerça pendant six ans les fonctions de prosecteur dans le théâtre de dissections, et fut nommé ensuite professeur d'anatomie. Il publia pendant cet intervalle un *Éloge de Sanctorius*, 1671, in-4°, et une *Lettre à l'occasion d'un serpent qui fut trouvé vivant dans un œuf frais de poule*. Ses collègues le chargèrent de plusieurs emplois honorables, tels que celui de syndic du collège des philosophes médecins (*Filosofi medici*), et de conseiller du collège des médecins chirurgiens ; ce titre prouve que les sages Vénitiens ne croient pas que ces deux professions doivent être essentiellement séparées. Grandi fut un des fondateurs de l'*Academia dodonea*, qui se rassemblait chez le procureur Angelo Morosini, et il en composa la devise ; il fut aussi admis à l'*Académie de' Gelati* de Bologne. Il donna encore quelques ouvrages de médecine et d'histoire naturelle, notamment un traité sur *la vérité du déluge universel, et sur l'origine des testacés qu'on trouve loin de la mer*, Venise, 1676, in-4° ; et un autre, *De stibio*, Nuremberg, 1688 : il composa celui-ci pour l'*Académie de Curiosi* de cette ville, société à laquelle il avait été agrégé sous le nom de Sénèque ; il y traite de l'usage de l'antimoine, de l'emploi que les anciens en faisaient comme cosmétique ; il discute ce qui en est dit dans les saintes Écritures, et il parle de la matière des différentes espèces de fard, et par occasion des propriétés de l'eau du Nil. On lui doit encore la préface de l'édition des *OEuvres de Lazare Rivière*, qui a été donnée à Venise, en 1725. Grandi n'était pas instruit seulement dans les mathématiques, l'anatomie et la médecine ; il avait aussi acquis une érudition solide, et il était bon littérateur. Ses discours académiques prouvent qu'il cultivait l'art oratoire, et sa muse a chanté en vers latins la *Délivrance de Vienne* et la *Victoire de Jean Sobieski sur les Turcs* ; ce poème a été imprimé à Venise en 1685, in-4°. On trouve un témoignage de son érudition dans sa *Réponse au P. Pini, relativement aux questions qu'il avait proposées sur Ste-Maure et la Prevesa* (l'ancienne Nicopolis dans l'Albanie), Venise, 1686, in-12. Cette lettre, dont le sujet ne paraît pas très-important,

est pleine d'observations curieuses sur l'histoire et la géographie ancienne du Péloponèse. On lit en tête de la seconde partie de la *Défense du Dante*, par Mazzoni, deux *Lettres de Grandi sur les lacunes qu'offre le manuscrit de ce commentateur* ; il y explique aussi quelques difficultés qu'on y rencontre, et à cette occasion il discute un passage d'Homère, dans lequel ce grand poète parle de la gelée blanche et du froid qu'elle produit, qui est comparable à celui de la neige. On lui a attribué les *Observations sur le vocabulaire della Crusca*, publiées par Apostolo Zeno, Venise, 1698, sous le nom d'Alessandro Tassoni : le nom de Grandi se trouvait sur le manuscrit, parce qu'il lui avait appartenu ; mais il est constant que ces observations sont de Giulio Ottonelli. On a tout aussi faussement attribué à Grandi la *Vie de Magliabecchi* et de Cinelli, écrite en latin et pleine de traits mordants et satiriques. Le docteur Sancassani l'a justifié de ce reproche, en faisant connaître le véritable auteur de ce libelle. Il n'est pas vrai non plus que l'apologie du docteur Cecilio Fuoli soit de lui. Grandi, attaché à la ville de Venise, où il avait des admirateurs et des amis, refusa les chaires qu'on lui offrit à Padoue et à Pise ; on le consultait de toutes parts sur des matières de science et d'érudition, et il entretenait une correspondance suivie avec Redi, Malpighi, l'abbé del Miro, Boyle, Ludolphe, Baudrand et Volckamer ; il n'avait pourtant encore que 44 ans quand il mourut à Venise, le 11 février 1691. A. L. M.

GRANDI (Guido), religieux camaldule et l'un des bons mathématiciens dont s'honore l'Italie, naquit à Crémone le 1^{er} octobre 1671, de parents distingués par leur fortune et leurs emplois. Il avait reçu au baptême les noms de François-Louis, qu'il quitta pour celui de Guido en prononçant ses vœux. Ses premiers maîtres avaient développé en lui le goût des sciences et l'amour de la renommée : aussi sembla-t-il n'avoir renoncé au monde que pour se livrer plus tranquillement à l'étude. Il établit dans son couvent une espèce d'académie, à laquelle il donna le titre de *Certanti*, qui fut pour ainsi dire le présage des disputes littéraires où il devait bientôt se signaler. Aristote était encore le seul oracle des écoles de l'Italie ; en étudiant ses ouvrages, Grandi en découvrit les erreurs, et pour les combattre avec plus d'avantages il sollicita une chaire de philosophie. Les partisans des vieilles doctrines se réunirent contre un homme qui avait eu l'imprudence de s'en déclarer l'ennemi ; mais il l'emporta sur eux et fut nommé professeur à Florence. Il lui fut facile de démontrer la faiblesse et la fausseté des principes du péripatétisme ; mais aux erreurs d'Aristote il substitua celles de Descartes, sans prévoir que ce nouveau système devait être sitôt renversé. La lecture des livres de Descartes lui inspira le goût de la géométrie ; ses progrès dans cette science furent très-rapides, et il en porta les applications plus loin qu'on ne l'avait encore osé, puisqu'il

s'en servit pour démontrer l'existence de Dieu et la vérité du christianisme. Il venait d'être désigné par ses supérieurs pour enseigner la théologie à Rome ; la publication d'un ouvrage dans lequel il donnait une solution neuve des problèmes de Viviani sur la construction des voûtes fixa sur lui l'attention du grand-duc de Toscane, Cosme III ; et ce prince le retint dans ses États, en le nommant en 1700 à la chaire de philosophie de l'université de Pise. Il s'appliqua dès lors avec une nouvelle ardeur aux mathématiques, prit part à toutes les discussions dont elles étaient l'objet, et entra en correspondance avec Leibnitz, Newton, Bernoulli, Baglivi, qui tous lui donnèrent des témoignages d'estime et d'affection. Dans le temps qu'il paraissait le plus occupé à l'examen des nouveaux problèmes de géométrie, il trouva le loisir de jeter un coup d'œil sur l'histoire de son ordre, et démontra facilement la fausseté de la plupart des faits recueillis par les légendaires. Cette hardiesse déplut à ses confrères ; ils le déposèrent de la place d'abbé de St-Michel de Pise, et le chassèrent même de cette maison ; mais le grand-duc intervint dans cette affaire, et ceux qui s'étaient le plus déchaînés contre lui furent les premiers à proposer une réconciliation. Grandi se borna depuis uniquement aux mathématiques, dont il venait d'être nommé professeur, et nul doute que, sans cette ardeur pour la dispute dont on a déjà parlé, il n'eût laissé sur cette science des ouvrages plus importants. Cependant on doit convenir qu'il ne fut pas toujours l'agresseur ; mais il était difficile de l'apaiser, et la mort de ses adversaires termina seule ses querelles avec Vital Giordani sur le mouvement de la terre, et avec Marchetti et Varignon sur l'infini. Grandi, dont la réputation s'était étendue par toute l'Italie, fut chargé de prendre des mesures pour parer aux inondations du Reno ; il devint l'arbitre des différends qui s'étaient élevés à ce sujet entre les habitants de Bologne et de Ferrare, et étant parvenu à les accommoder, il en fut récompensé par l'abbaye de St-Michel, que le pape lui rendit, et par la place d'intendant général des eaux en Toscane. Né avec un tempérament robuste, il avait joui constamment d'une bonne santé ; il tomba tout à coup comme épuisé de fatigue, passa deux années dans un état de faiblesse présage de sa fin prochaine, et mourut enfin le 4 juillet 1742. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages à la suite de son Éloge par Bordini (*Memoriæ Italarum*, t. 6), et plus complète encore dans Fabroni, *Vite Italarum*, t. 8. Les principaux sont : 1° *Geometrica demonstratio Vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4°. Cet écrit, dit Montucla, tient bien plus que ne promet le titre ; c'est celui qui lui mérita la bienveillance du grand-duc de Toscane ; 2° *Geometrica demonstratio theorematum Hugonianorum circa logisticam, cum epistola ad Pat. Cavam*, ibid., 1701, in-4°, et dans le recueil des œuvres d'Huy-

gens. C'est, dit le même auteur, un morceau très-estimable du savoir de Grandi en géométrie, d'autant qu'il ne paraît pas s'être aidé des méthodes nouvelles, qui à la vérité expédient tout cela avec bien de la facilité. Il y a d'ailleurs dans ce livre beaucoup de considérations curieuses et nouvelles. 3° *Quadratura circuli et hyperbolæ, per infinitas hyperbolas geometricæ exhibita*, Pise, 1703, in-8° ; 1710, in-4°. Il y soutenait que $0 + 0 + 0$ à l'infini donne une quantité finie ; Marchetti, son censeur, refusa de lui passer cette idée, prétendant qu'elle est irrégulière ; et il avait d'autant plus de tort, dit Montucla, que d'autres ont cru y trouver l'explication du mystère de la création. Ce fut là le sujet de débats qui durèrent pendant deux ans, et qui ne finirent qu'à la mort de Marchetti. 4° *Dissertationes Camaldulenses in quibus agitur de institutione Camaldulensis ordinis*, Lucques, 1707, in-4° ; 5° des *Recherches sur la nature et les propriétés du son*, dans les *Trans. philos.*, n° 519, ann. 1709. Cet ouvrage lui mérita une place à la Société royale de Londres. 6° *De infinitis infinitorum infiniteque parvorum ordinibus*, Pise, 1720, in-4°. Il y prend avec aigreur, contre Varignon, la défense des plus qu'infinis de Wallis ; mais tous les géomètres sont d'accord aujourd'hui que les espaces prétendus plus qu'infinis ne sont que des espaces finis, mais négatifs ou pris en sens contraire. 7° *Sistema del mondo terraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4° ; 8° *Trattato delle resistenze*, dans le tome 2 des *Œuvres de Galilée*, Florence, 1618 : cette édition renferme quelques autres pièces de Grandi ; 9° *Del movimento delle acque, trattato geometrico*, inséré dans la *Raccolta d'autori che trattano del moto dell'acque*, Florence, 1723, 5 vol. in-4°. On trouve dans ce recueil quelques autres morceaux de Grandi. 10° *Compendio delle sezioni coniche d'Apollonio*, Florence, 1722 ; 11° *Epistola de Pandectis*, Pise, 1724, in-4° ; deuxième édition, augmentée, Florence, 1727, in-4°. *Vindicia pro Epistola*, ibid., 1728, in-4°. *Nuova disamina della storia delle Pandette Pisane e di chi prima la ramentava*, Faenza, 1750, in-4°. Ces trois ouvrages ont pour but de prouver que la ville de Pise possède le célèbre manuscrit des Pandectes, découvert à la prise d'Amalfi en 1157 ; mais l'opinion contraire a prévalu, et c'est à Florence qu'est conservé ce précieux monument d'antiquité, dont Pise n'a qu'une copie. 12° *Flores geometrici ex rhodonearum, et Claliarum curvarum descriptione resultantibus ; una cum novi expeditissimi Mesolabii auctario*, 1728, in-4°. Le Mésolabe, inventé par Grandi, suffirait, suivant Cinelli, pour assurer sa réputation dans l'avenir. Les courbes dont il est question dans cet ouvrage sont nommées, les unes *rhodonnées*, à cause de leur ressemblance à une rose ; les autres *Cléliques*, par honneur pour la comtesse Clélia Borromei, que l'auteur dit être assez versé en géométrie pour sentir l'odeur de ce bouquet. 13° *Elementi geometrici piani e solidi*,

Venise, 1759, in-8°. Grandi était non-seulement géomètre, mais théologien, biographe, antiquaire et même poète. Il a laissé un grand nombre de biographies, de dissertations, d'opuscules, dans les recueils du temps, et principalement dans celui de Calogera. Ses œuvres, recueillies par son confrère Ambrogio Soldani, forment quarante-quatre volumes, que l'on conservait à Pise dans la bibliothèque des Camaldules, et qui doivent être aujourd'hui dans celle de la ville.

W—s.

GRANDI (ANTOINE-MARIE), né à Vicence, dans les États de Venise, en 1761, de parents honorables, reçut une première éducation soignée dans sa ville natale, où, ayant terminé sa rhétorique à l'âge de seize ans, il fut admis novice au collège des barnabites, voués par leur institution à l'instruction publique. Après avoir suivi des cours de philosophie et de théologie, il fut promu au sacerdoce et envoyé comme professeur dans un collège de son ordre. Grandi obtint des succès dans l'art oratoire. En 1802, étant supérieur du collège de Macérata, il publia l'*Oraison funèbre du cardinal Gerdil* (voy. ce nom), protecteur des barnabites : c'est un chef-d'œuvre d'éloquence italienne. Il contribua ensuite à la publication des *Œuvres complètes* du savant prélat, qui avait été commencée en 1806, par le P. Fontana (voy. ce nom), depuis cardinal, édition dont le P. Grandi a fait paraître les tomes 16 à 19, Rome, 1818, in-4° : c'est la plus correcte et la plus estimée. Dans les dernières années de sa vie, il fut nommé consultant du saint-office de la congrégation des rites et de celle de la révision des livres. Il mourut à Rome, le 6 novembre 1822, vicaire général de son ordre et membre de l'Académie de la religion catholique, où il avait lu six dissertations sur divers points de théologie, qui ont été insérées dans les actes de cette société célèbre. Il publia aussi une *Notice* sur le P. Mariano Fontana, frère du cardinal de ce nom, déjà cité, et il avait formé le projet de donner une édition des *Œuvres spirituelles* posthumes de ce dernier; mais il n'eut pas le temps de le réaliser. On a encore de lui un *Essai de version littérale des psaumes*, dont deux seulement sont traduits en vers. Baraldi, dans ses mémoires de religion, de morale et de littérature, imprimés à Modène, a consacré une notice au P. Grandi.

G—G—Y.

GRANDIDIER (PHILIPPE-ANDRÉ), savant historien, chanoine du grand chœur de Strasbourg, né dans cette ville le 9 novembre 1752, de parents qui remplissaient des emplois honorables, annonça de bonne heure un goût très-vif pour l'étude. A peine âgé de dix ans, il avait composé pour son usage un traité de mythologie et un abrégé de l'histoire romaine, qui méritèrent les suffrages de ses maîtres et lui valurent d'utiles encouragements. A treize ans, il avait terminé le cours de ses études classiques. Le cardinal de Rohan, qui s'était déclaré son protecteur, lui

donna la tonsure ; et en attendant l'âge d'entrer dans les ordres, le jeune abbé s'occupait à ranger et à déchiffrer les titres de l'évêché de Strasbourg, dont il venait d'être nommé archiviste. Il publia à vingt-quatre ans les deux premiers volumes de son *Histoire ecclésiastique de l'Alsace*. Cet ouvrage, pour lequel il obtint une distinction flatteuse du souverain pontife (Pie VI), souleva contre lui la plupart de ses confrères : ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir démontré la fausseté de plusieurs légendes et la supposition de différentes bulles, sur lesquelles reposait une partie de leurs droits ; ils l'attaquèrent par des écrits qui respiraient l'emportement, et ils cherchèrent surtout à répandre des doutes sur ses sentiments religieux. L'abbé Grandidier tomba malade de chagrin et prit la résolution de renoncer pour toujours au genre de l'histoire ; mais ne pouvant résister au penchant qui l'entraînait, il ne tarda pas à reprendre les études qui avaient fait le charme de sa jeunesse, et s'y livra avec une ardeur que semblait avoir accrue les contrariétés qu'il avait éprouvées. Un travail excessif et prolongé détruisit bientôt sa santé ; il mourut d'une maladie inflammatoire à l'abbaye de Lucelle, le 11 octobre 1787, à l'âge de 5½ ans. De nombreux bénéfices et le titre d'historiographe de France avaient été la récompense de ses utiles travaux : dès l'âge de vingt-cinq ans il était membre de vingt et une académies littéraires ou de physique de France et d'Allemagne. On a de lui : 1° *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, t. 1^{er}, Strasbourg, 1777 ; t. 2, 1778, in-4°. Ce savant ouvrage devait former huit volumes ; mais les deux premiers sont les seuls qui aient paru. 2° *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, ibid., 1782, in-8° : il y a beaucoup d'érudition dans ce petit volume ; 3° *Vues pittoresques de l'Alsace*, gravées par Walter, et accompagnées d'un texte historique, ibid., 1785, in-4°, 7 livraisons ; 4° *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace*, ibid., 1687, in-4°, t. 1^{er} : c'est le seul qui ait été publié (1) ; 5° *Notice sur la vie et les ouvrages d'Otfrid, poète allemand du 9^e siècle*, dans la *Bibliothèque du Nord*, 1778 ; 6° *Mémoire pour servir à l'histoire des poètes du 13^e siècle, connus sous le nom de Minnesingerne* ; 7° *Histoire de la Vallée de Lièvre*, publiée après sa mort, Ste-Marie-aux-Mines, 1810, in-8° ; 8° *Notice historique sur l'état ancien de la ville de Sultz, département du Haut-Rhin*, publiée également après la mort de l'auteur par M. Méglin, Strasbourg, 1817, in-8° ; 9° un grand nombre de *Dissertations* sur des sujets curieux ou intéressants, dans les journaux de France ou d'Allemagne (voy. BRANDT). Il a fourni des *notes* à l'abbé Godescard pour une nouvelle édition des *Vies des Saints*, et a été un

(1) Les pièces justificatives du tome 2, au nombre de deux cent douze chartes ou diplômes, sont aussi imprimées.

des plus zélés collaborateurs de la *Germania sacra* (voy. GERBERT). Enfin il a laissé en manuscrit : des *Mémoires sur l'origine et les progrès de la lèpre* ; un *Bréviaire à l'usage du diocèse de Strasbourg* ; un *Nécrologe des hommes illustres et savants alsaciens*, etc. M. Grappin, chanoine à Besançon, a publié un *Éloge historique* de l'abbé Grandier, Strasbourg (1788), in-8° de 28 pages ; et M. L. Spach un autre, Colmar, 1831, in-8°. W—s.

GRANDIER (URBAIN), prêtre du diocèse du Mans et curé de Loudun, brûlé vif pour crime de magie, naquit à Rovère, près Sablé, où son père était notaire royal et sa famille estimée ; il fit ses études à Bordeaux chez les jésuites avec assez de succès, et mérita le suffrage de ses instituteurs. Il paraît que c'est d'eux qu'il tint la cure de St-Pierre du marché de Loudun. Peu après il fut pourvu d'un canonicat de l'église Ste-Croix dans la même ville. La réunion de ces deux bénéfices dans les mains d'un ecclésiastique étranger au diocèse excita l'envie. Peut-être qu'avec de la modestie, le curé de Loudun serait parvenu à apaiser ce premier ferment d'animosité ; mais Grandier était hautain et d'une causticité qui n'épargnait personne. Il n'était bruit que de ses railleries piquantes : il y avait à Loudun une maison de carmes, il mécontenta ces religieux en attaquant leurs privilèges. Il déclama dans ses sermons contre les confréries et d'autres pratiques religieuses auxquelles on était attaché. Il montra une bienveillance trop marquée pour les protestants, il fit enfin tout ce qu'il fallait pour s'attirer de nombreux ennemis. D'un autre côté, sa conduite comme ecclésiastique n'était pas irréprochable. On le voyait rechercher avec trop d'empressement la compagnie des femmes ; il passait pour avoir plus de goût pour elles qu'il ne convenait à un homme de son état. On parlait dans le public de ses galanteries, on lui imputait même de faire de son église le théâtre de ses désordres. Attaqué ainsi dans ses mœurs, il ne donna que trop de prise à ceux dont il s'était attiré la haine : il empiéta imprudemment sur l'autorité épiscopale, en accordant des dispenses, ou bien en s'en passant. Des plaintes sur une conduite si peu régulière furent portées à M. de la Rochepozai, évêque de Poitiers ; l'officialité en prit connaissance. Grandier fut arrêté, mis en prison : son procès lui fut fait ; et par sentence du 2 juin 1630 il fut condamné à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, pendant trois mois ; interdit *a divinis* pour cinq ans dans le diocèse, et dans la ville de Loudun pour toujours. Il appela de ce jugement au métropolitain (d'Escoubleau de Sourdis) et fut absous ainsi qu'au tribunal de Poitiers, devant lequel le parlement de Paris, qu'on avait voulu saisir de cette affaire, l'avait renvoyé. Sourdis avait jugé le caractère de Grandier, il lui conseilla sagement de permuter ses bénéfices et de quitter le diocèse, où, après un tel éclat, il ne pouvait plus faire de bien. Gran-

dier n'y était nullement disposé ; il revint au contraire à Loudun triomphant, entra dans la ville un laurier à la main, et au lieu de chercher à adoucir ceux qu'il s'était aliénés, il les brava et acheva de les irriter par son orgueil. Un couvent d'Ursulines, composé en grande partie de filles de qualité, s'était depuis peu établi à Loudun. Leur directeur étant mort, on prétend que Grandier, qui pourtant jusque-là n'avait eu aucune communication avec elles, désira de lui succéder : soit que sa réputation lui fit tort, soit par tout autre motif, elles lui préférèrent un nommé Mignon, chanoine de Ste-Croix, avec qui Grandier avait déjà eu des discussions ; et cette concurrence ne fit que rendre ces deux hommes plus mécontents l'un de l'autre. Il y avait peu de temps que ce nouveau directeur était en place, lorsqu'il se passa dans le couvent des choses d'un genre extraordinaire. On parla de spectres et de fantômes qui apparaissaient, puis de symptômes qui agitérent une grande partie des religieuses, quelques pensionnaires, et même la supérieure. D'abord on regarda cela comme des effets naturels ; bientôt ils prirent un caractère plus prononcé, et on crut y remarquer les signes d'une véritable possession. Le bruit s'en répandit dans la ville : déjà on avait eu recours aux exorcismes ; et le diable, interrogé sur l'auteur du maléfice, avait répondu par la bouche des religieuses que c'était *Urbain Grandier* et que le sortilège avait été opéré au moyen d'une branche de rosier fleuri, jetée dans le couvent, de sorte que toutes celles qui avaient flairé les roses avaient été ensorcelées. Grandier, se voyant attaqué personnellement, se pourvut en plainte de calomnie par-devant les juges et l'évêque de Poitiers, qui ne voulut pas alors se mêler de cette affaire ; mais l'archevêque de Bordeaux, Sourdis, étant venu dans son abbaye de St-Jouin, qui n'était pas éloignée de Loudun, reçut les plaintes de Grandier et donna des ordres qui, pour quelque temps, assoupirent un peu le bruit que faisaient les possessions. Les choses en étaient là lorsque, Louis XIII ayant résolu de faire raser tous les châteaux forts des villes de l'intérieur, le conseiller d'État Laubardemont, chargé de la démolition de celui de Loudun, vint dans cette ville. Il prit connaissance de ce qui s'était passé dans le couvent des Ursulines, dont la supérieure était sa parente ; et, de retour à Paris, il en rendit compte au roi et au cardinal de Richelieu. Il ne tarda pas à revenir à Loudun avec une commission royale, en date du 30 novembre 1633, qui l'autorisait à informer contre Grandier. Dès le 17 décembre, celui-ci était arrêté et traduit au château d'Angers : ses papiers avaient été saisis, et la seule pièce qu'on y eût trouvée à son désavantage était un manuscrit contre le célibat des prêtres, composé à dessein d'étouffer les scrupules d'une femme séduite. Il fut immédiatement procédé à l'audition des témoins : deux femmes avouèrent un commerce criminel avec Grandier,

et l'une d'elles dit qu'il lui avait proposé de la faire *princesse des magiciens*. Six autres femmes et soixante témoins déposèrent d'adultères, d'incestes, de sacrilèges commis par Grandier. Les ursulines l'accusèrent de s'être introduit de jour et de nuit dans leur couvent, *sans toutefois, dirent-elles, qu'on l'y ait jamais vu entrer*; et les historiens du temps conviennent que jamais il n'avait vu ces religieuses. Les exorcismes recommencèrent avec plus de fréquence que jamais, et Grandier y fut constamment accusé d'avoir fait des *pactes* avec le diable et jeté un sort sur le couvent. Cette étrange procédure dura sept mois. Laubardemont en porta les pièces à la cour, où on les fit examiner. On crut y trouver assez de preuves pour faire le procès à Grandier; et, par lettres patentes du 8 juillet 1654, une commission de quatorze magistrats pris dans différentes juridictions fut nommée pour le juger souverainement. Le 18 août de la même année, elle le déclara « atteint et » convaincu du crime de magie, maléfice et possession, arrivés par son fait à des personnes d'âges cunus religieuses ursulines et autres séculières, » et condamné à faire amende honorable, nu-tête, et être son corps brûlé vif avec les pactes » et caractères magiques restés au greffe, etc. » Le malheureux Grandier, avant son supplice, fut appliqué à la plus rude question pour l'obliger à déclarer ses complices. Il protesta qu'il n'en avait point et qu'il n'était pas magicien, confessant d'ailleurs qu'il avait commis de grands crimes, mais seulement de *fragilité humaine*, dont il se disait repentant; il demanda pour confesseur le gardien des Cordeliers, qu'on lui refusa, et en place duquel on lui proposa un capucin, dont il ne voulut point, alléguant que c'était un de ses ennemis. Conduit au lieu du supplice, il persista dans ses dénégations. Une corde avait été préparée pour l'étrangler au moment où le feu serait mis au bûcher : soit accident, soit qu'elle eût été nouée par malveillance, comme quelques-uns l'assurent, elle ne put servir et Grandier fut brûlé vif. On a parlé diversement de la possession de Loudun et beaucoup ont écrit pour et contre. Un protestant, nommé Aubin, a fait *l'Histoire des diables de Loudun* (1); il y tourne la possession en ridicule et n'omet rien de ce qui peut la faire passer pour une jonglerie. De la Menardaye a répondu au livre d'Aubin par un autre livre (2), où il établit d'abord en fait que le pouvoir des esprits malins sur les hommes fait partie de la doctrine de l'Église, et que de temps immémorial jusqu'à l'édit de Louis XIV la jurisprudence du royaume a admis le crime de sorcellerie et jugé ceux qui

en étaient prévenus. Il essaye ensuite de montrer que, dans ce qui s'est passé aux Ursulines de Loudun, se trouvent tous les caractères d'une véritable possession; qu'elle a été reconnue pour telle par d'éminents personnages et des hommes éclairés, témoins des exorcismes; enfin, que des personnes qui n'étaient nullement disposées à croire même aux vérités de la religion en ont été tellement frappées, qu'elle a opéré leur conversion (1). Cependant le sentiment contraire a prévalu. Ménage et Théophraste Renaudot, contemporains de l'événement, traitent de chimérique la possession de Loudun et font l'éloge de Grandier. La plupart des historiens, qui ont écrit depuis, et même l'auteur moderne de *l'Histoire du ministère du cardinal de Richelieu* (M. Jay), ne voient dans les religieuses de Loudun que des filles fanatisées, dont on avait monté l'imagination pour leur faire jouer ce rôle; et dans tous ceux qui prirent part au procès, que des gens animés par la passion, où des instruments de la vengeance du cardinal ministre, choqué, suivant eux, de s'être vu dans sa jeunesse disputer par Grandier quelques droits honorifiques, ou irrité d'un libelle publié contre lui et attribué à cet ecclésiastique. « Cependant, dit, ce nous semble, » très-judicieusement le P. Griffet (2), il y a tout » lieu de croire que la possession ou vraie ou pré-tendue commença sans que le cardinal en eût » connaissance; qu'il n'en fut averti que quand » elle devint publique, et que, s'il nomma une » commission, on n'en saurait conclure qu'il ait » cherché à susciter des accusateurs à Grandier. » D'ailleurs, en supposant à Richelieu la volonté de perdre un prêtre obscur et déjà impliqué dans de mauvaises affaires, tout-puissant comme l'était ce ministre, n'avait-il pas mille autres moyens plus faciles et plus prompts de se satisfaire, sans recourir pour cela à une farce sacrilège? « On ne » peut nier toutefois, dit encore le P. Griffet, » que le cardinal ne se soit déclaré pour ceux qui » croyaient à la possession et qu'il n'ait continué » d'envoyer à Loudun, aux frais du roi, des religieux de différents ordres pour y faire les fonctions d'exorcistes, soit qu'il crût à la possession, » soit qu'il imaginât justifier par là le jugement » des commissaires qu'il avait choisis pour faire » le procès à Grandier. » Il est certain qu'à cette époque la croyance aux sorts jetés et au pouvoir de certaines personnes pour le faire formait encore l'opinion publique : l'affaire de Gaufridi était récente. Cinq mois avant l'exécution de Grandier, le 8 avril 1654, le nommé Adrien Bouchard et Gargan, l'un de ses complices, avaient subi le même supplice au milieu de Paris, sans

(1) Un vol. in-12, Amsterdam, 1716 et 1752. Quelques exemplaires sont intitulés *Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu*.

(2) *Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines et de la condamnation d'Urbain Grandier*, Paris, 1747, 1 vol. in-12, et Liège, 1749, 1 vol. in-12. On trouve dans la préface, p. xv et suiv., une notice assez étendue des ouvrages imprimés et manuscrits pour et contre la possession.

(1) Celle de M. de Queriolet, conseiller au parlement de Rennes, de milord Montaigu, d'un jeune avocat qui se fit capucin avec plusieurs de ses amis, etc. Voyez, pour M. de Queriolet, le *Grand pêcheur converti*, par le P. Dominique de Ste Catherine, religieux carme, etc., Paris, 1668, in-8°.

(2) 14^e vol. de *l'Histoire de France* de Daniel, histoire de Louis XIII, p. 532 et suiv.

qu'on eût trouvé cela extraordinaire ; et en 1670 le parlement de Rouen, fort de tous les arrêts rendus contre ce crime, dans des remontrances à Louis XIV, le suppliait de ne rien changer à la jurisprudence des tribunaux à cet égard et de permettre que l'on continuât l'instruction des procès pour sortilège. L'édit de ce prince qui défend de recevoir les simples accusations de sorcellerie n'intervint que deux ans après (*voy.* GAUFRIDI). On a de Grandier : 1^o *l'Oraison funèbre de Scévole de Ste-Marthe*, imprimée dans les œuvres de ce savant, Paris, 1629 : elle avait été prononcée dans l'église St-Pierre de Loudun, le 11 septembre 1625 ; 2^o *Factum de Grandier pour sa défense*. Suivant une remarque de Bayle, il ne serait pas sûr que Grandier fût l'auteur du manuscrit contre le célibat des prêtres. L—y.

GRANDIN (MARTIN), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à St-Quentin en 1604, fit ses premières études à Noyon et à Amiens. Ayant pris le bonnet de docteur, il exerça pendant quelques années les fonctions pastorales ; mais en 1658, une des chaires de Sorbonne ayant vaqué, elle lui fut offerte : il vint l'occuper, et ne quitta plus cette maison. Il mourut en 1691 dans sa 87^e année, après plus de cinquante ans de professorat, exercé avec zèle et avec l'approbation générale. C'était un homme pieux, d'une érudition très-étendue, parlant bien et avec facilité, et des mains duquel sortirent un grand nombre d'élèves qui furent utiles à l'État et à l'Eglise. On a de lui une théologie, sous le titre de *Martini Grandini disputationes theologicae*, Paris, 1710, 6 vol. in-8^o. Elle est écrite avec méthode ; le latin en est pur, le style clair, et elle passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages de ce genre : elle fut publiée par l'abbé d'Argentré, depuis évêque de Tulle, habile théologien lui-même et bon juge en pareille matière (*voy.* ARGENTRÉ). — Un autre M. GRANDIN, bachelier en théologie de la faculté de Paris, et professeur de philosophie au collège de Navarre, a donné en 1724 une nouvelle édition des *Récréations mathématiques* d'Ozanam, dont il a retouché le style en plusieurs endroits et retranché plusieurs propositions peu dignes d'un philosophe. Il y a aussi ajouté les problèmes de musique. Cette édition a eu du succès pendant quarante ans, jusqu'à ce que Montucla en eût donné une autre tellement supérieure qu'elle peut passer pour un nouvel ouvrage (*voy.* MONTUCLA). On a encore du même Grandin un discours *De la nature du feu et de sa propagation*, présenté à l'Académie des sciences pour le prix de 1718, et dont on peut voir l'extrait dans le *Journal des savants* de 1759. L—y.

GRANDIS (JEAN-FRANÇOIS), écrivain que Morhof nomme *Vir eruditissimus*, naquit à Paris au commencement du 17^e siècle, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la philosophie. On a de lui : *Dissertationes philosophicae et criticae*, 1^o *in epicuream philosophiam Gassendi* ; 2^o *de rerum communi*

vivendi ratione ; 3^o *de variis Dei nominibus* ; et 4^o *de solutione enigmatum duorum Hippocratis et Capelæ*, Paris, 1638, in-4^o. Il annonçait encore un traité *De Orphei antiquissima philosophia et theologia*, que Morhof dit être terminé, mais qui n'a point paru ; et *Demonstratio philosophica qua patet hellenismi et totius ferme grammaticæ græcæ rationem, ipsamque anomaliam tam nominum, quam verborum, in sola litterarum, sive alphabeti cognitione, constare*. W—s.

GRANDJACQUET (PIERRE-AUGUSTIN), littérateur, né vers 1750 à Pontarlier, en Franche-Comté, embrassa la règle de St-Ignace, et, à la suppression des jésuites, fixa sa résidence à Besançon, où ses talents comme prédicateur l'avaient fait connaître. Il ne tarda pas à être admis à l'Académie ecclésiastique fondée par le cardinal de Choiseul, archevêque de cette ville, pour ranimer dans son clergé le goût des études littéraires. Les chefs de cette association étaient Gros de Besplas et l'abbé Fauchet, tous deux vicaires généraux du diocèse. On y lisait chaque semaine, comme dans les académies, des dissertations, des pièces de vers, des mémoires sur des faits intéressants ; et Grandjacquet n'était pas le moins exact à payer son tribut. Cette société, qui ne pouvait avoir que d'utiles résultats, devint bientôt l'objet des censures de personnes plus pieuses qu'éclairées, qui soutenaient que les devoirs de l'état ecclésiastique étaient incompatibles avec la culture des lettres. Grandjacquet prit la défense des lettres, et répondit à leurs détracteurs par des épigrammes que ne lui pardonnèrent pas ceux qu'elles avaient blessés. En 1770, il se mit sur les rangs pour une chaire de théologie à la faculté de Besançon ; mais, quoique sorti victorieux du concours, il ne fut point retenu. Très-sensible à cette injustice, il ne manqua pas de l'attribuer aux manœuvres d'une certaine cabale qui sait tout sanctifier (1). Après la mort du cardinal de Choiseul (1774), il revint à Pontarlier. Quoique d'une santé délicate, qui l'obligeait à de grands ménagements (2), il se livra sans relâche à l'étude, sortant peu, et n'entretenant de relations qu'avec les personnes, en petit nombre, qui partageaient ses goûts laborieux. Atteint par la révolution, il se crut dispensé, n'étant point fonctionnaire, du serment exigé des ecclésiastiques ; la municipalité de Pontarlier jugea cependant qu'il y était soumis. Obligé dès lors de se cacher, il fut découvert et conduit dans les prisons de Besançon, d'où il fut dirigé sur Rochefort avec plusieurs de ses confrères, condamnés comme lui à la déportation. Dans le trajet il tomba malade et mourut à l'hôpital d'Angoulême, vers la fin de 1795. Grandjacquet est un des écrivains que Rivarol a ridiculisés dans son *Petit almanach des grands hommes*. Il a publié sous ce titre : *la Muse d'un théologien du*

(1) *Muse du Mont-Jura*, préf., p. 13.

(2) *Ibid.*, t. 1, p. 23, et t. 2, p. 10.

Mont-Jura, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8°, le recueil des différentes pièces qu'il avait composées pour l'Académie dont on a déjà parlé. Ses vers prouvent qu'il était tout à fait étranger aux secrets de la poésie ; mais les notes sont assez curieuses. Son principal morceau est une dissertation sur l'état des sciences, des lettres et des arts au comté de Bourgogne pendant le 18^e siècle. Cette dissertation, écrite avec une rare franchise, contient des détails pleins d'intérêt. L'auteur s'est proposé de combattre le mode d'éducation alors suivi dans la province, auquel il attribue l'ignorance où croupissaient tous ceux qui n'avaient pas eu la facilité de faire ou du moins d'achever leurs études dans les écoles de Paris ; mais c'est surtout les directeurs du séminaire qu'il attaque pour leur négligence à développer les talents des jeunes ecclésiastiques et à leur donner une direction plus convenable. Sa dissertation sur l'adverbe *longum* et ses remarques critiques sur les *hymnes du Bréviaire* du cardinal de Choiseul montrent qu'il avait plus étudié le latin que le français. Il avait composé d'autres ouvrages, notamment un *Traité sur la magie, les maléfices, les magiciens, les sorciers, vrais ou supposés*. Mais tous ses manuscrits sont perdus.

W—s.

GRANDJEAN. Voyez FOUCHY.

GRANDMÉNIL (JEAN-BAPTISTE FAUCHARD DE), acteur du Théâtre-Français et parent à un très-proche degré du comédien Duchemin, naquit à Paris en 1737, de Pierre Fauchard, chirurgien connu par un traité de l'art du dentiste (voy. FAUCHARD). Destiné au barreau par son père, le jeune Grandménénil fut reçu avocat au parlement de Paris, et eut occasion de plaider quelques causes remarquables, notamment celle du fameux Ramponneau (1), dans laquelle il fit preuve au moins d'esprit et de gaieté. Peu de temps après, il fut honoré du titre de conseiller de l'amirauté. Ses talents naturels, joints aux avantages que donne toujours la richesse, semblaient devoir lui procurer un avancement plus rapide encore dans la magistrature, lorsque diverses circonstances lui inspirèrent du dégoût pour cette honorable carrière. S'étant prononcé avec toute l'imprudence d'un jeune homme contre le parlement Maupeou, et ayant éprouvé en même temps dans sa famille des contrariétés qu'il trouvait injustes, il prit brusquement le parti de quitter la France. Son goût le portait depuis longtemps à jouer la comédie. Il alla, suivi de sa femme, s'engager au théâtre de Bruxelles, où il demeura plusieurs années ; puis il s'attacha successivement aux grands théâtres de Bordeaux et de Marseille. Il y avait déjà longtemps que son talent pour les rôles de valets le rendait célèbre dans les provinces lorsqu'il fut

mandé à Paris. Son âge un peu avancé (cinquante-trois ans) le forçant de renoncer à un emploi qui exige de la jeunesse, il adopta celui des rôles à manteau, et débuta à la Comédie française, le 31 août 1790, par les rôles d'Arnolphe de *l'École des femmes*, de Francaleu de *la Métromanie*, et du commandeur du *Père de famille*. Les succès qu'il obtint le firent recevoir, mais pour ainsi dire en sous-ordre ; et peut-être que, borné aux ingrates fonctions de double, il n'aurait jamais joui à Paris d'une célébrité proportionnée à son mérite, si l'établissement d'un second Théâtre-Français ne lui avait pas procuré l'avantage d'être enfin chef dans son emploi. Étranger à toutes les querelles qui divisèrent à cette époque les comédiens français, et qui se terminèrent par une scission scandaleuse, Grandménénil usa d'un droit qui ne lui fut contesté par personne, en passant au Théâtre-Français de la rue de Richelieu, qui peu de temps après reçut le nom de Théâtre de la République. On connaît les divers changements qui eurent lieu, quelques années plus tard, dans l'organisation des grands spectacles de la capitale. Comme ses camarades du Théâtre de la République, Grandménénil se réunit en 1798 à ceux des anciens comédiens français qui venaient de s'établir dans la salle de Feydeau, et, en 1799, il fut compris dans la réunion complète et définitive du Théâtre-Français, dont il demeura acteur sociétaire jusqu'au 1^{er} avril 1811. Sa terre patrimoniale de Grandménénil, le produit de ses économies et les pensions qu'il obtint en se retirant lui composant un revenu assez considérable, il vécut tranquille et heureux jusqu'à l'époque où les événements d'une guerre désastreuse amenèrent au fond de sa paisible retraite des soldats de toutes les nations européennes. Le chagrin qu'il en conçut fut profond ; et c'est en partie à cette cause violente que les médecins attribuent la fièvre nerveuse dont il mourut à Paris, le 24 mai 1816, âgé de 79 ans. Grandménénil, d'une complexion maigre et d'une taille au-dessus de la moyenne, avait beaucoup d'expression dans la physionomie, principalement dans les yeux. Ses sourcils étaient noirs et mobiles, et son regard pétillait d'esprit. A une intelligence parfaite, il joignait une chaleur entraînante ; mais, dans les derniers temps de sa vie théâtrale, ses forces physiques ne répondant pas toujours à son ardeur, il lui arrivait de faire des efforts qui rendaient sa voix aigre et criarde. Quelquefois même des grimaces involontaires donnaient un air de charge à son jeu muet. Les personnages de financiers, qui semblent exiger de la corpulence et une certaine rondeur de manières, lui convenaient moins que les rôles à manteau ; mais aussi est-il juste de dire qu'il n'avait point d'égal dans ces derniers. Jamais peut-être *l'Avare* ne fut plus admirablement joué que par cet acteur. Grandménénil savait particulièrement trouver des ressources comiques dans le Géronte du *Dissipateur* et dans le Chry-

(1) Cabaretier de la Courtille. Son procès avec le nommé Gaudon, entrepreneur de spectacles forains, fut quelque temps à Paris le sujet de toutes les conversations. Voltaire lui-même ne dédaigna pas de publier à cette occasion quelques écrits facétieux.

sale des *Femmes savantes*. Admis dans les plus brillantes sociétés de la capitale, il avait tout ce qu'il fallait pour s'y faire estimer. On a prétendu que, *pour bien jouer les rôles d'avarés, il n'avait pas besoin de se contrefaire*. Ce propos, trop souvent répété, était une calomnie inventée par quelques-uns de ses camarades, dont il ne recherchait pas la société avec assez d'empressement. Toutes les personnes qu'il recevait chez lui, et il ne recevait guère que celles qu'il estimait, rendent témoignage de l'accueil honorable qu'il ne manquait jamais de leur faire. « Jamais homme, entraîné « par la passion de l'art dans la carrière double-
« ment périlleuse du théâtre, ne l'a parcourue
« avec un plus long succès, n'en a plus noble-
« ment recueilli le prix, plus heureusement évité
« les dangers. Nul n'a plus fait honorer cette pro-
« fession par la décence de ses mœurs, par la
« générosité de son caractère et de ses procédés;
« peu de personnes enfin, dans le commerce de
« la vie sociale, se sont fait plus distinguer que
« lui par cette douce habitude de bienveillance
« qui gagne les cœurs, par l'accord des dons heu-
« reux qui font l'homme aimable et des qualités
« solides qui constituent l'honnête homme et le
« citoyen. » Cet éloge, fondé sur l'exacte vérité, est extrait du discours que Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, prononça, au nom de ce corps, après les funérailles de Grandménil. Raoul Rochette, membre de l'Académie des inscriptions, a aussi payé avec éloquence le tribut de l'amitié sur la tombe de cet acteur, vraiment artiste, dont les restes ont été déposés dans la terre seigneuriale de Grandménil, au village de Bure près de Versailles. Grandménil avait été, sous le gouvernement impérial, professeur de déclamation au Conservatoire et membre de la quatrième classe de l'Institut. Compris dans la réorganisation de ce dernier corps, en vertu d'une ordonnance du roi, il devint en 1816 membre de l'Académie royale des beaux-arts; mais il ne put jouir que pendant quelques semaines de cette faveur du gouvernement. On a de Grandménil *le Savetier joyeux*, opéra-comique en un acte (non représenté), Paris, Prault, 1739, in-8° de 47 pages (*voy. le Journal de la librairie*, de 1816, p. 488). F. P.—r.

GRANDMONT, fameux flibustier, né à Paris d'une bonne famille, perdit son père de bonne heure. Sa mère s'étant remariée, et un officier qui faisait la cour à sa sœur l'ayant dans une certaine circonstance traité comme un enfant, Grandmont, quoique très-jeune encore, contraignit cet officier de mettre l'épée à la main et le blessa mortellement. Ayant obtenu sa grâce par la sollicitation même du mourant, il entra dans la marine, où il se distingua par sa bravoure et son intelligence. Commandant un bâtiment armé en course, il s'empara dans les parages de la Martinique d'une flûte hollandaise de la valeur de quatre cent mille francs; mais, ayant dépensé au jeu ou en dé-

bauche non-seulement le cinquième de cette somme qui lui revenait pour sa part, mais encore la totalité, il s'enfuit à St-Domingue, où il se réunit aux flibustiers. Sa bonne mine, son éducation, ses manières généreuses et surtout son audace lui méritèrent bientôt la confiance et l'amitié de ses nouveaux compagnons d'armes. S'étant mis à la tête d'un certain nombre d'entre eux, il réussit à s'emparer en 1683 de la ville de Campêche dans la Nouvelle-Espagne, où il fit un butin considérable. Pour obtenir la liberté de deux de ses compagnons qui avaient été faits prisonniers par le commandant de Mérida, il lui fit offrir en échange de rendre non-seulement le gouverneur de Campêche, mais aussi toute la garnison. Ce commandant n'ayant pas voulu y consentir et ayant même répondu, à la menace qui lui fut faite de détruire la ville et d'en massacrer tous les habitants, qu'il avait de l'argent pour la rebâtir et des hommes pour la repeupler, Grandmont fit couper la tête à cinq Espagnols, brûla la ville, en fit sauter les fortifications, et consumma le jour de la St-Louis, en l'honneur du roi, pour deux cent mille écus de bois de Campêche. Louis XIV, qui, pour récompenser son rare courage et ses talents militaires, l'avait fait lieutenant de roi, voulut le nommer gouverneur de la bande du sud de St-Domingue; mais notre intrépide marin, désirant, pour se rendre encore plus digne des faveurs du roi, faire une nouvelle campagne, partit en octobre 1686 avec 180 hommes embarqués sur un seul navire, qui vraisemblablement a péri, puisqu'on n'en a point entendu parler depuis cette époque. Grandmont, cruel, même irréligieux et débauché comme presque tous les flibustiers, était d'une audace et d'une intrépidité à toute épreuve; il avait de l'élévation dans l'âme ainsi que de la générosité; et, s'il n'eût pas péri si jeune, il aurait poussé loin sa fortune dans la carrière des armes. P—E.

GRANDPERRET (CLAUDE-LOUIS), né à Gex (Ain) le 9 septembre 1791, se destina d'abord à l'état ecclésiastique sous les auspices de M. de Varicourt, d'abord curé doyen de Gex, puis évêque d'Orléans, qui se plaisait à seconder ses heureuses dispositions. Mais, ayant ensuite renoncé à cette carrière, il mit à profit les fortes études qu'il avait faites en se vouant à celle de l'enseignement, et dès l'âge de dix-neuf ans il occupait le poste de professeur de rhétorique au collège de Belley. En 1816 il se rendit à Lyon, où il prit part à la rédaction du journal, alors unique, de cette ville. L'année suivante il y créa une société littéraire sous le nom de *Réunion des amis des muses et du roi*, dont l'existence, bien que courte, ne laissa pas de jeter quelque éclat, car elle ouvrit des concours de poésie et décerna des prix. A cette époque il publia un *Traité classique de littérature*, Lyon et Paris, 1816, 2 vol. in-12, ouvrage qui se distingue des nombreuses publications de ce genre par un meilleur ordre et une plus saine critique :

aussi jouit-il, dès son apparition, d'une réputation méritée qui s'est soutenue depuis. Approuvé par l'université, il a été mis entre les mains de milliers de jeunes gens et a compté plus de vingt éditions. Quelques années plus tard Grandperret fonda à Lyon un établissement particulier d'instruction, qui ne tarda pas à prendre de grandes proportions et à réunir beaucoup d'élèves venus de tous les pays ; mais la révolution de juillet 1830 lui porta un coup funeste. Nommé membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, Grandperret s'y rendit très-utile par ses connaissances et son activité, et, justifiant le choix qu'elle avait fait de lui pour rapporteur de la commission chargée d'organiser l'école professionnelle dite de la *Martinière*, du nom du major général Martin, qui en avait fait les fonds, il coordonna les éléments divers de cette belle institution, et lui imprima en quelque sorte le mouvement et la vie. En 1855 Grandperret fonda à Lyon une revue littéraire et scientifique sous le titre d'*Athénée* : ce recueil fut remarqué pour sa rédaction habile et consciencieuse. Premier inspecteur de l'instruction primaire dans le département du Rhône, il en organisa parfaitement le service en homme profondément versé dans la matière. Enfin les fonctions d'archiviste de la ville de Lyon, dont il fut investi et qu'il exerça jusqu'à sa mort, le mirent à même de rendre service à sa patrie adoptive en opérant l'intelligente classification des nombreux matériaux confiés à ses soins. Il faisait également partie de la Société littéraire, de celle d'agriculture, de celle d'éducation et autres existant à Lyon. D'une faible complexion et d'une santé toujours chancelante, Grandperret suppléait à ce que la nature lui avait refusé sous le rapport de la vigueur physique par une grande force morale qui lui faisait envisager le travail et l'étude comme l'accomplissement de sa destinée. Profondément instruit, il ne s'en montrait pas moins aisé dans ses manières et dans sa conversation. Son caractère était d'une aménité sans égale, et il ne connut ni la haine ni l'envie : aussi comptait-il nombre d'amis dévoués sans un seul ennemi. C'était enfin un homme de bien dans la meilleure acception du mot. Il mourut à Lyon le 25 octobre 1854, à l'âge de 63 ans. Outre l'ouvrage déjà mentionné, Grandperret a publié : 1° *les Grecs*, épître en vers au sujet de l'affranchissement de la Grèce, Lyon, 1826, in-8° de 24 pages ; 2° *Traité classique de géographie*, Lyon et Paris, 1835, 2 vol. in-42, approuvé par l'université ; 3° *l'abbé Ballet, ou Souvenirs du pays de Gez*, Lyon, 1837, brochure in-8° ; 4° *Eloge de Torombert*, avocat et membre de l'Académie de Lyon, Lyon, 1857, brochure in-8° ; 5° *Histoire de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, Lyon, 1845, in-8° ; 6° *Notice sur M. Claude Guillard, inspecteur émérite de l'Académie de Lyon*, Lyon, 1845, in-8° de 16 pages ; 7° *L'instruction primaire dans le département du Rhône*, brochure ; 8° *Lyon, histoire abrégée de cette*

ville, Paris et Lyon, 1852, 1 vol. in-42. Cet ouvrage est l'abrégé d'un travail plus étendu que l'auteur avait préparé sur l'histoire de Lyon d'après les documents recueillis et conservés dans les archives municipales de cette ville. Parmi les ouvrages de Grandperret restés manuscrits on remarque une *Dissertation sur les diverses religions de l'univers*, un *Traité classique de philosophie*, une *Histoire de l'empire français*, un *Traité complet de l'instruction et de l'éducation publiques dans la monarchie selon la charte*, et un *Poème latin sur l'éloquence*. Il a aussi composé des poésies latines, parmi lesquelles on distingue les *Plaintes du papier*, qui ont été imprimées.

S. S.

GRANDPRÉ (FRÉDÉRIC-VINCENT DARUT DE) naquit à Valréas le 22 janvier 1758. Sa famille, connue par les talents et les services de ses frères, morts l'un maréchal des camps et l'autre lieutenant général des armées du roi, tenait un rang distingué dans le comtat Venaissin. Le jeune Grandpré alla mûrir au séminaire de St-Sulpice, à Paris, les fruits d'une éducation soignée. Sorti de cette retraite, il fut nommé grand vicaire de l'évêque de Vaison ; et dès lors il partagea son temps entre les affaires du diocèse et les sciences : les mathématiques, l'histoire, la géographie et l'économie rurale avaient surtout des charmes pour lui. La révolution, qui venait de renverser la monarchie française, gagna le Comtat en 1792 ; et l'abbé de Grandpré, qui l'envisagea d'abord avec toutes les illusions d'un philosophe plus exercé dans l'étude des livres que dans celle des hommes, se rendit aux vœux de ses concitoyens et présida l'assemblée représentative de Carpentras. Il eut plus d'une fois à gémir sur les égarements de la multitude ; mais ce fut au moins une consolation pour lui de rentrer dans la vie privée avant l'époque où les conseils de la sagesse ne pouvaient plus rien sur les passions tumultueuses d'un peuple effréné. Après le 18 brumaire (11 novembre 1799), il accepta les fonctions de membre du conseil général et celles de président du canton de Valréas. Sans cesse occupé du bien public, il a rédigé sur différents objets d'économie politique des mémoires aussi remarquables par la profondeur des idées que par la clarté et la précision du style. On en trouve quelques-uns dans les Mémoires de l'Athénée de Vaucluse, dont il était membre, ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes et littéraires. Possesseur d'une fortune indépendante, exempt d'ambition, n'ayant que des goûts modérés, cultivant les lettres au sein de l'amitié, estimé de tous ceux qui le connaissaient, béni du pauvre dont il était le conseil et le soutien, l'abbé de Grandpré vécut en sage. Il mourut à Valréas le 11 décembre 1809, laissant dans l'acte qui renferme ses dernières volontés un témoignage touchant des qualités les plus recommandables. On a trouvé parmi ses papiers des manuscrits intéressants sur l'histoire et les sciences exactes. Ils n'ont pas encore été publiés

jusqu'ici, mais le seront sans doute quelque jour. — GRANDPRÉ (François-Joseph Darut, baron DE), lieutenant général des armées du roi, né à Valréas en 1726, mort à Charleville vers 1792, est auteur des *Mémoires sur les moyens de parvenir à la perfection dont le militaire en France est susceptible*, 1787, in-8°; 1789, 3 vol. in-8°; et de *l'Aimable petit maître, ou Mémoires militaires et galants de M. le comte de G*** P***, capitaine au régiment de Touraine, écrits par lui-même à M. de T****, 1750, in-12.

ST—T.

GRANDVAL (NICOLAS RACOT DE), père du célèbre acteur de ce nom, naquit à Paris en 1676, et fut attaché dans sa jeunesse à une troupe de comédiens ambulants, pour laquelle il composait de petits divertissements dont il faisait la musique. Las de mener une vie errante, il revint à Paris, eut l'emploi d'organiste d'une des paroisses de cette ville, et y mourut le 16 novembre 1753, à 77 ans. Grandval ne manquait ni d'esprit ni d'enjouement; mais il n'avait aucun usage de la bonne société, et il n'a guère écrit que dans un genre burlesque, qui heureusement compte peu de partisans. On lui attribue les pièces de théâtre suivantes : 1° *Le Quartier d'hiver*, comédie en un acte et en prose, représentée à Lyon en 1696, imprimée à Rouen l'année suivante, in-12; 2° *le Valet astrologue*, représenté à Rouen en 1697; 3° *le Camp de Porchefontaine*, représenté en 1722. On croit que Fuzelier, Legrand et Quinault y eurent part. 4° *Persifleur*, tragédie en cinq actes, 1748, jouée sur le théâtre particulier de mademoiselle Dumesnil, la Haye, in-8°. On a encore de Grandval : 1° *Cartouche, ou le vice puni*, avec une lettre critique et l'examen de l'ouvrage, Anvers (Paris), 1725, in-8°; réimprimé en 1827, Paris, in-18. Il se flatte, dans la préface, d'y avoir inséré les plus beaux vers de la *Henriade*. Ce poème est suivi d'un petit dictionnaire d'argot, « c'est-à-dire du langage que les gueux » et les filous parlent entre eux. » 2° *Essai sur le bon goût en musique*, 1752, in-12, et quelques autres productions encore moins importantes.

W—s.

GRANDVAL (CHARLES-FRANÇOIS RACOT DE), célèbre acteur du Théâtre-Français, né à Paris en 1711, débuta à l'âge de dix-huit ans par le rôle d'*Andronic*, dans la tragédie de Campistron, avec un succès extraordinaire. Un grassement assez fort, mais auquel on s'habituaît facilement, était le seul défaut qu'on put reprocher à cet acteur inimitable. Après avoir tenu pendant quelques années les seconds rôles, il succéda à Dufresne et remplit dès lors le premier emploi dans la tragédie, avec une intelligence, une noblesse et une chaleur qui n'ont pas été surpassées, même par Lekain. Il jouait en même temps dans la comédie les petits maîtres et les caractères avec un rare talent. Grandval renonça au théâtre à cinquante ans; mais la modicité de sa fortune l'obligea d'y reparaitre quelques années après : il

fit sa rentrée par le *Misanthrope*, et il le joua avec une perfection dont on n'avait plus l'idée. Les comédiens, jaloux de sa supériorité, le forcèrent de prendre un rôle dans *Alzire*, persuadés que son grassement ferait dans la tragédie un effet désagréable sur les spectateurs, qui n'y étaient plus accoutumés. Ils apostèrent en même temps au parterre des hommes gagés qui, dès les premiers vers, interrompirent Grandval par des huées. La cabale l'emporta; Grandval quitta le théâtre pour toujours. Il alla habiter la même campagne que mademoiselle Dumesnil, avec laquelle il était lié depuis longtemps, et vécut dans cette retraite, chéri des amis que lui avaient mérités ses talents et surtout la bonté de son caractère. Il mourut à Paris le 24 septembre 1784. La Harpe parle ainsi de ce grand acteur dans sa *Correspondance* : « Bellecourt succéda à Grandval; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il en « approchât. Il n'en avait ni la finesse, ni la « grâce, ni les manières délicates, ni surtout « cette noblesse naturelle qui a distingué Grand- « val, le seul de tous les comédiens qui, sur la « scène, ait eu l'air d'un homme du monde. » Il cultivait la poésie par délassement; et on lui attribue quelques pièces de société un peu graves, mais, au jugement de Laplace, pétillantes d'esprit et de bonne plaisanterie. Ce sont : *l'Eunuque, ou la Fidèle infidélité*, parade, 1750, 1767, in-8°; *Agathe*, attribuée par d'autres bibliographes à son père, les *Deux biscuits* (1), tragédies burlesques; *Léandre Nanette, ou le Double quiproquo*, parade, 1756, in-8°; le *Tempérament*, etc. Les trois premières font partie du *Théâtre de campagne, ou Recueil des parades les plus amusantes*, Paris, 1758, in-8°, réimprimé plusieurs fois, et dont Grandval fils doit avoir été l'éditeur. — Un M. DE GRANDVAL, conseiller au conseil d'Artois, a fait insérer dans le premier recueil de l'Académie de Montauban un mémoire intitulé *Réflexions sur l'usage des machines dans les poèmes dont les héros sont chrétiens*; l'avocat Lacombe en a emprunté plusieurs idées pour son *Spectacle des beaux-arts*, 1757, in-12. W—s.

GRANDVILLE (JEAN-IGNACE-ISIDORE-GÉRARD, il signait J.-J. Grandville). J.-J. Grandville appartient aux premières années du 19^e siècle : « ce siècle « avait trois ans. » Il naquit à Nancy (la ville même où Callot avait vu le jour) le 3 septembre 1805. J.-J. Grandville est un des plus aimables et des plus ingénieux crayons qui aient été la grâce, la fête et l'esprit des chefs-d'œuvre d'autrefois, des belles œuvres de ce temps-ci. Son père était un peintre en miniature; son grand-père et sa grand-mère étaient deux comédiens de l'ancienne roche : ils appartenaient aux comédiens ordinaires du bon roi Stanislas. Le monsieur représentait les princes; la dame jouait le rôle des

(1) *Les deux Biscuits*, tragédie traduite de la langue qu'on parlait jadis au royaume d'Astracan, et mise depuis peu en vers français, Paris, 1752, 1759, in-8°, fig. et vignettes.

grandes coquettes; hors du théâtre ils redevenaient de bonnes gens l'un et l'autre. Ils ne s'appelaient plus « Grandville » de leur nom de théâtre et d'affiche; ils s'appelaient tout bonnement M. et madame Gérard de leur nom patronymique, élevant leurs enfants dans l'amour des humbles horizons et des professions sages. Un jour cependant ils rencontrèrent dans la rue un orphelin; et ne sachant ce qu'ils en devaient faire, ils en firent... un comédien! Ce petit comédien, élevé à l'ombre des temples, des bosquets et des salons royaux du théâtre de Nancy, devint le plus grand comédien du monde: il s'appelait Fleury. Quant aux petits Gérard, qui n'étaient plus des Grandville, ils se poussèrent plus humblement dans le monde; et l'un d'eux finit par mettre au jour ce J.-J. Grandville, le dernier né des sept enfants de sa couche féconde: un petit être souffreteux, qui eut grand-peine à se laisser vivre. Tout le blessait, tout l'offensait; l'air d'avril était trop froid, le soleil de juin était trop chaud. Déjà cependant (il n'avait pas dix ans), l'enfant étudiait et regardait toutes choses avec le zèle ingénieux de l'artiste et de l'observateur. Il comprenait les belles lignes, les fins détails, les douces images, les estampes, les tableaux; même il comprenait si bien la face humaine, qu'à ses premiers essais il refusa de la flatter. Il était déjà semblable à ce moraliste qui se vantait de ne pas savoir mentir; ainsi le petit Grandville ne mentait pas à ses modèles, et tels qu'il les voyait la plupart du temps, laids, difformes, la taille ou trop légère ou trop pesante, l'œil plein d'envie et le sourire plein d'avarice, il vous les jetait bel et bien, d'un seul trait impitoyable, sur un papier plein d'ironie et de mépris. Si bien que son père, le faiseur de miniatures, qui n'avait pas d'autre profession que de peindre sur un ivoire flatteur des printemps éternels, appelait son fils un gâtemétier: « Mais, lui disait-il, ne vois-tu pas que « tu fais peur à tous les visages de Nancy? » En même temps le bonhomme expliquait à son coquin de fils ce qu'il appelait les destinées de la miniature: il lui montrait la miniature jouant un grand rôle dans les amours et dans les passions des hommes, présidant aux alliances des princes, et formant plus de mariages par ses grâces, ses guirlandes et ses couronnes, que la politique par ses chaînes et par ses liens de fer. « Malheureux « que tu es, disait le père Gérard-Grandville à son « fils, tu n'as pas quinze ans, et déjà tu t'es fait « des ennemis mortels de tous les juifs et de tous « les chiens de la ville! Les premiers te tirent la « langue, et les seconds aboient après toi! » Ainsi parlant, le père riait un peu et pleurait un peu. Il était sûr que son fils ne ferait jamais un bon peintre en miniature; mais une voix confuse lui disait que cet enfant était en train de découvrir quelque chose, qu'il était plein de verve et de satire, et que Nancy était trop petit pour un si grand dessinateur. Si bien que le père et l'en-

fant, après toutes sortes de silences, de soupirs, de tendresses muettes, de désespoirs cachés, finirent par s'avouer à eux-mêmes que Paris n'était pas en vain la ville aux enseignements éternels. « Adieu, mon fils! » dit le bonhomme. Et l'enfant tout en larmes prit comme tous les autres le chemin de la grande cité:

Urbem quam dicunt Romam, etc.

C'est le commencement de la vie: il n'y a pas d'autre chanson dans les églogues; il n'y a pas dans la jeunesse une aventure qui précède cette aventure; il n'y a pas d'autre chemin qui mène aux œuvres de l'intelligence. A Paris, le petit Grandville avait un oncle officier de marine sous l'empire, et régisseur du théâtre de l'Odéon sous la monarchie. Or cet oncle était un assez bon homme; il reçut assez bien l'enfant du peintre de Nancy, et il le présenta aux quelques artistes qu'attiraient de temps à autre les tragédies de l'Odéon. Humble commencement, convenez-en; c'est tout au plus, sur ces hauteurs, si vous êtes un habitant de Paris: à peine si l'on entend les vraies rumeurs, les vrais bruits, les vraies passions de la ville, et c'est un miracle si notre jeune homme a compris de si loin les tumultes et les passions qu'il allait décrire. Il avait apporté avec lui mille dessins, mille fantaisies... chacun les regardait, souriait et passait son chemin. Son premier essai, publié sous le nom d'un certain Mancion, fut un jeu de cartes tout rempli de mille folies, qu'il appelait *la Sibylle des salons*, et dont Paris raffola pendant huit jours; cela amusa tout le monde et ne frappa personne. On disait: « C'est joli, c'est vif, ingénieux, charmant »; mais nul ne demandait le nom de l'auteur. A quoi bon d'ailleurs? l'auteur s'appelait Mancion! Cependant la *Sibylle des salons* conduisit le jeune homme des vastes déserts de l'Odéon sous les voûtes élégantes de l'Opéra-Comique. Là, il trouva des oreilles qui savaient entendre et des yeux qui savaient voir. On lui fit mille amitiés... stériles, mais enfin des amitiés, et l'un de messieurs les régisseurs du théâtre lui fit dessiner les costumes de ces messieurs et de ces dames. Bon! voilà le jeune homme à l'œuvre, et l'on peut dire qu'il n'y allait pas de main-morte. En effet, ces messieurs se trouvèrent si laids, ou si vous aimez mieux si vrais dans ces images, et ces dames furent croquées avec tant de verve, au milieu de tant de risée, que peu s'en fallut qu'on ne mit Grandville à la porte. « Hélas! disait-il, mon bonhomme de père avait raison: la miniature, il n'y a que la miniature; « et pas d'habit et pas de pain hors de la miniature! » Ainsi songeant, il était sur le point de retourner à Nancy même, afin d'y copier doucement les têtes des demoiselles à marier... Un bon conseil le sauva. Ce bon conseil fut donné au jeune Grandville par un mauvais peintre, homme de beaucoup d'esprit, que l'on appelait Duval-Leca-

mus. C'était un homme serviable et de bonne humeur : il aimait à rire; il riait surtout dans ses tableaux peints à l'huile, à ce point que dans nos diverses expositions, les pochades et les bambochades de Duval-Lecamus intéressaient au plus haut degré les grands juges et les amateurs de la rue St-Denis. « Faites comme moi, mon fils, dit-il à Grandville : on cherche un sujet plaisant, on le trouve; on en fait une charge, un tableau à rire, ou mieux encore une lithographie, et, la chose faite, on la vend à un marchand, qui l'expose aux vitres de sa boutique, et le public s'en amuse en passant. Et ça n'est pas plus difficile que cela ! » A ces mots, qui lui paraissent une révélation, Grandville rentre dans sa chambre, au cinquième étage; il se met à l'œuvre, et dans une suite de douze compositions très-agréables, il représente les tribulations d'un bon bourgeois qui se repose. Il y avait dans ces premières images beaucoup d'expérience, à coup sûr, mais aussi beaucoup de verve et d'esprit. Le public les regardait en passant, le public leur faisait un petit sourire amical, le public ne les achetait guère; mais enfin, tant bien que mal, le jeune Grandville, renonçant définitivement à la miniature, acheta de quoi meubler un atelier. De quoi meubler un atelier! Le voilà dans ses meubles, le voilà chez lui! le voilà qui possède un ami appelé Falempin, un ami qui habitait au second étage, un fin connaisseur, un bon juge, et qui devient un grand appui pour ce pauvre Grandville. O premiers moments de l'artiste qui se cherche et qui ne se trouve pas encore, on vous a racontés si souvent dans ce grand livre de la Biographie universelle... on ne vous racontera jamais assez! On ne vous racontera jamais assez, beaux jours de pauvreté, de talent timide et d'espérance! Grandville a vécu longtemps, au jour le jour, de toutes sortes d'amusements, de plaisirs, de jouissances, de passe-temps : « les Amusements de l'enfance, les Plaisirs de la jeunesse, les Jouissances de l'âge mûr, les Passe-temps de la vieillesse. » Cette fois, les plus indifférents se mirent à étudier l'œuvre originale de Grandville; on la regardait d'un œil attentif, et l'on comprenait confusément que de cette tête féconde quelque chose enfin allait sortir. Ce quelque chose était intitulé *les Métamorphoses du jour*; et cette fois, dans ces métamorphoses imprévues, ce n'était plus la bête qui donnait des leçons à l'homme; c'était l'homme au contraire qui donnait des leçons à la bête. Je ne sais plus quel grand artiste italien s'est avisé de démontrer par des preuves sans réplique à quel point le cochon le plus immonde était semblable à l'Apollon du Belvédère; Grandville a été moins loin : il a prouvé que dans les circonstances les plus vulgaires de la vie, et dans l'exercice de ses passions de chaque jour, l'homme était tour à tour un cog, un dindon, un sanglier, un âne bâté. Il avait fait, ce crayon sans respect, de cette ca-

marilla des Tuileries qu'on appelait « le pavillon Marsan, » une espèce de ménagerie où les aigrettes, les colliers, les cordons, les manteaux, tout l'agencement d'une cour et d'une basse-cour, étaient devenus autant d'accessoires communs à l'homme et à l'animal. C'était si ressemblant, ce monde emplumé, ce monde armé de griffes; armé de becs, haut sur jambes, haut sur pattes, frôlant les plus riches tapis, comme il eût gratté les plus sales fumiers! C'était si joli à contempler, ces dames panthères, ces dames mésanges, ces dames-jeannes! Cette fois ce Grandville avait trouvé, sans le savoir, une nouvelle comédie, une source plaisante, une gaieté dont peu d'exemples avaient été donnés avant lui; et de même que le bon, le grand la Fontaine mettait la morale humaine en action sous le nom et sous le visage des hôtes des bois, Grandville, l'observateur et le ricaneur, immolait l'homme à la bête, et le faisait si ressemblant, même sous l'allégorie, que l'allégorie était irrésistible. Alors il devint un événement à son tour : il prit la parole, et il se fit écouter dans l'opposition que chaque matinée apportait avec elle. Il riait de tous les puissants, il se moquait de tous les partis; il profitait des libertés de 1830 pour frapper les malheureux qui résistaient à l'épigramme, à la satire, au discours politique, au journal en prose, au journal en vers. Dans cette mêlée ardente de toutes les colères de la politique de chaque jour, Grandville avait son étendard; il donnait son mot d'ordre : il était lui-même. Il fit un jour un énorme dessin qui représentait une innombrable réunion d'éteignoirs et de soufflets, semblables aux fils de quelques Tartufes en goguette : *Éteignons les lumières!* chantaient les éteignoirs; *Et rallumons le feu!* hurlaient les soufflets. Cette admirable prosopopée éclata comme une bombe au milieu de Paris émerveillé, et elle obtint le même succès que la chanson de Béranger, si c'est possible! Grandville, en ce moment, joue au milieu de Paris le rôle d'Hogarth au milieu de Londres : il se mêle à toutes les passions de la ville, il prend sa part de toutes les colères; il est irritable, irrité, sans pitié parfois, mais jamais sans grâce et sans esprit. Et certes, quand le crayon joue un pareil rôle, quand il devient populaire à ce point que son rire devient le rire universel; quand soudain il peut prendre un homme, et le dépouillant de ses ornements d'emprunt, le montrer aux passants dans toute sa laideur et dans toute sa nudité, le crayon devient une arme, une arme redoutable, et l'on ne sait plus où s'arrêtera ce combattant nouveau et ce stylet nouvellement aiguisé dans la bataille des partis. Donc on rencontrerait, en les cherchant bien, dans les œuvres du timide et inoffensif Grandville, de telles charges, que ces charges ressembleraient à un assassinat, si les esprits les plus austères ne faisaient pas la part des entraînements du crayon, plus difficile encore à retenir que la plume elle-même. Au be-

soin, la plume explique, arrange, efface, adoucit du moins... le crayon n'efface et n'adoucit rien; il part comme un trait, et tout ce qu'il trouve dans sa route, il le frappe, il le brise. On recherche aujourd'hui, avec le plus grand soin, la collection de la *Caricature* publiée trois mois après la révolution de 1830 par l'ingénieux éditeur M. Philippon. Dans ces premiers moments de la caricature, tout était grâce et sourire : monsieur de Balzac, sous différents noms de sa fantaisie, écrivait le texte; Henri Monnier, Bellangé, Charlet et Raffet faisaient les images; texte inoffensif, images bienséantes; mais qui peut retenir la verve des crayons bien taillés, la cruauté des plumes bien affilées? La cruauté s'en mêla : on égratignait d'abord, on en vint aux morsures; Charlet fit place à Daumier, Raffet fit place à Grandville, et celui-ci en vint à soutenir même l'émeute, à mettre au pilori la force armée. Enfin, plus d'une fois il fut personnellement exposé aux repréailles de tous ces défenseurs de la société attaquée, dont il riait, dont il se moquait, et qui se fâchaient tout rouge contre cet insolent dont les images les poursuivaient dans la rue! Il fallut des lois, et même des lois sévères, pour réprimer ces cruelles fantaisies, qui finirent par s'attaquer à la personne même du monarque, au grand détriment de cette royauté chancelante sous les efforts de tant de partis! Dans l'intervalle, Grandville s'était marié, à Nancy, avec une jeune et belle cousine, intelligente et calme, esprit droit, honnête cœur, et qui n'eut pas grand-peine à ramener ce bel esprit dans le domaine des plaisanteries permises et des ironies légitimes. Cette seconde phase du talent de Grandville est signalée par une suite de croquis charmants, les *cannes*, les *parapluies*, les *cols*, les *pipes*, les *chapeaux*, les *brevages*; puis, comme le monde entier chantait les chansons de Béranger, il entreprit d'*illustrer* (pardon du mot) les chansons de Béranger; et soit que le costume ait manqué aux héros de ces chansons charmantes, soit que le chansonnier porte en soi la forme et l'accent de sa chanson, ces illustrations des chansons de Béranger ne méritent pas l'honneur auquel aspirait J.-J. Grandville! Non. Les images de Grandville ne resteront pas attachées à la chanson de Béranger : elle a trop besoin de liberté, d'espace et de soleil, pour emporter dans son vol éternel ces images éphémères! A l'heure où nous parlons, elles s'en sont déjà dégagées, comme elles se dégageront inévitablement de toute gêne et de toute entrave; si contentes de rester fières, calmes et gaies, dans la simplicité, dans la fierté, dans la bonne humeur du père qui les a engendrées. Une autre témérité, mais le mot serait trop dur, s'appelait « les illustrations de la Fontaine par J.-J. Grandville. » Certes, ce poète-là, non plus que l'autre poète ami de Lisette et de Voltaire, n'est d'un abord facile et clément; cependant, déjà bien

avant Grandville, plusieurs dessinateurs, d'un talent rare et charmant, s'étaient étudiés à complaire au bon la Fontaine. Eisen avait illustré très-heureusement, à force de beauté, de grâce et d'esprit, les contes de la Fontaine; Ourry, dans une suite de dessins merveilleux, avait représenté dignement

Tous ces héros dont Ésope est le père.

Ainsi, du côté des fables de la Fontaine, aussi bien que de ses contes, la place était prise, et le nouvel artiste ne pouvait plus se faire jour que par la violence. Aussi bien, Grandville hésita longtemps, longtemps il étudia son modèle, expliquant, cherchant, commentant toutes choses, jusqu'à ce qu'enfin il eut repris d'une main ferme le crayon excellent qui lui avait servi à dessiner les *Métamorphoses du jour*. La nouvelle œuvre était trouvée à dater de ce moment-là. Les amis de l'antiquité et du bel esprit se rappellent sans nul doute une version de monseigneur le duc de Bourgogne écrite en latin par Fénelon, son digne maître, à la louange du bon la Fontaine. « Il n'est plus, disait « le grand prélat dans son langage digne d'Atticus, « l'ami de Cicéron; il n'est plus, le poète ingé- « nieux qui rendait la morale si facile et si douce; « il n'est plus, le rare esprit qui traduisait d'une « façon si charmante les leçons que murmure la « nature entière! » ... Puis, à la fin de son éloge, il ajoutait : « Hélas! hélas! quand donc les hu- « mains seront-ils aussi vrais, aussi naïfs, aussi « charmants que les bêtes de la Fontaine? » On dirait que Grandville avait sous les yeux cette louange de Fénelon, lorsqu'il illustrait son la Fontaine. En effet, il n'y a rien de plus rare et de plus charmant que ces illustrations de Grandville; cela touche au délicat, cela est exquis (1)! Du premier coup d'œil vous les avez reconnus, ces êtres bons ou féroces, calmes ou furieux, qui ont été les premiers amis de votre enfance, les premiers conseillers de votre jeunesse; avec eux vous avez vécu, vous avez ri, vous avez pleuré, vous avez sougé, et le dessinateur, certes, n'aura pas grand-peine à vous faire songer et sourire à son tour. Ainsi, sous la main de Grandville, la cigale est une chanteuse de carrefour qui porte dans sa guitare brisée la grêle et les frimas, pendant que la fourmi est une riche Normande goguenarde, étoffée et cossue; ici, le renard en souriant lorgne le fromage de sacristain corbeau; là, le loup est un brigand de carrefour, le chien est un domestique de bonne maison, seulement on voit la boucle du collier. Des bêtes parlantes! disait-on des bêtes de la Fontaine; Grandville aussi, il a fait des *bêtes parlantes*, et l'on pourrait très-justement appliquer à ces animaux la définition de l'homme par Platon : « L'homme, disait Platon, « est un animal qui rit! » Grandville aussi, il rit

(1) La première édition du la Fontaine illustré par Grandville est de 1838, en deux tomes in-8°; Fournier aîné, éditeur. Quelques exemplaires ont été tirés sur papier vélin.

de bien bon cœur. Quoi de plus gai que l'hirondelle et les petits oiseaux ? Quoi de plus joli que le rat de ville et le rat des champs ? La mort elle-même, elle rit dans Grandville, elle vous apparaît sous la face et dans les ossements d'un grand diable de reître allemand qui ne fait crédit à personne. Bon ! voici que le renard et la cigogne sont à table et, chose heureuse, c'est le renard qui joue le mauvais rôle ! Mais qui voudrait raconter, l'un après l'autre, les cent vingt drames ou comédies dans lesquels l'imagination, la fantaisie et le caprice de ce merveilleux dessinateur tiennent un si grand rôle ? Même à côté de son poète il plaît, il intéresse, il occupe. Avez-vous vu le conseil tenu par les rats, ou bien le bœuf plaidant contre le renard par-devant le singe ? Le loup c'est Robert-Macaire, le renard n'est autre que Bertrand, son camarade... et ressemblants ! Et ces grenouilles pendant que les taureaux combattent

A qui posséderait
Une génisse avec l'empire !

Il n'y a rien de plus joli que ces grenouilles ; prêtez l'oreille, elles jacassent. Hélas ! voyez-vous ce bel oiseau blessé d'une flèche ? hélas ! voyez-vous la lice ardente, entourée de ses petits, grands et forts, qui ne veut plus sortir du logis qu'on lui a prêté ? Cela jappe et cela hurle ! c'est tout un drame. Après ce drame aussi vient la comédie ; admirez le rat entre les griffes du lion ; admirez aussi le corbeau qui veut imiter l'aigle, il a pris un mouton, le corbeau, mais quoi ? le mouton ne veut pas qu'on l'emporte et « qui trop embrasse, mal étreint ! » dit la sagesse des nations. Certes, rien de plus aimable que ces gaietés de Grandville, et parmi ces chefs-d'œuvre on placera toujours son loup devenu berger ; son capitaine renard avec son ami bouc, des plus hauts encornés ; son loup et la cigogne ; quel terrible opérateur que cette cigogne, plongeant son bec de fer dans la gueule du loup ! Ainsi, l'énergie et la bonne humeur se mêlent d'une excellente façon dans ces diverses compositions de Grandville : il excelle à nous montrer tantôt l'homme sous la bête et tantôt la bête à son tour représentant l'homme, et le représentant à s'y méprendre. Aussi bien, cette publication du la Fontaine de Grandville fut un des plus grands plaisirs de notre jeunesse ; on attendait impatiemment la fable nouvelle, on comparait celle-ci à celle-là, et l'on s'étonnait de la hardiesse et de la nouveauté de ce crayon infatigable. Ajoutez les hasards du paysage, les détails imprévus, les rencontres, les mêlées, les batailles de tout ce petit monde répandu dans le gazon, sous le feuillage, dans les champs, dans les prés, sur le bord des ruisseaux, par la pluie et par la tempête, par le vent d'été, par la bise froide et cruelle de l'hiver. Vraiment cet homme heureux était rempli de son sujet, et tout en faisant de temps à autre une grimace inattendue, on voyait

qu'il ne quittait pas son poète d'une seconde et qu'il avait peur de le perdre. Il est vrai que ces grands génies (et la Fontaine est le premier de tous !) sont si faciles à vivre ; ils sont bons, patients et pleins de clémence ; qui veut les approcher les approche, et pour peu que vous les interrogiez avec déférence, aussitôt ils vous disent tous leurs secrets. C'est la Fontaine, lui-même, qui indiquait à Grandville l'alouette et ses petits, le lièvre et ses oreilles, l'âne portant les reliques ; le lièvre et la tortue, et son lion malade, et son rat retiré du monde. En un mot tout ce qui tient à la fable ou l'esprit, la grâce, le bon sens de la bête sont appelés en aide à la raison de l'espèce humaine. « C'est proprement un charme ! » Seulement, chose étrange, dans les fables où la Fontaine est contente de l'homme et nous montre uniquement des hommes, J.-J. Grandville s'arrêtait tout d'un coup si complètement étonné, qu'il ne savait que faire et que devenir ? Alors, il dessinait brutalement de vilains hommes et de vilaines femmes ; ainsi, l'homme entre deux âges est très-laid et ses deux maîtresses sont très-laid ; ainsi, son jardinier est aussi mal tourné que son seigneur ; ainsi le mari, la femme et le voleur vous représentent trois créatures d'un assez triste aspect. Il n'y a rien de plus difforme que son Jupiter, et rien de plus maussade que son Tyrcis à côté de son Amarylhis. Il voyait l'homme en laid ! quoi d'étonnant ? Il voyait l'homme du côté de la satire, de l'épigramme, de la violence, de la caricature, de la charge. Au contraire, il aimait l'animal, et plein de complaisance, il lui prêtait les qualités les plus gracieuses, les plus diverses, les plus touchantes. L'Hamlet de Shakspeare lui aussi, quand il fut tombé au dernier degré de la mélancolie, il disait : « L'homme ne me convient pas, la femme « non plus ! » C'était aussi l'idée et la tristesse de Grandville ; au fond de cette tristesse, il y avait de l'impuissance ; il y avait certainement un grand mérite à représenter une grenouille, oui ! mais l'Apollon du Belvédère ? Comptez cependant que malgré tous ces défauts et tous ces obstacles, l'illustration de la Fontaine par Grandville restera comme une œuvre ingénieuse, accorte, alerte et de bon goût. Il a fait aussi les illustrations des fables de Florian, et il n'a pas été moins heureux pour Florian que pour la Fontaine. Un jour même il s'est attaqué à Don Quichotte, à Robinson Cruséo, aux Caractères de la Bruyère ; mais à peine si Don Quichotte a voulu poser devant cet homme qui ne croyait pas à l'espèce humaine ! A peine si Robinson Cruséo a laissé surprendre quelqu'un de ses secrets par ce faiseur de ricanements et de parodies ! Quant à la Bruyère, il s'est cabré contre ce petit bout d'homme qui voulait l'arrêter par un pan de son manteau ! Le dessin de Grandville et les Caractères de la Bruyère, juste ciel ! Autant vaudrait livrer *Tartufe*, le *Misanthrope* et les *Femmes savantes* à Callot. Il a mieux réussi dans plusieurs

livres de pure fantaisie, à savoir : *les Scènes de la vie privée des animaux*, le *Voyage où il vous plaira* et surtout *les Petites misères de la vie humaine*. En effet, il était plus à l'aise en ces vives et légères satires qu'il improvisait sans soin, sans peine et sans effort. Il a fait même un *Jérôme Paturot*, mais il a été étouffé tout net par cette filandreuse composition, par cet esprit de nuage et ce style de brouillard. Mais aussi quelle étrange idée! illustrer *Jérôme Paturot*! Vous voyez que cet homme était un laborieux artiste; il était infatigable, il acceptait tous les genres de travaux, il s'accommodait à toutes les servitudes, et l'infortuné, déjà ses journées étaient comptées, tout autant que ses heures d'inspiration et de bon sens. Vous avez vu qu'il était né sous un astre peu clément, et de cette mauvaise étoile il ressentit jusqu'à la fin la désastreuse influence! Sa femme, qui était bonne, douce et calme, et qui le faisait vivre à force d'apaisements, d'espérances et de consolations, lui avait donné trois jolis petits enfants qui paraissaient pleins de force et de vie! Hélas! les deux premiers enfants sont morts à peu de distance l'un de l'autre, et la mère, à son tour, suivit ses deux fils dans la tombe. Oh! la pauvre femme! Et comme en mourant elle comprenait que ce pauvre déshérité ne pouvait pas vivre à l'aventure, elle lui désigna, elle-même, une nouvelle épouse qui lui vint en aide et protection, et qui l'aidait à élever leur troisième et dernier enfant. Ce dernier vœu de sa femme expirante était tout ensemble, pour J.-J. Grandville, un ordre et une prière. Il obéit; il épousa celle qu'on lui désignait, et il arriva que la première madame Grandville avait choisi miraculeusement la seconde mère de son enfant. Mais quoi! la vie était touchée et la raison était chancelante; il avait trop vécu pour vivre longtemps encore. Il avait abusé du travail, et le travail se vengeait. Ce n'était plus un homme, c'était une ombre; ce n'était plus un artiste, c'était un rêve! Il rêvait tout éveillé; il n'avait plus de force, il n'avait plus d'espérance. Il s'entourait de toutes les fièvres et de toutes les douleurs du passé; le portrait de sa femme morte était exposé entre les deux images de ses enfants morts. Le troisième enfant, Georges, l'image vivante de sa mère, tenait déjà un crayon d'une main débile, et il dessinait toutes sortes de choses vagues et confuses auxquelles souriait son père attristé. Grandville en ce moment n'avait pas quarante ans, il était déjà tout gris, tout vouté; le dernier feu de la jeunesse s'était retiré dans son regard, et la dernière grâce dans son sourire. Ce fut alors qu'il renonça à toute espèce de collaboration pour s'abandonner en toute liberté à sa fantaisie. Ainsi, il a fait à lui seul un livre intitulé *l'Autre monde*! et ce livre est une hallucination perpétuelle, un défi à l'impossible, un vagabondage immense, un vrai délire! Évidemment cet homme n'était déjà plus *mentis compos*; il était frappé dans les images de son cerveau, et

XVII.

vous pensez s'il retrouva son courage et sa force à l'heure suprême où son troisième enfant, le petit Georges, expirait en appelant sa mère, et son père, et ses deux frères; tout était dit, tout était fini, tout était mort! Grandville eut cependant le temps d'écrire encore une lettre d'adieux à la louange de tout ce qu'il avait aimé: « Pour la première fois peut-être de ma vie je me lais-
« sais aller à l'insouciance, aux espérances que
« j'avais le droit de concevoir après tant de
« peines passées; pour la première fois je me
« laissais vivre heureux dans le présent, en jouis-
« sant de cette bonne vie de famille, et voilà que
« le destin, je ne puis dire la Providence, vient
« me frapper pour la quatrième fois dans la même
« plaie à peine cicatrisée!... J'en suis toujours
« aussi anéanti, aussi inconsolable; il n'y a pas de
« moment où l'heure et l'instant de cette mort
« déplorable ne s'offrent à mon esprit aussi
« nettement, aussi horriblement, aussi impi-
« toyablement qu'au premier jour... Moi, que le
« pauvre enfant aimait par-dessus tout, et comme
« on aime peu; moi, j'ai été obligé de le voir, là,
« mourir devant mes yeux, sain, bien constitué
« pour vivre, avec toute sa présence et sa lucidité
« d'esprit; j'ai été obligé, ô misère! d'assister à
« cette horrible lutte du pauvre petit être contre
« la mort, et il m'a appelé à son secours jusqu'à
« la dernière minute! Y a-t-il rien de comparable
« à cette situation, dites? » Cependant il eut la force d'accompagner son petit Georges au tombeau de sa mère, et pendant encore un mois, protégé par le regard, par la tendresse, par la naïve admiration de sa femme, il achevait ses desseins des *Etoiles animées* pour faire suite aux *Fleurs animées*; il dessinait, il souriait, il soupirait, il pleurait, il se taisait. Quand tout à coup, ô misère! ô tristesse infinie, impitoyable! il poussa un grand cri de terreur et d'effroi: c'en était fait, la douleur était la plus forte, Grandville était fou de douleur! il était fou furieux! Il fallut le transporter dans une maison toute semblable à cette gravure de Kolbach : *la Maison des fous*! qui était un des ornements de son cabinet. Il y passa trois jours! trois jours d'une horrible et douloureuse agonie! Il appelait sa femme, il appelait ses trois enfants, il appelait son père et sa mère, il invoquait, l'infortuné, tout ce qu'il avait aimé! Enfin, Dieu eut pitié de lui, et il expira, à minuit, le 17 mars 1847. Sa mort fut un grand deuil parmi les lettrés et parmi les artistes : on aimait son talent, on estimait son caractère; il fut enseveli dans ce même cimetière de St-Mandé où reposaient déjà sa première femme et ses trois enfants! Il fut placé à côté de son petit Georges, à l'ombre de ce bronze austère et touchant qui représente Armand Carrel! Lui-même, Grandville, un jour qu'il était en bonne humeur, il avait dessiné son propre tombeau et, à l'exemple du bon la Fontaine, il avait écrit son épitaphe :

CI-GIT J.-J. GRANDVILLE.

Il anima tout, et, après Dieu, fit tout vivre, parler ou marcher;
Seul, il ne sut pas faire son chemin.

L'épithaphe, en riant, disait vrai; enfant de la pauvreté, Grandville est mort comme il avait vécu, dans les bras de sa mère nourrice. On fit après sa mort une vente de ses dessins originaux, et la vente n'a pas produit tout à fait douze mille francs! Telle était, après tant de travaux, après cette dépense effroyable d'esprit et de talent, d'imagination et d'invention, toute la fortune que ce pauvre homme a laissée à sa seconde femme et à son quatrième enfant, qui était encore au berceau.

J. J.

GRANELLI (CHARLES), jésuite italien, né au commencement du 18^e siècle, enseigna les belles-lettres dans plusieurs collèges de la société avec beaucoup de réputation. Appelé à Vienne pour y professer l'histoire, il se lia bientôt d'une étroite amitié avec le savant P. Froelich, son confrère, et s'appliqua dès lors presque uniquement à l'étude de la numismatique. Son titre de confesseur de l'impératrice (Guillemine-Amélie) lui donna accès à la cour; il profita de la faveur dont il jouissait pour faire faire des fouilles dans différentes provinces, et se procura de cette manière une quantité assez considérable de médailles, la plupart inconnues aux antiquaires, et qui lui fournirent le sujet de plusieurs dissertations. Le P. Granelli mourut à Vienne en 1740. On a de lui : 1^o *Appendicula ad numos coloniarum, per A. Vaillantium editos, e cimelio Vindobonensi cujusd. e soc. Jesu*; 2^o *Appendicula ad numos Augustorum et Cæsarum ab urbibus græce loquentibus cunos, quos A. Vaillantius collegerat, concinnata e cimelio Vindobonensi cujusdam e societate Jesu* (voy. FROELICH); 3^o *Topographia Germaniæ austriacæ*. Cette description de l'Autriche est estimée; l'édition la plus complète est celle de Vienne, 1750.

W—s.

GRANELLI (JEAN), jésuite, théologien, orateur et poète italien assez distingué, naquit à Gênes en 1703 et fut élevé à Venise, où ses parents avaient transféré leur domicile. Nommé professeur de belles-lettres à l'université de Padoue, il s'y fit une telle réputation d'éloquence, que non-seulement les professeurs des autres facultés, mais encore les principaux habitants de la ville, s'empressaient d'assister à ses discours d'apparat et aux exercices académiques qu'il présidait. Ses supérieurs l'ayant ensuite envoyé à Bologne pour y faire sa théologie, la vivacité de son esprit ne put se fixer exclusivement à une étude aussi sérieuse, et il s'en délassait par le culte des muses. Il composa, pour les exercices publics des collèges des jésuites, des tragédies qui eurent le plus grand succès. Quoique, suivant la coutume de son ordre, il en eût exclu les rôles de femmes, ce qui le privait d'un des ressorts les plus puissants pour soutenir l'intérêt

dans ces sortes de compositions, les scènes y sont néanmoins si bien filées, les caractères si bien soutenus; on y remarque une telle connaissance du cœur humain et une si parfaite intelligence des règles du théâtre; le style surtout, également exempt d'enflure et de bassesse, y est d'une élégance si continue, que le savant M. Andriès ne balance pas à les mettre au premier rang de la tragédie italienne. Le P. Granelli, ayant terminé sa carrière théologique en 1736, fut destiné au ministère de la chaire, où il se retrouva comme dans son élément, et la réputation qu'il acquit comme orateur sacré surpassa encore celle qu'il s'était faite comme professeur. Après avoir brillé dans les principales chaires d'Italie, il fut appelé à Vienne en 1761 : l'impératrice Marie-Thérèse, voulant rétablir dans cette capitale l'usage des sermons italiens, interrompu depuis quelque temps, désira profiter, pour cette circonstance, des talents d'un prédicateur aussi distingué. Il y obtint le plus grand succès. On y admira surtout l'art avec lequel il savait reprendre le fil de son discours, lorsqu'il avait été obligé de l'interrompre pour complimenter quelque grand personnage arrivé pendant le sermon. Ses transitions, en ce cas, paraissaient si naturelles, qu'on ne les eût jamais soupçonnées d'être improvisées. Le P. Granelli partagea les vingt dernières années de sa vie entre le ministère de la chaire et l'enseignement de la théologie, dont il fut fait professeur à Modène. Il était recteur du collège de cette ville, bibliothécaire et théologien du duc François III, qui se plaisait beaucoup dans ses entretiens, lorsqu'il fut enlevé par une courte maladie, le 3 mars 1770, rendant grâce à Dieu de ce qu'il mourait avec l'habit de jésuite et avant la suppression de cet ordre. Voici la liste de ses ouvrages : 1^o *Lezioni morali, storiche, critiche e cronologiche sul Genesi, sull'Esodo, de' Numeri, del Deuteronomio, di Giosué, de' Giudici, dei Re*, Parme, 1766; Modène, 1768, 1770. Cette dernière édition, donnée par Bettinelli, est augmentée d'un éloge de l'auteur et de commentaires sur les autres livres de la Bible, qui en font un cours complet sur l'Écriture sainte. 2^o *Carême et panégyriques* (en italien), Modène, 1771. 3^o *Discours et poésies* (idem), ibid., 1772, in-4^o. On y trouve les quatre célèbres tragédies de l'auteur, intitulées *Sedecia, Manassé, Dione et Seila*, qui avaient déjà été imprimées séparément et traduites en diverses langues. Son éloge par Bettinelli, son ancien confrère, est inséré à la suite des tragédies de ce dernier (voy. BETTINELLI).

C. M. P.

GRANET (FRANÇOIS), littérateur, naquit à Brignoles, en 1692, de parents qui faisaient un commerce peu étendu. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut le diaconat et vint à Paris dans l'intention d'employer ses talents d'une manière utile à sa fortune. Il travailla d'a-

bord aux *Nouvelles littéraires*, journal qui n'eut pas de succès, et à la *Bibliothèque française*, qu'on imprimait en Hollande (voy. CAMUSAT). Il fournissait en même temps des articles au *Nouvelliste du Parnasse*, et l'abbé Desfontaines l'associa ensuite à la rédaction des *Observations sur les écrits modernes*. Ces travaux contribuèrent moins qu'il ne l'espérait à sa réputation. Dans la suite il regretta de n'avoir pas mieux employé ses talents; et il fit des démarches pour obtenir un bénéfice qui, en le rendant indépendant, lui permit de s'occuper d'ouvrages plus importants. Il attendait l'effet des promesses de ses amis, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont il mourut en cinq jours, à Paris, le 2 avril 1741, dans sa 49^e année. On a de lui : 1^o le *Spectateur inconnu*, Paris, 1724, in-12; 2^o *Réflexions sur les ouvrages de littérature*, Paris, 1736-1740, 12 vol. in-12. Ils sont entièrement de Granet, excepté le 1^{er} volume. C'est par cet ouvrage principalement, dit l'abbé Desfontaines, qu'on peut juger de son érudition, de son style et de son goût. 3^o La *Chronologie des anciens royaumes, corrigée*, trad. de Newton, Paris, 1728, in-4^o. Il fut aidé dans cette traduction par un Anglais nommé Markan. Dans sa préface il loue beaucoup le P. Souciet et Fréret; tandis que dans l'extrait qu'il en fournit lui-même à la *Bibliothèque française* il rabaisse ces deux savants, pour élever Lanauze, leur adversaire. Il s'excusait de cette contradiction sur ce qu'il ne lui aurait pas été permis de publier en France une critique aussi vive de deux hommes si distingués. Le lecteur appréciera à sa juste valeur une semblable raison. 4^o *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine, avec des réflexions pour et contre la critique des ouvrages d'esprit; et des jugements sur ces dissertations*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. On n'y trouve pas la *Critique de Britannicus*, par Boursault; mais il répara cet oubli, qui lui fut reproché, en l'insérant dans le tome 11 de ses *Réflexions sur les ouvrages de littérature*. On doit encore à l'abbé Granet de nouvelles éditions, avec de bonnes préfaces, des *Mœurs des Romains*, par Lefebvre de Morsans; de la traduction de l'*Histoire des flagellants*, par Jacques Boileau; des *Oeuvres diverses* de P. Corneille; des *Discours sur la comédie*, par le P. Lebrun; du *Traité des pratiques superstitieuses*, par le même auteur, auquel il ajouta ensuite un 4^e volume, composé de pièces rares et singulières; des *Oeuvres complètes* de Launoï, augmentées de la *Vie* de l'auteur, et d'un *Lau-noïana*, moreau curieux, dit Goujet, et dont le style montre que Granet était bon humaniste. Enfin, il a eu part aux *Entretiens sur les voyages de Cyrus*, par Desfontaines; et il a publié avec le P. Desmolets : *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, Paris, 1731, 4 vol. in-12, et les premiers volumes de la *Continuation des Mémoires de littérature* de Sallengre. On lui attribue encore la traduction de l'*Essai sur les guerres civiles*, par

Voltaire, la Haye, 1729, in-8^o; 1731, in-8^o; et l'on assure qu'il préparait une *Édition complète* des ouvrages de Thiers. On trouvera quelques détails sur cet estimable écrivain dans les *Observations sur les écrits modernes*, t. 24, et dans les *Mémoires* de Trévoux, mai 1747. Ch.-Fr. Garnier a publié son *Éloge* en latin, Paris, 1744, in-12. C'est par erreur que dans la *Bibliothèque historique de France* on l'a confondu avec GRANET (Jean-Joseph), avocat au conseil et censeur royal, né à Aix en 1685, mort à Paris le 26 janvier 1759, à 74 ans. Celui-ci est auteur de l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1756, in-fol., fig.; ouvrage intéressant, et dont l'abbé Perau a donné une meilleure édition en 1756. W—s.

GRANET (FRANÇOIS-OMER) fut l'un des révolutionnaires les plus exaltés de la Provence, où les passions politiques se montrèrent si vives dès le commencement de nos troubles. Fils d'un tonnelier estimé et devenu riche par son commerce, il fut lui-même négociant dès sa jeunesse. D'un caractère turbulent, il prit une grande part aux premiers désordres de la révolution. Le prévôt de Marseille, Bournissae, dont le pouvoir n'avait pas encore été renversé, commença contre lui, dans le mois de juillet 1789, une procédure criminelle; et l'ayant fait arrêter et emprisonner au fort St-Jean, puis au château d'If, ainsi que Rebecqui, lequel devait plus tard être comme lui conventionnel et régicide, ils allaient tous les deux être jugés suivant les formes promptes et sévères de ce genre de juridiction, lorsque Mirabeau dénonça le prévôt à la tribune de l'assemblée nationale; il réussit à faire renvoyer la procédure devant la sénéchaussée de Marseille. Mais ce tribunal ayant été supprimé par les décrets de l'assemblée nationale, le procès en resta là, et Granet, sorti triomphant, fut nommé dès l'année suivante administrateur du département des Bouches-du-Rhône, puis député à l'assemblée législative (septembre 1791). Son premier discours dans cette assemblée fut pour annoncer que les symptômes de contre-révolution qui s'étaient manifestés à Arles venaient d'être réprimés, et que le drapeau national flottait sur les murs de cette ville. Lorsque les fédérés de Marseille vinrent dans la capitale, en 1792, pour y concourir au renversement du trône, Granet prit avec eux une grande part à toutes les intrigues, à toutes les violences qui préparèrent la révolution du 10 août. Après cette catastrophe, il excusa à la tribune le meurtre du malheureux Boyer, qui avait été assassiné par la populace dans les rues de Marseille, et il dénonça, comme son correspondant et comme contre-révolutionnaire, son collègue Blanegilly, qui fut à l'instant même décrété d'accusation. Nommé député à la convention nationale en septembre 1792, Granet y vota la mort de Louis XVI et l'exécution dans les vingt-quatre heures, avant même que la question de sursis fût mise aux voix. Placé dès lors au sommet de la montagne, en costume de carmagnole, et tenant

à la main un gros bâton, il ne cessait de menacer du geste et de la voix ceux de ses collègues qui ne votaient pas comme lui. C'est dans le même temps qu'il dénonça le général Lapoype et son commandant d'artillerie, pour avoir essayé de relever à Marseille les forts ou *bastilles* que Louis XIV y avait fait établir pour *tyranniser la nation*. Ce qu'il y a de remarquable dans cette dénonciation, c'est que le commandant d'artillerie dénoncé n'était autre que Napoléon Bonaparte lui-même, qui pouvait dès lors être arrêté au début de sa carrière, si le comité de salut public, plus éclairé que Granet, n'eût pas reconnu tout le ridicule de sa plainte. Ce député dénonça encore dans le même temps Jourdan *Coupe-tête*, lequel avait osé demander l'exhibition de son congé à un représentant qui passait par Avignon. Il demanda ensuite les honneurs du Panthéon pour Moïse Bayle et Gasparin. Nommé adjoint au comité de salut public avec Billaud-Varenne et Collot-d'Herbois pour y surveiller l'action du gouvernement, il ne put se maintenir longtemps dans ces hautes fonctions. Ses facultés ne le rendaient guère propre qu'à de brusques sorties, à de bruyantes apostrophes contre les aristocrates, les modérés, les fédéralistes, etc. Quel que fût son zèle pour le gouvernement de la terreur, il ne jouit jamais d'une grande faveur auprès de Robespierre. Aussi le vit-on se montrer fort acharné contre ce dernier dans la journée du 9 thermidor, et lorsque sa chute fut consommée, faire décréter que la garde nationale de Paris, qui venait d'y concourir, avait bien mérité de la patrie. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les résultats de cette révolution devaient atteindre les patriotes comme lui, et il fut un des premiers à s'opposer aux effets de la réaction. Quand Fréron demanda, quelques jours après, qu'on démolît l'hôtel de ville, où Robespierre avait trouvé un dernier asile, Granet, faisant allusion aux égorgements de Marseille, qu'avait ordonnés Fréron, lui répondit : « Les pierres de Paris ne sont pas plus coupables que celles de Marseille ; punissez les individus, mais ne démolissez rien. » Craignant ensuite qu'on ne rendit la liberté aux ennemis de la révolution, il proposa de faire imprimer une liste de tous les prisonniers que l'on ferait sortir, avec les noms de leurs répondants ; et s'il ne s'en présentait pas, de les remettre en prison. Ces deux propositions furent repoussées comme tendant au système de terreur qui venait d'être renversé ; mais Granet, persistant de plus en plus dans son opposition aux inevitables conséquences du 9 thermidor, dénonça à plusieurs reprises Barras et Fréron, qui le dénoncèrent à leur tour et le firent comprendre dans les listes de proscription qui suivirent l'attaque de la convention par les terroristes, au 12 germinal an 5 (1^{er} avril 1795), puis celle du 1^{er} prairial (20 mai), qu'avait également formée le parti démagogique. Ce fut alors que le représentant Poulthier, qui se trouvait en mission dans le Midi, écrivit à la con-

vention : « ... J'ai lu dans une feuille publique « que Granet s'était défendu d'avoir empêché l'arrivage des subsistances à Paris, en alléguant « qu'il avait donné tous ses soins pour l'approvisionnement de Marseille. Ce fait est faux : c'est « par ses conseils, au contraire, que Maignet a fait « périr une foule de négociants qui versaient l'abondance dans cette cité populeuse, et dont le « crime était d'avoir une grande fortune, fruit de « leur industrie et de leurs travaux. Granet est « tellement en horreur à Marseille, il y est si détesté, qu'il n'y a pas un seul citoyen qui vouldt « correspondre avec lui. Il n'a jamais eu de commerce et de relations qu'avec les égoïstes et « les voleurs ; à l'instant où vous l'avez fait arrêter, « il redoublait d'efforts pour rallumer des troubles dans cette ville, où il ranimait l'espoir des « scélérats en leur annonçant une insurrection « qui devait leur mettre en main le poignard de « la mort. Vous avez rendu un grand service au « Midi en enchaînant cette bête féroce et son « digne ami Moïse Bayle... » Ce fut après la lecture de cette lettre qu'un second décret ordonna la mise en jugement de Granet ; mais l'amnistie de tous les crimes de la révolution par laquelle la convention termina ses travaux le rendit à la liberté. Il retourna dans sa patrie où, jouissant de quelque fortune, il vécut paisiblement et parut avoir renoncé pour toujours aux affaires publiques. Cependant, sous le gouvernement impérial, la mère et les sœurs de Bonaparte, qui avait reçu de lui quelques services lorsque cette famille, réfugiée à Marseille en 1793, s'y était trouvée sans ressources, le firent nommer un des maires de cette ville et officier de la Légion d'honneur. Il se montra dès lors assez sage. Destitué après le rétablissement des Bourbons en 1814, il reprit ses fonctions lors du retour de Bonaparte l'année suivante, et fut envoyé par le département des Bouches-du-Rhône à la chambre des représentants, où il ne parla pas une seule fois à la tribune et où il parut fort modéré, ce qui n'empêcha pas que sa maison ne fût dévastée par la populace dans les mouvements qui éclatèrent alors à Marseille en faveur de la cause royale. Exilé en 1816 par la loi contre les régicides, il se retira à Bruxelles, et fut l'un des premiers autorisé à rentrer dans sa patrie par une ordonnance royale du 27 décembre 1818. Il mourut à Marseille d'une attaque d'apoplexie, le 10 septembre 1821. C'est par erreur qu'on lui a attribué un *Rapport et projet de décret*, présenté en 1792 à l'assemblée législative, sur les *consulats de France en pays étrangers* : cet ouvrage est d'un autre Granet (*Marc-Antoine*), qui fut député du Var à l'assemblée législative et y fit partie du comité de marine. — Un frère aîné de François-Omer fut administrateur du département des Bouches-du-Rhône et comme lui très-ardent révolutionnaire.

M—D j.

GRANET (X...), peintre d'histoire, naquit à Aix en Provence en 1775. Son père était maçon, et

lui, à douze ans, était goujat. Sa mère, bonne femme, acheta un jour à la foire quelques estampes et les accrocha avec des épingles à l'humble muraille du logis. A partir de ce temps, le jeune Granet, qui avait coutume de gambader chaque soir et de courir par la ville avec des enfants de son âge, devint tranquille et casanier. La vue de ces estampes enfumées le retenait au gîte et le faisait rêver. Il les copiait sur le mur avec du charbon, et sur son catéchisme avec un crayon rouge, emprunté à un menuisier. Le père et la mère Granet, voyant cela, résolurent d'envoyer leur fils à l'école gratuite de dessin. Ils ne pensaient pas à faire de lui un peintre d'histoire, mais qui sait ? peut-être avec le temps un peintre d'enseignes ; meilleur métier, après tout, que celui de maçon. Granet fit à l'école des progrès rapides. Au bout de deux ans, il commençait à manier le pinceau. Il faisait des portraits. Il allait dans les champs étudier le paysage. C'est dans une de ces courses qu'il fit, dit-on, rencontre d'un garçon à peu près de son âge, qui avait les mêmes goûts que lui, mais qui n'était rien moins que l'héritier d'une des plus illustres familles de Provence, pépinière d'amiraux, de cordons bleus, de chevaliers de Malte, de cardinaux et d'évêques. Mais vive l'égalité ! Ils se lièrent d'amitié, comme de vrais enfants qu'ils étaient, et souvent s'enfermèrent ensemble pour travailler à la même toile. La révolution vint brusquement interrompre ces travaux à peine ébauchés et cette amitié déjà parfaite. Le jeune comte de Forbin, nous avions oublié de le nommer, suivit sa mère dans l'émigration, et bientôt le fils du maçon n'entendit plus parler de lui. Il passa à Aix deux années assez tristes. Il ne savait comment gagner sa vie, et son père lui-même était sans ouvrage. On démolissait bien à l'entour quelques châteaux, quelques couvents, quelques églises ; mais on ne bâtitait plus, et quant aux démolitions, on ne sait qui s'en chargeait, mais on y appelait rarement les maçons. Le pauvre Granet, désespéré, jugea qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'essayer d'aller se faire tuer sous les murs de Toulon. Il partit donc, à dix-sept ans, un fusil sur l'épaule, avec les volontaires d'Aix. Mais arrivé devant Toulon, il tira de son sac un crayon, du papier, et se mit à croquer des scènes de bivouac. Un de ces croquis ayant passé sous les yeux du général Duteil, le général en fit rechercher l'auteur. — Est-ce toi qui as fait cela ? lui dit-il. — Oui, mon général, répondit Granet. — Eh bien ! reprit Duteil, reste ici. Nous allons te donner une occupation plus utile. Granet fut dès lors attaché, comme dessinateur, au parc de l'artillerie. Toulon reconquis, on lui demanda s'il voulait continuer à exercer son emploi à l'arsenal. Il accepta ; qu'aurait-il fait à Aix ? On le payait comme on pouvait, partie en vivres et partie en argent. Il envoyait l'argent à sa famille. Les années s'écoulèrent ; la convention passa, puis le directoire ; Granet ne songeait point à quitter l'obscur emploi qui le

faisait vivre, lorsqu'il reçut un beau matin et lut avec larmes une lettre de son ami, le ci-devant comte de Forbin, qui l'invitait à venir le rejoindre à Paris. Il fit aussitôt son paquet. La vieille marquise de Forbin et le président Desnoyers se cotisèrent pour lui payer sa place sur l'impériale de la diligence, et le voilà parti. Les deux amis, depuis ce temps, ne se quittèrent presque plus. Le comte alors était, dit-on, presque aussi pauvre que le fils du maçon. Il fréquentait l'atelier de David ; il y amena Granet ; mais Granet n'y resta pas longtemps, n'ayant pu parvenir à économiser douze francs par mois, montant de la rétribution de chaque élève. Il n'eut plus d'autre école que les galeries du Louvre. Cette école-là ne lui coûtait rien et même elle l'aidait à vivre. Il y fit une copie de *l'Enfant prodigue* de Téniers, qu'il ne vendit pas moins de trente-six francs au marquis de Senneval. Le marquis ne marchandait pas. Il le chargea ensuite de décorer d'arabesques dans le goût de Raphaël le boudoir de la marquise, et le paya sans doute avec la même générosité. Granet demeurait, en ce temps-là, dans un grenier, aux environs du cloître des Feuillants. En passant et repassant devant ce vieux cloître, il avait été frappé des effets étranges que la lumière y produisait, à certaines heures du jour, au milieu des piliers de la nef dévastée. Il essaya de rendre ces effets sur la toile, et son tableau, exposé au Louvre, y eut plus de succès qu'il n'avait osé l'espérer. Prud'hon lui en offrit deux mille quatre cents francs ; mais il arriva trop tard, le tableau était vendu : Granet l'avait livré pour six cents francs. C'est avec cet argent qu'il partit pour l'Italie, en compagnie du comte de Forbin. La vue des chefs-d'œuvre dont cette terre abonde ne paraît pas avoir influé d'une manière sensible sur son talent. Il ne chercha, du moins, à s'approprier la manière d'aucune école. Il n'emprunta aux maîtres italiens qu'une certaine noblesse de style, un certain goût pour la beauté des formes, l'aisance et la simplicité des attitudes, l'ordonnance des compositions. Mais il laissa là les paysages, la mythologie, les batailles, les héros, les patriarches, les madones, les saints et les martyrs. Il se borna à exploiter la veine riche et féconde qu'il avait découverte au cloître des Feuillants. Les deux premiers tableaux qu'il apporta en France représentaient *l'Intérieur de l'église de San-Martino in Monte* et une des grottes de *l'Ara cœli*. — Qu'est-ce que cela ? lui dit le douanier de la frontière, en voyant la caisse où étaient enfermés ces ouvrages. — Ce sont des tableaux. Faut-il les déballer ? — C'est inutile, répondit le douanier, et passant sa sonde entre les fentes de la caisse pour s'assurer qu'on ne le trompait pas, le malheureux perça d'outre en outre les toiles du pauvre artiste. A Paris, nouveau contre-temps : le salon était ouvert, Granet ne put y faire admettre ses tableaux. Il eut beau représenter la peine qu'ils lui avaient coûté, son long voyage, ses ressources épuisées, son existence compromise ; De-

non, directeur du Musée, ne voulut pas l'entendre. Il serait mort de misère sur le pavé de Paris, si M. Cacault, ancien ambassadeur de France près du Saint-Siège, ne l'eût recueilli dans son hôtel. Il lui acheta ou lui fit vendre ses tableaux et le renvoya à Rome, sous la protection du cardinal Fesch. Granet aima cette ville presque autant que Poussin l'avait aimée. Il y resta d'abord plus de vingt ans et y composa ses plus beaux ouvrages. Forbin, revenu en France avant lui et nommé directeur du Musée, l'attira près de lui en 1824 et lui obtint l'emploi de conservateur adjoint des collections du Louvre. Mais Granet retourna bientôt à Rome; on eût dit qu'il avait deux patries. Il regrettait toujours celle où il n'était pas. Il vint reprendre son poste au Musée après la révolution de 1830, et fut plus tard nommé conservateur des galeries historiques que le roi Louis-Philippe créait à Versailles, et eut un logement dans le palais. Mais il renonça à ces fonctions après l'exil du vieux roi qui les lui avait confiées, et se retira avec sa femme, non pas à Rome, mais en Provence, dans sa ville natale. Il y perdit, au bout de quelques mois, cette bonne compagne de sa laborieuse vie, et ne tarda pas à la suivre. Son vieil ami, le comte de Forbin, était mort quelques années auparavant. Il n'avait point d'enfants; il en trouva un en ses derniers jours: une des filles du comte de Forbin s'installa près du vieillard et le soigna avec une piété toute filiale. Il s'éteignit dans ses bras, le 21 novembre 1849, âgé de 74 ans. Il avait été nommé, sous la restauration, chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de St-Michel. Il était membre de l'Institut avant 1830. L'Académie l'avait élu en son absence, pendant son dernier séjour à Rome. Il a légué à la ville d'Aix ses tableaux, ses livres, ses marbres, ses cartons et une partie de sa fortune, pour être employée en œuvres de bienfaisance. Parmi les nombreux ouvrages sortis de ses mains, il faut citer: 1° *L'Intérieur de l'église des capucins à Rome pendant la célébration de l'office divin*. Ce tableau est de 1811. Il eut un grand succès. L'auteur en a fait lui-même de nombreuses copies; mais chacune de ces copies se distingue par quelque effet nouveau ou quelque changement dans la disposition des figures. 2° *une Prise d'habit dans le couvent de Ste-Claire à Rome*, composition admirable qui appartenait naguère à la famille d'Orléans et décorait, à St-Cloud, la chambre de la reine; 3° *l'Eglise souterraine d'Assise* (1821); 4° *l'Eglise du couvent de San-Benedetto* (1819); 5° *le Rachat des captifs* (1833). Ces trois derniers tableaux, qui ont figuré longtemps au musée du Luxembourg, doivent être placés aujourd'hui dans les galeries du Louvre. 6° *Le Tasse visité dans sa prison par Montaigne* (1820). Cet ouvrage a été donné par le gouvernement au musée de Montpellier. 7° *Saint-Louis à Damiette*, ouvrage commandé pour la galerie de Fontainebleau; 8° *Les premiers Chrétiens dans les Catacombes*; 9° *le Cloître de St-Trophime à Arles*;

10° *Bénédiction des fruits de la terre en Italie*; 11° *une Scène de l'Inquisition*; 12° *la Ceci conduite à la mort*; 13° *le peintre Sodoma porté à l'hôpital*; 14° *la Réception du Dominiquin à la villa Aldobrandini* (1822): ce tableau était et doit être encore dans la famille Borghèse; 15° *La mort du Poussin*. Ce tableau fut vendu douze mille francs au comte Demidoff. Ce n'était pas trop cher: c'est un chef-d'œuvre; composition, couleur, dessin, groupes variés, unité d'intérêt, physionomies graves et expressives, attitudes calmes et naturelles, cet ouvrage captive et émeut la foule, et défie, dans son ensemble comme dans ses détails, l'examen le plus sévère. Une analyse de cet ouvrage et de ceux qui l'ont précédé nous mènerait beaucoup trop loin. Nous nous contenterons de donner une idée générale du talent et de la manière de l'auteur. Granet, comme on le devine rien qu'au choix de la plupart des sujets qu'il a traités, recherche avant tout les intérieurs et les jeux d'ombre et de lumière. Mais il ne fond pas l'ombre avec la lumière dans des teintes décroissantes, à la façon des maîtres hollandais. On sent qu'il est né en Provence et qu'il a vécu en Italie. Ce n'est pas le mariage, c'est plutôt le combat du jour et des ombres qu'il a vu et qu'il reproduit avec un charme infini. Il n'arrive pas à l'effet lentement par des nuances graduées, mais tout à coup et par des contrastes. La dimension ordinaire de ses tableaux et la nature des sujets qu'il affectionne pourraient le faire classer parmi les peintres de genre. Mais il a dans ces petites compositions la science, l'élévation, le style d'un peintre d'histoire. On ne saurait rendre l'impression que produisent quelques-uns de ses tableaux; on frissonne sous ces cloîtres; on prie dans ces églises. Jamais, depuis Lesueur, on n'a peint des moines avec un sentiment si profond des influences de la vie solitaire et une telle naïveté. On nous pardonnera de ne pas relever ici les défauts qu'on reproche à quelques-uns des tableaux de Granet. Nous n'avons parlé que de ses meilleurs ouvrages. Granet a eu beaucoup d'imitateurs, entre autres le comte de Forbin, qui a laissé quelques bonnes toiles. Nous ne voulons pas savoir s'il est vrai que Granet y ait mis la main, pas plus que nous ne nous sommes informé s'il était vrai que Granet eût en d'autres temps puisé dans la bourse de M. de Forbin. Ce sont là les secrets de l'amitié: il faut les respecter. Quelques-unes des œuvres de Granet ont péri dans les dévastations dont le Palais-Royal a été le théâtre au mois de février 1848. Parmi les nombreux dessins qu'il avait en portefeuille, et qu'il a légués à la ville d'Aix, un certain nombre ont été offerts de sa part au musée du Louvre.

C—ET.

GRANGE. Voyez LAGRANGE.

GRANGE (JEAN-BAPTISTE-A.), né à Marseille le 9 février 1793, était fils d'un notaire de cette ville. Appelé à lui succéder, il étudia le droit, mais en consacrant ses loisirs à la littérature. Quatre

fois, dans l'espace de deux ans, il obtint des couronnes ou des mentions honorables aux concours ouverts par les académies de Marseille, de Lyon et d'Aix, qui bientôt le comptèrent parmi leurs membres. Au moment d'exercer les fonctions du notariat, il vint dans la capitale et y fit imprimer le recueil de ses productions sous ce titre : *Essais littéraires*, Paris, 1824, 2 vol. in-18, avec une dédicace touchante adressée à son jeune fils. Les pièces qui composent ce recueil, sans être d'un mérite supérieur, ont de la grâce et de l'élégance. Le premier volume contient les poésies de l'auteur : des *élégies*, des *épîtres*, des *prosopopées* et des *odes*, parmi lesquelles on distingue l'*Ode à la Grèce*, quelques autres tirées de l'Écriture-Sainte, ou imitées du grec d'Anacréon; la *Pudeur*, poème; quatre *Soirées poétiques*. Le second volume renferme ses productions en prose : les *Éloges* de Féraud, de Poivre, de Vauvenargues et de Belzunce; un *Essai sur les romans*; un *Essai sur le sonnet* et son *Discours* de réception à l'Académie de Marseille. L'*Éloge de l'abbé Féraud*, couronné par cette Académie, avait été publié précédemment à Marseille, 1819, in-8°, avec une pièce intitulée *l'Ombre de Cicéron*. Grange mourut dans sa ville natale le 25 février 1826, âgé seulement de 51 ans. P—RT.

GRANGENEUVE (JACQUES-ANTOINE), député à l'assemblée législative et ensuite à la convention par le département de la Gironde, né à Bordeaux vers 1755, fut un des membres de ces deux assemblées qui se firent le plus remarquer par leur exaltation. Il était homme de loi à Bordeaux, et substitut du procureur de la commune dans cette ville, lors de son élection à l'assemblée dite législative, où il fut loin toutefois d'apporter les mêmes talents que ses trois collègues Gensonné, Guadet et Vergniaux. Sans les bizarreries de sa conduite, on n'en parlerait point ici. Il paraît que, comme ses codéputés, il avait fait serment, à sa nomination, de renverser le trône et d'établir une république : à peine en effet fut-il arrivé dans l'assemblée qu'il se mit en mesure d'exécuter ce projet. Il demanda, dès la première séance, de concert avec Couthon (voy. COUTHON), que dans ses communications avec le roi l'assemblée supprimât la dénomination de Majesté; ensuite il attaqua les émigrés, les prêtres, les membres de la famille royale et tous ceux qu'il croyait attachés à la monarchie; dénonça continuellement les ministres; se déclara le défenseur de Jourdan, surnommé *Coupe-tête*, qui avait ensanglanté la ville d'Avignon. Il plaida de même la cause des soldats suisses du régiment de Château-Vieux, qui avaient été condamnés aux galères pour avoir pillé la caisse de leur corps à Nancy, pris part à la révolte qui avait eu lieu dans cette cité et causé la mort du jeune Désille. A cette époque les jacobins commençaient à porter le bonnet rouge dans leur club, mais n'osaient pas encore paraître publiquement avec cette coiffure. Gran-

geneuve fut le premier qui brava toute pudeur à cet égard, et osa paraître dans la salle des séances de l'assemblée le bonnet rouge sur la tête : il fut couvert de huées et obligé de sortir; mais il n'avait pas moins popularisé le bonnet, et l'on vit bientôt le général Dumouriez le substituer, dans le club, à son casque militaire. Depuis ce moment, chaque jacobin ne pouvait se présenter à la tribune du club sans être coiffé de ce bonnet rouge, devenu dans la suite si horriblement fameux. Malgré son audace révolutionnaire, Grangeneuve manquait de courage : il reçut de son collègue Jouaneau, député sage qu'il avait insulté, ce qu'on appelle une volée de coups de bâton, des coups de pied et des soufflets, sans en tirer d'autre vengeance qu'en dénonçant cette aventure à l'assemblée, qui envoya le donneur de soufflets à l'Abbaye. Grangeneuve était intimement lié avec le capucin Chabot et l'avocat Bazire, autre député aussi fanatique qu'eux. Dans un moment d'exaltation, ils avaient imaginé de se faire assassiner pour faire soulever le peuple contre la cour, qui aurait été dénoncée comme ayant fait commettre ce crime; cependant lorsqu'il fut question d'exécuter ce projet, ils pensèrent qu'un soulèvement acheté de cette manière le serait un peu cher, et le patriotique projet fut abandonné. Grangeneuve, par ses discours, par ses exhortations, contribua autant qu'il fut en lui à la révolution du 10 août, mais n'osa point paraître parmi ceux qui assiégèrent le château; cependant on ne trouva plus le même homme dans la convention; ce député, naturellement peu courageux, comme on vient de le dire, était un audacieux clabaud de tribune, timide partout ailleurs, sur lequel les scènes horribles qui venaient de se passer avaient fait beaucoup d'impression; et l'on fut tout surpris de le voir beaucoup plus modéré que ses collègues, qu'il avait laissés bien loin derrière lui dans la précédente assemblée. Il ne vota pas comme eux la mort du roi, mais seulement la détention jusqu'à la paix. Proscrit après le 51 mai 1795, il s'échappa de Paris, fut mis hors la loi par les vainqueurs, arrêté et exécuté à Bordeaux le 21 décembre 1795. B—U.

GRANGER (TOURTECHOT), voyageur français, naquit à Dijon. La réputation qu'il s'acquit en exerçant la chirurgie dans plusieurs villes du royaume le fit appeler en 1721 à Marseille et à Toulon, où la peste exerçait ses ravages. Il s'y livra avec un zèle infatigable au soulagement des malades, et les succès qu'il obtint lui méritèrent des éloges qui étendirent encore sa réputation. Sur l'invitation des religieux trinitaires espagnols, il quitta la France pour aller remplir la place de chirurgien-major de leur hôpital à Tunis; mais n'ayant trouvé dans ce poste ni les agréments ni les avantages qu'on lui avait fait espérer, il y renonça en 1724 et resta cependant à Tunis, où les sollicitations du consul de France, son ami, le retinrent encore quelque temps. Il revint en

France en 1728, parce qu'on lui promettait une place de chirurgien-major dans un régiment ; elle était occupée quand il arriva, de sorte qu'il put employer tout son temps à l'étude de l'histoire naturelle. Le même consul qu'il avait connu à Tunis fut nommé consul au Caire et l'emmena avec lui en Égypte en 1750. Ils revinrent ensemble deux ans après, et repartirent en 1753 pour l'ancienne Cyrénaïque. Granger finit par y rester seul ; il passa de là en Candie, puis en Égypte. Il en partit pour l'île de Chypre et la Caramanie. Il entra de là dans la Palestine et dans la Syrie, qu'il parcourut jusqu'à Alep et alla en Perse. En revenant d'Ispahan, il mourut à deux journées de Bassora en 1754. Il avait dans tous ses voyages tenu un journal de ses observations. Ce fut d'après son manuscrit que parut l'ouvrage suivant : *Relation du voyage fait en Égypte par le sieur Granger en 1750, où l'on voit ce qu'il y a de plus remarquable, particulièrement sur l'histoire naturelle*, Paris, 1745, in-12. Ce livre peu volumineux comprend l'itinéraire de Granger d'Alexandrie au Caire, et de cette ville dans diverses parties de l'Égypte. La guerre que se faisaient les Arabes l'empêcha de remonter le Nil au delà d'Edfou. Il visita les divers monastères, dont il dépeint les religieux comme généralement ignorants, superstitieux et adonnés à la recherche de la pierre philosophale ; jamais ils ne voulurent le laisser entrer dans leurs bibliothèques. Dans un voyage qu'il fit dans le Fayoum, il lut sur une colonne le nom de Paul Lucas, qu'il accuse d'avoir commis une erreur en voulant reprendre Pline. Il fut un jour joint par quatre Arabes portant chacun un sac, qu'ils se flattaient d'emplir de l'or qu'il était, disait-on, allé prendre dans un vieux château ; car le bruit s'était répandu dans la province qu'il était un fameux magicien. Quatre autres Arabes vinrent se joindre aux premiers, et il ne put se débarrasser de leurs importunités qu'en allant chez le cadi. Quoique le titre de la relation de Granger annonce qu'elle offre particulièrement ce qui concerne l'histoire naturelle, on n'y trouve néanmoins qu'une simple énumération des productions de la nature. Le livre est plus spécialement consacré à la description du pays et de ses monuments. Granger est un observateur judicieux ; on reconnaît aisément qu'il ne parle que de ce qu'il a vu, et qu'il décrit les objets les ayant sous les yeux. Jamais il ne se laisse imposer par ce que les autres ont raconté avant lui ; il expose son opinion avec la franchise d'un homme pénétré de la vérité de ce qu'il dit, et ne se livre à aucune conjecture. Les personnes qui ont fait partie de l'expédition d'Égypte ont toutes rendu justice à son exactitude et à sa véracité. Mais soit qu'il ne fût pas assez familiarisé avec les caractères grecs pour les copier exactement, soit que les monuments sur lesquels il a copié les inscriptions fussent trop altérés par la vétusté, celles qu'il cite paraissent si défectueuses, qu'il est à peu près impossible d'en tirer

aucun parti. C'est le seul reproche que mérite sa relation, qui fait vivement regretter que l'on n'ait rien publié de ses autres voyages dans le Levant.

E—s.

GRANGER ou GRAINGER (JACQUES), médecin et poète, né vers 1725 à Dunse, dans le midi de l'Écosse, commença par être chirurgien d'un régiment de l'armée anglaise sous le commandement du comte de Stair. Ayant vendu sa commission en 1748 lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, il vint résider à Londres, où il prit le degré de docteur en médecine ; il exerça cette profession avec peu de succès, à ce qu'il paraît, puisqu'on le voit accepter ensuite l'emploi de gouverneur d'un jeune homme d'une famille opulente. Il publia en 1755 le résultat de son expérience, dans un volume intitulé *Historia febris anomalæ Batavæ annorum 1746, 1747, 1748, etc.*, in-8°, où l'on reconnut le talent de l'observation en médecine ; mais la publication récente de l'ouvrage de sir John Pringle sur les maladies des armées diminua beaucoup l'intérêt de celui de Grainger. Ce dernier se lia à Londres avec les littérateurs anglais les plus célèbres de cette époque. Il se fit connaître comme poète par une *Ode sur la solitude*, qui est encore admirée. Il travaillait depuis longtemps à une traduction en vers des *Élégies de Tibulle*, qu'il publia en 1758 ou 1759, accompagnée du texte latin et de notes savantes. Le docteur Smollett, persuadé à tort que Grainger coopérait au *Monthly review*, ouvrage périodique qui était dans une espèce de rivalité avec celui dont Smollett était le principal rédacteur, le *Critical review*, censura la nouvelle traduction de Tibulle avec beaucoup de rigueur, et quelquefois avec une grande injustice. Le traducteur lui répondit dans un pamphlet rempli d'aigreur et de personnalités. Au reste, on accorde à Grainger le mérite d'avoir rendu avec assez d'élégance les tendres effusions de l'élégiaque latin ; il avoue lui-même qu'une passion tendre l'avait préparé en quelque sorte à cette entreprise. Ayant accepté l'invitation d'aller s'établir comme médecin à l'île de Saint-Christophe, il eut le bonheur dans son passage de guérir d'une petite vérole alarmante une dame dont la fille lui avait inspiré de l'amour, et qui se trouva être la femme du gouverneur de l'île. Il épousa cette jeune personne après son arrivée à la Basse-Terre. Cette alliance favorisa beaucoup ses succès dans sa profession ; mais il ne négligea pas cependant la littérature, et ce fut là qu'il composa le plus connu de ses ouvrages, *la Canne à sucre*, poème en quatre chants en vers blancs. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il le livra à l'impression, après l'avoir soumis au jugement de ses amis. L'ouvrage parut en 1764, in-4°, avec des notes fort étendues, la plupart relatives à l'histoire naturelle de l'île. Ce poème offre quelques épisodes intéressants, et des peintures admirables de l'ouragan et des tremblements de terre ; mais dans ce sujet si neuf pour la poé-

sie, le talent du poète n'a pu déguiser la bassesse des détails dans la description des procédés de l'art. Il publia la même année, sans y mettre son nom, un *Essai sur les maladies les plus communes des Indes occidentales, et sur les remèdes que produit cette contrée*, suivi de quelques idées sur le gouvernement des nègres. Une fièvre épidémique qui régnait à la Basse-Terre, où il était retourné, l'enleva le 24 décembre 1767. Ses compatriotes le rangent parmi leurs poètes du second ordre. Le sentiment de l'humanité respire dans tous ses écrits comme il était dans son âme; Grainger était, au rapport de Sam. Johnson, l'un des plus obligeants et des meilleurs hommes qu'il eût connus. X—s.

GRANGER (JACQUES), biographe anglais du 18^e siècle, fit ses études à l'université d'Oxford, et étant entré dans les ordres, fut nommé vicaire de Shiplake dans le comté d'Oxford. Entraîné par son goût vers la recherche des portraits des hommes célèbres, il trouva une grande facilité pour s'y livrer avec avantage dans la protection d'Horace Walpole et de quelques autres personnes, qui possédaient de riches collections en ce genre. S'étant attaché en même temps à connaître l'histoire des personnages que ces portraits représentaient, il entreprit de composer sur ce sujet un ouvrage où les portraits devaient être accompagnés de notices biographiques. Cet ouvrage fut publié en 1769, en quatre volumes in-4^o, sous le titre d'*Histoire biographique d'Angleterre, depuis Egbert le Grand jusqu'à la révolution*. Les personnages qui vécurent jusqu'à la fin du règne de Henri VII se trouvent d'abord réunis dans un premier article; mais après cette époque, l'auteur a adopté une classification rigoureuse en douze sections, dont la première comprend les rois et les autres membres des familles royales, et la dernière les individus des dernières classes du peuple. Le mérite de cet ouvrage consiste principalement dans l'impartialité, l'exactitude et la concision avec lesquelles y sont caractérisés les divers sujets de ses notices; mais comme Granger ne s'est occupé que des personnages dont il a pu se procurer les portraits, il est résulté de ce plan étroit qu'il y a fréquemment introduit des individus qui ne méritaient pas cet honneur, et que, sous le rapport de l'art, il y a admis des ouvrages au-dessous même de la médiocrité. Horace Walpole a dit, à ce sujet, que Granger avait noyé son goût pour les portraits dans l'océan de la biographie, et qu'après avoir commencé par commenter des gravures, il n'avait plus ensuite recherché de gravures qu'afin d'écrire la vie de ceux qu'elles représentaient. Cet ouvrage rapporta d'abord peu de réputation à son auteur et encore moins de profit. Il ne reçut de son libraire Davies, auteur d'une *Vie de Garrick*, que cent livres sterling pour son travail jusqu'au temps de Charles I^{er}; ce ne fut qu'après plusieurs années que le mérite de cet ouvrage commença à être généralement ap-

XVII.

précié. L'auteur y ajouta en 1775 un 5^e volume in-4^o, et donna la même année une deuxième édition de l'ouvrage complet en 4 volumes in-8^o; une troisième édition parut pendant sa vie; mais ce n'est qu'après sa mort que ce livre a joui de toute sa réputation: il est aujourd'hui recherché et se paye très-cher. Heureusement pour Granger, son caractère s'accommodait assez de sa situation obscure, où il trouvait du moins l'indépendance qu'il aimait. *J'ai eu une ambition*, dit-il dans sa dédicace: *c'est d'être un honnête homme et un digne prêtre*. Il remplissait les devoirs de son état avec une exactitude scrupuleuse, et il ne consentit jamais à lire les épreuves de son livre le dimanche, malgré les instances de son imprimeur, qui s'efforçait de lui persuader que c'était une œuvre de nécessité. Il publia en 1772 une *Défense des animaux (the brute creation)*, ou *Censure des mauvais traitements exercés contre eux*. C'était un sermon qu'il avait prêché, mais qui de son aveu même n'avait pas été goûté: « L'attention qu'il donnait à des chiens et à des chevaux avait paru au-dessous de la dignité de la chaire, et semblait annoncer que l'auteur tombait en démence. » Il le dédia à un T. B. Drayman, l'homme, dit-il, qu'il avait vu donner le coup de fouet et le plus de fureur, et celui de tous ses confrères du fouet à Londres qu'il avait entendu jurer avec le plus d'énergie et de rondeur. Drayman ne tint compte des représentations et des avertissements du prédicateur: il mourut des suites d'un coup de pied que lui donna un des chevaux qu'il se plaisait à tourmenter, et Granger ne perdit pas cette occasion de démontrer à ses paroissiens que justice arrive enfin, même dans cette vie. Il fit imprimer en 1775 un autre sermon sur la nature et l'étendue de l'industrie. En 1773 ou 1774 il accompagna lord Mountstuart, nommé depuis lord Bute, dans un voyage que ce seigneur avait entrepris en Hollande pour se former une collection de portraits. Granger, frappé d'une attaque d'apoplexie le dimanche 14 avril 1776, dans son église, au moment même où il administrait la communion, mourut le lendemain matin, à l'âge d'environ 60 ans. On donna en 1804 une quatrième édition de la *Biographie historique* de Granger, en quatre volumes in-8^o avec le portrait de l'auteur. Il avait amassé de nombreux matériaux pour une continuation: elle a été exécutée par M. Mark-Noble, qui l'a conduite jusqu'à la fin du règne de George I^{er}; cette continuation a paru en 1809, Londres, 3 vol. in-8^o. M. Malcolm, neveu de Granger, a publié en 1803, in-8^o, un recueil de *Lettres écrites entre J. Granger et plusieurs des littérateurs les plus distingués de son temps; formant l'histoire et l'éclaircissement de la Biographie historique d'Angleterre, avec des mélanges et des notes sur des voyages en France, en Hollande et en Espagne, par le même*. Ce recueil a été jugé trop volumineux; ce qu'on y trouve de plus intéressant, ce sont des lettres de Davies, fort agréables à lire. Il est sin-

gulier que Granger, biographe distingué, n'ait pas un article dans la plupart des biographies générales publiées jusqu'à présent. Sa collection de portraits, qui fut vendue publiquement en 1778, en offrait plus de quatorze mille. L.

GRANGER (ANTOINE), comédien distingué, naquit à Paris en 1744. Il débuta en 1763 par le rôle d'Egisthe dans *Méropé*, et obtint quelques succès. Mademoiselle Doligny ouvrait alors sa carrière dramatique, qui est devenue si brillante, et ils étaient prêts à se marier lorsque Grandval, par sa rentrée, s'emparant de la demi-part de Granger, força ce dernier de quitter le Théâtre-Français et de partir pour la province. De retour à Paris, il entra à la Comédie italienne, et parut le 5 mars 1782 dans Dorante de *la Coquette fixée*, et dans Dorimon de *l'Apparence trompeuse*. Il fut reçu sans délai comédien du roi. Le rôle peu saillant de Dorsan dans *la Femme jalouse* fut son triomphe. Il excellait dans le drame et dans la comédie. Plein de verve et de gaieté dans les rôles de marquis, il y joignait la noblesse dans le haut comique. En 1790, le Théâtre-Italien se bornant à l'opéra-comique, Granger se distingua auprès de Michu, Solié, mesdames Dugazon et Saint-Aubin. Bientôt Méhul et Chérubini opérèrent une révolution dans la musique, et Granger fut réduit à des rôles accessoires, qu'il savait rendre intéressants. Il parcourut en 1796 la province, où il joua les rôles à caractère de la Comédie française. En 1801 il remplaça comme directeur du théâtre de Rouen le malheureux Michu, qui venait de se noyer. Il céda sa direction en 1818, et revint dans la capitale, où, nommé membre du jury d'examen du Théâtre-Français et professeur de déclamation au Conservatoire de musique, il transmit à ses élèves l'ancienne tradition, qui semble tout à fait perdue aujourd'hui. Il se remaria en 1824, se retira à Vernon et y mourut le 25 octobre de la même année, âgé de 81 ans, laissant une fortune assez considérable. Granger avait un œil de verre; mais on ne s'en apercevait pas sur la scène, tant sa physionomie était animée, son jeu toujours vrai, et son débit aussi juste qu'entraînant.

F—LE.

GRANGES. Voyez DESGRANGES.

GRANGIER (BALTHASAR), né dans le 16^e siècle, avait embrassé l'état ecclésiastique; il devint aumônier du roi, obtint l'abbaye de St-Barthélemy de Noyon, un canonicat de Notre-Dame de Paris, et enfin le titre de conseiller d'État. Tels sont les renseignements très-incomplets qu'on a pu recueillir sur sa personne; mais B. Grangier est plus connu par sa traduction du Dante, la première qui ait paru dans notre langue. Elle est intitulée *La Comédie du Dante, de l'enfer, du purgatoire et du paradis, mise en rime françoise et commentée*, Paris, 1596, 5 vol. in-42. Les exemplaires portant la date de 1597 ne diffèrent des premiers que par le renouvellement du frontispice et l'addition d'une épître dédicatoire à Henri IV, dans laquelle

Grangier dit avec naïveté que « ceux qui entreprendront après lui la même besogne pourront « témoigner que cela ne se saurait faire sans « beaucoup de peine et de travail, et sans se « mordre les ongles plus d'une fois. » Cette traduction, la seule que nous ayons en vers, est devenue presque inintelligible, parce que, dit M. Artaud, Grangier n'a voulu employer que le même nombre de vers que présente le texte, et s'est toujours efforcé de le traduire vers pour vers et expression pour expression, sans s'attacher à donner la moindre clarté à son style : aussi est-il obscur quand le Dante est obscur, et l'est-il encore trop souvent quand le Dante est facile à comprendre. La traduction est accompagnée de notes instructives très-intelligibles. M. Artaud convient qu'il en a souvent fait usage. En général, ajouté-t-il, ces notes font regretter que Grangier n'ait pas traduit le Dante en prose seulement. Son ouvrage aurait d'autant plus de prix à nos yeux, que le style serait un peu plus rapproché du nôtre que ne l'est celui d'Amyot, qui a encore tant de charmes. On connaît encore de Grangier une traduction des *Césars*, de *Julien*, avec annotations, et *la Vie dudit empereur*, Paris, 1580, in-8°. W-s.

GRANGIER (JEAN), né à Châlons-sur-Marne vers 1576, peut-être même quelques années plus tôt, vint de bonne heure à Paris, embrassa l'état ecclésiastique et fut ordonné diacre; il eut pendant quelque temps la prébende théologale de Beauvais, et s'en démit en 1605, lorsqu'il entra au collège d'Harcourt, où il fut principal et professeur de rhétorique. En 1611 il fut recteur de l'université; il devint en 1615 principal et professeur de rhétorique du collège de Dormans ou autrement de Beauvais; mais comme pour cette place il fallait être prêtre et du diocèse de Soissons, il obtint des dispenses. En 1617, il succéda à Th. Marcile dans la chaire d'éloquence latine au collège de France. En 1631 suivant les uns, et 1633 suivant d'autres, il se maria, pour la décharge de sa conscience, avec sa servante, de laquelle, dit Guy-Patin, il avait déjà quelques enfants; et, comme il était diacre, il lui fallut encore des dispenses. Urbain VIII, qui l'avait connu, les lui accorda. Ses facultés ayant baissé sur la fin de sa vie, il se démit de sa place au Collège royal en 1642, et mourut en 1645. C'était un très-habile homme pour parler en public, témoin ce distique :

Grangerius dicit; scribit Borbonius : unus
Marcilius doceat : cætera turba tacet.

Mais il paraît qu'il avait une dose extraordinaire de pédantisme : c'est lui que Cyrano de Bergerac, son élève en rhétorique, a eu en vue dans la comédie intitulée *le Pédant joué*, dont le principal personnage est tout simplement appelé *Granger*, et qualifié de *principal du collège de Beauvais*, mais qui du moins ne fut jouée qu'en 1654, longtemps après la mort de Grangier. On trouve la

liste de ses ouvrages dans le *Mémoire historique et littéraire du Collège royal*, par Goujet, t. 2, p. 589 et suivantes, et en grande partie dans la *Bibliothèque historique de la France*. Les deux opuscules les plus remarquables de Grangier sont : 1^o *De Francia ab Henrici IV interitu vindicata exercitatio scholastica*, 1611, in-8^o, en vers et en prose; 2^o *De loco ubi victus Attila fuit olim dissertatio*, 1641, in-8^o. Cette pièce figure comme rare dans les bibliographies de Beyer, de David Clément, de Vogt, de Lenglet Dufresnoy (*Méthode pour étudier l'histoire*). La rareté en faisait alors tout le prix; on en a fait cependant une réimpression avec des notes, Leipsick, 1746, in-8^o. Grangier prétend que la bataille dans laquelle fut défait Attila eut lieu dans le voisinage de Châlons, près le village de Caperli; il paraît, au contraire, qu'elle se donna (en 541) dans la plaine de Méry-sur-Seine (ville célèbre par ses malheurs en 1814): c'est là l'opinion de Grégoire de Tours, de Valois, de Guignes, de Grosley.

A. B.—T.

GRANGIER (PIERRE-JOSEPH), né à Sancerre le 12 mars 1758, fut, avant la révolution, avocat, puis subdélégué de l'intendance de Berri. Député du tiers état de sa province aux états généraux de 1789, il fut membre du comité des rapports, fit constamment partie de la minorité de cette assemblée, et signa les déclarations et protestations qu'elle fit paraître contre les décrets subversifs de la religion et de la monarchie. Il en publia une particulière le 14 septembre 1791, jour de l'acceptation de la nouvelle constitution par le roi. Cet écrit signale très-bien les défauts du nouveau système, de manière à faire prévoir les maux qu'il devait attirer sur la France. Grangier vécut ensuite éloigné des affaires jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut nommé membre de l'administration du département du Cher, puis député au conseil des cinq cents, où il fit plusieurs rapports, notamment sur les troubles occasionnés par les jacobins dans le département de la Nièvre, à l'occasion des élections. Sa nomination au corps législatif fut annulée au 18 fructidor. En 1802 il fut membre du conseil général du département du Cher, et en 1804 du conseil de préfecture. Anobli par Louis XVIII le 6 septembre 1814, il reçut du duc d'Angoulême, à son passage à Bourges en 1815, la décoration de la Légion d'honneur. Il fut destitué de la place de conseiller de préfecture par suite des événements du 20 mars, et réintégré après le retour du roi. Grangier reçut en 1816 la croix de St-Jean de Jérusalem, sur la demande du prince de Condé, en considération des services qu'il avait rendus au roi pendant la révolution. Cet homme de bien mourut à Bourges le 25 juin 1821.

Z.

GRANIÉ (PIERRE), né à Béziers en 1753, suivit la carrière du barreau, fut admis en 1800 au nombre des avocats près la cour de cassation, et reçu en 1814 avocat aux conseils du roi. Nommé au commencement de 1819 vice-président du tri-

bunal de première instance de Bordeaux, il mourut subitement dans cette ville le 22 juin de la même année. M. Emerigon, président du tribunal, prononça sur sa tombe un discours. On a de Granié : 1^o *Lettre au citoyen D*** sur l'ouvrage intitulé Mes rapports avec J.-J. Rousseau*, par le citoyen Dusaulx, 1798, in-8^o; 2^o *Observations sur les lois maritimes dans leurs rapports avec le code civil*, Paris, 1799, in-8^o; 3^o *Histoire de l'assemblée constituante, écrite par un citoyen des États-Unis*, Paris, 1797, 1799, in-8^o; réimprimée après la restauration, avec le nom de l'auteur, sous ce titre : *Histoire des états généraux, ou Assemblée constituante en 1789, sous Louis XVI*, ibid., 1814, in-8^o. Elle a été traduite en allemand par L.-F. Huber (voy. ce nom), Leipsick, 1798-99, in-8^o. 4^o *Lettre à M*** sur la philosophie dans ses rapports avec notre gouvernement*, ibid., 1802, in-8^o; 5^o *Petite lettre sur un grand sujet*, ibid., 1812, in-8^o (anonyme). Elle est relative à la discussion que firent naître la comédie des *Deux gendres* et celle de *Conaza* (voy. ÉTIENNE). 6^o *Histoire de Charlemagne, roi de France et empereur d'Occident au renouvellement de l'empire*, précédée d'un précis historique sur les Gaules, ibid., 1819, in-8^o. On lui attribue aussi des *Réflexions sur Machiavel*. P.—RT.

GRANJON (ROBERT), l'un des plus habiles fondeurs et graveurs de caractères du 16^e siècle, s'est fait un nom distingué dans les annales de la typographie. Après avoir exercé son talent à Paris, où son père était imprimeur-libraire, et où il imprima lui-même en 1551 la traduction des *Satires* d'Horace par François Habert, il se rendit à Lyon, et il y imprima en 1558 l'*Alexandreide*, in-4^o (voy. GAULTIER), et y grava des poinçons pour l'impression de la musique vers 1572. Ayant passé en Italie, il s'y appliqua à la gravure des caractères orientaux; il travailla d'abord à Rome pour Dominique Basa, dont la typographie arabe est très-peu connue des bibliographes. Laire (dans son *Specim. hist. typ. rom. XV sec.*) n'a connu de cet artiste qu'un livre de prières en langue arabe écrite en caractères syriaques, à l'usage des Maronites du mont Liban, 1584, in-8^o; mais Assemani indique encore la géographie arabe d'Alzalechi, Rome, 1584, in-8^o, et attribue à Robert Granjon lui-même la version écrite à la plume entre les pages du texte (*Sim. Assem. Cat. cod. Mss. bibl. Nan.*, p. 152). Les Médicis, qui jetaient alors les fondements de leur typographie orientale, et qui n'épargnaient rien pour y attirer les plus célèbres artistes, ne tardèrent pas à découvrir les talents du graveur parisien, et cherchèrent à se l'attacher par leurs bienfaits. Outre dix écus par mois et le logement, le cardinal Ferdinand de Médicis lui payait un écu d'or pour chaque lettre dont il gravait le poinçon en acier; le pape Grégoire XIII lui donnait trois cents écus par chaque alphabet, et défendit sévèrement l'exportation de ces poinçons : il savait que des princes d'Allemagne avaient fait à Granjon des

offres avantageuses, et il craignait que son talent ne fût employé au service des luthériens pour imprimer des textes orientaux corrompus et favorables à leurs opinions. Le premier alphabet oriental que cet habile artiste exécuta pour les Médicis est le petit arabe, dont la gravure fut terminée le 6 septembre 1586, et avec lequel on imprima l'Avicenne arabe de 1593, in-fol. Le syro-chaldéen qu'il grava ensuite ne fut terminé qu'en 1589. La dépense qu'il firent les Médicis pour établir cette typographie orientale se monta en tout à quarante mille écus. On croit que le premier ouvrage imprimé qu'elle ait produit avec ses quatre corps de caractères est l'alphabet arabe de 1592, en 64 pages in-4°. Mais dès 1591 elle publia deux éditions in-folio des *Evangelia quatuor*, l'une tout arabe, l'autre avec une version latine interlinéaire. Cette dernière fut reproduite en 1619, avec un nouveau frontispice (voy. Bandini, *Lettera sopra i principj della biblioteca Laurenziana*, Florence, 1775, in-42). Robert Granjon revint à Paris, et s'y appliqua surtout à perfectionner les caractères grecs. Les trois alphabets grecs de Garamond et celui de Granjon, dans leurs rapports avec l'écriture des manuscrits, sont encore, après deux siècles, ce qu'on a de plus beau en ce genre. On faisait aussi beaucoup de cas des caractères italiques de ce dernier. Il avait pour marque un marais, dans lequel croissaient de grands joncs.

C. M. P.

GRANT. Voyez GRAUNT.

GRANT (CHARLES), homme politique anglais, connu surtout comme directeur de la compagnie des Indes, était né en 1746, en Écosse, la veille même de la mémorable bataille de Culloden (26 avril). Son père, zélé jacobite, combattait alors en faveur de Charles-Édouard; et peu d'heures séparèrent la naissance du fils de la mort de l'auteur de ses jours. Le jeune Grant pourtant ne fut point élevé dans le regret des Stuarts et la haine de la maison d'Hanovre. Peu de temps après sa sortie du collège d'Elgin, où l'avait placé un oncle pour lequel il conserva toujours la plus tendre vénération, il embrassa la carrière militaire et partit pour l'Inde (1767); mais dès son arrivée il déposa l'épaulette et l'épée, pour accepter un emploi subalterne sous le patronage immédiat d'un membre du conseil de Bengale, Rich. Becher. A son retour en Europe (1770), il se maria, sollicita un poste meilleur, et obtint, sinon la place qu'il demandait, du moins la promesse de la place. Sur la foi de ces paroles, il se rembarqua pour l'embouchure du Gange, suivi de sa femme, sa mère, sa sœur et quelques amis. Il en perdit un au Cap dans un duel, et jaloux de venger sa mort, il mit ses soins à recueillir des documents et à rédiger un mémoire sur l'événement : le résultat fut l'emprisonnement du vainqueur à Bombay, puis sa translation à Londres, où, finalement, la cause fut portée au conseil du roi et fit grand bruit tant dans le palais que

dans les journaux et les brochures. Pour Grant, pendant ce temps il était à Calcutta, où, dès qu'il eut mis pied à terre (1772), il vit se réaliser les promesses qui l'avaient séduit. D'abord placé en qualité de facteur, il fut ensuite secrétaire du bureau de commerce, puis résident commercial de la compagnie, et enfin chargé de gérer la riche fabrique de soie de Melda (non loin des belles ruines de Gour). En 1787, il revint à Calcutta, où Cornwallis le rappela pour le créer quatrième membre du bureau de commerce. Comme le commerce de l'Inde était exclusivement la propriété de la compagnie, le bureau de commerce jouait alors un rôle des plus vastes, des plus élevés, et il correspondait directement avec la cour. Dans tous les postes où nous venons de voir Grant, il avait donné des preuves de talent et rendu des services éminents à la compagnie; mais probablement il ne serait point monté plus haut : les seules places sur lesquelles il pouvait encore jeter un œil de convoitise aux Indes ne se donnaient qu'à des illustrations ou à de grands noms. Il songea donc à revenir, et la faible santé de sa femme servit de prétexte à sa démission, en 1790. Il emporta les regrets les plus vifs de Cornwallis, dont les recommandations le suivirent en Europe. Sa fortune, après dix-huit ans de fonctions lucratives, le classait parmi les riches, même en Angleterre. Lors donc qu'après trois ans donnés au repos et à ses affaires particulières, il se mit sur les rangs pour un siège parmi les directeurs de la compagnie des Indes, deux mois à peine se passèrent qu'il fut élu à l'unanimité. Il ne regarda point cette haute position comme une sinécure. Bientôt les frais énormes du nolis que la compagnie payait pour louage de navires subirent, en grande partie par ses soins, des réductions presque inimaginables (deux cent cinquante millions en quelques années). Les dispositions administratives relatives au commerce de l'Inde et aux précautions à prendre contre la contrebande devinrent plus sages, plus fructueuses. L'innocence, jusque-là un peu problématique, des principaux actionnaires de la compagnie dans le trafic des places aux Indes, fut mise en lumière par sa persévérance et son habileté (1809). Depuis 1797, l'opinion publique avait l'éveil sur ce trafic que désignaient comme notoire une foule d'annonces scandaleuses, et que cependant on ne pouvait atteindre. En 1800 et 1801, Grant se prononça très-fortement pour la nécessité d'une justification solennelle; et à cet effet une assemblée générale des actionnaires donna un bill public de confiance au comité, que soupçonnait l'opinion. Mais cette espèce de jugement, d'acquiescement de famille, ne calma point les méfiances. Grant, en 1809, à la suite de quelques indiscretions qu'il saisit au vol à la chambre des communes, suivit à la piste et pied à pied les opérations qui compromettaient la compagnie, et, muni de ces renseignements, il déposa sur la tribune de la chambre

une pétition de son frère, tendant à demander la création d'un comité spécial qui fût chargé d'ins-truire sur ces abus. L'enquête eut lieu, et le comité fut réhabilité aux yeux de Londres et de l'Europe. A cette époque, Grant était depuis sept ans membre de la chambre basse. Envoyé en 1802 comme représentant de la ville d'Inverness, il fut réélu en 1804 par le comté de ce nom et siégea quinze ans à ce titre. Cette participation du directeur à la puissance législative ne pouvait manquer d'accroître sa sphère d'action. Aussi prit-il part à tous les débats relatifs aux Indes, tant sous le rapport économique et social que sous le point de vue militaire. Rarement il approuvait. Lord Wellesley (depuis duc de Wellington) avait en lui un censeur impitoyable. Grant, tout en reconnaissant son aplomb sur le champ de bataille, son énergie dans le conseil, blâmait le système belliqueux adopté par le gouvernement à la voix du général, et il demandait à quoi bon des conquêtes qui en fait n'avaient produit ni pacification dans l'Inde, ni améliorations dans les troupes et les finances de la société. Il n'exceptait de cet anathème que la guerre du Maïssour, guerre provoquée par la déloyauté de Tippou-Saëb et par le machiavélisme de la France. Mais les négociations fallacieuses entamées avec les nababs du Karnatik et de l'Aoude, mais le démembrement des États du second étaient à ses yeux des crimes inexcusables. La formidable confédération des Mahrattes, il la regardait comme nécessitée par le système suivi à leur égard. Ces jugements sur les mesures adoptées aux Indes étaient ceux de Cornwallis. Philippe Francis aussi était un adepte zélé de ce système; et Grant et lui faisaient souvent chorus à la tribune et sur les banes. C'est ainsi que, le 5 avril 1805, Grant appuyait la motion de Francis qui proclamait tout plan de conquêtes et d'extension de territoire en Inde contraire à l'honneur et au système politique de la Grande-Bretagne. L'année suivante (1806), lors de la proposition d'impeachment, risquée par Paul, et à l'appui de laquelle venaient nombre de griefs spéciaux, Grant se prononça pour le bill accusateur, tout en demandant le retard de l'impression des griefs jusqu'à la production des pièces. Il ne se montra pas moins rude antagoniste de toutes les mesures oppressives dans une troisième session, lorsque, en adhérant à la motion sur la conduite du gouvernement à l'égard des Poligars, il attribua l'insurrection de Vellore au vœu que formaient les mahométans de revoir les fils de Tippou-Saëb sur le trône, et non à la lutte religieuse du christianisme et des cultes indigènes. Vint enfin, en 1808, la déposition du nabab du Karnatik. A cette occasion, Grant manifesta la plus vive indignation contre le cynisme et l'hypocrisie de l'ambition qui spoliait ce malheureux prince, et passant en revue tous les documents déposés sur le bureau de la chambre, il se résuma en disant : « Non-

« seulement il ne résulte de toutes ces pièces aucune charge contre le nabab, mais il n'est ni « individu ni peuple qui puissent en conscience « s'imaginer qu'il en résulte une. » Au contraire il prit en main, avec un zèle sans bornes, la cause de Barlaw, lors de la défection momentanée de l'armée de Madras sous son gouvernement, en 1809, et fit entendre à cette occasion les pathétiques et mâles accents de l'éloquence du cœur. Les questions financières fixaient aussi l'attention de Grant. Déjà nous l'avons vu enrichissant la compagnie d'un quart de milliard. Il conduisit encore pour elle deux grandes affaires à bon port, appuya, fit triompher des réclamations pécuniaires qu'elle adressait au gouvernement, et obtint qu'au lieu d'opérer ses paiements en numéraire ou billets de la banque, elle aurait le droit d'émettre ses propres obligations. Pour l'administration générale des revenus de l'Inde, Grant avait la même largeur de vues. Il voulait que les cultivateurs et tenanciers indigènes fussent propriétaires et ne payassent point de taxe personnelle. Ce système, il est vrai, n'est pas celui que suivaient les conquérants mahométans. Mais, sauf les kalifes de Cordoue, les mahométans n'ont-ils pas partout frappé la terre de stérilité, et n'est-ce pas un éloge pour un système que de leur déplaire? En revanche, Grant n'était point un partisan aussi zélé de la liberté religieuse; sans demander que l'exercice des cultes ou des dévotions hindoues fût tout à coup déclaré sacrilège, aboli, contraint de chercher des asiles secrets, il voulait que le christianisme fit du prosélytisme et de la propagande sur la plus grande échelle; il croyait utile et facile de convertir les Hindous, et il y aidait de sa voix, de ses ouvrages, de son argent : il exposait les moyens de réussir, et en premier lieu il indiquait l'introduction de la langue anglaise comme idiome usuel. C'est avec un but analogue que toujours il se montra l'ardent défenseur du collège de Halesbury, pépinière de missionnaires et de fonctionnaires pour l'Inde, et qu'il exagérait peut-être la supériorité de cet établissement sur le collège de même genre fondé par Wellesley à Calcutta. Pour l'organisation judiciaire, la police, la procédure, les peines, il agissait sous l'empire de la même influence : la morale se liant de près à la religion, il est tout simple qu'il la soumit aux mêmes règles, et que, ne craignant pas d'entraver la liberté hindoue en fait de lois divines, il ne balançât guère à la soumettre aux mêmes chaînes ou à la même tutelle, lorsqu'il s'agissait des lois humaines. Toutes ces questions si compliquées, si multipliées, que la vie d'un seul homme ne suffit point à les embrasser, il fallut qu'il les passât toutes en revue, lorsqu'en 1808 commencèrent les discussions relatives au renouvellement de la charte de la compagnie. On ne manqua pas de le nommer membre de la députation chargée du double soin de conférer avec les ministres et de

porter la parole aux chambres. Grant se surpassa dans cette tâche, et, s'il ne fit pas toujours prévaloir ses idées, il en vit du moins triompher un grand nombre par les clauses de la nouvelle charte du 25 juillet 1815. Ainsi, par exemple, l'établissement ecclésiastique aux Indes devait recevoir des accroissements; on instituerait un évêque à Calcutta; les instituteurs, les missionnaires européens auraient le droit d'entretenir à volonté les Hindous; un sac de roupies par an était consacré au développement d'un système général d'éducation des indigènes. Bien que Grant s'occupât surtout des affaires de l'Inde, il était loin de dédaigner et d'ignorer le reste. Son nom se retrouve joint à une foule de décisions et d'entreprises utiles. Il appuya la proposition faite au parlement, en 1820 et 1821, d'ouvrir un commerce avec la Chine. Dès 1807, il seconda les nobles efforts de Wilberforce pour l'émancipation des nègres; il eut, tant par l'opportunité de ses sollicitations près du gouvernement que par ses fréquentes apparitions parmi les travaux, une part immense au prompt achèvement du canal Calédonien; il contribua de même à faire exécuter vite ce magnifique projet de quatre cents ponts et de mille routes dans les sauvages Highlands; il coopéra de toutes ses forces à la construction de cinquante nouvelles églises dans les paroisses les plus vastes de ces mêmes régions; il fut le premier à introduire en Europe les écoles du dimanche, et vingt ans durant il fit la dépense de deux d'entre elles. Directeur de la compagnie de la mer du Sud, membre de la Société londonienne pour la propagation des sciences chrétiennes, vice-président de la Société biblique anglaise et étrangère, etc., etc., en correspondance ou en relation avec des milliers de notabilités politiques, scientifiques, financières, il s'occupait de tout, et partout il portait une influence bienfaisante. L'homme de talent en lui le cédait encore à l'homme de bien. Charles Grant mourut le 31 octobre 1823. Il avait renoncé à la carrière politique et abandonné la chambre en 1819, voulant quitter les affaires avant que les affaires le quittassent: il réussit au gré de ses vœux. Deux commissions parlementaires diverses, une de la chambre haute, une des communes, le mandèrent en 1820 et 1821 pour avoir de sa bouche des renseignements sur l'Inde, et il eut le plaisir de voir ses idées dominer dans l'un comme dans l'autre rapport. On n'a de Charles Grant que quelques opuscles, précieux du reste, surtout à l'époque où ils parurent. Le principal est intitulé *Observations sur l'état social des sujets asiatiques de la Grande-Bretagne*, Londres, 1797 (écrit des 1792).

P—OT.

GRANT (GUILLAUME), magistrat anglais, naquit en Ecosse au comté de Murray en 1734. Sa famille semble avoir appartenu à l'ancien et célèbre clan des Grant, dont le nom revient souvent dans les vieilles annales de l'Ecosse. Mais son père n'était

qu'un mince propriétaire au village d'Elchies et finit même par abandonner le soin de ses terres pour un maigre emploi dans les douanes. Le jeune homme, après avoir achevé au vieux collège d'Aberdeen une éducation commencée à l'école d'Elgin, se rendit à Londres, et là, conformément au conseil d'un oncle, riche commerçant, qui de ses bénéfices faits en Angleterre avait acquis en Ecosse le beau domaine d'Elchies, il se livra à l'étude des lois. Grâce à sa persévérance et à son goût naturel pour ce genre de travaux, il devint très-fort, et moitié par son mérite, moitié parce que peu de solliciteurs recherchaient alors un poste trop voisin des colonies anglo-américaines, il fut nommé en 1779 avocat au Canada. En proie aux craintes que ne pouvaient manquer de causer les scènes variées de la guerre, il vit le siège de Québec et la mort de Montgomery; plus d'une fois enfin il prit part aux mouvements militaires et fut le chef d'un corps de volontaires. Toutefois l'histoire n'a point enregistré les hauts faits d'armes de Grant, et sa réputation, même au Canada, fut celle d'un bon légiste, d'un habile avocat, non celle d'un brillant officier. Il justifia complètement la préférence qu'il avait obtenue, si c'était une préférence; et sa supériorité sur tout le barreau du Canada demeura incontestable. Mais, quelque bonheur qu'il pût éprouver à primer dans Québec, il s'en lassa et souhaita revenir à Londres avec un emploi. La réponse ne vint point ou vint autre qu'il ne la voulait, et finalement après huit ans d'exercice il résigna son office et retourna dans la capitale de l'Angleterre, sans titre et sans espoir fondé de s'en donner un. Force fut donc qu'il prit place au barreau parmi la foule des avocats (1787). La fortune ne se hâta point de venir le trouver: huit ans d'absence, le manque de nobles parents et de protecteurs, des manières un peu froides, des goûts un peu solitaires, ne pouvaient préparer la voie aux riches clientèles, et il passa un an et plus sans recevoir le moindre dossier. Enfin pourtant il en vint un, puis deux, et un jour il eut le bonheur de plaider à la chambre des pairs et devant le chancelier Thurlow. Cet homme de loi fut frappé de sa puissance d'argumentation, et il en dit son sentiment à qui voulut l'entendre. Dès lors Grant eut un nom, et les causes affluèrent. Bientôt il fut en relation avec Thurlow, et sur son invitation il ne se chargea plus que des affaires d'équité. En 1790, lors des élections générales, il se mit sur les rangs à Shaftesbury, et son élection appuyée par le ministère réussit. On peut croire qu'il ne fut point ingrat: ses votes et plus encore ses paroles servirent utilement le système de Pitt. Toutefois il ne prodiguait point celles-ci. Plein d'aplomb et de mesure, il n'émettait son opinion que rarement sur des matières qu'il possédait à fond: sa parole n'en avait que plus de poids, et toutes les fractions de la chambre reconnaissaient son talent. Il obtint surtout un beau triomphe

lors de la discussion du nouveau code pour les colonies de l'Amérique septentrionale : il déploya tant de connaissances spéciales et tant de logique, que Fox, en rendant à son talent un hommage involontaire, laissa tomber ce mot, qu'il saluait dans le préopinant un adversaire digne de ses attaques. Grant rompit encore avec bonheur une lance en faveur du ministère, lorsqu'en 1792 il fut question aux chambres des armements de la Russie. Un rapide avancement récompensa cet optimisme ministériel : en 1793 il eut une des places de juge dans la principauté de Galles; en 1794 il devint procureur général de la reine; quatre ans après il fut nommé grand juge (chef de justice) de Chester, et l'année suivante il remplaça comme procureur général lord Redesdale; enfin en 1801 le poste brillant et lucratif de maître des rôles s'étant trouvé vacant par la promotion du titulaire à la présidence des plaids communs, Grant lui succéda. Pendant ce temps sa position à la chambre basse avait été un peu en péril. Obligé de se soumettre à la réélection, lors de sa nomination en 1795, il avait échoué devant les électeurs indépendants de Shaftesbury. Sept mois après le bourg-pourri de Windsor lui rendit son siège aux communes. Plus tard (en 1796) le comté de Berk le choisit pour son représentant, et comme les votes lui restèrent fidèles en 1803, il traversa inamovible toutes les sessions jusqu'en 1812. Il n'occupa guère moins longtemps sa place de maître des rôles : nommé en 1807, il ne donna sa démission qu'en décembre 1817. Peut-être avait-il espéré monter encore de quelques degrés, du moins ne s'inscrivait-il que faiblement en faux quand ses amis disaient que jadis le chancelier Thurlow avait prédit qu'un jour Grant le remplacerait, et que, si la prophétie n'était encore réalisée qu'à moitié, c'est que Grant avait refusé la simarre. Ces prétentions ne doivent pas empêcher de reconnaître que Grant réunissait les qualités qui constituent un magistrat du premier ordre, science, activité, amour profond de la justice, élocution facile, concise et nette, art de disposer les arguments, de faire jaillir du fond de la cause les traits essentiels, de prouver en quelque sorte sans preuve, de discuter sans discussion. Il excellait dans les résumés, faisait la part du pour et du contre avec un talent admirable, simplifiait comme par enchantement les affaires les plus inextricables, et trouvait moyen, après les Romilly et les Leach, les Hart et les Bell, de jeter dans ses paroles de l'inattendu, du neuf. Ce n'est pas pourtant qu'il brillât par l'originalité, par la magnificence du style. L'originalité était au fond; il saisissait un point de vue nouveau et découvrait tantôt des preuves inaperçues, tantôt des rapports négligés et féconds. Quant au style, c'étaient des expressions choisies, exactes, lucides, pas un mot de trop, ce qu'il fallait et où il fallait. Aussi Charles Butler, dans ses *Souvenirs*, ne balance-t-il pas à voir dans

Grant le modèle le plus parfait de l'éloquence *judiciaire*; et il est effectivement le modèle de l'éloquence convaincante, impartiale, en d'autres termes de l'éloquence du juge. Bien qu'il fût plus que sexagénaire à l'époque de sa retraite, G. Grant vécut encore au delà de quatorze ans, tantôt à Walthamston, tantôt à Barton-House, résidence ordinaire de sa sœur, veuve de l'amiral Franck. C'est là qu'il mourut le 25 mai 1832. P—ot.

GRANT (mistriss ANNA) naquit en 1736 à Glasgow. Fille d'un officier écossais nommé Campbell, elle fut dans son enfance emmenée en Amérique par son père, qui resta plusieurs années en garnison dans un fort bâti pour tenir en respect les Mohawks. Cet officier, ayant quitté le service, revint en 1768 dans son pays, avec sa femme et sa fille, et il obtint en 1773 une sorte d'emploi demi-militaire dans le fort Auguste. En 1779 miss Anna Campbell épousa M. Grant, ministre presbytérien de Laggan, qui la laissa veuve en 1801 et mère de plusieurs enfants. Pour subvenir aux besoins de sa jeune famille, elle chercha des ressources dans la littérature, qu'elle avait jusqu'alors cultivée seulement pour son plaisir. Les ouvrages qu'elle a donnés au public ont fait sensation : ils brillent par une imagination riche, exubérante, et même par la facilité du style. On a remarqué que c'est précisément dans sa prose qu'elle a mis le plus de poésie. Pressée par le besoin de produire rapidement, elle n'a pas toujours pu donner à ses écrits le degré de perfection qu'ils eussent atteint si elle avait été dans une position plus favorable. Anna Grant est morte dans les premiers jours de novembre 1838, âgée de 84 ans. Ses ouvrages sont : 1° *les Montagnards* (the Highlanders) et autres poèmes, 1801, in-8°; 1803, 5^e édition; 2° *Mémoires d'une dame américaine*, 1808, 2 vol. in-12; 1809, 2^e édition. Ces *Mémoires* offrent un tableau animé de cette vie simple, tranquille et patriarcale, dont les exemples sont rares aujourd'hui. 3° *Lettres écrites des montagnes*, 3 vol. in-12, 1808, 4^e édition. La lecture de ces lettres est très-attachante; les premières respirent cet enthousiasme qui accompagne d'ordinaire la jeunesse. On comprend que celle qui écrit est très-partiale en faveur des montagnards écossais : aussi reproche-t-elle aux Anglais de connaître mieux les habitants d'Otahity et de Ceylan que ceux de Badenoch ou Lochaber, reproche qui du reste peut aussi être adressé à d'autres peuples qu'aux Anglais. 4° *Essais sur les superstitions des montagnes d'Écosse*, Londres, 1811, 2 vol. in-12. L.

GRANUCCI (NICOLAS), conteur italien, né à Lucques vers 1530, a publié les ouvrages suivants : 1° *l'Eremita, la carcere e il diporto, opera nella quale si contengono novelle, ed altre cose morali*, etc., Lucques, 1569, in-8°, rare. Ce volume renferme quatorze nouvelles, dont les sujets sont très-intéressants. On trouve à la suite l'*Epitome* des actions les plus mémorables faites par les

Turcs pendant l'année 1566 ; les *Vies* de Tamerlan et de Scanderbeg ; l'origine des chevaliers de St-Jean de Jérusalem et la description de l'île de Malte. 2° *La piacevol notte et lieto giorno, opera morale*, Venise, 1574, in-8°. C'est un second recueil de onze nouvelles qui ne sont pas moins agréables que les précédentes. Haym en cite une édition de Lucques, 1566, in-8°. Granucci a mis en prose la *Théséide* de Boccace, précédée d'un petit dialogue, Lucques, 1579, in-8°. Il avait déjà donné une édition estimée de l'*Urbano*, du même auteur, ibid., 1562, in-8°. W—s.

GRANVELLE (NICOLAS PERRENOT DE), chancelier (1) de l'empereur Charles-Quint, n'était pas, comme l'ont assuré Strada et quelques autres historiens ses copistes, le fils d'un maréchal ferlant. Des titres authentiques prouvent que Jean Perrenot, son aïeul, remplissait avant 1482 la charge de juge châtelain à Ornans, et qu'à cette époque sa famille était alliée à plusieurs maisons nobles de Bourgogne. Nicolas, né à Ornans en 1486, fit ses études à l'université de Dôle, où il eut pour professeur en droit le savant Mercurin Arborio de Gattinara (*voy.* ARBORIO), qui devina ses talents et contribua dans la suite à son élévation. Après avoir reçu le doctorat, Granvelle exerça quelque temps les fonctions d'avocat du roi au bailliage d'Ornans. En 1518 il fut nommé conseiller au parlement de Dôle, et, l'année suivante, maître des requêtes de l'hôtel de l'empereur. Député en 1521 à la conférence de Calais, il y déploya tant d'habileté, que dès ce moment l'empereur lui accorda toute sa confiance. Pendant la détention de François I^{er} il fut envoyé en France pour sonder les dispositions de la régente et arrêter les bases du traité de Madrid ; mais il y fut arrêté et ne recouvra sa liberté qu'après le retour du roi. Il succéda en 1550 au chancelier Gattinara dans la confiance de son maître et dans la garde des sceaux du royaume de Naples. Deux ans après, il fut chargé de déterminer le duc de Saxe à rentrer dans la communion romaine ; et quoiqu'il n'y réussit point, l'empereur lui rendit la justice qu'il avait fait, dans cette circonstance, tout ce qu'on pouvait attendre de l'homme d'État le plus consommé. Il accompagna Charles-Quint, en 1555, dans son expédition de Tunis, dont il écrivit l'histoire. En 1559 il présida le colloque de Worms, où il prononça un discours qui fut imprimé (2) ; il se rendit la même année à celui de Ratisbonne, et en 1543 il assista à l'ouverture du concile de Trente. De retour en Allemagne, il présida une diète à Worms, dont le résultat fut de suspendre les troubles religieux. Il travaillait à rapprocher les partis en leur faisant souscrire des

concessions mutuelles, lorsqu'il mourut à Augsbourg le 28 août 1550, âgé de 64 ans. Charles-Quint, en apprenant sa mort, écrivit à Philippe II : « Mon fils, je suis extrêmement touché « de la mort de Granvelle ; car nous avons perdu, « vous et moi, un bon lit de repos. » Son corps, transporté à Besançon, y fut inhumé chez les carmes, dans une chapelle qu'il avait fait construire pour servir à sa sépulture et à celle de sa famille (1). Son tombeau, décoré d'une épitaphe qu'on attribuait à l'historien de Thou, n'a pas été respecté en 1793. Le sarcophage de pierre qui renfermait ses cendres vient d'être arraché aux plus vils usages, pour recevoir une place au musée de Besançon. Le seul reproche qu'on ait fait au chancelier, c'est d'avoir eu constamment en vue l'élévation et l'enrichissement de sa famille. Cette accusation, dictée par l'envie, ne saurait entacher une réputation fondée sur de grandes qualités et de rares talents. Dès 1536 il avait fait construire à Besançon un palais où se trouvèrent bientôt réunis les chefs-d'œuvre des écoles d'Italie, des Pays-Bas et d'Espagne. En face de ce sanctuaire des arts il fonda, en 1545, un collège pour l'enseignement de la théologie et des langues grecque et latine. Ainsi voulait-il inspirer à ses compatriotes le goût des lettres et des arts, qu'il considérait comme un gage de civilisation et de bonheur. Il eut de son mariage avec Nicole, sœur de François Bonvalot, ambassadeur d'Espagne en France, quatorze enfants : trois moururent en bas âge ; onze lui survécurent, six filles, toutes mariées avantageusement dans la province, et cinq fils, dont le plus célèbre est le cardinal de Granvelle. On peut consulter, sur cette famille éteinte dans celle de la Baume, l'*Histoire du comté de Bourgogne*, par Dunod, t. 5 ; les *Mémoires de Granvelle*, par D. Levesque, t. 1^{er} ; une *Notice sur les maisons de Granvelle et de Saint-Mauris-Montbarrey*, par Ch. Duvernoy, Besançon, 1859, in-8°, 42 de pages ; et enfin la *Notice préliminaire sur la collection Granvelle*, par l'auteur de cet article. W—s.

GRANVELLE (ANTOINE PERRENOT, cardinal DE), ministre de Charles-Quint et de Philippe II, l'un des plus habiles politiques du 16^e siècle, était fils du précédent et naquit à Besançon le 20 août 1517. Il fit ses études à Dôle, sous la direction de son père, et les continua dans l'université de Padoue d'une manière assez brillante pour attirer l'attention du célèbre Bembo, retiré dans cette ville. L'excès du travail ayant altéré sa santé, son père se hâta de le rappeler auprès de lui, et, ne voulant plus s'en séparer, lui fit faire son cours de théologie à Louvain, et l'initia ensuite aux affaires du gouvernement. Le jeune Granvelle, à

(1) Tous les historiens comtois lui donnent le titre de chancelier ; mais il paraît qu'il ne l'a pas eu, et que ce titre fut supprimé après la mort de Gattinara.

(2) Ce discours fut réimprimé par les soins de Gilbert Cousin, à la suite de l'ouvrage de Guill. Paradin : *De antiquo statu Burgundie*, Bâle, vers 1542, in-8°.

(1) C'est dans cette chapelle que le cardinal fit placer dans la suite la magnifique Descente de croix du Bronzin, dont Cosme de Médicis lui avait fait hommage. Ce tableau, habilement restauré par M. Lancrenon, fait l'admiration des connaisseurs dans le musée de Besançon.

vingt ans, possédait sept langues, qu'il parlait avec une égale facilité. Doué d'une rare pénétration et d'une patience infatigable, il joignait à ces qualités tous les avantages extérieurs, et séduisait par ses manières ceux qu'il n'avait pu réussir à convaincre. La fortune rapide de son père stimula son ambition naturelle, qui bientôt ne connut plus de limites dans la carrière des honneurs. Craignant que son peu de naissance ne fût un obstacle à son avancement, et pour mieux tromper ceux qui auraient voulu faire valoir ce moyen contre lui, il sollicita un des canonicats du chapitre de Liège, l'un des plus difficiles sur les preuves de noblesse. Pour éluder de graves contestations, il supposa la perte de ses titres, et se fit admettre à y suppléer par des témoins. Nommé évêque d'Arras à vingt-trois ans (1540), il accompagna son père aux diètes de Worms et de Ratisbonne (*voy. G. CONTARINI*), où les deux négociateurs cherchèrent vainement à étouffer les troubles religieux qui venaient d'éclater. Il assista aussi à l'ouverture du concile de Trente, et y prononça, le 9 juin 1545, un discours où il parut s'occuper moins de l'objet de cette assemblée que de la guerre contre la France, à laquelle il eût voulu intéresser le monde chrétien. L'empereur le récompensa de son dévouement en le nommant conseiller d'État. Les premiers succès de François I^{er} déterminèrent les pères du concile à se séparer, et Granvelle retourna dans les Pays-Bas. Le traité de Crespy (1544) permit à Charles-Quint de réunir ses forces contre les protestants d'Allemagne. Vaincus à Muhlberg, ils demandèrent la paix; et Granvelle, chargé d'en rédiger les conditions, trompa, dit-on, le landgrave de Hesse, qui se trouva prisonnier, quoiqu'on lui eût promis de ne point attenter à sa liberté. Dans le même temps, Granvelle enleva Constance aux protestants par surprise. L'insuccès d'une première tentative, la mort de l'officier qui la dirigeait, ne découragèrent point Granvelle, qui se ménagea de nouvelles intelligences dans la ville et y fit entrer des forces assez considérables pour ôter aux habitants tout moyen de résistance. En 1550 il succéda à son père dans le conseil d'État, et eut la garde des sceaux de l'empire; il n'avait alors que trente-deux ans. La diète d'Augsbourg, convoquée pour mettre un terme aux dissensions religieuses, n'atteignit point ce but. La nécessité où était Charles-Quint de retirer ses troupes de l'Allemagne l'obligeait de ménager les protestants, qui employaient les moments de calme à fortifier leur parti. Une alternative de revers et de succès laissait ce vaste pays en proie à des troubles sans cesse renaissants. En 1552, quelques succès enhardirent les alliés, qui se portèrent sur Inspruck, où se trouvait l'empereur. Si cette expédition eût été plus secrète, ils se seraient emparés de la personne de ce prince, qui se sauva à la faveur de la nuit. Granvelle se tint, dit-on, à cheval, à

XVII.

côté de sa litière, armé de toutes pièces et la lance en arrêt. Ce fait, ajoute Courchetet, n'est pas hors de vraisemblance. Le traité de Passau, conclu quelques mois après, sauva l'Allemagne et fit le plus grand honneur à l'habileté de Granvelle. Il négocia en 1555 le mariage de don Philippe avec Marie d'Angleterre. Cette union, selon lui, devait porter au plus haut degré la puissance de l'Espagne. Le parlement anglais y vit la possibilité de réunir les Pays-Bas à l'Angleterre. Marie mourut sans enfants, et tous les calculs d'une politique ambitieuse s'évanouirent; mais le zèle qu'avait montré Granvelle contribua à lui assurer la faveur de Philippe II. Ce prince lui donna une première preuve de son estime en le chargeant de répondre à la harangue prononcée par Charles-Quint, en présence des états de Flandre, le jour de son abdication. Jamais champ plus vaste n'avait été ouvert à l'éloquence. Le discours de Granvelle fut trouvé digne du sujet; il est impossible d'en faire un plus grand éloge. Philippe voulut demeurer quelque temps dans les Pays-Bas pour y affermir son autorité. Il avait à redouter à la fois le mécontentement des peuples et les projets de la France. La trêve de Vaucelles, conclue pour cinq années, ne devait durer que le temps nécessaire à chaque parti pour réparer ses pertes. Henri II la rompit le premier. Granvelle proposa de renoncer à la défensive. St-Quentin fut assiégé (1557), et la bataille gagnée sous les murs de cette ville semblait promettre de nouveaux succès aux Espagnols. La fortune en décida autrement. Granvelle renoua les négociations d'une paix dont l'Espagne n'avait pas moins besoin que la France. Elle fut signée en 1559 à Cateau-Cambrésis; et Philippe se prépara aussitôt à retourner en Espagne. Il confia le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, en lui donnant Granvelle pour ministre. L'extrême sévérité de Philippe lui avait aliéné le cœur des Flamands. Les grands voyaient avec peine l'autorité passer entre les mains d'une femme et de Granvelle, qu'ils regardaient comme un étranger. Leurs murmures se changèrent en menaces quand le roi leur fit demander une somme pour payer les troupes espagnoles, dont la présence les blessait. Les états n'accordèrent ce subside qu'à des conditions que le roi aurait bien voulu pouvoir refuser. Il hâta son départ; et Granvelle resta seul, obligé de lutter contre un peuple indocile, avec à peu près 4,000 hommes dont la solde n'était point assurée et qui manquaient d'un chef capable de les conduire. Les ennemis du ministre cherchèrent à captiver l'affection de la gouvernante par une soumission apparente à ses volontés. Ils rendirent en même temps Granvelle odieux au peuple, en rejetant sur lui la responsabilité de toutes les mesures rigoureuses. On lui reprocha d'avoir provoqué l'établissement des nouveaux évêchés pour satisfaire sa haine contre

46

les protestants; et tandis qu'on le signalait à ceux-ci comme un persécuteur farouche, on le représentait à Philippe comme un homme dont la faiblesse encourageait les progrès de l'hérésie. Le roi, loin d'écouter ces faux rapports, le nomma à l'archevêché de Malines, tandis que la cour de Rome récompensait son zèle, pour la réception du concile de Trente et l'extinction du baianisme (*voy. Baïus*), par le chapeau de cardinal. Ces nouveaux honneurs ne firent qu'augmenter le nombre de ses ennemis. Le prince d'Orange, qui marchait à leur tête, demanda le titre de protecteur du Brabant, assurant que par ce moyen il y maintiendrait plus facilement la tranquillité. Granvelle démentela son dessein et le fit échouer. Le prince, irrité de la résistance du ministre, n'en chercha qu'avec plus d'ardeur l'occasion de le perdre. Tout ce que la haine la plus furieuse peut imaginer fut employé pour y parvenir. Marguerite, naturellement faible, se lassa de défendre un ministre dont la clameur publique demandait le renvoi; elle appuya auprès du cabinet de Madrid la demande que faisait Granvelle d'être renvoyé dans son pays. On intéressa dans cette affaire la vanité de Philippe II, et les Flamands purent bientôt célébrer par de graves excès le départ d'un ministre qu'ils regardaient à tort comme l'auteur de tous leurs maux. Marguerite reconnut promptement la faute qu'elle avait faite en se privant d'un serviteur aussi prudent que zélé. Elle écrivit à Granvelle pour l'engager à venir reprendre ses fonctions auprès d'elle; mais il la supplia de ne point le presser à cet égard. Il voulait laisser au duc d'Albe, nommé à sa place, le temps de faire regretter aux Pays-Bas la sagesse de son administration (*voy. ALBE*). Granvelle, de retour dans sa patrie (mai 1564), s'y délassait de ses travaux par la culture des lettres. Il y avait amené Juste Lipse, son secrétaire, et Suffride Petri, habile helléniste. Son palais était d'ailleurs constamment ouvert aux savants; et c'est dans leur société qu'il passa cinq années qu'avec moins d'ambition il aurait regardées comme les plus heureuses de sa vie. Vers la fin de l'année 1565 il s'était rendu à Rome pour assister au conclave où Pie V fut élu pape. En 1570 il reçut de Philippe II l'ordre de négocier avec ce pontife et les Vénitiens un traité contre les Turcs. Les lenteurs de Philippe arrêtaient les effets de la coalition. Les Turcs, maîtres de l'île de Chypre, menaçaient le royaume de Naples d'une invasion; ce fut dans ces circonstances que Granvelle en fut nommé vice-roi. Il succédait au duc d'Alcala, chéri pour la douceur de son gouvernement; pouvait-il espérer de le faire oublier? Son premier soin fut de mettre les côtes à l'abri des insultes des pirates. Dans l'intérieur du pays il assura la tranquillité par de sages règlements, et réprima l'audace des nouveaux hérésiarques qui s'y étaient introduits. En même temps qu'il donnait cette preuve de son attachement sincère

à la foi, il savait, quoique prinée de l'Eglise, se garantir d'une déférence aveugle aux volontés de la cour de Rome et refuser d'admettre celles de ses prétentions qui pouvaient blesser les droits du souverain. La garde du royaume de Naples était confiée aux troupes étrangères: il fit rendre des armes aux habitants, les forma en milices réglées et sut en tirer de grands secours. Il proscrivit le jeu et l'usure, deux sources de la misère publique, défendit qu'aucun ecclésiastique s'immiscât dans des fonctions civiles, empêcha le trafic honteux des bénéfices, régla le prix des denrées et fit renaitre l'abondance dans un pays longtemps malheureux. On attendait, dit Giannone, de plus grands avantages encore de l'habileté et de l'intégrité du cardinal de Granvelle, lorsqu'il fut appelé en 1575 au conseil d'Espagne. Philippe, jaloux de la réputation de gouverner par lui-même, se contenta de donner à Granvelle le titre de président du conseil suprême d'Italie et de Castille: de sorte que, sans avoir le nom de premier ministre, ce cardinal en eut les honneurs et l'influence. Il négocia, avec plus de dextérité que de bonne foi, l'union du Portugal à l'Espagne, et fut témoin de la révolte des Pays-Bas, qu'il avait prévue et qu'il ne put empêcher. La cour de Madrid dut à ses soins le mariage de l'infante Catherine avec le duc de Savoie, alliance justement regardée comme un chef-d'œuvre de politique, puisqu'elle mettait un obstacle presque insurmontable aux vues que la France conservait sur le Milanais. Élu en 1584 archevêque de Besançon, il ne crut pas devoir refuser cette nouvelle preuve de l'attachement de ses compatriotes, et donna sur-le-champ sa démission de l'archevêché beaucoup plus riche de Malines. Sentant le besoin du repos, il sollicitait la permission d'aller finir ses jours dans le sein de sa famille, quand il mourut de phthisie à Madrid, le 21 septembre 1586. Son corps fut rapporté à Besançon et déposé dans le tombeau de son père. Quelque opinion qu'on ait de la conduite de Granvelle, on est obligé de convenir qu'il avait plusieurs des qualités qui font les grands ministres. Actif, ferme, l'esprit juste et élevé, constant dans ses projets, irréprochable dans son administration, modéré même envers ses ennemis lorsqu'il pouvait s'en venger, toutes ses vues furent constamment tournées vers la prospérité de l'Espagne et l'affermissement de la foi. Les écrivains protestants, en l'accusant d'avoir été la cause des troubles des Pays-Bas, ont cherché à excuser les excès et les désordres dont se souillèrent alors les partisans de la réforme; et depuis longtemps les Flamands rendent une complète justice à son administration (4). Mais Granvelle était ambitieux,

(1) « Les Pays-Bas, disait en 1775 M. le comte de Nerri, « chancelier de l'empereur à Bruxelles, les Pays-Bas ne doivent « jamais oublier ce qu'ils doivent aux Perrenot : leur ministère « est une époque dorée pour ces provinces. » (*Mém. histor.*, par D. Grappin, p. 57.)

fier, haut, sévère; et l'approbation qu'il donna au massacre de la St-Barthélemy, en disant qu'on avait seulement eu tort de le différer, prouve qu'il aurait été capable de conseiller cette affreuse journée. Granvelle aimait les lettres : il protégea et pensionna un grand nombre de savants; il soutint par ses libéralités l'imprimerie de Plantin, à Anvers, et fit une partie des frais pour l'impression de la Bible polyglotte, sortie des presses de ce typographe célèbre (voy. PLANTIN) (1). Il agrandit les bâtiments du collège fondé à Besançon par son père, et y attira, entre autres illustres professeurs, Aleciat et Dumoulin. Il enrichit la galerie formée par son père d'un grand nombre de tableaux des plus habiles artistes, tels qu'Albert Durer, Martin Devos, Michel-Ange, Raphaël, etc. (2), et forma une collection de livres et de manuscrits dont une partie, acquise de ses héritiers par l'abbé Boisot, fait aujourd'hui le fonds le plus riche de la bibliothèque de Besançon. Granvelle conservait avec un soin particulier toutes les lettres et dépêches qui lui étaient adressées. A sa mort, on en trouva dans plusieurs coffres une quantité prodigieuse, apostillées ou soulignées de sa main. Ces précieux monuments, abandonnés pendant près d'un siècle à la pluie et aux souris, allaient être vendus comme *paperasses inutiles*, quand l'abbé Boisot en fit l'acquisition pour sa bibliothèque. Cet estimable savant consacra plusieurs années de sa vie à classer ce qu'il appelait son *trésor de Granvelle*; il en composa 82 volumes in-folio, qui passèrent après lui à l'abbaye de St-Vincent, et depuis à la bibliothèque de Besançon. Cette collection, que Leibnitz et Robertson considéraient comme l'une des principales sources de l'histoire du 16^e siècle, a été analysée par les bénédictins D. Berthod et D. Grappin, en vue d'une publication qu'ils devaient en faire, sous les auspices du gouvernement de Louis XVI. La révolution française fit évanouir ce projet, qui devait sommeiller jusqu'en 1854. M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, résolut de comprendre les manuscrits Granvelle dans la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*, dont il venait de faire décréter la publication. Il institua à Besançon une commission composée de cinq membres qui, sous la présidence de l'auteur de cet article, dirigea le dépouillement des papiers du cardinal et procéda au choix des pièces qui devaient recevoir les honneurs de l'impression. Le premier volume sortit des pièces royales en 1841, et les huit volumes suivants se succédèrent à des intervalles plus ou

moins rapprochés. Il reste encore à publier la matière d'environ trois volumes. L'éditeur de ce recueil se plaît à reconnaître la collaboration active et savante qu'il a trouvée dans M. Duvernoy, mort en 1850, et dans M. Monin, professeur d'histoire à la faculté de Besançon. On peut consulter sur le cardinal de Granvelle et ses manuscrits : 1^o *Lettre à Péliisson*, contenant un projet de la *Vie* du cardinal de Granvelle, par l'abbé Boisot (*Continuation des Mémoires de littérature*, par Desmolets, t. 4, 1^{re} partie); 2^o *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, par un bénédictin (dom Prosper Lévesque), Paris, 1755, 2 vol. in-12. Ils renferment beaucoup d'erreurs et sont écrits d'une manière peu agréable. 3^o *Histoire du cardinal de Granvelle*, par Courchetet d'Esnans, Paris, 1761, in-12, et Bruxelles, 1784, 2 vol. petit in-8^o. Le style en est noble et correct; mais on reproche à l'auteur des digressions étrangères à son sujet, et trop de partialité en faveur de son héros. 4^o *Observations critiques sur l'histoire du cardinal de Granvelle* (*Journal encyclopédique*, 1761, t. 5); 5^o *Mémoire historique où l'on essaye de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas dans le 16^e siècle*, par D. Grappin, Besançon, 1787, in-8^o. C'est des lettres mêmes du cardinal que l'auteur tire la preuve qu'il ne fut point consulté sur l'érection des nouveaux évêchés, et qu'il s'opposa constamment aux mesures de rigueur prises contre des peuples égarés, qu'une sévérité extrême acheva de soulever. 6^o *Notice préliminaire sur la collection Granvelle et sur les principaux personnages qui y figurent*, placée en tête du 1^{er} volume des *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, Paris, imprimerie royale, 1841, in-4^o. On compte jusqu'à dix-sept médailles de différents modules frappées à l'effigie de Granvelle; huit d'entre elles sont figurées dans le *Museum Mazzuchellianum* (t. 1, pl. 86 et 87). Il en est une qui présente à son revers le cardinal remettant l'étendard à don Juan d'Autriche, avant la bataille de Lépante, avec ces mots : *In hoc signo vinces.* W—s.

GRANVILLE (GEORGE), vicomte Lansdown, poète et ministre anglais, qui dut en partie sa célébrité aux agréments de son esprit, naquit en 1667 d'une famille distinguée par son attachement à la cause des Stuarts. Après avoir passé quelques années dans les écoles françaises, il vint en 1677 achever ses études à l'université de Cambridge; et avant sa douzième année il lut devant la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre, des vers qu'il avait composés en l'honneur de cette princesse. Les talents précoces du jeune Granville lui méritèrent à treize ans le degré de maître ès arts; et dès lors on crut devoir lui faire quitter le collège. Dans la même année il fit l'opéra des *Enchanteurs bretons*, qui par la suite, étant tombé par hasard entre les mains du célèbre acteur Betterton, fut mis au théâtre et obtint jusqu'à quarante représenta-

(1) Parmi les ouvrages dont on doit la publication au cardinal de Granvelle, il faut distinguer le suivant : *Thermæ Diocletiani descriptæ a Sebast. ab Oya; delin. et in æs incisæ ab. Hier. Coccio*, etc., Anvers, 1558, grand in-folio; volume très-rare et précieux.

(2) Les principaux tableaux dont cette galerie se composait furent enlevés par Louis XIV après la réunion de la Franche-Comté à la France en 1674, et se trouvent encore aujourd'hui au musée du Louvre.

tions consécutives. A peine Granville fut-il entré dans l'adolescence que, séduit par l'éclat de la gloire militaire, il annonça le dessein de faire à cette passion naissante le sacrifice de son penchant pour la poésie. La révolte du duc de Monmouth et la descente du prince d'Orange, qui la suivit d'assez près, portèrent au comble l'enthousiasme de cette jeune imagination. Mais, sa famille ayant opposé des obstacles insurmontables à ses projets guerriers, il se consola de cette contrariété en revenant à ses études chéries. Pendant toute la durée du règne de Guillaume III il se tint constamment éloigné du théâtre des affaires; et pour charmer ses ennuis il résolut, à l'exemple de Waller, de chanter les attrails des beautés les plus fameuses de son temps. La comtesse de Newburg, sous le nom de Myra, devint surtout l'objet de son culte poétique; mais ni sa tendresse ni les hommages de sa muse ne furent payés d'aucun retour, et ce fut un trait de conformité qu'il eut de plus avec le poète qu'il avait pris pour modèle. Quoique Granville se fût montré l'un des plus ardents ennemis de la révolution de 1688, néanmoins, lorsque la reine Anne monta sur le trône, il ne put résister à l'envie d'obtenir les faveurs de la nouvelle cour. Dans cette vue, à la première représentation des *Enchanteurs bretons*, il ajouta en forme d'épilogue une scène prophétique, dans laquelle l'un des personnages de la pièce présageait les triomphes les plus glorieux pour le règne qui venait de s'ouvrir. Voulant seconder les intentions du gouvernement, qui à cette époque mettait tout en œuvre afin d'exalter la haine de la nation britannique contre la France, il entreprit la traduction de la seconde Olynthienne de Démosthène, qu'il fit paraître en 1702. Cet ouvrage et le crédit de ses amis lui procurèrent l'entrée de la chambre des communes, dans le premier parlement de ce règne, comme député de Fowey en Cornwall. Dans cette place il ne se montra point indigne de la confiance de ses commettants. Mais, attaché par goût et par principes à la faction des torys, il dut rentrer dans l'obscurité de la vie privée lorsque en 1708 le parti whig eut renversé le ministère de Harley. Pendant cette disgrâce, qui fut de courte durée, il vécut au milieu d'une société choisie d'hommes éclairés, et son amour pour les lettres lui inspira quelques bonnes actions, qui ont honoré sa mémoire. Ce fut lui qui introduisit Pope et Wicherley auprès de Bolingbroke. Quand le ministère whig eut succombé à son tour sous les efforts des torys, Granville se fit réélire député des communes; et, le 6 octobre 1710, il fut nommé secrétaire d'État au département de la guerre, à la place de Robert Walpole. Quelques écrivains anglais disent qu'il se montra digne d'un emploi si éminent. L'inconstante fortune semblait alors voler au-devant de ses desirs: le 10 février 1711, il fut élevé au rang de pair de la Grande-Bretagne, par le titre de lord Lansdowne, baron de Bidford, dans le Devonshire; et

l'année suivante, la reine, qui l'affectionnait particulièrement, le nomma membre de son conseil privé et bientôt après trésorier de sa maison. Enfin, dit le docteur Johnson, Pope ajouta à tous ses honneurs en lui offrant la dédicace de son poème de *la Forêt de Windsor*. Mais le cours de tant de prospérités ne tarda pas à avoir un terme. L'avènement de George I^{er} au trône de la Grande-Bretagne contraignit Granville de reprendre de nouveau les premières occupations de sa jeunesse. Malgré les coups du sort, il n'en resta pas moins fidèle à ses principes. La chaleur qu'il mit à défendre Bolingbroke et le duc d'Ormond contre la faction qui les proscrivit (1713) et quelques démarches, peut-être imprudentes, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une conspiration dont le but était de favoriser la descente du prétendant, en excitant une insurrection dans les provinces occidentales de l'Angleterre. Il fut en conséquence arrêté, et après environ une année de détention à la tour de Londres, il fut relâché sans aucune forme de procès. Cet acte de sévérité laissa dans son âme une profonde impression. Depuis cette époque, il évita soigneusement de se compromettre aux yeux de l'autorité; et sa conduite ne cessa plus un seul instant d'être dirigée par la modération la plus circonspecte. Mais lorsque en 1722 de nouvelles persécutions furent suscitées contre ses amis, il jugea prudent de passer en France, ne voulant pas s'exposer aux dangers d'une seconde captivité. Il employa son séjour dans cette contrée à la rédaction de quelques écrits en faveur des généraux Monk et Richard Granville, dont la mémoire était vivement attaquée par Burnet, Echard et Clarendon; et à son retour en Angleterre, en 1732, il publia la collection complète de ses œuvres, 2 volumes in-4^e, qu'il avait eu soin de retoucher avec beaucoup d'attention pendant qu'il se trouvait à Paris. Le reste de sa vie n'offre plus aucun événement remarquable; il se retira dans le sein de sa famille, et mourut le 10 février 1735. Le caractère aimable de lord Granville et la protection qu'il accorda toujours aux gens de lettres (1) contribuèrent plus à étendre sa réputation que ses ouvrages poétiques, qui, au rapport de Johnson, ne sont qu'une faible imitation des endroits médiocres de Waller. Sa prose est généralement meilleure; et le docteur Warton cite comme d'excellents morceaux ses *Observations sur Burnet*, sa *Défense de la justification de sir Richard Granville*, etc. Les principales productions de ce seigneur bel esprit, outre celles dont nous venons de parler, sont *le Juif de Venise*, comédie imitée de Shakspeare, et *l'Amour héroïque*, tragédie jouée avec succès en

(1) Pope, dans cette satire adressée au docteur Arbuthnot, qui a été si bien traduite par notre Delille, reproche à lord Granville, d'une manière bien flatteuse, d'avoir été, par ses encouragements, un de ceux qui l'ont entraîné dans la carrière littéraire, devenue pour lui la source de tant de dégoûts :

*Eh qui n'aurait été séduit ainsi que moi ?
 Waish, ce fin connaisseur, le délicat Granville,
 M'ont dit : « Vous charmerez et la cour et la ville, etc. »*

1696, et dont le sujet, tiré de l'Iliade, est conduit conformément aux règles d'Aristote. N—E.

GRANVILLE (THOMAS-LEVESON-GOWER, baron LEVISON DE STONE, vicomte GRANVILLE DE STONE-PARCK, comte) naquit le 12 octobre 1773; il était le troisième et dernier fils de lord Granville, marquis de Stafford et le seul rejeton du troisième mariage de son père avec lady Suzanne Stewart, seconde fille du comte de Galloway. Il montra de bonne heure une intelligence au-dessus du commun, et Pitt, grand ami de son père, remarqua la précoce capacité de son jeune protégé. Sous ce patronage tout-puissant, le jeune homme ne tarda pas à faire un chemin rapide, que lui ouvraient d'ailleurs sa naissance et son rang. En 1793, c'est-à-dire à vingt-deux ans, il était nommé, pour la première fois, membre de la chambre des communes pour le bourg de Lichtfield. L'année suivante, il résigna ce siège pour se faire élire par le comté de Stafford, où étaient toutes ses influences de famille, à la place de son frère aîné, le comte Gower, élevé à la pairie. Il resta représentant du Staffordshire jusqu'à ce qu'il fut lui-même créé pair en 1815. Dès 1800, Pitt adjoignit Granville à son administration, comme un des lords de la trésorerie, et en 1802 il fut, sous le ministère Addington, chancelier de l'Échiquier. En 1804, il fut envoyé par son gouvernement comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire auprès de la cour de Russie, et fut en même temps nommé (juin 1804) membre du conseil privé. Les circonstances étaient difficiles: il avait à combattre à St-Petersbourg l'ascendant de Napoléon employant toute son habileté à entraîner l'empereur Alexandre dans les voies politiques que suivait son père, Paul I^{er}, au moment de sa fin tragique. Il revint en Angleterre l'année suivante, avec le traité qu'il était chargé d'obtenir; et il fut alors accrédité comme envoyé et ministre plénipotentiaire à la Haye. Lorsque le 12 mai 1812 un coup de feu fut tiré sur M. Perceval, à l'entrée de la chambre des communes, l'assassin, Bellingham, déclara que sa balle était destinée à lord Granville, contre lequel il prétendait avoir eu de grands griefs pendant son ambassade en Russie. Envoyé comme ambassadeur en France, il sut si bien se concilier les bonnes grâces du gouvernement auprès duquel il était accrédité, qu'ayant reçu de son souverain le grand cordon de l'ordre du Bain, le roi de France voulut le revêtir lui-même des insignes de sa nouvelle dignité, et cette cérémonie se célébra avec une certaine pompe aux Tuileries. Après la révolution de 1830 et sous le ministère de lord Grey, qui fit la réforme électorale, lord Granville fut de nouveau chargé de représenter son pays à Paris. Il ne quitta plus cette haute situation qu'à la chute du ministère Melbourne; et, comme dans sa mission précédente, il ne contribua pas peu à maintenir les bonnes relations entre les deux pays par sa modération et sa bienveillance rehaussée par la magnificence de ses réceptions.

Il mourut à Londres en décembre 1843, à l'âge de 72 ans. Le 2 mai 1833, il avait été élevé au rang de comte Granville et baron Leveson. E. D—s.

GRANVILLE. Voyez GRANDVILLE.

GRANVILLE SHARP, un des philanthropes les plus actifs du 18^e siècle, naquit le 10 novembre 1753, à Bradford-Dale, troisième fils d'un archidoyen du Northumberland. La vieille noblesse de sa famille, comptant parmi ses membres l'amiral Richard Granville qui, sous Élisabeth, découvrit la Virginie; et l'archevêque d'York, Thomas Granville, était la moindre de ses illustrations. Une haute capacité, une charité sans bornes, semblaient y être héréditaires. Jean Sharp, frère aîné de Granville, éleva la tour de Bamburgh-Castle (en Northumberland), qui est en même temps un grenier d'abondance, un hôpital, un établissement de bains et un secours contre les naufrages. Mais c'est chez Granville Sharp que ces nobles sentiments éclatèrent le plus. Son père, bien qu'attaché à l'église épiscopale, lui donna des leçons de tolérance. Son éducation fut en harmonie avec ces préceptes. A quinze ans, il quitta la maison paternelle pour aller à Londres apprendre le commerce chez un quaker, marchand de toiles et de lingerie, passa de là dans une autre maison dont le propriétaire était de la secte presbytérienne ou même de celle des indépendants, puis dans celle d'un catholique d'Irlande, et enfin chez un homme qui professait le pur déisme, si ce n'est l'athéisme, et il apprit ainsi que partout peuvent se trouver la probité, la noblesse de cœur. Tout en se livrant aux opérations mercantiles, il suivait des études d'un autre ordre. Voulant combattre un socinien, il apprit le grec, afin de pouvoir juger par lui-même et discuter en connaissance de cause le sens du Nouveau Testament. Engagé dans une lutte théologique avec un juif, il se mit à l'hébreu et fit hors du séminaire un cours assez complet de théologie. Un oncle, Granville Wheler, lui conseilla de prendre les ordres et offrit de lui céder un de ses bénéfices, de deux mille écus de rente. Mais Granville Sharp était pourvu depuis 1758 d'un poste lucratif dans les bureaux de la guerre; il refusa. Déjà d'ailleurs il s'était voué à une œuvre qu'il regardait comme plus essentielle que la prédication ou l'accomplissement du cérémonial religieux: c'était l'adoucisement du sort des esclaves. Le premier qui fut l'objet de sa commisération courageuse était un pauvre nègre (J. Strong), que son maître, l'avocat Lisle, avait mis à la porte, nu en sang et presque mort; il le recueillit, le guérit. A peine Lisle l'eut-il appris qu'il le fit appréhender au corps comme sa propriété. Granville Sharp en appela à la justice et, après de longs débats, obtint enfin la mise en liberté de son protégé. Ce procès eut du retentissement, et le succès anima le vainqueur d'un nouveau courage, bien qu'il ne pût se faire illusion sur les sentiments que faisait naître sa manière de penser. D'abord les gens de loi, strictement

attachés à la légalité, ne voyaient dans l'émancipation d'un esclave qu'un attentat à la propriété. Les gens du monde, s'ils ne partageaient point cette opinion, éprouvaient ou de l'étonnement ou peu d'intérêt pour une entreprise si nouvelle, et d'ailleurs se figuraient peu ce que c'était que l'esclavage, ou avaient de la propension à se persuader que les défenseurs de la race asservie exagéraient les souffrances de leurs protégés. Plus tard devaient venir ceux qui au nom de la science prétendraient, les uns, que la race éthiopienne a l'intelligence trop faible pour être libre, et qu'elle est heureuse d'avoir les Européens pour lui administrer des coups de fouet; les autres, que la culture dans les régions équinoxiales serait impossible sans esclaves d'Afrique. Granville, en présence de tant de causes d'insuccès, ne désespéra point : il entreprit de réchauffer l'indifférence, de combattre l'intérêt, de réfuter le sophisme; il comprit que, quelque loin que fût le but dans les commencements, il finirait par arriver, s'il persévérait, s'il variait ses moyens, s'il s'adressait en même temps à la justice, à la commiseration publiques, à la raison, à la mode; s'il acquérait des collaborateurs et des prôneurs. Il n'agissait d'abord, on l'a vu, que dans la sphère la plus étroite et pour telle ou telle victime isolée de l'oppression des Européens. La négresse Hylas (1768), le nègre Lewis (1769), puis quantité d'autres durent la liberté à ses infatigables démarches. Enfin le 7 février 1772, dans l'affaire du nègre Jacques Somerset, fut proclamé comme axiome juridique, par lord Mansfeld lui-même, le célèbre principe que « tout esclave qui met le « pied sur le sol de la Grande-Bretagne est libre. » C'était un grand pas de fait. Granville le devait en partie à l'active coopération de Hargrave, Alleyne, et surtout à l'appui du duc de Portland, auquel il avait rendu de grands services par sa connaissance approfondie des lois anglaises, en défendant quelques-unes des possessions qu'il avait dans le Nord contre les prétentions de la couronne, qui les revendiquait en vertu de la prescription. Il avait eu en cette occasion un vif conflit à soutenir contre le gouvernement, et son zèle pour le duc avait été d'autant plus louable, que sa place et son peu de fortune le mettaient dans la dépendance du ministère. Déjà Fothergill, Bereget s'étaient associés à son zèle et poussaient de toutes leurs forces et par tous les moyens à l'abolition de l'esclavage; les quakers la réalisaient sur leurs terres. Granville bientôt étendit sa bienveillance et sa théorie à la race cuivrée et réclama nominément pour les Caraïbes de St-Vincent (1772). Peu après éclata la guerre de l'indépendance anglo-américaine. Quoique ici la question ne fût pas la même, Granville Sharp ne pouvait rester étranger à cette grande querelle; toute oppression l'intéressait. A ce titre les Américains obtinrent de prime abord ses sympathies, et dès qu'il vit la guerre résolue, pour ne trem-

per en aucune façon dans ce qu'il regardait comme une iniquité, il donna sa démission de la charge qu'il occupait dans les bureaux. Son frère aîné se chargea de subvenir à ses besoins, et il put comme à l'ordinaire poursuivre avec sécurité ses travaux philanthropiques. A l'occasion d'un procès que la commune de Londres venait de gagner sur des presseurs, élevant la voix avec feu contre la presse, il soutint une discussion animée avec Johnson, et chemin faisant, réfuta les arguments de Foster, de lord Chatham, de Junius en faveur de cet inexcusable rapt de citoyens qu'en vain des hommes d'État ont cru pallier en alléguant la nécessité. En 1780, il fut un des premiers à prendre part de sa bourse et de ses veilles à la première société biblique. Trois ans après, un de ces épouvantables événements qui viennent de temps à autre révéler que d'atrocités secondaires implique un système inique mit Granville à même d'en revenir à son sujet favori, l'abolition de l'esclavage. Le capitaine Luc Collingwood avait jeté à la mer cent cinquante-deux nègres, dans la crainte de n'avoir pas suffisamment d'eau pour son équipage et pour eux. En vain le champion des nègres voulait qu'il fût mis en accusation comme assassin; il n'y eut procès qu'entre les assureurs et le propriétaire du navire assuré, et pour savoir qui des uns ou des autres supporterait la perte des *marchandises* jetées à la mer. De tels faits en disent plus que des commentaires. Granville les exploita savamment. Il fut, du reste, secondé par les hommes distingués qui dans les deux mondes s'évertuaient à populariser sa doctrine. Tels étaient en Amérique le général Oglethorp, le député Franklin; tels devaient être sous peu en Angleterre Clarkson et Wilberforce. Sur ces entrefaites eut lieu la paix de Versailles, en 1783, qui conféra et garantit l'indépendance aux ex-colonies anglaises, mais les laissa dans une crise religieuse singulière. Les anglicans des États confédérés n'avaient aucun évêque, et nul évêque ne pouvait être sacré que par un évêque de la Grande-Bretagne, et comment demander ce sacre à l'évêque du pays? D'ailleurs il fallait, lors de la cérémonie du sacre, prêter un serment au roi de la Grande-Bretagne (seul chef de la religion), et comment prêter serment au monarque contre qui s'était opéré le soulèvement et duquel on venait d'arracher la déclaration d'indépendance? Sharp rendit de vrais services à l'Union en cette circonstance. Par une brochure habilement raisonnée, il démontra que dans la primitive Église qu'avait voulu reproduire la réforme les évêques étaient élus par le peuple : « Que le peuple des « États-Unis commence, disait-il, par en faire au-
« tant. » Après cela il soutenait, contrairement à Franklin, que l'imposition des mains par quelque évêque n'en était pas moins une cérémonie essentielle, et il tenta de faire rendre par les deux chambres un bill qui eût autorisé les évêques anglais à sacrer les évêques de royaumes ou États

étrangers, sans exiger d'eux la prestation du serment ou la souscription de l'acte d'uniformité. Tout ce qu'il obtint fut la permission à l'évêque de Londres de sacrer des doyens et recteurs; Granville revint à la charge, réfuta les allégations de lord Thurlow, grand partisan du système qui eût laissé les églises anglo-américaines sans évêques et fit si bien, que l'archevêque de Canterbury fut autorisé par les deux chambres et se détermina lui-même à donner la consécration à deux évêques. Le succès de l'intervention de Granville charma les adhérents de l'église établie, et la veuve du général Oglethorp, pour lui en témoigner sa reconnaissance, lui abandonna la possession d'un domaine qu'elle avait dans le comté d'Essex. C'est encore à Granville Sharp que l'humanité est redevable de la première idée d'une colonie qui a longtemps offert des symptômes de prospérité, en même temps que le modèle du régime philanthropique. Il s'agit de la colonie de Sierra-Leone, en Afrique, sur la côte de ce nom (derrière la baie St-Georges), 1787. Elle fut fondée par une compagnie dite *Société de Sierra-Leone*, dont il eut le premier la présidence, mais dont enfin il fut obligé de résilier la direction. En 1787 aussi se forma une *société pour l'abolition de la traite*, société qu'il provoquait depuis longtemps et dont la création lui sembla la plus belle récompense de sa persévérance. Dès lors son œuvre était impérissable. Une association de notabilités prenait son idée sous son patronage, l'adoptait, la déclarait sienne. Les obstacles devaient tomber les uns et les autres devant ce faisceau d'intelligences élevées et de volontés fortes : c'est ce qui bientôt eut lieu. Pitt, qui promit son concours à l'association, devint, il est vrai, irrésolu et tiède sitôt qu'il s'agit de porter des coups décisifs et de saper la traite par sa base. Mais en 1807 Fox se prononça si hautement en faveur des idées de Granville, que les deux chambres votèrent l'abolition de l'esclavage. Un mois plus tard sortait du néant l'*Institut africain*, dont le but était de préciser et de vulgariser les notions sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, les mœurs, l'état social et politique des diverses nations de l'Afrique, afin d'agir sur elles et de les civiliser en les améliorant. Granville Sharp mourut le 6 juin 1815, toujours vaquant à la noble tâche qu'il avait choisie, comblé de gloire comme le premier qui ait voulu fortement l'émancipation des races esclaves, et heureux d'avoir assez avancé leur délivrance pour qu'on ne doutât point du plein succès de ses doctrines dans un prochain avenir. A ces titres il a droit d'être rangé parmi les plus beaux caractères qui aient honoré l'espèce humaine et parmi les bienfaiteurs de l'humanité. On lui doit divers opuscules, tels qu'un *Traité sur le duel*, une *Démonstration du droit naturel qu'a le peuple de participer à la confection des lois*, un *Plan pour l'abolition générale de l'esclavage dans les colonies*, une *Introduction à la mu-*

sique vocale, etc. Il était fort bon musicien, exécutait sur plusieurs instruments à vent, et inventa une espèce de harpe. Il dessinait aussi très-bien et improvisait la caricature, mais telle que la peut faire un philanthrope, fort inoffensive et ne frappant que de main morte. P—OT.

GRAPALDI (FRANÇOIS-MARIUS ou MARIO), savant italien, né à Parme vers 1465, fut nommé secrétaire de l'ambassade que les Parmesans envoyèrent au pape Jules II pour le féliciter des avantages qu'il venait d'obtenir contre les Français (1512). Grapaldi avait cultivé la littérature avec quelque succès, et désirant profiter de cette circonstance pour obtenir la couronne poétique, il récita devant le pape une pièce de vers qui, dit-on, n'était pas sans agrément. Mais malheureusement il y faisait l'éloge des divinités païennes, et Pâris de Grassi, maître des cérémonies, homme d'un esprit assez étroit, décida que le pape ne pouvait couronner un pareil ouvrage. Cependant, quelques jours après, le pape ayant réuni les ambassadeurs à un grand repas, Grapaldi fut introduit dans la salle du festin et prononça un discours en prose, suivi de quelques vers sur la délivrance de l'Italie. Alors Jules II fit approcher l'ambassadeur de l'empereur, et tous deux, prenant une des couronnes qu'on avait apportées, la posèrent sur la tête de Grapaldi (1) : il fut en même temps créé chevalier. Grapaldi était âgé au moins de quarante-six ans, puisque Paul Jove dit qu'il en avait plus de cinquante en 1515. Il mourut cette année-là, à Parme, d'une rétention d'urine. Son principal ouvrage est intitulé *De partibus ædium, Dictionarius longe lepidissimus nec minus fructuosus*. La première édition, qui est fort rare, fut imprimée à Parme par Angiolo Ugoletto, 1494, in-4°; il reparut dans la même ville, avec des augmentations, en 1501, 1506 et 1516; il s'en est fait plusieurs autres éditions, mais qu'il est inutile de citer, puisqu'elles ne sont que des réimpressions de celles qu'on vient d'indiquer. L'édition de 1516 mérite l'attention des curieux : c'est, suivant David Clément, la plus belle et la plus complète de toutes. Le titre en est orné d'un portrait de l'auteur; viennent ensuite plusieurs épi grammes à sa louange, et sa vie, par Jean-André Albio, son ami : elle renferme en outre une seconde partie, qui a pour titre *De verborum explanatione quæ in libro ædium continentur*. Cette table a été rédigée avec beaucoup de négligence, et quoique les mots y soient rangés dans l'ordre alphabétique, on est quelquefois obligé de parcourir plusieurs pages avant de trouver celui dont on cherche l'explication. Cette seconde partie n'a pas été reproduite dans toutes les éditions postérieures, et celles qui en sont privées ne jouissent d'aucune estime. On cite encore de Grapaldi :

(1) On trouve les détails de cette curieuse cérémonie dans le *Journal de Paris* de Grassi, dont Bréquigny a publié un extrait fort intéressant dans les *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. 2.

1^o des notes sur les comédies de Plaute, insérées dans l'édition de Venise, 1528, in-fol.; 2^o les *Sept Psaumes de la pénitence*, imités de ceux de David; 3^o un livre de *Rime diverse*, qu'on dit très-élégantes. W—s.

GRAPHÆUS (CORNEILLE), aussi appelé *Scribonius*, en flamand *Schryver*, né en 1482 à Alost en Flandre, acquit par son mérite le droit de bourgeoisie de la ville d'Anvers, dont il fut ensuite nommé greffier ou secrétaire, et il y mourut en 1558 à l'âge de 76 ans. Il avait de la célébrité de son temps comme poète, orateur, historien, et aussi pour la musique vocale. Outre différentes pièces de poésie ou de prose latine relatives aux événements de son temps, et qui ont été la plupart recueillies dans les *Delic. poet. Belg.*, il a laissé : 1^o *Sacrorum Bucolicorum Eclogæ III*, Anvers, 1556, in-8^o; 2^o *Conjugandi et declinandi regulæ*, ibid., 1529, in-8^o; 3^o *Flosculi ex Terentii comædiis*, Paris, 1555, in-12; 4^o il a traduit en latin, mais en l'abrégant avec assez peu de goût, l'*Histoire des peuples septentrionaux* d'Olaus Magnus, Anvers, 1562, in-12. Graphæus avait goûté la doctrine de Luther; mais il l'abjura solennellement le 6 mai 1522, jour où les écrits de ce réformateur furent brûlés publiquement par les ordres du magistrat d'Anvers. Il a publié un poème en vers héroïques contre l'hérésie des anabaptistes, en 1553, in-12. On soupçonne que cet auteur est le même que *Cyprien-Corneille Graphæus*, qui a fait imprimer à Paris, chez Badius d'Asche ou Aseensius, un petit recueil de *Poemata* et une *Vie de St-Guillaume*, aussi en vers latins, adressée au cardinal de Croy. — Alexandre GRAPHÆUS, fils de Corneille, avait les mêmes goûts et a exercé les mêmes fonctions que son père. De ses poésies latines éparses, le morceau le plus considérable est une pièce de plus de six cents vers, en tête du *Theatrum urbium*, de George Bruyn. M—on.

GRAPIUS (ZACHARIE), célèbre philologue allemand, naquit à Rostock le 6 octobre 1671. A huit ans il perdit son père, savant théologien, surintendant des églises du Mecklembourg, et resta abandonné aux soins de sa mère, qui heureusement connaissait tout le prix d'une bonne éducation et le confia à d'habiles maîtres. Après avoir terminé ses premières études avec succès, il se rendit en 1690 à Greifswald et suivit pendant deux années les cours de l'université. De retour à Rostock, il continua de s'appliquer avec ardeur aux différentes sciences, et pour s'assurer des progrès qu'il pouvait faire, il se soumettait chaque semaine à un examen. Il fut reçu docteur en philosophie avec une rare distinction et parcourut ensuite l'Allemagne pour faire connaissance avec les hommes les plus instruits. Il visita de cette manière Lubeck (où il se lia avec A. Pfeiffer), Berlin, Wittemberg, Iéna et Leipsick, où il soutint plusieurs thèses, entre autres : *De Talmude Hierosolymitano*; *De Talmude cremando*.

Rentré dans sa patrie, pour la seconde fois, en 1696, il s'y livra à l'enseignement de la jeunesse dans les écoles publiques. Quelque temps après, il se présenta pour le grade de docteur en théologie. Il choisit pour sujet de sa thèse *Recentiores de versione Lutheri germanica controversiæ*, et y développa une telle variété de connaissances, qu'il fut nommé sans concours à la chaire de philosophie, à laquelle il joignit bientôt celle de théologie. Il les remplit l'une et l'autre avec un rare talent et fut aussi fait pasteur de l'église de St-Jacques, à Rostock. Différents écrits, qu'il publia dans le même temps, ajoutèrent encore à sa réputation, et des emplois plus importants allaient devenir la récompense de ses travaux, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences et à ses nombreux amis le 11 février 1715, à 42 ans. Il avait été marié deux fois et il laissa des enfants de ses deux femmes. Parmi les ouvrages de Grapius, on se contentera de citer : 1^o *Historia litteraria Talmudis Babylonici et Hierosolymitani*, Rostock, 1696, in-4^o; 2^o *Historia litteraria Alcorani*, ibid., 1701, in-4^o; 3^o *Specimen metaphysicæ biblicæ*, ibid., 1702, in-4^o; 4^o *De Sinensium theologia*, ibid., 1708, in-4^o; 5^o *Systema novissimarum controversiarum seu theologia recens controversa*, ibid., 1719, in-4^o : cette édition est la quatrième. La partie polémique de cet ouvrage est moins estimée des protestants que la partie historique : il est d'ailleurs incomplet. 6^o *Rostochium evangelicum*; 7^o *Riga litterata*; 8^o *Ahmet ben Abdalk, mahomedani, Epistola de articulis quibusdam fidei, cum notis et refutatione, et ejusdem Epistola theologica de libero arbitrio*. L'original arabe avait été composé vers l'an 1612 et annonçait plus de connaissances qu'on n'en suppose ordinairement aux docteurs musulmans. 9^o *De concionibus artificiosis et alamodicis*. C'est une critique des prédicateurs à la mode. 10^o *De menæis et menologiis Græcorum*. Il a continué depuis le huitième chapitre l'*Analyse exégétique de Zacharie*, par Sam. Bohlius. Voyez, pour plus de détails, l'éloge de Grapius dans les *Acta eruditorum* de Leipsick, 1715. W—s.

GRAPPE (PIERRE-JOSEPH), jurisconsulte, né en 1755 à Trebief, près de Salins, acheva ses études à l'université de Besançon, où il succéda en 1790 au savant professeur Seguin (voy. ce nom) dans la chaire de droit romain. A la rentrée des cours en 1792, il prononça sur les lois pénales un discours dans lequel il s'attacha surtout à démontrer que leur adoucissement ne pouvait qu'avoir une influence salutaire sur les mœurs. L'un des conseils du malheureux Dietrick, le maire de Strasbourg, qui venait d'être renvoyé devant le tribunal criminel du département du Doubs sous la prévention de manœuvres contre-révolutionnaires, il parvint à faire prononcer son acquittement. Ce triomphe ne fit qu'accroître la haine que lui portaient déjà les démagogues, et forcé de céder à l'orage, il se retira dans les montagnes du Jura;

mais, inscrit sur la liste des suspects, il fut enfermé dans les cachots de la terreur avec Louvot, son ami, et ne revint à Besançon qu'après la chute de Robespierre. Il concourut à la rédaction du journal *le 9 Thermidor* (voy. COUCHERY), et plus tard fit partie de la nouvelle administration, composée entièrement d'hommes qui réunissaient à des lumières une grande modération. Il était président du district de Besançon lorsqu'il fut député par le département du Doubs au conseil des cinq-cents, en l'an 5 (mai 1797). On ne peut douter qu'il ne fût un des membres du nouveau tiers qui se proposaient de mettre un terme à la révolution, en rapportant les décrets rendus dans les temps d'anarchie. Mais, quoiqu'il fût lié très-intimement avec plusieurs d'entre eux, notamment avec le général Pichegru, il échappa cependant aux proscriptions de fructidor, et son élection fut maintenue. Grappe paraissait très-rarement à la tribune; mais il travaillait dans les commissions, où ses profondes connaissances en droit étaient très-utiles. Après le 18 brumaire, il passa au corps législatif, dont il fut élu l'un des secrétaires. Il en sortit en 1804, et s'étant fait inscrire au tableau des avocats de Paris, il fut bientôt l'un des jurisconsultes le plus employés pour la consultation. A la réorganisation des facultés de droit, Fontanes, alors grand maître de l'université, le plaça sur la liste des professeurs de l'école de Paris; mais Napoléon, qui n'avait point oublié les liaisons de Grappe avec Pichegru, raya lui-même son nom. Ce ne fut qu'en 1819, lorsque l'affluence croissante des élèves nécessita la création de nouvelles chaires, que M. Royer-Collard le fit nommer professeur de code civil. Peu de temps après il recut la décoration de la Légion d'honneur. Grappe mourut le 13 juin 1823, à 70 ans, laissant la réputation d'un homme intègre, plein de candeur, de désintéressement, et d'un savant jurisconsulte. Ses élèves, qui le considéraient comme un père, voulurent porter eux-mêmes ses restes au cimetière de Vaugirard, et là une souscription fut spontanément ouverte pour lui ériger un monument. On a de Grappe des *Consultations* qui sont regardées comme autant de traités complets sur la matière. Merlin en a inséré une dans ses *Questions de droit*, au mot *Subrogation*, et c'est ce que nous avons de mieux sur ce sujet. Grappe se proposait de publier un *Cours complet de code civil*; il en avait recueilli les matériaux, et l'on doit regretter que le temps lui ait manqué pour accomplir ce projet. W—s.

GRAPPIN (PIERRE-PHILIPPE), le dernier bénédictin de la congrégation de St-Vannes, naquit le 1^{er} février 1738 à Ainvelle-lès-Conflans, bailliage de Vesoul, d'une famille honorable de la bourgeoisie. A dix-huit ans il embrassa la vie religieuse à Luxeuil, et dès qu'il eut terminé son noviciat il y commença, sous la direction de dom Berthod (voy. ce nom), l'étude de l'histoire et de la diplomatique. Quelques années après il fut envoyé par

XVII.

ses supérieurs à Faverney; il mit en ordre les archives de cette abbaye, et il en composa l'histoire sur les pièces qu'il avait à sa disposition. A cette époque, l'Académie de Besançon, nouvellement instituée, s'occupait de rassembler des matériaux sur l'histoire de la province; elle mit au concours, pour l'année 1770, l'histoire d'une ville ou d'une abbaye du comté de Bourgogne. Dom Grappin lui adressa deux volumineux mémoires sur les abbayes de Luxeuil et de Faverney. Le premier remporta le prix et le second eut l'accessit. Ce brillant début fixa sur le jeune religieux l'attention de ses supérieurs, et, pour le mettre à même de cultiver ses talents, ils le nommèrent professeur au collège que l'ordre possédait près de Besançon. Les nouveaux devoirs que lui imposait cette place ne l'empêchèrent pas de rentrer bientôt dans la lice académique, et deux nouvelles couronnes lui furent décernées en 1774, pour de savantes *Recherches* sur les anciennes monnaies du comté de Bourgogne, et en 1778 pour une *Dissertation* sur l'origine des droits de mainmorte. Depuis plusieurs années il travaillait avec dom Berthod, son premier maître, devenu son ami, à dresser l'inventaire des archives publiques et particulières de la province, et à copier les documents les plus importants pour les envoyer au dépôt général des chartes dont le ministre Bertin (voy. ce nom) avait en l'heureuse idée. Le départ de dom Berthod en 1784 pour Bruxelles, où il était appelé pour coopérer à la continuation de l'œuvre des Bollandistes, laissa dom Grappin seul chargé de terminer le dépouillement des archives; et le zèle avec lequel il s'acquitta de cette tâche lui mérita de fréquentes marques d'approbation du ministre. Admis à l'Académie de Besançon, en remplacement de dom Berthod, il y lut successivement plusieurs morceaux intéressants, entre autres une *Dissertation* dans laquelle il essaya de prouver que le cardinal de Granvelle n'a point eu de part aux troubles des Pays-Bas. La lecture des *Mémoires de Granvelle*, conservés à la bibliothèque de Besançon, lui en avait fait apprécier toute l'importance, et le premier il conçut l'idée de les publier (1). Il fit part de son projet à M. Bertin; mais le moment était peu favorable aux publications historiques. C'était celui où l'assemblée des notables du royaume venait de se déclarer inhabile à trouver les moyens de combler le déficit. On parlait de convoquer les états généraux, et le ministère, encore indécis sur l'opportunité de cette grande mesure, fit demander à dom Grappin un mémoire sur la composition des anciens états de Franche-Comté. Le garde des sceaux, satisfait de ce premier travail, le chargea de rédiger et de répandre dans la province différents

(1) La publication des *Mémoires de Granvelle* a été faite depuis sous la direction de l'auteur de cet article, sous ce titre : *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Besançon*, Paris, imprimerie royale, 1839 et années suivantes (voy. GRANVELLE).

écrits propres à préparer l'opinion publique aux changements qu'il devenait nécessaire d'introduire dans la répartition de l'impôt, et que les ordres privilégiés repoussaient avec un aveuglement déplorable. C'est ainsi que dom Grappin se trouva naturellement conduit à s'occuper de questions restées jusqu'alors étrangères à ses goûts comme au genre de ses études. Ne voyant dans la révolution que la réforme des abus, il en adopta les principes, sans en prévoir les conséquences ; et ce ne fut pas sans un vif regret qu'il se vit forcé de quitter le religieux asile où il avait passé tant d'années paisibles au milieu de ses livres. Ayant prêté le serment exigé des ecclésiastiques, il fut nommé vicaire métropolitain ; mais il ne prit aucune part à l'administration du diocèse. Bientôt, effrayé de la marche des événements, il donna sa démission pour se retirer dans sa famille au pied des Vosges ; mais avant de s'éloigner de Besançon il publia, sous le voile de l'anonyme, une dernière brochure intitulée *les Prêtres*, dans laquelle il protesta de toutes ses forces contre les absurdes reproches adressés au clergé par ses antagonistes. Député en 1797, par les prêtres constitutionnels du département de la Haute-Saône, à l'assemblée qui prit le titre de concile national, il en fut élu l'un des secrétaires, et fut continué dans les mêmes fonctions au concile de 1801. C'est dans ces assemblées qu'il connut l'abbé Grégoire et les autres chefs de l'Église constitutionnelle de France, avec lesquels il entretenait dès lors une correspondance fort active. A la suite du concordat de 1802, M. Lecoz ayant été nommé archevêque de Besançon, s'empressa de désigner dom Grappin l'un de ses vicaires généraux, et se reposa en partie sur lui de la réorganisation du diocèse. Quoique très-occupé par les détails d'une administration que les circonstances rendaient encore plus épineuse, il continuait de donner une partie de son temps à la culture des lettres. Il profita de son crédit sur quelques personnes influentes pour provoquer le rétablissement de l'ancienne Académie, qui l'élut son secrétaire perpétuel, et, malgré son grand âge, il remplit les fonctions de cette place avec une remarquable activité. La mort subite de Lecoz, en 1815, changea la position de dom Grappin. Il dut quitter l'archevêché pour aller occuper un modeste appartement où il reprit sa vie d'études. Une chute qu'il fit peu de temps après ne lui permit plus que rarement de sortir de sa chambre. Il avait précédemment abdiqué la place de secrétaire de l'Académie ; mais il n'en continuait pas moins de prendre un vif intérêt à ses travaux. La lecture, la rédaction de divers articles qu'il fournissait aux journaux et sa correspondance remplissaient tous ses moments. Il ne connut jamais l'ennui de la solitude. Doué d'une grande vigueur de tête et d'une force d'âme peu commune, il acheva paisiblement sa longue carrière, et mourut ou plutôt s'éteignit,

sans maladie, le 20 novembre 1855, dans sa 96^e année. Le matin même il avait composé une pièce de vers adressée à un de ses jeunes compatriotes pour l'encourager à l'étude. Membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés littéraires, il avait compté au nombre de ses amis plusieurs hommes distingués, entre autres dom Clément, le savant auteur de *l'Art de vérifier les dates*, le baron de Zurlauben, l'abbé Grandidier, etc. Outre une foule d'articles dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Dinouart, dans les *Affiches de Franche-Comté*, dans les recueils de l'Église constitutionnelle, etc., on a de lui : 1^o *Examen religieux de l'examen philosophique de la règle de St-Benoît* (par D. Cajot), 1748, in-8^o ; 2^o *Mémoires sur l'abbaye de Faverney*, Besançon, 1771, in-8^o ; 3^o *Abrégé de l'histoire du comté de Bourgogne*, Avignon (Vesoul), 1775, in-12 ; 2^e édition augmentée, Besançon, 1780, in-12 ; 4^o *De l'origine des droits de mainmorte dans le comté de Bourgogne*, 1778, in-8^o ; 5^o *Recherches sur les anciennes monnaies du comté de Bourgogne*, 1782, in-8^o ; 6^o *Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté*, 1785, in-8^o, supplément, 1786 ; 7^o *Éloge historique de Jean Jouffroy, cardinal d'Alby*, 1785, in-8^o ; 8^o *Mémoire où l'on essaye de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas*, 1788, in-8^o ; 9^o *Mémoire sur les guerres du comté de Bourgogne au 16^e siècle*, 1788, in-8^o ; 10^o des *Éloges de l'abbé Grandidier, de dom Berthod, de Toulangeon*, etc. Parmi ses ouvrages manuscrits, on distingue : *l'Histoire de l'abbaye de Luxeuil, celle de l'abbaye de St-Paul de Besançon*, et la *Vie de Lecoz*, avec les pièces justificatives, grand in-4^o. Une *Notice* sur dom Grappin a été imprimée dans le recueil de l'Académie de Besançon. W—s.

GRAS (HENRI), docteur en médecine agrégé au collège de Lyon, naquit vers la fin du 16^e siècle à Lausanne en Suisse, où son père, qui était Lyonnais, avait fui pendant les guerres de religion. Grâce à la bonne éducation qu'il avait reçue, Henri Gras se rendit non moins célèbre comme médecin que comme bibliophile. On lit dans le *Traité des plus belles bibliothèques* du P. Jacob qu'il possédait en 1644 onze ou douze cents volumes in-fol., et trois ou quatre mille de moindre format, et que tous les jours il augmentait cette collection plus remarquable encore par le choix que par la quantité. On lui doit la publication de la majeure partie des *OEuvres médicales* de Jean Varand (voy. ce nom) dont il avait été le disciple, et qu'il dédia à Pierre de Maridat, Lyonnais, conseiller au grand conseil de Paris. Cette édition en un volume in-fol. fut imprimée à Lyon en 1657. Gras était le cousin et l'ami du médecin Charles Spon ; il mourut le 22 mai 1665. Guy Patin, qui en a parlé plusieurs fois dans ses lettres, écrivait le 2 juin suivant à André Falconet, médecin à Lyon : «... Enfin vous avez perdu M. Gras ; il était « temps qu'il mourût ; il était trop bourru et sa

« mauvaise humeur ne lui a pas peu aidé à quitter ce monde; il avait pourtant du mérite, mais il eût bien mieux fait de vivre comme les autres hommes... » A. P.

GRAS (CLAUDE-LUPICIN), chirurgien, né en 1758 à Moyrans, bourg de Franche-Comté, fit ses études à Dôle avec distinction. Il se rendit ensuite à Paris, où il suivit pendant plusieurs années les leçons des maîtres les plus habiles dans l'art de guérir. Après avoir terminé ses cours, il revint dans la province, et s'étant fait agréger au collège de chirurgie de Besançon, il commença à pratiquer son art avec succès. Nommé chirurgien en chef de l'hospice des Enfants-Trouvés, il introduisit dans le régime de cette maison des changements avantageux, et s'appliqua à combattre les maladies qu'apportent en naissant la plupart de ces innocentes victimes de la débauche. Pourvu de la chaire de chirurgie au collège royal, il la remplit avec autant de zèle que de désintéressement, s'attacha à former de bons élèves, et quoiqu'il ne fût pas riche, aida souvent de sa bourse ceux qui à d'heureuses dispositions ne joignaient pas la fortune nécessaire pour les cultiver. Il se fit recevoir en 1776 licencié en médecine, et dans cette circonstance ses confrères lui donnèrent une preuve de leur estime, en le dispensant de la plus grande partie des formalités d'usage. Il fut nommé quelque temps après médecin des prisons, et il contribua de tous ses moyens à améliorer le sort des détenus, en leur procurant des aliments plus sains et la permission de rester au grand air plusieurs heures par jour. La révolution le priva de ses emplois; mais il n'en continua pas moins de donner tous ses soins aux pauvres; son seul délassement était de répéter quelques expériences utiles dans un terrain qu'il possédait à peu de distance de Besançon. Il mourut en cette ville le 17 mars 1805. Il a laissé en manuscrit outre ses *Cours de chirurgie* de nombreuses *Observations pratiques*, que son fils se proposait de mettre en ordre et de publier. Son *Éloge*, prononcé par Bouchey, a été imprimé dans le tome 6 des *Mémoires de la Société d'agriculture du département du Doubs*, dont il était membre. Droz, secrétaire de l'Académie de Besançon, a rédigé une *Notice* très-détaillée sur ce chirurgien estimable; mais elle est restée inédite. W—s.

GRAS (LE). Voyez LEGRAS.

GRAS (JOSEPH), né à Lyon en 1752, fut reçu avocat au barreau de cette ville en 1775, et y occupa bientôt un rang honorable. La révolution l'investit, en floréal an 5, de fonctions judiciaires subalternes qu'il devait perdre après la journée du 18 fructidor. Rendu tout entier à ses travaux de *défenseur officieux*, c'était le nom qu'on donnait alors aux juriconsultes plaidants, il continua de se livrer à la discussion des affaires devant les tribunaux. La collection des mémoires qu'il rédigea pour éclairer les principales causes confiées à ses soins formerait plusieurs volumes. A la réorgani-

sation du barreau en l'an 12, Gras dut trouver sa place dans le conseil de discipline. Il s'y fit remarquer par son élocution brillante et correcte. Il fut élu, en mai 1815, membre de la chambre des représentants, par le collège d'arrondissement de Lyon, et fit partie de la commission chargée de faire un rapport sur le message relatif au départ de l'empereur Napoléon 1^{er} pour se rendre à sa destination. L'entrée des alliés à Paris ne permit pas au corps législatif de se réunir pour entendre ce rapport. En 1818, Gras terminait sa carrière d'avocat et entrait dans la magistrature supérieure avec le titre de conseiller à la cour royale de Lyon. En 1822 la Société royale d'agriculture lui ouvrait ses portes et recevait de lui plusieurs communications importantes, sur les *irrigations*, sur la *pépinière départementale du Rhône* et sur les *inconvenients des droits d'usage dans les forêts*. Joseph Gras est mort à Lyon le 20 juillet 1857. G. B—N.

GRASER (JEAN-BAPTISTE), savant ecclésiastique italien, naquit à Roveredo dans le Tyrol en 1718. Dès ses premières études il parvint de lui-même à comprendre les démonstrations géométriques d'Euclide. Quand il eut été fait prêtre il s'adonna particulièrement à la littérature, et fut choisi parmi ses concitoyens, en 1748, pour enseigner la rhétorique dans leur collège public. On le vit ensuite professer la philosophie et la théologie. L'Académie des *Agiali* de cette ville se fit un devoir de se l'agréger. L'abbé Jérôme Tariatotti, mort en 1761, lui avait laissé avec tous ses manuscrits un legs considérable, à la charge de terminer ceux de ses ouvrages qui restaient imparfaits : mais Graser fut détourné de ce travail, soit par d'autres occupations, soit par une respectueuse défiance. Il se borna à faire une oraison funèbre de ce savant, ainsi que des poésies en son honneur, et les publia avec des mémoires sur sa vie. La réputation qu'il avait acquise le fit appeler à Inspruck par le conseiller de Sperges, pour y être conservateur de la bibliothèque dite *Teresiana* et professeur de morale. Ces fonctions l'attachèrent tellement à ce pays, qu'il refusa la chaire de droit canon en l'université de Pavie, que lui offrait le comte de Firmian. Il remplit successivement à Inspruck les chaires d'histoire universelle et de patrilogie, c'est-à-dire, de la doctrine des saints Pères, et y fut grand recteur de l'université. Ses travaux affaiblirent sa santé; il revint à Roveredo, où il termina sa carrière en 1786. Quoique son cœur fût bon et sensible, il avait le caractère brusque, et dans sa gaieté il se permettait souvent des traits satiriques et mordants. On le comparait à Ésope avec lequel il avait d'ailleurs quelque ressemblance corporelle. Il composait une ode, une élégie, une satire, avec autant de promptitude et de facilité qu'un secrétaire habile écrit ce qu'on lui dicte. Cependant le genre dans lequel il excella est l'éloquence. L'impératrice Marie-Thérèse et le pape Pie VI l'honorèrent de

leur bienveillance. Beaucoup de savants d'Italie lui dédièrent leurs ouvrages. Les principaux de ceux qu'il a laissés sont : 1° *De philosophiæ moralis ad jurisprudentiam necessitate*; 2° *De historici studii amœnitate*; 3° *De præsbyterio et in eo sedenti jure*, dédié au cardinal Garampi. G—N.

GRASLIN (LOUIS-FRANÇOIS de), économiste et financier peu connu, mais bien digne de l'être, vit le jour à Tours en 1727. Il fit ses études au collège de Juilly avec une grande distinction, et fut reçu avocat au parlement. Il avait à peine trente ans lorsqu'il obtint la charge considérable de receveur général des fermes à Nantes. Peut-être dut-il à sa résidence dans cette ville, l'un des plus importants centres du commerce maritime et colonial de la France avant comme depuis la révolution, d'échapper à l'erreur fondamentale de Quesnay et de ses sectateurs. On sait que l'école dite *économiste* voyait dans ce qu'elle appelait le produit net du sol la source unique de la richesse. Née des préjugés historiques et politiques d'un siècle prétendu philosophique, cette erreur fut prompte à se propager par la réaction produite contre l'esprit d'entreprise industrielle et financière depuis la déconfiture du système de Law. Graslin, compatriote, disciple de Descartes, de plus journellement témoin à Nantes du concours de l'industrie et du commerce dans l'œuvre de la production, fut loin de céder à l'engouement général. Appliquant à l'étude des matières économiques la méthode expérimentale d'après les principes établis par ce grand homme, il soumit la richesse à une attentive et lumineuse analyse. Bientôt l'occasion s'offrit pour lui de formuler ses idées. La Société royale d'agriculture de Limoges avait proposé pour sujet d'un de ses concours : *Démontrer et apprécier l'effet de l'impôt indirect sur le revenu des propriétaires de biens-fonds*. Il faut entendre par impôt indirect celui qui frappe, non le producteur, mais le consommateur. Or, si la terre devait être considérée comme seule productrice, il était évident que l'impôt, en définitive, retombait nécessairement sur l'agriculture. Aussi les conséquences directes du système des économistes devaient être : 1° de prélever l'impôt uniquement sur les biens-fonds; 2° de proclamer la liberté radicale, indéfinie du commerce, sans avoir aucun égard aux intérêts déclarés improductifs de l'industrie et de la navigation. Justement alarmé de ces conséquences, Graslin n'hésita pas à entrer dans la lice, bien que les termes du programme du concours énonçassent en fait le principe qu'il allait combattre. Comme il pouvait s'y attendre, il n'eut pas le prix. Mais son *Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt*, publié sous le voile de l'anonyme, sera reconnu par son importance et la date de sa publication tout à fait digne de sauver son nom de l'oubli. L'exemplaire que nous avons sous les yeux, donné à la bibliothèque de la chambre élective par M. Pellerin, ancien député de Nantes, porte le millésime de

1767. Rappelons que ce ne fut que neuf ans après, en 1776, qu'Adam Smith publia ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse*. La science est universelle, qu'importe d'où partent ses bienfaits, dès qu'ils s'étendent sur l'humanité entière dont ils restent le commun et légitime patrimoine? Loin donc, bien loin de nous la pensée de rapetisser la science à une jalouse nationalité, et de chercher à déposséder le génie de la gloire de ses découvertes. Mais les droits de la vérité ne sont pas moins sacrés. Nous avons donc dû signaler en faveur de l'économiste objet de cette notice, l'antériorité incontestable de la théorie de la richesse fondée sur le travail, soit que le travail s'applique à l'agriculture, à la production industrielle ou à l'échange. En supposant que Graslin, auditeur du cours professé par Smith à Édimbourg de 1751 à 1754, avant la publication de son immortel ouvrage, n'ait fait que reproduire en partie son système d'économie politique, il faudrait encore reconnaître dans le disciple un de ces esprits pénétrants qui s'assimilent et fécondent la vérité dont ils ont reçu le germe précieux. Nous ne voyons qu'une particularité qui pourrait d'ailleurs autoriser cette supposition, c'est la publication à Londres de l'ouvrage de Graslin. Fit-il réellement le voyage d'Angleterre? ou bien la désignation de Londres, comme celle des villes de la Hollande, ne s'expliquerait-elle pas par des considérations de simple librairie? Nous ne savons; mais la même désignation de Londres, reproduite dans sa correspondance avec l'abbé Baudeau, imprimée seulement en 1779, vient à l'appui de cette dernière explication. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'*Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt*, même de nos jours, même après les progrès obtenus par la science, paraîtra une œuvre remarquable. Un rapide exposé suffirait pour en convaincre; mais bornons-nous à un résumé général pour ne pas sortir du cadre purement historique de la *Biographie universelle*. Graslin voit le principe de l'économie politique dans le rapport de l'homme aux choses et des choses entre elles. C'est en suivant par l'analyse ce rapport qu'il définit la richesse et se rend compte de son développement par toutes les applications du travail. Selon lui, la *richesse consiste dans tous les objets de besoin qui ont entre eux des valeurs relatives, en raison composée du degré de besoin et du degré de rareté*. Nous avons dû reproduire textuellement cette définition, car toute définition d'une science a son importance. Graslin examine successivement l'action de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des arts dans la formation de la richesse; puis dans la seconde partie de son ouvrage il traite de l'impôt, non-seulement dans sa nature et ses diverses applications, mais dans ses effets politiques. Obligé, après avoir embrassé son sujet au point de vue général de la science, de rentrer dans les termes du programme du concours, il

se trouvait aux prises avec l'école économiste. Il s'attaqua hardiment à ses plus redoutables champions, le marquis de Mirabeau et Mercier de la Rivière (voy. ces noms). Plus tard une très-vive polémique s'engagea entre lui et l'abbé Baudeau (voy. ce nom), auteur des *Ephémérides du citoyen*, et l'un des infatigables vulgarisateurs de la doctrine de Quesnay. Dans sa troisième et dernière lettre au docte abbé, il résume avec force, avec rectitude, son opinion sur le concours de l'industrie et du commerce dans la formation de la richesse; puis il aborde et pose judicieusement l'immense question des machines. Il se prononce contre le trop rapide usage de ces moteurs qui laisseraient les bras sans travail. Mais il reconnaît la nécessité de les adopter progressivement, sous peine d'être primé par la concurrence étrangère, et de voir les travailleurs nationaux réduits à la mendicité. Tout en s'occupant théoriquement de la richesse, Graslin ne se crut pas dispensé de contribuer matériellement à son développement. Il fit défricher des forêts, dessécher des marais délétères; et il conçut le plan d'agrandir, d'embellir Nantes, qui, si nous en jugeons par les anciennes constructions qui s'y remarquaient encore il y a quelques années, devait être une des moins saines et des moins agréables cités de la Bretagne. Un très-vaste terrain lui appartenait; il en fit un nouveau quartier, devenu le plus beau de Nantes et maintenant habité par une nombreuse population. Par ses soins une salle de spectacle s'éleva sur la place qui porte aujourd'hui son nom. Tardif hommage! La liste des publications de Graslin nous montre ce savant modeste, ce bienfaiteur de la cité, obligé de se défendre contre des outrages anonymes. Cette liste ne comprend pas moins de quatorze écrits dont nous reproduisons les titres : 1° *Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt*, Londres, 1767, in-8° de 408 pages; 2° *Correspondance avec l'abbé Baudeau, sur des principes fondamentaux de la doctrine des économistes*, Londres, 1779, in-8° de 62 pages; 3° *Observations sur les additions très-importantes à faire au quartier neuf de Nantes*, in-4°; 4° *Réflexions d'un citoyen sur la construction d'une salle de spectacle à Nantes*, in-4°; 5° *Réponse de l'anonyme aux remarques sur la nécessité de construire une salle de spectacle à Nantes*, in-4°; 6° *A mes sieurs les officiers municipaux de la ville de Nantes*; in-4°; 7° *Observations de M. Graslin sur son mémoire concernant le Café de la comédie*, in-4°; 8° *Observations de M. Graslin au sujet de trois libelles anonymes qui ont été publiés successivement contre lui*; 9° *Mémoire pour écuyer Jean-Joseph-Louis Graslin, avocat au parlement, receveur des fermes du roi; servant de réponse à un libelle anonyme*, in-4°; 10° *Mémoire du sieur Graslin, au sujet de sa possession sur la place Saint-Nicolas*; in-4°; 11° *Réflexions indispensables de M. Graslin sur une brochure qui a pour titre : Réponse au mémoire que M. Graslin a adressé aux officiers muni-*

cipaux, in-4°; 12° *Mémoire justificatif du sieur Graslin sur la suspension des travaux de la salle de spectacle, et peut-être son entier abandon*, in-4°; 13° *Souscription très-modique pour le soutien et l'entretien d'un très-bon spectacle dans cette ville*; 14° *Dernière requête présentée par le sieur Graslin à MM. les officiers municipaux de la ville de Nantes au sujet des embellissements du quartier neuf*, in-4°. Graslin, on le voit, fut un remarquable exemple du bien qui peut résulter de la fortune dans les mains d'un homme supérieur et bon. Il mourut en 1790, à Nantes, où sa mémoire sera de plus en plus vénérée.

CH—U.

GRASS (CHARLES), peintre et poète allemand, né vers 1781, apprit la peinture du paysage chez un maître, son compatriote; ensuite il se rendit à Rome, où il est mort vers 1822. Il sentait vivement, et répétait souvent qu'un artiste doit avant tout étudier la nature, puis le monde, puis l'art; qu'il doit se plaire dans la solitude et ne pas laisser éteindre pourtant le feu de l'amitié. On a de lui en Allemagne plusieurs tableaux qui annoncent ce qu'il aurait pu devenir s'il n'avait été enlevé si tôt à l'art qu'il pratiquait avec une sorte de passion. Il s'était occupé aussi de la partie technique de la peinture, et avait fait de grandes recherches et beaucoup d'essais sur les divers procédés employés par les anciens et les modernes. Les recueils périodiques d'Allemagne ont inséré un grand nombre de pièces de vers de sa composition, entre autres un poème intitulé *Agnès*, contenant des scènes de la vie de couvent. Il rédigea pour le *Morgenblatt* des articles sur les arts et sur les mœurs à Rome; et en 1815 il fit paraître à Stuttgart la relation de son *Voyage en Sicile*, 2 vol. in-12, ornés de gravures au trait représentant les paysages de cette île. C'était particulièrement pour l'étude du paysage que l'auteur avait entrepris le voyage. Sa relation contient à cet égard des détails pleins d'intérêt et exprimés avec un sentiment chaleureux: aucun voyageur, peut-être, n'a mieux écrit sur les paysages qui embellissent la terre de Sicile. Le *Kunstblatt* a publié en 1826 des lettres posthumes que Grass avait écrites, de 1808 à 1810, à son ancien maître allemand.

D—G.

GRASSALIO (1) (CHARLES DE), savant jurisconsulte, né à Carcassonne en 1493, était fils d'un avocat d'origine noble, et montra de bonne heure l'étendue de son esprit. Son père, charmé de ses heureuses dispositions, dirigea lui-même son éducation avec la plus tendre sollicitude, jusqu'au moment où, parvenu à sa quinzième année, il l'envoya continuer ses études à l'université de Toulouse, qui jouissait alors d'une grande réputation. Grassalio répondit aux espérances de son père, et devint en peu de temps célèbre dans l'un et l'autre droit. Plusieurs fois ses condisciples, re-

(1) Dans les tables de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, il est nommé *Grassaille*.

Connaissant sa supériorité, le couronnèrent en le proclamant le premier parmi eux. Des affaires domestiques l'ayant contraint de revenir à Carcassonne, il y commença son ouvrage célèbre sur les prérogatives des rois de France et sur le droit de régale. Sa réputation continuant à croître, il fut sollicité de revenir à Toulouse, où il acheva cet ouvrage (*Regalium Franciæ, libri duo*), qui fut imprimé, pour la première fois, à Lyon, en 1558; et pour la seconde, à Paris, en 1545, avec une dédicace au chancelier Poyet. Il est divisé en deux parties : la première contient vingt chapitres appelés *Droits*, ayant pour préface autant de textes tirés de l'Écriture sainte, qui donnent une idée au lecteur de la matière qu'on va traiter. Cette méthode est également suivie pour la seconde partie renfermant un nombre égal de chapitres. Ce jurisconsulte revint à Carcassonne, vers l'an 1551, pour occuper la place de premier conseiller au présidial. Il était alors seigneur de Brousses. Grassalio joignait aux talents du jurisconsulte les vertus du chrétien et l'aménité de l'homme du monde. Chéri de ses compatriotes, chaque jour il était consulté de toutes les parties de l'Europe sur quelques questions de droit qu'il résolvait avec la sagacité la plus lumineuse. Sa famille a longtemps conservé un manuscrit renfermant les lettres qu'on lui adressait et ses réponses. Après avoir composé plusieurs autres ouvrages de jurisprudence, Grassalio mourut à Carcassonne en 1582. Z.

GRASSE (FRANÇOIS-JOSEPH-PAUL, comte DE GRASSE-TILLY), lieutenant général des armées navales, né en 1723, passa successivement par tous les grades de la marine. Nommé chef d'escadre, il partit de Brest en 1779, avec quatre vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, pour joindre le comte d'Estaing à la Martinique, et se trouva le 6 juillet de la même année au combat naval de la Grenade. Le manque de vent n'ayant pas permis à sa division de se mettre en ligne avant la fin de l'action, cette circonstance préserva l'amiral Biron d'une défaite totale. De Grasse se trouva l'année suivante, dans les mêmes parages, aux combats que M. de Guichen livra à l'amiral Rodney le 17 avril et les 13 et 19 mai. De retour à Brest à la fin de cette campagne, il en repartit le 22 mars 1781 avec vingt vaisseaux de ligne, ayant sous son escorte l'escadre de M. de Suffren, destinée pour l'Inde, et une flotte de bâtiments de transport et de commerce : il rencontra, à son atterrage à la Martinique, l'amiral Hood, qui bloquait la rade du Fort-Royal avec dix-sept vaisseaux de ligne. Ayant rallié l'escadre de M. d'Albert St-Hippolyte, composée de quatre vaisseaux, de Grasse attaqua la flotte ennemie; mais l'amiral anglais manœuvra avec tant d'habileté qu'il ne put être entamé. Cette même année, de Grasse contribua à la prise de Tabago, dont de Bouillé fit la conquête le 2 juin. Ayant fait voile ensuite pour la baie de Chesapeake, il seconda les opérations

des généraux Washington, Rochambeau et la Fayette, qui forcèrent le 19 octobre le général Cornwallis, retranché à York-Town, à mettre bas les armes. Cette glorieuse capitulation avait été précédée le 5 septembre d'un combat contre l'amiral Graves, qui venait au secours du général anglais avec un gros corps de troupes embarqué sur quatre-vingts transports escortés par vingt vaisseaux de ligne. L'amiral anglais n'ayant pu pénétrer dans la baie de Chesapeake, défendue par le comte de Grasse avec vingt-quatre vaisseaux de ligne, se vit contraint de retourner à New-York, trop heureux d'en être quitte pour la perte d'un vaisseau de soixante-quatorze canons, qu'il fut obligé de brûler de crainte que les Français ne s'en emparassent. Après le succès de cette expédition, l'amiral français retourna aux îles du Vent. Ayant ravitaillé sa flotte à la Martinique et pris à bord 6,000 hommes de terre commandés par de Bouillé, il fit voile vers la Barbade pour s'en rendre maître : contrariés par les vents, les deux généraux se virent forcés de renoncer à cette entreprise. Étant ressortis de la rade du Fort-Royal de la Martinique le 5 janvier 1782, ils arrivèrent le 11 à la vue de l'île de St-Christophe, où l'armée fut débarquée et la forteresse de Brimston-Hill investie. L'amiral Hood ayant été signalé le 25, le comte de Grasse leva l'ancre de la rade de la Basse-Terre, où il était mouillé avec trente-deux vaisseaux de ligne, pour présenter le combat à l'ennemi, qui n'en avait que vingt-trois. L'amiral anglais, par une manœuvre hardie, vint prendre le mouillage que son ennemi quittait, et s'y embossa. Le comte de Grasse, l'ayant attaqué le lendemain matin sous voile assez mollement, ne réussit point dans son attaque ni dans celle qu'il renouvela l'après-midi : il fut blâmé généralement de n'avoir pas mouillé par le travers de son ennemi pour le combattre bord à bord, ou bien coupé la ligne par le milieu, comme Nelson fit depuis à Aboukir; manœuvres que lui permettaient sa grande supériorité et la certitude de ne point être inquiété par les batteries de la côte, le mouillage en étant trop éloigné. Cependant l'île ayant été prise par les bonnes dispositions du marquis de Bouillé, et les 1500 hommes que les Anglais avaient mis à terre trop heureux de pouvoir se rembarquer, l'amiral anglais se trouva alors dans une position difficile, dont pourtant il sut se tirer aussi heureusement que de la précédente. La conquête de l'île de St-Christophe fut suivie de celle de Névis et de Montserrat. Au commencement d'avril de cette même année, de Grasse, chargé de conduire un corps de troupes françaises à St-Domingue et de s'y réunir à la flotte espagnole pour tenter de concert une expédition contre la Jamaïque, fit voile de la Martinique. Ayant eu connaissance de la flotte anglaise, commandée alors par l'amiral Rodney, il eut l'avantage d'engager, avec presque toute sa flotte, l'avant-garde ennemie, le reste de l'armée n'ayant

pu prendre part au combat faute de vent. De Grasse ne tira point parti de cette heureuse position, et se trouva à son tour, le 12 du même mois, dans une situation critique, dont Rodney sut habilement profiter. Il avait fait filer son convoi devant lui, escorté par quelques vaisseaux, et il était hors des atteintes de l'ennemi. Sa flotte avait aussi une avance considérable sur celle de Rodney; et rien alors ne paraissait pouvoir contrarier sa jonction avec les Espagnols, lorsqu'un de ses vaisseaux, le *Zélé*, en ayant abordé un autre pendant la nuit, se trouva dégradé et hors d'état de suivre l'armée. Au lieu de le faire relâcher à l'une des îles françaises, dont il était fort près, ou même de le brûler après avoir fait recueillir l'équipage par ses frégates, il se détermina à se porter à son secours avec toute sa flotte. Rodney, qui avait trente-huit vaisseaux de ligne, sut mettre à profit sa supériorité, et attaqua vigoureusement de Grasse, qui n'en avait plus que trente. Après un combat très-vif et très-sanglant, la flotte française fut défaite, et l'amiral fait prisonnier sur son vaisseau la *Ville de Paris*, de cent canons. Ce funeste combat et ses suites coûtèrent aux Français sept vaisseaux de ligne. Il faut convenir que si de Grasse montra peu de résolution et des talents médiocres dans quelques-uns des combats que nous avons cités, il fit preuve d'un grand courage dans cette fatale journée, et qu'il ne baissa son pavillon qu'après que la moitié de son équipage eut été mise hors de combat. Le vaisseau qu'il montait fut si maltraité dans cette occasion, qu'il coula à fond en chemin et ne vit jamais les ports d'Angleterre. Arrivé à Londres, de Grasse y fut reçu avec beaucoup de distinction; et les Anglais surent honorer son courage. Cet officier général s'est plaint avec amertume de quelques-uns de ses capitaines; il a même publié un mémoire justificatif, in-4°; mais cette affaire n'a point eu de suite. Le comte de Grasse est mort à Paris le 14 janvier 1788.

P—E.

GRASSET DE SAINT-SAUVEUR (JACQUES), né à Montréal en Canada le 16 avril 1757, fut amené de bonne heure à Paris et y fit ses études au collège St-Barbe. Après les avoir achevées, il embrassa la carrière diplomatique, et fut pendant longtemps vice-consul de France en Hongrie et dans les Echelles du Levant. Il est mort à Paris le 5 mai 1810. On lui doit les ouvrages suivants : 1° (avec Silv. Maréchal) *Costumes civils actuels de tous les peuples connus*, Paris, 1784 et suivantes, 4 vol. petit in-4°, ornés de 303 planches; il y a une édition in-8°; 2° (avec le même) *Tableaux de la Fable représentés par figures, accompagnés d'explications*, ibid., 1785, in-4°; 3° *Tableaux cosmographiques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, ibid., 1788, in-4°; 4° *l'Antique Rome, ou Description historique et pittoresque de tout ce qui concerne le peuple romain dans les costumes civils, militaires et religieux, dans les mœurs publiques et privées, depuis Romulus jusqu'à Augustule*, ibid., 1795, in-4°,

en 50 tableaux; 5° *Encyclopédie des voyages*, ibid., 1795-1796, 5 vol. in-4°, avec 452 planches; 6° *les Amours du fameux comte de Bonneval, pacha à deux queues, connu sous le nom d'Osman, rédigés d'après quelques mémoires particuliers*, ibid., 1796, in-18; 7° *le Sérail, ou Histoire des intrigues secrètes et amoureuses du Grand Seigneur*, ibid., 1795, 2 vol.; 8° *Fastes du peuple français, ou Tableaux raisonnés de toutes les actions héroïques et civiques du soldat et du citoyen français*, ibid., 1796, in-4°; 9° *Warejulo et Zelmire, histoire véritable*, trad. de l'anglais, ibid., 1796, in-12; 10° *Costumes des représentants du peuple, membres des deux conseils, du directoire exécutif, des ministres, des tribunaux*, 1796, in-8°; 11° *les Trois Manuels, ouvrage moral écrit dans le goût d'Épictète : Manuel des infortunés; Manuel des indigents; Manuel de l'honnête homme*, 1796, in-18; 12° *Esprit des Ana, ou De tout un peu*, Paris, 1802, 2 vol. in-12; 13° *Voyages pittoresques dans les quatre parties du monde*, ibid., 1806, in-4° : on y retrouve plusieurs des planches de l'*Encyclopédie des voyages*; 14° *Muséum de la jeunesse, ou Tableaux historiques des sciences et des arts*, 1812, in-4°, en 24 livraisons : ouvrage posthume, dont l'auteur n'avait publié que six livraisons; les suivantes l'ont été par M. Babié; 15° *Archives de l'honneur, ou Notices historiques sur la vie militaire des généraux de brigade, adjutants-commandants, etc.* : ouvrage qui devait peut-être avoir 8 volumes, mais dont il n'en a paru que 4, 1803, in-8°; M. Babié y a coopéré; 16° (avec M. Joseph Roques) *Plantes usuelles indigènes et exotiques*, 1807, 2 vol. in-4° (1).

A. B—T.

GRASSER (JEAN-JACQUES), théologien protestant et historien suisse, né à Bâle le 21 février 1579, résida longtemps en France pour y étudier les antiquités, et fut pendant trois ans professeur à Nîmes. Étant à Padoue en 1607, il y reçut le titre de comte palatin, de chevalier et de citoyen romain. Il fit ensuite un voyage en France et en Angleterre; à son retour en Suisse, il accepta la place de pasteur à Bennweil, et fut, en 1615, appelé à Bâle pour y exercer les mêmes fonctions. Grasser mourut le 21 mars 1627. On trouve dans ses ouvrages quelques particularités assez intéressantes, quoiqu'ils prouvent en général une grande crédulité. Voici les titres de quelques-uns des écrits qu'il a publiés : 1° *Horatius Flaccus a Pet.-Gualt. Chaboto explicatus, nunc a Joh.-Jac. Grasso auctus, emendatus et illustratus*, Bâle (*Coloniæ Munatianæ*), 1595, in-fol.; ibid., 1615, in-fol.; 2° *Εἰδυλλιον Helvetiæ laudem complectens, in sacris palladiis Johanni Suartzenbachio Luderecensi T. dictum a J. J. Grasso, Basi-*

(1) Aux ouvrages de Grasset de Saint-Sauveur cités dans l'article, il y a lieu d'ajouter, pour être complet : 1° *les Amours d'Alexandre et de la sultane Amozille*, 1797, 2 vol. in-18; 2° *Description des principaux peuples d'Asie, contenant le détail de leurs mœurs, coutumes, usages, etc.*, Paris, 1798, in-4°; 3° *Description des peuples de l'Europe, etc.*, ibid., 1798, in-4°; 4° *Hortense, ou la Jolie courtisane, suivie de Warejulo et Zelmire*, 3 vol. in-18.

E. D—S.

leense, Bâle, 1598, in-4°, pièce rare, mais d'ailleurs de peu d'intérêt; 5° *Vita Joh. Brandmulleri, theol. doct. ac past. Basil.*, 1596, in-8°; 4° *Description des événements remarquables arrivés en Italie, en France et en Angleterre, depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour* (en allemand), 1605, in-8°; 5° *Trésor italien, français et anglais* (en allemand), Bâle, 1609, 1610, in-8°. Cet ouvrage renferme des détails curieux sur quelques faits historiques : on y trouve des descriptions assez bonnes de la bataille de Neuss, en 1555, et de plusieurs tournois. Grasser dédia son *Trésor historique* au sénat de Bâle, et en reçut un présent de cinquante florins, avec la promesse d'être nommé à la première place ecclésiastique qui deviendrait vacante dans la république. On trouve aussi cette dissertation dans le *Trésor des antiquités romaines*, publié par Sallengre, p. 1059, la Haye, 1716, in-fol. 6° *De antiquitatibus Nemausensibus*, Cologne, 1572; Paris, 1607; Bâle, 1614, in-8°; 7° *Ecclesia orientalis et meridionalis*, Strasbourg, 1615, in-8°; 8° *Poëmata; accessit de antiquitatibus Nemausensibus dissertatio; Georg. Weirach, Siles., collegit et quædam de suo addidit*, Bâle, 1614, in-8°; 9° *Itinerarium historico-politicum per celebres Helvetia, et regni Arelatensis urbes*, Bâle, 1614, in-8°; 10° *Michaëlis Lithuani de moribus Tartarorum, Lithuanorum et Moschovitarum fragmenta X, et Jo. Lasicii de diis Samogitarum, etc., necnon de religione Armeniorum, etc., comment., edente J. J. Grassero*, Bâle, 1615, in-4°; 11° *Description de la comète de 1618*, Bâle, 1618, in-4°; Zurich, 1664, in-4°; 12° *Scruples sur la comète présente*, Bâle, 1618, in-4°; 13° *Chronique Vaudoise*, ibid., 1623, in-8°; 14° *Livre des héros suisses, dans lequel se trouvent les faits principaux de la confédération helvétique*, Bâle, 1624, in-4°. Cet ouvrage, écrit en allemand comme les précédents, est précieux pour les recherches historiques. En faisant abstraction de quelques erreurs, il mérite d'être consulté, surtout en ce qui concerne la guerre des Bourguignons et les motifs qui l'ont amenée. — Jean-Jacques GRASSER, fils du précédent, naquit à Benwil en Suisse, le 20 décembre 1610. Il reçut comme son père le titre de comte palatin, exerça de même les fonctions de pasteur, d'abord à Dietz dans la Wetté- ravis, ensuite à Bielstein en Westphalie. Il a publié en latin quelques sermons et des oraisons funèbres. U—1.

GRASSI (ACHILLE DE), savant canoniste, né à Bologne en 1463, s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude du droit ecclésiastique, et ayant reçu les ordres sacrés, fut nommé auditeur de rote, et ensuite évêque de Civita di Castello. Le pape Jules II le chargea de négociations importantes en France et en Allemagne, et, pour le récompenser de ses services, le créa cardinal en 1511. Quelque temps après, Grassi permuta l'évêché de Castello contre celui de Bologne : son arrivée dans sa patrie y fut célébrée par des fêtes

et des réjouissances extraordinaires. Léon X montra beaucoup de bienveillance à Grassi, et le nomma trésorier du conclave. Ce prélat mourut à Rome le 22 novembre 1525, à l'âge de 60 ans. Il laissa en manuscrit un *Recueil des décisions de la cour de rote*. — GRASSI (ACHILLE DE), neveu du précédent et fils d'un sénateur de Bologne, embrassa l'état ecclésiastique, se fit agréger au collège des docteurs en droit, et quelque temps après fut appelé à Rome. Nommé évêque de Montefiascone, il fut député au roi de Naples par le Saint-Siège, pour engager ce prince à travailler au rétablissement de la paix en Italie. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de prudence; de retour à Rome, il fut nommé auditeur de rote, et mourut le 8 mars 1558. Il augmenta le *Recueil de décisions*, commencé par son oncle, mais n'eut pas le loisir de le publier comme il en avait le projet. — GRASSI (CÉSAR DE), de la même famille que les précédents, suivit leur exemple en s'appliquant à l'étude du droit canonique; fut pourvu d'un canonicat à St-Pierre de Bologne, et d'un autre à Rome; remplit ensuite les fonctions de protonotaire apostolique et d'auditeur de rote, et mourut à Rome, le 14 avril 1580. Les *Décisions de la cour de rote*, recueillies par ces trois jurisconsultes, ont été publiées à Rome, en 1601, in-4°. W—s.

GRASSI (PARIS DE), frère du cardinal Achille, naquit à Bologne dans le 15^e siècle, et, après avoir pris ses degrés en droit, embrassa l'état ecclésiastique. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur d'Orviete; et il remplit cette charge d'une manière si agréable aux habitants, qu'ils voulurent lui donner une marque de leur reconnaissance, en faisant ériger à leurs frais ses armoiries sur la place publique. Le pape Pie II l'attacha ensuite à sa personne; et ce pontife étant mort, Grassi devint second maître des cérémonies de la chapelle papale, par la résignation de Bernardin Gualterio. Il assista en cette qualité au conclave qui se tint en 1504 pour l'élection de Jules II. Il succéda deux ans après à Burcard, premier maître des cérémonies, et s'appliqua à se concilier les bonnes grâces de Jules II; mais il ne put y parvenir, et n'en reçut presque aucune faveur. Il fut mieux traité par Léon X, et en obtint la confirmation de la promesse qui lui avait été faite, par le sacré collège, de l'évêché de Pesaro avec l'abbaye de Ste-Croix. Ce fut son frère Achille qui le sacra évêque le 6 mai 1515. Peu de temps après, Paris de Grassi fut nommé prélat du palais, et obtint la permission de conserver sa charge de maître des cérémonies, à condition de la faire exercer par un de ses neveux. Ce prélat mourut à Rome le 10 juin 1528. C'est à tort qu'on lui a attribué le *Cérémonial de l'Eglise romaine*, imprimé à Venise, 1516, in-fol. Cette compilation est d'Aug. Patrizi (voy. ce nom); et Grassi fut si fâché qu'elle eût été mise au jour, qu'il en porta plainte au pape, demandant que

l'auteur et l'ouvrage fussent brûlés ensemble (1). Orlandi donne à Grassi une autre compilation intitulée *De ceremoniis cardinalium et episcoporum in suis diocesibus*, Rome, 1564, in-fol.; et il est bien certainement l'auteur d'un troisième ouvrage dont il existe deux manuscrits in-4° à la bibliothèque de Paris, et qui traite des *Cérémonies que le pape et les cardinaux doivent pratiquer dans les offices solennels*. Le plus important des ouvrages de Grassi est son *Journal* de tout ce qui s'est passé à la cour de Rome depuis 1504 jusqu'à la mort de Léon X; il n'a point été imprimé, mais Oderic Rainaldi en a inséré de longs extraits dans ses *Annales ecclésiastiques*. Le style en est peu élégant, mais il a de la naïveté; et cet ouvrage offre, au travers de choses communes et de répétitions fastidieuses, des anecdotes intéressantes et des particularités qui servent à faire connaître l'esprit du siècle. Bréquigny en a publié deux bons extraits dans le tome 2 des *Notices des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*; et il y a ajouté, par forme de supplément, un long fragment tiré de la bibliothèque du Vatican, et qui complète les manuscrits dont il avait fait usage. Bayle rapporte dans son Dictionnaire, que Grassi s'amusa à tendre un piège à la crédulité des antiquaires, en composant l'építaphe de sa mule, qu'il donna ensuite pour un morceau curieux. Cette anecdote, assez peu vraisemblable, malgré les autorités dont Bayle appuie son récit, prouve dans Grassi plus de gaieté que de mauvaise foi, et ne devait pas lui attirer la qualification odieuse d'imposteur que lui donne le philologue français. W—s.

GRASSI (HORACE), jésuite, moins connu par ses talents comme astronome que par sa dispute avec l'illustre Galilée, était né en 1582, à Savone, sur la côte de Gènes. Il fut admis dans la société à l'âge de dix-huit ans, et professa les mathématiques avec succès, à Gènes et à Rome, pendant vingt années. Peu satisfait de la réputation qu'il pouvait obtenir dans les sciences, il cultiva aussi les beaux-arts, et se montra jaloux d'étaler de grandes connaissances en architecture. Le P. Alegambe, son confrère, lui attribue le plan de la vaste basilique de St-Ignace à Rome; mais on accuse Grassi de l'avoir dérobé au Dominiquin, et d'avoir contribué ensuite à éloigner ce grand artiste, dans la crainte qu'il ne réclamât son ouvrage. Nommé recteur du collège de Savone, il revint à Rome sur la fin de sa vie, et y mourut le 25 juillet 1654. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, les ouvrages suivants : 1° *Dissertatio optica de iride*, Rome, 1618, in-4°; 2° *Dissertatio astronomica de tribus cometis anni 1618*, ibid., 1619; Bologne, 1655, in-4°. Grassi soutient dans cette thèse, d'après l'opinion de Tycho-Brahé, généralement adoptée aujourd'hui, que les comètes sont de véritables planètes qui reçoivent,

comme les autres, leur lumière du soleil, et dont les révolutions peuvent être prédites d'une manière certaine. Marie Guiducci, disciple de Galilée, attaqua ce sentiment dans une dissertation qu'il lut à l'Académie de Florence; mais Grassi, soupçonnant que le philosophe s'était tenu caché sous le nom de son élève, lui répondit directement par l'ouvrage suivant : 3° *Libra astronomica et philosophica qua Galilaei opinioniones de cometis refutantur*, Parme, 1629, in-4°. Il avait pris le nom de *Lotario Sarsi*, l'un de ses disciples; mais Galilée devina facilement le véritable auteur, et lui répliqua par son *Il Saggiatore* (Le Trébuchet), chef-d'œuvre de critique et d'éloquence (voy. GALILÉE). Son adversaire ne se tint pas pour battu, et fit paraître, toujours sous le nom de *Sarsi* : 4° *Ratio ponderum librae et simbellae* (La Mesure) *in qua quid e Galilaei simbellatore de cometis statuendum sit proponitur*, Paris, 1626; Naples, 1627 et 1629, in-4°. Guiducci continua la querelle, à laquelle Galilée ne prit plus aucune part; cependant Grassi ne lui pardonna pas d'avoir cherché à le tourner en ridicule; et, dit Montucla, on prétend que ce religieux ne contribua pas peu à animer les inquisiteurs contre son adversaire. 5° Des discours en latin, dont un fut prononcé devant le pape Urbain VIII, le jour de Pâques 1631, Rome, 1641, in-42. W—s.

GRASSI (CANDIDE-FRÉDÉRIC-ANTOINE DE), médecin, né à Dresde en 1753, était fils d'un gentilhomme originaire d'Italie qui, s'étant voué à la médecine, quitta sa patrie pour s'attacher au service du roi de Pologne en qualité de son médecin. Il épousa ensuite mademoiselle de Frémines, fille d'une dame d'honneur de la Dauphine née princesse de Saxe. Ayant tout perdu au bombardement de Dresde par les Prussiens, il vint se réfugier en France et se mettre sous la protection de la Dauphine, marraine de son fils; et après la mort de cette princesse, il alla s'établir à Bordeaux pour y exercer la médecine. C'est là aussi que le fils se fit recevoir docteur et agrégé au collège de médecine. Il eut bientôt une clientèle considérable : il employait ses loisirs à la culture des plantes et arbustes exotiques. La révolution vint troubler son bonheur. Ce fut probablement dans la crainte d'être persécuté à cause de la protection royale dont sa famille avait joui, qu'il se décida à émigrer pour l'Amérique. Sa conduite toujours loyale, et quelques cures heureuses qu'il fit à Philadelphie, lui valurent beaucoup de crédit; cependant, aussitôt que la tranquillité fut rétablie dans sa patrie, il se hâta de retourner à Bordeaux, où il retrouva un grand nombre d'amis et de clients. Les emplois, pour la plupart honorifiques, dont il fut chargé, le mirent à même de se rendre utile à ses concitoyens sous plus d'un rapport. Il fut nommé administrateur de l'Institut des sourds-muets et des hospices civils, médecin pour les épidémies, membre du conseil général du département, et président du comité

(1) Le *Mémoire* que Grassi présenta au pape dans cette affaire, et qui fait partie de son *Journal*, a été imprimé dans l'*Appendix du Museum italicum* de Mabillon.

de vaccine, de l'Académie de médecine et de celle des sciences. Dès que la vaccine fut introduite en France, Grassi employa l'autorité dont il jouissait à propager la nouvelle méthode, et il publia même en 1804, in-8°, une instruction claire et précise sous le nom de *Manuel des vaccinateurs*, seul ouvrage ou plutôt opuscule qu'il ait fait imprimer. Le docteur de Saincrie en a donné une nouvelle édition, Bordeaux, 1817, in-8° de 40 pages. Mais on aurait tort de croire que l'activité de Grassi comme écrivain s'est bornée là. Il fit beaucoup de rapports sur des objets de salubrité publique, et particulièrement sur les épidémies, sur l'approvisionnement d'eau pour la ville de Bordeaux, sur le dessèchement des marais insalubres de la Chartreuse, sur l'emplacement d'un nouvel hôpital général, etc. C'est grâce à ses soins que la prison du château de Ha fut assainie; que la démolition des flèches gothiques de la cathédrale, dont l'une avait été renversée à moitié par la foudre, fut empêchée, et que les flèches furent restaurées. Une maladie arrêta, en 1815, le cours de ses travaux comme médecin et comme administrateur. Lors du séjour de la duchesse d'Angoulême à Bordeaux, au mois de mars, il fit un effort pour aller la recevoir dans l'Institut des sourds-muets; mais cet effort, et probablement aussi la vive impression produite sur lui par les événements politiques, aggravèrent son mal, et il mourut le 20 avril 1815. M. Saincrie, son confrère, prononça son éloge dans une séance publique de l'école de médecine à Bordeaux: il a inséré cette notice dans la deuxième édition du *Manuel des vaccinateurs*, dont on a déjà parlé. D-G.

GRASSI (SÉRAPHIN), historien, né en 1769 à Asti, fils unique de parents peu favorisés de la fortune, fit ses premières études et sa philosophie dans sa ville natale. Un concours ayant été ouvert en 1787, pour deux bourses de sa province au collège royal de l'université de Turin, il en obtint une; ce qui le fit admettre gratuitement pendant cinq ans à l'école de droit. Passionné pour la lecture des poètes latins et italiens, il improvisait souvent des chansons, des sonnets, et ne donnait à l'étude du droit que le temps nécessaire pour se mettre à même de subir ses examens. Enfin, en 1792, il reçut le bonnet de docteur, après avoir fait preuve de beaucoup de savoir dans un dernier examen public. Dès lors, aidé par un de ses oncles, il se livra presque tout entier à son goût pour la poésie. Ce fut en 1794, qu'ayant obtenu par surprise, c'est-à-dire par l'inattention d'un censeur, un permis d'imprimer, il publia, sous le titre de *I Bacci* (les Baisers), un recueil de poésies érotiques fort remarquables par la grâce et la facilité, mais trop licencieuses. Ce volume se trouva bientôt dans beaucoup de mains; mais on n'en permit pas la réimpression, ce qui l'a rendu fort rare, et fit à l'auteur une réputation d'autant plus extraordinaire que, peu favorisé par la nature, ses formes contrefaites et repoussantes contrastaient

singulièrement avec son style élégant et passionné. Devenu riche par la mort de son oncle, il abandonna tout à fait le barreau pour se livrer aux lettres et aux arts. Après avoir fait l'acquisition de tableaux et d'objets curieux, dans un voyage fort instructif qu'il entreprit dans la basse Italie, il se retira dans sa patrie; et lorsque la victoire de Marengo eut amené la division du Piémont en départements français, et que la ville d'Asti devint le chef-lieu du Tanaro, il fut nommé conseiller de préfecture, et il s'occupa de l'histoire de son pays, pour la rédaction de laquelle il disposa de documents très-précieux, et qu'il n'aurait pas pu obtenir dans d'autres temps. Le département du Tanaro ayant été supprimé en 1806 par suite de la réunion du Génois à la France, Grassi, dégoûté de cette instabilité, refusa tout autre emploi et continua de rédiger son histoire, qui était sur le point de paraître, lorsque la restauration de 1814 et le retour du roi Victor-Emmanuel en retardèrent la publication. Il fallut, selon les anciens usages, soumettre le manuscrit à un censeur; mais enfin cet ouvrage, rempli de faits très-curieux et écrit avec élégance, parut en 1817 sous le titre de *Storia d'Asti*, 2 vol. grand in-4°, dédié aux syndics et conseillers de la ville. Tirés à un petit nombre d'exemplaires, ces deux volumes sont devenus fort rares. Ils contiennent des détails précieux, et qui ont échappé aux censeurs, sur les guerres civiles du 16^e siècle, lorsque cette ancienne république, après avoir été livrée à beaucoup de désordres, passa sous la domination des ducs d'Orléans, qui habitèrent Asti, où l'on voit encore les armoiries de France sculptées d'un très-beau style en marbre blanc sur la porte de l'ancien palais. Admirateur de son concitoyen Alfieri, Grassi publia, en 1819, un *Éloge* de ce poète, qu'il avait envoyé au concours ouvert à Turin par le marquis Arborio Gattinara de Brème (*voy. ce nom*) (1); mais ce ne fut pas lui qui obtint la médaille. Dès lors Grassi se consacra entièrement aux beaux-arts, et il augmenta beaucoup sa galerie. Il allait passer les hivers à Pise ou à Nice pour y soigner sa santé. Ce fut en retournant à Turin, au mois de mai 1833, que, surpris à Vintimiglia par une grave maladie, il y termina ses jours. G—G—Y.

GRASSI (ALFIO), né en 1774 à Aci-Reale en Sicile, embrassa l'état militaire, et fut fait colonel en 1800, puis nommé commandant militaire de Syracuse. Un navire français ayant été jeté par la tempête dans la rade de cette ville, Grassi accourut à la tête d'un escadron et parvint à préserver l'équipage de la fureur populaire. Ce dévouement

(1) Le marquis de Brème fit frapper, en l'honneur de son ancien ami Alfieri, la médaille dont nous avons parlé dans le tome 4 de notre *Histoire de Verceil*. Cette médaille représente d'un côté le poète, avec la légende *Victorius Alfieri Astensis*, et de l'autre la statue de la muse tragique, avec la légende *Italicæ Melpomenis Victor et Decus*; médaille très-rare, car il n'en fut frappé que 60 épreuves, et le coin fut expressément brisé.

pour les Français le fit soupçonner d'être d'intelligence avec eux; il fut arrêté, conduit à Palerme, mis en jugement à deux reprises différentes et successivement acquitté, sauf la confirmation royale qu'il ne jugea pas prudent d'attendre. Il se rendit en France, prit du service dans l'armée, se distingua en plusieurs occasions, reçut la croix de la Légion d'honneur et fut nommé chef d'escadron. Ayant cessé d'être employé activement en 1815, il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages politiques, et mourut en mai 1827. On a de lui : 1° *Extrait historique sur la milice romaine et sur la phalange grecque et macédonienne, avec une table d'application qui démontre que nous devons aux Romains et aux Grecs ce qu'il y a de plus important et de plus essentiel dans notre milice; suivi d'une courte Notice sur l'invention de la poudre à canon*, Paris, 1815, in-8°; 2° *Charte turque, ou Organisation religieuse, civile et militaire de l'empire ottoman: suivie de quelques Réflexions sur la guerre des Grecs contre les Turcs*, ibid., 1825, 2 vol. in-8°, fig. Il y a des exemplaires portant la date de 1826 et les mots *seconde édition*; mais c'est la même avec de nouveaux frontispices. 3° *La Sainte-Alliance, les Anglais et les jésuites, leur système politique à l'égard de la Grèce, des gouvernements constitutionnels et des événements actuels*, ibid., 1826, in-8°. Grassi travaillait à une *Histoire politique du Portugal*, que la mort l'a empêché de terminer. Z.

GRASSI (JOSEPH), philologue piémontais, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Turin, classe des sciences morales et des belles-lettres, naquit dans cette ville le 50 novembre 1779. Ses parents, qui voyaient en lui des dispositions pour les sciences et les lettres, mais qui n'étaient pas riches, l'envoyèrent aux écoles gratuites pour recevoir les premiers éléments d'instruction. Lorsqu'il put être admis aux études de la logique et de la physique, l'université de Turin fut fermée (fin de 1792), par suite de l'invasion des Français qui occupèrent alors la Savoie et Nice. Grassi fut reçu gratuitement au séminaire de la métropole de Turin, où il fit ses deux années de philosophie; ensuite il continua ses études de théologie jusqu'au 8 décembre 1798, époque à laquelle il prit beaucoup de part à la plantation de l'arbre de la liberté sur la grande place de la capitale, par le général Grouchy, assisté de son chef d'état-major Clauzel. Dès lors, Grassi abandonna le séminaire pour chercher des moyens d'existence et soutenir ses parents. Appuyé par des protecteurs auxquels, dans plusieurs circonstances, il adressa diverses poésies, il obtint après l'organisation des préfetures, une bonne place dans celle du département de l'Eridan, où il sut se faire aimer des préfets Delaville, Vincent et Lameth. Au milieu de ses importantes occupations, il rédigea en italien: *Éloge historique du comte Joseph-Antoine Saluzzo, général d'artillerie, commandant et chancelier de la dix-septième cohorte de la Légion d'honneur en Piémont, vice-président de l'Académie impériale des sciences,*

décédé en 1810. Cette biographie ne fut imprimée qu'en 1831, in-8°, à Turin, après la mort de l'auteur; mais le manuscrit, qui avait déjà été lu et agréé par les savants, lui procura des protecteurs utiles, pour le temps où les services rendus sous la domination des Français devinrent une cause de proscription. Grassi, familiarisé avec la langue française qu'on avait introduite dans les tribunaux et les administrations, composa encore : *Aperçu statistique de l'ancien Piémont*, Turin, 1815, in-4°. Il avait pris pour modèle l'histoire statistique de l'arrondissement de Lanzo, département de l'Eridan, que nous avons publiée en 1802. A la restauration du mois de mai 1814, Grassi, dépourvu d'emploi, mais jouissant d'un bien-être modeste, fut chargé, avec son collègue l'avocat Rabbi, de la rédaction de la *Gazetta piemontese*, occupation très-lucrative. En même temps il s'appliqua à composer un *Dizionario militare italiano*, Turin, 1817, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fixa l'attention du roi Victor-Emmanuel, qui voulait changer le commandement dans les évolutions militaires. Le livre de Grassi eut un grand débit; il fut acheté par le gouvernement et devint très-utile dans l'armée piémontaise. Les portes de l'Académie des sciences s'ouvrirent ensuite pour l'auteur. Au retour de la reine Marie-Thérèse et de ses trois filles, après un assez long séjour en Sardaigne, Grassi publia *Storia dell' ingresso di Maria-Teresa di Sardegna in Torino*, 1816, in-8°; ouvrage dans lequel il fit une pompeuse description des fêtes préparées à cette occasion. Le *Dictionnaire militaire* l'avait mis en rapport avec le poète Vincent Monti et avec son gendre le comte Perticari; tous trois de concert publièrent, en 1817, l'ouvrage classique intitulé : *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al vocabolario della Crusca*, Milan, 6 vol. in-8°; le troisième volume contient un travail très-intéressant de Grassi, intitulé : *Paralello dei tre Vocabolari italiano, inglese e spagnuolo*. Ce rapprochement est fort curieux pour ceux qui s'occupent de l'origine de ces trois langues, nées au 15^e siècle de la corruption du latin, aujourd'hui si négligé. On a encore de lui : 1° *Notizia intorno ad un opera inedita del principe Raimondo Montecuccoli ed argomento dell' antichità di essa letta nell' adunanza*, 19 décembre 1819. L'ouvrage manuscrit, analysé par Grassi, est intitulé *la Ungheria l'anno MDLXXVII*. Dans ce manuscrit, le grand général parle en bon politique des moyens de donner à cet état une stabilité sous la domination impériale; savoir : Limiter les privilèges des assemblées, réprimer l'orgueil des grands, ériger des forteresses, réformer les statuts. Montecuccoli avait observé tous les genres d'oppression qu'on faisait supporter au pays; il avait aussi observé la tendance des Hongrois à donner la main aux Turcs plutôt que de se laisser tyranniser par l'aristocratie. Grassi pense que le *Mémoire* de Montecuccoli doit se rapporter à l'an 1675, parce qu'il parle de l'utilité des forteresses sur les frontières

du nord de la France, qui l'empêchèrent de forcer la ligne; mais cette conjecture ne nous paraît point fondée. 2° *Saggio intorno ai sinonimi della lingua italiana*, Turin, 1821, in-8°; Milan, 1822 et 1824, in-12; ouvrage jugé utile pour le nouveau *Dictionnaire de la Crusca*, lequel est si nécessaire et tant désiré depuis un siècle. En 1827, Grassi donna une nouvelle édition de cet *Essai sur les synonymes*, auquel il joignit le *Parallèle (voy. ci-dessus)*, réimprimé avec des additions importantes, ouvrage dont il se reconnut alors l'auteur. 3° *Aforismi militari del Montecuccoli, ossia memorie intorno all' arti della guerra*, Turin, 1821, 2 vol. in-8°. Le poëte Foscolo (*voy. ce nom*) en avait déjà donné une élégante mais incomplète édition, dédiée au général Caffarelli; celle de Grassi fut jugée la meilleure. Au milieu de tant de travaux scientifiques, Grassi, dont la vue était fort affaiblie, devint entièrement aveugle en 1825. Malgré ce malheur, personne n'ambitionna sa place de secrétaire perpétuel; il recut même encore le titre d'intendant honoraire, avec une pension sur le trésor; ce qui lui donna les moyens d'avoir un copiste pour préparer, sous sa dictée, une nouvelle édition du *Dictionnaire militaire*, qu'il s'occupait d'enrichir de nouveaux articles, lorsque, le 22 janvier 1831, ayant été surpris d'une attaque de convulsions nerveuses, il mourut subitement à Turin. Il eut néanmoins le temps de confier son manuscrit à quatre de ses collègues de l'Académie, qui ont rempli ses intentions en faisant imprimer une édition du *Dictionnaire militaire* en 4 volumes (Turin, 1834), aux frais de la société typographique. Dans cet ouvrage, les éditeurs ont indiqué, à côté de chaque mot, le mot français ou latin correspondant, avec la citation des auteurs; ils ont aussi noté quelques passages de l'*Histoire militaire* ancienne, et le dernier volume contient l'index alphabétique des mots français avec lesquels les mots italiens sont en rapport. C'est un livre précieux et rempli d'érudition. On a publié à Turin, en 1836, 1 vol. in-12 de *Lettres inédites*, adressées par Ugo Foscolo à Joseph Grassi. G—G—V.

GRASWINCKEL (THÉODORE), jurisconsulte et publiciste des plus distingués de son temps, naquit à Delft en 1600, d'une famille patricienne. Après avoir terminé ses études à l'université de Leyde, il se fit remarquer au barreau. Il voyagea en France, et se trouva à Paris en 1624 auprès de l'illustre Grotius, son parent et son concitoyen. Il s'y occupait à mettre au net pour lui son immortel traité *De jure belli et pacis*. La carrière des honneurs ne pouvait pas manquer de s'ouvrir pour un homme de ce mérite. Il fut successivement avocat fiscal des domaines des États de Hollande, et greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des états généraux. Il n'accepta point sa nomination à la place de secrétaire de la députation des états généraux au traité de paix de Munster; mais il ne s'en rendit pas moins utile

à cette importante négociation. Jean de Witt faisait le plus grand cas de lui, comme de l'un des défenseurs les plus zélés de la souveraineté des États de Hollande. La république de Venise, à laquelle il avait rendu des services signalés, le créa chevalier de l'ordre de St-Marc. A une vaste lecture, Graswinckel joignait une mémoire prodigieuse et une grande sagacité. Il avait le caractère élevé, des mœurs douces, prévenantes, hospitalières. Il était religieux sans intolérance, bienfaisant sans ostentation. Surpris à Malines d'une attaque de paralysie, il y mourut en 1666. Son corps fut transféré à la Haye, où son épouse, Gertrude Van Loon, a consacré à sa mémoire un monument, construit par Rumbold Verhulst, dans la principale église. On a de lui : 1° *Libertas veneta, sive Venetorum in se ac suos imperandi jus assertum*, Leyde, 1634, in-4°; 2° *Dissertatio de jure præcedentiæ inter rempublicam Venetam et ducem Sabaudia*, ibid., 1644, in-8°. Il y réfute un mémoire publié en faveur du duc de Savoie. 3° *Dissertatio de jure majestatis*, la Haye, 1642, in-4°. Il en a paru une traduction hollandaise à Rotterdam en 1667, in-4°. 4° *Vindiciæ maris liberi, adversus P. B. Burgum, reipublicæ Genuensis in mare Ligusticum domini assertorem*, la Haye, 1632, in-4°; 5° *Vindiciæ maris liberi, adversus Gul. Welwodum, Britannici domini assertorem*, ibid., 1655, in-4°. L'auteur défend dans ces deux ouvrages le système de Grotius sur la liberté des mers, contre les prétentions britanniques et génoises. 6° Graswinckel défendit encore la même cause contre un plus redoutable adversaire, dans ses *Stricturæ adversus Seldenum*. Selden avait opposé son *Mare clausum* au *Mare liberum* de Grotius. 7° *Stricturæ ad censuram Johannis a Felden in libros Grotii De jure belli et pacis*, Amsterdam, 1654, in-4°. C'est une bonne apologie de Grotius contre un professeur de Helmstadt, qui l'avait attaqué l'année précédente. 8° *Dissertatio de præludiis justitiæ et juris, adversus Franciscum Rebllum*, Dordrecht, 1660. L'antagoniste de l'auteur dans cet ouvrage était un jésuite portugais. On trouve à la suite une dissertation *De fide hæreticis et rebellibus servanda*. 9° *Psalmi Davidis paraphrasi heroica versi*, la Haye, 1645, in-4°. C'est un monument de la piété filiale de l'auteur envers sa mère. Cette femme pieuse lui avait recommandé de ne jamais se mettre au travail le matin avant d'avoir lu quelque psaume. Fils docile, il fit plus; il les traduisit tous en vers latins héroïques, et il dédia ce travail à son ancien maître Daniel Heinsius. 10° *Thomæ a Kempis de Imitatione Christi libri 3, latino carmine expressi*, Rotterdam, 1661, in-8° (1); 11° un *Poëme latin* en vers hexamètres, en l'honneur

(1) Cette traduction donne lieu de rappeler ici celle qu'avait écrite, en vers flamands, un autre avocat hollandais, dont il n'a point été fait mention; en voici le titre : *Libri IV de Imit. Chr. in rhythmos belgicos versi a Boeyo, fisci avvocato et procuratore generali Hollandiæ*, 1644; elle est ainsi désignée par Henri Brewer, théologien du duché de Juliers, dans sa *Biographia Thomæ a Kempis*, Cologne, 1681. G—G—V.

d'André Canter, frère de Guillaume et de Théodore (*voy.* CANTER), et prodige d'érudition, moissonné à la fleur de son âge; 12° *Commentarius ad Sallustii Catilinam*, Leyde, 1642, in-16; 13° *Princeps pacis*, la Haye, 1655, in-4°; 14° *Dissertatio apologetica adversus Sam. Maresium, pro dissertatione M. Z. Bozhornii de Trapezitis*; 15° *Excursus politici in Plutarchi Cassium et Brutum*, la Haye, 1660, in-4°. C'est une traduction de l'espagnol de François Quevedo. 16° Graswinckel a écrit en hollandais un traité de *l'Art de bien vivre*; 17° un recueil d'édits (*Placaten*) sur les comestibles, avec un commentaire; 18° deux mémoires sur la souveraineté des États de Hollande. Tant de productions littéraires justifient bien la devise qu'il avait adoptée : *Nemo ignavia factus immortalis*. M—ON.

GRATAROLI (GUILLAUME), un des plus célèbres médecins du 16^e siècle, naquit à Bergame en 1516 et fut élevé à l'université de Padoue. Il y arriva au moment où Pomponace répandait parmi les jeunes étudiants avides de nouveautés, la doctrine de Luther, qui commençait à s'introduire en Italie avec le grand nombre de troupes étrangères qu'y amenait la guerre occasionnée par la ligue de Cambrai. Grataroli fit de tels progrès dans ses études, qu'au bout de six ans (en 1557) il fut chargé d'expliquer le 5^e livre d'Avicenne; mais il ne garda pas longtemps cette chaire, car on le trouve en 1559 inscrit sur les rôles des médecins dans sa patrie. Il n'y demeura cependant pas habituellement, et dans son livre sur la santé des voyageurs, il nous apprend qu'avant l'âge de quarante-cinq ans il avait fait par terre et par mer des voyages longs et difficiles, et qu'il avait vu l'Italie, la Suisse, la Savoie et la Bourgogne. Moreri, Bayle, Teissier, Manget, Éloi(1) et plusieurs autres biographes ont écrit que Grataroli avait embrassé la réforme, et qu'il abandonna l'Italie par crainte de l'inquisition. Mais on n'apporte aucune preuve de l'abjuration qu'on prétend qu'il a faite, et il en existe au contraire beaucoup en faveur de l'opinion contraire : la plus forte est que depuis le temps où l'on a dit qu'il adopta la doctrine de Luther, il demeura onze ans à Bergame, où l'inquisition ne l'aurait certainement pas souffert; on ne peut non plus trouver dans ses nombreux écrits un seul passage qui prouve que Grataroli ait abandonné la religion catholique. Sa constante amitié pour Zanichi et pour Théodore de Bèze est ce qui a le plus accrédité cette opinion. Le goût que les gens de lettres ont naturellement pour la tranquillité, paraît être le seul motif qui ait déterminé Grataroli à quitter l'Italie : ce pays n'était plus qu'un foyer de querelles et d'agitation; la Suisse au contraire était paisible, et elle était devenue l'asile de ceux qui

aimaient à parler avec liberté. Grataroli alla se fixer à Bâle; il y professa la médecine, fit des cures célèbres, et publia plusieurs ouvrages : il y acquit une si grande renommée, qu'après la mort de Conrad Kuvner, les habitants de Marpourg l'appelèrent pour remplir la place de professeur que celui-ci laissait vacante. Grataroli ne resta qu'un an à Marpourg, dont le climat était trop rigoureux pour sa santé : il revint à Bâle, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 17 avril 1568. Grataroli avait des mœurs pures, une probité sévère et un grand amour du travail. Il a publié plusieurs écrits sur les pronostics des maladies, sur ceux des changements de temps, sur la nature du vin, sur l'hygiène (*De conservanda valetudine*); sur le régime à suivre par les voyageurs (*De regimine omnium iter agentium, vel equitum, vel peditum, vel navi, vel curru, vel rheda*, Paris, 1561, in-8°), etc. Il a le premier fixé l'attention sur les causes des maladies particulières aux gens de lettres, dans son traité *De litteratorum et eorum qui magistratibus funguntur conservanda præservandaque valetudine*, Bâle, 1555, in-8°; 1591, in-12; traduit en anglais, Londres, 1574, in-12. Il a encore voulu tirer des conséquences de l'observation des différentes parties du corps de l'homme, pour juger de ses facultés morales, dans son écrit : *De prædictione morum naturarumque hominum facili ex inspectione partium corporis*, Bâle, 1554, in-8°. Un de ses ouvrages les plus remarquables est son traité *De medicinæ et rei herbariæ origine, progressu et utilitate*, Strasbourg, 1564, in-8°. On recherche encore l'ouvrage suivant : *De memoria reparanda, augenda servandaque liber unus; de locali vel artificiosa memoria liber alter*, Zurich, 1555; Bâle, 1554, in-8°; Rome, 1555, in-8°. Quelques exemplaires portent au frontispice la date de 1558. Ce traité de mnémonique n'offre guère que des généralités et des choses triviales; on en avait déjà de beaucoup meilleurs à cette époque. On en cite une édition sans doute augmentée, de Francfort, 1622, in-8°, intitulée : *Artis memoriæ partes quatuor*. L'ouvrage a été traduit en français par Et. Coppé, sous le titre de *Discours notable pour conserver et augmenter la mémoire; avec la physionomie*, etc., Lyon, 1556, 1586, in-16. On le retrouve, ainsi que les deux précédents et quelques autres moins importants, dans les *Opuscula Grataroli, ab ipso autore denuo correctæ*, Lyon, 1558, in-16. Grataroli a aussi donné un recueil des écrits de Pomponace, Bâle, 1565, in-8°. Il avait été son élève, et l'on croit qu'il avait adopté quelques-unes de ses opinions. Grataroli se jeta quelque temps dans la controverse, et il composa sur l'Antechrist un mauvais ouvrage dicté par un absurde fanatisme. Enfin il n'y a pas jusqu'à l'alchimie sur laquelle il n'ait écrit quelques traités. Le catalogue de ses ouvrages se trouve dans *Niceron*, t. 51, et plus exactement dans *l'Athenæ Rauricæ*, mais surtout à la fin de l'excellente biographie qui a été écrite par le

(1) On peut joindre à ces autorités le témoignage de P. Nigidius, professeur à Marpourg, mort en 1593, qui commence ainsi la vie ou l'épithaphe de son collègue Grataroli :

Doctrinam papæ Gratarolus corde perosus.

comte Jean-Baptiste Gallizioli, *Della vita e delli scritti di Gulielmo Grataroli*, Bergame, 1788, in-8°, avec son portrait copié de Boissard. A. L. M.

GRATAROLI (BONGIANNI), parent du précédent, vivait à peu près dans le même temps que lui : il a composé en italien une topographie de la côte (Riviera) de Salò, dans le pays de Brescia, sa patrie. Il était aussi poète dramatique ; il a écrit quelques tragédies : *Alys*, *Astyanax*, *Polyxène*. Cette dernière pièce a été imprimée à Brescia en 1728, et Maffei la cite dans son *Théâtre italien*. A. L. M.

GRATELOUP (JEAN-BAPTISTE), né à Dax en 1755, et mort le 18 février 1817 dans la même ville, où il fut conservateur du cabinet de minéralogie, était aussi membre de plusieurs sociétés savantes. Il s'occupait toute sa vie de l'étude des lettres et des sciences physiques, et se distingua par des inventions ingénieuses dont la principale consiste dans sa belle manière de graver, qui n'a pas eu encore d'imitateurs. La délicatesse, l'agrément, la pureté du dessin, joints aux charmes de l'entente bien ordonnée des ombres et des lumières, et à un extrême fini, caractérisent ses estampes, qui représentent les portraits suivants : 1° *Jean-Baptiste Bossuet*, en pied et en buste, d'après Rigaud ; 2° *Fénelon*, d'après Vivien ; 3° *Jean-Baptiste Rousseau*, d'après Aved ; 4° *Jean Dryden*, d'après Kneller ; 5° *le Cardinal de Polignac*, d'après Rigaud ; 6° *Mademoiselle Lecouvreur*, dans le rôle de Cornélie, d'après Drevet ; 7° *Descartes*, d'après Hals ; 8° *Montesquieu*, d'après Dassier. Ces gravures sont reconnues pour des chefs-d'œuvre (voy. le *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, par Basan, tom. 1, p. 250). En 1809 le conservateur des estampes et planches gravées de la bibliothèque impériale de Paris, remerciant Grateloup du don qu'il fit au cabinet du portrait du cardinal de Polignac, s'exprimait en ces termes : « Vous êtes toujours resté seul dans votre genre ; personne n'a osé vous imiter, et je crois qu'on a bien fait. Votre jolie collection tient un rang distingué parmi les chefs-d'œuvre qui font la gloire du cabinet qui m'est confié. » Grateloup excellait encore dans la peinture en émail, et ses ouvrages dans ce genre sont devenus très-rare. Une autre découverte qui ne lui fait pas moins d'honneur est celle du perfectionnement des objectifs achromatiques, dont l'invention est due au célèbre opticien anglais Dollond. Cette découverte, développée dans un mémoire que l'auteur lut le 5 décembre 1787 à l'Académie des sciences de Paris, fut approuvée par cette société, et le mémoire jugé digne d'être imprimé dans le recueil des savants étrangers ; et dans l'année 1795, sur le rapport de ses commissaires, la même Académie « considérant les avantages qui résulteraient pour l'optique, du collage des objectifs achromatiques avec le mastic en larmes, tant pour corriger les défauts des surfaces que pour réduire le travail des objectifs achromatiques à

« celui des deux surfaces extérieures, fut d'avis que, conformément à la loi du 12 septembre 1791, Grateloup méritait le maximum des récompenses nationales et la mention honorable, ce qui fut adopté. M—vj.

GRATIEN. Voyez GRAZIANI.

GRATIEN, empereur romain d'Occident, fils de Valentinien 1^{er} et de Valeria Severa, naquit à Sirmium le 18 avril 559. Son père lui donna le titre d'Auguste dès l'âge de huit ans, et le maria à une fille de Constance. A la mort de Valentinien, le jeune prince entra dans sa dix-septième année, et ses vertus justifiaient les espérances des peuples et des soldats ; mais tranquille dans la ville de Trèves, il n'apprit la fin de son père que lorsque les chefs de l'armée avaient déjà fait proclamer empereur le jeune Valentinien, son frère, né de la seconde femme de Valentinien 1^{er}. La modération de Gratien épargna une guerre civile à l'empire, et tandis que Valens, son oncle, régnait seul dans l'Orient, il consentit à partager l'empire d'Occident avec son jeune frère, dont il devint le tuteur. En 576, Gratien, abusé par de fausses accusations, laissa condamner et exécuter à Carthage, le comte Théodose, père du grand Théodose et l'un des meilleurs généraux qui aient défendu l'empire romain. En 578, Gratien, qui portait déjà son attention vers l'Orient envahi par un déluge de barbares, fut obligé de se défendre lui-même dans la Gaule contre une invasion des Allemands : il les battit près d'Argentaria (Colmar) en Alsace, les poursuivit en Allemagne, et les força de lui livrer en otage leurs soldats les plus jeunes et les plus vigoureux. Aussitôt après cette victoire, Gratien partit pour l'Orient que ravageaient les Goths, et où l'empereur Valens venait de périr sous le fer des barbares, ainsi que les deux tiers de l'armée romaine. A cette nouvelle, Gratien chercha un homme capable de rétablir les affaires presque désespérées dans cette partie de l'empire ; il jeta les yeux sur Théodose, fils du général décapité à Carthage. Théodose se montra digne de son choix ; il marcha contre les Goths, les tailla en pièces, revint faire hommage à Gratien de sa victoire, et reçut pour récompense le sceptre d'Orient. Avant d'avoir accompli sa vingtième année, Gratien avait acquis une réputation égale à celle des princes les plus célèbres ; mais la tranquillité dont jouissait l'empire sembla bientôt énerver le caractère du jeune empereur. Les plaisirs de la chasse auxquels il se livrait avec ardeur parurent à ses fiers soldats indignes de son courage, et le zèle imprudent avec lequel il poursuivait les restes de l'idolâtrie rétablie par Julien, lui fit perdre l'affection du peuple. Les légions de la Grande-Bretagne se révoltèrent, et proclamèrent Maxime empereur. Gratien, tranquille à Paris, apprit bientôt que les révoltés avaient franchi le détroit et marchaient contre lui : l'armée des Gaules se joignit à eux. L'empereur abandonné s'enfuit à Lyon, où il tomba dans un

piège que lui tendit Andragathe, un des généraux de Maxime (*voy.* ANDRAGATHE). Gratien fut assassiné suivant les uns auprès du Rhône, où il rencontra Andragathe ; selon les autres au sortir d'un souper. Son corps fut refusé aux instances de Valentinien son frère. Gratien périt le 25 août 383, dans la 25^e année de son âge, après s'être montré digne du trône et de l'amour de ses sujets. Doux, modeste, vigilant, chaste, sobre et libéral, il se signalait à la guerre par son activité et par son courage, marchant toujours le premier à l'ennemi et prenant des soins paternels pour ses soldats. St-Ambroise en a fait le plus magnifique éloge. Gratien avait l'esprit cultivé et devait le goût et la connaissance des lettres au poète Ausone son précepteur, pour lequel il conserva la plus constante reconnaissance : il le nomma consul en 379, et lui écrivit à ce sujet une lettre pleine d'affection et de sentiments généreux. On doit penser que Gratien dut plutôt la pureté de ses mœurs aux leçons d'Ausone qu'à la lecture de ses écrits. Gratien avait été marié d'abord à Flavia Maxima Constantia, fille posthume de Constance, et ensuite à Læta dont on ne connaît pas l'origine. Théodose lui fit une pension après la mort de Gratien : elle vivait encore en 403, et signala sa bienfaisance pendant le siège de Rome par Alaric. On ignore le nom, le sort et le nombre des enfants de Gratien : l'histoire se borne à en faire mention. L—S—E.

GRATIEN, tyran. Les Romains, presque constamment victorieux jusqu'alors, venaient enfin d'être obligés de céder aux efforts des barbares : la Gaule était envahie et l'Italie menacée. Les soldats demandaient un chef habile qui pût venger les affronts qu'ils avaient recus. Les légions cantonnées dans la Grande-Bretagne élurent empereur en 407 un officier nommé Marcus et le firent périr au bout de quelques jours, pour mettre à sa place Gratien. Celui-ci était déjà avancé en âge lorsqu'il parvint à l'empire, si, comme on l'assure dans le *Dictionnaire de Moreri*, il avait épousé dès l'an 334 une fille posthume de l'empereur Constance ; mais il est évident que Moreri l'a confondu avec celui qui fait le sujet de l'article précédent. Gratien ne conserva l'empire que quatre mois, et fut massacré par ses troupes, qui lui donnèrent Constantin pour successeur (*voy.* CONSTANTIN). W—S.

GRATIEN, célèbre canoniste, était né à Chiusi, petite ville de Toscane dans le Siennois. Il avait, selon l'opinion la plus commune, embrassé la vie religieuse à Bologne dans le monastère de St-Félix et St-Nabor (1), et il y composa l'ouvrage auquel il dut sa célébrité et qui est connu sous le nom de *Décret*. Cet ouvrage parut en

1151, et l'on prétend qu'il lui coûta vingt-quatre ans de travail. C'est une compilation qui consiste dans des textes de l'Écriture sainte ; dans les canons dits des Apôtres et dans ceux d'environ cent cinq conciles, dont les neuf premiers sont œcuméniques ; dans les décrétales des papes, même celles du faux Isidore ; dans des extraits des Saints-Pères, comme St-Grégoire, St-Jérôme, St-Augustin, etc. ; et dans d'autres extraits des auteurs ecclésiastiques, des livres pontificaux, du code théodosien, des capitulaires de nos rois, etc. Gratien avait intitulé ce livre : *Concordia discordantium canonum*, parce qu'il s'attache à y concilier, soit par l'autorité, soit par le raisonnement, les canons qui se contredisent. D'autres écrivains avaient avant lui entrepris des compilations analogues. Dès la fin du 9^e ou au commencement du 10^e siècle, Reginon, abbé de Prum, composait un recueil de canons et de règlements ecclésiastiques. Burchard ou Bouchard, évêque de Worms, en l'an 1000, donna aussi un recueil de canons en vingt livres. Enfin Yves de Chartres, mort en 1155, avait formé un pareil recueil (*voy.* BURCHARD, REGINON et YVES, de Chartres). Gratien profita de leur travail, quelquefois il est vrai avec trop peu de choix, et eut pourtant sur eux l'avantage d'éviter dans son recueil la confusion dont ils n'avaient pas su garantir les leurs. Il le distribua par ordre de matières et le divisa en trois parties : dans la première il réunit tout ce qui regarde le droit et les ministres de l'Église ; il parle des jugements dans la deuxième ; et, sous le titre de *Consecratione*, il fait entrer dans la troisième tout ce qui concerne les sacrements et les cérémonies. La compilation de Gratien dut à cette méthode, d'éclipser, dès qu'elle parut, les collections qui l'avaient précédée, même celle d'Yves de Chartres, laquelle avait joui d'une grande autorité. On prétend, sans cependant en rapporter des preuves suffisantes, qu'Eugène III l'approuva. Il est certain du moins que le *Décret* fut reçu avec une sorte d'enthousiasme dans l'école de Bologne, au sein de laquelle il était né en quelque sorte, et que de cette école, l'une des plus fameuses de ce temps, il passa en France et fut enseigné à Paris, Orléans et dans les autres universités. Bientôt il devint le seul texte que les professeurs en droit canon commentaient dans leurs leçons et dans leurs écrits. Il s'en fallait de beaucoup néanmoins qu'il fût exempt de taches, puisque les fausses décrétales s'y trouvaient mêlées avec ce que l'antiquité religieuse offre de plus authentique et y étaient présentées comme ayant la même autorité. A mesure que les lumières s'étendirent, ces défauts furent mieux sentis. Trois Français, Antoine de Mouchi, surnommé *Democharès*, Antoine le Comte et Pierre Dumoulin travaillèrent à corriger le *Décret*. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, publia dans le même dessein, au commencement du 16^e siècle, son livre *De emendatione Gratiani* (*voy.* Antoine AUGUS-

(1) L'ordre de St-Benoît et celui des Camaldules se disputent l'honneur d'avoir produit ce savant canoniste. M. Savioli, dans le premier volume des *Annali bolognesi*, prétend que Gratien ne fut jamais moine ; que Vincent de Beauvais, qui vivait un siècle après lui, est le premier qui lui donne cette qualité, sans même rien dire de positif à ce sujet.

TIX). Des papes mêmes crurent cette correction nécessaire; Pie IV et Pie V y employèrent plusieurs savants dont les noms sont cités à la suite de l'ouvrage d'Antoine Augustin : Grégoire XIII (Hugues Buoncompagno), successeur de Pie V, fut de ce nombre, n'étant encore que professeur de droit. Devenu pape, il fit imprimer le *Décret* ainsi corrigé, le publia en 1540 et l'approuva par une bulle. Ce livre ne sortit pas toutefois de la main des correcteurs romains dans l'état de perfection qu'on aurait désiré. Ils n'en avaient banni ni les décrétales d'Isidore ni rien de ce qui favorisait la puissance exorbitante des papes et les prétentions ultramontaines. Ils y avaient laissé beaucoup de canons sans autorité ou attribués faussement à des conciles auxquels ils n'appartiennent pas. Ce n'est que vers la fin du 18^e siècle que le savant Ch.-Seb. Berardi, professeur à Turin, donna sur ce sujet un ouvrage qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la critique : *Gratiani Canones genuini ab apocryphis discreti : corrupti ad emendationum codicum fidem exacti; difficultiores commoda interpretatione illustrati*, Venise, 1777, 4 vol. in-4°. Le livre de Gratien jouit depuis longtemps de la plus haute réputation, et l'on ne puisait que dans ce recueil la connaissance des canons. L'avocat général Riant, au milieu du 16^e siècle, en recommandait l'étude « comme la « plus profitable de ce qui s'enseignait dans les « écoles, » et se plaignait de ce qu'on la négligeait. Quelques écrivains (1), dans les derniers temps, ont parlé du *Décret* d'une manière différente, et accusent Gratien d'avoir affermi et étendu l'autorité des fausses décrétales, d'avoir même enchéri sur elles, en avançant que le pape n'était point soumis aux canons. Cette inculpation, toute fondée qu'elle est, perd, ce nous semble, un peu de sa force, si l'on songe que Gratien était Italien et soutenait l'opinion du pays et du temps; on s'étonnera plus encore d'entendre un moderne (2) qualifier de *moins ignorant* Gratien, que Bouchaud (3) proclame « l'un « des hommes les plus savants de son siècle, mal- « gré, dit-il, le grand nombre de fautes qu'on « lui reproche avec raison. » Concluons-en que le *Décret* est un des plus beaux monuments qu'on ait élevés, dans le moyen âge, à la science du droit canon, et que, malgré l'alliage impur mêlé à la matière précieuse de ce riche recueil, son auteur a quelque droit à la reconnaissance de la postérité. On sait que Gratien mourut à Bologne dans le monastère de St-Félix, mais on ignore en quelle année. La première édition avec date du *Décret* de Gratien est celle de Strasbourg, 1471, in-fol., chez Henri Eggestein; édition d'autant plus remarquable qu'elle est en même temps le premier monument typographique daté de la ville de Strasbourg : le même imprimeur l'y

reproduisit l'année suivante; et P. Schoeyffer en donna aussi en 1472 une édition à Mayence, en 2 volume in-fol. Depuis l'ouvrage a été souvent réimprimé, et il forme le premier volume du corps de droit canonique. L—v.

GRATIEN (JEAN-BAPTISTE-GUILLAUME), lazariste et évêque constitutionnel, né en 1747 à Crescentin en Piémont, était à la tête du séminaire de Chartres, tenu par des prêtres de la congrégation de St-Lazare, au commencement de la révolution. Lorsque la constitution civile du clergé parut, non-seulement il s'y soumit, mais encore il s'en fit le champion et écrivit en sa faveur. Ses principes étant en harmonie avec ceux que professaient les dominateurs d'alors, ouvrirent à Gratien le chemin des hautes places de l'Eglise constitutionnelle. Il fut élu évêque de la Seine-Inférieure (Rouen) et sacré le 12 mars 1792. Il siégea dans l'assemblée ou le concile des constitutionnels en 1797, et mourut à Rouen en juin 1799. Il a laissé : 1^o un *Traité ecclésiastique sur les contrats usuraires*, en langue latine, Chartres, 1790, in-8°; il y est favorable au prêt; 2^o *Exposition de ses sentiments sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte, et recueil d'autorités et de réflexions qui la favorisent*, 1791, in-8°; 3^o *Lettre pastorale*, Rouen, 1792, in-8°; 4^o *Instruction pastorale sur la continence des ministres de la religion*, 1792, in-8°. Cette instruction pastorale fut dénoncée à l'assemblée législative, sous la qualité de *libelle ecclésiastique*, parce qu'en y établissant l'obligation du célibat pour le clergé, l'auteur, disait-on, violait les *droits de l'homme* et cherchait à *fanatiser* le peuple. 5^o *Contraste de la réformation anglicane par Henri VIII et de la réformation gallicane par l'assemblée constituante*, 1792, in-8°; 6^o *Lettre théologique sur l'approbation des confesseurs*, Chartres et Paris, 1791, in-8° de 45 pages; 7^o *la Vérité de la religion chrétienne démontrée par les miracles de Jésus-Christ*. L—v.

GRATIEN. Voyez MONTFORT.

GRATIUS (surnommé FALISCUS, parce qu'il était de Faléries, capitale des Falisques), poète latin, était contemporain et ami d'Ovide, qui le cite avec éloge dans sa dernière épitre du quatrième livre *De Ponto*, vers 54. C'est à peu près le seul témoignage qui nous reste des anciens en faveur de Gratius; car le savant Barthius a complètement réfuté (*Advers.*, lib. 57, c. 17) l'opinion de Joseph Scaliger, qui croyait trouver dans quelques vers de Manilius (lib. 2) une allusion au poète qui fait l'objet de cet article. Il nous reste de lui un poème, en 540 vers héroïques, sur la chasse avec les chiens (*Cynegeticon*), qui n'était probablement plus connu du temps de Némésien, puisque ce dernier s'applaudit d'avoir le premier célébré la chasse dans la langue des Romains. On attribue à Sannazar la découverte du poème ou plutôt des fragments de Gratius; car les derniers vers n'ont pu être déchiffrés, tant le manuscrit était en

(1) L'abbé Racine, *Hist. eccl.*, t. 5, p. 228.

(2) *Dictionn. hist. des auteurs ecclésiastiques*, art. GRATIEN.

(3) Art. GRATIEN, dans l'*Encyclopédie*.

dommagé. Il les trouva, dit-on, vers 1503, dans une bibliothèque de France, d'où il les enleva, ainsi que le poème de Némésien sur le même sujet, les fragments (en 157 vers) des *Haliéutiques* attribués à Ovide, et l'itinéraire de Rutilius. L'impression a fréquemment reproduit et presque toujours rassemblé ces différents ouvrages. Gratus et Némésien parurent pour la première fois à Bologne en 1504, in-folio. Les Aldes les publièrent ensuite, 1554, in-8°, à Venise; Vlitius, avec un savant commentaire, à Leyde, chez les Elzéviros, 1645 et 1655, in-42; et Thomas Johnson, à Londres, 1699, in-8°. Mais la plus belle et la meilleure de toutes ces éditions est celle que donna Pierre Burmann à Leyde, dans ses *Poete latini minores*, 1751, in-4°. Indépendamment des poèmes de Gratus, de Némésien et de Calpurnius, le célèbre éditeur fit entrer dans sa collection Rutilius, Q. Serenus Sammonicus, etc., et la satire de Sulpicia. Il existe plusieurs traductions françaises du *Cynegeticon*. A—D—R.

GRATIUS (ORTWINUS), fameux théologien, dont le nom de famille était *Graës*, naquit dans le 15^e siècle à Holtwick, au diocèse de Munster; cependant il s'est dit quelquefois de Deventer, parce qu'il avait été amené fort jeune en cette ville. Après y avoir terminé ses études, il se rendit à Cologne, et l'on assure qu'il y exerça d'abord l'emploi de correcteur d'épreuves dans l'imprimerie de Quentel. Il professait les humanités en 1509 au collège de Cologne; deux ans après il obtint la chaire de philosophie, et enfin fut nommé principal. Il embrassa l'état ecclésiastique et montra contre les novateurs un zèle louable, mais qui lui fit des ennemis, dont les plus dangereux furent Reuchlin et Ulric de Hutten. Ils le couvrirent de ridicule par les *Epistole obscurorum virorum* (voy. HUTTEN et REUCHLIN), ouvrage singulier, dont l'idée principale est fort plaisante, et qui contient la défense ironique des abus de l'Eglise romaine. La plupart des lettres qui composent cet ouvrage sont adressées à Gratus; elles le signalaient à toute l'Europe comme le protecteur de tous les abus, et en même temps comme un écrivain sans talent, et, ce qu'il était plus difficile de faire croire, sans connaissance des premiers principes de la langue latine. La cour de Rome, intéressée dans cette querelle, prit le parti de Gratus; mais l'ouvrage de Hutten, condamné par une bulle de Léon X, n'en acquit que plus de célébrité. La vie entière de Gratus se partagea dès lors entre les devoirs de sa place et la rédaction d'écrits qui tous ont pour but la défense de la religion. Il mourut à Cologne le 22 mai 1541. On a de lui : 1^o *Orationes quodlibeticæ*, Cologne, 1508, in-4°; 2^o *Criticomastiæ peregrinationis Petri Ravennatis J. U. Coloniae doctoris*, imprimé à la suite de l'*Alphabetum juris* de Pierre de Ravenne, Lyon, 1511, in-8°; ibid., 1517, in-4°; 3^o *Lamentationes obscurorum virorum non prohibita per sedem apostolicam*, Cologne, XVII.

1518, in-8°; réimprimé plusieurs fois, et notamment en 1629. C'est une réponse aux *Epistolæ*; mais elle n'eut pas le même succès. 4^o *Fasciculus rerum expetendarum ac fugiendarum*, ibid., Cologne, 1555, in-fol. C'est un recueil de pièces assez intéressantes, concernant le concile de Bâle (voy. Édouard Brown). 5^o *Triumphus B. Job, propheta*, Cologne, 1557, in-fol. Ce sont trois livres d'élégies, imprimés à la suite des *Sermons* de J. Faber, évêque de Vienne. 6^o *Gemma prænotiationum*, ibid., 1577, in-4°. On lui doit encore une édition du livre de Werne Rolewinck, *De laude Westphaliæ*, la préface du *Traité* de Victor de Carben contre les juifs, et quelques opuscules théologiques peu importants, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca Coloniensis* du P. Hartzheim. W—s.

GRATTAN (HENRI), un des plus célèbres orateurs qu'ait eus la tribune anglaise, naquit à Dublin en 1750, acheva ses premières études avec éclat à quinze ans, et pensa un instant à se faire agréger à l'université de sa ville natale; mais la difficulté des examens lui fit peur, et il résolut d'embrasser la carrière des affaires, qui était celle de son père. Il se mit donc à l'étude des lois à Middle-Temple et acquit les connaissances nécessaires pour paraître au barreau; mais à la jurisprudence se mêlèrent, presque dès l'abord, des préoccupations politiques. Le célèbre statut de 1720, qui entre autres clauses iniques enlevait au parlement national de l'Irlande la juridiction en matière d'appel, ne pouvait manquer de frapper un jeune légiste et, par suite, de l'entraîner à l'examen, à la critique du statut entier. Doué d'une élocution facile, abondante, d'une précision de jugement qui démêle les faits et les voit à nu sous leur enveloppe trompeuse, et d'une verdeur de logique qui enlève la conviction, il se sentit dès lors à l'étroit dans le barreau et n'aspira plus qu'à la tribune; aussi ne chercha-t-il que tièdement, et pour se faire illusion à lui-même, à se créer une clientèle, quand enfin sa bonne étoile le mit en rapport d'affaires avec lord Charlemont. Ce vénérable type des vertus d'un autre âge était toujours plein de patriotisme, et il souhaitait de toutes ses forces, sinon l'émancipation complète, au moins un adoucissement d'esclavage pour son pays. Il eut le double mérite de sentir que son parti avait besoin d'un orateur à la chambre, et de deviner le talent de Grattan : en conséquence, quand la mort de son frère, le colonel Caulfield, laissa un siège vide dans la chambre des communes d'Irlande, il fit tomber sur lui les suffrages de son bourg-pourri de Charlemont. Les débuts de Grattan à la chambre furent foudroyants pour l'administration. Les vexations que dénonçait l'orateur étaient si vraies en fait, si inexcusables en droit; l'opinion publique fit écho si vivement à sa parole, que le ministère anglais, en dépit de tout son orgueil, crut prudent de faire quelques

concessions : le statut de 1720 fut formellement abrogé dans les clauses qui soumettaient le parlement irlandais aux lois et statuts de la Grande-Bretagne, et qui donnaient même au lord lieutenant, assisté de son conseil, le droit de casser les actes des deux chambres du royaume d'Irlande (1782). Les hommes d'État de la Grande-Bretagne avaient montré tant de prédilection pour ce statut et semblaient si fermement convaincus qu'à son exécution était attachée la domination de l'Angleterre sur l'Irlande, que les pauvres indigènes sont excusables d'avoir pris ce changement inespéré pour toute une révolution, et de l'avoir salué par des transports de joie délirants. De toutes parts pleuvaient sur Grattan les adresses de félicitation et d'encouragement des bourgs, comtés, corporations et milices. Il fut question d'une souscription pour lui ériger une statue. En homme modeste, il refusa la statue, mais il ne refusa pas les un million deux cent cinquante mille francs que recueillit rapidement la souscription, et qui le mirent en état de figurer à côté des notabilités hostiles ou amies avec lesquelles il allait avoir à traiter. Toutefois l'enivrement ne fut point universel; la jalousie est clairvoyante; les lauriers, ou si l'on veut les cinquante mille livres sterling de Grattan, empêchèrent de dormir un nommé Flood, qui ne manquait ni d'élocution ni de perspicacité. Las d'entendre sans cesse les noms de libérateur et de sauveur, il se mit à demander de quoi l'Irlande était libérée. « Du ministère? en aucune façon! de la domination anglaise? bien moins encore! de quoi donc? du statut! eh! qu'importe le statut : ce n'est pas lui qui fonde, il ne fait que formuler les prétentions de longue main réalisées par l'Angleterre et subies par l'Irlande. L'abrogation de la formule n'entraîne pas le retrait des prétentions : le ministère britannique sans doute va trouver sa tâche en Irlande moins commode, faute de statut, mais qui en souffrira? l'Irlande! Le statut, s'il est brutal, est franc. A présent les vice-rois vont être obligés d'user de ruses; à l'oppression dans laquelle il y avait régularité et franchise, vont succéder les incertitudes et les anomalies d'un régime non moins oppresseur. » Il y avait là de l'exagération, mais au fond c'était la vérité. Grattan n'avait que commencé l'émancipation de l'Irlande, et il restait bien d'autres obstacles à vaincre. Il ne semble pas avoir compris de prime abord toute l'immensité de cette tâche sociale; et, au lieu de réfléchir et de pousser à l'instant même à des mesures ultérieures, il descendit à une guerre de personnalité; la grande question de la liberté de l'Irlande s'évapora dans une querelle de vanité. Le ministère britannique en rit fort et fut bien pour quelque chose dans l'acrimonie avec laquelle les deux rivaux se déversaient la raillerie; il donnait tout le retentissement possible aux sarcasmes amers que se décochaient les deux puissances belligé-

rantes. Qu'eût-il pu souhaiter de mieux? il prenait haleine tandis que ses adversaires se gourmaient; il gagnait du temps, et le temps est tout en politique; il voyait ses antagonistes se déconsidérer eux-mêmes, et la fièvre d'admiration passait. Grattan pouvait encore être redoutable; il avait fait de sa popularité un million et un hôtel, mais il n'en ferait point une insurrection. Il y a plus, la popularité de Grattan diminua, l'engouement fit place au calme, puis à des soupçons : Flood et ses amis purent dire, sans soulever cette indignation générale qui repousse au loin un mensonge patent, que le député de Charlemont s'était vendu argent comptant au ministère et qu'il trahissait sa nation (1). Il fallut pour faire justice de cette imputation toute l'énergie avec laquelle Grattan s'éleva contre la fameuse motion d'Ord, qui voulait assujettir la législation irlandaise à donner *ipso facto* son assentiment à toute mesure ou disposition du parlement britannique relative aux affaires du commerce. Grattan prouva que l'Irlande se suiciderait en admettant si naïvement une proposition qui mettait son commerce à la merci du mercantilisme britannique auquel il faisait concurrence (1785). La motion tomba; cette chaude attaque et ce succès le réhabilitèrent. Il prit place parmi les chefs de file du parti national, en devint le personnage dirigeant à la chambre des communes, et se trouva naturellement à la tête des whigs d'Irlande. Il fit prendre à tous les membres de cette association l'engagement de n'accepter dans l'administration aucun emploi que le pays n'eût obtenu la responsabilité des grands officiers de la couronne, et l'incompatibilité tant des fonctions salariées que des pensions sur l'État avec le droit électoral. Grattan porta ensuite à la chambre deux bills, dont l'un établissait des appointements fixes pour les membres du clergé, à la place des dîmes qui, dans son système, auraient été abolies, tandis que l'autre, au nom de l'amélioration du sol, réclamait l'exemption de tout droit ecclésiastique pendant sept ans en faveur des terres incultes que l'on défricherait. Quelle que fût la justice de ces deux motions, et quelque modeste que fût la seconde, les hauts seigneurs de l'Église anglicane les jugèrent subversives et de mauvais exemple, et ils agirent si activement contre elles qu'ils parvinrent à les faire rejeter. Ce despotisme d'une majorité, en grande partie juge dans sa propre cause, décida le champion de l'Irlande, bien qu'il appartint par sa nuance religieuse à l'opinion réformée, à demander pour les catholiques l'admis-

(1) On peut lire à l'article FLOOD des détails sur ces hostilités entre les deux champions politiques. Un duel s'ensuivit. Ce ne fut pas la seule fois que Grattan eut à soutenir les armes à la main ce qu'il avait avancé dans le parlement. Corry, chancelier de l'Échiquier, l'ayant accusé de fomenter la rébellion, Grattan s'emporta contre lui en des invectives dont nous n'oserions reproduire toutes les expressions. « Je ne l'appellerai pas, dit-il, un coquin, parce que cela ne serait pas parlementaire... Hors de cette salle, je ne lui répondrais que par un souflet... » Un rendez-vous eut lieu, et Corry fut blessé. L.

sion aux droits politiques. Il avançait ainsi le programme de l'émancipation. Mais longtemps encore l'Irlande devait se débattre dans un cercle vicieux : pour avoir des lois justes et en harmonie avec les besoins du pays, il lui fallait une représentation nationale en majeure partie catholique, puisque le catholicisme est la religion de la majorité en Irlande; mais, pour avoir des députés catholiques, il fallait des lois justes et en harmonie avec les besoins du pays. L'activité que Grattan déploya pour relever de leur néant politique près de quatre millions de ses compatriotes échoua encore contre l'obstination et les intrigues des décimateurs. La demande fut mise au rebut avec ce sourire de pitié, ce superbe dédain qu'on a pour les incartades d'un fou, et les catholiques, taillables et corvéables à merci, continuèrent d'être les parias des anglicans. Cependant une fermentation extrême grondait d'un bout à l'autre de l'île. Le cabinet de St-James, n'osant plus faire face, crut devoir ruser, et aux dénégations franches substituer des promesses ambiguës, des lueurs d'espoir, jusqu'à ce que l'Irlande retombât de lassitude à ses pieds. Il envoya pour vice-roi le comte Fitz-William, dont le patriotisme éclairé semblait garantir à son pays des jours de calme et de prospérité. Mais sitôt que cet homme d'honneur eut apaisé l'indignation et arrêté l'effet des menaces populaires, le ministère non-seulement le destitua, mais encore remplaça tous ceux qu'il avait éloignés des affaires, et révoqua toutes les concessions faites en son nom. Le mécontentement fut porté au comble par la création de sinécures nouvelles et par l'affectation avec laquelle on semblait bafouer à plaisir la nation dominée. Grattan voyait ces folies avec désespoir, car il apercevait au bout de tous ces excès la guerre civile, et, indépendamment de ce que la guerre remet tout en question, ce n'est pas lui qui pouvait jamais la diriger : une fois l'épée tirée, son rôle était fini. Il fit donc un dernier effort pour amener des combinaisons conciliatrices qu'il croyait propres à prévenir une explosion. Mais les Irlandais unis ne pouvaient plus être pris au leurre des demi-mesures, et le ministère, engagé dans une fausse route, aurait eu tort de paraître reculer devant la révolte. Pendant les horreurs dont l'île fut bientôt le théâtre, il ne restait à Grattan qu'à se voiler la figure et à laisser le champ libre aux combattants. Il prit ce parti, et tant que la lutte dura et que les persécutions signalèrent le triomphe des Anglais, il se tint à la campagne éloigné de l'arène politique. Il ne sortit de cette retraite qu'en 1800, lorsque Pitt lança son célèbre bill d'incorporation de l'Irlande à la Grande-Bretagne. Élu derechef à la législature, il tonna contre la proposition ministérielle, qui n'en eut pas moins la majorité et fut proclamée loi fondamentale de l'État. Plus de parlement alors à Dublin! les mandataires de l'Irlande ne pouvaient plus s'assembler qu'en Angleterre. Grat-

tan ne bouda pas contre la nécessité, et puisque c'est en Angleterre que se plaident les intérêts de la patrie, il sollicita les suffrages électoraux pour aller à Londres. Le bourg de Melton le choisit pour député (1803); l'année suivante il fut parmi les élus de la ville de Dublin. Mais que de différence entre Londres et Dublin pour l'orateur! A Dublin, il se sentait environné par une masse immense qui sympathisait avec sa pensée, qui s'impressionnait de ses accents; à Dublin, il était un drapeau, une étincelle électrique capable de tout embraser; à Londres, il n'était qu'un orateur de plus. En revanche, sa parole moins dangereuse pouvait devenir plus efficace; si elle retentissait moins au large, elle retentissait en lieu plus haut. Bien des anglicans, en apprenant à quel point leurs chefs étaient oppresseurs, sentirent leurs entrailles s'émouvoir pour les catholiques; bien des hommes voisins des régions gouvernementales comprirent qu'une diminution graduelle, prudente, des iniquités du régime actuel pouvait ne point offrir de dangers dans le présent et supprimer en germe ceux de l'avenir. Si en apparence les efforts de Grattan ne produisirent point de résultats, ils préparèrent ceux que nous avons vus s'effectuer de nos jours. Sans sa ténacité, sans les réclamations vigoureuses que jamais son éloquence ne perdait l'occasion de faire entendre, l'anglicanisme n'eût point enfin reculé de quelques pas devant les catholiques de l'Irlande. Grattan mourut en quelque sorte sur la brèche et martyr de son patriotisme. A la demande universelle de ses concitoyens, il accepta la fatigante mission de présenter et de soutenir à la chambre des communes la gigantesque pétition des catholiques irlandais. Sa santé lui défendait ces soins; le patriotisme, l'honneur lui en faisaient une loi : il ne balança pas. Grattan mourut très-peu de temps après son retour à Londres, le 14 mai 1820. Son éloquence se recommandait surtout par l'extrême netteté du raisonnement, par un art exquis de faire intervenir la raillerie dans l'argumentation, puis le pathétique dans le sarcasme. Sa composition a une grande élégance de coupe, et beaucoup de ses discours sont de véritables modèles de verve oratoire et de réserve. On a imprimé séparément : 1° son *Discours sur la dime*, 1788, in-8°; 2° un autre *sur l'Adresse au roi à l'ouverture du parlement d'Irlande*, 1791, in-8°; 3° un autre encore *sur le Bill d'émancipation des catholiques romains d'Irlande*, 1793, in-8°; 4° *Adresse à mes commettants, les citoyens de Dublin, sur ma détermination de me retirer du parlement d'Irlande*, 1797, in-8°; 5° *Discours à la chambre des communes d'Irlande contre l'union de l'Irlande à la Grande-Bretagne*, 1800, in-8°; 6° *Réponse au pamphlet du comte de Claira, sur l'union de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1800, in-8°; 7° *Discours sur la pétition catholique à la chambre des communes*, 1810, in-8°; 8° *Discours à l'appui de sa propre motion pour la pétition des catholiques*

d'Irlande, 1812, in-8°. Les discours de Grattan ont été réunis et publiés par les soins de son fils, Londres, 1822, 4 vol. in-8°. P—ot.

GRAU (CHRITIEN-THÉOPHILE), philologue allemand, naquit à Allendorf dans la Hesse, en 1656. Après avoir étudié dans six universités allemandes, il accepta en 1687 une place de professeur de théologie à Herborn, et y exerça aussi quelques années plus tard les fonctions de ministre de l'Évangile dans l'église des réformés; mais il quitta bientôt après la ville de Herborn, et devint pasteur à Bessa en Hesse, où il mourut en 1745, après avoir publié : *Demonstratio paradoxa de nostræ lingue vernaculæ in docendis discendisque artibus et scientiis possibili usu doctiore et publico*, Herborn, 1692, in-4°. Cet écrit a été aussi publié en allemand. — Jean-David GRAU, médecin allemand, naquit en 1729 à Volkstaedt, près de Rudolstadt; il étudia les sciences médicales à Jena, et les y enseigna jusqu'en 1765. Depuis cette époque il fut professeur à Göttingue, où il mourut en 1768. Matt. Van Geuns avait soutenu contre Whytt que l'âme ne prend pas une part immédiate aux mouvements vitaux. Grau, après lui, enseigna dans son *Specimen de vi vitali*, que la force élémentaire du corps est générale et identique dans toutes les parties, parce que, dit-il, il n'en existe aucune qui ne renferme du tissu cellulaire, et que toutes même lui doivent naissance. Ce professeur a publié différents ouvrages en allemand et en latin, surtout un grand nombre de dissertations. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits : 1° *De plethoræ causis et effectibus*, Jena, 1756, in-4°; 2° *De mutationibus ex aëris calore diverso in corpore humano oriundis*, ibid., 1758, in-4°; 3° *De ichnographia pathologiæ*, ibid., 1760, in-4°; 4° *De vi vitali*, Göttingue, 1758, 1763, in-4°; 5° *Éléments de l'art des accouchements*, ibid., 1764, in-8°; 6° *Des amollissants*, ibid., 1763, in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont en allemand. L'*Histoire littéraire de Göttingue* par Pütter, p. 261, donne des détails sur les travaux scientifiques de Grau. — Abraham GRAU, mathématicien hollandais, naquit à Wanswerd dans la Frise en 1652, étudia les mathématiques dans les universités de Franeker et de Groningue, et les enseigna dans la première depuis 1659. Quand le nombre des amateurs des sciences mathématiques diminua, Grau obtint la permission d'ouvrir aussi un cours de philosophie. Il mourut le 8 septembre 1685. Il a publié plusieurs ouvrages en latin et en hollandais; le plus important est son *Historia philosophiæ*, Franeker, 1674. Cette histoire ne s'étend que jusqu'au temps d'Aristote. Grau est aussi l'auteur d'une *Algèbre* écrite en latin, et d'un ouvrage élémentaire sur l'arithmétique en hollandais. B—H—D.

GRAUMANN (JEAN-PHILIPPE), savant financier prussien sous le règne du roi Frédéric II, fut d'abord commissaire du commerce à Brunswick-Lunebourg, et ensuite, depuis 1750, conseiller

privé des finances et des domaines, et directeur général de la monnaie à Berlin. Ses lumières profondes en arithmétique politique et une connaissance très-étendue de l'état des monnaies chez tous les peuples européens firent de lui le réformateur du système monétaire en Allemagne. La cour de Berlin suit encore aujourd'hui le titre connu sous le nom de *pied de Graumann*, établi en 1750, et renouvelé en 1764, qui porte le marc de Cologne, argent fin, à quatorze écus d'empire ou vingt et un florins. Plusieurs États de l'Allemagne ont également adopté ce titre. Graumann mourut en 1762. Il a publié en allemand, sur le commerce et les monnaies, plusieurs ouvrages qui sont encore aujourd'hui fort estimés : 1° *Tableaux exacts des monnaies à l'usage des commerçants*, Hambourg, 1754, 2 vol. in-8°; 2° *Copie d'une lettre concernant les systèmes de monnaies en usage en Allemagne et chez d'autres peuples, surtout de celui adopté dans la principauté de Brunswick*, Berlin, 1749, in-4°, et en français, ibid., 1752, in-8°; 3° *Examen approfondi de la lettre précédente sur les systèmes de monnaies*, ibid., 1750, in-4°; 4° *le Flambeau du négociant, consistant en des Tableaux de change et d'arbitrage, avec une Notice exacte des monnaies effectives et de change des principales villes de commerce en Europe*, ibid., 1754, in-4°; 5° *Tableaux pour calculer l'argent et l'or d'après leur titre*, ibid., 1761, in-42; 6° *Recueil de lettres sur la monnaie, sur le change et son cours, sur la proportion entre l'or et l'argent, le pair des monnaies et les lois monétaires des différents peuples, mais principalement du système monétaire adopté en Angleterre*, ibid., 1762, 2 vol. in-4°. Ce recueil de lettres est, de tous les ouvrages de Graumann, celui qui fait le mieux connaître son érudition en matière de finances. 7° *Lettre de Graumann, 1. sur la proportion entre l'or et l'argent, 2. sur les monnaies de France; traduite de l'allemand sur l'édition de 1762* (par J. P. L. Beyerlé), Paris, 1788, in-8°. B—H—D.

GRAUNT (JEAN) naquit à Londres en 1620. Son père, qui le destinait au commerce, se borna à lui faire apprendre à lire, écrire et calculer. S'étant établi marchand mercier, son sens droit, son esprit pacifique et son intégrité lui méritèrent la plus grande considération parmi ses confrères, qui le choisissaient pour arranger les différends qui s'élevaient entre eux. Il fallait qu'il jouit de beaucoup de crédit, même avant d'être connu par l'ouvrage qui a fait sa réputation, puisqu'il obtint en 1650, âgé alors de trente ans, pour son ami le docteur Petty, la chaire de musique du collège de Gresham à Londres. Il fut élu membre du conseil commun. Ce ne fut qu'en 1661 qu'il publia, in-4°, ses fameuses *Observations naturelles et politiques sur les listes mortuaires*. Ce travail sur un genre de science dont il peut être regardé comme le père, et qu'on a depuis appelé l'*Arithmétique politique*, fut reçu avec un empressement égal à son importance, non-seulement en

Angleterre, mais en différents pays de l'Europe, et il eut le mérite d'éveiller sur ce sujet l'attention du gouvernement français. Graunt, encore alors marchand mercier, fut admis dans la société royale sur la recommandation de Charles II, qui dit à cette occasion que s'il se trouvait d'autres marchands aussi éclairés, il fallait les admettre sans hésiter dans cette société. Il donna en 1662 une troisième édition de ses *Observations*, quitta sa boutique, et fut nommé en 1666 l'un des commissaires pour l'entretien de la nouvelle rivière. L'incendie de Londres arrivé en 1666 fut attribué par le peuple à l'animosité des catholiques, et le bruit courut que Graunt, nouvellement converti au catholicisme, avait fermé exprès, immédiatement avant l'embrasement, tous les tuyaux qui portaient de l'eau à la cité. Ce bruit, que l'évêque Burnet a rapporté, a été pleinement réfuté par Maitland, qui a prouvé que Graunt n'eut la direction des eaux que quelque temps après l'incendie. Il était né de parents puritains; il devint ensuite socinien, et mourut catholique, le 18 avril 1674, âgé de 54 ans. Il laissa ses papiers à sir Will. Petty, qui en fit usage pour l'édition qu'il publia en 1676, in-8°, de l'ouvrage de son ami. Cette édition, qui était la cinquième, est en effet bien supérieure aux précédentes. Chauffepié, dans son dictionnaire, donne un extrait curieux et fort étendu de cet important ouvrage. — GRAUNT, ou GRANT (Édouard), savant instituteur anglais, fut nommé vers 1572 maître de la célèbre école de Westminster, où un grand nombre de jeunes gens, qui occupèrent par la suite des places éminentes dans le gouvernement et dans l'Église, reçurent ses leçons. Il publia en 1575 à Londres, in-4°, *Græcæ linguæ spicilegium*, ouvrage dont Guill. Camden, son successeur, fit, pour l'usage de son école, un abrégé imprimé en 1597 sous ce titre : *Institutio græcæ grammaticæ compendiaris*, ibid., in-8°. Graunt, élu en 1577 prébendier de l'église collégiale de Westminster, résigna sa place de maître de l'école en 1591, et fut ensuite ministre de Barnet dans le Middlesex, et recteur de Toppersfield en Essex. Il mourut le 4 août 1601. On lui doit l'édition des lettres et poésies de Roger Ascham, qu'il accompagna d'une notice biographique et critique. Quelques pièces de vers de Graunt prouvent du talent pour la poésie latine.

X—s.

GRAUTOFF (FERDINAND-HENRI), savant Lubeckois ou Hambourgeois, naquit le 27 mai 1789 dans le village de Kirchwalder, qui appartenait en commun aux deux villes de Hambourg et de Lubeck. Son père, alors pasteur de ce village, et qui depuis fut prédicateur à l'église Ste-Catherine de Hambourg, le destinait au commerce. Mais les dispositions que manifestait le jeune homme firent changer cette résolution, et il fut mis au collège Johanneum de Hambourg, où il fit de grands progrès, surtout en mathématiques. Il alla en 1809 à l'université de Leipsick, où à de sévères

études théologiques il joignit celle de l'enseignement et des méthodes. Nommé à la suite de tous ces travaux aide-professeur à l'école bourgeoise de Leipsick, il y fit preuve de talent pour l'éducation. Les sermons que de temps à autre il eut la permission de faire entendre au public lui commencèrent une réputation, et il prit alors la résolution de diriger ses efforts vers une chaire académique. Son entrée dans la maison de Solms, dans laquelle il fut chargé de l'éducation du jeune comte, sembla d'abord favoriser son dessein; mais les circonstances changèrent inopinément : il fut forcé de quitter Leipsick et de se rendre dans le nord de l'Allemagne; de Hambourg, où il ne séjourna que peu de temps, il partit pour Lubeck, et là se mit sur les rangs parmi la foule des candidats aux fonctions ecclésiastiques. Il espérait au moins avoir bientôt le modique pastoral de Kirchwalder, qu'avait possédé son père au temps de sa naissance; mais il n'y réussit point, et probablement ce fut un bonheur pour lui. Sa profonde connaissance de l'hébreu, son habileté dans l'enseignement, le placèrent bien vite très-haut dans l'estime des Lubeckois. Nommé en 1815 aide-professeur au gymnase de Lubeck, il obtint quatre ans après le titre de troisième professeur à ce gymnase et de bibliothécaire de la ville. Grautoff avait au plus haut degré toutes les qualités qui font le professeur, lucidité dans l'expression, méthode, art de captiver un auditoire superficiel et de raviver les attentions assoupies. Malheureusement sa poitrine était très-faible; l'enseignement oral et le débit oratoire augmentaient encore cette triste tendance. Un voyage à Londres mit le comble à ses souffrances. En vain le gymnase lui accorda la permission de se reposer six mois : sa santé délabrée ne put être rétablie; il mourut le 14 juillet 1832. Sans cette fin prématurée et son état maladif, Grautoff aurait pu rendre de vrais services à la littérature. Dans sa jeunesse il se proposait d'écrire l'histoire des villes hanséatiques, notamment celle de Lubeck, qui n'avait été que commencée par Becker, et que d'ailleurs il voulait présenter sous un jour plus beau, plus riche, et selon lui plus conforme à la réalité. Entre autres travaux profonds par lesquels il se préparait à cette tâche, il avait étudié avec ardeur l'histoire des monnaies relatives à Lubeck. Encouragé par le succès de la *Chronique de Detmar*, publiée par Bremer, il entreprit de mettre au jour le résultat de ses veilles, et publia en 1830 la première partie de son *Recueil des médailles relatives à l'histoire de la ville de Lubeck*, avec introduction et remarques. Les autres ouvrages de Grautoff sont : 1° *Exposé de la réforme des Églises chrétiennes*, par Luther, Lubeck, 1817 (4^e édit., 1818); 2° *Livre du chrétien*, véritable *vade-mecum* des aspirants à la confirmation; 3° *Traité de l'état des établissements d'instruction publique à Lubeck avant la réforme de Luther*, Lubeck, 1830; 4° Des articles dans les *Archives de*

l'ancienne histoire d'Allemagne. De plus Grautoff a complètement refondu et très-augmenté les *Tablettes géographiques et statistiques* de son prédécesseur, Frédéric Herman, et l'on peut en quelque sorte voir dans sa réimpression (Lubeck, 1825, 3^e édition, 1852) un ouvrage tout neuf. P—ot.

GRAVANDER (LAURENT-FRÉDÉRIC), médecin et poète suédois, naquit en 1778 à Sund, près de la ville de Nora en Westmanie. Ayant pris ses degrés à Upsal, il fut nommé en 1804 médecin du district de Fahlun en Dalécarlie. Lorsque la vaccine fut introduite en Suède, Gravander fit les plus grands efforts pour la propager. De 1805 à 1810, près de cinq mille enfants furent vaccinés par lui-même ou sous sa direction. Le gouvernement lui accorda une récompense de trois mille francs et lui décerna la médaille frappée pour l'encouragement de ceux qui propageaient la vaccine. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans le district de Fahlun, Gravander mit le plus grand zèle à en arrêter le progrès; mais il fut victime de ce zèle respectable : atteint lui-même de la contagion, il mourut le 7 mars 1815, à l'âge de 37 ans. Il avait publié plusieurs *Mémoires* sur la vaccine et sur divers objets de police médicale de 1805 à 1809. Son talent pour la poésie lui fit remporter plusieurs fois le prix à l'Académie suédoise; en 1810, cette société couronna sa traduction de deux morceaux des *Métamorphoses d'Ovide*, et en 1811 elle accorda le même honneur à son imitation de l'épisode de Virgile et de l'ode d'Horace sur le bonheur de la vie champêtre. Il a laissé de plus un poème d'*Hercule*, un autre intitulé *la Source de la sagesse*, et plusieurs morceaux de poésie moins considérables, imprimés dans le *Journal de la littérature et du théâtre*, qui paraît à Stockholm. C—au.

GRAVE (HENRI DE), ainsi nommé d'une petite ville de la Gueldre prussienne, où il prit naissance au commencement du 16^e siècle, portait aussi le nom de *Vermolanus*. Il entra fort jeune dans l'ordre de St-Dominique, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude, et acquit une connaissance très-profonde du latin, du grec et de l'hébreu. Il professait la théologie à Nimègue en 1548, et mourut sous-prieur du couvent de cette ville, le 22 octobre 1552, dans un âge peu avancé. On lui doit : 1^o des éditions des *Oeuvres de St-Cyprien*, avec de courtes notes ajoutées à celles d'Érasme, Cologne, 1544, in-fol.; de *St-Jean Damascène*, contenant plusieurs pièces encore inédites et collationnées avec soin sur différents manuscrits, ibid., 1546, in-fol.; de *St-Paulin, évêque de Nole*; celle-ci ne parut qu'après sa mort par les soins du P. J. Antonianus, son ami, Cologne, 1560, in-8^o; 2^o des notes sur St-Ambroise, insérées dans l'édition des *Oeuvres* de ce père, Bâle, 1553, in-fol.; des notes et des corrections sur les *Lettres de St-Jérôme*. Antonianus en fit imprimer une *Décade*, Anvers, 1568, in-8^o, et André Schott en a publié le *Recueil* entier, Paris, 1669, et Cologne,

1618, in-fol. Grave s'était encore occupé de la révision des *Oeuvres de St-Clément, de Didyme et d'Eucher*; et Schott avait en 1607 l'espoir de recouvrer son travail; mais toutes ses recherches à cet égard ont été infructueuses. Il préparait aussi une édition du *Nouveau Testament*, et Nicolas Zeger avait vu l'exemplaire à la marge duquel étaient inscrites ses remarques. On peut consulter pour plus de détails les *Scriptores ordin. Prædicat.* d'Echard, t. 2, p. 140 et suivantes. W—s.

GRAVE (CHARLES-JOSEPH DE), né à Ursel en Flandre, département de l'Escaut, fit ses études à Louvain, s'adonna surtout à la jurisprudence et aux langues, puis vint s'établir à Gand, où il eut bientôt une grande réputation comme jurisculte. On lui proposa une place de conseiller au grand conseil de Flandre. Grave n'avait pas l'âge requis pour cet emploi, qu'il refusa par ce motif. Mais dès le moment où il ne put alléguer la même excuse, il fut à l'unanimité élu membre de ce conseil. Lorsque la Belgique eut été réunie à la France, Grave fut nommé, par le département de l'Escaut, député au conseil des anciens, et peu s'en fallut qu'il ne fût enveloppé dans la proscription du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797). Il se retira alors des affaires politiques, et revint aux études qu'il avait aimées dans son jeune âge. Il s'occupa tout entier d'un grand ouvrage pour lequel, pendant son séjour à Paris, il avait fait beaucoup de recherches dans les bibliothèques de cette ville. Cet ouvrage était à peine achevé, et la septième feuille du premier volume venait d'être imprimée, quand l'auteur mourut subitement le 11 thermidor an 15 (30 juillet 1805). M. G.-B. Liégeard, son ami, qui en avait revu le manuscrit sous le rapport du style, veilla à l'impression du reste de l'ouvrage, et y ajouta un *Avis de l'éditeur*, une *Notice sur M. de Grave* et un *Discours préliminaire*. Quelque long que soit le titre de ce livre, nous le rapporterons en entier parce qu'il en donne une analyse; le voici : *République des Champs-Élysées, ou Monde ancien, ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs-Élysées et l'Enfer des anciens sont le nom d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule et surtout dans les îles du bas Rhin, que cet enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été initié; que la déesse Circé est l'emblème de l'Eglise élysienne; que l'Élysée est le berceau des arts, des sciences et de la mythologie; que les Élysiens, nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, etc., ont civilisé les anciens peuples, y compris les Égyptiens et les Grecs; que les dieux de la fable ne sont que les emblèmes des institutions sociales de l'Élysée; que la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs atlantes; que l'aigle céleste est l'emblème des fondateurs de la nation gauloise; que les poètes Homère et Hésiode sont originaires de la Belgique, etc.*, Gand, P.-F.

de Goesin-Verhaeghe, 1806, 5 vol. in-8°. Le système développé par l'auteur en vaut beaucoup d'autres : l'amour du pays natal a inspiré de Grave, qui toutefois a trouvé peu de partisans, même parmi ses compatriotes. Cependant il serait peut-être injuste d'appliquer à son travail ces mots de Voltaire : « On pourrait faire des volumes sur ce sujet; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots : c'est que le gros du genre humain a été et sera très-longtemps insensé et imbécile, et que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, et mettre de la raison dans la folie. » Nous remarquerons avec M. Liégeois que, pendant que de Grave mettait la dernière main à sa *République des Champs-Élysées*, le docteur Édouard Davies, pasteur à Olverton, publiait ses *Recherches celtiques* (*Celtic researches*, Londres, 1804), dans lesquelles il émet les mêmes opinions sur les Champs-Élysées, les Cimmériens, Orphée, la Galatie, etc. — Un vicomte DE GRAVE, né à Narbonne, capitaine au régiment de Cambis, a fait imprimer : 1° *Varon*, tragédie, 1752, in-12; 2° *OEuvres*, 1777, in-12, contenant *Varon*, *Phédime*, ou la *Piété filiale*, tragédie en 5 actes, et des poésies fugitives. A. B.—T.

GRAVE. Voyez PONCET DE LA GRAVE.

GRAVE (le marquis PIERRE-MARIE DE) naquit en 1755 d'une famille noble du Languedoc, entra fort jeune dans les mousquetaires, et, devenu aide de camp du duc de Crillon, accompagna ce général au siège de Gibraltar en 1781. A son retour il fut nommé colonel en second du régiment d'Auxerrois, et bientôt après colonel commandant du régiment de Chartres, et premier écuyer du fils aîné du duc d'Orléans. Cette position contribua sans doute beaucoup à lui faire adopter les principes de la révolution. Devenu maréchal de camp en 1792, il remplaça Narbonne au ministère de la guerre, et fut accusé par Dumouriez d'être l'auteur de tous les désastres de l'armée de Flandre. Le 8 mai, il donna sa démission, et le 27 août Cambon le fit décréter d'accusation : il se réfugia en Angleterre, et passa la plus grande partie de son exil dans le voisinage de Kensington. Voici le portrait qu'en trace Bertrand-Moleville, dans son *Histoire de la révolution*, t. 7 : « Le chevalier de Grave n'avait ni cette éclatante popularité, ni cette ostentation d'activité, ni cette familiarité légère et caressante qui distingue M. de Narbonne; mais sa conduite et ses écrits depuis la révolution, et son entrée dans les sociétés populaires des villes où son régiment se trouvait, le faisaient passer pour un zélé constitutionnel dans le parti jacobin, et pour un jacobin enragé parmi les aristocrates. Ainsi sa nomination ne nuisit point à la popularité du roi dans l'opinion publique. Dans le fait, le chevalier de Grave n'était ni zélé constitutionnel, ni jacobin enragé. Il était ce qu'ont été en France beaucoup de bonnes gens qui, sans s'en douter, par l'attrait de nouveaux

« systèmes, désiraient tous une petite révolution, « dans l'espérance de voir adopter celui qui leur « plaisait le plus. Quoi qu'il en soit du motif qu'on « veuille attribuer à la conduite de M. de Grave « avant son entrée au conseil, il est certain que « pendant son ministère, il donna au roi les « preuves les moins équivoques de *fidélité* et de « *dévouement*. » Dumouriez en a fait un portrait moins flatteur. « Il était jeune, dit-il dans ses *Mémoires*, de peu d'expérience dans les affaires, « et d'une timidité qui, jointe à sa mauvaise « santé, ne le rendait guère propre aux fonctions de sa place dans un pareil temps. » Revenu en France en 1800, il se retira d'abord à Montpellier, sa patrie, où il vécut loin des affaires, pour lesquelles, si l'on en croit madame Roland, il avait peu d'aptitude. « C'était, dit cette dame « dans ses *Mémoires*, un petit homme, que la « nature avait fait doux, à qui ses préjugés inspi- « raient de la fierté, que son cœur sollicitait « d'être aimable, et qui, faute d'esprit pour les « concilier, finissait par n'être rien. » Après avoir passé quelques années dans la retraite, de Grave se lassa cependant de son oisiveté, et sous le gouvernement impérial il fut employé dans son grade à l'île d'Oleron, dont il eut le commandement. La restauration lui rendit toute la faveur dont il avait joui auprès de la maison d'Orléans. Il devint lieutenant général, pair de France et chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. La mort de son frère aîné lui avait donné le titre de marquis. En 1819 il épousa la sœur du comte Daru, et mourut au Palais-Royal, le 10 janvier 1825. Le comte de Ségur prononça son éloge à la chambre des pairs, où il avait habituellement voté avec la minorité libérale. Le marquis de Grave avait publié dans sa jeunesse quelques poésies fugitives et une nouvelle intitulée *la Folle de St-Joseph*, qui eut beaucoup de succès dans le temps, et qui se trouve imprimée dans *les Folies sentimentales*, ou *l'Egarément de l'esprit par le cœur*, Paris, 1787, 2 vol. in-12. Barbier lui attribue un *Essai sur l'art de lire*, imprimé en Angleterre, Twickenham, 1816, in-12. M—D J.

GRAVELOT (HUBERT-FRANÇOIS BOURGUIGNON), dessinateur, frère du célèbre géographe d'Anville, naquit à Paris en 1699; son père, négociant de cette ville, n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants. Ses études à peine finies, Gravelot suivit le penchant qui le poussait vers les beaux-arts. Son père, pour seconder ses heureuses dispositions, l'attacha à la suite du duc de la Feuillade, nommé ambassadeur à la cour de Rome, afin de le mettre à portée d'étudier les grands modèles. Mais cette ambassade n'ayant pas eu lieu, notre jeune artiste, qui était allé jusqu'à Lyon, revint à Paris, où il mena une vie oisive et dissipée : son père résolut alors de le placer dans le commerce maritime, et l'envoya à St-Domingue avec une pacotille assez considérable, que des circonstances malheureuses lui firent perdre entièrement. Cet

accident influa sur la santé de Gravelot; et il ne dut sa guérison qu'à sa jeunesse et à la force de son tempérament. De retour à Paris, à l'âge d'environ trente ans, il se livra avec une nouvelle ardeur à une étude qui avait fait le charme de ses premières années. Après avoir suivi les leçons de Restout et les conseils de Boucher, s'apercevant des difficultés qu'il éprouvait à peindre, il se livra exclusivement au dessin et à la composition, passa en Angleterre, où il n'y avait pas alors d'artistes de mérite, et ne tarda pas à être fort occupé. Son talent ne se borna pas à la composition des sujets d'histoire; il se mit à traiter, d'une manière distinguée, le genre d'ornement propre au bijou et à l'orfèvrerie; ce qui ne l'empêchait pas cependant d'étudier toujours la figure, puisqu'il donna l'idée à plusieurs peintres anglais d'une réunion académique, où ils s'occupaient à dessiner d'après nature et à dissenter sur les arts. Ce fut dans cette contrée qu'il grava à l'eau-forte, avec beaucoup de goût, et sur ses dessins, plusieurs sujets de différents genres. Après treize ans de séjour à Londres, la guerre ayant été déclarée entre la France et l'Angleterre, il se rendit dans sa patrie en 1743, après avoir visité les plus belles villes de Hollande. De retour à Paris, les auteurs et les libraires s'empressèrent de mettre ses talents à contribution. Ce fut alors qu'il composa successivement les dessins des gravures qui ornent la belle édition in-4° des Œuvres de Voltaire, publiée par Panckouke, et celle de Racine, par Luneau de Boisjermain. L'édition du poème de la *Secchia rapita*, par Conti, et celle de la *Jérusalem*, du même, furent aussi ornées de gravures faites d'après ses dessins; ainsi que les Œuvres de Corneille, les ouvrages de Marmontel et une multitude d'autres éditions. Les compositions de Gravelot, quoiqu'en général un peu froides, ont beaucoup de noblesse; ses fonds sont riches, et ont un grandiose qui fait plaisir, parce qu'il savait parfaitement la perspective, et qu'il avait étudié l'architecture; les costumes, ainsi que la nature des végétaux et la forme des fabriques, sont exacts, parce qu'il était fort instruit: aussi Voltaire et la plupart des autres auteurs s'en rapportaient entièrement à lui pour le choix des sujets. Menant une vie sédentaire, Gravelot partageait son temps entre le dessin et la lecture. Il n'était point étranger, non plus, à la littérature, et faisait des vers assez facilement. On a de lui un recueil de quatre-vingt-dix petites figures allégoriques sur les numéros de la loterie de l'École militaire, accompagnées chacune d'un madrigal, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'heureux. Il est aussi l'auteur du texte et des figures d'une suite de sujets d'iconologie, publiée par Lattré. La mort l'ayant empêché de terminer cet ouvrage, Cochin l'a conduit à sa perfection. Ce recueil est le même qui avait paru successivement depuis 1773, sous le titre d'*Almanach iconologique*. Presque tous les cartouches des cartes de d'Anville, tous bien adaptés aux climats et

aux productions des contrées qu'elles représentent et gravés avec goût, sont de la main de Gravelot. Cet artiste ne pouvait supporter une faute typographique: l'auteur de cet article l'a vu prendre plaisir à corriger environ trois mille fautes dans la première édition de l'ouvrage de Raynal sur le commerce des deux Indes; édition qui avait été imprimée en pays étranger, loin des yeux de l'auteur. Gravelot est mort à Paris le 20 avril 1775. On trouve une Notice sur cet artiste, donnée par son frère, dans le *Nécrologe* de 1774. P—ce.

GRAVEROL (FRANÇOIS), docteur en droit, avocat au présidial de Nîmes et à la chambre de l'édit de Castres, né à Nîmes le 11 janvier 1644 (1), s'acquit une grande célébrité comme jurisconsulte et comme littérateur. On citait au parlement de Toulouse comme une autorité un de ses ouvrages de jurisprudence; et les états de Languedoc, voulant réunir en un corps de droit toutes les lois relatives aux fiefs et à l'exercice des droits seigneuriaux dans la province, jetèrent les yeux sur lui pour cette importante collection. Ce projet ne fut cependant pas exécuté; mais il a vraisemblablement donné l'idée du recueil que M. Albisson a publié longtemps après, sous le titre de *Lois municipales*. Dans un autre genre, Graverol se distingua par une connaissance approfondie des langues mortes et vivantes, de la science numismatique, de la littérature ancienne et moderne, et par un talent particulier pour la composition des devises. Il avait rassemblé un grand nombre de médailles curieuses et de manuscrits rares. Il en possédait un qui contenait en original tous les actes du procès des Albigeois au tribunal de l'inquisition. Il avait aussi recueilli des *Lettres inédites du cardinal Sadolet*, qu'il se proposait de publier avec des notes. Ce travail fut soumis en 1685 à l'examen de l'Académie de Nîmes; et néanmoins il n'a pas vu le jour. Graverol comptait aussi donner au public la *Collection complète des lettres latines de Jean du Pin*, évêque de Rieux, auteur de la *Vie de Philippe de Béroald*, et de celle de *Ste-Catherine de Sienna*. On ignore ce qui s'est opposé à l'accomplissement de ce projet. La révocation de l'édit de Nantes l'empêcha d'achever la *Bibliothèque de Languedoc*, dont il publia le prospectus dans le *Journal des savants* de mars 1685, et qui devait se composer des Vies de tous les savants de cette province et du catalogue raisonné de leurs ouvrages. Ceux que Graverol a fait imprimer sont : 1° *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse, recueillis par la Roche-Flavin*, Toulouse, 1682; 2° *Miles Missicius*, Nîmes, 1674 (2); 3° *Dissertation sur l'inscription du tombeau de Pons, fils d'Ildephonse, de la famille des Raimond, comtes de Toulouse*, 1683;

(1) On peut-être au commencement de l'année 1635, si l'on en croit le Moréri de 1759, où son article a été donné par son petit-fils, Graverol de Plogrevar.

(2) Cette pièce était dédiée à Spon, qui la publia de nouveau dans ses *Miscellanea erudita antiquitatis*, ainsi que plusieurs autres opuscules de Graverol. Saxius rapporte qu'un certain Fréd. Guibbeus, trouvant apparemment le sujet de cette disser-

4^e *Dissertation sur la statue qui était autrefois à Arles, et qui est à présent à Versailles*, 1685. C'est de la Vénus d'Arles qu'il s'agit dans cet ouvrage. 5^e *Dissertation sur une pierre antique et sur une médaille grecque de l'empereur Trajan*, Toulouse, 1665; Paris, 1687, in-4^e, et dans le *Sorberiana*; 6^e *Mémoires pour la vie de Tannequi Lefèvre*, 1686, et dans les *Mémoires de littérature* par Sallegre; 7^e *Sorberiana, sive excerpta ex ore Samuelis Sorbière*, Toulouse, 1691, in-12, souvent réimprimé. On y trouve les *Mémoires* sur la vie de Samuel Sorbière et de Michel Cotelier, qui avaient déjà été publiés à Nîmes en 1687, et plusieurs autres pièces. 8^e *Dissertation contre Tollius, Hollandais, au sujet d'un monument antique*; 9^e *Dissertation à M. Guionnet de Vertron, historiographe du roi, sur son nouveau Panthéon*, 1687; 10^e *Petri Bunelli Tolosatis epistolæ familiares, cum notis, addita præfatiuncula*, etc., Toulouse, 1687; 11^e *Votum deæ Nehaleniæ solutum, sive epistola de opere quodam musivo nuper reperto*, Nîmes, 1689; 12^e *Dissertation sur une médaille des Tyriens*, Aix, 1690; 13^e *Epulæ ferales, sive fragmenti marmoris Nemausini enodatio*, 1690, et à la fin du *Sorberiana*; 14^e *Dissertation sur une médaille grecque qui porte le nom du dieu Pan, avec la réponse de M. Rigord*, Paris et Tours, 1689, in-4^e (voy. les *Acta eruditorum*, suppl., t. 1, p. 585, et t. 2, p. 369). 15^e *Notice et abrégé historique des vingt-deux villes chefs de diocèse de la province de Languedoc*, Toulouse, 1696, in-fol. Cet ouvrage ne fut publié (par les soins de G. L. Colomiés) qu'après la mort de l'auteur, et n'a rien ajouté à sa réputation. M. Barbier lui attribue la traduction de la Vie de Fra Paolo, par le P. Fulgence, publiée à Leyde en 1661 sous ce titre : *La Vie du père Paul de l'ordre des serviteurs de la Vierge*, traduite de l'italien par F. G. C. A, P. D. B.; et il explique ces initiales par ces mots : François de Graverol, conseiller au parlement de Bordeaux; qualité qui ne paraît pas convenir à celui qui fait le sujet de cet article. Graverol était protestant, et voulut quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes; mais rencontré à Valence par un magistrat de son pays qui soupçonna son dessein, il fut arrêté, traduit à la citadelle de Montpellier, dépouillé de ses biens, excédé d'exhortations, épouvanté de fausses nouvelles sur sa famille, et accablé de menaces. On parvint ainsi à lui arracher une abjuration; mais à peine mis en liberté, il reprit, du moins secrètement, l'exercice de son culte, ne se regardant pas comme lié par un engagement que la violence seule avait extorqué. Il était de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, et l'un des fondateurs de celle de Nîmes, qui lui dut son ingénieuse devise : *Æmula lauri*. Cette société l'avait choisi, dans les dernières années de sa vie, pour son secrétaire perpétuel. Il

mourut le 10 septembre 1694. Lamonnoie, dans ses notes sur les ouvrages du savant Baillet, place la mort de Graverol en 1695; mais il s'est trompé. V. S. L.

GRAVEROL (JEAN), frère du précédent, se fit, comme lui, un nom dans la république des lettres. Né à Nîmes le 28 juillet 1647 (1), il fut destiné au ministère évangélique et l'exerça d'abord dans l'église de Lyon et ensuite à Amsterdam et à Londres, quand le calvinisme fut proscrit en France. Bayle, les deux Spon et d'autres savants non moins célèbres faisaient un grand cas de ses lumières et de ses écrits. Il mourut à Londres en 1718. Il a publié : 1^o *De religionum conciliatoribus*, Lausanne, 1674, publié sous le nom de Rollegravus, anagramme de celui de Graverol latinisé; c'est une réponse à l'ouvrage d'Huisseau, ministre de Saumur, sur la *Réunion du christianisme*. 2^o *L'Église protestante justifiée par l'Église romaine sur quelques points de controverse*, Genève, 1682; 3^o *De juvenilibus Theodori Bezae poematis, epistola ad N. C., qua Maimburgius alique Bezae nominis obtrectatores accurate confutantur*, Amsterdam, 1685, in-12. Graverol repoussa dans cet ouvrage les traits lancés par le P. Maimbourg contre la mémoire de Théodore de Bèze, à l'occasion de son épigramme *De sua in Candidam et Audebertum benevolentia*. 4^o *Instruction pour les Nicodémites*, Amsterdam, 1687, 1700, petit in-12; 5^o *Moses vindicatus, sive asserta historia creationis mundi, aliarumque quales a Mose narrantur veritas adversus Cl. V. T. Burnetii, S. T. D. archaeologias philosophicas*, ibid., 1694, in-12. Ce livre fut fait à l'occasion du système de Burnet sur la Genèse, que cet écrivain voulait qu'on regardât comme une allégorie, du moins dans le récit de la création. Graverol soutient au contraire que tout est historique dans la narration de Moïse. Sa réfutation est très-savante, mais d'un style rebutant. *L'Archéologie philosophique* et la *Théorie de la Terre sacrée* de Burnet sont écrites avec beaucoup d'imagination et d'élégance, et ce mérite a conservé des lecteurs à ces romans, tandis que la sage et pieuse réfutation de Graverol n'en trouve plus. 6^o *Des points fondamentaux de la religion chrétienne*, Amsterdam, 1697; 7^o *Histoire abrégée de la ville de Nîmes, où il est parlé de son origine, des beaux monuments de l'antiquité qui s'y voient, des hommes illustres qu'elle a produits, de ses martyrs*, etc., Londres, 1703, in-12; 8^o *Réflexions désintéressées sur certains prétendus inspirés, qui depuis quelque temps se mêlent de prophétiser dans Londres* (voy. FATIO); ce sont trois lettres qui parurent en 1707; 9^o *l'Éloge de Jacques Spon*, inséré dans les *Nouvelles de la république des lettres*, février et juin 1696. Saxius l'attribue mal à propos à François Graverol. — *Henri-François* DE GRAVEROL, de la même famille que les précédents, né

tation trop peu important pour exercer la plume d'un homme de lettres, envoya à l'auteur l'éloge d'un porc, sous ce titre : *In ornamentum Militis Missici D. Franc. Graveroli, Frederici Guibbei Porcus*.

(1) Ou le 11 septembre 1636, suivant la note fournie aux continuateurs de Moréri par Graverol de Flöghevar.

à Bernis vers 1728, et mort le 19 mai 1771, a publié une *Dissertation sur l'origine de la loi Papia Poppea*, 1765, in-12. V. S. L.

GRAVES (RICHARD), écrivain anglais, né en 1715 à Mickleton dans le comté de Gloucester, hérita de son père un goût marqué pour l'étude. Lisant Hésiode et Homère à douze ans, il fut envoyé à l'université d'Oxford, où il se joignit à quelques jeunes gens qui passaient leurs soirées ensemble à lire les auteurs grecs les plus difficiles qu'on ne leur expliquait pas au collège et à boire de l'eau. Ce penchant à l'étude et à la sobriété fut un peu contrarié par la liaison intime que Graves forma bientôt avec Shenstone. Il avait contracté, avant de savoir même, dit-il, son catéchisme, une habitude de rimer à laquelle il ne pouvait résister ; mais cette disposition ne lui avait pas fait négliger les études nécessaires à l'état ecclésiastique auquel il était destiné. Il obtint une cure dans le voisinage d'Oxford. Son presbytère n'étant pas encore habitable, il se logea chez un fermier peu aisé : la fille de ce fermier lui inspira de l'amour, et il l'épousa. Vers 1750 il fut nommé curé de Claverton, où il ouvrit ensuite une école, qu'il dirigea pendant trente ans. Il joignit à sa cure en 1765 celle de Kilmersdon, et la place de chapelain de lady Chatam. Le fanatisme et l'insolence d'un cordonnier méthodiste, récemment établi à Claverton, qui, non content d'y faire beaucoup de prosélytes, avait fait proposer à Graves d'essayer lequel, par ses prédications, convertirait le plus de pécheurs, lui inspirèrent l'idée du plus célèbre de ses ouvrages, le *Don Quichotte spirituel*, roman qui parut fort piquant en Angleterre, mais où on lui a reproché d'avoir prostitué en quelque sorte le langage de l'Écriture à un objet de plaisanterie. L'application de l'esprit, un exercice presque continu et une frugalité excessive, l'avaient réduit à un état de maigreur extrême. La brièveté de ses visites faisait dire à M. Thickness : « M. Graves serait un des « hommes du monde le plus aimable, s'il avait le « temps de l'être. » Graves avait un esprit vif, subtil, piquant, qu'il portait dans la conversation comme dans ses livres ; il était même enclin au sarcasme et à l'épigramme, quoique d'ailleurs le meilleur homme du monde. Non-seulement il faisait profession de piété, mais il pensait qu'après avoir tout lu et tout examiné, tout homme devait nécessairement être chrétien. Il mourut le 25 novembre 1804, âgé de 90 ans. Voici la liste de ses ouvrages, dans lesquels on trouve toujours de l'esprit et de la raison, mais plus de naturel et d'élégance que de force et de profondeur : 1° *le Feston*, ou *Recueil d'épigrammes avec un Essai sur ce genre de composition*. Une médaille d'argent ayant été proposée en prix par les propriétaires d'un ouvrage périodique, pour le meilleur écrit sur la nature de l'épigramme, un garçon apothicaire ne se fit pas scrupule de s'approprier l'essai anonyme de Graves, l'envoya comme sien au con-

cours, et la médaille lui fut adjugée. Ce ne fut que dans une publication subséquente que le véritable auteur se fit connaître. 2° *Invitation à la race emplumée*, 1765 ; l'un des plus jolis poèmes de Graves ; 3° le *Don Quichotte spirituel*, 1772, 5 vol. in-12 ; 4° *Souvenirs de quelques particularités de la vie de Shenstone*, en une suite de lettres à Guill. Seward, 1778 ou 1788. Ces lettres ont pour objet de réfuter des critiques de Gray, de Mason, et surtout de Johnson, qui avait avancé que *Shenstone n'avait ni l'esprit étendu ni le goût de l'instruction*. 5° *Lucubrations composées d'essais, rêveries, etc., en prose et en vers*, 1786, in-8°, sous le nom de Peter of Pountefract ; 6° *Galateo*, ou *Traité sur la politesse*, traduit de l'italien de De la Casa, évêque de Bénévent ; 7° *Columelle*, ou *le Malheureux anachorète*, conte dialogué en 2 volumes, où en peignant les effets d'une vie solitaire et indolente pour un jeune homme d'esprit et de talent, on suppose qu'il a fait allusion à la situation de Shenstone ; 8° *Euphrosine*, recueil de poésies en 2 volumes, qui a eu plusieurs éditions ; 9° *Eugène*, ou *Anecdotes du vallon d'or*, Londres, 1785, 2 vol. in-12 ; 10° *Rêveries de la solitude, contenant des essais en prose, une nouvelle traduction de Muscipula* (poème latin d'Holdsworth), et *des poésies originales*, 1795, in-8° ; 11° *Plexippus*, ou *le Plébéien ambitieux*, en 2 volumes ; 12° *le Fils du fermier*, conte moral en vers ; 13° les traductions suivantes du grec : *la Vie de Commode*, par Hérodiën ; *Hiéron, sur l'état de la royauté*, de Xénophon, 1795, in-12 ; *les Méditations d'Antonin* ; 14° *la Coalition*, ou *la Répétition de l'opéra pastoral d'Écho et Narcisse*, comédie en trois actes ; 15° *l'Amour de l'ordre*, poème ; 16° *Sermons sur divers sujets*, 1799, in-8° ; le seul de ses ouvrages auquel il ait mis son nom ; 17° *Récréation d'un vieillard* (Senilities), ou *Amusements solitaires*, en prose et en vers, 1801, in-8° ; 18° *l'Invalide, avec les moyens probables de jouir de la santé et d'une longue vie*, par un nonagénaire, 1805, in-12. Ce fut le dernier de ses écrits qu'il publia ; mais ce n'en est ni le moins utile ni même le moins agréable à lire. On a publié après sa mort un recueil intitulé *les Badins, composé d'essais badins, d'anecdotes badines et de quelques badinages poétiques, par un adepte dans l'art de badiner*, etc. C'est un mélange amusant. Le ton des poésies est d'une légèreté remarquable dans un vieillard nonagénaire. Parmi les anecdotes, on y en trouve quelques-unes sur Wm. Blackstone, avec qui l'auteur avait été lié. Graves fut un des coopérateurs du recueil intitulé *The Olla podrida*. X—s.

GRAVESANDE (GUILLAUME-JACOB'S), physicien, géomètre et philosophe hollandais, naquit à Bois-le-Duc le 27 septembre 1688. Le nom de sa famille est proprement *Storm van 's Gravesande*. C'était une ancienne famille patricienne de Delft, qui a donné des magistrats à cette ville dès l'année 1419, et qui fut l'objet des persécutions des ducs d'Albe pour son attachement au prince d'O-

range. 'sGravesande descendait par sa grand-mère du célèbre médecin Jean Heurnius; son aïeul paternel et son père exercèrent à Bois-le-Duc divers emplois municipaux. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, et dès lors il annonça les dispositions les plus heureuses, comme la passion la plus vive pour l'étude des sciences mathématiques. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à l'Académie de Leyde pour étudier le droit; mais il continua avec ardeur son étude favorite, et il n'avait pas encore atteint l'âge de dix-neuf ans lorsqu'il publia son *Essai sur la perspective*, production qui fixa l'attention des géomètres et mérita le suffrage du grand Bernoulli, quoique empreinte de quelques imperfections inévitables de la part d'un jeune auteur, et qu'il s'était proposé de faire disparaître dans une nouvelle édition dont sa mort a privé le public. Reçu docteur en droit à la fin de 1707, il exposa avec beaucoup d'ordre et de clarté les motifs qui condamnent le suicide, dans une dissertation inaugurale *De autocheiria*. Il vint ensuite à la Haye, s'appliqua d'abord, suivant les intentions de son père, à la pratique du barreau, et se lia avec les hommes de lettres qui se trouvaient réunis dans cette résidence. Au mois de mai 1715, une société de jeunes gens distingués par leurs connaissances entreprit à la Haye la composition du *Journal littéraire*, qui a paru sous ce titre jusqu'en 1722, chez Johnson, qui a été repris en 1729 jusqu'au 30 juin 1732, chez Gosse et Neaulme, en dix-neuf tomes, et a été continué depuis à Leyde, chez Haake et Luchtmans, sous le titre de *Journal de la république des lettres* (1). 'sGravesande fut l'un des collaborateurs les plus zélés de cet ouvrage périodique justement estimé : on y trouve de lui un grand nombre d'extraits d'ouvrages de mathématiques et de physique, et en particulier, *De la géométrie de l'infini*, par Fontenelle, qui ne fut pas entièrement satisfait de l'impartialité du rédacteur. Il y inséra aussi plusieurs dissertations originales sur divers sujets, tels que *la Construction des machines pneumatiques*, qui lui doit plusieurs perfectionnements; *la Théorie des forces vives et du choc des corps en mouvement*, d'après les principes de Leibnitz, théorie qui donna lieu à une longue et importante controverse dont nous parlerons tout à l'heure; *le Mouvement de la terre*, *le Mensonge*, *la Liberté* : la dernière de ces dissertations renferme le germe du système que notre philosophe développa dans la suite. En 1715, 'sGravesande accompagna à Londres, en qualité de secrétaire d'ambassade, les députés des états généraux chargés de complimenter George I^{er} sur son avènement au trône; il s'y lia avec Burnet, le célèbre évêque de Salisbury, dont les fils étaient ses amis, et fut reçu à la société royale de Londres. Revenu à la Haye l'année suivante,

il fut nommé en 1717 professeur ordinaire de mathématiques et d'astronomie à l'Académie de Leyde. Dans la harangue qu'il prononça à cette occasion, intitulée *De matheseos in omnibus scientiis, præcipue in physicis usu; necnon de astronomia perfectione ex physica haurienda*, il démontra les avantages de la méthode introduite par Galilée et Newton, les secours que le jugement reçoit de l'étude de la géométrie, et l'alliance qui unit l'astronomie à la physique : il cherchait à justifier l'extension qu'il se proposait de donner à son enseignement, en embrassant aussi la physique, jusqu'alors abandonnée à l'ancienne routine. Pendant les vacances de 1721 et 1722, 'sGravesande fit deux voyages à Cassel auprès du landgrave de Hesse, prince qui montrait un goût éclairé pour la physique expérimentale, et qui encourageait généreusement ses progrès. Le landgrave l'avait appelé pour avoir son avis sur la célèbre roue d'*Orfireus* (voy. ORFIREUS), et 'sGravesande ayant avancé, à cette occasion, que le mouvement perpétuel ne lui paraissait pas impossible, publia, pour soutenir son opinion, ses *Remarques* sur cette question (1). En 1724, en quittant le rectorat de l'Académie, il prononça une harangue *De evidentia* (réimprimée en tête de la 5^e édition de ses éléments de physique); il y attribue la prééminence à l'évidence mathématique, qui seule lui paraît être par elle-même le *criterium* du vrai : il examine quelles sont les sciences qui en sont susceptibles, et cherche la sanction de l'évidence morale dans la volonté de Dieu, qui nous a fait une loi de croire au témoignage des sens, à celui des autres hommes et à l'analogie. En 1730 il joignit momentanément à son enseignement ordinaire celui de l'architecture civile et militaire, en hollandais : en 1734 il fut aussi chargé de l'enseignement de la philosophie, et embrassa dans son cours la logique, la métaphysique et la morale. Il s'était marié en 1720, et de ce mariage avait eu deux fils qu'il perdit à huit jours d'intervalle, l'un âgé de treize ans, l'autre de quatorze : la douleur qu'il ressentit d'une perte aussi cruelle, quoique supportée avec la résignation d'une philosophie chrétienne, le conduisit bientôt lui-même au tombeau, et il expira le 28 février 1742, à l'âge de 55 ans, après une longue maladie pendant laquelle il conserva toute la vivacité de son esprit. 'sGravesande était singulièrement exercé à la méditation; son esprit y portait une telle énergie et une telle suite, que ses ouvrages étaient en entier composés et tracés dans sa tête avant qu'il les eût mis par écrit, même sur de simples notes; sa mort nous en a ainsi fait perdre plusieurs qu'il avait préparés. Pendant son séjour en Angleterre, sa chambre était le rendez-vous des gentilshommes attachés aux ambassa-

(1) Cette continuation a cessé en 1733, et se compose de 3 volumes.

(1) Ces *Remarques* ne furent imprimées, dans le temps, qu'à un petit nombre d'exemplaires distribués à des amis; mais on les trouve réimprimées dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand, t. 2, p. 225.

deurs; il continuait paisiblement ses calculs au milieu de leurs entretiens et même quelquefois en y prenant part. Professant le culte réformé, il fut toujours sincèrement attaché à sa religion; sa conversation était enjouée, son caractère facile, son âme sensible et généreuse : on le vit toujours fidèle et scrupuleux observateur de ses devoirs. Il eut plusieurs occasions de servir son pays en bon citoyen; il fut souvent consulté pour les opérations de finances, et employé, pendant la guerre de la succession, à déchiffrer les dépêches enlevées sur les ennemis, genre de travail pour lequel il avait un talent particulier; il concourut plusieurs fois à perfectionner les travaux hydrauliques qui ont pour la Hollande une si haute importance. Invité en 1724 par le czar Pierre le Grand à faire partie de l'Académie royale de St-Petersbourg, à l'époque de sa fondation, et en 1740 par le roi de Prusse, pour la composition de la nouvelle Académie de Berlin, il rejeta les offres de ces deux princes pour ne point quitter sa patrie. Rien ne prouve mieux la candeur et la droiture avec laquelle il cherchait la vérité que la manière dont il abandonna l'opinion de Newton sur la force des corps, pour embrasser celle de Leibnitz, quoiqu'il eût d'abord défendu la première et qu'il professât la plus grande vénération pour son auteur, lorsqu'en faisant une expérience qu'il jugeait propre à la confirmer, il s'écria tout d'un coup en présence de son frère : *Ah! c'est moi qui me suis trompé*. Le premier il transporta hors de l'Angleterre, enseigna publiquement, expliqua, pratiqua, défendit la philosophie de Newton : il l'adopta comme il appartenait à un homme éminemment éclairé, à un esprit indépendant; il en saisit les principes, les méthodes, les principaux résultats; mais il y joignit des vies, des expériences, des démonstrations et des observations qui lui étaient propres; il se livra à une longue suite d'expériences dont il conçut l'idée et pour lesquelles il fit exécuter de nombreux instruments. A cette époque, plusieurs notions fondamentales étaient encore obscures ou indéterminées, et 'sGravesande, plus habile dans l'art d'observer et d'expérimenter que profond dans les spéculations transcendentes, s'est plus d'une fois embarrassé dans les questions relatives à la métaphysique de la science. Telle est, par exemple, la discussion relative à *la force des corps en mouvement et au choc*, discussion dans laquelle, en embrassant l'opinion de Leibnitz contre celle de Newton, il ne s'est pas formé une idée juste de la force, et en établissant avec raison que la fonction appelée *force vive* est composée du carré de la vitesse multiplié par la masse, il a confondu cette fonction avec la *force proprement dite*, à laquelle elle est entièrement hétérogène : telle est encore la discussion qu'il a engagée sur la possibilité du mouvement perpétuel, question que les progrès ultérieurs de la mécanique ont achevé de résoudre d'une manière irrévocable, en la rap-

pelant à ses véritables termes. Mais le professeur de Leyde n'en a pas moins puissamment contribué à la grande révolution qu'éprouvèrent alors les sciences physiques, soit en donnant aux nouvelles méthodes un riche développement, soit en confirmant d'une manière éclatante les nouvelles découvertes par ses appareils, ses machines, ses infatigables travaux, et un enseignement plein de méthode et de clarté. Voltaire étant venu à Leyde, fit la connaissance de 'sGravesande, suivit ses cours, lui lut quelques chapitres de ses *Éléments de la philosophie de Newton*, et désira recueillir ses observations sur cet écrit avant de le publier. Le savant Hollandais admira la facilité et l'élégance avec lesquelles Voltaire avait traité des matières aussi arides, mais ne put lui prêter le secours que celui-ci avait désiré. 'sGravesande, en se livrant à l'étude et à l'enseignement de la philosophie, y porta la même méthode, la même netteté, la même concision, et cette simplicité lumineuse qui est le vrai langage de la science; mais il n'y porta point la même décision dans la marche des idées : il ne sut ni faire un choix entre les doctrines de Descartes, de Leibnitz et de Locke, qui se partageaient alors la faveur des hommes instruits, ni se créer une doctrine propre et originale. Il emprunta tour à tour des principes à chaque système; il a même joint à sa logique les règles des syllogismes, d'après Aristote et la pratique des écoles. Dans son *Introduction à la philosophie*, il fait précéder la métaphysique par la logique, ordre qu'il ne suivait pas dans l'enseignement, mais qui serait toutefois très-raisonnable quant à la portion de la première de ces deux sciences, qui n'est que l'histoire naturelle de l'esprit humain. Il hésite sur les questions fondamentales de la génération des idées; mais il classe ces mêmes idées avec ordre : il n'apporte aucune lumière nouvelle sur les grands sujets de la causalité, de la réalité des connaissances humaines et de leur certitude; mais il décrit avec sagacité les lois de l'attention, de la mémoire; il trace d'excellentes règles sur la valeur des témoignages, sur l'emploi de l'analogie, sur les probabilités simples et composées, sur l'usage des hypothèses : il explique avec une netteté singulière l'origine de nos erreurs; le premier, peut-être, il a fait convenablement remarquer combien la paresse de l'esprit nuit à la rectitude de ses jugements. Ses conseils sont toujours sages, ses nomenclatures exactes et lumineuses, ses définitions pleines de clarté; son style est un modèle de style philosophique : théoricien incertain ou prudent, il donne une pratique utile et sûre. On voit qu'il avait beaucoup étudié Locke : il n'avait pas cru pouvoir adopter en entier sa philosophie, sans cependant en avoir peut-être saisi les véritables inconvénients; mais il enseignait et écrivait comme un homme formé à son école. L'ouvrage de 'sGravesande, quoiqu'il n'ait pas avancé la science sur les points essentiels et difficiles;

sera toujours précieux à ceux qui la cultivent. La plupart des livres sur la philosophie qu'on met encore aujourd'hui dans les mains des élèves ne valent pas celui-là à beaucoup près. Ses idées sur la liberté morale lui ont attiré de vives censures, quoiqu'elles fussent assez analogues à la doctrine religieuse admise par la communion à laquelle il appartenait (*voy.* les actes du synode de Dordrecht, Hanovre, 1620, pages 694 et 706). Après avoir combattu le fatalisme et les opinions de Spinoza et de Hobbes sur la nécessité des déterminations, 'sGravesande croit pouvoir définir la liberté *le pouvoir physique* donné à l'homme de faire ce qu'il veut, quelle que soit la détermination de sa volonté, en sorte que l'homme cesse d'être libre quand il est contraint de faire ce qu'il ne veut pas, ou empêché de faire ce qu'il veut; mais, suivant lui, l'homme veut parce qu'il est déterminé par ses idées; il choisit ce qui lui paraît préférable, et comme il n'est pas en son pouvoir de ne pas juger préférable ce qui lui paraît tel, il y a toujours dans ses actions une nécessité morale. « Supposer, » dit-il, « qu'il en pût être autrement, ce serait admettre un effet sans cause. » Il s'efforce de démontrer non-seulement qu'une telle définition de la liberté conserve le mérite et le démérite de nos actions, et toutes les conditions qui caractérisent le vice et la vertu, mais que la liberté placée dans le choix même des déterminations aurait au contraire les conséquences qu'on reproche à son système. Ce système, qui repose sur une fausse notion des causes, qui confond la liberté d'action avec la liberté de la volonté, fut dès lors combattu par J.-F. Bernard, dans une lettre à 'sGravesande, imprimée à Amsterdam, 1756, in-4°. 'sGravesande, au reste, n'est point l'auteur de cette définition, qui a trouvé de nombreux partisans en Angleterre, mais que les progrès récents de la philosophie, en Allemagne et en France, doivent détruire sans retour, en rétablissant dans le principe moral la spontanéité automatique qui le constitue *cause véritable*, et en fondant sur son activité propre la théorie entière des causes. On voit dans la doctrine adoptée par 'sGravesande, comme en plusieurs autres exemples, l'influence souvent fâcheuse qu'exerce sur la philosophie l'habitude de traiter les sciences physiques : quoi qu'il puisse dire, une *mauvaise action*, dans cette manière de voir, ne serait au fond qu'une *erreur*. Le mouvement, dans la nature matérielle, est toujours communiqué, à l'exception peut-être des phénomènes galvaniques, électriques et autres semblables; mais l'ordre moral, les déterminations, ont une origine individuelle et un principe indépendant même des décisions du jugement. Les principaux ouvrages de 'sGravesande sont les suivants : 1° *Essai de perspective*, la Haye, 1711; 2° *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata; sive introductio ad philosophiam Newtonianam*, 2 vol. in-4°, dont il y a eu trois éditions à la Haye, la

première, en 1720 et 1721; la deuxième, en 1725; la troisième, en 1742; deux traductions en anglais et en français, dont la plus estimée est celle de Joncourt, ami de l'auteur, Leyde, 1746, 2 vol. in-4°; 3° *Philosophiæ Newtonianæ institutiones in usus academicos*, ouvrage qui n'est que l'abrégé du précédent, et qui eut aussi trois éditions à Leyde, 1725, 1728 et 1744; la dernière a été publiée par Allamand, ami et biographe de 'sGravesande, qui y a fait entrer plusieurs additions que ce savant avait projetées; 4° *Matheseos universalis elementa, quibus accedunt, specimen commentarii in arithmetica universalis Newtoni, ut et de determinanda forma seriei infinitæ adsumptæ regula nova*, Leyde, 1727, in-8°; 5° *Introductio ad philosophiam, metaphysicam et logicam continens*, traité qui a eu aussi trois éditions, les deux premières à Leyde, en 1756 et 1757; la troisième, en 1756, par les soins de Jos.-Nic.-Seb. Allamand, augmentée de trois chapitres, d'après les leçons de l'auteur : il en a été aussi publié, sous les yeux et par les soins de l'auteur, une traduction française (par Joncourt) à Leyde, 1757-1748, in-8°; 5° édition augmentée de quelques chapitres sur Dieu, ses attributs et la création, par Allamand, la Haye, 1756, in-8°; autre édition, augmentée de *l'Art de raisonner par syllogismes*, Paris, 1821, in-12; autre édition, suivie d'une *Dissertation sur la certitude historique*, par l'abbé de Prades, Paris, 1841, in-12. Les *œuvres philosophiques et mathématiques* de 'sGravesande ont été rassemblées et publiées par Allamand, qui y a ajouté l'histoire de la vie et des écrits de l'auteur, Amsterdam, 1774, 2 vol. in-4° avec 29 planches. 'sGravesande a été en outre l'éditeur de plusieurs ouvrages, tels que la collection des œuvres de Huygens, à laquelle il a joint la vie de ce savant; celle des œuvres de son ami Keill, première édition; celle des ouvrages adoptés par l'Académie royale des sciences avant son renouvellement en 1699; enfin *l'Arithmetica universalis* de Newton, édition de la Haye, 1752. On trouve dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand une biographie très-détaillée de 'sGravesande, par Allamand, l'éditeur de ce dictionnaire, notice à laquelle les rapports d'amitié qui unissaient le rédacteur à 'sGravesande et à sa famille donnent un caractère très-précieux d'authenticité. D. G.—o.

GRAVESON (IGNACE-HYACINTHE-AMAT DE), religieux de l'ordre de St-Dominique, naquit au village de Graveson, près d'Avignon, de parents nobles, vers 1670. C'est dans le couvent des dominicains d'Arles qu'il embrassa leur institut, n'étant âgé que de quatorze ans. D'heureuses dispositions qu'il annonçait pour l'étude déterminèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris dans leur collège de St-Jacques pour y fréquenter les écoles de Sorbonne, et y prendre ses degrés en théologie. Ayant reçu le bonnet de docteur, il fut appelé à Rome par son général, et nommé à l'une des six places de théologiens de Casanate,

fondées par le savant cardinal de ce nom pour enseigner la doctrine de St-Thomas (*voy. CASANATE*). Il s'en acquittait avec beaucoup d'éclat, et s'attachait surtout à montrer que la doctrine de ce saint docteur n'avait rien de commun avec les erreurs nouvelles, et que ce serait mal à propos qu'on voudrait trouver la moindre ressemblance entre le thomisme et le jansénisme. Benoît XIII honorait Graveson de son estime, et ne manquait aucune occasion de lui en donner des marques. Il le nomma l'un des théologiens qu'il appela au concile tenu à Rome en 1723, où la soumission à la bulle *Unigenitus* fut ordonnée de nouveau. Graveson eut aussi beaucoup de part dans les négociations entre le cardinal de Noailles et le Saint-Siège, à la suite desquelles le prélat donna son adhésion à la bulle. L'air de Rome et le travail ayant considérablement altéré sa santé, il demanda et obtint la permission d'aller la rétablir à Arles, où il mourut en 1753. Il n'était pas moins recommandable par sa modestie et son désintéressement que par ses connaissances profondes. Il refusa la première chaire de théologie de Turin que le roi Victor lui offrait avec des appointements considérables. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise en 1740 sous le titre d'*Opera omnia*, 7 vol. in-4°, et réimprimés sous celui d'*Historia ecclesiastica tum Veteris Testamenti in tres tomos divisa, tum et Novi Testamenti, colloquiis digesta in novem tomos*, etc., Augsbourg, 1751, 1756, in-fol. Ils comprennent : 1° *l'Ancien et le Nouveau Testament*; 2° *l'Histoire ecclésiastique jusqu'en 1750*; 3° *Traité de la vie et des mystères de Jésus-Christ*; 4° *la Vie du brave Crillon*; 5° *des Opuscules sur la grâce et la prédestination*, imprimés aussi séparément, Rome, 1728, in-4°. Graveson ne s'est point fait scrupule de s'aider du P. Alexandre, son confrère, pour ses œuvres théologiques. Au reste, St-Thomas est son guide, et il le suit pas à pas. Son ouvrage, assez goûté en Italie, n'a pas eu le même succès en France, et il y est à peine connu aujourd'hui. I.—v.

GRAVIER (LAURENT), antiquaire, né à Marseille en 1657, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la recherche des médailles et des anciens monuments, et parvint de cette manière à former un cabinet très-curieux. Il était lié avec les archéologues les plus instruits de son temps, et plusieurs d'entre eux lui ont dédié différentes dissertations; il en avait composé lui-même sur des points intéressants de l'histoire de Provence; mais sa modestie le détournait toujours de les donner au public, et l'on soupçonne qu'il les supprima peu de temps avant sa mort, car on n'en trouva point de copie dans son cabinet. Il avait été l'un des fondateurs de l'Académie de Marseille, et la rigidité de ses principes empêcha quelquefois cette compagnie de couronner des pièces de vers où l'on trouvait moins de respect pour les mœurs que de talent poétique. Gravier mourut à Marseille le 9 janvier 1717, à l'âge d'environ 60 ans,

laissant un fils qui a joui aussi de la réputation d'un homme instruit et laborieux. On trouve un éloge de Laurent Gravier à la suite d'une dissertation de M. Terrin, d'Arles, sur le dieu *Crepitus*, dont la figure était en original dans le cabinet de M. Gravier, à qui la dissertation est dédiée. Elle est insérée dans les *Mémoires de littérature* du P. Desmolets. Voyez aussi l'*Histoire des hommes illustres de la Provence*, t. 1, p. 581. W—s.

GRAVILLE (BARTHELEMY-CLAUDE GAILLARD DE), écrivain périodique, né à Paris en 1727, mort en cette ville en 1764 à 37 ans, a cultivé la littérature avec plus d'ardeur que de succès. On a de lui : 1° *Journal villageois*, 1759, in-12; cette feuille n'eut que trois numéros; il en avait obtenu le privilège sous le nom supposé de J.-J. Thibaud de Pierrefitte; 2° *le Mage de Chica*, Paris, 1759, in-12; 3° *Entendons-nous, ouvrage posthume de M. Gobemouche*, aux Boulevards, 1760, in-12. Il composa cette brochure de circonstance en société avec Guichard, et il y donna une suite sous ce titre : *Lettre de M. Gobemouche à tous ceux qui veulent entendre*, Amsterdam, 1765, in-12; 4° *le Génie de la littérature italienne*, Paris, 1760, 2 vol. in-12. Il avait entrepris ce nouvel ouvrage périodique en société avec un Italien nommé San-Severino. 5° *L'Homme vrai*, ibid., 1761, in-12; 6° *l'Ami des filles*, ibid., 1761, in-12; édition renouvelée en 1776. Cet ouvrage, dit Sabatier, est écrit avec facilité, et contient des avis dont le sexe peut tirer de l'utilité. 7° Graville a eu quelque part au *Recueil A. B. C.*, depuis le troisième volume. W—s.

GRAVINA (DOMINIQUE DE), historien, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le royaume de Naples, vivait au 14^e siècle. Il exerçait l'état de notaire; il prit part aux troubles civils qui agitérent sa patrie, et se montra fort attaché aux intérêts du roi André. Aussi, après la mort de ce malheureux prince, sa maison fut pillée par la populace; on déclara ses biens confisqués et il fut obligé de s'enfuir, emmenant avec lui sa mère, déjà avancée en âge, son frère, sa sœur et quatre petits enfants. Il a écrit en latin le *Journal des événements qui se sont passés dans la Pouille depuis 1352 jusqu'en 1350*. Ce morceau d'histoire est très-précieux, parce que l'auteur n'y parle que de choses dont il a été le témoin, et l'on regrette avec raison qu'il ne nous soit pas parvenu entier. Les premiers et les derniers feuillets manquaient au manuscrit de Muratori, qui a inséré ce *Journal* dans ses *Scriptor. rerum Italicar.*, t. 12. W—s.

GRAVINA (PIERRE), excellent poète latin du 15^e siècle, était de l'illustre famille des Gravina originaires de Capoue. Catane et Naples se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais il nous apprend lui-même qu'il naquit à Palerme vers 1455. Il avait reçu de la nature un esprit vif et ferme, une mémoire heureuse et une intelligence rare, et il était doué encore de toutes les qualités extérieures propres à relever ses talents.

On n'avait jamais vu un cavalier de meilleure mine, et il faisait admirer son adresse et son agilité dans tous les exercices du corps. Il aimait le faste, et sa table était toujours servie délicatement; il ne se livrait cependant au plaisir de la bonne chère qu'avec modération : aussi conserva-t-il jusque dans un âge avancé une santé que rien ne semblait pouvoir altérer. Dans quelque carrière qu'il fût entré, Gravina eût pu se promettre des succès; mais exempt d'ambition, il préféra aux emplois les plus relevés une vie tranquille et libre de soins. Un beau paysage avait pour lui des charmes inexprimables, et la délicieuse vallée de Sorrento, qui lui en offrait plus qu'aucun autre lieu du monde, l'arrêta souvent des années entières. Il eut pour précepteur Aurèle Bienati, homme instruit, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, un *Abrégé* de la grammaire latine de Valla. Après avoir terminé ses études il se rendit à Nole, et de là à Rome, où il suivit les leçons des maîtres les plus célèbres. Il visita ensuite l'Italie, accueilli, fêté partout, et ne s'éloignant d'un lieu que lorsqu'il espérait plus de plaisir dans un autre. Résolu enfin à se fixer, il choisit l'état ecclésiastique, comme celui qui s'accordait le mieux avec son goût pour l'étude, et l'on sait qu'il prononça un discours en présence du pape Alexandre VI, le jour de l'Ascension, en 1495. Il se rendit à Naples peu de temps après, et devint bientôt l'un des principaux ornements de cette cour, alors la plus polie de toute l'Europe. Il se lia d'amitié avec Jov. Pontanus, Sannazar, Cælius Rhodiginus et d'autres hommes d'un rare mérite. Le célèbre Gonsalve de Cordoue voulut être son protecteur; il le combla de présents, lui assigna une pension suffisante pour le mettre à même de continuer à se procurer toutes les jouissances qu'il aimait, et enfin lui fit obtenir un riche canonat de la cathédrale de Naples. Après le départ de Gonsalve, Gravina trouva un nouveau Mécène dans Prosper Colonne, dont il éprouva souvent la libéralité. Pierre de Navarre lui donna aussi des preuves de sa bienveillance et de son estime; mais Naples était devenue le théâtre de guerres sanglantes et de troubles sans cesse renaissants, et Gravina, qui préférait le repos à tous les biens de la fortune, se retira à Sorrento, où il rencontrait d'agréables distractions dans la composition de ses ouvrages. Pierius Valérianus (*De infel. litterat.*) dit qu'il mourut de la peste à Rome en 1528; mais Mongitore (*Bibl. sicula*, t. 2, p. 142) rapporte que Gravina, étant un jour à la campagne, près de Concha, s'assit à l'ombre d'un châtaignier, et qu'un des fruits épineux de cet arbre lui étant tombé sur la jambe, il s'y forma un ulcère qui lui occasionna une fièvre lente, dont il mourut en 1527, dans sa 74^e année. Écrivain élégant et précoce, Gravina avait composé un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, tant en latin qu'en italien : mais la plupart ont été perdus, et il en supprima lui-même plusieurs,

en disant que les chants des muses ne devaient point se faire entendre au milieu des fureurs de la guerre. Scipion Capèce recueillit les poésies éparées de Gravina, et les publia, Naples, 1552, in-4^o. Ce volume, qui est rare, contient la vie de l'auteur par Paul Jove, un livre d'épigrammes, un de *silves*, et quelques autres poèmes. Jean Gruter a inséré quelques épigrammes de Gravina dans ses *Deliciæ poetar. ital.*; et Paul Jove, d'autres dans ses *Elogia bellica virtute illustrium* : on en retrouve aussi dans les *Epigrammata selecta*, Palerme, 1606, in-12. On a encore de Gravina : *Epistolæ et orationes*, Naples, 1589, in-4^o; recueil précieux, réimprimé en 1748. Tiraboschi regrette que cette dernière édition ne soit pas précédée d'une biographie de l'auteur, composée par lui-même, et dans laquelle il parle de plusieurs de ses productions. L'une était intitulée *Lucubratio Surrentina*, parce qu'il l'avait rédigée dans l'un de ses séjours à Sorrento. Il avait aussi commenté le *Songe de Scipion*, et traduit en latin les *Conseils militaires* de Diomède Caraffe; mais de tous les ouvrages de Gravina, celui dont on doit le plus regretter la perte est un poème intitulé *De Consalvi Cordubæ rebus gestis*. Le recueil de Capèce en contient un fragment. Gravina, avant d'entrer dans les ordres sacrés, avait eu un fils nommé *Tranquille*, jeune homme distingué par la variété de ses connaissances, et qui fut aussi chanoine de Naples.

W—s.

GRAVINA (DOMINIQUE), savant théologien, né à Naples vers 1580, entra dans l'ordre fondé par son saint patron, et s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude des lettres divines et humaines, que sa réputation s'étendit bientôt au delà des limites du royaume. Après avoir professé la théologie dans différentes maisons de son ordre, il reçut le doctorat, et fut appelé à Rome au collège de la Minerve, où il enseigna pendant plusieurs années. Il fut chargé deux fois par ses collègues de haranguer le souverain pontife, et il s'en acquitta d'une manière très-distinguée. Cette facilité qu'il avait à parler en public le détermina à se consacrer au ministère de la chaire : il prêcha à Palerme, à Naples, et dans d'autres grandes villes, avec beaucoup de succès. Après avoir été successivement honoré de différentes dignités de l'ordre, il en fut nommé vicaire général par le pape Urbain VIII. Il remplit les fonctions de maître du sacré palais, en l'absence du titulaire, et mourut à Rome en 1645. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans les *Addizioni* à la *Bibl. napoletana*, de Toppi. Nous nous bornerons à citer les principaux : 1^o *Catholicæ præscriptiones adversus omnes veteres et nostri temporis hæreticos*, Naples, 1619 à 1639, in-fol. Ce recueil de controverses était divisé en douze tomes : les sept premiers, formant quatre volumes, sont les seuls qui aient été imprimés. 2^o *Vox turturis*, ibid., 1625, in-8^o; c'est une apologie des religieux contre le *Genitus columbæ* de Bellarmin.

On répondit à Gravina par *Cave turturi male contra gement columbam exultanti*, Munich, 1651, et il répondit par *Congeminata vox turturis*, Naples, 1653, in-4°; réimprimé sous ce titre : *Resonans turturis concentus*, Cologne, 1658, in-4°. 3° Deux écrits pour la défense de l'Église romaine contre Marc-Ant. de Dominis, Naples, 1629 et 1634, in-4°; 4° *Ad discernendas veras a falsis visionibus et revelationibus Βασανιστης, hoc est lapis lydius*, ibid., 1658, 2 parties, in-8°; 5° la *Vie de St-Grégoire, archevêque et primate d'Arménie*, en italien avec un tableau de l'état de la religion chrétienne dans ce pays, ibid., 1640; deuxième édition, 1653, in-4°. — GRAVINA (Joseph-Marie), né à Palerme en 1702, fut admis chez les jésuites à l'âge de quatorze ans, professa dans différents collèges de la société, et à sa suppression se retira à Modène, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart relatifs aux disputes du jansénisme : 1° *Jesuita rite edoctus piis exercitationibus S. P. Ignatii de Loyola*, Palerme, 1746; 2° *Conclusiones theologice critico-ethice de usu et abusu opinionis probabilismi*, ibid., 1752; 3° *Trattamenti apologetici sul probabilismo*, ibid., 1753, 3 vol. in-4°; 4° *Conclusiones polemice de quinque Jansenianorum erroribus in hæreses vergentibus*, ibid., 1753; 5° *De electorum hominum numero respectu hominum reproborum*, ibid., 1764. W—s.

GRAVINA (JEAN-VINCENT) est un des hommes les plus distingués dans les lettres que le royaume de Naples ait produits. Il naquit à Roggiano, petite ville peu éloignée de Cosenza, dans la Calabre-Ultréiore, le 20 janvier 1664. Ses parents, qui par leur état et leur fortune tenaient le premier rang dans cette ville, ne négligèrent rien pour sa première éducation. Mais l'esprit précoce, la vivacité d'imagination, l'ardeur de leur fils pour s'instruire, leur firent sentir bientôt qu'il lui fallait d'autres soins. Grégoire Caloprése, son oncle, après avoir cultivé avec succès, dans Naples, la poésie et la philosophie, s'était retiré à Scalea, sa patrie, ville maritime de cette partie de la Calabre. L'éducation d'un neveu qui donnait de si belles espérances lui parut une occupation agréable, et il voulut bien s'en charger. Vincent apprit chez son oncle le latin, la rhétorique, l'histoire, et les principes de la géométrie : ses connaissances lui aplanirent la route pour l'étude de la philosophie, qui commençait à secouer le joug sous lequel elle avait languie dans les écoles. Vincent atteignit ainsi sa seizième année; Caloprése reconnut alors qu'il fallait ouvrir aux dispositions de ce neveu chéri et à l'éducation duquel il avait donné tant de soins une plus vaste carrière; il voulut le conduire lui-même à Naples : mais des embarras domestiques s'étant opposés à ce projet, ce bon parent lui assura une pension suffisante pour vivre honorablement, et l'envoya dans la capitale, où il le recommanda à la bienveillance de Séraphin Biscardi, de Cosenza, qui était regardé comme le chef du barreau napolitain pour

son savoir et son éloquence. Charmé des dispositions qu'annonçait le jeune Gravina, Biscardi partagea ses soins entre lui et Cajetano Argenti. Biscardi dirigea particulièrement son application vers l'étude du grec, dont Vincent n'avait reçu chez son oncle que de légères notions, mais dont il acquit une parfaite connaissance par les leçons de Grégoire Messere, qui passait pour le premier helléniste de Naples. Biscardi leur enseigna tous les secrets de l'art oratoire, sans oublier celui de la déclamation. Gravina, qui cultivait en même temps la poésie, ne l'abandonna pas pour se livrer exclusivement à l'éloquence; ce fut vers ce temps qu'il composa, sur le sujet de la Passion, un drame intitulé *Tragedia di Cristo*. Comme cette pièce n'a pas été imprimée, on ne peut dire si elle était entièrement de son imagination, ou s'il l'avait seulement traduite du grec de celle qu'on attribue à St-Grégoire de Nazianze. Il ne reste que le titre de l'autre drame de Gravina, intitulé *San-Atanasio*. Les parents de Gravina l'avaient destiné à la jurisprudence : le temps approchait où il fallait qu'il en fit une étude sérieuse, et il avait conçu pour cette science une aversion qui paraissait insurmontable. Le langage barbare de la chicane lui paraissait une offense faite au culte des muses, et la richesse que le barreau procure, un moyen sordide d'existence. Biscardi eut bien de la peine à lui démontrer la différence qui existe entre la science des lois et la poursuite des procès. Il lui répétait en vain que cette science repose sur une étude approfondie des classiques, et que, si les jurisconsultes modernes avaient corrompu la latinité des écoles, on pouvait la ramener aux beaux temps d'Alciat et de Cujas. Enfin les préventions de Gravina se dissipèrent; il se livra constamment à l'étude du droit civil et canonique, et se rendit en même temps habile dans la théologie par la lecture attentive des Saints-Pères. Il rechercha les conversations érudites, et ne cessa jamais de lire les cinq ouvrages qu'il regardait comme la base des connaissances auxquelles il aspirait; ces livres fondamentaux étaient la sainte Écriture, le Corps des lois civiles, les œuvres de Platon, celles de Cicéron et les poèmes d'Homère. Gravina désirait depuis longtemps d'aller à Rome; mais son oncle Caloprése, qui dirigeait toujours son éducation, s'y opposa jusqu'à ce qu'il eût fini le cours de ses études. Gravina se rendit dans cette capitale du monde en 1689. Paolo Coardo, de Turin, qui devint ensuite camérier d'honneur de Clément XI, le reçut dans sa maison, où il demeura plusieurs années, et lui procura l'amitié des hommes les plus célèbres, Ciampini, Fabretti, Bianchini, Buonarroti, Emmanuel Martino, et le P. de Miro. Leur conversation l'accoutuma à discuter les questions les plus importantes. On s'y était souvent entretenu du relâchement de la morale : Gravina entreprit de traiter ce sujet, en y appliquant les connaissances théologiques qu'il avait acquises. Il fit paraître un dialogue intitulé

De corrupta morali doctrina, Cologne (Naples), en 1691, in-4°, sous le nom supposé de *Priscus Censorinus*. Son but est de démontrer que les corrupteurs de la morale font plus de mal à l'Eglise que les plus hardis hérésiarques. Il n'avait alors que vingt-six ans. L'élégance du style, la solidité des raisonnements, procurèrent un grand succès à ce livre, qui excita aussi un vif mécontentement parmi les partisans nombreux des doctrines relâchées. Le P. Concina a inséré ce dialogue presque en entier dans son traité *De incredulis*. Le goût de la belle poésie s'était altéré comme la pureté de la morale : un seul écrivain, Alessandro Guidi, ami de Gravina, lutta à Rome contre le torrent ; il avait écrit, sous le nom arcadien de *Erillo Cleoneo*, à la demande de la reine Christine de Suède, une comédie intitulée *Endimione*. Cette pièce devint l'objet de satires virulentes. Gravina, sous le nom de *Bione Crateo*, entreprit la défense de son ami ; il lut publiquement son apologie dans une assemblée littéraire, et elle fut imprimée sous le titre de *Discorso sopra l'Endimione*, etc., Rome, 1692, in-16. Cet opuscule, dans lequel il établissait d'excellents principes, lui attira de nouveaux adversaires, qui trouvèrent étrange que Gravina voulût se constituer à la fois le réformateur de la morale et du goût. Une jalousie presque furieuse se manifesta contre le jeune Napolitain. Son penchant à censurer les ouvrages des autres, la confiance qu'il paraissait avoir dans ses propres idées, n'étaient pas faites pour calmer ses envieux. Gravina louait quelquefois, mais il blâmait le plus souvent, et ses décisions étaient exprimées dans des termes méprisants. Ce caractère lui fit un grand nombre d'ennemis. On épia ses moindres actions pour les calomnier ; on l'accabla de traits malins et d'invectives. Ce fut alors que parurent successivement, sous le nom supposé de *Quintio Settano* (Ludovico Sergardi), seize satires contre *Philodème*, nom sous lequel y était désigné Gravina. Ces satires, aussi spirituelles que mordantes, obtinrent un grand succès, et furent répandues avec profusion. Gravina affecta d'abord beaucoup d'indifférence. C'était, disait-il, un défaut du siècle de se plaire à outrager le mérite. Mais comme cette tranquillité ne réduisait pas ses ennemis au silence, il ne put contenir plus longtemps son dépit, et il composa, pour le soulager, quelques déclamations dans le genre des *verrines*, et quelques fables : cependant il n'a jamais publié ces écrits, qu'il jugea probablement lui-même inférieurs aux satires de Settano. La malignité des ennemis de Gravina ne diminua pas l'estime qu'il avait inspirée, et ne ralentit pas son zèle pour le rétablissement des bonnes études. Il se joignit à plusieurs autres littérateurs qui se réunissaient pour cultiver en silence la poésie. Ils étaient quinze : leur nombre s'étant accru, Gravina les rassembla pour la première fois en novembre 1693 dans une maison qu'il avait destinée à cet usage sur le mont Janicule. Ils se donnèrent une

constitution démocratique, et prirent le nom d'Arcadiens (*Arcadi*). Les vacances d'été et d'hiver furent choisies pour se réunir dans des jardins, où ils invoquaient les muses et tâchaient, par leur manière de vivre et la simplicité de leurs écrits, d'imiter les anciens bergers, sans distinction de fortune ni de rang. Chacun adopta un nom pastoral. Leur nombre s'étant encore augmenté, il fallut donner des lois à cette association, qui nomma des décemvirs pour les rédiger ; Gravina, appelé à cette fonction, revit les règlements nombreux et incohérents que les Arcadiens avaient adoptés, et les réduisit en un seul corps. Ces lois, écrites en latin avec une élégante concision et une rare propriété de termes, à l'imitation de celles des douze Tables, furent bientôt répandues dans l'Europe, où elles firent à leur auteur le plus grand honneur. Enfin, le 20 mai 1696, les *Arcades* tinrent une assemblée générale sur le mont Palatin. Gravina, après un discours éloquent, présenta les tables de marbre qui contenaient ces lois, et les établit avec les expressions consacrées dans la jurisprudence romaine : il prit dans cette occasion le nom d'*Opizio Erimanteo*. Pendant ce temps, Gravina avait composé plusieurs dissertations qu'il recueillit sous le titre d'*Opuscula*, Rome, 1696. On y trouve : 1° *Specimen prisici juris* ; c'est un préliminaire du grand ouvrage qu'il a écrit depuis sur l'origine du droit ; 2° *De lingua latina Dialogus*. Il y démontre l'excellence du latin, son utilité et la nécessité d'en associer l'étude à celle du grec. 3° *Epistola ad Gabrielem Reignerium a Gallo*. Il s'y plaint de la décadence des lettres en Italie. 4° *De contemptu mortis*. Il loue la constance que François Carafa venait de montrer dans une maladie grave. 5° *Epistola ad Trojanum Mirabellam*. Il cherche à le consoler de la mort de son fils. 6° *Delle Favole antiche*. Ce dernier traité, écrit en italien, a été traduit en français par Joseph Regnaud. Après la mort d'Alexandre VIII, Antoine Pignatelli obtint le trône pontifical sous le nom d'Innocent XII. Il voulut élever Gravina aux plus grands honneurs ecclésiastiques ; mais celui-ci refusa d'embrasser le sacerdoce : toute son ambition se bornait à enseigner les lois, et son goût le portait vers l'érudition profane. Il obtint en 1699 la chaire de droit civil. Il traça, dans son discours d'ouverture, l'histoire de cette science, et pour mieux faire connaître sa méthode d'enseignement, il composa le traité *De instauratione studiorum*, qu'il dédia au nouveau pontife Clément XI. Le discours qu'il prononça en 1700, *De sapientia universa*, est relatif au même sujet. Dans celui qui est intitulé *Pro legibus ad magnum Moschorum regem*, après avoir parlé de la prééminence et de la dignité des lois romaines, il les considère sous le rapport de l'influence qu'elles doivent avoir sur la civilisation des États du czar. Nous ne pouvons indiquer les sujets des autres dissertations de Gravina ; elles ont été recueillies

dans ses œuvres. Nous citerons seulement celle sur la *régle intérieure*, parce qu'elle fait connaître les sentiments religieux dont son âme était pénétrée. Gravina passa en 1705 de la chaire de droit civil à celle du droit canonique. Il avait, dès son entrée dans la carrière de l'enseignement, aboli l'usage de l'argumentation scolastique. Chaque année amenait des changements utiles. Il pensait que le seul moyen d'établir les bonnes doctrines était de remonter aux sources. C'est le sujet de son traité *De repetendis doctrinarum fontibus*. Ces petits traités, qu'il composait avec une extrême facilité, ne l'empêchèrent pas de continuer son grand ouvrage sur les origines du droit civil, *De ortu et progressu juris civilis*, dont le premier livre avait paru à Naples en 1701, qui fut imprimé complet, en trois livres, aussi à Naples en 1715, et traduit en français par Requier, sous le titre : *Esprit des lois romaines*, Paris, 1766 ou 1776, 3 vol. in-12; Paris, 1821, in-8°. L'Europe retentit des éloges que chacun donnait à ce grand travail : le célèbre Maffei en fit un abrégé, et l'original fut réimprimé plusieurs fois en différents lieux. Les écrits de Gravina attestent l'étendue de son savoir, son ardeur pour l'enseignement; mais la plus grande preuve qu'il en ait produite a été de donner aux lettres Métastase, qui lui dut sa fortune et son éducation (*voy.* MÉTASTASE), et qui, dans ses écrits et surtout dans sa poétique, se plaît à témoigner la reconnaissance qu'il doit non-seulement aux soins, mais encore aux leçons de son père adoptif. L'année 1711 vit s'élever une sédition littéraire parmi les Arcades. Il s'agissait d'une des lois établies par Gravina, à laquelle celui-ci donnait un sens tout à fait différent de celui dans lequel la majorité de la compagnie l'entendait : jamais loi ne fut plus soigneusement examinée. Les plus beaux esprits de Rome, parmi les jurisconsultes, prirent part à cette dispute. La cause fut portée devant les tribunaux, et l'affaire se termina par une scission de l'Académie. Les amis et les élèves de Gravina le suivirent, et il établit sous la protection du cardinal Lorenzo Corsini l'*Accademia della Quirina*, qui s'assemblait l'hiver dans son palais et l'été dans son jardin, sur le mont Janicule. Pendant le temps qui s'écoula de 1711 à 1714, Gravina perfectionna et publia plusieurs ouvrages, ses *Discours*, son livre *De Romano imperio*, Naples, 1712, in-12; ses tragédies, *Palamède*, *Andromède*, *Appius Claudius*, *Papinianus* et *Servius-Tullius*, Naples, 1712, in-12, et son traité *Della ragione poetica*, Rome, 1708 (Requier en a publié une traduction française, Paris, 1753, 2 vol. in-12), et enfin le traité *Della tragedia*, Naples, 1713, in-4°. Gregorio Caloprése mourut à Scalea, dans l'été de 1714 : Gravina courut y rendre les derniers devoirs à un parent auquel il avait tant d'obligations. Il passa près de deux ans dans la Calabre, et ce ne fut qu'en 1716 qu'il revint à Rome, où il mourut le 6 janvier 1718, laissant à sa mère, Anna Lombarda, les

biens qu'il possédait dans la Calabre, et à Métastase tout ce qu'il avait acquis à Rome, en substituant cette partie de son héritage à ses autres élèves, Giuliano Pier-Santi, Lorenzo Gori et Horazio Bianchi, qui tous se sont fait une réputation dans les lettres. Gravina était petit, maigre : son air pensif et mélancolique faisait assez voir qu'il se souciait peu de toute espèce de divertissement et de plaisir. Sa sobriété était extrême. Il parlait peu, mais sa conversation était pleine de traits quelquefois satiriques. Son langage était pur et élégant; sa latinité approche de celle du siècle d'Auguste. On trouve la même facilité dans ses poésies latines; mais dans la langue italienne il montre plus de savoir que de grâce : ses préceptes sur la poétique et surtout sur la tragédie sont excellents. Ses drames sont médiocres; il les considérait plus lui-même sous le rapport de la poésie; mais on lui doit la réformation de l'éloquence et l'introduction de la philosophie dans la jurisprudence. Les ouvrages de Gravina ont été réunis en 3 volumes, sous le titre de *Opere del Gravina*, Leipsick, 1757, in-4°; et Naples, 1756, avec les notes de Mascovius, qui en a été l'éditeur. J.-B. Passeri donna une notice sur la vie de Gravina, son maître, en tête de la traduction du traité de cet écrivain, *De disciplina poetarum* (*voy.* Calogera, *Raccolta nuova*, année 1718, t. 17). Sa vie a été écrite plus amplement et avec beaucoup d'élégance par J.-André Serrao, de l'ordre des Illiéronymites : *De vita et scriptis J.-V. Gravinae commentarius*, Rome, 1758, in-4°. Fabroni en a donné une autre dans ses *Vite Italorum*, t. 10. Ces deux biographies contiennent un catalogue des ouvrages publiés et inédits de Gravina. A.-M. Meneghelli a publié son *Éloge funèbre*, Venise, 1813, in-8°, et F. Valdrigi son *Éloge historique*, Milan, 1816, in-8°. Ces deux éloges sont en italien. Son portrait a été gravé d'après un masque pris sur son visage après sa mort. A. L. M.

GRAVINA (CHARLES duc de), amiral espagnol, naquit à Naples en avril 1747. Il paraît qu'il n'appartenait pas à la famille des Gravina descendants des Orsini de Rome; et on l'a cru assez généralement fils naturel du roi Charles III, qui lui conféra le titre de duc de Gravina. Il quitta Naples en 1758 avec ce monarque, appelé au trône d'Espagne. Après avoir étudié les mathématiques et l'astronomie à Carthagène dans l'Académie des gardes-marines, il fit ses premières armes contre les Algériens, sous les ordres du fameux Barcelo : jeune encore, il obtint le commandement de deux frégates, avec lesquelles il parvint à mettre les côtes d'Espagne à l'abri des entreprises des Barbaresques. Il accompagna ensuite dans différentes expéditions les amiraux Cordova et Massaredo, donnant en toutes les occasions des preuves non équivoques d'intelligence et de courage. Il se distingua surtout dans la guerre contre la république française en 1795. Le château de Roses, situé à peu de distance de la mer, était attaqué par

huit mille Français, tandis qu'une autre armée ennemie allait envelopper plusieurs régiments espagnols qui venaient au secours de la place, dont la reddition aurait décidé du sort de la campagne : Gravina, qui se trouvait en observation avec trois frégates, non loin de la côte, s'étant aperçu du danger, fit débarquer de l'artillerie et dresser à la hâte sur le rivage trois batteries qui incommodèrent de telle sorte les assaillants, qu'ils se virent contraints de renoncer à leur attaque. Dans le même temps, le feu des frégates dissipa le corps ennemi qui était sur le point de couper la retraite aux Espagnols. Cette action conserva 10,000 hommes à l'Espagne, et valut à Gravina le titre de contre-amiral. Lorsque Bonaparte voulut faire un grand effort contre les Anglais en 1805, et qu'il eut déterminé le cabinet de Madrid à le seconder de tous ses moyens, la flotte espagnole, commandée par Gravina, se réunit à celle de Villeneuve, dans le port de Cadix. Forcé d'obéir à l'amiral français, Gravina essaya inutilement de remettre le commandement à l'amiral Massaredo, qui le refusa obstinément; et il fut contraint d'obéir au prince de la Paix, qui lui-même recevait les ordres de Bonaparte. L'escadre anglaise, commandée par Nelson, était à la vue de Cadix. Villeneuve, malgré les représentations de Gravina, voulut sortir pour l'attaquer. C'était dans le mois de novembre, c'est-à-dire dans la saison la plus difficile pour les marins, et ce jour-là (21 novembre 1805) la mer était tourmentée par une si furieuse tempête, que plusieurs vaisseaux marchands chavirèrent même dans le port. Les deux escadres se rencontrèrent vis-à-vis du cap de Trafalgar. Le combat fut long et opiniâtre, et on se battit de part et d'autre avec un égal acharnement. Malgré tous les efforts des Anglais, les Espagnols maintenaient leur ligne (1), lorsque deux frégates ennemies, allant se jeter sur l'aile gauche, commandée par Villeneuve, cet amiral baissa aussitôt pavillon, et, par une manœuvre inconcevable, abandonna la ligne. L'escadre anglaise, formant trois corps à *tête de grue*, acheva de la rompre entièrement, et le combat ne devint que plus sanglant. Les vaisseaux anglais furent très-maltraités; mais les Espagnols virent leur marine détruite, et ils eurent beaucoup de peine à remorquer trois vaisseaux vers Cadix. Les autres avaient été coulés bas, ou étaient tombés au pouvoir des ennemis. Villeneuve fut fait prisonnier; les amiraux Nelson et Gravina trouvèrent dans ce combat une mort glorieuse. Tous les deux furent blessés au bras d'une balle de mousquet (*voy. NELSON*). Le premier mourut des suites de l'amputation; et le second,

peut-être faute de cette opération, dans les premiers jours de janvier 1806. Gravina était considéré en Espagne et même en Angleterre comme un excellent amiral. Il avait introduit de sages réformes dans la marine espagnole, avait encouragé l'étude de cette science difficile, et fait établir plusieurs écoles utiles de pilotage et d'artillerie. Il était décoré de presque tous les ordres d'Espagne, et on le recevait à la cour (où il ne paraissait cependant que très-rarement) avec une distinction marquée, et conforme à la naissance qu'on lui attribuait. Franc, loyal et généreux, Gravina n'encensa jamais le favori Godoy (*voy. ce nom*), et fut également regretté pour son caractère et pour ses talents.

B—s.

GRAVIUS ou de GRAUW (IBSARD), ainsi appelé du nom d'un village auprès de Leeuwarde en Frise, dont il était originaire, vivait vers le commencement du 16^e siècle. Il avait été ordonné prêtre, et il se livra particulièrement à l'étude de l'histoire de sa patrie. Les guerres dont il la voyait déchirée l'ayant engagé à la quitter, il se retira à Rome, et augmenta encore par de nouvelles recherches dans la capitale du monde chrétien les matériaux qu'il avait recueillis. Il y découvrit, entre autres, certains privilèges accordés aux Frisons par Charlemagne, et les mit en tête de sa chronique, en gémissant de voir la Frise cruellement opprimée par les Saxons. Sa chronique remonte à l'an 763, et s'étend jusqu'à 1514. Suffridus Petrus s'en est servi pour ses annales, et il a honorablement mentionné Gravius dans la neuvième de ses seize décades *De scriptoribus Frisiae*, ouvrage dans lequel il a bien plutôt fait preuve d'application que de critique.

M—on.

GRAVIUS. *Voyez GRAU, GRAVE et GREAVES.*

GRAY (JEANNE). *Voyez GREY.*

GRAY (ÉTIENNE), habile physicien anglais, né vers la fin du 17^e siècle, doit sa réputation à ses belles expériences sur la matière électrique. Il est le premier qui ait découvert que les corps durs, à l'exception des métaux, peuvent être électrisés, et que la propriété qu'ils ont acquise par le frottement est transmissible à une grande distance. Il a également reconnu la possibilité d'électriser l'eau par communication, la permanence de l'électricité, etc. Le premier il tira des étincelles d'une barre de fer suspendue sur deux cordons de soie, et remarqua qu'elles étaient plus fortes à l'extrémité la plus grosse, observation qui a conduit à la découverte des paratonnerres. Les diverses expériences de Gray sont détaillées dans plusieurs *dissertations* qu'il lut à la Société royale de Londres, et qui ont été insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1720 à 1736; elles furent répétées en France par Dufay (*voy. ce nom*). Le compte qu'il en rendit à l'Académie des sciences comprend dix-huit *Mémoires* imprimés dans le Recueil de cette société, années 1733, 1734 et 1737. Gray était si passionné pour les progrès de la science, qu'il dictait encore ses dernières obser-

(1) Ces détails sont fournis par des témoins oculaires et impartiaux; non-seulement par des marins espagnols, mais par des prisonniers anglais et des officiers français, qui ne savaient comment interpréter la conduite de leur amiral. Il n'est pas moins difficile d'expliquer le véritable motif du suicide de Villeneuve (*voy. VILLENEUVE*), et la lettre qu'on a publiée dans le temps sur ce sujet, en son nom, doit passer pour apocryphe.

vations à Mortimer, son ami, la veille de sa mort, qui eut lieu à Londres le 15 février 1736. Wheler a continué ses recherches sur l'électricité (*voy. GUERICKE et HAUKEBEE.*) W—s.

GRAY (THOMAS) est classé par les critiques anglais au premier rang de leurs poètes du 18^e siècle. Il n'a composé cependant qu'un très-petit nombre de vers, et la lecture de ses ouvrages ne remplit pas deux heures de temps. Presque toutes ses poésies eurent dans leur nouveauté peu de succès; elles ont été justement critiquées, et sont loin d'être universellement admirées : mais Gray est l'auteur de l'*Élégie écrite dans un cimetière de campagne*; et ce morceau, d'un mérite supérieur et non contesté, a immortalisé son nom. Il n'existe peut-être pas dans une autre langue une pièce de vers qui surpasse celle-ci par la beauté et la plénitude des pensées, l'énergique précision et l'harmonie imitative du style, la solennité du sujet, la teinte sombre, religieuse et touchante des sentiments et des images. Cette élégie a été traduite dans toutes les langues modernes, et insérée dans un grand nombre de recueils. Nous en connaissons plus de douze traductions en vers français, parmi lesquelles on distingue celle de Chénier (Paris, Dabin, in-8°). MM. Anstey, Roberts, Loyd-Costa, l'ont traduite en latin; MM. Cook, Norbury, Coote, Tow, Wiston, en grec. Parmi les traductions italiennes, celles de G. Torelli et de Cesarotti ont été imprimées ensemble par Bondoni (Parme, 1793, in-4°), avec le texte à côté et la version latine de G. Costa (1). Cette élégie a donné naissance aussi à beaucoup d'imitations. Le *Jour des morts* de Fontanes est, en français, celle qui nous a paru la plus heureuse. L'admiration dont cette célèbre élégie a été l'objet a rejailli sur les autres pièces du même auteur, qu'on a voulu considérer comme autant de chefs-d'œuvre. C'est sans doute cette admiration superstitieuse qui a excité Johnson à les critiquer avec apreté : nous convenons cependant de la justesse d'une partie de ses critiques, relativement aux deux odes de Gray intitulées *les Progrès de la poésie* et *le Barde*; mais Johnson nous paraît extrêmement injuste dans celles qu'il fait de l'ode sur le *Printemps*, qu'Horace n'aurait point désavouée, et que M. Wakefield regarde comme « le plus beau » modèle de composition classique qu'aient produit les temps modernes. » Johnson a poussé encore plus loin ses préventions dans ses critiques sur l'ode écrite à la vue du *Collège d'Eton*; c'est selon nous la meilleure pièce de Gray après son élégie : cette ode nous semble même supérieure à son hymne à *l'Adversité*, que l'Aristarque anglais trouve poétique et pleine de raison, et « dont, dit-il, je n'ose offenser la publi-

« mité par de légères critiques. » Dans son humeur contre la muse de Gray, Johnson s'oublie au point de dire qu'il considère ses écrits avec moins de plaisir que sa vie. Cette vie cependant n'offre rien de remarquable, et si elle a mérité des éloges, elle ne paraît pas devoir être exempte de blâme. Gray naquit le 20 décembre 1716 de Philippe Gray, citoyen de Londres et agent de change, et de Dorothee Antrobus. Sa mère eut cinq enfants; quatre moururent dans leur premier âge, d'un coup de sang : Thomas Gray, dans son enfance, éprouva une attaque semblable; mais sa mère eut le courage de lui ouvrir une veine, et lui sauva la vie. Elle soigna aussi sa première éducation, et la tendresse qu'il avait pour elle était encore augmentée par la compassion que lui inspiraient les mauvais traitements de son brutal époux. Gray commença ses études au collège d'Eton, et les termina à celui de *Peter-House*, à Cambridge (1). Ce fut au collège d'Eton que se formèrent ses liaisons d'amitié avec Richard West, fils du lord chancelier d'Irlande, et avec Horace Walpole, depuis lord Orford. Ce dernier nous apprend que Gray fut, dès l'âge le plus tendre, sérieux et réfléchi, et qu'il n'eut en quelque sorte point d'enfance. Les sentiments d'affection qui l'unissaient à West ne firent que s'accroître avec le temps, et lui rendirent plus sensible la perte de ce jeune homme, qui mourut à 26 ans, au moment où Gray venait de lui envoyer sa première ode, qu'il ne reçut même pas. La liaison de Gray avec Walpole ne fut pas d'aussi longue durée. Gray consentit à accompagner Walpole dans son voyage d'Italie; mais à Reggio ils se séparèrent, et se brouillèrent pour des motifs qu'on n'a jamais bien connus. Walpole affectait de se donner tous les torts. Quelques années après, une dame, leur amie commune, parvint à les réconcilier aux yeux du monde, mais non à faire renaitre leur ancienne amitié. On mettra toujours en question si une amitié qui peut cesser d'être a jamais existé. Gray a écrit des lettres sur ce voyage d'Italie et sur ceux qu'il fit depuis en Écosse et dans diverses provinces d'Angleterre : ces lettres font regretter qu'il n'ait pas consacré une plus grande partie de sa vie à faire des voyages et à les écrire. Après son retour d'Italie en 1741, son père mourut, ne laissant qu'une très-petite fortune à sa mère. Gray, pour lui complaire, se rendit à Cambridge afin d'y continuer ses études en jurisprudence, quoiqu'il n'eût pas du tout l'intention de suivre

(1) La version italienne de Torelli a été aussi imprimée par Didot aîné, in-8°, avec le texte anglais et la traduction en vers français, par Fayolle. Il y en a une autre en italien, par M. Buttura, dans le trentième numéro de la *Décade*, an 12. On en connaît encore une autre version latine (*voy. EVANGELI*).

(1) A l'université de Cambridge, Gray se lia avec Charles de Bonstetten, depuis bailli de Nyon dans le canton de Berne, avec lequel il resta en correspondance. Mason, désirant recueillir toutes les lettres de Gray, n'oublia point de s'adresser au bailli de Nyon, qui ne crut pas devoir alors rendre publiques les lettres de son ami; ce refus empêcha Mason de faire mention de cette liaison, fort intime, comme on peut en juger en lisant trois lettres très-intéressantes de Gray à Bonstetten : elles ont été imprimées à Zurich dans un recueil de lettres adressées par P. Mathisson à Vonkopken de Magdebourg, 1795, 2 vol. in-8°; ouvrage traduit en anglais par Anne Plumptre, 1799, in-8°.

la profession d'homme de loi : il prit ses degrés de bachelier; mais il s'appliqua pendant six ans à lire en original tous les auteurs classiques grecs, faisant des remarques pour éclaircir les endroits difficiles, et les corrigeant avec la sagacité d'un bon critique. Son goût pour la poésie s'était manifesté dès le collège par diverses compositions en latin et en anglais; mais ce fut en 1742 que sa muse prit l'essor : il composa dès lors les odes sur le *Printemps*, sur le *collège d'Eton*, l'hymne à l'*Adversité*, et il ébaucha sa célèbre élégie, ainsi qu'un poème latin intitulé *De principiis cogitandi*. En 1744 il se lia avec M. Mason, poète distingué, qui fut pour lui un ami fidèle, un critique habile, un panégyriste zélé et un éditeur soigneux. En 1747 il fit paraître pour la première fois, in-folio, son ode au *collège d'Eton*. Il écrivit, vers cette époque, ses stances sur la *mort d'un chat favori*, badinage charmant, versifié avec beaucoup d'habileté et de grâce, et que Johnson a traité encore avec trop de rigueur. Peu de temps après, Gray entreprit un poème sur l'*alliance de l'éducation et du gouvernement*, qu'il n'a point terminé, et dont on conserve des fragments qui font regretter le reste. C'est en 1749 qu'il acheva sa célèbre élégie, commencée sept ans auparavant : elle circula d'abord en manuscrit; on l'imprima ensuite dans un de ces journaux ou recueils si multipliés en Angleterre, qui paraissent tous les mois : enfin elle fut insérée dans une édition des poésies de l'auteur, publiées in-4^e, avec des gravures exécutées d'après les dessins de Bentley. En 1755 Gray perdit sa mère, et dès cette époque il ressentit les premières atteintes de cette affection mélancolique qui s'accrut avec l'âge, et le conduisit au tombeau le 30 juillet 1771, à l'âge de 55 ans. Il fut enterré dans le cimetière de Stoke (dans le comté de Buckingham), près de sa mère. Il est certain que depuis qu'elle n'était plus, il devint incapable d'aucun travail suivi : il avait vivement sollicité et obtenu enfin la chaire d'histoire moderne à l'université de Cambridge; mais quoiqu'il eût entrepris de grands travaux sur cet objet, jamais il ne put se déterminer à commencer un cours, et il n'a point rempli les devoirs que cette place lui imposait. Les deux odes intitulées *le Barde* et *les Progrès de la poésie* furent cependant composées par Gray après la mort de sa mère : elles parurent avec ses autres odes dans une édition exécutée en 1757 à l'imprimerie particulière de Strawberry-Hill. Il avait écrit, pour son amusement, un *Catalogue des antiquités et des maisons d'Angleterre*, qui après sa mort a d'abord été tiré à petit nombre, donné en présent, et imprimé de nouveau pour être vendu en 1787. L'*histoire d'Ély*, par M. Bentham, renferme des observations de Gray sur l'architecture qui sont pleines de sagacité. En 1759 il s'était rendu à Londres pour transcrire des morceaux inédits sur l'histoire, d'après les manuscrits déposés à la bibliothèque du Muséum

britannique, qui fut alors ouverte au public : on a publié un seul de ces morceaux dans le deuxième numéro des *Mélanges d'antiquités* de lord Orford. Gray avait peu d'idées originales; la plupart de ses plus belles pensées sont empruntées à d'autres auteurs; mais combien il les a embellies par la richesse, l'harmonie et la grâce de l'expression ! Gilbert Wakefield donna en 1786, in-8^e, une édition des *Poésies de Gray*, avec des notes qui prouvent autant de sagacité que d'érudition, mais non pas tout le sang-froid qu'exige une critique impartiale. Le mérite du poète y est peut-être trop exalté, et surtout les jugements de Johnson y sont relevés avec trop d'aigreur. Cependant l'éditeur a la bonne foi de signaler beaucoup d'emprunts de pensées que Gray a faits à d'autres poètes. M. Berdmore, dans ses *Spécimens*, ou *Échantillons de ressemblance littéraire dans les Oeuvres de Pope, Gray et autres écrivains*, a encore ajouté à ces indications de plagats heureux. Gray a laissé de nombreux manuscrits dont M. Th.-J. Mathias a imprimé un choix dans une édition qu'il a donnée des *Oeuvres de Gray*, Londres, 1814, 2 vol. in-4^e. Les écrits nouveaux qu'on y trouve sont des observations de l'éditeur sur la vie et le caractère de Gray, des extraits philologiques, poétiques et critiques. Cette édition offre en outre un portrait, une vue du cimetière de Stoke et de la tombe de Gray, un *fac simile* de l'élégie entière, gravé d'après son écriture, des médaillons de Gray et de Mason d'après leurs cénotaphes à l'abbaye de Westminster, etc. Ce qu'il y a de neuf dans cette édition a été réimprimé séparément en 1815, in-8^e. On estime aussi beaucoup celle que Mason a fait paraître en 5 volumes in-8^e, avec des *Mémoires* sur la vie de l'auteur, et celle que M. John Mitford a publiée à Londres, 1816, 2 vol. in-4^e. On y trouve, outre les poésies anglaises et latines, avec des variantes et des notes critiques, une *Vie de Gray*, un *Essai* sur sa poésie, ses *Lettres* publiées par Mason, celles qui sont imprimées dans les *Oeuvres de Walpole*, corrigées ici d'après le manuscrit même de Gray, et d'autres lettres qui avaient paru dans le *Gentleman's magazine* et dans différents recueils. Cette édition est ornée de deux portraits du poète. Lemierre neveu a donné une traduction française des *Poésies de Gray*, en un volume in-8^e, Paris, 1798. M. Dubois, curé d'Angers, en a publié une autre en Angleterre, in-12. Gray avait une âme aimante et susceptible d'un attachement durable; il était bienfaisant, patient, économe, intègre, tempérant; mais ses vertus et ses qualités étaient mêlées de plusieurs défauts. Il manquait de constance et d'énergie; il avait un caractère faible, efféminé; les affaires les plus ordinaires et les moindres embarras de la vie l'attristaient et le décourageaient; son humeur était réservée et capricieuse; il était difficile de lui plaire : la grossièreté ou la vulgarité des manières le rendait malheureux. Il avait un senti-

ment trop prompt et trop vif des défauts et des ridicules dans les autres; cependant lui-même n'en était pas exempt : il soignait sa parure jusqu'à la fatuité, et quoiqu'il dût tout aux lettres, il voulait paraître ne les cultiver que pour son plaisir, et il n'aimait point à être considéré comme auteur. Ce travers, qui était aussi celui de Congreve, est beaucoup plus commun en Angleterre qu'en France, et l'on n'en a pas encore expliqué les raisons.

W—R.

GRAY (ROBERT), évêque de Bristol, naquit à Londres en 1762, passa de l'école d'Éton, où commença son amitié pour le célèbre philologue Porson, à l'université d'Oxford, entra dans les ordres et obtint successivement le vicariat de Farrington au comté de Berk, le rectorat de Craike (York), et le beau bénéfice de Wearmouth. De plus, il avait été nommé en 1804 chanoine de la cathédrale de Durham. Un talent remarquable comme prédicateur et comme écrivain justifiait cet avancement; il continua de mériter l'estime publique par les efforts constants qu'il fit pour l'amélioration physique et morale de la population au milieu de laquelle il vivait. Ouvrir des écoles et y introduire la nouvelle méthode lancastérienne, récemment apportée de Madras à l'Europe, ou du moins récemment proclamée par le docteur Bell, établir une société biblique auxiliaire, coopérer à l'institution si éminemment morale d'une caisse d'épargne, élever des chapelles et une infirmerie pour la population toujours croissante des environs, tels furent les principaux objets pour lesquels, malgré les soins nombreux du ministère sacré, l'active charité de Gray savait trouver du temps. Saisissant toutes les occasions de produire du bien, il vit, dans une visite que lui rendit Davy à Wearmouth en 1815, celle de provoquer sa pitié en faveur des malheureux mineurs frappés au fond des mines par l'explosion du feu grison, ou du moins de joindre sa voix à celle du comité qui bientôt devait demander au célèbre chimiste le moyen de prévenir de pareils accidents. L'appel de la charité au génie fut entendu, et la lampe de sûreté fut inventée. Tant de bienfaisance unie à tant de savoir et de talent semblait devoir le porter d'assez bonne heure à une des premières places de l'Eglise anglicane. Il n'y parvint néanmoins que fort tard. Gray était plus que sexagénaire quand enfin, en 1827, son ami lord Liverpool le plaça sur le siège épiscopal de Bristol; ce fut le dernier acte du ministère de cet homme d'État. Le vieillard signala son passage dans le diocèse par un grand zèle, tant pour l'extension de la religion et le soulagement des pauvres, que pour le temporel de son clergé. A la chambre il eut le tort de se montrer partisan un peu trop entêté des opinions surannées et des privilèges exagérés dont la constitution investissait l'Eglise anglicane. Aussi l'émeute du 30 octobre 1831 à Bristol ne se passa pas sans risque pour l'opiniâtre prélat : la popu-

lace lui fit ouvrir la porte de son palais, et quelques furieux voulaient attenter à sa vie : ses amis lui conseillaient de fuir; ils ne purent que le conduire jusqu'à la cathédrale. On ne saurait nier que Gray n'ait fait preuve d'intrépidité en cet instant. « Où puis-je mourir plus glorieusement » qu'en ma cathédrale? » dit-il à ceux qui voulaient l'entraîner, et il entendit sans pâlir les forcenés qui vociféraient sa mort et détruisaient son palais épiscopal. L'orage passé, son clergé lui vota des remerciements solennels et une belle pièce d'argenterie. Deux ans après il fut atteint de l'influenza régnant alors à Londres, et bien que parfois sentant du mieux, il ne recouvra jamais vraiment la santé; il vaquait trop assidûment à ses travaux et surtout prenait la parole trop souvent dans la chaire évangélique. Il mourut le 28 septembre 1834 à Rodney-House. Peu de temps avant sa mort il avait reçu du duc de Wellington l'offre de l'évêché de Bangor. Ses cendres reposent dans le cimetière de la cathédrale de Bristol, près des ruines de l'habitation dont l'émeute avait fait table rase. On a de l'évêque Gray : 1° *La clef de l'Ancien Testament et des livres apocryphes, ou traité des divers ouvrages qui doivent porter ces deux titres, avec indication de ce qu'ils contiennent, des auteurs qui les ont écrits et des époques qui les ont vus naître*, 1790, in-8°. On en publia une sixième édition en 1811, et il y en a encore eu au moins trois autres depuis. C'est effectivement une des productions classiques manuelles des universités, et surtout de ceux qui se préparent à la carrière ecclésiastique. Ce livre fit la réputation de Gray comme théologien et comme érudit; le temps n'a fait qu'en rendre le mérite plus universellement reconnu. 2° *Voyage en diverses parties de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie en 1791 et 1792*, 1794, in-8°; 3° *Josias et Cyrus*; 4° *Dialogue entre un membre de l'Eglise anglicane et un méthodiste*, 1808. Gray y examine les fondements de la réunion et du schisme entre les communions étrangères à l'Eglise romaine. 5° *Théorie du rêve*, 1808. L'auteur y démontre la puissance extraordinaire que quelquefois acquiert l'esprit à l'aide du rêve, et la démontre en quelque sorte pièces en main. Un fait, suivant lui irréfutable, de l'histoire sacrée ou profane précède et motive chacune de ses conclusions, et sa théorie résulte tout entière de l'expérience. 6° *Démonstration de la liaison qu'il y a entre les livres saints et la littérature tant juive que païenne, principalement pendant l'époque classique*, 1819. Cette production d'une plume presque sexagénaire n'est peut-être pas aussi probante que le croyait Gray, qui s'était très-sérieusement imaginé avoir découvert une démonstration nouvelle de la vérité de la révélation; mais elle prouve au moins l'érudition et le bon goût de son auteur; les littérateurs profanes mêmes y trouveront des rapprochements curieux et qu'ils n'ont pas tous faits. 7° Beaucoup de sermons, parmi lesquels nous remarquerons : 1° ceux qui roulent sur l'His-

toire de la réformation de l'Église en Angleterre, 1796, in-8°; 2° celui qu'il fit sur le *Jubilé*, 1809; 3° un autre lors de l'anniversaire de la fondation de l'hospice Ratcliffe. On peut y joindre divers *Discours* qui tiennent moitié du sermon, moitié du traité de controverse.

P—OT.

GRAY (JEAN), chirurgien anglais, naquit en 1768, à Duns (Berwick), et après avoir ébauché ses études classiques fit son apprentissage médico-chirurgical chez un praticien de province, Murray, lequel, suivant l'usage des petites villes, joignait à l'exercice de la chirurgie et de la médecine l'exploitation d'un petit fonds de pharmacie; puis, après avoir suivi des cours réguliers à l'université d'Édimbourg, il se rendit à Londres avec l'espoir d'être employé comme chirurgien au service de la compagnie des Indes. Déçu dans cette attente, il se fit provisoirement le second de l'habile chirurgien Morris (1788); mais sans abandonner son projet d'appartenir de près ou de loin au service médical d'une administration. Ce vœu fut rempli en 1790, par sa nomination à la place d'aide-chirurgien sur la frégate la *Proserpine*, qui l'emporta en Amérique, et du bord de laquelle il passa sur l'*Aquilon* en 1791. Grand ami des voyages, Gray alla ainsi visiter la Méditerranée après l'Océan, Nice, Gênes, Livourne, Naples, Cagliari, Tanger, Salé, Mogador, et put se dire que si le navire fût entré un peu plus tôt dans ce port, il eût couru gros risque lui et l'équipage; quelques jours auparavant était venu de l'empereur de Maroc au gouverneur de la ville un ordre portant qu'on lui expédiât soixante têtes d'Européens. Sa Hauteesse était piquée de ce que naguère les Européens en général eussent incliné en faveur d'un de ses compétiteurs. Les années suivantes le virent passer successivement sur divers vaisseaux, parfois descendre à terre, par exemple à l'hôpital de Gibraltar (mai 1793), où il fut lui-même très-gravement malade, puis à l'hôpital de Toulon ou bien au fort Mulgrave pendant le siège de cette ville par l'armée révolutionnaire française. L'année suivante (mars 1794), lord Hood le plaça chirurgien sur la *Gorgone*, qui bientôt alla bloquer le fort de Bastia, de concert avec le navire l'*Agamemnon* aux ordres d'Horace Nelson. Ce fut pour lui l'origine de liaisons utiles avec la famille du célèbre amiral. Il fut ensuite placé sur le *Dauphin*, qui devint un hôpital mobile, et après divers voyages devant Calvi, à Rome, à l'île d'Elbe, il vint à l'hôpital militaire de Lisbonne (1797), où il fut employé, et qu'il quitta pour celui de Gibraltar; enfin il passa à celui de Malte. La paix d'Amiens lui permit de revenir en Angleterre (1802); il n'y resta que peu de temps et reprit le chemin de Malte dès le commencement des nouvelles hostilités (1803); mais bientôt la faiblesse de sa santé lui fournit le moyen de demander à Nelson un congé que cet amiral ne put lui refuser, mais qu'il accordait à contre-cœur. Gray prit le plus long pour regar-

ner sa patrie, et parcourut pendant ses vacances improvisées Trieste, Pola, Venise, Padoue, Vienne, Prague, Dresde, Berlin, Hambourg et poussa jusqu'en Danemarck, avant de mettre le pied à Londres. Nelson, vainqueur de Villeneuve, ne tarda point à s'y trouver lui-même. Il rencontra Gray, lui notifia qu'il comptait sur lui, ajoutant qu'il était sur le point de mettre à la voile. Cependant il partit sans lui : Gray même ne devait plus le revoir; il apprit en route la mort héroïque du vainqueur de Trafalgar et joignit Collingwood (1805), auquel il fut attaché quatre ans, soit comme médecin de l'hôpital maritime de Gibraltar, soit comme inspecteur des hôpitaux. Ramené en Angleterre sur le vaisseau qui conduisait l'ambassadeur de Perse à Londres, en 1809, il ne tarda point à obtenir la place de second médecin à l'hôpital royal d'Haslar, et plus tard il en devint médecin unique (1819-21). Dans l'intervalle il avait fait deux voyages, l'un en Suisse, l'autre en compagnie du comte Saint-Vincent aux îles d'Hyères. En 1821 il donna sa démission, et il se préparait à partir pour la France et l'Italie, lorsqu'une atteinte de paralysie le confina six mois sur un lit de douleurs : il ne se remit qu'imparfaitement de cette rude atteinte, et n'y survécut que de quatre à cinq ans : sa mort eut lieu le 26 mars 1825, à Londres. Il a laissé manuscrit un journal que ses amis ont dit très-piquant et qu'on peut regretter de ne pas avoir vu imprimé. Les voyages de Gray, sa familiarité avec de grands personnages, les événements graves et variés auxquels il assista pendant sa vie de mer, les nombreuses anecdotes qu'il pouvait conter en témoin oculaire rendraient sans doute la lecture de ces notes aussi attrayante que celle de tant de mémoires dont la littérature mercantile a encombré les cabinets littéraires. Si ceux de Gray n'eussent rien offert de très-important, l'on y eût du moins trouvé du vrai, du neuf et de l'amusant; c'est ce que démontrent les échantillons qu'en a laissé deviner son frère Simon Gray, dans la notice biographique qu'il inséra, t. 41 de l'*Obituary*, 1827.

P—OT.

GRAZIANI (ANTOINE-MARIE), l'un des écrivains les plus polis du 16^e siècle, naquit de parents distingués le 25 octobre 1557, à Borgo San-Sepolcro, petite ville de Toscane. Abandonné d'abord à lui-même, il passa ses premières années à la campagne, dans le désœuvrement le plus complet. Il avait vingt et un ans lorsque son frère l'envoya étudier le latin dans un collège du Frioul. Le hasard le mit sous la direction d'un très-bon humaniste, nommé Jean-Pierre Astemio, qui lui fit faire de rapides progrès. Il étudia ensuite le droit à l'université de Padoue, et vint enfin à Rome, où le cardinal Commendon l'employa comme secrétaire. Ce prélat, homme savant et judicieux, s'aperçut bientôt des heureuses dispositions de Graziani, et s'appliqua à les cultiver. Il lui fit lire les ouvrages de Platon et d'Aristote,

lui en facilita l'intelligence par des explications à sa portée, et parvint ainsi à les lui rendre familiers. Commendon, qui devait sa fortune à son talent pour la poésie, combattit le penchant de Graziani pour les vers, et l'obligea à se livrer uniquement à des études qui le rendissent capable de remplir les emplois auxquels il était destiné. Graziani fut reconnaissant des soins de son bienfaiteur ; il l'accompagna dans ses nonciatures d'Allemagne et de Pologne, et chercha constamment à le soulager dans ses travaux, sans jamais vouloir accepter aucun traitement. Après la mort de Commendon il remplit les fonctions de secrétaire de Sixte-Quint, et ensuite du cardinal Alexandre de Montalte. Il contribua beaucoup à l'élection de Clément VIII, qui le récompensa par l'évêché d'Amelia en 1592. Le nouveau pontife le chargea de différentes négociations, entre autres d'engager les princes italiens à se liguier contre les Turcs. Nommé légat en 1594 près de la république de Venise, Graziani donna dans cette place des preuves de sa prudence et de son habileté. Trois ans après il obtint la permission de se retirer dans son diocèse, et mit tous ses soins à y faire fleurir les bonnes études, à réprimer les abus, à soulager les pauvres. Il mourut à Amelia le 16 mars 1611, dans sa 74^e année. J. Vittor. Rossi (*Nicius Erythraeus*) dit que Clément VIII avait eu l'intention de le créer cardinal, mais qu'il en fut détourné par son neveu, qui n'aurait pu souffrir l'élévation d'un sujet du grand-duc de Toscane, dont il était l'ennemi. Quoi qu'il en soit, dit Tiraboschi, les ouvrages de Graziani suffisent pour assurer à son nom une juste célébrité. Ce sont : 1^o *De bello Cyprio libri V*, Rome, 1614, in-fol. ; Nuremberg, 1661, in-12. Son neveu fut l'éditeur de cette histoire, dont on loue l'exactitude et l'élégance : elle a été traduite en français par Lepelletier, Paris, 1683, in-4^o ; 2^o *De vita Commendonis cardinalis libri IV*, Paris, 1669, in-4^o. Cette édition est due aux soins de Fléchier, qui a traduit l'ouvrage en français (*voy. FLÉCHIER*). 3^o *De casibus virorum illustrium*, Paris, 1680, in-4^o. Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn et de Munster, en remit le manuscrit à Fléchier, qui le publia avec une préface. Cet ouvrage a été traduit en français par Lepelletier ; 4^o *De scriptis invita Minerva libri XX*, Florence, 1723, 2 vol. in-4^o, avec une préface et des notes du P. Lagomarsini, jésuite. Graziani avait donné ce titre singulier à cet ouvrage, parce qu'il le composa *malgré lui*, et uniquement pour plaire à son frère. Les quatre premiers livres contiennent des recherches sur l'origine de Borgo San-Sepolcro ; les huit suivants, des mémoires sur sa famille et la notice des voyages faits par son frère en Asie et en Égypte ; enfin les huit derniers, les mémoires de sa vie. Apostolo Zeno conservait en manuscrit deux volumes in-folio de lettres écrites par Graziani pendant sa légation de Venise. Fr. Parisi en a inséré quelques-unes dans son *Epistolo-*

graphia, Rome, 1787. On a encore de Graziani des *Statuts synodaux* pour son diocèse, et quelques opuscules restés en manuscrit, entre autres l'*Éloge de Pogge*. W—s.

GRAZIANI (JÉRÔME), poète italien, né en 1604, à Pergola, petite ville dans le duché d'Urbain, étudia dans les universités de Bologne et de Padoue, et montra dès sa première jeunesse du talent pour la poésie. Ses premières compositions furent reçues avec applaudissement, et son poème de *Cléopâtre*, qu'il fit paraître à l'âge de vingt-deux ans, établit sa réputation. François I^{er}, duc de Modène, qui honorait de sa bienveillance le père de Graziani (Antoine), pour encourager les talents du fils, appela ce dernier à sa cour, le nomma son secrétaire en 1637, et lui donna le comté de Sarzano, riche domaine dans les États de Reggio. Ce fut sous les auspices de ce généreux Mécène que Jérôme publia la plus grande partie de ses ouvrages : 1^o *Cleopatra*, Bologne, 1626, 1633, in-12. Ce poème, en six chants et en octaves, obtint une distinction honorable parmi trois autres qui l'avaient précédé, en Italie, sur le même sujet. Le style en est pur, les vers sont faciles et harmonieux ; mais on peut reprocher à l'auteur quelques jeux de mots aussi déplacés qu'inutiles. 2^o *La Conquista di Granata, cogli argomenti di Calvi*, Modène, 1650, in-4^o ; Venise, Zatta, 1789, 2 vol. in-12. Le plan de ce poème, partagé en vingt-six chants et en octaves, est calqué en grande partie sur celui de *las Guerras de Granada*, de Mendoza. Ce poème contient des beautés originales ; le style est correct et soutenu, et les caractères de Ferdinand et d'Isabelle de Castille sont de main de maître. Cependant, malgré les éloges outrés de quelques contemporains de Graziani, cet auteur est, comme poète, bien inférieur à l'Arioste, et même à Berni. 3^o *Il Cromvello*, Bologne, 1671. Le succès prodigieux qu'obtint cette tragédie fit bientôt oublier les célèbres *Sofonisbe* de Bembo et du Trissin, et jusqu'à ce que parut la *Méropé* du Maffei (en 1702), le *Cromwell* fut considéré comme un ouvrage classique dans son genre, tant pour la vérité des caractères que pour l'observation des règles de l'art. 4^o *Varie poesie (Poésies diverses)*, Modène, 1662, in-12. Ce volume contient des *sonnets*, des *chansons*, des *madrigaux*, etc., qui ont presque tous du mérite. En 1633, Graziani fit un voyage à Paris, où il paraît que pour se captiver la faveur du cardinal Mazarin il publia *il Colosso*, Paris, imprimerie royale, 1636, in-fol. C'est un panégyrique des talents de ce ministre, où Graziani se livre à tous les éloges ampoulés que peut dicter l'ambition à un poète courtisan et italien. Déçu de ses espérances, il revint à Modène ; et quelques années après il fit imprimer, en 1673, son *Applicazione profetica delle glorie di Luigi XIV*. Les éloges qu'il donne à son héros, quoique mieux fondés que ceux qu'il avait prodigués au cardinal ministre, ne sont pas sans exagération. Une maladie obli-

gea Graziani de quitter la cour de Modène; il se retira dans son pays natal, où il mourut le 10 septembre 1675. Dans la *Biblioteca Modenese* de Tiraboschi, on trouve des détails assez étendus sur la vie et les ouvrages de Graziani. B—s.

GRAZIANI (JEAN), historien italien, né à Bergame vers 1670, obtint successivement la chaire d'astronomie et celle de philosophie à l'université de Padoue. Il reçut de fréquentes marques de la satisfaction des magistrats de cette ville, où il mourut vers 1750, à l'âge d'environ 60 ans. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1^o *Fr. Maurocenii, Peloponnesiaci, Venetiarum principis, gesta ab anno natali 1618 ad annum 1694 libri IV*, Padoue, 1698, in-4^o; 2^o *Thermarum Patavinarum examen, cui accessit dissertatio de fonte Cælio acido Recobarii*, ibid., 1701, in-8^o; ouvrage estimé et dont on trouve une bonne analyse dans les *Acta eruditorum Lipsiens.*, 1702; 3^o *Historiarum Venetarum libri XXXII*, ibid., 1728, 2 vol. in-4^o. Le frontispice annonce trente-deux livres; mais il n'en a paru que vingt-quatre, qui contiennent l'histoire de Venise depuis l'année 1615 jusqu'à 1700. C'est une suite de l'ouvrage d'André Morosini. Les faits y sont rapportés avec assez d'exactitude, et le style en est élégant; mais on reproche à l'auteur de s'être livré à des digressions étrangères à son sujet. W—s.

GRAZIANI (JEAN-BAPTISTE-BALLANTI, dit), sculpteur italien, naquit à Faenza en 1762. Après lui avoir donné une éducation élémentaire, son père, le destinant à l'art de la gravure, l'envoya à l'école de dessin tenue par Boschi, dit le Carloncini, graveur en taille douce; mais le jeune homme, au lieu de répondre aux soins de son maître, s'amusait à modeler de petites figures en terre ou en cire. Alors ses parents, comprenant que son génie l'entraînait vers la sculpture, ne contrarièrent pas sa vocation. Il se livra donc avec ardeur à cette étude, et, pour perfectionner ses talents, il visita Rome et parcourut l'Italie, dont les principales villes possèdent quelques-uns de ses ouvrages. Il fit en plâtre une statue de *St-Michel* pour l'église de ce nom à Faenza, œuvre qui se recommande par la pose de l'archange et l'exactitude du dessin. Appelé à Imola pour travailler dans l'église de St-Cassien, il y exécuta en plâtre une statue de l'*Assomption de la Vierge*. Étant venu à Assise, il fit pour l'église de Notre-Dame des Anges un groupe remarquable représentant *St-François soutenu par un ange*. Nous citerons encore de lui douze statues de la plus grande beauté qu'on voit dans l'église du monastère de Fagnano. Graziani mourut à Faenza en juillet 1855. Il a laissé deux élèves distingués, MM. Pierre Piani et Pascal Laviotti. G—g—v.

GRAZIOLI (PIERRE), littérateur, né à Bologne en 1700, fut admis chez les barnabites à l'âge de dix-neuf ans, et professa d'abord avec succès la philosophie à Lodi, et les belles-lettres à l'université de Milan. Nommé ensuite recteur du col-

lége de son ordre à Bologne, il fut placé bientôt après par le pape Benoît XIV à la tête du séminaire de cette ville. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions en 1753, à un âge où son talent avait acquis toute sa maturité et promettait des ouvrages plus importants que ceux qu'il avait publiés jusqu'alors. On a de lui : 1^o *De præclaris Mediolani ædificiis quæ Ænobarbi cladem antecesserunt dissertatio; cum duplici appendice: altera de sculpturis ejusdem urbis (in qua nonnulla usquehac inedita monumenta proferuntur; altera de carcere Zebedio, ubi nunc primum S. Alexandri Thebis martyris acta illustrantur. Accessit Rythmus de Mediolano jam editus vero emendatus et notis auctus*, 1753, in-4^o; 2^o *Trattato di poesia*; 3^o *Vita di Carlo Giuseppe Fideli professore Barnabita*; 4^o *Della vita, virtù e miracoli del B. Alessandro Sauli*. Bologne, 1741, in-8^o; 5^o *Eloquentiæ præludia*; 6^o *S. Alexander e Thebana legione martyr, Bergomensium tutor, secundis curis illustratus*; 7^o *Præstantium virorum qui in congregatione S. Pauli vulgo Barnabitarum memoria nostra floruerunt*. On trouve une notice détaillée des ouvrages tant imprimés que manuscrits du P. Grazioli, rédigée par le P. Philippe-Marie Toselli, son confrère, dans les *Scrittori Bolognesi*, de Fantuzzi, t. 4, p. 269. Elle suffira pour faire apprécier les obligations qu'a la congrégation des barnabites à ce savant professeur pour les sujets distingués formés à son école, et l'introduction du bon goût dans l'enseignement des lettres et des sciences, dont cet ordre lui est redevable en Italie. W—s.

GREATHEAD, ou Grossetête (ROBERT), savant évêque anglais, ami et contemporain de Roger Bacon, naquit vers 1175 de parents si pauvres, qu'il fut d'abord réduit à mendier. Le maire de Lincoln, frappé de son esprit naturel, lui donna asile dans sa maison et l'envoya aux écoles publiques. Il étudia successivement à Cambridge, à Oxford et à Paris, où il acquit une profonde connaissance des langues française, latine, grecque, hébraïque, et des sciences qui existaient alors. Il donna à Oxford, avec beaucoup d'éclat, des leçons publiques de théologie, obtint plusieurs bénéfices dans l'Église, et sacré en 1233 évêque de Lincoln, se fit autant remarquer dans cette dignité par son éloquence et par la pureté de ses mœurs, que par la fermeté qu'il opposa aux entreprises de la cour de Rome. Le pape Innocent IV, ayant réclamé pour un de ses neveux encore enfant la première place de chanoine qui viendrait à vaquer dans l'église de Lincoln, trouva dans l'évêque un obstacle auquel il ne s'attendait point. Une lettre de reproches que celui-ci écrivit à cette occasion mit le pontife en fureur. Les cardinaux parvinrent cependant à le calmer, en lui représentant le danger d'élever sans nécessité des troubles dans l'Église, et de précipiter une révolte et une séparation qui devait s'effectuer tôt ou tard. C'était comme le prélude de la réformation. L'évêque de Lincoln mourut peu de temps après à

Buckden, en 1285. Sentant sa fin approcher, il appela auprès de lui son clergé, auquel il adressa un long discours tendant à prouver qu'Innocent IV était l'Antechrist. Quoi qu'on puisse penser de sa conduite, les lettres lui durent une protection généreuse, et il les cultiva toute sa vie. Roger Bacon dit que « Robert Grossetête et son « ami frère Adam de Marisco étaient les deux « plus savants hommes qu'il connût, et qu'ils sur-
« passaient tous les autres dans les sciences di-
« vines et humaines. » Il laissa un grand nombre d'ouvrages, entre autres des commentaires sur Aristote et des traductions du grec. On trouve dans tous un bon jugement; mais le style en est boursoufflé, diffus et sans harmonie, comme celui des écrivains du même temps. On rapporte qu'un laboureur de ses parents lui ayant un jour demandé un emploi civil, l'évêque lui dit : « Mon « cousin, si votre charrette est brisée, je la ferai « raccommoder; si votre charrue ne peut plus « servir, je vous en donnerai une neuve, et même « du grain pour ensemençer votre champ; mais « laboureur je vous ai trouvé et laboureur je vous « laisserai. » Le docteur Swift pensait de même, et conseillait à son ami Delany, sorti comme Robert Grossetête d'une condition obscure, d'y laisser ses parents, en la leur rendant supportable. S—D.

GREATHEED (BERTIE), de Guy's Cliff, au comté de Warwick, naquit en 1759 de riches et nobles parents, reçut une éducation brillante, et, lorsqu'il entra dans le monde, se livra très-spécialement aux études littéraires. Mais, en sa qualité de membre de la *fashion* et de l'aristocratie, il ne voulut point suivre les routes frayées où rampe le vulgaire, et après avoir longtemps hésité entre les lakistes et l'école florentine, il se déclara pour cette dernière, et vint siéger entre les Parsons et les Pindemonte, entre les lady Mellor et madame Piozzi. C'était en 1783 : il était alors à Florence, achevant son éducation par les voyages, et dans cette ville délicieuse trouvant par contre-coup tout délicieux, même les improvisateurs indigènes et les exotiques bas-bleus, si vertement flagellés depuis par le pédant Gifford, dans *la Braviade* et *la Méviade*. Peu de temps après son retour, Greatheed fit jouer à Drury-Lane une pièce intitulée *le Régent*. John Kemble et mistress Siddons prêtèrent au drame l'appui de leurs talents. Cependant le succès ne répondit point à ce qu'espérait l'auteur; ce fut au plus ce que l'on appelle un succès d'estime. Et quoi pourtant de plus favorable à un auteur de talent qu'un sujet tout palpitant d'actualité comme celui qu'avait abordé Greatheed? Car son régent à lui, ce n'était pas l'ami de Law, l'élève de Dubois, l'amant de mesdames de Phalaris et de Parabère, c'était le fils de George III, et George III venait de tomber pour la première fois dans un de ces actes d'imbécillité qui finirent par passer à l'état chronique; et le parlement venait de voter, non sans de vifs dé-

bats, le bill qui conférait la régence au prince de Galles. La pièce ne tomba pas précisément, mais elle fut écoutée avec froideur, fit peu d'argent et bientôt disparut du théâtre; Greatheed aussi, en tant qu'auteur. Soit que la difficulté de plaire au public l'épouvantât, soit que sa veine poétique fût épuisée, il cessa d'écrire, et mena une vie de grand seigneur et de maître de château dans sa belle résidence de Guy's Cliff, où pendant longtemps il reçut un monde aussi nombreux que brillant. La mort d'un fils unique, dessinateur et peintre habile, qui s'était marié en France, et qui en mourant ne laissa qu'une fille, mêla depuis à son goût pour la société un penchant prononcé pour la solitude. Sa maison en fut moins animée. Cependant, un surcroît inespéré de richesse lui eût permis de vivre plus splendidement que jamais : à la mort du jeune Brandow Charles Colyear (fils de lord Millington), les domaines des ducs d'Ancaster firent retour à Greatheed, dont la mère appartenait à cette illustre famille. Il expira lui-même sept ans après, le 16 janvier 1826. — Sa petite-fille épousa le fils du comte de Beverley. P—OT.

GREATOREX (THOMAS), organiste de l'abbaye de Westminster, naquit à North-Wingfield, près de Chesterfield, le 5 octobre 1758. Son père avait confié son éducation, en 1772, au docteur Cooke. Quatre ans après, lors de l'établissement des concerts de l'ancienne musique, il chanta dans les chœurs, et en 1780 il fut nommé organiste de la cathédrale de Carlisle. En 1786, il se rendit en Italie et visita particulièrement sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, et le comte de Cawdor, résident à Rome. C'est pendant son séjour dans cette dernière ville qu'il fut présenté au prétendant Charles-Édouard, qui le pria de lui chanter un air. Greatorex choisit l'air *Farewell to Lochaber* (Adieu au Lochaber). Le prince fondit en larmes et serra la main du chanteur avec une vive émotion. Greatorex vint ensuite à Florence et à Venise, où il séjourna quelque temps. Passant en Hollande, il retourna en Angleterre à la fin de 1788, et se fixa à Londres. Il y acquit une si grande réputation comme professeur de musique, qu'il gagnait par an deux mille livres sterling (50,000 fr.). En 1795, Bates ayant donné sa démission, il fut élu chef d'orchestre aux concerts de l'ancienne musique du roi. Il garda cet emploi trente-neuf ans, et ne fut jamais absent une seule fois aux répétitions, aux exécutions publiques et aux assemblées des directeurs. A l'un des diners donnés par les directeurs, le prince de Galles (depuis George IV), voulant le retenir à table plus longtemps que son devoir ne le lui permettait, il répondit qu'il devait payer d'exactitude, surtout en présence du roi et de la reine. Le prince lui répliqua en riant : « My father « is *Rex*, I confess, but you are a *Greater Rex* (mon « père est *roi*, je l'avoue, mais vous êtes un *plus grand roi*). » Le sel des mots anglais est que

Greater rex se prononce comme *Greatorex* (1). C'est en 1819 que *Greatorex* remplaça son ami le docteur Cooke à l'abbaye de Westminster dans les fonctions d'organiste, qu'il a remplies jusqu'à sa mort, arrivée le 18 juillet 1831. F—LE.

GREATRAKES (VALENTIN), empirique qui fit beaucoup de bruit en Angleterre dans le 17^e siècle, était né d'une bonne famille à Affane, dans le comté de Waterford en Irlande, le 14 février 1628. Parvenu à l'âge de treize ans, il allait continuer ses études au collège de Dublin, lorsque la rébellion obligea sa mère à se réfugier en Angleterre. De retour dans sa patrie six ans après, il la trouva encore dans une si grande confusion, qu'il se résigna à passer une année entière dans le château de Coperquin, uniquement livré à la contemplation; il en contracta si bien le penchant, qu'il ne le quitta jamais entièrement. Il servit dans le régiment du comte d'Orrery contre les rebelles; mais la plus grande partie de l'armée ayant été licenciée en 1656, il se retira dans son lieu natal, où il remplit plusieurs emplois, entre autres celui de juge de paix. La restauration les lui fit perdre. L'inaction l'ayant rendu à ses habitudes de contemplation, il crut éprouver, en 1662, une sorte d'inspiration, et entendre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les écrouelles. Tourmenté plusieurs mois de suite par cette idée, il finit par y céder. Il toucha un scrofuleux et le guérit. D'autres succès lui inspirèrent de la confiance. Trois ans après une fièvre épidémique s'étant déclarée dans le pays, Greatrakes se crut averti par la même voix, et s'étant rendu dans les lieux où les malades étaient réunis, il les toucha, et en guérit un grand nombre. Il s'imagina bientôt qu'il pouvait guérir toutes sortes de maladies, et ses espérances furent souvent réalisées. Les malades venaient en foule à lui, et malgré les cures qu'il opérait, il fut cité à la cour ecclésiastique de l'évêque de Lismore, pour avoir pratiqué sans permission, et prétendu agir par une inspiration et avec l'aide du St-Esprit; une sentence lui défendit d'imposer les mains à l'avenir. Ces tracasseries, et une invitation qu'il reçut vers le même temps de lord Orrery de venir en Angleterre entreprendre la guérison de la comtesse de Conway, attequée d'un mal de tête invétéré, le déterminèrent à quitter l'Irlande en 1666. Sa réputation l'avait devancé; les magistrats de tous les lieux qu'il traversait le priaient de guérir les malades. Le roi l'invita à venir à Whitehall; et quoique la cour ne parût pas bien persuadée de son pouvoir merveilleux, et que même plusieurs courtisans se fussent moqués de lui, on ne lui interdit pourtant pas la faculté d'en faire usage. Il allait tous les jours dans un quartier de Londres, près d'un hôpital: les

malades s'y rassemblaient; il les touchait. Sa méthode consistait à appliquer sa main sur la partie malade, et à faire de légères frictions de haut en bas. Il touchait même les possédés, qui tombaient dans des convulsions terribles en le voyant ou en l'entendant parler. Quelques auteurs ont même avancé qu'il avait la prétention de guérir de l'athéisme. Comme il ne pouvait pas convaincre tout le monde de la réalité de ses cures miraculeuses, plusieurs écrivains lancèrent contre lui des pamphlets; il en parut un, entre autres, sous ce titre: *Wonders no miracles, etc. (Les prestiges ne sont pas des miracles, ou Examen du don de guérir de M. V. Greatrakes)*, Londres, 1666, in-4^o. L'auteur était le docteur D. Lloyd, lecteur de l'hospice de Charter-House. Greatrakes y répondit par une lettre adressée au célèbre Boyle, et intitulée *Exposé succinct de la vie de M. V. Greatrakes et de plusieurs cures singulières qu'il a opérées*, Londres, 1666, in-4^o. Il joignit à cet écrit plusieurs certificats signés par des personnes d'une probité reconnue, entre autres par Boyle, comme président de la Société royale de Londres, et par des savants et des médecins qui attestaient la vérité de ses cures merveilleuses, et le défendaient contre l'imputation de magie. Comme Greatrakes était d'un caractère doux et paisible, il paraît que le bruit qu'il faisait à Londres lui déplaisait: en conséquence, il retourna en Irlande en 1667. On ignore la date de sa mort; mais on sait qu'il vivait encore en 1680. Suivant le témoignage des écrivains contemporains, il était bon et sensible; il ne recevait d'argent de personne; il ne cherchait pas à se faire une réputation, et il n'était mu que par le seul désir de faire le bien. Le bruit qu'il faisait en Irlande avant de venir à Londres engagea Saint-Evremont, alors à la Haye, à écrire une nouvelle intitulée *le Prophète irlandais*, dans laquelle il raillait et la crédulité du peuple et l'esprit de superstition. Un médecin anglais renommé, le docteur Stubbe, prit la plume pour célébrer les succès de Greatrakes. J. N. Pechlin a donné de grands détails sur cet homme singulier dans le troisième livre de son ouvrage qui a pour titre: *Observationum physico-medicarum libri III*; enfin Deleuze a, dans le tome 2 de son *Histoire du magnétisme animal*, présenté Greatrakes sous un jour très-favorable, et fait voir la ressemblance de ses opérations avec celles que pratiquent aujourd'hui les magnétiseurs. Sans recourir même au magnétisme somnambulique, M. Chastenot, dans les *Annales politiques, morales et littéraires* du 24 mai 1816, a fait part de plusieurs maladies locales, reconnues chez des hommes ou même des chevaux, et guéries, dit-il, d'après la méthode de Deslon, par le simple mouvement des doigts, dirigés à plusieurs reprises sur la partie affectée; procédé qui ressemble beaucoup plus encore à celui du bon Irlandais. E—s.

GRAEVES (JEAN), en latin *Gravius*, savant orientaliste anglais, né en 1602 à Colmore, dans

(1) George IV avait souvent de ces jeux de mots. Il disait de Thomas Moore qui venait de publier *la Vie de Shéridan*: « Il ne l'a pas tué, mais il a *attenté* à sa vie. » Une autre fois, il dit à Walter Scott, qui avait publié beaucoup de romans sous le voile de l'anonyme: « C'est le *petit connu* qui invite à dîner « le *grand inconnu*. »

le Hampshire, était fils d'un instituteur. Après avoir fait ses humanités, il fut envoyé à Oxford, où il reçut, en 1621, le degré de bachelier. Trois ans après, il obtint au concours une chaire au collège de Merton; et il commença à étudier la physique et les mathématiques. Il lut ensuite, avec beaucoup d'application, les meilleurs ouvrages grecs et latins qui traitent de l'astronomie; et s'étant rendu familières les langues orientales, il lut aussi les auteurs arabes et persans qui ont écrit sur cette science. Son ardeur pour l'étude et la variété de ses connaissances étendirent bientôt sa réputation dans toute l'Angleterre. Il fut reçu maître ès arts en 1628. Deux ans après, il fut nommé à la chaire de géométrie du collège de Gresham à Londres; et on lui laissa la faculté de cumuler cet emploi avec celui qu'il possédait déjà. Depuis longtemps il avait formé le projet de visiter l'Orient, pays riche en antiquités, qu'il espérait explorer utilement. Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, son protecteur, lui facilita les moyens d'entreprendre ce voyage. Greaves fit en 1633 un premier voyage d'Italie, et séjourna quelque temps à Leyde, à Paris et à Rome; le comte d'Arundel voulut l'engager à le suivre dans la Grèce; mais comme ce seigneur ne se proposait pas de voir l'Égypte, Greaves, qui avait surtout à cœur de visiter cette intéressante contrée, rejeta les offres les plus avantageuses, et retourna en Angleterre pour achever ses préparatifs à ce grand voyage. Il s'embarqua à Londres en juin 1637, avec le savant Édouard Pococke, son ami, sur un vaisseau destiné pour le Levant. Ce bâtiment devait relâcher à Livourne, et il profita de cette circonstance pour revoir quelques-uns des amis qu'il avait en Italie. Arrivé à Constantinople au mois de septembre de la même année, la protection du patriarche Cyrille Lúcar lui facilita les recherches qu'il désirait faire dans les bibliothèques des monastères du mont Athos: la mort funeste de ce patriarche, étranglé au mois de juin de l'année suivante, et d'autres désagréments que nos voyageurs essayèrent à Constantinople, où ils ne trouvèrent pas d'ailleurs pour apprendre l'arabe d'aussi bons maîtres qu'ils s'en étaient flattés, les déterminèrent à prendre passage sur la flotte du Grand Seigneur, qui partit pour l'Égypte en septembre 1638. Greaves visita en passant l'île de Rhodes, s'arrêta à Alexandrie, où il commença ses observations, de là se rendit au Caire pour mesurer les Pyramides; et après avoir rassemblé une collection précieuse de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et d'autres antiques, se rembarqua pour Livourne, où il fut de retour au mois de juin 1639. Il reçut un accueil distingué du grand-duc de Toscane, à qui il présenta un poème latin dans lequel il l'invitait à purger la Méditerranée des pirates dont elle était infestée; et il continua sa route pour Rome, où il se proposait de répéter les observations qu'il y avait faites lors de son premier séjour. De retour dans sa pa-

trie, il succéda en 1645 au docteur Bainbridge dans la chaire d'astronomie de l'université d'Oxford, en conservant celle qu'il remplissait au collège de Merton. En 1648, il fut dépouillé de tous ses emplois, à raison de son attachement connu à la cause royale. On l'obligea d'évacuer sur-le-champ l'appartement qu'il occupait au collège: les caisses qui contenaient ses livres et ses manuscrits furent brisées dans le transport par des soldats; et Selden, son ami, malgré tous ses soins, ne put en sauver qu'une faible partie. Retiré à Londres, Greaves s'y maria et chercha dans l'étude des consolations à sa mauvaise fortune. Le chagrin et l'excès du travail altérèrent sa santé; et il mourut dans cette ville le 8 octobre 1652, à l'âge de 50 ans. On a de lui; 1° *Pyramidographia*, ou description des pyramides d'Égypte (en anglais), Londres, 1646, in-8°; réimprimée dans le second volume du *Recueil des voyages* de Churchill, et, en français, dans la *Relation de divers voyages* par Melchisedec Thévenot, t. 1^{er}. Il n'y donnait que quatre cent quatre-vingt-un pieds d'élévation à la plus grande des pyramides; mais il trouva, d'après de nouveaux calculs, qu'elle en a réellement quatre cent quatre-vingt-dix-neuf. 2° *Traité du pied romain et du denier, pour servir à faire connaître les mesures et les poids des anciens* (en anglais), ibid., 1647, in-8°; cité avec éloge par tous les antiquaires (1). 3° *Demonstratio ortus Sirii heliaci parallelo inferioris Aegypti*, à la suite des *Canicularia* de Bainbridge, Oxford, 1648, in-8°; 4° *Elementa linguæ persicæ; item anonymus Persæ de siglis Arabum et Persarum astronomicis*, lat. et pers., Londres, 1649, in-4°, rare. 5° *Epochæ celebriores astronomicis, historicis et chronologicis Chataiorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum, Chorasmiorum usitatae; ex traditione Ulug-Beigi, Indiæ principis; arab. et lat. cum commentariis*, ibid., 1650, in-4°; on trouve ordinairement à la suite de cet ouvrage une pièce de 64 pages intitulée *Chorasmia et Mawrahnharæ, hoc est regionum extra fluvium Oxum descriptio in tabulis Abulfedæ*, arab. et lat.; Hudson l'a insérée dans sa collection des *Petits géographes*, ainsi que la description de l'Arabie, par le même, que Greaves allait publier en 1645, si la guerre civile n'eût arrêté cette entreprise. Il avait traduit la géographie entière d'Aboul-Féda; mais cette version ne s'est pas retrouvée dans ses manuscrits. 6° *Astronomica quædam ex traditione Shah Cholgii Persæ; una cum hypothesis planetarum*, pers. et lat., ibid., 1652, in-4°; 7° *Binæ tabulæ geographicæ: una Nassir Eddini Persæ; altera Ulug-Beigi Tartari*; arab. cum interpretatione latina, ibid., 1652, in-4°; 8° Une traduction latine des *Lemmata* d'Archimède, faite d'après un manuscrit arabe, et publiée dans les *Miscellanea* de Samuel Foster, 1659, in-fol. 9° Quelques

(1) Il trouve le pied romain égal à 967 millièmes du pied anglais; ce qui, d'après la détermination la plus rigoureuse de ce dernier, donne pour le pied romain, en mètres 0,294,646, et en dixième de ligne du pied de roi, 1306,16.

pièces insérées dans les *Transactions philosophiques*, entre autres une *sur la manière dont on fait éclore les poulets au Caire*. Le docteur Birch a publié en 1757 les *OEuvres mêlées* de Greaves, 2 vol. in-8°; on y trouve les numéros 1 et 2 ci-dessus, des traités sur divers sujets, des poèmes, des observations faites par Greaves pendant ses voyages en Égypte, en Turquie, etc., une *Description du sérail*, qui avait déjà paru en 1650, enfin des réflexions anonymes sur la Pyramidographie, et une Dissertation de Newton sur la coudeé des Juifs et des autres nations, avec des augmentations et la vie de l'auteur. Greaves a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, dont le plus intéressant est un *Dictionnaire persan*, composé de plus de six mille mots. Th. Smith a inséré la vie de J. Greaves dans ses *Vitæ eruditissim. virorum*; on peut consulter aussi Wood, *Fasti Oxonienses*, et le *Dictionnaire* de Chauffepié. — Thomas GREAVES, son frère, docteur en théologie, mort le 22 mai 1676, âgé de 63 ans, a donné dans la *Polyglotte* de Walton des notes sur la version persane du *Pentateuque* et des *Évangiles*; on recherche encore sa dissertation *De lingue arabicæ utilitate et præstantia*, Oxford, 1657, in-4°. — Édouard GREAVES, leur frère, professeur de médecine au collège de Merton, devint médecin ordinaire du roi Charles II, et mourut le 11 novembre 1680. On connaît de lui : 1° *Morbus epidemicus anni* 1645, Oxford, in-4°; 2° *Oratio habita in ædibus collegii medicorum Londinens.*, 1667, in-4°. W—s.

GREBAN (SIMON), appelé de Compiègne, qualifié de moine de St-Riquier en Ponthieu et secrétaire de M. le comte du Maine, Charles d'Anjou, est le principal auteur du *Triumphant mystère des Actes des Apôtres*, mis en vers et joué par personnages. Ce poète vivait dans le 15^e siècle. De toutes ses compositions, le *Triumphant mystère* est celle qui l'a le plus fait connaître. Pour donner une idée de cet immense ouvrage, composé tout en vers et divisé par livres, il suffira de dire qu'on y compte plus de quatre cent quatre-vingts personnages, parmi lesquels figurent Dieu, Jésus-Christ, la Ste-Vierge. Les principaux événements de la vie des apôtres paraissent être le sujet de cette pièce; mais une foule d'incidents s'y rattachent; c'est ainsi que l'auteur fait parler des empereurs et des rois. Dans le *Triumphant mystère*, l'imagination du poète est d'une fécondité vraiment merveilleuse. Des prodiges toujours nouveaux occupent constamment la scène. On y voit des mariages, des morts subites; des esprits malins sortent du corps d'un possédé; des courtisanes, des souverains, des bas bouffons, se succèdent alternativement; des martyrs sont lapidés, d'autres sont mis en croix sur la scène. Presque à chaque livre, la terre tremble, la foudre gronde. Les personnages de cette pièce parlent tous le langage le plus inconvenant. A des expressions d'une dévotion mystique succèdent souvent des paroles que les oreilles les moins chastes rougiraient aujourd'hui

d'entendre; ce qui n'a pas empêché que cet ouvrage n'ait joui longtemps d'une grande estime. Ce *Mystère* a été joué à Bourges en 1536, et à Tours en 1544. L'édition la plus complète est la quatrième, petit in-folio de 778 pages sorti des presses des frères Angeliers; elle est divisée en neuf livres, et diffère beaucoup des précédentes par des corrections, des additions et des changements, que l'on croit avoir été faits par Cueret. Elle contient aussi une troisième partie: *L'Apocalypse St-Jehan Zébédée où sont comprinses les visions et révelations qu'icelui St-Jehan eut à l'isle de Pathmos*. Louis Choquet est l'auteur de cette troisième partie, qui forme 86 pages (1); et c'est par erreur que Bayle, dans son *Dictionnaire historique*, lui attribue la totalité de l'ouvrage. Simon Greban a fait aussi plusieurs *Élégies*, *Complaintes*, etc., (voy. Prosper Marchand, t. 1^{er}, p. 280). — Arnoul GREBAN, frère du précédent, chanoine de l'église du Mans, vers l'an 1450, a coopéré à la composition du *Triumphant mystère*. Selon Pasquier (*Recherches*, p. 618), le commencement de cet ouvrage appartient à lui seul. Arnoul Greban a aussi publié diverses autres pièces de poésie; mais il est bien moins connu que son frère Simon. St. P—r.

GREBEL (CONRAD), célèbre anabaptiste, naquit à Zurich vers la fin du 15^e siècle; en 1516, il se rendit à Paris et de là à Vienne: il avait fait de très-bonnes études, et, à Paris, Lascaris fut son précepteur en grec. De retour à Zurich, il se fit partisan zélé de la secte des anabaptistes: le fameux Thomas Munzer devint le chef de l'Eglise que Grebel, Manz, Hetzer et d'autres jeunes gens préconisaient en Suisse. Pendant longtemps le gouvernement et le clergé ne furent occupés que de leurs excès. Vadian, beau-frère de Grebel, donne quelques détails sur son compte et sur celui de ses compagnons, dans son *Antilogia ad G. Schwenkfeldium*. Grebel mourut fort jeune en 1526. On peut croire que la haine fanatique contre le fanatisme du fils causa le supplice du père, le conseiller Grebel, qui fut décapité à Zurich dans la même année, pour avoir reçu, contre la défense des constitutions de cette ville et au nom de son fils Conrad, des pensions étrangères. Les écrits de Grebel en faveur de la secte des anabaptistes sont tombés dans un profond oubli. U—1.

GREBNER (PAUL), visionnaire allemand, naquit à Schneeberg en Misnie, vers le commencement du 16^e siècle. Il étudia la théologie, fit des vers latins, fut maître d'école à Brême vers 1560, entra ensuite dans le service militaire en Hollande, puis devint professeur à Lunebourg. Ce fut alors qu'il commença à faire du bruit par ses prophéties, lesquelles il prétendait lui avoir été révélées par Dieu même. Il poussa l'audace jusqu'à se présenter devant le souverain pour l'inviter à envoyer

(1) Voyez l'art. CHOQUET, dans lequel on lit, par erreur typographique, *Griban* au lieu de *Greban*.

ses prophéties au roi d'Espagne par un ambassadeur. On essaya par des représentations de le guérir, puis on le tourna en ridicule : tout échoua contre sa folie. Il alla ensuite essayer ses prédications à Magdebourg, et y composa son *Sericum mundi filum*, dans lequel il prédit la chute du pape et du Grand Turc, ainsi que beaucoup d'autres événements. Il fut si content de cet ouvrage, qu'il en fit plusieurs copies, et le colporta lui-même dans presque toute l'Allemagne et dans une partie de l'Europe, afin de tirer plus de profit de tout ce qu'il annonçait de favorable aux divers potentats auxquels il le dédiait. Mais il paraît qu'il ne fut pas toujours récompensé magnifiquement ; car, dans une lettre adressée au duc de Holstein-Gottorp, il se plaint amèrement de sa pauvreté et lui demande un habit neuf. Fatigué de ses courses, il revint à Magdebourg, où il exerça paisiblement les fonctions de prédicateur. Sa tête semblait guérie, lorsque l'apparition d'une comète en 1618 vint de nouveau la déranger. Il se remit à prophétiser, prenant Dieu à témoin de la vérité de ce qu'il annonçait, et de ce qu'il ne pouvait garder sous silence, puisque autrement il lui en coûterait la vie. Dans toutes ses prédictions, qui s'étendaient sur les événements qui devaient arriver de 1650 à 1640, il n'eut pas le bonheur de deviner un seul des faits de la guerre de trente ans. Son dernier effort l'avait probablement épuisé, il mourut en 1621. On a de lui : 1° *Paraphrasis elegiaca Cantici Salomonei et Threnorum Jeremie*, Anvers, 1562, in-4° ; 2° *Oda de conjunctione fidelium cum Christo*, 1565 ; 3° *Vaticinium Europæ, seu fata tristia et bella cruenta anno 1573, junii 25*. Cet ouvrage ne se trouve qu'en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, de même que le suivant : 4° *Sericum mundi filum, seu Vaticinium, quo nunciatur subita et plusquam miraculosa orbis terrarum mutatio; h. e. Antichristi pontificis occidentalis et Mahometi orientalis horribilis interitus, atque ecclesiæ Dei in toto terrarum orbe et septentrione per verbum et linguas latissima restitutio*. Il en parut un extrait sous ce titre : *Vaticinia ex serico mundi filo, libro, jussu divino, Augusto electori Saxonæ in arce Anabergensi exhibito*, Amsterdam, 1631, in-8°. Cette rapsodie fut traduite en allemand, en hollandais et en anglais. Grebner s'y qualifie de prophète de Dieu, de second apôtre Paul, de foudre et de lumière du pape ; il prédit que le pape et le Turc ne tarderont pas à être exterminés ; que la maison d'Autriche est bien près de sa ruine ; que le roi de Danemarck conquerra les Pays-Bas catholiques, et la reine Élisabeth l'Espagne et l'Amérique ; qu'alors le règne de mille ans commencera, et que tous les fideles, réunis sous un pasteur, vivront dans l'union la plus parfaite. Comme le prophète avait promis une infinité de belles choses à l'électeur de Saxe et à sa race dans l'exemplaire de sa réverie qu'il lui avait présenté, on s'avisa de dire, quand Auguste fut élu roi de Pologne en 1697, que cet événement s'y trouvait

annoncé. La mère de ce prince voulut s'en assurer : le livre n'avait pas produit un grand effet dans le temps, puisqu'il n'était plus dans la bibliothèque électorale. Il fut payé deux cents ducats à son possesseur, et on y lut le passage que l'on cherchait, mais accompagné d'une foule de sottises. L'aventure ayant produit une certaine sensation, Bayle (*Rép. aux Quest. d'un prov.*, t. 1), prétendit que ce passage avait pu être intercalé après coup. Un savant Saxon s'engagea à faire connaître, dans une dissertation en latin, le résultat des recherches que le roi lui ordonna de commencer à cet égard. Il ne publia rien, et se contenta d'assurer que tout l'ouvrage était écrit de la propre main de Grebner, et que l'on n'y trouvait pas la moindre trace d'interpolation. On a reconnu depuis que cette assertion était hasardeuse, qu'il y a dans le texte des changements et des additions de la main de l'auteur, enfin que la prophétie susdite est écrite en marge et d'une autre main, et que surtout le chiffre des centaines est d'une encre différente. 5° *Pronosticon, ou Éclaircissements sur la comète qui a paru en 1618* (en allemand), 1621, 1631, in-4°. E—s.

GRÉCINUS. Voyez GRÆCINUS.

GRÉCO (GIOACHINO), plus connu sous le nom du Calabrois (*il Calabrese*), fameux joueur d'échecs, vivait sous le règne de Louis XIV : il parcourut les différentes capitales de l'Europe, cherchant partout, disait-il, un rival digne de lui ; car il se vantait de n'avoir pu rencontrer un joueur de sa force. Le *Mercur galant* de décembre 1695 rapporte un madrigal fait en son honneur à l'occasion d'une partie qu'il gagna contre le duc de Nemours, Arnaud le Carabin et Chaumont, qui passaient pour les meilleurs joueurs d'échecs de la cour. On a de Gréco : *Le jeu des échecs, traduit de l'italien*, Paris, Pepingué, 1669, in-12 ; ce livre a été traduit en diverses langues, souvent réimprimé et inséré dans les anciennes éditions de l'*Académie des jeux*. On y a depuis substitué celui de Philidor, qui est beaucoup mieux fait, plus méthodique et plus instructif à tous égards. C. M. P.

GRÉCOURT (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH WILLART DE), né à Tours en 1684, descendait, à ce que l'on croit, d'une noble famille d'Écosse. Sa mère, nommée Ourceau, était parente de MM. Rouillé ; et devenue veuve avec plusieurs enfants, elle obtint d'eux la direction des postes à Tours, emploi qu'elle conserva toute sa vie. J.-B.-J. Grécourt, le plus jeune de ses enfants, destiné dès son bas âge à l'état ecclésiastique, fit ses études à Paris sous la direction de Germain Willart, son oncle. Il n'avait encore que treize ans lorsqu'il fut pourvu d'un canonicat dans l'église de St-Martin de Tours : il n'eut jamais que ce bénéfice et une chapelle dans l'église de Paris. Il se fit connaître d'abord par quelques sermons ; mais les applaudissements qu'il obtint ne purent l'engager à suivre une carrière si opposée à ses goûts. Ami de la liberté et des plaisirs, il s'inquiétait peu

de la qualité de chanoine dont il était revêtu. Le maréchal duc d'Estrées l'avait pris en amitié et le mena souvent aux états de Bretagne : mais Paris le rappelait sans cesse ; il pouvait s'y livrer à tous ses penchants : aussi les voyages qu'il y faisait étaient si fréquents, qu'on pourrait dire qu'il y établit sa résidence. Le château de Véret en Touraine avait aussi beaucoup d'attrait pour lui : le duc d'Aiguillon, à qui appartenait ce château, n'y menait pas une vie exemplaire. Ce seigneur (mort le 31 janvier 1750) avait ramassé un grand nombre de poésies plus que libres ; il en fit imprimer la collection dans son château même, sous le titre de *Recueil de poésies choisies, rassemblées par les soins d'un cosmopolite*, 1753, in-4°. L'abbé Grécourt, la princesse de Conti et le P. Vinot, oratorien, eurent, à ce qu'on présume, beaucoup de part à ce volume, qui heureusement n'a été tiré qu'à sept ou tout au plus à douze exemplaires. C'est à la même société que l'on attribue la *Suite de la nouvelle Cyropédie*, ou *Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8°. Charmé de la vie qu'on menait à Véret, Grécourt appelait ce lieu son *Paradis terrestre*. Il avait du reste un très-heureux caractère. Toute sa vie il semble avoir pris pour devise ce refrain d'une de ses chansons :

L'homme difficile est un sot ;
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

Il ne songeait qu'aux plaisirs. Jamais l'ambition n'avait pu trouver accès dans son cœur. Vainement le contrôleur général des finances Law voulut se l'attacher. Grécourt se refusa aux vœux du ministre en lui envoyant l'apologue intitulé *le Solitaire et la Fortune*. Grécourt se plaisait à réciter cette pièce, et, au fait, s'il en eût composé beaucoup dans ce genre, il serait au nombre des poètes français les plus gracieux ; malheureusement la plus grande partie se ressent, sinon *des lieux que fréquentait l'auteur*, du moins de sa vie licencieuse. C'est cependant à ses pièces libres qu'il doit toute sa réputation. Presque toutes, sans poésie, sans imagination, mais avec aisance. Grécourt rimait indistinctement et sans choix toutes les idées qui se présentaient à lui. Comme tant d'autres poètes, il abusait de sa facilité : plus que tout autre, il abusa de son esprit. Il nous paraît au surplus beaucoup au-dessous de sa réputation. Ses épîtres sont lâches et plates, ses fables bizarres et plus qu'érotiques, ses contes et ses chansons mal inventés et orduriers ; le plus célèbre de ses ouvrages, le *Philotanus*, imprimé pour la première fois en 1720, in-12, et qui a été traduit en vers latins par l'abbé Bizot, n'a plus aucun sel aujourd'hui que les querelles des jansénistes et des jésuites sont sans intérêt. Des amis officieux ont voulu disputer cet ouvrage à Grécourt. Ils ont été démentis par des amis moins délicats et moins jaloux de sa gloire. Il est pos-

sible que beaucoup de pièces qu'on lui attribue ne soient pas de lui. Dans presque toutes les éditions de ses œuvres, on a inséré *la Crépinade*, de Voltaire ; *le Rajeunissement inutile*, de Moncrif ; *le Salamalec lyonnais*, que nous croyons de la Monnaye ; le joli quatrain de Piron en l'honneur de Grassins ; les *Poètes épiques*, stances de Voltaire ; *l'Épître sur l'hiver*, de Bernard ; *l'Épître à Claudine*, du même ; *l'Épigramme* de Voltaire contre le poète Roi (*Connaissez-vous certain rimeur obscur ?*) ; les *Misères de l'amour*, par Piron ; *l'Imagination*, ode de Chaulieu ; *le Mondain*, de Voltaire ; etc., etc. L'ignorance ou la négligence des éditeurs, qui leur a laissé admettre sous le nom de Grécourt des pièces si connues, peut bien aussi leur en avoir fait accueillir d'auteurs ignorés qu'il est impossible de reconnaître aujourd'hui. Grécourt mourut à Tours le 2 avril 1745, et malgré sa conduite peu édifiante, il se respecta assez pour ne pas donner une édition de ses œuvres. Ce ne fut qu'en 1747 que parut la première, en 2 volumes in-12. On en a publié depuis un très-grand nombre, le plus souvent en quatre volumes. On croit que M. de Querlon donna ses soins à l'édition de 1761, huit parties, qui a été suivie dans l'édition de 1764, 4 vol. petit in-12, etc. Les trois premiers volumes contiennent les pièces de Grécourt, dans le quatrième on a mis les pièces qui lui avaient été attribuées. On a publié dans ce siècle ses *Oeuvres choisies*, Paris, 1827, in-32, et 1832, in-8° ; et ses *Oeuvres badines*, Paris, 1832, in-18. Grécourt fut aussi rédacteur du *Maranzakiniana*, 1756, in-24 de 54 pages, tiré à très-petit nombre. Mercier de Saint-Léger dit que ce livret est une vraie caricature sur les *Ana* : c'est être bien indulgent pour une facétie qui est encore au-dessous du *Polissoniana* (voy. CHERNIER). Maranzac, du nom duquel est dérivé le titre du *Maranzakiniana*, était un écuyer ou piqueur du Dauphin fils de Louis XIV, et lui servait de fou ou de plaisant.

A. B.—r.

GRÉDING (JEAN-ERNEST), médecin allemand, né à Weimar le 22 juillet 1718, fit ses études à Iéna, puis à Leipsick et à Zwickau ; prit le grade de licencié en médecine à Iéna en 1742, et soutint à cette occasion une thèse intitulée *Dissertatio de cadaveris inspectione seu sectione legali*. De là il se rendit à Zwickau, où il obtint la place de médecin de la ville et du canton. Ensuite il fut nommé médecin de l'hospice de Waldheim en Saxe. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il put développer son goût pour l'observation et pour les recherches d'anatomie pathologique qui ont rendu son nom célèbre. Comme il y avait beaucoup d'aliénés et d'épileptiques dans l'hospice de Waldheim, il fit des essais nombreux sur les divers remèdes qu'on peut employer dans ces maladies. Il ouvrit les cadavres de tous les malades qui succombaient, et ces autopsies furent faites avec la plus grande exactitude. Greding mourut le 27 février 1773. Ses ouvrages consistent en divers mé-

moires sur les vertus de différents remèdes et sur les maladies mentales. Quelques-uns ont été imprimés dans le recueil de Ludwig intitulé *Adversaria medico-practica*. Plusieurs furent publiés en allemand, Altenbourg, 1784, in-8°. L'édition la plus complète parut sous le titre de *Saemmtliche medicinische Schriften*, Greitz, 1790-1792, 2 vol. in-8°. Cette collection de ses œuvres fut publiée par Charles-Guillaume Greding, son neveu. Le premier volume contient des mémoires sur les propriétés de l'ellébore blanc, de l'aconit, de la jusquiame, du stramonium, de la belladone, du sulfate de cuivre, dans les maladies mentales et l'épilepsie, ainsi que des aphorismes sur la mélancolie et les maladies qui ont du rapport avec elle. Ces aphorismes traitent principalement de l'anatomie pathologique des aliénés. Le deuxième volume est consacré entièrement à des observations particulières d'affections mentales avec les ouvertures cadavériques. Les écrits de Greding sur l'aliénation mentale peuvent encore être classés aujourd'hui parmi les meilleures de ce genre. Le docteur Parchappe, médecin de l'asile des aliénés de Rouen, dit qu'il est peut-être celui qui a étudié de la manière la plus complète les altérations de l'encéphale dans l'aliénation mentale (*Recherches sur l'encéphale*, 2^e mémoire, p. 16). Ses recherches sur divers médicaments furent faites avec la plus grande exactitude, sans enthousiasme et uniquement dans le but de connaître la vérité. Ce médecin a traduit en allemand les *Observations* de Pringle sur les maladies des armées, et les deux premiers volumes des *Mémoires de l'Académie de chirurgie de Paris*. — GRENING (Charles-Guillaume), neveu du précédent, né à Greitz en 1759, exerça la médecine à Aseh en Bohême, puis à Newstadt, et enfin à Kemnat, dans le haut Palatinat, où il mourut d'une chute de cheval en 1819. Il est principalement connu par la publication des écrits de son oncle. On a de lui : 1^o *Dissertatio de primis variolarum initiis earumque contagione admodum virulenta*, Leipsick, 1784, in-8°; 2^o *Observation sur la variole naturelle* (en allemand), Hof, 1796, in-8°; 3^o *Tres morborum historiae in nosocomio Pragensi fratrum misericordiae conscriptae, cum epicrisi*, Prague, 1788, in-4°. G—T—R.

GREEN (ROBERT), auteur anglais du temps de la reine Élisabeth, naquit à Norwich, vers 1560, d'un père laborieux et intéressé. Il voyagea quelque temps en Italie et en Espagne, reçut le degré de maître ès arts à Cambridge en 1585 et à Oxford en 1588. On suppose même qu'il entra dans les ordres, et fut nommé en 1584 ministre de Tollesbury dans le comté d'Essex. Étant venu à Londres, il se lia avec quelques hommes de plaisir, et abandonna sa femme et son enfant pour se livrer à la débauche, puis à la crapule. Ayant bientôt dissipé son patrimoine, il eut recours à sa plume et composa un grand nombre d'ouvrages dont la vogue n'était sûrement pas un succès

d'estime. Il amassa beaucoup d'argent : c'était tout ce qu'il désirait; mais il le dépensa en peu de temps. Après avoir ruiné ses facultés intellectuelles, sa fortune, sa santé, il parut faire un retour sur lui-même, et écrivit à sa malheureuse femme une lettre de repentir, où l'on trouve une peinture pathétique de sa triste situation, et qui a été insérée dans les *Vies des poètes*, de Théoph. Cibber, vol. 1, p. 89. On a lieu de douter cependant de la sincérité de son repentir, et Wood rapporte qu'il mourut, le 5 septembre 1592, d'une indigestion de harengs salés et de vin du Rhin. Il est regardé comme le premier poète anglais qui ait écrit pour un *sordide gain*. On a admiré dans ses ouvrages une imagination riche et brillante, un style facile, et l'on y trouve une connaissance parfaite des mœurs de son temps; mais on ne le lit presque plus aujourd'hui. Nous ne citerons de ses nombreuses productions que les suivantes : 1^o *le Miroir de la modestie*, 1584; 2^o *Planetomachia*, 1585; 3^o *Les quatre sols d'esprit de Green achetés par un million de repentir*, 1592, 1600, 1616, 1617, 1621, 1629, 1657. Sir Egerton Brydges l'a réimprimé depuis à soixante et un exemplaires pour ses amis, en y joignant une notice sur la vie de ce poète. 4^o *Ciceronis amor* (*Cicéron amoureux*), 1592, 1611, 1615, 1616, 1628, 1659; 5^o *le Repentir de R. Green*, 1592; 6^o *l'Honorable histoire de frère Bacon et de frère Bungay*, comédie, 1594, 1599, 1650, 1655; 7^o *l'Histoire de Roland le Furieux, l'un des douze pairs de France*, comédie, 1594, 1599; 8^o *l'Histoire d'Alphonse, roi d'Aragon*, comédie, 1597, 1599; 9^o *l'Histoire écossaise de Jacques IV, tué à Floddon, entremêlée d'une plaisante comédie*, etc., 1598; 10^o *la Toile de Pénelope*, 1601; 11^o *Adieu de Green à la folie*, 1617. Il composa les vers suivants sur lui-même :

Ille ego, cui risus, rumores, festa, puellæ,
Vana libellorum scriptio, vita fuit :
Prodigus ut vidi ver, æstatemque furoris,
Autumno atque hyemi, cum cane dico vale.
Ingenii bullam; plumam artis; fistulam amandi;
Ecquæ non misero plangat avena tono ?

— Un autre Robert GREEN, docteur collégié de Cambridge, où il mourut en 1750, a laissé quelques ouvrages de médecine et de théologie écrits en anglais. Il légua sa bibliothèque et tous ses biens au collège de *Clare-hall*, dont il était membre, sous la condition de publier ses ouvrages inédits et de conserver son squelette dans la bibliothèque; mais le collège ne jugea pas à propos d'exécuter cette dernière clause, et lui fit faire des funérailles honorables. L.

GREEN (MATHEU), poète anglais, né vers 1677 d'une famille considérée parmi les quakers, occupait un emploi dans l'administration des douanes, et, comme Glover, l'un de ses amis intimes, joignait à l'aptitude aux affaires un talent naturel pour la poésie, auquel il ne manqua que d'être perfectionné par des études régulières. Il apprit seulement un peu de latin. Il avait beau-

coup d'esprit, et le rare secret de plaisanter avec succès, sans cependant blesser personne. Dans les intervalles de ses occupations obligées, il composa quelques ouvrages de peu d'étendue, soit en vers, soit en prose, dans la seule vue de s'amuser avec ses amis. Aucun de ces ouvrages ne fut imprimé pendant sa vie, excepté un opuscule intitulé *la Grotte*, en 1752. Un autre de ses morceaux de poésie fut tellement goûté de ceux qui en eurent communication, que Glover pressa son ami d'y donner plus de développement; ce qu'il fit, et il en résulta le poème intitulé *le Spleen*, pétillant d'esprit, riche de poésie, et également original dans les pensées et dans le style. Green mourut à Londres en 1757, âgé de 41 ans. Glover publia, la même année, le poème du *Spleen*, qui eut un grand succès, et fut honoré des éloges de Pope et de Gray. Il fut réimprimé ensuite, ainsi que les autres poésies du même auteur, dans le *Recueil poétique* de Dodsley, et depuis dans la deuxième édition du *Recueil* du même genre donné par Samuel Johnson. En 1796 le docteur J. Alkin publia séparément une nouvelle édition, in-8°, du *Spleen* et autres *Poésies de Math. Green*, qu'il fit précéder d'un *Essai biographique et critique*, et qui est orné de jolies gravures, d'après les dessins de Stothard. Le caractère particulier du talent de Green, suivant ce judicieux éditeur, est de « rapprocher des idées éloignées, de manière à produire des effets nouveaux et frappants. » Son style est exempt de manière; mais il est souvent négligé, prosaïque et incorrect, comme celui de tous les écrivains dont le génie a été privé de culture. La sagacité et la vivacité de son esprit ne se montraient pas moins dans sa conversation que dans ses écrits. Parmi les menues dépenses consacrées à l'entretien de l'hôtel des douanes, on payait quelques sous chaque semaine pour acheter du lait aux chats de la maison. Green, instruit que cette dépense allait être supprimée, se constitua l'avocat de ces animaux, et composa en leur nom une pétition en vers, qui eut le succès qu'il avait désiré. X—s.

GREEN ou GREENE (NATHANIEL), général américain, fils d'un quaker, fabricant d'ancre à Warwick (Rhode-Island), naquit vers 1741. Il montra de bonne heure le goût de l'instruction, et il apprit le latin presque sans le secours d'aucun maître. L'histoire militaire attirait particulièrement son attention. Nommé fort jeune membre de l'assemblée de Rhode-Island, il répondit dignement à la confiance de ses compatriotes. Des le moment qu'il entra au service, les pacifiques quakers ne voulurent plus avoir de relation avec lui. Il eut bientôt le commandement de trois régiments, levés à Rhode-Island, pour aller secourir les habitants de Massachussets. Le congrès le nomma en 1776 major général, et il se distingua dans plusieurs occasions. Ce fut en décembre 1780 qu'il fut nommé pour remplacer Gates, dans le commandement en chef de l'armée

du midi dans la Caroline du Nord (*voy. GATES*). C'était un pesant fardeau. Il trouva des soldats indisciplinés, accoutumés à la désertion, manquant de tout dans un pays dévasté. Le défaut de vivres avait forcé sa troupe à se diviser pour la répartir sur divers points. Le général Morgan défit à Cowpens, le 25 décembre 1780, les Anglais commandés par le lieutenant-colonel Tarleton : il fut joint, le 7 février suivant, par Green avec sa division, près de Guilford Court-House; cependant, après avoir cherché inutilement à éviter une action que l'infériorité de ses forces et le mauvais état de ses troupes, malgré cette jonction, rendaient dangereuses, il fut défait par Cornwallis. Cette victoire néanmoins coûta fort cher aux Anglais, et ne leur procura aucun résultat. Green, voyant que Cornwallis voulait éviter une nouvelle action, se mit à sa poursuite, recommandant les malades et les blessés américains et anglais qu'il laissait derrière lui, à l'humanité des quakers du pays, qui ne trompèrent point son attente. Mais Cornwallis avait pris une position très-avantageuse, et Green, ne jugeant pas prudent de l'y attaquer, repassa dans la Caroline du Sud, et se rendit près de Camden, que défendait lord Rawdon : ce dernier l'attaqua à l'improviste le 27 avril, et mit les Américains en déroute, mais ne put l'empêcher de faire sa retraite en bon ordre, et d'emmener ses blessés, son artillerie et ses bagages. Green reprit bientôt la supériorité : plusieurs places importantes se soumirent à ses armes; mais il fut obligé de les abandonner ensuite. Il y avait si peu de chance de succès à espérer en continuant cette guerre, qu'on lui conseillait de se retirer dans la Virginie; il repoussa avec fierté cet avis : *Je reconquerrai le pays*, dit-il, *ou je périrai dans l'entreprise*. La fortune ne trahit point cette fois son courage. Le 7 septembre 1781 il attaqua les Anglais, commandés par le lieutenant-colonel Stewart, à Eutaw-Springs, à soixante milles au nord de Charles-town. Les deux armées comptaient environ 2,000 hommes chacune; mais la discipline des troupes royales semblait leur garantir l'avantage. L'action fut si vive, que les officiers des deux partis combattaient pied à pied à l'épée : la victoire resta enfin aux Américains; elle fut entière et termina la guerre sur ce point du continent. Le congrès récompensa le général vainqueur en lui décernant un étendard pris sur l'ennemi, ainsi qu'une médaille en or. Green retourna alors à Rhode-Island, où ses conseils ne furent pas inutiles pour calmer les dissensions qui régnaient parmi ses concitoyens. Après avoir terminé sa carrière publique, comme il l'avait commencée, en servant son pays de ses lumières, il se rendit au mois d'octobre 1785 dans la Géorgie, où il possédait un bien considérable près de Savannah, et il y mourut, le 19 juin 1786, des suites d'un coup de soleil. Washington le pleura, et le congrès lui fit élever, sur le lieu même des

séances du gouvernement fédéral, un monument avec une inscription très-honorable. Le général Green se distinguait autant par son courage et son activité que par sa prudence. Il joignait à la constance et à la fermeté ce sentiment d'humanité qui n'a jamais plus d'occasion de briller que dans la guerre, et les lettres qu'on a conservées de lui témoignent combien son cœur souffrait de la guerre d'extermination dont il fut le témoin. Il ne se permettait aucun relâche, lorsqu'il était en campagne. Il écrivait un jour que depuis sept mois il ne s'était déshabillé que pour changer de linge (1).

L.

GREEN (THOMAS), littérateur anglais, né en 1769 près d'Ipswich en Suffolk, suivit d'abord la carrière du barreau; mais la mort de son père, arrivée en 1794, l'ayant rendu possesseur d'une fortune suffisante, il se retira du tracassier des affaires, et partagea dès lors son temps entre la culture des lettres et la fréquentation de la société. Très-versé dans les langues anciennes, connaissant plusieurs langues modernes de l'Europe, notamment l'italien et le français, ayant de plus un savoir très-varié, il lisait beaucoup et consignait sur le papier le fruit de ses lectures ainsi que des conversations auxquelles il assistait. Les curiosités avaient toujours un vif attrait pour lui, et la Vénus hottentote figurait sur ses tablettes aussi bien que le tableau d'un grand peintre. Thomas Green est mort dans la résidence de ses pères, à Ipswich, le 6 janvier 1825. On a de lui les écrits suivants : 1° *The Michthodion, or a poetical Olio (Salmigondis, ou Pot-pourri poétique)*, Londres, 1798, in-12; 2° *Examen du principe essentiel du nouveau système de morale tel qu'il est établi et appliqué dans la recherche sur la justice politique, par M. Godwin (voy. ce nom)*, Londres, 1798, in-8°; 2° édition, 1799; 3° *Extraits du journal d'un ami de la littérature*, Ipswich, 1810, in-4°. Cet ouvrage est le plus curieux de ceux qu'a publiés Th. Green. Commencé en septembre 1796, il s'arrête à la fin de juin 1800; et dans cet intervalle de quatre années, on voit successivement passer en revue les classiques latins, les bons ouvrages de littérature moderne, les brochures nouvelles, etc. Ses réflexions et ses jugements se font remarquer par la pénétration, la logique, l'indépendance d'esprit, une expression vive, originale et piquante. Il se montre partout ami d'une sage liberté. Nous ne citerons ici qu'un trait des sentiments qui l'animaient. Achevant de lire un des livres des *Commentaires de César*, à l'endroit où le héros se met à la poursuite de Cassibelan, l'auteur écrit : « Je me réjouis de

« voir que nos ancêtres supportèrent le joug si
« impatientement. Oh ! que je voudrais pouvoir
« mortifier l'insatiable ambition du conquérant,
« en lui montrant Rome et Londres dans leur
« état actuel ! » Une suite de ces *Extraits de Journal* a été insérée dans quelques livraisons du *Gentleman's magazine*. On voit, en les lisant, que l'auteur s'était appliqué à soulever le voile qui couvre peut-être encore aujourd'hui le nom du véritable auteur des *Lettres de Junius*. Des *Mémoires* sur la vie de Th. Green ont été imprimés en un volume in-8°.

L.

GREENE (ÉDOUARD BURNABY), écrivain anglais du 18^e siècle. Il ajouta le nom de Greene à celui de Burnaby, en succédant à son oncle M. Greene, riche brasseur de Westminster. Les distractions que lui donnait son goût pour la littérature et des circonstances fâcheuses embarrassèrent ses affaires au point qu'il fut réduit en 1779 à laisser vendre le fonds et la propriété de sa brasserie. Ayant une femme et plusieurs enfants, il subsista probablement du produit de ses ouvrages. Il mourut en 1788 à Northlands, près de Kensington. Voici les titres de ses principales productions : 1° *Anacréon*, traduit en vers anglais, 1768; 2° *Essai critique*, 1770, in-8°; 3° *Essais poétiques*, 1772, petit in-8°; 4° une traduction de *Pindare*, 1778; 5° une imitation libre des *Satires de Perse*, 1779, in-8°; 6° une traduction d'*Apollo-nius de Rhodes*, écrite d'un style boursoufflé, 1781; 7° *Quelques mots à l'oreille* (*Whispers to the ear*) de l'auteur (Madan) de *Thelipthora*, en faveur de la raison et de la religion insultées dans cet ouvrage, 1781, in-8°. Ses productions se distinguent par le goût plutôt que par la chaleur. On trouve de la fidélité dans ses traductions. Il était frère de l'amiral sir William Burnaby, qui se distingua dans la guerre de 1756.

L.

GREENVILLE (SIR RICHARD), navigateur anglais, immortalisé par le plus intrépide dévouement, fit, de 1585 à 1587, plusieurs voyages à la Floride et à la Virginie, pour y former des établissements. Il était, dans ces entreprises, associé de sir Walter Raleigh. D'un caractère martial et audacieux, il avait offert volontairement ses services à la reine, dans la guerre contre les Espagnols, et il s'était distingué par beaucoup d'actions de bravoure. Lorsque Élisabeth envoya en 1591 une flotte de sept vaisseaux, sous le commandement de sir Thomas Howard, pour intercepter les galions d'Espagne, Greenville partit en qualité de vice-amiral. Arrivés à la hauteur des Açores, les Anglais aperçurent la flotte espagnole, forte de cinquante-cinq voiles, qui avait été expédiée pour escorter les galions. Greenville, séparé du reste de l'escadre, qui reprit la route d'Angleterre, engagea seul le combat contre l'ennemi : il s'y battit depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au lendemain au point du jour, et repoussa quinze fois les Espagnols, quoiqu'il se présentât continuellement de nouveaux vaisseaux montés

(1) On peut consulter pour plus de détails sur la vie de Nathaniel Green : 1° *Vie et campagnes du major général N. Greene*, Philadelphie, 1819, in-8°, par Charles Caldwell; 2° *Esquisse de la vie et correspondance de N. Greene, major général, etc.*, Charles-town, 1822, 2 vol. in-4°, publiée par William Johnson; 3° *Vie de N. Green*, Boston, 1846, in-8°, par George-William Greene; 4° un long article publié dans le tome 10 de la *Library of American biography* de Sparks, Boston, 1840-1848, 25 vol. in-12. Toutes ces publications sont en anglais. E. D.—s.

de troupes fraîches. Enfin, couvert de sang et de blessures, voyant son vaisseau totalement désamarré et une grande partie de son monde tué, il proposa à ses compagnons de mettre le feu aux poudres qui restaient et de s'en remettre ainsi à la Providence divine, plutôt que de se confier à la clémence des Espagnols. Ce parti ne fut approuvé que d'une portion de l'équipage : le reste contraignit Greenville à se rendre. Il fut porté encore vivant à bord du vaisseau amiral espagnol. Le commandant ne voulut ni le voir ni lui parler; mais tous les autres officiers s'empressèrent de lui témoigner leur admiration de sa conduite héroïque. Il les reçut avec une noble fierté, et mourut trois jours après. Les Espagnols avaient perdu, dans cet engagement, quatre vaisseaux et près de 4,000 hommes. Le bâtiment de Greenville coula bientôt à fond, avec 200 Espagnols qui le montaient. — GREENVILLE (Sir Bevil), petit-fils du précédent, habitait la province de Cornwall, lorsque les troubles éclatèrent sous le règne de Charles I^{er}; il prit parti pour la cause royale. Son zèle le porta, de concert avec plusieurs de ses compatriotes, à lever des troupes à leurs frais. Il fit, avec lord Hopeton, preuve de bravoure et d'habileté aux combats qui se donnèrent à Sal-tash-Down et à Stratton. Malgré la pénurie d'argent et de munitions, Greenville et ses compagnons repoussèrent les troupes du parlement. Ils avancèrent jusque dans le Sommersetshire, et rencontrèrent à Landsdown, près de Bath, une armée envoyée contre eux. Après quelques escarmouches, on en vint aux mains le 5 juillet 1643. L'action fut sanglante, et la perte d'hommes égale des deux côtés : les royalistes, ayant ensuite marché en avant, réclamèrent l'honneur de la victoire; mais elle fut chèrement achetée par la mort de Greenville, qui fut tué en combattant vaillamment. Son ami Hopeton fut dangereusement blessé.

E—S.

GREEVE (EGBERT-JEAN), orientaliste, né à Deventer, en Hollande, vers 1754, se fit une réputation dans l'université de Franeker. Aimant à juger d'après lui-même, il se flattait d'avoir deviné le rythme des chants hébraïques, principalement de ceux des prophètes. Déjà lorsqu'il habitait Deventer, il avait donné au public les derniers chapitres de *Job*, avec des notes et une dissertation sur le rythme des Hébreux. Cet ouvrage parut en 1788, in-4^o; il essaya ensuite d'appliquer son système aux prophéties d'Isaïe, de Balaam et d'Habacuc, qu'il publia avec des traductions latine et hollandaise. Il doit encore avoir travaillé, suivant les mêmes principes, sur Michée et sur les Psaumes. Les hommes les plus habiles dans ces sortes de matières ont considéré le système de Greeve comme très-ingénieux, mais en même temps ils n'y ont vu qu'une hypothèse dénuée de fondement. Cet hébraïsant mourut en 1811. Son ami, le poète Feith, lui consacra un court éloge funèbre.

R—F—G.

GRÉGOIRE I^{er} (SAINT), dit *le Grand*, élu pape en 590, succéda à Pélage II. Il était fils du sénateur Gordien, d'une illustre origine patricienne; il eut pour mère Ste-Sylvie, et pour bisaïeul le pape Félix III : Ste-Tarsille et Ste-Émilienne étaient de cette même famille. Aux avantages de la naissance, Grégoire joignait une figure noble, des manières affables, des talents supérieurs, et des vertus dignes de son nom. A trente ans, il fut préteur de Rome; mais les honneurs de ce monde n'étaient d'aucun prix pour une âme ardente qui n'aspirait qu'aux grandeurs du ciel. Au bout de quelque temps, il abdiqua la magistrature; et devenu libre par la mort de son père, il consacra tous ses biens à fonder six monastères en Sicile, et un septième à Rome, auquel il donna le nom de St-André. Ce fut dans ce lieu qu'il se retira et qu'il reçut le diaconat. Il ne tarda pas à trouver l'heureuse occasion d'exercer le zèle dont il était animé. Il aperçut un jour, exposés en vente, des esclaves anglais dont la beauté le frappa et dont le sort l'émut de compassion, en songeant que ces peuples étaient encore idolâtres. Enflammé tout à coup du désir de porter dans leurs contrées les lumières de l'Évangile, et après en avoir obtenu la permission du pape Benoît I^{er}, il se mit secrètement en route; mais le peuple de Rome courut sur ses pas et le ramena dans la ville. Le pape Pélage II le nomma son apocrisiaire ou nonce apostolique à Constantinople. Reçu avec distinction par l'empereur Tibère, il fut recherché par tout ce qu'il y avait d'éminent en dignité et en vertu. Il se lia particulièrement avec St-Léandre, évêque de Séville, parent du roi Récarède, qui depuis abjura l'arianisme. Ce fut pour St-Léandre que St-Grégoire commença ses livres de morale sur Job. Maurice, qui succéda à Tibère, ne témoigna pas moins de bienveillance à St-Grégoire; il le donna pour parrain à l'un des princes ses enfants. Grégoire, rappelé à Rome, ne tarda pas à être témoin de la mort de Pélage II, qui fut frappé de la peste. Le choix unanime du clergé, du sénat et du peuple romain tomba sur Grégoire, qui écrivit à Maurice pour le supplier de ne point confirmer sa nomination. Germain, préfet de Rome, intercepta les lettres et en substitua d'autres dans un sens absolument opposé. La confirmation de l'empereur étant arrivée, Grégoire sortit de Rome et se cacha pendant trois jours; mais enfin il ne put échapper aux recherches ni aux vœux de ses concitoyens; il fut consacré solennellement le 5 septembre 590, dans l'église de St-Pierre. Ce fut à cette occasion qu'il composa son *Pastoral*, qui est un traité admirable des devoirs d'un évêque. St-Grégoire, à son avènement, trouva les affaires dans une situation très-affligeante. La peste et la famine dévastaient l'Italie, et la guerre était aux portes de Rome. Les prières du saint pontife, sa vigilance paternelle, arrêtaient les effets de la contagion; et des blés qu'il fit venir de Sicile ramenèrent l'abondance dans la ville :

il sut avec la même habileté résister aux armes des Lombards. Ces peuples, nouvellement établis dans la haute Italie, n'avaient pas permis aux empereurs d'Orient de jouir longtemps du fruit des victoires de Bélisaire et de Narsès. Les exarques, contents de se maintenir dans Ravenne, laissaient Rome et tout le reste de l'Italie dénués de moyens suffisants de résistance. Grégoire, devenu par la force des circonstances le chef temporel du gouvernement, dut s'occuper même de la défense militaire des pays menacés par l'ennemi. Sa fermeté, sa prévoyance, suffirent à tout; il pourvut à la sûreté des villes, et ordonna aux ecclésiastiques eux-mêmes de faire la garde le jour et la nuit ainsi que les autres habitants, malgré les immunités de la cléricature (lettre 20, liv. 7). Il envoya à Naples le tribun Constantin, pour prendre le commandement des armées (lettres 22 et 23, liv. 12) : il employa avec plus de succès encore les armes de la religion. Théodelinde, reine des Lombards, et veuve d'Autharis, après avoir donné sa main et sa couronne au duc de Turin Agilulfe, s'était occupée, de concert avec St-Grégoire, d'extirper de ses États les restes de l'arianisme. Le pontife résolut de négocier avec elle. La vénération de cette pieuse reine pour les vertus de St-Grégoire fut d'un grand poids dans le traité; mais ce ne fut qu'une trêve de peu de durée. L'exarque, mécontent d'une pacification qui n'était pas son ouvrage, chercha à la troubler en employant le moyen ordinaire des faibles, la trahison; il séduisit le gouverneur lombard de Pérouse, et s'empara de cette place ainsi que de quelques autres, à la faveur des mêmes perfidies. Agilulfe irrité reprit les armes: il eut bientôt reconquis presque tout ce que l'exarque avait surpris; il passa le Tibre et vint mettre le siège devant Rome, qui fut en peu de temps réduite aux dernières extrémités. Le saint pontife négocia une seconde fois avec l'ennemi. Agilulfe, qui ne confondait point dans sa haine l'exarque et l'évêque de Rome, consentait à traiter sous des conditions modérées, et dans le cas où l'on ne les accepterait pas, il offrait une paix particulière aux Romains. Grégoire ne dissimula point à l'exarque l'état des choses, et lui représenta franchement qu'une paix partielle pour Rome causerait la perte entière de l'Italie. L'exarque transmit ses communications à l'empereur, en ajoutant sans doute des réflexions peu favorables au pape; car l'empereur, dans sa réponse, désapprouva Grégoire, et le railla avec quelque mépris de la simplicité qui lui faisait ajouter foi aux paroles d'Agilulfe. Grégoire ressentit vivement cette injure, et sans manquer ni à l'humilité chrétienne ni au respect dû à son prince, il fit à Maurice une réponse pleine de dignité et de force (Lettre 40, liv. 5, indict. 15, de juin 595). Il fut assez heureux pour désarmer encore les Lombards; mais il ne put conserver l'affection de l'empereur. Le refroidissement entre eux ne fit que s'accroître jusqu'à la

funeste catastrophe qui éleva Phocas à l'empire. Maurice fut renversé par une de ces révolutions violentes mais presque inévitables dans un gouvernement où la succession de la famille régnante n'est point garantie par la constitution de l'État, et très-communes dans l'empire d'Orient, où la mutinerie d'une troupe indocile, les intrigues d'une femme, ou bien encore l'ambition d'un eunuque, disposaient fréquemment de la couronne. Les images de Phocas et de Léontia, sa femme, furent reçues à Rome avec les honneurs accoutumés; et St-Grégoire écrivit au nouvel empereur pour reconnaître son autorité. La lettre adressée à Phocas ayant servi de texte à certaines accusations suscitées contre la mémoire du pape, il est nécessaire d'en rapporter ici les propres expressions. « Dieu, » dit-il, « arbitre souverain de la « vie des hommes, en élève quelquefois un pour « punir les crimes de plusieurs, comme nous l'a- « vons éprouvé dans notre longue affliction; et « quelquefois, pour consoler plusieurs affligés, il « en élève un autre dont la miséricorde les rem- « plit de joie, comme nous espérons de votre « piété. » Il l'exhorte ensuite à faire cesser les désordres du règne passé, les testaments suggérés, les donations extorquées, etc. Il est certain que cette lettre présente une censure indirecte du gouvernement de Maurice, qui avait eu quelques torts envers Grégoire, et peut-être verra-t-on avec regret que ces expressions contiennent un peu d'amertume à l'égard d'un prince malheureux: mais il n'est pas vrai qu'il y ait aucune adulation servile envers l'exécration Phocas, qui n'en était pas moins le chef de l'empire, le souverain de Rome, et dont le pape était obligé de se ménager la bienveillance pour l'intérêt même du peuple romain. Il lui donne de hautes leçons sur l'instabilité de la fortune; il n'exalte point ses vertus; il se borne à exprimer les espérances qu'il fonde sur sa piété. Il se garde bien surtout de lui parler des moyens par lesquels il est parvenu au trône; il attribue tout aux décrets de la Providence; il garde un silence absolu sur les droits politiques du souverain temporel. Quoi qu'il en soit, Phocas ne trouva pas sans doute dans cette lettre assez d'adulation pour satisfaire son orgueil; car, en répondant au pape, il lui dit qu'il s'étonnait de ce qu'aucun nonce n'était venu de sa part à Constantinople, et Grégoire s'excuse de sa négligence sur la dure nécessité des temps. Il serait donc injuste de voir dans la conduite du pontife autre chose que des actes de bienséance commandés par sa position, et de reprocher à sa mémoire la moindre approbation, même implicite, des crimes du tyran. Les soins importants de l'administration civile ne nuisaient point aux devoirs du gouvernement de l'Église. St-Grégoire eut partout à combattre le schisme ou l'hérésie, l'ignorance ou la corruption du clergé. En Grèce, il ramena les dissidents au sujet du cinquième concile de Chalcédoine et de la condamnation des

trois chapitres (*voy.* VIGILE). En Lombardie, il détruisit les restes de l'arianisme; en Afrique, il affaiblit le parti des donatistes; en Espagne, il obtint la conversion du monarque; en Angleterre, il eut la consolation de conquérir la nation entière aux lois de l'Évangile, suivant le vœu qu'il en avait fait dans sa retraite de St-André. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit à la reine Brunehaut et à ses deux petits-fils, Théodebert et Théodoric, pour les remercier de l'accueil favorable qu'ils avaient fait à ses missionnaires, Augustin, Candide et autres. Cette correspondance avec Brunehaut, relative uniquement à un point religieux, a été pour plusieurs critiques, pour Bayle entre autres, un motif de reproche contre St-Grégoire. Cependant rien dans tout cela n'annonçait aucune vue politique. Ces communications, au reste, étaient bien antérieures à tous les événements funestes qui ont rendu si célèbre cette princesse, peut-être plus malheureuse que criminelle. « Ayez « soin de votre âme et de vos petits-fils, » lui écrivait-il, « avant que le Créateur lève la main « pour frapper, etc. » Il semblait que le pape prévit les malheurs dont cette reine et sa famille étaient menacés. Le système du saint pontife pour la conversion des infidèles était celui de la persuasion et de la douceur. Il réprimanda l'évêque de Terracine, qui ne voulait pas permettre aux juifs de s'assembler. « C'est par la douceur, » lui écrivait St-Grégoire, « par la bonté, par les « exhortations, qu'il faut appeler les infidèles à « la religion, et non pas les en éloigner par les « menaces et la terreur... » Il écrivit dans le même esprit aux évêques de Sardaigne, de Sicile et de Marseille. A Cagliari, il fit rendre aux juifs une synagogue que l'un d'eux, nouvellement converti, avait changée en une église chrétienne. En Sicile, il veut qu'on récompense par une diminution de taxe ceux qui abjurèrent. A Marseille, il défend qu'on les baptise par violence ou par supercherie. St-Grégoire s'éleva avec beaucoup de force contre le titre de patriarche œcuménique que prenait Jean le Jeûneur, de Constantinople. Il blâma cette dénomination, en ce qu'elle lui semblait conférer à celui qui s'en prévalait la qualité d'évêque unique, ou d'évêque par excellence : il ajoutait que le pape lui-même avait refusé de prendre ce titre d'évêque universel que le concile de Chalcédoine lui avait offert, et qu'il se glorifiait d'être appelé le serviteur des serviteurs de Dieu, quoique la conduite et la primauté de toute l'Église eussent été données à St-Pierre, dont le pontife de Rome est le successeur. St-Grégoire exerça même un acte solennel de cette primauté, en recevant l'appel d'un prêtre de Chalcédoine, nommé Jean, qui avait été condamné par le patriarche de Constantinople, et qu'il fit réhabiliter dans un concile de Rome. Jean le Jeûneur persista néanmoins à garder son titre : Maurice le protégeait, et ce différend ne fut terminé que sous Phocas, à la satisfaction de la cour de Rome (*voy.* BONIFACE III).

St-Grégoire observait la plus grande circonspection dans toutes les occasions où il se trouvait en contradiction avec la volonté de l'empereur. Lorsque Maurice défendit par une loi de recevoir les gens de guerre dans les ordres monastiques, St-Grégoire ne laissa pas de faire publier l'édit du prince, sans attendre les modifications qui lui furent accordées par la suite, et suivant lesquelles les militaires furent admis à former des vœux, mais après trois ans d'épreuve. C'est donc à tort que Baronius a voulu prouver par l'exemple de St-Grégoire que les papes pouvaient s'élever contre les droits de la puissance temporelle. Cette assertion téméraire a été appuyée par des citations de chartes données par St-Grégoire au monastère de St-Médard de Soissons et à l'hôpital d'Autun : des critiques d'une autorité imposante, tels que Lannoy, Lecointe, Mabillon et Fleury, ont examiné ces deux actes et ont prouvé jusqu'à l'évidence que l'un est supposé, et que dans l'autre l'addition de la clause est l'ouvrage d'un faussaire. St-Grégoire exerçait une autorité immédiate sur les élections des évêques en Italie et en Sicile, principalement dans la partie méridionale qui avait été comprise autrefois dans le gouvernement du préfet de Rome, et dont les églises, par cette raison, étaient nommées *suburbicaires*. Sa surveillance dans les autres États de la chrétienté, l'Église d'Orient exceptée, était moins directe, mais non moins active; et partout ses décisions étaient reçues avec respect et avec obéissance. La simonie, la fraude, la violence, qui accompagnaient la plupart des élections, donnaient souvent d'indignes ministres à l'épiscopat. Lorsque la conduite d'un évêque était dénoncée au pape, il réprimandait le coupable par des avis particuliers, avec menace d'excommunication s'il persistait dans ses égarements. C'est ainsi que St-Grégoire en usa notamment avec les évêques de Cagliari, de Marseille et de Salone; mais le repentir le trouvait plus indulgent encore qu'il n'avait été sévère. Ce même évêque de Salone, Maxime, qui s'était mis en possession de son évêché à main armée, et avait résisté pendant quatre ans aux exhortations de St-Grégoire, se soumit enfin, et voulut aller à Rome se jeter aux pieds du souverain pontife. St-Grégoire lui épargna l'humiliation d'une pénitence publique : non-seulement il lui pardonna, il lui donna même le *pallium* en signe d'honneur et de réconciliation. Quelquefois aussi il envoyait sur les lieux un délégué pour examiner les faits et porter une décision. Ce fut ainsi qu'il fit juger l'affaire des évêques espagnols, Étienne et Janvier, qui avaient été déposés, et en avaient appelé au pape. Étienne avait été jugé, à ce qu'il paraît, par un tribunal irrégulier ou incompetent; le mémoire remis au défenseur s'exprimait ainsi : « Si l'on dit que l'évêque Étienne n'avait ni « métropolitain ni patriarche, il faut répondre « qu'il devait être jugé, comme il l'a demandé, « par le Saint-Siège, qui est le chef de toutes les

« *églises.* » (Voy. *l'Histoire ecclésiastique* de Fleury.) Cet acte prouve que St-Grégoire, en faisant usage de son autorité suprême, reconnaissait néanmoins les droits de la juridiction ecclésiastique dans les différents degrés de la hiérarchie. Au milieu des soins importants qui occupaient le saint pontife, il ne négligea point des détails relatifs au rite et au culte. Il recueillit toutes les prières qui doivent composer la célébration de la messe et l'administration des sacrements. On lui doit aussi l'antiphonaire, qu'il prit soin de noter entièrement, et de faire répandre dans toute l'Eglise latine. Il établit une école particulière de ce chant qui fut appelé *grégorien*. Il ne dédaignait pas de la présider en personne et d'instruire même les petits enfants. Il en envoya des élèves en France, et jusque dans l'Angleterre nouvellement convertie. Environ deux siècles après lui, Adrien I^{er} donna à Charlemagne des chantres formés dans ce même établissement, qui dura plus longtemps encore. En affermissant l'empire de la religion, St-Grégoire n'oubliait rien de ce qui pouvait en étendre les bienfaits. C'est ainsi qu'en affranchissant ses propres esclaves, il préparait, au nom du ciel, la révolution la plus heureuse dans les institutions humaines. « Notre divin Rédempteur, » écrivait-il, « en se faisant homme, nous a tous « délivrés de la servitude et nous a rendus à notre « liberté primitive : imitons son exemple en affranchissant de l'esclavage politique les hommes « qui sont libres par la loi de la nature. » (Ep. 12, liv. 6, indic. 16.) Les austérités auxquelles St-Grégoire s'était assujéti dans sa jeunesse, et qu'il n'avait cessé de pratiquer, même sur le trône pontifical, avaient altéré sa santé de la manière la plus douloureuse. On peut juger de ses souffrances par les expressions de ses lettres à St-Euloge, à Venance et à Rusticienne. Consumé de maladies et de travaux, St-Grégoire mourut le 12 mars 604, dans la 62^e année de son âge, et dans la quatorzième de son pontificat. L'Eglise, en consacrant la mémoire de ce grand pape, n'a fait que devancer la justice de l'histoire. Son génie et son caractère ont jeté autant d'éclat que ses vertus religieuses. Appelé par la Providence à l'administration temporelle qu'il avait refusée, il sut par une conduite habile et des mesures aussi sages que généreuses préserver ses concitoyens du fléau de la guerre et des horreurs de la famine, malgré la fausse politique d'un prince faible et trompé. Nul ne posséda mieux ce coup d'œil nécessaire pour embrasser une immense étendue de devoirs et d'intérêts divers, cette vigilance infatigable qui porte partout la lumière et l'action; cette flexibilité d'un esprit supérieur, qui descend aux moindres détails sans laisser ralentir le mouvement général, ni dégrader la dignité du pouvoir. Son zèle est véhément, mais il est rempli d'affection; sa volonté est ferme, mais elle domine, et triomphe encore plus par l'ascendant de la vertu que par la force; il use de la plénitude

de ses droits, mais il en connaît les bornes. Il résiste à une puissance supérieure avec courage, mais avec respect; il pardonne avec une bonté touchante au repentir qui s'humilie. Il ramène avec douceur la brebis égarée; il défend avec chaleur l'innocence qui l'implore; il est bien éloigné de mettre de la rigueur, même quand il combat des prétentions qui blessent ses droits ou ses principes. Lorsqu'il écrit au patriarche de Constantinople pour l'engager à quitter le titre d'œcuménique, il s'exprime ainsi : « Parce qu'il faut « toucher doucement les plaies avec la main avant « d'y porter le fer, je vous prie, je vous conjure, « avec toute la douceur possible, de résister à « ceux qui vous flattent et vous attribuent ce nom « plein d'extravagance et d'orgueil. » Les habitudes de sa vie sont aussi simples que les pensées de son âme sont élevées; s'il ordonne avec une pompe majestueuse les cérémonies pontificales, il écrit en même temps à l'administrateur de ses revenus : « Vous m'avez envoyé un mauvais che- « val et cinq bons ânes; je ne puis monter le « cheval, parce qu'il est mauvais, ni les ânes, « parce que ce sont des ânes. » Tous les historiens ont conservé ce trait naïf qui peint les mœurs du temps et qui n'est pas indigne du caractère de ce pontife vraiment admirable, qui égala les grands modèles des âges précédents et qui fut lui-même, pour les siècles futurs, le plus beau des exemples. C'est de tous les papes celui dont il nous reste le plus d'écrits. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1705, en 4 volumes in-fol.; elle est due aux soins de Denis de St-Marthe et de Guil. Bessin, de la congrégation de St-Maur. Le premier volume contient les trente-cinq livres de *Morales sur Job*, deux livres d'*Homélies* sur Ezéchiel, et deux sur les *Évangiles*; le second renferme le *Pastoral*, quatre livres de *Dialogues* et quatorze livres de *Lettres*; le troisième est composé du *Sacramentaire* et de l'*Antiphonaire*; le quatrième offre la *Vie de St-Grégoire*, écrite trois cents ans après lui par Jean le Diacre. Le P. Maimbourg a donné une *Histoire du pontificat de St-Grégoire*, qui n'est pas sans mérite, en un volume in-4^e, Paris, 1686. Quelques critiques ont blâmé les *Dialogues* (1) de St-Grégoire, où il raconte les faits miraculeux de plusieurs saints. Ils l'ont accusé d'artifice ou de faiblesse d'esprit. Fleury a pris soin de le défendre. Il répond à ses détracteurs qu'indépendamment de la candeur et de la bonne foi avec lesquelles il rapporte des événements qui lui paraissent incontestables d'après des témoignages du plus grand poids, il ne pouvait pas, dans le siècle où il vivait, produire un ouvrage plus utile pour captiver l'imagination d'une multitude avide de merveilleux, et pour soutenir la foi encore chancelante des néophytes sur des points fondamentaux de la religion, tels

(1) C'est dans ces *Dialogues* que St-Grégoire enseigne aussi la doctrine du purgatoire.

que l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, l'intercession des saints, la vénération due à leurs reliques, la nécessité de la prière pour les morts, et particulièrement du saint sacrifice. Le style de St-Grégoire n'est pas toujours exempt du mauvais goût de son siècle. Il le savait bien lui-même (1); il négligeait l'élégance et la recherche dans ses discours. Il disait qu'il était indigne d'assujettir la parole de Dieu aux règles de l'art. Il réprimanda fortement Didier, archevêque de Vienne, de ce qu'il enseignait la grammaire, c'est-à-dire les belles-lettres, d'après les auteurs païens, et qu'il mêlait ainsi les louanges de Jupiter à celles de Jésus-Christ : quoi qu'il en soit, on a conservé dans l'office de l'Eglise beaucoup de passages des *Homélies* de St-Grégoire sur les Évangiles; et sa dernière sur Ézéchiël offre des traits d'une véritable éloquence. Il la prêchait devant le peuple romain au moment où la ville, pressée par l'armée des Lombards, était réduite aux plus fâcheuses extrémités. Voici ses dernières paroles : « Ne vous assemblez plus pour m'entendre, mon cœur est flétri par la douleur; nous ne voyons plus autour de nous que le glaive et la mort. Nos citoyens nous sont enlevés par le massacre ou l'esclavage. Ceux qui rentrent dans Rome n'y rapportent que les malheureux restes de leurs corps mutilés par le fer ennemi. Non, je ne vous parlerai plus; ma voix se glace et ne forme que des soupirs; mes yeux ne sont ouverts qu'aux larmes; mon âme s'afflige de ma vie. » Ce morceau rappellera peut-être à plus d'un lecteur la touchante péroraison de l'éloge funèbre du grand Condé, et ce ne serait pas un des traits les moins remarquables du génie de St-Grégoire que d'avoir inspiré le génie de Bossuet (2). Un passage altéré du *Polycratique* de Jean de Salisbury (*Sarisenberiensis*) avait fait accuser St-Grégoire du brûlement de la bibliothèque palatine, fondée par Auguste, c'est-à-dire de tout ce qu'elle contenait en ouvrages d'ancienne littérature (3). Cette erreur a

été complètement réfutée dans l'*Art de vérifier les dates*, avec la sagacité qui caractérise cet excellent ouvrage. On avait imputé également à St-Grégoire la dégradation des monuments antiques de Rome, sous prétexte d'ôter à la vue des fidèles des objets de scandale et de profanation. Platine observe à ce sujet que les mutilations ou cavités que l'on remarquait dans la plupart des édifices étaient plutôt l'ouvrage des étrangers attirés à Rome de toutes les parties du monde chrétien. Ils arrachaient les ornements et attaches de bronze servant à fixer les pierres de taille, ou enlevaient, pour y chercher quelques pièces de monnaie, les vases que les anciens architectes mêlaient dans la construction de leurs voûtes, pour les rendre plus légères. Ce système de destruction était bien éloigné de l'esprit de St-Grégoire, qui réprimandait au contraire l'évêque de Marseille, Sérenus, d'avoir laissé briser les images dans son église, et qui recommandait à ses missionnaires en Angleterre (Mellitus et autres, liv. 9, épître 71) de ne point démolir les temples païens et de se contenter de les purifier. St-Grégoire eut pour successeur Sabinien.

D—s.

GRÉGOIRE II (SAINT), élu pape le 19 mai 715, quarante jours après la mort de Constantin, auquel il succédait, était natif de Rome et fils de Marcel. Renommé pour son savoir et considéré pour sa vertu, il avait été élevé dans le palais de Latran, sous les yeux du pape Sergius, et avait suivi Constantin à Constantinople, où l'empereur avait été extrêmement satisfait de son érudition et de sa manière de s'exprimer. Il y joignait des

Il en est de même du prétendu brûlement de la bibliothèque d'Auguste. Aucun auteur contemporain n'en parle; on l'apprend pour la première fois par Jean de Salisbury, qui écrivait six cents ans après St-Grégoire. St-Antonin, qui a vécu deux cents ans plus tard encore que Jean, a répété les mêmes assertions. Tous deux ne parlent que par oui-dire, *fertur, traditur, dicitur*; ce n'est pas ainsi qu'on établit des faits historiques. Après eux, Machiavel, Vossius, Hesselius, Raderus et enfin Bayle, ont renouvelé ces inculpations contre la mémoire de ce grand pape. On l'accuse surtout d'avoir fait brûler Tite-Live, parce que cet auteur *insiste* sur les cérémonies et les prodiges de la religion païenne. Il est difficile de donner un motif plus frivole et surtout plus ridiculement exprimé. Le trait de Didier ne prouve rien. Qu'un pape ait blâmé un archevêque de s'occuper d'études profanes, assurément il y a loin de là au zèle violent que l'on impute à St-Grégoire, dont les vertus éminentes étaient la tolérance et la douceur. Au commencement du siècle dernier, un savant bénédictin, D. Liron, auteur des *Singularités historiques*, avait réfuté les détracteurs de St-Grégoire. Brucker renouela depuis ces accusations; mais Landi, abrégiateur de Tiraboschi, les a réfutées d'une manière victorieuse; et l'abbé Emery, dans son *Christianisme de Fr. Bacon*, t. 2, p. 332, a donné à cette réfutation le plus haut degré d'évidence (voy. aussi l'article GRADENIGO). Ils démontrent que la bibliothèque d'Auguste, brûlée sous Néron, rétablie par Domitien, et consumée de nouveau sous Commode, n'existait point par conséquent sous St-Grégoire. Ajoutons à cela que, près de deux siècles avant lui, le pillage de Rome par Alaric avait dépouillé cette capitale du monde de tout ce qui lui restait de plus précieux, et que les Goths, qui étaient des Ariens fanatiques, avaient fait main basse sur tout ce qui tenait au paganisme. Après Alaric, Genserik et Totila avaient complété la destruction. Il n'est donc pas étonnant qu'on n'ait pu découvrir un exemplaire de Tite-Live qu'au fond de l'Allemagne, où sans doute des barbares l'avaient emporté avec tant d'autres objets précieux enlevés à l'Italie. Concluons de tout ceci que l'assertion de Jean de Salisbury est une erreur manifeste, résultat d'une ignorance complète, mais que les protestants n'ont pas manqué de s'en emparer, pour tâcher d'obscurcir la gloire de l'un des plus grands hommes que la religion catholique ait eus pour ornement et pour appui.

(1) Il ne faut pas cependant prendre à la lettre ce que lui fait dire son biographe Jean le Diacre (lib. IV, præf. ad lib. Moral., deut. 16) : *Non barbarismi confusionem devito... præpositionum casus servare contemno*, etc. On ne trouve aucune de ces fautes capitales dans ses œuvres, et malgré ses négligences son style est en général bien préférable à celui de ses contemporains. Dès le 6^e siècle la langue latine était tombée dans un état de corruption peut-être irréparable, comme le fait voir M. Raynouard dans ses *Éléments de la grammaire de la langue romane*.

(2) Il est à remarquer qu'un morceau du discours de St-Grégoire de Nazianze sur la mort de St-Césaire a fourni aussi à Bossuet quelques traits à mirables de cette belle péroraison de l'éloge funèbre du grand Condé. Voyez l'excellent *Essai sur l'oraison funèbre* à la tête du recueil intitulé *Choix d'oraisons funèbres*, Paris, 1813, par M. Villemain.

(3) Voici ce fameux passage, d'après la première édition conforme aux plus anciens manuscrits et notamment à celui de Jumièges : *Doctor sapientissimus ille Gregorius... non modo mathesim jussit ab aula recedere, sed, ut traditur a majoribus, incendio dedit reprobata lectionis scripta Palatinus quæcumque tenebat Apollo*. Dans les éditions postérieures on lit : *reprobata lectionis*. Par le mot *mathesim*, employé au commencement de ce passage, on entendait l'astrologie judiciaire. Quant aux livres *reprobata lectionis*, on doit entendre par là ceux qui avaient été condamnés par le concile de 494, sous St-Gélase; ces livres étaient purement théologiques et n'avaient rien de commun avec la littérature ancienne. Au surplus, aucun acte historique ne prouve que St-Grégoire les ait condamnés au feu.

mœurs pures, un grand courage et le zèle le plus ardent pour les droits de l'Eglise. Dès le commencement de son pontificat, il entreprit de réparer les murs de Rome; mais les circonstances qui survinrent l'empêchèrent d'achever. Jean, patriarche de Constantinople, lui écrivit une lettre synodique, à laquelle il répondit; mais cette liaison ne fut pas de longue durée. Jean fut destitué par l'empereur Anastase II, qui fut bientôt déposé lui-même par Théodose III, auquel succéda en très-peu de temps Léon l'Isaurien. Ces révolutions fréquentes ébranlaient le trône impérial d'Orient et favorisaient l'invasion des musulmans, qui, dès le temps d'Anastase, menaçaient les côtes d'Italie, ayant à leur tête Soliman, frère et successeur du calif Valid. Cette expédition n'eut point de suites. L'armée qu'Anastase envoyait au secours de Rome était commandée par un diacre; ce fut un sous-diacre qui défendit une des principales villes du royaume de Naples. Quelque temps auparavant, un diacre, s'étant revêtu des armes du roi Cunibert, s'était fait tuer pour lui dans un combat. Telles étaient les mœurs du temps. Les Lombards désolaient l'Italie; Grégoire avait employé vainement les prières et les menaces. La ville de Cumes fut surprise et le pape obligé de la racheter à prix d'argent. Grégoire n'en donna pas moins d'attention aux affaires religieuses. Il s'occupa des conversions en Germanie et eut à ce sujet des communications intimes avec Charles Martel. En Italie, il rétablit le fameux monastère du mont Cassin, et dans Rome même plusieurs églises ruinées. Au concile tenu en 725, Grégoire fit des règlements importants sur le mariage des chrétiens et notamment sur celui des clercs. Il fut défendu, sous peine d'anathème, d'épouser une *prêtresse*, même après la mort de son mari. On appelait ainsi celle dont l'époux avait été ordonné prêtre. Grégoire eut à souffrir des persécutions violentes de la part de l'empereur Léon, protecteur ardent des iconoclastes, qui envoya des assassins pour se défaire du pape; le complot fut découvert et arrêté par les Romains. Léon résolut alors de le faire déposer et en chargea l'exarque Paul. Les Lombards se joignirent cette fois aux habitants de Rome pour faire échouer l'entreprise. Les violences de Léon excitèrent contre lui une révolte générale en Italie. Les Lombards profitèrent de cette occasion pour étendre leur puissance; ils surprirent la ville de Sutri en Toscane. Néanmoins Grégoire obtint de Luitprand qu'elle serait rendue à l'autorité de l'empereur. Mais le roi lombard, poursuivant de nouveau ses desseins, convint avec l'exarque de joindre leurs forces, afin de s'emparer de Rome et d'en chasser le pape. Grégoire se présenta aux portes de la ville; son éloquence triompha des intentions hostiles du roi, qui se jeta à ses pieds, promit de ne faire de mal à personne, fit la paix de l'exarque et engagea le pape à le recevoir dans la ville. L'empereur,

toujours irrité, proscrivait partout le culte des images; les peuples toujours révoltés voulaient secouer le joug de Léon, et Grégoire, constamment généreux et fidèle, cherchait à étouffer partout les feux de la rébellion et à conserver l'Italie sous la domination de l'empereur. Ses efforts ne furent pas toujours heureux. Les Lombards reprirent les armes; Ravenne tomba en leur pouvoir. Des émissaires de Léon menaçaient à chaque instant les jours du pape; l'Italie était divisée. Le nouveau patriarche de Constantinople, Anastase, écrivit à Grégoire, qui refusa de le recevoir dans sa communion, parce qu'il soutenait les iconoclastes. Au milieu de ces troubles, Grégoire II mourut le 2 février 731, après un pontificat de quinze ans et huit mois. L'Eglise l'honore ce jour-là même au nombre des saints. On a dix-sept lettres de ce pape dans la *Collection des conciles* du P. Labbe (t. 6 et 7), une dans la *Bibliotheca floriacensis* de Dubois, et une dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, t. 5. D—s.

GRÉGOIRE III, Syrien de naissance, fut élu pape trente-cinq jours après la mort de Grégoire II, auquel il succéda. Il était d'un caractère doux et libéral, et d'une conduite exemplaire; il savait le grec et le latin, parlait bien, prêchait avec onction et avec agrément. Quelquefois il est nommé Grégoire le Jeune, ou confondu avec son prédécesseur. Il est vrai que tous deux eurent à souffrir de l'inimitié de l'empereur Léon, qui persistait dans son système de persécution contre les adorateurs des images. Le nouveau pape lui écrivit à ce sujet une lettre remplie de vérité, de raison, de courage et quelquefois de hardiesse. Il essaya de prouver à l'empereur que les honneurs rendus par les chrétiens aux images de Jésus-Christ et des saints sont bien différents du culte des païens pour celles de leurs dieux; que ce n'est point un culte de latrerie, mais un culte de respect. Il invoque l'autorité des saints conciles, refuse d'en assembler un nouveau, et reproche à l'empereur de troubler la paix de l'Eglise. Dans une deuxième lettre, le pape rend un hommage absolu à la puissance de l'empereur; mais il lui fait sentir combien le sacerdoce est préférable au pouvoir temporel, par la manière charitable et paternelle dont il punit ceux qui se sont rendus coupables de crimes. Ces lettres furent retenues en Sicile par ordre de l'empereur, qui ne permit point que celui qui les apportait vint jusqu'à lui et le tint en exil pendant près d'un an. Grégoire était consolé de ces chagrins par les progrès que faisait la religion en Allemagne, grâce aux soins de St-Boniface, auquel il envoya le *pallium*, et par les vertus et les talents du vénérable Bède, dont la conduite et les ouvrages honoraient l'Eglise d'Angleterre. La France, envahie en partie par les Sarrasins, venait enfin de voir leurs phalanges fuir devant Charles Martel, sous les murs de Tours et de Poitiers. Grégoire imagina de se faire un appui

du héros français contre les entreprises des Lombards qui menaçaient Rome : il lui envoya des légats, chargés de lui porter des présents et les clefs du tombeau de St-Pierre. Le pape offrait en secret à Charles de se soumettre à sa domination, et de se soustraire à celle de l'empereur d'Orient, qui abandonnait Rome dans cet état de détresse; mais il était réservé au fils de Charles Martel d'accomplir les vœux du pontife. Le vainqueur des Sarrasins avait encore besoin des secours du roi lombard pour chasser les musulmans qui avaient pénétré en France d'un autre côté. Il ne fit donc aucune réponse positive à Grégoire et se contenta de lui envoyer de riches présents. Il mourut au moment où il venait de recevoir une seconde légation du pape; celui-ci ne tarda pas à le suivre et termina sa carrière la même année 741, après dix ans et neuf mois de pontificat. Cette année vit aussi périr Léon, qui eut pour successeur Constantin Copronyme. Zacharie succéda à Grégoire III. On trouve sept lettres de ce pape dans la *Collection des conciles* du P. Labbe, t. 6; et Baluze en a inséré une dans son appendice au traité *De primatibus* de Marca. D—s.

GRÉGOIRE IV, élu pape en décembre 827, trois mois après la mort de Valentin, ne fut consacré que le 5 janvier suivant, parce qu'on avait attendu le consentement de l'empereur Louis le Débonnaire. Grégoire était Romain, fils d'un patricien nommé Jean; son mérite reconnu le fit élire malgré sa résistance. Il répara plusieurs églises et les enrichit d'offrandes. Les musulmans avaient pénétré en Sicile et menaçaient les côtes de l'Italie. Grégoire fit fortifier Ostie, afin de défendre l'embouchure du Tibre contre leurs incursions. La justice se rendait à Rome, au nom de l'empereur et par les juges délégués en son nom. On en voit ici un exemple dans la restitution à laquelle l'évêque Joseph et le comte Léon, commissaires de Louis, condamnèrent le pape envers le monastère de Farfa, relativement aux biens de cette communauté, qui avaient été envahis par les prédécesseurs de Grégoire. La plus grande partie du pontificat de ce pape fut remplie par l'intérêt qu'il prit dans la querelle de Louis le Débonnaire et de ses enfants, et appartenait par conséquent à l'histoire de France. Lothaire, roi d'Italie et portant aussi le titre d'empereur, sollicita l'appui de Grégoire dans le démêlé scandaleux qu'il eut avec son père. Le pape vint en France sous prétexte et sans doute avec le désir sincère de rétablir la paix entre le père et ses enfants. Quelques évêques trouvaient cette démarche irrégulière et s'en plaignirent à Grégoire, qui eut d'abord envie de s'en retourner; d'autres conseils, moins sages, lui persuadèrent de rester. Il répondit aux évêques par une lettre dans laquelle il élève la puissance ecclésiastique au-dessus de la puissance séculière : c'était un premier pas vers cette doctrine de suprématie dont Hildebrand abusa si fort par la

XVII.

suite. Lothaire séduisit les troupes et la plus grande partie des seigneurs qui composaient le conseil du roi de France; il sépara Grégoire de son père et les empêcha de se voir. Il paraît que le pape eut la faiblesse de consentir à la dégradation de Louis et qu'il revint à Rome très-affligé de l'inutilité de sa médiation. Depuis cette époque, on ne voit rien de remarquable dans son pontificat. Il mourut à Rome au commencement de l'année 844, après avoir occupé le Saint-Siège pendant seize ans; il eut pour successeur Sergius II. On trouve quelques lettres de ce pape dans la *Collection des conciles* (édit. du P. Labbe, t. 7); dans les *Miscellanea* de Baluze, et dans Mabillon, *Sac. IV, Benedict.* D—s.

GRÉGOIRE V, élu pape le 17 mai 996, fut le successeur de Jean XV. Il s'appelait Brunon, était Allemand et neveu d'Othon III, qui n'était encore que roi de Germanie. Ce monarque se trouvait à Pavie lorsque le sénat et les premiers de la ville de Rome lui députèrent quelques-uns d'entre eux pour le prier de leur donner un pape de son choix. Les vues d'Othon se portèrent aussitôt sur Brunon, qu'il fit élire par le clergé et par le peuple, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans. Il prit le nom de Grégoire V. Il était d'un heureux naturel et très-instruit; sa conduite ne justifia pas toujours ces présages favorables. Othon vint à Rome, et fut couronné empereur par Grégoire le 25 de mai. Il voulait exiler Crescence, sénateur noble et puissant, qui avait souvent maltraité le pape précédent; mais à la prière de Grégoire, il lui pardonna. Ce Crescence, peint par quelques écrivains comme un homme recommandable, paya d'ingratitude la conduite généreuse du pontife : il chassa de Rome son bienfaiteur, et fit élire en sa place un Grec nommé Philagate, courtisan de basse extraction, qui avait surpris la confiance d'Othon II et de son successeur; il prit le nom de Jean XVI. Othon, à cette nouvelle, résolut de punir Crescence. De son côté, Grégoire tint cette même année (997), à Pavie, un concile où Crescence et l'antipape furent successivement excommuniés. Othon, en revenant d'Allemagne pour se porter sur Rome, passa à Pavie et prit avec lui le pape Grégoire. A leur approche, Jean XVI s'enfuit, et Crescence s'enferma dans le château St-Ange. L'antipape fut arrêté dans sa fuite par des gens de l'empereur. Ils craignirent, s'ils le lui rendaient, que sa clémence ne le laissât impuni; ils lui coupèrent la langue et le nez, lui arrachèrent les yeux, et le mirent en prison en cet état. St-Nil, dit le Jeune, abbé de Valdeluse, révérent pour ses vertus et sa piété éminente, vint à Rome intercéder pour Philagate, et prier l'empereur et le pape de lui confier les restes de sa déplorable existence. Othon fut attendri; Grégoire, plus impitoyable, tira de sa prison ce malheureux si horriblement mutilé, et le fit promener dans les rues de Rome, revêtu d'un habit sacerdotal qu'on

54

avait déchiré sur lui, et monté à rebours sur un âne, dont il tenait la queue entre ses mains. St-Nil, indigné, sortit de Rome, après avoir adressé à Grégoire et à l'empereur les plus vifs reproches. Quant à Crescence, l'empereur le fit attaquer dans le château St-Ange, et envoya pour négocier avec lui un Allemand nommé Tomme, qui lui promit sûreté de la part de l'empereur et du pape. Mais Crescence fut à peine sorti du château, que l'empereur lui fit couper la tête; et après avoir jeté son corps du haut de la tour, on le pendit par les pieds. A ces traits de cruauté et de perfidie, Othon joignit un acte d'infamie, en prenant pour maîtresse la veuve de sa victime. Il retourna en Allemagne, où il mourut trois ans après. En France, Hugues Capet venait de mourir; et son successeur, Robert, avait épousé Berthe, sa cousine, sans dispense. Il désirait faire légitimer son mariage; et pour y parvenir il envoya à Rome Abbon, abbé de Fleury, avec offre de rétablir Arnoul dans l'archevêché de Reims, dont il avait été dépouillé irrégulièrement. Rome menaçait de jeter un interdit sur le royaume, si l'on ne rendait pas justice à Arnoul. La proposition du roi fut agréée et exécutée; cependant Grégoire assembla un concile, dans lequel on imposa à Robert sept années de pénitence et l'obligation de répudier son épouse. Robert fut deux ou trois ans sans obéir à ce décret, et demeura par conséquent excommunié. L'histoire de France rapporte les circonstances affligeantes de cet événement, où quelques historiens soupçonnent cependant de l'exagération. Dans ce même concile on remarque la déposition de l'évêque du Puy en Velay, qui avait été institué par Gui, son oncle et son prédécesseur, sans le consentement du clergé et du peuple. Il y est aussi statué que le roi Robert protégera l'exécution de ce décret, ce qui démontre, dit Fleury, que ce monarque n'était point privé, par son excommunication, des droits de la souveraineté. Grégoire V mourut le 18 février 999, après un pontificat de deux ans et neuf mois. Il eut pour successeur Silvestre II. On a quelques lettres et diplômes de Grégoire V dans les *Miscellanea* de Baluze (t. 6), dans l'*Italia* d'Ughelli, dans le *Spicilege* du P. d'Achery (t. 9), dans la *Marca* de P. de Marca (p. 932), et dans les *Collections des conciles*, t. 9 de l'édition de Labbe.

D—s.

GRÉGOIRE VI, antipape, ou LÉON. Voyez BENOÎT VIII.

GRÉGOIRE VI, élu pape le 8 avril 1045, remplaça Benoît IX; il était Romain de naissance et s'appelait Jean Gratien. Il était aussi estimable par ses vertus que son prédécesseur était odieux par ses vices. L'histoire de son pontificat est déjà connue par ce qui en a été dit à l'article de son prédécesseur (voy. BENOÎT IX). Ce qu'on doit ajouter, c'est que les circonstances déplorables dans lesquelles il accepta la tiare ne permettaient

pas à l'homme le plus vertueux d'opérer le moindre bien. La licence des mœurs privées ne pouvait être comparée qu'à la monstruosité des désordres publics. Les grands chemins et la ville de Rome étaient infestés de voleurs et d'assassins. On commettait des meurtres jusqu'au pied des autels. Grégoire employa les exhortations, ensuite les censures; enfin il eut recours aux moyens de force. Tout cela ne fit qu'irriter les coupables; ils murmurèrent en l'accusant de cruauté. Henri le Noir, appelé en Italie par ces clameurs, assembla un concile à Sutri. On trouva l'élection de Grégoire VI non pas tout à fait simoniaque, mais irrégulière, parce que Benoît IX avait effectivement reçu de l'argent pour s'éloigner, sacrifice jugé nécessaire pour se débarrasser de cet odieux pontife. Il paraît d'ailleurs que ce n'était pas Grégoire qui avait donné cet argent. Quoi qu'il en soit, fatigué de tant d'horreurs, dégoûté de tant d'injustices, il abdiqua vers la fin de décembre 1046, après un pontificat de vingt mois environ. Il avait été le premier bienfaiteur de la jeunesse d'Hildebrand. Il eut pour successeur Clément II. On ne connaît de Grégoire VI qu'une lettre insérée dans l'*Italia* d'Ughelli (t. 5, p. 84).

D—s.

GRÉGOIRE VII, élu pape le 20 avril 1073, connu avant son pontificat sous le nom de Hildebrand, était, dit-on, fils d'un charpentier de Soano, en Toscane, nommé Bonizone. Il avait de bonne heure embrassé l'état monastique, après avoir fait ses études en France, dans l'abbaye de Cluny. Des talents extraordinaires lui procurèrent de grands succès dans la prédication. Très-jeune encore, il mérita les bienfaits de Grégoire VI, et ensuite l'estime et la bienveillance particulière de Léon IX. On lui confia le monastère de St-Paul, qu'il trouva dans un état de désordre affligeant; il parvint à y rétablir les mœurs et la discipline. Il fut employé dans des négociations importantes auprès de l'impératrice Agnès, mère de Henri IV, vers laquelle il fut envoyé en ambassade sous le pontificat d'Alexandre II. Il fut député en qualité de légat en France, où il présida aux conciles de Lyon et de Tours. Il eut part à la réforme d'un grand nombre d'Eglises, et particulièrement de celle de Milan, réforme qu'il commença sous Nicolas II, et qui l'occupait encore depuis son exaltation. Son crédit devint immense, et son pouvoir presque absolu. Malgré l'opposition de la cour d'Allemagne, et la puissance d'Alberic, ainsi que de quelques autres chefs du parti aristocratique dans Rome, il disposa deux fois consécutives de la tiare en faveur de Nicolas II et d'Alexandre II, et fit chasser les deux antagonistes qu'on leur avait opposés (voy. BENOÎT X et CADALOUS, antipapes). Sous Alexandre II, il gouverna toutes les affaires; et il lui succéda le jour même où ce pape fut inhumé. Il fut élu par une espèce d'acclamation tumultueuse, suivant ce qu'il raconte lui-même à Didier, abbé du mont Cassin, et à Gui-

bert, archevêque de Ravenne, dans les lettres qu'il leur écrivit à ce sujet. Dès le lendemain de sa nomination, il députa au roi Henri IV (1), pour le détourner de lui donner son consentement, déclarant que s'il demeurerait pape, il était résolu de ne point laisser impunis les crimes dont ce prince était chargé. Henri envoya à Rome le comte Eberard, avec ordre de prendre des informations sur la manière précipitée dont cette élection s'était opérée. Hildebrand assura qu'il n'avait point recherché la dignité pontificale, qu'on lui avait fait une espèce de violence; mais qu'au surplus il n'avait point voulu être ordonné ni sacré sans avoir obtenu le consentement royal. Henri parut satisfait de ces explications et envoya son consentement, malgré l'opposition des évêques allemands et lombards, qui redoutaient le caractère d'Hildebrand. Tel est le récit de Fleury, résultant des actes les plus dignes de foi, mais qui a été défigurés par quelques écrivains, et notamment par Alletz, qui n'en est ordinairement que le copiste et l'abréviateur. Quoi qu'il en soit, cette espèce d'échange de procédés généreux ne tarda pas à se transformer en inimitié implacable entre deux caractères également ardents. Henri, dit Fleury, était un des plus méchants de tous les hommes, et l'on peut ajouter qu'Hildebrand n'était pas de tous les souverains le moins jaloux de son autorité. Il reçut l'ordination et l'onction, et prit le nom de Grégoire VII, en mémoire de Grégoire VI, son premier bienfaiteur. Il était alors âgé de soixante ans, d'une stature un peu au dessous de la médiocre; mais de grandes qualités réparaient en lui le désavantage d'un extérieur peu imposant. Le premier soin de Grégoire VII fut de convoquer à Rome un concile pour réprimer la simonie et l'incontinence du clergé. Les décrets de cette assemblée déplurent fortement aux évêques et aux clercs allemands, auxquels on reprochait surtout ces abus. Ils se soulevèrent en demandant au pape s'il voulait les obliger à vivre comme des anges, et le menaçant de quitter le sacerdoce plutôt que de renoncer à leurs femmes. Le clergé lombard n'était pas moins irrité de ces censures. Nous le verrons, par ce motif, embrasser le parti de Henri IV, et comme Grégoire VII, n'étant encore que l'archidiacre Hildebrand, eut la plus grande part à tous les mouvements qu'excita la réforme du clergé de Milan, il est nécessaire de reprendre les faits de plus haut. Dès le temps de Nicolas II, des censures avaient été fulminées contre ce clergé, composé, disait-on, de simoniaques et de nicolaïtes, c'est-à-dire de prêtres mariés avant la réception des ordres suivant la discipline de l'Eglise d'Orient, qui n'est que tolérante pour les prêtres, mais qui est prohibitive pour les évêques. La nouvelle de la réforme causa les plus grands troubles. Gui, archevêque

de Milan, soutenait le parti de l'opposition aux décrets de la cour de Rome. Hildebrand se concerta, de son côté, avec un clerc nommé Landulphe, et son frère Harlembald, homme de guerre très-distingué, avec Ariald, autre ecclésiastique non moins zélé, et avec le vertueux Pierre Damien. Leurs soins triomphèrent enfin d'une résistance opiniâtre. Gui, à la tête de son clergé, abjura ses erreurs, promit sur les Évangiles, dans une assemblée solennelle, et devant tout le peuple de Milan, d'obéir à tous les décrets de l'Eglise romaine. Ceci se passait en 1059 (*voy. l'Histoire ecclésiastique de Fleury*). Mais en 1066, sous le pontificat d'Alexandre II, Gui, oubliant ses promesses, se révolta de nouveau, fit saisir Ariald, qui fut massacré de la manière la plus barbare, se démit de son archevêché, et fit élire en sa place Guidon, contre lequel le pape fut obligé d'envoyer des troupes. Harlembald fut chargé par Hildebrand de cette expédition, où il perdit la vie. La comtesse Mathilde donna aussi des secours à Grégoire VII en cette occasion. Le schisme de l'Eglise de Milan ne fut éteint que longtemps après son pontificat. Il ne faut donc pas douter que le concile de Rome dont nous venons de parler ne dût déplaire aux évêques lombards autant qu'aux allemands. Grégoire écrivit partout pour soutenir la doctrine de ce concile, et menacer des censures quiconque oserait ne pas s'y soumettre, et surtout le roi de France, Philippe I^{er}, qui était accusé de vendre les dignités ecclésiastiques. Le pape, dans sa lettre aux évêques français, le déclarait indigne du titre de roi et le traitait de tyran. Ces menaces n'eurent pas de suite. Mais Grégoire se montra plus sévère à l'égard de Henri, qu'il excommunia, et qui dans ce premier moment témoigna quelque repentir de tout ce qu'il avait fait, surtout à Milan, où il se reconnaissait l'auteur du trouble qui y régnait encore. Ce rapprochement ne fut pas de longue durée. Le pape, voyant que Henri ne se pressait point de remédier aux désordres dont il se plaignait, et jugeant qu'au contraire lui-même les autorisait, lui envoya des légats pour lui enjoindre de se trouver à Rome à un jour indiqué, avec menace d'excommunication s'il y manquait. Henri, furieux de cette citation, convoqua un concile à Worms, où la déposition du pape allait être prononcée. Cependant on conspirait dans Rome même contre Grégoire. Le préfet Cencius fut l'auteur et le chef du complot. Cet homme, qui avait déjà figuré sous Alexandre II, contre lequel il soutint Cadaloüs, avait fait bâtir une haute tour sur le pont de St-Pierre, d'où il exigeait des passants un péage exorbitant; il avait résisté aux remontrances du pontife, qui l'avait enfin excommunié. Cencius, outré de colère, s'était ligué avec tous les ennemis d'Hildebrand, et avait promis à Henri de lui amener le pape prisonnier. Ce fut dans la nuit de Noël, 1073, qu'il tenta d'exécuter ce projet. Grégoire célébrait l'office à Ste-Marie-Majeure,

(1) Roi de Germanie, qui prenait le titre de roi des Romains, et n'eut celui d'empereur que le 31 mars 1064.

suivant sa coutume. Cencius et ses gens fondirent dans l'église, armés d'épées, revêtus de cuirasses, frappant et blessant tout ce qui s'offrait à leurs coups. Le pontife, arraché de l'autel, blessé à la tête, fut dépouillé de ses ornements; on ne lui laissa que l'aube et l'étole : il suivit, sans préférer un seul mot, le soldat qui le menait en prison. Au bruit de cette violence, le peuple se rassembla en armes, au pied de la tour où Grégoire était enfermé. Cencius, se voyant assiégé, et troublé par la crainte, tomba aux pieds du pape en lui demandant pardon. Le pontife lui ordonna de faire le voyage de Jérusalem, et Cencius le promit. Alors Grégoire se mit à une fenêtre d'où il fit signe au peuple de s'apaiser. On crut qu'il demandait du secours, et l'on monta en force pour le délivrer. L'émotion redoubla quand on s'aperçut qu'il était encore tout couvert de sang. Il fut ramené à l'église, où il acheva l'office du jour et donna la bénédiction. Cependant Cencius s'enfuit avec toute sa famille et tous les conjurés; car le pape voulut qu'on leur laissât la vie. La tour fut détruite; tous les biens de cet exacteur furent livrés au pillage. Cencius, de son côté, en s'enfuyant, ravagea les terres de l'Église. L'archevêque de Ravenne, Guibert, était aussi l'un des ennemis de Grégoire; il souleva contre lui le duc de Calabre, Robert Guiscard, et le roi Henri, qui n'y était que trop disposé. Le pape écrivit à celui-ci d'une manière assez modérée, en l'exhortant à se réunir à lui, et à contribuer à la réforme de l'Église. Mais Henri, qui venait de remporter une victoire signalée contre les Saxons, ne songea qu'à poursuivre les desseins formés dans l'assemblée de Worms. Grégoire y fut déposé, sur les accusations du cardinal Hugues le Blanc. Dans les lettres violentes que Henri adressait au pontife, on peut remarquer comme une opinion particulière à ce temps-là qu'après avoir soutenu contre le pape qu'il ne tient pas de lui son royaume, mais de Dieu seul, qu'il ne doit avoir que Dieu pour juge, il ajoute qu'il ne peut être déposé à moins qu'il n'abandonne la foi. Ce fut au milieu même du concile tenu à Rome en 1076 que la déposition fut signifiée à Grégoire par un clerc de Parme, nommé Roland. L'évêque de Porto, l'un des Pères du concile, s'écria qu'il fallait se saisir de l'envoyé. Le préfet de Rome et ses satellites se jetèrent sur Roland l'épée à la main; mais le pape se mit au-devant, et le couvrant de son corps lui sauva la vie. Puis il dit avec calme qu'il fallait se préparer à la persécution; que depuis trop longtemps l'Église vivait en paix, et que Dieu voulait de nouveau arroser de sang la moisson de ses saints. Il montra au concile un œuf, trouvé près de l'église de St-Pierre, et sur lequel on voyait en relief un serpent armé d'une épée et d'un écu, qui, voulant s'élever, était forcé de se replier en bas. « Il faut maintenant, ajoutait-il, employer le glaive de la parole, pour frapper le serpent. » Tout le concile approuva cet avis

du pape, chacun déclarant qu'il était prêt à mourir pour la bonne cause; il fut conclu que Henri serait privé de la dignité royale, et anathématisé avec ses complices. L'excommunication contre Henri fut suivie d'une multitude d'autres lancées contre quelques évêques d'Allemagne et de France, et contre ceux de Lombardie. Pour appuyer les actes de ce concile, Grégoire envoya des instructions particulières à tous ceux qu'il crut devoir éclairer en cette occasion. C'est surtout dans sa grande lettre à Herman, évêque de Metz, qu'il faut chercher les principes de cette doctrine funeste, qui tendait à bouleverser les empires en détruisant les puissances séculières. C'est dans cette lettre qu'après avoir donné une interprétation forcée aux paroles de St-Pierre, aux expressions de St-Grégoire, à la conduite de St-Ambroise envers l'empereur Théodose, à celle du pape Zacharie envers Childéric III, et à une lettre de St-Clément à St-Jacques, il confond les censures de l'Église avec la dégradation politique, et veut soumettre les rois à une double dépendance des papes. Cette lettre, en date du 25 août 1076, est réfutée d'une manière qui nous paraît victorieuse dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et l'opinion de ce sage écrivain trouverait aujourd'hui peu de contradicteurs. Cependant l'archevêque de Ravenne, Guibert, convoqua un concile à Pavie, où Grégoire fut de nouveau excommunié. D'un autre côté, un parti considérable de seigneurs et d'évêques allemands s'assembla à Tribur (ou Teuver), auprès de Mayence, résolu de procéder contre Henri, et lui offrit pour dernière condition de venir à Augsbourg le jour de la Purification prochaine, et d'y attendre le jugement du pape, qui serait invité à s'y rendre pour l'absoudre ou le condamner définitivement. Henri, effrayé de cette résolution, comprit qu'il ne fallait pas attendre l'an et jour de son excommunication, et que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de se présenter au-devant du pape, avant que celui-ci mît le pied en Allemagne. Il se prépara donc à passer en Italie, accompagné seulement de sa femme, de son fils, encore enfant, et d'un seigneur de sa cour. Il prit des chemins détournés afin d'éviter les obstacles que lui avaient préparés quelques princes de la Souabe, pour l'empêcher de passer les Alpes. Il se transporta en Bourgogne, ensuite en Savoie; de là, il passa en Lombardie, où il trouva un parti nombreux qui le reçut avec joie. Cependant Grégoire, qui avait quitté Rome, sous les auspices de la comtesse Mathilde, dans le dessein de se rendre à Augsbourg, n'était pas éloigné de se rencontrer avec Henri. Mais il était inquiet de savoir si celui-ci venait dans l'intention de se réconcilier avec lui ou de se venger. La comtesse conseilla à Grégoire de se retirer dans la forteresse de Canosse, dont elle était propriétaire dans la Lombardie, auprès de Reggio. Quelques évêques allemands s'y étaient déjà rendus, dans l'espoir d'obtenir

leur absolution du pape. Grégoire, leur ayant fait dire d'abord qu'une si longue désobéissance demandait une longue expiation, les avait séparés en plusieurs cellules, où il les assujettissait à la loi d'un silence rigoureux et d'une exacte abstinence. Après les avoir ainsi éprouvés pendant plusieurs jours, il leur permit de venir devant lui, leur adressa une douce réprimande, et leur accorda l'absolution, en leur recommandant néanmoins de ne point communiquer avec Henri, jusqu'à ce qu'il fût absous. Grégoire refusa d'abord d'écouter Henri; mais ce prince employa les sollicitations les plus vives auprès de la comtesse Mathilde, qui lui obtint enfin du pape la faveur d'être admis à la pénitence. Henri vint donc à Canosse; et laissant au dehors toute sa suite, il entra dans la forteresse, qui avait trois enceintes de murailles. On le fit demeurer dans la seconde, sans aucune marque de sa dignité, nu-pieds, vêtu de laine sur la chair, et passant jusqu'au soir sans manger. Il resta trois jours dans cet état; le quatrième, il fut reçu à l'audience du pape. Après un entretien assez long, il fut convenu que Henri se présenterait à l'assemblée des seigneurs allemands pour répondre aux accusations portées contre lui, et dont le pape serait juge, s'il le voulait; que s'il était jugé innocent il conserverait la royauté, et serait toujours soumis et obéissant au pape; que, dans le cas contraire, ceux qui lui avaient prêté serment en seraient affranchis devant Dieu et devant les hommes; que jusqu'au jugement il ne porterait aucune marque de la dignité royale, que cependant il pourrait exiger les services et redevances nécessaires à l'entretien de sa maison, etc. Henri accepta ces conditions avec serment, et reçut l'absolution. Grégoire célébra ensuite la messe. Après la consécration, il fit approcher le roi de l'autel, et, tenant l'hostie dans ses mains, il prit à témoin de son innocence le corps de Jésus-Christ qu'il allait recevoir, en conjurant Dieu de le frapper de mort subite s'il était coupable. Il prit en même temps une partie de l'hostie, la consumma, et pressa le roi de prendre l'autre pour preuve de la fausseté des accusations intentées contre lui. Henri, fort embarrassé de la terrible épreuve qu'on lui proposait, se retira un peu à l'écart avec les personnes de sa suite, et, après en avoir délibéré, supplia le pape de renvoyer cette affaire à un concile général. Grégoire y consentit, et cependant ne laissa pas de lui donner la communion. Il le traita ensuite à dîner, et le renvoya non sans lui avoir renouvelé ses exhortations. Les Lombards témoignèrent à Henri le mépris que leur inspirait pour sa personne le traitement humiliant auquel il s'était soumis. Pour se réhabiliter dans leur estime, il ne vit d'autre parti que de rompre ses engagements avec le pape; ce qu'il effectua quinze jours après. D'un autre côté, les seigneurs allemands s'assemblèrent à Pfortzheim en Franconie; et sous prétexte que

Grégoire avait rendu à Henri la communion et non pas la couronne, ils élurent à sa place Rodolphe, duc de Souabe, qui n'accepta qu'avec répugnance, et fut sacré au bout de dix jours. Henri essaya, mais en vain, de s'emparer de la personne du pape; celui-ci dut son salut à la comtesse Mathilde, qui le cacha dans des montagnes bien fortifiées. Ce fut à cette époque qu'elle fit donation à l'Église de ses États, qui comprenaient la Toscane et une grande partie de la Lombardie. Grégoire renouvela l'excommunication contre Henri, lui ôta les royaumes d'Allemagne et d'Italie, et donna le royaume Teutonique à Rodolphe. Quand cette nouvelle fut connue à la cour de Henri, une assemblée de seigneurs et d'évêques à Brixen, dans le Tyrol, déposa Grégoire VII, et choisit pour pape l'archevêque de Ravenne, Guibert, qui prit le nom de Clément III. Dans ce même temps, Henri perdit une grande bataille contre les Saxons; mais elle fut inutile aux vainqueurs, par la mort du roi Rodolphe, qui fut tué dans cette journée. Cependant Henri résolut d'introniser son antipape, et marcha vers Rome avec lui. Grégoire se défendit avec les secours de la comtesse Mathilde, qui n'y épargna ni ses vassaux ni ses richesses. Une première tentative infructueuse obligea Henri de retourner en Lombardie. L'antipape était à la tête des assiégeants. Henri se présenta une seconde fois devant Rome; pour cette fois, les Romains fatigués lui livrèrent la ville, et Grégoire se réfugia au château St-Ange. Le peuple, soumis ou gagné, laissa exécuter l'intronisation de Guibert, qui donna à Henri la couronne impériale. Grégoire, pressé dans sa forteresse, eut recours à Guiscard, duc de Calabre, et à ses Normands, qu'il avait depuis peu excommuniés pour avoir ravagé les terres de l'Église. Le duc entra dans Rome, qu'il pillait et brûlait en partie, à cause de la résistance que les Romains lui avaient opposée. Mais il réinstalla le pape au palais de Latran, et ramena plusieurs villes et châteaux à l'obéissance du pontife. Grégoire, rétabli dans Rome, réitéra l'excommunication contre l'antipape, qui en avait été chassé, et qui s'était retiré en Lombardie auprès de son protecteur Henri. Le pape, quelque temps après, passa à Salerne, où il mourut le 24 mai 1085, ayant occupé le Saint-Siège pendant douze années. En mourant, il leva toutes les excommunications qu'il avait prononcées, excepté celles qui regardaient Henri, l'antipape Guibert, leurs fauteurs et adhérents. Les événements orageux de sa querelle avec Henri n'avaient pas empêché Grégoire de veiller avec sollicitude sur tous les autres États chrétiens. Il étendit ses soins sur la France, l'Angleterre, la Hongrie, la Pologne, la Norvège, la Dalmatie, l'Afrique, l'Arménie. Il chercha aussi partout à semer ses principes de suprématie universelle. Partout il trouva de la docilité et de la soumission, excepté dans Guillaume le Conquérant, qu'il fut toujours contraint de ménager. Grégoire VII

fut le premier pape qui parla du projet des croisades armées; c'est ce que prouve la lettre qu'il écrivit à Henri, le 7 décembre 1074, pour lui peindre les persécutions que les chrétiens d'outremer éprouvaient de la part des païens, la misère où ils étaient réduits; il lui annonce la résolution qu'il a prise de marcher lui-même à la tête de 50,000 hommes qui étaient déjà prêts à se réunir pour combattre les ennemis de la foi, et pénétrer jusqu'au sépulchre de Notre-Seigneur. Il est aussi le premier qui ait ordonné que le nom de *Pape* ne serait attribué qu'à l'évêque de Rome; et Dupin prétend qu'il imposa le premier aux archevêques l'obligation d'aller ou d'envoyer à Rome pour recevoir le pallium. La mémoire de Grégoire VII a trouvé de zélés apologistes et de violents détracteurs. Parmi les premiers, on compte Paul, chanoine régulier de Bernried, en Bavière, qui rapporte des faits miraculeux et tendant à démontrer la sainteté de ce pape; Anastase IV, qui le fit peindre dans une église au nombre des saints; Marc-Antoine Colonne, archevêque de Salerne, qui trouva ses reliques entières avec ses ornements pontificaux, et lui composa une épitaphe; Grégoire XIII, qui inséra son nom au Martyrologe romain; Paul V, qui permit à l'archevêque de Salerne de l'honorer comme un saint; enfin, Benoît XIII, qui essaya de faire adopter sa légende en France et en Allemagne (*voy.* Benoît XIII). Les schismatiques, au contraire, se sont étudiés à le décrier. Parmi eux, on remarque Bennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert. Il raconte comme un fait certain que Grégoire, à l'intronisation de Nicolas II, lui mit sur la tête deux couronnes, dont l'une était l'emblème de la suprématie spirituelle, et l'autre celui de la suprématie temporelle. Cette anecdote a été réfutée par Garampi, dans l'*Illustrazione d'un antico sigillo della Garfagnana*, où il prouve que ce fut Boniface VIII qui environ trois siècles après porta le premier la double couronne. Bennon reproche ensuite à Grégoire VII de s'être fait élire d'une manière irrégulière et violente; il prétend qu'au moment où il prononça l'excommunication de Henri sa chaire se fendit en deux, ce qui annonçait le schisme près d'éclater. Enfin il l'accuse de nécromancie, et raconte à ce sujet une fable ridicule, avec cette stupidité d'un esprit faible et méchant, qui ne sait comment expliquer un homme extraordinaire. Fleury observe que Bennon ne dit pas un mot de la comtesse Mathilde, et que par conséquent il ne jette aucun soupçon sur la chasteté de Grégoire. En effet, c'est en vain que la calomnie a voulu empoisonner les motifs de cette liaison. Nos mœurs d'aujourd'hui ne présentent guère l'image d'un attachement aussi innocent. Il paraît néanmoins que celui-ci le fut entièrement; et les gens les plus rigides en jugent encore ainsi, malgré les recherches les plus minutieuses et les plus sévères dont la malignité se soit avisée. En considérant Grégoire VII sous le rapport d'homme d'État, de

souverain temporel, on ne peut lui refuser ni le génie qui conçoit des desseins vastes ni le caractère qui préside à l'exécution; il eut aussi cette fermeté d'âme qui brave fièrement l'adversité; ce calme du courage qu'aucun péril n'étonne, et qui sait même tirer avantage des positions les plus critiques. Comme chef de la religion, il a été jugé moins favorablement. Sa conduite hautaine envers Henri, les principes de la suprématie absolue dont le premier il voulut étendre les conséquences jusque sur les devoirs de la fidélité des sujets envers leur souverain, ont élevé de vives censures contre sa mémoire. On ne doit pas oublier cependant qu'il rendit de grands services à la religion, en rétablissant sur le trône pontifical cette dignité, cette sévérité de mœurs qui, plus d'un siècle avant lui, en avaient été bannies par l'effet des intrigues les plus honteuses. Parmi ses idées systématiques de domination universelle, on remarque le projet qu'il avait conçu d'obliger tous les souverains de soumettre au pape les motifs de leurs dissensions avant de tirer l'épée. On sait que, plusieurs siècles après lui, ce fut encore le généreux dessein de notre immortel Henri IV, qui voulait placer la tranquillité de l'Europe sous la sauvegarde de l'autorité de l'empereur d'Allemagne et de la médiation du pape. Mais on sait aussi quelles furent alors et quelles seront longtemps encore les difficultés de l'exécution. On a recueilli dans un écrit intitulé *Dictatus papæ* vingt-sept maximes qui composent une déclaration complète de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain; cet écrit est attribué à Grégoire VII; mais on doute généralement qu'il soit son ouvrage. On doit juger ce pontife plutôt sur l'ensemble de sa conduite, et sur les expressions de la plupart de ses lettres, où ce système de domination est développé dans toute son étendue. Il y parle, à la vérité, au nom de la vertu; mais, en la montrant altière, rigide, inflexible, il sembla ignorer qu'il est un terme où finit le respect et commence la haine. Grégoire VII paraît être l'auteur d'un *Commentaire sur les Psaumes pénitentiels*, qui a été attribué à St-Grégoire le Grand. Voyez à ce sujet Pierre de Goussainville, dans son édition de St-Grégoire. P. Allix, dans la préface qu'il a mise au traité de Jean de Paris *De modo existendi corporis Christi*, etc. (*voy.* ALLIX), regarde Grégoire VII comme l'auteur d'un *Commentaire sur St-Mathieu*, c'est une erreur (*voy.* J. HILDEBRAND). Les lettres de Grégoire VII ont été recueillies et divisées en livres, par années de son pontificat. Les neuf premiers (de 1073 à 1082) contiennent 559 lettres; le dixième manque; le onzième n'a que deux lettres; toutes ces lettres se trouvent dans toutes les collections des conciles. Les dernières éditions sont augmentées de deux *Appendices* contenant neuf lettres. On trouve aussi des lettres de ce pape dans la *Bibliotheca Floriacensis* de J. Dubois, dans l'*Appendix* de Baluze, au traité de Marca *De pri-*

matibus, dans les *Historiæ Francorum scriptores* d'André Duchesne, dans les collections de Martène, de d'Achery, d'Ughelli, etc. Les lettres de Grégoire VII portent l'empreinte du caractère de ce pape; il y a plus de véhémence que d'onction; on y trouve ce zèle brûlant qui veut abattre et soumettre plutôt que persuader. On a cherché à excuser Grégoire VII, en disant qu'il fallait un joug de fer aux hommes féroces et dépravés du siècle où il vivait, mais cette justification n'a point paru suffisante; et quoique plusieurs actions de sa vie méritent de l'admiration, la France lui a refusé les honneurs religieux que Rome lui avait décernés (*voy.* GILBERT DE VOISINS). La vie de Grégoire VII, écrite par Pail de Bernried, auteur contemporain, a été publiée par Gretser, Ingolstadt, 1610, et insérée dans les grandes collections de Mabillon (*Sac. 6, Benedict.*) et des Bollandistes (t. 6 du mois de mai, p. 115). Il eut pour successeur Victor III, après une vacance d'un an (*voy.* BENNON, DITHMAR). D—s.

GRÉGOIRE, antipape. *Voyez* BOURDIN (Maurice).

GRÉGOIRE VIII, élu pape le 21 octobre 1187, succédait à Urbain III; il s'appelait Albert, était natif de Bénévent, cardinal et chancelier de l'Église romaine. Il était savant, éloquent, d'une vie pure et rempli de zèle; mais il ne tint le Saint-Siège que pendant deux mois environ. Pour ranimer les fidèles au recouvrement de la Terre-Sainte, il promit les indulgences de l'Église et prescrivit des abstinences, dont il voulut donner lui-même l'exemple. Un auteur dit que les cardinaux mêmes promirent de renoncer à toute espèce de richesses, firent vœu de se croiser, et d'aller jusqu'en Palestine, demandant l'aumône à la tête des pèlerins. Grégoire s'occupait à réconcilier les Pisans et les Génois, lorsqu'il fut pris de la fièvre dont il mourut à Pise, le 16 décembre 1187. Il eut pour successeur Clément III. On a trois de ses lettres dans la collection des conciles. D—s.

GRÉGOIRE IX, élu pape le 19 mars 1227, succédait à Honorius III : il s'appelait Hugolin, était de la famille des comtes de Ségni et proche parent d'Innocent III, qui l'avait d'abord fait son chapelain, puis cardinal et ensuite évêque d'Ostie. Il était d'un extérieur imposant, d'une érudition peu commune et d'une conduite exemplaire. Doué des qualités de ses prédécesseurs Grégoire VII et Innocent III, il était également imbu de leurs principes. Son couronnement fut de la plus grande magnificence; il alla au palais de Latran couvert d'or et de pierreries. Le jour de Pâques il célébra la messe, et revint la couronne en tête. Le lundi, ayant officié à St-Pierre, il sortit portant deux couronnes (1), monté sur un che-

val superbe, dont le sénateur et le préfet de Rome tenaient la bride, en marchant à pied à ses côtés; une foule immense de peuple, portant des palmes et des fleurs, et chantant des prières et des cantiques de joie au son des trompettes; les Grecs et les Juifs mêmes faisant retentir les airs des louanges du pape; le cortège des cardinaux et des juges, revêtus de pourpre, d'or et de soie, s'avancant à travers des nuages des parfums les plus rares et au milieu d'une double tenture de tapisseries précieuses, qui offraient les plus beaux ouvrages de l'Égypte et les plus riches couleurs de l'Inde, telle fut la magnificence au moins très-superflue qui signala, en cette circonstance, l'installation de l'humble vicaire de Jésus-Christ. Grégoire s'empressa de faire part de son élection à tous les princes de l'Europe, et de les exhorter à marcher au secours des chrétiens dans la Palestine, sous peine des censures ecclésiastiques. Ces invitations, ces menaces regardaient surtout l'empereur Frédéric II. Les écrivains ultramontains se plaignent amèrement de la conduite de ce prince envers Grégoire IX. Mais pour les bien juger, il est nécessaire de se rappeler leur position respective. Le pape était proche parent d'Innocent III, dont Frédéric avait eu à se plaindre. L'empereur avait dans Rome une faction puissante, Grégoire n'était donc pas fâché d'avoir un prétexte pour éloigner Frédéric, en le pressant de partir pour la Terre-Sainte, où il était d'ailleurs appelé par son vœu solennel et par le déplorable état des affaires des croisés. Frédéric se préparait à partir dans le cours de l'année 1227; mais il tomba malade à Otrante, et l'embarquement n'eut pas lieu. Alors Grégoire, persuadé que cette maladie n'était qu'une feinte, assembla un concile où Frédéric fut excommunié. D'un autre côté, pendant que Grégoire était retiré dans Agnani, à cause du mauvais air qui régnait dans Rome, un particulier qui se disait vicaire du pape donnait pour de l'argent des absolutions et des dispenses aux croisés qui se faisaient relever de leurs vœux : ce qui diminuait le nombre et refroidissait le zèle des pèlerins. Grégoire punit sévèrement cette manœuvre, qui parut bien être l'effet d'une intrigue obscure de Frédéric. Ce prince écrivit de son côté pour se justifier. Il envoya son apologie à toutes les puissances et la fit lire à Rome. Il rappelait tous ces anciens griefs contre les prédécesseurs de Grégoire IX. Dans sa lettre au roi d'Angleterre, il se plaignait des exactions de la cour de Rome, et cherchait à exaspérer ce monarque, en lui remettant sous les yeux les injustices dont on avait abreuvé le roi Jean, son père. Au reste, il annonçait son prochain départ pour la Terre-Sainte, qu'il protestait n'avoir été retardé que par sa maladie et la révolte de ses sujets de Sicile. Grégoire, de son côté, poursuivait avec chaleur l'effet des censures ecclésiastiques. Frédéric cherchait à s'assurer de la fidélité des Frangipani et autres nobles ro-

(1) L'histoire ne dit point que ce fussent les deux couronnes emblématiques attribuées à Grégoire VII lors de l'installation de Nicolas II. Il est probable que ce ne fut qu'un double ornement de luxe employé dans cette seule circonstance. On ne voit pas du moins que les portraits de Grégoire IX portent ces deux couronnes, qui ne paraissent pour la première fois que dans les images de Boniface VIII.

main, qui lui prêtèrent serment de vassalité. Ils excitèrent le peuple contre Grégoire, qui fut insulté pendant la messe qu'il célébrait le lundi de Pâques (1228), fut obligé de sortir de Rome et de se réfugier d'abord à Rieti, puis à Spolète et enfin à Pérouse. Cependant l'empereur, après avoir réglé les affaires du royaume de Sicile, où il laissa pour gouverneur le duc de Spolète, Rainald, s'embarqua à Otrante au mois de juin (1228), et arriva heureusement en Syrie. Le pape lui avait fait signifier de ne pas passer la mer comme croisé, jusqu'à ce qu'il fût absous des censures. Frédéric ne tint aucun compte de cette défense. Avant de s'embarquer, il avait laissé plein pouvoir à Rainald de traiter de la paix avec le pape ; mais ces négociations n'ayant abouti à aucun résultat positif, on courut aux armes. Rainald attaqua le Patrimoine de St-Pierre avec une armée de Siciliens et de Sarrasins, qui commirent toutes sortes d'excès. Le pape engagea dans sa querelle Jean de Brienne, beau-père de Frédéric, mais alors brouillé avec lui, et le nomma commandant de l'armée de l'Eglise, conjointement avec le cardinal Colonne. Rainald résistait toujours, Grégoire leva une autre armée qu'il mit sous les ordres de Pandolfe d'Agnani, son chapelain, de Thomas de Celano et de Roger d'Aquila, et la fit entrer sur les terres de l'empereur. Quelques auteurs fixent à cette époque l'origine de ces deux factions puissantes connus sous le nom de Guelfes et de Gibelins, les premiers tenant pour le pape et les seconds pour l'empereur, sans qu'on sache précisément la véritable origine de ces dénominations bizarres (*voy. GUELFE*). Cependant Frédéric était débarqué en Palestine le 7 septembre 1228 ; mais il avait été précédé par deux émissaires du pape, qui l'avaient dénoncé comme parjure et comme excommunié. L'empereur, trouvant ainsi peu d'obéissance dans le pays, conclut avec le sultan d'Égypte une trêve dont un des principaux articles lui livra néanmoins Jérusalem, où il se fit couronner roi. Le mécontentement fomenté par les émissaires du pape n'en prit pas moins de nouvelles forces, et lui fit courir des dangers pour sa vie. Il se détermina donc à repasser en Italie, où les armes du pape avaient obtenu quelques succès contre lui. A son retour, les choses changèrent de face : ses serviteurs reprirent courage ; Jean de Brienne passa à Constantinople, où l'appelaient d'autres intérêts, et Frédéric reconquit bientôt tout ce qu'il avait perdu. Grégoire renouvela l'excommunication contre son ennemi, et y ajouta pour cette fois la dispense du serment de fidélité. L'hiver qui suivit ces événements fut favorable à Grégoire par les maux mêmes qu'il causa dans Rome. Un débordement extraordinaire du Tibre, des exhalaisons malsaines, et des maladies qui en furent les suites, effrayèrent les Romains au point qu'ils envoyèrent à Pérouse prier le pape de revenir parmi eux. Il y consentit, et à la fin de février (1230),

il en fut reçu avec d'autant plus de joie, qu'il fit entrer des vivres, dont on avait grand besoin. Des négociations furent commencées pour opérer une réconciliation entre le pape et l'empereur : elle eut lieu en effet au mois de septembre de cette même année. Dès le mois de juillet, l'empereur avait juré de se soumettre aux ordres de l'Eglise. Le 28 août, il signa les conditions que l'on voulut, et le premier du mois suivant, le pape étant venu à Agnani avec un cortège pompeux, Frédéric parut devant lui, ôta son manteau, se mit aux pieds du pontife, et reçut le baiser de paix. Il retourna aussitôt dans son royaume, où des troubles exigeaient sa présence. Cependant les Romains, toujours portés à la révolte, et gagnés en secret par les largesses de Frédéric, tardèrent peu à faire sentir de nouveau à Grégoire l'effet de leur inimitié. Ils le chassèrent de Rome, et le 24 juillet 1232, il écrivit à Frédéric pour le prier de venir promptement au secours de l'Eglise sa mère, c'est-à-dire, en style de ce temps-là, du pape et de sa suite. L'empereur promit le secours de ses armes, et envoya deux ambassadeurs. Grégoire l'en remercia en termes magnifiques, soit qu'il fût trompé, soit qu'il jugeât nécessaire de paraître confiant ; mais il implorait de toutes parts des secours contre les Romains, qui persistaient dans leur rébellion. Cependant ils se déterminèrent à faire leur paix en 1233, et Frédéric influa puissamment sur cette résolution, qui lui fut dictée par un puissant motif d'intérêt personnel. Son fils Henri s'était révolté en Allemagne. Frédéric pria le pape d'enjoindre aux évêques et aux princes de l'empire de n'accorder aucun secours au prince rebelle. Le jeune roi se soumit en effet, son père le fit amener dans la Pouille et enfermer dans un château, où il mourut sept ans après. De son côté le pape ménageait l'empereur afin de l'exciter à la croisade, qu'il était bien difficile de renouveler avant l'expiration de la trêve. Ainsi, toutes ces communications, animées seulement par des motifs d'intérêt particulier, ne pouvaient avoir des résultats d'une longue durée. La rupture éclata de nouveau et sans retour, à l'occasion de la conquête de l'île de Sardaigne, dont l'empereur gratifia son fils naturel, Enzius ou Henri. Le pape prétendait que cette île lui appartenait en vertu de la donation de Constantin, de Louis le Débonnaire et des autres empereurs. Frédéric soutenait que c'était un démembrement de l'empire. Le pape renouvela donc les excommunications contre Frédéric, et celles-ci furent conçues dans les termes les plus étendus. Grégoire, en déclarant Frédéric déchu de toutes ses dignités et dépouillé de tous ses domaines, offrit l'empire au roi de France, pour Robert comte d'Artois, son frère. St-Louis refusa avec une générosité, une sagesse, qui appartiennent encore plus aux vertus de la religion qu'à l'habileté de la politique. Cependant Frédéric, les armes à la main, s'avancait sur Rome. Il

demandait à être jugé par un concile. Le pape s'y refusa d'abord, s'y détermina ensuite, et Frédéric, à son tour, s'y opposa. Des prélats s'étaient embarqués à Gênes pour se rendre à Rome : la flotte de Frédéric les fit prisonniers. Parmi eux étaient des évêques français, que St-Louis réclama de l'empereur, et qu'il n'obtint qu'avec peine. Grégoire et Frédéric inondaient l'Europe de leurs manifestes respectifs. Un de ceux du pape commençait ainsi : *Une bête pleine de noms de blasphème s'est élevée de la mer*, et il désignait l'empereur par ces paroles de l'Apocalypse. Frédéric, de son côté, appelait Grégoire *le grand dragon qui séduit l'univers, l'Antechrist, un autre Balaam, et un prince de ténèbres*. Ils s'injuriaient ainsi en tirant leurs expressions des livres saints. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à la mort de Grégoire IX, au moment où Frédéric était prêt à s'emparer de Rome. A travers ces orages politiques, d'autres soins avaient occupé le pontife. Il canonisa St-François d'Assise, dont il avait été l'ami, St-Dominique et St-Virgile. Il tenta une réunion avec l'Eglise grecque, sur l'invitation de Germain, patriarche de Constantinople. Quatre frères mendiants, qu'il nomma pour ses nonces, furent reçus avec honneur par l'empereur Jean Vatace et par le clergé grec. On tint des conférences solennelles. La discussion roula principalement sur la procession du Saint-Esprit et sur les azymes dans le saint sacrifice. Les nonces de Grégoire parlèrent avec beaucoup de modération et de franchise. Les Grecs, comme à leur ordinaire, employèrent les arguties, et finirent par des actes de violence. Avant de se séparer, chaque parti s'était donné par écrit sa profession de foi. Les Grecs firent attaquer les nonces du pape pendant leur retraite, et leur arrachèrent la pièce qu'ils désiraient reprendre : mais une copie échappa à leurs recherches. Ainsi ce rapprochement demeura sans aucun effet. En France, les seigneurs, assemblés à St-Denis, se plaignirent au pape de l'insubordination des ecclésiastiques, qui prétendaient se soustraire à la suzeraineté du roi, et refusaient de répondre en sa cour pour leur temporel, qu'ils tenaient de lui en pairie et en baronnie. Le monarque rendit, dans la même assemblée, une ordonnance qui portait que les prélats et autres ecclésiastiques seraient tenus, en matière civile, de subir le jugement du roi et des seigneurs. Grégoire s'opposa à cette ordonnance, en alléguant la double puissance qu'il prétendait attribuée au pape. Il insinua que le roi encourrait l'excommunication s'il persistait dans l'exécution des statuts contraires à la liberté de l'Eglise. Louis ne se laissa point convaincre par ces raisonnements, ni effrayer par les menaces. Le saint roi, dit Fleury, ne révoqua point son ordonnance, et fut toujours attentif à réprimer les entreprises du clergé de son royaume. En Angleterre, l'autorité du pape fut plus puissante auprès du roi. Henri consentit à une levée de décimes,

que le pape demandait pour soutenir sa guerre avec l'empereur. Les seigneurs se refusèrent à cette contribution ; les évêques s'y soumirent, dans la crainte des censures. Grégoire IX fit publier, en 1254, une collection de décrétales, divisée en cinq livres, dont la distribution méthodique n'est pas sans mérite, et qui fait une des principales parties du *Corps de droit canonique* : le nombre des commentaires qu'on a écrits sur ces décrétales est incalculable, et c'est un des premiers ouvrages qu'ait reproduits la typographie à son berceau. Schoiffer en donna une édition à Mayence en 1475, et il en parut deux à Rome l'année suivante. Grégoire IX mourut à Rome le 20 août 1241, âgé de près de 100 ans, après un pontificat de quatorze ans et cinq mois. Il eut pour successeur immédiat Célestin IV, et bientôt après Innocent IV. On a un grand nombre de lettres de ce pape dans la *Collection des conciles*, les *Annales de Wadding*, l'*Italia* d'Ughelli, etc.

D—s.

GRÉGOIRE X, élu pape le 1^{er} septembre 1271, s'appelait Thébalde ou Thibaud ; il était de la famille des Visconti, et archidiacre de Liège. Il succéda à Clément IV, après une vacance de deux ans et neuf mois ; les cardinaux, toujours assemblés à Viterbe, n'avaient pu s'accorder. Ils prirent enfin le parti de charger six d'entre eux de terminer cette élection. D'une voix unanime ils choisirent Thibaud, qui prit le nom de Grégoire X. Il était en Palestine, à St-Jean d'Acre, où il apprit son élection le 27 octobre. Il se hâta de venir en Italie et débarqua à Brindes le 10 février 1272. Grégoire était peu lettré ; mais il avait l'habitude des affaires, une âme généreuse et désintéressée. Son premier soin fut de pourvoir aux besoins des croisés : il sollicita les secours de Pise, de Gênes, de Marseille, de Venise et du roi de France Philippe le Hardi. Après s'être fait sacrer à Rome le 27 mars, il s'occupa aussitôt de convoquer un concile général à Lyon. Ce concile présentait trois objets : le schisme des Grecs, les secours à fournir à la terre sainte, et les vices et les erreurs qui se multipliaient dans l'Eglise. Le pape y invita tous les souverains de l'Europe, et même le roi d'Arménie et le khan des Tartares. Son séjour à Rome ne fut pas de longue durée : il quitta cette capitale dans le dessein de rétablir par sa présence la paix dans plusieurs villes d'Italie. Il vint à Orviète, ensuite à Florence, où il trouva les esprits divisés par les factions. Les guelfes avaient pris le dessus ; et cependant il les engagea à conclure la paix. Les gibelins se présentèrent pour traiter : on les menaça, et ils furent obligés de se retirer. Grégoire, indigné, quitta la ville, qu'il mit en interdit. Ses soins furent plus heureux à Sienne, où la tranquillité fut rétablie par la médiation d'Ambroise de Sansedoni, que sa piété avait engagé à renoncer aux avantages d'une naissance illustre pour se faire simple frère prêcheur, et qui, depuis, mourut en odeur de sainteté, et

fut inscrit comme bienheureux au martyrologe romain. Les affaires d'Allemagne occupèrent ensuite l'attention de Grégoire. Il y avait vingt-huit ans que l'empire était vacant depuis la déposition et la mort de Frédéric II. Alphonse, roi de Castille, y avait des prétentions : Grégoire lui déclara qu'il devait y renoncer. Tous les électeurs assemblés à Francfort, excepté le roi de Bohême, choisirent unanimement Rodolphe de Habsbourg. Dans le cours de l'année 1272, des négociations avaient été ouvertes à Constantinople pour la réunion des deux Églises. L'empereur Michel Paléologue la désirait sincèrement. Le patriarche Joseph s'y montrait opposé. Le reste du clergé grec partageait l'opinion de l'empereur. En 1275 les conférences, les discussions avaient continué sur le même pied. Le patriarche s'était retiré dans un monastère; et une ambassade solennelle avait été arrêtée pour se présenter au concile de Lyon. Tel était l'état des choses lorsque l'ouverture s'en fit, le 2 mai 1274. Les Grecs y parurent et répétèrent dans leur chant du symbole les expressions des Latins sur la procession du St-Esprit. Tout paraissait cimenter la réunion : elle fut détruite par des événements ultérieurs, qu'il serait trop long de rapporter ici. Ce concile, qui fut composé de cinq cents évêques, soixante-dix abbés et mille autres prélats, fut remarquable, entre autres dispositions, par les règlements pour la tenue du conclave lors de l'élection des papes. La clôture sévère des cardinaux, l'abstinence à laquelle ils doivent être soumis graduellement à mesure que la nomination est retardée, y sont déterminées d'une manière positive. Le khan des Tartares envoya aussi des députés au concile, non pas pour embrasser la religion chrétienne, mais pour demander une alliance contre les musulmans. Cependant trois d'entre eux se firent baptiser. Le concile étant fini, le pape se rendit à Beaucaire, où il trouva Alphonse de Castille, qui prétendait encore à l'empire : le pape, qui poursuivait toujours ses desseins pour une nouvelle croisade, lui avait préféré Rodolphe, dont il voulait faire le chef de l'expédition; Alphonse finit par renoncer à tous ses droits, moyennant un décime que le pape lui accorda pour faire la guerre aux Maures (voy. ALPHONSE X). De Beaucaire le pape se rendit à Lausanne, où il trouva Rodolphe, qu'il confirma roi des Romains, et qui se croisa pour la terre sainte. Des affaires d'un autre genre occupèrent aussi Grégoire : il menaça des foudres de l'Église le roi Jacques d'Aragon, qui vivait publiquement avec une femme qu'il avait enlevée à son mari, et Alphonse III, roi de Portugal, auquel il reprochait des excès inouïs contre le clergé et les peuples. Fleury remarque à ce sujet que de pareilles mesures devaient être sans effet : « Les serments, » dit-il, « sont de faibles remèdes pour les par-jures, et les censures ecclésiastiques pour ceux » qui les méprisent. » En retournant en Italie, Grégoire s'arrêta dans la ville de Milan, qui le

reçut avec honneur, et contre laquelle il renouvela néanmoins les censures lancées par Clément IV; de là il se disposa à traverser la Toscane sans entrer dans Florence, qu'il avait déjà interdite à cause de sa déloyauté envers les Gibelins; mais un débordement de l'Arno l'obligea de passer sur un pont de la ville; alors il leva les censures et donna des bénédictions au peuple en passant. Mais, quand il fut dehors, il excommunia de nouveau cette cité indocile, et dit en colère ce verset du psaume : *In campo et fræno maxillas eorum constringe*. De là Grégoire X vint à Arezzo, où il célébra les fêtes de Noël, 1275. Bientôt après il y tomba malade et mourut le 10 janvier 1276, après un pontificat de quatre ans et deux mois et demi. Il fut enterré dans la cathédrale de cette ville, où il est honoré comme un saint, sans qu'il ait été jusqu'ici canonisé dans les formes. On trouve cent deux lettres de ce pape dans l'*Histoire ecclésiastique de Plaisance*, par P.-M. Campi (t. 2, p. 440-485, Plaisance, 1651, 5 vol. in-fol.). On en trouve aussi dans Ughelli, dans Wadding et dans les Collections des conciles. Il eut pour successeur Innocent V.

D—s.

GRÉGOIRE XI, pape dont le nom était Pierre ROGER, naquit en 1329 au château de Maumont, dans la paroisse de Rosiers en bas Limousin, diocèse de Limoges. Son père, seigneur de Rosiers et comte de Beaufort, était en grande faveur à la cour du roi de France et à celle du duc de Normandie. Clément VI, oncle de Pierre Roger, le créa cardinal avant l'âge de dix-huit ans et accumula sur sa tête un grand nombre de bénéfices, dont on jugeait les revenus nécessaires pour soutenir l'éclat de sa dignité. Né avec un goût décidé pour l'étude et d'heureuses dispositions pour les sciences, il fit de grands progrès dans toutes celles qui étaient alors en vogue. Ses talents étaient rehaussés par une grande douceur et beaucoup d'humilité et de modestie. Après la mort d'Urbain V, il réunit, comme par une sorte d'inspiration, tous les suffrages des cardinaux, et fut élu pape au premier tour de scrutin le 30 décembre 1370, ordonné prêtre le 4 janvier 1371, sacré et couronné le lendemain. Il profita du crédit que lui donnait cette haute dignité pour engager les rois de France et d'Angleterre à suspendre leurs hostilités par une trêve de quatre ans, pour obliger ceux de Castille, d'Aragon et de Navarre à terminer par une solide paix la guerre qu'ils se faisaient, et pour réconcilier la reine de Navarre avec le roi de Sicile. Les soins qu'il donnait au rétablissement de l'harmonie entre les princes ne furent point préjudiciables à ceux qu'il devait au gouvernement de l'Église. Il obtint d'André Contarini, doge de Venise, qu'on n'admettrait plus dans l'île de Candie d'autres prêtres que ceux qui auraient été ordonnés par des évêques du rite latin ou du rite grec en communion avec le Saint-Siège. Il envoya vers Lasco, duc de Moldavie, rentré dans le sein de l'unité,

des missionnaires pleux et savants pour y ramener sa famille et ses sujets, et protégea les missions des frères mineurs en Bosnie et dans les provinces adjacentes. Enfin il ouvrit avec l'ex-empereur Jean Cantacuzène, retiré dans un monastère du mont Athos, et qui avait conservé beaucoup d'ascendant sur ses anciens sujets, une négociation dans le but d'opérer la réunion des deux Églises. Sa sollicitude pastorale s'étendit sur les frontières de Hongrie pour faire cesser l'abus des nouveaux convertis qui, après avoir reçu le baptême, retournaient au mahométisme; sur l'Allemagne, pour réprimer Albert, évêque d'Halberstad, qui enseignait ouvertement le plus absurde fatalisme et s'était formé de nombreux prosélytes à la faveur de quelques subtilités scolastiques; sur l'Espagne, où Arnaud Montanier prêchait en Catalogne, entre autres extravagances, que quiconque porte l'habit de St-François ne peut être damné, que ce saint descend en purgatoire un jour de chaque année pour en délivrer les âmes des frères mineurs, que son ordre devait durer perpétuellement; où d'autres moines avançaient publiquement dans l'Aragon des propositions téméraires sur l'eucharistie, dont on pouvait abuser contre le dogme de la présence réelle, et qui n'étaient propres qu'à scandaliser les faibles, à une époque surtout où Wiclef commençait à attaquer le fond même du mystère. Cet hérésiarque, qui cherchait à soulever le peuple et les grands contre le clergé, et surtout contre le pontife romain, lui ayant été dénoncé, il donna ordre aux archevêques de Cantorbéry et d'York de convoquer des conciles pour examiner et anathématiser ses erreurs. En France il excita le zèle de Charles V contre des sectes turbulentes, qui n'étaient pas moins funestes au repos de l'État qu'à celui de l'Église; contre les Albigeois et les Vaudois, qui agitaient le Languedoc et le Dauphiné; contre les Bégards ou Tur-lupins, qui, par le plus scandaleux cynisme, offensaient ouvertement les mœurs publiques. Convaincu que le moyen le plus efficace pour remédier à tant de désordres était de rétablir la discipline ecclésiastique et le bon ordre dans le clergé, il renouvela les anciennes constitutions sur la tenue des conciles provinciaux, sur la résidence des évêques, et usa de son crédit sur l'esprit de Charles V pour engager ce prince à obliger les prélats de sa cour de se rendre dans leurs diocèses. Dans quelques provinces de France on poussa la sévérité envers les criminels jusqu'à leur refuser des confesseurs à l'article de la mort. Clément V et plusieurs conciles avaient inutilement réclamé contre cet abus; Grégoire XI en obtint la réforme. L'Italie et surtout l'État ecclésiastique étaient en proie à toutes sortes de désordres par les factions qui y éclataient de toutes parts. Les légats, les nonces et autres agents de l'autorité pontificale étaient dépouillés, plongés dans des cachots, quelques-uns même assassinés. Deux armées, envoyées successivement dans ce

pays, n'y avaient rétabli qu'un calme momentané; et les factieux y renouvelaient les désordres dès le moment qu'ils n'étaient plus contenus par la présence des troupes. Grégoire crut que le meilleur moyen d'y établir une tranquillité durable était de reporter le Saint-Siège à Rome, d'où ses prédécesseurs l'avaient transféré à Avignon depuis plus d'un demi-siècle. Sourd aux instances du roi de France et des évêques du royaume, il partit d'Avignon le 15 septembre 1576 avec toute sa cour, alla s'embarquer à Marseille, toucha dans plusieurs ports d'Italie et ne fit son entrée à Rome que le 17 janvier de l'année suivante (1). Sa présence produisit l'effet qu'il en avait attendu. Il concilia tous les intérêts des divers États d'Italie par des négociations habilement conduites; et la paix succéda aux troubles qui avaient agité cette belle contrée. Mais il ne jouit pas longtemps de ses travaux: dès sa jeunesse il avait toujours été faible et valétudinaire, et il était alors tourmenté de la gravelle. C'est dans cet état qu'il mourut le 27 mars 1578, après un pontificat de sept ans, et n'ayant pas encore atteint sa 47^e année. Les Romains témoignèrent une joie indécente de cette mort, parce qu'ils n'ignoraient pas qu'il méditait le projet de transférer de nouveau le Saint-Siège à Avignon. Mais deux cents ans après, le sénat fit réparer son mausolée et graver une inscription honorable, où l'on rendait hommage à ses grandes qualités. Ce pape a mérité les éloges de la postérité pour la protection éclairée qu'il accorda aux sciences et aux beaux-arts, et pour l'attention qu'il avait eue de s'entourer de ceux qui les cultivaient, sur lesquels il répandit toutes sortes de bienfaits. On lui a cependant reproché d'avoir donné dans la distribution des dignités ecclésiastiques une préférence trop marquée à ses compatriotes. Il créa vingt et un cardinaux, dont huit étaient limousins et cinq ses parents. On peut voir son *Testament* dans le *Spicilege* de d'Achery; et dans l'*Appendix du Museum italicum* on trouve les constitutions de l'Église romaine, qu'il avait rédigées étant cardinal. Un grand nombre de ses lettres se lisent dans Wadding, dans Ughelli et dans d'autres collections. C'est le dernier pape que la France ait donné à l'Église. Urbain VI lui succéda, sans parler d'un concurrent qu'une minorité schismatique fit siéger en même temps à Avignon sous le nom de Clément VII (*voy.* Robert de GENÈVE).

T—D.

GRÉGOIRE XII, élu pape le 30 novembre 1406, était Vénitien, et s'appelait Ange Conrario. Il avait été promu à la pourpre par Innocent VII, son prédécesseur. Les cardinaux l'éluèrent comme un homme d'une sainte vie, d'une grande sévérité, enfin comme le plus capable de contribuer

(1) L'ancienne résidence des papes au palais de Latran étant tombée en ruine pendant le séjour de la cour pontificale à Avignon, Grégoire XI alla s'établir au Vatican, que ses successeurs ont pris soin d'agrandir et d'embellir.

à l'extinction du schisme. La division qui existait alors dans toute sa force entre les papes d'Avignon et ceux de Rome exigeait des vertus et des sacrifices. Il était question, pour mettre fin au schisme, d'opérer une cession simultanée, afin de revenir à l'unité. L'antipape Benoît XIII avait promis la sienne. Grégoire XII en signa une au milieu du conclave, et la ratifia après son élection. Le roi de France envoya aux deux pontifes une ambassade pour les inviter à exécuter leurs promesses respectives; mais tandis que Benoît lançait des excommunications contre ceux qui voudraient se soustraire à son obédience, tandis qu'il fuyait de Savone, où le maréchal de Boucicaut avait ordre de l'arrêter, Grégoire, plus modéré, se contentait de publier des apologies qui ne produisaient aucun effet; et c'était ainsi que les deux compétiteurs éludaient, chacun de son côté, l'exécution de leurs engagements. Pour mettre fin à ce scandale, les cardinaux du parti romain se joignirent aux autres qui s'étaient transportés à Livourne. Ils convoquèrent un concile et l'indiquèrent à Pise, en vertu des pouvoirs qu'ils tenaient alors des circonstances (*voy.* BENOÎT XIII, antipape). Dans cette assemblée, l'une des plus solennelles et des plus augustes qui eussent eu lieu depuis longtemps, on confirma d'abord la soustraction d'obédience aux deux papes; puis, dans la seizième session, on déclara Pierre de Lune, dit Benoît XIII, et Ange Conrario, dit Grégoire XII, notoirement schismatiques, fauteurs du schisme, coupables de parjure, etc., et, en conséquence, ils furent déchus de toute dignité, séparés de l'Église *ipso facto*, avec défense à tous les fidèles, sous peine d'excommunication, de les reconnaître ou de les favoriser; et l'on procéda de suite à l'élection d'un pape, qui fut le cardinal de Milan, connu sous le nom d'Alexandre V. Grégoire, de son côté, essaya de former un concile, qu'il tint à Austria, près d'Udine, dans la province d'Aquilée, où il déclara qu'il était prêt à faire sa renonciation au pontificat lorsque Pierre de Lune et Pierre de Candie (il n'appelait pas autrement Alexandre V) en feraient autant de leur côté; et afin que la difficulté du lieu n'empêchât pas l'union de l'Église, il donna plein pouvoir à Rupert, roi des Romains; à Ladislas, roi de Sicile et de Jérusalem, et à Sigismond, roi de Hongrie, de choisir le lieu et d'assigner le terme auquel le pape devrait se rendre. En cas de refus de la part de ses adversaires, il donnait à ces princes le pouvoir de convoquer un concile, promettant d'y assister et d'obéir à ses décisions. Grégoire croyait trouver quelque faveur auprès de ses compatriotes: il se trompa. Les Vénitiens, fidèles à l'obédience d'Alexandre V, et d'ailleurs irrités de la déposition de leur patriarche Panciarin, prirent la résolution de faire arrêter Grégoire. Instruit de ce projet, il s'évada secrètement, déguisé en laïque, monté à cheval, avec deux hommes à pied, tandis qu'il faisait partir après

lui, avec affectation, Paul, son camérier et son confesseur, qui était vêtu de rouge, accompagné d'un nombre d'hommes d'armes, et suivi de plusieurs mules chargées d'un grand bagage. Les émissaires des Vénitiens, placés en embuscade, laissèrent passer le premier cavalier avec son simple équipage; mais ils fondirent sur Paul, qu'ils déshabillèrent, et se saisirent de cinquante florins d'or qu'ils trouvèrent cousus dans son pourpoint. Cependant Grégoire, ayant réussi à s'échapper, aborda dans l'Abruzze, et parvint jusqu'à Gaète, où il resta sous la protection de Ladislas. Après divers événements qui appartiennent plus particulièrement à l'histoire de ce prince, Grégoire, ne pouvant plus compter sur un tel appui, voulut du moins éviter la honte d'une déposition en forme. Il envoya au concile de Constance Charles Malatesta, seigneur de Rimini, où il avait été obligé enfin de se réfugier avec ses pleins pouvoirs, pour renoncer au pontificat. Cette abdication fut reçue avec joie par le concile. Grégoire conserva le premier rang parmi les cardinaux; et ce dédommagement lui suffit. Il mourut le 18 octobre 1417, à Recanati, dans la marche d'Ancone, âgé de 92 ans. Les circonstances au milieu desquelles il parvint à la papauté lui ôtèrent beaucoup de son mérite. Il était d'un esprit doux et modéré; ses mœurs furent toujours très-pures. Il était savant théologien; mais il mit peu de loyauté dans ses promesses. Cependant il conserva des amis dans sa disgrâce, et fut plaint de ceux mêmes qui lui étaient le plus opposés. La fin de sa vie lui rendit le repos et la considération qu'il avait perdus dans les agitations de la grandeur et de l'intrigue. Bzovius, Wadding, Ughelli, etc., nous ont conservé quelques lettres de ce pape.

D—s.

GRÉGOIRE XIII, élu pape le 14 mai 1572, succédait à Pie V; il était né à Bologne et s'appelait Charles ou Hugues Buoncompagno. Il avait reçu le degré de docteur en droit à l'âge de dix-huit ans. Sous Paul III, il assista au concile de Trente. Il avait été revêtu de la pourpre par Pie IV, et fut élevé sur le Saint-Siège d'une voix unanime par le crédit du cardinal de Granvelle. Les premiers temps de son pontificat furent signalés par les réjouissances odieuses qui eurent lieu à Rome pour célébrer le massacre de la Saint-Barthélemy: Grégoire ordonna une procession solennelle pour rendre grâces au ciel de cet événement, et donna des indulgences plénières pour obtenir l'assistance du ciel en faveur du roi et de son royaume; mais l'histoire, toujours juste, n'a pas imputé à Grégoire l'idée de cet horrible scandale. Son caractère plein de douceur et d'humanité était bien loin de tels excès. On a jugé qu'il avait été entraîné par le mouvement impétueux d'une populace fanatique; et ses discours ont achevé de convaincre qu'il détestait sincèrement les auteurs de cette sanguinaire conspiration. Les *Mémoires de la Ligue* et la *Satire Ménippée* ajoutent même qu'il

refusa de lancer des bulles d'excommunication contre Henri IV et le prince de Condé, malgré les instances du jésuite Maldonat et du cardinal Pellevé. De Thou lui rend un pareil témoignage. Cependant Grégoire XIII ratifia les engagements de son prédécesseur relativement au soutien de la Ligue. Il envoya des légats dans toute l'Europe, afin d'exciter les princes à déclarer la guerre aux Turcs, qui menaçaient d'une invasion générale. Il donna des soins particuliers à la célébration du jubilé de 1575, qui attira, dit-on, à Rome, plus de trois cent mille pèlerins; on a même attribué à cette affluence d'étrangers une peste qui ravagea l'Italie à cette époque. Il confirma l'établissement de la congrégation de l'Oratoire, et on lui doit beaucoup d'autres institutions de ce genre. Il fonda plusieurs collèges à Rome, l'un pour les catholiques anglais, un pour les Allemands, un pour les juifs néophytes, un pour les Grecs, un pour les Moscovites, etc. En 1580, le pape fit inscrire le nom de Grégoire VII au martyrologe romain. En 1582, il publia une nouvelle édition du Décret de Gratien, avec des notes et des gloses très-savantes (*voy. GRATIEN*); mais rien n'a plus contribué à illustrer le pontificat de Grégoire XIII que la réforme du calendrier. Il s'y était glissé des erreurs si considérables que la fête de Pâques se serait insensiblement trouvée au solstice d'été, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars qui suivent l'équinoxe du printemps, comme l'avait ordonné le concile de Nicée. Un retranchement de dix jours dans le mois d'octobre 1582 remplaça l'équinoxe du printemps au 21 mars de l'année suivante, et par conséquent la fête de Pâques se retrouva à la même époque qu'au concile de Nicée. Louis Lilio, médecin calabrais, Christophe Clavius et Pierre Chacon eurent la plus grande part à cette opération (*voy. CLAVIUS*). La réforme du calendrier Julien s'appelle nouveau style ou calendrier Grégorien. Il fut adopté successivement dans tous les États catholiques de l'Europe; il commença en France du 10 au 20 décembre 1582. Les protestants ne l'ont adopté que plus d'un siècle après. Les Russes seuls l'ont rejeté; et comme ils ont eu une année bissextile en 1800, il en résulte une différence de douze jours avec les autres calendriers (1). Peu de temps avant sa mort, Grégoire reçut une ambassade de l'empereur du Japon, dont le résultat ne fut qu'un vain appareil de félicitations : on reçut les envoyés avec magnificence; on fut touché jusqu'aux larmes des expressions respectueuses contenues dans leurs lettres. Le pape s'écria : *Nunc dimittis servum tuum*. Tout cela était dû aux soins des jésuites; et leurs ennemis n'ont pas manqué d'en faire un sujet de raillerie contre eux. Le 10 avril

1585, au matin, le pape se sentit tout à coup indisposé. Les médecins, qu'on appela sur-le-champ, lui déclarèrent qu'il n'avait plus que deux heures à vivre. « Puisqu'il n'est plus temps, » dit-il, de songer aux affaires de ce monde, « qu'on me donne mon crucifix, afin que je ne m'occupe plus que de lui. » Il expira peu d'heures après, âgé de 83 ans et trois mois : il avait occupé le Saint-Siège pendant près de treize ans. Il avait de la science, de la modération, de la douceur, de la bienfaisance; mais on lui reproche d'avoir comblé sa famille de biens et d'avoir négligé les affaires civiles. Sa police ne fut pas assez sévère, et des brigandages révoltants demeurèrent impunis. Il fut inhumé à St-Pierre, dans la magnifique chapelle grégorienne qu'il avait fait bâtir. Il eut pour successeur Sixte V. D—s.

GRÉGOIRE XIV, élu pape le 8 octobre 1590, succédait à Urbain VII. Il se nommait Nicolas Sfondrate, natif de Crémone, dont il devint évêque par la suite. Son élection n'avait été terminée qu'après deux mois de brigues et de factions qui avaient agité le conclave. Les cardinaux qui le composaient étaient au nombre de cinquante-deux. Grégoire fit donner à chacun mille écus, pour les indemniser de leurs dépenses. Au milieu de la cérémonie de son couronnement, il ne put s'empêcher de rire, soit par l'effet d'une mauvaise habitude ou d'un de ces mouvements de nerfs qu'il est impossible de réprimer. Cela occasionna quelques satires contre lui. Il répandit des aumônes dans plusieurs monastères, et secourut abondamment la ville de Rome, que la disette affligeait depuis longtemps. Quoique d'un caractère doux et pacifique, il favorisa les ligueurs de France, à l'exemple de ses prédécesseurs. Le duc de Mayenne obtint de lui une bulle d'excommunication contre Henri IV, où ce prince était nommé « fauteur d'hérétiques. » Les parlements de Tours et de Châlons rendirent des arrêts contre cette bulle; et le clergé assemblé à Mantes déclara les monitoires du pape injustes, en protestant néanmoins ne vouloir point se départir de son obéissance au Saint-Siège. Le pontificat de Grégoire XIV ne dura pas une année entière. Il était depuis longtemps attaqué de la fièvre et de la gravelle : il succomba à ses incommodités après dix mois et dix jours d'intronisation. Il avait des qualités recommandables; mais on lui reprocha d'avoir dissipé en bien peu de temps, pour le soutien de la Ligue, les trésors amassés par Sixte V. Ce fut le pape qui accorda le bonnet rouge aux cardinaux réguliers. Il eut pour successeur Innocent IX. D—s.

GRÉGOIRE XV, élu pape le 9 février 1621, succédait à Paul V. Il se nommait Alexandre Ludovisio. Il fut successivement archevêque de Bologne sa patrie, et nonce en Espagne, où il pacifia les démêlés entre ce monarque et le duc de Savoie. Son élection, protégée par la faction des Orsini, et combattue par celle des Borghèse, fut généra-

(1) Pour les détails de cette correction, l'on peut consulter le *Traité de la sphère et du calendrier* par Rivard, revu par Lalande, et surtout la *Vie des saints* par Godescard, t. 10, à la note k de la *Vie de Ste-Thérèse*.

lement approuvée. Il était alors âgé de soixante-sept ans. Dans tous les emplois qu'il avait occupés, il avait montré une grande droiture, de la candeur, de la piété, et une vive inclination à faire le bien. Il fit un nouveau règlement pour les élections dans le conclave ; il régla que le scrutin des cardinaux serait secret dorénavant, au lieu des suffrages à haute voix, qui favorisaient trop ouvertement les factions. Il érigea l'évêché de Paris en métropole, fonda le collège de la Propagande, et fit plusieurs canonisations, entre autres celle de St-Ignace de Loyola, fondateur des jésuites, chez lesquels il avait été élevé. Il contribua avec beaucoup de zèle à la guerre que le roi de Pologne et l'empereur soutenaient, le premier contre les Turcs et le second contre les hérétiques d'Allemagne. En 1622, la maison Palatine ayant succombé sous les armes impériales et bavaroises, le pape aida l'empereur dans le dessein qu'il avait d'abaisser cette puissante famille. Maximilien, duc de Bavière, également reconnaissant de ce service, donna à Grégoire XV la plus grande partie de la bibliothèque palatine ; et le savant Allacci fut envoyé de Rome à Heidelberg pour apporter ces richesses dans la bibliothèque du Vatican. En 1625, la cour de France ayant formé une ligue contre la maison d'Autriche pour la restitution de la Valteline, Philippe III pressa Grégoire XV d'interposer sa médiation pour terminer ce différend. On convint que la Valteline serait mise en dépôt entre les mains du pape ; et l'affaire resta en cet état jusqu'à l'époque où elle fut décidée par le génie de Richelieu. Grégoire XV mourut dans sa 70^e année, le 8 juillet 1625. Il n'avait occupé le Saint-Siège que deux ans et quelques mois. Il avait eu soin d'entretenir l'abondance dans Rome. On loue ses soins généreux pour les pauvres et les malades. Il était savant ; et on lui doit la publication de plusieurs collections importantes. Il eut pour successeur Urbain VII.

D—s.

GRÉGOIRE XVI (MAUR-CAPPELLARI) naquit le 18 septembre 1765 à Bellune dans l'État de Venise. Les personnages les plus fameux de l'histoire, ceux dans la vie a été exposée à tous les regards, ne sont pas toujours les mieux connus de leurs contemporains. Leur caractère, leurs qualités, leurs défauts, les motifs qui les ont dirigés dans leurs actions ne se révèlent que plus tard à la postérité, qui s'en fait une idée exacte et complète d'après de nouveaux documents et des notions longtemps ignorées. Nous ne croyons pas qu'on ait encore rendu justice à ce vertueux et savant pontife. Sans doute la biographie n'est pas un panégyrique, elle ne dissimule pas les torts ; mais il lui appartient de s'élever au-dessus de l'esprit de parti ou des petites passions, et de rétablir les faits dans leur vérité. Nous retracerons simplement les principaux traits d'une vie mêlée aux plus grands événements de l'histoire moderne. Dès sa jeunesse Cappellari embrassa

l'institut des Bénédictins-Camaldules, qui avaient alors à Rome, à Classe, à Montecorone, à Murano ; des maisons distinguées par leur piété et les bonnes études. Il professa la théologie dans son ordre. Les fruits de ses études ne furent pas renfermés dans le cloître ; il publia en 1799 un ouvrage sous ce titre : *le Triomphe du Saint-Siège et de l'Eglise, ou les Novateurs modernes combattus par leurs propres armes*. Cet ouvrage est dirigé principalement contre Tamburini et les autres jansénistes d'Italie. Il a eu plusieurs éditions. La troisième, qui est de Joseph Battaglia à Venise, a paru depuis l'exaltation de Grégoire XVI, en 1832. On peut croire que l'auteur, devenu pape, ne demeura pas étranger à cette nouvelle publication. Il y déposa le résultat de ses réflexions dans un âge plus mûr. Quelques citations semblent appartenir à une date postérieure à 1799 ; quelques considérations sont évidemment dirigées contre des systèmes bien récents. Il y a de si touchantes descriptions des sollicitudes du suprême pasteur, qu'on soupçonne aisément qu'il doit les avoir éprouvées. L'auteur présente ses vues sur la nature du gouvernement et sur l'immutabilité de celui de l'Eglise. Après avoir démontré la souveraineté des pontifes romains par le raisonnement, par la tradition et par l'histoire, il explique la conduite de Grégoire XII lors du concile de Constance, et traite diverses questions relatives à cette assemblée. A la fin de la première partie de son ouvrage, le P. Cappellari fait voir la tendance des jansénistes vers la souveraineté du peuple, lorsqu'ils dépouillent le pape de ce qu'il y a de plus important dans sa primauté, et le réduisent au simple titre de chef ministériel. La seconde partie, ou traité de l'infailibilité pontificale, renferme vingt-six chapitres qui exposent les preuves de cette infailibilité et répondent aux objections. Le livre est terminé par un avis assez piquant d'un janséniste aux protestants, et par la réponse : on y montre les points de contact entre les uns et les autres. Cet ouvrage, dont nous avons une bonne traduction par M. l'abbé Jammes, mériterait d'être plus connu en France. Le choix des preuves, la sagesse des réflexions et la netteté des discussions sont de nature à exciter à un haut degré l'intérêt de tous les catholiques. *Le Triomphe du Saint-Siège* ouvrit au P. Cappellari les portes de l'Académie de la religion catholique, et il fut un des premiers membres qui y apportèrent le tribut de leurs veilles. Dès 1801, on le voit inscrit parmi les membres résidants, et il lisait tous les ans quelque mémoire dans les séances de l'Académie. Réfutant les sophismes des rationalistes, tantôt il prouve l'existence de Dieu par le consentement général des peuples ; tantôt il établit que la loi naturelle prescrit de rendre à Dieu un culte intérieur et extérieur que l'on désigne sous le nom de religion. Il revendique pour le Messie la prophétie de Daniel sur les soixante-dix semaines,

et démontre que la religion chrétienne doit être et est essentiellement une dans ses dogmes et dans sa morale. Il venge la vérité de la création du défaut d'irrégularité qu'on voudrait opposer comme inconciliable avec les attributs de Dieu. Il devait exposer, en 1809, la faiblesse des objections que les incrédules tirent des malheurs et des révolutions du peuple juif contre les promesses de félicité faites à ce peuple; mais les troubles qui agiterent à cette époque l'Italie l'empêchèrent de lire son mémoire, qui ne parut que neuf ans plus tard. En 1807, le P. Cappellari fut un des censeurs en exercice dans l'Académie, et depuis il devint professeur émérite en théologie, vice-procureur général et abbé des Camaldules. Deux ans après, lorsque Pie VII fut enlevé de Rome, la captivité du pape entraîna la dispersion des ordres religieux; Cappellari se retira dans son ancien monastère de St-Michel de Murano, près de Venise. Il enseigna dans le collège qui y était établi, et qui avait pour proviseur l'abbé Traversi. Au sein de sa retraite, il suivait d'un œil attentif les événements; et si les malheurs de l'Eglise attristaient profondément sa piété, il puisait dans la prière et la méditation la force et l'espoir d'attendre des jours plus prospères. Grâce à l'abbé Traversi, les Camaldules ne furent pas trop inquiétés dans leur île. Seulement, en 1812, on leur prit leur bibliothèque, déjà bien diminuée par le pillage révolutionnaire et par les livres qu'ils furent forcés de donner à la bibliothèque de St-Marc, à l'académie et au lycée. On mit le reste en vente, et les religieux eurent la douleur de voir disperser le trésor littéraire qu'ils avaient amassé à force de recherches et de dépenses. Au commencement de 1814, Cappellari se transporta avec le collège à Padoue. C'est dans cette ville qu'il apprit la délivrance de l'Eglise et de l'Europe. Quel sujet de joie pour ce fidèle religieux d'apprendre le retour tant désiré de son auguste chef dans ses États! « C'est, disait-il, le complément des prodiges par lesquels Dieu console notre foi. » Rappelé à Rome, il fut chargé des fonctions de procureur général des Camaldules. Depuis, le pape le nomma successivement consulteur de l'inquisition, de la Propagande et des affaires extraordinaires ecclésiastiques, examinateur des évêques, consulteur pour la correction des livres de l'Eglise orientale. Dans ces diverses fonctions il fit briller l'étendue de ses connaissances, la sûreté de son jugement, une rectitude d'esprit, une sagesse de caractère qui firent présager à ses amis qu'avant longtemps il serait élevé à d'autres emplois plus éclatants. Lorsque le P. Zurla devint cardinal, Cappellari fut choisi pour être son vicaire général dans l'ordre des Camaldules. Léon XII l'avait réservé cardinal *in petto* le 21 mars 1825, il le déclara publiquement le 15 mars de l'année suivante. Il lui décerna ce juste éloge dans son allocution au consistoire : « Recommandable par l'innocence

« et la gravité de ses mœurs, par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques, il s'est acquitté de tant de travaux journaliers pour le Saint-Siège, que nous avons cru devoir récompenser par le cardinalat ses soins, son dévouement et son zèle. » Le nouveau cardinal eut le titre presbytéral de St-Calixte, et fut nommé préfet de la Propagande, place si importante et qui a des attributions si étendues. Le préfet de la Propagande a inspection sur toutes les missions que l'Eglise entretient dans les pays où dominent l'erreur et l'infidélité. Le cardinal Cappellari ne fut point au-dessous d'un tel fardeau. Il remplit dignement ce poste si difficile, préluant ainsi aux fonctions plus éminentes encore que l'avenir lui réservait. Une circonstance singulière de sa vie, c'est que l'empereur Nicolas, qui avait reçu un de ses ouvrages tout empreint de la plus pure morale des doctrines catholiques et de cet esprit d'ordre qu'on ne saurait trop propager aux époques de troubles et de révoltes, chargea le chevalier Italinsky, son ministre à Rome, de solliciter pour le savant Camaldule l'honneur de la pourpre. Se doutait-il que Cappellari, devenu pape, ferait entendre plus tard à ses oreilles les paroles les plus sévères et les plus apostoliques sur son système de vexation à l'égard des catholiques? Léon XII dut s'applaudir de son choix, et il confia au nouveau cardinal plusieurs missions délicates. Ayant à conclure un concordat religieux, où l'on pût concilier les intérêts des Belges et des Hollandais catholiques avec ceux du roi des Pays-Bas, qui avait à ménager les susceptibilités de la vieille Hollande, il nomma pour son plénipotentiaire le cardinal Cappellari, qui fut assisté du prélat Cappaccini. La signature de ce concordat présenta une singularité jusqu'alors inconnue. Le collaborateur du cardinal signa le document, et il devint alors convenable que le conseiller d'ambassade, Germain, apposât sa signature au document qui avait déjà reçu celle du comte de Celles. Cappellari régla également les intérêts de l'Eglise avec la république des États-Unis, et même avec la Porte Ottomane, dont il obtint l'affranchissement des Arméniens catholiques établis à Constantinople. Déjà, à la mort de Léon XII, il avait été question de lui dans le conclave où fut élu Pie VIII. M. de Chateaubriand, ambassadeur à Rome, l'avait porté au nom de la France. « C'est un homme, disait-il, d'une vaste science, d'une éminente vertu, et qui comprend son siècle. » Le 2 février 1852, il fut élu pape, après soixante-quatre jours de vacance et cinquante jours de conclave. Il prit le nom de Grégoire XVI; il n'y avait pas eu de pape de ce nom depuis Grégoire XV, mort en 1623. Les débuts de son pontificat furent marqués par les troubles qui agiterent l'Italie et s'étendirent jusqu'aux États romains. Le 9 février, le nouveau pape adressait à ses sujets une proclamation pleine de témoignages de tendresse. Il

avait appris avec une profonde amertume les mouvements qui avaient éclaté en diverses provinces de ses États, et ne voulait les attribuer qu'à l'imprudence et à l'erreur du moment. Il exhortait son peuple à rester dans le calme et la tranquillité, à compter sur son amour, son indulgence et sa bonté. Sa voix ne fut pas écoutée, et chaque jour la révolte s'étendait avec une effrayante rapidité. En vain il avait aboli à Rome plusieurs impôts dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, on voulait être libre en s'insurgeant contre les lois; et c'est en bouleversant toutes les conditions qu'on projetait d'établir le repos, le bien-être et la tranquillité. Le cardinal Benvenuti, évêque d'Osimo, faillit devenir victime des révolutionnaires de Bologne; on parvint avec beaucoup de peine à le soustraire à leur fureur, et il fut retenu comme prisonnier d'État. Le ministre du pape, Bernetti, dénonça ces odieux attentats dans une proclamation énergique. Bientôt les troupes autrichiennes entrèrent dans les États de l'Église, et la révolte fut comprimée. Les événements d'Italie préoccupèrent vivement la monarchie de juillet. Oubliant qu'elle avait proclamé solennellement le principe de non-intervention, elle voulut se mêler des affaires intérieures de l'État pontifical. Un gouvernement placé à trois cents lieues crut avoir droit d'intervenir dans une querelle domestique. Il défendait à Grégoire XVI, qui n'avait pas assez de forces pour réduire les insurgés, d'appeler à son aide un allié; et dans la séance du 28 mars 1851, Casimir Perrier, président du conseil, déclara à la tribune que le ministère regardait l'occupation de Bologne par les Autrichiens comme une mesure qui pouvait forcer la France à la guerre. Avant la fin du mois, l'Italie était pacifiée, et l'autorité légitime rétablie dans l'État pontifical et dans les autres pays où la révolte avait pénétré. « Le Saint-Père, disait une lettre particulière de Rome, a montré dans cette occasion un grand caractère; il n'a point écouté des conseils timides, il a fait tout ce qu'il était possible de faire dans sa position. Sa conduite, digne et calme, l'a rendu plus cher à ses sujets et l'honore aux yeux des étrangers. » Une proclamation du souverain pontife à ses sujets rentrés dans l'ordre fut assez bien accueillie en France; mais tous les organes de la presse libérale se déchainèrent avec une violence inouïe contre un édit émané le 14 avril 1851 du pro-secrétaire d'État T. Bernetti. Tout était blâmé dans cet édit, les commissions, la confiscation, les restrictions apportées à la défense; on le comparait avec l'horrible loi des suspects pendant la terreur. Le gouvernement lui-même s'associa à toutes ces clameurs, et il se crut obligé d'invoquer auprès du pape les droits de l'humanité. Puisque le chef de l'Église avait oublié et violé ces droits sacrés, il appartenait à la France de le remettre sur la voie. Le pape ne dut pas être très-reconnaissant

de tous ces conseils. Il pouvait répliquer avec justice que si l'on avait concouru à apaiser l'insurrection dans ses États, on aurait eu meilleure grâce à recommander à sa clémence quelques-uns des rebelles; mais qu'après avoir contribué par des journaux, par des émissaires, par tous les moyens d'une propagande révolutionnaire, à allumer le feu, il ne fallait pas vouloir empêcher de l'éteindre. Bien des notes furent échangées, pour l'évacuation des troupes autrichiennes, entre l'ambassadeur de France et le ministre du pape. Celui-ci fit observer avec quelque malice, et non sans fondement, que le Saint-Père était tout disposé à accueillir le vœu manifesté par le gouvernement français, si le roi Louis-Philippe voulait concourir, par la puissante influence d'une déclaration publique, à la conservation du repos de l'Italie et de l'ordre dans cette partie centrale de la Péninsule. Alors le pape s'engageait à demander l'évacuation des troupes autrichiennes dans les premiers jours de juillet pour toutes les légations dans lesquelles elles étaient concentrées. Enfin, le 15 juillet 1851, l'évacuation tant désirée eut lieu, elle fut annoncée par une proclamation du pape à ses sujets; et le 31, à l'ouverture des chambres, Louis-Philippe s'exprima en ces termes : « Ainsi que je l'avais demandé, les troupes de l'empereur d'Autriche ont évacué les États romains. Une amnistie réelle, l'abolition de la confiscation, des changements importants dans le régime administratif et judiciaire, telles sont les améliorations qui, assurées à ces États, nous font espérer que la tranquillité ne sera plus troublée, et que l'équilibre de l'Europe se raffermira par le maintien de leur indépendance. » L'intervention étrangère avait, pour ainsi dire, forcé la main au pape; elle en avait obtenu des institutions libérales, celles qui se rapprochaient le plus du goût du siècle. Conseils provinciaux, conseils communaux, examen des comptes, tableaux affichés, obligation d'entendre toutes les observations, délibérations prises à la pluralité des voix, quoi de plus propre à contenter des gens qui n'auraient en effet voulu que des formes d'administration plus populaire? Mais ce n'était pas là au fond ce qu'on souhaitait. Les patriotes italiens étaient tous sortis de prison, les moteurs de l'insurrection qui avaient pris la fuite ou qui s'étaient cachés reparaissaient de tous côtés et levaient la tête. A Forlì, le peuple ameuté désarma les troupes pontificales. A Bologne, aussitôt après le départ des Autrichiens, on forma une garde civique, et on invita les habitants à s'opposer aux troupes qui seraient envoyées de Rome. On ne recevait plus ni ordres ni édits venant de la capitale; les partisans de l'autorité légitime étaient flétris comme des serviles; dans les légations régnaient une véritable anarchie, le gouvernement était sans force et ne pouvait se faire obéir. L'année 1852 s'ouvrit sous ces déplorables auspices, et l'intervention de l'Autriche fut de nouveau ré-

clamée. Ses troupes accoururent promptement. Mais tant de zèle parut suspect au gouvernement français, qui craignit, peut-être avec quelque raison, que cette tendre sollicitude pour les intérêts du souverain pontife ne cachât une arrière-pensée de conquête et de domination, et l'expédition d'Ancône fut résolue. Le général Cubières devait s'entendre avec l'ambassadeur de France à Rome, prendre, pour ainsi dire, les ordres du Saint-Père dans une audience qu'il solliciterait, afin de donner au corps expéditionnaire la direction la plus favorable aux intérêts et à la dignité du Saint-Siège. Mais, par une fatalité à laquelle tout le monde ne crut pas, le général Cubières fut retardé dans son voyage par les vents contraires, tandis que l'escadre faisait sa traversée avec une célérité tout à fait imprévue. Le colonel Combes débarqua aussitôt ses troupes à Ancône, brisa les portes de la ville à coups de hache, s'empara de la citadelle et déploya le drapeau tricolore en face de toutes les légations. C'est au moment où le général Cubières mettait le pied dans le palais de l'ambassade de France qu'on apprit à Rome la prise violente d'Ancône. Grégoire XVI protesta d'une manière solennelle contre cet acte d'hostilité que rien ne devait lui faire prévoir. Il s'était toujours montré bienveillant et affectueux envers la France; il avait cherché à calmer les esprits, il n'avait donné au clergé que des conseils de sagesse et de modération; il avait, sur les instances de l'ambassadeur français, fait grâce aux insurgés, rendu des édits pleins de concessions importantes; et pour prix de tant de condescendance, on s'emparait d'une ville tranquille, on y commandait en maître, on faisait prisonnières les troupes papales, on désarmait les soldats! Ancône ne fut évacuée qu'en 1858, sous le ministère Molé. L'histoire impartiale dira que les Italiens surent peu de gré au pape des réformes qu'il introduisit dans ses États, que presque toujours ils méconnurent ses bienfaits, ses actes de clémence, ses intentions généreuses. Plus tard, sous son successeur, des institutions plus libérales encore leur furent accordées; une espèce même de gouvernement représentatif fut inaugurée à Rome; quelle a été la reconnaissance des Italiens? Ils ne devraient pas oublier que la liberté ne peut porter de salutaires fruits que dans une terre bien préparée, et avant de changer leurs lois, leurs formes constitutives, ils devraient, selon le conseil de Dante, de Machiavel, d'Alfieri, de Gioberti, s'occuper de changer leurs mœurs : *Mutar costume*. Au milieu de toutes ces agitations qui traversèrent les premiers jours de son pontificat, Grégoire XVI eut à s'occuper d'une controverse religieuse où la haute sagesse, la prudence consommée et la sûreté de doctrine du Saint-Siège brillèrent de tout leur éclat. Lamennais et ses disciples avaient semé la division dans le clergé français par de nouvelles opinions politiques, religieuses et philosophiques. Remuant à

XVII.

plaisir les questions les plus irritantes, ils s'étaient arrogé la mission de régénérer le catholicisme, de replacer la société sur de nouvelles bases, et de dépouiller l'esprit humain des principes qu'il avait crus jusqu'alors évidents et infaillibles. Au pape était dévolue la dictature suprême, et réunissant le sceptre tombé des mains des rois et le glaive brisé aux mains des peuples, il devait marcher à la tête des générations affranchies et les conduire à de nouvelles et glorieuses destinées. Ce bel avenir qu'on faisait luire à ses yeux n'éblouit pas le sage pontife. Il avertit le monde catholique de ce qu'il fallait penser de ces nouveautés étranges, de toutes ces pompeuses théories. L'encyclique du 15 août 1852 retrace rapidement les maux de l'Église, et indique les moyens d'y remédier. Or, ces moyens sont précisément les plus opposés à ceux que Lamennais et ses disciples avaient cherché à faire prévaloir dans leurs écrits et dans leur journal. Le pape se plaint que *l'on enfreigne l'obéissance due aux évêques, et que l'on foule leurs droits aux pieds*. Il veut que l'on se souvienne que *l'Église universelle est ébranlée par quelque nouveauté que ce soit*. Il désigne comme coupables et insensés ceux qui, *dans le délire de leurs opinions, osent blâmer la discipline établie dans l'Église, comme contraire au droit universel, ou qui la représentent comme défectueuse et imparfaite*. « Il est absurde et injurieux pour l'Église, » dit le Saint-Père, « d'imaginer comme nécessaire « une restauration et régénération, comme si l'Église pouvait être sujette à la défaillance ou à l'obscurcissement, ou à d'autres défauts de cette espèce. » Enfin il ne s'élève pas avec moins de force contre les opinions et les maximes qui tendent à affaiblir la soumission due aux princes, et qui encouragent la révolte. L'encyclique eut un immense retentissement. Les partisans des nouvelles idées, dont plusieurs étaient des hommes de foi et de talent, se soumirent; le maître seul résista. On lui arracha bien quelques rétractations plus ou moins sincères, mais il ne put se contenir plus longtemps, et il jeta le cri de révolte dans ses *Paroles d'un Croyant*, « livre d'un petit volume, » disait le pape, « mais d'une grande perversité. » Les anathèmes du Saint-Siège frappèrent ce triste monument d'un génie perdu dans l'orgueil de ses pensées. Une nouvelle encyclique du 25 juin 1854 flétrit en même temps un livre dangereux, et improuva solennellement le nouveau système de philosophie, « système trompeur où, par un amour des nouveautés, on ne cherche pas la vérité là où elle se trouve, et où, laissant de côté les traditions apostoliques, on invente d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines et non approuvées par l'Église, par lesquelles des hommes présomptueux s'imaginent faussement soutenir et appuyer la vérité. » La voilà bien clairement désignée, cette philosophie nouvelle, que l'on appelait si modestement la *philosophie catholique*, que l'on exposait comme

la seule raisonnable, et que l'on soutenait avec tant d'arrogance, jusqu'à regarder comme de petits esprits ceux qui ne se prosternaient pas devant cette admirable théorie. L'influence que Lamennais exerça sur ses disciples eut cela de fâcheux, qu'ils ne purent pas, même après l'avoir quitté, se dépouiller de ces formes hautaines, dédaigneuses, qui furent trop souvent celles de leur maître dans ses nombreuses discussions. — Jamais pape n'eut plus d'intérêts religieux à surveiller, plus de questions complexes et délicates à résoudre, plus de susceptibilités à ménager. Ceux qui n'admettaient point la légitimité des révolutions auraient voulu que la papauté embrassât leur cause malheureuse et relevât leur drapeau vaincu. Grégoire XVI, par sa bulle du 5 août 1851, proclame que la succession du ministère pastoral doit être indépendante des variations de la politique. Que deviendrait l'Église dans les différents pays, s'ils ne pouvaient avoir d'évêques à cause des prétentions contradictoires des princes, ou à raison des disputes sur la légitimité des gouvernements? Ce fut d'après ces principes qu'il se dirigea pendant tout son pontificat, et qu'il institua des évêques en Amérique, malgré la mauvaise humeur et les réclamations de la cour d'Espagne. La Pologne était malheureuse depuis qu'elle avait essayé de se soustraire à la domination des Russes; le pape écrit aux évêques de ce pays de se souvenir du précepte de St-Paul et de rester soumis aux puissances établies. Cette doctrine n'était pas nouvelle, elle avait déjà été proclamée dans la première encyclique. Jamais le Saint-Siège ne s'est départi de ce langage. C'est donc une basse méchanceté qui s'était plu à propager le bruit que la Russie avait offert au pape de mettre éventuellement à sa disposition un corps de troupes, destinées au besoin à le protéger contre toute attaque, de quelque part qu'elle vint, qu'un traité se conclut sur cette base, et que le bref aux évêques de Pologne fut le prix exigé par la Russie en échange de ce qu'elle promettait. Grégoire XVI était incapable d'une pareille lâcheté. L'empereur Nicolas put se convaincre plus tard à quelle hauteur s'élevait le courage vraiment apostolique de l'auguste vieillard, et avec quelle sainte intrépidité il savait plaider la cause des victimes en face de leurs persécuteurs. La révolution de 1855 s'était montrée en Portugal hostile à la religion. De son autorité privée, don Pedro avait tout bouleversé, déclarant vacants tous les sièges auxquels le pape avait institué sur la présentation de don Miguel, expulsant tous les novices des couvents, et enfin supprimant tous les patronages ecclésiastiques. Grégoire XVI éleva sa voix dans le consistoire du 30 septembre, et flétrit ces « mesures pleines d'impiété et d'audace, » et qui tendent à tout bouleverser dans l'Église. » Cependant la presse libérale reprocha au pape d'avoir jeté un nouveau brandon de discorde dans le Portugal. On voulait bien convenir que don

Pedro était allé peut-être un peu trop vite. Effectivement il avait envahi à la fois le temporel et le spirituel, destitué les évêques, interdit les ordinations, fermé les séminaires, chassé, proscrit à tort et à travers. On dirait que la religion est condamnée à souffrir de chaque changement qui intervient dans l'ordre politique; l'Église d'Espagne en fit la triste épreuve à la mort de Ferdinand VII. Le souverain pontife déplora ses malheurs à la face de l'Europe, et fit entendre ses courageuses protestations : « Les affaires de l'Église tombent en confusion, » dit-il; « on commence à décréter des mesures qui violent ses droits, pillent ses biens, tourmentent ses ministres, et témoignent le mépris de l'autorité du siège apostolique. Telles sont les lois qui ont ôté en grande partie aux évêques la censure des livres, et qui ont permis d'appeler de leur sentence à un tribunal laïque; telle est la commission formée pour proposer une réforme générale des affaires ecclésiastiques; telle est la loi qui défend d'abord l'admission des novices dans les couvents des réguliers, supprime ensuite beaucoup de monastères, met leurs biens à la disposition du trésor, et, suivant les circonstances, prétend soustraire les religieux à la juridiction de leurs supérieurs, ou les réduire à l'état séculier. Ajoutez à cela l'éloignement des pasteurs de leurs diocèses, l'expulsion des curés, une oppression violente de tout le clergé, le mépris de tous les droits de l'immunité ecclésiastique, et la défense même faite aux évêques de conférer librement à l'avenir les ordres sacrés. » Il y avait peu d'années que Grégoire XVI était monté sur le trône pontifical, et à chaque instant il était obligé d'élever la voix pour déplorer les pertes de la religion. Mais ce n'était pas la seule cause de ses gémissements. Une secte s'était élevée en Allemagne, sous prétexte de défendre la croyance catholique contre les attaques de la moderne philosophie allemande. Ce système, connu sous le nom d'*hermésianisme*, avait pour auteur George Hermès, successivement professeur de théologie à Munster et à Bonn. Quoique l'intention primitive de l'auteur ait été de donner une démonstration rationnelle et rigoureuse du catholicisme, sa doctrine n'en est pas moins contraire à la pureté de la foi. Ses prétendues déductions rigoureuses conduisent à une foule de choses absurdes et opposées à la doctrine de l'Église catholique, principalement sur l'essence de Dieu, sa sainteté, sa justice, sa liberté, la fin qu'il se propose dans ses œuvres, les arguments qui servent d'ordinaire à prouver et à confirmer son existence, sur le péché originel et les forces de l'homme après sa chute. Un décret du 26 septembre 1853 condamna les ouvrages d'Hermès et en prohiba la lecture. En 1857, deux disciples d'Hermès vinrent à Rome, visant à obtenir un nouvel examen des doctrines de leur maître, ce qui impliquait que le bref de condamnation était

nul; espérant au moins qu'on distinguerait les doctrines d'Hermès de l'enseignement de ses disciples, et offrant dans ce but de recevoir une nouvelle profession de foi. Mais la profession de foi était inutile, il n'y avait qu'à accepter le bref et retourner en Allemagne. Sentinelle vigilante des intérêts de l'Église, chaque fois qu'une injustice était commise, chaque fois le souverain pontife élevait sa voix et prenait en main la cause de l'opprimé. Son allocution en faveur de l'archevêque de Cologne, que le gouvernement prussien avait expulsé de son siège, venge noblement ce prélat, si sévèrement traité et condamné sans être entendu. Avec quelle énergie il réclame en faveur des droits de l'Église, à Constantinople, à St-Petersbourg, à Berlin, à Londres! Ses énergiques allocutions prononcées dans des consistoires mémorables eurent la vertu d'émouvoir le monde chrétien, de tirer de sa torpeur la foi endormie des populations, et de faire chanceler les résolutions menaçantes des souverains protestants. A sa voix, l'archevêque de Posen retourna libre à son siège, et le coadjuteur de l'archevêque de Cologne vint prendre les rênes de son diocèse si longtemps désolé. Ses avertissements mirent les Grecs unis en garde contre la lâche désertion de plusieurs évêques séduits. Il releva les espérances des catholiques de Hollande, et imprima le plus rapide élan à la conversion de la Grande-Bretagne. Grâce à son zèle et à ses encouragements, la prédication de l'Évangile s'étendit dans le nouveau monde. Le centre, les extrémités de l'Amérique, une partie de l'Asie, l'Océanie, furent évangélisés par les apôtres que Grégoire XVI avait envoyés dans ces terres abandonnées; l'Afrique renoua par lui la chaîne de ses pontifes, rompue depuis quatorze siècles. Il créa soixante-quinze cardinaux, et il institua plus de 500 évêques, dont quarante nouveaux en Amérique et dans l'Océanie. Sous son règne, les arts embellirent Rome et les autres villes de ses États de leurs plus beaux chefs-d'œuvre. Il prodigua des encouragements aux sciences et aux bonnes études, il éleva des musées d'antiquité, il créa des établissements d'utilité publique; des travaux furent entrepris pour préserver Tivoli des ravages périodiques de l'Anio, la reconstruction de l'église St-Paul hors des murs fut achevée, et partout des écoles et des collèges richement dotés prouvèrent que l'Église n'est pas ennemie des lumières. Les étrangers, qui ne cessaient de le visiter, s'en retournaient enchantés de tant de bienveillance et d'affabilité. La France était surtout l'objet de sa tendre sollicitude, de son affection particulière, et nous l'avons entendu nous-même dire qu'elle était le pays le plus catholique de toute la chrétienté. En 1840, il reçut avec un intérêt touchant le duc de Bordeaux. A cette occasion, plusieurs journaux rapportèrent que ce voyage inattendu avait occasionné de graves mésintelligences entre le Saint-Siège et le gouvernement du roi. *Le Moniteur* dé-

mentit ce bruit sans le dissiper entièrement. Il est certain que le comte de Latour-Maubourg, ambassadeur de France à Rome, aurait désiré que le prince exilé ne fût point reçu en audience. C'était peu connaître Grégoire XVI que de s'imaginer qu'il céderait à cette exigence. Le roi Louis-Philippe eut le bon esprit de dire qu'il aurait été désolé que son neveu n'eût point reçu l'accueil que méritaient son auguste origine et ses excellentes qualités. Mais la visite la plus mémorable que le pape Grégoire XVI reçut dans son palais du Vatican fut celle de l'empereur Nicolas. Ce prince arriva à Rome le 11 décembre 1845. Ce jour même il fit une visite au pape. Reçu avec le cérémonial d'usage pour les têtes couronnées, il entra dans le cabinet du Saint-Père, accompagné seulement de M. de Bouténieff, son ambassadeur : le cardinal Acton était auprès du pape comme interprète. La cause des catholiques persécutés en Russie fut énergiquement défendue par le père commun des fidèles, qui dit au czar ces graves paroles : « Tous deux nous rendrons compte à Dieu de nos actes; moi bientôt, vous un peu plus tard. » La veille de son départ, Nicolas retourna chez le pape, qui lui dit en prenant congé de lui : « Dans ce moment, tout l'univers a les yeux fixés sur nous, et tous les catholiques sont dans l'attente du résultat de notre entrevue. » Ce résultat fut assez satisfaisant. — Voici comment un voyageur célèbre a dépeint Grégoire XVI. « Gracieux au delà de toute expression, sa douceur, j'oserais même dire sa gaieté, tempère l'impression que tout fidèle éprouve naturellement en voyant le successeur de St-Pierre, le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Théologien profond, savant distingué, homme de goût, il fait fleurir la religion, les sciences et les arts. Le chrétien trouve en lui un père, et l'artiste un protecteur. Dans les positions les plus difficiles, il a fait admirer sa prudence et sa fermeté. Les vertus les plus opposées en apparence lui sont cependant si naturelles, qu'il passe des unes aux autres sans ostentation; il badinera avec un enfant, et le quittera, s'il le faut, pour aller au-devant d'Attila. Grégoire, avant son exaltation, était dans l'ordre des Camaldules, et il conserve une partie de leurs austérités. Celui dont le chef auguste est ceint de la triple couronne, et dont l'autorité s'étend sur toutes les nations, repose, à côté d'un lit magnifique, sur une pauvre couchette où il n'y a qu'une pailleasse. Sa vie est celle d'un gentilhomme peu fortuné. On raconte que, quand il fut nommé pape, son maître d'hôtel étant venu lui demander de quelle manière il voulait que sa table fût servie : « Crois-tu, » lui répondit-il, « que mon estomac ait changé? » Une de ses parentes, qui était à la veille de marier sa fille, aurait bien désiré venir à Rome, pour que Sa Sainteté célébrât le mariage : « Elle a son curé, » dit-il, « cela suffit. » Grégoire XVI mourut le

1^{er} juin 1846, après avoir reçu, dans de grands sentiments de piété, les secours de la religion. Le lendemain, le *Journal de Rome* écrivait : « L'histoire de l'Eglise rappellera avec honneur les grandes actions de Grégoire XVI, pontife non moins savant et pieux que ferme et magnanime. Il restera toujours un cher et doux souvenir de son affabilité, de sa modération, de sa clémence, de sa droiture et de cette douceur d'âme si difficile au milieu de si grandes difficultés de notre temps. » Il ne fut jamais populaire comme son successeur, nous en convenons ; mais la popularité est-elle bien nécessaire pour être un grand pape et un habile administrateur ? D—s—E.

GRÉGOIRE (SAINT), surnommé *Thaumaturge*, ou *Faiseur de miracles*, vivait dans le 3^e siècle et était né à Néocésarée, dans le Pont, de parents riches et nobles. Il porta d'abord le nom de *Théodore*. Son père était idolâtre ; Grégoire avait quatorze ans lorsqu'il le perdit. Il était déjà avancé dans les lettres humaines ; il fit de rapides progrès dans l'éloquence et le latin. Enfin son précepteur ayant quelque connaissance du droit romain, il en prit des leçons. Il y avait à Bérée une célèbre école de jurisprudence. La sœur de Grégoire devant se rendre à Césarée, qui n'était pas loin de cette ville ; lui et son frère Athénodore, qui suivait les mêmes études, résolurent de profiter de cette occasion pour aller s'instruire à fond dans cette science ; mais Dieu avait sur eux d'autres vues. Arrivés à Césarée, ils y trouvèrent Origène, qui y avait ouvert une école, où sa réputation attirait un grand nombre de disciples. Ils furent si charmés de ses leçons, qu'ils renoncèrent à tout autre projet. Origène les initia aux préceptes d'une sage philosophie, surtout de la morale, et aux mystères des saintes Ecritures, et les conduisit ainsi insensiblement jusqu'aux lumières de la foi. Ils reçurent le baptême à Alexandrie, où ils s'étaient retirés en 235, lors de la persécution de Maximien, et ils revinrent à Césarée lorsque Origène y reprit ses leçons, en 238. Ils passèrent encore avec lui un an ou deux, après quoi ils retournèrent auprès de leur mère. Arrivé à Néocésarée, Grégoire y montra tant de science, de vertu et de modestie, que, malgré sa jeunesse, Phédimé, son métropolitain, résolut de l'en faire évêque. Grégoire fit tout ce qu'il put pour se dérober à cet honneur ; mais il fallut céder et recevoir l'onction épiscopale : on croit que ce fut en 240. A peine le troupeau confié à ses soins était-il composé de quelques fidèles. Son zèle, les prodiges qu'il opérait, en augmentèrent tellement le nombre, qu'il fut obligé de bâtir une église pour y recevoir tous ceux qui se convertissaient. Le nouvel évêque ne se contenta pas de la moisson que lui offrait son diocèse ; il portait la foi dans les provinces voisines et établissait des pasteurs où il en était besoin. Appelé à l'élection d'un évêque pour

la province de Comane, il détermina le choix en faveur d'Alexandre le *Charbonnier*, qui dans ce vil état et sous ses pauvres vêtements cachait des vertus vraiment épiscopales. Une nouvelle persécution s'étant élevée sous Dèce, en 250, Grégoire conseilla aux chrétiens de son église de fuir, ne voulant pas les exposer au danger du combat. Par cet acte de prudence il eut la consolation de ne voir aucun d'eux tomber dans l'apostasie. Lui-même se retira dans le désert, où un miracle le fit échapper aux recherches de ses persécuteurs. L'année suivante, la persécution ayant cessé, Grégoire revint à Néocésarée ; mais bientôt après une peste terrible qu'il avait prédite y exerça ses ravages et s'étendit dans toute la province du Pont. Ce fléau accrut merveilleusement les conversions et fut dissipé par les prières du saint. Grégoire assista en 264 au concile d'Antioche, assemblé contre Paul de Samosate. On attribue aux soins de Grégoire l'extirpation entière du sabellianisme dans la province du Pont. Ce grand évêque mourut, selon quelques-uns, en 264, mais plus probablement en 270 ou 271, le 17 novembre, jour où le martyrologe romain en fait mention. Il n'y avait dans son diocèse que dix-sept chrétiens quand il parvint à l'épiscopat ; il n'y restait à sa mort que dix-sept infidèles, dont il demanda à Dieu la conversion. St-Grégoire de Nysse et St-Basile, son frère, ont rapporté ses miracles, qui le firent regarder comme un autre Moïse, et qui paraîtraient incroyables s'ils n'étaient appuyés d'aussi grands témoignages. Ces deux saints les tenaient de Macrine, leur aïeule, qui dans sa jeunesse avait connu Grégoire et l'avait entendu prêcher. On a de lui : 1^o *Discours de remerciement à Origène*, pièce de la plus haute éloquence et l'un des plus beaux monuments littéraires de l'antiquité ; 2^o un *Symbolé*, qu'il assure lui avoir été révélé dans une vision par St-Jean, aux instances de la Vierge, et qu'il écrivit aussitôt. Il fut cité dans le quatrième concile œcuménique. 3^o Une *Paraphrase sur l'Ecclesiaste*, « courte, mais utile », dit St-Jérôme, qui en rapporte un passage. Elle est insérée dans les œuvres de St-Grégoire de Nazianze, à qui d'anciens manuscrits l'attribuent. 4^o Une *Épître canonique*, reçue comme telle par le concile in Trullo, et commentée par Zonare. Les ouvrages de St-Grégoire Thaumaturge, avec sa vie et des scolies, ont été publiés par Gérard Vossius, prévôt de l'église collégiale de Tongres, Mayence, 1604, in-4^o ; et ensuite dans un recueil intitulé *SS. patrum Gregorii Thaumaturgi, Macarii Egyptii et Basilii Seleuciensis opera græco-latina*, Paris, 1622, in-fol. L'éditeur y attribue à St-Grégoire un *Traité de l'âme*, adressé à Tatien, et quatre *Sermons* ; mais ces écrits, au sentiment de judicieux critiques, ne paraissent pas pouvoir lui appartenir. Quelques-uns croient ces sermons de Procule, disciple et successeur de St-Jean Chrysostome. L—Y.

GRÉGOIRE I^{er} (SAINT), premier patriarche d'Arménie, est surnommé *Lousavoritch*, c'est-à-dire l'*Illuminateur*, parce qu'il convertit l'Arménie à la foi chrétienne au commencement du 4^e siècle. Il était issu de la race royale des Arsacides de Perse, d'une branche nommée Sourenéane. Son père Anag fut envoyé en Arménie par le roi sassanide Ardeschir, pour assassiner son ennemi Khosrov I^{er}, qui lui faisait depuis longtemps la guerre afin de rétablir sur le trône de Perse les princes de sa famille qui en avaient été chassés. Anag remplit les intentions d'Ardeschir, alla trouver le roi d'Arménie, comme un fugitif qui venait chercher un asile, en fut très-bien reçu, parvint à gagner sa confiance, et l'empoisonna. Mais le traître ne put jouir du fruit de son crime; car les Arméniens le massacrèrent et voulurent faire périr toute sa race. St-Grégoire était encore enfant: sa nourrice, nommée Sophie, qui était une chrétienne mariée à un Persan appelé Pourtar, réussit à soustraire son nourrisson et l'emmena à Césarée de Cappadoce, sa patrie. St-Grégoire fut élevé dans la pratique de la religion chrétienne. Lorsqu'il eut atteint l'âge de puberté, il épousa Marie, fille d'un chrétien très-pieux, nommé David; et il en eut deux fils, Verthanes et Arisdagès, qui lui succédèrent dans la dignité patriarcale en Arménie. Après trois ans de mariage, Grégoire et Marie se séparèrent d'un commun accord pour embrasser la vie ecclésiastique. St-Grégoire, ayant appris que Tiridate, fils du roi Khosrov, que son père avait fait périr, était à Rome, à la cour de Dioclétien, vint le trouver et s'attacha à son service, sans lui faire connaître ni sa naissance ni sa religion; et il l'accompagna lorsqu'il retourna dans l'Orient, avec une armée romaine, pour reconquérir le trône de ses pères. En 286, Tiridate étant entré en vainqueur dans l'Arménie, dont les princes étaient venus le recevoir jusqu'à Césarée, il offrit dans la ville d'Ani, actuellement Gamakh, un sacrifice à la déesse Analvid, pour la remercier de ses premiers succès. St-Grégoire ne voulut pas y présenter d'offrande à la divinité et fut obligé de déclarer qu'il était chrétien. Tiridate irrité lui fit en vain subir douze différents genres de tortures plus cruelles les unes que les autres pour lui faire abandonner la foi. Peu après il apprit qu'il était fils d'Anag, assassin de son père; et sa fureur se ranima avec une nouvelle ardeur contre St-Grégoire, qu'il livra encore à toute la rigueur des supplices et qu'il fit enfin jeter dans un puits sec; auprès d'Artaxate, dans un lieu qui s'appelle actuellement Khorvibab (*Puits sec*). St-Grégoire y vécut pendant quatorze ans, par les soins d'une femme bienfaisante. En l'an 301, la sœur de Tiridate, nommée Khosrovitoukhd, qui avait embrassé la religion chrétienne, détermina son frère, alors tourmenté par plusieurs maladies incurables, à faire sortir St-Grégoire du puits où il était renfermé. Le saint, rendu à la lumière, vint dans la ville de Vagharschabad,

alors capitale de l'Arménie (1), guérit Tiridate de ses maladies, prêcha la foi devant lui et les grands de l'État, et les convertit tous. Il alla peu après, avec une nombreuse suite, à Césarée, où il fut sacré, par l'archevêque Léontius, patriarche des Arméniens. En revenant en Arménie, il détruisit une grande quantité de temples consacrés aux anciens dieux de l'Arménie, en chassa les prêtres par la force des armes, ou les contraignit d'embrasser la foi chrétienne; il éleva des églises dans presque tous les lieux où il existait antérieurement des temples du paganisme. Sur les bords de l'Euphrate, au pied du Nabad, il baptisa le roi Tiridate, tous les grands de sa cour et son armée tout entière. Il alla ensuite fixer sa résidence sacerdotale à Vagharschabad, où il s'occupa de régler tout ce qui concernait l'état spirituel de l'Arménie, fonda des sièges épiscopaux, ordonna des prêtres, sacra des évêques, et fit construire un très-grand nombre d'églises, de monastères, d'hôpitaux, de bibliothèques et d'écoles. Enfin, s'il ne rendit pas l'Arménie entièrement chrétienne, il laissa peu de chose à faire à ses successeurs. En l'an 318, Grégoire sacra son fils Arisdagès archevêque des Arméniens, et se retira dans une solitude pour s'y livrer tout entier à la piété. Les Arméniens prétendent que c'est à cette époque qu'il accompagna à Rome le roi Tiridate, qui y allait pour féliciter l'empereur Constantin de sa conversion à la religion chrétienne, et pour conclure une alliance avec lui. Nous possédons en arménien une pièce qui ressemble à un traité supposé entre l'empereur Constantin, le roi Tiridate, le pape Silvestre et le patriarche St-Grégoire; elle paraît être du 12^e siècle. En 523, Constantin écrivit à Tiridate pour l'engager à venir au concile de Nicée avec St-Grégoire; mais ils se contentèrent d'y envoyer Arisdagès, qui y assista pour eux et rapporta en Arménie les actes du concile, qu'il mit en vigueur dans tous les pays soumis à sa juridiction. En 531, St-Grégoire se retira entièrement du monde: il alla dans la haute Arménie, où il se continua dans la caverne de Maui, située au pied du mont Sebouh; il y mourut au bout de quelques années. Un pieux ermite, nommé Karhng, trouva son corps, qui fut enterré dans la ville de Thortan, où l'on va encore le visiter avec vénération. St-Grégoire avait été pendant trente ans patriarche des Arméniens; son deuxième fils, Arisdagès, qui était son coadjuteur, lui succéda. Il existe en arménien plusieurs homélies qui portent le nom de St-Grégoire; il est presque certain qu'elles sont supposées, ainsi qu'une *Vie* de ce saint patriarche, quelquefois attribuée à St-Chrysostome. S. M.—n.

GRÉGOIRE (SAINT), de Nazianze, naquit en 528 dans le bourg d'Azianze, près de la ville de

(1) C'est sur les ruines de cette ville, voisine de l'ancienne *Artaxata*, qu'est bâti le célèbre monastère d'*Edchmiadzin*, résidence actuelle du patriarche d'Arménie.

Nazianze en Cappadoce. Après avoir fait ses premières études à Césarée de Palestine et à Alexandrie, il se rendit à Athènes avec St-Basile. Tous deux, nés dans la même province, se distinguaient de leurs contemporains par la réunion, rare alors, de l'éloquence profane et de l'orthodoxie; tous deux se retirèrent, avec une égale dévotion, dans les déserts du Pont, que la religion couvrait alors de pieuses retraites. Ils avaient refusé l'un et l'autre la faveur de Julien l'Apostat, qui, sur le bruit de leur mérite, voulait les attirer près de lui. La retraite et l'obscurité avaient resserré leur union; les dignités et l'éclat l'altérèrent un moment. Basile, appuyé par Grégoire, parvint au siège archiépiscopal de Césarée; mais au lieu d'employer les talents supérieurs de son ami dans un poste utile et brillant, il choisit pour lui, parmi cinquante évêchés qui dépendaient de son diocèse, le misérable village de Sasima, dont St-Grégoire a fait lui-même, en beaux vers grecs, une peinture peu séduisante. Ce dernier se soumit, quoique avec répugnance, à cet humiliant exil, et fut ordonné évêque de Sasima. Il consentit ensuite à gouverner l'église de Nazianze comme coadjuteur de son père, qui en était évêque; mais ce fut à condition qu'il ne lui succéderait point, et qu'après la mort de son père il pourrait se retirer où il voudrait. En effet, l'ayant perdu en 374, il partit au bout de quelque temps pour Séleucie, et de là pour Constantinople, où les orthodoxes, opprimés par les ariens, sollicitaient ses conseils et son appui. A son arrivée dans la capitale, en 376, un parent pieux et charitable le recut dans sa maison; on en consacra la pièce la plus vaste aux cérémonies de la religion, et on choisit le nom d'Anastase pour exprimer la résurrection de la foi de Nicée. Dans la suite, ce lieu devint une magnifique église. La chaire de l'Anastase fut le théâtre des travaux et des triomphes de St-Grégoire. Les ariens, irrités de la hardiesse de son entreprise, l'accusèrent de prêcher des dogmes impies et ameutèrent contre lui la plus vile populace; on enfonga les portes de l'Anastase, et l'on y commit les plus grands excès. La fermeté de St-Grégoire triompha de ces attaques, et son éloquence opéra la conversion d'un grand nombre d'ariens. Cependant il vit bientôt s'élever des dissensions dans son église naissante. Un étranger, nommé Maxime le Philosophe, s'insinua dans sa confiance et en abusa pour le supplanter, en se faisant nommer secrètement évêque de Constantinople par les évêques d'Égypte. St-Grégoire oubliait ces mortifications en voyant augmenter tous les jours l'éclat de la gloire du catholicisme et le nombre des membres de sa congrégation. Bientôt Théodose vint prêter son appui au zèle des catholiques de Constantinople; et dès son entrée dans cette capitale il se prépara à terrasser l'arianisme. St-Grégoire fut conduit en triomphe jusqu'au trône archiépiscopal de la

cathédrale, où Théodose le plaça lui-même. Cette installation ne se fit pas cependant sans opposition; les ariens poussaient de tous côtés des cris d'étonnement, de fureur et de désespoir. En 381, Théodose assembla le concile de Constantinople. Grégoire, soutenu par Méléce, évêque d'Antioche, y vit d'abord confirmer son élection; mais après la mort de Méléce, les dissensions, les cabales et les brigues agitérent cette assemblée: les évêques d'Égypte attaquèrent de nouveau St-Grégoire. Celui-ci, fatigué de ces débats, offrit avec indignation de quitter le gouvernement d'une église qu'il avait presque créée. Le concile accepta sa proposition, et Théodose y souscrivit. Après cette triste expérience de l'ingratitude des princes et des prélats, St-Grégoire rentra paisiblement dans sa retraite de Cappadoce, où il employa le reste de sa vie, environ huit ans, à des ouvrages de poésie et de dévotion, où respirent la sensibilité de son âme et la beauté de son génie. Il mourut vers l'an 389. On a cinquante-cinq *Discours* ou sermons de St-Grégoire de Nazianze, cent cinquante-huit poèmes ou pièces de vers, et deux cent trente-cinq *Lettres*, dont la plupart sont intéressantes. Toutes ces œuvres ont été imprimées à Bâle en 1550. L'abbé de Billy en a donné, depuis, une version avec le texte grec en regard, Paris, 1609-11, 2 vol. in-fol. Les bénédictins de la congrégation de St-Maur en avaient commencé une belle édition grecque et latine en 5 volumes in-fol., dont ils ne publièrent que le premier, Paris, 1788. Il contient les *Discours* avec une *Vie* du saint, composée principalement d'après ses ouvrages (1). Baronius a inséré dans ses *Annales* le testament de St-Grégoire, corrigé par le P. Sirmond. Ses *Invectives contre Julien* ont été publiées en grec, avec d'autres pièces et dix lettres inédites, par R. Montaigu, Éton, 1610, in-4°. Jacques Tollius donna, sous le nom de *Carmina cygneæ*, dans ses *Insignia itinerarii Italici* (Utrecht, 1696, in-4°), vingt *Poèmes* de St-Grégoire, qui ne se trouvaient pas dans la collection de ses œuvres; et Muratori a encore publié de lui deux cent vingt-huit *Épigrammes* inédites dans ses *Anecdota græca* (Padoue, 1709, in-4°), d'après les manuscrits de la bibliothèque des Médicis, de l'Ambrosienne de Milan, et de celle de Paris. Il nous en manque sans doute encore un grand nombre; car St-Jérôme et Suidas disent qu'il avait composé trente mille vers (2).

(1) Le second volume allait être livré à l'impression lorsque éclata la révolution française; les bénédictins de la congrégation de St-Maur furent dispersés, et l'on crut pendant longtemps que le manuscrit des deuxième et troisième volumes était perdu. Il a été retrouvé par M. A.-B. Caillaud, qui a publié: *Opera omnia (græce et latine) post operam et studium monachorum oratorii sancti Benedicti et congregatione sancti Mauri*, Paris, 1838-40, 2 vol. gr. in-fol. Cette édition est accompagnée de notes nombreuses mises au bas des pages. Le deuxième volume comprend les lettres et les poésies de St-Grégoire. E. D.—s.

(2) Parmi les traductions françaises que nous avons des œuvres de St-Grégoire de Nazianze, nous citerons: ses *Sermons*, par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1698, 1701, 2 vol. in-8°; ses *Poèmes*, par Den. Gaullier, avec des notes grammaticales, Paris, 1718, in-12; son *Discours contre Julien l'Apostat*, par

L'abondance, l'élégance, la grâce et la facilité sont les caractères distinctifs du style de St-Grégoire. Son goût pour la poésie domine jusque dans ses sermons; il y mêle souvent des traits tirés de la fable et de l'histoire. Son imagination vive et fleurie est en général naturelle et féconde; mais quelquefois aussi on peut lui reprocher de l'affectation et de faux brillants. On trouve dans son *Poème* sur sa propre vie, à propos de sa brouillerie avec St-Basile, des vers d'une grande beauté, qui semblent partir du cœur et qui expriment fortement la douleur de l'amitié trompée. La péroraison de son trente-deuxième *Discours*, dans laquelle il prend congé de la ville et de l'empereur, des hommes et des anges, est du ton le plus pathétique et le plus touchant. Il raillait avec amertume les évêques qu'il jugeait indignes de leur ministère. On a plusieurs *Vies* de St-Grégoire de Naziance; la plus étendue est celle qu'a donnée Herimant, Paris, 1673, in-4°.

L.—S.—E.

GRÉGOIRE (SAINT), évêque de Nysse et docteur de l'Eglise, était frère de St-Basile; sa famille était originaire de Pont, où elle tenait un rang considérable (*voy.* ST-BASILE). On présume qu'il naquit à Sebaste vers l'an 331 ou 332 : ses parents lui firent étudier les lettres humaines, dans lesquelles il fit de grands progrès. Il s'engagea dans les liens du mariage avec une dame vertueuse, nommée Théosebie, dont St-Grégoire de Naziance fait un grand éloge, et qui se fit *diaconesse* lorsque son mari fut ordonné. Après avoir vécu quelque temps dans le mariage, Grégoire embrassa l'état ecclésiastique, prit l'ordre de *lecteur* et en exerça les fonctions en lisant les livres saints aux fidèles. Il rentra de nouveau dans la vie séculière pour donner à des jeunes gens des leçons de rhétorique; mais les exhortations de St-Grégoire de Naziance, qui lui reproche vivement cette espèce d'apostasie, le ramenèrent au service des autels. On croit que, pour faire pénitence, il se retira pendant quelque temps dans la solitude, auprès de Macrine, sa sœur, qui y gouvernait une communauté de vierges. St-Basile, ayant été en 370 élevé sur le siège métropolitain de Césarée, appela Grégoire près de lui pour lui faire partager ses travaux, et s'en aider dans le gouvernement de son nouveau diocèse; mais, en 371 ou 372, l'évêché de Nysse s'étant trouvé vacant, Grégoire fut, malgré sa résistance, appelé à le remplir. Il avait toujours montré un grand attachement à la foi de Nicée; son élection dut déplaire aux ariens, alors fort protégés par l'empereur Valens. Ils soutinrent que les règles canoniques n'y avaient point

été observées, et firent tant qu'ils l'obligèrent à fuir et à se tenir caché. Il prit le parti de quitter le pays et de se réunir aux évêques catholiques exilés pour la même cause. La mort de Valens, arrivée en 378, changea cet état de choses. Gratien rappela tous les évêques exilés, et Grégoire recouvra son siège. Peu de temps après, il perdit St-Basile, son frère, mort le 1^{er} janvier 379. La même année, au mois d'octobre, il se trouva au concile d'Antioche, assemblé pour la réforme des abus qui s'étaient introduits sous le règne de Valens. Grégoire y reçut la commission d'aller visiter les églises d'Arabie, et même celle de Jérusalem, où s'étaient élevées de fâcheuses divisions. En 381, il assista au concile de Constantinople, deuxième œcuménique, y prononça l'oraison funèbre de Ste-Macrine, et fut l'un des évêques choisis pour être le centre de la communion catholique dans la province du Pont. Il assista encore à deux autres conciles de Constantinople en 382 et 385. On ignore l'époque précise de sa mort : les uns la placent en 396, d'autres en 400, le 10 janvier ou le 9 de mars. Les Grecs célèbrent sa fête à la première de ces dates, et les Latins à la seconde. Les anciens ont comblé St-Grégoire de Nysse des plus grands éloges; ils l'appellent le digne frère de St-Basile, la règle et le modèle de toutes les vertus épiscopales. Il a laissé de nombreux ouvrages desquels dom Ceillier donne une notice exacte et une ample analyse (*voy.* t. 8, p. 200 et suivantes de son *Histoire des écrivains sacrés et ecclésiastiques*). Ces écrits consistent : 1° en *Traité*s dont les principaux sont : 1. *L'Exameron*, ou *Livre sur l'histoire des six jours*. C'est une suite de celui de St-Basile, sous le même titre. 2. *Traité de la formation de l'homme*; 3. un *Livre de la vie de Moïse*, ou *de la vie parfaite*; 4. *Deux traités de l'inscription des psaumes*; 5. un *Traité sur la pythonisse*. L'opinion du saint est que ce fut le démon qui apparut à Saül sous la figure de Samuel. 6. *La grande catéchèse*, dont l'objet est bien moins l'instruction des catéchumènes que celle des catéchistes; 7. *le Traité de la virginité*; 8. *Trois traités de la perfection chrétienne*; 9. un *Traité sur le destin*; un autre des *Notions communes*; un troisième des *Enfants qui meurent prématurément*; un *Livre de l'âme*, etc. 2° des homélies, dont huit sur les trois premiers chapitres de l'*Ecclésiaste*; quinze sur le *Cantique des cantiques*, dont St-Grégoire relève l'excellence et l'utilité de la lecture pour ceux qui la font avec un cœur chaste et dégagé de toute affection charnelle; cinq sur l'*Oraison dominicale*; huit sur les huit *béatitudes*; 3° un grand nombre de *Discours*, dont les principaux sont sur *l'Amour de la pauvreté*; contre ceux qui diffèrent leur baptême; contre la fornication; sur la pénitence et l'aumône, etc.; 4° des *Écrits contre les hérétiques*, savoir : 1. *l'Antirrétique* contre Apollinaire. L'auteur y prouve que la divinité de Jésus-Christ est impassible; qu'il a un corps et une âme et qu'il réunit la na-

l'abbé Troia d'Assigny, avec des remarques, Lyon, 1735, in-12; ses *Discours sur l'excellence du sacerdoce et les devoirs des pasteurs*, par le même, Paris, 1747, 2 vol. in-12; le *Poème des vicissitudes de la vie*, par le Franc de Pompignan, imprimé dans les *Mélanges de traduction* de ce dernier, Paris, 1779, in-8°; ses *Lettres*, Paris, 1827; un *Choix de poésies et de lettres*, avec le texte en regard, publié par J. Planche, Paris, 1827, in-12; ses *Poésies catholiques*, traduites en vers par V. Ferrodil, Paris, 1841, in 8°, etc. E. D.—s.

ture divine et la nature humaine; 2. *Douze livres contre Eunomius*. Il y établit la divinité et la consubstantialité du Verbe. 5. *Dix syllogismes contre les manichéens*, etc. 5^e des *Panégryriques*, celui de St-Basile et des quarante martyrs; des *Oraisons funèbres*, celle des impératrices Flaccille et Pulchérie; les *Vies* de St-Mélèce, de St-Grégoire Thaumaturge, de St-Ephrem, de Ste-Macrine, etc.; 6^e enfin des *Lettres*, dont quatorze ont été données par Zacagni, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, outre sept qui furent découvertes depuis par Jean-Baptiste Caraccioli, professeur de philosophie au collège de Pise, lequel les tira d'un manuscrit de la bibliothèque du grand-duc de Toscane, et les fit imprimer à Florence, 1751, in-fol. St-Grégoire de Nysse, dans ses écrits, ne le cède à aucun des anciens Pères, soit pour le fond des choses, la justesse et la richesse des pensées, soit pour la force du raisonnement, soit enfin pour la beauté et la pureté du style. Les œuvres de St-Grégoire de Nysse ont eu un grand nombre d'éditions; d'abord elles parurent en latin, Cologne, 1537, in-fol.; Bâle, 1567 et 1574; Paris, 1575 et 1605, toujours même format. Cette dernière, donnée par Fronton du Duc, est plus ample et plus exacte que les précédentes. Ce même Fronton du Duc donna les œuvres de St-Grégoire de Nysse en grec et en latin, Paris, chez Nivelles, 1615, 2 vol. in-fol.; nouvelle édition, en 1618, avec un troisième volume en forme d'appendice, contenant divers écrits du saint, lesquels n'avaient pas encore paru; autre édition, Paris, 1638, mais moins correcte que celle de 1615. On a taxé d'origénisme St-Grégoire de Nysse; mais il est généralement reconnu que sa doctrine est pure et parfaitement catholique, et que, s'il s'est trouvé dans ses écrits quelques expressions qui tendissent à l'erreur, elles ne peuvent y avoir été introduites que par une main hérétique. L—Y.

GRÉGOIRE (SAINT), évêque de Tours, naquit en Auvergne l'an 559. Sa famille était illustre et puissante; ses aïeux, depuis plusieurs générations, figuraient parmi ces sénateurs qui, sous la domination romaine, exerçaient dans les Gaules l'autorité de gouverneurs de province, de juges, de magistrats suprêmes. A cette illustration était venu se joindre un autre genre de gloire. Cette famille était une des premières qui eût embrassé la foi chrétienne, et elle comptait des martyrs et des évêques. Grégoire était le dernier fils du sénateur Florentius; il avait reçu en naissant les noms de Florentius son père, et de George, son grand-père : ce fut depuis, lorsqu'il fut sacré évêque, qu'il choisit le nom de Grégoire, en mémoire de St-Grégoire, évêque de Langres, qui était son bisaïeul du côté paternel et du côté maternel à la fois. Au moment de la naissance de Grégoire, l'Auvergne, qui depuis trente ans avait été enlevée aux Visigoths par Clovis, faisait partie du royaume de Metz, où régnait Théodebert,

petit-fils de Clovis. Grégoire perdit son père étant fort jeune encore, et fut élevé auprès de St-Gal, évêque de Clermont. Son éducation fut plus soignée qu'elle ne l'était communément dans ces temps de barbarie où l'on ne trouvait quelques vestiges des lettres qu'auprès des évêques et parmi les ecclésiastiques encore bien peu nombreux à cette époque. A trente-quatre ans, Grégoire, qui était déjà devenu célèbre dans les Gaules par sa piété et sa sagesse, fut élu évêque de Tours, sous l'autorité de Sigebert, roi d'Austrasie. Deux ans après, Sigebert fut assassiné, laissant son fils Childebert II, âgé de cinq ans, que le duc Gontran, son oncle, réussit à faire couronner pour son successeur. Telles n'étaient point les vues de Chilpéric, roi de Soissons, et de Frédégonde sa femme, qui avaient voulu s'emparer du royaume d'Austrasie. Ils ne parvinrent qu'à en démembrer quelques parties. Tours passa sous leur domination. Ce fut là néanmoins, dans l'asile universellement révérend du tombeau de St-Martin, que le duc Gontran vint se réfugier contre la vengeance de Chilpéric et de Frédégonde : vainement on exigea du saint évêque qu'il livrât Gontran; vainement on ravagea les terres de l'évêché et de la province, Grégoire fut inébranlable. Un jour, le capitaine envoyé par Chilpéric entra dans l'église de St-Martin; mais personne de sa suite n'osa l'y suivre : il fut obligé de respecter le proscrit. Peu après, ce saint asile recueillit un fugitif plus illustre et plus important. Mérovée, fils de Chilpéric, avait quitté ses parents pour épouser Brunehaut, veuve de Sigebert, et devenir tuteur du jeune Childebert et gouverneur d'Austrasie. Poursuivi par la colère de son père et de Frédégonde, il vint s'y dérober au tombeau de St-Martin. Grégoire refusa de le livrer. Le roi, furieux, vint à la tête de son armée assiéger Tours, jurant qu'il ne respecterait pas le pieux asile que les païens eux-mêmes révéraient. Mérovée se sauva déguisé et alla rejoindre sa nouvelle épouse. Le roi et Frédégonde songèrent alors à tourner leur vengeance contre Prétextat, évêque de Rouen, qui avait célébré le mariage de Mérovée. Quarante-cinq évêques furent assemblés à Paris en 577 pour le juger. Chilpéric se fit lui-même son accusateur. Son ressentiment était si actif et les torts de l'évêque si apparents, que la condamnation allait être prononcée. Grégoire prit vivement la défense de l'accusé, ranima le courage des évêques : un plus mûr examen dut remplacer un jugement qui n'eût été que l'expression de la volonté et de la colère du roi. Chilpéric essaya tous les moyens d'ébranler ou de séduire Grégoire : tout fut inutile; ce prélat défendit sans nulle faiblesse la dignité épiscopale et les droits de l'accusé. Cependant, d'après des aveux obtenus par une fausse promesse de pardon, Prétextat fut dégradé et banni, jugement que Grégoire trouva fort rigoureux, mais qui satisfait si peu la vengeance de Frédégonde, que plus tard elle fit as-

sassiner l'évêque de Rouen. Bientôt Grégoire eut à se défendre lui-même auprès de Chilpéric : des calomniateurs suscités par Frédégonde accusèrent l'évêque de Tours de discours injurieux au roi et de complots contre son autorité. Malgré le danger de se remettre aux mains d'un roi faible et d'une reine fureuse, Grégoire se rendit à l'assemblée des évêques, près de Soissons. Chilpéric, tout livré qu'il fût à Frédégonde, conservait le respect dû au saint caractère d'évêque. Grégoire fut admis à se justifier seulement par des serments faits sur les autels : cette justification était par là même si incomplète, que l'assemblée des évêques fut sur le point d'interdire le roi des sacrements, et que les faux témoins furent sévèrement punis. Chilpéric ayant été assassiné à Chelles, Gontran, roi de Bourgogne, prit possession de Tours : Grégoire lui prêta serment d'obéissance, en réservant toutefois les droits du fils de Chilpéric et de Childébert, roi d'Austrasie, qu'en effet Gontran fit son héritier. Grégoire, devenu médiateur entre l'oncle et le neveu, en fut honorablement accueilli. Quelques années plus tard l'évêque de Tours fut le principal auteur du traité d'Andelot, entre Childébert et Gontran; traité célèbre qui donna quelque repos à la France déchirée. Chaque jour Grégoire croissait en gloire et en crédit. On prenait son avis sur toutes les difficultés. On lui attribuait des miracles. Il protégeait son diocèse; il en faisait confirmer et accroître les privilèges. Il faisait réparer les églises et les monastères ruinés et ravagés; il en bâtissait de nouveaux. Enfin, sa vie offre le plus bel et le plus grand exemple de cette influence sainte et salutaire exercée par les évêques au milieu d'un temps de barbarie, où il n'y aurait pas eu un seul élément d'ordre, de police et d'administration sans l'épiscopat; temps qu'il faut soigneusement distinguer du régime féodal non encore établi et dont on entrevoyait à peine les premiers rudiments. Il paraît que Grégoire, dont la santé avait toujours été faible et chancelante, mourut en 595, à l'âge de 54 ans. C'est mal à propos, ou du moins sans aucune vraisemblance, que son biographe latin raconte qu'il alla à Rome en 594 : il y envoya chercher des reliques, mais ne quitta point les Gaules, à ce qu'il semble. L'Église révere l'évêque de Tours parmi les saints; les lettres le comptent parmi nos historiens les plus capitaux. Sans Grégoire de Tours, nous n'aurions aucune connaissance des premiers siècles de notre histoire. Grâce à ses écrits, il n'est point de peuple qui ait des notions plus détaillées et plus certaines de son origine. Son *Histoire des Français* (*Historia Francorum*), divisée en seize livres, comprend un intervalle de cent soixante-quatorze ans, depuis l'époque de l'établissement des Francs dans les Gaules. C'est un vrai phénomène que de trouver à la naissance d'une nation un historien véridique, impartial, beaucoup plus éclairé qu'on ne l'est communément à de telles époques. Grégoire

de Tours est un guide sûr dans la connaissance de l'état des peuples et de l'Église de France jusqu'au temps où il vivait. Si l'on veut ensuite le considérer comme écrivain, on trouvera dans son langage un triste témoignage du point où peut déchoir les lettres et l'esprit humain. Non-seulement le latin qu'il emploie est grammaticalement barbare, mais il est sans force, sans expression, sans couleur. Grégoire de Tours était cependant nourri de la lecture des Pères de l'Église, et connaissait un peu la littérature romaine; il cite Virgile, Salluste, Pline et Aulugelle. Mais cette langue, si éloquente autrefois, s'était usée et flétrie comme la civilisation elle-même; elle avait pris le caractère des hommes qui la parlaient alors. Il y avait plutôt dégradation que barbarie. Les nations gothiques n'avaient point encore, par un mélange intime, renouvelé les nations abâtardies sous le joug brisé de l'empire romain. Les vainqueurs opprimaient les vaincus sans s'être encore confondus avec eux. Le style de Grégoire de Tours nous montre l'ignorance sans naïveté, la crédulité sans imagination; la piété a perdu la vive chaleur des premiers siècles de l'Église, et n'en a gardé que la vaine subtilité; les récits sont froids et trainants, les peintures sans vivacité, les réflexions vulgaires. Enfin on ne trouve dans ce langage rien qui ait ce caractère propre à l'enfance d'un peuple, rien de ce charme souvent plus vif et plus puissant que celui d'un langage perfectionné. Un homme, quelque distingué qu'il soit, ne peut triompher de son siècle. L'outil manque à l'ouvrier. Cependant Grégoire de Tours est quelquefois animé par les effroyables calamités dont il était témoin, et son style prend alors un peu plus de force. Ce qu'on y remarque toujours, c'est un caractère de bonne foi et un jugement libre et courageux des princes faibles ou féroces qui mélaient leur nom aux malheurs de la France. Outre ses histoires, St-Grégoire de Tours a laissé plusieurs livres sur la gloire des martyrs, la gloire des confesseurs, les miracles de St-Martin, les vies des Pères et les miracles de St-André. On a perdu un commentaire sur les psaumes, un traité sur les offices de l'Église, une préface à un livre perdu de St-Sidoine, et une histoire du martyre des sept dormants. Quelques autres écrits lui sont aussi attribués; mais ceux que nous venons d'indiquer sont les seuls avoués par les critiques. La première édition des œuvres de St-Grégoire de Tours est celle qu'a donnée Guill. Petit (ou Parvi), Paris, 1512, in-fol. La meilleure est celle de dom Ruinart, Paris, 1699, in-fol., reproduite avec des améliorations, des corrections et de nouvelles notes dans le *Recueil des historiens de France*, par dom Bouquet, t. 2. Claude Bonnet, Dauphinois, a traduit en français l'*Histoire de France, écrite par Grégoire de Tours*, Paris, 1640, in-8°; et l'inépuisable abbé de Marolles en a donné une autre traduction, ibid., 1668, in-8°, suivie d'un deuxième

volume contenant la traduction de la plupart des autres ouvrages du saint. Sauvigny a donné une traduction de Grégoire de Tours dans ses *Essais historiques sur les mœurs des Français*, 1785 et suiv., 10 vol. in-8° et in-4°. (Voy. aussi C. LE COMTE) (1). Grégoire de Tours termine son histoire à l'an 594; il a eu divers continuateurs (voy. FRÉDÉGAIRE). La *Vie de St-Grégoire de Tours*, écrite en latin dans le 10^e siècle et attribuée à St-Odon, abbé de Cluni, a été employée par Baillet dans ses *Vies des saints*. La *Nouvelle vie de St-Grégoire de Tours*, par M. Lévêque de la Raval-lière (*Académie des inscript.*, t. 26, p. 598), ne laisse rien à désirer pour la discussion des faits.

A.

GRÉGOIRE, prince de la race des Mamigonéans, vivait au milieu du 7^e siècle, et fut emmené en otage à Damas en 635, lorsque les Arabes firent la conquête de l'Arménie. Son frère Hamazash, qui était patrice de l'Arménie, mourut en 638. Alors le patriarche Narsès III et les grands demandèrent au calife Moawiah, pour prince, Grégoire, qui était alors à sa cour. Le calife reçut avec bienveillance la demande des Arméniens et donna à Grégoire le titre de patrice : celui-ci prit possession de sa dignité en 639. C'était un homme bon, pacifique et très-pieux. Il fit bâtir un grand nombre de monastères dans diverses parties de l'Arménie; le plus célèbre est celui qu'il fit élever en 661 dans le bourg d'Aroudj, au pied du mont Azekadz, dans la province d'Aurod. Grégoire gouverna tranquillement l'Arménie pendant vingt-quatre ans. En 685, une grande multitude de Khazars franchirent le mont Caucase pour ravager l'Arménie; Grégoire réunit ses forces et marcha à leur rencontre pour les repousser; il fut vaincu par eux et tué dans la bataille. Sa mort livra l'Arménie sans défense aux déprédations des barbares; elle fut remplie de troubles et de désordres pendant plusieurs années.

S. M—N.

GRÉGOIRE, roi d'Écosse, fut successeur d'Éthus en 875. Il commença son règne par publier une amnistic en faveur de partisans d'Éthus, et rétablit ainsi la tranquillité. Il chassa ensuite de la presqu'île de Fife les Pictes, qui allèrent rejoindre leurs alliés les Danois à Berwick. Grégoire entra par intelligence dans cette ville, passa les Danois au fil de l'épée et emmena les Pictes prisonniers. Il défit presque entièrement le gros de l'armée danoise dans le Northumberland, et s'empara de cette province; puis il reprit sur les Bretons Dunbarton et la partie de l'Écosse dont ils s'étaient emparés sous le règne de Donald II. Ses conquêtes lui furent assurées par un traité, et il promit d'aider les Bretons contre les Danois.

(1) MM. Guadet et Taranne ont donné en 1836-41, en 4 volumes grand in-8°, l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, en 10 livres, traduite, revue et collationnée sur de nouveaux manuscrits; M. Guizot a inséré une traduction de l'*Histoire ecclésiastique* dans sa *Collection de Mémoires*.

Z—D.

Alfred, roi d'Angleterre, le fit féliciter de ses succès, et lui proposa de conclure une alliance, dont une des conditions fut la renonciation d'Alfred à tout ce que les Écossais avaient recouvré. Cette affaire terminée, Grégoire alla en Irlande tirer satisfaction des pirateries commises sur les côtes d'Écosse, et pacifier cette île. Ses victoires lui ouvrirent les portes de Dublin. Il nomma un tuteur au jeune roi, tint garnison dans plusieurs places jusqu'à sa majorité, et se fit prêter serment par les Irlandais de ne jamais laisser entrer sans son aveu ni Anglais ni Danois dans leur île. Il mourut en 892, après dix-huit ans d'un règne glorieux.

E—S.

GRÉGOIRE MAGISDROS, fameux prince arménien, qui naquit au commencement du 11^e siècle, était issu de la race royale des Arsacides de Perse; son père, Vasag, prince de Pedchni, était généralissime des troupes arméniennes sous le règne du roi Kakig I^{er}; il fit instruire son fils dans la philosophie, la théologie et les belles-lettres, et l'envoya ensuite à Constantinople pour qu'il acquit de nouvelles connaissances. En 1021, Grégoire succéda à son père, tué dans une bataille contre les Turcs-Seldjoukides, qui à cette époque avaient fait une invasion en Arménie; comme il était trop jeune pour exercer la fonction de généralissime, elle fut donnée à son oncle Vahram. En l'an 1050, le roi d'Arménie Jean l'appela dans son conseil et se servit utilement de lui dans plusieurs occasions. En l'an 1042, malgré les intrigues de Sarkis, prince des Siouniens, et malgré les armes et les menaces des Grecs, qui voulaient s'emparer de l'Arménie, il contribua puissamment avec son oncle à faire nommer, après deux ans d'inter règne, roi d'Arménie, Kakig II, fils d'Aschod IV, qui avait alors seize ans. Dans le même temps les Turcs-Seldjoukides firent une nouvelle invasion en Arménie, passèrent les fleuves Araxes et Hourasdan, et vinrent attaquer la forteresse de Pedchni, qui appartenait à Grégoire; celui-ci réunit ses forces à celles du roi Kakig, vainquit complètement et chassa de l'Arménie les étrangers. Le prince des Siouniens Sarkis et plusieurs autres grands de la cour de Kakig, jaloux du mérite de Grégoire, parvinrent à inspirer à son souverain des doutes sur sa fidélité : ce dernier, informé de leurs machinations, et craignant pour sa vie, se retira, avec tout ce qui lui était attaché, dans le pays de Daron, dont il possédait une partie, et s'occupa d'y faire bâtir des églises et des monastères, et de réparer ceux qui tombaient en ruine. Kakig ne voulut pas qu'il habitât si près de lui dans cette province; et Grégoire fut contraint de se réfugier, en 1044, à Constantinople, où il se livra avec beaucoup de zèle à l'étude, et passa presque tout son temps dans la société des hommes instruits qui se trouvaient dans cette capitale. Deux Arabes, nommés Manoutche et Ibrahim, qui avaient lié amitié avec lui, furent vaincus par son éloquence et la force de ses

raisonnements, et se convertirent à la religion chrétienne. L'empereur Constantin Monomaque donna à cette même époque à Grégoire le titre de *Magisdros*, qu'il conserva toute sa vie et qui est toujours joint à son nom par les écrivains arméniens. En 1043, le royaume d'Arménie fut détruit par l'empereur grec, qui força le légitime souverain de lui céder ses États pour quelques cantons situés dans l'Asie mineure. Grégoire Magisdros céda aussi à l'empereur les forteresses de Pedchni, de Gaïen et de Gaïdzon, qui lui appartenaient dans l'Arménie orientale, et prit en échange plusieurs villes et bourgs situés dans la Mésopotamie; il réunit ces nouvelles possessions à d'autres cantons qu'il possédait déjà dans les pays de Daron, de Sasoun et de Vasbouragan, dont il avait confié la garde à un prince de la race des Mamigonéans, nommé Torhnig, renommé par son courage, et qui résidait dans la ville d'Aschmouchad, l'ancienne Arsamosate. L'empereur Constantin Monomaque créa ensuite Grégoire duc de la Mésopotamie. En 1049, il joignit ses forces à celles des gouverneurs grecs de l'Arménie, ainsi qu'à celles de tous les princes géorgiens et arméniens, qui s'étaient ligués pour repousser une invasion des Seldjoukides : ceux-ci avaient envahi la plus grande partie de l'Arménie; mais ils furent complètement vaincus dans les environs de la ville de Kars. L'année suivante, il commença une violente persécution contre des sectaires arméniens qui habitaient en grand nombre dans les pays soumis à sa puissance : connus sous le nom d'*Asevortiz*, ou enfants du soleil, ces sectaires avaient conservé une grande partie des anciennes opinions religieuses reçues en Asie. Grégoire les contraignit, l'épée à la main, d'embrasser le christianisme : il passa à la tête d'une armée dans le pays d'Abahouni, et s'empara de Thontrag, leur chef-lieu, où il en fit massacrer un grand nombre. En 1051 il convoqua un concile à Hark'h pour travailler à leur conversion, et il en fit baptiser un nombre considérable. Grégoire mourut en 1058; il fut enterré dans un monastère auprès de Gazi ou Arzroum. Il laissa quatre fils et plusieurs filles. Son fils aîné, Vahram, qui devint ensuite patriarche d'Arménie, sous le nom de Grégoire II, lui succéda dans sa souveraineté; le second, appelé Vasag, fut duc d'Antioche; les deux autres, Vasil et Philippe, eurent des commandements dans les troupes de l'empire. Grégoire Magisdros a composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1^o une *Grammaire arménienne*, qu'il fit pour son fils Vahram; 2^o un *Poème* en mille vers, contenant tout ce qui est renfermé dans l'Ancien et le Nouveau Testament; il a été imprimé à Constantinople; 3^o une traduction arménienne d'*Euclyde*; 4^o un très-grand nombre de *Lettres* sur des sujets politiques, historiques, littéraires, philosophiques et théologiques, qui sont ce qui reste de plus important de lui.

S. M—N.

GRÉGOIRE II, patriarche d'Arménie, fils du précédent, fut surnommé *Vgaïaser*, c'est-à-dire *qui aime le martyre*, et portait le nom de Vahram avant de s'asseoir sur le trône patriarcal. Son père, qui était fort instruit, l'initia dans toutes les sciences sacrées et profanes, et lui fit apprendre la langue grecque. Le jeune Vahram, en peu de temps, devint fort habile. En l'an 1058, son père mourut, et il lui succéda dans la possession de sa souveraineté; mais, porté aux lettres et à la piété, il fut bientôt dégoûté des soins du gouvernement; il abandonna ses possessions à ses parents, se fit moine et se retira dans un désert pour s'y livrer avec plus de tranquillité à ses pieuses occupations. Le bruit de ses vertus se répandit bientôt au loin, et en 1063 les Arméniens, qui étaient sans patriarche depuis plus d'un an, l'élurent d'une voix unanime pour succéder à Khatchig II. On l'alla chercher dans sa solitude, et on l'inaugura solennellement sur le trône de St-Grégoire, dans la ville de Dzamentav, située dans les montagnes de la Cappadoce, et où habitaient un grand nombre d'Arméniens qui s'y étaient réfugiés de toutes les parties de l'Arménie depuis la destruction de leur monarchie, et qui y avaient un roi de leur nation nommé Kakig. L'évêque Vahram, investi de sa nouvelle dignité, prit le nom de Grégoire, de son ancêtre St-Grégoire l'Illuminateur, dont il était le successeur : il s'occupa à faire rebâtir une grande quantité de monastères, et à faire traduire du grec et du syriaque les actes du martyre d'un très-grand nombre de saints dont les chrétiens célébraient la mémoire : ce qui lui fit donner le surnom de *Vgaïaser*. Les invasions continuelles des Turcs, la perfidie des Grecs, aggravant sans cesse les maux de sa patrie, il se dégoûta des soins du sacerdoce, et il résolut de se retirer dans les montagnes pour s'y livrer à la piété. Il fit part de son dessein au docteur George Lorhetsi, son secrétaire, qui voulut être le compagnon de son exil. Ils prirent donc le parti d'abandonner Dzamentav et de se retirer dans le désert, en répandant le bruit qu'ils allaient à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres. Les rois des Arméniens, réfugiés dans l'Asie mineure, Kakig, Adovm Abousahl et beaucoup d'autres princes, furent informés de la résolution de Grégoire, et n'ayant pu l'en dissuader, s'adressèrent à son secrétaire, qui, ébloui par l'offre de la dignité patriarcale, consentit à condescendre à leur vœu et à abandonner son ami, pour occuper le rang que celui-ci dédaignait. Grégoire fut obligé de le sacrer patriarche dans le bourg de Thavplour en 1071, et se retira dans la partie orientale du mont Taurus, appelé *Montagne noire*, pour y vivre dans la solitude. Beaucoup d'Arméniens, qui émigraient de toutes les parties de l'Orient, vinrent l'y trouver, et se réunir autour de lui comme auprès de leur grand patriarche. Le patriarche intrus fut fort irrité; il voulut susciter une persécution contre Grégoire,

assembler un concile et le dépouiller de sa dignité; mais les princes, voyant qu'il n'y avait pas moyen de recouvrer la paix avec lui, écrivirent en 1072 à Grégoire pour l'engager à remonter sur son siège. Celui-ci assembla aussitôt, dans la *Montagne noire*, un concile composé d'évêques et de docteurs, et il y prononça la déposition de George, qui s'enfuit à Tarse, où il mourut peu de temps après. Grégoire sortit alors de sa retraite, et alla habiter à Moudarhasoun, ville dans le voisinage de K'hesoun. En 1075, un prince arménien nommé Philarète, qui résidait à Marasch et qui s'était rendu indépendant de l'empire de Constantinople, envoya chercher le patriarche Grégoire, le chargeant d'aller de sa part auprès de Thorh-nig Mamigonéan, prince de Daronet de Sasoun, et de l'engager à faire alliance avec lui; mais celui-ci ne voulut pas s'y prêter, parce qu'il craignait la perfidie de Philarète. Le mauvais succès de cette négociation irrita beaucoup le prince arménien contre le patriarche : à son retour d'une expédition contre Thorh-nig, il était arrivé à la résidence patriarcale de Thaplour, et voyant que Grégoire n'y était point, il lui écrivit pour l'engager à s'y rendre; ce prélat, qui appréhendait la colère de Philarète, ne voulut pas céder à son invitation; Philarète lui manda encore qu'il fallait absolument qu'un patriarche restât dans sa résidence, et que, s'il ne revenait pas, il lui donnerait un successeur. Ce nouveau message ne produisit pas beaucoup plus d'effet sur Grégoire, qui, n'osant se fier à Philarète, lui répondit qu'il ne pouvait l'aller trouver, et que s'il tenait absolument à ce que le siège patriarcal fût occupé, il le priaît de faire élire le docteur Sarkis, neveu de Pierre I^{er}, l'un de ses prédécesseurs. En conséquence, en l'an 1075, Philarète assembla un concile dans la ville de Honi, qui sacra Sarkis patriarche d'Arménie. Grégoire, qui redoutait toujours la perfidie de Philarète, abandonna l'Asie mineure en 1074, et il alla dans la grande Arménie à Ani, qui jouissait d'une profonde paix sous le gouvernement de Manoutché, émir turc, qui la possédait comme vassal des princes Seldjoukides. Au bout de quelques mois, Grégoire voulut aller à Constantinople, et il créa Parsegh ou Basile, son neveu, évêque d'Ani et son suppléant dans l'Arménie orientale. De Constantinople, Grégoire se rendit à Rome, où il fut reçu par le pape de la manière la plus distinguée en 1075. Après quelques mois de séjour dans la capitale du monde chrétien, il vint à Jérusalem, où il visita les saints lieux; puis il passa en 1076 en Égypte pour parcourir les déserts sanctifiés autrefois par le séjour de pieux ermites; il y trouva encore beaucoup d'anachorètes. Il alla aussi au Caire, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par les Arméniens émigrés qui habitaient dans cette ville au nombre de plus de trente mille. Il resta avec eux près d'un an, et leur laissa en partant pour directeur spirituel son neveu Gré-

goire. En 1077, le patriarche vint dans le mont Taurus, et il habita pendant quelque temps dans le monastère d'Areki, où il s'occupa à traduire plusieurs ouvrages grecs. En 1081, les Arméniens d'Ani écrivirent à Grégoire pour l'inviter à venir se fixer parmi eux ou à faire patriarche de l'Arménie son neveu Basile, qui était leur évêque : il acquiesça à cette dernière partie de leur prière, et il permit à Étienne, patriarche d'Albanie, de sacrer Basile patriarche. En 1085, Grégoire alla à Constantinople pour tâcher de réunir l'Église grecque avec celle de l'Arménie; mais il ne put en venir à bout. Depuis cette époque, il cessa de s'occuper de l'administration temporelle de son patriarcat : ayant abandonné à son neveu Basile tous les droits de cette dignité, il ne se livra plus, dans sa solitude de la Montagne noire, qu'à la culture des lettres ou à des exercices de piété. Il retourna cependant visiter Jérusalem, et se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut prise par les croisés. En 1099 il revint dans sa solitude d'Areki Vank'h, où il resta jusqu'en 1103; à cette époque il alla à Rhaban pour visiter Kogh-Vasil, prince arménien qui gouvernait un pays assez étendu dans la partie septentrionale de la Syrie. Il passa plusieurs mois à Garimi-Vank'h, monastère auprès de K'hesoun, où il tomba malade. Sentant qu'il était près de sa fin, il fit appeler le patriarche Basile et le prince Kogh-Vasil, leur recommanda deux de ses neveux, Grégoire et Nersès, et il régla qu'après la mort de Basile Grégoire serait patriarche. Il mourut peu après dans un âge fort avancé, après avoir porté le titre de patriarche pendant quarante ans et huit mois. Après lui, Basile fut le seul patriarche des Arméniens. S. M.—N.

GRÉGOIRE III, neveu du précédent, fut surnommé *Balharouni*, du nom de sa famille, qui était la même que celle des Arsacides. Le patriarche Basile étant mort le 13 novembre 1113, dans le monastère de Schoughr-Anabad, auprès de K'hesoun, Grégoire fut sacré patriarche universel des Arméniens. Aussitôt qu'on eut appris dans le Vashbouragan son inauguration, le mécontentement fut général, parce qu'on le regardait comme beaucoup trop jeune pour occuper une aussi haute dignité, et qu'on ignorait ses grandes qualités et son savoir. David, fils de Thorh-nig, de la race des Magouni, archevêque d'Aghthamer, refusa de le reconnaître, assembla un concile de cinq évêques à Dsoroi Vank'h, et s'y fit sacrer patriarche. Beaucoup de princes et d'évêques de l'Orient le reconnurent et se joignirent à lui. Lorsque Grégoire III apprit ce schisme, il convoqua, en 1114, dans la Montagne noire, un concile composé de plus de deux mille cinq cents personnes, évêques, docteurs, abbés et religieux; et ils prononcèrent anathème contre David et ses adhérents : c'est depuis cette époque qu'il existe à Aghthamar un patriarche particulier. Ce fut dans ce concile que l'on régla que l'élection du

patriarche d'Arménie devait être faite par les archevêques de Pedchni, dans les pays d'Araad; d'Ilaghpad, dans la Géorgie; d'Ardaz, dans le Vasbouragan; de Dathev, dans la province de Siounik'h. Grégoire résidait tantôt à Garmi-Vank'h, tantôt à Schoughr-Anabad, dans les environs de Marasch. Il voulut rétablir le siège des patriarches dans la ville d'Ani, capitale de l'Arménie; mais les guerres qui survinrent à cette époque dans l'Arménie le forcèrent d'aller se réfugier dans la forteresse de Dzouk'h, située dans la Mésopotamie septentrionale, au milieu du lac de Kharpert, et qui était au pouvoir des princes de sa famille. Il y fixa sa résidence en 1125, et en fit augmenter considérablement les fortifications. En 1141, Grégoire assista à un concile tenu par les Latins à Antioche, où il avait été invité à se trouver par les princes francs, qui avaient une haute opinion de sa vertu, de son savoir et de sa sainteté. Il alla, après ce concile, visiter les saints lieux à Jérusalem, avec le légat du pape, Alberic, archevêque d'Ostie, et il fut en relation avec le pape Eugène III pour réunir l'Eglise d'Arménie à l'Eglise romaine. On avait déjà, depuis plusieurs années, entamé de pareilles négociations pour réunir l'Eglise d'Arménie à celle des Grecs. En 1142, Grégoire, accompagné de son frère, était allé à Anazarbe, en Cilicie, visiter l'empereur Jean Comnène pour y traiter de cette réunion, mais sans aucun succès. En 1147, le patriarche, fort inquiet dans sa résidence par les incursions des Atabeks de Syrie dans les provinces voisines, voulut abandonner la forteresse de Dzouk'h, pour se rapprocher des pays occupés par les chrétiens; il vint alors à Hrhongla ou Roum-Kalaah, forteresse située sur le bord de l'Euphrate, au nord de la Syrie, et regardée comme inexpugnable. Elle était alors au pouvoir de la femme de Joscelin, comte d'Édesse, qui était prisonnier chez les musulmans. Cette princesse accueillit avec empressement le patriarche et son frère Nersès; et après la mort de son mari, en 1150, ayant fait un voyage en Europe, elle confia la garde de la forteresse de Roum-Kalaah au patriarche, sous promesse de la remettre à son fils, lorsqu'il viendrait la demander. Ce prince vint effectivement au bout de quelques années; mais ne pouvant se plaire en Syrie, il vendit Roum-Kalaah au patriarche arménien. Ce prélat, accablé de vieillesse, se démit de la dignité patriarcale en faveur de son frère Nersès, et mourut trois mois après, en l'an 1166, âgé de 74 ans et après un patriarcat de cinquante-trois. Son frère prit le nom de Nersès IV.

S. M.—N.

GRÉGOIRE IV, neveu du précédent, était fils de Vasil, fils d'Abirad, issu par les femmes de la race des Arsacides, et fut surnommé *Degha*, c'est-à-dire *l'enfant*. Son père, Vasil, ayant été dépouillé des possessions qu'il avait dans le nord de la Syrie par les sultans Seldjoukides, il se trouvait en 1173 dans les États des sultans d'Ico-

nium, auprès de ses parents, lorsque Nersès IV fut attaqué de la maladie dont il mourut. Grégoire se hâta de retourner à Hrhongla; où il fut sacré patriarche universel des Arméniens. Il continua avec l'empereur de Constantinople, Manuel Comnène, les négociations entamées par ses prédécesseurs pour la réunion des deux Églises, et convoqua pour cet objet le premier concile de Hrhongla, qui se tint en 1178 au palais patriarcal. Un grand nombre de docteurs du nord de la Grande-Arménie écrivirent aux évêques rassemblés à Hrhongla pour les dissuader de s'unir avec les Grecs; mais ceux-ci les invitèrent à venir les joindre, pour discuter de vive voix et pour s'entendre avec eux. Trente et un évêques, un grand nombre de docteurs et de princes, avec le patriarche d'Albanie, déférèrent à cette nouvelle invitation; ils vinrent à Hrhongla en 1179, et l'on y forma un grand concile, où après de longs débats on se réunit d'un consentement unanime avec l'Eglise grecque. Les actes de cette réunion furent signés par la plupart des évêques et archevêques de l'Arménie et de la Géorgie qui étaient présents, et le patriarche se hâta de l'envoyer à l'empereur grec. Mais les députés chargés de le porter, arrêtés par la difficulté des chemins, ne purent aller que jusqu'à Césarée de Cappadoce. Sur ces entrefaites, en 1180, l'empereur Manuel Comnène mourut, et l'affaire de la réunion des deux Églises n'eut pas de suite. Lorsqu'on apprit dans l'Arménie orientale que le patriarche Grégoire avait adopté les opinions théologiques des Grecs, ce fut le signal d'un trouble universel; Grégoire Doudéorti, abbé de Sanahin, l'un des docteurs les plus illustres de l'Eglise d'Arménie, accusa le patriarche de nestorianisme, et plusieurs prélats se séparèrent de la communion de Grégoire et reconnurent Basile, archevêque d'Ani, pour patriarche légitime. En 1184, le patriarche Grégoire, ayant perdu l'espoir de se réunir définitivement avec les Grecs, résolut de se soumettre à l'autorité de l'Eglise romaine; en conséquence, il écrivit au pape Lucius III, qui se trouvait à Véronne, où il avait assemblé un concile contre l'empereur d'Allemagne Frédéric I^{er}: son envoyé en fut fort bien reçu, et le pontife le renvoya en 1185 avec une lettre très-flatteuse pour le patriarche d'Arménie, qui se considéra dès lors comme soumis à l'Eglise romaine. Grégoire IV mourut en 1195, après avoir occupé la dignité sacerdotale pendant dix-neuf ans et onze mois. Son neveu Grégoire V lui succéda. S. M.—N.

GRÉGOIRE V, patriarche d'Arménie, neveu du précédent, lui succéda en juillet 1195. Il était encore fort jeune, et c'est pour cette raison que les Arméniens lui donnent le surnom de *Manoug*, c'est-à-dire *enfant*. Peu zélé pour remplir les fonctions de son état, il ne suivit en rien l'exemple de ses prédécesseurs, et se livra à toute sorte de désordres: les princes et les ecclésiastiques arméniens, irrités de sa mauvaise conduite, l'accusè-

rent alors auprès de Léon II, prince d'Arménie, qui le fit enfermer dans la forteresse de Gobidrah en 1194, et invita les évêques orientaux et Nersès Lampronatsi à venir à Sis, sa capitale, pour y choisir un nouveau patriarche. Dans le même temps le patriarche, ennuyé de sa captivité, et cherchant à s'échapper de la forteresse dans laquelle on le retenait, se tua en tombant du haut des murs. — GRÉGOIRE VI, fils de Schahan, frère du patriarche Nersès IV, fut choisi en 1195 pour remplacer son parent Grégoire V. Avant son élection il portait le nom d'Abirad. Il était alors d'un âge assez avancé. Les prélats de l'Arménie orientale montrèrent beaucoup de répugnance pour le reconnaître, après avoir fait tout ce qu'ils avaient pu pour s'opposer à son élection : plusieurs d'entre eux même reconnurent pour patriarche Basile ou Parsegh, évêque d'Ani. Léon II, prince de Cilicie, ayant reçu de l'empereur Henri VI et du pape le titre de roi, le patriarche le sacra en grande pompe dans l'église Ste-Sophie à Tarse, le 6 janvier 1198. En 1202, pendant que le roi Léon était allé en Chypre visiter le roi son beau-père, le prince de Lampron Hethoum ou Hayton, frère de Nersès Lampronatsi, et plusieurs autres seigneurs se révoltèrent contre leur souverain. Léon revint aussitôt dans ses États, et pour rétablir promptement la paix, il fit proposer à Hethoum, afin de l'apaiser, de donner sa nièce pour épouse à son fils Oschin : séduit par cette promesse, Hethoum vint trouver le roi, qui s'empara de sa personne, ainsi que de ses deux fils Oschin et Constantin et les retint prisonniers; il prit ensuite la forteresse de Lampron, qu'il donna à sa mère. Quand le patriarche, qui était proche parent de Hethoum, apprit cela, il quitta Hrhongla sa résidence, et vint à Sis auprès du roi Léon pour obtenir la liberté du prince captif : vaincu par les instances de Grégoire, le roi permit à Hethoum et à ses enfants d'habiter dans la ville de Sis. Le patriarche mourut, peu de temps après, dans le monastère d'Ark'hagaghin. Jean VII lui succéda. — GRÉGOIRE VII fut surnommé Anavarzetsi, parce qu'il était né dans la ville d'Anazarba, appelée par les Arméniens Anavarza. Le patriarche Jacques 1^{er} étant mort en 1287, les prélats s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Le roi d'Arménie Léon III les engagea à nommer, pour le remplacer, Grégoire Anavarzetsi, qu'il aimait beaucoup; mais ils n'en voulurent point, parce qu'il passait pour être fort attaché à la doctrine de l'Eglise romaine. Ils se réunirent tous pour choisir Constantin II, archevêque de Césarée. Le patriarche Étienne IV, successeur de Constantin II, ayant été amené captif en Égypte, après la prise de Hrhongla, sa résidence, et étant mort prisonnier des infidèles en 1294, Grégoire d'Anavarza fut choisi par les évêques arméniens pour lui succéder. Comme la ville de Hrhongla avait été ruinée par les Égyptiens, Grégoire transporta la résidence du patriarche dans la ville de Sis, capi-

tales de l'Arménie : c'est de là que lui vient le surnom de *Sesatsi*. Ce patriarche, d'un caractère fort doux, était très-instruit, et avait beaucoup de talent pour la poésie; il fit un grand nombre de pièces de vers en l'honneur du roi Hethoum II, de son frère Constantin et de leur neveu Léon; il composa aussi beaucoup d'hymnes religieuses, et fit traduire plusieurs vies de saints du grec et du syriaque. Grégoire s'efforça d'introduire parmi les Arméniens des rites grecs et latins; ce qui mécontenta beaucoup de ses compatriotes, entre autres les évêques de l'Arménie orientale, déjà fort prévenus contre lui, et qui l'appelaient *Horhom*, c'est-à-dire le Romain, à cause de l'attachement qu'on lui connaissait pour l'Eglise romaine. En 1293, plusieurs barons et seigneurs arméniens se révoltèrent contre le roi Hethoum II, et la paix ne fut rétablie que par la médiation du patriarche. En 1296 Sempad, frère de Hethoum, s'empara du royaume; et le patriarche, séduit par les brillantes promesses de Sempad, le sacra roi. Ils firent part de ce qu'ils avaient fait au pape Boniface VIII, qui leur répondit par des lettres fort amicales. En 1306 il écrivit au pape Clément V pour le prier de prêcher une croisade et d'envoyer des secours aux Arméniens, alors vivement pressés par les musulmans. Il mourut à la fin de la même année, et eut pour successeur Constantin II, qui avait été déposé et qui fut alors réintégré dans sa dignité. — GRÉGOIRE VIII, surnommé *Khandsoghad*, succéda par violence à Jacques III, mort en 1441. L'émir qui gouvernait la Cilicie pour le sultan des mamelouks d'Égypte le maintint sur son siège; mais en 1448 ses ennemis se soulevèrent contre lui, et, s'emparant de sa personne, l'enfermèrent dans une forteresse où il mourut peu après; d'autres disent qu'il y fut massacré. Il fut remplacé par Paul II. — GRÉGOIRE IX, dit *Mousapegeants*, fut nommé par quelques évêques, en 1440, pour remplacer Joseph III. Il ne fut point reconnu par les Arméniens orientaux, qui choisirent en 1441 pour patriarche un certain Vartabied, du pays de K'hadchperouni, nommé Giragos ou Cyriaque, qui fixa sa résidence à Edchmiadzin, l'ancienne résidence des patriarches. Celui-ci fut sacré et couronné comme patriarche universel et suprême de tous les Arméniens; Sis ne fut plus que le siège d'un patriarche particulier dont la juridiction ne s'étendait pas hors de la Cilicie. Grégoire et ses successeurs reconnurent la suprématie du siège d'Edchmiadzin. Il mourut en 1447. Garabied, qui avait été fait évêque par le patriarche Cyriaque, lui succéda. — GRÉGOIRE X, surnommé *Magovetsi* parce qu'il avait été évêque de Magou, dans le Vasbouragan, fut élu patriarche en 1443, par les intrigues de Zacharie, évêque de Havouts Tharha, et de plusieurs autres qui déposèrent leur patriarche légitime, Cyriaque, avec l'approbation de Jakoub Begh, gouverneur de l'Arménie; et l'Arménie chrétienne fut en proie aux plus grandes dissensions. On vit renaître le

calme après la mort de Cyriaque, qui avait été confiné dans un monastère, et Grégoire s'occupa de faire rétablir l'église patriarcale d'Edchmiadzin, qui tombait en ruines. Sous son administration, les Arméniens, les ecclésiastiques surtout, furent accablés de vexations par les musulmans. En 1454 il prit pour coadjuteur le docteur Arisdagès, qui lui succéda en 1461. — GRÉGOIRE XI succéda en 1556 à Sarkis III, et mourut, après un patriarcat de cinq ans, en 1541; il eut pour successeur Étienne V. — GRÉGOIRE XII succéda en 1569 à Basile II, fut patriarche quatre ans, mourut en 1575, et fut remplacé par Étienne VI. — GRÉGOIRE XIII. Ce patriarche portait d'abord le nom de Sérapion; il était né à Edesse et disciple d'un fameux docteur nommé Lucas Geghâïetsi; sa science et sa vertu lui firent bientôt une brillante réputation. Il eut un grand nombre de disciples qui se distinguèrent dans la suite parmi leurs compatriotes; enfin Sérapion devint évêque d'Amid. En 1601 le trône patriarcal d'Arménie était occupé par David V et Melchisedec, qui gouvernaient conjointement; informés du mérite de Sérapion, ils l'appelèrent auprès d'eux, pour partager leurs travaux et leurs dignités. En 1602 Sérapion quitta Amid, et alla à Dchougha ou Djoulfah trouver les patriarches pour régler les conditions de leur alliance. Au bout de quelques jours, Manouel, évêque de Havouts Tharha, jaloux de Sérapion, inspira des doutes aux patriarches sur la pureté des intentions de l'évêque d'Amid, et parvint à causer de grandes brouilleries. Les patriarches épouvantés s'enfuirent dans le monastère de Dathev, dans le pays de Sisagan. Sérapion resta à Dchougha, où il prêcha la parole divine pendant plusieurs jours, et se concilia par ses manières l'affection des Arméniens, qui le conduisirent en force à Edchmiadzin, où se rassembla un concile d'évêques et de docteurs, qui le nommèrent patriarche d'Arménie le 14 d'août 1605, et lui donnèrent le nom de Grégoire XIII. Son patriarcat fut troublé par les intrigues de David et de Melchisedec, qui étaient soutenus par les Persans; en 1604 il fut forcé de se réfugier à Dchougha; en 1605 les Persans s'emparèrent de sa personne, et l'exposèrent à toute sorte de tortures pour en tirer de l'argent. Étant parvenu à sortir de leurs mains en donnant de grandes sommes, il se retira d'abord à Van, puis à Amid, où il mourut le 25 avril 1606, des suites des mauvais traitements qu'il avait éprouvés. S. M—N.

GRÉGOIRE *Aneponymus*, philosophe grec, n'est connu que par l'ouvrage dont on va parler. Le surnom d'*Aneponymus* (1) lui a été donné par son éditeur pour le distinguer des autres Grégoire qui figurent en si grand nombre dans l'histoire littéraire. On peut conjecturer qu'il consacra sa vie entière à l'enseignement. Il avait composé pour ses élèves un opuscule intitulé *Compendiosa*

philosophiæ syntagma. C'est, comme l'ouvrage de Nicéphore Blemmidas qui porte le même titre, une espèce d'abrégé de l'*Organon* d'Aristote (voy. NICÉPHORE). Jean Wegelin, inspecteur du gymnase d'Augsbourg, à qui l'on doit aussi l'édition du traité de Blemmidas, publia celui d'Aneponyme, Augsbourg, 1600, petit in-8° de 936 pages, non compris les préliminaires et l'index. Le texte, avec la version latine en regard, n'occupe que les 160 premières pages : tout le reste du volume est rempli par un ample commentaire de la façon de l'éditeur. Wegelin s'est servi de deux manuscrits, l'un de la bibliothèque d'Augsbourg et l'autre appartenant à D. Hoeschel, son ami. Cette édition, la seule qui existe, est devenue fort rare. W—s.

GRÉGOIRE, archevêque de Corinthe. Il nous reste de ce savant Grec plusieurs productions d'une assez faible importance : un traité de la syntaxe ou du solécisme et du barbarisme; une introduction au style de la prose, au style épistolaire et à la versification; un commentaire sur les hymnes d'église, que les Grecs appellent *Cansons* (ces trois ouvrages sont encore manuscrits); des Scolies sur Hermogène, imprimées pour la première fois dans le tome 8 des Orateurs de Reiske; un Traité des dialectes, imprimé très-fréquemment, mais dont il n'y a que deux éditions que l'on doive aujourd'hui consulter, celle de Koen (Leyde, 1766) et celle de M. Schæfer (Leipsick, 1815); et même la dernière dispense absolument d'avoir l'autre, car M. Schæfer a conservé tout le travail de Koen. Les notes de Koen, celles de M. Schæfer et de M. Bast, qui lui avait communiqué d'excellentes observations, ont donné à ce traité de Grégoire une utilité qu'il n'avait point par lui-même. C'est ainsi que les savants commentateurs de Rubnkenius et de Pierson font rechercher les faibles compilations de Timée sur les mots de Platon et de Mœris sur les mots attiques. On a ignoré assez longtemps le véritable nom de Grégoire, et on le trouve cité sous le nom de *Corinthus*, de *Corytus*, de *Corithus*. Allatius, le premier, dans sa *Diatrise de Georgiis*, nous a appris que ce savant prélat se nommait George ou Grégoire, et avait le surnom de *Pardus*. La variété des deux noms *George* et *Grégoire* doit venir de l'usage où sont les Grecs, quand ils entrent dans l'état monastique ou deviennent évêques, de prendre un nouveau prénom. Ainsi celui qui dans le monde s'appelait *George Pardus*, devenu évêque, aura pris le nom de *Grégoire*. On place avec vraisemblance cet écrivain au 12^e siècle de l'ère vulgaire. B—ss.

GRÉGOIRE (GREGORIUS OU GEORGIUS CYPRIUS), patriarche de Constantinople, fut l'un des écrivains les plus éloquents de son siècle. Georges, c'est le nom qu'il portait dans son enfance, naquit vers 1240 dans l'île de Chypre, de parents opulents. Il fut envoyé de bonne heure aux écoles de Nicosie; mais il y fit si peu de progrès

(1) C'est-à-dire qui n'a pas de surnom.

qu'à quinze ans il connaissait à peine les éléments de sa langue maternelle. Dégoûté de l'étude, il revint dans sa famille et se livra quelque temps à l'exercice de la chasse avec toute l'ardeur de son âge et de son caractère. Ayant fini par se lasser de ce genre de vie, il s'embarqua secrètement pour Ephèse, résolu d'y suivre les leçons de Nicéphore Blemmida (voy. ce nom). Cet habile maître venait de quitter Ephèse, et Georges se rendit à Nicée, où il étudia les lettres et la philosophie avec le désir de réparer le temps perdu. Après la prise de Constantinople par Michel Paléologue (1262), il s'empessa de venir dans cette ville, persuadé qu'il y trouverait plus de ressources pour son instruction. Pendant sept ans il fréquenta l'école de Georges Acropolite, qui le comptait au nombre de ses premiers élèves. Si, comme il en avait le désir, il eût pu se livrer uniquement à la culture des lettres, il se serait certainement acquis une renommée plus pure et plus étendue; mais il en fut empêché par les troubles qui désolaient alors l'Eglise grecque. Ne pouvant rester étranger aux questions qui divisaient tous les esprits, il fit briller son éloquence dans les controverses, et mérita par là d'être admis dans le clergé de la cour impériale. En 1283 il fut élevé par Andronic sur le siège de Constantinople. Il n'avait point brigué cette dignité, si l'on s'en rapporte à son propre témoignage; mais ses ennemis l'accusèrent d'avoir eu recours à l'intrigue pour assurer sa nomination. Ce fut alors que, suivant l'usage de l'Eglise grecque, il quitta le nom de Georges et prit celui de Grégoire. Quelle que soit l'opinion qu'on ait du caractère et de la conduite du patriarche, on est forcé de convenir qu'il se trouva chargé de l'administration dans des temps très-difficiles. Après s'être montré partisan de l'union avec les Latins, il en devint l'adversaire le plus déclaré. Il combattit avec violence l'un de ses prédécesseurs, Veccus (voy. ce nom), au sujet de la *procession* du St-Esprit. Il soutint des disputes non moins vives sur des points de doctrine avec d'autres membres de son clergé. Pour mettre fin à ces querelles, l'empereur l'obligea de se démettre de son siège en 1289. Accablé de chagrins, il mourut peu de temps après, à l'âge d'environ 50 ans. Nicéphore Gregoras, dans son *Histoire* (t. 6, p. 76), en parlant de Grégoire, dit qu'il avait retrouvé les nombres élégants des anciens orateurs grecs et cette langue attique dont on regrettait la perte depuis longtemps. Parmi ses ouvrages, on indiquera d'abord ceux qui sont imprimés : 1° *Encomium in mare sive in universam aquarum naturam gr.*, publié par Bonaventura Vulcanius, Leyde, 1591, in-8°, à la suite de l'opuscule d'Aristote *De mundo*; et Paris, 1597, in-8°, avec la déclamation de Libanius : *De garritate*; 2° la *Vie* ou l'*Éloge* de *Georges Acropolite*, son maître. On en trouve d'assez longs fragments dans les prolégomènes de l'édition de l'*Histoire*

d'Acropolite, publiée par J. Douza, Leyde, 1615, in-8°; mais on regrette qu'il n'ait pas donné ce morceau tout entier. 5° Des *Proverbes* à la suite des *Paræmia* de Michel Apostolius, Leyde, 1629, in-4°; 4° *Encomion Sancti Georgii gr. ex mss. Vaticano cum vers. lat.*, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, avril, t. 3, p. 123-150, et *Appendix*, XXV-XXXIV; 5° *Opuscula theologica gr.*, dans l'*Imperium orientale* de Banduri, t. 2, p. 942-946; 6° sa *Biographie*. Elle a été publiée par le P. Bernard de Rubéis, savant dominicain, sur un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, avec une version latine et des notes, Venise, 1733, in-4°. L'éditeur y a joint l'indication de divers ouvrages ou opuscules de Grégoire, au nombre de vingt-deux; deux dissertations historiques et dogmatiques et deux lettres inédites, l'une de Grégoire et l'autre de Moschamper, propres à répandre quelque jour sur différents points de l'histoire des empereurs Michel et Andronic Paléologue. On trouve une bonne analyse de ce volume, qui n'est pas commun, dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, 1738, in-8°. Les ouvrages inédits de Grégoire sont pour la plupart des panégyriques ou des biographies. La bibliothèque de Munich possède de lui des *Fables*, catal. n° 66; et celle de Leyde, le recueil le plus complet que l'on connaisse de ses *Lettres*: il en contient 215. Fabricius a publié la liste des personnes à qui elles sont adressées. Allacci a donné une notice assez détaillée sur ce patriarche dans son ouvrage *De Georgii et eorum scriptis diatriba*, inséré par Fabricius, *Bibl. græca*, t. 10. L'article de Grégoire occupe les pages 805-815 dans la première édition. W—s.

GRÉGOIRE DE RIMINI (GREGORIUS ARIMINENSIS), l'un des plus célèbres scolastiques du 14^e siècle, était né dans la petite ville dont il porte le nom. Ayant embrassé la règle de St-Augustin, il vint à Paris attiré par la réputation dont jouissait déjà l'université. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il ne tarda pas à se signaler dans les cours, et après avoir reçu le bonnet de docteur il fut chargé d'expliquer le *Maître des sentences* (Pierre Lombard). Grégoire s'en acquitta d'une manière si brillante qu'il ne se trouvait plus personne pour argumenter contre lui, et toutes ses décisions étaient regardées comme autant d'axiomes. Ses élèves lui décernèrent le surnom de *docteur authentique*, qui lui fut confirmé par l'assentiment de toute l'école. Il était de retour en Italie avant 1351. Cette année il occupait la première chaire dans son couvent à Rimini. Élu supérieur général de son ordre à Montpellier le 28 mai 1357, il mourut dans les premiers mois de l'année suivante, à Vienne en Autriche, et fut inhumé dans le tombeau de Thomas de Strasbourg, son prédécesseur. Le célèbre cardinal de Noris dit que, de tous les anciens scolastiques, aucun n'était plus versé que Grégoire dans la lecture des œuvres de St-Augustin, et il le justifie du reproche que

quelques écrivains lui ont adressé d'avoir semé les premiers germes des erreurs de Baïus et de Jansénius (*voy. Vindic. augustinianæ*, p. 68). Le Quadrio compte Grégoire parmi les poètes de son temps, et Crescimbeni en a publié un sonnet italien dans la *Storia della volgar poesia*, t. 3, p. 71. De tous les ouvrages de Grégoire, le plus connu est son commentaire sur les deux premiers livres des sentences : *Lectura primi libri sententiarum*, Paris, 1482, in-fol. *In secundum librum*, Milan, 1494, in-fol. Ces deux éditions ont été décrites par Fossi dans le *Catal. codic. impressor. biblioth. magliabecchiana*, t. 1^{er}, p. 148. Ce commentaire a été réimprimé, Venise, 1505, in-fol., et 1508, in-4^o. On lit encore de ce docteur : *Tractatus subtilissimi de moribus Venetorum, et de usura*, Reggio, 1508, in-4^o. On peut consulter pour des détails : Philip. Elsius, *Encomiasticon augustinianum*; Corn. Curtius ou de Corte, *Virorum illustrium ex ordin. eremitar. D. Augustini elogia*, où l'on trouve, p. 121-125, la vie de Grégoire avec son portrait; Fabricius, *Bibl. mediæ et infim. latinital.*, t. 2, p. 97, etc. Bayle, dans son *Dictionnaire*, au mot *Rimini*, lui a donné un article où il expose et discute avec sa dialectique ordinaire quelques-unes des opinions de ce grand scolastique.

W—S.

GRÉGOIRE (PIERRE), savant jurisconsulte, enseigna le droit à Cahors et ensuite à Toulouse. Le duc Charles l'attira en Lorraine, et lui donna une chaire de professeur en droit civil à Pont-à-Mousson, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1597. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : 1^o *Syntagma juris universi atque legum pene omnium*, etc., etc. La dernière édition est de Lyon, 1606. 2^o *De republica*, lib. XXVI, etc. Il composa aussi, étant à Pont-à-Mousson, une *Réfutation* de la consultation de Charles Dumoulin contre le concile de Trente (Lyon, 1584, in-16). Cette réponse, bien écrite et pleine d'érudition, se trouve également dans le tome 5 des *OEuvres* de Dumoulin.

L—M—E.

GRÉGOIRE, patriarche grec de Constantinople, né en 1759 à Dimitzana, ville d'Arcadie en Morée, appartenait à une famille opulente qui, le destinant à l'état ecclésiastique, lui donna une éducation brillante, le fit étudier dans divers monastères, et enfin l'envoya à celui du mont Athos, où il reçut les ordres sacrés. Procope, archevêque de Smyrne, l'admit dans son clergé; lorsque ce prélat fut élu patriarche de Constantinople, Grégoire le remplaça sur le siège de Smyrne, et, après la mort de Procope, en 1795, il lui succéda encore dans le patriarcat. Mais cette haute dignité fut pour lui une source de tribulations : chaque fois que la Porte était en guerre avec une nation chrétienne, la vie du patriarche était menacée. Lors du débarquement des Français en Égypte (1798), les musulmans demandèrent la tête de Grégoire; mais Sélim III le prit sous sa protection, et, de son côté, le patriarche,

XVII.

par une lettre encyclique, empêcha les Grecs de se soulever et de se joindre aux Français qui les excitaient à prendre les armes contre le sultan. Vers la fin de 1806 il courut de nouveaux dangers : d'abord pendant la guerre entre la Porte et la Russie, quoiqu'il eût encore adressé des lettres pastorales à la population grecque, qui demeura tranquille; puis quand la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Ducworth, se présenta devant Constantinople. Alors Sélim, pour le préserver de la fureur des Turcs, l'exila au mont Athos. La paix rétablie dans l'empire ottoman mit pour quelque temps un terme aux persécutions exercées contre le patriarche. Mais en 1821, sous le règne de Mahmoud II, l'insurrection grecque provoquée par le prince Alexandre Ypsilanti (*voy. ce nom*) ayant éclaté, Grégoire fut mandé à la barre de l'*Apostrophe impériale*, où, après avoir été injurié et menacé, il reçut l'ordre d'employer son autorité pour faire déposer les armes aux insurgés. Il y parvint alors en lançant l'*anathème* contre Ypsilanti; la veille de Pâques il adressa encore aux dignitaires et à tous les membres de l'Église grecque une encyclique dans laquelle il les exhortait à demeurer soumis au sultan. Mais la faction persécutrice qui dominait dans le divan ne tint aucun compte des mesures que prenait le patriarche pour calmer les esprits, et obtint contre lui un arrêt de mort. On l'arracha de sa maison, on l'accabla d'outrages; enfin on le pendit à la porte de la basilique. Les juifs mutilèrent son corps, et, après l'avoir traîné dans les rues, le jetèrent dans le Bosphore avec une pierre au cou. Cette mort fut le prélude du massacre d'un grand nombre de chrétiens grecs : on les égorgait sans distinction d'âge ni de sexe, on pillait, on brûlait leurs maisons, et ces atrocités, commencées à Constantinople, se renouvelèrent avec la même fureur sur les autres points de l'empire ottoman. La pierre qu'on avait mise au cou du patriarche s'étant détachée, le corps du malheureux Grégoire revint sur l'eau et fut reconnu par un de ses domestiques réfugié sur un vaisseau qui se trouvait dans le Bosphore. Le capitaine, ayant recueilli le corps à l'insu des Turcs, le transporta à Odessa, dont le comte de Langeron (*voy. ce nom*) était gouverneur. Celui-ci s'empressa d'en informer la cour de St-Petersbourg, et l'empereur Alexandre ordonna qu'on fit au patriarche de Constantinople des obsèques dignes de son haut rang; elles furent célébrées le 29 juin 1821, et le prêtre Constantin prononça l'oraison funèbre, imprimée en grec moderne et en russe, et traduite en français par une dame grecque, Paris, 1821, in-8^o. On lui a érigé dans l'église d'Odessa un monument sur lequel est gravée une inscription commémorative du déplorable événement qui termina ses jours. Grégoire joignait à beaucoup d'instruction des mœurs exemplaires. Pendant les intervalles de tranquillité dont il put jouir, il ré-

58

tablit l'imprimerie patriarcale. Outre des *Sermons* et des *Lettres pastorales*, il publia une *Homélie sur la charité* et un *Traité sur les épîtres de St-Paul*, traduit en grec moderne avec un commentaire. P—RT.

GRÉGOIRE (HENRI), né le 4 décembre 1750, à Vého, près Lunéville, fut successivement curé d'Embermesnil, député aux états généraux, évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, membre de la convention, du conseil des cinq cents et sénateur. Son existence sociale et littéraire, sa vie politique et religieuse, présentent une carrière de cinquante années qui appellent éminemment l'observation et l'intérêt à cause des graves événements auxquels il s'est trouvé mêlé. Ce qui y tient surtout une grande place, ce sont ses constants efforts pour soutenir et propager l'église constitutionnelle créée en 1791. Nous puiserons ce que nous avons à dire sur cet ecclésiastique dans des sources non suspectes, dans ses nombreux ouvrages, et surtout dans les *Mémoires* qu'il a laissés sur sa vie *littéraire, politique et ecclésiastique*, et dans la *Notice historique* de M. H. Carnot, qui les précède (1). Grégoire témoigna de bonne heure un goût décidé pour l'étude et pour l'état ecclésiastique; ses parents secondèrent ses premières dispositions et le firent étudier chez les jésuites de Nancy, où il ne recueillit, dit-il dans ses *Mémoires*, que de bons exemples et d'utiles instructions. Il eut entre autres pour régents le P. Beauregard (*voy.* ce nom), prédicateur célèbre, mort en Allemagne en 1804; le P. Lelie, qui pendant la révolution passa en Angleterre et exerça le ministère à Oxford. Toutefois, il déclare qu'il n'aimait point l'esprit de la société, dont la renaissance, selon lui, présageait à l'Europe de nouveaux malheurs. La question de savoir *ce que l'on devait espérer ou craindre de son rétablissement* lui parut un objet très-piquant à mettre au concours dans une Académie; il écrivit en conséquence à M. Ancillon fils, et celui-ci à M. Nicolaï, très-connu comme antagoniste des jésuites; mais cette démarche n'eut point de suite. Dans sa première jeunesse, Grégoire, dit un de ses biographes, se livra à l'étude du droit des gens et à celle du droit public, et lui-même nous apprend, dans ses *Mémoires*, qu'il se sentit un penchant précoce pour la lecture des ouvrages en faveur de la liberté. Il aimait surtout celui de Boucher intitulé *De justa Henrici tertii abdicatione*, et les *Vindicie contra tyrannos*, publié par Hubert Languet sous le nom de Junius Brutus. Ces sortes de lectures lui inspirèrent sans doute cette haine violente qu'il se vanta plus tard d'avoir toujours nourrie contre la royauté. Il se lia de bonne heure avec quelques beaux esprits que la cour de Stanislas, roi de Po-

logne, avait attirés en Lorraine, entre autres Solignac, auteur d'une *Histoire de Pologne*, et Gautier, chanoine régulier, auteur de quelques ouvrages. Grégoire était encore dans la ferveur de ses premières études lorsque l'Académie de Nancy proposa pour sujet de concours l'*Éloge de la poésie*; il entra dans la lice, et obtint le prix sur l'abbé Ferlet, son concurrent. Cet *Éloge de la poésie* parut en 1775, in-8°. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, Grégoire enseigna les belles-lettres au collège de Pont-à-Mousson, et devint ensuite vicaire, puis curé d'Embermesnil, paroisse peu éloignée de celle de Vého, où il était né. Il assure dans ses *Mémoires* qu'il était prêtre par choix et catholique par conviction, *après avoir été dévoré de doutes par la lecture des ouvrages prétendus philosophiques*. Il avait été, dit-il encore, prémuni par une éducation chrétienne et raisonnée contre les dangers à courir dans la société des gens de lettres qui, bien qu'ayant vécu à la cour de Stanislas, étaient loin d'avoir ses sentiments religieux. Mais de toutes ses conversations avec les philosophes incrédules du siècle passé, de toutes ses lectures, il lui était resté nous ne savons quelle philanthropie rêveuse, et un plan de réforme général dont il se hâta de faire l'essai dans sa paroisse d'Embermesnil. Il ne se contentait pas seulement de pourvoir aux intérêts spirituels de ses paroissiens; sa bibliothèque, composée de livres ascétiques, d'ouvrages relatifs à l'agriculture, à l'hygiène et aux arts mécaniques, était uniquement destinée à leur usage. Mais les limites d'une paroisse étaient trop étroites pour l'activité qui dévorait le curé d'Embermesnil; quelques voyages entrepris en 1784, 86 et 87, dans la Lorraine, l'Alsace, en Suisse et dans la portion de l'Allemagne qui avoisine ce dernier pays, le mirent en rapport avec plusieurs hommes distingués, notamment avec Hirzel et Lavater. Il visita aussi Gessner, le chantre d'*Abel*, dans sa retraite sauvage de Sihlwald. A Zurich, il tourna en ridicule les lances et les cuirasses féodales conservées dans l'arsenal de cette ville, et demanda pourquoi l'on n'entourait pas d'un cadre d'or l'arbalète de Guillaume Tell. En 1788 parut son *Essai sur la régénération physique, morale et politique des juifs*, in-8° d'environ 300 pages, couronné par l'Académie de Metz; il reprochait en termes très-durs aux gouvernements de l'Europe leurs cruautés et leurs injustices envers les israélites. Cependant les bailliages de Lorraine avaient été réunis pour nommer des députés aux états généraux. L'imagination de Grégoire, qui rêvait depuis si longtemps la liberté et ce qu'il appelait l'affranchissement des nations, s'échauffa, et dans une *Circulaire imprimée* il stimula l'énergie des curés, écrasés, disait-il, par la domination épiscopale. Nommé lui-même député du clergé, le premier collègue qu'il rencontra à Versailles fut Lanjuinais, et le premier engagement qu'ils contractèrent ensemble fut de combattre le *despotisme*. Le curé d'Embermesnil fut un des premiers

(1) Ce qui est assez curieux dans ces *Mémoires*, c'est que Grégoire y a prêté que M. Picot, l'un des rédacteurs de cet article, ferait sa notice dans la *Biographie universelle*, et qu'ainsi nous avons accompli sa prédiction en priant M. Picot de s'en charger. M—D j.

à se déclarer pour la réunion de son ordre à celui du tiers état. Il accéléra même cette réunion par une brochure de 40 pages, sous ce titre : *Nouvelle lettre aux curés*. Elle est écrite avec une sorte d'impétuosité; il y déclame avec violence contre les intrigues du haut clergé et de la noblesse; il y prédit que, *si le bonheur luisait sur l'horizon de la France, il sortirait du sein des orages*. Les orages ne tardèrent pas à éclater. Lorsque les trois curés du Poitou, qui étaient ses amis, se réunirent au tiers état, Grégoire écrivit au président Bailly pour lui annoncer sa résolution à cet égard; et, lorsqu'il se présenta, la salle retentit d'applaudissements. Mais, d'après l'avis de Bailly et celui de plusieurs autres membres des communes, il retourna dans la salle du clergé, où ils jugeaient sa présence nécessaire pour entraîner la majorité de cet ordre. Le 20 juin 1789, il assista à la séance du jeu de paume, et prêta le fameux serment avec quatre autres curés, Besse, Ballard, Jallet, Lecesve. Il fut aussi du nombre des cent cinquante membres du clergé qui se rendirent à la séance que le tiers état tint dans l'église St-Louis. A défaut de salle, dit-il dans ses *Mémoires*, notre projet était d'aller tenir la séance au milieu de la cour du château, où sur-le-champ nous aurions été entourés et protégés par le peuple; et peut-être qu'avant vingt-quatre heures révolues les boulets eussent attaqué le *repaire de la cour*. Tels étaient dès lors les vœux et l'espoir du curé d'Embermesnil. Trois jours après le serment du jeu de paume se tint la séance royale. La veille au soir, Grégoire se réunit avec douze ou quinze députés au *club breton*. Instruits de ce que méditait la cour pour le lendemain, la première résolution qu'arrêtèrent entre eux les membres de ce club fut de rester dans la salle malgré la défense du roi. Il fut en outre convenu qu'avant l'ouverture de la séance ils circuleraient dans les groupes de leurs collègues pour leur annoncer ce qui allait se passer sous leurs yeux et ce qu'il fallait y opposer. Mais, dit quelqu'un, le vœu de douze à quinze personnes pourra-t-il déterminer la conduite de douze cents députés? Il lui fut répondu que la particule *on* a une force magique; nous dirons : Voilà ce que doit faire la cour, et parmi les patriotes *on* est convenu de telles mesures. *On* signifie quatre cents comme il signifie dix. L'expédient réussit. Le roi retiré, on discuta ce qu'il fallait faire. Sieyès dit : « Vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. » La réunion des ordres étant consommée, le curé d'Embermesnil fut élu secrétaire à la presque unanimité avec Mounier, Sieyès, Lally-Tollendal, Clermont-Tonnerre, Chapellier. Le 8 juillet, il parla de l'arrivée des troupes que le roi rassemblait autour de la capitale, et dit à ce sujet que, *si les Français consentaient à redevenir esclaves, ils seraient la lie des nations*. Quelques jours après, il appuya la proposition de Mirabeau qui demandait l'éloignement des troupes, s'éleva avec une violence extrême contre les *machinations*

de la cour, et proposa d'en faire la recherche, de les dévoiler, et d'établir un comité chargé d'examiner la conduite des ministres. Le président de l'assemblée, le vénérable Pompignan, archevêque de Vienne, ne put s'empêcher, malgré sa modération, de témoigner son étonnement de ce qu'un ecclésiastique s'expliquait avec tant de véhémence. Le dimanche 12 juillet, les bruits les plus alarmants circulaient tant à Paris qu'à Versailles; le soir, les six à sept cents députés qui n'étaient pas allés à Paris se réunirent dans la salle des séances, quoique ce jour-là il ne dût pas y avoir de séance. En l'absence du président, Grégoire, en sa qualité de secrétaire, consentit à occuper le fauteuil. La réunion n'était pas légale, et rien n'était soumis à la délibération. Néanmoins Grégoire prit la parole, et improvisa des phrases énergiques sur ce qu'il appelait les tentatives de la tyrannie, et sur la ferme résolution qui animait les députés d'exécuter le serment prêté au jeu de paume. La séance fut déclarée permanente; c'est la première de ce genre; les députés passèrent la nuit dans la salle, et la séance ne fut levée que le 15 juillet à dix heures du soir, après avoir duré soixante-douze heures. La destruction de la Bastille eut lieu pendant cet intervalle. Grégoire, dans ses votes, se joignit constamment à la portion la plus démocratique de l'assemblée. A la fameuse séance nocturne du 4 août, il profita de l'aveugle entraînement qui poussait l'assemblée à voter tant de décrets insensés, pour demander l'abrogation des *annates*. Le 5 octobre, il dénonça à la tribune le général de Bouillé et le fameux repas des gardes du corps. Mais, tandis qu'il montrait tant d'acharnement envers la cour et les plus fidèles serviteurs du roi, cet ardent philanthrope était plein de tendresse pour les noirs et pour les juifs; il ne laissait échapper aucune occasion de prendre la parole en leur faveur. Cependant lorsqu'on décréta la *Déclaration des droits*, il proposa de placer en tête de l'acte constitutionnel le nom de Dieu, et demanda qu'on y joignit une *Déclaration des devoirs* qui fût corrélatrice à celle des droits. Dans la séance du 4 septembre 1789, où l'on discutait sur la sanction royale, Grégoire s'éleva contre le *veto absolu*, dont le principe lui paraissait en contradiction avec celui de la souveraineté du peuple. Ennemi irréconciliable de la noblesse et de la cour, il demanda la restitution dans les coffres de l'État d'un don de huit cent mille francs, que Louis XVI avait accordé à la maison de Polignac, à titre de dédommagement pour la perte de ses privilèges; il vota contre la liste civile de vingt-cinq millions demandée par le roi. Lors de la rédaction des cahiers du bailliage de Lunéville, il avait demandé que le roi fût pensionné; et à ce sujet il déclare dans ses *Mémoires qu'il est venu avec la haine profondément sentie et raisonnée de la tyrannie, et le respect également senti et raisonné pour les droits du souverain, c'est-à-dire du peuple*. Son avis sur les biens ecclésiastiques fut que le

clergé n'en était que le dépositaire, mais que ces biens devaient être rendus aux donateurs; que les dîmes devaient être remplacées en fonds de terres, et que les cures spécialement fussent dotées en fonds territoriaux; il publia une brochure dans ce sens. Lorsque Palissot présenta à l'assemblée l'hommage de son édition de Voltaire, le curé d'Embermesnil demanda si elle était purgée des obscénités et des impiétés qui déparaient les ouvrages du philosophe; l'archevêque de Paris, de Juigné, appuya cette motion, mais l'assemblée passa à l'ordre du jour. Tandis qu'on faisait les préparatifs de la fête de la fédération, Cazalès et Barnave se battirent en duel. Grégoire s'éleva contre le scandale que donnaient à la France deux de ses représentants; il demanda, mais sans succès, aux jacobins, qu'au serment civique fût ajouté celui de ne jamais se battre pour des querelles particulières; il imprima et fit distribuer à l'assemblée un pamphlet où il *conspuait* les duellistes; c'est l'expression dont il se sert dans ses *Mémoires*. En parlant de ses relations avec la société des jacobins dont il faisait partie, Grégoire révèle dans ses *Mémoires* les sordides manœuvres dont se servaient alors les membres de ce club pour entraîner l'assemblée dans leurs vues démagogiques. Le passage est curieux. « La liste de ce club, dit-il, « était ornée de noms recommandables, qui rap-
« pelaient l'union des lumières aux vertus; et ses
« séances étaient un cours habituel de saine poli-
« tique; sur cet article, il était en avant de la na-
« tion, et même de la plupart des députés... Mais,
« comme l'opinion de beaucoup de représentants
« n'était pas toujours au niveau de la nôtre, notre
« tactique était simple: on convenait qu'un de
« nous saisisrait l'occasion opportune de lancer la
« proposition dans une séance de l'assemblée na-
« tionale...; il demandait et on accordait le renvoi
« à un comité où les opposants espéraient inhu-
« mer la question. Les jacobins s'en emparaient.
« Sur leur invitation circulaire, ou d'après leur
« journal, elle était discutée dans quatre ou cinq
« cents sociétés affiliées, et trois semaines après
« pleuvaient à l'assemblée nationale des adresses
« pour demander un décret dont elle avait d'a-
« bord rejeté le projet, et qu'elle admettait en-
« suite à une grande majorité. » Telles étaient les
menées de ceux qui criaient si fort contre les *machinations* de la cour. Quant à la *saine politique* qui était agitée dans le club des jacobins, de trop cruels événements et de trop longs malheurs ont appris à la juger. Les jacobins en poussèrent si loin les conséquences que, lorsque Grégoire reparut au milieu d'eux, après un an d'absence, en septembre 1792, il trouva, c'est lui-même qui le dit, leur société méconnaissable. Il n'était plus permis d'y opiner autrement que la faction parisienne; alors il demanda dérisoirement que désormais fût affichée à la porte l'opinion qu'on serait obligé d'avoir. Cette ironie lui attira une vive improbation; il sortit, et ne remit plus les pieds

dans une assemblée si ouvertement factieuse. Grégoire fut un des membres les plus laborieux de l'assemblée constituante: président pendant six mois du comité des rapports, il en partagea les travaux avec quarante membres qui le composaient. Entre autres questions, il s'agissait de faire mettre en liberté quelques galériens de Fribourg en Suisse, qui, en 1781, avaient pris part à l'insurrection du peuple contre ses magistrats; le curé d'Embermesnil fut chargé du rapport sur cette affaire; il fit adopter d'entraînement un décret qui défendit de recevoir dans les bagnes de France aucun condamné par jugement étranger, et qui remit en liberté ces rebelles. Tandis que Grégoire s'emportait à la tribune nationale *contre les oligarques de tous les pays, et contre tous ces brigands couronnés qui pressuraient les peuples*, il se sentait une prédilection particulière pour les nègres de nos colonies, et c'était pour eux qu'il réservait sa charité. Aussi devint-il l'un des membres les plus actifs et le président de la société des *Amis des noirs*, où figuraient Condorcet, Lafayette, Péthion, Robespierre, la Rochefoucauld, Brissot et Clavière. Il fit plusieurs rapports en leur faveur à l'assemblée; son avis était que les nègres et les mulâtres libres devaient être assimilés aux blancs pour les droits politiques et civils, et il publia successivement de nombreux écrits dans ce sens. Le sort des noirs l'occupa toute sa vie, et jusque dans ses derniers moments. Lorsque la constitution civile du clergé eut été décrétée, le curé d'Embermesnil fut le premier ecclésiastique qui prêta le serment; et il prononça dans cette circonstance un discours dont le but était d'entraîner la majorité du clergé. Il publia encore dans le même but un écrit intitulé *De la légitimité du serment*, où se trouve un aveu remarquable: « Dans « cette constitution, j'en conviens, l'autorité du « pape n'est pas assez prononcée. » Dans une des séances qui suivirent la prestation du serment, Grégoire parut de nouveau à la tribune pour établir par de nouvelles considérations la légitimité du serment. Mais il fut interrompu par les vives réclamations qui s'élevèrent du côté droit. Le 18 janvier 1791, l'assemblée choisit Grégoire pour son président. Un jour qu'en cette qualité il portait des décrets au roi pour en obtenir la sanction, on lui répondit qu'il était bien fâcheux qu'il vint à une heure à laquelle le monarque était au conseil et ne pouvait donner audience. En sortant du château, le nouveau président rencontra le duc de Liancourt, alors grand maître de la garde-robe, à qui il exprima son indignation de ce que le roi n'était pas accessible au président de l'assemblée. Il retourna au château une heure après, et fut reçu avec tous les honneurs dus à ce titre. Mais cet esprit altier n'oublia point ce qu'il regardait comme un affront, et en quittant le fauteuil de la présidence, il recommanda à Mirabeau, son successeur, de ne pas laisser le pouvoir exécutif manquer au pouvoir législatif. Lorsque Louis XVI

partit pour Varennes, Grégoire, nouvellement élu évêque de Loir-et-Cher, se hâta d'adresser à ses diocésains une circulaire fort énergique pour les instruire de cet événement, et les exhorter à faire bonne contenance. Envoyé par l'assemblée nationale aux Tuileries avec Camus, Liancourt et Péthion, pour haranguer huit ou dix mille personnes qui s'y étaient réunies, « Qu'importe, leur dit-il, la fuite d'un parjure dont on peut très-bien se passer? souvenez-vous de ce que vous fûtes le 14 juillet; allez dans vos sections dire à vos concitoyens de rester armés, fiers et tranquilles. » L'infortuné monarque ayant été ramené à Paris, l'évêque de Loir-et-Cher fut du nombre des membres que l'assemblée constituante lui députa. Dans ses *Mémoires*, il s'exprime en ces termes sur ce sujet : « Lorsqu'on eut la simplicité de ramener le transfuge qu'il fallait pousser hors de la frontière, en lui fermant à jamais les portes de la France, le peuple avait encore le sentiment de sa dignité. Partout où passait la voiture, défen- sence était faite de se découvrir... Je fus du nombre des députés qu'envoya l'assemblée nationale au transfuge. » De retour au sein de l'assemblée, Grégoire, que n'avait point ému la vue d'un roi malheureux et prisonnier dans son propre palais, attaqua l'inviolabilité de la personne royale. En conséquence, il demanda que Louis XVI fût mis en jugement. « Je conclus, dit-il en finissant, à ce que l'activité soit rendue aux corps électoraux pour choisir des députés, et qu'il soit nommé une convention nationale qui jugera Louis XVI. » Ainsi c'est à Grégoire qu'appartient la première idée de ce terrible procès. Lorsque l'assemblée constituante eut déclaré sa mission terminée, Grégoire, après avoir publié une *Adresse à la seconde législature*, pleine de ces idées démagogiques qui exaltaient alors toutes les têtes, quitta Paris et se rendit à Blois, chef-lieu du département de Loir-et-Cher. En vertu de la nouvelle constitution du clergé, ce département avait élu Grégoire pour son évêque, et il avait été sacré le 31 mars 1791. Le siège de Blois était alors occupé par M. de Thérin, prélat rempli de zèle et de courage, qui ne paraissait nullement disposé à céder sa place à un nouveau venu. En février 1791, après avoir prévenu les fidèles de son diocèse contre les innovations de l'assemblée nationale, il était resté à Blois malgré l'élection de Grégoire. Mais comme sa présence importunait les perturbateurs, on employa la terreur et les menaces pour l'éloigner. Un attroupement de séditieux se rassembla de nuit autour de sa demeure en proférant contre lui des cris de mort. Le lendemain, le directoire du département l'invita à sortir dans le jour de la ville de Blois, et dans deux jours, de l'enclave du département. Forcé de céder à la violence, M. de Thérin se retira à Chambéry, d'où il publia, le 23 juin 1791, une lettre longue et motivée contre l'élection de Grégoire et contre ses adhérents. Grégoire signala son arrivée

à Blois par des actes d'autorité : il publia une ordonnance qui défendait à tous les chapelains, aumôniers, confesseurs de religieuses et autres ecclésiastiques, excepté aux curés et à ceux qui seraient munis d'une approbation spéciale de sa part, de dire la messe, confesser, prêcher, donner la communion dans les couvents de filles, etc. C'est ainsi que celui qui avait tant déclamé contre le fantôme du despotisme épiscopal commençait l'exercice de son autorité par tourmenter les consciences et tyranniser les religieuses (1). Il affecta cependant de faire en chaire l'éloge de M. de Thérin. En mars 1792, il fit célébrer à Blois un service funèbre en l'honneur de Simonneau, maire d'Étampes, tué dans une émeute. Le prélat constitutionnel monta en chaire et prononça un éloge funèbre qui a été imprimé, et qui porte l'empreinte d'une exaltation républicaine poussée jusqu'au délire. Nommé président du conseil général du département, Grégoire montra que son zèle patriotique ne s'était pas refroidi. Sur sa demande, le conseil général adressa à l'assemblée législative une réclamation vigoureuse contre les prétendus empiétements de la cour. La lecture de cette pièce causa dans l'assemblée une grande rumeur; les uns en voulaient l'insertion au procès-verbal, les autres s'y opposaient. Arriva la journée du 10 août : au reçu du paquet qu'apporta le courrier, l'évêque de Loir-et-Cher convoqua sur-le-champ les trois administrations du département, du district et de la municipalité. Dans l'intervalle de leur réunion, il rédigea une réponse au président de l'assemblée législative, et une proclamation aux administrés, pour annoncer la suspension des fonctions royales. Il passa la nuit à faire composer et à corriger les épreuves; le lendemain, la proclamation rédigée par l'évêque inonda le département. Son zèle ne s'arrêta pas là; aux actes civils il se hâta d'ajouter la pompe des cérémonies religieuses, et par ses ordres un service funèbre fut célébré dans la cathédrale pour les citoyens morts le 10 août à Paris. Il parcourut ensuite le département et donna la confirmation dans beaucoup de paroisses. Le directoire de Loir-et-Cher ayant invité les membres du conseil épiscopal à omettre la fête de saint Louis, roi de France, patron du diocèse, ceux-ci en référèrent à leur évêque, et le prièrent de statuer sur une question aussi délicate. Grégoire fit une réponse aussi subtile que patriotique : « Si saint Louis était honoré comme roi, sans doute il faudrait proscrire des hommages qui seraient un crime contre la patrie et la raison; mais il est honoré comme saint, et le directoire du département a sagement agi en se bornant à faire une invitation sur un objet qui est hors de la compétence de l'autorité civile. » Toutefois il croit devoir consentir à la suppression demandée

(1) Voyez à ce sujet un écrit du temps intitulé *M. Grégoire dénoncé à la nation par les habitants du département de Loir-et-Cher*, in-8°. On y trouve des détails sur les premières démarches de Grégoire à Blois.

par les motifs suivants : « Si tous les paroissiens, « si tous les diocésains étaient assez éclairés, assez « vertueux pour discerner dans un individu le titre « de roi en y révéralit celui de saint, il n'y aurait « aucun inconvénient à ce que la fête de saint « Louis fût conservée comme fête patronale ; en « réfléchissant que la royauté doit être le plus « grand obstacle à la sainteté, ils feraient un ef- « fort de charité pour croire que dans un siècle « d'ignorance et de préjugés un homme vertueux « a pu ne pas considérer la royauté comme un « abus et même comme un crime. Mais je crains « toujours qu'entre les fidèles, une portion peu « instruite, voyant la royauté et la sainteté accu- « mulées dans le même homme, ne soit tentée « d'identifier ou au moins de rapprocher ces deux « extrêmes ; et, d'après ces considérations, on « peut, ce me semble, se dispenser de célébrer la « fête d'un saint jadis roi avec cette pompe qui « pourrait être encore un sujet de triomphe pour « les royalistes et un talisman capable d'éblouir « les peuples. » En septembre 1792, Grégoire, qui « présidait les élections de Vendôme, fut nommé « par le collège électoral de cette ville député à la « Convention. Lorsque la vérification des pouvoirs « fut terminée, on envoya à l'assemblée législative, « présidée par François de Neufchâteau, une députa- « tion dont Grégoire fut l'orateur pour annoncer « que la Convention nationale s'était définitivement « constituée. Les fonctions épiscopales n'avaient « point refroidi le républicanisme de l'évêque de « Loir-et-Cher ; la convention le revit tel qu'il avait « paru aux états généraux, et dès la première séance « il déclara à divers membres qu'il allait demander « l'abolition de la royauté et la création de la ré- « publique. Le comédien Collot-d'Herbois le prévint, « et se borna à énoncer cette proposition. Mais Gré- « goire aussitôt s'élança à la tribune, et s'empres- « sa d'en développer les motifs : « Certes, dit-il, per- « sonne de nous ne proposera jamais de conserver « en France la race funeste des rois. Nous savons « trop bien que toutes les dynasties n'ont jamais « été que des races dévorantes qui ne vivaient que « de chair humaine. Mais il faut pleinement ras- « surer les amis de la liberté. Il faut détruire ce « talisman dont la force magique serait propre à « stupéfier encore bien des gens. Je demande « donc que, par une loi solennelle, vous con- « sacriez l'abolition de la royauté. » Bazire « crut entrevoir quelque danger à voter d'enthousiasme une proposition de cette importance. Mais « Grégoire, moins modéré que Bazire, prit de nouveau la parole pour le réfuter et s'écria : « Eh ! « qu'est-il besoin de discuter quand tout le monde « est d'accord ? Les rois sont dans l'ordre moral « ce que les monstres sont dans l'ordre physique. « Les cours sont l'atelier des crimes et la tanière « des tyrans. L'histoire des rois est le martyro- « loge des nations. Dès que nous sommes égale- « ment pénétrés de cette vérité, qu'est-il besoin « de délibérer ? » Cette phrase emphatique, l'his-

toire des rois est le martyrologe des nations, devint fameuse dans ce temps de délire et de troubles. Plusieurs patriotes la prirent pour épigraphe de leurs écrits. Ce fut Grégoire qui rédigea le décret d'abolition de la royauté que la convention prononça le 21 septembre 1792 ; et il nous apprend dans ses *Mémoires qu'il en conçut pendant plusieurs jours un excès de joie qui lui ôta l'appétit et le sommeil*. C'était peu pour les amis de la liberté nouvelle d'avoir anéanti la royauté et décrété une république, il leur restait à se débarrasser de celui dont ils avaient renversé le trône. Grégoire, renouvelant avec encore plus de force sa motion de 1791, prononça le 15 novembre un discours contre le malheureux prisonnier du Temple et contre la royauté : « Il y a seize mois aujourd'hui, s'écria-t-il, qu'à cette tribune j'ai prouvé « que Louis XVI pouvait être mis en jugement. « J'avais l'honneur de figurer dans la classe peu « nombreuse des patriotes qui luttaient, mais « avec désavantage, contre la masse des brigands « de l'assemblée constituante... La royauté fut « toujours pour moi un objet d'horreur ; mais « Louis XVI n'en est plus revêtu. Je me dépouille « de toute animadversion contre lui pour le juger « d'une manière impartiale ; d'ailleurs il a tant « fait pour le mépris qu'il n'y a plus de place à « la haine... Rappelez-vous toutes ses perfidies, « et voyez s'il n'a pas réduit l'art de la conspira- « tion en système, et s'il ne fut pas toujours le « chef des conspirateurs... Ce digne descendant « de Louis XI venait, sans y être invité, dire à « l'assemblée que les ennemis les plus dange- « reux de l'État étaient ceux qui répandaient des « doutes sur sa loyauté. Il rentrait ensuite dans « son tripot monarchique, dans ce château qui « était le repaire de tous les crimes. Il allait avec « sa Jézabel, avec sa cour, combiner et mûrir « tous les genres de perfidies... Quoi ! celui qui « s'efforça sans cesse d'étouffer la liberté, de dé- « chirer le sein de la patrie, d'affamer, d'égorger « un peuple qui avait accumulé les honneurs sur « sa tête..., cet homme eût été le roi de ce peuple « généreux ! Non, il n'en fut jamais que le bour- « reau, et dès lors il est pour nous un prisonnier « de guerre : il doit être traité comme un en- « nemi... Est-il un parent, un ami de nos frères « immolés sur la frontière ou dans la journée du « 10 août qui n'ait eu le droit de traîner ce ca- « davre aux pieds de Louis XVI en lui disant : « Voilà ton ouvrage ! Et cet homme ne serait pas « jugeable ! Législateurs, pourquoi donc êtes- « vous ici ?... L'histoire, qui burinera ses crimes, « pourra le peindre d'un seul trait. Aux Tuile- « ries, des milliers d'hommes étaient égorgés par « son ordre (1) ; il entendait le canon qui vomis-

(1) Grégoire, qui ne cessa dans la suite de reprocher à ceux qu'il croyait ses ennemis des calomnies imaginaires, aurait bien dû se rappeler celle qu'il prononce ici contre Louis XVI, qui ne voulut pas qu'une goutte de sang fût versée pour sa cause. Certes, s'il en eût été autrement, Grégoire n'eût jamais été comte ni sénateur !

« sait sur les citoyens le carnage et la mort, et
 « là il mangeait, il digérait (1) !... Il importe au
 « bonheur, à la liberté de l'espèce humaine que
 « Louis soit jugé... La raison approche de sa ma-
 « turité ; elle sonne le canon d'alarme contre les
 « tyrans... Tous les monuments de l'histoire dé-
 « posent que les rois sont la classe d'hommes la
 « plus immorale... ; que cette classe d'êtres puru-
 « lents fut toujours la lèpre des gouvernements
 « et l'écume de l'espèce humaine... Je conclus à
 « ce que Louis XVI soit mis en jugement. » Ce
 discours valut à l'auteur d'être nommé le jour
 même président de la convention, et il se vante
 dans ses *Mémoires* d'avoir présidé la convention
 en costume d'évêque. Le 21 novembre, répondant
 en sa qualité de président aux députés de la Sa-
 voie nouvellement conquise, il se fit encore ap-
 plaudir par des tirades véhémentes contre la
 royauté. Quelques jours après, le 28 novembre,
 le même orateur fit sur la réunion de la Savoie
 un rapport dont nous ne citerons que ces phrases :
 « Les peuples trouveront toujours en nous appui
 « et fraternité, à moins qu'ils ne veuillent rem-
 « placer des tyrans par des tyrans. Car, si mon
 « voisin nourrit des serpents, j'ai droit de les
 « étouffer, par la crainte d'en être la victime...
 « Tous les gouvernements sont nos ennemis ; tous
 « les peuples sont nos amis. Nous serons détruits,
 « ou ils seront libres. Ils le seront, et la hache de
 « la liberté, après avoir brisé les trônes, s'abais-
 « sera sur la tête de quiconque voudrait en ras-
 « sembler les débris. » La proposition de Grégoire
 sur la réunion de la Savoie fut adoptée, et il fut
 chargé, avec trois autres représentants, Hérald
 de Séchelles, Simon et Jagot, d'aller révolution-
 ner ce pays et d'y organiser le département du
 Mont-Blanc. Mais, avant son départ, ses vœux
 pour le procès de Louis XVI furent accomplis.
 Le 3 décembre la convention arrêta que ce prince
 serait jugé par elle. Ce fut donc pendant son
 absence qu'eut lieu ce fameux procès. Mais, de
 concert avec ses trois collègues, il écrivit de
 Chambéry à la convention, le 14 janvier 1795,
 cette lettre que nous copions dans ses *Mémoires* :
 « Nous apprenons par les papiers publics que la
 « convention doit prononcer demain sur Louis
 « Capet. Privés de prendre part à vos délibéra-
 « tions, mais instruits par la lecture réfléchie
 « des pièces du procès, et par la connaissance
 « que chacun de nous avait acquise depuis long-
 « temps des trahisons non interrompues de ce
 « roi parjure, nous croyons que c'est un devoir
 « pour tous les députés d'annoncer leur opinion
 « publiquement, et que ce serait une lâcheté
 « de profiter de notre éloignement pour nous
 « soustraire à cette obligation. Nous déclarons
 « donc que *notre vœu est pour la condamnation de*
 « *Louis Capet par la convention, sans appel au*

(1) Le roi, exténué de fatigue, prit un bouillon dans la loge
 du logographe, et c'est à cette action si simple que Grégoire
 donne une couleur si odieuse.

« *peuple*. Nous proférons ce vœu dans la plus in-
 « time conviction, à cette distance des agitations
 « où la vérité se montre sans mélange, et dans le
 « voisinage du tyran piémontais. » Grégoire s'est
 défendu dans la suite d'avoir voulu la mort du
 roi, et il affirme dans ses *Mémoires* qu'il fit re-
 trancher le mot à mort, « que ses collègues vou-
 laient ajouter au mot *condamnation*. A quoi donc
 voulait-il que Louis XVI fût *condamné* ? Il répond
 dans un écrit publié sous le nom de Moyse, évêque
 constitutionnel du Jura, et inséré dans les *Annales*
de la religion (de Desbois), t. 14, qu'il voulait que
Louis XVI fût condamné à vivre. Mais on ne con-
 damne point à vivre : il n'y a pas besoin pour cela
 de condamnation. Moyse alléguait un passage du
 discours de Grégoire prononcé à la Convention le
 15 novembre 1792 : « Et moi aussi je repousse la
 « peine de mort, et, je l'espère, ce reste de bar-
 « barie disparaîtra de nos lois. Il suffit à la société
 « que le coupable ne puisse plus nuire. Assimilé
 « en tout aux autres criminels, Louis Capet par-
 « tagera le bienfait de la loi si vous abrogez la
 « peine de mort. Vous le condamneriez alors à
 « l'existence, afin que l'horreur de ses forfaits
 « l'assiège sans cesse et le poursuive dans le si-
 « lence de la solitude. » Mais, dans ce passage
 même, Grégoire ne parle pas formellement contre
 la mort de l'accusé. Il dit que Louis *partagera le*
bienfait de la loi si on abroge la peine de mort. Mais
si on n'abroge pas la peine de mort, Louis, qui est
assimilé en tout aux autres criminels, doit subir le
 même sort qu'eux. Or, au mois de janvier 1793,
 quand Grégoire écrivit sa lettre, la peine de mort
 n'avait pas été abrogée, et il le savait bien. L'*ap-
 pel au peuple* était invoqué pour sauver Louis :
 pourquoi donc le repoussait-il ? Grégoire, dit-on,
 avait en horreur la peine de mort : cette horreur
 ne l'avait pas empêché pourtant d'écrire cette
 lettre confidentielle à M. M***, commandant de
 bataillon à Blois, le 8 octobre 1792 : « Brave com-
 « mandant, votre lettre prouve, ce dont je n'ai
 « jamais douté, un civisme courageux qui ne res-
 « pire qu'après l'occasion de se déployer... Nos
 « armes ont le plus grand succès, et franchement
 « je serais bien fâché que vous et votre bataillon
 « ne fussiez pas au feu. Tâchez de nous envoyer
 « un jour en don patriotique quelque tête d'un
 « Condé, d'un d'Artois, d'un Brunswick..., etc. (1) »
 Au surplus, Grégoire a pris lui-même la peine
 d'éclaircir la question et de mettre dans le plus
 grand jour son sentiment sur la mort de Louis XVI.
 Il a composé en l'an 2, après la mort du roi, un
 petit écrit intitulé *Essai historique et patriotique*
sur les arbres de la liberté, Paris, in-24 de 63 pages.
 Dans cet écrit il rappelle plusieurs fois la fin tra-
 gique de Louis XVI sans la moindre improbation,
 et même dans ses *Mémoires* il pousse le scrupule
 jusqu'à n'oser pas prétendre émettre une opinion

(1) Cette lettre se trouve dans le *Journal des Débats*, 25 sep-
 tembre 1819. L'original existait alors chez M. Pardessus, notaire
 à Blois.

sur ceux qui ont voté la mort de Louis XVI : « ils « remplissaient, dit-il, la pénible fonction de jurés « de jugement, et je dois croire qu'ils ont suivi le « vœu de leur conscience. » Il s'explique plus nettement encore dans son *Essai sur les arbres de la liberté* : « Tout ce qui est royal, y lit-on, ne doit « figurer que dans les archives du crime. La destruction d'une bête féroce, la cessation d'une peste, la mort d'un roi, sont pour l'humanité des motifs d'allégresse. Tandis que par des chansons triomphales nous célébrons l'époque où le tyran monta sur l'échafaud, l'Anglais avili porte le deuil anniversaire de Charles 1^{er}, l'Anglais s'incline devant Tibère et Séjan... Ah ! que les patriotes anglais ne se découragent point ; qu'ils aient une marche intrépide et concentrée. La masse de la vérité est entre leurs mains. Avec elle ils terrasseront les brigands de la cour de St-James et planteront sur les cadavres sanglants de la tyrannie l'arbre de la liberté, qui ne peut prospérer s'il n'est arrosé du sang des rois... La main impure de Capet avait déshonoré un arbre planté dans le jardin national, au nom de la liberté qu'il voulait assassiner ; la convention a autorisé à le renverser... Alors les peuples courent aux armes pour exterminer jusqu'au dernier rejeton de la race sanguinaire des rois... Aristogiton, que Thucydide et Lucien nous peignent comme le plus pauvre et le plus vertueux de ses concitoyens, comme un vrai sans-culotte, de concert avec son ami Harmodius, tua le Capet d'Athènes, le tyran Pisisstrate, qui avait à peu près l'âge et la scélératesse de celui que nous avons exterminé (1). » Cependant Grégoire remplissait en Savoie la mission pour laquelle il avait été député par la convention. Non content d'y proclamer la liberté, il voulut aussi que cette contrée goûtât les douceurs de la constitution civile du clergé, déjà pourtant mourante en France. Il y avait en Savoie quatre sièges épiscopaux : il les supprima de son autorité et sans aucun décret de l'assemblée. A leur place il créa un nouveau siège pour tout le département du Mont-Blanc. A force de sollicitations, l'évêque député trouva un prêtre qui voulut bien accepter cet évêché de formation nouvelle et arbitraire. Ce n'était pas même ici la puissance civile qui établissait ce siège, comme avait fait en 1790 l'assemblée constituante ; c'était un particulier, sans aucun pouvoir à cet égard, qui prétendait ôter à des évêques vivants leur juridiction et leurs droits. Panisset, curé d'Albigny, se prêta pourtant au désir du réformateur et fut élu

évêque du Mont-Blanc (1). De Chambéry, Grégoire fit paraître un opuscule par lequel il invitait les Valaisans à secouer le joug de leurs oligarques. Il publia aussi dans les deux langues italienne et française une brochure pour dissiper les inquiétudes répandues au delà des Alpes sur le sort de la religion. La convention nationale ayant décrété la réunion du comté de Nice et de la principauté de Monaco sous le nom de *département des Alpes maritimes*, le réformateur de la Savoie reçut ordre de s'y rendre pour l'organiser. Il parut un moment à l'armée des Alpes, que commandait Kellermann. Au camp de Brau, au-dessus de Sospel, on le vit parcourir à cheval et en habit violet les rangs des divers bataillons, et les haranguer même. Rentré à la convention, il publia le rapport de sa mission. Le 7 novembre 1793 Gobel et d'autres évêques conventionnels abdiquèrent ou abjurèrent leur caractère sacerdotal. On pressait l'évêque de Loir-et-Cher de les imiter ; sur l'invitation du président, il monta à la tribune pour s'expliquer à ce sujet et prononça un discours qu'il assure avoir été rapporté infidèlement par les journaux du temps. Suivant leur version, il se serait tiré avec adresse d'un pas difficile ; au lieu que, suivant la sienne, son discours serait un acte de courage. Il rapporte ce discours dans son *Histoire des sectes religieuses*, t. 1^{er}, où nous le copions : « J'entre ici n'ayant que des notions très-confuses sur ce qui s'est passé avant mon arrivée. On me parle de sacrifices à la patrie ; j'y suis accoutumé. S'agit-il d'attachement à la cause de la liberté ? mes preuves sont faites depuis longtemps. S'agit-il du revenu attaché aux fonctions d'évêque ? je l'abandonne sans regret. S'agit-il de religion ? cet article est hors de votre domaine, et vous n'avez pas le droit de l'attaquer. J'entends parler de fanatisme, de superstition... Je les ai toujours combattus ; mais qu'on me définisse ces mots, et l'on verra que la superstition et le fanatisme sont diamétralement opposés à la religion... Quant à moi, catholique par conviction et par sentiment, prêtre par choix, j'ai été désigné par le peuple pour être évêque ; mais ce n'est ni de lui ni de vous que je tiens ma mission (2). J'ai consenti à porter le fardeau de l'épiscopat dans un temps où il était entouré d'épines. On m'a tourmenté pour l'accepter ; on me tourmente aujourd'hui pour me forcer à une abdication qu'on ne m'arrachera pas. Agissant d'après les principes sacrés qui me sont chers, et que je vous défie de me ravir, j'ai tâché de faire du bien dans mon diocèse ; je reste évêque pour en faire encore.

(1) M. Beuchot, annonçant dans le *Journal de la Librairie* une nouvelle édition de cet *Essai*, dit qu'il tient de Grégoire une note ainsi conçue : « D'autres écrits de M. Grégoire ont été altérés par des commis des bureaux de la convention, parce que l'auteur, trop occupé pour corriger les épreuves, leur laissait ce travail ; et comme plusieurs avaient une tête effervescente et des opinions exagérées, ils y ont intercalé leurs idées. De ce nombre est l'*Essai sur les arbres de la liberté*, où se trouvent des phrases que M. Grégoire désavoue. » On appréciera la valeur de ce désaveu bien tardif.

(1) Panisset signa la rétractation de ses erreurs le 22 février 1796, déclarant renoncer à son titre d'évêque du Mont-Blanc et se conformer en tout aux jugements du Saint-Siège sur la constitution civile du clergé. Cette déclaration fut publiée dans les journaux.

(2) De qui donc Grégoire tenait-il sa mission, ne l'ayant jamais reçue de l'Eglise ? Voilà un aveu bien remarquable dans la bouche d'un chef de l'Eglise constitutionnelle.

« J'invoque la liberté des cultes. » Cette version est-elle véritable ? c'est ce que nous n'osons décider. Nous faisons preuve d'impartialité en la rapportant de préférence. Pendant la terreur, Grégoire s'occupa surtout de l'instruction publique ; il était rapporteur du comité de ce nom dans la convention et fit en cette qualité une multitude de rapports, dans l'un desquels il proposa divers moyens pour faire disparaître les idiomes et les patois, et universaliser la langue française ; il composa aussi plusieurs écrits pour encourager l'agriculture. Il contribua beaucoup à la conservation des livres et des manuscrits des bibliothèques et à celle des monuments. Des hommes de lettres furent chargés de diverses commissions littéraires, et ils échappèrent ainsi aux sanglantes persécutions de cette époque. Plus tard Grégoire publia trois rapports sur les destructions opérées par le *vandalisme*, mot nouveau dont il dota la langue. Il fut un des fondateurs du *Bureau des longitudes* et concourut à l'établissement du *Conservatoire des arts et métiers* et de l'*Institut national* (1), dont il fut un des premiers membres, lui qui avait voté pour la suppression des académies. Après la terreur, l'évêque de Loir-et-Cher parla plus d'une fois en faveur de la liberté des cultes. Lors de l'insurrection du 20 mai (2 et 3 prairial an 3), il se prononça pour des mesures sévères et dit qu'en *révolution frapper vite et fort était un grand moyen de salut*. Quand la constitution de l'an 3 eut été établie, Grégoire passa au conseil des cinq cents et y siégea jusqu'à la fin. Mais ce qui tient surtout une grande place dans sa vie, c'est le zèle et l'activité qu'il déploya pour soutenir l'ordre de choses établi par l'assemblée constituante sur les affaires de l'Église. Quoique la constitution civile du clergé ne fût plus loi de l'État, et que le gouvernement ne la

reconnût plus, il entreprit après la terreur de relever et de soutenir un édifice qui s'écroulait de toutes parts. On forma à Paris en 1793 une espèce de comité dit des *évêques réunis*, où siégeaient avec lui trois autres de ses collègues, Saurine, Desbois et Royer. Grégoire, l'âme de ce comité, nouait ou entretenait de tous côtés des correspondances, sollicitait ses confrères de reprendre leurs fonctions, ranimait l'ardeur de leur clergé, faisait tenir des synodes et publiait de nombreux écrits pour la défense de ses principes. Un des plus puissants moyens qu'il imagina, ce fut l'établissement d'un journal qui, sous le titre d'*Annales de la religion*, avait pour but de soutenir l'Église constitutionnelle. Ce journal commença en mai 1793 et dura jusqu'en 1803 : il eut successivement plusieurs rédacteurs ; mais Grégoire fut celui qui y fournit le plus d'articles. Écrivain laborieux, infatigable, il avait sans cesse la plume à la main pour la défense de sa cause. Le 15 mars 1793 les *réunis* publièrent une lettre encyclique adressée à leurs confrères ; ils y donnaient une déclaration de leur foi, et recommandaient la formation des *presbytères*, c'est-à-dire d'un conseil de prêtres destiné à soulager l'évêque dans l'administration de son diocèse, et à gouverner pendant la vacance du siège. Le 15 décembre de la même année ils publièrent une seconde lettre encyclique. C'était comme un nouveau code par lequel on voulait remplacer la constitution civile du clergé. Cette seconde épître encyclique offre une singularité remarquable. Jusque-là les évêques constitutionnels avaient toujours pris le nom du département dont ils étaient évêques : c'était l'esprit et la lettre de la constitution civile décrétée en 1790. Mais alors ils changèrent de titre et prirent celui des évêques dont ils avaient usurpé les sièges. Ainsi l'évêque de Loir-et-Cher ne s'appela plus que l'évêque de Blois, et quand il eut donné sa démission, il signa toujours et jusqu'à la fin de sa vie : *Grégoire, ancien évêque de Blois*. Son zèle ne se refroidit pas sous le directoire, et, malgré les entraves que lui imposait un gouvernement ombrageux et fort peu religieux, il s'éleva *contre la translation du dimanche au décadi*, dans une petite brochure qu'il publia à ce sujet. En 1796 il fit une nouvelle visite dans son diocèse et en publia la relation. L'année suivante il fit célébrer dans toutes les églises constitutionnelles de son département la fête séculaire de la fondation du diocèse de Blois, érigé sous Louis XIV en 1697. Cette même année se tint par ses soins un concile appelé national, dont l'ouverture se fit le jour de l'Assomption. On accorda aux curés le même droit de vote qu'aux évêques. L'attachement aux formes antiques, dont Grégoire parlait tant, demandait que les prêtres fussent exclus ou n'eussent pas voix délibérative ; mais l'intérêt du parti exigeait le contraire. Le 24 septembre il y eut une session publique, dans laquelle on proclama un plan de pacification avec ceux que le

(1) C'est dans le titre 10 de la constitution de l'an 3, art. 293, qu'il est dit qu'il y aura un Institut national pour toute la république, et c'est dans le titre 4 de la loi du 3 brumaire an 4 sur l'*instruction publique*, rendue sur le rapport de Grégoire, que l'Institut se trouva organisé. L'idée première lui en appartient donc, et il avait pour ce corps une tendresse de père. Il prenait soin de faire parvenir à tous les membres correspondants tout ce qui s'y imprimait, discours, rapports, mémoires, allocutions funèbres, tout enfin. Il en envoyait des exemplaires aux hommes savants de tous les pays qui n'étaient point correspondants, non-seulement en Europe, mais dans les colonies, en Amérique et en Asie. Il dépensait beaucoup d'argent pour cette correspondance, et on ne peut nier que l'Institut de France n'ait dû sa précoce célébrité aux soins ignorés que s'est donnés Grégoire. Je dis ignorés parce qu'ils l'étaient en France ; mais ils ne l'étaient pas dans l'étranger. La seule fois que j'ai été voir l'abbé Grégoire pour lui demander sa voix, afin d'entrer dans la classe d'histoire et de littérature de l'Institut dont il était membre, je le trouvai entouré de plusieurs savants étrangers illustres qui étaient alors à Paris ; je nommerai entre autres Fabroni. Grégoire était en correspondance avec tous. J'y vis aussi des séminaristes de St-Sulpice : la conversation roula sur la théologie ; elle fut intéressante. Grégoire, si virulent dans ses écrits, était l'homme le plus doux, le plus tolérant dans la discussion. J'ai souvent eu avec lui des entretiens dans la bibliothèque de l'Institut. On pouvait soutenir les thèses les plus contraires à ses opinions, religieuses et politiques, sans paraître le contrarier, sans qu'il y mit aucune chaleur. Il s'exprimait bien, avait une mémoire sûre et prompt, une instruction très-variée, très-étendue, mais le jugement faux. Son aménité était si grande et sa conversation si instructive, qu'on ne pouvait alors s'empêcher d'oublier ce qu'il avait été.

W—R.

concile appelait *dissidents*. Il était dit dans ce plan qu'on ne pouvait traiter ni avec les évêques sortis de France ni avec ceux qui y étant restés n'avaient pas prêté le serment prescrit : autant dire qu'on ne voulait traiter avec personne. Dans l'intervalle de cette session à la suivante, l'évêque de Loir-et-Cher fit plusieurs rapports et présenta entre autres un *compte rendu* des travaux des évêques réunis. Il parla de la persécution qu'il avait essuyée et se félicita d'avoir eu le bonheur de *souffrir pour le nom de Jésus* ; il ne dit point en quelle occasion. Mais, tandis qu'il exaltait son parti, il faisait de violentes sorties contre les prêtres insermentés *qui avaient fait rétrograder la nation vers le moyen âge*, contre la bulle *Auctorem fidei*, contre l'inquisition, contre l'autorité temporelle des papes : « Comment corriger les abus, » s'écriait-il, tant que le successeur de St-Pierre, « pauvre, sera le successeur temporel de la grandeur des Césars ? » On appréciera à-propos de ce langage, si l'on se rappelle que le souverain pontife, vieillard sans défense, était alors menacé par les armées républicaines et par la haine du directoire, que présidait le théophilanthrope la Réveillère. Le rapporteur s'étendit beaucoup sur sa correspondance avec les Églises étrangères. En effet, il écrivait de tous côtés pour ranimer ses partisans ou pour en augmenter le nombre ; il adressait *au grand inquisiteur d'Espagne une lettre* dans laquelle il lui faisait honte de ses fonctions. Par ses soins on répandit dans la péninsule, paisible alors à côté de tous nos déchirements, une foule d'écrits contre le Saint-Siège. Oubliant que dans un rapport antérieur il avait engagé le concile à interdire à vie tous les ecclésiastiques qui conseilleraient ou fomenteraient la guerre civile, il avertit les catholiques irlandais qu'ils pouvaient légitimement réclamer par la force l'exercice de leurs droits politiques. Il termina son rapport en faisant espérer à ses collègues l'ébranlement du monde politique et une secousse générale qui allait faire crouler l'inquisition et le despotisme. Lorsque les troubles eurent éclaté d'une manière si désastreuse à St-Domingue, Toussaint-Louverture avait écrit à Grégoire pour lui demander un nombre suffisant d'ecclésiastiques religieux et républicains. Cette demande au concile fut le sujet d'un rapport sur l'érection de nouveaux sièges dans les colonies. On y envoya Mauviel avec trois autres prêtres. Le concile se sépara le 12 décembre, après avoir publié des décrets sur les élections des évêques. Mais l'heure du repos ne sonnait jamais pour Grégoire ; il continua de travailler pour sa cause avec une ardeur infatigable et d'envoyer dans les pays étrangers une foule d'écrits contre la cour de Rome. C'est surtout dans l'Italie qu'il comptait des adhérents et de chauds amis, tels que Ricci, ancien évêque de Pistoie, Serrao, Solari, Degola. En 1800 se tint à Bourges un nouveau concile, dont Grégoire dirigea toutes les opérations ; il y fit proclamer

un hommage solennel à la révélation et prononcer anathème à la *théophilanthropie*. C'est à cette époque qu'il composa une *Histoire de la théophilanthropie*, qui fut traduite en allemand par un professeur de Göttingue, Hœndlin, et imprimée à Hanovre, 1806, in-8°. Il l'inséra plus tard dans son *Histoire des sectes religieuses*. Le 19 juin 1801, jour de l'ouverture d'un second concile national à Paris, l'évêque de Loir-et-Cher prononça un long discours qu'il commença en prenant la défense de la philosophie et en parlant avec attendrissement de la *caducité des trônes et du courage des fondateurs de la liberté*. De là, tombant sur les papes, pour lesquels il ne savait pas dissimuler son antipathie, il couvrit d'éloges les hommes qui, dans ces derniers temps, avaient partagé ses sentiments contre le Saint-Siège, Van-Espen, Giannone, Hontheim, Pereira, Trauttmansdorf, le Plat, Tamburini. Ardent républicain, il voulut prouver par les canons son dogme favori de la souveraineté du peuple. Dans les sessions du 3 et du 5 juin, il fit un rapport sur la liturgie. Content d'étaler le fruit de ses lectures et de montrer son érudition et sa critique, il disserta longuement sur plusieurs usages attribués à différentes églises, et, ramassant à ce sujet des anecdotes vraies ou fausses, il s'appesantit sur des détails frivoles, s'égaya sur des pratiques singulières, et ne montra qu'une envie immodérée de critiquer et de faire rire, jusqu'à scandaliser ses propres confrères. Toujours préoccupé de ses plans de réforme, il voulait que l'administration des sacrements se fit en français, et peut-être que, si on l'eût écouté, nous aurions eu dès lors *une église française comme en 1830* ; mais la plupart de ses collègues repoussèrent cette innovation. Le concile se passait dans ces inutilités, lorsque le 15 août les pères apprirent qu'une convention avait été signée entre le pape et le premier consul. Ils reçurent en même temps l'ordre de se séparer. Le lendemain, Grégoire fit un très-long rapport sur les travaux des réunis ou plutôt sur les siens. Il parla des persécutions auxquelles le clergé constitutionnel était en butte sous le gouvernement directorial. Il assura que les constitutionnels n'avaient jamais usé que de charité avec le clergé insermenté ; mais en même temps il mit sur le compte de ce clergé proscrit, déporté, fugitif, et sans cesse menacé de la mort, tous les crimes possibles et jusqu'à l'assassinat d'un constitutionnel tué en Bretagne lors des troubles de cette province. Il donna des larmes au sort de Naples *retombé dans les fers après l'aurore d'une si belle révolution*. Il engagea ses collègues, en finissant, à continuer d'avoir à Paris, malgré les changements qui allaient avoir lieu, *une agence chargée d'entretenir avec les Églises étrangères une correspondance nécessaire pour se maintenir contre les entreprises du curialisme*. Il fut chargé lui-même de ce soin et du dépôt des archives constitutionnelles. La dernière séance du concile se tint le

16 août. Bonaparte, dit-on, avait consulté Grégoire sur le projet de concordat qu'il méditait et sur les moyens de rapprocher les esprits en France. Sur son invitation, l'évêque de Loir-et-Cher se rendit plusieurs fois à la Malmaison, et, dans des conversations prolongées, il eut tout le loisir de lui développer son système sur l'Église constitutionnelle. Il lui présenta plusieurs mémoires sur l'état actuel de cette Église et sur l'esprit religieux qui l'animait. Son avis était que dans la bulle projetée on n'insérât pas la clause que le pape *ratifie, approuve ou sanctionne* la vente des biens ecclésiastiques, ce qui, selon lui, aurait blessé la souveraineté nationale ; mais seulement qu'il reconnût la légitimité de cette opération. Il parla fortement contre la politique de la cour de Rome, et insista sur l'élection des pasteurs par le clergé et par le peuple. Mais Bonaparte comprit qu'il n'y avait aucune conciliation avec de semblables idées, et, mieux conseillé, il signa avec Pie VII le concordat de 1801. Bientôt après on adressa à tous les évêques constitutionnels, de la part du pape, une circulaire pour demander leurs démissions. Grégoire y fit une réponse insérée dans le tome 14 des *Annales de la religion*. Il protestait dans sa lettre de démission qu'il ne cesserait point de considérer son élection comme ayant été légale et légitime. Il adressa en même temps aux fidèles et au clergé du diocèse de Blois une lettre *pastorale* d'adieux. Lorsque Pie VII vint à Paris, l'ancien évêque de Loir-et-Cher fut prévenu d'honnêtetés et de visites par deux ecclésiastiques de sa suite, l'abbé Testa et Devoti, archevêque de Carthage et secrétaire des brefs aux princes. Devoti vint le voir fréquemment. Ce prélat désirait qu'il fit une visite au pape ; mais Grégoire montra un attachement opiniâtre à ses sentiments, et déclara qu'il persistait dans le serment prêté à la constitution civile du clergé. Ayant remarqué que, dans les lettres que le prélat italien lui adressait, il écrivait *au sénateur* et non *à l'évêque*, un jour que l'archevêque de Carthage lui avait adressé une lettre comme sénateur pour obtenir une entrevue, il répondit que le sénateur serait absent, qu'il ne trouverait que l'évêque. Emery, supérieur du séminaire de St-Sulpice, le ministre de la police, le cardinal Fesch, lui proposèrent vainement d'avoir une entrevue avec le pape. Il y mit pour condition d'être reçu, non comme sénateur, mais comme évêque, et d'avoir avec lui quelqu'un qui pût certifier ses discours et sa conduite, ajoutant que, si l'on osait tirer de cette visite une induction contre l'immutabilité de ses principes, à l'instant il reprendrait la plume pour démentir cette imposture. Et l'affaire en resta là. Par le concordat, la carrière ecclésiastique de Grégoire se trouvait terminée ; mais son existence politique devint très-brillante. Après le 18 brumaire, il était entré au nouveau corps législatif, et en janvier 1800 il en fut nommé président. Sur la fin de

1801, il fut présenté par le corps législatif, le tribunat et le sénat pour faire partie de ce dernier corps. Bonaparte ne se décida à le nommer que sur des demandes réitérées trois fois, et seulement pour ne pas paraître résister aux deux premiers corps de l'État. Grégoire devint donc sénateur, puis comte de l'empire, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur. Fort attaché à son titre d'évêque, par une contradiction singulière avec ses idées républicaines d'égalité, il aimait à se faire appeler *monseigneur*. Sa susceptibilité, très-ombrageuse à cet égard, lui fit même un jour refuser par écrit une invitation à dîner chez le cardinal Caprara, parce qu'elle était adressée *au sénateur* et non *à l'évêque*. Il aurait bien désiré paraître au sénat et dans les cérémonies publiques avec le costume d'évêque ; mais il fut toujours contraint d'y assister avec le plumet, l'épée au côté et le reste du costume sénatorial. Dans l'intervalle de la paix d'Amiens, Grégoire entreprit un voyage en Angleterre en 1803 : il parut à Londres en costume d'évêque, et dans ses *Mémoires* il se félicite d'avoir été le seul qui ait osé se montrer en habit violet dans le parc de St-James depuis l'expulsion des Stuarts. L'année suivante, il voyagea en Hollande et en Allemagne. Lors de son arrivée à Amsterdam, les israélites de cette ville l'entourèrent de leurs hommages empressés, le priant d'assister à leurs cérémonies religieuses et de visiter leurs synagogues. On y chanta des hymnes à sa louange. Sa qualité et son costume de prêtre chrétien rendaient un peu embarrassants ces témoignages d'affection de la part de ces religionnaires étrangers, et le mettaient lui-même dans une assez bizarre position ; mais il s'en tira très-bien, à ce qu'il crut, au moyen de ses idées de charité et de fraternité universelle envers tous les hommes. A son arrivée à Seezen, où se trouvait un collège pour les enfants israélites, il fut successivement harangué en latin et en français par les élèves juifs, qui ensuite exécutèrent en musique une pièce de vers composée en son honneur. Sous le consulat et pendant l'empire, Grégoire fit quelques voyages en Lorraine. Dans une de ses visites aux lieux qui lui rappelaient les premiers souvenirs d'enfance, il érigea de modestes tombeaux à ses parents, ayant bien soin de mettre que ces tombeaux avaient été érigés par *H. Grégoire, ancien évêque de Blois*. Dans plusieurs de ses notes, il parle avec attendrissement de sa mère ; il aime à se rappeler les soins qu'elle lui prodigua pendant son jeune âge. De retour à Paris, il y fut du petit nombre de ceux qui s'efforçaient encore de lutter contre le gouvernement impérial : opposition d'ailleurs fort timide, et qui se bornait à des votes secrets ; il n'eût pas été prudent d'offenser un homme irritable et violent. Toujours attaché à la république, Grégoire avait voté contre l'élévation du premier consul à l'empire et contre la loi du divorce. Il refusa les billets qui lui furent offerts

pour assister à la cérémonie du mariage. Les *Mémoires* de Grégoire nous ont conduits jusqu'en 1808 ; il les termina le 25 avril de cette année. La nouvelle édition des *Ruines de Port-Royal*, qu'il mit au jour en 1809, déplut à Napoléon, et il fut défendu à l'auteur de paraître aux Tuileries à la réception du premier jour de l'an. Le sénateur fut obligé d'écrire une lettre soumise et conjura ainsi l'orage. L'année suivante, il voulut publier la première édition de son *Histoire des sectes religieuses au 18^e siècle* ; mais le préfet de police défendit de mettre cet ouvrage en vente, et il ne put paraître qu'en 1814 (1). Dans les dernières années de l'empire, Grégoire et quelques-uns de ses amis et de ses collègues formaient des réunions secrètes où l'on s'entretenait des affaires publiques, et où l'on songeait aux moyens de briser le joug impérial ; ils rédigèrent même, chacun de son côté, des actes de déchéance motivés, et il avait été résolu que, l'occasion se présentant, celle des rédactions qui serait approuvée recevrait la publicité. Une note de 1814, trouvée dans les papiers de Grégoire, dit : *Depuis deux ans j'avais préparé un projet de déchéance*. On trouva aussi dans ses papiers un brouillon qui porte en marge ces mots : *Déchéance, mon projet*, mais dont la rédaction ne peut pas être portée plus haut qu'aux premiers mois de 1814. Il pensait qu'une révolution intérieure, en présence de l'ennemi, réveillerait chez le peuple français l'élan et l'enthousiasme révolutionnaire de 1792. Le projet de déchéance est une diatribe véhémente contre Napoléon. *Il y est accusé de perfidie, de parjure et de cruauté. Son ambition est la plus effrénée qui ait désolé le monde. Son élévation au trône impérial a été proposée par l'adulation, proclamée par la bassesse. Il a surpassé de beaucoup tous les Attila par l'effusion du sang humain ; les malheureuses mères n'enfantent plus que pour fournir des victimes à sa férocité. L'acception reçue des mots machiavélisme, despotisme, tyrannie, ne présente que les éléments informes de la science infernale dont il a perfectionné la théorie et la pratique*. Grégoire terminait par un appel au peuple, par la déclaration de la déchéance de Napoléon, et en votant des remerciements solennels aux puissances alliées, dont le courage a soustrait la nation au joug de la tyrannie. A mesure que la puissance de Napoléon s'affaiblissait, la minorité opposante du sénat se recrutait de quelques membres. Au mois de mars 1814, elle se composait d'une vingtaine de sénateurs. Il y eut alors plusieurs réunions chez Lambrechts, et une dernière le 30 mars, où le général Beurnonville ayant laissé échapper ces mots : « Comment le sénat « pourra-t-il exister sans tête ? » Grégoire lui fit

cette brusque répartie : « Voilà bien quatorze ans « qu'il existe sans cœur. » La déchéance fut enfin prononcée au sénat ; non point la déchéance courageuse d'un trône encore debout, mais quand l'empereur abattu avait cessé d'être redoutable. Lorsqu'il s'agit dans le sénat de rappeler au trône la branche aînée des Bourbons, Grégoire proposa que l'on se bornât à déclarer que la nation française choisissait pour chef un membre de l'ancienne monarchie. Il apposa, comme les autres, sa signature à l'acte du 6 avril. Mais il publia ensuite une brochure qui fut réimprimée jusqu'à quatre fois dans l'espace de quelques semaines, sous ce titre : *De la constitution française de l'an 1814*. Dans ce petit écrit, l'auteur s'élève avec force contre cette constitution ; il proclame de nouveau le principe de la souveraineté du peuple ; il enseigne que *rois, princes, tous délégués du peuple, sont responsables, et, en cas de besoin, destituables*. Quand Louis XVIII se rendit à Notre-Dame pour entendre le *Te Deum*, Grégoire assista à cette cérémonie en costume de sénateur ; mais, n'ayant pas été compris dans la liste des nouveaux pairs, il rentra dans la vie privée avec une pension de vingt-quatre mille francs. Napoléon ne l'appela pas davantage dans sa chambre des cent jours, malgré les efforts du ministre Carnot, qui, à plusieurs reprises, porta son nom sur la liste des candidats. L'ancien sénateur de l'empire, continuant son rôle d'opposition comme avant 1814, s'inscrivit sur les registres de l'Institut, le seul corps dont il fit encore partie, contre l'acte additionnel, et motiva son refus de le signer. Il écrivit à la chambre des représentants pour demander l'abolition de la traite des noirs. Délaisse par l'empire, Grégoire le fut encore par la restauration. On l'élimina même de l'Institut en 1816 ; et le payement de sa pension d'ancien sénateur fut suspendu pendant quelque temps. Sans doute la restauration ne croyait rien devoir à celui qui avait proposé à la convention de mettre Louis XVI en jugement, et qui avait voté sa condamnation sans appel au peuple. Cependant elle continua de lui payer le traitement d'ancien sénateur, et l'on dit que ce fut l'empereur Alexandre qui plaida pour lui. Grégoire ne cessa de se plaindre et de réclamer ce qui lui était dû pour deux ou trois mois dont il n'avait rien perçu. Dans son codicile, il fonda des legs sur cette prétendue dette de l'État envers lui. A l'époque du concordat de 1817, il fit paraître son *Essai sur les libertés de l'Eglise gallicane*, et renouvela dans cet ouvrage ses déclamations accoutumées contre la cour de Rome. En 1819, ses amis l'engagèrent à se mettre sur les rangs pour entrer à la chambre des députés, et le parti révolutionnaire ou libéral trouva moyen de le faire élire dans le département de l'Isère. Cette élection excita une grande rumeur dans le public. Dans les feuilles périodiques et dans la chambre, elle donna lieu à une vive discussion. Le rapporteur Becquoy demanda qu'elle fût annu-

(1) En 1828 et années suivantes, Grégoire entreprit une nouvelle édition (la troisième) de son *Histoire des sectes religieuses au 18^e siècle*, en 6 volumes in-8°. Les cinq premiers volumes furent publiés de son vivant. Le sixième ne parut qu'en 1845. Il a été publié sur les manuscrits de l'auteur et il est précédé de la notice biographique par M. Carnot.

lée par le motif que le département avait élu un étranger, quoiqu'il n'en eût pas le droit, d'après le texte même de la charte; mais Lainé fut d'avis d'annuler l'élection pour cause d'indignité. La discussion devint orageuse, et le tumulte qui s'éleva dans la chambre fut tel que le président d'âge, Anglès, se vit obligé de se couvrir et d'ordonner à l'assemblée de se retirer pendant une heure dans ses bureaux. Quelques amis officieux profitèrent de cet intervalle pour aller trouver Grégoire et pour le supplier de ne pas s'exposer, lui et ses amis, à un cruel affront; mais il refusa opiniâtrement de donner la démission qui lui était demandée, et qui aurait fermé toute discussion. A la reprise de la séance, Lainé, au milieu des cris tumultueux de la gauche, développa sa proposition. Benjamin Constant lui répliqua en conjurant la chambre d'écarter la question d'indignité. M. de la Bourdonnaye vota pour que Grégoire fût chassé comme indigne. Manuel excita de violents murmures en voulant l'excuser comme ayant seulement adhéré à la mort de Louis XVI. La chambre se récria surtout contre ce mot *seulement*! M. de Corbière demanda que l'élection fût déclarée nulle comme injurieuse à la royauté. Le comte de Marcellus parla avec beaucoup de force, et déclama contre une élection si scandaleuse. Après bien des débats tumultueux, la question fut ainsi posée : *Que ceux qui ne veulent pas de M. Grégoire se lèvent*! L'exclusion de Grégoire fut prononcée à une immense majorité, et le résultat proclamé aux cris réitérés de *Vive le roi*! Ainsi se termina cette séance, une des plus orageuses qu'on eût vues depuis longtemps. Grégoire publia sur cette affaire deux lettres aux électeurs de l'Isère, l'une du 28 septembre, et l'autre du 1^{er} janvier suivant. « Je déclare à mes calomniateurs, disait-il dans « une autre lettre, que je les trainerai nominativement au tribunal de l'histoire et de la postérité, dont je ne crains pas le jugement. » A la même époque il faisait imprimer, sous le nom de *Chronique religieuse*, un journal d'opposition rédigé dans le même esprit que les *Annales* de Desbois, dont il a été parlé plus haut. Ce journal parut de 1818 à 1821, et la collection en forme 6 volumes in-8°. Ceux qui y travaillaient avec lui étaient Debortier, ancien évêque de l'Aveyron; le président Agier, le pair de France Lanjuinais, et l'abbé Orange, qui avait été rédacteur des *Annales*. En 1822, Grégoire abdiqua, par une lettre imprimée, le titre de commandant de la Légion d'honneur. On avait voulu l'astreindre à prendre un nouveau brevet; il aimait mieux renoncer à son titre. Sa lettre est adressée au maréchal Macdonald, et porte la date du 19 novembre. L'auteur s'y plaint vivement des traverses et des calomnies auxquelles, dit-il, il était en butte; il s'y montre toujours fort sensible à l'exclusion prononcée contre lui par la chambre. Durant les années qui s'écoulèrent jusqu'à la révolution de juillet 1830, Grégoire vécut dans l'isolement,

abandonné de presque tous ses anciens amis, comme il s'en plaint dans son testament. Le principal travail qui occupa ses dernières années fut le remaniement complet de son *Histoire des sectes religieuses*; il y incorpora plusieurs de ses anciennes publications et y ajouta des développements considérables. Cinq volumes de cet ouvrage ont paru du vivant de l'auteur. Ainsi que nous l'avons dit, on y trouve l'*Histoire de la théophilanthropie*, qui fut composée vers l'an 1800. Grégoire salua d'abord la révolution de 1830 avec empressement; après un bannissement de quinze ans, il revit ses confrères de la convention rappelés en France. « Une heure de sainte jouissance, dit son « biographe H. Carnot, fut réservée au vieillard « qui avait survécu à tant d'orages : il put em- « brasser quelques-uns de ses anciens amis. Mais « combien d'autres, que son regard chercha vainement, manquaient à cette fête de famille ! » Grégoire s'empressa d'écrire à Lafayette pour le féliciter du rôle qu'il jouait à cette époque. Il sentit renaître son ancienne vigueur, et, reprenant la plume sur les matières politiques, il publia des *Considérations sur la liste civile*, ouvrage qu'il a vendu au profit des blessés de juillet. Mais la joie que lui causa la révolution qui précipitait les Bourbons du trône fut de courte durée. Il y eut une chambre des pairs, et les noms de Sieyès, de Thibaudeau, de Grégoire, n'y figurèrent point. Deux académies demandèrent la rentrée des anciens *exclus* comme un droit, et M. Guizot, alors ministre, osa répondre qu'elle pouvait les réélire successivement, lorsque des places deviendraient vacantes, mais que l'ordonnance d'exclusion ne serait point rapportée. On vantait alors les *beaux jours* de 1789, mais on se gardait bien de ramener sur la scène politique ceux qui avaient le plus figuré dans cette première révolution. Ce procédé parut une ingratitude à ce qui restait des acteurs de cette époque; Grégoire surtout y fut très-sensible. Les déceptions politiques qui se succédèrent avec tant de rapidité mirent le comble à sa tristesse. « Un chagrin rongeur s'empara de lui, dit « Carnot, et détruisit en peu de mois ses forces, « qui lui avaient permis jusqu'alors de se livrer à « des travaux assidus. » Le mal moral rendit incurable un mal physique dont il souffrait depuis longtemps. Sentant sa fin approcher, il se confessa au prêtre auquel il s'adressait habituellement, l'abbé Évrard, de la paroisse St-Severin, et témoigna le désir que les sacrements lui fussent administrés par le curé de sa paroisse, l'Abbaye-aux-Bois. Celui-ci vint en effet accompagné de son vicaire, et lui demanda la rétractation de son serment à la constitution civile du clergé. En vain le bon curé déploya tout son zèle auprès du malade; en vain l'archevêque de Paris lui écrivit à ce sujet une lettre pleine de modération; on ne put obtenir de Grégoire mourant aucun acte de soumission et de repentir. Il répondit à l'archevêque par une lettre dans laquelle, loin de dés-

avouer sa conduite passée, il protestait hautement de son adhésion constant au schisme de l'Église constitutionnelle. Grégoire, s'obstinant à refuser une rétractation prescrite pour sa réconciliation avec l'Église, les sacrements durent lui être refusés. L'abbé Baradère lui donna de sa main la communion en viatique. Ce même abbé alla solliciter l'abbé Guillon, nommé évêque de Beauvais, de lui administrer les derniers sacrements; et l'abbé Guillon vint en effet lui administrer l'extrême-onction, à l'insu de l'archevêque et du curé de la paroisse. Grégoire, dans ses derniers moments, pensait à *ses chers noirs* pour lesquels il avait tant écrit pendant toute sa vie. Il voulait qu'on envoyât des livres de théologie à Haïti. On l'entendit plusieurs fois s'écrier : *Pauvres Haïtiens!* Après ces dernières paroles, il perdit connaissance. Son agonie fut longue et pénible; elle dura trois jours; il expira le samedi 28 avril 1831. Le dimanche, son corps demeura exposé toute la journée; le lendemain, le convoi se rendit à l'église de l'Abbaye-aux-Bois, escorté d'une foule de républicains, parmi lesquels on comptait plusieurs députés et des décorés de juillet. Le clergé de la paroisse s'était retiré de l'église pour obéir aux ordres de l'archevêque de Paris, qui, conformément à la discipline ecclésiastique, avait dû lui refuser les honneurs de la sépulture. D'un côté, l'autorité civile avait pris, de longue main, des mesures pour trouver des prêtres dociles à ses volontés. On faisait valoir la nécessité de prévenir de grands troubles. Que n'avait-on pas à craindre, disait-on, d'un parti nombreux et hardi, qui se souciait peu des cérémonies de l'église, mais qui voulait honorer dans la personne de Grégoire la révolution et la république, dont il avait été un des plus chauds partisans? Ne verrait-on pas se renouveler la scène de St-Germain l'Auxerrois? Des prêtres furent donc sollicités de prêter leur ministère : la messe fut célébrée par l'abbé Grieu, assisté de deux autres prêtres. L'église était tendue de noir, et un catafalque y était érigé; on ne manqua pas d'y mettre les insignes épiscopaux. A midi et demi, le convoi se dirigea vers le cimetière du Montparnasse. Alors des jeunes gens détélèrent les chevaux et traînèrent le corbillard jusqu'au cimetière. On soupçonna que leur enthousiasme n'était pas tout à fait gratuit. Il y eut six discours prononcés sur la tombe par MM. Duplès, Thibaudeau, Isambert, Crémieux, Raspail et Laroche. Celui de Thibaudeau commence d'une manière remarquable : « Grégoire, s'écria-t-il, mon collègue, mon ami, « mon honorable complice..., tu as vécu fidèle à « la révolution. » Ainsi Grégoire reçut sur sa tombe, de la part de ses amis, un éloge qu'il repoussait comme une calomnie. Vivant, il avait fait du bruit; il était tout simple qu'il en fit aussi à sa mort. Dans son testament, Grégoire déclare qu'il mourra bon catholique, bon républicain; il désavoue ce qui pourrait être répréhensible dans

ses écrits. Du reste, ce testament montre un attachement opiniâtre à l'Église constitutionnelle. Il prend des précautions pour en conserver les archives. Ses legs indiquent toutes ses préoccupations. Il fonde des messes, mais à condition qu'on les dira pour *M. Grégoire, ancien évêque de Blois*, sans quoi le legs sera nul; il met la même condition à des legs pour la cathédrale de Blois et pour les hôpitaux de Blois et de Sens : ces legs furent refusés. Grégoire destinait à la cathédrale de Blois sa crosse, ses mitres, son rituel et ses bréviaires; mais l'évêque et le chapitre de la cathédrale repoussèrent ces dons, le prélat par une lettre très-forte et bien motivée du 6 juillet 1831, le chapitre par une délibération non moins précise. On y montrait que Grégoire n'avait jamais pu porter le titre d'évêque de Blois, et l'on y protestait contre ses prétentions à cet égard. Grégoire légua en outre mille francs pour fonder un prix sur la question suivante : « Les nations avancent « beaucoup plus en lumières, en connaissances, « qu'en morale pratique : rechercher les causes « et les remèdes de cette inégalité dans leurs « progrès. » L'Académie française a accepté ce legs, et le prix, qu'elle a mis au concours, a été décerné dans sa séance publique de 1839. Il nous reste maintenant à parler des ouvrages de Grégoire. Les principaux, outre ceux que nous avons cités, sont : 1° *Mémoire en faveur des gens du sang mêlé de St-Domingue et des autres îles françaises de l'Amérique*, 1789, in-8°; 2° *Motion en faveur des juifs, et sur l'admission de leurs députés à la barre de l'assemblée nationale*, 1789, in-8°; 3° *Opinion du citoyen Grégoire concernant le jugement de Louis XVI, le 15 novembre 1792*; 4° *Système de dénomination topographique*, 1794, in-8°; 5° *Dessèchement des marais, défrichements et plantations; observations sur le rapport du comité d'agriculture; nouveaux développements sur l'amélioration de l'agriculture par l'établissement de maisons d'économie rurale* (6 brumaire an 2), in-8°; 6° *Instruction sur les semailles d'automne, adressée aux citoyens cultivateurs, le 2° primidi de brumaire an 2*; 7° *Apoloogie de Barthélémy de Las-Casas, évêque de Chiappa*, 1802, in-8°; 8° *De la littérature des nègres, ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature*, 1802, in-8°; 9° *Observations critiques sur le poème de M. Joël Barlow (the Columbiad)*, 1809, in-8°; 10° *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes*, 1814, in-8°; 11° *Réponse aux libellistes*, 1814, in-8°; 12° *Homélie du citoyen cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola*, Paris, 1814, in-8°; 13° *De la traite et de l'esclavage des noirs, par un ami des hommes de toutes les couleurs*, 1815, in-8°; 14° *Des gardes-malades*, 1818, in-8°; 15° *Recherches historiques sur les congrégations hospitalières des frères pontifes ou constructeurs de ponts*, 1818, in-8°; 16° *Manuel de piété à l'usage des noirs et des gens de couleur*, 1818, in-12; 17° *Essai historique sur l'état de l'agriculture en Europe au 16^e siècle*, in-12,

en tête de la nouvelle édition d'Olivier de Serres; 18° *Essai historique sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1818, in-8°; 19° *De l'influence du christianisme sur la condition des femmes*, 1821, in-8°; 20° *Observations critiques sur l'ouvrage de M. de Maistre, De l'Eglise gallicane*, 1821, in-8°; 21° *Des peines infamantes à infliger aux négriers*, 1822, in-8°; 22° *Considérations sur le mariage et sur le divorce, adressées aux citoyens d'Haïti*, 1825, in-12; 23° *De la liberté de conscience et de culte à Haïti*, 1824, in-12; 24° *Essai sur la solidarité littéraire entre tous les savants de tous les pays*, 1824, in-8°; 25° *Histoire des confesseurs des empereurs et des rois*, 1824, in-8°; 26° *De la noblesse de la peau ou du préjugé des blancs contre la couleur des Africains et celle de leurs descendants noirs et sang-mêlé*, 1826, in-8°; 27° *Histoire du mariage des prêtres en France, particulièrement depuis 1789*, 1826, in-8°; 28° *Mémoires de Grégoire, ancien évêque de Blois, précédés d'une notice historique sur l'auteur, par M. Carnot*, 1857, 2 vol. L'éditeur a ajouté au second volume deux ouvrages inédits : l'un est une *Histoire de l'émigration ecclésiastique*, pleine d'anecdotes, que l'auteur a recueillies sur les bruits les plus vagues, sur les autorités les plus suspectes, sur des ouï-dire fugitifs : aussi est-elle précédée de cette singulière note : « Avant d'imprimer cet ouvrage, il importe de rectifier ou supprimer certains faits désavantageux à quelques personnes sur lesquelles j'ai été involontairement induit en erreur. » On sent dès lors quelle confiance il doit inspirer. Le second a pour titre : *Révolte du clergé dissident contre le concordat*. Les écrits de Grégoire offrent en général absence de goût, de critique et de méthode; l'exagération et le néologisme y dominant. L'auteur y parle trop de lui-même; il proteste de sa charité à l'égard de ses ennemis; il répète sans cesse qu'il leur pardonne, mais dans le même temps il leur prodigue les épithètes les plus injurieuses et les accusations les plus flétrissantes. Quant à ses mœurs, elles ont toujours paru irréprochables. Sa conduite était régulière. Il affectait de conserver un grand extérieur ecclésiastique; il pratiquait même chaque jour, à sa manière, plusieurs exercices de piété.

D—B—N et P—C—T.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT. Voyez SAINT-VINCENT (GRÉGOIRE DE).

GRÉGORAS (NICÉPHORE), l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, naquit à Héraclée-de-Pont vers 1295. Ce fut Jean, son oncle, métropolitain de cette ville, qui prit soin de ses premières études. Il passa ensuite sous la direction de Jean Glycus, patriarche de Constantinople, l'un des plus habiles rhéteurs de ce siècle, et apprit enfin les mathématiques et l'astronomie de Théodore Métochite. Admis à l'âge de vingt-sept ans à la cour d'Andronic, il se concilia si bien les bonnes grâces de l'empereur, que ce prince lui offrit la place d'archiviste (*chartophylax*); mais il refusa cette dignité ecclésiastique, en alléguant sa trop

grande jeunesse. Quelque temps après, il s'éleva une discussion sur le jour où devait être célébrée la fête de Pâques. Grégoras prouva qu'elle devait être fixée au 19 mars. Mais quoique les astronomes et l'empereur lui-même fussent de son avis, on n'osa pas alors tenter une réforme dans le calendrier; et Boivin remarque que les changements qui y furent faits enfin, sous le pontificat de Grégoire XIII (*voy. GRÉGOIRE XIII*), sont précisément ceux que Grégoras avait conseillés trois siècles auparavant. Grégoras continua d'être accueilli à la cour jusqu'au moment où Andronic le Jeune précipita du trône son aïeul (1328). Il partagea le sort de son auguste protecteur; on le dépouilla de ses emplois, et il fut banni. La mort de son oncle, le métropolitain d'Héraclée, vint ajouter encore au malheur de sa situation. Au bout de deux ans, il eut la permission de revenir à Constantinople, et il y fit des leçons publiques qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Il prononça en 1332 l'oraison funèbre d'Andronic l'Ancien et celle du grand logothète Métochite, son maître en astronomie. L'année suivante, il s'opposa à la réception des prélats envoyés par Jean XXII pour travailler à la réunion des communions chrétiennes, par la raison que les matières de foi ne doivent être examinées que dans un concile ou par une assemblée d'évêques. Il ne prit aucune part, dans le principe, aux disputes des palamites et des acyndinites, persuadé qu'en condamnant les excès des deux partis il les réunirait contre lui. Le synode de 1345 ayant condamné Palamas et ses adhérents, ceux-ci employèrent le crédit qu'ils avaient sur l'impératrice Anne pour perdre Grégoras; et il aurait été exilé sur-le-champ, si Cantacuzène, partisan de Palamas, mais qui conservait à Grégoras l'attachement d'un ancien ami, qui lui offrit même le patriarcat pour le séduire, ne se fût opposé à ce qu'on prit contre lui aucune mesure de rigueur. Cependant Cantacuzène, pour donner à Palamas la satisfaction qu'il demandait, fit convoquer un nouveau synode; et Grégoras, qui aurait voulu plutôt un concile œcuménique, eut le déplaisir d'être obligé de rester dans la cour du palais avec les acyndinites, tandis que leurs adversaires étaient à table avec l'empereur. Cette fois Palamas triompha, comme on s'y attendait : les acyndinites furent condamnés, et l'on se porta envers eux à des violences que l'esprit de parti peut seul expliquer. Grégoras ayant continué de parler et d'écrire contre Palamas, on finit par lui défendre de sortir de chez lui. Il recouvra sa liberté en 1354; mais le peuple, à qui on l'avait rendu odieux en altérant quelques passages de ses livres, menaçait à chaque instant sa vie. Sa mort, que Boivin place vers l'an 1359, ne put pas même le dérober à la fureur de ses implacables ennemis; ils laissèrent son corps privé de sépulture pendant plusieurs jours et en butte à tous les outrages d'une populace effrénée. De tous les

ouvrages de Grégoras, le plus important est son *Histoire de Constantinople* : elle est divisée en trente-huit livres, et s'étend de 1204 à 1359. Jérôme Wolf en publia les onze premiers livres, traduits en latin, Bâle, 1562, in-fol. Cette version reparut avec celle des *Annales* de Nicéas et de Chalcondyle, Paris, 1567; Francfort, 1568, 1587, in-fol.; et avec le texte grec, Genève, 1613, in-fol. Louis Dolce les a traduits en italien, Venise, 1569, in-4°, et le président Cousin, en français (*voy.* Cousin). Ducange avait le projet de donner une édition complète de l'*Histoire* de Grégoras; les matériaux qu'il avait rassemblés furent remis, après sa mort, à Boivin, qui fit paraître en 1702 2 volumes in-fol. de cet ouvrage. Le 1^{er} volume contient les onze premiers livres, avec la version de Wolf, retouchée; et le second, les treize livres suivants, qui n'avaient point encore été publiés : les onze premiers sont traduits par Boivin, et les treize autres par Capperonnier. Le savant éditeur annonçait deux autres volumes, qui devaient renfermer la conclusion de l'*Histoire* de Grégoras et quelques autres ouvrages du même auteur; mais ils n'ont point paru (*voy.* Boivin). L'édition de Boivin a reparu avec les autres morceaux qui forment la *Collection byzantine*, Venise; 1729. Les autres écrits de Grégoras sont très-nombreux. Il en existe plusieurs en manuscrit dans la bibliothèque de Paris, dans celles du Vatican, de Vienne, de l'Escurial, d'Oxford, etc. Boivin en a publié la liste, que le P. Montfaucon lui avait envoyée; et Fabricius l'a insérée dans sa *Bibliotheca græca*, t. 6, p. 300 : elle contient l'indication de 87 ouvrages, la plupart théologiques. On se contentera de citer ceux qui ont été imprimés : 1° un *Commentaire sur le Traité des songes* de Synésius, inséré dans le recueil des œuvres de cet écrivain, en grec, 1553, et avec la version latine d'Ant. Pichon, 1613 et 1652; 2° *Oratio funebris in mortem magni logothetæ*, à la fin des *Annales* de Mich. Glycas, édit. de Labbe, imprimerie royale, 1648; 3° *Passio S. Cordati Corinthi, aliorumque martyrum Achæorum*, gr. et lat., dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, au 10 mars; 4° *Epistola contra obtrectatores astronomiæ; tractatus de astrolabii fabrica*, imprimé à la suite du *Compendium de usu astrolabii*, de Jean-Martin Poblacion, Paris, 1537, in-8°; 5° *Fragmenta orationis in laudem Constantini Magni*, grec et latin, insérés dans le tome 5 des *Amœnitat. litterar.*, de Schellhorn. Grégoras n'est pas exempt de reproches comme historien; mais on ne doit cependant pas le juger d'après Cantacuzène, son ennemi et son rival, qui l'accuse de mensonge et de calomnie. Boivin convient que Grégoras, qui se piquait de philosophie, n'est point impartial et qu'il prodigue les injures à ses adversaires, tandis qu'il loue à outrance ses partisans. Il ajoute que son style est enflé, diffus et surchargé de répétitions. Mais Grégoras est plus instruit et surtout plus exact que Cantacuzène, et, comme lui, il ne se borne

pas à rapporter les faits qui se sont passés sous ses yeux; de sorte qu'on doit lire ces deux auteurs en corrigeant l'un par l'autre, si on veut bien connaître l'époque dont ils ont écrit l'histoire. Outre les autorités dont on s'est appuyé dans cet article, on peut encore consulter Martin Hankins, *De Byzantinorum rerum scriptoribus*; Oudin, et Cave, *De scriptoribus ecclesiasticis*, etc.

W—s.

GREGORII (JEAN-GODEFROI), infatigable géographe et compilateur allemand, vécut dans la première moitié du 18^e siècle. Il était vers l'an 1719 pasteur à Siegelbach et Frostdorf, et ensuite à Dornheim, près de Arnstadt en Thuringe. Gregorii publia en allemand beaucoup d'ouvrages ou plutôt de compilations faites sans goût et sans critique. Ceux de ses écrits qui ont été imprimés avant 1712 portent le nom pseudonyme de *Melissantes*. Voici les titres de quelques-unes de ces compilations : 1° *Geographia novissima*, ou *Description de la terre, des pays et des villes*, Erfurt, 1708, 1709, 1715, in-8°; 2° *Dictionnaire abrégé des gazettes*, ibid., 1708, in-8°; 3° *Notice historique de la ville de Taennstadt*, ibid., 1711, in-8°; 4° *la Thuringe aujourd'hui florissante*, ibid., 1711, in-8°; 5° *Orographia*, ou *Description des principales montagnes en Europe, Asie, Afrique et Amérique*, Francfort et Leipsick, 1713, in-8°; 6° *Trésor nouvellement ouvert des antiquités grecques*, Francfort, 1717, in-8°; 7° *l'Europe vivante*, ou *Description généalogique de toutes les maisons de souverains régnants*, 7^e édition, Arnstadt, 1726, 5 vol. in-8°.

B—H—D.

GREGORIO (MAURICE DE), savant théologien, né à Camerata en Sicile, et non pas à Camerota dans le royaume de Naples, comme l'assure le Toppi, trompé par la ressemblance des noms, entra fort jeune dans l'ordre de St-Dominique. Après avoir terminé ses études et reçu ses degrés, il remplit successivement les fonctions de lecteur et de professeur en théologie au collège de Messine. Il fut ensuite appelé à Naples, où il continua d'enseigner avec un grand concours d'auditeurs. Il joignait à des connaissances très-variées une élocution facile et agréable. Il mérita l'estime des cardinaux Aquaviva et Sabelli, fut nommé grand pénitencier consulteur du St-Office et honoré de plusieurs dignités importantes. Il mourut à Naples le 3 novembre 1654, dans un âge peu avancé. Il était membre de l'Académie des *Oziosi* de cette ville. Plusieurs écrivains ont parlé avec éloge du P. Gregorio. Ses nombreux ouvrages se divisent en quatre classes, 1° scolastiques et dogmatiques; 2° parénétiques; 3° canoniques; et 4° historiques. On en trouvera la liste dans la *Bibl. sícula* d'Ant. Mongitori, et dans les *Scriptores ordin. prædicator.* du P. Échard, t. 2, p. 567 et suivantes. Les principaux sont : 1° *Anatomia totius Bibliæ*, Naples; 2° *Commentarii canonici in IV sententiarum libros P. Lombardi*, ibid., 1643, in-fol.; 3° *Viridarium omnium sententiarum*, ibid.,

in-8°; 4° *Condottiere de' predicatori per tutte le scienze*, ibid., 1613, in-8°; 5° *Rosario delle stampe di tutti i poeti e poetesze antichi e moderni di numero cinque centi*, ibid., 1614, in-12; 6° *Isola di Sicilia beata di San Domenico; cioe compendio delle vite de' fratri singolari beati Siciliani*, ibid., 1611, in-8°; 7° *Idea di far le gallerie, dove si contengono le proprieta delle gemme, delle medaglie, con le historie dell' Assirii, de' Persiani, de' Greci, de' Caldei e de' Romani*, etc., Naples, 1642. Ce volume contient la description des antiquités et des objets curieux en histoire naturelle qu'il avait réunis lui-même dans le couvent de Ste-Catherine à Naples. Toppi et Mongitori ne font point mention, parmi ses ouvrages, d'un curieux commentaire manuscrit qu'il avait fait sur la *Gelotoscopia* (1) d'Aldorisi, et que le P. Quetif avait vu en 1659 chez un libraire de Paris. Il y enchérissait encore sur les principes d'Aldorisi, et prétendait y démontrer clairement que l'on peut juger du caractère des hommes par leur manière de rire. W—s.

GRÉGORIO (CHARLES OU CARLO), dessinateur et graveur, naquit à Florence en 1719. Il étudia son art sous la direction de Jacques Frey. S'étant fixé dans sa ville natale, il exécuta beaucoup d'ouvrages, surtout d'après des peintres florentins. Dans le nombre on distingue plusieurs sujets de la galerie Gérini et du *Museum florentinum*, les *Portraits* de François Marie, grand-duc de Toscane, et celui de Vincentine Gonzague, son épouse, d'après Campiglia; celui de Sébastien Bombelli, peint par lui-même, etc. On a de lui aussi un sujet de la *Vierge* et des *Saintes femmes au sépulcre*, d'après Raphaël; le *Mausolée* de la princesse Elisabeth-Charlotte de Lorraine, d'après Joseph Chamant, et une suite de quatorze estampes représentant des sujets tirés de la vie de différents saints. Cet artiste est mort à Florence en 1759. — GRÉGORIO (Ferdinand), son fils, né dans la même ville vers 1740, vint étudier à Paris, après la mort de son père, dans l'école de Wille. On a de cet artiste le *portrait* de son père, la *Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Carle Maratte; le *Sommeil de Vénus* et un *St-Sébastien*, d'après le Guide; une *Sainte famille*, d'après André del Sarte; la *Lapidation de St-Etienne*, d'après le Civali, etc. P—E.

GRÉGORIO (ROSARIO), archéologue, naquit à Palerme en 1755. Après avoir terminé ses études, il entra dans l'état ecclésiastique et fut bientôt nommé professeur de théologie au séminaire de sa ville natale. Tout en remplissant honorablement ces fonctions, il cultivait avec une ardeur infatigable l'archéologie, science pour laquelle il avait un goût décidé. Il lut dans les séances d'une société littéraire de Palerme un grand nombre

de mémoires sur les antiquités de la Sicile, sur ses premiers habitants, sur la domination des Normands (*voy. ROGER*); mais il ne regardait ces premiers essais que comme des matériaux pour un plus grand ouvrage, et ne les fit jamais imprimer. En 1781, le gouvernement, ayant ordonné l'ouverture des tombes royales érigées dans la cathédrale de Palerme, chargea Grégorio de surveiller cette opération et de donner une relation descriptive et détaillée de tout ce que ces anciens monuments funèbres présenteraient d'intéressant pour la science et pour l'histoire, commission dont il s'acquitta de manière à justifier le choix qu'on avait fait de lui. S'étant appliqué à l'étude de la langue arabe, il découvrit l'imposture littéraire de Vella (*voy. ce nom*), qui faisait imprimer aux frais de l'Etat une prétendue correspondance diplomatique entre les émirs de la Sicile et les califes d'Égypte. Il se livra lui-même à de savantes recherches sur la domination des Arabes dans sa patrie, se procura des extraits de documents historiques très-précieux, conservés dans les bibliothèques de l'Escurial et de Paris, et les publia en arabe et en latin, avec des notes. Dacier, dans son *Rapport* sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne, donne de grands éloges au savant Sicilien. Grégorio, nommé vers 1789 professeur de droit public à l'université de Palerme, ne prit possession de cette chaire, qui venait d'être fondée, qu'après s'être préparé à ce haut enseignement par cinq années de travail et d'études. Dans l'intervalle, il mit au jour, avec des remarques, d'anciennes chroniques jusque-là inédites; enfin il fit paraître une introduction servant de programme à son cours qu'il ouvrit alors, et dans lequel il déploya les talents d'un savant publiciste. Ses connaissances étaient aussi profondes que variées. Tous les ans, malgré ses occupations multipliées, il insérait dans l'annuaire de la cour, imprimé à Palerme, quelques dissertations littéraires, historiques, géographiques, relatives à la Sicile, et que l'abbé Scina a réunies en un volume après la mort de l'auteur. Il composa même en langue grecque plusieurs épiigrammes qu'on trouve dans un recueil de pièces consacrées à célébrer la naissance du prince héréditaire des Deux-Siciles. Grégorio mourut à Palerme en 1809. Il était chanoine de la cathédrale et avait reçu le titre d'historiographe du roi. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *De supputandis apud Arabos sculos temporibus*, Palerme, 1786, in-4°; 2° *Rerum arabicarum, quæ ad historiam siculam spectant, ampla collectio*, ibid., 1790, in-fol.; 3° *Bibliotheca scriptorum qui res in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulerent: accedunt diplomata ad jus publicum siculum imperantibus Aragonensibus pertinentia*, ibid., 1791-92, 2 vol. in-fol.; 4° *Abrégé de l'histoire de Sicile, époque fabuleuse; des Colonies qui vinrent s'établir en Sicile; le Siècle d'Hiéron et de Gélon*, opuscules écrits en italien, ainsi que les ouvrages suivants; 5° *Introduction à l'étude du*

(1) C'est par une singulière méprise que l'auteur du catalogue de Falconet a classé ce livre parmi les traités d'astronomie (n° 8611), en l'appelant *Celotoscopia*. Le mot *Gelotoscopia* est dérivé de γῆλος (le rire).

droit public sicilien, Palerme, 1794, in-8°; 6° *Considérations sur l'histoire de Sicile, depuis le temps des Normands jusqu'à présent*, ibid., 1806-1816, 7 vol. in-8°, dont les quatre premiers furent imprimés du vivant de l'auteur. C'est le chef-d'œuvre de Grégorio, et l'on peut dire le fruit des études de toute sa vie. Les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, les coutumes des diverses époques y sont traitées avec autant d'érudition que de goût et même d'élégance. Lorsque cette œuvre capitale fut sur le point d'être publiée, la censure l'examina scrupuleusement, dans la crainte qu'il ne s'y rencontrât quelques principes révolutionnaires; mais sous ce rapport elle n'y trouva rien à reprendre. On dit seulement qu'elle effaça certaines expressions, par exemple, le mot notable (*notabili*), que l'auteur avait souvent employé, et qui pouvait rappeler la fameuse assemblée des notables convoquée en France, et qu'elle changea le titre primitif de *Droit public sicilien* en celui de *Considérations sur l'histoire de Sicile*. Mais l'ouvrage, quel que soit son titre, n'en est pas moins recommandable. 7° *Discours concernant la Sicile, avec la relation de l'état dans lequel ont été retrouvées les tombes royales à Palerme*, ouvrage posthume, Palerme, 1821, 2 vol. in-8°; 8° plusieurs *Mémoires* sur des antiquités historiques, recueillis et publiés en 1821, 2 vol. in-12. P—RT.

GRÉGORIUS (PUBLIUS), dit *Tiphernas* ou *Tiphernus*, parce qu'il était de *Tiphernum*, ou de Città di Castello, en Ombrie (de même qu'*Angelus Tiphernas*, éditeur de quelques auteurs latins, imprimés à Rome sur la fin du 15^e siècle, et que *Lilius Tiphernas*, disciple, sinon fils de Grégorius), cultiva avec distinction la littérature ancienne vers le milieu du même siècle. Il étudia d'abord la médecine, et l'exerça même quelque temps. Le désir de se perfectionner dans la langue grecque lui fit entreprendre un voyage en Grèce; il y séjourna plusieurs années. De retour en Italie, il enseigna d'abord le grec à Naples, où, vers 1440, il eut pour disciple Jovius Pontanus; de là il passa à Milan, et enfin il s'établit à Rome, sous le pontificat de Nicolas V, par ordre duquel il acheva la traduction latine de la *Géographie* de Strabon, commencée par Guarino, et que celui-ci avait laissée au onzième livre. Il fut lié à Rome avec Théodore Gaza, Laurent Valla, Antoine de Palerme, etc. La mort de Nicolas V ayant dispersé les hommes de lettres qu'il protégeait, Grégorius prit le parti de se retirer en France, où il fut un des premiers à introduire l'étude de la langue grecque, à ce qu'il paraît, vers 1453, sous le règne de Charles VII. Ayant appris à Paris l'élection de Pie II (Aénéas Sylvius), avec lequel il avait été lié dans sa jeunesse, il lui adressa à cette occasion une élogie latine, où il appela la protection du nouveau pape en faveur des savants, qui compartaient sur lui. Pendant son séjour en France, le bruit de la mort de Grégorius s'étant répandu en Italie, il le démentit par une élogie à Antoine de

Palerme, qui nous a été conservée. La modicité des appointements dont il jouissait à Paris contribua à le décider, au bout de quatre ans, à retourner en Italie. Il se fixa à Venise, y professa avec distinction, et y mourut sous le pontificat de Paul II, à l'âge de 50 ans passés, vers 1469. Ce fut un bruit assez accrédité qu'il avait été empoisonné par quelque envieux à qui son mérite portait ombrage. On a de lui : 1° la traduction latine des sept derniers livres de Strabon; elle parut avec les onze premiers livres, traduits par Guarino, à Venise, en 1472, in-fol. Jacq.-Ant. Marcellus l'y réimprima en 1480, et s'il en faut croire le titre, il y mit la dernière main. 2° la traduction latine de Dion Chrysostome *De regno*, faussement attribuée à François Piccolomini, depuis pape sous le nom de Paul III. Il est question tout au long de cette version dans la *Vita di Niccolò V*, par Monsignor Giorgi, page 186 et suivantes. 3° Celle de seize homélies sur Job, par St-Jean Chrysostome. La bibliothèque de Paris la possède en manuscrit, sous le n° 1770, et il y a lieu de croire que c'est la même qui est faussement attribuée dans le troisième catalogue du duc de la Vallière, 1^{re} partie, tome 1^{er}, n° 400, à Lilius Tiphernas. Elle fut imprimée sans date et sans nom d'imprimeur, vers 1468, par Ulrich Zell de Hanau. Elle est dédiée à Nicolas V; hommage posthume, ce pape étant mort dès 1455 : c'est vraisemblablement une des traductions dont parle Grégorius dans son élogie au pape Pie II, en ces termes :

Vertimus è græco multos sermone libellos,
Arbitrio gratos illius (1) atque tuo.

Le catalogue imprimé des manuscrits latins du grand-duc de Toscane, par Bandini, en fait connaître plusieurs autres, savoir : les traductions des *Magna moralia* et des *Moralia ad Eudemum* d'Aristote, et celles de plusieurs opuscules de Théophraste, dédiées à Nicolas V (*voy.* l'Index 1^{er}, à la suite du volume des manuscrits italiens, col. 1, au mot *Tiphernas*). Paul Jove, dans ses *Élog.*, part. 2, à l'art: fort court de *Gregorius Tiphernas*, rapporte que le bruit public attribuait à ce savant la traduction d'*Hérodien*, publiée sous le nom d'Ange Politien, qui la lui aurait soustraite dans ses derniers moments, fourberie que Paul Jove juge au-dessous de Politien, bien qu'à l'en croire il ne fût pas très-délicat sur le chapitre de la propriété littéraire. 4° Des poésies latines, imprimées séparément ou avec d'autres, à Venise, en 1472; ibid., en 1496 (édition suspecte); ibid., en 1498; à Strasbourg, 1509; ibid., 1538; in-4° : cette dernière, sans date, mais que des rapprochements certains rapportent à celle que nous indiquons, offre une dédicace de Jérôme Cerbonius Tiphernas à Paul Vitelli, source de tous les détails biographiques que nous possédons sur notre auteur. L'abbé Joly, dans ses *Remarques sur*

(1) De Nicolas V.

Bayle, t. 2, p. 762, a eu tort de confondre Publius Gregorius Tiphernas avec Lilius Tiphernas. Raphaël de Volterra, dans ses *Commentaria urbana*, dit expressément que notre auteur, *discipulum non admodum nomine inferiorem, reliquit Lilius Tiphernatem, qui Philonem judæum convertit* (voy. Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.*, t. 6, part. 2, p. 834-836, édition de 1790, in-4°). On trouve un éloge de Publius Gregorius Tiphernas dans la *Nuova raccolta de Calogerà*, t. 11, p. 327. M-ON.

GRÉGORIUS (EMMANUEL-FRÉDÉRIC), théologien et philologue allemand, naquit à Camenz, dans la haute Lusace, en 1730, étudia à Görlitz et Wittemberg, fut correcteur au Lycée de Lauban, exerça depuis 1758 les fonctions du ministère de la chaire, et devint en 1793 premier pasteur dans cette ville, où il mourut le 9 septembre 1800. Grégorius est auteur d'une cinquantaine d'ouvrages en allemand et en latin, dont la plupart traitent de matières théologiques; quelques-uns renferment des notices généalogiques, philologiques et biographiques. Nous n'indiquerons ici que quelques-unes de ses productions : 1° *De pruritu νομοκρατίας in philosophia*, Wittemberg, 1749, in-4°; 2° *De B. Mart. Lutheri martyrio incruento e Romani cætus monumentis*, ibid., 1750, in-4°; 3° *du Mérite des grands personnages, relativement à la langue allemande*; *Mémoire adressé à la société royale allemande*, à Königsberg, Lauban, 1751, in-fol.; 4° *De eruditis, quos Reales vocant*; *ad ill. societ. latin. Ienens.* ibid., 1751, in-4°; 5° *De Jani cultu apud veteres Romanos*, ibid., 1752, in-4°; 6° *de l'Esprit prophétique de Jean Frédéric, électeur de Saxe*, Lauban, 1753, in-4°; 7° *Notice généalogique et historique de la famille Heurici à Bautzen*, ibid., 1753, in-4°; 8° *quelques Observations sur divers passages de l'Écriture sainte*, ibid., 1755, in-fol.; 9° *Νῆπενθες ἀθανασίας*, ibid., eod., in-4°; 10° *De favorino Arelatensi philosopho, græcæ romanæque dictionis nitidissimo exemplari comment. I et II*, ibid., 1755, in-4°; 11° *Spicilegium ad historiam Petri Ravennatis*, ibid., 1772, in-4°. Ce laborieux auteur a publié aussi les vies de plusieurs savants allemands, entre autres celles de J.-S. Weichmann et de Hasse, et un grand nombre de mémoires et de dissertations littéraires qui ont été insérés dans la *Continuation des notices de la maison des orphelins*, à Lauban, Lauban, 1772-1794, in-8°; dans le *Recueil des mémoires d'une société littéraire de la haute Lusace*, où l'on trouve de lui une *Notice de la description du voyage de Bernard de Breitenbach dans la terre sainte*, ouvrage fort rare; une *Notice historique sur un savant Lusacien du 16^e siècle*, Caspar Janitius; une autre sur le *Speculum fatuorum* de J. Geyler, etc.; dans le *Spicilege de la haute Lusace*; dans le *Magasin de la Lusace*; dans le *Journal de la Lusace*, et dans les *Annales littéraires de Dresde*. Dans ce dernier recueil périodique, il a publié un mémoire sur la question : *Si la légion thébéenne a réellement subi le martyre sous le règne de Maximien?* et quarante

notices sur des savants de la haute Lusace, que Jöcher a oublié d'indiquer dans son dictionnaire. Grégorius est aussi l'auteur de la préface de la Bible imprimée à Lauban. — Jean-Frédéric Grégorius, père du précédent, théologien et philologue allemand, naquit à Camenz en 1697. Il revint dans cette ville après avoir terminé ses études à l'université de Wittemberg, et y fut pendant plusieurs années à la tête de l'école. Dans cet intervalle, il y établit une imprimerie. Depuis 1750, il se livra à l'exercice du ministère du saint Évangile, d'abord à Taubenheim, et ensuite à Rothenburg, où il mourut le 28 septembre 1761. Cet auteur a publié une vingtaine de programmes et des dissertations en latin et en allemand, qui n'ont plus aucun intérêt aujourd'hui, à l'exception de celle : *De nomine urbis Camenz*, Camenz, 1752, in-fol. B—H—D.

GRÉGORY (JEAN), savant orientaliste, né en 1607 à Amersham, dans le Buckinghamshire, de parents honnêtes mais pauvres, fut admis à l'âge de quinze ans au collège de Christ-Church, à Oxford, comme compagnon d'un jeune gentilhomme, et ne tarda pas à se distinguer par la rapidité de ses progrès. Il travaillait seize heures par jour, et ne se délassait qu'en changeant d'études. Il apprit ainsi en peu de temps le droit, l'histoire et les antiquités. Il acquit ensuite une profonde connaissance des langues orientales, sans autre secours que celui des livres qu'on lui prêtait et des leçons d'hébreu qu'il reçut de Jean Dodd pendant les vacances. Le docteur Brian-Duppa, doyen de Christ-Church, touché du mérite de ce jeune homme, le nomma son chapelain et lui fit obtenir plusieurs bénéfices. Grégory se livra alors à des recherches critiques sur le texte de la Bible, et commença d'autres ouvrages importants; mais l'excès du travail altéra sa santé, qu'une goutte héréditaire acheva de détruire. Dans le même temps, il perdit son bienfaiteur : on le dépouilla de tous ses bénéfices, et réduit à un état de misère, il se retira à Hidlington, où il mourut dans une taverne dont le maître lui avait accordé un asile, le 15 mars 1646, à 59 ans. Ses amis, dont aucun n'avait cherché à adoucir ses derniers moments, firent transporter son corps à Oxford, où il fut inhumé avec pompe dans le collège de Christ-Church. On a de lui : 1° *Alkibla*, ou *Recherches sur la coutume d'adorer vers l'Orient*, Londres, 1728, in-8°. Chauffepié dit que ce discours est savant et ingénieux. 2° *Tableau du droit civil et ecclésiastique*, par le ch. Ridley, Oxford, 1654, in-4°, avec des notes de l'éditeur pleines d'érudition; 3° *Remarques et observations sur quelques passages de l'Écriture sainte*, ibid., 1646, in-4°, réimprimées plusieurs fois à Londres; traduites en latin, et insérées dans les *Critici sacri*, Amsterdam, 1689; 4° *Opera posthuma*, Londres, 1650, 1664, 1671, 1685, in-4°. Ce recueil a été publié par Jean Gurgany, son ami, qui l'a fait précéder d'une vie de l'auteur et d'éloges sur sa

mort. Il contient une dissertation sur les soixante-dix interprètes et le lieu où ils ont écrit leur version ; une autre sur l'époque où l'on a commencé à chanter le symbole de Nicée dans l'Eglise ; un discours sur la résurrection ; *Episcopus puerorum in die Innocentium* ; *De æris et epochis* ; l'histoire de l'origine et de la chute de la monarchie des Assyriens ; la description et l'usage du globe terrestre. La bibliothèque d'Oxford possède un manuscrit de Grégory, contenant ses observations sur divers passages de la chronographie de Jean Malela ; et on sait qu'il se proposait de publier une traduction latine de cet ouvrage avec des remarques. On lui attribue la traduction de Palladius : *De gentibus Indię et brachmanibus*, publié à Londres en 1663, in-4°, avec quelques autres ouvrages sur le même objet, par Édouard Byrhe, qui s'en est fait honneur (voy. PALLADIUS). W-8.

GRÉGORY (JACQUES), l'un des plus grands géomètres du 17^e siècle, naquit en 1636 à New-Aberdeen, en Écosse ; après avoir terminé ses études avec succès, il fit un voyage en Italie, où il demeura pendant quelques années ; il se retira dans sa patrie vers 1680, et fut nommé professeur de mathématiques à St-André, place qu'il remplit avec une grande distinction. Sa fortune était loin d'égaler son mérite, et des membres de l'Académie des sciences de Paris l'avaient désigné comme un des savants étrangers les plus dignes des bienfaits de Louis XIV ; mais il ne voulut pas qu'on donnât suite aux démarches commencées en sa faveur. « Je suis content de ma situation, écrivait-il à Collins, son ami, quelque peu avantageuse qu'elle soit ; j'ai connu bien des savants, fort au-dessus de moi à tous égards, avec lesquels je ne voudrais pas chanter de condition. » Ce savant, utile et modeste, mourut subitement en 1675, à 39 ans. Il avait précédé Newton dans l'invention du télescope à réflexion, et, dit Montucla, il fut le premier à marcher sur les traces de ce grand homme dans la carrière de la géométrie la plus sublime. On a de lui : 1^o *Optica promota, seu abditiorum reflexorum et refractorum mysteria geometricè enucleata*, Londres, 1663, in-4°. Ce livre curieux contient bien des idées neuves alors, et qui furent très-utiles ; mais Grégory perdit un temps précieux à chercher les moyens de remédier à l'incurvation des images dans les verres ou les miroirs sphériques, et laissa ainsi à Newton la gloire de perfectionner l'optique, qu'il aurait pu lui enlever (voy. *Histoire des mathématiques*, t. 2, p. 505). 2^o *Exercitationes geometricæ*, Padoue, 1666, in-4°. Il y démontre, d'une manière neuve, la quadrature de l'hyperbole donnée par Mercator, et réduit à cette quadrature la figure des sécantes, dont dépend l'accroissement exact des méridiens dans les cartes réduites. 3^o *Vera circuli et hyperbolæ quadratura*, ibid., 1667, in-4°. On pourrait présumer, d'après ce titre, que Grégory croyait avoir trouvé la quadrature absolue du cercle et de

l'hyperbole ; mais il entreprend au contraire de prouver qu'elle est impossible, et il en donne d'approximatives très-ingénieuses. La découverte qu'il y annonce d'une propriété des polygones inscrits et circonscrits aux sections coniques (voy. *Histoire des mathématiques*, t. 2, p. 86) fut contestée par Huygens, et fut l'occasion de différents écrits insérés dans le *Journal des savants* et dans les *Transactions philosophiques*, années 1667 et 1668 ; 4^o *Geometriæ pars universalis*, ibid., 1668, in-4°. C'est, dit Montucla, un recueil de théorèmes curieux et utiles pour la transformation et la quadrature des figures curvilignes, pour la rectification des courbes, la mesure de leurs solides de circonvolution, etc. Ils sont pour la plupart d'une grande élégance, et généralisés d'une manière propre à l'auteur. 5^o *Le grand et nouvel art de peser la vanité, ou Découverte de l'ignorance et de l'arrogance du nouvel artiste dans ses écrits pseudo-philosophiques* (en anglais), 1672, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel est tourné en ridicule Sinclair, professeur peu instruit et présomptueux, détracteur de Boyle et de Sanders, fut publié sous le nom de *Patrick Mathers, archibedeau de l'université de St-André* ; mais on a de fortes raisons de croire que Grégory en est le véritable auteur. W-8.

GRÉGORY (DAVID), mathématicien, membre de la société royale de Londres, neveu du précédent, né à Aberdeen en 1661, prit le degré de maître ès arts à l'université d'Édimbourg, et y professa ensuite les mathématiques pendant quelques années. Ses amis l'ayant engagé à venir en Angleterre, il se fit agréger à l'université d'Oxford en 1691, et y fut reçu quelques jours après docteur en médecine. Il fut nommé à la chaire d'astronomie la même année, sur la démission d'Édouard Bernard, et justifia bientôt ce choix par la publication de plusieurs ouvrages estimables. Il mourut le 10 octobre 1708, à Maidenhead, dans le Berkshire, dans un voyage qu'il faisait de Londres à Bath, laissant plusieurs enfants, dont l'un, nommé David comme lui, mort en 1767, a professé l'histoire moderne à Oxford avec quelque réputation. David Grégory le père eut l'honneur de compter Newton au nombre de ses amis. On a de lui : 1^o *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum ; sive specimen methodi generalis dimetiendi quasvis figuras*, Édimbourg, 1684, in-4° ; 2^o *Catoptrica et dioptrica sphericæ elementa*, Oxford, 1693, in-8° ; ouvrage estimé, traduit en anglais, en 1705, par le docteur Browne. Desaguliers en donna une édition plus complète, Londres, 1735. On y trouve en forme d'appendice les lettres de Jacques Grégory et de Newton sur le télescope à réflexion, et l'histoire abrégée des divers perfectionnements qu'on a faits à cet instrument. David Grégory donnait la préférence au télescope newtonien, auquel le grégorien est aujourd'hui généralement préféré. 3^o *La Traduction en latin de la*

théorie de la lune, par Newton, Londres, 1702, in-4°; 4° *Astronomiæ physicae et geometricæ elementa*, Oxford, 1702, in-fol.; réimprimé avec des additions de l'éditeur Huart, Genève, 1726, 2 vol. in-8°. Ce traité élémentaire d'astronomie a été longtemps le meilleur et le plus complet. L'auteur y prouve que les anciens ont connu le principe de la gravitation, et que les modernes n'ont fait que le rendre plus sensible par leurs découvertes. Il y donne l'analyse et l'explication des systèmes les plus célèbres, et s'attache surtout à mettre celui de Newton à la portée des esprits les plus médiocres. 5° On doit encore à Grégory une excellente édition grecque et latine d'*Euclide* avec une savante préface, Oxford, 1705, in-fol.; un grand nombre de *Dissertations* dans les *Transactions philosophiques*, et il a laissé en manuscrit des ouvrages considérables, entre autres un *Commentaire sur les principes* de Newton. W-s.

GRÉGORY (JOSEPH-ANTOINE de), comte de Marcorengo, fils de l'avocat collégial et vice-auditeur de guerre, naquit à Crescentino, dans le Vercelais, le 2 juillet 1687 (1). Il suivit la carrière de son père, et en 1715, après avoir pris le doctorat en droit civil et canonique à l'université de Turin, il fut nommé par le conseil municipal juge dans sa patrie, d'après l'usage de ce temps-là, afin de le dédommager de ses frais d'études; il devait cependant être assisté dans le prononcé des jugements par le doyen des avocats du pays. Le duc de Savoie, Victor-Amédée II, étant venu visiter les fortifications de Crescentino et la citadelle de Verrue, si célèbre pendant la guerre de 1703, de Grégory, à la tête de la municipalité, complimenta ce prince, qui, charmé de l'esprit du jeune docteur, lui donna un emploi à Turin; et, lorsqu'il eut été mis en possession du royaume de Sicile par le traité d'Utrecht (1713), il l'envoya dans cette île avec la qualité de vice-auditeur général de guerre et secrétaire des requêtes de Sa Majesté. Mais les événements politiques ayant forcé Victor-Amédée à échanger la couronne de Sicile contre celle de Sardaigne, de Grégory revint en Piémont, et fut nommé en 1721 juge-mage dans la vallée de Lucerne, où il sut par sa prudence apaiser les dissensions religieuses. De la carrière judiciaire, il fut appelé en 1730 aux places administratives par le roi Charles-Emmanuel, successeur de Victor-Amédée. Il remplit d'abord les fonctions de premier officier des finances. Dans un rapport au roi, il démontra la nécessité, après la création de l'Académie des nobles, d'établir aussi un collège pour recevoir les jeunes gens qui faisaient leurs études à l'université royale, et en 1730 le collège royal dit des Provinces fut ouvert, et trois cents élèves y

furent admis. C'est de là que sont sortis beaucoup d'hommes célèbres. Pendant la guerre de 1733, il fut nommé intendant de l'armée, puis de la maison du roi en 1736, et enfin intendant général des finances du royaume en 1740 (1). Le roi le créa comte en 1731, et lui fournit les fonds nécessaires pour acheter le fief de Marcorengo. En 1731, le comte de Grégory avait rédigé un *Projet pour une nouvelle fabrication des monnaies, attendu l'augmentation des matières d'argent*. En 1740, il écrivit sur le moyen propre à procurer des pâtes d'argent, et sur les inconvénients de confier la fabrication de la monnaie à des entrepreneurs qui s'enrichissent aux dépens de l'État. En 1741, il présenta un *Projet sur l'utilité d'employer les forçats à la lanterne des moulins de la monnaie à la place des chevaux*. Enfin, il donna en 1736 son *Avis sur le système qu'il convient d'adopter pour la valeur des monnaies*. Dans cet écrit il opinait pour la pureté des matières or, argent et cuivre, pour l'abolition des monnaies de billon, qu'il est aisé de falsifier au préjudice de l'État, et pour la division décimale, déjà en usage à Rome et à Naples, adoptée maintenant presque partout. Ce système était contraire à l'opinion du comte Borgini (voy. ce nom), ministre de la guerre, qui voulait des écus de trois et six francs et des pièces moindres et plus fortes relatives. Par suite de ce dissentiment, le comte de Grégory fut mis à la retraite, mais on lui conserva ses appointements de sept mille francs, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 8 février 1770, dans le sein de sa nombreuse famille, à Crescentino, qui par ses soins fut élevé au rang de ville. P—RT.

GRÉGORY (CHARLES-EMMANUEL de), fils aîné du précédent, naquit à Crescentino en 1713. Il fit ses premières études sous la direction de son père, et à l'âge de seize ans il fut reçu dans l'ordre des frères mineurs de St-François de cette ville. Après avoir étudié à Turin, il fut lecteur de théologie à Fano, puis nommé vicaire général de tous les couvents du Piémont, et en 1781 consultant du saint-office et directeur de la bibliothèque de son couvent à Turin, où il mourut le 14 janvier 1789. On a de lui : 1° *L'Antichità di Crescentino*, Turin, 1770, in-8°, ouvrage où il démontre que cette ville était l'ancienne *Urbs Quadrata* dont parlent les itinéraires et d'Anville dans sa géographie; 2° *la Vie du très-glorieux apôtre St-Thomas*, Turin, 1781, in-4°; 3° *Mémoires historiques sur l'ancien couvent de St-François à Crescentino*, manuscrit; 4° *Mémoires pour servir à l'histoire de l'origine de la maison de Savoie*, manuscrit conservé dans les archives du roi. Il était très-fort pour la rédaction des inscriptions latines et possédait ce laconisme et cette précision qu'on

(1) C'est de cette famille que sortait Grégoire de Grégory, savant imprimeur à Venise dans le 15^e siècle. En 1561, un autre Grégoire de Grégory était membre de l'administration de Crescentino; et dans le 17^e siècle, Pierre-Antoine et Jean-Laurent de Grégory frères prirent part à la guerre de la régence sous le prince Thomas de Savoie-Carignan (voy. CARIGNAN).

(1) En même temps que le comte de Grégory était ministre à Turin, le marquis de Grégory de Squillace était ministre des finances à Madrid. Il résulte d'une lettre de celui-ci, du 22 juillet 1755, adressée à Turin, que les deux familles ont une même origine.

doit trouver dans cette sorte de composition, et en 1762, à l'occasion de la fête séculaire en l'honneur du patron de la ville, St-Crescentin, martyr, après avoir composé toutes les inscriptions nécessaires à la solennité, il fit l'anagramme suivant : *Crescentinus pro Christo*. — *Pro cunctis intercessor*. Le P. de Grégory était en correspondance avec Affo, Denina et autres savants, et la bibliothèque de son couvent a été enrichie par ses soins de livres choisis. — GRÉGORI (Jean-Dominique de), chevalier de Marcorenco, frère du précédent, né à Turin le 27 décembre 1751, étudia le droit civil et canonique, et reçut le bonnet de docteur à l'université royale en 1754. Appelé à l'état ecclésiastique, il fut admis dans la congrégation des oratoriens de St-Philippe, à Turin, où il s'acquittait de ses devoirs avec une régularité exemplaire. Un riche Irlandais se présenta un jour à la porte du couvent et demanda qu'on lui fit connaître les règlements et le local de la congrégation, disant qu'il avait déjà visité plusieurs communautés religieuses et qu'il voulait en établir une dans son pays. Le P. Jean-Dominique, avec un autre collègue, accompagna le voyageur dans toutes les salles, et lui indiqua les articles de la règle. L'Anglais paraissait très-satisfait, il était sur le point de se retirer, lorsque, se rappelant qu'il n'avait pas vu la chambre de la prison, il demanda où elle était. Le P. de Grégory répondit : « Mon-sieur, vous êtes précisément à la porte de la « prison ; car les liens de notre institution sont « la charité et l'amour de la règle ; et quand ces « liens sont brisés, un petit billet donne congé « à l'individu ; il passe par cette porte : voilà de « quelle manière nous l'emprisonnons. » Le voyageur irlandais fut tout étonné de cette réponse. « Je vois, dit-il, que votre règlement est le meilleur, et je vais l'adopter. » De Grégory publia, sous le nom académique de *Basilio Grazioso*, deux centuries de fables morales, Turin, 1770 et 1776, 2 vol. in-12, ouvrage qui lui valut le titre d'Ésopé italien que lui donna le savant Denina dans ses *Lettres brandebourgeoises*. La suppression des ordres religieux dans le Piémont, en 1801, l'affligea beaucoup. Il mourut en juin 1802, à Turin, après avoir légué sa bibliothèque à son neveu, le sénateur de Grégory dont l'article suit. — GRÉGORI (Jean-Laurent de), fils du comte Jérôme et petit-fils du ministre dont l'article précède, naquit à Turin en 1746. Il fut élevé dans l'Académie des nobles avec le poète Alfieri, et il prit le doctorat en droit en 1768. Instruit par de profondes études et par des voyages en France, en Angleterre et en Allemagne, il vivait dans sa patrie, où il cultivait les sciences physiques (1), lorsqu'en 1801 il fut nommé préfet du département de la Stura ; en 1805, sénateur à Paris, et en 1815, décoré de la croix de commandeur de

la Légion d'honneur par Louis XVIII avec une pension de huit mille francs, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Turin en avril 1817. La statistique de son département, publiée à Cuneo, a servi de modèle par sa clarté et par sa simplicité. Il était ami de la Placé, de Lagrange et de l'abbé Denina, bibliothécaire de Napoléon. Le sénateur Abrial fit insérer dans le *Constitutionnel* du 2 mai 1817 un éloge de Grégory. P—RT.

GRÉGORI (JEAN), médecin écossais, né en 1724 à Aberdeen, était petit-fils de l'inventeur du télescope à réflexion. Son goût pour la culture des lettres le mit de bonne heure en relation avec Al. Gérard et le poète Beattie. Il étudia la médecine successivement à Édimbourg, à Leyde et à Paris, et, après son retour, devint professeur de philosophie au collège du roi (d'Aberdeen). Il vint à Londres en 1744 et s'y lia avec lord George Lyttelton et Édouard Montague. La société royale l'admit dans son sein en 1755. L'année suivante, après la mort de son frère Jacques Grégory, il alla le remplacer comme professeur de médecine au collège du roi. Ses succès brillants comme professeur ne nuisirent point à sa pratique, et il devint vers 1766 premier médecin du roi pour l'Écosse et professeur de médecine pratique à l'université d'Édimbourg. Marié en 1752 à la fille de W. lord Forbes, il la perdit en 1761, et ce fut peu de temps après qu'ayant le pressentiment de sa mort prochaine, il écrivit en faveur de ses enfants le *Legs d'un père à ses filles* ; mais, outre ce livre posthume, le seul de ses ouvrages qui soit généralement connu hors d'Angleterre, Grégory a publié : 1^o *Vue des facultés de l'homme comparées avec celles des animaux*, Londres, 1785, in-12, nouvelle édition ; ébauche précieuse d'un grand ouvrage qu'il n'eut pas le loisir d'exécuter, et où il s'était proposé de rechercher jusqu'à quel point la perfectibilité de l'homme a contribué à son bien-être. Mademoiselle de Keralio l'a traduit en français sous le titre d'*Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12. 2^o *Observations sur les devoirs et la profession du médecin, et sur la manière de procéder dans les recherches philosophiques*, 1771, in-8^o ; traduit en français par un anonyme. 1774, in-12, et par Verlac, 1787, in-12 ; 3^o *Éléments de médecine pratique à l'usage des étudiants*, 1772. Le 10 février 1775 on le trouva mort dans son lit. Son fils, Jacques Grégory (voy. l'article suivant) lui succéda comme professeur, et ce fut lui qui en 1774 publia le *Legs d'un père à ses filles*, ouvrage très-souvent réimprimé, rempli de sagesse, de sensibilité, de sollicitude paternelle, et qui prouve autant de connaissance du cœur humain que de la société ; mais son utilité, en raison de la différence des mœurs, diminua beaucoup hors de l'Angleterre, et il a été jugé fort inférieur aux ouvrages de Fénelon et de madame de Lambert sur le même sujet. Ce livre a été tra-

(1) En 1784, après l'invention des aérostats par Montgolfier, il fut un des premiers dans sa patrie à lancer un ballon, aux grands applaudissements du public.

duit en français par Bernard, Leyde, 1781, in-8°, et par M. Morellet, 1774, in-12, réimprimé en 1800, à Paris, in-12, avec le texte ou séparément; il en existe une autre traduction, plus fidèle qu'élégante, imprimée avec le texte en regard, Londres, 1793, in-12. Nous citerons enfin les traductions de M. C. Dousset, Londres, 1810, in-12; de J. Richardson, Paris, 1822, 1826, in-12; de M. Boinvilliers, Paris, 1823, in-18, sous ce titre : *Conseils moraux rédigés pour l'instruction des jeunes personnes*, traduction libre, précédée d'une vie de l'auteur et d'une épître aux femmes, accompagnée de notes et suivie de quelques réflexions sur l'éducation des jeunes personnes. Les ouvrages de J. Grégory ont été réunis, précédés d'une notice sur sa vie, Edimbourg, 1788, 4 vol. in-8°. Tous sont écrits avec clarté, correction et élégance.

X—s.

GRÉGORI (JACQUES), médecin écossais, fils du précédent, naquit à Aberdeen en 1753, et y fit ses premières études. Il alla suivre les cours de médecine de l'université d'Edimbourg, où il fut reçu docteur en 1774 et soutint une thèse intitulée *Dissertatio de morbis cæli mutatione medendis*. L'année suivante il fit des voyages en France, en Hollande, en Italie. De retour en Écosse, il fut nommé professeur de médecine théorique à Edimbourg, et en 1790 il succéda à Cullen dans la chaire de médecine pratique. Comme il était doué d'une élocution facile et d'une mémoire très-heureuse, et comme il joignait à ces avantages une instruction solide dans les sciences et les lettres, ses leçons furent très-suivies. Dès l'année 1777 il avait été agrégé au collège des médecins d'Edimbourg, plus tard il en fut président. Il se montra toujours très-opposé à la révolution française et à ses principes. En 1797, quand son pays fut menacé d'une invasion, il prit les armes et devint même capitaine d'une compagnie de volontaires. En 1817 il fut nommé correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences); il mourut en avril 1821. Ses ouvrages sont : 1° *Conspectus medicinæ theoreticæ, ad usum academicum*, Edimbourg, 1776-1782, 2 vol. in-8°, édition augmentée, Edimbourg, 1788. Ce livre, qui contient la physiologie, la pathologie et la thérapeutique générales, a été très-souvent réimprimé en Angleterre. La huitième édition a paru en 1829. Il a été aussi réimprimé deux fois à Venise, puis traduit en anglais, et cette traduction a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1823. Enfin il en a paru une traduction allemande, Leipsick, 1784, 2 vol. in-8°. On y trouve les doctrines du solidisme de l'école d'Edimbourg; il est écrit dans un latin pur, correct et d'une élégance très-remarquable. 2° *Philosophical and literary essays*, Edimbourg, 1792, 2 vol. in-8°; 3° *Memorial to the managers of the royal infirmary of Edinburgh*, Edimbourg, 1801, in-4°; *ibid.*, 1803, in-8°; 4° *Narrative of his conduct towards the royal college of physicians of Edinburgh*, etc., Edimbourg, 1809, in-4°.

Grégory est encore auteur d'un écrit sur la théorie du verbe. Il a publié l'ouvrage de son père intitulé *Legs d'un père à ses filles*, et a donné une édition de la *Médecine pratique* de Cullen, accompagnée de notes. On assure qu'il a laissé des manuscrits qui se trouvent dans la bibliothèque de la société médico-chirurgicale de Londres. G-T-R.

GRÉGORI (GEORGE), théologien et littérateur anglais, naquit en 1754, à Edernin en Irlande, paroisse dont son père était ministre. Il reçut une instruction variée dans une école de province : après la mort de son père, sa mère, étant venue s'établir à Liverpool, et le destinant à la carrière du commerce, le plaça conformément à cette intention ; mais le goût du jeune Grégory s'étant fortement prononcé pour les études littéraires, elle crut ensuite devoir favoriser cette sorte de vocation : il reprit et termina ses études à l'université d'Edimbourg, avec beaucoup de succès. Ayant reçu les ordres sacrés en 1776, il fut nommé en 1778 ministre à Liverpool. La liaison qu'il forma dans cette ville avec le savant Gilbert Wakefield affermit son penchant pour les travaux de l'esprit. Liverpool était, pour ainsi dire, le centre du commerce des nègres. Rcmpli d'horreur, ainsi que Wakefield et M. Roscoc, pour ce trafic abominable, il exprima ce sentiment dans plusieurs écrits en prose et en vers, insérés dans des ouvrages périodiques; et il devint en 1787 membre d'une société de philanthropes, qui se réunissait chez M. Wilberforce pour provoquer l'abolition de la traite. Il fut nommé en 1782 ministre de St-Gilles de Cripplegate, à Londres, où il se fit généralement aimer, et acquit de la réputation comme prédicateur. Il prêchait ordinairement d'abondance. Le premier ouvrage de quelque étendue qu'il publia parut en 1783, in-8°, sans nom d'auteur, sous le titre d'*Essais historiques et moraux*, et fut assez bien accueilli pour qu'il en donnât une deuxième édition en 1788, en 2 volumes in-8°, en faisant connaître son nom. Il fit paraître en 1787 une traduction du latin en anglais de l'ouvrage de l'évêque Lowth, *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, 2 vol. in-8°. Cette traduction est accompagnée de notes, notamment de celles de Michaëlis sur l'édition de l'original donnée à Göttingue. Divers autres ouvrages et des compilations utiles ajoutèrent à sa réputation. Nous citerons particulièrement l'*Économie de la nature, expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8°, avec 46 planches gravées. Cependant la réputation que lui avaient faite ses prédications et ses ouvrages n'avait pu lui procurer un grand avancement dans la carrière ecclésiastique; ce qu'on doit sans doute attribuer à la direction de ses opinions politiques. Comme éditeur du *Nouvel annuaire* (*The new annual register*), il contraria, pendant plusieurs années de la guerre de la révolution française, les mesures du gouvernement de son pays; il était en opposition directe sous ce rapport avec les

rédauteurs de l'ancien *Annuaire* (*Annual register*), publié par Dodsley. Mais lorsque M. Addington (lord Sidmouth) fut porté au ministère, Grégory transforma son annuaire en un ouvrage ministériel; c'est, à ce qu'il paraît, à ce secours de sa plume qu'il dut le riche bénéfice de Westham, qui lui fut accordé en 1804. Une prébende dans la cathédrale de St-Paul de Londres, la fonction de chapelain de l'évêque de Landaff et quelques autres fonctions analogues ajoutèrent à son aisance. Il trouva néanmoins encore le temps de s'occuper de travaux littéraires, et publia en 1806, en 2 volumes in-4°, un *Dictionnaire des sciences et arts*, qui offre plusieurs bons articles, rédigés par lui. La diversité de ses connaissances le rendait éminemment propre à diriger une pareille entreprise; mais il était particulièrement versé dans la mécanique. Il était membre de la société des antiquaires, et le fut des divers comités nommés par la *Société humaine* pour juger les inventions philanthropiques qui pouvaient mériter des prix. Grégory mourut à Westham, le 12 mars 1808. Voici les titres de ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas cités ci-dessus : 1° un volume de *Sermons*, précédés de réflexions sur la composition et le débit d'un sermon, 1787, in-8°; 2° *la Vie de Th. Chatterton, avec des notes critiques sur son génie et ses écrits*, et une notice de la discussion sur les poésies de Rowley, 1789, in-8°, imprimée aussi dans le 5^e volume de la *Biographie britannique*, in-fol., et depuis à la tête de l'édition des *OEuvres de Chatterton*, donnée par MM. Southey et Cottle en 1803, 3 vol. in-8°; 3° une édition, revue par lui, de la traduction du *Télémaque*, par Hawkesworth, avec une nouvelle *Vie de Fénelon*, 1795, 2 vol. in-4°; 4° une continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, 1795, in-8°; 5° *Leçons astronomiques et philosophiques pour l'instruction de la jeunesse anglaise*, 1797, in-12; 6° *Éléments d'une éducation polie*, extraits avec soin des lettres du lord Chesterfield à son fils, 1801, in-12. On imprimait, au moment de sa mort, ses *Lettres sur la philosophie naturelle et expérimentale*, ainsi que ses *Lettres sur la littérature et la composition, adressées à son fils*. Ce dernier ouvrage a paru en 1808, en 2 volumes in-12. L.

GRÉGORY (J.-G. DE), littérateur, naquit en Piémont en 1769. Après avoir été reçu docteur en droit en 1792, il exerça au barreau de l'avocat général à Turin les fonctions de défenseur officieux, qu'il abandonna en 1798 pour occuper une chaire de droit civil et d'économie politique à l'université de la même ville. En 1801, il fut appelé à la sous-préfecture de l'arrondissement de Lauro, département du Pô; puis, bientôt après, procureur impérial à Asti. En 1809, il fut nommé député du département de la Sesia au corps législatif; et, après les événements de 1814, il revint à Turin exercer les fonctions de juriconsulte. Il était président honoraire de la cour d'appel d'Aix, membre de l'Académie de Turin, etc. Il est mort dans cette

ville le 12 septembre 1846. De Grégory est principalement connu dans la littérature par ses travaux sur l'*Imitation de Jésus-Christ* : 1° Dans un écrit intitulé *Mémoire sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1827, in-12, il chercha à prouver que la composition de l'*Imitation de Jésus-Christ* doit être attribuée à Jean Gersen, moine Bénédictin, abbé du couvent de Verceil, dans la première moitié du 13^e siècle (voy. ce que nous avons dit à ce sujet à l'article GERSEN). Parmi ses autres travaux sur l'*Imitation*, nous indiquerons : 2° *Codex de advocatis sæculi XIII, de Imitatione Christi et contemptu mundi omniumque ejus vanitatum libri IV, fideliter expressus cum notis et variis lectionibus, curante equite G. de Gregory*, Paris, 1833, grand in-8°. L'orthographe du manuscrit, qui fut découvert en 1850 par de Grégory, et dont nous avons parlé dans une note de l'article GERSEN, a été fidèlement reproduite dans ce volume. 3° *De Imitatione Christi et contemptu mundi omniumque ejus vanitatum libri IV; Codex de advocatis sæculi XIII. Editio secunda, cum notis et variis lectionibus*, Paris, 1833, grand in-8°, dans laquelle de Grégory a cru devoir modifier l'ancienne orthographe; 4° *Dell'Imitazione di Christo e disprezzo del mondo et di tutte le sue vanità, libri IV, secondo il manuscritto de advocatis del XIII secolo. Prima traduzione del presidente G. de Gregory*, Paris, 1836, in-18; 5° *de l'Imitation de Jésus-Christ et du mépris du monde et de toutes ses vanités, traduite d'après le manuscrit De advocatis du 13^e siècle*, Paris, 1836, in-18, édition précédée d'une dissertation sur la question de savoir quel est l'auteur de l'*Imitation*; 6° *Histoire du livre de l'Imitation de Jésus-Christ et de son véritable auteur*, Paris, 1842, 2 vol. in-8°; nous citerons encore de G. de Grégory : 7° *Solution du problème économique-politique concernant la conservation ou la suppression de la culture du riz en Lombardie et basse Italie*, avec l'indication des moyens propres à former des rizières sans porter atteinte à la salubrité publique, Turin, 1818, in-8°; 8° *une histoire de la littérature et des arts du Verceilais*, in-4°; 9° *un Projet de Code pénal universel, suivi du système pénitentiaire*, Paris 1832, in-8°; 10° l'article *Sardaigne*, dans la collection de l'*Univers pittoresque*; 11° un grand nombre d'articles qu'il a rédigés pour cette *Biographie universelle*. Z.

GRÉGORY (OLINTIUS), mathématicien anglais, naquit à Yaxley dans le Huntingdonshire le 29 janvier 1774. Ses études étaient à peine terminées qu'il fit ses débuts dans la science et la littérature, à l'âge de dix-neuf ans, par la publication de *Leçons astronomiques et philosophiques pour l'amusement et l'instruction de la jeunesse anglaise*. L'année suivante (1794), Grégory préparait un nouvel ouvrage de mathématiques. Le manuscrit en fut présenté à un libraire de Londres. Ce dernier le soumit au docteur Hutton, et dès lors, bien que l'ouvrage n'ait pas été publié, s'établit entre Grégory et le docteur Hutton une correspondance

suivie qui devint le germe d'une affection que la mort seule put rompre. En 1798 Grégory se rendit à Cambridge pour coopérer à la publication d'un journal de cette ville; mais il se dégoûta de cet emploi, qu'il ne conserva que peu de mois. Il se décida alors à ouvrir une librairie, et il annonça en même temps son intention d'enseigner les mathématiques. Les succès qu'il obtint presque immédiatement dans l'enseignement lui firent abandonner la vente des livres au bout d'un an pour se dévouer tout entier à une carrière mieux faite à son talent et à ses goûts. En 1801 il écrivit un *Traité sur l'astronomie*, qu'il dédia au docteur Hutton. Ce traité, qui parut en un volume in-8°, fut favorablement reçu du public, et en 1802 la compagnie des libraires de Londres lui confia la direction du *Gentleman's Diary* et celle d'un autre de leurs almanachs. Presque en même temps il eut la direction de la *Pantalogie*, dictionnaire explicatif des arts et des sciences. Enfin au mois de décembre de la même année 1801, le docteur Hutton le fit nommer professeur de mathématiques à l'Académie royale militaire pour l'instruction des cadets à Woolwich, et il occupa sa chaire avec distinction jusqu'au mois de juin 1858. Grégory fut l'une des douze personnes à qui on est redevable de l'établissement de la Société astronomique à Londres. Il est mort le 2 février 1841. On lui doit, comme auteur ou comme éditeur, un grand nombre d'ouvrages sur les arts et les sciences. Outre ceux dont nous venons de parler, nous indiquerons : 1° *Lettres à un ami sur l'évidence, les doctrines et les devoirs de la religion chrétienne*, 1815, 2 vol. in-8°, qui ont été plusieurs fois réimprimées; 2° *Éléments de trigonométrie plane et sphérique*, 1816, in-12; 3° *Mathématiques pour les hommes pratiques; collection de principes, de théorèmes, etc.*, 1825, in-8°; 4° *Mémoires sur la vie, les écrits et le caractère de John Mason Good*, Londres, 1828, in-8° (voy. Good); 5° *Tables mathématiques de Hutton, avec sept tables additionnelles*, 1850, in-8°; 6° une nouvelle édition du *Cours de mathématiques de Hutton*, 1856-1857, 2 vol. in-8°; 7° *Guide et encouragements à l'acquisition des connaissances*, 1858, in-8°. E. D.—s.

GRÉGORJ ou GRÉGORY (JEAN-CHARLES), magistrat, homme de lettres, naquit à Bastia le 4 mars 1797; il montra de bonne heure un vif penchant pour l'étude; ses goûts s'expliquèrent par la facilité brillante qu'il déploya tout aussitôt. Les nobles exemples qu'il avait dans sa famille contribuèrent plus encore que les leçons des maîtres à lui donner cette excellence morale, ces principes religieux qui devinrent la sauvegarde de la vie et qui n'abandonnèrent jamais Grégorj. Une fois ses études classiques terminées, il fut envoyé à Rome pour y être initié à la science du droit civil et du droit canonique. Grégorj travailla avec ardeur et avait une rare connaissance du droit romain et des origines italiennes, lorsqu'il vint à

Paris afin de s'y faire recevoir avocat. En suivant avec assiduité les cours de l'école de droit et se préparant à la profession qu'il voulait embrasser, il continua à s'occuper d'histoire, d'archéologie, et consacra une partie de son temps à l'étude de la philosophie, qui avait alors pour lui un grand attrait. En 1825 Grégorj fut nommé juge auditeur à Bastia et parcourut la carrière de la magistrature; ses qualités, qui furent promptement appréciées par ses chefs, le firent appeler en 1818 aux fonctions de juge à Sarlat, puis à Ajaccio en 1829 et à Château-Thierry en 1851; il devint conseiller à la cour royale de Riom en 1855, et passa au même titre à celle de Lyon en 1857. Partout il laissa des traces lumineuses de son savoir, de son intégrité, de sa justice; partout il se vit entouré de l'estime, de l'affection, des sympathies les plus vives du public et de ses collègues. Grégorj, désigné souvent pour présider les assises, se fit remarquer dans ces difficiles fonctions par son habileté à découvrir et à manifester la vérité, par ses égards pour la défense, par la précision et la lucidité de sa parole, enfin par l'impartialité de ses résumés. Au sortir de l'audience, le docte magistrat reprenait avec empressement, avec bonheur ses études favorites, et quoique le charme de sa conversation le fit rechercher de tous ceux qu'il avait rencontrés, il ne donnait aux devoirs de société que le temps indispensable, vivant de préférence dans la retraite et le commerce de quelques amis laborieux. C'est ainsi qu'en ne voyant le monde qu'avec réserve, il put composer de nombreux ouvrages et suffire en même temps à tous les devoirs qui lui étaient imposés. Son premier essai, publié à Pise, fut une introduction à l'histoire de la Corse, ajoutée par lui avec de nombreuses et savantes notes à l'édition qu'il donna de l'histoire de Filippini (*Istoria di Corsica dell' arcidiacono Anton. Pietro Filippini, seconda edizione, rivista, corretta ed illustrata, con inediti documenti*, Pise, 1827-1851, 5 vol. in-8° et in-4°). L'introduction de Grégorj fut remarquée. Le savant Botta emprunta même plusieurs faits pour l'histoire de l'Italie au beau travail de l'éditeur, et rendit un hommage public à *l'elegante e dotta introduzione* du jeune écrivain. En 1852 le talent de Grégorj se manifesta sous une nouvelle forme; il publia une tragédie en cinq actes et en vers, prenant pour sujet un célèbre *condottiere* corse qui vers le milieu du 16^e siècle arracha sa patrie à la tyrannie génoise, aux cris de *Vive la France!* *Sampiero Corso* (Paris, Pihan-Delaforest, 1852, in-8°) était, il est vrai, une œuvre plus littéraire que scénique, mais elle atteste la souplesse d'esprit de l'auteur, et l'on y trouve un grand nombre de traits éloquents, d'images saisissantes. C'était aussi une étude de style, et l'auteur se retrempait incessamment aux pures et antiques sources de la littérature italienne, évitant l'âpre concision d'Alfieri et la mollesse de l'école de Métastase. La tragédie de *Sampiero* n'est pas le

seul travail d'imagination qui ait occupé les loisirs de Grégorj; il a laissé en portefeuille, prêt à voir le jour, un roman historique sur un autre personnage de la Corse, Pascal Paoli, dont il devait aussi publier des lettres inédites en les réunissant à celles qu'on a données çà et là. *Paoli* devait paraître tout à la fois en italien et en français. Les exigences de la profession du magistrat sont un des motifs qui en retardèrent la publication. En 1834 Grégorj fit paraître l'*Istoria di Corsica di Pietro Cirneo, sacerdote d'Aleria, recata per la prima volta in lingua italiana ed illustrata*, Paris, 1854, in-8°. Ce volume était dédié au comte Pozzo di Borgo et publié à ses frais. Il fut répandu comme l'œuvre de Filippini, et était une affaire non pas de commerce, mais bien de patriotisme. L'histoire du prêtre d'Aleria, qui naquit en 1447 et cessa de vivre en 1506, est un monument précieux que Grégorj a traduit avec habileté, qu'il a éclairci de notes suffisantes et orné d'une exacte introduction. Ainsi précludait Grégorj à l'histoire qu'il était si désireux de publier un jour, et sur laquelle il concentrait ses recherches et ses affections scientifiques. La même pensée l'amena à publier les *Statuti civili e criminali di Corsica* (Lyon, imprimerie de Dumoulin, 1845, 2 vol. in-8°), qui permettent d'apprécier le travail préparatoire auquel se livrait le futur historien de la Corse. L'introduction de cet important ouvrage est une belle et savante exposition de l'organisation civile et criminelle du moyen âge, chez les peuples marqués du sceau de la civilisation romaine et des institutions féodales des Lombards. Elle offre aux historiens, aux juriscultes et aux archéologues une mine considérable de notes sommaires, mais exactes et complètes. Traduite à Lyon, sous les yeux de l'auteur, par un de ses amis, M. Étienne Mulsant, elle fut insérée par M. Garnier du Bourgneuf dans la *Revue française et étrangère de législation, de jurisprudence et d'économie politique*, t. 10, 1845. Il en a été fait un tirage à part en un petit in-8° (Paris, imprimerie de Fain et Thunot, 1844) avec le titre de *Coup d'œil sur l'ancienne législation de la Corse*. Tout en travaillant à l'histoire de sa patrie, Grégorj amassait des documents pour d'autres livres qu'il comptait publier dans un temps plus ou moins éloigné. C'était une *Histoire du commerce italien*, étudié surtout dans les annales des républiques de Pise; c'était encore une *Histoire du commerce des peuples maritimes*. Quant à son œuvre de prédilection, l'*Histoire de la Corse*, elle devait être renfermée dans les limites de trois volumes. Le premier est prêt et l'auteur travaillait à le publier en italien tout à la fois et en français : la version aurait été faite par M. Mulsant, de l'Académie de Lyon. Le second volume aurait pu être prêt assez vite; les matériaux en étaient en grande partie réunis. Un troisième et dernier volume aurait été composé de pièces justificatives, aussi neuves qu'importantes. Beaucoup sont transcrites; beaucoup d'autres sont indiquées

dans le portefeuille de l'auteur; mais il en est dont il a emporté le secret dans la tombe. On espère que le premier volume, qui débrouille des origines confuses, qui présente le résultat le plus net des recherches de l'auteur et qui lui a coûté de nombreuses veilles, sera publié par les soins de son frère, conseiller à la cour d'appel de Bastia, et de son fils, qui vient d'entrer dans la magistrature; il deviendra comme le ceppe funéraire du docte magistrat. Une chute négligée et l'excès du travail eurent pour conséquence chez Grégorj des symptômes d'abord faibles et équivoques d'une maladie de la moelle épinière. Une amélioration se fit d'abord sentir, mais elle ne fut que passagère. Il fut enlevé le 27 mai 1852. Il se trouvait aux eaux de Putropala. Grégorj était d'une stature élevée et imposante. Il avait une intelligence vive, pénétrante, une mémoire étendue, une conversation abondante et pittoresque. Il s'animait de sa propre parole, et quand il traitait quelque question politique ou religieuse, il trouvait dans une brillante improvisation plus d'un jugement qu'on eût aimé à recueillir de ses livres. Sa réputation l'avait fait associer à un grand nombre de corps savants : il était correspondant des sociétés académiques de Turin, de Rome, de Milan, de Naples, etc., etc., et président de celle de Lyon. Il avait été vice-président des congrès scientifiques tenus l'un dans cette dernière ville en 1841, et l'autre à Marseille en 1846. En 1842 les principaux électeurs du collège de Bastia lui offrirent la députation; mais ayant promis son concours à un autre candidat, il ne put se rendre au vœu de ses concitoyens. Grégorj appartenait à l'une des familles les plus honorables de la Corse. Il avait des relations habituelles avec un grand nombre d'hommes de lettres distingués et de personnages politiques. Son compatriote le comte Pozzo di Borgo, ancien ambassadeur de Russie à Paris et à Londres, l'honorait de son amitié et l'avait nommé son exécuteur testamentaire; il l'avait chargé de la publication de ses mémoires. M. Alphonse de Boissieu a publié une notice sur la vie et les travaux de J.-C. Grégorj, Lyon, 1852, in-8°. C'est un extrait de la *Revue des Lyonnais*, recueil mensuel, imprimé dans la même ville. Le journal *le Droit* (4 septembre 1852) contenait un article nécrologique sur Grégorj par M. Garnier du Bourgneuf, et M. Montfalcon avait commencé le premier à retracer dans le *Courrier de Lyon* l'histoire du docte magistrat (27 juin 1852). Cette *Biographie universelle*, dans laquelle Grégorj vient se ranger à côté de tant d'illustres morts, avait reçu de lui plusieurs articles, celui de Filippini entre autres.

C—L—T.

GREIDERER (VIGILE), religieux franciscain de l'étroite observance, dans une des provinces autrichiennes, vécut vers le milieu du 18^e siècle, et s'occupa principalement de l'histoire de son ordre en Allentagnc. Il mourut en 1780, après avoir publié : *Germania franciscana seu Chronicon geo-*

graphico-historicum ordinis S. Francisci in Germania. Inspruck et Augsbourg, 1777, 1781, 2 vol. in-fol. Le premier volume contient l'histoire de l'ordre de St-François dans les provinces orientales de l'Autriche, et le second, dans les provinces occidentales de cet empire. B—H—D.

GREIFF (FRÉDÉRIC), habile chimiste, né à Tübingue en 1601, était fils d'un pharmacien très-accrédité; et qu'il surpassa dans la pratique de son art. On le regarde comme l'inventeur de la *Thériaque céleste*, supérieure à celle d'Andromachus, mais dont on ne fait pas plus d'usage aujourd'hui en médecine; d'autres attribuent cette composition à Joseph Duchesne, et Greiff n'aurait fait que la perfectionner. Il acquit une fortune considérable par la vente de ses remèdes, et mourut le 20 novembre 1668. On dit qu'il communiqua le secret de sa thériaque au duc de Wurtemberg, son souverain. Au moins est-il certain que ce prince lui accorda une pension, avec le titre de conseiller. Greiff est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on se contentera de citer : 1^o *Theriaca chymica*, Tübingue, 1644, in-4^o. Il y étale en vrai charlatan les vertus et les propriétés de son remède; mais il se garde bien d'en indiquer la composition, qu'on trouve actuellement dans tous les manuels de pharmacie. 2^o *Decas nobilissimorum medicamentorum*, ibid., 1641, in-4^o; 3^o *Consignatio medicamentorum tam galenice quam chymice preparatorum*, 1644, in-4^o. C'est le catalogue des remèdes qu'on trouvait dans son officine. 4^o *Choix de médicaments* (en allemand), Stuttgart, 1675, in-4^o. Il a laissé aussi des poésies en allemand sur des sujets religieux. W—s.

GREISEL (JEAN-GEORGE), professeur d'anatomie à l'université de Vienne, sa patrie, où il mourut le 18 mai 1684, fut médecin de la cour impériale d'Autriche et membre de l'Académie des Curieux de la nature. Il a publié plusieurs observations, insérées dans les *Ephémérides d'Allemagne*. On lui doit aussi l'ouvrage suivant : *Tractatus medicus de cura lactis in arthritide, in quo, indagata natura lactis et arthritidis, tandem actionibus et experimentis allatis, diæta lactea optima arthritidem curandi methodus proponitur*, Vienne, 1670, in-12; Bude, 1681, in-12. L'auteur n'est pas le premier qui ait reconnu et fait sentir l'utilité de la diète lactée dans le traitement de la goutte. Mais quoique ce moyen soit un des plus efficaces contre cette maladie, on y a rarement recours. CII—T.

GRELLOT (GUILLAUME-JOSEPH), dessinateur français, s'attacha au célèbre Chardin, qui le mena, à ses frais, en Perse. C'est à Grelot que l'on doit les figures qui rehaussent le mérite du *Voyage de Chardin*. On a prétendu qu'ils avaient fini par se brouiller, et que c'est la raison pour laquelle Grelot ne fait jamais mention de Chardin, bien qu'il cite les noms de plusieurs autres particuliers. Si ce fait est vrai, il faut qu'il soit bien postérieur à leur retour en Europe; car quelques écrivains racontent qu'à cette époque Chardin,

pour témoigner sa bienveillance à Grelot, lui laissa en propriété les dessins de Constantinople et des environs, et y joignit même le texte de l'ouvrage qui devait les accompagner, ou au moins des observations précieuses. Ce qui rend cette assertion vraisemblable, c'est que Chardin ne dit presque rien de Constantinople ni du pays d'alentour, quoiqu'il y eût séjourné. On a de Grelot : *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople, enrichie de plans levés par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville*, Paris, 1680, 1 vol. in-4^o; 1681, 1 vol. in-12, avec les figures réduites. Il en existe une traduction anglaise, Londres, 1688, in-12. Ce livre annonce un observateur exact et judicieux : la description commence aux Dardanelles. Plusieurs personnes, dont Grelot a fait imprimer les témoignages, ont attesté la vérité de ces dessins, et des voyageurs plus modernes lui ont rendu la même justice; enfin l'on en a inséré des copies dans des ouvrages où il est question de la capitale de l'empire ottoman. E—s.

GRENADÉ (LOUIS DE), appelé ainsi du nom de la ville où il reçut le jour, dominicain célèbre par ses prédications, et l'un des plus grands écrivains ascétiques de l'Espagne, naquit en 1505, de parents d'une condition obscure; il montra néanmoins de très-bonne heure des dispositions que le marquis de Mondejar reconnut et prit soin de cultiver. Ses progrès dans les études et la piété furent tels, qu'à peine âgé de vingt ans, il fut admis à faire ses vœux et sa philosophie au couvent de Sainte-Croix à Grenade; et il ne tarda pas à être envoyé au gymnase Grégorien à Valladolid pour y suivre ses cours de théologie. Outre l'Écriture et les Pères, il y lut et médita, dit le P. Tournon, les meilleurs auteurs classiques, et se prépara ainsi à enrichir de ce que l'antiquité avait de plus judicieux et de plus parfait ses discours et ses écrits religieux. De retour à Grenade en 1534, le développement et l'étendue de ses connaissances dans les lettres divines et humaines en firent bientôt un prédicateur excellent, doué d'une instruction égale à sa piété, et de toutes les qualités qui distinguent à la fois l'orateur et l'écrivain. Sous ces rapports, il l'emporte de beaucoup sur son maître spirituel, le B. Jean d'Avila. La réputation d'estime qu'il s'était acquise le fit préposer en 1544 au couvent de la *Scala Cæli*, près de Cordoue. Là il partagea son temps entre le ministère de la prédication dans cette ville et le recueillement de la méditation dans la solitude. Il fut chargé en 1554 de présider une nouvelle maison à Badajoz. La renommée de son mérite et de ses vertus se répandit à la cour de Portugal, où il fut mandé par le cardinal infant, dom Henri, frère de Jean III. Il se rendit à Évora, et par le vœu des nationaux eux-mêmes, y fut élu provincial de son ordre. Catherine, devenue veuve de Jean III et régente de Portugal, appela Louis de Grenade à Lisbonne,

et le choisit pour son directeur et son conseil. Elle lui offrit l'archevêché de Brague, qu'il se défendit d'accepter. Invité à désigner un sujet plus capable, il proposa son émule en zèle et en science, le P. Barthélemy des Martyrs, comme le plus propre à cette dignité et le plus en état de servir l'Eglise. Aussi la bonté de ce choix fut-elle pleinement justifiée. Il refusa encore le cardinalat, et il se démit même, après quelques années, de toute fonction, afin de vaquer plus librement à la composition et à la prédication, sans cesser pourtant de satisfaire aux désirs des personnages les plus éminents qui le consultaient. Depuis cette époque, nul ne distribua plus régulièrement l'emploi de son temps; il priait, méditait, lisait, dictait et écrivait à des heures réglées. C'est en suivant constamment ce régime qu'il conserva une tête saine, et qu'il mourut le 31 décembre 1588 à l'âge de 84 ans. Dans le cours d'une vie aussi bien remplie, Louis de Grenade a produit un grand nombre d'ouvrages, tous estimés, et dont Nicolas Antonio, dans la *Bibliotheca Hispana*, et le P. Echard, dans ses *Scriptores prædic.*, ont donné le détail, auquel nous renvoyons. Nous nous attacherons seulement à en désigner les principaux, ainsi que les premières éditions : 1^o Sermons *De tempore et sanctis*, publiés à Lisbonne, 1575; à Anvers, 1577; à Rome, 1578, 6 vol. in-8^o. Plusieurs de ces sermons paraissent avoir été écrits originellement en langue vulgaire, et l'édition latine des œuvres de l'auteur, donnée par André Schott, avec sa vie, en 3 volumes in-fol., Cologne, 1628, annonce qu'ils ont été traduits en latin par M. Martinez. Les sermons de Louis de Grenade, cités fréquemment par St-Charles Borromée, par Martin de Navarre, etc., réunissent à la force de la raison celle de l'éloquence, et Baillet, qui, à l'époque de ses jugements sur les orateurs, n'a pu parler des discours imprimés de Massillon, dit que Grenade est peut-être de tous les prédicateurs celui dont les sermons ont conservé à la lecture le plus de ce feu qui les animait dans la chaire. Ils ont été traduits, du vivant même de l'auteur, en italien et en français. 2^o *OEuvres dogmatiques*. L'ouvrage le plus considérable en ce genre est son *Catéchisme*, ou *Introduction au symbole de la foi*, en cinq parties; la dernière est l'abrégé des quatre autres : Anvers, 1572, 5 vol. in-8^o; Salamanque, 1582, in-fol. La méthode, la clarté, la justesse, caractérisent cette œuvre théologique, qui a été traduite en différentes langues, et même en persan, suivant la relation d'Antoine de Gouvêa. Nous citerons la traduction française de Nic. Colin, 1684; nouvelle édition, Paris, 1709, 4 vol. in-8^o; 3^o *OEuvres morales* : 1. *Traité de l'oraison et de la méditation*, Salamanque, 1567; Médina del Campo, 1578, in-8^o; traduit en français, 1685; nouvelle édition, Paris, 1702, 2 vol. in-8^o. C'est le premier ouvrage qu'ait composé Grenade dans sa solitude de Cordoue. Mais l'auteur de ce livre n'eût-il fait que

développer le plan de celui de Pierre d'Alcantara sur l'*Oraison mentale*, qu'on a supposé même être l'abrégé du premier, c'est un des livres les plus faits pour être médités utilement par ceux qui pratiquent les voies de la piété intérieure. 2. *Mémorial de la vie chrétienne*, Lisbonne et Salamanque, 1566; traduit en français, Paris, 1701, 2 vol. in-8^o; traduction nouvelle par l'abbé P***, prêtre du diocèse de Lyon, Lyon, 1817, 2 vol. in-8^o; 3. *Guide des pêcheurs*, composé à Badajoz en 1555 et publié vers cette époque sans indication de lieu ni d'année; ensuite à Salamanque, 1570, in-8^o; traduit en français par Gérard, 1669; nouvelle édition, Paris, 1711, in-8^o; Avignon, 1823, 2 vol. in-12; Paris, 1824, 2 vol. in-12; St-Brieuc, 1857, 2 vol. in-12, etc.; traduit par l'abbé Crouzet, Paris, 1842, in-12, etc. L'auteur le préférait avec raison à ses autres écrits, et en le relisant encore la dernière année de sa vie, il s'étonnait, dit-on, d'avoir pu le composer, et s'écriait avec une naïveté spirituelle, qui dans un autre eût passé pour de la vanité espagnole : « Combien devait être pur « et salubre l'air d'une ville où a pu croître une « telle production! » St-François de Sales conseillait beaucoup la lecture des œuvres spirituelles de Grenade, et surtout celle de ce dernier livre, qui a été aussi le plus souvent publié et traduit. Ces mêmes œuvres ont paru ensemble à Anvers, chez Plantin, en 1572, 9 vol. in-8^o. Elles ont été traduites de l'espagnol en français, avec le Catéchisme, sous le nom de Guillaume Girard, Paris, 1658, 1662; édition revue, 1664, 1667, etc., 10 vol. in-8^o; 1688, 1690, 2 vol. in-fol. (*voy. GIRARD*). Cette version, souvent réimprimée, a éclipsé celle de Simon Martin, et n'a pas été surpassée. 4^o Plusieurs *Vies*, entre autres celles de Jean d'Avila et du P. Barthélemy des Martyrs. La première n'a pas été peu utile pour celle qu'a donnée, d'après Martin de Ruiz, Arn. d'Andilly, et la seconde à celle qui a été publiée par le Maître de Sacy. 5^o Des traductions : 1. l'*Échelle sainte de St-Jean Climaque*, avec des remarques, 1564; Alcalá, 1596, in-12; 2. *Contemptus mundi* (*Menosprecio del mundo*); c'est le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Echard, qui donne en détail les éditions des ouvrages de Grenade, n'en cite pas de plus ancienne de cette version (1) que celle de Madrid, 1567, in-16. Cependant l'*Imitation* imprimée à Lisbonne en 1542 est attribuée par Valère André à notre auteur; Nicolas Antonio dit au contraire que Grenade n'a fait que refondre dans sa version celle qui avait paru, en 1567, à Cagliari en Sardaigne. Quoi qu'il en soit, sa traduction de l'*Imitation* et celle de l'*Échelle sainte*, écrites avec une grande pureté, n'ont pas moins contribué que les œuvres ascétiques de l'auteur à le placer au rang des écrivains classiques de sa nation. Dom Lancelot, dans la préface de la

(1) Ce ne peut être que par faute d'impression, non corrigée dans l'Errata, qu'il en indique une de Lérida, 1514, in-16.

grammaire espagnole du Port-Royal, dit que cette version du livre de *Contemptu mundi* réunit l'unction à l'élégance. On peut ajouter qu'elle offre une interprétation aussi fidèle que spirituelle du texte, et à cet égard elle peut être regardée comme l'une des meilleures qui existent dans aucune langue. Louis de Grenade, dont les œuvres principales ont été traduites dans plusieurs des idiomes anciens et modernes, européens et étrangers, était certes l'homme le plus capable d'interpréter dignement le livre de l'*Imitation*, traduit un si grand nombre de fois, et que Grenade a su si bien apprécier dans le prologue de sa version, qui lui-même est un modèle, et a été traduit ou extrait en italien et en français par les interprètes de ce livre les plus distingués. Denis Sanchez a donné en espagnol l'édition la plus complète de ce célèbre ascétique, en trois tomes in-fol., Madrid, 1679. Des divers biographes de Louis de Grenade, L. Muñoz est celui qui a écrit sa vie avec le plus d'exactitude et de détail, Madrid, 1659, in-4°. G—CE.

GRENAILLES (FRANÇOIS DE CHATONNIÈRE DE), l'un des plus féconds écrivains du 17^e siècle, naquit en 1616 à Uzerche, petite ville du Limousin. Il nous apprend lui-même que dans sa première jeunesse, se croyant de la vocation pour la vie monastique, il était entré dans un couvent à Bordeaux; mais il ne tarda pas à s'ennuyer du cloître et vint à Paris, où il publia dans l'espace de quelques années une prodigieuse quantité de livres. Deux ouvrages oubliés maintenant, mais qui jouissaient alors d'une grande vogue, devinrent ses modèles : c'étaient l'*Honnête homme*, de Faret, et l'*Honnête femme*, du P. Bosc. Grenailles à son tour donna l'*Honnête fille*, l'*Honnête garçon* et l'*Honnête veuve*. Malgré le peu d'accueil que le public fit à toutes ses insipides productions, l'auteur, se flattant sans doute que la postérité lui rendrait plus de justice, fit graver son portrait et l'entoura d'une devise dans laquelle il se promet l'immortalité (1). Ce qui peut diminuer le ridicule de ce trait de jactance, c'est qu'il n'avait alors que vingt-quatre ans. Il sut gagner les bonnes grâces de Gaston, duc d'Orléans, qui semble avoir voulu se déclarer le protecteur de tous les talents médiocres. Ce prince lui donna le titre de son historiographe, ce qui n'empêcha pas Grenailles de faire plus tard un pompeux panégyrique des vertus de Richelieu, qu'il intitula le *Mausolée cardinal*. Dans la préface de sa traduction du *Sage résolu* de Pétrarque (1660), Grenailles dit qu'on l'avait accusé de crime d'État et qu'il avait couru le risque de porter sa tête sur l'échafaud. S'il se trouva, comme on peut le

conjecturer, engagé dans les intrigues de la Fronde, le rôle qu'il y joua ne put être que bien insignifiant, puisqu'il n'est pas même nommé dans les mémoires contemporains. Il vivait en 1678 (1); mais on ignore la date de sa mort. Quoiqu'il ait publié une prodigieuse quantité de livres, ni Chapelain, ni Costar, ni l'abbé de Marolles n'ont daigné l'inscrire parmi les auteurs du temps, dont ils ont dressé des listes assez étendues. Guéret l'a cependant introduit dans la *Guerre des auteurs*, où il lui fait adresser (p. 210) par Balzac de sévères reproches. De tous les ouvrages de Grenailles, Balzac n'en épargne que deux : « On vous laisse, lui dit-il, votre *Sage résolu*, en faveur de Pétrarque; et l'on veut « bien vous laisser encore votre *Relation de la révolution de Portugal*, à la charge d'en ôter « votre portrait, dont l'inscription est trop faroune pour un auteur comme vous. » On trouve un jugement sur Grenailles dans le *Sorberiana*, p. 123. Bayle a bien voulu lui accorder une petite place dans son *Dictionnaire*. On se gardera bien de transcrire ici les titres des productions justement oubliées de cet écrivain. Nous nous bornerons à rappeler la seule que le sujet ou le caprice des amateurs fait encore rechercher; elle est intitulée *les Plaisirs des dames*, Paris, 1641, in-4°. Ce volume est orné du portrait de l'auteur. L'ouvrage est divisé en cinq parties : le Bouquet, le Bal, le Cours, le Concert, et la Collation. Sorbière et d'après lui Bayle rapportent la galante question par laquelle l'auteur commence le livre du Bouquet. Grenailles avait publié précédemment : l'*Innocent malheureux*, ou la *Mort de Crispe*, tragédie, Paris, 1639, in-4°. C'est, disent les historiens de notre ancien théâtre, le même sujet que *Phèdre*; et Racine a pu prendre l'idée de son personnage d'Hippolyte sur celui de Crispe (*voy. l'Histoire du théâtre français*, t. 6, p. 87). L'un des moins mauvais ouvrages de Grenailles est la traduction du livre de Pétrarque, *De remediis utriusque fortunæ*. Elle eut dans le temps assez de succès : il en publia le premier volume en 1630; mais le second ne parut qu'en 1660, chose très-singulière dans un écrivain qui, pour la fécondité, aurait pu défier Scudéry. La première édition est intitulée *le Sage résolu contre la fortune*; mais dans la réimpression, Paris, 1678, 2 vol. in-12, il changea ce titre en celui d'*Entretiens de Pétrarque*. W—s.

GRENAN (BÉNIGNE), célèbre professeur dans l'université de Paris, né à Noyers en Bourgogne, fit ses études dans la capitale avec tant d'éclat, qu'à l'âge de vingt-deux ans on le jugea digne d'occuper une chaire de seconde au collège d'Harcourt. Il passa, quelques années après, à celle de rhétorique dans le même collège. Pendant vingt

(1) Voici cette inscription : *Franciscus de Grenailles, Dominus de Chatonnière, natus Uzerchi in Lemovicibus, Burgigale tantum non mortuus, renatus Agendici, Parisiis immortalis. Ætatis anno 24; æterni regni 1640.* Grenailles y fait allusion à son entrée dans un couvent à Bordeaux. Envoyé de là par ses supérieurs à Agen, il y jeta le froc; c'est ce qu'il veut exprimer par le mot *renatus*.

(1) Par une distraction singulière, dans le *Dictionnaire* de Moréri, on a pris la date de l'inscription du portrait de Grenailles pour celle de sa mort. On y dit qu'il mourut en 1640, à 24 ans.

ans qu'il enseigna, il se fit estimer par son zèle à remplir les devoirs de sa place, et admirer par son esprit, son goût et son rare talent pour la poésie latine et l'éloquence. Une *Ode* qu'il composa en 1711 sur le vin de Bourgogne, et dans laquelle il lui accordait la prééminence sur celui de Champagne, ne laissa pas de contribuer à sa célébrité, en donnant lieu, entre lui et son collègue Coffin, à une sorte de combat littéraire qui fit du bruit et amusa le public. Coffin, quoique Champenois, ne s'était pas fort empressé de réclamer en faveur du vin de son pays; mais s'étant trouvé à table, chez l'abbé de Louvois, avec le professeur Hersan, celui-ci lui reprocha, en plaisantant, son indifférence et son peu de patriotisme. Piqué d'honneur, Coffin répondit par une ode pleine de feu et d'esprit à celle de Grenan (*voy. COFFIN*). Le badinage n'en resta point là. Grenan adressa au premier médecin, Fagon, des *hendécasyllabes* en forme de requête, aux fins de faire proscrire par la Faculté le vin de Champagne, comme contraire à la santé; et Coffin adressa en vers un prétendu décret, rendu dans l'île de Cos, lequel, au moyen d'une ingénieuse ironie, semble prononcer en faveur du bourgogne, quoique au fond le champagne gagne sa cause. Rien dans cette lutte n'outre-passa les bornes d'une plaisanterie spirituelle; on fut poli de part et d'autre. Il n'en fut pas ainsi d'un débat plus sérieux entre Grenan et le P. Porée. Tous deux avaient été chargés de prononcer l'éloge funèbre de Louis XIV : l'un, au nom de l'université, en Sorbonne; l'autre, aux Jésuites, au nom de sa société. Grenan se permit de critiquer la harangue du P. Porée; ce Père récrimina dans une lettre adressée à Grenan, et lui reprocha de s'être borné dans l'éloge du prince, tout en le louant de son zèle pour l'extirpation de l'hérésie, à parler du calvinisme et du quietisme, sans dire un seul mot du jansénisme. Cette rixe donna lieu à plusieurs écrits, dans lesquels l'aigreur est mêlée aux raisons : ces différentes pièces, d'abord imprimées séparément, ont été réunies dans un recueil in-12, publié en 1716. Grenan mourut en 1725, âgé de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Paraphrase* en vers latins sur les *Lamentations de Jérémie*, Paris, 1715, in-8°, avec le texte à côté. Le P. Porée lui-même en fait l'éloge. 2° Des *Discours latins* sur différents sujets. On en trouve quatre dans les *Selecta carmina, orationesque clarissimum in universitate Parisiensi professorum*. Ils roulent sur la nécessité de lire l'Écriture sainte; sur le travail qu'exige l'enseignement, et l'avantage qui en résulte pour la chose publique; sur l'excellence de la poésie; enfin sur la corruption de l'éloquence et les moyens d'y remédier. 3° *L'Éloge funèbre de Louis XIV*, dans le même recueil; 4° des *Pièces de poésie*, insérées aussi dans ce recueil, dont le 7^e livre est entièrement composé des vers de Grenan. *L'Ode* sur le vin de Bourgo-

gne et les pièces accessoires sont dans le 6^e, et ont été traduites en français, et notamment en vers français par le comte L. de Cheigné (avec le texte latin), Villers en Prayères, 1826, in-8° de 24 pages. — *Pierre* GRENAN, savant doctrinaire et frère aîné du précédent, né comme lui à Noyers, entra jeune chez les Pères de la doctrine chrétienne, en 1677, et passa plusieurs années à enseigner les belles-lettres dans les collèges de sa congrégation. A cette occupation il joignait celle de la prédication et du confessionnal. Doué d'un esprit juste, d'un goût délicat, écrivant bien et facilement, ayant beaucoup lu, il aurait pu briller dans la littérature comme son frère, si sa faible santé ne s'y fût opposée, et si d'ailleurs d'autres devoirs à remplir n'eussent pris tout son temps. Il a laissé un échantillon de ce qu'il aurait pu faire dans une pièce de poésie intitulée *Apolo-gie de l'équivoque*, satire pleine de finesse et de sel, imprimée en 1710, 22 pages in-12, et insérée dans divers recueils. C'est comme une suite de celle de Boileau sur le même sujet. On a attribué au P. Grenan quelques écrits anonymes et des lettres adressées à M. de Caumartin, évêque de Blois, les uns et les autres relatifs à la bulle *Unigenitus*; mais rien ne prouve qu'il y ait eu part. Il jouissait dans sa congrégation d'une considération méritée, et il en fut trois fois provincial. Il mourut le 17 février 1722, âgé d'environ 62 ans. L—r.

GRENET (l'abbé), auteur de *l'Atlas* qui porte son nom, était né vers 1730. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit la carrière de l'enseignement et fut nommé professeur à Paris, au collège de Lisieux. Il s'attacha surtout à donner à ses élèves des notions plus exactes et plus complètes de géographie. Pour mettre à leur portée le système du monde, il imagina des sphères plus simples et plus commodes que celles dont on s'était servi jusqu'alors (*Journal des savants*, 1785, p. 445). Enfin il publia divers petits traités élémentaires, qui furent accueillis par les instituteurs et les maîtres de pension. Son *Atlas* acheva de le faire connaître d'une manière très-avantageuse. Publié pour la première fois en 1781, dans le format in-4°, il reparut en 1784, avec de nouvelles cartes, sous ce titre : *Atlas portatif général pour servir à l'intelligence des auteurs classiques*. Il a été reproduit plusieurs fois depuis, notamment en 1800, pour accompagner une nouvelle édition de la *Géographie* de Lacroix (*voy. ce nom*). Les cartes dont il se compose, au nombre de quatre-vingt-onze, ont été dressées par Bonne, ingénieur hydrographe de la marine. Mentelle ayant critiqué ses sphères, l'abbé Grenet lui répondit en annonçant une *sphère céleste* qui représenterait clairement aux yeux la grande période de 25,000 ans et la précession des équinoxes (*voy. le Journal encyclopédique*, 1787, t. 5, p. 451). Encouragé par les suffrages des chefs de l'université, Grenet avait entrepris un grand traité de

géographie; mais la révolution de 1789 en arrêta la publication, et on ignore le sort de l'auteur, dont le nom ne se trouve dans aucun dictionnaire biographique. Indépendamment de son *Atlas*, on connaît de lui : 1° *Abbrégé de géographie ancienne et moderne*, Paris, 1782, in-12; 2° *Traité de la sphère*, ibid., 1784, in-12; 3° *Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique des quatre parties du monde*, ibid., 1789, in-12. Cet ouvrage devait avoir six ou sept volumes; il n'en a paru que deux. Le premier contient deux traités de la sphère, l'un pour les enfants, et l'autre pour les personnes plus avancées, et la description d'une partie de la France. Dans le second on trouve, avec la suite de la France, les Pays-Bas, la Hollande, la Suisse et l'Angleterre. Ces deux volumes, devenus rares, sont écrits d'une manière intéressante. Ils renferment d'ailleurs un tableau fidèle et complet de la France au moment d'une révolution qui devait totalement changer la forme de son gouvernement, anéantir toutes ses institutions, et faire disparaître jusqu'aux noms de ses anciennes provinces. Sous ce rapport l'ouvrage de l'abbé Grenet mériterait d'être encore recherché. W—s.

GRENIÉ (GABRIEL-JOSEPH), amateur de musique, à qui l'on doit la mise en œuvre d'une idée fort simple en elle-même, mais qui depuis a ouvert à l'industrie musicale une exploitation fort importante, et à l'art lui-même quelques ressources nouvelles. Né à Bordeaux en 1756, il vint de bonne heure à Paris, et jusqu'en 1850 il remplit divers emplois dans des administrations publiques ou particulières. Durant ses instants de loisir, il s'occupait de recherches musicales, et lisant en 1808 *l'Art du facteur d'orgues* (voy. BÉBOS), il fut frappé d'un passage qui lui suggéra l'idée de construire un orgue au moyen d'anches libres, c'est-à-dire découpées dans une feuille de métal et vibrant sans obstacle par l'impulsion de l'air, obligé pour s'échapper de forcer en quelque sorte le passage. Grenié substituait cette nouvelle anche à l'anche battante, c'est-à-dire fixée sur l'extrémité d'un tuyau et appliquée de trois côtés sur la paroi extérieure convenablement préparée. Ce fut d'après cette base qu'il construisit en 1810 un orgue de chambre, sur lequel Charles, au nom de l'Institut, et Méhul, au nom du Conservatoire de musique, firent des rapports favorables. Du reste, l'emploi de l'anche libre avait été préféré par Grenié surtout en vue de l'expression; il l'obtenait en réglant l'ouverture des soupapes destinées à envoyer l'air du soufflet aux tuyaux : celles-ci s'ouvrant plus ou moins, à la volonté de l'exécutant qui les gouvernait au moyen d'une pédale, il en résultait que le son avait une force plus ou moins grande, et pouvait se graduer de manière à produire toutes les nuances. Grenié construisit depuis des instruments de plus grande dimension, où il perfectionna et compléta son système d'une manière

fort ingénieuse. C'est cette idée qui a depuis donné naissance aux instruments à anches libres et sans tuyaux nommés physarmonica, poikilorgue, aérophone, antiphonel, harmoniphon, séraphina, concertina, organino, et pour lesquels on paraît depuis quelque temps adopter définitivement le nom d'*harmonium* ou *harmonion*. Ces instruments se sont multipliés à l'infini, et s'offrent dans l'accordéon sous des dimensions plus petites. On a contesté à Grenié le mérite de son invention, et il est certain d'une part que dès la plus haute antiquité les Chinois en faisaient usage, et de l'autre qu'avant lui on avait fait en Allemagne diverses tentatives pour les appliquer à l'orgue; mais outre qu'il est bien certain que Grenié n'avait jamais voyagé en ce pays et ne savait pas un mot d'allemand, on doit remarquer que ses devanciers n'avaient à cet égard rien produit de complet, tandis que ses travaux ont constitué un instrument véritable, qui s'est grandement perfectionné depuis. Grenié est mort à Paris le 5 septembre 1857. On a de lui : *Réponse à un article inséré au Journal des Débats... et Extrait de divers rapports faits par l'Institut et par le Conservatoire de musique, sur les petites et grandes orgues expressives de Grenié*, Paris, 1829, in-8°. J.-A. DE L.

GRENIER (JACQUES - RAYMOND, chevalier, puis vicomte DE), marin distingué, naquit en 1756 dans la Guyenne, d'une famille noble. Entré jeune à l'école de la marine à Rochefort, il ne tarda pas à se faire remarquer par son application à l'étude et par la rapidité de ses progrès. Il n'était encore qu'enseigne lorsqu'en 1768 il fut chargé de faire avec deux corvettes un voyage dans la mer des Indes, pour en reconnaître les côtes et déterminer d'une manière plus précise diverses positions importantes. Au mois de juin 1769 il repartit de l'île de France, ayant à son bord l'abbé Rochon, savant astronome (voy. ROCHON), et visita toutes les îles au nord de cette colonie. De retour en France, il remit au ministre de la marine un mémoire dans lequel il indiquait une nouvelle route de la côte de Coromandel à l'île de France, qui présentait l'avantage de raccourcir la traversée de huit cents lieues. L'abbé Rochon, consulté par le ministre, trouva que cette route était impraticable, à raison des nombreux écueils dont la mer est semée dans ces parages. Mais l'Académie de marine donna des conclusions favorables au mémoire de Grenier; et quoique Kerguelen, qui visita cette mer après Grenier, se soit prononcé dans le sens de l'abbé Rochon, l'expérience a fait reconnaître les avantages de cette route : c'est maintenant la seule que prennent les bâtiments qui vont dans l'Inde pendant les moussons d'été (voy. KERGUÉLEN). Grenier se trouvait au combat d'Ouessant (1778). Dans la guerre d'Amérique il commandait la frégate *la Boudeuse*, avec le titre de lieutenant de vaisseau. Le 22 janvier 1779 il s'empara d'une

frégate anglaise. Plus tard, il se signala à la prise de l'île de Grenade sur les Anglais, et fut nommé capitaine en 1789. Il mourut lieutenant-général des armées navales, à Paris, au mois de janvier 1805. Outre une grande *Carte de la mer de l'Inde* dans le format du *Neptune français*, on connaît de Grenier : 1^o *Mémoires de sa campagne de découvertes dans la mer des Indes*, etc., Brest, 1772-73, in-4^o (1). Ce volume peu commun contient deux mémoires, accompagnés chacun d'une carte. Dans le premier, de 58 pages, il trace la nouvelle route dont on a parlé; dans le second, il indique diverses corrections à faire aux cartes du *Neptune oriental*, et répond aux objections de l'abbé Rochon contre sa découverte par le témoignage de plusieurs marins et par un certificat de l'Académie de marine, qui s'était empressée de l'admettre au nombre de ses membres. 2^o *L'Art de la guerre sur mer, ou Tactique navale assujettie à de nouveaux principes et à un nouvel ordre de batailles*, Paris, 1787, grand in-4^o de 54 pages, avec 8 pl.; traduit en anglais, 1798; et en hollandais, Leyde, 1799. Grenier a laissé manuscrit un ouvrage considérable sur les vents et les courants dans toutes les mers, avec une théorie qui en rend l'explication plus facile (*Bibliographie astronomique* de Lalande, p. 880). W—s.

GRENIER (le baron JEAN) est né le 16 septembre 1755 à Brioude, où son père était notaire et bailli du seigneur de Lugeac. Après avoir terminé ses études dans cette ville, il vint d'abord à Riom, ensuite à Paris faire son stage de cléricature dans le cabinet d'un procureur au parlement. De retour à Riom en 1777 et avocat à vingt-quatre ans, il commença à prendre rang dans le barreau. Il publia dans les années qui suivirent de nombreux mémoires sur les questions les plus diverses du droit coutumier, du droit écrit et du droit ecclésiastique. En 1785, parut à Riom, in-12, le *Commentaire sur l'édit des hypothèques*, ouvrage qui eut un tel succès qu'il dut en préparer immédiatement une édition nouvelle qui fut publiée en 1787, dans la même ville et dans le même format. En 1789, il fut nommé procureur syndic, mais il cessa ces fonctions en 1792, et put, comme défenseur officieux, défendre quelques émigrés. Il reprit bientôt des fonctions et remplit la place de commissaire du gouvernement près le tribunal civil. Élu le 1^{er} prairial an 5 au conseil des cinq cents, il s'y distingua par d'utiles travaux, et fut amené par les circonstances à publier un *Essai historique sur l'adoption*, Paris, 1801, in-12, matière alors très-controversée. Il était passé du conseil des cinq cents au tribunat et prit une part active en cette qualité aux travaux relatifs à la rédaction du Code civil. Plusieurs des titres de ce code, ceux sur la publication des lois, sur la pro-

priété, sur le contrat de vente et sur les privilèges et hypothèques ont été votés sur ses rapports. Il prit également part à la rédaction des Codes criminels. Il fut nommé procureur général à Riom en 1808 et sut concilier avec ses fonctions les travaux du juriconsulte et de l'écrivain. Il publia successivement un *Traité des donations* qui a eu plusieurs éditions, Riom, 1807, 5 vol. in-8^o; *ibid.*, 1812, 2 vol. in-4^o; Clermont-Ferrand, 1826-1827, 2 vol. in-4^o; un *Traité de l'adoption* et un *Traité des hypothèques*, Clermont-Ferrand, 1822, 1829, 2 vol. in-4^o. Ces ouvrages établissent avec beaucoup de clarté les principes de ces diverses matières. Grenier, nourri de l'étude des anciens juriconsultes, en avait les doctrines, et son style garde l'empreinte de leurs anciennes allures. Ses opinions cependant, un peu timides, révèlent un esprit qui, après avoir traversé des temps aussi agités, semble y avoir laissé une partie de sa fermeté. Mais ce qui fait le vrai mérite de toutes ses œuvres, c'est que, dans chaque matière, il remonte aux règles fondamentales, les établit avec force et ne consent, en général, à entrer dans des controverses qu'en ce qui concerne les conséquences. Cette méthode, la seule qui convienne à la science du droit et qui puisse en maintenir la pureté, est rare à une époque où les principes tendent à fléchir devant les espèces, et où l'autorité des arrêts remplace celle de la doctrine. Il fut nommé successivement premier président de la cour de Riom, chevalier de St-Michel, et enfin, sous le gouvernement de juillet, pair de France. Il est mort le 30 janvier 1841, entouré de la juste considération due au savant et laborieux écrivain, à l'éminent magistrat qui s'était constamment trouvé à la hauteur de toutes les positions qu'il avait occupées. Une nouvelle édition de son *Traité des donations* a été publiée à Clermont-Ferrand en 1844, in-8^o, par les soins de M. Bayle-Mouillard. Cette édition est précédée d'une notice développée sur la vie et les travaux du baron Grenier, dans laquelle sont analysés avec détail tous les actes de cette existence utile et laborieuse. F. H.

GRENIER (PAUL), général français, naquit à Sarrelouis le 29 janvier 1768, fils d'un huissier, et eut à peine reçu les premiers éléments d'une éducation incomplète qu'il s'engagea, le 21 décembre 1784, dans le régiment du prince de Nassau au service de France. Devenu caporal en 1788, il devait être partisan d'une révolution qui lui permettrait de s'avancer davantage. Il prit donc part, l'année suivante, aux symptômes d'insurrection qui éclatèrent parmi les troupes, même dans les régiments d'infanterie étrangère. Il devint sergent, puis adjudant-major et capitaine en 1792. Ce fut alors que le général Schawenbourg, qui avait été son colonel, en fit son aide de camp. S'étant distingué en cette qualité aux armées du Rhin et de la Moselle, Grenier fut nommé adjudant général chef de bataillon le 15 octobre 1793. Au commencement de l'année

(1) Cet ouvrage a été réimprimé, Paris, 1780, in-8^o. Dans la *Bibliothèque des voyages* de Boucher de la Richardeville, t. 5, p. 31, il est annoncé deux fois sous le titre de *Mémoires d'une compagnie*, ce qui n'est sans doute qu'une faute d'impression.

suivante, il fut chargé de l'embrigadement, et il organisa en demi-brigades la plupart des corps d'infanterie qui allaient traverser la forêt des Ardennes, sous les ordres de Jourdan, pour se porter sur la Sambre et mettre dans la balance, sur ce point important, un si grand poids en faveur des armes de la France. Il devint bientôt général de brigade; et dès le mois d'octobre 1794 il commandait une division de l'armée de Sambre-et-Meuse, qu'il conduisit au passage du Rhin, à Ordningen, le 6 septembre 1795; puis encore une fois au delà de ce fleuve, en 1796 et dans la désastreuse retraite qui termina cette opération (voy. JOURDAN). Commandant la tête du pont de Neuwied, il s'y défendit avec beaucoup de vigueur dans la nuit du 21 au 22 octobre; et l'année suivante, il se distingua encore dans plusieurs occasions, sous les ordres de Hoche, notamment au combat de Duisburg. Il reçut à cette occasion, du directoire exécutif, une lettre extrêmement flatteuse. Étant passé en 1799 à l'armée d'Italie, sous les ordres de Schérer, il eut part à tous les revers de ce général dans la malheureuse retraite de Vérone. Moreau l'ayant envoyé aussitôt après sur la frontière de France, pour y organiser des renforts dont le besoin était si pressant, il éprouva de grandes difficultés dans cette opération, et ne parvint à repasser les Alpes avec un corps de 12,000 hommes qu'après la funeste bataille de Novi. Se trouvant alors sous les ordres de Championnet, il obtint quelques succès aux combats de la Stura, de Mondovi, de Fossano, reprit le camp de Dalanezo, et vint s'établir au col de Tende. C'est dans cette position qu'il reçut la nouvelle de la révolution du 18 brumaire, qui devait apporter de si grands changements aux affaires de la guerre. Presque toujours employé sur le Rhin, il était peu connu de l'homme qui dès lors allait présider aux destinées de la France; et cette circonstance ne pouvait améliorer sa position. Il obtint cependant, au mois de mai 1800, par l'influence de Moreau, une commission pour l'armée du Rhin, dont il commanda l'aile gauche à Hochstett et à Guntzbourg, où il força les Autrichiens à repasser le Danube. Dans la campagne d'hiver qui suivit, il se distingua encore au passage de l'Inn, de la Salza, où il fut blessé, et enfin à la victoire de Hohenlinden, qui termina la guerre. Revenu en France, il y fut nommé inspecteur général d'infanterie, et, peu de temps après l'avènement de Bonaparte à l'empire, grand-aigle de la Légion d'honneur et comte. Il est permis de croire que, voyant alors donner le bâton de maréchal à quelques-uns de ses inférieurs pour le grade et l'ancienneté, Grenier ne fut pas complètement satisfait. Cependant il était encore mieux traité que la plupart des amis de Moreau, et il ne manifesta pas le moindre mécontentement. Il fut employé bientôt après à l'armée d'Italie, sous les ordres de Masséna, et il eut beaucoup de part à la sanglante victoire de Cal-

XVII.

diero, puis au passage de la Piave, du Tagliamento, et surtout à la prise du fort de Malborghetto. Il opéra ensuite sa jonction avec la grande armée, pénétra en Hongrie, se signala le 11 juin 1809 à l'attaque du pont de Carako, sur la Raabnitz, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Raab. L'armée d'Italie s'étant réunie à celle que commandait Napoléon sous les murs de Vienne, il eut part à la victoire de Wagram et y fut blessé. Il passa ensuite dans le royaume de Naples, fut nommé chef de l'état-major général du roi Joachim, et conserva ces fonctions jusqu'à l'époque où les désastres de l'armée française en Russie le firent appeler en Allemagne pour y prendre le commandement de la 53^e division. S'étant porté devant Wittemberg afin de couvrir cette place, il obtint sur les Prussiens un succès éphémère, et fut aussitôt après renvoyé en Italie, où il reçut du prince Eugène un commandement important. Lorsqu'il eut, pendant quelques mois, disputé le terrain au général autrichien Nugent et qu'il eut pris part aux derniers succès du viceroy, il fut le témoin, à peu près impassible, des événements qui terminèrent la puissance de Napoléon en Italie, et il reçut ensuite la triste commission de ramener dans leur patrie tout ce qui restait de troupes françaises dans la péninsule. Avant de les mettre en mouvement, il leur adressa, le 25 avril, une proclamation très-remarquable : « L'acte du sénat, dit-il, et le « vœu de la patrie rappellent les Bourbons au « trône qu'ils ont illustré pendant tant de siècles. « Soldats, l'honneur et la patrie nous rangent « sous la bannière du roi. Dégagés de nos anciens « serments, offrons-lui l'hommage de notre fidélité et de notre dévouement. Son avènement au « trône nous présage un avenir plus heureux. « Les beaux jours de la France renaîtront sous « Louis XVIII. Bientôt ses vertus lui assureront « tous les droits de ses aïeux à l'amour des « Français. L'armée d'Italie, digne de son nom, « de son roi et de sa patrie, arborera dès ce jour « la cocarde blanche, ralliement chéri des Français... » Le général Grenier adressa en même temps au roi les expressions de sa satisfaction personnelle et de la joie qu'il éprouvait de voir enfin terminés les malheurs de l'illustre maison de Bourbon. Tant d'empressement valait bien, il faut en convenir, quelques bienfaits de Louis XVIII; cependant ce prince n'en agit guère avec Grenier autrement qu'avec tous les autres généraux de l'armée impériale. Comme le plus grand nombre, il fut d'abord créé chevalier de St-Louis, et prêta serment en cette qualité, à son arrivée dans la capitale. Il fut ensuite nommé inspecteur général à Marseille et à Toulon, où il avait à peine eu le temps de se rendre, quand Bonaparte revint de l'île d'Elbe au mois de mars 1815. Grenier, qui était déjà fort mécontent des Bourbons, ne fut pas un des derniers à se ranger sous ses drapeaux. Il ne le suivit pas cependant à Waterloo;

62

le département de la Moselle venait de le nommer un de ses députés à la chambre des représentants, où il eut dès le commencement une grande influence, bien qu'il y parût peu à la tribune. Nommé vice-président le 4 juin, il eut des voix pour la présidence; et quelques jours après (le 21 juin) il fut un des membres de la commission que cette assemblée chargea d'aviser à des mesures de salut public, de concert avec la chambre des pairs. Le lendemain ce fut lui qui annonça, au nom de cette commission, que l'ennemi serait dans huit jours à Paris, si l'on n'avait pas de grandes forces à lui opposer; que l'opinion de la majorité de la commission était d'entrer en négociation, et de prendre pour base l'intégrité du territoire et l'indépendance nationale. Il annonça ensuite que Bonaparte consentait à abdiquer, pour lever tout obstacle à la paix. Le même jour il fut nommé l'un des cinq membres de cette commission de gouvernement, qui semblait destinée à régler les funérailles de l'empire. Elle était à peine installée, quand la capitulation de Paris fut signée et que Louis XVIII y fit son entrée le 8 juillet 1815. Grenier alla aussitôt vivre dans la retraite, et il n'en sortit qu'en 1818, lorsque son département l'envoya à la chambre des députés. Dès le commencement il se rangea, dans cette assemblée, du parti de l'opposition libérale; et dans la séance du 5 juin 1819, il lut à la tribune un long discours, dans lequel il s'efforça de réfuter l'opinion de M. de la Bourdonnaye, qui s'était opposé à l'augmentation des forces militaires. « Nous ne voulons, » dit-il, « que l'indépendance de la France; mais « cette indépendance ne saurait exister sans armée. Je conçois que ce nom d'armée peut avoir, « malgré nos malheurs, quelque chose d'imposant par l'immensité des souvenirs de gloire « qu'il rappelle, et qui donnent tant de motifs « de crainte à M. de la Bourdonnaye... Qu'il se « tranquillise, nous ne voulons que pourvoir à la « sûreté de l'Etat. Nous ne voulons que la paix, « mais une paix solide et durable. M. de la Bourdonnaye prétend y arriver par une abnégation « entière de tous nos droits, de toutes nos libertés, et il établit en conséquence son système « militaire : une petite armée composée d'étrangers, de quelques corps de stipendiés et de « prolétaires... » Grenier parla encore de gloire nationale, de notes secrètes et de tous les lieux communs des orateurs de l'opposition à cette époque; mais de nombreuses réclamations l'interrompirent : « M. de la Bourdonnaye n'a pas « dit cela ! s'écrièrent plusieurs députés de la « droite. Il y a de la perfidie, de la mauvaise foi « dans ce discours ! » Enfin, malgré toutes ces clameurs, l'impression en fut ordonnée sur la proposition de M. Pasquier, appuyée par tous les ministres. Le général Grenier ne prit ensuite que très-peu de part aux discussions de la chambre, et sa santé s'affaiblissant de jour en jour, il donna

sa démission dans le mois de janvier 1821, et se retira dans son château de Montrambert près de Gray, où il mourut le 18 avril 1827. On a publié en 1850 à Metz : *Vie militaire du comte Grenier, lieutenant général*, tirée de la *Biographie de la Moselle*, par M. Bégin, in-8° de 3 feuilles. Ce général avait publié en 1800, à Bamberg, 1 volume in-8°, contenant sa *Correspondance* avec les généraux Jourdan, Kléber, Ernouf, etc., pour servir à l'histoire des campagnes sur le Rhin en 1795 et 1796. M—D j.

GRENOT (ANTOINE), membre des premières assemblées législatives, était né vers 1749, à Gendrey, bailliage de Dôle. En terminant ses cours, il se fit recevoir avocat au parlement; mais il continua d'habiter la campagne, où il partageait ses loisirs entre l'étude et la pratique des diverses branches de l'économie rurale. Député par son bailliage à l'assemblée constituante, il y vota constamment avec les partisans des réformes; d'ailleurs, il ne se y fit remarquer que par son désir sincère de contribuer au rétablissement de l'ordre et de la paix, et après la session il se hâta de regagner sa retraite. Réélu par le district de Dôle en 1792 à la convention, il y siégea avec les girondins. Dans le procès de l'infortuné Louis XVI, il vota la mort, mais sous la condition expresse de l'appel au peuple. L'un des signataires des protestations contre la journée du 31 mai, il fut proscrit ainsi que plusieurs de ses collègues. S'étant soustrait à son mandat d'arrêt, il vint chercher un asile dans son département; mais il y fut découvert, et n'échappa qu'en sautant par une fenêtre, après avoir renversé les gendarmes qui le gardaient dans sa chambre. Rappelé dans la convention après le 9 thermidor, il fut envoyé commissaire dans le département d'Ille-et-Vilaine, où il marqua son passage par la réparation de plusieurs injustices. Lors de la mise en activité de la constitution de l'an 5, il entra au conseil des cinq cents et il continua d'y siéger jusqu'au 18 brumaire. Délégué par les nouveaux consuls dans les départements des Ardennes, de la Meuse et de la Marne, il s'acquitta de cette mission avec prudence. Elu depuis au corps législatif par le département du Jura, il en sortit en 1804 et mourut à Besançon le 25 mai 1808, à l'âge de 59 ans. W—s.

GRENTMESNIL. Voyez PAULMIER.

GRENUS ou GRENUT (PIERRE), né en 1638 à Genève, fils d'un des premiers magistrats de cette république, descendait d'une famille réfugiée de Flandre, anoblie en 1553 par Charles-Quint et maintenue par Louis XIV en 1712. Il se distingua tellement en qualité de capitaine, compagnon-colonelle des gardes suisses de 1690 à 1696, que le lieutenant général de Stuppa, colonel de ce régiment et chef des troupes suisses en France, dit aux quatre magistrats députés par la république de Genève à Louis XIV en 1696 que le colonel Grenus était un des braves du siècle, fort

aimé du roi et très-estimé à la cour. Ces paroles sont consignées dans les registres du conseil de Genève de 1696. Pierre Grenus justifia cet éloge. On lit, p. 375 du tome 7 de l'*Histoire militaire des Suisses*, par Zurlauben, que le régiment de Surbeck, commandé par Grenut, de Genève, son lieutenant-colonel, contribua beaucoup, en 1705, à la victoire remportée près de Spire par le maréchal de Tallard, et s'acquit une grande gloire au siège de Landau. Il fut brigadier en 1704 et gouverneur de Weissenbourg en 1708. Mécontent de n'avoir pas été nommé maréchal de camp en 1710, il se retira à Genève, où le sénat de Berne lui fit offrir du service en 1712, lors de la guerre civile de Suisse. Il mourut dans cette ville, en 1749, étant membre du conseil des deux cents dès 1691. Deux lettres du duc du Maine, colonel général des suisses, transcrites sur les registres du conseil de Genève du 5 novembre 1735, mentionnent d'une manière honorable sa famille et ses services. — GRENUS (Gabriel), cousin germain du précédent, fils de Théodore, qui était aussi l'un des premiers magistrats de Genève, fut lui-même syndic et chef de la république; il a rendu sa mémoire durable par l'énergie et la capacité qui le distinguèrent lors des troubles qui agitérent Genève en 1737, et la part qu'il eut à l'offre et à l'acceptation de la médiation de la France; il mourut après la pacification de sa patrie en 1738. — GRENUS (Jacques), de la même famille que les précédents, naquit vers 1760 à Genève, où il fut avocat et en même temps membre des états du pays de Gex. Il prit beaucoup de part aux troubles qui éclatèrent à Genève dans les premières années de la révolution française, et mourut dans cette ville en 1818. On a de lui : 1° *Éloge d'Honoré Riquetti de Mirabeau*, prononcé à Gex le 16 juin 1791, imprimé par ordre des amis de la constitution de Gex, St-Claude, 1791, in-8°; 2° *Correspondance de Grenus et Desonnaz, ou État politique et moral de la république de Genève, où se trouvent quelques détails sur la neutralité helvétique, etc.*, ouvrage très-utile aux citoyens qui veulent connaître les ressorts secrets des événements passés, présents et futurs, publié à Genève en 1794, 2 vol. in-8°, par Desonnaz, lequel a publié plus tard un troisième volume faisant suite et contenant l'*Histoire de la conjuration de Grenus, Soularie, etc.*, où Grenus est présenté comme auteur de divers écrits autres que ceux que nous citons, tels qu'un *Appel à la nation*, 1791; une *Correspondance sur Genève*, Annecy, 1792; un *Coup d'œil sur le Mont-Blanc*, etc.; 3° *Essai sur la législation contre l'usure, où l'on traite de l'organisation, des effets et des ravages de l'usure dans le département du Léman*, Genève et Paris, 1808, in-8°; 4° *Fragments de l'histoire ecclésiastique de Genève au 19^e siècle*, Genève, 1817, in-8°; *Supplément*, ibid.; 5° *Mémoires sur les avantages réciproques de l'introduction de l'horlogerie de Genève en France, suivant le tarif arrêté*, Genève, 1818, in-8°.

M—D J.

GRENVILLE. Voyez GREENVILLE.

GRENVILLE (GEORGE), député au parlement d'Angleterre pour le comté de Buckingham, naquit en 1702, et mourut le 24 novembre 1770, après avoir successivement rempli les places de trésorier de la marine, de premier lord de l'amirauté et de la trésorerie, et enfin celle de chancelier de l'Échiquier. Ce ministre aurait peut-être laissé une réputation intacte si, moins avide de gloire, il n'eût point cherché à enfler sa renommée aux dépens de ses prédécesseurs. Mais à une époque où il se trouvait à la tête des finances (en 1764), ayant fait insérer imprudemment dans les gazettes une magnifique apologie des opérations de son ministère, il excita par cette démarche la censure de l'opposition et l'animosité de ses ennemis personnels. Dans deux pamphlets virulents publiés contre lui, on releva des erreurs qu'on eut soin d'exagérer, et le malheureux Grenville fut bientôt obligé de renoncer à sa charge. Cette disgrâce ne l'abattit point. Dès l'année 1766 il répondit à ses détracteurs par un écrit intitulé *Considérations sur le commerce et les finances de l'Angleterre, et sur les mesures prises par le ministère, depuis la conclusion de la paix, relativement à ces grands objets d'intérêt national*. Cet ouvrage, dans lequel il récrimine avec force contre ceux qui l'ont supplanté, a été traduit en français sous ce titre : *Mémoires sur l'administration des finances de l'Angleterre*, Mayence (Paris), 1768, in-4°. L'un des actes dont l'auteur paraît s'applaudir avec le plus de complaisance est la suppression de la contrebande dans l'île de Man, qu'il réunit à la Grande-Bretagne, après en avoir acheté la souveraineté soixante-dix mille livres sterling. On attribue au même ministre une brochure qui parut en 1768 sous le titre de *The present state of the nation*, et qui a été traduit en français (par Guyard de Troyes) sous celui de *Tableau de l'Angleterre relativement à son commerce et à ses finances*, Paris, 1769, in-8°. Grenville était membre du conseil privé, place qu'il conserva toute sa vie; en 1749 il avait épousé la fille de William Windham, sœur du dernier comte d'Egremont, dont il eut deux fils et trois filles.

N—E.

GRENVILLE (GUILLAUME WYNDHAM), ministre d'État anglais, était le troisième fils de lord George Grenville, qui lui-même avait été premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Échiquier (1765-1768). Il naquit le 25 octobre 1759. Placé d'abord au collège d'Eton, il s'y trouvait lors de la révolte de Foster; et dans ce tumulte il fit comme ses condisciples : il jeta dictionnaires et grammaires dans la Tamise et quitta le collège. On ne l'y ramena que pour quelques instants; et d'Etonien il devint élève d'Oxford, Christ-Church. Ses amis ont fait grand bruit d'un prix de vers latins qu'il y remporta, et dont le sujet était la puissance du fluide électrique. Sorti du noble collège avec le titre de bachelier, il se mit à l'é-

tude du droit et manifesta l'intention de prendre son vol vers le barreau; mais il se retourna bientôt vers la politique. Le bourg-pourri de Buckingham le nomma son représentant à la chambre des communes en 1782. Il avait à peine eu le temps d'y faire connaissance avec les us parlementaires, que son frère aîné, le comte Temple, fut nommé lord lieutenant d'Irlande. Grenville partit par le même paquebot, en qualité de secrétaire particulier du nouveau dignitaire, et ne tarda pas à devenir membre du conseil privé du royaume d'Irlande. Mais la vice-royauté du comte Temple tomba bien vite avec ce pauvre échafaudage de toutes couleurs qu'on appelait ministère Rockingham. De retour en Angleterre (juin 1785), Grenville n'eut point à se plaindre de la révolution ministérielle qui signala la fin de l'année; et montant d'un cran sur l'échelle des postes lucratifs, il prit place parmi les grands fonctionnaires de l'État. Pitt, en bon cousin, le fit payeur général de l'armée à la place de Burke. Grenville, ainsi coulé à la fortune du ministère, fut un de ses plus valeureux champions : à la chambre des communes, et sans cesse attaqué par une forte et habile opposition; il se mit sans cesse sur la brèche, c'est-à-dire à la tribune. Nous ne sommes point de ces satiriques qui, pour l'accuser d'inégalité, ont dit que chaque fois qu'il ouvrait la bouche il était irrésistible pendant les dix premières minutes; nous pensons que, s'il manquait d'éloquence, il avait une facilité d'élocution remarquable, et que, si les grandes vues lui étaient étrangères, il avait les connaissances de détail. A Pitt le génie; à Grenville la routine administrative et gouvernementale, qu'il avait en quelque sorte aspirée dans l'atmosphère de la maison paternelle, bien qu'il eût perdu son père à dix ans. Ne nous étonnons donc point que Pitt ait vu dans Grenville une des utilités de ses vastes projets, et l'ait avec soin maintenu tant dans le cabinet qu'au parlement; et comprenons aussi que longtemps Grenville, auprès de Pitt, ne dut faire qu'une figure très-secondaire. Aux élections générales du comté de Buckingham (1784), il s'en fallut de peu qu'il ne fût évincé par un candidat de l'opposition : la lutte fut une des plus vives que l'on eût vues jusqu'alors. Les choses se passèrent plus pacifiquement en 1790 : Grenville fut réélu sans incident. L'année précédente, à la mort de Cornwall, la chambre l'avait nommé son orateur. La révolution française était à la veille d'éclore, et bientôt les phases de cette crise terrible se suivirent l'une l'autre avec rapidité. Elles occasionnèrent un remaniement dans le cabinet britannique. Grenville passa d'abord au département de l'intérieur (1790); puis, quelques mois après, il reçut le portefeuille des affaires étrangères. Dans l'intervalle, il avait été élevé à la pairie. Le choix de Grenville pour un poste de l'importance du Foreign-Office annonce assez à quel point cet homme d'État se prêtait aux vues

de Pitt. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il sympathisât complètement avec ce grand homme ou qu'il le comprit. Grenville était plus homme d'honneur encore qu'homme de cabinet. Ce qui l'animait en partie contre la révolution, c'était le désordre, l'immoralité, l'anarchie sociale qui marchaient à la suite; c'était le triste sort de Louis XVI et de la noblesse; c'était le triomphe de l'usurpation. Ce n'était pas exclusivement de la haine pour la France, cette haine qui chez Pitt sourit d'abord à la révolution, parce qu'elle divisait et partant affaiblissait la France, puis en eut peur quand ses forces, mises au jour par cette fièvre morale, se développèrent, et surtout quand il prévint qu'un homme allait s'en emparer. Mais en définitive les deux collègues marchaient d'accord; et ce que voulait la perspicacité haineuse et le machiavélisme de l'un, l'autre l'exécutait ou le signait. C'est ainsi que dès le commencement de 1792, en dépit des demandes réitérées de Chauvelin et de Talleyrand, il refusa de promettre la neutralité du cabinet de St-James à tout événement, et protesta dans ses dépêches au cabinet français du vif attachement de sa cour à la cause de Louis XVI. C'est ainsi qu'après le 10 août il rappela de Paris l'ambassadeur britannique, lord Gower, ne permit à Chauvelin de rester à Londres que comme particulier et en lui défendant l'entrée de la cour, rejeta péremptoirement les ouvertures de Noël tendant à mettre le duc d'York sur le trône de France, et, prévoyant l'assassinat juridique du monarque déchu, adhéra formellement à la note du comte de Stahremberg demandant aux états de Hollande de ne recevoir aucun de ceux qui pourraient avoir eu part à la mort de Louis XVI. C'est ainsi qu'en janvier 1795, après un échange de notes très-fortes avec le ministre Lebrun sur les griefs réciproques de l'Angleterre et de la France, et sur les préparatifs hostiles de celle-là contre celle-ci, il refusa toute entrevue à Chauvelin, puis lui intima l'ordre de sortir de Londres sous vingt-quatre heures et d'Angleterre sous huit jours, brusque moyen de couper court à toutes ces intrigues pour soulever la populace anglaise. Quand enfin cette déclaration de guerre, que chaque jour rendait plus inévitable, eut été lancée (février 1795), il signa les traités d'union, de commerce, de subsides avec les puissances ennemies de la France, et commença par la Russie. Ce n'est pas tout : il fallait souvent descendre du huis clos du Foreign-Office sur l'arène parlementaire, théâtre de la publicité, et là subir, rétorquer ou dérouter les interpellations de l'opposition, justifier ou pallier les mesures connues, se refuser à communiquer les autres, défendre tantôt les principes et tantôt les portefeuilles. C'est en 1795 peut-être que Grenville, ainsi tenu de faire face à deux tâches également hérissées de difficultés, montra le plus d'habileté à la tribune et de talent dans les relations diplomatiques. Mais rien

n'y fit; la Prusse, l'Espagne signèrent des paix séparées. On pouvait prévoir déjà que l'Autriche ferait la sienne à part. Grenville et Pitt résolurent de prendre l'initiative à la première circonstance favorable, non pour traiter à part, mais pour ne pas être abandonnés par leur allié de Vienne, et ne pas rester seuls chargés du poids de la guerre. La victoire d'Amberg, remportée par l'archiduc Charles sur Jourdan (juin 1796), offrait un moment favorable pour entamer de semblables négociations. Elles commencèrent bientôt par l'intermédiaire des ministres danois à Londres et à Paris, malgré la répugnance que marquèrent d'abord et que conservèrent toujours les directeurs; et lord Malmesbury se rendit à Paris. Pour le gouvernement britannique, il voulait sincèrement la paix, ainsi que la majorité de la nation anglaise, et la France aussi, mais non telle que son gouvernement la voulait. Les brillantes campagnes de Bonaparte en Italie allaient sans cesse haussant ses prétentions; et les seules raisons qui eussent décidé les pentarques ou plutôt Bonaparte, qui fut ici le conseiller du directoire, à répondre aux ouvertures de Grenville et de Pitt, c'étaient le besoin de sembler sympathiser avec le vœu pacifique de toute la France et l'espoir de détacher la Grande-Bretagne de l'Autriche dans les négociations. Mais ce que Bonaparte espérait, c'est justement ce que Pitt ne voulait point. Tous deux avec leur génie avaient saisi le vrai nœud des difficultés, et tous deux voulaient avec la même force, l'un le rompre et l'autre le serrer. La mission de Malmesbury fut donc vaine, peu importe quels incidents en brodèrent le fond et purent donner le change au bon public des deux pays. Le gouvernement français fit tout ce qu'il put pour faire croire que les torts étaient du côté de l'envoyé britannique; et l'opinion générale, même en Angleterre, fut contre Malmesbury. Grenville, obligé de se justifier au parlement, ne fit autre chose que de déplacer la question en reportant les reproches sur le gouvernement qui ne demeura pur et inattaquable qu'aux yeux de ceux dont l'opinion était fixée d'avance. Au reste, il s'était manifesté un dissentiment dans le cabinet sur la marche de la négociation française, et il faut avouer que Pitt et Grenville, contrairement à Portland et à Spencer, avaient marqué le plus de longanimité et donné à Malmesbury les pouvoirs les plus vastes, soit qu'ils ne voulussent que gagner du temps, ou être à même de prouver au parlement leur désir de la paix, soit qu'ils crussent que les plénipotentiaires français ne comprenaient pas bien la portée de leurs demandes, et insistaient sur des points plus avantageux pour l'Angleterre que pour la France (1797 et 98). Le départ de Bonaparte pour l'Égypte ranima leur espoir. Grenville mit tout en œuvre d'un bout à l'autre de l'Europe; et s'il ne put faire sortir la Prusse de sa neutralité, il obtint de Paul I^{er} la promesse d'une intervention

formidable, et fit avec le cabinet de Vienne une alliance offensive et défensive, offrit ses secours à la Porte Ottomane pour délivrer de l'invasion les provinces que Bonaparte croyait déjà lui avoir ravies, et d'où il rêvait une expédition dans l'Inde. On connaît ce qui suivit. Le retour de Bonaparte, la révolution du 18 brumaire ne modifièrent point les dispositions de Grenville et de Pitt. A la fameuse lettre que Bonaparte, à peine devenu premier consul, écrivit à George III, sans intermédiaire et comme de roi à roi, pour lui notifier le grave changement qui s'était opéré en France et qui substituait au directoire un premier consul, Grenville répondit qu'il ne voyait pas là un motif pour rien changer aux usages reçus en diplomatie. Cette lettre, qui devint publique, froissa beaucoup l'orgueil du consul. Du reste, la forme à part, Bonaparte, par ce refus de traiter, fut au comble de ses vœux et continua la guerre, tout en ayant le droit de faire dire, non sans quelque raison, qu'on le forçait à la faire. Grenville et Pitt s'appliquèrent à la rendre terrible, et ranimèrent la coalition expirante que la défection de Paul I^{er} avait en quelque sorte réduite au néant. La campagne de Marengo (1800) et le traité de Lunéville n'en opérèrent pas moins bientôt une pacification presque générale en Europe (1801). Pitt et son ministère, y compris Grenville, quittèrent la place (février 1801), et laissèrent le cabinet Liverpool signer la paix ou plutôt la trêve d'Amiens (1802). Indépendamment des affaires continentales, la réunion de l'Irlande à la Grande-Bretagne avait beaucoup occupé les deux ministres; Grenville avait très-activement secondé son cousin dans cette grave question politique, et comme lui il soutenait, en même temps que la réunion, l'émancipation des catholiques. La première de ces mesures seule triompha; la seconde ne devait entrer enfin dans la législation qu'au bout de plus d'un quart de siècle. Bien qu'ayant quitté le ministère par suite d'un changement de politique, il n'eût tenu qu'à lord Grenville d'y rentrer dès 1802. Quand la démission de Castlereagh et de Canning laissa peser trois portefeuilles sur lord Liverpool, ce ministre écrivit à Grey et à Grenville, mais sans les déterminer à s'associer à lui. Grey même ne bougea pas; et si Grenville se rendit à Londres, ce fut pour s'assurer des principes qui allaient prévaloir. Quand il vit qu'ils ne varieraient pas, il rejeta les propositions de Liverpool. Cette fidélité aux doctrines qu'il avait défendues l'empêcha même de revenir au pouvoir à la suite de Pitt, en mai 1804; car Pitt alors ne stipula point l'émancipation catholique; et de ce jour jusqu'à la mort du grand ministre (1806), Grenville prit rang sur les bancs de l'opposition et fut le fréquent antagoniste de celui dont si souvent il avait été l'utile auxiliaire. A la mort de Pitt, Grenville fut chargé de composer le nouveau cabinet. C'est de là que sortit ce ministère hétéradelphe qui lais-

sait la Grande-Bretagne sans système, sans unité de vues, et qui, pour peu qu'il eût duré, aurait facilité à Bonaparte la conquête de l'Europe. Grenville, Fox, Addington y siégeaient, représentant chacun un parti et tentant mutuellement de se culbuter. C'est pendant ce temps que fut créée la confédération du Rhin et que s'ouvrit la première campagne de la guerre de Prusse. Grenville glissa bientôt de sa place de premier ministre : plus d'une cause y contribua ; la plus honorable fut son zèle pour l'émancipation catholique, zèle qui l'avait rendu personnellement désagréable au régent. Réduit alors au mince rôle de membre de l'opposition, il parla contre la continuation de la guerre, mais sans véritable retentissement et sans effet. Il était riche de deux belles places inamovibles, celle d'auditeur à l'Échiquier, qu'il possédait depuis l'année 1793, et celle de chancelier de l'université d'Oxford, qui lui fut conférée en 1809. Il cultivait les lettres, formait une belle bibliothèque, écrivait parfois en vers ainsi qu'en prose, et atteignit ainsi la 75^e année de son âge : sa mort eut lieu le 12 janvier 1834. On a de lui : 1^o beaucoup de *Discours* épars dans les feuilles quotidiennes de l'Angleterre, mais dont quelques-uns ont été imprimés séparément, par exemple : 1. *Discours sur le bill de régence*, 1789, in-8^o ; réimprimé 1814 ; 2. *Discours sur la motion du duc de Bedford pour le renvoi des ministres*, 1798, in-8^o ; 3. *Discours sur une adresse contenant approbation du traité avec la Russie*, 1802, in-8^o. 2^o *Nouveau système de finances, présenté au parlement avec des tableaux*, 1806, in-8^o. 3^o *Lettre au comte de Fingal*, 1810. 4^o De bonnes *Notes* sur Homère. 5^o *Nugæ metricæ* (manuscrit). Ce sont des traductions de grec, anglais, italien, en vers latins. 6^o Il a publié les *Lettres de lord Chatham à son neveu, Th. Pitt, lord Camelford*, 1804, in-8^o. En 1832, J. Smith a publié à Londres, en 2 volumes in-8^o, *the Grenville papers, from the archives at Stowe, including Mr. Grenville's political diary*.

P—OT.

GREPPI (CHARLES), auteur dramatique italien, naquit à Bologne en 1751. Il montra de bonne heure un goût décidé pour la poésie, qui lui fit abandonner la profession d'avocat, à laquelle ses parents l'avaient d'abord destiné. Ses premières compositions furent très-applaudies ; elles roulent presque toutes sur des sujets d'amour, et sont écrites avec élégance et pureté. Greppi n'avait pour tout bien que son talent. Ses amis parvinrent à le placer en qualité de secrétaire auprès d'un seigneur distingué ; mais son humeur indépendante et un caractère parfois un peu trop vif lui firent bientôt quitter cet état, et il se vit alors contraint d'exister du faible produit de sa muse. Il travailla pour le théâtre, et ses pièces eurent beaucoup de succès. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut présenté au cardinal Zelada, alors ministre d'État, qui l'honora de sa protection, l'employa dans ses bureaux et lui obtint

de Pie VI le titre de chevalier. Greppi, né avec un cœur extrêmement sensible, aimait le beau sexe avec idolâtrie ; mais il ne se piquait pas de la constance du Dante et de Pétrarque. Devenu follement épris d'une princesse, proche parente du souverain, non content de la célébrer dans ses vers, il osa lui déclarer sa passion. Cette audace fut aussitôt punie. Le cardinal Zelada le priva de son emploi et le renvoya dans son pays natal. Là, Greppi vécut plusieurs années, partageant ses loisirs entre l'amour et la poésie, jusqu'à ce que, parvenu à l'âge de quarante ans, il résolut d'épouser une demoiselle d'Imola (petite ville à quatre lieues de Bologne). Mais se trouvant un soir, en compagnie d'un de ses amis, au spectacle où il savourait les applaudissements qu'on donnait à sa *Teresa e Claudio*, il reçut une lettre : c'était de sa future, qui lui apprenait la nouvelle qu'elle venait de donner sa main à un rival, que ses parents, disait-elle, l'avaient forcée d'accepter. Greppi changea d'abord de visage ; mais il reprit bientôt sa bonne humeur, et la pièce étant finie, il invita à souper plusieurs de ses amis, avec lesquels il passa une partie de la nuit, ne cessant de les égayer par ses bons mots et ses saillies sur l'inconstance des femmes. Tous ses amis applaudirent à sa résignation ; mais le jour suivant, il avait disparu. On crut alors que, par un désespoir amoureux, il avait attenté à ses jours, et qu'il n'avait feint un calme apparent que pour mieux cacher son projet. Un an s'était écoulé, lorsqu'un de ses amis, étant allé dans l'église de St-François, où une messe du P. Mattei (élève du célèbre Martini) attirait la foule, parmi plusieurs religieux qui chantaient au chœur il reconnut le chevalier Greppi, qui, revêtu de l'habit séraphique, lui assura qu'il ne songeait plus qu'à faire pénitence de ses erreurs passées. Mais Greppi avait peu de sagacité pour vivre dans la société, et moins de philosophie encore pour se plaire dans la retraite. Il oublia bientôt ses beaux projets, se brouilla avec les moines ; et comme il n'avait pas encore fait profession, il lui fut facile de quitter le cloître. A l'entrée des Français en Italie, il fut un des plus chauds partisans d'une liberté chimérique ; mais ses défauts tenant plus à son esprit qu'à son cœur, on n'eut jamais à lui reprocher de lâcheté ni de bassesse. Il joua un rôle assez brillant pendant l'existence éphémère de la république cisalpine. Il passa ensuite à Milan ; il y occupa successivement différents emplois, et y mourut en janvier 1814. Il a laissé au théâtre italien des comédies et des tragédies : parmi les premières, on distingue *Teresa e Claudio*, jouée pour la première fois à Venise en 1786 ; *Teresa vedova*, jouée à Milan l'année suivante, et *Teresa maritata*, représentée à Bologne vers la fin de 1787. Ces trois pièces, qui, par le sentiment et le comique qui y dominent tour à tour, ressemblent assez au *Glorieux* de Destouches, ont, il est vrai, le défaut de ne former

qu'un seul sujet représenté en trois actions; mais ce défaut est racheté par une foule de beautés. Le plan est sage, le style pur, le dialogue naturel; elles ne contiennent aucune scène inutile et intéressent constamment jusqu'à la fin. Les caractères y sont bien tracés : deux rôles tout à fait comiques d'un philosophe et d'un poète sont peints avec un égal talent. La première de ces pièces est supérieure aux deux autres. Elles obtinrent un succès étonnant sur tous les théâtres d'Italie; on en fit un grand nombre d'éditions à Milan, Venise, Bologne, etc., de 1786 à 1796. Dans le nombre des tragédies de Greppi on remarque avec raison sa *Gertrude d'Aragon*, jouée et imprimée pour la première fois à Milan en 1783. Cette pièce, sous différents rapports, a quelque ressemblance avec le *Macbeth* de Shakspeare et avec l'*Agamemnon* d'Alfieri, et on la regarde comme une des plus intéressantes du théâtre italien. Le style, sans avoir la précision énergique d'Alfieri ni la rapidité de celui de Monti, est éminemment tragique, et l'on y trouve des morceaux d'une éloquence subline. On a réuni tous les ouvrages de Greppi, et on les a imprimés à Bologne, en 1812, en 2 volumes in-8°, contenant ses poésies fugitives, huit comédies et quatre tragédies, toutes jouées à plusieurs reprises et toujours avec succès. B—s.

GREPPO (JEAN-BAPTISTE) naquit à Lyon le 17 mai 1712. Son père, qui s'était enrichi en faisant le commerce des blés, voulut, que ses enfants reçussent une brillante éducation. Jean-Baptiste fit ses études au collège de la Trinité, où il s'établit entre lui et ses maîtres une si grande intimité, qu'il ne cessa d'être leur disciple que pour devenir leur collègue. Après avoir professé les humanités avec le plus grand succès dans plusieurs collèges, notamment à Mâcon et à Besançon, Greppo revint à Lyon pour y remplir les fonctions de la préfecture dans la pension du collège de la Trinité; mais sa mauvaise santé l'ayant contraint à se démettre de cet emploi, il renonça pour toujours à la carrière trop pénible de l'enseignement, et fut pourvu en 1745 d'un canonicat dans l'église de St-Paul. La faiblesse de sa complexion ne put exclure en lui l'amour de l'étude ni étouffer sa passion pour la culture des sciences et des lettres. L'Académie de Lyon le reçut en 1749, et il fut pendant quinze années un de ses membres les plus assidus. Il avait enrichi les portefeuilles de cette compagnie d'un grand nombre de mémoires sur la géométrie, la physique, l'histoire et les antiquités sacrées et profanes. Bollioud-Mermet en a conservé la liste dans son *Histoire inédite de l'Académie de Lyon*. On n'a pu retrouver que les suivants : 1° *Observations sur la méthode de Duhamel pour la conservation des grains*; 2° *De la théorie de la terre relativement aux effets du déluge*; 3° *De l'impression de l'air sur le corps humain*; 4° *De la construction des murs et des fortifications de Lyon*. Ce dernier

mémoire a été publié par M. Bregnot du Lut, dans les *Archives du Rhône*, t. 3, p. 421 à 442. Greppo mourut le 17 juin 1767. — Un de ses neveux, M. l'abbé Honoré Greppo, grand vicaire de l'évêque de Belley, s'est fait avantageusement connaître dans le monde savant par différents ouvrages, notamment par un *Essai sur le système hiéroglyphique de Champollion le jeune*, Paris, 1829, in-8°. A. P.

GRESHAM (Sir THOMAS), fondateur de la bourse et du collège qui porte son nom à Londres, était fils d'un riche négociant qui avait été lord maire de cette capitale. Né en 1519, il fut placé chez un mercier, et en même temps fit de bonnes études classiques à Cambridge. Étant entré dans la carrière du commerce, il fut employé, comme agent du roi Édouard VI, pour lever des sommes d'argent sur les négociants d'Anvers, et vint résider dans cette ville en 1531; mais la manière dont cet emprunt se traitait étant fort coûteuse à la couronne, il travailla avec fruit à le rendre beaucoup moins onéreux. On compte que le service de son agence, ainsi que quelques commissions politiques dont il fut chargé, l'obligèrent, pendant le règne si court d'Édouard, à faire au moins quarante voyages d'Angleterre à Anvers. Le roi, environ trois semaines avant sa mort, voulant lui marquer sa reconnaissance des importants services qu'il avait reçus de lui, lui alloua une pension de mille livres sterling, reversible à ses héritiers, outre plusieurs domaines qu'il lui avait donnés précédemment. Gresham fut également employé sous le règne d'Élisabeth, qui le créa chevalier en 1559, et le nomma son agent dans les pays étrangers. Ce fut alors qu'il fit bâtir pour sa résidence un superbe hôtel à Londres, qui devint depuis le collège Gresham. Il reprit le projet qu'avait formé son père de construire un bâtiment pour le rendez-vous des négociants et marchands de Londres, qui jusqu'à cette époque avaient été réduits à se réunir dans la rue, exposés à toutes les injures du temps; il proposa aux bourgeois, s'ils voulaient lui accorder un terrain convenable, de bâtir à ses frais un hôtel pour la bourse, où les négociants et marchands en tout genre pourraient s'assembler journellement, et traiter de leurs affaires en tout temps sans aucun obstacle. Cette offre fut acceptée; et, en 1566, le terrain fut livré à sir Thomas. Le 7 juin, il posa la première pierre du bâtiment qui fut élevé sur le plan de la bourse d'Anvers, et qui, outre l'utilité de sa destination, est un des ornements de la ville de Londres. Il fut achevé et les boutiques en furent ouvertes en 1569. Le 29 janvier 1570, la reine Élisabeth s'y rendit accompagnée de sa noblesse, et le fit proclamer la *Bourse royale* (The royal Exchange) par un trompette et par un héraut. Ayant été envoyé de nouveau deux fois en Flandre en 1566, pour obtenir des sommes d'argent considérables, Gresham résolut de détourner la reine d'emprunter dorénavant aux étrangers, à un intérêt exorbitant,

l'argent qu'elle pouvait tirer des négociants anglais; il réussit pleinement à faire goûter ses idées sur ce sujet, ce qui rendait son agence désormais inutile, d'autant plus que le commerce avec la Flandre était alors interrompu par la guerre avec le roi d'Espagne. En 1572, Elisabeth le désigna, conjointement avec l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres et plusieurs autres personnages éminents, pour concourir avec le lord maire au gouvernement de la cité de Londres, pendant le voyage qu'elle se proposait de faire dans l'été de cette année. En 1578, la reine vint le visiter dans un superbe château qu'il venait de bâtir à Osterlay, près de Brentford, dans le comté de Middlesex, et y fut traitée avec beaucoup de magnificence. On rapporte qu'Elisabeth ayant trouvé que la cour de ce château ferait un meilleur effet si elle était partagée par une muraille, sir Thomas manda aussitôt des ouvriers qui, pendant la nuit, travaillèrent avec tant de diligence et si peu de bruit, que le lendemain matin, le mur était achevé, à la grande surprise de la reine et des courtisans. Depuis plusieurs années, Gresham avait manifesté le dessein de fonder un collège pour l'enseignement des sciences. L'université de Cambridge, dont il avait été élève, lui écrivit une lettre latine, dont l'éloquence cependant ne put l'engager à choisir cette ville pour son établissement. Ce fut le 5 juillet 1575, qu'il fit un testament supplémentaire, par lequel il abandonnait une moitié de la bourse au lord maire et à la commune de Londres, et l'autre à la compagnie des merciers, à la condition de subvenir aux traitements de sept professeurs pour la théologie, la jurisprudence, la médecine, l'astronomie, la géométrie, la musique et la rhétorique, à raison de cinquante livres sterling par an pour chacun d'eux; il destina en même temps le bel hôtel qu'il avait fait bâtir à Londres pour le logement et les classes de ces professeurs. Il fit aussi des legs considérables en faveur des indigents, des prisonniers et des malades. Il mourut subitement le 21 novembre 1579. Ce ne fut, conformément à son vœu, qu'après la mort de sa femme (25 novembre 1596), que les deux corporations de Londres purent prendre possession de l'hôtel de la bourse. Les leçons qu'il avait fondées furent données dans son ancienne maison jusque vers la fin du 18^e siècle, qu'elle fut démolie, sur la demande des habitants de la cité, pour être remplacée par le bureau de l'ex-cise; ces leçons eurent lieu dès lors dans une chambre au-dessus du local où se tient la bourse; et probablement il en est encore ainsi aujourd'hui. Gresham connaissait bien les langues anciennes et plusieurs langues modernes, et avait beaucoup de connaissances générales, quoiqu'il se fût spécialement voué aux objets de commerce. Sa longue gestion des affaires mercantiles pour Elisabeth, qui, ainsi que le gouvernement, le consultait souvent sur des sujets de la plus haute importance, lui avait fait donner de son temps le

surnom de *négociant royal*. Il était regardé comme le plus riche bourgeois de l'Angleterre. L.

GRESLON (ADRIEN), jésuite, né à Périgueux en 1618, entra dans la société à l'âge de dix-neuf ans, et, après avoir professé les belles-lettres et la théologie dans différents collèges, fut envoyé aux missions de la Chine. Il arriva dans cet empire en 1657, et ne revint en France qu'au commencement de l'année 1670. Le père Greslon mourut en 1697. On a de lui *l'Histoire de la Chine sous la domination des Tartares, depuis 1651 jusqu'en 1669*, Paris, 1671, in-8^o. Il rédigea cet ouvrage en partie sur les récits de ses confrères et en partie d'après ses propres observations. On lui attribue encore des *Vies des saints patriarches de l'Ancien Testament, avec des réflexions* en langue chinoise. W—s.

GRESLY (GABRIEL), peintre, né au commencement du 18^e siècle, à Lisle sur le Doubs, d'une famille originaire de Soleure, annonça dès son enfance de singulières dispositions pour le dessin. Sans avoir reçu aucune leçon, il traçait avec un charbon ou une plume de petites scènes pleines de vérité. Un peintre médiocre vit ses esquisses, devina son talent, et lui apprit à se servir du pinceau. Gresly, doué d'une imagination très-vive, mais privé d'instruction, s'appliqua à copier la nature, et la rendit, dans ses tableaux, d'une manière frappante, mais sans aucun choix. Il céda enfin aux instances de ses amis, qui l'engageaient à faire un voyage à Paris. Admis chez le comte de Caylus, cet illustre protecteur de tous les artistes, il fut très-surpris d'y voir un de ses tableaux dont on avait affaibli les couleurs afin de lui donner un air de vétusté, et qui passait pour l'ouvrage d'un maître célèbre. Ce tableau représentait une vieille devant un métier à dentelles. Il s'en déclara l'auteur, et quelques jours après il en fournit le pendant. Cette anecdote ayant fait quelque bruit, Gresly fut un instant l'objet de la curiosité et des empressements des amateurs; mais le séjour de Paris ne convenait ni à ses habitudes ni à sa santé; il se hâta de revenir à Besançon, où il mourut en 1756 dans un âge peu avancé. Les tableaux de cet artiste sont très-nombreux; la plupart offrent des scènes de la vie commune rendues avec une rare intelligence. Il a essayé quelquefois de s'élever jusqu'au genre de l'histoire; mais il y a échoué complètement. On a de lui, cependant, quelques copies de grands tableaux, si exactes, qu'un œil exercé peut seul les distinguer des originaux. W—s.

GRESNICK (ANTOINE-FRÉDÉRIC), musicien, né à Liège en 1755, fut envoyé fort jeune à Naples, où il eut pour maître Sala, professeur au conservatoire de la Pieta. S'étant rendu en Angleterre, il y composa la musique de quatre opéras, *Demetrio*, *Alessandro nell'indie*, *il Francese bizzarro*, *la Donna di cattivo umore*, représentés à Londres avec succès; et le prince de Galles (depuis George IV) le nomma surintendant de sa musique. Au commencement de la révolution, Gresnick passa en France,

et fut d'abord chef d'orchestre du théâtre de Lyon, où il fit jouer, entre autres pièces, *l'Amour exilé de Cythère*, opéra en trois actes, paroles de Pieyre. En 1793 il quitta cette ville et vint se fixer à Paris. Il donna au théâtre Louvois : *les Petits commissionnaires*, *le Savoir-faire*, *les Faux Mendiants*, *le Baiser donné et rendu*, *l'Extravagance de la vieillesse*, *Éponine et Sabinus*, en 5 actes. — Au théâtre Montansier : *la Forêt de Sicile*, *les Faux Monnayeurs*, *la Grotte des Cévennes*, *Rencontre sur rencontre*. — Au théâtre Feydeau : *la Tourterelle dans les bois*, *Alphonse et Léonore*, 1797. — Au théâtre Favart : *le Rêve*. — A l'Opéra (avec Persuis) : *Léonidas*. Gresset avait composé pour ce même théâtre la musique de *la Forêt de Brama*, opéra en 3 actes, paroles de madame Bourdic-Viot. Il espérait un grand succès de cet ouvrage auquel il avait donné tous ses soins, lorsque, après huit mois d'attente, il apprit que la pièce n'était reçue qu'à correction. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour lui. Il mourut le 6 octobre 1799, âgé seulement de 47 ans. Sa composition est gracieuse et correcte; jamais les accompagnements n'y étouffent les voix; il réussissait particulièrement dans la musique descriptive. Z.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS) naquit à Amiens, le 29 août 1709, d'une famille de bonne bourgeoisie; son père y était échevin. Ce fut là qu'il fit ses premières études chez les jésuites; il entra dans leur ordre à l'âge de seize ans, et fut envoyé à Paris, au collège Louis le Grand, pour y compléter son instruction. Il était dans sa vingt-quatrième année lorsqu'il composa *Ver-Vert*. Ce petit poème courut d'abord manuscrit, et fut imprimé sans l'aveu de l'auteur. Les gens de lettres et les gens du monde s'étonnèrent de voir le bon goût né dans un cloître, et s'échappant, pour la première fois, des bancs de l'école. Jean-Baptiste Rousseau, dans son premier mouvement d'admiration, qualifiait avec raison, en 1733, *Ver-Vert* de *phénomène littéraire*. Notre langue ne possède certainement pas de badinage plus agréable et plus élégant que les aventures du fameux perroquet de Nevers; c'est un tout, un ensemble parfait, auquel rien ne paraît manquer. Le *Carême impromptu* et le *Lutrin vivant*, deux bagatelles remarquables par le talent de narrer et d'écrire qui y brille; la *Chartreuse*, enfin les *Ombres*, occupèrent successivement le public à cette première époque de la vie de Gresset. C'était le fruit de ses loisirs et du goût irrésistible qui l'entraînait vers la poésie. La *Chartreuse* surtout était une production qu'on ne s'attendait guère plus à voir sortir de la poussière d'un collège que *Ver-Vert*. Elle offre moins de correction que ce dernier poème; la fécondité d'expression y dégénère quelquefois en luxe; enfin on y trouve un abandon tellement facile, qu'il pourrait passer pour de la négligence; mais l'enchaînement presque toujours heureux des vers et leur douce harmonie rachètent l'inconvénient de la diffusion et des

longues périodes, qui a été souvent reproché aux épitres de ce poète. Celle-ci est fort supérieure aux *Ombres* et à *l'Épître au père Bougeant*, qui roulent à peu près sur le même fonds d'idées. Gresset en a adressé une à sa muse, moins égale et généralement plus faible de pensées et de style. En revanche, son épître à sa sœur, sur une convalescence, est regardée comme un morceau très-distingué, et même, par quelques personnes, comme préférable à plusieurs des pièces fugitives de Voltaire. On peut citer encore *l'Épître d'un chartreux* à une femme qu'il a vue paraître un moment dans sa solitude, sujet heureux et fécond. Dans les poésies de Gresset, lorsque le sujet le comporte, mais surtout dans ses épitres, on trouve en général cette franchise de l'esprit et cet abandon de l'âme qui annoncent un homme vrai, bon et sensible, enfin qui font estimer et aimer le poète doué de ces qualités. Elles expliquent peut-être l'effusion, ou plutôt la diffusion dans l'expression, à laquelle Gresset s'est trop souvent laissé entraîner. Mécontente du bruit que faisait *Ver-Vert* dans le monde, la sœur d'un ministre, qui était à la tête d'une des maisons de la Visitation, se plaignit du jeune poète à ses chefs; et par suite Gresset, qui professait les humanités à Tours, fut transféré à la Flèche. Ce fut là qu'il s'essaya, sans beaucoup de succès, à traduire les *Églogues* de Virgile. Cette traduction est une des parties les plus faibles de ses ouvrages; l'auteur, petillant d'esprit, et trop jeune encore, sentait peu les charmes de la campagne, et il n'a pas rendu la belle simplicité de son modèle. Cependant on reconnaît quelquefois le sentiment de l'harmonie dans son imitation en vers des *Bucoliques*. L'ennui l'ayant bientôt gagné dans son exil, il sollicita pendant près d'une année sa liberté, et ne l'obtint qu'en quittant l'habit de jésuite. Il avait alors vingt-six ans. Ses regrets et sa reconnaissance pour ses maîtres sont consignés dans la pièce qui a pour titre : *Adieux aux jésuites*. Accueilli à Paris dans le grand monde, il voulut y soutenir sa réputation en s'élevant jusqu'à la tragédie; mais il n'avait pas suffisamment consulté ses forces et le caractère de son talent. Ce fut en 1740 qu'il fit représenter *Édouard III*, « roman » sans vraisemblance, dit la Harpe, sans intérêt « et sans aucune entente du théâtre. » Quant au style, qui a trouvé et qui a mérité peut-être d'avoir des admirateurs prononcés, notre Quintilien français, tout en convenant que les vers d'*Édouard* ne manquent pas d'une certaine noblesse, a étendu jusqu'à eux sa sévérité. On peut saisir le juste milieu entre ce qu'elle a de trop rigoureux, et l'espèce d'enthousiasme d'un autre académicien, Gaillard, qui dit que « cette tragédie est remplie » des plus grandes beautés dans tous les genres. » *Sidney*, joué en 1743, n'offrait pas un sujet beaucoup plus heureux; il excite plutôt la tristesse que l'intérêt; et certes le dégoût de la vie n'est point un sentiment dramatique, à moins qu'il ne

soit soutenu par l'énergie d'un caractère, d'une passion, ou bien par des circonstances attachantes. On ne peut du reste contester la beauté presque toujours égale du style de ce drame. L'esprit vif et malin de Gresset devait s'exercer avec beaucoup plus d'avantage sur des scènes comiques que sur les tableaux sombres et terribles sans lesquels il n'y a point de tragédie. *Le Méchant*, donné en 1747, mit le sceau à la réputation de son auteur. Cette comédie se compose d'une intrigue un peu froide; la gaieté et l'intérêt sont dans les détails, beaucoup plus que dans les situations; on y découvre des conceptions fines, des nuances bien saisies et des pensées brillantes; aussi *le Méchant* gagne-t-il plus à la lecture qu'à la représentation. Comme peinture de mœurs, il retrace très-fidèlement le ton, le jargon et l'esprit des gens du grand monde avant et après la régence. Il est surtout distingué par la supériorité des vers, dont un grand nombre sont devenus proverbes; aucune pièce du dernier siècle n'en offre de plus parfaits, de plus piquants, dans le genre de la comédie; mais aussi c'est là que s'arrête la gloire de Gresset. Il ne faut parler ni de la plupart de ses odes ni surtout de son *Discours sur l'harmonie*, qui, comme les productions de collège en général, parle beaucoup plus à l'oreille qu'à l'esprit. Il fut reçu en 1748 à l'Académie française, et se retira quelques années après à Amiens, où il obtint du roi la permission de fonder une académie. Il en fut nommé président perpétuel en 1750; mais il abdiqua cette distinction, la croyant contraire à la liberté qui est nécessaire aux gens de lettres. A peu près fixé dans une vallée charmante très-voisine de sa ville natale, il ne revenait à Paris que lorsqu'il y était appelé par ses affaires ou par ses devoirs de membre du premier corps littéraire de France. Dans une réponse adressée par lui en 1754, comme directeur de l'Académie française, à d'Alembert, qu'il était chargé d'y recevoir, il s'éleva avec un noble courage contre les évêques qui manquaient aux devoirs de la résidence. Cette tirade donna lieu à des plaintes; elles arrivèrent jusqu'à Louis XV, qui, trompé sans doute, témoigna d'une manière non équivoque son mécontentement. C'était dans le moment même où Gresset se disposait à lui présenter son discours, dont il s'était empressé de retrancher le passage réproché. Consterné de sa disgrâce, il retourna chercher des consolations auprès de l'évêque d'Amiens, M. de la Motte (*voy.* DORLÉANS), qui profita de la circonstance pour engager son protégé à renoncer au théâtre. Ce ne fut cependant qu'en 1759 que Gresset livra à l'impression une lettre où il abjurait le culte de Thalie, et exprimait le regret de ne pouvoir point assez effacer le scandale qu'il avait donné à la religion par ses comédies..... où, de plus, il rétractait solennellement tout ce qu'il avait pu écrire d'un ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on avait multiplié les éditions sans qu'il eût jamais été dans la confidence d'aucune, en-

fin, où il traitait la poésie d'*art dangereux*, etc., etc. Cette rétractation excita la colère de Voltaire. On lit dans sa correspondance de 1759: « Et ce poëte lisson de Gresset, qu'en dirons-nous? Quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! » Cependant l'auteur de *Ver-Vert* et de la *Chartreuse*, qu'il appelait des *ouvrages tombés*, ne l'avait jamais offensé en rien; et même, après avoir loué beaucoup, dans plusieurs endroits de ses œuvres, cet homme célèbre, Gresset avait composé en 1756 de très-jolis vers en réponse aux détracteurs d'*Alzire*. Mais le philosophe de Ferney ne pouvait pardonner à un poëte aussi distingué dans la littérature française de s'être ouvertement déclaré religieux. De là encore une tirade piquante et injuste qui se trouve dans le *Pauvre diable*, où le titre de comédie est refusé au *Méchant*, quoique le censeur lui-même, lorsqu'il s'est mêlé de faire ce qu'il appelait, à cette occasion, *œuvre du démon*, n'ait pu rien offrir à la muse comique qui approche, même de loin, de la pièce de Gresset. Celui-ci condamna au feu différentes productions que ses principes en religion lui faisaient regarder comme coupables, et, entre autres, plusieurs comédies, dont trois intitulées: *L'Esprit à la mode*, le *Secret de la comédie*, et le *Monde tel qu'il est*. Nous ne connaissons probablement jamais une autre pièce qu'il avait cependant cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette proscription; pièce qui avait pour objet, dit-il, la peinture et la critique d'un caractère plus à la mode que le *Méchant même*; caractère qui, sorti de ses bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule et un vice national..... Les seuls enfants de la muse de Gresset qui aient eu une sorte de publicité pendant sa retraite sont le *Gazetin*, poëme en quatre chants, lu à l'Académie d'Amiens en 1767, et le *Parrain magnifique*, poëme en dix chants, composé vers 1760, et qu'on a fait paraître à Paris en 1810. Celui-ci offre le plus souvent un bavardage brillant, quelquefois spirituel, et l'on y rencontre, par-ci, par-là, des vers dignes de l'auteur du *Méchant*; mais vainement y chercherait-on la richesse d'imagination et la verve de gaieté qui font regarder *Ver-Vert* comme un chef-d'œuvre de plaisanterie. Gresset, d'après l'avis, la prière même de l'évêque d'Amiens, refusa de livrer au public deux nouveaux chants qu'il avait ajoutés à ce dernier poëme: l'un était intitulé les *Pensionnaires*, et devenait le 3^e chant dans l'ordre nouvellement adopté par lui; l'autre, qui avait pour titre l'*Ouvroir* ou le *Laboratoire de nos sœurs*, devait former le 4^e chant. On sait qu'il récita celui-ci en 1759, dans une séance de l'Académie de la ville où il était né, et le répéta à la cour en 1774, lorsqu'en qualité de directeur de l'Académie française il eut l'honneur de complimenter Louis XVI sur son avènement au trône. Il ne le disait que de mémoire, et ce fut ainsi que l'entendit M. Philpon la Madelaine, qui en parle, sans en faire l'éloge, dans son *Dictionnaire portatif des poètes français*. Gresset fut appelé de nou-

veau à Paris en 1774, pour répondre au discours de réception de Suard à l'Académie française; et à cette occasion il donna une preuve sensible du rétrécissement de ses idées et de l'altération de son goût. Tout lui était devenu étranger dans la capitale. Il voulut peindre encore une fois le jargon du jour, qu'il avait si parfaitement reproduit dans la plus célèbre de ses pièces de théâtre; mais, s'il le connaissait assez pour le mépriser, il le possédait trop peu pour le rendre avec fidélité. A propos de l'influence des mœurs sur le langage, il avait cru devoir combattre, comme une invasion des plus dangereuses, l'admission de ces noms éphémères donnés par la mode à ses bizarres créations. Il exagéra en voulant imiter, et fit une caricature plutôt qu'un tableau : caricature que le public (nous dit d'Alembert) vit avec douceur, mais avec un silence respectueux. La réunion du véritable talent avec la piété et le respect pour les mœurs valut à Gresset, de la part de Louis XVI, un accueil et même des faveurs qui pouvaient bien le consoler des rigueurs de Louis XV. Entre autres preuves de bonté et d'intérêt, le petit-fils et successeur de ce roi accorda au chantre de *Ver-Vert* des lettres de noblesse rédigées dans les termes les plus honorables, et le fit chevalier de l'ordre de St-Michel; enfin, Monsieur, depuis Louis XVIII, ajouta à ces grâces la place d'historiographe de l'ordre de St-Lazare. Gresset fut toujours chéri et estimé de ses concitoyens. Un caractère irréprochable et les agréments de son commerce habituel rehaussaient encore davantage à leurs yeux le poète parvenu dès sa jeunesse à la célébrité, et qui était venu chercher parmi eux le repos et le bonheur. Si pendant trente ans il n'avait pas entièrement abandonné le commerce des muses, du moins s'était-il principalement, et même presque exclusivement, occupé des devoirs de la religion, en y joignant les jouissances paisibles de la tendresse conjugale et de l'amitié. Il finit sans éclat sa carrière dans la même ville où il l'avait commencée, et pour laquelle il avait conservé une vive affection. Ce fut le 16 juin 1777 qu'il mourut, animé des sentiments de la plus haute piété. Il n'avait point eu d'enfants de son mariage avec mademoiselle Galland, fille d'un négociant et maire d'Amiens; et il laissa seulement des neveux. Tout le corps municipal voulut assister à ses obsèques. Gresset, plus qu'aucun de nos auteurs, semble avoir été assujéti à l'influence des lieux et des circonstances. Il a successivement retracé dans ses productions les mœurs et les habitudes, soit du collège, soit du couvent; ensuite celles du grand monde; plus tard les travers des provinciaux; il a un moment payé tribut à l'esprit philosophique du milieu du 18^e siècle; enfin la dévotion, à son tour, l'a inspiré, suivant qu'il s'est trouvé écolier, novice, ou professeur chez les jésuites; habitué du *Cabinet vert* de madame de Forcalquier, à Paris; académicien et bourgeois d'Amiens; puis en dernier lieu

ami du pieux évêque la Motte. C'est, du reste, le poète le plus original de son siècle, le seul peut-être qui ne soit absolument d'aucune école, et qui, postérieur à Voltaire, ne l'ait pris en rien pour modèle. Indépendamment des notices qu'ont données sur Gresset les derniers éditeurs de ses œuvres et de sa vie publiée par le père Daire, Paris, Berton, 1779, in-12, on a son éloge par Ant. Diannyère (1784, in-8°). Il en existe deux autres, qui concoururent en 1785 pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens, l'un composé par M...., avocat en parlement (on croit que c'est le trop fameux Robespierre), et l'autre par M. Noël. Méraud de Saint-Just a aussi donné un éloge de Gresset dans la même année, Londres et Paris, 1785, in-12; enfin il en existe un composé par Bailly et qui est bien supérieur aux autres, Genève, 1785, in-8°, et un autre par Giroust, Paris, 1786, in-8°. M. Louis de Cayrol a en outre, plus récemment, publié un *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset*, Paris et Amiens, 1845, 2 vol. in-8° avec portrait. On a publié en 1802 les *Oeuvres choisies de Gresset*, Paris, stéréotypie d'Herhan, 1 vol. in-18. Les meilleures éditions sont celle de M. Fayolle, Paris, 1803, 3 vol. in-18, imprimés chez Didot aîné; et celle de Renouard, Paris, 1811, 3 vol. in-8°, y compris le *Parrain magnifique*, publié l'année d'après. Nous citerons encore parmi les éditions d'œuvres complètes, Paris, 1822, 3 vol. in-18 (cette édition, malgré son titre d'*Oeuvres complètes*, ne renferme pas le *Parrain magnifique*); ibid., 1824, 4 vol. in-32; ibid., 1826, 3 vol. in-32; ibid., 1830, 2 vol. in-8°; et parmi les éditions d'*Oeuvres choisies*: Paris, 1823, in-8°, précédée d'un *Essai sur la vie et les ouvrages de Gresset*, par Campenon; ibid., 1824, in-32; ibid., 1824, in-12 avec un *Essai sur la vie de Gresset* (par M. P. Hédouin); ibid., 1826, 2 vol. in-32; ibid., 1829, 2 vol. in-18; ibid., 1835, in-8°; ibid., 1838, in-8°, etc. *Ver-Vert* a été réimprimé un grand nombre de fois; il a été traduit en allemand, par J. N. Goëtz, 1752, in-8°; en portugais par un anonyme, sous le nom de *Filinto Elysio*, Paris, 1816, in-8°; en vers italiens par L. A. Vicenzi, 1803, in-8° (voy. aussi COOPER, Jean-Gilbert). L—P—E.

GRESSET (FÉLIX), philologue, né en 1795 à Pontarlier, de parents peu favorisés de la fortune, sentit de bonne heure la nécessité de se suffire à lui-même. Après avoir achevé ses premières études avec succès, il fut à dix-huit ans nommé régent au collège de Vesoul. C'était le premier pas dans la carrière de l'enseignement; il redoubla d'efforts, et fut en 1816, après un brillant concours, admis à l'école normale; il en sortit professeur de rhétorique au collège d'Auch, d'où il passa bientôt avec le même titre à celui de Toulouse. Ses goûts studieux, ses habitudes laborieuses, ne tardèrent pas à le faire connaître dans une ville où la culture des lettres est restée en honneur. L'Académie de Toulouse l'admit au nombre de ses membres. Il publia peu de temps après

un opusculé intitulé *Essai sur la langue grecque, ou Précis de sa formation, de sa grammaire et de sa prosodie; avec des notes contenant surtout des applications au latin* (Toulouse), Paris, 1823, in-8°. Encouragé par les éloges de ses maîtres et de ses chefs, il rédigea plusieurs dissertations philologiques qu'il lut à l'Académie, et dont il inséra des extraits dans le *journal* du département de la Haute-Garonne. Son zèle fut récompensé par la place d'inspecteur de l'Académie de Grenoble, place qui devait lui donner le loisir de terminer un grand ouvrage de linguistique dont on le savait occupé. A la révolution de 1830 il fut destitué, lorsque peut-être il se flattait d'obtenir de l'avancement, et vint à Paris pour s'informer de la cause de sa disgrâce, ou tout au moins pour solliciter une pension de retraite. Toutes ses démarches ayant été sans résultat, il accepta l'asile que lui offrait un de ses amis à St-Germain en Laye, et il y mourut de chagrin dans les premiers mois de 1831, à l'âge de 36 ans. Il laissait manuscrit un *Dictionnaire polyglotte* incomplet, des chapitres d'un ouvrage sur la *Formation des langues*, des *Recherches étymologiques*, etc. W—s.

GRÉTRY (ANDRÉ-ERNEST-MODESTE), célèbre compositeur dramatique, naquit à Liège le 11 février 1741. Il fut le second fils d'un violoniste attaché d'abord à la collégiale de St-Martin à Liège, puis à celle de St-Denis de la même ville. Comme à l'âge de sept ans il avait une voix belle et très-étendue, son père le fit recevoir comme enfant de chœur dans cette église. Grétry nous a lui-même fait le triste tableau de tout ce qu'il souffrit dans cette situation, placé sous la direction d'un maître de musique brutal et emporté, tels qu'ils étaient alors pour la plupart dans les églises, et qui, à la moindre faute, assommait de coups les malheureux enfants confiés à ses soins. Il n'eut pas d'autres leçons jusqu'à l'âge de douze ans, et, comme il le dit, une telle éducation était faite pour le dégoûter à jamais de la musique. Aussi, lorsqu'il fut question de se faire entendre au chœur, il échoua complètement; cependant, par considération pour son père, le rang d'enfant de chœur lui fut conservé; il cessa de fréquenter la maîtrise, et fut placé sous la direction de Leclerc, depuis maître de la cathédrale de Strasbourg, homme aussi bon et aussi aimable que l'autre était dur et grossier. Le jeune Grétry profita de ses leçons, mais ce qui développa surtout son sens musical fut l'arrivée à Liège d'une troupe italienne, qui donna pendant un an des représentations d'opéras et intermèdes alors à la mode. L'enfant de chœur se passionna pour la manière de chanter de cette troupe, qui, bien que fort médiocre, était sans aucun doute très-supérieure à tout ce que l'on avait entendu non-seulement à Liège, mais dans une infinité d'autres villes plus considérables hors d'Italie. Grâce à son père, qui jouait à l'orchestre, Grétry avait assisté non-seulement aux représentations,

mais aussi aux répétitions : son goût s'était formé, et lorsqu'il reparut à la cathédrale, son succès ne fit aucun doute. Il continua de chanter jusqu'à l'époque de la mue, et s'efforçant alors de conserver le plus longtemps possible les restes de sa voix d'enfant, il fut un jour, après avoir chanté un air trop haut pour lui, pris d'un vomissement de sang qui se renouvela ensuite fréquemment et ne le quitta pas de toute sa vie. Grétry, à partir de cette époque, s'occupa de composition. D'abord il écrivit sans principes, calquant ses idées sur des pièces qu'il avait entre les mains, et dissimulant ses plagats avec assez d'habileté pour qu'ils ne fussent pas reconnus. Le père, devinant la vocation de son fils, le plaça sous la direction de Renekin, organiste de St-Pierre de Liège, qui lui enseigna l'harmonie, c'est-à-dire la basse chiffrée; puis sous celle de Moreau, maître de St-Paul, qui devait lui apprendre le contre-point. Comme l'élève compositeur avait longtemps chanté à la cathédrale, il demanda d'être envoyé à Rome aux frais du chapitre, pour y achever ses études musicales, ce qu'il obtint, grâce surtout aux efforts d'un chanoine grand amateur de musique, nommé de Harlez. Avant son départ, il fit entendre une messe que Moreau avait corrigée et qui fut bien reçue : il avait alors dix-huit ans. Ses parents s'étaient, autant qu'ils avaient pu, opposés à ce voyage à cause de la faible santé de leur fils. Placé à Rome dans un collège fondé par un de ses compatriotes, et destiné à des Liégeois de toute profession qui s'y instruisaient pendant cinq années, il étudia le clavecin et la composition sous un maître qu'il ne nomme pas et dont il fut peu content; il se mit ensuite sous la direction d'un excellent contre-pointiste, Jean-Baptiste Casali, maître de St-Jean de Latran, qui l'exerça pendant deux ans à écrire des fugues. Quoique Grétry dise qu'après ce temps Casali le renvoya en lui disant qu'il n'avait plus besoin de ses leçons, il faut plutôt ici s'en rapporter au maître qu'à l'élève. Or, par un hasard des plus singuliers, l'on a retrouvé une lettre de recommandation de ce compositeur donnée à Grétry, lorsqu'à son départ de Rome il se rendait à Genève; il y parle de son élève comme d'un *dne en musique*, ne sachant rien, mais du reste fort aimable et de bonnes mœurs (1). La manière d'écrire de notre musicien, considérée en elle-même, et abstraction faite du mérite dramatique, confirme jusqu'à un certain point ce fâcheux jugement. Il avait cependant fait représenter au théâtre d'Aliberti une de ces petites pièces fort communes alors et connues sous le nom d'*intermezzi*; elle était intitulée *le Vendemmiatrici* (les Vendangeuses), et avait obtenu quelque succès. Grétry quitta Rome au mois de jan-

(1) « Caro amico, vi mando un mio scolaro, vero asino in « musica, che non sa niente, ma giovane gentile assai e di « buon costume, etc. » Cette lettre appartient maintenant à M. Lampardi de Turin.

vier 1767, et se rendit à Genève, où il s'arrêta quelque temps, donnant des leçons et attendant un poème d'opéra-comique qu'écrivait pour lui madame Cramer; ce poème ne se terminant point, le jeune musicien, dans son impatience de produire, refit la musique du petit opéra-comique de Favart intitulé *Isabelle et Gertrude*, qu'il avait entendu au théâtre de Genève, et dont la musique, composée par Blaise, lui sembla faible, bien qu'elle eût précédemment obtenu un brillant succès : la pièce refaite eut six représentations. Pendant son séjour en cette ville, le nouveau compositeur s'était présenté à Ferney, chez Voltaire, qui lui avait fait un excellent accueil, et en lui conseillant de se rendre à Paris, n'avait fait, comme on le pense bien, que décider tout à fait et hâter une résolution déjà prise. Arrivé dans la capitale, il s'agissait de trouver un poète; Grétry allait frappant à toutes les portes pour obtenir des paroles à mettre en musique, et, chose bien remarquable, il rencontra un généreux appui dans Duni et dans Philidor, les deux compositeurs qui dominaient alors la scène lyrique française. Il crut enfin toucher le but : un écrivain obscur, nommé Pleinchêne, consentit à se hasarder avec lui; mais, au bout de quelques jours, il ne voulut plus lui confier sa pièce qu'à la condition d'avoir Philidor pour associé dans son travail. Grétry sentit bien qu'un tel arrangement ne pouvait lui être que désavantageux; car si l'ouvrage réussissait, tout le succès était attribué au musicien en réputation; s'il était mal reçu, toute la faute retombait sur l'artiste nouveau. Enfin il fit la connaissance d'un amateur qui, au milieu des dissipations du monde, écrivit pour lui *les Mariages samnites*, disposés d'abord en opéra-comique, mais trouvés trop nobles pour ce théâtre et arrangés en Opéra. La pièce fut répétée, et, malgré les efforts de Jéliotte, reçue des assistants de manière à ôter tout espoir d'en obtenir la représentation. Cependant, de Creutz, ambassadeur de Suède, à qui Grétry avait été recommandé, s'était, dès son arrivée à Paris, déclaré hautement son protecteur; il voyait souvent Marmontel et l'aimait beaucoup, et il le pria « de tendre la main à un jeune musicien plein de talent, qui, à bout de ressources, allait se noyer s'il ne le sauvait : pour faire fortune à Paris, il ne lui fallait qu'un joli opéra-comique(1). » Marmontel se mit au travail, et il eut plus tard le mérite d'avoir donné à ce genre de pièces plus d'élévation qu'il n'en avait eu jusque-là; il comprit aussi parfaitement comment les vers devaient être faits pour s'unir convenablement aux accents de la musique. Le premier fruit de cette heureuse association fut *le Huron*, donné le 20 août 1768, et suivi de *Lucile*, le 5 janvier 1769. Dans ces deux ouvrages, où la plupart des qualités du système de composition adopté par Gré-

try se montrent dès l'abord, les auteurs furent puissamment secondés par les acteurs de ce temps, et principalement par Caillau, chargé des rôles les plus importants, et qui, doué d'un organe magnifique, possédait en même temps un jeu plein d'intelligence et de sensibilité. Le second de ces ouvrages contient le fameux quatrain *Où peut-on être mieux...*? devenu populaire dès sa naissance et resté aujourd'hui encore l'expression la plus vraie du bonheur domestique; on y trouve aussi un long monologue remarquable par la justesse et la profondeur de sa déclamation mêlée de fragments mélodiques fort heureusement conçus. Deux autres ouvrages fort différents des précédents et différents aussi entre eux, *le Tableau parlant* et *Sylvain*, suivirent *Lucile* et obtinrent le plus grand succès. La première de ces pièces était une véritable farce; la seconde un drame bourgeois : dans l'une Grétry sut trouver les accents d'une gaieté folle, et dans l'autre l'expression la plus pathétique. *Les deux Avides* et *l'Amitié à l'épreuve* eurent dans l'origine moins de succès, puis se relevèrent : la première de ces pièces contient une petite marche chantée qui est redevenue populaire en ces derniers temps; la seconde, écrite au relevé d'une maladie douloureuse, est généralement faible. A la suite de ces deux ouvrages, nous voyons paraître le chef-d'œuvre de l'auteur, *Zémire et Azor*, où se rencontrent les chants les plus délicieux et à la fois les plus expressifs : aucune de ses pièces n'a offert depuis des mélodies aussi suaves unies à un sentiment aussi profond. Tous les airs furent dans toutes les bouches aussitôt leur apparition; il s'y rencontre aussi un duo moins remarqué que le reste, *Je veux le voir, je veux lui dire*, qui, comme facture et conduite, est supérieur à tout ce que l'auteur a écrit en ce genre, et prouve que s'il eût donné habituellement plus de développement à ses compositions, il était capable de le faire avec beaucoup de bonheur. Une scène célèbre et trop vantée peut-être soutint *le Magnifique*; les paroles étaient de Sedaine, dont la versification baroque et rocailleuse dut paraître bien étrange à Grétry, habitué jusque-là aux vers de Marmontel, si éminemment propres à la musique. *La Rosière de Salency* se distingue par son caractère champêtre et par quelques morceaux pleins de grâce et de finesse. On chante encore aujourd'hui un excellent duo-bouffe de *la Fausse magie*, dont le mérite consiste surtout dans la vérité de déclamation. Cependant, Grétry et Marmontel songèrent à porter leurs talents sur la scène de l'Opéra, où Glück venait d'obtenir de si brillants succès; mais le genre de la tragédie lyrique surtout, tel qu'on le comprenait alors, ne convenait pas plus à l'un qu'à l'autre, et ils en firent la triste expérience dans la chute presque complète de *Céphale et Procris* : on ne remarque dans la pièce qu'un seul duo vraiment pathétique et où la beauté de la mélodie le dispute à l'expression. Cet insuccès

(1) Voyez les *Mémoires de Marmontel*, liv. 9.

amena la brouille de ces deux hommes si distingués, le musicien rejetant la chute sur le poète, et le poète sur le musicien. Or, comme ils avaient autant de vanité l'un que l'autre, ils ne purent jamais se rapprocher. Trois pièces, dont les paroles étaient de l'Anglais Hales, que l'on s'est habitué à nommer *d'Héle*, obtinrent un grand succès; elles contiennent quantité de morceaux agréables et fort heureusement diversifiés; la première, *le Jugement de Midas*, offrait une amusante parodie de l'ancienne musique française, ou plutôt de l'ancienne manière de la chanter; les deux autres, *L'Amant jaloux* et *les Événements imprévus*, fortement et plaisamment intrigués, présentaient d'heureuses situations et des contrastes piquants au compositeur. Malgré la non-réussite de *Céphale* et *Procris*, Grétry voulut de nouveau tenter la tragédie, et il écrivit *Andromaque*, arrangé d'après la tragédie de Racine, dont Pitrat disposa les beaux vers dans des coupes musicales qui certes n'en augmentaient pas la valeur. Quoique mieux reçue que *Céphale*, cette pièce ne se soutint pas au théâtre; elle offre une singularité que l'on a eu raison de ne pas imiter: le rôle d'Andromaque est constamment accompagné par trois flûtes faisant harmonie entre elles. D'autres ouvrages dans le genre sérieux, représentés à l'Opéra, ne réussirent pas mieux; mais Grétry eut la gloire d'introduire et de faire goûter sur la première scène lyrique des pièces entièrement comiques, telles que *Panurge*, dont le succès se prolongea durant quarante ans, ainsi que celui de *la Caravane* et d'*Anacréon chez Polycrate*, opéras de demi-caractère. En revenant à l'opéra-comique, nous trouvons d'abord *l'Épreuve villageoise*, ouvrage rempli de jolis airs; puis l'une des pièces où le mérite du compositeur se montre dans son jour le plus heureux, *Richard Cœur de lion*: là se succèdent des morceaux qui font entre eux le plus heureux contraste, et dans lesquels même, en ne considérant que le rôle principal, se montrent tour à tour le pathétique le plus noble, la gaieté feinte avec bonheur, la finesse et l'enjouement; si l'on observe ensuite la grâce enfantine du rôle d'Antonio, l'abandon de celui de Laurette; si l'on s'arrête sur les chœurs villageois, sur ceux des soldats, même sur le simple chœur des buveurs, on trouvera bien peu d'ouvrages qui réunissent à un si haut degré tant de qualités, et l'on observera en même temps que des effets admirables y sont obtenus par les moyens les plus simples. Aussi *Richard* a-t-il encore été repris en ces dernières années, ainsi que *Zémire et Azor*, qui est le chef-d'œuvre de la jeunesse de l'auteur, comme *Richard* est le chef-d'œuvre de son âge mûr. A partir de cette pièce, dont le succès fut prodigieux, le déclin du compositeur est sensible. *Panurge* et *la Caravane* vinrent à peu de distance et réussirent; mais *le comte d'Albert* et autres opéras-comiques n'obtinrent point de succès; *les Méprises par ressemblance* durent le leur à la bouffonnerie

du sujet; *Guillaume Tell* (1791) aux circonstances; *Anacréon chez Polycrate* (1797) réussit en grande partie grâce au talent et à la belle voix d'un acteur qui soutint cette pièce au répertoire pendant plusieurs années (voy. LAÏS). L'infériorité des ouvrages de Grétry à partir de l'année 1786 et la froideur qui accueillit la plupart d'entre eux n'étaient pas seulement un effet de la fatigue de l'auteur avançant en âge. Tandis qu'il s'était constamment renfermé dans son système de composition, dont les limites étaient fort étroites et dont le principal mérite consistait dans l'expression naturelle des paroles soutenue d'une mélodie peu développée et d'une harmonie insignifiante, une autre musique s'était établie en France à côté de la sienne. Non-seulement Glück et Piccini avaient apporté à l'Opéra de Paris, l'un la force dramatique accompagnée d'une grande vigueur harmonique, l'autre les beaux développements mélodiques qui faisaient alors le charme de la musique italienne, mais un théâtre d'*opéra-comique*, où se représentaient les ouvrages de Paisiello et autres compositeurs du temps, s'était ouvert, et finalement Chérubini et surtout Méhul avaient écrit des pièces nouvelles où la beauté et l'expression du chant le disputaient à la richesse de l'orchestre. Ce genre nouveau attira dès lors toute l'attention du public, et les anciens ouvrages de Grétry ne purent plus se soutenir; quelques-uns seulement se donnaient de temps à autre. Il voulut alors prendre le niveau de ce progrès, et s'efforça, comme il disait, de *renforcer le coloris*; mais son talent se serait difficilement prêté à une simple modification, et il fallait ici presque une métamorphose: aussi ne put-il jamais atteindre le but qu'il se proposait. Un seul de ses ouvrages composé dans ce système, nouveau pour lui, *Éliska*, obtint quelque succès, et il le dut principalement à un air charmant, traité précisément dans l'ancienne manière de l'auteur. Cet air (*Oui, noir n'est pas si diable*) devint populaire dès son apparition. Grétry, du reste, sentit lui-même si bien l'impossibilité de se plier aux habitudes nouvelles, qu'il finit par ne plus composer l'orchestration de ses ouvrages; il se bornait à écrire le chant de ses airs avec la basse: ses vingt dernières partitions ont été instrumentées par Panseron père. Cependant un genre de gloire tout particulier était réservé à Grétry et vint le consoler de ses vains efforts dans un genre de composition qui n'était pas le sien. Un acteur d'opéra-comique, que la nature seule avait formé en prenant plaisir à lui donner tous les avantages propres à le faire réussir dans le genre gracieux et distingué (voy. ELLEVIOT), eut l'idée de remettre au répertoire d'anciens ouvrages depuis longtemps écartés de la scène. Il commença par *le Roi et le fermier* de Monsigny, et cet essai ayant été parfaitement reçu du public, il choisit toutes celles des pièces de Grétry qui avaient été autrefois le plus goûtées, et, chantées par lui, elles obtinrent un succès non moins

grand que dans leur nouveauté ; quelques-unes excitèrent un véritable enthousiasme. Rien ne dut flatter davantage le compositeur que ce nouveau triomphe ; toutefois il ne porta aucune atteinte au genre assez différent qui avait pris pied au théâtre. Alors même que ce genre avait commencé à s'établir, Grétry, peut-être en vue de protester contre lui, avait publié un volume intitulé *Mémoires ou essai sur la musique*, et il a depuis composé d'autres ouvrages littéraires, dont nous parlerons plus loin. Ce volume est réellement le seul qui se soit lu ; il contient non pas des mémoires sur la musique en général, mais uniquement des renseignements sur Grétry lui-même et sur ses opéras ; cela, au reste, suffit pour lui donner de l'intérêt. On a vu plus haut quelle avait été son éducation musicale, et comment sa carrière d'artiste avait commencé. Ses premiers succès s'étant soutenus, presque aussitôt il resta sans rival dans l'opéra-comique, car Philidor n'écrivait plus que pour le grand Opéra, Monsigny ne composait plus du tout, et Dalayrac n'était pas encore connu. Ainsi Grétry régna sans partage sur la seconde scène lyrique de Paris, et bientôt des pensions et des emplois vinrent augmenter considérablement le revenu que lui procuraient ses ouvrages. Il devint censeur royal pour la musique, place qui paraît avoir été créée en sa faveur et qui ne lui donnait pas grande occupation ; il fut aussi nommé conseiller intime de l'évêque et prince de Liège ; il devint pensionnaire de la Comédie italienne et de l'Opéra ; puis maître des concerts de Marie-Antoinette avec six mille francs de traitement. Sa situation lui permit de faire venir de Liège, d'abord sa mère, puis son frère aîné, pour lequel il obtint une place dans les finances ; ce frère avait sept enfants, qui tous durent l'éducation qu'ils reçurent à la générosité de leur oncle. Grétry avait épousé la fille d'un peintre peu connu ; il l'aima toujours de la plus vive tendresse ; elle lui donna trois filles, qu'il eut le malheur de perdre toutes les trois en peu de temps et à la première fleur de l'âge, après avoir vu sa fortune fort diminuée par la révolution. Une de ses filles annonçait de grandes dispositions musicales ; elle avait, fort jeune encore, composé la partie de chant du *Mariage d'Antonio*, petite pièce que Grétry retoucha, et dont il écrivit l'orchestre et les morceaux à plusieurs voix. Un peu plus tard il eut à déplorer la mort de sa femme, et bien qu'ayant pris avec lui une de ses nièces, qui le soigna jusqu'à sa mort, il se sentit toujours dans une sorte d'isolement dont il ne cessa de se plaindre. A la création de l'Institut, il avait été nommé l'un de ses membres (classe des beaux-arts), et à celle du Conservatoire, inspecteur de cet établissement. Toujours habile courtisan, il adressa au premier consul Bonaparte des flatteries qui furent payées d'une pension de quatre mille francs. Grétry, à cette époque, fit l'acquisition de l'ermitage de Montmorency, où avait

habité Jean-Jacques Rousseau, et depuis ce temps y passa une grande partie de l'année. Sentant sa fin approcher, il voulut y être transporté, et il y mourut le 24 septembre 1813 (1). Des honneurs inusités furent rendus à sa mémoire par les poètes, compositeurs, chanteurs et musiciens de tous les théâtres de Paris. A la vente de son mobilier, les objets dont il se servait furent vendus à des prix excessifs. Niccolo Isouard acheta son clavier, Boëldieu sa cartelle (2), Berton la canne avec laquelle il marquait la mesure aux répétitions de ses opéras. Dès 1785, lors de la construction du théâtre Favart, une des rues de Paris avait pris le nom de Grétry ; plus tard sa ville natale l'avait donné à une de ses places. De son vivant il s'était vu ériger une statue, placée dans le vestibule de l'Opéra-Comique ; un enthousiaste passionné de sa musique, Hippolyte de Livry, en avait seul fait tous les frais. Sa famille lui a élevé un monument simple et convenable au cimetière de l'Est. Elle avait, dans les mois qui suivirent sa mort, offert son cœur à la ville de Liège ; une réponse inconvenante de la municipalité liégeoise fit retarder l'envoi, qui, réclamé plus tard comme un droit, donna lieu à des débats scandaleux entre les neveux et nièces du compositeur, et à des procès qui durèrent dix ans, et dans lesquels la ville de Liège finit par obtenir gain de cause. On se ferait une très-fausse idée du caractère de Grétry, si l'on n'en jugeait que par ce qu'il dit de lui-même dans ses ouvrages littéraires, ou bien par les suppositions que peut faire naître l'aspect général de ses compositions : il s'est peint partout comme sensible et bonhomme ; par moments il pouvait bien être tel dans l'intérieur de sa famille, quoique d'ordinaire il se montrât dur, impatient, et surtout très-méfiant et très-exigeant ; mais dans les relations de société et vis-à-vis de ceux qui avaient besoin de ses services ou de sa protection, il manquait même souvent de la plus vulgaire politesse. Méhul l'a parfaitement caractérisé en disant : « Il a la tête pleine de génie, mais le cœur sec. » Il avait assurément de l'esprit, quoique certains mots qu'on lui attribue soient loin de posséder toute la valeur qu'on voudrait leur donner ; il en est même qui n'ont réellement pas de sens. Sa vanité était excessive ; s'il apercevait au théâtre une personne de sa connaissance qui n'applaudit pas ses ouvrages, il ne le lui pardonnait jamais, et la prenait complètement en aversion. Un seul mot suffit pour faire connaître à quel point il poussait la bonne opinion qu'il avait de son propre mérite. Un de ses amis fredonnait un air. Qu'est-ce que cela ? demanda Grétry. — C'est, répondit l'ami, un rondo que nous avons entendu l'autre soir dans votre loge. — Ah ! oui, le jour que nous

(1) Et non le 17 mars 1807, comme il a été dit par erreur à l'article FLAMAND-GRÉTRY.

(2) Morceau de peau d'âne, préparé et muni de portées musicales entaillées. L'encre s'y efface en le mouillant.

sommes arrivés trop tôt à la représentation de *Richard*. En effet il n'allait habituellement au théâtre que pour y entendre ses opéras. Mais si cet orgueil ridicule, si cette prétention de mettre sa musique au-dessus de toute autre a nuï en un certain sens au développement de ses talents, ce même travers a pu lui être utile en donnant à ses compositions un cachet d'originalité et d'unité qu'elles n'auraient pas sans cela. L'unité dont on veut parler ici n'exclut aucunement une certaine variété dans les détails et même dans l'ensemble, quoique le système de composition reste le même. Grétry est toujours mauvais harmoniste : non-seulement il fait des fautes grossières de composition, mais ses parties sont en général mal écrites et mal disposées ; à défaut de la richesse instrumentale, qui pour la musique de théâtre n'a été connue que depuis Mozart, il n'a point cette pureté et cette régularité qui distinguaient de son temps l'école italienne ; cette manière toujours heureuse de présenter les accords qui chez les Italiens se rencontrait jusque dans les compositeurs les plus médiocres. On l'a aussi beaucoup trop vanté comme mélodiste : ses cantilènes, à peu d'exceptions près, sont courtes, sans développement, les cadences en sont uniformes, et au point de vue de la mélodie proprement dite, il n'est point supérieur à Duni, à Philidor, à Monsigny, et le plus souvent il n'égale pas ce dernier ; plus tard, en taillant sur le même patron, Dalayrac et quelques autres l'ont également surpassé ; chez tous les compositeurs qui viennent d'être cités, on rencontre fréquemment plus de spontanéité, plus de laisser aller, plus de hardiesse. Mais, dira-t-on, si Grétry, nul en harmonie, était aussi faible en mélodie, que lui laissez-vous donc ? Beaucoup encore, et de quoi justifier amplement l'admiration que ses ouvrages ont excitée en France, admiration que la succession de deux générations n'a pas encore épuisée. Il avait au plus haut degré le sentiment exact des paroles qu'il mettait en musique, et savait trouver l'expression juste et précise pour y correspondre. Lui-même nous a donné en ceci le véritable secret de son originalité et de sa supériorité. En arrivant à Paris, il n'alla que deux ou trois fois aux théâtres lyriques, mais fréquenta continuellement la Comédie française ; et, si l'on se rappelle la réputation laissée par les admirables acteurs et actrices de ce temps, si l'on se souvient qu'alors telle était la délicatesse du parterre que la moindre inflexion fautive était remarquée, que rien ne passait inaperçu et que les comédiens ne pouvaient plaire au public qu'à force de perfection, chacun comprendra combien un caractère posé et réfléchi comme l'était celui de notre compositeur trouva de profit à se pénétrer de la déclamation si parfaite dont nos ancêtres comprenaient au plus haut point la valeur. Tout ce qui, du récit perfectionné, peut raisonnablement passer dans la musique se retrouve au point voulu

dans les compositions de Grétry. On doit reconnaître aussi que son génie le portait réellement vers le seul genre comique ou de demi-caractère. En effet, s'il fût né pour la tragédie lyrique, comment toute son attention ne se serait-elle pas attachée aux ouvrages anciens et nouveaux qui formaient alors le répertoire tragique de la Comédie française, et dans lesquels la déclamation plus accentuée, plus ample, plus pompeuse, était par conséquent bien plus sensible et bien plus saisissante que dans la comédie ? Le peu de succès des excursions faites par Grétry dans le domaine de la tragédie lyrique prouve assez qu'il devait s'en tenir à l'opéra-comique, et son propre jugement ne l'a certainement pas trompé. Indépendamment de son peu d'instruction musicale, il n'avait rien de ce qui constitue le style grandiose, la manière large et vigoureuse que demande la tragédie lyrique ; sa palette ne lui fournissait pas de couleurs suffisantes pour peindre les hautes passions. Quel effet aurait-il produit à côté de Gluck, et dans un genre différent à côté de Piccini et de Sacchini ? Aussi pour réussir sur la première scène lyrique a-t-il dû y porter le demi-caractère dans *la Caravane* et *Anacréon*, et le genre bouffe dans *Panurge*. Il prétendait avoir pris Pergolèse pour modèle, mais alors il n'a connu de ce compositeur que la *Serva padrona*. Quoi qu'il en soit, il a tenu pendant longues années le sceptre de l'Opéra-Comique, et dans le mérite spécial qui les distingue, ses ouvrages resteront des modèles difficiles à imiter ; personne ne sait mieux produire une profonde impression avec les moyens les plus simples ; or, dans les beaux-arts, peut-être est-ce là le point le plus difficile, et celui où l'artiste risque le plus de faire fausse route en arrivant à un effet tout différent de celui qu'il cherchait. Voici une liste des ouvrages de Grétry dans laquelle ses pièces de théâtre sont divisées en deux séries, savoir : les ouvrages entièrement en musique et les opéras-comiques, comédies mêlées d'ariettes et drames dans lesquels se succèdent la musique et le dialogue parlé. ŒUVRES DE THÉÂTRE, Opéras : 1^o à Rome, *le Vendemmia-trici*, intermède au théâtre d'Aliberti, 1765 ; 2^o à Paris, *Céphale et Procris*, en trois actes, à l'Opéra, 1773 ; 3^o *les Trois âges de l'opéra*, prologue, 1778 ; 4^o *Andromaque*, en trois actes, 1780 ; 5^o *Émilie*, en un acte, 1781 ; 6^o *Colinette à la cour*, ou *la Double épreuve*, en trois actes, 1782 ; 7^o *l'Embarras des richesses*, en trois actes, 1782 ; 8^o *la Caravane du Caire*, en trois actes, 1785 ; 9^o *Panurge dans l'île des Lanternes*, en trois actes, 1785 ; 10^o *Amphitryon*, en trois actes, 1788 ; 11^o *Aspasie*, en trois actes, 1789 ; 12^o *Denys le Tyran maître d'école à Corinthe*, en trois actes, 1794 ; 13^o *la Rosière républicaine*, en un acte, 1794 ; 14^o *Anacréon chez Polycrate*, en trois actes, 1797 ; 15^o *le Casque et les colombes*, en un acte, 1801 ; 16^o *Delphis et Mopsa*, en trois actes, 1805. Opéras mêlés de

dialogues : 17° à Genève, *Isabelle et Gertrude*, en un acte, 1767; 18° à Paris à la Comédie italienne, *le Huron*, en deux actes, 1768; 19° *Lucile*, en un acte, 1769; 20° *le Tableau parlant*, en un acte, 1769; 21° *Sylvain*, en un acte, 1770; 22° *les Deux avarés*, en deux actes, 1770; 23° *l'Amitié à l'épreuve*, en deux actes, 1774; cet ouvrage reparut en un acte en 1776, puis en trois actes en 1786; 24° *Zémire et Azor*, en quatre actes, 1774; 25° *l'Ami de la maison*, en trois actes, 1772; 26° *le Magnifique*, en trois actes, 1775; 27° *la Rosière de Salency*, en quatre actes, puis réduite en trois, 1774; 28° *la Fausse magie*, en deux actes, 1775; 29° *les Mariages samnites*, en trois actes, 1776. C'était la première pièce que Grétry avait écrite à Paris et qui n'avait été que répétée; on en refit le poème, mais malgré ce remaniement l'ouvrage ne réussit pas. 30° *Matroco*, en quatre actes, 1778. Ce drame burlesque, dont les paroles étaient de Laujon, offrait une singularité qui fait regretter que la partition n'en ait pas été conservée; le poète avait indiqué au musicien des airs connus qui, sous chaque morceau de la nouvelle musique, devaient se reproduire dans l'orchestre et parodier le chant des acteurs; Grétry était trop peu harmoniste pour bien réussir à un travail de ce genre. 31° *le Jugement de Midas*, en trois actes, 1778; 32° *l'Amant jaloux*, en trois actes, 1778; 33° *les Événements imprévus*, en trois actes, 1779; 34° *Aucassin et Nicolette*, en trois actes, 1780; 35° *la Jeune Thalie*, prologue pour l'ouverture du théâtre Favart, 1785; 36° *l'Épreuve villageoise*, en deux actes, 1784. Cette pièce avait été donnée l'année précédente en trois actes, sous le titre de *Théodore et Paulin*, et les auteurs l'avaient retirée après la première représentation. 37° *Richard Cœur de lion*, en trois actes, 1785; 38° *le Mariage d'Antonio*, en un acte, 1786; 39° *le Comte d'Albert*, en deux actes, et 40° *la Suite du comte d'Albert*, en un acte, 1787; 41° *le Prisonnier anglais*, en trois actes, 1787; repris en 1793 avec des changements, sous le titre de *Clarice et Belton*; 42° *le Rival confident*, en deux actes, 1788; 43° *les Méprises par ressemblance*, en trois actes, 1788; 44° *Raoul Barbe-bleue*, en trois actes, 1789; 45° *Pierre le Grand*, en trois actes, 1790; 46° *Guillaume Tell*, en trois actes 1794; 47° *Basile*, ou *A trompeur, trompeur et demi*, en un acte, 1792; 48° *les Deux couvents*, en deux actes, 1792; 49° *Joseph Barra*, en un acte, 1794; 50° *Callias*, ou *Amour et patrie*, en un acte, 1794; 51° *Lisbeth*, en trois actes, 1797; 52° *le Barbier de village*, en un acte, 1797; 53° *Elisca*, en un acte, 1799. Les numéros 2, 4, 6, 8, 9, 13, 18 à 28, 31 à 34, 36 à 40, 42 à 46, 51 et 53 ont été gravés en partition. MUSIQUE INSTRUMENTALE. 54° Deux quatuor pour clavecin, flûte, violon et basse, 1768; 55° six sonates pour clavecin, 1768; 56° six quatuor pour deux violons, viole et basse, 1769. Grétry laissa en outre six opéras manuscrits. Il avait brûlé plusieurs compositions faites à diverses

époques de sa vie, entre autres ses compositions pour l'église; on a cependant retrouvé un *Confitebor* à quatre voix et orchestre, écrit à Rome en 1762; la bibliothèque du Conservatoire de Paris en possède l'autographe. On doit regretter la perte d'un *De profundis* dont il a parlé lui-même comme devant être exécuté à ses funérailles et qui ne s'est jamais retrouvé; tout porte à croire qu'il fut confondu par mégarde avec les pièces à détruire. LITTÉRATURE MUSICALE. POLITIQUE. 57° *Mémoires*, ou *Essai sur la musique*, Paris, 1789, in-8°; seconde édition, de l'imprimerie de la république, pluviôse an 5, 3 vol. in-8°. La première édition se composait du premier volume de la seconde consacré à la vie de l'auteur et à des notices sur toutes les pièces qu'il avait produites jusqu'alors. On a dit avec raison qu'il aurait dû intituler ce livre *Essai sur ma musique*. Les deux autres volumes furent imprimés aux frais du gouvernement sur la demande que Grétry eut l'habileté de faire adresser à la convention nationale par plusieurs de ses confrères. Renvoyés au comité d'instruction publique, celui-ci, sur le rapport de Lakanal, ami de l'auteur, ordonna leur publication et en même temps la reproduction du premier volume, que les deux suivants sont bien loin d'égaliser. Au reste, ils n'appartiennent pas complètement au compositeur, qui n'a fourni que des matériaux informes, mis en ordre par le Grand, ancien professeur au collège du Plessis. Sans doute l'on y rencontre de temps en temps des passages qui sont loin d'être dénués d'intérêt, mais la lecture de ces deux volumes est extrêmement pénible, et sans parler de l'inconvénient d'idées métaphysiques inexactes ou incomplètes, la prétention de trouver en musique des expressions particulières pour les plus légères nuances des passions et des sentiments est en elle-même une exagération qui approche du ridicule. Les derniers chapitres du livre contenant des prédictions sur l'avenir de la musique prouvent à quel point un artiste, même homme d'esprit, peut s'abuser quand il se prend presque uniquement pour point de mire de ses propres idées. En 1829, M. Mees a publié de cet ouvrage une troisième édition accompagnée de notes, Bruxelles et Paris, 3 vol. in-18. 58° *De la vérité. Ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, Paris, prairial an 9 (1801), 3 vol. in-8°. Grétry, depuis la révolution, s'était imaginé qu'il était profond politique et que ses idées en matière de gouvernement étaient susceptibles d'avoir une grande influence. Le titre de l'ouvrage lui fut fourni par un mot dit un jour au foyer de l'Opéra-Comique, où l'on disputait sur ce qui, en musique, produisait le plus d'effet. Chacun des compositeurs présents donnait son opinion, indiquant tel ou tel moyen d'exciter l'attention de l'auditoire et d'en obtenir des applaudissements. « Et moi, dit Grétry, je connais quelque chose qui » fait plus d'effet que tout cela. — Qu'est-ce donc ?

« — La vérité. » Cette réponse admirable en elle-même, et qui devait nécessairement arrêter toute discussion, ne portait cependant point sur ce que l'on cherchait à savoir, car il s'agissait ici de l'effet matériel, des procédés techniques, ou si l'on veut de ce qu'en jargon d'artistes nous appelons les *ficelles*. L'ouvrage, au reste, écrit et imprimé sous le directoire, était conçu dans le sens le plus républicain et dans de véritables idées de liberté et d'égalité; il n'était plus guère de mise après le 18 brumaire; Grétry s'en tira par une préface où le héros du moment reçut un tribut d'adulations suffisant pour que la police s'inquiât peu du reste de l'ouvrage; d'ailleurs il était bien aisé de prévoir que ce livre trouverait fort peu de lecteurs, et qu'on ne manquerait pas de rappeler à l'auteur le vieil axiome *Ne sutor ultra crepidam*. Quoiqu'il n'ait en lui-même aucun rapport à la musique, on sent de temps en temps que l'auteur est musicien, et les passages où il revient à son art ne sont pas assurément les moins intéressants. 59^e *Méthode simple pour apprendre à préluder en peu de temps avec toutes les ressources de l'harmonie*, Paris, an 10, in-8^o. Ce petit ouvrage, sous un titre de peu de prétention, a cependant celle d'enseigner en trente pages de texte et cinquante d'exemples non-seulement l'harmonie ordinaire, mais la fugue. Il est fort douteux que ce livre, auquel le nom de l'auteur a procuré dans le temps une sorte de succès, ait jamais formé aucun harmoniste. Dans ses *Mélanges littéraires composés de morceaux inédits*, etc., Fayolle a publié un *Dialogue entre la Fontaine et J.-J. Rousseau* dont Grétry est l'auteur, et qui est, selon M. B. Jullien (*Introduction aux Dialogues des morts* de Fénelon, 1847), aussi faible de pensée que de style. Grétry a laissé huit volumes manuscrits intitulés *Reflexions d'un solitaire*; ils ont été distribués entre ses neveux et nièces. Peut-être a-t-on bien fait pour sa gloire de ne point publier ces réflexions, ouvrage de sa vieillesse; mais peut-être aussi eût-on dû en extraire au moins quelques pages. Toutes les biographies générales ou spéciales imprimées depuis la mort de Grétry contiennent des notices sur sa vie; une mauvaise compilation publiée par l'aîné de ses neveux (*voy. l'article suivant*) sous le titre de *Grétry en famille* n'est, sauf les trente-six premières pages, qu'un extrait de ses *Mémoires ou Essai sur la musique*. Grétry a été mis en scène en 1824 dans un vaudeville qui porte son nom, et dont tous les airs sont extraits de ses ouvrages. L'époux d'une de ses nièces (*voy. FLAMAND-GRÉTRY*) a publié d'amples renseignements sur les procès qu'il eut avec la ville de Liège pour la possession du cœur de Grétry, et sur les collisions survenues à sa mort entre les héritiers. Hippolyte de Livry, au moment où il s'occupait de l'érection de la statue de son compositeur favori, a fait imprimer un *Recueil de lettres écrites à Grétry ou à son sujet*, 1806, in-8^o, plein de folies et

d'exagérations ainsi que ses autres écrits. Lorsque Liège reçut enfin le précieux reste d'un des hommes les plus illustres à qui elle ait donné naissance, un de ses habitants publia un *Homage aux mânes de Grétry*, imprimé à Bruxelles, 1828. Les opéras de *Zémire et Azor* et de *Richard* ont été orchestrés de nouveau par Adolphe Adam, et l'*Épreuve villageoise* par M. Auber. M. Girod, éditeur de musique à Paris, a commencé la publication de *Trente-quatre partitions* de Grétry, réduites avec accompagnement de piano. Précédemment M. Castil-Blaze avait publié un choix de morceaux tirés de ses opéras, sous le titre de *Grétry des concerts*. Outre la statue de Grétry exécutée par Stouff, on a plusieurs portraits de cet illustre compositeur; celui qui s'est le plus répandu et que l'on a le plus reproduit avait été originairement peint par Isabey et gravé par Simon.

J.-A. DE L.

GRÉTRY (ANDRÉ-JOSEPH), neveu du précédent, naquit à Boulogne-sur-Mer le 20 novembre 1774. Il ne trouva pas dans la carrière des lettres la fortune et la gloire que son oncle s'était acquises dans celle de la musique. Malgré la fécondité de sa plume, il resta toujours dans la détresse, ne pouvant qu'à peine subvenir aux besoins de sa famille. Pour comble de malheur, il perdit la vue et fut atteint d'une hydropisie dont il mourut le 19 avril 1826. Il était membre du muséum de Francfort, de la société d'émulation de Liège et de plusieurs autres. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre, des romans, des poésies et quelques ouvrages destinés à l'éducation de la jeunesse; mais ces diverses productions n'ont pas obtenu beaucoup de succès: 1^o *Le Barbier du village*, opéra-comique en un acte et en vers, Paris, 1797, in-8^o; 2^o *Duval*, ou une *Erreur de jeunesse*, comédie en un acte et en prose, ibid., 1802, in-8^o; 3^o (avec Decour) *la Sifflomanie*, vaudeville en un acte, ibid., 1804; 4^o *une Matinée des deux Corneille*, comédie-vaudeville en un acte, 1804; 5^o *l'Oncle et le neveu*, comédie en un acte, 1804; 6^o *Coralie*, ou *la Lanterne magique*, opéra-comique en un acte, 1804; 7^o *Un peu de méchanceté*, comédie en un acte et en vers, 1805; 8^o *Armand et Mathilde*, mélodrame en trois actes, 1806; 9^o *Boira-t-il encore?* comédie en un acte, 1806; 10^o *Lutineau*, ou *le Château de Narrembourg*, comédie en quatre actes et en prose, 1806; 11^o (avec Decour) *Une aventure de Plombières*, comédie-vaudeville en un acte, 1806; 12^o *Sigebert, roi d'Austrasie*, ou *l'Amour gaulois*, drame héroïque en trois actes, 1807; 13^o *Treize à table*, comédie-vaudeville en un acte, 1807; 14^o (avec Faviers) *Élisca*, ou *l'Habitante de Madagascar*, drame lyrique en trois actes, 1812; 15^o *Haine aux deux sexes*, comédie en un acte, 1815; 16^o *l'Amour et le crime*, ou *Quelques journées anglaises*, Paris, 1807, 2 vol. in-12; 17^o *Madame de Beaufort*, ou *Correspondance d'autrefois*, ibid., 1807, in-12; 18^o *Tom et Betsi*, roman traduit de l'anglais, de

Caroline Sowars, *ibid.*, 1809, 2 vol. in-12; 19° *Faustine et l'ancien Paris*, roman traduit de l'allemand, de Willereck, *ibid.*, 1809, 2 vol. in-12; 20° *le Château de Clifford*, roman imité de l'allemand, *ibid.*, 1819, 2 vol. in-12; 21° *le Calabrois, ou les Poignards accusateurs*, *ibid.*, 1823, 3 vol. in-12; 22° *Juliani, ou les Masques napolitains*, *ibid.*, 1824, 2 vol. in-12; 23° *Roses et pensées, ou Contes, fables, épigrammes, romances, chansons et autres poésies fugitives*, Paris, 1805, in-18; 24° *Mes moments de loisir à l'ermitage d'Émile, ou quelques Essais poétiques*, *ibid.*, 1811, in-18 avec gravures; 25° *Fables de Lessing, mises en vers*, *ibid.*, 1811, in-8°; 26° *le Portefeuille de la jeunesse, ou Nouveau recueil de contes, d'histoires, de dialogues, etc.*, Paris, 1810, 2 vol. in-12, fig.; 27° *Entretiens de madame de Gerville avec ses enfants*, 2° édit., *ibid.*, 1812; Besançon, 1821, 2 vol. in-18 avec gravures; 28° *Grétry en famille, ou Anecdotes littéraires et musicales relatives à ce célèbre compositeur*, Paris, 1815, in-12. La plupart de ces anecdotes sont apocryphes. Grétry neveu a composé quelques romances dont il a fait aussi la musique; il a laissé inédit un opéra-comique en un acte, intitulé *Zelmar ou l'Asile*. — GRÉTRY (Lucile), la seconde des trois filles du grand compositeur, naquit vers 1770, et montra des dispositions précoces pour l'art musical. A l'âge de treize ans elle fit la musique d'un opéra-comique en un acte, intitulé *le Mariage d'Antonio*, qui fut joué avec succès en 1786 au Théâtre-Italien; elle y donna encore l'année suivante *Toinette et Louis*; mais cette pièce n'eut pas le même succès que la première. Lucile avait épousé le fils de Marin, le censeur royal (*voy. MARIN*), qui ne la rendit pas heureuse; elle mourut vers 1794. Sa mort et celle de ses deux sœurs causèrent à Grétry de vifs regrets, dont il a laissé un témoignage bien touchant dans ses *Mémoires*. Z.

GRÉTRY. Voyez FLAMAND.

GRETSCHEL (J.-C.), écrivain allemand, né le 7 décembre 1766, à Reichenbach, près de Koenigsbruck, où son père était un pauvre tourneur, passa sa jeunesse dans l'isolement, n'entra qu'à seize ans dans une école à Camenz, y lutta continuellement, avant d'atteindre la fin des études classiques, avec la dure nécessité de tous les jours, se rendit ensuite à Leipsick pour étudier la philosophie et la théologie, et après avoir encore quelque temps été aux prises avec les mêmes difficultés, trouva enfin à entrer comme précepteur particulier chez un riche bourgeois (Reichel), père de trois enfants. Dès lors la fortune fut moins rebelle à Gretschesel et récompensa son courage par quelques faveurs. Toutefois il ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité. Divers articles pseudonymes, mais dont on le savait auteur, l'avaient tiré de l'ombre. En 1810, Mahlman, en se chargeant de l'administration de la *Gazette de Leipsick*, en confia la rédaction à Gretschesel, que cette nouvelle occupation ne fit point sortir de

son séjour favori, les jardins et la maison de Reichel. Bientôt Mahlman le mit à la tête d'une autre feuille, la *Renommée de Leipsick*, journal politique populaire qui devait en même temps former, instruire les masses, et ne point s'attirer l'animadversion du pouvoir. Gretschesel réussit admirablement à remplir les conditions de ce programme. Homme d'esprit et de tact, il s'orienta promptement, et prit vite connaissance des hommes et des choses du journal; homme de labeur et d'étude, il travailla presque constamment seul, et presque seul suffit à toute la rédaction. Cette infatigabilité prodigieuse nuisit pourtant à sa vue. Il eût sans doute fini par la perdre entièrement si enfin la mort ne l'eût frappé le 14 février 1830. On a de lui, outre les deux feuilles que nous avons nommées, divers articles, la plupart signés du nom de Jean l'Ermite (*Janus Eremita*), et épars dans les recueils du temps (*Gazette du monde élégant, etc.*), des *Feuilletons satiriques*, Hambourg, 1790 et 1800, de *Petits écrits satiriques*, Leipsick, 1804, et des *Chansons*. Les articles de Jean l'Ermite mériteraient d'être recueillis. P—OT.

GRETSER (JACQUES), savant jésuite, né en 1561 à Marckdorf, en Souabe, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et après avoir terminé ses études, fut envoyé à Ingolstadt, où il professa la philosophie et les différentes parties de la théologie pendant vingt-quatre années. Sa vie fut une suite continuelle de travaux qui lui firent une grande réputation, bien déchué aujourd'hui. On ne peut nier que son érudition ne fût immense; mais il manquait de goût et de critique, et il portait dans les discussions un ton d'aigreur qui lui attira beaucoup d'ennemis. Cependant il était fort modeste. Les magistrats de Marckdorf lui ayant, dit-on, demandé son portrait pour en décorer la salle de l'hôtel de ville, il leur répondit qu'ils n'avaient qu'à y placer la tête d'un âne. Si cette réponse n'est pas un trait de modestie, c'en est du moins un de caractère. Gretscher mourut à Ingolstadt le 29 janvier 1625, à 63 ans. On trouvera dans le tome 28 des *Mémoires* de Niceron la liste de cent cinquante-trois ouvrages de ce savant; mais elle offre quelques répétitions. Le recueil complet en a été publié à Ratisbonne, 1734 et années suivantes, en 17 volumes in-folio. La plus grande partie des pièces qui forment cette collection roulent sur des matières de controverse, et ne présentent aucun intérêt aujourd'hui. On se contentera de citer : 1° *De sancta cruce*, Ingolstadt, 1600-1605, 3 vol. in-4°; *ibid.*, 1616, in-fol. Cette édition est la meilleure. 2° *De jure et more prohibendi, expurgandi et abolendi libros hæreticos et noxios*, *ibid.*, 1605, in-4°, rare et curieux. Jacques Laurent le combattit par un ouvrage intitulé *Dissertatio theologica de libris gentium, Judæorum, Turcarum, etc., permittendis ac tolerandis*, Amsterdam, 1619, in-8°; 3° *De spontanea disciplinarum seu flagellorum cruce*, Ingolstadt, 1606, in-4°; Cologne, même année, in-12; cette nou-

velle édition est plus complète; traduite en allemand par Conrad Welter, jésuite, 1612. Il y approuve la flagellation volontaire. 4^o *Spicilegium de usu voluntariae per flagra castigationis pro tribus libellis de disciplinis*, Cologne, 1607, in-8^o. Un protestant nommé Heilbronner condamna le système de Gretser comme contraire aux mœurs et à la santé. Le jésuite lui répondit avec une aigreur et une amertume extraordinaires. Cette querelle dura plusieurs années, et produisit de part et d'autre une foule d'écrits justement oubliés. 3^o *De sacris et religiosis peregrinationibus*, Ingolstadt, 1606, in-4^o; 6^o *De Ecclesiae catholicae sacris processionibus*, ibid., 1606, in-4^o. C'est une suite du précédent. 7^o *Institutiones linguae graecae*, ibid., 1595, in-8^o; 8^o *Rudimenta linguae graecae cum catechesi christiana*, ibid., 1595, in-4^o; 9^o *Nomenclator latino-graecus cum commentariolo de verbis anomalis et defectivis*, ibid., 1596, in-8^o; 10^o *Phra-seologia gr. lat. complectens latinis loquendi formulas ordine alphabetico dispositas*, ibid., 1606, in-8^o; 11^o enfin ses Traductions latines de quelques ouvrages de St-Grégoire de Nysse; du traité de Codin Curopalates, *De officiis et officialibus magnae ecclesiae*, de la *Chronique* d'Hippolyte le Thébain, etc. On peut consulter, pour plus de détails, Sotwel, *Bibl. soc. Jesu*. On a publié trois fois le catalogue des écrits de cet infatigable défenseur de la foi catholique, Ingolstadt, 1610 et 1612; Munich, 1674, in-4^o. Cette dernière édition, donnée après la mort du P. Gretser, plus complète par conséquent que les précédentes, est cependant peu exacte au rapport de Nicéron. W-s.

GREUZE (JEAN-BAPTISTE), l'un des peintres les plus distingués de l'école française au 18^e siècle, naquit à Tournus en 1726. Son père, qui était loin de le destiner à la carrière des arts, lui défendit inutilement de barbouiller des rames de papier, de charbonner toutes les murailles : le jeune Greuze, emporté par sa passion pour le dessin, négligeait tout autre genre d'occupation. Il allait, dit-on, être renvoyé de la maison paternelle, lorsqu'un peintre lyonnais, nommé Grandon (1), passa par la petite ville de Tournus, et fut témoin d'une scène extrêmement vive entre le père et le fils. Frappé du talent original dont ce dernier paraissait avoir le germe, Grandon demanda et obtint la permission d'emmener le jeune Greuze à Lyon, où il lui donna des leçons gratuites, qui le mirent promptement en état de peindre le portrait avec succès. Il n'est donc pas rigoureusement vrai, comme nous l'avons entendu dire, que Greuze n'ait jamais eu d'autre maître que la nature. C'est même, selon toute apparence, aux leçons de Grandon (bon peintre de portraits), qu'il dut la supériorité toute particulière avec laquelle il peignait les têtes d'enfants et de vieillards. Grandon étant venu à Paris, son élève l'y suivit et s'y fixa. Vivant avec peine du

prix modique de ses portraits, Greuze sentit la nécessité de s'élever à un genre plus noble. Il suivit l'étude du modèle à l'Académie, et quoiqu'il ne se distinguât pas beaucoup de ses condisciples par la manière de dessiner le nu, il eut du moins l'avantage de rectifier jusqu'à un certain point ce que ses premiers principes avaient de défectueux. Quel fut un jour l'étonnement de ses professeurs, dont jusque-là il n'avait point encore fixé l'attention, lorsqu'il leur montra son excellent tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants* ! Ils ne purent en croire leurs yeux, tant le mérite de ce coup d'essai leur parut extraordinaire; et quelques-uns d'entre eux ne craignirent pas de dire que le jeune Greuze ne pouvait être le véritable auteur d'un pareil chef-d'œuvre. Il répondit à cette accusation par d'autres ouvrages aussi beaux et plus parfaits peut-être que son *Père de famille*, et dès lors sa réputation s'éleva au plus haut degré. Protégé par M. Delalive de Jully, riche amateur, il n'eut bientôt plus à s'inquiéter des premiers besoins de la vie. Son tableau de *l'Aveugle trompé* le fit agréer à l'Académie, sur la proposition du célèbre Pigalle; et les ouvrages qu'il exposa au salon eurent une vogue prodigieuse. Cependant quelques-uns de ses envieux s'attachèrent à le décrier, disant partout que son goût de dessin était trivial, et qu'il n'avait nulle connaissance des grands modèles. Greuze voulut détruire l'effet de cette malveillance, et se rendit à Rome avec Congenot pour y apprendre à mettre plus de vigueur dans son coloris, plus de noblesse et d'élégance dans son dessin. Mais cette entreprise, loin de lui réussir, ne fit qu'altérer à certains égards, par une imitation servile, la naïve originalité de sa première manière; et lorsqu'il fut de retour à Paris, ses ennemis, affectant de le plaindre, ne manquèrent pas de publier qu'il avait perdu tout son talent en route. Heureusement il ne tarda pas à secouer le joug de l'imitation et à réparer le léger échec que sa réputation avait momentanément souffert. Le plus grand artiste toutefois n'étant pas exempt de faiblesse, Greuze eut alors à se reprocher quelques fautes qui lui attirèrent de nombreux désagréments : se croyant sans doute trop supérieur aux autres agréés de l'Académie pour être assujéti comme eux à la condition de présenter un tableau de réception, il refusa longtemps de remplir cette formalité indispensable. Déjà le délai au delà duquel il était dans le cas d'être exclu pour toujours était expiré, lorsque l'Académie, sentant tout ce qu'elle perdrait à rejeter de son sein un artiste aussi distingué, se contenta de lui interdire le droit d'exposer ses ouvrages au salon du Louvre tant qu'il n'aurait pas satisfait aux règlements. Cette décision le détermina enfin à céder; mais, tout en cédant, il se donna de nouveaux torts. Mécontent de ce qu'on prétendait ne le recevoir à l'Académie que sous la qualité de peintre de genre et de portraits, il voulut y être admis à

(1) Beau-père du célèbre Grétry.

titre de peintre d'histoire ; et dans ce dessein il présenta pour tableau de réception une composition du genre héroïque, qui, loin de produire l'effet que l'auteur en attendait, fut malheureusement jugée médiocre par tout le monde. (C'était *l'Empereur Sévère reprochant à Caracalla, son fils, d'avoir voulu l'assassiner.*) Les académiciens s'autorisèrent de ce mauvais succès pour persister dans leur résolution : Greuze, piqué au vif, rompit dès ce moment avec eux sans retour et s'abstint d'envoyer ses ouvrages au salon tant que l'Académie subsista. A l'époque de la révolution il s'empessa d'exposer quelques portraits au musée des artistes vivants. Mais alors sa vue et sa main étaient affaiblies, et le respect dû à la vieillesse d'un homme de génie entra pour beaucoup dans les éloges que les journaux du temps donnèrent à ces productions languissantes. Il approchait de sa 80^e année lorsque la mort l'enleva aux arts et à sa famille, le 21 mars 1805. Greuze sera toujours considéré comme un peintre unique en son genre. Il n'a rien emprunté de ses devanciers, du moins quant à l'esprit et au goût de ses compositions ; et ses nombreux imitateurs sont tous restés fort au-dessous de lui. Ce n'est ni dans la mythologie ni dans l'histoire qu'il cherchait les sujets de ses tableaux. La nature semblait avoir refusé à son génie le degré d'élévation et l'espèce de grandiose qui conviennent au style héroïque. C'était dans l'intérieur des pauvres ménages, c'était sous le chaume du simple laboureur, qu'il allait observer la nature. Il excellait dans la représentation des scènes morales et touchantes, et il avait éminemment l'art d'ennoblir le genre rustique sans en altérer la simplicité. On l'a surnommé quelque part le *Lachaussée de la peinture* ; mais le peintre avait plus de vérité, plus de feu, plus d'énergie que ce poète, d'ailleurs estinable, et maintenant trop déprécié. Que de sentiments et de naturel dans le tableau de ce *Père paralytique* que la piété filiale console de ses maux ! Quelle âme, quel mouvement, quelle force d'expression dans la *Malédiction paternelle* ! Et enfin, avec quelle jouissance on arrête ses regards sur ce délicieux tableau de la *Bonne mère*, qu'une foule d'enfants accablent à l'envi de leurs caresses ! Celui du *Père dénaturé, abandonné de sa famille*, est, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une épouvantable beauté. On rapporte que plusieurs personnes, le voyant pour la première fois, reculèrent d'horreur, et que d'autres tombèrent évanouies. On cite en outre avec de justes éloges sa *Petite fille au chien*, chef-d'œuvre de naïveté ; le *Retour du chasseur* ; l'*Enfant au capucin* ; la *Dame de charité* ; l'*Accordée de village* (maintenant placée au musée de Paris) ; le *Gâteau des Rois* ; la *Fille confuse* ; la *Bonne éducation* ; la *Paix du ménage* ; la *Cruche cassée* ; le *Départ de Barcelonnette* ; la *Bénédiction paternelle* ; l'*Enfant pleurant la mort de sa mère*, etc. La plupart de ces ouvrages, pleins de vie et de sensibilité, sont remarquables surtout

par la disposition et l'agencement pittoresque des figures. S'il y avait quelque chose à y blâmer, ce serait peut-être l'affectation de l'effet théâtral. Greuze avait aussi le défaut de répéter presque dans tous ses tableaux les mêmes caractères de têtes ; mais ces têtes étaient si belles, si admirablement modelées, qu'aucun peintre du dernier siècle ne saurait à cet égard lui être comparé. Son dessin, dans toutes les autres parties de la figure, manquait plutôt d'élégance que de correction, et ne laissait presque rien à désirer par rapport à la fermeté. Ses draperies sont en général de mauvais goût. On a dit qu'il les négligeait exprès pour faire ressortir la beauté des chairs ; mais il est permis d'en douter : ses carnations étaient trop belles (1) pour avoir besoin d'être relevées par un artifice de ce genre, et dans tous les cas il pouvait subordonner l'effet des draperies à celui de la figure, sans leur donner ce ton lourd et sale qu'on lui reproche avec raison. « On « peut le blâmer encore, dit un de nos meilleurs « juges en matière d'art, d'avoir cherché à imiter « la nature avec des méplats trop uniformes et « trop affectés : ce qui donne souvent à ses peintures l'air d'ébauches de sculpture. » Ce défaut, bien moins sensible dans les ouvrages qu'il terminait avec soin, disparaît tout à fait dans ses chefs-d'œuvre. Si sa touche était irrégulière, elle avait du moins le rare avantage de la suavité unie à la vigueur, surtout dans les tons de chair, et l'on ne reproche guère à sa couleur que de tirer un peu trop sur le violet. Presque tous ses ouvrages ont été gravés avec succès ; les uns par Lebas, Cars, Marténasie, Macret ; les autres par Flipart, Massard père, Porporati ; et, quoiqu'il soit difficile de choisir entre les estampes faites d'après lui par ces habiles artistes, nous croyons pouvoir dire que celles de Flipart, moins parfaites peut-être sous le rapport de la pureté du travail, rendent avec plus de vérité que les autres l'esprit et la manière du peintre. La *Bonne mère*, par Massard père, est aussi considérée, à juste titre, comme une estampe d'un grand prix. Greuze était d'une taille au-dessous de la médiocre. Il avait du feu dans les yeux, et quelque chose de bizarre dans la coiffure ainsi que dans l'habillement. Il aimait la parure, et nous l'avons vu plusieurs fois se promener en habit écarlate, l'épée au côté, à une époque de la révolution où les hommes les plus riches étaient contraints, pour leur sûreté, de prendre les habits de la misère. Du reste, Greuze n'était pas moins galant dans ses manières que dans ses habits. A l'âge le plus avancé il recherchait avec empressement la

(1) On peut en juger par sa *Ste-Marie égyptienne*, tableau de cinq pieds et demi de haut sur quatre de large, regardé par Taillasson, pour la beauté et la vérité de l'expression, comme le chef-d'œuvre de Greuze. Ce tableau, peint vers 1750 pour M. Duclos-Dufresnoy, fut exposé au salon en 1808 et 1814, et Greuze en fit, au bout de quarante ans, une copie (avec quelques différences) qui a passé dans le cabinet du prince de Canino.

société des plus jeunes femmes, et les soins qu'il prenait pour leur plaisir n'étaient pas toujours exempts de ridicule. Toutes les personnes qui l'ont connu font l'éloge de la bonté de son cœur, et regrettent vivement sa perte. La simplicité de ses obsèques, dit le *Moniteur*, a été animée par une scène aussi touchante qu'inattendue : « Au moment où le corps allait être enlevé de l'église pour être placé sur le char funéraire, une jeune personne, dont on pouvait remarquer l'émotion et les larmes à travers le voile dont son visage était couvert, s'approchant du cercueil, y plaça un bouquet d'immortelles, et se retira au fond de l'église pour y continuer les prières qu'elle avait interrompues. Les tiges de ces fleurs étaient fixées par un papier ployé sur lequel étaient écrits ces mots : *Ces fleurs, offertes par la reconnaissance de ses élèves, sont l'emblème de sa gloire.* » J. B. Greuze a laissé deux filles, qui ont hérité d'une partie de ses talents. Madame de Valory a donné au théâtre du Vaudeville : *Greuze, ou l'Accordée de village*, comédie-vaudeville en un acte, précédée d'une notice sur Greuze et sur ses ouvrages, 1813, in-8°. F. P.—T.

GRÈVE (JEAN DE), théologien hollandais, né dans le duché de Clèves vers 1580, se rangea du parti d'Arminius, autrement dit des remontrants, dans les querelles des théologiques qui déchirèrent la Hollande au commencement du 17^e siècle : il refusa, en conséquence, d'adhérer aux décisions du synode de Dordrecht, et devint l'objet dévoué des persécutions des soi-disant orthodoxes. Tour à tour banni et incarcéré, il ne recueillit aucun fruit de l'intervention du respectable Uitenbogaert, qui écrivit à son sujet aux états généraux une lettre fort touchante. Enfin, il trouva moyen de se sauver de prison et se réfugia en Allemagne, où l'on ne sait ce qu'il devint. Ses amis le regretterent pour son savoir, sa piété, la bonté de son caractère et la sagesse de sa conduite. Gérard Brandt, dans son *Histoire de la réformation des Pays-Bas*, lui rend ce témoignage. On a de lui *Tribunal reformatum*, qu'il écrivit pendant sa réclusion à Amsterdam, et où il attaqua avec force les procédés judiciaires de l'intolérance de son temps. Cet opuscule, imprimé à Hambourg, 1634, in-12, est devenu rare. Grève rend compte de sa délivrance inespérée de la maison de force, dans une lettre latine à Conrad Vorstius, en date d'Amsterdam, 19 octobre 1621, et qui est la quatre cent cinquante dans les *Epistolæ ecclesiasticæ præstantium ac eruditorum virorum*. — Pierre DE GRÈVE, jurisconsulte hollandais, né à Arnheim en 1621, professa le droit à Harderwick et à Nimègue ; et il a laissé *Exercitationes ad Pandectarum loca difficiliora*, Nimègue, 1660, in-8°. Il est mort dans cette dernière ville en 1677. Gérard Noodt y prononça, au mois de mars 1678, son oraison funèbre. M—ON.

GRÈVE (EGBERT-JEAN), théologien hollandais, né à Deventer le 4 septembre 1734, fit ses pre-

mières études dans sa ville natale, depuis longtemps distinguée par la culture des lettres. En 1778, il se rendit à Leyde, où il passa quatre années. Il y fut initié, par une application soutenue sous les meilleurs maîtres, à tous les détails de la théologie ; et Henri-Albert Schultens le traita plutôt comme son collaborateur et son émule que comme son disciple, dans tout ce qui a trait aux langues orientales. Invariablement attaché aux principes essentiels du christianisme, Grève devint, à force de recherches, un peu latiniste en fait d'orthodoxie ; et, reçu proposant en 1783, il ne consentit à signer les formulaires d'unité que comme des *institutions humaines*, aux termes de l'article 2 de la confession de foi des Églises réformées de Hollande elle-même. Cette réserve expresse, qu'il crut devoir à sa conscience, jointe à la faiblesse de sa complexion et de ses moyens physiques, nuisit peut-être à son avancement dans la carrière pastorale. Sa maison paternelle à Deventer, où il s'était retiré, fut fort maltraitée dans les pillages orangistes à la fin de 1787. Grève chercha un asile à Steinfurt ; il y acheva son travail sur les derniers chapitres de Job et son traité sur la prosodie orientale. Au printemps de 1789, il retourna à Deventer, et la botanique le délassait de ses études habituelles. Il refusa en 1795 une chaire de langues orientales à Deventer. En 1796, il fut nommé membre de la première assemblée nationale hollandaise, et il y tint la conduite la plus honorable. Mais en 1797, appelé à la chaire de langues orientales et d'antiquités judaïques de l'université de Franeker, il accepta enfin ce poste si analogue à ses goûts et à ses habitudes, et choisit pour sujet de son discours d'inauguration le lien étroit qui existe entre l'étude des langues orientales et les autres branches de la philologie. Depuis ce temps il se livra tout entier à l'enseignement qui lui était confié et à des travaux littéraires qu'il y jugeait analogues. Ses forces ne secondèrent point son zèle, et ayant été attaqué d'une fièvre nerveuse à Harlinger, il y succomba le 13 août 1798. On a de lui : 1^o *Ullima capita Jobi* (38-42) *ad græcam versionem recensita, notisque instructa ; accedit tractatus de metris hebraicis, præsertim Jobæis* : la première partie à Deventer, 1788 ; la deuxième à Burg-Steinfurt, 1791, in-8°. La dédicace de la première partie fut cartonnée par ordre du magistrat de Deventer, à raison de quelques passages relatifs aux affaires du temps. 2^o Une nouvelle traduction hollandaise des *Épîtres de St-Paul aux Éphésiens, aux Colossiens* ; de la première à Timothée, et de celle à Philémon, avec un commentaire, Deventer, 1790, in-8° ; 3^o *Vaticinium Nahumi et Habacuci*, édition métrique en hébreu, avec une nouvelle version et des notes, Amsterdam, 1793, in-8° ; 4^o *Oratio de nexu qui studio linguarum orientalium cum cæteris artibus et doctrinis humanioribus intercedit indivulsus*, Leuwarde, 1798, in-4°. Ce fut un trait d'obéissance de sa part de livrer à

l'impression ce discours, qu'il n'avait pas eu le loisir de soigner à son gré. 5^e Une nouvelle traduction hollandaise, accompagnée d'un commentaire, des *Épîtres de St-Paul aux Romains et aux Corinthiens*, Amsterdam, 1794, 1804, 3 vol. in-8°; 6^e pareil travail sur l'*Épître aux Galates*, accompagné d'un essai sur l'*Épître de St-Jacques*, Amsterdam, 1711, in-8°; 7^e *Vaticinia Jesajæ : hebraïca ad numeros recensuit, versionem et notas adjecit E. J. Greve; accedit interpretatio belgica*, Amsterdam, 1800, 2 vol. in-8°. 8^e Un homme distingué, surtout comme poète, dans la littérature hollandaise, et ami de Grève, M. Rhynvis Feith, a publié à Amsterdam, 1815, in-8°, un recueil de ses *Opusculs posthumes* (en hollandais), en tête duquel sont des lettres à un philosophe sur la cosmogonie de Moïse, et qui est terminé par un mémoire sur le *sicle* de Hébreux. On attribue à Grève un discours anonyme sur *les devoirs des magistrats par rapport au culte*, Franeker, 1804, in-8°, et quelques pièces éparses dans des recueils.

M—ON.

GREVILLE (FOULQUE), lord Brooke, naquit en 1554 à Alcaster, dans le comté de Warwick. Après une éducation brillante et plusieurs voyages sur le continent il parut à la cour d'Élisabeth, protégé par deux de ses parents alors en place, et qui lui firent obtenir, à vingt-deux ans, un emploi lucratif à la cour des marches frontières du pays de Galles; mais son goût le portait de préférence à la carrière militaire: il se plaisait au tumulte des armes et enfreignit plus d'une fois les ordres de sa souveraine pour se procurer le spectacle d'une bataille. Cependant la reine le nomma en 1580 secrétaire du sceau au conseil du pays de Galles, place très-avantageuse, et, en 1583, secrétaire pour le pays de Galles, du sud et du nord. Il fut l'ami de sir Philippe Sidney, et se fit remarquer comme lui dans les joutes et les superbes tournois qui faisaient alors les divertissements de la cour, particulièrement en 1581, lorsque les ambassadeurs français, accompagnés d'une noblesse nombreuse, vinrent pour la seconde fois en Angleterre traiter du mariage de la reine avec le duc d'Anjou. Il représenta fréquemment son comté dans la chambre des communes conjointement avec sir Th. Lacy. Il fut créé chevalier en 1597, occupa différents emplois de l'État sous les règnes successifs d'Élisabeth, de Jacques et de Charles 1^{er}. Quelques dégoûts qu'il paraît avoir reçus de sir Robert Cecil l'éloignèrent sensiblement de la carrière de l'ambition; il voulut se consoler en écrivant la vie d'Élisabeth, et s'en était déjà occupé; mais la communication des archives du conseil lui étant refusée, il abandonna son projet et se mit à revoir les productions littéraires de sa jeunesse. Après la mort du trésorier Cecil, en 1615, il fut fait sous-trésorier et chancelier de l'Échiquier: ce fut en 1620 qu'il fut créé lord Brooke de Beauchamp-Court. En 1621, il fut fait un des gentilshommes de la

chambre du roi, et continua de siéger dans le conseil privé après l'avènement de Charles 1^{er}. Il aimait les lettres, les cultivait et les protégeait; et il venait de fonder une chaire d'histoire à l'université de Cambridge, lorsqu'il mourut, le 30 septembre 1628, assassiné par un de ses domestiques qui, ayant passé la plus grande partie de sa vie au service de Greville, croyait avoir à se plaindre de son ingratitude, et qui se tua lui-même un instant après. Lord Brooke était regardé comme un excellent juge en littérature, et surtout des ouvrages d'histoire et de poésie. Il fut le bienfaiteur de Guillaume Davenant, de Camden, de Speed, qu'il éleva de l'état d'ouvrier à celui d'historiographe, fut lié avec le grand Bacon, mais plus intimement avec Philippe Sidney. On lit sur son monument cette inscription: *Foulk Greville, serviteur de la reine Élisabeth, conseiller du roi Jacques, ami de sir Philippe Sidney*. On a de lui: 1^o la *Vie du célèbre sir Philippe Sidney*, Londres, 1652, in-12; 2^o *Quelques ouvrages savants et élégants de Foulke lord Brooke, écrits dans sa jeunesse, comme exercice familier avec sir Philippe Sidney*, Londres, 1633; composés de traités en vers, de lettres et de deux tragédies: *Alaham* et *Mustapha*. Les vingt-deux premières pages manquent dans tous les exemplaires. 3^o *Reliques de sir Foulques Greville lord Brooke*, comprenant des poèmes sur la monarchie et la religion, Londres, 1670, in-8°. Ses vers, suivant Milton ou Phillips, sont plus remarquables par la concision que par l'élégance et l'harmonie. — Robert GREVILLE, son parent, qu'il avait adopté pour son héritier, prit le parti du parlement dans la guerre de 1640, publia quelques écrits de métaphysique et autres, et fut tué en combattant à Lichtfield, en 1643, âgé de 35 ans.

X—s.

GREVIN (JACQUES), né vers 1540 à Clermont en Beauvaisis, ayant perdu de bonne heure son père, fut élevé par les soins d'un oncle, et fit de tels progrès dans les humanités et dans la médecine, qu'il fut regardé comme un prodige de précocité. Fort jeune, il fit jouer au collège de Beauvais deux comédies, *la Trésorière* et *les Ébaliis*, et une tragédie intitulée *César*. Ces ouvrages eurent un succès prodigieux. Ronsard fit, à la louange de l'auteur, des vers où il le mettait au-dessus de Jodelle et de lui-même. De ces éloges, il supprima les uns et transporta les autres à un autre poète du temps, parce que Grevin, offensé, en sa qualité de calviniste, d'un écrit où Ronsard maltraitait fort ceux de cette religion, avait contribué à une satire sanglante contre lui. Grevin, après avoir longtemps chanté, sous le nom d'Olympe, une maîtresse dont il paraissait éperdu, épousa une autre femme. Marguerite de France, duchesse de Savoie, l'emmena en Piémont comme son médecin et son conseiller dans toutes les affaires importantes. Il ne jouit pas longtemps de cette faveur; il mourut à Turin le 5 novembre 1570, n'ayant pas encore 30 ans. Il a laissé plu-

sieurs ouvrages de médecine, tant originaux que traduits du grec et du latin. Son théâtre et ses poésies diverses ont été imprimés à Paris en 1562, in-8°. La Harpe, dans son *Cours de littérature*, cite quelques vers de sa tragédie de *César*; il en trouve les idées grandes, fortes et du ton de la tragédie, et met l'auteur fort au-dessus de Jodelle.

A—C—R.

GREW (OBADIAH), théologien anglais, né en 1607 à Atherston, dans le comté de Warwick, se rangea, lors de la révolution, du parti du parlement, mais s'opposa courageusement au dessein de faire périr le roi. Lorsqu'en 1648 Cromwell, qui était lieutenant général, se disposait à entrer dans Londres, Grew ne craignit pas de lui adresser de vives représentations sur sa conduite. Il mourut en 1698, généralement estimé. On a de lui : 1° *Le pêcheur justifié par Jésus-Christ*, en plusieurs sermons sur Jérémie, 1670, in-8°; 2° *Méditations sur la parabole de l'Enfant prodigue*, 1678, in-4°.

L.

GREW (NEHEMIE), médecin et célèbre naturaliste anglais, fils d'un ecclésiastique qui se distingua par son courage sous la domination de Cromwell, naquit à Coventry, à ce qu'on croit, en 1628. Après avoir fait des études médicales dans une université étrangère, où il prit le doctorat, il revint dans sa ville natale exercer la médecine, et s'occupa dès lors de ses observations sur la physiologie des plantes, objet d'étude entièrement neuf alors en Angleterre. Le premier fruit de ses observations fut l'*Idee d'une histoire philosophique des plantes*, dont il communiqua le manuscrit à l'évêque Wilkins, qui en jugea si favorablement, qu'il le lut à la Société royale de Londres en 1670. Cette compagnie accueillit cet ouvrage, le fit imprimer (1673, in-12), et s'empressa d'admettre l'auteur parmi ses membres. En 1676 Grew fit, dans la Société royale, des lectures qui furent imprimées sous le titre d'*Anatomie comparée de l'estomac et des intestins*, à la suite de son *Museum regalis societatis*, ou *Catalogue et description des raretés naturelles et artificielles appartenant à la Société royale, et conservées au collège de Gresham*, Londres, 1681, in-fol., avec 31 planches. Élu, en 1677, secrétaire de la Société, c'est lui qui, en cette qualité, publia les *Transactions philosophiques* de janvier 1677-1678 à février de l'année suivante. Il fut nommé, en 1680, membre honoraire du collège des médecins. Son *Anatomie des plantes* parut d'abord en 5 volumes in-8°, publiés à différentes époques; elle fut réimprimée en 1682 en un volume in-fol., avec 85 planches. D. Levasseur en a donné une traduction française, Paris, 1675, in-12, fig., plusieurs fois réimprimée. C'est le plus important des ouvrages de Grew. Le dernier qu'il donna au public est intitulé *Cosmographia sacra*, ou *Traité de l'univers, l'ouvrage et le royaume de Dieu*, Londres, 1701, in-fol. Leclerc a donné, dans la *Bibliothèque choisie*, deux extraits de cet

ouvrage, dont il défend plusieurs principes contre la critique de Bayle. On peut en voir aussi des passages essentiels à l'article consacré à N. Grew, dans le *Dictionnaire historique* de Chauffepié. Grew n'était pas moins estimé pour ses vertus et sa piété que pour ses talents et ses lumières : ses biographes remarquent que sa qualité de non-conformiste n'empêcha pas, dans des temps de dissensions religieuses, qu'il n'eût beaucoup de vogue comme médecin. Il mourut subitement le 25 mars 1711. Il a traité dans ses écrits de presque tout ce qui a rapport à la physiologie végétale. Observateur attentif et infatigable, ses ouvrages furent une mine de faits à la disposition des esprits plus philosophiques qui sont venus après lui; car ses théories ont aujourd'hui peu de crédit. Ses remarques sur les concrétions végétales, dit un de ses biographes anglais, et sur leurs propriétés multipliées et spéciales, sont pleines de sagacité et d'originalité, ainsi que ses examens comparatifs des divers genres de fruits et de semences. S'il n'eut pas des idées justes sur l'impulsion et la direction de la sève, il ne faut pas oublier qu'il fut un des premiers qui adoptèrent et éclaircirent la doctrine sexuelle des plantes, et qu'il ne fut pas même étranger à la connaissance des principes d'une classification méthodique. Le docteur Pulteney, dans ses *Esquisses historiques et biographiques des progrès de la botanique en Angleterre*, paraît le regarder comme le premier qui ait découvert que « le mélange des sexes était universel dans le règne végétal, et que la poussière des anthères était douée d'une vertu fécondante. » Et il appuie son opinion sur des passages des ouvrages de ce botaniste. On connaît encore de Grew un mémoire sur l'art de rendre potable l'eau de mer (*De aqua marina dulcorata*), Londres, in-8°. On trouve dans les *Transact. phil.* des mémoires et observations scientifiques de ce médecin. Ses ouvrages ont été traduits en latin, mais très-incorrectement. Linné a consacré à cet illustre botaniste, sous le nom de *Grewia*, un genre de plante qui comprend des arbres exotiques de la famille des tilleuls.

L.

GREY (JEANNE) était arrière-petite-fille de Henri VII, roi d'Angleterre. Marie, seconde fille de ce prince, épousa Louis XII, roi de France. Devenue veuve, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui fut marquise de Dorset. De cette dernière naquirent trois filles, dont Jeanne Grey était l'aînée. Cette origine royale causa les malheurs et la fin tragique de Jeanne. Édouard VI, âgé d'environ dix ans, avait succédé à son père Henri VIII. Édouard Seymour, oncle du jeune roi, se fit nommer protecteur du royaume et duc de Sommerset. Thomas Seymour, son frère, en devint extrêmement jaloux; et Jean Dudley, vicomte de Lisle, conçut le projet de les ruiner l'un par l'autre, et de s'emparer de l'autorité sous un roi enfant. Thomas

Seymour, excité par Dudley, ne cessait de cabaler contre le protecteur : celui-ci, d'un caractère modéré, s'était plusieurs fois réconcilié ; mais Dudley parvint à lui persuader d'accuser son frère devant le parlement. On ne connaît pas précisément ce qui dans cette occasion fut imputé à Thomas Seymour. Le parlement, habitué sous les Tudor à proscrire tous ceux que la couronne lui déferait, porta un bill d'*attaquer* contre un pair du royaume, parent du roi et amiral, sans spécifier le crime pour lequel il était condamné à mort. Il restait à Dudley à perdre Sommerset ; et il devait en venir aisément à bout. Le protecteur n'avait tenu aucun compte du testament du dernier roi, qui nommait seize régentes du royaume. La mort de son frère était regardée comme un sacrifice fait à sa sûreté. La haute noblesse, qui avait reçu de Henri VIII une partie des terres du clergé, était irritée de ce que le protecteur soutenait quelquefois contre elle les tenanciers de ses nouveaux domaines, qu'elle traitait avec rigueur. Sommerset, en outre, s'était prononcé en faveur de la réformation religieuse qui s'introduisait en Angleterre ; et cette conduite lui avait attiré la haine des catholiques. Dudley sut réunir contre le protecteur ces diverses sortes d'ennemis et tous ceux qui étaient mécontents de son administration. Alors il jeta le masque dont il s'était toujours couvert. Le conseil, à son instigation, déclara que Sommerset exerçait un pouvoir qui ne lui appartenait pas ; et il fut défendu au conseil commun de Londres et au gouverneur de la Tour de reconnaître son autorité. Dès que Sommerset fut averti de ce grand changement, il songea à se défendre, et arma ses amis et ses domestiques ; mais, ayant appris qu'Édouard venait de ratifier tout ce qui avait été fait, il parut au conseil ; et là, à genoux, il convint que l'accusation dirigée contre lui était fondée. Son unique défense fut qu'il avait agi sans avoir des intentions criminelles, mais seulement par légèreté, imprudence et folie. Dudley, satisfait de l'humiliation de Sommerset, jugea à propos, pour le moment, de lui laisser la vie. Une amende, que le roi remit ensuite, fut la seule peine prononcée par le parlement ; et bientôt on vit celui qui avait été protecteur du royaume entrer au conseil comme l'un de ses simples membres, et accepter pour gendre le fils aîné de son ennemi. Tout fléchissait sous Dudley ; il s'était fait nommer duc de Northumberland et adjudger des terres immenses qui appartenaient à la couronne. Tout à coup, craignant un retour du jeune roi en faveur de Sommerset, il prit la résolution de faire périr celui-ci. De vaines menaces, non contre le prince, mais contre son ministre, échappées au ressentiment d'un homme exposé à de continuels affronts, parurent aux pairs d'Angleterre un crime digne de mort ; et la tête de l'ancien protecteur tomba sur l'échafaud. Un parlement servile allait au-devant des désirs de Northumberland ; ses caprices deve-

naient des lois, et il disposait à son gré de la fortune publique ; mais ce n'était pas encore assez pour son ambition. Le roi n'avait qu'une santé chancelante ; et Northumberland voulait garder le pouvoir après une mort qu'il prévoyait devoir être prochaine. Le parlement avait remis à Henri VIII le droit de régler lui-même la succession à la couronne. Ce prince y avait d'abord appelé son fils, qui fut Édouard VI, et à son défaut Marie et Élisabeth, ses filles, toutes deux déclarées bâtarde par acte du parlement. D'après une autre disposition, la descendance de Marguerite, reine d'Écosse et fille aînée de Henri VII, était exclue du trône, tandis que celle de la duchesse de Suffolk devait y monter. C'est sur un acte aussi irrégulier que Northumberland fonda ses espérances. Il répétait chaque jour au roi, qui était très-attaché à la réformation religieuse, que si Marie venait à régner elle rétablirait la religion romaine, qu'elle professait malgré de sévères défenses. Il était plus difficile de prévenir Édouard contre Élisabeth, qu'il affectionnait, et qui montrait beaucoup de zèle pour le nouveau culte. Mais Northumberland soutenait qu'elle ne pouvait être considérée comme légitime sans qu'on agit de même envers Marie, ce qui ouvrirait à celle-ci le chemin du trône. Les deux princesses écartées, la couronne, d'après le règlement de Henri VIII, appartenait à la marquise de Dorset. On donna à son époux le titre de duc de Suffolk, devenu vacant ; et elle consentit à céder ses droits à Jeanne Grey, qui épousa lord Guilford, quatrième fils de Northumberland. Depuis ce mariage les sollicitations de Northumberland en faveur de Jeanne furent extrêmement pressantes. Édouard, tombé dans un état de langueur, et séparé de tous ceux qui auraient pu lui donner des conseils, se détermina enfin à laisser la couronne à Jeanne. Les juges appelés au conseil reçurent l'ordre de dresser des lettres patentes conformes aux intentions du roi. Ils demandèrent du temps pour réfléchir, et finirent par refuser leur adhésion. Ils représentèrent que le règlement de la succession avait été fait par le dernier roi en vertu d'un acte du parlement ; qu'un autre acte passé sous Édouard lui-même déclarait traître quiconque tenterait de changer cet ordre. Édouard promit d'assembler un parlement qui sanctionnerait le nouveau règlement. Les débats entre le conseil et les juges se prolongèrent pendant plusieurs jours ; enfin le chef de justice proposa que le roi et son conseil fissent expédier une commission aux juges pour leur ordonner d'apporter les lettres patentes, et que des lettres de grâce leur fussent en même temps délivrées pour les mettre à l'abri de toute recherche concernant cet acte d'obéissance. Cet expédient fut adopté : seulement le chancelier qui devait sceller les lettres patentes exigea qu'elles fussent signées de tous les membres du conseil. Édouard survécut peu à cette disposition ; il expira à Greenwich, dans sa seizième année,

le 6 juillet 1553. Northumberland tint d'abord cachée la mort du roi ; son dessein était de ne rendre publique la mesure qu'il avait prise pour faire passer la couronne sur la tête de Jeanne , que lorsqu'il se serait assuré de la personne de Marie et d'Élisabeth. Il avait chargé quelqu'un d'écrire à ces princesses qu'Édouard désirait les avoir auprès de lui à ses derniers moments. Déjà elles s'étaient mises en route l'une et l'autre pour se rendre à cette invitation d'un frère et d'un roi, et Marie se trouvait déjà à une demi-journée de Greenwich. Un des membres du conseil parvint à la faire avertir du piège qui lui était tendu : elle se retira alors dans le comté de Suffolk, d'où elle adressa des lettres à la principale noblesse d'Angleterre, qu'elle appelait à sa défense; elle manda également au conseil qu'elle était informée de la mort du roi, et lui enjoignit de la faire proclamer reine dans Londres. Northumberland jugea que toute feinte était en ce moment hors de saison. Accompagné de Suffolk, de plusieurs pairs et de quelques grands personnages de l'État, il se rendit à Sion-House, résidence de Jeanne, et se présenta devant elle comme devant sa souveraine. Dans sa paisible et innocente retraite, Jeanne ignorait en grande partie ce qui avait été concerté pour son élévation. Elle se livrait à l'étude, et possédait le latin, le grec et plusieurs langues vivantes. Ceux qui étaient admis près d'elle admiraient les grâces de sa figure et la douceur de son caractère. Le don d'une couronne ne la toucha point; on l'entendit insister sur l'injustice qu'il y aurait à priver de leurs droits les princesses Marie et Élisabeth; enfin, après une longue résistance, vaincue par les instances de son père et par celles de son époux, qu'elle aimait passionnément, elle céda et consentit à être déclarée reine. C'était l'usage que les rois d'Angleterre passassent dans la Tour de Londres les premiers jours de leur avènement. Northumberland s'empressa d'y conduire Jeanne, et contraignit le conseil à l'accompagner. Dans cette espèce de captivité, le conseil expédia des ordres pour faire proclamer Jeanne dans toute l'Angleterre; mais cette cérémonie n'eut lieu qu'à Londres; encore, pendant tout le temps qu'elle dura, le peuple affecta-t-il de garder un morne silence. Les habitants du comté de Suffolk s'étaient soumis à Marie; de toutes parts la noblesse venait se ranger auprès d'elle. Northumberland leva dans Londres des troupes et se mit en marche pour aller tenter le sort des armes. Arrivé à St-Edmond's Bury, il reconnut que son armée, composée d'environ 6,000 hommes, était moins forte de moitié que celle de la reine. Avant d'engager aucune action il voulut avoir des renforts. Le conseil, à qui il s'était adressé, sortit alors de la Tour sous le prétexte de s'occuper de cet objet. À peine rentré dans Londres, il déclara dans une proclamation que le trône appartenait à Marie. L'empressement des habitants de la capitale à la

reconnaître fut si grand, que Suffolk, qui commandait dans la Tour, n'osa point se défendre, et ouvrit les portes au nom de la reine. Northumberland, instruit de ces événements, avait pris le parti de proclamer lui-même Marie; et cette princesse, en se rendant à Londres, recueillit partout sur la route des témoignages de l'affection de ses sujets. Northumberland, son frère, trois de ses fils, et quelques lords qui avaient suivi son parti, furent amenés à la Tour. Jeanne et son époux lord Guilford y étaient déjà. La clémence n'était point dans le cœur de Marie; mais elle ne voulut pas, au commencement de son règne, paraître aimer à verser le sang. Il n'y eut que Northumberland et deux des nobles arrêtés avec lui, qui subirent la mort. On y condamna aussi Jeanne et lord Guilford; mais leur sentence ne fut pas exécutée. Marie, se croyant bien affermie sur le trône, crut devoir employer son autorité à soutenir l'ancienne religion. De grandes rigueurs furent exercées contre la portion du clergé qui avait embrassé la réforme; les laïques mêmes n'en furent pas exempts. La reine ne tarda pas à aliéner d'elle toute la nation, par le dessein qu'elle manifesta d'épouser Philippe, fils de Charles-Quint. On se figurait que l'Angleterre ne pourrait manquer de devenir une province des vastes États dont ce prince devait hériter, et la fierté du peuple se révoltait à cette idée. Une conspiration, dont le chef était Wyatt, du comté de Kent, se forma contre le pouvoir de Marie. Plusieurs comtés devaient se soulever en même temps, et Suffolk s'était chargé d'exciter des mouvements dans ceux où ses terres étaient situées. Ce vaste plan ne reçut qu'une exécution imparfaite. Wyatt néanmoins se présenta devant Londres à la tête de 4,000 hommes : il pénétra même jusque dans Westminster; mais la cité, où il avait de nombreux partisans, fut tenue en respect. Sa suite, voyant qu'il n'était joint par aucune personne de marque, l'abandonna insensiblement. Il fut arrêté près de Temple-Bar, et exécuté avec dix de ses complices. Il est certain que Jeanne et lord Guilford, toujours détenus rigoureusement à la Tour, n'avaient eu aucun avis de la conspiration; mais la sombre Marie ne crut pas devoir laisser vivre celle qui avait occupé sa place pendant quelques jours. On annonça donc à Jeanne qu'elle eût à se préparer à mourir. La reine, dans son zèle pour la foi catholique, lui envoya des théologiens chargés de la convertir. Jeanne résista à leurs arguments pendant trois jours, et écrivit même en grec une lettre à sa sœur pour l'engager à demeurer constante dans sa foi. Lord Guilford devait partager le sort de son épouse. Le conseil avait arrêté qu'ils mourraient ensemble sur le même échafaud; mais on redouta ensuite l'impression que leur supplice pourrait faire sur le peuple : il fut décidé que lord Guilford serait seul exécuté dans la ville. Jeanne refusa de le voir le jour fixé pour leur mort; elle craignait que la tendresse de leurs adieux n'amollit leur âme dans

un moment où l'un et l'autre avaient besoin de toutes leurs forces. De sa fenêtre elle aperçut son époux comme on le conduisait au supplice, et lui donna des marques du plus vif attachement. Elle montra quelque joie quand elle sut qu'il était mort avec courage; et elle attendit ensuite, sans le moindre trouble, l'heure où elle devait cesser de vivre. L'enceinte de la Tour avait été choisie pour son exécution, qui eut lieu le 12 février 1554. Montée sur l'échafaud, elle dit qu'elle était moins coupable d'avoir porté la couronne, que de ne l'avoir pas refusée avec assez de constance. Elle s'excusa sur l'obéissance qu'elle devait à son père, et reconnut que sa mort était une juste réparation de l'atteinte qu'elle avait portée aux lois. Après s'être exprimée de la sorte, elle se fit déshabiller par ses femmes, et posa tranquillement sa tête sur le billot. Ainsi périt, à dix-sept ans, Jeanne Grey, qui réunissait à tous les agréments de son sexe, les vertus aimables qu'on aime à y trouver. Sa mort fut comme le prélude des exécutions sanglantes qui allaient souiller le règne de Marie. Elle a fourni à Young et à P. Chevalier le sujet d'un petit poème; à la Calprenède, à Laplace, à madame la baronne de Staël (1790) et à M. Briffaut (1815) le sujet d'une tragédie. Cette dernière n'a pas été imprimée. H. L.

GREY (ZACHARIE), commentateur de l'*Hudibras* de Butler, né en 1687 d'une famille du comté d'York, fut ecclésiastique et membre d'un bureau de justice de paix. Il mourut à Amptill le 25 novembre 1766. Sa vie se passa au milieu des plus pénibles travaux littéraires et des controverses les plus animées, quoiqu'on représente son caractère comme doux et bienveillant. Voici la liste de ses meilleurs ouvrages : 1^o *Examen impartial de l'histoire des Puritains*, de D. Neal, 1736-9, t. 2, 3 et 4, in-8^o. Le premier volume de cet ouvrage avait été publié par Maddox. 2^o *Essai sur le caractère du roi martyr Charles 1^{er}, d'après des témoignages authentiques*, 1738, in-4^o; 3^o *Hudibras, avec d'amples annotations et une préface, etc.*, 1744, 2 vol. in-8^o. Ce commentaire manquait à la littérature anglaise, pour rendre intelligibles un grand nombre de passages du poème devenus très-obscurs avec le temps. On peut à peine se former l'idée des lectures immenses que Grey dut faire des ouvrages qui existaient au temps de Butler, pour atteindre son but, et il est regardé comme le père de cette foule de commentateurs, qui depuis lui se sont appliqués à éclaircir les anciens poètes anglais, et particulièrement Shakspeare. On suppose que ce fut l'édition publiée par Duchat, en 1741, de la Satire Ménippée, qui donna à Grey l'idée de son commentaire. Warburton, qui s'était occupé du même objet, lui communiqua quelques-unes de ses remarques, dont celui-ci fit usage en le citant dans sa préface; mais Warburton ne s'était point attendu au grand succès qu'eut cette édition d'*Hudibras*, publiée par souscription; lorsqu'il en fut témoin, il en conçut une vive jalousie, qu'il exprima avec son arrogance

accoutumée; mais le commentateur ne fut pas en reste d'injures avec lui (voy. WARBURTON). Fielding et milady Montague se sont également égayés aux dépens du pauvre Grey. Mais les éditions de ce poème ainsi commenté ne s'en sont pas moins multipliées; la troisième est de 1772. On en a donné une nouvelle en 1799, avec des gravures par Ridley, d'après les dessins d'Hogarth, Londres, 2 vol. in-8^o. 4^o *Supplément d'Hudibras*, 1752, in-8^o; 5^o *Notes critiques, historiques et explicatives sur Shakspeare, avec des corrections du texte et du mètre*, 1758, 2 vol. in-8^o. Ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas cités sont dirigés contre les différents sectes de non-conformistes, qu'il enveloppait dans une haine générale assez grossièrement exprimée, comme on peut en juger même sur les titres. X-s.

GREY (CHARLES, vicomte HOWICK, comte GREY), homme d'État anglais, naquit à Falloden, dans le Northumberland, le 15 mars 1764. Il était le fils aîné de sir Charles Grey, homme de guerre distingué, qui, dans la seconde moitié du 18^e siècle, avait pris une part glorieuse à la bataille de Minden, et plus tard ne servit pas avec moins d'éclat au siège et à la prise de Québec, sous le général Wolf. Issu d'un tel père et d'une si noble famille, le jeune Grey reçut, à Éton et à Cambridge, la forte éducation littéraire qui prépare le mieux aux travaux de la vie publique. Au sortir de ces premières études, à l'âge de dix-huit ans, il fit, selon l'usage des classes éclairées de son pays, un voyage sur le Continent, et parcourut les principaux États de l'Europe. Recommandé par son nom et la distinction d'esprit et de savoir déjà remarquable en lui, il fut, en Italie, attiré près d'un prince de la famille royale d'Angleterre, le duc de Cumberland, qui, voyageant alors et, par situation et par goût, fort enclin à l'opinion des whigs, voulut s'attacher un jeune talent, que ses premiers engagements de famille rapprochaient du parti contraire. Charles Grey accepta volontiers une charge honorifique dans la maison du prince ouverte, dans Londres, aux députés, aux écrivains de l'opposition et à tous ceux qu'on appelait les amis de la cause populaire. — Vers ce même temps, 1786, une influence héréditaire le faisait nommer, pour le comté de Northumberland, à un siège de la chambre des communes, vacant par l'élévation de lord Loven à la chambre des lords. Ainsi produit au parlement, sous des auspices tout aristocratiques, Charles Grey n'avait complété sa vingt et unième année que deux ou trois jours, avant celui, où il fut admis à prendre séance dans la chambre. On ne l'en vit pas moins, presque aussitôt, non sans quelque étonnement de la part des siens et du public, se déclarer tout à fait pour les *Whigs* et voter constamment avec ce parti, que dirigeait Fox. Charles Grey s'annonça comme un des plus brillants élèves de ce grand orateur, dont il partageait tous les principes et parfois égalait la forte et pénétrante logique. Son

premier début, fort estimé des habiles, eut pour objet le *traité de commerce*, négocié par Pitt, avec la France; et on put remarquer, dès lors, la sérieuse étude des choses et la science exacte, qui faisait le fond de sa vive argumentation. D'autres dons plus apparents, la noblesse de la physionomie, la dignité du geste et de la parole, et une sorte de sévérité précoce, tenant à la fierté de l'âme, lui donnèrent bientôt une des premières places, sous l'ascendant plus populaire du talent et du caractère aimable de Fox. Par là s'explique le succès rapide de sa fortune parlementaire, et comment il était, dès 1788, à l'âge de vingt-quatre ans, un des commissaires désignés, pour soutenir la poursuite de la chambre des communes, dans le célèbre procès d'Hastings, et à côté de Burke et de Shéridan. — Mais, à la même époque, ces grands débats intérieurs de la politique anglaise, ces rivalités de pouvoir, ces appels à la justice du pays et ces tentatives de réformes, tout ce qui jusque-là servait de but ou d'instrument à la liberté britannique, allait être subordonné, plus ou moins, au formidable mouvement qui agitait la France et à ses contre-coups encore imprévus. On sait, avec quelle promptitude, cette Révolution, annoncée par des théories de droit et d'humanité, devint un signe de contradiction parmi les hommes, et souleva les haines les plus profondes, en même temps qu'elle violait avec scandale quelques-unes des vérités les plus saintes. Si jeune encore, et d'une logique non moins inflexible que son âme était altière et pure, le jeune Charles Grey fut du nombre de ceux, que la grandeur des promesses de la Révolution séduisait trop, pour les laisser attentifs à ses premières iniquités, et qui persistèrent à bien espérer d'elle, alors même qu'elle effrayait le monde. Ce parti commença de bonne heure à diminuer de nombre, dans la judicieuse Angleterre; et précisément, parce qu'on jouissait là d'une liberté ancienne et garantie, on y jugea d'un coup d'œil plus juste, et avec une prévoyance plus sévère, la succession d'utopies illimitées et de voies de fait immorales, où était emportée la France. — Devant cette improbation et cet effroi des exemples donnés par nos troubles, l'esprit de révolution devait s'animer aussi, dans les *Clubs* de l'Angleterre; et les *Whigs* ne renonçaient pas aux plans de réforme, qu'ils avaient annoncés et dont ils avaient dû même présumer le succès, tant que la Révolution française n'était pas venue tout confondre et tout dépasser. Fidèle à cette doctrine, Charles Grey, en 1792, était membre non-seulement du *Club Whig*, mais d'une association plus nombreuse et plus démocratique, connue sous le nom des *Amis du Peuple*, qui comptait encore dans son sein trente-deux membres du parlement, bien que Fox lui-même eût évité d'y donner son nom et qu'il eût dit alors : « J'aperçois de grands et énormes abus; mais, je ne vois pas le remède. »

C'est qu'en effet le voisinage terrible de la Révolution française et la contagion de son prosélytisme rendaient alors, pour l'Angleterre, toute réforme suspecte et tout surcroît de liberté dangereux. C'était beaucoup de maintenir les grandes sauvegardes acquises, de lutter par le droit contre l'anarchie, par les *Chambres* contre les factions, et de ne point reculer jusqu'à l'arbitraire. — Ce fut, à cette époque, la gloire et le génie de Pitt; et c'était, nous n'en doutons pas, la persuasion secrète de cette vérité, ainsi que la connaissance du bon sens britannique, qui décourageait Fox lui-même, et le rendait plus hésitant que ses jeunes émules. Charles Grey persévéra, prêt à suivre son illustre chef, ou à le suppléer, dans la même voie, sans y renoncer jamais. Le 30 avril 1792, il annonça dans la chambre des communes, pour la session prochaine, une motion sur la *réforme* à introduire dans la *Représentation* du peuple. En 1793, il apportait à la chambre une pétition de la société des *Amis du Peuple* pour la réforme des élections et la durée plus courte des Parlements; et il demandait le renvoi de cette pétition et d'autres semblables à un comité spécial. C'est là ce qui fut, après deux longs débats, repoussé, à l'accablante majorité de deux cent quatre-vingt-une voix contre quarante et une : mémorable témoignage de l'immobilité défiant, où les malheurs et les crimes de l'anarchie française fixaient et affermissaient l'instinct conservateur des Anglais! Bientôt, à cette épreuve de l'ascendant de Pitt et de son pouvoir accru par la crainte publique, et par le ralliement à sa cause d'une partie même de ses adversaires, allait succéder la guerre contre la France. — Sans parler de Burke, qui la demandait avec passion, d'autres *Whigs*, moins touchés d'indignation morale que cet homme de bien irrité, croyaient alors la lutte contre la France un mal nécessaire, et s'y résignaient, devant la résolution lentement développée de Pitt, qu'appuyait le vœu public excité par sa voix. Charles Grey n'en resta pas moins ferme opposant à la guerre, au milieu de l'affaiblissement de la minorité. En 1792, lorsque la Prusse et l'Autriche étaient encore seules engagées, on l'avait entendu, à la nouvelle de la retraite du duc de Brunswick, s'écrier, dans la chambre des communes, que cette défaite était un triomphe pour tout ami de la liberté : son langage ne changa point, lorsque déjà le nom et tout l'ascendant de son pays furent entrés dans la Coalition contre la révolution armée des échafauds à l'intérieur, de la victoire et de la propagande au dehors. — Ce n'est pas sans doute que l'âme généreuse de Grey, son esprit vraiment civique et libéral, ne vit avec horreur la tyrannie sanglante de la Convention et les illégalités sans nombre, les infractions au droit et à la morale, dont s'appuyait ce nouveau régime; mais, à part même la séduction qu'avaient exercée sur lui les grands principes

de 1789, à part son amour du nom de liberté, s'attachant encore au mensonger simulacre qui la proclamait, à part l'illusion de ses vœux pour le bien-être espéré du plus grand nombre, à part enfin sa juste aversion contre les *Manifestes* des monarchies absolues et leurs odieuses menaces à la France, il estimait, à un point de vue plus politique et plus profond, qu'il y avait imprudence et faux calcul à combattre par les armes une Révolution ascendante; que c'était doubler sa force, au lieu d'amoindrir sa violence, et l'attiser elle-même, au lieu de l'éteindre; qu'il valait mieux, par une neutralité sévère, la laisser dans son isolement, la contraindre à se consumer, et à ne conserver, après l'éruption de ses scories et de ses cendres, que ce qu'elle aurait eu de fécond et de salutaire. Ce calcul de prudence et d'humanité, l'illustre Anglais l'appuyait même sur un passage (1) de notre Montesquieu; et il le développa plus d'une fois avec une vive éloquence, dont les motifs ont inspiré d'autres publicistes du même pays. — La seule erreur de ce noble esprit, c'était de supposer aisément possible ce qu'il croyait plus humain et plus moral; c'était de ne pas reconnaître l'invincible pression de crainte et de haine qui poussait aux armes et ne permettait guère cette neutralité, où les neutres auraient péri, pour n'avoir pas su se défendre. Quoi qu'il en soit, durant cette laborieuse épreuve, et sauf peut-être quelques écarts impétueux de langage, le rôle de Grey, au premier rang des amis de Fox, fut mémorable et parfois presque égal à celui de ce grand orateur, dans la défense de la même cause. En déplorant les maux accidentels et jusqu'au principe de la guerre, en réclamant toujours la paix, il servit à entretenir, à ranimer dans la nation le sentiment qui rendit enfin cette paix nécessaire, avant même qu'elle pût être assez durable. — De même que ses nobles amis, et autant que pas un d'eux, en défendant pied à pied le droit de la discussion illimitée, que voulait restreindre Pitt, en jetant le cri d'alarme sur autre chose que la Révolution française, en s'inquiétant, aussi et toujours, pour les franchises de l'Angleterre, et en rendant par là plus inviolable la partie vraiment vitale de la Constitution, il concourut pour sa part à cette belle solution du problème de la liberté légale, contre pesant au loin la dictature et la conquête; il eut son rôle, et, au point de vue patriotique, le plus beau de tous, dans cette mémorable lutte que l'Angleterre soutint, pendant un quart de siècle, et dont a profité l'indépendance de l'Eu-

rope, sinon la liberté des États européens. — La guerre commencée à la fois contre les *Armées* et contre les *Clubs* de France appelait un redoublement de précautions et de défense, dans l'intérieur agité de l'Angleterre. Pitt demandait la suspension de l'*Habeas corpus* pour six mois; et telle était la répugnance du pays pour cette infraction temporaire au droit commun que, devant les plaintes éloquentes de Fox et de Grey, le ministre se résignait à cet aveu : « Nous sommes contraints « d'imiter la violence française, pour résister à la « contagion des principes de la France. » Mais, en même temps, des poursuites dirigées, à titre de haute trahison, pour *correspondances* avec les révolutionnaires du dehors, amenaient d'éclatantes procédures, où plus d'un *verdict* favorable aux accusés attestait, avec l'indépendance du jury, tout ce qui restait de fortes garanties et de libertés à l'Angleterre. Dans la chambre des communes, une petite minorité de voix éloquentes, Fox, Shéridan, Erskine et Grey, continuait à réclamer la paix avec la France, au nom tantôt des succès, tantôt des revers : ils signalaient l'injustice et le danger d'une guerre d'opinion, l'instabilité des alliances vénales, la charge énorme des subsides à fournir, l'intérêt pour l'Angleterre de s'enfermer dans sa grandeur maritime, son commerce, ses colonies, et de s'isoler des guerres et des Révolutions du Continent. Mais l'inflexible Pitt maintenait la nécessité de la guerre contre un gouvernement, disait-il, incapable de modération et de paix. Affectant de répéter que ce n'était pas une guerre d'opinion, il reportait cependant aux doctrines de la Révolution française tout ce qui lui semblait devoir être combattu par une guerre à mort; et il soulevait contre la *Convention* des haines égales à la terreur qu'elle inspirait. « Tant que le système actuel dure en France, disait-il, nous ne « pouvons avoir la paix, sous aucune forme, « qu'au prix de notre ruine entière et de notre « déshonneur. Par une loi formelle de leur *Constitution*, tout Français qui entrera en négociation avec ce pays, sur d'autres bases que « l'abandon de notre *Constitution*, le détrônement de notre vertueux Souverain et l'introduction chez nous de l'horrible anarchie qui « prévaut parmi eux, est déclaré traître. Sommes-nous disposés à faire de tels sacrifices, « pour obtenir l'accolade fraternelle des disciples de Robespierre? » Ce langage violent, mais analogue à la passion publique, entraînait tout; et deux cent quatre-vingts voix contre cinquante rejetaient l'effort des derniers *Whigs* sollicitant du moins quelques ouvertures de négociations et de paix. Puis, la chambre votait d'immenses subsides, bien dépassés plus tard. — L'année suivante, cependant, ramenait les mêmes instances de l'*Opposition*, avec un prétexte de plus par la chute du gouvernement de la *Terreur*, et les vicieuses continuées de la France, sous un régime

(1) « Il n'y a point d'État qui menace si fort les autres États « d'une conquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre « civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, « y devient soldat, etc. D'ailleurs, dans la guerre civile, il se « forme souvent des grands hommes, parce que dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et « se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est « placé; et on l'est, presque toujours, tout de travers. » Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. XI.

moins violent, dont les rigueurs même semblaient surtout la punition des crimes précédents. A cet aspect nouveau, Wilberforce revenait soutenir les anciens amis, dont il s'était quelque temps séparé, devant l'impiété et les crimes de 1793. Mais, Pitt n'était ni découragé par les revers qu'avait éprouvés sa cause, ni touché de l'amendement réel, ou prétendu de la cause ennemie. De même que la durée de la *Terreur* lui avait paru nécessiter la durée de la guerre, ainsi la fin de cet affreux régime lui semblait une cause de redoublement d'hostilités contre la France appauvrie, et dont un gouvernement moins cruel ne tendrait plus les forces avec la même énergie, n'épuiserait plus les ressources avec la même rigueur. Cette politique hautement avouée, bien qu'elle trouvât grand appui dans la crainte récente et l'orgueil de l'Angleterre, donnait aussi de spécieux motifs aux plaintes de l'*Opposition*. — Les derniers mois de l'année 1795 virent s'accroître la violence des écrits et le nombre des associations, pour demander la *réforme parlementaire*. A Londres, le trouble des esprits devint une émeute, au milieu de laquelle le Roi, allant au parlement, le 29 octobre, fut insulté, sa voiture assaillie de pierres, et sa personne un moment menacée de ce que la royauté avait souffert en France, au 10 août. Mais le pays, les hommes et les temps étaient autres. Le flot révolutionnaire baissait chaque jour, en France, et semblait déjà plutôt stagnant que débordé, sous le *Directoire* et sous le niveau de corruption, que fomentait cet ignoble joug. Pour le ministre anglais, que 1793 avait plus irrité qu'effrayé, ce n'était pas le moment de faiblir, dans son propre pays, devant des émeutes de populace mêlées d'émissaires étrangers. Non-seulement, Pitt soutint plus que jamais et fit prévaloir, dans les deux chambres, la politique de la guerre continue. Non-seulement, il obtint des taxes et des emprunts, dans une proportion inouïe jusqu'alors; mais, il présenta de nouveaux *Bills* pour garantir la personne du Roi et prévenir les assemblées séditieuses. Ce dernier point était grave, comme portant atteinte au droit de réunion que possédait l'Angleterre et qui semblait pour elle une forme essentielle du droit commun de *libre examen*. Le nouveau *Bill*, fortement combattu par Fox et ses amis, soumettait toute réunion pour un objet politique à une déclaration préalable devant le Magistrat. Celui-ci pouvait assister à la réunion, avec le droit de faire arrêter sur place tout homme inculpé par lui de langage séditieux; et le délit prouvé entraînait, en cas de récidive, la peine de la *transportation*. De telles mesures dans la libre Angleterre soulevaient mille objections. « Nulle atteinte pareille, disait-on, « aux libertés du peuple anglais, depuis le règne « des Tudors! » Le parlement lui-même était ému; et quelque lié qu'il fût aux périls de la Couronne et à la politique impérieuse du ministre, il écoutait cette fois avec plus d'agitation et de scrupule

les protestations de la minorité. Pitt lui-même, en réclamant cette restriction, que le Pouvoir trouverait insuffisante dans d'autres pays, avait soin de rappeler qu'elle tendait seulement à prémunir l'ordre public contre des secousses tumultueuses; qu'elle laissait debout le *Jury*, dans tous ses droits et dans sa jalouse défense des libertés publiques, et surtout qu'elle laissait entière et inviolable la liberté de la presse. Enfin, cette *exception* unique au droit du *débat public* transporté dans de grandes réunions populaires, il se bornait à la demander, pour trois ans; et à ce prix, il enlevait l'adhésion de deux cent quatorze voix contre quarante-deux, le chiffre invariable des défenseurs obstinés de la cause populaire. Ce fut après ce dernier échec confirmé, il faut le dire, par la majorité de l'opinion anglaise, que l'*Opposition* si réduite se retira en masse de la Chambre des Communes. Charles Grey suivit Fox et goûta quelque temps une vie de retraite et d'étude à laquelle, il est revenu plusieurs fois dans sa longue et illustre carrière embellie par le bonheur domestique. Il avait épousé, en novembre 1794, Marie-Élisabeth Ponsonby, fille aînée du premier lord Ponsonby, qu'il devait rendre mère d'une si nombreuse et si noble famille. — Le découragement de l'*Opposition* dura peu; et à travers les incertitudes de la *Coalition*, les succès de l'armée française dans la guerre civile et dans la guerre étrangère, le péril dont nos flottes menaçaient l'Angleterre sur la côte d'Irlande, l'inquiétude croissante dans le Royaume-Uni, le besoin de la paix avoué par Pitt lui-même, on vit les adversaires de ce grand ministre reprendre cœur, pour l'attaquer. L'aspect de l'Angleterre était sinistre, ses plans déconcertés, ses alliances amoindries par la défaite, la défection ou la mort des souverains, ses impôts excessifs et insuffisants, sa banque embarrassée, son crédit tellement ébranlé que le trois pour cent était tombé presque du pair à moitié de sa valeur. L'esprit de mécontentement aigrissait encore toute cette détresse publique; et on pouvait se demander si les périls, les maux, la contagion de révolte, l'imminence de ruine que le ministre avait prétendu conjurer par la guerre, il n'en avait pas au contraire multiplié les chances et hâté l'heure fatale. — Ce fut un grand exemple que la fermeté de Pitt, au milieu de cette crise, après le rejet des offres de paix, qu'il avait faites à la France; et la nation anglaise se montra digne de cet exemple, lorsque parmi tant de mécomptes et de sacrifices, elle ne désespéra ni de sa liberté, ni de sa richesse. La résolution prise, ou plutôt la nécessité résolument subie par Pitt de suspendre les paiements métalliques de la banque et de rendre le cours de son papier obligatoire, allait devenir la source des incalculables efforts de l'Angleterre. Mais, la première impression de cette nouveauté, cette imitation des *assignats* français, au moment de leur absolu discrédit, la milice

bourgeoise improvisée pour défendre les côtes du pays, l'idée sans cesse présente qu'une tempête d'hiver avait seule préservé d'un débarquement du général Hoche (*voy. HOCHÉ*) les districts opprimés de l'Irlande, tous ces maux, toutes ces craintes, supportés par l'esprit patriotique, mais exagérés par la liberté même, rendaient l'Angleterre aussi mécontente du présent qu'incertaine de l'avenir. — A ce moment toutefois, l'*Opposition* de la chambre des communes, ramenée à son poste par le succès de ses plus tristes augures, n'hésita point à reprendre une de ses thèses favorites. Le 26 mai 1797, Charles Grey présenta de nouveau son plan de réforme dans les proportions très-rapprochées de celui qu'il devait faire prévaloir, trente-six ans plus tard. Il maintenait la qualité d'électeurs de comtés, en élevant de quatre-vingt-douze à cent douze le nombre de députés qu'ils devraient élire. Il conférait la franchise électorale aux tenanciers et aux fermiers ayant un bail d'une certaine durée; il conférait la nomination des autres membres de la chambre, dans les limites de quatre cents, à tous les chefs de famille payant les taxes; il ôtait le droit électoral à un grand nombre de petits bourgs, ceux même qu'on accusait depuis si longtemps d'être un foyer de corruption vénales et d'aveugle dépendance. Par ce système, il prétendait assurer aux propriétaires terriens, aux marchands, et à toutes les parties honorables de la société, une égale représentation; et il excluait seulement de l'élection les *commanditaires* des grandes familles, qui obtenaient siège au parlement, non pour l'avantage public, mais pour leur profit particulier. — Dans la réalité, il y avait réponse à ce grief; et la réforme n'était ni aussi nécessaire, ni aussi féconde que la théorie pouvait l'affirmer. Ces petits bourgs électoraux, placés dans la main des grandes familles, portaient souvent à la chambre de précoces talents que ni la notoriété publique, ni l'ascendant personnel n'auraient encore désignés. C'est ainsi qu'alors, les forces vives du pays, les hommes les plus dignes de représenter son génie et de servir sa cause, entraient de bonne heure dans la chambre, à la faveur même d'un mode d'élection logiquement inégal et défectueux. Mais l'esprit de réforme méconnaissait, ou comptait pour peu cet avantage partiel; et l'agitation du peuple, excitée par d'autres causes, donnait un argument de plus aux réformateurs théoriques. L'habile et généreux Erskine appuyait l'auteur de la *Proposition*, insistant avec lui sur le danger croissant d'une prédominance excessive de la Couronne, sur le danger non moins grand d'une désaffection croissante dans le peuple. A leurs yeux, le mécontentement public rendait urgente la réforme parlementaire. « Un plus long retard aboutirait à la révolution et à la république. » Et en même temps, sur le fond même de la réforme, ils invoquaient l'ancienne opinion du ministre actuel, la parole

de M. Pitt, déclarant autrefois que nulle bonne administration n'était possible, avec la chambre constituée, comme elle l'était. Puis, attestant le frémissement et le trouble de l'Angleterre, ils déclaraient qu'un refus opiniâtre, « qu'une sourde obstination ne remédierait point au mal; qu'on « pourrait trainer encore quelque temps; mais « que le terme était la mort. Donnez plutôt, » disait Erskine, « donnez au peuple tous les bien- « faits de la Constitution; et il se réunira pour la « défendre; et la force des mécontents sera comme « anéantie par leur isolement de tous les hommes « honnêtes et sensés du pays. » — Contre ces habiles instances, le ministre persistait dans son refus, avec une ténacité, qu'on pouvait croire prudence, et qui n'était pas sans grandeur. « Il « réduisait la question, » disait-il, « à savoir, non « pas si quelque changement pouvait se faire avec « avantage, dans le système de représentation du « pays, mais si la mesure de cet avantage valait « le péril de la tentative et des conséquences possibles. Il ne voulait pas ouvrir la porte à des « principes, qu'aucune concession ne satisferait, « et qui, à chaque conquête, deviendraient « plus envahissants. Quand la citadelle même de « la Constitution, quand le fort de la place était « attaqué, il ne voulait abandonner aucun ouvrage extérieur. Il convenait bien que lui-même, « à une certaine époque, avait été *réformateur*, « et il le serait encore, s'il voyait les esprits dans « une situation calme et rassise, et prêts à se contenter de réparations raisonnables. Mais cela « n'était plus à espérer, depuis le commencement « de la Révolution française. Les hommes qu'un « tel exemple n'avait pas touchés, et dont au contraire le triomphe, ou l'abatement dépendait « de la victoire, ou des revers du jacobinisme en « Europe, ces hommes ne pouvaient, sous le nom « de réforme, poursuivre qu'une révolution. La « réforme était pour eux le pillage, l'incendie et « le meurtre; et par là même ceux que le ministre « appelait des *réformateurs* modérés ne pouvaient, disait-il, faire cause commune avec les « implacables ennemis de la *Constitution*. » — Devant cette crainte, exagérée ou sincère, tout le talent des orateurs de la *réforme* n'obtint qu'une minorité de quatre-vingt-treize voix contre deux cent cinquante-huit. Puis, revenait, comme sujet exclusif et dominant, la durée de la guerre, l'impuissance volontaire ou forcée des négociations, l'immensité des sacrifices déjà faits, et des nouveaux efforts demandés au peuple anglais. Charles Grey, aux premiers rangs de l'opposition, pressait de son âpre logique le ministre et la majorité, leur reprochant l'accroissement de la dette et une surcharge de deux cents millions aux impôts de chaque année, la perte de la Hollande et de la Flandre, l'agrandissement de la République, les avances tardives essayées près d'elle, et jusqu'à l'injure de ses refus. — Mais là même, l'habile ministre, tirant avantage de la concession qu'il

avait faite à ses adversaires, répondait : « Nous « souhaitons la paix ; mais, à des conditions « qui puissent en assurer les bienfaits, et non « couvrir la préparation de nouvelles hostilités ; « nous avons offert la paix ; mais nos offres « ont été rejetées, nos ambassadeurs insultés. « Après cela, devons-nous persévérer dans la « guerre avec une ardeur et une énergie dignes « du nom anglais ? ou faut-il nous prosterner aux « pieds d'une altière et capricieuse République, « pour faire ce qu'elle demande et subir tout ce « qu'elle impose ? J'espère qu'il n'y a pas, dans les « conseils de Sa Majesté, une main pour signer « semblable proposition, qu'il n'y a pas dans la « Chambre des Communes un cœur prêt à sanctionner semblable mesure, qu'il n'y a pas, dans « l'étendue des domaines britanniques, un individu, qui voulût servir de courrier pour un tel « message. » Appelant ainsi à l'appui de sa politique l'orgueil national, Pitt prévalait contre les calculs de prudence et d'économie, en même temps qu'il imposait aux passions populaires. D'énormes dépenses étaient votées sans obstacle, les forces de terre de l'Angleterre portées au chiffre extrême alors de cent quatre-vingt-quinze mille hommes, les flottes maintenues dans une proportion plus grande. — Et de là, cependant, allait sortir un des plus formidables périls qu'ait encourus l'Angleterre, et celui-là même où le génie de la Constitution et la puissance salutaire d'une assemblée vraiment patriotique et libre parurent avec le plus d'éclat et d'empire. On sait quelles étaient à cette époque les forces même maritimes de la France, trainant à sa suite les vaisseaux, nombreux alors, de la débile monarchie d'Espagne. Jamais l'Angleterre n'avait eu tant besoin de ses flottes, pour parer à un péril imminent ; et même par le ralliement de tout ce qu'elle avait de navires de guerre, dans le *Détroit*, devant les ports de France, à l'entrée du *Texel* et près de la *Corogne*, elle n'atteignait pas à l'égalité numérique avec les flottes combinées du directoire et de Charles IV (1). C'est à ce moment même que, sur la flotte anglaise du *Détroit*, la plus rapprochée de la Capitale, éclate une sédition jusque-là sans exemple, aussi réfléchie que menaçante, et se fondant, comme par désespoir et par nécessité, sur le bas prix de la paye, la dureté de la discipline, l'insuffisance des secours aux marins blessés. Les équipages entiers étaient soulevés ; les officiers chassés, ou prisonniers ; le pavillon rouge arboré, jusqu'à ce que cette armée de matelots eût satisfaction à ses griefs et à ses demandes. C'est ainsi qu'en avril 1797, l'alarme était immense dans toute l'Angleterre menacée par ses propres remparts. La résolution du gouvernement britannique fut aussi prompte que salutaire. Sur une demande juste, quelle qu'en fût la forme vio-

lente, il céda, et accorda l'augmentation de la paye et de la retraite. Le pavillon rouge disparut aussitôt, et l'obéissance semblait rétablie, lorsque, par un scrupule de légalité dans la sédition même, l'idée revint aux matelots d'exiger que la concession faite fût ratifiée par acte du parlement. La condition remplie, vingt et un vaisseaux de ligne, tout à l'heure menaçants pour Londres même, venaient reprendre le blocus de Brest. Le parlement avait reconnu par une muette adhésion la nécessité trop peu pressentie, mais juste, qu'acceptait le ministère. Mais bientôt un autre péril naissait de cette double concession, et plus encore peut-être de l'influence démocratique tant combattue par M. Pitt. — Le mois suivant, sur une autre flotte anglaise, stationnée près de *Sheerness*, à dix-huit lieues de Londres, la sédition recommence plus exigeante et plus redoutable. Elle ne se borne pas, comme la première, à stipuler des conditions de service : elle réclame des droits nouveaux, une part obligatoire dans les prises ; et cependant, elle barre la communication avec l'Océan, arrête et fait contribuer les navires de commerce, et institue pour elle-même un gouvernement provisoire, dont le chef est un simple matelot, Parker, qui prend le titre de président de la *République maritime*. Cette fois, le danger était trop grand, pour que la transaction fût possible. La rébellion de *Sheerness* se fortifiait d'autres navires successivement accourus, à toutes voiles, de la station du *Texel*. L'audace des demandes croissait avec la force et le nombre des rebelles ; le mal pouvait s'étendre et gagner toute la marine anglaise. Il fallait se hâter de combattre et de vaincre. Le fleuve est mis en état de défense ; les bouées placées à l'embouchure sont enlevées ; quatre mille hommes jetés dans *Sheerness* ; l'artillerie à boulets rouges est prête ; une chaîne de chaloupes canonnières coulée à fond, pour fermer l'accès du port ; tout ce qu'il y avait d'hommes armés, de matelots et de marchands à Londres, s'engage par serment à rester fidèle au pays ; et le parlement assemblé délibère ; ou plutôt, il ne délibère pas. Des rangs de l'opposition, comme de la majorité, sort un cri de généreuse indignation : « Céderons-nous à « des matelots mutinés ? » s'écrie Shéridan ; « ja- « mais ; car, en un moment, nous aurions effacé « trois siècles de gloire. » Charles Grey et les autres principaux *whigs* s'associent à ce généreux mouvement par l'acclamation, ou par le silence ; et le ministère propose un bill extraordinaire portant peine de mort contre toute personne qui aurait eu communication avec les matelots mutinés, depuis que la révolte a été qualifiée par proclamation royale. Quelques voix de l'opposition, alors seulement, insistent pour des mesures de conciliation et de concessions. Mais les hommes même le plus amis de la liberté se taisaient, devant la nécessité d'un grand effort contre un grand mal. Le bill passait à une immense ma-

(1) Traité de Bâle de 1793 ; alliance offensive et défensive de la France et de l'Espagne.

jorité dans la Chambre des Communes, presque à l'unanimité dans la Chambre des Lords; et quinze jours après, cette grande rébellion maritime, désertée successivement par plusieurs navires, blâmée par le reste des flottes anglaises, abaissait son pavillon rouge, et rentrait en communication pacifique avec la métropole, en abandonnant à la rigueur des lois l'audacieux Parker et quelques-uns de ses adhérents principaux. — L'Angleterre triomphait de telles épreuves, grâce à la force de ses Institutions et au génie de son ministre; mais elle était douloureusement blessée dans son bien-être et sa richesse; et pendant les années qui suivirent, les fréquents mécomptes de sa politique sur le Continent, les désastres, dont elle paya les frais, sans pouvoir en prévenir l'humiliant contre-coup, la grandeur croissante de la France devant les obstacles suscités contre elle, tout cela, sans doute, dut souvent donner à l'*Opposition*, dans le parlement britannique, une raison apparente, et l'amère satisfaction de ses pronostics justifiés. Aussi ne se lassait-elle point d'insister pour la paix; et l'avènement consulaire, en novembre 1799, vint donner à cet effort des *Whigs* une nouvelle occasion et un éclatant motif. Le procédé même qu'employait la France, la lettre publique du premier consul au roi d'Angleterre pour demander, au nom de l'humanité, la fin de la guerre, ce procédé démenti plus tard, était fait pour frapper l'imagination des peuples et retentir partout, dans le monde. L'effet en fut considérable à Londres, après tant d'années d'une guerre stérile pour l'objet qu'on avait poursuivi, et féconde en événements qui avaient tant illustré ce qu'on voulait détruire. Sur les pas de Fox, et d'accord avec Erskine, Charles Grey discuta fortement cette thèse inépuisable. Ils s'indigna, comme eux, de la froide et presque hautaine réponse opposée par lord Grenville aux ouvertures pacifiques et aux vœux humains du consul Bonaparte. Il rappela l'erreur originelle de cette guerre qui, destinée à réprimer les désordres intérieurs de la France, avait étendu le ravage et la conquête sur toute l'Europe. Il demanda quel en serait le but désormais; s'il s'agissait encore de venger la mort de Louis XVI, et de rétablir les Bourbons sur le trône; il s'indigna des violations de droit public, qu'avait accumulées la France, et en même temps, de la part que souvent y avaient prise d'autres États du Continent; et il en conclut que, dans cette alternative de succès et de revers, et de torts partagés par tout le monde, si la paix n'était pas saisie, quand elle était offerte, nul terme ne serait à prévoir aux calamités, dont la guerre affligeait l'Europe. — Ce langage devait paraître habile et généreux. Mais, à part la résolution encore inflexible de Pitt, le fond de haine et d'effroi, qu'avaient soulevé dans l'Europe les doctrines et les conquêtes de la révolution, était bien loin d'être apaisé; et le successeur armé, qui héritait de tout cela, donnait aussi, par lui-même, d'autres

XVII.

inquiétudes non moins redoutables. On conçoit donc la résistance de Pitt et la pensée qu'il avait de tenter encore, par quelque épreuve, la force du maître actuel de la France, avant de la reconnaître, même sans y céder. Son *apologie* de la nécessité de la guerre, ses réponses à tous les amis de la paix, furent, dans cette occasion, d'une logique plus ferme et d'une prévoyance plus profonde que la leur; mais, ils invoquaient de nobles principes et protestaient justement contre cette effusion du sang humain, dont le ministre anglais semblait trop peu touché. Par là même, ils préparaient, au milieu de tant de fléaux, cette courte trêve de Dieu qui suivit bientôt, sous le nom de paix d'Amiens. — Si elle dura peu, si la guerre reprit avec plus de violence par la main de Pitt et après lui, la faute en est sans doute à plus d'une ambition, à l'orgueil du conquérant, non moins qu'à la défiance inquiète du ministre. Un historien célèbre et national a qualifié M. Pitt de *politique peu éclairé*. Cette épithète convient-elle à l'homme d'État qui, luttant au dehors contre une puissance formidable, maintenait dans l'ordre son pays frémissant, désarmait par la modération et par la force le soulèvement terrible de la marine anglaise, résistait par l'éloquence et la raison à la liberté vraiment tribunitienne des Fox, des Grey, des Shéridan, opposait à la Révolution et à la conquête l'action infatigable de la diplomatie, la puissance des lois, l'ascendant du crédit public et de l'opinion, faisait sortir, pour l'Angleterre, des plus rudes épreuves un surcroît de grandeur, se survivait à lui-même enfin, et triomphait dans son système et dans ses desseins, même après sa mort? Le défaut de lumières n'est pas un reproche qui aille à tant de supériorité d'esprit et d'ascendant. La passion même, l'ardeur de volonté, qui se mêle à la politique, n'exclut pas les lumières, pas plus pour un Pitt que pour un Richelieu. Et, à qui considère l'état de l'Europe, depuis un demi-siècle, peut-être la sagacité conjecturale, la longue prévoyance paraîtra-t-elle n'avoir pas été moins éminente dans Pitt que la puissance de caractère et d'action. — Quoi qu'il en soit, l'offre de paix rejetée, la guerre soldée plus chèrement que jamais, la pression des emprunts et des taxes laissaient à l'*Opposition* un continuel grief, dont Marengo vint augmenter le poids. C'était alors que le ministre anglais, se repliant à l'intérieur de son île, durant le nouvel effort de ses alliés, réalisait le projet d'attacher par un lien plus fort l'Irlande, si récemment ébranlée à la fois par ses souffrances religieuses et par la contagion des troubles de la France. Le 24 mai 1800, vingt jours avant la grande victoire qui soumettait l'Italie à la France et désarmait l'Autriche, M. Pitt, après une discussion assez longue, faisait décréter la suppression du Parlement particulier de l'Irlande représentée désormais par l'adjonction de cent membres irlandais à la Chambre des Communes et de vingt-quatre pairs de même origine, à la Chambre

66

des Lords. Ce n'était là sans doute qu'une mesure de défense politique, et non pas un commencement d'équité ni un retour sur les lois oppressives que subissait l'Irlande. Rien dans le débat ne promettait un allègement à la condition des catholiques, bien que Pitt entrevit et voulût même hâter cette juste conséquence. — Ne considérant donc la réunion proposée qu'en elle-même, des esprits généreux la combattirent. Grey surtout la repoussa, comme ne devant amener qu'un renfort de voix serviles au ministère et un accroissement d'influence à la Couronne. Toujours préoccupé de la réforme électorale, il réclamait la suppression de quarante bourgs pourris, avant toute adoption du projet d'*union*. Ses paroles eurent un grand éclat, sans beaucoup de pouvoir; et le ministère obtint, à la majorité de trois cent huit voix contre vingt-six, cette grande mesure politique, dont l'effet immédiat resserrait les liens du royaume uni, et le rendait plus fort contre une des menaces de la France. — Quoi qu'il en soit, la guerre continuait sur tous les points, avec des chances qui allaient donner, en Angleterre, à la politique de la paix une force irrésistible. Déjà le traité de Lunéville était signé. L'Autriche, la Sardaigne, la Russie, la Prusse, l'Espagne, la Hollande, tout avait cédé et se retirait successivement de la *Coalition* qu'avait armée l'Angleterre. L'homme qui en avait été le redoutable instigateur, se sentait au bout de son rôle et croyait nécessaire du moins de l'interrompre, pour le reprendre. Après dix-sept années d'un ascendant complet sur la Chambre des Communes, Pitt sortait des conseils de la Couronne, encore assez puissant pour écarter ses adversaires directs, et ne céder la place qu'à des successeurs de son choix. — La tâche de ceux-ci fut aisée d'abord, presque toute l'ancienne majorité les appuyait dans une voie nouvelle : et les *Whigs* accueillaient volontiers même l'adoption tardive de leurs conseils et de leurs vœux pour la paix. Quelques *Tories* seulement plus opiniâtres de principes ou d'ambition continuaient de réclamer la guerre, quand leur chef s'était retiré du combat. — Le repos fut court cependant; et le même ministère, qui avait signé la paix avec la France, non moins inquiet de cette paix que de la guerre même, voyant chaque jour Napoléon s'agrandir, et la Suisse, le Hanovre, l'Italie devenir des annexes de la France, se hâtait de recourir à de nouveaux armements et n'espérait plus que dans une *Coalition* nouvelle. Devant cette épreuve, ce ministère ne suffisait pas; et à peine eut-il déclaré la guerre, qu'il tomba comme incapable de la faire. Pitt remontait au pouvoir, par droit de génie, et ne perdait pas un moment pour susciter contre la France la plus formidable agression qu'elle eût encore rencontrée. Le regret de la paix sitôt interrompue, les protestations contre la guerre se renouvelèrent. Mais Fox lui-même en avait d'avance affaibli l'autorité par l'empressement

qu'il avait mis à reprocher aux successeurs provisoires de Pitt de ne savoir faire ni la paix, ni la guerre; et aujourd'hui que tant d'ennemis étaient de nouveau soulevés contre la France, une grande défaite de cette Confédération si puissante pouvait seule donner tort à l'ancien ministre, dont le retour armait aussitôt l'Europe. — L'événement de la guerre le voulut ainsi. Les armées réunies de l'Autriche et de la Russie sont vaincues à Austerlitz, et la paix signée à Presbourg, le 20 décembre 1805. Trompé dans un si grand effort si chèrement acheté, Pitt n'avait plus qu'à mourir, laissant sa patrie sans alliés sur le Continent avec la nécessité de la guerre, et son indomptable marine pour armée. Un mois après cette mort, la force des choses appelait au ministère Fox et son parti. Charles Grey, dont le père venait d'entrer à la chambre haute, et qui lui-même recevait alors le nom de lord Howick, était nommé premier lord de l'amirauté et s'associait à tous les soins de la courte et difficile administration de son illustre ami. Mais que pouvait-il? Partisan de la paix, il trouvait la guerre engagée plus que jamais, pour l'Angleterre du moins. Les essais de négociations, dont Fox s'occupa pendant son ministère, et tout en dénonçant avec amertume la cession du Hanovre à la Prusse, étaient à peine officiels et sérieux. Ils ne le furent pas davantage, quand la mort prématurée de Fox appela Charles Grey lui-même au département des affaires étrangères. On peut le croire. Quelque chose de plus fort que les théories avertissait alors les hommes d'État anglais du danger de céder, après tous les autres, autant que du péril de rester seuls dans l'arène. Le nouveau lord Howick mit surtout son effort à quelques-unes des questions morales qu'il avait toujours défendues. Il proposa et soutint vivement l'abolition de la *Traite des noirs*. Il songeait à l'émancipation des Catholiques, pour nous servir de l'expression appliquée plus tard à cette grande mesure. Le Roi, invariable sur cette question, où il n'avait pas cédé même à l'influence de Pitt, fut aliéné dès lors d'un ministère, qu'il supportait avec défiance. Le cabinet se sépara trois mois après la mort de Fox, moins affaibli encore par cette perte, que par la contradiction de l'ancien langage de ses membres et de leur rôle actuel. Le parlement fut dissous, et lord Howick revint député pour Appleby; mais quelques mois après, la mort de son père le fit passer à la Chambre des Lords, où devait désormais se renfermer l'action de sa parole. — Par là même, et durant la longue influence d'une politique fort éloignée de la sienne, il parut plus étranger aux affaires de son pays. Sur la question de la paix, les usurpations successives de l'empire français et spécialement l'occupation de l'Espagne étaient des arguments difficiles à combattre; et quant aux réformes intérieures, aux actes d'affranchissement et d'améliorations réclamés par l'esprit de liberté, l'obsession de la

guerre y devenait un obstacle et en détournait même les esprits éclairés. Lord Grey, à cette époque surtout, passa donc plusieurs années en dehors du mouvement politique, dont il ne pouvait changer le cours irrésistible. Il vivait presque toujours dans un château sur la frontière de l'Écosse, au milieu de la belle et nombreuse famille, que le ciel lui avait accordée. C'est là que vers 1812, madame de Staël aurait pu le voir et décrire cette famille de quinze enfants, dont douze ont survécu à leur illustre père. Mais elle n'a pénétré dans ce sanctuaire, comme elle l'appelle heureusement, qu'à Londres même, où elle se souvenait d'avoir entendu quatre filles de lady Grey, d'une candeur et d'une grâce angéliques, jouer des duos de harpe et de piano, avec le plus parfait accord de goût et d'harmonie. « Leur père, » dit-elle, « les écoutait « avec une sensibilité touchante. Les vertus qu'il « développe dans sa famille servent de garantie à « la pureté des vœux qu'il forme pour son pays. » — Pour lord Grey lui-même, des études assidues de lettres et d'histoire charmaient les loisirs de la vie publique, et se reconnaissaient ensuite, à de précieuses empreintes, dans ses discours à la Chambre des Lords. Sa retraite volontaire n'avait point affaibli la grande considération attachée à ses talents. Dès 1810, quand le duc de Portland donna sa démission, de sérieux efforts eurent lieu pour appeler au ministère lord Grenville et lord Grey. En 1812, les mêmes instances furent renouvelées par le prince régent lui-même, avec le concours de lord Wellesley. Enfin, après la mort tragique du ministre Perceval, de nouvelles offres furent faites aux deux nobles pairs, toujours inutilement. Sans doute lord Grey ne prétendait pas, dans le passé, à l'infaillibilité absolue pour toutes les objections, qu'il avait faites au principe et à la durée de la guerre; mais il pensait que l'homme d'État se doit à lui-même d'être conséquent à ses propres vœux, de ne point hériter frauduleusement du succès des autres, et de ne se point faire l'instrument de la politique qu'il a combattue. En 1812 sans doute, l'état de l'Europe, les difficultés croissantes de la guerre d'Espagne, l'imminente incertitude de la guerre de Russie, l'alliance renouée avec Alexandre, la crise du monde enfin pouvaient tenter une grande ambition ministérielle. Lord Grey s'en défendit. Il laissa le soin de continuer la guerre à ceux qui l'avaient fomentée jusque-là et qui avaient fini par rendre la résistance aussi légitime que nécessaire. — L'année 1813, les événements de 1814 et de 1815 trouvèrent lord Grey dans la même disposition sévèrement impartiale. Il ne pouvait donner de regrets à la chute d'une domination tyrannique; il ne pouvait en approuver le retour : et lorsque après le 20 mars, le parlement britannique eut à se prononcer sur la reprise de la Coalition et de la guerre, il partagea l'opinion de lord Wellesley, reprochant, comme lui, aux alliés vainqueurs d'avoir paru vouloir affaiblir la France,

par leur manière de la rendre aux Bourbons, mais n'en concluant pas moins la nécessité d'un armement immédiat contre Napoléon. Le terme de la guerre atteint, il continua d'être dans la chambre haute, l'interprète opiniâtre et généreux des saines maximes de droit public et des principes de liberté générale, dont lord Castlereagh semblait s'éloigner chaque jour davantage. Une autre occasion d'un ordre différent, le procès de la reine d'Angleterre porté à la Chambre des Pairs, cet effort déplorable d'un souverain pour accabler sa compagne, la mère de sa fille, sous un tel amas de honte qu'elle en mourut, quoique acquittée par les juges, cet imprudent scandale de l'aristocratie Anglaise fit encore ressortir la noble équité de lord Grey, autant que son désintéressement de toute ambition. Personne ne soutint avec plus de dignité les droits de la défense et n'avertit mieux la *Couronne* de tout ce qu'elle oubliait. — Alors et plus tard, la situation de l'Europe continentale, le retour fréquent des Congrès, la prédominance non combattue de la Russie devinrent aussi pour lord Grey le sujet de ces utiles protestations qui, sans pouvoir immédiat, ne laissent pas d'agir sur l'opinion d'un pays libre. Un mouvement secret, un calcul de bon sens et d'ambition se faisaient, dans le sein du torysme même, entre ces élèves de Pitt attachés, après lui, à la même idée et recueillant le dernier fruit de tant de Coalitions successives. Plusieurs inclinaient maintenant aux réformes, aux nouveautés qu'ils avaient longtemps combattues. Canning portait un toast à la liberté civile et religieuse dans tout l'univers; et lorsque après le suicide de Castlereagh, il avait été appelé à lui succéder, on avait pu pressentir un changement complet de politique. La constance d'opinion de lord Grey ne pouvait approuver cette mobilité ambitieuse; et bien que prévenu par les instances de Canning, il ne voulut ni prendre aucune part à son administration, ni la défendre. Nul exemple ne marque mieux quel obstacle la dignité des mœurs aristocratiques opposait à l'influence même du plus rare talent, lorsqu'il était trop dénué de constance d'opinion et de fidélité aux mêmes principes. La sévère abstention et le blâme de lord Grey furent un des échecs de Canning dans sa brillante carrière, et dans le succès même du nouveau rôle qu'il avait adopté. La mort de Canning, la reprise du pouvoir par le duc de Wellington, devenu réformateur, l'émancipation catholique, accomplie sous ses auspices, et cependant, la retraite de ce ministère tory, trop dépassé par l'opinion et le besoin du pays, tout ce mouvement des années 1828, 1829 et 1830 avait accru l'ascendant et fait ressortir le caractère de lord Grey. — Lorsqu'il s'agit d'entreprendre sérieusement la réforme électorale, au milieu de l'Angleterre tourmentée d'un ancien grief, que surexcitait le spectacle d'une révolution en France; lorsque cette œuvre difficile dut se préparer entre les

craintes et les menaces des partis, l'irritation des foules populaires et la présence inouïe jusqu'alors de *meetings* armés, de milices nombreuses manœuvrant au nom de la réforme, sous le commandement de quelque publiciste démocrate, lorsqu'enfin, une grande concession, ou une guerre civile semblait imminente, le choix se porta naturellement sur l'ancien chef des *Whigs*, dont l'opinion libérale n'avait jamais fléchi, mais que la fierté de son caractère n'attachait pas moins inviolablement aux privilèges de son ordre, que ses lumières et ses principes le rendaient favorable aux libertés publiques. Lord Grey, à trente-six ans de distance, était donc appelé à couvrir de son nom, à soutenir de son talent les efforts de ceux qui, succédant à Wellington et à Peel, avaient pour tâche d'exécuter ce que ces deux hommes d'État s'étaient sentis impuissants à réaliser eux-mêmes, ou à refuser plus longtemps. Uni dans cette intention à lord John Russell qui présentait le projet à la Chambre des Communes, lord Grey n'eut à le défendre que devant la Chambre des Pairs, après un premier degré de discussion, où de part et d'autre, aucun effort de raisonnements, aucune hardiesse de conjectures, aucune menace, aucune insinuation populaire n'avait été épargnée. Mais, on sait combien, même sur ce second terrain de la Chambre des Lords, la résistance fut opiniâtre, le succès incertain ou du moins différé. — Dans la réalité, le bill de réforme, tel qu'il fut emporté en trois années de luttes, était peut-être le plus grand événement intérieur, que pût éprouver la Constitution britannique. Tous les effets mêmes n'en sont pas encore connus et épuisés; et toutefois un quart de siècle, écoulé depuis cette expérience, permet déjà de réduire à leur juste valeur quelques-uns des fâcheux pronostics, dont elle fut assaillie. Bien des voix annonçaient que le bill de réforme adopté mettrait, avant dix années, l'Angleterre en république. La réforme s'est accomplie; et, dix ans après, le chef le plus éclairé des *Tories* était ramené au pouvoir et y serait peut-être remonté de nouveau, si la mort ne l'eût enlevé. Ce n'était donc pas l'anarchie, ou la révolution, qui devait rapidement sortir de la réforme parlementaire. Mais on pouvait douter qu'elle eût la puissance de renouveler le pays, et surtout qu'elle appelât aux affaires dans une proportion plus forte les esprits éclairés, les caractères indépendants, les grands orateurs citoyens. Un sage de l'antiquité donnait aux États deux appuis, l'institution politique et les hommes. « L'institution, disait-il, appelle les hommes; et les hommes maintiennent l'institution. » Cela pouvait se dire jusqu'à certain point du système anglais d'élections qui donnait une assemblée si forte, et souvent illustrée par de tels talents. Mais il n'en était pas moins vrai que la fin des grandes guerres de la Révolution, l'état intérieur et le progrès commercial de l'Angleterre amenaient, tôt ou tard, pour elle un

changement inévitable dans son mode d'élections. A part toute idée de perfection abstraite dans la réforme, précisément parce que le mode d'élections anglais était un débris confus du passé, une continuation d'usages et de droits, dont la raison n'existait plus, ce mode devenait chaque jour plus vicieux qu'il n'avait été, et plus difficile à défendre. Malgré le respect du passé, on ne pouvait prétendre qu'il fût juste de laisser en dehors du droit électoral tout un vaste et riche quartier de Londres, toute une cité commerçante et magnifique; on ne pouvait maintenir indéfiniment la même exclusion pour Manchester, Birmingham, Leeds, Sheffield, des villes dont l'activité opulente était un des ressorts mêmes de la grandeur de l'Angleterre. Les exclusions injustes, autant que les tolérances abusives, tout, dans l'ordre du raisonnement, témoignait donc en Angleterre de la nécessité d'une réforme électorale; et les préoccupations de guerre étrangère, les inquiétudes de révolution avaient pu seules la différer jusqu'au jour, où cette nécessité semblait elle-même urgente comme une guerre, ou une révolution. — C'est à ce point de vue même que, tout en reconnaissant la profonde portée du changement introduit par lord Grey et lord John Russell dans les lois de leur pays, on doit remarquer leur précaution à se rapprocher encore du passé qu'ils corrigent, à conserver certains cadres nationaux et à s'abstenir du simulacre, ou de la chimère du suffrage universel. Les théories et même les exemples n'auraient pas manqué pour une loi d'élections radicale, opérant par districts et par quantités numériques exactement proportionnées. Il se rencontrait des publicistes, pour demander, depuis longtemps, la même extension du vote électoral que dans les États-Unis d'Amérique, et pour soutenir que c'était le droit naturel de l'homme en société. — D'autres pays ont subi cette épreuve, et ont passé brusquement, soit d'un régime non électif, soit du suffrage restreint, à la déclaration du suffrage universel. La France même avait une première fois donné cet exemple, lorsque, conférant le droit de suffrage aux citoyens actifs, elle avait attaché cette qualité à une valeur de propriétés représentant trois journées de travail. On sait, avec quel succès et quelle durée. — Mais cet excès théorique, cette ruine de l'indépendance électorale par le nombre même des électeurs ne pouvait convenir aux hommes d'État anglais, qui voulaient la réforme parlementaire, pour obtenir d'un plus grand nombre d'électeurs éclairés des élections plus libres. Ils comprirent fort bien qu'en supprimant l'abus accidentel des *bourgs pourris*, il ne fallait pas le reproduire sous une autre forme, ou plutôt l'étendre à toute l'Angleterre. Il importerait peu en effet d'avoir ôté le droit de nommer un député aux rares habitants de quelque vieux bourg à demi dépeuplé depuis un siècle, si les dépôts de mendicité du comté, les ouvriers en masse d'une fa-

brique, les agents nombreux, les dépendants minimes de quelque grand service public pouvaient, sur un signe, apporter leur contingent de suffrages uniformes. La propriété du sol ou l'association à cette propriété par la culture, la garantie pécuniaire, l'état de l'homme, et non le seul fait de son existence, furent les bases et les limites du nouveau *Bill*, quelque large qu'en fût d'ailleurs la portée. — C'est ainsi que les colons métayers, que les fermiers à bail se virent appelés dans une proportion infiniment plus forte qu'autrefois, et que le nombre total des électeurs fut augmenté de près d'un million. La division d'électeurs de *Comté* était d'ailleurs maintenue; et la nombreuse recrue de nouveaux électeurs était empruntée aux classes moyennes de la société, à ce surcroît de travailleurs aisés qu'entretennent l'agriculture et l'industrie, et non pas à la foule des simples artisans, de ces hommes vivant chaque jour du travail de la journée, et qui par là même, aux yeux du législateur anglais, n'étaient pas censés avoir assez d'indépendance et de lumières pour le légitime exercice du droit électoral. « Dans un pays comme le nôtre, » disait un des plus habiles défenseurs du projet, « le droit de suffrage doit reposer sur une garantie de fortune. Je suis opposé au suffrage universel, parce que je crois qu'il enfanterait une révolution destructive. Je soutiens le projet présenté, parce que j'ai la conviction que c'est notre meilleure garantie contre une révolution. » Ce langage était noble et judicieux; mais, il fut souvent bien dépassé des deux parts, dans les mémorables débats de 1831 et de 1832. La passion s'accroissait par la lutte; les menaces du dehors étaient tour à tour invoquées, ou dénoncées, à l'appui du débat parlementaire. L'acceptation du bill était demandée presque sous peine de la vie. « Rajeunissez l'État, disait un orateur que nous avons cité; sauvez la propriété divisée contre elle-même; sauvez la multitude du péril de ses propres passions ingouvernables; sauvez l'aristocratie du péril de son impopulaire puissance; sauvez la plus grande, la plus belle société politique qui ait existé jamais, des calamités qui pourraient en quelques jours dévorer tout le riche héritage de tant de siècles de sagesse et de gloire! Le danger est terrible; le temps est court. Si ce bill devait être rejeté, je prie Dieu que nuls de ceux qui concourent à ce rejet n'aient un jour à se souvenir de leurs votes avec de stériles remords, au milieu du naufrage des lois, de la confusion des rangs, du pillage de la propriété et de la ruine de l'ordre social. » — A cette invocation des spectres de la terreur et de l'anarchie, pour forcer les suffrages, on répondait par des prédictions non moins sinistres, si le moindre changement était fait, si la hache était mise au pied du chêne antique. Jamais débats plus sérieux et exagérations plus sincères des deux parts n'avaient divisé

la Chambre des Communes, quoique visiblement nommée sous l'influence déjà dominante de l'esprit réformateur. — Ces circonstances mêmes et la longueur de la lutte devaient accroître l'intérêt qui s'attacherait aux discussions de la chambre des lords; et par là surtout, le rôle de lord Grey prit une haute importance. Il avait à rassurer l'aristocratie contre des menaces ou des alarmes aveugles, sans la rendre moins attentive à de sévères, mais utiles conseils. Il avait à ménager l'orgueil et la dignité du corps, dont il s'honorait d'être membre; il avait à se faire pardonner un dissentiment qui, sous le coup du péril dénoncé, semblait presque une désertion. Enfin, pour être conséquent à lui-même, il devait paraître encore aussi convaincu, et aussi jaloux que pas un, des droits de la pairie, au moment où il s'agissait de lui enlever la plus grande concession de principes et de pouvoir qu'elle ait faite jamais. Lord Grey, sur aucun point, ne parut au-dessous de ce rôle « par lequel il devait terminer une carrière politique de près d'un demi-siècle, » disait-il dans le débat du 1^{er} octobre 1831. » Après de graves réflexions sur le trouble profond de l'Angleterre et l'attente publique, il exposa, dans les termes les plus clairs, l'ensemble du nouveau bill, pour les *Comtés* d'abord, puis pour les *Villes*, et par suite les énormes abus à réformer, les élections mercenaires à prévenir, l'ensemble de mesures équitables qui devaient en résulter, la juste satisfaction donnée au vœu public, et le danger de la refuser, quand elle est attendue. Il faut l'avouer, cette urgence même était une objection pour un corps comme la Pairie anglaise. Céder, contre son gré, sur une question de droit public, céder, par crainte d'une immense rébellion, c'était descendre d'un degré, c'était abdiquer le titre de pouvoir modérateur, et n'être plus qu'une force politique qui se ménage et se conserve. — Lord Grey n'épargna pas assez peut-être les apparences à ceux dont il voulait maîtriser la conviction; mais on sent qu'il est partout sérieux et sincère. Presse-t-il, par exemple, les prélats, membres de la Chambre, de ne point contribuer au refus du *Bill*, de ne point permettre que, si ce refus doit avoir lieu, à quelques voix de majorité, ce soient les leurs qu'on désigne, quelque pressante que soit cette coaction, le ferme attachement aux droits et aux privilèges de l'Église anglicane, le respect de ses pontifes, l'ardeur passionnée pour sa cause sont empreints jusque dans la menace même de cet impérieux langage. La répugnance cependant était trop forte pour être, en une seule fois, vaincue. Quelques paroles mêmes de lord Grey, à la fin de ce premier discours, peuvent faire croire qu'il le pressentait ainsi. « J'ai déclaré, dit-il, auparavant, et je déclare de nouveau, et je ne suis pas homme à reculer de ce que j'ai dit, qu'à cette mesure de gouvernement est attachée ma durée, ou ma chute. Si elle est rejetée, la question de ma

« persistance à la tête des affaires dépendra seulement de la chance que j'aurai de pouvoir encore accomplir cette mesure, où je suis attaché, je le crois, par tous les liens de l'honneur privé, et par toutes les obligations de devoir public envers mon souverain et mon pays. » Puis insistant de nouveau sur l'impossibilité d'une demi-réforme, d'une demi-satisfaction aux vœux de l'Angleterre, il ajoutait : « Avant de me rasseoir, je supplie instamment Vos Seigneuries de considérer quelles seront les conséquences du rejet de cette mesure, et si même rejetée maintenant, elle serait finalement écartée. Puissiez-vous, mylords, être sages à temps ! Que Vos Seigneuries profitent de l'exemple mis devant leurs yeux, etc. Puissiez-vous, sous la tutelle de cette Providence qui préside à nos destinées, prendre telle décision, qu'elle conduise à l'avancement de la gloire de Dieu, au bien de son Église, à la sûreté, à la prospérité, à l'honneur du Roi et de son peuple ! Mylords, j'ai achevé ; et avec mes humbles remerciements pour la patience avec laquelle vous avez supporté ce long appel à votre attention, je dépose le projet dans vos mains, non sans une espérance inquiète sur le résultat. Je forme le souhait, je puis le dire en pleine assurance, et j'ai aussi l'espoir que Vos Seigneuries trouvent la mesure digne de votre sanction, comme étant destinée, si elle est accueillie, à produire de grands biens, autant que repoussée, elle produirait d'incalculables maux. Mylords, je demande maintenant la seconde lecture du bill. » — De longs débats suivirent ; et malgré tout l'ascendant de lord Grey, l'action du ministère et tout le poids de la Couronne, le bill fut écarté, par le refus de la seconde lecture, et la décision renvoyée à de nouveaux débats des deux chambres, entre l'amas des pétitions, la violence de la presse, les réclamations des clubs et les manifestations populaires. L'ordre matériel n'était pas troublé, cependant. La nation supportait ce temps d'arrêt, que la Pairie opposait à son impatience. Rien n'était changé dans l'opinion ; et le 12 décembre de la même année, un nouveau *Bill* de réforme quelque peu divers du précédent, mais non moins décisif, était apporté devant la Chambre des Communes, et passait ce premier degré, avec le même ascendant de faveur et de majorité, quels que fussent d'ailleurs les tristes pressentiments des adversaires. Il ne pouvait être question de dissoudre une chambre ainsi animée du même sentiment que le pays, et dont une nouvelle élection aurait rendu le mandat plus impérieux encore. C'était donc devant la Pairie que la crise allait renaitre et éclater tout entière. Le 26 mars 1852, le nouveau *Bill*, sorti du débat des Communes, était présenté à la barre de la Chambre des Lords par le ministre John Russel, son collègue lord Althorpe, et grand nombre de membres des Communes qui leur faisaient cortège. On eût dit le

retour d'un de ces messages parlementaires qui marquèrent plus d'une crise de la révolution de 1640, avant l'expulsion de la Pairie et la chute du trône. L'ardeur des esprits était grande et suppléait par l'imagination et la crainte ce qui pouvait manquer à la réalité du parallèle. — Lord Grey se leva, pour demander la première lecture du *Bill* et, cette formalité remplie, le choix d'un jour prochain, pour la seconde lecture. Là parut d'abord une vive résistance, malgré quelque atténuation dans le langage des évêques. Lord Grey, insistant avec calme, déclara « que le bill était le même dans sa substance et ses points principaux. » Il nia cependant l'intention de n'admettre aucun amendement, « bien que résolu », dit-il, « de refuser ceux qui changeraient le caractère de l'acte : et il espérait ainsi que cette grande mesure prendrait la forme la plus convenable à la dignité de la chambre, et qu'en même temps elle aurait pour résultat de satisfaire et de pacifier le pays. » Le 9 avril commença ce débat plus imposant par la passion et la gravité que par la science, ou la hauteur des vues. Le discours de lord Grey lui-même abonde en détails simples et pratiques, sans théories générales. Toutefois le ministre est aussi imposant qu'habile, lorsque se justifiant du reproche de vouloir influencer par la crainte sur les décisions de la chambre, il se réserve cependant de pouvoir lui soumettre son avis, comme un *loyal conseiller parlerait au souverain le plus absolu*. Définissant alors ce qu'il appelle le vœu de l'opinion publique, il montre « la nécessité d'y céder, d'autant qu'elle est en ce moment plus calme et qu'elle attend. Je sais, » dit-il, « qu'il est allégué par quelques-uns que la nation n'a pas confiance dans cette chambre, à cause de l'opinion répandue au dehors que les intérêts de l'aristocratie sont séparés de ceux du peuple. De la part de la chambre, je nie cette séparation d'intérêts ; et je suis plutôt disposé à croire que le silence public aujourd'hui tient à l'espérance cachée dans le cœur du peuple que Vos Seigneuries ne s'opposeront plus à ses vœux si hautement exprimés. Quant à moi, je sens que nul jamais n'a porté devant le parlement la responsabilité personnelle, dont je suis maintenant chargé. J'ai été l'objet d'attaques ; j'ai été livré à ce que je crois être une grande injustice ; j'ai encouru beaucoup de soupçons immérités. Pour quoi ? Parce que j'ai proposé ce qu'il me semblait de mon devoir de proposer à mon souverain et à mon pays, une mesure qu'aujourd'hui on admet généralement comme nécessaire en principe, et pour laquelle on ne diffère plus que sur l'étendue de quelques détails, etc. Mylords, » ajoutait-il, « j'ai bien su les difficultés que j'aurais à rencontrer ; mais j'étais conduit par mon sentiment du devoir à les mépriser. J'espère qu'il me sera permis de dire, qu'à tous les degrés successifs de cette mesure, je n'ai ja-

« mais dévié du ferme propos qui devait, à mon
 « sens, me conduire finalement au succès et que
 « si, d'une part, je n'ai point été détourné, par
 « les difficultés dont j'étais menacé, de présenter
 « ce bill, je ne me suis pas laissé non plus en-
 « traîner par des clameurs à poursuivre ce but
 « par des moyens, auxquels ma raison ne con-
 « sentirait pas. Dans ces circonstances, et sachant
 « que c'est peut-être la dernière fois que je pour-
 « rai recommander cette mesure à votre atten-
 « tion, je le confesse, je regarde, avec quelque
 « chose d'analogue à l'espérance, ce qui me paraît
 « nous rapprocher d'une favorable décision de la
 « Chambre. Si cependant je devais succomber
 « dans la lutte, j'aurai du moins la consolation de
 « sentir que j'ai fait, suivant mes meilleures lu-
 « mières, ce que je croyais juste et convenable,
 « réglant mes actes d'après les sincères inspira-
 « tions de ma conscience, dans le seul objet d'ac-
 « complir ce qui serait le mieux calculé pour les
 « intérêts de mon pays. Ce que je demande, c'est
 « que si le malheur doit s'attacher à cette me-
 « sure, ce malheur puisse s'arrêter sur moi et que
 « je sois la seule victime. Je prie que les consé-
 « quences de ma chute ne puissent jamais affecter
 « en rien la sécurité de mon souverain, ni la pro-
 « spérité de mon pays : et surtout je prie que l'u-
 « nion entre Vos Seigneuries et le peuple, cette
 « union si nécessaire au bien de tous deux, et sur
 « laquelle reposent l'influence, l'autorité, l'inté-
 « rêt de Vos Seigneuries, soit non pas affaiblie,
 « mais étendue et fortifiée. » — Dans la dignité de
 ce langage on aperçoit ce qui alors même fut la
 politique de lord Grey et ce qui devait bientôt
 compliquer le débat, la menace d'une création de
 Pairs, pour surmonter la résistance de la Chambre.
 La seconde lecture admise en effet, les attaques
 n'en étaient que plus vives; et un grave amende-
 ment qui rétablissait un des abus supprimés par
 le *Bill*, ayant prévalu, il ne restait plus au mi-
 nistère que l'alternative d'un grand secours donné
 à sa politique par la Couronne, ou d'une démis-
 sion immédiate. Ce fut la crise et, par suite, le dé-
 nouement de ce drame laborieux. Le roi, conduit
 par le vœu public et par l'état même des partis
 politiques à l'adoption de la réforme parlementaire,
 n'était pas peu touché des résistances
 qu'elle rencontrait, de l'autorité des contradic-
 teurs, de leurs alarmes et de leurs prédictions.
 Vaincre cette résistance par une intrusion de Pairs
 nouveaux ne lui déplaisait pas moins. Il refusa de
 promettre ce que lord Grey ne voulait pas faire,
 mais ce qu'il avait besoin de montrer du moins
 comme imminent et possible. — Sur ce refus, le
 ministère de la réforme s'annonce comme dissous;
 et des efforts sont commencés, pour former un
 nouveau cabinet. La discussion du *Bill* reste sus-
 pendue dans la Chambre des Pairs qui a porté ce
 redoutable coup; et bientôt les explications com-
 mencent dans les deux chambres. Celles de lord
 Grey furent aussi précises que simples. Zélateur

de l'aristocratie dans un État libre, il avait sou-
 haité que la Pairie ne fût pas invincible aux vœux
 réunis de la Couronne et de la nation. Si elle ne
 l'était pas, il espérait encore la persuader. Bientôt
 lord Wellington, un des plus ardents contradic-
 teurs du *Bill* de réforme, avoua son impuissance
 de constituer un nouveau cabinet. La difficulté
 était plus grande encore dans la Chambre des
 Communes, dont le ministère et le *Bill* de réforme
 étaient également l'ouvrage. Après une incerti-
 tude de quelques jours, le ministère raffermi par
 nécessité reprit les affaires qu'il n'avait pas quit-
 tées; et sans doute, on comprit dès lors que le
 pouvoir, dont il avait fait la condition de sa durée,
 lui était implicitement promis. Il n'eut pas besoin
 d'en user. Le duc de Wellington et la plupart des
 grands noms, les plus opposés à la réforme,
 cessèrent de suivre les séances de la chambre.
 — La discussion se continua, non sans quel-
 ques résistances partielles assez vives, mais avec
 une tout autre proportion dans le nombre des
 voix opposantes. Le bill enfin, légèrement modi-
 fié et remis en accord avec lui-même, parvint à
 la dernière épreuve, la troisième lecture. Lord
 Grey, dans l'anxiété de cette longue lutte et du
 sacrifice qu'il avait résolu avec douleur, était
 malade, sans quitter le débat, mais y prenant
 une part moins fréquente. Au jour du vote ce-
 pendant, il fit effort et parut un digne patricien
 anglais. Parmi les attaques et les allusions qui lui
 étaient prodiguées, un noble pair lui reprochait
 d'avoir bien oublié la déclaration, qu'il avait faite
 dans cette discussion même, d'être résolu de vivre
 et de mourir, avec l'ordre auquel il appartenait.
 Sensible à ce reproche, lord Grey reprit avec cet
 accent d'honnête homme qui ne va pas à tous les
 ministres : « Je puis avoir erré; je puis avoir
 « fait méprise dans le choix de la route; je puis
 « avoir mal jugé; mais je déclare ceci, devant
 « Vos Seigneuries et devant le pays; et j'attends
 « créance du public pour ma déclaration : mes
 « opinions touchant l'importance constitution-
 « nelle et les privilèges de l'ordre auquel j'appar-
 « tiens sont aujourd'hui les mêmes que j'ai tou-
 « jours eues; et je m'efforcerai de soutenir et de
 « défendre de tout mon pouvoir ces Institutions,
 « sous lesquelles mon pays a recueilli une gloire
 « et une prospérité, que nulle autre nation de la
 « terre n'a égalées. Mais il y a des temps et des
 « crises, où tout partisan des Institutions de son
 « pays leur doit le tribut de quelque chose
 « de plus qu'un stérile et déclamatoire hom-
 « mage d'admiration. J'ai été instruit à pen-
 « ser que c'est l'affaire de l'homme d'État de
 « veiller et de pourvoir à ces temps et à ces cri-
 « ses. La Constitution de ce pays est admirable.
 « Elle a soutenu l'épreuve des siècles; mais elle a
 « aussi laissé voir le côté faible de son origine hu-
 « maine, par les atteintes qu'elle a reçues des in-
 « fluences du temps, de ce temps qui est le grand
 « novateur, comme le désignait énergiquement

« lord Bacon, de ce temps qui engendre les abus
 « contre lesquels ceux qui sont investis du soin
 « des affaires de l'État doivent trouver un remède. Les ministres, en appuyant la mesure
 « actuelle ne font que pouvoir aux abus que
 « le grand novateur a introduits dans la Constitution ; et par là, ils se montrent eux-mêmes les
 « meilleurs amis et les défenseurs de cette constitution. » Enfin le ministre répondait aux inquiétudes que faisait naître le mouvement des associations politiques si animées pour la réforme.
 « Il espérait qu'elles allaient tomber par le succès même de leurs vœux ; il se confiait au
 « bon sens du peuple d'Angleterre, à son attachement pour la Constitution, et aussi disait-il
 « avec force, à la fermeté du gouvernement pour
 « la mise en action de toute loi qui pourrait être
 « nécessaire à mettre le pouvoir dans cet état
 « de force et de sécurité, où l'intérêt de tout
 « homme, depuis le pair le plus haut en dignité
 « jusqu'au plus humble artisan, est de voir placé
 « le gouvernement de son pays. Il espérait
 « que ceux qui avaient mal auguré du bill, viraient assez pour être témoins du démenti de
 « leurs prédictions, et que, lorsque les amertumes du jour seraient passées, la mesure serait
 « vraiment conservatrice de la Constitution. » — La lutte était à son terme, et le résultat prévu par la retraite prolongée d'un grand nombre de membres opposants. Le *Bill* fut adopté à la majorité de quatre-vingt-quatre voix contre vingt-deux. L'œuvre de lord Grey était achevée, non sans avoir excité par lui-même et par son gendre lord Durham plus zélé pour la même cause, de vifs et profonds ressentiments, mais sans atteinte possible au respect qu'inspiraient son caractère public et ses vertus privées. Parmi les actes qui marquèrent encore son ministère, on doit désigner comme empreint d'une haute philanthropie, le bill d'abolition de l'esclavage. Cette réforme tant réclamée et tant différée depuis la jeunesse de Pitt qui en avait pris la généreuse initiative, lord Grey l'accomplit enfin sur les bases les plus équitables. Il vit également le premier essai de la grande mesure, qu'il avait poursuivie d'une volonté si persévérante, et si laborieusement réalisée. Si sa présence au pouvoir ne survécut pas longtemps à cette épreuve, il laissait, après lui, une administration animée du même esprit, et où figurait son fils Henri-Georges Grey, comme ministre au département de la guerre. Un autre succès, nous osons le dire encore, réservé à la grande innovation achevée par lord Grey, ce fut d'avoir rendu possible, après quelques années, le retour au pouvoir de ceux mêmes qui avaient combattu ce grand acte par une crainte excessive sans doute, mais dans un esprit vraiment patriotique et conservateur. Loin que l'esprit de violence et d'anarchie ait grandi sans cesse depuis la réforme, il a disparu sur quelques points de la polémique anglaise. D'autres changements sans doute

sont sortis de la réforme parlementaire, et dans le nombre avant tout, la grande mesure économique dont s'est habilement chargé Robert Peel. Les anciennes oppositions des partis politiques se sont atténuées ; leurs armes ont changé de main ; mais la Constitution anglaise n'a point dépéri : sa force est dans le sentiment du droit et de la liberté. — Quoi qu'il en soit, depuis sa sortie des conseils de la Couronne, en 1854, lord Grey ne prit aucune part aux affaires de son pays. L'âge sans doute lui conseillait le repos ; mais surtout, le but de sa vie était atteint : et on peut le croire aussi, l'esprit de transaction et d'expédients, la mutabilité de langage qui a souvent dominé dans la conduite des politiques anglais de ces derniers temps, n'allaient pas à la pureté de ses principes et à la fierté de son âme. La retraite studieuse, cet excellent asile des dernières années, lui devint plus chère que jamais. Il n'alla plus à cette chambre haute, dont il avait maîtrisé la volonté, mais respecté les privilèges avec une ténacité sincère, sans en être moins habile. L'interdiction qu'il s'était faite parut lui coûter dans quelques circonstances ; mais elle ne cessa point. Sous le dernier règne, à l'époque où le traité de 1840 conclu entre quatre grandes Puissances, pour la garantie de l'empire turc, laissait la France en dehors du concert européen, comme on disait alors, il trouva dans cette surprise politique aussi peu de prévoyance que de loyauté ; et nous savons que, de sa retraite, il écrivit, dans les termes les plus forts, à l'ambassadeur de France, pour lui marquer son regret de ne plus aller à la Chambre des Lords et de s'être ainsi ôté lui-même l'occasion, qu'il aurait aimée, d'un blâme expressif à prononcer sur cet empressement peu digne et peu sage du cabinet anglais à se priver d'une alliance, comme celle de la France. Ce tort de procédés fut réparé, quelques mois après. Mais le sentiment de lord Grey caractérise bien ici pour nous ce qui fut constamment la politique de cet homme d'État : une rectitude loyale et haute, toujours fidèle aux mêmes principes, comme aux mêmes attachements. La dignité de sa vie intérieure, les relations et le soin de sa florissante famille, le respect public attaché à son nom suffisaient à remplir ses jours, dont la plus grande part se passait à son ancien château de Howick, dans le Northumberland. C'est là qu'il cessa de vivre, le 17 juillet 1845, dans sa 82^e année, laissant après lui lady Grey et douze enfants de leur longue et sainte union. Depuis cette mort, rien n'a été publié des papiers de lord Grey ; et la partie bien connue de sa vie publique, quel qu'en soit le noble caractère, ne lui assigne pas une première place dans l'histoire de son pays. Il n'eut pas la grandeur d'esprit et l'éloquence de lord Chatam, ni la puissante parole de Canning, ou la sagesse gouvernante de Robert Peel ; mais il fut un digne exemple de vertus civiles et de prévoyance, dans une société vraiment libre, parce que la liberté y repose sur le droit

inviolable de chacun, et non sur l'égalité de tous. Il comprit admirablement que la pairie devait être convaincue et non forcée, réduite à se préserver elle-même par une abstention volontaire, et non submergée sous une création de pairs qui aurait avili sa dignité, en même temps que son pouvoir. Après une innovation si profonde dans l'essence de la chambre des communes, la pairie surveillant d'un œil jaloux son droit législatif, et n'en permettant pas la concession viagère et dépendante, demeure un des fondements de la liberté britannique. Souhaitons la longue durée de cet exemple, sous les yeux de l'Europe aujourd'hui plus occupée d'industrie que de politique, et de civilisation que de liberté ! V—N.

GREZIN (JACQUES), poète français du 16^e siècle, inconnu à nos deux anciens bibliothécaires, Lacroix du Maine et Duverdier, était né, selon toute apparence, dans l'Angoumois. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé curé de Condac, et peu de temps après l'évêque d'Angoulême le créa son vicaire général. A cette époque la France était en proie à tous les fléaux ; la guerre civile, la peste et la famine désolaient ses plus belles provinces, et l'Angoumois n'avait pas été épargné. Ce fut pour rappeler les habitants à la pénitence que Grezin composa l'ouvrage suivant : *Advertissements faits à l'homme par les fléaux de Notre-Seigneur, de la punition à lui due de son péché, comme est advenu depuis trois ans en ça*, Angoulême, 1563, in-4^e de 17 feuilles. C'est un long dialogue entre cinq personnages, sans distinction d'actes ou de scènes. On en trouve l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français* (attribuée au duc de la Vallière), t. 1, p. 178. A la suite de cette espèce de drame est un second ouvrage intitulé : *Sonnets lamentables de notre mère sainte Eglise, en forme de complainte à Jésus son époux*; et un troisième qui a pour titre : *Vers lamentables en forme de dialogue, pour chanter en l'honneur de Dieu et mémoire de sa passion pendant la semaine sainte*. Ce volume est très-rare. W—s.

GRIBALDI (MATTEU) (1), célèbre jurisconsulte, né à Chieri en Piémont, au commencement du 16^e siècle, enseigna le droit pendant plusieurs années en France et en Italie. Sa réputation était déjà faite, lorsqu'il fut appelé à Padoue en 1548, puisqu'on lui offrit un traitement de 800 florins qu'on éleva jusqu'à 1,400. Papadopoli remarque que sa renommée allait aussi toujours croissant, et que le nombre des élèves qui accouraient à ses leçons devint si grand que la salle de l'université ne pouvait plus les contenir. Gribaldi partageait en secret les opinions des novateurs, et il lui échappa des propos indiscrets qui confirmèrent les soupçons qu'on avait déjà à cet égard. Des amis l'ayant averti de pourvoir à sa sûreté, il s'enfuit de Padoue en 1553, et après avoir erré

quelque temps dans les Alpes, il fixa son séjour à Genève. Pendant l'instruction du procès de Servet, il demanda une conférence à Calvin, qui la lui refusa, dans la crainte qu'il ne prit la défense des sentiments de l'accusé touchant la Trinité et la divinité de Jésus-Christ. Cependant après le supplice de cet hérésiarque, Calvin l'invita d'assister à une assemblée du synode : Gribaldi s'y rendit avec confiance; mais Calvin n'ayant pas voulu lui tendre la main, en signe d'amitié, avant d'avoir entendu sa profession de foi, il sortit précipitamment de la salle, et craignant d'être arrêté par l'ordre de cet implacable sectaire, il s'enfuit jusqu'à Tubingen. Ses amis lui procurèrent dans cette ville une chaire de droit. Il ne l'occupa que peu de temps et vint habiter la terre de Farges, qu'il avait achetée dans le canton de Berne. Calvin le poursuivait dans cet asile et l'obligea de présenter la rétractation des sentiments qu'on lui attribuait : il continua cependant de fréquenter la secte des sociniens, et il cacha même dans sa maison Valentin Gentilis. Aussi, dit Bayle, il aurait été tôt ou tard puni du dernier supplice, si la peste, qui l'emporta au mois de septembre 1564, ne l'eût garanti de tout procès d'hérésie. On a de lui : 1^o *De methodo ac ratione studendi in jure civili libri tres*, Lyon, 1544; ibid., 1556, in-16; 1574, in-8^o; l'épître dédicatoire, datée de Valence 1541, est adressée à ses anciens élèves de Toulouse; 2^o *Recentiores jurisconsulti singuli, singulis distichis comprehensi*; imprimé à la suite du *Catalog. jurisconsult. veterum*, de Jean Lorch, et inséré par Ch.-God. Hoffmann dans son édition du traité de Pancirole, *De claris legum interpretibus*, Leipsick, 1721, in-4^o; 3^o *Commentarius ad legem Falcidiam*, Pavie, 1548, in-8; 4^o *Epistola in mortem Fr. Spieræ*, publiée par Cœl. Secund. Curio, Bâle, 1554, in-8^o; 5^o quelques ouvrages de droit peu importants, et dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 51. On peut consulter la notice que ce volume renferme sur Gribaldi; mais elle doit être corrigée sur ce que Tiraboschi rapporte de ce jurisconsulte dans la *Storia della letterat. italian.*, t. 7. W—s.

GRIBAN. Voyez GREBAN.

GRIBEAUVAL (JEAN-BAPTISTE VAQUETTE DE), né à Amiens le 15 septembre 1715, entra en 1732 comme volontaire dans le régiment de Royal-Artillerie, et fut en 1733 nommé officier pointeur. Son application, son goût pour l'étude, déterminèrent particulièrement sa vocation pour la partie des mines, et en 1732 il devint capitaine du corps des mineurs. Les connaissances qu'il avait des lors acquises dans toutes les parties de son métier, avaient si bien établi sa réputation, qu'il fut choisi par le comte d'Argenson, ministre de la guerre, pour aller prendre des renseignements sur l'artillerie prussienne, où le système des pièces légères attachées aux régiments d'infanterie venait d'être introduit. Gribeauval rem-

(1) Gribaldi a pris, on ne sait pourquoi, à la tête de quelques-uns de ses ouvrages le surnom de *Mopha* ou *Mofa*. Bayle a eu tort de tourner son nom en celui de *Gribaud*.

plit cette mission de la manière la plus utile, et rapporta en France des mémoires intéressants, non-seulement sur l'objet qui avait déterminé son voyage, mais aussi sur l'état des frontières et des fortifications qu'il avait visitées. Il fut promu au grade de lieutenant-colonel en 1757, et ayant, sur la demande qui fut faite par Marie-Thérèse d'officiers d'artillerie français, passé au service d'Autriche, sous les auspices du comte de Broglie, ambassadeur du roi à Vienne, il y fut nommé général de bataille, commandant le génie, l'artillerie et les mineurs, servit en cette qualité pendant la guerre de sept ans, et obtint dans l'armée autrichienne la plus grande considération. Ce fut lui qui dirigea les opérations du siège de Glatz, et qui par ses savantes dispositions facilita la prise de cette place, clef de la Silésie. Pendant son séjour en Prusse, il avait cherché à attirer sur lui les regards de Frédéric II. Ce monarque guerrier avait adopté le système de Bélidor sur les mines. Gribeauval en avait imaginé un autre dont il maintenait la supériorité sur les globes de compression de Bélidor. Frédéric, en appelant à l'expérience, lui proposa un honorable défi, que Gribeauval ne croyait pas être aussitôt dans le cas de soutenir sur le terrain. Ce fut le siège de Schweidnitz, formé par le roi de Prusse en personne, qui le mit à même de lutter avec avantage contre son illustre adversaire. Chargé, sous le feld-maréchal comte de Guasco, de toutes les opérations relatives à la défense de cette place, le général français ne négligea rien pour prouver, de la manière la plus convaincante, qu'il avait eu raison. Quatre globes de compression que Frédéric avait fait exécuter n'eurent aucun succès. Il était confondu de voir échouer toutes ses attaques souterraines : enfin cette forteresse délabrée, qui n'avait qu'une faible garnison, et dont un an auparavant les Autrichiens s'étaient emparés en deux jours de siège et quatre heures d'assaut, allait forcer le roi de Prusse à se retirer, après soixante-trois jours de tranchée ouverte, lorsqu'une grenade tomba sur un magasin à poudre; elle occasionna une explosion telle qu'un bastion entier du fort Javernick en fut renversé. Cet événement rendant l'assaut facile, il fallut capituler. Fait prisonnier de guerre avec toute la garnison, Gribeauval fut amené à Frédéric, qui d'abord refusa de le voir, mais finit par l'admettre à sa table, en le comblant d'éloges. En 1762, l'impératrice-reine l'éleva au grade de feld-maréchal-lieutenant, et le décora de la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse; mais à la paix, rappelé en France par le duc de Choiseul, Gribeauval n'hésita pas à quitter les hautes dignités dont il était revêtu pour se consacrer au service de sa patrie. Il fut nommé, en cette même année, maréchal de camp, et bientôt après inspecteur général de l'artillerie. Il devint commandeur de l'ordre de St-Louis en 1764, lieutenant général l'année suivante; enfin, grand'croix

et premier inspecteur de l'artillerie en 1776. Ses principales occupations, depuis son retour d'Autriche, furent : 1^o la rédaction de l'ordonnance de 1764, qui fixa la proportion des troupes de l'artillerie, relative à la force des armées, et en détermina l'emploi; 2^o l'établissement des écoles de cette arme sur l'excellent pied où elles ont été depuis; 3^o la formation du corps des mineurs, dont il avait le commandement particulier; 4^o le perfectionnement des manufactures d'armes, forges et fonderies; 5^o les nouvelles proportions établies dans les différents calibres des bouches à feu, qui furent considérablement allégées; 6^o de nouvelles batteries de côtes, avec des affûts de son invention pour les servir; 7^o (c'est là surtout ce dont il faut le louer) le nouvel ordre établi dans les arsenaux de construction, et la plus grande uniformité dans toutes les pièces des trains d'artillerie. Toutes les constructions furent dès lors exécutées avec une ressemblance parfaite, par des ouvriers exercés et travaillant sous la direction d'officiers consommés dans cette partie. Un habile ouvrier, nommé Blanc (1), mécanicien fort intelligent, lui fut d'un grand secours dans ses essais et pour l'exécution de ses modèles d'armes. Par les ordres de Gribeauval, d'autres personnes instruites furent chargées à Paris de la rédaction des tables de construction, et des plans des divers objets de l'artillerie, d'où résulta un système complet, susceptible sans doute d'être perfectionné, mais si bien ordonné qu'il a survécu à tous les essais tentés depuis quelques années; enfin, il fit adopter, dans tous les points, ses projets relatifs à l'artillerie de campagne, dont il avait pris la première idée en Prusse, et qu'il avait perfectionnée pendant la guerre de sept ans. La franchise et le plus grand désintéressement distinguaient son caractère. Il savait soutenir les contrariétés, les revers, avec calme et fermeté. Il en eut besoin à l'occasion d'un procès fameux, dirigé contre lui plutôt que contre M. de Bellegarde, lieutenant-colonel d'artillerie, lequel avait agi sous la direction de son chef, mais par les ordres secrets du duc de Choiseul. Ce ministre trouvait dans la réforme de fusils, objet de l'accusation, un moyen de faire passer des armes aux insurgés de l'Amérique. Le public, ainsi que le conseil de guerre assemblé aux Invalides, jugea sur les apparences et blâma la réforme; mais Louis XVI, parvenu au trône à cette époque, fit terminer l'affaire à l'avantage de M. de Bellegarde, et Gribeauval reprit dans l'artillerie l'influence qui lui appartenait à tant de titres. Peu de temps avant sa mort il fut nommé gouverneur de l'arsenal, par la volonté expresse du roi, et sans avoir été proposé par les ministres. Malgré son

(1) Blanc, entrepreneur de la manufacture d'armes de Roanne, mort en 1801, est l'auteur du modèle de fusil connu sous le nom de modèle de 77 (c'est-à-dire de 1777), encore usité aujourd'hui. On trouve une notice sur cet habile mécanicien dans le *Magasin encyclopédique*, 7^e année, t. 5, p. 512.

peu d'assiduité à Versailles, ce général, qui n'était nullement courtisan, ne cessa de se montrer dévoué à son souverain et à sa patrie. Il mourut le 9 mai 1789, après deux mois d'une maladie douloureuse, vivement regretté de ses amis, et du corps qui s'honore encore du nom de Gribeauval, comme le génie du nom de Vauban. Une partie de cet article a été extraite d'une notice par le marquis de P. (Puységur), colonel au corps royal d'artillerie, et insérée dans le *Journal de Paris* (supplément du 8 juillet 1789). M. le chevalier de Passac a fait paraître en 1816 un *Précis sur M. de Gribeauval*, in-8° de 15 pages.

L—P—E.

GRIBELIN. Voyez GIBELIN.

GRIBOJEDOF (ALEXANDRE), poète et homme d'État russe, né vers 1789, fit ses études à l'université de Moscou. En 1812, lors de l'invasion de la Russie par l'armée française, il entra dans un des nouveaux régiments qui furent formés pour la défense de la patrie, et il servit pendant quatre ans. Cependant, tout en faisant le service, il trouva le loisir de se livrer à la composition de pièces dramatiques. Son début dans cette carrière fut la comédie *Molodyie souproughi* (les Nouveaux Mariés), qui fut représentée en 1815 au théâtre de St-Petersbourg. Elle fut suivie de la comédie *Swoia semia* (la Famille particulière), qu'il avait composée en société avec le prince Chackovsky et le poète Chmelnisky; il donna encore au théâtre une traduction ou imitation des *Fausse infidélités* de Barthe, qu'il avait faite en société avec A. Gendre. Après avoir quitté le service militaire, il fut employé en 1817 dans le ministère des affaires étrangères, et obtint l'année suivante l'emploi de secrétaire d'ambassade près la cour de Perse. Il demeura dans ce pays pendant plusieurs années, et y composa sa meilleure comédie *Gore ot ouma* (l'Inconvénient d'avoir trop d'esprit), dans laquelle il traça en couleurs vives mais un peu exagérées, et avec beaucoup de talent, les ridicules et les prétentions des diverses classes de la société dans la capitale de la Russie, sans épargner même celles qui jouissent le plus de la faveur du gouvernement, telles que la noblesse et les militaires. Il porta cette pièce à St-Petersbourg dans un voyage qu'il fit par congé en 1823. Elle y eut un grand succès, et s'est maintenue au répertoire. L'auteur demeura dans la capitale pendant la guerre qui eut lieu entre la Russie et la Perse, et s'y livra aux travaux littéraires. Il traduisit en russe, entre autres écrits, le prologue du *Faust* de Goethe. En 1825 il eut ordre de se rendre au quartier général du comte Paskewitch, et fut employé aux négociations pour le traité de paix qui fut conclu bientôt après. L'empereur le nomma alors ambassadeur à la cour de Téhéran. Se rendant à son poste, il fut fiancé à Tiflis avec la fille du prince Tchevtchevadsef, qu'il épousa peu de temps après; mais le mariage fut rompu par un malheureux événement

qui termina l'ambassade et la vie de Gribojedof. A son arrivée en Perse, il trouva le peuple exaspéré de la paix honteuse que le schah avait été obligé de faire. Déjà plusieurs émeutes avaient éclaté dans les provinces au sujet des contributions de guerre qu'on levait pour satisfaire aux exigences de la Russie, et l'arrivée d'un ambassadeur russe, avec sa suite nombreuse, rappelait vivement aux Persans l'humiliation qu'ils venaient de subir. Dans ces circonstances critiques, il aurait fallu toute la prudence et la souplesse d'un diplomate consommé; Gribojedof, plus habile poète que diplomate, manqua malheureusement de la modération nécessaire, et fit trop sentir qu'il représentait un monarque vainqueur. Il ne fallait qu'une occasion pour que la fureur du peuple éclatât, et cette occasion ne lui fut fournie que trop tôt. Un Arménien coupable d'un crime, étant poursuivi par la police persane, se réfugia dans la demeure de l'ambassadeur russe; comme cet homme était originaire de la province d'Erivan cédée à la Russie, Gribojedof s'attribua le droit d'étendre sa protection sur lui. Cependant les réclamations de la police avaient causé, le 27 mars 1829, un attroupement du peuple, irrité de la protection accordée par les étrangers à un criminel du pays. L'affaire se compliquait encore par une réclamation qui fut adressée à l'ambassadeur au sujet de deux femmes géorgiennes qui s'étaient mises sous sa protection comme sujettes russes, et que les Persans redemandaient comme esclaves. L'une et l'autre demande ayant été repoussées avec hauteur, le peuple commença une attaque sur la demeure de l'ambassadeur, et en vint aux mains avec ses domestiques et ses Cosaques. Ces derniers eurent l'imprudence de tirer des coups de fusil sur les agresseurs; dès lors, la multitude, exaspérée en voyant les victimes des mécréants gisant sur le sol, ne mit plus de bornes à sa fureur; les portes furent enfoncées, les murs escaladés; et quoique la police persane envoyât aussitôt une garde pour protéger l'ambassadeur, sa demeure fut envahie, et tous ceux que les assaillants rencontrèrent dans les appartements furent massacrés. Le schah, accompagné de son fils, accourut à la tête d'un corps de troupes; mais la vengeance était accomplie; Gribojedof, Adelung son second secrétaire, son médecin, son interprète et quinze personnes de sa suite avaient succombé. Il n'y eut de sauvé que le premier secrétaire et trois personnes attachées à l'ambassade, qui, se trouvant dans une partie reculée de l'habitation, avaient eu le temps de se soustraire à la fureur populaire. Le schah pressentit les suites de cet événement, fait pour rallumer une guerre à peine éteinte. Aussi se hâta-t-il d'ordonner un deuil de huit jours et d'envoyer son petit-fils, le prince Khosrew-Mirza, au quartier général russe; mais, Paskewitch n'ayant rien voulu ou pu décider, le prince fut obligé de se rendre à St-

Pétersbourg et d'implorer solennellement l'indulgence du vainqueur. L'empereur Nicolas envoya le prince Dolgorouki à Téhéran, et là fut donnée une terrible satisfaction aux Russes. Quoique les plus coupables se fussent soustraits à leur punition par la fuite, on s'empara de quinze cents individus du peuple, et on les mutila cruellement pour avoir pris part à l'émeute. Le grand mollah, qui n'avait pas empêché les mollahs, ses subordonnés, de recevoir dans la mosquée les corps de six Persans tués par les Cosaques, fut banni. On fit, le 29 juillet, des obsèques solennelles à Gribojedof dans le couvent de St-David à Tiflis; l'empereur assigna une pension à sa mère et à sa veuve. Telle fut la fin déplorable d'un jeune diplomate, qui aurait trouvé plus de bonheur et de gloire dans le culte paisible des muses vers lequel l'entraînaient ses goûts. Une notice sur Gribojedof et quelques lettres de lui ont été insérées dans le journal russe *le Fils de la Patrie*, 1850.

D—G.

GRIESBACH (JEAN-JACQUES), né le 4 janvier 1745 à Buzbach, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, professeur de théologie à Halle en 1773, puis à Iéna en 1775, et conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar, est un des théologiens allemands qui se sont le plus distingués de son temps dans la critique sacrée. Doué d'une raison supérieure, d'une érudition immense, d'une grande force d'application, élève et ami de Semler, mais plus calme que lui, tout en faisant les concessions exigées par l'esprit du siècle, surtout en Allemagne, il a plus qu'aucun autre dans ce pays contribué à contenir dans de certaines bornes l'esprit d'une foule de novateurs, qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de positif en religion, comme en morale et en politique. Ses nombreuses dissertations sur plusieurs points importants du Nouveau Testament et de l'histoire ecclésiastique, et surtout son *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, qui a eu quatre éditions en Allemagne depuis 1779 jusqu'en 1789, ont singulièrement contribué à éclairer la critique et à fixer l'opinion flottante de beaucoup de ses compatriotes. Son édition grecque du *Nouveau Testament*, in-4°, imprimée à Leipsick en caractères fabriqués exprès chez le célèbre typographe Göschen, et publiée en 1807, et une édition de luxe terminée en 1806, sont de beaux monuments de critique. La plupart de ses ouvrages, roulant sur des objets peu populaires, n'ont pu avoir le succès brillant de productions du jour; mais leur avantage n'en sera que plus durable. Outre ses travaux théologiques et ses cours, Griesbach avait beaucoup d'autres occupations, comme membre des états de Saxe-Weimar pour l'université de Iéna, et en cette qualité chargé de presque tous les intérêts de cette académie, comme un des directeurs de la *Gazette de Iéna*, et comme collaborateur actif de plusieurs ou-

vrages périodiques, tels que le *Répertoire pour la littérature biblique et orientale*, la *Bibliothèque générale allemande* et la gazette littéraire déjà citée. Ces nombreuses occupations et l'habitude de prolonger son travail très-avant dans la nuit, lui occasionnèrent de bonne heure des infirmités auxquelles il succomba le 24 mars 1812. Peu de personnes ont exercé dans leur patrie une plus heureuse influence, et ont été entourées dans leur vie privée d'une égale considération. Les savants trouvaient auprès de lui une conversation nourrie; les jeunes gens, de continuels encouragements, de grandes lumières, appuyées par une grande expérience. Ses principaux ouvrages, après ceux que nous avons cités, sont : *Dissertatio de fide historica, ex ipsa rerum, quæ narruntur, natura judicanda*, 1764, in-4°; *Diss. hist. theol. locos theologicos ex Leone M. pontifice romano sistens*, Halle, 1768, in-4°; *Diss. de codicibus quatuor evangeliorum origénianis*, partie 1, ibid., 1771, in-4°. Ce fut au talent déployé par Griesbach dans ces dissertations, qu'il dut sa nomination à la place de professeur extraordinaire de théologie à Halle. Ses succès dans cette université l'ayant fait appeler à Iéna, il s'y distingua successivement par les ouvrages suivants : *De vera notione vocabuli Πνεῦμα in cap. VIII epistolæ ad Romanos I et II*, Iéna, 1776 et 1777, in-4°; *Diss. curarum in historiam textus græci epistolarum Paulinarum Specimen I*, Iéna, 1777, in-4°; *Progr. de fontibus unde evangelistæ suas de resurrectione Domini narrationes hauserint*, 1784; *Pr. de imaginibus judæicis, quibus auctor epistolæ ad Hebræos in describenda Messiae provincia usus est*, parties 1 et 2, 1791-1792; *Symbolæ criticæ ad supplendas et corrigendas varias N. T. lectiones; accedit multorum N. T. codicum græcorum descriptio et examen*, partie 1, Halle, 1785; partie 2, 1795, in-8°; *Commentar. critic. in textum græcum N. T.*, parties 1 et 2. L'oraison funèbre de Griesbach, prononcée par M. Kœthe, professeur à Iéna, le peint avec une grande vérité. La notice qui accompagne cette oraison funèbre renferme une esquisse de sa vie et de ses ouvrages. L'article nécrologique de M. Paulus, dans le numéro 8 des *Annales philologiques de Heidelberg*, de 1812, contient un tableau fidèle des qualités morales de Griesbach, et un jugement raisonné sur ses principaux ouvrages et sur l'effet qu'ils ont produit en Allemagne. Il fait voir que Griesbach a rendu à la critique théologique en général, autant de services qu'Eichhorn à celle de l'Ancien Testament.

D—U.

GRIESINGER (JEAN-BURCHARD), pasteur protestant, naquit à Worms en décembre 1658; il perdit la vue n'ayant encore que trois ans, ce qui ne l'empêcha cependant pas de se livrer aux études, quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans; il se rendit ensuite à Strasbourg et à Iéna, et après avoir été promu, dans cette dernière ville, en 1670, au degré de maître en théologie, il y pré-

cha et enseigna cette science. En 1686, Griesinger quitta sa patrie pour se rendre à l'université de Königsberg, où il professa encore pendant quelques années; et il prêcha ensuite à l'hôpital de cette ville pendant huit ans, jusqu'à la fin de sa carrière, arrivée le 15 juillet 1701. Ce savant aveugle avait étudié sept langues différentes, anciennes et modernes. Sa devise était :

Tertius annus erat, qui me privabat ocellis,
Sed mea lux Jesu semper abunde fuit.

Quelques dissertations théologiques, qu'il a publiées en latin, n'offrent aujourd'hui aucun intérêt.

B—H—D.

GRIFFENFELD (PIERRE, comte DE), grand chancelier de Danemarck, également célèbre par son élévation et par sa chute, naquit à Copenhague le 27 août 1633. Son nom de famille était Schuhmacher; son père, Allemand d'origine, était marchand de vin à Copenhague. Le roi de Danemarck, Frédéric III, instruit des heureuses dispositions du jeune Schuhmacher pour l'étude, l'envoya à ses frais aux meilleures universités d'Allemagne, d'Angleterre et de France; et à son retour il lui donna la place de bibliothécaire royal. Schuhmacher s'insinua bientôt si avant dans les bonnes grâces du monarque, qu'il fut chargé de rédiger la *Loi royale*, qui est devenue la base du droit public en Danemarck, et qui établit la souveraineté absolue des rois de ce pays, en vertu du décret émané des états l'année 1660. Quelque temps après, il fut nommé secrétaire de la chancellerie et du cabinet. Frédéric ne crut pas pouvoir l'élever sans inconvénient à des charges plus éminentes; il le soupçonnait de joindre à une grande ambition le désir de s'enrichir et un caractère vénal. Il recommanda même en mourant à son fils de n'employer Schuhmacher qu'avec précaution. Au couronnement de ce fils, qui monta sur le trône sous le nom de Christian V, Schuhmacher parut d'une manière distinguée, qui prouva que le feu roi ne lui avait pas entièrement ôté sa confiance, et que le nouveau monarque avait des égards pour lui. Il présenta à Christian la couronne, le sceptre, la loi royale, et un livre cacheté que Frédéric lui avait confié en mourant, avec ordre de ne le remettre qu'à son successeur. Le roi, après la cérémonie, eut avec lui un entretien particulier, et le chargea peu après des affaires les plus importantes. En 1670 Schuhmacher fut anobli sous le nom de Griffenfeld, et dans le même temps il engagea le roi à créer des comtes et des barons, titres qui n'avaient pas encore été introduits en Danemarck, et auxquels furent attachés de grands privilèges. On soupçonna qu'en donnant ce conseil il avait pensé à lui-même, et qu'il aspirait à une élévation brillante sous tous les rapports. Il était déjà conseiller privé et secrétaire d'État. Vers la fin de l'année 1673, après qu'il eut réussi dans quelques négociations politiques, le roi, en présence de

toute la cour, le créa chevalier de l'ordre de l'Éléphant, le revêtit de la dignité de grand chancelier, et lui donna la terre de Tonsberg en Norvège, qu'il érigea en comté pour lui et sa postérité. L'année suivante Griffenfeld fut nommé président du tribunal suprême et chancelier de l'université de Copenhague : toute la cour, quelque jalousie qu'elle éprouvât de son élévation, s'abaissa devant lui. La reine elle-même, pour complaire à son époux, dans les lettres qu'elle écrivait au chancelier, le flattait sans réserve et se signait *sa servante*. Elle projeta de le marier avec la princesse Louise-Charlotte, fille du duc de Holstein-Augustenburg, de la branche cadette de la maison royale. Mais ce projet ne fut point exécuté, quoique la princesse se fût déjà mise en route pour Copenhague. On pensa que c'était le grand chancelier lui-même qui avait éloigné ce mariage, parce qu'il aspirait à épouser la princesse de Tarente, Charlotte-Amélie de la Trémouille, que son attachement à la religion protestante avait engagée à chercher un asile en Danemarck, et qui aux grâces de la figure joignait celles de l'esprit. Quand on apprit dans les cours étrangères la faveur sans bornes dont Griffenfeld jouissait auprès du roi de Danemarck, on s'empressa de le gagner par des honneurs et des distinctions. L'empereur Léopold le créa comte de l'empire. Louis XIV voulut, dit-on, solliciter le pape de lui offrir le chapeau de cardinal, et l'électeur de Brandebourg lui offrit l'île de Rugen en fief, avec le titre de principauté. Cependant il était à présumer qu'une fortune si rapide et si éclatante serait suivie de revers, d'autant plus que Griffenfeld ne connaissait point cette modération qui seule peut apaiser la jalousie. Le grand chancelier fut encore quelque temps l'âme du conseil et le ministre principal. Il perfectionna différentes branches de l'administration, et en particulier les finances et les lois. Mais en 1676 ses ennemis triomphèrent, et du faite des grandeurs il tomba dans la situation la plus déplorable. Arrêté dans l'antichambre du roi, dépouillé de ses décorations, il fut transporté à la citadelle sous l'escorte de quelques soldats. On visita sa maison, et l'on trouva des sommes considérables en argent de France et d'Angleterre, des lettres et requêtes adressées au roi, qui n'étaient pas ouvertes, des lettres que s'étaient adressées les ministres de France, de Suède, de Holstein, sous le couvert du grand chancelier, et des almanachs de poche, à la marge desquels il avait écrit les plus secrètes résolutions du roi, en y ajoutant des observations souvent très-mordantes. Le roi nomma une commission de vingt-trois juges. Outre les griefs que fournissaient les objets saisis chez le grand chancelier, on en produisit plusieurs autres. Griffenfeld se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, et allégua le pardon formel que le roi lui avait accordé, sept mois auparavant, pour tout ce qu'il aurait pu avoir fait

d'irrégulier avant cette époque. Les juges furent partagés quelque temps; mais enfin le tribunal, à une grande majorité, le condamna à perdre ses biens, ses emplois, et avoir la tête tranchée. Il se rendit avec une contenance assurée à l'échafaud. Au moment où l'exécuteur levait le glaive, un aide de camp s'écria : « Grâce de la part de » Sa Majesté pour *Schulmacher*, » et lui remit un papier qui en contenait les conditions. Ayant lu qu'il était condamné à une prison perpétuelle, il dit : « Cette grâce est plus douloureuse que la » mort même. » Il fit solliciter le roi de lui permettre de le servir comme simple soldat; mais ses ennemis étaient trop intéressés à le mettre hors de toute activité et de toute communication, pour ne pas engager le roi à rejeter cette demande. Il fut détenu très-étroitement à Copenhague pendant quatre ans, et transféré ensuite au château fort de Munkholm, près de Drontheim en Norvège, où il resta vingt-trois ans. Le roi le regretta souvent, et il lui échappa un jour de dire : « Griffenfeld entendait mieux à lui tout » seul les vrais intérêts de mes États, que tous » mes conseillers actuels ensemble. » En 1698 la liberté lui fut rendue; mais il n'en jouit pas longtemps, et mourut le 11 mai 1699. Il avait été marié à Catherine Nansen de Copenhague, dont il eut une fille. On lui attribue, outre la *Loi royale*, les *Prérogatives des comtes et barons*; des *Poésies latines et danoises*; une *Dissertation sur les nerfs*, et une autre *De aquæ ductu*, Copenhague, 1650 et 1651, l'une et l'autre en latin. C.-P. Rothe a écrit sa vie (*voy.* FRÉDÉRIC III et CHRISTIAN V).

C—AU.

GRIFFET (HENRI), jésuite, écrivain laborieux et estimable, naquit à Moulins en 1698; admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, il fut chargé presque aussitôt de suppléer le fameux P. Porée, qui professait alors les belles-lettres au collège Louis le Grand, et quoique fort jeune il remplit cette tâche difficile d'une manière distinguée. Il renonça ensuite à l'enseignement, et prêcha à Paris et à Versailles, mais sans un grand succès; cependant le roi lui accorda le titre de son prédicateur ordinaire. Il prit avec courage la défense des jésuites attaqués par des ennemis nombreux et puissants, et après leur suppression il se retira à Bruxelles, où il mourut dans sa 74^e année, le 22 février 1771, et non pas 1774, comme on l'a dit dans le *Dictionnaire universel* de Chaudon et Delandine. Ses ouvrages se divisent en deux classes; les uns appartiennent à la théologie et les autres à l'histoire. Parmi les premiers, on se contentera de citer : 1^o *L'Année du chrétien*, Paris, 1747, 48 gros vol. in-12; nouvelle édition, Lyon et Paris, 1811-1812, 18 vol. in-12; ouvrage fort estimé et qui peut tenir lieu d'une bibliothèque ascétique : on y trouve, pour chaque jour de l'année, une lecture aussi instructive qu'édifiante sur l'épître, l'évangile et la vie du saint du jour, etc. 2^o Des *Sermons*, Paris, Desaint, 1766

ou 1767, 4 vol. in-12; Liège, 1774, 3 vol. in-12. « Quoique très-estimables, dit l'abbé Sabatier, » quoique d'un style naturel, oratoire et assorti » aux différents sujets, ils ne sont pas la partie » la plus frappante de son mérite. » 3^o *L'Insuffisance de la religion naturelle prouvée par les vérités contenues dans les livres de l'Écriture sainte*, Paris et Liège, 1770, 2 vol. in-12. L'auteur a rassemblé dans ce recueil des pièces qui n'ont presque aucun rapport avec son titre, puisqu'on y trouve des remarques sur la version des Septante, sur la Vulgate et sur les nouveaux systèmes du P. Hardouin et de l'abbé de Villefroy. Les ouvrages historiques du P. Griffet sont ceux qui ont le plus contribué à sa réputation. On a de lui en ce genre : 1^o une édition corrigée et considérablement augmentée de *l'Histoire de France*, par le P. Daniel, Paris, 1755-1758, 17 vol. in-4^o; Amsterdam, 24 vol. in-12. Les tomes 14 et 15 contiennent *l'Histoire de Louis XIII*, et le 16^e le *Journal du règne de Louis XIV*, deux morceaux qui appartiennent entièrement à l'éditeur. Les *Dissertations critiques et historiques* dont il a enrichi ce grand ouvrage « sont, dit » aussi Sabatier, d'une instruction et d'une netteté qui jettent le plus grand jour sur plusieurs » points de nos annales qui n'étaient pas encore » assez développés. *L'Histoire de Louis XIII* est » écrite d'un style convenable; les faits présentés » avec méthode y sont sagement discutés. » 2^o Une édition des *Mémoires du P. d'Avrigny, pour servir à l'histoire de l'Europe*, augmentée d'un cinquième volume, Paris, 1757; 3^o *Traité des différentes preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, Liège, 1769, in-12, réimprimé l'année suivante (*ibid.*) avec augmentation de deux chapitres; l'un (ch. 10) de *la Vérité dans les généalogies*, et l'autre (15) de *la Vérité dans les harangues rapportées par les historiens*. Cet ouvrage intéressant et bien fait, doit être, suivant l'expression du critique déjà cité, regardé comme le code de tous les historiens : on y ajoute quelquefois la *Réponse de M. de Saint-Foix... et recueil de tout ce qui a été écrit sur le prisonnier masqué*, Londres (Paris), 1770, in-12 de 131 pages. 4^o *Nouveaux éclaircissements sur l'histoire de Marie, reine d'Angleterre*, Paris, 1766, in-12; 5^o *Histoire de Tancred de Rohan, avec quelques autres pièces concernant l'histoire de France et l'histoire romaine*, Liège, 1767, in-12; 6^o des éditions des *Mémoires du maréchal de Vieilleville* (par Vinc. Carlois), avec une préface et des notes, Paris, 1757, 5 vol. in-12; d'un *Recueil de lettres pour servir d'éclaircissements à l'histoire militaire de Louis XIV, depuis 1671 jusqu'en 1694*, Paris, 1761-1764, 8 vol. in-12; des *Mémoires de H.-Ch. de la Trémouille*, 1767, in-12; des *Délices des Pays-Bas*, Liège, 1769, 5 vol. petit in-8^o, fig.; et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France*, Paris, 1777, 2 vol. in-12 (publiés par Querbeuf). Le P. Griffet a publié plusieurs pièces dans l'affaire des jésuites; il a fourni des matériaux pour l'*Apologie* de cette

société célèbre (voy. CERUTTI). Dans sa jeunesse il avait composé des *Poésies latines*, entre lesquelles on distingue les hymnes pour le nouveau bréviaire du diocèse de Bourges. Il avait le projet de traduire toutes les *Oraisons* de Cicéron; mais il ne put achever la traduction que des vingt premières, et Fréron dit qu'on y retrouvait la force, l'élégance et la vivacité de l'original. Voyez l'*Éloge* du P. Griffet, dans l'*Année littéraire*, t. 2, 1771. — Claude GRIFFET, jésuite, frère du précédent, né à Moulins le 30 mars 1702, cultiva la littérature avec quelque succès. On a de lui un poème latin intitulé *Cerebrum*; un autre *De arte regnandi*, insérés dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1815, in-12; et une pièce de vers français sur la majorité de Louis XV; mais il est principalement connu comme éditeur des ouvrages du P. Porée (voy. PORÉE), et l'on doit convenir qu'en les publiant, il rendit un véritable service au petit nombre d'amateurs des lettres latines. W—s.

GRIFFET DE LA BAUME (ANTOINE-GILBERT), neveu du précédent, naquit à Moulins le 21 novembre 1736, fit ses études avec succès, et annonça de bonne heure son goût pour les lettres. Il vint à Paris en 1776, et cette époque fut aussi celle de ses premiers travaux littéraires. Il n'était pas riche, et se vit obligé de faire ressource de ses talents. Outre les langues anciennes, il possédait les langues allemande et anglaise, et il en a traduit plusieurs ouvrages. Il avait obtenu de l'emploi dans un ministère: il eut le malheur d'être réformé; c'était perdre toute sa fortune. Cependant il ne fut pas découragé; mais de nouveaux chagrins l'accablèrent, et il mourut le 27 ventôse an 15 (18 mars 1805). On a de lui: 1^o *Galatée*, comédie en un acte et en vers, 1776, in-8^o; 2^o *Agathis*, scène en vers et en prose, in-8^o; 3^o *Lettres sur le désastre de Messine*, traduites de l'italien, 1779, in-8^o; 4^o les *Épanchements de l'amitié et de l'imagination*, traduits de l'anglais, de Langhorne, 1780, in-18; 5^o *Évelina*, ou l'*Entrée d'une jeune personne dans le monde*, traduit de l'anglais de miss Burney, 1785, 2 vol. in-12; 1816, 2 vol. in-12; 6^o *Sermons choisis de Sterne*, traduits de l'anglais, 1786, in-12; 7^o *Quelques vers*, 1785, in-16; an 9 (1802), in-16; 8^o *Daniel*, traduit de l'allemand, de Moser, 1787, in-18; 9^o *Réflexions sur l'abolition de la traite et de l'esclavage des nègres*, traduites de l'anglais, 1788, in-8^o; 10^o *Lettres de Sterne à ses amis*, traduites de l'anglais, 1789, in-12; 11^o le *Sens commun*, traduit de l'anglais, de Th. Payne, 1790, in-8^o; 12^o les *Souffrances maternelles*, roman imité de l'allemand, 1795, 4 vol. in-18; 13^o *Marianne et Charlotte*, ou l'*apparence est trompeuse*, traduit de l'allemand, de J.-F. Junger, 1794, 3 vol. in-18; 14^o la *Victime de l'imagination*, ou l'*enthousiaste de Werther*, traduit de l'anglais, 1794, 2 vol. in-18; 15^o *Léopoldine*, ou les *enfants perdus et retrouvés*, traduit de l'allemand, de Fr. Schultz, 1795, 4 vol. in-18; 16^o *Pérégrinus Protée*, ou les *dangers de*

l'enthousiasme, traduit de l'allemand, de Wieland, 1795, 2 vol. in-18; 17^o *Tableaux du déluge*, d'après Bodmer, 1797, in-18; 18^o la *Messe de Gnide*, ouvrage posthume de C. Nobody, nouvelle édition augmentée, Genève, 1797, petit in-18 de 92 pages. Nous n'avons pu nous procurer la première édition de cette pièce liegeoise, qui est réimprimée dans l'ouvrage intitulé *Fêtes et courtisanes de la Grèce*. 19^o *Histoire des Suisses*, traduite de l'allemand, de J. de Muller, t. 2-8, 1797, in-8^o. Le premier volume a été traduit par N. Boileau. 20^o *Vie de Foë*, auteur du *Robinson* (dans l'édition de *la Vie et les aventures de Robinson Crusé*, veuve Panekouke, 1799, 5 vol. in-8^o); 21^o *Louise*, poème champêtre en trois idylles, traduit de l'allemand de Voss, 1800, in-18; 22^o les *Enfants de l'Abbaye*, traduction nouvelle de l'anglais, de madame M.-R. Roche, 1801, 6 vol. in-18; 23^o les *Abdérites*, suivis de la *Salamandre* et la *Statue*, traduit de l'allemand, de Wieland, 1802, 3 vol. in-8^o; 24^o *Aperçu statistique des États de l'Allemagne*, traduit de l'allemand, de Hœk, in-folio, dont Ad. Duquesnoy ne fut qu'éditeur; 25^o *Voyage de Fr. Hornemann dans l'Afrique*, traduit de l'anglais, 1803, deux parties, in-8^o; 26^o *Recherches asiatiques*, ou *Mémoires de la société établie au Bengale, pour faire des recherches sur l'histoire, les sciences et la littérature de l'Asie*, traduits de l'anglais (avec des notes de MM. Langlès, Cuvier, Delambre, Olivier, etc.), 1803, 2 vol. in-4^o; 27^o *Anna Bella*, ou les *dunes de Barham*, traduit de l'anglais de Maekenzie, 1810, 4 vol. in-12, ouvrage posthume. Griffet Labaume a été l'éditeur de la traduction des *Poèmes d'Ossian*, publiée en 1797 (voy. DAVID DE SAINT-GEORGE). Il a coopéré au recueil de *Mémoires sur les hospices et les établissements d'humanité* (voy. DUQUESNOY); au *Censeur universel anglais*, sous la lettre Z; au *Bulletin de littérature*; au *Mercure de France*; au *Journal encyclopédique*; à la *Décade*, sous la lettre L; au *Magasin encyclopédique*. C'est dans ce dernier journal (7^e année, t. 5, p. 159, et 9^e année, t. 1^{er}, p. 203) qu'il a donné une *Notice biographique et littéraire sur les femmes auteurs les plus distinguées de la Grande-Bretagne, par ordre alphabétique*. On trouve une notice sur Griffet Labaume dans la *Décade*, t. 45, p. 182, et une autre dans le *Magasin encyclopédique*, avril 1805, p. 414. — Charles GRIFFET LABAUME, frère d'Antoine-Gilbert, né à Moulins en 1758, mort à Nice le 10 mars 1800, ingénieur en chef du département des Alpes-Maritimes, a donné une *Théorie et pratique des annuités décrétées par l'assemblée nationale de France, pour les remboursements du prix des acquisitions des biens nationaux*, Roanne et Paris, 1791, in-8^o. Quelques personnes lui attribuent la traduction de *Daniel*, qu'avec le plus grand nombre nous avons comptée (n^o 8) parmi les ouvrages de son frère.

A. B—t.

GRIFFI (LÉONARD), en latin GRIFFUS ou GRYPHIUS, archevêque de Bénévent et l'un des meil-

leurs poètes du 15^e siècle, naquit en 1437 à Milan, d'une famille patricienne. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude du droit; mais il ne laissait pas de suivre son inclination pour la poésie latine, et avant l'âge de vingt ans il avait composé de petites pièces qui, par la grâce et la facilité, rappellent le poète de Sulmone, auquel ses amis le comparaient. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut honoré de divers emplois dans sa patrie. Sur sa réputation, le pape Sixte IV le fit venir à Rome en 1478, le nomma son secrétaire, et lui donna l'évêché de Gubio, d'où il fut en 1482 transféré sur le siège de Bénévent. Ce prélat mourut à Rome en 1485, à l'âge de 48 ans, et fut inhumé dans l'église de St-Libérat (1), qu'il avait fait ériger ou reconstruire, et dans laquelle on voit son épitaphe rapportée par l'Argellati dans les *Scriptor. mediolan.*, 2^e partie, col. 710. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Pomponio Leto. Cette pièce n'a point été imprimée, mais la bibliothèque du Vatican en possède une copie. Ami des principaux littérateurs de son temps, Griffi fut lié particulièrement avec François Philèphe, dont on a plusieurs lettres qui lui sont adressées. Les *Poésies* de Griffi, restées inédites, sont conservées à Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne (*voy. l'Argellati*, col. 711). Muratori en a tiré : *Conflictus aquilani quo Braccius Perusinus profligatus est libellus*, pour l'insérer dans le tome 25 des *Scriptor. rerum italicar.* Ce poème en vers hexamètres est, de l'avis de tous les critiques, pour l'élégance et l'harmonie, égal aux compositions les plus estimées de la même époque.

W—s.

GRIFFIN (EDMOND), un de ces jeunes écrivains sur lesquels se réfère prématurément la tombe, quand à peine les fleurs de leur printemps ont fait comprendre quels fruits on pouvait attendre soit de leur été soit de leur automne, était né en Pennsylvanie, dans cette charmante vallée de Wyoming à laquelle sans doute Campbell aurait mieux fait de ne pas prêter afin de diaprer sa poésie ou plutôt afin de mettre plus commodément le doigt sur la rime des beautés tropicales incompatibles avec le parallèle sous lequel elle est située, mais dont les nombreux pèlerins attirés par l'aimant de ses vers, s'ils sont revenus désillusionnés, ne sont pas revenus désenchantés ou déçus. Sa famille était à l'aise. Son aïeul maternel était le colonel Zebulon Butler, un des vétérans de toutes ces guerres dont l'Amérique du Nord avait été le théâtre, à partir de 1755, entre l'Angleterre et la France d'abord, puis entre les colonies anglo-américaines et leur métropole; et peut-être est-ce lui que Campbell, fidèle cette fois, a tenté de représenter en désignant ce type classique,

le vénérable Albert de Wyoming. Son père joignait au titre d'esquire un cabinet d'affaires, où ne manquaient pas les clients, qui eux-mêmes ne manquaient pas de dossiers, *utile dulci*. Edmond du reste ne fut pas fréquemment accablé des effusions de la tendresse paternelle. Il n'avait que deux ans lorsque l'impétueux sergent-in-law ou attorney, auteur de ses jours, quitta Wyoming pour New-York, sa patrie, et laissa son jeune fils à la campagne, c'est-à-dire dans une autre province, sous l'œil des grands parents, et peut-être de sa mère. Quand l'âge vint de fréquenter les écoles, il ne tint pas à ce qu'il vint plus près de son aïeul épeler, tracer des pattes de mouches, répéter son histoire sainte, sa grammaire et le reste : la complexion de l'enfant d'ailleurs était si frêle, si délicate !, l'air des champs était si pur, si fortifiant ! Et quand enfin, âgé de quatorze ans, ses rapides progrès dans tous les genres d'études eurent nécessité sa translation dans un des grands établissements d'éducation de New-York, comme son ardeur d'apprendre lui rendait les vacances insupportables, et que loin d'en souhaiter passionnément l'arrivée comme ses camarades, il demandait instamment à ne pas quitter le collège pendant ces six semaines que tant d'autres emploient à se reposer de n'avoir rien fait, son père se rendait assez facilement aux arguments de sa rhétorique. Nous n'entrons pas, on le conçoit, dans le détail de ses épreuves et de ses triomphes, soit dans le pensionnat du fameux philologue aveugle, Nelson, soit dans le collège Columbia où l'on n'est admis qu'après de sévères examens et au concours. Qu'il nous suffise de dire que toutes les palmes les plus éclatantes, il les cueillit en distançant énormément ses plus laborieux et ses plus habiles compétiteurs, et que ce grade indispensable et usuel qui, aux États-Unis comme chez nous, couronne toute éducation classique et ouvre l'entrée de toutes les carrières libérales, le « baccalauréat ès arts », tel est son nom dans l'Amérique du Nord, l'obtenir ne fut pour lui qu'un jeu (1825). Il s'agissait à présent pour notre jeune Griffin de faire choix d'une profession. C'est ici que nous allons voir le résultat de cette extrême rareté de communications entre le père et le fils : tous deux ont lieu d'être et contents et fiers l'un de l'autre; mais tous deux vont-ils avoir les mêmes idées, les mêmes prédilections, les mêmes vues ? ici l'on peut douter. Edmond d'abord en passa sans hésitation par les volontés paternelles : l'attorney souhaitait qu'il se mit à l'étude des lois, et en vertu du grand axiome *fuit fabricando faber*, qu'il grossît des écritures dans son cabinet; Edmond passa consciencieusement et naïvement deux mois à s'initier de cette façon aux théories et au vocabulaire de la chicane, tantôt lisant les lois et coutumes, tantôt copiant les formules et les pièces de procédure, déjeunant de dossiers, dinant de Blackstone, et finalement ne pouvant

(1) Et non pas à Santa-Maria del Popolo, comme le répète la *Biografia italiana*, t. 26, p. 315, d'après le *Dictionnaire de Bassano*, dont les nouveaux biographes ont adopté l'article sans examen.

pas plus mordre à l'un qu'aux autres, et aussi las du plumitif et des dispositifs qu'un novice passager, au bout de deux mois de navigation, l'est du porc salé, du bœuf fumé et des biscuits. Il prit son parti sur-le-champ : cette épreuve n'avait été qu'un acte de condescendance de sa part, et l'épreuve était à son terme. Il fit agréer à son père une résolution toute différente, c'était celle d'entrer dans les ordres, et qui plus est (car son père était presbytérien) d'y entrer comme membre de l'Eglise épiscopale. Ce ne fut pas sans doute sans quelque collision; mais le fond réel de tolérance qui, quoi qu'on en dise, domine tout aux Etats-Unis et le poids dont est toujours le positif dans les affaires aplanirent bientôt le différend. Sur l'entrefaite s'ouvrait le séminaire théologique de New-York : Griffin fut un des étudiants qui le virent inaugurer. Il y passa deux ans, pendant lesquels il acheva de se rendre familières les connaissances relatives à sa voie nouvelle, connaissances auxquelles ses premières études ne l'avaient pas laissé totalement étranger et qui s'harmoniaient parfaitement avec sa douceur et sa piété. Au commencement de 1826 il recevait le diaconat, et dès la même année il officiait en qualité de ministre associé des deux églises de New-York. Il devint immédiatement un des prédicateurs favoris de cette grande capitale, et son auditoire ne tarissait point en louanges sur la facilité de son élocution, sur la grâce persuasive de ses développements. Son beau geste, sa prononciation distincte et sonore et l'agrément de sa personne étaient peut-être pour quelque chose dans cette subite fascination,.... mais ne fascine pas qui veut. Trois mois s'étaient à peine écoulés qu'une des principales paroisses de la ville (Christ's Church) lui offrit une position à vie. Il la refusa, sur l'avis de son père; et pour se perfectionner encore, suivant un usage ancien qu'on aurait tort d'abandonner, il voulut voyager hors de son pays. Il dit donc adieu pour un an au moins à cette Amérique, sous tant de rapports en avance sur l'Europe et qui pourtant a tant encore à prendre d'elle. C'était en octobre 1828. Il commença par visiter la France, dont les principales villes l'attirèrent à tour de rôle. Celles-ci épuisées, il franchit les Alpes, et quelques mois en Italie ne lui semblèrent que quelques semaines. Il parcourut ensuite la Suisse; puis après avoir longé le Rhin, il débarqua en Angleterre et il parcourut l'île entière, l'Ecosse comprise. Ce voyage varié fut pour lui extrêmement laborieux, par ses courses extraordinaires, par les veilles multipliées auxquelles sans cesse il s'assujettissait, voulant tout voir et tout savoir, tout noter et tout classer, inassouvissable et inassouvi d'examens comparatifs, mais non imbrisable et malheureusement brisé. Bien rarement, on peut le dire, si rapide pérégrination ne produisit moisson plus riche en tout genre : sites, œuvres d'art, anecdotes ou légendes ou traces historiques, faits

XVII.

industriels, politique, commerce, tout fut pour lui l'objet de recherches sagaces, de trouvailles et, chose rare après tant de prédécesseurs de toutes les classes, d'aperçus originaux. Un repos profond était nécessaire après ce déploiement énorme de toutes les facultés à la fois. Griffin eut le tort de consentir à remplacer dans sa chaire au collège Columbia un de ses anciens condisciples son futur biographe et son ami, Macvicar, alors cloué au lit par une maladie. C'était de sa part générosité pure. Et cette générosité lui fut fatale. Au moment où le professeur, revenu à la santé, reparaisait au milieu de ses élèves, son remplaçant prenait le lit. Il ne le garda que trois jours, et le 1^{er} septembre il s'éteignit au milieu de regrets universels. Macvicar s'est acquitté d'un pieux devoir en publiant un choix des œuvres de son ami sous le titre de *Remains of the rev. Edmund D. Griffin* (Restes du....), avec la vie du défunt, New-York, 1831. Cette biographie élégamment et sagement écrite respire l'amer et profond regret qui l'a dictée : elle fait aimer en même temps que connaître la jeune victime. Les ouvrages recueillis comprennent : 1^o quelques pages de poésies; 2^o le *Journal du voyage en Italie et en Suisse*, plus des *Fragments* du journal où le jeune touriste consignait ses impressions de France, d'Ecosse et d'Angleterre; 3^o deux ou trois *Dissertations théologiques* datées de l'époque à laquelle il se préparait au saint ministère. Toutes ces compositions se recommandent par le naturel, par la facilité, par la justesse et le charme, souvent par la finesse et la hauteur des pensées. Nous signalerons notamment un magnifique morceau sur Dante. Les poésies l'emportent encore, et il n'y a rien d'exagéré à les qualifier tout uniment de délicieuses. Rien de plus senti, de plus riche de pensée, de plus seizième siècle et spencérien que ses strophes.

Like target for the arrow's aim,
Like snow beneath the sunny heats....

Et Byron n'eût pas désavoué, bien qu'à cause du rythme on ne puisse les croire détachés de Childe-Harold, les *Adieux à l'Italie* et surtout les quatre stances finales :

Oh, Italy, my country, fare thee well!
For art thou not my country....!

Then fare thee well, my country, loved and lost,
Too early lost, alas!....

And see again Parthenope's loved bay
And Pæstum's shrines and Baiæ's classic shore.

Fare, fare thee well once more! I love thee not
As other things inanimate....

Et ce qui relève encore le sel de cette poésie féerique, comme au reste de tout le recueil, c'est que la morale la plus pure n'y peut trouver un mot, un sous-entendu qui l'alarme. Ce n'est

68

pas uniquement un gazouillement qui chatouille l'oreille, c'est une harmonie qui va au cœur. On se sent comme rafraîchi, les passions meurent et la fièvre s'en va. Il y a de Byron à Griffith la distance qu'il y a de Chatterton à Kirke-White.

Val. P.

GRIFFITH (MICHEL). Voyez ALFORD.

GRIFFITH (MISTRISS ÉLISABETH), romanière anglaise, épousa en 1752 Richard Griffith, homme de mœurs relâchées, et qui avait comme elle quelque talent littéraire. Ils débutèrent ensemble dans cette carrière par la publication de leur correspondance, avant et quelques années après leur mariage, sous le titre de *Lettres de Henri et de Françoise*, 1756-1770, 6 vol. in-12. On y trouve peu d'abandon et d'intérêt, mais des observations fines sur la société et la littérature. Griffith publia en 1764 le *Triumvirat*, ou *Mémoires authentiques de A. B. et C.*, 2 vol. in-12, roman d'une morale très-peu sévère, et dont sa femme n'osa recommander la lecture qu'aux hommes. Mistriss Griffith donna successivement quatre comédies : la *Femme platonicienne*, 1765; *Amana*, 1765; la *Double méprise*, 1766, et l'*École des roués*, 1768. Ils publièrent conjointement, en 1769, deux romans : l'un, la *Noble misère* (*the Delicate distress*), par Henri; l'autre, le *Navet gordien*, par Françoise, chacun 2 vol. in-12. Les ouvrages suivants sont de mistriss Griffith seule : *Histoire de lady Barton*, en forme de lettres, 1771, 3 vol. in-12; *Histoire de lady Juliana Hartley*, en lettres, 1775, 2 vol. in-12; la *Morale des drames de Shakspeare expliquée*, 1775, in-8° : c'est un des meilleurs ouvrages de cette dame; *Essais adressés aux jeunes femmes mariées*, 1782, in-8°. On a aussi d'elle des traductions estimées de quelques ouvrages français. Ses romans ont eu du succès, quoiqu'on y trouve plus d'esprit et d'instruction que de sentiment et de naturel. Elle mourut à Millescent, comté de Kildare en Irlande, le 5 janvier 1793. Son mari était mort longtemps avant elle. — Ralph GRIFFITH fut le premier entrepreneur du *Monthly review* (*Revue du mois*), qu'il continua de diriger pendant cinquante-quatre ans. Cet ouvrage périodique, imprimé à Londres, est fort estimé; et il est sinon le plus piquant, du moins l'un des plus judicieux des journaux de pure littérature qui paraissent en Angleterre. Griffiths mourut le 1^{er} septembre 1803. L.

GRIFFONI (MATTHIEU), historien italien, appelé en latin de *Griffonibus*, d'une ancienne famille de Bologne, naquit en cette ville en 1551. Il reçut une éducation très-soignée et cultiva d'abord la poésie avec assez de succès, comme le prouvent les pièces qu'on a de lui, datées de 1585. Ses concitoyens l'envoyèrent en ambassade à Rome en 1595, et à Florence en 1401; et il montra, dans les négociations dont il était chargé, autant de prudence que d'habileté. Le duc de Milan s'étant emparé de Bologne en 1405, Griffoni fut exilé; mais à son retour on lui rendit les emplois

qu'il avait perdus, et il continua de les remplir jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juillet 1426. On a de lui : *Memoriale historicum rerum Bononiensium*. Ces annales, qui commencent à l'année 1109, ont été continuées par un anonyme jusqu'en 1428. Les faits y sont rapportés trop brièvement, et le style en est peu élégant; mais elles n'en sont pas moins précieuses par l'exactitude et l'impartialité qui les distinguent. Muratori les a publiées dans ses *Scriptores rerum italicarum*, t. 18, et les a fait précéder de recherches curieuses sur la vie de l'auteur. W—s.

GRIFOLINI (FRANÇOIS), né à Arezzo vers le milieu du 15^e siècle, mourut très-jeune à Naples d'une chute de cheval. Il se nommait en latin *Franciscus Aretinus*; et c'est lui, et non pas *Franciscus Aretinus de Accollis* (François Arétin, ou François Accolti), qui est l'auteur de la traduction latine des lettres de Phalaris et de Diogène. La ressemblance des noms l'a fait attribuer fausement à François Arétin. Cette erreur a été commise par Fabricius, Harles, la Monnoye, Saxius, Ginguéné, etc. Un passage d'Atilio Alessi, dans son *Histoire* manuscrite d'Arezzo, cité par le P. Lami et le P. Mansi, nous a mis à portée de rétablir ici le nom ignoré de Grifolini, et de lui restituer ces deux détestables traductions. Grifolini est encore auteur de quelques poésies italiennes, sur lesquelles on peut voir la *Bibliotheca Riccardiana*, de Lami. B—ss.

GRIGNAN (FRANÇOISE-MARGUERITE DE SÉVIGNÉ, comtesse DE), fille de la célèbre marquise de Sévigné, naquit à Paris, sur la paroisse St-Paul, le 28 octobre 1646. Dans le premier éclat de sa beauté, en 1665, elle fut présentée à la cour. On la remarqua dans les ballets où dansait Louis XIV; et Benserade, le poète de ces fêtes, composa des madrigaux sur les personnages qu'elle représentait. Saint-Pavin l'a chantée dans une épître badine. La Fontaine, dans sa fable du *Lion amoureux*, en fait un portrait plein de finesse et de vérité. Parmi les aspirants à la main de mademoiselle de Sévigné, François Adhémar de Monteil, comte de Grignan, obtint la préférence en 1669, quoiqu'il se fût déjà marié deux fois, et qu'il eût deux filles de sa première femme. En donnant sa fille à un homme de la cour, madame de Sévigné se flattait de passer sa vie avec elle; mais, peu de temps après, le service du roi appela son gendre en Provence, où, comme lieutenant général, il commanda en l'absence du duc de Vendôme, trop jeune alors pour exercer les fonctions de gouverneur. En 1671, madame de Grignan se rendit auprès de son époux. Depuis son mariage jusqu'à la mort de sa mère, pendant vingt-sept années, elles se réunirent le plus souvent possible et ne furent pas en tout séparées l'espace de sept ans. On doit à cet éloignement si douloureux pour madame de Sévigné les lettres qu'elle écrivit à sa fille, celles qui sans aucun doute ont contribué le plus à

lui assurer la prééminence dans le genre épistolaire. De nos jours, malgré l'autorité des témoignages contemporains, on a prétendu que mesdames de Sévigné et de Grignan ne s'aimaient point et qu'elles ne pouvaient vivre ensemble. On n'a pas craint d'employer contre elles les traits du ridicule et d'attaquer jusqu'à leur réputation (1). Les plaisanteries amères de mademoiselle de Sommersy, les accusations hasardées de M. le duc de Nivernais, ne méritent pas une réfutation sérieuse. A l'égard des autres reproches, ils sont détruits par les faits. Dans les lettres de madame de Sévigné, on reconnaît un cœur presque toujours satisfait du cœur qu'il chérit. Quant aux passages sur lesquels on juge avec rigueur madame de Grignan, il est naturel d'en conclure que le sentiment, également vrai chez la mère et chez la fille, ne se manifestait pas en elles d'une égale manière. La première, vive, enjouée, indulgente, était très-affectueuse; la seconde, grave, triste et sévère, n'était pas expansive. Nulle part cette cause de mésintelligence apparente n'est indiquée aussi clairement que dans une lettre écrite en 1679 (madame de Grignan était alors à Paris); cette lettre a été imprimée pour la première fois en 1814. Affiliée de la réserve de sa fille, madame de Sévigné lui dit, dans sa tendresse inquiète : « J'accorde avec « peine l'amitié que vous avez pour moi avec « cette séparation de toutes sortes de confiden- « ces » (*Lettres inédites de madame de Sévigné*, Paris, Klostermann, 1 vol. in-8°, page 208). Heureusement pour sa belle âme, le calme y renaissait bientôt; car, au sujet de l'opposition des goûts et des esprits, il lui échappe cette observation d'une justesse piquante : « Nous « n'en sommes pas moins bien ensemble; au « contraire, nous sommes une nouveauté l'une à « l'autre. » Loin d'excuser les torts de son caractère, madame de Grignan les avoue sans cesse, et l'on voit qu'elle parvint à se corriger. « Je ne « sais, lui répond sa mère, comment vous pou- « vez dire que votre humeur est un nuage qui « cache l'amitié que vous avez pour moi. Si cela « était dans les temps passés, vous avez bien levé « ce voile depuis plusieurs années (2). » Madame de Sévigné, si digne d'être aimée, a peu de détracteurs; on l'affectionne autant que ses écrits. Madame de Grignan n'a pas sans doute les mêmes droits à une pareille bienveillance; mais il semble que l'on veuille la punir de l'idolâtrie qu'elle inspirait à sa mère, idolâtrie qui faisait dire au pieux Arnaud d'Andilly que cette dernière était

une jolie payenne. L'abbé de Vauxcelles rend madame de Grignan responsable des traits de malice, un peu acérés, que madame de Sévigné se permet quelquefois. Il croit qu'ils se trouvent sous la plume de la mère, uniquement pour divertir la fille (*Réflexions sur les lettres de madame de Sévigné*). Ces petites médisances sont néanmoins plus conformes à la gaieté de l'une qu'au sérieux de l'autre. Enfin, de ce que celle-ci s'adonnait à des lectures abstraites, on infère qu'elle négligeait ses devoirs d'épouse et de mère. Tout annonce cependant qu'elle les a remplis avec un dévouement religieux, et qu'elle a soutenu longtemps avec habileté le faste de son mari, « chez qui « les fantaisies ruineuses servaient par quartier » (Lettre du 5 juin 1680). Pour satisfaire aux engagements qu'il avait contractés, elle s'obligea personnellement; et pour conserver à ses enfants sa fortune particulière, elle ne balança pas à s'imposer des privations. Malgré son enthousiasme maternel, madame de Sévigné laisse percer des vérités à l'aide desquelles il est possible de peindre sa fille, sans complaisance et sans injustice. Ornée de talents aimables, madame de Grignan faisait rarement usage de ses moyens de plaire, et voyait le grand monde moins par goût que par bienséance. Elle était belle, et la beauté n'était à ses yeux que l'écueil ordinaire des femmes. Sous un air dédaigneux était caché son mérite réel, que l'intimité seule laissait apercevoir. En un mot, c'était un caractère plus élevé que flexible, plus solide qu'agréable. Pourquoi n'a-t-on pas les réponses de madame de Grignan à sa mère? Telle est la question qui se présente toutes les fois qu'il s'agit des lettres de cette dernière. Suivant le chevalier de Perrin, qui, sous les auspices des héritiers de madame de Sévigné, fut l'éditeur de trois recueils de ses lettres, publiés successivement en 1754, 1757, 1758, « on est « persuadé que les réponses de la fille furent, « en 1754, sacrifiées à un scrupule de dévotion (1). » D'après cette remarque, Grouvelle transforme madame de Grignan en incrédule, et tire en conséquence, de cinq à six phrases de sa mère, des inductions forcées, démenties par beaucoup d'autres phrases, qu'il serait trop long de rapporter. Pour fortifier son assertion il affirme que « ma- « dame de Sévigné parle souvent de la conversion « de sa fille comme d'une chose difficile et éloi- « gnée », ce qu'une lecture attentive ne nous a point fait remarquer. Mais en supposant que la prédilection de madame de Grignan pour Descartes, qu'elle nommait son père, l'eût familiarisée avec le doute méthodique de ce grand philosophe, au point d'altérer en elle la simplicité de la foi, est-il vraisemblable que toutes ses lettres à sa mère aient été brûlées pour cette seule raison? Elles ne roulaient pas toujours, à beaucoup près, sur des points de controverse. N'est-il pas

(1) Voyez les *Lettres de madame la comtesse de L*** à M. le comte de R****, in-12, 1755, attribuées à mademoiselle de Sommersy, et le dialogue intitulé *Pline le Jeune et madame de Sévigné*, Œuvres de Mancini Nivernais, t. 3.

(2) Ces lettres seront rétablies dans l'édition que dispose M. de Monmerqué, ainsi que beaucoup d'autres passages qui témoignent de la froideur de madame de Grignan pour sa mère. Les lettres publiées par Klostermann ont été réunies à la correspondance générale par M. Gault de St-Germain, édition Dalibon, Paris, 1823, 12 vol. in-8°.

(1) Voyez une note de l'avertissement du recueil de 1754.

à présumer plutôt que les tracasseries de province, les chagrins domestiques, dont malgré sa fermeté madame de Grignan était réduite à s'entretenir, sont le véritable motif d'une suppression qui cause autant de surprise que de regret? N'est-ce pas là simplement ce que le chevalier de Perrin a voulu faire entendre? Si, comme cet éditeur en est persuadé, les réponses de madame de Grignan furent anéanties en 1734, elles doivent l'avoir été par sa fille, la marquise de Simiane. Celle-ci, toutefois, en confiant au fils de Bussy-Rabutin le choix de lettres de son illustre aïeule, d'après lequel ont été données les éditions furtives de 1726, 2 vol. in-12, s'exprime en ces termes : « Si j'étais assez heureuse « pour y pouvoir joindre *les réponses de ma mère*, n'en seriez-vous pas bien content, mon « cher cousin? » (Lettre sans date.) Il serait donc permis de croire que ces réponses n'existaient plus dès le temps où cet envoi eut lieu. Nous avons ouï raconter que le gendre de madame de Simiane, le marquis de Castellane d'Esparon, en ayant été dépositaire, les remit à son cousin, M. de Castellane-Novéjean, qui s'empressa de les brûler, disant de mesdames de Sévigné et de Grignan : « Ces bavardes-là n'ont que trop fait « parler d'elles. » Nous sommes bien éloignés de garantir la certitude d'une pareille anecdote. Des lettres écrites du fond de la Provence n'exciteraient pas sans doute, même avec un charme égal dans la diction, autant d'intérêt que des lettres écrites de la cour, dans la société du duc de la Rochefoucauld, de madame de la Fayette, etc., à l'époque la plus brillante de la monarchie. Un choix de réponses de madame de Grignan n'en serait pas moins précieux, et par le mérite de la forme, et par le jour qu'elles répandraient sur les lettres de sa mère. Malheureusement elles sont perdues sans retour. Les autres lettres qui nous restent d'elle sont insérées presque toutes parmi celles de madame de Sévigné. Quoiqu'elles ne lui soient point adressées (ce qui leur a fait perdre le principal intérêt) et qu'elles soient en petit nombre, elles font connaître sa manière d'écrire. Il ne faut y chercher ni l'inspiration ni la grâce abandonnée du modèle inimitable. C'est au contraire une composition soignée et réfléchie, dont le tour, quelquefois étudié, est en général spirituel, noble et précis. « C'est un style juste et court, qui chemine et qui plaît au souverain degré. » (Lettre du 9 mars 1672.) Madame de Grignan, peu touchée des ouvrages d'imagination, accordait aux *raisonnements subtils* une préférence qui était l'objet des plaisanteries de son frère. Le *résumé du système de Fénelon sur l'amour de Dieu* prouve en elle le talent d'éclaircir avec une étonnante concision les obscurités de la métaphysique : l'édition publiée en 1806 par Grouvelle est la première qui ait donné ce morceau. « Caché et en « quelque sorte enfoui, dit-il, dans les feuilles

« d'un ancien journal, il peut passer pour inédit (1). » D'une santé délicate et chancelante, madame de Grignan ne put résister à la douleur d'avoir perdu son fils; elle y succomba le 15 août 1705, à l'âge de cinquante-neuf ans, dans la terre de Mazargues, aux environs de Marseille. Dix mois auparavant, son fils était mort de la petite vérole à Thionville, entrant à peine dans sa 34^e année. Il était brigadier des armées du roi; et de plus, il avait été temporairement ambassadeur de France à la cour de Lorraine. En lui s'éteignit l'espoir d'une maison qui donna des souverains à la Provence, et par qui fut fondée la ville de Montélimart (2). M. de Grignan, plus âgé que sa femme de dix-sept ans, lui survécut jusqu'en 1714. Il en avait deux filles : l'une, Marie-Blanche, que madame de Sévigné nomme *ses petites entrailles*, se fit religieuse aux dames de la Visitation d'Aix, et ressemblait à son père, « qui n'était pas le plus joli garçon du royaume. » La plus jeune est cette Pauline dont l'enfance, immortalisée par les éloges de sa grand-mère, promettait ce qu'elle est devenue sous le nom de marquise de Simiane. S. S—N et M—É.

GRIGNON (PIERRE-CLÉMENT), métallurgiste et antiquaire, né à St-Dizier le 24 août 1725, annonça dès son enfance un goût très-vif pour les sciences. Il remporta en 1770 le prix proposé par l'Académie royale de Biscaye sur cette question : « Quel est le meilleur des trois espèces de « soufflets employés dans les forges de fer? » Son *Mémoire* est inséré dans le recueil cité n° 3, p. 184-252. Devenu directeur des forges de Bayard, il fit de nouvelles expériences sur le minéral qui alimentait ses fourneaux, et en soumit le résultat à l'Académie des sciences, dont il reçut des témoignages de satisfaction. Dans une fouille qu'il entreprit en 1772, près de St-Dizier, ayant découvert quelques restes d'antiquités, il en rendit compte, et fut chargé par le roi de continuer ses recherches, avec un traitement de dix mille francs à titre d'indemnité. Grignon fut récompensé de ses travaux par le cordon de l'ordre de St-Michel. Une maladie aiguë, contre laquelle échouèrent tous les efforts des médecins, le tourmenta dans les dernières années de sa vie. Les médecins lui ayant conseillé les eaux de Bourbonne, il mourut dans cette ville le 2 août 1784. Il était correspondant des Académies royales des sciences et des inscriptions, et membre associé des académies de Dijon et de Châlons. Son portrait a été gravé par Miger, in-4°. On connaît de lui : 1° *Mémoires sur la nécessité et la facilité de rendre la Marne navigable depuis St-Dizier jusqu'à Joinville*,

(1) On a cru publier ce morceau pour la première fois en 1814, en le joignant aux *Lettres inédites*. Une erreur plus grave est de l'avoir donné sous le nom de madame de Sévigné. Le journal dont parle Grouvelle est celui de Fréron, qui annonce avoir entre les mains une lettre de madame de Grignan. C'est en effet sous cette forme qu'il insère cet écrit dans l'*Année littéraire*, 1768, t. 4, p. 265.

(2) Le nom de cette ville était *Montilium Adhemari*.

Amsterdam (Paris), 1770, in-12; 2^o *Bulletins des fouilles faites par ordre du roi, d'une ville romaine sur la petite montagne du Châtelet*, Paris, 1774, 1775, 2 part. in-8^o. C'est une description intéressante des antiquités trouvées sur cette montagne, et dont la plus grande partie a passé dans le cabinet de M. l'abbé de Tersan. 3^o *Mémoires de physique sur l'art de fabriquer le fer, d'en fondre et forger des canons d'artillerie; sur l'histoire naturelle, et sur divers sujets particuliers de physique économique*, Paris, 1775, in-4^o, avec planches. On trouve des choses curieuses dans ce recueil, qui a été reproduit en 1807 comme un nouvel ouvrage et sous ce titre : *l'Art de fabriquer le fer, de fondre et de forger des pièces d'artillerie*. 4^o *Observations sur les épidémies contagieuses, et particulièrement sur celle qui a régné en Champagne*, ibid., 1776, in-8^o. 5^o Il a traduit de l'allemand de Torb. Bergmann *l'Analyse du fer*, avec des notes et un appendice suivi de quatre mémoires sur la métallurgie, ibid., 1785, in-8^o. —s.

GRIGNON DE POUZAUGES (ADOLPHE, comte de), fils unique d'un riche gentilhomme du bas Poitou, seigneur de la ville de Pouzauges et propriétaire du beau château des Échardières, émigra fort jeune, servit comme officier dans les hulans britanniques, obtint un congé et quitta ce corps à la fin de 1795, pour se rendre en France. Il figura d'abord dans la Vendée à l'armée d'Anjou, sous le général Stofflet, puis il joignit son cousin le comte de Vasselot, au commencement de 1796, lorsque l'armée du centre était presque anéantie. Ils levèrent, dans le pays où le général Sapinaud avait commandé, un corps d'insurgés d'environ 600 hommes, avec lequel ils battirent successivement les républicains dans trois combats : à St-Michel-Montmercuire, aux Epaises et à St-Laurent-sur-Sèvre. Ils menacèrent même la ville de Fontenay dont ils se seraient probablement emparés, car ils n'y auraient trouvé presque personne à combattre, sans les grandes eaux qui les obligèrent à rentrer dans l'intérieur du pays. Mais les forces des républicains augmentèrent dans ces parages, et le rassemblement vendéen fut battu près de Chantonay, puis à St-Vincent-Gouldoie, où il se vit obligé de se dissoudre. Le comte de Vasselot se sauva dans les bois, mais il fut bientôt arrêté. Grignon fut assez heureux pour se rendre à Poitiers, où il resta caché plusieurs mois avec son cousin Gédéon de la Bouchetière et le comte Constant de Suzannet. En 1799, aussitôt que les Vendéens eurent manifesté l'intention de reprendre les armes, ces trois émigrés allèrent les joindre, et le comte de Grignon eut le commandement d'un arrondissement formé de partie du territoire de l'armée de la haute Vendée et de portion de l'ancien pays du centre. Il se trouva à la bataille de Nueil-sous-les-Aubiers, où les royalistes, commandés par le comte d'Autichamp, alors général en chef de tout le pays au midi de la Loire, furent mis en déroute. Puis,

seul avec les troupes de son arrondissement, qui étaient réduites à 800 hommes, le comte de Grignon rencontra au Puy-du-Fou une colonne de 100 républicains qu'ils cernèrent et passèrent au fil de l'épée : le commandant fut seul épargné. Quelques jours après, le comte de Grignon fut tué au combat de Chambertaud. Il fut regretté dans son parti, à cause de son intrépidité; son parent, Gédéon de la Bouchetière, prit, pour bien peu de temps, le commandement de son corps d'armée. F—T—E.

GRIJALVA (JEAN DE), aventurier espagnol, qui découvrit le Mexique, était né à Cuellar, dans la Vieille-Castille. Son compatriote Vélasquez, gouverneur de Cuba, dont il était lieutenant, lui donna le commandement d'une flottille pour aller reconnaître le Yucatan, que F.-II. de Cordova venait de découvrir (voy. CORDOVA). Grijalva, dont tous les historiens s'accordent à vanter le caractère et l'habileté, partit de la Havane le 8 avril 1518. Les courants le portèrent sur l'île de Cozumel à laquelle il donna le nom d'île Ste-Croix, parce qu'il y trouva dans un temple une croix à laquelle les historiens ont attribué une origine miraculeuse. Grijalva doubla ensuite le cap Catoche, descendit à l'endroit où Cordova avait été défait, battit les Indiens et fut blessé; mais cette action répandit la terreur dans tout le pays. Il poursuivit sa route à l'ouest, sans beaucoup s'éloigner de terre. Plus on avançait, plus le pays paraissait cultivé et peuplé, les édifices plus propres et mieux bâtis, les habitants plus à leur aise et plus policés. Quelqu'un s'étant écrié qu'il lui semblait être dans une nouvelle Espagne, cette idée plut si généralement, que ce nom passa à la contrée entière; c'est du moins ce que raconte Solis. Arrivé à la rivière de Tabasco, qui reçut le nom de Grijalva, celui-ci ne put résister au désir de pénétrer dans le pays. L'étonnement que la vue des vaisseaux causa aux Indiens facilita son entreprise. Il leur parla de la puissance du roi son maître, et les invita à le reconnaître pour souverain. Un des principaux Indiens lui fit une réponse si énergique et si raisonnable, que les Espagnols virent bien qu'ils s'étaient mépris en croyant avoir affaire à des sauvages. Après que l'on eut consolidé la paix par des présents réciproques, Grijalva continua à longer la côte, fit avec les habitants des échanges qui lui procurèrent beaucoup d'or, et apprit qu'il était redevable du bon accueil qu'il en reçut aux ordres d'un puissant monarque nommé Montézuma. Cependant il avait pris possession du pays au nom du roi d'Espagne et de Vélasquez. Il arriva ensuite devant de petites îles, dans l'une desquelles il vit dans un temple les restes de deux malheureuses victimes humaines. Ayant demandé aux indigènes pourquoi ils sacrifiaient des hommes, on lui répondit que c'était par ordre des rois d'Alcohua ou du Mexique. Les Espagnols, qui n'avaient d'autres interprètes que des Indiens de

Yucatan, saisirent mal la réponse, et erurent qu'Ulua était le nom de l'île : ils la nommèrent St-Jean de Ulua ; elle est au large de Vera-Cruz. Ils y traitèrent encore de l'or. La vue de tant de riches pays avait déjà fait naître à Grijalva et à ses compagnons le désir d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités ; mais il était retenu par sa scrupuleuse soumission aux ordres de Vélasquez, qui lui avait enjoint de ne pas former d'établissement. Néanmoins il prit le parti de lui dépêcher un vaisseau pour lui rendre compte de ses découvertes, et lui envoyer ce qu'il avait de plus précieux. Il continuait sa route au nord, lorsqu'un de ses vaisseaux fut attaqué par les Indiens : ensuite les courants l'empêchèrent de doubler une pointe au nord de Panueo. On parla de nouveau de former un établissement ; les avis furent partagés, et Grijalva reprit la route de la Havane, où il arriva le 10 septembre. Ayant vu dans un port voisin des préparatifs pour une nouvelle expédition, il se flattait qu'on lui en donnerait le commandement : mais Vélasquez, au lieu de félicitations, lui adressa des reproches et traita même de crime la scrupuleuse fidélité de Grijalva à suivre ses ordres. Aussi, quoique la voix publique fût pour celui-ci, qui se recommandait par ses qualités et ses services, le commandement de l'expédition fut donné à Cortez ; ce qui eausa par la suite bien du repentir à Vélasquez, ainsi que l'observe Castillo, qui avait accompagné Cordova et Grijalva (*voy. CORTÉZ et VÉLASQUEZ*). — *Fernand de GRIJALVA*, chargé par Cortez de faire des découvertes dans la mer du Sud, partit en 1533 du port de Tehuantepec, de conserve avec Mendoza, parent de Cortez, dont il fut séparé dès la première nuit. Après avoir couru près de trois cents lieues, il aborda dans une île déserte, près de la pointe de la Californie ; il lui donna le nom de St-Thomé : elle porte aujourd'hui celui de Socorro. Il mouilla ensuite au mois de février 1534 dans le port de Santa-Cruz, aujourd'hui de la Paz, situé sur la côte du continent. Son pilote Ximenès y fut tué : Fernand retourna à la Nouvelle-Espagne. En 1536 Cortez l'emmena dans son expédition en Californie, et l'année suivante il l'envoya avec deux vaisseaux porter des secours à Pizarre.

E—s.

GRILL (CLAUDE), directeur de la compagnie des Indes de Gothenbourg et chevalier de l'Étoile polaire, naquit à Stockholm en 1703. Ses ancêtres, originaires de Hollande, s'étaient rendus en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe, et avaient contribué avec plusieurs autres étrangers au perfectionnement des usines, à l'établissement des manufactures et à l'extension du commerce. Heureux dans leurs entreprises, ils avaient en même temps acquis des fonds de terre considérables, pour les exploiter selon les méthodes les plus avantageuses. Le commerce était cependant resté l'objet principal de l'activité de

cette famille, et Claude Grill, après avoir fait plusieurs voyages, dirigea le comptoir de son père. Ses connaissances en économie politique et son patriotisme, lui valurent bientôt une grande considération. Il devint directeur de la compagnie des Indes, député de la bourgeoisie à la banque, et membre du comité des doyens, qui est chargé de l'administration municipale de Stockholm. Vers l'année 1747 il sauva le crédit de l'État et de la banque en sacrifiant une partie considérable de sa fortune. Ce noble dévouement fut reconnu par les états du royaume, qui en exprimèrent publiquement leur satisfaction, et qui le firent consigner dans leurs archives. Claude Grill prit une part très-active aux progrès des institutions utiles qui se formèrent en Suède pendant le 18^e siècle. Il dirigea l'économie et l'administration des hôpitaux de Stockholm, et leur fit obtenir des fonds considérables. Lorsqu'en 1759 quelques citoyens éclairés et remplis de zèle pour la gloire de leur pays eurent conçu le projet de fonder dans la capitale une académie des sciences, Grill les seconda de ses conseils et de sa fortune. Il fut un des premiers membres de cette société savante, et en 1748 il lui procura les moyens de faire construire un observatoire. Quelque temps après, l'Académie fit frapper une médaille en son honneur, et le roi le décora de l'ordre de l'Étoile polaire en 1767. Claude Grill mourut la même année, laissant un nom respecté et emportant les regrets des malheureux, dont il avait été le bienfaiteur. C—au.

GRILLE DE BEUZELIN (ERNEST-LOUIS-HIPPOLYTE-THÉODORE), né le 17 mars 1805 à Paris, où il est mort jeune le 26 février 1845, a publié : 1^o *Notes archéologiques recueillies dans un voyage en Allemagne pendant l'année 1835, et adressées à M. Ludovic Vitet*, Paris, 1834, in-8^o ; 2^o *Essai historique et archéologique sur l'église et le couvent de St-Jacques ou St-Jacob des Écossais à Ratisbonne*, Paris, 1833, in-fol. avec 6 planches ; 3^o *Statistique monumentale*. C'est un rapport au ministre de l'instruction publique sur les monuments historiques des arrondissements de Nancy et de Toul, Paris, 1837, in-4^o, avec cartes, plans et dessins ; 4^o divers articles insérés dans le *Recueil des antiquaires de France*, et la *Revue archéologique*. On lui attribue : 5^o *Ce que serait une réforme électorale, utopie*, Paris, 1839, brochure in-8^o. Z.

GRILLENZONE (JEAN), savant italien, né à Modène vers 1521, suivit à Bologne le cours de philosophie de Pomponace jusqu'à la mort de celui-ci. Comme ce maître n'écrivait rien, ses cours ne furent conservés que par les cahiers de Grillenzone, qui écrivait très-vite, sans omettre même les plaisanteries auxquelles Pomponace s'abandonnait quelquefois outre mesure. Jean avait aussi étudié la médecine ; après la mort de Pomponace, il se consacra à cette science. De retour à Modène, il y trouva Mare-Antonio de Crotone,

que le hasard y avait conduit ; il apprit le grec sous sa direction , et insista tellement sur l'utilité de cet enseignement , qu'on en fit salarier le professeur aux frais de la commune. Mais Hercule II d'Este, duc de Ferrare, y amena ensuite Francesco Porto, avec André Alciat et Vincent Conti (*voy. MAJORAGIUS*). La maison de Grillenzone devint alors une école publique ; on y faisait par jour deux leçons, l'une de latin, l'autre de grec. On y discutait et interprétait les passages les plus difficiles des auteurs anciens : Pline y fut ainsi entièrement lu et commenté. Chacun pouvait donner son avis sans apparat, sans préambule. Jean institua des banquets littéraires, que chacun rendait à son tour : le nombre et la qualité des mets y étaient réglés d'une manière frugale. On y proposait à chaque repas un exercice d'esprit ; c'étaient une épigramme grecque ou latine, un sonnet ou un madrigal sur chacun des mets : d'autres fois, on ne pouvait demander à boire, à manger, ou toute autre chose que dans la langue dont le chef de banquet s'était servi le premier, et il était défendu de faire usage d'aucune des formules qui avaient déjà été employées. Un autre jour, chacun devait citer tous les proverbes relatifs à un animal, à une plante, à un mois, à un saint, à quelques familles de Modène : enfin on en vint jusqu'à commander de composer une nouvelle, tirée de la vie de Tomaso del Forno, évêque d'Héracopolis. Ce n'est cependant pas à cette singulière institution qu'il faut rapporter la première origine de l'Académie que Grillenzone y avait établie. Des témoignages irrévocables prouvent qu'elle lui était un peu antérieure. Elle existait déjà quand Porto enseignait dans Modène, puisqu'il en était membre : on y discutait différentes compositions ; on y comparait les chefs-d'œuvre des auteurs classiques dans un calme littéraire qui fut bientôt troublé à l'époque de la réformation par des querelles de religion. Grillenzone n'en a pas moins été le fondateur de l'Académie de Modène. L'esprit de ce savant semblait avoir été forcé pour diriger les assemblées nombreuses et concilier les opinions contradictoires. Les institutions dont nous avons parlé le prouvent : l'ordre admirable qu'il avait su introduire dans sa famille le démontre encore davantage ; elle était composée de sept frères, parmi lesquels il n'était ni le plus jeune ni le plus âgé : cinq étaient mariés, et quelques-uns avaient un caractère fier, bizarre et peu sociable. Cependant son autorité parmi eux était si grande, qu'après la mort de son père Nicolas, en 1518, il les réunit dans une même maison, où ils vécurent sans bruit et sans trouble. Chaque femme avait le gouvernement de la maison pendant une semaine. Les sept frères, les cinq femmes, et les plus grands enfants, mangeaient à une même table, avec les étrangers qui briguaient le plaisir et l'honneur d'être admis à ce singulier et respectable banquet : à une autre table moins élevée,

mais dressée dans la même salle, étaient les enfants plus petits, au nombre de quarante-cinq à cinquante. Les revenus de la famille n'étaient pas aussi considérables qu'un pareil état pourrait le faire supposer. L'active industrie des frères, dont l'un était médecin, l'autre juge, l'autre pharmacien, l'autre marchand de draps, et l'autre prêtre, fournissait à tout ; l'un avait soin des affaires de la ville, un autre de celles de la campagne, et tout était réglé par la sage surveillance de Jean. Il était le lien qui les unissait tous : ses frères se séparèrent après sa mort, arrivée le 22 juillet 1551. Outre les *Statuts du collège de médecine*, approuvés par le duc Hercule, et dont il fut le rédacteur, il avait composé un *Traité des familles de Modène* ; cet ouvrage s'est perdu ou a été supprimé. — *Horace GRILLENZONE*, peintre et sculpteur, né à Carpi avant 1550, mort vers 1620, est moins connu par quelques tableaux d'église, un buste d'Alphonse II et une statue de St-Sébastien, conservés à Ferrare, que par l'amitié que le Tasse eut pour lui. Ce grand poète a donné à l'un de ses dialogues le titre de *Grillenzone ou l'Épithape*.

A. L. M.

GRILLET (JEAN), missionnaire jésuite, était supérieur de la maison de Cayenne, lorsque les Anglais s'emparèrent de cette colonie en 1666 : il ne s'enfuit pas alors chez les sauvages, comme quelques-uns de ses confrères ; ce qui le mit dans le cas de rendre quelques services à ses concitoyens. Comme son zèle et ses lumières l'avaient fait avantageusement connaître, un visiteur de la compagnie arriva à Cayenne à la fin de 1675, le choisit pour aller découvrir les peuplades indiennes les plus éloignées de la mer, sur lesquelles l'on n'avait que des notions très-vagues. Grillet demanda pour son compagnon le P. François Béchamel, qui possédait parfaitement la langue galibi, généralement parlée dans l'intérieur de la Guyane, et qui avait beaucoup de facilité pour apprendre les langues étrangères : les deux religieux se munirent des instruments nécessaires pour prendre hauteur, ainsi que de tout ce qui pouvait servir à dresser la carte de leur route, et se mirent en chemin le 23 janvier 1674. Après bien des fatigues qui altérèrent leur santé, et notamment celle du P. Béchamel, ils parvinrent à cent soixante-dix lieues dans le sud-ouest de Cayenne, chez des peuples qui n'avaient jamais vu d'Européens, et ils furent de retour le 17 juin. Le P. Grillet envoya en France sa relation, accompagnée d'une lettre datée du 2 septembre 1674 ; elle parut sous ce titre : *Journal du voyage qu'ont fait les Pères Jean Grillet et François Béchamel dans la Guyane ; l'an 1674*, et fut insérée dans le deuxième volume de la traduction de la relation de la rivière des Amazones par Gomberville, publiée en 1680 : elle reparut depuis à la suite de la traduction du voyage de Woodes-Rogers autour du monde. Elle donne une idée favorable de son auteur, et se fait lire

avec intérêt. On n'avait pas encore eu de relation si exacte des mœurs des sauvages de la Guyane. Il eût été à souhaiter que les deux missionnaires eussent pu conserver leur santé dans l'entreprise louable et hasardeuse qu'ils avaient exécutée : leur mort prématurée priva le public de la carte qu'ils s'étaient proposé de publier d'après les matériaux qu'ils avaient recueillis. On voit, dans leur relation, qu'ils n'ont pu rien apprendre sur le lac Parimé, et que la seule réponse positive qu'ils obtinrent sur ce point fut contraire à l'opinion de ceux qui croient à l'existence d'un amas d'eau considérable et permanent dans ces contrées. Ils nous apprennent aussi que les Galibis donnent à Dieu le nom de *Tamoucicabo*, qui signifie l'Ancien du ciel ; ce qui se rapproche de celui par lequel le désignent les indigènes de l'Amérique septentrionale.

E—s.

GRILLET (RENÉ), horloger à Paris sous le règne de Louis XIV, se fit connaître par des inventions ingénieuses, et qui supposent un rare talent pour la mécanique : 1^o *Nouvelle machine d'arithmétique*, dans le *Journal des savants* de 1678, numéro 14 ; 2^o *Curiosités mathématiques*, Paris, 1673, in-4^o ; 3^o *Hygromètre nouveau* (*Journal des savants*, 1681, n^o 3). La machine à calculer, décrite dans le premier de ces opuscules, et perfectionnée dans le second, est une boîte contenant vingt-quatre cylindres disposés sur trois rangs, chacun desquels porte sur sa circonférence les neuf bâtons arithmétiques de Neper, et sur l'extrémité supérieure trois cercles concentriques. Cette machine, fondée sur le même principe que la roue de Pascal et le tambour arithmétique de Petit, offrit sur ces deux inventions l'avantage d'être portable. Le Dauphin, auquel l'auteur fit hommage de son travail, lui en ayant commandé une plus grande, il y fit deux légers changements, au moyen desquels l'addition des dizaines se fait d'elle-même, en tournant les roues dans un sens, et leur soustraction dans le sens contraire, et l'on peut faire à la fois deux règles différentes en ne portant son attention que sur une seule. On sait que ces machines volumineuses, souvent proposées (voy. GERSTEN), et plus curieuses qu'utiles, exigent autant d'application et bien plus de temps que le calcul ordinaire, et qu'il n'y a d'inventions d'une utilité pratique en ce genre que celles qui sont fondées sur la propriété des logarithmes (voy. GUNTER). L'hygromètre de Grillet, mis en mouvement par plusieurs petites cordes jouant sur des poulies, avait comme tous les instruments de ce genre construits à cette époque l'inconvénient de n'être pas comparable : mais il était très-sensible, et l'auteur par un procédé fort ingénieux y avait adapté deux aiguilles, dont l'une faisait le tour entier d'une circonférence divisée en soixante parties, pendant que l'autre ne parcourait qu'une division de son échelle.

C. M. P.

GRILLET (JEAN-LOUIS), savant et laborieux écrivain, chanoine de la Roche, en Savoie, naquit

dans cette petite ville le 16 décembre 1736. Après avoir terminé ses études avec la plus grande distinction, et exercé fort peu de temps les fonctions du ministère pastoral, il présenta pour la formation du collège de Carouge, un plan fondé sur un système de tolérance religieuse, qui permettait d'admettre aux mêmes études les catholiques, les protestants et les juifs. La situation de la nouvelle ville de Carouge, bâtie sur les limites du territoire de la république de Genève, semblait exiger un pareil arrangement. Le plan du chanoine Grillet fut adopté, et en 1786 il fut nommé directeur de ce collège, professeur de rhétorique et préfet des études. Le voisinage de la bibliothèque publique de Genève lui fournit l'occasion de recueillir beaucoup de notes sur l'histoire littéraire de la Savoie, qui fut dès lors l'objet principal de ses recherches. La révolution l'ayant obligé, ainsi que la plupart des prêtres de ce pays, de chercher un asile en Piémont, il fut chargé de l'éducation de MM. Provana de Collegno, fit avec ces deux jeunes seigneurs le voyage de Rome et de l'Italie méridionale, et acquit des connaissances étendues dans les arts et dans l'archéologie. Il y fut reçu membre de l'Académie italienne, et associé correspondant de la société des *Georgofili* de Florence. Rentré en Savoie après treize ans d'exil, il fut nommé directeur-adjoint de l'école secondaire de Chambéry en 1806, et professeur de philosophie en 1807 ; il fut appelé trois ans après aux fonctions de censeur du lycée de Grenoble, puis à celles de principal du collège d'Annecy, que le délabrement de sa santé ne lui permit pas d'accepter : il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 11 mars 1812, vivement regretté des nombreux amis que lui avaient faits l'aménité et l'obligeance de son caractère, la variété de ses connaissances, et sa fidélité constante aux devoirs de son état. Pendant son émigration, l'abbé Grillet ne cessa de continuer la recherche des matériaux de son grand ouvrage : il avait tiré des notes précieuses d'archives et de bibliothèques aujourd'hui détruites ; il y mit la dernière main après son retour, et le publia par souscription sous ce titre : *Dictionnaire historique, littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman, contenant l'histoire ancienne et moderne de la Savoie, et spécialement celle des personnes qui y étant nées ou domiciliées, se sont distinguées par des actions dignes de mémoire, ou par leurs succès dans les lettres, les sciences et les arts*, Chambéry, 1807, 3 vol. in-8^o. L'ouvrage est rangé par ordre alphabétique de noms de lieux, et après une courte description il donne par ordre chronologique, sous chaque localité, la notice des personnages plus ou moins remarquables dont elle est la patrie ou le domicile. Ceux dont on ne connaît pas le lieu de naissance sont renvoyés à la capitale de la province ; aussi l'article Chambéry en contient-il cent dix-neuf, Annecy quarante-trois (1), et la

(1) Sur la foi de Chiesa et de Rosotti, trompés par la ressem-

totalité de l'ouvrage, environ sept cent soixante. Cette multitude de personnages obscurs, auxquels Grillet semblait vouloir attribuer une espèce de célébrité, en y admettant un assez grand nombre d'hommes vivants, excita de vives critiques. On ne réfléchit pas que l'auteur ne prétendait point en faire autant de grands hommes ou de personnages illustres, et qu'une biographie purement locale, comme l'histoire particulière d'une ville ou d'une province, doit tout comprendre, afin que les biographies plus générales aient à choisir en y puisant leurs matériaux. Nous pensons donc que, malgré quelques doubles emplois (1), quelques omissions, de nombreuses inexactitudes, et des fautes typographiques assez graves (2), cet ouvrage n'en est pas moins un recueil précieux, où l'on trouve des choses curieuses qu'on chercherait vainement ailleurs. L'*Introduction* surtout, qui occupe plus de deux cents pages du tome 1^{er}, offre un morceau historique absolument neuf, et d'un grand mérite. On a encore de l'abbé Grillet : 1^o *Éléments de chronologie et de géographie adaptés à l'histoire de Savoie*, Chambéry, 1788, in-8^o; bon abrégé à l'usage des collèges; 2^o *Histoire de la ville de la Roche, depuis sa fondation en l'an 1000 jusqu'en 1790*, Genève, 1790, in-8^o; 3^o *Osservazioni economico-agrarie sulla preparazione delle canapi per tessere tele e pannolini fini*, Florence, 1802, in-8^o; 4^o *Saggio sopra la storia degli zodiaci e degli anni dei popoli antichi, per servire di regola a chi vuole giudicare le scoperte che si dicono fatte recentemente in Egitto*, ibid., 1803, in-8^o; 5^o un *Eloge de Saussure*, et d'autres morceaux insérés dans le recueil de l'Académie italienne de Florence. Il a laissé en manuscrit une *Histoire généalogique de la maison de Sales*, 1792, in-4^o; un recueil de *Mémoires et de titres intéressants pour servir à l'histoire du diocèse de Genève*, 1792, 2 vol. in-fol. etc. Voyez la notice nécrologique qui a été insérée par M. G. M. Raymond, dans le *Journal du Mont-Blanc*, du 27 juillet 1812, 4^e année, n^o 30. C. M. P.

GRILLO (DOM ANGE), noble génois, et bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, renonça aux dignités et aux avantages que lui promettait sa naissance pour embrasser l'état monastique. Il prit l'habit de St-Benoît dans l'abbaye de Ste-Catherine de Gênes en 1372, et s'y livra avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il se rendit presque toutes les sciences familières. Il était habile philosophe, théologien profond, versé à fond dans les saintes Écritures et dans la lecture des saints Pères, et

savant mathématicien. Il cultivait en même temps la poésie et l'éloquence, faisait des vers latins et italiens avec une grande facilité, et passait pour un excellent orateur. Son heureux caractère, son amabilité et ses talents l'avaient lié avec les plus beaux esprits et les plus éminents personnages de son temps. Le Tasse, le cavalier Marin, le Guarini, s'honoraient de cultiver son amitié. Les papes Urbain VIII et Alexandre VII l'avaient en estime particulière, et il jouissait dans son ordre de la plus grande considération. Il en occupa les principaux postes, fut abbé de St-Paul de Rome, et fut élu quatre fois *président* ou supérieur général de sa congrégation. Il eût pu aspirer aux premières dignités de l'Église; il préféra rester fidèle à sa vocation, et refusa les évêchés d'Aleria en Corse et d'Albenga que lui offrit Urbain VIII. Ce pape avait conçu une telle affection pour Grillo, qu'il recherchait avec empressement son entretien, et passait souvent avec lui des heures entières. C'est pendant que Grillo était abbé de St-Paul qu'il établit l'Académie des *Humoristes*, dont il devint lui-même un des principaux ornements. Il mourut à l'abbaye de St-Jean l'Évangéliste de Parme, dans un âge très-avancé. On a de lui : 1^o *Affetti pietosi* (en vers) sur la naissance, la circoncision et la passion du Sauveur, Venise, 1591, in-8^o, plusieurs fois réimprimé. On trouve dans les œuvres d'Urbain VIII, alors cardinal Barberin, une pièce de vers à la louange de cet ouvrage; 2^o *Rime morali*, 1580, 1599, in-4^o; 3^o *Poèmes sur la flagellation du Sauveur, et les douleurs de la Ste-Vierge*, 2 tomes; le premier, Venise, 1608; le deuxième, 1610; 4^o l'*Eloge de Jean-Jacques Imperiali, doge de Gênes*, Venise, 1618, in-4^o; 5^o *Pompe della morte*, Venise, 1599; 6^o *Lagrime del penitente*; 7^o un *Poème en l'honneur de la Croix*, Venise, 1611; 8^o des *Sonnets*, des *Madrigaux* et autres poésies; 9^o deux volumes de *Lettres*, Venise, 1608, qui ont été plusieurs fois réimprimées; 10^o *Regulæ pro exercitio ecclesiasticarum dignitatum, et ideæ veri religiosi*; cet ouvrage est resté manuscrit. L—v.

GRILLO-CATTANEO (NICOLAS), né à Gênes le 26 août 1759, d'une famille patricienne, fut placé par ses parents dans le collège de Parme, où les gentilshommes les plus distingués de l'Italie recevaient à cette époque une éducation brillante et solide. Doué d'une imagination très-vive, et d'une grande pénétration, Grillo, de retour dans sa patrie, se lia avec Augustin Lomellino, poète et philosophe; avec Joseph Doria, qui s'occupait alors à écrire l'histoire de Gênes, et il devint leur collaborateur. C'est à leurs travaux, ainsi qu'aux recherches du marquis Jacques Durazzo, qu'on est redevable de deux ouvrages historiques très-importants, la vie de Christophe Colomb et celle d'André Doria. Quelques poésies du marquis Grillo publiées dans sa jeunesse lui ouvrirent les portes de plusieurs sociétés littéraires, et il fut en 1786, à Gênes, un des fondateurs de la *Società patria*,

blance des noms, Grillet attribue à Annecy quelques personnages nés au Puy en Velay (en latin *Anicium*), tels que Guillaume Tardif, qui était incontestablement de cette dernière ville.

(1) Tel est, par exemple, Jacques Peletier, bien connu pour être natif du Mans. Grillet lui donne néanmoins deux articles, le faisant naître à Annecy (t. 1, p. 278), et à St-Jean de Maurienne (t. 3, p. 284), sous le nom de Pelletard.

(2) Par exemple, dans le tableau inséré t. 3, p. 452, il faut, dans la quatrième colonne, supprimer la seconde ligne de chiffres (164 m. 30); cette ligne, imprimée mal à propos, rend le tableau et l'addition inintelligibles.

dont le but était d'encourager l'agriculture et les arts. Malgré sa passion pour les lettres et pour les beaux-arts, le marquis Grillo sut se vouer à l'obligation que lui imposait sa naissance de prendre part aux affaires publiques, et il accepta ces hautes magistratures qui d'après les lois de la république, ne pouvaient être confiées qu'à des patriciens. Il eut le rare bonheur, étant un des procureurs de la banque nationale de St-Georges, de quitter sa place sans avoir encouru la moindre censure de la part du peuple, qui se montrait très-sévère et très-exigeant dans le compte qu'on lui rendait des opérations de cette banque, orgueil et source de bonheur pour la république. L'aristocratie génoise ayant été écrasée par la démocratie française en 1796, Grillo reprit ses travaux littéraires, et traduisit en vers italiens tous les psaumes de David; il enrichit cette traduction d'un grand nombre de notes qu'il emprunta des œuvres de Dom Calmet, de Bossuet et du cardinal Bellarmin. Cet ouvrage, qui fit grand bruit en Italie, attira sur lui l'attention de l'archi-trésorier Lebrun, envoyé à Gènes en 1806 pour organiser le nouveau gouvernement. Il en accepta un exemplaire de l'auteur, et lui offrit en échange un exemplaire de sa traduction de la *Jérusalem délivrée*. Il nomma alors Grillo recteur de l'Académie impériale; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Grillo était profondément attaché aux anciennes institutions, il détestait les innovations politiques, religieuses et même littéraires; plein de franchise, il désapprouvait le régime impérial, et s'opposa vivement à quelques projets sur les études. Cette opposition lui devint funeste; il fut d'abord privé de sa place de recteur, et plus tard il reçut ordre de se rendre à Paris, où étaient alors gardées comme otages les personnes les plus distinguées. Ce ne fut qu'après un an d'exil qu'on lui permit de retourner à Gènes (1811); mais ensuite, tourmenté de nouveau, il se retira dans une maison de campagne en Savoie, où il demeura jusqu'à ce que les Anglais ayant réorganisé l'ancienne république génoise, en 1814, il fut appelé par le gouvernement provisoire pour y diriger le ministère de l'instruction publique. Après la réunion de Gènes au royaume sarde, Grillo fut nommé président de la direction des études, et il garda cette place jusqu'en 1821. De nouvelles contrariétés l'engagèrent ensuite à demander sa retraite, qui lui fut accordée; le roi Charles-Félix le nomma grand-cordon de l'ordre de St-Maurice et St-Lazare. Il se retira alors dans ses terres pour n'en plus sortir, et il y est mort le 22 juillet 1854. On a de lui : 1° une traduction en vers italiens des *Poésies de Pope*, Finale, 1779, in-8°; 2° *Poésies diverses*, dans la collection de poèmes choisis des auteurs génois, Gènes, 1789, in-8°; 3° *Psaumes de David*, ibid., 1805, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de *Paraphrase poétique des psaumes de David*, ibid., 1823, 3 vol. in-8°;

cette seconde édition, faite sous les yeux de l'auteur, contient plusieurs additions; 4° *Paraphrase poétique des cantiques des prophètes*, ibid., 1823, in-8°; 5° *Proverbes de Salomon*, paraphrase en vers blancs avec des notes, ibid., 1827, in-8°; 6° *Lamentations de Jérémie*, paraphrase poétique en vers lyriques avec des notes, ibid., 1828, in-8°. On a imprimé quelques autres pièces détachées du marquis Grillo, qui a laissé plusieurs manuscrits. Il est, comme nous l'avons dit, un des auteurs des *Éloges historiques d'André Doria* et de *Christophe Colomb*, qui furent imprimés à Parme en 1781. Z.

GRILLOT (JEAN), né en 1588 à Arnay-le-Duc, entra fort jeune chez les jésuites, et s'y fit remarquer par quelque talent pour la prédication; mais ce qu'il y eut, dans ce digne religieux, de plus louable que son talent oratoire, c'est l'ardeur avec laquelle il exerça les sublimes vertus qu'il proclamait du haut de la chaire évangélique. Pendant la peste, dont il nous a laissé la description, le P. Grillot secourut activement les malheureux, se dévoua tout entier pour le salut de leurs corps et de leurs âmes. Le fléau ne l'atteignit pas néanmoins, et il mourut à Grenoble, le 5 septembre 1647. Son histoire de la peste qui en 1628 et 1629 affligea la ville de Lyon, fut publiée d'abord en latin, sous ce titre : *Lugdunum lue affectum et reffectum, sive narratio rerum memoria dignarum Lugduni gestarum, ab augusto mense anni 1628, ad octobrem anni 1629, auctore P. Joanne Grillotio*; Lyon, 1629, petit in-8°; puis en français avec ce titre : *Lyon affligé de contagion, ou Narré de ce qui s'est passé de plus mémorable en cette ville, depuis le mois d'août 1628 jusqu'en octobre 1629, par Jean-Baptiste Grillot, de la compagnie de Jésus*, Lyon, de la Bocterie, 1629, in-8° de 144 pages. Le récit du P. Grillot manque de nerf et de précision, il abonde en réflexions parasites, et c'est dans le français surtout que ces défauts sont remarquables, car il est suranné, tandis que le latin présente une diction pure et élégante. Grillot, dans la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*, est appelé *Gillot*; c'est évidemment une faute d'impression, puisqu'il s'y trouve placé entre Gravius et Grisel. L'abbé Papillon, dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, a été induit en erreur par cette faute, si bien que, à l'article Cl. Grillot, il dit ne pas connaître Jean Grillot, ni son livre sur la peste de 1628 et 1629. Le volume du P. Grillot se complète par un volume inédit que le P. Michel-Ange, religieux capucin, achevait d'écrire en 1636, et qui se trouve aux manuscrits de la bibliothèque de Lyon. Il est en latin, et a pour titre : *Brevis narratio luctuosi status provincie lugdunensis FF. minorum capucinatorum, dum anno dominice incarnationis 1628, immanis pestilentia sævit*. C'est un petit in-4°, d'une écriture très-nette et d'une assez bonne latinité. Il en existe une traduction française, toujours aux manuscrits

de la même bibliothèque, avec le titre suivant : *Traité de l'état pitoyable auquel se trouva la province des capucins de Lyon, pendant le temps de la peste, en l'an 1628*, petit in-4°. Comme on le voit, ce volume se borne aux événements qui regardent l'ordre des capucins, et au récit des efforts que firent ces religieux pour disputer au terrible fléau les nombreuses victimes qu'il atteignait chaque jour. L'ouvrage présente quelques faits qui peuvent avoir de l'intérêt pour plus d'une cité des provinces voisines du Lyonnais. Nous pensons que l'auteur est le P. Michel-Angé (*de Bergon*), qui a un article dans la *Bibliothèque des écrivains capucins*, p. 193. C—L—T.

GRILLOT (JEAN-JOSEPH), chanoine de Chablis, naquit dans cette ville le 26 mars 1708. Quoique chargés d'une famille nombreuse, ses parents ne négligèrent rien pour son éducation : elle fut commencée par un curé, qui voulut bien lui donner lui-même les premiers principes des lettres. Envoyé au séminaire d'Auxerre, il y acheva ses humanités, et fit sa philosophie qu'il avait finie à quatorze ans. Il vint faire sa théologie au collège de Ste-Barbe, où il resta six ans; après quoi il retourna dans sa patrie. Attaché au parti janséniste, il crut méritoire de se dévouer aux dangers qu'on courait alors en le soutenant. Les écrits en faveur de l'*appel* étaient sévèrement prohibés; on en punissait rigoureusement les auteurs et ceux qui contribuaient à les répandre. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle de Grillot. Il vola à Paris, où il arriva le 2 mars 1730, pour se livrer à cette œuvre clandestine, pensant courir au martyre. En effet, dès le 24 septembre suivant, il fut surpris dans une de ces imprimeries secrètes, et mis au carcan le 13 mars 1731 : il n'en fut point quitte pour cette punition. Chassé successivement de différents asiles, errant, et enfin banni du royaume, il fut obligé de se retirer en Hollande, où il se joignit aux autres réfugiés. Cependant il obtint en 1749 la permission de revenir en France. Il établit sa demeure à Auxerre, où il vécut assez tranquillement. Étant tombé malade à Chablis, dans un voyage qu'il y fit en 1763, il y mourut le 31 septembre de la même année. Grillot avait de la piété, menait une vie pénitente, et montra, dans les rudes épreuves auxquelles il fut soumis, un courage et une résignation qu'on regrette n'avoir pas été mieux employés. Il a laissé : 1° un *Recueil de cantiques spirituels sur les principales vérités de la religion*, in-12; 2° une *Suite au catéchisme historique et dogmatique*, in-12; 3° une *Vie de M. Creusot, curé de St-Loup, à Auxerre*. Il la supprima par humilité pour en laisser paraître une d'une autre main. 4° Il fut un des principaux éditeurs des *Oeuvres de M. Colbert, évêque de Montpellier*. 5° Il participa, sous la direction de Legros, à l'édition des *Mémoires de Fontaine, Lancelot et Dufosse*. 6° Il fit réimprimer et augmenta de beaucoup l'ouvrage de Du-

saussois, curé d'Haucourt en Normandie, intitulé *la Vérité rendue sensible à tout le monde*, etc., 1743, 2 vol. in-12. Il avait fait un *Recueil* fort étendu sur l'*histoire de la religion*, depuis la création du monde jusqu'à son temps, lequel est resté inédit. On prétend qu'on a trouvé dans ses papiers une *Réfutation complète de la théologie de Collet*. — Cette réfutation, qui n'a pas été imprimée, est vraisemblablement perdue. L—y.

GRIM, roi d'Écosse, était fils de Duff. Il succéda à Constantin IV en 996, et non en 1002, comme il a été dit à l'article de ce dernier. Grim, qui était soutenu par une faction puissante et nombreuse, parvint à se faire proclamer roi au préjudice de Malcolm, prince de Northumberland, qui était l'héritier direct, et pour gagner l'affection du peuple, il répandit également ses grâces sur tous les partis. Bientôt, instruit que Malcolm cherchait à fomenter un soulèvement, il marcha contre lui. Celui-ci, dont les forces étaient bien inférieures, ne l'attendit pas. Un évêque ménagea la paix entre les deux princes; il fut convenu qu'après la mort de Grim, la couronne passerait à Malcolm, et que cependant chacun d'eux garderait ses possessions. La paix toutefois ne fut que momentanément rétablie. Après quelques années de tranquillité, la tyrannie de Grim réveilla le parti de Malcolm. On en vint aux mains le jour de l'Ascension de l'an 1004. Grim fut blessé mortellement, et il expira le lendemain. E—s.

GRIM (HERMAN-NICOLAS), médecin suédois, naquit à Visby dans l'île Gotland en 1641. Son père avait été chirurgien de Gustave-Adolphe. Après avoir fait ses études universitaires, il suivit un cours de chirurgie et de médecine dans sa patrie, puis il se rendit en Irlande pour suivre les leçons des professeurs de ce pays. En 1663 il fut nommé chirurgien d'un vaisseau hollandais qui se rendait à la Nouvelle-Zemble. Deux autres voyages le conduisirent aux possessions des Hollandais dans les Grandes-Indes. Il fut mis à la tête des hôpitaux de Batavia, et ses connaissances en minéralogie décidèrent le gouvernement à lui confier pendant quelque temps l'exploitation des mines d'or de Sumatra. A son retour en Europe, après avoir exercé la médecine en Hollande et ailleurs, il se retira en Suède et devint membre du conseil de médecine à Stockholm. Il mourut en 1711, laissant plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est *Compendium medico-chimicum*, Batavia, 1679, in-8°. C—AU.

GRIMALDI, famille illustre de Gênes, l'une des quatre de la haute noblesse qui jusqu'au milieu du 14^e siècle se disputèrent constamment les premières places dans cette république, et qui, depuis que le gouvernement fut devenu populaire, y conservèrent encore un crédit prodigieux. Les Grimaldi avec les Fiesque étaient les chefs du parti guelfe. Les premiers étaient seigneurs et ensuite princes de Monaco. Cette seigneurie est

demeurée dans leur famille plus de six cents ans, depuis l'année 980. La même famille a obtenu des fiefs considérables dans le royaume de Naples, et a été élevée en France au duché-pairie de Valentiniois. Elle a formé, en Provence et à Nice, des branches qui subsistent encore. — *Renier GRIMALDI* est le premier Génois qui ait conduit les vaisseaux de guerre de cette république dans l'Océan, et qui ait fait connaître la valeur des Liguriens hors des bornes de la Méditerranée. Philippe le Bel, engagé dans une guerre longue et dangereuse contre les Flamands, le prit à son service en 1304. Avec seize galères génoises, il mit encore sous ses ordres vingt vaisseaux français, lui donna la charge d'amiral de France, et l'envoya au secours de la ville de Ziric-Zée en Zélande. 15,000 Flamands assiégeaient cette place par terre, et le comte Guy de Flandre la pressait du côté de la mer avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Grimaldi battit et dissipa cette flotte, il fit prisonnier Guy de Flandre, et ramena ses galères victorieuses dans les ports de France. S. S—1.

GRIMALDI (ANTOINE), amiral génois, fut chargé en 1332 par la république de venger les outrages que les Génois avaient reçus l'année précédente des Catalans, dans le temps où une guerre civile leur avait ôté les moyens de se défendre. Grimaldi parcourut, avec une flotte de quarante-cinq galères, les rivages de la Catalogne et porta partout la désolation; il prit plusieurs galères aragonaises devant l'île de Majorque; il mit en fuite quarante-deux vaisseaux qui voulaient l'enfermer dans le port de Minorque, et ne ramena sa flotte à Gênes qu'après avoir répandu la terreur sur toutes les côtes d'Espagne. Mais, vingt et un ans plus tard, Antoine Grimaldi vit flétrir ses lauriers: chargé de combattre les Vénitiens réunis aux Catalans, il attaqua imprudemment à la Loya, le 29 août 1353, Nicolas Pisani, qui commandait une flotte de soixante-treize voiles, tandis que lui-même n'en avait que cinquante-deux. Après des prodiges de valeur, il fut obligé de s'enfuir avec dix-neuf galères, seules échappées à sa déroute: trois avaient été coulées à fond et trente prises par l'ennemi. L'effroi des Génois fut si grand après cette défaite, qu'ils donnèrent volontairement la souveraineté de leur ville à Jean Visconti, seigneur de Milan, qu'ils voulaient intéresser ainsi à leur défense. — *Jean GRIMALDI* s'est rendu fameux par la victoire qu'il remporta dans le Pô, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trévisani, amiral vénitien. Gênes, à cette époque, était soumise au duc de Milan, et ce duc, en guerre avec les Vénitiens, avait osé les combattre sur leur propre élément. Il avait armé une flotte considérable au-dessus de Crémone, en avait donné le commandement à Jean Grimaldi, et y avait fait monter un grand nombre de matelots et de soldats génois; mais Trévisani commandait de son côté une flotte de trente-sept vaisseaux, avec plus de cent na-

vires moins considérables; il était de plus secondé par Carmagnole, le plus grand général de son siècle, et dont l'armée était sur les bords du fleuve. Cependant Grimaldi sut si bien profiter du courant du Pô, qu'il sépara la flotte vénitienne du rivage où était l'armée de terre, à trois milles au-dessus de Crémone; il la poussa sur la rive opposée, et lui prit vingt-huit galères et quarante-deux vaisseaux de transport; il lui tua 2,500 hommes, et enrichit ses soldats et ses matelots par un immense butin. S. S—1.

GRIMALDI (DOMINIQUE), cardinal, archevêque et vice-légat d'Avignon, était fils de J.-Bapt. Grimaldi, seigneur de Montaldeo, chevalier de la Toison d'or, et de Madeleine Pallavicini, deux des plus illustres familles de Gênes. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Rome, où il ne tarda pas d'obtenir quelques emplois. Nommé par le pape Pie V surveillant des galères de l'Église, il assista au combat de Lépante en 1571, et s'y distingua, dit-on, par son intrépidité. Il fut pourvu successivement des évêchés de Savone et de Cavillon, et succéda en 1585 au cardinal d'Armagnac, archevêque d'Avignon. Il montra beaucoup de zèle contre les partisans des nouvelles hérésies, et parvint à les expulser entièrement de son diocèse; il mourut en 1592. Il a laissé en manuscrit un volume de *Lettres* relatives aux affaires dont il avait été chargé. W—s.

GRIMALDI (JACQUES), écrivain peu connu, et cependant, dit Tiraboschi, digne, par ses travaux et son érudition, d'être mis à côté des savants les plus illustres, naquit à Bologne dans le 16^e siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un bénéfice dépendant de St-Pierre de Rome, et s'appliqua entièrement à mettre en ordre les archives de cette église, la première du monde chrétien. Il dressa d'abord un *Inventaire* exact des titres précieux qu'elles renferment, et y ajouta des tables très-amples; il rédigea ensuite le *Catalogue* chronologique des archiprêtres, chanoines et bénéficiers attachés à St-Pierre; il transcrivit les *Inscriptions antiques* découvertes sous le pontificat de Paul V et acquises pour la bibliothèque du Vatican, et les expliqua par des notes judicieuses. J.-B. Doni s'appropriâ ce dernier recueil, et Gori l'a publié sans rendre au premier auteur la justice qui lui était due. Ce savant modeste mourut à Rome en 1623. On trouvera la liste de ses autres ouvrages, restés presque tous en manuscrit, dans le tome 4 des *Scriptor. Bolognesi*, par le comte Fantuzzi. W—s.

GRIMALDI (JEAN-FRANÇOIS), dit le *Bolognese*, peintre de paysages, graveur et architecte, naquit à Bologne en 1606. Il passe pour avoir étudié les principes des Carrache et pour avoir travaillé quelque temps avec l'Albane. Sa réputation s'accrut bientôt tellement, que le cardinal Mazarin l'appela à Paris et lui fit faire quelques fresques au Louvre. Le *Bolognese* se montra savant dans ses vues d'architecture et dans les deux perspec-

tives. Ses tableaux ont de la profondeur et en même temps du relief. Il donna les dessins de quelques maisons que plus tard on construisit à Bologne. Il grava ses paysages et ceux du Titien. Ses gravures sont rares et très-recherchées; mais il quitta l'architecture et la gravure pour ne plus s'occuper que de la peinture : son dessin répondit à la légèreté de son pinceau et à la vérité de son coloris. Innocent X l'employa à orner de fresques le palais du Vatican et celui du Quirinal. On a de lui de très-belles peintures à St-Martin des Monts; elles sont placées aux deux côtés de l'autel de Ste-Marie-Madeleine. Le caractère du *Bolognese* était franc et généreux. On cite de lui des actes de bienfaisance qui honorent sa mémoire. Il éleva dans son art Alexandre, son fils, qui eut quelque mérite, et travailla aux ouvrages de son père. Grimaldi mourut en 1680. Le Musée a de sa main des tableaux qui sont estimés. A-D.

GRIMALDI (FRANÇOIS-MARIE), jésuite, et l'un des meilleurs mathématiciens de son temps, naquit à Bologne en 1615. Après avoir enseigné les belles-lettres pendant vingt-cinq ans, il s'appliqua aux sciences exactes, et y fit des progrès assez grands pour donner lieu de regretter qu'il ne s'y soit pas adonné entièrement et qu'il n'ait pas fourni une plus longue carrière. Il coopéra utilement aux travaux importants du P. Riccioli, fit une description particulière des taches de la lune, et leur imposa d'autres noms que ceux qu'Hévelius leur avait donnés; ce dernier a emprunté sa nomenclature des noms des montagnes et des mers terrestres; mais, dit Montucla, « les astronomes » ont préféré avec Grimaldi se loger dans cette « planète en compagnie des principaux philosophes et mathématiciens de l'antiquité. » Ce savant religieux mourut à Bologne en 1663, à l'âge de 50 ans. On a de lui : *Physico-mathesis de lumine, coloribus et iride, aliisque annexis, libri II*, Bologne, 1663, in-4°. Cet ouvrage renferme le détail d'un grand nombre d'expériences curieuses sur la lumière et sur les couleurs. L'auteur y rend compte de sa découverte de l'inflexion des rayons solaires dans le voisinage de certains corps, et de leur dilatation causée par le prisme; mais, dit l'historien que nous venons de citer, « il ne faut pas en conclure, avec un écrivain du même ordre, qu'il connut la différente réfrangibilité des rayons de cet astre; il n'en soupçonna rien, » et cette importante découverte doit rester entièrement à Newton. Cependant le P. Grimaldi « aura toujours l'avantage d'avoir été comme le précurseur de cet homme immortel, et ce titre suffit pour recommander sa mémoire à l'estime de la postérité. » W—s.

GRIMALDI (JÉRÔME), cardinal, né à Gènes en 1597, était neveu du cardinal Dominique. Ses premières études furent brillantes, et donnèrent une haute idée de ses talents. Nommé en 1623 vice-légat de la Romagne, il fut fait trois ans après gouverneur de Rome et évêque d'Albano. Le pape

Urbain VIII l'envoya en Allemagne et en France avec le titre de nonce, et le récompensa des services qu'il rendit au Saint-Siège par le chapeau de cardinal qui lui fut expédié en 1643. Grimaldi fut reconnaissant des bontés du pontife; il protégea sa famille contre Innocent X, et s'exposa au courroux du nouveau pape, en fournissant aux princes Barberini, malgré sa défense, les moyens de sortir de Rome. Il fut pourvu de l'archevêché d'Aix en 1648; mais Innocent refusa de signer la bulle de confirmation, et il ne put l'obtenir que de son successeur Alexandre VII. Arrivé à Aix en 1655, il fit aussitôt une visite générale de son diocèse, et s'occupa de la réforme des mœurs en plaçant à la tête des paroisses des pasteurs instruits et vigilants. Il fonda un séminaire qu'il dota richement, et qui est devenu une pépinière d'ecclésiastiques savants et vertueux; il forma des établissements en faveur des pauvres, et l'on assure qu'il distribuait par an cent mille francs en aumônes. Grimaldi avait assisté à plusieurs conclaves; mais il contribua surtout à l'élection d'Innocent XI, dont il admirait la vertu. Devenu doyen du sacré collège, son attachement pour le troupeau que la Providence lui avait confié ne lui permit pas d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Une maladie de langueur acheva de détruire ses forces épuisées par l'âge, et il mourut à Aix le 4 novembre 1683, à 90 ans. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Thoron d'Artignoles, chanoine d'Aix, a été imprimée dans cette ville, 1686, in-12. On peut consulter une *Notice* sur cet illustre prélat, par le P. Bougerel, insérée dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1739.

W—s.

GRIMALDI (NICOLAS), cardinal, né à Gènes le 6 décembre 1643, après avoir rempli successivement divers emplois importants, fut décoré de la pourpre romaine par le pape Clément XI en 1706, et mourut à Rome le 23 octobre 1717, à l'âge de 71 ans, laissant à son neveu une succession estimée quatre cent mille écus romains, ou plus de deux millions. — GRIMALDI (JÉRÔME), cardinal, né à Gènes le 15 novembre 1674, fut envoyé à Avignon en 1704, avec le titre de nonce extraordinaire; en 1705 il se rendit à Bruxelles, et remplit ensuite avec distinction les nonciatures de Pologne et d'Allemagne. Créé cardinal en 1730, il fut nommé quelques mois après légat à Bologne. Il y tomba malade d'épuisement, et les médecins lui conseillèrent d'aller à Naples par mer, persuadés que l'air de cette ville serait avantageux à sa santé; mais, dans la traversée, il fut saisi d'un vomissement violent, dont il mourut avant d'être arrivé à sa destination, le 17 novembre 1735, à 59 ans.

W—s.

GRIMALDI (FRANÇOIS), poète latin, né dans le royaume de Naples au 17^e siècle, fut admis dans la société de Jésus au dix-sept ans, et après avoir régenté quelque temps les basses classes suivant l'usage de l'institut, fut nommé à la chaire de

rhétorique du collège romain. Il s'acquitta de cet emploi avec distinction, partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut à Rome en 1738, âgé d'environ 60 ans. On connaît de lui : 1^o *le Bon pasteur*, drame, Pérouse, 1702, in-4^o. Cette pièce fut représentée à l'entrée solennelle d'Antoine-Félix Marsigli, évêque de cette ville. 2^o *De vita urbana*, Rome, 1725, in-8^o; 3^o *De vita agronomica*, ibid., 1758, in-8^o; 4^o *De vita aulica*, ibid., 1740, in-8^o. Ces trois poèmes sont écrits, dit-on, avec autant d'élégance que de noblesse. Le dernier a été inséré dans le supplément aux *Poëmata didascalica*, Paris, 1813. — Un autre P. GRIMALDI, jésuite, de Civita-Vecchia, revenait des Indes orientales, où il avait sans doute été appliqué aux missions, lorsqu'il se fabriqua une machine très-ingénieuse, en forme d'aigle, au moyen de laquelle il passa, en 1751, de Calais à Douvres, dans une heure, en dirigeant son vol tantôt plus haut, tantôt plus bas, si l'on en croit Milizia, auteur italien d'une *Vie des architectes*. Pingeron, qui a traduit en français l'ouvrage de Milizia en 1771, avec des notes historiques et critiques, rapporte ce fait, t. 2, p. 188, et ne fait aucune observation sur cette anecdote, dont il était plus à portée que nous de vérifier l'authenticité. Fontenai l'a copiée sans examen (*Dictionnaire des Artistes*, art. GUIDOTTI); mais nous ne voyons pas qu'elle ait été citée en 1784, lorsque la découverte des ballons aérostatiques ramena l'attention des savants sur toutes les expériences du même genre faites jusqu'alors. W—s.

GRIMALDI (CONSTANTIN), avocat de Naples, né en 1667, et mort dans la même ville en 1750, avait, dit-on, des connaissances fort étendues en histoire, en jurisprudence, en théologie et même en médecine. Cependant il n'est guère connu aujourd'hui que par ses démêlés avec le P. Benedictis (voy. BENEDICTIS). Ce religieux, partisan outré de la vieille doctrine d'Aristote, avait publié en faveur du péripatétisme trois *Lettere apologetiche*, dans lesquelles, à défaut de raisons, il ne ménageait pas les injures à ses adversaires. Grimaldi prit la défense des cartésiens outragés, et publia contre ces lettres des *Réponses* qui eurent dans le temps beaucoup de succès, et sur lesquelles on peut consulter le *Dictionnaire de Bonnegarde*, t. 3, p. 24. On cite encore de Grimaldi plusieurs *Mémoires* et *Traités* en italien, sur diverses questions de droit public et de philosophie scolastique : ils n'offrent aujourd'hui aucun intérêt. — François-Antoine GRIMALDI, né vers 1741, mort à Naples en février 1784, est principalement connu par les ouvrages suivants : 1^o *Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli*, Naples, 1749-1752, 4 vol. in-4^o; 2^o *Annali del regno di Napoli, Epoca I*, ibid., 1781, 6 vol. in-8^o. Cette première partie s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 409 de J.-C. 3^o *Annali*, etc., *Epoca II*, ibid., 1785-1786, 10 vol. in-8^o, jusqu'à l'an 1211. L'auteur mourut après avoir terminé le

sixième volume; la suite a été mise au jour par Cestari, son ami. Voyez Fabroni, *Vite Italarum*, t. 3, p. 373. W—s.

GRIMALDI (le marquis DOMINIQUE), économiste italien, naquit en 1755, à Seminara dans le royaume de Naples. Quoique son inclination le portât vers l'étude des sciences naturelles et de l'économie politique, pour plaire à ses parents il étudia le droit. Après avoir terminé son cours, il se rendit à Gènes et y fit réintégrer au rang des patriciens sa famille, qui en était sortie par suite de troubles politiques; lui-même y obtint quelques emplois. Pendant son séjour dans cette ville, il s'appliqua sérieusement à l'étude de l'agriculture et à l'exploitation des huiles et des étoffes de soie; il fit même dans ce but plusieurs voyages en France et en Suisse. Observateur attentif, il s'instruisait dans tous les détails pour en enrichir sa patrie. Un mémoire qu'il publia dans le cours de ses voyages, sur quelques herbes indigènes du royaume des Deux-Siciles, lui valut de grands éloges des Académies de Paris et de Berne. Ses soins ne se bornèrent pas à des études; il fit construire à ses frais et envoya en Calabre plusieurs machines qui y étaient inconnues. De retour dans son pays natal, il y introduisit la culture des pommes de terre, y fit établir des prairies artificielles, adopter les jardins à la française, et construire des moulins à huile. Cependant il rencontra de vives oppositions de la part des propriétaires calabrois, qui entrevoyaient dans ces améliorations la perte de leur monopole et l'affranchissement successif des paysans. Grimaldi dont la fortune était dérangée par suite de ses essais et de ses voyages fut obligé de suspendre ses projets, mais il profita de ce loisir pour écrire sur l'agriculture, sur les arts, et sur les moyens propres à les favoriser en Calabre. Ces écrits furent appréciés par la cour de Naples, et en 1782 Grimaldi fut membre du conseil des finances, et il eut une mission particulière en Calabre pour surveiller les travaux de la culture et de la filature des soies. C'est à lui qu'on doit l'établissement dans cette province des premières machines pour le filage de la soie connue dans le commerce sous le nom d'*organzino*; cette industrie généralisée dans la Calabre y a doublé le produit des terres et leur valeur. En 1798, Grimaldi fut arrêté avec plusieurs autres gentils-hommes calabrois, qui avaient pris part aux mouvements révolutionnaires; mais il parvint à se justifier et rentra dans les bonnes grâces de son souverain, qui lui rendit sa place. Grimaldi mourut à Reggio le 5 novembre 1805. Il était membre de l'Académie des *Georgofili* de Florence, de la société royale d'agriculture de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui en italien : 1^o *Mémoire sur l'herbe appelée sulla*, imprimé aux frais de l'Académie des Georgofili de Florence. 2^o *Essai sur l'économie agricole pour la Calabre ultérieure*, Naples, 1770, in-8^o; 3^o *Instruction sur les nouveaux procédés pour la fabrication de l'huile*,

Naples, 1775, in-8°; *ibid.*, 1777, in-8° avec fig.; 4° *Observations économiques sur les fabriques et le commerce des soies dans le royaume des Deux-Siciles*, *ibid.*, 1780; 5° *Projet sur les moyens d'employer utilement les condamnés aux travaux forcés*, *ibid.*, 1781; 6° *Mémoire sur le commerce et la fabrication des huiles, soit chez les anciens, soit chez les modernes*, *ibid.*, 1785; 7° *Mémoires pour le rétablissement du commerce des huiles et de l'agriculture dans la Calabre*, *ibid.*, 1785; 8° *Projet de réforme de l'économie publique dans le royaume de Naples*, *ibid.*, 1785; 9° *Rapport au roi, avec quelques réflexions d'économie publique relatives à la Calabre*, *ibid.*, 1785; 10° *Rapport sur une école établie par ordre du roi, à Reggio, pour le filage de la soie à la piémontaise*, Messine, 1785. Z.

GRIMALDI (JOSEPH-MARIE), prélat italien, né à Moncalieri en Piémont, le 5 janvier 1754, était fils du chevalier Philibert et de Barbe Alciati. Du côté paternel, sa famille, inscrite depuis 1518 au *Livre d'or* à Gênes, était une branche de celle des Grimaldi, princes de Menton (*voy.* l'article suivant), et l'un de ses aïeux fut préfet du palais de Childébert II, roi de France. Sa famille maternelle, une des plus anciennes de la Lombardie, a été illustrée par André Alciati (*voy.* ce nom), célèbre juriconsulte du 16^e siècle. Le jeune Grimaldi, après avoir fait ses études au collège royal des nobles à Turin, embrassa l'état ecclésiastique dans lequel s'étaient déjà distingués plusieurs de ses parents, entre autres le cardinal Jérôme Grimaldi (*voy.* ce nom), archevêque d'Aix en Provence. Reçu docteur en théologie à l'université de Turin, il se rendit à Vercell en 1779, fut nommé, trois ans après, chanoine de la cathédrale, puis sacré évêque de Pignerol en 1797. La réunion du Piémont à la France en 1802 ayant amené une nouvelle circonscription des diocèses, Grimaldi, sur la demande du pape, se démit de son siège qui fut supprimé. Nommé alors évêque d'Ivrée, il assista en cette qualité au concile assemblé à Paris en 1811, fut membre de la commission chargée de répondre au message de l'empereur, et soutint les droits du souverain pontife. En 1817, le roi de Sardaigne, à qui le Piémont avait été restitué, rétablit tous les sièges épiscopaux de ce pays, et nomma Grimaldi à celui de Vercell (1), qui venait d'être érigé en archevêché, et qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 1^{er} janvier 1850. Ce digne prélat fit beaucoup de bien dans son diocèse : il établit à ses frais un couvent de religieuses; il légua, par son testament, vingt mille francs aux pauvres, et institua pour héritiers son église métropolitaine et le séminaire. G—c—v.

GRIMALDI (le marquis LOUIS DELLA PIETRA), patricien génois, fut le dernier rejeton d'une branche de cette illustre famille (*voy.* GRIMALDI, René

et Antoine). Il naquit en 1762, à Gênes, où il reçut une éducation soignée dans la maison paternelle. Plus amateur des arts que des sciences, il se voua à la musique; et il a même composé quelques partitions pour le violon. Dans le cours de ses voyages, Grimaldi, encore jeune et plein de hardiesse, fut présenté à un avocat de Florence qui donnait des concerts pour amuser sa fille, excellente musicienne; il en devint amoureux et l'obtint en mariage. Cet heureux couple étant venu à Gênes, la belle marquise y fit les délices de la société; mais il ne naquit de leur union que deux filles; et la principauté de Monaco, fief *recte* et *propre*, qu'Othon le Grand avait donnée à ses aïeux, fut destinée à passer dans une autre branche. Le duc de Valentinois ayant été reconnu souverain de Monaco par le congrès de Vienne en 1815, le marquis de Grimaldi, nonobstant cette reconnaissance, fit des démarches pour revendiquer les droits agnatiques de sa famille, comme dernier descendant de Lambert Grimaldi qui, en 1565, avait reçu l'investiture par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie. Il s'occupait de ce procès qui nécessitait de sa part de nombreuses consultations et des frais considérables, lorsque la mort le surprit à Turin, le 51 juillet 1834. Ses deux filles n'héritèrent que d'une médiocre fortune. G—c—v.

GRIMANI (ANTOINE), doge de Venise de 1521 à 1525, était d'une famille riche et puissante; il suivit à la fois les deux carrières de la marine et des emplois publics; et il était procureur de St-Marc en 1499, lorsqu'il fut nommé capitaine général de la flotte que la république envoyait dans les mers de Grèce, pour défendre ses colonies contre l'attaque du sultan Bajazet. Il éprouva quelques échecs devant l'île de Sapienza, et il laissa ensuite prendre Lépante par le sultan. On accusa Grimani d'avoir exposé volontairement à ces revers André Lorédan, son lieutenant, dont il était jaloux; et comme la richesse et le crédit de Grimani pouvaient le soustraire à sa condamnation, les avogadors du commun transportèrent sa cause au grand conseil, qui le relégua dans les îles de Cherso et d'Ossero. Son fils, Dominique Grimani, qui avait été fait cardinal en 1495 par Alexandre VI, offrit de subir la prison à la place de son père; et lorsqu'Antoine Grimani fut conduit enchaîné au lieu de son exil, le cardinal Grimani supporta ses fers, et excita ainsi la compassion du peuple. Au bout de quelque temps, Grimani obtint de pouvoir quitter le lieu de son exil pour s'établir à Rome; mais en même temps, désirant obtenir son rappel dans sa patrie, il profita de son séjour auprès du pape et de la faveur de son fils pour rendre des services éminents aux Vénitiens. Il fit si bien qu'il fut enfin rappelé à Venise, rétabli dans la charge de procureur de St-Marc, et très-peu de temps après, nommé par le suffrage unanime des électeurs, doge à la place de Léonard Lorédan. Lorsqu'il lui succéda, le 7 juillet 1521, il était déjà âgé de quatre-vingt-sept ans. Il

(1) L'église de Vercell, fondée au 4^e siècle par St-Eusèbe, compte parmi ses évêques des hommes aussi pieux que savants (*voy.* l'*Histoire littéraire du Vercellais*, par l'auteur de cet article).

ne resta que vingt-deux mois sur le trône; et André Gritti fut son successeur. Le cardinal Dominique Grimani, ce modèle de piété filiale, ne survécut à son père que quelques mois, et mourut âgé de 65 ans, le 27 août 1523. S. S—1.

GRIMANI (MARINO), doge de Venise de 1595 à 1605, fut donné pour successeur à Pasqual Cicogna. On vantait son affabilité et la douceur de son caractère. Au moment de sa nomination, la république se préparait à la guerre contre le Saint-Siège, pour soutenir les droits de César d'Este à la succession d'Alphonse II, duc de Ferrare : mais le prince pusillanime pour qui les Vénitiens voulaient combattre, rendit inutile la bonne volonté de ses alliés, en abandonnant ses droits les plus incontestables. Grimani dirigea ensuite les forces de la république contre les Uscoques, sujets de l'Autriche en Croatie, qui exerçaient la piraterie sur l'Adriatique. Une armée vénitienne brûla tous leurs villages, et extermina les habitants qui ne s'étaient pas réfugiés dans les montagnes. Marino Grimani mourut à la fin de l'année 1605, au moment où la république se brouillait avec le pape Paul V, au sujet des franchises ecclésiastiques. Son successeur, Léonard Donato, soutint vigoureusement cette querelle. S. S—1.

GRIMANI (PIERRE), doge de Venise, succéda en 1741 à Louis Pisani. A cette époque, la guerre pour la succession d'Autriche était allumée contre Marie-Thérèse dans la moitié de l'Europe. La république de Venise, traversée par les armées autrichiennes, vit souvent aussi son territoire violé par les Français et les Espagnols : elle persista cependant à observer une stricte neutralité; et, mettant des garnisons nombreuses dans ses places fortes, elle n'éprouva d'autres calamités que quelques désordres passagers au milieu des troupes dont elle était entourée. Grimani mourut en 1752, et F. Lo-redano lui succéda. S. S—1.

GRIMAREST (JEAN-LÉONOR le Gallois, sieur de), écrivain très-médiocre, né à Paris dans le 17^e siècle, vécut longtemps dans la société de quelques personnes riches qui se plaisaient à lui entendre raconter des anecdotes, dont il possédait un ample répertoire. Il donnait en même temps des leçons de français aux seigneurs étrangers qui venaient visiter Paris, et il remplissait même près d'eux l'office de *cicerone*. Sa vanité était si grande, qu'il disait souvent : C'est moi qui ai donné de l'esprit à tout le Nord. Il mourut à Paris en 1720, dans un âge avancé. On a de lui : 1^o *Commerce de lettres curieuses et savantes*, Paris, 1700, in-12. C'est, dit M. Hérissant, la suite d'un autre volume in-12, intitulé *Commerce savant et curieux*, qui pourrait être de Germain Brice, que Grimarest avait remplacé dans les fonctions de *cicerone*. (Voyez la *Table* du Dictionnaire des Anonymes, par Barbier, p. 215). 2^o *Les Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, Paris, 1705, 2 vol. in-12; pitoyable ouvrage, qui n'a ni l'agrément des plus mauvais romans ni la vérité qui est l'âme de

l'histoire, dit Lenglet-Dufresnoy. 3^o *Vie de Molière*, Paris, 1705, in-12, revue et corrigée, Amsterdam, 1705, in-12. *Additions à la Vie de Molière*, avec une réponse à la critique qui en a été faite, ibid., 1706, in-12. Cette vie de Molière est remplie d'anecdotes que Grimarest disait tenir de la bouche de Baron, mais dont on a reconnu depuis longtemps la fausseté (voy. MOLIERE). 4^o *Traité du récitatif*, Paris, 1707, in-12; nouvelle édition, augmentée, Amsterdam, 1740, in-12. C'est, dit l'abbé Goujet, le meilleur ouvrage qu'on connaisse sur cette matière; mais il a été tellement surpassé depuis qu'on n'oserait plus le citer. 5^o *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques*, Paris, 1708, in-8^o, qui suivant d'autres bibliographes seraient de Fr. Duval de Tours. 6^o *Traité sur la manière d'écrire des lettres et sur le cérémonial; avec un Discours sur ce qu'on appelle usage dans la langue française*, ibid., 1709, 1753, in-12; 7^o *Éclaircissements sur la langue française*, Paris, 1712, in-12. Cet ouvrage, suivant Goujet, peut encore être utile. — Charles-Honoré LE GALLOIS de GRIMAREST, fils du précédent, et qu'on a confondu souvent avec son père, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Nouvelle grammaire française réduite en tables*, Paris, 1719, in-4^o; ce qu'elle renferme de passable est tiré tout pour mot des *Grammaires* de Regnier-Desmarais et du P. Buffier; celui-ci se plaignit du plagiat, déjà dénoncé dans une lettre insérée au *Journal de Trévoux*, juillet 1719. 2^o *Lettre d'un gentilhomme périgourdin*, ibid., 1750, in-12; réimprimée l'année suivante, avec la *Réponse* du sieur de Lalande, maître de langues. Cette lettre contient des réflexions assez communes sur les qualités qui constituent l'élégance et la politesse du style. 3^o *Recueil de lettres sur divers sujets*, ibid., 1725, 1729, in-12. Grimarest annonce qu'en publiant ce volume, il a cédé à l'empressement des étrangers, qui lui témoignaient le désir d'avoir des modèles de lettres; il se justifie ensuite de ne pas faire paraître les manuscrits de son père, dont on réclamait de toute part la publication; il déclare qu'ils lui ont tous été enlevés par un homme des mains duquel, ajoute-t-il, je n'ai jamais pu les retirer, tant il avait pris de justes précautions pour s'en emparer. W—s.

GRIMAUD (BERNARD), poète toulousain, religieux de l'ordre de St-Benoît, prieur d'Aucamville. Il a publié un ouvrage en vers patois intitulé *Lé drèt cami del cel dins le pays mounsi; o la bido del gran patriarcho sant Benoist. Le tout despartit en diverses cants, tan joyouses, què débouciouses; é claufit de mouralos tirados del texto sacrat, é de la douctrino des sants Payres*, par B. Grimaud T. P. D., Toulouse, 1639, chez Frances Boude, in-8^o. Cet ouvrage est assez rare; c'est un très-long poème en vers de huit pieds, composé de six livres; le premier, le second et le troisième, de huit chants; le quatrième et le cinquième de neuf, et le sixième de six; en tout quarante-huit chants.

En tête du volume, se voit une gravure représentant une échelle qui conduit au ciel, et sur laquelle se trouvent d'abord un pape, puis des cardinaux ou des évêques, et à la suite divers moines. Cette échelle est soutenue par St-Benoît et par une sainte du même ordre. Dans son poème, Grimaud fait l'histoire de St-Benoît, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il parle longuement et minutieusement des études de son héros, de ses voyages, de son savoir, de ses vertus, de ses prédictions, de ses miracles..... Il raconte bon nombre d'historiettes, vraies ou apocryphes, précédées ou terminées par des *morales*, généralement puisées dans la Bible où dans les Pères de l'Église. Parmi ces histoires, on remarque celles de la cloche cassée par le diable, de la punition d'un moine *bagamon et mal sage*, de la confusion d'un valet qui avait caché ou volé un flacon de vin, d'un bénédictin qui fuyait son couvent et qui fut arrêté par un dragon, de la mort de Ste-Scholastique (sœur de St-Benoît), dont l'âme apparut sous la figure d'une colombe, et de la victoire du patriarche St-Benoît lui-même, *controu la tentaciù de la car*..... Il y a, dans ce poème, de la verve, de la naïveté, des détails heureux, mais trop souvent des longueurs, de la monotonie et des idées vulgaires. A. M.

GRIMAUD (JEAN-CHARLES-MARGUERITE-GUILLAUME DE), célèbre professeur à l'ancienne université de médecine de Montpellier, naquit à Nantes en 1750, et mourut dans la même ville le 5 août 1789. Élève de Barthez, dont il admirait l'éloquence et l'érudition variée, Grimaud, après quatre années de travaux assidus, composa, pour obtenir le grade de docteur, une thèse sur l'*irritabilité*. Cet ouvrage, qui renferme une critique lumineuse sur plusieurs théories physiologiques alors accréditées, et dans lequel brillent des considérations neuves et savantes, décèla dès lors le génie de son auteur. On s'étonna de l'étendue des connaissances qu'il possédait à un âge si peu avancé, et l'on admira la solidité de la doctrine physiologique qu'il défendait, et qu'il développa si bien depuis dans ses leçons publiques. Après sa réception, il alla passer quelque temps à Paris, dans le dessein de s'y perfectionner, et retourna à Montpellier. En 1781, la cour le nomma professeur-adjoint, et survivancier de Barthez, avec des distinctions fort honorables. Il débuta dans la carrière de l'enseignement par des leçons de physiologie remplies d'idées neuves et ingénieuses, qui firent fortune et commencèrent sa célébrité. Grimaud avait rédigé un cours complet sur cette matière; cet ouvrage, auquel il n'eut pas le temps de mettre la dernière main, et qui n'a jamais été imprimé, est néanmoins fort connu par le moyen des nombreuses copies qui en ont été faites, tant dans ses leçons que sur son manuscrit. Bichat, qui lui a emprunté de grandes pensées qu'il a su développer avec toute la fécondité et la puissance de son génie, n'a pas manqué d'en faire hommage XVII.

à Grimaud; Richerand, dans ses *Éléments de physiologie*, lui paye aussi le même tribut. Les principales idées qui distinguent la doctrine du professeur de Montpellier sont relatives aux propriétés des corps vivants (propriétés si spéciales et si différentes de celles des autres corps), aux lois, aux effets, aux modifications de l'irritabilité de la fibre musculaire; aux rapports de cette propriété avec la sensibilité nerveuse; aux lois du mouvement musculaire, etc. Grimaud, après avoir essayé ses forces dans cette belle partie de la médecine qui explique les phénomènes de la vie animale, entreprit un cours sur les fièvres; il rédigea aussi ses leçons en corps de doctrine; l'ouvrage a été publié après sa mort par son disciple chéri (*voy. DUMAS*). Ce livre, qui décèle un vaste savoir et un esprit judicieux, ne contient rien de neuf; mais on y trouve une grande érudition, et l'histoire assez complète des causes, des phénomènes et des accidents qui compliquent les fièvres, considérées en trois ordres, d'après leur type, et en diverses espèces. La partie qui est relative à la description et au traitement de ces affections, n'est pas la moins remarquable de ce traité. Toutefois, l'on regrette que l'auteur, trop tôt enlevé aux sciences, n'ait pu acquérir, dans la pratique, cette expérience qui lui manquait pour bannir de son ouvrage des théories abstraites et spéculatives, dont son génie, éclairé par l'observation, eût infailliblement fait justice. Les travaux que nécessitait l'enseignement public, n'occupaient point exclusivement l'esprit de Grimaud; il trouva le temps, en 1785, de composer un *Mémoire sur la nutrition*, en réponse à une question proposée par l'Académie de St-Petersbourg. Cette compagnie n'adjudgea point de prix; mais elle donna des éloges au travail intéressant du professeur de Montpellier. La question ayant été remise au concours, Grimaud fit un second mémoire, rempli de considérations nouvelles, d'aperçus ingénieux sur divers points de physiologie, entre autres sur les mouvements des humeurs dans le tissu cellulaire, et par conséquent hors des voies de la grande circulation; ces mouvements sont regardés par l'auteur comme les agents les plus actifs de la nutrition. Mais ici Grimaud préconisait une doctrine contraire aux théories accréditées; et l'Académie, tout en lui accordant de nouveaux éloges, n'adjudgea point de prix. Ces deux mémoires, fort curieux, ont été imprimés à Montpellier, 1787-1789, 2 vol. in-8°; ils donnent une idée de ce qu'auraient pu devenir son *Traité de physiologie* et son *Cours des fièvres*, s'il avait assez vécu pour terminer ces deux ouvrages, qui n'étaient, pour ainsi dire, que des ébauches. L'excès du travail altéra en peu d'années sa constitution, d'ailleurs peu robuste. Il commença, vers 1783, à éprouver les avant-coureurs de la maladie dont les progrès s'accrurent au point qu'en 1789, sentant approcher sa fin, il retourna dans sa patrie, afin d'embrasser ses parents pour la dernière fois. Malgré son goût

pour les travaux du cabinet, Grimaud exerçait aussi la médecine et possédait les qualités qui font le praticien. Moissonné à l'âge de 59 ans, il n'a pu laisser sous ce rapport une haute réputation; le temps seul lui a manqué pour l'obtenir. La faculté de Montpellier le place avec raison au rang de ses plus grands professeurs. On lui doit d'avoir fait particulièrement connaître dans cette école les ouvrages de Stoll, de Selle et de Quarin. Après la mort de Grimaud, il parut, dans la même année, deux éditions de son *Cours des fièvres*, Montpellier, 1791, l'une en 5, l'autre en 4 volumes in-8°. La première, faite sur une copie mutilée par des suppressions, des corrections inconsidérées, fut attribuée à feu Goguet, docteur en médecine, disciple de Grimaud, et qui, devenu général à l'armée du Nord, mourut sur le champ de bataille en 1794. Cette édition furtive n'obtint aucun succès. Il n'en fut pas de même de l'édition en quatre volumes, due aux soins du professeur Dumas, auquel l'auteur avait confié ses manuscrits. Celle-ci étant épuisée depuis longtemps, un médecin de Montpellier en a publié une seconde, qui a paru en 4 volumes in-8°, Montpellier, 1815. On a conservé un discours préliminaire, composé par Dumas pour la première édition; et le nouvel éditeur, M. J.-B.-E. Demorcy-Delletre, y a joint une notice sur Grimaud, et une introduction de plus de deux cents pages, dans laquelle il entre dans de savants détails et donne d'utiles développements sur plusieurs points que Grimaud n'avait fait qu'ébaucher. M. Lanthois a publié un *Cours complet de physiologie*, distribué en leçons, Paris, 1818, 1824, 2 vol. in-8°, ouvrage posthume de Grimaud.

F—R.

GRIMAUDET (FRANÇOIS), avocat du roi à Angers, sa patrie, en 1558, se distingua par son érudition, sa probité et son patriotisme. La véhémence avec laquelle il parla dans l'assemblée provinciale d'Angers et aux états d'Orléans contre les abus du clergé, parut être une apologie indirecte de la réforme, quoiqu'il fût très-bon catholique. Ce discours, imprimé la même année, fut censuré par la Sorbonne et attaqué avec tant de chaleur par son collègue Surguyn, que Grimaudet fut obligé de se rétracter. Alors il quitta le palais pour se livrer au travail du cabinet. Il mourut le 29 août 1580, âgé de 60 ans. On a de lui un *Traité des monnaies*, Paris, 1576, in-8°, et d'autres ouvrages sur des matières de droit public, ecclésiastique et civil, recueillis en 1669 à Amiens, in-fol. Sa famille, qui subsistait dans le parlement de Bretagne, prétendait descendre de François Grimaldi, qui suivit Louis II, duc d'Anjou, en qualité de son argentier dans le 15^e siècle, lorsque ce prince revint d'Italie.

T—D.

GRIMAULD ou GRIMOARD (GUILLAUME). Voyez URBAIN V, pape.

GRIMLAÏC, prêtre solitaire, que D. Mabillon et D. d'Achery croient avoir vécu au 9^e siècle, n'est connu que par une règle dont il est auteur, et

qu'il dédia à un autre prêtre nommé aussi *Grimlaïc*, qui paraît avoir été son directeur, et par l'avis duquel il la composa. Il avait dans sa jeunesse étudié les belles-lettres, et il regretta de ne l'avoir point fait avec assez de soin. Sa *Règle*, remplie d'érudition, prouve qu'il avait parfaitement réparé ce tort de ses premiers ans. Il n'y cite que des auteurs antérieurs au 10^e siècle, et même rien de postérieur aux conciles d'Aix-la-Chapelle de 816 et 817 : néanmoins l'abbé de Rancé la croit d'une époque moins ancienne. Cette *Règle*, divisée en neuf chapitres, est tirée de l'Écriture sainte, des Pères tant grecs que latins, des anciennes règles monastiques, des vies des saints, et d'autres monuments ecclésiastiques. La règle de St-Benoît est une des principales sources où l'auteur a puisé. Il recommande à ses solitaires l'étude comme un des devoirs essentiels à leur état, et veut qu'ils soient doctes : *Solitarius itaque debet esse doctor*. Ce livre, de peu d'étendue, se recommande par l'ordre et la méthode qui y règnent, et par les sentiments d'une piété éclairée et solide. De bons juges le regardent comme un manuel non-seulement utile à des solitaires, mais même à tous ceux qui sont engagés dans le ministère évangélique. On en doit la découverte à dom Luc d'Achery, qui la tira de deux manuscrits, dont l'un provenait de la bibliothèque de M. de Thou, et l'autre lui appartenant. Il la fit imprimer en un petit volume in-16, qu'il enrichit d'une table et de notes marginales, Paris, Edmond Martin, 1653 : depuis elle passa dans le code des anciennes règles, publié par Holstenius, Rome, 1661, 2 vol. in-4°. L—Y.

GRIMM (FRÉDÉRIC-MELCHIOR, baron de), littérateur dont la réputation s'est beaucoup accrue depuis sa mort, naquit à Ratisbonne le 26 décembre 1725, de parents pauvres, mais qui voulurent, à défaut de fortune, lui laisser du moins une bonne éducation. Son goût pour les lettres se manifesta dès l'enfance, et, au sortir du collège, il composa une tragédie de *Banise*, oubliée aujourd'hui, même en Allemagne. Les critiques dont cette pièce fut l'objet ne le découragèrent point, mais lui firent sentir la nécessité de perfectionner ses études. Le jeune Grimm désirait vivement de voir la France, et il saisit l'occasion qui se présenta d'accompagner à Paris les enfants du comte de Schomberg, en qualité de gouverneur. Peu de temps après, il devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, place plus honorable que lucrative, puisque J.-J. Rousseau, qui fit connaissance avec Grimm à cette époque, dit que son équipage très-mince annonçait le pressant besoin de trouver un autre emploi. Ce fut le goût de la musique qui lia ces deux hommes, si peu faits d'ailleurs l'un pour l'autre. Rousseau, simple et confiant, communiqua tous ses projets à Grimm, et le mit en rapport d'amitié avec Diderot, d'Alembert, le baron d'Holbach et d'autres personnages célèbres, dont la protection était alors très-puis-

sante. Grimm sut en profiter, et sans croire, comme le dit Rousseau (*voy. les Confessions*, livre 8 et suivant), qu'il paya ses services par la plus noire ingratitude, on est forcé de penser qu'il ne s'en montra pas assez reconnaissant. Le comte de Frièse le prit pour secrétaire avec des appointements qui lui permirent de satisfaire son goût pour la dépense : peu occupé par les fonctions de cette place, Grimm continua d'employer ses loisirs à cultiver ses talents et à visiter les littérateurs et les artistes les plus distingués. Admis aussi dans la haute société et persuadé qu'on ne peut y réussir que par les femmes, il ne négligea aucun moyen pour leur plaire, et devint si recherché dans sa toilette, que ses amis lui en faisaient la guerre et le nommaient en plaisantant *tyran le Blanc*, parce qu'il était d'un caractère opiniâtre, et qu'il remplissait de céruse les inégalités de son visage. Une aventure, racontée par Rousseau avec ce talent qui donne de l'intérêt aux moindres choses, avait commencé à rendre Grimm l'objet de l'attention publique (*voy. les Confessions*, livre 8). Ce fut vers le même temps qu'arrivèrent à Paris les premiers chanteurs italiens connus sous le nom de *bouffons*. Dès leur début, les amateurs se divisèrent en deux partis. Ceux qui tenaient pour l'ancienne musique se plaçaient sous la loge du roi, et leurs adversaires, parmi lesquels on comptait Rousseau, Grimm, etc., du côté opposé. « Voilà d'où « viennent les noms de partis célèbres dans ce « temps-là, du coin du roi et du coin de la « reine. » La dispute en s'animant produisit des brochures. Le coin du roi voulut plaisanter ; Grimm lui répliqua par le *Petit prophète*, brochure piquante et qui a survécu à cette grande querelle (*voy. J.-J. Rousseau*). Ce pamphlet et quelques morceaux sur les arts, écrits avec plus de vivacité que de goût, plus d'enthousiasme que de raison, suffirent pour faire à Grimm la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, et pour lui ouvrir une carrière brillante. Le comte de Frièse mourut : Grimm le pleura amèrement, quoiqu'il mit peut-être un peu trop d'affectation à étaler sa douleur. Quelques jours après, il obtint la place de secrétaire des commandements du duc d'Orléans. La littérature française à cette époque brillait du plus grand éclat, et plusieurs souverains, jaloux d'en connaître les productions par des analyses plus impartiales que ne le sont ordinairement celles des journaux, eurent à cet effet des correspondants à Paris. Grimm, aidé par Diderot, fut celui de la duchesse de Saxe-Gotha ; mais on croit qu'il faisait passer des copies des articles les plus piquants, et même probablement la correspondance entière à sept autres princes, parmi lesquels on compte trois têtes couronnées (1). En 1776, le duc de Saxe-Gotha l'accré-

dita en qualité de son envoyé à la cour de France, et Grimm, honoré du titre de baron et décoré de plusieurs ordres, s'acquitta habilement de ses nouvelles fonctions, sans toutefois abandonner la culture des lettres. La révolution qu'il avait vue se préparer, mais dont il était loin de prévoir les résultats, vint troubler la tranquillité dont il jouissait ; enfin, effrayé d'un avenir qu'il n'osait plus envisager, il quitta Paris avec les autres membres du corps diplomatique, et se retira à la cour de Gotha, où il trouva un asile honorable. L'impératrice de Russie le nomma en 1795 son ministre plénipotentiaire près des états du cercle de basse Saxe ; il fut confirmé par Paul 1^{er} dans cet emploi, qu'il remplit jusqu'à ce qu'une maladie cruelle, et qui le priva d'un œil, l'obligea de renoncer entièrement aux affaires. Il revint alors à Gotha, y passa les dernières années de sa vie au milieu de ses amis et de ses livres, et y mourut le 19 décembre 1807 à l'âge de 83 ans. Le plus important de tous ses écrits, et celui qui lui assure une réputation durable, est la *Correspondance littéraire, philosophique, critique*, adressée à un souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot, Paris, 1812-1813, 16 vol. in-8° : elle comprend l'histoire de la littérature française, depuis 1755 jusqu'à 1790 (1). Dans cet espace de trente-sept années, il n'a pas été publié un seul ouvrage remarquable qui n'y soit analysé et jugé de la manière la plus piquante et presque toujours la plus impartiale. Le style de Grimm est moins correct, et son goût moins sûr que celui de la Harpe ; mais ses aperçus sont plus neufs, ses vues plus étendues et ses jugements exprimés d'une manière plus originale ; il règne dans la plupart des morceaux qui composent cette immense galerie, une verve, une chaleur qui entraîne le lecteur, tandis que la Harpe laisse toujours le sien un peu froid. Il ne faut pas cependant oublier qu'ami intime et admirateur passionné de Diderot, Grimm en conserve la couleur d'une manière très-décidée : le matérialisme et le drame, tels étaient ses articles de foi, ses deux objets d'adoration, et le grand opéra était son aversion et sa victime. Barbier a réuni sous le titre de *Supplément à la correspondance* de Grimm et Diderot, Paris, 1814, in-8°, les divers opuscules publiés par Grimm, en français ; ce sont : 1^o les *Lettres*, à l'auteur du *Mercur*, sur la *littérature allemande* ; 2^o une *Lettre sur l'opéra d'Opérahule* ; 3^o le *Petit prophète de Boehmischbroda*,

Deux-Ponts, la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt, le prince George de Hesse-Darmstadt, et la princesse de Nassau-Saarbrück. Aussi les trois parties de la Correspondance sont parvenues aux éditeurs de trois sources différentes.

(1) En publiant la troisième livraison, qui n'a paru qu'en 1813, 6 vol. in-8°, et qui comprend le commencement de cette correspondance, les éditeurs (MM. Michaud aîné et Chéron) annoncèrent que les années 1753, 1754 et 1755 sont rédigées par l'auteur de l'*Histoire philosophique des Indes*. Cette assertion est au moins très-douteuse, comme on l'a fort bien démontré dans le *Journal de l'Empire* du 4 octobre 1813. La deuxième livraison a aussi été publiée en 1813 par Suard, 5 vol. in-8°.

(1) Une note de la troisième livraison de la correspondance de Grimm nous apprend que ces souverains étaient l'impératrice de Russie, la reine de Suède, le roi de Pologne, le duc de

imprimé en 1755, in-8° (*voy.* GÖTTSCHEDE); 4° *Du poème lyrique*, morceau inséré dans l'*Encyclopédie* et que l'éditeur regarde comme un traité complet sur cette partie; 5° des *Lettres* à Frédéric II, roi de Prusse, qui prouvent que l'auteur n'avait pas le talent de louer les souverains. 6° Enfin des morceaux inédits de la *Correspondance* et des *Remarques* de l'éditeur destinées à en éclaircir un grand nombre de passages (*voy.* aussi le *Mercur* de mars 1814, p. 461-478). On cite encore de Grimm une *Dissertation latine sur l'histoire de Maximilien I^{er}*. Meusel, dans son *Dictionnaire des littérateurs allemands*, lui attribue quelques autres écrits dans cette langue. Enfin en 1829 on a publié à Paris en 2 volumes in-8° : *Mémoires politiques et anecdotiques inédits du baron de Grimm*. Ces mémoires sont apocryphes. C'est à Joseph Bancet qu'on doit la première publication de la *Correspondance*. M. Salgues, éditeur de la seconde partie, qu'on a imprimée la première comme étant la plus intéressante, a mis en tête une *Notice* sur Grimm. Cette partie, publiée en 1812, 5 vol. in-8°, et qui s'étend de 1770 à 1782, a eu l'honneur d'une seconde édition, précédée d'un avertissement où l'on répond à quelques critiques, et d'un portrait de Grimm gravé sur un dessin de Carmontelle. On s'est empressé de traduire en anglais, mais en l'abrégéant, la *Correspondance* de Grimm, Londres, 2 vol. in-8°. On y a donné aussi une édition française de cet abrégé. Enfin M. Taschereau a donné en 1829 et années suivantes à Paris, en 15 volumes in-8°, une nouvelle édition de la *Correspondance* de Grimm, revue et mise dans un meilleur ordre, avec des notes et des éclaircissements, et où se trouvent rétablies pour la première fois les phrases supprimées par la censure impériale; et la même année cette édition s'est trouvée complétée par la publication en un volume in-8°, faite par MM. Chéron et Thory, sous le titre de *Correspondance inédite de Grimm et Diderot, et recueil de lettres, poésies, morceaux et fragments retranchés par la censure impériale en 1812 et 1815*. M. Taschereau s'est attaché à rectifier par de courtes notes les faits que Grimm a altérés, à expliquer les allusions à des événements contemporains que ses lettres renferment, à indiquer les véritables titres, et à donner le nom des auteurs des ouvrages dont il rend compte (*voy.* DELEYRE et ÉPINAY).

W—S.

GRIMM (JEAN-FRÉDÉRIC-CHARLES), médecin allemand, né à Eisenach en 1757, prit le grade de docteur à Göttingue en 1788, devint médecin du duc de Saxe-Gotha et inspecteur des eaux minérales de Ronnebourg, et mourut le 18 octobre 1821. Grimm s'est principalement fait connaître par une excellente traduction allemande des œuvres d'Hippocrate. Elle est accompagnée de notes critiques et historiques très-utiles et très-savantes, et d'un jugement sur chacun des ouvrages du père de la médecine. Cette traduction a été imprimée à Al-

tembourg, 1781-1792, 4 vol. in-8°. Les autres écrits de Grimm sont : 1° *Dissertatio de visu*, Göttingue, 1788, in-4°; 2° *Lettre sur l'épidémie qui a régné à Eisenach dans la première moitié de l'année* 1767, Hildburghausen, 1768, in-8° (en allemand); 3° *Traité sur les eaux minérales de Ronnebourg*, Altembourg, 1770, in-8° (en allemand); 4° *Remarques faites pendant un voyage en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande*, Altembourg, 1775, 5 vol. in-8° (en allemand). Grimm a encore publié, dans les *Nova acta academici naturæ curiosorum*, une histoire de la fièvre maligne qui régna épidémiquement à Eisenach en 1769, 1770 et 1771, et une histoire abrégée des plantes qui croissent aux environs de cette ville.

G—T—R.

GRIMOALD, fils de Pépin le Vieux, succéda à son père dans la charge de maire du palais du royaume d'Austrasie en 640, sous le règne du jeune Sigebert; c'est la première fois qu'on vit cette autorité, déjà trop forte pour la sûreté des rois, se transmettre comme un héritage de famille. Ce n'est pas que la mairie du palais ne fût vivement disputée à Grimoald. Un parti puissant lui opposa Othon, dont le père était gouverneur du roi, place qu'on désignait alors par le simple titre de nourricier; mais cette rivalité ne servit qu'à exciter des troubles dans le royaume; Grimoald triompha, et parvint à faire tuer son concurrent. Le duc de Thuringe, tributaire des rois d'Austrasie, voulut profiter de la jeunesse du roi et des divisions qui régnaient parmi les grands, pour se rendre indépendant; c'était l'ambition générale à cette époque. Après avoir été battu, il se releva, moins par ses propres forces que par le défaut d'accord entre les divers chefs de l'armée austrasienne, et fit une paix aussi glorieuse pour lui que honteuse pour les ministres du roi. Sigebert, trop jeune, et peut-être trop livré à une dévotion minutieuse pour pouvoir gouverner, se reposait entièrement sur Grimoald, auquel il était tellement attaché qu'il lui promit d'adopter son fils, s'il mourait lui-même sans enfants, promesse fort extraordinaire pour un prince qui n'avait pas vingt ans, et dans un siècle où cette adoption n'aurait donné aucun droit à la couronne, puisque l'Austrasie revenait à Clovis II, déjà roi de Neustrie et frère de Sigebert, dans le cas où celui-ci ne laisserait point de postérité; aussi les historiens ont-ils pensé avec raison que Grimoald ne répandit le bruit de cet engagement que pour préparer les esprits à l'usurpation qu'il méditait. Sigebert mourut, ayant de la reine Innichilde un fils nommé Dagobert, qui porta d'abord le titre de roi d'Austrasie pendant près de deux ans. Grimoald, se voyant assuré d'un parti capable d'étouffer toute autre ambition que la sienne, fit disparaître ce jeune prince, l'envoya en Écosse, où il fut abandonné, assura qu'il était mort, et éleva son propre fils sur le trône, en lui donnant le nom royal de Childebart. Le respect des Austrasiens pour la mémoire de Pépin le Vieux

avait été le plus ferme appui de Grimoald : son attentat leur fit horreur, et l'ambition humiliée des grands s'unissant à l'amour du peuple pour les héritiers de Clovis, il en résulta en 656 une révolte si prompte, si générale, que Grimoald ne put se sauver. Il fut conduit à Paris, et livré à Clovis II, qui le fit renfermer. Depuis cette catastrophe, l'histoire garde le silence sur lui et sur le fils qu'il avait osé nommer-roi. La reine Innichilde, mère du jeune Dagobert, s'était retirée auprès de Clovis II, dès le commencement de la révolte de Grimoald. Sans doute elle croyait, avec tous les Français, que son fils était mort, et elle ne tenta aucune démarche pour lui conserver ses États; cependant ce jeune prince reparut pour régner quelques années sur une faible partie du royaume de son père, et fut assassiné à la chasse par de vieux partisans de la faction de Grimoald.

F—E.

GRIMOALD, fils de Pépin le Gros ou d'Héristal, fut fait par son père maire du palais de Neustrie, en 695, et succéda ensuite à son frère Drogon dans la dignité de duc des Bourguignons. Il épousa en 711 Theudelinde, fille de Radbode, duc des Frisons. Ayant appris en 714 que Pépin était tombé malade, il se hâta de se mettre en chemin pour se rendre près de lui; mais, en passant à Liège, la piété l'engagea à visiter le tombeau de St-Lambert, évêque de cette ville, et tandis qu'il priaït avec ferveur pour la guérison de son père, un scélérat nommé Rangaire le perça de plusieurs coups de poignard, dont Grimoald mourut sur-le-champ. Son fils Théodald, encore au berceau, fut nommé par le crédit de Pépin, maire du palais de Dagobert III.

W—S.

GRIMOALD, duc de Bénévent et roi des Lombards, était le plus jeune des fils de Gisolf, duc de Frioul. Lorsque cette province fut envahie en 644 par les Avars, on l'emmena captif vers la Pannonie. Mais comme il était en croupe à cheval derrière le soldat qui l'avait fait prisonnier, il lui arracha son poignard, le tua, et s'enfuit chez les Lombards. Il vécut ensuite dans le Frioul, jusqu'en 653 que Grasolf, son oncle paternel, fut investi de ce duché; alors, avec Radoald son frère, il passa dans le duché de Bénévent, auprès d'Arigise, qui avait été son tuteur, et qui l'aimait comme son fils. Après la mort d'Arigise et de son fils, Radoald et ensuite Grimoald succédèrent au duché de Bénévent. Ce dernier y parvint en 647. Il remporta vers l'an 650 une grande victoire sur les Grecs qui voulaient dépouiller de ses trésors la basilique de St-Michel sur le mont Gargan. Cependant la monarchie lombarde ayant été partagée entre les fils d'Aribert (Pertharite et Godebert), la jalousie de ces jeunes princes excita bientôt une guerre civile. Godebert appela, en 662, Grimoald à son secours; mais celui-ci s'étant mis en marche avec une armée considérable, usurpa pour lui-même le trône qu'on l'appelait à soutenir. Godebert fut tué; Pertharite chercha un

asile chez les Avars, et Grimoald fut reconnu pour roi par les Lombards. Il laissa le duché de Bénévent à Romuald son fils; mais celui-ci ayant été attaqué l'année suivante par Constant, empereur de Constantinople, Grimoald accourut aussitôt à sa défense, et força l'empereur grec à lever le siège de Bénévent. Lorsque Grimoald sut que Pertharite s'était réfugié chez les Avars, il fit sommer le chagan ou chef de cette nation de chasser ce fugitif; le chagan, redoutant la puissance des Lombards, congédia Pertharite; et ce dernier, au lieu d'errer davantage pour chercher un nouveau refuge, résolut d'abandonner son sort à la discrétion de son ennemi. Il arriva en 663 à Lodi, et sa confiance en la générosité de Grimoald ne fut point trompée; ce prince lui donna un palais et des revenus, et lui promit par serment de respecter sa vie et sa liberté. Bientôt, il est vrai, l'empressement des Lombards qui venaient rendre visite à Pertharite excita la défiance de Grimoald. Il allait faire arrêter ce rival, lorsque celui-ci s'échappa de Pavie, et passa en France, sauvé par deux domestiques qui lui étaient dévoués; tous deux, demeurés entre les mains du roi lombard, furent récompensés par lui, au lieu d'être punis de leur zèle. Pertharite obtint des secours de Clothaire III, roi de Paris et de Bourgogne, qui descendit en Italie en 665 pour rétablir son protégé sur le trône; mais il fut battu par Grimoald dans le voisinage d'Asti. Grimoald mourut en 671 d'une hémorrhagie qui lui survint à la suite d'une saignée. Quoiqu'il laissât un fils encore enfant, nommé Garibald, les Lombards s'empressèrent de rappeler Pertharite, et de le proclamer son successeur. — GRIMOALD II, duc de Bénévent, de 677 à 680, succéda probablement dans ce duché, en 677, à son père Romuald. Le roi des Lombards Pertharite occupait le trône au préjudice du père ou de l'oncle de Grimoald II : celui-ci n'en reconnut pas moins le monarque successeur de Grimoald I^{er}, et comme gage de leur réconciliation il épousa Vigilinde, fille de Pertharite. Il paraît qu'il mourut en 680, après avoir régné trois ans. Il eut pour successeur Gisolf son frère.

S. S—I.

GRIMOALD I^{er}, prince de Bénévent, fils et successeur d'Arigise, régna de 788 à 806. Quelle que fût la puissance des ducs de Bénévent, dont le gouvernement égalait presque le royaume actuel de Naples, le titre de duc était considéré par eux comme un signe de dépendance féodale, et en effet ils relevaient de la couronne royale des Lombards; aussi, après la chute de cette monarchie, Arigise rejeta-t-il ce titre pour prendre celui de prince. Grimoald, son fils, vécut quelque temps à la cour de Charlemagne, auquel il avait été donné en otage pour l'observation d'un traité de paix conclu en 787; mais Arigise étant mort en 788, Charles renvoya Grimoald dans le duché de Bénévent, lui imposant seulement l'obligation de démolir les principales forteresses de ses États,

et de faire raser la barbe à ses sujets, pour que leur costume fût le même que celui des Francs. Grimoald, à son arrivée dans l'État de ses pères, le trouva envahi par Adelgise, fils de Didier, dernier roi des Lombards; mais, au lieu de se joindre à lui, comme son père avait eu intention de le faire, pour secouer le joug des Francs, Grimoald l'attaqua, le battit, et força les Grecs qui l'accompagnaient à se rembarquer. Cependant Charlemagne et son fils Pépin insistaient pour que Grimoald détruisit les fortifications de Conza, d'Acerenza et de Salerne, et ce prince cherchait à éluder ses promesses, en élevant de nouveaux murs à la place de ceux qu'il faisait abattre. En même temps il épousa en 793 la fille de l'empereur grec, pour s'assurer, au besoin, les secours de ce monarque. La même année, Pépin et son frère Louis entrèrent à main armée dans le duché de Bénévent; mais ils furent bientôt forcés à la retraite: de nouvelles expéditions des rois francs, en 801 et 802, n'eurent pas plus de succès. La jalousie entre Pépin et Grimoald, tous deux jeunes et vaillants, donna un caractère plus chevaleresque à cette guerre, tandis que les nombreuses forteresses du duché de Bénévent opposaient aux Francs une résistance presque invincible. Pépin se dégoûta enfin d'une entreprise où il ne recueillait aucune gloire, et Grimoald ayant maintenu son indépendance au milieu des deux plus puissants empires du monde, mourut en 806. Comme il n'avait point d'enfants, un de ses grands officiers, Grimoald Avresaitz, fut son successeur.

S. S—1.

GRIMOALD II ou AVRESAITZ, prince de Bénévent, régna de 806 à 818. D'après son surnom allemand, et l'explication qu'en donne l'anonyme de Salerne, il était probablement maître des cérémonies chez son prédécesseur. Il continua comme Grimoald 1^{er} à défendre l'indépendance de ses États contre Charlemagne, et comme il était l'un des ennemis les plus renommés de ce monarque, le peuple se figura, en 810, qu'une épizootie dont les bœufs furent atteints en France et en Allemagne était occasionnée par des poudres empoisonnées que Grimoald Avresaitz faisait distribuer. Un grand nombre de victimes innocentes furent massacrées dans toute la monarchie française sur cette absurde inculpation. Grimoald cependant était aimé de ses sujets, et il avait obtenu l'estime des peuples et des princes ses voisins. En 812, il conclut enfin la paix avec Charlemagne; il lui promit un tribut de vingt-cinq mille sous d'or; au commencement du règne de Louis le Débonnaire, en 814, ce tribut fut réduit à sept mille sous. Grimoald étant tombé malade en 818, fut assassiné dans son lit par les comtes de Conza et d'Acerenza, dont le dernier, nommé Sicon, lui succéda. Grimoald n'avait point d'enfants.

S. S—1.

GRIMOARD (PHILIPPE-HENRI comte de), général et littérateur français, né en 1753, mort en 1815,

était issu d'une famille noble du Poitou, dont une branche s'était établie à Verdun au commencement du 18^e siècle. Il était profondément instruit dans la politique et dans l'art militaire. Louis XVI l'avait chargé d'une négociation en Hollande. Ce général travaillait dans le cabinet du monarque à l'époque de la révolution; il fut l'auteur des plans offensifs et défensifs de la campagne de 1792; et il continua de s'occuper avec le roi jusqu'au 10 août d'objets diplomatiques et militaires. Alors ses cartons furent transportés dans les bureaux du comité de salut public, et il a dû regretter sans doute, non-seulement qu'aucun de ses travaux ne lui ait été restitué, mais aussi que cette spoliation lui ait fait perdre jusqu'au mérite d'en être connu pour l'auteur. Sans la mort de Louis XVI, on peut croire qu'il aurait été élevé au ministère; son caractère moral donnait à ce prince une garantie certaine qu'il aurait été ministre sans être courtisan, qu'il aurait délibéré avec indépendance et voté avec sagesse dans ses conseils. Ami d'une sage liberté, ses principes politiques l'avaient rendu partisan du gouvernement représentatif et de la monarchie constitutionnelle. Il était aussi d'avis qu'on ne devait pas craindre d'imprimer d'un auteur tout ce qu'il avait voulu publier, et il ne mettait à cette opinion que les restrictions les plus indispensables. De Grimoard était simple dans ses mœurs et dans ses habitudes; sa conversation était en général une sorte de dissertation savante et critique, dans laquelle il se plaisait à combattre les doctrines féodales et ultramontaines. Il fut obligé de se cacher pour se soustraire aux orages de la révolution. L'essentiel de sa vie est dans ses ouvrages, et ils sont si nombreux que nous craignons de ne pas pouvoir indiquer, malgré nos recherches, tous ceux dont il est auteur ou éditeur. 1^o *Essai théorique et pratique sur les batailles*, Paris, 1775, in-4^o; 2^o *Collection des lettres et mémoires de M. le maréchal de Turenne*, 1782, 2 vol. in-fol. De Grimoard fut si mécontent des mutilations considérables que la censure fit éprouver à l'histoire des campagnes de Turenne, qu'il ne laissa subsister son nom qu'à une dizaine d'exemplaires distribués à ses amis; les autres ont paru sous le nom de Beaurain fils (*voy.* BEAURAIN), comme auteur; celui-ci n'avait pourtant d'autre titre que celui d'avoir fait graver les cartes et les plans. 3^o (*Avec M. de Gugy*), *Traité sur la constitution des troupes légères et sur leur emploi à la guerre*, Paris, 1782, in-8^o; 4^o *Conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne*, Stockholm, 1782, onze livraisons in-fol.; 5^o *Tableau de la vie et du règne de Frédéric le Grand*, Londres, 1788, in-8^o. L'ouvrage allemand de Muller, traduit en français par de La-veaux, a servi de guide à l'auteur dans sa composition; 6^o *Mémoires historiques de Bourcet*, Paris, 1792, 3 vol. in-8^o (*voy.* BOURCET). 7^o *Correspondance particulière et historique du maréchal de Richelieu*, en 1756, 1757 et 1758, avec M. Paris-Du-

verney, suivie des mémoires relatifs à l'expédition de Minorque, et précédée d'une notice très-longue sur la vie du maréchal, 1789, 2 vol. in-8°; 8° *Considérations sur l'état de la Russie sous Paul I^{er}, envoyées en 1757 à Voltaire par le prince royal, depuis roi de Prusse, auxquelles on a joint sa Dissertation sur la littérature allemande, diverses pièces sur la Russie, et le mémoire par le roi de Prusse, remis en 1740 au cardinal de Fleury par le marquis de Beauvau, ambassadeur de France à la cour de Berlin*, Berlin (Paris), 1791, in-8°; 9° *Collection de pièces originales, inconnues et intéressantes sur l'expédition de Minorque ou de Mahon, en 1756*, Paris, 1798, in-8°; ouvrage très-rare; 10° *Recherches sur la force de l'armée française, les bases pour la fixer selon les circonstances, et les secrétaires d'État ou ministres de la guerre depuis Henri IV jusqu'en 1805*, Paris, 1806, in-8°; 11° *Mémoires et lettres du maréchal de Tessé*, 1806, 2 vol. in-8°; 12° *Mémoires de Henri de Campion*, 1806, in-8° (voy. CAMPION); 13° (Avec le général Servan), *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, 1808. Il n'en a paru que 3 volumes in-4°, l'ouvrage ayant été arrêté par le gouvernement de Bonaparte; 14° *Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières de Henri Saint-John, lord vicomte Bolingbroke, précédées d'un Essai historique sur sa vie*, Paris, 1808, 3 vol. in-8°. Les lettres inédites qu'offre ce recueil ont été communiquées à l'éditeur par M. Crawford, Écossais. 15° *Traité sur le service de l'état-major général des armées, accompagné de tableaux et de planches*, Paris, 1809, in-8°; 16° *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre, pendant les campagnes de la Belgique*, Paris, 1793, in-8°. De Grimoard est aussi, avec Grouvelle, l'éditeur des *Lettres de madame de Sévigné*, en 8 volumes in-8°, et des *OEuvres de Louis XIV*. Il est encore auteur d'un mémoire sur la politique de la France envers l'Autriche, qu'on trouve fort mutilé dans les *Mémoires de Louis XVI*, publiés par Soulavie. B—D.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE (ALEXANDRE-BALTHAZAR-LAURENT), fameux gastronome, né à Paris le 20 novembre 1758, était fils d'un fermier général qui, de la boutique de son père, charcutier, s'éleva jusqu'à l'emploi d'administrateur des postes. C'était comme fournisseur à l'armée du maréchal de Soubise, pendant la guerre de sept ans, qu'il avait commencé sa fortune. Ses bénéfices furent tels, que tandis que le maréchal de Richelieu (voy. ce nom) faisait construire son pavillon d'Hanovre du produit de ses déprédations dans cette même guerre, le financier Grimod faisait bâtir, à l'angle des Champs-Élysées et de la place Louis XV, le bel hôtel qui porte encore son nom. C'est là qu'il se rendit célèbre par le faste de sa maison, par le mérite d'avoir le meilleur cuisinier de France et par une foule de petits travers dont les *Mémoires de Bachaumont* et la *Correspondance de Grimm* ont conservé le souvenir. Il recevait à sa

table les plus grands seigneurs, et ses convives disaient de lui : « On le mange, mais on ne le digère pas. » Quant à mademoiselle de Jarente qu'il avait épousée, elle était nièce de l'évêque d'Orléans qui tenait la feuille des bénéfices et qui s'est rendu fameux par les désordres de sa vie. Elle était fort galante (1), et quoique douée de beaucoup d'esprit, elle poussait jusqu'à l'extrême l'orgueil de sa naissance, ce qui lui allait fort mal après s'être ainsi mésalliée. Seul fruit de cette union, le jeune Grimod vint au monde avec un défaut de conformation aux mains, qui l'obligeait de se servir de doigts postiches; mais par leur secours, il écrivait, découpait et dessinait avec une facilité merveilleuse. Ses parents le destinaient à la magistrature, dans laquelle l'appui de son oncle Malesherbes lui eût procuré un avancement rapide. Mais, dédaignant ce moyen honorable et facile d'arriver à la considération, il se fraya un chemin à la célébrité par des bouffonneries qui pouvaient faire quelque honneur à son esprit, mais qui trop souvent n'en firent qu'un homme fort ridicule. Peu flatté d'avoir été mis au monde laid et difforme, il ne le pardonnait pas à sa mère, et s'en vengeait continuellement par la citation des noms de sa propre famille, et par des allusions à l'ignoble métier de son grand-père et de ses aïeux. Quand il entrait dans le salon de sa mère, il ne manquait jamais de se prosterner de la manière la plus humble devant les hauts personnages qu'il y rencontrait, cherchant par là à tourner en ridicule les grands airs de madame de la Reynière, et à faire parade de sa naissance plébéienne. C'est dans cet esprit qu'il se borna à la profession d'avocat, qui alors ne conduisait pas à tout comme aujourd'hui. Ses débuts au barreau furent assez brillants; les mémoires qu'il publia se firent remarquer par l'originalité des pensées et le piquant du style. Mais l'indépendance et la littérature convenaient mieux à ses goûts : il passait son temps au foyer des spectacles, dans les coulisses; car, malgré sa laideur, il aimait fort les actrices, et préférait la société du café du Caveau à la brillante compagnie dont le salon de ses parents était le rendez-vous. Dès 1777, il rédigeait en société avec Levacher de Charnois le *Journal des Théâtres*, ce qu'il fit jusqu'en 1778; et pendant les années 1781 et 1782, il rédigea seul la partie dramatique du *Journal de Neufchâtel* (Suisse). En 1780, il avait publié comme éditeur le *Fakir*, conte en vers dont l'auteur nous est inconnu, disait-il dans son avertissement; mais on sait que cet auteur est Lantier (voy. ce nom). Deux ans après il édita encore le *Flatteur*, comédie en cinq actes et en vers libres du même, et en composa la pré-

(1) Chamfort raconte dans ses *Anecdotes* que Grimod de la Reynière, au moment de l'épouser, parlant avec enthousiasme à Malesherbes, son beau-frère, au bonheur qui l'attendait : « Cela dépend, dit celui-ci, de quelques circonstances. — Comment? que voulez-vous dire? — Cela dépend du premier « amant qu'elle aura. » Un tel mot dans la bouche de Malesherbes peint toute la dépravation de l'époque.

face. En 1785 (avril), il publia une brochure intitulée : *Réflexions philosophiques sur le plaisir, par un célibataire*, avec cette épigraphe : *Legite, censure, crimen amoris abest* (in-8°); ouvrage qui ne contient qu'une censure vague des mœurs du jour. « Cependant, » disait la Harpe dans sa *Correspondance*, « on y remarque plus d'esprit qu'on n'en supposait à un homme qui passe pour une espèce de fou. Il y a des observations assez justes parmi beaucoup de lieux communs. » Ce qu'il y a de plus curieux dans cette brochure, c'est l'avertissement qui offre la parodie du charlatanisme de certains éditeurs. Elle eut un tel succès que la première édition fut épuisée en huit jours, et qu'il s'en fit deux autres dans le courant de l'année. Cette vogue s'explique par la réputation d'originalité dont jouissait alors Grimod l'avocat, qu'on qualifiait ainsi pour le distinguer de son père le publicain. Le nom du jeune Grimod avait, quelques jours avant cette publication, volé de bouche en bouche, grâce à une piquante mystification qu'il avait faite à ses parents. Il avait donné un souper, dont les convives, choisis dans tous les rangs de la société, formaient une macédoine de gens de lettres, de garçons tailleurs, d'artistes, de militaires, de gens de robe, d'apothicaires, de comédiens. Il avait fait imprimer ses billets d'invitation dans la forme d'un billet d'enterrement. En voici le modèle, copié fidèlement d'après l'édition originale dont Louis XVI fit encadrer un exemplaire pour la rareté du fait. « Vous êtes prié d'assister au souper collation de « M^e Alexandre-Balthazard-Laurent Grimod de la « Reynière, écuyer, avocat au parlement, membre de l'Académie des arcades de Rome, associé libre du musée de Paris, et rédacteur de la partie dramatique du *Journal de Neufchâtel*, qui se « fera en son domicile, rue des Champs-Élysées, « paroisse de la Madeleine-l'Évêque, le jour du « mois d'... 178..... On fera son possible pour « vous recevoir selon vos mérites; et sans se flatter que vous soyez pleinement satisfait, on ose « vous assurer dès aujourd'hui que du côté de « l'huile et du cochon, vous n'aurez rien à désirer. « On s'assemblera à neuf heures et demie pour « souper à dix. Vous êtes instamment prié de n'amener ni chien ni valet, le service devant être « fait par les servantes (1) *ad hoc*. » A la porte de l'hôtel, le suisse demandait au convive à voir son billet, y faisait une marque et le remettait à un autre suisse, qui était chargé de demander si c'était M. de la Reynière, *sangue du peuple*, ou son fils, *le défenseur de la veuve et de l'orphelin*, qu'il désirait voir. Sur la réponse du convive, on le faisait monter un escalier au haut duquel il était reçu par un Savoyard vêtu en héraut d'armes, avec une hallebarde dorée à la main. Tout le monde étant réuni dans le salon, l'amphitryon, en habit de palais, et avec le maintien le plus

grave, pria l'assemblée de passer dans une autre pièce où il n'y avait pas une seule lumière. On y retint les convives pendant près d'un quart d'heure; les portes s'ouvrirent enfin, et l'on passa dans une salle à manger éclairée de mille bougies. La balustrade qui entourait la table était gardée par deux Savoyards armés à l'antique. Quatre enfants de chœur étaient placés aux quatre coins de la salle avec leurs encensoirs. « Quand mes parents donnent à manger, dit le maître du festin, il y a toujours trois ou quatre personnes à table, chargées de les encenser : j'ai voulu, messieurs, vous épargner cette peine. Ces enfants s'en acquitteront à merveille. » Le souper était composé de vingt services de la plus grande magnificence, mais le premier tout en cochon : « Messieurs, comment trouvez-vous ces viandes? » demanda l'amphitryon. — Excellentes. — « Eh bien, je suis fort aise de vous dire que c'est un de mes parents qui me les fournit; il se nomme un tel, il loge dans tel endroit; comme il m'appartient de très-près, vous m'obligerez fort d'« l'employer lorsque vous en aurez besoin. » Le festin se prolongea jusqu'à sept heures du matin. Cette soirée bizarre mortifia cruellement le père et la mère de Grimod. Il leur avait demandé la permission de donner à souper à quelques-uns de ses amis, dont il avait dressé une fausse liste; il avait même obtenu de leur complaisance qu'ils iraient souper ce jour-là en ville pour le laisser disposer de la maison à sa fantaisie. Quelle fut leur surprise lorsqu'en rentrant chez eux ils y trouvèrent cette mascarade! Madame de la Reynière se montra un instant dans la salle du festin. Le bailli de Breteuil, qui passait pour lui rendre des soins, lui donnait la main; comme elle il était fort grand et fort maigre; Grimod de la Reynière cita tout haut en les regardant ce vers de Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

A quelque temps de là, il fit à son père une nouvelle scène qui peut-être a suggéré à Pigault-Lebrun, dans ses *Barons de Felsheim*, la première idée du siège que Brandt fait subir à des juifs dans la tour de Witikind. Grimod de la Reynière s'étant enfermé dans son appartement, déclara à son père qu'il n'en sortirait point à moins d'une somme de cent mille francs, indispensable pour satisfaire ses créanciers. Refus de la part de celui-ci. Alors Grimod menaça de faire sauter l'hôtel avec cent livres de poudre. Effrayé et connaissant son fils capable de toutes les folies, le père consent enfin à payer les cent mille livres; mais à la condition qu'il y aurait échange simultané entre la somme et les munitions de guerre. Le traité s'exécute et le père reçoit en effet de son fils cent livres de poudre, mais c'était de la poudre à poudrer. La *Lorgnette philosophique trouvée par un R. P. capucin sous les arcades du Palais-Royal, et présentée au public par un célibataire* (1785,

(1) Espèce de meubles de salle à manger.

2 vol. in-12), ajouta encore à la renommée facétieuse de Grimod de la Reynière. Cette œuvre assez décousue offre des pages très-piquantes; malheureusement l'auteur a copié trop souvent *la Berlue*, de Poincette de Sivry. Le moment vint où il s'attira une disgrâce assez méritée, en abusant de sa qualité d'avocat pour publier la plus sanglante satire contre le poète Fariau de St-Ange (voy. ce nom). Ce libelle a pour titre : *Mémoire à consulter, et consultation pour maître Marie-Élie-Guillaume Duchosal, avocat en la cour, demandeur, contre le sieur Ange Fariau de St-Ange, coopérateur subalterne du Mercure de France, défendeur*, avec cette épigraphe tirée de Phèdre : *Stulte nudabit animam suam*. Dans ce mémoire, Duchosal, auteur de quelques satires assez médiocres, réclame contre l'injustice qu'on a eue de lui attribuer sérieusement des vers à la louange de St-Ange, que celui-ci avait fait insérer dans *l'Almanach littéraire* et dans quelques autres recueils. C'est avec tout l'appareil des formes du barreau que Grimod de la Reynière demande en faveur de son client la réparation la plus authentique d'une calomnie aussi injurieuse, et des dommages-intérêts applicables à des œuvres pies. Il établit que la prétendue épître n'a été faite que pour se moquer du sieur Fariau; que son ridicule amour-propre a pu seul le faire donner dans un piège aussi grossier; enfin que les vers ne sont point de Duchosal, mais d'un sieur Deville, trésorier de France de la généralité d'Amiens, qui n'a eu d'autre intention que de se moquer du sieur Fariau, en lui adressant des vers qu'il suffisait de lire sans prévention pour y découvrir la plus amère dérision, témoin ceux-ci :

Ovide chantait comme un ange,
Saint-Ange chante comme un dieu.

Si dans ce factum Grimod s'était contenté de relever les ridicules littéraires d'un poète qui en avait beaucoup, peut-être ne se fût-il attiré aucune disgrâce; mais il déversa sur St-Ange les personnalités les plus humiliantes, et attaqua un certain marquis de la Salle, auteur de *l'Oncle et les deux tantes*, comme se qualifiant « de marquis » chez les auteurs, et d'auteur chez les marquis. » L'ordre des avocats, indigné qu'un de ses membres, sous le titre de *Mémoire*, eût imprimé un vrai libelle, se disposait à le rayer du tableau, St-Ange à lui intenter un procès criminel, enfin le marquis de la Salle à en faire une justice plus prompte, lorsque la famille de Grimod, pour le soustraire à toutes ces récriminations, obtint une lettre de cachet qui l'exila dans l'abbaye de Blamont, à quelques lieues de Nancy. Devenu par la mort de son père maître d'une fortune immense, il changea l'ameublement et les tentures de son appartement, et partout il y fit placer les attributs de la charcuterie. Dans de riches panneaux tendus en étoffes d'or, on voyait des assiettes de boudin brodées en relief, des trophées de sau-

XVII.

cisses, des hures peintes et des pieds de cochon en sautoir. L'extrémité des manches de couteaux présentait en ivoire une tête de porc; tout enfin rappelait la même origine. C'est dans cet appartement ainsi décoré qu'il se plaisait à faire des festins à la Lucullus, dans lesquels il se montrait convive aussi vaillant qu'amphitryon attentif. Une fois il invita à souper les personnages les plus distingués : la salle du festin était tendue de noir, et chacun avait son cercueil derrière lui. Ici se place un voyage de Grimod de la Reynière à Lyon, où il fut reçu membre de l'Académie de cette ville. Cette circonstance de sa vie lui a fourni l'occasion de publier des *Lettres à M. Mercier*, ou *Réflexions philosophiques sur la ville de Lyon*, 1788, gr. in-8°. Quelques mois après, il fit paraître *Peu de chose, idées sur Molière, Racine, Crébillon, Piron, etc., hommage à l'Académie de Lyon* (Paris, 1788, in-8°). Ces réflexions indiquent une connaissance réelle du théâtre, et offrent des aperçus fort piquants. Déjà il avait amplement usé de la fortune de son père; et vivant avec des actrices, entre autres avec mademoiselle Contat, il était loin de l'avoir augmentée, lorsque la révolution vint lui en enlever la majeure partie. Du reste il traversa assez paisiblement cette époque, parce qu'il évita de se mettre en contact avec les puissances. Uniquement préoccupé de sa passion pour l'art dramatique et pour la littérature légère, il prit son parti sur les malheurs du temps avec une sécurité dont on peut juger par le titre seul des ouvrages qu'il publia : A la *Lettre d'un voyageur à son ami, sur la ville de Marseille* (1792, in-8°), il fit succéder *Moins que rien*, ou *Suite de peu de chose* (1795, in-8°). « Qu'elle est louable, » citoyen Grimod, » lui dit un critique (1), « la modestie avec laquelle vous intitulez vos ouvrages ! Mais quand on n'a donné que *Peu de chose*, à quoi sert de lui donner une suite ? Plus » sieurs *Moins que rien* ne feront jamais un total » au bas de l'addition. » De 1797 à 1798, Grimod rédigea le *Censeur dramatique*, dont la collection forme 4 volumes in-8°. On a dit de ce recueil recommandable par une piquante impartialité : « Les baladins seuls le craignent (son auteur), » les véritables artistes le révèrent (2). » Mais le *Censeur*, rédigé dans les idées d'un homme de bonne compagnie, ne pouvait plaire aux démagogues. Après le 18 fructidor, Grimod critiqua les premiers acteurs du théâtre de la république. Son journal fut alors proscrit comme royaliste et contre-révolutionnaire, quoiqu'il fût étranger aux affaires politiques, et qu'il ne parlât jamais que de l'art dramatique. « Mais dans ces temps heureux, » disent les auteurs du *Petit dictionnaire des grands hommes*, « on était conspirateur contre l'État et la tranquillité publique, lorsqu'on ne s'agenouillait pas devant les grands bras de

(1) Voyez le *Tribunal d'Apollon, ou jugement en dernier ressort de tous les auteurs vivants*, 2 vol. in-18 (an 7).

(2) *Petit Dictionnaire des grands hommes* (floréal an 8).

« Baptiste, les brodequins étrusques de Talma, la « perruque vénérable de la tricoteuse Vestris, les « bouffonneries de Dugazon, et surtout les niaiseries patriotiques de Michot. C'est ce dernier « qui vengea ses camarades; et ses amis (les sbires de la police) firent proscrire l'ennemi commun (1). » Peu d'années après, dans des temps plus tranquilles, Grimod prit sa revanche sur ses adversaires et ses critiques en faisant paraître *l'Alambic littéraire*, ou *Analyse d'un grand nombre d'ouvrages publiés récemment* (Paris, 1803, 2 vol. in-8°). La diminution de sa fortune ne lui avait rien fait perdre de sa gaieté; lui-même disait que la révolution avait respecté la plus précieuse de ses propriétés, son appétit. Cependant, obligé de restreindre le nombre de ses convives, il résolut de ne plus recevoir que de vrais amis, et pour les éprouver, il s'avisait d'un plaisant stratagème. Il se dit malade, se tint clos chez lui, et fit fermer sa porte à tout le monde. Quinze jours après, il envoyait à ses amis des billets de faire part, leur annonçant son décès, et les invitant à son convoi qui devait avoir lieu le lendemain à quatre heures. Il n'en vint qu'un petit nombre; c'était justement l'heure du dîner, et retarder indéfiniment ce principal repas pour un enterrement, c'était assurément une marque d'affection aux yeux du prétendu défunt. Ces amis donc voient à la porte un corbillard et plusieurs voitures de deuil; une bière recouverte d'un drap noir est sous le péristyle de l'hôtel. On les introduit dans une salle d'attente entièrement tendue en noir. Une demi-heure se passe; alors les deux battants d'une porte latérale sont ouverts, et un domestique prononce d'une voix solennelle : « Messieurs, vous êtes servis ! » Que voient-ils en entrant dans la salle voisine ? Une table chargée des mets les plus exquis et des vins les plus fins. Grimod de la Reynière est assis à sa place accoutumée, prêt à faire les honneurs du repas, et la table entourée d'un nombre de couverts égal à celui de ses amis *in extremis*. Tous manifestent leur joie au maître du lieu, mais lui, avec le sang-froid le plus comique : « Messieurs, » dit-il, « le dîner est servi, il pourrait refroidir, prenez donc votre place. » Après ces mots, le festin commença et se prolongea fort avant dans la nuit. Ce fut sans doute pour la Reynière un des plus beaux jours de sa vie. Le moment vint où sa célébrité franchit les joyeux cercles de Paris, et devint européenne, grâce à la publication de *l'Almanach des gourmands*, servant de guide dans les moyens de faire grande chère, par un vieil amateur (Paris, 1805-1812, 8 vol. in-18, avec figures). Les premiers volumes ont eu jusqu'à trois éditions. L'auteur, qui a eu pour collaborateur Coste, dédiait chacun de ses tomes à un

(1) A côté de ce jugement flatteur pour Grimod, il paraîtra peut-être curieux de mettre cette sentence de l'auteur du *Coup de fouet*, ou *Revue de tous les théâtres de Paris* (1 vol. in-18, fin de l'an 10, 1802) : « Grimod de la Reynière, le plus plat « auteur et le plus ennuyeux critique qu'il soit possible d'imaginer. »

personnage important dans la science culinaire; ainsi le premier le fut au cuisinier de Cambacérés, le second à d'Aigrefeuille, le fameux parasite de cet archichancelier, un autre au comédien Camérani, l'inventeur des soupes qui portent son nom. On trouve dans ce recueil des plaisanteries originales, un emploi très-heureux du style didactique et surtout le ton de la meilleure compagnie. « Dispensateur de la gloire littéraire, a dit un « critique, régulateur des gastronomes, et dégustateur général de tous les mets qu'inventent « les hommes de bouche, cet homme de lettres « et de goût fut aussi l'un des premiers restaurateurs de la gaieté française. L'art de vivre pour « manger lui doit une encyclopédie gourmande « qui le rend immortel :

« Et comme le disait un directeur des vivres, « *L'Almanach des gourmands* est le meilleur des livres (1). »

Il n'est en effet aucun ouvrage d'où les officiers de table puissent tirer de meilleurs renseignements. On a prétendu que les louanges données par Grimod à certains artistes étaient intéressées; mais ne fallait-il pas appuyer la vérité de ces éloges par une dégustation officielle? Lui-même ne s'en cachait point; il l'a imprimé en vingt endroits de son ouvrage; et quelle fortune en effet eût pu suffire à l'achat de tous les articles succulents et recherchés dont il a parlé dans son recueil? Dans son zèle pour la science de la gueule, ainsi que l'appelle Montaigne, il avait institué un jury dégustateur qui avait son code et son règlement, et auquel on n'était admis qu'en faisant preuve d'un grand appétit et d'un goût délicat. Les séances consistaient en un dîner par mois : c'est là que les initiés, parmi lesquels figuraient de graves Aristarques et d'aimables actrices, prononçaient sur la délicatesse d'un nouveau mets envoyé au jury par quelque artiste culinaire (2). Cependant Grimod de la Reynière avait publié un *Manuel des amphitryons*, contenant un traité de la dissection des viandes à table, la nomenclature des menus les plus nouveaux de chaque saison, et les éléments de la politesse gourmande; ouvrage indispensable à tous ceux qui sont jaloux de faire bonne chère et de la faire faire aux autres, par l'auteur de *l'Almanach des gourmands* (Paris, 1808, 1 vol. in-8° avec planches). Ces diverses publications procurèrent à leur auteur l'accès des meilleures tables de l'empire, entre autres celle de

(1) *Martyrologe littéraire*, ou *Dictionnaire critique de sept cents auteurs vivants*, Paris, 1816, in-8°.

(2) Les divers présidents de ce jury furent d'Aigrefeuille; le docteur Gastaldi, décédé en 1804; Grimod de Vernon, né en 1731 et mort en 1810. — Nous avons sous les yeux une lettre autographe de mademoiselle Minette, actrice du Vaudeville, datée du 12 janvier 1810, et adressée à Grimod de la Reynière, dans laquelle elle s'excuse auprès de lui de faire partie de son jury dégustateur : « La franchise étant la première qualité « requise d'un gourmand, je crois devoir, dit-elle, vous ouvrir « mon cœur. Comment oserai-je avouer un crime de lèse-gourmandise ? Vous le dirai-je ? je hais les truffes, je hais les pâtés « de foie d'oie, je hais, grands dieux ! donnez-moi la force « d'achever, je hais les pâtés de canard de Toulouse, et même « les terrines de Nérac ! etc. »

Cambacérés; et en effet, par son savoir-vivre, son aménité, et le piquant de son esprit, il était le convive le plus aimable quand il dînait chez les autres, de même que chez lui il était le modèle des amphitryons. Cette vie inoffensive ne le mit pas à l'abri d'une semonce du ministre de la police Fouché, qui le fit venir un jour, à l'occasion de quelques propos sur Napoléon qu'on lui attribuait : « Monseigneur, » répondit l'inculpé, « on « vous a fait un faux rapport; personne plus que « moi n'admire notre grand empereur; mais peut- « être me sera-t-il permis de déplorer l'emploi « que Sa Majesté fait de son immense génie. — « Comment! que voulez-vous dire? — Oui, mon- « seigneur, s'il s'était appliqué aux progrès de la « cuisine, qui sait à quel degré de perfection elle « se serait arrêtée! » Depuis 1814, Grimod de la Reynière s'était retiré au château de Villiers-sur-Orge, près de Longjumeau (1), où il s'occupait de ses souvenirs et des lettres sans renoncer à pratiquer la gastronomie. Il y vivait avec sa femme, ancienne actrice du théâtre de Lyon, qui lui a survécu. Jusqu'au dernier moment, il a gardé son originalité et surtout son excellent appétit; avantage qu'il devait à certaines précautions hygiéniques dont il ne se départit jamais, et qui prouvent qu'une dose de sobriété est indispensable au vrai gourmand, au gastronome de bonne compagnie. Il avait conservé à la porte de son château un ancien carcan, dernier débris de la justice seigneuriale, et plus d'une fois il se donna le plaisir d'y attacher pendant quelques instants un convive trop confiant. L'ordre le plus minutieux présidait aux moindres détails de son intérieur, car personne plus que lui n'attacha d'importance aux petites choses. Il avait fait pratiquer et poser dans toutes les pièces de son château des tuyaux formant porte-voix, de sorte que de son cabinet il pouvait entendre tout ce qui se disait chez lui. Dans les différents corridors et appartements, il avait fait apposer des affiches contenant des maximes de morale épicurienne et des préceptes littéraires : ainsi à côté de cette sentence de Boileau :

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,

se trouvait imprimé sur la même feuille :

Le dos au feu, le ventre à table,
Dans un joli petit réduit,
Avec femme aimée, aimable, etc.

Enfin dans vingt endroits on lisait ces mots : « Malheur à ceux qui n'entendent pas la plaisanterie; ils sont indignes de se griser à la table du « jury dégustateur et de sa succursale champêtre. » Grimod de la Reynière est mort au commencement de l'année 1858. Outre les productions déjà citées, il a fourni des articles littéraires à beau-

coup de journaux, entre autres aux *Petites-Affiches* de Ducray-Duminil, dont il a composé toute la partie littéraire depuis 1800 jusqu'à 1806. Il avait travaillé en 1787 et 1788 à la *Correspondance littéraire et secrète de Newwied*. On lui a attribué un *Journal des gourmands et des belles*. Il est encore auteur de *la Vision d'un bonhomme* (1803, in-12); et il a eu part au roman publié sous le nom de *Mémoires de Babirole*, par Car. Wuiet. Il annonçait dès 1785 un grand ouvrage sur la comédie intitulée : *Considérations sur l'art dramatique*, qui devait avoir cinq volumes in-8°, et auquel Grimod de la Reynière disait avoir travaillé pendant vingt ans. Cet ouvrage n'a point été publié. Il est l'auteur de *l'Éloge de la jalousie*, imprimé depuis 1792, et que des circonstances particulières ne lui ont point permis de mettre au jour. *Le Songe d'Athalie*, parodie-satire contre madame de Genlis (voy. ce nom), que Rivarol et Champcenetz avaient donnée sous son nom, n'est pas de lui; mais il ne réclama pas contre cette supposition. Il a paru en 1824 un *Nouvel almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère*, par A.-B. de Périgord (MM. Léon Thiessé, depuis préfet, et Raissou fils), 1 vol. in-18; cette publication, qui devait être continuée, s'est arrêtée à ce premier volume.

D—R—R.

GRIMOU (ALEXIS), peintre français, peignait le portrait et des sujets de genre en grand. Son pinceau avait de la finesse et de la légèreté. Grimou avait l'habitude d'employer ses couleurs fort épaisses : ce qui donnait un tel relief à ses tableaux, qu'un aveugle aurait pu en deviner les sujets au moyen du tact. Cependant son coloris était brillant; ses caractères de tête avaient beaucoup d'expression. Ce peintre avait un tel amour-propre, que, rentrant fort tard la nuit, suivant sa coutume, s'il entendait quelque bruit, il se mettait à crier de toute sa force : *Je suis Grimou!* imaginant que l'estime qu'on devait avoir pour ses talents le mettrait à l'abri de tout danger. Sans ordre comme sans conduite, il ne travaillait que par caprice, la nuit aussi bien que le jour; et ce qu'il gagnait était dépensé en débauche : aussi devait-il à tout le monde. Son boulanger, n'en pouvant rien tirer, voulut au moins avoir son portrait de sa main; mais notre original n'y consentit que sous la condition qu'il le peindrait avec sa veste de travail et son bonnet de laine sur la tête. Il ne connaissait d'autre passe-temps que celui de boire, et d'autres sociétés que celles d'ivrognes comme lui. Il mourut à Paris vers 1740, d'un excès de boisson. Il existe un vaudeville sur *Grimou*, imprimé in-8°, et joué sur les boulevards, par Maxime de Rédon. P—E.

GRIMOUARD (NICOLAS-HENRI-RENÉ, comte DE), vice-amiral français, de la même famille que le général Grimoard (voy. ce nom), mais d'une autre branche, naquit à Fontenay-le-Comte le 25 janvier 1743. Après avoir passé par les grades d'en-

(1) Ce château avait appartenu à la fameuse marquise de Brinvilliers.

seigne (1770) et de lieutenant de vaisseau (1774), il fut appelé au commandement de la frégate *la Minerve*, de 24 canons, et envoyé en croisière, en 1778, dans les eaux de St-Domingue. Au mois de janvier 1779, il atteint et prit le corsaire anglais *le Berkoot*, de 20 canons; puis, le 7 février de la même année, ayant rencontré près de la baie des Baradaïres le vaisseau anglais *le Rubis* et la frégate *le Loweston*, qui s'étaient détachés de leur division, il n'hésita pas à se diriger sur eux. *Le Rubis* et *le Loweston* furent immédiatement soutenus par la division tout entière; *la Minerve* fut forcée de prendre chasse. La frégate anglaise *Eolus* la poursuivait de près; de Grimouard s'apercevant qu'elle se trouvait à une assez grande distance du reste de la division, vira tout à coup de bord, et, fondant sur elle à l'improviste, la contraignit à se retirer précipitamment. *La Minerve* put alors continuer sa route, et elle arriva à Inague après toutefois s'être emparée d'un corsaire de 24 canons dont elle fit la rencontre. Le 4 janvier 1781, *la Minerve* croisait dans les parages sud de l'Angleterre, avec deux autres petites frégates, lorsqu'on signala deux voiles qui présentaient l'avant. Le comte de Grimouard ignorait la force de ces navires; il s'approcha pour les reconnaître: c'étaient deux vaisseaux anglais, *le Courageux* et *le Vaillant*. Les deux frégates françaises qui accompagnaient *la Minerve* étaient trop faibles pour résister; de Grimouard songea à les couvrir et se fit chasser. *Le Courageux* l'atteignit; mais il se contenta de lui envoyer sa bordée, pour poursuivre les deux petites frégates. Voyant cela, de Grimouard dirigea sa route de manière à couper à angle droit celle du vaisseau ennemi. Il s'ensuivit entre *le Courageux* et *la Minerve* un engagement acharné à portée de pistolet, dans lequel la moitié de l'équipage de *la Minerve* fut mise hors de combat. De Grimouard, lui-même, fut grièvement blessé, et dut laisser le commandement au second de la frégate, M. de Villeneuve, qui continua le feu. Mais les forces étaient trop inégales; *la Minerve* fut entièrement désarmée; et près de couler bas, elle amena son pavillon. De Grimouard fut fait prisonnier de guerre avec son équipage et envoyé en Angleterre. Le courage et l'énergie dont il avait fait preuve lui valurent les témoignages d'estime les plus flatteurs. Toutefois, il ne resta pas longtemps en Angleterre: il fut échangé. Louis XVI le nomma alors capitaine de vaisseau. D'abord commandant en second du *Magnifique*, avec lequel il accompagna M. de Grasse à St-Domingue; puis commandant du *Scipion*, de 74 canons, de Grimouard trouva bientôt une nouvelle occasion de se signaler. Le 17 octobre 1782, *le Scipion* revenait d'escorter, avec la frégate *la Sibylle*, un convoi parti de St-Domingue pour l'Europe, lorsqu'il fit la rencontre d'une division anglaise. *Le Scipion* et *la Sibylle* ne pouvaient songer à résister à des forces trois

fois supérieures: ils prirent chasse devant l'ennemi. *Le London*, de 90 canons, et *le Torbay*, de 74, gagnent sensiblement sur eux; les deux vaisseaux français leur envoient quelques coups de canon de retraite qui ne retardent leur marche que pour un moment. *La Sibylle*, néanmoins, séparée du *Scipion* par les vaisseaux anglais, parvient à s'échapper; toutes les forces ennemies se tournent alors contre *le Scipion*. Près d'être atteint, ce dernier lâche au *London* une bordée des plus meurtrières; puis, évitant d'être accosté, il aborde lui-même le vaisseau anglais, combat bord à bord, et met ainsi *le Torbay* dans l'impossibilité de diriger ses batteries contre lui. Cependant, *le London* finit par se dégager. Par une manœuvre habile, de Grimouard évite de nouveau le feu du *Torbay*; il s'échappe enfin, laissant *le London* réparer ses avaries, et se dirige à toutes voiles sur St-Domingue. De Grimouard voulait se réfugier dans la baie de Samana, lorsque son vaisseau toucha sur un haut fond inconnu; et quelques efforts qu'on fit, il fut impossible de l'en relever. L'équipage fut sauvé; mais il était pénible pour le commandant du *Scipion* de perdre ainsi le vaisseau qu'il venait de disputer avec tant de succès à des forces si supérieures. Quoi qu'il en soit, le courage et l'habileté déployés par de Grimouard furent justement appréciés en France. Le brillant combat du *Scipion* est un de ceux qui honorent la marine française. Louis XVI en fit faire le tableau par le marquis de Rossel, et en envoya une copie à de Grimouard avec cette inscription: « Donné par le roi à M. de Grimouard. — M. de « Grimouard, capitaine des vaisseaux du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, « commandant *le Scipion*, de 74, combat les vaisseaux anglais *le Torbay*, de 74, *le London*, « de 90, une corvette et une goëlette, et reste « maître du champ de bataille après deux heures « d'abordage avec *le London*. Octobre 1782. » En même temps, M. de Grimouard reçut du roi le titre de comte. Il eut ensuite plusieurs commandements: d'abord comme major dans une escadre d'évolutions; puis comme chef des stations du Sénégal et des Iles sous le Vent. En 1791, il commandait la station de St-Domingue. L'esprit d'anarchie et de révolte s'était répandu dans la colonie et à bord même des vaisseaux. De Grimouard parvint, par sa fermeté, à ramener à la discipline des soldats et des matelots un moment égarés; mais ce ne fut pas sans courir des dangers sérieux. En récompense de ses services, il fut appelé le 1^{er} janvier 1792 au grade de contre-amiral. L'année suivante, Monge, alors ministre de la marine, voulut le nommer vice-amiral; mais le comte de Grimouard se refusa à servir le gouvernement nouveau. Il se retira à Rochefort. Bientôt, rangé au nombre des suspects, il fut cité devant le tribunal révolutionnaire. Le comte de Grimouard fut jugé, condamné et exécuté le 9 pluviôse an 2 (7 février 1794). Après le

9 thermidor, les habitants de Rochefort présentèrent au gouvernement un mémoire pour demander que les biens laissés par le comte de Grimaud, et qui n'avaient pas été encore vendus, fussent rendus à ses enfants. Z—v.

GRINGALET (SAMUEL), aventurier, naquit en 1665, non pas à Genève, comme il le disait, mais à Versoy, pays de Gex, d'une famille pauvre et obscure. Placé par ses parents à Genève pour y apprendre l'état de relieur, il ne put jamais en venir à bout ; mais il prétendit, en revanche, avoir fait dans l'atelier de son maître un cours complet de philosophie *par infusion*. Sa mère, devenue veuve, le retira d'apprentissage, et pour s'en débarrasser le fit entrer comme laquais chez le baron de Prangin. Son nouveau maître levait alors en Suisse un régiment pour le compte de la république de Venise ; il y incorpora Gringalet, qui fut envoyé avec le régiment d'abord en Dalmatie, puis dans la Morée, où, si on veut l'en croire, il se signala par des faits d'armes *inouïs*. Mais, convaincu de vol, il déserta pour se soustraire au châtiment, et parvint, non sans beaucoup de peine, à regagner Genève, où il arriva dans l'état le plus misérable. Un des magistrats, touché de pitié, lui facilita les moyens de se rendre en Hollande. Ce pays était en guerre avec la France, et Gringalet avait manifesté l'intention d'y prendre du service ; mais, tout brave qu'il était, au métier périlleux de soldat il préféra celui d'espion, qu'il trouva sans doute plus commode et surtout plus lucratif. Envoyé d'abord à St-Malo, puis à Brest, pour y surveiller les mouvements de l'escadre française, il s'y rendit suspect par ses indiscrétions ; et la crainte d'être arrêté lui fit quitter précipitamment la Bretagne pour venir se cacher à Paris. Il y fut découvert par la police et conduit à la Bastille. C'était dans les premiers mois de l'année 1702. Constantin de Renneville (*voy. ce nom*), à qui nous devons la plupart de ces détails, dit que Gringalet « était le plus sale, le plus malin » et le plus incommode de tous les fous avec lesquels il avait été successivement renfermé dans « cette prison. » (*Histoire de la Bastille*, t. 2, p. 141.) En vain il offrit au ministre d'être son espion en Angleterre ; il ne recouvra la liberté qu'à la paix générale. Sorti de prison le 4 juillet 1715, il se hâta de se rendre à Londres ; et l'on peut conjecturer qu'il obtint du gouvernement anglais quelques secours, à raison de la longue détention qu'il venait de subir. Il était encore en Angleterre en 1725 ; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. L'ouvrage auquel il doit une place dans la *Biographie* est intitulé *Réflexions pieuses inspirées à la Bastille à Samuel Gringalet sur les IV questions : Qui suis-je ? Où suis-je ? Qui m'y a mis ? Et pourquoi ? Essais philosophiques et théologiques pour arriver à la parfaite intelligence de tous les mystères renfermés dans l'Écriture sainte de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament*, la Haye, 1725, petit in-8° de 174 pages, très-rare.

Ce volume ne contient que le *Premier essai théologique*. Dans un avertissement qui le termine, l'auteur prie les personnes qui liront son livre de ne pas le réimprimer avant qu'il ait pu le revoir avec plus de tranquillité qu'il n'en a eu jusqu'à présent. Renneville, à qui Gringalet avait communiqué son ouvrage à la Bastille, dit que les *Essais* sont si sublimes qu'il ne connaît personne qui en ait pu pénétrer le sens, et *si risibles* que l'on doit dire *gringaliser* pour signifier faire du galimatias double (*Histoire de la Bastille*, t. 1, p. 446). W—s.

GRINGONNEUR (JACQUEMIN), peintre (1), est cité dans le compte présenté en 1592 par le trésorier Charles Poupart, pour avoir fourni au roi Charles VI « trois jeux de cartes à or et à diverses « couleurs, de plusieurs devises, et qui lui furent « payés cinquante-six sols parisis. » Le P. Ménestrier, qui a conclu de ce passage que Gringonneur est l'inventeur des cartes à jouer, a cru que c'était la première fois qu'on en avait parlé ; mais on les trouve déjà citées dans le chapitre 15 de la *Chronique du Petit Jehan de Saintré* (*voy. ANT. DE LA SALLE*) ; et d'ailleurs le trésorier n'en parle pas comme d'une chose qui fût alors nouvelle : l'attention qu'il a de décrire les jeux fournis par Gringonneur prouve qu'il en existait de plus communs. Les savants qui ont employé leurs loisirs à rechercher l'origine des cartes ne sont d'accord ni sur l'époque ni sur le pays où elles ont été inventées. L'abbé Bullet croit que les cartes furent imaginées en France dans les dernières années du règne de Charles V (1576 à 1579), et que l'usage en passa d'abord en Espagne, de là en Italie, puis en Angleterre, et enfin dans le reste de l'Europe. Les fleurs de lys qu'on remarque sur les habillements des principaux personnages ; le nom de Charlemagne, l'un de nos plus grands princes, donné au roi de cœur ; et enfin ceux de quatre de nos anciens paladins donnés aux valets ou chevaliers : telles sont les raisons dont s'appuie Bullet pour attribuer à un Français l'invention des cartes. L'abbé Rive prétend au contraire qu'elles ont été inventées en Espagne, et qu'elles y étaient déjà en usage en 1530. On les y nomme *naipes*, dont les Italiens ont fait *naibi*, mot formé, suivant le dictionnaire de l'Académie castillane, des lettres initiales N. P., qui désignent Nicolas Pepin, véritable inventeur des cartes à jouer. D'après une autorité aussi respectable que celle de l'Académie de Madrid, on peut croire que Nicolas Pepin a réellement introduit en Espagne l'usage des cartes à jouer. Mais à quelle époque ? L'abbé Rive dit en 1550 ; et il se fonde uniquement sur un article des statuts de l'ordre de la Bande, institué par Alphonse XI vers 1552, et cité dans les *Épîtres*

(1) M. Lenoir attribue à Gringonneur un tableau représentant Juvénal des Ursins, qu'il regarde comme la plus ancienne production de l'école française. Il en a donné le trait dans le tome 3, p. 13, de son *Musée des monuments français*.

d'Antoine de Guevara. Cet article défend aux chevaliers de jouer à aucun jeu, et principalement aux *cartes*. Mais les cartes ne se trouvent spécifiées dans aucune édition espagnole des *Épîtres* de Guevara, ni dans les traductions latine ou italienne qui en ont été faites. L'abbé Rive, pour établir son système, s'en est uniquement rapporté à la traduction française de J. de Guttery, où l'on trouve effectivement les *cartes* parmi les jeux dont l'usage est interdit aux chevaliers : et qui ne sent que ce mot peut très-bien avoir été ajouté par le traducteur ? On voit donc que l'opinion de Bullet sur l'origine des cartes est celle qui réunit le plus de présomptions en sa faveur. On peut consulter, pour plus de détails : 1^o *les Principes des sciences et des arts disposés en forme de jeux*, dans la *Bibliothèque curieuse et instructive*, par le P. Ménestrier ; 2^o *Dissertation sur le jeu de piquet*, par le P. Daniel (*Mémoires de Trévoux*, mai 1720) ; 3^o *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, par l'abbé Bullet ; 4^o *Éclaircissements historiques et critiques sur l'invention des cartes à jouer*, par l'abbé Rive ; 5^o *Analyse de l'ouvrage de l'abbé Rive*, par Dupuy (*Journal des savants*, août 1780).

W—s.

GRINGORE (PIERRE), poète français, était né en Lorraine, et probablement dans la terre de Ferrières, diocèse de Toul, puisque dans la dédicace d'un de ses ouvrages il se reconnaît *sujet et serviteur* de cette maison. Son éducation fut assez négligée ; mais il avait de l'esprit naturel, l'humour enjouée, et le talent d'envisager les scènes de la vie sous un côté plaisant. Il visita une partie de la France, s'arrêtant dans les villes et dans les châteaux, accueilli partout pour sa gaieté, et composant de petites pièces bouffonnes et satiriques, dans lesquelles il faisait le principal personnage. Il arriva à Paris vers 1510, précédé de sa réputation. Louis XII voulut voir Gringore ; et ce prince, alors en guerre avec Jules II, le chargea de tourner son ennemi en ridicule. Le poète obéit et composa contre le pape une pièce allégorique, intitulée *le Prince des sots et la Mère sotte* ; elle fut représentée à la halle le jour du mardi gras 1511, et Gringore y joua le rôle de *Mère sotte*, dont il conserva le nom. Ces premiers essais de l'art dramatique en France rappellent involontairement l'origine de la comédie dans la Grèce. Le théâtre de Gringore ne devait pas différer beaucoup du tombeau de Thespis ; et les Français, comme les Grecs, ne mirent d'abord dans la bouche des acteurs que des injures et des personnalités. La pièce de Gringore eut tout le succès que le roi s'en promettait ; et le poète, largement récompensé, continua d'égayer le public aux dépens de la cour de Rome. De retour dans sa patrie, il fut fait héraut d'armes du duc de Lorraine et ajouta à son nom celui de *Vaudemont*, d'un fief qu'il acheta dans le voisinage du lieu de sa naissance. Il vivait encore en 1544, et il était alors âgé de plus de 60 ans ; mais on n'a

pu découvrir ni le lieu ni l'époque de sa mort. On dit (*Histoire du théâtre français*, t. 2, p. 250), mais sans preuve, qu'il mourut à Paris et fut inhumé dans l'église Notre-Dame. Nicéron, t. 54, a donné une liste incomplète de ses ouvrages : ils sont rares et recherchés par les amateurs de notre ancienne poésie, parce qu'ils font bien connaître l'état des mœurs au commencement du 16^e siècle. Gouget dit que le style en est assez bon et a plus de netteté que celui des auteurs contemporains. En voici les titres : 1^o *le Château du labour*, en rime, Paris, in-4^o, gothique ; avec *Aulcunes ballades*, ibid., 1500, in-8^o ; avec *les Fantaisies du monde*, ibid., 1552, in-16 : quelques personnes attribuent *le Château du labour* à Octavien de St-Gelais ; mais l'un de nos bibliographes les plus exacts (Brunet) l'a rendu à son véritable auteur ; 2^o *le Château d'amours*, Paris, 1500, in-8^o ; Lyon, F. Juste, in-12 ; Paris, Trepperel, in-4^o ; réimprimé en 1850, Paris, in-8^o : il y décrit les peines qui accompagnent ordinairement la passion de l'amour ; 3^o *les Abus du monde*, Paris, 1504, in-8^o ; ibid., 1509 ; Lyon, Ant. de Ry, in-8^o ; 4^o *les Folles entreprises*, qui traitent de plusieurs choses morales, Paris, 1505, 1507, in-8^o ; ibid. (1510), in-4^o, gothique ; 5^o *Entreprise de Venise avecque les cités, châteaux, forteresses et places qu'usurpent les Vénitiens des rois, princes et seigneurs chrétiens*, 1509, in-18 : c'est une apologie de la ligue de Cambrai ; 6^o *l'Espoir de paix, et y sont déclarés plusieurs gestes et faits d'aucuns papes de Rome*, 1510, in-16 de 22 pages : cette pièce est fort rare ; 7^o *la Chasse du cerf des cerfs*, 1510, petit in-8^o de 15 pages ; réimprimé à Paris, 1829, in-16 : c'est une satire très-violente contre Jules II, et le titre est une allusion à la qualité que prennent les papes : *Servus servorum Dei* ; 8^o *le Jeu du Prince des sots et de Mère sotte*, joué aux halles de Paris le mardi gras de l'an 1511, in-8^o, gothique, de 44 feuillets, et in-4^o, gothique, de 16 feuillets : l'ouvrage est divisé en quatre parties : le cri ou l'annonce de la représentation, qui forme aussi le prologue de la pièce ; la *sottie* ou le drame proprement dit ; la moralité, la farce ; 9^o *les Fantaisies de Mère sotte, contenant plusieurs belles histoires moralisées*, (1516), petit in-4^o, fig., gothique ; Paris, 1525 ; ibid., 1526, in-4^o : Duverdiel en cite une édition de Paris, 1551, in-16 ; 10^o *la Coqueluche de P. Gringore*, Paris, 1518, in-8^o, gothique : pièce très-rare ; 11^o *les Menus propos de Mère sotte, avec plusieurs nouvelles et le testament de Lucifer*, Paris, 1521, grand in-8^o ; ibid., 1522, 1528, in-8^o ; Lyon, 1555, in-16 : Nicéron a inséré le *Testament de Lucifer* dans son article Gringore, t. 54, p. 55-58 ; 12^o *Heures de Notre-Dame à l'usage de Rome, traduites et mises en ryme*, in-4^o, sans date ; Paris, 1541, 1544, in-8^o ; 13^o *Rondeau en tous propos de trois cent cinquante, singuliers à tous propos*, Paris, 1527, in-8^o, gothique ; 14^o *Chants royaux figurés moralement, sur les mystères miraculeux de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sur sa passion*, ibid.,

1527, in-4°; 15° *Notables enseignements, adages et proverbes par quatrains*, ibid., 1527, 1528, in-8°; 16° *les Contredits de songe-creux*, ibid., 1550, in-8°; 1552, in-16; 17° *les Fantaisies du monde qui règne*, ibid., Michel Lenoir, in-4° de 28 pages, 1552, in-16; 18° *les Diverses fantaisies des hommes et des femmes*, ibid., 1558, in-16, lettres rondes; 19° *Paraphrase et dévotion exposition sur les sept très-précieux et notables psaumes du royal prophète David mis en ryme françoise*, ibid., 1541, petit in-12. On attribue en outre à Gringore : 20° *Sottie à huit personnages; c'est à savoir : le monde abuz, sot dissolu, sot glorieux, sot corrompu, sot trompeur*, etc., Paris, in-8°, gothique, de 58 feuillets;

21° *Le nouveau Monde avec l'estrif Du pourveu et de l'électif*, etc.

Paris, Guillaume Costard, in-8°, gothique : ces deux pièces sont une satire très-vive de la cour de Rome. La seconde renferme des traits piquants contre l'avarice du roi Louis XII (1); 22° *les Dits et autorités des sages philosophes*, in-4°, gothique; 23° *Maître Aliborum qui de tout se mêle et sait faire tout métier et de tout rien*, in-4° et in-8°, gothique; 24° *la Complainte de la cité chrétienne faite sur les Lamentations de Jérémie*, Paris, in-16; 25° *le Blason des hérétiques*; 26° *Épître de Clorinde à Rhéginus*, sans date, in-8°. W—s.

GRIOLET (JEAN-MARIE-ANTOINE) naquit à Nîmes en 1765. Après avoir brillé quelques moments au barreau, il fut élevé aux fonctions de la magistrature; mais il les quitta dès le commencement de la révolution pour passer, à peine majeur, aux places les plus importantes de l'administration; et quand, selon l'expression de Sénèque, *les crimes furent autorisés par les décrets du sénat et par la volonté du peuple*, il se déroba par la fuite à la mort qui le menaçait. Lorsqu'il put reparaitre dans ses foyers, dégoûté de son pays inondé du sang de ses proches et de ses amis les plus chers, et des emplois publics où l'amour de la patrie, la probité, le dévouement ne trouvaient encore de garantie ni dans les principes du gouvernement, ni dans la force de l'opinion publique, il alla chercher à Gênes, au sein de l'amitié et dans la carrière du commerce, l'indépendance et le repos. Dans toutes les situations de sa vie, l'amour des lettres et la culture des sciences firent sa consolation et le charme de ses loisirs. Il a publié : 1° *Discours sur l'influence de Boileau*, 1787, in-8°. Cet ouvrage, envoyé deux fois au concours de l'Académie de Nîmes, et deux fois honorablement distingué, n'y fut pas reproduit l'année où elle décerna le prix; mais l'auteur monta bientôt après au rang des juges. 2° *Sur les fonctions des adjoints dans la nouvelle procédure criminelle, lettre à un notable adjoint*, 1789, in-8°, écrit de circonstance, mais substantiel, plein de savoir et de raison, et où l'on reconnaît un écrivain philo-

sophe formé à l'école des Beccaria, des Servan et des Dupaty. Les premiers travaux de Griolet avaient eu pour objet une *Grammaire philosophique*. Il n'a jamais cessé d'en rassembler, d'en préparer les matériaux, mais il n'a pas achevé de les mettre en œuvre. Il a laissé une *Florule de Gênes* très-considérable et enrichie d'un grand nombre de notes savantes et de controverses précieuses. On doit à ses recherches la découverte de quatre plantes qui avaient jusqu'alors échappé à l'observation : un *Genista genuensis*; un *Ophrys speculum*; un *Serapias triloba*, et un *Carex* auquel les botanistes les plus célèbres de l'Allemagne et de l'Italie ont donné son nom et qui figure, dans le supplément à la monographie du docteur Schkuhr, sous la dénomination de *Carex Grioletii*. Avocat, juge, administrateur, littérateur, naturaliste, partout Griolet se fit remarquer par la variété et l'étendue de ses talents, et par la supériorité de son esprit et de ses lumières; mais nulle part il ne déploya ces avantages avec plus d'éclat que dans le commerce. La considération qu'il avait acquise en peu d'années, parmi les négociants de Gênes, l'avait rendu le conseil et l'arbitre universel; et quand cette république fut réunie à la France, placé à la tête de la chambre de commerce, il obtint la confiance entière de Lebrun, chargé d'effectuer la réunion. Sa mort prématurée, arrivée le 2 mars 1806, fut honorée des regrets de l'architrésorier, qui fit consacrer à sa mémoire, dans la salle des séances de la chambre de commerce, un monument dont il fournit lui-même l'inscription. V. S. L.

GRIPENHJELM. Voyez FIGELIUS.

GRIPPON ou GRIFON était fils de Charles Martel et de Sonnichilde, sa seconde femme, nièce d'Odilon, duc de Bavière. Il ne fut point appelé à partager, avec ses frères Carloman et Pépin, les provinces qui composaient alors le royaume de France : on lui assigna quelques villes pour apanage, et il promit de s'en contenter. Mais après la mort de Charles en 741, Sonnichilde chercha à former un parti en faveur de son fils, et parvint à mettre dans ses intérêts le duc de Bavière. Les princes français, instruits de sa conduite, s'emparèrent de Laon, où elle était avec Grippon; ils enfermèrent la mère dans l'abbaye de Chelles, et le fils dans le château de Neuchâtel, près des Ardennes. Pépin, devenu en 748 seul maître du royaume, par l'abdication de Carloman, fit venir Grippon à sa cour, et ajouta à son apanage, qui lui fut rendu, une somme considérable. Mais Grippon, jaloux de ne point partager l'autorité avec son frère, s'enfuit secrètement au bout de quelques années, suivi d'un petit nombre de jeunes seigneurs qui s'étaient attachés à sa fortune. Pépin le poursuivit dans la Saxe, dont les habitants avaient pris les armes pour sa défense, et l'obligea de se retirer en Bavière, où il le fit prisonnier; mais toujours généreux, il lui pardonna, et lui assigna la ville du Mans pour de-

(1) On attribue aussi ces deux pièces à Jean Bouchet, mais avec moins de vraisemblance qu'à Gringore.

meure, avec douze comtés. Grippon s'enfuit une seconde fois en 749, et se réfugia à la cour de Gaïfre, duc d'Aquitaine, ennemi de Pépin. Celui-ci, qui était occupé à s'affermir sur le trône, dissimula son ressentiment; mais en 752 il s'avança contre l'Aquitaine avec une puissante armée; et Grippon, effrayé, résolut de s'enfuir dans la Lombardie. Il fut assassiné dans la vallée de Maurienne par des émissaires de Pépin, qui craignit, dit-on, qu'il n'intéressât les Lombards à son sort, ou, suivant d'autres, par des gens du duc d'Aquitaine, dont on l'accusait d'avoir séduit l'épouse. W—s.

GRISAUNT (GUILLAUME), médecin anglais du 14^e siècle, élevé à l'université d'Oxford, joignait à la connaissance de son art celle de l'astronomie et des mathématiques. Il était trop au-dessus de son siècle par ses lumières pour ne pas être soupçonné de magie, et ce fut probablement pour échapper aux conséquences de cette supposition absurde qu'il vint en France. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier et à Marseille, il s'établit dans cette dernière ville, où il exerça sa profession avec un très-grand succès. On ne sait la date ni de sa naissance ni de sa mort; on sait seulement qu'il existait en 1550 dans un âge avancé. Son fils, d'abord chanoine régulier à Marseille, parvint, dit-on, au pontificat sous le nom d'Urbain V. On cite de Grisaunt : 1^o *Speculum astrologiæ*; 2^o *De qualitatibus astrorum*; 3^o *De magnitudine solis*; 4^o *De quadratura circuli*; 5^o *De significationibus eorumdem*; 6^o *De motu capitis*; 7^o *De causa ignorantie*; 8^o *De urina non visa*; 9^o *De judicio patientis*. S—D.

GRISCHOW (AUGUSTIN), savant philologue et mathématicien allemand, naquit à Anclam dans la Poméranie citérieure, le 15 décembre 1685. Après avoir terminé ses études académiques à l'université d'Iéna, il alla à Berlin et y fut nommé, en 1725, professeur de mathématiques au collège de médecine et de chirurgie. Comme membre de l'ancienne Académie des sciences, il fut pendant vingt-huit ans chargé des observations météorologiques et de la rédaction des almanachs. Ce calendrier astronomique avait été publié en allemand jusqu'en 1748. Grischow rédigea en latin celui de 1749, et y ajouta beaucoup de tables et de problèmes d'astronomie. Ce professeur mourut le 10 novembre 1749. Il a publié en latin : 1^o *De philologia generali*, Iéna, in-4^o; 2^o *De polychreste ophthalmographia*, ibid., in-4^o; 3^o *Isagoge ad studia mathematica, seu mathematicarum præcognita*, ibid., 1712, in-4^o; 4^o *Introductio in philologiam generalem*, ibid., 1715, in-8^o. Grischow a pour objet d'expliquer, dans cette introduction à la philologie, la nature de la parole, et d'indiquer les principes qui peuvent le plus contribuer à perfectionner le discours; il y a joint un catalogue des auteurs qui ont écrit sur la philologie générale. 5^o *Astrognoia novissima, seu phaenomenorum atque hypothesium circa stellas novas speciatim ita*

dictas, succincta æque ac distincta neque alibi ita juncta explicatio, Iéna, 1717. Dans ce volume, Grischow a rassemblé tout ce qui regarde les nouvelles étoiles. Plusieurs dissertations de ce mathématicien ont été insérées dans les *Miscel. Berolinens.* et dans les premiers volumes des *Mémoires de l'Académie de Berlin*. — GRISCHOW (Augustin-Nathanaël), son fils, né à Berlin en 1726, profita si bien des leçons de mathématiques de son père qu'il lui succéda en 1749 comme astronome et membre de l'Académie de Berlin. Deux ans après, il fut nommé professeur d'astronomie et secrétaire de l'Académie impériale à St-Petersbourg; mais il ne jouit pas longtemps de cette place, étant mort le 4 juin 1760. Ce savant s'était transporté en 1751 et 1752 à l'île d'Oesel, sur les côtes de la Livonie, pour y observer les parallaxes, quand la Caille alla au cap de Bonne-Espérance; et il avait publié à son retour : *Sermo habitus de parallaxi cælestium corporum, sive de via ad distantias et magnitudines eorum definiendas apud astronomos celeberrima*, St-Petersbourg, 1755, in-4^o. Les *Novi commentarii de l'Académie de St-Petersbourg* renferment de cet auteur un grand nombre de mémoires astronomiques; on y trouve dans le tome 4 (ann. 1752) *Methodus investigandi parallaxin lunæ et planetarum eclipsibus stellarum fixarum a luna innixa*. — *Solutio novi cujusdam problematis astronomici, in usum præcipue nauticum propositi, in dissertatione de progressu artis nauticæ in determinanda maris et longitudine et latitudine*, t. 5 (ann. 1754-1755). — *Errorum tabularum lunarium, ex eclipsibus solis præcipue iis, quæ ann. 1748, die 25 jul. et ann. 1750, d. 8 jan., styli novi, diligentissime sunt observatæ, definiendorum disquisitio*, ibid. — *Investigatio positionum insigniorum Russiæ locorum*, t. 8 (ann. 1760-1761), et beaucoup d'autres d'un grand intérêt pour cette science. On a inséré dans les *Transactions philosophiques*, n^o 489, un mémoire de Grischow intitulé *Of an extraordinary lunar circle and of two paraselenes made at Paris*, 20 octobre 1787. — GRISCHOW (Jean-Henri), traducteur infatigable, né à Osterode, près de Halberstadt en 1685, fut employé à l'imprimerie de la maison des Orphelins, à Halle, comme inspecteur des différentes éditions de la Bible, et traduisit en latin une vingtaine d'ouvrages plus ou moins volumineux de l'anglais et de l'allemand; même la *Grammaire grecque à l'usage de l'école de Halle*. La plus importante de ces traductions est celle des *Origines ou Antiquités ecclésiastiques*, de Jos. Bingham, Halle et Frankfurt, 1724-1729, 10 vol. in-4^o. Ce laborieux écrivain mourut le 6 novembre 1754. B—H—D.

GRISEL (l'abbé JOSEPH) naquit à Cherbourg (4) en 1705. Après avoir fait ses humanités dans son pays, il vint à Paris, où il dirigea, au collège Louis-le-Grand, dans lequel il demeurait, les

(1) La *France littéraire*, dans son premier volume, le dit natif de Coutances, et dans un autre volume, elle le dit de Noiville, diocèse de Coutances. Grisel était de Cherbourg.

études de deux élèves qui conservèrent toujours pour lui le respect et l'estime que leur avaient inspirés ses vertus. Grisel n'a jamais appartenu à la Compagnie de Jésus. En 1758 il entra à la métropole de Paris comme vicaire perpétuel de St-Germain l'Auxerrois (dont le chapitre avait été réuni à celui de Notre-Dame), et il y passa quarante-neuf ans, n'ayant jamais possédé que ce seul bénéfice. Supérieur de plusieurs communautés, confesseur extraordinaire de quelques autres, c'était surtout à la maison de Ste-Aure qu'il donnait ses affections (1). Il était supérieur de cette société nouvelle, où l'adoration perpétuelle qu'il contribua à établir et la dévotion au sacré-cœur étaient si conformes à sa piété. Il n'était pas fort aimé des jansénistes, qui l'ont signalé dans les *Nouvelles ecclésiastiques*; et c'est peut-être à cette haine qu'il dut sa réclusion à la Bastille, où il demeura dix-huit mois. Nous en ignorons le motif, mais nous savons qu'un mémoire fut fait en sa faveur par Muyart de Vouglans, conseiller du grand conseil, et que ce magistrat, premier criminaliste de France, après avoir été le défenseur de Grisel par devoir en devint l'ami par inclination. Nous savons aussi que le gouverneur de la Bastille, M. de Jumilhac, se mit sous la direction de Grisel, et depuis le rappela pour mourir entre ses bras. Cette détention était peut-être pour lui une épreuve nécessaire. Il mourut à Versailles le 21 janvier 1787, dans les sentiments de la plus haute piété, recommandant surtout sa chère maison de Ste-Aure à son vertueux ami, le P. Nicolas-Marie Verron, ancien jésuite, qui dirigea depuis la communauté et qui fut massacré en septembre 1792 avec tant d'autres prêtres, dans la maison de St-Firmin, à Paris. Nous connaissons de Grisel : 1° *Le Chemin de l'amour divin, description de son palais et beautés qui y sont renfermées*, Paris, 1746, in-12; 2° *Lettres d'une religieuse du Calvaire*, Paris, 1755, in-12; 3° *L'Année religieuse, ou occupation intérieure pendant les divins offices*, Paris, 1766, 8 vol. in-18. Cet ouvrage mérite peut-être plus d'estime qu'on ne lui en accorde communément. Il fut, ainsi que *le Chemin de l'amour divin*, l'objet d'une critique rigoureuse dans la feuille janséniste du 26 décembre 1777, consacrée presque tout entière à blâmer Grisel et Ste-Aure. 4° *Adoration perpétuelle du sacré-cœur de Jésus*, Paris, 1784, in-12. Barbier (*Dict. des anonymes*) dit que Grisel composa *le Chemin de l'amour divin* en société avec le duc et la duchesse d'Ayen. 5° *Constitution des religieuses de Ste-Aure, suivant la règle de St-Augustin*, Paris, 1786, in-18. Grisel est sans doute aussi l'auteur des *Instructions pour les novices* qui parurent en même temps et dans le même format.

B—D—E.

(1) Le couvent de Ste-Aure, près de Ste-Geneviève, fondé en 1723, s'écroulait sous le poids du relâchement et des dettes, quand en 1751 Grisel fut choisi par le Dauphin pour y former l'établissement du Sacré-Cœur de Jésus. La maison de Ste-Aure devint alors un nouvel institut, où l'adoration perpétuelle fut établie.

GRISELDA, GRISLA ou GRISELIDIS, marquise de Saluces vers la fin du 11^e siècle, s'est rendue célèbre par sa constance et sa patience dans l'état de mariage. Pétrarque (*De obedientia et fide uxoria*) la propose pour exemple aux autres dames; Boccace en a fait le sujet de la dernière et de la plus morale des nouvelles du *Décameron*. Thomas III, marquis de Saluces (*voy. SALUCES*), dans le roman allégorique intitulé *le Voyage du chevalier errant*, parle aussi des cruelles épreuves qu'elle eut à subir. Mais le merveilleux dont on charge l'histoire de Griselda l'a souvent fait considérer comme une fable. Cependant Noguier, traducteur de Boccace, dit que *Griselidis* n'est pas un être imaginaire, et que ce phénix des femmes a existé vers l'an 1005. Foresti, historien italien, qui vivait en 1454, atteste également la vérité du récit qu'il en donne. Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, dans une lettre du 15 janvier 1443, écrite à un de ses amis, sur les qualités morales que doit avoir une épouse, cite l'exemple de Griselda. Manni, dans ses remarques sur le *Décameron*, dit que l'histoire de cette femme vertueuse se rapporte à l'année 1025 (*voy. Storia del Decamerone*, nouvelle édition imprimée à Milan en 1820, avec un *Appendix*). Nous allons donc, suivant d'anciens manuscrits du 14^e siècle (1) et une tradition constante répétée par les historiens du pays, mais après en avoir écarté ce qu'il y a d'apocryphe, tracer la biographie de Griselda. Née au petit village de Villanoetta en Piémont, situé à une lieue de Saluces, cette fille eut pour père un pauvre cultivateur, nommé Janot ou Gianuccolo; et vers l'an 1005 elle passa de l'humble chaumière paternelle dans le palais du seigneur de la province de Saluces, Gaultier (2), lequel n'était pas alors,

(1) Le manuscrit sur parchemin, avec figures, n° 49, de la bibliothèque de Paris, contenant l'*Histoire de Griselde, marquise de Saluces, et de sa merveilleuse constance, qui est appelée le miroir des dames mariées*, porte la date de 1395, sans nom d'auteur. Dans le manuscrit en parchemin, sous le n° 7403, intitulé *le Chevalier de la Tour*, que l'on pense appartenir au commencement du 14^e siècle, et qui fut fait pour l'enseignement des femmes mariées et des filles à marier, l'auteur, après avoir parlé des héroïnes de l'Ancien et du Nouveau Testament, rapporte l'histoire de Griselidis, marquise de Saluces. Nous avons une preuve incontestable que ce manuscrit est du 14^e siècle, dans la copie sur papier in-folio de la bibliothèque de l'arsenal, n° 250, avec la date *mille ccc soixant-unze*. Le manuscrit n° 7999, du 15^e siècle, qui contient aussi l'histoire de Griselidis, atteste que Gaultier occupa le marquisat en toute suzeraineté; mais ce manuscrit n'est que la copie du précédent. Le troisième manuscrit de la même bibliothèque porte le n° 7393; il est bien écrit sur parchemin in-folio, et nous le jugeons le plus ancien, parce que l'on y voit des virgules sur les i; le caractère est plus rond, moins gothique; la description du pays de Saluces y est plus exacte et l'histoire de Griselda plus complète. Nous sommes fondés à conclure que Boccace, né à Paris, où il reçut sa première éducation, a vu ce dernier manuscrit, qui lui a même servi pour tracer sa dernière *Nouvelle*. Notre opinion est appuyée sur l'autorité de Legrand d'Aussy dans sa collection des *Fabliaux, ou Contes, fables et romans des 12^e et 13^e siècles*, Paris, 1829, 5 vol., où l'on reproche à Boccace d'avoir tiré sa Griselidis des chroniques et manuscrits français. Telle est aussi l'opinion émise par le savant le Duchat, et par Ginguéné dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, d'après Tiraboschi.

(2) Des chroniques anciennes, dont l'authenticité n'est pas contestée, donnent pour premier gouverneur du marquisat de Saluces un certain *Prolad*, auquel succéda son fils, et à celui-ci le capitaine Gaultier dont il s'agit (*voy. Storia di Saluzzo*

comme quelques auteurs l'ont dit, dépendant des comtes d'Auriates et de Turin, mais au contraire leur était supérieur par son rang et sa dignité de marquis, d'après les institutions de Charlemagne. Le seigneur Gaultier menait une vie libre, sans vouloir prendre femme, parce que, disait-il, « il est difficile de trouver une « épouse convenable par ses bonnes mœurs; car « on voit une multitude de femmes qui, étant « demoiselles, sont des agneaux, et à peine mariées deviennent des renards indomptables et « font trembler les pauvres maris. » Mais enfin, sur les pressantes instances de ses courtisans et d'après le désir de ses sujets, il se décida à prendre une compagne. Au lieu de la choisir parmi la noblesse d'Italie ou de France, il jeta les yeux sur la vertueuse et timide Griselda, belle de visage, mais plus belle encore de caractère. Il annonça à son peuple qu'il avait fait un choix; et à un jour fixé, il monta à cheval avec son cortège pour aller chercher sa nouvelle épouse. Arrivé dans le petit village de Villanoetta, il s'arrêta à la porte d'une chaumière, où il trouva le vieux Gianuccolo près du feu, et dans un coin la modeste Griselda, qui n'osait le regarder. Ayant demandé au père la main de sa fille, Gianuccolo, tout tremblant, lui fit observer la disparité de condition, qui est si souvent une cause de malheurs dans les familles, et la simplicité de sa fille, incapable de s'habituer à l'étiquette d'une cour; mais le marquis persistant dans sa demande, force fut au père d'obéir. Alors Gaultier manda les dames de sa cour, et fit richement habiller Griselda, qu'il vêtit d'une robe toute brodée d'or, parure décrite dans un manuscrit du 14^e siècle, ayant pour titre : *Traité de l'amour des dames*, que l'on trouve sous le n° 128 à la bibliothèque de Paris. L'auteur anonyme appelle encore au dernier vers cette sorte de vêtement le *parement des dames* (1). En sortant de la chaumière, Gaultier dit à ses compagnons : « Je vous présente la femme objet de mon « amour, que j'ai choisie pour épouse. » Lorsqu'ils arrivèrent au château de Saluces, Griselda fut fêtée par les courtisans, toujours prêts à applaudir même aux caprices des princes; et bientôt elle prit les habitudes et la dignité de sa nouvelle condition, de manière à s'attirer la bienveillance de ceux qui enviaient sa fortune. De ce mariage naquit une fille que le mari, sous prétexte que ses sujets désiraient un successeur

de Ch. Muletli). Les historiens italiens écrivent *Gualtieri*; mais, d'après les manuscrits, cette famille était originaire de France; car Charlemagne, en établissant après la conquête d'Italie la Marche Trévise, établit aussi plusieurs marquisats aux frontières de France, dont le gouvernement fut confié à des Français.

(1) Avec les miniatures et le texte de ce manuscrit sur parchemin, on peut bien connaître l'état de la toilette des dames de condition au 14^e siècle. Godefridi della Chiesa, auteur d'une chronique manuscrite du marquisat de Saluces au commencement du 15^e siècle, dont l'autographe est à la bibliothèque de Paris, affirme que l'histoire de Griselda se trouvait peinte depuis les anciens temps dans le château de Pavie.

au gouvernement, fit disparaître, pour obtenir ainsi une première preuve de la docilité et de la résignation de sa femme à sa souveraine volonté. Cet acte de cruauté affligeait beaucoup Griselda; mais elle renferma sa douleur pour se livrer tout entière aux devoirs d'une épouse soumise. L'année suivante, un garçon vint au monde : Gaultier en parut très-satisfait pendant les premiers jours; mais plus tard il médita le projet d'éprouver sa compagne par un nouvel acte de tyrannie. Le garçon disparut encore, et l'on fit croire à la mère patiente que son fils était mort, tandis qu'en secret les deux enfants avaient été envoyés à Bologne chez le parent de Gaultier, le comte de Panico (1), qui fut chargé de leur éducation. Les courtisans, quoique fort contents au fond de voir Griselda humiliée et opprimée, feignaient de plaindre son sort et cherchaient à la consoler; mais elle leur répondait avec calme qu'on doit respecter la volonté du maître, et qu'une femme ne peut pas diminuer son attachement pour son mari sans manquer à son premier devoir. Gaultier, qui aimait de plus en plus Griselda, voulut, après dix-huit ans de mariage, la soumettre à une dernière épreuve : il lui déclara que, n'ayant pas d'enfant, il avait résolu de divorcer et de prendre une épouse de haut rang, alliée des familles princières, afin de plaire à son peuple et de s'affirmer sur le trône. Il n'ignorait pas cependant que Charlemagne avait détrôné son beau-père, et que souvent les intérêts politiques eux-mêmes effacent les sentiments de la nature. Il simula l'arrivée d'un courrier de Rome, qui apportait de la part du pape une bulle de dissolution de son premier mariage, avec l'autorisation d'en contracter un nouveau. Il notifia ensuite à Griselda qu'elle eût à reprendre ses humbles vêtements de bergère et à regagner la chaumière de son père. Gianuccolo, déjà vieux, vint en effet la chercher pour la ramener à Villanoetta; mais cette vertueuse femme, qui chérissait encore son mari après tant de torts, le pria en grâce de la conserver au moins dans son palais, comme une des femmes de chambre de sa nouvelle épouse. A cette condition, elle fut, à sa grande joie, retenue par le prince, qui put ainsi admirer de plus en plus les vertus de sa femme. On annonça donc l'arrivée de la nouvelle épouse avec un grand cortège, et suivie de son frère et du comte de Panico de Bologne. Des fêtes furent préparées; Griselda aida la famille à mettre en ordre les appartements, et elle offrit à la princesse, lors de son entrée dans Saluces, ses humbles services. Enfin elle la servit à table, sans exprimer aucune plainte, sans témoigner un regret sur la robe toute dorée qu'elle avait déposée pour reprendre la jupe de bergère, tis-

(1) Ghiardacci, dans l'*Histoire de Bologne*, à l'an 1396, parle des comtes de Panico comme d'une famille très-ancienne qui, à cette époque, se réfugia à Padoue, étant du parti gibelin.

sue d'une laine grossière. C'était la dernière épreuve à laquelle Gaultier voulait soumettre l'amour et la docilité de son excellente femme. Impatient, il leva enfin le voile de cette longue comédie. Ce fut en présence de son parent, venu de Bologne, qu'il fit appeler sa chère Griselda, et qu'après l'avoir embrassée, en lui témoignant toute sa reconnaissance de l'immuable constance qu'elle avait montrée en amour comme en résignation, il lui dit d'une voix affectueuse : « Les « noces dont c'est aujourd'hui la fête sont celles « de votre fille et de votre fils, que le comte de « Panico, mon parent et plus encore mon ami, « a fait élever à Bologne. » Et alors les enfants de Griselda se jetèrent dans les bras de leur mère, qui laisse tomber des larmes de joie et de tendresse. Gaultier ordonna de grandes réjouissances pour les jours suivants, et il voulut ainsi honorer la vertu personnifiée dans sa femme. Dès lors, il fut le mari le plus heureux de la terre; mais les chroniques du Piémont ne disent pas si Griselda lui survécut. Nous pouvons ajouter que la noble famille Gaultier, dont Boucher, dans l'*Histoire d'Aquitaine*, et Georges Fabricius ont parlé, s'étant éteinte dans Adélaïde, celle-ci épousa Boniface, fils de Tete, marquis del Vasto, et c'est ainsi qu'un descendant d'Alérame de Montferrat devint le chef d'une des plus illustres familles du Piémont. L'histoire de Griselda a été jusqu'à ces derniers temps le sujet d'un grand nombre de compositions dramatiques. Ascanio Massino, poète de Saluces, composa sur elle, en 1490, une tragi-comédie, imprimée en 1650 à Finale. Griselda est aussi l'héroïne d'une tragédie de Maggi (Ch.-Marie); d'un drame d'Apostolo Zeno, publié en 1744 à Venise; d'une tragédie de Nazione; d'une comédie de Goldoni. Le Manni déjà cité donna la *Griselda in ottava rima*. On joua en France, dans le 15^e siècle, une pièce intitulée le *Mystère de Griseldis, marquise de Saluces* (voy. l'*Histoire du Théâtre-Français*, t. 2, Amsterdam, 1756). Le maestro Paër, directeur de la chapelle du roi des Français, a mis en musique l'opéra de la *Griselda*, qui a été chanté sur tous les théâtres d'Europe. Le poète anglais Geoffroy Chaucer, qui avait connu Pétrarque à l'époque de son ambassade à Gènes, sous le règne d'Édouard III, dit avoir entendu raconter par ce poète l'histoire de Griselda; et lui-même la donna en anglais dans une de ses fables de Cantorbéry, intitulée la *Fable du clerc*, édition de 1721 voy. aussi l'édition de Chaucer de 1475). Ch. Perrault fit de l'histoire de Griselda une *nouvelle élégante*, dans son livre des contes des fées, en 1697. Madame de Saintonge publia à Dijon, en 1714, une comédie intitulée la *Marquise de Saluces*, ou *Griselda*. En 1791 on joua au Théâtre-Italien, à Paris, *Griselidis*, opéra en trois actes de Desforges (voy. ce nom). Enfin, pour conserver la tradition populaire des souffrances de Griselda, on a représenté en 1829, sur la toile

du nouveau théâtre de Saluces, le prix que cette femme a remporté par sa constance et ses vertus.

G—c—y.

GRISOT (JEAN-URBAIN), pieux et savant ecclésiastique, né au commencement du 18^e siècle à Chancey, dans le bailliage de Gray (en Franche-Comté), se fit remarquer dès son enfance par la douceur de ses mœurs et par son application à l'étude. Après avoir terminé son cours de théologie avec le plus grand succès, il reçut les ordres sacrés et fut désigné pour exercer dans un village les fonctions du saint ministère. L'archevêque de Besançon, Antoine-Pierre II de Grammont, faisant la visite de son diocèse, eut un entretien particulier avec lui, devina son mérite et le nomma l'un des directeurs de son séminaire. L'abbé Grisot apporta dans ce nouvel emploi autant de zèle que de talent, et devint bientôt l'ami et le conseil des jeunes ecclésiastiques, qui n'entreprenaient rien sans le consulter. Aussi désintéressé que modeste, il refusa les différents bénéfices qui lui furent offerts, et ne voulut jamais accepter de place supérieure à celle qu'il occupait. Il mourut à Besançon le 13 avril 1772, dans un âge avancé. Il a publié sous le voile de l'anonyme : 1^o *Lettre à un ministre protestant, au sujet d'une abjuration*, Besançon (1765), in-12; 2^o *Lettre à un protestant sur la cène du Seigneur ou la divine eucharistie*, ibid., 1767, in-12; 3^o *Lettre à une dame sur le culte que les catholiques rendent à Jésus-Christ dans l'eucharistie*, ibid. (1770), in-12. Ces différents écrits de controverse sont fort estimés, mais particulièrement le dernier. 4^o *Histoire de la sainte jeunesse de Jésus-Christ, tirée de l'Évangile, avec des maximes chrétiennes et une règle de vie pour les jeunes gens*, ibid. (1769), 2 part., in-12; 5^o *Histoire de la vie publique de Jésus-Christ, avec des réflexions et une règle de vie pour se sanctifier dans le clergé*, ibid. (1765), 2 part., in-12; 6^o *Histoire de la vie souffrante et glorieuse de Jésus-Christ, dès la dernière pâque jusqu'à son ascension, avec des réflexions et une règle de vie pour se sanctifier dans le monde*, ibid. (1770), 2 part., in-12. Ces trois ouvrages ont été souvent réimprimés. 7^o *Cantiques spirituels*, in-12. Il y en a plusieurs éditions. Grisot a eu part à la *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence* (voy. POCHARD). Il a laissé manuscrits des *Sermons* qui formeraient quatre volumes, et une *Dissertation sur l'origine de la confrérie du Scapulaire*.

W—s.

GRITH DA ZUOZ (J.-L.), en latin *Zutzio-Engadinus*, a traduit le Nouveau Testament en langue rhétique ou romanche, sous ce titre : *Novum Testamentum translatum in linguam rheticam et Engadinis vernaculam, cum approbatione ministrorum Rhetiae*, Bâle, Decker, 1640, in-8^o. Cette version n'est pas la première qu'on ait donnée en cette langue : dès 1560, Jacq. Biffon avait publié in-8^o, sans nom de lieu, sa traduction du Nouveau Testament, qui fut réimprimée à Pos-

chiavo en 1607. La Bible entière parut en langue rhétique *interpretibus Jac.-Ant. Vulpio et Jac. Dorta a Vulpera*, Scuol, 1637, in-fol. Quelques exemplaires portent la date de 1679. On a aussi des versions plus récentes, faites d'après la Bible de Luther, en d'autres dialectes de la même langue, qui ne se parle que dans le pays des Grisons. C. M. P.

GRITTI (André), général et ensuite doge de Venise, de 1523 à 1538. Lorsque la guerre contre la ligue de Cambrai appela la république de Venise à faire usage de toutes ses ressources et à employer les hommes qui méritaient le mieux la confiance de leurs concitoyens, André Gritti fut nommé provvediteur auprès des armées vénitiennes. Sa patrie lui dut les premiers succès remportés sur cette ligue formidable. Il chassa les Impériaux de Padoue, de Vicence, reconquit le Polésine de Rovigo, ravagea Guastalla; enfin il reprit en 1512, sur les Français, les villes de Brescia et de Bergame. Mais Gaston de Foix, étant revenu de Bologne à Brescia avec une rapidité inconcevable, surprit et pillà cette malheureuse ville, où, après un combat obstiné, il fit André Gritti prisonnier. Aussi propre aux négociations qu'à la conduite des armées, Gritti, mené à Paris, réussit à rendre Louis XII favorable à sa république; et ce fut lui qui signa comme ambassadeur, le 13 mars 1513, un traité d'alliance entre le roi de France et les Vénitiens. De retour dans sa patrie, Gritti fut de nouveau mis à la tête des armées vénitiennes; et de concert avec le maréchal de Lautrec, il reprit en 1516 Brescia sur les Impériaux. Enfin il fut élevé, le 20 mai 1523, à la dignité ducal, à la place d'Antoine Grimani : il l'occupa quinze ans, et, dans cet espace de temps, la république acheva de recouvrer tout ce qu'elle avait perdu par la ligue de Cambrai. Mais la puissance des doges diminuant sans cesse, ils avaient à peine quelque influence sur l'État qu'ils présidaient; et dès leur nomination à cette haute dignité, l'histoire se taisait sur eux. Gritti mourut en 1538; Pierre Lando lui succéda. S. S.—1.

GRITTI (Louis), gouverneur de la Hongrie pour les Turcs, était né à Constantinople d'une esclave et d'André Gritti, qui s'y trouvait alors prisonnier, et qui, pendant sa captivité, conclut le traité de 1501 entre les Ottomans et les Vénitiens. Louis, fils d'André, qui devint ensuite doge de Venise, apprit le turc et le grec. Instruit, ambitieux et entreprenant, il s'attacha à la Porte ottomane. Jamais chrétien, avant lui, n'y avait joui d'un aussi grand crédit. Il eut particulièrement la confiance et les bonnes grâces du grand vizir Ibrahim, le favori de Soliman. Ce fut par lui que Jean Zapoli obtint en 1528 l'appui du sultan dans ses prétentions au trône de Hongrie contre Ferdinand d'Autriche. Après le siège de Vienne en 1529 et la retraite des Ottomans, Gritti commanda 6,000 hommes, laissés au roi Jean par son

protecteur, pour le maintenir dans un royaume devenu un désert. Il défendit Bude, assiégée en 1531, et donna le temps à Soliman de venir la délivrer. Le roi Jean lui-même l'établit gouverneur de la Hongrie. Les magnats du pays s'étant opposés à cette élection, qui n'avait rien de volontaire ni rien de légal que la forme, s'attirèrent la haine et la vengeance de Gritti, qui sut les faire périr sur l'échafaud, sous prétexte d'autres crimes qu'il leur supposa. Imbu des maximes violentes des Ottomans, il périt par les mêmes artifices qu'il avait appris à leur école. La disgrâce et la mort d'Ibrahim-Pacha, son plus solide appui, furent les avant-coureurs de sa perte. Après la paix de 1533, entre le roi Jean, Ferdinand d'Autriche et Soliman, Louis Gritti entra en Transylvanie à la tête de 1,000 janissaires, de 2,000 spahis, et de quelques Hongrois, ennemis déclarés de Cibaco, évêque de Waradin, gouverneur du pays au nom de Jean Zapoli. Gritti et l'évêque se haïssaient mutuellement; mais le prélat, sachant que son rival réunissait la protection de Soliman et la bienveillance du roi Jean, lui rendit les honneurs extérieurs dus à son pouvoir. Gritti, dont le but secret était d'employer son crédit et ses forces pour se revêtir de la souveraineté de la Transylvanie, saisit un prétexte pour se défaire de l'évêque, et il le fit assassiner sous ses propres yeux. A la nouvelle de cet attentat, tous les peuples de la province prirent les armes, animés par les parents de l'évêque de Waradin; tous ne respiraient que la vengeance. Le grand vizir Ibrahim était mort; Gritti, ne pouvant sortir de la Transylvanie, se retira dans une forteresse, d'où il envoya demander des secours au roi Jean. Avant que ce prince eût pu intervenir dans cette querelle, avant que Soliman lui-même eût fait parvenir ses menaces, en cas que l'on osât porter les mains sur son général, le sort de Gritti était décidé. Les Hongrois enfermés avec lui le trahirent et livrèrent aux assiégeants une porte du château. Tous les musulmans qui essayèrent de résister furent mis en pièces; Louis Gritti fut fait prisonnier et condamné au supplice le plus cruel : on lui coupa le matin les bras, à midi les pieds, et le soir la tête. Soliman fulmina; mais les excuses solennelles du roi Zapoli ne tardèrent pas à l'apaiser. S—Y.

GRIVAUD DE LA VINCELLE (CLAUDE-MADELEINE), né à Châlons-sur-Saône en 1762, fils d'un architecte, fit ses études dans cette ville, et se rendit ensuite à Lyon, où il fut employé dans une maison de commerce. Ayant pris les armes en 1793, comme tous les habitants de cette ville, pour résister à l'armée conventionnelle, il fut persécuté après sa reddition, et se réfugia dans l'administration des poudres, où il remplit une place de commis jusqu'à la chute de Robespierre. Ce fut alors qu'il épousa une fille naturelle, mais reconnue, du prince de Monaco, mademoiselle Grimaldi de la Vincelle, dont il prit le nom sous lequel il

est plus généralement connu. Il devint plus tard garde des archives de la chambre des pairs, et mourut le 5 décembre 1819. Grivaud de la Vincelle a publié : 1^o *Antiquités gauloises et romaines*, recueillies dans les jardins du Luxembourg en l'an 9 (1801), pour servir de suite à l'*Histoire des Antiquités de Paris*, 1807, in-4^o de 264 pages, avec Atlas de 26 planches : recueil connu sous le nom d'*Antiquités du Luxembourg*; 2^o *Dissertations et Mémoires* sur divers sujets d'antiquités, par feu Pasumot, mis en ordre par C.-M. Grivaud, Paris, 1810 et 1813, 1 vol. in-8^o (voy. PASUMOT); 3^o *Recueil de monuments antiques inédits*, découverts dans l'ancienne Gaule, Paris, 1817, 2 vol. in-4^o et 1 vol. de planches; 4^o *Arts et métiers des anciens*, représentés par les monuments en 130 pl. in-fol.; publiés par souscription à partir du 1^{er} décembre 1818, et depuis de mois en mois. La première livraison parut à la fin de mars 1819; la seconde sur la fin de mai. Grivaud était ami de l'abbé de Tersan, qui l'avait prié de rédiger le catalogue de sa bibliothèque, et auquel il n'a survécu que peu de jours. Il écrivait, le 30 septembre 1819, à un de ses amis : « C'est ainsi que tout se « disperse et que les collections faites à grands « frais, et dans de longues années, passent chez « l'étranger, ou vont garnir les magasins des « marchands de curiosités. Nous comptons à « peine aujourd'hui dans Paris vingt cabinets en « tous genres, et nous déplorions encore dernièrement, M. Quatremère de Quincy et moi, l'abandon où tombe l'archéologie. » M—D J.

GRIVE (J. DE LA). Voyez LAGRIVE.

GRIVE (LOUIS DE LA), né à Lyon vers la fin du 16^e siècle, était probablement fils de G. de la Grive, maître apothicaire à Lyon, dont il y a un sonnet et une épigramme de douze vers à la tête de la *Paraphrase sur la pharmacopée*, par Briçon Bauderon, Lyon, Pierre Rigaud, 1603, in-12. Louis fut aussi apothicaire, et publia en 1632 l'*Antiparallele des vipères romaines et des herbes candiottes*, Lyon, Chastellard, in-8^o, avec cette épigraphe : *Progenies viperarum, quomodo potestis bona loqui?* (Matth. XII, 34.) C'est une réfutation de l'ouvrage publié la même année par Claude Pons, sous ce titre : *Parallele des vipères et herbes zyonnaïses avec les romaines et candiottes*, in-8^o. Dans la dédicace de son livre à messieurs de la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, la Grive suppose que Pons est protestant, et part de là pour lui reprocher avec aigreur ses doctrines erronées en religion et en médecine. Pons répliqua deux ans après par la *Sycophantie thériacale* (Lyon, Scipion Jasserme, in-8^o) qu'il dédia à l'archevêque de Lyon. Alors, et à supposer qu'il eût été protestant, il avait cessé de l'être, car on lit à la fin de son livre : « A la gloire de Dieu et « de son immaculée Mère, la glorieuse vierge « Marie. » Le P. de Colonia a dit un mot de cette petite guerre dans son *Histoire littéraire*, t. 2, p. 800. A. P.

GRIVEL (JEAN), savant jurisconsulte, né en 1560 à Lons-le-Saulnier, d'une famille noble et ancienne, fut pourvu en 1599 d'une charge de conseiller au parlement de Dôle. En 1608, il fut nommé maître des requêtes au conseil privé des Pays-Bas, et après la mort de Richardot, demeura seul chargé de la direction des affaires du comté de Bourgogne. Il mourut à Bruxelles le 14 octobre 1624, et fut inhumé dans l'église St-Gery. On a de lui : *Decisiones celeberrimi Sequanorum senatus Dolani*, Anvers, 1618; Genève, 1660, et Dijon, 1731, in-fol. La dernière édition est la plus complète et la seule recherchée. « Cet « ouvrage, dit Dunod, est écrit en bon latin avec « beaucoup d'ordre, de netteté et d'érudition; « de sorte qu'on peut le regarder comme un des « meilleurs en ce genre. » (*Hist. du comté de Bourgogne*, t. 5, p. 631.) Foppens (*Bibl. belgica*) dit que Grivel avait laissé en manuscrit un *Recueil des décisions du conseil privé*, mais qu'il défendit à son fils de le faire imprimer, ne voulant pas qu'on donnât de la publicité à des discussions faites pour demeurer dans le secret. — GRIVEL (le comte Alexandre DE), de la même famille, né en 1767, entra au service en 1782 comme officier de cavalerie, émigra en 1791, fit les campagnes de la révolution dans l'armée du prince de Condé, rentra en France sous le directoire, et réussit à se faire rayer de la liste des émigrés en 1799. Étant à Bordeaux en mars 1814, il y prit beaucoup de part aux événements qui firent triompher dans cette ville la cause des Bourbons. Il reçut ensuite de Louis XVIII le grade de maréchal de camp et le commandement des gardes nationales du département du Jura. Se trouvant en cette qualité à Lons-le-Saulnier lorsque Bonaparte s'échappa de l'île d'Elbe, il ne put voir sans indignation la défection de Ney; et quand il entendit lire la proclamation par laquelle ce maréchal déclarait les Bourbons à jamais déchus, il brisa son épée en présence de tout l'état-major, et fit deux fois à cheval le tour de la place d'armes à la vue des troupes, en s'écriant à plusieurs reprises *Vive le roi!* A son retour, trois mois après, Louis XVIII fit présent d'une autre épée au comte de Grivel, mais il ne lui donna aucun emploi, pas même celui de commandant des gardes nationales dont il s'était démis. Il alla vivre dans la retraite, et mourut à Lons-le-Saulnier le 18 octobre 1838. W—s.

GRIVEL (GUILLAUME), littérateur, né le 16 janvier 1753, à Uzerche, dans le Limousin, s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence, et exerça quelque temps la profession d'avocat à Bordeaux. Il vint ensuite à Paris, et s'y fit connaître par différents ouvrages qui joignent au mérite d'un but utile celui d'être écrits d'un style agréable. A l'époque de la création des écoles centrales, Grivel y fut attaché comme professeur de législation, et mourut à Paris le 17 octobre 1810, à 75 ans. Il était membre des Académies de

Dijon, la Rochelle, Rouen, et de la Société philosophique de Philadelphie. On a de lui : 1° *l'Ami des jeunes gens*, Lille, 1764-1766, 2 vol. in-12 : c'est un traité sur l'éducation ; 2° *Nouvelle bibliothèque de littérature, d'histoire et de critique, tirée des ANA*, ibid., 1765, 2 vol. in-12. L'auteur promettait deux autres volumes si les deux premiers réussissaient. 3° *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776, 5 vol. in-12 ; ibid., 1784 ; traduit en allemand, Breslau, 1777, in-8° ; 4° *l'Ile inconnue, ou Mémoires du chevalier de Gastines*, Paris, 1785-1787, 6 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois et traduit en allemand. « Les aventures qu'il décrit « dans ce roman sont attachantes, dit la Harpe ; « les principes ne sont pas mauvais, et le style, « quoique négligé, est naturel et facile. » 5° *Principes de politique, de finances, d'agriculture, de législation et autres branches d'administration*, ibid., 1789, 2 vol. in-8°. Grivel a travaillé à la partie d'économie politique de l'*Encyclopédie* par ordre de matières. Il est en outre l'éditeur de la *Nouvelle école du monde*, par le Bret, Paris, 1764, in-12, à laquelle il a ajouté une préface et un cours de belles-lettres qui fait partie du second volume, et des *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur* par L. D. H. (le marquis de Mirabeau), imprimés à Paris en 1785, en 4 volumes in-12. M. A. A. Lorin a publié une *Analyse synoptique du Cours de législation du C. Grivel*, 1802, in-8°.

W—s.

GRIZIO (ANNIBAL), prélat romain, né en 1550 à Iesi, dans la marche d'Ancone, remplit successivement différents emplois honorables et fut en grande faveur près du pape Paul V, qui le nomma gouverneur de Terni ; il mourut le 5 avril 1612. Il avait un talent remarquable pour la poésie ; mais la plupart de ses compositions sont restées inédites. On ne connaît de lui que quelques *Rime* à la louange de Sixte V dans la *Raccolta* d'Antoine Costantini, Mantoue, 1611, in-4°. Le savant Apostolo Zeno possédait un volume de *Poésies* de ce prélat avec des mémoires sur sa vie, qu'il tenait de la bienveillance du cardinal Petrucci (voy. la *Bibliot.* de Fontanini, t. 2, p. 376). C'est par erreur que le *Dictionnaire de Bassano* attribue au gouverneur de Terni deux ouvrages de son frère Pierre, et cette erreur a passé dans la traduction de notre *Biographie* imprimée à Venise sous le titre de *Biografia universale*. — GRIZIO (Pierre), frère du précédent, mort en 1586, est auteur des deux ouvrages suivants, cités comme rares dans la *Biblioteca italiana* de Haym : 1° *Ristretto delle storie di Iesi*, Macerata, 1578, in-4° ; 2° *Il Castiglione, ovvero dell' armi di nobiltà, Dialogo*, Mantoue, 1586, in-4°. Ce volume fut publié par Antoine Biffa Negrini qui l'a dédié aux comtes Jérôme et Paul Canossi. L'auteur lui a donné le nom de *Castiglione*, parce qu'il y développe l'opinion du comte Camill. Castiglione sur l'origine des armoiries. Parmi les pièces imprimées, suivant l'usage du temps, à la tête du volume, on cite un *Sonnet*

du Tasse et une *Lettre* du jeune Manuce, tous les deux amis de Pierre Grizio.

W—s.

GRIZOT. Voyez GRISOT.

GROCHOWSKI (STANISLAS), poète polonais du 17^e siècle. On a de lui des *Hymnes sur divers textes du premier livre de Thomas à Kempis*, Cracovie, 1614 ; un *Recueil de poésies sur divers sujets*, ibid., 1608 ; *Les nuits de Thorn*, ibid., 1610 ; *Rome moderne plus fortunée que l'ancienne*, ibid., 1610. — Un autre GROCHOWSKI, lieutenant-colonel d'infanterie, se distingua en 1792 dans la guerre contre les Russes, fut élu général par les insurgés des cantons de Lublin et de Chelm, se réunit au général Kosiński, et fut tué au combat de Syerokociny le 6 juin 1794.

C—AU.

GRODDECK (GABRIEL), philologue allemand, naquit à Dantzig en 1672. Il s'appliqua principalement à l'étude des langues orientales ; et, après avoir voyagé en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne, il les enseigna d'abord à Leipzig, et depuis 1699 à Dantzig, où il exerçait en même temps les fonctions de bibliothécaire. En 1701, il fut nommé membre de l'Académie de Berlin. Groddeck mourut le 12 septembre 1709, victime de la peste, qui enleva aussi sa femme le même jour. Ce savant professeur a publié en latin beaucoup de dissertations estimables. Nous en citerons ici : 1° *Observationes singulares ex hist. litteraria* ; 2° *De caeremonia palmarum apud Judeos in festo tabernaculorum solemn* ; 4° *Pseudonymorum Hebræorum hexacontas* ; 5° *De rebellione Burdigalensi anno 1675*. — Benjamin GRODDECK, savant orientaliste, naquit à Dantzig en 1728, et y enseigna, au gymnase de cette ville, les langues grecque et orientales. Il mourut le 8 juin 1778, après avoir publié différentes dissertations : 1° *Commentatio de necessaria linguarum arabicæ et hebræicæ conexione*, Wittemberg, 1746, in-4° ; 2° *De natura dialectorum ad linguam hebræicam et arabicam applicata*, ibid., 1747, in-4° ; 3° *De vero originum Hebræorum fonte et utilitate*, ibid., eod., in-4° ; 4° *De linguæ hebrææ antiquitate*, Dantzig, 1750, in-4° ; 5° *De litteris hebræicis sectio I*, ibid., 1751, in-4° ; 6° *De sensu Scripturæ sacræ*, ibid., 1752, in-4° ; 7° *De punctis Hebræorum*, ibid., 1753, in-4° ; 8° *De via ad notitiam interiorum linguarum orientalium, præsertim hebrææ*, ibid., 1757, in-4° ; 9° *Oratio de anno Jobelæo Hebræorum*, ibid., 1758, in-4° ; 10° *De usu versionum græcarum V. T. hermeneutico et critico*, ibid., 1763, in-4°. B—H—D.

GRODDECK (ERNEST-GODEFROI), littérateur polonais, de la même famille que les précédents, né à Dantzig en 1762, fit ses humanités à l'université de Groningue, où il prit le grade de docteur en philosophie en 1785. Les travaux philologiques auxquels dès lors il se livra lui firent ouvrir les

portes de la Société royale des sciences de Göttingue en 1787. Pendant dix ans (1787-1797), il fut successivement chargé de l'éducation des enfants du prince Adam-Casimir Czartoryski (*voy. ce nom*) et de ceux du prince Lubomirski. Enfin l'Académie de Wilna ayant été érigée en université, Groddeck y fut nommé professeur de littérature grecque et latine, puis bibliothécaire. Plus tard il ouvrit des cours d'archéologie et de numismatique, et ne cessa de se dévouer à l'amélioration de l'instruction publique. Il mourut à Wilna le 14 avril 1819. La Société royale des amis des sciences de Varsovie le comptait au nombre de ses membres, et l'empereur Alexandre l'avait décoré de la croix de St-Wladimir. Malinowski, un de ses élèves, a publié sur lui une notice biographique. On a de Groddeck : 1° *De morte voluntaria*, Göttingue, 1783, in-4°; 2° *De hymnorum Homer. reliquis*, ibid., 1786, in-8°; 3° *De oraculorum quæ Herodoti historiis continentur natura et indole*, inséré par extraits dans le *Journal de Göttingue*, 1786; 4° des éditions classiques des tragédies de *Philoctète* et des *Trachiniennes* de Sophocle, texte grec avec des préfaces et de savantes notes, Wilna, 1806, 1808, in-8°; 5° des éditions de quelques ouvrages de Cicéron : *Orator; Lælius; Ad somnium Scipionis monita; De claris oratoribus*; 6° *Grammatica græca Bulmaniana*; 7° *De Pythocenis*; 8° *Historiæ Græcorum litterariæ elementa*, Wilna, 1811, in-8°; 2° édition sous ce titre : *Initia historiæ Græcorum litterariæ*, ibid., 1821, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui fit beaucoup d'honneur à Groddeck, est regardé par les savants comme supérieur à celui que Schœll (*voy. ce nom*) a composé sur le même sujet. 9° *Miscella critica in aliquot loca scriptorum græcorum*, dans les *Analectes littéraires* de Wolf, 1818. On a encore de lui en langue allemande : 10° un ouvrage important sur l'*Argonautique d'Apollonius de Rhodes*, 1787; 11° une *Dissertation sur le lieu où Homère place l'enfer*, inséré dans la *Bibliothèque de la littérature ancienne et des arts*, journal de Göttingue, 1791; 12° *Essais archéologiques*, Léopold en Gallicie, 1800; 13° des *Dissertations sur l'étude de la philologie, sur les théâtres de l'antiquité*, etc. Enfin Groddeck laissa un grand nombre de manuscrits. Il avait fondé en 1805, avec Casimir Kontrym, son collègue à l'université, la *Gazette littéraire de Wilna*. Z.

GROEBEN (OTHON-FRÉDÉRIC VON DER), poète et voyageur allemand, était issu d'une famille noble établie en Prusse dans le temps des chevaliers teutoniques, et qui a toujours allié la culture des lettres avec le service militaire : on lui doit la fondation de plusieurs bourses à l'université de Königsberg. Othon-Frédéric naquit à Pralten, village de l'Érmeland, en 1657. Il fit en 1675, avec un colonel de ses amis, nommé Meglin, le voyage d'Italie et de Malte, s'embarqua ensuite sur les galères de la religion, qui allaient en caravane, puis visita, avec son compagnon, les pays

de l'Orient. De retour, après bien des fatigues, il se fixa à Berlin et y devint gentilhomme de la chambre de l'électeur de Brandebourg. Ce prince songeait à former un établissement de commerce sur les côtes de Guinée et d'Angole en Afrique; il y envoya en 1682, avec deux vaisseaux, Grœben, qui fut récompensé de ses succès dans cette mission par la place de capitaine des baillages de Marienwerder et de Riesenbourg. Une vie sédentaire ne s'accommodait pas avec le caractère actif de Grœben. Il obtint la permission d'être de l'expédition de Morée contre les Turcs, en 1686. Il revint l'année d'après et se maria. On a de lui, en allemand : 1° *Relation du voyage du noble pèlerin brandebourgeois en Orient, ainsi que de sa navigation en Guinée, et de ce qui s'est passé en Morée*, Marienwerder, 1694, in-4°. Cette édition étant devenue rare, il en parut une nouvelle, corrigée et abrégée, Dantzig, 1779, in-8°. Ce livre ne contient guère que des détails relatifs aux lieux saints, et généralement connus. On y rencontre néanmoins quelques renseignements concernant l'état où se trouvaient, à l'époque de ce voyage, des cantons et des villes remarquables de l'Orient; mais, à tout prendre, il offre peu de choses importantes. Grœben visita aussi l'Égypte. Haller fait mention de ce voyage dans sa *Bibliothèque botanique* : il ne l'avait certainement pas lu; car ce livre n'a aucun droit à occuper une place dans un ouvrage de ce genre, si ce n'est par ce que dit l'auteur du café, qui selon lui est une boisson faite de fèves grillées que l'on tire de l'Inde. La seconde édition ne contient pas le voyage de Guinée. 2° *Histoire de la vie et des amours de Bergonnen et de sa vertueuse Arelé*, Dantzig, 1700, in-4°. Il y décrit en langage poétique son voyage en Palestine. E—s.

GROEBEN (GEORGES-TIERRI de), général prussien de la même famille que le précédent et auteur de plusieurs excellents ouvrages sur l'art de la guerre, naquit à Königsberg en 1725. Il reçut son éducation dans sa patrie, se décida pour la carrière des armes, et fut nommé, en 1745, officier dans un régiment de cavalerie. Depuis cette époque il assista à toutes les campagnes, fut pendant quelque temps aide de camp du fameux maréchal de Schwerin et ensuite du duc de Bevern. Frédéric II avait reconnu des talents supérieurs à cet officier; mais c'est surtout sous le règne du successeur de ce grand monarque que Grœben fut nommé aux premières places dans l'armée. Il présida le conseil suprême de la guerre à Berlin, obtint en 1794 le rang de lieutenant général, et mourut le 10 juillet de cette année. Ses ouvrages sur les différentes branches de la science de la guerre, ainsi que ses traductions, sont fort estimés en Allemagne, et prouvent, aussi bien que son administration militaire, qu'il possédait des connaissances très-vastes dans cette partie. En voici la liste : 1° *Le capitaine de cavalerie, par Birac, traduit du français*, Breslau, 1754,

in-8°; 2° *L'Ingénieur de campagne, par le chevalier de Clairac*, ibid., 1753, in-4°; ibid., 1776, in-4°. Grœben a augmenté ce traité d'un grand nombre de remarques et de notes explicatives très-lumineuses. 3° *Bibliothèque ou Mémoires concernant l'art de la guerre*, ibid., 1754-1772, 10 cahiers in-8°, avec une continuation sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque militaire*, ibid., 1774-1781, 10 cahiers in-8°; 4° *Projet d'une fabrique générale de livres pour l'Allemagne*, Francfort et Leipsick, 1764, in-8°. C'est le seul ouvrage de Grœben qui ne traite pas de l'art de la guerre. On est cependant tenté de croire que l'esprit militaire a influé sur la rédaction de ce projet, qui, au reste, n'a pas paru susceptible d'exécution. 5° *Notes explicatives sur la navigation et la guerre maritime*, par ordre alphabétique, Breslau, 1774, in-8°; 6° *Recherches sur les premiers fondements généraux de la tactique*, par M. de Keralio, traduit du français, ibid., 1774, in-4°. Le savant traducteur a enrichi cet ouvrage d'observations raisonnées et profondes. 7° *Mémoire sur les tournois, surtout ceux qui ont eu lieu en Allemagne, suivi d'un projet concernant le rétablissement de ces exercices et sur la manière de les adapter à l'état actuel des armées*, ibid., 1772, in-8°; 8° *Le causeur, pour l'utilité et l'amusement des militaires*, ouvrage périodique, ibid., 1781-1782, trois trimestres, in-8°. B—H—D.

GROEME (JEAN), né en 1748, était fils d'un fermier de Carnwarth dans le comté de Lanark, et reçut une éducation libérale à l'université d'Édimbourg, où il fit des progrès rapides dans tous les genres d'études. Il commença en 1769 à donner des preuves d'un talent très-distingué pour la poésie; mais il fut dès lors attaqué de la consommation dont il mourut en 1772, âgé de 24 ans. Ses poésies, composées d'élégies et de pièces fugitives, ont été imprimées à Édimbourg, en 1775, in-8°. S—D.

GROENEWEGEN (SIMON van der Made), né à Dellt, d'une famille patricienne, en 1643, est compté parmi les bons jurisconsultes hollandais. Il fut secrétaire ou syndic de sa ville, et mourut en 1652. On a de lui : 1° *Commentaire sur l'introduction à la jurisprudence hollandaise de Grotius*, Dordrecht, 1644. Grotius, son illustre concitoyen, le remercia de ce travail, par une lettre datée de Paris, 10 décembre 1645, et qui se trouve la 1627^e dans le recueil de ses lettres. 2° *De legibus abrogatis et inusitatis in Hollandia vicinisque regionibus*, Leyde, 1649, in-4° (publié en latin et en hollandais). Ces deux ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois. M—ON.

GROENEWOUD (JACOB) se dévoua de bonne heure au ministère évangélique, et devint ministre à Zierickzée en Zélande. Dans l'intérêt de ses études théologiques, il cultiva les langues orientales et se fit connaître par un lexique hébraïque et chaldéen, pour l'intelligence de l'Ancien Testament : *Lexicon hebraicum et chaldaicum manuale*

in codicem Veteris Testamenti. Il est mort le 24 septembre 1823, à l'âge de 70 ans, à Franeker, où il s'était retiré après avoir obtenu sa retraite. R—F—G.

GROENING (JEAN), savant publiciste allemand, naquit à Wismar, en 1669, et exerça dans cette ville les fonctions d'avocat. Ses ouvrages lui ont acquis une grande réputation. Il entretenait depuis 1696 une correspondance très-suivie avec Leibnitz, et il fut même proposé pour être de l'Académie de Berlin; mais il n'y fut pas admis. D'une trentaine d'ouvrages historiques, politiques, bibliographiques et numismatiques, la plupart publiés en latin et les autres en allemand, dont il est l'auteur, nous citerons ceux qui offrent le plus d'intérêt. 1° *De jure hortorum*, Leipsick. Grœning publia ce traité, ayant à peine dix-huit ans. 2° *Nova instituta practica quibus processus communis cum parallelismo judicii aulici, cameræ, seu tribunalis Wismariensis, et fori Saxonici, ex prudentiæ practica principis et præjudicii novissimis, libris III exhibentur, cum catalogo scriptorum practicorum ad ordinem Institutionum digesto*, Lubeck, 1692, in-12; Hambourg, 1702, in-12; 3° *De navigatione libera, seu de jure quod pacatis ad beligerandum competit*, Rostock, 1695, in-4°. Le publiciste Puffendorf réfuta cet écrit; mais Grœning se défendit dans un discours apologétique, imprimé à Lubeck en 1698. 4° *Historia numismático-critica*, Hambourg, 1700, in-8°. Cet ouvrage traite principalement des médailles modernes, des auteurs et des cabinets numismatiques. 5° *Bibliotheca universalis seu codex operum variorum*, ibid., 1701, in-8°. L'auteur y a joint deux traités, intitulés : *Bibliotheca juris gentium et Historia juris principum*. 6° *Historia expeditionis Russicæ Caroli XII, regis Sæciæ*, ibid., 1701. Il semble que Grœning ait voulu écrire un panégyrique de Charles XII plutôt qu'une histoire. 7° *Historia expeditionis Britannicæ ex numismate*, ibid., 1705, in-8°; 8° *Historia cycloïdis contra Pascalium*, ibid., 1704. Cet écrit de Grœning est assez curieux malgré son imperfection. Il y dit, dans son épître dédicatoire à Antoine Magliabecchi, que dix ans auparavant (vers l'an 1690), il était allé à Rome dans le dessein de cultiver son esprit, et il fait un grand éloge de ce qu'il a vu en Italie. Il a ajouté à son ouvrage : *Hugenii annotationes posthumæ in Is. Newtonii philosophiæ naturalis Principia mathematica*. 9° *Relationes reipublicæ literariæ*, tom. 1, seu apparatus ad historiam scientiarum et artium, notitiam universalem celebriorum auctorum, epistolas, diplomata et observationes, maxime antiquarias et physico-mathematicas, ibid., 1702, in-8°. Cet ouvrage peut servir de supplément au *Polyhistor* de Morhof. 10° *Histoire nouvelle des médailles modernes*, ibid., 1700, in-8°; 1715, in-8°, avec un catalogue des meilleurs auteurs numismatiques, et l'indication des principaux cabinets; 11° *Histoire des religions modernes*, ibid., 1702, in-12; 12° *Histoire abrégée des médailles antiques*, ibid., 1702. Ces trois derniers ouvrages sont écrits en alle-

mand. 15° *Bibliotheca juris gentium Europæa*, ibid., 1705, in-8°; 14° *Recueil d'ouvrages statistiques*, c'est-à-dire, *les Vrais intérêts de l'État; le Parfait ministre d'État; le Parfait architecte et ingénieur*; et le *Projet d'un nouveau dictionnaire mathématique*, ibid., 1705, in-8°; 15° *Præcognita philosophiæ experimentalis et antiariæ*, ibid., 1705, in-8°; 16° *Experimenta physici primigenia*, ibid., 1705, in-8°; 17° *Apparatus ad historiam artium et scientiarum*, ibid., 1705; 18° *Bibliotheca juris gentium exotica*, Hambourg, in-8°; 19° *Præcognita historiæ universalis*, ibid.; 20° *Museum juris et solidioris litteraturæ, quo exhibentur*: 1° *Bibliographia propria*; 2° *Selectus epistoliarum Lynkeri et Leibniti*; 5° *Delineatio musæi rariorum rerum*; 4° *Methodus nova emendandi mores et studia orbis Christiani*, Wismar, 1721, in-8°. Grœning a publié aussi une *Nouvelle philosophie numismatique*, ou *Traité de l'utilité et de l'importance des médailles modernes*, et une édition de l'ouvrage de Puffendorf intitulé *De officio hominis et civis*, Hambourg, 1706, in-12. Il a mis en tête de cette édition son *Historia juris naturæ et gentium*. B—H—D.

GROESBECK (GÉRARD, baron de), élu en 1564 prince-évêque de Liège, après l'abdication de Robert de Berg, son prédécesseur, et issu d'une des plus illustres maisons du duché de Gueldre, était né vers 1516. En 1567, il joignit aux revenus de sa principauté ceux de la riche abbaye de St-Avelo, dont il devint titulaire. Mis à la tête de l'État de Liège dans des circonstances difficiles, il pourvut à tout par sa prudence et son courage, et préserva ses sujets des maux de la guerre, des ravages de l'hérésie qui triomphait dans une partie des Pays-Bas, et d'autres calamités, suite nécessaire des temps de troubles et de dissensions civiles. Dans une assemblée des États du pays de Liège, il parla avec tant de force, et peignit si bien le danger des nouvelles doctrines, que tous ceux qui la composaient jurèrent de mourir pour la foi; et les Liégeois lui durent la conservation de la religion de leurs pères. Quelques petites villes de sa dépendance se trouvant déjà infestées du venin de l'hérésie, et se préparant à la révolte, sa fermeté les fit rentrer dans le devoir; et partie par la persuasion, partie par la force, il parvint à y rétablir l'ordre et à y étouffer le germe des opinions nouvelles. Voyant que leurs apôtres cherchaient à s'introduire dans sa capitale, il leur en ferma l'accès, en défendant par une loi à tous les habitants de recevoir chez eux aucun étranger sans en avoir fait la déclaration au magistrat. Il écarta de ses domaines les différents partis dont les incursions désolaient les contrées voisines. En 1568, le prince de Nassau, chef des Belges rebelles, lui ayant demandé, pour lui et pour une armée qu'il amenait d'Allemagne, le passage par Liège, il le lui refusa, et ce prince ayant attaqué la ville, il le força d'en lever le siège. Pour récompenser Grœsbeck de son zèle, Grégoire XIII le créa cardinal en 1578. Après

XVII.

quinze ans d'un gouvernement qui ne fut qu'une lutte pénible et une continuité de généreux efforts, Grœsbeck, succombant sous la fatigue et le poids de tant de travaux, termina sa glorieuse carrière avec la consolation d'avoir sauvé son troupeau de l'erreur, et bien servi le pays confié à ses soins. Il mourut le 29 décembre 1580, et fut inhumé dans l'église St-Lambert. On a de lui des *statuts et ordonnances*, qui étaient encore en usage avant les changements introduits par la révolution. L—Y.

GROGNARD (FRANÇOIS), né à Lyon en 1748, suivit la carrière commerciale, entreprit de nombreux voyages, et passa les dernières années de sa vie dans une maison de campagne qu'il avait achetée à Fontenay-sous-Bois, près Paris, et dans laquelle il avait réuni tout ce qui pouvait lui rappeler sa ville natale. On y voyait les portraits d'un grand nombre de Lyonnais célèbres. C'est là qu'il est mort le 5 novembre 1825. Ses dispositions testamentaires témoignent de l'affection qu'il conserva toujours pour le pays qui l'avait vu naître, et en même temps de sa bienfaisance et de son amour pour les arts. Il a laissé à la ville de Lyon : 1° une rente de quinze cents francs destinée à l'éducation complète d'un enfant légitime, fils d'un négociant ou d'un manufacturier ruiné par des malheurs imprévus, et qui, à défaut de cet emploi, servira pour aider des élèves nés à Lyon et placés dans des ateliers publics ou particuliers; 2° une autre rente de quinze cents francs pour distribuer deux fois par an des médailles d'or et d'argent, avec des diplômes, aux élèves de l'école gratuite de dessin établie à Lyon, nés aussi dans cette ville; 3° une autre rente de quinze cents francs pour faire peindre, sculpter en bronze ou graver en médailles les portraits des peintres, graveurs, sculpteurs, architectes et savants nés à Lyon et décédés, qui par leurs talents et leurs ouvrages ont illustré leur patrie. D'après les intentions de Grogard, les portraits peints seront placés dans les salles du musée et de l'école de dessin; les médailles décernées en prix reproduiront les images de ces hommes distingués. Jamais il ne sera fait mention du testateur; et si l'école de dessin venait à être supprimée, les rentes constituées seraient employées à des œuvres de bienfaisance. Il avait encore légué la nue-propriété de sa maison de Fontenay à la ville de Lyon, qui n'accepta pas, par suite d'une transaction avec le frère du donateur. Enfin il a laissé une rente de cinq cents francs à la commune de Fontenay. Grogard a publié : 1° *A Son Excellence madame la duchesse d'Albe : songe à réaliser dans la décoration de son palais*, Madrid, 1790, in-8° de 24 pages; 2° *Extrait d'un voyage pittoresque en Espagne en 1788, 1789 et 1790. Description d'une partie des appartements de Son Excellence le duc d'Albe à Madrid*, Bayonne, 1792, in-8° de 60 pages. Cet extrait consiste en douze lettres, mêlées de vers, dont les onze premières sont de Gro-

75

gnard; les vers et la douzième lettre sont de l'ami à qui les précédentes sont adressées. Groggnard a fait imprimer aussi des extraits de ses voyages en Suède et en Russie; mais ces opuscules sont très-rares, n'ayant été tirés qu'à petit nombre. 5^o *A MM. les amateurs du Voyage pittoresque à Lyon*, par M. Fortis, ancien avocat général, etc. : *Réponse de M. François Groggnard, ancien négociant, à une lettre anonyme, écrite par un prétendu Lyonnais à M. Fortis, et par lui insérée à la fin du second volume de son ouvrage*, 1825, in-8^o de 8 pages. Z.

GROGNET (PIERRE), poète français, né dans le 15^e siècle à Toucy, petite ville du diocèse d'Auxerre, fit son cours de droit à l'université de Bourges, et y reçut le degré de maître ès arts. Il fréquenta ensuite le barreau; mais il l'abandonna bientôt pour embrasser l'état ecclésiastique. Les seuls titres qu'il prend sont ceux de *prêtre et humble chapelain*; ce qui fait présumer que ses travaux ne furent récompensés par aucun bénéfice. On croit qu'il mourut vers 1540. Ses ouvrages offrent quelque intérêt aux curieux par le grand nombre de faits historiques qu'il a recueillis, et dont il donne les dates précises avec les circonstances principales. En voici les titres : 1^o *Les mots dorés du grand et sage Caton*, en latin et en français, avec aucuns bons et très-utiles adages, auctorités et dits moraux des sages, profitables à un chacun, t. 1^{er}, Paris, 1550, in-42; t. 2, Paris, 1553, in-8^o; réimprimé avec des additions, ibid., sans date, 2 vol. in-16, très-rare. A la suite des *mots dorés* de Caton, on trouve : 1^o *Louange et excellence des bons facteurs qui ont bien composé en rime, tant deçà que delà les monts*. Cette pièce en vers de huit syllabes, contient l'éloge des plus grands poètes de l'Italie, Dante, Pétrarque, Boccace, et des poètes français les plus célèbres alors, mais dont plusieurs ne sont plus connus que par les vers de Grognet. L'abbé Goujet a cité des fragments de cette pièce dans sa *Bibliothèque française*, et l'abbé Lebeuf l'a insérée en entier dans le *Mercur* de juin 1739. 2^o *Récollecion des merveilleuses choses et nouvelles advenues au noble royaume de France en notre temps, depuis l'an de grâce 1480*. Cette chronique rimée finit à 1550; elle est écrite avec beaucoup de naïveté, et peut être regardée comme le pendant des *Faits et dits* de Georges Chastelain et de Molinet, et de la *Légende* de Faifeu (voy. BOURDIGNE). On a publié un *Supplément* à cette chronique, *Mercur* de novembre 1740. 3^o *La Louange des femmes*, dédiée à la reine Aliénor; *Bonne Doctrine pour les filles*; *la Louange et description de plusieurs bonnes villes et cités du noble royaume de France*. La *Description* de Dijon par Grognet est conservée en manuscrit à la bibliothèque de cette ville. 2^o *Sentences et mots dorés de Sénèque en rime, avec la paraphrase en prose de quelques endroits de ses tragédies*, Paris, 1554, in-8^o; 5^o *Le Désenchantement du péché de luxure, et généralement de tous les péchés mortels*,

ibid., 1557. Duverdier en cite une autre édition sous ce titre : *Le Manuel ou Promptuaire des vertus morales et intellectuelles*, ibid., sans date, in-8^o; c'est la traduction d'un ouvrage latin qu'il publia ensuite, et qui est intitulé : *Enchiridion virtutum*. 1558, in-8^o. On peut consulter pour plus de détails : *Lettre* de l'abbé Lebeuf, au sujet des *poésies* de P. Grognet, *Mercur*, juin 1739; *Lettre* de l'abbé Joly sur le même sujet, ibid.; *Réponse* de l'abbé Lebeuf aux *difficultés* de M. Joly, touchant la patrie et le nom de P. Grognet, ibid.; juillet 1739; *Lettre aux auteurs du Mercur*, en leur envoyant sa chronique rimée, ibid., novembre 1740, et enfin la *Bibliothèque française* de Goujet, t. 10, p. 383 et suivantes. W—s.

GROGNIER (LOUIS-FURCI), l'un des hommes qui se sont le plus distingués de nos jours dans la science vétérinaire, si longtemps négligée, naquit le 20 avril 1775 à Aurillac, où son père était notaire, et où il fit de médiocres études. D'abord destiné à la marine, il entra fort jeune dans une très-bonne école spéciale qui existait à Bordeaux, mais qui fut bientôt supprimée par le vandalisme révolutionnaire. Grognier revint alors chez ses parents, et, contraint de changer de carrière, il fut admis comme élève à l'école vétérinaire de la Guillotière que dirigeait Bredin. Cet habile professeur le distingua bientôt, et eut pour lui des soins tout à fait paternels. Grognier se lia d'une étroite amitié avec le fils de son maître, Raphaël Bredin, qui succéda plus tard à son père, dans la place de directeur de l'école. Toutefois il ne montrait pas beaucoup de goût pour les études vétérinaires; mais une mémoire heureuse lui permettait d'apprendre en peu de temps le sujet des cours qu'il était obligé de suivre, et grâce à une grande facilité d'élocution, il était presque sûr de briller dans ses examens. Il remporta des prix, et obtint la place de répétiteur. Au milieu de la tempête révolutionnaire, la famille de Grognier fut rudement assaillie, et son père, forcé de fuir les persécutions de la terreur, eut ses biens sous le séquestre. Dans l'abandon où de telles circonstances placèrent le jeune Grognier, il reçut de son professeur l'assistance la plus amicale, et il en a gardé jusqu'à la fin de ses jours un souvenir reconnaissant. Comme tous les jeunes habitants de Lyon, il combattit au siège de cette ville contre l'armée de la république, et occupa une place dans l'administration municipale. Forcé après la reddition de prendre du service dans l'armée sous un nom emprunté, il fit une campagne dans la Vendée, où il put utiliser ses connaissances dans un dépôt de cavalerie. Plus heureux que beaucoup d'autres habitants de Lyon, il revint, en l'an 7 (1799), reprendre à l'école vétérinaire ses paisibles et utiles travaux. Il ne tarda point à obtenir la place de bibliothécaire de l'école, et plus tard à la suite des concours la chaire de botanique médicale, qu'il occupa longtemps. Il passa enfin à une chaire plus en rapport

avec ses goûts, et qu'il garda jusqu'à sa mort, celle de zoologie, d'hygiène, de multiplication des animaux domestiques et de jurisprudence vétérinaire. Le premier essai de Grogner fut une histoire critique des ouvrages publiés en médecine vétérinaire jusqu'à Bourgelat, y compris ceux de cet homme célèbre. On reconnaît déjà dans cet écrit les qualités qui depuis caractérisèrent son talent, une sage appréciation, une méthode claire, des formes didactiques, un style simple et incisif. Devenu successivement membre de la Société d'agriculture, dont il fut le secrétaire perpétuel, de la Société de médecine, de l'Académie des belles-lettres, puis du Comité de salubrité, Grogner eut souvent l'occasion de prendre la parole sur des objets très-variés, et toujours il se fit écouter avec intérêt. Il composa beaucoup d'opuscules, de mémoires, de rapports et d'éloges qui lui valurent des prix des sociétés savantes auxquelles il les adressa, et dont la plupart l'admirent au nombre de leurs membres correspondants. Nous devons mentionner surtout les éloges de Parmentier et de Jacquard. Dans les dernières années de sa vie, il publia deux ouvrages, qui resteront longtemps entre les mains des élèves : c'est un traité de zoologie et un cours d'hygiène et de multiplication des animaux domestiques. Sa carrière d'auteur se termina par une seconde édition de ces deux ouvrages, qui sont devenus classiques. Doué d'une constitution robuste, Grogner n'avait presque jamais connu la douleur ni les infirmités, lorsque ses amis commencèrent à s'apercevoir du dépérissement de sa santé. Une toux opiniâtre le força de suspendre ses travaux; il sentit ses forces diminuer, et fut obligé de s'aliter sans qu'il conçût la moindre inquiétude, persuadé qu'il était de la force de son organisation. Toutefois, malgré le zèle de sa famille, malgré les visites assidues de deux médecins, MM. Parat et Baumers, dont la vieille amitié se prodiguait en soins affectueux, Grogner ne put être sauvé. Le 7 octobre 1857, il reçut dans la matinée les consolations de la religion; sur le soir, le délire s'empara de lui, et vers les sept heures il rendit le dernier soupir. Il fut inhumé au cimetière de Loyasse (1). M. Rainard, professeur à l'École vétérinaire, prononça sur sa tombe un discours auquel nous avons emprunté quelques détails. M. Magne, professeur à la même école, a inséré dans la *Revue du Lyonnais*, t. 8, p. 265-308, une *Notice nécrologique sur M. Grogner*. Outre des détails curieux sur sa vie, elle renferme une appréciation judicieuse de ses divers ouvrages, dont voici les titres : 1^o *Notice historique et raisonnée sur C. Bourgelat*, Paris, Lyon, 1805, in-8°;

dédiée à M. Bredin père; 2^o *Compte rendu des travaux de la Société d'agriculture, d'histoire naturelle et arts utiles de Lyon, depuis le 4 décembre 1811 jusqu'au 9 septembre 1812*, Lyon, in-8°; 3^o *Compte rendu*, etc., depuis le 2 décembre 1812 jusqu'au 1^{er} septembre 1813; *ibid.*, 1813, in-8°; 4^o *Compte rendu*, etc., pendant le cours de 1817; *ibid.*, in-8°; 5^o *Compte rendu*, etc., depuis le 1^{er} mars 1821 jusqu'au 1^{er} avril 1822; *ibid.*, in-8°; 6^o *Compte rendu*, etc., depuis le 1^{er} avril 1822 jusqu'au 1^{er} mars 1823; *ibid.*, in-8°; 7^o *Compte rendu*, etc., depuis le 1^{er} mars 1823 jusqu'à la fin de 1824; *ibid.*, in-8°; 8^o *Rapport sur un nouvel engrais végéto-minéral, dit gadoue artificielle*, Lyon, 1820, in-8°, 2^e édition; 9^o *Éloge de M. Varenne de Fenille*, couronné en 1815 par la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain; Paris, 1817, in-8° de 40 pages; 10^o *Rapport sur l'établissement pastoral de M. le baron de Staël, à Coppet, lu à la Société royale d'agriculture*, etc., de Lyon, *ibid.*, 1827, in-8°; 11^o *Notice sur M. Rieussec*, *ibid.*, 1828, in-8°; 12^o *Considération sur l'usage alimentaire des végétaux cuits pour les herbivores domestiques*, *ibid.*, 1831, in-8°; 13^o *Notice sur J.-B. Balbis*, lue en séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 14 juillet 1831, *ibid.*, 1831, in-8°; 14^o *Recherches sur le bétail de la haute Auvergne, et particulièrement sur la race bovine de Salers*, Paris, 1831, in-8°; 15^o *Notice sur les travaux de la Société d'agriculture*, etc., de Lyon, pendant le cours de l'année 1832, lue dans la séance publique du 5 septembre même année, Lyon, in-8°; 16^o *Précis d'un Cours de Zoologie vétérinaire*, *ibid.*, 1833, in-8°; 2^e édition, Paris, 1837, in-8°; 17^o *Mémoires de la Société d'agriculture*, etc., 1852-53, Lyon, in-8°; 18^o *Notice sur F.-N. Cochard*, 1836, insérée plus tard dans la *Revue du Lyonnais*, t. 5, p. 464; 19^o *Notice sur C.-M. Jacquard*, lue en séance, à la Société d'agriculture et à l'Académie, le 12 septembre 1836, Lyon, 1836, in-8°; 20^o *Recherches historiques et statistiques sur le mûrier, les vers à soie et la fabrication de la soierie, particulièrement à Lyon et dans le Lyonnais*, in-8°; 21^o *Notes sur les chèvres de Cachemire importées en France*, in-8° de 4 pages, extrait des *Tablettes littéraires de Lyon*, n° 56. Grogner a encore donné beaucoup de mémoires et d'articles dans les recueils de la Société d'agriculture, dans les *Archives du Rhône*, dans la *Gazette universelle* et dans le *Courrier de Lyon*. C.-L.-T.

GROHMANN (JEAN-GODEFROI), auteur, traducteur et compilateur très-laborieux, naquit à Gusswitz, dans la haute Lusace, le 15 juillet 1763, et enseigna depuis 1794 la philosophie à l'université de Leipsick, où il est mort le 12 mars 1805. Ses ouvrages, surtout ceux qui traitent des objets d'agrément et de goût, ont été très-bien accueillis en Allemagne; mais son dictionnaire biographique a été compilé trop à la hâte, et il n'a pas toujours bien choisi les auteurs qui lui en ont fourni les articles. De ses nombreux ouvrages, soit en

(1) Grogner a laissé deux enfants, un fils et une fille. Celle-ci, modèle de vertu et de bonté, était née le 4 septembre 1811, et succomba quelques jours après son père, le 12 octobre 1837. Madame Lhuillier, de la maison du Sacré-Cœur, à la Ferrandière près de Lyon, a publié une *Notice sur la vie et les derniers moments de mademoiselle Victorine Grogner*, son ancienne élève, Lyon, décembre 1837, in-18 de 34 pages.

latin, soit en allemand, nous nous bornerons à citer les suivants : 1^o *Terpsichorides*, Leipsick, 1789, in-8^o; 2^o *la Nature champêtre, d'après Mar-nesia; avec une dissertation de Heydenreich*, ibid., 1792, in-8^o; ibid., 1800, in-8^o; 3^o *De Imitatione poetica quid sit censendum*, ibid., 1791, in-4^o; 4^o *Dictionnaire abrégé des beaux-arts, par une société d'hommes de lettres*, ibid., 1794, 1795, 2 vol. in-8^o. Grohmann a fait un grand nombre d'articles dans ce dictionnaire, spécialement ceux qui traitent de la théorie des jardins. 5^o *Magasin d'idées pour les amateurs des jardins, des plantations anglaises, etc., pour embellir les jardins et les sites champêtres dans le goût anglais, gothique et chinois*, en allemand et en français, Leipsick, 1796-1804, quarante-trois cahiers avec figures; 6^o *Nouveau dictionnaire historico-biographique*, Leipsick, 1796-1799, 7 vol. in-8^o. Cet ouvrage, qui d'abord ne devait être qu'une traduction d'un petit dictionnaire biographique publié à Londres en 1794, est devenu sous la plume de l'auteur un ouvrage assez volumineux : il est souvent inexact, mais néanmoins utile pour les recherches historiques. On y trouve des articles qu'on chercherait en vain dans les dictionnaires de ce genre les plus étendus. W.-D. Fuhrmann a publié une continuation de ce dictionnaire, ou plutôt un supplément intitulé : *les Personnages les plus remarquables dans les temps anciens et modernes*, Leipsick, 1805-1808, 3 vol. in-8^o. Le troisième volume va jusqu'à la syllabe *Fisch* : il serait à désirer qu'il fût continué; car les erreurs et les omissions qui se sont glissées dans le dictionnaire de Grohmann sont rectifiées par Fuhrmann avec beaucoup de soin. 7^o *Ἀναλεκτα Ἑλληνικα ἥσσονα, sive Collectanea graeca minora cum notis philologicis graecis, quas partim collegit, partim scripsit Andreas Dalzel; curavit et parvum lexicon analyticum adjecit J.-G. Grohmann*, Leipsick, 1797, in-8^o; 8^o *Fragments d'architecture gothique*, ibid., 1799-1801, 2 cahiers in-4^o avec figures; 9^o *Vestiges de l'architecture égyptienne*, ibid., 1799, in-4^o. Il n'a paru de cet ouvrage que le premier cahier, avec dix planches. 10^o *Petit Magasin d'idées pour les amateurs des jardins, ou Recueil de projets d'embellissement des jardins qu'on peut exécuter à peu de frais*, ibid., 1799-1805, 8 cahiers in-4^o. F.-G. Baumgaertner publia la continuation du *Grand et du petit magasin*. Ces deux ouvrages ont eu un grand succès en Allemagne. La théorie de l'embellissement des jardins, par Hirschfeld, en cinq volumes, de laquelle Castillon a donné une traduction française, avait déjà introduit des changements dans cette partie de l'art. Grohmann n'a eu qu'à suivre les traces de Hirschfeld pour influencer sur l'embellissement des jardins. 11^o *Recueil de plusieurs serres, d'après Guillaume Robertson*, ibid., 1799, in-fol., avec 24 planches; 12^o *Collection complète de tous les jeux que l'on peut établir à la campagne et dans les jardins*, ibid., 1799, in-4^o; 13^o *Proportions des plus belles statues de l'antiquité, à l'usage des ar-*

tistes, ibid., 1800, in-4^o, avec 20 planches. Grohmann a suivi dans cet ouvrage les proportions indiquées par David. 14^o *Mœurs et costumes des Chinois, d'après les tableaux du peintre Pu-Qua, à Canton, pour servir de supplément aux voyages de Macartney et de Van Braam Houckgeest*, en allemand et en français, Leipsick, 1800-1805, 12 cahiers in-4^o, avec 60 planches coloriées; compilation peu estimée; 15^o *Dictionnaire d'architecture civile et de théorie des jardins*, Leipsick, 1804, 2 vol. in-8^o, avec figures. Grohmann a publié aussi un petit *Atlas géographique à l'usage des enfants*, et plusieurs traductions, entre autres les *Principes pour dessiner des caricatures*, par F. Grose, traduits de l'anglais, Leipsick et Vienne, 1800, in-8^o, avec 29 planches. B—H—D.

GROHMANN (CHARLES-GODEFROI), né à Seifhennersdorf, aux environs de Zittau, le 29 décembre 1772, étudia dans cette ville et à Wittenberg, se fit recevoir avocat en 1798, et fort longtemps après prit part, avec le titre de député, à l'administration des établissements de charité. Il mourut le 25 mai 1852. On a de lui : 1^o *les Brunswickois à Zittau*, tableau historique, Zittau, 1811; 2^o divers opuscules, parmi lesquels beaucoup de poésies de circonstance et quelques pièces un peu plus faites pour survivre, bien qu'elles ne puissent qu'à grand'peine atteindre le bout du siècle. Mais la littérature semi-périodique occupait une bien plus grande partie de son temps, et depuis 1812 il publia : 1^o le *Journal mensuel de Zittau*, continué depuis par son fils; 2^o le *Miscellanea* (Allerhand); 3^o le *Magasin d'utilité générale* (Gemeinnützl. Magazin), pour les habitants de la ville et de la campagne; 4^o la *Galerie de portraits intéressants de l'empire de la poésie et de la réalité*. P—OT.

GROIGNARD (ANTOINE), célèbre ingénieur de la marine, naquit le 4 février 1727 à Solliès (Var). Sorti des écoles de Paris, il subit avec honneur en 1745 la difficile épreuve des examens dès lors exigés pour l'admission aux emplois d'ingénieur constructeur, qui ne furent constitués comme corps qu'en 1765. Maître de la théorie de son art, il s'en proposa le perfectionnement, mais en procédant d'abord par la pratique. Il se fit donc embarquer aussitôt son arrivée dans les ports. Deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences vinrent attester sa grande expérience de la navigation, et marquer au sein de cette docte compagnie la place que lui valut plus tard sa célébrité comme ingénieur. Il introduisit dans la construction des bâtiments des divers rangs cette précieuse et belle uniformité réclamée par la tactique aussi bien que par le bon goût. Ses modèles, reconnus les meilleurs, furent adoptés par l'étranger, dont il repoussa les offres brillantes et répétées pour se consacrer tout à fait à son pays. La construction des bâtiments du commerce ne saurait être indifférente à l'État, dont le devoir comme l'intérêt est de ne rien négliger pour la sécurité des

équipages. Grognard fut chargé de former la marine de la compagnie des Indes, composée de plus de vingt vaisseaux. Sans sacrifier leur destination commerciale, il les rendit propres à la guerre; et en améliorant leur marche, il réduisit de moitié les frais d'armement ainsi que les chances de la navigation. Ce succès fit adopter ses plans pour toute la marine marchande. Ils furent également adoptés pour la course en quelque sorte légitimée par le refus de l'Angleterre d'admettre le grand principe *que le pavillon couvre la marchandise*, vainement proclamé par la France au congrès d'Utrecht. Persuadé que l'expérience est la mère de la science, Grognard ne cédait à personne le soin de surveiller les travaux. Son activité ne pouvait être surpassée que par le sévère désintéressement qu'il ne cessa de montrer pendant sa longue carrière. En 1759 il contribua efficacement à la défense du Havre, bombardé par les Anglais, et fut proposé par le maréchal d'Harcourt pour la croix de St-Louis. L'année suivante, le maréchal de Vaux se l'attacha pour présider à la descente préparée contre l'Angleterre. Ses travaux dans les ports, notamment à St-Valery, la Hougue et Cherbourg, contribuèrent remarquablement à leur sécurité. Citons encore comme l'un des plus signalés services rendus par Grognard, le rétablissement de la communication des deux mers par le canal du Languedoc, interrompue par l'ensablement de la rivière d'Hérault. Mais ses grands titres à l'admiration des gens de l'art et à la reconnaissance nationale sont les premiers bassins de Toulon et de Brest, construits pendant les années 1785 et 1784. Le maréchal de Castries, homme de bien, ministre habile, le comprit au nombre des hommes éprouvés et éclairés dont il sut s'entourer, et auxquels il dut l'honneur et l'éclat de son administration. Souvent appelé au conseil et au comité des ministres, Grognard ne fut jamais consulté sans que le service n'y gagnât de notables améliorations. On le voit constamment refuser toute indemnité pour les travaux extraordinaires qu'il exécutait ou les procédés et les découvertes dont il était heureux d'enrichir son art. Un million avait été promis à l'ingénieur qui parviendrait à doter la marine d'un bassin à Toulon. Il se tint pour satisfait du grade de capitaine de vaisseau et d'une pension de six mille francs par an, dont la moitié, en cas de décès, était réversible sur sa veuve. Le roi y ajouta des lettres de noblesse avec cette légende : *Mare vidit et fugit*. Il fait renoncer à évaluer ce que, par les perfectionnements introduits dans les marines de l'État et du commerce, cet habile ingénieur préserva d'hommes et de richesses à la France. Le titre d'*ingénieur général de la marine* fut créé pour lui. Nommé en l'an 4 de la république (1796) ordonnateur à Toulon, il venait d'y commencer de grands travaux, lorsque des raisons de santé décidèrent son retour à Paris, où il mourut l'année suivante. Grognard était un de ces hommes qui, plus jaloux d'être

utiles que de briller, consacrent sans réserve de hautes facultés au service de l'État : aussi a-t-il peu écrit; du moins ne connaissons-nous de lui que les deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences : l'un traite du *Roulis* et du *Tannage*, l'autre de l'*Arrimage*. Tous deux se trouvent dans le *Recueil des prix de l'Académie des sciences*, t. 7 et 9. Le dernier a été réimprimé en 1814, à la suite du *Manœuvrier* de Bourdé de Villehuet. Par l'immensité et l'importance de ses travaux, on pourrait dire que Grognard, s'il n'eût été surpassé par Sané, serait resté sous quelques rapports le *Vauban* de la marine. CH—U.

GROLÉE (HUMBERT ou IMBERT DE), un des capitaines qui se signalèrent par leur bravoure dans la guerre contre les Bourguignons, sous Charles VI et Charles VII. Né vers la fin du 14^e siècle, il était fils d'Ainiar, chevalier, seigneur de Grolée, et de Catherine du Quart. En 1418, il fut nommé sénéchal de Lyon et bailli de Mâcon. La plus complète anarchie désolait alors le royaume; mais, grâce au patriotisme d'Humbert, la fidélité des Lyonnais à leurs souverains légitimes ne se démentit point; tout ce qu'il était possible de faire le fut pour que Lyon, point de mire de Philippe le Bon, ne fût pas surpris. En 1422, Grolée fit un de ses premiers faits d'armes à Severette, près du Puy en Velay; il joignit ses forces à celles de Bernard d'Armagnac; une bataille fut livrée au sire de Rochebaron, seigneur du Forez, qui tenait le parti des Bourguignons, et qui, à la tête d'une troupe de 800 hommes de diverses nations, parcourait et ravageait l'Auvergne, le Forez, le Lyonnais et le Beaujolais. Mis en déroute, le sire de Rochebaron alla rejoindre le duc de Bourgogne. L'année suivante (1425), Charles VII obtint du duc de Milan un renfort de 500 lances et de 1,000 archers; Grolée se mit à la tête de cette troupe lorsqu'elle arriva à Lyon; il la conduisit en touté hâte au château de la Bussières, près de Mâcon, et il y parvint le jour même où le maréchal de Toulangeon devait y entrer : car le gouverneur de cette place avait promis de la rendre pour ce terme, s'il ne lui arrivait pas de secours. Le maréchal, au jour prescrit, mit sa troupe en bataille pour attendre ceux qui se présenteraient : tout à coup les Lombards et les Lyonnais tombèrent sur cette troupe, la taillèrent en pièces, et firent prisonnier le maréchal de Toulangeon. En 1426, Grolée fit saisir quatre chevaux appartenant à Jean de Châlon, duc d'Orange, qui faisait cause commune avec la faction bourguignonne; ce prince envoya un défi à la ville de Lyon, mais il paraît que ce premier défi n'eut pas de suites, car deux autres défis du même duc lui furent envoyés le 6 avril et le 9 août 1429. Toutefois, malgré son dernier défi, Jean de Châlon évita de trop s'approcher de Lyon, lorsque, après avoir échoué dans ses projets de s'emparer du Dauphiné, que défendait le sire de Gaucourt, gouverneur de cette province, il résolut de pénétrer dans la Bresse.

Mais, instruit de la route que le duc devait suivre et de son dessein de traverser le Rhône à Anton, le sire de Gancourt s'était entendu avec Grolée, et ils avaient fait venir du Velay une compagnie de gens de toutes nations qu'un capitaine espagnol, Rodrigue de Villandrada, amenait au roi de France. Cette compagnie se joignit aux hommes de bonne volonté qui étaient accourus à Lyon. Bientôt la forteresse de Colombier, près d'Anton, est occupée par cette armée improvisée. Surpris de voir que l'on était venu à sa rencontre, le prince d'Orange offre la bataille, et la perd (11 juin 1450); plutôt que d'être pris, il se jette à cheval et tout armé dans le Rhône, traverse le fleuve et va se réfugier dans le Bugey. Grolée, un des trois héros de cette journée, était le 9 juillet suivant dans le Mâconnais, à Vinzelles, d'où il écrivait aux échevins de Lyon que nombre de villages et de bourgs qui tenaient pour le duc de Bourgogne, avaient fait leur soumission, et il ajoutait : « Dieu merci ! l'on peut venir de Lyon à « Mâcon sans trouver de forteresse qui ne soit en « l'obéissance de M. le régent. » En juin 1454, Grolée se trouvait à l'entrée de Charles VII à Lyon, mais déjà il était atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau le 25 décembre suivant. Il fut inhumé dans l'église des Cordeliers, où reposaient plusieurs de ses ancêtres, qui en avaient été les bienfaiteurs. Un service pour le repos de son âme y fut célébré; les échevins y assistèrent, « attendu « le notable gouvernement dudit feu sénéchal. » Voyez Aymar du Rivail, de *Allobrogibus libri IX*, p. 512; Chorier, *Histoire du Dauphiné*, t. 2, p. 427; M. de Barante, *Ducs de Bourgogne*, t. 5, p. 160, et t. 6, p. 95, édit. de 1825; la *Biographie lyonnaise*, p. 156, où se trouvent de courtes notices sur plusieurs personnages de la famille de Grolée; nos *Documents sur Lyon*, sous Charles VI et Charles VII, etc.

A. P.

GROLIER, et non GROLIER, comme l'écrivent la plupart des biographes (JEAN), célèbre par la protection qu'il accorda aux lettres, était né à Lyon en 1479, d'une ancienne famille originaire de Vérone. Son père, gentilhomme du duc d'Orléans, le fit venir à Paris, et ne négligea rien pour cultiver ses heureuses dispositions. Il apprit le grec et le latin, et s'appliqua à la lecture des bons auteurs de l'antiquité avec une telle ardeur, qu'on le cita bientôt comme un prodige d'érudition. François 1^{er} ne laissa point échapper cette occasion de récompenser le mérite; il honora Grolier de sa confiance, et le nomma intendant général de son armée dans le Milanais. Après la perte de la bataille de Pavie, Grolier revint en France, où il continua, dit de Thou, d'exercer avec beaucoup de soin et de fidélité la charge de trésorier, dans un temps où elle n'était pas encore avilie par le nombre (1). Il fut renvoyé en

Italie, près de Clément VII, et il se conduisit avec tant de sagesse dans la négociation dont il était chargé, que le souverain pontife voulut lui donner une preuve particulière de son estime, en prenant soin de la fortune de César, son fils naturel. Pendant son séjour à Rome, Grolier rechercha la société des savants et se lia avec plusieurs d'entre eux; il acquit aussi une grande quantité de livres, de manuscrits, de bronzes et de médailles, dont il forma dans la suite un cabinet, le plus précieux qu'un particulier eût alors en France. Un homme dont la vie entière avait été consacrée au service de l'État, et qui avait administré les finances du royaume sans que sa fortune s'en fût accrue, paraissait devoir être à l'abri des atteintes de la méchanceté. Cependant il fut accusé de on ne sait quel crime; et comme il se confiait dans sa seule innocence, il aurait infailliblement succombé, dit de Thou, s'il n'eût été défendu par mon père, qui ne se servait de l'autorité et du crédit qu'il avait dans le parlement que pour défendre les gens de bien contre les calomnieux, les faibles contre les puissants, et les doctes contre les ignorants. Grolier mourut à Paris le 22 octobre 1565, à l'âge de 86 ans, et fut inhumé dans l'église St-Germain des Prés, auprès du maître-autel. Il avait eu pour amis les savants les plus distingués, entre autres Budé, dont il fit imprimer le traité de *Asse* par les Aldes, en 1522; Érasme lui a donné de grands éloges; Cœlius Rhodiginus, Alde Manuce, Baptiste Égnazio et plusieurs autres lui ont dédié quelques-uns de leurs écrits. Égnazio rapporte que Grolier ayant invité à dîner plusieurs savants, il leur offrit à la fin du repas des gants où il avait enveloppé une somme en or. Ce trait suffit pour faire juger de sa générosité. De Thou a comparé sa bibliothèque à celle d'Asinius Pollio, la plus ancienne de Rome. Les débris en furent vendus en 1675, et Bonav. d'Argonne (*Mélanges de littérature* de Vigneul Marville) dit qu'il en eut à sa part quelques volumes, auxquels rien ne manquait ni pour la bonté des éditions, ni pour la beauté du papier et la propreté de la reliure. Ils sont, ajoute-t-il, tous dorés avec une délicatesse inconnue aux doreurs d'aujourd'hui : les compartiments sont peints de diverses couleurs, parfaitement bien dessinés, et tous de différentes figures. Chaque volume portait d'un côté, en lettres d'or, ces mots : *J. Grolierii et amicorum*, et de l'autre cette belle devise : *Portio mea, Domine, sit in terra viventium*; son médaillier allait être transporté en Italie; mais Louis XIV le fit acheter à un grand prix, ne voulant pas que la France fût privée d'une collection aussi précieuse.

W—s.

GROLIG (JEAN-CHRÉTIEN-ANDRÉ), né le 25 janvier 1777 à Klettstadt en Thuringe, perdit son père de bonne heure, mais reçut par les soins de sa mère cette éducation élevée qui développe en même temps le talent et la force de volonté. Ses premières études finies, il visita les universités d'Iéna d'abord, puis de Wittenberg, y étudia la

(1) Il n'y avait alors en France que quatre trésoriers généraux.

philosophie et le droit avec un succès éclatant, entra en 1804 à la chancellerie de justice de la seigneurie de Forsta et Pfoerten, devint en 1808 directeur de la ville de Pfoerten, et depuis 1814 porta le titre et remplit les fonctions de directeur tant de la chancellerie de justice et féodale, que du consistoire de cette seigneurie. Bien que rempli d'érudition et d'intentions pures, il subit de cruelles tribulations dans cette charge. D'abord il avait étudié le droit saxon; maintenant il fallait, d'après les derniers événements, lesquels donnaient à la Prusse partie de la Saxe, juger suivant le droit prussien, en d'autres termes il fallait répudier d'anciennes habitudes et se pénétrer de lois, de formes nouvelles. Ensuite il trouvait un arriéré immense, une cour de justice désorganisée et partout de la mauvaise volonté. Son assiduité, son exemple, quelques mots tombés de sa bouche comme par mégarde, triomphèrent encore de ces obstacles. Tandis qu'il luttait ainsi de toutes ses forces contre les difficultés, un subalterne, qu'il avait comblé de biens et qui lui devait tout, ramassa quelques peccadilles de forme, dont certes nul juge saxon alors n'était exempt, broda sur le tout, et, faisant grand bruit de ces inadvertances, dénonça le juge comme prévaricateur. Le commissaire que nomma le gouvernement prussien pour vérifier ses assertions eut la bonhomie de trouver Grolig coupable, et sur cette sentence Grolig fut privé de sa place. Heureusement il ne se tint pas pour battu, et appelant de la décision, il vit, après une enquête de seize mois, un jugement solennel le déclarer innocent et lui rendre ses emplois (1829). Il eut moins de bonheur quand il fut dénoncé comme ayant parlé irrévérencieusement au ministre de la justice dans une requête. Cette fois l'instruction fut courte : close en octobre 1830, elle déclara Grolig coupable. Mais il se passa encore trois ans avant que cette condamnation fût effectuée. Alors parut une ordonnance qui le condamnait à six semaines de forteresse. Il forma encore appel. Mais les contrariétés de ses dernières années l'avaient rendu malade, irritable. Il expira le jour même où l'appel devait se juger, le 4 juin 1834. Grolig n'a point publié d'ouvrages. Quelques manuscrits informes attestent pourtant qu'il avait du talent, de l'érudition, et l'on doit regretter que ce nuage d'affaires qui avait pour ainsi dire crevé sur sa tête l'ait empêché de perpétuer son nom par quelque écrit. P—OT.

GROLIER (CÉSAR), en latin *Glorierius*, né vers 1510, fut emmené très-jeune à Rome par son père, et le pape Clément VII voulut se charger de sa fortune. Son éducation avait été soignée; il possédait des connaissances variées, et surtout il s'exprimait en latin avec autant d'élégance que de facilité. Le pontife mourut avant d'avoir pu assurer son sort, mais il lui laissa des protecteurs puissants, et après avoir exercé différents emplois, Grollier fut fait secrétaire des brefs. Il

épousa, avec la permission de Jules III, une riche héritière de Florence, et de ce mariage il eut deux fils. Alexandre, l'aîné, annonçait le plus de dispositions, et devint l'objet de tous ses soins. Les progrès de cet enfant furent très-remarquables, et lorsqu'il eut terminé son cours de droit, il soutint durant trois jours, et avec de grands applaudissements, des thèses dont il dédia le recueil au saint cardinal Charles Borromée. Ce premier succès lui mérita la bienveillance de Pie IV, qui lui donna une place de référendaire, et peu après il entra à la chambre apostolique. Il se distingua dans ses fonctions par sa capacité, son amour de la justice et sa fermeté extraordinaire. Un jour le cardinal Guastavilla, neveu de Grégoire XIII et son camérier, apporta à la chambre une décision relative aux clercs et à leurs privilèges. Alexandre lui prouva qu'elle était contraire aux canons; mais il soutint son sentiment avec une chaleur qui déplut au cardinal, peu habitué à être contredit. Le pape approuva le ressentiment de son neveu, et le laissa maître de la punition : elle fut terrible. On dépouilla sous de faux prétextes Alexandre et son père de leurs emplois, leurs biens furent confisqués, et ils couraient risque l'un et l'autre de périr comme des criminels, si les cardinaux Hippolyte d'Este et Ferdinand de Médicis ne leur eussent fourni les moyens de se rendre secrètement à Florence, où ils se tinrent cachés tant que vécut Grégoire XIII; mais, après la mort de ce pape, ils revinrent à Rome, obtinrent la révision du jugement rendu contre eux, furent déclarés innocents de tous les crimes qu'on leur imputait, et rétablis dans leurs biens ainsi que dans leurs dignités. Alexandre, toujours inflexible dans ses principes, ne tarda pas à se faire de nouveaux ennemis, et mourut de chagrin vers 1594. On ignore la date précise de la mort de César Grollier, mais on sait qu'il vivait encore en 1582. On a de lui : *Historia expugnata et direpta urbis Romæ per exercitum Caroli V, imperatoris, die sexta maii 1527, Clemente VII pontifice*. Paris, Cramoisy, 1657, in-4°. Dans la dédicace à Jean Grollier, son père, il déclare qu'il a reçu de lui la naissance, l'éducation et tout ce qu'il possède, quoique par les lois il n'eût droit à rien. L'ouvrage, suivant Bonamici, est plutôt d'un rhéteur que d'un historien. C'est à tort que les auteurs de la *Bibl. hist. de France* annoncent qu'on trouvera une notice sur Grollier dans le livre de Bonamici, *De claris pontificar. epistol. scriptoribus*. Ce biographe ne lui a consacré qu'un article très-court et fort insignifiant; mais on ne lira pas sans intérêt l'éloge qu'Erythræus (Jean-Vittor. Rossi) a fait de César Grollier et de son fils Alexandre, dans sa *Pinacotheca imaginum illustrium*. W—S.

GROLIER (ANTOINE), de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche, naquit à Lyon en 1545; il accompagna M. de Laubespain dans son ambassade d'Espagne, et à son retour, se sentant plus de goût pour les armes que pour

la diplomatie, il demanda et obtint une compagnie. Il était à Meaux en 1567, lorsque les protestants, ayant à leur tête le prince de Condé, tentèrent d'enlever Charles IX, et il protégea la retraite du roi sur Paris. Il assista aussi à la bataille de St-Denis, et s'y distingua par son sang-froid. Son attachement à la cause royale lui attira de mauvais traitements de la part des ligueurs, maîtres de Lyon; ils l'enfermèrent le 14 février 1589 au château de Pierre-Cize; mais il parvint à s'échapper au mois de juin suivant, à l'aide de cordons de soie que sa femme lui porta dans sa prison. Il se retira en Suisse, où on lui donna le commandement de 1,500 hommes, avec lesquels il joignit Henri IV, occupé au siège de Rouen. Après la trêve de 1595, il fut envoyé à Lyon, et contribua beaucoup à faire rentrer cette ville sous l'autorité du roi. Quelque temps après il retourna en Suisse, chargé d'une négociation, et se rendit ensuite à Turin, où il demeura plusieurs années avec le titre de résident de France. La nouvelle de la mort funeste de Henri IV le saisit tellement, qu'il tomba malade et mourut quelques jours après (1610) à St-Germain au Mont-d'Or, près de Lyon. On conservait un *Recueil* de ses lettres à la bibliothèque de St-Germain des Prés. — *Nicolas GROLIER DE SERVIÈRES*, son fils, né à Lyon en 1595, s'est acquis une très-grande réputation par son talent pour la mécanique. Il embrassa la profession des armes, fit toutes les campagnes d'Allemagne et d'Italie, perdit un œil au siège de Vercell, et reçut sept coups de feu dans autant de batailles. Son courage et son expérience lui avaient mérité l'estime de ses chefs, et il venait d'être promu à un grade supérieur, lorsqu'il demanda sa retraite au bout de quarante années de service. Étant en quartier d'hiver dans une petite ville d'Allemagne, il avait appris à tourner, et, depuis ce moment, il se délassait par la culture de cet art. De retour dans sa patrie, il exécuta une grande quantité de machines de son invention et en forma un cabinet si curieux, que Louis XIV, passant à Lyon, le visita et complimenta le possesseur. Grollier, doué d'un caractère gai, eut une vieillesse exempte d'infirmités, et mourut à Lyon en 1686, à l'âge de 95 ans. Il s'était fait lui-même cette courte épitaphe : *Ci-gît qui a vécu longtemps sans procès et sans médecin*. Il avait eu, de son mariage avec Catherine de Fenouil, neuf enfants, entre autres Gaspard Grollier, grand prieur de Savigny, né à Lyon en 1646, et mort au mois de décembre 1716, qui avait hérité de son goût pour la mécanique, et qui le surpassa par son adresse sur le tour. Son cabinet, qui renfermait plus de pièces rares en ce genre, fut réuni à celui de son père. — *Nicolas GROLIER*, comte de Servières, neveu de Gaspard et petit-fils de Nicolas, né à Lyon en 1677, entra à l'âge de dix-neuf ans dans le régiment de Piémont, se signala par sa valeur à la bataille de Luzara, où il fut blessé, et obtint en 1702 le grade de lieute-

nant-colonel. Il se maria peu de temps après, et acheta en 1708 la charge de commissaire provincial des guerres. Le duc d'Orléans, régent de France, le chargea de plusieurs commissions de confiance, entre autres d'accompagner le cardinal Alberoni, qui devait traverser le royaume pour se rendre en Italie, et Grollier s'en acquitta si bien, qu'il fut récompensé par une pension de trois mille francs. Il demanda sa retraite en 1726, mais il ne put l'obtenir qu'au bout de deux ans. Il s'appliqua dès lors avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres, qu'il avait toujours aimées, fut admis à l'Académie de Lyon, et contribua à l'établissement de la Société des beaux-arts, dont il fut plusieurs fois directeur. Il mourut le 26 février 1745, à 67 ans, d'une maladie de poitrine, qui rendit très-douloureux les derniers moments de son existence. Il avait pour maxime qu'il faut préférer sa religion à son honneur, son honneur à sa vie, et sa vie à ses plaisirs. On a de lui : 1^o *Recueil d'ouvrages curieux de mathématiques et de mécanique*, ou *Description du cabinet de Nicolas Grollier de Servières*, Lyon, 1719, 1752, et Paris, 1751, in-4^o, fig. L'édition de 1751 est la plus recherchée. L'ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend les objets simplement agréables; la seconde, ceux qui à l'agrément joignent quelque utilité; et la troisième, les machines uniquement utiles. Dans cette dernière partie on trouve des modèles de machines pour l'élévation des eaux, le dessèchement des marais, la construction des ponts et des usines, le passage des rivières, l'attaque ou la défense des places de guerre. 2^o *Mécanique abrégée des arts et métiers*. Il y traite principalement des arts du serrurier, du ferblantier et du menuisier. Cet ouvrage est resté en manuscrit, ainsi que le suivant. 3^o *Moyen dont on s'est servi à Malte en 1758 pour faire sauter un rocher tombé dans la mer à l'entrée du port*. M. Christin a fait l'*Éloge de Servières* à l'Académie de Lyon. On peut consulter, pour plus de détails, le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Lyon*, par M. Delandine. Mais les différents passages relatifs à Grollier sont défigurés par des fautes d'impression qui peuvent induire en erreur les lecteurs peu attentifs. W—s.

GROLMAN (CHARLES-LOUIS-GUILLAUME DE), ministre d'État et jurisconsulte allemand, naquit le 25 juillet 1775 à Giessen. Son père, sujet du landgrave de Hesse-Darmstadt, remplissait les fonctions de conseiller de régence intime, et destina de bonne heure son fils à la carrière administrative, mais il ne l'y vit point entrer aussi vite qu'il le désirait. Le jeune homme, après avoir achevé ses études avec éclat aux universités de Giessen et d'Erlangen, se détermina pour le professorat, se fit recevoir docteur en droit, et, en attendant une chaire académique, passa trois ans à donner des leçons particulières. Enfin il fut nommé en 1798 professeur extraordinaire de droit à l'université de sa ville natale, et deux ans plus

tard, à la place de ce titre précaire et provisoire il obtint le titulariat. Il justifiait ce rapide avancement par la réunion d'un talent incontestable et d'une rare activité. Peu de temps lui suffit pour prendre rang parmi les premiers professeurs de l'Allemagne, à la tête des légistes et surtout des criminalistes. Koch, qui avait été regardé comme l'aigle de la faculté de droit de Giessen, en ressentit un dépit amer, et il eut la maladresse de le laisser percer en plus d'une occasion. Calme et se possédant toujours à merveille, non moins homme d'esprit et homme du monde qu'homme de cabinet et de science, Grolman maintint sans peine ses avantages vis-à-vis de son rival. Chaque jour d'ailleurs ajoutait à sa réputation d'originalité, de netteté dans l'appréciation des difficultés juridiques. Sa première brochure (*Essai sur la nature juridique des loteries*) avait fait sensation. Les premières livraisons de sa *Bibliothèque de jurisprudence et de législation pénales* parurent l'année suivante (1798), et il donna lui seul et presque sans collaborateurs la totalité du premier volume. Fenerbach et Harscher d'Almedingen ne l'aidèrent qu'ensuite. Dans l'intervalle avaient encore été livrés au public les *Principes fondamentaux du droit criminel*, où l'auteur expose une théorie à lui, celle de la prévention; et une première livraison de son *Magasin pour la philosophie du droit et de la législation*, dont plus tard le titre fut légèrement modifié, et pour lequel, à partir de 1808, il s'aïda de la collaboration d'Aug. de Lehr. En 1799 et 1800 il entreprit, conjointement avec deux autres professeurs de Giessen, Schmidt et Snell, le *Journal des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen* (*Journal zur Aufklärung über die Rechte...*), dont il ne parut au reste que deux livraisons. C'est en 1809 que, ne voulant point laisser sans réponse les objections faites à sa doctrine de la pénalité préventive, il la reproduisit accompagnée de preuves nouvelles, sous ce titre: *Quelle est la base du droit criminel et de la législation criminelle, et comment en découle la doctrine de gradation dans les charges juridiques et dans la pénalité? (über die Begründung des Strafrechts, ... nebst Entwicklung der Lehre...)* Toutes ces publications avaient pour objet le droit criminel et pénal. Grolman fit voir qu'il ne s'était point exclusivement circonscrit à cette sphère d'étude, en donnant en 1800 sa *Théorie de la procédure civile d'après le droit allemand vulgaire*. Il faut avouer qu'après avoir ainsi fait succéder les ouvrages aux ouvrages avec une précipitation juvénile, Grolman parut avoir jeté tout son feu. C'est du moins ce que dirent ses rivaux. Le fait est qu'il refondait ou retravaillait pour de nouvelles éditions quelques-uns de ses écrits, et qu'il continuait les publications périodiques qu'il avait commencées (*la Bibliothèque et le Magasin*), et auxquelles on avait parié qu'il renoncerait vite. En 1804 il fut nommé juge à la cour d'appel de Giessen. En 1806 il eut avec Schwabe commission

de rédiger pour le grand-duché un projet de code pénal. Enfin, à partir de cette époque, ou même plus tôt, une autre étude, celle des nouvelles lois françaises, vint absorber une part de son activité. La confédération du Rhin était en train de se former, et il devenait presumable que sous peu le grand-duc introduirait dans ses États l'usage du Code Napoléon. Effectivement, en 1808, ce prince, le prince-primat et le duc de Nassau nommèrent en commun une commission chargée de fixer en général les modifications avec lesquelles le droit français serait adopté dans les trois principautés. Cette commission se réunit à Nassau. Grolman y représenta Hesse-Darmstadt. Mais il fut impossible d'atteindre le moindre résultat. Le représentant de Nassau, Almedingen, se mit en violente opposition avec son collègue et collaborateur Grolman; il n'admettait la loi française qu'avec des modifications sans nombre qui, on peut le dire, en auraient dénaturé l'esprit. Il le savait bien, et probablement il n'agissait ainsi qu'avec la certitude de ne point mécontenter son souverain. Grolman au contraire souhaitait sérieusement que la loi napoléonienne devint loi allemande, et conséquemment il s'opposait de toutes ses forces à la tactique d'Almedingen. Aussi l'unique résultat des conférences fut-il une brouillerie entre les deux savants naguère amis. Leur opposition éclata même dans les écrits d'Almedingen, qui affecta de se poser l'antagoniste scientifique de Grolman; celui-ci, entraîné par d'autres travaux et dans une autre carrière, n'eut pas le temps de répondre à ces démonstrations hostiles. En 1810 il fut promu par le suffrage de ses collègues au rectorat de l'université, et, contrairement aux usages, il y fut prorogé au bout de l'année. Entre autres mesures qui signalèrent son règne académique, doivent être placées en première ligne celles qu'il prit contre les associations d'étudiants dites *Landmannschaft*. Ces associations, reste de l'organisation primitive des universités, à l'époque où la société se composait de corps armés les uns contre les autres, étaient souvent préjudiciables à la discipline, à la moralité et même à l'ordre public. Grolman, tant pour réprimer un état de choses qui vraiment n'est point en harmonie avec la civilisation moderne que pour abonder dans le sens de Napoléon, qui avait en horreur l'esprit des écoles allemandes, et eût voulu les mener, comme en France ses lycées, au son du tambour, établit un tribunal académique disciplinaire qui eut mission d'instruire et de prononcer sur les infractions et délits émanant des circonstances. Ce tribunal jouissait dans sa sphère juridique d'un pouvoir discrétionnaire on ne peut plus menaçant pour la pétulance des étudiants. Il prononçait en équité, c'est-à-dire sur ses convictions personnelles et sans avoir besoin de démonstration judiciaire. Les décisions étaient sans appel. On ne pouvait pas même avoir chance de recours au ministère grand-ducal. Les délin-

quants encourageaient jusqu'à la relégation, et dans ce cas pouvaient voir tout leur avenir compromis pour des méfaits dus à l'entraînement et à l'exaltation du premier âge. Ces dispositions et d'autres semblables, et surtout la fermeté avec laquelle Grolman eut soin de les faire exécuter, ne le rendirent pas agréable à la jeune population des écoles; mais elles lui firent honneur aux yeux des hommes d'État, et furent en grande partie l'origine de sa fortune politique. Huit années pourtant séparent les deux événements. D'abord il fallut que le grand drame européen que l'Allemagne contemplait avec des passions si vives et si contraires se dénouât; et quand une fois la suprématie française eut été renversée, bien que le système gouvernemental du monarque déchu fût aussi monarchique qu'il est possible de l'imaginer, il fallut un peu de temps à Grolman pour faire oublier qu'il avait eu des propensions françaises. C'est sans doute afin de hâter cette mise au néant que, quoique ayant passé la plus grande partie de 1815 à continuer son *Commentaire du Code Napoléon*, Grolman s'abstint d'en publier un quatrième volume. Il déploya aussi beaucoup de zèle à s'armer en 1814, lors de l'organisation de la landwehr, et fut nommé chef de bataillon dans cette milice nationale. Il perdit, au moins pour la science, beaucoup de temps en parades et en ordres du jour, qui probablement ne le convainquirent point de l'excellence de l'institution, s'il faut en juger par ce qu'il fit presque immédiatement après qu'il fut au pouvoir. La même année parut le dernier ouvrage qu'il ait publié, l'*Essai sur les testaments olographes et mystiques*. L'université de Giessen était alors sans chancelier depuis la mort de Koch, en 1804. La vacance cessa enfin en 1813, au profit de Grolman et au grand désappointement de deux collègues qui avaient pour eux le droit d'ancienneté. Il n'en quitta pas moins Giessen l'année suivante (1816). Son souverain venait encore de l'appeler à Darmstadt comme membre d'une commission de codification. Les conférences du docte congrès ne furent pas plus fructueuses que celles qui, en 1806 et en 1808, avaient été consacrées les unes au plan de code pénal, les autres aux modifications nécessaires pour approprier le régime des codes de Napoléon à trois petits États de la confédération du Rhin. Trois ans et demi ne purent faire poindre un titre hors des limbes de la discussion, si l'on en excepte une loi ou déclaration du 4^{er} décembre 1817, laquelle posait le principe de la séparation de la justice et de l'administration, principe qui quatre ans plus tard reçut son application dans le réel. Si les réunions des commissaires ne produisirent rien pour le public, elles ne demeurèrent point stériles pour Grolman. Son ton, ses manières de cour réunis à sa fermeté, à ses principes d'unité et de régularité gouvernementale, et enfin aux preuves qu'il en avait données dans une sphère subalterne pendant les deux années de son

rectorat, frappèrent et le grand-duc et son ministre dirigeant, le baron de Lichtenberg. Un décret du 31 juillet 1819 nomma Grolman conseiller intime, membre du cabinet, et sous ce titre il devint le second du septuagénaire baron dont, quelques mois après, la mort lui laissa le titre en même temps que les fonctions de ministre d'État. Le grand-duché de Hesse-Darmstadt était alors travaillé d'une irritation contre le gouvernement, et les griefs effectivement ne manquaient pas. De tous le plus aisé à saisir, c'était le chiffre toujours croissant des charges que la fiscalité faisait peser sur le pays. Les plaintes mêmes avaient dégénéré en rébellion dans un cercle de la province de Starkembourg. Grolman débuta en mettant un terme à ces velléités de révolte par des mesures énergiques : il envoya des troupes dans les communes insurgées, traduisit les chefs de complot devant les tribunaux, et fit payer aux localités la solde des troupes et les dépenses qu'avait nécessitées l'occupation. En même temps, sachant que les récalcitrants avaient eu vraiment sujet de se plaindre, et voulant éviter à l'avenir de semblables conflits, il prépara une réorganisation de l'impôt, et bientôt parut une loi qui déterminait les obligations tant des contribuables que des receveurs de l'impôt, fixait la forme et les circonstances de plaintes ou pétitions à présenter au pouvoir, et assurait l'indulgence à celui qui prouverait son incapacité de payer. Il compléta ces importantes modifications l'année suivante en instituant une commission permanente chargée d'inspecter la justice et le gouvernement dans les provinces de Starkembourg et de la Hesse supérieure. Ce n'était pas assez pour calmer des mécontentements de vieille date et ramener des esprits décidément méfiants et hostiles. De toutes parts pleuvaient des demandes, nous dirions presque des sommations au grand-duc, d'établir, ainsi qu'il l'avait promis jadis au congrès de Vienne, qui du reste l'en tenait parfaitement quitte, le gouvernement représentatif dans ses États. Les Darmstadtien voyaient alors dans le régime constitutionnel un remède à tous les maux. Grolman, d'accord avec son souverain, résolut de donner au public cette satisfaction. Le 17 septembre 1819, une proclamation et déclaration annonça aux sujets du grand-duc que Son Altesse Sérénissime n'avait jamais varié dans son désir d'introduire le gouvernement constitutionnel dans ses possessions; que ce plan ne pouvait se réaliser avant le terme par elle-même fixé à l'avance; mais qu'une fois ce terme venu elle ne refuserait pas de faire honneur à sa parole. Il ajouta que ceux qui dorénavant présenteraient ou provoqueraient des demandes analogues à celles qui fournissaient au gouvernement l'occasion de cet avis au public en seraient punis comme perturbateurs et séditeux. Peu de temps après fut licenciée la landwehr. Bien que l'ordonnance sortit des bureaux du ministère de la guerre, c'est

Grolman que le public regarda comme le véritable auteur de cette mesure : on avait raison. Sa conduite en cette occasion fut amèrement critiquée par beaucoup de personnes. Quelques-unes lui reprochaient d'avoir rendu inutiles, d'avoir frappé de stérilité, en prenant ce parti, les dépenses considérables faites par le passé pour l'organisation de la landwehr. Grolman répondait que ces énormes dépenses étaient déjà improductives, et, sauf le cas de guerre, ne produiraient pas plus, lors même qu'on les prolongerait pendant des siècles; qu'envisager résolument leur inutilité, revenir des illusions qu'on s'était faites, et se résigner au sacrifice des déboursés antérieurs était sagesse et gain, puisqu'on évitait ainsi d'accroître une perte déjà trop forte. Le fond de tout cela, c'est que le ministre, ainsi que son maître, avait un peu de cette antipathie commune à tous les gouvernants pour tout ce qui donne à la nation, à la moyenne bourgeoisie une force indépendante, et qu'il s'en défiait. D'ailleurs les grandes puissances dirigeantes de l'Allemagne voyaient encore plus à contre-cœur le développement des principes constitutionnels, non-seulement parce que leur tendance est de restreindre l'omnipotence monarchique, mais aussi et plus encore parce qu'ils établissent une fraternité de pensées, de régimes entre l'ambitieuse France, si prompt parfois à profiter de l'occasion, et ces petits États du Rhin qui, groupés si souvent autour d'elle, lui ont servi de tête de pont contre l'Allemagne. Ces puissances avaient les yeux fixés sur Hesse-Darmstadt, et lors même que Grolman eût eu un vif désir de réaliser dans le grand-duché le programme libéral, elles ne l'eussent point permis de prime abord. Mais il s'en fallait de beaucoup que le ministre en fût là, et la diplomatie n'eut point de peine à obtenir son concert pour la mystification solennelle du pays. Tout en prononçant les mots magnifiques de constitution, intervention de la nation dans la confection des lois, pondération des pouvoirs, il tenait surtout d'abord au portefeuille, puis, une fois nanti du portefeuille, à mettre le moins possible le pouvoir en tutelle, en d'autres termes à laisser le ministre ou le prince seul maître. C'est ce que fit voir son édit du 18 mars 1820, par lequel il convoqua les états, en annonçant quels droits, quelles attributions le grand-duc voulait octroyer à ces représentants de Hesse-Darmstadt. Suivant cet acte, les états auraient borné leur activité à transmettre des pétitions au ministère et à examiner les recettes et les dépenses, pour émettre ensuite un vote qui eût été un simple conseil, un parère dont le gouvernement du prince eût pu ne pas tenir compte. Ils n'auraient donc point eu de puissance législative; le système voulu par la cour de Hesse n'eût pas même été une ombre du gouvernement représentatif; et indubitablement le pays suivant l'ancien régime avait joui de plus de droits et de garanties que n'en offrait le nouvel acte. En dé-

pit des grands mots de l'édit et de l'affectation que mit le ministre à calquer la Grande-Bretagne et la France, en divisant les états en deux chambres, ou peut-être à cause de cette affectation même, l'opinion déjà hostile au pouvoir ne se méprit pas sur ses intentions; et bien que Grolman agit de son mieux sur les élections, il ne réussit point à engendrer une deuxième chambre selon son cœur. Cinquante membres devaient la composer et se trouver réunis à Darmstadt le 17 juin. A peine trente-cinq d'entre eux, qui se montrèrent ponctuels, se furent-ils vus vingt-quatre heures, qu'un acte décisif manifesta combien était profonde la dissidence entre le gouvernement et les députés. Une déclaration, au bas de laquelle se lisaient trente et une signatures, notifia au prince que l'édit du 18 mars ne répondait en rien aux vœux et aux besoins du pays; que, préalablement à l'ouverture de la session, il fallait aux sujets de Hesse-Darmstadt une constitution en harmonie avec l'état actuel des choses; que, pour eux députés, ils ne pouvaient, sans blesser leur conscience, prêter le serment que l'édit demandait aux représentants, et qu'ils se regardaient en conséquence comme suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce que le pouvoir obtempérât à leurs remontrances. Grolman tint bon, les députés aussi, sauf trois, et le lendemain vingt-huit membres, formant plus que la majorité de la deuxième chambre, déclarèrent au ministère qu'ils allaient remettre leurs pouvoirs aux mains de leurs commettants, et retournèrent presque tous chez eux. Force fut au ministre de faire quelques concessions. Une minorité de vingt-trois membres (dont deux ou trois avaient signé les déclarations précédentes) en fit paraître une autre qui, tout en qualifiant l'édit du 18 mars d'insuffisant, le tolérerait pourtant à titre de provisoire, et conseillait le serment, vu l'assurance d'obtenir les réformes exigées par la voix publique, et à condition qu'au préalable le ministère s'expliquerait sur ses intentions. Il fallut que Grolman donnât les déclarations voulues (les 22 et 25 juin); et même ainsi il eut de la peine à rallier les quelques voix nécessaires pour commencer la session; il n'en réunit que vingt-sept; deux malades ou deux infidèles auraient encore fait reculer l'ouverture si longtemps retardée. C'est sous ces auspices que commença la session, où, après une assez longue lutte, les Darmstadtien obtinrent une constitution basée sur la charte française, et reconnaissant en principe l'égalité de tous devant la loi, la liberté des personnes, des opinions et des croyances religieuses, l'inviolabilité des propriétés, l'indépendance des tribunaux, l'obligation et les chances de service militaire égales pour tous, la participation des sujets à la puissance législative, etc. Les absolutistes, dont Grolman avait conquis les suffrages au commencement de l'année, l'accusèrent alors, les uns de faiblesse, les autres de jacobinisme et d'hypocrisie; il n'en

devint pas plus populaire parmi les libéraux, qui pourtant soutinrent son ministère, de peur que son successeur ne rayât d'un trait de plume tout ce qui s'était fait. Aux yeux de l'homme d'État, les mesures de Grolman étaient habiles, modérées, favorables à l'autorité alors très-peu solide du souverain, et prouvaient infiniment de lumières et de talent pratique. Il cédait un peu afin de garder beaucoup. La constitution était loin d'être démagogique. La participation des sujets à la puissance législative n'était pas chose nouvelle dans un pays à états, et il n'y avait innovation que dans les formes et dans la généralité de l'assemblée législative. Il y a plus : bientôt, par suite du régime constitutionnel, les impôts devinrent plus faciles et plus productifs; enfin l'action gouvernementale gagna en vigueur et en simplicité. Grolman eut une grande part à cette modification essentielle, inspirée du reste par les idées françaises. L'exercice de la puissance exécutive fut coupé en ministères comme dans les grands États; et la seule différence fut qu'à Hesse-Darmstadt un même personnage cumula deux portefeuilles, à l'exception du ministre des finances. Les affaires étrangères furent réunies à l'intendance de la maison du grand-duc; le ministre de l'intérieur fut en même temps le ministre de la justice. La justice n'en fut pas moins un service complètement séparé de l'intérieur. Grolman, à la tête de tous les deux, fut de plus nommé président du ministère. Et bien qu'en droit chaque ministre reçût des ordres uniquement du grand-duc, ce fut lui qui mena tout le gouvernement. Car, pour tout ce qui sortait un peu de l'ordinaire, du convenu, on délibérait en conseil des ministres, et l'influence du président ne pouvait être méconnue. Le principal monument de l'administration constitutionnelle de Grolman, depuis cette organisation, est la rédaction du Code civil et du Code criminel par Floret et par Knapp. Il assista souvent lui-même aux travaux de ces deux jurisconsultes, et leur ouvrage fut le sien autant que le leur. Il mourut en 1829. P—OT.

GRONOVIVS (JEAN-FRÉDÉRIC GRONOV, plus connu sous le nom latin de), l'un des plus habiles critiques du 17^e siècle, et le plus grand latiniste peut-être qui ait paru depuis la renaissance des lettres, naquit à Hambourg, non pas en 1615, comme le dit Chauffepié, faute d'avoir lu assez attentivement le passage de Klefeker (*Bibl. erudit. præcoc.*), dont il s'appuie, mais le 10 septembre 1611. Son père, conseiller du duc de Holstein, ayant été nommé syndic de Bremen, l'emmena dans cette ville, où il fit ses premières études avec une rare distinction. Il visita ensuite les universités de Leipsick et de Iéna, et séjourna à Altdorf pour y étudier le droit sous les savants professeurs qui faisaient alors l'ornement de cette école. Il revint à Bremen après la mort de son père; et ayant réglé ses affaires, il se rendit en 1634 à Groningue, près d'Ant. Mathieu, grand

jurisconsulte et l'ami de sa famille. Il n'y resta que peu de temps. Il parcourut les principales villes de Hollande pour en visiter les savants et les bibliothèques, passa dans le même dessein en Angleterre, en 1659, et vint l'année suivante en France. Il s'arrêta quelques mois à Paris, reçut le degré de docteur en droit à Angers, et alla ensuite en Italie, d'où il revint, par la Suisse et l'Allemagne, à Deventer, où on lui offrait la chaire de littérature et d'histoire. Il succéda en 1658 à Daniel Heinsius, célèbre professeur de belles-lettres de l'université de Leyde, et mourut en cette ville le 28 décembre 1671. J. Coccius prononça son oraison funèbre. Gronovius laissa deux fils, JACQUES et LAURENT-THEODORE, qui seront le sujet des articles suivants. La modestie et la douceur de Gronovius égalaient son savoir. Il redoutait si fort l'éclat des disputes littéraires, qu'il n'en eut jamais qu'une seule avec Emeric Cruceius, ou Lacroix, au sujet de Stace, et il se repentit de lui avoir répondu avec une certaine vivacité; en sorte qu'il retira lui-même les exemplaires de son ouvrage pour les brûler. La liste des nombreuses productions de Gronovius se trouve dans la *Bibl. erudit. præcoc.* de Klefeker et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié. On se bornera donc à citer : 1^o *Diatribæ in Statii poetæ Sylvas*, la Haye, 1657, in-8^o. Cet écrit lui a mérité une place parmi les érudits précoces, et l'engagea malgré lui dans une querelle avec Cruceius. Celui-ci l'attaqua, caché sous le nom de *Mercurius frondator*; Gronovius lui répliqua par *Elenchus anti-diatribæ Mercurii frondatoris*, Paris, 1640, in-12. Les pièces de cette querelle, devenues très-rares, ont été reproduites par les soins de M. Ferdinand Handius, Leipsick, 1841, 2 vol. in-8^o. 2^o *De sesterciis sive subcesivorum pecunie veteris Græcæ et Romanæ libri IV*, Deventer, 1645, in-4^o; Amsterdam, 1656, in-8^o; Leyde, 1691, in-4^o : ouvrage savant et estimé. La dernière édition, due à Jacques Gronovius, est augmentée de plusieurs morceaux intéressants. 3^o *Observationum libri IV*. Les trois premiers livres parurent d'abord à Deventer, 1662, in-12. Frédéric Platner en donna une bonne édition, augmentée du quatrième livre, Leipsick, 1755, in-8^o. 4^o *Laudatio funebris Joann. Golii*, Leyde, 1668, in-8^o; 5^o *De Musæo Alexandrino exercitationes academicæ*. Elles ont été insérées dans le tome 8 du *Thesaur. antiquit. Græcar.* 6^o *Lectiones Plautinæ, quibus non tantum fabulæ Plautinæ, et Terentianæ; verum etiam Cæsar, Cicero, Livius illustrantur*, Amsterdam, 1740, in-8^o; recueil d'observations critiques très-estimé, et qu'on joint au Plaute *Variorum*. Cette édition est précédée d'une vie de l'auteur. 7^o Des *Notes* sur le traité de Grotius *De jure belli et pacis* (voy. Hug. Grotius). Gronovius a revu le texte et publié avec des notes Tite-Live, Stace, Plin l'Ancien, Justin, Tacite, Plaute, les Sénèques, Aulu-Gelle, Phèdre, St-Paulin. Les éditions qu'il a données de ces différents auteurs font

presque toutes parties de la collection *Variorum* (voy. TITE-LIVE, TACITE, SÉNÈQUE, etc.). W—s.

GRONOVIIUS (JACQUES), fils du précédent, l'un des plus laborieux philologues du 17^e siècle, naquit à Deventer le 20 octobre 1645. On dit qu'à vingt ans il possédait tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité et qu'il en appréciait les beautés; mais ce discernement précoce était moins le résultat de ses dispositions naturelles que le fruit d'un travail opiniâtre. Il résolut alors de parcourir une partie de l'Europe pour acquérir de nouvelles connaissances et visiter les anciens amis de son père. Cependant, après quelques mois de séjour en Angleterre, où il s'occupa surtout à collationner les manuscrits des bibliothèques de Cambridge et d'Oxford, il revint à Leyde, et y publia en 1670 une édition de Polybe avec des notes, parmi lesquelles il inséra celles que Casaubon mourant lui avait léguées. Ce premier travail lui fit beaucoup d'honneur et lui mérita l'offre d'une chaire à l'Académie de Deventer. Il la refusa, parce qu'il était dans l'intention de continuer ses voyages. Effectivement, il partit presque aussitôt pour Paris, où il reçut un accueil très-distingué. La mort de son père l'obligea de retourner à Leyde une seconde fois; mais, dès que ses affaires furent réglées, il repartit avec M. Paats, ambassadeur des États généraux en Espagne, et, après avoir vu tout ce que ce royaume présente de curieux, il s'embarqua pour l'Italie. Le grand-duc de Toscane le retint dans ses États en le nommant professeur à l'université de Pise; et Gronovius profita de la facilité qu'il avait de venir à Florence pour se lier avec Magliabecchi, qui mit à sa disposition tous les trésors de la bibliothèque des Médicis. Au bout de deux ans il fit agréer au grand-duc la démission de sa place, visita Venise et Padoue, et traversa l'Allemagne pour revenir à Deventer, où il avait dessein de s'établir. Mais à peine était-il arrivé dans cette ville, que les curateurs de l'université de Leyde lui offrirent une chaire avec tant d'instance qu'il l'accepta. Son discours d'ouverture augmenta la haute idée qu'on s'était formée de son savoir; et pour lui témoigner le désir qu'on avait de le conserver, on augmenta sur-le-champ son traitement de quatre cents florins. Gronovius fut très-sensible à cette marque d'estime, et il refusa constamment les propositions qui lui furent faites pour l'attirer à Kiel, à Padoue, et dans d'autres universités d'Allemagne et d'Italie. S'il avait hérité de l'érudition de son père, il n'aurait ni sa douceur ni sa modestie. Jamais homme n'aima plus la dispute et ne fut plus injuste envers ses adversaires que le plus souvent il s'était attirés par un ton tranchant et un orgueil excessif. Il serait trop long d'entrer dans le détail des querelles qu'il eut à soutenir avec Fabretti sur le sens de quelques passages de Tite-Live; avec Joach. Feller et Perizonius, sur le genre de mort de Judas; avec

Vossius, sur Pomponius Mela; avec Bentley et Jean Leclerc, sur les corrections de *Ménandre*; avec Kuster, sur Suidas, etc. (voy. FABRETTI, FELLER, etc.). L'emportement qu'il mit dans toutes ces discussions, qui ne se terminèrent pas toujours à son avantage, et sa vanité l'ont fait comparer à Scioppius et lui ont mérité une place peu honorable dans l'ouvrage de Mencken sur la *Charlatanerie des savants*. Cet homme si violent avait cependant le cœur très-bon; et il aimait ses enfants avec une tendresse telle, que le chagrin d'avoir perdu la plus jeune de ses filles précipita sa mort, arrivée à Leyde le 21 octobre 1716. Il était âgé de 71 ans. Son éloge a été imprimé dans les *Acta eruditorum* de 1717; et l'on trouvera dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 2 et 10, une notice sur sa vie, suivie du catalogue de ses ouvrages, au nombre de quarante-six. Le plus célèbre comme le plus important de tous est le *Thesaurus antiquitatum Græcarum*, Leyde, 1697 et années suivantes, 15 vol. in-fol. Il adopta pour ce recueil précieux le plan tracé par Grævius dans le *Thesaurus antiquitatum Romanarum*, Utrecht, 1694, 12 vol. in-fol. Ces deux ouvrages doivent être réunis; et pour former une collection du recueil des antiquités, il faut y joindre : 1^o le *Novus Thesaur. antiquitat. Romanar.* par Sallengre, la Haye, 1716, 5 vol. in-fol.; 2^o *Utriusque Thesauri nova supplementa*, par Poleni, Venise, 1757, 5 vol. in-fol.; 3^o *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani*, Amsterdam, 1707, 4 vol. in-fol. par Gruter; et 4^o *Lexicon antiquitatum Romanar.* par Pitiscus, Leuwarden, 1715, 2 vol. in-fol. Gronovius a publié de nouvelles éditions de plusieurs auteurs déjà commentés par son père, tels que Sénèque le Tragique, Aulu-Gelle, Phèdre, etc. Il en a donné lui-même de Macrobe, Polybe, Tacite, Pomponius Mela, Cicéron, Ammien Marcellin, Quinte-Curce, Suétone, Arrien, Minutius Félix, Hérodote, Cébès; de quelques anciens géographes (voy. SCYLAX); du poème de Manethon sur les astres; du *Dactylion* d'Abrah. Gori; du *Lexique* d'Harpocraton, etc. La plupart de ces éditions, enrichies de ses corrections et de notes, font partie de la collection *Variorum*; mais elles sont en général assez peu estimées. Les autres productions de Gronovius consistent en *thèses*, en *discours*, et principalement en *diatribes* contre les écrivains déjà nommés; les curieux en trouveront la liste dans Nicéron, et dans Klefeker, *Bibl. erudit. præcocium*. W—s.

GRONOVIIUS (LAURENT-THÉODORE), antiquaire, frère du précédent, n'avait pas moins de goût pour la dispute, et se montra aussi injuste envers ses adversaires. Il fit deux fois le voyage d'Italie et se lia avec plusieurs savants, entre autres Cinnelli, qui lui donne beaucoup d'éloges dans sa *Biblioth. volante*. On sait qu'il mourut jeune. Les seuls ouvrages qu'on connaisse de lui sont : 1^o *Emendationes Pandectarum juxta florentinum exemplar*

emendatarum, Leyde, 1685, in-8°. Il dédia cette dissertation au célèbre Ant. Magliabecchi, bibliothécaire du grand-duc de Toscane, en reconnaissance des services qu'il en avait reçus pendant son séjour à Florence. 2° *Marmorea basis colossi Tiberio Casari erecti ob civitates Asiae restitutas post horrendos terræ tremores*, Leyde, 1697, in-fol., et dans le tome 7 du *Thesaur. antiquit. Græc.* Il y établit, contre l'opinion de Meursius, que le bloc de marbre dont il est question servit de base à une statue colossale de Tibère. 3° Des notes sur Vibius-Sequester, et sur le *Libellus provinciarum*, dans les *Varia geographica* d'Abr. Gronovius. — Abraham Gronovius, fils aîné de Jacques, pratiqua la médecine avec succès en Hollande et en Angleterre; mais il est moins connu par ses travaux en ce genre que par les bonnes éditions qu'il a données : 1° de *Justin*, Leyde, 1719, in-8°; 2° de *Tacite*, Utrecht, 1721, 2 vol. in-4°, avec des notes inédites de son père; 3° de *Pomponius Mela*, Leyde, 1722, 1748 ou 1782, in-8° : ces trois éditions sont également estimées, et entrent dans la collection des *Variarum*; 4° des *Varie historie* d'Élien, Leyde, 1751, 2 vol. in-4°; 5° du traité *De animalium natura* d'Élien, Londres, 1744, 2 vol. in-4°; et enfin des *Varia geographica*, Leyde, 1759, in-8° : c'est un recueil de dissertations et de notes propres à l'illustration de l'ancienne géographie. — Jean-Frédéric Gronovius, frère du précédent, s'appliqua à l'étude de la jurisprudence et obtint une charge de magistrature à Leyde. Il cultiva la botanique avec succès, fut lié d'une étroite amitié avec Clayton et l'immortel Linné, et mourut en 1760. On connaît de lui : 1° *Disputatio camphoræ historicam exhibens*, Leyde, 1715, in-4°; 2° *Flora Virginica*, première et deuxième parties (voy. CLAYTON); 3° *Index supellectilis lapideæ*, Leyde, 1750, in-8°. C'est encore lui qui a pris soin de l'édition de la *Flora orientalis* de Léon. Rauwolf, Leyde, 1755, in-8°. — Laurent-Théodore Gronovius, fils de Jean-Frédéric II, hérita de son goût pour l'histoire naturelle, et publia plusieurs ouvrages qui sont fort estimés. Il est mort en 1778. Outre de bonnes éditions de la *Flora Virginica* de Clayton, 5° partie, et de la *Bibliotheca botanica* de Séguier (voy. ces mots), et une édition peu estimée du 9° livre de Pline, qui traite des poissons et qui n'a paru qu'après sa mort, Leyde, 1778, in-8°, on lui doit : 1° *Museum ichthyologicum sistens piscium indigenorum et quorundam exoticorum musei Laur. Theod. Gronovii descriptiones et icones*, Leyde, 1754, 1756, 2 tomes in-fol. avec 7 pl.; 2° *Bibliotheca regni animalis atque lapideæ*, ibid., 1740, in-4°; 3° *Zoophylacium Gronovianum exhibens animalia quadrupedia, amphibia, insecta, etc., fasciculi tres*, Leyde, 1765-81, 5 part. in-fol., avec 20 pl. W—s.

GROOT. Voyez GÉRARD et GROTIUS.

GROOTE-PIER, ou GRAND-PIERROT, cultivateur frison, à qui sa taille colossale valut ce so-

briquet, se signala dans les affaires de sa patrie au commencement du 16^e siècle. Ruiné par les incursions des Saxons, à cette époque les alliés des Hollandais, il recourut à la voie des armes pour se venger. Il forma une bande de 600 hommes, que son neveu Wiard commandait sous lui. Pour couper les communications des Saxons avec la Hollande, il fallait s'assurer de la navigation du Zuyderzée. On rassembla une flottille ou escadre, dont Grand-Pierrot fut nommé amiral. Il désola en 1510 les côtes de la Hollande. Les Saxons réunirent dans ce pays une force de trente-six voiles. Grand-Pierrot, qui n'en avait que seize, les attaqua, les battit et s'empara de tous les bâtiments ennemis, à huit près. Dès lors rien ne mit de bornes à son audace ni à son orgueil. On a de lui une espèce de manifeste rimé, tissu des rodomontades les plus ridicules : il se qualifie de « destructeur des Danois, terreur des Hambourgeois et des Brémois, fléau des Hollandais. » Il ne faisait point de quartier à ces derniers. Il plaça dans son blason la roue et la potence. Jusq'en 1519, la guerre se poursuivit de part et d'autre avec des chances variées, mais avec un égal acharnement. Cette année, Grand-Pierrot, las d'une carrière d'agitation et de carnage, et ayant, à ce qu'il paraît, reconnu qu'il n'y avait de part et d'autre ni bonne foi ni justice, se retira du service, et il mourut l'année suivante à Sneek, déjà avancé en âge, ce qui semble prouver qu'il ne s'était élancé que tard sur la scène du monde. On montre encore à l'hôtel de ville, à Sneek, deux glaives qu'on prétend avoir été à l'usage de Grand-Pierrot et de son neveu.

M—on.

GROPP (IGNACE), laborieux historien et bibliographe, religieux de l'ordre de St-Benoît, et bibliothécaire du monastère de St-Étienne à Würzburg, naquit à Kisseugen, dans le pays de Würzburg, en 1695. Il étudia la théologie, prit l'habit religieux en 1716, dans le monastère de St-Étienne, où il avait fait ses études; et il y exerça aussi, quelques années après, les fonctions de bibliothécaire. Cet emploi fournit à ce studieux solitaire les moyens de satisfaire son goût pour les recherches historiques et bibliographiques. La nombreuse collection de manuscrits et de chartes qu'il trouva dans cette bibliothèque lui servit pour composer plusieurs ouvrages précieux pour l'histoire de la Franconie, malgré quelques négligences dans le style et le défaut de critique commun à tous ses écrits. Gropp fut nommé dans la suite prieur du monastère de St-Jacques, et quelques années après prieur de celui de St-Étienne. Il accepta enfin la place de curé à Gundersleben, où il mourut le 19 novembre 1758. Parmi les ouvrages que Gropp a publiés, on remarque principalement : 1° *Vita S. Bilihildis, ducissæ Franciæ orientalis et comitissæ Hochemii natæ, fundutricis ac primæ abbatissæ veteris monasterii Moguntia; ex mss. codicibus duo-*

lus, Würzburg, 1727, in-4°. Cet ouvrage a été inséré aussi dans le troisième volume des *Script. rer. Mogunt.* 2° *Monumenta sepulcralia Ecclesie Ebracensis*, ibid., 1750, in-4°, avec 14 planches. Cet ouvrage, d'une grande utilité pour l'étude des antiquités franconiennes, commence à devenir fort rare. 3° *Ætas mille annorum ant'quissimæ et regalis monasterii B. M. Virg. in Amorbach*, ord. S. Benedicti in archidiocesi Moguntina gloria et honore coronata atque historica methodo adumbrata, etc., ex ejusdem monasterii chartis et documentis aliisque probatis autoribus eruta et probata, Francfort, 1756, in-fol., avec planches. 4° *La Vie des SS. Kilian, Colomat et Tolnom* (en allemand), Würzburg, 1758, in-4°. 5° *Collectio noviss. scriptorum et rerum Wirceburgensium a sæc. XVI, XVII et XVIII hactenus gestarum pro coronanda decies sæculari atate episc. Wirceburg. adornata*, Leipsick et Würzburg, 1741-1744, 2 vol. in-fol., avec planches. Le premier volume de ce recueil commence avec l'année 1495 et finit à 1617; le second volume continue jusqu'à 1742. Gropp a réuni dans cette collection, avec un soin extrême, tous les ouvrages, opuscules et notices imprimés ou manuscrits qui ont quelque rapport aux événements arrivés pendant ces trois siècles. Quoique ce recueil renferme quelques pièces dénuées de critique et peu dignes de confiance, il peut néanmoins fournir de précieux matériaux à l'historien qui saurait l'exploiter avec discernement. 6° *Chronique de Würzburg dans les temps modernes, ou Histoire des événements arrivés pendant les trois derniers siècles dans l'évêché de Würzburg et dans la Franconie, recueillie de différents ouvrages et titres tant imprimés que manuscrits*, Würzburg, 1740-1750, 2 vol. in-fol. Le premier volume commence à l'an 1500 et finit à 1642; le second va jusqu'à 1750. Cette chronique est un supplément à l'ouvrage précédent; elle renferme également un grand nombre d'excellentes notices pour l'histoire, et qu'on ne trouve pas ailleurs. Ce savant religieux s'est occupé aussi d'une *Franconia sacra*; mais cet ouvrage n'a pas été achevé. B—u—p.

GROPPER (JEAN), savant controversiste allemand, naquit au commencement du 16^e siècle à Zoert ou Soert, ville de Westphalie, au diocèse de Cologne. Il était docteur en droit et en avait fait une étude profonde, ainsi que de la théologie; de sorte que peu d'hommes de son temps étaient aussi versés que lui dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique et de la discipline de l'Église. Son archevêque lui donna différents emplois et se servit avec avantage de ses talents; mais Gropper étant contemporain de Luther et vivant à une époque où la réformation, soutenue par plusieurs princes d'Allemagne, était défendue par des prosélytes qui ne manquaient ni d'ardeur à la propager, ni d'érudition, sa haute capacité le désignait comme un des antagonistes les plus propres à leur être opposés. Son carac-

tère liant et naturellement modéré lui fit croire que peut-être il pourrait, par quelque condescendance, parvenir à un arrangement entre les partisans de l'ancienne et des nouvelles doctrines; il essaya la voie de la conciliation, et on le croit auteur d'un livre intitulé *Concorde*, qui parut vers 1556, et que Charles-Quint fit examiner dans la diète de Ratisbonne de 1541. Les espérances de Gropper furent déçues: il ne satisfait ni les catholiques, selon lesquels il accordait trop aux sectaires, ni ceux-ci, qui trouvaient qu'on ne leur accordait pas assez. Pour lui, tout le fruit de son essai fut d'avoir rendu sa foi suspecte aux catholiques, qui ne virent point sans quelque inquiétude l'empereur le choisir pour un de ses théologiens dans une autre diète qu'il se proposait de présider lui-même. Au reste, ces craintes furent bientôt dissipées par les écrits de Gropper et par la manière dont il se comporta dans les différentes assemblées où il soutint constamment les anciens dogmes dans toute leur pureté et ne cessa de défendre les intérêts de l'Église. L'archevêque de Cologne, Hermann de Wied, ayant embrassé le luthéranisme, Gropper le poursuivit sans relâche jusqu'à ce qu'il eût été déposé et qu'on lui eût substitué Adolphe de Schawembourg. Il accompagna au concile de Trente ce nouveau prélat, et y parut avec tant d'éclat que Paul IV, frappé de son mérite et satisfait de son zèle, voulut le faire cardinal. L'humilité de Gropper ne lui ayant pas permis d'accepter cet honneur, le pape l'appela à Rome pour profiter de ses lumières. Il y mourut le 14 mars 1559, au grand regret de Paul IV, qui voulut lui-même prononcer son éloge funèbre. Gropper avait possédé successivement plusieurs bénéfices et dignités dans différents chapitres. Il assista à presque toutes les assemblées qui se tinrent de son temps, et l'on peut dire qu'il en était l'âme et l'oracle. On a de lui: 1° *Enchiridion christianæ religionis*, Cologne, 1546, 1550, 1586; assez bon abrégé de théologie dogmatique, mis pourtant à l'index; 2° *Traité de la présence réelle et véritable du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie*, en allemand, Cologne, 1546, in-fol.; ouvrage regardé comme le premier où la question de l'eucharistie soit traitée à fond. Au jugement de Rapin, c'est un des meilleurs livres de controverse que nous ayons. Les seuls principes sur lesquels l'auteur s'appuie sont l'Écriture sainte, la tradition des saints Pères et les décisions des conciles. Surius en a donné une excellente traduction latine, Cologne, 1560, in-4°. — GROPPER (Antoine), jésuite autrichien, vivait au milieu du 18^e siècle, et a publié en vers latins une description poétique des beaux jardins de Schœnbrunn, sous ce titre: *Tempe regia Mariæ Theresiæ Augustæ*. Vienne, 1744, in-8°. L—Y.

GROS. Voyez BESPLAS, BOZE et LEGROS.

GROS DE SAINT-JOYRE (RENÉ), anagrammatiste et poète, naquit à Lyon vers 1570. Il était fils de Jean-Antoine Gros et petit-fils de César,

qui avait été quatre fois conseiller de ville (1). Il comptait parmi ses ancêtres le pape Clément IV, qui, après avoir été successivement militaire, jurisconsulte, secrétaire de St-Louis, père de famille, veuf, prêtre, etc., monta sur le Saint-Siège en 1265. René eut pour parrain le président René de Birague, qui avait alors le gouvernement de Lyon, et qui fut depuis cardinal et chancelier de France. Il fit ses premières études à Lyon dans le collège de la Trinité, et les acheva dans l'université de Padoue. Il paraît que c'est dans la première de ces villes qu'il prononça en 1585 et 1586 ses harangues latines sur des sujets sacrés et profanes, dont la bibliothèque de Lyon possède le manuscrit. Pendant qu'il était étudiant à Padoue, il publia un recueil de poésies italiennes sous ce titre : *Rime del signor Renato Grossi figliuolo del signor Cesar Grossi, signor di San-Giorgio, etc., gentilhuomo francese, dedicate al serenissimo et invittissimo Pasqual Cicogna, principe di Venetia*, in Padoua, 1590, in-4°. De retour en France, après la mort de son père, et possesseur d'une grande richesse, le premier usage qu'en fit René Gros fut de contribuer à la restauration du monastère des Cordeliers de l'Observance. Sur la principale porte du couloir fut placée une Vierge tenant d'une main l'enfant Jésus et de l'autre une rose ; René Gros fit graver au-dessous ce quatrain qu'on y lit encore, et qui a plus d'une fois fait le désespoir des archéologues :

Fils qui n'es en degré
Rien moindre que ton père,
De la main de ta mère
Prends cette Ros' EN GRÉ.

Ces trois derniers mots offrent l'anagramme du nom de RENÉ GRO (voy. *les Cordeliers de l'Observance*, par M. l'abbé Pavy, Lyon, 1856, in-8°). En 1614, R. Gros publia, sous le titre de *la Fleur de la poésie morale de ce temps*, Lyon, Pierre Rigaud, petit in-8°, un recueil de quatrains composés par Claude Guichard, sieur d'Arandas (voy. son art., et dans la *Biographie des hommes célèbres du département de l'Ain*, par M. Depéry). Gros dédia ce recueil à Louis XIII, et lui offrit une copie, écrite en lettres d'or, des vingt-quatre quatrains dont se compose l'*Alphabet moral* qui fait partie de ce volume. La facilité avec laquelle R. Gros composait des anagrammes et des vers fatins lui acquit l'estime d'un grand nombre d'éminents personnages, et lui valut d'agréables relations avec plusieurs hommes de lettres qui l'ont cité avec éloge. C'est en s'occupant de ces bagatelles, difficiles pour tout autre que pour lui, qu'il employa les loisirs

d'une vie qui ne paraît avoir été traversée par aucun incident fâcheux, et qu'il doit avoir terminée presque centenaire. On a encore de lui : 1° *Remonstrance à messieurs les prevost des marchands et eschevins de Lyon*, citée par le P. Menestrier, dans ses *Divers caractères*, etc., p. 271. 2° *Accueil des Lyonnois à très-illustre et très-révérend père en Dieu, messire Denys Simon de Marquemont leur archevesque*, etc., à Lyon, par Nicolas Jullieron, 1615, in-4°. Ce que cet opuscule offre de plus remarquable, c'est un tour de force de l'auteur, qui, dans les noms, prénoms et qualités de monseigneur de Marquemont qu'il a latinisés, a trouvé l'anagramme que voici : *Chara Dei propago, magnum ecclesie incrementum : quod vas liliis, mons spinis, sydus esto*. Jean Dorat, le restaurateur de l'anagramme, n'eût pas mieux réussi. 3° *la Mire de vie à l'amour parfait*, à Lyon, par Claude Cayne, 1614, in-4°. C'est un poème en vers français et en octaves, dédié à l'abbesse du royal monastère de St-Pierre à Lyon, Marie de Lévis, dont le nom anagrammatisé a fourni à l'auteur le titre de son livre. René Gros célèbre dans ce poème, les grâces, la beauté et les hautes vertus de l'illustre abbesse, et il l'engage à n'avoir toute sa vie d'autre amant que Jésus. Mais on dirait qu'avant de composer cette belle œuvre, il s'était nourri de la lecture du Cantique des cantiques, et qu'à cette lecture il avait ajouté celle des Baisers de Jean Second ; c'est une conjecture que doivent justifier les vers que l'on va lire :

Au doux Jésus baisant d'ardeur
Les pieds, les mains et le visage,
Dis-luy que tu n'aimes ton cœur
Que pour avoir eu ce courage.

De cent baisers suçote encor
Son front, son nez, sa chevelure
A longs flocons qui, rouge d'or,
Au feu d'Amour prend sa teinture.

Poursuis ta course à redonner
Mille baisers, puisqu'à les prendre
Le crucifix semble incliner
Son chef vers toy pour te les rendre.

Les cabinets du roi d'Amour
Sont ses tetins, ô tourterelle ;
Sois attachée et nuit et jour
Au chicheron de sa mamelle.

Cet amoureux repas nocier
De ton paron te rend friande :
Le cœur du lait est nourricier,
Le lait d'Amour est la viande.

Qui croirait que St-François de Sales, ayant eu communication du manuscrit de R. Gros, fut assez bon pour lui adresser la lettre suivante, que nous avons vainement cherchée dans la collection de ses œuvres ? « Monsieur, vous me favorisez trop « de me communiquer si libéralement vos beaux « ouvrages. Celui-ci que je vous renvoie est « moigne combien vous estes riche d'invention et « d'affection pour bien cultiver la piété. Seulement y vois-je une tare ; que vostre désir d'animer un chacun au saint amour vous a rendu

(1) En 1553, 1558, 1564-66, 1570-71. Un des plus célèbres poètes de son temps, Charles Fontaine, lui adressa ce quatrain qu'on lit p. 179 de ses *Ruisseaux de Fontaine* :

ÉTRENNE POUR 1555.

Je te louerois plus grandement
Que par un quatrain seulement,
Qui t'ay congnu ces ans passez :
Mais ta vertu te loue assez.

« trop favorable à la bonne volonté que j'ay eu
 « d'y exciter les nations de la langue françoise,
 « par ce traité que j'ay n'aguères mis en lumière,
 « lequel je suis pourtant bien aise qu'il vous
 « aggrée, estimant que vostre jugement lui pourra
 « donner accez, et rendre ses documents plus
 « utiles à plusieurs ames. Vivez heureux en ce
 « divin amour, monsieur, et continué d'aimer
 « vostre très-humble serviteur, *François, E. de*
 « *Geneve*, 23 décembre 1616. Anessi. » 4^o *Ana-*
grammata emblematica, sive figure verbis anagram-
maticis et versibus illigata, adjunctis quibusdam
magnatum epistolis, etc., Lyon, 1673, in-4^o. Ce
 volume, dont la dernière figure, gravée par
 N. Auroux, offre le portrait de R. Gros à l'âge
 de quatre-vingt-huit ans, eut pour éditeur Michel
 Gros son fils, chevalier de l'ordre de St-Michel,
 qui, héritier du génie de son père pour la poésie
 latine et l'anagrammatographie, publia la même
 année un recueil du même genre sous ce titre :
Anagrammata emblematica in aliquorum sanctorum
laudem excogitata, carminibus prosaque adornata,
Lugduni, sumptibus auctoris, apud quem inveniuntur
in vico Sancti Bartholomæi. Ce livre, qui est
 aussi de format in-4^o, est dédié au pape Clément X;
 les portraits les plus remarquables qu'on
 y trouve sont ceux de St-Ignace de Loyola et de
 St-François de Sales. Le nom de ce dernier saint
 mis en latin a été ainsi anagrammatisé : *Fias co-*
ruscans Elias. Nous ignorons si Michel Gros a publié
 d'autres ouvrages. Pernetti, dans ses *Lyonnois*
dignes de mémoire, n'a consacré d'article qu'à
 René. Cet article presque insignifiant eût été
 sans doute moins écourté, si, comme nous avons
 quelque raison de le croire, cette famille ne se
 fût pas éteinte avec Michel Gros. Au reste, on
 trouvera sur ce sujet quelques détails, que nous
 avons cru pouvoir négliger, dans les *Nouveaux Mé-*
langes de Bregnot du Lut, p. 398 à 400. A. P.

GROS (PIERRE des), moraliste français du
 15^e siècle. Parmi les écrivains dont l'existence
 nous est révélée par le *Catalogue*, ou plutôt par
 l'excellente *Histoire des manuscrits de la bibliothèque*
royale, de M. Paulin Paris, nous avons distingué
 Pierre des Gros, dont un ouvrage manuscrit
in-folio maximo, intitulé *le Jardin des nobles*,
 composé en 1464 et inscrit sous le n^o 6835,
 contient, au milieu d'un fatras d'argumentations
 et de subtilités illisibles, des peintures de mœurs
 très-piquantes, surtout sous la plume d'un reli-
 gieux. Pierre des Gros, à ce que nous apprennent
 quelques détails du manuscrit, les seuls que nous
 ayons pu découvrir, était un frère mineur dont
 la vie s'écoula, sous Charles VII et Louis XI, vrai-
 semblablement dans la monotone obscurité du
 cloître. Son ouvrage, qu'il adresse à Yves du Fou,
 conseiller et chambellan des deux rois que nous
 venons de nommer, est sans doute plus curieux
 que sa vie, et le faire connaître, c'est rappeler
 ce qu'il y eut chez l'auteur de plus digne proba-
 blement de notre attention. Comme il est cer-
 XVII.

tain que cet ouvrage énorme et d'une diffusion
 effrayante ne sera jamais imprimé, M. P. Paris
 ne pouvait mieux faire que d'en donner une ana-
 lyse étendue, dont nous allons tirer quelques ex-
 traits. Un poète de nos jours, Legouvé, n'a fait
 du *Mérite des femmes* qu'un très-mince volume ;
 Pierre des Gros, qui pourtant ne se pique point
 de galanterie, assure, lui, en commençant, que
 « qui vorrait faire un livre des louanges des
 « femmes, le livre seroit long ; » ce qui ne l'em-
 pêche pas de s'étendre d'abord excessivement
 sur leurs défauts. Ce qu'il dit de la toilette et de
 la coquetterie des dames de son temps est d'un
 grand prix comme peinture de mœurs. Rien de
 plus piquant que la description qu'il fait de leurs
coiffures à cheminées, qui s'élevaient (telles que
 nous les voyons dans les miniatures) ; chez les
 moins raisonnables, à proportion que la fumée
 des vanités humaines leur montait à la tête. Mais
 il ne s'en tient pas là : écoutez l'apostrophe qu'il
 leur adresse sur leurs poitrines découvertes :
 « Qu'esse de voir la char nue d'une femme et le
 « sein, sinon provocation?... Si se tu dis, je ne
 « le fais pas par ceste entencion, je te réponds
 « que se tu ne le fais pour ceste entencion, tou-
 « tefois ton cuvre est telle. Se tu ne veulex
 « vendre vin, pourquoy meets-tu l'enseigne de-
 « vant ton huys ou ta maison. » On croit en-
 tendre, dans sa rudesse austère et tant soit peu
 cynique, Olivier Maillard, avec qui Pierre des
 Gros, son contemporain, a un autre trait de res-
 semblance : la liberté avec laquelle il ose parler
 de Louis XI. La longue citation que nous donne
 sur ce sujet M. P. Paris fait voir que la vérité,
 même sous un tel despote, pouvait, à la faveur de
 la religion, aller jusqu'au trône. Dans d'autres
 citations, que nous ne pouvons qu'indiquer, l'éner-
 gique et malin religieux laisse éclater toute sa
 haine contre les Anglais, nous parle de l'univer-
 sité, de Jeanne d'Arc, de la sainte ampoule, de
 l'oriflamme, des fleurs de lis, des jeux de hasard,
 des bonnes femmes et de leurs qualités ; car il y
 revient, et il leur donne avec insistance le con-
 seil, renouvelé depuis par l'auteur d'*Émile*, d'al-
 laiter elles-mêmes leurs enfants, et, fussent-elles
 reines ou princesses, de ne jamais les confier à
 des nourrices mercenaires. Tous ces détails, sou-
 vent remarquables par l'expression, méritaient
 d'être conservés. Le nom de Pierre des Gros
 n'est pas le seul, au reste, comme on le verra,
 que M. P. Paris aura très-heureusement restitué
 à notre histoire littéraire. L—ov.

GROS (F.-TOUSSAINT), poète provençal, né à
 Marseille en 1698. Il fit ses études au collège de
 l'Oratoire, et fut sur le point de prendre l'habit
 de chartreux à Villeneuve-lès-Avignon. Son édu-
 cation terminée, il revint à Marseille. — Gros
 essaya d'abord de composer des vers français. Il
 échoua complètement. Ses poésies étaient froides,
 communes, embarrassées. Il les jeta au feu et fit
 bien. Plus tard, il se mit à versifier dans sa langue

maternelle, et il eut le bonheur de réussir. On a de lui des épitres, des églogues, des fables, des chansons, des stances, des pensées. — Après avoir habité quelque temps sa ville natale, Gros se rendit à Paris. Il eut alors la malencontreuse idée de revenir à la poésie française. Ses nouvelles pièces sont restées inédites. On assure qu'elles ne méritaient aucune espèce d'attention. — Gros obtint plus tard un petit emploi dans les fermes de Pont-Voisin. Tranquille sur ses moyens d'existence, il put se livrer entièrement à ses études favorites. Il reprit ses premières poésies patoises, les corrigea et les perfectionna. En même temps, il en composa d'autres généralement supérieures aux premières. — Gros est mort à Lyon, d'une attaque de paralysie, à l'âge de 50 ans. Ses œuvres ont été réunies en un volume. Il en existe trois éditions, dont voici les titres et les dates : 1° *Recueil de poésies provençales de M. F.-T. G., de Marsillo*, Marseille, 1734, in-8°; 2° *Recueil de poésies provençales de M. F.-T. Gros, de Marsillo, nouvelle édition, corrigée et augmentée par l'auteur, avec une explication des mots les plus difficiles*, Marseille, 1765, in-8°; 3° *Oeuvres complètes de T. Gros, suivies de morceaux choisis de quelques poètes provençaux* (Germain, Dageville, Vigne, Favre, Chailan), Marseille, 1841, in-8°. Cette dernière édition est accompagnée d'un portrait de l'auteur et d'une notice sur sa vie. Un manuscrit de Gros, renfermant dix de ses meilleures fables, se trouve dans la bibliothèque de l'auteur de cet article. — L'ouvrage de notre poète a été considéré comme un des principaux monuments de la littérature provençale. Les épitres de Gros sont assez gracieuses. L'une d'elles est adressée à madame de Simiane-Grignan, petite-fille de madame de Sévigné. On estime sa traduction de la première idylle de Moschus. Ses stances contre la poésie passent généralement pour son chef-d'œuvre. « Les vers de Gros coulent partout, dans son recueil, avec une facilité qui n'exclut ni l'élégance de l'expression ni la force de la pensée. » (Lavalette). L'auteur dit que ses poésies lui coûtaient beaucoup. On a de la peine à le croire. On sait toutefois qu'il les retouchait et les polissait avec un soin extrême. Les compositions de Gros offrent de l'harmonie et de l'originalité, parfois même de la chaleur; il est tantôt sensible et presque mélancolique, tantôt railleur et enjoué. On n'est pas surpris d'apprendre que notre troubadour est regardé comme un des premiers poètes de la Provence. On est étonné seulement qu'il n'ait pas écrit davantage. Gustave Brunet, de Bordeaux, l'a jugé trop défavorablement (*Lettre sur les ouvrages pat.*, 1859, p. 22). Fabre, de Marseille, est beaucoup plus juste à son égard (*Hist. Mars.*, in-8°, 2 vol.). A. M.

GROS (ANTOINE-JEAN), peintre célèbre, naquit à Paris le 16 mars 1771. Son père, originaire de Toulouse, était venu très-jeune se fixer dans la capitale, où il peignait agréablement la miniature.

Sa mère, fille d'un joaillier, faisait de très-jolis pastels. Dès qu'il fut en état de lire, ses parents ne négligèrent rien de ce qui pouvait lui assurer une bonne éducation, et il seconda leur zèle en se livrant avec assez d'ardeur aux études classiques du collège Mazarin, où on l'envoyait comme externe. Mais il avait puisé avec le lait, dans la maison paternelle, le goût de la peinture : son père fut son premier maître. Dès l'âge de six ans il le fit dessiner, et fut sur ce point d'une telle sévérité qu'il lui faisait refaire un pied ou une main jusqu'à douze ou quinze fois. Gros a parlé souvent d'un dessin au crayon rouge d'après Vanloo, de 18 pieds sur 12, auquel l'exigence paternelle l'avait tenu longtemps attaché. Il attribuait à ces études surveillées avec tant de rigueur la sûreté de main et la justesse de coup d'œil qu'il posséda par la suite. Cependant il était sans cesse distraité de l'étude des langues anciennes par la pensée de l'art auquel il se sentait appelé. Nous avons vu des *Rudiments*, des *Gradus ad Parnassum*, couverts de figures à la plume de sa main. Les chevaux et les guerriers surtout, qu'il devait plus tard représenter si énergiquement, étaient l'objet de ses distractions, et il en barbouillait tous ses livres. D'autres enfants sans doute ont eu de semblables goûts; mais ce qui est plus significatif, et ce qui prouve admirablement la puissance de l'instinct qui guidait le jeune Gros, c'est qu'après avoir sollicité longtemps et enfin obtenu de ses parents la permission de consacrer au dessin et à la peinture plus de temps qu'il n'avait fait jusque-là, il demanda lui-même à choisir un maître, et qu'alors son père l'ayant conduit à une exposition de tableaux, il le présenta devant les ouvrages des hommes qui étaient le plus en réputation, et lui dit : « Nomme celui de tous ces peintres sur les traces duquel tu veux marcher. » Le jeune Gros ému prend son père par la main, et, en silence, le conduit au tableau de David, *Hector et Andromaque*. « Tu iras chez David, » dit aussitôt le père rayonnant de joie. C'est ainsi que Gros entra dans l'atelier de David en 1785, à l'âge de quatorze ans. Il y devint bientôt un de ses élèves de prédilection, et, aux yeux des meilleurs esprits, le plus distingué des peintres créés par ce maître. Peu de temps après il quitta le collège n'ayant fait que sa troisième, mais assez avancée dans le latin pour avoir pu par la suite lire avec plaisir et avec fruit les auteurs classiques. En 1791 il perdit son père, dont la fortune avait été fortement dérangée par la crise révolutionnaire et par une banqueroute qui lui enleva 60,000 francs, prix de son cabinet de tableaux qu'il avait vendu. Ce double malheur ne fit que redoubler l'ardeur du jeune Gros pour un art dont il prévoyait qu'il aurait besoin de tirer parti; et il renonça à toutes ses autres occupations afin de s'y livrer exclusivement. En 1792 il concourut pour le grand prix; le sujet était *Éléazar refusant de manger des*

viandes défendues. Landon l'emporta sur le jeune Gros, qui n'eut que la seconde place dans l'estime des juges du concours ; mais la voix publique ne confirma pas ce jugement. Madame Gros a fait hommage de ce tableau au musée des Beaux-Arts. Il sera toujours curieux de voir le début d'un grand artiste dans la carrière qu'il a si heureusement parcourue, et la reconnaissance publique sera la juste récompense de la donatrice. Gros eut vers cette époque le triste avantage d'être désigné par l'école des Beaux-Arts pour dessiner les portraits des membres de la convention. Il fit entre autres celui de Robespierre avec une rare ressemblance. L'orage révolutionnaire grondait sur la France dans sa plus grande intensité, et Paris devint le théâtre de ces scènes de sang dont la pensée fait encore frémir. Le jeune Gros, plein d'imagination, embrassait avec ardeur les idées de réforme ; mais il ne put sans horreur être témoin des moyens employés pour arriver au but. La conduite de son maître, qu'il respectait et aimait, lui causa surtout une peine sensible ; et si la mémoire de quelques amis est encore fidèle, il manifesta une indignation très-vive, et qui pouvait avoir pour lui des suites fâcheuses, lorsqu'il vit son camarade Gérard au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire. Ce furent toutes ces circonstances qui le décidèrent alors à quitter la France pour visiter l'Italie. David lui fit obtenir un passe-port, et il partit pour Gènes dans les premiers mois de 1795. Quel est l'artiste à qui ce nom d'Italie ne sourit pas ? A mesure que Gros marchait vers le but de ses vifs desirs, il sentait s'alléger pour lui le poids des douloureux souvenirs qu'il emportait de France. A Gènes, il trouva Girodet, qui avait quitté Rome, où il avait été envoyé comme *prix*. Une amitié sincère existait déjà entre les deux jeunes artistes : de nouveaux rapports vinrent cimenter une liaison qui devait durer toute leur vie. Girodet tomba malade ; Gros le soigna comme un frère, et le força d'abandonner un logement petit et incommode pour venir habiter le sien plus vaste et plus aéré. Il avait apporté de France quelque argent ; mais ce fonds s'épuisa bientôt. Forcé de tirer parti de son talent, il trouva une protection utile dans le ministre de la république française Faypoult et dans la femme de ce ministre, qui se montra pour lui pleine d'obligeance, et le présenta à madame Bonaparte ainsi qu'à Masséna, dont il fit un portrait en miniature à l'huile d'une exécution remarquable. Parmi les ouvrages les plus connus qu'il fit alors à Gènes, on doit citer le portrait de madame de Brignolle et de ses enfants. Ce fut à cette même époque que Gros se livra presque exclusivement à la composition de portraits en miniature qu'il a laissés en si grand nombre, ainsi que de ces *fixés* dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre de finesse et de couleur. Après avoir séjourné longtemps à Gènes et y avoir étudié les maîtres dont quelques riches galeries

étaient et sont restées en possession, Gros se rendit à Milan, où se trouvait Bonaparte, et il fut présenté au jeune chef de l'armée française. Ce général vit des ouvrages de Gros, sut les apprécier, et avec ce tact merveilleux qui si rarement lui fit défaut, il voulut s'attacher celui qui devait un jour contribuer pour une part brillante à la gloire de son règne. Le portrait en pied du général en chef enlevant un drapeau à la bataille d'Arcole lui fut commandé ; un logement agréable, un vaste atelier furent mis à sa disposition à la *Casa Serbelloni*, et toutes sortes d'attentions bienveillantes ne cessèrent de l'entourer. Bonaparte se rendait souvent à son atelier pour voir où en étaient ses travaux et causer avec lui. C'est dans une de ces visites qu'il dit en parlant de Desaix, qui l'accompagnait : « Gros, vous voyez avec moi le « plus grand général de la république. » La plupart des généraux français qui se trouvaient alors à Milan furent en peu de temps connus de Gros, et plusieurs devinrent ses amis. Comme il parlait parfaitement la langue italienne, il fut envoyé plusieurs fois en parlementaire. Bonaparte ayant voulu nommer une commission pour recueillir les objets d'art qui furent envoyés en France, Gros fut désigné avec Monge, Bertholet et plusieurs autres, pour en faire partie. Il lui fallut prendre un emploi que le général en chef jugea convenable de lui donner pour rendre sa position plus facile à l'état-major général. Il fut fait inspecteur aux revues et interprète attaché à l'état-major. Le premier de ces titres était purement honorifique. Comme interprète, Gros fut souvent utile, mais les arts seuls l'occupèrent sérieusement. Du reste on a beaucoup loué sa modération et ses bons procédés dans la mission qu'il reçut d'user du droit de conquête relativement aux chefs-d'œuvre de la peinture italienne. Nous ne devons pas oublier de consigner ici la reconnaissance des habitants de Pérouse qui s'est manifestée dans bien des occasions. Ils n'ont pas voulu taire que c'est à sa générosité qu'ils durent de conserver un grand nombre de ces beaux Pérugin dont ils sont si fiers, et que la commission avait ordre d'envelopper dans la spoliation universelle. Gros s'était séparé à Milan de son ami Girodet. Il suivit longtemps l'état-major général de l'armée, et ce ne fut qu'après six années de cette espèce d'exil volontaire, pendant lesquelles il avait visité les principales villes de l'Italie, excepté Naples et Venise, qu'il revint dans sa patrie en 1801. Son protecteur était devenu le maître de la France, et lui un de ses plus grands peintres. Cette Italie, si inspiratrice des beaux-arts, avait mûri pour nous un beau et précieux talent. A Paris il retrouva sa mère, qui, jouissant d'une fortune médiocre, ne pouvait faire tout ce que lui inspirait sa tendresse maternelle. Alors il eut recours à son talent, et se mit encore à faire des portraits en miniature et des *fixés*, mais peu de temps et seulement comme accessoires à ses

grandes occupations artistiques. Un atelier lui fut donné par le gouvernement dans une maison du boulevard des Capucines. La faveur du premier consul, l'amitié des généraux qu'il avait connus en Italie ne lui firent pas faute. Tous ceux qui avaient eu des relations avec lui l'aimaient pour sa loyauté et sa franchise comme ils l'admiraient pour son talent. La *Sapho* fut le premier ouvrage important qu'il exécuta dans cet atelier. Le public en admira la touche moelleuse et le dessin correct, ainsi que la grâce et l'expression. A la même époque, Gros fit le portrait de madame Lucien Bonaparte d'après une miniature. Le succès de ce portrait fut encore réel et mérité ; seulement on y a blâmé un peu de recherche, et surtout la rose emblématique roulée aux pieds de la figure, avec ce vers d'une louange fort exagérée, écrit sur la toile :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses.

En 1802 un concours s'ouvrit pour la *Bataille de Nazareth*, dont Junot avait été le héros. L'esquisse de Gros obtint la préférence ; il en traça en peu de temps le sujet avec une hardiesse et une science de dessin qui enleva l'enthousiasme des artistes. Ce premier travail, jeté sur une toile de quinze mètres de largeur et de presque autant de hauteur, séduisit Gros lui-même, l'homme du monde le plus difficile pour son propre travail. Il était content de lui, comme il l'a redit souvent depuis. Mais pourquoi le tableau ne se fit-il pas ? On soupçonna le grand homme d'avoir craint de donner trop d'importance à un de ses aides de camp. Cependant Junot était aimé de Bonaparte, et il avait bien mérité cette honorable distinction. Mais le futur empereur voulait déjà que la France ne vit plus que lui partout sur le premier plan. L'esquisse qui promettait une si magnifique production fut détruite, et une partie de la vaste toile sur laquelle elle avait donné ses espérances servit à reproduire le célèbre tableau qui représente l'hôpital de Jaffa. On se rappelle de quels reproches le général en chef de l'armée d'Égypte était alors l'objet, relativement à l'abandon qu'il avait fait de ses soldats en proie au terrible fléau de la peste (voy. NAPOLÉON). Voulant qu'un chef-d'œuvre le présentât au public dans une position tout à fait différente, il se souvint de celui qui l'avait montré si brillant à Arcole, et Gros fut chargé de composer le tableau des *Pestiférés de Jaffa*. Il ne sera pas inutile de rappeler ici la loyale conduite d'un rival de gloire au sujet de ce tableau. Soit négligence, soit qu'il pensât qu'il ne fut pas nécessaire de se hâter, Gros n'avait pas encore commencé son œuvre, quand il apprend qu'une cabale travaille à faire donner à un autre le sujet commandé par le consul lui-même. Il s'informe ; le fait est vrai : madame Bonaparte, la mère, impatientée du retard de Gros, allait en charger Guérin. Mais dans cette occasion l'auteur

de *Didon* fut ce qu'il a été toute sa vie, excellent confrère et d'une délicatesse à toute épreuve : non-seulement il répondit qu'il croirait manquer à Gros en se chargeant d'un travail qui avait été commandé à ce peintre plus capable que qui que ce fût de le mener à bien ; mais encore il fit en toute hâte prévenir généreusement son émule, qui prit ses mesures et n'eut pas de peine à se réhabiliter. Dès lors Gros ne mit plus de retard à s'acquitter de la tâche difficile qu'il s'était imposée. On lui donna les moyens d'établir son atelier dans le célèbre Jeu de paume de Versailles ; et là, quoique parfois horriblement souffrant de rhumatismes, il acheva dans l'espace de sept mois un chef-d'œuvre qui seul eût suffi pour l'immortaliser (1). Ce fut un beau jour pour le grand artiste que celui où ses élèves, ses amis, de nombreux admirateurs le vinrent enlever au café des Artistes de la rue du Coq pour le porter triomphalement au Louvre, et là couronner son tableau sous ses yeux comme le chef-d'œuvre de l'exposition. Gros ne put jamais par la suite se rappeler sans émotion ce flatteur suffrage. Et quelles poignées d'or jetées au talent valurent jamais, en effet, un semblable triomphe ! Dans les *Pestiférés de Jaffa*, Gros marqua sa place parmi les plus grands peintres qu'ait vus notre la France. Largeur et fécondité dans la composition, profondeur de pensée, expression vraie et profondément sentie, un dessin savant, un coloris digne pour la vigueur de celui de Rubens : voilà ce qui frappa dans cet ouvrage, et ce qu'on y admire encore aujourd'hui. Évidemment une nouvelle route s'ouvrait à la peinture nationale, plus complète, plus poétique que celle du grand maître à l'école duquel Gros avait puisé les leçons d'un dessin correct et le goût des formes académiques. David, utile, on peut dire nécessaire, pour déterminer la marche progressive de l'art indiquée par Vien, après la dégénération qui le précéda, avait réclaté pour les principes, tout en ayant le talent de les faire apprécier ; mais l'auteur du *Socrate* et des *Sabines* avait porté souvent jusqu'à la froideur sa sévérité trop systématique. L'âme et l'énergie enthousiastes de son disciple osèrent ouvrir une nouvelle voie, et, appuyées sur les règles si bien posées par le maître, y ajouter un développement et une amplitude qui signalèrent un véritable et solennel progrès. Avant d'avoir produit les *Pestiférés de Jaffa*, Gros pouvait reconnaître des maîtres parmi ses contemporains ; il ne dut plus trouver alors que deux ou trois émules, y compris David, et encore oserons-nous dire, fondés sur de nombreuses et imposantes autorités, qu'il prit la première place. Gros venait de mesurer l'étendue de ses forces ; il marcha dès lors avec confiance et avec un succès incontesté dans la belle carrière où les applaudissements du

(1) L'Institut, dans ses prix décennaux, ne plaça l'Hôpital de Jaffa qu'après le tableau du Sacre. Aujourd'hui le tableau de Gros est généralement préféré à celui de David.

public et les encouragements du pouvoir le suivirent toujours. La *Bataille d'Aboukir*, commandée par Murat, celle des *Pyramides*, par Bonaparte, le *Champ de bataille d'Eylau*, qui a obtenu le prix au concours, le *Soulèvement de Madrid*, l'*Entrevue de François I^{er} et Charles-Quint*, et, sous la restauration, le grand tableau du *Départ de Louis XVIII*, la *Duchesse d'Angoulême s'embarquant à Pauillac*, enfin la magnifique *Coupole de Ste-Geneviève*, tels sont les monuments de l'histoire artistique de Gros. C'est de l'année 1801 à 1824 qu'il remplit cette glorieuse carrière. Il ne saurait entrer dans un cadre aussi rétréci que celui qui nous est tracé, d'apprécier, chacun en particulier, de pareils ouvrages. Le nombre des miniatures qu'il a laissées est prodigieux ; tous ses grands portraits sont connus, plusieurs comme des morceaux du plus haut mérite, tels que ceux du général Lariboisière et de son fils, du roi Jérôme, de Masséna, du graveur Galle, de Chaptal. Les sujets de ses grands tableaux appartiennent si intimement à des faits historiques d'une haute importance, qu'il serait inutile de les rappeler autrement que par leurs titres. La composition, cette partie si remarquable de l'art, mérite de fixer l'attention de ceux qui étudient les ouvrages de Gros. On la trouvera toujours poétique, mais profondément réfléchie. Tenant singulièrement à cette unité d'action si fortement recommandée par les grands maîtres, il répétait souvent qu'une même pensée doit présider à la composition, que son beau et naturel développement doit être l'œuvre du génie ; tandis que le défaut de puissance engage la médiocrité à se jeter dans les accessoires et à faire plusieurs tableaux sur une même toile. Ce fut, du reste, le principe qui guida tous les maîtres, soit théoriques, soit pratiques : Vasari, Winckelmann, Mengs, comme Michel-Ange ou Raphaël, Vélasquez ou Murillo. L'imagination de Gros et la vivacité de son pinceau, hardi jusqu'à la fougue, ne l'empêchèrent pas de se conformer presque toujours à cette rigoureuse unité. Le style de cet artiste, dans ses ouvrages restreints aux plus petites proportions, comme dans ceux où il a développé tout à son aise les mouvements de son allure énergique et puissante, n'a jamais sensiblement varié depuis sa *Sapho* jusqu'à l'achèvement de la *Coupole de Ste-Geneviève*. Sa manière fut même tellement caractérisée que quelques critiques, ignorants de ses premiers travaux, exprimèrent des doutes sur la flexibilité de son talent ; il y répondit, comme on le sait, par le charmant tableau de *François I^{er} et Charles-Quint*. Beaucoup de vie, d'animation, de mouvement sur les toiles, et toujours de la pensée sous la couleur ; mais cette belle couleur, que l'on a pu hardiment comparer à celle de Rubens, et qui est souvent plus harmonieuse, plus fondue que celle du peintre flamand, elle est quelquefois forte jusqu'à la rudesse, comme le pinceau hardi jusqu'à l'exagération, courageux jusqu'à la témérité. Nous

croyons que le *Champ de bataille d'Eylau* est celui de tous les ouvrages de Gros où l'on peut le mieux étudier les défauts et les qualités supérieures de son talent. Ailleurs il a été plus égal, comme dans les *Pestiférés*, plus gracieux, comme dans la *Sapho*, plus grandiose, comme dans la *Coupole de Ste-Geneviève*, plus fini, comme dans plusieurs de ses admirables portraits ; nulle part il ne semble s'être essayé avec plus de confiance en ce génie qui lui parlait si haut le langage sévère et audacieux de la peinture historique. Cette page immense a essuyé le genre de critiques que nous avons indiquées dans le talent de son auteur. Mais cet excès de vérité, si l'on peut s'exprimer ainsi, auquel s'est attachée la censure dans quelques détails, n'empêche pas le *Champ de bataille d'Eylau* de rester, parmi les glorieux épisodes de la vie de Bonaparte, un de ceux qui ont été décrits dans le style le plus mâle et le plus digne de ces grands sujets de notre histoire. Ces cadavres, ces blessés, ces armes brisées, ces chevaux entassés, enfin toute cette terrible représentation des suites d'une sanglante mêlée fait frémir : on sent que l'artiste a vu les champs de bataille. Cette figure calme et noble du chef au milieu de cette scène de carnage est éminemment poétique, et elle produit une vive impression. On raconte au sujet de la *Bataille d'Aboukir*, faite en 1805, trois ans avant celle d'*Eylau*, dans l'ancienne Comédie française, où Gros transporta alors son atelier et où il a exécuté tout ce qu'il a fait jusqu'à sa mort ; on raconte, disons-nous, que cette *Bataille* lui valut un suffrage qui le flatta d'une façon singulière par son originalité et par la naïve spontanéité de son expression. L'ambassadeur turc visitait le Salon ; en apercevant la *Bataille d'Aboukir*, il s'arrêta en admiration, puis, tout à coup, fait le geste d'un homme qui va se déshabiller. On lui demande la raison de cette bizarre pantomime. « Quand « tous ces personnages seraient nus, répondit-il, « on reconnaîtrait facilement, ici des Turcs, là « des Albanais, et là des Français. » Un souvenir d'une autre nature se rattache à ce tableau. Le peintre avait dans le principe rejeté Bonaparte sur un plan éloigné, et donné toute son attention à mettre en relief Murat comme principal personnage. Gros ne songea jamais à faire de la flatterie avec son pinceau. Cette fois il s'était encore oublié à suivre la vérité, comme dans l'esquisse de la bataille de Nazareth ; mais les courtisans rangés autour de l'ombrageux souverain firent des observations qui ne permirent pas de conserver la première intention : le tableau devint ce qu'on le voit aujourd'hui ; Murat fut mis sur le second plan. La belle figure que l'on admire sur la gauche fut exécutée en quelques jours. Gros professa toute sa vie une grande indépendance de caractère, et l'idée qu'il s'était formée de la noblesse et de la dignité de l'art fit que l'on eut beaucoup de peine à obtenir de lui le changement sollicité, quoiqu'il fût un des hommes les plus dé-

voués à Bonaparte, qui le combla toujours de bontés. Gros traversa l'empire plein de gloire ; et lui-même fut une des plus glorieuses illustrations de la France à cette époque, qui en vit briller un si grand nombre ; mais il ne prit jamais aucune part à toutes ces intrigues qui trop souvent font descendre l'homme de génie. Sa nature était sévère, et il n'eut jamais contre ses rivaux de confiance que dans sa palette. Il reçut la croix de la Légion d'honneur en 1808. En parcourant la liste des présentations, l'empereur vit son nom le dernier ; il le raya et le reporta lui-même le premier. La distribution des décorations se fit au Musée ; on remarqua que Napoléon reçut des mains de son ministre toutes les autres qu'il donna, et qu'il détacha la sienne propre pour le peintre qui venait de le faire si noble et si grand sur le *Champ de bataille d'Eylau*. Gros épousa le 31 juillet 1809 mademoiselle Dufresne, fille d'un agent de change, qui joignait aux charmes de l'esprit et de la beauté une fortune honorable. Quand vint la chute de l'empire, il en fut vivement affecté. C'était sous la protection de l'aigle impériale qu'il s'était illustré. Il se réfugia dans son atelier, et c'est là que la restauration vint le trouver. Il avait vu avec beaucoup de peine l'exil de son maître David, dont il n'avait cependant jamais partagé l'exaltation révolutionnaire, mais auquel il conserva toujours des sentiments de fils. Quand il eut gagné ses titres auprès du nouveau gouvernement, soit par le *Départ nocturne de Louis XVIII*, soit par le tableau représentant la *Duchesse d'Angoulême s'embarquant à Pauillac* sur la Gironde, il profita de son crédit pour faire acheter les *Sabines* et le *Léonidas*. C'est aussi par ses soins qu'une médaille fut alors gravée par Galle avec cette inscription : *A David, l'école française reconnaissante*. Il se rendit en Belgique pour aller lui-même présenter à son maître ce témoignage de sa reconnaissance. Gros fit depuis le portrait du graveur de la médaille de David, et c'est un de ses plus beaux. En 1815 il avait été appelé à l'Institut ; en 1816 il fut nommé professeur à l'école des beaux-arts, et en 1818, chevalier de St-Michel. Pendant les dix-neuf ans qu'il a dirigé ces cours, d'où sont sortis Delaroche, Bellanger, Court, Hesse, Camille Roqueplan, l'ingénieur Charlet, le sculpteur Lemaire, l'auteur du fronton de la Madeleine, et nombre d'autres artistes estimés, l'atelier de l'école des beaux-arts a obtenu huit grands prix et deux seconds. Gros avait commencé la *Coupole de Ste-Geneviève* en 1811. Les changements nécessités par la chute de l'empereur, son retour et la seconde restauration furent, comme on le pense bien, une source de tribulations pour l'artiste, mais n'étouffèrent pas chez lui l'inspiration. Le champ était vaste, la carrière difficile à parcourir : c'était un motif pour redoubler d'efforts et sortir vainqueur des difficultés. Cependant on assure que le groupe de l'empereur, déjà fini en 1814, et qu'il fallut sacrifier, était d'une beauté

supérieure à ce qui lui a été substitué. Cette *Coupole de Ste Geneviève*, peinte à l'huile sur un enduit particulier, genre dans lequel Gros ne s'était point essayé auparavant, est un long et prodigieux ouvrage, une véritable épopée en quatre chants, ainsi que le dit Gérard lui-même quand il vit ce beau morceau pour la première fois. Sous le rapport de la composition comme sous ceux de la poésie, et surtout de la science du dessin, science qui se néglige trop de jour en jour chez nous, les peintures de la *Coupole de Ste-Geneviève* peuvent être regardées comme un des chefs-d'œuvre de l'école française. Ce magnifique travail ne fut offert à l'avidité curiosité du public qu'en 1824, le jour de la St-Charles. Plusieurs personnalités de marque, entre autres le ministre Peyronnet, se trouvèrent à Ste-Geneviève au moment où les élèves de Gros vinrent lui offrir une nouvelle couronne. Le ministre la prit de la main des élèves, la déposa lui-même sur le front du maître, aux applaudissements de la foule : beau et dernier triomphe qui vint clore avec un éclat solennel, au milieu d'un temple, une vie d'artiste si glorieusement remplie. Le prix convenu pour cet immense travail fut de beaucoup dépassé par la munificence du prince (on dit qu'il fut de cent mille francs). Le titre de baron qu'il y ajouta était peu de chose à côté d'un nom devenu si grand ; mais la grâce avec laquelle il fut donné par Charles X en releva le prix aux yeux de Gros. Ce fut dans la coupole même que le prince le salua du titre de baron. Gros, depuis l'accomplissement de cette œuvre, si importante dans sa vie, ne fit plus aucun ouvrage qui enlevât les suffrages avec cette facilité qui si longtemps chez lui avait commandé l'admiration universelle. Une nouvelle école, indépendante de toute règle, qui ne pouvait comprendre l'élève de la sévère école de David et des maîtres italiens, l'étonna ; et soit désespoir de ne pouvoir lutter contre ce qu'il appelait le torrent débordé du mauvais goût et contre cette ardente jeunesse qui se précipitait à flots dans les voies nouvelles, soit que la nature eût rempli en lui la mesure des grandes œuvres qu'elle lui avait destinées, l'auteur des *Pestiférés de Jaffa* et de la *Coupole de Ste-Geneviève* ne fit plus rien que le public ait jugé digne de ses premiers triomphes. Il n'est que trop constant que dans ses derniers ouvrages il essaya vainement de retrouver quelques-unes des magnifiques inspirations de ses belles années. En 1829 il fut fait officier de la Légion d'honneur. Le gouvernement d'alors se montra plus juste que l'ingrat public. Gros venait de terminer plusieurs ouvrages dans les salles du Louvre, où l'on voit de beaux plafonds qu'il a peints sur toile. La dernière exposition de tableaux dans laquelle il écrivit encore son nom fut celle de 1855. On y vit de lui un portrait dont les mains étaient traitées avec une supériorité qui rappelait son meilleur temps ; et *Hercule et Diomède*. C'est son dernier travail. La

critique au sujet de ce tableau fut aussi injuste que cruelle. Sans doute il n'est pas marqué au coin de ce génie qui a inspiré les pages capitales de Gros, disons même que le choix du sujet n'était pas heureux, et qu'il est peu d'accord avec le goût de l'époque ; mais l'auteur de tant de beaux ouvrages méritait, il faut le dire, plus de respects et d'égards que la critique n'en montra alors pour Gros. Depuis cette époque il tomba dans un état de tristesse et de mélancolie profonde, et l'irritabilité naturelle de son caractère fut portée au dernier point lorsqu'on vint lui rapporter un mot probablement faux et imaginé par la plus noire méchanceté, prononcé, disait-on, dans la voiture même du roi se rendant à Versailles avec l'architecte Fontaine et une troisième personne. On aurait parlé de restaurations et d'agrandissement à faire à la *Bataille des Pyramides*, qui avait appartenu au général Bertrand, pour la placer au musée de Versailles. « Il n'y a « que Gros qui puisse toucher à ce tableau, » fait-on dire à M. Fontaine. — « Gros, » répond le troisième personnage, « mais c'est un homme mort. » Ce mot cruel fit saigner douloureusement le cœur déjà malade de l'artiste, et l'on croit parmi les siens qu'il l'a tué. Peu de jours après il dînait chez madame Lebrun ; on parlait d'art, et un de ses amis ayant dit que les arts étaient les meilleurs et les plus sûrs consolateurs dans les peines de la vie : « Il n'y a qu'un mal, » interrompit assez vivement Gros, « auquel je ne les crois pas capables de porter remède, c'est celui de se survivre « à soi-même. » Et il retomba dans le silence qu'il avait constamment gardé jusque-là. Le 26 juin 1855 le cadavre de ce grand peintre fut trouvé dans la Seine près de Meudon. Il était parti la veille au soir de Paris. Si quelque chose pouvait jeter des doutes sur une mort volontaire, ce seraient ces paroles qu'on l'a entendu prononcer à plusieurs reprises au sujet du suicide de l'auteur des *Moissonneurs*, ce pauvre Robert, lui aussi à qui le génie ne sut pas donner la force de supporter la vie : « Je ne comprends pas, » disait Gros en s'exprimant avec vivacité sur l'immoralité du suicide, « je ne comprends pas que « l'homme ose s'arroger dans aucun cas le droit « de détruire ce que Dieu a fait. » Son esprit était cultivé ; il parlait peu dans le monde ; mais quand il causait, c'était d'une façon vive, animée ; surtout, quand il parlait des arts, sa conversation était nourrie, quelquefois abondante en images. Il aimait passionnément la musique ; et il en avait le sentiment très-juste, quoiqu'il l'eût peu étudiée. Son long séjour en Italie avait développé et fortifié ce goût. Il fréquentait souvent dans ses dernières années notre Opéra-Italien. La lecture des meilleurs classiques de l'antiquité avait aussi beaucoup d'attrait pour lui. Un des livres qu'il affectionnait le plus était les *Vies de Plutarque*. Son caractère était plutôt sérieux que gai, plus concentré qu'expressif. Son cœur était excellent ;

mais le contact de la société ne l'avait pas rendu indulgent pour elle. Comme presque tous les hommes qui joignent une âme qui sent vivement à un esprit sagace et à une imagination active, il avait été plus frappé des vices du monde que de ses vertus. Du reste, quand il aimait, ce fut avec passion et pour la vie ; on a vu sa tendre amitié pour Girodet, son énergique attachement pour David. Nous rappellerons encore par un fait sa bonté pour ses élèves. Un jour en se rendant à son atelier il en trouve un qui mangeait un morceau de pain sec sur les marches du palais. « Que « faites-vous donc là ? — Je dine en attendant « l'heure de l'école. » Un instant après, la personne chargée de recueillir chaque mois l'argent payé par les élèves eut ordre de ne plus en recevoir de celui-là.

G—C—D.

GROS (ANTOINE), poète provençal, employé à l'octroi de Trinquetaille, né dans ce village le 2 novembre 1794. Il a publié un recueil de vers en deux livraisons, sous le titre de *Poésies putoises* (Arles, 1857, in-8°, chez D. Garcin). La première livraison présente 15 pages et la seconde 16. Pierquin et Mary-Lafon citent de lui une pièce manuscrite intitulée *Satyrou*. Antoine Gros dit, dans une note de son recueil, *qu'il est pauvre et sans instruction*. Ses poésies sont du reste assez médiocres.

A. M.

GROS (ÉTIENNE), philologue, recommandable par d'utiles traductions et interprétations d'ouvrages grecs, était né à Carcassonne le 27 juillet 1797. Son premier ouvrage le fit remarquer très-avantageusement par le conseil de l'université, auquel il le transmit dès 1820, de Castelnau-dary, où il était régent : c'était une traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, œuvre importante dont nous ne possédions qu'une seule traduction, fort estimée sans doute, mais déjà ancienne de cent cinquante ans, celle de Cassandre. Le jeune Gros fut en conséquence appelé à Paris par l'administration de M. Royer-Collard comme professeur adjoint de rhétorique au lycée Charlemagne. Il occupa ensuite plusieurs chaires, soit comme adjoint, soit comme titulaire, dans d'autres lycées : il enseignait la seconde à Louis-le-Grand, lorsque en 1838 il devint inspecteur de l'Académie de Paris. En 1851 il fut appelé comme proviseur à la direction du lycée Bonaparte. C'est dans ces fonctions qu'une mort prématurée l'enleva au mois de juillet 1856. Cette perte fut vivement ressentie de tous ceux qui appréciaient en lui un caractère plein de modestie et de bonté. Il était membre de la Légion d'honneur et de l'ordre de Charles III d'Espagne, et correspondant de l'Académie de Turin. Ses travaux littéraires devaient le retenir à Paris et lui avaient fait refuser un rectorat en province. Sa dernière entreprise littéraire, la traduction de Dion Cassius, restée malheureusement incomplète, avait été pour lui l'occasion d'un voyage en Allemagne et en Italie, où il avait collationné les manuscrits de son auteur.

Voici la série de ses publications : 1° *la Rhétorique d'Aristote*, avec le texte, des notes, et un index des morceaux parallèles dans Cicéron et dans Quintilien, Paris, 1822, in-8° ; 2° *Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce par Denys d'Halycarnasse* ; ces précieux jugements, d'une autorité si classique et si savante, sont traduits pour la première fois en français avec notes et texte revu avec soin, Paris, 1826-1827, 3 vol. in-8° ; 3° *Philodemi rhetorica ex Herculanensi papyro lithographice Oxonii excusa, restituit, latine vertit, dissertatione de græca eloquentia et Rhetorica, notitiæ Herculanensium voluminum auxit, annotationibus indicibusque instruit... adjecti sunt duo Philodemi libri de Rhetorica Neapoli editi*, Paris, 1840, in-8° ; 4° deux thèses de doctorat, écrits peu répandus, dont la première, composée en français, a été reproduite et développée par l'auteur sous forme latine dans l'ouvrage précédant sur Philodème ; l'autre, écrite pour la plus grande partie en langue grecque, traite de la philosophie naturelle des Grecs avant Thalès ou la secte ionique, revue rapide des époques antéhistoriques de la civilisation hellénique ; 5° *Histoire romaine de Dion Cassius*, avec notes et texte collationné. Œuvre interrompue à la fin du livre XLI, c'est-à-dire à peu près à la moitié, et qui devra sans doute trouver un continuateur ; Paris, Didot, 1843-1853, 4 vol in-8°.

Z.

GROSCHUF, ou GROSCHUPF (HENRI-AUGUSTIN), ou, selon Saxius, *Jérôme-Augustin*, bibliographe allemand, vivait à Leipsick au commencement du dernier siècle, et mourut au plus tard en 1715. Il a publié quelques ouvrages importants pour la bibliographie ; en voici les titres : 1° *De gentis Trillerianæ ortu, progressu et insignibus*, Leipsick, 1705, in-4° ; 2° *Nova librorum rariorum collectio, Fasciculi V*, Halle, 1709-1716, 4 vol. in-8°. C'est un recueil d'opuscules presque tous curieux, qui étaient devenus fort rares, et que Groschuf a fait réimprimer, entre autres : 1° *Jo. Petri Titii voluminum Hist. J. A. Thuani recensio ; Notationes in J. A. Thuani Historiarum libros ; Germania milite destituta et literatis sine ceu mole laborans ; Catalogus MSorum græcorum, quæ CPoli apud christianos olim asservantur ; Guil. Burtoni Historia græcæ linguæ ; Jo. Chifletii Judicium de fabula Joannæ papiassæ* ; 2° *Nova variorum scriptorum collectio, Fasciculi III*, Halle, 1716-1717, 3 vol. in-8°. La vie d'Aventinus, qui se trouve à la tête de l'édition des *Annales Boiorum*, publiée par Gundling, Leipsick, 1710, in-fol. (voy. AVENTINUS), a aussi pour auteur ce laborieux bibliographe. — *Fabien* (1) GROSCHUF ou GROSCHUPF, philologue, né à Dantzig en 1695, étudia d'abord la théologie et ensuite le droit aux universités de Königsberg et de Leipsick ; mais il s'appliqua surtout aux belles-lettres. Il avait achevé l'éducation de quelques

jeunes gens de famille, lorsque le prince Guillaume de Hesse-Philippsthal, général hollandais, le prit pour secrétaire ; mais quelque temps après il quitta cet emploi et vécut à Cassel comme simple particulier, ayant reçu par l'intervention de son protecteur le titre de conseiller de justice. En 1759, Groschuf s'établit à Schleiz, et fut alors nommé membre du sénat de cette ville, où il termina sa carrière le 13 décembre 1785. Plusieurs ouvrages qu'il a publiés en allemand ne sont pas sans mérite ; en voici les titres : 1° *les Poésies d'Horace, traduction libre, avec des notes et la vie d'Horace*, Cassel, 1749, 2 vol. in-8° ; 2° *Dissertation sur le langage par les doigts, surtout des indices qu'on en rencontre chez les anciens auteurs*, ibid., 1750, in-8° ; 3° *Dissertation sur les doigts, leur fonction et leur signification symbolique*, Leipsick, 1757, in-8° ; 4° *Dissertation historique sur les druides des Germains, dans laquelle on prouve que les Germains et les Celtes ont eu leurs druides particuliers, aussi bien que les Gaulois*, Erfurt, 1759, in-8°. Groschuf a publié aussi en 1750 une nouvelle édition des quatre poèmes satiriques en bas saxon, de J. Laurenberg, poète assez estimé du 17^e siècle. Groschuf a laissé en manuscrit : *Origines etymologico-historicæ in usum linguæ Germanicæ, pars 1*. Le même philologue est l'auteur de quelques mémoires intéressants que Gottsched a insérés dans sa *Nouvelle bibliothèque des belles-lettres et des arts libéraux*, Leipsick, 1743-1754, 10 vol. in-8°.

B—H—D.

GROSE (FRANÇOIS), auteur anglais, naquit en 1751 : après avoir dissipé en peu de temps la fortune que lui avait laissée son père, qui était un riche joaillier, il s'engagea dans la milice du comté de Surrey, devint adjudant, puis payeur général, et autant par paresse que par le défaut d'ordre, finit par embarrasser extrêmement ses affaires. Heureusement il avait de l'esprit et du talent pour le dessin, avec beaucoup de goût pour l'étude des antiquités. Il commença en 1775 à publier par numéros *les Vues des antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, qui lui procurèrent de la réputation, et, ce qui lui importait plus encore, de l'argent. L'ouvrage entier, y compris les vues des îles de Guernesey et de Jersey, fut complété en 1787. Dès lors, jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de donner au public des ouvrages dans des genres divers, et qui tous eurent beaucoup de succès. Son esprit jovial, et l'art qu'il avait pour conter des anecdotes, auxquelles une figure assez grotesque et une taille courte, jointe à une corpulence extraordinaire pour un militaire, prêtait encore quelque chose de plus piquant, faisaient rechercher son commerce, et il était bien venu partout. Il mourut à Dublin, d'une attaque d'apoplexie, le 12 mai 1791, lorsqu'il terminait pour les antiquités de l'Irlande le même travail qu'il avait exécuté pour celles de la Grande-Bretagne. Il a publié : 1° *les Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1775, 8 vol. in-4°

(1) Ce prénom *Fabien* lui déplaisait, et il avait coutume de prendre celui de *Frédéric*.

et in-8°; 2° *Antiquités de l'Écosse*, 1789, 2 vol. in-4° et in-8°; 3° *Antiquités de l'Irlande*, 1791, 2 vol. in-4° et in-8°, publiés par Édouard Ledwick; 4° *Traité sur les armes et armures anciennes*, 1783, in-4°; 5° *Dictionnaire classique de la langue vulgaire*, 1783, in-8°; 6° *Antiquités militaires*, ou *Histoire de l'armée anglaise, depuis la conquête jusqu'au temps présent*, 1788, 2 vol. in-4°; nouvelle édition, 1801, 2 vol. in-4°; 7° *Histoire du château de Douvres*, par Guillaume Darell, 1786, in-4°; 8° *Glossaire provincial, avec une collection de proverbes locaux et de superstitions populaires*, 1788, in-8°; 9° *Principes de caricature, suivis d'un essai sur la peinture comique*, 1788, in-8°; traduit en français avec des augmentations, Leipsick, 1802, in-8°, avec 29 figures; 10° *Guide de la santé, de la beauté, des honneurs et des richesses*, ou *Recueil d'instructions plaisantes, indiquant les moyens d'obtenir ces biens, avec une introduction*, in-8°; 11° *The Olio*, ou recueil d'essais, d'anecdotes, esquisses biographiques, épitaphes, etc., la plupart inédits, 1791, 1793, 1796, 1 vol. in-8°. Grose était membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires. On trouve plusieurs de ses dissertations dans l'*Archæologia britannica*. X-s.

GROSEZ (JEAN-ÉTIENNE), jésuite, né à Arbois au commencement du 17^e siècle, entra de bonne heure dans la société, et après avoir régenté les basses classes pendant plusieurs années dans différents collèges, se consacra entièrement aux missions. Il mourut à Lyon vers 1695, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec beaucoup de simplicité et d'onction, et qui ont joui longtemps d'un grand succès: 1° le *Journal des saints*, ou *Méditations pour tous les jours de l'année, avec un abrégé de la vie de chaque saint*, Lyon, 1675, 3 vol. in-12; nouvelle édition augmentée de méditations sur tous les évangiles des dimanches de l'année, ibid., 1681, 1696, 1709, 1723, 1763, 3 vol. in-12; Liège, 1689, 1700; Paris, 1697, 3 vol. in-12; Nancy, 1740, 2 vol. in-12; Toulouse, 1746, 3 vol. in-12; Lyon, 1822, 1828, 2 vol. in-12; 2° *Vie de la mère Anne de Xaintonge, fondatrice de la compagnie de Ste-Ursule, au comté de Bourgogne*, Lyon, 1681, 1691 et 1697, in-8°. Le P. Grosez rédigea cette vie sur les manuscrits des PP. Binet et Orset. 3° *Vie de la mère Marie-Madeleine de la Trinité, fondatrice de l'ordre de N.-D. de la Miséricorde*, Lyon, 1690 et 1696, in-8°; 4° *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, ibid., 1685, in-12. W—s.

GROSIER (JEAN-BAPTISTE-GABRIEL-ALEXANDRE), habile critique, compilateur judicieux et méthodique, est un de ces hommes qui, sans avoir obtenu de leur temps, ni même après leur mort, une grande célébrité, ont eu cependant le bonheur de laisser à la postérité un monument solide et durable de leur existence littéraire. Grosier, né à St-Omer le 17 mars 1743, fit ses études au collège des jésuites de cette ville, et en 1760

inséra dans le *Mercur* de juillet une traduction en vers de l'ode 4 du premier livre d'Horace. Ce début annonçait du goût pour la poésie, le monde et les plaisirs. Pourtant Grosier entra chez les jésuites l'année suivante, mais il en sortit bientôt après sans cependant abandonner l'état ecclésiastique. Du moins il conserva toute sa vie le titre d'abbé. Il vint alors à Paris, et Fréron se l'associa comme collaborateur à son *Année littéraire*. Grosier se déclarait ainsi dès son entrée dans la carrière des lettres, contre la philosophie régnante, surtout contre Voltaire, et il se rangeait parmi les défenseurs de la religion et des idées monarchiques. Toute sa vie fidèle à ses opinions, il conserva toujours, même au milieu des plus grands désastres, l'espoir de les voir triompher. Il travailla pendant cinq ans à l'*Année littéraire*; au bout de ce temps, il cessa de coopérer à ce journal pour se livrer tout entier à la publication du grand ouvrage historique qui a illustré son nom. Mais, après la mort de Fréron, la famille de ce fameux critique supplia l'abbé Grosier de vouloir bien accepter la rédaction de l'*Année littéraire*. C'est alors qu'il s'associa pour collaborateurs l'abbé Royou et Geoffroy; « tous deux », dit-il dans une lettre imprimée dans le *Journal de Paris* le 10 avril 1817, « étaient à cette époque « peu exercés dans l'art d'écrire, peu façonnés « aux formes du genre polémique et à la tactique « des journaux. » A l'époque où Grosier écrivait ces lignes, Geoffroy prouvait chaque jour dans le *Journal des Débats* qu'il entendait mieux que personne cette tactique merveilleuse, et montrait qu'en ce genre il avait surpassé son maître. Sous la plume de Grosier, l'*Année littéraire*, qui, après la mort de Fréron, avait perdu un grand nombre de ses abonnés, acquit une nouvelle vogue. Ce fut Grosier qui rédigea les articles critiques contre la traduction de Suétone par la Harpe. Le public de cette époque vit avec un plaisir malin signaler, par une main habile, les contre-sens et les lourdes fautes qu'un travail trop précipité et une impardonnable présomption avaient fait commettre à celui qui se montrait pour les autres un Aristarque impitoyable. Ce fut aussi Grosier qui, dans le même journal, dévoila l'imposture des lettres publiées sous le nom du pape Ganganelli. Plus de vingt ans après cette époque (en 1800), Grosier voulut ressusciter l'*Année littéraire*, interrompue depuis longues années; il s'associa encore Geoffroy, alors dans l'apogée de sa réputation; mais on fut obligé de renoncer à cette entreprise, faute de lecteurs. Pourtant nous avons lu dans plusieurs des sept ou huit volumes de continuation qui furent publiés, des articles de critique de Geoffroy bien supérieurs à ceux qu'il faisait paraître journellement dans les *Débats*; mais il manquait un public pour les apprécier et pour les lire. Celui d'alors, comme de nos jours, emporté par la politique, trouvait que c'était assez de la dimension d'un feuilleton pour discuter la plus impor-

tante question littéraire ou pour apprécier l'œuvre la plus savante. En 1779, Grosier se chargea, en faveur d'un établissement de bienfaisance, de relever le *Journal des beaux-arts*, qui déclinait. Il lui donna une nouvelle vie en le faisant paraître sous le titre de *Journal de littérature, des sciences et des arts*. Comme journaliste, Grosier fut lié avec tous les littérateurs qui pensaient comme lui et professaient les mêmes principes; il encouragea et dirigea les premiers essais de Gilbert, qui, s'il avait vécu plus longtemps, aurait enrichi le Parnasse français d'un recueil de satires supérieur à celui de Juvénal. Grosier se lassa du métier de journaliste, et il avait fini par ne se prêter en quelque sorte que par complaisance à ce genre d'occupation : il chercha la célébrité dans la publication d'un grand ouvrage historique, aussi remarquable par la nouveauté que par la grandeur des événements qu'il faisait connaître. Cet ouvrage était l'*Histoire générale de la Chine*, par le père de Mailla. L'ouvrage français imprimé porte que c'est une traduction de l'histoire écrite en chinois, intitulée : *Thong-kien-kang-mou*; cela n'est pas exact; et un savant sinologue nous a paru fort surpris de ce que dans tout l'ouvrage du père de Mailla il ne pouvait pas trouver une seule page qui donnât le sens exact d'une page chinoise du *Thong-kien-kang-mou*. Ceci s'explique lorsqu'on a lu la préface du père de Mailla et les observations de Deshautesayes, qui la précèdent. Là se trouve raconté avec franchise comment l'ouvrage français a été rédigé, et la nature de l'ouvrage chinois d'où il a été extrait ou compilé. Le *Kang-mou* consiste en résumés laconiques qui ont été ajoutés au *Tchun-tchiéou*, de Confucius, et ce texte, accompagné de beaucoup d'extraits et de notes tirées des autres historiens chinois, forme ce qu'on appelle le *Thong-kien-kang-mou*, titre que Rémusat rend par celui de *Miroir d'un usage universel*. Cette œuvre forme le corps d'histoire le plus authentique, le plus complet de l'empire chinois. Par cette raison, l'empereur Kiang-hi a ordonné qu'il en fût fait une traduction en tartare-mantchou, langue beaucoup plus facile que la langue chinoise. C'est sur cette traduction que le père de Mailla a travaillé, et il n'a point cherché à en faire une simple version française : ce texte si court, accompagné de notes si longues, eût été illisible. De Mailla a fondu dans un seul récit le texte et les notes, et il a ajouté ce qu'il a trouvé d'utile à son plan dans les autres historiens chinois; mais il a assuré n'avoir rien introduit dans son ouvrage qui ne se trouve dans les textes originaux des historiens chinois dont le *Thong-kien-kang-mou* a été extrait. Ainsi l'ouvrage du père de Mailla n'est point une traduction du chinois, mais une compilation faite d'après un grand nombre d'ouvrages historiques chinois, dont le *Thong-kien-kang-mou* forme la base. Ce n'est pas tout : les éditeurs de l'ouvrage du père de Mailla disent que ce vénérable missionnaire en apprenant la

langue chinoise et la langue tartare avait désappris la sienne, et qu'ils ont été obligés de corriger son style. Ils ont aussi supprimé beaucoup de harangues et de récits oiseux qui leur ont paru inutiles, et Deshautesayes, l'un des éditeurs, y a ajouté des notes importantes tirées des originaux chinois qu'il a consultés. Cette idée exacte de la seule *Histoire générale de la Chine* que possède l'Occident sera utile à tous ceux qui voudront la consulter, et que le titre qu'on lui a donné pourrait induire en erreur. Le père de Mailla avait envoyé en France le manuscrit de cet ouvrage en 1737 : ce manuscrit fut communiqué à Fréret, qui le lut, et qui dans des lettres imprimées, manifesta plusieurs fois le désir qu'il fût livré à l'impression. Lors de la destruction des jésuites en France, le manuscrit du père de Mailla fut déposé dans le grand collège de Lyon. Il était sur papier de Chine et très-détérioré; on en fit une copie, et c'est cette copie qui fut cédée à l'abbé Grosier, avec pouvoir de la publier, par acte passé devant notaire le 3 août 1775. Décidé à faire jouir le monde savant de cette grande composition historique, mais ne sachant pas un mot de chinois, Grosier eut le bon esprit de s'adjoindre l'homme le plus capable de réussir dans une telle opération, le Roux Deshautesayes, professeur d'arabe au collège de France, versé dans la littérature orientale et dans la langue chinoise. Pour annoncer son entreprise, Grosier publia un prospectus très-développé, et si bien écrit, que la Harpe, depuis longtemps en guerre avec lui, convint dans son *Mercur* qu'il n'y trouvait rien que la critique pût relever : la Harpe donna cet aveu comme une preuve de son impartialité. D'Alembert, à propos de ce prospectus, osa louer publiquement comme écrivain le collaborateur de Fréron; mais Voltaire était mort. Quatre-vingt-six mille francs de souscriptions furent un résultat plus effectif que les éloges. A la même époque, l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prevost se publiait aussi en plusieurs volumes in-4°, et avait un succès égal. Grosier, après avoir écrit les discours préliminaires de l'*Histoire générale de la Chine*, abandonna le travail d'éditeur à Deshautesayes, qui se fit aider par Colson (*voy.* ce nom). Pendant que l'ouvrage s'imprimait, Grosier ne resta pas oisif : aux douze volumes in-4° qu'il contenait, il en ajouta un treizième entièrement de sa composition, et ce fut celui qui eut le plus de succès. Aussitôt après sa publication, on le traduisit en anglais, en italien et en allemand. Dès le milieu du 17^e siècle, Kircher, Dapper, Navarète, avaient essayé de présenter le résumé des connaissances acquises de leur temps sur la Chine. Dubalde, muni de matériaux plus abondants et plus authentiques, qu'il devait aux religieux de son ordre, fit un travail plus complet. Grosier, auquel l'histoire du père de Mailla et les dix premiers volumes des mémoires des missionnaires avaient fourni de nouveaux matériaux, jugea qu'il était possible d'augmenter l'utilité

du livre de Duhalde, en y faisant entrer les résultats des recherches plus récentes, et en le réduisant en même temps à ce qui était d'un intérêt général. C'est ce qu'il exécuta très habilement dans sa *Description de la Chine*, qui parut en 1785, 1 vol. in-4°, réimprimé en 2 volumes in-8°, 1786. Grosier, longtemps après, en 1818 et 1820, donna une troisième édition de ce même ouvrage, mais augmentée des deux tiers; il y fit entrer tout ce que fournissaient les nouveaux travaux des missionnaires, tant imprimés que manuscrits. Quoiqu'il ait été fait en France et en Angleterre des compilations du même genre par des auteurs versés dans la langue chinoise, celle de Grosier est restée l'ouvrage le plus complet, le plus instructif et le meilleur que l'on possède sur la Chine. Il est en 7 volumes in-8°. On n'aurait eu que des éloges à donner à son auteur, s'il avait pu y renfermer le résumé des voyages et des relations anglaises, hollandaises et autres, qui avaient paru depuis plus d'un demi-siècle, relatifs au même sujet. Grosier a eu raison de dire que ce que ces relations contiennent de plus important a été puisé dans les mémoires des missionnaires et dans d'autres ouvrages français; mais il a tort d'ajouter que toutes ces relations réunies ne fournissaient pas vingt-cinq pages de renseignements vraiment neufs, et qui méritassent d'être connus. Grosier ne savait aucune langue étrangère et ne voulut même pas se donner la peine de lire les voyages en Chine qui avaient été traduits en français. Son travail serait aussi beaucoup plus utile aux savants, s'il avait eu soin de citer les livres et les documents où il a puisé (1). On trouve de lui, dans un des volumes de M. le marquis de Fortia (2), une critique sévère du voyage de M. de Guignes fils à Pékin. Grosier considérait la destruction des jésuites comme la cause principale de la révolution; lorsqu'il la vit s'approcher, il s'occupa d'un ouvrage qui devait rappeler les services rendus par eux aux lettres, aux sciences et à la société. Il publia les *Mémoires d'une société célèbre, considérée comme corps littéraire et académique, depuis le commencement de ce siècle, ou Mémoires des jésuites sur les sciences, les belles-lettres et les arts*, Paris, Defer-Demaïsonneuve, 1792, 3 vol. in-8°. Cette collection était extraite du *Journal de Trévoux*, et devait être portée à un plus grand nombre de volumes, mais la révolution força l'auteur et le libraire à l'interrompre. La préface est une éloquente apologie des jésuites considérés sous le rapport littéraire. La date de cette publication prouve seule qu'elle était un acte de courage. Nous ignorons ce que devint l'abbé Grosier durant le règne sanglant de la terreur; mais lorsqu'elle fut passée, sous le directoire, nous nous trouvâmes dans notre jeu-

nesse le voisin de campagne de cet écrivain. Il s'était réfugié chez un de ses amis, M. de Montgelas, ancien consul de Cadix et propriétaire du château de Baillon, près de l'antique abbaye de Royaumont, qu'on avait en partie abattue et convertie en manufacture. L'abbé Grosier vivait à Baillon dans une retraite absolue. Il donnait des soins à l'éducation des deux fils de M. et de madame de Montgelas; il s'occupait alors à écrire un abrégé de l'histoire générale de la Chine, rédigé d'après un nouveau plan, et dans un style qui fût agréable aux gens du monde. Ce travail, s'il a été achevé, n'a jamais été publié. C'était alors le temps des grands faits d'armes et des fameuses campagnes d'Allemagne et d'Italie, et dans ces heures de loisir, si longues et si nombreuses dans une campagne solitaire, au milieu des bois, sans autres voisins que les rustiques habitants d'un petit hameau, Grosier et ses hôtes, royalistes dévoués, s'occupaient à suivre sur la carte la marche des armées républicaines; et en les voyant toujours s'enfoncer en pays ennemis, ils regardaient leur perte comme plus certaine de jour en jour; ils calculaient combien d'heures il faudrait au roi de France pour revenir en poste dans la capitale. Des mois se passaient à déterminer chaque semaine le jour de la semaine suivante où le monarque légitime serait indubitablement arrivé. Cependant, lorsque Napoléon se fit couronner empereur, il fallut bien se guérir un peu de ces illusions. Grosier jouissait avant la révolution d'un canonicat de St-Louis du Louvre. Depuis la perte de ce bénéfice, une modique rente lui fournissait de faibles moyens d'existence: Treneuil lui fit obtenir en 1812 (1) une place de sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal. Lorsque cette bibliothèque reprit en 1817 le nom de S. A. R. Monsieur, Grosier devint le premier des conservateurs, n'ayant au-dessus de lui que Treneuil, l'administrateur en chef. Celui-ci mourut en 1818; Grosier lui succéda, mais se retira presque aussitôt, et sa place fut donnée à Dussaulx. Grosier, dans ses fonctions de bibliothécaire, se fit aimer par son aménité et par sa complaisance de tous les gens de lettres qui avaient besoin de lui. S'il faut en croire ce qui nous a été dit, il ne se montrait pas aussi bienveillant pour Rémusat et ses jeunes condisciples, qui l'avaient surnommé l'abbé *Grossier*. La *Biographie universelle* doit plusieurs articles à Grosier, notamment Confucius. Il cessa ses fonctions de bibliothécaire en 1819, et mourut le 10 décembre 1823, dans sa 81^e année. W.-R.

(1) Barbier, dans sa Notice sur Grosier (*Revue encyclopédique*, t. 21, p. 742), dit qu'il fut nommé un des bibliothécaires de l'Arsenal en 1810. Mais nous avons compulsé les almanachs royaux, et le nom de Grosier ne commence à y figurer comme bibliothécaire qu'en 1813. En 1818, Treneuil était encore administrateur lorsque Grosier était sous lui premier conservateur, et les noms de tous deux disparaissent en 1819 pour faire place à ceux de Dussaulx, etc. Barbier est donc très-inexact lui-même dans les lignes qui précèdent immédiatement les reproches d'inexactitude qu'il fait à la *Biographie des hommes vivants*.

(1) Rémusat (t. 1, p. 233 à 307 de ses *Mélanges asiatiques*) a publié quelques remarques curieuses sur cet ouvrage de Grosier; il en fait l'éloge.

(2) Tome 10 des *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe*.

GROSLEY (PIERRE-JEAN) naquit à Troyes le 18 novembre 1718. Il avait quatorze ans et allait commencer sa rhétorique, quand il perdit son père, avocat estimé dans sa patrie. Grosley, ayant achevé ses études, voulut à dix-huit ans entrer à l'Oratoire. Détourné de ce projet par les conseils de Lefebvre, son parent, son ami et depuis son collaborateur, il vint faire son droit à Paris, où il connut bientôt le P. Tournemine, qu'il prit pour son confesseur, et chez lequel il vit souvent ensemble Voltaire, Piron, Lefranc, Bouchardon, etc. Son droit fini, il retourna à Troyes s'y faire recevoir avocat; et, comme il le dit lui-même, « il ouvrit « boutique, et eut pour premiers chalands quelques vieilles pratiques de son père. » Son cabinet était la chose dont il s'occupait le moins. Il aimait les belles-lettres, les arts et les voyages. En 1743 il alla en Italie, et fut employé dans une administration de l'armée; il fit aussi la campagne de 1746. De retour à Troyes, il reprit ses occupations et fut nommé syndic de son ordre en 1751. Il accepta ensuite la grande mairie de St-Loup, le bailliage de Chapes et celui de Vaucharsis. Quatre ou cinq ans après il perdit un de ses oncles qui l'institua son héritier. Des quatre-vingt mille francs qu'il recueillit, Grosley, qui n'était pas riche, en donna la moitié à sa sœur. Ce fut alors que, possesseur d'un revenu de deux mille quatre cents livres, il en consacra le quart à élever des bustes aux plus illustres de ses compatriotes. Il en avait élevé cinq (à Pithou, Passerat, le P. le Cointe, Mignard et Girardon), qui lui coûtaient chacun deux mille francs, et avait fait dresser le piédestal du sixième, quand un changement survenu dans sa fortune l'empêcha d'aller plus loin. Il n'avait jamais cessé de cultiver les lettres; elles lui tinrent lieu de tout. *Paix et peu* fut sa devise. En 1758 il avait fait, avec un nommé Belly, un second voyage en Italie : il alla en 1763 en Angleterre, et en 1772 en Hollande. Il mourut le 4 novembre 1785. Grosley était associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sa taille était au-dessus de l'ordinaire, élancée, sèche et décharnée; la tête ronde et d'une petitesse un peu disproportionnée à la grandeur du corps qu'elle dominait; le front large, les yeux verts, petits, enfoncés, mais pleins de feu, et surmontés de sourcils très-épais; les joues effilées, le cou allongé, le teint d'une pâleur extrême. Au reste, il était le premier à plaisanter sur sa figure et à l'appeler un *visage d'extrême-onction*. Son costume n'était pas très-recherché et donna lieu à plusieurs méprises dont, loin de s'offenser, il s'amusait beaucoup et qu'il semblait même provoquer. Naturellement jovial, il ne refusa aucune occasion de s'égayer, et ses ouvrages l'attestent. Il avait envoyé quelques mémoires à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; « mais entraîné, dit M. Dacier, « par l'originalité de son esprit, il confondait « sans cesse les genres, mêlait le gai au sérieux,

« le grave au badin, le noble au burlesque, « insistait sur des minuties, errait au gré de son « imagination, arrivait où il pouvait et quand il « pouvait; quelquefois n'arrivait nulle part, et « paraissait souvent ne s'être proposé d'autre but « que de s'amuser sur la route; de sorte qu'aucune de ces compositions, moitié érudites, « moitié plaisantes, n'a pu trouver place dans « nos mémoires. » On a de Grosley : 1^o *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions, belles-lettres, beaux-arts, nouvellement établie à Troyes en Champagne*, 1744, in-12; 1756, 2 tomes en un volume in-12; 1768, in-12. C'est une facétie assez piquante, quoiqu'elle ne soit pas toujours du meilleur ton. Il s'était formé à Troyes, vers 1740, une société qui n'avait pas pris, mais qui avait agréablement reçu le titre d'académie. Grosley, et David, l'un de ses amis, se proposant de la faire parler, communiquèrent leur projet à Lefebvre. Tous les trois travaillèrent dans le plus grand secret. David s'apprit à écrire de la main gauche, pour que le manuscrit ne trahit pas les auteurs. L'édition de 1744 fut imprimée à Troyes, chez Lefebvre; l'édition de 1756 fut donnée à Paris par le même, avec des additions purement de lui. L'édition de 1768 contient, entre autres pièces ajoutées, le *Banquet des sept sages*. La plus connue de toutes ces facéties est celle qui roule sur un ancien usage. 2^o *Supplément aux mémoires de Camusat sur l'histoire ecclésiastique de Troyes*, 1750, in-12, livre rare, l'édition ayant été enlevée au moment où elle entra à Paris, et brûlée. 3^o *Dissertation sur cette question, si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs*, 1751, in-12, et réimprimée dans le *Mercure* de la même année. Ce *Discours* obtint l'accessit à l'Académie de Dijon, qui décerna le prix à J.-J. Rousseau. Grosley avait pris les mêmes conclusions que le philosophe de Genève; mais, en traitant ce grave sujet, il n'avait cherché qu'à s'amuser. Il publia son ouvrage sous les lettres M. D. C., initiales de M. Duchasselas, nom burlesque qu'il paraît avoir mis à quelques exemplaires. 4^o *Recherches pour servir à l'histoire du droit français*, Paris, 1752, in-12. Cet ouvrage plut beaucoup à Joly de Fleury, qu'on croit même en avoir été le réviseur (voy. G. F. DE FLEURY). 5^o *Éloge historique et critique de Breyer* (voy. BREYER); 6^o *Vie de P. Pithou, avec quelques mémoires sur son père et ses frères*, 1756, 2 vol. in-12, ouvrage très-estimé. On en trouve un extrait dans les *Éphémérides troyennes* de 1765. 7^o *Discussion historique et critique sur la conjuration de Venise, et sur l'Histoire de cette conjuration par l'abbé de Saint-Réal*, Paris, 1756, in-12; réimprimée dans le 4^e volume de la seconde édition des *Observations sur l'Italie*. 8^o *Éphémérides troyennes*, Troyes, 1757-68, 12 vol. in-24. C'est une espèce d'almanach. A la suite du calendrier, on trouve différentes pièces ou dissertations relatives à l'histoire de Troyes. Cette idée toute patriotique, loin

d'être accueillie dans la patrie de l'auteur, lui suscita beaucoup d'ennemis et lui attira, selon son expression, des *charetées de sottises* (1). On alla même jusqu'à le dénoncer au garde des sceaux, comme un homme en qui *l'impiété avait étouffé tout sentiment d'honneur, d'humanité, de religion*. C'est sur cette odieuse accusation que Grosley écrivit sa *Lettre à monseigneur ****, au sujet des observations sur l'Almanach de Troyes*, datée du 4 février 1757, in-24 de 5 pages. Au bout de douze ans de dégoûts, Grosley abandonna cet ouvrage (*voy. COURTALON-DELAISTRE*); mais il n'avait pas renoncé à son projet d'écrire l'histoire de sa patrie. En conséquence, il mit sous presse en 1774 ses *Mémoires historiques et critiques pour l'histoire de Troyes*: ce n'était autre chose que ses *Éphémérides* dans un nouvel ordre. Il y avait déjà d'imprimé un volume et les 192 pages du second, quand l'auteur, effrayé des fautes de l'imprimeur, suspendit l'impression, qui n'a été reprise et achevée qu'en 1812, 2 vol. in-8°, avec quelques gravures. Aux gravures près, c'est le même ouvrage que M. Patris-Dubreuil a fait imprimer, toutefois dans un autre ordre, sous le titre d'*Éphémérides de J.-P. Grosley*, 1811, 2 vol. in-8°. Mais une chose digne de remarque, c'est que, dans l'une comme dans l'autre de ces réimpressions, on a supprimé précisément la phrase qui donna lieu à l'accusation et à la justification dont il a été question (2). Les deux éditeurs ont aussi négligé la *Lettre à monseigneur *****, etc. 9° *Nouveaux mémoires ou observations de deux gentilshommes suédois sur l'Italie et sur les Italiens*, 1764, 5 vol. in-12; nouvelle édition, 1774, 4 vol. in-12. Le 4^e volume se compose de l'ouvrage de Baretti, intitulé *les Italiens* (*voy. BARETTI*). Le *Voyage* de Grosley eut beaucoup de succès: il fut traduit en allemand et en italien; il contient des anecdotes piquantes et des détails intéressants. 10° *De l'influence des lois sur les mœurs*, discours prononcé pour son installation à la Société des belles-lettres de Nancy, vers 1756. Nous ne savons si l'ouvrage est imprimé en français; mais il en existe une traduction italienne par J.-P. Lelong, Troyen, professeur de langue française à l'Institut des nobles de Florence, Florence, 1766, in-8°. 11° *Londres*, 1770, 5 vol. in-12; 1774, 4 vol. in-12; 1788, 4 vol. in-12. L'auteur ne s'y borne pas à parler de Londres; mais il embrasse beaucoup de choses

concernant l'Angleterre. Cependant il n'y avait passé que six semaines; on peut dire qu'il ne fit qu'entrevoir ce pays. Il n'entendait pas l'anglais et n'en publia pas moins, à son retour, cet ouvrage important, qui eut un succès mérité, parce que Grosley était homme d'esprit et impartial. Les digressions trop fréquentes sont rachetées par des observations pleines de sagacité; aussi ce livre eut-il les honneurs d'une traduction anglaise, 1772, 2 vol. in-8°. 12° *Mémoires sur les campagnes d'Italie de 1745 et 1746, avec un journal de la campagne du maréchal de Maillebois en 1745*, Amsterdam, 1777, 2 vol. in-12. Il n'existe que cette édition, qui est très-fautive, n'ayant pas été imprimée sous les yeux de l'auteur. 13° *Vie de Grosley, écrite en partie par lui-même, continuée et publiée par M. l'abbé Maydieu, dédiée à un inconnu*, 1787, in-8°. Il n'y a de Grosley que les 144 premières pages, qui ne vont que jusqu'en 1757. Ce qui est de lui est assez piquant, quoiqu'un peu confus. Les curieux conservent en manuscrit des additions et corrections à cette vie de Grosley, c'est-à-dire les phrases retranchées à la censure ou par l'éditeur. Maydieu a donné dans le volume un extrait infidèle du testament de Grosley. Ce testament, pièce assez bizarre, dans laquelle le testateur constitue une rente viagère de vingt-quatre livres en faveur de ses deux chats *ses commensaux*, et où il lègue une somme de six cents francs pour sa part dans un monument à ériger à Arnauld (1), a été imprimé dans les *Opuscules en prose et en vers* (publiés par M. Patris-Dubreuil), 1810, in-12. 14° *OEuvres inédites*, 1812, 5 vol. in-8°, publiées par M. Patris-Dubreuil, contenant: 1° des *Mémoires sur les Troyens célèbres*. Quelques articles sont curieux; mais la partie bibliographique laisse beaucoup à désirer. Les articles ajoutés par l'éditeur présentent peu d'intérêt: cet éditeur, au reste, ne se montre pas indulgent pour l'édition des *Mémoires*, rivale de celle qu'il a donnée des *Éphémérides*. 2° Un *Voyage en Hollande*, dont le manuscrit n'a pas été conservé en entier; 3° *Extrait de la correspondance de Grosley pendant ses deux voyages d'Italie*; 4° une *Réfutation d'une critique du baron de Grimm*: ce morceau est de l'éditeur; 5° une *Table des matières*, à la suite de laquelle on a ajouté, depuis l'impression, des *corrections, remarques et additions*, et l'*Éloge de Grosley* par M. Dacier. 15° Des articles dans divers journaux. Indépendamment de ces travaux, Grosley a fourni des remarques à M. Mallet pour sa traduction de

(1) Parmi les brochures publiées contre Grosley, on remarque: 1° *La Ramponade, critique des Éphémérides Troyennes*, 1762, in-12; 2° *Lettre de M. Hoge, maître savelier, à l'auteur des Éphémérides Troyennes*, 1762, in-12. Ces deux brochures sont de Montrocher, ingénieur à Troyes.

(2) À l'article Sculpture et peinture, on lit dans les deux réimpressions: « Sur cette salière Gentil a représenté, en la chargeant à sa fantaisie, la figure d'un gros chanoine qui avait su à lui déplaire: quelques coups de gouge ont fait les frais de ce masque. » Grosley avait ajouté: « Et lui ont imprimé un air, un caractère et des traits qui réunissent la bêtise, la crapule et la lubricité: la tradition a conservé le nom de l'original de cette charge; il s'appelait Mergenne ou Margennes. »

(1) On y remarque encore les passages suivants: « Je veux être inhumé au pied de la croix du cimetière... qui depuis soixante ans est mon promenoir du matin. La sepulture, la civière, les porteurs, le cordelier, le luminaire et le chant qui accompagnent les morts les plus pauvres de l'Hôtel-Dieu, feront les frais de ma sépulture; et qui m'aime, me suive... » Sera comptée à ma servante la somme de 200 liv. pour habit de deuil, que je la dispense de porter... Édifié de la manière dont M. de Guignes, mon confrère à l'Académie des inscriptions, cultive les lettres, sans forlanterie, sans intrigue, sans prétention à la fortune, je lègue à lui, ou à ses enfants s'il me précède, la somme de 3000 liv. »

l'Histoire des guerres civiles de France par Davila; il a été éditeur de la *Théorie des bénéfices*, Troyes, 1767, 2 vol. in-12 : c'est une nouvelle édition des *Traité*s de Fra Paolo et de Richard Simon sur les bénéfices. Nous avons passé sous silence une *Lettre* à M. *** (Trasse), pour servir de réponse à ses *Observations*, 15 pages in-4°, dont Grosley parle lui-même dans ses *Mémoires sur les Troyens célèbres*, à l'article Grozelier. A. B.—r.

GROSS (JEAN-GEORGE), philologue suisse, naquit en 1581 à Bâle, où il étudia la théologie, et prêcha le saint Évangile dans différentes églises. Il professa ensuite la théologie et mourut le 8 février 1650. Les ouvrages que Gross a publiés sont pour la plupart écrits en latin. Il avait des connaissances très-étendues, et ses notices historiques sur quelques phénomènes de la nature, comme celui de l'apparition des trois soleils, de la comète de 1618, et de la description des tremblements de terre en Suisse, ne sont pas sans intérêt pour la géologie. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : 1° *Disp. in loc. Habac.*, 2, 4, Bâle, 1611, in-4°; 2° *Libri III de christiana republica, seu de felici gubernatione populi Dei*, ibid., 1612, in-8°; 3° *Libri IV tractatus de formandis orationibus oratoris*, ibid., 1615, in-8°; 4° *De bellis christianorum et de circumcissione Christi*, ibid., 1614, in-4°; 5° *Des tremblements de terre dans le canton de Bâle, qui ont eu lieu dans la ville et le canton dans l'espace de six siècles* (en allemand), Bâle, 1614, in-4°. Ce catalogue est assez considérable. Le premier tremblement de terre dans le canton de Bâle eut lieu le 12 mai 1621, et le dernier dont il donne la description arriva le 24 octobre 1614; mais le plus fort dont on se souvienne en Suisse est celui de 1556. 6° *Theatrum biblicum ex scriptis theologorum veterum*, ibid., 1615-1618, 2 vol. in-4°. 7° *De l'épouvantable destruction du bourg du Plärs dans la Valteline*, ibid., 1618, in-4°. L'auteur ne donne dans cette notice que quelques lettres qui lui ont été adressées de la Valteline, sur ce funeste événement, où l'avalanche enterra près de deux mille individus. 8° *Relation de la comète de 1618*, ibid., 1618, in-8°; 9° *Consilium de linguis hebr. gr. et lat. facile ad discend.*, ibid., 1619; 10° *Compendium philosophiæ, medicinæ, jurisprudentiæ et theologiæ*, ibid., 1620, in-8°; 11° *Theologia popularis*, ibid., 1622, in-8°; 12° *Relation des trois soleils qui ont été vus à Bâle en janvier et février 1622*, ibid., 1622, in-4°. — Gross (Jean), historien médiocre, naquit vers 1585, étudia la théologie, et fut prédicateur à l'église St-Léonard à Bâle. Les ouvrages qu'il a composés ne sont recherchés que parce qu'ils sont rares. Il mourut en 1629, après avoir publié : 1° *Chronique abrégée de Bâle, ou Sommaire de tous les événements mémorables arrivés à Bâle depuis 1400 jusqu'en 1624* (en allemand), Bâle, 1624, in-8°. Cette chronique offre un mélange bizarre de récits véridiques et de fables inventées par la superstition. Elle indique principalement

les bonnes et mauvaises années, les hivers doux et rigoureux, les phénomènes météorologiques, les désastres, les monstruosités, etc., etc. A la fin se trouve une liste de tous les évêques, bourgeois et recteurs de Bâle. 2° *Urbis Basileæ epitaphia et inscriptiones omnium templorum, curiæ, acad. et aliar. ædium publicæ*, Bâle, 1624, in-8°. — Gross (Emmanuel), topographe, né en 1681, fut nommé en 1710 membre du grand conseil de Berne, et depuis bailli à Laus, à Laupen, à Mendris et à Tscherliz. Il mourut en 1742. Il est auteur de quelques cartes topographiques estimées, mais conservées en manuscrit : 1° du *Munsterthal* et de l'*Immenthal*, dessinée en 1711, sur une très-grande échelle; 2° du *Joggenburg*; 3° de la *principauté de Neuchâtel*, etc. Cette dernière carte est faite avec un grand soin et indique tous les détails avec beaucoup d'exactitude. — Gross (David-Gabriel-Albert de), écrivain distingué sur l'histoire et l'art militaire, naquit le 6 décembre 1756. Son père était colonel-propriétaire d'un régiment suisse au service de Hollande, et gouverneur de la ville de Namur. Il suivit la même carrière, parvint au grade de lieutenant-colonel dans l'armée hollandaise, et ne quitta le service qu'au moment de la dissolution de la république batave. Les relations qui avaient existé entre cet État et les cantons suisses l'obligèrent alors de se rendre en Allemagne. Il vécut pendant quelque temps à Brunswick comme particulier, et ensuite à Weimar comme chambellan du duc régnant. Cet officier défendit en 1795 la forteresse de Grave d'une manière distinguée, sous un commandant octogénaire, contre l'armée française; il était aussi, en 1799, de la malheureuse expédition anglo-russe dans le Helder. Il mourut à Weimar le 18 novembre 1809. Ses ouvrages sur l'art militaire prouvent un vaste savoir et un excellent esprit d'observation. Il a publié en allemand : 1° *Du service de l'officier en campagne*, Gotha, 1805, in-8°. L'auteur composa cet ouvrage pour l'usage des élèves de l'Académie militaire du Belvédère, près de Weimar; il appuie les principes qu'il y enseigne sur des exemples tirés de la guerre de sept ans et des premières campagnes des Français pendant la révolution. 2° *Manuel historico-militaire pour l'histoire des campagnes de 1792, jusqu'à 1808, avec un atlas*, Amsterdam, 1808, in-8°. La littérature française n'était pas étrangère à cet officier. Il a publié dans cette langue; 3° un poème intitulé *le Premier navigateur*, en quatre chants, Weimar, 1805, in-8°. B—H—D.

GROSS (JEAN-GODEFROI), écrivain allemand, naquit à Uhlfeld, dans la principauté de Bayreuth, le 8 octobre 1703. Il étudia la théologie à Halle et à Leipsick; mais il s'appliqua surtout à l'histoire, à la statistique et à la politique. Étant encore étudiant, il ouvrit à Leipsick un cours public pour l'intelligence des gazettes. Après avoir achevé ses études à l'université, Gross en-

treprit l'éducation des enfants d'un gentilhomme saxon, et composa dans cet intervalle son *Latiniste commençant*, ouvrage élémentaire d'un mérite reconnu. Il enseigna ensuite successivement dans le *Pädagogium* de Halle et dans la célèbre école de Bergen, près de Magdebourg. Après cela, il fut pendant quelque temps chapelain d'une princesse douairière d'Anhalt et d'un comte de la Wettéavie, quoiqu'il n'eût pas reçu les ordres ecclésiastiques; et il donna aussi à Ratisbonne, un peu plus tard, des leçons particulières. Gross accepta en 1740 la place de professeur d'histoire à l'Académie des nobles à Erlang. Cette place l'obligea en même temps à prêcher dans l'église académique. Il s'y soumit pendant quelque temps; mais, comme un autre que lui touchait les appointements de prédicateur, malgré ses plaintes répétées, il déclara qu'il ne prêcherait plus, et il tint effectivement parole. Un dimanche, quand le peuple, invité par le son des cloches, se rendit à l'église, le sacristain chercha vainement le prédicateur Gross, et l'auditoire se retira sans avoir entendu de sermon. Gross renonça dès lors à la place de professeur, et commença en 1741 à publier sa *Gazette d'Erlang*. Il entreprit ce journal à une époque remarquable du 18^e siècle. L'empereur Charles VI et beaucoup d'autres princes moururent cette année; et la multitude aussi bien que la variété des événements politiques secondèrent parfaitement la spéculation du journaliste. Les gazettes publiées en Allemagne avaient été jusque-là mal écrites; et celle de Gross, rédigée avec goût et assaisonnée de saillies, de bons mots et d'anecdotes, obtint bientôt de la vogue en Allemagne, dans les pays étrangers et même en Amérique. Partout, dans les salons comme dans les tavernes, on attendait avec empressement l'arrivée de cette feuille. Malgré la contrefaçon qu'on en fit, elle compta jusqu'à dix-huit mille souscripteurs. Oubliant souvent le *Nescis-ne regibus longas esse manus*, la trop grande liberté de ses idées suscita quelquefois des désagréments à l'auteur; cependant sa gazette ne fut jamais supprimée. Un de ses anciens collaborateurs, Richter, crut lui faire tort en publiant pour son compte une gazette sous ce titre : *Les événements remarquables du temps*; mais elle n'eut aucun succès. Gross s'établit en 1745 à Nuremberg, où l'impératrice-reine Marie-Thérèse l'avait nommé son agent avec le titre de conseiller impérial. Des discussions qu'il eut avec le sénat de cette ville, au sujet d'un bien de campagne qu'il habitait et qu'il avait reçu comme gage pour des créances, menacèrent ses jours. Une exécution du cercle, à laquelle la diète de Ratisbonne avait condamné la ville de Nuremberg en 1751, lui fournit l'occasion d'attaquer vigoureusement le sénat nurembergeois dans sa gazette; et sa sûreté personnelle l'obligea de retourner à Erlang. En 1752, Gross fut nommé conseiller et historiographe du margraviat de

Brandebourg; et en 1765 la cour de Prusse lui conféra le titre de conseiller de cour, en reconnaissance de trente mille florins qu'il avait cédés au roi de Prusse pour servir de fonds à l'établissement d'une école à Berlin. Il mourut le 12 juillet 1768. Gross était d'un tempérament sanguin; il aimait beaucoup les plaisirs. Cet écrivain possédait le secret d'attacher ses lecteurs en les amusant, et comme sans effort; car il écrivait presque toujours sa gazette en jouant aux échecs. Redoutable à ses adversaires par son talent satirique, Gross tremblait du moindre danger, qui même souvent n'existait que dans son imagination : il dormait le jour et veillait la nuit, toujours armé jusqu'aux dents, craignant qu'on n'en voulût à sa vie. Fécond en projets, il en forma plusieurs. C'est ainsi qu'il proposa d'établir une Académie de commerce, un séminaire politique, et d'autres instituts semblables, dont l'exécution n'a trouvé d'obstacle que par le manque de fonds nécessaires. Étant à Nuremberg, il s'occupa sérieusement d'une encyclopédie; il engagea même dès lors plusieurs savants à être ses collaborateurs dans cette entreprise, et sa retraite forcée de cette ville mit seule obstacle à l'exécution. En publiant sa gazette politique, il voulait qu'elle fût un extrait de l'histoire moderne, et avait même l'intention de l'intituler ainsi. Il projeta aussi de publier une gazette de la littérature moderne, dans laquelle cependant la littérature ancienne ne serait pas négligée; il en rédigea trois feuilles, et céda ensuite cette entreprise au professeur Will à Altorf, qui en a publié les années 1749 et 1750, in-4^o. Nous indiquerons, parmi les ouvrages de Gross, tous en allemand : 1^o *Le Latiniste commençant*, Halle, 1747, in-8^o; *ibid.*, 1769, in-8^o; 2^o *Réflexions sur l'établissement, à peu de frais, d'un séminaire politique*, Nuremberg, 1759, in-8^o. Ce projet avait trouvé des partisans; car l'auteur annonce, sur le titre, que des personnes de marque ont payé les frais d'impression de son ouvrage. 3^o *Notice sur l'organisation actuelle de l'Académie des nobles et du séminaire à Erlang*, Erlang, 1741, in-8^o; 4^o la *Gazette d'Erlang*, in-8^o. Elle a été publiée successivement sous cinq titres différents; Gross l'a commencée en 1741, et elle se continue encore. 5^o *Extrait de la gazette d'Erlang, concernant l'exécution de la ville de Nuremberg, avec des notes particulières*, 1751, in-fol. 6^o *Orbis in tabula*, en deux grands tableaux. Le premier représente le monde entier, à l'exception de l'Allemagne. L'auteur y indique, en allemand et en latin, toutes les parties, tous les empires, États, villes, fleuves, souverains et religions. Le second tableau représente l'empire germanique sous les mêmes rapports. Ces tableaux, que Gross avait composés pour l'usage des lecteurs de sa gazette, se trouvent aussi dans le grand *Atlas* d'Homann. La vie de ce philologue a été écrite par plusieurs auteurs. On doit distinguer celle qu'a publiée W. Will, Nuremberg,

1788, in-8°. — Jean-Mathieu Gross, bibliographe, père du précédent, naquit en 1676 à Harsdorf, dans le pays de Bayreuth. Il étudia la théologie, et exerça successivement les fonctions de ministre de l'Évangile à Bischofsgrün, à Uhlefeld et à Mark-Bergel, où il vivait encore en 1744. Ses ouvrages théologiques se composent de sermons et de pensées religieuses, où il montre beaucoup de crédulité sur Satan et son influence. Il regarda son fils le gazetier comme damné, parce que, selon son opinion, ses écrits manifestaient des sentiments trop libéraux. Nous remarquerons seulement de ses ouvrages : 1° *Bibliotheca hydrographica cum Lexico-hydrologico, ou Catalogue raisonné de tous les ouvrages qui traitent des eaux minérales d'Allemagne et d'autres pays*, Nuremberg, 1729, in-4° (en allemand). 2° *Sermons prononcés aux eaux de Burgbernheim en 1715, avec une Notice sur les (quatorze) différentes espèces d'eaux minérales de la principauté de Bayreuth*, Francfort et Leipsick, 1721, in-4°. B—H—D.

GROSSE (ULRIC), avocat à Leipsick, y naquit le 28 décembre 1605. Il s'était occupé, à l'université de Rostock, de la jurisprudence, de la théologie et de la médecine; il passait aussi, dans son temps, pour un excellent chirurgien. Né sans fortune, il eut le talent d'en gagner, et il l'employa à acheter une grande quantité de livres qu'il légua au sénat de Leipsick, et qui sont devenus le premier fondement de la riche bibliothèque de cette ville. Grosse mourut le 7 avril 1676. Il avait annoncé plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits, entre autres : *Justinianus redivivus*; *Arbor actionum juris civilis*; *Tractatus de axiomatibus*, etc. — GROSSE (Henning), jurisconsulte, natif de Wittenberg, enseigna le droit à l'université de cette ville, fut dans la suite syndic dans la basse Lusace, et enfin professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il se noya dans la Neiss par accident le 14 mars 1649. Ce professeur a publié en latin un grand nombre de dissertations : *Magia de spectris, divinatione et apparitionibus spirituum*; *de translatione imperii romani a Græcis ad Germanos*; *de moderno imperii statu et ejus jurisdictione*; *de jure quod ex feudo acquiritur tam vasallo quam domino*; *de sacro domaniorum jure*, etc. — GROSSE (Jacques), théologien protestant, né à Brandebourg en 1592, étudia d'abord à Joachimsthal dans la Marche moyenne, et ensuite à Francfort. A l'âge de vingt-deux ans, il fut nommé recteur de l'école de Koenigsberg dans la nouvelle Marche; mais il se rendit à l'université de Greisswalde dix-huit mois après, pour y achever ses études en théologie. Il fut pendant quelques années pasteur à Soltwedel, et accepta en 1655 la même place dans l'église Ste-Catherine à Hambourg, où il mourut le 14 septembre 1652. Ce théologien a publié en latin : *Antiprimatus, quo demonstratur, primum pontificis romani nec in spiritualibus, nec in temporalibus juri divino competere*; *Collegium logicum*; *Organum Aristot-*

telis in compendium redactum; *Exegesis novissimorum*, etc., et en allemand un *Parallèle entre l'Allemagne et le roi Nabuchodonosor*. B—H—D.

GROSSER (SAMUEL), philologue, naquit en 1664 à Pascherwitz en Silésie, étudia à l'université de Leipsick, fut recteur de l'école d'Altenburg, et, depuis 1693, recteur de celle de Gorlitz dans la haute Lusace. Dès 1712 il fut membre de l'Académie des sciences à Berlin. Il jouissait comme philologue d'une grande réputation. Pendant quarante et un ans il dirigea l'école de Gorlitz et forma deux mille trois cent quarante-sept élèves. Grosser termina sa carrière laborieuse le 24 juin 1736. De ses nombreux ouvrages en allemand et en latin nous citerons : 1° *Otium ulyssæum studiosæ juventutis*, ou *Geographia quadripartita, gæodotico-physica-politico-historica, tabulis synopticis digesta*, Francfort et Leipsick, 1696, in-fol.; ibid., 1698, in-fol.; 2° *la Contemplation du monde, en tableaux* (en allemand), Leipsick, 1718, in-fol.; 3° *Pharus intellectus, sive logica electiva, methodo neo-veterum digesta*, Leipsick, 1697, in-8°. C'est, des ouvrages de Grosser, celui qui est le moins recommandable; car, si nous ajoutons foi à la critique de Saxius, la dialectique de l'auteur est inepte et barbare. 4° *Vita Christiani Weisii, cum commentario de scriptis ejus*, Leipsick, 1710, in-8°; 5° *Curiosités historiques et politiques des margraves de la haute et de la basse Lusace* (en allemand), Leipsick et Bautzen, 1714, in-fol. Grosser a publié aussi un grand nombre de dissertations latines : *de Bulbis imperatorum aureis Gorlicii*, inséré dans le second volume des *Script. rer. lusat.* d'Hofmann; *De feminarum meritis in rempublicam collatis*, etc. B—H—D.

GROSSI (ERNEST DE), médecin allemand, né à Passau en 1781, était fils d'un Italien d'origine, premier médecin du prince-évêque de Passau, jouissant d'une grande aisance, et qui ne négligea rien pour son éducation. Envoyé à Vienne pour y faire ses études médicales, il y prit le grade de docteur, et à peine âgé de vingt ans, vint s'établir à Passau, où il se fit connaître par son savoir et une pratique heureuse. En 1805, l'évêché de Passau ayant été sécularisé et réuni à l'électorat de Salzbourg, le grand-duc de Toscane ajouta à l'université de cette ville une faculté de médecine, et Grossi en fut nommé professeur. Il y enseigna la pathologie, la séméiotique et l'histoire littéraire de la médecine. Le 14 novembre 1804, en prenant possession de sa chaire, il prononça un discours : *De anatomia et physiologia humana earumque ad alias doctrinas naturales et medicas relatione*. En 1806, Salzbourg étant échu à l'Autriche, Grossi revint dans sa ville natale, alors réunie à la Bavière. Le gouvernement bava-rois y établit à cette époque une école de médecine pour l'instruction des médecins de campagne. Une place de professeur y fut donnée à Grossi. Il publia alors pour l'instruction de ses élèves son *Essai de pathologie générale*, Munich, 1811, 2 vol.

in-8° (en allemand). Cette école n'ayant pas répondu au but qu'on en attendait, on la supprima, et Grossi fut nommé professeur de clinique à l'école pratique de Munich. En même temps il devint président du Conseil médical, et coopéra à la rédaction de la *Pharmacopée bavaroise*. Plus tard une université fut fondée à Munich, et il y obtint la chaire de clinique. En 1826, il fit un voyage scientifique : il vint d'abord à Paris, y séjourna quelque temps, visita le midi de la France, et se rendit de là en Espagne et aux îles Baléares. De retour dans sa patrie, il se livra avec tant de zèle à ses fonctions de professeur, que l'excès de travail joint à un refroidissement lui causa, le 23 décembre 1829, une maladie des organes respiratoires à laquelle il succomba en six jours. Une fin aussi prompte fit beaucoup de bruit. Les saignées avaient été prodiguées avec excès. Les journaux de médecine de l'Allemagne furent pleins de détails sur sa maladie et sur sa mort. Un de ses élèves en a écrit l'histoire sous ce titre : *Historia morbi et descriptio sectionis Ernesti de Grossi*, Munich, 1830, in-8°. Grossi avait la réputation d'un bon professeur et d'un habile praticien. Sa mort laissa beaucoup de travaux non achevés. On a publié ses œuvres posthumes sous ce titre : *Ernesti de Grossi opera posthuma curantibus discipulis Sebastiano Fischer et Francisco Pruner*, Stuttgart, 1831, 3 vol. in-8°. Ces trois volumes contiennent la pathologie générale, la séméiotique, une introduction à la clinique et un système de nosologie. Ce médecin a encore traduit de l'italien en allemand le *Manuel des chirurgiens et des médecins d'armée*, par Assalini, Vienne, 1816, in-8°. Il existe plusieurs articles de lui dans la *Gazette médeiro-chirurgicale de Salzbourg*. On trouve une notice sur sa vie en tête de ses œuvres posthumes, et une autre dans les *Annales littéraires de médecine* du professeur Hecker, de Berlin. Nous en avons extrait les principaux détails.

G—T—R.

GROSSMANN (GUSTAVE-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), auteur dramatique et acteur célèbre, naquit à Berlin le 30 novembre 1746. Fils d'un pauvre maître d'école, il avait un tel désir de s'instruire, qu'il surmonta courageusement tous les obstacles qu'une indigence accablante opposait à ses goûts. Le cabinet de Berlin envoya Grossman, quand il eut achevé ses études, comme secrétaire de légation à Dantzic, où M. de Jung était résident prussien. Il fut aussi, dans la suite, employé à Kœnigsberg et à Varsovie; et il a joué un certain rôle dans le partage de la Pologne. Il se plaisait souvent à raconter qu'il avait appris les secrets les plus curieux relatifs à cet événement politique, étant caché dans une cheminée pendant une conférence ministérielle. Malgré l'importance des services que Grossmann avait rendus à sa cour, il fut renvoyé, et l'on oublia de l'employer de nouveau. Il resta ensuite quelque temps à Berlin, où il se lia avec Lessing et avec les poètes les plus

distingués de cette capitale, qui formaient alors un cercle littéraire auquel Grossmann fut admis. Un jour, on y discuta la question, combien il fallait de temps à un auteur pour écrire une bonne pièce de théâtre. Lessing répondit qu'il avait besoin d'un an : trois mois pour tracer le plan, trois pour composer le dialogue, trois pour l'oublier, et trois autres pour donner le fini à son travail. Grossman, au contraire, prétendit n'avoir besoin que de trois jours : son amour-propre et son ambition furent irrités par la risée qu'excita sa présomption ; il rentra chez lui, s'enferma, et composa sa première pièce de théâtre, *l'Incendie*, en trois actes, dans l'espace de trois jours. Ce premier essai eut un succès complet. Les applaudissements de la société, et surtout l'encouragement de son ami Gilbert, qui lui dit : « Faites encore « une pièce aussi bonne, et je vous prendrai pour « Apollon, » engagèrent le jeune poète à composer en huit jours sa seconde pièce, qui n'était pas inférieure à la première ; elle est intitulée *Wilhelmine de Blontheim*, tragédie en trois actes. Le hasard avait développé dans Grossmann le talent d'auteur dramatique ; un autre hasard en fit un excellent acteur. Dans un voyage qu'il entreprit en 1774, il fit, à Gotha, connaissance avec les comédiens de la cour, qui étaient alors la meilleure troupe de l'Allemagne. Le directeur Seyler se trouvant dans l'embarras pour le rôle de Riccaut de la Marlinière, dans *Minna de Barnhelm*, par Lessing, Grossmann s'en chargea, et s'en acquitta si bien qu'il résolut de ne plus servir que Thalie. Quelques années après, il prit successivement la direction des théâtres de Bonn, de Mayence, de Francfort, de Hanovre et de Brême ; et il opéra dans l'art dramatique en Allemagne des changements si avantageux, qu'on l'appela le *Shakspeare allemand*. A Francfort, Grossmann avait perdu toute sa fortune par un incendie : la direction du théâtre de Hanovre aurait pu réparer ses pertes ; mais il se laissait abattre dans le malheur, et il était arrogant quand la fortune lui souriait. Son opinion en faveur de la révolution française et des principes de l'égalité, qu'il professa non-seulement dans la société, mais encore sur la scène, lui attira beaucoup d'ennemis ; et la clôture des spectacles ordonnée en 1788 dans l'électorat de Hanovre, au sujet de l'affection mentale du roi d'Angleterre, acheva le dérangement des affaires de Grossmann. Alors il s'adonna à la boisson ; et son esprit ne fit plus que divaguer en passant alternativement des idées les plus lumineuses à l'extravagance la plus complète. L'apôtre de l'égalité se disait alors descendant de l'illustre famille des comtes de Scheliha : il fit peindre sur son carrosse et graver sur le collier de son chien les armoiries de cette maison ; et quand ses anciens amis voulurent lui faire sentir l'inconséquence de sa conduite, il leur répondit : « Mes « amis, puis-je mieux avilir l'orgueil de la no- « blesse qu'en parant un misérable comme moi

« des hochets dont elle est si fière? Je veux jeter « la défaveur sur ces objets : c'est pour cela que « je m'en sers. » Un jour, on représentait sur le théâtre de Hanovre une facétie dramatique intitulée *Qui l'aura?* Grossmann, qui en était l'auteur, au lieu de réciter son rôle, en improvisa un autre, et vomit un torrent d'injures contre la noblesse, le gouvernement et plusieurs personnes attachées à des cours étrangers. Il fut arrêté en quittant la scène et mis dans une prison d'État; cependant, en considération de son talent, la régence de Hanovre lui rendit sa liberté après une détention de six mois, mais sous la condition expresse qu'il ne reparaitrait plus sur le théâtre. Le chagrin de cette humiliation, l'ivresse, et une grande application à la lecture, affaiblirent sa santé et produisirent dans son esprit une exaltation qui approchait de la frénésie. Peu de temps avant sa mort, il attacha à la porte de son appartement la lettre de change suivante : « A trois « mois de date je rembourserai, sur cette pre- « mière et seule de change, mon corps à la terre, « valeur reçue. Payable en tous lieux. Hanovre, « le 23 avril 1795. G.-F.-G. Grossmann. » Son pressentiment ne l'avait trompé que de peu de mois : il mourut le 20 mai 1796. Grossmann était sans contredit le premier acteur et peut-être aussi le premier auteur comique d'Allemagne; il possédait au suprême degré le talent d'observer les hommes, d'étudier leur caractère, leurs inclinations et leurs mœurs, et de les peindre avec une vérité frappante. En fait de goût, de connaissances littéraires, et dans l'art d'appliquer avec esprit son vaste savoir, il surpassa beaucoup d'auteurs distingués de son temps. Les théâtres qu'il dirigea ont tous acquis de la célébrité. La salle du théâtre de Brême a été construite d'après le plan qu'il en a fourni. Grossmann est auteur de treize pièces de théâtre, parmi lesquelles se trouvent trois opéras-comiques imités de l'italien. Nous n'indiquerons ici que les deux comédies de cet auteur, qu'on regarde comme ses meilleures productions : 1^o *Henriette, ou Elle est déjà mariée*, comédie en cinq actes, Leipsick, 1785, in-8^o; Hambourg, 1784, in-8^o; 2^o *Pas plus de six plats*, tableau de famille en cinq actes, Bonn, 1780, in-8^o; Leipsick, 1785, in-8^o. Cette comédie a été traduite en italien, en danois, en russe et en hollandais : Jacques Mauvillon en a publié une traduction en français, 1781, in-8^o; Éberts en a donné une autre, Paris, 1783, in-8^o; et une troisième se trouve dans le *Nouveau théâtre allemand*, t. 2. 3^o Une traduction française (assez mauvaise) de la comédie de Lessing, intitulée *Minna de Barnhelm, ou les Aventures des militaires*, en cinq actes, Berlin, 1772, in-8^o; 4^o *Nouvelles dramatiques*, Bonn, 1780, trois cahiers in-8^o; 5^o *Au public ami de la justice* (sans indication du lieu d'impression), 1787-1788, quatre cahiers in-8^o; 6^o *le Monument de Lessing*, histoire patriotique, Hanovre, 1791, in-8^o. Le lieu où reposent les cen-

dres du célèbre Lessing n'était pas même indiqué par une simple pierre. Grossmann invita les directeurs des théâtres d'Allemagne à donner une représentation pour les frais d'un monument qu'il proposa d'ériger à cet auteur. Il raconte, dans cet écrit, le mauvais succès de son invitation. Grossmann fut aussi l'un des principaux collaborateurs de la *Gazette du théâtre*, Clèves, 1775; et, avec de Hagen, du *Magasin historique du théâtre allemand*, Halle, 1775. Le *Journal des théâtres*, les *Almanachs du théâtre*, Gotha, 1775 et 1776, et l'*Almanach des Muses*, publié à Leipsick, renferment également de ce poète-acteur quelques productions littéraires. B—H—D.

GROSSON (JEAN-BAPTISTE-BERNARD), archéologue, naquit en 1753, à Marseille, d'une famille ancienne et considérée. Ses parents le destinèrent au commerce, qui, dans une ville maritime surtout, peut conduire rapidement à la fortune; mais passionné pour les lettres, il leur consacra tous les moments qu'il dérobaux affaires. A l'exemple de ses deux savants compatriotes, Cary et Olivier (*voy. ces noms*), il tourna ses études vers les antiquités, et consigna le résultat de ses recherches dans l'*Almanach historique de Marseille*, ouvrage dont la collection est devenue rare (1), et qui sera toujours utilement consulté, parce qu'il contient l'indication exacte des sources où l'auteur a puisé. Admis en 1773 à l'Académie de Marseille, Grosson en fut l'un des membres les plus distingués. Il lui fit don de son cabinet d'histoire naturelle, qui contenait une suite presque complète des productions minéralogiques de la Provence. Chaque année, il lui communiquait des mémoires pleins d'intérêt. Dans la séance du 20 avril 1793, qui précéda de quelques jours la suppression de cette compagnie, il lut encore une dissertation sur la forêt sacrée dont parle Lucain (*Pharsal. lib. 5*). Obligé de fuir Marseille, il eut le bonheur de trouver un asile à Malte, où il fut attaché quelque temps au secrétariat du grand maître. Après huit ans d'exil, il revenait dans sa patrie; mais, dans la traversée, il tomba malade et mourut sur la côte de Naples le 20 décembre 1800. Grosson avait beaucoup d'amis, parmi lesquels on peut citer Guys, Fauris-St-Vincent, etc. Il était membre des académies de Lyon et de Rome. Son principal ouvrage est le *Recueil des antiquités et monuments marseillais qui peuvent intéresser l'histoire et les arts*, Marseille, 1775, in-4^o, fig. Il est divisé en cinq parties : la première traite des médailles; la seconde, des bas-reliefs, statues et autres objets de sculpture; la troisième, des autels, vases, ustensiles destinés au culte; la quatrième, des édifices; et enfin la cinquième, des inscriptions et épitaphes. Les estampes dont cet ouvrage est accompagné ont toutes été gravées sur les dessins de l'auteur. Parmi ses disser-

(1) Elle se compose de 20 volumes in-18, publiés de 1770 à 1771.

tations, conservées dans les recueils de l'Académie de Marseille, on indiquera les plus importantes : *sur la belle Mayo*, 1773; *sur quelques passages des Commentaires de César où il est parlé des Albici ou Albiciens*, 1773; *sur un ancien volcan dont on voit des traces à Beau lieu*, 1776; *sur les temps héroïques de Marseille*, 1780. Son *Discours sur l'origine et les progrès du commerce de Marseille ancienne et moderne*, imprimé en 1783, in-8°, renferme des détails curieux (1). Grosson a laissé en manuscrit des *Poésies provençales* et des *Recherches sur la minéralogie, les antiquités et l'histoire de Provence*. W—s.

GROSTESTE-DESMAHIS (MARIN), né à Paris le 22 décembre 1649, fut d'abord élevé dans la religion protestante, dont ses parents faisaient profession, et devint ministre de Biogne, où les calvinistes d'Orléans tenaient leurs assemblées. Ayant conçu des doutes sur sa religion, il voulut s'éclaircir, par des arguments, avec les plus habiles ministres, surtout avec ceux de Charenton. Peu satisfait de leurs réponses à ses objections, il fit abjuration entre les mains de M. de Coislin, évêque d'Orléans, le 27 mai 1684. Il s'employa avec autant de zèle que de succès à retirer de l'erreur ceux qu'il y avait affermis par ses discours et par ses exemples, et eut la consolation d'en ramener un grand nombre, principalement son père, sa mère, et l'un de ses frères; il embrassa l'état ecclésiastique, fit plusieurs missions, notamment à Luçon, qui produisirent beaucoup de fruit. M. de Coislin l'associa à son église par un canonicat; mais Grosteste n'alla que jusqu'au diaconat, sa modestie l'ayant empêché d'aspirer jusqu'au sacerdoce. Toute sa vie répondit à ses saintes dispositions. Il composa plusieurs ouvrages très-propres à dissiper les préjugés de ses frères errants : 1° *Lettres sur le schisme des protestants*, Orléans, 1683, in-12; 2° *Traité de la vérité de la religion catholique*, Paris, 1696, 2 vol. in-12. Grosteste mourut dans la vigueur de l'âge, le 16 octobre 1694. T—D.

GROTHUSEN (CHRISTIAN-ALBERT, baron de), naquit vers la fin du 17^e siècle. Son père, qui était commandant de la ville de Hambourg, lui donna une éducation soignée, et le fit entrer au service de Suède. Il accompagna Charles XII en Pologne, et devint le favori de ce prince, qui le fit son trésorier. Grothusen était généreux, et répandait des libéralités qui épuisaient souvent la cassette royale. Charles, très-généreux lui-même, loin de s'en offenser, en témoignait la plus grande satisfaction. Grothusen lui ayant un jour apporté, à Bender, un compte de soixante mille écus, en ces

deux lignes : « Dix-huit mille écus donnés aux jansénistes par les ordres de Sa Majesté; le reste mangé par moi. » — « Voilà, dit le roi, comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes; les autres me font lire des pages entières pour des sommes de dix mille écus; le style laconique que de Grothusen me convient mieux. » Un des officiers de Charles, soupçonné d'avarice, se plaignit à lui de ce qu'il donnait trop à Grothusen : « Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui savent en faire usage. » Ce fut Grothusen que Charles envoya à Constantinople, au moment de son départ de la Turquie, avec une suite de soixante-dix personnes. On lui accorda tous les honneurs que l'étiquette de la cour ottomane prescrit en pareille occasion. Il lui fut permis, par une faveur très-particulière, de visiter avec toute sa suite l'église de Ste-Sophie, et d'examiner dans le plus grand détail les beautés de cet antique monument de la dévotion et des arts. Après avoir négocié une somme d'argent considérable à Constantinople, Grothusen retourna auprès du roi son maître, qui le reçut avec beaucoup de solennité, et à qui il remit dans une audience publique une lettre du sultan. Charles étant parti immédiatement après, Grothusen le suivit et le rejoignit en Poméranie, où il obtint le grade de général, et le commandement de l'île d'Usedom. Dans un combat livré en 1713, entre les Suédois et les Danois à l'île de Rugen, il fut tué à côté du roi, qui l'avait de nouveau appelé auprès de sa personne, et qui le regretta beaucoup. Grothusen n'était point marié, et par sa mort sa famille s'éteignit en Suède. C—AU.

GROTIUS (1) (HUGUES), savant hollandais, naquit à Delft le 10 avril 1583, d'une famille distinguée; il eut pour père Jean de Groot, bourgmestre de cette ville, et curateur de l'université nouvellement fondée à Leyde. Ce magistrat était profondément versé lui-même dans la littérature ancienne, dans la jurisprudence, dans la philosophie, et les muses latines ne lui étaient point étrangères. Dès son enfance, notre Grotius annonça les dispositions les plus extraordinaires, et il a fait exception à la plupart des génies précoces, en tenant tout ce qu'il avait promis. Il ne comptait pas encore sept ans quand son père le confia aux maîtres les plus habiles, pour le fortifier dans ses études du latin et du grec. On a conservé de lui des vers latins qu'il composa à l'âge de huit ans. A onze, il fut envoyé à l'université de Leyde, où Douza le père célébra son arrivée par une élégie latine remplie des éloges et des présages les plus flatteurs. Il demeurait à Leyde chez le célèbre François Junius, théologien non moins sage que profond philologue. Scaliger, Vulcanius, Merula, le distinguèrent

(1) On voit dans une note de cet ouvrage que déjà vers la fin du 10^e siècle l'orfèvrerie était une branche assez considérable du commerce de cette ville (Lendebode, abbé de St-Pierre de Fleury, légua par son testament à cette abbaye onze écuclles d'argent fin, dorées et émaillées, venant des fabriques de Marseille; dans une autre, que la première raffinerie de sucre y fut établie vers 1660, par Gaspard Maurellez. Nous devons ces détails à l'obligeance de M. Jauffret.

(1) En hollandais de Groot (c'est-à-dire le grand), et non van Groot, comme l'a imprimé Camus, *Bibliothèque choisie de livres de droit*, à la suite de ses Lettres sur la profession d'avocat, t. 1, p. 218 de la 3^e édition, Paris, 1805.

bientôt parmi leurs disciples. Son oncle, Corneille Grotius, enseignait à Leyde le droit; Trelcat, la théologie; Snellius, les sciences exactes : tous le virent fréquenter leur auditoire. Il publia, à cette époque, deux pièces de vers latins, et une *Ode pindarique* en grec, adressée au prince d'Orange. En 1597, il soutint deux thèses de philosophie, et il chanta Henri IV dans une pièce intitulée, *Triumphus Gallicus, parodia Catulliana* : il la dédia à Paul Choart de Buzenval, alors ambassadeur de France à la Haye. Grotius fournit à pas de géant sa carrière académique. Au bout de trois ans de séjour à Leyde, il accompagna en France l'amiral de Zélande (Justin de Nassau) et le grand pensionnaire Barneveld, que les états généraux envoyaient en ambassade à Henri IV. Ce bon roi distingua le jeune Grotius; il le décora d'une chaîne d'or, et dit en le montrant à sa cour : *Voilà le miracle de la Hollande!* Grotius resta à peu près un an à Paris. Le président Jeannin le combla des plus flatteuses distinctions. Henri de Bourbon-Condé, premier prince du sang, qui n'avait encore que dix ans, se plaisait beaucoup avec lui, et le nomma son secrétaire. Grotius prit ses degrés en droit à Orléans; mais ses parents pressèrent son retour en Hollande. Fâché de ne pas avoir été à portée, pendant un an de séjour en France, de faire la connaissance personnelle de l'illustre J.-A. de Thou, il lui en témoigna son regret par lettre aussitôt après son retour à Delft (1^{er} avril 1599). Il cultiva beaucoup, par la suite, l'amitié et la correspondance de ce grand homme, auquel il communiqua plusieurs renseignements précieux pour son histoire. Ayant été agrégé la même année au barreau de la Haye, Grotius s'établit dans cette résidence. Son père l'y mit en pension chez le vénérable Uitenbogaert, chapelain du prince Maurice de Nassau. Cet ecclésiastique réunissait, dans un degré peu commun, le savoir, l'éloquence, la modération et la piété. Grotius ne tarda pas à le regarder comme son second père. Il s'appliqua à la plaidoirie avec non moins de succès que de zèle : cependant il ne négligeait point son étude favorite des classiques grecs et latins, et il publia, cette même année, son *Martianus Capella*, avec de savantes notes, qui firent l'étonnement des connaisseurs. En tête de l'ouvrage, déjà prêt depuis un an, se trouve le portrait du prince de Condé, auquel il est dédié, le commentaire est précédé du portrait de Grotius lui-même, âgé de quinze ans, et revêtu de la chaîne d'or qu'il devait aux bontés du roi de France. Au bas de ce dernier portrait se lit ce distique latin :

Quem sibi quindenis Astræa sacravit ab annis,
Talis Hügeianus Grotius ora fero.

Jusqu'à Grotius réunissait assez ordinairement le nom de baptême de son père au sien, et il les fondait ensemble dans celui d'*Hügeianus*. Il adressa aussi, la même année, une élégie latine

au jeune prince de Condé : elle annonce de grands progrès dans cette sorte de composition. Mais il fit preuve d'un autre genre de connaissances, bien moins commun à son âge, dans sa traduction du traité de Simon Stevin, mathématicien du prince Maurice de Nassau, qui par ordre de ce prince avait composé un petit ouvrage destiné à apprendre aux pilotes à trouver les ports des différentes parties du monde. Grotius l'intitula *Διμενευρετικὴ*, et le dédia à la république de Venise, dont il avait connu en France l'ambassadeur Contarini, et dont l'intérêt aux progrès de la navigation ne le cédait pas à celui des Hollandais. Il est étonnant que Brandt, biographe si exact de Grotius, ait oublié de mentionner cette production. L'année suivante (1600), il publia ses *Aratea*, ce monument si précieux des connaissances astronomiques des anciens, et il les dédia aux États de Hollande et de Westfrise. Notions exactes, talent pour la poésie, saine critique, éléments d'érudition orientale, distinguent ce nouvel ouvrage, qui eut un succès extraordinaire parmi les hommes dignes de l'apprécier, et valut à Grotius les suffrages les plus honorables. Les Muses étaient toujours son délassement favori : la religion, la patrie, ses affections personnelles et le cercle toujours croissant de ses relations, ne le laissaient pas manquer de sujets pour la poésie. Ce siècle était pour la Hollande une époque féconde en prodiges. Depuis trois ans, les Flamands, les Autrichiens et les Espagnols faisaient le siège d'Ostende, qui bravait leurs efforts réunis. Cette résistance excitait le plus vif intérêt : Grotius composa, en onze vers alexandrins, une prosopopée de la ville d'Ostende, qui passa dans le temps pour un chef-d'œuvre. Les plus beaux esprits de la France la traduisirent en vers français. Malherbe, même, lui fit cet honneur. Casaubon la mit en vers grecs. L'original fut, par une méprise bien flatteuse, attribué à Scaliger. Grotius entreprit même de chausser le cothurne : trois tragédies latines de sa composition se suivirent d'assez près (c'était le goût du temps); l'une, sur la disgrâce et la fuite d'Adam (*Adæmus exul*); l'autre, sur la passion de Notre-Seigneur (*Christus patiens*); la troisième, sur l'élévation de Joseph en Égypte, sous le titre de *Sophompameas* (c'est-à-dire, en égyptien, *le Sauveur du monde*). La première parut à Leyde en 1601. On croit qu'elle n'a pas été inutile à Milton pour son *Paradis perdu*. Grotius, qui avait donné à cette pièce une place dans ses *Sæcra*, imprimés à Leyde en 1604, ne l'admit pas dans le recueil de ses poésies, que publia en 1616 son frère Guillaume. Son *Christus patiens*, imprimé à Leyde en 1608, fut traduit en anglais par Sandes; et Grotius fut très-content de cette traduction, dédiée au roi d'Angleterre. Mais il fut surtout infiniment flatté de voir son *Sophompameas* traduit par *Vondel*, le coryphée du Parnasse hollandais, et sa pièce ne pouvait recevoir en effet un plus grand honneur.

Le recueil des *Sacra*, qui parut à la Haye en 1601, in-4°, contenait, avec l'*Adamus exul*, quelques paraphrases de psaumes; d'autres, d'hymnes tirées des quatre Évangiles et du livre des *Actes des Apôtres*, etc. Ce recueil, devenu rare, a été depuis réimprimé à Dordrecht, par le savant libraire Van Braam. C'est à cette époque que Grotius conçut l'idée d'écrire l'histoire des grands événements au milieu desquels sa patrie jouait un rôle si distingué : il y fut déterminé en partie par l'exemple et les conseils de l'illustre de Thou. Sur la proposition de Barneveld, les États de Hollande nommèrent Grotius leur historien, par une résolution du 9 novembre 1601. Les modiques honoraires de cette place furent successivement augmentés, en récompense du zèle qu'il apportait à son travail. A la même époque, Henri IV songeait à mettre Grotius à la tête de sa bibliothèque : mais les difficultés qui avaient empêché la nomination de Casaubon s'aplanirent, et Grotius, ayant obtenu, le 12 novembre 1607, la place d'avocat-fiscal général de Hollande et de Zélande, travailla l'année suivante à son traité de la liberté des mers (*Mare liberum*). Les prétentions exclusives des Espagnols sur la navigation des Indes, prétentions émises dans des négociations de paix qui s'ouvrirent à cette époque, y donnèrent naissance. L'ouvrage de Grotius marque dans cette mémorable controverse. Il publia l'an 1610 son traité *De antiquitate reipublicæ batavicae*, que son père l'aida ensuite à traduire en hollandais, et dont les États de Hollande lui témoignèrent leur satisfaction. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec ses *Parallela rerumpublicarum*, mentionnés tant dans ses propres écrits que dans ceux de quelques-uns de ses contemporains. Le troisième livre seul de ces *Parallela* a été publié jusqu'ici, et il ne l'a été qu'en 1801, par les soins du baron de Meerman, qui l'a accompagné d'un ample et savant commentaire. Il ne s'en est retrouvé que cette partie; mais il paraît que dès 1604 Grotius en avait communiqué le manuscrit tout entier à Douza le père, à qui, peu avant sa mort, il adressa une élégie *Pro sua republica Batava, Atheniensi atque Romana comparata*. Burigny, dans sa *Vie de Grotius*, t. 2, p. 197, rapporte que parmi les manuscrits de Grotius, achetés de sa veuve par la reine Christine, se trouvait cette comparaison des républiques. Dès 1612, Grotius avait fini ses *Annales et Historiæ de rebus Belgicis, ab obitu Philippi regis usque ad inducias anni* 1609, et au mois de septembre 1612, il en remit le manuscrit entre les mains de Barneveld, qui le mois suivant le présenta aux États. Ceux-ci nommèrent une commission pour examiner si la publication pouvait en avoir lieu immédiatement, ou s'il convenait de la retarder. Ce dernier avis prévalut, et Grotius n'a pas eu la satisfaction de voir l'ouvrage imprimé de son vivant. Il ne l'a été que douze ans après sa mort, par les soins de ses deux fils Corneille et Pierre,

en 1634. Grotius eut ainsi le loisir de le retoucher et de le perfectionner progressivement. En 1613, Grotius succéda à Élie d'Oldenbarneveld, fils du grand pensionnaire, dans la place de conseiller-pensionnaire de la ville de Rotterdam. Ce poste lui donnait entrée aux États de Hollande, et il l'eut aussi par la suite aux états généraux. Les relations de Grotius avec le grand pensionnaire se fortifièrent singulièrement par ce nouveau rapport; mais les circonstances devinrent excessivement difficiles et épineuses. La trêve de douze ans avec l'Espagne avait été conclue l'année précédente contre l'avis du stathouder Maurice, et en dépit de toutes les menées de son parti. Barneveld, fort de sa conscience, et ne voyant que dans ce moyen le salut de la patrie, avait fait triompher son opinion, appuyée par Jeannin, ambassadeur de France. De ce moment, le grand pensionnaire et ses partisans devinrent de jour en jour plus odieux à Maurice. Le dissentiment politique se compliqua bientôt avec des querelles religieuses. Des discussions animées s'élevèrent à cette époque entre deux professeurs de Leyde, nommés Gomarus et Arminius; elles avaient pour principal objet le dogme de la prédestination et de la grâce, cette éternelle pomme de discorde (1). Gomarus suivait rigoureusement la doctrine des réformateurs Calvin et Bèze. Arminius se rapprochait davantage des idées d'Érasme et de Mélanchthon. Les orthodoxes (ainsi se qualifiaient les disciples de Gomarus) affectaient de ne voir, dans la trêve avec l'Espagne que les convenances de celle-ci et du parti catholique; ils captaient ainsi la bienveillance du chef de l'État, qui devait naturellement voir d'assez mauvais œil leurs antagonistes. Ce dissentiment est devenu pour la Hollande une source féconde de discords et de malheurs; il a eu en particulier la plus fâcheuse influence sur les destinées de Grotius. Avant l'époque fatale qui éclaira tant de scandales, Grotius se vit appelé en 1615 à faire un voyage en Angleterre, pour concilier quelques différends survenus avec ce royaume, relativement à la pêche de la baleine sur les côtes du Groenland; il eut peu sujet d'être content de la justice et de la bonne foi du ministère britannique; mais il dut être flatté de l'accueil personnel qu'il reçut du roi Jacques I^{er}. Incapable de jamais négliger la culture des lettres, Grotius publia en 1614 son édition de Lucain, recommandable par d'ingénieuses corrections du texte et de courtes observations. Il donna vers le même temps quelques soins à Stace, et Gaspard Gevartius les mit à profit dans son édition de ce poète. Dumaourier, ambassadeur de France en Hollande, avait consulté Grotius sur la direction de ses études; mémorable exemple de modestie et de docilité dans un homme de ce mérite et de cet âge. Grotius lui fit une

(1) On trouve à ce sujet de curieux détails dans la note 12, page 55 de l'ouvrage intitulé : *Aux Bataves, sur le stathouderat*.

réponse parfaitement convenante : elle se trouve dans le recueil de ses *Lettres*, sous le n° 54, p. 17 ; et elle a été réimprimée dans quelques collections de traités analogues, en particulier dans celle que publièrent les Elzeviers en 1657, sous ce titre : *De omni genere studiorum recte instituendo*. Les États de Hollande cherchèrent à calmer les différends entre les arminiens et les gomaristes, par un édit de pacification dont Grotius fut, sinon le seul, du moins le principal rédacteur. Les gomaristes le trouvèrent trop à l'avantage de leurs adversaires, et de là de nouvelles plaintes, de nouveaux murmures. Grotius mit au jour, à ce sujet, sa *Pietas ordinum Hollandiæ et West-Frisiæ*, savante apologie, qui fut aussitôt traduite en d'autres langues, mais contre laquelle déclamèrent avec fureur les Sibrand-Lubbert, les Bogerman, et autres soi-disant zéloteurs de l'orthodoxie. Le mal allait en croissant ; et la correspondance de Grotius prouve combien il s'affligeait du progrès des dissensions religieuses. La ville d'Amsterdam tenait pour les gomaristes ou contre-remoutrants. Les États y envoyèrent une députation, dont Grotius fit partie. Il parla avec force dans le conseil de la ville ; mais cette tentative pour gagner les Amsterdamois n'en demeura pas moins inutile. Grotius en conçut tant de chagrin, qu'il tomba dangereusement malade ; rendu à la santé, il déploya sans plus de succès de nouveaux efforts pour la même cause. La politique du stathouder se dirigeait dans le sens opposé. Barneveld et Grotius se virent les objets des plus noires calomnies : on les accusait de favoriser les projets de l'Espagne, pour remettre sous son joug les Provinces-Unies. On accréditait d'autres imputations non moins absurdes. Maurice fit arrêter Barneveld et Grotius (voy. SCRIVERIUS). Il fut convoqué un synode à Dordrecht, pour régler les matières de foi, depuis si longtemps controversées. Cette assemblée ouvrit ses séances le 15 novembre 1618, sous la présidence de Jean Bogerman, pasteur à Leeuwarde en Frise, signalé, comme nous l'avons déjà vu, parmi les antagonistes de Grotius ; elles se prolongèrent jusqu'au 25 mai 1619 ; le triomphe des contre-remoutrants fut complet dans ce fameux synode, contre lequel on fit en Angleterre ce singulier distique :

Dordrechtii synodus, nodus ; chorus integer, æger ;
Conventus, ventus, sessio, stramen. Amen !

Cependant, le 15 mai, Barneveld avait été condamné à mort, et décapité le même jour. Cinq jours après, l'échafaud de Barneveld n'ayant pas encore été démonté, Grotius, détenu depuis huit mois, fut condamné à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Le 6 juin, il fut, par ordre des états généraux, renfermé au château de Loevestein, situé à la pointe de l'île que forment, vis-à-vis de Gorcum, le Wahal et la Meuse ; il lui fut alloué vingt-quatre sous de Hollande par jour pour sa nourriture ; mais madame Grotius

refusa ce secours ; elle obtint d'être renfermée avec son mari. Toutefois il lui fut accordé, au bout d'un certain temps, de pouvoir entrer et sortir, moyennant une permission que le commandant du château lui octroierait deux fois par semaine. Le 2 décembre, les états généraux consentirent à ce qu'il fût fait une estimation par experts de la bibliothèque de Grotius, et que, sous cautionnement, elle fût mise à sa disposition. C'était pour lui une inappréciable faveur ; il comptait les occupations littéraires parmi ses premiers besoins. Tant qu'on lui avait laissé dans sa prison, à la Haye, les moyens d'écrire, il avait charmé ses ennuis en traduisant, en vers latins, les *Phéniciennes* d'Euripide, et une bonne partie des fragments moraux des poètes grecs conservés par Stobée. Au nombre des premiers travaux de Grotius au château de Loevestein, fut la composition d'un mémoire contre la confiscation de ses biens. C'eût été une bien douce consolation pour lui, de pouvoir communiquer avec son compagnon d'infortune, le respectable Hogerbeets ; mais elle lui fut constamment refusée ; et même leurs deux épouses, détenues volontaires, ne purent se voir entre elles. Madame Hogerbeets mourut à Loevestein, au bout de quatorze mois ; et Grotius lui composa, en latin, une touchante épitaphe. Grotius, privé de sa liberté, travailla sur Sénèque le Tragique, à l'invitation de son ami Gérard-Jean Vossius, qui enrichit des observations et des corrections de notre détenu son édition de ce poète. Il acheva son Stobée ; il fit de nouvelles études sur les tragiques grecs. Il écrivit, dans sa langue maternelle, son *Introduction à la jurisprudence hollandaise*, et composa dans la même langue quelques poésies sacrées, ainsi que son *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, dont l'original, qu'il écrivit dans une poésie populaire, à l'usage surtout des marins de sa nation, a été traduit plus tard en latin par lui-même ; et on le compte au nombre des meilleurs traités apologétiques du christianisme. Enfin Grotius, à la sollicitation de son savant ami Thomas Erpénus, s'occupa essentiellement, au château de Loevestein, d'un commentaire sur le Nouveau Testament ; le travail qu'il y fit sur l'Évangile selon St-Matthieu mérita surtout les plus grands éloges. Mais, l'heure de la délivrance de Grotius était près de sonner. Le moyen lui en fut indiqué par sa femme ; il goûta ses idées, et il paraît en avoir fait plusieurs fois l'essai avant de procéder à l'exécution. Une forte caisse apportait habituellement à Grotius les livres dont il avait besoin, et elle était employée au renvoi, quand il avait achevé de s'en servir. Madame Grotius imagina de sauver son mari en le renfermant dans cette même caisse, qui serait censée ne contenir que des livres. On ne la visitait plus depuis quelque temps, tant on était accoutumé à la voir servir à cet usage. Pour plus de sûreté, on profita d'un jour où le commandant du fort avait été obligé de s'absenter ; la chose réussit à souhait ; et

le 21 mars 1621 éclaira la délivrance de l'illustre prisonnier. Une domestique, qui avait été mise dans le secret, seconda l'exécution avec une intelligence parfaite; elle accompagna le coffre et le soigna à l'autre bord, tandis que sa maîtresse était restée au château. Le coffre fut déposé à Gorcum, dans la maison d'un beau-frère d'Erpénus. Il fallut une continuation de ruses et de déguisements pour faire sortir Grotius de la ville et le mettre sur la route d'Anvers, où il arriva sain et sauf le lendemain. Le retour du commandant éventa le même soir l'évasion du prisonnier, dont l'épouse obtint elle-même sa liberté, au bout de quinze jours. Grotius ne tarda pas à se rendre à Paris; il y arriva accompagné de son frère Guillaume, le 15 avril. Madame Grotius ne l'y rejoignit que vers la fin du mois de décembre. Il n'eut pas à se louer du consistoire de Charenton, entiché du synode de Dordrecht. Le roi, qui était à Fontainebleau, lui accorda une pension provisoire. Grotius s'étant logé rue de Condé, vis-à-vis l'hôtel de M. le Prince, reprit avec ardeur ses occupations littéraires. Il publia d'abord son *Apologie*, qu'il envoya dans sa patrie en langue hollandaise; elle y parut furtivement, dédié au peuple de Hollande et de West-Frise, et fut aussitôt frappée de proscription; il la traduisit en latin; et elle vit le jour à Paris, vers la fin de la même année (1621). Le ressentiment du gouvernement hollandais dominant de nouvelles sollicitudes à Grotius, il présenta une requête au roi pour s'assurer la protection spéciale de Sa Majesté, qui, selon les termes du *Mercur françois* « lui en donna lettres, expédiées à Paris le 26 avril 1623. » La pension que le roi accorda à Grotius fut fixée à la somme de 3,600 florins (7,200 fr.). Cette même année parut son *Stobée*, auquel ont fait suite, en quelque sorte, ses *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis*, publiés en 1626. Grotius songeait à mettre au jour son grand ouvrage *De jure belii et pacis*; mais il lui fallait le loisir de la campagne pour s'y livrer tout entier. Le président de Mesmes lui offrit sa maison de Balagny, près Senlis. Grotius y passa le printemps et l'été de 1625. Son jeune parent, Théodore Graswinckel, y était avec lui, et lui prêta ses soins pour la transcription de l'ouvrage (*voy. GRASWINCKEL*). Grotius revint à Paris dans le mois d'octobre. Son *Droit de la guerre et de la paix* parut au mois d'août suivant, et mit le sceau à la réputation de son auteur. Cet ouvrage, le premier véritable traité du droit de la nature et des gens, est devenu classique presque en naissant. Il a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe; et il n'est pas d'auteur moderne qui ait été honoré de plus de commentaires. Il a cependant trouvé aussi des contradicteurs; mais des suffrages tels que ceux de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et d'Oxenstiern, son digne ministre, durent consoler Grotius de bien des censures et des critiques. Il paraît que Grotius commença vers cette époque à éprouver quelques dégoûts de son séjour en

France. Sa pension était mal payée; d'importunes obsessions pour le gagner à la religion catholique romaine ne laissaient pas de lui donner du désagrément. Richelieu devint premier ministre, et fut peu content d'une conférence qu'il eut avec Grotius. Diverses propositions furent faites à celui-ci par des cours étrangères. Il avait refusé celles du duc de Holstein, du roi de Danemarck. Gustave-Adolphe lui en fit à son tour; et sa mort étant survenue, Oxenstiern continua la négociation au nom de la jeune reine Christine. Cependant le stathouder Maurice était mort en Hollande. Son successeur Frédéric-Henri semblait devoir être plus favorable à l'illustre proscrit. Grotius céda aux instances de ses amis hollandais; et après avoir eu du roi une audience de congé très-flatteuse, il risqua de retourner dans sa patrie, où d'ailleurs il venait de gagner un procès d'une importance majeure pour lui, celui de la restitution de ses biens. Il arriva à Rotterdam vers la fin de septembre 1631. La nouvelle de son retour fit une très-grande sensation en Hollande. Cet événement réveilla contre lui toutes les haines, toutes les intrigues, toutes les persécutions. En vain, les amis de Grotius luttèrent contre cette implacable surveillance; il fut proscrit de nouveau; et il se décida enfin à quitter derechef son ingrate patrie; il partit pour Hambourg le 17 avril 1632. Quelque temps après, il céda aux instances du grand chancelier de Suède Oxenstiern, et se rendit auprès de lui, à Francfort-sur-le-Mein, au mois de mai 1634. Oxenstiern le nomma conseiller d'État de la reine de Suède, et son ambassadeur en France; titres que la reine ne crut devoir ratifier qu'environ deux ans après. Grotius partit de Mayence pour sa nouvelle destination, le 8 janvier 1635. Il arriva à St-Denis vers le milieu de février. Richelieu, auquel sa nomination avait déplu, fit des difficultés pour le reconnaître. Mais enfin la résistance du ministre de Louis XIII ayant été vaincue, l'entrée solennelle de Grotius dans la capitale eut lieu le 2 mars suivant. La cour était à Senlis; mais, de retour à Paris, Louis XIII y reçut l'ambassadeur de Christine le 19; et il paraît que celui-ci fut très-satisfait de cette réception. Cependant Grotius eut peu d'agréments et peu de succès dans son ambassade. La franchise et la fermeté de son caractère ne se pliaient pas assez à la politique tortueuse et hautaine de Richelieu; celle de Mazarin, qui lui succéda en 1643, ne semble pas lui avoir convenu davantage. Il se décida en conséquence, en 1643, à demander son rappel. Bien que Christine ne paraisse pas lui avoir témoigné une grande satisfaction de sa conduite, elle appréciait ses connaissances et ses vertus, et lui offrit en Suède un honorable emploi; mais Grotius était dégoûté de la vie des cours; il se mit en route par mer pour l'Allemagne, et fut assailli dans la Baltique par une tempête violente; il débarqua enfin à quinze lieues de Dantzic, le 17 août, et arriva, le 26 du même mois, à Rostock, excédé de

fatigue et de souffrances. Il y mourut dans la nuit du 28 au 29, après avoir reçu avec édification les secours spirituels d'un ministre, nommé Jean Quistorpius, qui a publié lui-même la relation des derniers moments de cet illustre personnage. Ainsi expira, loin de sa patrie et de ses amis, dans la 65^e année de son âge, l'un des hommes les plus étonnants sous le rapport de l'érudition et des travaux littéraires de tout genre, mais que le dénigrement de l'esprit de parti n'a pas même respecté dans le tombeau. Grotius eut-il jamais l'idée d'abjurer la religion protestante et de se faire catholique? Nous ne voyons rien qui puisse fonder cette opinion, à moins que l'on ne veuille interpréter dans ce sens abusif le vœu qu'il ne cessa de former pour la paix religieuse et pour la réunion évangélique de toutes les communions chrétiennes. A l'époque de la réformation, il eût marché, nous osons le croire, sur les traces du pacifique Mélanchthon, peut-être même sur celles du cauteleux Érasme; il eût préféré le presbytérianisme au régime épiscopal; mais il y a infiniment loin de là aux projets qu'on lui impute. Cette âme grande et pure avait rêvé de même le projet d'un tribunal amphictyonique des puissances européennes, pour en écarter à jamais le déplorable fléau de la guerre et tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite. (*De jure belli et pacis*, l. 2, c. 25, § 8. n° 4.) Ne pouvant contester à Grotius le mérite d'une vaste érudition, des pygmées littéraires lui ont contesté l'esprit philosophique. Leibnitz serait-il mauvais juge? « Vossius et Sau- » maise (dit-il) étaient très-savants; mais Grotius » méditait profondément (*Oper.*, t. 6, p. 231.) » Aubéri et d'autres ont fait de Grotius un mauvais diplomate, un mauvais ambassadeur; mais Aubéri était vendu à Richelieu; et le même Leibnitz en a encore jugé bien différemment (*voy.* ses œuvres, t. 5, p. 555, 557 et 571), consultez aussi Wicquefort (*De l'ambassadeur et de ses fonctions*, l. 1, c. 83, p. 43). L'esprit de parti a rendu plus d'une fois les amis les plus dévoués de Grotius infidèles à sa gloire. Quelle faiblesse à Daniel Heinsius, d'avoir, dans son édition d'Hésiode de 1622, supprimé un vers à la louange de Grotius, qui, dans son édition de 1605, faisait partie d'une pièce de vers en grec, placée en tête de l'ouvrage! Le synode de Dordrecht devait-il étendre son influence jusqu'à là? (*voy.* Fabric. *Bibl. gr.*, liv. 2, c. 8, t. 1, p. 583.) Grotius, doué d'une figure agréable, était d'une complexion assez valétudinaire; il possédait une mémoire prodigieuse. Les qualités morales les plus précieuses se réunissaient en lui aux connaissances les plus variées et les plus étendues. Éminemment pieux, mais animé d'un esprit de charité et de paix; modeste sans prétention; doux, affable, poli, mais de la manière la plus naturelle et la plus franche; constant et résigné dans le malheur; portant la grandeur d'âme au point de n'avoir jamais voulu ni se prêter ni consentir à aucune demande de grâce auprès de ses ennemis

tout-puissants; ayant toujours préféré sa conscience à la faveur, et l'estime de lui-même à tous les appâts de la fortune; tel fut celui dont nous venons d'esquisser l'histoire. Le corps de Grotius, embaumé à Rostock, fut de là transporté à Delft, sa ville natale, et y reçut, dans le chœur de l'église Neuve, à droite du mausolée de Guillaume 1^{er}, les plus honorables obsèques. Il fut question de lui ériger, dans la principale place de la ville, une statue pédestre, à l'instar de celle dont on a honoré Érasme à Rotterdam. Ce projet fut abandonné pour celui d'un mausolée, dont son Histoire par Brandt offre le dessin, et qui resta également sans exécution. Ce n'est qu'en 1781 que les descendants de Grotius ont acquitté ce légitime tribut à sa mémoire; et le monument qu'ils lui ont élevé porte une belle épitaphe latine, de la composition de Pierre Burman le second. Deux médailles ont été frappées en son honneur. L'Académie des sciences de Stockholm proclama en 1793, pour sujet du prix d'éloquence, l'*Eloge de Grotius*, et M. Cras, professeur de droit à Amsterdam, qui quelques années auparavant y avait prononcé une harangue académique sur *Grotius considéré comme le type d'un parfait jurisconsulte* (Amsterdam, 1776, in-4°), remporta le prix. Les Mémoires de l'Académie de Stockholm offrent cette pièce, séparément imprimée à Amsterdam, sous le titre de *Laudatio H. Grotii*, en 1796, in-8°, et une autre de M. Mathieu Stoltz, également jugée digne de l'honneur de l'insertion dans ce recueil. Grotius a aussi trouvé quelques biographes ou historiens, dans le nombre desquels se distinguent, en hollandais, Gaspard Brandt, continué par Adrien van Cattenburgh (Dordrecht et Amsterdam, 1 vol. in-fol. de plus de 500 pages, 1727); et en français, de Burigny (Paris, 1752, 2 vol. in-12). L'auteur anonyme (mais que l'on sait être Lehmann) des *Hugonis Grotii manes ab iniquis obrectatoribus vindicati*, Delft (Halle en Saxe) 1727, 2 vol. in-8°, mérite encore d'être mentionné ici. Les œuvres de Grotius, prodigieusement multipliées malgré la carrière agitée que leur auteur a fournie, appartiennent la plupart, ou à la théologie, ou à la jurisprudence, ou à l'histoire, ou à la littérature ancienne, ou à la poésie. Plusieurs sont pour ainsi dire devenues classiques dans ces différentes branches. Ses *Opera theologica* ont été recueillis par les soins de Pierre Grotius, son fils, en 4 volumes in-fol., Amsterdam, chez Blaeu, 1679. On y distingue : 1^o Ses *Commentaires sur l'Écriture sainte*, et en particulier sur les *Évangiles*. Leibnitz lui a encore rendu ce témoignage (*Op-r.*, t. 6, p. 226) : « Jusqu'ici j'ai préféré Grotius à tous » les interprètes. » — 2^o Son traité *De veritate religionis christianæ*, adressé à Jérôme Bignon; le premier jet était en poésie populaire hollandaise (*voy.* ci-dessus). Ce traité a été traduit du latin dans presque toutes les langues, même en grec, en arabe, en persan, et dans quelques langues de l'Inde. Quelques-unes de ces versions n'ont ce-

pendant pas été imprimées. Il en existe une traduction française, anonyme, de 1636, publiée à Amsterdam, in-18; Mézeray en a donné une autre, Paris, 1644, in-8° (voy. le *Dictionnaire des anonymes*, n° 7278). Il y en a deux ou trois autres; celle de P. Lejeune est la plus commune. — 3° Son *Traité* (en latin) sur la doctrine de la satisfaction de Jésus-Christ contre Socin, fait dans l'intention de laver les remontrants du reproche de socinisme. 4° La *Via ad pacem ecclesiasticam*, et la défense de cet ouvrage contre André Rivet. Le quatrième volume du recueil de ses œuvres de théologie offre un grand nombre d'autres traités, parmi lesquels il ne faut point omettre *Philosophorum sententiæ de futo et de eo quod in nostra est potestate*, Paris, 1648, in-4°. De ses ouvrages de jurisprudence, nous indiquerons 1° son immortel traité du *Droit de la guerre et de la paix*, traduit et commenté dans toutes les langues européennes; mal à propos adopté, du moins autrefois, comme livre élémentaire pour l'enseignement du droit de la nature et des gens, dans beaucoup d'universités; l'auteur paraît avoir bien plutôt destiné son livre à l'usage des gouvernants et de ceux qui les représentent dans les cours étrangères. Gustave-Adolphe le portait partout avec lui. On reproche à Grotius une profusion d'érudition; défaut assez peu commun de nos jours, et qui peut passer pour un mérite, lorsqu'il ne nuit pas à la solidité du jugement, comme en a encore jugé ici Leibnitz (*Opp.*, t. 6, p. 251, 271); 2° *Florum sparsio ad jus Justinianum*, Paris, 1642, in-4°; 3° *Introduction à la jurisprudence hollandaise* (en hollandais), la Haye, 1651, in-4°; 4° Sa *Polémique* avec Selden, sur la liberté des mers (voy. ci-dessus, et l'article GRASWINCKEL); 5° *De imperio summarum potestatum circa sacra*, Paris, 1646, in-8°; il a paru à Naples, en 1780, *cum scholiis criticis et chronologicis*; item, *David Blondellus de jure plebis in regimine ecclesiastico*; et Jo. Fr. Confortii *Anti-Grotius, et una in Blondellum exercitatio*; 6° Un assez grand nombre de *Consultations*, *Avis*, etc. On signale parmi ses ouvrages historiques : 1° Ses *Annales et Historie Belgicæ usque ad inducias anni 1609, libri XV/III*. Cette histoire n'a paru que posthume, Amsterdam, 1657, in-fol. (voy. plus haut); 2° *De antiquitate reipublicæ Batavicæ*, Leyde, 1610, in-4; 3° Ses *Parallela rerumpublicarum* (voy. ci-dessus); 4° *De origine gentium Americanarum*, avec la défense de cet ouvrage contre Jean de Laet, Paris, 1642, in-8°; *ibid.*, 1645, in-8°; 5° *Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum*, d'après Procope, Agathias, Jornandès, etc., Amsterdam, 1655, in-8°. Les travaux de Grotius sur la littérature ancienne sont immenses. Ils ont eu principalement pour objet, parmi les classiques grecs, Aratus (voy. ci-dessus), Théocrite, Stobée, les Phéniciennes d'Euripide, les traités de Plutarque et de St-Basile sur l'usage des poètes; ses *Excerpta ex tragædiis et comædiis grecis*, accompagnés de traductions en vers latins; le *Commen-*

taire d'Hierocles sur les *Carmina aurea* de Pythagore; l'Anthologie grecque complète, traduite en vers latins; ce dernier travail n'a été publié qu'à la fin du dernier siècle (voy. Boscü). Entre les classiques latins, Martianus Capella (qui cependant ne peut pas trop être compté dans ce nombre), Lucain, Sénèque le Tragique et Tacite, ont particulièrement exercé l'érudition et la critique de Grotius. Ses *Poésies* latines furent pour la première fois recueillies par Guillaume Grotius, son frère, à Leyde, en 1617, in-12; et l'on en compte dix éditions, jusqu'à celle d'Amsterdam, 1670, in-12. Ces poésies sont héroïques, élégiaques, lyriques, épigrammatiques, dramatiques; nous avons parlé plus haut de ses poésies sacrées; toutes sont classiques, pour ainsi dire, entre les poètes latins modernes. Ses traductions de poètes grecs, en vers latins, sont très-nombreuses. Il s'exerça lui-même avec succès dans la poésie grecque. Grotius était aussi poète hollandais; et il a été honorablement classé comme tel par M. Jérôme de Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*. t. 1, p. 145, 149. Ses poésies hollandaises détachées sont en petit nombre, et éparses dans quelques recueils du temps; c'était l'époque où Vondel et Hooft se signalaient comme restaurateurs de la langue nationale. Nous aimons à mentionner ici Grotius comme leur digne émule, pour faire sentir combien est absurde ce que dit de lui le marquis d'Argenson, dans ses prétendus *Loisirs d'un ministre, ou Essais*, t. 2, p. 206. Après avoir traité Grotius de *pédant qui ne fréquentait que les pédants de l'université*, lui que les de Mesmes, les de Thou, les Bignon, les Duvair, les Dumauiier, les Dupuy, les Casanbon, les Peirese, les Sarrau, se félicitaient d'avoir pour ami, il ajoute qu'il écrivait aux états généraux, en beau latin, des nouvelles puisées dans les plus mauvaises sources, lui qui sous aucun rapport n'a jamais eu à entretenir de nouvelles les états généraux, parce que (et ceci est le comble du ridicule) il ne savait écrire ni en français ni même en hollandais. Nous connaissons quelques lettres françaises de Grotius qui prouvent que pour un étranger il n'écrivait pas mal cette langue; le rang qu'il tient au Parnasse hollandais fera apprécier le reste de cette imputation. Enfin, nous ne devons pas passer sous silence le trésor épistolaire de Grotius. Quelques parties de sa correspondance avaient déjà paru détachées; telles que ses *Epistolæ ad Gallos, ad Berneggerum, ad Israellem Jaskium*, etc., quand ses petits-fils, Hugues et Jean Grotius, recueillirent et publièrent à Amsterdam, chez Blaeu, en 1657, ses *Epist. quotquot reperiri potuerunt*, avec une dédicace à Charles XI, roi de Suède. Elles sont au nombre de 2510, et offrent un fonds inappréciable de connaissances et de faits. Il y en a qui, par mégarde, se trouvent répétées; c'est du moins ce que nous ont donné lieu de remarquer les numéros 445 et 627. M. de Meerman fils a publié à Harlem, en 1806, in-8°, *Grotii epistolæ*

ineditæ. Elles sont adressées à Oxenstiern père et fils, et à quelques autres conseillers suédois, la plupart datées de Paris, et au nombre de 94. On a encore publié depuis, *Hug. Grotii epistolæ sex ineditæ edente Adr. Stolker*, Leyde, 1809. La reine Christine acheta, à la vente de Grotius, en 1648, pour le prix de vingt-quatre mille florins, la bibliothèque de cet homme illustre, y compris ses manuscrits. Tout cela passa par les mains d'Isaac Vossius, de qui Boecler écrivait, en 1664, *Vossius magnam prædam egit ex bibliotheca Christine* (roy. PEIRESC et SELDEN). M—ON.

GROTIUS (GUILLAUME), frère puîné de Hugues, qui avait en partie dirigé ses études, et qui lui porta toujours une tendre affection, suivit de préférence et parcourut avec distinction la carrière du barreau. Il cultivait aussi les muses latines. Ce fut lui qui le premier recueillit, en 1616, les poésies latines de son frère, ainsi que nous l'avons vu à son article. Né à la Haye en 1597, Guillaume Grotius y mourut en 1662. Nous avons de lui : 1^o *Isagoge ad praxin fori Batavici*, Amsterdam, 1635, in-4^o; 2^o *Vita jurisconsultorum quorum in Pandectis exstant nomina*, la Haye, in-4^o; 3^o *De principiis juris naturalis encliridion*, ibid., 1667, in-4^o. M—ON.

GROTIUS (PIERRE), second fils de Hugues Grotius (1), demeura longtemps indécis sur la carrière qu'il suivrait; mais il avait été préparé par son éducation à fournir honorablement toutes celles où il pourrait entrer. Son premier soin fut d'acquiescer un hommage de piété filiale, en publiant les œuvres complètes de son père, qu'il se proposait de recueillir en neuf volumes in-fol. Les quatre premiers devaient renfermer la Théologie; le cinquième, la Jurisprudence; le sixième, l'histoire; le septième, la Philosophie; le huitième, les Traductions des poètes grecs, en y comprenant l'Anthologie; le neuvième, la Poésie et la Correspondance. Malheureusement l'exécution de ce projet s'est bornée à la partie théologique. Pierre Grotius fut nommé conseiller pensionnaire d'Amsterdam en 1660. Quelques années après, il se vit employé comme ambassadeur, d'abord en Danemarck et ensuite en Suède. Le quatrième volume des *Lettres et Négociations du grand pensionnaire de Witt* offre la correspondance de Pierre de Groot avec ce grand homme d'État. Il a été considéré lui-même comme un des diplomates les plus distingués de son temps. Dans une conjoncture très-difficile, en 1669, la Hollande requit ses services auprès de Louis XIV, très-irrité contre elle; mais il ne put prévenir la funeste guerre de 1672. Rentré dans sa patrie, il fut membre des états généraux; mais il ne tarda pas à se trouver enveloppé dans la disgrâce des de Witt, dont on con-

naît la déplorable catastrophe. Il s'expatria pour deux ans. A son retour, il fut compromis dans les papiers saisis chez Wicquefort, que l'on avait jugé à propos d'arrêter. Emprisonné lui-même, il ne put échapper à une procédure criminelle; mais de ses quinze juges en ayant eu neuf en sa faveur, il fut acquitté; après quoi il se retira des affaires, et finit ses jours à l'âge de 70 ans, dans un asile champêtre, près de Harlem. M—ON.

GROTIUS (JEAN), né à Rotterdam, sans aucun rapport d'origine avec ceux qui précèdent, après avoir fait de bonnes études à Utrecht, s'établit avocat à la Haye; mais les muses latines étaient son occupation favorite. Grand ami de Pierre Burman le second, Janus Grotius compte dans le petit nombre de ceux qui lui restèrent fidèles. Extrêmement attaché au parti patriote, ses productions se ressentent fort de ses affections politiques. Il les publia séparément dans diverses occasions; mais Laurent van Santen les a recueillies dans le septième *Fasciculus* de ses *Deliciæ poeticæ*. Il s'en trouve encore une dans le quatrième *Fasciculus*, et quatre dans le huitième. On y reconnaît un esprit nourri des meilleures productions de l'antiquité; mais ces poésies sont faibles sous le rapport de la verve et de l'invention. Il est mort en 1784, vers la 70^e année de son âge. M—ON.

GROTTO (LOUIS), orateur et poète italien, moins célèbre pour le mérite de ses ouvrages que pour les avoir composés, quoique aveugle presque depuis sa naissance, est communément appelé *il Cieco* (l'Aveugle) *d'Adria*. Il naquit dans la ville de ce nom en 1544, d'une famille noble : huit jours après sa naissance, il perdit la vue, et demeura seulement un peu sensible à l'éclat d'une vive lumière; on l'appliqua cependant à l'étude dès son enfance. Les méthodes d'instruction pour les aveugles n'étaient pas perfectionnées alors comme elles le sont aujourd'hui, et ses maîtres lui disaient eux-mêmes qu'avant de l'instruire il devait leur apprendre à l'enseigner. C'est peut-être faute de bons guides qu'il se fit un style peu naturel. Cependant les preuves de talent qu'il donna dès sa jeunesse, talent que sa cécité faisait encore ressortir, fixèrent sur lui deux fois dans une même année (1556) le choix des Vénitiens, pour prononcer des discours publics lors de l'arrivée à Venise de Bonne, reine de Pologne, et à l'installation du doge Lorenzo Priuli. Quoique ces discours, beaucoup trop longs, fussent pour le mérite bien inférieurs à ceux que la Casa et d'autres orateurs célèbres avaient prononcés au nom de la République, l'état de l'auteur lui conciliait l'intérêt général, et son talent fut employé encore depuis dans plusieurs occasions solennelles. Il a imprimé vingt-quatre de ces discours. A peine en 1565 l'Académie des *Illustrati* eut-elle été formée dans Adria, qu'il en fut nommé chef (*principe*). Il alla plus d'une fois à Bologne, et en 1570 il y prononça un discours latin, pour la reprise des cours de l'université.

(1) Il n'y a rien de littéraire dans la vie de son fils aîné, qui s'appelait CORNELLE, non plus que dans celle de son troisième fils DIDACE; mais Burigny offre sur l'un et sur l'autre tout ce qu'il a été possible de recueillir (*Vie de Grotius*, t. 2, p. 301 à 307 et 330 à 333). Le même biographe donne aussi quelques détails sur ses trois filles, FRANÇOISE, MARIE et CORNELIE.

Les dames les plus illustres des maisons d'Este ou de Ferrare l'honorèrent de leur visite. Grotto fut néanmoins toujours pauvre, et la fortune lui accorda plus d'honneurs que de biens. Il ne se contenta pas de composer des tragédies; il parut lui-même sur la scène, mais dans un personnage dont la situation était analogue à la sienne. Dans le carnaval de 1585, il joua sur le célèbre théâtre olympique de Vicence le rôle d'Œdipe dans la tragédie de Sophocle, qui avait été traduite par Orsato Giustiniani. Chacun s'empessa de fêter Grotto à son arrivée, pendant son séjour, à son départ et sur sa route. Ce n'étaient partout que des banquets, des concerts, des fêtes poétiques et musicales. Il dédia en témoignage de reconnaissance le recueil de ses discours à l'Académie olympique. La meilleure édition de ces discours est celle qui a été donnée chez Zoppini, à Venise, 1602, in-4°. Grotto mourut dans cette ville la même année (le 15 décembre 1585). Outre les discours dont nous avons parlé, dont le recueil parut en 1585, et ses lettres publiées à Venise en 1601, avec une notice très-incomplète sur sa vie, il a laissé un grand nombre de poésies : une traduction du premier livre de l'*Illiade*, Venise, 1570; un autre des *Géorgiques* de Virgile, restée inédite. On a de lui deux tragédies : l'*Adriana* et la *Dalida*; trois comédies, *il Tesoro*, 1580, in-42; l'*Alteria*, Venise, 1592, in-42; l'*Emilia*, composée à l'occasion de la construction du nouveau théâtre d'Adria, en 1579. Il a fait aussi des pastorales, le *Pentimento amoroso*, la *Callisto*. Ces deux pièces ont été imprimées avec l'*Adriane*, à Venise, en 1586; et l'*Emilia*, traduite en français par un anonyme, et publiée avec le texte en regard de la traduction, à Paris, chez Matthieu Guillemot, 1609, in-42. Grotto est un des premiers qui aient introduit dans le style ces métaphores recherchées, ces faux brillants, ces raffinements vicieux, qui ont été en vogue dans l'Italie pendant le siècle suivant. L'Aretino et le Franco sont les premiers qui aient altéré la prose; et Domenico Veniero est le premier qui ait corrompu le goût de la poésie. Le Grotto est allé plus loin qu'eux, et l'on croirait à peine que sa prose et ses vers appartiennent encore au 15^e siècle. Ses inscriptions, ses vers surtout, sont remplis de pointes et de jeux de mots insupportables. On ne vit point assez que l'accueil fait aux productions du *Cieco d'Adria* était plutôt dû à son état de cécité qu'à son propre mérite. Il a fait sur le *Décameron* de Boccace, publié chez Zoppini, à Venise, 1590, in-4°, des notes qui n'annoncent pas en lui plus de justesse et de goût pour la critique littéraire que pour la composition poétique. Le *Cieco d'Adria* a aussi rédigé et publié un recueil intitulé : *Trofeo della vittoria sagra ottenuta dalla christianissima lega contro i Turchi nell' anno 1571*, Venise, in-8°. C'est un amas de vers mystiques, de traductions des psaumes, de *canzoni*, de sonnets de différents auteurs; beaucoup en ont été composés par lui, et ce ne sont

pas les moins singuliers. On lui doit de plus un recueil de discours pour tous les saints de l'année, auxquels il a joint quelques paëns. Outre la notice courte et insignifiante sur sa vie qui précède ses lettres, Venise, 1601, in-4°, Louis Grotto, un de ses descendants, a publié sa vie à Venise, en 1769. Celle qu'a donnée en 1777 Giuseppe Grotto, qui descendait de la même famille, est plus étendue et plus exacte; elle est terminée par un catalogue des écrits de l'auteur; le portrait de l'Aveugle d'Adria, peint à l'âge de trente et un ans, se trouve en tête de la plupart des éditions de ses ouvrages.

A. L. M.

GROU (JEAN), né dans le Calaisais le 24 novembre 1751, fit ses études chez les jésuites, dont il embrassa la règle. Ce fut à Pont-à-Mousson qu'il prononça ses derniers vœux, après la destruction de la société en France; mais le roi Stanislas étant mort (1766), la Lorraine se trouva réunie à la France, et les jésuites en furent aussi expulsés. Il paraît que le P. Grou se rendit alors en Hollande, où il fit imprimer des traductions de quelques ouvrages de Platon. Rentré dans sa patrie, il vint à Paris, et sous le nom de *Leclair*, y vécut dans la retraite. Cependant l'archevêque Christophe de Beaumont le chargea d'écrire sur des matières religieuses, et lui fit une petite pension qui ne lui fut pas continuée; il en obtint une autre du roi, mais que la révolution devait bientôt lui faire perdre. Lors de la proscription du culte catholique, il avait l'intention de rester à Paris, pour y exercer secrètement le ministère sacré; il en fut détourné par une sainte religieuse de St-Thomas de Villeneuve, nommée la mère Pélagie, qu'un ancien jésuite (l'abbé Guérin du Rocher) lui avait fait connaître et dont il avait déjà reçu d'utiles conseils. Forcée elle-même de quitter son couvent de la rue de Sévres, elle écrivit au P. Grou pour l'engager à se rendre en Angleterre, où il était aussi appelé par un de ses amis, chapelain de Thomas Weld, gentilhomme catholique, qui jouissait d'une grande fortune. Il fut accueilli avec vénération dans cette famille, dont il devint le directeur spirituel. Avant de partir, il avait confié à une personne pieuse le manuscrit d'un ouvrage important qu'il avait composé, *Sur la vraie religion* (1), et qui lui avait coûté quatorze ans de travail; mais pendant la terreur, les domestiques de cette dame le brûlèrent, craignant qu'il ne compromît leur maîtresse, alors en prison. Lorsque le P. Grou fut informé de la perte de son manuscrit, il dit sans émotion : « Si Dieu eût voulu tirer sa gloire de cet ouvrage, il l'aurait conservé. » Ce vertueux prêtre fut atteint dans les derniers temps de sa vie de maladies graves et douloureuses, qu'il supporta avec une résignation toute chrétienne. Il mourut dans le

(1) Barbier a été induit en erreur quand il a dit (*Examen critique*, p. 411) que les matériaux de cet ouvrage avaient été remis à l'abbé Herquier (*voy. ce nom*), qui s'en servit pour composer son *Traité dogmatique de la vraie religion*.

château de Th. Weld (comté de Dorset), le 13 décembre 1803. On a de lui : 1° *la République de Platon*, traduite en français, Paris, 1762; Amsterdam, 1765, 2 vol. in-12; 2° *les Lois de Platon*, id., Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8° et in-12. Rhuneken et Walckenaer ont rendu au traducteur un témoignage fort honorable, qui se trouve en tête de l'ouvrage. 3° *Dialogues de Platon*, id., Amsterdam, 1770, 2 vol. in-8° et in-12. Ces diverses traductions du P. Grou sont très-estimées (voy. PLATON). 4° *Morale tirée des confessions de St-Augustin*, Paris, 1786, 2 vol. in-12; 5° *Caractères de la vraie dévotion*, ibid., 1788, in-18; souvent réimprimé; 6° *Maximes de la vie spirituelle* (en vers), avec des explications (en prose), ibid., 1788, in-12; nouv. édit., Besançon, 1827, in-12; 7° *la Science pratique du crucifix dans l'usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie*, Paris, 1789, in-12; nouv. édit., Lyon et Paris, 1827, 1829 et 1832, in-18; 8° *Méditations en forme de retraite, sur l'amour de Dieu*, Londres, 1796, in-12; souvent réimprimées; Besançon, 1824, 1828, in-18; Marseille, 1829, in-18; Lyon et Paris, 1829, 1832 et 1836, in-18; Paris, 1847, in-12; 9° *l'Intérieur de Jésus et de Marie*, ouvrage posthume, Paris, 1815, 2 vol. in-12; ibid., 2° édition, 1824; ibid., 3° édit., 1828, avec une notice sur l'auteur; 4° édit., 1847. Cet ouvrage et quelques autres des précédents ont été traduits en anglais. Lors de la suppression des jésuites en France, le P. Grou concourut avec plusieurs de ses confrères à la défense de la société. Il fut un de ceux qui fournirent à Cérutti des matériaux pour la rédaction de *l'Apologie*, publiée en 1762, et il eut la plus grande part de collaboration à la *Réponse au livre intitulé : Extraits des assertions*, etc., 1763-65, 4 vol. in-4°. En 1770 il donna une édition corrigée et enrichie de remarques, du *Premier Alcibiade*, de Platon, traduit par Tannegui Lefèvre (voy. ce nom). Il retoucha aussi un livre de piété du P. Marie (1), intitulé *la Science du crucifix*, dont il fit paraître une nouvelle édition, Paris, 1786; réimprimée à Lyon, 1809, in-12; et il composa, pour y servir de suite, *la Science pratique du crucifix*, indiquée ci-dessus, n° 7. P—RT.

GROUBENTALL DE LINIÈRE (MARC-FERDINAND DE), littérateur, que la plupart des bibliographes ont confondu avec Grouber de Groubental, dont l'article suit, naquit à Paris en 1759, d'une famille honorable, mais peu favorisée de la fortune. Au sortir du collège, où il avait fait d'assez bonnes études, irrésolu sur le choix d'un état ou plutôt décidé à n'en prendre aucun, il essaya de tirer parti de ses dispositions pour les lettres, et composa pour de jeunes ecclésiastiques des prônes et des sermons, qu'il eut le plaisir d'entendre prêcher dans différentes églises. Quelques amis de sa famille lui procurèrent la place de secrétaire de

M. Hévin, maire de Rennes et député pour les affaires de cette ville à Paris. Cet emploi le laissant maître d'une grande partie de son temps, il fréquenta les théâtres et les lieux publics, et se lia promptement avec les jeunes gens qui partageaient son goût pour la littérature. A cette époque, il connut Dulaurens (voy. ce nom), arrivé récemment à Paris avec l'intention de mettre sa plume aux gages des libraires. Les deux nouveaux amis concoururent en 1760 à l'Académie de Douai, et remportèrent chacun un prix de poésie. Ils s'associèrent pour composer les *Jésuitiques*, recueil d'odes dans le genre de celles que Lagrange-Chancel avait faites contre le régent; mais quand elles furent imprimées, Dulaurens, craignant avec raison d'être poursuivi comme l'auteur de ce pamphlet, s'enfuit en Hollande. Groubentall, qu'il n'avait point prévenu, fut arrêté (août 1761); mais la faute n'ayant pas été jugée très-grave, il fut relâché quelques jours après. Cette leçon ne le corrigea point; il continua de correspondre avec Dulaurens qui, l'année suivante, lui adressa des exemplaires de son poème, *le Balai*, pour les distribuer. Sa conduite était surveillée par la police; une perquisition qui eut lieu dans sa chambre y fit découvrir les exemplaires du poème qu'il avait reçus, et le 1^{er} juin 1762 il fut conduit à la Bastille. Il n'en sortit que le 28 août suivant, à la demande de son père, qui se chargea de veiller sur ses actions plus attentivement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Cette nouvelle équipée lui fit perdre sa place chez M. Hévin, et manquer un mariage fort avantageux; mais il se consola facilement de ce double échec. Dans une lettre qu'il écrivait en 1765 à Dulaurens et qui fut saisie par la police, il lui annonce des corrections et des notes pour une nouvelle édition du *Balai*, et lui dit en même temps qu'une *pièce en trois actes*, de sa composition, vient d'être reçue au Théâtre-Italien. Cette pièce, dont on n'a pu découvrir le titre, ne fut pas jouée ou du moins n'eut aucun succès. Des ce moment, Groubentall cessa d'occuper de lui le public. Quoique nécessairement il fût partisan des réformes, il ne prit aucune part à la révolution, si ce n'est par la publication de quelques brochures que les bibliographes attribuent à son homonyme, lequel paraît ne s'être occupé que de questions de finances. Il mourut plus que septuagénaire à Paris, en 1815. On a de lui : 1° *Irus, ou le Saelier du coin*, Genève, 1760, in-8°. Ce poème a eu plusieurs éditions, dont une porte le nom de Voltaire. 2° *Le Scze triomphant*, poème, Paris, 1760, in-8°; 3° *l'Anti-Moine, ou Considérations politiques sur les moyens et la nécessité d'abolir les ordres monastiques en France*, 1790, in-8°; 4° *Conseils de la sagesse à la nation française*, 1795, in-8°; 5° *Notice sur Dulaurens*, à la tête de *la Chandelle d'Arras*, édition de 1807, et dans *les Quatre Saisons du Parnasse*, même année. M. Delort, dans son *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille*, t. 3,

(1) Le P. Marie, jésuite, natif de Rouen, mort à Bourges en 1645, publia en 1612 *la Science du crucifix*, qui eut plusieurs éditions.

p. 1-36, a donné sur Groubentall des détails dont on s'est servi pour la rédaction de cet article. W—s.

GROUBER DE GROUBENTAL, né en Allemagne, était avant la révolution avocat au parlement de Paris. Il est mort dans les premières années du 19^e siècle. On a de lui : 1^o *la Finance politique réduite en principe et en pratique*, Paris, 1775, in-8^o, nouvelle édition ; 2^o *Théorie générale de l'administration des finances*, ibid., 1788, 2 vol. in-8^o ; 3^o *Moyens comparatifs de libération des dettes nationales de l'Angleterre et de la France*, ibid., 1788, in-8^o ; 4^o *Discours sur l'autorité paternelle et le devoir filial, considérés d'après la nature, la civilisation et l'acte social*, 1790, in-8^o ; 5^o *Moyens assurés de parvenir à la formation d'un système général de finance en France, et d'amortir l'intégralité de la dette publique*, Paris, 1800, in-8^o ; 6^o *Discours philosophique servant d'introduction aux législations civile et criminelle*, ibid., 1802, in-8^o ; 7^o *Principes élémentaires du gouvernement, pour parvenir à l'établissement d'une constitution générale. Constitution religieuse ou morale*, ibid., 1802, in-8^o. Grouber de Groubental annonçait en 1771 des *Mémoires et œuvres de jurisprudence*, en 4 vol. in-12, qui n'ont point paru. On a souvent confondu cet auteur avec Groubentall de Linière (voy. l'art. précédent). Z.

GROUCHY (NICOLAS DE), en latin *Gruchius*, savant humaniste du 16^e siècle, était né à Rouen d'une famille justement considérée. Jeune encore, il obtint la chaire de grec au collège de Bordeaux, et y expliqua le premier les ouvrages d'Aristote avec une telle réputation, que beaucoup d'élèves abandonnèrent l'université de Paris pour venir suivre ses leçons. Un succès aussi marqué ne pouvait manquer de lui attirer des ennemis, et il était d'ailleurs d'un caractère à chercher les occasions de briller par les disputes alors fort à la mode. Il eut d'abord une contestation assez vive avec Joachim Périon sur le véritable sens de quelques passages d'Aristote. Sigonius l'attaqua ensuite au sujet de son traité *De comitiis Romanorum*. La querelle fut longue et produisit de part et d'autre un grand nombre d'écrits ; mais la victoire resta tout entière à Grouchy, et il reçut à ce sujet des félicitations même des Italiens. Il suivit André Gouvêa en Portugal (roy. GOUVÊA), et il y enseigna plusieurs années le grec à l'université de Coïmbre. L'amour de la patrie le ramena en France pendant les guerres de religion, et il y vécut quelque temps très-malheureux. On lui offrit enfin la direction du nouveau collège de la Rochelle, qu'il accepta avec empressement ; mais en arrivant à la Rochelle il mourut, au mois de janvier 1572, d'une fièvre lente dont il avait été attaqué dans la route : heureux, dit de Thou, par sa mort, qui fut pourtant pleurée des gens de lettres, de prévenir le tumulte de Paris et de ne pas voir le siège d'une ville qu'il avait choisie pour l'asile de sa vieillesse. Sigonius, qui depuis n'avait plus osé parler de lui qu'avec respect,

changea de langage dès qu'il connut sa mort, et se couvrit par cette lâcheté d'une honte ineffaçable. On a de Grouchy : 1^o *De comitiis Romanorum libri tres*, Paris, Vascosan, 1555, in-fol., édition belle et rare ; Venise, 1558 ou 1559, in-8^o, insérés à la suite de l'*Historia de rebus Bononiensibus* de Sigonius, Francfort, 1604, in-fol. ; dans le tome 1^{er} du *Thes. antiquit. Romanar.* de Grævius, avec toutes les pièces qu'avait produites sa querelle, et enfin dans le recueil de Jean Godesch. Glausing, *Jus publicum Romanorum*, Lemgow, 1726, in-8^o. Cet ouvrage est très-savant et fort estimé. 2^o *Responsio ad Car. Sigonium de binis magistratuum comitiis et de lege curiata* ; 3^o *Ad posteriorem Car. Sigonii disputationem de binis magistratuum comitiis refutatio*, Paris, 1567, in-8^o ; 4^o *Dialecticæ præceptiones*, ibid., 1560, in-4^o ; 5^o *De reprehensionibus sophistarum* ; 6^o *De Romanis conjugis*. Grouchy a corrigé ou traduit en latin les *Œuvres philosophiques* d'Aristote, et il a traduit du portugais en français l'*Histoire des Indes* de Fernand Lopez de Castanheda, Paris, 1553, in-4^o ; Anvers, 1554, in-8^o. Lacroix du Maine en cite une édition d'Anvers, 1576, in-4^o. Les nouveaux rédacteurs du *Dictionnaire universel* ont commis une erreur bien singulière en confondant Nicol. de Grouchy avec un poète du même nom qui vivait plus de soixante ans après lui. — Ce Nicolas DE GROUCHY, qui prend la qualité de *sieur de la Cour*, était né à Clermont en Beauvaisis, et exerçait à Paris la profession d'avocat ; il est auteur de l'ouvrage suivant : *la Béatitude, ou les Inimitables amours de Theoy (le fils de Dieu) et de Charité (la Grâce), en dix poèmes dramatiques de cinq actes, en chacun desquels se traite matière absolue et paraissent nouveaux effets*, Paris, 1632, in-8^o. On en trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français* (tome 2, p. 231). Ouvrez, dit l'auteur, le livre au hasard, et certainement vous verrez le chef-d'œuvre de la déraison. Ce poème eût été trouvé absurde dans le siècle même de François 1^{er}. Comment concevoir qu'il ait été écrit dans le temps où notre langue commençait à s'épurer, et que l'auteur ait osé le dédier au cardinal de Richelieu, le protecteur des arts et des talents ! W—s.

GROUCHY (EMMANUEL, marquis DE), maréchal et pair de France, grand cordon de la Légion d'honneur, grand'croix de l'ordre de Bavière, commandeur de l'ordre de St-Louis, etc. Tant de passions et de controverses se sont agitées autour de ce nom ; les faits, objet de ces controverses, ont été présentés, expliqués, interprétés par les meilleures autorités d'une façon si contradictoire ; au total, l'opinion générale a fait peser une si grande responsabilité sur la mémoire de Grouchy, pour sa coopération dans la célèbre et malheureuse campagne de 1815, qu'au milieu de ces dénégations réciproques et de ces polémiques, où des deux côtés on semble s'attacher à modifier les faits suivant la convenance de sa propre thèse,

cette biographie est une des plus difficiles et des plus délicates pour l'écrivain impartial et uniquement préoccupé de la recherche de la vérité. Faut-il absoudre le maréchal Grouchy des reproches qui lui ont été prodigués; faut-il au contraire en reconnaître la justesse; quelle part lui revient dans le dernier désastre de nos armées? Voilà certainement avant tout ce qu'on ira chercher et qu'on voudra trouver dans l'esquisse que nous venons entreprendre, et peut-être découvrira-t-on la solution du problème dans la carrière observée et étudiée de l'homme de guerre dont nous avons à raconter la vie. — Issu d'une ancienne et noble famille de Normandie, qui prétend remonter à l'invasion des Normands, Grouchy naquit à Paris le 23 octobre 1766. Il se voua de bonne heure à la carrière des armes, dont sa naissance lui ouvrait les portes. A quatorze ans, il entra comme aspirant au corps royal d'artillerie (1779). A quinze ans (1780), il était lieutenant en second au régiment de la Fère; à dix-sept ans, il passait dans la cavalerie, et à dix-neuf ans, il commandait une compagnie au régiment de Royal-Étranger; enfin à vingt et un ans (1786), il entra comme sous-lieutenant aux gardes du corps du roi. C'est dans cette situation que le trouvèrent les événements de 1789. Partageant les idées nouvelles, il ne tarda pas à se sentir mal à l'aise au milieu des adversaires les plus ardents de la révolution, et demanda à servir dans la ligne. En 1791, on lui confia le commandement provisoire du 12^e régiment de chasseurs, dont il fut nommé colonel titulaire en 1792. Il arrêta l'émigration qui menaçait de devenir considérable dans son régiment. La guerre ayant éclaté, il fit sa première campagne dans l'armée de Lafayette, à la tête du régiment de Condé-Dragons. Général de brigade en septembre 1792, il se rendit à l'armée des Alpes pour y commander la cavalerie. Il fut bientôt après dirigé sur la Vendée où il se distingua, et se retira dans ses terres après le décret de la convention qui excluait les nobles des commandements dans nos armées. La réaction du 9 thermidor ne tarda pas à le rendre à l'activité. Le directoire l'élevait en 1795 au grade de général de division, et le nommait chef d'état-major de l'armée des Côtes-du-Nord, sous les ordres de Hoche. Il prit part en cette qualité à la campagne de Quiberon, mais n'assista pas à l'action sanglante qui termina cette expédition fameuse par ses malheurs; c'est du moins ce qu'il déclara dans une réponse au duc de Rovigo, l'accusant sous la restauration d'avoir participé à cette journée; étrange reproche sans doute sous la plume de l'homme qui avait joué un rôle si impitoyable et si odieux dans le meurtre du duc d'Enghien. Lorsque les trois armées des côtes de Brest, des côtes de Cherbourg et de l'Océan furent concentrées sous le commandement du pacificateur de la Vendée, Grouchy resta auprès de ce général comme chef de l'état-major. Par sa modération, par ses manières

conciliantes et son courage, il ne fut pas un des moins utiles auxiliaires de Hoche dans l'entreprise difficile et laborieuse qu'il avait à conduire. La tranquillité rétablie dans l'ouest, Hoche proposa au directoire une expédition en Irlande. L'armée mit à la voile, un bon vent la favorisa d'abord, mais bientôt une tempête furieuse dispersa la flotte française. Les vaisseaux cependant se réunirent au rendez-vous commun indiqué à la baie de Bantry. La frégate de Hoche, poussée par la tempête dans les hautes mers du Nord, manquait seule à la réunion générale (*voy. HOCHÉ*). La flotte l'attendit huit jours. Les Irlandais cependant arrivaient en foule, sollicitant avec instance le débarquement. La frégate de Hoche n'arrivait pas; des délibérations furent tenues, les avis furent partagés, et en définitive l'ordre fut donné de rentrer à Toulon. L'Angleterre fut ainsi sauvée d'un des plus grands dangers qu'elle ait courus. Hoche arrivant enfin à Bantry, ne trouva plus sur le rivage que la solitude et la consternation des Irlandais. A qui faut-il attribuer la responsabilité de cette affligeante retraite? Le duc de Rovigo, dans ses Mémoires, ne manque pas de la faire peser sur le général Grouchy; celui-ci a cherché à s'en justifier; il prétend que l'amiral Morard de Galles ne voulut pas écouter ses supplications, qu'il refusa de se prêter au débarquement, et que quelques frégates ayant couru le danger d'échouer sur la plage, cet officier général donna lui-même l'ordre du départ. Mais ce récit est formellement contredit par les témoins oculaires les plus graves. L'armée sous les ordres de Hoche n'avait que deux divisionnaires, le général Grouchy et le général de Belle. Ce dernier était sur la frégate montée par le général en chef. Le commandement supérieur, en l'absence de Hoche, appartenait donc à Grouchy. L'amiral était sous les ordres du commandant de l'armée de terre. Hoche avait en outre confié à Grouchy le commandement le plus important de son armée, celui de son corps de bataille. Voici maintenant comment sur des documents originaux M. Bergounioux, auteur d'une histoire très-intéressante de Lazare Hoche, raconte les circonstances de la retraite. « L'armée, « par suite de l'absence de Hoche, se trouvait « sous les ordres de Grouchy. C'était donc à lui à « prendre une décision. Tant qu'il crut que Hoche « pourrait arriver, c'est-à-dire pendant huit jours, « il se borna à dire qu'il fallait attendre. Mais le « neuvième jour, croyant que la frégate montée « par le général Hoche était perdue ou prise, il « donna ordre de mettre le cap sur la France. En « vain Chérin, chef d'état-major de l'armée, le « pressa de se montrer digne de cette protection « de la fortune qui, après avoir dérobé l'escadre « aux croisières anglaises, lui montrait un rivage « si facilement abordable; en vain il fit appel au « dévouement que tous avaient promis à Hoche, « pour l'accomplissement de ses grands desseins; « en vain il lui prouva qu'un concours de circon-

« stances si favorables pour le succès d'une si grande entreprise ne se représenterait plus; il ne put parvenir à faire prendre à Grouchy une résolution énergique..... Dans une lettre où il rend compte à Hoche de ces détails, Chérin dit qu'en voyant l'hésitation de Grouchy, il fut tenté de le jeter à la mer; il se promenait seul la nuit sur le pont, le coup était facile; il exprime le regret d'avoir résisté à ce mouvement; le commandement de l'armée revenait alors à Chérin, et lui eût débarqué. » Hoche, désespéré, rentra en France. « Pour ne pas, écrit encore M. Bergounioux, perdre Grouchy dans l'opinion de l'armée, il se refusa à publier un rapport sur l'expédition et laissa s'accréditer le bruit que la tempête avait été le seul obstacle au débarquement. Mais aucune considération ne put le faire aller plus loin. S'il consentit à couvrir de son oubli les torts du général Grouchy, toutes les démarches faites auprès de lui pour obtenir ce pardon du cœur qui se rouvre à l'amitié furent sans résultat..... Il pensa que c'était assez de son silence accordé au souvenir de leur ancienne intimité. » Ainsi, dans cette circonstance, nous trouvons l'irrésolution du caractère et l'incertitude de la décision que nous retrouverons encore dans plus d'une des conjonctures graves où s'est trouvé Grouchy. Non pourtant qu'il manquât ni de loyauté, ni de dévouement, ni de courage personnel. Grouchy avait déjà donné de nombreuses preuves de sa bravoure, et il en devait donner encore de plus éclatantes. Il fut un des hommes qui, pendant les vingt-cinq années de nos grandes guerres, ont le plus payé de leur personne. S'il faut l'en croire, et il n'y a aucune raison pour douter ici de ses paroles, sa carrière militaire compte vingt-deux campagnes; il a assisté à plus de deux cents combats ou batailles, et il a reçu quinze blessures de la main de l'ennemi. Nous aurons occasion de raconter bientôt ses plus brillants faits d'armes. Mais la destinée de cet intrépide soldat était réservée à montrer combien il y a loin du courage qui s'expose et exécute, à la résolution froide et intelligente qui sait combiner et surtout se décider. Peu de temps après cette expédition, Grouchy fut de nouveau envoyé dans les départements de l'Ouest, investi du commandement supérieur des 11^e, 12^e, 13^e, 14^e et 22^e divisions militaires. De graves symptômes d'insurrection se laissaient apercevoir dans ces contrées : il sut les étouffer, fut placé ensuite à la tête de la cavalerie de l'armée de débarquement que le directoire réunissait plutôt pour inquiéter que pour envahir l'Angleterre, et sollicita de faire partie de l'expédition de l'Égypte. Il ambitionnait d'être le chef d'état-major du général Bonaparte, qui lui préféra Berthier. En 1798, il fit partie de l'armée de Joubert. L'attitude de la cour de Turin était suspecte; on craignait qu'elle ne joignît ses forces à celles des Autrichiens.

Grouchy accepta de Joubert une mission fort délicate; elle consistait à révolutionner le Piémont et à obtenir du roi son acquiescement à une alliance active avec la république française. Il se rendit à Turin, s'entendit avec les partisans de la France, et par des mouvements populaires il sut si bien intimider le roi, que ce prince consentit à abdiquer, à remettre à la république le Piémont avec ses places fortes et son armée, et à se retirer de sa personne en Sardaigne. En récompense de ce succès, Grouchy fut investi du commandement des États qui venaient ainsi de s'adjoindre à la France. Après nos désastres d'Italie, causés par l'impéritie du général Schérer, Moreau, placé à la tête des débris de cette armée vaillante, quoique battue, appela à lui le général Grouchy, par une lettre que nous devons conserver, puisqu'elle prouve le cas que cet homme de guerre éminent faisait de la personne de Grouchy. « Ne perdez pas une minute à me venir joindre, lui disait-il, car j'ai grand besoin d'hommes de votre trempe, et il m'en reste trop peu tels que vous. » Grouchy en effet fit avec Moreau cette admirable campagne du Piémont, où moins de 25,000 Français tinrent en échec pendant deux mois plus de 120,000 ennemis. Il brilla entre autres aux affaires de Valence et de San-Juliano, où deux de ses aides de camp furent tués à ses côtés, et où lui-même fut légèrement blessé. Il devait subir une plus rude épreuve à la bataille de Novi. Une partie de sa division fut enveloppée; il la dégagera, reprit l'offensive, et dans cette journée, son corps fut onze fois engagé contre l'ennemi. Toujours au milieu du feu, il conduisit lui-même presque toutes les charges, ramenant au combat les soldats ébranlés. Mais l'armée était en pleine retraite, la division Grouchy, placée entre deux feux, fut obligée de se replier. Elle se retrancha dans le village de Pasturana, où, accablée par le nombre, elle succomba, laissant son général, percé de coups, aux mains des ennemis. Le grand-duc Constantin était présent à cette lutte acharnée, et Grouchy dut la vie à ce prince. Il le fit relever, soigner par ses propres chirurgiens, et assista lui-même à son pansement. Au bout d'un an de captivité, il fut échangé contre le général anglais Don, et rentra en France peu après la bataille de Marengo, avec peu de perspective de faveur auprès du premier consul, qui avait dû trouver dans les papiers du directoire une protestation du général Grouchy, encore prisonnier, contre le 18 brumaire. Cependant, le nouveau maître de la France ne voulut pas se passer des services militaires de Grouchy. Il fut placé à la tête d'une division de la seconde armée de réserve assemblée au pied du mont Jura, et dont Macdonald était le général en chef. Ce dernier, malade à Zurich, lui confia la direction de ses troupes. Grouchy repoussa les Autrichiens, leur fit évacuer l'Engadine, pénétra dans le pays des Grisons, s'empara de Coire, capitale de ce canton,

et se disposait à passer le Splügen, lorsque MacDonald rétabli reprit le commandement. Lié avec Moreau d'amitié et de sentiments politiques, il fit avec ce général la célèbre campagne d'Allemagne en 1800. Il y commandait la plus belle division de l'armée, forte de 18,000 hommes d'élite. Il combattit et se distingua à Hohenlinden, et fut chargé avec sa cavalerie de la poursuite de l'armée battue. Il se signala de nouveau au passage de l'Inn et à celui de la Salza, et à Steyer il prit trente bouches à feu et plusieurs bataillons. Ses avant-postes n'étaient plus qu'à seize lieues de Vienne, lorsqu'un armistice fut signé, bientôt suivi de la conclusion de la paix. Après cette campagne il fut nommé inspecteur général de la cavalerie, et en 1803 l'empereur lui confia la mission de conduire à Florence et d'y faire reconnaître le roi d'Étrurie, gendre du roi d'Espagne. On sait qu'à cette époque une forte opposition contre le pouvoir toujours envahissant de Bonaparte et ses aspirations déjà prévues à la couronne existait dans l'armée; Grouchy faisait alors partie de cette opposition. Un de ses biographes, qui a eu évidemment ses confidences, raconte même que les principaux généraux qui voyaient cette élévation avec déplaisir se réunissaient chez lui, et parmi eux cet écrivain cite Ney. Mais l'arrestation et le jugement du général Moreau ne tardèrent pas à faire disparaître ces ferments de conspiration. L'empire fut proclamé, et Grouchy, moralement compromis par ses relations avec Moreau et les mécontents, ne participa à aucune des grandes faveurs qui furent distribuées aux chefs de l'armée à propos du couronnement. Néanmoins sa carrière resta liée à tous les grands faits d'armes et à toutes les luttes guerrières de l'empire. En 1805 il était à la tête d'une des divisions du corps d'armée du Helder, faisant partie de l'armée dite de Bologne; puis avec sa division il combattit à la campagne d'Ulm, se fit remarquer aux affaires de Wuttinghen (8 octobre 1805) et de Guntzbourg (9 octobre), et assista à la capitulation de l'armée autrichienne; mais il ne prit point part à la bataille d'Austerlitz, faisant partie du corps du général Marmont éloigné du champ de bataille. En 1806, dans la campagne de Prusse, il était à la tête d'une division de cavalerie qui acheva, après la bataille d'Iéna, la déroute de l'armée prussienne. Sa division contribua aussi à la prise de Lubeck, où s'était enfermé le général Blücher, et à la capitulation à laquelle ce général fut réduit après avoir été acculé au territoire danois. Les Russes cependant accouraient au secours des Prussiens; la campagne de Pologne s'ouvrit au milieu des rigueurs de l'hiver de 1807; la cavalerie de Grouchy livra plusieurs combats heureux et brillants, entre autres au passage de la Vistule, près de Thorn, aux affaires de Hoff et de Landsberg. A la bataille d'Eylau il brilla au premier rang; et dans une charge restée célèbre, sa cavalerie perça les deux premières lignes de l'armée enne-

mie. La division de Grouchy, qui se composait de 6,000 hommes au commencement de la journée, n'en avait plus le soir que 1,200 sous les armes; lui-même avait eu son cheval tué, avait été blessé et sur le point d'être fait prisonnier. L'empereur récompensa sa conduite dans cette circonstance en le décorant de la grand-croix de l'ordre de Maximilien-Joseph de Bavière. A Friedland il remplaçait à la tête de toute la cavalerie de l'armée Murat, qui avec Davout s'était porté vers Königsberg. Dès le point de jour, il attaquait les Russes, leur enlevait le poste retranché de Schwanzendorff et leur prenait sept pièces de canon et trois mille hommes. Par une manœuvre habile il attirait l'ennemi dans une embuscade, fondait de nouveau sur lui de Friedland, et rejetait tout un corps de cavalerie important au delà de la Prégel. Dans le bulletin de cette journée l'empereur le mentionna comme ayant rendu des services importants, et il venait de le décorer sur le champ de bataille du grand cordon de la Légion d'honneur. La paix de Tilsitt, qui suivit de près la bataille de Friedland, ne mit un terme à la guerre au nord que pour la recommencer à l'occident de l'Europe. Napoléon avait résolu la conquête de l'Espagne. Grouchy fut nommé commandant de la cavalerie du corps d'armée de Moncey, destiné à l'invasion de ce malheureux pays, et en 1808 il était gouverneur général de Madrid. En cette qualité il eut à réprimer la célèbre insurrection du 2 mai. Après la capitulation de Baylen, l'évacuation de Madrid et la retraite sur l'Ebre ayant été résolues, le roi Joseph chargea Grouchy du commandement de l'arrière-garde; mais il paraît que cette guerre répugnait vivement aux sentiments et aux idées de l'ancien ami de Moreau; c'est du moins l'assertion du général, et il en offre pour preuve une vive altercation presque publique qu'il avait eue précédemment à Madrid avec l'instrument le plus docile et le plus passible des volontés de Napoléon, le duc de Rovigo. Prétextant donc l'état de sa santé, Grouchy obtint de rentrer en France. Il n'y resta pas longtemps inactif. L'Autriche voyant les forces de l'empire occupées dans cette funeste expédition espagnole, se préparait à faire encore une fois appel à la loi des combats. Grouchy fut envoyé à l'armée d'Italie. Le 2 mai 1809 il se signala au passage de l'Isonzo, et le lendemain entra dans Udine, après avoir mis en fuite les cavaliers autrichiens. Il traversa ainsi en tête de l'armée la Styrie, s'empara de Mahrbourg et de Gratz, et, sous les ordres du prince Eugène, se dirigea vers la Hongrie, que ce prince avait ordre d'envahir afin d'opérer sa jonction par le Danube avec la grande armée d'Allemagne commandée par Napoléon. Cette marche, comme on le sait, fut complètement heureuse. Au combat de Papa, Grouchy bat l'archiduc Jean, et ne se distingue pas moins à la bataille de Raab et à l'affaire de Comorn. Après

la jonction des deux armées il prit le commandement de toute la cavalerie de l'aile gauche et franchit le Danube. Il tourna habilement l'aile gauche de l'armée autrichienne, culbuta sa cavalerie par les charges les plus vigoureuses, et défit le lendemain, en la poursuivant jusqu'à Snaïm, l'arrière-garde du prince de Hohenlohe. Ce fut le dernier fait d'armes de la campagne. Napoléon dut apprécier à une grande valeur les services qu'y avait rendus Grouchy, car il le récompensa avec une grande magnificence et le nomma commandeur de l'ordre de Fer, colonel général des chasseurs et grand officier de l'empire. En cette dernière qualité il présida (janvier 1814) le collège électoral du département de Vaucluse. En 1812 Grouchy fut appelé à prendre part à l'expédition de Russie. Il est chargé du commandement d'un des trois corps de cavalerie de la grande armée, coopère à la prise de Wilna (24 juin 1812), se rend maître d'Orcha, et, franchissant le premier le Borysthène, repousse encore l'ennemi à Krasnoé (14 août). Il se porte ensuite sur Smolensk et contient l'ennemi jusqu'à l'arrivée du gros de l'armée. A la bataille de la Moskowa, sa cavalerie, à la fin de la journée, tourna la grande redoute, point central de l'armée ennemie; il reçut dans cette affaire un biscaïen dans la poitrine, et eut son fils blessé à ses côtés. Cette blessure n'était pas grave, Grouchy reprit bientôt le commandement de toute la cavalerie après le départ du roi de Naples pour ses États. Il combattit à Malojarslawetz (24 octobre), à Viasma (3 novembre), et dans cette effroyable retraite où tant de cœurs fermes fléchirent, il ne cessa de donner des témoignages de son dévouement et de sa fermeté. Ce fut à lui que Napoléon dans sa détresse confia le commandement de ce célèbre bataillon sacré composé tout entier d'officiers généraux et d'officiers supérieurs, et dont la mission était de défendre et de garder la personne de l'empereur contre les dangers d'une attaque ou d'une surprise. Ce corps fut dissous lorsque Napoléon quitta l'armée après le passage de la Bérésina. Grouchy ne prit point part à la campagne de 1815. Il demandait le commandement d'un corps de cavalerie; il n'accepta point, et se retira dans ses terres jusqu'à l'invasion de 1815-1814. Dans ces circonstances, Grouchy écrivit à l'empereur pour lui demander du service. « Il ne pensait pas, disait-il, qu'il fût « plus longtemps permis à un bon Français de « rester dans l'inaction, et alors que la patrie était « en danger, toute espèce de commandement lui « convenait. » Napoléon lui donna le choix du commandement de l'armée de Piémont et de celui de la cavalerie de l'armée destinée à opérer sous ses ordres, en lui exprimant l'opinion qu'il le croyait plus utile et plus à sa place dans ce dernier poste.

Grouchy se rendit au désir de l'empereur; les alliés ayant passé le Rhin, il les arrêta quelque temps dans les plaines de Colmar, leur disputa le passage des Vosges de concert avec le maréchal Victor, et se réunit à l'armée de l'empereur près de St-Dizier. Il combattit aux malheureuses journées de Brienne et de la Rothière, forma l'arrière-garde de l'armée pendant sa retraite sur Troyes, et fut légèrement blessé à la reprise de cette ville. Joint au corps du général Marmont, il attaqua les Prussiens à Vauchamps (14 février 1814), coupa le corps du général Kleist et lui fit 5,000 prisonniers. Le lendemain il contribua beaucoup au succès de la journée d'Étoges par des charges habiles que le maréchal Marmont signala à l'attention de l'empereur, et qui, s'il faut l'en croire, lui valurent la promesse du bâton de maréchal, dont le brevet ne lui fut délivré qu'en 1815. Mais dans cette même campagne, à côté de tant de courage dans l'action, Grouchy devait donner une nouvelle preuve de cette indécision d'esprit, de cette timidité de résolution qui avait si malheureusement marqué sa conduite dans l'expédition d'Irlande. Le maréchal Marmont était en présence d'une nombreuse armée ennemie; Grouchy le couvrait à Etoges avec sa cavalerie et la division du général Leval. « Le 15, à minuit, dit le duc de Raguse dans ses « *Mémoires* (tome 6, livre 20), une lettre du gé- « néral Grouchy m'informa qu'un ordre de l'em- « pereur lui prescrivait de le suivre avec sa cava- « lerie et la division du général Leval, afin « d'opérer avec lui contre la grande armée « (alliée); qu'au moment où il allait exécuter son « mouvement un corps russe de 12,000 hommes « environ avait paru de l'autre côté du Morin et « avait pris poste en face de Montmirail; il ajou- « tait que, vu ma position, il suspendait son départ « pour me donner le temps de me replier. » Marmont se met en marche; arrivé à Etoges, il reçoit une seconde lettre du général Grouchy, lui annonçant que, pensant à la nécessité de ne pas faire faute aux calculs de l'empereur, il se décidait à partir en prévenant le maréchal, afin de le mettre à même de prendre des dispositions convenables. Marmont se trouvait dans la position la plus critique; il avait devant lui un corps de 12,000 hommes et les corps de Sacken, d'York, de Kleist sur ses flancs ou sur ses derrières. Il eut toutefois le bonheur d'opérer tranquillement sa retraite. Que faisait cependant Grouchy? Il s'arrêtait à la Ferté-sous-Jouarre, inutile ainsi à la fois et à Marmont et à Napoléon. « Le 18, dit « Marmont, il vint de sa personne à Montmirail « pour me faire son compliment, et me témoigner « sa joie de me voir échappé à d'aussi grands dan- « gers. Il me dit que l'idée de mes périls l'ayant « poursuivi et anéanti, il n'avait pu continuer son « mouvement; que s'il me fût arrivé malheur, il « se serait brûlé la cervelle. C'eût été, lui dis-je, « une grande consolation; mais puisque vous « avez tremblé pour moi et que vous n'avez pas

« été au secours de l'empereur, il fallait au moins « revenir à ma rencontre et faire une diversion « en ma faveur. Ainsi, grâce à ses indécisions, à « ses irrésolutions, il m'avait compromis pour al- « ler au secours de l'empereur, et à peine ce mal « fait, il avait renoncé à tout ce qui lui restait « d'utile à exécuter en allant rejoindre Napoléon, « en sorte qu'il ne servit à rien et ne fut utile à « personne. » Et le duc de Raguse termine son récit par cette observation : « Ne voit-on pas en « cette circonstance l'homme de Waterloo? » Grièvement blessé le 7 mars 1814 à la bataille de Craonne, Grouchy quitta l'armée incapable de participer aux opérations militaires qui devaient se terminer moins de quinze jours après par la capitulation de Paris. Dès le début de la restauration, il se vit dépouillé de sa dignité de colonel général des chasseurs par une ordonnance de Louis XVIII, qui nommait à sa place le duc de Berry. Grouchy réclama vivement dans une lettre directement adressée au roi, au nom des termes de la capitulation de Paris, qui avait garanti aux membres de l'armée la possession de tous leurs grades et honneurs. Il lui fut répondu par un ordre d'exil, et sans doute cette rigueur ne contribua pas peu à lui faire accueillir avec plaisir le retour de l'île d'Elbe. Grouchy fut des premiers à aller féliciter l'empereur à son entrée aux Tuileries. Il reçut bientôt la mission d'aller combattre dans le midi le duc d'Angoulême, qui à la tête des volontaires royalistes et de quelques troupes de ligne menaçait à la fois Grenoble et Lyon, et dans cet objet il fut investi du commandement supérieur des 7^e, 8^e, 9^e et 10^e divisions militaires. Déjà le général Debelle n'avait pu défendre contre le prince le passage du pont de la Drôme. Grouchy improvisa quelques moyens de défense, se porta sur Valence, où il passa l'Isère, et ne tarda pas à apprendre la capitulation du duc d'Angoulême entre les mains du général Gilli. Cet acte réservait au prince la faculté de se retirer sur un territoire étranger. Grouchy crut devoir ne pas ratifier la capitulation et en référer à Paris par le télégraphe. Après quelques hésitations l'empereur donna l'ordre de permettre au duc d'Angoulême de gagner l'Espagne, mais en fait cet ordre se trouvait déjà exécuté. M. de Rovigo, sous la restauration, en 1828, accusa, dans ses mémoires, Grouchy de s'être montré peu bienveillant envers le duc d'Angoulême, mais cette accusation semble tomber par ce fait que le duc d'Angoulême lui-même contribua plus que personne à faire rapporter l'acte d'exil prononcé en 1815 contre le général Grouchy. Cette mission d'ailleurs lui valut la haute récompense qu'il avait le plus ambitionnée; il reçut à Lyon le bâton de maréchal de France; Napoléon lui annonça cette faveur dans une lettre dont les termes méritent d'être conservés... « L'attachement que vous avez montré pour moi et « pour la patrie, joint aux belles manœuvres, au « talent et au courage que vous avez déployés dans

« d'autres circonstances et notamment à Fried- « land, à Wagram et dans les plaines de la « Champagne m'ont porté à vous nommer maré- « chal de France. » (15 avril 1815). L'armée fran- çaise se disposait à aller attaquer l'armée anglo- prussienne en Belgique. Le nouveau maréchal fut rappelé de son gouvernement et reçut l'ordre d'aller attendre Napoléon à Laon, où il devait être placé à la tête de toute la cavalerie de la grande armée. Le major général (Soult) devait lui faire parvenir dans cette ville l'ordre de sa mise en mouvement vers la frontière. En arrivant à Laon, Napoléon appela le maréchal Grouchy pour se faire rendre compte de l'exécution des ordres qui devaient lui avoir été transmis; le maréchal répondit qu'il n'avait reçu aucun ordre du major général. Napoléon se montra surpris : ces ordres, il les avait donnés depuis huit jours, s'écria-t-il. Il ordonna sur-le-champ de faire partir en poste les officiers chargés de distribuer les troupes dans leurs cantonnements, afin de réparer une négligence qui ne devait pas être la seule et la plus funeste de l'état-major général dans cette fatale campagne. Nous n'avons à entrer ici dans le récit de ces manœuvres, tant de fois décrites et discutées, que dans la participation qu'y prit le général Grouchy. Le 15, avec sa cavalerie il ouvre à l'armée l'entrée de la Belgique, marche sur les Prussiens et les trouve en position devant Fleurus. Il fait avertir Napoléon, qui accourt et se trouve à la tête de 70,000 combattants. Grouchy coopère au gain de la bataille, dont les résultats restent nuls par la tardive arrivée de Ney aux Quatre-Bras. Le lendemain, 17 juin, l'empereur divise son armée en deux corps; avec le plus considérable il marche aux Anglais, et avec le second, composé de cent huit pièces de canon et de 53,000 hommes d'infanterie ou de cavalerie, il charge Grouchy de s'attacher à la poursuite des Prussiens et de les pousser dans une direction opposée à celle de l'armée anglaise. Le 18 l'empereur était en présence de l'armée anglaise à Waterloo, et ne l'attaqua qu'à onze heures du matin. Grouchy de son côté poursuivait les Prussiens avec une mollesse et une indécision que les faits rendent incontestables. Il était en ce moment à Gembloux, à deux lieues seulement du champ de bataille. Il entend les décharges du canon. Gérard, Excelmans, Vandamme le pressent de se porter sur le canon, il résiste : ses instructions, dit-il, sont formelles et il ne veut pas y manquer. Il continue à se porter sur Wavres, mais les Prussiens depuis le matin exécutaient rapidement leur mouvement de jonction avec le duc de Wellington, et au moment où Grouchy se présentait devant Wavres, ils avaient déjà dix-sept heures d'avance sur lui. La situation dès lors est irrémédiable. Un combat acharné, dans lequel nos soldats restèrent vainqueurs, fut livré autour de Wavres et dura jusqu'à onze heures du soir. Le lendemain, 19, Grouchy poursuivit sa victoire et enfonce

de nouveau les Prussiens qui lui étaient opposés, mais cette effusion de sang était inutile, un officier d'état-major lui apporta la nouvelle du désastre du 18. Il fallut songer à la retraite; elle s'opéra avec ordre et vigueur, et Grouchy ramena son armée presque intacte jusque sous les murs de Soissons. Dans cet intervalle les événements s'étaient accumulés; l'empereur avait abdiqué, et Grouchy, déjà attaqué lui-même pour sa conduite, donna sa démission. La seconde restauration l'inscrivit des premiers sur la liste de proscription des généraux qui avaient adhéré au gouvernement de Bonaparte. Il s'exila aux États-Unis, où il eut à subir plus d'un désagrément de plusieurs de ses anciens compagnons d'armes, et entre autres du général Vandamme, qui cependant avait montré peu de discernement et de sagesse dans l'attaque devant Wavres. Pendant sa proscription, il fut deux fois traduit devant le deuxième conseil de guerre de la première division militaire (Paris), qui chaque fois se déclara incompetent; enfin, une ordonnance spéciale du roi, sous la date du 24 novembre 1849, mit un terme à son exil et le réintégra dans tous les droits, titres et honneurs dont il était pourvu le 19 mars 1815. La restauration, par conséquent, ne lui reconnaissait pas sa dignité de maréchal obtenue pendant les cent jours. Grouchy fut inscrit sur le cadre des lieutenants généraux en non-activité; mais, après la révolution de 1850, le gouvernement lui rendit cette dignité et le promut en même temps à la pairie. Depuis son retour en France, la vie de Grouchy s'écoula dans une guerre de polémique tendant à le justifier des reproches qu'on lui adressait sur sa conduite pendant la journée de Waterloo: son âme ne pouvait supporter la responsabilité que l'opinion publique ou les préjugés populaires faisaient peser sur lui; et cette pensée était l'objet presque constant de ses conversations militaires. Il aimait à montrer l'ordre qu'il avait reçu de l'empereur, lui prescrivant les marches qu'il avait exécutées, et qu'il ne pouvait, disait-il, enfreindre sans manquer à l'obéissance passive. Nous n'avons pas besoin de rejeter loin de nous ce soupçon de trahison dont on se montra si prodigue après la funeste issue des luttes de 1815. Grouchy, on peut le dire, servit avec fidélité et dévouement; il était plus que personne intéressé au succès de l'empereur. Il avait été mal avec la restauration, et enfin sa proscription elle-même est une preuve de sa loyauté envers le gouvernement des cent jours. Il commit toutefois deux fautes: l'une de ne point marcher au canon le 18, à onze heures du matin, comme l'en pressait avec instance le général Gérard; l'autre de s'être tenu à une trop grande distance de l'armée prussienne, de ne s'être pas attaché ardemment à sa poursuite, de l'avoir laissée se dérober à lui pour aller rejoindre Wellington en gagnant sur la poursuite, dans la journée et la nuit précédente, une marche de

plusieurs heures. Sur le premier point, toutefois, il nous paraît que Grouchy oppose des motifs sérieux à ses accusateurs. Sans doute, c'eût été une belle et heureuse inspiration d'aller au canon. C'était peut-être dans les véritables principes de l'art de la guerre; mais, d'un autre côté, en présence d'instructions explicites, devait-il substituer ses propres combinaisons à celles de l'empereur, et son caractère se prêtait-il à ce qu'il s'exposât à une aussi haute responsabilité? Grouchy a préféré à l'éclat d'une résolution qui n'eût probablement pas sauvé l'empire, mais qui décidait de la bataille, la stricte exécution de ces ordres et des manœuvres qui lui étaient indiquées. On peut s'en affliger; mais peut-on lui en faire un crime, et en peut-il peser une charge sur sa mémoire? Nous ne le pensons pas. Dans des conjonctures aussi compliquées, il est facile de conseiller quand on n'a point de responsabilité, mais il est plus difficile au responsable de résoudre. On ne comprend pas en outre comment, pendant toute la journée, à une petite distance, les deux corps d'armée sont restés en quelque sorte sans aucune espèce de communication. Dès les commencements de la bataille, des prisonniers avaient fait connaître au quartier général de l'empereur que les Prussiens étaient attendus par l'armée anglaise. Par quelle fatalité est-il arrivé que, dès ce moment, des ordres n'aient pas été expédiés à Grouchy pour lui donner la nouvelle direction que nécessitait cette circonstance? et comment le chef de l'état-major général ne s'est-il pas arrangé pour avoir la certitude que ces ordres étaient transmis et allaient être exécutés? Il paraît certain que Grouchy n'a reçu que deux avis du champ de bataille: le premier, vers deux heures, lui annonçant que la bataille était « engagée et gagnée; » le second, après quatre heures du soir, l'avisant de l'apparition des Prussiens sur le flanc de l'armée française, et l'appelant en toute hâte. Mais il n'était plus temps: l'armée prussienne avait sur celle de Grouchy une trop grande avance. Il est moins facile de justifier la lenteur des mouvements du deuxième corps à la poursuite de l'armée prussienne. C'est là, selon nous, la seule faute dont Grouchy soit réellement ou complètement responsable. Cette faute tenait à cette hésitation de caractère dont nous avons cité plusieurs exemples, et qui, comme nous l'avons dit, n'était rien à l'intrépidité de ce général sur le champ de bataille, duquel un de ses adversaires les plus ardents, le duc de Rovigo, a dit lui-même « qu'il suffisait » de lui montrer un casque pour qu'il donnât « l'exemple du courage. » Excellent divisionnaire, intrépide et entraînant, Grouchy savait enlever le soldat et conduire les plus périlleuses charges. Mais Napoléon, en 1815, avait senti qu'il ne fallait pas lui confier la conduite d'une grande opération militaire; et c'est pour avoir oublié cette lacune dans les talents stratégiques de Grouchy qu'il a probablement perdu la bataille de Wa-

terloo. Que le maréchal ait commis des fautes dans cette campagne, nous venons de dire que nous le pensions ; mais, dans notre conviction consciencieuse, nous pensons aussi qu'il a servi de bouc émissaire à d'autres fautes plus grandes et plus nombreuses que les siennes. Pendant le gouvernement de la seconde branche des Bourbons, le maréchal Grouchy intervint rarement dans les discussions de la chambre des pairs, et votait d'habitude avec l'opposition modérée. Il est mort à Paris le 29 mai 1847, laissant des fils investis de hauts emplois dans l'armée et l'administration. Il a publié : 1° *Observations sur la Relation de la campagne de 1815 publiée par le général Gourgaud, et réfutation de quelques-unes des assertions et écrits relatifs à la bataille de Waterloo*, Paris, 1819, in-8° ; 2° *Réfutation de quelques articles des Mémoires du duc de Rohigo ; première lettre*, Paris, 1829, in-8° de 16 pages (voy. SAVARY) ; 3° *Fragments historiques relatifs à la campagne et à la bataille de Waterloo* ; n° 1, *Lettre à MM. Barthélemy et Méry*, Paris, 1829, in-8° de 20 pages ; n° 2, *Influence que peuvent avoir sur l'opinion les documents relatifs à la bataille de Waterloo, publiés par M. le comte Gérard* (voy. GÉRARD), Paris, 1850, in-8° de 66 pages ; 4° *Discussion du projet de loi sur l'état de siège ; discours prononcé à la chambre des pairs dans la séance du 29 février 1855*, Paris, 1855, in-8° de 16 pages ; 5° *Réclamation du maréchal Grouchy*, Paris, 1854, in-8° de 12 pages ; 6° *Plainte contre le lieutenant général baron Berthezène*, Paris, 1840, in-8° de 8 pages. Cette plainte, adressée par le maréchal Grouchy au président de la chambre des pairs, M. Pasquier, fut reproduite dans plusieurs journaux de Paris. Le baron Berthezène, à propos de l'article publié sur le maréchal Grouchy dans la *Biographie des hommes du jour* de MM. Saint-Edme et Sarrut, fit une réponse qui donna lieu à la plainte de Grouchy ; plus tard, dans une lettre insérée au *Moniteur universel* (26 et 27 décembre 1840), il rétracta diverses imputations portées par lui contre Grouchy, déclarant qu'il n'avait eu aucune intention de l'accuser de trahison (voy. à ce sujet des lettres de MM. Gérard, Grouchy, Berthezène, etc., imprimées dans la *Biographie des hommes du jour*, t. 5, parties 1 et 2. C. L.—s.

GROULART (CLAUDE), en latin *Grolartus* ou *Grolartus*, né à Dieppe en 1551 d'une famille très-riche, fut envoyé par ses parents à l'université de Valence pour y prendre ses grades. Le célèbre de Thou, son condisciple, dit qu'il montrait alors beaucoup d'éloignement pour l'étude et qu'il ne savait absolument rien. Ce fut vers le même temps qu'il embrassa les opinions des novateurs ; et après la St-Barthélemy, il se retira à Genève, où il se lia avec Scaliger, qui le détermina enfin à étudier. Dans l'espace de quinze mois qu'il demeura sous la direction de cet habile maître, Groulart acquit une connaissance parfaite des langues grecque et latine. En rentrant en France, il cacha son attachement à la réforme et acheta une charge au

grand conseil. Il fut nommé en 1585 premier président au parlement de Rouen, par la protection du duc de Joyeuse. Pendant les guerres civiles qui désolèrent la Normandie, il se retira de Rouen avec les membres de sa compagnie restés fidèles à la cause royale. Après la pacification de la province, il revint à Rouen, et prononça à la rentrée de la cour un discours que de Thou trouva très-solide et très-éloquent. Protecteur généreux des lettres, il fonda deux nouveaux prix à l'Académie de Rouen, connue sous le nom du *Puy*, et présida lui-même en 1596 à l'examen des pièces envoyées au concours. Il mourut en cette ville le 1^{er} décembre 1607, à l'âge de 56 ans, et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale. Groulart avait été chargé par Henri IV d'un travail sur la coutume de Normandie, et c'est ce qui lui a fait attribuer un *Commentaire* sur cette coutume, dont Jacq. le Bathelier (voy. ce nom) est le véritable auteur. Il a traduit du grec en latin trois *Harangues* de Lysias, contre *Ératosthènes*, *Alcibiade*, et contre les *faiseurs de monopole*. Ces traductions ont été insérées dans le recueil des *Orateurs grecs*, par Henri Étienne, 1575, in-fol. De Thou les trouvait très-bien ; mais il croyait que Scaliger y avait passé la main ; Huet dit que Groulart lui paraît avoir parfaitement saisi le ton qu'on exige dans la version d'un orateur. Son *Oraison funèbre*, en latin, par Jean Roënné, a été imprimée à Paris, 1608, in-8°.

W—s.

GROUVELLE (PHILIPPE-ANTOINE), né à Paris en 1758, dut le jour à un orfèvre. Remercé par un notaire, dont il était second clerc et qui ne lui pardonnait pas d'imprimer de petits vers dans l'*Almanach des Muses*, il devint le commis de Champfort, secrétaire des commandements de M. le prince de Condé. Champfort, ennuyé d'une place qui gênait son indépendance, pria le prince d'agréer sa démission, et dès le lendemain M. le prince de Condé nomma Grouvelle pour se débarrasser des solliciteurs. Il se rendit agréable à la cour de Chantilly par quelques-unes de ces bagatelles que l'à-propos fait valoir. Le petit opéra des *Prunes*, dont le sujet et les plus jolis scènes appartiennent à M. Desprès, son ami, fut si vanté, que la reine le fit jouer deux fois à Versailles dans ses petits appartements. Grouvelle adopta les principes de la révolution, fit partie du club dit de 1789, et publia sa première brochure au palais Bourbon : c'était demander sa retraite, il l'obtint. Après le 10 août 1792, il fut nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire : en cette qualité il accompagna le ministre de la justice au Temple le 20 janvier 1793 et lut à Louis XVI le décret de la convention qui le condamnait à mort ; ce qu'il fit, dit Cléry, d'une voix faible et tremblante. Au mois de juin suivant, il fut envoyé comme ministre de France en Danemarck, en fut rappelé en 1794, et y retourna en 1796. En 1800 il entra au corps législatif, y fut réélu en 1802, et mourut à Varennes le 30 septembre 1806. Grouvelle

était correspondant de l'Institut. On a de lui : 1° *le Duc de Brunswick*, ode, 1786, in-12 (voy. J.-L. BRUNSWICK); 2° (avec Cérutti), *la Satire universelle, prospectus dédié à toutes les puissances de l'Europe*, Paris, 1788, in-8° de 55 pages; 3° *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789, in-8°, réimprimée au tome 7 de la *Bibliothèque de l'homme public*; 4° *Adresse des habitants du ci devant bailliage de... à M. de..., leur député à l'assemblée nationale, sur son duel et sur le préjugé du point d'honneur*, Paris, 1790, in-8° de 60 pages, réimprimée la même année sous ce titre : *Point de duel ou point de constitution, adresse des habitants, etc.*; 5° *Réponse à tout, petit colloque entre un sénateur allemand et un républicain français, rapporté littéralement par le professeur Taciturnus Memoriosus, et traduit librement par un sans-culotte*, 1795, in-8°; 6° *Mémoires historiques sur les templiers, ou Eclaircissements nouveaux sur leur histoire, leur procès, les accusations intentées contre eux et les causes secrètes de leur ruine, puisés en grande partie dans plusieurs monuments ou écrits publiés en Allemagne*, Paris, 1805, in-8°. Il avait été l'un des continuateurs de la *Feuille villageoise* après la mort de Cérutti, et l'un des collaborateurs au *Journal de la société* de 1789, qui n'eut que quinze numéros, dont le premier avait paru le 5 juin. On lui doit l'édition des *Lettres de madame de Sévigné*, Paris, Bossange et Masson, 1805, 8 vol. in-8°, ou 11 vol. in-12, et celle des *Oeuvres de Louis XIV*, 1806, 6 vol. in-8° : il paraît que le chagrin d'avoir été maltraité à l'occasion de ce dernier ouvrage dans un journal où l'on rappelait sa visite au Temple avança ses jours. Il avait fait représenter sur le Théâtre-Français, le 20 juin 1785, *l'Épreuve délicate*, comédie en trois actes et en vers : le fond en est pris dans *le Scrupule*, conte de Marmontel; mais la pièce de Grouvelle n'eut qu'une représentation : il ne paraît pas qu'elle ait été imprimée, ni que l'auteur en ait donné d'autres. Après la chute de cette pièce, M. le prince, dont il était alors secrétaire des commandements, eut la bonté de le consoler en ces termes : « Mon cher Grouvelle, je vous dirai « comme mon aïeul au marquis de Créqui après « la première bataille que celui-ci eut perdue : « il ne vous manquait plus que cette leçon pour « devenir un bon général. » A. B.—T.

GROVE (HENRI), théologien presbytérien anglais, né le 4 janvier 1685, à Taunton dans le comté de Somerset, fut longtemps directeur du collège de Taunton, et se distingua par son talent pour la prédication, ainsi que par l'esprit de modération qu'il montra lors de la furieuse controverse sur la Trinité, modération qui ne manqua pas de lui faire beaucoup de tort dans son parti. Il mourut en 1758, laissant quelques ouvrages estimés : 1° *Règle des récréations*, composée pour l'usage de ses élèves, 1708; 2° *Essai de démonstration de l'immortalité de l'âme*, 1718; 3° *Essay on the terms of christian communion*,

4° *Considérations sur l'évidence de la résurrection de Notre-Seigneur*, 1730; 5° *Pensées touchant la preuve d'un état futur, tirée de la raison*, 1730; 6° *Discours sur la nature et l'objet de la communion*, 1732; 7° *la Sagesse, premier principe d'action dans la Divinité*, 1754; 8° *Discours sur la foi comme moyen de salut*, 1756; 9° un volume de *Mélanges en prose et en vers*; enfin un grand nombre de sermons, les nos 588, 601, 626 et 635 du *Spectateur*, et des *Oeuvres posthumes*, publiées par souscription en 1741, 4 vol. in-8°, avec une vie de l'auteur. S—D.

GROZELIER (NICOLAS), prêtre, né à Beaune en 1692, entra dans la congrégation de l'Oratoire à l'âge de dix-huit ans, et enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents collèges. Il se délassait de ses travaux en cultivant la poésie, et l'on cite de lui un assez grand nombre de petites pièces qui au mérite de l'à-propos joignent presque toujours celui d'être écrites d'un style facile et naturel. Le P. Grozelier mourut le 19 juin 1778. On a de lui : 1° *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique, tirées des meilleurs écrivains*, Paris, 1719, 1771, 4 vol. in-12. Le premier volume de cette compilation, tirée des *Transactions philosophiques*, du *Journal des savants*, et autres grandes collections de ce genre, est en entier du P. Bougeant. Grozelier le fit réimprimer en 1726 avec un second volume; le troisième n'a été publié qu'en 1750 et le quatrième en 1771. 2° *Prose sur la résurrection de Jésus-Christ*, par le P. Voisin, traduit en vers français, ibid., 1742, in-12; 3° *Pastorale sur le mariage du Dauphin*, ibid., 1747, in-12; 4° *Recueil de fables*, en vers français, ibid., 1759, in-12. *Nouveau recueil de fables*, divisé en six livres, ibid., 1768, in-12. Ces fables, dit M. Philippon de la Madelaine, se lisent avec plus de plaisir que celles de la Mothe et de quelques autres faibles imitateurs de la Fontaine. 5° *Dissertation dans laquelle on s'attache à prouver que St-Ennodius, évêque de Pavie, est né à Arles, et que tous ses parents y demeuraient*. Elle n'a point été imprimée. Gandelot, dans son *Histoire de la ville de Beaune*, p. 210, donne la liste des autres ouvrages du P. Grozelier, qui tient un rang honorable parmi les soixante-douze écrivains, savants ou littérateurs, qu'a produits cette ville, en dépit des sarcasmes attribués à Piron. W—S.

GRUBENMANN (JEAN-ULRIC et JEAN), deux frères du canton d'Appenzell des Rhodes extérieures, se sont rendus célèbres par les rares talents en architecture qu'ils ont développés sans avoir fait aucune étude scientifique. Les premiers ils ont appliqué à la construction des ponts des principes inconnus jusqu'alors dans cet art et infiniment propres à son perfectionnement : moyennant des poutres dentelées, ils ont rendu inutiles les piliers dans l'eau, et, de cette manière, ils ont construit les beaux ponts de la Suisse, à

Schaffhouse (1), à Reichenau, à Wettingen, etc., qui malheureusement ont tous été brûlés par suite de la guerre de 1799. On en trouve des détails et des esquisses dans le *Voyage de W. Coxe en Suisse*, et dans l'ouvrage de M. Ebel, *Sur les peuples montagnards de l'Helvétie*, Leipsick, 1798, 1 vol. in-8°. Les deux frères Grubenmann sont morts vers la fin du siècle dernier. U—1.

GRUBER (LÉOPOLD), piariste autrichien, a été l'éditeur de l'ouvrage suivant : *Joannis Nicolai de Vogel specimen bibliothecæ Germaniæ Austriacæ, sive Notitia scriptorum rerum Austriacarum quotquot auctori innotuerunt, opus posthumum*, 3 vol. in-8°. Le premier volume, publié en 1779, indique les auteurs qui ont traité de la géographie et de l'histoire naturelle de l'Autriche. Dans le deuxième, publié en 1783, se trouvent les historiens jusqu'au règne de Maximilien, et dans le troisième, qui parut deux ans après, les historiens de Charles V et de ses successeurs jusqu'à Marie-Thérèse, avec divers suppléments : le premier et le troisième volume sont terminés par une table alphabétique des auteurs cités, et l'ouvrage est rangé fort méthodiquement par ordre de matières ; mais on y désirerait d'autres tables subsidiaires pour rendre les recherches plus faciles. Les titres des ouvrages, rapportés exactement, y sont souvent accompagnés d'un jugement sur leur mérite, et quelquefois d'une note bibliographique. Les observations critiques du P. Gruber sont reportées dans des notes, quelquefois assez étendues. Il a revu et mis en ordre l'ouvrage, et y a joint des suppléments et les tables. C'est proprement le chevalier Jos. Wendt de Vendenthal qui en a été l'éditeur. C. M. P.

GRUBER (JEAN-DANIEL), historien allemand, naquit à Ipsheim en Franconie, étudia en 1709 à l'université de Halle et y enseigna le droit en 1723. L'année suivante il fut appelé à l'université de Giessen, d'abord comme professeur, et dans la suite comme conseiller de cour, historiographe et bibliothécaire de l'électorat d'Hanovre. Le roi d'Angleterre lui conféra aussi le titre de conseiller intime de la cour de justice. Ce savant, après avoir fourni une carrière très-laborieuse, mourut à Hanovre le 24 mars 1748. De ses nombreux ouvrages nous citerons : 1° *De cultura historiæ universalis*, Halle, 1714, in-4° ; 2° *Vindiciæ austriacæ pro aurei velleris ordine*, ibid., 1724, in-4° ; 3° *Fleurii Institutiones juris ecclesiastici cum notis*, Francfort et Leipsick, 1724, in-8° ; 4° *Origines Livoniæ sacræ et civilis, seu Chronicon Livonicum vetus, continens res gestas trium primorum episcoporum, quibus decietæ a Saxonibus et ad sacra christianorum traductæ Livoniæ absolvitur historia*, a pio

quodam sacerdote, qui ipse tantis rebus interfuit, conscripta et ad an. C. N. 1226, deducta ; e codice manuscripto recensuit, scriptorum cum ætate tum locis vicinorum testimoniis illustravit, sylvamque documentorum et triplicem indicem adjecit J.-D. Gruber, Francfort et Leipsick, 1740, in-fol. Les remarques historiques, géographiques, étymologiques et critiques dont l'éditeur a enrichi cette ancienne chronique jettent une grande lumière sur l'histoire de Livonie de ces temps. Gruber fut aussi l'éditeur du tome 1^{er} du *Commercium epistolicum Leibnitianum*, Hanovre et Göttingue, 1743, 2 parties in-8°. Il a laissé en manuscrit une *Histoire complète du duché de Brunswick*, écrite en latin. Quelques dissertations : *De differentiis juris romani et germanici in re militari* ; *De judæo milite* ; *De minore procuratore*, etc., offrent des preuves de l'érudition de ce jurisconsulte. La préface du premier volume de la *Description historique de la ville de Göttingue*, dans laquelle il examine l'authenticité des plus anciennes notices sur cette ville, lui assigne du moins un rang parmi les historiens qui aiment la vérité. B—H—D.

GRUBER (GEORGES-GUILLAUME), musicien allemand, né à Nüremberg en 1729, fut l'élève de Dretzel, excellent pianiste, et après la mort de ce maître reçut des leçons de Siebenkees. A l'âge de dix-huit ans, il se distinguait déjà par ses talents en musique dans des concerts qu'il donnait à Mayence et à Francfort, en présence de quelques-uns des premiers maîtres d'Italie. Il voyagea ensuite en Allemagne et resta quelque temps à Dresde, où le compositeur Umstæd, alors maître de chapelle du comte de Brühl, lui donna quelques leçons de contre-point. A son retour à Nüremberg, le prince de Frankenstein lui offrit la place de directeur des concerts à Bamberg, mais il ne l'accepta pas. Ferrari, célèbre violoniste de Crémone, vint alors à Nüremberg, et Gruber profita du séjour de cet artiste dans cette ville et s'appropriâ sa manière. Il gagna si bien l'amitié de Ferrari que ce dernier voulut lui faire accepter une place avantageuse à Paris dans la chapelle du prince de Condé ; mais Gruber était trop attaché à sa ville natale, et il brigua la place de maître de chapelle à Nüremberg. Enfin Agrell, qui l'occupait, mourut en 1763, et Gruber fut nommé son successeur. Les ouvrages de ce compositeur sont peu connus en France, mais ils sont fort estimés en Allemagne, surtout la musique qu'il a composée pour les ballades de Bürger et le chant de Schiller intitulé *A la joie*. Gruber a publié un grand nombre d'œuvres de musique de chant, tant pour l'église que pour la chambre et pour les instruments ; il en composa plusieurs par ordre des souverains, entre autres pour les empereurs Joseph II et Léopold II. E.-L. Gerber en indique les titres. En 1763, cet artiste fut aussi nommé maître des cérémonies ; malgré ses nombreux travaux, il trouva le temps de former d'excellents élèves. Il mourut le 22 sep-

(1) Le pont de Schaffhouse, long de 364 pieds, paraissait avoir deux arches, et n'en aurait eu qu'une si les magistrats n'eussent exigé qu'on profitât d'une pile qui existait au milieu du fleuve. Pour remplir cette condition, les Grubenmann firent en sorte que le pont semblait toucher cette pile ; mais il ne s'y appuyait nullement. On en peut voir un modèle en bois, fort en grand, au musée d'artillerie à Paris.

tembre 1796, le même jour qu'il était né. Nous citerons seulement de ses œuvres : 1° *Airs pour les poésies de Bürger*, Nüremberg, 1780-1781, deux recueils in-fol.; 2° *Airs pour des poésies des poètes favoris*, ibid., in-fol.; 3° *les Bergers à Bethléem*, ibid., in-fol.; 4° *Chant près du tombeau de ma fille*, ibid., in-fol. — GRUBER (Jean-Sigismond), fils du précédent, bibliographe très-laborieux, né à Nüremberg le 4 décembre 1759, étudia le droit à Altorf. De retour dans sa ville natale, il exerça successivement, depuis 1782, les fonctions d'avocat et de syndic. Gruber se distingua surtout par ses connaissances littéraires; il publia aussi quelques œuvres de musique; mais ses compositions ne méritent pas d'être remarquées. Il mourut le 5 décembre 1805. On a de lui : 1° *De substitutione exemplari fratrum atque sororum*, Altorf, 1782, in-4°; 2° *la Littérature de l'art musical*, Nüremberg, 1785, in-8°; ibid., 1790, in-8°; 3° *Suppléments à la littérature de l'art musical*, Francfort et Leipsick, 1790-1792, 2 cahiers in-8°; 4° *Essai d'un projet de bibliothèque du droit pénal et féodal de l'Allemagne*, Francfort et Leipsick, 1788, in-8°; 5° *la Littérature des négociants, ou Introduction à la connaissance des livres qui traitent des sciences commerciales et des sciences analogues*, ibid., 1787 et 1791, in-8°; ibid., 1794, in-8°; 6° *Biographie de quelques musiciens, servant de supplément à l'histoire littéraire de l'art musical*, Francfort et Leipsick, 1790, in-8°; 7° *la Littérature des femmes, ou Projet d'une bibliothèque pour les dames*, ibid., 1794, in-8°; 8° *Choix de fables d'Ésope, en français, avec un vocabulaire français-allemand*, Nüremberg, 1800, in-8°; 9° *Bibliographie de l'éducation des abeilles, ou Catalogue des écrits les plus modernes qui traitent des abeilles*, ibid., 1800, in-8°; 10° *Claudii Rutilii Numatiani, Galli, viri clarissimi, itinerarium, sive de reditu que supersunt. Cum selecta lectionis varietate atque integris notis J.-G. Grævii et J.-J. ab Almeloveen, necnon G. Cortii notarum fragmento in Rutilium, curante Grubero qui et suas addidit annotationes. Accedit J.-C. Kappii notitia litteraria atque index locupletissimus*, ibid., 1804, in-8°. On doit aussi à cet estimable littérateur la troisième édition, entièrement revue, de l'introduction systématique à la connaissance des meilleurs ouvrages en jurisprudence, par E.-C. Westphal, Leipsick, 1791, in-8°. Gruber a enrichi cette troisième édition d'une bonne table des matières. B—H—D.

GRUBER a Sancto Ignatio (GRÉGOIRE-MAXIMILIEN), professeur de droit public, naquit en 1759 à Horn, petite ville de la basse Autriche. En 1785 il prit l'habit dans la congrégation des prêtres des écoles pieuses à Vienne et fut chargé d'enseigner la philologie à ses jeunes confrères. Il donna aussi pendant deux ans des leçons d'histoire et de géographie à la princesse Elisabeth de Wurtemberg, et fut nommé en 1781 professeur de droit public à l'Académie des nobles de Savoie à Vienne, Académie qui plus tard fut réunie à celle de Marie-

Thérèse. Cet ecclésiastique s'est distingué comme historien et comme publiciste par ses leçons et par ses écrits, surtout par l'exposé de ses leçons académiques sur l'histoire universelle synchronologique. Il mourut le 20 avril 1799. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Introduction à l'histoire universelle systématique*, Vienne, 1777-1780, 2 vol. in-8°; 2° *Système de diplomatie universelle appliqué principalement à l'Autriche et à l'Allemagne*, ibid., 1785, 2 vol. in-8° avec planches. Le premier volume traite de la théorie, et le second enseigne la pratique. 3° *Système de chronologie diplomatique, où les dates de tous les documents politiques, ecclésiastiques et astronomiques, sont considérées sous les rapports de la théorie et de la pratique*, ibid., 1784, in-8°. Cet ouvrage est un supplément au précédent. 4° *Système abrégé de leçons de diplomatie et de blason, à l'usage de la jeunesse autrichienne*, Vienne, 1789, in-8° avec 6 planches. B—H—D.

GRUBER (JEAN-GODEFROI), littérateur et philosophe, naquit le 29 novembre 1774 à Naumbourg. Il prit ses degrés à l'université de Leipsick, où il enseigna d'abord. Il la quitta pour celle d'Iéna en 1805, où il resta jusqu'en 1811. A cette époque il fut appelé à Wittemberg pour y faire un cours d'introduction historique à l'étude des sciences. Nommé professeur titulaire de philosophie à l'université de Halle en 1815, il y a terminé sa carrière laborieuse en 1851. Gruber a rendu de grands services à la littérature allemande par ses travaux esthétiques et critiques. Il joignait à une vaste lecture et à des connaissances solides beaucoup d'aperçus originaux et de pénétration. Ses ouvrages historiques ou d'imagination sont moins estimés que ses articles critiques ou de doctrine. On a de lui : 1° *l'Amour et l'Hymen*, Budissin, 1794; 2° *Cubale de cour et ruse de jeune fille*, Weissenfels, 1794; 3° *Système d'éducation scientifique*, Leipsick, 1794; 4° *Direction pour devenir raisonnable et bon*, ibid., 1795; 5° *Susanne*, Weissenfels, 1795; 6° *Judith*, ibid., 1795; 7° *Jésus et Socrate*, Leipsick, 1796; 8° *Théorie de la félicité humaine*, ibid., 1797; 9° *Introduction à toute la morale*, ibid., 1799; 10° *la Destination de l'homme, pour la jeunesse qui approche de la maturité*, ibid., 1799; 11° *la Destination de l'homme, pour le public instruit*, Zurich et Leipsick, 1800, 2 vol. in-8°; 12° *Pièces du procès dans l'affaire de l'athéisme de Fichte soumises à la raison philosophique, comme en dernière instance*, Leipsick, 1799; 13° *l'Enfer et la terre*, ibid., 1800; 14° *le Petit Prêt*, ibid., 1800; 15° *le Caniche en voyage*, ibid., 1801; 16° *Essai d'anthropologie pratique*, ibid., 1805; 17° *Histoire du sexe masculin*, ibid., 1806; 18° *Manuel d'esthétique*, Weimar, 1810; 19° *Manuel de l'ancienne mythologie classique*, ibid., 1810; 20° *les Heures favorites de Sophie*, Leipsick, 1811; 21° *le Père Berthold*, ibid., 1812; 22° *Quand une jeune fille cesse-t-elle d'être enfant?* ibid., 1812; 23° *Vie de Herder*, ibid., 1805; 24° *Vie de Sonnenberg*, Halle,

1807 ; 25° *Vie de Vieland*, Halle, 1815. Gruber a aussi publié les *Considérations sur la dignité de l'homme*, par Heydenreich, avec les réflexions de Zollikofer sur le même sujet, Leipsick, 1802, in-8°. Il a donné avec Ersch, mort avant lui, l'*Encyclopédie universelle des sciences et des arts*, Leipsick, 1818 et sqq., in-4°, l'ouvrage le plus considérable de ce genre. Ne pas confondre notre Gruber avec le bénédictin Léonard Gruber, qui enseigna les mathématiques et la philosophie à Salzbourg de 1766 à 1769, et qui mourut à Vienne en 1810 ou 1811. On a de lui : *Veritatis et novitatis philosophicæ epitome* (Ratisbonne, 1766, in-8°) ; *Philosophia elementaris systematica* (Salzbourg, 1768, in-4°). J. T—r.

GRUCHIUS. Voyez GROUCHY.

GRUDÉ. Voyez LACROIX DU MAINE.

GRUDIUS (NICOLAS), fils du président Nicolas Everardi (voy. ce nom), naquit à Louvain, d'où il prit le nom de Grudius, cette contrée ayant été (à ce qu'on prétend) anciennement habitée par les Grudii. Unissant au talent de la poésie latine celui de l'administration et une profonde connaissance du droit, il remplit, soit dans les Pays-Bas, soit en Espagne, des places distinguées, sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Successivement trésorier des États du Brabant, secrétaire de l'ordre de la Toison d'or, dont il était lui-même décoré, et conseiller d'État, il fut encore chargé de plusieurs missions importantes, et se maintint, par la manière dont il s'en acquitta, dans le plus honorable crédit. Pierre Nannius, dans ses mélanges (*Miscellaneorum decas*), le loue de son application, de son intégrité, de son caractère loyal et serviable. Le peu de détails que l'on a sur la vie de Grudius est tiré de ses poésies, qui forment la partie la plus considérable du recueil publié par Vulcanius, Leyde, 1612, in-42, sous ce titre : *Poemata et effigies trium fratrum Belgarum* (Jean Second, dont ce recueil n'offre cependant que sa *Reginæ pecuniæ regis*, Grudius et Adrien Marius). Les poésies que notre auteur a fournies à ce volume sont trois livres d'élégies, dont le premier dans le genre érotique ; trois livres d'épigrammes ; un d'hendécasyllabes ; deux de *Funera*, ou *Complaintes funèbres* ; un de *Mélanges*, ou *Sylvæ* ; un d'épîtres. Le président Arnold Nicolai avait remis à Bonaventure Vulcanius le manuscrit autographe de ce recueil, que l'auteur avait intitulé *Otia*, ou *Loisirs*. A la fin de ses *Otia*, Grudius exprimait le désir de voir aussi réimprimer, sous le titre de ses *Negotia*, les poésies sacrées qu'en 1566 il avait publiées à Anvers chez Guill. Sylvius, avec les corrections qu'il avait lui-même faites à son exemplaire. A la suite de ces poésies sacrées, qu'il avait dédiées au cardinal Gérard de Groubecq, prince-évêque de Liège, se trouvaient des lettres adressées à divers savants espagnols ; une complainte (*Nænia*) fort étendue sur la mort de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et une

apothéose de Maximilien d'Égmond, comte de Buren, mort en 1548. Vulcanius et Scriverius déclarent qu'ils n'ont pu se procurer ce dernier recueil. Par les *Funera* de Grudius on voit qu'il survécut non-seulement aux auteurs de ses jours et à ses deux femmes (Anne Cobel et Jeanne Moys), mais encore à la plus grande partie de sa famille, sinon à toute. Elle était composée de cinq frères et d'une sœur, tous, même la dernière, qui fut religieuse, élevés dans l'amour et la culture des lettres. Jean Second remercie quelque part cette dernière des vers latins qu'elle lui avait envoyés. Grudius doit être parvenu à un âge avancé : il est assez souvent question dans ses poésies de ses cheveux gris. Il s'était lui-même construit, de son vivant, un tombeau à Alsinberg, et la dernière pièce de ses *Funera* est sa propre épitaphe. Les poésies de Grudius nous semblent (quoi qu'en ait dit le P. Nicéron) frappées au bon coin, et elle ne sont point déplacées à côté de celles de ses frères. Grudius s'était lié dans ses voyages avec les hommes de lettres les plus considérés de son temps, tels qu'Achille Statius, Louis-Ange-André de Résende, Jérôme Vida, etc., et il se plaisait à entretenir une correspondance suivie avec eux. Envoyé à Venise par Philippe II, en 1571, il termina ses jours dans cette ville, où le sénat et le peuple lui firent des obsèques dignes de son rang. M—on.

GRUEBEL (CHRISTIAN), philologue, né en Saxe dans le 17^e siècle, consacra la plus grande partie de sa vie à l'enseignement, devint recteur de différents gymnases, et mourut en 1715. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1° *Oculus in sceptro, seu de consiliariis*, Iéna, 1674, in-4°. C'est une réponse à Samuel Estler. 2° *Dissertatio responsiva Jo.-Nic. Reinuccio de conjuratione principum*, ibid., 1675, in-4° ; 3° *De coronis*, ibid., 1679, in-4° ; 4° *Disquisitio de lingua Germanorum veteri et hodierna*, Minden, 1690, in-4°. Cette dissertation, qui avait déjà paru vingt ans auparavant, est augmentée dans cette édition. Elle est divisée en cinq chapitres. Dans le premier, l'auteur donne la liste chronologique des écrivains qui ont traité des Germains, depuis Pline jusqu'à Puffendorf. Il recherche, dans le second, l'étymologie et le véritable sens du mot *germain*, qu'il croit pouvoir rendre par *prince* ou *chef*. Dans le troisième, il parle de l'origine de la langue allemande, qu'il fait remonter au miracle de Babel ; dans le quatrième, il indique les moyens de conserver à cette langue sa pureté, et d'en étendre l'usage ; et enfin il traite, dans le cinquième, des changements qu'elle avait déjà éprouvés et de ses différents dialectes. Il y a de l'érudition dans cet ouvrage ; mais on y trouve aussi beaucoup de paradoxes imaginés par l'auteur pour relever encore la gloire de son pays. W—s.

GRUEBER (JEAN), jésuite, né vers 1620 à Lintz, en Autriche, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude des mathématiques et sollicita ensuite de

ses supérieurs la permission d'accompagner les missionnaires que la société envoyait à la Chine. Il partit de Rome en 1636, et n'arriva à Macao que trois ans après ; mais on ignore entièrement les détails de son voyage. Il se rendit aussitôt à Pékin, d'après l'autorisation qu'il en reçut de l'empereur, et fut accueilli à la cour avec tous les égards dus à un homme dont on appréciait les talents. Le chef de la mission le renvoya en 1661 en Europe pour prendre les instructions du général sur des affaires qui intéressaient la société ; mais ayant appris que les seuls ports où il pouvait s'embarquer étaient occupés par les Hollandais, et craignant d'être arrêté dans sa marche, il se décida à prendre un chemin qui n'avait encore été pratiqué par aucun Européen : après avoir traversé à pied le pays des Tartares, l'Hindoustan et la Perse, il s'embarqua à Smyrne et arriva enfin à Rome sans avoir éprouvé d'accident. Dès qu'il eut rempli l'objet de son voyage, il se remit en chemin pour la Chine, toujours par terre, traversa la Russie et gagna Constantinople, où il tomba malade. A peine se crut-il en état de supporter la marche, qu'il revint sur ses pas ; mais il éprouva une rechute à Florence, où il mourut en 1663, lorsqu'il se disposait à retourner à Constantinople. On a de lui : 1° *Iter e China in Mogor*. Ce voyage forme le second chapitre de la seconde partie de la *China illustr.* du P. Kircher. 2° *Epistola ad Athan. Kircherium, de campanis Pekensibus*, insérée dans le même ouvrage, chapitre 1^{er}, cinquième partie. Cette lettre est datée de Venise, le 10 mai 1664. 3° *la Brève et exacte réponse du P. Grueber à toutes les questions que lui a faites le grand-duc de Toscane*, à la fin de la traduction française de *la Chine illustrée*. 4° *Epistola ad J. Grummans soc. Jes.* ; elle est écrite de Vienne, dans le temps que l'auteur se préparait à passer en Russie. *Epistolæ ad virum nobilem et eruditum* ; la première de ces lettres est datée de Dantzig, le 11 décembre 1664, et la seconde de Silésie, le 11 mars 1663. Thévenot a inséré ces trois lettres dans les *Relations de divers voyages*. On trouve dans le même recueil : 5° *Viaggio del P. Giov. Grueber tornando per terra de China in Europa*, avec une traduction française et un abrégé de ce *Voyage* en latin ; mais cet ouvrage a été rédigé par un anonyme, sur les récits de Grueber, ainsi que le suivant cité dans les *Mémoires* manuscrits du P. Oudin (*voy. OUDIN*) : *la Relazione della China cavata da ragguionamento tenuto col P. Giov. Grueber della compagn. di Giesù*. W—s.

GRUEL (RAOUL DE) fut l'un de ceux qui eurent le plus de part au traité d'Arras, signé le 21 septembre 1435, sous Charles VII. Ce prince, dépouillé par le roi d'Angleterre (Henri VI) de ses plus riches provinces, voyait le duc de Bourgogne prêter à l'usurpateur l'appui de ses trésors et de ses troupes ; Raoul de Gruel fut chargé de préparer la défection du duc de Bourgogne (Philippe le

XVII.

Bon) ; il y réussit, et le traité d'Arras fut signé. De ce Raoul de Gruel, l'un des restaurateurs de la famille royale et du nom français, descendit Claude de Gruel, seigneur de la Frette ; c'est lui qui fit une réponse aussi noble que touchante à Henri IV. Ce prince lui reprochant les regrets qu'il lui voyait donner à la malheureuse destinée de Biron, « Sire, lui dit-il, cet infortuné m'aime. Si j'ai rendu quelques services à Votre Majesté ; si j'ai acquis quelque réputation à la guerre, je la lui dois par les occasions qu'il me procurait d'en acquérir : je ne serais pas le maître de vous cacher ma douleur, je vais le pleurer dans mes terres. » Le lendemain il quitta la cour et n'y reparut plus. Z.

GRUENDLER (JEAN-ERNEST), missionnaire luthérien, né à Weissensee, dans la Thuringe, en 1677, étudia à Leipsick, à Wittenberg et vers l'an 1701 à Halle. Il fut aussi pendant quelque temps instituteur à l'école royale établie dans cette dernière ville. Il partit en 1708, comme missionnaire danois, pour Tranquebar, sur la côte de Coromandel. Il établit dans cette ville indienne une école malabare, où la jeunesse du pays fut instruite dans les principes de la religion chrétienne : on assure qu'il fit un grand nombre de prosélytes. Le roi de Danemarck le désigna comme successeur de Ziegenbalg dans la prévôté ecclésiastique de Tranquebar. Gruendler mourut le 19 mars 1721. Les rapports des missionnaires danois renferment sa *Vie* et plusieurs *Lettres et Mémoires* dont il est l'auteur. Il a publié en allemand un écrit intitulé *le Médecin malabare*, qui a été inséré dans les *Acta academica nat. curios.* — André GRUENDLER, médecin, natif de Schweinfurth, étudia la médecine en Italie, et après avoir été reçu docteur à Ferrare, y épousa la célèbre Olympia Fulvia Morata, si connue pour sa grande érudition. Gruendler retourna dans la suite en Allemagne, et voulut s'établir dans sa ville natale ; mais il y perdit toute sa fortune par la guerre, et fut même obligé de s'enfuir pour sauver sa vie. Il obtint plus tard une place de professeur de médecine à l'université de Heidelberg, où il mourut peu de temps après, en 1555. B—H—D.

GRUENPECK (JOSEPH), prêtre, secrétaire de l'empereur Maximilien, astrologue et médecin, naquit en 1473 à Burghausen en Bavière, et mourut dans la Styrie, vers le milieu du 16^e siècle. Ses ouvrages, extraordinairement rares, tiennent une belle place parmi les *Incurabula* de la typographie allemande. Voici les plus remarquables : 1° *Josephi Gruenpeck Pronosticon, sive Judicium ex conjunctione Saturni et Jovis decennialique revolutione Saturni, ortu et fini antichristi ac aliis quibusdam interpositis prout ex sequentibus claret preambulis hic inseritur*, Vienne, 1496, in-4°. On n'en connaît qu'un exemplaire, qui appartient à la bibliothèque impériale de Vienne. 2° *Tractatus de pestilentiali scorra, sive mala de Franzos, remediaque ejusdem continens, compilatus a venerabili viro magistro*

Joseph Gruenpeck de Burghausen, Augsbourg, 1496, in-4°; 5° traduction du même ouvrage en allemand, sous ce titre : *Eulogium de scorra pestilentiali*, avec une figure astronomique gravée en bois, Augsbourg, 1496, in-4°. Dans ses ouvrages contre la maladie honteuse, Gruenpeck l'appelle le mal français. 4° *Josephi Gruenpeck Bajoarii comedia utilissima omnem latini sermonis elegantiam continentes*, etc., Augsbourg, 1497, in-4°. On n'en connaît que deux exemplaires. 5° *Libellus de mentulagra, alias morbo gallico*. Dans le *Proœmium* on lit *datum in natali solo Burckhausen*, mai 1505, in-4°; réimprimé la même année à Augsbourg et à Venise. 6° *Speculum naturalis celestis et prophetica visionis*, Ratisbonne, 1508, in-fol., avec figures; réimprimé en allemand à Nuremberg, 1508, in-fol., et à Leipsick. 7° *Ad reverendissimos et illustrissimos principes, Philippum et Johannem Frisingens. et Ratisponens. ecclesiarum episcopos, salubris exhortatio Josephi Gruenpeck in litterariorum rerum et universorum graduum cum bonorum tam dignitatum gravissimam jacturam*, Landshut, 1515, in-4°; 8° *Dialogus epistolaris doctoris Josephi Gruenpeck ex Burghausen, in quo Arabs quidam Turcorum imperatoris mathematicam disputat cum Mamaluchis quodam de christiunorum sede et Turcorum secta*, Landshut, 1522, in-4°. Cet ouvrage, dédié à Charles-Quint, fut réimprimé en allemand aussi à Landshut et la même année. 9° *Sur les grandes tribulations actuelles qui ont duré pendant les mille dernières années* (allemand), Strasbourg, sans date, in-4°; 10° *Pronostics du docteur Joseph Gruenpeck, depuis la trente-deuxième année jusqu'à la quarantième de Charles-Quint* (allemand), Nuremberg, sans date, in-4°. Au manuscrit de cet ouvrage, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne, est joint de la main de Gruenpeck : 11° *Explication relative à la comète qui, en 1551, a paru pendant soixante et onze jours*; 12° *Sur la conjonction des planètes à la constellation des poissons* (allemand), sans indication de lieu et sans date, in-4°; 13° *Explication des signes extraordinaires qui ont paru dans le ciel pendant le temps de la diète, adressée aux États de l'empire et datée de Constance* (allemand), sans indication de lieu et d'année; 14° *Nuissance astrologique du château et de la ville capitale de Styrie* (allemand), sans indication de lieu; 15° *Histoire de Frédéric III et de Maximilien I^{er}* (allemand), ouvrage posthume imprimé à Tubingue, 1721, in-8°; 16° *Horoscope de Maximilien I^{er}* (allemand), qui se trouve en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne. Après avoir parcouru l'Italie, la Hongrie et la Pologne, Gruenpeck entra en 1498 au service de l'empereur. Le 10 mars 1500 il représenta, avec Pierre Bononus et quelques amis, une pièce joyeuse intitulée *Ludus Dianae*, en présence de l'empereur, qui était venu avec sa cour passer le carnaval à Lintz. Cette pièce parut la même année à Nuremberg, in-4°. G—Y.

GRUEWEL (JEAN), poète lauréat, né vers le mi-

lieu du 17^e siècle dans la marche de Brandebourg, reçut sa première éducation à l'école de Berlin, puis étudia en 1658 à Wittenberg. En 1665 il fut couronné poète par Jean Rist, regardé alors parmi les poètes allemands comme un des premiers. Gruewel vivait encore en 1709. Nous citerons des ouvrages qu'il a publiés en allemand : 1° *L'Éducation des vers à soie*, en vers rimés, 1668; 2° *la Batrachomyomachie*, traduite en vers; 3° *L'Éducation des abeilles dans les États de Brandebourg*, Coln sur la Sprée, 1696, in-8°; Berlin, 1719, in-8°. Ce traité renferme une traduction en prose du quatrième livre des *Géorgiques* et un commentaire passablement diffus. 4° *Les hauts faits et aventures de Ferfried, le plus ancien des aïeux des margraves et électeurs de Brandebourg, poétiquement décrits*, Berlin, in-4°; 5° *Principes de l'orthographe allemande*, Neu-Ruppin, 1707, in-8°; 6° *l'Art poétique allemand*, Ruppin, 1707, in-8°, avec les poésies de Gruewel dans l'appendice joint à ce dernier ouvrage. B—H—D.

GRUGET (CLAUDE), traducteur français, né à Paris dans le 16^e siècle, devint secrétaire de Louis de Bourbon, prince de Condé, et mourut jeune encore vers 1560. Duverdier dit que Gruget a démontré le désir d'enrichir la langue française en ce qu'il a usé d'un langage naïf et nullement affecté. On a de lui : 1° les *Épîtres de Phalaris*, mises en vulgaire français, Paris, 1550, in-8°; réimprimées à Anvers, 1558, in-16, avec les *Épîtres de Isocrates*, traduites par Louis de Matha, et le *Manuel d'Épictète* par Ant. Dumoulin. 2° Les *Dialogues* de Speron Sperone, traduit de l'italien, Paris, 1551, in-8°; 3° les *Diverses leçons* de Pierre Messie, traduites de l'espagnol, ibid., 1554, in-8°, et avec des *Additions*, ibid., 1560, et Lyon, 1577, in-8°; 1580, in-16 (voy. DUVERDIER et MESSIE); 4° les *Dialogues d'honneur*, de J.-B. Possevin, traduits de l'italien, Paris, 1557, in-4°; 5° le *Plaisant jeu des échecs*, traduit de l'italien, Paris, 1560, in-8°. Il a laissé en manuscrit une traduction presque terminée de l'*Histoire* de Flavio Biondo, et il avait commencé de traduire l'*Institution des filles* de Louis Domenichi, et le *Traité de Mathématiques* de P. Messie. C'est à Gruget que l'on doit encore la publication de l'*Heptameron* de la reine de Navarre (voy. MARGUERITE DE VALOIS). — Duverdier fait mention, dans sa *Bibliothèque*, d'un François GRUGET, frère du précédent, référendaire en la chancellerie, et dont on a un *Recueil* (en français) des *prophéties et révélations tant anciennes que modernes*, Paris, 1561, in-8°. Lacroix du Maine, qui n'a point connu cet ouvrage, dit que François Gruget, référendaire, était de Loches, et qu'il avait écrit la *Description* de cette ville avec plusieurs antiquités de Touraine. — Enfin, un autre François GRUGET, cousin de celui qui fait l'objet de cet article, l'aïda dans la traduction des *Leçons* de P. Messie, et publia une édition estimée de *Plaisant jeu du Dodecadron de fortune* (voy. JEAN DE MEHUN), Paris, 1560, in-4°. Barbier, *Dict.*

des anonymes, dit que ce François Gruget était de Lyon.

W—s.

GRULING (PHILIPPE), médecin saxon, naquit à Stolberg vers la fin du 16^e siècle, fut d'abord un des principaux instituteurs à l'école de Nordhausen, et pratiqua en même temps la médecine. Il fut d'une grande utilité à cette ville en 1626, quand la peste y exerça ses ravages. L'année suivante il accepta la place de recteur à l'école de Stolberg, mais il ne la remplit pas longtemps; le comte de Stolberg le nomma son médecin et il fut aussi bourgmestre de la ville. Il mourut en 1667. Gruling a publié en allemand : 1^o un *Traité de la peste*; 2^o *Sur les maladies des enfants*. Ses autres ouvrages en latin sont : 3^o *De calculo et suppressione urinæ*; 4^o *Florilegium chymico-medicum medicamentorum chymicorum, essentiarum, extractorum*, etc., Leipsick, 1651, in-12; 1663 et 1680, in-4^o; 5^o *Medicinæ practicæ lib. I*; 6^o *Observationum et curationum medicinalium dogmatico-hermeticarum centuriæ VII*. Après la mort de ce médecin, on a publié de lui un ouvrage sous ce titre : 7^o *De triplici evacuationis genere, in specie de venæ sectione, medicamentis purgantibus, sudoriferis, diureticis, balneis*, etc., Francfort et Leipsick, 1770-1771, in-4^o.

B—u—p.

GRUMBACH (GUILLAUME DE), gentilhomme saxon, esprit remuant et audacieux, capable de concevoir les projets les plus extraordinaires, et auquel il n'a peut-être manqué que des circonstances plus favorables pour changer la face de l'Allemagne. Après avoir commandé quelque temps un corps de troupes au service de la France, il s'associa en 1552 à Albert de Brandebourg, qui avait pris les armes sous le prétexte du bien public, et l'aïda à ravager le cercle de Franconie. Grumbach, déclaré séditieux, fut mis au ban de l'empire, et on donna ses biens à Melchior Zobel, évêque de Würzburg, en indemnité des dommages qu'il avait éprouvés. Grumbach tenta inutilement d'obtenir sa réhabilitation, et l'évêque de Würzburg ayant été assassiné le 13 avril 1558, on le soupçonna d'avoir conseillé ce crime, dont l'énormité excita contre lui un soulèvement général. Il se tint caché avec plus de soin qu'auparavant; mais enfin, fatigué de cette vie errante, il résolut de la faire cesser par un coup d'éclat. Il leva donc en secret des soldats, et s'étant mis à leur tête, il pénétra le 2 octobre 1565 dans Würzburg. Il commença par s'assurer des portes de la ville en y plaçant des gardes, et fit publier à son de trompe une défense aux habitants de sortir de chez eux, leur promettant qu'en cas d'obéissance il ne leur arriverait aucun mal. Douze seulement contrevinrent à cette défense, et furent tués. Grumbach abandonna au pillage les maisons des principaux habitants, et força les chanoines à signer un acte portant qu'il serait remis de suite en possession de ses biens, et qu'il ne serait fait aucune recherche ultérieure des assassins de l'ancien évêque. Cette expédition terminée, il licen-

cia ses soldats et se retira dans son château d'Helingen, affectant la plus grande sécurité. Cependant l'empereur Ferdinand, instruit de ce qui venait de se passer, déclara nul le traité de Grumbach avec le chapitre de Würzburg, et ordonna qu'il fût poursuivi judiciairement. Après quelques mémoires publiés de part et d'autre, Grumbach essaya de fortifier son parti de tous les mécontents; et il s'adressa dans ce dessein aux princes de Saxe, persuadé qu'ils n'avaient pas encore oublié l'outrage fait à leur père, que Ferdinand avait rayé du corps des électeurs. L'aîné, Jean-Guillaume, refusa d'accéder à aucun projet contraire à ses devoirs; mais Jean-Frédéric, son frère, se laissa persuader par cet aventurier, et lui promit de l'aider de tous ses moyens. La diète d'Augsborg confirma en 1566 la proscription de Grumbach, qu'elle étendit à tous ses adhérents, et députa en même temps vers Jean-Frédéric pour l'engager à livrer le séditieux à la rigueur des lois, sous peine d'être traité lui-même comme rebelle. Toutes les voix de douceur et de persuasion furent inutilement employées pour ramener à son devoir ce malheureux prince. L'électeur de Saxe, Auguste, son cousin, reçut enfin l'ordre de le soumettre par la force des armes. Il leva donc des troupes avec beaucoup de diligence, et arriva le 24 décembre 1566 devant Gotha, où les rebelles s'étaient assemblés pour célébrer par des réjouissances publiques les victoires que les Turcs venaient de remporter sur les impériaux. Aussitôt il fit publier à haute voix par un héraut l'ordonnance de l'empereur qui déclarait Jean-Frédéric déchu de sa dignité de prince pour cause de rébellion et dégageait ses sujets du serment de fidélité. Cependant la ville n'ayant pu être investie sur-le-champ, Grumbach y fit entrer ses soldats, et se disposa à soutenir un siège avec autant de sang-froid que si l'issue en eût pu être douteuse. Au bout de quinze jours, la ville fut cernée, et des batteries élevées sur toutes les hauteurs commencèrent à inquiéter les assiégés. Ils se défendirent vigoureusement pendant trois mois; mais enfin les vivres manquèrent, et les soldats, dont l'enrôlement était limité à ce terme, refusèrent d'en contracter un nouveau. Une sédition éclata bientôt parmi eux, et de concert avec les habitants, ils saisirent Grumbach et ses complices, et les livrèrent à l'électeur Auguste le 15 avril 1567, anniversaire du jour où huit ans auparavant l'évêque de Würzburg avait été assassiné. Grumbach, appliqué à la question, avoua que son projet était de placer Jean-Frédéric sur le trône d'Allemagne à la place de l'empereur Maximilien. Il fut écartelé le 18 avril, son corps brûlé et les cendres jetées au vent. Il a été publié en allemand plusieurs pièces relatives à la sédition de Grumbach : elles sont très-rares; Zacharie Prüschenck avait le projet d'en publier un recueil; mais il paraît qu'il ne put y être autorisé. On en trouvera la liste dans le catalogue

de Vogt, sous ce titre : *Grumbachianorum motuum acta*. W—s.

GRUNÆUS (SIMON), historien et antiquaire silésien, confondu mal à propos par plusieurs bibliographes avec Simon Grynaeus, naquit le 9 mars 1564, et fut dans la suite surintendant à Liegnitz, en Silésie. Il mourut le 21 mai 1628, après avoir publié : 1° *Monumentorum Silesiæ pericula*; 2° *Biologia principum*; 3° *Basileensium monumentorum antiographa*, Liegnitz, 1602, in-8°. Ce petit recueil, que Haller dit avoir été publié par Cælius Secundus Curion, renferme soixante-seize inscriptions sépulcrales, ou plutôt éloges funèbres, en vers latins ou grecs. A la fin de ce volume on trouve l'*Éloge de Simon Grunæus*, en vers latins, par M. Laubanus. B—H—D.

GRUND (NORBERT), peintre, naquit à Prague en 1714, et y mourut en 1767. Son insouciance pour la fortune et sa paresse naturelle l'avaient réduit à un état voisin de l'indigence. Il a réussi non-seulement dans le portrait et ce qu'on appelle les tableaux de genre, mais encore dans les sujets historiques et les batailles. Ses tableaux sont presque tous d'une fort petite dimension. Une sage ordonnance des figures, un dessin correct et une belle harmonie de couleurs sont les qualités qui distinguent ce maître et font rechercher ses productions. ST—T.

GRUNDMANN (MARTIN), ministre luthérien, né en 1629 dans la Silésie, fut nommé pasteur du bourg de Grunau, dans la haute Lusace; il'en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle pendant plus de cinquante années, et mourut en 1696, dans un âge avancé. Il a publié quelques ouvrages de controverse, qui n'offrent aujourd'hui aucun intérêt, et a laissé en manuscrit un grand nombre de dissertations sur des matières de théologie, d'histoire et d'antiquités, dont la collection formait 6 volumes in-fol. et 10 in-4°. — Christian GRUNDMANN, son fils, naquit à Grunau le 18 décembre 1668, et après avoir fait ses premières études dans sa famille, fut envoyé à Gortitz, où il suivit pendant cinq années les leçons d'un habile professeur. Il se rendit ensuite à Leipsick et fréquenta quelque temps les cours de l'université. Deux thèses qu'il y soutint en 1690 et en 1691, l'une *De Ilburgi origine*, l'autre *De calculo albo veterum*, donnèrent une haute idée de son érudition, et un grand seigneur allemand le pria de se charger de l'éducation de ses enfants. Il fut nommé, en 1696, adjoint au pasteur de Heuckewald, dont il épousa la fille. Il lui succéda en 1706, et gouverna son église avec autant de zèle que de sagesse jusqu'à sa mort, arrivée le 6 février 1718. Christ. Eberhardt, son ami, prononça son éloge, imprimé dans les *Miscellanea Lipsiensia*, t. 12. Il avait fondé dans son canton une Académie sous le titre de *Collegium philoliterarium*, et il était en correspondance avec presque tous les littérateurs de l'Allemagne. Il a laissé plusieurs ouvrages tant imprimés que manuscrits,

dont on trouvera la liste à la suite de son éloge. On se contentera de citer : 1° *Urnæ defunctorum imprimis eruditorum*, dans le *Miscellan. Lipsiens.*, années 1713, 1714 et 1715; 2° *Ossa et cineres quorundam in republ. orbis Europæi tum civili, tum imprimis litteraria, anno 1716, defunctorum*, Leipsick, 1717, in-8°; 3° *Ossa et cineres, anno 1717, defunctorum, cum supplementis et additamentis ad lib. priorem*, ibid., 1718, in-8°. Eberhardt fut l'éditeur de ce dernier recueil. Grundmann, dit Struvius, a suivi les traces de Witten; mais il est plus exact; il entre dans tous les détails qui peuvent servir à bien faire connaître les savants dont il donne l'histoire, et c'est avec raison qu'on le regarde comme un de nos meilleurs biographes. W—s.

GRUNER (THÉOPHILE-SIGISMOND), laborieux naturaliste suisse, magistrat à Frauenbrunn et à Landshut, avocat au grand conseil du canton de Berne, mourut en 1778. Le lieu et l'année de sa naissance sont inconnus. Les ouvrages de cet auteur, publiés en allemand sur l'histoire naturelle de la Suisse, sont fort estimés. Nous indiquerons : 1° *Diss. de cultu ignis apud gentes, ex Levit. VI, 16, ad gentes translato*, Berne, 1756, in-8°; 2° *Description des glaciers de Suisse*, Berne, 1760-62, 3 vol. in-8°, avec quarante-trois planches et six tableaux. Kéralio a publié de cet ouvrage, en français, une traduction libre, Paris, 1770, in-4°. 3° *Recueil de Mémoires choisis sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture, traduits du suédois*, Bâle, 1763-69, 2 vol. in-8°. Une excellente préface de Haller est placée à la tête de ce recueil. 4° *Table des matières des nouvelles lois de la ville de Berne*, Berne, 1764, in-8°. Cette table est d'une grande utilité pour les légistes; elle est plus détaillée et plus complète que celle qui se trouve à la fin du recueil des lois de cette ville. 5° *Histoire naturelle de l'Helvétie*, ibid., 1775, in-8°. Il a été publié de cet ouvrage une traduction française par Dulon, à Neuchâtel, 1776, in-12; 6° *Essai d'un catalogue des minéraux de la Suisse*, Berne, 1775, in-8°; 7° *Relation de voyages dans les contrées les plus remarquables de la Suisse*, Londres (Berne), 1778, 2 vol. in-8°. L'auteur a joint à cet ouvrage les planches de sa *Description des glaciers*. Différents recueils périodiques, publiés en Suisse sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture, renferment aussi des mémoires intéressants de T. S. Gruner; on distingue parmi eux une *Dissertation sur le dessèchement des marais*, insérée dans les *Mémoires de la société économique suisse*, n° 4 du tome 2, 1761. — Jean-Rodolphe GRUNER, bibliographe et philologue suisse, l'un des auteurs qui ont travaillé avec le plus d'assiduité à la topographie la plus minutieuse de cette contrée, et principalement du canton de Berne, naquit à Berne en 1681; il fut pasteur, et dans la suite doyen du chapitre à Burgdorf, où il mourut le 19 mars 1761. Ce laborieux écrivain, dont Haller loue les productions

littéraires, n'a publié qu'un seul ouvrage, intitulé : *Deliciae urbis Bernæ, ou Curiosités de la ville de Berne, recueillies sur des manuscrits authentiques*, Zurich, 1752, in-8°. Cet ouvrage présente pour l'histoire de la ville de Berne un grand intérêt. On peut comparer le travail de Gruner à celui que Saint-Foix a fait sur Paris dans ses *Essais*; les comparaisons que l'un et l'autre de ces auteurs ont tracées entre le passé et le présent offrent des tableaux assez piquants sur l'origine des dénominations des places, des rues et des édifices. Nous devons remarquer que l'ouvrage de Gruner a été imprimé sous l'influence de la censure du gouvernement de Berne; car le manuscrit que l'on conserve dans la bibliothèque de Zoffingen est écrit avec bien plus d'abandon et de franchise. Ce théologien a laissé trente-six manuscrits, dont quelques-uns, assez volumineux, sont aujourd'hui dispersés dans les bibliothèques. Lui, dans son *Dictionnaire helvétique*, et Scheuchzer, dans son *Lexicon geographicum Helvetiæ*, ont profité des travaux topographiques et statistiques de Gruner; mais on doit regretter que ceux qui ont pour objet la bibliographie helvétique n'aient pas été publiés; nous en citerons : *Catalogus scriptorum helveticorum*; *Biographia virorum illustrium*; *Catalogue des savants Bernois*; *Athenæ Bernenses*; et *Berna litterata*. Parmi les manuscrits de ce savant, se trouvent aussi une *Histoire de la réformation dans le canton de Berne*; une *Histoire de la Suisse*; et une *Description de l'ancienne Helvétie*. — Jean-Rodolphe GRUNER, philologue, pasteur à Sigriswyl dans le canton de Berne, mort en 1778, a publié : 1° *Observationes miscellaneæ theologico-philologicæ*, Berne, 1752, in-4°; 2° *Diatrise de primitiurum oblatione et consecratione*, Leyde, 1759, in-8°. B—H—D.

GRUNER (JEAN-FRÉDÉRIC), théologien et philologue estimable, naquit à Cobourg en 1725. Il étudia dans les universités de Iéna et de Leipsick, fut, depuis 1747 jusqu'en 1764, professeur de rhétorique et d'antiquités romaines au gymnase de Cobourg, et enseigna ensuite la théologie à l'université de Leipsick, où il mourut le 29 mars 1778. On lui doit quelques éditions très-utiles de plusieurs classiques, tels qu'Eutrope et Velléius, et ses savantes recherches ont contribué à répandre des lumières sur plusieurs points de l'histoire d'Allemagne. Ses notes critiques qui accompagnent l'explication des auteurs latins et grecs sont judicieuses, et il rectifie les passages incorrects ou difficiles avec plus de discernement et de modestie que Schwarz, son professeur. Sa prédilection pour la littérature latine, ne l'empêcha pas de se livrer avec ardeur à l'enseignement de la théologie, quand il devint le successeur du professeur Baumgarten; il attaqua alors vigoureusement, sur différents points, les solidisant orthodoxes, à la tête desquels se trouvait Goetze, surnommé le pape protestant de Hambourg (voy. GOETZE). Gruner ne s'attira cependant

pas de désagréments par ses querelles théologiques, et il conserva la place de professeur jusqu'à sa mort. De cinquante et un ouvrages qui ont été publiés par lui, nous ne citerons que quelques-uns de ceux qui sont les plus estimés : 1° *Dissertatio de Flaminibus*, Cobourg, 1742, in-4°; 2° *Introductio in antiquitates romanas, qua populi romani res publicæ et privæ tam sub republica, quam sub imperatoribus studiose explicantur*, Iéna, 1746, in-8°. On loue cet ouvrage surtout pour l'ordre et la précision qui y règnent. 3° *Cælii Sedulii mirabilium divinorum libri V, sive carmen paschale; item hymni duo, ad codicum mss. et ad fidem veterum editionum recensuit, lectiones varias, observationes et indices necessarios adjecit*, Leipsick, 1747, in-8°; 4° *Origines monasterii ordinis S. Benedicti in Banz*, Cobourg, 1751, in-4°. C. F. Schoepfer a inséré cette dissertation dans son *Histoire politique de la Franconie orientale*. 5° *Eutropii Breviarium historiæ romanæ, cum notis criticis et historicis*, ibid., 1752, in-8°; 1768, in-8°; 6° *Commentatio historica de instauratione monasterii ord. S. Benedicti in Banz*, ibid., 1755, in-4°; 7° *De comitibus de Truhdingen, ducum Meraniæ hæredibus*, ibid., 1756, in-4°; 8° *Sexti Aurelii Victoris Historia romana, cum animadversionibus criticis atque historicis*, ibid., 1757, in-8°; Erlangen, 1787, in-8°; 9° *Opuscula ad illustrandam historiam Germaniæ pertinentia*, ibid., 1760-1761, 2 vol. in-8°; 10° *Velléius Paterculus, cum commentario perpetuo*, ibid., 1765, in-8°; 11° *De origine episcoporum eorumque in Ecclesia primitivo jure*, Halle, 1764, in-4°; 12° *Introduction à l'éloquence de la chaire*, Halle, 1766, in-8°. Ce dernier ouvrage fut attaqué dans la Bibliothèque théologique publiée par Ernesti, et Gruner lui répondit par plusieurs petits pamphlets. Dans les tomes 5 et 5 des *Acta societatis Latinæ Ieneus.*, on trouve de Gruner, *Observationes criticæ, libri III*, qui sont fort estimées. — Jean-Gérard GRUNER, publiciste saxon, naquit à Cobourg en 1754; il étudia le droit à Iéna, et fut, à son retour de l'université, d'abord avocat de la cour et du gouvernement, et ensuite conseiller de la chambre. Il développa surtout de vastes connaissances en diplomatie et une grande sagacité, en défendant les intérêts de son prince devant les tribunaux de l'empire germanique. Étant conseiller de la chambre, il donna une preuve fort rare de son désintéressement et de son zèle infatigable. La chambre de la principauté de Cobourg devait se composer de trois conseillers; mais, par un enchaînement de circonstances, Gruner travailla pendant dix ans tout seul, expédia toutes les affaires avec promptitude, n'accepta aucune augmentation de traitement, quoiqu'il ne fût pas riche; au lieu de prendre pour lui seul les épicures qui revenaient aux trois conseillers, il ne s'en attribua qu'un tiers, et distribua les deux autres tiers entre ses employés. Il fut depuis 1785 conseiller intime et président de la chambre, et les princes de la maison de

Saxe le consultèrent dans toutes les affaires importantes. Il mourut le 1^{er} juillet 1790. Malgré ses grandes occupations administratives et judiciaires, Gruner employa ses moments de loisir à préparer d'excellents matériaux pour l'histoire de son pays, et enrichit aussi les journaux intitulés *le Nouveau Collecteur* et *l'Homme* de beaucoup de bons articles en vers et en prose. Voici les titres de quelques-uns des ouvrages publiés par ce laborieux écrivain : 1^o *Quelques rectifications de la topographie de la portion du duché de Cobourg appartenant à la maison de Saxe-Meiningen*, Cobourg, 1781, in-4^o, avec une carte géographique; 2^o *Continuation de l'ouvrage précédent*, ibid., 1782, in-4^o; 3^o *Description historique et statistique de la principauté de Cobourg Saalfeld*, Cobourg, 1785-1795, 4 vol. in-4^o, avec une carte géographique et des pièces justificatives; 4^o *Notices supplémentaires pour l'histoire de Jean-Frédéric, duc de Saxe*, ibid., 1788, in-8^o; 5^o *Histoire de Jean-Casimir, duc de Saxe*, ibid., 1787, in-8^o; 6^o *Biographie d'Albert III, duc de Saxe*, ibid., 1788, in-8^o; 7^o *Biographie de Frédéric-Guillaume II, duc de Saxe*, ibid., 1789, in-8^o; 8^o *Histoire de Frédéric-Guillaume I, duc de Saxe*, ibid., 1791, in-8^o. B—H—D.

GRUNER (CHRÉTIEN-GODEFROI), médecin, l'un des écrivains les plus infatigables et les plus érudits qu'ait produits l'Allemagne, naquit à Sagan en Silésie le 8 novembre 1744. Il montra d'abord peu de dispositions pour l'étude, ce qui venait de ce qu'on l'avait envoyé à l'école de trop bonne heure. Mais un nouvel instituteur lui apprit avec le plus grand succès les langues anciennes, l'histoire et l'archéologie. Destiné par son père à la théologie, il l'étudia à Leipsiek pendant quelques années; mais il l'abandonna pour la médecine, prit le grade de docteur à Halle en 1770, et revint exercer l'art de guérir dans sa ville natale. Une chaire à l'université d'Iéna lui ayant été donnée en 1775, il commença dès lors la publication de ses savants écrits et montra toujours beaucoup de zèle dans l'accomplissement de ses fonctions de professeur. Il mourut le 4 décembre 1815. Les ouvrages de Gruner sont si nombreux que nous ne donnerons ici la liste que des plus importants : 1^o *Dissertatio de causa sterilitatis in sequiori sexu ex doctrina Hippocratis veterumque medicorum*, Halle, 1770, in-4^o; 2^o *Censura librorum hippocrateorum, qua veri a falsis, integri a suppositis segregantur*, Breslau, 1772, in-8^o. C'est un des ouvrages qu'on peut consulter avec le plus d'utilité quand on veut distinguer les écrits légitimes d'Hippocrate de ceux qui ne le sont pas. 3^o *Pensées sur la médecine et les médecins* (allemand), Breslau, 1772, in-8^o; 4^o *Programma : neque Eros, neque Tortula, sed Salernitanus quidam medicus, isque christianus auctor libelli est qui de morbis mulierum inscribitur*, Iéna, 1775, in-4^o; 5^o *Dissertatio : variolarum antiquitates ab Arabibus solis repetendæ*, ibid., 1775, in-4^o; 6^o *Analecta ad anti-*

quitates medicas, quibus anatome Egyptiorum et Hippocratis nec non mortis genus quo Cleopatra periit explicantur, Breslau, 1774, in-4^o; 7^o *Morborum antiquitates*, ibid., 1774, in-8^o. Gruner parle dans cet ouvrage : 1^o des maladies inconnues aux anciens; 2^o de celles qu'ils connaissaient comme nous, mais sous des noms différents; 3^o de celles dont les noms et les symptômes sont les mêmes chez les anciens et les modernes; 4^o enfin de celles que, suivant lui, les anciens ont mieux connues. 8^o *De demoniacis a Christo sospitato percuratis*, Iéna, 1775, in-8^o; 9^o *Semeiotice physiologicam et pathologicam generalem complexa*, Halle, 1775, in-8^o. Cet ouvrage a été longtemps le plus complet qui existât sur la séméiotique. L'auteur en a publié une traduction allemande augmentée en 1794. On lui a reproché de n'avoir pas toujours mis un bon choix dans son érudition. 10^o *Via et ratio formulas medicas conscribendi*, Halle, 1778, in-8^o; 11^o *Joannis Ernesti Hebenstreit, paleologia therapia, qua veterum de morbis curandis placita potiora recentiorum sententiis aquantur*. Gruner est l'éditeur de cet ouvrage d'Hebenstreit. Il y a ajouté la vie de l'auteur, une préface, des notes et un index. Ce livre se compose de trente-deux dissertations qui avaient été imprimées séparément et que Gruner a réunies. C'est un des ouvrages les plus savants et les plus utiles pour la connaissance de la médecine ancienne. 12^o *Delectus dissertationum medicarum Jenensium*, Altenbourg, 1778-1785, 2 vol. in-4^o; 13^o *Almanach pour les médecins et non médecins*, années 1782-1795 (en allemand), Iéna, 1781-1794, 15 vol. in-8^o; 14^o *Bibliothèque des anciens médecins* (en allemand), Leipsiek, 1781-1782, 2 vol. in-8^o. Ces deux volumes contiennent des traductions ou des analyses des écrits d'Hippocrate, Thucydide, Aristote, Théophraste, Euryphon, Dioclès, Praxagore, Chrysippe. L'ouvrage n'a pas été continué. 15^o *Oribasii medicinalium collectorum liber I, e codice mosquensi*, Iéna, 1782, in-4^o. C'est la première édition qui ait paru du texte grec des collections de médecins d'Oribase, dont la version latine avait seule été publiée. Gruner fit imprimer la même année le livre deuxième en grec et en latin. En 1811, Chr. Fréd. Matthæi a publié à Moscou les quinze livres des collections de médecins d'Oribase en grec et en latin, en supprimant les fragments tirés de Galien; mais cette édition a été presque entièrement détruite dans l'incendie de 1812. Il serait donc utile que l'on publiât une nouvelle édition de cet ouvrage, très-important pour l'histoire de la médecine ancienne. Le professeur Kühn, de Leipsiek, aurait bien dû commencer par là sa nouvelle édition des médecins grecs, plutôt que par les œuvres volumineuses de Galien qui sont entre les mains de tout le monde; 16^o *Dissertatio de causis melancholiciæ et maniciæ dubiis in medicina forensi caute admittendis*, Iéna, 1785, in-4^o; 17^o *Analyses de mémoires et de petits écrits des académies allemandes et étrangères depuis*

l'année 1780 (allemand), Leipsick, 1785-1788, 5 vol. in-8°; 18° *Programma : fragmenta medicorum arabum et græcorum de variolis*, Iéna, 1786, in-4°; 19° *Programma : fragmenta medicorum græcorum et arabum V*, ibid., 1787, in-4°; 20° *Dissertatio de signis mortis diagnosticis dubiis caute admittendis et reprobandis*, ibid., 1786, in-4°; 21° *Aphrodisiacus, sive de lue venerea, in duas partes divisus*, ibid., 1789, in-fol. C'est un choix d'ouvrages sur la maladie vénérienne, pour servir de suite à la collection d'Aloysius Lusinus. 22° *De variolis et morbillis fragmenta medicorum arabicorum Constantinii Africani, Matthæi, Syllatici, etc., junctim edidit notulis et glossario instruxit*, Iéna, 1798, in-4°; 23° *Dissertatio de annis climatericis, accedunt lusus medici III*, Iéna, 1792, in-4°; 24° *De morbo gallico scriptores medici et historici, partim inediti, partim rari*, Iéna, 1795, in-8°. Collection d'ouvrages sur les maladies vénériennes qui peut encore servir de suite à celle d'Aloysius Lusinus. 25° *Nosologia historica specimina, I—IX*, Iéna, 1794-95, in-4°; 26° *Nosologia historica ex monumentis mediæ ævi lecta, animadversionibus medicis et historicis illustrata*, Iéna, 1795, in-8°; 27° *Vitæ liberæ et dissolutæ encomium oratio*, Iéna, 1795, in-8°; 28° *Programma I—X, de imputatione suicidii dubia casu singulari illustrata*, Iéna, 1797-1799, in-4°; 29° *De convulsione cerebri epidemica novo morbi genere*, Gotha, 1795, in-4°; 30° *Programma. Spicilegium I—XIV scriptorum de morbo gallico*, Iéna, 1799-1802, in-4°; 31° *Pandectæ medicæ, sive succincta explicatio rerum medicarum in Institutionibus, Digestis, Novellis obviarum*, Iéna, 1800, in-8°; 32° *Commentatio I—VI in locum Lutheri : de filiis per diabolum subditis*, Iéna, 1800-1802; 33° *Commentatio in locum Celsi de sectis medicorum*, Iéna, 1805, in-4°; 34° *Itinerarium sudoris anglici exactis designatum*, Iéna, 1805, in-8°; 35° *Programma de stupore mentis infantidam non excusante*, Iéna, 1805, in-4°; 36° *Vindictæ mortis Jesu Christi veræ*, Halle, 1805, in-8°; 37° *Lusus medici orationibus expressi : insunt gonorrhæa et calvitii encomium, etc.*, Iéna, 1808, in-8°; 38° *Programma I—V, de prioritæte mortis*, Iéna, 1810-1814, in-4°; 39° *Zozymi Panopolitani de zythorum confectione fragmentum, nunc primum græce et latine editum, accedit historia zythorum sive cerevisiarum quarum apud veteres mentio fit*, Sulzbach, 1814, in-8°. Nous avons omis les titres de plus de soixante opuscules, programmes ou dissertations académiques dont on peut voir la liste complète dans l'*Allemagne savante* de Meusel ou dans la *Biographie médicale* publiée par M. Panckouke. Gruner a encore donné de nouvelles éditions de quelques anciens ouvrages et ajouté des préfaces à plusieurs autres. Il a aussi publié des traductions et une nouvelle édition de la *Médecine légale* de Metzger, corrigée et augmentée, Königsberg, 1814, in-8°. G—T—R.

GRUNER (CHARLES-JUST), écrivain et homme d'État allemand, naquit le 28 février 1777 à Osna-brück, alors chef-lieu d'un évêché dont le titu-

laire était choisi parmi les catholiques et les protestants à tour de rôle. Son père, vice-directeur de la chancellerie et président du consistoire, mourut dans la force de l'âge, laissant à sa veuve une succession embarrassée et douze enfants. Grâce à l'affection paternelle de Just Mæser, son parrain, Gruner reçut une éducation complète et faite pour développer rapidement ses jeunes et vives facultés. Sa frêle structure, ses traits fins, parfois maladifs, décelaient une organisation presque féminine. Effectivement il avait de la femme toute l'impressionnabilité; mais il y joignait une ténacité, un courage viril. Boudeur et irascible, il quitta un jour la maison paternelle plutôt que de subir une correction qu'il jugeait attentatoire à sa dignité d'homme, et sans argent il poussa jusqu'à Hoya : on ne sut que quelques jours plus tard le lieu de sa retraite, et il fallut composer avec lui pour le ramener. Ces bourrasques d'enfantine mutinerie ne nuisirent point du reste à ses succès. Il sortit du collège sachant passablement les langues anciennes, un peu les sciences, mieux encore l'histoire, et se proposant de suivre un cours de droit. Il se rendit d'abord à Göttingue en 1797, où Sartorius naissait à la renommée, et où il figura parmi les élèves les plus assidus aux savantes leçons du professeur sur la politique et l'histoire des États européens, puis à l'université de Halle en 1798, où il ne tarda guère à mettre au jour un opuscule qui annonçait l'habitude de la discussion et des recherches, en même temps que des idées philanthropiques et organisatrices, mais où plus d'une fois éclatèrent la pétulance et la hardiesse de son caractère. Le prince Guillaume de Brunswick-Oels était en ce moment en garnison à Halle; et dans la vie peu aristocratique qu'il menait au régiment, il eut de fréquentes querelles avec les étudiants. Gruner y prit part le plus souvent qu'il lui fut possible; mais obligé bientôt de retourner dans sa patrie, il plaida, ou si l'on veut, il chercha les occasions de plaider. Une circonstance assez bizarre le mit en renom et à même d'acquiescer de la clientèle plus que tout son droit et toute sa faconde. Une jeune fille de Westphalie passait pour être en léthargie depuis un an et plus; la curiosité publique s'était éveillée à cette annonce, et celle des savants aussi. Déjà une commission de six témoins assermentés était venue faire des observations sur le phénomène et avait corroboré de sa déclaration l'historiette qui circulait et s'embellissait de bouche en bouche. Les savants en nommèrent une seconde. Gruner en fut membre. Cette fois les examinateurs furent incrédules; et à force de varier les expériences, ils découvrirent la supercherie. Gruner, faisant partie de la commission, eut une part importante à ses travaux, et, quand ils furent terminés, en publia un compte rendu que lurent avidement les curieux de toutes les classes, et qui désenchantait bien des amateurs de miracles

(1800). Connu dès lors par toute l'Allemagne, il conçut l'idée d'entrer comme magistrat ou administrateur au service de quelque puissance plus importante qu'un évêque d'Osnabrück; et dans cet espoir, il se mit à voyager et à recueillir des notes qui plus tard furent une relation de voyage. Ces notes sont souvent un panégyrique emphatique de la Prusse, l'Eldorado de l'Allemagne, s'il fallait en croire Gruner, le royaume modèle, l'État prospère par excellence, celui dont tous les sujets étaient heureux de vivre sous les lois du plus sage des monarques. Mais, quelque heureux que fussent les sujets, c'est la félicité des employés que Gruner enviait surtout. Enfin sa bonne volonté fut récompensée à la demande de Knesebeck. Le roi Frédéric-Guillaume fit honneur à la lettre de change tirée sur lui par tant d'éloges; et Gruner, depuis longtemps en pourparlers avec le ministre de Bade, Winter, pour un emploi dans le margraviat, eut une place dans la colonisation de la Prusse méridionale : il conduisit les enrôlements. Nommé ensuite conseiller de chambre, il quitta cette extrémité orientale de la monarchie, afin de se rendre dans les principautés prussiennes voisines du Rhin. C'était un poste d'observation, et Hardenberg ne l'eût point mis là, s'il n'eût connu et ses talents et son indignation contre les empiètements de Bonaparte sur l'Allemagne. Chargé de diverses missions latentes, tant près des petites cours germaniques qu'en France, Gruner allait, venait sans cesse dans l'Allemagne méridionale, et fit un voyage à Paris. Bien que son séjour n'y eût duré que peu de temps, il en revint marié, rapide hymen suivi d'un divorce presque aussi rapide! On est tenté de croire que cette circonstance envenima l'antipathie que déjà Gruner portait à la France. Nul doute que ses rapports n'aient contribué à fortifier les défiances de Hardenberg sur les gigantesques plans d'usurpation que couvait alors Napoléon, et à stimuler l'irritation du parti guerrier en Prusse. A son retour Gruner travailla sous Voss à la direction générale de Berlin, où il acheva de se mettre au fait des ressources et du mécanisme de l'administration prussienne; puis il fut nommé directeur de la chambre de la guerre et des domaines à Posen dans la Prusse polonaise. Il s'y rendit à la fin de 1805, avec sa deuxième femme (mademoiselle de Poellnitz). L'année suivante devait éclater la rupture depuis longtemps prévue entre les cabinets de Paris et de Berlin. On peut deviner combien, à cette époque, un directeur de la chambre de guerre avait de détails sur les bras. Et que sera-ce si l'on songe qu'à Posen, tout, ou peu s'en faut, était à créer! L'armée française, fondant avec la rapidité de la foudre sur la monarchie prussienne, était le 2 novembre aux portes de cette ville. Depuis longtemps Gruner était signalé à Napoléon comme un des hommes de l'Allemagne les plus préjudiciables à ses plans; et il méritait ces dénon-

ciations, tant par son patriotisme que par sa haine pour l'envahissante ambition de la France, comme aussi par la hauteur de son talent et de son caractère actif, incorruptible. D'autre part, il savait à fond la Prusse, l'Allemagne; et à une expérience consommée il joignait la passion du bien, l'adresse et l'audace. Ses efforts pour organiser une résistance ne permettaient point d'ailleurs de l'oublier. Il avait fait plus encore peut-être; il avait provoqué de toutes ses forces à Posen une souscription pour la veuve de Palm. Il osa même, quand Davoust eut fait son entrée dans cette ville, aller présenter au général français la liste de souscription et lui demander son offrande pour celle que la brusquerie de Napoléon avait privée d'un époux. Cette audacieuse démarche avait valu à la veuve Palm une forte somme de plus; mais elle ne pouvait manquer de nuire à Gruner. Ses amis étaient inquiets et sollicitaient déjà pour lui, lorsqu'il imagina de jouer ainsi, sinon sa vie, du moins sa liberté. Les dénonciations devinrent plus vives, plus irritantes sur son compte; et indubitablement Davoust eût tôt ou tard reçu l'ordre de l'arrêter, s'il n'eût pas lui-même jugé prudent de mettre un espace entre les armées françaises et lui. Il quitta donc furtivement Posen; et au milieu de périls de tout genre il se rendit à Königsberg, d'où peu de temps après il fallut encore songer à fuir. Il partit précipitamment la nuit, avec un de ses amis; et accompagné de Cosaques et de Bachkirs, il traversa le pays, aux sinistres lueurs des villages embrasés, et parvint ainsi au camp prussien. Dans cette crise désastreuse, à laquelle la Prusse semblait ne pouvoir survivre, Gruner fut très-bien reçu, et on le dirigea, au commencement de 1807, sur la Poméranie suédoise, où Blücher se trouvait à la tête de quelques troupes auxquelles il joignait des milices danoises, prussiennes et hanovriennes. Le but de cette mission était de suivre les relations diplomatiques entamées avec le roi de Suède Gustave IV, qui était alors en personne à Stralsund, et subsidiairement de rallier à cette ligue les petites puissances du nord de l'Allemagne. Gruner était lié avec Blücher depuis 1801; et quelle que fût l'antipathie de ce dernier pour les diplomates, comme ils se réunissaient par leur haine profonde de la domination étrangère et par un inébranlable courage, ils s'accordèrent assez bien. Sans la rivalité sourde des militaires suédois et prussiens, et surtout sans la rapidité avec laquelle s'accumulèrent les événements décisifs à l'extrémité orientale de la monarchie, il est possible que la diversion du Nord eût amené des résultats graves. Mais les éclatants succès qu'obtinrent encore les Français dans la laborieuse campagne de 1807 ne laissèrent pas à la diplomatie de Gruner le temps de former un concert entre des éléments jaloux; et Blücher ne put risquer que quelques mouvements insignifiants en Poméranie contre les Français.

Il eut même à se battre contre la Romana, si fameux plus tard pour avoir quitté l'armée de Napoléon, et dont à cette époque les dispositions n'étaient pas non plus très-favorables au conquérant. Enfin le traité de Tilsitt acheva de rendre stériles les efforts de Blücher et de Gruner, au moins pour l'instant. Mais ni l'un ni l'autre ne désespérèrent de la patrie. La Prusse alors sentit qu'il fallait non pas se résoudre tout de bon et pour jamais à l'esclavage, mais feindre la résignation et laisser passer l'orage, pour recommencer la lutte dans des circonstances plus favorables. Gruner doit être mis en première ligne de ceux qui concurent ce profond dessein, et qui comprirent aussitôt les moyens et les conditions de succès. Il resta d'abord en Poméranie à Kolberg, comme président de la chambre intérimaire, qui plus tard fut transférée à Treptow. Une autre chambre à Stettin était de toutes façons sous l'influence française; celle de Kolberg ou de Treptow au contraire agissait sous l'inspiration patriotique, ce qui se conçoit d'autant mieux, que là encore Gruner se trouvait avec Blücher, qui, commandant de la place de Kolberg, s'occupait d'en relever, d'en augmenter les fortifications. La désorganisation était alors dans tous les services : il fit face à tout, en quelque sorte sans argent et sans crédit, et ramena dans l'administration provinciale l'ordre et la régularité. Outre les attributions ordinaires de sa place, il avait encore celle de pourvoir aux subsistances et à la solde des 15,000 hommes acculés à la mer Baltique. Enfin il exerçait les fonctions de commissaire du commerce. La Poméranie entière lui doit en partie l'importance commerciale dont elle ne tarda pas à jouir. Appuyé du consul danois Schrøder, il fit naître ou grandir parmi ses administrés l'esprit de commerce, de spéculation, et donna le mouvement et la vie aux ports longtemps inutiles de cette contrée. Ces occupations le retinrent jusqu'à l'évacuation de la Poméranie par les Français et la translation de la chambre de Kolberg à Treptow, c'est-à-dire jusqu'en mars 1809. Il vint alors à Berlin et y fut nommé président de police. Son administration laissa des traces profondes : sévère, il s'attira pourtant l'amour et la confiance des citoyens, établit un ordre parfait et facilita des économies. En même temps il tenait l'œil ouvert sur les machinations du parti français : il avait des observateurs à la fois en Allemagne et en France. Bien qu'officiellement la Tugendbund eût été abolie, il hâta de toutes ses forces la propagation des principes sur lesquels elle était fondée. Prenant note des affiliés, de leurs ressources et en faisant souvent l'objet de ses rapports, il favorisait les achats d'armes et de poudre, les démarches occultes, les préparatifs de ceux qui songeaient à briser le joug français, et principalement ceux de son ami le major Schill. Nul doute que le commandant de Berlin Chassow ne fût de moitié dans le

projet. Mais les conspirateurs ne réussirent pas complètement à donner le change aux partisans de la France. Schill, formellement dénoncé à l'ambassadeur français et hors d'état d'articuler la moindre défense devant des juges expéditifs autant que bien instruits, n'eut plus d'autre ressource que de précipiter la levée de boucliers par laquelle il avait compté venir au secours de l'Autriche et relever la Prusse. On sait le fâcheux résultat qu'eut cette noble tentative (voy. SCHILL). Napoléon, vainqueur à Wagram, dicta sur la cendre de Schill l'ordre d'écartier des affaires tous ceux qui avaient été ses amis. Le commandant Chassow tomba le premier. Ensuite vint le tour de Gruner (1814). Mais dans l'intervalle il avait reçu de nouvelles marques de confiance de Frédéric-Guillaume III; et à la présidence de police de Berlin il joignit la direction d'une section séparée de la chancellerie d'État, ainsi que celle de la haute police, sous le contrôle du chancelier. Il ne faut pas en conclure que Gruner fût précisément ministre d'État : d'abord, il y avait, outre les établissements qui viennent d'être nommés, un département de la police générale, et ce département formait la quatrième section du ministère de l'intérieur. Gruner ne fut que peu de temps en possession de ces hautes fonctions. Soit ordres venus de l'ambassade française, soit inspiration spontanée, les ministres semblèrent bientôt désirer son éloignement, et il donna sa démission. Des admirateurs de Gruner ont cru que la cause vraie de cette disgrâce, c'est que par la supériorité de ses vues et de ses talents, par la hardiesse avec laquelle il tranchait dans le vif, pour arriver plus rapidement à la guérison; par le neuf et l'inattendu de ses mesures trop souvent inconnues, il avait froissé beaucoup d'amours-propres, de routines et de susceptibilités. L'ambassade française, comme de raison, aurait envenimé de son mieux ces griefs; et comme peu à peu le sentiment d'un péril imminent s'était effacé, on se serait privé de ses services. Mais cette disgrâce fut-elle réelle? Blücher, qui avait été privé de la même manière du commandement de Kolberg, n'en avait pas moins une influence immense sur toutes les mesures militaires. Pourquoi Gruner n'aurait-il point été dans le même cas? Stein l'aimait et l'estimait. Il l'employa ostensiblement, tant que les circonstances le permirent, et secrètement après cela. Repoussé en apparence du service prussien, où Schlechtendahl et bientôt après Lecoq le remplacèrent dans la présidence de police, Gruner quitta publiquement la Prusse vers la fin de mars 1812, fort peu de temps après la signature du *Concert intime* entre Napoléon et Frédéric-Guillaume; et semblant renoncer à toute intrigue et se mettre de lui-même sous la surveillance d'un État ami de la France, il se rendit en Bohême, où tour à tour il habita Prague, Friedland, Liebwerda sur les frontières de la Si-

lésie. Mais l'empereur Alexandre venait de le nommer conseiller d'État actif, et l'Angleterre le pensionnait généreusement. On a dit qu'il ne fit en Bohême que prendre les eaux, soigner sa santé mise en danger par la brusque nouvelle de la mort de sa deuxième femme, et méditer solitairement sur les grands événements dont la Moscovie allait être le théâtre; mais, de bonne foi, la place du nouveau conseiller russe n'était-elle pas naturellement en Russie, à St-Petersbourg, près de l'empereur? Et s'il ne s'y rendait, n'est-ce pas évidemment qu'il remplissait son service ailleurs? Ce service, on n'en saurait douter, était une mission diplomatique; et cette mission avait pour but de pressentir les intentions de l'Autriche relativement à la guerre dans laquelle, pour le moment, elle figurait à la remorque et au profit de Napoléon. Quel intérêt si fort liait donc le beau-père à son ambitieux gendre? Quelle part des dépouilles russes lui était promise? En d'autres termes, quels étaient les articles du traité secret du 14 mars? Ne pouvait-on, à certaines conditions, espérer la neutralité ou mieux encore? Comment l'opinion publique en Autriche envisageait-elle la coopération du souverain aux envahissements sans fin de la France? Certes, c'eût été bien de la complaisance de la part de l'empereur Alexandre de payer ainsi des conseillers pour qu'ils prissent les eaux. Qu'on joigne à cela l'absence de tout agent russe ostensible dans les États autrichiens; cette activité de prime abord donnée par l'empereur au conseiller d'État qu'il vient d'improviser, et qui n'agit pas s'il fait là de l'hygiène et non de la diplomatie; l'ignorance où est toute l'Allemagne du titre nouveau que possède l'ex-chef de la police de Berlin, ignorance si complète que le biographe même de Gruner (dans les *Zeitgenossen*) n'en savait rien; cette affectation même de ne pas mettre le pied dans l'Autriche proprement dite; enfin cette résidence dans une ville de bains, caravansérail mouvant où brillent et passent, rapides comme des étoiles filantes, tant de nullités et d'illustrations de tout pays. Si nous avons le temps de faire venir la liste des baigneurs de Liebwerda dans la saison de 1812, nous nommerions le grand seigneur ou la belle dame qui reçut les confidences de Gruner. Ces intrigues diplomatiques n'étaient au reste que la moitié, et une faible moitié, de ses occupations. De sa baignoire il correspondait au loin avec les membres épars de la Tugendbund, et organisait des sociétés analogues à celle-là, ou bien y affiliait par milliers de nouveaux membres. Cette correspondance animée par laquelle il la ressuscitait en quelque sorte ou du moins lui révélait à elle-même sa puissance, et aussi la chaleur, l'énergie, le succès avec lesquels il créait ainsi des milices occultes sur le modèle de la Tugendbund, l'ont même fait regarder comme le fondateur de cette célèbre société, qui existait au-

paravant tout organisée à Königsberg. Vers juillet 1812, il travaillait à la réalisation d'un dessein gigantesque. Il ne s'agissait de rien moins que d'incendier tous les magasins de Napoléon aussitôt qu'il serait en Pologne, et d'exciter en Allemagne une insurrection générale sur les derrières de l'armée française, qui aurait alors entre elle et sa patrie la famine, le désert et une irrésistible émeute. De telles manœuvres ne pouvaient guère être un secret : trop de confidentiels étaient nécessaires; dans le nombre il se trouva des traitres. Les lettres de Gruner furent interceptées; le langage n'en était que trop suspect. L'ambassadeur français porta les plaintes les plus vives au cabinet de Berlin et demanda l'arrestation du coupable. Résister à ces notes impératives était alors chose impossible et n'eût été qu'une imprudence en pure perte : les ministres, sur l'avis du conseiller d'État Bulow, écrivirent à l'Autriche, sollicitant l'extradition de Gruner, et l'Autriche prit un tempérament. N'osant résister en face au vœu de Napoléon, elle ne voulut pourtant pas lui abandonner la victime qu'il exigeait. On enleva Gruner avec fracas; on pilla sa maison : le bruit courut qu'on lui avait pris (et peut-être lui prit-on) plus de vingt mille thalers et une foule de papiers importants, qu'en tout état de cause l'Autriche était bien aise de voir; et il fut conduit prisonnier à l'autre extrémité des États autrichiens, à Pétersvaradin. Il n'est pas sûr qu'il y ait subi des traitements indignes de lui. Il est possible qu'à la liberté près, il eut dans sa prison tout ce qu'il pouvait souhaiter, égards, argent, bonne chère; mais nous ne l'affirmons pas. En dépit de sa réserve diplomatique, Gruner avait laissé percer du dédain, de l'impatience pour les timides ménagements du cabinet de Schœnbrunn, et sa correspondance interceptée n'était rien moins que flatteuse pour les meneurs de la chancellerie autrichienne; aussi fut-il très-exactement gardé non-seulement avant, mais même pendant et après cette désastreuse retraite de Russie, qui allait changer de face toute la politique européenne et amener les résultats si ardemment souhaités par Gruner. Ses fers ne tombèrent cependant qu'après l'accession de l'Autriche à la coalition, en août 1813. Il paraît même que le gouvernement autrichien se fit un peu prier, et qu'il fallut que la Russie réclamât son conseiller pour qu'on lui ouvrit les portes de la citadelle de Pétersvaradin. A peine libre, Gruner se rendit à Berlin, où il retrouva son ami Stein au ministère; puis sur le théâtre de la guerre et au quartier général des alliés, où Alexandre surtout lui fit un gracieux accueil; et lors de l'occupation des provinces du haut et du bas Rhin, il en confia le gouvernement à Gruner au nom des puissances alliées. Établi tantôt à Trèves, tantôt à Coblenz et à Mayence, le nouvel administrateur travailla de cœur à tout ce qui pouvait aider la

cause encore douteuse des alliés, et rendit ainsi des services essentiels à la coalition, dont la base d'opérations était le moyen Rhin. La multiplicité d'affaires qui l'accablaient n'était égale qu'à leur importance, et il fallait pour les expédier toute l'activité, l'expérience et la présence d'esprit de Gruner. Concilier les prétentions inconciliables de chefs militaires et d'employés de tout genre, achever la soumission et la pacification du pays, improviser à tout moment des mesures d'urgence, parer aux dépenses énormes nécessitées par mille détails sur cette grande route des hommes, des ambulances et des vivres; étudier l'esprit du pays, l'influencer, le disposer à souhaiter la domination prussienne, car Alexandre dès lors y consentait, telle fut la tâche difficile de Gruner. Il s'efforçait aussi de faire disparaître les traces de la domination française, flattait les préjugés populaires, faisait sonner bien haut la liberté que les alliés laissaient à tous de ne plus peser par grammes et mesurer par mètres, et, malgré ses efforts pour simuler la modération et la réserve qui conviennent à l'homme d'État, laissait percer à toute minute une haine frénétique contre la France. Cette haine avait au moins le mérite d'être clairvoyante. Il savait que la France est riche : aussi frappait-il impitoyablement sur elle, pour lui faire rendre gorge, disait-il; et tout en imposant des réquisitions et des corvées onéreuses, il savait encore faire entrer de fortes sommes dans la caisse des alliés. On le vit au bout de quelques mois d'administration expédier en Russie un excédant considérable. Si cette conduite lui valut les bonnes grâces de son nouveau maître l'autocrate et de son ancien seigneur Frédéric-Guillaume, au service duquel nous le verrons bientôt rentrer, d'autre part il se fit des ennemis nombreux parmi les indigènes, qui, soit intérêt, soit conviction, pensaient que tout n'était pas mal dans la domination et les institutions françaises. Après la paix de Paris du 30 mai 1814, le gouvernement général fut coupé en deux administrations, l'une bavaro-autrichienne, l'autre prussienne, et Gruner ne fut plus chargé que de celle-ci. De Trèves il vint résider à Dusseldorf; et comme dès cette époque le cabinet prussien savait à peu près ce que lui accorderait la droite du Rhin le congrès de Vienne, il y organisa un provisoire analogue à l'administration prussienne, telle que devaient la rendre les modifications projetées à Berlin et déjà en partie mises à exécution depuis 1807, et fit de grands efforts et surtout des promesses pour inspirer à ses administrés un vif désir de vivre sous les lois prussiennes. Rien n'était encore officiellement décidé à cet égard, quand l'exilé de l'île d'Elbe vint comme la foudre tomber derechef aux Tuileries. C'est du gouvernement de Gruner que partirent les troupes prussiennes qui contribuèrent si puissamment au dénouement de Waterloo, et cette fois encore il se trouva en rapport

avec Blücher. Mais le feld-maréchal était plus insouciant que jamais; il eut avec lui plus d'une querelle. Après la seconde entrée des alliés dans la capitale de la France, Gruner y courut, espérant encore un beau gouvernement de pays conquis. On lui fit maintes promesses, comme il en avait fait aux Westphaliens et aux habitants des bords du Rhin, et on les lui tint de même. Le prince de Hardenberg avouait bien qu'on ne pouvait refuser de le placer; mais où placer un homme tel que Gruner? Tantôt on parlait de lui donner l'administration de tous les départements français assignés comme cantonnements aux troupes alliées; mais Blücher réclamait à hauts cris, et ne voulait point qu'on déposât l'administrateur de son choix (l'intendant général Ribbentrop). Tantôt on était sur le point de lui confier, au nom des puissances alliées, la haute police de ce qu'elles occupaient du territoire de la France; mais il se trouvait qu'on avait compté sans l'Autriche et M. de Metternich. Il fallut donc qu'il se contentât de faire pour le compte de la Prusse sa part de la haute police de Paris et du pays environnant : encore vit-il sa bonne volonté bridée par mille restrictions qu'y mirent peut-être la modération naturelle du souverain, peut-être la peur de quelques sacrifices pécuniaires qui eussent été payés au décuple. Gruner n'eût point été de ceux qui crurent ruiner la France en lui prenant sept cents millions, outre ses conquêtes révolutionnaires et tout ce que lui avaient coûté les deux invasions. Il fit de son mieux pour empêcher qu'on ne nous tint quittes si aisément, et surtout pour empêcher l'évacuation de Paris par les troupes alliées. Heureusement ses paroles firent peu d'impression : on lui demanda s'il avait peur de demeurer à Paris sans une garde. Le fait est qu'il y resta quelque temps encore après le départ des alliés, et qu'en dépit des insinuations, des menaces même de Fouché, il s'y montra intrépide et fort inaccessible aux petites finesses et aux attermolements du pauvre Denon, qui fut enfin réduit à lui laisser reprendre toutes ces œuvres d'art conquises par la France au prix de tant de sang et de sacrifices! Gruner mérita ainsi le titre d'*emballeur de la sainte alliance*, que lui décerna Paris. Le roi de Prusse récompensa ensuite ses services en le nommant son ambassadeur auprès du roi de Saxe. Il allait partir pour Dresde, où, coïncidence singulière ! il se fût retrouvé en présence de son récent antagoniste le duc d'Ortrante, quand tout à coup Frédéric-Guillaume, changeant de détermination, le chargea des mêmes fonctions près de la confédération suisse. L'ambassade de Gruner fut signalée immédiatement par la découverte de la conspiration de Grenoble, à peine ébauchée lorsqu'il en donna le premier avis aux ministres français; mais elle n'offre nulle autre particularité de haut intérêt. Comme les ministres des trois grandes puissances

voisins de l'Helvétie, il favorisa l'introduction dans les vingt-deux républiques de l'élément aristocratique, et concourut à limiter l'hospitalité suisse pour les cas où des réfugiés politiques y voudraient avoir recours. Comme mandataire de la Prusse en particulier, il essaya de rattacher plus spécialement à son maître les cantons protestants. La position de Neuchâtel, en même temps possession prussienne et canton suisse, facilitait ces efforts. Mais au fond, languissant dans une sphère trop étroite pour ses ailes, il tonnait contre la politique *couarde*, disait-il, et *désastreuse* des cabinets. La révolution ministérielle qui porta au pouvoir en Prusse des hommes moins hostiles aux idées libérales que les triomphateurs de 1814 et 1815 fut un coup terrible pour Gruner. Il tomba en disgrâce. Le bruit courut qu'il était arrêté et que l'on avait saisi ses papiers (1819). Il venait alors de perdre son fils. Il était toujours malade; et l'amer désenchantement de toutes choses, l'indignation contre la tolérance accordée au libéralisme, le minaient sourdement. Il quitta Berne au commencement de l'hiver de 1819, et se rendit à Wiesbaden, où il acheva de mourir le 8 février 1820. Voici les ouvrages qu'on a de Gruner : 1^o *Essai sur les peines, avec un appendice contenant des notions* (traduit de l'anglais) *sur la législation pénale et sur les prisons de la Pensylvanie*, Gœttingue, 1799; 2^o *Histoire authentique, et appuyée sur procès-verbaux, de la supercherie d'une jeune fille de l'évêché d'Osnabrück, qui a voulu se faire passer comme ayant vécu depuis un an et plus sans boire ni manger*, Berlin, 1800; 3^o *Voyage de paix et d'espérance* (Wallfahrt zur Ruhe und Hoffnung), Francfort-sur-le-Mein, 1805; 4^o *Essai sur l'organisation des établissements de sûreté conformément au droit et à la nature des choses* (avec une description des prisons et des maisons de correction de la Westphalie), Francfort-sur-le-Mein, 1802.

P—OT.

GRUNINGER (JEAN REINHARD, dit), imprimeur à Strasbourg au 15^e siècle, prit le nom sous lequel il est connu du bourg où il naquit dans le duché de Wurtemberg. Pr. Marchand (dans son *Dictionnaire*) donne la liste de quarante-quatre ouvrages sortis des presses de Gruninger, de 1484 à 1527. Sur la plupart, l'imprimeur n'a mis que les noms de *Jean Gruninger*; sur quelques-uns (six) il a signé *Jean Reinhard alias Gruninger* ou *cognomento Gruninger*. De là quelques personnes ont cru et dit qu'il y avait eu deux imprimeurs de ce nom, contemporains et concitoyens. Ce qui a donné lieu à Prosper Marchand de parler de Gruninger, c'est une faute d'impression du *Bibliotheca Hoheudorfianæ catalogus*, où l'on donne la date de 1465 à la *Biblia aurea Veteris et Novi Testamenti*, imprimée par Gruninger, in-4^o. Marchand pensa d'abord qu'il y avait renversement du troisième chiffre et qu'il fallait lire 1495. C'est en effet la date de 1495 qu'on lit à la page 156 du

Supplément à Maittaire, inséré par J.-H. Leschius à la suite de sa dissertation *De origine et incrementis typographiæ Lipsiensis*. Mais c'est encore une faute. La *Biblia aurea* de Gruninger porte la date fautive de M. CCCC. LXVI, au lieu de 1496, qui est la véritable. Au reste, ce n'est pas la seule erreur de ce genre qu'ait commise Gruninger. Il existe un livre allemand sorti de ses presses, intitulé *Von dem chirurgicus*, et portant la date de 1597 (au lieu de 1497), in-4^o. Il est bon de remarquer qu'il existe beaucoup de livres du 15^e siècle dont la date est fautive. Il suffira de citer : *Reformatorium vitæ morumque clericorum*, Bâle, 1444 (lisez 1494), in-8^o; *Tondalus vysiœn*, Anvers, 1472 (lisez 1482), in-4^o; *Decor puellarum*, Venise, N. Jenson, 1461 (lisez 1471); *Fratris Joannis ad fratres suos Cartusienses de humilitate interiori*, Venise, N. Jenson, 1400 (lisez 1500); *Joannis ad suos Cartusienses prope Paduam de charitate Dei*, Venise, N. Jenson, 1380 (lisez 1480); *Fr. Maturatii de componendis versibus opusculum*, Venise, E. Ratdolt, 1468 (lisez 1478), in-fol.; *Cosmographia Ptolomæi*, Bologne, D. de Lapia, 1462 (lisez 1482, et peut-être même 1492); *Expositio S. Jeronimi in Symbolum apostolorum*, Oxford, 1468 (lisez 1478), in-4^o; *Pii II papæ epistolæ*, Cologne, 1468 (lisez 1478), in-fol.; *Libellus de modo confitendi*, Anvers, 1400 (lisez 1490 ou 1500), in-8^o; *Sixti IV epistola ad J. Mœnicum, Venetorum ducem*, Rome, 1472 (lisez 1482), in-4^o; *Speculum conscientiæ*, Spire, 1446 (lisez 1496), in-4^o, etc. (voy. aussi GOWER). Parmi les éditions de Gruninger, il en est deux surtout qui sont encore recherchées avec raison : 1^o *Terentius cum directorio vocabulorum et sententiarum et artis comicæ glossa interlineari, et commentariis D. J. Ascensii*, 1496, in-fol., « édition rare, dit M. Brunet, « et remarquable à cause des nombreuses gravures « en bois très-singulières qu'elle contient; » réimprimée en 1499, in-folio, avec les mêmes gravures. 2^o *Horatii Flacci Venusini poetæ lirici opera*, 1498, in-fol. « Cette édition précieuse, publiée « par Jacques Locher, peut, dit encore M. Brunet, « net, être mise au rang des éditions *Princeps*, « n'ayant point été faite sur des textes imprimés, mais sur des manuscrits trouvés en Allemagne, etc. »

A. B—r.

GRUPEN (CHRÉTIEN-ULRIC), laborieux historien allemand, né à Harburg en 1692, étudia le droit aux universités de Rostock et d'Iéna, où il se distingua par une assiduité extraordinaire, dans ses études. Il fut successivement à Hanovre avocat, syndic, bourgmestre et conseiller du consistoire. Ces occupations lui laissèrent assez de loisir pour composer un grand nombre d'ouvrages. Il consacra ses recherches surtout à une époque peu connue de l'histoire, celle du moyen âge. Grupen a publié trente-cinq ouvrages et a laissé encore beaucoup de manuscrits. Il légua ces derniers ainsi que sa riche bibliothèque à la cour d'appel à Zelle. Grupen s'exprimait très-bien en parlant,

mais il ne possédait pas le talent d'écrire. La sécheresse de son style repousse le lecteur, et on a de la peine à tirer parti de ses pénibles et savantes recherches. Cet infatigable historien mourut le 10 mai 1767. Nous indiquerons seulement ici quelques-uns de ses ouvrages, tous publiés en latin ou en allemand : 1° *Tractotio juridica de virgine præ vidua ducenda*, Iéna, 1712, in-4°; Lemgo, 1780, in-4°; 2° *Comm. ad L. 19 C. de donat. ante nuptias*, Francfort et Leipsick, 1741, in-4°; 3° *Schediasma de amoris illecebris*, Iéna, 1715, in-8°; 4° *Tractatio de uxore romana. cum ea, quæ in manum convenit. furre, coemptione et usu, tum illa, quæ uxor tantummodo habebatur*, Hanovre, 1727, in-4°, avec gravures; 5° *Disceptationes forenses, cum observat.* 1. *De judiciis curiæ in terris Brunsvic.* 2. *De judiciis provincialibus*, etc., Leipsick, 1757, in-4°; 6° *Origines et antiquitates Hanoverenses*, ou *Dissertation détaillée de l'origine et des antiquités de la ville d'Hanovre*, Gœttingue, 1740, in-4°, avec gravures; 7° *Origines Pymontanæ et Swalenbergicæ*, ibid., 1740, in-4°. L'auteur explique dans cette dissertation les antiquités de Pymont et des environs. 8° *Explication du droit civil et féodal de la Saxe et de la Souabe par les antiquités germaniques*, Hanovre, 1746, in-4°, avec gravures; 9° *Notice historique de la ville d'Hanovre et des antiquités dans la principauté de Calenberg*, Gœttingue, 1748, in-4°; 10° *Tract. de uxore theotisca*, ibid., 1748, in-4°; 11° *Observationes rerum et antiquitatum germanicarum et romanarum*, ou *Observations tirées des lois et antiquités romaines et germaniques, avec une préface et une dissertation sur l'ancienne langue saxonne (lingua Hengisti), qui, avec le prince Hengist, a passé de la Saxe dans la Grande-Bretagne*, Halle, 1765, in-4°, avec gravures. Cet ouvrage atteste la vaste érudition de Grupen; on le regarde comme le plus important de ceux qu'il a composés. 12° *Origines Germaniæ*, ou *l'Antique Germanie sous les Romains, les Francs et les Saxons*, Lemgo, 1764-1768, 5 vol. in-4°, avec cartes et planches; 13° *Formula veterum confessorum cum versionibus et illustrationibus, et capitulare Ludovicii Pii, versionis Trevirensis Theotiscæ, cum notis et glossis*, Hanovre, 1767, in-4°. Ce savant antiquaire est aussi l'éditeur du *Sachsenspiegel hollandais*, Hanovre, 1765, in-4° (voy. Ecko). Il l'a fait réimprimer sur le texte de l'édition faite par Gouda en 1479 et devenue très-rare aujourd'hui. Il l'a enrichi d'une préface qui renferme une *Notice biographique sur Buch*, auteur d'un glossaire sur le droit saxon et d'une *Lettre de Meerman sur les éditions hollandaises du Sachsenspiegel*. Parmi les manuscrits trouvés dans la succession littéraire de Grupen on distingue : *Corpus juris feudalæ Longobardici, ex codicibus mss. et edit.* Moguntina anni 1477 cum notis et dissertationibus; *Corpus juris Saxonici provincialis feudalæ et Weichbildici, cum jure Alemannico, ex codicibus præstantissimis Jungiano et Oldenburgico*, en 3 volumes, avec gravures, ouvrage dont les maté-

riaux, légués à la cour d'appel de Zelle, forment 30 volumes in-fol.; *Dissertation sur les ouvrages qui traitent du droit saxon, en quatorze chapitres; Origines Hildesienses*, etc. B—H—D.

GRUTER (JEAN), en latin *Janus Gruterus*, mais dont le véritable nom était *Gruytère*, naquit à Anvers le 5 décembre 1560. Son père en était bourgmestre : il fut exilé pour cause de religion, et se retira en Angleterre, patrie de sa femme. Cette femme, dont le nom nous a été conservé (elle s'appelait *Catherine Tishem*), était instruite, savante même. Elle parlait plusieurs langues vivantes; elle possédait le latin, et même le grec, au point qu'elle lisait Galien dans le texte. « Il n'y a peut-être pas un médecin sur mille qui en puisse faire autant. » Cette réflexion est d'un panégyriste de Gruter; il ne la ferait sûrement pas aujourd'hui. Cette dame fut le premier maître de son fils. Gruter continua ses études à l'université de Cambridge, et à dix-neuf ans, ayant quitté l'Angleterre, il vint les achever dans l'université de Leyde. Vers l'âge de vingt ans, il commença à se faire connaître par des essais poétiques. Bientôt des ouvrages plus solides étendirent sa réputation : différentes universités se l'attachèrent successivement. Il professa à Rostock, à Wittenberg, à Heidelberg, et c'est dans cette dernière ville qu'il fit sa résidence habituelle; il eut même longtemps la garde de la bibliothèque palatine, dont les manuscrits, transportés à Rome en 1622, ont depuis été rendus à leur premier séjour. Gruter fut appelé en Danemarck et en France, et refusa. L'université de Padoue lui fit des offres avantageuses; mais il lui aurait fallu renoncer à l'exercice public de la religion protestante, et il aimait mieux rester en Allemagne. Cette circonstance prouve qu'on l'a injustement accusé d'irréligion, et qu'il ne faut pas croire Paréus, qui lui a reproché d'être athée et de faire plus de cas d'une seule pensée de Pétrone ou d'Apulée que de tous les préceptes de Jésus-Christ. Bayle cite une autre preuve des sentiments religieux de Gruter. « Ce prétendu athée, dit-il, répondait à ceux qui lui proposaient cette alternative, *Il faut sortir du pays ou changer de religion* : J'aime mieux le premier que le dernier; si je ne puis passer mes jours dans une ville, je les passerai aux champs ou dans les bois : Dieu m'y fournira quelques herbes ou quelques racines qui entretiendront le peu de vie qui me reste. » Bayle renvoie au panégyrique de Gruter par Venator. Mais il s'est trompé. Ce n'est pas à Gruter, mais à Sched, son vieux et fidèle serviteur, que Venator attribue cette réponse. Gruter était très-laborieux, très-avide de produire, et il y a peu de savants à qui les lettres latines aient autant d'obligation. Nous parcourons rapidement ses principaux ouvrages. Nous disions plus haut qu'il avait débuté par des poésies latines. Elles parurent en 1587, sous le titre de *Pericula*. On remarque dans les vers de Gruter plus de science que de verve. Ses *Élégies*

sont âpres et rudes par l'affectation avec laquelle il emploie les mots polysyllabes à la fin des pentamètres. C'est une imitation de la manière des Grecs et de celle de Properce, surtout dans son premier livre; mais il n'y a pas mis assez de goût et de mesure. Il donna ensuite, sous le titre de *Suspiciones*, des conjectures sur les auteurs latins. Elles sont en neuf livres : il voulait en porter le nombre jusqu'à trente; mais il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. Burmann second, dont la bibliothèque était si riche en ouvrages de critique, possédait une portion assez considérable de ce supplément inédit. En 1594, Gruter publia un *Commentaire sur Sénèque le philosophe*, où il a fait preuve d'une grande exactitude, et que Scaliger appelle un peu durement *labeur d'escolier ou d'imprimeur*. Sénèque le tragique, Tite-Live, Tacite, Martial et Florus, dont il a donné deux éditions; Stace, sur lequel il a laissé des notes inédites citées par Taubmann (*ad Plaut. Amph.*, l. 1, p. 85); Plaute, qui fut pour lui l'occasion d'une querelle aussi longue qu'indécise avec Paréus; Paterculus, Pline le jeune, les Panégyristes, les écrivains de l'Histoire Auguste, Cicéron, Publius Syrus, l'occupèrent ensuite. Dans l'édition de ce dernier auteur, donnée par Havercamp et Preyger, on trouve un commentaire posthume de Gruter, où les pensées de P. Syrus sont étouffées sous un énorme amas de passages parallèles. Gruter a recueilli, sous le titre de *Deliciae poetarum Italorum, Gallorum, Belgicorum*, les meilleures poésies latines des Italiens, des Français, des Flamands et des Hollandais. Il a pris, au frontispice de ces recueils, le nom de *Ranulphus Gherus*, qui est l'anagramme de *Janus Gruterus*. Il s'est pareillement caché sous les initiales A. F. G. G., qui, lues à rebours, peuvent signifier *Gruterus Gualtheri filius Antuerpianus*, quand il publia les *Deliciae poetarum Germanorum*, collection du même genre que les précédentes. Lamonnoie sur Baillet (t. 4, p. 184) a donné la liste de tous les poètes contenus dans les quinze volumes que forment ces quatre recueils. Le *Lampas sive fax artium liberalium* est une autre compilation en six gros volumes, où Gruter a réuni un grand nombre de commentateurs et de critiques, devenus rares de son temps, ou qui n'avaient pas encore été imprimés. On trouve une table de leurs noms dans la *Bibliographia antiquaria* de Fabricius (c. 5, § 7). Palesi avait, en 1757, commencé une nouvelle édition de ce recueil; mais il mourut sans l'avoir achevée : il n'en a paru que quatre volumes. Aux six volumes de l'édition originale (Francfort, 1693-1612), on en joint un septième donné après la mort de Gruter par Ph. Paréus en 1634 : il contient des remarques sur Plaute, dans lesquelles Chr. Pflug, ou plutôt Gruter, qui s'était caché sous ce nom pour attaquer Paréus, est, par représailles, outrageusement insulté. Il se déguisa encore sous le nom de *Johannes Gualterius* pour publier son *Chronicon chronicorum* :

ce mystère était plus honorable; c'était le nom de son père qu'il prenait, dans l'intention de l'immortaliser par cet utile ouvrage. On lui doit encore d'autres vastes compilations : une suite au *Polyanthea* de Langius; *Bibliotheca exulum* (Strasbourg, 1624, in-12); *Corpus inscriptionum* (Heidelberg, 1601, in-fol.). Ce dernier ouvrage est d'une haute importance et suffirait à la gloire de Gruter. C'est un immense recueil d'inscriptions grecques et latines, qui avait été commencé par Smetius, et qu'il augmenta considérablement; il y joignit les *Notae Romanorum veterum Tullii Tironis et Annæi Senecæ*, travail bien surpassé depuis (voy. CARPENTIER). Quant au recueil d'inscriptions, on ne se sert aujourd'hui que de l'édition donnée par Grævius en 1707, en 4 volumes in-fol. L'empereur Rodolphe II, à qui Gruter avait dédié ses *Inscriptions*, voulut lui accorder, comme témoignage de satisfaction, un privilège pour la publication de tous ses livres, et le titre de comte palatin; mais il mourut avant d'en avoir signé les actes, et Gruter, qui avait toute la pudeur d'un véritable savant, n'ayant pas voulu faire valoir ses droits auprès du nouvel empereur, perdit sans regret des faveurs qu'il avait si bien méritées. La guerre qui ravageait le Palatinat troubla ses dernières années, et sans doute avança le terme de sa vie. Ses livres furent pillés; la bibliothèque palatine, où il aurait pu se consoler d'avoir perdu la sienne, fut dépouillée de ses nombreux manuscrits. Exilé, persécuté, errant de ville en ville, Gruter mourut le 20 septembre 1627, au moment où l'université de Groningue lui offrait une chaire d'histoire et de langue grecque. B—ss.

GRUTER (PIERRE) était fils d'un Thomas Gruter, professeur à Duisbourg. On n'est pas d'accord sur sa patrie : les uns le font naître en Zélande, les autres dans le Palatinat. On a de lui deux centuries de lettres latines, où « il affecta, dit Bayle, « un style tout plein de vieux mots et de phrases « surannées. » La première parut en 1609, avec une *Apologie*; car il prévoyait bien qu'elle serait attaquée; la seconde est de 1629. On trouve plusieurs lettres de lui à Meursius dans le onzième volume de l'édition de Meursius donnée par Lami. Il mourut en 1654. B—ss.

GRUYER (le baron ANTOINE), général français, naquit le 15 mars 1774 à St-Germain près de Lure, d'une famille honorable. Destiné par ses parents à la profession d'avocat, il achevait ses études à Besançon lorsque la révolution vint lui ouvrir une autre carrière. Nommé capitaine en 1792 au sixième bataillon des volontaires de la Haute-Saône, il fit en cette qualité les premières campagnes dans les armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Rhin, signala sa valeur dans diverses rencontres, et reçut une blessure en combattant à Fleurus (26 juin 1794). Il servit ensuite à l'armée d'Italie. En l'an 5 (1797), à l'attaque du fort de Chiusa, il s'empara d'une redoute défendue par six pièces de canon. Son

avancement n'était pas rapide ; ce ne fut qu'en l'an 9 (1800) qu'il fut fait chef de bataillon. Dans cette campagne il se fit remarquer au passage du Mincio et à l'attaque des hauteurs de Vérone. L'un des braves qui se distinguèrent à la bataille d'Austerlitz, il y fut blessé et reçut quelques jours après la croix d'officier de la Légion d'honneur. Nommé en 1806 lieutenant-colonel des chasseurs à pied de la garde, il fit avec ce corps les campagnes de Prusse et de Pologne. Sur la proposition de Duroc, il fut en 1808 attaché comme aide de camp au prince Camille Borghèse, gouverneur des départements français au delà des Alpes. Ce prince demanda pour lui la même année le titre de baron. Malgré la faveur dont il jouissait à la petite cour de Turin, Gruyer regrettait la vie des camps et sollicitait son rappel à l'armée ; il ne l'obtint qu'en 1815. Nommé général de brigade le 25 février, il fit avec distinction la campagne de Saxe ; mais, blessé à la bataille de Leipsick, il se vit forcé de revenir dans sa famille pour se faire soigner. Il était à peine convalescent lorsque l'invasion des alliés le rappela sous les drapeaux. A la tête de sa brigade, il concourut aux victoires de Montmirail, de Château-Thierry, de Champ-Aubert et de Montereau. En traversant Méry-sur-Seine, il eut le bras droit cassé d'un coup de fusil qui lui fut tiré d'une fenêtre. L'empereur lui envoya Larrey pour faire le premier pansement ; et dirigé sur Paris, il y reçut du préfet de la Seine, M. de Chabrol, qu'il avait connu à Turin, tous les soins d'une bienveillante hospitalité. Appelé par le roi au commandement du département de la Haute-Saône, il se hâta de venir à Vesoul. Lors du débarquement de Bonaparte, il se montra dans les premiers jours fort indécis sur le parti qu'il avait à prendre. Mais, d'après l'ordre du maréchal Ney, il fit proclamer Napoléon et s'occupa des moyens de résister à la nouvelle invasion dont la France était menacée. Au second retour du roi, il fut, pour sa conduite dans les cent jours, traduit devant un conseil de guerre à Strasbourg et condamné à mort le 17 mai 1816. L'intervention de ses amis fit commuer cette peine en une détention de vingt années ; mais, sur la demande du duc d'Angoulême, il ne tarda pas à obtenir une grâce entière. Les témoignages d'intérêt qu'il avait reçus de plusieurs habitants notables de Strasbourg le décidèrent à se fixer dans cette ville avec sa famille ; et il y mourut le 27 août 1822, à l'âge de 48 ans. W—s.

GRUYÈRE (MICHEL de) était le dernier rejeton d'une race illustre dans les fastes de l'Helvétie. Ce fut vers le milieu du 5^e siècle que le roi Gundioch pénétra dans l'Helvétie occidentale à la tête de sept cohortes de ses Bourguignons, et partagea le pays avec les indigènes. D'anciennes chansons nationales et la *Chronique de Gruyère* nous ont transmis la tradition que voici. L'un des chefs des bandes bourguignonnes, à qui cette

contrée échut en partage, appelé *Gruyère*, lui donna son nom, y bâtit un château et fut l'auteur de la race de héros qui, dix siècles encore après lui, sut y maintenir sa domination sur la riche étendue des monts et des vallées qui l'entourent. Ce qui paraît plus certain, c'est que les comtes de Gruyère, s'étant enrichis d'abord par la culture du pays, se rendirent ensuite puissants par cette richesse, et se firent chérir par leur bienfaisance. L'histoire, appuyée des titres les plus authentiques, ne cesse de parler du caractère chevaleresque de leurs sentiments et de leur conduite, de leurs exploits guerriers chez eux et dans leurs expéditions pour la terre sainte, de leurs dons religieux à différentes fondations, et de la générosité avec laquelle ils délivrèrent successivement leurs sujets de toutes les chaînes du servage. Ce fut en reconnaissance de ces bienfaits que le pays de Gessenai paya la rançon du comte *Pierre I^{er}* (1268), et que, dans une guerre de son petit-fils *Pierre III* contre les villes de Berne et de Fribourg, deux cents de ses vassaux exposèrent héroïquement leur vie pour sauver la sienne (1348). Après le combat, il les fit appeler autour de lui, leur rendit devant le peuple la gloire qui leur était due, et les déclara tous, eux et leurs descendants, exempts à jamais de cens et de taxe. Lorsque, dans la suite, un de ces comtes, *Rodolphe V*, se fut engagé trop légèrement dans des querelles étrangères (1385), et que ses sujets s'y virent entraînés avec lui, quelques-uns d'entre eux-ci se déterminèrent à former avec Berne un traité de bourgeoisie (1407), qu'ils surent maintenir malgré la volonté de leur seigneur. Les successeurs de Rodolphe s'attachèrent bientôt eux-mêmes tantôt à cette ville, tantôt à la ville plus voisine de Fribourg (1481), et dans la fameuse expédition de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, l'un d'eux combattit pour la bonne cause des Suisses. Après la mort du comte *François III*, qui ne laissa point d'héritiers mâles, tous ses biens passèrent à l'un de ses plus proches collatéraux, *Jean de Gruyère*, seigneur de Mont-Salvens (1501), et de celui-ci à son fils aîné, *Michel* (1539). Ce dernier, à l'exception seulement d'Ormont, dont son père avait déjà cédé à Berne la haute et basse justice, était encore maître de toutes les possessions de ses aïeux ; mais elles n'étaient plus entièrement libres. Plusieurs de ses prédécesseurs, les uns par leur magnificence, les autres par différents revers, s'étaient vus forcés de contracter des dettes. Le comte Michel, chevalier de l'ordre de ce nom, eut moins que tous ses aïeux la réputation d'une bonne économie. Pour rétablir ses affaires, il s'avisa d'entrer au service de France avec 5,000 hommes. A la bataille de Cérisolle (1544), ses guerriers et lui combattirent avec le plus grand courage, mais éprouvèrent de grandes pertes. Les subsides promis au seigneur et la solde de ses vassaux n'en furent cependant pas mieux payés. Le comte se

vit réduit à la dernière nécessité. Il vendit au pays de Gessenai autant de privilèges que celui-ci en voulut acheter. Il donna hypothèque sur tout ce qu'il possédait à quelques-uns de ses propres vassaux, et même à des créanciers étrangers : de sorte que la charge de ses dettes se monta enfin à quatre-vingt-deux mille écus. Il y avait déjà longtemps qu'il ne vivait pas en bonne intelligence avec Berne et Fribourg, parce que, ainsi que son père, il avait refusé de les reconnaître pour suzerains de tous ses fiefs. Cependant ces cantons le soutinrent comme ses créanciers, par des députations adressées à son royal débiteur (1548 et 1550). Il devint à charge par l'importunité de ses plaintes. L'empereur et l'Espagne le haïssaient comme auxiliaire de leur ennemi. Le peu d'amis qui lui restaient se trouvaient dans l'impuissance de le secourir. Lui-même d'ailleurs, l'un des plus beaux, des plus braves et des plus nobles chevaliers de son temps, dans ces pénibles circonstances, fut accablé de maladies. Enfin, il se vit cité par ses créanciers devant le tribunal d'une diète générale des treize cantons (1553). On estimait alors la valeur des seules terres du château, que Michel faisait cultiver par ses propres domestiques, équivalente à toute la somme qu'il devait. Le comté soumis à sa domination était d'un tiers plus peuplé qu'il ne l'est de nos jours. Cependant il ne put obtenir qu'un court délai. Passé ce terme, les réclamations auxquelles il n'aurait pas satisfait devaient être décidées par des arbitres, dont deux seraient nommés par lui, deux par ses créanciers et le cinquième comme surarbitre. Michel sentit dans ce moment tout le danger de sa position ; il convoqua ses sujets sur l'esplanade de son château ; là, il parut devant eux, le dernier de leurs antiques seigneurs, et, plein de douleur et de désespoir, il leur offrit, s'ils voulaient se charger de satisfaire ses créanciers, de les déclarer entièrement libres, et de continuer cependant à demeurer au milieu d'eux. Comme quelques chefs des communes avaient été gagnés, à ce qu'on pense, pour s'opposer à son projet, il ne trouva chez les siens aucune compassion, à Berne, à Fribourg, aucun souvenir de ce comte de Gruyère qui avait secouru si généreusement leurs ancêtres de toute son armée à la bataille de Morat. Dans le courant de l'année (1554) tous ses biens, ses hautes et basses juridictions, son ban et ses hommes furent évalués de manière qu'excepté quarante-cinq mille écus, formant la dot de sa femme, il ne lui resta plus un sou. Avant même que l'on eût ainsi décidé pour toujours de son sort, il prit la fuite. Alors les deux cantons retirèrent toutes ses possessions pour la susdite somme de quatre-vingt-deux mille écus, se partagèrent le pays et se firent prêter hommage par les habitants. Ensuite la messe fut abolie dans la portion du pays échue à Berne, les images mises en pièces et brûlées, et la religion protestante établie partout d'autorité (1555). Le roi de France

continua d'abandonner le pauvre comte à sa malheureuse destinée. Celui-ci, se déterminant enfin à quitter le service de cette puissance, se retira dans les Pays-Bas, où il trouva des amis et de l'argent. Il offrit deux fois aux cantons (1569 et 1570) de racheter ses seigneuries, mais on ne daigna pas répondre à ses propositions. Il devait obtenir plus de faveur auprès de Philippe II, à qui son zèle religieux et son or donnaient dans quelques cantons une grande influence, lorsque sa mort, arrivée au château de Thaloue dans la haute Bourgogne en 1570, délivra pour toujours de leurs craintes les nouveaux souverains de Gessenai et de Gruyère. (« Præfectus avidis auribus « hæc exceptit et velociter per nuntium et litteras « civitati Friburgensi manifestavit, et domini nos- « tri de Friburgo gavisii sunt gaudio magno « valde. » *Chron. mss. Gruier.*) Dès que son frère puîné, dom Pierre de Gruyère, qui s'était voué à l'état ecclésiastique, et qui avait été nommé par le chapitre de Lausanne vicaire général du comté, eut fait annoncer cet événement aux communes, tout le peuple de la montagne et des vallées s'assembla près du château, et dom Pierre y prononça l'oraison funèbre de son frère. Ayant rappelé à ses auditeurs avec une touchante simplicité la longue suite de leurs bons et généreux seigneurs, l'amour qu'avait toujours eu pour eux celui que la mort venait d'enlever à tant d'infortunes, et la fidélité qu'eux-mêmes à leur tour lui avaient gardée si longtemps, tout ce peuple fondit en larmes et l'église retentit de sanglots. (« Desolatione magna desolata est Grueria, plo- « ratus et ululatus in omnibus finibus ejus, et « indignati sunt domini nostri de Friburgo indi- « gnatione magna nimis. » *Chron. cit.*) — (*Lettres sur un des peuples pasteurs de la Suisse, dans la Collection des écrits de V.-C. de Bonstetten.*) U-1.

GRYNÆUS (SIMON), célèbre théologien protestant, naquit en 1495 à Veringen, au comté de Hohenzollern en Souabe, de parents d'une très-ancienne noblesse, mais qui n'avaient pas cessé de se livrer aux travaux de l'agriculture. On l'envoya faire ses premières études à Pfortzheim, et il s'y lia avec Mélanchthon d'une amitié qui se fortifia encore avec le temps. Il fréquenta ensuite les cours de l'université de Vienne, y prit ses degrés en philosophie, et y obtint une chaire de langue grecque : s'étant démis de cette place au bout de quelques années, il accepta la direction de l'école de Bude ; mais ayant voulu faire profession de la réforme en cette ville, cette imprudence faillit avoir pour lui les suites les plus fâcheuses. Il fut mis en prison et n'en sortit qu'à la sollicitation de quelques gentilshommes dont il élevait les enfants. Il se retira pour lors à Veringen ; mais en passant par Wittenberg il s'y arrêta pour conférer avec Luther et Mélanchthon. Nommé en 1523 professeur de grec au gymnase de Heidelberg, sa réputation attira à ses leçons un grand nombre d'auditeurs. Étant allé en

1529 à la diète de Spire, il se permit quelques observations amères sur un sermon de Jean Faber, chanoine de Constance : les magistrats en furent informés, et il aurait été arrêté, s'il ne se fût dérobé à toutes les recherches par une prompte fuite. La même année, il fut appelé à Bâle pour y enseigner la théologie. Deux ans après, il fit un voyage en Angleterre, où il reçut un accueil très-distingué du chancelier Morus, pour qui Erasme lui avait donné des lettres de recommandation. A son retour il fut chargé de travailler à propager les principes de la réforme dans la Souabe et principalement à Tubingue. Il assista au colloque de Worms en 1540, et mourut de la peste à Bâle le 1^{er} août de l'année suivante, âgé de 48 ans. C'était un bon humaniste et un habile mathématicien pour son temps, et il a beaucoup contribué aux progrès des bonnes études en Allemagne. Il a traduit du grec en latin la *Vie d'Agésilas*, de Plutarque, plusieurs traités d'Aristote, une partie des *Homélies* de St-Jean Chrysostome sur la première épître de St-Paul aux Corinthiens. Il a publié des éditions des vies de Plutarque en latin, de la traduction des œuvres de Platon, par Marcile Ficin, etc., avec des corrections et de savantes préfaces. C'est encore à lui qu'on doit les premières éditions grecques des *Veterinarii medici*, Bâle, 1557, in-4^o, et de l'*Almageste* de Ptolémée, ibid., 1558, in-fol. Il a encore été l'éditeur du *Novus orbis regionum et insularum veteribus incognitarum*, Bâle, Hervagius, 1552, 1555, 1557, 1558, in-fol. On peut regarder cette compilation comme la première histoire générale des voyages; on y trouve les relations de Marc Polo, d'Hayton, de Cadamosto, de Colomb, de Vespucci, de Cortez, etc., au nombre de dix-sept. Parmi ses autres ouvrages on citera : 1^o *Epistola de obitu OEcolampadii*, imprimée en tête du *Commentaire* d'OEcolampade sur Ezéchiel, et du *Recueil* de ses lettres. Elle a été traduite en français et imprimée dans un recueil des *Vies des principaux réformateurs*, Orléans, 1564, in-8^o; 2^o *Somnium ad cl. vir. Jacob. Sturmium, carmine heroico*, Bâle, 1541, in-8^o; 3^o *Encomium medicinæ*, ibid., 1542, in-8^o, avec les traités d'Aphrodisée et de Damascène *De febris*. 4^o *De utilitate legendæ historiæ*, en tête de différentes éditions de Tite-Live, dans le premier volume des *Historiæ romanæ scriptores*, et enfin dans le *Penus artis historicæ* de Jean Wolf. Simon Grynæus, voyageant sur les bords du Rhin en 1551, y découvrit, dans le monastère de Lorsch ou Laurisheim, près de Worms, les cinq derniers livres qui nous restent de Tite-Live (41-45), et les remit à Erasme, qui les publia la même année à Bâle, chez Froben, in-fol. (1). On peut consulter sur cet écrivain les *Vitæ theolog.* de Melch. Adam; celles de Jacques Verheiden et l'*Athenæ*

auricæ. — GRYNÆUS (Samuel), fils du précédent, né à Bâle en 1559, y enseigna l'éloquence et ensuite le droit avec beaucoup de réputation, et mourut d'hydropisie le 3 avril 1599, à 60 ans. Il avait été marié deux fois, et il laissa de chacune de ses épouses un fils, Simon et Samuel, tous deux distingués dans les lettres. — Simon GRYNÆUS, né du premier mariage, s'appliqua à l'étude du droit, et mourut à Bâle vers 1625. On lui a mal à propos attribué le *Basileensium monumenta antigrapha*, Liegnitz, 1602, in-8^o (voy. GRYNÆUS); mais on croit qu'il est l'auteur du *Chronicon Basileense* (en allemand), Bâle, 1624, in-8^o. — Samuel GRYNÆUS, dit le jeune, né à Bâle en 1595, étudia la théologie sous Abraham Scultet, qu'il suivit à Heidelberg lorsque ce savant professeur y fut appelé. De retour dans sa patrie, il fut nommé pasteur de l'église St-Léonard, et ouvrit bientôt après une école de théologie, d'où sont sortis un grand nombre de sujets distingués. Il mourut à Bâle en 1656, à 62 ans. W—s.

GRYNÆUS (Thomas), neveu de Simon l'ancien, né en 1512 à Veringen, professeur des langues anciennes à Berne, puis à Bâle, fut ensuite pasteur et surintendant ecclésiastique à Röteln, dans le margraviat de Bade, où il mourut de la peste le 2 août 1564, âgé de 52 ans. Il laissa cinq fils, dont les plus connus sont Simon et Jean-Jacques. — Simon GRYNÆUS, dit le jeune, né à Berne le 1^{er} décembre 1559, fut professeur de mathématiques, principal du collège et médecin à Heidelberg. Quelques disputes qui s'élevèrent entre les ministres des différentes églises réformées le déterminèrent à demander son congé, et il revint à Bâle en 1580; il y fut nommé professeur de philosophie morale, et mourut dans l'exercice de cette place au mois de septembre 1582. On a de lui l'ouvrage suivant, qui a été attribué par erreur à son grand-oncle : *Commentarii duo : de igitis meteoris unus; alter de cometarum causis et significationibus : accessit observatio cometæ qui anno superiore 1577 et ab initio 1578 fulsit, et disputatio de inusitata magnitudine et figura Veneris conspecta in fine anni 1578 et ab initio 1579, Bâle, 1580, in-4^o. — Jean-Jacques GRYNÆUS, troisième fils de Thomas, né à Berne en 1540, fut fait en 1539 diacre de l'église de Röteln. Il suivit ensuite les cours de l'université de Tubingue, et y reçut le grade de docteur en 1564. La même année, il succéda à son père, enseigna la théologie à Bâle (1575) et à Heidelberg (1584), revint professer à Bâle deux ans après jusqu'en 1612. Il mourut de la pierre le 31 août 1618. On trouvera dans les *Mémoires de Nicéron*, tome 37, la liste de ses nombreuses productions. La plus grande partie se compose de thèses de théologie, de commentaires sur la Bible, et enfin de nouvelles éditions des ouvrages des saints Pères, publiées à Bâle, 1569, 5 vol. in-fol. (voy. J.-J. BRUNN). W—s.*

GRYPIL (ANDRÉ), poète allemand, naquit à

(1) Ce précieux manuscrit, trouvé par Grynæus, se conserve actuellement dans la bibliothèque impériale de Vienne, cod. mss. 287. Voy. Lambecius, t. 3, p. 493.

Grossglogau en Silésie, le 2 octobre 1616. Lorsqu'il eut achevé ses études, Georges Schœnborner, comte palatin impérial à Fraustadt, lui confia l'éducation de ses enfants; mais un poème que Gryph publia alors, et dans lequel il peignit avec des couleurs trop vives les malheurs qui accablèrent sa patrie pendant la guerre de trente ans, l'exposa à des dangers imminents, et il prit le parti de s'éloigner. Il passa en Hollande en 1638, y contracta une étroite amitié avec Heinsius et Saumaise. En 1646, il entreprit un voyage en Angleterre, en France et en Italie, et lia connaissance avec les savants les plus distingués. Il s'arrêta ensuite quelque temps à Strasbourg et retourna enfin dans sa patrie et à Fraustadt, où il refusa plusieurs places dans la carrière de l'enseignement, pour laquelle il n'avait pas de goût. La société des Fructifiants l'avait reçu parmi ses membres en 1662, et l'avait surnommé *l'Immortel*; le comte palatin Schœnberger avait aussi conféré à Gryph des titres de noblesse, datés de 1657; mais ni lui ni sa famille n'en firent aucun usage. En 1647, il fut nommé syndic des états de la principauté de Glogau. La mort le surprit dix-sept ans après, le 16 juillet 1664, pendant qu'il exerçait ses fonctions dans l'assemblée des états. La muse de Gryph s'essaya dans tous les genres de poésie; mais elle le plaça au premier rang des poètes de son temps par ses productions dramatiques. Depuis la décadence des pièces de carnaval et des compositions des *Minnesänger*, l'Allemagne ne connaissait que les essais dramatiques d'Opitz et les comédies sacrées de J. Clajus le jeune: Gryph, doué d'un génie entreprenant, d'une connaissance profonde du cœur humain et d'une érudition rare, entreprit avec succès d'imiter les poètes grecs, et il devint le précurseur de Lohenstein. Sans doute ses pièces de théâtre portent l'empreinte et les défauts de son siècle; mais le poète, dans ses tragédies, est supérieur à bien des auteurs de nos jours, par le plan régulier de l'action, par le choix du sujet, par un langage noble, enfin par la manière dont il soutient les caractères. Élève pour ainsi dire des poètes grecs, il introduisit des chœurs dans ses tragédies et des personnages allégoriques, tels que le Temps, les Saisons, les Vertus, etc. Les apparitions de spectres et de revenants qu'on trouve presque dans toutes ses pièces sont un tribut qu'il paya au mauvais goût de son temps. Il donna aux actes les noms de *dissertation*, et aux scènes celui d'*introduction*. Gryph n'a pas acquis autant de réputation par ses comédies: il avait quelque talent pour le bas comique; mais ses bons mots, quoique piquants, ne sont pas avoués par le bon goût. Médiocre dans les autres genres de poésie, Gryph avait du trait dans l'épigramme, et quelques-unes de ses productions dans ce genre ne sont pas indignes de Martial. Le premier de ses poèmes est daté de 1636. L'édition de ses poésies donnée à Leyde, Elze-

vir, 1659, est incomplète; celle de Francfort, 1650, contient des pièces qui ne sont pas de lui. Les meilleures éditions sont celles de Breslau, en 1657 et 1665, in-8°. Celle que Chrétien Gryph, son fils, a donnée en 1698, in-8°, fourmille de fautes d'impression. Gryph a composé six comédies et dix tragédies, dont trois n'ont jamais été publiées. Les sujets de ses tragédies sont tous tirés de l'histoire; la meilleure, composée en 1646, est intitulée *Léon l'Arménien, ou le Régicide*, en cinq actes, en vers alexandrins rimés. L'action commence la veille de Noël et dure toute la nuit. La scène se passe à Constantinople, dans le palais impérial, dans une prison et dans la maison du magicien Iamblichus. Un spectre et un diable paraissent sur la scène. Dans son *Charles Stuart ou la Majesté assassinée*, en cinq actes, et aussi en vers alexandrins rimés, parmi les personnages allégoriques et muets, on voit figurer la Guerre, l'Hérésie, la Peste, la Mort, la Famine, la Discorde, la Peur, le Suicide et la Vengeance. Le roi périt sur le théâtre. Des comédies de Gryph, qui sont bien inférieures à ses tragédies, nous citerons seulement *le Berger extravagant*, comédie satirique en cinq actes et en vers. C'est une traduction du *Berger extravagant* de Th. Corneille, que le poète allemand, malgré son dégoût pour ce travail, entreprit sur la demande d'un prince. J.-E. Schlegel, dans le septième volume de ses *Mémoires sur l'histoire critique de la langue, de la poésie et de l'éloquence allemandes*, établit un parallèle entre Shakspeare et A. Gryph, et place celui-ci, sous plusieurs rapports, à côté du poète anglais. On trouve une excellente notice sur la vie de Gryph dans le *Nécrologe des principaux poètes allemands* par C.-H. Schmid, volume 1^{er}, p. 115 à 129. — Chrétien GRYPH, fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, nommé en 1674 professeur de grec à Breslau, en 1686 recteur, puis bibliothécaire de l'école de Ste-Madeleine, mourut le 6 mars 1706. Ce savant, bon littérateur, mais poète au-dessous du médiocre, a donné plusieurs ouvrages soit en latin, soit en allemand: 1° *les Forêts poétiques*, Francfort, 1698, in-8°; Francfort et Leipsick, 1707, in-8°; Breslau et Leipsick, 1718, in-8°. Cet ouvrage, divisé en quatre livres, dont les trois premiers ne renferment que de pitoyables élégies et épithalames, offre cependant quelques épigrammes ingénieuses dans le quatrième livre. 2° *Description abrégée des ordres chevaleresques, tant ecclésiastiques que séculiers*, Leipsick, 1697, in-8°; *ibid.*, 1709, in-8°. C'est son meilleur ouvrage. Logau le publia à l'insu de Gryph; la seconde édition a été soignée et augmentée par le savant professeur Stief. 3° *Lusum ingenii ex præstantissimorum poetarum recentiorum rarioribus scriptis excerptorum fasciculi duo*, Breslau, 1699; 4° *Vitæ selectorum quorundam illustrium virorum*, Breslau, 1705, in-8°; 5° *les Différents âges de la langue allemande, drame représenté sur le théâtre*

du gymnase de Ste-Madeleine à Breslau, Breslau, 1708, in-8°; ouvrage posthume bien moins instructif que la dissertation latine de Theod. Kirchmann, *De linguae teutonicæ ætatis*. B—n—D.

GRYPHE (SÉBASTIEN), imprimeur à Lyon de 1528 à 1536, était né en 1493 à Reutlingen (1), ville de Souabe (et non de Suède, comme on le lit dans le Moreri de 1759), et mourut le 7 septembre 1556. Il était fort célèbre de son temps, dit Baillet, pour son exactitude et pour la netteté de son caractère italique. Le soin qu'il apportait à la correction de ses éditions était extrême, et cependant, loin de dédaigner les *errata*, il imagina de les mettre en tête de ses livres. C'est ce qu'il fit pour sa *Biblia latina*, 1530, 3 vol. in-fol., exécutés, dit-il, *majoribus augustioribusque typis*; termes que tous les bibliographes ont copiés jusqu'ici, sans prendre la peine d'examiner ce qu'étaient ces caractères plus gros (qui correspondent au petit parangon). L'*errata* des commentaires de Dolet sur la langue latine, (voy. DOLET, num. 2 de ses ouvrages), travail immense, dont le premier volume a 1,707 colonnes in-fol., ne contient que huit fautes. Sébastien Gryphe imprima en grec, en latin, en hébreu, en français; mais il a donné peu d'ouvrages dans cette dernière langue: il est même digne de remarque que dans les catalogues des ouvrages imprimés par Gryphe, on n'en cite pas un seul en français. Sébastien Gryphe a cependant imprimé le *Chant natal de B. Aneau*, 1539, in-4° (2). Le plus important ouvrage que Sébastien Gryphe ait imprimé en hébreu est le *Thesaurus lingue sanctæ*, de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. Duverdiér dit que cet imprimeur faisait rechercher les ouvrages perdus des anciens: ses éditions des auteurs classiques, estimées pour la correction, ont nécessairement perdu de leur prix depuis les travaux des critiques qui ont amélioré les textes; elles ont cependant encore quelques amateurs. Les contemporains de Sébastien Gryphe lui ont donné de grands éloges, non-seulement comme habile imprimeur, mais encore comme homme instruit. Nicolas Bourdon,

(1) Il était probablement fils de Michel Greyff, l'un des deux imprimeurs à Reutlingen dans le quinzième siècle, et qui a souscrit ses éditions *Greyff*, *Greyffen* et *Greyff*. Bongliu *Handbuch der allgemeinen Literaturgeschichte*, t. 1, p. 79) donne en effet à Sébastien les noms de Greyff ou Gryphius. Ce dernier nom n'est que la traduction latine de l'autre: cependant nous nous sommes ici conformés à l'usage, en nous servant du mot *Gryphe*, consacré d'ailleurs par le quatrain suivant de Ch. Fontaine:

La grand'griffe qui tout griffe
A griffé le corps de Gryphe;
Le corps de ce Gryphe, mais
Non le los, non, non, jamais.

(2) Lamouney dit que Sébastien et son fils signaient en français *Gryphius*. Il paraît que dans les livres français il conservait la souscription en latin; au bas du frontispice du *Chant natal* on lit: *Apud Seb. Gryphum*. C'est le seul livre français que nous ayons vu imprimé par Gryphe. Nicéron (t. 32, p. 278) cite la *Seiomachie et festus faits à Rome au palais du révérendissime cardinal Dublavy, pour l'heureuse naissance de M. le duc d'Orléans*, Lyon, Sébastien Gryphius, 1549, in-4°. Nous n'avons pu voir ce livre, auquel les éditeurs du P. Lelong mettent le nom de *Gryphe*.

en lui envoyant le manuscrit de ses *Nugæ*, lui écrivit:

En tibi committo mea ludicra, candidè Gryphi,
Ut subeant lucem pumice tersa tuo;
Interea dum plura tibi ac meliora parantur
Quæ nondum limam sustinuerè satis,
Ergo tuo ex prælo fac talis prodeat iste,
Ut volitet toto splendidus orbe liber.

G. Gessner, qui dédia à Gryphe le douzième livre de ses *Pandectæ*, donne à la suite la liste de ses impressions (1). Scaliger lui adressa une lettre à l'occasion du traité *De causis lingue latinæ*, et non la dédicace de cet ouvrage, comme le disent Chevillier, Perneti, etc., etc. (2). Sébastien Gryphe avait pour marque typographique un griffon sur un cube, au-dessus duquel est suspendu par une chaîne un globe ailé; et pour devise ces mots de Cicéron: *Virtute duce, comite fortuna*, qu'on a inscrits depuis sur la loge du change à Lyon. Mais avant Gryphe on s'était déjà servi des mêmes signes. A la fin de l'édition *principis* du commentaire de Hiérocès sur les vers dorés de Pythagore, Padoue, Barthélemy de Valdezocche, 1474, in-4°, on voit un griffon et la devise *virtute duce*, etc. Gryphe a quelquefois varié les ornements qui accompagnent son griffon.

— Antoine GRYPHE, fils de Sébastien, suivit sa profession à Lyon (et non à Paris, comme on le lit à la page 552 du tome 3 de l'édition de la *Bibliotheca latina*, donnée par Ernesti), et s'y fit quelque renom. Il donna une seconde édition du *Trésor de la langue sainte*, par Sanctes Pagnin. Plusieurs auteurs disent qu'il ne le cédait pas en érudition à son père. Quelques-unes de ses éditions sont belles; mais il a négligé les dernières qu'il a publiées, n'y employant que des caractères usés. — François GRYPHE, frère de Sébastien, fut imprimeur à Paris de 1532 à 1542; à la différence de son frère, il se servait de caractères romains préférablement à l'italique: il avait pour marque un griffon, avec ces mots: *Vires et ingenium*. — Il y avait à Venise, de 1544 à 1568, un imprimeur qui s'appelait J. Griffio: c'est probablement le nom de *Gryphius*, traduit en italien. — Un Alexandre Griffio imprimait à Venise en 1531. — Enfin, en 1565, il existait à Padoue un imprimeur nommé Christophe Gryemus, qui avait pour marque un Hercule terrassant le serpent à plusieurs têtes. — Jean-Théod. Leubscher, dans une dissertation intitulée *Schediasma de claris Gryphiis*, Brieg, 1702, in-4° de 84 pages, a donné la notice de trente écrivains ou autres personnages connus sous le nom de *Gryph*, *Greiff* ou *Gryphius*, mais presque tous passablement obscurs. On trouve un extrait détaillé de cette

(1) Ce catalogue, que Maittaire a copié servilement au tome second de ses *Annales*, contient près de trois cents ouvrages en hébreu, grec et latin.

(2) Ainsi que l'a remarqué Lamouney, ce livre est dédié à Scaliger le fils, à qui cette préface est adressée. L'orgueil de Scaliger ne lui permettait guère de dédier son livre à un imprimeur, quelque habile qu'il fût.

curieuse homonymographie dans les *Nova litteraria* de Hambourg, 1705, p. 88 à 91; et dans le volume de 1705, p. 9, on donne l'extrait d'une notice supplémentaire de sept autres *Gryphius*, que le même Leubschcr inséra dans le n° 1^{er} de ses *Απόσπασματα litteraria*, dédiés à son beau-père Chr. Gryphius, recteur du gymnase de Ste-Madeleine à Breslau, et imprimés dans cette ville, 1705, in-4° de 24 pages. A. B—r.

GRYPHIANDER (JEAN), dont le vrai nom était *Grypenkerl*, professeur de poésie et d'histoire dans l'université d'Iéna et jurisconsulte, né dans le pays d'Oldenbourg, et mort en décembre 1652, a composé quelques traités curieux : 1° *De*

insulis, Francfort, 1624, in-4°. L'auteur y traite de la mer, des fleuves, des lacs. 2° *De Phœnice*, 1618, in-4°; 3° *Commentarius de Weichbildis saxoniciis*, publié en 1625, réimprimé à Strasbourg, 1666, in-4°, fort curieux. L'auteur y examine l'histoire fabuleuse de Charlemagne et de Roland, et discute l'origine des statues gigantesques que l'on érigeait sous le nom de Roland dans quelques villes de Saxe. 4° *Oeconomicorum legalium seu de arte acquirendi et conservandi patrimonii libri II*, imprimé à Brème en 1662, par les soins de son fils Ant.-Gunther Gryphander. C. T—r.

° GRYPHIUS. Voyez GRYPH.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

	MM.
A.	BARANTE (DE).
A. B—T.	BEUCHOT.
A—D.	ARTAUD.
A. D—M—Y.	ALFRED DEMERSAY.
A—D—R.	AMAR-DURIVIER.
A—G—R.	AUGER.
A. L. M.	MILLIN.
A. M.	A. MOQUIN-TANDON.
A. P.	ANT. PÉRICAUD.
B—D.	BOULARD.
B—D—E.	BADICHE.
B—H—D.	BERNHARD.
B—P.	BEAUCHAMP.
B—S.	BOCOURS.
B. S. H.	BARTHELEMY ST-HILAIRE.
B—SS.	BOISSONADE.
B—U.	BEAULIEU.
B—Y.	BOLLY (Madame DE).
C.	CHAUMETON.
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.
C—ET.	CALLET.
CH—T.	CHAMBERET.
CH—U.	CHASSÉRIAU.
C. L—S.	CHARLES LESSEPS.
C—L—T.	COLLOMBET.
C. M. P.	PILLET.
C—O.	CONSTANCIO.
C—R.	CLAVIER.
C. T—Y.	COQUEBERT DE TAIZY.
D—B—N.	DE BOUCLON (ADOLPHE).
D—B—S.	DUBOIS (LOUIS).

	MM.
D—G.	DEPPING.
D. G—O.	DE GÉRANDO.
D—G—S.	DESGENETTES.
D—R—R.	DUROZOIR.
D—S.	DESPORTES-BOSCHERON.
D—S—E.	DASSANCE.
D—U.	DUVAU.
E—C D—D.	EMERIC DAVID.
E. D—S.	ERNEST DESPLACES.
E—S.	EXRIÈS.
F—A.	FORTIA D'URBAN.
F—E.	FIÉVÉE.
F. H.	FAUSTIN HÉLIE.
F—LE.	FAYOLLE.
F. P—T.	FABIEN PILLET.
F—R.	FOURNIER-PESCAY.
F—T—E.	DE LA FONTENELLE.
G. B—N.	GASPARD BELLIN.
G—C—D.	GAUCHERAUD.
G—CE.	GENCE.
G—É.	GINGUENÉ.
G. F—R.	FOURNIER FILS.
G—G—Y.	GRÉGORY (DE).
G—N.	GUILLON (AIMÉ).
G—S.	GALLAIS.
G—T—R.	GAUTHIER.
G—Y.	GLEY.
H. L.	HIPPOLYTE LA SALLE.
J.—A. DE L.	J.—A. DE LAFAGE.

	MM.		MM.
J—B.	JACOB KOLB.	S—D.	SUARD.
J. J.	JULES JANIN.	S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
J—N.	JOURDAIN.	S. M—N.	SAINT-MARTIN.
J. T—T.	J. TISSOT.	S. S.	SERVAN DE SUGNY.
L.	LEFEBVRE CAUCHY.	S. S—I.	SIMONDE SISMONDI.
L—M—E.	LANOTTE.	S. S—N.	SAINT-SURIN.
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).	ST. P—R.	SAINT-PROSPER (DE).
L—OY.	LEROY (ONÉSIME).	ST—T.	DE STASSART.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOLYTE DE).	S—Y.	SALABERRY (DE).
L—R.	LAIR.	T—D.	TABARAUD.
L—S.	LANGLÈS.	T—N.	TÔCHON.
L—S—E.	LA SALLE.	T.-P. F.	T.-P. DE ST-FERJEUX.
L—U.	LEDRU.		
L—Y.	LÉCUY.	U—I.	USTÉRI.
M—D.	MICHAUD aîné.	VAL. P.	PARISOT.
M—D j.	MICHAUD junior.	V—G—R.	VIGUIER.
M—É.	MONMERQUÉ (DE).	V—N.	VILLEMMAIN.
M—N—D.	MONOD.	V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
M—ON.	MARRON.	V—VE.	VILLENAVE.
		V—Z.	VANNOZ (madame de).
N—E.	NICOLLE.		
P—CE.	} PONCE.	W—R.	WALCKENAER.
P—E.		W—S.	WEISS.
P—C—T.	PICOT.	W. T.	Revu par TISSOT.
P—OT.	PARISOT.		
P—RT.	PHILBERT.	X—S.	Revu par SUARD.
R—D—N.	RENAULDIN.	Z.	ANONYME.
R—F—G.	REIFFENBERG (DE).	Z—D.	Revu par Ern. DESPLACES.







